

# Le Pentateuque

---

Les cinq livres de Moïse

par Charles Henry Mackintosh

## Table des matières

Notes sur le Livre de la Genèse - Premier livre de Moïse .....	<b>5</b>
Chapitre 1.....	5
Chapitre 2.....	10
Chapitre 3.....	15
Chapitres 4 et 5 .....	23
Chapitres 6 à 9.....	32
Chapitre 10.....	40
Chapitre 11.....	41
Chapitre 12.....	43
Chapitre 13.....	49
Chapitre 14.....	53
Chapitre 15.....	56
Chapitre 16.....	61
Chapitre 17.....	65
Chapitre 18.....	67
Chapitre 19.....	70
Chapitre 20.....	73
Chapitre 21.....	75
Chapitre 22.....	78
Chapitre 23.....	83
Chapitre 24.....	85
Chapitre 25.....	89
Chapitre 26.....	90
Chapitres 27 à 35.....	93
Chapitre 27.....	94
Chapitre 28.....	97
Chapitres 29 à 31.....	100
Chapitre 32.....	103
Chapitres 33 à 34.....	106
Chapitre 35.....	107
Chapitre 36.....	109

Chapitre 37 .....	109
Chapitre 38 .....	111
Chapitres 39 à 45 .....	111
Chapitres 46 à 50 .....	115

## **Notes sur le Livre de l'Exode.....117**

Chapitre 1 .....	117
Chapitre 2:1-10.....	120
Chapitre 2:11-25.....	122
Chapitre 3 .....	127
Chapitre 4 .....	135
Chapitres 5-6 .....	142
Chapitres 7-11 .....	148
Chapitre 12 .....	159
Chapitre 13 .....	172
Chapitre 14 .....	176
Chapitre 15 .....	182
Chapitre 16 .....	187
Chapitre 17 .....	193
Chapitre 18 .....	198
Chapitre 19 .....	201
Chapitre 20 .....	203
Chapitres 21-23 .....	210
Chapitre 24 .....	213
Chapitre 25 .....	214
Chapitre 26 .....	219
Chapitre 27 .....	224
Chapitres 28-29 .....	226
Chapitre 30 .....	231
Chapitre 31 .....	235
Chapitre 32 .....	238
Chapitres 33-34 .....	241
Chapitres 35-40 .....	242
Notes .....	244

## **Notes sur le Livre du Lévitique .....247**

Chapitre 1 .....	247
Chapitre 2 .....	257
Chapitre 3 .....	271
Chapitres 4-5:13 .....	282
Chapitres 5:14-26 .....	293
Chapitres 6 et 7 .....	298
Chapitres 8 et 9 .....	299
Chapitre 10 .....	306
Chapitre 11 .....	315

Chapitre 12.....	321
Chapitres 13, 14 .....	324
Chapitre 15.....	339
Chapitre 16.....	342
Chapitre 17.....	350
Chapitres 18-20 .....	352
Chapitres 21-22 .....	357
Chapitre 23.....	360
Chapitre 24.....	367
Chapitre 25.....	370
Chapitre 26.....	374
Chapitre 27.....	375

**Notes sur le Livre des Nombres .....378**

Chapitres 1-2 .....	378
Chapitre 3-4.....	388
Chapitre 5.....	410
Chapitre 6.....	418
Chapitre 7.....	428
Chapitre 8.....	430
Chapitre 9.....	434
Chapitre 10.....	444
Chapitre 11.....	448
Chapitre 12.....	456
Chapitre 13.....	459
Chapitre 14.....	462
Chapitre 15.....	472
Chapitre 16.....	479
Chapitres 17-18 .....	486
Chapitre 19.....	498
Chapitre 20.....	508
Chapitre 21.....	511
Chapitres 22-24 .....	514
Chapitre 25.....	519
Chapitre 26.....	520
Chapitre 27.....	521
Chapitres 28-29 .....	525
Chapitre 30.....	527
Chapitre 31.....	528
Chapitre 32.....	529
Chapitres 33-34 .....	531
Chapitre 35.....	532

**Notes sur le Livre du Deutéronome .....536**

Préface.....	536
--------------	-----

Introduction .....	537
Chapitre 1 .....	542
Chapitre 2 .....	565
Chapitre 3 .....	572
Chapitre 4 .....	579
Chapitre 5 .....	604
Chapitre 6 .....	630
Chapitre 7 .....	648
Chapitre 8 .....	656
Chapitre 9 .....	665
Chapitre 10 .....	669
Chapitre 11 .....	675
Chapitre 12 .....	682
Chapitre 13 .....	687
Chapitre 14 .....	698
Chapitre 15 .....	708
Chapitre 16 .....	713
Chapitre 17 .....	725
Chapitre 18 .....	733
Chapitre 19 .....	740
Chapitre 20 .....	744
Chapitre 21 .....	749
Chapitres 22-25 .....	752
Chapitre 26 .....	756
Chapitre 27 .....	760
Chapitre 28 .....	762
Chapitre 29 .....	768
Chapitre 30 .....	775
Chapitre 31 .....	779
Chapitre 32 .....	783
Chapitre 33 .....	790
Chapitre 34 .....	795

# Notes sur le Livre de la Genèse - Premier livre de Moïse

« Des choses nouvelles et des choses vieilles ».

## Chapitre 1

L'Esprit Saint ouvre ce livre d'une manière particulièrement frappante. Il nous amène sans préambule devant Dieu, dans la plénitude essentielle de son Être, et nous le montre au milieu de cette scène où Lui seul est à l'œuvre et opère. Nous entendons Dieu rompre le silence de la terre, nous le voyons luire dans les ténèbres qui la couvrent, afin de créer pour Lui-même une sphère dans laquelle il puisse manifester sa puissance éternelle et sa divinité.

Il n'y a rien ici qui satisfasse une vaine curiosité, rien sur quoi l'esprit de l'homme soit appelé à spéculer ; c'est la sublimité et la réalité de la *vérité divine*, dans sa puissance morale, agissant sur le cœur et sur l'intelligence. L'Esprit de Dieu ne veut pas fournir des aliments à la curiosité de l'homme ou la satisfaire par de subtiles théories. Les géologues peuvent sonder les entrailles de la terre, et en tirer des matériaux par le moyen desquels ils prétendent compléter ou contredire les écrits divins ; ils peuvent étendre leurs spéculations sur les débris fossiles mais le disciple docile s'attache aux pages inspirées : il lit, il croit, il adore. Que ce soit dans cet esprit que nous poursuivions l'étude de ce livre, et puissions-nous réaliser ainsi ce que c'est que de « s'enquérir diligemment de l'Éternel dans son temple ! » (Psaume 27:4).

« Au commencement Dieu créa les cieux et la terre ». Les premières paroles du livre sacré nous placent dans la présence de Celui qui est la source infinie de toute vraie bénédiction. L'Esprit Saint ne raisonne pas laborieusement pour nous prouver l'existence de Dieu ; il n'entre point dans cette voie : Dieu se révèle, il se fait connaître par ses œuvres. « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort et l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains ». « Toutes tes œuvres te célèbreront, ô Éternel ! » Il n'y a que l'incrédule ou l'athée qui cherchent des preuves raisonnées de l'existence de Celui qui, par la parole de ses lèvres, appela les mondes à l'existence, et se révéla Lui-même comme le Dieu souverainement sage, le Tout-puissant, le Dieu éternel. Quel autre que Dieu a pu créer quoi que ce soit ? « C'est lui qui fait sortir par nombre leur armée ; il les appelle toutes par nom. Par la grandeur de son pouvoir et de sa force puissante, pas une ne manque ! » (Ésaïe 40:26). « Les dieux des peuples sont des idoles, mais l'Éternel a fait les cieux ». Dans le livre de Job, chapitres 38 à 41, l'Éternel lui-même en appelle à la création comme preuve irrécusable de sa souveraineté. Cet appel, tout en présentant à l'intelligence la démonstration la plus claire et la plus convaincante de la toute-puissance de Dieu, touche en même temps le cœur par son étonnante condescendance. Tout y est divin : la majesté et l'amour, la puissance et la tendresse !

« Et la terre était désolation et vide, et il y avait des ténèbres sur la face de l'abîme ». Voilà assurément un champ dans lequel Dieu seul pouvait agir. L'homme, sans doute, dans l'orgueil de son cœur, ne s'est montré que trop disposé à intervenir dans l'œuvre de Dieu, dans des sphères d'action d'un ordre bien supérieur ; mais, ici, l'homme n'a aucune place jusqu'au moment où, comme toute chose, il devient l'objet de la puissance créatrice. Dieu est seul dans l'œuvre de la création. Il regarde de la lumière éternelle de sa demeure, et considère cette sphère sans forme et vide, sur laquelle il déploiera et exécutera ses plans et ses conseils merveilleux, et où la seconde personne de la Trinité vivra travaillera et mourra, afin de manifester, à la vue des mondes étonnés, les glorieuses perfections de la Divinité. Tout était ténèbres et chaos ; mais Dieu est un Dieu de lumière et d'ordre. « Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres ». Les ténèbres ne peuvent subsister en sa présence, à quelque point de vue que ce soit, physique, moral, intellectuel ou spirituel. « L'Esprit de Dieu planait sur la face des eaux ». Il couvrait en quelque sorte la scène de ses opérations futures ; scène bien sombre et qui offrait un vaste champ d'action au Dieu de lumière et de vie : Dieu seul pouvait en éclairer les ténèbres et y faire jaillir la vie ; substituer l'ordre au chaos, et mettre une étendue entre les eaux, afin que la vie pût s'y développer sans crainte de la mort. C'était là des

opérations dignes de Dieu. « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut ». « Il a parlé, et la chose a été ; il a commandé, et elle s'est tenue là ». L'incrédule veut savoir : comment ? où ? quand ? — mais l'Esprit dit : « Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la Parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent » (Héb. 11:3). En dépit du sourire dédaigneux du philosophe, cette réponse satisfait celui qui est à l'école de Dieu.

Dieu ne veut pas faire de nous des astronomes ou des géologues, ni nous entretenir des détails que le musée ou le télescope mettent sous les yeux de chacun. Le but de Dieu est de nous introduire en sa présence, comme adorateurs, avec des cœurs et des entendements enseignés et conduits par sa sainte Parole. Le philosophe peut mépriser ce qu'il appelle les préjugés vulgaires et étroits du pieux disciple de la Parole ; il peut se glorifier de son télescope avec lequel il mesure l'étendue des cieux, ou se vanter des découvertes qu'il fait dans les profondeurs de la terre ; — quant à nous, nous n'avons que faire « de l'opposition de la connaissance fausement ainsi nommée » (1 Tim. 6:20). Nous tenons pour parfaitement certain que toutes les découvertes vraies, soit « dans les cieux en haut, soit sur la terre en bas, ou dans les eaux qui sont sous la terre », sont en harmonie avec ce qui est écrit dans la Parole de Dieu ; toutes autres prétendues découvertes ne sont dignes que d'être entièrement rejetées. Il faut que le cœur soit parfaitement assuré de la plénitude, de l'autorité, de la perfection, de la majesté et de l'inspiration pleine et entière du volume sacré. Ce sera la seule sauvegarde efficace contre le rationalisme et la superstition. Une connaissance exacte de la Parole et une soumission entière à son contenu, sont les deux grands objets désirables au jour actuel. Que Dieu, dans sa grâce, augmente abondamment au milieu de nous et cette connaissance et cette soumission !

« Et Dieu vit la lumière, qu'elle était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour, et les ténèbres, il les appela Nuit ». Nous avons ici les deux grands symboles si souvent employés dans la Parole. La présence de la lumière constitue le jour ; l'absence de la lumière constitue la nuit. Il en est de même dans l'histoire des âmes. Il y a « les enfants de lumière », et « les enfants de ténèbres » ; la différence est tranchée et solennelle. Tous ceux sur lesquels la lumière de la vie a lui, tous ceux que « l'Orient d'en haut » a visités à salut, tous ceux qui ont reçu la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ, quels qu'ils soient, appartiennent à la première catégorie et sont des enfants « de la lumière et du jour ». D'un autre côté, tous ceux qui sont dans les ténèbres, dans l'aveuglement et l'incrédulité de la nature, et dont les cœurs n'ont pas été, par la foi, illuminés des rayons du soleil de justice, sont encore ensevelis dans l'obscurité de la nuit spirituelle et sont des fils de ténèbres, des fils de la nuit.

Lecteur, arrêtez-vous ici et demandez-vous, dans la présence de Celui qui sonde les cœurs, à laquelle de ces deux classes de personnes vous appartenez. Ne vous décevez pas vous-même, il s'agit pour vous de la vie ou de la mort. Vous pouvez être pauvre, méprisé, ignorant ; mais si, par l'Esprit, vous êtes uni au Fils de Dieu, qui est « la lumière du monde » (Jean 8:12), vous êtes un enfant de lumière, destiné à reluire bientôt dans cette sphère céleste dont « l'Agneau immolé » sera le centre et le soleil pour toujours. Cela ne vient pas de vous : c'est le résultat des conseils et des opérations de Dieu Lui-même, qui vous a donné lumière, vie, joie et paix en Jésus et par son sacrifice. Mais si vous êtes étranger à l'action et à l'influence sanctifiante de la lumière divine, si vos yeux n'ont pas été ouverts pour voir quelque beauté en Jésus, Fils de Dieu, alors, quand bien même vous posséderiez toute la science d'un Newton et tous les trésors de la philosophie humaine ; quand vous seriez décoré de tous les titres que peuvent conférer les écoles de ce monde, vous êtes un enfant « de la nuit et des ténèbres » (1 Thes. 5:5), et si vous mourez dans cet état, vous serez pour toujours enveloppé dans les ténèbres et les terreurs d'une nuit éternelle ! Ne poursuivez donc pas, avant de vous être assuré si vous êtes « du jour » ou « de la nuit ».

« Et Dieu dit : qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux pour séparer le jour d'avec la nuit, et qu'ils soient pour signes et pour saisons déterminées et pour jours et pour années ; et qu'ils soient pour luminaires dans l'étendue des cieux pour donner de la lumière sur la terre. Et il fut ainsi. Et Dieu fit les deux grands luminaires, le grand luminaire pour dominer sur le jour, et le petit

luminaire pour dominer sur la nuit ; et les étoiles ». Le soleil est à la fois le centre de la lumière et le centre de notre système. C'est autour de cet astre que les globes inférieurs se meuvent ; et c'est de lui qu'ils reçoivent la lumière. Le soleil peut donc être considéré comme une figure de Celui qui, pour réjouir le cœur de ceux qui craignent le Seigneur, se lèvera bientôt, apportant la guérison dans ses ailes (Mal. 4:2). La beauté de ce symbole sera évidente pour quiconque, après les veilles de la nuit, a pu voir le soleil se lever et dorer l'orient de ses étincelants rayons ; les brouillards et les ombres de la nuit se dispersent, et toute la création semble saluer le retour de l'astre du jour. Bientôt aussi le soleil de Justice se lèvera, les ombres de la nuit s'enfuiront, et toute la création se réjouira en voyant paraître l'aurore d'un matin sans nuages, commencement d'un jour éternel de gloire.

La lune, obscure par elle-même, tire toute sa lumière du soleil et reflète incessamment cette lumière, à moins que la terre et ses influences n'interviennent. Le soleil n'a pas plus tôt disparu à l'horizon que la lune se présente pour en recevoir les rayons et les refléter sur un monde enveloppé de ténèbres ; si, au contraire, c'est de jour qu'elle apparaît, on l'aperçoit à peine à cause de l'éclat du soleil. Le monde aussi, comme nous l'avons déjà dit, empêche quelquefois que cette lumière ne paraisse ; de sombres nuages, d'épais brouillards, de froides vapeurs s'élèvent de la surface de la terre et dérobent à notre vue la lumière argentée de cette « lune » qui nous rappelle l'Église, comme le soleil est une belle image de Christ. Christ, la source de la lumière, est invisible maintenant : « la nuit est fort avancée » ; le monde ne voit pas Jésus, mais l'Église le voit et elle est responsable de refléter sa lumière sur un monde plongé dans les ténèbres. L'Église est le seul canal pour la communication au monde de la connaissance de Christ : « Vous êtes, vous, notre lettre, écrite dans nos cœurs, connue et lue de tous les hommes », dit l'apôtre ; et encore : « Vous êtes manifestés comme étant la lettre de Christ » (2 Cor. 3:2, 3). Quelle responsabilité pour l'Église ! Ne devrait-elle pas se tenir sérieusement en éveil contre tout ce qui peut l'empêcher de refléter la lumière céleste de Christ, dans toutes ses voies ? Mais comment pourra-t-elle refléter cette lumière ? C'est en la laissant luire sur elle-même dans tout son éclat. Si l'Église marchait dans la lumière de Christ, certainement elle refléterait cette lumière, et ainsi elle serait gardée dans la position qui lui convient. La lune n'a point de lumière propre. Il en est de même de l'Église. Elle n'est pas appelée à éclairer le monde de sa propre gloire ; elle est simplement appelée à refléter la lumière qu'elle reçoit. Son devoir est d'étudier soigneusement la voie dans laquelle son Seigneur a marché pendant qu'il était sur la terre, et de suivre ses traces par la puissance du Saint Esprit qui habite en elle.

Mais, hélas ! la terre avec ses nuages, ses brouillards et ses vapeurs, intervient ; elle cache la lumière et ternit l'épître, et le monde voit à peine quelques traits du caractère de Christ dans ceux qui s'appellent de son nom ; souvent même il découvre en eux plutôt un humiliant contraste, qu'une ressemblance avec Jésus. Étudions Christ davantage dans un esprit de prière, afin qu'aussi nous soyons capables de l'imiter plus fidèlement !

Les étoiles sont des luminaires éloignés qui brillent dans d'autres sphères ; nous voyons leurs scintillations ; du reste, elles n'ont guère de rapport avec notre système. « Une étoile diffère d'une autre étoile en gloire ». Ainsi en sera-t-il dans le royaume à venir du Fils : Soleil de gloire, il brillera lui-même d'un éclat vivant et éternel ; et l'Église reflétera fidèlement ses rayons tout alentour, tandis que les saints, chacun individuellement, reluiront dans la gloire spéciale que le juste Juge distribuera à chacun en récompense de son service fidèle durant la sombre nuit de son absence. Cette pensée devrait nous encourager à marcher avec plus d'ardeur et d'énergie sur les traces de notre Seigneur absent (voyez Luc 19:12-19).

Les parties inférieures de la création viennent ensuite : la mer et la terre produisent en abondance des êtres vivants. Quelques personnes se croient autorisées à considérer les opérations de chacun des six jours, comme des types des diverses dispensations et des grands principes d'action qui les régissent et les caractérisent ; mais, quoi qu'il en soit à cet égard, nous avons, en nous occupant des Saintes Écritures, à nous mettre en garde contre tout ce qui est le produit de l'imagination et de la spéculation des hommes ; et, quant à moi, je ne me sens pas la liberté d'entrer

dans cette voie d'interprétation, et je me bornerai à donner ce que je crois être l'enseignement clair et direct du texte sacré.

Toutes choses ayant été mises en ordre maintenant, il ne manquait plus qu'un chef : « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit ; et Dieu leur dit : Fructifiez, et multipliez, et remplissez la terre et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre ». Le lecteur remarquera qu'après avoir parlé de l'homme au singulier, l'Écriture en parle au pluriel ; après avoir dit : « il *le* créa », elle dit « il *les* créa », et : « Dieu *les* bénit » (vers. 27-28).

La formation de la femme n'est introduite de fait que dans le chapitre suivant, bien que, déjà ici, Dieu « les » bénisse et « leur » remette le gouvernement universel. Tous les ordres inférieurs de la création sont placés sous leur commune domination : Ève est bénie de toutes bénédictions en Adam, et c'est aussi de lui qu'elle tire toute sa dignité. Quoique non encore appelée de fait à l'existence, elle est, dans les desseins de Dieu, considérée comme une partie de l'homme : « Tes yeux ont vu ma substance informe, et dans ton livre mes membres étaient tous écrits ; de jour en jour ils se formaient, lorsqu'il n'y en avait encore aucun » (Psaume 139:16). Il en est de même de l'Église, l'épouse du second Adam. De toute éternité elle était vue en Christ, son chef et son Seigneur, comme il est écrit au chap. 1 de l'épître aux Éphésiens : « Selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour ». Avant qu'un seul des membres de l'Église eût respiré le souffle de la vie, ils étaient tous, dans la pensée éternelle de Dieu, « prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ». Les conseils de Dieu ont fait de l'Église une partie nécessaire de l'homme mystique ; c'est pourquoi l'assemblée est appelée « la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Éph. 1:23), et ce titre, d'une immense portée, révèle la dignité, l'importance et la gloire de l'assemblée.

On n'est que trop habitué à considérer la rédemption comme n'ayant d'autre objet que la bénédiction et la sécurité des âmes, individuellement ; ce point de vue est beaucoup trop bas. Il est parfaitement vrai que ce qui est, en quelque manière, la part de l'individu, est en pleine sécurité, Dieu en soit béni ; mais c'est la partie la moins grande de la rédemption. Une vérité infiniment supérieure à celle-ci, c'est que la gloire de Christ est unie et liée à l'existence de l'assemblée. Si, sur l'autorité des Saintes Écritures, j'ai droit à me considérer comme partie constituante de ce qui, de fait, est nécessaire à Christ, je ne puis douter qu'il n'y ait en lui abondamment de tout ce dont je puis avoir personnellement besoin. Or, l'assemblée est nécessaire à Christ. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui corresponde » (Gen. 2:18), et encore : « Car l'homme ne procède pas de la femme, mais la femme de l'homme ; car aussi l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de l'homme. Toutefois, ni la femme n'est sans l'homme, ni l'homme sans la femme, dans le Seigneur ; car comme la femme procède de l'homme, ainsi aussi l'homme est par la femme ; mais toutes choses procèdent de Dieu » (1 Cor. 11:8-12). Il ne s'agit donc plus seulement de savoir si Dieu peut sauver un pauvre pécheur, privé de toute force ; de savoir si Dieu peut effacer les péchés et recevoir le pécheur à lui en vertu de la Justice divine ; Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », et il n'a pas laissé « le premier homme », sans « une aide qui lui corresponde » ; — il ne laissera pas non plus le second homme sans une aide qui lui convienne. Sans Ève, il y aurait eu une lacune dans la première création ; et sans l'Église, l'Épouse, il y aurait une lacune dans la nouvelle création.

Considérons maintenant de quelle manière Ève fut appelée à l'existence, bien que nous anticipions ainsi sur le chapitre suivant. Il ne se trouvait point dans toute la création, pour Adam, d'aide qui fût semblable à lui : il faut qu'un profond sommeil tombe sur lui, et que d'une partie de lui-même soit formée la compagne qui partagera avec lui sa domination et sa bénédiction. « Et l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, et il dormit ; et il prit une de ses côtes, et il en

ferma la place avec de la chair. Et l'Éternel Dieu forma (\*) une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair ; celle-ci sera appelée *femme* (Isha), parce qu'elle a été prise de *l'homme* (Ish) ».

(\*) On pourrait traduire le mot hébreu *vajiben* par : « il bâtit », comme l'ont fait les Septante par *okodomésen*, la Vulgate par « *aedificavit* », et par un verbe analogue, toutes les versions allemandes, la version hollandaise, la marge de l'anglaise, et la version française de Diodati, qui traduit ainsi le commencement de Genèse 2:22: « Et Dieu bastit une femme de la coste qu'il avait prise d'Adam ». Or, il n'est certes pas sans intérêt de se convaincre, en consultant l'original de Éph. 2:20, 22, que les mots rendus par : « ayant été édifiés », et « vous êtes édifiés ensemble », sont des dérivés du même verbe que celui que nous venons de voir employé par les Septante.

En considérant selon l'Écriture Adam et Ève comme un type de Christ, nous voyons que la mort de Christ a dû être un fait accompli avant que l'assemblée fût vue et élue en Christ dès avant la fondation du monde. Il y a une grande différence entre les secrets desseins de Dieu et la révélation et l'accomplissement de ces mêmes desseins. Pour que l'intention de Dieu à l'égard de parties constituantes de l'Église pût être réalisée de fait, il fallait que premièrement le Fils fût rejeté et crucifié, qu'il s'assît dans les hauts lieux, et que le Saint Esprit, envoyé par lui, descendît pour unir en un seul corps tous les croyants par son baptême. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas eu des âmes vivifiées et sauvées antérieurement à la mort de Christ : Adam a été sauvé, nous n'en doutons pas, et des milliers d'autres hommes après lui l'ont été pareillement, en vertu du sacrifice de Christ, avant que ce sacrifice ne fût accompli. Mais le salut des âmes, prises chacune en particulier, et la formation de l'assemblée par le Saint Esprit comme corps distinct, sont deux choses bien différentes ; on en tient trop peu de compte dans la pratique. La place unique qui appartient à l'Église, sa relation spéciale avec le « second Homme, le Seigneur venu du ciel », les privilèges qui la distinguent, et la dignité dont elle est revêtue, s'ils étaient réellement connus et réalisés par la puissance du Saint Esprit, produiraient les plus beaux fruits (Éph. 5:23-33).

Le type que nous avons ici devant nous, nous donne lui-même quelque idée des résultats qui accompagneraient une véritable intelligence de la position de l'Église et de ses relations avec Christ. Quelle affection Ève ne devait-elle pas à Adam ! Dans quelle proximité n'était-elle pas de lui ; dans quelle intimité de communion ? En dignité et en gloire, elle était parfaitement une avec lui. Il ne dominait pas *sur* elle, mais *avec* elle. Il était seigneur de toute la création ; Ève était une avec lui. Bien plus, comme nous l'avons déjà dit : elle était vue et bénie *en* lui. « L'homme » était l'objet des desseins de Dieu, et « la femme » était nécessaire à l'homme, c'est pourquoi elle a été créée. L'homme paraît le premier et la femme est vue en lui ; ensuite elle est formée *de* lui. Nul type n'est plus intéressant ni plus instructif dans son caractère ; non pas qu'une doctrine puisse jamais être fondée sur un type, mais quand la doctrine se trouve pleinement et clairement exposée dans d'autres portions de l'Écriture, alors nous sommes préparés pour comprendre, pour apprécier et admirer le type.

Nous trouvons, dans le Psaume 8, une belle description de l'homme dominant sur les œuvres de Dieu : « Quand je regarde tes cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as disposées : qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, que tu le visites ? Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers ». Ici l'homme paraît sans qu'il soit fait mention de la femme, parce que la femme est vue *dans* l'homme.

Il n'y a aucune révélation directe du mystère de l'Église dans les livres de l'Ancien Testament ; l'apôtre dit expressément, en parlant de ce mystère : « Lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes (du Nouveau Testament) par l'Esprit » (Éph. 3:1-11). C'est pourquoi le Psaume 8 ne parle que de l'homme ; mais nous savons que l'homme et la femme sont considérés ensemble sous un seul chef. Tout ceci aura son parfait antitype dans les siècles à venir ; alors le second Homme, le Seigneur venu du ciel, siégera sur son trône et, avec l'Église son épouse, il régnera sur la création renouvelée. Cette Église est née de la tombe du Christ, elle fait partie « de son corps », « de sa chair et de ses

os ». Lui, la Tête ; elle, le corps, ne font ensemble qu'un Homme. L'Église, faisant ainsi partie de Christ, occupera dans la gloire une place unique. Aucune créature n'était unie à Adam comme l'était Ève, parce que nulle autre qu'elle n'était une partie de lui-même. Ainsi aussi l'Église occupera la place la plus rapprochée de Christ dans la gloire à venir.

Ce n'est pas seulement ce que l'Église sera, mais ce qu'elle est qui mérite notre admiration. Elle est maintenant le corps dont Christ est la tête, « le chef » ; elle est le temple dans lequel Dieu habite. Que ne devrions-nous pas être, si telles sont la dignité actuelle et la gloire future de ce dont, par la grâce de Dieu, nous faisons partie ! Ce qui nous convient assurément, c'est une marche sainte, une vie de dévouement à Dieu, de séparation pour Dieu et de sainte élévation. Puisse nous donc saisir ces choses avec puissance par le Saint Esprit, afin que nous sentions plus profondément quels sont le caractère et la conduite qui conviennent à la haute vocation à laquelle nous sommes appelés ; afin que les yeux de notre cœur étant éclairés, nous sachions quelle est l'espérance de son appel, et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir ; et il a assujéti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous (Éph. 1:18-23).

## Chapitre 2

Note du traducteur : Les trois premiers versets de ce chapitre 2 terminent proprement le sujet du chapitre 1, et devraient y être rattachés.

Deux sujets principaux réclament notre attention dans ce chapitre : « le septième jour » et « le fleuve ».

Il est peu de sujets sur lesquels il y ait eu autant de controverse, et encore autant de divergences que celui du « sabbat », bien que la doctrine du sabbat soit exposée dans l'Écriture de la manière la plus simple et la plus claire pour qui veut se soumettre à l'enseignement de Dieu. Nous examinerons en son lieu le *commandement* formel de « garder le sabbat » : ici, il n'est pas question d'un commandement donné à l'homme ; mais nous trouvons la simple déclaration que : « Dieu se reposa au septième jour » (vers. 2). « Et les cieux et la terre furent achevés, et toute leur armée. Et Dieu eut achevé au septième jour son œuvre qu'il fit ; et il se reposa au septième jour. Et Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia ; car en ce jour il se reposa de toute son œuvre que Dieu créa en la faisant » (2:1-3). Ces paroles nous apprennent que Dieu se reposa, parce que, quant à ce qui concernait la *création*, son œuvre était achevée : il n'est question ici en aucune manière d'un commandement donné à l'homme. Celui qui pendant six jours avait travaillé, cessa de travailler, et se reposa. Tout était complet et achevé ; tout était « très bon » ; toutes choses étaient ce que lui-même les avait faites, et il se reposait dans son œuvre. « Les étoiles du matin chantaient ensemble, et tous les fils de Dieu éclataient de joie » (Job 38:7). L'œuvre de la création était achevée, et Dieu célébrait un sabbat ; c'est le seul que Dieu ait jamais célébré, si nous nous en tenons simplement à ce que les écrits inspirés nous apprennent. Plus tard, nous lisons que Dieu ordonna à l'homme de « garder le sabbat », et que l'homme ne sut pas respecter l'ordonnance de Dieu ; mais jamais nulle part, nous ne retrouvons plus ces paroles : « Dieu se reposa » ; au contraire, Jésus dit : « Mon père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille » (Jean 5:17). Le sabbat, dans le sens propre et exact de l'expression, n'a pu être célébré que là où il n'y avait réellement plus rien à faire, au milieu d'une création pure, exempte de toute souillure de péché. Dieu ne peut trouver de repos là où le péché existe ; et il est absolument impossible qu'il se repose et prenne plaisir dans la création *maintenant*. Les épines et les ronces, avec les mille autres tristes fruits d'une création qui soupire, disent hautement qu'il faut que Dieu *travaille*, et non pas qu'il se *repose*. Dieu pourrait-il se reposer au milieu des ronces et des

épines, au milieu des soupirs et des larmes, de la maladie et de la mort, de la dégradation et des crimes d'un monde coupable et en ruine ? Dieu pourrait-il se reposer, et célébrer un sabbat au milieu de pareilles circonstances ? Quoi qu'il en soit, l'Écriture nous apprend que Dieu n'a eu jusqu'ici qu'un seul « sabbat », celui dont parle le chap. 2 de la Genèse. « Le septième jour » fut le sabbat, et nul autre. Ce jour démontrait que l'œuvre de la création était achevée ; mais cette œuvre a été gâtée dès lors, et le repos du septième jour a été interrompu : depuis la chute, Dieu a travaillé ; « mon Père travaille jusqu'à maintenant et moi je travaille » ; et le Saint Esprit aussi travaille. Assurément Christ n'a point eu de sabbat pendant qu'il était sur la terre. Il a accompli son œuvre et l'a glorieusement accomplie, cela est vrai ; mais où passa-t-il le jour du sabbat ? *Dans la tombe* ! Oui, lecteur, Christ le Seigneur, Dieu manifesté en chair, le Seigneur du sabbat, passa le septième jour dans les ténèbres et le silence du tombeau. Ce fait ne parle-t-il pas bien haut, ne renferme-t-il pas un profond enseignement ? Le Fils de Dieu eût-il été couché dans le sépulcre le jour du sabbat, si ce jour avait dû être passé dans le repos et la paix, et dans la parfaite conscience qu'il ne restait plus absolument rien à faire ? La tombe de Jésus à elle seule nous dit l'impossibilité de célébrer un sabbat, et cette tombe occupée, le septième jour, par le Seigneur du sabbat, nous montre l'homme comme une créature déchue, coupable, sans ressources, terminant sa longue carrière de péché en crucifiant le Seigneur de gloire, et en plaçant à l'ouverture de sa tombe une grande pierre, afin de l'y retenir, si possible : pendant que le Fils de Dieu est dans le tombeau, l'homme célèbre le jour du sabbat ! Quelle pensée ! Christ est dans la tombe pour rétablir le sabbat interrompu, et l'homme essaye de garder le sabbat, comme si tout était en ordre ; *l'homme* célèbre *son* sabbat, non celui de Dieu : un sabbat sans Christ et sans Dieu, une forme vide, sans puissance et sans valeur.

Mais, dira-t-on, le septième jour est devenu le premier, et les principes sont restés les mêmes. Je crois que cette opinion ne repose sur aucun fondement scripturaire. Sur quelle autorité, en effet, l'établira-t-on ? Rien n'est plus facile que de la produire, s'il en existe une dans l'Écriture. Mais il n'en est point : et la distinction entre le septième et le premier jour est, au contraire, maintenue de la manière la plus formelle dans le Nouveau Testament. C'est pourquoi nous lisons au chapitre 28 de l'évangile selon Matthieu : « Or, sur le tard, le jour du sabbat, au crépuscule du premier jour de la semaine ». Le « premier jour de la semaine » n'est donc pas le sabbat transporté du septième à un autre jour, mais un jour entièrement nouveau : c'est le premier jour d'une période nouvelle, non le dernier jour d'une vieille période. « Le septième jour » est en relation avec la terre et le repos terrestre ; « le premier jour de la semaine », au contraire, avec le ciel et le repos céleste. La différence est immense, aussi bien quant au principe lui-même, que si nous considérons le sujet à son point de vue pratique. Si je célèbre le « septième jour », je me désigne moi-même par cet acte comme un homme terrestre, parce que ce jour, comme nous venons de le voir, est le repos de la terre, le repos de la création. Mais si par l'enseignement de l'Écriture et de l'Esprit de Dieu, je suis amené à comprendre la signification du « premier jour de la semaine », je saisirai immédiatement le rapport direct qu'il y a entre ce jour et le nouvel ordre de choses, tout céleste, dont la mort et la résurrection de Christ constituent le fondement éternel. Le septième jour était en rapport avec Israël et la terre ; le premier jour de la semaine est en rapport avec l'Église et le ciel.

De plus, remarquez-le, Dieu avait *commandé* à Israël de garder le jour du sabbat ; tandis que le premier jour de la semaine est donné à l'Église comme un privilège dont elle est appelée à jouir. Le sabbat était la pierre de touche de l'état moral d'Israël, et le premier jour de la semaine est la preuve significative de l'éternelle acceptation de l'Église ; le sabbat manifestait ce qu'Israël *pouvait faire* pour Dieu ; le premier jour de la semaine fait connaître parfaitement ce que Dieu *a fait* pour nous.

On ne saurait estimer trop haut la nature et l'importance du « jour du Seigneur », comme est appelé le premier jour de la semaine au chapitre 1 de l'Apocalypse. Ce jour, étant le jour auquel Christ ressuscita d'entre les morts, publie non l'achèvement de la création, mais le triomphe glorieux et complet de la rédemption. La célébration du premier jour de la semaine n'est pas, nous l'avons déjà dit, un esclavage ou un joug pour le chrétien ; bien au contraire, c'est le bonheur du chrétien que de célébrer cet heureux jour. Aussi est-ce le premier jour de la semaine que nous voyons les

premiers chrétiens assemblés pour rompre le pain (Actes 20:7), et la distinction entre le sabbat et le premier jour de la semaine pleinement maintenue à cette époque de l'histoire de l'Église. Les Juifs célébraient le sabbat dans leurs synagogues, pour « lire la loi et les prophètes » ; et les chrétiens célébraient le premier jour de la semaine, en s'assemblant pour rompre le pain. Il n'y a pas un seul passage dans toute l'Écriture, où le premier jour de la semaine soit appelé le sabbat ; tandis qu'il existe des preuves abondantes de la différence essentielle qu'il y a entre ces deux jours.

Pourquoi donc combattre pour ce qui n'a aucun fondement dans l'Écriture ? Aimez, honorez, célébrez le jour du Seigneur ; cherchez à être « en esprit » ce jour-là, comme l'apôtre ; laissez vos affaires temporelles autant qu'il est en votre pouvoir ; mais, en même temps, donnez à ce jour le nom et la place qui lui appartiennent ; comprenez bien sur quels principes il est fondé ; laissez-lui son caractère particulier ; et surtout ne liez pas le chrétien, comme par un joug de fer, à l'observation du septième jour, attendu que c'est pour lui un heureux et saint privilège que de célébrer le premier. Ne faites pas descendre le chrétien du ciel où il trouve le repos, sur la terre où il n'en peut point trouver. N'exigez pas de lui qu'il garde un jour que son Maître a passé dans la tombe au lieu de se réjouir dans le jour bienheureux où il l'a quittée. Lisez attentivement Matt. 28:1-6 ; Marc 16:1, 2 ; Luc 24:1 ; Jean 20:1, 19, 26 ; Actes 20:7 ; 1 Cor. 16:2 ; Apoc. 1:10 ; Actes 13:14 ; 17:2 ; Col. 2:16.

Il ne faut pas croire, toutefois, que nous perdions de vue le fait important que le sabbat sera de nouveau célébré dans la terre d'Israël et dans toute la création : « Il reste un repos pour le peuple de Dieu » (Héb. 4:9). Quand le Fils d'Abraham, Fils de David et Fils de l'homme, prendra sa place, en gouvernement, sur toute la terre, il y aura un glorieux sabbat, un repos que le péché n'interrompra jamais plus. Mais maintenant, le Fils est rejeté, et tous ceux qui le connaissent et qui l'aiment sont appelés à prendre place avec lui dans sa réjection, à sortir « vers lui hors du camp, portant son opprobre » (Héb. 13:13). Il n'y aurait pas d'opprobre, si la terre pouvait célébrer un sabbat ; mais le fait même que l'Église professante cherche à faire du « premier jour de la semaine » « le sabbat », met à découvert l'état dans lequel elle est tombée et le principe même de sa position, qui n'est qu'un effort incessant pour retourner à un état de choses et à un code de morale *terrestres* : il est possible qu'un grand nombre de personnes ne comprennent pas cela, et que beaucoup de chrétiens observent très consciencieusement « le jour du sabbat » comme tel ; mais si nous sommes tenus de respecter la conscience de ces chrétiens, et que nous ne désirions blesser celle de personne, nous avons le droit, et il est de notre devoir, de demander sur quel fondement scripturaire reposent de telles convictions. Toutefois, ce n'est pas avec la conscience et les convictions des hommes que nous avons affaire, pour le moment, mais avec l'Esprit de Dieu dans le Nouveau Testament ; et nous demandons à tout lecteur chrétien de se rendre bien compte de sa position quant au « septième jour » ou « sabbat », et quant « au premier jour de la semaine » ou « jour du Seigneur » (\*).

(\*) S'il plaît à Dieu, nous reviendrons sur ce sujet en nous occupant du chapitre 20 de l'Exode. Disons seulement ici, relativement au sabbat, que l'on peut faire beaucoup de mal et de peine à des frères pieux, sous prétexte de zèle pour ce qu'on appelle la liberté chrétienne, en perdant de vue la vraie place que le jour du Seigneur occupe dans le Nouveau Testament. Si des chrétiens, uniquement pour montrer leur liberté, se livrent le dimanche à des travaux de la semaine, ils sont par là, sans nécessité, en achoppement à plusieurs de leurs frères. Une telle manière d'agir ne peut pas provenir de l'esprit de Christ. Si je suis au clair et en liberté à cet égard, dans mon esprit, je dois respecter la conscience de mes frères, qui n'ont pas les mêmes convictions. En outre, je ne crois pas que ceux qui se conduisent ainsi, comprennent réellement les vrais et précieux privilèges liés au jour du Seigneur. Nous devrions être reconnaissants de nous sentir délivrés de toute occupation et de toute distraction séculières, plutôt que de nous y replonger volontairement, dans le but de montrer que nous sommes libres. Dans plusieurs pays, la loi de l'état défend les travaux du dimanche ; nous pensons qu'il en est ainsi par un effet de la providence de Dieu, et que c'est là une grâce pour les chrétiens, car s'il en était autrement, nous savons assez que le cœur avare et cupide des hommes priverait, autant que possible, les chrétiens du doux privilège de pouvoir adorer Dieu avec leurs frères dans le jour du Seigneur. Et qui peut dire quel serait l'effet délétère d'une occupation ininterrompue des affaires de ce monde ? Les chrétiens qui, du lundi matin au samedi soir, respirent la lourde atmosphère des bureaux, des magasins, de la fabrique ou de l'atelier, peuvent s'en former une légère idée.

Occupons-nous maintenant de la liaison qu'il y a entre le « sabbat » et « le fleuve » qui sortait d'Éden. C'est la première fois qu'il est fait mention du « ruisseau de Dieu » dans l'Écriture (Ps. 65:9), et ce sujet est introduit ici en connexion avec le repos de Dieu.

Quand Dieu se reposait dans ses œuvres, l'univers entier en recevait de la bénédiction ; car Dieu ne pouvait pas garder un sabbat sans que l'influence sainte et bénie s'en répandît sur toute la terre. Mais hélas ! les ruisseaux qui coulent d'Éden, la scène du repos terrestre, sont bientôt arrêtés dans leur cours, parce que le péché est venu interrompre le repos de la création. Toutefois, et que Dieu en soit béni, le péché n'a pas arrêté Dieu dans son œuvre ; il n'a fait que lui ouvrir un nouveau champ d'action, et partout où Dieu agit, là aussi on voit couler le fleuve. Ainsi, quand il conduit, à main forte et à bras étendu, les armées qu'il a rachetées, les faisant passer à travers les sables arides du désert, nous voyons couler un fleuve au désert, non d'Éden, mais du rocher entrouvert, belle et juste image du principe en vertu duquel la grâce souveraine agit en faveur des pécheurs et pourvoit à leurs besoins. Il ne s'agit pas ici seulement de création, mais de rédemption. « Le rocher était Christ » (1 Cor. 10:4), Christ frappé pour la guérison de son peuple. Le rocher entrouvert était en relation avec la demeure de l'Éternel dans le tabernacle ; et il y a, dans cette relation, quelque chose de moralement beau : Dieu habitant dans une tente, et Israël buvant l'eau du Rocher ! Quel langage expressif pour toute oreille ouverte, et quelle instruction pour tout cœur séparé pour Dieu !

À mesure que nous avançons dans l'histoire des voies de Dieu, nous voyons le fleuve suivre un autre canal : « En la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37, 38). Nous voyons que le fleuve provient ici d'une autre source et coule dans un autre canal ; en un sens, la source est bien toujours la même, c'est-à-dire Dieu lui-même ; mais, en Jésus, elle est en Dieu connu dans une relation nouvelle et sur un principe nouveau. Le Seigneur Jésus, au chapitre 7 de l'évangile selon Jean, est là, en esprit, en dehors de tout l'ordre de choses existant, et se présente comme la source du fleuve de l'eau de la vie, et la personne du croyant doit devenir le canal de ce fleuve. Éden, autrefois, devait répandre ses eaux au dehors pour arroser et fertiliser la terre ; dans le désert pareillement, dès que le rocher est frappé, il est appelé à donner des eaux rafraîchissantes aux armées altérées d'Israël. Il en est de même maintenant : quiconque croit en Jésus est appelé à laisser couler les fleuves bienfaisants dont il est le canal, en faveur de tous ceux qui l'entourent. Le chrétien doit se considérer comme le canal des grâces diversifiées de Christ, en faveur d'un monde pauvre et misérable ; et plus il sèmera libéralement, plus aussi il recevra libéralement : « Tel disperse, et augmente encore ; et tel retient plus qu'il ne faut, mais n'en a que disette » (Prov. 11:24). Le chrétien est ainsi placé dans une position, où à la fois il jouit des privilèges les plus doux, et où il est sous la responsabilité la plus solennelle. Il est appelé à être témoin constant de la grâce de Celui en qui il croit et à manifester cette grâce incessamment.

Or mieux il comprendra ses privilèges, mieux aussi il s'acquittera de sa responsabilité. Plus il se nourrira habituellement de Christ, plus son regard sera arrêté sur Jésus, plus aussi son cœur sera occupé de la personne adorable du Sauveur ; et sa vie et son caractère rendront un témoignage vrai et non équivoque à la grâce qui lui a été révélée et qu'il goûte. La foi est, en même temps, la puissance du service, la puissance du témoignage et la puissance du culte. Si nous ne vivons pas « dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20), nous ne serons ni des serviteurs utiles, ni des témoins fidèles, ni de vrais adorateurs. Nous pourrions agir beaucoup, mais sans servir Christ ; parler beaucoup, mais sans rendre témoignage à Christ ; faire parade d'une grande dévotion, mais sans que nous rendions cependant un culte spirituel et vrai.

Enfin, nous trouvons encore, « le fleuve de Dieu » dans le dernier chapitre de l'Apocalypse. « Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau » (Apoc. 22:1). Ce sont là les ruisseaux de la rivière dont parle le Psalmiste, qui réjouissent la ville de Dieu, « le saint lieu des demeures du Très-Haut » (Psaume 46:4. Comp. aussi Ézé. 47:1-12 ; et Zac. 14:8). Rien ne peut plus désormais en altérer la source ou interrompre le cours de ses eaux. « Le trône de Dieu » est l'image de la stabilité éternelle ; et la présence de « l'Agneau » indique que ce trône repose sur le fondement immédiat d'une rédemption accomplie. Ce n'est pas ici le trône du Dieu créateur, ni celui du Dieu qui gouverne dans sa providence, mais le trône du Dieu rédempteur.

Quand je vois « *l'Agneau* », je sais quels sont les rapports du trône de Dieu avec moi, comme *pécheur*. Le trône de Dieu, comme tel, ne ferait que me remplir d'effroi ; mais quand Dieu se révèle dans la personne de « *l'Agneau* », le cœur est attiré et la conscience tranquillisée. Le sang de *l'Agneau* purifie la conscience de toute tache de péché, et la met dans une parfaite liberté en la présence d'une sainteté parfaite qui ne peut tolérer le péché. À la croix, toutes les exigences de la sainteté divine ont été parfaitement satisfaites ; en sorte que, mieux nous comprenons cette sainteté, mieux aussi nous apprécions la croix. Plus nous estimons la sainteté, plus aussi nous estimerons l'œuvre de la croix. La grâce règne « par la justice, pour la vie éternelle, par Jésus Christ » (Rom. 5:21). C'est pourquoi le Psalmiste invite les saints à célébrer l'Éternel en se rappelant la sainteté de Dieu. La louange est un précieux fruit de la rédemption ; mais avant qu'un chrétien puisse rendre grâce en pensant à la sainteté de Dieu, il faut qu'il envisage cette sainteté en se plaçant, par la foi, au-delà de la croix ; non pas du côté des hommes et de la mort, mais du côté de Dieu et de la résurrection, si je puis dire ainsi.

Après avoir tracé le cours du fleuve depuis la Genèse jusqu'à la révélation de Jean, nous allons considérer maintenant brièvement la position d'Adam en Éden. Nous avons vu Adam déjà comme un type de Christ ; or, nous n'avons pas à le considérer seulement comme type, mais aussi comme personne ; nous devons l'envisager non seulement comme représentant, d'une manière absolue, le second homme, « le Seigneur du ciel », mais aussi comme placé dans une position de responsabilité personnelle. Dieu avait établi un témoignage en Éden, au milieu de cette belle scène de la création ; et ce témoignage était, en même temps, une épreuve pour la créature : il parlait de *mort* au milieu de la *vie*, car Dieu avait dit : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement » (vers. 17). Parole étrange et solennelle, et pourtant nécessaire ! La vie d'Adam dépendait de son obéissance parfaite ; le lien qui l'unissait à l'Éternel Dieu (\*) était l'obéissance fondée sur une confiance implicite en la vérité et en l'amour de Celui qui l'avait placé dans la position élevée qu'il occupait ; ce n'était qu'autant qu'Adam se confiait en lui qu'il pouvait obéir. Le chapitre 3 nous fera voir, d'une manière plus développée, la portée et la vérité de ce fait ; mais je désire, ici, attirer l'attention du lecteur sur l'intéressant contraste qui existe entre le témoignage établi en Éden, et le témoignage de la présente économie. En Éden, alors que tout était *vie*, Dieu parle de *mort* ; maintenant, au contraire, que tout est *mort*, Dieu parle de *vie* : car il fut dit : « Au jour que tu en mangeras, *tu mourras* certainement » ; maintenant, au contraire, il est dit : « Crois, et tu *vivras* ! » Mais comme en Éden l'ennemi chercha à annuler le témoignage de Dieu, quant au résultat qui devait suivre la désobéissance, l'acte de manger du fruit, de même, Satan cherche maintenant à annuler le témoignage de Dieu, quant au résultat de la foi à l'Évangile. Dieu avait dit : « Au jour que tu en mangeras, tu *mourras* certainement » ; — et le serpent dit : « Vous ne mourrez point certainement ». Et maintenant que l'Écriture annonce clairement que « celui qui croit au Fils a la *vie éternelle* » (Jean 3:36), ce même serpent cherche à persuader aux hommes qu'ils n'ont *pas la vie*, et qu'avant d'avoir *sentí, fait, expérimenté* toute espèce de choses, ils ne peuvent pas y prétendre. Si vous n'avez pas encore cru, de tout votre cœur, le témoignage de Dieu, cher lecteur, je vous en supplie, écoutez la Parole du Seigneur et non les insinuations du serpent. « Celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la *vie éternelle*, et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24).

(\*) Il est à remarquer que dans le chap. 2 de la Genèse, l'expression « Dieu » est remplacée par celle de « Éternel Dieu ». Ce changement est très important. Quand Dieu agit en rapport avec l'homme, il prend le titre de « Éternel Dieu » (Jéhovah Élohim), mais ce n'est que lorsque l'homme apparaît sur la scène, que le nom de « Éternel » (Jéhovah) est introduit. Voici quelques-uns des nombreux passages dans lesquels ce fait dont nous parlons se présente d'une manière frappante. « Et ce qui entra, entra mâle et femelle, de toute chair, comme Dieu le lui avait commandé, et l'Éternel (Jéhovah) ferma l'arche sur lui » (Gen. 7:16). Élohim allait détruire le monde qu'il avait créé mais Jéhovah prit soin de l'homme avec lequel il était en relation. — « Et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël (Élohim) : et toute cette congrégation saura que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'Éternel (Jéhovah) sauve », etc (1 Samuel 17:46, 47). Toute la terre devait reconnaître la présence d'Élohim ; mais Israël était appelé à reconnaître les faits de Jéhovah, avec lequel il était en relation. Enfin « Josaphat cria, et l'Éternel (Jéhovah) le secourut ; et Dieu (Élohim) les porta à s'éloigner de lui » (2 Chr. 18:31) : Jéhovah prit soin de son serviteur égaré ; mais Élohim, quoique inconnu, agit sur le cœur des Syriens incirconcis.

## Chapitre 3

Cette portion du livre de la Genèse nous présente la ruine complète de l'état de choses qui nous a occupés jusqu'ici. Elle abonde en principes de la plus haute importance, et a été avec raison méditée et utilisée de tout temps par ceux qui ont eu à cœur d'annoncer la vérité, quant à ce qui concerne la ruine de l'homme, et le moyen établi de Dieu pour l'en tirer.

Le serpent entre sur la scène avec une question insolente, qui a pour but de jeter du doute sur la révélation divine ; elle est le modèle effrayant et avant-coureur de toutes les questions impies soulevées par les trop fidèles serviteurs du serpent, dans le monde, questions qui ne peuvent être combattues que par l'autorité suprême et divine des Saintes Écritures.

« Quoi, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? » (vers. 1). Telle est l'astucieuse question du diable. Si la parole de Dieu eût « habité richement » dans le cœur d'Ève (Col. 3:16), sa réponse eût été simple, directe et décisive. Il n'y a qu'une manière de répondre aux questions et aux suggestions du diable ; c'est de les traiter comme venant de lui, et de les repousser par la parole de Dieu. Le cœur, qui y prête l'oreille un instant seulement, s'expose à perdre la seule force par laquelle on puisse les combattre. Le diable ne se présente pas ouvertement à Ève, en disant : « Je suis Satan, l'ennemi de Dieu, et je viens pour le calomnier et pour vous perdre ». Ce langage n'eût pas été selon le caractère du serpent : et pourtant il a bien accompli toute cette œuvre *en soulevant des doutes* dans l'esprit de la créature. C'est de l'incrédulité positive que d'admettre qu'on pose la question : « Quoi, Dieu a dit ? » quand on sait que Dieu a parlé et le fait seul qu'on admet la question prouve que l'on est incapable de la combattre. La tournure même de la réponse d'Ève fait savoir qu'elle avait admis dans son cœur l'astucieuse question du serpent ; elle ne s'en tient pas étroitement à la parole de Dieu, et ajoute à cette Parole. Or, qu'on y ajoute ou qu'on en retranche, on montre par là que cette Parole n'habite pas dans le cœur et ne gouverne pas la conscience. Si quelqu'un trouve son bonheur dans l'obéissance ; s'il en fait son breuvage et sa nourriture ; s'il vit de « toute parole qui sort de la bouche de Dieu », il apprendra à connaître cette Parole et y sera attentif ; il n'est pas possible qu'il y soit indifférent. Le Seigneur Jésus, dans sa lutte avec Satan, applique la Parole avec justesse, et une parfaite exactitude, parce qu'il s'en nourrissait et l'estimait par-dessus tout. Il ne pouvait pas la citer à faux ou errer dans l'application qu'il en faisait, pas plus qu'il ne pouvait y être indifférent. Ève agit différemment : elle laisse mettre en doute les paroles de Dieu, et elle y ajoute. Le commandement était simple : « Tu n'en mangeras pas » ; pourquoi y ajouter « et tu ne le toucheras pas » ? Dieu n'avait pas parlé de « toucher », et ainsi, que ce fût par ignorance ou par indifférence, ou en représentant Dieu sous un jour arbitraire, ou par toutes ces raisons à la fois, il est clair qu'Ève était en dehors du vrai terrain de la simple confiance en la sainte parole de Dieu et de la soumission à cette Parole. « Par la parole de tes lèvres, je me suis gardé des voies de l'homme violent » (Ps. 17:4).

Rien n'est plus important que la manière dont la Parole est citée partout, d'un bout à l'autre des Écritures ; rien n'égale non plus l'importance qui est attachée à la stricte obéissance à cette Parole ; et cette obéissance, nous la devons à la parole de Dieu, simplement parce qu'elle est la parole de Dieu. Soulever un doute, quand Dieu a parlé, est un blasphème. Nous sommes des créatures, Dieu est le créateur ; il peut donc à bon droit réclamer de nous l'obéissance. Que l'incrédule qualifie cette obéissance « d'obéissance aveugle », le chrétien l'appelle « obéissance intelligente », parce qu'elle est fondée sur la connaissance qu'il a que c'est à la parole de Dieu qu'il obéit. Si quelqu'un n'avait pas la parole de Dieu, on pourrait dire de lui avec raison, qu'il est dans les ténèbres, attendu qu'il ne peut pas y avoir un seul rayon de lumière, soit en nous, soit en dehors de nous, qui n'émane de cette Parole pure et éternelle. Tout ce qu'il nous faut, c'est de savoir que Dieu a parlé ; alors l'obéissance devient la sphère la plus élevée de l'activité intelligente. Quand l'âme est parvenue jusqu'à Dieu, elle a atteint la source la plus élevée de l'autorité. Aucun homme ni aucune assemblée d'hommes, n'a le droit de réclamer obéissance à sa parole, parce que cette parole est la sienne. C'est pourquoi les exigences de l'église de Rome sont impies et présomptueuses. En exigeant l'obéissance, elle usurpe

la prérogative de Dieu ; et tous ceux qui se soumettent à elle privent Dieu de son droit. L'église de Rome prétend se placer entre Dieu et la conscience ; mais qui peut le faire impunément ? Quand Dieu parle, l'homme est tenu d'obéir : heureux est-il, s'il le fait ; malheur à lui, s'il ne le fait pas ! L'incrédulité peut mettre en doute que Dieu ait parlé, et la superstition peut placer une autorité humaine entre ma conscience et ce que Dieu a dit ; l'une comme l'autre nous privent ainsi réellement de la Parole, et conséquemment du bonheur infini qui accompagne l'obéissance à cette Parole. Chaque acte d'obéissance renferme une bénédiction ; mais du moment que l'âme hésite, l'ennemi a l'avantage sur elle, et il s'en servira pour l'éloigner de plus en plus de Dieu. Ainsi, dans le chapitre que nous méditons, Satan ajoute à sa question : « Quoi, Dieu a dit ? » cette assertion : « Vous ne mourrez point certainement » (vers. 4). D'abord, il met en doute si Dieu a parlé ; puis il contredit ouvertement ce que Dieu a dit. Ce fait solennel suffit pour prouver abondamment combien il est dangereux de donner entrée dans son cœur à un seul doute sur la révélation elle-même et sa plénitude ou son intégrité. Le rationalisme raffiné tient de près à l'incrédulité ouverte ; et l'incrédulité, qui ose juger la parole de Dieu, n'est pas éloignée de l'athéisme qui nie l'existence de Dieu. Si Ève ne fût pas déjà tombée dans le relâchement et l'indifférence à l'égard de la parole de Dieu, jamais elle n'eût prêté l'oreille au démenti donné à Dieu par Satan. Elle aussi eut ses « phases de foi », comme on s'exprime aujourd'hui, ou pour mieux dire ses phases d'incrédulité. Elle supporta d'entendre démentir Dieu par une créature, parce que la parole de Dieu avait perdu sa vraie autorité sur son cœur, sur sa conscience et sur son intelligence ; et son exemple fournit un enseignement des plus solennels à tous ceux qui sont en danger d'être enlacés dans l'impiété du rationalisme. Il n'y a aucune sécurité véritable pour une âme en dehors d'une foi profonde en la pleine inspiration et en la suprême autorité de « toute l'Écriture ». Celui qui possède cette foi aura une réponse victorieuse pour toute objection soulevée contre cette Parole, qu'elle vienne de Rome ou du rationalisme de l'Allemagne. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Le mal qui, de nos jours, corrompt jusqu'aux sources de la pensée et du sentiment religieux dans les plus belles parties de l'Europe, est le même qui atteignit le cœur d'Ève en Éden et la perdit. Ève prêta l'oreille à la question : « Quoi, Dieu a dit ? » et ce premier pas entraîna sa ruine : pas à pas et degré par degré, elle en vint à se courber devant le serpent et à le reconnaître pour son Dieu et pour la source de la vérité.

Oui, lecteur, le serpent prit la place de Dieu ; et son mensonge, la place de la vérité de Dieu. Or, comme il en a été de l'homme déchu, ainsi en est-il de sa postérité. La parole de Dieu n'a pas d'entrée dans le cœur de l'homme non régénéré ; mais ce cœur est dans un tel état, qu'il est ouvert au mensonge de Satan ; c'est pourquoi le Seigneur dit à Nicodème : « Il vous faut être nés de nouveau ».

Mais il est important de remarquer le moyen employé par Satan pour ébranler la confiance d'Ève en la vérité de Dieu, et la placer sous la puissance de la « raison » impie. Satan y parvient en ébranlant la confiance d'Ève en l'amour de Dieu et en ce que Dieu a dit ; puis en insinuant à Ève que le témoignage de Dieu n'est pas fondé sur l'amour. « Car, dit-il, Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal » (vers. 5). C'est comme si le diable avait dit : « Il y a un avantage positif à manger de ce fruit dont Dieu veut vous priver ; pourquoi donc croiriez-vous le témoignage de Dieu ? Vous ne pouvez pas placer votre confiance en quelqu'un qui, évidemment, ne vous aime pas ; car s'il vous aimait, vous empêcherait-il de jouir d'un privilège réel et positif ? » Si Ève s'était reposée simplement sur la bonté infinie de Dieu, elle aurait été en sécurité et aurait résisté à l'influence de tout ce raisonnement ; elle aurait répondu au serpent : « J'ai toute confiance en la bonté de Dieu, et je tiens pour impossible qu'il me prive d'aucun bien réel. Si ce fruit était bon pour moi, il me le donnerait assurément, et le fait que Dieu me le défend prouve que, si j'en mangeais, au lieu de m'en trouver mieux, je n'en serais que beaucoup moins bien. Je suis convaincue de l'amour et de la vérité de Dieu, et je te tiens pour un méchant, venu ici pour détourner mon cœur de la source de toute bonté et de toute vérité : Arrière de moi, Satan ! » Cette réponse eût été juste mais Ève ne la fit pas : sa confiance en l'amour et en la vérité céda, et tout fut perdu. Le cœur de l'homme déchu n'a plus de place pour l'amour ni pour la

vérité de Dieu ; il est étranger à l'un comme à l'autre, jusqu'à ce qu'il soit renouvelé par le Saint Esprit.

Il sera intéressant maintenant de passer du mensonge de Satan à l'égard de l'amour de Dieu et de sa vérité, à la mission du Seigneur Jésus, qui vint du sein du Père dans le but de révéler ce que Dieu est véritablement. « La grâce et la vérité », les deux choses que l'homme a perdues par la chute, « vinrent par Jésus Christ » (Jean 1:17), Jésus a été le témoin fidèle de ce que Dieu est (Apoc. 1:5). La vérité révèle Dieu tel qu'il est ; mais cette vérité en Jésus est unie à la révélation de la grâce parfaite. En sorte que la révélation de ce que Dieu est, au lieu d'être pour la perte du pécheur, devient le fondement de son éternel salut. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). Nous ne pouvons pas connaître Dieu et ne pas avoir la vie. La perte de la connaissance de Dieu fut la mort ; mais la connaissance de Dieu est la vie. Ceci place la vie entièrement en dehors de nous, et la fait dépendre de ce que Dieu est. Quel que puisse être le degré de connaissance de soi-même auquel on soit arrivé, il n'est pas dit : « C'est ici la vie éternelle qu'ils se connaissent eux-mêmes », bien que, sans doute, la connaissance de Dieu et la connaissance de soi-même soient, sous beaucoup de rapports, liées l'une à l'autre. La vie éternelle est liée à la première et non à la dernière : Connaître Dieu tel qu'il est, c'est la vie ; et tous « ceux qui ne connaissent pas Dieu... subiront le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur » (2 Thes. 1:9).

Il est de la plus haute importance de reconnaître que ce qui constitue véritablement la condition de l'homme et sa position, c'est sa connaissance ou son ignorance de Dieu. C'est là ce qui est la marque de la condition de l'homme, et ce qui détermine sa destinée future. Si l'homme est mauvais dans ses pensées, dans ses paroles et dans ses actions, cela vient de ce qu'il est sans la connaissance de Dieu ; si, d'un autre côté, il est pur en pensées, saint dans sa conversation, plein de grâce dans ses œuvres, tout cela n'est que le résultat pratique de la connaissance qu'il a de Dieu. Il n'en est pas autrement pour ce qui concerne l'avenir de l'homme. Connaître Dieu est le fondement solide d'un bonheur infini, et d'une gloire éternelle ; ne pas le connaître, la perdition éternelle. Tout donc est renfermé dans la connaissance de Dieu : elle vivifie l'âme, purifie le cœur, tranquillise la conscience, élève les affections et sanctifie entièrement le caractère et la conduite.

Est-il donc étonnant que le grand dessein de Satan ait été de dépouiller la créature de la vraie connaissance du seul vrai Dieu ? Il donna une fausse idée de Dieu en suggérant à Ève que Dieu n'était pas bon : ce fût là la source secrète de tout le mal. Dès lors, peu importe quelle forme le péché ait prise ; par quel canal il ait coulé, sous quel chef il se soit rangé ou quelle apparence il ait revêtue, tout découle toujours de cette seule et même source : l'ignorance de Dieu. Le moraliste le plus raffiné et le plus cultivé, l'homme le plus dévot, le philanthrope le plus bienveillant, s'ils ne connaissent pas Dieu, sont aussi loin de la vie et de la vraie sainteté que le publicain ou la femme de mauvaise vie. Le fils prodigue était tout aussi pécheur et tout aussi éloigné du père au moment où il franchissait le seuil de la maison paternelle, que lorsqu'il paissait les pourceaux dans le pays lointain (Luc 15:13-15). Il en fut de même dans le cas d'Ève. Du moment qu'elle se fut soustraite à la main de Dieu ; qu'elle fut sortie de la position de dépendance absolue de sa Parole et de la soumission à cette Parole, elle s'abandonna à la domination de la convoitise, gouvernée par Satan, pour sa ruine complète.

Le verset 6 nous met en présence de trois choses, dont parle l'apôtre Jean : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie » (1 Jean 2:16), trois choses qui, comme le dit l'apôtre lui-même, renferment « tout ce qui est dans le monde ». Dès que Dieu eut été exclu, ces choses dominèrent nécessairement. Si nous ne persévérons pas dans l'assurance bienheureuse de l'amour de Dieu et de sa vérité, de sa grâce et de sa fidélité, nous nous livrerons à l'un des principes mentionnés plus haut, ou à tous à la fois, peut-être ; en d'autres termes, nous nous livrerons au gouvernement de Satan.

À proprement parler, le libre arbitre n'existe pas chez l'homme. L'homme qui se gouverne lui-même est, de fait, gouverné par Satan ; sinon, c'est Dieu qui le gouverne. Or, les trois grands agents

par lesquels Satan opère, sont : « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ». Ce sont les trois choses que Satan présenta au Seigneur Jésus dans la tentation. Le diable commence par tenter le second Adam en l'engageant à se soustraire à la position de dépendance absolue de Dieu : « Dis que ces pierres deviennent des pains ! » Il ne demande pas à Jésus de faire comme le premier homme, en s'élevant lui-même au-dessus de ce qu'il était ; mais il lui demande de donner des preuves de ce qu'il était. Ensuite il offre à Jésus tous les royaumes du monde et leur gloire ; et, enfin, il le transporte sur le faite du temple, et là, il lui suggère de se donner soudainement et miraculeusement en spectacle à l'admiration du peuple rassemblé au pied du temple (comp. Matt. 4:1-11 ; et Luc 4:1-13). Le but évident de chacune de ces tentations était d'induire le Seigneur à dévier de la position d'entière dépendance de Dieu et de la parfaite soumission à sa volonté ; mais tout fut inutile. « Il est écrit », telle fut la réponse invariable de l'homme seul dépendant, seul dépouillé de lui-même, seul parfait. D'autres ont pu entreprendre de se gouverner eux-mêmes : quant à lui, Dieu seul le gouverna. Quel exemple pour les fidèles dans toutes les circonstances dans lesquelles ils peuvent être placés ! Jésus s'en tint à l'Écriture et fut vainqueur ; sans autre épée que celle de l'Esprit, il soutint la lutte et remporta une glorieuse victoire. Quel contraste entre lui et le premier Adam ! À celui-ci, tout parlait pour Dieu ; au second Adam, tout parlait contre Dieu. L'un possédait le jardin avec toutes ses délices : l'autre était au milieu du désert et de toutes ses privations ; le premier mit sa confiance en Satan ; le second se confia en Dieu ; le premier fut complètement vaincu ; le second complètement victorieux. Béni soit le Dieu de toute grâce, qui a placé notre sort entre les mains de Celui qui est si puissant pour vaincre, si puissant pour sauver !

Voyons maintenant jusqu'à quel point Adam et Ève entrèrent dans la jouissance du privilège que Satan leur avait promis. Cet examen servira à mettre en lumière un point très important par rapport à la chute de l'homme. L'Éternel Dieu avait tout ordonné pour que, dans la chute et par la chute, l'homme acquit quelque chose qu'il n'avait pas possédé antérieurement, savoir : *une conscience* ; la connaissance du bien et du mal. Il est évident qu'avant la chute, l'homme ne pouvait pas être doué de cette connaissance. Il ne pouvait avoir aucune idée du mal aussi longtemps que le mal n'était pas là pour être connu par lui ; il était dans un état d'innocence, c'est-à-dire d'ignorance du mal. Dans la chute et par la chute, l'homme acquit une conscience ; et nous voyons que le premier effet de cette conscience est de le troubler et de l'effrayer. Satan avait complètement trompé la femme ; il avait dit : « Vos yeux seront ouverts et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal », mais il avait omis une partie importante de la vérité, savoir qu'ils connaîtraient le bien sans avoir la force de l'accomplir, et qu'ils connaîtraient le mal sans pouvoir l'éviter. La tentative de s'élever sur l'échelle de l'existence morale entraînait la perte de la vraie élévation : l'homme devint un être dégradé, faible, tourmenté par la crainte, poursuivi par sa conscience, un esclave de Satan. « Leurs yeux furent ouverts », il est vrai ; mais ce fut pour voir leur propre nudité, leur triste condition. Ils étaient « malheureux et misérables, et pauvres, et aveugles, et nus », triste fruit de l'arbre de la connaissance ! Adam et Ève n'acquirent aucune connaissance nouvelle de la bonté de Dieu, aucun rayon nouveau de la lumière divine, jaillissant de la source pure et éternelle de cette lumière. Hélas ! non. Le tout premier résultat de leur désobéissance et de leur recherche de la connaissance fut la découverte qu'ils étaient nus.

Il est bon de comprendre ceci ; il est bon également de savoir quelle est l'action de la conscience sur l'âme et d'apprendre qu'elle ne peut faire de nous que des êtres craintifs, en ce qu'elle nous donne le sentiment de ce que nous sommes. Beaucoup de gens se trompent à cet égard et croient que la conscience conduit à Dieu. Voyons-nous qu'elle l'ait fait dans le cas d'Adam et d'Ève ? Assurément non ; et elle ne le fera pour aucun pécheur. Et comment le pourrait-elle ? Comment le sentiment de ce que *je suis* pourrait-il jamais me conduire à Dieu, si ce sentiment n'est accompagné de la foi en ce que *Dieu est* ? Le sentiment de ce que je suis produira la honte, les remords, l'angoisse ; il pourra déterminer aussi certains efforts de ma part, pour remédier à la condition qu'il me dévoile ; mais ces efforts même, bien loin de m'amener à Dieu, agissent plutôt comme un rideau qui le dérobera à ma vue. Ainsi pour Adam et pour Ève, la découverte de leur nudité fut suivie d'un effort de leur part, pour couvrir cette nudité. « Ils cousirent ensemble des feuilles de figuier, et s'en

firent des ceintures » (vers. 7). C'est ici la première mention d'une tentative faite par l'homme pour remédier à sa condition par des moyens de sa propre invention ; et, si nous considérons attentivement ce fait, nous en retirerons une profonde instruction quant au caractère réel de la religion de l'homme dans tous les âges. En premier lieu, nous voyons que, non seulement pour ce qui concerne Adam, mais dans tous les cas possibles, le premier effort de l'homme, pour remédier à sa condition, provient du sentiment de sa nudité. Il est nu, sans contredit ; et toutes ses œuvres sont le résultat de ce qu'il est tel : tous ses efforts ne le tireront jamais de là. Il faut que je sache que je suis revêtu avant de pouvoir faire quoi que ce soit d'acceptable devant Dieu ; et en ceci gît la différence entre le vrai christianisme et la religion de l'homme : le christianisme est fondé sur le fait que l'homme est revêtu, tandis que la religion de l'homme repose sur le fait que l'homme est nu. Le christianisme a pour point de départ ce qui constitue le but de la religion de l'homme. Tout ce que le vrai chrétien fait, il le fait parce qu'il est revêtu, parfaitement revêtu ; et tout ce que fait l'homme naturel religieux il le fait afin d'être revêtu. La différence est immense. Plus nous examinerons la nature de la religion de l'homme, dans toutes ses phases, mieux aussi nous verrons l'incapacité complète de cette religion pour remédier à l'état de l'homme, ou même pour satisfaire au sentiment qu'il a lui-même de son état. La religion de l'homme peut suffire pour un temps ; elle peut suffire aussi longtemps que la mort, le jugement et la colère de Dieu sont envisagés à distance, si tant est qu'on y pense ; mais quand on en vient à regarder en face ces terribles réalités, on éprouve alors qu'en toute vérité la religion de l'homme est « un lit trop court » pour s'y étendre, « une couverture trop étroite » pour s'en envelopper.

Dès qu'Adam entendit la voix de l'Éternel Dieu dans le jardin, « il craignit », parce que, ainsi qu'il le confesse lui-même, « il était nu » ; oui, nu, malgré la couverture dont il s'était revêtu. Cette couverture ne satisfait pas même sa propre conscience, cela est évident ; car, si sa conscience eût été divinement satisfaite, il n'eût pas craint. « Si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu » (1 Jean 3:21). Mais si même la conscience de l'homme ne trouve pas de repos dans les efforts de la religion de l'homme, combien moins la sainteté de Dieu en trouverait-elle là ? La ceinture qu'il avait mise ne pouvait cacher Adam aux yeux de Dieu, et il ne pouvait pas non plus se montrer nu en sa présence : c'est pourquoi il s'enfuit pour se cacher. La conscience fait ainsi en tout temps ; elle porte l'homme à se cacher de devant l'Éternel Dieu, et tout ce que sa religion peut donner à l'homme n'est qu'un couvert pour le dérober aux regards de Dieu. C'est un pauvre refuge, car tôt ou tard il faudra que l'homme se rencontre avec Dieu, et s'il ne possède autre chose que le triste sentiment de ce qu'il est, il ne peut qu'être effrayé, il sera nécessairement malheureux. En vérité, plus rien que l'enfer ne manque pour compléter le tourment de celui qui, sachant qu'il doit se rencontrer avec Dieu, ne connaît que sa propre incapacité de paraître devant lui. Adam n'aurait pas craint s'il eût connu l'amour parfait de Dieu, car « il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment ; et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour » (1 Jean 4:18). Adam ne savait pas cela, parce qu'il avait cru le mensonge de Satan. Il pensait que Dieu n'était rien moins qu'amour ; aussi eût-il fait tout autre chose plutôt que de se hasarder à paraître en sa présence. Cela était d'ailleurs impossible ; le péché était là, et Dieu et le péché ne peuvent se trouver ensemble. C'est pourquoi aussi longtemps qu'il y a du péché sur la conscience, il y a aussi conscience de l'éloignement de Dieu. « Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal » (Hab. 1:13). Le péché, quelque part qu'il se trouve, ne peut que rencontrer la colère de Dieu.

Mais il n'y a pas seulement *la conscience de ce que je suis* ; il y a aussi, Dieu en soit béni, *la révélation de ce que Dieu est* ; et c'est la chute de l'homme qui a réellement donné lieu à cette bienheureuse révélation. Dieu ne s'était pas révélé lui-même pleinement dans la création ; il avait montré par elle « sa puissance éternelle et sa divinité » (\*) (Rom. 1:20) ; mais il n'avait pas révélé, dans leur profondeur, tous les secrets de sa nature et de son caractère. Satan se trompa donc bien en venant s'ingérer dans la création de Dieu ; il se fit ainsi l'instrument de sa propre ruine et de son éternelle confusion : « Le trouble qu'il avait préparé retombera sur sa tête, et sa violence descendra sur son crâne » (Ps. 7:16). Le mensonge de Satan ne fit que fournir l'occasion pour la pleine

manifestation de la *vérité* quant à Dieu. La création n'aurait jamais pu manifester ce que Dieu est. Il y avait en Dieu infiniment plus que de la sagesse et de la puissance ; il y avait en lui l'amour, la miséricorde, la sainteté, la justice, la bonté, la tendresse, la longanimité. Où, ailleurs que dans un monde de pécheurs, toutes ces perfections auraient-elles pu être manifestées ?

(\*) La comparaison du mot théiotès (Rom. 1:20) avec le mot théotès (Col. 2:9), donne lieu à une pensée profondément intéressante. La plupart de nos versions ont traduit l'un et l'autre par « Divinité » (Diodati dans les deux passages, met « Déité »). La version nouvelle a eu raison, selon nous, de rendre le premier par « divinité », comme ayant pour racine l'adjectif « theios, divin », et le second par « Déité », parce qu'il dérive du nom de « theos, Dieu » : ils présentent donc une acception différente. Les Gentils pouvaient avoir aperçu qu'il y avait quelque chose de surhumain, quelque chose de divin, dans la création ; mais c'était la pure, l'essentielle, l'incompréhensible Déité qui habitait dans la personne adorable du Fils.

D'abord, Dieu descendit pour *créer* ; ensuite, après que le serpent se fut permis de s'immiscer dans la création, Dieu descendit pour *sauver*. C'est ce que nous révèlent les premières paroles de l'Éternel Dieu, après la chute de l'homme : « Et l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ? » (vers. 9). Cette question prouvait deux choses, savoir que l'homme était perdu et que Dieu était venu pour le chercher ; elle prouvait le péché de l'homme et la grâce de Dieu. « Où es-tu ? » Quelle fidélité, quelle grâce merveilleuse dans cette parole qui, par elle-même, dévoile la réalité de la condition de l'homme, et révèle le vrai caractère de Dieu et sa disposition à l'égard de l'homme déchu. L'homme était perdu ; mais Dieu est descendu pour le chercher, pour le faire sortir du lieu où il s'était caché au milieu des arbres du jardin, afin de lui faire trouver, dans l'heureuse confiance de la foi, un lieu de refuge en lui-même. C'était la grâce. Pour créer l'homme de la poussière de la terre, il suffisait de la *puissance* ; pour chercher l'homme dans son état de perdition, il fallait la *grâce*. Mais qui pourrait exprimer tout ce que renferme l'idée que Dieu *cherche*, que Dieu cherche un pécheur ! Qu'est-ce que le Dieu bienheureux a pu voir dans l'homme déchu pour l'engager à le chercher ? Il a vu en lui ce que le berger vit dans la brebis perdue, ce que la femme vit dans la drachme, et ce que le père de l'enfant prodigue vit dans son fils : le pécheur a du prix aux yeux de Dieu.

Comment donc l'homme pécheur répond-il à la fidélité et à la grâce du Dieu béni, qui l'appelait et lui disait : « Où es-tu ? » Hélas ! la réponse d'Adam ne fait que révéler la profondeur du mal dans lequel il était tombé. « Et il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché. Et l'Éternel Dieu dit : Qui t'a montré que tu étais nu ? As-tu mangé de l'arbre dont je t'ai commandé de ne pas manger ? Et l'homme dit : La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, — elle, m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé » (vers. 10-12). Nous voyons Adam rejeter, de fait, sa honteuse chute sur les circonstances dans lesquelles Dieu l'avait placé ; c'est-à-dire indirectement sur Dieu lui-même. Il en a toujours été ainsi de l'homme déchu ; il accuse tout le monde et toutes choses, excepté *lui-même*. L'âme vraiment humble, au contraire, demande : « N'est-ce pas moi qui ai péché ? » Si Adam se fût connu lui-même, son langage eût été bien différent de ce qu'il fut ; mais Adam ne connaissait ni lui-même, ni Dieu ; c'est pourquoi, au lieu de s'accuser lui-même tout seul, il jette la faute sur Dieu.

Telle était l'affreuse condition de l'homme. Il avait tout perdu : sa domination, sa dignité, son bonheur, son innocence, sa pureté, sa paix et, ce qui était pire encore, il accusait Dieu d'être la cause de sa misère (\*). Il était là, un pécheur perdu et coupable, et, néanmoins, *se justifiant lui-même et accusant Dieu*.

(\*) L'homme, non seulement accuse Dieu de sa chute, mais il lui reproche aussi de le laisser dans cet état. Il y a des gens qui disent qu'ils ne peuvent pas croire, à moins que Dieu ne leur donne le pouvoir de croire ; et encore, qu'à moins d'être les objets des décrets éternels de Dieu, ils ne peuvent pas être sauvés. Or il est certain que nul ne peut croire l'Évangile, si ce n'est par la puissance du Saint Esprit ; et il est également vrai que ceux qui croient ainsi l'Évangile sont les bienheureux objets des conseils éternels de Dieu. Mais tout cela met-il de côté la responsabilité sous laquelle l'homme se trouve de croire le témoignage clair et simple que l'Écriture place devant lui ? Non, assurément au contraire, tout révèle la méchanceté du cœur de l'homme qui le porte à rejeter le témoignage de Dieu, qui est clairement révélé ; et à prétexter, comme motif de ce rejet, le décret de Dieu, qui est un profond secret, connu de Dieu seul. Mais cette excuse ne profitera à personne ; car il est écrit, 2 Thes. 1:8-9, que ceux « qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ, subiront le châtiment d'une destruction éternelle ». Les hommes sont responsables de croire l'Évangile, et seront punis pour ne l'avoir pas cru. Ils ne sont pas responsables de connaître ce qui, dans les conseils de Dieu, n'a pas été révélé, et nul ne peut être tenu pour coupable d'être dans l'ignorance à cet égard. L'apôtre pouvait dire aux Thessaloniciens : « Sachant, frères aimés de Dieu, votre élection ». Comment le savait-il ? Était-ce parce qu'il avait pu lire les pages du secret de Dieu et de ses desseins éternels ? — Nullement ; mais « parce que notre Évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance » (1 Thes. 1:4-5). Voilà ce qui fait connaître les élus ; l'Évangile venant en puissance est la preuve manifeste de l'élection de Dieu. Ceux qui se font des conseils de Dieu un prétexte pour rejeter le témoignage de

Dieu, ne cherchent au fond qu'une misérable excuse pour continuer à vivre dans le péché. De fait, ils ne se soucient pas de Dieu ; et ils montreraient plus de droiture en l'avouant franchement, qu'en avançant ce prétexte.

Mais c'est précisément quand l'homme en fut venu là que Dieu commença à se révéler lui-même, et à déployer les desseins de son amour rédempteur ; et en cela gît le vrai fondement de la paix, et du bonheur de l'homme. Quand l'homme en a fini avec lui-même, Dieu peut montrer ce qu'il est, et pas avant. Il faut que l'homme disparaisse entièrement de dessus la scène avec toutes ses vaines prétentions, ses vanteries et ses raisonnements blasphématoires, avant que Dieu puisse ou veuille se révéler. Ainsi pour Adam, c'est pendant qu'il est caché derrière les arbres du jardin, que Dieu développe le plan merveilleux de la rédemption, par l'instrumentalité de la semence meurtrie de la femme, et nous apprenons ici ce qui seul peut amener l'homme en paix et avec assurance devant Dieu. Nous avons déjà vu l'incapacité de la conscience à cet égard. La conscience chassa Adam derrière les arbres du jardin ; la révélation de Dieu l'amène en la présence de Dieu. La conscience de ce qu'il était le remplit de terreur ; la révélation de ce que Dieu est le tranquillise.

Il y a là quelque chose de très consolant pour un cœur accablé sous le poids du péché. La réalité de ce que Dieu est, fait face à la réalité de ce que je suis, et c'est en cela qu'est le salut. Il faut que Dieu et l'homme se rencontrent, soit en grâce, soit en jugement, et le point de rencontre est là où Dieu et l'homme sont révélés *tels qu'ils sont*. Heureux ceux qui y arrivent par la grâce ; malheur à ceux qui devront se rencontrer avec Dieu en jugement ! Dieu s'occupe de nous et agit envers nous, selon ce que nous sommes ; et ses voies envers nous découlent de ce qu'il est lui-même. À la croix, Dieu descend en grâce dans les profondeurs non seulement de notre condition négative, mais de notre condition positive, comme pécheurs ; et il nous donne ainsi une parfaite paix. Si Dieu est venu me trouver, dans la position réelle où je suis, et que lui-même ait préparé un remède qui soit à la hauteur du mal dans lequel je suis plongé, tout est pour jamais réglé. Mais tous ceux qui ne voient pas ainsi, par la foi, Dieu en la croix, se rencontreront bientôt avec lui en jugement pour être traités par lui selon ce qu'il est, et selon ce qu'ils sont. Dès qu'une âme est amenée à connaître son état réel, elle n'a pas de repos qu'elle n'ait trouvé Dieu à la croix ; et alors elle se repose en Dieu lui-même. Dieu est le repos et l'asile de l'âme fidèle ; que son nom soit béni ! Les œuvres et la justice de l'homme sont ainsi mises à leur place une fois pour toutes. Ceux qui se reposent sur leurs œuvres et leur justice, on peut le dire avec vérité, ne peuvent pas encore être parvenus à la vraie connaissance d'eux-mêmes ; cela est absolument impossible. Une conscience, réveillée par la puissance divine, ne peut trouver de repos ailleurs que dans le parfait sacrifice du Fils de Dieu. Tous les efforts que fait l'homme pour établir sa propre justice proviennent de l'ignorance dans laquelle il est de la justice de Dieu. Adam pouvait apprendre, dans la révélation de Dieu concernant « la semence de la femme », l'inefficacité de sa ceinture de feuilles. La grandeur de l'œuvre dont il s'agissait faisait voir l'impuissance de l'homme à l'accomplir. — Il fallait que le péché fût ôté : l'homme pouvait-il accomplir cette œuvre ? Non certainement ! C'est par lui que le péché était entré. — Il fallait briser la tête du serpent : l'homme en était-il capable ? Non, certainement ! Il était devenu l'esclave de Satan. — Il fallait satisfaire aux exigences de Dieu : l'homme le pouvait-il ? Non, c'était impossible ! Il les avait déjà foulées aux pieds. — Il fallait détruire la mort : l'homme en avait-il le pouvoir ? Non, il en était incapable, car lui-même, par le péché, il l'avait introduite et lui avait donné son terrible aiguillon. Ainsi de quelque côté que nous nous tournions, nous voyons l'impuissance complète du pécheur, et, par conséquent, la présomptueuse folie de tous ceux qui croient pouvoir aider Dieu dans l'œuvre prodigieuse de la rédemption, comme font tous ceux qui pensent être sauvés autrement que « par la grâce, par la foi ». Cependant, bien qu'Adam dût voir, et, par la grâce, sentît en effet son impuissance à accomplir tout ce qui devait être fait, Dieu néanmoins lui révéla qu'il allait lui-même accomplir l'œuvre jusqu'à un iota, par la semence de la femme. En un mot, Dieu prend en main l'œuvre tout entière il en fait une question entre le serpent et lui-même car, quoique l'homme et la femme dussent, individuellement et de diverses manières, moissonner les fruits amers de leur péché, cependant c'est au serpent que Dieu dit : « Parce que tu as fait cela » (vers. 14). Le serpent fut la cause de la chute et de la misère de l'homme, et la semence de la femme devait être la source de la rédemption.

Adam ouït et crut ces choses ; et dans l'énergie de sa foi, « il appela sa femme... la mère de *tous les vivants* » (vers. 20). Au point de vue de la nature, Ève pouvait être appelée la « mère de tous les *mourants* », mais par la révélation de Dieu, la foi voyait en elle la mère de tous les *vivants*. « Elle appela le nom du fils Ben-oni (fils de ma peine) ; et son père l'appela Benjamin (fils de ma droite) » (Gen. 35:18).

Ce fut par l'énergie de la foi qu'Adam supporta les terribles résultats de son péché ; et c'est dans sa miséricorde infinie que Dieu lui accorda d'entendre ce qu'il dit au serpent, avant qu'il lui parlât à lui-même. S'il en eût été autrement, Adam fût tombé dans le désespoir. Il n'y a, en effet, pour nous que désespoir, si nous sommes appelés à nous considérer nous-mêmes, tels que nous sommes, sans pouvoir en même temps contempler Dieu, tel qu'il s'est révélé à la croix, pour notre salut. Aucun enfant d'Adam ne peut supporter la vue de la réalité de ce qu'il est et de ce qu'il a fait, sans tomber dans le désespoir, à moins qu'il ne puisse trouver son refuge à la croix. C'est pourquoi l'espérance ne peut approcher du lieu où tous ceux qui rejettent Christ doivent finalement être détenus. Là, les hommes auront les yeux ouverts à la réalité de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont fait, sans être capables de chercher du soulagement et un asile en Dieu. *Alors* ce que Dieu est impliquera pour eux une perte sans espoir, aussi certainement que ce qu'il est implique *maintenant* le salut éternel. La sainteté de Dieu sera alors éternellement contre eux ; comme elle fait maintenant la joie de tous ceux qui croient. Plus nous réalisons la sainteté de Dieu maintenant, mieux nous connaissons que nous sommes en sûreté ; mais pour les réprouvés, cette sainteté même, et c'est là une pensée solennelle, sera la ratification de leur condamnation éternelle !

Portons maintenant un moment notre attention sur l'enseignement renfermé dans le fait qui nous est rapporté au verset 21: « Et l'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des vêtements de peau et les revêtit ». La grande doctrine de la justice de Dieu est ici mise en lumière dans une figure. La robe dont Dieu avait revêtu Adam était une couverture effective, parce que Dieu l'avait préparée ; tout comme la ceinture de feuilles de figuier était une couverture inefficace et inutile, parce qu'elle était l'œuvre de l'homme. De plus, le vêtement dont Dieu couvrit la nudité de l'homme avait pour origine la mort ; le sang avait coulé : il n'en était pas de même de la ceinture d'Adam. De même maintenant, la justice de Dieu est manifestée à la croix ; tandis que la justice de l'homme se montre dans les œuvres de ses mains, ces œuvres souillées par le péché. Revêtu de la robe de peau, Adam ne pouvait pas dire comme autrefois, sous les arbres du jardin : « J'étais nu », et il n'avait plus aucun besoin de se cacher. Le pécheur peut être parfaitement tranquille, quand, par la foi, il sait que Dieu l'a revêtu ; mais jusqu'alors, être tranquille ne peut être que le résultat de la présomption ou de l'ignorance. Savoir que la robe que je porte, et dans laquelle j'apparais devant Dieu, m'a été préparée par lui, doit mettre mon cœur parfaitement à l'aise, comme en dehors de là il ne peut y avoir de repos permanent.

Les derniers versets de notre chapitre sont très instructifs. L'homme déchu ne doit pas manger du fruit de l'arbre de vie, de peur que sa misère ne devienne éternelle dans ce monde. Manger du fruit de l'arbre de vie, et vivre éternellement dans notre présente condition, serait le malheur consommé et sans mélange. On ne peut goûter de l'arbre de vie que dans la résurrection. Vivre toujours dans une frêle tente, dans un corps de péché et de mort serait intolérable. C'est pourquoi l'Éternel Dieu « chassa l'homme d'Éden » ; il le chassa dans un monde qui partout présentait à sa vue les tristes résultats de sa chute. « Les chérubins » et « la lame de l'épée » interdisaient à l'homme de cueillir du fruit de l'arbre de vie, tandis que la révélation de Dieu dirigeait ses regards vers la mort et la résurrection de la semence de la femme, comme vers la source de la vie, d'une vie qui est en dehors de la puissance de la mort. De cette manière, Adam était plus heureux et dans une plus grande sécurité hors du paradis, qu'il ne l'avait été dans le paradis même ; attendu que s'il fût resté dans Éden, sa vie aurait dépendu de lui-même, tandis que, hors du jardin, sa vie dépendait d'un autre, savoir du Christ promis ; et quand Adam levait les yeux en haut et rencontrait « les chérubins et la lame de l'épée », il pouvait bénir la main qui les avait placés là, pour garder le chemin de l'arbre de vie ; parce que cette même main lui avait ouvert un chemin meilleur et plus sûr et plus heureux vers

cet arbre. Si les chérubins et la lame de l'épée ont fermé le chemin du paradis, le Seigneur Jésus a ouvert « un chemin nouveau et vivant » qui conduit au Père dans le saint des saints. « Je suis le chemin, et la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi » (comp. Jean 14:6 ; Hébr. 10:20). C'est dans la connaissance de ces choses que le chrétien s'avance maintenant au travers d'un monde maudit, où les traces du péché sont visibles partout ; il a trouvé, par la foi, le chemin qui le conduit au sein du Père ; et tandis qu'il peut se reposer là en secret, il est réjoui par la bienheureuse certitude que Celui qui l'a amené là est allé lui préparer une place dans « les demeures » de la maison du Père et qu'il reviendra pour le prendre et l'introduire avec lui dans la gloire du royaume du Père. Le croyant trouve ainsi, dès à présent, dans le sein, dans la maison et le royaume du Père, et sa part, et sa demeure future, et sa glorieuse récompense.

## Chapitres 4 et 5

Chaque partie du livre de la Genèse nous fournit une nouvelle preuve de ce fait, savoir : que nous parcourons ici, comme « en germe », toute l'histoire de l'homme.

Caïn et Abel nous offrent les premiers types de l'homme religieux du monde et du vrai croyant. Nés tous deux en dehors du paradis, fils d'Adam déchu, il n'y avait rien dans leur nature qui pût établir une différence essentielle entre eux. Tous deux, ils étaient pécheurs, tous deux ils avaient une nature déchue ; ni l'un, ni l'autre, ils n'étaient innocents. Il est important de bien saisir ce point, afin de bien pouvoir discerner aussi ce que sont réellement la grâce divine et la foi. Si la différence qui a existé de fait entre Caïn et Abel eût tenu à leur nature, il en résulterait nécessairement qu'ils ne partageaient pas la nature déchue de leur père et ne participaient pas aux conséquences de sa chute : et alors, il n'aurait pas pu y avoir lieu à la manifestation de la grâce et à l'exercice de la foi.

On a voulu dire que l'homme naît avec des qualités et des capacités qui, bien employées, le mettraient en état de se frayer un chemin vers Dieu. Mais l'Écriture nous apprend que Caïn et Abel étaient nés non en dedans, mais *en dehors* du paradis : ils étaient fils non d'Adam innocent, mais d'Adam déchu. Ils sont entrés dans le monde, participants de la nature de leur père ; et sous quelque apparence que cette nature, qui était la leur, se soit manifestée, c'était toujours la nature, une nature déchue et pécheresse. Ce qui est né de la chair, est non pas seulement charnel, mais *chair* ; et ce qui est né de l'Esprit est non pas seulement spirituel, mais esprit (Jean 3:6).

Nulle époque n'offrit jamais d'occasion plus favorable pour la manifestation des qualités, des capacités, des ressources et des tendances distinctives de la nature humaine que les temps de Caïn et d'Abel. Si, par nature, l'homme avait possédé quelque chose qui eût pu lui faire recouvrer son innocence perdue et le ramener dans le paradis, il avait alors l'occasion d'en faire preuve : mais Caïn et Abel étaient *perdus* ; ils étaient « *chair* » ; ils n'étaient pas innocents, car Adam perdit son innocence et ne la recouvra jamais. Adam n'est que le chef déchu d'une race déchue ; — par la désobéissance d'un seul, plusieurs furent constitués « pécheurs » (Rom. 5:19) ; — il devint, pour ce qui le regarde personnellement, la source corrompue d'une humanité déchue, coupable et corrompue, le tronc mort de toutes les branches d'une humanité, moralement et spirituellement morte. Il est vrai que, comme nous l'avons vu plus haut, Adam devint lui-même un objet de la grâce et montra une foi vivante au Sauveur promis ; mais cette foi ne tenait pas à sa nature. Il n'était pas non plus au pouvoir de la nature de la communiquer ; elle n'était en aucune manière héréditaire ; mais elle était en lui le fruit de l'amour divin, elle avait été implantée dans son âme par la puissance divine. Adam pouvait, selon les voies naturelles, communiquer tout ce qui était « naturel », rien de plus. Or, puisque comme père, il était dans un état déchu, son fils ne pouvait être dans un autre état, et participait nécessairement de la nature de celui dont il était issu. Tel « celui qui engendre », tels sont « ceux qui sont engendrés de lui » (comp. 1 Jean 5:1) ; « tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière » (1 Cor. 15:48).

Rien n'est plus important dans son genre, qu'une intelligence claire de la doctrine de la « primauté fédérale », comme on l'appelle. En lisant les versets 12 à 21 du chap. 5 de l'épître aux

Romains, sur lesquels d'ailleurs je ne veux pas m'arrêter ici, le lecteur verra que l'Écriture range toute la race humaine sous deux chefs. Le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens nous présente des instructions analogues dans les vers. 44 et suivants. Dans le premier homme, nous avons devant nous le péché, la désobéissance et la mort ; dans le second homme, nous avons la justice, l'obéissance et la vie. De même que nous héritons une nature du premier, nous en héritons une du second. Sans doute, chacune de ces natures déploiera et manifestera, dans chaque individu et dans chaque cas particulier, les forces et les facultés qui lui sont propres ; toutefois, il y a possession véritable d'une nature réelle, abstraite et positive. Or, comme c'est par la naissance selon la chair que nous héritons de la nature du premier homme, de même c'est par une *nouvelle* naissance que nous héritons de celle du second homme. L'enfant nouveau-né, bien qu'incapable d'accomplir l'acte qui réduisit Adam à la condition de créature déchue, n'en est pas moins participant de la nature d'Adam : il en est de même de l'enfant de Dieu nouveau-né : l'âme nouvellement régénérée, bien qu'étant restée absolument étrangère à l'accomplissement de l'œuvre de parfaite obéissance de « l'Homme Christ Jésus », n'en est pas moins participante de sa nature. Sans doute, le péché du premier homme ne s'est pas arrêté sur Adam seul, mais il a passé à toute sa postérité : la justice ne s'est pas arrêtée non plus dans le second homme, mais elle a abondé sur plusieurs : mais en même temps il y a une participation vraie et actuelle à une nature réelle, quels qu'en soient les caractères. La première nature est selon « la volonté de l'homme » (Jean 1:13) ; la seconde nature est selon « la volonté de Dieu », comme Jacques aussi nous dit : « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité » (Jacques 1:18).

Il résulte de tout ce que nous avons dit que, par nature, et par les circonstances au milieu desquelles il vivait, Abel n'était pas différent de son frère Caïn : sous ce rapport « il n'y a pas de différence ! » (Rom. 3:22). Mais ils différaient pourtant l'un de l'autre ; or, cette différence était *tout entière* dans leurs *sacrifices*, et ceci rend l'enseignement que Dieu veut nous faire trouver ici très simple pour tout pécheur convaincu de péché, pour quiconque sent réellement que non seulement il est participant de la nature déchue du premier homme, mais qu'il est lui-même pécheur. L'histoire d'Abel nous apprend, en effet, par quel chemin un pécheur peut s'approcher de Dieu, et sur quel fondement il peut se tenir devant lui, et avoir communion avec lui ; elle nous apprend clairement que, si un pécheur peut s'approcher de Dieu, ce ne peut être en vertu de quoi que ce soit qui appartienne ou soit lié à sa nature, et que c'est *en dehors de lui-même* dans la personne et dans l'œuvre d'un autre, qu'il doit chercher le vrai et éternel fondement de sa relation avec le juste, saint et seul vrai Dieu. Le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux développe ce sujet de la manière la plus claire : « Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons ; et par lui, étant mort, il parle encore ». Ce n'est pas d'Abel qu'il est question, mais de son sacrifice ; ce n'est pas de la personne qui apportait l'offrande mais de l'offrande elle-même : et c'est dans ce qui concerne les offrandes que gît la grande différence qu'il y a entre Caïn et Abel. Toute la vérité quant à la position d'un pécheur devant Dieu est renfermée là.

Voyons maintenant quelles étaient les offrandes : « Et il arriva, au bout de quelque temps, que Caïn apporta, du fruit du sol, une offrande à l'Éternel. Et Abel apporta, lui aussi, des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse. Et l'Éternel eut égard à Abel et à son offrande, mais à Caïn et à son offrande il n'eut pas égard » (Gen. 4:3-5). Caïn offrit à l'Éternel le fruit d'une terre maudite, et il l'offrit sans effusion de sang pour ôter la malédiction ; il offrit un sacrifice « non sanglant », parce qu'il n'avait pas de foi. S'il eût possédé la foi, ce principe divin lui aurait enseigné, même dans ces premiers jours de l'histoire de l'homme déchu, que « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22) : et c'est là une vérité de première importance. Les gages du péché, c'est la mort : Caïn était pécheur, et comme tel, la mort le séparait de Dieu. Mais dans son offrande, Caïn n'en tient nul compte ; il n'offre point le sacrifice d'une vie, afin de satisfaire aux exigences de la sainteté divine et de répondre à sa propre condition comme pécheur ; il ne tient pas compte que la terre a été maudite à cause du péché. Il agit envers Dieu comme si véritablement Dieu avait été semblable à lui, et comme si Dieu pouvait accepter le fruit entaché de péché d'une terre maudite. Le

sacrifice « non sanglant » de Caïn implique tout cela et bien plus encore. La raison dira sans doute : « Mais quel sacrifice plus acceptable l'homme pourrait-il offrir que celui qu'il s'est acquis par le travail de ses mains et à la sueur de son front ? » La raison et même l'esprit religieux de l'homme naturel peuvent penser ainsi, en effet, mais Dieu pense autrement et la foi est sûre qu'elle s'accordera toujours avec les pensées de Dieu. Dieu enseigne, et la foi croit qu'il faut le sacrifice d'une vie pour que l'homme puisse s'approcher de Dieu. Ainsi, quand nous considérons le ministère du Seigneur Jésus, nous voyons bientôt que, s'il ne fût pas mort sur la croix, son service tout entier eût été absolument inutile quant à ce qui concerne l'établissement de nos relations avec Dieu. Jésus a été de lieu en lieu, faisant du bien durant toute sa vie, cela est vrai ; mais sa mort seule déchira le voile (Matt. 27:51), et elle seule pouvait le déchirer. Si Jésus eût continué jusqu'à présent à « aller de lieu en lieu en faisant le bien », le voile serait resté entier pour fermer à l'adorateur l'accès dans le « saint des saints ». Nous voyons ainsi combien était faux le fondement sur lequel Caïn se présentait devant Dieu comme adorateur et sacrificateur : un pécheur non pardonné, se présentant devant l'Éternel, pour lui offrir un sacrifice « non sanglant », ne pouvait être regardé que comme un pécheur coupable d'une présomption sans pareille ; son offrande, sans doute, était le produit de son pénible travail ; mais qu'importe ? Le travail d'un pécheur pouvait-il ôter la malédiction du péché et en faire disparaître la souillure ? Pouvait-il satisfaire aux exigences d'un Dieu infiniment saint ? Pouvait-il fournir au pécheur ce qui lui était nécessaire pour être reçu auprès de Dieu ? Pouvait-il annuler le châtement dû au péché ? Pouvait-il ôter à la mort son aiguillon ou au sépulcre sa victoire ? Pouvait-il faire cela en tout ou en partie ? — Non, car « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission ». Le sacrifice « non sanglant » de Caïn, ainsi que tout sacrifice non sanglant, était non seulement sans valeur, mais de fait abominable aux yeux de Dieu : il démontrait non seulement l'ignorance complète de Caïn quant à sa propre condition, mais aussi son ignorance complète à l'égard du caractère de Dieu. « Dieu n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose » (Actes 17:25). Caïn pensait qu'on pouvait s'approcher de Dieu de cette manière ; et tout homme, qui n'a que la religion naturelle, pense de même. De siècle en siècle, Caïn a eu des milliers de disciples. Le culte de Caïn a toujours abondé partout dans le monde : c'est le culte de toute âme inconvertie ; c'est le culte que maintiennent tous les faux systèmes de religion qui existent sous le soleil.

L'homme serait heureux de faire de Dieu son débiteur, mais « Dieu veut miséricorde et non pas sacrifice », car « il est plus heureux de donner que de recevoir » (Actes 20:35), et assurément c'est à Dieu que la première place appartient. « Sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent » (Héb. 7:7). « Qui lui a donné *le premier* ? » (Rom. 11:35). Dieu accepte la plus petite offrande de la part d'un cœur qui a appris ce qu'exprimait David en ces mots : « Ce qui vient de ta main nous te le donnons » (1 Chr. 29:14). Mais du moment que l'homme a la prétention de prendre la place de « premier » donateur, Dieu répond : « Si j'avais faim, je ne te le dirais pas » (Psaume 50:12), car, « Dieu n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de *quelque chose*, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses » (Actes 17:25). Il n'est pas possible que le grand dispensateur de toutes choses ait « besoin de quelque chose ». La louange est tout ce que nous pouvons offrir à Dieu, et nous ne pouvons la lui offrir qu'autant que nous comprenons pleinement que nos péchés sont effacés, et ceci encore nous ne le savons que par la foi en la vertu d'une expiation accomplie.

Du sacrifice de Caïn, passons maintenant au sacrifice d'Abel : « Et Abel apporta, lui aussi, des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse » (v. 4). En d'autres termes, il saisit par la foi cette glorieuse vérité que l'homme peut s'approcher de Dieu au moyen d'un sacrifice, que le pécheur peut placer la mort d'un autre entre lui-même et la conséquence de son péché : qu'il peut satisfaire aux exigences de la nature de Dieu et aux attributs de son caractère par le sang d'une victime sans tache, d'une victime offerte pour répondre à la fois à ce que Dieu réclame et aux profonds besoins du pécheur. C'est, en résumé, la doctrine de la croix, dans laquelle seule la conscience d'un pécheur trouve le repos, parce que Dieu est pleinement glorifié dans la croix. Tout homme, divinement convaincu de péché, sent que la mort et le jugement sont la juste récompense de ses crimes (voyez Luc 23:41) et qu'il n'est pas en son pouvoir, quoi qu'il fasse, de changer cette destinée. Il peut

travailler et se fatiguer ; il peut, à la sueur de son front, se procurer une offrande : il peut faire des vœux et prendre des résolutions, changer sa manière de vivre, réformer son caractère ; il peut être modéré, moral, droit et, dans l'acceptation humaine du mot, religieux ; il peut, sans avoir la foi, prier, lire et entendre des sermons ; en un mot, il peut faire tout ce qui rentre dans le domaine de la capacité de l'homme, et malgré tout cela, n'avoir devant lui que la mort et le jugement sans aucune possibilité pour lui de dissiper ces deux lourds nuages qui se sont amoncelés sur son horizon. Ils sont là ; et loin de pouvoir les écarter par toutes ses œuvres, il vit dans l'anticipation continuelle du moment ou l'orage qui le menace viendra frapper sa tête coupable. Il est impossible qu'un pécheur se transporte de l'autre côté de la « mort et du jugement », dans la vie et la gloire, par ses propres œuvres ; ses œuvres mêmes, il ne les accomplit que dans le but de se préparer, si possible, à rencontrer les effrayantes réalités qu'il entrevoit. Mais c'est précisément quand le pécheur en est là, que la croix lui est présentée : elle lui montre que Dieu a pourvu à tout ce dont il a besoin dans sa culpabilité et sa misère. À la croix, il peut voir la mort et le jugement faire place à la vie et à la gloire. Christ a fait disparaître, de dessus la scène, la mort et le jugement, pour ce qui concerne le vrai croyant, et leur a substitué la vie, la justice et la gloire. « Il a annulé la mort, et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (2 Tim. 1:10). Il a glorifié Dieu, en ôtant ce qui nous aurait pour toujours tenus loin de sa sainte et bienheureuse présence. « Il a aboli le péché » (Héb. 9:26).

Tout ceci est représenté en figure dans « le plus excellent sacrifice » d'Abel. Abel n'essaye pas d'annuler la vérité quant à sa condition et quant à la place qui lui appartient comme pécheur ; il n'essaye pas de détourner « la lame d'épée » et de forcer le chemin vers l'arbre de vie ; il n'offre pas présomptueusement un sacrifice « non sanglant », ni ne présente à l'Éternel le fruit d'une terre maudite : il prend la place qui convient à un pécheur, et comme tel, il met la mort d'une victime entre lui et ses péchés et entre ses péchés et la sainteté d'un Dieu qui hait le péché. Abel méritait la mort et le jugement, mais il trouve un substitut.

Il en est de même pour tout pauvre pécheur accusé et condamné par lui-même. Christ est son substitut, sa rançon, son « plus excellent sacrifice », son *Tout*. Comme Abel, il sent que le fruit de la terre ne pourra jamais lui profiter ; il sent que, quand il présenterait à Dieu les plus beaux fruits de la terre, sa conscience n'en resterait pas moins souillée par le péché, attendu que « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission ». Il n'y a que le parfait sacrifice du Fils de Dieu qui puisse mettre le cœur et la conscience à l'aise ; et tous ceux qui, par la foi, saisissent cette divine réalité, jouiront d'une paix que le monde ne peut ni donner, ni ôter. C'est la foi qui, dès à présent, met l'âme en possession de cette paix : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ » (Rom. 5:1). « Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn ». Ce n'est pas une affaire de sentiment, comme voudraient le faire penser beaucoup de personnes ; c'est uniquement une question de foi en un fait accompli, de foi opérée dans l'âme du pécheur par la puissance du Saint Esprit. Cette foi diffère complètement de ce qui n'est qu'un sentiment du cœur ou une adhésion de l'intelligence. Le sentiment n'est pas la foi ; l'adhésion de l'intelligence n'est pas la foi, quoi qu'on en dise. La foi n'est pas une chose qui soit un jour, et qui ne soit plus un autre jour ; elle est un principe impérissable, émanant d'une source éternelle, savoir de Dieu lui-même. Elle saisit la vérité de Dieu et place l'âme en la présence de Dieu.

Ce qui n'est que sentiment ne peut jamais s'élever au-dessus de sa propre source, et cette source est le *moi* ; mais la foi a Dieu et sa Parole éternelle pour objets, et elle est un lien vivant unissant le cœur qui la possède à Dieu qui la donne. Les sentiments humains, quelque profonds, quelque épurés qu'ils soient, ne peuvent jamais unir l'âme à Dieu. Ils ne sont ni divins, ni éternels, mais humains et passagers. Ils sont comme le kikajon de Jonas, qui crût dans une nuit et sécha dans une nuit. La foi n'est pas ainsi ; elle est un principe qui participe de toute la valeur, de toute la puissance et de toute la réalité de la source dont il émane et de l'objet sur lequel il agit. Par elle, l'âme est justifiée (Rom. 5:1) ; c'est elle qui purifie le cœur (Actes 15:9), elle qui opère par l'amour (Gal. 5:6), elle qui est victorieuse du monde (1 Jean 5:4). Le sentiment appartient à la nature et à la terre ; la foi est de Dieu et du ciel ; le sentiment s'occupe du moi et des choses d'en bas ; la foi s'occupe de Christ, porte les

regards sur les choses d'en haut ; le sentiment laisse l'âme dans l'obscurité et le doute, et l'occupe de son propre état, incertain et changeant ; la foi introduit l'âme dans la lumière et le repos, et l'occupe de la vérité immuable de Dieu et du sacrifice de Christ. La foi, sans doute, produit des sentiments et des pensées ; des sentiments spirituels et des pensées vraies ; mais il ne faut jamais confondre les fruits de la foi avec la foi elle-même. Je ne suis pas justifié par des sentiments, ni même par la foi et des sentiments ; mais uniquement par la foi. Et pourquoi ? — parce que la foi croit et tient pour vrai ce que Dieu dit, elle saisit Dieu tel qu'il s'est révélé dans la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus Christ. En cela est la vie, la justice et la paix. Connaître Dieu tel qu'il est, c'est la somme de tout bonheur présent et éternel. L'âme qui a trouvé Dieu a trouvé tout ce dont elle pourra jamais avoir besoin dans le présent et dans l'avenir ; mais Dieu ne peut être connu que par sa propre révélation et par la foi qu'il communique lui-même, et qui a toujours la révélation divine pour objet.

Ainsi, nous pouvons comprendre jusqu'à un certain point la force et la signification de ces paroles : « Par la foi, Abel offrit un plus excellent sacrifice que Caïn ». Caïn n'avait pas la foi ; c'est pourquoi il offrit un sacrifice « non sanglant ». Abel avait la foi, c'est pourquoi il offrit « le sang et la graisse », qui, en type, représentaient l'offrande de la vie de Christ, et l'excellence inhérente à sa personne. Le « sang » représentait la vie ; la « graisse », l'excellence de la personne, c'est pourquoi la loi mosaïque défendait de manger le sang et la graisse. Le sang, c'est la vie ; or l'homme, sous la loi n'avait aucun droit à la vie ; cependant le chapitre 6 de l'évangile selon Jean nous apprend qu'à moins que nous buvions le sang, nous n'avons point la vie en nous-mêmes. Christ est *la* vie. Il n'existe pas une étincelle de vie en dehors de lui ; hors de Christ tout est mort. « En lui était la vie », et en aucun autre. Or, à la croix, il laissa sa vie ; et c'est à cette vie que, par imputation, le péché fut attaché, alors qu'il fut cloué sur le bois maudit. Ainsi, en laissant sa vie, Christ laissa avec elle le péché qui y était attaché ; en sorte qu'il a effectivement ôté le péché, l'ayant laissé dans la tombe, d'où il est ressorti lui-même triomphant, dans la puissance d'une nouvelle vie, à laquelle la justice se rattache d'une manière aussi distincte que le péché avait été rattaché à cette autre vie qu'il laissa sur la croix. « L'âme de la chair est dans le sang ; et moi je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire propitiation pour vos âmes ; car c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme » (Lév. 17:11). Tout ceci mérite la plus sérieuse attention, et rendra plus profonde dans nos âmes la conscience que la mort de Christ a parfaitement et complètement ôté le péché. Or, tout ce qui rend plus profonds l'intelligence et le sentiment que nous avons de cette glorieuse réalité, affermit nécessairement notre paix et nous rend capables de propager plus efficacement la gloire de Christ, pour autant que cette gloire est liée à notre témoignage et à notre service.

L'histoire de Caïn et d'Abel met en relief un point très important, que nous avons déjà touché plus haut, savoir : l'identification de chacun de ces deux hommes avec l'offrande qu'il présentait. Pour l'un comme pour l'autre, c'était le caractère de l'offrande, et non la personne de celui qui offrait, qui était mis en question. C'est pourquoi nous lisons d'Abel que Dieu rendit « témoignage à ses *dons* ». Dieu ne rendit pas témoignage à Abel, mais à son sacrifice ; et par ce sacrifice, Abel reçut le témoignage d'être juste (voyez Hébr. 11:4) ; et ceci montre clairement quel est le vrai fondement de la paix du croyant et de son acceptation devant Dieu.

Il y a dans notre cœur une tendance continuelle à faire reposer notre paix et notre acceptation sur quelque chose qui est en nous ou qui vient de nous, bien que nous admettions que ce « quelque chose » soit un fruit du Saint Esprit. De là vient que nous regardons constamment *en* nous-mêmes, tandis que le Saint Esprit voudrait toujours nous faire regarder *en dehors* de nous. La position du croyant ne dépend pas de ce que *lui* est, mais de ce que *Christ* est. S'étant approché de Dieu « au nom de Jésus », il est identifié avec lui et accepté en son nom, et il ne peut pas plus être rejeté que celui au nom duquel il s'est approché de Dieu. Avant de pouvoir toucher au croyant le plus faible, il faut s'en prendre à Christ lui-même, en sorte que la sécurité du croyant repose sur un fondement inébranlable. En lui-même, pauvre et indigne pécheur, le croyant s'est approché de Dieu au nom de Christ ; il a été identifié avec Christ, accepté en lui et comme lui, et associé à lui dans sa vie. Dieu rend témoignage non au croyant, mais à son don ; or, son don, c'est Christ. Il y a là de quoi tranquilliser et

consoler parfaitement ! C'est notre heureux privilège de pouvoir, dans la confiance de la foi, renvoyer toute accusation et tout accusateur à Christ et à l'expiation qu'il a accomplie. Tout, pour nous, découle de lui. Nous nous glorifions en lui continuellement. Nous n'avons aucune confiance en nous-mêmes, mais en celui qui a accompli toutes choses pour nous. Nous nous attachons à son nom ; nous nous confions en son œuvre ; nos regards sont arrêtés sur sa personne, et nous attendons son retour. Mais le cœur charnel montre bien vite toute l'inimitié dont il est rempli contre une vérité qui réjouit et satisfait le cœur du fidèle. Caïn en est un exemple : « Il fut très irrité, et son visage fut abattu » (v. 5). Ce qui remplit Abel de paix, remplit Caïn de colère. Par incrédulité, Caïn méprise la seule voie par laquelle un pécheur puisse s'approcher de Dieu : au lieu d'offrir le sang sans lequel il n'y a pas de rémission, il se présente avec le fruit de ses œuvres ; puis, parce qu'il n'est pas agréé *dans ses péchés*, et qu'Abel est reçu *en vertu de son offrande*, « il est très irrité, et son visage est abattu ». Et comment aurait-il pu en être autrement ? Caïn ne pouvait être reçu que dans ses péchés ou sans ses péchés ; or Dieu ne pouvait le recevoir avec ses péchés, et comme il n'a pas voulu apporter le sang qui seul pouvait en faire l'expiation, il a été rejeté, et étant rejeté, il fait connaître par ses œuvres quels sont les fruits d'une religion corrompue. Il persécute et tue le fidèle témoin, l'homme agréé et justifié, l'homme de foi ; et il devient ainsi le modèle et le précurseur de tous ceux qui, dans tous les temps, ont fait une fausse profession de piété. En tout temps et en tout lieu, l'homme s'est montré plus disposé à persécuter son semblable pour ses principes religieux que pour toute autre raison : ainsi fut Caïn. La justification, une justification pleine, parfaite, sans réserve, qui est par la foi seule, fait de Dieu tout et de l'homme, rien. Mais l'homme n'aime pas à n'être rien, il s'en irrite et son visage en est abattu : non qu'il ait quelque raison de se mettre en colère, car ce n'est en aucune manière l'homme qui est en question, mais le principe sur lequel l'homme se présente devant Dieu. Si Dieu eût reçu Abel en vertu de quelque chose qui fût inhérent à sa personne, alors Caïn aurait eu quelque raison de s'irriter et d'être abattu de visage ; mais si Abel fut reçu à cause de son offrande, et si ce ne fut pas à lui, mais à ses dons que l'Éternel rendit témoignage, la colère de Caïn est entièrement dépourvue de fondement. C'est ce que démontre la parole de l'Éternel à Caïn : « Si tu fais bien, ne seras-tu pas agréé ? » (ou comme disent les Septante : « Si tu offres convenablement »). Ce « si tu fais bien » se rapporte à l'offrande. Abel fit bien en cherchant un abri derrière un sacrifice acceptable, Caïn fit mal en offrant un sacrifice non sanglant ; et toute sa conduite ultérieure ne fut que la conséquence naturelle de son faux culte.

« Et Caïn parla à Abel son frère ; et il arriva, comme ils étaient aux champs, que Caïn se leva contre Abel, son frère, et le tua » (v. 8). De tout temps, les Caïn ont persécuté et tué les Abel. L'homme et la religion de l'homme sont en tout temps les mêmes, comme aussi la foi et la religion de la foi sont en tout temps les mêmes, et partout où la religion de l'homme et la religion de la foi se rencontrent, il y a lutte. Le crime de Caïn, comme nous venons de le faire remarquer, n'était que la conséquence naturelle de son faux culte : le fondement sur lequel reposait l'édifice de sa religion étant mauvais, tout ce qui était élevé dessus était mauvais ; aussi Caïn ne s'en tint pas au meurtre d'Abel, mais ayant entendu le jugement que Dieu prononçait sur son crime, il désespéra d'être pardonné, parce qu'il ne connaissait pas Dieu, et il sortit « de devant l'Éternel » (v. 16). Puis Caïn bâtit une ville ; et de sa famille sont sortis ceux qui cultivèrent les arts et les sciences utiles et agréables ; les agriculteurs, les joueurs d'instruments et les ouvriers en métal. Ne connaissant pas le caractère de Dieu, Caïn juge que son péché est trop grand pour qu'il puisse lui être pardonné (selon le grec) (\*) ; non qu'il connaisse réellement son péché, mais il ne connaît pas Dieu. La pensée même de Caïn à l'égard du caractère de Dieu est un des fruits épouvantables de la chute. Il ne se soucie pas d'être pardonné, parce qu'il ne se soucie pas de Dieu. Il ne connaît pas sa véritable condition, et il ne désire pas Dieu ; il n'a aucune vraie intelligence du principe en vertu duquel le pécheur peut s'approcher de Dieu ; il est radicalement corrompu, foncièrement mauvais et tout ce qu'il désire, c'est de sortir de la présence de l'Éternel, et de se perdre dans le monde et dans les objets qu'il poursuit : il vivra très bien sans Dieu, et se met à embellir le monde de son mieux, afin de pouvoir s'y établir honorablement et s'y attirer de la considération, bien qu'aux yeux de Dieu ce monde soit sous la malédiction et Caïn, un fugitif et un vagabond.

(\*) Les Septante traduisent, en effet, le verset 13 ainsi : « Mon crime est trop grand pour m'être remis (ou pardonné) ». Le verbe employé par Caïn se retrouve au Psaume 32:1, avec le même sens : « dont la transgression est pardonnée » ; et les Septante le rendent aussi par le même verbe grec *aphethênai*, « être remis ».

Tel a été « le chemin de Caïn », cette voie large dans laquelle des milliers de personnes se précipitent aujourd'hui. Je ne veux pas dire que ces personnes soient dépourvues de tout sentiment religieux ; elles aimeraient bien offrir quelque chose à Dieu ; elles trouvent juste de lui présenter le produit de leur propre labeur, elles ne connaissent ni elles-mêmes, ni Dieu ; mais avec tout cela, elles font de diligents efforts pour *améliorer* le monde, pour rendre la vie agréable et l'orner par toutes sortes de moyens. Le remède divin pour *purifier* est rejeté, et l'effort de l'homme pour *améliorer* est mis à sa place : c'est bien « le chemin de Caïn » (voyez Jude 11).

Ainsi qu'aux jours de Caïn les sons agréables de la harpe et de la flûte empêchaient que le cri du sang d'Abel ne retentît aux oreilles de l'homme, de même aujourd'hui d'autres sons enchanteurs étouffent la voix du sang du Calvaire, et d'autres objets qu'un Christ crucifié captivent les regards. L'homme déploie toutes les ressources de son génie pour faire de ce monde une serre chaude, dans laquelle se développent, sous leurs formes les plus rares, tous les fruits que la chair désire avec tant d'ardeur. Non seulement, on pourvoit aux besoins réels de l'homme comme créature, mais encore le génie inventif de l'esprit humain a été mis en œuvre pour créer des choses que le cœur convoite dès qu'il les a aperçues et sans lesquelles la vie lui semble insupportable. À tout cela on ajoute beaucoup de prétendue religion, car, hélas ! l'amour même est obligé de confesser que ce qui passe pour de la religion n'est, en grande partie, qu'un écrou de la grande machine construite pour l'exaltation de l'homme. L'homme n'aime pas à être sans religion ; ce ne serait pas honorable ; c'est pourquoi il voudra bien peut-être consacrer un jour de la semaine à la religion, ou comme il pense et professe, à ses intérêts éternels, et puis six jours à ses intérêts temporels ; mais, qu'il travaille pour le temps ou pour l'éternité, ce sera, en réalité, toujours pour *lui-même*.

Tel est « le chemin de Caïn ». Pesez bien cela, lecteur, et voyez où commence, où tend et où aboutit cette voie ! Combien est différente la voie de l'homme de foi ! Abel sent et reconnaît la malédiction ; il voit la souillure du péché et, dans l'énergie de sa foi, il offre un sacrifice qui répond à tout cela et y répond parfaitement. Il cherche et trouve un refuge en Dieu même et, au lieu de bâtir une ville sur la terre, il n'y trouve qu'un tombeau. La terre qui, à sa surface, montrait le génie et l'énergie de Caïn et de sa famille, était souillée du sang du juste. Que l'homme du monde, que l'homme de Dieu, que le chrétien mondanisé s'en souviennent : la terre sur laquelle nous marchons est souillée du sang du Fils de Dieu Ce sang justifie l'Église, et il condamne le monde et l'œil de la foi discerne, sous les belles apparences et l'éclat de ce monde éphémère, les noires ombres de la croix de Jésus. « La figure de ce monde passe » (1 Cor. 7:31). Tout ce qui forme la scène, au milieu de laquelle nous vivons, prendra bientôt fin. « Le chemin de Caïn » sera suivi de « l'erreur de Balaam », dans sa forme consommée ; puis viendra « la contradiction de Coré », et alors l'abîme ouvrira sa gueule pour recevoir les méchants et les enfermer à jamais dans l'« obscurité des ténèbres » (Jude 13).

Pour la pleine confirmation de ce que nous venons de dire, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le contenu du chapitre 5, auquel nous allons passer maintenant, et qui nous transmet l'humiliant témoignage de la faiblesse de l'homme et de son assujettissement à la mort. L'homme, en effet, pourrait vivre durant des siècles et engendrer des fils et des filles, et à la fin, il faudrait pourtant qu'il fût dit de lui : « *il mourut !* » ; « La mort régna depuis Adam jusqu'à Moïse » ; et encore : « Il est réservé aux hommes de mourir une fois » (Rom. 5:14 ; Hébr. 9:27). L'homme ne peut échapper à la mort. Il ne peut, ni par la vapeur, ni par l'électricité, ni par toutes les ressources de son génie, désarmer la mort de son terrible aiguillon. Il saura trouver les moyens d'augmenter et de propager le bien-être et les agréments de la *vie*, mais toute son énergie n'est pas capable d'annuler la sentence de la *mort*. D'où donc est venue la mort, cette chose étrange et effrayante ? Paul nous l'apprend : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. 5:12). Telle est l'origine de la mort : elle est venue par le péché. Le péché a rompu le lien qui unissait la créature au Dieu vivant, et a assujéti l'homme à l'empire de la mort sans qu'il puisse absolument s'y

soustraire, preuve, entre beaucoup d'autres, de sa complète incapacité à s'approcher de Dieu. Il ne peut y avoir de communion entre Dieu et l'homme que dans la puissance de la vie. Or, l'homme est sous la puissance de la mort ; et il ne peut, par conséquent, avoir aucune communion avec Dieu dans son état naturel. La vie ne peut pas plus avoir de communion avec la mort, que la lumière avec les ténèbres, ou que la sainteté avec le péché. Il faut que l'homme s'approche de Dieu sur un fondement et un principe tout nouveaux, à savoir : la *foi* ; et cette foi le rend capable de reconnaître sa vraie position d'homme « vendu au péché » et partant, soumis à la mort ; et lui fait connaître en même temps le caractère de Dieu comme dispensateur d'une vie nouvelle, d'une vie qui est en dehors de la puissance de la mort et de l'Ennemi et que nous-mêmes nous ne pouvons pas perdre. C'est là ce qui fait la sécurité de la vie du croyant. Christ est sa vie, — Christ ressuscité et glorifié, Christ victorieux de tout ce qui pouvait nous être contraire. La vie d'Adam dépendait de son obéissance, c'est pourquoi en péchant il perdit cette vie. Mais Christ, ayant la vie en lui-même, descendit ici-bas et satisfit à toutes les conséquences du péché de l'homme, quelles qu'elles fussent ; en se soumettant à la mort, il détruisit celui qui en avait l'empire et devint, en résurrection, la vie et la justice de tous ceux qui croient en son nom. Il est impossible désormais que Satan porte atteinte à cette vie, soit dans sa source, soit dans son canal, soit dans sa puissance, soit dans sa sphère, soit dans sa durée. Dieu en est la source ; Christ ressuscité, le canal ; le Saint Esprit la puissance ; le ciel, la sphère, et l'éternité, la durée. Tout est changé pour quiconque possède cette vie merveilleuse ; et bien que, dans un sens, on puisse dire que « au milieu de la vie, nous sommes dans la mort », nous pouvons dire aussi que « au milieu de la mort, nous sommes dans la vie ». Là où le Christ ressuscité introduit son peuple, la mort n'existe pas. Ne l'a-t-il pas abolie ? La parole de Dieu nous le déclare ! Christ a fait disparaître la mort de dessus la scène et y a introduit la vie ; ce n'est donc pas la mort, mais la gloire, que le chrétien a devant lui. La mort est derrière lui pour toujours ; quant à l'avenir, tout est gloire, gloire sans nuages. Peut-être le croyant s'endormira en Jésus ; mais dormir en Jésus, ce n'est pas la mort, c'est la vie, en réalité. La possibilité du délogement pour être avec Christ ne peut pas changer l'espérance propre du chrétien, qui est d'être enlevé au-devant du Seigneur en l'air, pour être avec lui et comme lui pour toujours.

Énoch est ici, pour nous, un type magnifique : seul il fait exception à la règle générale du chapitre 5. « Il mourut », telle est la règle ; « il ne passa point par la mort », voilà l'exception. « Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu » (Héb. 11:5). Énoch fut « le septième homme depuis Adam », et Dieu ne permit pas à la mort de remporter la victoire sur « le septième homme » ; Dieu intervint et fit de lui un trophée de sa glorieuse victoire sur toute la puissance de la mort. C'est un fait d'une haute portée. Après avoir entendu six fois cette sentence : « Il mourut », le cœur est réjoui de trouver un septième homme qui ne mourut pas. Comment échappa-t-il à la mort ? — par *la foi*. « Énoch marcha avec Dieu trois cents ans » : cette marche avec Dieu, dans la foi, le séparait de tout ce qui l'entourait, car marcher avec Dieu nous place nécessairement en dehors de la sphère des pensées de ce monde ; et alors déjà, comme de nos jours, l'esprit du monde était opposé à tout ce qui est de Dieu. L'homme de foi sentait qu'il n'avait rien à faire avec le monde, au milieu duquel il n'était qu'un témoin patient de la grâce de Dieu et du jugement à venir. Les fils de Caïn pouvaient user leur intelligence et dépenser leur force dans le vain espoir d'améliorer un monde maudit ; Énoch avait trouvé un monde meilleur, et vécut dans la puissance de ce monde à venir (\*). Il n'avait pas reçu la foi pour améliorer le monde, mais pour marcher avec Dieu.

(\* Il est bien évident qu'Énoch ne connaissait rien du procédé trop commun de tirer le meilleur parti des deux mondes, ou plutôt du monde et du ciel. Pour lui il n'y avait qu'un monde dans ce sens, savoir le ciel. Il doit en être ainsi de nous.

« Il marcha avec Dieu ! » Que ne renferment pas ces quelques mots ! Quelle séparation pour Dieu, et quel renoncement ils supposent ! Quelle sainteté et quelle pureté morale ! Quelle grâce et quelle douceur ! Quelle humilité et quelle tendresse ! Mais aussi quel zèle et quelle énergie ! Quelle patience et quel long support, et en même temps quelle fidélité, quelle fermeté et quelle décision ! Marcher avec Dieu, ce n'est pas seulement vivre d'après des règles et des règlements, ou former des

plans et prendre des résolutions d'aller ici ou d'aller là, de faire ceci ou de faire cela ; marcher avec Dieu, c'est infiniment plus que toutes ces choses à la fois ; c'est vivre avec Dieu dans la connaissance du caractère de Dieu tel qu'il a été révélé, et avec l'intelligence des relations dans lesquelles nous nous trouvons avec lui. Cette vie nous conduira parfois tout juste à l'encontre des pensées des hommes et même de nos frères, si ceux-ci ne marchent pas avec Dieu, et elle pourra soulever contre nous l'opposition de tous : on nous accusera de faire trop, d'autres fois de faire trop peu : mais la foi, qui rend capable de marcher avec Dieu, enseigne aussi à ne pas attacher aux pensées des hommes plus de valeur qu'elles n'en ont.

La vie d'Abel et celle d'Énoch nous fournissent, comme nous venons de le voir, un précieux enseignement, à l'égard du sacrifice sur lequel la foi repose, et à l'égard de la perspective que l'espérance anticipe dès maintenant ; tandis que « la marche avec Dieu » nous fait embrasser en même temps tous les détails de la vie de la foi. « L'Éternel donnera la grâce et la gloire » (Psaume 84:11) ; — et entre la grâce qui a été révélée et la gloire qui sera révélée, il y a la bienheureuse assurance qu'il « ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité » (Psaume 84:11). La croix et le retour du Seigneur sont les deux points extrêmes de l'existence de l'Église, et ces deux points extrêmes sont préfigurés dans le sacrifice d'Abel et la transmutation d'Énoch. L'Église sait qu'elle est parfaitement justifiée par la mort et la résurrection de Christ, et elle vit dans l'attente du jour où il viendra pour la recevoir auprès de lui. « Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (Gal. 5:5) ; elle n'attend pas la justice, parce que, par la grâce, elle la possède déjà, mais elle attend l'espérance qui appartient proprement à la condition dans laquelle elle a été introduite.

Il est important de se mettre bien au clair sur ce point. Quelques interprètes de la vérité prophétique sont tombés dans de grandes erreurs, pour n'avoir pas compris quelles sont la position, la part et l'espérance de l'assemblée. Ils ont entouré « l'étoile brillante du matin », qui est l'espérance propre de l'Église, de tant d'obscurité et de si sombres nuages, qu'un grand nombre de saints semblent incapables de s'élever au-dessus de l'espérance du résidu pieux d'Israël, espérance qui consiste à voir se lever le soleil de justice qui apporte la guérison dans ses ailes (Mal. 4:21). Et ce n'est pas tout : beaucoup de chrétiens ont perdu la force morale de l'espérance de l'apparition de Christ, pour avoir été enseignés à attendre divers événements avant la manifestation de Christ à l'Église ; on leur a appris, contrairement aux déclarations nombreuses et explicites du Nouveau Testament, que le rétablissement des Juifs, le développement de la statue de Nebucadnetsar et la révélation de l'homme de péché doivent précéder le retour de Christ. L'assemblée, comme Énoch, sera enlevée de devant le mal qui l'entoure, et de devant celui qui est à venir. Énoch ne fut pas laissé sur la terre pour voir le mal atteindre son apogée et le jugement de Dieu fondre sur elle. Il ne vit pas s'ouvrir « les fontaines de l'abîme et les écluses des cieus » ; il fut enlevé avant ces terribles événements ; et, pour l'œil de la foi, il est ainsi un type admirable de ceux qui ne s'endormiront pas, mais qui seront tous changés en un clin d'œil (1 Cor. 15:51, 52). Énoch n'a pas passé par la mort, il a été transmué, et l'assemblée est appelée à « attendre des cieus son Fils » (1 Thes. 1:10) : c'est là son espérance, l'objet de son attente. Le plus simple chrétien, le plus illettré, peut comprendre ces choses et en jouir ; et il peut, en une certaine mesure, en réaliser la puissance. S'il ne peut faire une étude approfondie de la prophétie, il peut, que Dieu en soit béni, goûter le bonheur, la réalité, la puissance et la vertu sanctifiante de cette espérance céleste qui lui appartient de droit, comme membre de ce corps céleste qui est l'assemblée ; l'espérance dont il jouit ne se borne pas à l'attente de voir se lever « le Soleil de justice », quelque bonne que cette espérance puisse être d'ailleurs, mais à celle de voir l'étoile brillante du matin (Apoc. 2:28). Et comme dans le monde physique l'étoile du matin apparaît à ceux qui veillent avant le lever du soleil, de même Christ apparaîtra à l'Église avant que le résidu d'Israël contemple les rayons du Soleil de justice.

## Chapitres 6 à 9

Nous voici arrivés à l'une des parties les plus remarquables de la Genèse. Énoch a disparu de la scène : sa vie d'étranger et de voyageur sur la terre s'est close par sa translation au ciel ; il a été enlevé avant que le mal fût arrivé à son comble et que le jugement de Dieu fût tombé sur les habitants de la terre.

Les deux premiers versets du chapitre 6 nous révèlent le peu d'influence qu'avaient exercé sur le monde la vie et l'enlèvement d'Énoch : « Et il arriva, quand les hommes commencèrent à se multiplier sur la face de la terre et que des filles leur furent nées, que les fils de Dieu virent les filles des hommes, qu'elles étaient belles, et ils se prirent des femmes d'entre toutes celles qu'ils choisirent ». Le mélange de ce qui est de Dieu avec ce qui est de l'homme est une forme spéciale du mal, et un puissant moyen entre les mains de l'Ennemi pour gêner le témoignage de Christ sur la terre. Ce mélange revêt fréquemment de belles apparences ; on le prendrait volontiers pour une expression plus grande de ce qui est de Dieu, pour une opération plus puissante et plus complète de l'Esprit, pour quelque chose de réjouissant, plutôt que pour un mal. Mais nous porterons un jugement bien différent, si nous nous plaçons dans la lumière de la présence de Dieu ; car, devant Dieu, nous ne pourrions pas nous imaginer qu'il y ait profit pour le peuple de Dieu à se mêler avec les enfants de ce monde, ou à corrompre la vérité de Dieu par un alliage humain. Tel n'est pas le moyen dont Dieu se sert pour répandre la vérité, ou pour favoriser les intérêts de ceux qui sont appelés à être sur la terre les témoins de Dieu : le principe de Dieu, c'est la séparation d'avec le mal ; et on n'enfreint pas ce principe sans causer un sérieux dommage à la vérité.

Le passage de l'Écriture qui nous occupe nous fait voir de quelles désastreuses conséquences fut suivie l'union des fils de Dieu avec les filles des hommes.

Au jugement de l'homme, le fruit de cette union paraissait fort beau, car c'est de lui que nous lisons au verset 4 : « Ceux-ci furent les vaillants hommes de jadis, des hommes de renom ». Mais Dieu juge différemment ; il ne voit pas comme l'homme voit, ses pensées ne sont pas nos pensées. « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps ». Telle était la condition de l'homme devant Dieu, « elle n'était que méchanceté », « méchanceté en tout temps », et l'union de ce qui est saint avec ce qui est profane n'amènera jamais d'autre résultat. Si la semence sainte ne se conserve pas pure, tout est perdu quant au témoignage sur la terre. Le premier effort de Satan fut de rendre inutile le dessein de Dieu en mettant à mort la semence sainte ; et puis, lorsqu'il n'eut pas réussi il chercha à la corrompre.

Il est de la plus haute importance que nous comprenions bien le but, le caractère et le résultat de cette union entre les « fils de Dieu et les filles des hommes ». De nos jours, on court grandement le risque de compromettre la vérité pour l'amour de l'union, et nous devons nous en garder avec soin. On n'obtient point de véritable union aux dépens de la vérité. « Maintenir la vérité à tout prix », telle doit être la devise du chrétien. Si, dans cette voie, vous pouvez propager l'union, c'est très bien ; mais avant tout, maintenez la vérité. Le principe des accommodements dit au contraire : « Propagez l'union à tout prix ; et si, dans cette voie, vous pouvez maintenir la vérité, tant mieux ; mais propagez l'union ! » (\*). Il n'y a pas de vrai témoignage là où la vérité est compromise : aussi voyons-nous que, dans le monde antédiluvien, l'union impure de ce qui était saint avec ce qui était profane, de ce qui était divin avec ce qui était humain, eut pour unique effet d'amener le mal à son comble ; et alors le jugement de Dieu tomba sur le monde. « Et l'Éternel dit : J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé ! »

(\*) Nous ne devrions jamais perdre de vue que la « sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible » (Jacq. 3:17). La sagesse d'en bas aurait commencé par « paisible », et par cela même, elle ne peut jamais être pure.

Il n'a fallu rien moins que la destruction de tout ce qui avait corrompu la voie de Dieu sur la terre : « La fin de toute chair est venue devant moi ». Dieu ne parle pas seulement d'une *partie*, mais de

*toute* chair, car elle était *tout entière* corrompue aux yeux de l'Éternel, tout entière irrévocablement mauvaise.

La chair avait été pesée, et trouvée mauvaise ; et alors l'Éternel annonce à Noé, en ces termes, le moyen de salut qu'il avait préparé pour lui : « Fais-toi une arche de bois de gopher » (v. 13, 14). Noé est ainsi fait dépositaire des pensées de Dieu à l'égard de la scène qui l'entoure. La parole de l'Éternel avait pour effet de mettre à nu jusqu'au fond toutes les choses sur lesquelles le regard de l'homme peut se reposer avec satisfaction, et dont il peut se glorifier. Le cœur de l'homme pouvait s'enfler d'orgueil et palpiter d'émotion, quand il parcourait du regard la foule brillante des hommes d'art et des hommes de génie, des « hommes vaillants » et des « hommes de renom » ! Les sons de la musique l'encharmaient, tandis que l'agriculture pourvoyait abondamment à tous les besoins de sa vie : tout cela semblait bannir bien loin la pensée d'un jugement prochain. Mais Dieu dit : « j'exterminerai », et ces solennelles paroles jettent leur ombre lugubre sur toute la scène. Mais peut-être le génie de l'homme inventera-t-il quelque moyen d'échapper ! « L'homme vaillant » ne se délivrera-t-il pas par sa grande force ? Hélas, non, il n'y a qu'un moyen d'échapper ; et ce moyen est révélé à la foi, non à la vue, ni à la raison, ni à l'imagination. « Par la foi, Noé, étant *averti divinement* des choses qui ne *se voyaient pas* encore, craignit et bâtit une arche pour la conservation de sa maison ; et par cette arche il condamna le monde et devint héritier de la justice qui est selon la foi » (Héb. 11:7). La parole de Dieu répand sa lumière sur toutes les choses qui trompent le cœur de l'homme ; elle enlève le voile doré dont le serpent recouvre un monde passager, vain et trompeur, sur lequel est suspendue l'épée du jugement de Dieu. Mais la foi seule reçoit « *l'avertissement de Dieu* », lorsque les choses qu'il annonce « ne se voient pas encore ». La nature est gouvernée par ce qu'elle voit, par les sens. La foi est gouvernée par la seule parole de Dieu, ce trésor inestimable dans un monde de ténèbres ! C'est la foi en cette parole qui donne de la fermeté, quelles que soient d'ailleurs les apparences extérieures des choses qui l'entourent.

Lorsque Dieu parla à Noé d'un jugement prochain, aucun signe ne l'annonçait. Le jugement « ne se voyait pas encore » ; mais la parole de Dieu en fit une réalité présente pour le cœur dans lequel cette parole « était mêlée avec la foi ». La foi n'attend pas de *voir* pour croire, car « la foi est de ce qu'on entend et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10:17). Tout ce qu'il faut à l'homme de foi, c'est de savoir que Dieu a parlé. Le « ainsi a dit l'Éternel » suffit pour communiquer à son âme une certitude parfaite. Une seule ligne de l'Écriture suffit pour répondre à tous les raisonnements et à toutes les imaginations de l'esprit humain ; et celui dont les convictions sont fondées sur la parole de Dieu peut résister aux flots de l'opinion et des préjugés du monde entier. C'est par la parole de Dieu que le cœur de Noé fut soutenu pendant tout le temps de son long service ; et c'est par cette même parole que des milliers de saints ont été soutenus depuis les jours de Noé jusqu'à maintenant, en face de l'opposition et de la contradiction du monde. On ne saurait donc trop estimer la parole de Dieu. Sans elle, tout est incertitude ; avec elle, tout est paix et lumière. Partout où cette parole vient briller, elle trace à l'homme de Dieu un sentier sûr et béni ; tandis que celui dont la voie n'est pas éclairée par elle, est réduit à errer au milieu du labyrinthe de la tradition humaine. Comment Noé aurait-il été capable de prêcher « la justice » pendant cent vingt ans, si la parole de Dieu n'avait pas été le fondement de sa prédication ? Comment aurait-il pu résister aux moqueries et au mépris d'un monde impie ? Comment aurait-il pu persévérer à proclamer l'approche d'un « *jugement à venir* », lorsque aucun nuage n'apparaissait à l'horizon du monde ? La parole de Dieu était le fondement sur lequel il s'appuyait, et « l'Esprit de Christ » le rendait capable de demeurer, dans une sainte fermeté, sur ce fondement inébranlable.

Et nous, lecteurs chrétiens, qu'avons-nous d'autre pour demeurer fermes dans notre service pour Christ dans les jours mauvais d'à présent ? Rien, assurément ; la parole de Dieu et le Saint Esprit par lequel *seul* cette parole peut être comprise, appliquée et mise en pratique, sont tout ce qu'il nous faut, pour être « parfaitement accomplis pour toute bonne œuvre » quelle qu'elle soit (2 Tim. 3:16, 17). Quel repos pour le cœur ! Quelle délivrance de toutes les tromperies du diable et de l'imagination de l'homme ! À leur place, nous avons la parole de Dieu, pure, incorruptible et

éternelle : puissions-nous rendre grâces à Dieu pour ce trésor inestimable ! L'imagination des pensées du cœur de l'homme n'était que méchanceté en tout temps ; mais Noé trouvait son refuge, le parfait repos de son cœur, dans la parole de Dieu.

« Et Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi... ; fais-toi une arche de bois de gopher ».

Ces paroles nous disent l'état de ruine de l'homme, et le salut de Dieu. Dieu avait permis que l'homme poursuivît sa carrière jusqu'au bout, afin que ses principes et ses voies parvinssent à maturité. Le levain avait opéré et avait fait lever toute la pâte. Le mal avait atteint son apogée. « Toute chair » était devenue mauvaise et avait corrompu sa voie ; et la corruption était arrivée à ses dernières limites, en sorte qu'il ne restait plus d'autre ressource pour Dieu que de détruire complètement « toute chair » et, en même temps, de sauver tous ceux qui, d'après ses conseils éternels, se trouvaient unis « au huitième » et seul homme juste existant alors. Ceci fait ressortir d'une manière saisissante la doctrine de la croix : d'un côté, le jugement de Dieu sur la nature et toute sa perversité ; d'un autre côté, la révélation de la grâce salutaire dans toute sa plénitude et sa parfaite application à ceux qui sont réellement arrivés au point le plus bas de leur condition morale, telle que Dieu la voit. « L'Orient d'en haut nous a visités » (Luc 1:78). Et où cela ? Précisément là où nous nous trouvions comme pécheurs. Dieu est descendu « dans les parties inférieures de la terre ». La lumière de l'Orient d'en haut a pénétré jusque dans les profondeurs des ténèbres du pécheur, et nous a ainsi révélé notre vrai caractère. La lumière juge tout ce qui n'est pas en accord avec elle ; mais, tandis qu'elle juge le mal, elle donne aussi « la connaissance du salut dans la rémission des péchés ».

La croix, en révélant le jugement de Dieu sur « toute chair », révèle aussi le salut au pécheur coupable et perdu. Le péché est parfaitement jugé, le pécheur parfaitement sauvé, Dieu parfaitement révélé et glorifié, à la croix. Si le lecteur ouvre la première épître de Pierre, il y trouvera des enseignements précieux sur le même sujet. Au chapitre 3, versets 18-22, nous lisons : « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu, ayant été mis à mort en chair, mais vivifié par l'Esprit, par lequel aussi étant allé, il a prêché aux esprits qui sont en prison, qui ont été autrefois désobéissants, quand la patience de Dieu attendait dans les jours de Noé, tandis que l'arche se construisait, dans laquelle un petit nombre, savoir huit personnes, furent sauvées à travers l'eau ; or cet antitype vous sauve aussi maintenant, c'est-à-dire le baptême, non le dépouillement de la saleté de la chair (\*), mais la demande à Dieu d'une bonne conscience, par la résurrection de Jésus Christ, qui est à la droite de Dieu (étant allé au ciel), anges, et autorités, et puissances lui étant soumis ». Ce passage est de la plus haute importance, et jette une grande lumière sur la doctrine de l'arche et sa liaison avec la mort de Christ. Comme au déluge, ainsi dans la mort de Christ, toutes les vagues et tous les flots du jugement de Dieu passèrent sur ce qui, en soit, était sans péché. La création fut ensevelie sous les flots de la juste colère de l'Éternel, et l'Esprit de Christ, au Psaume 42:7, s'écrie : « Toutes tes vagues et tes flots ont passé sur moi ». « Toutes les vagues et les flots » de la colère divine ont passé sur la personne pure et sans tache du Seigneur Jésus, alors qu'il était pendu au bois ; et par conséquent aucune de ces vagues n'aura à passer sur celui qui croit. Au Calvaire, nous voyons en toute vérité « les fontaines du grand abîme rompues et les écluses des cieus ouvertes ». « Un abîme appelle un autre abîme à la voix de tes cataractes » (Psaume 42:7). Christ but la coupe et endura la colère, parfaitement. Il prit judiciairement sur lui tout le poids de la responsabilité de son peuple et satisfait glorieusement à toute cette responsabilité. L'âme du fidèle trouve ici une paix assurée. Car, si le Seigneur Jésus a affronté tout ce qui pouvait être contre nous ; s'il a renversé tous les obstacles ; s'il a ôté le péché ; s'il a vidé la coupe de la colère du jugement, pour nous ; s'il a dissipé tous les nuages, — ne jouirons-nous pas d'une paix assurée ? La paix est notre inaliénable part ; c'est à nous qu'appartiennent le profond et indicible bonheur et la sainte assurance que l'amour rédempteur peut donner avec justice, en vertu de l'œuvre parfaitement accomplie de Christ.

(\*) On ne saurait trop apprécier la sagesse avec laquelle l'Esprit Saint traite l'ordonnance du baptême, dans le passage cité plus haut. Nous savons quel abus on a fait du baptême et quelle fausse place cette institution occupe dans les pensées de plusieurs ; nous savons que l'efficace qui n'appartient qu'au seul sang de Christ a été attribuée à l'eau du baptême, aussi bien que la grâce régénératrice du Saint Esprit : et ainsi, nous ne pouvons qu'être frappés de la manière dont l'Esprit de Dieu sauvegarde cette vérité en établissant que ce n'est pas le dépouillement de la saleté de la chair, comme par de l'eau, « mais l'engagement envers Dieu d'une bonne conscience », « engagement » dans lequel nous entrons, non par le baptême, quelque important qu'il soit à sa place, mais « par la résurrection de Jésus Christ », « qui a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25).

Il est superflu de dire que, comme institution divine, et lorsqu'on lui laisse la place que Dieu lui a faite, le baptême est très important et profondément significatif ; mais quand on voit des hommes remplacer, d'une manière ou d'une autre, la substance par la figure, nous sommes tenus de mettre à nu l'œuvre de Satan par la lumière de la parole de Dieu.

Noé avait-il aucune crainte des eaux du jugement de Dieu ? Certainement non. Il savait qu'elles avaient *toutes* été répandues, tandis que lui-même, il était élevé, par ces mêmes eaux, en dehors des atteintes du jugement. Son arche flottait en paix au-dessus de ces vagues qui avaient servi à la destruction de « toute chair » : et c'est Dieu lui-même qui l'y avait placé. Il aurait pu, lui aussi, dire dans le langage triomphant de l'apôtre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31). L'Éternel lui-même l'avait invité à entrer dans l'arche : « Entre dans l'arche, toi et toute ta maison ! » (chap. 7:1). Puis, quand il y eut pris place, « L'Éternel *ferma l'arche sur lui* ». L'arche était un sûr asile pour chacun de ceux que Dieu y avait appelés. L'Éternel gardait la porte et, sans lui, nul ne pouvait ni entrer, ni sortir. Il y avait une porte et une fenêtre à l'arche. Le Seigneur, de sa puissante main, défendait la porte, laissant à Noé la fenêtre par laquelle il pouvait regarder en haut d'où le jugement était sorti, et voir qu'il était passé pour lui. La famille sauvée ne pouvait regarder qu'*en haut*, car la fenêtre était située dans le haut (chap. 6:16). Noé et les siens ne pouvaient voir les eaux du jugement, ni la mort et la désolation causées par ces eaux. Le salut de Dieu, le « bois de gopher », était entre eux et toutes ces choses. Ils ne pouvaient regarder qu'en haut et voir un ciel sans nuage, demeure éternelle de Celui qui avait condamné le monde et les avait sauvés.

Rien n'exprime mieux la parfaite sécurité de celui qui croit en Christ que ces paroles : « L'Éternel ferma l'arche sur lui ». Qui pourrait ouvrir quand Dieu a fermé ? La famille de Noé était dans une sécurité parfaite, telle que Dieu seul peut la donner ; nulle puissance angélique, humaine ou satanique, n'aurait été capable de forcer la porte de l'arche pour y faire entrer les eaux. Cette porte avait été fermée par la même main qui avait ouvert les écluses des cieux et rompu les fontaines du grand abîme. Ainsi nous lisons de Christ, qu'il est celui « qui a la clef de David, qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira » (Apoc. 3:7) : lui aussi, il tient « les clefs de la mort et du hadès » (Apoc. 1:18). Nul ne peut, sans lui, franchir les portes du tombeau, pour entrer ou sortir. Il a « toute autorité dans le ciel et sur la terre ». Il est « chef sur toutes choses à l'assemblée » et *en lui*, le croyant est en parfaite sécurité (Matt. 28:18 ; Éph. 1:22). Qui aurait pu atteindre Noé ? Quelle vague eût pu pénétrer dans cette arche « enduite de poix en dedans et en dehors ? » Et maintenant, qui pourrait toucher à ceux qui, par la foi, se sont réfugiés à l'ombre de la croix ? Tout ennemi a été vaincu et réduit au silence pour toujours. La mort de Christ a répondu triomphalement à toutes les difficultés, tandis que sa résurrection est la déclaration de la parfaite satisfaction de Dieu en cette œuvre, en vertu de laquelle sa justice peut nous recevoir, et qui est le fondement de notre confiance pour nous approcher de lui. « La porte » de notre arche étant donc ainsi mise en sûreté par la main de Dieu lui-même, nous n'avons qu'à jouir de « la fenêtre », ou, en d'autres termes, à marcher dans une heureuse et sainte communion avec Celui qui nous a sauvés de la colère qui vient, et nous a faits héritiers de la gloire à venir que nous attendons. L'apôtre Pierre parle de celui qui « est aveugle et ne voit pas loin, ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois » (2 Pierre 1:9). C'est là une lamentable condition, et elle est la part de quiconque néglige d'entretenir, dans un esprit de prière, une communion habituelle avec Celui qui nous a enfermés en Christ pour l'éternité.

Avant d'aller plus loin dans l'histoire de Noé, jetons un coup d'œil, non plus sur ceux qui étaient *dans* l'arche, mais sur ceux auxquels Noé a si longtemps prêché la justice, et qui sont restés en dehors de l'arche. Plus d'un regard inquiet dut suivre le vaisseau de miséricorde à mesure qu'il s'élevait avec les eaux, mais, hélas ! « la porte était fermée », le jour de grâce était passé, le temps du témoignage avait pris fin, et pour toujours, pour ceux qu'il concernait. La même main qui avait fermé la porte sur Noé, en avait exclu ceux qui étaient dehors. Ceux qui étaient restés *en dehors* de

l'arche étaient irrévocablement perdus ; les autres, effectivement sauvés. Le long support de Dieu, aussi bien que le témoignage de son serviteur, avaient été méprisés par les hommes, absorbés qu'ils étaient dans les choses présentes. « On mangeait, on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et les fit tous périr » (Luc 17:26, 27). En elles-mêmes, toutes ces choses n'étaient pas mauvaises et le mal n'était pas dans les choses faites, mais dans ceux qui les faisaient. Chacun des actes qui sont mentionnés peut être accompli dans la crainte du Seigneur et à la gloire de son saint nom, moyennant la foi. Mais, hélas ! la foi manquait ; la parole de Dieu était rejetée. Dieu parlait de péché et de chute, et les hommes n'étaient pas convaincus. Dieu leur parlait de salut, mais ils n'y prenaient pas garde et poursuivaient leurs plans et leurs spéculations sans se soucier de Dieu. Ils agissaient comme si la terre leur eût appartenu en vertu d'un bail à perpétuité, oubliant que le contrat renfermait une clause de restitution. Ils oubliaient ce mot solennel de « *jusqu'à !* ». Dieu était exclu. « Toute l'imagination des pensées de leurs cœurs n'était que méchanceté en tout temps », c'est pourquoi ils ne pouvaient faire aucun bien. Ils pensaient, parlaient et agissaient eux-mêmes, se complaisaient à eux-mêmes, oubliant Dieu.

Lecteur, souvenez-vous de ces paroles du Seigneur Jésus : « Comme il arriva aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du fils de l'homme » ; ou, comme dit Matthieu : « à la venue du fils de l'homme » (Luc 17:26 ; Matthieu 24:37). On voudrait nous persuader qu'avant l'apparition du Fils de l'homme dans les nuées du ciel, la justice couvrira la terre d'un pôle à l'autre, et que nous devons vivre dans l'attente d'un règne de justice et de paix, produit par les instruments actuellement à l'œuvre ; mais le court passage que nous venons de citer coupe à leur racine toutes ces espérances vaines et illusives. La justice couvrirait-elle la terre aux jours de Noé ? La vérité de Dieu dominait-elle ? La terre était-elle remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent ? L'Écriture nous répond que « la terre était pleine de violence » ; que « toute chair avait corrompu sa voie sur la terre » ; que « la terre, aussi, était corrompue devant Dieu ». Eh bien ! il en sera *ainsi* à « la venue du Fils de l'homme ! » La « justice » et l'extorsion ou « la violence » ne se ressemblent guère ; non plus que la méchanceté universelle et la paix universelle. Il n'est besoin que d'avoir un cœur soumis à la Parole et dépouillé d'opinions préconçues, pour comprendre le vrai caractère des jours qui précéderont immédiatement « la venue du Fils de l'homme ». Que le lecteur ne se laisse pas égarer, mais qu'il s'incline avec respect devant l'Écriture ; qu'il considère quelle était la condition du monde « dans les jours avant le déluge » ; et qu'il se souvienne que, « *comme* » il en était alors, « *ainsi* » il en sera à la fin de la période actuelle. L'homme, aux jours de Noé, déployait, il est vrai, une puissante énergie, pour faire du monde un séjour commode et agréable ; mais il ne pensait pas à en faire un lieu digne de Dieu, ce qui eût été bien différent. De même maintenant, l'homme s'applique à aplanir de toute manière le sentier de la vie humaine et à le rendre aussi uni que possible ; mais ce n'est pas là aplanir « dans le lieu stérile une route pour notre Dieu », ni aplanir « les lieux raboteux », afin que toute chair voie le salut de l'Éternel (Ésaïe 40:4, 5). La civilisation domine ; mais la civilisation n'est pas la justice. On travaille à balayer et à orner la maison, non pour la rendre propre à recevoir Christ, mais l'antichrist. L'homme use de sa sagesse pour cacher, sous les plis de ses propres œuvres, les taches et les misères de l'humanité : mais pour être dissimulées, ces taches ne sont point enlevées ; et bientôt elles perceront la couverture qui les cache et apparaîtront plus hideuses que jamais. Bientôt les digues, au moyen desquelles l'homme cherche avec tant de persévérance à arrêter le torrent de la misère humaine, céderont à la puissance écrasante du mal ; on verra échouer tous les efforts de l'homme pour renfermer la dégradation physique, mentale et morale de la postérité d'Adam dans les limites que la charité humaine a inventées. Dieu a dit : « la fin de toute chair est venue devant moi ». La fin n'est pas venue devant l'homme, mais elle est venue devant Dieu ; et, quoique la voix des moqueurs s'élève, disant : « Où est la promesse de sa venue ? car, depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création » (2 Pierre 3:4) ; cependant, le moment approche rapidement où ces moqueurs recevront leur réponse : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:4-10).

Telle est la réponse de Dieu aux moqueries des intelligents de ce monde ; mais non aux affections et à l'attente spirituelle des enfants de Dieu. Ces derniers, que Dieu en soit béni, ont une perspective bien différente : ils attendent de s'en aller à la rencontre de l'Époux dans les airs, avant que le mal soit arrivé à son comble et que le jugement de Dieu tombe sur ce mal. L'attente de l'Assemblée n'est pas de voir le monde détruit par le feu, mais de voir se lever « l'étoile brillante du matin » (Apoc. 22:16).

Mais de quelque côté et à quelque point de vue que nous considérons l'avenir, que l'objet qui se présente à la vue de notre âme soit l'Église dans la gloire, ou le monde dans les flammes ; la venue attendue de l'Époux, ou la venue subite et inopinée du larron dans la nuit ; — l'étoile du matin, ou le soleil brûlant du midi ; l'enlèvement de l'Église, ou bien le jugement, nous devons sentir combien il importe que nous nous tenions au témoignage de Dieu en grâce envers les pauvres pécheurs : « Voici, c'est *maintenant*, le temps agréable ; voici, c'est *maintenant*, le jour du salut ». « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Cor. 6:2 ; 5:19). Maintenant, Dieu réconcilie ; bientôt, il jugera ; maintenant, tout est grâce ; alors il n'y aura que colère maintenant, Dieu pardonne le péché par la croix ; alors, il punira par les peines éternelles. Maintenant, Dieu fait publier un message de grâce, de la grâce la plus pure, la plus abondante et la plus gratuite ; il parle aux pécheurs d'une rédemption achevée par le précieux sacrifice de Christ : il déclare que *tout* est accompli ; il attend, pour faire grâce : « La patience de notre Seigneur est salut » ; « le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9, 15). Combien tout cela rend le temps présent solennel ! Une grâce sans mélange est annoncée, mais le jugement suspendu est prêt à éclater !

Si Dieu nous a rendus attentifs à ces choses, avec quel profond intérêt ne devrions-nous pas suivre le développement de ses desseins ! L'Écriture répand sa lumière sur toutes choses ; par elle nous n'en sommes pas réduits à regarder les événements qui se succèdent avec l'étonnement de ceux qui ne savent ni où ils sont, ni où ils vont. Nous pouvons et nous devrions avoir une connaissance exacte de notre situation ; nous devrions bien connaître la tendance directe de tous les principes qui sont actuellement en jeu, le grand tourbillon vers lequel se précipitent rapidement tous les ruisseaux. Les hommes rêvent un âge d'or ; ils se promettent un millenium des arts et des sciences ; ils se nourrissent de la pensée que « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (És. 56:12) ; mais, hélas ! combien sont vaines toutes ces pensées, tous ces rêves et toutes ces espérances ! La foi peut voir les nuages s'amonceler à l'horizon du monde : le jugement s'approche ; le jour de la colère se hâte la porte va se fermer ; « l'énergie d'erreur » (2 Thes. 2:11), va commencer à agir ! Et, en vue de ces choses, ne faut-il pas élever une voix d'avertissement et chercher à contrebalancer, par un témoignage fidèle, la malheureuse propre satisfaction de l'homme ? Sans doute, de même qu'Achab accusait Michée, le monde nous accusera de ne prophétiser, que du mal, mais qu'importe ? Prophétisons ce que prophétise la parole de Dieu, et faisons-le dans l'unique but « de persuader les hommes » (2 Cor. 5:11). La parole de Dieu, elle seule, pourra, au lieu du fondement trompeur sur lequel nous reposons, placer nos pieds sur un fondement immuable et éternel. Elle seule pourra nous ôter un « roseau cassé » et une espérance trompeuse, pour nous donner « le rocher des siècles » et « une espérance qui ne rend point honteux » (Rom. 5:5). L'amour vrai, l'amour de Dieu, ne crie pas : « Paix, paix ! quand il n'y avait point de paix » (Jér. 6:14 ; 8:11), il n'enduit pas non plus le mur « de mauvais mortier » (Ézé. 13:10). Dieu veut que le cœur du pécheur se repose en paix dans l'arche de l'éternelle sécurité, jouissant dès à présent de sa communion et nourrissant avec amour l'espérance de jouir avec lui du repos, dans une création renouvelée, alors que la ruine, la désolation et le jugement auront passé pour toujours.

Revenons maintenant à l'histoire de Noé, et contemplons-le dans une nouvelle position. Nous l'avons vu construisant l'arche ; et nous l'avons vu dans l'arche ; et maintenant nous allons le voir sortir de l'arche et prendre place dans le monde nouveau (\*). « Et Dieu se souvint de Noé ». L'œuvre étrange du jugement étant passée, la famille sauvée, avec tout ce qui lui est associé, est remise en

mémoire devant Dieu. « Dieu fit passer un vent sur la terre, et les eaux baissèrent ; et les fontaines de l'abîme et les écluses des cieus furent fermées, et la pluie qui tombait du ciel fut retenue » (chap. 8:2). Alors les rayons du soleil commencent à vivifier un monde qui venait d'être baptisé d'un baptême de jugement. Le jugement est « l'œuvre étrange de Dieu », et bien que Dieu soit glorifié par le jugement, il n'y prend pas plaisir. Que son nom en soit béni, il est toujours prêt à laisser le jugement, pour faire miséricorde, parce qu'il se plaît à faire miséricorde.

(\*) Je voudrais indiquer ici, en demandant à mes lecteurs de la méditer avec un esprit de prière, une pensée bien comprise de tous ceux qui se sont appliqués à l'étude de la vérité au point de vue des dispensations ou économies. Cette pensée a rapport à Énoch et à Noé. Le premier fut enlevé, comme nous l'avons vu, avant l'exécution du jugement ; tandis que le dernier, tout en étant épargné, dut, en quelque sorte, traverser le jugement. Or, on pense qu'en cela Énoch est une figure de l'assemblée, qui sera enlevée avant que le mal ici-bas arrive à son comble, et avant que le jugement de Dieu tombe sur les méchants. En revanche, Noé serait une figure du résidu d'Israël, qui devra traverser les eaux profondes de la tribulation et le feu du jugement, pour être amené à la pleine jouissance des bénédictions millénaires, en vertu de l'alliance éternelle de Dieu. Je dois ajouter que je partage entièrement cette pensée relativement à ces deux Pères de l'Ancien Testament ; je la regarde comme étant en parfaite harmonie avec le plan général et l'analogie des Saintes Écritures.

« Et il arriva, au bout de quarante jours, que Noé ouvrit le fenêtré de l'arche qu'il avait faite ; et il lâcha le corbeau, qui sortit, allant et revenant jusqu'à ce que les eaux eussent séché de dessus la terre » (v. 6, 7). L'oiseau impur s'échappa et trouva probablement un lieu de refuge sur quelque cadavre flottant ; il ne retourna pas dans l'arche. Mais la colombe « ne trouvant pas où poser la plante de son pied, revint à Noé dans l'arche... ; et il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. Et la colombe vint à lui au temps du soir, et voici, dans son bec, une feuille d'olivier arrachée » (v. 8-11). N'est-ce pas ici une belle image de l'esprit renouvelé qui, au milieu de la désolation dont il est environné, cherche et trouve son repos et sa part en Christ ; et non seulement cela, mais encore saisit les gages de l'héritage, démontrant ainsi que le jugement est passé et qu'une terre renouvelée commence à apparaître. L'esprit charnel, au contraire, peut se reposer en tout, excepté en Christ : il peut se nourrir de toutes sortes d'impuretés : « la feuille d'olivier » n'a point pour lui d'attrait : il trouve tout ce qu'il lui faut au milieu d'une scène de mort, et par conséquent ne s'occupe pas d'un monde nouveau. Mais le cœur, enseigné et exercé par l'Esprit de Dieu, ne peut se reposer et se réjouir qu'en ce en quoi Dieu trouve son repos et sa joie ; il se repose dans l'arche de son salut « jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses ». Puisse-t-il en être ainsi de vous et de moi, cher lecteur ! que le Sauveur demeure le repos et la part de nos cœurs, afin qu'ainsi nous ne le cherchions pas dans un monde qui est sous le jugement de Dieu ! La colombe retourna à Noé dans l'arche et attendit le moment de son repos ; et nous, nous devrions trouver toujours notre place en Christ jusqu'au temps de son exaltation et de sa gloire dans les siècles à venir ! « Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas ». Tout ce qu'il nous faut, ce n'est qu'un peu de patience.

« Et Dieu parla à Noé, disant : Sors de l'arche ». Le même Dieu qui lui avait dit : « Fais-toi une arche » et « entre dans l'arche », dit maintenant à Noé : « Sors de l'arche ». « Et Noé sortit... et bâtit un autel à l'Éternel » (v. 15 et suivants). Noé n'a qu'à obéir : l'obéissance de la foi et le culte de la foi vont ensemble : un autel est élevé au lieu même où venait de se passer la scène du jugement. L'arche avait porté Noé et sa famille, sains et saufs, par-dessus les eaux du jugement : elle les avait fait passer du vieux monde dans le nouveau, où Noé prend maintenant place comme adorateur (\*). Et, il faut le remarquer, c'est à l'Éternel qu'il bâtit un autel. La superstition aurait adoré l'arche, comme ayant été le moyen de salut. Le cœur est toujours porté à mettre les ordonnances à la place de Dieu. Or, l'arche était une ordonnance manifeste, mais la foi de Noé s'élève, de l'arche, au Dieu de l'arche ; c'est pourquoi, en la quittant, au lieu d'hésiter et de jeter un regard en arrière ou de considérer l'arche comme un objet de culte ou de vénération, il bâtit un autel à l'Éternel et adore l'Éternel ; et il n'est plus fait mention de l'arche.

(\*) Il est intéressant de considérer le sujet tout entier de l'arche et du déluge dans ses rapports avec le baptême. Le baptême est comparé au passage du vieux monde dans le nouveau, en esprit, en principe et par la foi.

Le vieil homme est comme enseveli sous les eaux — il n'a plus de place dans la nature nouvelle : la chair, avec tout ce qui en dépend, ses péchés, ses iniquités, ses responsabilités, est comme enterrée dans la tombe de Christ, et elle ne peut plus reparaitre jamais aux yeux de Dieu. Mais, en tant que Christ ressuscita des morts, dans la puissance d'une nouvelle vie, ayant entièrement ôté nos péchés, l'homme baptisé aussi ressortait de l'eau, proclamant ainsi, en quelque sorte, que, par la grâce de Dieu et par la mort de Christ, il était mis en pleine possession d'une vie nouvelle, à laquelle la justice de Dieu est inséparablement unie. « Nous avons été ensevelis avec lui, par le baptême,

pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie » (voir Rom. 6 et Col. 2 ; comp. aussi 1 Pierre 3:18-22).

Tout ceci renferme un enseignement bien simple, mais très pratique. Du moment que le cœur abandonne la réalité de Dieu lui-même, il n'y a plus de limite à la décadence de l'homme : il est sur la voie qui conduit à la plus grossière idolâtrie. Pour la foi, une ordonnance n'a de valeur qu'autant qu'elle est le moyen par lequel Dieu se communique à l'âme, en puissance vivante, c'est-à-dire aussi longtemps que la foi peut jouir de Christ dans l'ordonnance selon l'institution de Dieu lui-même. En dehors de là, une ordonnance n'a aucune valeur ; et si elle vient se glisser, dans quelque petite mesure que ce soit, entre le cœur de l'adorateur et l'œuvre et la personne glorieuse de Christ, elle cesse d'être une ordonnance de Dieu et devient un instrument du diable. Pour la superstition, l'ordonnance est tout, et Dieu est exclu ; le nom de Dieu ne sert que pour exalter l'ordonnance, et lui donner prise sur le cœur et une influence puissante sur l'esprit de l'homme. C'est ainsi que les enfants d'Israël adorèrent le serpent d'airain. Ce qui, pendant un temps, fut, dans les mains de Dieu, un moyen de bénédiction pour eux, devint, dès que leurs cœurs se furent retirés de l'Éternel, un objet de vénération superstitieuse ; et il fallut qu'Ézéchias le mît en pièces comme un « morceau d'airain » (Nehushtan). En soi, le serpent n'était qu'un « morceau d'airain » ; mais, comme instrument de Dieu, il avait été un moyen de grande bénédiction. Or, la foi le reconnut pour ce que la révélation de Dieu l'avait donné, mais la superstition, jetant, comme toujours, la révélation par-dessus bord, perdit de vue le dessein réel de Dieu et fit un Dieu de l'instrument qui, par lui-même, n'avait aucune valeur (voyez 2 Rois 18:4). Tout ceci ne renferme-t-il pas une instruction profonde à l'égard du présent siècle ? Nous vivons dans un siècle d'ordonnances ; l'atmosphère qui enveloppe l'église professante est imprégnée des éléments d'une religion traditionnelle qui dépouille l'âme de Christ et de son salut. Non que les traditions humaines nient audacieusement l'existence de la personne et de la croix de Christ ; car, si elles les niaient, les yeux de plusieurs s'ouvriraient peut-être ; mais le mal revêt un caractère infiniment plus perfide et plus dangereux : on ajoute les ordonnances à Christ et à son œuvre ; le pécheur n'est plus sauvé par Christ seul, mais par Christ et les ordonnances. Ainsi le pécheur est dépouillé de Christ, entièrement ; car on verra que *Christ et les ordonnances*, ce sera, en fin de compte, les *ordonnances sans Christ*. « Si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien ! » (Gal. 5:2). On ne peut avoir que Christ tout entier, ou point de Christ du tout. Le diable persuade aux hommes qu'ils honorent Christ en préconisant ses ordonnances, et en en faisant beaucoup de cas ; quoique lui sache fort bien qu'en faisant ainsi, ils mettent en réalité Christ entièrement de côté, et défont l'ordonnance. On ne saurait trop répéter que la superstition fait de l'ordonnance *tout* ; que l'incrédulité et le mysticisme n'en font *rien* ; et que la foi en use selon l'institution divine.

Je me suis étendu plus que je n'avais pensé sur cette partie de notre étude ; je passerai plus rapidement sur le chapitre 9 qui va nous occuper maintenant. L'Écriture nous fait connaître, dans ce chapitre, la nouvelle alliance, sous laquelle la création fut placée après le déluge, en même temps que le signe de cette alliance. « Et Dieu bénit Noé et ses fils, et leur dit : Fructifiez et multipliez, et remplissez la terre ». Le commandement que Dieu donne à l'homme, à son entrée dans la terre restaurée, c'est de remplir la terre, non quelques parties de la terre, mais « la terre ». Sa volonté était que les hommes fussent dispersés sur toute la surface de la terre, et qu'ils ne comptassent pas sur leurs forces concentrées, comme ils ont tenté de le faire, ainsi que nous le rapporte le chapitre 11.

Après le déluge, la crainte de l'homme est placée dans l'âme de toutes les créatures inférieures, en sorte que le service rendu par elles à l'homme est le résultat nécessaire de la crainte et de la terreur. La vie, comme la mort des animaux inférieurs, doit être au service de l'homme. La création tout entière est délivrée de la crainte d'un second déluge, par l'alliance éternelle que Dieu a traitée avec elle : le jugement ne revêtira plus jamais la forme sous laquelle il fut exécuté alors. « Le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau. Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » (2 Pierre 3:6). La terre a été une fois purifiée par l'eau ; et elle sera encore une fois purifiée

par le *feu* ; mais alors, ceux-là seuls échapperont, qui se seront réfugiés auprès de Celui qui a passé par les profondes eaux de la mort et qui a traversé le feu du jugement de Dieu.

« Et Dieu dit : C'est ici le signe de l'alliance que je mets entre moi et vous... Je mettrai mon arc dans la nuée... et je me souviendrai de mon alliance » (vers. 12 et suiv.). Toute la création repose sur la stabilité éternelle de l'alliance de Dieu, dont l'arc est le signe ; et elle n'a pas à craindre un second déluge. De plus, et nous devons nous en réjouir, quand l'arc paraît dans la nuée, l'œil de Dieu repose sur lui ; en sorte que la sécurité de l'homme dépend, non de sa propre mémoire imparfaite et incertaine, mais de la mémoire de Dieu. « Je me souviendrai », dit Dieu. Il est doux de penser à ce dont Dieu veut et ne veut pas se souvenir : il se souviendra de son alliance ; mais il ne se souviendra pas des péchés de son peuple. La croix, qui ratifie la première, efface les derniers ; et la foi en saisit la valeur, et donne la paix à l'âme troublée et à la conscience agitée.

« Et il arrivera que quand je ferai venir des nuages sur la terre, alors *l'arc apparaîtra dans la nuée* » (v. 14). N'est-ce pas là une belle et expressive image ? Les rayons du soleil reflétés par ce qui menace du jugement et rendus plus glorieux par les nuages mêmes qui s'amoncellent devant eux, tranquilisent le cœur en rappelant l'alliance de Dieu, le salut de Dieu, le souvenir de Dieu. L'arc dans la nue rappelle le Calvaire. Là nous voyons un sombre nuage, un nuage de jugement, se décharger sur la tête sacrée de l'Agneau de Dieu ; nuage si épais, qu'au milieu même du jour « il y eut des ténèbres sur tout le pays » (Luc 23:44). Mais, que Dieu en soit béni, les rayons de l'amour éternel de Dieu percent l'obscurité, et la foi discerne, dans ce nuage si sombre, l'arc le plus beau et le plus glorieux qui ait jamais paru ; elle entend ces paroles : « c'est accompli », sortir du milieu de l'obscurité ; et, dans ces paroles, elle reconnaît la ratification parfaite de l'alliance éternelle de Dieu non seulement avec la création, mais avec les tribus d'Israël et avec l'Église de Dieu.

La dernière portion de ce chapitre présente un spectacle humiliant. Celui qui a été fait seigneur de la création ne sait pas se gouverner lui-même. « Et Noé commença à être cultivateur et il planta une vigne et il but du vin ; et il s'enivra et se découvrit au milieu de la tente » (v. 20 et suiv.). Quel état pour Noé, le seul homme juste, le prédicateur de la justice ! Hélas ! qu'est-ce que l'homme ? Dans quelle position que nous le considérons, nous le voyons toujours faillir. Il manque en Éden, il manque dans la terre restaurée, il manque en Canaan, il manque dans l'Église, il manque en présence de la gloire et du bonheur millénaire. Il manque partout et en tout ; en lui n'existe aucun bien. Quelque grands et quelque étendus que soient ses privilèges, quelque belle que soit sa position, il ne sait produire que fautes et péchés.

Toutefois, nous avons à considérer Noé sous deux points de vue : comme *type* et comme *homme*. Or, tandis que le type est plein de beauté et de signification, l'homme est plein de péché et de folie. Et pourtant l'Esprit de Dieu a écrit ces paroles : « Noé était un homme juste... ; Noé marchait avec Dieu » (chap. 6:9). La grâce divine avait couvert ses péchés, et l'avait revêtu d'une robe de justice sans tache : « Il avait trouvé grâce aux yeux de l'Éternel » (chap. 6:8). Lors même que Noé découvrit sa nudité, Dieu ne la vit pas ; car il ne regardait pas Noé dans la faiblesse de sa propre condition, mais dans la puissance de la justice divine et éternelle. Ceci nous fait comprendre combien Cham errait, combien il était éloigné de Dieu et étranger aux pensées de Dieu, en agissant comme il le fit. Il n'avait évidemment pas goûté le bonheur de « l'homme dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert » (Psaume 32:1). En revanche, la conduite de Sem et de Japheth nous fournit un bel exemple de la manière dont Dieu envisage la nudité de l'homme, et agit envers elle, aussi héritent-ils d'une bénédiction, tandis que Cham hérite d'une malédiction.

## Chapitre 10

Ce chapitre contient les générations des trois fils de Noé, et fait spécialement mention de Nimrod, fondateur du royaume de Babel ou de Babylone, dont le nom occupe une place importante dans les pages du saint livre de Dieu. Babylone est un nom et un principe bien connus. Depuis le chapitre 10 de la Genèse jusqu'au chapitre 18 de l'Apocalypse, Babylone reparait sans cesse sur la scène, et

toujours comme ennemie de ceux qui sont appelés à rendre à Dieu un témoignage public sur la terre : il n'en faut pas conclure que la Babylone de l'Ancien Testament soit identique avec celle du Nouveau Testament. La première, nous n'en doutons pas, est une ville ; la dernière, un système ; et l'une et l'autre exercent une puissante influence, hostile au peuple de Dieu. Israël était à peine entré en guerre avec les peuples de Canaan, qu'un « manteau de Shinhar » introduit la souillure et le trouble, la défaite et la confusion dans l'armée (voyez Jos. 7). C'est le récit authentique le plus ancien que nous ayons de l'influence pernicieuse de Babylone sur le peuple de Dieu. Tout lecteur attentif de l'Écriture sait, d'ailleurs, quelle place Babylone occupe dans l'histoire du peuple d'Israël.

Sans citer ici en détail les divers passages qui font mention de Babylone, nous ferons remarquer que toutes les fois que Dieu a un corps de témoins sur la terre, Satan y a une Babylone pour corrompre et gâter le témoignage. Lorsque Dieu unit son nom à une ville du monde, Babylone prend la forme d'une ville ; lorsque Dieu unit son nom à l'Église, Babylone prend la forme d'un système religieux corrompu, appelé « la grande prostituée », « la mère des prostituées et des abominations », etc (Apoc. 17:1-6 et suiv.). En d'autres termes, la Babylone de Satan paraît toujours comme un instrument formé et façonné par sa main, dans le but d'entraver l'œuvre de Dieu, soit anciennement en Israël, soit maintenant dans l'Église. D'un bout à l'autre de l'Ancien Testament, on voit Israël et Babylone opposés l'un à l'autre ; quand l'un monte, l'autre descend. Ainsi, lorsque Israël a complètement failli comme témoin de l'Éternel, « le roi de Babylone lui a brisé les os » (Jér. 50:17), et l'engloutit ; et les vaisseaux de la maison de Dieu, qui devaient demeurer dans la *ville* de Jérusalem, sont emportés dans la *ville* de Babylone. Mais Ésaïe, dans la sublime prophétie du chapitre 14 de son livre, nous transporte en face d'un état de choses tout opposé, et nous fait voir, dans un magnifique tableau, l'étoile d'Israël croissante et glorieuse et Babylone entièrement renversée : « Et il arrivera, au jour où l'Éternel te donnera du repos de ton labeur et de ton trouble et du dur service auquel on t'a asservi, que tu prononceras ce cantique sentencieux sur le roi de Babylone, et tu diras : Comment l'opresseur a-t-il cessé ? Comment l'exattrice a-t-elle cessé ?... Depuis que *tu* es tombé, l'abatteur n'est plus monté contre *nous* » (v. 3-8). Voilà pour ce qui concerne la Babylone de l'Ancien Testament. Quant à celle de l'Apocalypse, le lecteur n'a qu'à lire les chapitres 17 et 18 de ce livre, pour en connaître le caractère et voir quelle en est la fin : elle apparaît dans un contraste frappant avec l'Épouse, la femme de l'Agneau ; elle est jetée dans la mer comme une grande pierre de meule ; et puis viennent les noces de l'Agneau et tout le bonheur et la gloire qui s'y rattachent.

« Et Cush engendra Nimrod : lui, commença à *être puissant sur la terre* ; il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi on dit : Comme Nimrod, puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son royaume fut Babel, et Érec, et Accad, et Calné, *au pays de Shinhar* » (v. 8-10). Voilà le caractère du fondateur de Babylone. Il fut « *puissant sur la terre* », « un puissant chasseur devant l'Éternel » ; et le caractère de Babylone, d'un bout à l'autre de l'Écriture, correspond d'une manière remarquable à son origine. Babylone paraît toujours comme une influence puissante sur la terre, luttant contre tout ce qui est d'origine céleste ; et ce n'est que quand elle est entièrement détruite, que s'élève dans le ciel, au milieu de la grande multitude, le cri : « Alléluia ! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne » (Apoc. 19:6). Alors Babylone prend fin : toute sa puissance et sa gloire, tout son orgueil et ses richesses, tout son éclat et ses puissants attraites et sa vaste influence auront cessé pour toujours. Elle sera balayée et plongée dans les ténèbres, les frayeurs et la désolation d'une nuit sans fin. — Ô Éternel ! jusques à quand ?

## Chapitre 11

Le contenu de ce chapitre est du plus haut intérêt pour l'homme spirituel ; il raconte deux grands faits, savoir : la construction de Babel, et l'appel d'Abraham ; ou, en d'autres termes, l'effort de l'homme pour se suffire à lui-même, et la révélation faite à la foi de ce que Dieu a en réserve pour elle : la tentative de l'homme pour s'établir *sur la terre* ; et l'appel que Dieu adresse à l'homme pour l'en faire sortir, et lui faire trouver sa part et sa demeure dans *le ciel*. « Et toute la terre avait une seule langue et les mêmes paroles. Et il arriva que lorsqu'ils partirent de l'Orient, ils trouvèrent une

plaine dans le pays de Shinhar ; et ils y habitèrent... Et ils dirent : Allons, bâtissons-nous une ville, et une tour dont le sommet atteigne jusqu'aux cieux ; et faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre » (v. 1-4). Le cœur humain cherche toujours à se faire un nom, un centre ; — il veut posséder quelque chose sur la terre. Ses aspirations ne sont pas tournées vers le ciel, vers le Dieu du ciel, vers la gloire du ciel ; mais toujours vers un objet d'ici-bas. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, l'homme « bâtit toujours plus bas que le ciel » ; il faut l'appel de Dieu, la révélation de Dieu et la puissance de Dieu, pour l'élever au-dessus du monde présent.

Dans la scène que nous avons sous les yeux, Dieu n'est ni reconnu, ni recherché ; le cœur de l'homme ne se préoccupe pas de préparer un lieu où Dieu puisse faire sa demeure, ni d'assembler des matériaux pour lui bâtir un temple : hélas ! non ; le nom de Dieu n'est pas même mentionné. L'homme dans la plaine de Shinhar, avait en vue de s'acquérir une réputation, et dès lors il a toujours fait de même : soit dans la plaine de Shinhar, soit sur les bords du Tigre, nous le voyons toujours se recherchant lui-même, s'exaltant lui-même, excluant Dieu partout et en toutes choses ; et entre ses desseins, ses principes et ses voies, il y a un accord affligeant. — Or, quel que soit le point de vue auquel nous regardions cette association babylonienne, il est très instructif d'y voir le déploiement précoce du génie et des facultés de l'homme. En suivant le cours de l'histoire du monde, nous retrouvons partout, chez les hommes, une forte tendance à former des associations et des confédérations : c'est en grande partie par cette voie qu'ils cherchent à arriver à l'accomplissement de leurs desseins : qu'il s'agisse de philanthropie, de religion ou de politique, rien ne se fait sans une association d'hommes régulièrement organisée. Il est bon de porter son attention sur ce principe, et d'en voir les premiers mouvements, la première application dans la plaine de Shinhar : l'Écriture nous montre à la fois le plan, le but, la tentative elle-même et la ruine de cette association. Si, dans le moment actuel, nous regardons autour de nous, ne rencontrons-nous pas partout aussi des associations ? En vain, nous entreprendrions de les énumérer : elles sont aussi nombreuses que les projets du cœur humain. Mais il est important de noter que la première de toutes fut celle de Shinhar, formée dans le but, que notre siècle éclairé et civilisé ne renierait pas, d'assurer les intérêts de l'humanité et d'exalter le nom de l'homme. Mais la foi discerne un grand défaut dans toutes les associations : Dieu en est exclu. Or, entreprendre d'élever l'homme sans Dieu, c'est l'élever à une hauteur étourdissante où son pied manquera et le fera tomber dans une confusion désespérée et une irrémédiable ruine. Le chrétien ne devrait connaître d'autre association que celle de l'Église du Dieu vivant, formée en un corps par le Saint Esprit, qui est descendu du ciel comme témoin de la glorification de Christ, pour baptiser en un seul corps tous les croyants et en faire l'habitation de Dieu. Babylone est, à tous égards, le contraire de ce qu'est l'Église ; et, à la fin, elle devient « la demeure de démons », comme nous l'apprend le chapitre 18 de l'Apocalypse.

« Et l'Éternel dit : Voici, c'est un seul peuple, et ils n'ont, eux tous, qu'un seul langage, et ils ont commencé à faire ceci ; et maintenant ils ne seront empêchés en rien de ce qu'ils pensent faire. Allons, descendons, et confondons là leur langage, afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de l'autre. Et l'Éternel les dispersa de là sur la face de toute la terre ; et ils cessèrent de bâtir la ville » (v. 6-8). Tel fut le sort de la première association d'hommes, et il en sera ainsi jusqu'à la fin. « Associez-vous, peuples, et vous serez brisés... ceignez-vous et vous serez brisés ; ceignez-vous et vous serez brisés » (És. 8:9).

Mais combien tout est différent quand c'est Dieu qui associe les hommes entre eux ! Nous voyons, au chapitre 2 du livre des Actes, le Dieu saint descendre dans sa grâce infinie jusqu'à l'homme, au milieu même des circonstances dans lesquelles le péché a placé celui-ci. Les messagers de la grâce sont doués par le Saint Esprit de la puissance d'annoncer la bonne nouvelle dans la langue de tous ceux auxquels ils s'adressent, car Dieu désirait atteindre le cœur de l'homme par le doux récit de la grâce. Ce n'est pas ainsi que la loi fut promulguée sur le Sinaï en feu : quand Dieu déclarait ce que l'homme devait être, il s'exprimait en une seule langue ; mais quand il révèle ce qu'il est lui-même, il s'exprime en plusieurs langues. La grâce renverse les barrières élevées à cause de l'orgueil

et de la folie de l'homme, afin que tout homme puisse entendre et comprendre la bonne nouvelle du salut, « les choses magnifiques de Dieu » (Actes 2:11). Pourquoi cela ? — Dans le but d'associer les hommes selon les principes de Dieu, autour de Dieu comme centre ; dans le but de leur donner en réalité un même langage, un même centre, un même objet, une même espérance, une même vie ; dans le but de les rassembler de telle sorte qu'ils ne fussent plus jamais dispersés et confondus ; dans le but de leur donner un nom et une demeure qui durent à toujours ; de leur bâtir une ville et une tour dont non seulement le sommet atteigne jusqu'au ciel, mais dont le fondement impérissable soit posé dans les cieux par la toute-puissante main de Dieu lui-même ; dans le but de les réunir autour de la glorieuse personne de Christ ressuscité et glorifié, afin que tous ensemble ils le magnifient et l'adorent.

Si mon lecteur veut bien relire le verset 9 du chapitre 7 de l'Apocalypse, il y trouvera une grande foule « de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue », se tenant debout devant l'Agneau, et tous, d'une voix, lui donnant gloire.

Il y a, entre les trois portions de l'Écriture qui viennent de nous occuper, un rapport instructif et intéressant. Au chapitre 11 de la Genèse, les diverses langues sont l'expression du *jugement* de Dieu ; au chapitre 2 des Actes, elles sont le don de sa grâce, et au chapitre 7 de l'Apocalypse, toutes ces langues sont réunies autour de l'Agneau pour lui donner gloire. L'association de Dieu finit par la gloire ; celle de l'homme par la confusion. La première est introduite par le Saint Esprit, et a pour objet l'exaltation de Christ ; la dernière, par l'énergie profane de l'homme déchu, et a pour objet l'exaltation de l'homme.

Que Dieu nous fasse considérer et comprendre toutes ces choses dans la puissance de la foi, car ce n'est qu'ainsi que nos âmes peuvent en retirer du profit. Les doctrines les plus intéressantes, aussi bien que la connaissance la plus approfondie des Écritures, peuvent laisser le cœur stérile et froid : c'est Christ qu'il faut chercher et trouver dans l'Écriture ; et quand nous l'avons trouvé, il faut nous nourrir de lui par la foi, afin que nous recevions la fraîcheur, l'onction, la puissance de vie, dont nous avons un si grand besoin dans ces jours de froid formalisme.

De quel profit peut être une sèche orthodoxie privée d'un Christ vivant, connu dans toute sa puissance et toute l'excellence de sa personne ? La saine doctrine est, sans contredit, d'une immense importance, et tout fidèle serviteur de Christ se sentira impérieusement appelé à conserver « le modèle des saines paroles » que Paul recommandait à Timothée de garder (2 Tim. 1:13). Mais, après tout, c'est un Christ vivant qui est l'âme et la vie, l'essence et la substance de la sainte doctrine. Puissions-nous, par la puissance du Saint Esprit, voir plus de beauté et d'excellence en Christ, afin d'être délivrés de l'esprit et des principes de Babylone !

## Chapitre 12

L'histoire de sept hommes remplit en grande partie le livre de la Genèse, ce sont : Abel, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph. Je ne doute pas que l'histoire de chacun d'eux ne représente une vérité particulière. Ainsi, par exemple, en Abel nous trouvons en figure la révélation de cette vérité fondamentale, que l'homme peut s'approcher de Dieu par le moyen de l'expiation, reçue par la foi. Énoch nous montre la part et l'espérance propres à la famille céleste, tandis que Noé nous apprend quelle est la destinée de la famille terrestre ; Énoch fut enlevé au ciel avant le jugement ; Noé fut porté au travers du jugement sur la terre restaurée. Chacun de ces hommes nous représente une vérité distincte, et en conséquence une phase distincte de la foi. Le lecteur peut poursuivre l'étude de ce sujet dans toute son étendue en liaison avec le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, et ce travail ne sera pour lui, ni sans intérêt, ni sans profit.

Mais c'est Abram qui se présente maintenant à nous, et c'est de lui que nous allons nous occuper.

En comparant les versets 1 du chapitre 12 et 31 du chapitre 11 avec les versets 2-4 du chapitre 7 du livre des Actes, nous apprenons une vérité d'une immense valeur pratique pour l'âme. « L'Éternel

*avait* dit à Abram : Va-t'en de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai » (v. 1). Telle est la communication que Dieu fit à Abram, communication parfaitement définie, et par laquelle Dieu voulait agir sur le cœur et la conscience de celui à qui elle était adressée. « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât en Charan... et de là, *après que son père fut mort*, Dieu le fit passer dans ce pays où vous habitez maintenant » (Actes 7:2-4). Le résultat de cette communication se trouve au verset 31 du chapitre 11 de la Genèse : « Et Térakh prit Abram son fils et Lot, fils de Haran, fils de son fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils ; et ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens, *pour aller au pays de Canaan* ; et ils vinrent *jusqu'à Charan, et habitèrent là...* et Térakh mourut à Charan ». De tous ces passages, pris collectivement, nous apprenons que les liens de la nature empêchèrent que le cœur d'Abram répondît entièrement à l'appel de Dieu. Bien qu'appelé à se rendre en Canaan, il s'arrêta à Charan jusqu'à ce que la mort eût rompu le lien de la nature qui le retenait auprès de son père ; et ensuite, sans se laisser arrêter davantage dans sa route, il se rendit au lieu où « le Dieu de gloire l'avait appelé ».

Tout ceci est significatif. Les influences de la nature sont toujours contraires à la pleine réalisation et à la puissance pratique de « l'appel de Dieu ». Nous sommes, malheureusement, enclins à nous contenter d'une portion moindre que celle que cette vocation place devant nous. Il faut une foi bien simple et bien intègre pour que l'âme puisse s'élever à la hauteur des pensées de Dieu, et s'approprier les choses qu'il nous révèle.

La prière de Paul, que nous trouvons en Éph. 1:15-22, nous apprend à quel degré il avait compris les difficultés contre lesquelles l'Église aurait à lutter en cherchant à saisir quelles sont « l'espérance de *l'appel de Dieu* et... les richesses de la gloire de *son* héritage dans les saints ». Il est évident que nous ne pouvons marcher « d'une manière digne » de cet appel, si nous ne le comprenons pas. Il faut que nous sachions où nous sommes appelés avant que de pouvoir nous y rendre. Si Abram avait été pleinement sous la puissance de cette vérité : que c'était en Canaan que « Dieu l'appelait », et que là était son héritage, il n'aurait pas pu s'arrêter à Charan. Il en est de même de nous. Si, par le Saint Esprit, nous sommes amenés à comprendre que l'appel dont nous sommes appelés, est un appel céleste, que notre demeure, notre part, notre espérance, notre héritage, sont là « où Christ est assis à la droite de Dieu », nous ne nous occuperons jamais à chercher à maintenir une position dans le monde, ni ne rechercherons la réputation, ou ne nous amasserons un trésor sur la terre. L'appel céleste n'est pas un vain dogme ou une théorie sans puissance : s'il n'est pas une réalité divine, il n'est absolument rien. L'appel d'Abram était-il une simple spéculation de l'esprit, sur laquelle il pouvait raisonner et discuter, tout en demeurant à Charan ? Assurément non : c'était une vérité divine, puissante, pratique. Abram était appelé en Canaan, et il était impossible que Dieu pût l'approuver de rester en arrière. Et comme il en était d'Abram, ainsi en est-il de nous : si nous désirons jouir de l'approbation et de la présence de Dieu, il faut que nous cherchions par la foi à agir conformément à l'appel céleste ; c'est-à-dire que nous devons chercher à arriver, en expérience, en pratique et en caractère moral, à ce à quoi Dieu nous appelle, savoir, à une pleine communion avec son Fils unique : une communion avec lui dans sa rejection ici-bas, — une communion avec lui dans son acceptation dans le ciel. Mais comme pour Abram, ce fut la mort qui rompit le lien par lequel la nature l'attachait à Charan, de même, pour nous, c'est la mort qui rompt le lien par lequel la nature nous enchaîne à ce présent siècle. Il faut que nous réalisons que nous sommes morts en Christ notre chef et notre représentant ; que notre place, dans la nature et dans le monde, est parmi les choses qui *étaient*, que la croix de Christ est pour nous ce que la mer Rouge était pour Israël, savoir : qu'elle nous sépare pour jamais du pays de la mort et du jugement. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons marcher en quelque mesure, « d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés » (Éph. 4:1), haute, sainte et céleste vocation, la « vocation de Dieu en Jésus Christ ».

Arrêtons-nous un moment ici, pour contempler la croix de Christ sous ses deux faces essentielles, savoir comme fondement de notre culte et de notre service, de notre paix et de notre témoignage, de nos rapports avec Dieu et de nos rapports avec le monde. Si, convaincu de péché, je regarde la

croix du Seigneur Jésus, je vois, dans la croix, le fondement éternel de ma paix ; je vois que « mon péché » a été ôté quant à son principe et à sa racine, et je vois que « mes péchés » ont été portés ; je vois que Dieu est bien véritablement « pour moi », et qu'il est pour moi dans la position même dans laquelle je me vois quand ma conscience a été réveillée. La croix révèle Dieu comme l'ami *du pécheur* ; elle le révèle dans son caractère merveilleux de juste justificateur du pécheur le plus impie. La création et la providence étaient également impuissantes à cet égard ; en elles, sans doute, je puis apprendre la puissance de Dieu, sa majesté et sa sagesse. Mais ces choses, considérées en elles-mêmes, d'une manière abstraite, sont toutes contre moi, parce que je suis un pécheur, et que la puissance, la majesté et la sagesse ne peuvent pas ôter mon péché, ni faire que Dieu soit juste, en me recevant à lui. À la croix, au contraire, je vois Dieu entrant en compte avec le péché, de telle sorte qu'il se glorifie lui-même infiniment ; je vois la manifestation glorieuse et la parfaite harmonie de tous les attributs divins ; je vois l'amour, et un amour tel qu'il captive et persuade mon cœur en l'affermissant et en le détachant de tout autre objet, à proportion qu'il réalise cet amour ; je vois la sagesse, et une sagesse qui confond les démons et étonne les anges ; je vois la puissance, et une puissance qui renverse tous les obstacles ; je vois la sainteté, et une sainteté qui repousse le péché jusqu'aux limites les plus reculées de l'univers moral, et qui est l'expression la plus forte qui pût être donnée de l'horreur que Dieu a du péché, je vois la grâce, et une grâce qui place le pécheur dans la présence même de Dieu, — bien plus, dans le sein de Dieu. Où pourrais-je voir ces choses ailleurs qu'à la croix ? Regardez de tous côtés, vous ne trouverez jamais rien qui réunisse d'une manière aussi pleine et glorieuse ces deux grandes choses : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts » et « paix sur la terre ».

Quelle valeur n'a donc pas la croix à ce premier point de vue, comme fondement de la paix du croyant, de son culte et de sa relation éternelle avec le Dieu que cette croix révèle d'une manière aussi glorieuse ! Quelle valeur n'a-t-elle pas pour Dieu, comme étant la base sur laquelle il peut avec justice déployer en plein toutes ses incomparables perfections, et agir à l'égard du pécheur selon toute l'étendue de sa grâce ! La croix a pour Dieu une valeur telle que, comme l'a très bien dit un écrivain moderne, « tout ce que Dieu a dit, tout ce qu'il a fait, dès le commencement, prouve que la croix occupait la première place dans son cœur. Et faut-il nous en étonner, quand nous savons que le Fils bien-aimé de Dieu devait être cloué à cette croix et, là, être l'objet de la honte et de toutes les souffrances que les hommes et les démons pourraient amonceler sur sa tête, parce qu'il prenait plaisir à faire la volonté de son Père et à racheter les enfants de sa grâce ? La croix sera le grand centre d'attraction, comme l'expression la plus parfaite de son amour pendant toute l'éternité ». Ensuite, comme base de notre service actif et de notre témoignage, la croix réclame, de notre part, la plus sérieuse attention. Il est à peine nécessaire de dire qu'à ce point de vue, la croix est aussi parfaite qu'au point de vue précédent. La croix, qui me met en relation avec Dieu, m'a séparé du monde. Un mort en a fini avec le monde, et le croyant, étant mort en Christ, est crucifié au monde et le monde lui est crucifié (Gal. 6:14), et étant ressuscité avec Christ, il est uni à Lui dans la puissance d'une vie et d'une nature nouvelles. Inséparablement uni à Christ, le croyant partage nécessairement son acceptation auprès de Dieu et sa rejection de la part du monde. Ces deux choses vont ensemble : la première nous constitue adorateurs et citoyens du ciel ; la seconde nous constitue témoins et étrangers sur la terre ; la première nous introduit au-dedans du voile ; la seconde nous fait sortir hors du camp ; et l'une est aussi parfaite que l'autre. Si la croix s'est placée entre moi et mes péchés, et m'a mis en paix avec Dieu, elle s'est placée aussi entre moi et le monde, et elle m'associe à Christ le rejeté des hommes, faisant de moi un objet de leur inimitié, tout en me constituant en même temps l'humble et patient témoin de cette grâce précieuse, insondable et éternelle, qui a été révélée en elle.

Le croyant devrait bien comprendre ces deux aspects de la croix de Christ, et être en état de les distinguer. Il ne devrait pas faire profession de jouir des bénédictions de l'un, tout en refusant d'entrer dans les conditions de l'autre. S'il a l'oreille ouverte pour entendre la voix du Christ en dedans du voile, il devrait l'avoir ouverte aussi pour entendre cette voix hors du camp. S'il saisit l'expiation qui a été accomplie sur la croix, il devrait aussi réaliser de fait la rejection dont elle est

nécessairement accompagnée. C'est notre heureux privilège, non seulement d'en avoir fini avec le péché, mais aussi d'en avoir fini avec le monde. Tout est compris dans la doctrine de la croix ; c'est pourquoi un apôtre a pu dire : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14). Paul considérait le monde comme une chose qui devait être clouée à la croix ; et le monde, en crucifiant Christ, avait crucifié tous ceux qui lui appartenaient. Méditons sérieusement ces choses ; méditons-les sincèrement et avec prière, et que le Saint Esprit nous en fasse réaliser la puissance pratique.

Revenons maintenant à notre sujet. Il n'est pas dit combien de temps Abram s'arrêta à Charan : cependant Dieu, dans sa grâce, attendit son serviteur jusqu'à ce que, libre de toute entrave, il obéît en plein à son commandement. Toutefois, il n'y eut pas et il ne pouvait y avoir d'accommodement entre le commandement et les circonstances dans lesquelles Abram se trouvait selon la nature. Dieu aime trop ses serviteurs pour les priver du bonheur complet qui accompagne une entière obéissance.

Il est bon de remarquer qu'Abram ne reçut aucune nouvelle révélation pendant son séjour à Charan. Pour que Dieu nous donne de nouvelles lumières, il faut que notre conduite soit à la hauteur de la lumière qu'il nous a déjà communiquée. « Il sera donné à celui qui a ». Tel est le principe divin. Souvenons-nous toutefois que Dieu ne nous traînera jamais à la remorque dans le sentier de l'obéissance et du vrai service ; faire ainsi, compromettrait cette excellence morale qui caractérise toutes les voies de Dieu. Dieu ne nous *traîne* pas ; il nous *attire*, et nous fait marcher ainsi dans le chemin qui conduit au bonheur ineffable qui est en lui-même ; et si nous ne comprenons pas qu'il est de notre intérêt de renverser toutes les barrières de la nature pour répondre à l'appel de Dieu, nous manquons à la grâce qui nous a été faite. Mais, hélas ! nos cœurs comprennent peu ces choses : nous commençons par compter les sacrifices, les empêchements et les difficultés, au lieu de courir dans le chemin de l'obéissance, pleins d'ardeur, parce que nous connaissons et aimons Celui dont l'appel a retenti à nos oreilles.

Chaque pas dans le chemin de l'obéissance est accompagné de bénédictions réelles, parce que l'obéissance est le fruit de la foi, et que la foi nous associe avec Dieu et nous introduit dans une communion vivante avec lui. En considérant l'obéissance à ce point de vue, nous verrons sans peine combien elle diffère du légalisme dans chacun de ses traits. Le principe légal place l'homme, chargé de tout le poids de ses péchés, sur le sentier du service pour servir Dieu en gardant la loi : il en résulte que l'âme est toujours torturée, et que, loin de courir dans le chemin de l'obéissance, elle n'y est point même entrée encore. La vraie obéissance, au contraire, n'est que la manifestation ou le fruit d'une nouvelle nature communiquée par la grâce. Dieu, dans sa bonté, donne à cette nouvelle nature des préceptes pour la guider ; et il est parfaitement certain que la nature divine, guidée par les préceptes divins, ne produit jamais le légalisme. Ce qui constitue le légalisme, c'est la vieille nature essayant de suivre les préceptes divins ; or, essayer de régler la nature déchue de l'homme, par la pure et sainte loi de Dieu, est aussi inutile qu'absurde. Comment la nature déchue pourrait-elle respirer un air aussi pur ? Il faut que tous deux, et la nature et l'air, soient divins.

Mais Dieu ne communique pas seulement au croyant une nature divine et ne le guide pas seulement par ses préceptes divins, il place encore devant lui des espérances conformes à cette nature. Ainsi, pour ce qui concerne Abram, « le Dieu de gloire lui apparut » : et dans quel but ? Dieu voulait placer devant lui un objet désirable, « le pays que je te montrerai ». Il n'y avait pas là de la contrainte, mais Dieu attirait l'âme. Selon l'appréciation de la nouvelle nature ou de la foi, le pays de l'Éternel était bien meilleur que le pays d'Ur ou Charan ; et quoiqu'elle n'eût pas vu ce pays, la foi en appréciait la beauté et la valeur, et estimait que, pour le posséder, il valait la peine d'abandonner les choses présentes. C'est pourquoi nous lisons que « par la foi, Abraham, étant appelé, obéit, pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage ; et il s'en alla, ne sachant où il allait », c'est-à-dire que « il marcha par la foi et non par la vue ». Bien qu'il n'eût pas vu de ses yeux, il crut dans son cœur, et la foi devint le grand mobile de son âme. La foi repose sur un fondement bien plus solide que l'évidence de nos sens, et ce fondement est la parole de Dieu : nos sens peuvent nous tromper, la parole de Dieu, jamais.

Le système légal jette par-dessus bord la doctrine tout entière de la nouvelle nature, ainsi que les préceptes qui la guident et les espérances qui l'animent. Il enseigne qu'il faut renoncer à la terre pour obtenir le ciel. Mais comment la nature déchue pourrait-elle abandonner ce à quoi elle est unie ? Comment pourrait-elle être attirée par ce en quoi elle ne voit aucun charme ? Le ciel n'a pas d'attrait pour la nature ; c'est la dernière place où elle aimerait à se trouver. Elle n'a de goût ni pour le ciel, ni pour ce qui occupe le ciel, ni pour les habitants du ciel. S'il était possible que la nature entrât au ciel, elle y serait malheureuse. Elle est incapable de renoncer à la terre et incapable de désirer le ciel. Il est vrai qu'elle serait contente d'échapper à l'enfer et à ses tourments indescriptibles ; mais le désir d'échapper à l'enfer et le désir d'obtenir le ciel, découlent de deux sources bien différentes. Le premier peut exister dans la vieille nature, le dernier ne se trouve que dans la nouvelle. S'il n'y avait point d'« étang de feu » et point de « ver » et de « grincements de dents » dans l'enfer, la nature ne le craindrait pas. Et ce principe est vrai à l'égard de tous les désirs et de toutes les poursuites de la nature. Le système légal enseigne qu'il faut que nous abandonnions le péché avant de pouvoir obtenir la justice ; mais la nature ne peut pas abandonner le péché ; et quant à la justice, elle la hait positivement. Elle aimerait, il est vrai, une certaine mesure de piété, mais dans la pensée seulement et avec l'espoir que la piété la préservera du feu de l'enfer : la nature n'aime pas le christianisme, parce qu'il introduit l'âme dans la jouissance actuelle de Dieu et de ses voies.

Combien « l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux » est différent à tous égards de tout ce système de légalisme ! Cet évangile révèle Dieu lui-même, descendant en grâce, ôtant le péché de la manière la plus absolue par le sacrifice de la croix, sur le fondement de la justice éternelle, Christ ayant souffert pour le péché, car il a été fait péché pour nous. Et non seulement Dieu ôte le péché, mais il communique une vie nouvelle, une vie de résurrection qui est la vie même de son propre Fils, ressuscité et glorifié, une vie que tout vrai croyant possède en vertu de ce que, dans le conseil éternel de Dieu, il est uni à Celui qui fut cloué à la croix, mais qui est maintenant sur le trône de la majesté dans les cieux. Cette nouvelle nature, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Dieu, dans sa bonté, la guide par les préceptes de sa sainte parole, appliquée par le Saint Esprit ; il l'encourage aussi en lui présentant des espérances indestructibles ; il lui révèle à distance « l'espérance de la gloire », « la cité qui a des fondements », « une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste », les « plusieurs demeures » de la maison du Père, des « harpes », « des palmes » et « des robes blanches », un « royaume inébranlable », une éternelle union avec lui-même dans ces régions du bonheur et de la lumière, où la douleur et l'obscurité ne sauraient entrer, la faveur inexprimable d'être conduit, pendant toute l'éternité, « aux eaux paisibles et dans les verts pâturages » de l'amour rédempteur.

Combien tout cela est différent des idées légales. Au lieu de m'appeler à délaisser les choses de la terre que j'aime, pour obtenir le ciel que je hais ; à développer et à gouverner une nature déchue, Dieu, dans sa grâce infinie et en vertu du sacrifice que Christ a accompli, me communique une nature capable de jouir du ciel et me donne un ciel dont cette nature peut jouir, et non seulement un ciel, mais lui-même, source intarissable de toute la joie du ciel.

Telle est la voie infiniment excellente de Dieu. C'est ainsi qu'il en a usé avec Abraham, avec Saul de Tarse, et c'est ainsi qu'il agit à notre égard. Le Dieu de gloire montra à Abraham un meilleur pays que celui d'Ur et de Charan ; il fit voir à Saul de Tarse une gloire si resplendissante que ses yeux furent fermés à toutes les splendeurs de la terre, et qu'il ne les estima dès lors que comme « des ordures », afin qu'il pût gagner le Christ qui lui était apparu et dont la voix avait retenti jusque dans les profondeurs de son âme. Saul voyait un Christ céleste dans la gloire, et pendant tout le reste de sa course ici-bas, malgré la faiblesse du « vase de terre », ce Christ céleste et cette gloire céleste remplirent toute son âme.

« Et Abram passa au travers du pays, jusqu'au lieu de Sichem, jusqu'au chêne de Moré. Et le Cananéen était alors dans le pays » (v. 6). La présence des Cananéens dans le pays de l'Éternel devait nécessairement être une épreuve pour Abram, un appel à sa foi et à son espérance, un exercice de

cœur, une épreuve de patience. Il avait laissé derrière lui Ur et Charan pour se rendre au pays dont « le Dieu de gloire » lui avait parlé ; et là, il trouve « les Cananéens ». Mais là aussi, il trouve l'Éternel. « Et l'Éternel apparut à Abram, et dit : Je donnerai ce pays à ta semence » (v. 7). La liaison de ces deux déclarations est d'une émouvante beauté. « Le Cananéen était alors dans ce pays », et de peur que les regards d'Abram ne s'arrêtassent sur ce peuple, possesseur du pays, l'Éternel lui apparaît comme étant celui qui lui donnait ce pays-là, à lui, et à sa postérité pour jamais. Les pensées d'Abram étaient ainsi tournées vers l'Éternel, et non vers les Cananéens : et il y a là une instruction précieuse pour nous. Le Cananéen dans le pays est l'expression de la puissance de Satan ; mais, au lieu de nous occuper de la puissance de Satan, qui nous tiendrait loin du pays de notre héritage, nous sommes appelés à saisir la puissance de Christ qui nous y introduit. « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair... mais contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éphésiens 6:12). La sphère même où nous sommes appelés est la sphère de nos luttes. Devons-nous en être effrayés ? Mais non, car Christ y est pour nous ; Christ victorieux dans lequel nous sommes « plus que vainqueurs ». C'est pourquoi, au lieu de nous livrer à un esprit de crainte, nous entretenons en nous un esprit d'adoration. « Et Abram bâtit là un *autel* à l'Éternel, qui lui était apparu ». « Et il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et tendit sa *tente* » (v. 7, 8). L'autel et la tente nous révèlent les deux traits principaux du caractère d'Abram : il a été adorateur de Dieu et étranger dans le monde ; il « n'a pas eu où poser son pied » (Actes 7:5), mais il possédait Dieu et cela lui suffisait.

Mais si Dieu répond à la foi, il l'éprouve aussi. La foi a donc ses épreuves. Il ne faut pas s'imaginer que le croyant n'ait à parcourir qu'une voie facile et unie ; loin de là, au contraire, il rencontre sans cesse des mers houleuses et un ciel orageux ; mais Dieu a voulu qu'il fût ainsi une plus profonde et plus mûre expérience de ce que Dieu est pour le cœur qui se confie en lui. Si le ciel était toujours serein, le sentier toujours uni, le croyant ne connaîtrait pas aussi bien le Dieu auquel il a affaire ; car nous savons combien le cœur est enclin à prendre la paix extérieure pour la paix de Dieu. Quand tout va bien autour de nous, que nos biens sont en sûreté, que nos affaires prospèrent, que nos enfants et nos serviteurs se conduisent bien, que notre habitation est agréable, que nous jouissons d'une bonne santé, que toutes choses, en un mot, répondent à ce que nous pouvons désirer, combien ne sommes-nous pas disposés à confondre la paix qui repose sur un tel état de choses, avec celle qui découle de la présence sentie de Christ ! Le Seigneur le sait ; c'est pourquoi, quand nous nous reposons sur les circonstances, au lieu de nous reposer sur lui, il nous visite et, d'une manière ou d'une autre, il ébranle nos faux appuis.

Il y a plus ; nous sommes souvent portés à croire que telle voie est droite, parce qu'elle est exempte d'épreuves et *vice versa*. C'est une grande erreur. Le sentier de l'obéissance est souvent tout ce qu'il y a de plus éprouvant pour la chair et le sang. Ainsi Abram fut non seulement appelé à rencontrer les Cananéens au lieu où Dieu lui avait dit aller, mais encore « il y eut une famine dans le pays » (v. 10). Abram devait-il en conclure qu'il n'était pas à sa place ? Non, certainement, car il aurait jugé alors sur la vue de ses yeux, ce que ne fait jamais la foi. C'est sans aucun doute une épreuve pour son cœur, quelque chose d'incompréhensible pour sa nature ; mais pour la foi, tout est clair et facile. Lorsque Paul fut appelé en Macédoine, la prison de Philippes fut presque la première chose qu'il rencontra. Un cœur, qui n'aurait pas été en communion avec Dieu, aurait vu, dans cette épreuve, un coup mortel porté à sa mission. Mais Paul ne mit jamais sa position en question ; et il fut rendu capable de « chanter les louanges de Dieu » au sein même de la prison, assuré qu'il était que toutes les choses qui lui arrivaient étaient telles qu'elles devaient être : et Paul avait raison ; car la prison de Philippes renfermait un vaisseau de miséricorde qui, humainement parlant, n'eût jamais entendu l'Évangile, si ceux qui l'annonçaient n'eussent été jetés au lieu même où il se trouvait. En dépit de lui-même, le diable fut l'instrument dont Dieu se servit pour faire parvenir l'Évangile aux oreilles de l'un de ses élus.

Or, Abram aurait dû penser à l'égard de la famine, comme Paul à l'égard de sa prison. Il se trouvait dans la position même où Dieu l'avait placé, et il ne reçut aucun ordre d'en sortir. La famine

était là, il est vrai ; de plus, l'Égypte était à sa portée, lui offrant la délivrance ; mais le sentier du serviteur de Dieu était clair. *Mieux vaut mourir de faim en Canaan, s'il le faut, que de vivre dans l'abondance en Égypte.* Il vaut mieux souffrir dans la voie de Dieu, que d'être à l'aise dans celle de Satan. Mieux vaut être pauvre avec Christ, que riche sans lui. Abram en Égypte « eut du menu bétail et du gros bétail, et des ânes, et des serviteurs et des servantes, et des ânesses, et des chameaux », preuve évidente, dira le cœur naturel, qu'Abram fit bien de descendre en Égypte ; mais, hélas ! il n'eut en Égypte ni autel, ni communion avec Dieu. Le pays du Pharaon n'était pas le lieu de la présence de l'Éternel, et Abram en y descendant perdit plus qu'il ne gagna. Il en est toujours de même ; rien ne saurait jamais tenir lieu de la communion avec Dieu. La délivrance d'une calamité temporaire et l'acquisition des plus grands biens sont de pauvres équivalents de ce que l'on perd en s'éloignant, seulement d'un cheveu, du droit sentier de l'obéissance. Sont-ils nombreux ceux d'entre nous qui peuvent ajouter leur amen à ceci ? Combien n'y en a-t-il pas qui, pour échapper à l'épreuve et au travail inséparables de la voie de Dieu, se sont détournés pour suivre le courant du présent siècle mauvais, et sont ainsi tombés dans un état de stérilité, de sécheresse, de tristesse et de ténèbres spirituelles ! Il est possible que, selon l'expression vulgaire, ils aient « fait fortune », qu'ils aient accumulé des richesses, gagné la faveur du monde, aient été « bien traités » par ses Pharaons ; mais toutes ces choses peuvent-elles compenser la joie en Dieu, la communion avec Dieu, un cœur à l'aise, une conscience pure et sans reproche, un esprit d'adoration et de reconnaissance, un témoignage vivant et un service efficace ? Malheur à quiconque pourrait penser ainsi ! et cependant on a vu souvent toutes ces bénédictions vendues pour un peu de bien-être, un peu d'influence, un peu d'argent.

Veillons contre cette tendance à nous détourner du chemin de l'obéissance simple et complète ; chemin étroit, mais toujours sûr, *quelquefois* rude, mais *toujours* heureux et béni. Soyons vigilants à garder « la foi et une bonne conscience », que rien ne saurait remplacer. Si l'épreuve survient, au lieu de nous détourner pour aller en Égypte, attendons-nous à Dieu ; alors l'épreuve, au lieu d'être pour nous une occasion de chute, sera une occasion de montrer notre obéissance. Et lorsque nous sommes tentés de suivre le courant du monde, souvenons-nous de celui « qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père » (Gal. 1:4). Si tel a été son amour pour nous et tel son jugement du caractère de ce présent siècle, qu'il se soit donné lui-même pour nous, afin de nous en délivrer, le renierons-nous en allant nous replonger de nouveau dans ce monde dont il nous a pour jamais délivrés par sa croix ? À Dieu ne plaise ! Que le Tout-Puissant nous garde dans le creux de sa main et à l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que nous voyions Jésus tel qu'il est, et que nous soyons comme lui et avec lui pour toujours !

## Chapitre 13

Le commencement de ce chapitre nous met en présence d'un sujet qui est du plus grand intérêt pour le cœur. Lorsque, d'une manière ou d'une autre, l'état spirituel du croyant est venu à baisser et qu'il a perdu la communion avec Dieu, il court le risque, dès que sa conscience commence à se réveiller, de ne pas saisir la grâce telle qu'elle est, et de ne pas entrer pleinement dans la réalité de sa restauration devant Dieu. Or, nous savons que tout ce que Dieu fait, il le fait d'une manière qui est digne de lui-même ; soit qu'il crée ou qu'il sauve, soit qu'il convertisse ou qu'il restaure, il ne peut agir que selon ce qu'il est lui-même : il glorifie son nom dans toutes ses voies. C'est un grand bonheur pour nous, qui sommes toujours portés « à affliger le Saint d'Israël » (Psaume 78:41), et qui le faisons surtout quand il s'agit de sa grâce qui restaure. Dans le chapitre qui nous occupe, nous voyons qu'Abram fut non seulement retiré du pays d'Égypte, mais encore ramené « jusqu'au lieu où était sa tente *au commencement...* au lieu où était l'autel qu'il y avait fait auparavant ; et Abram invoqua là le nom de l'Éternel » (v. 3-4). Dieu ne sera satisfait à l'égard de celui qui s'est égaré ou qui est resté en arrière, que lorsqu'il l'aura ramené dans le droit chemin et qu'il l'aura parfaitement rétabli dans sa communion. Nos cœurs, pleins de propre justice, penseraient volontiers qu'une place moins élevée que celle qu'il occupait auparavant convient à un tel homme ; et il en serait ainsi, en effet, s'il était

question de nos mérites ou de notre caractère ; mais, comme il s'agit uniquement de grâce, il appartient à Dieu de déterminer la mesure du relèvement ; et cette mesure nous est donnée dans le passage que voici : « Si tu reviens, ô Israël, dit l'Éternel, reviens à *moi* ! » (Jér. 4:1). Voilà comment Dieu relève ; et faire autrement serait indigne de lui. Il ne restaure pas du tout, ou il le fait de manière à exalter et à glorifier les richesses de sa grâce. Quand le lépreux était ramené dans le camp, il était conduit « à l'entrée de la tente d'assignation » (Lév. 14:11) ; quand le fils prodigue revint à la maison paternelle, le père le fit asseoir à table avec lui ; quand Pierre fut relevé de sa chute, il put dire aux hommes d'Israël : « Vous avez renié le Saint et le Juste » (Actes 3:14), les accusant ainsi précisément de ce qu'il avait fait lui-même dans les circonstances les plus aggravantes. Dans chacun de ces cas, et dans beaucoup d'autres, nous voyons que Dieu restaure parfaitement : il ramène toujours l'âme à lui, dans toute la puissance de la grâce, et dans toute la confiance de la foi. « Si tu reviens, reviens à *moi* ». « Abraham s'en alla jusqu'au lieu où était sa tente au commencement ».

En outre, l'effet de la restauration divine de l'âme est infiniment pratique : si, par son *caractère*, elle confond le légalisme, l'effet qu'elle produit confond l'antinomianisme. L'âme restaurée aura un sentiment vif et profond du mal dont elle aura été délivrée, et ce sentiment se manifestera par un esprit de vigilance, de prière, de sainteté et de prudence. Dieu ne nous relève pas pour que nous prenions le péché plus à la légère encore, et que nous y retombions de nouveau ; il dit : « Va, dorénavant ne pêche plus ! » (Jean 8:11). Plus le sentiment de la *grâce* de Dieu qui nous a relevés est profond, plus le sentiment de la *sainteté* de ce relèvement sera profond. C'est un principe établi et enseigné d'un bout à l'autre de l'Écriture, mais spécialement dans deux passages bien connus, Psaume 23:3 et 1 Jean 1:9 « Il restaure mon âme ; il me conduit *dans des sentiers de justice* à cause de son nom » ; et : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous *purifier de toute iniquité* ». Le sentier qui convient à une âme qui a été restaurée est « le sentier de la justice ». La jouissance de la grâce produit une vie juste : parler de grâce, et vivre dans l'injustice, c'est « changer la grâce de notre Dieu en dissolution » (Jude 4). Si « la grâce règne par la justice pour la vie éternelle » (Rom. 5:21), elle se manifeste aussi en œuvres de justice qui sont le fruit de cette vie. La grâce, qui nous pardonne nos péchés, nous purifie de toute iniquité. Ce sont deux choses qu'il ne faut jamais séparer ; qui, réunies ensemble, confondent, comme nous l'avons déjà dit, le légalisme, aussi bien que l'antinomianisme du cœur humain.

Mais il y eut, pour Abram, une épreuve bien plus grande que celle de la famine qui l'avait fait descendre en Égypte, savoir celle qui provenait de la compagnie de quelqu'un qui, évidemment, ne marchait pas dans l'énergie d'une foi personnelle, ni dans le sentiment de sa responsabilité individuelle. Il semble que, dès le commencement, Lot, dans sa marche, fut plutôt poussé par l'influence et l'exemple d'Abram, que par une foi en Dieu qui lui fût propre ; et dans ce fait est renfermé un principe tout à fait général. En parcourant les saintes Écritures, nous voyons que, dans les grands mouvements produits par l'Esprit de Dieu, certaines personnes, croyantes ou non, se sont associées à ces mouvements sans participer elles-mêmes à la puissance qui les avait produits. Ces personnes poursuivent leur chemin pendant un temps, soit en pesant comme un corps mort sur le témoignage, soit en entravant celui-ci d'une manière positive. Ainsi l'Éternel avait appelé Abram à quitter sa parenté ; mais Abram, au lieu de la quitter, l'emmène avec lui ; Térakh le retarde dans sa marche, jusqu'au moment où il est enlevé par la mort ; Lot l'accompagne un peu plus loin, jusqu'à ce que « les convoitises à l'égard des autres choses » (Marc 4:19) le surmontent et l'accablent entièrement.

On peut faire la même observation dans le grand mouvement de la sortie d'Israël hors d'Égypte : « un ramassis de peuple » suivit les Juifs, et devint pour eux un sujet de corruption, d'affaiblissement et de trouble, comme nous voyons au chapitre 11:4, des Nombres : « Le ramassis de peuple qui était au milieu d'eux s'éprit de convoitise, et les fils d'Israël aussi se mirent encore à pleurer, et dirent : Qui nous fera manger de la chair ? » De même encore aux premiers jours de l'Église, et depuis lors, dans tous les mouvements produits par l'Esprit de Dieu, on a vu un grand nombre de personnes s'associer à ces mouvements sous des influences diverses, mais qui, n'étant pas divines, n'ont été

que passagères et ont laissé ces personnes se retirer bientôt et reprendre leur place dans le monde. Rien ne subsistera que ce qui est de Dieu : il faut que nous réalisons le lien qui nous unit au Dieu vivant ; il faut que nous sentions que c'est lui qui nous a appelés à la position que nous occupons, autrement nous n'aurons ni fermeté ni constance dans cette position. Nous ne pouvons pas suivre l'ornière d'un autre, simplement parce que cet autre y marche. Dieu, dans sa grâce, trace à chacun de nous le chemin qu'il doit suivre, donnant à chacun une sphère d'action et des devoirs à remplir ; et nous sommes tenus de connaître quelle est notre vocation et quels sont les devoirs qui se rattachent à cette vocation, afin que, par la grâce qui nous est donnée chaque jour, nous puissions travailler efficacement à la gloire de Dieu. Il importe peu quelle est notre mesure, pourvu qu'elle nous ait été départie de Dieu. Nous pouvons avoir « cinq talents », ou n'en avoir reçu que « un seul » ; mais si nous faisons valoir ce « seul » talent, les yeux arrêtés sur notre Maître, nous entendrons aussi certainement de sa part ces paroles : « cela va bien », que si nous avons fait valoir les « cinq talents ». Paul, Pierre, Jacques et Jean ont eu chacun « leur mesure » particulière, leur ministère spécial, et il en est ainsi pour tous. Nul ne doit intervenir dans le travail de l'autre. Le charpentier a une scie, un rabot, un marteau et un ciseau, et il se sert de chacun de ces instruments, selon qu'il en a besoin. Rien n'a moins de valeur que l'imitation. Dans le monde physique nous n'en voyons point, mais chaque être créé remplit sa propre sphère, ses propres fonctions ; et s'il en est ainsi dans le monde physique, combien plus dans le monde spirituel. Le champ est assez vaste pour tous. Dans une même maison, il y a des vaisseaux de grandeur et de formes différentes, et tous sont nécessaires au maître.

Examinons donc sérieusement, cher lecteur, si nous sommes conduits par une influence divine ou humaine ; si notre foi repose sur la sagesse de l'homme ou sur la puissance de Dieu ; si ce que nous faisons, nous le faisons parce que d'autres l'ont fait, ou parce que le Seigneur nous appelle à le faire ; si nous ne faisons que nous appuyer sur l'exemple et l'influence de ceux qui nous entourent, ou si nous sommes soutenus par une foi qui nous soit personnelle. C'est, sans aucun doute, un privilège que de jouir de la communion des frères ; mais si nous nous appuyons sur eux, nous ferons bientôt naufrage ; — de même, si nous dépassons notre mesure, notre action en souffrira. Il est facile de voir si un homme travaille à sa place et selon sa mesure : sachons être toujours vrais et naturels. Celui qui, sans savoir nager, s'aventure dans une eau profonde, aura à se débattre ; si un vaisseau appareille sans être en état de prendre la mer et sans être équipé convenablement, il sera bientôt repoussé dans le port ou se perdra. Lot quitta « Ur des Chaldéens », mais il tomba dans la plaine de Sodome. L'appel de Dieu n'avait pas atteint son cœur, et son œil était resté fermé à la gloire de l'héritage de Dieu. Il y a pour chacun des serviteurs de Dieu un sentier éclairé de son approbation et de la lumière de sa face, et notre joie devrait être d'y marcher. Son approbation suffit au cœur qui le connaît. Nous n'obtiendrons pas toujours l'approbation et le concours de nos frères, nous serons souvent mal compris ; mais ce sont des choses que nous ne pouvons pas éviter. « Le jour » mettra tout à sa place, et le cœur fidèle attendra, content, l'arrivée de ce jour, sachant qu'alors « Dieu rendra à chacun sa louange » (1 Cor. 3:13 ; 4:5).

Il peut être profitable d'examiner de plus près ce qui engagea Lot à quitter le chemin du témoignage public. Il y a, dans l'histoire de tout homme, un moment de crise qui révèle le fondement sur lequel il s'appuie dans sa marche, les motifs qui le font agir et les objets qu'il poursuit ; et il en fut ainsi de Lot : il ne mourut pas à Charan, mais il tomba dans Sodome. La cause apparente de sa chute fut la querelle entre les pasteurs de son bétail et ceux du bétail d'Abram : mais quand on ne marche pas avec un œil simple et des affections purifiées, on rencontre facilement une pierre qui vous fait broncher, si ce n'est pas un jour, ce sera l'autre ; si ce n'est pas en un lieu, ce sera en un autre. Dans un sens, il importe peu quelle est la cause apparente qui vous fait quitter le droit chemin ; la cause *réelle* reste cachée, bien loin peut-être de l'attention publique, dans les chambres secrètes des affections du cœur, là où le *monde*, sous ou une forme ou sous une autre, a trouvé à se loger. La querelle entre les bergers eût été facile à apaiser sans dommage spirituel, soit pour Lot, soit pour Abram. Elle ne fit, en réalité, que fournir à ce dernier l'occasion de montrer la magnifique puissance de la foi, et cette élévation morale et céleste dont la foi revêt celui qui croit ; tandis qu'elle ne fit que

manifeste la mondanité dont le cœur de Lot était rempli. Cette querelle de bergers ne produisit pas plus la mondanité dans le cœur de Lot, que la foi dans le cœur d'Abram ; elle ne fit que mettre en lumière, dans l'un et dans l'autre cas, ce qui existait de fait dans le cœur de chacun d'eux.

Il en est toujours ainsi ; des controverses et des divisions s'élèvent dans l'Église de Dieu, deviennent pour plusieurs une occasion de chute, et les font retourner au monde, d'une manière ou d'une autre ; et alors, ces personnes s'en prennent aux controverses et aux divisions et font retomber sur ces choses la responsabilité qui leur revient à elles-mêmes, tandis qu'en réalité ces choses n'ont été que le moyen de manifester le véritable état des âmes et les penchants des cœurs. Quand le monde est dans le cœur, on en trouve toujours le chemin ; et c'est montrer peu de grandeur morale que de blâmer les hommes et les circonstances quand la racine du mal gît en nous-mêmes, quelque déplorables que soient d'ailleurs les controverses et les divisions. Il est triste et humiliant de voir des frères se quereller en présence même des « Cananéens et des Phéréziens », tandis que leur langage devrait toujours être : « Qu'il n'y ait point, je te prie, de contestation entre moi et toi... car nous sommes frères » (v. 8, 9). Mais encore, pourquoi Abraham ne choisit-il pas Sodome ? pourquoi la querelle ne le poussa-t-elle pas dans le monde et ne devint-elle pas pour lui une occasion de chute ? — Il envisagea la difficulté au point de vue de Dieu. Son cœur n'était pas moins susceptible d'être attiré par des plaines bien arrosées, que celui de Lot ; mais il ne permit pas à son cœur de choisir. Il laissa le choix à Lot, et remit à Dieu le soin de choisir pour lui. Telle est la sagesse qui vient d'en haut. La foi laisse toujours à Dieu le soin de fixer son héritage, comme aussi elle s'en remet à lui du soin de l'y introduire. Elle peut dire : « Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu » (Ps. 16:6). Peu importe où les « cordeaux » lui sont échus ; la foi juge qu'ils lui échoient en des « lieux agréables », parce que c'est Dieu qui l'y a placée. Celui qui marche par la foi peut laisser le choix volontiers à celui qui marche par la vue ; il dit : « Si tu prends la gauche, j'irai à droite ; et si tu prends la droite, j'irai à gauche ». Il y a là, à la fois, du désintéressement et de l'élévation morale, et aussi quelle sécurité !

On peut compter que, quelque étendus que soient les désirs de la nature et la portion qu'elle prendra, elle ne mettra jamais la main sur le trésor de la foi : elle cherche sa portion dans une direction toute opposée. La foi place son trésor en un lieu que la nature ne songerait jamais à visiter ; elle ne pourrait même pas s'en approcher si elle le voulait ; et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas ; en sorte que la foi, en laissant le choix à la nature, est en parfaite sécurité aussi bien qu'admirablement désintéressée.

Quel fut donc le choix de Lot, quand il put choisir ? Il prit pour sa part Sodome, le lieu même sur lequel le jugement allait éclater. Comment et pourquoi Lot fit-il un pareil choix ? C'est qu'il regarda à l'apparence extérieure, et non au caractère intrinsèque et à la destinée future du lieu. Le vrai caractère de Sodome, c'était la *méchanceté* (v. 13) ; et sa destinée future, le « jugement », la destruction par « le feu et le soufre du ciel ». Mais, dira-t-on, Lot ignorait tout cela : c'était possible, et Abram aussi peut-être ? mais Dieu le savait, et si Lot eût laissé à Dieu le soin de « lui choisir un héritage », Dieu ne lui eût certainement pas donné un lieu qu'il allait lui-même détruire. Mais Lot voulut choisir lui-même et jugea que Sodome lui convenait, bien que Sodome ne convînt pas à Dieu ; ses yeux s'arrêtèrent sur « les plaines bien arrosées », et son cœur fut captivé par elles : « Il dressa ses tentes jusqu'à Sodome » (v. 10-12). Tel est le choix que fait la nature. « Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle » (2 Tim. 4:10). Lot abandonna Abram pour la même raison ; il quitta le lieu du témoignage, et passa dans celui du jugement.

« Et l'Éternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève tes yeux, et regarde, du lieu où tu es, vers le nord, et vers le midi, et vers l'orient, et vers l'occident ; car tout le pays que tu vois, je te le donnerai, et à ta semence, pour toujours » (v. 14-15). La « querelle » et la « séparation », bien loin de causer un dommage spirituel à Abram, servirent à manifester les principes célestes qui le gouvernaient et fortifièrent la vie de la foi dans son âme ; elles servirent, en outre, à éclaircir sa voie et à le délivrer d'une compagnie qui ne pouvait que l'entraver. Toutes choses, ainsi, concoururent au bien d'Abram, et lui procurèrent une moisson de bénédiction.

Souvenons-nous, et c'est là une vérité sérieuse et encourageante à la fois, qu'à la longue chacun trouve son propre niveau, si je puis dire ainsi. Tous ceux qui courent sans être envoyés finissent par tomber d'une manière ou d'une autre, et reviennent aux choses qu'ils faisaient profession d'avoir abandonnées. D'un autre côté, tous ceux qui ont été appelés de Dieu, et qui s'appuient sur lui, sont soutenus par sa grâce. « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Prov. 4:18). Cette pensée devrait nous rendre humbles et vigilants à prier : « Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe » (1 Cor. 10:12), car certainement, « il y a des derniers qui seront les premiers, et il y a des premiers qui seront les derniers » (Luc 13:30). « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé » (Matt. 10:22), est un principe qui, quelle qu'en soit l'application particulière, a une portée morale d'une grande étendue, On a vu maint vaisseau sortir fièrement du port, toutes ses voiles tendues, au milieu des acclamations et des applaudissements de la foule, et paraissant promettre une traversée magnifique ; mais, hélas ! les tempêtes, les vagues, les sables et les récifs ont bientôt changé l'aspect des choses, et le voyage, commencé sous les auspices les plus favorables, s'est terminé par un désastre ! Je ne fais allusion ici qu'au service et au témoignage, et nullement à la question de l'acceptation et du salut éternel de l'homme en Christ : ce salut, que Dieu en soit béni, ne dépend en aucune manière de nous, mais de Celui qui a dit : « Je donne à mes brebis la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:28). Mais nous voyons fréquemment des chrétiens entrer dans un service ou un témoignage particulier, sous l'impression qu'ils y sont appelés de Dieu ; et, après un temps, faillir dans leur course ; plusieurs, après avoir professé certains principes d'actions particuliers, à l'égard desquels ils n'ont pas été enseignés de Dieu, ou dont ils n'ont pas mûrement pesé les conséquences dans la présence de Dieu, finissent par violer ouvertement ces mêmes principes. Nous devons déplorer ces choses et les éviter avec soin. Il faut que chacun reçoive son appel et sa mission du Maître lui-même. Tous ceux que Christ appelle à un service particulier seront infailliblement soutenus dans ce service, car jamais il n'envoie quelqu'un à la guerre à ses propres dépens. Mais celui qui court, sans être envoyé, non seulement fera l'expérience de sa folie, mais encore la manifestera.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'un homme puisse s'ériger jamais en représentant d'un principe quelconque, ou se présenter comme modèle d'un caractère spécial de service ou de témoignage. À Dieu ne plaise ! Ce serait pur orgueil, insigne folie ! L'affaire de celui qui enseigne est d'exposer les Écritures, et l'affaire d'un serviteur est de faire ressortir la volonté du maître. Mais tout en comprenant et en admettant ces choses, n'oublions pas qu'il faut calculer la dépense avant que d'entreprendre de bâtir une tour ou d'aller à la guerre (Luc 14:28). On verrait moins de confusion et de misères au milieu de nous, si nous prêtions une plus sérieuse attention à cette exhortation. Abram fut appelé de Dieu à quitter Ur pour Canaan ; aussi Dieu le conduisit tout le long du chemin. Lorsque Abram s'arrêta à Charan, Dieu l'attendit ; lorsqu'il descendit en Égypte, Dieu le ramena ; quand il eut besoin de direction, Dieu le guida ; lorsqu'il y eut une querelle et une séparation, Dieu prit soin de lui ; en sorte qu'Abram ne put que dire : « Oh ! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent ! » (Ps. 31:19). Abram ne perdit rien par la querelle : il eut, après comme avant, sa tente et son autel. « Et Abram leva ses tentes, et vint et habita auprès des chênes de Mamré, qui sont à Hébron ; et il bâtit là *un autel* à l'Éternel » (v. 18). Que Lot choisisse Sodome, Abram cherche et trouve son tout en Dieu. Il n'y avait point d'autel à Sodome ; tous ceux, hélas ! qui cheminent dans cette direction, cherchent tout autre chose qu'un autel. Ce n'est pas pour rendre culte à Dieu qu'ils vont du côté de Sodome ; c'est l'amour du monde qui les y conduit. Et, quand bien même ils obtiendraient l'objet de leur recherche, quelle en serait la fin ? L'Écriture nous le dit « Il leur donna ce qu'ils avaient demandé, mais il envoya la consommation dans leurs âmes ! » (Ps. 106:15).

## Chapitre 14

Nous avons vu, dans ce chapitre, l'histoire de la révolte de cinq rois contre Kedor-Laomer et de la bataille qui en fut la suite. Le Saint Esprit peut s'occuper des mouvements des « rois et de leurs

armées », quand ces mouvements touchent en quelque manière au peuple de Dieu. Abram n'était pas personnellement impliqué dans cette révolte et dans ses conséquences : sa tente et son autel ne risquaient pas de donner lieu à une déclaration de guerre, ni d'avoir à souffrir de l'explosion ou de l'issue de cette guerre. La part de l'homme céleste ne peut jamais exciter la convoitise ou l'ambition des rois ou des conquérants de ce monde.

Mais si Abram n'était pas intéressé dans la bataille de « quatre rois contre cinq », il n'en était pas de même de Lot, car celui-ci se trouvait, par sa position, enveloppé dans toute cette affaire. Aussi longtemps que, par la grâce, nous marcherons dans le sentier de la foi, nous serons placés en dehors des circonstances qui affectent ce monde ; mais si nous abandonnons notre position sainte et céleste de « bourgeois des cieux » (Phil. 3:20), et que nous recherchions un nom, une place et une part sur la terre, nous devons nous attendre à participer aux convulsions et aux vicissitudes de ce monde. Lot s'était établi dans les plaines de Sodome, et fut par conséquent profondément affecté par les guerres de Sodome. Quel témoignage Lot pouvait-il rendre dans Sodome ? Un témoignage bien faible tout au plus ! Le fait même qu'il s'était établi dans ce lieu avait donné le coup de mort à son témoignage. S'il eût seulement prononcé une parole contre Sodome et son train, il se fût condamné lui-même, car pourquoi y était-il entré ? Mais il ne paraît pas, d'après ce que nous lisons dans l'Écriture, qu'en dressant ses tentes « jusqu'à Sodome », Lot ait eu, en aucune manière, pour but de rendre témoignage à Dieu. Des intérêts personnels et de famille semblent avoir été le mobile déterminant de sa conduite ; et, bien que l'apôtre Pierre nous dise que « Lot tourmentait de jour en jour son âme juste à cause de leurs actions iniques », toujours est-il dit que Lot n'a pu avoir que peu de force pour combattre cette méchanceté, alors même qu'il eût été disposé à le faire.

À un point de vue pratique, il est important de remarquer que nous ne pouvons être gouvernés par deux objets à la fois. Je ne peux pas avoir pour but, en même temps, mes intérêts temporels, et ceux de l'Évangile de Christ. Rien n'empêche, sans doute, que je me propose de vaquer à mes affaires, et de prêcher aussi l'Évangile ; mais il est clair que l'une ou l'autre de ces choses sera mon objet. Paul prêchait l'Évangile tout en faisant des tentes ; mais c'était l'Évangile, non la fabrication des tentes, qui était son but. Si j'ai mes affaires en vue, ma prédication ne sera qu'une œuvre de formalisme sans fruits ; si même elle n'est pas un prétexte pour sanctifier ma cupidité. Notre cœur est perfide et nous trompe souvent d'une manière étonnante, quand nous désirons atteindre un but particulier. Il nous fournit les raisons les plus plausibles pour faire ce que nous désirons, tandis que les yeux de notre entendement, obscurcis par des intérêts personnels, ou par une volonté non jugée, sont incapables de discerner la nature de ces prétextes. Combien ne rencontre-t-on pas de personnes qui, pour se maintenir dans une position qu'elles reconnaissent être fautive, s'appuient sur ce que cette position leur procure un cercle d'activité plus étendu ! « Écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille meilleur que la graisse des bœufs » (1 Sam. 15:22), telle est la seule réponse de Dieu à tous ces raisonnements. L'histoire d'Abram et de Lot ne prouve-t-elle pas suffisamment que le moyen le plus sûr et le plus efficace de servir le monde, c'est d'être fidèle envers lui, en se séparant de lui et en témoignant contre lui ?

Cependant, souvenons-nous-en, la vraie séparation du monde ne peut résulter que de la communion avec Dieu. Nous pourrions nous séparer du monde et faire de notre personne le centre de notre existence, comme un moine ou un philosophe cynique ; mais la séparation pour Dieu est tout autre chose. L'une glace et dessèche, l'autre réchauffe et épanouit ; l'une nous renferme en nous-mêmes, l'autre nous fait sortir de nous-mêmes et nous rend actifs dans l'amour pour les autres. L'une fait du « moi » et de ses intérêts notre centre, l'autre donne à Dieu la place qui lui appartient. Ainsi, pour Abram, nous voyons que le fait même de sa séparation le rendit capable de rendre un service efficace à celui qui, par sa marche mondaine, s'était trouvé impliqué dans la calamité : « Et Abram apprit que son frère avait été emmené captif, et il mit en campagne ses hommes exercés, trois cent dix-huit hommes, nés dans sa maison, et poursuivit les rois jusqu'à Dan... Et il ramena tout le bien, et ramena aussi Lot, son frère, et son bien, et aussi les femmes et le peuple » (versets 14-16). Après tout, Lot était le frère d'Abram, et l'amour fraternel doit agir. « Un frère est né pour la

détresse » (Prov. 17:17) ; et il arrive souvent que l'adversité amollit le cœur et le rend insensible à la bonté de ceux-mêmes dont nous avons dû nous séparer. Il est digne de remarque également que, tandis que nous lisons au verset 12: « Ils prirent aussi Lot, *fils du frère d'Abram* », le verset 14 dit : « Et Abram apprit que *son frère* avait été emmené captif ». L'affection d'un cœur de frère répond aux besoins d'un frère dans l'adversité. Ceci est divin. Bien que la vraie foi nous rende toujours indépendants, elle ne nous rend jamais indifférents ; elle ne s'enveloppe jamais tranquillement de chauds vêtements, pendant qu'un frère souffre du froid. La foi fait trois choses : elle « purifie le cœur » (Actes 15:9) ; elle « opère par l'amour » (Gal. 5:6) ; elle « est victorieuse du monde » (1 Jean 5:4) ; et ces trois résultats de la foi apparaissent dans toute leur beauté, en Abram. Son cœur était purifié des souillures de Sodome ; il montra une vraie affection pour Lot, son frère ; et, finalement, il remporta une victoire complète sur les rois. Tels sont les fruits de la foi, ce principe céleste qui glorifie Christ.

Toutefois, celui qui marche par la foi n'est pas à l'abri des assauts de l'ennemi ; souvent, de nouvelles tentations viennent l'assaillir immédiatement après une victoire. C'est ce qui arrive à Abram. « Et comme il s'en revenait après avoir frappé Kedor-Laomer et les rois qui étaient avec lui, le roi de Sodome sortit à sa rencontre » (v. 17). Cette démarche cachait évidemment un perfide dessein. « Le roi de Sodome » représente une pensée et une phase de la puissance de l'ennemi bien différentes de celles que nous voyons en « Kedor-Laomer et les rois qui étaient avec lui ». Le premier nous fait entendre comme le sifflement du serpent, ceux-ci comme le mugissement du lion ; mais, soit qu'Abram ait affaire au serpent, ou soit qu'il ait affaire au lion, la grâce du Seigneur lui suffit ; et cette grâce agit en faveur du serviteur de Dieu au moment même du besoin. « Et Melchisédec, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin, (or il était sacrificateur du Dieu Très-Haut) ; et il le bénit, et dit : Béni soit Abram de par le Dieu Très-Haut, possesseur des cieux et de la terre ! et béni soit le Dieu Très-Haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains ! » (v. 18-20). Nous avons à remarquer ici, en premier lieu, le moment auquel Melchisédec entre en scène et, en second lieu, le double effet de son ministère. Ce n'est pas pendant qu'Abram est à la poursuite de Kedor-Laomer que Melchisédec vient à sa rencontre ; mais bien quand le roi de Sodome est à la poursuite d'Abram ; ce qui fait, moralement, une très grande différence. Pour entrer dans une lutte d'un caractère plus sérieux que celle dont il venait de sortir, Abram avait besoin d'une communion avec Dieu plus profonde aussi dans son caractère.

Le « pain et le vin » de Melchisédec restaurèrent l'âme d'Abram, après sa lutte avec Kedor-Laomer ; tandis que la bénédiction fortifia son cœur pour la lutte qu'il allait avoir à soutenir contre le roi de Sodome. Bien que victorieux, Abram était à la veille d'avoir à combattre ; c'est pourquoi le sacrificateur royal restaure l'âme du vainqueur et fortifie le cœur du combattant. On éprouve une douce joie à considérer avec attention la manière dont Melchisédec présente Dieu à l'esprit d'Abram. Il l'appelle « le Dieu Très-Haut, possesseur des cieux et de la terre » ; puis il déclare qu'Abram est « béni » de la part de ce même Dieu. C'est une puissante préparation pour la rencontre avec le roi de Sodome. Un homme « béni » de Dieu n'avait pas besoin de ce que l'ennemi pouvait lui offrir ; et si « le possesseur du ciel et de la terre » occupait ses pensées, « les biens » de Sodome ne pouvaient avoir que peu d'attrait pour lui. Aussi, comme on peut s'y attendre, quand le roi de Sodome lui fait cette proposition : « Donne-moi les personnes, et prends les biens pour toi », Abram lui répond : « J'ai levé ma main vers l'Éternel, le Dieu Très-Haut, possesseur des cieux et de la terre : si, depuis un fil jusqu'à une courroie de sandale, oui, si, de tout ce qui est à toi, je prends quoi que ce soit, afin que tu ne dises pas : Moi, j'ai enrichi Abram ! » Abram refuse d'être enrichi par le roi de Sodome. Comment aurait-il pu songer à délivrer Lot de la puissance du monde, si lui-même avait été gouverné par ce monde ? Je ne puis délivrer mon prochain qu'autant que je suis libre moi-même ; aussi longtemps que je suis moi-même dans le feu, il est impossible que j'en retire un autre. Le chemin de la séparation pour Dieu est le chemin de la puissance, comme il est aussi le chemin de la paix et du bonheur.

Le monde, sous toutes ses formes diverses, est le grand instrument dont Satan se sert pour affaiblir les mains et aliéner les affections des serviteurs de Christ ; mais, que Dieu en soit béni, quand le cœur est droit envers lui, il vient toujours réjouir, encourager et fortifier au moment convenable. « Les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort, en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chr. 16:9). Il y a là une vérité encourageante pour nos pauvres cœurs tremblants et craintifs, si nous désirons résister « au monde, à la chair et à Satan ». Christ sera notre force et notre bouclier ; il « enseigne mes mains pour le combat, mes doigts pour la bataille » (Ps. 144:1). Il « a couvert ma tête, au jour des armes » (Ps. 140:7), et finalement « Il brisera bientôt Satan sous nos pieds » (Rom. 16:20). Puisse donc le Seigneur garder nos cœurs dans l'intégrité envers lui, au milieu de la scène qui nous environne !

## Chapitre 15

« Après ces choses, la parole de l'Éternel fut adressée à Abram dans une vision, disant : Abram, ne crains point ; moi, je suis ton bouclier et ta très grande récompense ». L'Éternel ne permettra pas que son serviteur perde rien pour avoir rejeté les offres du monde. Il valait infiniment mieux, pour Abram, se trouver abrité derrière le bouclier de l'Éternel, que de se réfugier sous la protection du roi de Sodome ; attendre sa « grande récompense », que d'accepter « les biens » de Sodome. La position dans laquelle Abram est placé, au premier verset de ce chapitre, représente d'une manière admirable celle dans laquelle l'âme est introduite par la foi en Christ. L'Éternel était son « bouclier », afin qu'il se reposât en lui. L'Éternel était sa « récompense », afin qu'il trouve aussi son repos, sa paix, sa sécurité, son tout, en Christ. Nul dard de l'ennemi ne peut pénétrer le bouclier qui protège le plus faible disciple de Jésus et quant à l'avenir, Christ le remplit. La part ne s'épuise jamais ; l'espérance ne rend jamais honteux ; et l'une et l'autre sont rendues infailliblement sûres par les conseils de Dieu et par l'expiation que Christ a accomplie. Nous jouissons actuellement de ces choses par le ministère de l'Esprit Saint qui demeure en nous ; et puisqu'il en est ainsi, il est évident que le croyant qui poursuit une carrière mondaine, ou qui se laisse aller à des désirs charnels, ne saurait jouir du « bouclier », ni de la « récompense ». Si le Saint Esprit est contristé, il ne nous fera pas jouir de ce qui constitue la part et l'espérance propres du croyant. Aussi voyons-nous dans cette partie de l'histoire d'Abram que, lorsqu'il fut revenu de la bataille et qu'il eut refusé l'offre du roi de Sodome, Dieu se présente à lui seul sous un double caractère : comme « son bouclier et sa grande récompense ». Ceci renferme un volume de vérité pratique à méditer.

La fin du chapitre expose les deux grands principes sur lesquels reposent la qualité de fils et celle d'héritier. « Et Abram dit : Seigneur Éternel, que me donneras-tu ? Je m'en vais *sans enfants*, et l'héritier de ma maison, c'est Éliézer de Damas. Et Abram dit : Voici, tu ne m'as pas donné de postérité ; et voici, celui qui est né dans ma maison est mon *héritier* » (v. 2, 3). Abram désirait un fils, car il savait, par la parole même de Dieu, que « sa semence » devait hériter du pays (chap. 13:15). Les qualités de fils et d'héritier sont inséparablement unies dans les pensées de Dieu. « Celui qui sortira de tes entrailles, lui, sera ton héritier » (v. 4). La qualité de fils est la vraie base de toute chose, et de plus, elle est le résultat du conseil souverain et de l'opération de Dieu, ainsi que nous lisons dans l'épître de Jacques, chapitre 1:18: « De sa propre volonté, il nous a engendrés » ; et, enfin, cette qualité repose sur le principe éternel et divin de la résurrection. Comment pourrait-il en être autrement ? Le corps d'Abram était « mort », en sorte que, ici, comme partout, la qualité de fils n'a pu exister que dans la puissance de la résurrection. Sa nature est morte et ne saurait ni engendrer, ni concevoir quoi que ce soit pour Dieu. L'héritage, dans toute son étendue et sa magnificence, se déployait sous les yeux d'Abram ; mais l'héritier, où était-il ? Le corps d'Abram, aussi bien que le sein de Sarai, étaient « morts », mais l'Éternel est le Dieu de la résurrection, c'est pourquoi un « corps mort » est précisément ce qu'il faut pour agir sur lui. Si la nature n'eût pas été morte il eût fallu que Dieu la fît mourir avant de pouvoir manifester pleinement sa puissance : et une scène de mort, d'où sont bannies toutes les vaines et orgueilleuses prétentions de l'homme, est le théâtre qui convient le mieux au Dieu vivant. Voilà pourquoi l'Éternel dit à Abram : « Regarde vers les cieux, et compte les

étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Ainsi sera ta semence ». Quand c'est le Dieu de résurrection que l'âme contemple, il n'y a pas de limites aux bénédictions dont elle est l'objet ; car rien n'est impossible à Celui qui peut donner la vie à un mort.

« Et Abram crut l'Éternel ; et il lui compta cela à justice ». L'imputation de la justice, faite ici à Abram, repose sur la foi d'Abram en Dieu comme en Celui qui vivifie les morts. C'est sous ce caractère que Dieu se révèle dans un monde où règne la mort ; et l'âme qui croit en lui, comme tel, est tenue pour juste devant Dieu. L'homme est, par cela même, nécessairement exclu comme coopérateur, car que peut-il faire au milieu d'une scène de mort ? Ressuscitera-t-il les morts ? Ouvrira-t-il les portes du sépulcre ? Saura-t-il se soustraire à la puissance de la mort et franchir, vivant et libre, les limites de son triste domaine ? Non, assurément ; et par conséquent, il ne peut pas effectuer la justice, ni s'établir dans la relation de fils. « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants » (Marc 12:27) ; c'est pourquoi, aussi longtemps qu'un homme est sous la puissance de la mort et sous la domination du péché, il ne peut connaître ni la relation de fils, ni la condition de la justice. Dieu seul peut donc conférer à l'homme l'adoption d'enfants, comme lui seul peut imputer la justice, et ces deux choses sont liées à la foi en lui comme en celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts.

C'est sous cet aspect que l'épître aux Romains nous présente, au chapitre 4, la foi d'Abram, disant : « Or ce n'est pas pour lui seul qu'il a été écrit que cela lui a été compté, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur ». Le Dieu de résurrection nous est présenté, « à nous aussi », comme l'objet de la foi, et notre foi en lui comme le seul fondement de notre justice. Si, après avoir élevé ses yeux vers la voûte céleste parsemée d'innombrables étoiles, Abram les eût ensuite arrêtés sur « son corps déjà amorti », jamais il n'eût pu réaliser la pensée d'une semence aussi nombreuse que les étoiles. Mais Abram n'eut pas égard à son propre corps, mais à la puissance de Dieu en résurrection ; et puisque c'est cette puissance qui devait faire naître la semence promise, les étoiles des cieux et le sable qui est sur le bord de la mer n'étaient que de faibles images pour donner une idée de son effet.

De même, si un pécheur, qui entend la bonne nouvelle de l'Évangile, pouvait voir de ses yeux la pure lumière de la présence de Dieu, et qu'ensuite il descendît dans les profondeurs inexplorées de sa propre nature pécheresse, il pourrait avec raison s'écrier : Comment parviendrai-je jamais en la présence de Dieu ? Comment serai-je jamais en état d'habiter dans cette lumière ? Mais si en lui-même le pécheur se voit absolument sans ressources, Dieu, son nom en soit béni, répond à tous ses besoins dans celui qui est descendu du sein du Père sur la croix et dans la tombe, et a été élevé sur le trône, remplissant ainsi, par sa personne et son œuvre, tout l'espace qui sépare ces deux points extrêmes. Il ne peut rien y avoir de plus élevé que le sein du Père, — la demeure éternelle du Fils ; et rien de plus bas que la croix et le sépulcre ; mais (merveilleuse vérité !) nous trouvons Christ dans le sein de Dieu et dans le sépulcre. Il descendit dans la mort, afin de laisser derrière lui, dans la poussière de la tombe, tout le poids des péchés et des iniquités de son peuple, montrant dans la tombe la fin de tout ce qui est humain, la fin du péché, la dernière limite de la puissance du diable. La tombe de Jésus est la grande fin de tout. Mais la résurrection nous transporte au-delà de ce terme, et constitue le fondement impérissable sur lequel la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme reposent pour jamais. Dès que l'œil de la foi contemple le Christ ressuscité, il trouve en lui une réponse triomphante quant à tout ce qui concerne le péché, le jugement, la mort et le sépulcre. Celui qui les a tous divinement vaincus est ressuscité des morts et s'est assis à la droite de la majesté dans les cieux ; et qui plus est, l'Esprit de celui qui est ressuscité et glorifié fait du croyant un fils. Le croyant est sorti vivifié de la tombe de Christ, comme il est écrit : « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes » (Col. 2:13).

Nous voyons donc que, la qualité de fils étant fondée sur la résurrection, elle est unie à la justification, à la justice et à la délivrance parfaite de tout ce qui, en quelque manière, pouvait être contre nous. Dieu ne pouvait pas nous admettre en sa présence, tant que nous avions du péché sur

nous ; il ne pouvait pas souffrir une seule tache de péché sur ses fils et ses filles. Le père de l'enfant prodigue ne pouvait admettre son fils à sa table dans les haillons du pays étranger. Il pouvait aller au-devant de lui, se jeter à son cou et le baiser, dans ces haillons : et c'était un acte digne de la *grâce* et qui caractérise cette grâce d'une manière admirable ; mais il était impossible qu'il fît asseoir le fils à sa table, dans ses haillons. La grâce qui a fait sortir le père au-devant du prodigue, règne par la justice qui ramena le prodigue dans la maison auprès du père. Si le père eût attendu que le fils se fût lui-même pourvu d'une robe pour se couvrir, ce n'eût pas été la grâce, comme aussi il n'eût pas été juste de l'introduire dans la maison dans ses haillons ; mais quand le père sort au-devant du fils prodigue et se jette à son cou, la grâce et la justice brillent ensemble de tout l'éclat et de toute la beauté qui sont propres à chacune d'elles, mais ne donnent pas cependant au fils une place à la table du père, avant qu'il ne soit revêtu d'une manière digne de sa haute et bienheureuse position. Dieu en Christ est descendu jusqu'au degré le plus bas de la condition morale de l'homme, afin que, par son abaissement, il élevât l'homme au plus haut degré de félicité, dans la communion avec lui-même. De tout cela, il ressort que notre qualité de fils, avec toute la gloire et les privilèges qui s'y rattachent, ne tient absolument rien de nous. Nous n'y sommes pas pour davantage que le corps amorti d'Abram et le sein mort de Saraï dans une semence nombreuse comme les étoiles des cieux et comme le sable du bord de la mer. Tout est de Dieu. « Dieu, le Père », en a conçu la pensée ; « le Fils » en a posé le fondement, et « le Saint Esprit » a élevé l'édifice ; et sur cet édifice paraît cette inscription : *Par la grâce, par la foi, sans œuvres de loi !* (Rom. 3:28, et Éph. 2:8).

Mais le chapitre qui nous occupe nous présente aussi un sujet très important, savoir : *la qualité d'héritier*. La question de la filialité et de la justice étant réglée entièrement, divinement et sans condition, le Seigneur dit à Abram : « Je suis l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens, afin de te donner ce pays-ci pour le posséder » (v. 7). Ici est présentée et traitée la grande question de l'héritage, ainsi que le chemin spécial que les héritiers élus ont à parcourir avant qu'ils parviennent à l'héritage promis. « Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui » (Rom. 8:17). Le chemin qui conduit au royaume passe par la souffrance, l'affliction et la tribulation ; mais grâces à Dieu, par la foi, nous pouvons dire : « Les *souffrances* du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée » (Rom. 8:18) ; et encore : « Nous savons que notre *légère tribulation* d'un moment, opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire » (2 Cor. 4:17) ; et enfin : « Nous nous glorifions dans les *tribulations*, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance » (Rom. 5:3, 4). C'est un grand honneur et un privilège réel pour nous, qu'il nous soit donné de pouvoir boire à la coupe de notre bienheureux Maître, et de pouvoir être baptisés de son baptême ; de traverser, dans une bienheureuse communion avec lui, le chemin qui conduit directement à notre glorieux héritage. L'Héritier et les cohéritiers parviennent à cet héritage par le sentier de la souffrance.

Toutefois, souvenons-nous que les souffrances, auxquelles les cohéritiers participent, sont dépourvues de tout élément pénal. Ils n'ont pas à souffrir sous la main de la justice infinie à cause du péché ; cette souffrance-là, Christ, la sainte victime, l'a pleinement endurée et épuisée sur la croix pour nous, alors qu'il courba sa tête sacrée sous les coups de la justice divine. « Car aussi Christ a souffert *une fois* pour les péchés » (1 Pierre 3:18), et ce « une fois », ce fut sur la croix, et *nulle part ailleurs*. Il n'a jamais souffert pour le péché auparavant, et il ne pourra jamais souffrir de nouveau pour le péché. « En la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois* pour l'abolition du péché, par son sacrifice » (Héb. 9:26). « Le Christ... a été offert *une fois* » (Héb. 9:28).

Il y a deux manières d'envisager le Christ souffrant : d'abord, comme frappé par l'Éternel ; ensuite, comme rejeté par les hommes. Sous le premier aspect, il a souffert tout seul ; sous le second, nous avons le privilège et l'honneur de lui être associés. Frappé de la part de l'Éternel pour le péché, Christ a souffert tout seul ; car qui eût pu souffrir avec lui ? Il porta seul la colère de Dieu. Il descendit seul « dans le torrent qui ne tarit pas, dans lequel on ne travaille ni ne sème » (Deut. 21:4),

et régla là pour toujours la question de nos péchés. À cette partie des souffrances de Christ nous sommes redevables de tout pour l'éternité ; mais nous n'avons participé à ces souffrances en aucune manière. Christ a combattu et a remporté la victoire, tout seul ; mais il partage le butin avec nous. Il était seul dans le puits de la destruction et le borbier fangeux (Ps. 40:2) ; mais dès qu'il pose son pied sur le roc éternel de la résurrection, il nous associe à lui. Il était seul quand il jeta le *grand cri* sur la croix (Marc 15:37) ; mais il a des compagnons quand il chante le *Cantique nouveau* (Ps. 40:2, 3).

La question maintenant est de savoir si nous refuserons de souffrir *avec lui* de la part des hommes, après qu'il a souffert *pour nous* de la part de Dieu. Que ce soit là une question est, en un sens, évident, à cause de l'emploi constant que fait le Saint Esprit du mot « si » en relation avec ce sujet. « Si toutefois nous souffrons avec lui » (Rom. 8:17) ; « si nous souffrons, nous régnerons » (2 Tim. 2:12). Il n'y a pas de question lorsqu'il s'agit de la qualité de fils ; nous ne parvenons pas à la haute dignité de fils par la souffrance, mais par la puissance vivifiante du Saint Esprit, fondée sur l'œuvre accomplie de Christ, selon le conseil éternel de Dieu. Rien ne peut toucher à cette position. Nous ne devenons pas membres de la *famille* par la souffrance, et Paul ne dit pas cela aux Thessaloniens, mais : « Pour que vous soyez estimés dignes du *royaume* de Dieu pour lequel aussi vous souffrez » (2 Thes. 1:5). Les Thessaloniens faisaient déjà partie de la famille, mais ils étaient destinés au royaume, et c'est au travers de la souffrance que passe le chemin qui y conduit ; de plus, la mesure de leurs souffrances pour le royaume devait être en rapport avec le degré de leur dévouement et de leur conformité au Roi. Plus nous lui serons semblables, plus aussi nous souffrirons avec lui ; et plus notre communion avec lui dans ses souffrances sera profonde, plus aussi le sera notre communion avec lui dans la gloire. Il y a une différence entre la *maison* du Père et le royaume du Fils ; dans la première, il s'agira d'une position conférée ; dans la seconde, il s'agira de capacité. Tous mes enfants peuvent être assis à ma table ; mais la jouissance qu'ils auront de ma société et de ma conversation dépendra entièrement de leur capacité. L'un d'eux peut être assis sur mes genoux, dans la pleine jouissance de sa relation d'enfant avec moi, sans qu'il soit capable néanmoins de comprendre une seule de mes paroles ; un autre, peut-être, fera preuve d'une rare intelligence dans la conversation, sans qu'il soit pour cela au moindre degré, plus heureux que le petit enfant que je tiens sur mes genoux. Mais s'il est question du service de mes enfants envers moi, ou de leur identification publique avec moi, c'est évidemment tout autre chose. La comparaison dont je viens de me servir n'est qu'une faible image, servant à faire ressortir la double idée de capacité dans le royaume du Fils, et de position conférée dans la maison du Père.

Souvenons-nous, toutefois, que souffrir avec Christ n'est pas le joug d'un esclave, mais un privilège et un dévouement volontaire ; non une loi de fer, mais une faveur de la grâce. « À vous il a été *gratuitement donné*, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui » (Phil. 1:29). De plus, il est bien certain que le vrai secret des souffrances pour Christ, c'est que nos affections soient concentrées sur lui. Plus nous aimerons Jésus, plus aussi nous nous tiendrons près de lui ; et plus nous nous tiendrons près de lui, plus nous l'imiterons fidèlement ; et plus nous l'imiterons fidèlement, plus aussi nous souffrirons avec lui. Tout découle donc de l'amour pour Christ ; et c'est une vérité fondamentale, que « nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19). Gardons-nous sur ce point, comme sur tous les autres, d'un esprit légal ; qu'un homme ne s'imagine pas souffrir pour Christ sous le joug du légalisme. Hélas ! il serait fort à craindre qu'un tel homme ne connût pas encore Christ, ni la position bénie de fils, qu'il ne fût pas encore établi dans la grâce ; mais qu'il cherchât à entrer dans la famille par des œuvres de loi, plutôt qu'à parvenir au royaume par le sentier de la souffrance.

D'un autre côté, prenons garde de ne pas reculer devant la coupe et le baptême de notre Maître. Ne faisons pas profession de jouir des bénéfices que sa croix nous assure, tout en refusant de participer à la réjection qu'implique cette croix. Soyons convaincus que le sentier, qui conduit au royaume, n'est pas éclairé par le soleil de la faveur du monde, et qu'il n'est pas semé des roses de son bonheur. Quand un chrétien réussit dans le monde, il y a tout lieu de craindre qu'il ne marche pas en communion avec Christ. « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera

mon serviteur » (Jean 12:26). Quel était le but de la carrière terrestre de Christ ? A-t-il cherché à obtenir de l'influence et une position élevée dans ce monde ? Non, mais il trouva sa place sur la croix, entre deux brigands condamnés. « Mais, dira-t-on, Dieu et sa main étaient là ! » — cela est vrai, mais l'homme aussi ! Et cette dernière vérité entraîne nécessairement notre réjection de la part du monde, si nous marchons avec Christ. Notre association avec Christ nous ouvre le ciel et nous rejette hors de ce monde ; or, si nous faisons profession d'être au ciel sans que le monde nous rejette, cela prouve qu'il y a quelque chose de faux dans la position que nous avons prise. Si Christ était sur la terre aujourd'hui, quel serait son chemin, où tendrait-il et où se terminerait-il ? Que Dieu nous donne de répondre à ces questions à la lumière de cette Parole, qui est plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants et qui nous place, tels que nous sommes, sous le regard du Tout-Puissant ; et que le Saint Esprit nous rende fidèles envers notre Maître absent, crucifié et rejeté. Celui qui marche selon l'Esprit sera rempli de Christ ; et étant rempli de lui, il sera occupé non de la souffrance, mais de celui pour lequel il souffre. Si le regard est arrêté sur Christ, les souffrances ne seront rien en comparaison de la joie présente et de la gloire à venir.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la vision très significative d'Abram, qui nous est rapportée dans les derniers versets de ce chapitre : « Et, *comme le soleil se couchait*, un profond sommeil tomba sur Abram ; et voici, une frayeur, une grande obscurité, tomba sur lui. Et l'Éternel dit à Abram : Sache certainement que ta semence séjournera dans un pays qui n'est pas le sien, et ils l'asserviront, et l'opprimeront pendant quatre cents ans. Mais aussi je jugerai, moi, la nation qui les aura asservis ; et après cela ils sortiront avec de grands biens... Il arriva que le soleil s'étant couché, il y eût une obscurité épaisse ; et voici une fournaise fumante, et un brandon de feu qui passa entre les pièces des animaux ».

On peut dire que l'histoire entière d'Israël est résumée dans ces deux figures de la fournaise fumante et du brandon. La première représente les diverses époques pendant lesquelles les Israélites ont été mis à l'épreuve et ont souffert : leur longue servitude en Égypte, les temps de leur assujettissement aux rois de Canaan, ceux de leur captivité à Babylone, et ceux, enfin, de leur dispersion actuelle. On peut considérer Israël comme passant au travers de la fournaise fumante pendant toutes ces différentes périodes (voyez Deut. 4:20 ; 1 Rois 8:51 ; Ésaïe 48:10). Le brandon, au contraire, est l'image de ces phases de l'histoire d'Israël, dans lesquelles l'Éternel apparaît en grâce pour secourir les siens : telles sont la délivrance d'Égypte, par la main de Moïse ; la délivrance de la puissance des rois de Canaan, par le ministère des Juges ; le retour de Babylone, en vertu du décret de Cyrus, et enfin, la délivrance finale du peuple, quand Christ apparaîtra dans sa gloire. On ne parvient à l'héritage qu'au travers de la fournaise fumante et plus la fumée du four est épaisse, plus aussi sera brillant le « brandon » ou « la lampe » du salut de Dieu.

L'application de ce principe n'est pas bornée au seul peuple de Dieu, dans son ensemble ; mais elle concerne encore chacun de ceux qui le composent. Tous ceux qui sont jamais parvenus à une position éminente, comme serviteurs, ont passé par la fournaise fumante avant que d'être appelés à jouir du brandon ou de la lampe. « Une frayeur, une grande obscurité » traversa l'esprit d'Abram ; Jacob eut à supporter vingt années de rudes travaux dans la maison de Laban ; Joseph trouva le four fumant de l'affliction dans les prisons d'Égypte ; Moïse passa quarante ans dans le désert. L'Écriture nous montre l'application de ce principe relativement aux diacres ou « serviteurs » et aux évêques ou « surveillants ». Que les « *serviteurs* » soient premièrement « mis à l'épreuve » ; et qu'ensuite ils « servent », étant trouvés « irréprochables » (1 Tim. 3:10) ; « Que le surveillant ne soit pas nouvellement converti, de peur qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable » (1 Tim. 3:6). Être *enfant de Dieu* est une chose ; être *serviteur de Christ* en est une autre et une toute différente. Si je place mon enfant dans mon jardin, il y fera peut-être plus de mal que de bien. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il n'est pas un enfant bien-aimé ? Non, mais parce qu'il n'est pas un serviteur exercé. Là gît toute la différence. Une relation et un emploi sont deux choses distinctes ; non que tout enfant de Dieu n'ait quelque chose à faire, à souffrir, à apprendre, mais il demeure toujours vrai que le *service public* et la *discipline secrète* sont intimement unis dans les voies de Dieu.

Il faut que celui qui paraît beaucoup en public ait cette disposition humble, ce jugement mûr, cet esprit soumis et mortifié, cette volonté brisée, ce ton doux, qui sont les beaux et sûrs résultats de la discipline secrète de Dieu. En général, on verra que ceux qui se mettent en avant sans posséder, plus ou moins, les qualités morales dont nous parlons, défontent tôt ou tard.

Seigneur Jésus, tiens tes faibles serviteurs bien près de toi, et dans ta main !

## Chapitre 16

Ici nous voyons l'incrédulité s'emparer de l'esprit d'Abram et, encore une fois, le détourner pour un temps du sentier de l'heureuse et simple confiance en Dieu. « Et Saraï dit à Abram : Tu vois que l'Éternel m'a empêchée d'avoir des enfants » (v. 2). Ces paroles sont l'expression de l'impatience ordinaire de l'incrédulité ; Abram aurait dû les traiter en conséquence et attendre patiemment du Seigneur l'accomplissement de la promesse ; mais notre pauvre cœur naturel préfère tout autre chose à une position *d'attente* : il aura recours à des expédients, à un plan ; il usera d'une ressource quelconque plutôt que de rester dans une position qui lui pèse. Ce sont deux choses fort différentes que croire une promesse ou bien en attendre patiemment l'accomplissement. La conduite d'un enfant nous en fournit de nombreux exemples : quand nous promettons quelque chose à l'un de nos enfants, il n'a aucune idée de douter de notre parole ; néanmoins nous pouvons le voir grandement agité, et impatient de savoir quand et comment nous accomplirons notre promesse. Or, la conduite d'un enfant est un miroir dans lequel l'homme le plus sage peut contempler sa propre image. Abram montre de la foi au chapitre 15 ; et cependant il manque de patience au chapitre 16 : et ainsi nous comprenons mieux le sens et la beauté de ce que nous lisons au chapitre 6 de l'épître aux Hébreux : « Afin que vous ne deveniez pas paresseux, mais imitateurs de ceux qui, *par la foi et par la patience*, héritent ce qui avait été promis ». Dieu fait une promesse et la foi croit cette promesse ; — l'espérance anticipe la promesse et la patience en attend tranquillement l'accomplissement.

Il y a dans le commerce ce qu'on appelle « la valeur actuelle » d'une lettre de change ou d'un billet à ordre : il en est de même dans le monde de la foi ; il y a aussi une valeur *présente* des promesses de Dieu, et la mesure qui règle cette valeur est la connaissance expérimentale de Dieu dans le cœur : car c'est de notre appréciation de Dieu que dépendra l'évaluation que nous ferons de ses promesses ; de plus, l'âme soumise et patiente trouve une riche et pleine récompense en s'attendant ainsi à Dieu pour l'accomplissement de tout ce qu'il a promis.

Quand à Saraï, ce qu'elle dit à Abram revenait réellement à ceci : « L'Éternel m'a manqué ; peut-être que ma servante égyptienne me sera une ressource ». Tout, excepté Dieu, convient au cœur incrédule ; et on est souvent étrangement surpris de voir à quelles futilités le croyant peut s'attacher, quand une fois il a perdu le sentiment de la présence de Dieu, et qu'il oublie que sa fidélité ne fait jamais défaut et que lui-même suffit à tout. L'âme perd ainsi cette disposition paisible et cet équilibre, si nécessaires pour le témoignage fidèle de celui qui marche par la foi ; comme le monde, elle a recours à toute espèce d'expédients, pour atteindre son but ; et elle appelle cela : « faire un usage louable des moyens ».

Mais c'est une chose amère, et dont les conséquences sont toujours funestes, que de se soustraire à une dépendance absolue de Dieu. Si Saraï avait dit : « La nature m'a fait défaut, mais Dieu est ma ressource », tout eût été bien différent ; elle fût restée sur un terrain vrai, car, de fait, la nature lui avait fait défaut. Mais c'était la nature sous une forme ; et Saraï, qui n'avait pas encore appris à détourner ses regards de la nature sous *toutes* ses formes, voulut en essayer une autre. Au jugement de Dieu, comme à celui de la foi, la nature ne valait pas mieux en Agar qu'en Sara : la nature, qu'elle soit vieille ou jeune, est la même aux yeux de Dieu et, partant, aux yeux de la foi. Mais cette vérité n'a de puissance sur nous qu'autant que, expérimentalement, Dieu est devenu le centre de notre existence. Du moment que nous détournons nos regards de ce Dieu glorieux, nous sommes capables de nous livrer aux inventions les plus viles de l'incrédulité ; et ce n'est qu'autant que nous nous appuyons sérieusement sur le Dieu vivant, seul vrai et seul sage, que nous pouvons renoncer à

tout ce qui est de la créature. Non que nous méprisions les instruments dont Dieu se sert : ce serait de l'indifférence et non de la foi. La foi fait cas de l'instrument, non à cause de lui-même, mais à cause de celui qui l'emploie ; tandis que l'incrédulité ne regarde que l'instrument et fait dépendre le succès de la puissance apparente de cet instrument, au lieu d'en juger d'après la vertu toute-puissante de celui qui, en, grâce, se sert de lui. Saül, regardant David, et puis le Philistin, dit au premier : « Tu ne saurais aller contre ce Philistin, pour combattre contre lui ; car tu n'es qu'un jeune garçon ». Mais pour David, la question n'est pas de savoir s'il pourra vaincre le Philistin, mais si l'Éternel en a le pouvoir.

Le sentier de la foi est un sentier très simple et très étroit. La foi ne déifie, ni ne méprise les moyens ; elle les apprécie pour autant que c'est Dieu réellement qui les emploie, et non pas au delà. Or, il y a une différence très grande entre l'emploi que Dieu fait de la créature pour me servir, et l'emploi que l'homme en fait pour exclure Dieu ; on n'y prend pas assez garde. Dieu se sert des corbeaux pour nourrir Élie, mais Élie ne se sert pas d'eux pour exclure Dieu. Quand le cœur est réellement occupé de Dieu, il ne se préoccupe pas des moyens ; il compte sur Dieu, dans la douce assurance que, quels que soient les moyens dont Dieu usera, il bénira, il aidera, il pourvoira.

Or, dans le cas qui nous occupe, il est évident qu'Agar n'était pas un instrument employé de Dieu pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Abram. Dieu avait promis un fils à Abram, mais il n'avait pas dit que ce fils serait celui d'Agar, et le récit biblique nous apprend qu'Abram et Saraï, l'un et l'autre, augmentèrent leur peine, en ayant recours à Agar ; car, Agar, « voyant qu'elle avait conçu, méprisa sa maîtresse », et ce ne fut même là que le commencement de tous les chagrins qui furent le résultat de leur empressement à recourir à des moyens humains. La dignité de Saraï fut foulée aux pieds par une esclave égyptienne ; car Agar voyant l'état de faiblesse dans lequel était sa maîtresse, la méprisa. On ne conserve réellement sa dignité et son autorité qu'autant que l'on demeure dans une position de dépendance. Nul n'est aussi indépendant de tout ce qui l'entoure, que celui qui marche vraiment par la foi et qui ne s'attend qu'à Dieu ; mais dès que l'enfant de Dieu se rend débiteur de la nature ou du monde, il perd la dignité de sa position et ne tarde pas à le sentir. On ne comprend pas assez la perte qui résulte du plus petit écart dans le chemin de la foi. Tous ceux qui suivent ce chemin rencontreront, sans aucun doute, des épreuves et du travail, mais aussi ils peuvent être assurés qu'ils seront plus que dédommagés par la joie et le bonheur qui deviendront leur partage ; tandis que ceux qui s'écartent de ce chemin, rencontreront des épreuves bien plus grandes, sans compensation aucune.

« Et Saraï dit à Abram : Le tort qui m'est fait est *sur toi* ». Quand nous avons manqué, nous sommes souvent portés à jeter le blâme sur un autre : Saraï ne faisait que recueillir le fruit de sa proposition, cependant elle dit à Abram : « Le tort qui m'est fait est *sur toi* » ; puis, avec la permission d'Abram, elle cherche à se débarrasser de l'épreuve que son impatience lui a attirée. « Et Abram dit à Saraï : Voici, ta servante est entre tes mains, fais-lui comme il sera bon à tes yeux. Et Saraï la maltraita, et elle s'enfuit de devant elle » (v. 5-6). Mais on ne réussit pas ainsi ; on ne se débarrasse pas de la « servante » par de mauvais traitements. Quand nous faisons des fautes et que nous sommes appelés à en subir les conséquences, nous ne pouvons pas nous soustraire à ces conséquences en usant d'orgueil et de violence. Nous essayons souvent de ce moyen, mais nous ne faisons qu'aggraver le mal. Quand nous avons manqué, nous devrions nous humilier, confesser notre faute et attendre de Dieu la délivrance. Mais nous ne voyons rien de semblable dans la conduite de Saraï ; tout au contraire : elle n'a pas la conscience d'avoir mal fait ; et loin d'attendre de Dieu la délivrance, elle cherche à se délivrer elle-même, à sa manière. Mais tous les efforts que nous faisons pour redresser nos erreurs, avant de les avoir pleinement confessées, ne tendent qu'à rendre notre sentier plus difficile. C'est pourquoi Dieu a voulu qu'Agar revînt à sa maîtresse, et mît au monde un fils, qui ne fut pas le fils de la promesse, mais une épreuve pour Abram et pour sa maison, comme nous le verrons par la suite.

Tout ceci doit être considéré à un double point de vue : en premier lieu, comme manifestation d'un principe pratique d'une haute importance ; ensuite sous le point de vue de la doctrine. D'abord,

nous apprenons que, quand, par l'incrédulité de nos cœurs, nous sommes tombés dans quelque faute, ce n'est ni en un moment, ni par nos propres artifices, que nous pouvons remédier à ces fautes. Il faut que les choses suivent leur cours : « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle » (Gal. 6:7-8). C'est là un principe invariable que nous rencontrons partout dans l'Écriture, et dans notre propre histoire. Dieu pardonne le péché et restaure l'âme ; mais il faut que nous recueillions ce que nous avons semé. Abram et Saraï eurent à supporter pendant des années la présence de la servante et de son fils, et ils ne purent se débarrasser d'eux que conformément à la volonté de Dieu. Il y a une bénédiction particulière à s'abandonner à Dieu. Si Abram et Saraï eussent fait ainsi dans le cas qui nous occupe, ils n'auraient jamais été tourmentés par la présence de la servante et de son fils ; mais puisqu'ils avaient eu recours à la nature, il fallait qu'ils en subissent les conséquences. Souvent, hélas ! nous sommes « comme un taureau indompté », tandis que notre bonheur serait de soumettre et faire taire notre âme comme un enfant sevré auprès de sa mère (Ps. 131:2). Le taureau indompté nous représente celui qui se débat follement sous le joug des circonstances, rendant son joug d'autant plus douloureux par les efforts qu'il fait pour s'en débarrasser ; un enfant sevré est l'image de celui qui courbe humblement la tête sous chaque dispensation et qui rend son lot d'autant plus agréable, par l'entière soumission de son esprit.

Ensuite, au point de vue de la doctrine, nous sommes autorisés à considérer Agar et son fils comme des figures de l'alliance des œuvres et de tous ceux qui, par elle, sont nés pour la servitude. « Car il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre naquit par la promesse. Ces choses doivent être prises dans un sens allégorique : car ce sont deux alliances, l'une du mont Sina, enfantant pour la servitude, et c'est Agar... » (Gal. 4:22-25). Dans cet important passage, la chair est mise en contraste avec la promesse, et nous apprenons ainsi quelle est la pensée de Dieu non seulement quant à la signification du mot chair, mais encore quant à l'effort que fait Abram pour obtenir la semence promise, par le moyen d'Agar, au lieu de se confier en la promesse de Dieu. Les deux alliances sont figurées par Agar et Sara, et sont diamétralement opposées l'une à l'autre. « L'une enfantant pour la servitude », en ce qu'elle soulevait la question de la capacité de l'homme « à faire » et « à ne pas faire », et faisant dépendre la vie entièrement de cette capacité : « Celui qui aura fait ces choses, vivra par elles ». C'est l'alliance d'Agar. Mais l'alliance de Sara révèle Dieu comme le Dieu de la promesse, promesse entièrement indépendante de l'homme et fondée sur le bon vouloir et le pouvoir de Dieu pour l'accomplir. Dieu n'attache aucun « si » à ses promesses. Il les fait sans conditions, et est décidé à les accomplir ; et la foi compte sur lui, dans une parfaite liberté de cœur. Aucun effort de la nature n'est nécessaire à l'accomplissement des promesses de Dieu : et c'est précisément à cet égard qu'Abram et Saraï faillirent. Ils tentèrent d'atteindre un certain but qui leur avait été absolument assuré par une promesse de Dieu. Ainsi fait l'incrédulité. Par son activité inquiète, elle soulève des nuages qui enveloppent l'âme et empêchent que les rayons de la gloire de Dieu ne l'atteignent. « Et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité » (Matt. 13:58). Un des caractères distinctifs de la foi, c'est qu'elle laisse toujours à Dieu le champ libre pour la manifestation de lui-même ; et assurément, quand Dieu se manifeste, la place qui convient à l'homme est celle d'un heureux adorateur.

L'erreur, dans laquelle les Galates s'étaient laissés entraîner, consistait à ajouter quelque chose qui était de « la nature », à ce que Christ avait déjà accompli sur la croix. L'Évangile que Paul leur avait annoncé, et que les Galates avaient reçu, était la simple présentation de la grâce de Dieu, absolue, sans réserve et sans condition. « Jésus Christ avait été dépeint crucifié au milieu d'eux » (Gal. 3:1). Ce n'était pas simplement une promesse de Dieu, mais une promesse divinement et glorieusement accomplie. Un Christ crucifié réglait tout quant aux droits de Dieu et aux besoins de l'homme ; mais les faux docteurs renversaient ou cherchaient à renverser tout l'évangile de Christ, en disant : « Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés » (Actes 15:1) ; et ainsi, selon la déclaration de l'apôtre lui-même, ils annulaient réellement la grâce de Dieu ;

et Christ était mort pour rien (Gal. 2:21). Il faut que Christ soit un Sauveur *complet*, sinon il n'est pas un Sauveur du tout. Dès que quelqu'un dit : « À moins que *vous* ne soyez ceci ou cela, vous ne pourrez être sauvés », il renverse de fond en comble l'évangile de Christ, attendu que cet évangile me révèle Dieu descendant jusqu'à moi, *tel que je suis*, pécheur coupable, misérable et perdu par ma propre faute ; et de plus m'apportant une entière rémission de *tous* mes péchés, et une pleine délivrance de mon état de perdition, en vertu de l'œuvre accomplie par lui-même sur la croix. C'est pourquoi si quelqu'un dit : « Il faut que vous soyez ceci ou cela, pour être sauvé », il dépouille la croix de toute sa gloire et nous enlève toute notre paix ; car, si le salut dépend de ce que *nous* soyons, ou de ce que nous fassions quelque chose, nous serons inévitablement perdus. Mais, Dieu en soit béni, il n'en est pas ainsi. Le grand principe fondamental de l'Évangile, c'est que Dieu est *Tout* et l'homme *Rien* : ce n'est pas un mélange de Dieu et de l'homme ; tout est de Dieu. La paix que donne l'Évangile ne repose pas en partie sur l'œuvre de Christ, et en partie sur l'œuvre de l'homme ; mais *entièrement* et uniquement sur l'œuvre de Christ, parce que cette œuvre est parfaite, parfaite pour toujours, et qu'elle rend parfaits comme elle-même tous ceux qui mettent leur confiance en elle.

Sous la loi, Dieu se tenait, en quelque sorte, tranquille pour voir ce que l'homme pourrait faire : tandis que, dans l'Évangile, nous voyons Dieu agissant et l'homme appelé à se tenir tranquille pour voir la délivrance de Dieu (2 Chr. 20:17). Cela étant, l'apôtre n'hésite pas à dire aux Galates : Vous avez rompu vos liens avec Christ, vous tous qui vous justifiez par la loi (*en nomô*) ; vous êtes déçus de la grâce (Gal. 5:4). Si l'homme a quelque chose à faire dans l'œuvre du salut, Dieu est exclu ; et si Dieu est exclu, le salut est impossible, attendu qu'il est impossible que l'homme accomplisse un salut par ce qui démontre qu'il est un être perdu ; si donc le salut est une question de *grâce*, il faut que tout soit grâce. Il ne peut pas être moitié loi et moitié grâce ; les deux alliances sont parfaitement distinctes. C'est Sara ou Agar : si c'est Agar, Dieu reste en dehors ; si c'est Sara, l'homme reste en dehors, et il en est ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin. La loi s'adresse à l'homme ; elle le met à l'épreuve, elle manifeste quelle est réellement sa valeur, elle démontre qu'il est déchu, elle le place et le tient sous la malédiction aussi longtemps qu'il a affaire avec elle, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il est vivant. « La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit » (Rom. 7:1), mais quand il est mort, son autorité cesse nécessairement pour ce qui est de lui (voyez Rom. 7:1-6 ; Gal. 2:19 ; Col. 2:20 ; 3:3), bien qu'elle conserve cette autorité dans toute sa force pour maudire tout homme *vivant*. L'Évangile, au contraire, affirmant que l'homme est perdu, déchu, mort, révèle Dieu tel qu'il est, comme le Sauveur de ceux qui sont perdus ; comme celui qui pardonne aux coupables, qui vivifie ceux qui sont morts ; il ne nous présente pas Dieu comme exigeant quoi que ce soit de l'homme (car que pourrait-on attendre d'un homme qui est mort en faillite ?), mais comme manifestant sa libre grâce en rédemption.

La différence entre les deux alliances, de la loi et de la grâce, est donc immense, et fait comprendre la force extraordinaire du langage de l'apôtre dans l'épître aux Galates : « Je m'étonne » ; — « Qui vous a ensorcelés ? » — « Je crains pour vous ». — « Je suis en perplexité à votre sujet ». — « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même ! » — Tel est le langage du Saint Esprit qui connaît la valeur d'un Christ complet, d'un salut complet, et qui sait aussi combien la connaissance de l'un et de l'autre est nécessaire à un pécheur perdu. Nous ne retrouvons ce même langage dans aucune autre épître, pas même dans celle aux Corinthiens, bien qu'il y eût parmi ceux-ci des désordres de la nature la plus grossière à réprimer. Toute faute et toute erreur de l'homme peuvent être corrigées par l'introduction de la grâce de Dieu ; mais les Galates, comme Abram dans ce chapitre, se détournaient de Dieu et revenaient à la chair. Quel remède imaginer pour un pareil cas ? Comment corriger une erreur qui consiste à abandonner ce qui seul peut remédier à tout ? Déchoir de la grâce, c'est retourner sous la loi, de laquelle on ne peut recueillir que « la *malédiction* ».

Puisse le Seigneur nous affermir dans sa grâce excellente !

## Chapitre 17

Ce chapitre nous fait voir comment Dieu remédie à la faute d'Abram. « Et Abram était âgé de quatre vingt dix-neuf ans ; et l'Éternel apparut à Abram, et lui dit : *Je suis le Dieu Tout-puissant ; marche devant ma face, et sois parfait* » (\*). Ce passage a une signification d'une grande portée. Il est évident que, lorsque Abram accepta l'expédient de Saraï, il ne marchait pas devant la face du Dieu Tout-puissant. La foi seule nous rend capables de vivre librement devant la face du Tout-puissant ; au lieu que l'incrédulité introduit toujours plus ou moins le *moi*, les circonstances, les causes secondaires, et autres choses de cette nature, et nous prive ainsi de cette joie et de cette paix, de cette sérénité et de cette sainte indépendance, qui sont le partage de celui qui s'appuie sur le bras du Tout-puissant. Pensons-y bien : Dieu n'est pas pour nos âmes cette constante réalité, qu'il devrait être ou qu'il serait pour nous, si nous marchions avec une foi plus simple et dans une dépendance plus entière de lui.

(\*) Quand Abraham est appelé à être « parfait », cela ne signifie pas qu'il dut être parfait en lui-même, ce qui est et a toujours été impossible, mais simplement parfait quant à l'objet de ses affections, c'est-à-dire que son espérance et son attente devaient être parfaitement et sans partage concentrées sur le « Dieu Tout-puissant ».

Le mot « parfait » est employé au moins dans quatre sens différents dans le Nouveau Testament. Nous lisons en Matt. 5:48: « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Le contexte ici nous apprend que le mot « parfait » se rapporte au principe de notre marche, car un peu plus haut, dans le même chapitre, au verset 44, nous lisons : « Aimez vos ennemis... en sorte que vous soyez les fils de votre père qui est dans cieus : car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes ». Être « parfait » dans le sens du verset 48, signifie donc : agir d'après un principe de grâce envers tous, même envers ceux qui nous injurient et nous font du mal. Un chrétien, qui entre en procès et en contestation pour soutenir ses droits, n'est pas « parfait comme son Père » ; car son Père agit en grâce, tandis qu'il agit en justice.

Il n'est pas question de savoir s'il est juste ou injuste d'entrer en procès avec les gens du monde (pour ce qui regarde les frères, 1 Cor. 6 est concluant), mais tout ce que nous voulons établir, c'est que tout chrétien qui entre en procès agit d'une manière entièrement opposée au caractère de son Père ; car son Père n'entre pas en procès avec le monde. Il ne siège pas maintenant sur un trône de jugement, mais sur un trône de miséricorde et de grâce. Il répand ses bénédictions sur ceux qui, s'il entrait en procès avec eux, seraient déjà condamnés. Il est donc évident qu'un chrétien qui fait comparaître un homme en justice n'est pas « parfait, comme son Père qui est dans les cieus est parfait ».

La parabole, à la fin de Matt. 18, nous apprend que celui qui veut maintenir ses droits ne connaît ni le vrai caractère, ni les effets de la grâce. Le serviteur n'était pas injuste, en réclamant ce qui lui était dû, mais il était impitoyable. Il différait complètement de son maître. Dix mille talents lui avaient été remis, et il pouvait néanmoins étrangler son compagnon de service pour cent misérables deniers ! Quelle en fut la conséquence ? Il fut livré aux bourreaux ; il perdit le sentiment béni de la grâce, et dut recueillir les fruits amers de son insistance à soutenir ses droits, alors qu'il était lui-même un objet de la grâce. Remarquez, en outre, qu'il est appelé « un méchant serviteur », non parce qu'il devait « dix mille talents », mais parce qu'il n'avait pas remis les « cent deniers ». Il y avait suffisamment de grâce chez le maître pour acquitter les dix mille talents ; mais le serviteur n'en avait pas assez pour acquitter les cent deniers. Cette parabole a une voix solennelle pour tous les chrétiens qui entrent en procès ; car bien que dans l'application il soit dit : « Ainsi aussi mon Père céleste vous fera, si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur, chacun à son frère » ; cependant le principe est d'une application générale, et nous démontre que celui qui a recours à la justice perd le sentiment de la grâce.

Le chapitre 9 de l'épître aux Hébreux nous présente un autre sens du mot « parfait », et ici encore c'est le contexte qui détermine ce sens. Il s'agit de perfection « quant à la conscience » (comp. vers. 9), et cet emploi du mot « parfait » est d'une haute importance. L'adorateur sous la loi ne pouvait jamais avoir une conscience parfaite, par la raison bien simple qu'il n'avait jamais un sacrifice parfait. Le sang d'un taureau ou d'un bouc ne pouvait pas « ôter les péchés », et la valeur qu'il pouvait avoir n'était jamais que pour un temps, mais non pas pour toujours ; en sorte qu'il ne pouvait rendre la conscience parfaite. Maintenant le plus faible croyant a le privilège d'avoir une conscience parfaite. Pourquoi ? Est-il meilleur que l'adorateur sous la loi ? Nullement, mais il a un meilleur sacrifice. Si le sacrifice de Christ est parfait, et s'il est parfait pour toujours, la conscience du croyant est parfaite et parfaite pour toujours (comp. versets 9-14 ; 25-26 ; 10:14). Le chrétien qui n'a pas une conscience parfaite, déshonore le sacrifice de Christ ; car c'est comme s'il disait que ce sacrifice n'a pas aboli le péché, et que les effets du sacrifice de Christ ne sont que temporaires et non point éternels ; or, qu'est-ce autre chose, sinon rabaisser le sacrifice de Christ au niveau des sacrifices de l'économie mosaïque ?

Il est nécessaire de bien distinguer entre la perfection dans la chair et la perfection quant à la conscience. Prétendre à la première, c'est exalter le moi ; rejeter la dernière c'est déshonorer Christ. L'enfant en Christ devrait avoir une conscience parfaite ; tandis que Paul n'avait ni ne pouvait avoir une chair parfaite. La chair n'est pas présentée dans l'Écriture comme une chose qui doit être perfectionnée, mais crucifiée. La différence est immense. Le chrétien a du péché en lui, mais non sur lui. Pourquoi ?

Parce que Christ, qui n'eut jamais de péché en lui, avait du péché sur lui, lorsqu'il fut cloué à la croix.

Enfin, au chapitre 3 de l'épître aux Philippiens, nous trouvons deux autres sens du mot « parfait ». L'apôtre dit : « Non que j'aie déjà reçu le prix ou que je sois déjà parvenu à la perfection », après quoi il dit, un peu plus loin : « Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce même sentiment ». Le mot « parfait » dans le premier passage se rapporte à la pleine et éternelle conformité de l'apôtre avec Christ dans la gloire, et dans le dernier il se rapporte au fait que Christ est l'objet exclusif de nos cœurs.

« Marche devant *ma face* ». La vraie puissance consiste à marcher devant la face du Dieu fort ; pour cela, il faut que le cœur ne soit occupé d'aucun autre objet que de Dieu lui-même. Si nous nous

reposons sur la créature, nous ne marchons pas devant Dieu, mais devant la créature. Il est de la dernière importance pour nous que nous sachions devant qui nous marchons et quel est l'objet que nous poursuivons. Qu'avons-nous en vue et sur qui nous reposons-nous, dans ce moment même ? Dieu remplit-il notre avenir *tout entier* ; les hommes et les circonstances n'y entrent-ils pour rien ? La créature n'y a-t-elle point de place ? Le seul moyen de s'élever au-dessus du monde, c'est de marcher par la foi, parce que la foi remplit la scène si complètement de Dieu, qu'il ne reste plus de place pour la créature et pour le monde. Si Dieu remplit tout le champ de ma vue, tout autre objet disparaît, et je puis dire avec le Psalmiste : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur *Dieu* ; car mon attente est en *lui*. Lui seul est mon rocher et mon salut, ma haute retraite : je ne serai pas ébranlé » (Ps. 62:5-6). La nature parle autrement, non qu'elle veuille exclure Dieu entièrement, à moins qu'elle ne soit sous l'influence directe d'un scepticisme audacieux et blasphémateur ; mais son regard et son attente seront toujours partagés.

Il est bon d'observer que Dieu ne partage pas plus sa gloire avec la créature, quant à ce qui concerne les détails de notre vie actuelle de tous les jours que pour ce qui concerne le salut. Depuis le commencement jusqu'à la fin il faut que ce soit lui réellement, et lui seul. Il ne suffit pas que nous dépendions de Dieu en paroles, tandis que, de fait, notre cœur se repose sur la créature. Dieu mettra tout en lumière, il éprouvera le cœur, et placera la foi dans la fournaise. « Marche devant ma face, et sois parfait ». Tel est le chemin qui conduit au vrai but. — Quand, par la grâce, l'âme cesse de s'attendre à la créature, alors, et alors seulement, elle est dans les dispositions voulues pour que Dieu puisse agir ; et quand Dieu agit, tout va bien. Il ne laisse rien inachevé : il règle parfaitement tout ce qui concerne ceux qui mettent en lui leur confiance. Quand la souveraine sagesse, la toute-puissance et l'amour infini agissent ensemble, le cœur croyant peut jouir d'un doux repos. À moins que nous ne puissions trouver quelque circonstance trop grande ou trop petite pour « le Dieu Tout-puissant », nous n'avons aucune raison de nous inquiéter de quoi que ce soit ; et c'est là une vérité puissante et bien propre à placer tous ceux qui croient dans la bienheureuse position où nous trouvons Abram dans ce chapitre. Dès que Dieu lui eut positivement dit : Abandonne-moi *tout*, et je pourvoirai à tout, au-delà de tes plus ambitieux désirs et de tes plus chères espérances : la semence, l'héritage et tout ce qui en découle, sont parfaitement et éternellement assurés selon l'alliance du Dieu Tout-puissant, — alors « *Abram tomba sur sa face* » (v. 3). Bienheureuse position ! la seule qui, devant le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, possesseur de toutes choses, « le Dieu Tout-puissant », convienne à un pécheur faible, dénué et inutile.

« Et Dieu parla avec lui ». C'est quand l'homme est dans la poussière que Dieu peut lui parler en grâce. La position que prend ici Abram est l'expression de l'abaissement complet en la présence de Dieu : il se tient devant Dieu dans le sentiment de sa faiblesse et de son néant, et cet abaissement est le sûr précurseur de la révélation de Dieu lui-même à l'âme. C'est quand la créature se tient ainsi devant Dieu, que Dieu peut se montrer tel qu'il est, dans toute la gloire de sa personne. Il ne donnera pas sa gloire à un autre. Il peut se révéler, et permettre à l'homme d'adorer en présence de cette révélation ; mais jusqu'à ce que l'homme prenne la place qui lui convient, Dieu ne peut pas déployer son caractère. Quelle différence entre les positions d'Abraham dans ces deux chapitres ! Dans l'un, il a la nature devant lui ; dans l'autre, il est dans la présence du Dieu Tout-puissant. Là, il agissait ; ici, il adore ; là, il avait recours à ses propres combinaisons et à celles de Sara ; ici, il s'abandonne avec tout ce qui le concerne, son présent et son avenir, dans les mains de Dieu, et il lui permet d'agir en lui, pour lui, et par lui. C'est pourquoi Dieu peut dire : « Je te ferai », « Je t'établirai », « Je te donnerai », « Je te bénirai ». En un mot, Dieu seul et son œuvre sont en cause et là est le vrai repos du pauvre cœur qui a appris à se connaître un peu.

L'alliance de la circoncision est maintenant introduite. Il faut que chacun des membres de la famille de la foi, sans exception aucune, porte dans son corps le sceau de son alliance. « On ne manquera point de circoncire celui qui est né dans ta maison et celui qui est acheté de ton argent ; et mon alliance sera en votre chair comme alliance perpétuelle. Et le mâle incirconcis, qui n'aura point été circoncis en la chair de son prépuce, cette âme sera retranchée de ses peuples : il a violé mon

alliance » (v. 9-14). Le chapitre 4 de l'épître aux Romains nous apprend que la circoncision était « le sceau de la justice de la foi » (v. 11). « Abram crut Dieu, et cela lui fut compté à justice ». Étant ainsi tenu pour juste, Dieu met son « sceau » sur lui.

Le sceau par lequel, maintenant, le croyant est scellé n'est pas, comme alors, une marque en la chair, mais ce « Saint Esprit de la promesse, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption » (Éph. 4:30). Ceci est fondé sur l'éternelle relation du croyant avec Christ et sur sa parfaite identification avec lui dans la mort et la résurrection, ainsi qu'il est écrit (Col. 2:10-13) : « Et vous êtes accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été *circoncis* d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes ». Ce magnifique passage nous apprend ce que la circoncision représentait réellement. Tout croyant est de « la circoncision » en vertu de son association vivante avec celui qui, par sa croix, a pour toujours aboli tout ce qui s'opposait à la parfaite justification de son Église. Il n'y a pas eu une seule tache de péché sur la conscience des siens, ni un principe de péché dans leur nature, dont Christ n'ait porté le jugement sur la croix ; et maintenant, les croyants sont envisagés comme étant morts avec Christ, comme ayant été couchés dans la tombe avec lui et ayant été ressuscités avec lui, et rendus agréables en lui ; leurs péchés, leurs iniquités, leurs transgressions, leur inimitié, leur incirconcision, ayant été complètement ôtés par la croix. La sentence de mort est inscrite sur la chair ; mais le croyant possède une vie nouvelle unie au Chef ressuscité dans la gloire.

Dans le passage que nous venons de citer, l'apôtre nous apprend que l'Église est sortie vivifiée de la tombe de Christ ; et de plus, que le pardon des péchés de l'Église est aussi complet et aussi entièrement l'œuvre de Dieu que l'a été la résurrection de Christ d'entre les morts. Or nous savons que la résurrection de Christ a été le résultat de l'intervention de l'excellente grandeur de la force de Dieu, ou selon l'opération de la puissance de sa force (voyez Éph. 1:19). Quelle expression énergique pour dire la grandeur et la gloire de la rédemption, aussi bien que le solide fondement sur lequel elle repose.

Quel repos, quel parfait repos le cœur et la conscience trouvent ici ! Quelle délivrance complète pour une âme fatiguée et chargée ! *Tous* nos péchés sont ensevelis dans la tombe de Christ ; pas un seul, même le plus petit, n'est resté en dehors ! Dieu a fait cela pour nous. Tout ce que son œil pénétrant a pu découvrir en nous, il l'a placé sur la tête de Christ lorsqu'il était attaché à la croix ! Ce fut alors, et sur cette croix, que Dieu jugea Christ, au lieu de nous juger pour toujours en nous plongeant dans les peines de l'enfer ! Tels sont les précieux fruits des conseils merveilleux, insondables et éternels de l'amour rédempteur. Nous sommes « scellés », non pas d'un sceau extérieur, en la chair, mais du Saint Esprit. Toute la famille de la foi est scellée de ce sceau. La valeur et l'invariable efficace du sang de Christ sont telles que le Saint Esprit, la troisième personne de la Trinité éternelle, peut venir faire sa demeure dans chacun de ceux qui ont mis en elles leur confiance.

Que reste-t-il donc à faire à ceux qui savent ces choses, sinon de « demeurer fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur » ? Ô Seigneur, qu'il en soit ainsi par la grâce de ton Saint Esprit !

## Chapitre 18

Ce chapitre nous fournit un bel exemple des résultats d'une vie de séparation et d'obéissance : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:23). Ce passage, mis en rapport avec le contenu du chapitre qui nous occupe, montre que le genre de communion dont jouit une âme obéissante est absolument inconnu à celui qui se meut dans une atmosphère mondaine.

Ceci ne touche en aucune manière la question du pardon ou de la justification. Tous les croyants sont revêtus de la même robe de justice ; ils sont tous placés devant Dieu, sous une seule et même justification. La même vie descend de la Tête qui est au ciel, et se répand dans tous les membres sur la terre. Cette importante doctrine, développée à plusieurs reprises déjà dans les pages qui précèdent, est établie de la manière la plus claire dans les Écritures. Mais nous avons à nous souvenir que la justification et les fruits de la justification sont deux choses entièrement différentes. Être un enfant est une chose ; être un enfant obéissant en est une autre. Or, un père aime un enfant obéissant et fera de lui le dépositaire de ses pensées et de ses plans. N'en serait-il pas de même de notre Père céleste ? Les paroles de notre Seigneur (Jean 14:23-24) mettent cette question hors de doute, et démontrent, de plus, que prétendre aimer Christ, et ne pas « garder sa parole », est de l'hypocrisie : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ». Si donc nous ne gardons pas sa parole, c'est la preuve évidente que nous ne marchons pas dans l'amour du nom de Christ. Notre amour pour Christ se montre en ce que nous faisons les choses qu'il nous a commandées, et non en ce que nous disions : Seigneur, Seigneur ! À quoi sert de dire : J'y vais, Seigneur, tandis que le cœur ne songe pas à aller ? (comp. Matt. 21:28-32).

Bien qu'Abraham soit tombé dans des fautes de détail, nous voyons cependant en lui quelqu'un qui, à tout prendre, se distingue par une vie avec Dieu élevée, vraie, intime, et qui, dans la partie de son histoire que nous méditons dans ce moment, jouit de trois privilèges particuliers, savoir : d'offrir à Dieu quelque chose qui lui est agréable ; d'être en pleine communion avec Dieu, et d'intercéder pour les autres devant Dieu. Ce sont là autant de glorieux privilèges qui accompagnent une marche sainte, une vie de séparation et d'obéissance. L'obéissance est agréable à l'Éternel comme étant le fruit de sa propre grâce dans nos cœurs. Nous voyons comment le seul homme parfait qui ait jamais existé faisait les délices du Père : à plusieurs reprises Dieu lui rend témoignage du ciel, en disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17). La vie de Christ sur la terre était, pour le ciel, un sujet de joie continue ; toutes ses voies faisaient monter sans cesse un encens de bonne odeur devant le trône de Dieu. De la crèche à la croix, il a toujours fait les choses qui étaient agréables à son Père. Il n'y avait dans ses voies ni interruption, ni variation, ni point saillant. Il fut le seul parfait. En lui seul le Saint Esprit a pu tracer une vie parfaite ici-bas. Quand nous suivons le cours de l'histoire sacrée, nous rencontrons çà et là une âme qui, occasionnellement, a réjoui le ciel. Ainsi, dans le chapitre qui nous occupe, nous trouvons l'étranger à Mamré, dans sa tente, offrant à l'Éternel ce qui peut le satisfaire : — les dons sont offerts avec amour et acceptés avec bon vouloir.

Ensuite nous voyons Abraham jouissant d'une communion intime avec l'Éternel, intercédant auprès de lui, d'abord pour ce qui le concerne personnellement (v. 9-15), puis pour les habitants de Sodome (v. 22-33). Quel affermissement pour le cœur d'Abraham dans la promesse de Dieu : « Sara aura un fils ! » Cependant, cette promesse ne fit que produire un sourire chez Sara, comme elle avait fait pour Abraham au chapitre précédent.

L'Écriture parle de deux sortes de « rire » ; d'abord, il y a celui dont l'Éternel remplit la bouche de son peuple, alors que, dans un moment de grande épreuve, il leur vient en aide d'une manière signalée : « Quand l'Éternel rétablit les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui songent. Alors notre bouche fut remplie de rire, et notre langue de chants de joie ; alors on dit parmi les nations : l'Éternel a fait de grandes choses pour ceux-ci » (Ps. 126:1-2). Ensuite, il y a le rire que l'incrédulité met dans notre bouche, lorsque les promesses de Dieu sont trop glorieuses pour être reçues dans nos cœurs étroits, ou quand les moyens extérieurs dont Dieu se sert sont trop petits, à notre jugement, pour l'accomplissement de ses grands desseins. Nous n'avons pas honte du premier de ces rires et nous ne craignons pas de l'avouer. Les fils de Sion n'ont pas honte de dire : « Alors notre bouche fut remplie de rire ». Nous pouvons rire de bon cœur quand c'est l'Éternel qui nous fait rire. « Et Sara le nia, disant : je n'ai pas ri, car elle eut peur ». L'incrédulité fait de nous des lâches et des menteurs ; la foi nous donne de la hardiesse et nous rend vrais ; elle nous rend capables de « nous approcher avec confiance », et « avec un cœur vrai » (Héb. 4:16 ; 10:22).

Mais il y a plus : Dieu fait d'Abraham le dépositaire de ses pensées et de ses desseins à l'égard de Sodome ; car, bien que Sodome ne concerne pas personnellement Abraham, il est assez près de Dieu pour que Dieu l'instruise de ses secrets desseins à l'égard de cette ville. Si nous voulons connaître les intentions de Dieu à l'égard du présent siècle mauvais, il faut que nous soyons entièrement séparés de celui-ci et que nous ne prenions aucune part à ses projets et à ses spéculations. Plus nous nous tiendrons près de Dieu, plus nous serons soumis à sa Parole, plus aussi nous connaîtrons ses pensées à l'égard de toutes choses. Nous n'avons pas besoin d'étudier les journaux pour apprendre ce qui va arriver dans le monde : l'Écriture nous révèle tout ce qu'il nous importe d'en savoir. Ses pures et saintes pages nous font connaître tout ce qui concerne le caractère, le cours et la destinée de ce monde. Si, au contraire, nous avons recours aux hommes du monde pour nous instruire de ces choses, Satan s'en servira peut-être pour nous tromper et nous empêcher de voir. Si Abraham fût allé à Sodome pour se mettre au fait de ce qui s'y passait ; s'il se fût adressé à quelqu'un de ses chefs les plus intelligents pour savoir ce qu'il pensait de l'état de Sodome et de ses perspectives d'avenir dans ce moment-là, que lui aurait-il répondu ? Sans aucun doute, il eût dirigé l'attention d'Abraham sur les entreprises agricoles et architecturales de ses compatriotes, ainsi que sur les immenses ressources du pays ; il lui aurait fait voir une foule de vendeurs et d'acheteurs, de gens qui bâtissaient et qui plantaient, qui mangeaient et qui buvaient, de gens qui se mariaient et qui donnaient en mariage. Ces hommes de Sodome n'eussent même pas rêvé d'un jugement ; et si quelqu'un leur en eût parlé, on eût pu voir sur leurs lèvres le rire de l'incrédulité. Il est évident que ce n'est pas à Sodome qu'il fallait aller pour apprendre quelle serait la fin de cette ville. Non, le lieu où Abraham s'était tenu devant l'Éternel (Gen. 19:27) était le seul d'où le regard pût embrasser toute la scène. Là, Abraham dominait tous les nuages qui s'étaient amoncelés sur Sodome. Là, dans la sérénité et le calme de la présence de Dieu, tout était devenu clair pour lui, par la révélation même de Dieu.

Quel usage Abraham fit-il de ce que Dieu lui avait révélé et de la position bienheureuse dont il jouissait ? De quoi était-il occupé dans la présence de l'Éternel ? Il intercède pour les autres *devant* l'Éternel : et c'est ici le troisième privilège accordé à Abraham dans ce chapitre. Abraham pouvait intercéder pour ceux qui se trouvaient mêlés au peuple corrompu de Sodome et qui étaient en danger d'être enveloppés dans le même jugement que cette ville coupable. Comme il arrive toujours en pareil cas, Abraham fit un bon et saint usage de sa position auprès de Dieu. L'âme qui peut *s'approcher de Dieu* dans une pleine assurance de foi, ayant le cœur et la conscience parfaitement en paix, se reposant sur Dieu pour le passé, le présent et l'avenir, sera aussi en état d'intercéder pour les autres et intercèdera pour eux. Celui qui a revêtu « l'armure complète de Dieu » peut prier « pour tous les saints » (Éph. 6:18) ; et sous quel aspect ceci ne nous fait-il pas entrevoir l'intercession de notre « grand Souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux ! » (Héb. 4:14). Quel repos infini ne trouve-t-il pas dans tous les conseils de Dieu ? Avec quel sentiment profond de son acceptation ne siège-t-il pas dans les cieux, au milieu de la gloire du trône de la Majesté ? Avec quelle efficacité toute-puissante ne plaide-t-il pas, devant cette Majesté, pour ceux qui travaillent et se fatiguent au milieu de la corruption qui règne dans le monde ? Oh ! que bienheureux sont ceux qui sont les objets de son intercession toute-puissante ! Qu'ils sont heureux à la fois et en sécurité ! Plût à Dieu que nous eussions des cœurs pénétrés de ces choses, des cœurs élargis par une communion personnelle avec Dieu, capables de recevoir une plus grande mesure de la plénitude infinie de sa grâce et de comprendre davantage combien il a pourvu à tout, pour nous et pour nos besoins.

Nous voyons dans ce passage que, quelque bénie que pût être l'intercession d'Abraham, cette intercession était cependant limitée, parce que l'intercesseur n'était qu'un *homme* ; elle n'atteignait pas à la hauteur du besoin. Abraham dit : « Je parlerai *encore une seule fois* », puis il s'arrête, comme s'il craignait d'avoir présenté au trésor de la grâce une traite trop considérable ou comme s'il oubliait que le mandat de la foi a toujours été honoré à la banque de Dieu. Ce n'est pas que Dieu le tint à l'étroit ; — il y avait abondance de grâce et de patience en Lui pour écouter les requêtes de son cher serviteur, s'il eût persévéré à intercéder pour l'amour de trois et même d'un seul ; mais c'est le serviteur lui-même qui fait défaut. Il craint de dépasser le montant de son crédit ; il cesse de demander, et Dieu cesse de donner. Il n'en est pas ainsi de notre bienheureux Intercesseur ; de lui on

peut dire : « Il peut sauver *entièrement*... étant *toujours* vivant pour intercéder » (Héb. 7:25). Puissions-nous nous attacher à Lui dans tous nos besoins, dans toute notre faiblesse et dans tous nos combats.

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais faire une réflexion qui, soit qu'on la considère ou non comme en découlant directement, est dans tous les cas digne d'attention. Quand on étudie les Écritures, il est très important de distinguer le gouvernement moral de Dieu à l'égard du monde d'avec l'espérance particulière de l'Église. Toutes les prophéties de l'Ancien Testament et une grande partie de celles du Nouveau, traitent du gouvernement moral de Dieu sur le monde et offrent ainsi à tout chrétien un sujet d'étude d'un haut intérêt. Il est en effet intéressant de savoir ce que Dieu fait et fera à l'égard de toutes les nations de la terre ; de lire ses pensées à l'égard de Tyr, de Babylone, de Ninive et de Jérusalem ; à l'égard de l'Égypte, de l'Assyrie et du pays d'Israël. Mais souvenons-nous que ces prophéties ne contiennent pas l'espérance particulière de l'Église ; car, si l'existence elle-même de l'Église n'y est pas révélée d'une manière directe, comment son espérance s'y trouverait-elle ? — Ce n'est pas que les prophéties de l'Ancien Testament ne renferment une riche moisson de principes divins et moraux, dont l'Église peut tirer profit ; mais c'est là tout autre chose que de vouloir trouver dans ces prophéties la révélation de l'existence et de l'espérance particulière de l'Église. Et cependant une grande partie de ces prophéties a été appliquée à l'Église, et on a ainsi tellement obscurci et embrouillé le sujet tout entier, que les esprits simples reculent devant une étude pourtant si pleine d'enseignements, et négligent même ce qui en est tout à fait distinct, savoir l'espérance de l'Église. Cette espérance, nous n'avons pas besoin de le répéter encore, n'a aucun rapport avec ce qui concerne les voies de Dieu à l'égard des nations, mais elle consiste à aller à la rencontre du Seigneur Jésus dans les airs, pour être toujours avec lui et comme lui (voyez 1 Thes. 4:13 et suivants).

Plusieurs disent, hélas : « Je n'ai pas de *tête* pour la prophétie ! » Il est possible, mais avez-vous du *cœur* pour Christ ? Si vous aimez Christ, vous aimerez aussi sa venue, lors même que vous seriez incapable de toute recherche prophétique. Une femme qui aime son mari peut manquer de tête pour entrer dans les affaires de son mari ; mais, s'il est absent, elle aura le cœur occupé de son retour ; elle peut ne rien comprendre à son journal ou à son grand livre, mais elle connaît son pas et reconnaît sa voix. Le chrétien le plus illettré, s'il aime la personne du Seigneur Jésus, peut nourrir le désir le plus vif de le voir, et telle est l'espérance de l'Église. L'apôtre pouvait dire aux Thessaloniens : « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour *attendre des cieux son Fils* » (1 Thes. 1:9-10). Or, évidemment, les saints de Thessalonique ont pu n'avoir, au moment de leur conversion, qu'une connaissance bien incomplète de la prophétie ou du sujet spécial dont elle s'occupe et, pourtant, ils ont été mis, dès lors, en pleine possession et sous la puissance de l'espérance particulière de l'Église, qui est d'attendre la venue du Fils. Il en est ainsi d'un bout à l'autre du Nouveau Testament, là aussi nous trouvons des prophéties et le gouvernement moral de Dieu ; mais un grand nombre de passages viennent nous prouver que l'espérance commune des chrétiens des temps apostoliques, espérance simple, sans entrave, ni empêchement, était *la venue du Fils, le retour de l'Époux*.

Puisse le Saint Esprit ranimer cette « bienheureuse espérance » (Tite 2:13) dans l'Église, rassembler les élus, et « préparer au Seigneur un peuple bien disposé ! » (Luc 1:7).

## Chapitre 19

Le Seigneur, dans sa grâce, use de deux méthodes pour détourner le cœur de l'homme des choses de ce monde : d'abord, il révèle le prix et l'immutabilité des *choses qui sont en haut* ; ensuite il fait connaître la vanité et la nature périssable des *choses qui sont sur la terre* (Col. 3:1-2). La fin du chapitre 12 de l'épître aux Hébreux nous offre un magnifique exemple de chacune de ces deux méthodes. Après avoir établi cette vérité, que nous sommes venus à la montagne de Sion, à toutes les joies et à tous les privilèges qui s'y rattachent, l'apôtre poursuit en disant : « Prenez garde que

vous ne refusiez pas celui qui parle : car si ceux-là n'ont pas échappé qui refusèrent celui qui parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous, si nous nous détournons de celui qui parle ainsi des cieus, duquel la voix ébranla alors la terre ; mais maintenant il a promis, disant : « Encore une fois je secouerai non seulement la terre, mais aussi le ciel ». Or ce « Encore une fois » indique le changement des choses muables, comme ayant été faites, afin que celles qui sont immuables demeurent ». Or, il vaut mieux être *attirés* par les joies du ciel, qu'être *poussés* en haut par les chagrins de la terre. Le croyant ne devrait pas attendre que le monde l'abandonne pour abandonner le monde ; il devrait laisser les choses de la terre, par la puissance de la communion des choses qui sont en haut. Quand, par la foi, on a saisi Christ, il n'est pas difficile de laisser le monde ; la difficulté alors serait plutôt de rester attaché au monde. Un balayeur de rues, devenu possesseur d'une grande fortune, ne continuerait pas longtemps son métier. De même, si nous saisissons par la foi la valeur et la réalité des biens immuables qui sont dans les cieus et la part que nous y avons, nous n'aurons pas de peine à abandonner les joies trompeuses de la terre.

Portons maintenant notre attention sur la partie solennelle de l'histoire sacrée à laquelle nous sommes arrivés. Lot est « assis à la porte de Sodome », la place d'autorité. Il a fait des progrès ; il a « fait son chemin dans le monde », il a eu du succès, au point de vue humain. Au commencement, il avait « dressé ses tentes *jusqu'à* Sodome » ; plus tard, il pénétra jusque dans la ville et y habita ; et maintenant nous le trouvons « assis à la porte », dans ce lieu où se tenaient les hommes influents. Combien tout ceci diffère de la scène par laquelle s'ouvre le chapitre précédent ! La cause, cher lecteur, en est hélas ! évidente : « *Par la foi*, Abraham demeura dans la terre de la promesse, comme dans une *terre étrangère*, demeurant sous des tentes ». Nous n'apprenons rien de semblable au sujet de Lot. On ne pourrait dire : Par la foi, Lot s'assit à la porte de Sodome. Hélas ! non ; Lot n'a point de place dans les nobles rangs des confesseurs de la foi, cette grande nuée des témoins de la puissance de la foi. Le monde fut pour lui un piège, et les choses présentes sa perte. Il ne tint pas « ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Héb. 11:27). Ses regards étaient fixés sur « les choses qui se voient et qui sont pour un temps », tandis que les regards d'Abraham restaient attachés sur les choses qui ne se voient pas et qui sont éternelles (2 Cor. 4:18). La différence entre ces deux hommes était immense et, bien qu'ils eussent commencé leur carrière ensemble, ils arrivèrent à un résultat différent, du moins pour ce qui touche à leur témoignage. Sans doute Lot fut sauvé, mais ce fut « comme à travers le feu » (1 Cor. 3:15), car son œuvre fut brûlée. Abraham, au contraire, obtint une riche entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur Jésus Christ (2 Pierre 1:11). En outre, nous ne voyons nulle part qu'il soit accordé à Lot de jouir des honneurs et des privilèges dont jouit Abraham. Au lieu de recevoir sous sa tente la visite du Seigneur, il « tourmentait de jour en jour son âme juste » (2 Pierre 2:8) ; au lieu de jouir de la communion du Seigneur, il est à une distance désolante de lui ; au lieu, enfin, d'intercéder pour les autres, c'est tout ce qu'il peut faire que d'intercéder pour lui-même. Dieu reste avec Abraham pour lui communiquer ses pensées, tandis qu'il n'envoie à Sodome que ses anges, et encore ceux-ci ne consentent-ils qu'avec peine à entrer dans la maison de Lot et à accepter son hospitalité : « Non, disent-ils ; mais *nous passerons la nuit sur la place* ». Quel reproche ! combien cette réponse est différente de celle que le Seigneur adresse à Abraham, en lui disant : « Fais ainsi, comme tu l'as dit ! »

Recevoir l'hospitalité chez quelqu'un est un acte très significatif et l'expression d'une entière communion avec celui duquel on la reçoit. « J'entrerai chez lui, et je souperai *avec lui* et *lui avec moi* ». « Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez-y » (Apoc. 3:20 et Actes 16:15). La réponse que les anges font à Lot renferme donc une condamnation positive de la position que celui-ci occupait à Sodome : ils aiment mieux passer la nuit dans la rue que d'entrer sous le toit de quelqu'un qui se trouve dans une fausse position. De fait, leur unique but en allant à Sodome était, semble-t-il, de délivrer Lot, et cela à cause d'Abraham, ainsi qu'il est écrit. « Et il arriva, lorsque Dieu détruisit les villes de la plaine, que *Dieu se souvint d'Abraham* et renvoya Lot hors de la destruction, quand il détruisit les villes dans lesquelles Lot habitait » (v. 29). Cette déclaration prouve que ce fut pour l'amour d'Abraham que Lot fut épargné. Le Seigneur ne sympathise pas avec un cœur mondain : et c'est cet amour du monde qui entraîna Lot à s'établir au

milieu de la corruption de la criminelle Sodome. Ce ne fut ni la foi, ni l'esprit du ciel, ni « son âme juste », mais bien l'amour de ce présent siècle mauvais, qui entraîna Lot, d'abord à « choisir », ensuite à « dresser ses tentes jusqu'à Sodome », et finalement à s'asseoir « à la porte de Sodome ». Quel choix, hélas ! Une « citerne crevassée », qui ne pouvait point contenir d'eau ; « un roseau cassé », qui lui perça la main (Jér. 2:13 ; Ésa. 36:6). C'est une chose amère que de vouloir, en quelque manière, se gouverner soi-même ; on ne peut ainsi que commettre les fautes les plus graves. Il vaut infiniment mieux laisser à Dieu le soin de nous tracer notre route ; lui remettant, comme de petits enfants, tout ce qui nous concerne, parce qu'il est celui qui peut et qui veut prendre soin de nous selon sa sagesse et son amour infinis.

Nul doute que Lot croyait bien faire ses affaires et celles de sa famille en allant à Sodome ; mais la suite prouva combien il s'était trompé, et la fin de son histoire fait retentir à nos oreilles un avertissement solennel de prendre garde aux premiers mouvements de l'esprit du monde en nous, pour ne pas lui céder. Soyez « contents de ce que vous avez présentement » (Héb. 13:5). Pourquoi ? Est-ce parce que vous êtes à l'aise dans le monde ; parce que les désirs vagabonds de vos cœurs sont satisfaits ; parce qu'il n'y a pas dans vos circonstances une seule brèche qui puisse susciter en vous un désir ? Serait-ce là ce qui doit être le fondement de notre contentement ? Non, en aucune manière : mais ce que « lui-même a dit : je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ». Bienheureuse part ! Si Lot s'en fût contenté, jamais il n'eût recherché les plaines bien arrosées de Sodome.

Si nous avons besoin encore d'autres motifs pour nous engager à cultiver en nous le contentement d'esprit, nous les trouverions dans ce chapitre. Qu'est-ce que Lot a obtenu en fait de bonheur et de satisfaction ? Bien peu de chose : les hommes de Sodome environnent sa maison, menaçant d'en forcer l'entrée ; et il essaye en vain de les apaiser par la plus humiliante des propositions. Il faut que celui qui se mêle avec le monde, dans des vues d'agrandissement, prenne son parti de subir les fâcheuses conséquences de sa conduite. Nous ne pouvons nous servir du monde en vue de notre intérêt et, en même temps, témoigner efficacement contre lui. « Cet individu est venu pour séjourner ici, et il veut faire le juge ! » (v. 9). Cela est impossible. On ne peut exercer d'influence sur le monde qu'en se tenant séparé de lui, dans la puissance morale de la grâce, bien entendu, non dans l'esprit hautain du pharisaïsme. Entreprendre de convaincre le monde de péché, tout en lui restant associé dans des vues d'intérêt, est vanité : le monde attache peu d'importance à un pareil témoignage et à de semblables répréhensions. Il en fut de même du témoignage de Lot auprès de ses gendres. « Et il sembla aux yeux de ses gendres qu'il se moquait » (v. 14). Il est inutile de parler d'un jugement qui approche, aussi longtemps que nous trouvons notre place, notre part et nos jouissances au milieu même de la scène sur laquelle le jugement va tomber. Abraham était dans une position bien meilleure pour parler du jugement, car il n'était pas descendu dans la plaine, et Sodome pouvait être en flammes sans que les tentes de l'étranger de Mamré fussent en danger ! Puissent nos cœurs rechercher avec plus d'ardeur les fruits bienheureux qui accompagnent la vie de ceux qui font profession d'être « étrangers et voyageurs sur la terre », afin que, au lieu d'avoir besoin qu'on nous fasse sortir du monde, comme le malheureux Lot, qui fut emmené de force par les anges et mis par eux hors de la ville, nous courions avec un saint zèle dans la lice, « regardant au but » (Phil. 3:14).

Lot, évidemment, regrettait le lieu que la main des anges le forçait à abandonner ; car non seulement il fallut que ceux-ci le prissent par la main et le pressassent de fuir de devant le jugement suspendu, et prêt à éclater, mais encore, quand l'un d'eux l'exhorta à sauver *sa vie* (la seule chose qu'il pût sauver du désastre), et à s'enfuir sur la montagne, il répondit : « Non, Seigneur, je te prie ! Voici, ton serviteur a trouvé grâce à tes yeux, et la bonté dont tu as usé à mon égard en conservant mon âme en vie a été grande ; et je ne puis me sauver vers la montagne, de peur que le mal ne m'atteigne, et que je ne meure. Voici, je te prie, *cette ville-là* est proche pour y fuir, et elle est petite ; que je m'y sauve donc (n'est-elle pas petite ?) et mon âme vivra » (v. 19-20). Quel tableau ! Ne dirait-on pas un homme qui se noie et qui tend la main vers une plume flottante pour s'y cramponner ?

Bien que l'ange lui ordonne de se sauver sur la montagne, il refuse, et s'attache encore à une « petite ville », à un petit lambeau du monde. Il craint de rencontrer la mort dans un lieu que la miséricorde de Dieu lui indique ; il appréhende toute sorte de mal et ne voit d'espérance de salut que dans une « petite ville », dans un lieu de son propre choix. « *Que je m'y sauve et mon âme vivra !* » Voilà ce que fait Lot au lieu de s'abandonner entièrement à Dieu ! Ah ! c'est qu'il a marché trop longtemps loin de Dieu, et a trop longtemps respiré l'épaisse atmosphère d'une « ville », pour pouvoir apprécier l'air pur de la présence de Dieu, ou s'appuyer sur le bras du Tout-Puissant. Son âme est troublée ; le nid qu'il s'était fait sur la terre a été brusquement détruit, et Lot n'a pas assez de foi pour se réfugier dans le sein de Dieu. Il n'a pas vécu dans une communion habituelle avec le monde invisible, et maintenant, le monde visible lui échappe. Le « feu et le soufre du ciel » allaient tomber sur toutes les choses sur lesquelles il avait concentré ses espérances et ses affections. Le larron l'a surpris, et Lot semble avoir perdu toute énergie spirituelle et tout empire sur lui-même. Il est à bout de ressources, et le monde, qui a pris dans son cœur de profondes racines, le surmonte et le pousse à chercher un refuge dans « une petite ville ». Mais là même, il ne se sent pas à son aise, et s'en va sur la montagne, faisant par crainte ce qu'il a refusé de faire d'après le commandement du messenger de Dieu. Aussi, quelle est sa fin ! Ses propres enfants l'enivrent ; et dans l'état affreux dans lequel il est ainsi plongé, il devient l'instrument par lequel sont appelés à l'existence les Ammonites et les Moabites, ces ennemis déclarés du peuple de Dieu. Que de solennelles instructions dans tout ceci ! Quel commentaire que cette histoire de Lot, à cet avertissement si court, mais d'une si grande portée : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde » (1 Jean 2:15). Toutes les Sodome et les Tsoar de ce monde se ressemblent ; le cœur ne trouve dans leur enceinte ni sécurité, ni paix, ni repos, ni satisfaction durable. Le jugement de Dieu est suspendu sur la scène tout entière ; et Dieu seul, dans sa longue et miséricordieuse patience, retient encore l'épée du jugement, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2 Pierre 3:9).

Efforçons-nous donc de poursuivre une voie sainte, en dehors du monde et de tout ce qui s'y tient, nourrissant et chérissant l'espérance du retour de notre Maître. Que les plaines bien arrosées de la terre n'aient aucun attrait pour nos cœurs ; que nous envisagions ses honneurs, ses distinctions et ses richesses à la lumière de la gloire à venir de Christ ; et que, comme Abraham, nous sachions nous élever dans la présence du Seigneur et, d'auprès de lui, voir cette terre comme un vaste champ de ruines et de désolation, afin que, par le regard de la foi, elle soit pour nous une ruine fumante ; car *telle elle sera !* « La terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:10). Toutes les choses pour lesquelles les enfants de ce monde se tourmentent et qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, pour lesquelles ils combattent avec tant d'acharnement, toutes ces choses seront brûlées. Et qui peut dire dans combien peu de temps ? Où sont Sodome et Gomorrhe ? Où sont les villes de la plaine jadis remplies de vie, d'animation et de mouvement ? Elles ont passé ! Elles ont été balayées par le jugement de Dieu, consumées par le feu et le soufre du ciel ! Eh bien, maintenant, les jugements de Dieu sont suspendus sur ce monde coupable ; le jour est proche ; en attendant, la bonne nouvelle de la grâce est annoncée à plusieurs. Heureux ceux qui entendent et qui croient ce message ! Heureux ceux qui se sauvent sur le rocher inébranlable du salut de Dieu, qui se réfugient sous la croix du Fils de Dieu et y trouvent le pardon et la paix !

Que le Seigneur donne à ceux qui liront ces lignes de faire l'expérience de ce que c'est que d'attendre le Fils du ciel, avec une conscience purifiée du péché et des affections délivrées de l'influence corruptrice de ce monde !

## Chapitre 20

Ce chapitre nous présente deux choses distinctes, savoir : la dégradation morale dans laquelle l'enfant de Dieu se laisse tomber quelquefois devant le monde ; puis, la dignité morale dont il est *toujours* revêtu aux yeux de Dieu. Abraham montre de nouveau cette crainte des circonstances, que le cœur comprend si bien. Il séjourne à Guérar et craint les hommes du pays. Jugeant que Dieu n'est pas au milieu d'eux, il oublie que Dieu est toujours avec lui. Il semble être plus occupé des habitants

de Guéar que de Celui qui est plus puissant qu'eux tous. Oubliant que Dieu a le pouvoir de protéger Sara, il a recours à la même ruse dont il s'était déjà servi en Égypte, plusieurs années auparavant. Tout ceci renferme un sérieux avertissement. Le père des croyants est entraîné dans le mal, parce qu'il a détourné de Dieu son regard. Il abandonne pour un temps son état de dépendance de Dieu, et cède à la tentation ; tant il est vrai que nous ne sommes forts qu'autant que nous nous tenons attachés à Dieu, dans le sentiment de notre entière faiblesse. Rien ne peut nous nuire, aussi longtemps que nous marchons dans le sentier de ses commandements. Si Abraham se fût simplement appuyé sur Dieu, les hommes de Guéar ne se fussent pas occupés de lui ; et il eût eu le privilège de justifier la fidélité de Dieu, au milieu des circonstances les plus difficiles. De plus, il eût conservé sa propre dignité, comme croyant.

C'est une source de tristesse pour le cœur que de voir combien les enfants de Dieu déshonorent leur Père, et, conséquemment, s'abaissent eux-mêmes devant le monde, dans toutes les circonstances. Aussi longtemps que nous réalisons dans notre conduite cette vérité, que « toutes nos sources » sont en Dieu (Ps. 87:7), nous demeurons au-dessus du monde sous toutes ses formes. Rien n'élève l'être moral tout entier que la foi ; elle nous transporte au-delà des atteintes des pensées de ce monde ; car comment l'homme du monde, ou même le chrétien mondain, comprendrait-il la vie de la foi ? La source à laquelle elle s'abreuve est inaccessible pour leur intelligence. Vivant à la surface des choses présentes, ils sont pleins d'espoir et de confiance, aussi longtemps qu'ils *voient* ce qu'ils estiment un fondement raisonnable d'espérance et de confiance ; mais ils ignorent ce que c'est que de compter uniquement sur la présence d'un Dieu invisible. Le croyant, au contraire, reste calme au milieu de circonstances et d'événements dans lesquels la nature ne *voit* rien sur quoi elle puisse se reposer. C'est pourquoi la foi paraît, au jugement de la chair, insouciant, imprévoyant et visionnaire. Ceux-là seuls qui connaissent Dieu peuvent approuver les actes de la foi, attendu qu'eux seuls sont capables d'en comprendre les motifs solides et vraiment raisonnables.

Dans ce chapitre, nous voyons l'homme de Dieu, sous la puissance de l'incrédulité, s'exposer, par sa manière d'agir, à la réprimande et aux reproches des gens du monde. Il ne peut pas en être autrement ; car, comme nous venons de le dire, il n'y a que la foi qui communique une vraie élévation au caractère et à la conduite d'un homme. On rencontre, il est vrai, des personnes d'un caractère naturellement bon et honorable ; mais on ne peut se fier à ces vertus naturelles ; elles reposent sur un mauvais fondement et sont sujettes à céder, au premier moment, à la pression des circonstances. La foi seule unit l'âme en puissance vivante, à Dieu, la source unique de tout ce qui est vraiment moral. De plus, et c'est un fait remarquable, lorsque ceux que Dieu a miséricordieusement adoptés se détournent du chemin de la foi, ils tombent même plus bas que les autres hommes. Nous trouvons dans ce fait l'explication de la conduite d'Abraham dans cette partie de son histoire.

Mais nous faisons ici une autre découverte : Abraham avait, pendant des années, gardé de l'interdit dans son cœur. Il semble, dès le début, avoir retenu par devers lui quelque chose par manque d'une confiance entière et sans réserve en Dieu. S'il avait su se confier pleinement en Dieu à l'égard de Sara, il n'eût pas eu besoin de recourir à un subterfuge et à des réserves mentales : l'Éternel aurait garanti Sara de tout mal ; et qui pourrait nuire à ceux qui sont sous la garde de Celui qui ne sommeille jamais ? Toutefois, par la grâce, Abraham est appelé à découvrir la racine de tout ce mal, à le confesser, à le juger à fond et à s'en débarrasser ; et il ne peut y avoir en effet ni bénédiction, ni puissance, aussi longtemps que tout reste de levain n'a pas été mis à découvert et foulé aux pieds dans la lumière. La patience de Dieu est infatigable ; il attend, il supporte ; mais jamais il n'élève une âme au comble de la bénédiction et de la puissance, tant qu'elle garde quelque reste de levain connu et non jugé.

Voilà ce qui concerne Abimélec et Abraham. Considérons, maintenant, la dignité morale de ce dernier aux yeux de Dieu. On est souvent frappé, en étudiant l'histoire des enfants de Dieu, — qu'on les considère comme un tout, ou individuellement, — de la différence immense qui existe entre ce qu'ils sont aux yeux de Dieu, et ce qu'ils sont aux yeux des hommes. Dieu voit les siens en Christ ; il les voit au travers de la personne de Christ ; en sorte qu'ils sont devant lui « sans tache, ni ride, ni

rien de semblable ». Ils sont devant Dieu tels que Christ est lui-même. Ils sont parfaits pour toujours, quant à leur position en lui. « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit » (Éph. 5:27 ; 1:4-6 ; 1 Jean 4:17 ; Rom. 8:9).

En eux-mêmes, ils sont des êtres pauvres, faibles, imparfaits, sujets à l'erreur et à toute sorte d'inconséquences, et c'est parce que le monde prend connaissance de ce qu'ils sont par eux-mêmes, et de cela seul, que la différence paraît si grande entre la pensée de Dieu et celle du monde à leur sujet. Mais à Dieu appartient le privilège de manifester la beauté, la dignité et la perfection de son peuple ; lui seul a cette prérogative, parce que c'est lui qui a dispensé aux siens toutes ces choses. Ils n'ont de beauté que celle qu'il a mise sur eux ; il n'appartient donc qu'à lui de proclamer ce qu'est cette beauté, et il le fait d'une manière qui est digne de lui-même, et d'autant plus glorieuse que l'ennemi s'avance pour injurier, accuser ou maudire. Ainsi, quand Balak cherche à maudire la semence d'Abraham, l'Éternel dit : Je n'ai point aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'ai vu d'injustice en Israël. « Que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! » (Nomb. 23:21 ; 24:5). Et encore, quand Satan se tient debout à la droite de Joshua pour s'opposer à lui, l'Éternel lui dit : « Que l'Éternel te tance, Satan !... Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu ? » (Zac. 3:2).

Le Seigneur se place toujours entre les siens et toute bouche qui s'ouvre pour les accuser. Il ne répond pas à l'accusation en tenant compte de ce qu'ils sont par eux-mêmes, ou de ce qu'ils sont aux yeux des hommes du monde ; mais en tenant compte de ce qu'il les a fait être lui-même et de la position dans laquelle il les a placés. Il en est ainsi d'Abraham : celui-ci s'abaisse aux yeux d'Abimélec, roi de Guézar, et Abimélec le reprend mais quand Dieu se lève pour lui, Il dit à Abimélec : « Voici, tu es mort ! » — et d'Abraham, il dit : « Il est prophète, et il priera pour toi » (v. 3, 7). Oui, malgré toute l'intégrité de son cœur et l'innocence de ses mains, le roi de Guézar n'est « qu'un homme mort ». De plus, il faut que ce soit aux prières de l'étranger égaré et inconséquent qu'il doive le rétablissement de sa santé et de celle de toute sa maison. C'est ainsi que Dieu agit : il peut avoir en secret plus d'un démêlé avec son enfant au sujet de sa conduite pratique ; mais dès qu'un ennemi soulève une action contre lui, l'Éternel plaide la cause de son serviteur. « Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas de mal à mes prophètes ». « Qui vous touche, touche la prunelle de mon œil ». « C'est Dieu qui justifie qui est celui qui condamne ? » (1 Chr. 16:22 ; Zac. 2:8 ; Rom. 8:34). Nul trait de l'ennemi ne peut pénétrer le bouclier à l'abri duquel l'Éternel cache le plus faible agneau du troupeau qu'il s'est acquis au prix du sang de Christ. Il tient les siens cachés dans le secret de son tabernacle ; il met leurs pieds sur le rocher des siècles ; il élève leur tête par-dessus leurs ennemis tout alentour et remplit leur cœur de la joie éternelle de son salut (Ps. 27). Son nom soit à jamais loué !

## Chapitre 21

« Et l'Éternel visita Sara comme il avait dit, et l'Éternel fit à Sara comme il en avait parlé » : c'est ici l'accomplissement de la promesse, le fruit bienheureux de l'attente patiente. Nul ne s'est jamais attendu à Dieu en vain. L'âme qui, par la foi, saisit la promesse de Dieu, est en possession d'une ferme réalité qui ne lui fera jamais défaut. Il en fut ainsi d'Abraham et de tous les fidèles, de siècle en siècle ; et il en sera de même de tous ceux qui, en quelque mesure, se confient au Dieu vivant. Quel bonheur que d'avoir Dieu lui-même pour partage et pour lieu de repos, au milieu des ombres trompeuses et illusives que nous traversons ; quelle consolation, quelle tranquillité pour nos âmes que de pouvoir nous appuyer sur cette « ancre qui pénètre jusqu'au-dedans du voile », et d'avoir pour soutien ces deux choses immuables : la Parole et le serment de Dieu !

Lorsque Abraham eut devant lui la promesse de Dieu accomplie, il put apprendre la futilité de ses propres efforts pour en amener l'accomplissement. Ismaël était absolument inutile pour ce qui concernait la promesse de Dieu. Il put être et fut en effet un objet d'attachement pour les affections naturelles du cœur d'Abraham, rendant la tâche de celui-ci d'autant plus difficile, par la suite ; mais il ne servit en rien à l'accomplissement du dessein de Dieu ou à l'affermissement de la foi d'Abraham, bien au contraire. La nature ne peut faire quoi que ce soit pour Dieu. Il faut que Dieu « visite », que

Dieu « fasse » ; et il faut que la foi attende et que la nature se tienne tranquille ; bien plus, qu'elle soit mise entièrement de côté comme une chose morte et inutile : alors la gloire divine peut resplendir, et la foi peut trouver dans cette manifestation sa riche et excellente récompense. « Sara conçut, et enfanta à Abraham un fils dans sa vieillesse, *au temps fixé* dont Dieu lui avait parlé ». Il existe un « temps fixé » de Dieu, un « temps convenable » de Dieu, et il faut que le fidèle sache l'attendre patiemment. Le temps peut paraître long, et l'espoir différé faire languir le cœur ; mais l'homme spirituel sera toujours soulagé par l'assurance que tout a pour but la manifestation finale de la gloire de Dieu. « Car la vision est encore pour un temps déterminé, et elle parle *de la fin*, et ne mentira pas. Si elle tarde, attends-la, car elle viendra sûrement, elle ne sera pas différée... mais le juste vivra par sa foi » (Hab. 2:3, 4). C'est une chose merveilleuse que la foi ! Elle introduit dans notre présent toute la puissance de l'avenir de Dieu, et se nourrit des promesses de Dieu comme d'une réalité présente. Par sa puissance, l'âme reste attachée à Dieu, alors que tout ce qui est extérieur semble être contre elle, et « au temps fixé » Dieu remplit sa bouche de rire. « Et Abraham était âgé de cent ans lorsque Isaac, son fils, lui naquit ». La nature n'avait donc rien là pour se glorifier. Quand l'homme était absolument sans ressources, le temps de Dieu était venu ; et Sara dit : « *Dieu* m'a donné lieu de rire ». Tout est joie, joie triomphante, quand Dieu peut se montrer.

Mais si la naissance d'Isaac remplit de joie la bouche de Sara, elle introduit aussi un élément tout nouveau dans la maison d'Abraham. Le fils de la femme libre accéléra le développement du vrai caractère du fils de l'esclave. De fait, Isaac fut en principe, pour la maison d'Abraham, ce qu'est l'implantation de la nouvelle nature dans l'âme d'un pécheur. *Ismaël* n'était pas *changé*, mais Isaac était *né*. Le fils de l'esclave ne pouvait jamais être autre chose que ce qu'il était. Qu'il devienne une grande nation ; qu'il demeure au désert ; qu'il soit tireur d'arc ; qu'il devienne le père de douze princes, il n'en reste pas moins toujours le fils de l'esclave. D'un autre côté, quelque faible et méprisé que pût être Isaac, il était le fils de la femme libre ; il tenait tout du Seigneur, sa position, son rang, ses privilèges et ses espérances. « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6).

La régénération n'est pas un changement de la vieille nature, mais l'introduction d'une nouvelle nature ; c'est l'implantation de la nature ou de la vie du second Adam, par l'opération du Saint Esprit, fondée sur la rédemption accomplie de Christ en parfait accord avec la volonté et le conseil souverains de Dieu. Du moment qu'un pécheur croit de cœur au Seigneur Jésus et le confesse de ses lèvres, il entre en possession d'une vie nouvelle ; et cette vie, c'est Christ : il est né de Dieu ; il est enfant de Dieu ; il est fils de la femme libre (voyez Rom. 10:9 ; Col. 3:4 ; 1 Jean 3:1-2 ; Gal. 3:26 ; 4:31).

L'introduction de cette nouvelle nature ne change pas en quoi que ce soit le caractère essentiel de la vieille nature. Celle-ci demeure ce qu'elle était, sans amélioration à aucun égard : bien plus, son mauvais caractère se manifeste pleinement en opposition avec l'élément nouveau. « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre » (Gal. 5:17). Ces deux éléments sont parfaitement distincts, et l'un n'est que mis en relief par l'autre.

La doctrine de l'existence des deux natures dans le croyant est généralement peu comprise ; et aussi longtemps qu'elle est ignorée, l'esprit ne peut qu'errer dans le vague quant à ce qui concerne la vraie position et les privilèges de l'enfant de Dieu. Les uns croient que la régénération est un changement graduellement opéré dans la vieille nature, jusqu'à ce que l'homme tout entier ait subi une complète transformation. Il est facile de démontrer, par divers passages du Nouveau Testament, que cette opinion est erronée. Ainsi nous lisons : « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7). Ce qui est ainsi « inimitié contre Dieu » serait-il susceptible d'amélioration ? C'est pourquoi l'apôtre continue en disant : « Car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi *elle ne le peut pas* ». Si elle *ne peut pas* se soumettre à la loi de Dieu, comment pourrait-elle être améliorée ? Et ailleurs il est écrit : « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6). Traitez la chair comme vous voudrez, elle n'en reste pas moins toujours chair. « Quand tu broierais le fou dans un mortier, au milieu du grain, avec un pilon, sa folie ne se retirerait pas de lui », dit Salomon (Proverbes 27:22). On

travaille en vain à rendre sage la folie : il faut introduire la sagesse d'en haut dans le cœur qui n'a jusqu'ici été gouverné que par la folie. Et puis ceci : « Ayant dépouillé le vieil homme » (Col. 3:9). L'apôtre ne dit pas : vous avez amélioré, ou vous cherchez à améliorer le « vieil homme » ; mais vous l'avez dépouillé ; et c'est là une chose toute différente, aussi différente que le sont l'acte de raccommoquer un habit, et celui de mettre de côté un vieux vêtement. Dans la pensée de l'apôtre, il s'agit en effet de dépouiller un vieil habit et d'en revêtir un nouveau. On pourrait multiplier les citations pour prouver que la théorie de l'amélioration graduelle de la vieille nature est fautive et erronée, pour prouver que cette vieille nature est morte dans le péché et absolument incorrigible ; et de plus, que la seule chose que nous puissions faire d'elle, c'est de la tenir sous nos pieds dans la puissance de cette vie nouvelle que nous possédons par notre union avec notre Chef ressuscité dans les cieux.

La naissance d'Isaac n'améliora pas Ismaël, elle ne fit que mettre en évidence son opposition réelle contre l'enfant de la promesse. Il avait pu avoir une conduite très paisible et réglée jusqu'à l'arrivée d'Isaac ; mais, alors, il montra ce qu'il était en se moquant de l'enfant de la résurrection, et en le persécutant. Où était le remède à ce mal ? Était-il peut-être dans l'amélioration d'Ismaël ? Non, en aucune manière ; mais : « Chasse cette servante et son fils ; car le fils de cette servante n'héritera pas avec mon fils, avec Isaac » (v. 8-10). Tel est l'unique remède. « Ce qui est tordu ne peut être redressé » (Eccl. 1:15), et par conséquent il faut se débarrasser de ce qui est tordu pour s'occuper de ce qui est divinement droit. Tout effort, tendant à améliorer la nature, est vain pour ce qui regarde Dieu. Les hommes peuvent trouver un avantage à cultiver et à améliorer ce qui leur est utile à eux-mêmes ; mais Dieu a donné à ses enfants quelque chose d'infiniment meilleur à faire, à savoir de cultiver ce qui est sa propre création ; et les fruits de cette création, — tandis qu'ils n'élèvent jamais la chair, — sont entièrement à la louange et à la gloire de Dieu.

L'erreur dans laquelle les églises de Galatie tombèrent était de vouloir faire dépendre le salut de quelque chose que l'homme pouvait être, ou faire, ou garder : « Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés » (Actes 15:1). On renversait ainsi le glorieux édifice de la rédemption, qui repose exclusivement sur ce que Christ est et sur ce qu'il a fait ; car faire dépendre le salut, dans la plus petite mesure, de quoi que ce soit dans l'homme ou qui soit fait par l'homme, c'est anéantir le salut. En d'autres termes : il faut qu'Ismaël soit chassé et que les espérances d'Abraham reposent sur ce que Dieu a fait et donné dans la personne d'Isaac. Ce salut, il va sans dire, ne laisse rien à l'homme de quoi il puisse se glorifier. Si le bonheur présent ou futur dépendait d'un changement, même divin, opéré dans la nature, la chair, — le moi pourrait se glorifier, et Dieu n'aurait pas toute la gloire. Mais si je suis introduit dans une nouvelle création, je vois que tout est de Dieu, le dessein, l'œuvre et son accomplissement. C'est Dieu qui agit, et moi j'adore ; c'est lui qui bénit, et moi je suis béni ; il est « le plus excellent », et moi « le moindre » (Héb. 7:7). Il est le donateur, et moi celui qui reçoit. Voilà ce qui fait du christianisme ce qu'il est, et ce qui, en même temps, le distingue de tout système religieux humain, existant sous le soleil, romanisme, puseyisme, etc. La religion de l'homme donne toujours, plus ou moins, une place à la créature ; elle garde dans la maison l'esclave et son fils, et laisse à l'homme de quoi se glorifier. Le christianisme, au contraire, exclut la vieille nature et ne lui accorde aucune part dans l'œuvre du salut ; il chasse l'esclave et son fils, et rend toute gloire à Celui seul auquel elle appartient.

Voyons maintenant ce que sont, en réalité, cette esclave et son fils, et ce qu'ils préfigurent. Le chapitre 4 de l'épître aux Galates nous en instruit amplement, et le lecteur trouvera du profit à l'étudier avec soin. L'esclave représente l'alliance de la loi ; et son fils, tous ceux qui sont « des œuvres de loi » ou sur ce principe de loi (*ex ergôn nomou*). L'esclave n'enfante que pour la servitude, et ne peut mettre au monde un homme libre. La loi n'a jamais pu donner la liberté, car elle avait autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il était en vie (Rom. 7:1). Tant que je suis sous la domination d'un autre, quel qu'il soit, je ne suis pas libre ; or, pendant que je suis en vie, la loi a domination sur moi, et la mort seule peut me soustraire à son empire, comme nous le savons par la bienheureuse doctrine du chapitre 7 de l'épître aux Romains. « C'est pourquoi, mes frères, vous

aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu ». Voilà la liberté, car « si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jean 8:36). « Ainsi, frères, nous ne sommes pas enfants de la servante, mais de la femme libre » (Gal. 4:31).

Or, c'est dans la puissance de cette liberté que nous pouvons obéir au commandement : « Chasse la servante et son fils ». Si je ne sais pas que je suis libre, je chercherai à parvenir à la liberté par la voie la plus étrange, savoir en conservant l'esclave dans la maison ; en d'autres termes, je m'efforcerai d'obtenir la vie en gardant la loi, en cherchant à établir ainsi ma propre justice. Sans doute, pour rejeter cet élément de servitude, il faudra une lutte, car le légalisme est naturel au cœur de l'homme : « Et cela fut très mauvais aux yeux d'Abraham, à cause de son fils » (v. 11). Cependant, quelque douloureux que puisse être cet acte, dont nous parlons, il est selon la volonté de Dieu que nous nous tenions fermes dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, et que nous ne soyons pas de nouveau retenus sous un joug de servitude (Gal. 5:1).

Puissions-nous, cher lecteur, entrer expérimentalement dans la pleine possession des bénédictions que Dieu a renfermées pour nous en Christ, afin que nous en ayons fini avec la chair et tout ce qu'elle peut être, opérer ou produire. Il y a en Christ une plénitude qui rend absolument superflu et vain tout appel à la nature.

## Chapitre 22

Abraham se présente maintenant à nous dans un état moral qui permet que son cœur soit mis à une épreuve des plus douloureuses. Il a, au chapitre 20, confessé et jugé la réserve qu'il avait longtemps nourrie dans son cœur ; au chapitre 21, il a mis hors de la maison la servante et son fils ; et maintenant il se présente à nous dans la position la plus favorisée dans laquelle une âme puisse être placée : nous le voyons dans l'épreuve sous la main de Dieu lui-même. Il y a divers genres d'épreuves : l'épreuve dont le diable est l'auteur ; l'épreuve qui vient des circonstances extérieures ; mais la plus grande de toutes, dans son caractère, c'est l'épreuve qui vient directement de Dieu, lorsqu'il place son enfant bien-aimé dans la fournaise pour éprouver la réalité de sa foi. Dieu le fait, parce qu'il veut de la réalité. Il ne suffit pas de dire : « Seigneur, Seigneur », ou : « J'y vais, Seigneur » ; il faut que le cœur soit éprouvé jusqu'au fond, afin qu'aucun élément d'hypocrisie ou de fausse protection ne s'y abrite. Dieu dit : « Mon fils, donne-moi *ton cœur* » (Prov. 23:26) ; non pas : « donne-moi ta tête, ou ton intelligence, ou tes talents, ou ta langue, ou ton argent » ; mais : « donne-moi ton cœur » ; et afin d'éprouver la sincérité de notre réponse aux ordres de sa grâce, il met la main sur ce qui touche le plus directement notre cœur. Il dit à Abraham : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t-en au pays de Morija, et là offre-le en holocauste, sur une des montagnes que je te dirai » (v. 2). C'était visiter de bien près le cœur d'Abraham ; c'était le faire passer au creuset jusqu'au fond. Dieu « aime la vérité dans l'homme intérieur » (Ps. 51:6). Il peut y avoir beaucoup de vérité sur les lèvres et dans l'intelligence ; mais Dieu la cherche dans le cœur. Des preuves ordinaires d'amour ne le satisfont pas ; lui-même ne s'est pas contenté de nous donner une preuve ordinaire de son amour envers nous ; il a donné son Fils ! Et nous, ne devrions-nous pas aspirer à donner des preuves marquantes de notre amour pour Celui qui nous a ainsi aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés ?

Il est bon, toutefois, que nous nous rendions compte qu'en nous éprouvant ainsi, Dieu nous honore hautement. Nous ne lisons pas que « Dieu éprouva Lot » ; — non, mais Sodome éprouva Lot. Il ne parvint jamais assez haut pour pouvoir être éprouvé par la main de l'Éternel : l'état de son âme était trop évident, pour que la fournaise fût nécessaire pour le mettre au jour. Sodome n'eût présenté aucune tentation à Abraham ; son entrevue avec le roi de Sodome, au chapitre 14, en est une preuve manifeste. Dieu savait bien qu'Abraham l'aimait infiniment plus que Sodome, mais il voulut mettre en évidence que son serviteur l'aimait par-dessus tout, en portant la main sur l'objet qui lui était le plus cher. « Prends ton fils, ton unique, Isaac ». Oui, Isaac, l'enfant de la promesse ;

Isaac, l'objet de l'espérance longtemps différée, l'objet de l'amour du père, et celui en qui toutes les familles de la terre devaient être bénies. Il faut que cet Isaac soit offert en holocauste ! C'était là, assurément, mettre la foi à l'épreuve, afin que cette épreuve, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui, toutefois, est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, à honneur et à gloire (1 Pierre 1:7). Si Abraham ne se fût pas appuyé, simplement et de tout son cœur, sur l'Éternel, il n'eût pas pu obéir, sans hésiter, à un commandement qui le mettait à l'épreuve si profondément. Mais Dieu lui-même était le soutien vivant et permanent de son cœur ; c'est pourquoi Abraham était prêt à tout abandonner pour Lui.

L'âme, qui a trouvé en Dieu « toutes ses sources » (Ps. 87:7), peut, sans hésiter, abandonner toutes les citernes humaines. Nous pouvons renoncer à la créature en proportion de la connaissance que nous acquérons du Créateur, et nous ne pouvons pas au delà : et vouloir abandonner les choses visibles, autrement que dans l'énergie de la foi qui saisit les choses invisibles, est le travail le plus stérile qui se puisse imaginer. L'âme retiendra son Isaac jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son tout en Dieu ; mais quand nous pouvons dire par la foi : « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses », nous pouvons ajouter aussi : « C'est pourquoi nous ne craignons point, quand la terre serait transportée de sa place, et que les montagnes seraient remuées et jetées au cœur des mers » (Ps. 46:1, 2).

« Et Abraham se leva de bon matin, etc ». Abraham ne tarde pas ; il obéit promptement. « Je me suis hâté, et je n'ai point différé de garder tes commandements » (Ps. 119:60). La foi ne s'arrête jamais pour considérer les circonstances, ou pour réfléchir au résultat ; elle ne regarde qu'à Dieu et dit : « Mais quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations, aussitôt, je ne pris pas conseil de la chair ni du sang » (Gal. 1:15, 16). Dès que nous prenons conseil de la chair et du sang, nous portons préjudice à notre témoignage et à notre service, car la chair et le sang ne peuvent pas obéir. Pour être heureux et pour que Dieu soit glorifié, il faut nous lever matin et, par la grâce, accomplir le commandement de Dieu. Si la parole de Dieu est la source de notre activité, elle nous donnera de la force et de la fermeté pour agir ; tandis que, si nous agissons seulement par impulsion, dès que l'impulsion tombe, l'action tombe avec elle.

Deux choses sont nécessaires à une vie active, conséquente et ferme, savoir le Saint Esprit comme puissance, et l'Écriture comme guide. Or Abraham possédait ces deux choses ; il avait reçu de Dieu la puissance pour agir ; et de Dieu aussi le commandement d'agir. Son obéissance avait un caractère très explicite, et ceci est très important. On rencontre souvent ce qui ressemble à du dévouement, mais n'est, en réalité, que l'activité inconstante d'une volonté non soumise à la puissante action de la parole de Dieu. Tout dévouement de ce genre n'a que l'apparence et point de valeur ; et l'esprit qui le produit se dissipe promptement. On peut établir en principe, que toutes les fois que le dévouement dépasse les limites tracées par Dieu, il est suspect ; s'il n'atteint pas ces limites, il est imparfait ; et s'il va au delà, il erre. Il y a, sans doute, des opérations et des voies extraordinaires de l'Esprit de Dieu, dans lesquelles il proclame sa propre souveraineté et s'élève au-dessus des limites ordinaires ; mais, en pareil cas, l'évidence de l'action divine est assez puissante pour convaincre tout homme spirituel. Ces cas exceptionnels ne contredisent non plus, en aucune manière, cette vérité, que la fidélité et le vrai dévouement sont toujours fondés sur un principe divin et gouvernés par un principe divin. On peut trouver que sacrifier un fils est un acte de dévouement extraordinaire : mais il faut se souvenir que ce qui donna à cet acte toute sa valeur aux yeux de Dieu, c'est le simple fait qu'il était fondé sur le commandement de Dieu.

Il y a encore une autre chose qui s'unit au vrai dévouement : c'est l'esprit d'adoration. « Moi et l'enfant nous irons jusque-là, et nous *adorerons* » (v. 5). Un serviteur vraiment dévoué tient ses yeux, non sur son service, quelque considérable qu'il puisse être, mais sur le Maître ; et c'est ce qui produit l'esprit d'adoration. Si j'aime mon maître selon la chair, il m'importera peu d'être appelé à nettoyer ses souliers ou à conduire sa voiture ; mais si je pense à moi-même plus qu'à lui, je préférerai être chauffeur que décrotteur. Il en est exactement de même dans le service de notre divin Maître : si je

ne pense qu'à lui, il n'y aura pas de différence pour moi entre fonder des assemblées ou faire des tentes. Nous pouvons faire la même observation quant au ministère des anges. Il importe peu à un ange d'être envoyé pour détruire une armée, ou pour protéger la personne de quelqu'un des héritiers du salut ; c'est le Maître qui occupe ses pensées. Si, comme l'a très bien dit quelqu'un, deux anges étaient envoyés du ciel, l'un pour gouverner un empire, l'autre pour balayer les rues, ils ne se querelleraient pas au sujet de leurs emplois respectifs. Et si cela est vrai des anges, ne devrait-il pas en être de même pour nous ? Le caractère de serviteur et celui d'adorateur devraient toujours être unis, comme aussi l'œuvre de nos mains devrait respirer toujours la bonne odeur des fervents soupirs de nos esprits. En d'autres termes, nous devrions mettre la main à l'œuvre dans l'esprit de ces paroles : « Moi et l'enfant nous irons jusque-là et nous adorons ». Nous serions ainsi gardés de ce service purement machinal dans lequel nous sommes si enclins à tomber, travaillant pour l'amour du travail et étant plus occupés de notre œuvre que de notre Maître. Il faut que tout découle d'une foi simple en Dieu et de l'obéissance à sa parole.

« Par la foi, Abraham, étant éprouvé, a offert Isaac ; et celui qui avait reçu les promesses offrit son fils unique » (Héb. 11:17). Ce n'est qu'autant que nous marchons par la foi que nous pouvons commencer, poursuivre et achever nos œuvres selon Dieu. Abraham ne se mit pas seulement en route, pour offrir son fils, mais il poursuivit sa route jusqu'à l'endroit que Dieu lui avait désigné. « Et Abraham prit le bois de l'holocauste, et le mit sur Isaac, son fils ; et il prit dans sa main le feu et le couteau ; et ils allaient les deux ensemble » ; et plus loin, nous lisons : « Et Abraham bâtit là l'autel, et arrangea le bois, et lia Isaac, son fils, et le mit sur l'autel, sur le bois. Et Abraham étendit sa main et prit le couteau pour égorger son fils » (v. 6-10). Il y avait là une œuvre réelle, une « œuvre de foi » et un « travail d'amour », dans le sens le plus élevé, non pas une fausse apparence seulement. Abraham ne s'approchait pas de Dieu avec ses lèvres, tandis que son cœur était bien éloigné de lui ; il ne disait pas : « J'y vais, Seigneur », et n'y allait point. Tout était profonde réalité, une de ces réalités que la foi se plaît toujours à produire et que Dieu se plaît à accepter. Il est facile de faire parade de dévouement, quand on n'est pas appelé à en montrer ; il est facile de dire : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi... ; quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point » (Matt. 26:33, 35) ; mais la question dont il s'agit, c'est de demeurer ferme et de surmonter la tentation. Quand Pierre fut mis à l'épreuve, il fut terrassé. La foi ne parle jamais de ce qu'elle veut faire ; mais elle fait ce qu'elle peut par la force du Seigneur. Rien n'est plus misérable que l'orgueil et les prétentions ; ils sont aussi vils que la base sur laquelle ils reposent ; mais la foi agit quand elle est éprouvée ; et jusqu'alors, elle est heureuse de demeurer dans le silence et l'obscurité.

Or Dieu est glorifié par cette sainte activité de la foi ; c'est lui qui en est l'objet, comme lui aussi est la source dont elle émane. De tous les actes de la vie d'Abraham, il n'en est aucun par lequel Dieu soit glorifié davantage que par la scène du mont Morija. Là, Abraham put rendre le témoignage que « toutes ses sources » étaient en Dieu, — qu'il les y avait trouvées, non seulement avant, mais après la naissance d'Isaac. Se reposer sur les bénédictions de Dieu est autre chose que de se reposer sur Dieu lui-même ; se confier en Dieu, quand on a sous les yeux les canaux par lesquels la bénédiction doit couler, est tout autre chose que de se confier en lui alors que ces canaux sont arrêtés. Abraham démontra l'excellence de sa foi en faisant voir qu'il savait compter sur Dieu et la promesse d'une innombrable postérité, non seulement pendant qu'Isaac était devant lui plein de santé et de force, mais encore tout autant, quand il voyait Isaac, comme victime sur l'autel. Glorieuse confiance ! — confiance sans mélange, non pas appuyée en partie sur le Créateur et en partie sur la créature, mais fondée sur un fondement solide, sur Dieu lui-même. Il estima que *Dieu pouvait* ; et ne pensa jamais qu'Isaac pût. Isaac, sans Dieu, n'était rien ; Dieu, sans Isaac, était tout. Il y a là un principe de la plus haute importance et une pierre de touche pour éprouver le cœur jusqu'au fond. Ma confiance diminue-t-elle quand je vois le canal apparent de mes bénédictions se dessécher ? Est-ce que je demeure assez près de la source, — là où elle jaillit, pour qu'il me soit possible de voir, dans un esprit d'adoration, tous les ruisseaux humains tarir ? Est-ce que je crois, avec assez de simplicité, que Dieu suffit à tout, pour pouvoir, en quelque sorte, « étendre ma main et prendre le couteau pour égorger

mon fils ? » Abraham en fut rendu capable, parce qu'il regardait au Dieu de résurrection : « Ayant estimé que Dieu pouvait le ressusciter même d'entre les morts » (Héb. 11:17-19).

En un mot, c'est à Dieu qu'il avait affaire, et cela suffisait. Dieu ne permit pas qu'il portât le coup de mort. Il était allé jusqu'aux dernières limites : le Dieu de grâce ne pouvait le laisser aller au-delà : il épargna au cœur du père l'angoisse qu'il ne s'est point épargnée à lui-même, la douleur de frapper son fils. Lui, il est allé jusqu'au bout, que son nom en soit béni ! « Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous ». « Mais il plut à l'Éternel de le meurtrir ; il l'a soumis à la souffrance » (Rom. 8:32 ; Ésa. 53:10). Aucune voix ne se fit entendre du ciel, alors que, sur le Calvaire, le Père offrait son Fils unique. Non, le sacrifice fut parfaitement accompli, et dans son accomplissement notre éternelle paix a été scellée.

Néanmoins, le dévouement d'Abraham fut entièrement démontré et pleinement accepté. « Car maintenant je sais que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique » (v. 12). Prêtez attention à ces paroles : « *Maintenant* je sais ». Jusqu'alors la preuve n'avait pas été donnée ; la foi existait, et Dieu le savait ; mais le point important ici, c'est que Dieu fait dépendre la connaissance qu'il a de cette foi, de la preuve palpable qu'Abraham en a donnée lui-même devant l'autel sur le mont Morija. La foi se montre toujours par ses œuvres, et la crainte de Dieu par les fruits qui en découlent. « Abraham, notre père, n'a-t-il pas été justifié par des œuvres, ayant offert son fils Isaac sur l'autel ? » (Jacques 2:21). Qui songerait à mettre sa foi en question ? Dépouillez Abraham de sa foi, et il n'apparaît sur le mont Morija que comme un meurtrier et un insensé. Tenez compte de sa foi, et il apparaît comme un adorateur fidèle et dévoué, comme un homme craignant Dieu et justifié par des œuvres, ayant son fils. « Mes frères, quel profit y a-t-il si quelqu'un *dit* qu'il a la foi, et qu'il n'ait pas d'œuvres ? » (Jacques 2:14). Une profession sans puissance et sans fruits ne satisfait ni Dieu, ni les hommes. Dieu cherche de la réalité et l'honore partout où il la trouve ; et quant aux hommes, ils ne comprennent que l'expression vivante et intelligible d'une foi qui se montre par des œuvres. Nous vivons dans une atmosphère de piété de nom ; le langage de la foi est sur toutes les lèvres ; mais la foi elle-même est une perle aussi rare que possible ; cette foi qui rend capable de quitter le rivage des circonstances présentes et d'aller affronter les vagues et les vents, et non seulement de les affronter, mais de leur tenir tête, alors même que le Maître semblerait dormir.

Il ne sera pas superflu de dire ici un mot de l'harmonie admirable qui existe entre l'enseignement de Jacques et celui de Paul sur la justification. Le lecteur intelligent et spirituel, qui s'incline devant l'inspiration plénière des Saintes Écritures, sait fort bien que ce n'est pas à Jacques ou à Paul, mais à l'Esprit Saint, que nous avons affaire dans cette importante question. Le Saint Esprit s'est miséricordieusement servi de chacun de ces hommes honorés de Dieu, comme d'une plume pour écrire ses pensées ; tout comme nous pourrions nous-mêmes nous servir d'une plume d'oie ou d'une plume d'acier pour écrire nos pensées, sans que pour cela on pût, à moins de tomber dans l'absurde, parler de contradiction entre ces deux plumes, puisque l'écrivain serait un. Il est aussi impossible que deux hommes divinement inspirés se contredisent, qu'il est impossible que deux corps célestes, se mouvant chacun dans l'orbite que Dieu leur a tracé, se rencontrent et se heurtent. Il y a en réalité, et on pouvait s'y attendre, la plus complète et la plus parfaite harmonie entre ces deux apôtres ; pour ce qui regarde la question de la justification, l'un est la contrepartie, l'interprète de l'autre. L'apôtre Paul nous donne le principe intérieur ; Jacques, le développement extérieur du principe. Le premier nous occupe de la vie cachée ; le dernier, de la vie manifestée ; le premier envisage l'homme en connexion avec Dieu ; le dernier le considère dans ses rapports avec ses semblables. Nous avons besoin de l'un aussi bien que de l'autre, car le principe intérieur ne va pas sans la vie extérieure ; tout comme celle-ci n'aurait ni valeur, ni puissance, sans le principe intérieur. « Abraham fut justifié » alors « qu'il crut Dieu », et « Abraham fut justifié » alors « qu'il offrit son fils Isaac ». Le premier de ces deux cas nous dit le secret de la position d'Abraham ; le second nous montre Abraham publiquement reconnu du ciel et de la terre. Il est bon de comprendre cette différence. Il n'y eut point de voix du ciel alors qu'« Abraham crut Dieu », quoique Dieu l'ait vu là, alors, et l'ait tenu ainsi pour juste ; mais « quand il eut offert son fils Isaac sur l'autel », Dieu put lui dire : « Maintenant j'ai

connu », et le monde entier eut la puissante et irrécusable preuve du fait qu'Abraham était un homme justifié. Il en sera toujours de même. Là où le principe intérieur existe, là aussi il y aura l'action extérieure, et toute la valeur de celle-ci découle de son rapport avec le premier. Séparez, pour un moment, l'œuvre d'Abraham, telle que Jacques nous la présente, de la foi d'Abraham, telle que Paul l'expose, et demandez-vous quelle vertu justifiante elle posséderait ? Aucune quelconque ! Toute sa valeur, toute son efficacité découlent du fait qu'elle est la manifestation extérieure de cette foi, en vertu de laquelle Abraham a déjà été tenu pour juste devant Dieu.

Telle est l'harmonie parfaite qui existe entre Jacques et Paul ; ou telle est, plutôt, l'unité de la voix du Saint Esprit, soit qu'il se fasse entendre par l'instrumentalité de Paul ou par celle de Jacques.

Nous en revenons maintenant au sujet du chapitre qui nous occupe. Il est fort intéressant de voir comment, par l'épreuve de sa foi, Abraham est conduit à une connaissance plus profonde du caractère de Dieu. Quand il nous est donné de supporter l'épreuve que Dieu lui-même nous dispense, nous sommes sûrs de faire de nouvelles expériences relativement au caractère de Dieu, et d'apprendre ainsi à apprécier la valeur de l'épreuve. Si Abraham n'eût pas étendu sa main pour égorger son fils, jamais il n'eût connu toute l'excellente grandeur des richesses exquises du nom qu'il donne ici à Dieu : « Jéhovah-Jiré » ou « l'Éternel y pourvoira ». Ce n'est que quand nous sommes véritablement mis à l'épreuve, que nous découvrons ce que Dieu est. Sans épreuves nous ne pouvons jamais être que des théoriciens ; mais Dieu ne veut pas que nous ne soyons que cela ; il veut que nous pénétrions dans les profondeurs de la vie qui est en lui-même, dans les réalités d'une communion personnelle avec lui. Avec quelles convictions et quels sentiments différents Abraham ne dut-il pas retourner sur ses pas, de Moriija à Beër-Shéba ! Combien ses pensées à l'égard de Dieu, à l'égard d'Isaac, à l'égard de toutes choses, devaient être différentes !

Nous pouvons dire, en vérité : « Bienheureux est l'homme qui endure la tentation » (Jacques 1:12). L'épreuve est un honneur conféré par l'Éternel lui-même, et il serait difficile d'apprécier tout le bonheur qui résulte de l'expérience qu'elle produit. C'est quand les hommes sont amenés à parler le langage du Psaume 107 (voyez v. 27) : « Toute leur sagesse est venue à néant », qu'ils font la découverte de ce que Dieu est.

Que Dieu nous donne d'endurer l'épreuve, afin que son œuvre paraisse et que son nom soit glorifié en nous !

Avant de terminer ce chapitre, arrêtons encore un moment notre attention sur la bienveillance avec laquelle l'Éternel rend témoignage à Abraham d'avoir accompli l'acte qu'il s'était montré si bien préparé à accomplir. « J'ai juré par moi-même, dit l'Éternel : parce que tu as fait *cette chose-là*, et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique, certainement je te bénirai, et je multiplierai abondamment ta semence comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; et ta semence possédera la porte de *ses ennemis*. Et toutes les nations de la terre se béniront en ta semence, parce que tu as écouté ma voix » (v. 16-18). Ceci correspond d'une manière admirable avec la manière dont le Saint Esprit rapporte l'œuvre d'Abraham, au chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, et dans l'épître de Jacques au chapitre 2. Dans l'une et l'autre de ces portions de l'Écriture, Abraham est considéré comme ayant offert son fils sur l'autel. Le grand principe qui ressort de tous ces témoignages, c'est qu'Abraham démontra qu'il était prêt à *tout* abandonner, excepté Dieu ; et c'est ce même principe qui, à la fois, le *constitua* homme juste et *prouva* qu'il était juste. La foi peut se passer de tout, excepté de Dieu ; elle a la pleine conscience que Dieu suffit à tout. C'est pourquoi Abraham pouvait apprécier à leur juste valeur ces paroles : « J'ai juré *par moi-même* ». Oui, cette merveilleuse parole : « moi-même », était tout pour l'homme de foi. « Car lorsque Dieu fit la promesse à Abraham, puisqu'il n'avait personne de plus grand par qui jurer, il jura par lui-même... Car les hommes jurent par quelqu'un qui est plus grand qu'eux, et le serment est pour eux un terme à toute dispute, pour rendre ferme ce qui est convenu. Et Dieu, voulant en cela montrer plus abondamment aux héritiers de la promesse l'immutabilité de son conseil, est intervenu par un serment » (Héb. 6:13, 16, 17). La parole et le serment du Dieu vivant devraient mettre fin à

toutes les contestations et à toutes les opérations de la volonté de l'homme, et être l'ancre immuable de l'âme au milieu de la houle et du tumulte de ce monde orageux.

Nous avons à nous juger sans cesse, à cause du peu de puissance que la promesse de Dieu exerce sur nos cœurs. La promesse est là, et nous faisons profession d'y croire, mais, hélas ! elle n'est pas pour nous cette immuable et puissante réalité qu'elle devrait être toujours ! aussi, n'en retirons-nous pas cette « ferme consolation » qu'elle a pour but de communiquer. Combien peu nous sommes prêts à sacrifier, dans la puissance de la foi, notre Isaac ! Demandons à Dieu qu'il daigne nous accorder une connaissance plus profonde de la bienheureuse réalité d'une vie de foi en lui, afin que nous comprenions ainsi mieux la portée de ces paroles de Jean : « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi ». Ce n'est que par la foi que nous pouvons surmonter le monde. L'incrédulité nous place sous la puissance des choses présentes, ou, en d'autres termes, donne au monde la victoire sur nous ; tandis que l'âme qui, par l'enseignement du Saint Esprit, a appris à connaître que Dieu suffit parfaitement, est entièrement indépendante des choses d'ici-bas.

Puissions-nous, cher lecteur, en faire l'expérience pour notre paix et notre joie en Dieu, et pour qu'il soit glorifié en nous !

## Chapitre 23

Ce court chapitre de l'Écriture renferme plus d'un enseignement utile pour l'âme. Le Saint Esprit nous y trace un beau tableau de la manière dont le croyant devrait toujours se conduire envers ceux de dehors. S'il est vrai que la foi rend celui qui la possède indépendant des hommes du monde, il n'est pas moins vrai qu'elle lui enseigne toujours à marcher honnêtement envers eux. Nous sommes exhortés, dans la première épître aux Thessaloniciens, chapitre 4:12, à « marcher honorablement envers ceux du dehors » ; dans la seconde aux Corinthiens, chapitre 8:21, à « veiller à ce qui est honnête, non seulement devant le Seigneur, mais aussi devant les hommes » ; et dans celle aux Romains, chapitre 13:8 : « à ne rien devoir à personne ». Ce sont là d'importants préceptes, des préceptes qu'ont dûment observés, dans tous les âges, tous les fidèles serviteurs de Christ, avant même que ces préceptes eussent été clairement énoncés ; mais, hélas ! on n'y prête que peu d'attention dans les temps modernes.

Le chapitre 23 de la Genèse mérite donc une attention spéciale. Ce chapitre, ouvert par la mort de Sara, nous fait voir Abraham sous un caractère nouveau, sous le caractère de quelqu'un qui mène deuil : « Abraham vint pour mener deuil sur Sara, et pour la pleurer ». L'enfant de Dieu est appelé à passer par le deuil ; mais non pas comme les autres. Le grand fait de la résurrection le console et communique à sa douleur un caractère tout particulier (1 Thes. 4:13-14). Le croyant peut se trouver devant la tombe d'un frère ou d'une sœur, dans l'heureuse assurance que cette tombe ne retiendra pas longtemps son captif, « car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus ». La rédemption de l'âme assure la rédemption du corps ; nous possédons la première et nous attendons la seconde (Rom. 8:23).

En achetant Macpéla pour en faire un sépulcre, Abraham exprime, ce nous semble, sa foi en la résurrection. « *Il se leva* de devant son mort ». La foi ne reste pas longtemps à contempler la mort ; elle possède un objet plus élevé, grâce au « Dieu vivant » qui le lui a donné ! La foi contemple la résurrection, sa vue en est absorbée ; et, dans la puissance de la résurrection, elle peut se lever de devant son mort. Cet acte d'Abraham est très significatif et nous avons besoin d'en mieux comprendre la portée, attendu que nous ne sommes que trop enclins à nous occuper de la mort et de ses conséquences. La mort est la limite de la puissance de Satan ; mais où Satan finit, Dieu commence. Abraham l'avait compris lorsqu'il se leva et acheta la caverne de Macpéla afin d'en faire un lieu de repos pour Sara. Cet acte était l'expression de la pensée d'Abraham à l'égard de l'avenir. Il savait que, dans les siècles à venir, la promesse de Dieu relativement à la terre de Canaan s'accomplirait ; ainsi il put déposer le corps de Sara dans la tombe, « dans l'espérance sûre et certaine d'une glorieuse résurrection ».

Les fils incirconcis de Heth ignoraient ces choses. Les pensées qui remplissaient l'âme du patriarche leur étaient étrangères. Pour eux, c'était une affaire de peu d'importance qu'Abraham ensevelît son mort dans un endroit plutôt que dans un autre ; mais pour Abraham il en était autrement. « Je suis étranger, habitant parmi vous ; donnez-moi la possession d'un sépulcre parmi vous, et j'enterrerai mon mort de devant moi ». Les Héthiens devaient trouver, et trouvèrent évidemment étrange, qu'Abraham fit autant de difficultés pour un tombeau ; « mais le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu ». Les traits les plus beaux et les plus caractéristiques de la foi sont ceux que le monde comprend le moins. Les Cananéens n'avaient aucune idée des espérances qui caractérisaient les actes d'Abraham dans cette occasion. Ils ne se doutaient pas qu'Abraham, en cherchant un coin de terre dans lequel il pût, comme Sara morte, attendre le temps précis de Dieu, c'est-à-dire le *Matin de la Résurrection*, avait en vue la possession future du pays. Abraham sentait que *lui* n'avait rien à démêler avec les enfants de Heth, en sorte qu'il était prêt à se coucher comme Sara dans la tombe, laissant à Dieu le soin d'agir pour lui, sur lui et par lui.

« Tous ceux-ci sont morts dans la foi (*katà pistin*), n'ayant pas reçu les choses promises, mais les ayant vues de loin et saluées, ayant confessé qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre » (Héb. 11:13). C'est là un trait de la vie divine d'une exquise beauté. Ces « témoins » dont parle l'épître aux Hébreux, dans le chapitre 11, non seulement vécurent par la foi, mais encore témoignèrent que les promesses de Dieu étaient aussi réelles et satisfaisantes pour leurs âmes, à la fin de leur carrière, qu'elles l'avaient été au commencement. L'acquisition d'un sépulcre dans le pays était, ce nous semble, une démonstration de la puissance de la foi, non seulement pour vivre, mais aussi pour la mort. Pourquoi Abraham était-il si scrupuleux dans cette transaction de l'achat d'un sépulcre ? Pourquoi désirait-il si vivement fonder ses droits au champ et à la caverne d'Éphron sur des principes de justice ? Pourquoi était-il si décidé à payer le poids entier du prix « ayant cours entre les marchands » ? La réponse est renfermée dans ce mot : la « foi ». C'est par la foi qu'il fit tout cela. Il savait que le pays lui appartenait dans l'avenir et que, dans la gloire de la résurrection, sa postérité le posséderait encore ; et, jusqu'alors, il ne voulait pas être le débiteur de ceux qui devaient de toute manière être dépossédés.

Ce chapitre peut donc être considéré sous un double point de vue d'abord, comme nous présentant un principe simple et pratique de conduite envers les gens du monde ensuite, comme nous exposant la bienheureuse espérance dont le croyant devrait toujours être animé. L'espérance qui nous est proposée dans l'Évangile est une immortalité glorieuse qui, tout en élevant le cœur au-dessus des influences de la nature et du monde, nous fournit un saint et noble principe qui doit régler toute notre conduite envers ceux du dehors. « Nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est ». Voilà notre espérance. Quel en est l'effet moral ? « Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie, comme lui est pur » (1 Jean 3:2-3). Si bientôt je dois être semblable à Christ, je m'efforcerai de lui être aussi semblable que possible dès maintenant. Le chrétien devrait donc s'exercer à marcher toujours dans la pureté, l'intégrité et la grâce morale devant tous ceux qui l'entourent. C'est ce que fit Abraham dans les rapports qu'il eut avec les fils de Heth ; il montra dans toute sa conduite, telle qu'elle nous est présentée dans ce chapitre, une grande noblesse et un vrai désintéressement. Il était parmi eux « un prince de Dieu », et ils eussent été heureux de lui faire une faveur ; mais Abraham avait appris à ne recevoir des faveurs que du Dieu de résurrection ; et tandis qu'il payait les Héthiens pour Macpéla, il s'attendait à Dieu pour la terre de Canaan. Les fils de Heth connaissaient fort bien la valeur de « l'argent ayant cours entre les marchands », et Abraham savait aussi ce que valait la caverne de Macpéla ; elle avait pour lui une valeur bien plus grande que pour eux qui la lui cédaient. Si la terre valait pour eux « quatre cents sicles d'argent », pour Abraham elle était sans prix ; car elle était les arrhes d'un héritage éternel qui, parce qu'il était éternel, ne pouvait être possédé que dans la puissance de la résurrection. La foi transporte l'âme par avance dans l'avenir de Dieu ; elle voit les choses comme Dieu les voit, elle les estime selon le sicle du sanctuaire. C'est donc dans l'intelligence de la foi, qu'Abraham se leva de devant son mort et acheta un sépulcre, montrant ainsi son espérance de la résurrection et de l'héritage qui en dépend.

## Chapitre 24

La liaison qui existe entre ce chapitre et les deux précédents est digne de remarque. Au chapitre 22, le fils est offert sur l'autel ; au chapitre 23, Sara est mise de côté ; et au chapitre 24, le serviteur reçoit la charge de chercher une femme pour celui qui avait été, en figure, recouvert d'entre les morts. La succession de ces événements coïncide d'une manière frappante avec l'ordre des faits relatifs à l'appel de l'Église. On peut mettre en question si ce rapprochement vient de Dieu ; mais, quoi qu'il en soit, la coïncidence est tout au moins frappante.

Les grands faits que nous rencontrons dans le Nouveau Testament sont, en premier lieu : la réjection et la mort de Christ ; ensuite, la réjection d'Israël selon la chair ; et enfin, l'appel de l'Église à la glorieuse position d'Épouse de l'Agneau. Or, tout cela correspond exactement avec le contenu de ce chapitre et des deux chapitres précédents. Il fallait que la mort de Christ fût un fait accompli, avant que l'Église, à proprement parler, pût être appelée. Il fallait que le « mur mitoyen de clôture » fût aboli, avant que le « *seul homme nouveau* » pût être formé. Il est important que nous comprenions bien ceci, afin que nous sachions quelle est la place que l'Église occupe dans les voies de Dieu. Aussi longtemps que l'économie juive subsistait, Dieu avait établi et voulait maintenir la plus stricte séparation entre les Juifs et les Gentils ; c'est pourquoi l'idée d'une union des Juifs et des Gentils en un seul homme n'entraînait pas dans l'esprit d'un Juif. Il était porté à se considérer comme occupant une position supérieure en tous points à celle du Gentil, à envisager ce dernier comme entièrement impur et comme un homme avec lequel toute relation était interdite (Actes 10:28).

Si Israël avait marché avec Dieu dans l'intégrité des rapports dans lesquels Dieu l'avait placé par sa grâce, il aurait été maintenu dans cette position spéciale de séparation et de supériorité qui lui avait été faite ; mais Israël suivit une autre voie ; c'est pourquoi, lorsqu'il eut comblé la mesure de ses iniquités, en crucifiant le Prince de la vie, le Seigneur de gloire, et en rejetant le témoignage du Saint Esprit, Paul fut suscité pour être l'administrateur d'un nouvel ordre de choses qui avait été caché de tout temps en Dieu, pendant que le témoignage d'Israël se poursuivait : « C'est pour cela que moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus pour vous, les nations — si du moins vous avez entendu parler de l'administration de la grâce de Dieu qui m'a été donnée envers vous : comment, par révélation, le mystère m'a été donné à connaître... lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, *comme il a été maintenant* révélé à ses saints apôtres et prophètes, par l'Esprit », c'est-à-dire les prophètes du Nouveau Testament (*tois hagiois apostolois autou kai prophetais*) « que les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'Évangile » (Éph. 3:1-6). Voilà qui est concluant. Le mystère de l'Église, composée de Juifs et de Gentils baptisés en un seul corps par un même Esprit, unie au Chef glorieux dans les cieux, n'avait point été révélé jusqu'aux jours de Paul. « Duquel mystère, continue l'apôtre, je suis devenu serviteur, selon le don de la grâce de Dieu qui m'a été donné selon l'opération de sa puissance » (v. 7). Les apôtres et prophètes du Nouveau Testament furent, pour ainsi dire, la première assise de ce glorieux édifice (voyez Éphésiens 2:20). Cela étant, il est clair que le bâtiment ne pouvait avoir été commencé auparavant (comp. aussi Matt. 16:18 ; « je bâtirai »). Si le bâtiment eut daté des jours d'Abel, l'apôtre eût dit : « édifié sur le fondement des saints de l'Ancien Testament », mais il a dit autrement ; d'où nous concluons que, quelle que soit la position assignée aux saints de l'Ancien Testament, il est impossible qu'ils puissent appartenir à un corps qui, jusqu'à la mort et à la résurrection de Christ et à la descente du Saint Esprit, résultat de cette résurrection, n'avait d'existence que dans les desseins de Dieu. Ces saints étaient sauvés, que Dieu en soit béni ! sauvés par le sang de Christ, et destinés à jouir de la gloire céleste avec l'Église ; mais ils ne pouvaient faire partie d'un corps qui, plusieurs siècles après eux, n'existait pas encore.

Nous le répétons, on peut mettre en doute, s'il faut voir dans cette intéressante portion de l'Écriture comme un type de l'appel de l'Église. Pour notre part, nous aimons mieux la considérer comme une *image* de cette œuvre glorieuse. Nous ne pouvons admettre que le Saint Esprit ait voulu nous occuper, dans un chapitre d'une longueur peu ordinaire, des seuls détails d'un pacte de famille,

si ce pacte n'était typique ou figuratif de quelque grande vérité : « Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4). Ce passage a une portée très étendue. Ainsi, bien que l'Ancien Testament ne contienne aucune révélation directe du grand mystère de l'Église, il est important d'observer qu'il renferme néanmoins des scènes et des circonstances qui le préfigurent d'une manière remarquable, témoin celles que nous présente le chapitre qui va nous occuper. Le fils, comme nous l'avons déjà dit, ayant, en figure, été offert en sacrifice et rendu à la vie, et le tronc duquel le fils était issu étant en quelque sorte mis de côté, le père envoie le serviteur à la recherche d'une épouse pour le fils.

Pour donner une intelligence claire et complète du contenu de ce chapitre, nous considérerons les points suivants : *le serment, le témoignage et le résultat* de la mission d'Éliézer.

Il est beau de voir que l'appel et l'élévation de Rebecca étaient fondés sur le serment qui scellait l'accord du serviteur et d'Abraham. Rebecca ignorait ces choses, bien que dans les desseins de Dieu elle fût l'objet de cet accord. Il en est ainsi de l'Église de Dieu, considérée comme un tout, ou dans chacune de ses parties constitutives. « Mes os ne t'ont point été cachés... et dans ton livre mes membres étaient tous écrits ; de jour en jour ils se formaient, lorsqu'il n'y en avait encore aucun » (Ps. 139:15-16). « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ; selon qu'il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:3-4). « Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Romains 8:29-30). Il y a une harmonie admirable entre ces passages et le sujet qui nous occupe. L'appel, la justification et la gloire de l'Église, tout est fondé sur le dessein éternel de Dieu, sur sa parole et son serment, ratifiés par la mort, la résurrection et l'exaltation du Fils. C'est dans les profondeurs de l'éternelle pensée de Dieu, au-delà des limites les plus reculées du temps, que reposait ce merveilleux dessein, qui avait l'Église pour objet, et qui est indissolublement lié à la pensée de Dieu à l'égard de la gloire du Fils. Le serment du serviteur d'Abraham avait pour objet l'acquisition d'une compagne pour le fils. Ce fut au désir d'Abraham pour son fils que Rebecca dut la haute position qu'elle occupa dans la suite. Heureux qui comprend ces choses ; heureux qui voit que la sécurité et le bonheur de l'Église sont inséparablement liés à Christ et à sa gloire ! « Car l'homme ne procède pas de la femme, mais la femme de l'homme ; car aussi l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme à cause de l'homme » (1 Cor. 11:8-9). Et encore : « Le royaume des cieux a été fait semblable à un roi qui fit des noces pour son fils » (Matt. 22:2). *Le Fils* est l'objet principal de toutes les pensées et de tous les conseils de Dieu ; et si quelqu'un est amené au bonheur, ou à la gloire, ou à une dignité, ce ne peut être qu'en rapport avec le Fils. Par le péché, l'homme a perdu tout droit à ces choses et à la vie elle-même ; mais Christ prit sur lui le châtement dû au péché ; il se rendit responsable de tout pour les siens ; il fut cloué à la croix comme leur représentant ; il porta leurs péchés en son propre corps sur le bois, et descendit dans la tombe chargé de ce pesant fardeau. Rien donc ne peut être plus complet que la délivrance dont les saints sont l'objet, quant à tout ce qui était contre eux. L'Église sort vivifiée de la tombe de Christ, dans laquelle tous les péchés de ceux qui la composent ont été déposés ; la vie qu'elle possède est le triomphe sur la mort et sur tout ce qui pouvait faire obstacle ; en sorte que cette vie est liée à la justice divine et fondée sur cette justice, les droits de Christ lui-même à la vie étant fondés sur ce qu'il a complètement anéanti la puissance de la mort ; et lui est la vie de l'Église. Ainsi l'Église jouit de la vie divine ; elle est revêtue de la justice divine ; et l'espérance qui l'anime est l'espérance de la justice (voyez entre autres les passages suivants : Jean 3:16, 36 ; 5:39-40 ; 6:27, 40, 47, 68 ; 11:25 ; 17:2 ; Rom. 5:21 ; 6:23 ; 1 Tim. 1:16 ; 1 Jean 2:25 ; 5:20 ; Jude 21 ; Éph. 2:1-6, 14-15 ; Col. 1:12-22 ; 2:10-15 ; Rom. 1:17 ; 3:21-26 ; 4:5, 23-25 ; 2 Cor. 5:21 ; Gal. 5:5).

Ces passages établissent parfaitement les trois points suivants la vie, la justice et l'espérance de l'assemblée ; et toutes, elles découlent du fait que l'assemblée est une avec Celui qui a été ressuscité

d'entre les morts. Or, rien n'est propre à affermir le cœur comme la conviction que l'existence de l'assemblée est essentielle à la gloire de Christ. « La femme est la gloire de l'homme » (1 Cor. 11:7). L'assemblée est appelée « la plénitude de Celui qui remplit tout en tous » (Éph. 1:23). Cette dernière expression est remarquable ! le mot traduit par « plénitude » signifie le *complément*, ce qui, étant ajouté à une autre chose, compose un seul tout avec elle. C'est ainsi que Christ la tête, et l'assemblée le corps, composent le « seul homme nouveau » (Éph. 2:15). Si nous considérons le sujet à ce point de vue, nous ne serons pas étonnés que l'assemblée ait été l'objet des conseils éternels de Dieu : il y avait, par grâce, de merveilleuses raisons pour que le corps, l'épouse, la compagne de son Fils unique, occupât les pensées de Dieu dès avant la fondation du monde. Rebecca était nécessaire à Isaac, c'est pourquoi elle était l'objet d'un conseil secret, lorsque elle-même était encore dans l'ignorance la plus profonde de sa future et haute destinée. Toutes les pensées d'Abraham se rapportaient à Isaac : « Je te ferai jurer par l'Éternel, le Dieu des cieux et le Dieu de la terre, que tu ne prendras pas de *femme pour mon fils* d'entre les filles des Cananéens, parmi lesquels j'habite ». « Une femme pour mon fils » est ici, comme nous le voyons, le point important. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Nous apprenons ainsi ce qu'est l'assemblée : dans les conseils de Dieu, elle est nécessaire à Christ ; et, dans l'œuvre accomplie de Christ, il a été divinement pourvu à tout, pour qu'elle pût être appelée à l'existence. Une fois qu'on envisage la vérité à ce point de vue, ce n'est plus la puissance de Dieu pour sauver de pauvres pécheurs qui est en question ; mais Dieu veut « faire des noces pour son Fils », et l'assemblée est l'épouse qui lui est destinée ; elle est l'objet des desseins du Père, l'objet de l'amour du Fils et du témoignage du Saint Esprit. Elle est destinée à partager la dignité et toute la gloire du Fils, comme elle a part à tout l'amour dont il a été l'éternel objet. Écoutez les propres paroles du Fils : « Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un ; moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jean 17:22, 23). Ces paroles nous font connaître les pensées du cœur de Christ à l'égard de l'assemblée. Elle est non seulement destinée à être telle qu'il est lui-même, mais elle est déjà dès à présent, comme lui est, ainsi qu'il est écrit : « En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, *dans ce monde* » (1 Jean 4:17). Cette précieuse vérité donne à l'âme une pleine confiance. « Nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ » (1 Jean 5:20). Toute incertitude est bannie, car tout est assuré à l'Épouse dans l'Époux. Tout ce qui appartenait à Isaac devint la propriété de Rebecca, parce qu'Isaac était à elle ; de même aussi, tout ce qui appartient à Christ est la part de l'Église : « Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit monde, soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir : toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu » (1 Cor. 3:21, 22). Christ est « chef sur toutes choses à l'assemblée » (Éph. 1:22). Ce sera la joie de Christ pendant toute l'éternité de manifester l'Église dans la gloire et la beauté dont il l'aura revêtue, car la gloire et la beauté de l'Église ne seront que le reflet de sa gloire et de sa beauté à lui. Les anges et les principautés contempleront dans l'assemblée le merveilleux déploiement de la sagesse, de la puissance et de la grâce de Dieu en Christ.

Examinons maintenant le second point dont nous avons parlé plus haut, savoir le *témoignage*. Le serviteur d'Abraham était porteur d'un témoignage clair et précis. « Et il dit : Je suis serviteur d'Abraham. Or l'Éternel a béni abondamment mon seigneur, et il est devenu grand ; et il lui a donné du menu bétail, et du gros bétail, et de l'argent, et de l'or, et des serviteurs, et des servantes, et des chameaux, et des ânes. Et Sara, femme de mon seigneur, a dans sa vieillesse enfanté un fils à mon seigneur ; et il lui a donné tout ce qu'il a » (v. 34-36). Il révèle le père et le fils ; tel est son témoignage. Il parle des immenses richesses du père, et raconte que celui-ci a donné tous ses biens au fils, en vertu de ce qu'il est « le fils unique » et l'objet de l'amour du père. Au moyen de ce témoignage, le serviteur cherche à obtenir une épouse pour le fils.

Il est presque superflu de dire que l'Écriture nous représente ici, en figure et d'une manière frappante, le témoignage du Saint Esprit envoyé du ciel sur la terre, le jour de la Pentecôte. « Quand le Consolateur sera venu, lequel, moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui

procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi » (Jean 15:26). Et encore : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. *Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien, et qu'il vous l'annoncera* » (Jean 16:13-15). La coïncidence entre ces paroles et le témoignage du serviteur d'Abraham est aussi instructive qu'intéressante : c'est en parlant d'Isaac que le serviteur cherche à gagner le cœur de Rebecca ; et c'est en leur parlant de Jésus que le Saint Esprit cherche à détourner les pauvres pécheurs d'un monde de péché et de folie, pour les faire entrer dans la bienheureuse et sainte unité du corps de Christ. « Il prendra du mien, et vous l'annoncera ». Le Saint Esprit ne porte jamais une âme à regarder à lui-même ou à son œuvre, mais toujours et uniquement à *Christ*. Aussi, plus une âme est réellement spirituelle, plus elle sera exclusivement occupée de Christ.

Contempler sans cesse son propre cœur et s'appesantir sur ce qu'on peut y découvrir, encore que ce soit l'œuvre de l'Esprit, paraît à certaines personnes une grande preuve de spiritualité. C'est là une grave erreur ; et loin qu'on trouve une preuve de spiritualité dans cette préoccupation de soi, elle démontre tout le contraire, car Jésus a expressément déclaré, en parlant de l'Esprit : « Il ne parlera pas de lui-même », mais « Il prendra du mien et vous l'annoncera ». C'est pourquoi, toutes les fois qu'une personne regarde au-dedans d'elle-même et bâtit sur les évidences de l'œuvre de l'Esprit, qu'elle y découvre, elle peut compter qu'en cela elle n'est pas conduite par l'Esprit de Dieu. L'Esprit attire les âmes à Dieu en leur présentant Christ. Connaître Christ est la vie éternelle ; et la révélation que le Père fait du Fils par le Saint Esprit constitue le fondement de l'Église. Lorsque Pierre confesse que Christ est le Fils du Dieu vivant, Christ lui répond : « Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matt. 16:17, 18). Quel rocher ? — Pierre ? À Dieu ne plaise ! « Ce rocher » (*tauté té petra*) est simplement la révélation de Christ, par le Père, comme « le Fils du Dieu vivant », et cette révélation est le seul moyen par lequel une âme puisse être introduite dans l'assemblée de Christ. Nous apprenons ici quel est le vrai caractère de l'Évangile. L'Évangile est, avant tout et par excellence, une révélation, non seulement d'une doctrine, mais d'une personne, de la personne du Fils ; et cette révélation reçue par la foi attire le cœur à Christ et devient la source de la vie et de la puissance, le fondement de notre union avec Christ comme membres de son corps, comme elle est aussi la puissance de la communion. « Quand il a plu à Dieu... de révéler son Fils en moi », dit Paul. — Le vrai principe qui constitue « le rocher », c'est donc : « Dieu révélant son Fils ». C'est ainsi que l'édifice est élevé ; c'est sur ce fondement solide qu'il repose, selon le dessein éternel de Dieu.

Il est donc particulièrement intéressant pour nous que nous trouvions, dans ce chapitre 24 de la Genèse, une image aussi belle de la mission et du témoignage spécial du Saint Esprit. En cherchant à procurer une épouse à Isaac, le serviteur d'Abraham développe toute la gloire et toutes les richesses qui ont été conférées à Isaac par son père ; l'amour dont celui-ci est l'objet, et tout ce qui était propre à toucher le cœur de Rebecca et à le détacher des choses au milieu desquelles elle avait vécu. Il montre à Rebecca un objet éloigné, et lui révèle le bonheur qu'il y avait pour elle à devenir une avec cet objet bien-aimé et si hautement favorisé. Tout ce qui appartient à Isaac appartiendrait à Rebecca aussi, dès qu'elle serait une avec lui ; tel est le témoignage du serviteur. Tel est aussi le témoignage du Saint Esprit. Il parle de Christ, de la gloire de Christ, de la beauté, de la plénitude, de la grâce, des « richesses insondables de Christ », de la dignité de sa personne et de la perfection de son œuvre. De plus, il révèle le bonheur indicible qu'il y a à être un avec un tel Christ, « membre de son corps, de sa chair et de ses os ».

Tel est toujours le témoignage de l'Esprit ; il nous fournit une excellente pierre de touche pour éprouver toute espèce d'enseignement et de prédication. L'enseignement le plus spirituel sera toujours caractérisé par une pleine et constante présentation de Christ. L'Esprit ne peut s'arrêter que sur Jésus ; parler de Christ fait ses délices ; il prend plaisir à publier ses perfections, ses vertus, sa

beauté. Si donc quelqu'un sert dans l'Évangile par la puissance de l'Esprit de Dieu, il y aura toujours plus de Christ que de tout autre chose dans son ministère. Les raisonnements de la logique humaine n'y trouveront guère de place ; ils ne conviennent que là où l'homme désire se mettre en avant lui-même ; mais tous ceux qui servent dans l'Évangile ont à se souvenir que l'unique objet de l'Esprit sera toujours de présenter Christ.

En dernier lieu, nous avons à nous occuper du *résultat* du témoignage. La vérité, et l'application pratique de la vérité sont deux choses fort différentes. C'est une chose que de parler des gloires particulières de l'Église, et une autre chose que d'être dirigé d'une manière pratique par ces gloires. Pour ce qui concerne Rebecca, le résultat du témoignage, rendu par le serviteur, est des plus prononcés et des plus positifs. Elle entend de ses oreilles, elle croit du cœur le témoignage, et ainsi elle est détachée de tout ce qui l'entoure. Elle est prête à tout quitter et à poursuivre le but, afin de saisir ce pour quoi elle a été saisie (comp. Phil. 3:12-13). Il était impossible qu'elle se crût l'objet d'une aussi glorieuse destinée, et qu'elle continuât, cependant, à demeurer au milieu des circonstances dans lesquelles la nature l'avait placée. Si le témoignage concernant son avenir était vrai, rester attachée au présent eût été pour elle la pire des folies. Si l'espérance d'être l'épouse d'Isaac, et cohéritière avec lui de toute sa gloire, était pour elle une réalité, continuer à garder les brebis de Laban eût été, de la part de Rebecca, mépriser en pratique tout ce que Dieu, dans sa grâce, avait placé devant elle.

Mais non, l'espérance qu'elle a en vue est trop glorieuse pour que Rebecca l'abandonne aussi légèrement. Elle n'a pas encore vu Isaac, il est vrai, non plus que l'héritage ; mais elle a cru le témoignage qui lui a été rendu d'Isaac et elle a, en quelque sorte, reçu les arrhes de l'héritage : cela suffit à son cœur. C'est pourquoi, sans hésiter, elle se lève et déclare qu'elle est prête à partir : « J'irai », dit-elle (v. 58). Elle est prête à entrer dans un chemin inconnu en compagnie de celui qui lui a révélé un objet éloigné et une gloire unie à cet objet, gloire à laquelle elle va être élevée. « J'irai » ; et, oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort vers celles qui sont devant, elle court, regardant au but, vers le prix de sa haute vocation (voyez Phil. 3:14). Belle et touchante image de l'assemblée qui, sous la conduite du Saint Esprit, s'avance à la rencontre de son céleste Époux. C'est là du moins ce que l'Église devrait être ; mais, hélas ! elle en est bien loin. On voit en elle bien peu de cette sainte joie qui rejette tout fardeau et tout obstacle, dans la puissance de la communion avec son céleste guide et compagnon de voyage, dont l'office et le plaisir sont de prendre ce qui est à Jésus et de nous l'annoncer, tout comme le serviteur d'Abraham prenait des choses qui étaient à Isaac et les montrait à Rebecca, prenant plaisir aussi, sans aucun doute, à lui faire entendre de nouveaux témoignages au sujet du fils, à mesure qu'ils avançaient vers la consommation de la joie et de la gloire qui attendaient l'épouse. Notre guide céleste, lui au moins, prend plaisir à parler de Jésus. « Il prendra du mien et il vous l'annoncera », et encore : « Il vous annoncera les choses qui vont arriver ». Nous avons un besoin réel de ce ministère de l'Esprit qui révèle Christ à nos âmes, nous faisant ardemment désirer de le voir tel qu'il est et de lui être faits semblables pour toujours : lui seul a le pouvoir de détacher nos cœurs de la terre et de tout ce qui appartient à la nature. Quoi, si ce n'est l'espérance d'être unie à Isaac, eût jamais pu engager Rebecca à dire : « j'irai », quand son frère et sa mère disaient : « Que la jeune fille reste avec nous quelques jours, dix au moins » ? De même quant à nous, il n'y a que l'espérance de voir Jésus tel qu'il est et de lui être semblables qui puisse nous rendre capables de nous purifier, et nous engager à le faire, afin d'être purs comme lui est pur (1 Jean 3:3).

## Chapitre 25

Ce chapitre s'ouvre par le second mariage d'Abraham, événement qui n'est pas sans intérêt pour l'homme spirituel, si on le considère dans ses rapports avec le contenu du chapitre précédent. Les écrits prophétiques du Nouveau Testament nous apprennent que la semence d'Abraham reparaitra sur la scène après la consommation et l'enlèvement de l'Épouse élue de Christ. De même, après le mariage d'Isaac, le Saint Esprit nous occupe de l'histoire de la postérité d'Abraham, en connexion

avec un nouveau mariage ; puis de quelques incidents particuliers de la vie de ce patriarche, ainsi que de l'histoire de sa postérité, selon la chair. Sans vouloir imposer une interprétation particulière de tout le contenu de ce chapitre, je n'estime pas cependant qu'il soit sans intérêt pour un lecteur attentif.

Le livre de la Genèse, ainsi que nous l'avons déjà dit, renferme, comme en germe, les grands principes élémentaires de l'histoire des relations de Dieu avec l'homme, dont les livres suivants, et le Nouveau Testament, en particulier, contiennent le développement. Dans la Genèse, il est vrai, ces principes sont présentés en figure, tandis que dans le Nouveau Testament ils sont développés d'une manière didactique ; les figures, néanmoins, sont fort intéressantes et bien propres à faire pénétrer puissamment la vérité dans le cœur.

La fin de ce chapitre 25 nous révèle quelques principes importants et d'un caractère très pratique. Le caractère et la vie de Jacob passeront, Dieu voulant, bientôt sous nos yeux ; mais avant d'aller plus loin, donnons quelque attention à la conduite d'Ésaü, quant à ce qui concerne le droit d'aînesse, et tout ce qu'il impliquait. Le cœur naturel n'attribue aucune valeur aux choses de Dieu ; comme il ne connaît pas Dieu, les promesses de Dieu sont pour lui quelque chose de vague, qui est sans valeur et sans puissance. De là vient que les choses présentes ont tant de poids dans l'estimation des hommes, et qu'elles exercent sur eux une si grande influence. L'homme apprécie ce qu'il *voit*, parce qu'il est conduit par la vue et non par la foi. Pour lui, le présent est tout ; le futur comme une chose de rien, incertaine et sans influence. Ainsi est Ésaü. Écoutons son insidieux raisonnement : « Voici, je m'en vais mourir ; et de quoi me sert le droit d'aînesse ? » Étrange raisonnement, en effet ! *Le présent* va m'échapper, c'est pourquoi je méprise et j'abandonne entièrement *l'avenir* ! Le temps disparaît à ma vue, donc je renonce à toute part dans l'éternité ! « Ainsi Ésaü méprisa son droit d'aînesse » ; — ainsi les Israélites « méprisèrent le pays désirable » ; ainsi ils méprisèrent Christ ; ainsi encore ceux qui avaient été conviés aux noces méprisèrent l'invitation (Ps. 106:24 ; Zac. 11:13 ; Matt. 22:5). L'homme n'a pas de goût pour les choses de Dieu ; un « potage de lentilles » vaut plus pour lui qu'un droit au pays de Canaan. La raison pour laquelle Ésaü ne se soucia pas de son droit d'aînesse, était précisément celle qui aurait dû l'engager à y attacher un grand prix. Plus je vois l'incertitude et la vanité du présent de l'homme, plus je m'attacherai à l'avenir de Dieu. Ainsi raisonne la foi. « *Toutes ces choses devant donc se dissoudre*, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Mais, *selon sa promesse*, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (2 Pierre 3:11-13). Voilà les pensées de Dieu, et, partant, les pensées de la foi. Les choses présentes seront dissoutes : mépriserons-nous donc celles qui ne se voient pas ? Non assurément. Le jour présent est comme une ombre qui passe. Quelle est notre ressource ? L'Écriture nous le dit : « Attendant et hâtant la venue — du jour de Dieu ». Tout autre raisonnement n'est que celui d'un « profane comme Ésaü, qui pour un seul mets vendit son droit de, premier-né » (Héb. 12:16).

Que le Seigneur nous donne de juger de toutes choses comme lui-même en juge ; et la foi seule nous en rend capables.

## Chapitre 26

Le premier verset de ce chapitre se rattache au chapitre 12. « Il y eut une famine dans le pays, outre la première famine qui avait eu lieu aux jours d'Abraham ». Les épreuves, que les enfants de Dieu rencontrent pendant leur course ici-bas, sont toutes à peu près de même nature et tendent toujours à manifester jusqu'à quel point leur cœur a trouvé son *tout* en Dieu. C'est une chose difficile et à laquelle on parvient rarement, que de marcher avec Dieu dans une intimité de communion telle que l'âme soit entièrement indépendante et des hommes et des choses. Les Égypte et les Guérar, qui sont à notre droite et à notre gauche, nous offrent de puissantes tentations, soit pour nous

détourner du droit chemin, soit pour nous faire demeurer au-dessous de notre véritable position comme serviteurs du Dieu vivant et vrai.

« Et Isaac s'en alla vers Abimélec, roi des Philistins, à Guérar ». Il y a entre l'Égypte et Guérar une différence manifeste. L'Égypte est l'expression du monde avec ses ressources naturelles et son indépendance de Dieu. « Ma rivière est à moi », disait un Égyptien qui ne connaissait pas l'Éternel, et ne songeait pas à regarder à lui pour quoi que ce fût. Par sa situation, l'Égypte était plus éloignée de Canaan que Guérar, et moralement, elle exprimait un état d'âme plus éloigné de Dieu. Il est fait mention de Guérar au chapitre 10, en ces termes : « Et les limites des Cananéens furent depuis Sidon, quand tu viens vers Guérar, jusqu'à Gaza ; quand tu viens vers Sodome et Gomorrhe et Adma et Tseboïm, jusqu'à Lésha » (v. 19). Nous apprenons aussi que « de Guérar à Jérusalem, il y avait le chemin de trois jours ». Guérar était donc rapprochée, comparativement à l'Égypte ; mais elle était dans les limites de bien dangereuses influences. Abraham y rencontra des difficultés et du travail ; il en est de même pour Isaac. Abraham renia sa femme, Isaac en fait autant. C'est quelque chose de solennel que de voir le père et le fils tomber l'un après l'autre dans le même péché, et y tomber au même lieu ; ce fait prouve que l'influence de ce lieu n'était pas bonne. Si Isaac n'était pas allé vers Abimélec, roi de Guérar, il ne se serait pas trouvé dans le cas de renier sa femme ; mais la plus petite déviation dans la voie droite est accompagnée de faiblesse spirituelle. Ce fut pendant que Pierre se chauffait près du feu, dans le palais du souverain sacrificateur, qu'il renia son Maître. Quant à Isaac, il est évident qu'il n'était pas réellement heureux à Guérar. L'Éternel lui dit : « Demeure dans le pays », c'est vrai ; mais combien n'arrive-t-il pas souvent que l'Éternel donne aux siens des ordres moralement adaptés à l'état dans lequel il les voit, et propres à les amener à un juste sentiment de cet état ? L'Éternel ordonna à Moïse (Nomb. 13) d'envoyer des hommes pour reconnaître le pays de Canaan ; mais si l'état moral du peuple n'eût pas été bien bas, cette démarche n'eût pas été nécessaire. Nous savons que la foi n'a pas besoin « *de reconnaître* » ce que la promesse de Dieu lui assure. De même l'Éternel ordonne à Moïse (Nomb. 11:16) de choisir et d'assembler soixante et dix hommes d'entre les anciens d'Israël, pour qu'ils portent avec lui la charge du peuple ; mais si Moïse avait pleinement compris sa haute position et le bonheur qui y était attaché, ce commandement n'eût pas été nécessaire. Il en est de même de l'ordre que l'Éternel donne à Samuel d'établir un roi sur le peuple d'Israël (1 Sam. 8). Le peuple n'aurait pas dû être dans le cas d'avoir besoin d'un roi. Il est donc nécessaire, pour bien juger d'un ordre donné, soit à un individu, soit à un peuple, de prendre en considération l'état de cet individu ou de ce peuple.

Mais, dira-t-on peut-être, si Isaac était dans une fausse position à Guérar, pourquoi lisons-nous qu'il « sema dans cette terre ; et il recueillit cette année-là le centuple ; et l'Éternel le bénit » ? (v. 12). Nous répondrons que la prospérité extérieure ne prouve pas que l'on soit dans la position voulue de Dieu. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, il y a une grande différence entre la bénédiction du Seigneur et sa présence. Bon nombre de personnes jouissent de la première sans jouir de la dernière ; néanmoins, le cœur est porté à prendre l'une pour l'autre, à confondre la bénédiction avec la présence de Dieu, ou tout au moins à se persuader que l'une doit nécessairement accompagner l'autre. C'est là une grande erreur. Combien ne voyons-nous pas de personnes qui, bien qu'entourées des bénédictions de Dieu, ne jouissent pas de sa présence et ne la désirent même pas ? Il est important de discerner ceci. Un homme peut grandir et aller grandissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit fort grand ; et qu'il ait des troupeaux de menu bétail, et des troupeaux de gros bétail et beaucoup de serviteurs (v. 13, 15), sans que pour tout cela il jouisse pleinement et librement de la présence de Dieu. Du gros et du menu bétail ne sont pas le Seigneur : ces biens pouvaient exciter l'envie des Philistins, ce que n'eût pas fait la présence du Seigneur. Isaac aurait pu jouir de la communion la plus heureuse avec Dieu sans que les Philistins y eussent pris garde, par la raison toute simple qu'ils étaient incapables d'en comprendre et d'en apprécier la valeur.

Cependant, à la fin, Isaac s'éloigna des Philistins et monta à Beër-Shéba. « Et l'Éternel lui apparut cette nuit-là et dit : Je suis le Dieu d'Abraham ton père ; ne crains pas, car *je suis avec toi* ; et je te

bénirai » (v. 24). Ce n'était pas seulement la bénédiction du Seigneur, mais le Seigneur lui-même, qui était avec lui. Et pourquoi ? Parce qu'Isaac s'en était allé, laissant derrière lui les Philistins avec toute leur envie, et leurs démêlés, et leurs contestations, pour se rendre à Beër-Shéba. Là, l'Éternel pouvait se manifester à son serviteur, tandis qu'il ne pouvait l'accompagner de sa présence à Guérar, bien que, d'une main libérale, il eût répandu sur lui ses bénédictions pendant qu'il était en ce lieu. Pour jouir de la présence de Dieu, il faut être là où il est, et ce n'est pas au milieu des querelles et des contestations d'un monde impie que nous le trouverons ; aussi, plus l'enfant de Dieu se hâtera de quitter ces choses, mieux il s'en trouvera. Ce fut l'expérience que fit Isaac. Aussi longtemps qu'il séjourna parmi les Philistins, il n'exerça aucune influence salutaire sur eux et n'eut pas de repos dans son âme.

Le véritable moyen d'être utile aux hommes de ce monde, c'est de se tenir séparé d'eux, dans la puissance de la communion avec Dieu, leur montrant ainsi le modèle d'un « chemin plus excellent ».

Le progrès spirituel qu'a fait Isaac se manifeste ici avec l'effet moral produit par sa marche. De là, il monta à Beër-Shéba. Et l'Éternel lui apparut, et il bâtit là un autel ; il invoqua l'Éternel, il y dressa ses tentes, et ses serviteurs y creusèrent un puits. Il y a là un heureux progrès. Dès qu'Isaac eut fait le premier pas dans la voie droite, il marcha de force en force ; il entra dans la joie de la présence de Dieu et goûta les douceurs d'un vrai culte ; il montra qu'il était étranger et voyageur, et trouva paix et repos, et un puits incontesté que les Philistins ne pouvaient lui boucher, car ils n'étaient pas là. Ces résultats, heureux pour Isaac lui-même, produisirent aussi un salutaire effet sur les autres : « Et Abimélec alla de Guérar vers lui, avec Akhuzzath, son ami, et Picol, chef de son armée. Et Isaac leur dit : Pourquoi venez-vous vers moi, puisque vous me haïssez et que vous m'avez renvoyé d'auprès de vous ? Et ils dirent : Nous avons vu clairement que l'Éternel est avec toi, et nous avons dit : qu'il y ait donc un serment entre nous », etc. Pour pouvoir agir sur le cœur et la conscience des gens du monde, il faut vivre dans une séparation complète d'avec eux, tout en usant d'une parfaite grâce. Aussi longtemps qu'Isaac demeura à Guérar, il n'y eut entre lui et eux que querelles et contestations ; Isaac recueillit du chagrin pour lui et ne fit aucun bien à ceux qui l'entouraient. Mais dès qu'il les eut quittés, leurs cœurs furent touchés, ils le suivirent et voulurent conclure une alliance avec lui.

L'histoire des enfants de Dieu offre de nombreux exemples du même genre. Ce qui doit nous importer avant tout, c'est de savoir que nous sommes dans la position dans laquelle *Dieu nous veut*, et que nous sommes en règle avec lui non seulement dans notre position, mais dans la condition morale de notre âme. Si nous sommes en règle avec Dieu, nous pouvons espérer d'agir sur les autres d'une manière salutaire. Dès qu'Isaac fut monté à Beër-Shéba, dès qu'il eut pris la position d'adorateur, son âme fut restaurée et Dieu se servit de lui pour agir sur ceux qui l'entouraient. La pauvreté spirituelle nous prive de beaucoup de bénédictions et nous fait faillir à notre témoignage et à notre service. Nous ne devons pas non plus, quand nous nous trouvons dans une fausse position, nous arrêter, comme il arrive souvent, pour nous demander : Où trouverons-nous quelque chose de meilleur ? Le commandement de Dieu est : « Cessez de mal faire » ; puis, quand nous avons obéi à ce saint commandement, Dieu nous en fait entendre un autre : « Apprenez à bien faire » (Ésa. 1:16). Nous sommes dans une complète erreur si nous comptons « apprendre à bien faire », avant que de « cesser de mal faire ». « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts (*ek tòn nekrôn*), et le Christ luira sur toi » (Éph. 5:14).

Lecteur, si vous faites ce que vous savez être mal, ou si vous participez en quelque manière que ce soit à ce que vous savez être contraire à l'Écriture, écoutez (avec attention) la parole du Seigneur : « Cessez de mal faire » ; et soyez sûr que si vous obéissez à cette parole, vous ne serez pas longtemps dans l'ignorance quant à la route que vous avez à suivre. L'incrédulité seule nous conduit à penser que nous ne pouvons pas cesser de mal faire avant d'avoir trouvé quelque chose de mieux à faire.

Que le Seigneur nous donne un œil simple et un esprit docile.

## Chapitres 27 à 35

Ces chapitres nous font connaître l'histoire de Jacob, ou tout au moins les principaux événements de sa vie ; l'Esprit de Dieu nous y donne un enseignement profond sur les conseils de la grâce de Dieu, ainsi que sur l'entière incapacité et la corruption absolue de la nature humaine.

Au chapitre 25, j'ai, avec intention, laissé de côté un passage qui se rapporte à Jacob, et qui sera mieux à sa place ici où nous allons nous occuper de lui : « Et Isaac pria instamment l'Éternel au sujet de sa femme, car elle était stérile ; et l'Éternel se rendit à ses prières, et Rebecca sa femme conçut. Et les enfants s'entre-poussaient dans son sein ; et elle dit : S'il en est ainsi, pourquoi suis-je là ? Et elle alla consulter l'Éternel. Et l'Éternel lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples se sépareront en sortant de tes entrailles ; et un peuple sera plus fort que l'autre peuple, et le plus grand sera asservi au plus petit » (voyez les vers. 19 et suiv). Malachie fait allusion à ce passage : « Je vous ai aimés, dit l'Éternel ; et vous dites : En quoi nous as-tu aimés ? Ésaü n'était-il pas frère de Jacob ? dit l'Éternel et j'ai aimé Jacob ; et j'ai haï Ésaü » (Mal. 1:2, 3) ; et ces paroles du prophète sont citées par l'apôtre Paul (Rom. 9:11-12) : « Car avant que les enfants fussent nés et qu'ils eussent rien fait de bon ou de mauvais, afin que le propos de Dieu selon l'élection demeurât, non point sur le principe des œuvres, mais de celui qui appelle, il lui fut dit : Le plus grand sera asservi au plus petit », ainsi qu'il est écrit : « J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Ésaü ».

Le conseil éternel de Dieu, selon *l'élection de la grâce*, nous est ainsi clairement présenté. Cette expression : *l'élection de la grâce* a une immense portée. Elle anéantit toutes les prétentions de l'homme et proclame le droit de Dieu à agir comme il lui plaît. Ceci est de la plus haute importance. L'homme ne peut jouir d'aucun bonheur réel aussi longtemps qu'il n'a pas été amené à courber sa tête devant la grâce souveraine. Il lui convient de faire ainsi, attendu qu'il est pécheur et que, comme tel, il est absolument sans titre pour agir, ou pour prescrire à Dieu quelque chose. Le grand avantage qui résulte pour nous de cette position, c'est que quand nous sommes sur ce terrain, il ne s'agit plus pour nous de ce que nous méritons, mais de ce qu'il plaît à Dieu de nous donner. Le fils prodigue petit vouloir, comme par humilité, se faire serviteur ; mais du moment qu'il est question de mérite, il n'est, de fait, pas digne d'occuper une place de serviteur, et il ne lui reste qu'à accepter ce que le père trouve bon de lui donner, savoir la position la plus élevée, celle de la communion avec lui-même. Il ne peut pas en être autrement, car la grâce couronnera toute l'œuvre dans tous les siècles des siècles. Heureux sommes-nous qu'il en soit ainsi ! À mesure que nous avançons, faisant jour après jour de nouvelles découvertes au sujet de ce que nous sommes, nous avons besoin, pour être soutenus, de l'inébranlable fondement de la grâce. La ruine de l'homme est sans espoir ; il faut, par conséquent, que la grâce soit infinie ; or elle est infinie ; Dieu lui-même en est la source, Christ le canal et le Saint Esprit la puissance qui l'applique à l'âme et en communique la jouissance. La Trinité est manifestée dans la grâce et par la grâce qui sauve un pauvre pécheur. « La grâce règne par la justice pour la vie éternelle, par Jésus Christ, notre Seigneur » (Rom. 5:21). La grâce ne pouvait régner qu'en rédemption. Dans la création, nous pouvons contempler la sagesse et la puissance ; dans la providence, la bonté et la longanimité ; mais ce n'est que dans la rédemption que nous voyons le règne de la grâce, et ce règne fondé sur le règne de la justice.

Or, nous voyons en Jacob la puissance de la grâce divine, parce que nous trouvons en lui un exemple remarquable de la puissance de la nature humaine. La nature apparaît en Jacob dans toute l'obliquité de ses voies, et ainsi la grâce se montre dans toute sa puissance et sa beauté morales. Il semble, d'après les faits qui nous sont rapportés que, déjà avant sa naissance, au moment de sa naissance et après sa naissance, l'énergie extraordinaire de sa nature se soit montrée. Avant sa naissance, nous lisons que « les enfants s'entre-poussaient dans son ventre » ; — à sa naissance : « et sa main tenait le talon d'Ésaü » ; — et après sa naissance, nous ne voyons d'un bout à l'autre de sa carrière, sans en excepter la phase du chapitre 32, que des manifestations de la nature la moins aimable ; mais tout cela, comme un fond noir, ne sert qu'à faire ressortir la grâce de celui qui

condescend à s'appeler du nom de « Dieu de Jacob », de ce nom qui est la touchante expression de la grâce.

Nous avons à nous occuper maintenant de l'examen des chapitres 27 à 35.

## Chapitre 27

Au chapitre 27, nous trouvons le plus humiliant tableau de sensualité, de perfidie et de ruse : et combien ces choses apparaissent sous un jour plus triste et plus affreux quand on les trouve, comme ici, chez un enfant de Dieu. Cependant, le Saint Esprit est toujours vrai et fidèle ! Il faut qu'il dévoile tout : quand il raconte l'histoire d'un homme, il ne peut pas nous en faire un tableau incomplet ; il le peint tel qu'il est, et non pas tel qu'il n'est pas. Pareillement, quand il révèle le caractère et les voies de Dieu, il nous montre Dieu tel qu'il est, et c'est précisément ce dont nous avons besoin. Il nous faut cette révélation d'un Dieu parfait en sainteté, et en même temps parfait en grâce et en miséricorde, qui a pu descendre dans toute la profondeur de la misère et de la dégradation de l'homme, et là même entrer en relation avec lui, et le faire sortir de sa triste condition pour l'élever jusqu'à la libre et pleine communion avec lui-même, dans toute la réalité de ce qu'il est. Voilà ce que l'Écriture nous révèle. Dieu savait de quoi nous avons besoin, et il nous l'a donné ; que son nom en soit béni !

Souvenons-nous que, en mettant sous nos yeux, dans la fidélité de son amour, tous les traits du caractère de l'homme, le Saint Esprit a simplement en vue de magnifier les richesses de la grâce de Dieu, et de nous instruire en nous avertissant. Son but n'est pas de perpétuer le souvenir du péché, à jamais effacé aux yeux de Dieu. Les souillures, les fautes, les erreurs d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont été parfaitement lavées et effacées, et ces hommes ont pris place au milieu « des esprits des justes consommés » (Héb. 12:23) ; mais leur histoire reste dans les pages du livre inspiré pour manifester la grâce de Dieu et pour servir d'avertissement à ses enfants dans tous les âges, comme aussi pour nous faire voir clairement que ce n'est pas avec des hommes parfaits que Dieu a eu affaire dans les temps qui ont précédé ; mais avec des hommes « ayant les mêmes passions que nous », et chez lesquels il a eu à supporter les mêmes fautes, les mêmes infirmités, les mêmes erreurs dont nous gémissons chaque jour.

Tout cela est bien propre à fortifier le cœur. Les biographies écrites par le Saint Esprit forment un contraste frappant avec celles qu'écrivent la majorité des biographes humains, qui racontent non l'histoire d'hommes tels que nous, mais celle d'êtres exempts d'erreurs et d'infirmités. Les biographies de ce genre sont plus nuisibles qu'elles ne sont utiles ; plus propres à décourager qu'à édifier ceux qui les lisent ; elles racontent plutôt ce que l'homme devrait être que ce qu'il est en réalité. Rien ne peut édifier que la manifestation des voies de Dieu envers l'homme tel qu'il est réellement, et c'est ce que l'Écriture nous donne.

Nous trouvons ici le vieux patriarche Isaac sur le seuil de l'éternité : la terre et tout ce qui appartient à la nature s'évanouissait rapidement de devant lui, et cependant il était occupé de « mets savoureux » et était sur le point d'agir en opposition directe avec le conseil de Dieu en bénissant l'aîné au lieu du plus jeune. Voilà bien la nature, et la nature avec les *yeux déjà affaiblis*. Si Ésaü a vendu son droit d'aînesse pour un potage aux lentilles, nous voyons Isaac prêt à donner la bénédiction pour une pièce de venaison. Combien cela est humiliant ! Toutefois, il faut que le dessein de Dieu demeure et Dieu accomplira toute sa volonté. La foi le sait et, dans l'énergie de cette connaissance, elle peut attendre le temps arrêté de Dieu ; tandis que la nature, incapable d'attendre, en est réduite à chercher à arriver à ses fins par les moyens de sa propre invention.

Les deux grands points que fait ressortir l'histoire de Jacob sont : d'un côté, le dessein de Dieu en grâce, et, d'un autre, la nature faisant des plans et des projets pour amener ce que, sans plans ni projets, le conseil de Dieu aurait infailliblement fait arriver. Cette observation vient simplifier singulièrement toute l'histoire de ce patriarche et en augmenter l'intérêt. Aucune grâce ne nous manque peut-être autant que celle de l'attente patiente et de la dépendance entière de Dieu. La

nature agit toujours d'une manière ou d'une autre, empêchant ainsi, autant qu'il est en elle, la manifestation de la grâce et de la puissance divines. Dieu, pour accomplir ses desseins, n'avait pas besoin d'éléments tels que la ruse de Rebecca et la grossière fourberie de Jacob. Il avait dit : « Le plus grand sera asservi au plus petit », et cela était suffisant, suffisant pour la foi, non pas pour la nature qui, ne sachant ce que c'est que de dépendre de Dieu, en est toujours réduite à ses propres moyens.

Or, il n'y a pas de position plus bénie que celle d'une âme qui, avec la simplicité d'un petit enfant, vit dans une dépendance entière de Dieu, parfaitement satisfaite d'attendre *son* temps. Cette position apporte des épreuves avec elle, cela est vrai ; mais l'âme renouvelée apprend les leçons les plus profondes, et fait les expériences les plus douces, pendant qu'elle s'attend ainsi au Seigneur ; et plus la tentation de nous soustraire au gouvernement de Dieu sera puissante, plus sera abondante aussi la bénédiction si nous savons demeurer dans cette position bienheureuse. C'est quelque chose d'infiniment doux que de dépendre de quelqu'un pour qui bénir est une joie. Ceux qui, en quelque mesure, ont goûté la réalité de cette merveilleuse position, peuvent seuls l'apprécier, et le seul qui l'ait jamais occupée parfaitement et sans interruption, c'est le Seigneur Jésus. Il fut toujours dépendant de Dieu et rejeta absolument toute proposition de l'ennemi à sortir de cette dépendance. Son langage était « Je me confie en toi ; — C'est à toi que je fus remis dès la matrice » (Ps. 16:1 ; 22:10). Et quand le diable le tenta et voulut l'amener à user d'un moyen extraordinaire pour satisfaire sa faim, il répondit : « Il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Quand Satan le tenta, voulant qu'il se précipitât du faite du temple, sa réponse fut : « Il est encore écrit : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». Quand Satan voulut lui faire recevoir les royaumes du monde de la main d'un autre que de Dieu et rendre hommage à un autre qu'à Dieu il répond encore : « Il est écrit : tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul ». En un mot, rien ne peut le séduire, lui, l'Homme parfait, ni le porter à se soustraire à la dépendance absolue de Dieu. Assurément, il était dans les desseins de Dieu de nourrir et de soutenir son Fils ! il était dans ses desseins qu'il vînt « soudain à son temple » (Mal. 3:1) ; comme aussi il lui destinait les royaumes du monde ; mais c'était là précisément la raison pour laquelle le Seigneur Jésus voulut, simplement et avec persévérance, se confier en Dieu, pour l'accomplissement de ses desseins, au temps et en la manière voulus par lui. Il ne cherche pas à accomplir sa propre volonté ; il s'abandonne entièrement à Dieu. Il ne mangera que lorsque Dieu lui donnera du pain ; il n'entrera dans le temple que quand Dieu l'y enverra, et il ne montera sur le trône que lorsque Dieu le voudra. « Assieds-toi à ma droite, *jusqu'à ce que je mette* tes ennemis pour le marchepied de tes pieds » (Ps. 110:1).

Ce complet assujettissement du Fils au Père est admirable au-delà de toute expression. Bien que parfaitement égal à Dieu, il prit, comme homme, la position de la dépendance ; il trouvait toujours son plaisir dans la volonté du Père ; rendant grâces, alors même que les choses semblaient tourner contre lui ; faisant toujours ce qui était agréable au Père ; ayant toujours pour grand et invariable but de glorifier le Père. Et quand, finalement, tout fut accompli, quand il eut parfaitement achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, il remit son esprit entre les mains du Père, tandis que sa chair reposait dans l'espérance de la gloire et de l'exaltation promises. C'est donc à bon droit que l'apôtre nous dit : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:5-11).

Combien peu, au début de sa carrière, Jacob connaissait ce sentiment béni ! Combien peu il était disposé à s'en remettre à Dieu pour le temps et le choix des moyens. Il aimait mieux parvenir à la bénédiction et à l'héritage par toutes sortes de ruses et de fraudes, que par la simple dépendance de Dieu et la soumission à ce Dieu qui, par sa grâce l'avait élu, pour le faire héritier des promesses, et

qui, par sa sagesse et sa force toute-puissante, accomplirait infailliblement en sa faveur toutes les choses qu'il lui avait promises.

Mais, hélas ! nous ne savons que trop combien le cœur est opposé à cette dépendance et à cette soumission ! Il préfère tout à cette position de l'attente patiente. L'homme naturel, qui n'aurait que Dieu pour ressource, tomberait infailliblement dans le désespoir. Ce fait suffit pour nous apprendre le vrai caractère de la nature humaine ; et il n'est pas nécessaire pour connaître cette nature, de pénétrer dans ces lieux où règnent librement le vice et le crime. Non, il n'est besoin que de l'éprouver en la plaçant pour un temps dans une position de dépendance : on verra bien vite comment elle s'y comporte ! Ne connaissant pas Dieu, elle ne peut pas se confier en lui ; c'est en cela que gît le secret de sa misère et de sa dégradation morale. Elle ignore totalement le vrai Dieu, et ne peut être, par conséquent, qu'une chose misérable et inutile. La connaissance de Dieu est la source de la vie ; bien plus, c'est la vie elle-même ; et qu'est-ce que l'homme est ou qu'est-ce qu'il peut être, jusqu'à ce qu'il ait la vie ?

Nous voyons, dans Rebecca et dans Jacob, la nature prendre avantage de la nature en Isaac et en Ésaü. La conduite de Rebecca et de Jacob n'est pas autre chose : il n'y a chez eux aucune dépendance de Dieu, ni confiance en Dieu. Il était facile de tromper Isaac, car ses yeux étaient ternis : et Rebecca et Jacob se proposent de faire ainsi, au lieu de regarder à Dieu qui aurait rendu complètement vain le dessein qu'Isaac avait formé de bénir celui que Dieu ne voulait pas bénir, ce dessein d'Isaac qui avait sa source dans la nature et dans la nature la moins aimable, car « Isaac aimait Ésaü », non parce qu'il était l'aîné, mais « car le gibier était sa viande ». Combien tout cela est humiliant !

Mais quand nous voulons soustraire à Dieu nos personnes, nos circonstances ou notre destinée, nous n'attirons jamais sur nous que le tourment (\*). C'est ce qui arriva à Jacob, comme nous le verrons par la suite. Quelqu'un a fait la remarque que « si l'on considère la vie de Jacob, depuis qu'il eut frauduleusement obtenu la bénédiction de son père, on verra qu'il n'eut dès lors que très peu de bonheur dans ce monde ». Son frère forma le dessein de le tuer et l'obligea ainsi à fuir la maison de son père ; Laban, son oncle, le trompa, comme il avait lui-même trompé son père, et le traita avec rigueur ; après vingt et un ans de servitude, il fut obligé de quitter clandestinement son oncle, non sans courir le risque d'être ramené au lieu qu'il avait quitté, ou d'être tué par son frère irrité ; il ne fut pas plutôt délivré de ces craintes, qu'il fut rempli d'amertume par la conduite honteuse et criminelle de son fils Ruben ; après cela, il eut à déplorer la trahison et la cruauté de Siméon et de Lévi envers les habitants de Sichem, et eut le chagrin de perdre sa femme bien-aimée ; puis ses propres fils lui mentent, et il se voit réduit à mener deuil sur la prétendue mort de Joseph ; et enfin, pour mettre le comble à toutes ces misères, la famine l'oblige à descendre en Égypte, où il meurt dans la terre étrangère. Telles sont les voies de la providence, toujours justes, merveilleuses et pleines d'instruction.

(\*) Quand nous sommes dans l'épreuve, n'oublions jamais que ce dont nous avons besoin, c'est non pas de voir changer nos circonstances, mais de remporter la victoire sur nous-mêmes.

Tel est Jacob ! Mais ce n'est ici qu'un côté de sa vie, et le côté sombre ; il y en a un autre, que Dieu en soit béni, car Dieu avait affaire avec Jacob ; et, comme nous le verrons, dans chacun des événements de la vie du patriarche, dans lesquels il eut à recueillir les fruits de ses propres machinations et de sa fausseté, le Dieu de Jacob tira le bien du mal et fit abonder sa grâce par-dessus le péché et la folie de son pauvre serviteur.

Il est très intéressant de voir, au commencement de ce chapitre, comment, malgré l'excessive faiblesse de sa chair, Isaac conserve, par la foi, la dignité dont Dieu l'a revêtu. Il prononce la bénédiction dans tout le sentiment du pouvoir qui lui a été conféré pour bénir, et il dit : « Je l'ai béni : aussi il sera béni... voici, je l'ai établi ton maître, et je lui ai donné tous ses frères pour serviteurs, et je l'ai sustenté avec du froment et du moût ; que ferai-je donc pour toi, mon fils ? » Il parle comme un homme qui, par la foi, a tous les trésors de la terre à sa disposition. Il n'y a point chez lui de fausse humilité ; il ne descend pas de la place élevée qu'il occupe, à cause des manifestations de la nature. Il est sur le point de commettre une fâcheuse erreur et d'agir en opposition directe avec le conseil de

Dieu, cela est vrai ; toutefois, il connaît Dieu et prend la place qui lui appartient en conséquence, dispensant des bénédictions dans toute la dignité et l'énergie de la foi. « Je l'ai béni : aussi il sera béni... Je l'ai sustenté avec du froment et du moût ». C'est le propre de la foi de nous élever au-dessus de toutes nos fautes et de leurs conséquences, pour nous faire prendre la place que la grâce de Dieu nous a faite.

Quand à Rebecca, elle eut à endurer les tristes résultats de ses artifices. Elle s'imaginait, sans doute, conduire toutes choses fort adroitement ; mais, hélas ! elle ne revit plus Jacob ! Combien le résultat eût été différent, si elle eût tout laissé dans les mains de Dieu ! « Qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ? » (Luc 12:25). Nous ne gagnons rien à nous inquiéter et à former des projets ; nous ne faisons qu'exclure Dieu, ce qui, certes, n'est pas un gain. Et lorsque nous recueillons les fruits de nos propres conseils, rien de plus triste à voir qu'un enfant de Dieu, oubliant sa position et ses privilèges, au point de vouloir prendre dans ses propres mains la direction de ses affaires. Les « oiseaux des cieux et les lis des champs » peuvent nous instruire, quand nous oublions à ce point notre position de dépendance entière de Dieu.

Enfin, pour ce qui touche Ésaü, l'apôtre appelle celui-ci : « un profane... qui pour un seul mets vendit son droit de premier-né » (Héb. 12:15-17), et qui « plus tard, désirant hériter de la bénédiction, fut rejeté (car il ne trouva pas lieu à la repentance), quoiqu'il l'eût recherchée avec larmes ». Nous apprenons par là qu'un « profane » est l'homme qui voudrait posséder à la fois la terre et le ciel, jouir du présent sans perdre son droit à l'avenir : tout professant mondain, dont la conscience n'a jamais ressenti les effets de la vérité et dont le cœur est toujours resté étranger à l'influence de la grâce, est dans ce cas, et le nombre en est grand.

## Chapitre 28

Nous allons maintenant suivre Jacob loin du toit paternel, lorsqu'il erre solitairement et sans asile sur la terre. Dieu commence ici à s'occuper de lui d'une manière spéciale, et Jacob commence à recueillir, en quelque mesure, les fruits amers de sa conduite à l'égard d'Ésaü ; tandis que nous voyons en même temps Dieu passer par-dessus toute la faiblesse et la folie de son serviteur et déployer sa grâce souveraine et sa sagesse infinie dans ses voies envers lui. Dieu accomplira ses desseins, quels que soient d'ailleurs les moyens qu'il emploiera ; mais si, dans son impatience et son incrédulité, l'enfant de Dieu veut se soustraire au gouvernement de son Dieu, il doit s'attendre à faire de tristes expériences et à passer par une douloureuse discipline. C'est ce qui arriva à Jacob : il n'aurait pas eu besoin de s'enfuir à Charan, s'il eût laissé à Dieu le soin d'agir pour lui. Dieu se serait certainement occupé d'Ésaü pour lui faire trouver la place et la portion qui lui étaient destinées ; et Jacob aurait pu jouir de cette douce paix qui ne se trouve que dans une entière soumission à Dieu et à ses conseils, en toutes choses. Mais c'est ici que se manifeste constamment l'excessive faiblesse de nos cœurs. Au lieu de nous tenir passivement sous la main de Dieu, nous voulons agir ; et en agissant, nous empêchons que Dieu ne déploie sa grâce et sa puissance en notre faveur. « Tenez-vous tranquilles, et sachez que je suis Dieu » (Ps. 46:10), est un précepte auquel nul ne saurait obéir que par la puissance de la grâce. « Que votre douceur soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est proche (*eggus*) ; ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ». Et quel en sera le résultat ? — « Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera (*phrouresei*) vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:5-7).

Toutefois, tandis que nous recueillons les fruits de nos voies, de notre impatience et de notre incrédulité, Dieu, dans sa grâce, se sert de notre faiblesse et de notre folie pour nous faire mieux connaître sa tendre grâce et sa parfaite sagesse. Ceci, sans autoriser en aucune manière l'incrédulité et l'impatience, fait ressortir d'une manière admirable la bonté de notre Dieu, tout en réjouissant notre cœur, alors même que nous passons peut-être par les circonstances pénibles qu'ont amenées nos égarements. Dieu est au-dessus de tout, et de plus, c'est la prérogative exclusive de Dieu de faire

sortir le bien du mal ; « de celui qui mange est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur » (Jug. 14:14) ; et ainsi, s'il est parfaitement vrai que Jacob fut obligé de vivre dans l'exil, en conséquence de son impatience et de sa supercherie, d'un autre côté il est également vrai que si Jacob fût paisiblement resté sous le toit paternel, il n'eût jamais appris ce que signifiait « Béthel ». Les deux côtés du tableau sont ainsi fortement dessinés dans chacune des scènes de l'histoire de Jacob. Ce fut quand sa propre folie l'eut chassé de la maison de son père, qu'il fut amené à goûter, en quelque mesure, la félicité et la solennité de la « maison de Dieu ».

« Et Jacob sortit de Beër-Shéba, et s'en alla à Charan ; et il se rencontra en un lieu où il passa la nuit, car le soleil était couché ; et il prit des pierres du lieu, et s'en fit un chevet, et se coucha en ce lieu-là » (v. 10-11). Ici, Jacob, errant et fugitif, se trouve précisément dans la position dans laquelle Dieu peut se rencontrer avec lui et déployer envers lui ses conseils de grâce et de gloire. Rien n'exprime mieux le néant et l'impuissance de l'homme que la condition à laquelle Jacob se trouve ici réduit : dans la faiblesse du sommeil, sous la voûte des cieux, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. « Et il songea : et voici une échelle dressée sur la terre, et son sommet touchait aux cieux ; et voici, les anges de Dieu montaient et descendaient sur elle. Et voici, l'Éternel se tenait sur elle, et il dit : Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac ; la terre, sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, et à ta semence ; et ta semence sera comme la poussière de la terre et tu t'étendras à l'occident, et à l'orient, et au nord, et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta semence. Et voici, je suis avec toi ; et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit » (v. 12-15).

Voilà comment le Dieu de Béthel révèle à Jacob ses desseins envers lui et envers sa postérité. C'est bien réellement « la grâce et la gloire ». Cette échelle « dressée sur la terre » porte naturellement le cœur à méditer sur la manifestation de la grâce de Dieu, dans la personne et l'œuvre du Fils. C'est sur la terre que fut accomplie l'œuvre merveilleuse qui forme la base, le solide et éternel fondement de tous les conseils de Dieu à l'égard d'Israël, de l'Église et du monde. Ce fut sur la terre que Jésus vécut, travailla et mourut, afin que, par sa mort, il ôtât tout ce qui mettait obstacle à l'accomplissement des desseins de Dieu pour la bénédiction de l'homme.

Mais « le sommet de l'échelle touchait aux cieux ». Elle formait le moyen de communication entre le ciel et la terre ; et « voici, les anges de Dieu montaient et descendaient sur elle », belle et frappante image de Celui par lequel Dieu descendit dans toute la profondeur de la misère de l'homme, et par lequel aussi il a élevé l'homme et l'a établi en sa présence pour jamais, dans la puissance de la justice divine ! Dieu a pourvu à tout ce qui était nécessaire pour l'accomplissement de ses plans, en dépit de la folie et du péché de l'homme, et c'est pour la joie éternelle de toute âme, quand, par l'enseignement du Saint Esprit, elle peut se voir ainsi enserrée dans les limites des desseins de la grâce de Dieu.

Le prophète Osée nous transporte au temps où les choses, représentées par l'échelle de Jacob, auront leur accomplissement. « Et je ferai pour eux, en ce jour-là, une alliance avec les bêtes des champs, et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles du sol ; et j'ôterai du pays, en les brisant, l'arc et l'épée et la guerre ; et je les ferai reposer en sécurité. Et je te fiancerai à moi pour toujours ; et je te fiancerai à moi en justice, et en jugement, et en bonté, et en miséricorde ; et je te fiancerai à moi en vérité ; et tu connaîtras l'Éternel. Et il arrivera, en ce jour-là, que j'exaucerai, dit l'Éternel, j'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizreël. Et je la sèmerai pour moi dans le pays, et je ferai miséricorde à Lo-Rukhama, et je dirai à Lo-Ammi : tu es mon peuple, et il me dira : Mon Dieu ! » (Os. 2:18-23). Les paroles du Seigneur lui-même (Jean 1:52) renferment une allusion à la vision de Jacob : « En vérité, en vérité, je vous dis : Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme ».

Or cette vision de Jacob est une merveilleuse révélation de la grâce de Dieu envers Israël. Nous avons vu quels étaient le vrai caractère et l'état réel de Jacob, et l'un et l'autre prouvent jusqu'à

l'évidence que tout devait être grâce envers lui, s'il devait être béni. Ni son caractère, ni sa naissance ne lui donnaient droit à quoi que ce soit. Ésaü aurait pu, en vertu de sa naissance et de son caractère, prétendre à quelque chose, à la condition, toutefois, que le droit souverain de Dieu serait mis de côté ; mais Jacob n'avait droit à rien. Ainsi, si Ésaü ne pouvait revendiquer ses droits qu'aux dépens de la souveraineté de Dieu, Jacob ne pouvait en avoir d'autres que ceux qu'il pouvait tenir de cette souveraineté même ; et, pécheur comme il l'était, il ne pouvait se reposer sur autre chose que sur la seule souveraine et pure grâce de Dieu. La révélation du Seigneur au serviteur qu'il s'est choisi, rappelle ou annonce simplement à Jacob ce que lui-même, l'Éternel, accomplirait encore : « *Je suis l'Éternel... ; je te donnerai la terre... ; je te garderai... ; je te ramènerai... ; je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit* » (v. 13-15). Tout est de Dieu lui-même, sans condition quelconque. Quand c'est la grâce qui agit, il n'y a, il ne peut y avoir ni « si », ni « mais » ! La grâce ne règne pas où il y a un « si » ; non pas que Dieu ne puisse placer l'homme dans une position de responsabilité, dans laquelle il faut nécessairement qu'il s'adresse à lui avec un « si » ; mais Jacob, dormant sur un oreiller de pierre, loin d'être dans une position de responsabilité, se trouve au contraire dans le dénuement et la faiblesse la plus complète ; et c'est pourquoi Jacob se trouvait précisément dans une position où il pouvait recevoir une révélation de la grâce la plus entière, la plus riche et la plus inconditionnelle.

Nous ne pouvons qu'apprécier le bonheur infini qu'il y a pour nous à être dans une position telle que nous n'avons rien sur quoi nous puissions nous appuyer que Dieu lui-même, et que, de plus, toute vraie bénédiction et toute joie véritable reposent pour nous sur les droits souverains de Dieu et sa fidélité à son propre caractère. D'après ce principe, ce serait donc pour nous une perte irréparable que d'avoir quelque chose par devers nous sur quoi nous puissions nous reposer, attendu que nous aurions alors affaire avec Dieu sur le pied de la responsabilité et tout serait inévitablement perdu pour nous. Jacob était si mauvais, que Dieu seul pouvait suffire à ce que son état réclamait. Et, prenons-y garde, ce fut faute de reconnaître habituellement cette vérité que Jacob se plongea dans tant de chagrins et de calamités.

La révélation que l'Éternel fait de lui-même est une chose ; et s'en tenir à cette révélation en est une autre. L'Éternel se révèle à Jacob, dans sa grâce infinie ; mais Jacob n'est pas plutôt réveillé de son sommeil que nous le voyons mettre en évidence son vrai caractère, montrant combien peu il connaissait, en pratique, le Dieu béni qui venait de se révéler à lui d'une manière aussi merveilleuse. « Et il eut peur, et dit : Que ce lieu-ci est terrible ! Ce n'est autre chose que la maison de Dieu, et c'est ici la porte des cieux ! » (v. 17). Jacob n'avait pas le cœur à l'aise dans la présence de Dieu ; car ce n'est que quand le cœur est entièrement brisé et l'homme dépouillé de lui-même, qu'on peut être à l'aise avec Dieu. Dieu se plaît auprès d'un cœur brisé, son nom en soit béni ; et le cœur brisé est heureux près de Dieu. Mais le cœur de Jacob n'était pas encore dans cette position ; et Jacob n'avait pas encore appris à se reposer comme un petit enfant sur l'amour parfait de Celui qui a pu dire : « J'ai aimé Jacob ! » (voyez Mal. 1:2 ; Rom. 9:13). « L'amour parfait chasse la crainte ». Là où cet amour n'est pas pleinement connu et réalisé, il y a toujours du trouble et du malaise, et il ne peut en être autrement. La maison et la présence de Dieu n'inspirent aucune frayeur à l'âme qui connaît l'amour de Dieu tel qu'il s'est montré dans le parfait sacrifice de Christ. Cette âme est plutôt portée à dire : « Éternel ! j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de la demeure de ta gloire » (Ps. 26:8). Et encore : « Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel » (Ps. 84:1). Quand le cœur est affermi dans la connaissance de Dieu, on aime la maison de Dieu, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère, que ce soit Béthel, ou le temple de Jérusalem, ou l'Église, qui est formée maintenant de tous les vrais croyants, « édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (Éph. 2:22). Quoi qu'il en soit, la connaissance que Jacob avait de Dieu et de sa maison était bien bornée, à cette époque de son histoire ; et nous en avons une nouvelle preuve dans le marché qu'il veut faire avec Dieu, aux derniers versets de ce chapitre 28.

« Et Jacob fit un vœu, en disant : Si Dieu est avec moi et me garde dans ce chemin où je marche, et qu'il me donne du pain à manger et un vêtement pour me vêtir, et que je retourne en paix à la maison de mon père, l'Éternel sera mon Dieu. Et cette pierre que j'ai dressée en stèle sera la maison de Dieu ; et de tout ce que tu me donneras, je t'en donnerai la dîme ». Jacob dit : « *Si Dieu est avec moi* », quand le Seigneur venait de lui dire expressément : *Je suis avec toi, et je te garderai partout* où tu iras, et je te ramènerai en ce pays, etc. En dépit de ce témoignage, le pauvre cœur de Jacob est incapable de s'élever au-delà d'un « si », ou d'avoir, de la bonté de Dieu, des pensées plus élevées que celles qui se rapportent à « du pain à manger » et à « des habits pour se vêtir ». Telles étaient les pensées d'un homme qui venait de voir la vision magnifique de l'échelle touchant à la terre et au ciel, et au-dessus de laquelle l'Éternel se tenait, lui promettant une innombrable postérité et un éternel héritage. Jacob était évidemment incapable d'entrer dans la réalité et la plénitude des pensées de Dieu ; il mesurait Dieu à sa mesure, et se trompait ainsi complètement dans l'idée qu'il se faisait de Dieu. En un mot, Jacob n'en avait pas encore fini avec lui-même, et n'avait, par conséquent, pas encore commencé avec Dieu.

## Chapitres 29 à 31

« Et Jacob se mit en marche, et s'en alla au pays des fils de l'orient ». Ainsi que nous venons de le voir au chapitre 28, Jacob ne sait pas saisir le vrai caractère de Dieu, et reçoit l'abondance de la grâce de Béthel avec un « si », accompagné d'un misérable marché pour du pain et des vêtements ; et nous avons à suivre Jacob maintenant dans une succession non interrompue de marchés. « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7). Il est impossible d'échapper à cette conséquence. Jacob n'avait pas encore trouvé son niveau devant Dieu, et il faut que Dieu emploie des circonstances pour le châtier et l'humilier. Là est le secret de beaucoup de nos chagrins et de nos épreuves dans ce monde. Nos cœurs n'ont jamais été réellement brisés devant Dieu, nous ne nous sommes jamais jugés et n'avons jamais été dépouillés de nous-mêmes ; et de là vient que nous sommes toujours de nouveau comme des gens qui se heurteraient la tête contre un mur. Nul ne peut jouir réellement de Dieu avant que d'en avoir fini avec le « moi », par la raison bien simple que Dieu commence à se manifester là, précisément, où la chair a son terme. Si donc je n'en ai pas fini avec ma chair par une profonde et positive expérience, il est moralement impossible que j'aie une intelligence tant soit peu exacte du caractère de Dieu. Mais il faut que, d'une manière ou d'une autre, j'apprenne à connaître ce que vaut la nature ; et pour m'amener à cette connaissance, le Seigneur emploie différents moyens qui, quels qu'ils soient, ne sont efficaces qu'autant que c'est lui qui les emploie pour révéler à nos yeux le vrai caractère de tout ce qu'il y a dans nos cœurs. Combien souvent n'arrive-t-il pas que, comme dans le cas de Jacob, le Seigneur vient tout près de nous et nous parle à l'oreille sans que nous discernions sa voix, et sans que nous sachions prendre notre vraie place devant lui. « L'Éternel est dans ce lieu, et moi je ne le savais pas... que ce lieu-ci est terrible ! » Jacob ne reçut aucune instruction de tout cela, en sorte qu'il lui fallut une discipline de trente années à une dure école, qui ne suffit même pas pour le dompter.

Cependant, il est remarquable de voir comment il rentre dans une atmosphère si parfaitement adaptée à sa constitution morale. Le faiseur de marchés, Jacob, rencontre le faiseur de marchés, Laban, et on les voit faisant assaut de ruse et d'adresse pour se tromper l'un l'autre. De la part de Laban, ceci ne doit pas nous étonner, car Laban n'avait pas été à Béthel ; il n'avait pas vu le ciel ouvert, ni l'échelle qui touchait la terre et le ciel ; il n'avait point entendu les promesses glorieuses de la bouche de l'Éternel, lui assurant la possession de la terre de Canaan et une innombrable postérité. Laban, l'homme du monde, n'a d'autre ressource que son esprit bas et cupide ; et il en use. Comment tirerait-on le pur de l'impur ? Mais rien n'est plus humiliant que de voir Jacob, après tout ce qu'il a vu et entendu à Béthel, lutter avec un homme du monde, et s'efforcer d'accumuler des biens par des moyens semblables à ceux qu'il emploie,

Hélas ! ce n'est point une chose rare que de voir des enfants de Dieu oublier leur haute destinée et leur héritage céleste au point de descendre dans l'arène avec les enfants de ce monde, et, là,

lutter avec ceux-ci pour les richesses et les honneurs d'une terre frappée de la malédiction du péché. Cela est si vrai que, chez un grand nombre de personnes, il est difficile de découvrir quelques traces de ce principe, dont l'apôtre Jean dit qu'il est « victorieux du monde » (1 Jean 5:5). En considérant et en jugeant Jacob et Laban au point de vue des principes de la nature, il serait difficile de découvrir la moindre différence entre eux. Il faudrait être derrière la scène, et entrer dans les pensées de Dieu à l'égard de chacun d'eux, pour voir à quel degré ils différaient. Mais c'est Dieu qui a mis de la différence entre eux, ce n'est pas Jacob ; et il en est de même maintenant. Bien qu'il puisse être difficile de la découvrir, il existe une immense différence entre les enfants de lumière et les enfants de ténèbres ; une différence fondée sur le fait solennel que les premiers sont des « vases de miséricorde que Dieu a préparés d'avance pour la gloire », tandis que les derniers sont des vases de colère tout préparés (non par Dieu, mais par le péché) pour la destruction (Rom. 9:22-23) (\*). Les Jacob et les Laban diffèrent essentiellement, et différencieront toujours, bien que les premiers puissent manquer d'une manière effrayante à réaliser et à manifester leur vrai et glorieux caractère.

(\*) Tout homme spirituel remarquera, non sans un profond intérêt, avec quel soin l'Esprit de Dieu, en Rom. 9 et ailleurs, dans l'Écriture, nous met en garde contre l'affreuse induction que l'esprit humain a trop souvent tirée de la doctrine de l'élection de Dieu. Quand il parle des « vases de colère », il se borne à dire qu'ils étaient ou sont « tout préparés pour la destruction ». Il ne dit pas que c'est Dieu qui les « y a préparés ».

En revanche, quand il fait allusion aux « vases de miséricorde », il dit : « qu'il les a préparés d'avance pour la gloire ». Cette distinction est fort remarquable.

Si mon lecteur lit Matthieu 25:34-41, il y trouvera un autre exemple aussi frappant et aussi beau de la même doctrine. — Quand le Roi s'adresse à ceux qui sont à sa droite, il dit : « Venez, les *bénis de mon Père*, héritez du royaume qui *vous est préparé* dès la fondation du monde » (vers. 34). — Mais quand il parle à ceux qui sont à sa gauche, il dit : « Allez-vous-en loin de moi, maudits ». Il ne dit pas : « Maudits par mon Père ». Puis il ajoute : « Dans le feu éternel qui est préparé — non pour vous, mais — pour le diable et ses anges » (vers. 41). En un mot donc, il est évident que Dieu a « préparé » un royaume de gloire, et des « vases de miséricorde » pour hériter de ce royaume ; mais qu'il n'a pas préparé « le feu éternel » pour des hommes, mais « pour le diable et ses anges » ; et que ce n'est pas lui qui a préparé les « vases de colère », mais qu'ils se sont préparés eux-mêmes.

Si donc la parole de Dieu établit clairement « l'élection », elle repousse tout aussi soigneusement la « réprobation ». En se voyant au ciel, chacun des bienheureux aura à en rendre grâce à Dieu seul ; et quiconque se trouvera en enfer ne pourra en accuser que lui-même.

Quant à Jacob, toute sa peine et tout son travail, ainsi que son misérable marché du chapitre précédent, ne sont que le résultat de son ignorance de la grâce et de son incapacité à se confier implicitement en la promesse de Dieu. Celui qui, après avoir reçu de Dieu la promesse sans réserve qu'il lui donnerait la terre de Canaan, pouvait dire : « Si Dieu me donne du pain à manger et un vêtement pour me vêtir », ne devait avoir qu'une bien faible idée de Dieu et de ce qu'était sa promesse. Aussi le voyons-nous s'efforcer de faire ses propres affaires de la manière la plus avantageuse pour lui. Il en est toujours ainsi quand la grâce n'est pas comprise. La profession que nous pouvons faire des principes de la grâce n'est pas la mesure de l'expérience que nous avons de la puissance de la grâce. Qui n'aurait cru que la vision aurait révélé à Jacob ce qu'était la grâce ? Mais la révélation de Dieu à Béthel et la conduite de Jacob à Charan sont bien différentes ! Cependant celle-ci n'était que l'expression de l'intelligence qu'il avait de la première. Le caractère et la conduite d'un homme sont la mesure réelle de l'expérience et de la conviction de son âme, quelque profession qu'il fasse d'ailleurs. Jacob n'avait pas encore été amené à se voir tel qu'il était devant Dieu, par conséquent, il ignorait ce que c'était que la grâce ; et il montra son ignorance en se mesurant avec Laban, et en adoptant ses maximes et ses voies.

On ne peut qu'être frappé du fait que ce fut parce qu'il n'avait pas appris à connaître et à juger devant Dieu le caractère inhérent à sa chair, que Jacob fut conduit par la providence de Dieu au milieu d'une sphère spécialement propre à manifester ce caractère en plein dans ses traits les plus saillants. Il fut conduit à Charan, le pays de Laban et de Rebecca, à l'école même d'où les principes

qu'il mettait si habilement en pratique étaient sortis, et où ils étaient enseignés, appliqués et maintenus. Pour savoir ce que Dieu est, il fallait aller à Béthel ; pour savoir ce qu'était l'homme, il fallait aller à Charan : or Jacob n'ayant pas pu saisir la révélation que Dieu lui fit de lui-même à Béthel, il dut aller à Charan pour que ce qu'il était fût manifesté ; et là, hélas ! que d'efforts pour réussir ! que de subterfuges ! que de ruses ! que d'artifices ! Point de sainte et glorieuse confiance en Dieu ! point de simplicité, ni de patience de foi ! Dieu était avec Jacob, cela est vrai, car rien ne peut empêcher la grâce de resplendir. De plus, Jacob, en quelque mesure, reconnaissait la présence et la fidélité de Dieu ; cependant, il ne sait rien faire sans plan et sans projet. Il ne peut pas laisser à Dieu le soin de décider pour lui ce qui regarde ses femmes et ses gages ; il essaie de tout arranger par sa ruse et ses artifices. En un mot, du commencement à la fin, Jacob est « celui qui supplante ». Où trouver un exemple de ruse plus consommée que celui qui nous est rapporté au chapitre 30:37-42 ? C'est un portrait parfait de Jacob. Au lieu de laisser à Dieu le soin de multiplier les brebis marquetées et tachetées et les agneaux foncés, ainsi que Dieu l'eût certainement fait si Jacob se fût confié en lui, Jacob, pour arriver à ses fins, se sert d'un moyen que l'esprit seul d'un Jacob aurait pu imaginer. Il agit de la même manière pendant les vingt années de son séjour chez Laban ; et, à la fin, « il s'enfuit », restant ainsi en toutes choses conséquent avec lui-même.

Or, c'est en suivant Jacob et en observant son caractère, d'une période à l'autre de son histoire extraordinaire, que nous pouvons contempler les merveilles de la grâce de Dieu. Nul autre que Dieu n'aurait pu supporter un Jacob, comme aussi nul autre que Dieu n'eût voulu s'intéresser à lui. La grâce vient à nous dans notre plus bas état. Elle prend l'homme tel qu'il est, et agit envers lui dans la pleine intelligence de ce qu'il est. Il est de la plus haute importance de bien comprendre, dès le début, ce caractère de la grâce, afin d'être en état de supporter d'un cœur ferme les découvertes subséquentes que nous faisons de notre propre indignité, ces découvertes qui, si souvent, ébranlent la confiance et troublent la paix des enfants de Dieu.

Bon nombre de personnes ne comprennent pas d'abord la ruine complète de la nature, telle qu'elle apparaît à la lumière de la présence de Dieu, bien que leurs cœurs aient été réellement attirés par la grâce et que leurs consciences aient été tranquillisées en quelque degré par l'application du sang de Christ. Il en résulte que, à mesure qu'elles avancent dans la vie chrétienne, et qu'elles font des découvertes plus profondes du mal qui est en elles, cette connaissance de la grâce de Dieu et de la valeur du sang de Christ leur faisant défaut, elles doutent qu'elles soient réellement des enfants de Dieu. Elles sont ainsi détachées de Christ et rejetées sur elles-mêmes ; alors elles ont recours aux ordonnances pour maintenir le ton de leur piété ; ou bien elles retombent dans un état complet de mondanité. Tel est le sort de celui dont le cœur n'a pas été « affermi par la grâce » (Héb. 13:9).

Ce même fait donne à l'étude de l'histoire de Jacob un intérêt profond et une grande utilité. Nul ne peut lire les trois chapitres que nous méditons, sans être frappé de la grâce merveilleuse qui a pu s'intéresser à un être tel que Jacob, et qui a pu dire encore, après avoir découvert tout ce qui était en lui : « Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël » (comp. Nombres 23:21). Dieu ne dit pas qu'il n'y a pas en Jacob d'iniquité, ni d'injustice en Israël ; une pareille assertion ne serait pas vraie et ne donnerait pas au cœur cette assurance que Dieu a par-dessus tout en vue de communiquer. Dire à un pauvre pécheur qu'il n'y a *point de péché en lui*, ne lui donnera jamais d'assurance il sait, hélas ! trop bien qu'il y a en lui du péché mais si Dieu lui dit qu'il ne voit pas de péché en lui, à cause du parfait sacrifice de Christ, la paix entrera infailliblement dans son cœur et sa conscience. Si Dieu eût pris à lui Ésaü, nous n'aurions pas vu le même déploiement de la grâce, par la raison qu'Ésaü ne nous apparaît pas sous un jour aussi défavorable que Jacob. Plus l'homme descend à ses propres yeux, plus la grâce de Dieu s'élève et est magnifiée. À mesure que, dans mon appréciation, ma dette s'accroît de cinquante à cinq cents deniers, mon appréciation de la grâce s'élève en proportion, ainsi que l'expérience que j'ai de cet amour qui, alors que nous « n'avions pas de quoi payer », nous « quitta notre dette » (Luc 7:42). C'est donc avec raison que l'apôtre dit : « Il est bon que le cœur soit affermi par la grâce, non par les viandes, lesquelles n'ont pas profité à ceux qui y ont marché » (Héb. 13:9).

## Chapitre 32

« Et Jacob alla son chemin. Et les anges de Dieu le rencontrèrent ». En dépit de tout, la grâce de Dieu accompagne Jacob. Rien ne saurait changer l'amour de Dieu ; il aime d'un amour invariable. Celui qu'il aime, il l'aime jusqu'à la fin ; son amour est semblable à lui-même, « le même hier, aujourd'hui et éternellement » (Héb. 13:8). Mais combien peu d'effet « l'armée de Dieu » eut sur Jacob, nous pouvons l'apprendre par ce que ce chapitre nous rapporte ici de lui. « Et Jacob envoya devant lui des messagers à Ésaü, son frère, au pays de Séhir, dans la campagne d'Édom ». Jacob, évidemment, se sent mal à l'aise en pensant à sa rencontre avec Ésaü, et il y avait de quoi : il avait très mal agi envers son frère et sa conscience n'était pas tranquille ; mais, au lieu de se jeter dans les bras de Dieu, sans réserve, il a de nouveau recours, pour détourner la colère d'Ésaü, à ses moyens habituels. Il essaie de *faire façon* d'Ésaü, au lieu de s'appuyer sur Dieu.

« Il leur commanda, disant : Vous parlerez ainsi à *mon seigneur Ésaü* : Ainsi a dit *ton serviteur* Jacob : j'ai séjourné chez Laban, et je m'y suis arrêté jusqu'à présent » (v. 4). Tout ceci annonce une âme éloignée de son centre en Dieu. « *Mon seigneur* » et « *ton serviteur* » n'est pas le langage d'un frère à son frère, ni de quelqu'un qui a le sentiment de la dignité que donne la présence de Dieu. C'est le langage de Jacob, et de Jacob avec une mauvaise conscience.

« Et les messagers revinrent vers Jacob, disant : Nous sommes allés vers ton frère, vers Ésaü, et même il vient à ta rencontre, et quatre cents hommes avec lui. Et Jacob craignit beaucoup » (v. 6-7). Que va-t-il faire ? S'abandonnera-t-il à Dieu ? — Non, il commence par combiner des arrangements. « Et il partagea le peuple qui était avec lui, et le menu bétail et le gros bétail, et les chameaux, en deux bandes ; et il dit : Si Ésaü vient à l'une des bandes et la frappe, la bande qui restera pourra échapper ». La première pensée de Jacob est toujours *un plan*, et en cela il n'est que la trop véritable image du pauvre cœur humain. Il est vrai qu'après avoir formé son plan, il se tourne vers l'Éternel et crie à lui pour qu'il le délivre, mais il n'a pas plus tôt cessé de prier qu'il revient à ses arrangements. Or, prier et faire des plans sont deux choses qui ne vont pas ensemble : quand je fais des combinaisons, je me repose plus ou moins sur elles ; quand je prie, je dois me reposer exclusivement sur Dieu. Quand mon regard est absorbé par mes propres opérations, je ne suis pas préparé à voir Dieu intervenir en ma faveur ; et alors, la prière n'est pas l'expression du besoin dans lequel je me trouve, mais l'aveugle accomplissement de quelque chose que je crois devoir être fait, ou, peut-être, la demande à Dieu de sanctifier mes propres desseins. Mais Dieu ne veut pas que je lui demande de sanctifier et de bénir mes plans et mes moyens, mais que je remette tout entre ses mains, afin que lui intervienne en ma faveur (\*).

(\*) Sans doute, quand la foi laisse Dieu agir, Dieu emploiera ses propres moyens ; mais c'est là tout autre chose que de reconnaître et de bénir les plans et les dispositions de l'incrédulité et de l'impatience. On ne comprend pas assez cette différence.

Quoique Jacob ait demandé à Dieu de le délivrer de son frère Ésaü, il est évident qu'il n'avait pas confiance en son intervention, car il essaie d'« apaiser Ésaü par un présent ». Sa confiance repose dans « son présent » et non en Dieu seul. « Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable » (Jér. 17:9). Il est souvent difficile de découvrir quel est le vrai fondement de notre confiance. Nous nous imaginons, ou nous voudrions nous persuader à nous-mêmes, que nous nous appuyons sur Dieu, alors que, de fait, nous avons placé notre confiance en quelque arrangement de notre invention. Celui qui aurait entendu Jacob faire à Dieu cette prière : « Délivre-moi, je te prie, de la main de mon frère, de la main d'Ésaü, car je le crains, de peur qu'il ne vienne et ne me frappe — la mère avec les fils », aurait-il imaginé que Jacob pût dire encore : « Je l'apaiserai avec un présent » ? Jacob avait-il oublié sa prière ? Se faisait-il un dieu de son présent ? Mettait-il plus de confiance en ses bestiaux, qu'en ce Dieu entre les mains duquel il venait de remettre son sort ?

Ces questions découlent naturellement de tout ce qui nous est rapporté ici de Jacob, et nous pouvons en lire les réponses dans le miroir de notre propre cœur. Ce cœur nous apprend, aussi bien que l'histoire de Jacob, combien nous sommes plus disposés à nous appuyer sur les combinaisons de notre propre sagesse que sur Dieu ; mais on n'arrive ainsi à rien de bon. Nous sommes souvent très

contents de nous-mêmes, lorsque nos arrangements ont été accompagnés de prière, ou que nous avons employé tous les moyens permis et demandé à Dieu de les bénir ; mais, en pareil cas, nos prières ne valent guère mieux que nos plans, attendu que nous nous reposons sur elles, plutôt que sur Dieu. Il faut que nous soyons, de fait, amenés au terme de tout ce qui est le produit du moi, avant que Dieu puisse se montrer ; et, pour que nous en finissions avec nos plans, il faut que nous en ayons fini avec nous-mêmes ; il faut que nous apprenions à reconnaître que « toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs » (Ésa. 40:6).

Jacob est amené là, dans le chapitre qui nous occupe. Après qu'il eut pris toutes ses prudentes dispositions, la Parole nous dit : « Et Jacob resta seul ; et un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore » (v. 24). Ici commence une nouvelle phase de l'histoire de cet homme remarquable. Il faut que nous nous soyons trouvés seuls avec Dieu, pour que nous arrivions à une juste connaissance de nous-mêmes et de nos voies. Pour connaître la valeur réelle de la nature et de ses opérations, il faut que nous les ayons pesées à la balance du sanctuaire. Peu importe ce que nous pensons de nous-mêmes ou ce que les hommes peuvent en penser, l'important est de savoir ce que Dieu en pense ; et, pour l'apprendre, il faut que nous soyons laissés « *seuls* », loin du monde, loin du moi, loin de toutes les pensées, de tous les raisonnements et de toutes les émotions de la nature, « *seuls* » avec Dieu.

« Jacob resta seul, et un homme lutta avec lui ». L'Écriture ne nous dit pas, il faut le remarquer, que Jacob lutta avec un homme, mais qu'un homme lutta avec Jacob. On a souvent, et bien à tort, présenté ce fait comme un exemple de l'énergie avec laquelle Jacob priait. Dire que je lutte avec un homme, ou qu'un homme lutte avec moi, sont deux idées très différentes. Si c'est moi qui lutte avec un autre, c'est que je veux obtenir quelque chose de lui ; si un autre, au contraire, lutte avec moi, c'est lui qui veut obtenir quelque chose de moi. Dieu lutte avec Jacob, afin de lui faire sentir qu'il n'est qu'une faible et misérable créature ; puis, voyant que Jacob soutient la lutte contre lui avec tant d'opiniâtreté, « il toucha l'emboîture de sa hanche ; et l'emboîture de la hanche fut luxée ». Il faut que la sentence de mort soit écrite sur toute chair ; il faut que nous ayons saisi la portée de la croix de Christ, avant de pouvoir marcher avec Dieu avec fermeté et bonheur. Nous avons suivi Jacob jusqu'ici au travers de tous les détours et de toutes les opérations de son caractère extraordinaire ; nous l'avons vu faire des plans et des arrangements pendant les vingt années de son séjour chez Laban, mais ce n'est que lorsqu'il est « laissé seul », qu'il acquiert une juste idée de l'être faible et impuissant — qu'il est par lui-même. Alors le siège de sa force étant atteint, il apprend à dire : « Je ne te laisserai point ».

Dès lors commence une ère nouvelle dans la vie de Jacob. Jusqu'ici, il a persévéré dans ses propres voies ; maintenant, il est amené à dire : « Je ne te laisserai point ». Remarquez, cher lecteur, que Jacob ne parle ainsi que du moment où l'emboîture de l'os de sa hanche fut démise. Ce simple fait nous donne la clef de toute cette scène. C'est dans le but de l'amener là que Dieu lutte avec Jacob. Pour ce qui est de la puissance, déployée par lui dans la prière, nous avons vu que, après avoir adressé à Dieu quelques paroles de supplications, Jacob met à nu le secret de sa confiance en disant : « J'apaiserai la colère d'Ésaü par un présent ». Aurait-il pu parler ainsi, s'il eût réellement compris ce que c'est que prier ou ce qu'est la vraie dépendance de Dieu ? Non, assurément ; il faut que Dieu et la créature conservent chacun leur place distincte, et il en sera ainsi de toute âme qui connaît la sainte réalité d'une vie de foi.

Mais, hélas ! c'est précisément par là que nous péchons, si en pareille matière on peut parler pour d'autres. Nous cachons l'incrédulité positive de nos cœurs rusés sous la formule plausible et en apparence pieuse qu'il faut employer des moyens, et nous croyons nous attendre à Dieu pour bénir ces moyens ; tandis que, en réalité, nous nous appuyons, non sur Dieu, mais sur les moyens. Pussions-nous comprendre combien est mauvaise une pareille voie et apprendre à nous attacher à Dieu *seul* avec plus de simplicité, afin que notre vie soit caractérisée davantage par cette sainte élévation qui nous tient au-dessus des circonstances par lesquelles nous passons. Ce n'est pas chose facile que d'en venir à reconnaître le néant de la créature, au point de pouvoir dire : « Je ne te

laisserai point aller sans que tu m'aies béni » (v. 26). Dire ainsi du cœur et demeurer dans la puissance de ce que cette parole exprime, est le secret de toute vraie force. Jacob ne parla ainsi que lorsque l'emboîture de sa hanche eut été atteinte, et pas avant. Il lutta longtemps avant de céder, parce que sa confiance en la chair était forte. Mais Dieu peut abattre jusque dans la poussière le caractère le plus obstiné. Il peut atteindre le ressort de la force naturelle et écrire sur elle la sentence de mort ; jusqu'alors on ne peut avoir de puissance auprès de Dieu et des hommes. Il faut être « faible » avant de pouvoir être « fort ». « La puissance de Christ » ne peut reposer « sur moi » qu'en proportion de la connaissance que j'ai de mes infirmités (2 Cor. 12:9). Christ ne peut mettre le sceau de son approbation sur l'énergie de la nature, sur sa sagesse ou sur sa gloire : il faut que toutes ces choses diminuent, afin que lui croisse. Jamais la nature ne servira de piédestal à la puissance de la grâce de Christ ; si elle le pouvait, la chair aurait de quoi se glorifier devant Dieu, et nous savons que cela est impossible. Or, puisque la manifestation de la gloire de Dieu et du nom ou du caractère de Dieu est liée à l'annulation de la nature, il est évident que l'âme ne peut jouir de cette manifestation avant que la nature ne soit réellement mise de côté. C'est pourquoi, bien que Jacob soit appelé à déclarer son nom : « Jacob » ou « celui qui supplante », il n'obtient aucune révélation du nom de celui qui a lutté avec lui et qui l'a abattu jusque dans la poussière. Il reçoit pour lui-même le nom d'« Israël », « prince », et c'était là un grand progrès ; mais quand il dit : « Je te prie, déclare-moi ton nom », il reçoit pour réponse : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? » Dieu refuse de lui dire son nom, bien qu'il ait amené Jacob à lui dire la vérité quant à lui-même, et qu'en conséquence il le bénisse. Que de cas pareils les annales de la famille de Dieu ne renferment-elles pas ? Le moi est mis à nu dans toute sa difformité morale ; mais on manque à saisir pratiquement ce que Dieu est, lors même qu'il soit venu si près de nous et qu'il nous ait bénis selon la découverte que nous avons faite de nous-mêmes.

Jacob reçut le nom nouveau d'« Israël » lorsque l'emboîture de sa hanche eut été atteinte. Il devint un prince puissant quand il eut appris et reconnu qu'il n'était qu'un homme faible. Cependant l'Éternel dut lui dire : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? » et il ne lui révéla pas le nom de celui qui avait mis à découvert le vrai nom et la vraie condition de Jacob.

Ceci nous apprend qu'être béni de Dieu est tout autre chose que de recevoir par l'Esprit la révélation du caractère de Dieu. « Il le bénit là », mais il ne lui révéla pas son nom. Il y a toujours une bénédiction à être amené à se connaître soi-même en quelque mesure ; nous sommes ainsi conduits sur un chemin dans lequel nous sommes rendus capables de discerner plus clairement ce que Dieu est pour nous dans tous les détails. Ainsi en fut-il de Jacob ; dès que l'emboîture de sa hanche eut été touchée, il se trouva dans une condition à laquelle Dieu seul pouvait suffire. Un pauvre boiteux ne pouvait faire grand-chose ; il lui était donc avantageux de s'attacher à Celui qui était tout-puissant.

Pour terminer ce chapitre, nous remarquerons que le livre de Job est, dans un certain sens, un commentaire de cette scène de l'histoire de Jacob que nous venons de considérer. D'un bout à l'autre des trente et un premiers chapitres, Job lutte avec ses amis et soutient sa thèse contre tous leurs arguments ; mais au chapitre 32, Dieu, se servant d'Élihu, entre en lutte avec lui ; et au chapitre 38, il l'attaque directement dans toute la manifestation de sa grandeur et de sa gloire, et fait sortir de sa bouche ces paroles bien connues : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (Job 42:5-6). Dieu avait touché l'emboîture de sa hanche ! Et, remarquez l'expression : « mon œil t'a vu ». Job ne dit pas seulement : « Je me vois moi-même », mais : « je t'ai vu, toi ! » Il n'y a que la vue de ce que Dieu est qui puisse produire une véritable repentance et l'horreur de soi-même. Il en arrivera ainsi au peuple d'Israël, dont l'histoire a une grande analogie avec celle de Job. Quand « ils regarderont vers celui qu'ils ont percé, ils se lamenteront » ; alors Dieu les bénira et les restaurera pleinement et entièrement. Ils apprendront tout ce que signifient ces paroles : « C'est ta destruction, Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours » (Osée 13:9).

## Chapitres 33 à 34

Nous allons voir combien toutes les craintes de Jacob étaient dénuées de fondement et tous ses plans inutiles. Malgré la lutte, et quoi que Dieu eût touché l'emboîture de sa hanche et l'eût rendu boiteux, Jacob continue à former des plans. « Et Jacob leva ses yeux, et regarda ; et voici, Ésaü venait, et quatre cents hommes avec lui. Et il partagea les enfants entre Léa et Rachel et les deux servantes. Et il mit à la tête les servantes et leurs enfants, et puis Léa et ses enfants, et puis Rachel et Joseph ». Les craintes de Jacob n'ont pas cessé. Il s'attend encore à ce qu'Ésaü se venge, et il expose aux premiers coups ceux auxquels il tient le moins. Étonnantes profondeurs du cœur humain ! Qu'il est lent à se confier en Dieu ! Si Jacob se fût réellement reposé sur Dieu, jamais il n'eût craint d'être détruit, lui et sa famille. Mais, hélas ! nous savons combien le cœur a de peine à se reposer simplement, dans une paisible confiance, sur un Dieu toujours présent, tout-puissant et infiniment miséricordieux.

Dieu nous montre ici combien toute cette inquiétude du cœur est vaine : « Et Ésaü courut à sa rencontre, et l'embrassa, et se jeta à son cou, et le baisa ; et ils pleurèrent ». Le présent de Jacob n'était pas nécessaire, et son plan était inutile. *Dieu* « apaisa » Ésaü, comme déjà il avait apaisé Laban. Dieu prend ainsi plaisir à nous faire sentir la lâcheté et l'incrédulité de nos pauvres cœurs, et à dissiper toutes nos craintes. Au lieu de rencontrer l'épée d'Ésaü, Jacob rencontre les bras ouverts d'un frère ! au lieu d'avoir à combattre l'un contre l'autre, ils confondent leurs larmes ! Telles sont les voies de Dieu ! Qui ne se confierait en lui ? D'où vient que, malgré toutes les preuves que nous avons de sa fidélité envers ceux qui se confient en lui, nous soyons, à chaque nouvelle occasion, si disposés à douter et à hésiter ? Hélas ! — c'est que nous ne connaissons pas assez Dieu. « Réconcilie-toi avec Lui, je te prie, et sois en paix » (Job 22:21). Ceci est vrai et de l'homme inconverti et de l'enfant de Dieu. Connaître Dieu réellement, lui être véritablement attaché, c'est la vie et la paix. « Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). Plus nous connaissons Dieu intimement, plus aussi notre paix sera solide et plus nous serons élevés au-dessus de toute dépendance de la créature. « Dieu est un rocher », et nous n'avons qu'à nous appuyer sur lui pour savoir combien il est disposé à nous soutenir et puissant pour le faire.

Après cette manifestation de la bonté de Dieu envers lui, nous voyons Jacob s'établir à Succoth, et, contrairement aux principes et à l'esprit de la vie de pèlerin, y bâtir une maison, comme s'il avait été chez lui. Or, il est évident que Succoth n'était pas le lieu que Dieu lui avait destiné. L'Éternel ne lui avait pas dit : « Je suis le Dieu de Succoth », mais « Je suis le Dieu de Béthel ». C'est donc Béthel et non Succoth que Jacob aurait dû avoir en vue, comme but principal. Mais, hélas ! nos cœurs sont toujours portés à se contenter d'une position et d'une part inférieures à celles que Dieu, dans sa bonté, voudrait nous donner.

Ensuite, Jacob s'avance jusqu'à Sichem et y achète une pièce de terre, restant toujours en deçà des limites que Dieu lui avait assignées, et indiquant, par le nom même qu'il donne à son autel, l'état moral de son âme. Il l'appelle : « Dieu, le Dieu d'Israël » ; or, sans doute, nous avons le privilège de le connaître comme notre Dieu, mais c'est plus encore de le connaître comme le Dieu de sa propre maison, en pouvant nous considérer nous-mêmes comme faisant partie de cette maison. Le croyant a le privilège de connaître Christ comme son « Chef » ; mais c'est un privilège plus grand encore de connaître Christ comme le « Chef » de son corps, l'Église, et de savoir que nous sommes les membres de ce corps.

Nous verrons, au chapitre 35, Jacob amené à se faire de Dieu une idée bien plus grande et plus glorieuse ; mais à Sichem, il est évidemment dans une situation morale peu élevée ; et il en souffre, comme il arrive toujours quand nous ne savons pas saisir la position que Dieu nous a faite. Les deux tribus et demie qui s'établirent en deçà du Jourdain tombèrent les premières entre les mains de l'ennemi : il en fut de même pour Jacob : le chapitre 34 nous apprend quels furent les fruits amers de son séjour à Sichem, quelle tache en résulta pour sa famille, malgré les efforts de Siméon et de Lévi qui avaient voulu l'effacer par la violence et l'énergie de la nature, et qui avaient commis ainsi un

acte qui ajoute un surcroît de chagrin à la peine de Jacob. Jacob est même plus vivement affecté de leur violence que de l'insulte faite à sa fille. « Et Jacob dit à Siméon et à Lévi : Vous *m'*avez troublé, en *me* mettant en mauvaise odeur auprès des habitants du pays, les Cananéens et les Phéréziens, et moi je n'ai qu'un petit nombre d'hommes ; et ils s'assembleront contre *moi*, et *me* frapperont, et je serai détruit, moi et ma maison » (v. 30). Ce sont les conséquences qui pourront résulter de cette affaire pour lui-même et pour sa maison qui affectent le plus Jacob. Il semble avoir vécu dans une crainte constante de quelque danger pour lui-même et pour sa famille, montrant partout un esprit inquiet, craintif, calculateur, incompatible avec une vie de foi réelle en Dieu.

Ce n'est pas à dire que Jacob ne fût pas un croyant ; nous savons qu'il a sa place au milieu de « la grande nuée de témoins » (Hébreux 11) ; mais il ne marcha pas dans l'exercice habituel de ce principe divin, et en conséquence il fit de tristes chutes. La foi l'aurait-elle conduit à dire : « Je serai détruit moi et ma maison » ? alors que Dieu lui avait fait cette promesse : « Je te garderai... ; je ne t'abandonnerai pas » (chap. 28:14-15). La promesse de Dieu eût dû tranquilliser son cœur ; mais, dans le fait, Jacob était plus occupé du danger qu'il courait au milieu des Sichémites, que de la sécurité dans laquelle il se trouvait entre les mains du Dieu de la promesse. Il eût dû savoir que pas un cheveu de sa tête ne serait touché ; et au lieu de regarder à Siméon et à Lévi, ou aux conséquences de leur action précipitée, il eût dû se juger lui-même, car pourquoi s'était-il établi à Sichem ? S'il ne l'eût pas fait, Dina n'eût pas été déshonorée, et la violence de ses fils n'eût pas été manifestée. Que de chrétiens ne voit-on pas se plonger dans le chagrin et la peine par leur propre infidélité, puis accuser les circonstances au lieu de se juger eux-mêmes !

Un grand nombre de parents chrétiens sont dans l'angoisse et gémissent en voyant la turbulence, l'insubordination et la mondanité de leurs enfants ; mais en général ils n'ont à blâmer qu'eux-mêmes de tout cela, parce qu'ils n'ont pas marché fidèlement devant Dieu à l'égard de leur famille. Il en fut ainsi de Jacob. Il n'aurait pas dû s'établir à Sichem ; et comme il manquait de cette sensibilité délicate qui lui aurait fait découvrir sa fausse position, Dieu, dans sa fidélité, se sert des circonstances pour le châtier. « On ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7). C'est là un principe qui découle du gouvernement moral de Dieu, et à l'application duquel nul ne saurait échapper ; et, pour l'enfant de Dieu, c'est une grâce positive qu'il soit appelé à recueillir les fruits de ses erreurs. C'est une grâce que d'être amené à sentir, d'une manière ou d'une autre, combien c'est une chose amère que de s'éloigner ou de se tenir à distance du Dieu vivant. Il faut que nous apprenions qu'ici n'est pas le lieu de notre repos ; car Dieu ne veut pas nous donner un repos souillé. Que son nom en soit béni ! Le désir de Dieu est que nous demeurions *en* lui et *avec* lui. Telle est la perfection de sa grâce. Et quand nous nous égarons ou que nous restons en arrière, il nous dit : « Si tu reviens, ô Israël, dit l'Éternel, reviens à *moi* » (Jér. 4:1). Une fausse humilité, fruit de l'incrédulité, porte celui qui s'est égaré ou qui est resté en arrière, à prendre une position inférieure à celle qu'il tient de Dieu, parce qu'il ne connaît pas le principe sur lequel Dieu restaure ceux qui sont tombés, ni dans quelle mesure il les restaure. L'enfant prodigue demande à être fait serviteur, ignorant que, quant à lui, il n'a pas plus droit à la place de serviteur qu'à celle de fils, et que, en outre, il serait indigne du caractère du père de le placer dans une telle position. Il faut que nous venions à Dieu sur un principe et d'une manière qui soient dignes de lui, ou bien il faut rester loin de lui.

## Chapitre 35

« Et Dieu dit à Jacob : Lève-toi, monte à Béthel, et habite là ». Ces paroles confirment le principe dont nous venons de nous occuper. Lorsqu'il y a chute ou déclin spirituel, le Seigneur appelle l'âme à revenir à lui : « Souviens-toi donc *d'où tu es déchu*, et repens-toi, et fais *les premières œuvres* » (Apoc. 2:5). Il faut que l'âme revienne à sa position la plus élevée, qu'elle soit ramenée à la mesure divine. Le Seigneur ne dit pas : « Souviens-toi où tu es », mais : « Souviens-toi de la haute position *d'où tu es déchu* ». De cette manière seulement on apprend combien on s'est égaré, combien l'on est tombé bas, et comment on peut revenir sur ses pas ; et quand nous sommes ainsi ramenés à la

glorieuse et sainte mesure de Dieu, alors seulement nous pouvons juger de la gravité du mal de notre condition déchu. Quelle somme effrayante de mal s'était accumulée autour de la famille de Jacob, sans que ce mal eût été jugé, avant que l'âme de Jacob fût réveillée par cet appel : « Monte à Béthel ! » Ce n'était pas à Sichem et au milieu de son atmosphère imprégnée d'éléments impurs, que Jacob pouvait découvrir tout ce mal et en discerner le vrai caractère. Mais du moment que Dieu l'appelle à se rendre à Béthel, « Jacob dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui : ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements ; et nous nous lèverons, et nous monterons à Béthel, et je ferai là un autel à Dieu, qui m'a répondu au jour de ma détresse, et qui a été avec moi dans le chemin où j'ai marché » (v. 2-3). La seule mention de la maison de Dieu fait vibrer une corde dans l'âme du patriarche, et lui fait repasser en un clin d'œil l'histoire de vingt années pleines de vicissitudes. C'était à Béthel, non à Sichem, qu'il avait appris ce que Dieu était ; c'est pourquoi il faut qu'il retourne à Béthel et qu'il y dresse un autel sur un principe tout différent et sous un tout autre nom que son autel de Sichem. Ce dernier était lié à toute sorte d'impuretés et d'idolâtrie.

Jacob pouvait parler de « Dieu, le Dieu d'Israël », au milieu de toute sorte de choses incompatibles avec la sainteté de la maison de Dieu. Il est important de bien saisir ceci. Il n'y a rien qui puisse nous maintenir dans une voie de séparation du mal, ferme et intelligente, si ce n'est la conscience de ce qu'est « la maison de Dieu » et de ce qui convient à cette maison. Si je ne regarde à Dieu qu'en vue de moi-même, je n'aurai jamais une pleine et divine intelligence de tout ce qui découle d'une juste appréciation de la relation qui existe entre Dieu et sa maison. Il y a des personnes qui ne tiennent pas grand compte de se trouver associées à ce qui est impur dans le culte qu'elles rendent à Dieu pourvu qu'elles-mêmes soient sincères et droites de cœur. En d'autres termes, elles croient pouvoir adorer à Sichem et pensent qu'un autel appelé « Dieu, le Dieu d'Israël », est tout aussi élevé et tout aussi bien selon Dieu, qu'un autel appelé du nom du « Dieu de Béthel ». Mais c'est là une erreur déplorable, et le lecteur spirituel découvrira dès l'abord l'immense différence morale qui existe entre la condition de Jacob à Sichem et sa condition à Béthel ; or, la même différence existe entre les deux autels. Nos idées à l'égard du culte se ressentiront nécessairement de notre état spirituel, et ce culte sera pauvre et étroit ou intelligent et élevé, en proportion de la manière dont nous aurons su comprendre le caractère de Dieu et la relation dans laquelle nous nous trouvons avec lui. Le nom de notre autel et le caractère de notre culte expriment l'un et l'autre la même idée. Le culte rendu au Dieu de Béthel est plus élevé que le culte rendu au Dieu d'Israël ; car le premier est lié à une idée de Dieu plus élevée que le second, où Dieu, au lieu d'être connu comme le Dieu de sa maison, n'apparaît que comme le Dieu d'un seul individu. Sans doute, ce titre de « Dieu d'Israël » est l'expression d'une grâce merveilleuse, et l'âme ne peut que se sentir heureuse quand elle considère le caractère de ce Dieu qui se met en relation avec chacune des pierres de sa maison et chacun des membres de son corps, séparément. Toute pierre dans l'édifice de Dieu est une « pierre vivante », en tant que liée « au Dieu vivant » et ayant communion avec le « Dieu vivant » par la puissance de « l'Esprit de vie ». Mais quelque vrai que soit tout ceci, Dieu n'en est pas moins le Dieu de sa maison ; et quand, par une intelligence spirituelle plus développée, nous sommes rendus capables de le considérer comme tel, notre culte tout entier en reçoit un caractère plus élevé.

L'appel adressé à Jacob pour qu'il retourne à Béthel, renferme autre chose encore. Dieu lui dit : « Lève-toi, monte à Béthel, et habite là, et fais-y un autel au Dieu qui t'apparut comme tu t'enfuyais de devant la face d'Ésaü, ton frère » (v. 1). Il nous est souvent bon d'être ramenés au souvenir de ce que nous étions à l'époque de notre vie où nous nous trouvions rejetés au dernier degré de l'échelle. C'est ainsi que Samuel rappelle à Saül le temps où il était « petit à ses yeux » (1 Sam. 15:17) ; et, chacun, nous avons besoin souvent que le temps où nous étions « petits à nos yeux », nous soit remis en mémoire. C'est quand nous sommes « petits à nos yeux », que le cœur s'appuie réellement sur Dieu. Plus tard, nous croyons être quelque chose et il faut que le Seigneur nous fasse de nouveau sentir notre néant. Au début d'une carrière de service ou de témoignage, quel sentiment l'âme n'a-t-elle pas de sa propre faiblesse et de son incapacité ! — et en conséquence quel besoin n'éprouve-t-elle pas de s'appuyer sur Dieu ! quelles prières ferventes elle fait monter vers lui pour obtenir force

et secours ! Plus tard, après que nous avons été à l'œuvre assez longtemps, nous prenons meilleure opinion de nous-mêmes : nous pensons que nous pouvons cheminer tout seuls ; ou tout au moins, nous n'avons plus le même sentiment de notre faiblesse, et nous ne nous tenons plus dans la même dépendance de Dieu : notre service devient alors pauvre, léger, verbeux, dénué d'onction et de puissance ; il ne découle plus de la source intarissable de l'Esprit, mais de nos propres misérables pensées.

Dans les versets 9-15, Dieu renouvelle la promesse à Jacob, et lui confirme le nouveau nom de « prince » qu'il lui a donné, au lieu de celui de « supplantateur », et Jacob appelle encore une fois ce lieu-là du nom de « Béthel ».

Le verset 18 nous fournit un exemple intéressant de la différence qui existe entre le jugement de la foi et celui de la nature. La nature voit les choses à travers le nuage brumeux dont elle est entourée ; la foi les envisage à la lumière de la présence et des conseils de Dieu. Et Rachel, « comme son âme s'en allait (car elle mourut), appela le nom du fils Benoni ; et son père l'appela Benjamin ». La nature l'appelle : « le fils de ma douleur » ; la foi l'appelle : « le fils de ma droite ». Il en est toujours ainsi : les pensées de la nature diffèrent en tout temps de celles de la foi, et nous devrions désirer avec ardeur que nos cœurs fussent gouvernés par celles-ci seulement et non par celles-là.

## Chapitre 36

Ce chapitre contient la généalogie des fils d'Ésaü, avec leurs divers titres et les lieux de leur demeure. Nous ne nous y arrêterons pas, et nous passerons immédiatement à l'une des parties les plus riches et les plus intéressantes de l'Écriture.

## Chapitre 37

Je ne connais pas de type de Christ plus beau et plus parfait que Joseph, soit que nous le considérions comme l'objet de l'amour du père, ou de l'envie « des siens » ; dans son humiliation, ses souffrances et sa mort, son exaltation ou sa gloire.

Le chapitre 37 nous fait connaître les songes de Joseph, qui excitent la haine de ses frères. Joseph était l'objet de l'amour du père ; il était appelé à une destinée glorieuse, et parce que le cœur de ses frères n'était pas en communion avec celui du père et était étranger à tout ce qui attendait Joseph, ils le haïssaient. Ils ne partageaient pas l'amour du père pour Joseph et ne voulaient pas se soumettre à la pensée de son élévation. En cela, les frères de Joseph sont une figure des Juifs aux jours de Christ. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:11). « Il n'a ni forme, ni éclat ; quand nous le voyons, il n'y a point d'apparence en lui » (Ésaïe 53:2). Ils ne voulurent le reconnaître ni comme Fils de Dieu, ni comme Roi d'Israël. Leurs yeux n'étaient pas ouverts pour contempler « sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père, pleine de grâce et de vérité » (Jean 1:14 ; comp. 12:37 et suivants). Ils n'ont pas voulu de lui ; bien plus, ils l'ont haï ! Or, bien que Joseph ne soit pas reçu par ses frères, il demeure ferme dans son témoignage. « Et Joseph songea un songe, et le raconta à ses frères, et ils le haïrent encore davantage... Et il songea encore un autre songe, et le raconta à ses frères ». Joseph ne faisait que rendre un simple témoignage fondé sur une révélation divine, mais ce témoignage devait faire descendre Joseph dans la fosse. S'il se fût tu, ou s'il eût laissé s'éteindre le tranchant et la puissance de son témoignage, il eût sans doute été épargné ; mais non, il dit à ses frères toute la vérité, et c'est pour cela qu'ils le haïrent !

Il en fut de même du grand antitype de Joseph. Christ rendit témoignage à la vérité (Jean 18:37) ; il fit « la belle confession » (1 Tim. 6:13) ; il ne cacha rien de la vérité ; il ne pouvait dire que la vérité, parce qu'il était *la* vérité ; et l'homme répondit à son témoignage par la croix, le vinaigre et la lance du soldat. Le témoignage de Christ était lié à la grâce la plus pleine, la plus riche, la plus parfaite. Il vint non seulement comme « la vérité », mais aussi comme l'expression parfaite de tout l'amour du

cœur du Père ; « La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean 1:17). Il était la révélation parfaite à l'homme de ce que Dieu est ! — c'est pourquoi l'homme est sans excuse (comp. 15:22-25). Il vint montrer Dieu à l'homme ; et l'homme haït Dieu d'une parfaite haine. Nous voyons cela à la croix ; mais la fosse dans laquelle Joseph fut jeté par ses frères nous en fournit déjà une figure touchante.

« Et ils le virent de loin ; et avant qu'il fût proche d'eux, ils complotèrent contre lui pour le faire mourir. Et ils se dirent l'un à l'autre : Le voici, il vient, ce maître songeur ! Et maintenant, venez, tuons-le, et jetons-le dans une des citernes, et nous dirons : Une mauvaise bête l'a dévoré ; et nous verrons ce que deviendront ses songes » (chap. 37:18-20). Ces paroles nous rappellent d'une manière saisissante la parabole des cultivateurs du chapitre 21 de l'évangile selon Matthieu : « Enfin, il envoya auprès d'eux son fils, disant : ils auront du respect pour mon fils. Mais les cultivateurs, voyant le fils, dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et possédons son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent ». Dieu envoya son Fils dans le monde, disant : « Ils auront du respect pour mon Fils » ; mais, hélas ! le cœur de l'homme n'eut aucun respect pour le « bien-aimé » du Père. Ils le jetèrent dehors ! La terre et le ciel étaient et sont encore divisés à cause de Christ : *l'homme* l'a crucifié, mais *Dieu* l'a ressuscité des morts ; l'homme le mit sur une croix entre deux brigands, Dieu l'a placé à sa droite dans les cieux ; l'homme le mit à la dernière place sur la terre, Dieu lui a donné la place la plus élevée dans les cieux et l'a revêtu de la plus éclatante majesté.

Tout ceci se retrouve dans l'histoire de Joseph. « Joseph est une branche qui porte du fruit, une branche qui porte du fruit près d'une fontaine ; ses rameaux poussent par-dessus la muraille. Les archers l'ont provoqué amèrement, et ont tiré contre lui, et l'ont haï ; mais son arc est demeuré ferme, et les bras de ses mains sont souples par les mains du Puissant de Jacob. De là est le berger, la pierre d'Israël : du Dieu de ton père, et il t'aidera ; et du Tout-Puissant, et il te bénira des bénédictions des cieux en haut, des bénédictions de l'abîme qui est en bas, des bénédictions des mamelles et de la matrice. Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions de mes ancêtres jusqu'au bout des collines éternelles ; elles seront sur la tête de Joseph, et sur le sommet de la tête de celui qui a été mis à part de ses frères » (Gen. 49:22-26).

Ces versets dépeignent d'une manière admirable « les souffrances qui devaient être la part de Christ, et les gloires qui suivraient » (1 Pierre 1:11). « Les archers » ont fait leur œuvre, mais Dieu a été plus fort qu'eux. On a tiré contre le vrai Joseph et il a été grièvement blessé dans la maison de ses amis, mais « les bras de ses mains sont souples » dans la puissance de la résurrection, et maintenant la foi le connaît comme le fondement sur lequel reposent tous les desseins de Dieu en bénédiction et en gloire à l'égard de l'Église, d'Israël et de la création tout entière. Si nous considérons Joseph dans la fosse et dans la prison, puis ensuite comme gouverneur de toute l'Égypte, nous verrons la différence qui existe entre les pensées de Dieu et celles des hommes ; il en est de même quand nous regardons la « croix », et puis « le trône de la majesté dans les cieux ».

C'est la venue de Christ qui a mis à nu la disposition réelle du cœur de l'homme envers Dieu. « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient pas eu de péché » (Jean 15:22). Ce n'est pas à dire que les hommes n'eussent pas été pécheurs, mais : « ils n'auraient pas eu de péché ». Il est dit encore, dans un autre passage : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché » (Jean 9:41). Dieu, dans la personne de son Fils, est venu tout près de l'homme, en sorte que l'homme a pu dire : « C'est ici l'héritier » ; mais il a ajouté : « Venez, tuons-le ! » C'est pourquoi « ils n'ont pas de prétexte pour leur péché » (Jean 15:22). Ceux qui disent qu'ils voient, n'ont point d'excuse. Ce n'est pas qu'on soit aveugle, qui fait la difficulté, si on confesse qu'on est aveugle ; mais c'est de professer qu'on voit : et dans un siècle de profession comme celui-ci, ce principe est doublement sérieux. Les yeux de celui qui sait qu'il est aveugle peuvent être ouverts ; mais que peut-on faire pour celui qui croit qu'il voit, quand de fait il ne voit pas ?

## Chapitre 38

Ce chapitre nous montre une de ces circonstances remarquables dans lesquelles la grâce de Dieu triomphe glorieusement du péché de l'homme. « Il est évident que notre Seigneur a surgi de Juda » (Héb. 7:14). — Comment cela ? « Juda engendra Pharès et Zara, de *Thamar* » (Matt. 1:3). Ce fait mérite toute l'attention de nos cœurs. Dieu, dans sa grâce infinie, s'élève au-dessus du péché et de la folie de l'homme, pour accomplir les desseins de son amour et de sa miséricorde. Ainsi, un peu plus loin, dans ce même évangile selon Matthieu, nous lisons : « Et David le roi engendra Salomon, de celle qui avait été femme d'Urie ». Il est digne de Dieu d'agir ainsi. L'Esprit de Dieu nous fait suivre la généalogie de Christ selon la chair ; et place dans cette chaîne les noms de Thamar et de Bath-Shéba ! Il est évident qu'il n'y a rien là de l'homme. Celui auquel nous arrivons à la fin de ce chapitre de l'évangile de Matthieu, c'est bien Dieu manifesté en chair, révélé comme tel par la plume du Saint Esprit. L'homme n'aurait jamais pu inventer une généalogie pareille. D'un bout à l'autre elle est divine, et nul homme spirituel ne peut la lire sans trouver dans son contenu une manifestation de la grâce, d'abord, et ensuite de la divine inspiration de l'évangile de Matthieu, au moins pour ce qui regarde cette généalogie de Christ selon la chair (comp. 2 Sam. 11 et Gen. 38 avec Matthieu 1).

## Chapitres 39 à 45

En lisant alternativement ces portions si intéressantes du livre de Dieu, on découvre un enchaînement remarquable d'événements providentiels, tendant tous vers un grand but principal, savoir *l'exaltation de l'homme qui a été dans la fosse*, et accomplissant en même temps divers buts subordonnés. « En sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (Luc 2:35) ; mais Joseph devait être exalté. « Dieu appela la famine sur la terre ; il brisa tout le bâton du pain. Il envoya un homme devant eux : Joseph fut vendu pour être esclave. On lui serra les pieds dans les ceps, son âme entra dans les fers, jusqu'au temps où arriva ce qu'il avait dit : la parole de l'Éternel l'éprouva. Le roi envoya, et il le mit en liberté ; le dominateur des peuples le relâcha. Il l'établit seigneur sur sa maison, et gouverneur sur toutes ses possessions, pour lier ses princes à son plaisir, et pour rendre sages ses anciens » (Ps. 105:16-22).

Le but principal de toutes ces dispensations, il faut bien le remarquer, était d'exalter celui que les hommes avaient rejeté, et de faire sentir à ces mêmes hommes le péché qu'ils avaient commis en le rejetant. Et tout cela s'accomplit d'une manière admirable. Les circonstances les moins importantes, comme les plus solennelles ; celles qui paraissent le plus favorables et celles qui semblent le plus opposées servent à l'accomplissement des desseins de Dieu. Satan, au chapitre 39, se sert de la femme de Potiphar pour mettre Joseph en prison ; et, au chapitre 40, il se sert de la négligence et de l'ingratitude du grand échanson pour le faire rester dans la prison. Mais tout est inutile. Dieu était derrière la scène, dirigeant de sa main tous les ressorts de ce vaste enchaînement de circonstances et, au temps convenable, il fait paraître l'homme de ses conseils et l'établit en un lieu spacieux. C'est la prérogative de Dieu d'être toujours au-dessus de tout ; il peut faire servir toutes choses à l'accomplissement de ses grands et impénétrables desseins. Que nous sommes heureux de pouvoir suivre ainsi, en toutes choses, la main et les conseils de notre Père ; et qu'il est doux pour nous de savoir qu'il dispose en Souverain de tous les instruments : anges, hommes, démons, il les tient tous sous sa puissante main et les emploie tous, à son gré, pour l'exécution de ses desseins.

Tout cela nous est présenté d'une manière remarquable dans les chapitres que nous méditons. Dieu visite le cercle domestique d'un capitaine païen, la maison d'un roi païen ; bien plus, il visite ce roi sur son lit, et fait concourir même les visions de sa tête à l'accomplissement de ses conseils souverains. Et ce ne sont pas seulement les individus et leurs circonstances que Dieu emploie ainsi, mais encore l'Égypte et tous les pays environnants sont appelés à paraître sur la scène ; en un mot, la terre entière a été préparée, par la main de Dieu, pour être le théâtre de la manifestation de la gloire et de la grandeur « de celui qui a été mis à part de ses frères » (Deut. 33:16). Telles sont les voies de Dieu ; et c'est un exercice béni et fortifiant pour l'enfant de Dieu que de suivre ainsi l'œuvre

merveilleuse de son Père céleste. Arrêtez-vous un instant à la prison du chef des gardes ; voyez là un homme « dans les fers » (Ps. 105:18), accusé du plus horrible des crimes, rejeté et méprisé de la société ; puis, voyez-le élevé, en un moment, à la plus haute dignité ! qui pourrait nier que Dieu ne soit dans tout cela ?

« Et Pharaon dit à Joseph : Puisque Dieu t'a fait connaître tout cela, personne n'est intelligent et sage comme toi. Toi, tu seras sur ma maison, et tout mon peuple se dirigera d'après ton commandement ; seulement quant au trône, je serai plus grand que toi. Et le Pharaon dit à Joseph : Vois, je t'ai établi sur tout le pays d'Égypte. Et le Pharaon ôta son anneau de sa main, et le mit à la main de Joseph, et il le revêtit de vêtements de byssus, et mit un collier d'or à son cou et il le fit monter sur le second char qui était à lui et on criait devant lui : Abrec ! Et il l'établit sur tout le pays d'Égypte. Et le Pharaon dit à Joseph : Moi je suis le Pharaon : sans toi nul ne lèvera la main ni le pied dans tout le pays d'Égypte » (chap. 41:39-44).

Cette élévation de Joseph n'était pas une élévation ordinaire ; la suite des événements qui concoururent à l'effectuer démontre clairement que la main de Dieu conduisait tout ; en même temps, les différentes circonstances par lesquelles passe Joseph, sont pour nous un type frappant des souffrances et de la gloire du Seigneur Jésus. Joseph est tiré de la fosse et de la prison dans lesquelles l'envie de ses frères et le faux jugement du gentil l'avaient mis, pour être établi gouverneur sur tout le pays d'Égypte et, de plus, pour devenir le canal de la bénédiction pour Israël et le soutien de sa vie, ainsi que de toute la terre. Tout cela est figuratif à l'égard de Christ et, en vérité, aucun type ne saurait être plus parfait. Un homme est amené jusque dans le lieu de la mort par la main de l'homme, puis ressuscité par la main de Dieu et élevé en dignité et en gloire. « Hommes israélites, écoutez ces paroles : Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous-mêmes vous le savez, ayant été livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, — lui, vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques, lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elles » (Actes 2:22-24).

Mais, outre les points que nous venons de signaler, il y a dans l'histoire de Joseph deux autres événements qui rendent le type remarquablement parfait : son mariage avec une femme étrangère au chapitre 41, et son entrevue avec ses frères au chapitre 45. Ces événements se succèdent dans l'ordre suivant : Joseph se présente à ses frères comme envoyé par le père ; ils le rejettent, et, pour autant qu'il est en eux, ils le font descendre au sépulcre. Dieu le retire de la fosse et l'élève à la plus haute dignité : dans son élévation, il épouse une femme, et quand ses frères selon la chair, prosternés devant lui, sont complètement humiliés, il se fait connaître à eux, il les tranquillise et les introduit dans la bénédiction ; puis il devient le canal de la bénédiction, pour eux et pour le monde entier.

Quelques observations sur le mariage de Joseph et la restauration de ses frères ne seront pas superflues. La femme étrangère est la figure de l'Église. Christ se présente aux Juifs et, rejeté par eux, il prend place dans les hauts cieus d'où il envoie le Saint Esprit pour rassembler une Église élue, composée de Juifs et de Gentils, destinée à être unie à lui dans la gloire céleste.

Nous avons déjà parlé de la doctrine de l'Église en nous occupant du chapitre 24 ; mais nous trouvons ici quelques détails qui touchent au même sujet, et sur lesquels nous nous arrêterons un moment. L'épouse égyptienne de Joseph était intimement associée à lui dans sa gloire (\*). Étant une avec lui, elle avait part à tout ce qui était à lui ; de plus, par sa proximité et son intimité avec lui, elle occupait une place auprès de lui qu'elle seule connaissait. Il en est de même de l'assemblée, épouse de l'Agneau : elle est unie à Christ pour participer à sa réjection, et à sa gloire. C'est la position de Christ qui donne son caractère à la position de l'Église, et c'est cette position qui devrait toujours caractériser la marche de l'Église. Si nous sommes unis à Christ, c'est comme étant élevés dans la gloire, et non ici-bas dans l'humiliation : « En sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair ; et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant

nous ne le connaissons plus ainsi » (2 Cor. 5:16). Le centre de rassemblement de l'assemblée, c'est Christ : « Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (Jean 12:32). La pleine intelligence de ce principe est d'une importance pratique bien plus grande qu'il ne paraît au premier abord. Le dessein de Satan, aussi bien que la tendance de nos cœurs, est de nous faire rester en arrière du but de Dieu en toutes choses et surtout en ce qui concerne le centre de notre unité comme chrétiens. Bien des gens pensent que c'est le sang qui constitue le centre de l'unité des saints. Le sang infiniment précieux de Christ est ce qui nous place individuellement comme adorateurs en la présence de Dieu. C'est le sang qui constitue le divin fondement de notre communion avec Dieu. Mais quand il est question de notre centre d'unité comme assemblée (Église), il ne faut pas perdre de vue que le Saint Esprit nous rassemble autour de la personne d'un Christ crucifié et glorifié ; et cette grande vérité imprime à notre association comme chrétiens son saint et glorieux caractère. Si nous nous plaçons sur un terrain moins élevé, nous tombons inévitablement dans quelque secte, telles que le catholicisme, le luthérianisme, le calvinisme, etc., etc. Si c'est une ordonnance, quelque importante qu'elle puisse être d'ailleurs, ou une vérité, quelque fondée qu'elle soit, qui nous rassemble, nous faisons notre centre de quelque chose qui est moins que Christ.

(\*) La femme de Joseph représente l'Église comme unie à Christ dans sa gloire ; la femme de Moïse figure l'Église comme unie à Christ dans sa réjection.

Il est donc très important de peser les conséquences pratiques qui découlent de cette vérité : que nous sommes réunis autour d'un Chef ressuscité et glorifié dans les cieux. Si Christ était sur la terre, nous serions rassemblés autour de lui ici-bas ; mais puisqu'il est caché maintenant dans les cieux, l'assemblée tire son caractère de la position de son « Chef » là-haut. C'est pourquoi Christ pouvait dire : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde », et encore : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:16-19). Pareillement dans la première épître de Pierre, chapitre 2:4-5, il est écrit : « Duquel vous approchant, comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu, vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Si nous sommes réunis autour de Christ, il faut que nous soyons réunis autour de lui *tel* qu'il est et *là où* il est ; et plus nous entrerons, par l'enseignement de l'Esprit, dans l'intelligence de ces choses, mieux aussi nous comprendrons quelle est la marche qui nous convient. Ce n'est ni dans la fosse, ni dans la prison, que l'épouse de Joseph lui était unie, mais dans la dignité et la gloire de sa position en Égypte ; et pour ce qui est d'elle, il nous est bien facile de discerner l'immense différence qui existe entre les deux positions.

Mais, un peu plus loin, nous lisons : « Et, *avant que vînt l'année de la famine*, il naquit à Joseph deux fils ». Un temps d'épreuve devait arriver ; mais auparavant, le fruit de son union paraît ; les enfants que Dieu lui avait donnés sont appelés à l'existence. Ainsi en sera-t-il quant à l'Église : tous les membres qui la composent seront appelés, le corps entier sera complété et réuni à la Tête dans les cieux, avant « la grande tribulation » qui viendra sur tout le monde habitable (Matt. 24:21).

Jetons maintenant un regard sur l'entrevue de Joseph avec ses frères. Cette entrevue présente plus d'un trait de ressemblance avec l'histoire d'Israël aux derniers jours. Durant la période pendant laquelle Joseph fut caché à ses frères, ceux-ci furent appelés à passer par une grande et profonde épreuve et par des exercices de conscience des plus douloureux. Dans l'un de ces moments d'affliction, ils répandent leur cœur, disant : « *Certainement nous sommes coupables* à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et *nous ne l'avons pas écouté* ; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous. Et Ruben leur répondit, disant : Ne vous ai-je pas parlé disant : Ne péchez pas contre l'enfant ? Mais vous n'avez pas écouté ; et aussi voici *son sang est redemandé* ! » (chap. 42:21-22).

Plus loin, au chapitre 44, nous lisons : « Et Juda dit : Que dirons-nous à mon seigneur ? Comment parlerons-nous, et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ! » — Nul ne peut enseigner comme Dieu. Lui seul peut produire dans l'âme le sentiment réel du péché, et amener un homme à la conscience de son état devant Dieu. L'homme poursuit, insouciant, sa

carrière de péché, jusqu'à ce que les flèches du Tout-Puissant transpercent sa conscience ; alors il faut qu'il passe par ces douloureux exercices du cœur et de la conscience qui ne peuvent trouver de soulagement que dans les immenses richesses de l'amour rédempteur. Les frères de Joseph n'avaient aucune idée de tout ce qui devait découler pour eux de leur conduite envers lui : « Et ils le prirent et le jetèrent dans la citerne... Et ils s'assirent pour manger le pain ». « Malheur à vous... qui buvez le vin dans des coupes, et vous oignez de la meilleure huile ; et ne vous affligez pas de la brèche de Joseph ! » (Amos 6:6).

Toutefois, par des voies merveilleuses, Dieu touche les cœurs des frères de Joseph, et exerce leurs consciences. Les années s'étaient succédé, et les frères de Joseph avaient pu s'imaginer que tout allait bien ; mais les « sept années d'abondance et les sept années de famine » arrivent, et que signifient-elles ? De qui proviennent-elles ? À quoi doivent-elles servir ? Merveilleuse providence ! sagesse incompréhensible de Dieu ! La famine se fait sentir dans le pays de Canaan, et les besoins de la faim amènent les coupables frères de Joseph aux pieds de celui qu'ils ont outragé ! Comme la main de Dieu se montre ici partout ! L'épée de la conviction a transpercé leurs consciences, et ils sont là en présence de l'homme que, « avec des mains iniques », ils avaient jeté dans la fosse. Leur iniquité les a trouvés, mais c'est en présence de Joseph. Bienheureuse position !

« Et Joseph ne put plus se contenir devant tous ceux qui se tenaient près de lui, et il cria : Faites sortir tout le monde d'auprès de moi. Et personne ne se tint près de Joseph quand il se fit connaître à ses frères » (chap. 45:1). Nul étranger n'est admis à être témoin de cette scène sacrée ; car quel étranger aurait pu la comprendre ou l'apprécier ? Nous sommes appelés à voir ici, en quelque sorte, la vraie et divine conviction du péché en présence de la grâce divine ; et quand cette conviction et cette grâce se rencontrent, toute question est bientôt résolue.

« Et Joseph dit à ses frères : Approchez-vous de moi. Et ils s'approchèrent. Et il dit : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Et maintenant, ne soyez pas attristés, et ne voyez pas d'un œil chagrin que vous m'avez vendu ici, car c'est pour la conservation de la vie que Dieu m'a envoyé devant vous... Et Dieu m'a envoyé devant vous pour vous conserver de reste sur la terre, et pour vous conserver la vie par une grande délivrance. Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais c'est Dieu ». C'est bien ici la grâce, mettant la conscience, convaincue de péché, en parfait repos. Les frères de Joseph s'étant déjà jugés, Joseph n'a plus qu'à répandre le baume dans leurs cœurs brisés. Tout ceci est un précieux type de la manière dont Dieu agira à l'égard d'Israël dans les derniers jours, alors qu'ils « regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui ». Alors ils feront l'expérience de la réalité de la grâce divine et de l'efficacité de cette source « ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté » (Zac. 12:10 et 13:1).

Au chapitre 3 des Actes, nous voyons le Saint Esprit chercher à produire, par la voix de Pierre, cette conviction divine dans la conscience des Juifs : « Le Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus, que vous, vous avez livré, et que vous avez renié devant Pilate, lorsqu'il avait décidé de le relâcher. Mais vous, vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât un meurtrier ; et vous avez mis à mort le prince de la vie, lequel Dieu a ressuscité d'entre les morts ; ce dont nous, nous sommes témoins » (v. 13-15). Ces paroles avaient pour but de faire sortir du cœur et de la bouche des auditeurs la confession que firent les frères de Joseph : « Certainement nous sommes coupables ! » Ensuite vient la grâce ; « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la face du Seigneur » (v. 17-19). Nous voyons ici que, bien que les Juifs aient donné cours à l'inimitié de leurs cœurs en faisant mourir Jésus, comme avaient fait les frères de Joseph dans leur conduite envers lui, cependant la grâce de Dieu envers chacun d'eux apparaît en ce qu'il est démontré que tout a été décrété et prédit de Dieu pour leur bénédiction. C'est la grâce parfaite ; grâce qui surpasse toutes nos pensées ; mais pour en jouir,

il faut que la vérité de Dieu ait produit dans la conscience une conviction de péché réelle. Ceux qui pouvaient dire : « Certainement nous sommes coupables », pouvaient aussi comprendre les paroles de la grâce : « Ce n'est pas vous, mais c'est Dieu ». Il faut qu'il en soit ainsi toujours : l'âme qui s'est jugée elle-même est en état de comprendre et d'apprécier le pardon de Dieu.

## Chapitres 46 à 50

Les derniers chapitres du livre de la Genèse traitent du départ de Jacob et de sa famille, et de leur établissement en Égypte ; des actes de Joseph pendant les années de famine, de la bénédiction des douze patriarches par Jacob ; de la mort de Jacob et de son ensevelissement. Nous ne nous arrêterons pas en détail sur ces divers sujets, bien qu'ils renferment matière à méditation pour tout homme spirituel (\*). Nous ferons remarquer seulement les craintes, mal fondées de Jacob, dissipées à la vue de son fils vivant et exalté ; la grâce manifestée dans sa puissance souveraine qui gouverne et dirige tout, grâce accompagnée de jugement, parce que les fils de Jacob sont obligés de descendre au pays même où ils avaient envoyé leur frère. La grâce qui paraît en Joseph d'un bout à l'autre de sa vie n'est pas moins remarquable : bien qu'élevé à la gloire par Pharaon, il se cache en quelque sorte, et lie le peuple à son roi sous une obligation perpétuelle. Pharaon dit au peuple : « Allez à Joseph », et Joseph leur dit de fait : Tout ce que vous avez, et tout ce que vous êtes, appartient au Pharaon. Tout cela est d'un grand et touchant intérêt, et transporte l'âme, par anticipation, au temps où, par le décret de Dieu, le Fils de l'homme prendra en main les rênes du gouvernement et régnera sur toute la création rachetée ; son Église, l'Épouse de l'Agneau, occupant alors la place la plus intime et la plus rapprochée de lui, selon les conseils éternels de Dieu ; la maison d'Israël pleinement restaurée sera nourrie et soutenue par sa main bienfaisante, et toute la terre connaîtra le bonheur inexprimable de se trouver sous son sceptre. Mais quand toutes choses lui auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que « Dieu soit tout en tous » (1 Cor. 15:28).

(\*) La fin de la carrière de Jacob forme un beau contraste avec toutes les scènes précédentes de son histoire si féconde en événements. Elle fait penser au soir serein qui termine un jour orageux ; le soleil, que les nuages et les vapeurs avaient caché durant le jour, se couche brillant de majesté, dorant l'occident de ses rayons et promettant un beau lendemain. Ainsi en est-il de notre vieux patriarche. Tous les actes qui ont terni sa vie ; toutes ses ruses, ses artifices, ses détours, ses tromperies, ses craintes égoïstes, fruits de son incrédulité, tous ces sombres nuages de la nature et de la terre se sont évanouis, et Jacob apparaît dans toute la sérénité et l'élévation de la foi, dispensant des bénédictions et conférant des dignités selon cette connaissance sanctifiée qui ne s'acquiert que dans la communion avec Dieu.

Bien que ses yeux soient ternis, la vue de sa foi est pénétrante. Il ne se laisse pas tromper quant à la position respective assignée, dans le conseil de Dieu, à Éphraïm et à Manassé. Il n'est pas comme son père Isaac, au chapitre 27, « saisi d'un tremblement très grand », en vue d'une erreur presque funeste. Tout au contraire, avec intelligence, il répond à son fils, moins bien informé : « Je le sais, mon fils, je le sais ». Sa vie spirituelle n'a pas été obscurcie par les sens. Jacob a appris à l'école de l'expérience à se tenir attaché à l'intention de Dieu, et aucune influence de la nature ne peut l'en détourner.

Le chapitre 48:11, nous fournit un précieux exemple de la manière dont Dieu s'élève au-dessus de toutes nos pensées et se montre supérieur à toutes nos craintes : « Et Israël dit à Joseph : je n'avais pas pensé voir ton visage ; et, voici, Dieu m'a fait voir aussi ta semence ». Pour la nature, Joseph était mort, mais Dieu le voyait vivant, occupant la première place d'autorité à côté du trône. « Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor. 2:9). Pussions-nous avoir une plus grande intelligence de Dieu et de ses voies !

Il est intéressant de voir comment sont présentés les titres de « Jacob » et de « Israël », à la fin du livre de la Genèse. Au chapitre 48:2, nous lisons : « Et on avertit Jacob et on dit : Voici, ton fils Joseph vient vers toi. Et Israël rassembla ses forces et s'assit sur le lit ». Puis, la Parole ajoute immédiatement : « Et Jacob dit à Joseph : Le Dieu Tout-Puissant m'est apparu à Luz ». Or nous savons que tout dans l'Écriture a un sens spécial, en sorte que l'emploi alternatif de ces deux noms doit renfermer quelque instruction. En général on peut voir que « Jacob » exprime la profondeur dans laquelle Dieu est descendu, et « Israël » la hauteur à laquelle Jacob a été élevé.

Tout ceci nous donne une idée de tout ce que renferme pour nous l'histoire de Joseph. Dieu nous y montre clairement, en type, la mission du Fils auprès de la maison d'Israël ; son humiliation et sa réjection ; l'affliction profonde, la repentance finale et la restauration d'Israël ; l'union de Christ et de l'Église ; l'exaltation et le gouvernement de Christ ; et en dernier lieu, elle porte nos regards vers le temps où « Dieu sera tout en nous ».

Il est superflu d'ajouter que toutes les choses qui nous ont occupés dans ce livre sont enseignées et amplement établies d'un bout à l'autre de l'Écriture ; ce n'est donc pas sur l'histoire de Joseph que nous les fondons, bien qu'il soit certainement édifiant de trouver déjà dans ces temps primitifs les images de toutes ces précieuses vérités, et qu'on y puisse lire ainsi une preuve frappante de la divine

unité de toute l'Écriture. Dans la Genèse, comme dans l'épître aux Éphésiens ; dans les prophètes de l'Ancien Testament comme dans ceux du Nouveau, nous retrouvons partout les mêmes vérités.

« *Toute Écriture est inspirée de Dieu* » (2 Tim. 3:16).

# Notes sur le Livre de l'Exode

## Deuxième livre de Moïse

### Chapitre 1

Par la grâce de Dieu, nous allons passer maintenant à l'étude du livre de l'Exode, dont le sujet principal est la *Rédemption*. Les cinq premiers versets rappellent les dernières scènes du livre précédent. Les objets élus de la faveur de Dieu sont d'abord placés devant nous, après quoi l'auteur inspiré nous transporte immédiatement au milieu des faits qui forment le sujet de l'enseignement du livre.

Nous avons vu, en méditant la Genèse, que ce fut la conduite des frères de Joseph, à l'égard de ce dernier, qui amena la famille de Jacob en Égypte. On peut envisager ce fait de deux manières ; et trouver d'abord dans la conduite d'Israël à l'égard de Dieu, un solennel enseignement ; puis, dans le déploiement des voies de Dieu envers Israël, une leçon pleine d'encouragement.

En premier lieu donc, pour ce qui regarde la conduite des enfants d'Israël à l'égard de Dieu, est-il rien de plus solennel que de suivre jusqu'au bout les résultats de la méchanceté dont ils usèrent envers celui en qui l'œil spirituel discerne le type frappant du Seigneur Jésus ? Sans égard pour l'angoisse dont son âme est remplie, les fils de Jacob livrent Joseph entre les mains des incirconcis. Et quelle est, pour eux, la conséquence de cet acte ? Ils sont conduits en Égypte pour y passer par ces profonds et douloureux exercices de cœur, que dépeignent d'une manière si simple et si touchante les derniers chapitres de la Genèse. Ce n'est pas tout : un long temps d'épreuve est réservé encore à leur postérité dans ce même pays où Joseph a trouvé une prison.

Mais Dieu était dans tout cela, aussi bien que l'homme ; et c'est la prérogative de Dieu de tirer le bien du mal. Les frères de Joseph peuvent bien le vendre aux Ismaélites ; ceux-ci peuvent le vendre à Potiphar, et Potiphar peut le jeter en prison, mais l'Éternel est au-dessus de tout, et il accomplit ses grands et merveilleux desseins. « La colère de l'homme te louera » (Ps 74:10). Le temps n'était pas encore venu, où les héritiers seraient prêts pour l'héritage, et l'héritage pour les héritiers. La postérité d'Abraham devait passer par la dure école du travail des briques, en Égypte, en attendant que l'iniquité des Amoréens fût venue à son comble au milieu des « montagnes et des vallées » de la terre promise (voy. Gen. 15:16 et Deut. 11:11).

Tout ceci est intéressant et instructif à un haut degré. Dans le gouvernement de Dieu, « une roue est au milieu d'une roue » (Ézé. 1:16). Dieu se sert de moyens infiniment variés pour accomplir ses insondables desseins. La femme de Potiphar, le grand échanson du Pharaon, le songe du Pharaon, Pharaon lui-même, la prison, le trône, les fers, le cachet royal, la famine, tout cela est à sa souveraine disposition, et Il fait tout concourir à l'accomplissement de ses plans merveilleux. L'homme spirituel trouve son plaisir à méditer ces choses ; il aime à parcourir en esprit le vaste domaine de la création et de la providence, et à reconnaître partout cet agencement dont le Dieu Tout-Sage et Tout-Puissant se sert pour développer les desseins de son amour rédempteur. On découvre, il est vrai, mainte trace du serpent, mainte empreinte profonde et bien marquée du pied de l'ennemi de Dieu et de l'homme ; nombre de choses que nous ne pouvons expliquer, ni même comprendre : l'innocence qui souffre et la méchanceté qui prospère peuvent donner aux raisonnements incrédules des sceptiques une apparence de fondement de vérité ; mais le vrai croyant se repose avec confiance sur la certitude que « le Juge de toute la terre fera ce qui est juste » (Gen. 18:25). Il sait que l'incrédulité aveugle ne peut qu'errer, et qu'elle scrute en vain les voies de Celui qui est lui-même son propre interprète.

Bénédissons Dieu pour la consolation et l'encouragement que notre âme puise dans des réflexions de cette nature. Nous en avons sans cesse besoin pendant que nous traversons ce monde mauvais dans lequel l'Ennemi a introduit un mal et un désordre si effrayants, dans lequel les convoitises et les

passions des hommes produisent des fruits si amers, et dans lequel le sentier du fidèle disciple est si raboteux que la nature, réduite à elle-même, ne pourrait jamais s'y maintenir. La foi sait, d'une manière parfaitement certaine, qu'il y a, derrière la scène, quelqu'un que le monde ne voit pas et duquel il ne se soucie pas ; et dans cette assurance, elle peut dire avec calme : « tout va bien », et « tout ira bien ».

Les premières lignes du livre de l'Exode nous ont suggéré les pensées qui précèdent. « Mon conseil s'accomplira, et je ferai tout mon bon plaisir » (Ésaïe 46:10). L'Ennemi peut résister ; mais Dieu se montrera toujours plus fort que lui, et quant à nous, tout ce dont nous avons besoin, c'est de la simplicité et de l'esprit d'un petit enfant, qui se repose avec confiance sur Dieu et ses desseins. L'incrédule regarde plutôt aux efforts que fait l'Ennemi pour contrecarrer les plans de Dieu, qu'à la puissance de Dieu pour les accomplir. La foi porte ses regards sur la puissance de Dieu ; elle remporte ainsi la victoire, et jouit d'une paix constante ; elle a affaire à Dieu et à sa fidélité qui ne fait jamais défaut ; elle ne s'appuie pas sur le sable mouvant des choses humaines et des influences terrestres, mais sur le roc immuable de la Parole éternelle de Dieu. Cette Parole est le saint et sûr asile de la foi ; quoi qu'il arrive, le croyant demeure dans ce sanctuaire de la force. « Joseph mourut, et tous ses frères et toute cette génération-là ». Mais qu'importe ? La mort porterait-elle atteinte aux conseils du Dieu vivant ? Non, assurément. Dieu n'attendait que le moment fixé, le temps convenable, pour faire servir au développement de ses desseins les influences les plus hostiles.

« Et un nouveau roi se leva sur l'Égypte, qui n'avait point connu Joseph. Et il dit à son peuple : Voici, le peuple des fils d'Israël est plus nombreux et plus fort que nous. Allons, soyons prudents à son égard, de peur qu'il ne se multiplie, et que, s'il arrivait une guerre, il ne se joigne, lui aussi, à nos ennemis, et ne fasse la guerre contre nous, et ne monte hors du pays » (vers. 8-10). Tel est le raisonnement d'un cœur qui n'a pas appris à faire entrer Dieu dans ses calculs. Un cœur irrégénéré ne peut pas tenir compte de Dieu ; aussi, du moment qu'il s'agit de Lui, tous ses raisonnements tombent dans le néant : en dehors de Dieu ou indépendamment de Lui, ses plans et ses calculs peuvent paraître fort sages : mais dès que Dieu est introduit sur la scène, leur complète folie est manifestée.

Pourquoi donc nous laisserions-nous, en aucune manière, influencer par des raisonnements dont l'apparence de vérité repose sur l'exclusion complète de Dieu ? Faire ainsi, c'est, en principe, de l'athéisme pratique. Pharaon pouvait juger exactement les diverses éventualités des affaires humaines : l'accroissement du peuple, la chance d'une guerre, la possibilité que les Israélites se joignissent à l'ennemi, leur fuite du pays ; il pouvait, avec une pénétration peu commune, mettre toutes ces circonstances dans la balance, mais il ne lui est jamais venu un instant la pensée que Dieu pouvait avoir quelque chose à faire dans tout cela. Cette seule pensée, si elle fût montée dans son cœur, aurait renversé tous les raisonnements et mis à nu la folie de tous ses plans.

Or il est bon d'être persuadé qu'il en est toujours de même : les raisonnements de l'esprit incrédule de l'homme excluent Dieu absolument ; bien plus, leur vérité et leur force reposent sur cette exclusion même. L'introduction de Dieu sur la scène porte le coup mortel à tout scepticisme et à toute incrédulité. Si, jusqu'à ce que Dieu paraisse, ils peuvent se glorifier en faisant étalage de leur habileté, du moment que l'œil aperçoit le plus petit reflet du Dieu béni, ils se voient dépouillés de leur manteau et mis à nu dans toute leur difformité.

Pour ce qui regarde le roi d'Égypte, on peut bien dire qu'il « était dans une grande erreur », ne connaissant pas Dieu, ni ses conseils immuables (comp. Marc 12:24-27). Il ignorait que depuis des siècles, dès avant même qu'il eût respiré le souffle de la vie, la parole et le serment de Dieu, « ces deux choses immuables », avaient assuré la délivrance complète et glorieuse de ce même peuple, que lui, Pharaon, se proposait d'écraser. Pharaon ne connaissait rien de tout cela, toutes ses pensées et tous ses plans reposaient sur l'ignorance de cette grande vérité, fondement de toutes les vérités, savoir que *Dieu est*. Il s'imaginait follement que, par sa sagesse et son pouvoir, il pourrait empêcher l'accroissement de ce peuple, au sujet duquel Dieu avait dit : « Je multiplierai abondamment ta

semence comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer » (Gen. 22:17) : c'est pourquoi tous ses plans et toute sa sagesse n'étaient que folie.

L'erreur la plus grande dans laquelle un homme puisse tomber, c'est d'agir sans tenir compte de Dieu. Tôt ou tard, la pensée de Dieu s'imposera à son esprit, et alors tous ses plans et tous ses calculs seront anéantis. Tout ce que l'homme entreprend, indépendamment de Dieu, peut durer tout au plus pendant le temps présent. Tout ce qui n'est qu'humain, quelque solide, quelque brillant et attrayant que cela puisse être, est destiné à devenir la proie de la mort et à tomber en poussière dans les ténèbres et le silence de la tombe. Toute gloire et toute l'excellence de l'homme seront ensevelies sous les « mottes de la vallée » (Job 21:33). L'homme porte sur son front le cachet de la mort, et tous ses projets s'évanouissent, car ils ne sont que passagers. En revanche, tout ce qui se rapporte à Dieu et repose sur Lui, demeure à jamais. « Son nom sera pour toujours ; son nom se perpétuera devant le soleil » (Ps 72:17).

Quelle n'est donc pas la folie du faible mortel qui s'élève contre le Dieu éternel, « qui court contre lui, le cou tendu, sous les bosses épaisses de ses boucliers » (Job 15:26). Le monarque de l'Égypte aurait pu, tout aussi bien, tenter d'arrêter, de sa faible main, le mouvement des eaux de la mer, que de vouloir empêcher l'accroissement de ce peuple, objet des desseins éternels de Dieu. Aussi, lors même qu'il « établit sur le peuple des chefs de corvée pour l'opprimer par leurs fardeaux » (vers. 11), « selon qu'ils l'opprimaient, il multipliait et croissait » (vers. 12). Il en sera toujours ainsi. « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera » (Ps. 2:4). Une confusion éternelle reposera sur toute l'opposition des hommes et des démons. Cette assurance met le cœur en repos, dans un monde où tout apparaît si contraire à Dieu et à la foi. Si nous n'avions la ferme confiance que « la colère de l'homme louera Dieu » (Ps. 76:10), nous serions souvent abattus en présence des circonstances et des influences au milieu desquelles nous nous trouvons dans ce monde. Mais, que Dieu en soit béni, nos regards ne sont pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas : car « celles qui ne se voient pas sont éternelles » (2 Cor. 4:18). Avec cette certitude, nous pouvons bien dire : « Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui. Ne t'irrite pas à cause de celui qui prospère dans son chemin, à cause de l'homme qui vient à bout de ses desseins » (Ps. 37:7). Comme la vérité de ces paroles se manifeste clairement dans le récit qui nous occupe, tant pour ce qui concerne les opprimés, que pour ce qui regarde l'oppresser ! Si Israël regardait aux choses « qui se voient », que voyait-il ? La colère du Pharaon, des commissaires d'impôts, un service rigoureux, une rude servitude, du mortier et des briques. Mais « les choses qui ne se voient pas », qu'étaient-elles ? Le dessein éternel de Dieu, sa promesse infaillible, l'aurore prochaine d'un jour de salut, le « brandon de feu » de la délivrance de l'Éternel. Merveilleux contraste ! La foi seule pouvait le saisir, comme aussi ce n'est que par la foi qu'un pauvre Israélite opprimé pouvait détourner ses regards du four fumant de l'Égypte, pour les fixer sur les vertes campagnes et les riches vignobles de la terre de Canaan. La foi seule était capable de reconnaître, dans ces esclaves opprimés et asservis au rude travail des fours à briques de l'Égypte, les objets de l'intérêt et de la faveur spéciale du Ciel.

Comme il en était alors, ainsi en est-il maintenant : « Nous marchons par la foi, non par la vue » (2 Cor. 5:7). « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (1 Jean 3:2). Nous sommes ici « présents dans le corps... absents du Seigneur » (2 Cor. 5:6). Si, de fait, nous sommes en Égypte, toutefois, en esprit, nous sommes dans la Canaan céleste. La foi place le cœur dans la puissance des choses célestes et invisibles, le rendant ainsi capable de s'élever au-dessus de tout ce qui est d'ici-bas, où règnent les ténèbres de la mort. Que n'avons-nous cette foi enfantine, qui s'assied près de la source pure et éternelle de la vérité, s'abreuvant à longs traits à ces eaux rafraîchissantes qui relèvent l'âme abattue et qui communiquent à l'homme nouveau la force qu'il lui faut pour avancer dans sa course vers le ciel !

Les derniers versets de ce chapitre nous fournissent, dans la conduite de Shiphra et de Pua, femmes craignant Dieu, une édifiante leçon. Bravant la colère du roi, ces deux femmes ne voulurent point faire ce que Pharaon avait ordonné, « et Dieu leur fit des maisons ». « Ceux qui m'honorent, je

les honorerai ; et ceux qui me méprisent seront en petite estime » (1 Sam. 2:30). Puisseons-nous nous en souvenir toujours et agir pour Dieu en toutes circonstances !

## Chapitre 2:1-10.

Cette portion du livre de l'Exode abonde en principes de vérité divine de la plus haute importance, et que nous pouvons classer sous trois chefs principaux, savoir : la puissance de Satan ; la puissance de Dieu ; et la puissance de la foi. Au dernier verset du chapitre précédent, nous lisons : « Le Pharaon commanda à tout son peuple, disant : Tout fils qui naîtra, jetez-le dans le fleuve ; mais toute fille, laissez-la vivre ». C'est là, la puissance de Satan ! Le fleuve était le lieu de la mort, et, par la mort, l'Ennemi cherchait à rendre vain le dessein de Dieu. De tout temps, le Serpent a veillé d'un œil malin sur les instruments dont Dieu voulait se servir pour accomplir ses conseils de miséricorde. Que voyons-nous au chapitre 4 de la Genèse, si ce n'est le Serpent veillant sur Abel, le vase choisi par Dieu, et s'efforçant de le faire disparaître par la mort ? Dans l'histoire de Joseph, Gen. 37, on voit encore l'Ennemi à l'œuvre, cherchant à faire mourir l'homme choisi de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins. Il en est de même lors de l'extermination de la « semence royale » (2 Chr. 22) ; des petits enfants de Bethléem (Matt. 2) ; dans la mort de Christ (Matt. 27) : dans chacun de ces cas, l'ennemi a cherché à interrompre, par le moyen de la mort, le courant de l'action divine. Mais, que Dieu en soit béni, il existe quelque chose au-delà de la mort. Toute la sphère de cette action de Dieu, en tant qu'elle est liée à la rédemption, se trouve au-delà des limites du domaine de la mort. C'est quand Satan a épuisé toute sa puissance que Dieu commence à se montrer. Le tombeau est le terme de l'activité de Satan ; mais là commence l'activité de Dieu. Glorieuse vérité ! Satan a la puissance de la mort ; mais Dieu est le Dieu des vivants, et il communique une vie qui est au-delà des atteintes et de la puissance de la mort, une vie à laquelle Satan ne peut toucher. Le cœur croyant trouve ainsi un doux soulagement au milieu d'une scène où règne la mort ; il peut sans effroi contempler Satan déployant la plénitude de son pouvoir ; il peut s'appuyer avec confiance sur la puissante intervention de Dieu dans la résurrection. Il peut s'arrêter devant la tombe qui vient de se fermer sur un objet bien-aimé et recueillir, de la bouche de Celui qui est « la résurrection et la vie », la bienheureuse assurance d'une glorieuse immortalité. Sachant que Dieu est plus fort que Satan, il peut attendre en paix la pleine manifestation de la force supérieure de Dieu et, en attendant ainsi, trouver la victoire de cette force et la paix assurée qu'elle porte avec elle. Les premiers versets de ce chapitre nous offrent un bel exemple de cette puissance de la foi.

« Et un homme de la maison de Lévi alla, et prit une fille de Lévi ; et la femme conçut, et enfanta un fils ; et elle vit qu'il était beau ; et elle le cacha trois mois. Et comme elle ne pouvait plus le cacher, elle prit pour lui un coffret de joncs, et l'enduisit de bitume et de poix, et mit dedans l'enfant, et le posa parmi les roseaux sur le bord du fleuve. Et sa sœur se tint à distance pour savoir ce qu'on lui ferait » (vers. 1-4). De quelque manière que nous l'envisagions, cette scène est d'un vif intérêt. Nous y voyons la foi, triomphant des influences de la nature et de la mort, et permettant au Dieu de résurrection d'agir dans la sphère et selon le caractère qui lui sont propres. Sans doute, la puissance de l'Ennemi se montre, elle aussi, d'une manière évidente, en ce qu'il a fallu que l'enfant se trouvât placé dans une semblable position, une position de mort, en principe. De plus, une épée transperce le cœur de la mère, quand elle voit son enfant bien-aimé couché ainsi dans la tombe. Mais, si Satan pouvait agir, si la nature pleurait, Celui qui vivifie les morts était derrière le sombre nuage, et la foi le contemplait là, dorant de ses brillants et vivifiants rayons le côté céleste du nuage. « Par la foi, Moïse étant né fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau ; et ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi » (Héb. 11:23).

Par cet acte, cette noble fille de Lévi nous donne une sainte leçon. Son « *coffret* de joncs, enduit de *bitume* », proclame la confiance qu'elle avait en la vérité, qu'il y avait quelque chose qui, comme autrefois pour Noé, « le prédicateur de justice », pouvait abriter ce « bel enfant » contre les eaux de la mort. En effet, le coffret de joncs était-il seulement une invention humaine, la création de la prévoyance et de l'adresse naturelle de l'homme, l'inspiration d'un cœur de mère, nourrissant la

chère, mais chimérique espérance d'arracher son trésor aux mains impitoyables de la mort par l'eau ? Ou n'est-ce pas plutôt la foi qui l'a formé pour être un vaisseau de miséricorde, pour porter en toute sûreté « un bel enfant », par-dessus les sombres eaux de la mort, à la place qui lui était destinée par le décret immuable du Dieu vivant ? Lorsque nous contemplons la fille de Lévi, penchée sur « ce coffret de joncs » que sa foi a construit, et y déposant son enfant, la mère de Moïse nous apparaît comme une image de la foi qui, s'élevant hardiment bien au-dessus de cette terre de mort et de désolation, perce, de son regard d'aigle, les sombres nuages qui s'amoncellent autour d'une tombe, et voit le Dieu de résurrection déployer les résultats de ses éternels conseils, dans une sphère où nulle flèche de la mort ne peut atteindre. Appuyée sur le « Rocher des siècles », elle écoute dans un saint triomphe, pendant que les vagues de la mort bruissent à ses pieds.

Or quelle pouvait être la valeur du « commandement du roi », pour une âme qui possédait ce principe céleste ? Quelle importance pouvait-elle avoir pour celle qui pouvait se tenir calmement à côté de son coffret de joncs, et regarder la mort en face ? Le Saint Esprit nous l'apprend : Par la foi, les parents de Moïse ne craignirent pas l'ordonnance du roi (Héb. 11:23). L'âme, qui sait un peu ce que c'est que la communion avec le Dieu qui ressuscite les morts, n'a peur de rien ; elle peut emprunter le langage triomphant de l'apôtre (1 Cor. 15:55-57), et dire : « Où est, ô mort, ton aiguillon ? où est, ô mort, ta victoire ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché et la puissance du péché c'est la loi. Mais grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ ! » Elle peut prononcer ces paroles de triomphe sur le martyr d'Abel, sur Joseph dans la fosse, sur Moïse dans son coffret de joncs, sur la race royale exterminée par la main d'Athalie ; sur les petits enfants de Bethléem, mis à mort par l'ordre du cruel Hérode ; et, par-dessus tout, elle peut les prononcer sur la tombe du Chef de notre salut.

Mais quelques-uns peut-être ne savent pas discerner, dans la construction du coffret de joncs, l'œuvre de la foi. Plusieurs sont peut-être incapables d'aller plus près que la sœur de Moïse, laquelle « se tint à distance pour savoir ce qu'on lui ferait ». Il est bien évident que « la sœur » n'était pas à la hauteur de « la mère », quant à « la mesure de la foi ». Il y avait en elle, sans aucun doute, cet intérêt profond, cette affection réelle que nous voyons en « Marie de Magdala et l'autre Marie,... assises vis-à-vis du sépulcre » (Matthieu 26:61). Mais il y avait, dans l'auteur du « coffret », quelque chose de bien supérieur à l'intérêt ou à l'affection. Il est vrai, la mère ne se tenait pas « à distance pour savoir ce qu'on ferait à son enfant », et comme il arrive fréquemment, la grandeur morale de la foi chez elle pouvait paraître comme de l'indifférence, toutefois, ce n'était pas de l'indifférence, mais de la vraie grandeur, la grandeur de la foi. Si son affection naturelle ne la retient pas près du théâtre de la mort, la puissance de la foi avait donné à la mère de Moïse une œuvre plus noble à accomplir, en la présence du Dieu de résurrection ; sa foi avait fait place pour *Lui*, sur la scène : et Il s'y manifesta d'une manière infiniment glorieuse.

« Et la fille du Pharaon descendit au fleuve pour se laver, et ses jeunes filles se promenaient sur le bord du fleuve ; et elle vit le coffret au milieu des roseaux, et elle envoya sa servante, qui le prit ; et elle l'ouvrit, et vit l'enfant ; et voici, c'était un petit garçon qui pleurait. Et elle eut compassion de lui, et dit : C'est un des enfants des Hébreux » (vers. 5-6). La réponse divine commence ici à se faire entendre à l'oreille de la foi par les plus doux accents. Dieu était dans tout cela. Que le rationaliste, l'incrédule, l'athée, rient à cette idée : la foi aussi en rit, mais d'un rire bien différent. Le rire des premiers est le rire froid du dédain à l'idée d'une intervention divine dans une affaire aussi triviale que celle de la promenade d'une fille de roi ; le rire de la foi est un rire de bonheur, à la pensée que Dieu est dans tout ce qui arrive ; et si jamais l'intervention de Dieu s'est montrée en quelque chose, c'est assurément dans cette promenade de la fille du Pharaon, bien que celle-ci n'en sût rien.

L'une des plus douces occupations de l'âme régénérée est de suivre les traces de l'intervention divine dans des circonstances et des événements, dans lesquels un esprit léger ne sait voir qu'un hasard aveugle ou un destin cruel. Il arrive parfois que la chose la plus insignifiante devient un anneau important dans une chaîne d'événements que le Dieu Tout-puissant fait concourir aux déploiements de ses grands desseins. Ainsi, par exemple, au chapitre 6 du livre d'Esther, verset 1,

vous voyez un monarque païen, passant une nuit sans sommeil ; circonstance sans doute assez ordinaire pour lui et pour beaucoup d'autres ; et, cependant, cette circonstance même devint un anneau dans cette longue chaîne d'événements providentiels que nous voyons se terminer par la délivrance de la postérité opprimée d'Israël. Il en est de même de la fille du Pharaon dans sa promenade au bord de la rivière. Elle ne songeait guère qu'elle allait concourir à l'avancement du dessein de « l'Éternel, le Dieu des Hébreux ! » Combien elle pensait peu que cet enfant, qui pleurait dans ce coffret de joncs, était l'instrument destiné par l'Éternel pour ébranler l'Égypte jusque dans ses fondements ! Cependant il en était ainsi. L'Éternel peut faire que « la colère de l'homme le loue » et il peut « se ceindre du reste de la colère » (Ps. 76:10).

« Et sa sœur dit à la fille du Pharaon : Irai-je et appellerai-je auprès de toi une nourrice d'entre les Hébreues, et elle t'allaitera l'enfant ? Et la fille du Pharaon lui dit : Va ! Et la jeune fille alla, et appela la mère de l'enfant. Et la fille du Pharaon lui dit : Emporte cet enfant, et allaite-le pour moi, et je te donnerai ton salaire. Et la femme prit l'enfant, et l'allaita. Et l'enfant grandit, et elle l'amena à la fille du Pharaon, et il fut son fils ; et elle appela son nom Moïse, et dit : Car je l'ai tiré des eaux » (chap. 2:7-10). La foi de la mère de Moïse trouve ici sa pleine récompense ; Satan est confondu, et la merveilleuse sagesse de Dieu est manifestée. Qui aurait imaginé que celui qui avait dit : « Si c'est un fils, vous le ferez mourir » et encore : « Tout fils qui naîtra, jetez-le dans le fleuve », aurait à sa cour un de ces mêmes fils, et un *pareil* « fils » ! Le diable fut vaincu par ses propres armes, et Pharaon, dont il voulait se servir pour anéantir le dessein de Dieu, fut employé par Dieu pour nourrir et élever ce Moïse qui devait être l'instrument de Dieu pour confondre la puissance de Satan. Vraiment, « l'Éternel se montre merveilleux en conseil et grand en sagesse » (Ésaïe 28:29). Confions-nous en lui avec plus de simplicité ; alors notre sentier sera plus heureux, et notre témoignage plus efficace.

## Chapitre 2:11-25.

En méditant l'histoire de Moïse, il faut considérer ce grand serviteur de Dieu sous le double point de vue de son caractère personnel et de *son caractère* typique.

Il y a, dans le caractère personnel de Moïse, beaucoup de choses à apprendre pour nous. Dieu dut, non seulement le susciter, mais encore le former, d'une manière ou d'une autre, durant une longue période de quatre-vingts années : d'abord dans la maison de la fille du Pharaon, ensuite « derrière le désert » (chap. 3:1). À nos esprits bornés, quatre-vingts années paraissent un temps bien long pour l'éducation d'un serviteur de Dieu ; mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. Dieu savait que ces deux fois « quarante ans » étaient nécessaires à la préparation de ce vaisseau choisi par Lui. Quand Dieu fait l'éducation de quelqu'un, il la fait d'une manière qui est digne de Lui-même et de son saint service. Il ne veut pas d'un novice pour faire son œuvre. Le serviteur de Christ doit apprendre plus d'une leçon : il doit passer par plus d'un exercice, et soutenir plus d'une lutte en secret avant que d'être véritablement propre pour agir en public. La nature n'aime pas cela ; elle aimerait mieux jouer un rôle en public que d'apprendre en secret ; elle aimerait mieux être l'objet de l'admiration des hommes que d'être disciplinée par la main de Dieu. Mais il faut que nous suivions le chemin de Dieu. La nature peut bien se précipiter dans le champ de l'action ; mais Dieu n'en a que faire là : il faut qu'elle soit brisée, consumée, mise de côté. Le lieu de la mort est la place qui convient. Si elle *veut* agir, Dieu, dans sa fidélité et sa sagesse parfaites, conduira les choses de telle manière que le résultat de cette activité de la nature tournera à sa complète confusion. Dieu sait ce qu'il faut faire de la nature ; il sait là où elle doit être placée et là où elle doit être retenue. Puissions-nous tous entrer plus profondément dans les pensées de Dieu à l'égard du « moi » et de tout ce qui s'y rapporte ; ainsi nous tomberons moins souvent dans l'erreur ; notre marche sera ferme et moralement élevée, notre esprit paisible, et notre service efficace.

« Et il arriva, en ces jours-là, que Moïse, étant devenu grand, sortit vers ses frères ; et il vit leurs fardeaux. Et il vit un homme égyptien qui frappait un Hébreu d'entre ses frères ; et il regarda ça et là, et vit qu'il n'y avait personne, et il frappa l'Égyptien, et le cacha dans le sable » (vers. 11, 12). Moïse

montre ici du zèle pour ses frères, mais non pas « selon la connaissance » (Rom. 10:2). Le temps fixé par Dieu, pour le jugement de l'Égypte et la délivrance d'Israël, n'était pas encore venu ; or le serviteur intelligent attend toujours le temps de Dieu. Moïse devenu grand, « fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens », de plus, « il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main » (Act. 7:22-28). Tout cela était vrai. Néanmoins, il est évident que Moïse courut avant le temps ; et quand il en est ainsi, la chute est proche ([note A](#)) ; et non seulement la chute, à la fin, mais encore l'incertitude, et le défaut de calme et de sainte dépendance dans la marche même d'une œuvre commencée avant le temps de Dieu. Moïse « regarda çà et là ». Quand on agit avec Dieu et pour Dieu, dans la pleine intelligence de ses pensées quant aux détails de l'œuvre, on n'a pas besoin de regarder çà et là. Si le temps de Dieu eût été réellement là, si Moïse eût eu en lui-même la conscience qu'il avait reçu de Dieu la mission d'exécuter le jugement sur l'Égyptien, et s'il eût été sûr que la présence de Dieu était avec lui, il n'eût pas « regardé çà et là ».

L'acte de Moïse, à l'égard de l'Égyptien, renferme une leçon profondément pratique pour tout serviteur de Dieu. Deux circonstances s'y rattachent : savoir, la crainte de la colère de l'homme et l'espoir d'obtenir la faveur de l'homme. Or le serviteur de Dieu ne devrait s'inquiéter ni de l'une, ni de l'autre. Qu'importe la colère ou la faveur d'un pauvre mortel, à quiconque est investi d'une mission divine et jouit de la présence de Dieu ? Elles ont, pour un tel homme, moins d'importance que la menue poussière qui s'attache à une balance. « *Ne t'ai-je pas commandé : Fortifie-toi et sois ferme ? Ne te laisse point terrifier, et ne sois point effrayé ; car l'Éternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras* » (Josué 1:9). « *Et toi, ceins tes reins, et lève-toi, et dis-leur tout ce que je te commanderai ; ne sois point effrayé d'eux, de peur que moi je ne t'épouvante devant eux. Et moi, voici, je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, et comme une colonne de fer, et comme des murailles d'airain, contre tout le pays, contre les rois de Juda, ses princes, ses sacrificateurs, et le peuple du pays. Et ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car moi, je suis avec toi, dit l'Éternel, pour te délivrer* » (Jér. 1:17-19).

Placé sur ce terrain élevé, le serviteur de Christ ne regarde pas « çà et là » ; il agit selon ce conseil de la sagesse divine : « que tes yeux regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi » (Prov. 4:25). La sagesse divine nous conduit toujours à regarder en haut et en avant. Il y a du mal en nous, et nous ne sommes pas sur le vrai terrain du service pour Dieu, soyons-en sûrs, quand nous regardons autour de nous, soit pour éviter le regard courroucé d'un mortel, soit pour rencontrer le sourire de son approbation : nous n'avons pas l'assurance que notre mission est d'autorité divine, et que nous jouissons de la présence de Dieu, choses qui, toutes deux, sont absolument nécessaires à tout serviteur de Dieu. Un grand nombre de personnes, il est vrai, soit par une profonde ignorance, soit par une confiance excessive en elles-mêmes, entrent dans une sphère d'activité à laquelle Dieu ne les destinait point, et pour laquelle, par conséquent, il ne les avait point qualifiées : et, de plus, ces personnes montrent un sang-froid, une possession d'elles-mêmes, étonnants pour ceux qui sont en état de juger avec impartialité de leurs dons et de leurs mérites. Mais toute cette belle apparence fait place bien vite à la réalité, et ne peut porter la moindre atteinte au principe, que rien ne peut réellement délivrer un homme de la tendance à regarder « çà et là », si ce n'est la conscience d'une mission de Dieu et de la présence de Dieu. Celui qui possède ces deux choses est entièrement délivré des influences humaines ; il est indépendant des hommes. Et nul n'est en état de servir les autres, qui n'est pas entièrement indépendant d'eux ; mais celui qui connaît sa vraie place peut s'abaisser pour laver les pieds de ses frères.

Si nous détournons nos regards de l'homme, et que nous les portions sur le seul fidèle et parfait Serviteur, nous ne le voyons pas « regarder çà et là », par la raison bien simple que ses yeux n'étaient jamais arrêtés sur les hommes, mais toujours sur Dieu. Jésus ne craignait pas la colère de l'homme, ni ne recherchait sa faveur. Il n'ouvrit jamais la bouche pour obtenir les applaudissements des hommes ; il ne se tut jamais pour éviter leur blâme : c'est pourquoi toutes ses paroles et toutes ses actions étaient empreintes d'élévation et de sainte fermeté. Il est le seul dont on ait pu dire avec vérité : « Sa feuille ne se flétrit point ; et tout ce qu'il fait prospère » (Ps. 1:3). Tout ce qu'il faisait

tournait à profit, parce qu'il faisait toutes choses pour Dieu. Tous ses actes, toutes ses paroles, tous ses mouvements, ses regards, ses pensées ressemblaient à un beau bouquet de fruits, fait pour réjouir le cœur de Dieu et dont le parfum montait vers Lui. Il n'avait jamais aucune crainte quant au résultat de son œuvre, parce qu'il agissait toujours avec Dieu et pour Dieu, et dans une pleine intelligence de ses pensées. Jamais sa propre volonté, quelque divinement parfaite qu'elle fût, ne se mêla à quoi que ce soit de ce qu'il fit comme homme, sur la terre. Il a pu dire : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jean 6:38). C'est pourquoi il rendait son fruit « *en sa saison* ». Il faisait *toujours* les choses qui plaisaient au Père (Jean 8:29), et, par conséquent, n'avait jamais rien à « craindre », jamais besoin de « se repentir » ou de « regarder çà et là ».

Or, à cet égard, comme à tout autre, le bienheureux Maître forme un contraste frappant avec les plus distingués et les plus éminents de ses serviteurs. Moïse même « eut peur », et Paul « eut du regret » (vers. 14, et 2 Cor. 7:8) ; le Seigneur Jésus ne fit jamais ni l'un ni l'autre il n'eut jamais à revenir sur ses pas, ni à retirer une parole, ni à rectifier sa pensée. Tout en lui était parfait d'une manière absolue ; tout était « du fruit en sa saison ». Le courant de sa vie sainte et céleste coulait en avant sans trouble, ni déviations. Sa volonté était parfaitement soumise. Les hommes les meilleurs et les plus dévoués commettent des erreurs, mais il est certain que plus nous pourrons, par la grâce, mortifier notre propre volonté, moins nous en commettrons. C'est un bonheur, quand, en somme, notre sentier est réellement un sentier de foi et de sincère dévouement à Christ.

Ainsi marchait Moïse. Il était un homme de foi, un homme qui s'abreuvait et se pénétrait de l'esprit de son Maître, et marchait sur ses traces avec une fermeté et une constance merveilleuses. Il anticipa, il est vrai, de quarante années, le temps fixé par Dieu pour le jugement de l'Égypte et la délivrance d'Israël ; cependant, nous ne voyons pas qu'il soit fait mention de ce fait dans le commentaire inspiré que nous trouvons au chapitre 11 aux Hébreux, où il n'est question que du principe divin sur lequel, en somme, sa marche était fondée. « Par la foi, Moïse, étant devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ; car il regardait à la rémunération. Par la foi, il quitta l'Égypte, ne craignant pas la colère du roi, car il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Héb. 11:24-27).

Ce passage nous présente la conduite de Moïse d'une manière pleine de grâce. C'est toujours ainsi que le Saint Esprit traite l'histoire des saints de l'Ancien Testament. Quand il *écrit* l'histoire d'un homme, il nous montre cet homme tel qu'il est avec toutes ses fautes et toutes ses imperfections ; mais quand, dans le Nouveau Testament, il *commente* cette même histoire, il se borne à faire connaître le vrai principe et le résultat général de la vie de cet homme. Ainsi, bien qu'il soit rapporté dans l'Exode que « Moïse regarda çà et là », qu'« il eut peur et dit : Certainement le fait est connu », et enfin que « Moïse s'enfuit de devant Pharaon », nous lisons dans l'épître aux Hébreux que ce que Moïse fit, il le fit « par la foi », « qu'il ne craignit pas la colère du roi », qu'« il tint ferme comme voyant celui qui est invisible ».

Il en sera bientôt de même, quand le Seigneur viendra, « qui mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et manifestera *les conseils des cœurs* ; alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Cor. 4:5). C'est là une vérité bien consolante et bien précieuse pour toute âme droite et pour tout cœur fidèle. Le *cœur* peut former plus d'un dessein, que, pour diverses raisons, la *main* est incapable d'exécuter ; tous ces desseins seront « manifestés » quand « le Seigneur viendra ». Bénie soit la grâce qui nous en a donné l'assurance ! Les conseils d'amour d'un cœur qui lui est attaché sont bien plus précieux à Christ que les œuvres extérieures les plus parfaites. Celles-ci pourront briller aux yeux des hommes, et faire l'objet de leurs discours ; les premiers ne sont destinés que pour le cœur de Jésus, et ils seront manifestés devant Dieu et les saints anges. Puissent les cœurs de tous les serviteurs de Christ être exclusivement occupés de sa personne ; puissent leurs yeux être fermement arrêtés sur son retour !

En étudiant la vie de Moïse, nous voyons que la foi lui fit suivre une route tout opposée au cours ordinaire de la nature, portant Moïse non seulement à mépriser tous les plaisirs, toutes les séductions et tous les honneurs de la cour du Pharaon, mais encore à abandonner un champ d'activité utile, en apparence très étendu. Les raisonnements des hommes l'auraient conduit dans une voie toute contraire ; ils l'auraient porté à user de son influence en faveur du peuple de Dieu et à agir en faveur de ce peuple, plutôt qu'à souffrir *avec* lui. Selon le jugement de l'homme, la Providence semblait avoir ouvert à Moïse un champ de travail étendu et très important ; et, en effet, si jamais la main de Dieu a manifestement placé quelqu'un dans une position toute particulière, c'est bien le cas pour Moïse. Ce fut par une intervention merveilleuse et par un enchaînement incompréhensible de circonstances, dont chacune révélait la main du Tout-Puissant et que nulle prévoyance humaine n'eût pu combiner, que la fille du Pharaon devint l'instrument par lequel Moïse fut retiré des eaux, nourri et élevé jusqu'à ce que « il fût parvenu à l'âge de quarante ans » (Actes 7:23). En de pareilles circonstances, l'abandon de sa haute position et de l'influence qu'elle lui permettait d'exercer ne pouvait être envisagé chez Moïse que comme le résultat d'un zèle malentendu.

Ainsi raisonne notre pauvre nature aveugle ; mais la foi pensait autrement : car la nature et la foi sont toujours en opposition l'une avec l'autre. Elles ne peuvent s'accorder sur un seul point ; et peut-être n'est-il rien sur quoi elles diffèrent davantage que sur ce qu'on appelle généralement « des directions providentielles ». La nature envisagera toujours ces directions comme des autorisations pour se laisser aller à ses propres penchants, tandis que la foi les considérera comme autant d'occasions de renoncement à soi-même. Jonas aurait pu voir, dans la rencontre d'un vaisseau allant à Tarsis, une direction bien remarquable de la Providence ; tandis que, de fait, ce fut une porte par laquelle il se détourna du chemin de l'obéissance.

Sans doute, c'est le privilège du chrétien de voir la main et d'entendre la voix de son Père en toutes circonstances. Le chrétien, qui se laisse conduire par elles, ressemble à un vaisseau en mer, sans boussole et sans gouvernail ; il est exposé à la merci des vagues et des vents. La promesse de Dieu à son enfant est : « Je te conseillerai, ayant mon œil sur toi » (Ps. 32:8) ; et sa parole d'avertissement : « Ne soyez pas comme le cheval, comme le mulet qui n'ont pas d'intelligence, dont l'ornement est la bride et le mors pour les refréner quand ils ne veulent pas s'approcher de toi » (Ps. 32:9). Or il vaut mieux être guidé par l'œil de notre Père que par le mors et le frein des circonstances ; et nous savons que, dans l'acception ordinaire de l'expression, « la Providence » n'est qu'un autre terme pour exprimer l'action des circonstances.

Or la puissance de la foi se montre constamment dans le refus et l'abandon de ces prétendues directions providentielles. Il en fut ainsi dans le cas de Moïse. « Par la foi, il refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon », et « par la foi, il quitta l'Égypte ». S'il eût jugé sur la vue de ses yeux, il eût saisi la dignité qui lui était offerte comme un don manifeste de la Providence et il fût resté à la cour du Pharaon, où en apparence la main de Dieu lui avait préparé un vaste champ de travail. Mais comme il marchait par la foi, et non sur la vue de ses yeux, il abandonna tout ! Quel noble exemple à suivre !

Et remarquez que ce que Moïse estima « un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte », c'était non pas seulement l'opprobre *pour* Christ, mais « l'opprobre du Christ ». « Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi » (Ps. 69:9). Le Seigneur Jésus s'identifia en parfaite grâce avec son peuple. Quittant le sein du Père et déposant toute la gloire dont il était revêtu, il descendit du ciel ; il se mit à la place de son peuple ; il confessa les péchés des siens et porta leur jugement sur le bois maudit. Tel fut son dévouement volontaire ; il ne se borna pas à agir *pour* nous, mais il se fit un *avec* nous, nous délivrant ainsi de tout ce qui pouvait être contre nous.

Nous voyons de cette manière à quel degré Moïse, dans ses sympathies, entraînait dans les pensées et les sentiments de Christ à l'égard du peuple de Dieu. Placé, comme il l'était, au milieu de tout le bien-être, de la pompe et de la gloire de la maison du Pharaon, là où les « délices du péché » et « les

richesses de l'Égypte » abondaient, il eût pu vivre et mourir dans l'opulence, et traverser un chemin éclairé, du commencement à la fin, par le soleil de la faveur royale ; mais ce n'eût pas été « la foi », ce n'eût pas été conforme à Christ. De la position élevée qu'il occupait, Moïse vit ses frères courbés sous le poids des pesants fardeaux qu'on avait mis sur eux ; et, par la foi, il comprit que sa place était *avec* eux. Oui, avec eux, dans leur opprobre, dans leur servitude, dans leur affliction et leur avilissement. S'il n'eût été mû que par un sentiment de bienveillance, de philanthropie ou de patriotisme, il eût pu faire valoir son influence personnelle en faveur de ses frères ; il fût parvenu, peut-être, à engager le Pharaon à diminuer le fardeau sous lequel il les accablait et à leur rendre la vie plus douce par des concessions royales qu'il leur eût fait accorder ; mais une voie pareille ne sera jamais celle d'un cœur quelque peu en communion avec le cœur de Christ, et ne le satisfera jamais. Or tel était, par la grâce, le cœur de Moïse. C'est pourquoi, avec toute l'énergie et toutes les affections de ce cœur, il se jeta, corps, âme et esprit, au milieu même de ses frères opprimés, « choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu ». Et, de plus, c'est « par la foi » qu'il agit ainsi.

Pesez bien ceci, cher lecteur : nous ne devons pas nous contenter de désirer le bien du peuple de Dieu, de nous employer pour lui, ou de parler avec bienveillance en sa faveur ; nous devons nous identifier pleinement *avec* lui, quelque méprisé et persécuté qu'il puisse être. Un esprit généreux et bienveillant peut trouver une certaine jouissance à patronner le christianisme ; mais c'est quelque chose de tout à fait différent de s'identifier avec les chrétiens et de souffrir avec Christ. C'est une chose que d'être un *protecteur*, c'est tout une autre chose d'être un *martyr* ; ces deux choses sont distinguées l'une de l'autre d'un bout à l'autre de l'Écriture. Abdias prit soin des témoins de Dieu (1 Rois 18:3, 4), mais Élie fut un témoin pour Dieu. Darius était si fort attaché à Daniel que, à cause de lui, il passa une nuit sans sommeil ; mais Daniel passa cette même nuit dans la fosse aux lions, comme témoin de la vérité (Dan. 6:18). Nicodème hasarda une parole *pour* Christ, mais une plus mûre connaissance du Maître l'aurait porté à s'identifier *avec* Lui.

Ces considérations sont éminemment pratiques. Le Seigneur Jésus n'a pas besoin de protecteurs ; il veut des compagnons. La vérité qui le concerne nous est révélée, non pas pour que nous prenions la défense de sa cause sur la terre, mais pour que nous ayons communion avec sa personne dans les cieux. Il s'est identifié avec nous au prix immense de tout ce que l'amour pouvait donner. Il n'y était point obligé ; il eût pu garder sa place éternelle « dans le sein du Père » ; mais alors comment le puissant fleuve d'amour qui était retenu dans son cœur eût-il pu descendre jusqu'à nous, pécheurs coupables et dignes de l'enfer ? Entre Lui et nous il ne pouvait y avoir d'unité qu'à des conditions qui exigeaient de sa part l'abandon de toutes choses. Mais béni soit, à jamais, son Nom adorable ! il s'y est volontairement soumis : « Il s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât *pour lui-même* un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:14). Il n'a pas voulu jouir tout seul de sa gloire, il a voulu satisfaire son cœur aimant en s'associant « plusieurs fils » dans cette gloire. « Père », dit-il, « je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi *avec moi*, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde » (Jean 17:24). Telles étaient les pensées de Christ à l'égard de son peuple ; et nous pouvons juger combien le cœur de Moïse sympathisait avec ces pensées bénies. Sans contredit, il participait à un haut degré de l'esprit de son Maître, et montra cet esprit en sacrifiant, de son plein gré, toute considération personnelle et en s'associant, sans réserve, au peuple de Dieu.

Dans le chapitre suivant, nous aurons à considérer de nouveau le caractère personnel et les actes de ce grand serviteur de Dieu ; nous nous bornons à le considérer ici comme type du Seigneur Jésus. D'après ce que nous lisons, Deut. 18:15: « L'Éternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi, du milieu de toi, d'entre tes frères ; vous l'écouteriez » (comp. Actes 6:37), il est évident que Moïse était un type de Christ. Nous ne nous livrons donc pas à des pensées d'homme en considérant Moïse comme un type, mais nous suivons l'enseignement clair et exprès de l'Écriture, qui, dans les derniers versets du chap. 2 de l'Exode nous présente ce même type sous un double aspect : d'abord (vers. 14

et Actes 7:27, 28), dans sa réjection par Israël ; ensuite dans son union avec une étrangère du pays de Madian (v. 21, 22). Nous avons déjà développé ces deux points, en quelque mesure, dans l'histoire de Joseph, qui, rejeté par ses frères selon la chair, s'unit à une femme égyptienne. La réjection de Christ par Israël, et son union avec l'Église sont représentées en figure dans l'histoire de Joseph comme dans celle de Moïse ; mais sous des aspects différents. Dans l'histoire de Joseph, on voit la manifestation de l'inimitié positive contre sa *personne* ; dans celle de Moïse, il s'agit plutôt de la réjection de sa *mission*. De Joseph il est écrit : « Ils le haïssaient, et ne pouvaient lui parler paisiblement ». À Moïse, ils dirent : « *Qui t'a établi chef et juge sur nous ?* » En un mot, le premier fut personnellement haï ; le dernier, publiquement rejeté.

Il en est de même quant à la manière dont le grand mystère de l'Église est présenté dans l'histoire de ces deux saints de l'Ancien Testament. Asnath représente une phase de l'Église toute différente de celle qui est représentée par Séphora. Asnath fut unie à Joseph pendant le temps de son exaltation ; Séphora fut la compagne de Moïse pendant le temps de sa vie obscure au désert (comp. Gen. 41:41-45 avec Ex. 2:15 ; 3:1). Joseph et Moïse étaient, tous deux, rejetés par leurs frères à l'époque de leur union avec une étrangère ; mais le premier était gouverneur sur tout le pays d'Égypte, tandis que le dernier paissait un troupeau « derrière le désert ».

Soit donc que nous contemplions Christ manifesté en gloire, ou caché à la vue du monde, l'Église Lui est intimement associée. Et, de même que le monde ne le voit pas maintenant, il ne peut pas non plus prendre connaissance de ce corps qui est *un* avec Lui. « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu » (1 Jean 3:1). Bientôt, Christ apparaîtra dans sa gloire, et l'Église apparaîtra avec Lui. « Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire » (Col. 3:4) ; et encore : « La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous, nous sommes un ; moi en eux, et toi en moi ; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jean 17:22, 23) (\*).

(\*) Il est question de deux unités distinctes ou différentes dans Jean 17:21-23. La première était cette unité, dont le maintien était placé sous la responsabilité de l'Église, qui y a complètement manqué ; la seconde est cette unité que Dieu accomplira inmanquablement et qu'il manifestera dans la gloire. Si le lecteur relit avec soin ce passage, il se convaincra aisément de cette différence, soit quant au caractère, soit quant au résultat de ces unités.

Telle est la haute et sainte position de l'Église. Elle est *une* avec Celui qui est rejeté du monde, mais qui occupe le trône de la Majesté dans les cieux. Le Seigneur Jésus s'est rendu responsable pour elle sur la croix, afin qu'elle partageât sa réjection présente et sa gloire à venir. Plût à Dieu, que tous ceux qui font partie d'un corps aussi glorieusement privilégié fussent plus profondément pénétrés du sentiment intelligent de la marche qui leur convient et du caractère qu'ils doivent revêtir ici-bas ! Alors, assurément, les enfants de Dieu devraient répondre tous, plus pleinement et plus nettement, à cet amour dont il les a aimés, à ce salut qu'il leur a donné, et à cette dignité dont il les a revêtus. La marche du chrétien devrait toujours être le résultat naturel d'un privilège compris et réalisé, non le résultat forcé de promesses et de résolutions légales ; le fruit naturel d'une position connue et dont on jouit par la foi, non le fruit des propres efforts de l'homme pour arriver à une position « par des œuvres de loi ». Tous les vrais croyants *sont* une partie de l'Épouse de Christ ; ils doivent donc à Christ les affections qui conviennent à cette relation. On n'entre pas dans la relation à cause des affections, mais les affections découlent de la relation. Qu'il en soit ainsi, Seigneur, de tout ton peuple bien-aimé que tu as racheté au prix de ton sang !

## Chapitre 3

Reprenons maintenant l'histoire personnelle de Moïse, et considérons ce grand serviteur de Dieu pendant la période si intéressante de sa vie qu'il passa dans la retraite, cette période qui ne comprend pas moins de quarante de ses meilleures années, si l'on peut dire ainsi. Le Seigneur, dans sa bonté, sa sagesse et sa fidélité, mena son cher serviteur à l'écart, loin du regard et des pensées des hommes, pour le former sous sa direction immédiate. Moïse en avait besoin. Il est vrai qu'il avait

passé quarante années dans la maison du Pharaon ; mais, bien que son séjour à la cour du roi n'eût pas été sans profit pour lui, ce qu'il y avait acquis n'était rien cependant en comparaison de ce qu'il apprit dans le désert. Son séjour dans la maison du Pharaon a pu lui être utile, le séjour au désert lui était indispensable. Rien ne peut remplacer la communion secrète avec Dieu, ni l'éducation que l'on reçoit à son école et sous sa discipline. « Toute la science des Égyptiens » n'aurait pas rendu Moïse propre pour le service auquel il devait être appelé. Il eût pu poursuivre une brillante carrière dans les écoles de l'Égypte et en ressortir couvert d'honneurs littéraires, avec une intelligence enrichie de connaissances et le cœur plein d'orgueil et de vanité. Il eût pu avoir reçu ses diplômes à l'école des hommes et avoir encore à apprendre son a, b, c, à l'école de Dieu. Car la sagesse et la science humaines, quelque valeur qu'elles puissent avoir d'ailleurs, ne peuvent jamais faire de personne un serviteur de Dieu, ni qualifier quelqu'un pour remplir une charge quelconque dans le service divin. Elles peuvent rendre l'homme irrégénéré propre à jouer un rôle devant le monde ; mais il faut que celui que Dieu veut employer soit doué de qualités bien différentes, et qui ne s'acquièrent que dans la sainte retraite de la présence de Dieu.

Tous les serviteurs de Dieu ont dû apprendre par expérience la vérité de ce que nous venons de dire : Moïse en Horeb, Élie au torrent de Kérith, Ézéchiël près du fleuve Kebar, Paul en Arabie et Jean à Patmos. Et si nous considérons le divin Serviteur, nous voyons que le temps qu'il passa dans la retraite a été à peu près dix fois aussi long que celui de son service public. Bien qu'il fût parfait en intelligence et en volonté, il passa trente années dans la maison obscure d'un pauvre charpentier de Nazareth avant que de paraître en public. Et encore quand il fut entré dans sa carrière active, combien de fois ne se retirait-il pas loin du regard des hommes, pour jouir dans la retraite de la douce et sainte présence de Dieu !

Mais comment, demandera-t-on peut-être, pourra-t-on jamais répondre au besoin pressant d'ouvriers qui s'est toujours fait sentir, s'il est nécessaire que tous passent par une éducation secrète aussi prolongée ? C'est ici l'affaire du Maître, non la nôtre. C'est lui qui sait susciter les ouvriers, et c'est lui aussi qui sait les former. Ce n'est pas là une œuvre d'homme. Dieu seul peut susciter et former un vrai ministre, et s'il met du temps à l'éducation d'un tel homme, c'est qu'il le trouve bon, car nous savons que, si telle était sa volonté, un instant lui suffirait pour accomplir cette œuvre. Une chose est évidente, c'est que Dieu a tenu tous ses serviteurs beaucoup seuls avec Lui, soit avant, soit après leur entrée dans leur service public ; et sans cette discipline, sans cet exercice secret, nous ne serons jamais que des théoriciens stériles et superficiels. Celui qui s'aventure dans une carrière publique sans s'être dûment pesé à la balance du sanctuaire, sans s'être mesuré lui-même en la présence de Dieu, ressemble à un vaisseau mettant à la voile sans être convenablement lesté, et qui ne peut que sombrer au premier coup de vent. En revanche, il y a dans celui qui a passé par les différentes classes de l'école de Dieu, une profondeur, une solidité, une constance qui sont des éléments essentiels dans la formation du caractère d'un vrai serviteur.

C'est pourquoi, quand nous voyons Moïse éloigné, à l'âge de quarante ans, de tous les honneurs et de toute la magnificence d'une cour, pour passer quarante années dans la solitude d'un désert, nous pouvons nous attendre à le voir fournir une carrière remarquable. La main de l'homme est inhabile à façonner « un vase à honneur, utile au Maître » (2 Tim. 2:21). Dieu seul en est capable.

« Et Moïse faisait paître le bétail de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian. Et il mena le troupeau derrière le désert, et il vint à la montagne de Dieu, à Horeb » (chap. 3:1). Quel changement dans la vie de Moïse ! Nous avons vu dans la Genèse, chap. 46:34, que « tous les bergers sont une abomination pour les Égyptiens » ; néanmoins, Moïse, qui était « instruit dans toute la sagesse des Égyptiens », est transporté de la cour d'Égypte derrière une montagne, pour y garder un troupeau de brebis et y être formé pour le service de Dieu. Telle n'est pas, assurément, « la manière d'agir des hommes » (2 Sam. 7:19), et le cours naturel des choses : c'est une voie incompréhensible pour la chair et le sang. Nous aurions pu croire que l'éducation de Moïse était achevée, lorsqu'il se fut rendu maître de toute la sagesse des Égyptiens, lui qui jouissait en même temps des rares avantages qu'offre à cet égard une vie de cour. Nous aurions pu supposer que nous trouverions dans un

homme aussi privilégié, non seulement une instruction solide et étendue, mais encore une distinction de manières si remarquable qu'il eût été propre à remplir toute espèce de service. Mais voir un homme, ainsi doué et instruit, être appelé à quitter sa haute position pour garder des brebis derrière une montagne, est quelque chose d'incompréhensible pour l'homme, quelque chose qui abaisse jusque dans la poussière tout son orgueil et toute sa gloire, manifestant à tous les yeux que les avantages humains ont peu de valeur devant Dieu, bien plus, qu'ils ne sont que comme « des ordures » aux yeux du Seigneur et aux yeux de tous ceux qui ont été enseignés à son école (Phil. 3:8).

Il y a une immense différence entre l'enseignement humain et l'enseignement divin. Le premier a pour but de cultiver et d'exalter la nature ; le dernier commence par la « sécher » et la mettre de côté (Ésaïe 40:6-8 ; 1 Pierre 1:24). « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Vous aurez beau élever et instruire l'homme naturel, jamais vous n'en ferez un homme spirituel. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6). Si jamais un homme naturel cultivé a pu s'attendre à avoir du succès dans le service de Dieu, ce fût Moïse : il était « grand », il était « savant », il était « puissant dans ses paroles et dans ses actions » (Actes 7:22) ; et néanmoins il avait à apprendre, « derrière le désert », quelque chose que les écoles de l'Égypte ne lui auraient jamais enseigné. Paul apprit plus en Arabie qu'il n'en avait jamais appris aux pieds de Gamaliel (\*). Nul ne peut enseigner comme Dieu, et il faut que tous ceux qui veulent apprendre *de* lui soient seuls *avec* lui. C'est au désert que Moïse reçut les leçons les plus précieuses, les plus profondes, les plus puissantes et les plus durables ; c'est là aussi que doivent se rendre tous ceux qui veulent être formés pour le ministère.

(\*) Que mon lecteur se garde de supposer que, dans les remarques ci-dessus, nous avons en vue de déprécier, en quoi que ce soit, la valeur d'une instruction réellement utile, ou la culture des facultés intellectuelles. Ce n'est nullement notre intention. S'il est un père, qu'il ait soin de garnir l'esprit de son enfant de toutes les connaissances utiles ; qu'il lui enseigne tout ce qui pourra plus tard être utilisé au service du Maître ; mais qu'il ne le charge point de ce qu'il aurait à mettre de côté en fournissant la carrière chrétienne ; que, dans un but d'éducation, il ne le conduise pas à travers une région, dont il est presque impossible de se retirer avec une intelligence non souillée. Il serait presque aussi raisonnable de l'enfermer pendant dix ans dans une houillère, afin de le mettre en état de discuter sur les propriétés de la lumière et de l'ombre — que de le faire patauger dans le borborygme de la mythologie païenne, afin de le préparer à l'interprétation des oracles de Dieu, ou de le rendre propre à paître le troupeau de Christ.

Puissiez-vous, cher lecteur, éprouver par votre propre expérience ce que signifie « derrière le désert », ce lieu sacré où la nature est abaissée dans la poussière, et où Dieu seul est exalté. Là, les hommes et les choses, le monde et le moi, les circonstances présentes et leur influence sont tous estimés à leur juste valeur. Là, et nulle part ailleurs, vous trouverez une balance divinement juste et appropriée pour peser tout ce qui est au-dedans de vous, comme tout ce qui vous entoure. Là, il n'y a point de fausses couleurs, point de plumes empruntées, point de vaines prétentions ! L'ennemi des âmes n'a pas le pouvoir de dorer le sable de ce lieu. Tout y est réalité ; le cœur y a de justes pensées sur toutes choses ; il est élevé bien au-dessus de l'influence fiévreuse des affaires de ce monde. Le tumulte étourdissant, l'agitation et la confusion de l'Égypte ne pénètrent pas dans ce lieu retiré ; on n'y entend pas le bruit du monde commercial et monétaire ; l'ambition n'y respire pas ; on n'y est pas tenté par les lauriers périssables de ce monde, et la soif de l'or ne s'y fait pas sentir. Les yeux n'y sont jamais obscurcis par la convoitise ; le cœur n'y est jamais gonflé par l'orgueil ; on n'y est pas plus enflé par les louanges des hommes, que découragé par leur censure. En un mot, tout y est mis de côté, excepté le calme et la lumière de la présence divine ; on n'y entend rien que la voix de Dieu ; on y jouit de sa lumière ; on y reçoit ses pensées. Tel est le lieu où doivent aller tous ceux qui veulent être enseignés pour le ministère ; et où ils doivent tous rester, s'ils désirent travailler avec succès dans l'œuvre. Plût à Dieu que tous ceux qui se présentent sur la scène pour servir en public, connussent ce que c'est que de respirer l'atmosphère de ce lieu. Il y aurait alors moins de tentatives infructueuses dans l'exercice du ministère, mais il y aurait un service bien plus efficace pour la gloire de Christ.

Examinons maintenant ce que vit et entendit Moïse, « derrière le désert ». Nous l'avons déjà dit, il apprend là des choses qui surpassent de beaucoup l'intelligence des savants les plus doués de l'Égypte. Il peut sembler à la raison humaine que c'est une étrange perte de temps pour un homme

comme Moïse, que de passer quarante années à garder des brebis dans le désert. Mais Moïse était avec Dieu au désert, et le temps passé avec Dieu n'est jamais perdu. Il est bien profitable pour nous de nous souvenir qu'il y a pour le serviteur de Christ quelque chose de plus que d'être *actif* seulement. Celui qui agit toujours est exposé à faire trop. Un tel homme aurait besoin de méditer avec soin ces paroles profondément pratiques du Serviteur parfait : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que *j'écoute* comme ceux qu'on enseigne » (Ésaïe 50:4). « Écouter » est une partie indispensable de l'œuvre du serviteur : il faut qu'il se tienne fréquemment dans la présence du Maître, afin qu'il sache ce qu'il a à faire. « L'oreille » et « la langue » sont, de plus d'une manière, intimement liées ; et si, au point de vue spirituel ou moral, l'oreille est fermée et la langue déliée, on ne peut manquer de dire bien des choses folles. « Ainsi, mes frères bien-aimés, que tout homme soit prompt à *écouter*, lent à *parler* » (Jac. 1:19). Cette exhortation opportune repose sur deux faits : savoir, que tout ce qui est bon vient d'en haut, et que le cœur est plein de méchanceté toujours prête à déborder. C'est pourquoi il faut que l'oreille soit ouverte et que la langue soit tenue en bride : rare et admirable science ! — science dans laquelle Moïse fit de grands progrès « derrière le désert », et que tous peuvent acquérir, pourvu qu'ils soient disposés à apprendre à la même école.

« Et l'Ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson à épines ; et il regarda, et voici, le buisson était tout ardent de feu, et le buisson n'était pas consumé. Et Moïse dit : Je me détournerai, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume pas » (vers. 2, 3). C'était effectivement « une grande vision » qu'un buisson en feu, ne se consumant point. La cour du Pharaon n'aurait jamais pu offrir rien de pareil. Mais, outre qu'elle était grande, cette vision était l'expression de la grâce qui, au milieu de la fournaise de l'Égypte, gardait les élus sans qu'ils fussent consumés. « L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob nous est une haute retraite » (Ps. 46:7). Il y a là force et sécurité, victoire et paix ! Dieu *avec* nous, Dieu *en* nous, et Dieu *pour* nous : — nous n'avons pas besoin d'autre chose.

Rien n'est plus intéressant ni plus instructif, que la manière dont il a plu à l'Éternel de se révéler à Moïse, dans le passage qui nous occupe, Dieu allait lui donner la charge de retirer son peuple hors d'Égypte, afin que ce peuple fût son assemblée, sa demeure dans le désert et au pays de Canaan, et c'est du milieu d'un buisson qu'Il lui parle. Beau, juste et solennel symbole de l'Éternel habitant au milieu de son peuple élu et racheté ! « Notre Dieu est un feu consumant » (Héb. 12:29), non pour nous consumer, *nous* ; mais pour consumer tout ce qui, en nous et autour de nous, est contraire à sa sainteté, et partant, ennemi de notre vrai et éternel bonheur. « Tes témoignages sont très sûrs. La sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours » (Ps. 93:5).

L'Ancien et le Nouveau Testament renferment plusieurs cas où Dieu se manifeste comme « un feu consumant » ; ainsi, en Lévitique 10, le feu dévore Nadab et Abihu. L'Éternel habitait au milieu de son peuple, et il voulait maintenir celui-ci dans une condition qui fût digne de Lui. Il ne pouvait faire autrement. Ce ne serait ni pour sa gloire, ni pour le profit des siens, s'il devait tolérer en ceux-ci quoi que ce soit d'incompatible avec la pureté de sa présence. Il faut que la demeure de Dieu soit sainte.

De même, lorsqu'il s'agit du péché d'Acan (Josué 7), nous voyons que l'Éternel ne peut sanctionner le mal par sa présence, quelle que soit la forme que ce mal puisse revêtir, et quelque caché qu'il puisse être. L'Éternel était « un feu consumant » ; et comme tel, il devait agir à l'égard de tout ce qui pouvait venir souiller l'assemblée au milieu de laquelle il habitait. Chercher à unir la présence de Dieu à un mal non jugé est le dernier caractère de la méchanceté.

Ananias et Sapphira (Act. 5) nous apprennent la même leçon solennelle. Dieu habitait dans l'Église, par l'Esprit, non pas seulement comme influence, mais comme Personne divine, et de telle façon qu'on ne pouvait « mentir à l'Esprit Saint ». L'Église était, et est encore la demeure de Dieu ; et il faut que ce soit lui qui gouverne et qui juge au milieu d'elle. Les hommes peuvent marcher de compagnie avec l'imposture, la convoitise et l'hypocrisie ; mais Dieu ne le peut pas. Si Dieu doit marcher avec nous, il faut que nous jugions nos voies, sinon il les jugera pour nous (voyez aussi 1 Cor. 11:29-32). Dans chacun de ces cas, et dans beaucoup d'autres que nous pourrions citer, nous voyons

la force de cette solennelle parole : « La sainteté sied à ta maison, ô Éternel » (Ps. 93:5). Pour celui qui l'a comprise, cette vérité produira toujours un effet moral analogue à celui qu'elle eut sur Moïse : « N'approche pas d'ici ; ôte tes sandales de tes pieds, car le *lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte* » (vers. 5). Le lieu de la présence de Dieu est saint ; on ne peut y marcher qu'avec des pieds déchaussés. Dieu habitant au milieu de son peuple, communique à l'Assemblée de ce peuple un caractère de sainteté qui est le fondement de toute affection sainte et de toute sainte activité. Le caractère de l'habitation dérive du caractère de Celui qui l'habite. L'application de ce principe à l'Église, qui est maintenant l'habitation de Dieu, par l'Esprit, est de la plus haute importance pratique. Comme il est heureusement vrai que Dieu, par le Saint Esprit, habite dans chacun des membres de l'Église individuellement, et qu'il donne ainsi un caractère de sainteté à l'individu, il est également vrai qu'il habite dans l'assemblée, et que, par conséquent, l'assemblée doit être sainte. Le centre, autour duquel les membres sont rassemblés, n'est rien moins que la personne d'un Christ vivant, victorieux et glorifié. La puissance qui les rassemble n'est rien moins que le Saint Esprit ; et le Seigneur Dieu Tout-Puissant demeure en eux et marche au milieu d'eux (voyez Matt. 18:20 ; 1 Cor. 6:19 ; 3:16, 17 ; Éph. 2:21, 22). Si telles sont la sainteté et la dignité qui appartiennent à la demeure de Dieu, il est évident que rien d'impur, soit en principe, soit en pratique, ne doit y être toléré. Tous ceux qui sont en rapport avec cette habitation devraient sentir l'importance et le sérieux de cette parole : « Le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte ». « Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira » (1 Cor. 3:17). Ces paroles sont dignes de la plus sérieuse attention de la part de tout membre de l'assemblée de Dieu, de la part de toute « pierre vivante » faisant partie de son saint temple ! Puissions-nous tous apprendre à fouler les parvis de l'Éternel avec des pieds déchaussés !

Quoi qu'il en soit, les visions du mont Horeb rendent témoignage à la grâce du Dieu d'Israël, aussi bien qu'à sa sainteté. Si la sainteté de Dieu est infinie, sa grâce l'est aussi ; et comme la manière dont il s'est révélé à Moïse fait connaître la première, le fait même qu'il s'est révélé atteste la dernière. Il descendit jusqu'à nous parce qu'il était miséricordieux ; mais, après qu'il fut descendu, il fallait qu'il se révélât comme étant saint. « Et il dit : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. Et Moïse cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu » (vers. 6). La nature se cache toujours dans la présence de Dieu ; et quand nous sommes ainsi devant Dieu, ayant les pieds déchaussés et la face voilée, c'est-à-dire dans la disposition d'âme que ces actes expriment si bien, nous sommes dans les conditions voulues pour écouter les doux accents de la grâce. Quand l'homme prend la place qui lui convient, Dieu peut lui parler le langage de la pure miséricorde.

« Et l'Éternel dit : J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs ; car je connais ses douleurs. Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays-là dans un pays bon et spacieux, dans un pays ruisselant de lait et de miel... Et maintenant, voici, le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi ; et j'ai aussi vu l'oppression dont les Égyptiens les oppriment » (vers. 7-9). La grâce du Dieu d'Abraham, et du Dieu de la postérité d'Abraham, grâce absolue, gratuite, inconditionnelle, brille ici de tout son éclat, sans être entravée par les « si » et les « mais », les vœux, les résolutions et les conditions de l'esprit légal de l'homme. Dieu était descendu pour se manifester Lui-même, en grâce souveraine, pour opérer l'œuvre du salut tout entière, pour mettre à exécution la promesse qu'il avait faite à Abraham et renouvelée à Isaac et à Jacob. Il n'était pas descendu pour voir si, de fait, les objets de cette promesse étaient dans une condition telle qu'ils *méritassent* son salut ; ils avaient *besoin* de ce salut, et cela lui suffisait ! Il avait considéré l'oppression sous laquelle ils gémissaient ; il avait vu leurs douleurs, leurs larmes, leurs soupirs, leur dur esclavage, car, béni soit son nom, « Il compte les allées et les venues de son peuple et met leurs larmes dans ses vaisseaux » (Ps. 56:8) ; il n'était attiré ni par leurs mérites, ni par leurs vertus. Ce n'était pas pour quoi que ce soit de bon qu'il eût vu ou prévu en eux, qu'il se préparait à les visiter, car il savait ce qui était en eux. En un mot, le vrai fondement de l'intervention miséricordieuse de l'Éternel en faveur de son peuple nous est révélé dans ces paroles : « Je suis le Dieu d'Abraham », et : « J'ai vu l'affliction de mon peuple ».

Ces paroles révèlent un grand principe fondamental dans les voies de Dieu. Dieu agit toujours en vertu de ce qu'il est. « *Je suis* » assure toutes choses pour « *Mon peuple* ». Il est certain que l'Éternel n'allait pas laisser son peuple au milieu des fours à briques de l'Égypte, et sous le fouet des commissaires d'impôts du Pharaon. C'était son peuple ; et il voulait agir à l'égard de ce peuple d'une manière qui fût digne de lui-même. Le fait qu'Israël était le peuple de l'Éternel, l'objet favorisé de son amour et de son élection, l'objet de sa promesse inconditionnelle, réglait toutes choses. Rien ne pouvait empêcher la manifestation publique de la relation de Dieu avec ceux auxquels, dans ses éternels conseils, il avait assuré la possession de la terre de Canaan. Il était descendu pour les délivrer ; et les forces réunies de la terre et de l'enfer n'auraient pas pu les retenir en captivité une heure au-delà du temps qu'il avait fixé. Il a pu se servir, et s'est servi en effet, de l'Égypte comme d'une école et du Pharaon comme d'un maître ; mais une fois l'œuvre nécessaire accomplie, le maître et l'école ont été mis de côté, et son peuple a été délivré à main forte et à bras étendu.

Tel est donc le double caractère de la révélation faite à Moïse sur le mont Horeb. La sainteté et la grâce se trouvaient réunies dans ce qu'il vit et entendit. Ces deux éléments entrent, comme nous le savons, dans toutes les voies et toutes les révélations de Dieu et les caractérisent d'une manière distincte : ils devraient caractériser également les voies de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, agissent pour Dieu, ou en communion avec Lui. Tout serviteur fidèle est envoyé de devant la présence immédiate de Dieu, avec toute la grâce et toute la sainteté qui y habitent ; il est appelé à être saint et plein de grâce, pour refléter sur la terre ce double trait du caractère de Dieu ; et, pour cela, il faut non seulement qu'il vienne d'auprès de Dieu, mais encore qu'il demeure, en esprit, habituellement dans sa présence. C'est là le vrai secret d'un service efficace. Pour pouvoir agir *pour* Dieu au dehors, il faut être *avec* Lui au dedans. Il faut que je sois dans le sanctuaire secret de sa présence, autrement j'échouerai complètement dans mon service.

Plusieurs manquent à cet égard et succombent. Nous courons le plus grand danger de sortir de la solennité et du calme de la présence divine, au milieu de l'excitation du service actif et de l'agitation qu'amènent nos rapports avec les hommes. Nous avons à veiller soigneusement sur nous-mêmes à cet égard. Si nous perdons cette sainte disposition d'esprit, que représentent ici « les pieds déchaussés », notre service deviendra bien vite insipide et sans profit. Si nous souffrons que notre œuvre se place entre notre cœur et le Maître, elle ne vaudra pas grand-chose. Nous ne pouvons servir Christ d'une manière efficace qu'autant que nous jouissons de Lui. C'est pendant que le cœur est occupé des perfections qui attirent si puissamment vers Lui, que les mains servent Christ de la manière la plus agréable à ses yeux et la plus digne de son nom. Aussi, nul ne peut présenter Christ aux autres avec onction, avec fraîcheur et avec puissance, à moins qu'il ne se nourrisse de Christ dans le secret de sa propre âme. Il peut, il est vrai, prêcher un sermon, faire un discours, dire des prières, écrire des livres, et s'acquitter d'un bout à l'autre de tous les actes du service extérieur ; mais, pour tout cela, il ne sert pas Christ. Celui qui veut présenter Christ aux autres doit être occupé de Christ pour lui-même.

Heureux est l'homme qui sert ainsi, quel que soit le succès de son travail ou l'accueil fait à son ministère ! Car, lors même que ce ministère n'attirerait pas l'attention, n'exercerait pas une influence visible, ou ne produirait pas des résultats apparents, il a en Christ une douce et bienheureuse retraite, et une part assurée, que rien ne peut lui ôter. Au contraire, celui qui ne se nourrit que des fruits de son ministère, qui prend son plaisir dans les jouissances qu'il lui procure, ou dans l'attention qu'il commande et l'intérêt qu'il inspire, ressemble à un conduit qui, apportant l'eau à d'autres, ne retient rien pour lui-même que de la rouille. C'est quelque chose de déplorable que d'être dans une condition pareille ; et, néanmoins, c'est, de fait, la condition dans laquelle se trouve tout serviteur qui s'occupe davantage de son œuvre et des résultats de cette œuvre, que du Maître et de sa gloire.

Nous avons à nous juger nous-mêmes sévèrement sur ce sujet. Le cœur est rusé et l'Ennemi est habile ; c'est pourquoi nous avons grand besoin de prêter une sérieuse attention à cette parole d'exhortation : « Soyez sobres, veillez » (1 Pierre 5:8). Quand l'âme a été amenée au sentiment des dangers nombreux et variés dont le sentier du serviteur de Christ est environné, alors elle est en état

de comprendre le besoin qu'elle a d'être beaucoup seule avec Dieu : là, on est heureux et en sûreté. C'est quand nous commençons, quand nous poursuivons et achevons notre œuvre aux pieds du Maître, que notre service est le vrai service.

D'après tout ce que nous venons de dire, il doit être évident pour mon lecteur que l'air que l'on respire « derrière le désert », est un air fort salubre pour tout serviteur de Christ. Horeb est le véritable point de départ de tous ceux que Dieu envoie pour qu'ils travaillent pour lui. C'est en Horeb que Moïse apprit à déchausser ses pieds et à se voiler la face. Quarante ans auparavant, il s'était mis à l'œuvre ; mais ce mouvement avait été prématuré. Ce fut au milieu des solitudes de la montagne de Dieu et du milieu du buisson en feu que sortit le message divin qui vint frapper l'oreille du serviteur : « Et maintenant, viens, et je t'enverrai vers le Pharaon, et tu feras sortir hors d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël » (vers. 10). Il y avait là vraie autorité dans Celui qui parlait. La différence est immense entre être envoyé de Dieu, et courir sans être envoyé ; et il est évident que Moïse n'était pas mûr pour le service quand, d'abord, il voulut commencer à agir, et qu'il tua l'Égyptien, et chercha à mettre la paix entre ses frères. Si quarante années de discipline secrète étaient nécessaires pour lui, comment aurait-il pu accomplir son œuvre autrement ? Il a fallu qu'il fût enseigné de Dieu et envoyé par Lui ; il en est de même de tous ceux qui entrent dans une carrière de service et de témoignage pour Christ. Plût à Dieu que ces saintes leçons fussent profondément gravées dans nos cœurs, et qu'ainsi toutes nos œuvres portassent l'empreinte de l'autorité et de l'approbation du Maître.

Mais nous avons quelque chose d'autre encore à apprendre au pied du mont Horeb. L'âme trouve qu'il est bon de s'arrêter dans ce lieu. « Il est bon que nous soyons ici » (Matt. 17:4). Le lieu de la présence de Dieu est toujours un lieu d'exercice, où le cœur est sûr d'être mis à découvert. La lumière, qui luit dans cette sainte retraite, manifeste toutes choses ; et c'est ce dont nous avons si grand besoin au milieu des vaines prétentions qui nous environnent, de l'orgueil et de la propre satisfaction qui sont au-dedans de nous.

Nous pourrions être tentés de croire qu'au moment même où Moïse reçut le message divin, il dut répondre : « Me voici », ou « Seigneur, que faut-il que je fasse ? » Mais non ; il fallait encore qu'il fût amené là. Le souvenir de sa première faute l'ébranlait, sans aucun doute ; car quand on agit sans Dieu, en quoi que ce soit, on est sûr d'être découragé, alors même que Dieu nous envoie. « Et Moïse dit à Dieu : Qui suis-je, moi, pour que j'aille vers le Pharaon, et pour que je fasse sortir hors d'Égypte les fils d'Israël ? » (vers 11). Moïse, ici, ne ressemble guère à l'homme qui, quarante ans auparavant, « croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main » (Act. 7:25). Tel est l'homme ! — tantôt trop prompt, tantôt trop lent à agir. Moïse avait appris bien des choses depuis le jour où il avait frappé l'Égyptien ; il avait fait des progrès dans la connaissance de lui-même, et cette connaissance le rendait défiant et craintif. Mais Moïse manquait encore de confiance en Dieu, cela est manifeste. Si je ne regarde qu'à moi-même, je ne ferai « rien » ; mais si je regarde à Christ « je puis toutes choses ». Ainsi, quand Moïse, poussé par la défiance et la crainte, répondit : « Qui suis-je ? » Dieu lui répliqua : « Je serai avec toi » (vers 12). Cela aurait dû lui suffire. Si Dieu est avec moi, qu'importe qui je suis ou ce que je suis ! Quand Dieu lui dit : « Je t'enverrai », et « Je serai avec toi », le serviteur est abondamment pourvu d'autorité et de puissance divines, et il devrait par conséquent être parfaitement à l'aise et content d'aller là où Dieu l'envoie.

Mais Moïse pose une autre question, car le cœur humain est tout plein de questions. « Et Moïse dit à Dieu : Voici, quand je viendrai vers les fils d'Israël, et que je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, et qu'ils me diront : Quel est son nom ? que leur dirai-je ? » (vers 13). Il est étrange de voir comment le cœur humain raisonne et questionne, alors qu'une obéissance implicite est ce qu'il doit à Dieu ; mais ce qui est plus merveilleux encore, c'est la grâce qui supporte tous ces raisonnements, et répond à toutes ces questions, chacune d'elles devenant une occasion pour faire ressortir quelque trait nouveau de cette grâce.

« Et Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui suis*. Et il dit : Tu diras ainsi aux fils d'Israël : *Je suis* m'a envoyé vers vous » (vers. 14). Le titre que Dieu prend ici est merveilleusement significatif. En recherchant, dans l'Écriture, les divers noms que Dieu y prend, nous voyons que ces noms sont en rapport intime avec les divers besoins de ceux avec lesquels Dieu s'est trouvé en relation. Il se révèle sous tous ces noms de « Jéhovah-Jiré » (l'Éternel y pourvoira) Gen. 22:14 ; « Jéhovah-Nissi » (l'Éternel mon enseigne) Ex. 17:15 ; « Jéhovah-Tsidkènou » (l'Éternel, notre justice) Jér. 33:16 ; « Jéhovah-Shalom » (l'Éternel de paix) Juges 6:24 ; pour satisfaire aux besoins de *son* peuple ; et quand il s'appelle « *Je suis* », ce titre renferme tous les autres.

Quelle grâce que d'être appelé à marcher en compagnie de Celui qui porte un nom pareil ! Nous sommes dans le désert et nous y rencontrons des épreuves, des afflictions et des difficultés ; mais aussi longtemps que nous jouissons du privilège de pouvoir recourir, en tout temps et en toutes circonstances, à Celui qui se révèle à nous dans sa grâce infiniment variée, en vue de tous nos besoins et de toute notre faiblesse, nous n'avons pas à craindre le désert. Dieu allait faire traverser le désert à son peuple, quand il révéla son nom à Moïse ; et, bien que le croyant, qui, maintenant, possède l'Esprit d'adoption, puisse dire : « Abba, Père », il n'est pas pour cela dépossédé du privilège de jouir de la communion avec Dieu dans toutes les diverses manifestations qu'il lui a plu de faire de Lui-même. Le nom de « *Dieu* », par exemple, est un titre qui le révèle comme agissant dans l'unité de sa propre essence, manifestant sa puissance éternelle et sa divinité dans les œuvres de la création. Il prend le nom de « *l'Éternel Dieu* » en connexion avec l'homme. Puis, comme « *le Dieu Tout-Puissant* », il apparaît à son serviteur Abraham pour l'affermir dans l'assurance qu'il accomplirait la promesse qu'il lui avait faite touchant sa « semence ». Comme « *l'Éternel* », il se fait connaître à Israël, en le délivrant du pays d'Égypte, et en le conduisant dans le pays de Canaan.

C'est ainsi que, en diverses mesures et en des manières différentes, « Dieu a autrefois parlé aux pères par les prophètes » (Héb. 1:1) ; et le croyant, sous l'économie actuelle, parce qu'il possède l'Esprit d'adoption, peut dire : « c'est mon Père qui s'est révélé ainsi, qui a ainsi parlé, ainsi agi ».

Il n'y a rien de plus intéressant, ou qui soit pratiquement plus important dans son genre, que d'étudier ces grands noms que Dieu prend dans les différentes dispensations. Ces noms sont toujours employés dans le plus strict accord moral avec les circonstances dans lesquelles ils ont été révélés ; mais il y a dans le nom « *Je suis* » une hauteur et une profondeur, une longueur et une largeur qui surpassent toute conception humaine.

De plus, il importe de le remarquer, ce n'est qu'en relation avec son peuple que Dieu prend ce titre. Ce n'est pas sous ce nom qu'il s'est adressé au Pharaon. Quand il lui parle, il prend le titre imposant et majestueux de « *l'Éternel, le Dieu des Hébreux* », savoir Dieu en relation avec ce même peuple que le Pharaon cherchait à écraser. Cela aurait dû suffire pour faire connaître au Pharaon l'épouvantable position dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Dieu. « *Je suis* » n'aurait fait entendre à une oreille incircconscise qu'un son inintelligible, et n'aurait communiqué aucune réalité divine à un cœur incrédule. Lorsque Dieu manifesté en chair fit entendre aux Juifs infidèles de son temps ces paroles : « Avant qu'Abraham fût, *je suis* » (Jean 8:58), ils levèrent des pierres pour les jeter contre lui. Il n'y a que le vrai croyant qui puisse, en quelque mesure, éprouver la puissance, et jouir de la valeur de ce nom ineffable « *Je suis* ». Ce nom renferme pour lui, quelque faible et chancelant qu'il puisse être, une bénédiction sans mélange. Mais, bien que ce fût à son peuple élu que Dieu avait commandé à Moïse de dire : « Celui qui s'appelle *Je suis* m'a envoyé vers vous », ce nom, si nous le considérons en rapport avec l'infidèle, renferme quelque chose de profondément sérieux, une profonde réalité. Si un homme, encore dans ses péchés, contemple un instant ce titre merveilleux, il est impossible qu'il ne se demande pas : Quelle est ma position vis-à-vis de cet Être qui s'appelle « *Je suis celui qui suis* ? » Si véritablement *Il est, qu'est-Il pour moi* ? Je ne dépouillerai point cette question de sa solennité et de sa puissance en y répondant moi-même ; mais je désire que Dieu la fasse pénétrer dans la conscience de tout lecteur qui aurait réellement besoin d'être scruté par elle.

Je ne puis terminer ce chapitre sans appeler l'attention de mon lecteur chrétien sur l'importante déclaration contenue dans le verset 15: « Et Dieu dit encore à Moïse : Tu diras ainsi aux fils d'Israël : L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous : *c'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération* ». Cette déclaration renferme une vérité très importante, que semblent oublier grand nombre de chrétiens, savoir que la relation de Dieu avec Israël est une relation éternelle. Il est tout autant le Dieu d'Israël maintenant que lorsqu'il visita ce peuple au pays d'Égypte. De plus, il s'occupe de lui aussi positivement maintenant qu'alors, seulement d'une autre manière. Sa parole est claire et explicite : « C'est là mon nom éternellement ! » Dieu ne dit pas : « C'est là mon nom pour un temps, pour aussi longtemps qu'ils continueront à être ce qu'ils doivent être » ; non, mais : « C'est là mon nom *éternellement*, et c'est là mon mémorial *de génération en génération* ». Que le lecteur pèse bien ceci. « Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu » (Rom. 11:2). Obéissants ou désobéissants, réunis ou dispersés, manifestés aux nations ou cachés à leur vue, les enfants d'Israël sont encore son peuple. Ils sont son peuple, et Dieu est leur Dieu. La déclaration du vers. 15 du chapitre qui nous occupe est irrécusable. L'Église professante est injustifiable d'ignorer une relation que Dieu déclare devoir durer « éternellement ». Prenons garde de ne pas transiger avec cette solennelle déclaration : « *c'est là mon nom éternellement* ». Dieu veut dire ce qu'il dit ; et bientôt il manifestera à la vue de toutes les nations de la terre que sa relation avec Israël est une relation éternelle. « Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. 11:29). « *Je suis* » a déclaré qu'il était *le Dieu d'Israël éternellement* ; et tous les gentils seront amenés à comprendre cette vérité et à s'incliner devant elle, comme aussi à reconnaître que les voies providentielles de Dieu envers eux, gentils, que toutes leurs destinées sont liées, d'une manière ou d'une autre, avec ce peuple favorisé et honoré, bien que maintenant jugé et dispersé. « Quand le Très-Haut partageait l'héritage aux nations, quand il séparait les fils d'Adam, il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Car la portion de l'Éternel, c'est son peuple ; Jacob est le lot de son héritage » (Deut. 32:8-9).

Ce que Dieu a dit a-t-il cessé d'être vrai ? L'Éternel a-t-il abandonné « le lot de son héritage ? » Le regard de son amour ne repose-t-il plus sur les tribus dispersées d'Israël, depuis longtemps perdues de vue par les hommes ? Les murailles de Jérusalem ne sont-elles plus devant Lui, ou sa poussière a-t-elle cessé d'être précieuse devant ses yeux ? Pour répondre à ces questions, il faudrait citer une grande partie de l'Ancien Testament et un grand nombre de passages du Nouveau ; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce sujet en détail. Je rappellerai seulement, pour terminer ce chapitre, que la chrétienté ne doit pas ignorer ce mystère ; c'est « qu'un endurcissement *partiel* est arrivé en Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi *tout Israël sera sauvé* » (Rom. 11:25-26).

## Chapitre 4

Nous sommes encore appelés à nous arrêter au pied du mont Horeb, « derrière le désert », pour y voir l'incrédulité de l'homme et la grâce illimitée de Dieu se manifester d'une manière frappante.

« Et Moïse répondit, et dit : Mais voici, ils ne me croiront pas, et n'écouteront pas ma voix ; car ils diront : L'Éternel ne t'est point apparu » (vers. 1). — Qu'il est difficile de vaincre l'incrédulité du cœur de l'homme, et combien celui-ci a de peine à se confier en Dieu ! Que l'homme est lent à se hasarder en avant sur la simple promesse de l'Éternel ! Tout va à la nature, excepté cela. Le plus faible roseau, *visible* pour l'œil de l'homme, est tenu par elle pour infiniment plus solide, comme fondement de confiance, que l'invisible « Rocher des siècles » (Ésaïe 26:4). La nature se précipitera avec ardeur vers n'importe quel ruisseau humain, ou quelle citerne crevassée, plutôt que de demeurer près de la source cachée des « eaux vives » (Jér. 2:13 ; 17:13).

Nous devrions penser que Moïse en avait vu et entendu assez pour mettre fin à toutes ses craintes. Le feu consumant, dans le buisson qui ne se consumait point ; la grâce dans toute sa condescendance ; les grands et précieux titres de Dieu ; la mission divine ; la certitude de la présence divine, toutes ces choses auraient dû étouffer toute pensée de crainte et communiquer au cœur une

ferme assurance. Cependant Moïse soulève encore des questions, et Dieu lui répond encore ; et, comme nous l'avons remarqué, chaque question vient mettre en évidence une nouvelle grâce. « Et l'Éternel lui dit : Qu'est-ce que tu as dans ta main ? Et il dit : Une verge » (vers. 2). L'Éternel voulait prendre Moïse tel qu'il était, et se servir de ce qu'il avait dans sa main. La verge, avec laquelle Moïse avait conduit les brebis de Jéthro, allait être employée pour délivrer l'Israël de Dieu, pour châtier le pays d'Égypte, pour frayer, au travers de la mer, un chemin au peuple racheté de l'Éternel, et pour faire découler l'eau du rocher afin de rafraîchir les armées altérées d'Israël, dans le désert. Dieu se sert des instruments les plus faibles pour accomplir ses plus glorieux desseins. « Une verge » ; une « corne » de bélier (Jos. 6:5) ; « un gâteau de pain d'orge » (Juges 7:13) ; « une cruche d'eau » (1 Rois 19:6) ; « la fronde » d'un berger (1 Sam. 17:50) ; tout, en un mot, peut servir, dans la main de Dieu, à l'accomplissement de l'œuvre qu'il s'est proposée. Les hommes s'imaginent que l'on ne peut arriver à de grandes fins que par de grands moyens ; mais telles ne sont pas les voies de Dieu. Il se sert d'un « ver » aussi bien que d'un « soleil brûlant », d'un « kikajon » aussi bien que d'un « doux vent d'Orient » (voyez Jonas 4).

Mais Moïse avait une importante leçon à apprendre, tant à l'égard de la verge qu'à l'égard de la main qui devait s'en servir. Il avait à apprendre ; et le peuple avait à être convaincu. Et Dieu dit : « Jette-la à terre. Et il la jeta à terre, et elle devint un serpent ; et Moïse fuyait devant lui. Et l'Éternel dit à Moïse : Étends ta main, et saisis-le par la queue (et il étendit sa main, et le saisit, et il devint une verge dans sa main), afin qu'ils croient que l'Éternel, le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, t'est apparu » (vers. 3-5). La verge devint un serpent, en sorte que Moïse s'enfuit de devant lui ; mais sur l'ordre de l'Éternel, il prit le serpent par la queue, et celui-ci devint une verge. Rien n'est plus propre que cette figure pour exprimer l'idée de la puissance de Satan tournée contre lui-même, et nous avons de nombreux exemples de ce fait dans les voies de Dieu et dans Moïse lui-même. Le serpent est entièrement sous la puissance de Christ ; et quand il sera parvenu à la dernière limite de sa carrière insensée, il sera précipité dans l'étang de feu pour y recueillir, pendant tous les siècles de l'éternité, les fruits de son œuvre. « Le serpent ancien », « l'accusateur » et « l'adversaire » sera éternellement terrassé sous la verge de l'Oint de Dieu (Apoc. 12:9-10).

« Et l'Éternel lui dit encore : Mets maintenant ta main dans ton sein. Et il mit sa main dans son sein ; et il la retira, et voici, sa main était lépreuse, blanche comme neige. Et il dit : Remets ta main dans ton sein. Et il remit sa main dans son sein ; et il la retira de son sein, et voici, elle était redevenue comme sa chair » (vers. 6, 7). La main couverte de lèpre et la purification de cette lèpre représentent l'effet moral du péché, et la manière dont le péché a été ôté par l'œuvre parfaite de Christ. Mise dans le sein, la main nette devient lépreuse ; et la main lépreuse, mise dans le sein, devient nette. La lèpre est le type bien connu du péché ; or le péché est entré par le premier homme, et il a été ôté par le second. « La mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts » (1 Cor. 15:21). La chute vint par l'homme, et par l'homme la rédemption ; par l'homme vint l'offense, et par l'homme le pardon ; par l'homme vint le péché, et par l'homme la justice ; par l'homme, la mort vint dans le monde ; par l'homme, la mort fut abolie, et la vie, la justice et la gloire furent introduites. Ainsi, non seulement le serpent lui-même sera vaincu et confondu, mais encore toute trace de son œuvre odieuse et abominable sera entièrement détruite et effacée par le sacrifice expiatoire de Celui qui « a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable » (1 Jean 3:8).

« Et il arrivera que, s'ils ne croient pas même à ces deux signes, et n'écoutent pas ta voix, tu prendras de l'eau du fleuve et tu la verseras sur le sec, et l'eau que tu auras prise du fleuve deviendra du sang sur le sec » (vers. 9). Nous apprenons ici par une figure expressive et solennelle quelle conséquence entraîne le refus de soumission au témoignage divin. Ce signe ne devait être opéré que dans le cas où les deux précédents auraient été rejetés : il devait être d'abord un signe pour Israël ; ensuite, une plaie pour l'Égypte (comp. Exode 7:17).

Cependant le cœur de Moïse n'est pas encore satisfait. « Et Moïse dit à l'Éternel : Ah, Seigneur ! je ne suis pas un homme éloquent, ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur ; car

j'ai la bouche pesante et la langue pesante » (vers. 10). Quelle affreuse lâcheté ! La patience infinie de l'Éternel, seule, pouvait la supporter. Assurément quand Dieu lui-même eut dit : « Je serai avec toi », ne donnait-il pas à son serviteur l'infaillible garantie que rien de tout ce dont il pourrait avoir besoin ne lui manquerait ? S'il avait besoin d'une langue éloquente, « Je suis » n'était-il pas avec lui ? Éloquence, sagesse, pouvoir, énergie, tout n'était-il pas renfermé dans ce trésor inépuisable ? « Et l'Éternel lui dit : Qui est-ce qui a donné une bouche à l'homme ? ou qui a fait le muet, ou le sourd, ou le voyant, ou l'aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Et maintenant, va, et je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras » (vers. 11, 12). Grâce parfaite, incomparable ! grâce digne de Dieu ! Il n'y a personne qui soit comme l'Éternel notre Dieu, dont la grâce patiente surmonte toutes nos difficultés et suffit abondamment à tous nos besoins et à toute notre faiblesse : « *Moi, l'Éternel* », devrait à jamais faire taire tous les raisonnements de nos cœurs charnels. Mais, hélas ! ces raisonnements sont difficiles à renverser ; ils s'élèvent toujours de nouveau, troublant notre paix et déshonorant cet Être béni qui se présente Lui-même à nos âmes dans sa plénitude essentielle, afin que nous puissions de cette plénitude, selon nos besoins.

Il est bon de se rappeler que, quand le Seigneur est avec nous, nos manquements et nos infirmités deviennent pour lui une occasion de déployer sa grâce qui suffit à tout, et sa patience parfaite. Si Moïse s'en fût souvenu, son manque d'éloquence ne l'aurait pas inquiété. L'apôtre Paul apprit à dire : « Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi. C'est pourquoi *je prends plaisir* dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour Christ : car quand je suis faible, alors je suis fort » (2 Cor. 12:9, 10). Ce langage est assurément celui de quelqu'un qui était avancé à l'école de Christ. C'est l'expérience d'un homme qui se serait peu tourmenté de ne pas posséder une langue éloquente, attendu qu'il avait trouvé, dans la précieuse grâce du Seigneur Jésus, une réponse à tous ses besoins quels qu'ils fussent.

La connaissance de cette vérité aurait dû délivrer Moïse de la défiance et de la timidité excessives qui le dominaient. L'assurance que, dans sa miséricorde, le Seigneur lui avait donnée d'être avec sa bouche aurait dû le tranquilliser pour ce qui était de l'éloquence. Celui qui a fait la bouche de l'homme pouvait, si besoin était, la remplir de l'éloquence la plus puissante. Pour la foi, ceci est bien simple ; mais, hélas ! le pauvre cœur incrédule compte infiniment plus sur une langue éloquente que sur Celui qui l'a créée. Ce fait nous paraîtrait inexplicable, si nous ne savions pas de quels éléments le cœur naturel est composé. Ce cœur ne peut pas se confier en Dieu ; et de là vient ce défaut si humiliant de confiance dans le Dieu vivant, que l'on découvre même chez les enfants de Dieu, quand ceux-ci se laissent, en quelque mesure, dominer par la nature. Ainsi, dans le cas qui nous occupe, Moïse continue encore à hésiter : Et Moïse dit : « Ah, Seigneur ! envoie, je te prie, par celui que tu enverras » (vers. 13). C'était, de fait, refuser le glorieux privilège d'être le seul messenger de l'Éternel à Israël et à l'Égypte.

Nous savons tous combien l'humilité que Dieu opère est une grâce inestimable. « Soyez revêtus d'humilité », est un précepte divin ; et l'humilité est, sans contredit, l'ornement le plus convenable pour un misérable pécheur. Mais, refuser de prendre la place que Dieu nous assigne, ou de suivre le chemin qu'il nous trace, ce n'est pas de l'humilité. Chez Moïse, évidemment, ce qui le retenait n'était pas de l'humilité, car « la colère de l'Éternel s'embrasa contre lui » ; c'était plus même que de la faiblesse seulement. Aussi longtemps que ce sentiment revêtait les apparences de la timidité, quelque répréhensible qu'elle fût d'ailleurs, Dieu, dans sa grâce infinie, la supporta, et y répondit par des promesses réitérées, mais quand il prit un caractère d'incrédulité et de lenteur de cœur, la juste colère de l'Éternel s'enflamma contre Moïse ; et, au lieu d'être seul instrument dans l'œuvre du témoignage et de la délivrance d'Israël, il dut partager ce privilège avec un autre.

Rien ne déshonore Dieu davantage et rien n'est plus dangereux pour nous qu'une fausse humilité. Quand, sous prétexte que nous ne possédons pas certaines vertus et certaines qualifications, nous refusons de prendre la place que, dans sa grâce, Dieu nous assigne, ce n'est pas là de l'humilité, attendu que, si nous pouvions nous rendre à nous-mêmes le témoignage que nous possédons ces

vertus et ces qualités, nous nous attribuerions le droit de prétendre à cette place. Si, par exemple, Moïse eût possédé le degré d'éloquence qu'il croyait nécessaire à l'accomplissement de son ministère, nous avons lieu de croire qu'il n'aurait pas hésité d'obéir à l'appel de Dieu. Or la question est de savoir quel degré d'éloquence il lui aurait fallu ; et la réponse à cette question, c'est que, sans Dieu, aucun degré d'éloquence humaine ne pouvait suffire, tandis que, avec Dieu, le moins éloquent des hommes serait un ministre puissant.

C'est là une grande vérité pratique. L'incrédulité n'est que de l'orgueil, et non de l'humilité. Elle refuse de croire Dieu, parce qu'elle ne trouve pas dans le *moi* une raison de croire. Si, à cause de quelque chose qui soit en moi, je refuse de croire quand Dieu parle, je fais Dieu menteur (1 Jean 5:10). Si, quand Dieu déclare son amour, je refuse de croire, par la raison que je ne m'estime pas assez digne de cet amour, je fais Dieu menteur, et je manifeste l'orgueil inhérent à mon cœur. La seule pensée que je pourrais mériter autre chose que l'enfer serait la preuve chez moi d'une profonde ignorance de ma condition et de ce que Dieu requiert de moi ; refuser de prendre la place qui m'est assignée par l'amour rédempteur, en vertu de l'expiation accomplie de Christ, c'est faire Dieu menteur et déshonorer le sacrifice de la croix. L'amour de Dieu se déverse spontanément ; ce ne sont pas mes mérites qui l'attirent, mais ma misère. Ce n'est pas non plus de la place que moi je mérite qu'il est question, mais de celle que Christ mérite. Christ prit, sur la croix, la place du pécheur, afin que le pécheur pût prendre place avec Lui dans la gloire. Christ porta ce que le pécheur mérite, afin que celui-ci pût avoir en partage ce que Christ mérite. Le *moi* est ainsi complètement mis de côté ; et c'est là la vraie humilité. Nul ne peut être vraiment humble avant que d'avoir atteint le côté céleste de la croix ; mais, là, il trouve la vie, la justice et la faveur divines. Alors on en a fini avec soi-même pour toujours ; on ne le cherche plus, on n'espère plus trouver du bien et de la justice en soi, et on se nourrit de l'abondance d'un autre. On est moralement préparé à se joindre à la voix de ceux qui, pendant les temps éternels, feront retentir les cieux de leurs louanges, disant : « Non point à nous, ô Éternel ! non point à nous, mais à ton Nom donne gloire » (Ps. 115:1).

Il nous siérait mal de nous arrêter sur les erreurs et les infirmités d'un serviteur aussi honoré de Dieu que fut Moïse, au sujet duquel nous lisons qu'il « a été fidèle dans toute sa maison, comme serviteur, en témoignage des choses qui devaient être dites » (Héb. 3:5). Mais si nous ne devons pas nous arrêter sur ces infirmités dans un esprit de propre satisfaction, comme si, dans les mêmes circonstances, nous eussions agi autrement, nous devons néanmoins chercher à retirer, de ce que l'Écriture nous apprend à ce sujet, les saintes leçons qu'elle a évidemment pour but de nous donner. Nous devrions apprendre à nous juger nous-mêmes et à nous confier réellement en Dieu, à mettre de côté le *moi*, afin que Dieu puisse agir en nous, par nous, et pour nous. Là est le vrai secret de la puissance.

Nous avons vu que Moïse se priva par sa faute du privilège d'être seul instrument de l'Éternel dans l'œuvre glorieuse qu'il allait accomplir. Mais ce n'est pas tout. La colère de l'Éternel s'embrasa contre Moïse ; et il lui dit : « Aaron, le Lévitte, n'est-il pas ton frère ? Je sais qu'il parlera très bien ; et aussi le voici qui sort à ta rencontre, et quand il te verra, il se réjouira dans son cœur. *Et tu lui parleras, et tu mettras les paroles dans sa bouche ;* et moi, je serai avec ta bouche et avec sa bouche, et je vous enseignerai ce que vous ferez ; et il parlera pour toi au peuple, et il arrivera qu'il te sera en la place de bouche, et toi, tu lui seras en la place de Dieu. Et tu prendras dans ta main cette verge, avec laquelle tu feras les signes » (vers. 14-17). Ce passage est une mine d'instructions pratiques très précieuses. Nous avons vu les craintes et les doutes de Moïse, malgré toutes les promesses et toutes les assurances qu'il recevait de la grâce divine. Et maintenant, bien que Moïse n'ait rien gagné ainsi, en fait de puissance réelle ; bien qu'il n'y ait eu ni plus de vertu, ni plus de pouvoir dans la bouche d'Aaron que dans la sienne ; bien que ce fût lui, Moïse, qui, après tout, ait dû parler à Aaron, nous le voyons prêt à partir dès qu'il peut compter sur la présence et la coopération d'un mortel, pauvre et faible comme lui-même ; tandis qu'il n'avait pas su obéir, quand l'Éternel lui réitérait sa promesse d'être avec lui.

Cher lecteur, tout ceci n'est-il pas pour nous un miroir fidèle, dans lequel se reflètent votre cœur et le mien ? Nous sommes tous disposés à nous confier plutôt en tout autre chose qu'au Dieu vivant. Appuyés et protégés par un mortel semblable à nous, nous allons hardiment et sans crainte en avant ; mais nous tremblons, nous hésitons, nous doutons, alors que nous avons la lumière de la faveur du Maître pour nous encourager, et la force de son bras tout-puissant pour nous soutenir. Ceci devrait nous humilier profondément devant le Seigneur, et nous faire chercher à le connaître mieux, afin que nous sachions nous confier parfaitement en lui, et marcher en avant d'un pas plus ferme, parce que nous l'avons *Lui* seul pour ressource et pour partage. La société d'un frère est, sans doute, très précieuse : « Deux valent mieux qu'un » (Eccl. 4:9) ; soit pour le travail, soit pour le repos ou le combat. Le Seigneur Jésus envoya ses disciples « deux à deux » (Marc 6:7), car l'union vaut toujours mieux que l'isolement ; toutefois, si notre connaissance personnelle de Dieu et notre expérience de sa présence ne sont pas telles que nous puissions, s'il le faut, marcher seuls, la présence d'un frère nous sera peu utile. Il est remarquable que Aaron, dont la société semble avoir satisfait Moïse, fut celui qui plus tard fit le veau d'or (Exode 32:21). Nous voyons fréquemment que la personne même, dont la présence nous semblait nécessaire pour notre progrès et notre succès, devient par la suite une source de profond chagrin pour nos cœurs. Puissions-nous nous en souvenir sans cesse !

Quoi qu'il en soit, Moïse consent enfin à obéir mais avant que d'être complètement préparé pour l'œuvre à laquelle il est appelé, il faut qu'il passe encore par un autre exercice douloureux ; il faut que Dieu de sa main imprime sur sa nature la sentence de mort. Moïse avait appris d'importantes leçons « derrière le désert » ; il est appelé à en apprendre une plus importante encore « en chemin, dans le caravansérail » (vers. 24). C'est une chose sérieuse que d'être le serviteur du Seigneur ; une éducation ordinaire ne peut pas qualifier un homme pour une pareille vocation. Il faut que la nature soit mortifiée et maintenue dans cette position de mort. « Nous-mêmes, nous avons en nous-mêmes la sentence de mort, afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts » (2 Cor. 1:9). Tout serviteur, pour être béni dans son service, doit apprendre quelque chose de ce que c'est que d'avoir en lui-même la sentence de mort. Moïse dut passer par ce chemin, dans sa propre expérience, avant que d'être moralement qualifié pour sa mission. Il allait faire entendre au Pharaon ce message solennel : « Ainsi a dit l'Éternel : Israël est mon fils, mon premier-né. Et je te dis : laisse aller mon fils pour qu'il me serve ; et si tu refuses de le laisser aller, voici, je tuerai ton fils, ton premier-né » (vers. 22, 23). Tel était le message que Moïse devait délivrer au Pharaon ; message de mort et de jugement ; mais pour Israël, Moïse avait un message de vie et de salut. Toutefois, souvenons-nous qu'il faut que celui qui veut parler de mort et de jugement, de vie et de salut de la part de Dieu, réalise premièrement, dans sa propre âme, la puissance de ces choses. Moïse, tout au commencement, nous apparaît, en figure, comme couché dans la mort ; mais c'était là autre chose que d'entrer dans l'expérience de la mort de sa propre personne. C'est pourquoi nous lisons : « Et il arriva, en chemin, dans le caravansérail, que l'Éternel vint contre lui, et chercha à le faire mourir. Et Séphora prit une pierre tranchante, et coupa le prépuce de son fils, et le jeta à ses pieds, et dit : Certes, tu m'es un époux de sang ! Et l'Éternel le laissa. Alors elle dit : Époux de sang ! à cause de la circoncision » (vers. 24-26). Ce passage nous initie à un profond secret de l'histoire personnelle et domestique de Moïse. Il est bien évident que, jusqu'à ce moment, le cœur de Séphora avait reculé devant l'application de la « *pierre tranchante* » à l'objet de ses affections naturelles ; elle avait évité la marque qui devait être imprimée dans la chair de chacun des membres de l'Israël de Dieu ; elle ne savait pas que sa relation avec Moïse était une relation qui impliquait la mort à la nature ; elle reculait devant la croix. C'était naturel ; mais Moïse avait cédé devant elle dans cette affaire ; et cela explique la scène mystérieuse « au caravansérail ». Si Séphora refuse de circoncire son *fils*, l'Éternel mettra la main sur son *mari* ; et si Moïse ménage les sentiments de sa femme, l'Éternel « cherchera à le tuer ». La sentence de mort doit être écrite sur la nature ; et si nous cherchons à nous y soustraire d'un côté, nous la rencontrerons d'un autre.

On a fait remarquer déjà que Séphora présente un type intéressant et instructif de l'Église. Elle fut unie à Moïse pendant la période de sa vie où il était rejeté ; et le passage que nous venons de citer

nous apprend que l'Église est appelée à connaître Christ comme Celui auquel elle est unie « par le sang ». C'est son privilège de boire sa coupe et d'être baptisée de son baptême. Étant crucifiée avec Lui, il faut qu'elle soit rendue conforme à sa mort ; qu'elle mortifie ses membres qui sont sur la terre ; qu'elle prenne chaque jour sa croix et qu'elle le suive. Sa relation avec Christ est fondée sur le sang ; et la manifestation de la puissance de cette relation, implique nécessairement la mort à la nature. « Et vous êtes accomplis en lui, qui est le Chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col. 2:10-12).

Telle est la doctrine relative à la position de l'Église avec Christ, doctrine pleine des privilèges les plus glorieux pour l'Église et pour chacun des membres qui en font partie : rémission entière des péchés, justice, acceptation complète, sécurité éternelle, parfaite communion avec Christ dans toute sa gloire, elle comprend tout. « Vous êtes *accomplis* en lui ! » Que pourrait-on ajouter à celui qui est « accompli ? » — « La philosophie », « l'enseignement des hommes », « les éléments du monde ? », « le manger ou le boire », « les jours de fêtes, les nouvelles lunes, et les sabbats ? » « Ne prends », « ne goûte », « ne touche pas » ceci ou cela, « les commandements et les enseignements des hommes ? », « les jours, les mois, les temps et les années ? » (voyez Col. 2). Aucune de ces choses, ou toutes ces choses ensemble, pourraient-elles ajouter le plus petit iota à celui que Dieu a déclaré « *accompli* » ? Nous pourrions tout aussi bien demander si, après les six jours de travail employés par Dieu à l'œuvre de la création, l'homme n'aurait pas pu entreprendre de mettre la dernière main à ce que Dieu avait déclaré « *très bon* ».

Nous ne devons pas non plus, en aucune manière, envisager cet état de perfection comme quelque chose que le chrétien ait encore à atteindre, ou à quoi il ne soit pas encore parvenu, mais après quoi il doit tendre avec persévérance, sans que jusqu'à l'heure de la mort ou devant le trône du jugement il puisse être jamais sûr de la posséder. Cette perfection est la part de l'enfant de Dieu, du plus faible, du moins instruit, du moins expérimenté. Le plus faible des saints est compris dans le « *vous* » de l'apôtre. Tous les enfants de Dieu « *sont accomplis en Christ* ». Paul ne dit pas : « *vous serez* », « *peut-être êtes-vous* », « *espérez que vous serez* », « *priez pour que vous soyez* » ; — mais par le Saint Esprit il déclare de la manière la plus absolue et la plus entière que « *vous êtes accomplis* ». C'est là le vrai point de départ pour le chrétien, et c'est tout renverser que de prendre pour but ce dont Dieu a fait un point de départ.

Mais dira-t-on : « N'avons-nous donc point de péchés, point de défauts, point d'imperfections ? » Certainement, nous en avons. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » (1 Jean 1:8). Nous avons du péché *en* nous, mais non pas *sur* nous. De plus, *devant Dieu*, nous ne sommes pas dans le *moi*, mais *en Christ*. C'est « *en lui* » que nous « *sommes accomplis* ». Dieu voit le croyant en Christ, avec Christ, et comme Christ : c'est là notre condition immuable, et notre éternelle position comme chrétiens. « Le dépouillement du corps de la chair » a été effectué « par la circoncision du Christ » (Col. 2:11) ; le croyant n'est pas « dans la chair » (Rom. 7:5 ; 8:9), bien que la chair soit en lui ; il est uni à Christ dans la puissance d'une vie nouvelle et éternelle, et cette vie est inséparablement liée à la justice divine dans laquelle le croyant est établi devant Dieu. Le Seigneur Jésus a ôté tout ce qui était contre le croyant, et a approché celui-ci de Dieu, l'introduisant devant Lui, dans la même faveur dont il jouit lui-même. En un mot, Christ est notre justice (1 Cor. 1:30 ; 2 Cor. 5:21) ; ceci met fin à toutes les questions, répond à toutes les objections, impose silence à tous les doutes : « Car, et celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un » (Héb. 2:11).

Cette série de vérités découle du type qui nous est présenté dans la relation de Moïse avec Séphora. Nous allons maintenant quitter « le désert », pour un temps, mais nous n'oublierons pas les grandes leçons et les saintes impressions que nous y avons reçues et qui sont si essentielles pour tout serviteur du Christ et tout messager du Dieu vivant. Tous ceux qui veulent servir et être bénis dans

leur service, soit dans l'œuvre importante de l'évangélisation, soit dans les divers ministères de la maison de Dieu, qui est l'Église, auront besoin de se pénétrer des instructions précieuses que Moïse reçut au pied du mont Horeb et « en chemin, dans le caravansérail ».

Si l'on donnait aux choses qui viennent de nous occuper l'attention qu'elles méritent, on ne verrait pas tant de personnes courir sans être envoyées ; on n'en verrait pas tant se lancer dans des ministères auxquels elles n'ont jamais été destinées. Il faut que tous ceux qui veulent ou prêcher, ou enseigner, ou exhorter, ou exercer un ministère, quel qu'il soit, s'examinent soigneusement pour savoir si, véritablement, ils ont été préparés, enseignés et envoyés par Dieu. Sans cela, leur œuvre ne sera ni reconnue de Dieu, ni bénie pour les hommes, et plus vite ils se retireront, mieux cela vaudra, tant pour eux-mêmes que pour ceux auxquels ils ont voulu imposer le joug pesant de les écouter. Jamais un ministère d'institution humaine ne sera à sa place dans l'enceinte sacrée de l'Église de Dieu. Il faut que tout serviteur soit doué de Dieu, enseigné de Dieu et envoyé de Dieu.

« Et l'Éternel dit à Aaron : Va à la rencontre de Moïse, au désert. Et il alla, et le rencontra en la montagne de Dieu, et le baisa. Et Moïse raconta à Aaron toutes les paroles de l'Éternel qui l'avait envoyé, et tous les signes qu'il lui avait commandés » (vers. 27, 28). Cette belle scène d'union et de tendre et fraternel amour forme un frappant contraste avec plusieurs de celles qui, par la suite, se passèrent entre ces deux hommes dans leur pèlerinage au travers du désert. Quarante années de vie dans le désert ne peuvent qu'amener de grands changements dans les hommes et dans les choses. Cependant il est doux de s'arrêter un moment sur les premiers temps de la course du croyant, alors que les austères réalités de la vie du désert n'ont encore, en aucune mesure, arrêté l'élan des vives et généreuses affections ; alors que la tromperie, la corruption et l'hypocrisie n'ont pas encore presque complètement détruit la confiance du cœur, et placé l'être moral sous la froide influence d'une disposition soupçonneuse.

Il n'est que trop vrai, hélas ! que des années d'expérience n'ont souvent amené que ce triste résultat. Mais bienheureux est celui qui, encore que ses yeux aient été ouverts pour voir la nature humaine à une lumière plus claire que celle que donne le monde, sait servir par l'énergie de cette grâce qui découle du sein de Dieu. Qui a jamais connu les profondeurs et les ruses du cœur humain comme Jésus les a connues ? « Il connaissait tous les hommes, et il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme ». Il connaissait si bien l'homme qu'il ne pouvait pas « se fier à lui » (Jean 2:24, 25) ; il ne pouvait pas prêter foi à ce dont les hommes font profession, ni sanctionner leurs prétentions. Et malgré cela, qui fut jamais aussi plein de grâce que Lui ? aussi aimant, aussi tendre, aussi compatissant, aussi sympathique ? Avec un cœur qui comprenait chacun, il pouvait sentir pour chacun. Il ne se laissa pas tenir loin de la misère des hommes, par la connaissance parfaite qu'il avait de leur iniquité. « Il passait de lieu en lieu faisant du bien ». Pourquoi ? — Était-ce parce qu'il s'imaginait peut-être que tous ceux qui se pressaient, autour de lui étaient sincères ? Non ; mais parce que « Dieu était avec lui » (Act. 10:38). Voilà l'exemple que Dieu nous propose. Suivons-le, encore que, en le suivant, nous devions, à chaque pas de la route, fouler aux pieds le *moi* avec tous ses intérêts.

Qui souhaiterait de posséder cette sagesse, cette connaissance de la nature et cette expérience qui ne font que porter les hommes à se renfermer dans le cercle d'un froid égoïsme, et à regarder tout le monde d'un œil de sombre défiance ? Un pareil résultat ne peut provenir de rien qui appartienne à une nature céleste ou excellente. Dieu donne la sagesse ; mais ce n'est pas une sagesse qui ferme le cœur aux appels du besoin et de la misère de l'homme. Il nous donne une connaissance de la nature ; mais ce n'est pas une connaissance qui nous fasse saisir avec une avidité égoïste ce que nous appelons faussement « *nôtre* ». Il donne de l'expérience ; mais ce n'est pas une expérience qui nous amène à nous défier de tout le monde, excepté de nous-mêmes. Si nous marchons sur les traces du Seigneur Jésus, si nous nous pénétrons de son bon esprit et que, par conséquent, nous le manifestions ; si, en un mot, nous pouvons dire : « Pour moi, vivre c'est Christ », alors, traversant le monde avec la connaissance de ce qu'il est, ayant des rapports avec les hommes tout en sachant ce que nous avons à attendre d'eux, nous pouvons, par la grâce, manifester Christ au

milieu de la scène dans laquelle Dieu nous a placés. Les causes qui nous font agir, et les objets qui nous animent sont tous *en haut*, là où est Celui qui est « le même hier, et aujourd'hui, et éternellement » (Héb. 13:8). C'est là aussi que le cœur de ce bien-aimé et grand serviteur, dans l'histoire duquel nous avons puisé déjà tant de vraies et profondes leçons, trouvait la grâce et la force qui l'ont conduit au travers des scènes pénibles et variées de la vie dans le désert. Et nous pouvons, sans crainte de nous tromper, affirmer que, à la fin, et malgré les épreuves et les luttes de quarante années, Moïse pouvait embrasser son frère sur le mont Hor avec la même affection que lorsqu'il l'avait rencontré au commencement « à la montagne de Dieu » (Exode 18:5). Ces deux rencontres eurent lieu, il est vrai, dans des circonstances bien différentes. À « la montagne de Dieu » les deux frères se rencontrèrent, s'embrassèrent et se mirent ensemble en chemin pour accomplir leur mission divine. Sur le « mont Hor » ils se rencontrèrent par le commandement de l'Éternel (Nomb. 20:25), pour que Moïse dépouillât son frère de ses vêtements sacerdotaux et le vît recueilli vers ses Pères, à cause d'une faute à laquelle il avait lui-même participé. Les circonstances changent ; les hommes peuvent se détourner l'un de l'autre ; mais en Dieu, « il n'y a pas de variation, ou d'ombre de changement » (Jacques 1:17).

« Et Moïse et Aaron allèrent, et assemblèrent tous les anciens des fils d'Israël ; et Aaron dit toutes les paroles que l'Éternel avait dites à Moïse, et fit les signes devant les yeux du peuple. Et le peuple crut ; et ils apprirent que l'Éternel avait visité les fils d'Israël, et qu'il avait vu leur affliction ; et ils s'inclinèrent et se prosternèrent » (vers. 29-31). Quand Dieu intervient, il faut que toute barrière tombe. Moïse avait dit : « Ils ne me croiront point » ; mais il ne s'agissait pas de savoir s'ils le croiraient, lui, mais s'ils croiraient Dieu. Celui qui peut se considérer simplement comme l'envoyé de Dieu, peut aussi être parfaitement tranquille pour ce qui regarde la réception de son message, et cette assurance bienheureuse ne le détourne, en aucune manière, de sa tendre et affectueuse sollicitude à l'égard de ceux auxquels il s'adresse ; bien au contraire ! mais elle le préserve de cette inquiétude désordonnée de l'esprit qui ne peut que contribuer à rendre un homme impropre à porter un témoignage ferme, élevé et persévérant. Un envoyé de Dieu devrait toujours se souvenir que le message qu'il porte est le message de Dieu. Quand Zacharie dit à l'ange : « Comment connaîtrai-je cela ? » — ce dernier fut-il troublé par cette question ? Nullement, mais il répondit : « Moi, je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et pour t'annoncer ces bonnes nouvelles » (Luc 1:18, 19). Les doutes du mortel ne troublent pas chez l'ange le sentiment de la dignité de son message. « Comment, semble-t-il dire, peux-tu douter, quand, de la salle du trône de la Majesté dans les cieux, un messenger t'a été maintenant envoyé ? » C'est ainsi que tout messenger de Dieu, selon sa mesure, devrait aller, et dans cet esprit qu'il devrait délivrer son message.

## Chapitres 5-6

Le résultat du premier appel au Pharaon semblait n'être rien moins qu'encourageant. La crainte de perdre les Israélites porta le roi à les tenir d'autant plus ferme et à les surveiller avec un redoublement de vigilance. Toutes les fois que les limites de la puissance de Satan viennent à être resserrées, la fureur de celui-ci augmente. Il en fut ainsi quand Moïse et Aaron apparurent pour la délivrance d'Israël. La fournaise était sur le point d'être éteinte par l'amour du Libérateur ; mais avant qu'elle le soit, elle brûle avec plus d'intensité, et l'ardeur du feu augmente. Le diable n'aime à lâcher aucun de ceux qu'il a tenus sous sa terrible main. Il est cet « homme fort revêtu de ses armes » dont parle Luc (11:21, 22), et dont, tandis qu'il « garde son palais », les « biens sont en paix ». Mais, Dieu soit béni, il y en a un qui est « plus fort que lui », et qui lui a ôté « son armure en laquelle il se confiait », et a fait le partage de ses dépouilles entre les heureux objets de son amour éternel.

« Et après cela, Moïse et Aaron allèrent, et dirent au Pharaon : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête dans le désert » (chap. 5:1). Tel était le message de l'Éternel au Pharaon. Il demandait pour le peuple une entière délivrance, parce que Israël était son peuple, et il voulait qu'il Lui célébrât une fête solennelle dans le désert. Dieu, pour

être satisfait, ne veut rien de moins pour ses élus, qu'une délivrance complète du joug de l'esclavage. « Déliez-le et laissez-le aller » (Jean 11:44) est la grande devise des voies miséricordieuses de Dieu envers ceux qui, bien que tenus en esclavage par Satan, sont néanmoins ceux auxquels il veut donner la vie éternelle.

Quand nous contemplons les enfants d'Israël au milieu des fours à briques de l'Égypte, nous avons devant nous une représentation exacte de la condition de tout enfant d'Adam, selon la nature. Ils étaient là, écrasés sous le joug pesant de l'Ennemi, sans aucune force pour se délivrer. La seule mention du nom de *liberté* ne fit que pousser l'opresseur à renforcer les chaînes de ses captifs, et à charger ceux-ci d'un joug plus accablant. Il fallait nécessairement que la délivrance vînt du dehors. Mais d'où devait-elle venir ? Où étaient les ressources pour payer la rançon ? Où, la force pour briser les chaînes ? Et encore qu'on les eût trouvées, où était la *volonté* qui voulût accomplir l'œuvre et prendre la peine de délivrer ? Hélas ! il n'y avait point d'espérance pour Israël, ni au dedans ni au dehors. Le pauvre peuple n'avait d'autre ressource que de regarder en haut. Dieu était son refuge : Lui avait le pouvoir et le vouloir ; il pouvait racheter Israël à prix et par puissance. En l'Éternel, et en lui seul, était le salut pour le peuple misérable et opprimé.

Il en est toujours ainsi. « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Le pécheur est sous le joug d'un maître qui le gouverne avec un pouvoir despotique. Il est « vendu au péché » (Rom. 7:14), « captif de Satan pour faire sa volonté », enchaîné dans les liens de la convoitise, de la passion et de son caractère, « sans force » (Rom. 5:6), — « sans espérance », — « sans Dieu » (Éph. 2:12). Telle est la condition du pécheur. Comment donc se délivrera-t-il lui-même ? Esclave d'un autre, tout ce qu'il fait, il le fait en qualité d'esclave. Ses pensées, ses paroles, ses actions, sont les pensées, les paroles et les actions d'un esclave. Lors même qu'il pleurerait et soupierait après la délivrance, ses pleurs et ses soupirs ne sont encore que la triste preuve de son esclavage. Il peut lutter pour la liberté ; mais ses efforts mêmes, bien qu'ils témoignent de son désir d'être libre, sont la déclaration positive de son asservissement.

Or il ne s'agit pas seulement de la *condition* du pécheur ; sa *nature* même est radicalement corrompue et tout entière soumise à la puissance de Satan. Ainsi le pécheur n'a pas seulement besoin d'être introduit dans une nouvelle position, il faut encore qu'il soit doué d'une nouvelle nature. La nature et la position vont ensemble. S'il était au pouvoir du pécheur d'améliorer la condition dans laquelle il se trouve, à quoi cela lui servirait-il aussi longtemps que sa nature serait irrémédiablement mauvaise ? Un noble peut bien recueillir et adopter un mendiant, et lui octroyer la fortune et la position d'un noble, mais il ne pourra jamais lui donner en partage la noblesse de nature ; et ainsi, la nature d'un mendiant ne se trouvera jamais à son aise dans la position d'un noble. Il faut une nature qui corresponde à la position, et une position qui corresponde avec les capacités, les désirs, les affections et les tendances de la nature de celui qui s'y trouve. Or l'évangile de la grâce de Dieu nous apprend que le croyant est introduit dans une condition entièrement nouvelle ; qu'il n'est plus considéré comme étant encore dans son précédent état de culpabilité et de condamnation, mais comme étant dans un état de parfaite et éternelle justification. La condition dans laquelle Dieu le voit maintenant, n'est pas seulement un état de pardon complet, mais un état tel que la sainteté infinie ne peut y découvrir aucune tache. Le croyant a été retiré de sa condition première de culpabilité, et placé, d'une manière absolue et pour l'éternité dans une condition nouvelle de justice parfaite et pure. Ce n'est pas qu'en aucune manière son ancienne condition ait été améliorée : car « ce qui est tordu ne peut être redressé » (Eccl. 1:15). « L'Éthiopien peut-il changer sa peau, et le léopard ses taches ? » (Jér. 13:23). Rien n'est plus opposé à la vérité fondamentale de l'Évangile que la théorie d'une amélioration graduelle dans la condition du pécheur. Né dans une condition déterminée, il faut qu'il soit « né de nouveau » pour entrer dans une autre. Il pourra essayer de s'améliorer ; prendre la résolution de devenir meilleur à l'avenir ; de commencer une nouvelle page ; de changer sa manière de vivre, mais pour tout cela, il ne sera pas, même au moindre degré, sorti de sa condition réelle, comme pécheur. Il pourra devenir ce qu'on appelle

« religieux » ; il pourra essayer de prier ; il pourra suivre assidûment les ordonnances du culte et revêtir toutes les apparences d'une réforme morale, mais rien de tout cela ne peut changer quoi que ce soit à son état réel devant Dieu.

Il en est de même pour ce qui concerne la *nature*. Comment un homme pourrait-il changer sa nature ? Il peut lui faire subir une succession d'opérations ; il peut essayer de la dompter, de la soumettre à une discipline ; avec tout cela, ce sera toujours la nature : « Ce qui est né de la chair, est chair » (Jean 3:6). Il faut à l'homme une nouvelle nature aussi bien qu'une nouvelle condition. Mais comment l'acquérir ? En croyant « le témoignage que Dieu a rendu de son Fils ». « À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, *savoir à ceux qui croient en son nom*, lesquels sont nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean 1:12, 13). Nous apprenons ici que ceux qui croient au nom du Fils unique de Dieu, ont le droit ou le privilège d'être enfants de Dieu ; ils sont rendus participants d'une nouvelle nature ; ils ont la vie éternelle. « Qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36). « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui *entend* ma parole et qui *croit* Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). « Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jean 17:3). « Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie » (1 Jean 5:11, 12).

Telle est la doctrine de l'Écriture pour ce qui concerne les importantes questions relatives à la condition de la nature. Mais comment et sur quel fondement le croyant est-il introduit dans une condition de justice divine, et rendu participant de la nature divine ? Ce grand changement dépend tout entier de cette bienheureuse vérité : que « *Jésus mourut et qu'il est ressuscité* » (1 Thes. 4:14). Cet Être béni quitta le trône de la gloire, les demeures de la lumière ; il descendit dans ce monde de péché et de misère, en ressemblance de chair de péché et, après avoir parfaitement manifesté et glorifié Dieu dans tous les actes de sa vie ici-bas, il mourut sur la croix, sous le poids de toutes les transgressions de son peuple. Il a ainsi divinement satisfait à tout ce qui était ou pouvait être contre nous. « Il a rendu la loi grande et honorable » (Ésaïe 42:21) ; puis il fut fait malédiction, étant pendu au bois. Tout droit fut satisfait par Lui, tout ennemi réduit au silence, tout obstacle ôté. « La bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entre-baisées » (Ps. 85:10). La justice infinie ayant été satisfaite, l'amour infini peut se déverser dans le cœur brisé du pécheur, pour le calmer et le réjouir par sa vertu, en même temps que l'eau et le sang, qui découlèrent du côté percé de Jésus satisfont parfaitement à tous les besoins d'une conscience coupable et convaincue de péché. Le Seigneur Jésus était à notre place sur la croix ; il était notre représentant. « Il mourut, le juste pour les injustes » (1 Pierre 3:18). « Il fut fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21). Il fut mis au rang des transgresseurs ; il fut enseveli et il ressuscita, ayant tout accompli. Ainsi il n'y a plus rien désormais qui soit contre le pécheur : il est uni à Christ et dans la même condition de justice que Christ. « Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17).

Voilà ce qui donne à la conscience une paix solide et bien établie. Si nous ne sommes plus dans un état de culpabilité, mais dans un état de justification ; si Dieu ne nous voit qu'*en Christ* et *comme Christ*, alors une paix parfaite est notre partage. « Ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu » (Rom. 5:1). Le sang de l'Agneau a ôté toute la culpabilité du croyant, a effacé sa lourde dette, et lui a donné, en présence de cette sainteté « qui ne peut contempler l'oppression » (Hab. 1:13), un vêtement parfaitement blanc.

Mais le croyant n'a pas seulement trouvé la paix avec Dieu ; il est fait *enfant de Dieu*, en sorte qu'il peut jouir des douceurs de la communion avec le Père et le Fils, par la puissance du Saint Esprit. Il faut envisager la croix sous deux points de vue : d'abord elle satisfait aux droits de Dieu et à ce qu'exige sa gloire ; ensuite elle est l'expression de l'amour de Dieu. Si nous considérons nos péchés en vue des droits de Dieu comme Juge, nous trouvons que la croix a satisfait à tous ces droits. Dieu, comme Juge, a été divinement satisfait et glorifié à la croix. Mais il y a plus que cela : Dieu a des affections aussi bien que des droits ; et la croix du Seigneur Jésus révèle au pécheur toutes ces

affections d'une manière touchante et persuasive ; tandis que, en même temps, le pécheur est rendu participant d'une nouvelle nature, capable de jouir de ces affections, et d'avoir communion avec le cœur duquel elles découlent. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pierre 3:18). Nous ne sommes donc pas seulement introduits dans un nouvel état, mais amenés à *une personne*, savoir à Dieu lui-même, et nous sommes faits participants *d'une nature* qui est capable de trouver ses délices en Lui. « Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant reçu la réconciliation » (Rom. 5:11).

Quelle force et quelle beauté ne découvrons-nous pas dans ces paroles de délivrance : « Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête dans le désert » (chap. 5:1). « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés » (Luc 4:18, 19). La bonne nouvelle de l'Évangile annonce la délivrance de tout joug et de toute servitude. La paix et la liberté, comme Dieu l'a déclaré, sont les dons que l'Évangile apporte à ceux qui le reçoivent par la foi.

Remarquez qu'il est dit : « Afin qu'il (le peuple) *me* célèbre une fête ». Si les enfants d'Israël devaient en finir avec le Pharaon, c'était pour qu'ils commencent avec Dieu. Le changement était grand. Au lieu de se fatiguer sous le joug des commissaires d'impôts du Pharaon, ils devaient faire la fête à l'Éternel ; et, bien que pour cela il fallût passer de l'Égypte au désert, la présence divine devait les y accompagner ; et si le désert était triste et sauvage, il était le chemin qui conduisait en Canaan. Il était dans les desseins de Dieu qu'Israël célébrât une fête solennelle à l'Éternel dans le désert, et à cet effet il fallait qu'on le « *laissât aller* » hors d'Égypte.

Toutefois le Pharaon n'était aucunement disposé à obéir à l'ordre divin. « Qui est, dit-il, l'Éternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël ? » (vers. 2). Par ces paroles, le Pharaon exprime de la manière la plus frappante sa véritable condition morale, son ignorance et sa désobéissance. Ces deux choses vont ensemble. Si on ne connaît pas Dieu, on ne peut pas lui obéir, car l'obéissance est toujours fondée sur la connaissance. Une âme qui a le bonheur de connaître Dieu, éprouve que cette connaissance est la vie (Jean 17:3) ; et la vie est la puissance ; et avec la puissance on peut agir. Il est évident que celui qui n'a pas la vie ne peut pas agir ; il y a donc un grand manque d'intelligence à vouloir faire accomplir à quelqu'un certains actes, afin qu'il obtienne ainsi ce par quoi seul il est capable de faire quoi que ce soit.

Puis le Pharaon ne se connaissait pas plus lui-même qu'il ne connaissait Dieu. Il ne savait pas qu'il était un pauvre ver de terre, suscité dans le but exprès de faire connaître la gloire de Celui duquel il disait qu'il ne le connaissait pas (Ex. 9:16 ; Rom. 9:17). « Et ils dirent : le Dieu des Hébreux s'est rencontré avec nous. Nous te prions, laisse-nous aller le chemin de trois jours dans le désert, et que nous sacrifions à l'Éternel, notre Dieu ; de peur qu'il ne se jette sur nous par la peste ou par l'épée. Et le roi d'Égypte leur dit : Moïse et Aaron, pourquoi détournez-vous le peuple de son ouvrage ? Allez à vos corvées... Que le service pèse sur ces hommes, et qu'ils s'y occupent, et ne regardent pas à des *paroles de mensonge* » (vers. 3-9).

Quelle révélation des secrets ressorts du cœur humain ne trouvons-nous pas ici ? Quelle complète incapacité d'entrer dans les choses de Dieu ? Tous les droits divins et toutes les révélations divines étaient, selon l'estimation du Pharaon, des « paroles de mensonge ». — Que lui importait « le chemin de trois jours dans le désert », ou « une fête à l'Éternel » ? Comment aurait-il pu comprendre la nécessité d'un pareil voyage, ou la nature ou le but d'une pareille fête ? Il pouvait comprendre ce que c'était que de porter des charges et de faire des briques ; ces choses avaient, à son jugement, un air de réalité ; mais quant à Dieu, à son service ou à son culte, il ne pouvait y voir qu'une vraie chimère, inventée par ceux qui ne cherchaient qu'une excuse pour échapper aux austères réalités de la vie.

Trop souvent il en a été de même pour les sages et les grands de ce monde, qui toujours ont été les premiers à taxer de folie et de vanité les témoignages divins. Écoutez, par exemple, l'estimation que fit le « très excellent Festus » de la grande question débattue entre Paul et les Juifs. « Ils avaient contre lui quelques questions touchant leur culte religieux et touchant *un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant* » (Actes 25:19). Hélas ! combien peu il savait ce qu'il disait ! Combien peu il comprenait ce qu'impliquait la question de savoir si « Jésus » était « mort » ou « vivant » Il ne pensait pas à l'immense portée de cette question pour lui-même et pour ses amis, Agrippa et Bérénice ; mais cela ne changeait rien au fait lui-même ; lui et eux savent maintenant davantage sur ce sujet, bien que, dans les jours passagers de leur gloire terrestre, ils ne l'aient considérée que comme une question superstitieuse, indigne de l'attention d'hommes sensés, et uniquement propre à occuper le cerveau dérangé de visionnaires enthousiastes. Oui, la grande question qui décide de la destinée de tout enfant d'Adam, cette question sur laquelle repose la condition présente et éternelle de l'Église et du monde, et à laquelle se rattachent tous les conseils de Dieu, elle était, selon le jugement de Festus, une vaine superstition.

Il en fut de même pour le Pharaon. Il ne savait rien de « l'Éternel, le Dieu des Hébreux », le grand « *Je suis* » ; aussi regardait-il tout ce que Moïse et Aaron lui avaient dit d'un sacrifice à Dieu comme « des paroles de mensonge ». Les choses de Dieu doivent toujours paraître à l'esprit profane de l'homme, vaines, inutiles et dépourvues de sens. Le nom de Dieu peut faire partie de la phraséologie d'une froide religion de formalisme, mais Dieu lui-même n'est pas connu. Son nom précieux, dans lequel se trouve renfermé tout ce que le cœur du croyant peut désirer et dont il peut avoir besoin, n'a pour l'incrédule ni signification, ni puissance, ni vertu, et ainsi tout ce qui traite de Dieu ou se rapporte à lui, à ses paroles, à ses conseils, à ses pensées, à ses voies, est regardé comme des « paroles de mensonge ».

Mais le temps approche rapidement auquel il n'en sera plus ainsi. Le tribunal de Christ, les terreurs du monde à venir, les vagues du lac de feu, ne seront pas des « paroles de mensonge ». Non, assurément ; et tous ceux qui, par la grâce, croient que ces choses sont des réalités, devraient s'efforcer de réveiller à leur égard la conscience de ceux qui, comme le Pharaon, tiennent « la fabrication des briques » pour la seule chose digne d'occuper la pensée, la seule vraie réalité !

Hélas ! combien souvent les chrétiens mêmes vivent dans la région des choses visibles, dans la région de la terre et de la nature, de manière à perdre le sens profond, immuable et puissant de la réalité des choses divines et célestes. Nous avons besoin de vivre davantage dans la région de la foi, dans la région du ciel et de la « nouvelle création ». Alors nous verrions les choses comme Dieu les voit ; nous penserions à leur égard comme Dieu pense, et notre vie tout entière serait plus élevée, plus désintéressée, plus complètement séparée de la terre et des choses terrestres.

Cependant l'épreuve la plus douloureuse pour Moïse ne vient pas du jugement porté par le Pharaon sur sa mission. Le serviteur fidèle, dont le cœur est tout entier à Christ, doit toujours s'attendre à n'être regardé par les hommes du monde que comme un enthousiaste visionnaire. Ils contemplant le croyant à un point de vue qui ne nous permet pas d'attendre d'eux un autre jugement. Plus un serviteur sera fidèle à son céleste Maître, plus il marchera sur ses traces, plus il sera conforme à son image, plus aussi il peut s'attendre à être regardé, par les fils de la terre, comme étant « hors de sens ». Ce jugement du monde ne devrait donc ni le désappointer, ni le décourager. Mais une chose infiniment plus pénible encore pour lui, c'est de voir son ministère et son témoignage mal interprétés, méconnus ou rejetés par ceux qui en sont eux-mêmes les objets particuliers. En pareil cas, il a besoin d'être beaucoup avec Dieu, dans le secret de ses pensées ; il a besoin de vivre beaucoup dans la puissance de la communion avec Lui, pour être maintenu dans la constante réalité de sa voie et de son service. Si, dans des circonstances aussi difficiles, on n'est pas pleinement persuadé d'avoir reçu mission d'en haut, si l'on n'est pas conscient d'avoir avec soi la présence divine, on est presque sûr de succomber.

Si Moïse n'avait pas été ainsi soutenu, comment eût-il persévéré quand l'oppression croissante de la puissance du Pharaon arracha aux commissaires des enfants d'Israël des paroles de découragement comme celles-ci : « Que l'Éternel vous regarde, et qu'il juge ; car vous nous avez mis en mauvaise odeur auprès du Pharaon et auprès de ses serviteurs, de manière à leur mettre une épée à la main pour nous tuer » (vers. 20, 21). Il y avait là de quoi accabler Moïse, et Moïse le sentait, car il retourna vers l'Éternel et dit : « Seigneur, pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? Pourquoi donc m'as-tu envoyé ? Depuis que je suis entré vers le Pharaon pour parler en ton nom, il a fait du mal à ce peuple et tu n'as pas du tout délivré ton peuple ». Au moment même où la délivrance semblait proche, les choses avaient pris l'aspect le plus décourageant ; tout comme dans la nature, l'heure la plus sombre de la nuit est souvent celle qui précède immédiatement l'aube du jour. Ainsi il en sera de l'histoire d'Israël aux derniers jours. L'heure de l'obscurité la plus profonde et de l'angoisse la plus effrayante précédera l'apparition soudaine du « Soleil de justice » (Mal. 4:1, 2), apportant la santé dans ses ailes, pour guérir d'une guérison éternelle « la plaie de la fille de son peuple » (Jér. 6:14 ; 8:11).

On peut se demander jusqu'à quel point le « pourquoi » de Moïse, cité dans le passage plus haut, fut dicté par une foi réelle et par une volonté mortifiée ? Toujours est-il que le Seigneur ne reprend pas Moïse pour son « pourquoi », occasionné par la grandeur de l'affliction du moment. Il lui répond avec bonté : « Tu verras maintenant ce que je ferai au Pharaon, car contraint par main forte, il les laissera aller, et... il les chassera de son pays » (chap. 6:1). Cette réponse est empreinte d'une grâce toute particulière. Au lieu de censurer l'insolence de celui qui se permettait de mettre en question les voies insondables de « *Je suis* », ce Dieu toujours miséricordieux cherche à relever l'esprit accablé de son serviteur, en lui dévoilant ce qu'il allait faire. C'était agir d'une manière digne de Dieu, de qui descend toute grâce excellente et tout don parfait, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches (Jac. 1:5, 17). « Car il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Ce n'est pas non plus uniquement dans ses actes, mais en Lui-même, dans son propre nom et dans son caractère, qu'il voudrait faire trouver au cœur la consolation et la joie ; et là est le bonheur parfait, divin, éternel. Quand le cœur trouve en Dieu lui-même le soulagement dont il a besoin, quand il peut se réfugier dans le sûr asile que lui offre son nom, quand il peut trouver dans le caractère de Dieu la réponse parfaite à tous ses besoins, alors il est véritablement élevé au-dessus de la région des choses créées ; il peut abandonner les belles promesses de la terre, et estimer à leur juste valeur les superbes prétentions de l'homme. Le cœur qui connaît Dieu par expérience peut non seulement regarder la terre et dire : « Tout est vanité » mais encore regarder directement à Dieu et dire « Toutes mes sources sont en toi » (Psaume 87:7).

« Et Dieu parla à Moïse, et lui dit : Je suis l'Éternel (*Jéhovah*). Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob, comme le Dieu Tout-Puissant ; mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom d'Éternel (*Jéhovah*). Et j'ai aussi établi mon alliance avec eux, pour leur donner le pays de Canaan, le pays de leur séjournement, dans lequel ils ont séjourné. Et j'ai aussi entendu le gémissement des fils d'Israël, que les Égyptiens font servir, et je me suis souvenu de mon alliance » (vers. 2-5). « L'Éternel » est le titre que Dieu prend comme Libérateur de son peuple, en vertu de son alliance de pure et souveraine grâce. Il se révèle lui-même comme étant la Source éternelle de l'amour rédempteur ; établissant ses conseils, accomplissant ses promesses, délivrant son peuple élu de tout ennemi et de tout mal. C'était le privilège d'Israël de demeurer toujours sous la sauvegarde de ce nom significatif de l'Éternel, de ce nom qui manifeste Dieu comme agissant pour sa propre gloire, et formant son peuple opprimé pour publier par lui cette gloire (comp. Ésa. 43:11, 12, 15, 21).

« C'est pourquoi dis aux fils d'Israël : Je suis l'Éternel, et je vous ferai sortir de dessous les fardeaux des Égyptiens, et je vous délivrerai de leur servitude ; et je vous rachèterai à bras étendu, et par de grands jugements ; et je vous prendrai pour être mon peuple, et je vous serai Dieu ; et vous saurez que je suis l'Éternel, votre Dieu qui vous fais sortir de dessous les fardeaux des Égyptiens. Et je vous ferai entrer dans le pays au sujet duquel j'ai levé ma main, pour le donner à Abraham, à Isaac, et à Jacob, et je vous le donnerai en possession. Je suis l'Éternel » (vers. 6-8). Tout ceci proclame la

grâce la plus pure, la plus gratuite, la plus riche. L'Éternel se présente au cœur des siens comme étant Celui qui agirait *en eux, pour eux et avec eux*, pour la manifestation de sa propre gloire. Quelque faibles et misérables qu'ils fussent, il était descendu pour faire voir sa gloire, manifester sa grâce et donner un exemple de sa puissance, dans leur entière délivrance. Sa gloire et leur salut étaient inséparablement liés. Plus tard, toutes ces choses ont été rappelées à leur souvenir : « Ce n'est pas parce que vous étiez plus nombreux que tous les peuples, que l'Éternel s'est attaché à vous et vous a choisis ; car vous êtes le plus petit de tous les peuples ; mais parce que l'Éternel vous a aimés et parce qu'il garde le serment qu'il a juré à vos pères, l'Éternel vous a fait sortir à main forte, et t'a racheté de la maison de servitude, de la main du Pharaon, roi d'Égypte » (Deut. 7:7, 8).

Rien n'est plus propre à affermir et à établir sur un solide fondement le cœur craintif et tremblant que de savoir que Dieu s'est chargé de nous, *tels que nous sommes* et en connaissant parfaitement ce que nous sommes ; et que, de plus, il ne peut jamais faire en nous aucune nouvelle découverte qui pourrait altérer le caractère ou la mesure de son amour pour nous. « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin » (Jean 13:1). *Celui* qu'il aime, il l'aime jusqu'à la fin d'un amour invariable ; c'est là un sujet de joie inexprimable. Dieu savait tout ce que nous étions ; il connaissait ce qu'il y avait de plus mauvais en nous, alors qu'il manifesta son amour pour nous dans le don de son Fils. Il savait ce dont nous avons besoin, et il y a pourvu. Il connaissait le montant de la dette, et il l'a payée. Il savait ce qu'il y avait à faire, et il l'a accompli. Les exigences de sa propre gloire devaient être satisfaites, et il y a satisfait. Tout est son œuvre à Lui. C'est pourquoi il dit à Israël : « Je vous ferai sortir » ; — « Je vous ferai entrer » ; — « Je vous prendrai pour mon peuple » ; — « Je vous donnerai le pays » ; — « Je suis l'Éternel ». — C'était là ce qu'il *voulait faire*, en vertu de ce qu'il *était* ; et aussi longtemps que cette grande vérité n'a pas été pleinement saisie, aussi longtemps qu'elle n'a pas été reçue dans l'âme par la puissance du Saint Esprit, il ne peut pas y avoir de paix solide. On ne peut pas avoir le cœur heureux, ni la conscience tranquille, avant de savoir et de croire que tous les droits divins ont été divinement satisfaits.

Le reste de ce chapitre contient un registre des « chefs des maisons » des pères, des Israélites. Ce registre est intéressant en ce qu'il nous montre l'Éternel venant faire le dénombrement de ceux qui lui appartiennent, bien qu'ils fussent encore dans le royaume de l'Ennemi. Israël était le peuple de Dieu, et Dieu fait ici le dénombrement de ceux sur lesquels il avait un droit souverain. Quelle grâce merveilleuse ! Trouver un objet d'intérêt dans ceux qui étaient au milieu de toute la dégradation de la servitude de l'Égypte, était digne de Dieu ! Celui qui a fait les mondes et qui est entouré d'anges non déchus, toujours prêts à faire « son bon plaisir » (Ps. 103:21), descendit ici-bas dans le but d'adopter quelques esclaves, au nom desquels il voulut bien unir son nom. Il descendit au milieu des fours à briques de l'Égypte, il vit là un peuple gémissant sous le fouet de l'opresseur, et prononça alors ces mémorables paroles : « Laisse aller *mon* peuple ». Et ayant dit ainsi, il commença à en faire le dénombrement, comme pour dire : Ceux-ci sont à moi ; voyons combien ils sont, afin que nul ne soit laissé en arrière. « De la poussière il fait lever le misérable, de dessus le fumier il élève le pauvre, pour le faire asseoir avec les nobles : et il leur donne en héritage un trône de gloire » (1 Sam. 2:8).

## Chapitres 7-11

Ces cinq chapitres forment une partie distincte du livre de l'Exode ; leur contenu peut être rangé sous les trois chefs suivants : les dix jugements de l'Éternel ; la résistance de « Jannès et Jambres » ; et les quatre objections du Pharaon.

Tout le pays d'Égypte fut ébranlé sous les coups successifs de la verge de l'Éternel. Tous, depuis le monarque assis sur son trône, jusqu'à la servante travaillant au moulin, durent sentir le terrible poids de cette verge. « Il envoya Moïse, son serviteur, Aaron qu'il avait choisi. Ils opérèrent au milieu d'eux ses signes, et des prodiges dans le pays de Cham. Il envoya des ténèbres, et fit une obscurité ; et ils ne se rebellèrent pas contre sa parole. Il changea leurs eaux en sang, et fit mourir leurs poissons. Leur terre fourmilla de grenouilles, jusque dans les chambres de leurs rois. Il parla, et il vint des

mouches venimeuses, et des moustiques dans tous leurs confins. Il leur donna pour pluie de la grêle, un feu de flammes dans leur pays ; et il frappa leurs vignes et leurs figuiers, et brisa les arbres de leur contrée. Il parla, et les sauterelles vinrent, et des yéleks sans nombre ; et ils dévorèrent toutes les plantes dans leur pays, et dévorèrent le fruit de leur sol. Et il frappa tout premier-né dans leur pays, les prémices de toute leur vigueur » (Ps. 105:26-36).

Ici, le psalmiste nous décrit en termes concis les terribles châtiments que, par la dureté de son cœur, le Pharaon fit venir sur sa terre et sur son peuple. Ce superbe monarque avait entrepris de résister à la volonté souveraine et à la marche du Dieu Très-Haut, et comme juste conséquence de cet acte, il fut judiciairement aveuglé et endurci. « Et l'Éternel endurcit le cœur du Pharaon, et il ne les écouta pas, comme l'Éternel avait dit à Moïse. Et l'Éternel dit à Moïse : Lève-toi de bon matin, et tiens-toi devant le Pharaon, et dis-lui : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu des Hébreux : Laisse aller mon peuple, pour qu'ils me servent ; car cette fois j'envoie toutes mes plaies dans ton cœur, et sur tes serviteurs et sur ton peuple, afin que tu saches que nul n'est comme moi, sur toute la terre ; car maintenant, j'étendrai ma main, et je te frapperai de peste, toi et ton peuple, et tu seras exterminé de dessus la terre. Mais je t'ai fait subsister pour ceci, afin de te faire voir ma puissance, et pour que mon nom soit publié dans toute la terre » (Ex. 9:12-16).

En considérant le Pharaon et ses actes, l'âme se transporte au milieu des scènes émouvantes de l'Apocalypse, qui nous font voir le dernier orgueilleux oppresseur du peuple de Dieu, faisant descendre sur son royaume et sur lui-même les sept coupes de la colère du Tout-Puissant. Dieu, dans ses desseins, a voulu qu'Israël ait la prééminence sur la terre ; il faut donc que quiconque a la prétention de s'opposer à cette prééminence soit mis de côté. Il faut que la grâce divine trouve son objet ; et quiconque entreprendrait d'opposer une barrière à cette grâce doit être « ôté » ; que ce soit l'Égypte, Babylone, ou « la Bête qui était, et qui n'est plus et qui sera » (Apoc. 17:8), peu importe. La puissance divine ouvrira la voie, afin que la grâce divine puisse couler, et une malédiction éternelle sera sur tous ceux qui y mettront obstacle. Ils savoureront, pendant toute l'éternité du siècle des siècles, le fruit amer de leur rébellion contre « l'Éternel, le Dieu des Hébreux ». Il a dit à son peuple : « Aucun instrument formé contre toi ne réussira » (Ésa. 54:17), et son immuable fidélité accomplira très certainement ce que sa grâce infinie a promis. Ainsi, quand le Pharaon persista à retenir de sa main de fer l'Israël de Dieu, les coupes de la colère divine furent répandues sur lui, et le pays d'Égypte tout entier fut couvert de ténèbres, de maladies et de désolation. Il en sera bientôt de même du grand et dernier oppresseur, alors qu'il sortira de l'abîme sans fond, armé de la puissance satanique, pour écraser sous le « pied de l'orgueil » (Ps. 36:11) ceux que l'Éternel s'est choisis pour objets de sa faveur. Son trône sera renversé, son royaume dévasté par les sept dernières plaies, et finalement il sera lui-même plongé, non dans la mer Rouge, mais « dans l'étang de feu et de soufre » (Apoc. 17:8 ; 20:10).

Pas un trait ou un iota de ce que Dieu a promis à Abraham, à Isaac et à Jacob ne passera sans être accompli. Dieu accomplira tout. Malgré tout ce qui a été dit ou fait en sens contraire, Dieu se souvient de ses promesses, et il les accomplira. Toutes ses promesses sont « oui et amen dans le Christ Jésus » (2 Cor. 1:20). Des dynasties se sont élevées et ont joué leur rôle sur le théâtre de ce monde ; des trônes ont été érigés sur les ruines de l'ancienne gloire de Jérusalem ; des empires ont fleuri pour un temps, et puis se sont écroulés, d'ambitieux potentats ont combattu pour la possession du « pays de la promesse » ; tout cela a eu lieu, mais l'Éternel a dit concernant la Palestine : « Le pays ne se vendra pas à perpétuité, car le pays est à moi » (Lév. 25:23). Nul autre donc que l'Éternel lui-même ne possédera en définitive ce pays ; et c'est par la semence d'Abraham qu'il héritera. Un simple passage de l'Écriture suffit pour fixer nos pensées relativement à ce sujet ou à tout autre. La terre de Canaan est pour la postérité d'Abraham, et la postérité d'Abraham pour la terre de Canaan, et jamais aucun pouvoir terrestre ou infernal ne pourra renverser cet ordre divin. Le Dieu éternel a engagé sa parole, et le sang de l'éternelle alliance a coulé pour ratifier cette parole. Qui donc l'annulerait ? « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Matt. 24:35). « Nul n'est comme le Dieu de Jeshurun, qui est porté sur les cieus à ton secours, et sur les

nuées dans sa majesté. Le Dieu d'ancienneté est ta demeure, et au-dessous de toi sont les bras éternels ; il chasse l'ennemi devant toi, et il dit : Détruis ! Et Israël habitera en sécurité, la source de Jacob, à part, dans un pays de froment et de moût, et ses cieux distilleront la rosée. Tu es bienheureux, Israël ! Qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Éternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire ? Tes ennemis dissimuleront devant toi, et toi, tu marcheras sur leurs lieux élevés » (Deut. 33:26-29).

Nous avons à considérer maintenant, en second lieu l'opposition de « Jannès et de Jambres », les magiciens égyptiens. Nous n'aurions pas connu les noms de ces anciens antagonistes de la vérité de Dieu, s'ils n'eussent été nommés par le Saint Esprit, en relation avec les « temps fâcheux », au sujet desquels l'apôtre Paul avertit son enfant Timothée. Il est important que le lecteur chrétien comprenne bien la vraie nature de la résistance opposée à Moïse par ces magiciens ; et afin qu'il ait une vue complète du sujet, je rapporterai en entier le passage de l'épître de Paul à Timothée. Il est profondément sérieux et solennel.

« Or sache ceci, que dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront égoïstes, avarés, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans pitié, sans affection naturelle, implacables, calomnieux, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, ayant la forme de la pitié, mais en ayant renié la puissance. Or, détourne-toi de telles gens. Car d'entre eux sont ceux qui s'introduisent dans les maisons et qui mènent captives des femmelettes chargées de péchés, entraînées par des convoitises diverses, qui apprennent toujours, et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité. Or de la même manière dont Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, ainsi aussi ceux-ci résistent à la vérité, hommes corrompus dans leur entendement, réprouvés quant à la foi : mais ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera manifeste pour tous, comme a été celle de ceux-là aussi » (2 Tim. 3:1-9).

Or la nature de cette résistance à la vérité est quelque chose de tout particulièrement sérieux, « Jannès et Jambres » résistèrent à Moïse simplement en imitant, pour autant que cela était en leur pouvoir, tout ce qu'il faisait. Nous ne voyons pas qu'ils aient attribué à une puissance trompeuse ou mauvaise les opérations de Moïse, mais plutôt ils cherchèrent à en neutraliser l'effet sur la conscience, en faisant les mêmes choses que lui. Ce que Moïse faisait, eux aussi pouvaient le faire, en sorte qu'il n'y avait pas, après tout, une grande différence. L'un valait l'autre. Un miracle est un miracle. Si Moïse opérait des miracles pour sortir le peuple hors d'Égypte, ils pouvaient en opérer pour le faire rester au pays : où donc était la différence ?

De tout ceci nous apprenons que la résistance la plus satanique au témoignage de Dieu dans le monde vient de ceux qui, bien qu'ils imitent les effets de la vérité, n'ont que « la forme de la piété » et « en renient la puissance » (2 Tim. 3:5). Ces gens-là peuvent faire les mêmes choses, adopter les mêmes habitudes et les mêmes formes, employer le même langage, et professer les mêmes opinions que d'autres. Si le vrai chrétien, pressé par l'amour du Christ, donne à manger à celui qui a faim ; donne des habits à celui qui est nu ; visite les malades ; répand les Écritures ; distribue des traités ; prie, chante des cantiques, défend et prêche l'Évangile, le formaliste peut faire tout cela ; et, qu'on y prenne garde, c'est là le caractère spécial de la résistance opposée à la vérité « dans les derniers jours » ; c'est là l'esprit de Jannès et de Jambres. Combien il est nécessaire de comprendre cette sérieuse vérité ! Combien il importe de se souvenir que « *de la même manière* que Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, *ainsi* » ces professants, amateurs d'eux-mêmes, du monde et des plaisirs, « résistent à la vérité ». Ils ne voudraient pas être sans « une forme de piété ! » mais tout en adoptant la forme parce qu'elle est entrée dans les usages, ils en haïssent « la puissance », parce qu'elle implique le renoncement à soi-même. « La puissance de la piété » implique la reconnaissance des droits de Dieu, l'établissement de son royaume dans le cœur et, comme conséquence, la manifestation de ces choses dans le caractère et la vie tout entière ; mais le formaliste ignore tout cela. « La puissance » de la piété ne pourrait jamais s'accorder avec aucun des hideux caractères que le passage de l'épître à Timothée, cité plus haut, nous signale ; mais « la forme », tout en les cachant,

les laisse vivants et insoumis, et c'est à quoi le formaliste prend plaisir. Il ne tient pas à ce que ses convoitises soient subjuguées, ses plaisirs entravés, ses passions domptées, ses affections réglées, son cœur purifié. Il lui faut tout juste assez de religion pour qu'il puisse tirer le meilleur parti possible du monde présent et du monde à venir. Il ne sait pas ce que c'est que d'abandonner le monde présent parce qu'on a trouvé « le monde à venir ».

En considérant les formes de l'opposition de Satan à la vérité de Dieu, nous voyons que son système a toujours été de résister à cette vérité ; d'abord, par la violence, en l'attaquant ouvertement, et ensuite, quand ce moyen n'a pas réussi, en la corrompant par une contrefaçon. Ainsi, il chercha d'abord à faire mourir Moïse (chap. 2:15), et ne pouvant pas accomplir son dessein, il essaya d'imiter ses œuvres.

Il en a été de même quant à la vérité confiée à l'Église de Dieu. Les premiers efforts de Satan se manifestèrent par la colère des principaux sacrificateurs et des anciens du peuple, par le siège judiciaire, la prison et l'épée. Mais dans le passage de la seconde épître à Timothée, il n'est pas fait mention de semblables agents. L'attaque ouverte a fait place au moyen bien plus subtil et plus dangereux d'une profession vaine, d'une forme sans puissance, d'une contrefaçon humaine. Au lieu de se présenter l'épée de la persécution à la main, l'Ennemi se promène couvert du manteau de la profession. Il professe et il imite ce qu'une fois il combattait et persécutait ; et, par ce moyen, il obtient pour le présent des avantages effrayants. Les formes horribles du mal moral qui, de siècle en siècle, ont souillé les pages de l'histoire de l'humanité, au lieu de ne se trouver que dans les lieux où on pourrait naturellement les chercher, dans les repaires des ténèbres humaines, se trouvent soigneusement arrangées sous les plis d'une froide et impuissante profession, et c'est là un des grands chefs-d'œuvre de Satan.

Il est naturel que l'homme, comme créature déchue et corrompue, soit égoïste, avare, vantard, hautain, profane, ami des voluptés plutôt que de Dieu, mais qu'il soit tout cela, sous la belle apparence d'une « forme de piété », dénote l'énergie spéciale de Satan dans sa résistance à la vérité aux « derniers jours ». Que l'homme manifeste ouvertement ces vices, ces convoitises et ces passions hideuses, résultats nécessaires de son éloignement de la source de la sainteté et de la pureté infinies, cela n'est que trop naturel, car l'homme sera ce qu'il est jusqu'à la fin de son histoire. Mais, d'un autre côté, quand on voit le saint nom du Seigneur Jésus associé à la perversité et à l'implacable méchanceté de l'homme ; quand on voit de saints principes unis à des pratiques impies ; quand on voit tout ce qui caractérise la corruption des gentils, telle que nous la présente le premier chapitre de l'épître aux Romains, associé à une « forme de piété », alors on peut dire avec vérité : ce sont là les affreux caractères des « derniers jours », la résistance de « Jannès et de Jambrès ».

Toutefois il n'y eut que trois choses dans lesquelles les magiciens de l'Égypte purent imiter les serviteurs du Dieu vivant et vrai : ils changèrent leurs verges en serpents (chap. 7:12) ; ils changèrent l'eau en sang (chap. 7:22) ; et ils firent monter des grenouilles sur le pays (chap. 8:7) ; mais au quatrième signe, qui impliquait la puissance créatrice, la manifestation de la vie, liée à la mise en évidence de l'état d'humiliation de la nature, ils furent confondus et obligés de dire : « C'est le doigt de Dieu » (chap. 8:16-19). Il en est de même de ceux qui résistent à la vérité dans les derniers jours. Tout ce qu'ils font est selon l'énergie directe de Satan et rentre dans les limites de son pouvoir. En outre, leur but spécial est de « résister à la vérité ».

Les trois choses, que « Jannès et Jambrès » eurent le pouvoir d'exécuter, sont caractérisées par l'énergie satanique, la mort et l'impureté, savoir les serpents, le sang et les grenouilles. C'est ainsi qu'ils « résistèrent à Moïse », et « ceux-ci de même résistent à la vérité » et empêchent son action morale sur la conscience. Rien ne contribue plus à affaiblir la puissance de la vérité que ce fait, savoir que des personnes, qui ne sont pas du tout sous son influence, font exactement les mêmes choses que ceux qui s'y trouvent. C'est là la manière d'agir de Satan dans le moment actuel. Il cherche à faire passer tous les hommes pour des chrétiens. Il aimerait nous faire croire que nous sommes entourés d'un « monde chrétien », mais le « monde chrétien » n'est qu'une chrétienté de contrefaçon qui, loin

de rendre témoignage à la vérité, est là, selon les desseins de l'ennemi de la vérité, pour résister à l'influence sanctifiante et purifiante de celle-ci.

En un mot, le serviteur de Christ, le témoin de la vérité, est de toutes parts environné de l'esprit de « Jannès et de Jambres », il est bon qu'il s'en souvienne, qu'il connaisse à fond le mal avec lequel il a à lutter ; qu'il n'oublie pas que le monde qui l'entoure est l'imitation satanique de l'œuvre réelle de Dieu, produite non par la baguette d'un magicien ouvertement méchant, mais par l'action de faux professants, ayant « la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance » ; gens qui font des choses paraissant bonnes et justes, mais qui n'ont ni la vie de Christ dans leur âme, ni l'amour de Dieu dans leur cœur, ni la puissance de la parole de Dieu dans leur conscience.

« Mais », ajoute l'apôtre, « ils n'iront pas plus avant ; car leur folie sera manifeste pour tous, comme a été celle de ceux-là aussi ». En effet, la folie de Jannès et de Jambres fut manifeste pour tous, alors que non seulement ils ne purent pas aller plus avant en imitant les miracles de Moïse et d'Aaron, mais qu'ils furent, de fait, enveloppés dans les jugements de Dieu. Il y a là quelque chose de bien sérieux. La folie de tous ceux qui n'ont que la forme sera pareillement manifestée. Non seulement ils seront incapables d'imiter les effets propres de la vie et de la puissance divines, dans leur entier, mais encore ils deviendront eux-mêmes les objets des jugements qui résulteront de la réjection de cette vérité à laquelle ils ont résisté.

Dira-t-on que tout ceci ne renferme pas d'enseignement pour un temps de profession sans puissance ? Non certainement ; et ces exemples devraient agir sur toute conscience en puissance de vie, parler à tous les cœurs en accents solennels et pénétrants, et porter chacun de nous à s'examiner sérieusement, pour se rendre compte s'il rend témoignage à la vérité, en marchant dans la puissance de la piété, ou s'il lui fait obstacle et en neutralise les effets en n'en ayant que la forme. Les effets de la puissance de la piété se montreront en ce que nous « demeurerons dans les choses que nous avons apprises » (2 Tim. 3:14). Ceux-là seuls demeureront qui ont été enseignés de Dieu ; qui, par la puissance de l'Esprit de Dieu, se sont abreuvés du principe divin à la source pure de l'inspiration.

Que Dieu en soit béni, les nombreuses fractions de l'Église professante renferment un grand nombre d'hommes semblables. Il y en a, ici et là, plusieurs dont la conscience a été lavée dans le sang expiatoire de « l'Agneau de Dieu » (Jean 1:29), dont les cœurs sont pénétrés d'un vrai attachement pour sa personne et dont les esprits sont réjouis par « la bienheureuse espérance » de le voir tel qu'il est, et d'être pour toujours rendus conformes à son image. On est encouragé en pensant à ceux-là. C'est une grâce indicible que d'avoir communion avec ceux qui peuvent rendre raison de l'espérance qui est en eux, et de la position qu'ils occupent. Puisse le Seigneur en augmenter le nombre tous les jours, et que la puissance de la piété se répande au loin dans ces derniers jours, afin qu'un témoignage éclatant soit rendu au nom de Celui qui en est digne.

Il nous reste encore à examiner le troisième point que nous avons signalé dans cette partie du livre, savoir les quatre objections artificieuses du Pharaon à la parfaite délivrance du peuple de Dieu et à son entière séparation de l'Égypte. La première de ces objections se trouve au chap. 8, vers. 25. « Et le Pharaon appela Moïse et Aaron, et dit : Allez, *sacrifiez à votre Dieu dans le pays* ». Il est superflu de remarquer ici que, soit que les magiciens opposent de la résistance, soit que le Pharaon fasse des objections, de fait c'est Satan qui est derrière la scène, et il est évident que son but, dans la proposition qu'il suggère au Pharaon, était d'empêcher le témoignage qui devait être rendu au nom de l'Éternel et qui se rattachait à la séparation complète du peuple de Dieu d'avec l'Égypte. Il est évident qu'il n'y aurait pas eu de témoignage de ce genre si le peuple fût resté en Égypte, encore qu'il eût sacrifié à l'Éternel. Les Israélites se fussent placés ainsi sur le même terrain que les Égyptiens, et eussent mis l'Éternel au niveau des dieux de l'Égypte ; et un Égyptien eût pu dire à un Israélite : « Je ne vois pas de différence entre nous : vous avez votre culte et nous avons le nôtre où est la différence ? »

Les hommes trouvent parfaitement juste, et comme une chose qui va sans dire, que chacun ait une religion, quelle que celle-ci soit d'ailleurs. Pourvu que nous soyons sincères et que nous ne nous mêlions pas de la croyance de notre voisin, peu importe la forme de notre religion. Telles sont les pensées des hommes à l'égard de ce qu'ils appellent : religion ; mais il est bien évident que la gloire du nom de Jésus n'a aucune place dans tout cela. L'Ennemi s'opposera toujours à toute pensée de séparation, et le cœur de l'homme ne la comprend pas. Le cœur peut aspirer à la piété, parce que la conscience atteste que tout n'est pas en règle, mais il aspire après le monde tout aussi bien. Il aimerait « sacrifier à Dieu dans le pays » ; or, quand on accepte une piété mondaine, et qu'on refuse de « sortir et de se séparer », le but de Satan est atteint. Son dessein invariable, depuis le commencement, a été d'empêcher le témoignage rendu au nom de Dieu sur la terre ; et ici aussi son dessein caché était le même quand il faisait dire au Pharaon : « Allez, sacrifiez à votre Dieu dans le pays ! » N'eût-ce pas été étouffer le témoignage que d'adhérer à cette proposition ! Le peuple de Dieu en Égypte, et Dieu lui-même associé aux idoles de l'Égypte ! quel épouvantable blasphème !

Lecteur, nous devrions réfléchir sérieusement à ces choses. L'effort de l'Ennemi, pour induire le peuple d'Israël à sacrifier à Dieu en Égypte, révèle un principe infiniment plus profond que nous ne serions tentés de le supposer au premier abord. L'Ennemi triompherait s'il pouvait obtenir, n'importe en quel temps, par quels moyens et dans quelles circonstances, ne fût-ce que l'apparence d'une sanction divine en faveur de la religion du monde. Il n'a point d'objection contre une religion de cette espèce. Il atteint aussi effectivement son but par ce qu'on appelle « le monde religieux », que par tout autre moyen ; aussi a-t-il gagné un grand point quand il a réussi à amener un vrai chrétien à accréditer la religion du monde. C'est un fait positif, bien connu, que rien n'excite dans le monde plus d'indignation que le principe divin de la séparation d'avec le présent siècle mauvais. On vous laissera croire les mêmes choses, prêcher les mêmes doctrines, faire les mêmes œuvres ; mais si vous essayez, ne fût-ce que dans la plus petite mesure, de vous conformer aux ordres divins : « Détourne-toi de telles gens » (2 Tim. 3:5) et « sortez du milieu d'eux et soyez séparés » (2 Cor. 6:17), vous pouvez vous attendre à la plus violente opposition ! Comment expliquer cela ? Uniquement par ce fait que, séparés de la vaine religion du monde, les chrétiens rendent à Christ un témoignage qu'ils ne peuvent jamais lui rendre tant qu'ils sont associés avec elle.

Il y a entre la religion humaine et Christ une immense différence. Un pauvre Hindou, plongé dans les ténèbres, vous parlera de sa religion, mais il ne sait rien de Christ. L'apôtre ne dit pas : « S'il y a quelque consolation dans la religion » (Phil. 2:1), bien que, sans aucun doute, les sectateurs d'une religion quelconque trouvent dans cette religion ce qu'ils estiment être une consolation. Mais Paul avait trouvé sa consolation en Christ, après avoir fait pleinement l'expérience de la vanité de la religion, même sous sa forme la plus belle et la plus imposante (comp. Gal. 1:13, 14 ; Phil. 3:4-11).

L'Esprit de Dieu, il est vrai, parle d'une « religion pure et sans tache » (Jac. 1:27) mais l'homme irrégénéré ne peut en aucune manière y participer, car comment pourrait-il avoir part à quoi que ce soit de « pur » et qui soit « sans tache » ? Cette religion-là est du ciel, la source de tout ce qui est pur et excellent ; elle est exclusivement « devant notre Dieu et Père », pour l'exercice des fonctions de la nouvelle nature, dont tous ceux qui croient au nom du Fils de Dieu sont faits participants (Jean 1:12, 13 ; Jac. 1:18 ; 1 Pierre 1:23 ; 1 Jean 5:1). Enfin elle se range sous les deux chefs significatifs de la bienveillance active et de la sainteté personnelle : « visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et se conserver pur du monde » (Jacques 1:27).

Si vous parcourez le catalogue des vrais fruits du christianisme, vous les trouverez tous classés sous ces deux chefs ; et il est très intéressant de remarquer que, soit dans le chap. 8 de l'Exode, soit dans le chap. 1 de Jacques, la séparation d'avec le monde est présentée comme une qualité indispensable dans le vrai service de Dieu. Rien de ce qui est souillé par le contact du « présent siècle mauvais » ne peut être acceptable devant Dieu, ni recevoir de sa main ce sceau « pur et sans tache ». « Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai ; et je vous serai pour Père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant » (2 Cor. 6:17, 18).

Il n'y avait point en Égypte de lieu de réunion pour l'Éternel et son peuple racheté ; la délivrance et la séparation de l'Égypte étaient pour Israël une seule et même chose. Dieu avait dit : « Je suis descendu pour le délivrer » (Ex. 3:8), et rien moins que cela n'aurait pu satisfaire Dieu ou le glorifier. Un salut, qui eût laissé le peuple en Égypte, n'aurait pas pu être le salut de Dieu. De plus, nous avons à nous souvenir que le dessein de l'Éternel dans le salut d'Israël, aussi bien que dans la destruction du Pharaon, était que « son nom fût publié dans toute la terre » (Ex. 9:16). Or quelle déclaration de son nom ou de son caractère y aurait-il eu, si son peuple avait dû entreprendre de lui rendre culte en Égypte ? Il n'y eût eu aucun témoignage ou qu'un témoignage entièrement faux. Il était donc absolument nécessaire, pour que le caractère de Dieu fût pleinement et fidèlement manifesté, que son peuple fût entièrement délivré et complètement séparé de l'Égypte ; et il est tout aussi nécessaire maintenant, pour qu'un témoignage clair et sans équivoque soit rendu au Fils de Dieu, que tous ceux qui sont réellement à lui soient séparés du présent siècle mauvais. Telle est la volonté de Dieu, et c'est pour cela que Christ s'est donné lui-même, selon ce que nous lisons : « Grâce et paix à vous, de la part de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père, auquel soit la gloire au siècle des siècles ! Amen » (Gal. 1:3-5).

Les Galates commençaient à s'adonner à une religion charnelle et mondaine, une religion d'ordonnances, une religion de « jours, de mois, de temps et d'années » ; et l'apôtre, dès les premiers mots de son épître, leur rappelle que c'est pour délivrer son peuple de tout ce système-là, que le Seigneur Jésus s'est donné lui-même. Il faut que le peuple de Dieu soit un peuple séparé, non point sur le principe d'une plus grande sainteté personnelle que celle d'autrui, mais parce qu'il est son peuple, et pour qu'il réponde intelligemment au but miséricordieux que Dieu s'est proposé en le mettant en rapport avec Lui-même et en l'associant à son nom. Un peuple qui eût vécu encore au milieu des souillures et des abominations de l'Égypte, n'aurait pas pu être le témoin du Dieu très saint ; et ainsi de même, maintenant, celui qui se mêle aux souillures d'une religion mondaine et corrompue ne peut pas être un puissant et fidèle témoin d'un Christ crucifié et ressuscité.

La réponse de Moïse à la première objection du Pharaon est très remarquable : « Moïse dit : Il n'est pas convenable de faire ainsi ; car nous sacrifierions à l'Éternel, notre Dieu, l'abomination des Égyptiens. Est-ce que nous sacrifierions l'abomination des Égyptiens devant leurs yeux, sans qu'ils nous lapidassent ! Nous irons le chemin de trois jours dans le désert, et nous sacrifierons à l'Éternel, notre Dieu, comme il nous a dit » (chap. 8:26, 27). « Le chemin de trois jours », c'est une séparation réelle de l'Égypte. Rien moins que cela ne pouvait satisfaire la foi. L'Israël de Dieu doit être séparé du pays de la mort et des ténèbres, dans la puissance de la résurrection. Il faut que les eaux de la mer Rouge séparent les rachetés de Dieu du pays d'Égypte avant qu'ils puissent sacrifier convenablement à l'Éternel. S'ils fussent restés en Égypte, ils eussent dû sacrifier à l'Éternel les objets même du culte abominable de l'Égypte (\*). Cela est impossible. Il ne pouvait y avoir en Égypte ni tabernacle, ni temple, ni autel ; il n'y avait pas, dans toute l'étendue du pays, de lieu pour aucune de ces choses. De fait, comme nous le verrons ci-après, Israël ne fit entendre aucun chant de louange, jusqu'à ce que l'assemblée tout entière fût parvenue, dans la puissance d'une rédemption accomplie, au bord de la mer Rouge, qui est vers le pays de Canaan. Il en est exactement de même maintenant. Il faut que le croyant sache où la mort et la résurrection du Seigneur Jésus l'ont placé pour toujours, avant qu'il puisse être un adorateur intelligent, un serviteur approuvé, un vrai et fidèle témoin.

(\*) L'expression « abomination » se rapporte à ce que les Égyptiens adoraient.

Il ne s'agit pas ici de la question de savoir si l'on est enfant de Dieu et partant sauvé. Un grand nombre d'enfants de Dieu sont loin de connaître le plein résultat de la mort et de la résurrection de Christ pour ce qui les concerne. Ils ne saisissent pas cette vérité précieuse, que la mort de Christ a aboli pour toujours leurs péchés (Héb. 9:26) et qu'ils sont les heureux participants de sa vie de résurrection, avec laquelle le péché ne peut avoir absolument rien à faire. Christ a été fait malédiction pour nous, non pas, comme quelques-uns voudraient nous l'enseigner, en naissant sous la malédiction d'une loi violée, mais en étant pendu au bois (comp. attentivement Deut. 21:23 ; Gal.

3:13). Nous étions sous la malédiction, parce que nous étions dans nos péchés ou que nous n'avions pas gardé la loi ; mais Christ, l'homme parfait, ayant magnifié la loi et l'ayant rendue honorable (Ésaïe 42:21), par le fait même qu'il obéit parfaitement à la loi, devint malédiction pour nous, étant pendu au bois. Ainsi dans sa vie, il a magnifié la loi de Dieu ; et dans sa mort, il a porté la malédiction pour nous. Il n'y a donc maintenant ni péché, ni malédiction, ni colère, ni condamnation pour le croyant ; et bien qu'il doive comparaître devant le tribunal de Christ, ce tribunal lui sera tout aussi favorable alors, que le trône de grâce l'est maintenant. Le tribunal manifestera sa vraie condition, savoir qu'il n'existe rien contre lui ; ce qu'il est, c'est Dieu qui l'a opéré. Il est l'ouvrage de Dieu. Dieu est venu à lui quand il était dans un état de mort et de condamnation, et il a été rendu exactement tel que Dieu voulait qu'il fût. C'est le juge lui-même qui a effacé tous ses péchés et qui est sa justice, en sorte que le tribunal du jugement ne peut que lui être favorable ; bien plus, il trouvera là la déclaration publique et solennelle, faite au ciel, à la terre et à l'enfer, que celui qui est lavé de ses péchés dans le sang de l'Agneau, est aussi net qu'il est possible à Dieu de le rendre (voyez Jean 5:24 ; Rom. 8:1 ; 2 Cor. 5:5, 10, 11 ; Éph. 2:10). Tout ce qu'il y avait à faire, Dieu lui-même l'a fait ; et assurément il ne condamnera pas sa propre œuvre. La justice qui était requise, Dieu lui-même l'a fournie ; lui, certainement, n'y trouvera aucun défaut. La lumière du siège judiciaire sera assez éclatante pour dissiper toutes les vapeurs et tous les nuages qui pourraient obscurcir les gloires incomparables et les vertus éternelles qui appartiennent à la croix, et pour montrer que le croyant est « tout net » (Jean 13:10 ; 15:3 ; Éph. 5:27).

C'est pour n'avoir pas saisi, dans la simplicité de la foi, ces vérités fondamentales, qu'un grand nombre d'enfants de Dieu se plaignent de ne pas posséder une paix assurée ; d'éprouver des variations constantes dans leur état spirituel, des hauts et des bas perpétuels dans leur expérience. Chaque doute dans le cœur d'un chrétien est un déshonneur fait à la parole de Dieu et au sacrifice de Christ. C'est parce qu'il ne se tient pas, déjà dès à présent, dans la lumière qui reluira du siège judiciaire, que le chrétien est tourmenté par des doutes ou par des craintes. Et encore ces fluctuations et ces incertitudes, que tant de personnes ont à déplorer, ne sont comparativement que des conséquences légères, en tant qu'elles n'affectent que l'expérience de ces personnes ; les effets qu'elles produisent sur leur culte, leur service et leur témoignage sont infiniment plus graves, en tant que la gloire du Seigneur y est intéressée. Mais, hélas ! généralement parlant, on pense peu à la gloire du Seigneur, parce que l'objet principal, le but et la fin, pour la plupart des chrétiens de profession, c'est le salut personnel. Nous sommes très portés à considérer comme *essentiel* tout ce qui se rapporte à nous-mêmes, tandis que tout ce qui ne se rapporte qu'à la gloire de Christ en nous et par nous est envisagé comme *non-essentiel*, comme *secondaire*.

Il est bon cependant de saisir clairement que la même vérité qui donne à l'âme une paix assurée, la met en état de rendre un culte intelligent, un service agréable et un témoignage efficace. Dans le chap. 15 de la première épître aux Corinthiens, l'apôtre présente la mort et la résurrection de Christ comme le grand fondement de toutes choses. « Or je vous fais savoir, frères, l'évangile que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous tenez ferme la parole que je vous ai annoncée, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car je vous ai communiqué avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (vers. 1-4). Tel est l'Évangile ! Un Christ mort et ressuscité est le fondement du salut. « Il a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). Voir, des yeux de la foi, Jésus cloué à la croix et assis sur le trône, est quelque chose qui doit donner à la conscience une paix solide, et au cœur une parfaite liberté. Nous pouvons regarder dans la tombe et la voir vide, nous pouvons regarder le trône en haut et le voir occupé, et continuer notre chemin tout joyeux. Le Seigneur Jésus a réglé toutes choses sur la croix en faveur de son peuple ; et la preuve qu'il l'a fait, c'est qu'il est maintenant assis à la droite de Dieu. Un Christ ressuscité est la preuve éternelle d'une rédemption accomplie ; et si la rédemption est un fait accompli, la paix du croyant est une vraie et stable réalité. Ce n'est pas nous qui avons fait la paix, et jamais nous n'aurions pu la faire ; tout effort même, de notre part dans ce sens, n'eût servi qu'à manifester d'une manière plus évidente encore

que nous étions des *destructeurs de la paix*. Mais Christ, ayant fait la paix, par le sang de sa croix, a pris place dans les hauts lieux, triomphant de tout ennemi. Par lui, Dieu « annonce la bonne nouvelle de la paix ». La parole de l'Évangile porte cette paix ; et l'âme qui croit l'évangile a la paix, une paix établie devant Dieu, car Christ est sa paix (voyez Act. 10:36 ; Rom. 5:1 ; Éph. 2:14 ; Col. 1:20). De cette manière Dieu, non seulement a satisfait aux exigences de sa gloire, mais encore, en le faisant, il a ouvert un chemin par lequel son amour infini peut descendre jusqu'au plus coupable de la coupable race d'Adam.

Ensuite, quant au résultat pratique, la croix de Christ a non seulement ôté les péchés du croyant, mais elle a encore rompu pour toujours le lien qui le rattachait au monde, en vertu de quoi il a le privilège de pouvoir considérer le monde comme une *chose* crucifiée, et d'être estimé par le monde comme un crucifié. Telle est la position respective du croyant et du monde l'un vis-à-vis de l'autre. Ils sont crucifiés l'un à l'autre. Le jugement, porté sur Christ par le monde, a été exprimé par la position dans laquelle le monde a, de propos délibéré, placé Christ. Le monde fut appelé à choisir entre Christ et un meurtrier. Il donna au meurtrier la liberté et cloua Christ à la croix entre deux brigands. Or si le croyant marche sur les traces de Christ, s'il se pénètre de son esprit, et le manifeste, il occupera la même place que Christ dans l'estimation du monde ; et de cette manière, il connaîtra non seulement que, quant à sa position devant Dieu, il est crucifié avec Christ, mais il sera amené à réaliser ce fait dans sa marche et son expérience de tous les jours.

Mais, tandis que la croix a ainsi rompu le lien qui unissait le chrétien et le monde, la résurrection a introduit celui qui croit dans la puissance de nouveaux liens et de nouvelles relations. Si, à la croix, nous voyons le jugement du monde à l'égard de Christ, nous voyons, dans la résurrection, le jugement de Dieu. Le monde a crucifié Christ, mais « Dieu l'a haut élevé » (Phil. 2:9). L'homme lui a donné la place la plus basse, Dieu lui a donné la place la plus élevée ; et puisque le croyant est appelé à une pleine communion avec Dieu, dans ses pensées à l'égard de Christ, il partagera la place que le monde a faite à Christ, et il pourra, de son côté, regarder le monde comme une chose crucifiée. Si donc, le croyant est sur une croix et le monde sur une autre, la distance morale qui les sépare est considérable en effet. Et si la distance est considérable en principe, elle devrait l'être en pratique aussi. Le monde et le chrétien ne devraient avoir absolument rien en commun ; et ils n'auront rien en commun, si ce n'est pour autant que le chrétien renie son Seigneur et Maître. Le croyant se montre infidèle à Christ en proportion de la communion qu'il entretient avec le monde.

Tout cela est assez clair ; mais, cher lecteur, où cela nous place-t-il quant à ce qui concerne le monde ? Assurément, en dehors de lui, et cela complètement. Nous sommes morts au monde et vivants avec Christ. Nous sommes à la fois participants de sa réjection par la terre et de son acceptation dans le ciel ; et la joie de cette acceptation nous fait compter pour rien l'épreuve qui se rattache à la réjection. Être rejeté de la terre, sans savoir que j'ai une place et une part dans le ciel, serait pour moi insupportable ; mais quand les gloires du ciel absorbent les regards de l'âme, très peu de la terre suffit. Mais on demandera peut-être : « Qu'est-ce que le monde ? » — Il serait difficile de trouver une expression aussi vague et mal déterminée que celle de « monde » ou de « mondanité », parce que nous sommes en général enclins à faire commencer la mondanité à un ou deux degrés au-dessus du point où nous nous trouvons nous-mêmes. La parole de Dieu, cependant, définit avec une parfaite précision ce que c'est que « le monde », quand elle le caractérise par « ce qui n'est pas du Père » (1 Jean 2:15, 16). Ainsi, plus ma communion avec le Père sera profonde, plus aussi sera exercé mon discernement à l'égard de ce qui est du monde. Telle est la manière d'enseigner de Dieu. Plus vous vous réjouissez dans l'amour du Père, plus aussi vous rejetez le monde. Mais qui est-ce qui révèle le Père ? C'est le Fils. Et il le fait par la puissance du Saint Esprit. C'est pourquoi, plus je sais, dans la puissance d'un Esprit non contristé, m'abreuver dans la révélation que le Fils fait du Père, plus mon discernement de ce qui est du monde est juste. C'est à mesure que le royaume de Dieu gagne du terrain dans le cœur, que le jugement à l'égard de la mondanité devient plus juste. On ne peut guère définir la mondanité ; elle est, comme quelqu'un l'a dit, graduellement nuancée depuis le blanc jusqu'au noir le plus obscur. Vous ne pouvez pas poser une

limite et dire : « ici commence la mondanité » ; mais la vive et exquise sensibilité de la nature divine recule devant elle, et tout ce dont nous avons besoin, c'est de marcher dans la puissance de cette nature, afin de nous tenir éloignés de toute forme de mondanité. « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair » (Gal. 5:16). Marchez avec Dieu et vous ne marcherez pas avec le monde. De froides distinctions, des règles sévères, ne sont ici d'aucune efficacité. C'est la puissance divine qu'il nous faut. Nous avons besoin de comprendre la signification et l'application spirituelle du « chemin de trois jours dans le désert », lequel nous sépare pour toujours non seulement des fours à briques et des commissaires de l'Égypte, mais aussi de ses temples et de ses autels.

La seconde objection du Pharaon participait à un haut degré du caractère et de la tendance de la première. « Et le Pharaon dit : Je vous laisserai aller, et vous sacrifierez à l'Éternel, votre Dieu, dans le désert ; *seulement ne vous éloignez pas trop en vous en allant* » (chap. 8:28). S'il ne pouvait pas garder les Israélites en Égypte, il voulait au moins chercher à les tenir *près* des frontières, de manière à pouvoir agir sur eux par les diverses influences du pays. Le peuple pourrait être ainsi ramené, et le témoignage plus effectivement anéanti que si Israël n'eût jamais quitté l'Égypte. Les personnes qui retournent au monde, après avoir paru l'abandonner, nuisent beaucoup plus à la cause de Christ que si elles étaient toujours restées dans le monde ; car elles confessent virtuellement que, ayant essayé des choses divines, elles ont découvert que les choses terrestres sont meilleures et plus satisfaisantes.

Ce n'est pas tout. L'effet moral de la vérité sur la conscience des gens inconvertis reçoit un sérieux échec par ceux qui, après avoir fait profession d'abandonner le monde, retournent aux choses qu'ils semblaient avoir laissées. Non pas que de semblables cas fournissent à qui que ce soit la moindre autorisation à rejeter la vérité de Dieu, attendu que chacun est responsable pour lui-même et aura à rendre compte pour lui-même à Dieu. Mais l'effet produit, à cet égard, est toujours mauvais. « Car, si, après avoir échappé aux souillures du monde par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus Christ, étant de nouveau enlacés, ils sont vaincus par elles, leur dernière condition est pire que la première ; car il leur eût mieux valu n'avoir pas connu la voie de la justice, que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été donné » (2 Pierre 2:20, 21).

C'est pourquoi, si l'on ne veut pas « s'en aller entièrement », mieux vaut ne pas bouger du tout. L'Ennemi ne l'ignorait pas ; de là sa seconde objection. Le maintien d'une position de voisinage répond admirablement bien à ses desseins. Ceux qui ne savent pas prendre une position décidée sont toujours faibles et inconséquents ; et, de fait, leur influence, quelle qu'elle soit, porte d'un côté entièrement faux.

Il est très important de bien saisir que le but de Satan, dans chacune de ces objections, était de mettre obstacle au témoignage, qui ne pouvait être rendu au nom du Dieu d'Israël que par « un pèlerinage de trois jours au désert ». C'était là, en toute vérité, « s'éloigner », aller bien plus loin que le Pharaon ne pouvait se l'imaginer, ou qu'il n'aurait pu suivre Israël. Et quel bonheur ce serait, si tous ceux qui font profession de sortir de l'Égypte s'en éloignaient ainsi véritablement, dans l'esprit de leur entendement et par l'élévation de leur caractère ; s'ils savaient bien reconnaître la croix et la tombe de Christ comme formant la limite entre eux et le monde ! Nul homme ne peut par la seule énergie de sa nature se placer sur ce terrain-là. Le Psalmiste a pu dire : « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, car devant toi nul homme vivant ne sera justifié » (Ps. 143:2). Il en est de même pour ce qui regarde la séparation vraie et effective d'avec le monde. « *Nul homme vivant* » ne peut la réaliser. Ce n'est que comme « *mort avec Christ* », et « *ressuscité avec lui par la foi en l'opération de Dieu* » (Col. 2:12), que l'on peut être « justifié » devant Dieu ou séparé du monde. Voilà ce que l'on peut appeler « s'éloigner ». Puissent tous ceux qui font profession d'être chrétiens et qui s'appellent de ce nom, s'éloigner ainsi ! Alors leur lampe donnerait une lumière constante ; leur témoignage rendrait un son intelligible ; leur marche serait élevée ; leur expérience riche et profonde ; leur paix coulerait comme un fleuve ; leurs affections seraient célestes et leurs vêtements purs. Et par-dessus

tout, le nom du Seigneur Jésus serait magnifié en eux, par la puissance du Saint Esprit, selon la volonté de Dieu le Père.

La troisième objection du Pharaon réclame de notre part une attention toute spéciale. « Et on fit revenir Moïse et Aaron vers le Pharaon ; et il leur dit : Allez, servez l'Éternel, votre Dieu. Qui sont ceux qui iront ? Et Moïse dit. Nous irons avec nos jeunes gens et avec nos vieillards, nous irons avec nos fils et avec nos filles, avec notre menu bétail et avec notre gros bétail ; car nous avons à célébrer une fête à l'Éternel. Et il leur dit : Que l'Éternel soit ainsi avec vous, comme je vous laisserai aller avec vos petits enfants ! Regardez, car le mal est devant vous. Il n'en sera pas ainsi ; allez donc, vous les hommes faits, et servez l'Éternel ; car c'est là ce que vous avez désiré. Et on les chassa de devant la face du Pharaon » (chap. 10:8-11). Ici encore, nous voyons que l'Ennemi cherche à porter un coup mortel au témoignage rendu au nom du Dieu d'Israël. Les parents au désert et les enfants en Égypte, quelle affreuse anomalie ! Ce n'eût été qu'une demi-délivrance, à la fois inutile pour Israël et déshonorante pour le Dieu d'Israël. Il n'était pas possible qu'il en fût ainsi. Si les enfants fussent restés en Égypte, on n'aurait pas pu dire des parents qu'ils avaient quitté l'Égypte, attendu que leurs enfants étaient une partie d'eux-mêmes. Tout ce qu'on aurait pu dire d'eux en pareil cas, c'est qu'ils servaient en partie l'Éternel et en partie le Pharaon. Mais l'Éternel ne pouvait avoir aucune part avec le Pharaon, il fallait qu'il eût tout ou rien. C'est ici un principe important pour des parents chrétiens. Puisse-nous le prendre sérieusement à cœur ! C'est notre heureux privilège de compter sur Dieu pour nos enfants et de les « élever dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (Éph. 6:4). Nous ne devons nous contenter d'aucune autre portion pour nos enfants, que de celle dont nous jouissons nous-mêmes.

La quatrième et dernière objection du Pharaon se rapportait au gros et au menu bétail. « Et le Pharaon appela Moïse, et dit : Allez, servez l'Éternel ; seulement que votre menu et votre gros bétail restent ; vos petits enfants aussi iront avec vous » (chap. 10:24). Avec quelle persévérance Satan disputait à Israël chaque pouce de terrain de son chemin hors de l'Égypte ! Il cherche premièrement à les faire rester *dans* le pays ; ensuite à les faire rester dans le *voisinage* du pays ; puis à retenir une *partie* du peuple dans le pays ; et enfin, quand il ne réussit dans aucune de ces trois tentatives, il cherche à les faire partir sans aucun *moyen* de servir l'Éternel. S'il ne peut retenir les serviteurs, il cherche à retenir ce par quoi ils peuvent servir, et à arriver au même but par ce procédé. S'il ne peut les induire à sacrifier dans le pays, il voudrait les envoyer hors du pays sans victimes pour les sacrifices.

La réponse de Moïse à cette dernière objection nous présente une magnifique exposition des droits souverains de l'Éternel sur son peuple et sur tout ce qui lui appartient. « Et Moïse dit : Tu nous donneras aussi dans nos mains des sacrifices et des holocaustes, et nous les offrirons à l'Éternel, notre Dieu ; nos troupeaux aussi iront avec nous ; *il n'en restera pas un ongle*, car nous en prendrons pour servir l'Éternel, notre Dieu ; et nous ne savons pas comment nous servirons l'Éternel, jusqu'à ce que nous soyons parvenus là » (chap. 10:25, 26). Ce n'est que quand les enfants de Dieu savent prendre, par une foi simple et enfantine, la haute position dans laquelle la mort et la résurrection les ont placés, qu'ils peuvent avoir une intelligence quelque peu exacte des droits de Dieu sur eux. « Nous ne savons pas ce que nous offrirons à l'Éternel jusqu'à ce que nous soyons parvenus là » ; Israël ne connaissait pas quelles étaient sa responsabilité et les exigences de Dieu jusqu'à ce qu'il eût fait « le chemin de trois jours ». Il ne pouvait pas connaître ces choses au milieu de l'atmosphère corrompue de l'Égypte. Il faut que la rédemption soit connue comme un fait accompli, avant que l'on puisse avoir en aucune manière une idée juste ou complète de la responsabilité. Tout ceci est parfait et d'une grande beauté. « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine » (Jean 7:17). Il faut que, dans la puissance de la mort et de la résurrection, nous soyons complètement hors de l'Égypte ; alors, et seulement alors, nous connaissons ce qu'est réellement le service du Seigneur. C'est quand, par la foi, nous prenons place dans ces riches et glorieux parvis, dans lesquels le précieux sang de Christ nous introduit ; c'est quand nous regardons autour de nous et que nous contemplons les résultats variés, excellents et merveilleux de l'amour qui nous a rachetés ; c'est

quand nous considérons attentivement la personne de Celui qui nous a introduits dans ce lieu et qui nous a fait don de toutes ces richesses, que nous sommes pressés de dire avec le poète :

Que mettre aux pieds d'un tel amour ?  
Que donner au Seigneur pour sa grâce infinie ?  
Ah ! ma vie et mon cœur sont à lui sans retour.

« Il n'en restera pas un ongle » ; ce sont de nobles paroles ! L'Égypte n'est pas le lieu de quoi que ce soit qui appartienne aux rachetés de Dieu : Dieu est digne de tout ; « corps, âme, esprit », tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons lui appartient. « Vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été achetés à prix » (1 Cor. 6:19, 20) ; et c'est notre heureux privilège de nous consacrer nous-mêmes, avec tout ce que nous possédons, à Celui auquel nous appartenons et que nous sommes appelés à servir. Il n'y a rien ici d'un esprit légal. Les paroles : « jusqu'à ce que nous soyons parvenus là », sont notre sauvegarde contre ce mal affreux. Nous avons fait « le chemin de trois jours », avant qu'un seul mot relatif au sacrifice se soit fait entendre ou ait pu être compris ; nous sommes mis en possession pleine et incontestée de la vie de résurrection et de la justice éternelle ; nous avons quitté ce pays de mort et de ténèbres ; nous avons été amenés à Dieu lui-même, en sorte que nous pouvons jouir de lui, dans la puissance de cette vie qu'il nous a donnée, et dans cette sphère de justice dans laquelle nous avons été placés : *servir* devient ainsi notre joie. Il n'y a pas dans le cœur une seule affection dont Dieu ne soit digne ; il n'y a pas, dans tout le troupeau, de sacrifice trop précieux pour son autel. Plus nous marcherons près de lui et dans une communion intime avec lui, plus aussi nous estimerons que notre nourriture et notre breuvage sont de faire sa sainte volonté. Le croyant considère comme son plus grand privilège, de servir le Seigneur. Il prend son plaisir dans tout exercice et toute manifestation de la nature divine. Il ne marche pas chargé d'un lourd et pénible joug. Son joug est rompu « à cause de l'onction » (Ésaïe 10:27) ; son fardeau a été ôté pour toujours par le sang de la croix, tandis que lui-même, il s'avance « racheté, régénéré et affranchi », en vertu de ces consolantes et encourageantes paroles : « *Laisse aller mon peuple* » (\*)

(\*) Nous considérons le contenu du chapitre 11 en connexion avec la sécurité d'Israël, abrité sous le sang de l'agneau pascal.

## Chapitre 12

« Et l'Éternel dit à Moïse : Je ferai venir encore une plaie sur le Pharaon et sur l'Égypte après cela il vous laissera aller d'ici ; lorsqu'il vous laissera aller complètement, il vous chassera tout à fait d'ici » (chap. 11:1). Il faut encore un coup plus pesant à ce monarque endurci et à son pays, pour l'obliger à laisser aller les bienheureux objets de la grâce souveraine de l'Éternel.

C'est en vain que l'homme s'endurcit et s'élève contre Dieu ; car certainement Dieu peut briser et réduire en poudre le cœur le plus dur, et abattre jusque dans la poussière l'esprit le plus hautain. « Il est puissant pour abaisser ceux qui marchent avec orgueil » (Dan. 4:37). L'homme peut s'imaginer qu'il est quelque chose ; il peut lever haut la tête dans son fol orgueil, comme s'il était son propre maître. Homme vain ! combien peu il connaît sa condition et son caractère véritables ! Il n'est qu'un moyen et un instrument de la méchanceté de Satan, qui cherche à mettre obstacle aux desseins de Dieu. L'intelligence la plus brillante, le génie le plus élevé, l'énergie la plus indomptable, à moins qu'ils ne soient sous le gouvernement immédiat de l'Esprit de Dieu, ne sont qu'autant d'instruments dans la main de Satan pour exécuter ses noirs desseins. Nul homme n'est son propre maître : il est gouverné ou par Christ ou par Satan. Le roi d'Égypte pouvait se croire un agent libre ; cependant il n'était qu'un instrument dans les mains d'un autre. Satan était derrière le trône ; et en conséquence de ce que le Pharaon s'était appliqué à résister aux desseins de Dieu, il fut judiciairement livré à l'influence endurecissante et aveuglante du maître qu'il s'était choisi.

Ceci nous explique une expression qui revient fréquemment dans les premiers chapitres de ce livre : « Et l'Éternel endurecit le cœur du Pharaon » (chap. 9:12). Il ne peut être profitable pour personne de chercher à éviter le sens clair et complet de cette solennelle déclaration. Si l'homme

repousse la lumière du témoignage divin, il est judiciairement livré à un endurcissement et à un aveuglement de cœur ; Dieu l'abandonne à lui-même ; et alors Satan arrive, qui l'entraîne, tête baissée, dans la perdition. Il y avait abondamment de lumière pour faire voir au Pharaon l'extravagance et la folie de la voie qu'il poursuivait, en cherchant à retenir ceux que Dieu lui avait commandé de laisser aller. Mais la véritable inclination de son cœur était d'agir contre Dieu, c'est pourquoi Dieu l'abandonna à lui-même et fit de lui un monument pour la manifestation de sa gloire « par toute la terre ». Ceci ne renferme de difficulté que pour ceux dont le désir est de contester avec Dieu, de « s'élever contre le Tout-Puissant » (Job 15:25) et de ruiner leurs âmes immortelles.

Dieu donne quelquefois aux hommes ce qui est en rapport avec le vrai penchant de leur cœur : « à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais *qui ont pris plaisir à l'injustice* » (2 Thes. 2:11, 12). Si les hommes ne veulent pas de la vérité quand elle leur est présentée, ils auront certainement un mensonge s'ils ne veulent pas de Christ, ils auront Satan ; s'ils ne veulent pas du ciel, ils auront l'enfer (\*). L'esprit d'incrédulité trouvera-t-il à redire à ceci ? Qu'il commence par prouver que tous ceux qui sont ainsi judiciairement traités ont pleinement répondu à leur responsabilité ; que le Pharaon, par exemple, pour ce qui le regarde, agit, en quelque mesure, selon la lumière qu'il possédait ; et ainsi pour tous les autres. Incontestablement, la tâche de prouver retombe sur ceux qui sont disposés à trouver à redire aux voies de Dieu envers ceux qui rejettent sa vérité. L'enfant de Dieu, simple de cœur, justifiera Dieu dans ses dispensations les plus insondables, et encore qu'il ne puisse pas répondre d'une manière satisfaisante aux questions difficiles d'un esprit incrédule, il trouve son parfait repos dans cette parole : « Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ? » (Gen. 18:25). Il y a infiniment plus de sagesse dans cette manière de résoudre une difficulté apparente, que dans le raisonnement le plus élaboré ; car il est certain qu'un cœur, disposé « à contester contre Dieu » (Rom. 9:20), ne sera pas convaincu par les raisonnements de l'homme.

(\*) Il y a une grande différence dans la manière dont Dieu agit envers les païens (Rom. 1) et envers ceux qui rejettent l'Évangile (2 Thes. 1:2). Quant aux premiers, il est dit : « Et comme ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit réprouvé » ; mais quant aux seconds, la Parole enseigne que « parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés ». Les païens refusent le témoignage de la création et sont, en conséquence, abandonnés à eux-mêmes. Ceux qui rejettent l'Évangile repoussent la lumière éclatante qui resplendit de la croix et, partant, une « énergie d'erreur » leur sera bientôt envoyée de la part de Dieu. Ceci est bien sérieux pour le temps où nous sommes, dans lequel il y a tant de lumière et de profession de christianisme.

Toutefois c'est la prérogative de Dieu de répondre à tous les raisonnements orgueilleux de l'homme, et d'abaisser les superbes imaginations des pensées de l'esprit humain. Il peut imprimer la sentence de mort sur toute la nature, dans ses formes les plus belles. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois » (Héb. 9:27). Personne ne peut échapper à cette sentence. L'homme peut chercher à couvrir son humiliation par divers moyens ; à cacher son passage par la vallée de l'ombre de la mort de la manière la plus héroïque ; à donner aux derniers jours humiliants de sa carrière les noms les plus honorables qu'il puisse imaginer ; à dorer d'une fausse lumière le lit de mort ; à décorer le convoi funéraire et la tombe d'un semblant de pompe, d'apparat et de gloire ; à élever sur des restes corrompus un monument splendide, sur lequel sont inscrites les annales de la honte humaine ; il peut faire tout cela, mais la mort est la mort après tout, et il ne peut la retarder d'un seul moment, ni la faire être autre chose que ce qu'elle est, savoir « les gages du péché » (Rom. 6:23).

Ces pensées nous ont été suggérées par les premiers versets du chapitre 11: « Encore une plaie ! » Parole solennelle ! Elle mettait le sceau à l'arrêt de mort prononcé sur les premiers-nés d'Égypte, « les prémices de toute, leur vigueur » (Ps. 105:36). « Et Moïse dit : Ainsi dit l'Éternel : Sur le minuit je sortirai au milieu de l'Égypte et tout premier-né dans le pays d'Égypte mourra, depuis le premier-né du Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui est derrière la meule, et tout premier-né des bêtes. Et il y aura un grand cri dans tout le pays d'Égypte, comme il n'y en a pas eu et il n'y en aura jamais de semblable » (chap. 11:4-6). Telle devait être la plaie finale — la mort dans chaque maison. « Mais contre tous les fils d'Israël, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, pas un chien ne remuera sa langue ; afin que vous sachiez que l'Éternel distingue entre les Égyptiens et Israël » (vers. 7). Il n'y a que le Seigneur qui puisse « distinguer » entre ceux qui

sont siens et ceux qui ne le sont pas. Il ne nous appartient pas de dire à qui que ce soit : « Tiens-toi loin, ne me touche pas, car je suis saint vis-à-vis de toi » (Ésaïe 65:5) ; ce langage est celui d'un pharisien. Mais quand « Dieu distingue », il est de notre devoir de nous enquérir en quoi cela consiste, et, dans le cas qui nous occupe, nous voyons que c'était une simple question de *vie* ou de *mort*. C'est là la grande différence que fait Dieu. Il tire une ligne de démarcation ; et de l'un des côtés de cette ligne est la « vie », de l'autre la « mort ». Plusieurs des premiers-nés de l'Égypte ont pu être aussi beaux et avoir les mêmes attraits que ceux d'Israël, même beaucoup plus ; mais Israël avait la vie et la lumière, fondées sur les conseils de l'amour d'un Dieu Rédempteur, et établies, comme nous allons le voir, par le sang de l'Agneau. Voilà quelle était la bienheureuse position d'Israël, tandis que, d'un autre côté, dans toute l'étendue du pays d'Égypte, depuis le monarque sur le trône jusqu'au serviteur employé à moudre, on ne pouvait voir que la mort, et n'entendre que le cri amer de l'angoisse arraché par le coup terrible de la verge de l'Éternel. Dieu peut abattre l'esprit hautain de l'homme ; il peut faire que la colère de l'homme le loue et se ceindre du reste de la colère (Ps. 76:10). « Et tous ces tiens serviteurs descendront vers moi, et se prosterneront devant moi, disant : Sors, toi, et tout le peuple qui est à tes pieds. Et après cela je sortirai » (chap. 11:8). Dieu accomplira ses propres conseils. Il faut que ses desseins de miséricorde s'effectuent à tout prix ; et la confusion de face sera la part de tous ceux qui s'y opposent. « Célébrez l'Éternel ! car il est bon ; car sa bonté demeure à toujours ;... qui a frappé l'Égypte en ses premiers-nés, car sa bonté demeure à toujours, et a fait sortir Israël du milieu d'eux, car sa bonté demeure à toujours, — à main forte et à bras étendu, car sa bonté demeure à toujours » (Ps. 136:1, 10-12).

« Et l'Éternel parla à Moïse et à Aaron dans le pays d'Égypte, disant : Ce mois-ci sera pour vous le commencement des mois ; il sera pour vous le premier des mois de l'année » (chap. 12:1, 2). Il y a ici un changement très intéressant dans l'ordre du temps. L'année commune ou civile suivait son cours ordinaire, lorsque l'Éternel l'interrompit en vue de son peuple, lui apprenant ainsi, en principe, qu'il devait commencer une ère nouvelle avec Lui. L'histoire antérieure d'Israël ne devait plus compter désormais ; la rédemption devait constituer le premier pas dans la *vie réelle*.

Ceci nous apprend une vérité bien simple, c'est que la connaissance d'un salut parfait et d'une paix stable et assurée, par le sang précieux de l'Agneau, place l'homme au milieu d'un nouvel ordre de choses et devient pour lui le commencement de sa vie avec Dieu. Jusque-là, il est, selon le jugement de Dieu et l'expression des Écritures, mort dans ses fautes et dans ses péchés, étranger à la vie de Dieu (Éph. 2:1 ; 4:18). Son histoire tout entière n'est qu'un espace vide, encore que, dans l'estimation de l'homme, elle puisse avoir été une longue scène de bruyante activité. Tout ce qui captive l'attention de l'homme du monde, les honneurs, les richesses, les plaisirs, les attraits de la vie, toutes ces choses, considérées à la lumière du jugement de Dieu et pesées à la balance du sanctuaire, ne sont au fond qu'un vide affreux, un néant, indigne d'occuper une place dans les récits de l'Esprit Saint. « Qui désobéit au Fils ne verra pas la vie » (Jean 3:36). Les hommes parlent de jouir de la vie, quand ils se lancent dans la société, quand ils voyagent de côté et d'autre pour voir tout ce qui se peut voir ; mais ils oublient que le seul moyen réel et véritable de « voir la vie », c'est de « croire au Fils de Dieu ».

Mais les hommes pensent autrement. Ils s'imaginent que la « vraie vie » prend fin dès qu'un homme devient chrétien, de fait et en vérité, non pas de nom et de profession extérieure seulement ; tandis que la parole de Dieu nous apprend que ce n'est qu'alors que nous pouvons voir la vie et goûter le vrai bonheur. « Celui qui a le Fils a la vie » (1 Jean 5:12). Et encore : « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert » (Ps. 32:1). Nous ne pouvons avoir la vie et le bonheur *qu'en* Christ seul. En dehors de lui tout est mort et misère selon le jugement du ciel, quelles que soient d'ailleurs les apparences. C'est quand le voile épais de l'incrédulité a été ôté de dessus le cœur, c'est quand nous pouvons voir, des yeux de la foi, l'Agneau immolé, portant sur le bois maudit le pesant fardeau de notre culpabilité, que nous entrons dans le sentier de la vie, et que nous participons à la coupe de la félicité divine. Cette vie commence à la croix et coule jusque dans une éternité de gloire, et la félicité devient chaque jour plus profonde et plus pure, se rattache

chaque jour davantage à Dieu et repose davantage sur Christ, jusqu'à ce que nous atteignons sa sphère propre, dans la présence de Dieu et de l'Agneau. Chercher la vie et le bonheur par un autre moyen est un travail bien plus vain que de vouloir « faire des briques sans paille ».

Il est vrai que l'Ennemi des âmes sait colorer la scène passagère de la vie présente, pour faire croire à l'homme qu'elle est toute d'or. Il élève plus d'un théâtre de marionnettes, pour exciter le rire d'une multitude insouciant et légère, qui ne veut pas se souvenir que c'est Satan qui fait mouvoir les fils, et que son but est d'éloigner les âmes de Christ et de les entraîner dans la perte éternelle. Il n'y a rien de réel, rien de solide, rien de satisfaisant qu'en Christ. En dehors de lui, « tout est vanité et poursuite du vent » (Eccl. 2:17). En lui seul se trouvent les joies véritables et éternelles ; et ce n'est que quand nous commençons à vivre *en* lui, *de* lui, *avec* lui et *pour* lui que nous commençons à vivre véritablement. « Ce mois-ci sera pour vous le commencement des mois ; il sera pour vous le premier des mois de l'année ». Le temps passé dans les fours à briques et près des potées de chair est comme non venu ; il doit l'être désormais pour Israël, sauf que le souvenir de ce temps devrait toujours de nouveau servir à ranimer et à rendre plus profond en lui le sentiment de ce que la grâce divine a accompli en sa faveur.

« Parlez à toute l'assemblée d'Israël, disant : Au dixième jour de ce mois, vous prendrez chacun un agneau par maison de père, un agneau par maison... Vous aurez un agneau sans défaut, mâle, âgé d'un an ; vous le prendrez d'entre les moutons ou d'entre les chèvres ; et vous le tiendrez en garde jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; et toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux soirs » (vers. 3-6). C'est ici la rédemption du peuple fondée sur le sang de l'Agneau, selon le dessein éternel de Dieu ; nous apprenons ce qui communique à cette rédemption sa divine stabilité. La rédemption n'a point été en Dieu une pensée seconde : avant que le monde fût, ou Satan, ou le péché ; avant que jamais la voix de Dieu eût interrompu le silence de l'éternité et appelé les mondes à l'existence, ses grands desseins d'amour existaient par devers Lui, et ces conseils ne peuvent jamais trouver un fondement suffisamment solide dans la création. Tous les privilèges, toutes les bénédictions et les gloires de la création reposaient sur l'obéissance d'une créature, et du moment que celle-ci faillit, tout fut perdu. Mais la tentative que fit Satan de troubler et de corrompre la *création* n'a fait qu'ouvrir la voie à la manifestation des desseins plus profonds de Dieu dans la *rédemption*.

Cette merveilleuse vérité nous est présentée en type dans le fait que l'agneau était « tenu en garde depuis le dixième jusqu'au quatorzième jour ». Cet agneau, incontestablement, était la figure du Christ, ainsi que l'enseignent expressément les passages suivants : « Car aussi notre Pâque, Christ, a été sacrifiée » (1 Cor. 5:7) ; et : « Sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, *préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous* » (1 Pierre 1:18-20).

Tous les desseins de Dieu, de toute éternité, avaient rapport à Christ, et aucun effort de l'Ennemi n'a jamais pu y porter atteinte ; bien au contraire, tous ces efforts n'ont fait que contribuer à la manifestation de la sagesse insondable et de la fermeté immuable des conseils de Dieu. Si « l'Agneau sans défaut et sans tache » a été « préconnu dès avant la fondation du monde », assurément la rédemption doit avoir été dans les pensées de Dieu avant la fondation du monde. Le Dieu bienheureux n'eut pas besoin de combiner un plan, au moyen duquel il pût remédier au mal terrible que l'Ennemi avait introduit dans la création : non ; il n'eut qu'à faire sortir, du trésor inexploré de ses merveilleux conseils, la vérité concernant l'Agneau sans tache, qui avait été préconnu de toute éternité, et qui devait être « manifesté dans les derniers temps pour nous ».

Il n'y avait pas besoin du sang de l'Agneau dans la création, lorsqu'elle sortit toute jeune et fraîche des mains du Créateur, manifestant, dans chacune de ses phases et de ses parties, l'empreinte admirable de la main divine, les preuves infaillibles de « sa puissance éternelle et de sa divinité » (Rom. 1:20). Mais quand, « par un seul homme » (Rom. 5:12), le péché eut été introduit dans le

monde, alors fut révélée la pensée plus profonde, plus parfaite, plus glorieuse de la rédemption par le sang de l'Agneau. Cette merveilleuse vérité apparut d'abord à travers l'épais nuage qui entourait nos premiers parents, alors qu'ils sortirent du jardin d'Éden ; ses rayons commencèrent à briller dans les types et les ombres de l'économie mosaïque ; elle resplendit sur le monde dans tout son éclat, alors que « l'Orient d'en haut » (Luc 1:78) apparut dans la personne de « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16) ; et ses riches et glorieux résultats se réaliseront, alors que la grande multitude, vêtue de blanc et tenant des palmes à la main, s'assemblera autour du trône de Dieu et de l'Agneau, et que la création tout entière se reposera sous le sceptre de paix du Fils de David.

Ainsi, l'agneau pris le dixième jour et tenu en garde jusqu'au quatorzième jour, nous présente Christ, préconnu de Dieu de toute éternité, mais manifesté pour nous dans le temps. Le dessein éternel de Dieu en Christ devient le fondement de la paix du croyant. Rien moins que cela ne serait suffisant, nous sommes reportés bien au-delà de la création, au-delà des limites du temps, au-delà de l'entrée du péché dans le monde, de tout ce qui pouvait porter atteinte au fondement de notre paix. L'expression de « préconnu dès avant la fondation du monde », nous reporte en arrière dans les profondeurs insondables de l'éternité, et nous montre Dieu, formant ses plans d'amour et de rédemption, et les faisant tous reposer sur le sang expiatoire de son immaculé et précieux Agneau. Christ fut toujours la pensée première de Dieu ; aussi, dès que Dieu commence à parler ou à agir, il en prend occasion de présenter en figure Celui qui occupait la place la plus élevée dans ses conseils et ses affections ; et en poursuivant le courant de l'inspiration, nous voyons que chaque cérémonie, chaque rite, chaque ordonnance et chaque sacrifice annonçait à l'avance « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29, 36), et aucun d'une manière plus frappante que « la Pâque ». L'agneau pascal, avec toutes les circonstances qui s'y rattachent, forme l'un des types les plus intéressants et les plus profondément instructifs de l'Écriture.

Nous avons affaire, dans l'interprétation de ce chapitre 12 de l'Exode, avec *une* assemblée et *un* sacrifice. « *Et toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux soirs* » (vers. 6). Ce n'est pas tant un nombre de familles avec plusieurs agneaux (ce qui d'ailleurs est très vrai en soi), qu'une seule assemblée et un seul agneau. Chaque famille n'était que l'expression locale de l'assemblée tout entière, réunie autour de l'agneau, comme il en est de l'Église de Christ tout entière, rassemblée par le Saint Esprit au nom de Jésus, de laquelle chaque assemblée particulière, quelque part qu'elle se réunisse, devait être l'expression locale.

« Et ils prendront de son sang, et en mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte, aux maisons dans lesquelles ils le mangeront, et ils en mangeront la chair cette nuit-là ; ils la mangeront rôtie au feu, avec des pains sans levain, et des herbes amères. Vous n'en mangerez pas qui soit à demi-cuit, ou qui ait été cuit dans l'eau, mais rôti au feu : la tête, et les jambes, et l'intérieur » (vers. 7-9). L'agneau pascal se présente à nous sous deux aspects différents, savoir, comme fondement de la paix et comme centre d'unité. Le sang sur le linteau assurait la paix à Israël. « Et je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous » (vers. 13). Il ne fallait rien autre que l'application du sang d'aspersion, pour qu'on pût jouir d'une paix assurée, relativement à l'ange destructeur. La mort avait son œuvre à faire dans toutes les maisons du pays d'Égypte. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois » (Héb. 9:27). Mais Dieu, dans sa grande miséricorde, trouva pour Israël un substitut sans tache, sur lequel la sentence de mort fut exécutée. Les exigences de la gloire de Dieu et le besoin d'Israël trouvèrent ainsi dans une seule et même chose, savoir dans le sang de l'agneau, ce qui, également, les satisfaisait. Le sang au dehors disait que tout était parfaitement réglé, puisque c'était Dieu qui était intervenu ; et par conséquent une parfaite paix régnait au dedans. L'ombre d'un doute dans le cœur d'un Israélite aurait été un déshonneur jeté sur le divin fondement de la paix, savoir le sang de propitiation.

Sans doute, chacun de ceux qui étaient au-dedans de la porte aspergée de sang devait nécessairement sentir que, s'il avait dû recevoir la juste rétribution de ses péchés, l'épée du destructeur l'eût bien certainement frappé ; mais l'agneau avait subi, à sa place, le traitement qu'il avait mérité. C'était là le solide fondement de sa paix. Le jugement qui lui revenait était tombé sur

une victime préordonnée de Dieu ; et, croyant cela, il pouvait manger en paix dans l'intérieur de la maison. Un seul doute aurait fait l'Éternel menteur, car il avait dit : « Je verrai le *sang*, et je passerai par-dessus vous ». Cela suffisait. Il ne s'agissait pas de mérite personnel ; le *moi* était absolument hors de question. Tous ceux qui étaient abrités par le sang étaient en sûreté. Ils n'étaient pas seulement en état d'être sauvés ; — ils étaient *sauvés*. Ils n'en étaient pas à espérer qu'ils seraient sauvés, ou à prier qu'ils le fussent ; ils savaient, comme un fait avéré, qu'ils l'étaient, sur l'autorité de cette parole qui demeurera de génération en génération. En outre, ils n'étaient pas en partie sauvés et en partie exposés au jugement, ils étaient complètement sauvés. Le sang de l'agneau et la parole de l'Éternel constituaient le fondement de la paix d'Israël dans cette nuit terrible, dans laquelle la mort frappa les premiers-nés de l'Égypte. Si un seul cheveu d'une tête israélite eût pu être touché, ce fait aurait démenti la parole de l'Éternel, et déclaré inutile le sang de l'agneau.

Il est très important d'avoir une intelligence claire de ce qui constitue le fondement de la paix du pécheur, dans la présence de Dieu. On associe tant de choses à l'œuvre accomplie de Christ, que les âmes sont plongées dans l'incertitude et l'obscurité quant à leur acceptation. Elles ne discernent pas le caractère absolu de la rédemption par le sang de Christ, dans son application à elles-mêmes. Elles semblent ignorer que le plein pardon des péchés repose sur le simple fait qu'une expiation parfaite a été accomplie, fait attesté à la vue de toute intelligence créée, par la résurrection d'entre les morts du garant des pécheurs. Elles savent qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être sauvé que le sang de la croix, mais les démons le savent aussi et cela ne leur profite de rien. Ce qu'elles ne savent pas, et ce dont nous avons besoin, c'est de savoir que *nous sommes sauvés*. L'Israélite ne savait pas seulement que le sang était une sauvegarde, il savait que *lui* était en *sécurité*. Et pourquoi ? Était-ce en vertu de quelque chose qu'il eût fait, ou senti, ou pensé ? Nullement, mais parce que Dieu avait dit : « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous ». Il se reposait sur le témoignage de Dieu ; il croyait ce que Dieu avait dit, parce que Dieu l'avait dit « il scellait que Dieu est vrai » (Jean 3:33).

Remarquez, cher lecteur, que ce n'était pas sur ses propres pensées, sur ses sentiments, ou sur ses expériences relativement au sang que l'Israélite se reposait. C'eût été se reposer sur un misérable fondement de sable. Ses pensées et ses sentiments pouvaient être profonds ou superficiels ; mais, profonds ou superficiels, ils n'avaient rien à faire avec le fondement de sa paix. Dieu n'avait pas dit : « Quand vous verrez le sang et que vous l'estimerez comme il doit être estimé, je passerai par-dessus vous ». Cela eût suffi pour plonger l'Israélite dans un profond désespoir quant à lui-même, attendu qu'il est impossible à l'esprit humain de jamais apprécier suffisamment le précieux sang de l'agneau. Ce qui donnait la paix, c'était le fait que l'œil de l'Éternel reposait sur le sang, et l'Israélite savait que *Lui* l'estimait à sa valeur. « Je verrai le sang ! » C'est là ce qui tranquillisait le cœur. Le sang était en dehors, sur le linteau de la porte, et l'Israélite qui était en dedans ne pouvait pas le voir : mais *Dieu* voyait le sang, et cela suffisait parfaitement.

L'application de ce qui précède à la question de la paix d'un pécheur est bien simple. Le Seigneur Jésus ayant répandu son sang précieux, en expiation parfaite pour le péché, a porté ce sang dans la présence de Dieu, et là en a fait l'aspersion ; et le témoignage de Dieu assure au pécheur qui croit, que toutes choses ont été réglées en sa faveur, — réglées, non par l'estimation qu'il fait du sang, mais par le sang lui-même, qui a une si haute valeur aux yeux de Dieu, que, à cause de ce sang, et de lui seul, Dieu peut avec justice pardonner tout péché, et recevoir le pécheur comme parfaitement juste en Christ. Comment un homme pourrait-il jouir d'une paix solide, si sa paix dépendait de l'estimation qu'il fait du sang ? L'estimation la plus haute que l'esprit humain puisse faire du sang, ne sera jamais qu'infinitement au-dessous de sa divine valeur ; si donc notre paix devait dépendre de notre juste appréciation de ce qu'il vaut, nous ne pourrions pas plus jouir d'une paix solide et assurée que si nous cherchions cette paix par des « œuvres de loi » (Rom. 9:32 ; Gal. 2:16 ; 3:10). Il faut qu'il y ait un fondement de paix suffisant dans le sang *seul*, autrement nous n'aurons jamais la paix. Mêler à ce sang l'estimation que nous en faisons, c'est renverser tout l'édifice du christianisme, aussi effectivement que si nous conduisions le pécheur au pied du Sinaï, et que nous le placions sous une alliance d'œuvres. Ou bien le sacrifice de Christ est suffisant, ou bien il ne l'est pas. S'il est suffisant,

pourquoi ces doutes et ces craintes ? Par les paroles de nos *lèvres*, nous déclarons que l'œuvre est accomplie, mais les doutes et les craintes du *cœur* disent qu'elle ne l'est pas. Tous ceux qui doutent de leur pardon parfait et éternel nient, pour autant qu'il s'agit d'eux, l'accomplissement et la perfection du sacrifice de Christ.

Mais il y a un grand nombre de personnes qui reculeraient à l'idée de mettre en doute, ouvertement et de propos délibéré, l'efficace du sacrifice de Christ, et qui, néanmoins, ne jouissent pas d'une paix assurée. Ces personnes-là se disent convaincues que le sang de Christ suffit parfaitement aux besoins du pécheur, *si seulement* elles étaient sûres d'avoir une part dans ce sang ; *si seulement* elles avaient la véritable foi. Beaucoup d'âmes pieuses se trouvent dans cette triste condition. Elles sont occupées de leur foi et de leurs sentiments, au lieu d'être occupées du sang de Christ et de la parole de Dieu ; en d'autres termes, elles regardent au-dedans d'elles-mêmes, au lieu de regarder en dehors, à Christ. Ce n'est pas là la foi ; et par conséquent elles n'ont point de paix. L'Israélite abrité sous l'aspersion du sang pourrait enseigner à ces âmes une leçon très opportune. Il n'était pas sauvé, lui, par la valeur qu'il attachait lui-même au sang, mais simplement par le sang. Sans doute, il appréciait le sang, comme aussi il a dû avoir des pensées à l'égard de ce sang ; mais Dieu n'avait pas dit : « Quand je verrai l'appréciation que *vous* faites du sang, je passerai par-dessus vous », mais : « *je* verrai le sang, et je passerai par-dessus vous ». *Le sang*, avec sa valeur et sa divine efficacité, était placé devant Israël ; et si le peuple eût voulu placer, ne fût-ce qu'un morceau de pain sans levain, à côté du sang, comme fondement de sécurité, il aurait fait Dieu menteur, et nié la parfaite suffisance de son remède.

Nous sommes toujours portés à chercher en nous-mêmes ou dans ce qui vient de nous, quelque chose qui puisse constituer, avec le sang de Christ, le fondement de notre paix. Il existe sur ce point vital, chez beaucoup de chrétiens, un bien fâcheux manque de clarté et d'intelligence, comme le démontrent les doutes et les craintes, dont un si grand nombre d'entre eux sont tourmentés. Nous sommes enclins à regarder le fruit de l'Esprit *en* nous, plutôt que l'œuvre de Christ *pour* nous, comme le fondement de notre paix. Nous aurons l'occasion de voir bientôt quelle est la place qu'occupe l'œuvre du Saint Esprit dans le christianisme ; mais jamais cette œuvre n'est présentée dans l'Écriture, comme étant ce sur quoi notre paix repose. Le Saint Esprit n'a pas fait la paix ; mais Christ l'a faite ; il n'est pas dit que le Saint Esprit soit notre paix, mais il est dit que Christ est notre paix ; Dieu n'a pas envoyé prêcher « la paix par le Saint Esprit », mais « la paix par Jésus Christ » (comp. Act. 10:36 ; Éph. 2:14, 17 ; Col. 1:20). On ne peut saisir avec trop de simplicité cette distinction importante. C'est par le sang de Christ que nous avons la paix, une justification parfaite, la justice divine ; c'est lui qui purifie la conscience, lui qui nous introduit dans le Saint des Saints, qui fait que Dieu est juste en recevant le pécheur qui croit, et lui qui nous donne droit à toutes les joies, à tous les honneurs, à toutes les gloires du ciel (voyez Rom. 3:24-26 ; 5:9 ; Éph. 2:13-18 ; Col. 1:20-22 ; Hébr. 9:14 ; 10:19 ; 1 Pierre 1:19 ; 2:24 ; 1 Jean 1:7 ; Apoc. 7:14-17).

On ne pensera pas, je l'espère bien, qu'en cherchant à exposer quelle est, devant Dieu, la valeur du précieux sang de Christ, je veuille écrire un seul mot qui puisse paraître amoindrir l'importance des opérations de l'Esprit. À Dieu ne plaise ! Le Saint Esprit révèle Christ, nous fait connaître Christ, nous fait jouir de Lui, et nous nourrit de Lui ; il rend témoignage à Christ, il prend les choses de Christ et nous les communique. C'est lui qui est la puissance de la communion, le sceau, le témoin, les arrhes, l'onction. En un mot, les opérations bénies de l'Esprit sont absolument essentielles. Sans lui, nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni sentir, ni expérimenter, ni manifester quoi que ce soit de Christ, ni en jouir. La doctrine des opérations de l'Esprit est clairement exposée dans l'Écriture, elle est comprise et reçue par tout chrétien fidèle et bien enseigné.

Cependant, et malgré tout cela, l'œuvre de l'Esprit n'est pas le fondement de la paix ; si elle l'était, nous ne pourrions pas avoir de paix solide et assurée avant la venue de Christ, attendu que l'œuvre de l'Esprit, dans l'Église, ne sera, à proprement parler, achevée qu'alors. L'Esprit poursuit son œuvre dans le croyant. Il « intercède par des soupirs inexprimables » (Rom. 8:26) ; il travaille pour nous faire parvenir à la stature à laquelle nous avons été destinés, savoir à une parfaite conformité,

en toutes choses, à l'image du « Fils » ; il est l'unique auteur de tout bon désir, de toute aspiration sainte, de toute affection pure, de toute expérience divine, de toute conviction saine, mais il est clair que son œuvre *en* nous ne sera complète, que lorsque nous aurons quitté la scène présente de ce monde pour prendre place avec Christ dans la gloire, tout comme le serviteur d'Abraham n'eut achevé son œuvre pour ce qui concernait Rebecca que lorsqu'il l'eut présentée à Isaac.

Il n'en est pas de même de l'œuvre de Christ *pour* nous. Elle est absolument et éternellement complète. Christ a pu dire : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean 17:4). Et encore : « C'est accompli ! » (Jean 19:30). Mais le Saint Esprit ne peut pas dire encore qu'il ait fini son œuvre. Comme le vrai Vicaire de Christ sur la terre, il travaille encore au milieu des diverses influences hostiles qui environnent la sphère de ses opérations ; il travaille dans le cœur des enfants de Dieu pour les faire parvenir, d'une manière expérimentale et pratique, à la hauteur du modèle à l'image duquel ils doivent être rendus conformes. Mais jamais il ne conduit une âme à faire dépendre sa paix dans la présence de Dieu de l'œuvre qu'il opère en elle. La mission du Saint Esprit est de parler de Jésus ; il ne parle pas de lui-même. « Il prendra de ce qui est à moi, dit Christ, et vous l'annoncera » (Jean 16:14). Si donc ce n'est que par l'enseignement de l'Esprit que l'on peut comprendre le vrai fondement de la paix, et si l'Esprit ne parle jamais de lui-même, il est évident qu'il ne peut présenter que l'œuvre de Christ comme le fondement sur lequel l'âme doit s'appuyer pour toujours ; bien plus, c'est en vertu de cette œuvre que l'Esprit fait sa demeure et accomplit ses merveilleuses opérations dans le cœur du croyant. Il n'est pas notre titre, bien que ce soit lui qui nous le révèle, et nous rend capables de le comprendre et d'en jouir.

Ainsi l'agneau pascal, comme fondement de la paix d'Israël, est un type remarquable et magnifique de Christ, comme fondement de la paix du croyant. Il n'y avait rien à ajouter au sang sur le linteau, et il n'y a rien non plus à ajouter au sang sur le propitiatoire. Le « pain sans levain » et « les herbes amères » étaient nécessaires ; mais ils ne formaient pas le fondement de la paix, ni en tout, ni en partie. Ils étaient pour l'intérieur de la maison, constituaient les signes caractéristiques de la communion dans cette maison ; mais *le sang de l'agneau était le fondement de tout*. Il sauvait les Israélites de la mort et les introduisait dans une scène de vie, de lumière et de paix. Il formait le lien entre Dieu et son peuple racheté. En tant que peuple en relation avec Dieu sur le fondement d'une rédemption accomplie, c'était pour les Israélites un grand privilège que d'être placés sous certaines responsabilités ; mais ces responsabilités ne formaient pas le lien, elles ne faisaient qu'en découler.

Je désire aussi rappeler à mon lecteur que la *vie* d'obéissance de Christ n'est pas présentée dans l'Écriture comme la cause qui nous procure le pardon ; c'est la mort de Christ sur la croix qui ouvrit un libre cours à l'amour. Si Christ eût continué jusqu'à maintenant à parcourir les villes d'Israël, « faisant du bien » (Act. 10:38), le voile du temple serait encore entier et fermerait à l'adorateur le libre accès auprès de Dieu. Ce fut la mort de Christ qui déchira « ce voile mystérieux » depuis le haut jusqu'en bas (Marc 15:38). C'est par ses « meurtrissures » et non par sa vie d'obéissance, que nous avons la guérison (Ésa. 53:5 ; 1 Pierre 2:24) ; et ces « meurtrissures », c'est sur la croix qu'il les a endurées, nulle part ailleurs. Ses propres paroles, prononcées durant le cours de sa vie bénie, suffisent parfaitement pour nous faire comprendre le sens du passage où il dit : « J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli » (Luc 12:50). À quoi se rapporte cette déclaration, si ce n'est à sa mort sur la croix, qui était l'accomplissement de son baptême et qui ouvrait à son amour un chemin par lequel il pouvait, avec justice, couler librement vers les coupables fils d'Adam ? Puis il dit encore : « À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul » (Jean 12:24). Il était, Lui, ce précieux « grain de blé », et il serait pour toujours resté « seul », quoiqu'il ait été fait chair, si, par sa mort sur le bois maudit, il n'eût écarté tout ce qui aurait pu empêcher l'union de son peuple avec lui dans la résurrection. « S'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

Mon lecteur ne peut pas méditer avec trop de soin ce sujet infiniment sérieux et important. Il est, relativement à cette question, deux points dont il faut toujours se souvenir, savoir : qu'il n'y avait pas d'union possible avec Christ autrement que dans la résurrection ; et que Christ n'a souffert pour les

péchés *que* sur la croix. Il ne faut pas nous imaginer que Christ nous ait unis à lui-même par l'incarnation ; cela était impossible. Comment notre chair de péché aurait-elle pu être unie de cette manière ? Il fallait que le corps du péché fût détruit par la mort ; il fallait que le péché fût ôté : la gloire de Dieu l'exigeait, et que toute la puissance de l'Ennemi fût abolie. Comment tout cela pouvait-il être accompli, si ce n'est par la soumission de l'Agneau de Dieu, précieux et sans tache, à la mort de la croix ? « Il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses... que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut *par des souffrances* » (Héb. 2:10). « Voici, je chasse des démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, *et le troisième jour je suis consommé* » (Luc 13:32). Les expressions « consommer » et « consommé », dans les passages ci-dessus, ne se rapportent pas à Christ dans sa propre personne d'une manière abstraite, car il était parfait de toute éternité comme Fils de Dieu, et quant à son humanité, il était également absolument parfait. Mais, comme « chef du salut », comme « amenant plusieurs enfants à la gloire », comme « portant beaucoup de fruit », comme s'associant un peuple racheté, il fallut qu'il atteignît le « troisième jour » pour qu'il fût « consommé ». Il descendit tout *seul* dans « le puits de la destruction et le bourbier fangeux » ; mais aussitôt il posa son « pied sur le roc » de la résurrection et s'associa « plusieurs fils » (Ps. 40:1-3). Il combattit seul dans la bataille ; mais, en puissant vainqueur, il distribua à ceux qui l'entourent le riche butin, fruit de sa victoire, afin que nous le recueillions et que nous en jouissions pour toujours.

Il ne faut pas non plus envisager la croix de Christ comme n'étant qu'une circonstance dans une vie de souffrance expiatoire pour le péché. La croix fut le grand et seul acte de souffrance expiatoire pour le péché. « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24) ; il ne les a portés nulle part ailleurs. Il ne les a portés ni dans la crèche, ni au désert, ni dans le jardin, mais *uniquement* « sur le bois ». Il n'eut jamais rien à faire avec le péché, sous ce rapport-là, sauf à la croix ; et, sur la croix, il baissa la tête et laissa sa vie, sous le poids des péchés accumulés de son peuple. Jamais non plus, il ne souffrit de la main de l'Éternel ailleurs que sur la croix ; mais, là, l'Éternel lui cacha sa face, parce qu'il était « fait péché » (2 Cor. 5:21).

Cette succession de pensées, et les divers passages dont elles découlent, aideront peut-être le lecteur à saisir plus complètement la divine puissance de ces paroles : « Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous ». Il fallait, sans aucun doute, que l'agneau fût sans tache, pour qu'il pût supporter le saint regard de l'Éternel. Mais si le sang n'eût pas été répandu, l'Éternel n'aurait pas pu passer par-dessus le peuple, car « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22). Nous méditerons ce sujet, Dieu voulant, d'une manière plus complète dans les types du Lévitique ; il mérite l'attention sérieuse de tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en sincérité.

Envisageons maintenant la Pâque sous son second point de vue, c'est-à-dire, comme le centre autour duquel l'assemblée était réunie, dans une paisible, sainte et heureuse communion. Israël, sauvé par le sang, était une chose ; et Israël, mangeant l'agneau, en était une autre toute différente. Les Israélites n'étaient sauvés *que* par le sang, mais l'objet autour duquel ils étaient rassemblés était évidemment l'agneau rôti. Ceci n'est nullement une distinction arbitraire. Le sang de l'agneau constitue à la fois le fondement de notre relation avec Dieu, et de notre relation les uns avec les autres. C'est comme étant ceux qui sont lavés dans ce sang que nous sommes amenés à Dieu et les uns aux autres. En dehors de l'expiation parfaite de Christ, il ne peut y avoir aucune communion, soit avec Dieu, soit avec l'assemblée de Dieu. Toutefois, c'est autour d'un Christ vivant dans le ciel, que les croyants sont rassemblés par le Saint Esprit. C'est à un Chef vivant que nous sommes unis, à une « pierre vivante » que nous sommes venus (1 Pierre 2:4). Il est notre centre. Ayant trouvé la paix, par son sang, nous le reconnaissons comme notre grand centre de rassemblement et comme le lien qui nous unit. « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Le Saint Esprit seul est celui qui rassemble ; Christ lui-même est le seul objet autour duquel nous sommes rassemblés ; et notre assemblée, ainsi réunie, doit être caractérisée par la sainteté, afin que le Seigneur notre Dieu puisse habiter au milieu de nous. Le Saint Esprit ne peut rassembler qu'autour de Christ ; il ne peut pas rassembler autour d'un système, d'un nom, d'une doctrine, ou

d'une ordonnance. Il rassemble autour d'une personne, et cette personne est Christ glorifié dans le ciel. Ce fait doit communiquer un caractère particulier à l'assemblée de Dieu. Les hommes peuvent s'associer sur un fondement, autour d'un centre, ou en vue d'un objet de leur choix ; mais quand c'est le Saint Esprit qui associe, il le fait sur le fondement d'une rédemption accomplie, autour de la personne de Christ, et afin d'édifier pour Dieu une sainte habitation (1 Cor. 3:16, 17 ; Éph. 2:21, 22 ; 1 Pierre 2:4, 5).

Nous avons à considérer maintenant, en détail, les principes que nous présente la fête de la Pâque. L'assemblée d'Israël, abritée sous le sang, devait être organisée par l'Éternel d'une manière qui fût digne de Lui-même. Pour mettre à l'abri du jugement, comme nous l'avons déjà vu, il ne fallait rien autre que le sang ; mais dans la communion qui découlait de la sécurité que procurait le sang, il fallait d'autres choses, et des choses qui ne pouvaient être négligées impunément.

Et d'abord, nous lisons : « Ils en mangeront la chair cette nuit-là ; ils la mangeront rôtie au feu avec des pains sans levain, et des herbes amères. Vous n'en mangerez pas qui soit à demi cuit ou qui ait été cuit dans l'eau, mais rôti au feu : la tête, et les jambes, et l'intérieur » (vers. 8, 9). L'agneau, autour duquel la congrégation était rassemblée, et qu'ils mangeaient en faisant la fête, était un agneau rôti, un agneau qui avait passé sous l'action du feu. En ceci nous voyons « notre Pâque, Christ » (1 Cor. 5:7), s'exposant Lui-même à l'action du feu de la sainteté et du jugement de Dieu, qui trouvèrent en Lui un objet parfait. Il a pu dire : « Tu as sondé mon cœur, tu m'as visité de nuit ; tu m'as éprouvé au creuset, tu n'as rien trouvé ; ma pensée ne va pas au-delà de ma parole » (Ps. 17:3). Tout en Lui a été parfait ; le feu l'éprouva, et il n'y eut point d'écume. « La tête, les jambes et l'intérieur », c'est-à-dire le siège de son intelligence, sa marche extérieure avec toutes les affections dont elle découlait, tout fut soumis à l'action du feu, et tout fut trouvé entièrement parfait. La manière dont on devait rôti l'agneau était très significative, comme l'est aussi chaque détail dans les ordonnances de Dieu.

« Vous n'en mangerez pas qui soit à demi cuit ou qui ait été cuit dans l'eau ». Si l'agneau eût été mangé de cette manière, il n'eût pas été l'expression de la grande et précieuse vérité que, dans l'intention de Dieu, il devait préfigurer, savoir que notre Agneau pascal a dû endurer sur la croix le feu de la juste colère de l'Éternel. Nous ne sommes pas seulement sous la protection éternelle du sang de l'Agneau, mais par la foi nous nous nourrissons de la personne de l'Agneau. Beaucoup d'entre nous sont en défaut à cet égard. Nous sommes portés à nous contenter d'être sauvés par l'œuvre que Christ a accomplie pour nous, sans nous maintenir dans une sainte communion avec lui. Son cœur aimant ne pouvait pas se contenter de cela. Il nous a approchés de lui, afin que nous puissions jouir de lui, nous nourrir de lui et nous réjouir en lui ! Il se présente à nous comme celui qui a enduré, dans toute sa rigueur, le feu intense de la colère de Dieu, afin qu'il fût, sous ce caractère merveilleux, l'aliment de nos âmes rachetées.

Mais comment cet agneau devait-il être mangé ? « Avec des pains sans levain et des herbes amères ». Le levain est partout, dans l'Écriture, l'emblème du mal. Jamais, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, il ne représente quoi que ce soit de pur, de saint ou de bon. Ainsi, dans ce chapitre, « la fête des pains sans levain » est le type de la séparation pratique d'avec le mal, séparation qui résulte du fait que nous sommes lavés de nos péchés dans le sang de l'Agneau, et qui est l'accompagnement nécessaire de la communion à ses souffrances. Il n'y a que le pain complètement dépourvu de levain qui soit compatible avec l'agneau rôti : la plus petite quantité de ce qui était le type exprès du mal aurait détruit le caractère moral de l'ordonnance tout entière. Comment pourrions-nous unir un mal quelconque à notre communion avec un Christ souffrant ? C'est impossible. Tous ceux qui saisissent, par la puissance du Saint Esprit, la signification de la croix, ôteront certainement aussi, par cette même puissance, tout levain du milieu d'eux. « Car aussi notre Pâque, Christ, a été sacrifiée : *c'est pourquoi* célébrons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité » (1 Cor. 5:7, 8). La fête dont il est question dans ce passage est celle qui, dans la vie et la conduite de l'Église, correspond à la fête des pains sans levain. Cette dernière durait « sept jours » ; et l'Église,

collectivement, et le chrétien, individuellement, sont appelés à marcher dans la sainteté pratique, pendant les sept jours, ou la période entière de leur course ici-bas ; et cela comme résultat direct de ce fait, qu'ils sont lavés dans le sang et ont communion avec les souffrances de Christ.

Ce n'était pas afin d'être sauvé que l'Israélite ôtait le levain, mais parce qu'il était sauvé ; et s'il négligeait d'ôter le levain, cette faute, toute grave qu'elle fût, ne mettait pas en question la sécurité par le sang, mais simplement sa communion avec l'autel et avec l'assemblée. « Pendant sept jours il ne se trouvera point de levain dans vos maisons ; car quiconque mangera de ce qui est levé, cette âme-là sera retranchée de l'assemblée d'Israël, étranger ou Israélite de naissance » (vers. 19). Le retranchement de l'assemblée, pour un Israélite, répond précisément à la suspension de la communion pour un chrétien, quand il se permet quelque chose qui est contraire à la sainteté de la présence divine. Dieu ne peut pas tolérer le mal. Une seule pensée impure interrompt la communion de l'âme ; et aussi longtemps que la souillure, contractée par cette pensée, n'a pas été ôtée par la confession, fondée sur l'intercession de Christ, il est impossible que la communion soit rétablie (voyez 1 Jean 1:5-10 ; comp. Ps. 32:3-5). Le chrétien dont le cœur est droit se réjouit de ce qu'il en est ainsi. Il peut toujours « célébrer la mémoire de la sainteté de Dieu » (Ps. 30:4 ; 97:12). Il ne voudrait pas, s'il le pouvait, diminuer la mesure de la sainteté, pas même de l'épaisseur d'un cheveu. C'est pour lui une grande joie que de marcher dans la compagnie de quelqu'un qui ne peut pas, pour un seul moment, supporter le contact du plus petit atome de « levain ».

Que Dieu en soit béni, nous savons que rien ne peut rompre le lien qui unit à lui le vrai croyant. Nous sommes « sauvés par l'Éternel », non d'un salut conditionnel, mais « d'un salut éternel » (Ésaïe 45:17). Mais le salut et la communion ne sont pas une même chose. Il y a beaucoup de personnes sauvées qui ne le savent pas, et il y en a beaucoup aussi qui n'en jouissent pas. Il est impossible que je sois heureux sous l'abri d'un linteau aspergé de sang, s'il y a du levain dans ma demeure. C'est là un axiome dans la vie divine. Puisse-t-il être écrit dans nos cœurs ! Bien qu'elle ne soit pas le fondement de notre *salut*, la sainteté pratique est intimement unie à la *jouissance* du salut. Ce n'est pas par le pain sans levain qu'un Israélite était sauvé, mais par le sang ; néanmoins, le pain levé l'aurait privé de la communion. Et, pour ce qui concerne le chrétien, il n'est pas sauvé par sa sainteté pratique, mais par le sang ; cependant, s'il se permet le mal, en pensée, en parole ou en action, il n'aura aucune vraie jouissance du salut, aucune vraie communion avec la personne de l'Agneau.

Dans ce fait, je n'en doute pas, gît le secret d'une bonne partie de la stérilité spirituelle et du défaut de vraie et constante paix que l'on rencontre parmi les enfants de Dieu. Ils ne pratiquent pas la sainteté, ils ne gardent pas « la fête des pains sans levain » (Exode 33:15). Le sang est sur le linteau ; mais le levain, dans leurs maisons, les empêche de jouir de la sécurité que procure le sang. La sanction que nous donnons au mal détruit notre communion, bien qu'elle ne rompe pas le lien qui unit nos âmes éternellement à Dieu. Ceux qui appartiennent à l'assemblée de Dieu doivent être saints ; ils ont non seulement été délivrés de la culpabilité et des conséquences du péché, mais encore de la pratique, de la puissance et de l'amour du péché. Le fait même qu'Israël était délivré par le sang de l'Agneau pascal, lui imposait la responsabilité d'ôter du milieu de lui le levain. Les Israélites ne pouvaient pas dire, selon le langage effrayant de l'antinomien [*Bibliquest : gens qui ne se soumettent à aucune loi*] « À présent que nous sommes sauvés, nous pouvons nous conduire comme bon nous semble ». En aucune manière ! S'ils étaient sauvés *par grâce*, ils l'étaient *pour la sainteté*. Une âme qui peut se prévaloir de la gratuité de la grâce divine et de la perfection de la rédemption qui est en Jésus Christ pour « demeurer dans le péché » (Rom. 6:1), montre clairement par là qu'elle ne comprend ni la grâce, ni la rédemption.

La grâce ne sauve pas seulement l'âme d'un salut éternel, mais encore lui communique une nature qui prend plaisir à tout ce qui est de Dieu, parce qu'elle est divine. Nous sommes rendus participants de la nature divine, qui ne peut pas pécher, parce qu'elle est née de Dieu (Jean 1:13 ; 3:3, 5 ; 2 Pierre 1:4 ; 1 Jean 3:9 ; 5:18). Marcher dans la puissance de cette nature, c'est en réalité « garder » la fête des pains sans levain. Il n'y a ni « vieux levain », ni « levain de malice et de méchanceté » (1 Cor. 5:8) dans la nouvelle nature, parce qu'elle est de Dieu, et Dieu est saint, et

« Dieu est amour » (1 Jean 4:8). Ainsi il est évident que ce n'est pas pour améliorer notre vieille nature, qui est irrémédiablement mauvaise et corrompue, que nous ôtons le vieux levain, ni non plus pour obtenir la nouvelle nature, mais parce que nous possédons celle-ci. Nous avons la vie et, dans la puissance de cette vie, nous rejetons le mal. Ce n'est que lorsque nous sommes délivrés de la culpabilité du péché que nous pouvons comprendre et manifester la vraie puissance de la sainteté ; vouloir le faire autrement est un travail inutile. On ne peut garder la fête des pains sans levain que sous l'abri parfait du sang.

Il y avait la même convenance morale et une figure également significative dans ce qui devait accompagner le pain sans levain, savoir dans les « herbes amères ». Nous ne pouvons pas jouir de la communion aux souffrances de Christ, sans nous souvenir de ce qui a rendu ces souffrances nécessaires ; et ce souvenir doit nécessairement produire en nous un esprit mortifié et soumis, disposition que représentent avec justesse les « herbes amères » dans la fête de la Pâque. Si l'agneau rôti représente Christ, endurant la colère de Dieu, dans sa propre personne, sur la croix, les herbes amères sont l'expression de la reconnaissance par le croyant de cette vérité, que Christ « a souffert pour nous ». « Le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris » (Ésaïe 53:5). Il est bon, à cause de l'excessive légèreté de nos cœurs, que nous saisissons la profonde signification des herbes amères. Qui peut lire des Psaumes tels que les Ps. 6, 22, 38, 69, 88 et 109, sans comprendre, en quelque mesure, ce que représente le pain sans levain avec des herbes amères ? La sainteté pratique de la vie, jointe à une soumission profonde de l'âme, doit découler d'une communion véritable avec les souffrances de Christ ; car il est impossible que le mal moral et la légèreté d'esprit puissent subsister en face de ces souffrances.

Mais, demandera-t-on peut-être, l'âme n'éprouve-t-elle pas une joie profonde dans le sentiment que Christ a porté nos péchés ; qu'il a vidé jusqu'au fond, à notre place, la coupe de la juste colère de Dieu ? Incontestablement, c'est là le fondement de toute notre joie. Mais pouvons-nous jamais oublier que ce fut pour « nos péchés » que Christ souffrit ? Pouvons-nous perdre de vue cette vérité, puissante pour subjuguier les âmes, que l'Agneau de Dieu courba la tête sous le poids de nos transgressions ? Non assurément. Il faut que nous mangions notre agneau avec des herbes amères, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, ne représentent pas les larmes d'une vaine et superficielle sentimentalité, mais les réelles et profondes expériences d'une âme qui saisit, avec une intelligence et une puissance spirituelles, la signification et l'effet pratique de la croix.

En contemplant la croix, nous y découvrons ce qui efface toute notre iniquité et l'âme est remplie ainsi de paix et de joie. Mais la croix met aussi complètement de côté la nature ; elle est la crucifixion de « la chair », la mort du « vieil homme » (voyez Rom. 6:6 ; Gal. 2:20 ; 6:14 ; Col. 2:11). Ceci, dans ses résultats pratiques, contiendra bien des choses « amères » pour la nature, nous appellera à nous renoncer nous-mêmes, à mortifier nos membres qui sont sur la terre (Col. 3:5) ; à tenir le *moi* pour mort au péché (Rom. 6:11). Toutes ces choses peuvent paraître terribles à envisager, mais quand on a pénétré dans l'intérieur de la maison sur la porte de laquelle le sang a été placé, on pense tout différemment. Les herbes mêmes, qui sans doute auraient paru amères à un Égyptien, formaient une partie intégrante de la *fête* de la délivrance d'Israël. Ceux qui sont rachetés par le sang de l'Agneau, qui connaissent la joie de sa communion, estiment que rejeter le mal et tenir la nature pour morte, est une « fête ».

« Et vous n'en laisserez rien de reste jusqu'au matin ; et ce qui en resterait jusqu'au matin, vous le brûlerez au feu » (vers. 10). Ce commandement nous apprend que la communion de l'assemblée ne devait, en aucune manière, être séparée du sacrifice sur lequel cette communion était fondée. Il faut que le cœur garde toujours le souvenir vivant que toute vraie communion est inséparablement liée à une rédemption accomplie. Croire que l'on puisse avoir communion *avec Dieu* sur un autre fondement, quel qu'il soit, c'est imaginer que Dieu peut avoir communion avec le mal qui est en nous ; et croire que l'on puisse avoir communion *avec l'homme* sur un autre fondement, c'est tout simplement organiser une réunion impure et profane de laquelle ne peut résulter autre chose que la confusion et l'iniquité. En un mot, il faut que tout soit fondé sur le sang, et inséparablement lié au

sang. Telle est la simple signification de cette ordonnance, qui enjoignait de manger l'agneau pascal la nuit même dans laquelle le sang était répandu. La communion ne doit point être séparée de ce qui en est le fondement.

Quelle belle image nous offre l'assemblée d'Israël, abritée par le sang, mangeant en paix l'agneau rôti, avec des pains sans levain et des herbes amères ! Nulle crainte du jugement ; nulle crainte de la colère de l'Éternel ; nulle crainte de la juste vengeance, qui balayait comme une tempête tout le pays d'Égypte, à l'heure de minuit. Tout était profonde paix derrière les linteaux des portes aspergés de sang. Les Israélites n'avaient rien à redouter du dehors, et rien dans l'intérieur ne pouvait les troubler, sauf le levain qui eût porté un coup mortel à toute leur paix et à tout leur bonheur. Quel tableau pour l'Église ! Quel tableau pour le chrétien ! Puissions-nous en comprendre la profonde signification et nous y soumettre avec un esprit docile.

Mais ce n'est pas là encore tout ce que nous avons à apprendre dans l'ordonnance de la Pâque. Nous avons considéré la *position* d'Israël, et la *nourriture* d'Israël ; considérons maintenant le *vêtement* d'Israël.

« Et vous le mangerez ainsi : vos reins ceints, vos sandales à vos pieds, et votre bâton en votre main ; et vous le mangerez à la hâte. C'est la Pâque de l'Éternel » (vers. 11). Les Israélites devaient manger la Pâque comme un peuple prêt à laisser derrière lui le pays de la mort et des ténèbres, de la colère et du jugement, pour marcher en avant vers le pays de la promesse, vers l'héritage qui leur était destiné. Le sang, qui les avait préservés du sort des premiers-nés de l'Égypte, était aussi le fondement de leur délivrance de la servitude de l'Égypte ; et maintenant ils devaient se mettre en route et marcher avec Dieu vers le pays découlant de lait et de miel. Ils n'avaient pas encore passé la mer Rouge, cela est vrai ; ils n'avaient pas encore fait « le chemin de trois jours » ; cependant, en principe, ils étaient un peuple racheté, un peuple séparé, un peuple pèlerin, un peuple dans l'attente, un peuple dépendant ; et il fallait que leur vêtement tout entier fût en harmonie avec leur position actuelle et leur destinée future. « Les reins ceints » d'Israël dénonçaient une séparation rigoureuse et soutenue de tout ce qui l'entourait, et montraient qu'il était préparé pour le service. « Les pieds chaussés » dénotaient qu'Israël était prêt à quitter la scène présente ; tandis que « le bâton » à la main était l'emblème expressif d'un peuple voyageur s'appuyant sur quelque chose qui était en dehors de lui-même. Plût à Dieu que ces traits précieux parussent davantage dans chacun des membres de sa famille rachetée !

Cher lecteur chrétien, « occupons-nous de ces choses » (1 Tim. 4:15). Par la grâce nous avons senti l'efficacité purifiante du sang de Jésus, en conséquence nous avons le privilège de nous nourrir de sa personne adorable et de nous réjouir dans ses insondables richesses (Éph. 3:8), de participer à ses souffrances et d'être rendus conformes à sa mort (Phil. 3:10). Montrons-nous donc avec le pain sans levain et les herbes amères, les reins ceints, les sandales aux pieds et le bâton à la main. Qu'on nous voie, en un mot, portant le cachet d'un peuple saint, d'un peuple crucifié, d'un peuple vigilant et actif, d'un peuple marchant manifestement « à la rencontre de Dieu », vers la gloire, étant « destiné au royaume ». Que Dieu nous accorde de pénétrer dans la profondeur et dans la puissance de ces choses, tellement qu'elles ne soient pas des théories seulement ou une affaire de connaissance et d'interprétation scripturaire, mais des réalités vivantes, divines, connues par expérience, et manifestées dans notre vie, à la gloire de Dieu.

Nous terminerons ce chapitre en jetant un regard sur les versets 43 à 49. Ces versets nous apprennent que, tandis que c'était le privilège de tout vrai Israélite de manger la pâque, aucun étranger incirconcis ne devait y participer : « Aucun étranger n'en mangera... toute l'assemblée d'Israël la fera ». Il fallait la circoncision avant qu'on pût manger la pâque. En d'autres termes, il faut que notre nature ait passé sous la sentence de mort, avant que nous puissions nous nourrir de Christ d'une manière intelligente, soit comme fondement de paix, soit comme centre d'unité. La croix est l'antitype de la circoncision, ce signe divin de l'alliance de Dieu avec les Juifs et du dépouillement de la chair (comp. Col. 2:11, 12). Pour faire partie du peuple de Dieu, il fallait être circoncis, et la

circconcision a sa réalité en Christ. Les chrétiens, rendus participants de l'efficacité de sa mort par la puissance de la vie qui est en lui, et est la leur, se tiennent pour morts, et ont dépouillé ce corps du péché par la foi ; ils sont crucifiés avec Christ ; néanmoins la puissance de Dieu lui-même, telle qu'elle a agi en Christ, opère en eux pour leur donner une nouvelle vie en Christ. « Et si un étranger séjourne chez toi, et veut faire la pâque à l'Éternel, que tout mâle qui est à lui soit circoncis ; et alors il s'approchera pour la faire, et sera comme l'Israélite de naissance ; mais aucun incirconcis n'en mangera ». — « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:8).

L'ordonnance de la circoncision formait la grande ligne de démarcation entre l'Israël de Dieu et toutes les nations qui étaient sur la surface de la terre ; et la croix du Seigneur Jésus forme la ligne de séparation entre l'Église et le monde. Qu'importent les avantages personnels ou la position d'un homme ; jusqu'à ce qu'il se fût soumis à l'opération de la circoncision dans sa chair, il ne pouvait avoir aucune part avec Israël. Un mendiant circoncis était plus près de Dieu qu'un roi incirconcis. De même maintenant, on ne peut avoir aucune part aux joies des rachetés de Dieu, si ce n'est par la croix de notre Seigneur Jésus Christ ; et cette croix abat toutes les prétentions, renverse toutes les distinctions, et unit tous les rachetés en une sainte congrégation d'adorateurs lavés dans le sang. La croix constitue une barrière si élevée, un mur de défense si impénétrable, qu'aucun atome de la terre ou de la nature ne peut le traverser pour venir se mêler à « la nouvelle création ». « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création :... toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ » (2 Cor. 5:18).

La *séparation* d'Israël d'avec tous les étrangers n'était pas seulement strictement maintenue dans l'institution de la Pâque, mais encore l'*unité* d'Israël y était clairement établie en figure. « Elle sera mangée *dans une même maison* ; tu n'emporteras point de sa chair hors de la maison, et vous n'en casserez pas un os » (vers. 46). On ne pouvait pas trouver un plus beau type de ce qui constitue « un seul corps et un seul esprit », que celui qui nous est présenté ici (Éph. 4:4). L'Église de Dieu est *une*. Dieu la voit telle, la maintient telle, et la manifestera comme telle, à la vue des anges, des hommes et des démons, en dépit de tout ce qui a été fait pour mettre obstacle à cette sainte unité. Que Dieu en soit béni, l'unité de son Église est aussi bien sous sa garde que l'a été le corps de son Bien-aimé sur la croix : oui, l'unité de l'Église est tout aussi bien sous sa garde que sa justification, son acceptation et sa sécurité éternelle. Malgré la violence et la dureté de cœur des soldats romains, Dieu a su accomplir l'Écriture qui disait, touchant le Christ : « Pas un seul de ses os ne sera cassé », et encore : « Il garde tous ses os, pas un d'eux n'est cassé » (vers. 46 ; Nomb. 9:12 ; Ps. 34:20 ; Jean 19:36) et pareillement, en dépit de toutes les influences hostiles qui ont été mises en jeu de siècle en siècle, Dieu garde son Église : le corps de Christ est *un* et restera *un* (comp. Matt. 16:18 ; Jean 11:52 ; 1 Cor. 1:12 ; 12:4-27 ; Éph. 1:22-23 ; 2:14-22 ; 4:3-16 ; 5:22-32 ; Apoc. 22:17). « *Il y a un seul corps et un seul esprit* » ; et cela ici-bas *sur la terre*. Heureux sont ceux qui ont reçu la foi pour reconnaître cette précieuse vérité, et la fidélité pour la pratiquer dans ces derniers jours, malgré les difficultés presque insurmontables qu'ils rencontreront dans leur sentier. Dieu reconnaîtra et honorera ceux qui seront ainsi fidèles.

Veuille le Seigneur nous délivrer de cet esprit d'incrédulité qui nous porterait à juger sur la vue de nos yeux, plutôt que par la lumière de sa Parole immuable !

## Chapitre 13

Les premiers versets de ce chapitre nous apprennent, d'une manière claire et distincte, que le dévouement et la sainteté personnelle sont des fruits que l'amour divin produit en ceux qui en sont les heureux objets. — La consécration des premiers-nés, et la fête des pains sans levain, sont ici présentées en rapport immédiat avec la délivrance du peuple hors du pays d'Égypte. « Sanctifie-moi tout premier-né, tout ce qui ouvre la matrice parmi les fils d'Israël, tant des hommes que des bêtes ; il est à moi. Et Moïse dit au peuple : Souvenez-vous de ce jour, auquel vous êtes sortis d'Égypte, de la maison de servitude, car l'Éternel vous en a fait sortir à main forte ; et on ne mangera point de pain

levé ». Et encore : « Pendant sept jours tu mangeras des pains sans levain, et le septième jour il y aura une fête à l'Éternel. On mangera pendant les sept jours des pains sans levain ; et il ne se verra point chez toi de pain levé, et il ne se verra point de levain chez toi, dans tous tes confins » (vers. 2, 6, 7).

Ensuite, la raison pour laquelle ces deux observances devaient être pratiquées, est exposée dans les versets suivants : « Et tu raconteras ces choses à ton fils, en ce jour-là, disant : C'est à cause de ce que l'Éternel m'a fait, quand je sortis d'Égypte ». Et encore : « Et quand ton fils t'interrogera à l'avenir, disant : Qu'est-ce que ceci ? Alors tu lui diras : À main forte l'Éternel nous a fait sortir d'Égypte, de la maison de servitude. Il arriva, quand le Pharaon s'obstinait à ne pas nous laisser aller, que l'Éternel tua tous les premiers-nés dans le pays d'Égypte, depuis le premier-né des hommes jusqu'au premier-né des bêtes ; c'est pourquoi je sacrifie à l'Éternel tout ce qui ouvre la matrice, et je rachète tout premier-né de mes fils » (vers. 8, 14, 15).

Plus nous avancerons, par la puissance de l'Esprit de Dieu, dans la connaissance de la rédemption qui est en Jésus Christ, plus notre vie de séparation sera prononcée et notre dévouement complet. Tout effort pour produire l'une ou l'autre de ces choses, avant que la rédemption soit connue, est le travail le plus vain qu'il soit possible d'imaginer. Tout ce que nous faisons, nous devons le faire « à cause de ce que l'Éternel a fait », et non dans le but d'obtenir de lui quelque chose. Les efforts que nous faisons pour obtenir la vie et la paix, prouvent que nous sommes encore étrangers à la puissance du sang ; tandis que les fruits purs d'une rédemption connue sont à la louange de Celui qui nous a rachetés. « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie ; car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:8-10). Dieu nous a déjà préparé un chemin de bonnes œuvres afin que nous y marchions, et, par sa grâce, il nous prépare pour y marcher. Ce n'est qu'en tant que nous sommes sauvés, que nous pouvons marcher dans ce chemin-là. S'il en était autrement, nous pourrions nous vanter ; mais, considérant que nous sommes nous-mêmes l'ouvrage de Dieu tout aussi bien que l'est le chemin dans lequel nous marchons, nous n'avons aucune raison de nous vanter (Rom. 3:27 ; 1 Cor. 1:27-31).

Le vrai christianisme n'est que la manifestation de la vie de Christ, implantée en nous par l'opération du Saint Esprit, selon les conseils éternels de la grâce souveraine de Dieu ; et toutes les œuvres, qui ont précédé chez nous l'implantation de cette vie, ne sont que des « œuvres mortes », dont notre conscience a besoin d'être purifiée tout aussi bien que des « mauvaises œuvres » (Héb. 9:14). L'expression « œuvres mortes » comprend toutes les œuvres que font les hommes dans le but d'obtenir la vie. Si quelqu'un cherche la vie, il est évident qu'il ne la possède pas encore ; il est très possible qu'il soit sincère dans sa recherche, mais sa sincérité même prouve d'autant plus clairement qu'il n'a pas la conscience d'avoir trouvé ce qu'il cherche. Ainsi donc, toute œuvre, faite dans le but d'obtenir la vie, est une œuvre *morte*, car elle est faite sans la vie, sans la vie de Christ, la seule vie réelle, l'unique source de laquelle les bonnes œuvres puissent découler. Et, remarquez-le bien, ce n'est pas ici une question de « mauvaises œuvres » ; personne ne songerait à obtenir la vie par de telles œuvres. Loin de là ; mais vous verrez qu'on a constamment recours aux « œuvres mortes », pour alléger la conscience opprimée sous le sentiment des « mauvaises œuvres » ; tandis que la révélation divine nous apprend que la conscience a besoin d'être purifiée des unes aussi bien que des autres.

Nous lisons encore, pour ce qui est de la justice, que « toutes nos justices sont comme un vêtement souillé » (Ésaïe 64:6). Il n'est pas dit que « toutes nos méchancetés » seulement « sont comme un vêtement souillé ». Qui le contesterait ? Mais ce que nous avons à apprendre, c'est que les meilleurs fruits que nous puissions produire, sous la forme de la piété et de la justice, sont représentés dans les pages de la vérité éternelle comme des « œuvres mortes » et un « vêtement souillé ». Les efforts mêmes que nous faisons pour obtenir la vie ne font que démontrer que nous sommes morts, et nos efforts mêmes pour parvenir à la justice prouvent que nous sommes

enveloppés d'un vêtement souillé. Ce n'est que comme vrais et actuels possesseurs de la vie éternelle et de la justice divine que nous pouvons marcher dans le chemin des bonnes œuvres que Dieu nous a préparées. Des œuvres mortes et du linge souillé ne peuvent jamais paraître dans ce chemin-là. Ceux-là seuls, que « l'Éternel a délivrés », peuvent y marcher (Ésaïe 51:11). C'était comme un peuple racheté qu'Israël gardait la fête des pains sans levain et dédiait ses premiers-nés à l'Éternel. Nous avons déjà considéré la première de ces ordonnances ; la dernière n'est pas moins riche en précieux enseignements.

L'ange destructeur passa sur le pays d'Égypte pour détruire tous les premiers-nés ; mais les premiers-nés d'Israël échappèrent, par la mort d'un substitut envoyé par Dieu. En conséquence ces derniers apparaissent ici devant nous, comme un peuple vivant, consacré à Dieu. Sauvés par le sang de l'Agneau, ils ont le privilège de consacrer leur vie à Celui qui l'a rachetée à prix (1 Cor. 6:20) « Ce n'était que comme rachetés qu'ils possédaient la vie. La grâce de Dieu seule avait fait pour eux une différence (Ex. 11:5-7) et leur avait accordé une place d'hommes vivants, en sa présence. Ils n'avaient, assurément, aucune raison de se glorifier, car nous apprenons ici que, quant à leur mérite ou à leur valeur personnelle, ils étaient mis au même rang qu'un animal impur. « Tout premier fruit des ânes, tu le rachèteras avec un agneau ; et si tu ne le rachètes pas, tu lui briseras la nuque. Et tout premier-né des hommes parmi tes fils, tu le rachèteras » (vers. 13). Il y avait deux classes d'animaux : celle des animaux purs et celle des animaux impurs, et l'homme est ici placé avec la dernière. L'agneau devait répondre pour l'animal impur ; et si on ne rachetait pas l'âne, on devait lui briser la nuque ; en sorte que l'homme non-racheté était mis au même rang qu'un animal impur et sans valeur. Quel tableau humiliant de l'homme dans son état naturel ! Oh ! si nos pauvres cœurs orgueilleux pouvaient le comprendre davantage ; alors nous nous réjouissons avec plus de sincérité dans l'heureux privilège d'être lavés de notre iniquité dans le sang de l'Agneau, et d'avoir pour toujours laissé notre abjection personnelle dans la tombe où notre Garant fut couché.

Christ était l'Agneau, l'agneau pur, sans tache. Nous étions souillés — mais, que son saint nom soit à jamais béni ! — il prit notre place, et *sur la croix* il fut fait péché, et fut traité comme tel. Il endura, sur la croix, ce que nous aurions enduré pendant toute l'éternité des siècles. Il souffrit, là et alors, *tout* ce qui nous revenait, afin que nous pussions jouir, pour toujours, de ce que Lui a mérité. Il reçut notre salaire, afin que nous reçussions le sien. Celui qui était pur prit, pour un temps, la place des impurs, — le juste pour les injustes, — afin que les impurs pussent prendre, pour toujours, la place de Celui qui était pur. Ainsi, tandis que, selon la nature, nous sommes représentés par la dégoûtante image d'un âne qui a la nuque brisée ; selon la grâce, nous sommes représentés par un Christ ressuscité et glorifié dans le ciel. Merveilleux contraste ! Il met la gloire de l'homme dans la poussière et magnifie les richesses de l'amour rédempteur. Il réduit au silence les discours vains et orgueilleux de l'homme et place sur les lèvres un cantique de louanges à Dieu et à l'Agneau, qui retentira dans les cieux durant l'éternité.

Avec quelle puissance nous sont ici rappelées les paroles mémorables de l'apôtre : « Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel, pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci ; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:8-14). Nous sommes non seulement rachetés de la puissance de la mort et du sépulcre, mais encore unis à Celui qui nous a rachetés au prix immense de sa propre vie, afin que, par la puissance du Saint Esprit, nous consacrons à son service notre vie nouvelle, avec toutes ses facultés, en sorte que son nom soit glorifié en nous, selon la volonté de notre Dieu et Père.

Nous trouvons, dans les derniers versets de ce chapitre 13 de l'Exode, un bel et touchant exemple des tendres compassions de l'Éternel pour la faiblesse de son peuple. « Car il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Quand il racheta Israël pour le mettre en relation avec lui-même, l'Éternel, dans sa grâce infinie et insondable, se chargea de tous les besoins et de toutes les faiblesses des siens. Peu importait ce qu'ils étaient ou ce dont ils avaient besoin, quand Celui qui s'appelle « *Je suis* » les accompagnait. Il allait les conduire de l'Égypte en Canaan, et nous le voyons ici occupé à choisir un chemin convenable pour eux. « Et il arriva, quand le Pharaon laissa aller le peuple, que Dieu ne les conduisit pas par le chemin du pays des Philistins, qui est pourtant proche ; car Dieu dit : De peur que le peuple ne se repente lorsqu'ils verront la guerre, et qu'ils ne retournent en Égypte. Et Dieu fit faire un détour au peuple par le chemin du désert de la mer Rouge » (vers. 17, 18).

Le Seigneur, dans sa grâce, et sa condescendance, arrange les choses de telle sorte que les siens ne rencontrent pas, au début de leur carrière, de trop pénibles épreuves qui puissent avoir pour effet de les décourager dans leur cœur, et de les faire reculer. « Le chemin du désert » était une route bien plus longue que celle du pays des Philistins ; mais Dieu avait diverses leçons importantes à enseigner à son peuple et qui ne pouvaient s'apprendre que dans le désert. Ce fait leur fut rappelé plus tard dans le passage suivant : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier, et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non » (Deut. 8:2). D'aussi précieuses leçons n'auraient jamais pu s'apprendre « par le chemin du pays des Philistins ». Dans ce chemin-là, les Israélites auraient pu apprendre ce qu'était la *guerre*, dès le commencement de leur carrière ; mais « dans le chemin du désert », ils apprirent ce qu'était la *chair*, dans toute sa perversité, son incrédulité et sa rébellion. Mais Celui qui s'appelle « *Je suis* » était là, dans toute sa patiente grâce, sa parfaite sagesse et sa puissance infinie ; il n'y avait que lui qui pût répondre aux besoins de la situation. Il n'y a que lui qui puisse supporter la vue des profondeurs du cœur humain mis à découvert devant lui. La révélation de ce qui est dans mon cœur, faite où que ce soit, ailleurs que dans la présence de la grâce infinie, me plongerait dans le plus complet désespoir. Le cœur humain est un enfer en petit. Quelle grâce infinie n'est-ce donc pas que d'être délivré de ses effrayantes profondeurs !

« Et ils partirent de Succoth, et campèrent à Étham, à l'extrémité du désert. Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit ; la colonne de nuée ne se retira point, le jour, ni la colonne de feu, la nuit, de devant le peuple » (vers. 20-22). L'Éternel ne choisit pas seulement un chemin pour son peuple, mais encore il descendit pour y marcher avec lui, et pour se faire connaître à lui selon ses besoins. Il ne le conduisit pas seulement sain et sauf en dehors des limites de l'Égypte, mais encore il descendit, en quelque sorte, dans son chariot, pour l'accompagner au travers de toutes les vicissitudes de son voyage par le désert. C'était là la grâce divine. Les Israélites ne furent pas simplement délivrés de la fournaise de l'Égypte, et laissés libres ensuite, pour se tirer d'affaire le mieux qu'ils pourraient, dans leur voyage vers Canaan. Dieu savait qu'ils avaient devant eux une route pénible et dangereuse, des serpents et des scorpions, des pièges et des difficultés, la sécheresse et la stérilité du désert ; et, béni soit à jamais son nom ! — il ne voulut pas les laisser aller tout seuls. Il voulut être leur compagnon et partager leurs peines et leurs dangers ; bien plus, « il allait devant eux ». Il était un guide, une gloire, une défense, pour les délivrer de toute crainte. Pourquoi l'ont-ils tant affligé par la dureté de leur cœur ? S'ils eussent marché humblement avec lui, contents et se confiant en lui, leur marche aurait été une marche victorieuse, du commencement à la fin. Ayant l'Éternel à leur tête, aucune puissance n'aurait pu interrompre les progrès de leur marche, de l'Égypte en Canaan. Il les aurait introduits et les aurait plantés sur la montagne de son héritage, selon sa promesse, et par la puissance de sa droite ; et il n'aurait pas permis qu'un seul Cananéen fût demeuré de reste dans le pays, pour être une épine à Israël, Ainsi en sera-t-il bientôt, alors que l'Éternel mettra sa main une seconde fois pour délivrer son peuple de la puissance de tous ses oppresseurs. Veuille le Seigneur hâter ce temps !

## Chapitre 14

« Ceux qui descendent sur la mer dans des navires, qui font leur travail sur les grandes eaux, ceux-là voient les œuvres de l'Éternel, et ses merveilles dans les eaux profondes » (Ps. 107:23, 24). Combien cela est vrai ! Et néanmoins comme nos cœurs lâches reculent devant ces « grandes eaux ! » Nous préférons les hauts-fonds, et par conséquent nous sommes privés de voir les œuvres et les merveilles de notre Dieu ; car elles ne se voient et ne sont connues que « dans les eaux profondes ».

C'est au jour de l'épreuve et des difficultés que l'âme fait quelque expérience du grand et indicible bonheur qu'il y a à pouvoir compter sur Dieu. Si tout cheminait facilement, il n'en serait pas ainsi. Ce n'est pas quand on glisse sur la surface d'un lac tranquille, que la réalité de la présence du Maître est sentie ; mais on en fait l'expérience quand la tempête mugit et que les flots couvrent la nacelle. Le Seigneur ne nous offre pas la perspective d'un chemin exempt d'épreuves et de tribulations ; bien au contraire, il nous dit que nous rencontrerons les unes et les autres ; mais il nous promet d'être avec nous au milieu de ces choses, et cela vaut infiniment mieux que d'en être exempts. Il vaut bien mieux jouir de la présence de Dieu *dans* l'épreuve, que d'être exempt *de* l'épreuve sans faire cette précieuse expérience. Éprouver que le cœur de Dieu sympathise *avec nous* est bien plus doux que d'éprouver la puissance de sa main *pour nous*. La présence du Maître au milieu de ses fidèles serviteurs, pendant qu'ils passaient par la fournaise, était bien meilleure que n'aurait été la manifestation de sa puissance pour les en préserver (Daniel 3). Souvent nous voudrions qu'il nous fût accordé de cheminer en avant sans épreuve, mais nous y perdriions beaucoup. Jamais la présence du Seigneur n'est aussi douce que dans les moments de grande difficulté.

C'est ce qu'éprouvèrent les Israélites dans les circonstances qui sont rapportées dans ce chapitre. Ils sont là dans une difficulté accablante, insurmontable. Ils sont appelés à « faire leur travail sur les grandes eaux » : « Toute leur sagesse est venue à néant » (Ps. 107:27). Le Pharaon, se repentant de les avoir laissés sortir de son pays, se décide à faire un effort désespéré pour les y ramener. « Et il attela son char, et prit son peuple avec lui. Et il prit six cents chars d'élite, et tous les chars de l'Égypte, et des capitaines sur tous. ... Et le Pharaon s'approcha, et les fils d'Israël levèrent leurs yeux, et voici, les Égyptiens marchaient après eux ; et les fils d'Israël eurent une grande peur, et crièrent à l'Éternel » (vers. 6-10). C'était une scène qui mettait à l'épreuve profondément ; une scène au milieu de laquelle tout effort humain devenait inutile. Les Israélites auraient pu, tout aussi bien, tenter de faire reculer le puissant flux de l'Océan avec un brin de paille, que de tenter de se tirer d'affaire eux-mêmes par un effort quelconque. La mer était devant eux ; derrière eux, les armées du Pharaon, et autour d'eux les montagnes ; et tout ceci était permis et ordonné de Dieu ! Dieu avait choisi le terrain où Israël devait camper « devant Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer ; devant Baal-Tsephon ». De plus c'est Lui qui permit que le Pharaon les atteignît. Pourquoi cela ? Précisément pour se manifester lui-même dans le salut de son peuple, et dans la défaite complète des ennemis de ce peuple. « Il a divisé en deux la mer Rouge, car sa bonté demeure à toujours ; et a fait passer Israël au milieu d'elle, car sa bonté demeure à toujours ; et a précipité le Pharaon et son armée dans la mer Rouge, car sa bonté demeure à toujours » (Ps. 136:13-15).

Il n'y a pas, dans toutes « les traites » des rachetés de Dieu dans le désert, une seule position dont les limites n'aient pas été soigneusement tracées par la main de la toute sagesse et de l'amour infini. La portée spéciale et l'influence particulière de chacune de ces positions sont calculées avec soin. Les Pi-Hahiroth et les Migdol sont tous disposés d'une manière qui est en rapport immédiat avec la condition morale de ceux que Dieu conduit à travers les détours et les labyrinthes du désert, et de façon aussi à manifester le vrai caractère de Dieu. Si l'incrédulité suggère souvent cette question : pourquoi en est-il ainsi ? — Dieu le sait ; et sans aucun doute, il révélera le pourquoi, toutes les fois que cette révélation pourra contribuer à sa gloire et au bien de son peuple. Ne nous demandons pas bien souvent pourquoi et dans quel but nous sommes placés dans telle ou telle

circonstance ? Ne nous tourmentons-nous pas souvent pour savoir la raison pour laquelle nous sommes exposés à telle ou telle épreuve ? Combien ne ferions-nous pas mieux de courber la tête dans une humble soumission, et de dire : « tout va bien », et « tout ira bien ! » Quand c'est Dieu qui fixe notre position, nous pouvons être sûrs qu'elle est choisie avec sagesse et qu'elle est salutaire ; et même, quand nous l'avons follement et volontairement choisie nous-mêmes, Dieu, dans sa miséricorde, domine notre folie, et fait que la puissance des circonstances, dans lesquelles nous nous sommes placés, travaille à notre bien spirituel.

C'est quand les enfants de Dieu se trouvent dans les plus grands embarras et les plus grandes difficultés, qu'ils ont le privilège de voir les plus belles manifestations du caractère et de l'activité de Dieu ; et pour cette raison, il les place souvent dans l'épreuve, afin de se manifester lui-même d'une manière d'autant plus signalée. Il aurait pu conduire Israël par la mer Rouge, et le faire arriver bien au-delà des atteintes des armées du Pharaon, avant même que celui-ci eût quitté l'Égypte ; mais cette voie n'aurait pas glorifié aussi pleinement son nom, ni confondu, d'une manière aussi complète, l'ennemi dans lequel il voulait « se glorifier » (vers. 17). Nous perdons trop fréquemment de vue cette grande vérité, et la conséquence en est qu'au temps de l'épreuve, le cœur nous manque. Si nous pouvions n'envisager une crise difficile que comme une occasion pour Dieu de faire paraître, en notre faveur, la pleine suffisance de la grâce divine, nos âmes conserveraient leur équilibre, et nous pourrions glorifier Dieu, même au milieu des plus profondes eaux.

Le langage des Israélites, dans l'occasion qui nous occupe, peut nous étonner et nous sembler difficile à expliquer ; mais plus nous connaissons nos mauvais cœurs incrédules, plus aussi nous verrons combien est grande la ressemblance qu'il y a entre nous et ce peuple. Il semble qu'ils avaient oublié la manifestation récente de la puissance divine en leur faveur. Ils avaient vu les dieux de l'Égypte jugés, et la puissance de l'Égypte abattue sous la verge de l'Éternel. Ils avaient vu la même main rompre la chaîne de fer de l'esclavage égyptien et éteindre la fournaise. Ils ont vu toutes ces choses, et néanmoins, dès qu'un nuage obscur apparut sur leur horizon, leur confiance se perd, le cœur leur manque ; et ils donnent libre cours à leurs murmures incrédules, disant : « Est-ce parce qu'il n'y avait pas de sépulcres en Égypte, que tu nous as emmenés pour mourir dans le désert ? Que nous as-tu fait, de nous avoir fait sortir d'Égypte ?... Il nous vaut mieux servir les Égyptiens que de mourir dans le désert » (vers. 11, 12). L'aveugle incrédulité ne peut qu'errer toujours, et que scruter en vain les voies de Dieu. Cette incrédulité est la même dans tous les temps ; c'est elle qui conduisit David, dans un mauvais jour, à dire : « Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül ; il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver en hâte dans le pays des Philistins ? » (1 Sam. 27:1). Et comment les choses tournèrent-elles ? Saül fut tué en la montagne de Guilboa, et le trône de David fut établi pour toujours. C'est l'incrédulité encore qui, dans un moment d'abattement profond, porta Élie le Thishbite à s'enfuir, pour sauver sa vie, de devant les menaces furieuses de Jésabel. Et qu'arriva-t-il ? Jésabel fut brisée sur le pavé, et Élie fut enlevé au ciel dans un chariot de feu.

Il en fut de même des enfants d'Israël au tout premier moment de l'épreuve. Ils crurent véritablement que l'Éternel n'avait pris tant de peine pour les délivrer de l'Égypte, que dans le but de les faire mourir au désert ; ils s'imaginaient que s'ils avaient été préservés de la mort par le sang de l'agneau pascal, c'était afin qu'ils fussent ensevelis dans le désert. Ainsi raisonne toujours l'incrédulité ; elle nous porte à interpréter Dieu en présence de la difficulté, au lieu d'interpréter la difficulté en présence de Dieu. La foi se place au-delà de la difficulté et, là, elle trouve Dieu dans toute sa fidélité, son amour et sa puissance. Le croyant a le privilège d'être toujours dans la présence de Dieu ; il y a été introduit par le sang du Seigneur Jésus, et il ne devrait rien souffrir de ce qui pourrait l'ôter de là. La place même qui lui a été faite dans la présence de Dieu, il ne peut jamais la perdre, attendu que Christ, son chef et son représentant, l'occupe pour lui. Mais, bien qu'il ne puisse pas perdre la chose elle-même, il peut en perdre la jouissance, l'expérience et la puissance. Toutes les fois que ses difficultés se placent entre son cœur et le Seigneur, il ne jouit évidemment pas de la présence du Seigneur, mais il souffre en face de ses difficultés ; tout comme quand un nuage se place entre nous et le soleil, il nous prive pour un moment de la jouissance de ses rayons. Le nuage

n'empêche pas le soleil de luire, il ne fait que nous empêcher d'en jouir. Ainsi en est-il exactement, quand nous souffrons que les épreuves, les peines et les difficultés de la vie dérobent à nos âmes les brillants rayons de la face de notre Père, qui reluit d'un invariable éclat en la personne de Jésus Christ. Il n'y a point de difficulté trop grande pour notre Dieu ; bien plus, plus la difficulté est grande, plus il a l'occasion d'intervenir selon son propre caractère comme le Dieu tout bon et tout-puissant. Sans doute, la position d'Israël, telle qu'elle est décrite dans les premiers versets de ce chapitre, était une position qui mettait profondément à l'épreuve, et qui devait accabler la chair et le sang ; mais aussi, le Maître du ciel et de la terre était là, et les enfants d'Israël n'avaient qu'à se reposer sur lui.

Cependant, comme nous défailions promptement, cher lecteur, quand arrive l'épreuve ! Les sentiments dont nous parlons ont un son agréable pour l'oreille, et paraissent très beaux sur le papier, et, que Dieu en soit béni ! ils sont divinement vrais ; mais la chose importante, c'est de les mettre en pratique, quand vient l'occasion. C'est en les pratiquant qu'on en éprouve réellement et la puissance et la félicité. Si quelqu'un veut faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu (voir Jean 7:17).

« Et Moïse dit au peuple : Ne craignez point tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui ; car les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (vers. 13, 14). « *Demeurer tranquilles !* » c'est là le premier acte de la foi en présence de l'épreuve. Pour la chair et le sang c'est chose impossible. Tous ceux qui connaissent, en quelque mesure, l'agitation du cœur humain dans les épreuves et les difficultés qu'on anticipe, pourront se faire quelque idée de ce qu'implique le fait de « demeurer tranquille ».

La nature veut *faire* quelque chose ; elle courra ici et là ; elle voudrait avoir une part dans l'œuvre ; et, bien qu'elle essaie de justifier et sanctifier ses actes, en leur donnant le titre pompeux et trop usité de « emploi légitime des moyens », ce qu'elle fait n'est néanmoins que le fruit direct et positif de l'incrédulité, qui toujours exclut Dieu, et ne voit rien que le sombre nuage de sa propre création. L'incrédulité crée ou grandit les difficultés, et puis fait appel pour les enlever à nos propres efforts et à notre remuante et infructueuse activité, qui ne font en réalité que soulever autour de nous une poussière qui nous empêche de voir le salut de Dieu. La foi, au contraire, élève l'âme au-dessus des difficultés, pour lui faire regarder directement à Dieu lui-même, et elle nous rend ainsi capables de « demeurer tranquilles ». Nous ne gagnons rien par nos efforts et notre inquiète agitation. « Tu ne peux faire un cheveu blanc ou noir, ni ajouter une coudée à ta taille » (Matt. 5:36 ; 6:27). Qu'est-ce qu'Israël aurait pu faire devant la mer Rouge ? Pouvaient-ils la mettre à sec ? pouvaient-ils aplanir les montagnes ? pouvaient-ils anéantir les armées de l'Égypte ? Ils étaient là, environnés d'un mur impénétrable de difficultés, à la vue duquel la nature ne pouvait que trembler et sentir son entière impuissance ! Mais c'était là précisément, pour *Dieu*, le moment d'agir. Quand l'incrédulité est chassée, alors Dieu peut entrer sur la scène ; et pour avoir une vue juste de ses actions, il faut « demeurer tranquilles ». Chaque mouvement de la nature, en raison égale de la portée qu'il a, est un empêchement positif à ce que nous apercevions l'intervention divine en notre faveur, et à ce que nous en jouissions.

Il en est ainsi pour nous dans chacune des phases de notre histoire. Il en est ainsi pour nous, comme pécheurs, alors que, sous le sentiment de malaise que donne le péché pesant sur la conscience, nous sommes tentés d'avoir recours à nos propres actes pour obtenir du soulagement. C'est alors que, réellement, nous devons « demeurer tranquilles », afin de voir « la délivrance de Dieu ». Car qu'aurions-nous pu faire dans l'œuvre de l'expiation pour le péché ? Aurions-nous pu être avec le Fils de Dieu sur la croix ? Aurions-nous pu descendre avec Lui dans « le puits de la destruction et le borbier fangeux ? » (Ps. 40:2). Aurions-nous pu nous frayer un passage jusque sur ce roc éternel, sur lequel il a pris place dans la résurrection ? Tout esprit droit dira que cette pensée serait un audacieux blasphème. Dieu est *seul* dans la rédemption ; et quant à nous, nous n'avons qu'à « demeurer tranquilles », et à « voir la délivrance de Dieu ». Le fait même que c'est la délivrance de *Dieu* prouve que l'homme n'a rien à y faire.

Le principe n'est pas différent une fois que nous sommes entrés dans la carrière chrétienne. Dans chaque nouvelle difficulté, qu'elle soit grande ou petite, notre sagesse est de « demeurer tranquilles », de renoncer à nos propres œuvres, et de chercher notre repos dans la délivrance de Dieu. Nous ne devons pas non plus faire de distinctions entre les difficultés : nous ne pouvons pas dire qu'il y en ait de légères, auxquelles nous puissions faire face nous-mêmes, tandis que dans d'autres, la main de Dieu seule est efficace. Non, elles dépassent toutes également nos forces. Nous sommes tout aussi incapables de changer la couleur d'un cheveu, que de transporter une montagne ; de créer un brin d'herbe, que de créer un monde. Toutes ces choses sont semblables pour nous, et elles sont toutes semblables pour Dieu. Nous n'avons donc qu'à nous abandonner, avec une foi confiante, aux mains de Celui qui « s'abaisse pour regarder dans les cieus et sur la terre » (Ps. 113:6). Nous nous trouvons quelquefois portés d'une manière triomphante à travers les plus grandes épreuves, tandis que d'autres fois nous perdons courage, nous tremblons, nous défailons, sous les dispensations les plus ordinaires. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que dans les grandes épreuves, nous sommes contraints de rejeter notre fardeau sur le Seigneur, tandis que dans les difficultés moins grandes, nous essayons follement de le porter nous-mêmes.

« L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (vers. 14) : précieuse assurance ! combien n'est-elle pas propre à tranquilliser l'esprit en présence des difficultés les plus sérieuses et des dangers les plus grands ! Le Seigneur se place non seulement entre nous et nos péchés, mais encore entre nous et les circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons. Dans le premier cas, il nous donne la paix de la conscience ; dans le second, la paix du cœur. Ce sont deux choses parfaitement distinctes, comme le sait tout chrétien expérimenté. Beaucoup de chrétiens ont la paix de la conscience, sans avoir la paix du cœur. Ils ont vu, par la grâce et par la foi, Christ, dans la divine efficacité de son sang, entre eux et tous leurs péchés ; mais ils ne savent pas, avec la même simplicité, envisager Christ comme étant, dans sa divine sagesse, son amour et son pouvoir, entre eux et les circonstances au milieu desquelles ils sont placés. Il en résulte une différence essentielle dans la condition pratique de leur âme, aussi bien que dans le caractère de leur témoignage. Rien ne contribue plus à glorifier le nom de Jésus que ce repos tranquille de l'esprit, qui découle de ce que nous avons Jésus entre nous et tout ce qui pourrait être un sujet d'inquiétude pour nos cœurs. « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi » (Ésaïe 26:3).

« Mais », demandera-t-on, « ne devons-nous rien faire ? » Une autre question pourra servir de réponse, savoir : « Que pouvons-nous faire ? » Tous ceux qui se connaissent réellement répondront : « Rien ! » Si donc, nous ne pouvons rien faire, ne faisons-nous pas mieux de « demeurer tranquilles ? » Si le Seigneur agit pour nous, ne faisons-nous pas mieux de nous tenir en arrière ? Courrons-nous donc devant lui ? Irons-nous nous ingérer dans sa sphère d'action, et entrer dans son chemin ? Il est absolument inutile que deux agissent, quand un seul est parfaitement capable de tout faire. Qui songerait à apporter une chandelle allumée pour ajouter de l'éclat à la lumière du soleil en plein midi ? et pourtant celui qui ferait ainsi pourrait passer pour sage en comparaison de celui qui prétend aider Dieu par son activité inintelligente.

Cependant quand Dieu, dans sa grande miséricorde, ouvre un chemin, la foi peut y marcher ; elle laisse la voie de l'homme pour suivre celle de Dieu. « Et l'Éternel dit à Moïse : que cries-tu à moi ? Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent » (vers. 15). Ce n'est que quand nous avons appris à « demeurer tranquilles », que nous pouvons marcher effectivement en avant ; autrement tous nos efforts n'auront d'autre résultat que de manifester notre folie et notre faiblesse. La vraie sagesse consiste donc à « demeurer tranquilles », quelle que soit la difficulté ou la perplexité dans laquelle on se trouve, à s'attendre uniquement à Dieu qui, certainement, nous ouvrira un chemin ; et alors nous pourrons « marcher » paisiblement et heureusement. Il n'y a pas d'incertitude quand c'est Dieu qui nous ouvre un chemin ; mais tout chemin de notre propre invention est un chemin de doute et d'hésitation. L'homme irrégénéré peut aller en avant avec une apparence de fermeté et de décision, dans sa propre voie ; mais l'un des éléments les plus distinctifs, dans la nouvelle création, c'est la défiance de soi-même, avec la confiance en Dieu qui y répond. C'est quand nos yeux ont vu la

délivrance de Dieu, que nous pouvons marcher dans cette voie, mais nous ne pouvons jamais la voir distinctement avant que d'avoir été convaincus de l'inutilité de nos propres misérables efforts.

Il y a une force et une beauté particulières dans l'expression : « Voyez, la délivrance de l'Éternel ! » Le fait même que nous sommes appelés à « voir » la délivrance de l'Éternel prouve que la délivrance est une délivrance complète. Il nous apprend que le salut est une œuvre que Dieu a opérée et révélée pour que nous la voyions et que nous en jouissions. Le salut n'est pas en partie l'œuvre de Dieu, et en partie celle de l'homme, car, dans ce cas, il ne pourrait pas être appelé le salut *de Dieu* (comp. Luc 3:6 ; Actes 28:28). Pour être le salut de Dieu, il faut qu'il soit dépouillé de tout ce qui est de l'homme ; et le seul résultat possible des efforts de l'homme est d'obscurcir la vue du salut de Dieu.

« Parle aux fils d'Israël et qu'ils marchent ». Moïse lui-même semble avoir été amené à ne pas savoir que faire ; car l'Éternel lui demande : « Que cries-tu à moi ? » — Moïse pouvait dire au peuple : « Tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel », tandis qu'il présentait à Dieu les requêtes de son âme en détresse, en criant à Lui. Toutefois, il est inutile de crier lorsque nous devrions agir, tout comme il est inutile d'agir quand nous devrions attendre ; et cependant nous faisons toujours ainsi : nous essayons de marcher quand nous devrions nous arrêter, et nous nous arrêtons quand nous devrions marcher. Les Israélites pouvaient bien se demander : « Où devons-nous aller ? » Une insurmontable barrière semblait mettre obstacle à tout mouvement en avant. Comment traverser la mer ? Là était la difficulté. Jamais la nature n'aurait pu résoudre cette question ; mais nous pouvons être assurés que Dieu ne donne jamais un commandement, sans communiquer en même temps le pouvoir d'obéir. L'état réel du cœur peut être mis à l'épreuve par le commandement, mais l'âme qui, par la grâce, est disposée à obéir, reçoit d'en haut le pouvoir de le faire. L'homme, auquel Christ commanda d'étendre sa main sèche, aurait pu naturellement demander : « Comment puis-je étendre une main sèche ? » — mais il ne fit aucune question, car avec le commandement, et de la même source, vint le pouvoir pour obéir (comp. Luc 5:23, 24 ; Jean 5:8, 9, etc.).

Ainsi aussi, pour Israël, avec le commandement de marcher vint l'ouverture du chemin. « Et toi, lève ta verge, et étends ta main sur la mer, et fends-la ; et que les fils d'Israël entrent au milieu de la mer à sec » (vers. 16). Là était le chemin de la foi. La main de Dieu ouvre la voie pour que nous puissions y faire le premier pas, et la foi ne demande pas autre chose. Dieu ne donne jamais de direction pour deux pas à la fois. Il faut que nous fassions un pas ; puis nous recevrons de la lumière pour faire un autre pas, et notre cœur sera gardé dans une dépendance continuelle de Dieu. « Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme une terre sèche » (Héb. 11:29). Sans doute, la mer ne fut pas partagée dans toute son étendue, tout d'un coup : Dieu voulait conduire son peuple par la « foi », non par la « vue ». On n'a pas besoin de foi pour commencer un voyage dont on voit le chemin dans toute son étendue, mais il faut de la foi pour se mettre en route quand on ne voit que le premier pas. La mer s'ouvrait à mesure qu'Israël marchait en avant, en sorte que, pour chaque nouveau pas, ils dépendaient de Dieu. Tel était le chemin dans lequel les rachetés de l'Éternel s'avançaient, sous sa conduite. Ils passaient au travers des sombres eaux de la mort, et il se trouva que « les eaux étaient pour eux un mur à leur droite et à leur gauche » et qu'ils passèrent « à sec » (vers. 22).

Les Égyptiens ne pouvaient pas marcher dans ce chemin-là. Ils y entrèrent parce qu'ils virent le chemin ouvert devant eux : pour eux c'était la vue et non la foi. « Ce que les Égyptiens ayant essayé, ils furent engloutis » (Héb. 11:29). Quand on essaie de faire ce que la foi seule peut accomplir, on ne rencontre que défaite et confusion. Le chemin, dans lequel Dieu appelle son peuple à marcher, est un sol que la nature ne peut pas fouler. « La chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu » (1 Cor. 15:50) ; ils ne peuvent pas non plus marcher dans les voies de Dieu. La foi est le grand principe caractéristique du royaume de Dieu, et elle seule nous rend capables de marcher dans les voies de Dieu. « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (Héb. 11:6). Dieu est hautement glorifié quand nous marchons avec lui, les yeux bandés pour ainsi dire, car c'est la preuve que nous

avons plus de confiance dans sa vue que dans la nôtre. Si je sais que Dieu regarde pour moi, je puis bien fermer les yeux, et cheminer tranquillement dans une sainte assurance. Dans les affaires de la vie humaine, nous savons que quand une sentinelle ou une garde est à son poste, les autres peuvent dormir paisiblement. Combien plus pouvons-nous nous reposer en toute sécurité, quand nous savons que Celui qui ne sommeille point et ne s'endort point a l'œil arrêté sur nous, et nous environne de ses bras (Ps. 121:4).

« Et l'Ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux ; et la colonne de nuée partit de devant eux et se tint derrière eux ; et elle vint entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël ; et elle fut pour les uns une nuée et des ténèbres, et pour les autres elle éclairait la nuit ; et l'un n'approcha pas de l'autre de toute la nuit » (vers. 19, 20). L'Éternel se plaça exactement entre Israël et l'ennemi ; il fut leur protection. Avant que le Pharaon pût toucher à un seul cheveu d'Israël, il aurait fallu qu'il traversât l'étendard même du Tout-Puissant, bien plus, le Tout-Puissant lui-même. Dieu se place toujours entre son peuple et tout ennemi, en sorte que « aucun instrument formé contre lui ne réussira » (Ésaïe 54:17). Il s'est placé entre nous et nos péchés, et c'est notre privilège de le voir entre nous et toute personne et toute chose qui pourraient être contre nous ; et ainsi seulement nous trouvons à la fois la paix du cœur et la paix de la conscience. Le croyant peut se mettre diligemment et anxieusement à la recherche de ses péchés, mais il ne les trouvera plus : pourquoi ? Parce que Dieu est entre lui et eux. « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos » (Ésa. 38:17), et il fait en même temps luire sur nous, qu'il a réconciliés, la lumière de sa face.

De la même manière, le croyant peut chercher ses difficultés et ne les point trouver, parce que Dieu est entre lui et elles. Si donc, au lieu de s'arrêter sur nos péchés et nos peines, notre œil pouvait s'arrêter sur Christ, plus d'une coupe amère en serait adoucie, plus d'une heure obscure en serait éclairée. Mais nous faisons sans cesse l'expérience que le plus grand nombre de nos épreuves et de nos chagrins se compose de maux anticipés et de chagrins imaginaires, qui n'existent que dans notre propre esprit malade, parce qu'il est incrédule. Puisse mon lecteur connaître la paix solide de la conscience et du cœur, qui résulte de ce qu'on a Christ, dans toute sa plénitude, entre soi et *tous* ses péchés et *toutes* ses peines.

Il est à la fois solennel et intéressant de remarquer le double aspect de la « colonne », dans ce chapitre. « Elle était une nuée et des ténèbres » pour les Égyptiens, mais pour Israël, « elle éclairait la nuit ». Quelle ressemblance avec la croix de notre Seigneur Jésus Christ ! Cette croix a assurément aussi un double aspect. Elle constitue le fondement de la paix du croyant, et elle scelle en même temps la condamnation d'un monde coupable. Le même sang qui purifie la conscience du croyant et lui donne une parfaite paix, souille cette terre et en consomme le péché. La mission même du Fils de Dieu, qui dépouille le monde de son manteau et le laisse entièrement sans excuse, revêt l'Église d'un glorieux manteau de justice et remplit sa bouche de louanges continues. Le même Agneau, qui remplira de terreur, par la grandeur de son courroux, toutes les tribus et tous les peuples de la terre, conduira doucement de sa main, dans les verts pâturages et le long des eaux tranquilles, à toujours, le troupeau qu'il a racheté par son sang (comp. Apoc. 6:15-17, avec 7:13-17).

La fin de ce chapitre nous montre Israël triomphant sur le bord de la mer Rouge, et les armées du Pharaon submergées dans ses eaux. L'événement prouva donc que les craintes des Israélites, et les discours orgueilleux des Égyptiens, étaient également dépourvus de fondement. L'œuvre glorieuse de l'Éternel avait anéanti et les uns et les autres. Les mêmes eaux qui servaient de mur aux rachetés de l'Éternel servirent de tombeau au Pharaon : ceux qui marchent par la foi trouvent un chemin pour y marcher, tandis que les autres y trouvent un tombeau. C'est une vérité solennelle, qui n'affaiblit en aucune manière le fait que le Pharaon agissait en opposition ouverte et positive à la volonté de Dieu, alors qu'il « essaya » de passer la mer Rouge : il sera toujours vrai que ceux qui veulent imiter les actes de la foi seront confondus. Heureux ceux qui peuvent, quelque faiblement que ce soit, marcher par la foi ! Ils suivent un sentier de bénédictions indicibles, un sentier qui, bien qu'il puisse être marqué par des fautes et des infirmités, a néanmoins été commencé en Dieu, se poursuit en Dieu, et

se terminera en lui. Puisseons-nous entrer davantage dans la divine réalité, la tranquille élévation, et la sainte indépendance de cette voie.

Nous ne quitterons pas cette riche portion du livre de l'Exode, sans rappeler un passage dans lequel l'apôtre Paul fait allusion à la *nuée* et à la *mer*. « Car, je ne veux pas que vous ignoriez, frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et que tous ils ont passé à travers la mer, et que tous ils ont été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer » (1 Cor. 10:1, 2). Ce passage renferme un enseignement profond et précieux pour le chrétien, car l'apôtre continue en disant : « Or ces choses arrivèrent comme types de ce qui nous concerne » (vers. 6), nous apprenant ainsi, d'autorité divine, à interpréter le baptême d'Israël, « dans la nuée et dans la mer », d'une manière typique ; et rien assurément ne peut avoir une signification plus profonde et plus pratique. Ce fut comme peuple baptisé de cette manière que les Israélites commencèrent leur pèlerinage à travers le désert, pour lequel Celui qui est amour avait fait provision de « viande spirituelle » et de « breuvage spirituel ». En d'autres termes, ils étaient, typiquement, un peuple mort à l'Égypte, et à tout ce qui en faisait partie. La nuée et la mer étaient pour eux ce que sont pour nous la croix et la tombe de Christ. La nuée les mettait à l'abri de leurs ennemis, la mer les séparait de l'Égypte : pareillement la croix nous met à l'abri de tout ce qui pourrait être contre nous, et nous sommes placés de l'autre côté de la tombe de Jésus : c'est de ce point que nous commençons notre voyage à travers le désert, que nous commençons à goûter la manne céleste, et à boire de l'eau qui découle du « rocher spirituel », tandis que, peuple voyageur, nous cheminons vers cette terre du repos dont Dieu nous a parlé.

J'ajouterai ici qu'il importe de comprendre la différence qu'il y a entre la mer Rouge et le Jourdain. L'un et l'autre de ces événements ont leur antitype dans la mort de Christ. Mais tandis que dans le premier nous voyons la séparation d'avec l'Égypte, dans le dernier nous voyons l'introduction dans la terre de Canaan. Les croyants ne sont pas seulement séparés de ce présent siècle mauvais par la croix de Christ, mais Dieu les a fait sortir vivifiés de la tombe de Christ, « ressuscités ensemble et les a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus » (Éph. 2:6, 7). Ainsi, bien qu'envoyés des choses de l'Égypte, ils sont, quant à leur expérience actuelle, dans le désert, et en même temps ils sont portés, par l'énergie de leur foi, au lieu où Jésus est assis à la droite de Dieu. Le croyant n'a pas seulement reçu le pardon de tous ses péchés, mais encore il est, de fait, *associé* à un Christ ressuscité dans les cieux ; il n'est pas seulement sauvé *par* Christ, mais uni à lui pour toujours. Rien moins que cela n'aurait pu satisfaire les affections de Dieu, ou effectuer ses desseins à l'égard de l'Église.

Lecteurs, comprenez-vous ces choses ? Les croyez-vous ? Les réalisez-vous ? En manifestez-vous la puissance ? Bénie soit la grâce qui les a fait être invariablement vraies pour chacun des membres du corps de Christ, qu'il soit un œil ou une oreille, une main ou un pied. La vérité de ces choses ne dépend donc pas de leur manifestation par nous, ou de ce que nous les réalisons ou les comprenons, mais du « *précieux sang de Christ* », qui a effacé tous nos péchés, et posé le fondement de l'accomplissement de tous les conseils de Dieu à notre égard. C'est en cela qu'est le vrai repos pour tout cœur brisé et pour toute conscience chargée.

## Chapitre 15

Ce chapitre s'ouvre par le magnifique chant de triomphe d'Israël, au bord de la mer Rouge, quand il eut vu « la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre les Égyptiens » (chap. 14:31). Les Israélites avaient vu la délivrance de l'Éternel, c'est pourquoi ils chantent sa louange et racontent ses faits puissants. « *Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel* » (vers. 1). Jusqu'ici nous n'avons pas entendu de cantique de louange, non pas même une seule note. Nous avons entendu le cri de profonde angoisse du peuple, accablé sous le pénible travail des fours à briques de l'Égypte ; nous avons entendu le cri de son incrédulité, alors qu'il était environné de difficultés qu'il croyait insurmontables ; mais point encore de cantique de louange. Ce ne fut que lorsque, comme peuple sauvé, toute l'assemblée rachetée se vit environnée des preuves de la délivrance de Dieu,

qu'elle éclata en chants de triomphe. Ce fut quand les Israélites sortirent de leur baptême « dans la nuée et dans la mer », et qu'ils purent contempler sur le bord de la mer les Égyptiens morts (chap. 14:30), que six cent mille voix chantèrent le cantique de la victoire. Les eaux de la mer Rouge roulaient entre eux et l'Égypte, et ils étaient, eux, sur le rivage, un peuple délivré ; c'est pourquoi ils pouvaient célébrer l'Éternel.

En ceci, comme en toutes choses, ils étaient des types pour nous. Il faut que nous aussi, nous nous sachions sauvés, dans la puissance de la mort et de la résurrection, avant que nous puissions offrir à Dieu un culte pur et intelligent. Hors de là, il y aura toujours de la réserve et de l'hésitation dans l'âme, provenant, sans aucun doute, d'une incapacité positive à saisir la valeur de la rédemption accomplie qui est en Jésus Christ. On reconnaîtra peut-être le fait, que le salut est en Christ et en aucun autre ; mais c'est là tout autre chose que de saisir, par la foi, le vrai caractère et le fondement de ce salut, et de le réaliser comme *nôtre*. L'Esprit de Dieu révèle dans l'Écriture, avec une parfaite clarté, que l'Église est unie à Christ, dans la mort et dans la résurrection ; et de plus, qu'en Christ ressuscité, à la droite de Dieu, est la mesure et le gage de l'acceptation de l'Église. Quand on croit cela, l'âme est transportée au-delà de la région du doute et de l'incertitude. Comment un chrétien peut-il douter, quand il sait qu'un Avocat, savoir « Jésus Christ le Juste », le représente continuellement devant le trône de Dieu ? (1 Jean 2:1). Le plus faible des membres de l'Église de Dieu a le privilège de savoir qu'il a été représenté par Christ sur la croix, et que *tous* ses péchés ont été confessés, portés, jugés et expiés sur cette croix. C'est là une réalité divine, qui, saisie par la foi, donne la paix ; mais il ne faut rien moins que cette réalité pour la donner. On pourra observer pieusement et dévotement toutes les ordonnances, tous les devoirs et toutes les formes de la religion ; mais le seul moyen de délivrer entièrement la conscience du sentiment du péché, c'est de voir le péché jugé dans la personne de Christ, élevé comme offrande pour le péché, sur le bois maudit (comp. Hébr. 9:26 ; 10:1-18). Si le péché a été jugé là, « une fois pour toutes », le croyant ne peut que considérer la question du péché comme une chose divinement, et partant éternellement réglée. Et ce qui prouve que le péché a été ainsi jugé, c'est la résurrection de notre Garant. « J'ai connu que tout ce que Dieu fait subsiste à toujours ; il n'y a rien à y ajouter, ni rien à en retrancher ; et Dieu le fait, afin que, devant lui, on craigne » (Eccl. 3:14).

Cependant, bien qu'on admette généralement tout cela comme vrai, quant à l'Église collectivement, un grand nombre de personnes ont beaucoup de peine à s'en faire l'application à elles-mêmes. Elles sont prêtes à dire avec le psalmiste : « Certainement Dieu est bon envers Israël, envers ceux qui sont purs de cœur. Et *pour moi...* etc. » (Ps. 73:1, 2). Elles regardent à elles-mêmes au lieu de regarder à Christ dans la mort, et à Christ dans la résurrection. Elles sont plutôt occupées de l'application qu'elles se font à elles-mêmes de Christ que de Christ lui-même. Elles pensent à leur capacité plutôt qu'à leur privilège ; elles sont ainsi retenues dans un état de déplorable incertitude, et ne peuvent, par conséquent, jamais prendre la place d'heureux et intelligents adorateurs. Elles prient pour demander le salut, au lieu de se réjouir dans la possession consciente du salut. Elles regardent à leurs œuvres imparfaites, au lieu de regarder à l'expiation parfaite de Christ.

Or, en parcourant les différentes notes de ce cantique du chapitre 15 de l'Exode, nous n'en trouvons pas une seule qui concerne le *moi*, ses actions, ses paroles, ses sentiments ou ses fruits : tout se rapporte à l'Éternel, du commencement à la fin. Moïse commence ainsi : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé ; *il* a précipité dans la mer le cheval et celui qui le montait ». Ces paroles sont un spécimen du cantique tout entier, d'un bout à l'autre il ne parle que des attributs et des faits de l'Éternel. Au chapitre 14, le cœur du peuple avait, en quelque sorte, été mis à l'étroit sous la pression excessive des circonstances ; mais au chapitre 15, le fardeau est ôté, et le cœur du peuple s'épanche librement dans un doux cantique de louange. Le moi est oublié ; les circonstances sont perdues de vue. On ne voit qu'un objet, un seul objet : le Seigneur lui-même dans son caractère et ses voies. Israël pouvait dire : « Ô Éternel ! tu m'as réjoui par tes actes ; je chanterai de joie à cause des œuvres de tes mains » (Ps. 92:4). C'est là le vrai culte. C'est quand nous perdons de vue notre misérable moi avec tout ce qui y tient, et que Christ seul remplit nos cœurs, que nous pouvons offrir

à Dieu un culte convenable. Les efforts d'un piétisme charnel ne sont pas nécessaires pour éveiller dans l'âme des sentiments de dévotion ; il n'est nul besoin des prétendus secours d'une religion, « ainsi nommée », pour allumer dans l'âme la flamme d'un culte agréable à Dieu. Que le cœur seulement soit occupé de la personne de Christ, et « des cantiques de louanges » s'en élèveront naturellement. Il est impossible, quand les regards sont arrêtés sur Lui, que l'esprit ne s'incline pas dans une sainte adoration. Si nous contemplons le culte des armées qui entourent le trône de Dieu et de l'Agneau, nous verrons qu'il est toujours provoqué par quelque trait spécial de la perfection divine ou de ses voies. Il devrait en être ainsi de l'Église sur la terre ; et quand il en est autrement, c'est que nous nous sommes laissés envahir par des choses qui n'ont aucune place dans les régions de la pure lumière et du bonheur parfait. Dans tout culte vrai, Dieu lui-même est à la fois l'objet du culte, le sujet du culte, et la puissance du culte.

Ainsi le chapitre qui nous occupe est un bel exemple d'un cantique de louange. C'est le langage d'un peuple racheté, célébrant la louange de Celui qui les a rachetés. « Jah est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation ; le Dieu de mon père, et je l'exalterai. L'Éternel est un homme de guerre *l'Éternel* est son nom... Ta droite, ô Éternel s'est montrée magnifique en force ; ta droite, ô Éternel ! a écrasé l'ennemi... Qui est comme toi parmi les dieux, ô Éternel ? Qui est comme toi, magnifique en sainteté, terrible en louanges, opérant des merveilles ?... Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté ; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté... L'Éternel régnera à toujours et à perpétuité ». Quelle sphère étendue ce cantique embrasse ! Il commence par la rédemption et se termine par la gloire. Il commence par la croix et se termine par le royaume. Il ressemble à un bel arc-en-ciel, dont l'une des extrémités plonge dans « les souffrances », et l'autre dans « les gloires qui suivront » (1 Pierre 1:11). Tout concerne l'Éternel. C'est une effusion de l'âme, produite par une contemplation du Dieu de miséricorde et de gloire, et de ses faits merveilleux. De plus, le cantique fait mention de l'accomplissement présent du dessein de Dieu : « Tu l'as guidé par ta force, jusqu'à la demeure de ta sainteté ! » (vers. 13). Les enfants d'Israël pouvaient parler ainsi, bien qu'ils n'eussent encore fait que poser le pied sur le bord du désert. Leur cantique n'était pas l'expression d'une vague espérance. Non ; quand l'âme n'est occupée que de Dieu, elle peut se plonger dans la plénitude de sa grâce, se réchauffer à la clarté de sa face, et se réjouir dans les abondantes richesses de sa miséricorde et de sa bonté. La perspective qui s'ouvre devant elle est libre de tout nuage ; se plaçant sur le roc éternel, où l'amour d'un Dieu Sauveur l'a établie, — unie à un Christ ressuscité, elle parcourt l'immense sphère des plans et des desseins de Dieu, et arrête ses regards sur l'éclat suprême de cette gloire, que Dieu a préparée pour tous ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Ceci explique le caractère si plein, si brillant et si élevé, des cantiques de louanges que nous rencontrons dans toute l'Écriture Sainte. La créature est mise de côté ; Dieu est l'unique objet, et remplit à lui seul toute la sphère de la vision de l'âme. Il n'y a rien là de l'homme, de ses sentiments ou de ses expériences ; c'est pourquoi la louange peut retentir sans cesse. Combien ces chants sont différents de ces cantiques tout remplis de l'expression de nos manquements, de nos faiblesses, de notre insuffisance, que nous entendons si souvent dans des assemblées chrétiennes ! Il est bien certain que nous ne pouvons jamais chanter avec puissance et intelligence spirituelle, quand nous regardons à nous-mêmes. Nous découvrirons toujours en nous quelque chose qui tendra à entraver notre culte. De fait, beaucoup de personnes semblent estimer qu'être dans un état continu de doute et d'incertitude est une grâce chrétienne ; il en résulte que leurs hymnes participent du caractère de leur état. Ces personnes, quelque sincères et pieuses qu'elles puissent être d'ailleurs, n'ont point encore, dans la vraie expérience de leurs âmes, saisi le véritable terrain du culte. Elles n'en ont pas encore fini avec elles-mêmes ; elles n'ont pas encore traversé la mer et, comme un peuple baptisé d'un baptême spirituel, pris place sur le rivage, dans la puissance de la résurrection ; elles sont encore, d'une manière ou d'une autre, occupées d'elles-mêmes ; elles ne regardent pas le moi comme une chose crucifiée, avec laquelle Dieu en a fini pour toujours.

Puisse le Saint Esprit donner à tous les enfants de Dieu une intelligence plus complète et plus digne de leur position et de leurs privilèges, leur faisant comprendre que, lavés de leurs péchés dans le sang de Christ, ils sont devant Dieu dans cette faveur infinie et parfaite dans laquelle Christ est lui-même, comme le Chef ressuscité et glorifié de son Église. Les doutes et les craintes ne siéent pas aux enfants de Dieu, car leur divin Garant n'a pas laissé l'ombre d'un fondement sur lequel ils puissent élever un doute ou une crainte. Leur place est en dedans du voile. Ils ont « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus » (Héb. 10:19). Y a-t-il des doutes et des craintes dans les lieux saints ? N'est-il pas évident que celui qui doute met de fait en question la perfection de l'œuvre de Christ, cette œuvre à laquelle Dieu a rendu témoignage à la vue de toute intelligence créée, par la résurrection de Christ d'entre les morts ? Christ n'aurait pas pu quitter la tombe avant que tout sujet de doute ou de crainte eût été entièrement ôté pour son peuple. C'est donc le doux privilège du chrétien de se réjouir toujours dans un parfait salut. Dieu Lui-même est devenu « son salut », et il n'a autre chose à faire qu'à jouir des fruits de l'œuvre que Dieu a opérée pour lui, et à vivre pour sa gloire, en attendant le temps où « l'Éternel régnera à toujours et à perpétuité » (vers. 18).

Mais il y a, dans le cantique de Moïse et des enfants d'Israël, un passage sur lequel je voudrais attirer l'attention de mon lecteur. « Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation » (vers. 2). Il est digne de remarque que, au moment où le cœur débordait de la joie de la rédemption, il exprime le vœu d'élever à Dieu une « habitation ». Lecteur chrétien, méditez bien ceci. La pensée de Dieu habitant avec l'homme se retrouve partout dans l'Écriture, depuis le chapitre 15 de l'Exode jusqu'à l'Apocalypse. Écoutez le langage d'un cœur dévoué : « Si j'entre dans la demeure de ma maison, si je monte sur le lit où je couche, si je permets à mes yeux de dormir, à mes paupières de sommeiller, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour l'Éternel, des demeures pour le Puissant de Jacob » (Ps. 132:3-5). Et encore : « Car le zèle de ta maison m'a dévoré » (Ps. 69:9 ; Jean 2:17). Je n'entreprendrai pas de poursuivre ici ce sujet, mais je voudrais pouvoir y intéresser le cœur du lecteur, de telle sorte qu'il l'étudiât lui-même, avec prière, depuis la première mention qui en est faite dans l'Écriture jusqu'à cette bienheureuse et consolante déclaration : « Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (Apoc. 21:3, 4).

« Et Moïse fit partir Israël de la mer Rouge, et ils sortirent vers le désert de Shur ; et ils marchèrent trois jours dans le désert, et ne trouvèrent point d'eau » (vers. 22). C'est quand nous entrons dans la vie expérimentale du désert, que nous sommes mis à l'épreuve, afin qu'il apparaisse jusqu'à quel point nous connaissons Dieu et notre propre cœur. Le commencement de notre carrière chrétienne est accompagné d'une fraîcheur et d'une exubérance de joie que tempère bien vite le vent desséchant du désert ; alors, à moins que le sentiment profond de ce que Dieu est pour nous ne domine chez nous toute autre pensée, nous sommes enclins à nous laisser abattre, et « à retourner de notre cœur en Égypte » (Act. 7:39). La discipline du désert est nécessaire, non pour nous procurer un droit à Canaan, mais pour nous apprendre à connaître Dieu et notre propre cœur, nous mettre en état de saisir la puissance de notre relation avec Dieu, et nous rendre plus capables de jouir de Canaan, quand nous y serons réellement entrés (voyez Deut. 8:2-5).

La fraîche et luxuriante verdure du printemps, avec ce charme qui lui est particulier, passe bientôt devant les brûlantes chaleurs de l'été ; mais cette même chaleur, qui détruit cette jeune et fraîche parure du printemps, produit, par son action bienfaisante, les fruits doux et mûrs de l'automne. Il en est de même dans la vie chrétienne ; car, comme on le sait, il y a une analogie frappante et instructive entre les principes qui existent dans le règne de la nature et ceux qui caractérisent le règne de la grâce, car ils sont l'un et l'autre l'œuvre du même Dieu.

Nous pouvons contempler les Israélites dans trois positions distinctes : en Égypte, dans le désert et dans le pays de Canaan. Dans chacune de ces positions, ils sont « nos types » ; mais nous sommes dans toutes les trois à la fois. Ceci peut paraître paradoxal, mais c'est la vérité. De fait, nous sommes en Égypte, environnés des choses de la nature, qui conviennent parfaitement au cœur naturel. Mais,

en tant que, par sa grâce, Dieu nous a appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, et conformément aux affections et aux désirs de la nouvelle nature que nous avons reçue de lui, nous avons nécessairement notre place en dehors de tout ce qui appartient à l'Égypte ([Note B](#)), c'est-à-dire au monde dans son état naturel ; et ceci nous fait faire l'expérience de ce qu'est le désert ; ou, en d'autres termes, nous place, comme fait d'expérience, dans le désert. La nature divine soupire ardemment après un autre ordre de choses, après une atmosphère plus pure que celle dont nous sommes environnés, et nous fait ainsi sentir que l'Égypte est, moralement, un désert.

Cependant, comme étant, devant Dieu, éternellement associés avec Celui qui est entré triomphalement dans les lieux célestes, et y a pris place à la droite de la Majesté, c'est notre heureux privilège de savoir que, par la foi, nous y sommes « assis ensemble en lui » (Éph. 2:6). Donc, bien que quant à nos corps, nous soyons en Égypte, nous sommes cependant, quant à notre expérience, dans le désert, tandis que, en même temps, la foi nous fait entrer en esprit, en Canaan, et nous rend capables de nous nourrir du vieux « blé du pays », c'est-à-dire de Christ ; non pas seulement de Christ descendu sur la terre, mais de Christ remonté au ciel et assis là dans la gloire (comp. 1 Tim. 3:16).

Les derniers versets du chapitre 15 nous font voir Israël dans le désert. Jusqu'ici tout pouvait sembler facile. Des jugements terribles avaient éclaté sur l'Égypte, tandis qu'Israël en était demeuré exempt ; l'armée égyptienne était morte sur le rivage, et Israël triomphait. Tout allait très bien, mais, hélas ! les choses changèrent vite d'aspect ; les chants de louange firent place à des paroles de murmure : « Et ils vinrent à Mara ; mais ils ne pouvaient boire des eaux de Mara, car elles étaient amères : c'est pourquoi son nom fut appelé Mara. Et le peuple murmura contre Moïse, disant : que boirons-nous ? » — Et encore : « Et toute l'assemblée des fils d'Israël murmura contre Moïse et contre Aaron, dans le désert. Et les fils d'Israël leur dirent : Ah ! que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis auprès des pots de chair, quand nous mangions du pain à satiété ! Car vous nous avez fait sortir dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette congrégation » (chap. 16:2, 3).

C'était là les épreuves du désert : « Que mangerons-nous » et « que boirons-nous ? » Les eaux de Mara mirent à l'épreuve le cœur du peuple d'Israël et manifestèrent son esprit murmureur, mais l'Éternel lui fit voir qu'il n'y avait aucune amertume que, par les ressources de sa grâce, il ne pût adoucir. « Et l'Éternel enseigna à Moïse un bois, et il le jeta dans les eaux, et les eaux devinrent douces. Là il lui donna un statut et une ordonnance, et là il l'éprouva ». Quelle belle image ce « bois » n'est-il pas de Celui qui, par une grâce infinie, fut jeté dans les eaux amères de la mort, afin que ces eaux fussent rendues douces pour nous à toujours. Nous pouvons dire, en vérité : « l'amertume de la mort est passée », et il ne reste pour nous que les douceurs éternelles de la résurrection.

Le verset 26 nous montre tout ce qu'il y a de sérieux dans la première période de la carrière des rachetés de l'Éternel dans le désert. Durant cette période, on court le risque de se laisser aller à un esprit d'agitation, d'impatience et de murmure. Le seul moyen de se préserver de cet esprit, c'est d'avoir les yeux fermement arrêtés sur Jésus, « fixant les yeux sur Jésus » (Héb. 12:2). Béni soit son nom, il se manifeste toujours d'une manière qui est appropriée aux besoins de son peuple ; et les siens, au lieu de se plaindre des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, devraient en prendre occasion de lui adresser toujours de nouveaux appels. Le désert sert ainsi à nous faire faire l'expérience de ce que Dieu est. C'est une école dans laquelle nous apprenons à connaître sa grâce patiente et ses abondantes ressources. « Et il prit soin d'eux dans le désert, comme une mère, environ quarante ans » (Act. 13:18). L'homme spirituel reconnaîtra toujours qu'il vaut la peine de rencontrer des eaux amères que Dieu vienne adoucir. « Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance ; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:3-5).

Toutefois, le désert a ses « Élim » aussi bien que ses « Mara », ses fontaines et ses palmiers aussi bien que ses eaux amères. « Puis ils vinrent à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau, et soixante-dix

palmiers et ils campèrent là, auprès des eaux » (vers. 27). Le Seigneur, dans sa grâce et sa tendresse, prépare des lieux verdoyants sur le chemin de son peuple voyageant dans le désert ; et, quoique ce ne soient que des oasis, ils rafraîchissent l'esprit et raniment le cœur. Le séjour d'Élim était bien propre à calmer les cœurs des Israélites, et à faire taire leurs murmures. Le délicieux ombrage de ses palmiers, les eaux rafraîchissantes de ses fontaines venaient à propos, après l'épreuve de Mara, et nous présentent, en figure, les vertus excellentes de ce ministère spirituel dont Dieu prend soin de pourvoir son peuple ici-bas. « Les douze » et les « soixante-dix » sont des nombres qui ont un rapport intime avec le ministère (Luc 10:1, 17 ; 6:13).

Mais « Élim » n'était pas « Canaan ». Les fontaines et les palmiers d'Élim n'étaient que des avant-goûts de l'heureux pays, situé au-delà des limites de ce désert stérile, dans lequel les rachetés venaient d'entrer. Israël pouvait sans doute s'y abreuver et y trouver un frais abri, mais les eaux et l'ombrage étaient ceux du désert ; ils n'étaient que pour un moment, afin de ranimer et de fortifier le peuple pour sa marche vers Canaan. Il en est de même, comme nous le savons, du ministère dans l'Église : il est une ressource pour nos besoins, qui doit servir à nous désaltérer, à nous fortifier et à nous encourager, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à la mesure de la stature de la plénitude du Christ » (Éph. 4:13).

## Chapitre 16

« Et ils partirent d'Élim, toute l'assemblée des fils d'Israël, et vinrent au désert de Sin, qui est entre Élim et Sinaï, le quinzième jour du second mois après leur sortie du pays d'Égypte » (v. 1). Nous voyons ici Israël dans une position remarquable et intéressante : il est encore dans le désert, sans doute ; mais dans une partie fort importante et significative, savoir « entre Élim et Sinaï ». Le premier de ces lieux était celui où Israël avait tout récemment goûté les eaux rafraîchissantes du ministère divin ; le dernier était celui où ils allaient abandonner le terrain de la grâce gratuite et souveraine, pour se placer sous une alliance d'œuvres. Les enfants d'Israël apparaissent ici comme les objets de la même grâce qui les avait fait sortir du pays d'Égypte, c'est pourquoi Dieu répond à leurs murmures par un secours immédiat. Quand Dieu agit dans la manifestation de sa grâce, il n'y a aucun obstacle pour lui ; les bénédictions qui ont leur source en lui, coulent sans interruption. Ce n'est que quand l'homme se place sous la loi qu'il perd tout, car alors il faut que Dieu lui laisse faire l'expérience de ce à quoi il peut arriver, en vertu de ses œuvres.

Quand Dieu visita et racheta son peuple, et le fit sortir du pays d'Égypte, ce ne fut certainement pas dans le but de les laisser mourir de faim et de soif dans le désert. Les enfants d'Israël auraient dû le savoir. Ils auraient dû se confier en Dieu, et marcher dans l'étroite communion de cet amour qui les avait délivrés d'une manière si glorieuse des horreurs de leur esclavage en Égypte. Ils auraient dû se souvenir qu'il valait infiniment mieux être dans le désert avec Dieu, qu'au milieu des fours à briques avec le Pharaon. Mais non, le cœur humain a beaucoup de peine à croire à l'amour pur et parfait de Dieu ; il a plus de confiance en Satan qu'en Dieu (comp. Gen 3:1-6). Considérez un instant toutes les souffrances, la misère, la dégradation que l'homme a endurées, pour avoir écouté la voix de Satan ; — et cependant jamais vous ne l'entendez se plaindre de son service, ni exprimer le désir de se soustraire à sa main. L'homme n'est pas mécontent de Satan, ni fatigué de le servir. Tous les jours il recueille des fruits amers de ce champ que Satan a ouvert devant lui, et tous les jours, de nouveau, on le voit encore semer la même semence et se soumettre aux mêmes travaux.

L'homme agit bien différemment à l'égard de Dieu. Quand nous avons commencé à marcher dans ses voies, nous sommes prêts, à la première apparence d'épreuve ou de tribulation, à murmurer et à nous révolter ; et cela faute de cultiver en nous un esprit de reconnaissance et de confiance. Nous oublions dix mille gratuités en vue de la plus légère privation. Nous avons reçu le pardon gratuit de tous nos péchés (Éph. 1:7 ; Col. 1:14) ; nous avons été « rendus agréables dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6) ; nous avons été faits héritiers de Dieu et cohéritiers avec Christ (Éph. 1:11. Rom. 8:17 ; Gal. 4:7) ; nous attendons la gloire éternelle (Rom. 8:18-25, 2 Cor. 4:15 ; 5:5 ; Phil. 3:20, 21 ; Gal. 5:5 ; Tite 2:13 ;

1 Jean 3:2, etc.) ; de plus notre chemin à travers le désert est semé d'innombrables faveurs (Rom. 8:28), et malgré cela, qu'un nuage, grand comme la main, apparaisse à l'horizon, nuage qui, après tout, ne fera peut-être que se fondre en bénédictions sur nos têtes, et aussitôt nous oublions les grâces multipliées qui nous ont été accordées. Cette pensée devrait nous humilier profondément dans la présence de Dieu. Combien différent, à cet égard comme à tout autre, a été notre bienheureux modèle ! Regardez-le, Lui, le véritable Israël dans le désert, entouré de bêtes sauvages, et jeûnant pendant quarante jours. A-t-il murmuré ? S'est-il plaint de son lot ? A-t-il désiré d'être dans d'autres circonstances ? Non, Dieu était la portion de son héritage et de sa coupe (Ps. 16). C'est pourquoi, quand le tentateur s'approcha de lui, et lui offrit les choses nécessaires à la vie, ses gloires, ses distinctions et ses honneurs, il refusa tout, et demeura ferme dans la position de dépendance absolue de Dieu et d'obéissance implicite à sa Parole. Il ne voulait recevoir du pain que de Dieu, et de lui la gloire pareillement.

Il en fut bien autrement d'Israël selon la chair. Les enfants d'Israël n'eurent pas plutôt senti la souffrance de la faim, qu'ils « murmurèrent dans le désert contre Moïse et contre Aaron ». Il semblait qu'ils avaient oublié que c'était l'Éternel qui les avait délivrés, car ils dirent : « Vous nous avez fait sortir dans ce désert » ; et encore : « Le peuple murmura contre Moïse, et dit : pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte, pour nous faire mourir de soif, moi, et mes enfants, et mon bétail ? » (chap. 17:3). C'est ainsi qu'en toute occasion ils manifestèrent un esprit d'irritation et de mécontentement, et montrèrent combien peu ils réalisaient la présence de leur puissant et miséricordieux Libérateur, et savaient s'appuyer sur son bras.

Or rien ne déshonore Dieu davantage que les murmures de ceux qui lui appartiennent. L'apôtre parle de cet esprit comme d'une marque spéciale de la corruption des gentils, qui, « ayant connu Dieu, ne le glorifièrent point comme Dieu, *ni ne lui rendirent grâces* » (Rom. 1:21). Puis il en signale la conséquence pratique : « mais ils devinrent vains dans leurs raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence fut rempli de ténèbres ». Celui qui ne nourrit pas dans son cœur un sentiment de gratitude envers Dieu pour sa bonté, sera bientôt rempli de « ténèbres ». Ainsi Israël perdit le sentiment qu'il était dans les mains de Dieu ; et comme on devait s'y attendre, il fut entraîné dans des ténèbres encore plus épaisses, car nous les entendons dire, à une époque plus avancée de leur histoire : « Pourquoi l'Éternel nous fait-il venir dans ce pays, *pour y tomber par l'épée*, pour que nos femmes et nos petits enfants deviennent une proie ? » (Nomb. 14:3). Telle est la pente que suit une âme qui a perdu sa communion avec Dieu. Elle commence par n'avoir plus la conscience qu'elle est entre les mains de Dieu pour sa bénédiction, et puis elle finit par se croire dans les mains de Dieu pour son malheur. Triste progrès !

Toutefois, Israël étant placé jusqu'ici sous la grâce, Dieu pourvoit à ses besoins d'une manière merveilleuse, comme nous l'apprend ce chapitre. « Et l'Éternel dit à Moïse : Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieux du pain » (vers. 4). Alors qu'ils étaient enveloppés du nuage glacial de leur incrédulité, ils avaient dit : « Ah, que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis auprès des pots de chair, quand nous mangions du pain à satiété ! » Et maintenant Dieu parle de « pain des cieux ». Bienheureux contraste ! Quelle différence entre « les pots de chair » et « le pain » de l'Égypte, et « la manne du ciel », « le pain des anges ! » Les premiers appartenaient à la terre, le dernier appartenait au ciel.

Mais cette nourriture céleste était une pierre de touche pour éprouver la condition d'Israël, ainsi qu'il est écrit : « Afin que je l'éprouve, pour voir s'il marchera dans ma loi, ou non » (vers. 4). Il fallait un cœur sevré des influences de l'Égypte, pour être satisfait du « pain du ciel », ou pour en jouir. Par le fait, nous savons que les Israélites n'en furent pas contents, car ils le méprisèrent, le déclarant un « pain misérable » (Nomb. 21:5). Ils convoitèrent de la chair, montrant ainsi combien peu leur cœur était délivré de l'Égypte, ou disposé à observer la loi de l'Éternel. Ils retournèrent de leur cœur en Égypte. Mais au lieu d'y retourner de fait, ils furent, plus tard, transportés au-delà de Babylone (Act. 7:39, 43). C'est ici une sérieuse leçon pour les chrétiens. Si ceux qui ont été délivrés de ce présent siècle ne marchent pas avec Dieu avec des cœurs reconnaissants, satisfaits de ce dont Dieu a fait

provision pour ses rachetés dans le désert, ils sont en danger de tomber dans les pièges de l'influence babylonienne. Il faut avoir des affections célestes pour se nourrir du pain du ciel. La nature ne peut pas savourer une nourriture pareille ; elle soupire toujours après l'Égypte, c'est pourquoi il faut qu'elle soit tenue dans l'humiliation et l'assujettissement. Nous chrétiens, « qui avons été baptisés pour la mort de Christ, « ensevelis avec lui dans le baptême », et « ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu » (Rom. 6:3 ; Col. 2:12), nous avons le privilège de nous nourrir de Christ comme du « pain vivant qui est descendu du ciel » (Jean 6:51). Notre nourriture dans le désert, c'est Christ, tel qu'il nous est présenté par le Saint Esprit, par le moyen de la Parole écrite ; tandis que notre breuvage spirituel, c'est le Saint Esprit, venu, comme l'eau jaillissant du rocher frappé, de Christ frappé pour nous. Telle est notre excellente part dans le désert de ce monde.

Or, pour jouir de cette part, il faut que notre cœur soit détaché de tout ce qui est de ce présent siècle mauvais, de tout ce qui pourrait s'offrir à nous comme hommes naturels, comme hommes vivants dans la chair. Un cœur mondain, un cœur charnel, ne trouverait pas Christ dans l'Écriture, ni ne jouirait de lui, s'il l'y trouvait. La manne était si pure, si délicate, qu'elle ne supportait pas le contact avec la terre ; elle descendait sur la rosée (vers. 13-16 ; Nomb. 11:9) et devait être recueillie le matin avant la chaleur du jour (vers. 21). Chacun devait donc se lever de bonne heure pour chercher sa nourriture quotidienne. De même maintenant, il faut que le peuple de Dieu recueille fraîche, tous les matins, la manne céleste ; la manne d'hier ne vaut rien pour aujourd'hui, ni celle d'aujourd'hui pour demain. Il faut que nous nous nourrissions de Christ chaque jour, avec une nouvelle énergie de l'Esprit, sans quoi nous cesserons de croître. De plus, il faut que nous fassions de Christ notre *premier* objet. Il faut que nous le cherchions de « bonne heure », avant que d'autres choses aient eu le temps de s'emparer de nos faibles cœurs. Beaucoup d'entre nous, hélas ! manquent à cet égard. Nous ne donnons à Christ qu'une place secondaire, et la conséquence en est que nous restons faibles et stériles ; l'ennemi, toujours vigilant, se prévaut de notre indolence spirituelle, pour nous priver de la bénédiction et de la force que l'on reçoit en se nourrissant de Christ. La vie nouvelle, dans le croyant, ne peut être alimentée et maintenue *que* par Christ. « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi » (Jean 6:57).

La grâce du Seigneur Jésus Christ, celui qui est descendu du ciel pour être la nourriture de son peuple, est pour l'âme renouvelée d'un prix inestimable ; mais pour jouir ainsi de Christ, il est nécessaire que nous réalisons que nous sommes dans le désert, mis à part pour Dieu, dans la puissance d'une rédemption accomplie. Si je marche avec Dieu dans le désert, je serai satisfait de la nourriture qu'il me donne, c'est-à-dire de Christ, comme étant descendu du ciel. « Le blé du pays », « le crû de la terre de Canaan » (Josué 5:11, 12), trouve son antitype en *Christ monté en haut* et assis dans la gloire. Comme tel, il est la nourriture qui convient à ceux qui savent, par la foi, qu'ils sont ressuscités ensemble et assis ensemble avec lui dans les lieux célestes. Mais la manne, c'est-à-dire *Christ comme descendu* du ciel, est pour le peuple de Dieu, dans sa vie et son expérience dans le désert. Comme peuple étranger ici-bas, nous avons besoin d'un Christ qui ait aussi été étranger sur la terre ; comme peuple assis en haut dans le ciel en esprit, nous avons un Christ assis dans le ciel. Ceci pourra expliquer la différence qui existe entre « la manne » et « le crû du pays ». Il n'est pas question ici de la rédemption ; nous l'avons dans le sang de la croix, et là seulement. Il s'agit simplement de la provision que Dieu a faite pour son peuple, eu égard aux différentes positions dans lesquelles celui-ci se trouve, soit que, de fait, il lutte dans le désert, ou qu'en esprit il prenne possession de l'héritage céleste.

Quelle frappante image nous présente Israël dans le désert ! Il avait derrière lui l'Égypte, devant lui Canaan, et autour de lui le sable du désert, tandis que lui-même, il était appelé à regarder au ciel pour sa nourriture de chaque jour. Le désert n'avait ni un brin d'herbe, ni une goutte d'eau à offrir à l'Israël de Dieu ; en l'Éternel seul était la portion des rachetés. Les chrétiens n'ont rien ici-bas ; leur vie étant céleste, elle ne peut être entretenue que par des choses célestes. Bien que placés *dans* le monde, ils ne sont pas *du* monde, car Christ les a choisis du monde. Peuple céleste, ils sont en

chemin vers leur patrie, et sont soutenus par la nourriture qu'ils en reçoivent ; ils marchent en avant vers le ciel. La gloire dirige de ce côté seulement. Il est complètement inutile de regarder en arrière vers l'Égypte ; on ne peut y découvrir aucun rayon de la gloire. « Ils se tournèrent vers le désert ; et voici, la gloire de l'Éternel parut dans la nuée » (vers. 10). Le chariot de l'Éternel était dans le désert, et tous ceux qui désiraient être en communion avec Lui devaient aussi être dans le désert ; et s'ils y étaient, la manne céleste devait être leur nourriture, et rien autre.

Cette manne était, il est vrai, un étrange aliment ; un aliment tel, qu'un Égyptien n'aurait jamais pu ni le comprendre, ni l'apprécier, ni s'en nourrir ; mais ceux qui avaient été « baptisés dans la nuée et dans la mer » (1 Cor. 10:2) pouvaient, s'ils marchaient d'une manière conséquente avec la position dans laquelle ce baptême les avait introduits, jouir de cette manne et en être nourris. Il en est de même maintenant pour le vrai croyant. L'homme du monde ne comprend pas comment le croyant vit. Sa vie et l'aliment qui l'entretient sont, l'un et l'autre, inaccessibles à l'œil naturel le plus pénétrant. Christ est la vie du chrétien ; et il vit de Christ, il se nourrit, par la foi, des grâces puissantes de Celui qui, « est sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Rom. 9:5), et « prit la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » (Phil. 2:7). Il le suit du sein du Père à la croix, et de la croix jusqu'au trône ; et trouve en lui, à chaque période de sa carrière et dans chacune des phases de sa vie, un aliment précieux pour l'homme nouveau. Tout ce qui environne le chrétien, bien que, de fait, ce soit l'Égypte, n'est qu'un désert aride et désolé, n'ayant rien à offrir à l'esprit renouvelé ; et si l'âme y trouve malheureusement un aliment, ses progrès dans la vie spirituelle sont entravés dans la même mesure. La seule provision que Dieu ait faite pour nous, c'est la manne, et le vrai croyant devrait toujours s'en nourrir (comp. Lévit. 7:11-36).

Qu'il est déplorable de voir des chrétiens rechercher les choses de ce monde ! Cela prouve clairement qu'ils sont « dégoûtés » de la manne céleste, et qu'ils l'estiment être un « pain misérable ». Ils servent ce qu'ils devraient mortifier. L'activité de la vie nouvelle est toujours liée au dépouillement du « vieil homme avec ses actions » (Col. 3:9) ; et plus ce dépouillement aura lieu, plus on désirera de se nourrir du « pain qui soutient le cœur de l'homme » (Ps. 104:15). Comme au physique, plus on prend d'exercice, et plus l'appétit est bon, de même dans la vie spirituelle, plus nos facultés renouvelées sont mises en jeu, plus nous éprouvons aussi le besoin de nous nourrir de Christ chaque jour. C'est une chose que de savoir que nous avons la vie en Christ, unie à un plein pardon et à une acceptation entière devant Dieu ; et c'en est une autre et une toute différente, que d'être habituellement en communion avec lui, de se nourrir de lui par la foi, faisant de lui l'aliment exclusif de nos âmes. Un grand nombre de personnes font profession d'avoir trouvé le pardon et la paix en Jésus, qui, en réalité, se nourrissent d'une variété de choses n'ayant aucun rapport avec Christ. Elles repaissent leur esprit de la lecture des journaux et de la littérature frivole et insipide du jour. Trouveront-elles Christ là ? Est-ce par de pareils moyens que le Saint Esprit nourrit l'âme de Christ ? Est-ce là cette pure rosée sur laquelle la manne céleste descend pour servir d'aliment aux rachetés de Dieu dans le désert ? Hélas ! non ; ce sont les grossiers aliments auxquels l'esprit charnel trouve son plaisir. La parole de Dieu nous dit qu'il y a, dans le chrétien, deux natures ; qu'on se demande laquelle de ces deux natures se nourrit des nouvelles et de la littérature du monde ! Est-ce la vieille ou la nouvelle ? La réponse n'est pas difficile. Laquelle, donc, des deux désirons-nous entretenir ? Notre conduite, assurément, sera la plus fidèle réponse à cette question. Si je désire sincèrement de croître dans la vie divine, si mon but principal est d'être rendu semblable à Christ et de lui être dévoué, si j'aspire sérieusement à ce que le règne de Dieu fasse des progrès *au dedans*, je chercherai toujours, sans aucun doute, la nourriture que Dieu m'a préparée pour mon accroissement spirituel. C'est tout simple. Les actions d'un homme sont toujours le plus sûr indice de ses désirs et de ses intentions. Ainsi, si je rencontre quelqu'un qui, faisant profession d'être chrétien, néglige sa Bible, et trouve néanmoins suffisamment de temps, bien plus, prend quelques-unes de ses meilleures heures pour lire les journaux et tant d'autres ouvrages pour le moins futiles et souvent pernicieux, il ne me sera pas difficile de juger de la vraie condition de son âme ; je suis sûr que ce chrétien ne peut pas être un chrétien spirituel, qu'il ne se nourrit certainement pas de Christ, et qu'il ne peut pas vivre pour lui ou lui rendre témoignage.

Si un Israélite avait négligé de recueillir, à la fraîcheur du matin, sa portion du pain que la grâce de Dieu avait préparé pour lui, il aurait bientôt manqué de forces pour continuer son voyage. Pareillement, il faut que nous aussi, nous fassions de Christ le souverain objet de notre âme, sinon notre vie spirituelle déclinera inévitablement. Des sentiments et des expériences, se rattachant à Christ, ne peuvent même pas constituer notre nourriture spirituelle, parce que ces sentiments et ces expériences sont variables et sujets à mille fluctuations. Le pain de vie, c'était Christ hier, et il faut que ce soit Christ aujourd'hui et Christ éternellement. Il ne suffit pas non plus de se nourrir en partie de Christ et en partie d'autres objets. Comme c'est Christ *seul* qui est la *vie*, de même le « vivre » ne peut être que Christ *seul* ; et de même que nous ne pouvons rien mélanger avec ce qui *communique* la vie, de même nous ne pouvons rien mélanger avec ce qui *l'entretient*.

Il est parfaitement vrai que, comme Israël a mangé du « blé du pays » (Jos. 5), nous pouvons en esprit et par la foi, même maintenant, nous nourrir d'un Christ ressuscité et glorifié, monté au ciel en vertu d'une rédemption accomplie. Et non seulement cela, mais nous savons que, quand les rachetés de Dieu seront entrés dans les régions de la gloire, du repos et de l'immortalité, qui se trouvent de l'autre côté du Jourdain, ils en auront fini de fait avec la nourriture du désert ; mais ils n'en auront pas fini avec Christ, ni avec le souvenir de ce qu'il a été comme aliment dans le désert. — Dieu voulait qu'Israël, au milieu du lait et du miel de la terre de Canaan, n'oubliât jamais ce qui l'avait soutenu durant les quarante années de son séjour dans le désert. « Voici la parole que l'Éternel a commandée : Qu'on en remplisse un omer pour le garder pour vos générations, afin qu'elles voient le pain que je vous ai fait manger dans le désert, lorsque je vous ai fait sortir du pays d'Égypte... Comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse, Aaron la posa devant le témoignage pour être gardée » (vers. 32-34).

Précieux monument de la fidélité de Dieu ! Il ne les laissa point mourir de faim, comme leurs cœurs insensés et incrédules s'y étaient attendus ; il fit pleuvoir du pain du ciel pour eux, les nourrit du pain des anges, veilla sur eux avec toute la tendresse d'une mère, usa de patience envers eux, les porta sur des ailes d'aigle ; et, s'ils avaient persévéré dans la grâce, il les eût mis pour toujours en possession de toutes les promesses faites à leurs pères. La cruche de manne, avec la portion d'un jour, car elle contenait un omer, et posée devant l'Éternel, est pour nous une figure pleine d'instruction. Il n'y avait point de vers dans cette cruche, ni aucune corruption ; elle était le mémorial de la fidélité de Dieu à pourvoir aux besoins de ceux qu'il avait délivrés des mains de l'Ennemi.

Il n'en était pas ainsi, toutefois, quand l'homme amassait la manne pour lui-même : alors les symptômes de la corruption se manifestaient bientôt. Nous ne penserons jamais à faire de provisions, si nous comprenons la vérité et la réalité de notre position ; c'est notre privilège, jour après jour, de nous nourrir de Christ, comme étant celui qui descendit du ciel pour donner la vie au monde. Mais si quelqu'un, oubliant sa position, veut faire provision pour le lendemain, c'est-à-dire mettre la vérité en réserve, en dehors du besoin présent qu'il en a, au lieu de la mettre à profit pour le renouvellement de ses forces, cette vérité se corrompra certainement. Apprendre la vérité est quelque chose de très sérieux, car il n'est pas un seul des principes que nous professons avoir appris, que nous ne soyons appelés à manifester d'une manière pratique. Dieu ne veut pas que nous soyons des théoriciens. On tremble souvent en entendant certaines personnes faire, soit dans la prière, soit autrement, d'ardentes professions de dévouement ; et l'on craint que, quand l'heure de l'épreuve viendra à sonner, ces personnes n'aient pas l'énergie spirituelle nécessaire pour exécuter ce que leurs lèvres ont prononcé.

Il y a un grand danger à ce que l'intelligence devance la conscience et les affections. De là vient que plusieurs semblent d'abord faire de si rapides progrès, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à un certain point ; — puis arrivés là, ils s'arrêtent court et semblent rétrograder. Ils ressemblent à l'Israélite qui recueillait plus de manne qu'il ne lui en fallait pour un jour. Il pouvait paraître à cet égard beaucoup plus diligent que les autres ; et néanmoins, chaque grain qu'il recueillait au-delà de ses besoins du jour était non seulement inutile, mais il « engendrait des vers ». Le chrétien aussi doit *faire usage* de ce qu'il a, il doit se nourrir de Christ, parce que son âme a besoin de Lui, et le besoin

naît d'un service actuel. Ce n'est qu'à la foi et aux besoins présents de l'âme que le caractère et les voies de Dieu, l'excellence et la beauté de Christ, comme aussi les vivantes et profondes réalités de l'Écriture, sont révélées. Il nous sera donné davantage à mesure que nous ferons usage de ce que nous avons. La vie du croyant doit être pratique, et c'est en ceci qu'un si grand nombre d'entre nous sont en défaut. Il arrive souvent que ceux qui avancent le plus rapidement dans la théorie, sont les plus lents dans la pratique et l'expérience, parce que chez eux c'est plus un travail de l'intelligence que du cœur et de la conscience. Nous ne devrions jamais oublier que le christianisme n'est pas un assemblage d'opinions ou de vues, ou un système de dogmes ; il est avant tout une réalité divine, quelque chose de personnel, de pratique, de puissant, se manifestant dans tous les événements et dans toutes les circonstances de la vie journalière, répandant son influence sanctifiante sur le caractère et la marche, et apportant ses célestes dispositions dans toutes les relations dans lesquelles on peut être placé devant Dieu. En un mot, il est ce qui découle du fait que nous sommes unis à Christ et occupés de Lui. Tel est le christianisme ! On peut avoir des vues claires, des idées correctes, des principes sains, sans aucune communion avec Jésus ; et une profession de foi orthodoxe, sans Christ, ne sera jamais, à l'épreuve, qu'une chose froide, stérile et morte.

Lecteur chrétien, pensez-y sérieusement ; vous n'êtes pas seulement sauvé *par* Christ, vous vivez aussi *de* lui. Cherchez-le « le matin de *bonne heure* » ; cherchez-le lui « *seul* ». Quand quelque chose attire votre attention, demandez-vous : « Cela présente-t-il Christ à mon cœur ? m'apprendra-t-il quelque chose de Christ, ou me rapprochera-t-il davantage de sa personne ? » — Si la réponse est négative, rejetez cette chose sans hésiter ; oui, rejetez-la, quand même elle se présenterait à vous sous l'aspect le plus agréable, et appuyée de l'autorité la plus respectée. Si vous avez réellement pour but d'avancer dans la vie divine, de faire des progrès spirituels, de connaître Christ personnellement, alors, rentrez sérieusement en vous-même à ce sujet. Faites de Christ votre nourriture habituelle. Allez, recueillez la manne qui tombe sur la rosée, et nourrissez-vous-en avec une faim aiguë par une marche vigilante avec Dieu à travers le désert. Que la riche grâce de Dieu vous fortifie abondamment pour toutes ces choses par le Saint Esprit (\*).

(\*) Le lecteur retirera du profit de la méditation du chapitre 6 de l'Évangile de Jean, en rapport avec le sujet de la manne. La Pâque étant proche, Jésus rassasie la multitude, puis se retire sur une montagne pour y être seul. De là, il vient au secours des siens en détresse, ballottés sur les eaux. Après cela, il révèle la doctrine de sa personne et de son œuvre, et déclare comment il donnera sa chair pour la vie du monde, et que nul ne pourra avoir la vie, à moins qu'il ne mange sa chair et ne boive son sang. Puis il parle de lui-même comme remontant là où il était auparavant ; et enfin de la puissance vivifiante du Saint Esprit.

Il y a dans ce chapitre encore un autre sujet que nous mentionnerons, savoir l'institution du sabbat dans sa liaison avec la manne, et avec la position d'Israël telle qu'elle est présentée ici. Depuis le chap. 2 de la Genèse jusqu'au chap. 16 de l'Exode, il n'est pas fait mention de cette institution. Ceci est remarquable. Le sacrifice d'Abel, la marche d'Hénoc avec Dieu, la prédication de Noé, l'appel d'Abraham, avec l'histoire détaillée d'Isaac, de Jacob et de Joseph, sont tous racontés ; mais il n'est fait aucune allusion au sabbat jusqu'au moment où nous voyons Israël reconnu comme un peuple en relation avec l'Éternel, et sous la responsabilité qui était la conséquence de cette relation. Le sabbat a été interrompu en Éden, et nous le voyons de nouveau institué pour Israël dans le désert. Mais, hélas ! l'homme n'aime pas le repos de Dieu. « Et il arriva, le septième jour, que quelques-uns du peuple sortirent pour en recueillir, et ils n'en trouvèrent point. Et l'Éternel dit à Moïse : Jusques à quand refuserez-vous de garder mes commandements et mes lois ? Voyez que l'Éternel vous a donné le sabbat ; c'est pourquoi il vous donne au sixième jour du pain pour deux jours » (vers. 27-29). Dieu voulait que son peuple jouît d'un doux repos avec lui ; il voulait lui donner du repos, de la nourriture, et le désaltérer, même dans le désert ; mais le cœur de l'homme n'est pas disposé à se reposer avec Dieu. Les Israélites pouvaient se rappeler le temps où ils étaient « assis auprès des pots de chair » au pays d'Égypte, mais ils ne pouvaient pas apprécier la bénédiction d'être assis, chacun dans sa tente, jouissant avec Dieu du repos du saint sabbat, et se nourrissant de la manne du ciel.

Et remarquez qu'ici le sabbat est présenté comme un don. « L'Éternel vous a *donné* (\*) le sabbat » (vers. 29). Plus loin, dans ce même livre, nous le trouvons sous la forme d'une loi, accompagnée d'une malédiction et d'un jugement, en cas de désobéissance. Mais soit que l'homme déchu reçoive

un privilège ou une loi, une bénédiction ou une malédiction, sa *nature* est mauvaise ; il ne peut ni se reposer avec Dieu, ni travailler pour Dieu. Si Dieu travaille et lui prépare un repos, il ne veut pas garder ce repos ; si Dieu lui dit de travailler, il ne veut pas faire les œuvres que Dieu lui propose. Tel est l'homme. Il n'aime pas Dieu. Il se servira du nom du sabbat pour s'exalter lui-même, ou comme d'un témoignage de sa propre piété ; mais le chap. 16 de l'Exode nous montre qu'il ne peut pas estimer le sabbat *de Dieu* comme *un don* ; et au chap. 15 des Nombres, 32-36, nous voyons qu'il ne peut pas le garder comme *une loi*.

(\*) C'est ainsi qu'il faut lire au lieu de : ordonné.

Or nous savons que le sabbat, aussi bien que la manne, était un type. En lui-même, le sabbat était une bénédiction, une faveur de la part d'un Dieu d'amour et de grâce, qui voulait, en donnant un jour de repos sur sept, adoucir le travail et la peine sur une terre maudite à cause du péché. De quelque manière que nous considérons l'institution du sabbat, nous la voyons toujours féconde, en grâces excellentes, dans ses rapports avec l'homme ou avec la création animale. Et, si les chrétiens gardent « le premier jour de la semaine », « le jour du Seigneur », d'après les principes qui lui sont propres, on peut discerner dans ce jour la même providence pleine de grâce. « Le sabbat a été fait pour l'homme » (Marc 2:27) ; et bien que l'homme ne l'ait jamais gardé, d'une manière conforme à la pensée de Dieu, cela ne diminue en rien la grâce qui brille dans l'institution, ni ne dépouille ce jour de son importance, comme type de ce repos éternel qui reste pour le peuple de Dieu, ou comme ombre de cette substance dont la foi jouit maintenant dans la personne et dans l'œuvre de Christ ressuscité.

Le lecteur ne s'imaginera donc pas que l'auteur de ces pages veuille, en quoi que ce soit, porter atteinte au jour, miséricordieusement mis à part pour le repos de l'homme et de la création animale ; bien moins encore attaquer la place distincte qu'occupe le jour du Seigneur dans le Nouveau Testament : rien n'est plus éloigné de sa pensée. Comme homme, il apprécie trop le premier de ces jours, et comme chrétien, il jouit trop du dernier, pour dire ou écrire une seule parole qui pût ôter quelque chose à l'un ou à l'autre. Il prie seulement le lecteur de ne pas préjuger la question, mais de vouloir peser avec impartialité, à la balance des Saintes Écritures, les pensées énoncées ici, avant que de former son jugement. Si le Seigneur le permet, nous reviendrons sur ce sujet. Pussions-nous apprendre à apprécier davantage le repos que notre Dieu a préparé pour nous en Christ ; et tout en jouissant de Lui comme étant notre repos, nourrissons-nous de Lui comme de la « manne cachée » (Apoc. 2:17), conservée dans le saint des saints, dans la puissance de la résurrection : le mémorial de ce que Dieu a accompli en notre faveur, en descendant ici-bas, dans sa grâce infinie, afin que nous pussions être devant lui, selon la perfection de Christ, et nous nourrir à jamais de ses richesses insondables.

## Chapitre 17

« Et toute l'assemblée des fils d'Israël partit du désert de Sin, selon leurs traites, d'après le commandement de l'Éternel, et ils campèrent à Rephidim ; et il n'y avait point d'eau à boire pour le peuple. Et le peuple contesta avec Moïse, et ils dirent : Donnez-nous de l'eau pour que nous buvions. Et Moïse leur dit : Pourquoi contestez-vous avec moi ? Pourquoi tentez-vous l'Éternel ? » (vers. 1, 2). Si nous ne connaissons pas un peu la méchanceté si humiliante de nos pauvres cœurs, nous ne saurions comment nous rendre compte de l'étonnante insensibilité des Israélites en face de la bonté, de la fidélité et des actes de puissance de l'Éternel. Ils venaient de voir descendre du ciel du pain pour nourrir six cent mille hommes dans le désert, et les voilà prêts à lapider Moïse, pour les avoir amenés dans ce désert, afin de les y faire mourir de soif. Rien ne surpasse la désespérante incrédulité du cœur humain, si ce n'est la surabondante grâce de Dieu. Cette grâce seule donne du soulagement à l'âme, en présence du sentiment toujours croissant de sa nature perverse que les circonstances tendent à manifester. Si les Israélites eussent été transportés directement de l'Égypte en Canaan, ils n'auraient pas fourni d'aussi tristes preuves de ce qu'est le cœur humain et, par conséquent, ils n'auraient pas été pour nous des exemples ou types aussi frappants. Mais les quarante années, qu'ils

passèrent à errer dans le désert, sont pour nous une source abondante d'enseignement. Elles nous apprennent, entre autres choses, la tendance invariable du cœur humain à se méfier de Dieu. Tout convient à l'homme, excepté Dieu. Il aime mieux s'appuyer sur le tissu fragile de la moindre ressource humaine, que sur le bras du Dieu tout puissant, tout sage et tout bon, et le plus petit nuage suffit pour dérober à sa vue la clarté de la face de Dieu. C'est donc avec raison que le cœur de l'homme est appelé « un méchant cœur d'incrédulité », toujours prêt à « abandonner le Dieu vivant » (Héb. 3:12).

Il est intéressant de remarquer les deux grandes questions que soulève l'incrédulité, dans ce chapitre-ci et dans le précédent. Ce sont les mêmes questions qui chaque jour s'élèvent au dedans et autour de nous : « Que mangerons-nous, ou que boirons-nous ? » (Matt. 6:31), sauf que nous ne voyons pas que le peuple ait soulevé celle qui suit : « De quoi serons-nous vêtus ? » Mais ce sont ici les questions du désert : « Quoi ? » — « Où ? » — « Comment ? » — Pour chacune d'elles, la foi n'a qu'une seule et même réponse, courte, mais décisive, savoir : *Dieu* ! — Précieuse et parfaite réponse ! Plût à Dieu que l'auteur et le lecteur en connussent plus complètement la puissance et la plénitude ! Nous avons certainement besoin, quand nous sommes dans l'épreuve, de nous souvenir que « aucune tentation ne nous est survenue qui n'ait été une tentation humaine ; et Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter » (1 Cor. 10:13). Chaque fois que nous sommes placés dans l'épreuve, soyons sûrs qu'avec l'épreuve l'issue aussi est là, et que tout ce qu'il nous faut, c'est une volonté brisée et un œil simple pour discerner cette issue.

« Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront. Et l'Éternel dit à Moïse : Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël ; et prends dans ta main la verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et va. Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb ; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira. Et Moïse fit ainsi devant les yeux des anciens d'Israël » (vers. 4-6). Chaque murmure amène une nouvelle manifestation de la grâce la plus parfaite. Nous voyons les eaux rafraîchissantes jaillir du rocher frappé, beau type de l'Esprit donné comme fruit du sacrifice accompli de Christ. Le chapitre 16 nous présente un type de Christ descendant du ciel pour donner la vie au monde ; dans le chapitre 17, nous avons celui du Saint Esprit, « répandu » en vertu de l'œuvre accomplie de Christ. « Ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait : et le rocher était le Christ » (1 Cor. 10:4). Mais qui aurait pu boire avant que le rocher n'eût été frappé ? Israël aurait pu contempler le rocher, et mourir de soif en le contemplant ; car jusqu'à ce qu'il eût été frappé par la verge de Dieu, il ne pouvait abreuver Israël. Ceci est tout simple. Le Seigneur Jésus était le centre de tous les conseils d'amour et de miséricorde de Dieu. C'est par lui que toute bénédiction devait couler vers l'homme. C'est de « l'Agneau de Dieu » que les fleuves de la grâce devaient jaillir ; mais pour qu'il en fût ainsi, il fallait que l'Agneau eût été égorgé, que l'œuvre de la croix fût devenue un fait accompli. Ce fut quand le Rocher des siècles eut été frappé par la main de l'Éternel, que les écluses de l'amour éternel furent ouvertes toutes grandes, et que les pécheurs expirants furent invités, par le témoignage du Saint Esprit, à « boire abondamment », à boire gratuitement. « Le don du Saint Esprit » (Act. 2:38) est le résultat de l'œuvre achevée de Christ sur la croix. « La promesse du Père » (Luc 24:49), ne pouvait être accomplie avant que Christ ne se fût assis à la droite de la majesté dans les cieux, après avoir accompli toute justice, répondu à toutes les exigences de la sainteté, magnifié la loi, porté, dans toute sa rigueur, la colère de Dieu contre le péché, détruit le pouvoir de la mort et dépouillé le sépulcre de sa victoire. Ayant fait tout cela, il est « monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes » (Ps. 68:18). « Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses » (Éph. 4:9, 10).

C'est là le vrai fondement de la paix, de la félicité et de la gloire de l'Église, à jamais. Jusqu'à ce que le rocher eût été frappé, le fleuve était retenu et l'homme était sans force. Quelle main humaine aurait pu faire jaillir de l'eau d'un dur rocher ? Et quelle justice humaine aurait eu la puissance

d'ouvrir les écluses de l'amour divin ? C'est ici que la capacité de l'homme est mise à l'épreuve. Il ne pouvait, ni par ses actes, ni par ses paroles, ni par ses sentiments, fournir à Dieu un motif pour l'envoi du Saint Esprit. Mais, grâces à Dieu, ce que l'homme ne pouvait pas, Dieu l'a fait : Christ a achevé l'œuvre ; le véritable Rocher a été frappé et les eaux rafraîchissantes en ont jailli, en sorte que les âmes qui ont soif peuvent se désaltérer. « L'eau que je lui donnerai, dit Christ, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (Jean 4:14). Et encore : « En la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié » (Jean 7:37-39 ; comp. aussi Actes 19:2).

Ainsi, comme nous avons trouvé dans la manne un type de Christ, de même dans l'eau jaillissant du rocher, Dieu nous présente un type du Saint Esprit. « Si tu connaissais le don de Dieu (c'est-à-dire Christ venu en grâce)... tu lui eusses demandé et il t'eût donné de l'eau vive » — c'est-à-dire le Saint Esprit (Jean 4:10).

Tel est donc l'enseignement que l'homme spirituel reçoit du roc frappé ; mais le nom qui fut donné au lieu où ce type fut présenté est un monument éternel de l'incrédulité de l'homme. « Et il appela le nom du lieu Massa (tentation) et Mériba (querelle), à cause de la contestation des fils d'Israël, et parce qu'ils avaient tenté l'Éternel, en disant : l'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas ? » (vers. 7). Après tant d'assurances et d'évidences de la présence de l'Éternel, soulever une question semblable prouve bien l'incrédulité profondément enracinée du cœur humain. C'était, de fait, « tenter l'Éternel » ; et c'est aussi ce que firent les Juifs au jour de la présence de Christ au milieu d'eux : ils le tentaient en lui demandant un signe du ciel. La foi n'agit jamais ainsi : elle croit en la présence divine et en jouit, non par le moyen d'un signe, mais *par la connaissance qu'elle a de Dieu lui-même*. Elle sait qu'il est présent pour qu'on jouisse de lui ; et elle en jouit. — Accorde-nous, Seigneur, une confiance plus simple en toi !

Ce chapitre nous présente une autre figure, qui a un intérêt spécial pour nous. « Et Amalek vint, et combattit contre Israël, à Rephidim. Et Moïse dit à Josué : Choisis-nous des hommes, et sors, combats contre Amalek ; demain je me tiendrai sur le sommet de la colline, la verge de Dieu dans ma main » (vers. 8, 9). Le don du Saint Esprit mène à la lutte. La lumière reprend les ténèbres et les combat (comp. Éph. 5:7-14 ; 6:12). Là où tout est obscurité, il n'y a pas de lutte ; mais la plus faible lutte annonce la présence de la lumière. « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez » (Gal. 5:17). Il en est de même dans le chapitre que nous méditons : nous y voyons le rocher frappé et les eaux qui jaillissent, puis immédiatement après, nous lisons : « Amalek vint, et combattit contre Israël ».

C'est la première fois qu'Israël se trouve en face d'un ennemi extérieur. Jusqu'ici le Seigneur a combattu pour lui, comme nous le voyons au chapitre 14: « L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles ». Mais ici, il est dit : « Choisis-nous des *hommes* ». Dieu combattra maintenant *en* Israël. Nous savons qu'il y a de même une différence immense entre les combats de Christ *pour* nous, et les combats du Saint Esprit *en* nous. Les premiers sont finis, Dieu en soit béni ; la victoire est remportée et une paix glorieuse et éternelle nous est assurée. Les derniers, au contraire, continuent encore maintenant.

Le Pharaon et Amalek représentent deux puissances ou influences différentes : le Pharaon est la figure de ce qui s'oppose à la délivrance d'Israël hors de l'Égypte ; Amalek, la figure de ce qui met obstacle à la marche d'Israël avec Dieu, dans le désert. Le Pharaon se servait des choses de l'Égypte pour empêcher Israël de servir l'Éternel ; il représente donc Satan, qui emploie le « présent siècle *mauvais* » (Gal. 1:4) contre le peuple de Dieu. Amalek nous apparaît comme le type de la chair ; il était petit-fils d'Ésaü, qui préféra un potage aux lentilles à son droit d'aînesse (Gen. 36:12). Il fut le premier qui s'opposa aux Israélites après leur baptême « dans la nuée et dans la mer » (1 Cor. 10:2).

Ces faits démontrent clairement quel est son caractère. De plus, nous savons que Saül fut rejeté et dépossédé du royaume d'Israël, pour avoir manqué à détruire Amalek (1 Sam. 15). Et encore, nous voyons que Haman est le dernier des Amalékites dont il soit fait mention dans l'Écriture (Esther 3:1). Aucun Amalékite ne pouvait entrer dans l'assemblée de l'Éternel ; et enfin, dans le chapitre qui nous occupe, l'Éternel déclare qu'il y aura toujours guerre contre Amalek (comp. aussi Deut. 25:17-19).

Toutes ces circonstances nous montrent clairement qu'Amalek est un type de la chair dans le chrétien (\*). Le rapprochement qui existe entre la bataille qu'Amalek livra à Israël, et l'eau jaillissant du rocher, est fort remarquable et instructif, et en harmonie parfaite avec la lutte que le croyant a à soutenir avec sa mauvaise nature ; lutte qui résulte, comme nous le savons, de ce qu'il possède une nature nouvelle, dans laquelle le Saint Esprit demeure. Le combat ne commence pour Israël que lorsqu'il est en pleine possession de la rédemption, et qu'il a « mangé de la viande spirituelle et bu du rocher spirituel » (1 Cor. 10:3, 4). Jusqu'à ce qu'il rencontre Amalek, il n'a rien eu à faire. Ce ne furent pas les Israélites qui luttèrent contre le Pharaon, et détruisirent la puissance de l'Égypte en rompant les chaînes de leur esclavage ; ce ne furent pas eux qui partagèrent la mer et noyèrent dans ses eaux le Pharaon et toute son armée ; ce ne furent pas eux qui firent descendre du pain du ciel, ou jaillir de l'eau du rocher. Ils n'ont fait et ne pouvaient faire aucune de ces choses ; mais, à présent, ils sont appelés à lutter contre Amalek. Tous les combats précédents avaient eu lieu entre l'Éternel et l'Ennemi. Les Israélites n'avaient eu qu'à « se tenir tranquilles », à contempler les triomphes éclatants du bras étendu de l'Éternel, et à jouir des fruits de la victoire. L'Éternel avait combattu *pour* eux ; maintenant il combat *en* eux et *par* eux.

(\*) Note Bibliquest : Nous pensons plutôt qu'Amalek représente un ennemi extérieur, et non pas intérieur. Il est vrai cependant que Satan, ennemi extérieur, peut se servir de la chair. Cette question est développée par Ch. Briem dans son commentaire sur Exode 15 à 17 intitulé « Avec Dieu, au désert ».

Il en est de même de l'Église de Dieu. Les victoires, sur lesquelles sa paix et sa félicité éternelles sont fondées, ont été remportées par Christ seul, *pour elle*. Il fut seul sur la croix, et seul dans la tombe. Le troupeau était dispersé : comment aurait-il pu être là ? Comment aurait-il pu vaincre Satan, endurer la colère de Dieu, ou ôter à la mort son aiguillon ? Tout cela était bien au-dessus de la puissance des pécheurs, mais non pas au-dessus de la puissance de Celui qui vint pour les sauver, et qui seul était capable de porter sur ses épaules le poids de tous leurs péchés, et d'en jeter le fardeau derrière lui, pour jamais, par son parfait sacrifice ; en sorte que le Saint Esprit, procédant du Père, en vertu de l'expiation parfaite accomplie par le Fils, peut faire sa demeure dans l'Église collectivement et dans chacun de ses membres individuellement.

Or c'est quand le Saint Esprit fait ainsi sa demeure en nous, en conséquence de la mort et de la résurrection de Christ, que commence pour nous la lutte. Christ a combattu *pour* nous, le Saint Esprit combat *en* nous. Le fait même que nous jouissons de ce premier et précieux fruit de la victoire, nous place en hostilité immédiate avec l'Ennemi. Mais notre consolation et notre encouragement, c'est que nous sommes vainqueurs avant que d'arriver sur le champ de bataille. Le croyant va au-devant du combat en chantant : « Grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ » (1 Cor. 15:57). Nous ne combattons donc pas dans l'incertitude, ou comme battant l'air, tandis que nous cherchons à mortifier notre corps et à l'asservir (1 Cor. 9:26, 27) ; « Nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (Rom. 8:37). La grâce dans laquelle nous sommes, ôte à la chair tout pouvoir sur nous (voy. Rom. 6). Si la loi est « la puissance du péché » (1 Cor. 15:56), la grâce en est l'impuissance. La loi donne au péché de la puissance sur nous ; la grâce nous donne de la puissance sur le péché.

« Et Moïse dit à Josué : Choisis-nous des hommes, et sors, combats contre Amalek ; demain je me tiendrai sur le sommet de la colline, la verge de Dieu dans ma main. Et Josué fit comme. Moïse lui avait dit, pour combattre contre Amalek ; et Moïse, Aaron, et Hur montèrent au sommet de la colline. Et il arrivait, lorsque Moïse élevait sa main, qu'Israël avait le dessus ; et quand il reposait sa main, Amalek avait le dessus. Mais les mains de Moïse étaient pesantes, et ils prirent une pierre, et la mirent sous lui, et il s'assit dessus ; et Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un deçà, et l'autre delà ;

et ses mains furent fermes jusqu'au coucher du soleil. Et Josué abattit Amalek et son peuple au tranchant de l'épée » (vers. 9-13). Il y a ici deux choses distinctes : le combat et l'intercession. Christ est en haut *pour* nous, tandis que le Saint Esprit combat puissamment *en* nous. Ces deux choses vont ensemble : à mesure que, par la foi, nous réalisons la puissance de l'intercession de Christ en notre faveur, nous triomphons de notre mauvaise nature.

Certaines personnes veulent nier la lutte du chrétien contre la chair, en présentant la régénération comme un changement ou un renouvellement complet de la vieille nature. D'après ce principe, il résulterait nécessairement que le chrétien n'aurait à lutter avec rien. Si ma vieille nature est renouvelée, avec quoi ai-je à lutter ? — Avec rien. Il n'y a rien de la chair au dedans de moi, car ma vieille nature est faite nouvelle, et aucune puissance du dehors ne peut m'atteindre, parce qu'elle ne trouve pas de prise en moi. Le monde n'a point de charmes pour celui dont la chair est entièrement changée, et Satan n'a rien par quoi ou sur quoi il puisse agir. On peut dire à tous ceux qui soutiennent cette fausse et funeste théorie, qu'ils oublient la place qu'Amalek occupe dans l'histoire du peuple de Dieu. Si les Israélites se fussent imaginés que quand les armées du Pharaon auraient disparu, le combat serait terminé pour eux, ils auraient été bien confondus lorsque Amalek se jeta sur eux. Le fait est que le combat ne commença pour eux qu'alors. Il en est de même pour le croyant, car « toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:11). Mais il ne pourrait y avoir ni « type, ni exemple, ni avertissement dans ces choses », pour celui dont la vieille nature aurait été faite nouvelle. En effet, un tel homme n'a guère besoin de ces provisions de grâce, que Dieu a faites dans son royaume pour ceux qui en sont les sujets.

L'Écriture nous enseigne clairement que le croyant a au-dedans de lui ce qui correspond à Amalek, c'est-à-dire « la chair, le vieil homme, la pensée de la chair » (Rom. 6:6 ; 8:7 ; Gal. 5:17). Or, si le chrétien, en sentant les mouvements de sa vieille nature, commence à mettre en doute s'il est chrétien, non seulement il se rend extrêmement malheureux, mais encore il se prive des avantages de sa position devant l'Ennemi. La chair existe dans le croyant et y sera ici-bas jusqu'à la fin. Le Saint Esprit reconnaît pleinement son existence, ainsi que le prouvent plusieurs passages du Nouveau Testament. En Romains 6:12, il est dit : « Que le péché donc ne *règne* point dans votre corps mortel ». Un pareil commandement ne serait pas nécessaire, si la chair n'existait pas dans le croyant. Nous dire que le péché ne doit pas régner en nous serait hors de saison, si, de fait, il n'habitait pas en nous. Il y a une grande différence entre *demeurer* et *régner* ; le péché *habite* dans le chrétien et *règne* dans l'infidèle.

Toutefois, bien que le péché habite en nous, nous possédons, Dieu en soit béni, un principe de puissance sur lui. « Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:14). La grâce qui, par le sang de la croix, a ôté le péché, nous garantit la victoire, et nous donne une puissance actuelle sur le principe du péché qui habite en nous. Nous sommes morts au péché ; par conséquent il n'a aucun pouvoir sur nous. « Celui qui est mort est justifié du péché » (Rom. 6:7). « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché » (Rom. 6:6). « Et Josué abattit Amalek et son peuple au tranchant de l'épée ». Tout était victoire, et la bannière de l'Éternel flottait sur l'armée triomphante, portant cette belle et encourageante inscription : « Jéhovah-Nissi » (l'Éternel mon enseigne). L'assurance de la victoire devrait être aussi complète que celle du pardon, attendu que tous les deux sont fondés sur le grand fait que Jésus est mort et ressuscité. C'est dans la puissance de ces choses que le croyant possède une conscience purifiée, et qu'il subjugue le péché en lui. La mort de Christ ayant satisfait à toutes les exigences de Dieu à l'égard de nos péchés, la résurrection de Christ devient la source de la puissance pour tous les détails de la lutte, à laquelle nous sommes ensuite appelés. Il est mort *pour* nous, et maintenant il vit *en* nous. La mort de Christ nous donne la paix ; sa vie nous donne la puissance.

Il est édifiant de remarquer le contraste qui existe entre Moïse sur la colline et Christ sur le trône. Les mains de notre grand Intercesseur ne peuvent jamais devenir pesantes ; son intercession n'est

jamais interrompue. « Il est *toujours* vivant pour intercéder pour nous » (Héb. 7:25). Son intercession est incessante et toute-puissante. Ayant pris place dans les cieux dans la puissance de la justice divine, il agit pour nous selon ce qu'il est, et selon la perfection infinie de ce qu'il a fait. Ses mains ne peuvent jamais devenir pesantes, et il n'a besoin de personne pour les soutenir. Son intercession parfaite est fondée sur son sacrifice parfait. Il nous présente à Dieu, revêtus de ses propres perfections, de sorte que, bien que nous ayons toujours lieu de cacher notre face dans la poussière, dans le sentiment de ce que nous sommes réellement, le Saint Esprit toutefois ne peut témoigner de nous que d'après ce que Christ est pour nous et ce que nous sommes en lui. « Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit » (Rom. 8:9). Quant au fait de notre condition, nous sommes dans *le corps* ; mais nous ne sommes pas dans *la chair* quant au principe de notre position. En outre, la chair est en nous, mais nous ne sommes pas dans la chair, parce que nous sommes vivants avec Christ.

Remarquons encore en terminant, que Moïse avait avec lui sur la colline « la verge de Dieu », avec laquelle il avait frappé le rocher. Cette verge était le symbole ou l'expression de la puissance de Dieu, qui se manifeste également dans l'expiation et dans l'intercession. Quand l'œuvre de l'expiation fut accomplie, Christ s'assit dans les cieux, et envoya le Saint Esprit pour faire sa demeure dans l'Église ; en sorte qu'il existe un lien indissoluble entre l'œuvre de Christ et l'œuvre du Saint Esprit. Il y a, dans chacune d'elles, l'application de la puissance de Dieu.

## Chapitre 18

Nous arrivons ici à la fin d'une portion bien remarquable de l'Exode. Dieu, dans l'exercice de sa grâce parfaite, a visité et racheté son peuple ; il l'a fait sortir du pays d'Égypte et l'a délivré : d'abord de la main du Pharaon, puis de celle d'Amalek. En outre, nous avons pu voir dans la manne, un type de Christ descendu du ciel ; dans le rocher, un type de Christ frappé pour son peuple et dans l'eau qui jaillit, un type du Saint Esprit puis enfin, selon cet ordre merveilleux des Écritures, nous allons trouver un tableau de la gloire à venir, comprenant trois grandes parties : le Juif, le Gentil et l'Église de Dieu.

Pendant la période de la réjection de Moïse par ses frères, il fut mis à part et une épouse lui fut donnée, — la compagne de sa réjection ; et le commencement de ce livre nous a appris quel était le caractère de la relation de Moïse avec cette épouse. Il était pour elle « un époux de sang ». C'est précisément ce que Christ est pour l'Église. L'union de l'Église avec lui est fondée sur la mort et la résurrection ; et l'Église est appelée à la communion de ses souffrances. Nous savons que c'est pendant la période de l'incrédulité d'Israël et de la réjection de Christ, que l'Église est rassemblée ; et quand elle sera complète selon les conseils divins, quand la « plénitude des nations sera entrée » (Rom. 11:25), alors Israël reparaitra de nouveau sur la scène.

Il en fut de même de Séphora et de l'ancien Israël. Moïse avait renvoyé Séphora pendant la durée de sa mission auprès d'Israël ; et quand celui-ci eut été manifesté comme un peuple entièrement délivré, il est dit que « Jéthro, beau-père de Moïse, prit Séphora, la femme de Moïse, après que celui-ci l'eut renvoyée, et ses deux fils, dont l'un s'appelait Guershom, car il avait dit : J'ai séjourné dans un pays étranger ; et l'autre, Éliézer : Car le Dieu de mon père m'a été en aide, et m'a délivré de l'épée du Pharaon. Et Jéthro,... vint avec les fils et la femme de Moïse, vers celui-ci, au désert où il était campé, à la montagne de Dieu ; et il fit dire à Moïse : Moi, ton beau-père Jéthro, je suis venu vers toi, et ta femme, et ses deux fils avec elle. Et Moïse sortit à la rencontre de son beau-père, et se prosterna et le baisa ; et ils s'enquirent l'un de l'autre touchant leur bien-être, et entrèrent dans la tente. Et Moïse raconta à son beau-père tout ce que l'Éternel avait fait au Pharaon et à l'Égypte à cause d'Israël, toute la fatigue qui les avait atteints en chemin, et comment l'Éternel les avait délivrés. Et Jéthro se réjouit de tout le bien que l'Éternel avait fait à Israël, en ce qu'il l'avait délivré de la main des Égyptiens. Et Jéthro dit : Béni soit l'Éternel, qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main du Pharaon... Maintenant je connais que l'Éternel est plus grand que tous les dieux ; car en cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux. Et Jéthro, beau-père de Moïse, prit un holocauste et des sacrifices pour Dieu ; et Aaron et tous les anciens

d'Israël vinrent pour manger le pain avec le beau-père de Moïse, en la présence de Dieu » (vers. 2-12).

Cette scène est d'un intérêt profond. Toute la congrégation est réunie en triomphe devant l'Éternel : le Gentil offre un sacrifice et, pour compléter le tableau, l'épouse du Libérateur est introduite avec les enfants que Dieu lui a donnés. En un mot, c'est une représentation singulièrement frappante du royaume à venir. « L'Éternel donnera la grâce et la gloire » (Ps. 84:11). Les pages qui précèdent nous ont montré de nombreuses opérations de la « grâce » ; ici le Saint Esprit place devant nos yeux un magnifique tableau de la « gloire », et nous y présente en figure les diverses sphères dans lesquelles cette gloire sera manifestée. L'Écriture distingue le Juif, le Gentil et l'Église de Dieu (comp. 1 Cor. 10:32) ; et n'en pas tenir compte renverse tout cet ordre parfait de la vérité, que Dieu a révélé dans sa Parole. La distinction que l'Écriture fait ainsi, a existé depuis que le mystère de l'Église a été pleinement révélé par le ministère de Paul, et elle existera durant toute la période millénaire. Tout chrétien spirituel qui étudie la Parole leur donnera donc, dans son esprit, la place qui leur est due.

L'apôtre enseigne expressément, dans son épître aux Éphésiens, que le mystère de l'Église n'avait pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations, comme il lui a été révélé (Éph. 3, comp. Col. 1:25-28). Mais, bien qu'il n'eût pas été révélé directement, ce mystère avait été représenté cependant en figure, d'une manière ou d'une autre ; ainsi, par exemple, dans la relation d'Adam et d'Ève, dans le mariage de Joseph avec une Égyptienne, et dans celui de Moïse avec une femme Cushite. Le type ou l'ombre d'une vérité diffère beaucoup de la révélation directe et positive de cette vérité. Le grand mystère de l'Église ne fut pas manifesté jusqu'à ce que Christ, du milieu de la gloire céleste, le révélât à Saul de Tarse. Ainsi, tous ceux qui cherchent la révélation complète de ce mystère dans la loi, les prophètes ou les psaumes, s'engagent dans une fausse voie ; mais ceux qui ont bien compris l'enseignement de l'épître aux Éphésiens à ce sujet, peuvent en suivre avec intérêt et profit les ombres préfiguratives dans les écrits de l'Ancien Testament.

Nous avons donc, au commencement de ce chapitre, une scène millénaire. Tous les champs de la gloire sont ouverts devant nos yeux. « *Le peuple Juif* » est là comme le grand témoin sur la terre, de l'unité, de la fidélité, de la miséricorde et de la puissance de l'Éternel (voyez par ex. : Ésaïe 43:10-12, 21) : il l'a été dans les générations passées, il l'est maintenant, et il le sera éternellement. « Le Gentil » lit dans le livre des voies de Dieu envers les Juifs : il suit l'histoire merveilleuse de ce peuple choisi et mis à part, « ce peuple merveilleux dès ce temps et au delà » (Ésaïe 18:2, comp. Ex. 33:16 ; Deut. 4:6-8) ; il voit des trônes et des empires renversés, des nations ébranlées jusque dans leur fondement, toute chose et tout homme obligés de céder, pour que la suprématie de ce peuple, dans lequel l'Éternel a mis son affection, soit établie. « Maintenant je connais, dit le Gentil, que l'Éternel est plus grand que tous les dieux ; car en cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux » (vers. 11) : oui, telle est la confession du Gentil, quand les pages merveilleuses de l'histoire du peuple juif sont déroulées devant lui.

Enfin « *l'Église de Dieu* », représentée, collectivement par Séphora et, individuellement dans les membres qui la composent, par les fils de Séphora, *l'Église de Dieu* apparaît comme étant unie dans la relation la plus intime avec le Libérateur. Si l'on demande la preuve de tout cela, l'apôtre répond : « Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis » (1 Cor. 10:15). On ne peut pas fonder une doctrine sur un type ; mais quand la doctrine est révélée, on peut avec exactitude en discerner le type et étudier celui-ci avec profit. De toute manière, il faut du discernement spirituel, soit pour comprendre la doctrine, soit pour discerner le type. « Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14).

Depuis le verset 13 jusqu'à la fin, l'Écriture nous parle de l'établissement des chefs qui devaient assister Moïse dans l'administration des affaires de la congrégation. Ceci eut lieu d'après le conseil de Jéthro qui craignait que Moïse ne « s'épuisât sous le poids de sa charge », et il peut être utile de

rapprocher de ce fait la mise à part des soixante-dix hommes, mentionnés dans les Nombres, où l'on voit Moïse écrasé sous le poids de la responsabilité qui pèse sur lui, et exprimant l'angoisse de son âme, en disant à l'Éternel : « Pourquoi as-tu fait ce mal à ton serviteur ? et pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, que tu aies mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple ? Est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dises : Porte-le dans ton sein, comme le nourricier porte l'enfant qui tette, jusqu'au pays que tu as promis par serment à ses pères ?... Je ne puis, moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi. Et si tu agis ainsi avec moi, tue-moi donc, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne voie pas mon malheur » (Nomb. 11:11-15).

Il est évident que Moïse, ici, se retire d'un poste d'honneur. Si Dieu trouvait bon de faire de lui le seul instrument pour gouverner l'assemblée, n'était-ce pas le combler d'autant plus et d'honneur et de faveur ? Il est vrai que la responsabilité était immense, mais la *foi* aurait reconnu que Dieu était suffisant pour toutes choses. Mais Moïse perdit courage (tout grand serviteur qu'il était), et il dit : « Je ne puis, moi *seul*, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour *moi* ». Il n'était pas trop pesant pour *Dieu*, et c'était *Lui* qui le portait : Moïse n'était que l'instrument. Moïse aurait aussi bien pu dire de sa verge, qu'elle portait le peuple, car il n'était pas lui-même, dans la main de Dieu, plus que n'était sa verge dans la sienne propre. C'est en ceci que les serviteurs de Dieu faiblissent continuellement, et d'une manière d'autant plus funeste que cette faute revêt l'apparence de l'humilité. Reculer devant une grande responsabilité ressemble à de la défiance de soi-même et à une profonde humilité, d'esprit ; mais la seule chose qu'il nous importe de savoir est celle-ci : est-ce Dieu qui nous a placés sous cette responsabilité ? S'il en est ainsi, certainement Dieu sera avec nous pour nous aider à la porter, et, avec lui, nous pouvons tout supporter. Avec lui, le poids d'une montagne n'est rien ; tandis que, sans lui, le poids d'une plume nous écrase. Si un homme, dans la vanité de ses pensées, se met en avant, prend sur lui un fardeau que Dieu ne l'a jamais appelé à porter, et entreprend ainsi une œuvre pour laquelle, par conséquent, Dieu ne l'a jamais qualifié, nous pouvons nous attendre à voir un tel homme succomber sous le poids de ce fardeau ; mais si c'est Dieu qui met un fardeau sur un homme, Dieu le fortifiera et le rendra capable de le porter.

Quitter un poste qui nous a été assigné par Dieu n'est jamais un fruit de l'humilité : bien au contraire, l'humilité la plus profonde se manifestera en restant à ce poste, dans une simple dépendance de Dieu. C'est une preuve évidente que nous sommes occupés de *nous-mêmes*, quand nous reculons devant le service sous prétexte d'incapacité. Dieu ne nous appelle pas au service sur le fondement de notre capacité, mais de la sienne, à lui ; par conséquent, à moins d'être exclusivement occupé de moi-même, ou d'être plein de méfiance envers Dieu, je ne dois pas abandonner une position de service ou de témoignage, à cause de la responsabilité qui s'y rattache. Toute puissance appartient à Dieu, et soit que cette puissance agisse par le moyen d'un seul agent, ou par le moyen de soixante et dix, peu importe : cette puissance est toujours la même ; mais si l'agent refuse la charge qui lui est imposée, il ne s'en trouvera que plus mal. Dieu ne veut forcer personne à occuper un poste d'honneur, si on ne sait pas se confier en lui pour y être soutenu. Le chemin nous est toujours ouvert pour abandonner notre haute position, et nous amener là où une misérable incrédulité voudrait nous placer.

C'est ce qui arriva à Moïse : il se plaignit du fardeau qu'il avait à porter, et il lui fut immédiatement enlevé ; mais avec le fardeau il perdit l'insigne honneur de le porter. « Et l'Éternel dit à Moïse : Assemble-moi soixante-dix hommes des anciens d'Israël, que tu sais être les anciens du peuple et ses magistrats, et amène-les à la tente d'assignation, et ils se tiendront là avec toi. Et je descendrai, et je parlerai là avec toi, et j'ôterai de l'Esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux, afin qu'ils portent avec toi le fardeau du peuple, et que tu ne le portes pas, toi seul » (Nomb. 11:16, 17). Aucune nouvelle puissance n'est introduite : dans un seul homme, comme dans soixante-dix, il y avait le même Esprit. Soixante-dix hommes n'avaient pas en eux-mêmes plus de valeur ou de mérite qu'un seul. « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien » (Jean 6:63). Ce pas de Moïse ne lui fit rien gagner en fait de puissance, mais lui fit perdre beaucoup en fait de gloire.

Dans la dernière partie de ce chapitre des Nombres, Moïse profère des paroles d'incrédulité, qui lui attirent une réprimande sévère de la part de l'Éternel : « La main de l'Éternel est-elle devenue courte ? Tu verras maintenant si ce que j'ai dit t'arrivera, ou non » (vers. 23). Si l'on compare les versets 11 à 15 et 21 à 23, on remarque entre eux un rapport évident et solennel. Celui qui recule devant la responsabilité à cause de sa propre faiblesse, court le danger de mettre en doute la plénitude et la suffisance des ressources de Dieu.

Toute cette scène est d'un enseignement précieux pour le serviteur de Christ, qui serait tenté de se sentir seul ou surchargé dans son œuvre. Qu'il se souvienne que là où le Saint Esprit opère, un seul instrument est aussi bon et aussi efficace que soixante-dix ; et que là où Dieu n'opère pas, soixante-dix ne valent pas plus qu'un seul. Tout dépend de l'énergie du Saint Esprit. Avec lui, un seul homme peut tout faire, tout endurer, tout supporter ; sans lui, soixante-dix hommes ne peuvent rien. Que le serviteur isolé se souvienne, pour la consolation et l'encouragement de son cœur fatigué, que pourvu qu'il ait avec lui la présence et la puissance du Saint Esprit, il n'a pas lieu de se plaindre de sa charge, ou de soupirer après une diminution de son travail. Si Dieu honore un homme en lui donnant beaucoup à faire, que cet homme se réjouisse et ne murmure pas ; car s'il murmure, il pourrait bientôt perdre cet honneur. Dieu n'est pas embarrassé pour trouver des instruments. Il aurait pu des pierres faire naître des enfants à Abraham, et de ces mêmes pierres il peut susciter les agents nécessaires à l'accomplissement de son œuvre glorieuse.

Ah ! que n'avons-nous un cœur pour le servir ! un cœur patient, humble, dévoué, dépouillé de lui-même ! un cœur prêt à servir avec d'autres, et prêt à servir seul ; un cœur tellement rempli d'amour pour Christ, qu'il trouve sa joie, sa plus grande joie, à le servir, dans quelque sphère que ce soit, et quel que soit le caractère du service ! C'est là, assurément, ce dont nous avons particulièrement besoin aux jours où nous vivons. Que le Saint Esprit ranime dans nos cœurs un sentiment plus profond de l'excellence et du prix du nom de Jésus, et nous donne de pouvoir répondre d'une manière plus entière et plus puissante à l'amour immuable de son cœur !

## Chapitre 19

Nous voici arrivés à une période fort importante de l'histoire d'Israël. Le peuple a été amené au pied de « la montagne qui peut être touchée » et « au feu brûlant » (Héb. 12:18). La scène de gloire millénaire, que nous a présentée le chapitre précédent, a disparu. Cette vive image du royaume, éclairée un moment par le soleil, s'est évanouie et a fait place aux épais nuages qui vont s'amoncelant autour de cette « montagne qui peut être touchée », où Israël, poussé par un esprit de légalisme, aveugle et insensé, abandonna l'alliance de grâce de l'Éternel pour l'alliance des œuvres de l'homme. Mouvement fatal ! qui fut suivi des résultats les plus funestes. Jusqu'ici, comme nous l'avons vu, aucun ennemi n'avait pu subsister devant Israël ; nul obstacle n'avait pu arrêter sa marche victorieuse. Les armées du Pharaon avaient été détruites ; Amalek et les siens avaient été passés au fil de l'épée : tout avait été victoire, car Dieu intervenait en faveur de son peuple, en vertu des promesses qu'il avait faites à Abraham, Isaac et Jacob.

Au début de notre chapitre, l'Éternel résume, d'une manière touchante, ce qu'il a fait pour Israël : « Tu diras ainsi à la maison de Jacob, et tu l'annonceras aux fils d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi. Et maintenant, si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples ; car toute la terre est à moi ; et vous me serez un royaume de sacrificateurs, et une nation sainte » (vers. 3-6). Remarquez que l'Éternel dit : « *ma voix* » et « *mon alliance* ». Or que disait cette « voix » ? Et qu'est-ce qu'impliquait cette « alliance » ? L'Éternel avait-il parlé pour imposer les lois et les ordonnances d'un législateur sévère et inflexible ? Bien au contraire, l'Éternel était intervenu pour demander la liberté des captifs, pour leur procurer un refuge de devant le glaive du destructeur ; pour préparer un chemin à ses rachetés ; pour faire descendre le pain du

ciel, et faire jaillir l'eau du rocher. C'est ainsi que la « voix » de l'Éternel, intelligible et pleine de grâce, avait parlé jusqu'au moment où Israël « se tint au pied de la montagne » (vers. 17).

L'alliance de l'Éternel était une alliance de pure grâce. Elle ne posait aucune condition, ne demandait rien, n'imposait ni joug, ni fardeau. Quand « le Dieu de gloire apparut à Abraham » (Actes 7:2), à Ur des Chaldéens, il ne s'adressa certainement pas à Abraham en lui disant : « tu feras ceci » et « tu ne feras pas cela ». Non, un pareil langage n'eût pas été selon le cœur de Dieu. Il aime bien mieux mettre « une tiare pure » sur la tête du pécheur, qu'un « joug de fer sur son cou » (Zac. 3:5 ; Deut. 28:48). Sa parole à Abraham fut : « *Je te donnerai* ». La terre de Canaan ne pouvait être acquise par des œuvres d'homme, elle ne pouvait être que le don de la grâce de Dieu. Et au commencement de ce livre de l'Exode, nous voyons Dieu visiter son peuple dans sa grâce, pour accomplir la promesse qu'il avait faite en faveur de la postérité d'Abraham. L'état dans lequel l'Éternel trouva cette postérité, ne mettait pas obstacle à l'accomplissement de ses desseins de grâce, attendu que le sang de l'Agneau lui fournissait un fondement parfaitement juste, en vertu duquel il pouvait accomplir ce qu'il avait promis. Évidemment l'Éternel n'avait pas promis la terre de Canaan à la postérité d'Abraham, en vertu de quoi que ce soit qu'il attendît de cette postérité, car cela eût détruit complètement la vraie nature d'une promesse : Dieu aurait fait un contrat, non une promesse ; mais « Dieu a fait le don à Abraham par promesse », et non par un contrat réciproque (voir Gal. 3).

C'est pourquoi, au commencement de ce chapitre, l'Éternel rappelle à son peuple la grâce dont il a jusqu'ici usé envers lui ; en même temps il l'assure de ce qu'il sera encore maintenant, pourvu qu'il persévère dans l'obéissance à la « voix » de la grâce d'en haut, et qu'il demeure dans « l'alliance » de grâce. « Vous m'appartiendrez en propre », leur dit-il, « d'entre tous les peuples ». À quelle condition les Israélites pouvaient-ils être cette plus précieuse propriété de l'Éternel ? Était-ce en montant péniblement le chemin de la propre justice et du légalisme ? Les malédictions d'une loi violée, violée avant même qu'ils l'eussent reçue, pouvaient-elles les amener là ? Non, assurément. Comment donc pouvaient-ils jouir de cette position glorieuse ? Simplement en demeurant dans la position dans laquelle l'Éternel les voyait du ciel, alors qu'il obligea le prophète qui aima le salaire d'iniquité à s'écrier : « Que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! Comme des vallées, elles s'étendent, comme des jardins auprès d'un fleuve, comme des arbres d'aloès que l'Éternel a plantés, comme des cèdres auprès des eaux. L'eau coulera de ses seaux, et sa semence sera au milieu de grandes eaux ; et son roi sera élevé au-dessus d'Agag, et son royaume sera haut élevé. Dieu l'a fait sortir d'Égypte ; il a comme la force des buffles » (Nomb. 24:5-8).

Toutefois Israël n'était pas disposé à occuper cette heureuse position. Au lieu de se réjouir dans la sainte promesse de Dieu, il osa prendre l'engagement le plus présomptueux que des lèvres humaines puissent formuler. « Et tout le peuple ensemble répondit et dit : *Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons* » (vers. 8). C'était parler témérairement. Les Israélites ne disent pas même : « Nous espérons faire », ou « nous tâcherons de faire », langage qui eût montré chez eux un certain degré de méfiance d'eux-mêmes. Ils se prononcent de la manière la plus absolue : « *Nous ferons* ». Ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas seulement quelques esprits vaniteux, pleins de confiance en eux-mêmes, qui se distinguaient du reste de l'assemblée ; non, « tout le peuple *ensemble* répondit ». Ils étaient unanimes dans l'abandon de la sainte promesse, « la sainte alliance ».

Quel en est le résultat ? Du moment où Israël eut prononcé son « vœu », du moment où il entreprit de « faire », les choses changèrent complètement d'aspect. « Et l'Éternel dit à Moïse : Voici, je viendrai à toi *dans l'obscurité d'une nuée*... Et tu mettras des bornes pour le peuple, à l'entour, disant : Donnez-vous garde de monter sur la montagne, et d'en toucher l'extrémité. Quiconque touchera la montagne, sera certainement mis à mort » (vers. 9-12). C'était là un changement manifeste. Celui qui avait dit : « Je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai amenés à moi », s'enveloppe maintenant « dans l'obscurité d'une nuée », et dit : « Tu mettras des bornes pour le peuple à l'entour ». Les doux accents de la grâce ont fait place « aux tonnerres et aux éclairs » de la montagne en feu (vers. 16). L'homme avait osé parler de ses misérables œuvres, en présence de la grâce magnifique de Dieu. Israël avait dit : « Nous voulons faire », et il faut qu'il soit placé à distance,

afin que l'on voie ce qu'il est en état de faire. Dieu prend une position de distance morale, et le peuple n'est que trop disposé à s'en arranger, car il était rempli de frayeur et de crainte, et nous ne devons pas nous en étonner, car ce qu'il voyait était terrible, si terrible que Moïse dit : « Je suis épouvanté et tout tremblant » (Héb. 12:21). Qui aurait pu supporter la vue de ce « feu consumant », juste expression de la sainteté divine ? « L'Éternel est venu de Sinaï, et il s'est levé pour eux de Séhir ; il a resplendi de la montagne de Paran, et est venu des saintes myriades ; de sa droite sortit une loi de feu pour eux » (Deut. 33:2). L'expression de « feu », appliquée à la loi, exprime la sainteté de cette loi. « Notre Dieu est un feu consumant » (Héb. 12:29), qui ne tolère le mal ni en pensée, ni en parole, ni en action.

Israël commit donc une fatale erreur en disant : « Nous ferons ». C'était prendre un engagement qu'il n'était pas capable de tenir, quand même il l'eût voulu ; et nous savons quel est celui qui a dit : « Mieux vaut que tu ne fasses point de vœu, que d'en faire un et de ne pas l'accomplir » (Eccl. 5:5). La nature même d'un vœu implique la capacité de l'accomplir, et quelle est la capacité de l'homme ? Un homme en faillite pourrait aussi bien faire un bon sur la banque, qu'un pécheur sans force faire un vœu. Celui qui fait un vœu nie la vérité, quant à sa nature et à sa condition. Il est ruiné, que peut-il faire ? Privé de toute force, il ne peut ni vouloir, ni faire quoi que ce soit de bon. Israël a-t-il tenu son engagement ? A-t-il « fait tout ce que l'Éternel a dit ? » Le veau d'or, les tables brisées, le sabbat profané, les ordonnances méprisées et négligées, les messagers lapidés, le Christ rejeté et crucifié, le Saint Esprit contristé, en rendent témoignage !

Lecteur chrétien, ne vous réjouissez-vous pas de ce que votre salut éternel ne repose pas sur vos misérables vœux et vos chimériques résolutions, mais sur « l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes ? » (Héb. 10:10). Oui, c'est là notre joie ; elle ne peut nous faire défaut. Christ a pris sur lui tous nos vœux, et les a éternellement et glorieusement accomplis. La vie de résurrection coule dans les membres de son corps, et produit en eux des résultats que ni les vœux, ni les exigences de la loi n'auraient jamais pu effectuer. C'est Lui qui est notre vie, et c'est Lui qui est notre justice. Puisse son nom être cher à nos cœurs, et sa cause dominer et diriger notre vie entière ! Que ce soit notre viande et notre breuvage, que de nous dépenser et d'être dépensés à son bienheureux service !

Je ne terminerai pas ce chapitre, sans faire mention d'un passage du Deutéronome qui pourrait offrir quelque difficulté à certains esprits, et qui se rapporte directement au sujet que nous venons de traiter : « Et l'Éternel entendit la voix de vos paroles, lorsque vous me parliez ; et l'Éternel me dit : J'ai entendu la voix des paroles de ce peuple, qu'ils t'ont dites : *tout ce qu'ils ont dit, ils l'ont bien dit* » (Deut. 5:28). Il pourrait sembler, d'après ces paroles, que l'Éternel approuvait que les enfants d'Israël fissent un vœu ; mais si on lit l'ensemble du passage, depuis le verset 24 jusqu'au 27, on voit aussitôt qu'il n'est ici aucunement question du vœu, mais de la terreur du peuple à la suite et en conséquence de son vœu. Ils ne pouvaient supporter ce qui était commandé. « Si, dirent-ils, nous entendons encore la voix de l'Éternel, notre Dieu, nous mourons. Car qui, de toute chair, a entendu, comme nous, la voix du Dieu vivant parlant du milieu du feu, et est demeuré en vie ? Toi, approche, et écoute tout ce que dira l'Éternel, notre Dieu ; et toi tu nous diras tout ce que l'Éternel, notre Dieu, t'aura dit, et nous l'écouterons, et nous le pratiquerons ». C'était la confession de leur incapacité à rencontrer l'Éternel sous l'aspect effrayant que leur orgueilleux légalisme lui avait fait prendre. Il est impossible que l'Éternel eût pu jamais approuver l'abandon d'une grâce gratuite et immuable, pour remplacer celle-ci par le fondement sans consistance des « œuvres de loi ».

## Chapitre 20

Il est de la plus haute importance que l'on comprenne le véritable caractère et l'objet de la loi morale, telle qu'elle est présentée dans ce chapitre. Il y a chez l'homme une tendance à confondre les principes de la loi avec ceux de la grâce, de manière que ni la loi, ni la grâce, ne puissent être bien comprises : la loi est dépouillée de son austère et inflexible majesté, et la grâce, de ses divins attraits.

Les saintes exigences de Dieu demeurent sans réponse ; et le système anormal, créé par ceux qui entreprennent ainsi de mélanger la loi et la grâce, n'atteint ni ne satisfait les divers et profonds besoins du pécheur. Dans le fait, la loi et la grâce ne peuvent pas s'unir, car elles sont aussi distinctes l'une de l'autre qu'il est possible à deux choses de l'être. La loi est l'expression de ce que l'homme devrait être, la grâce montre ce que Dieu est. Comment pourraient-elles former ensemble un seul système ? Comment le pécheur pourrait-il être sauvé en partie par la loi, en partie par la grâce ? C'est impossible : il faut qu'il soit sauvé ou par l'une ou par l'autre.

La loi a été appelée quelquefois « l'expression de la pensée de Dieu ». Cette définition est tout à fait fautive. Si nous disions que la loi est l'expression de la pensée de Dieu au sujet de ce que l'homme devrait être, nous serions plus près de la vérité. À qui voudrait envisager les dix commandements comme étant l'expression de la pensée de Dieu, je demande s'il n'y a donc, dans la pensée de Dieu, rien que : « tu feras », et « tu ne feras pas » ? N'y a-t-il point de grâce, point de miséricorde, point de bonté ? Dieu ne manifestera-t-il pas ce qu'il est ; ne révélera-t-il pas les profonds secrets de cet amour dont son cœur est plein ? N'y a-t-il, dans le caractère de Dieu, que de rigides exigences et de sévères défenses ? S'il en était ainsi, il faudrait dire que « Dieu est loi », au lieu de dire que « Dieu est amour ! » Mais, que son nom en soit béni, il y a dans le cœur de Dieu plus que ne pourraient jamais exprimer les « dix paroles » prononcées sur la montagne en feu. Si je veux savoir ce que Dieu est, je n'ai qu'à regarder à Christ, « car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement » (Col. 2:9). « La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ ». Il y avait, nécessairement, une mesure de vérité dans la loi ; elle contenait la vérité quant à ce que l'homme devait être. Comme tout ce qui émane de Dieu, elle était parfaite dans sa mesure, parfaite pour le but en vue duquel elle avait été donnée ; mais ce but n'était pas, en aucune manière, de révéler la nature et le caractère de Dieu devant des pécheurs coupables.

Il n'y avait dans la loi ni grâce, ni miséricorde. « Si quelqu'un a méprisé la loi de Moïse, il meurt sans miséricorde » (Héb. 10:28). « L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles » (Lév. 18:5 ; Rom. 10:5). « Maudit qui n'accomplit pas les paroles de cette loi, en les pratiquant » (Deut. 27:26 ; comp. Gal. 3:10). Ce n'était pas là la grâce ; la montagne de Sinaï n'est pas le lieu où il faille la chercher. L'Éternel s'y révèle environné d'une majesté terrible, au milieu de l'obscurité, des ténèbres, de la tempête, des tonnerres et des éclairs. Ces circonstances ne sont pas celles qui accompagnent une économie de grâce et de miséricorde ; mais elles convenaient parfaitement à une économie de vérité et de justice : et la loi était cela, et pas autre chose !

Dans la loi, Dieu déclare ce que l'homme devrait être, et le maudit, s'il ne l'est pas. Or, quand l'homme s'examine à la lumière de la loi, il voit qu'il est précisément ce qu'elle condamne. Comment donc pourrait-il, par la loi, obtenir la vie ? La loi propose la vie et la justice comme buts à ceux qui l'auront gardée ; mais elle nous montre, dès le premier moment, que nous sommes dans un état de mort et d'iniquité, et que dès le début nous avons besoin des choses que la loi nous propose d'atteindre. Que faire donc ? Pour *accomplir* ce que la loi exige, il faut que j'aie la vie ; et pour être ce que la loi veut que je sois, il faut que je possède la justice ; et si je ne les ai pas l'une et l'autre, je suis « maudit » ; et le fait est que je n'ai ni l'une ni l'autre. Mais que faire ? — voilà la question ? Que ceux qui « veulent être docteurs de la loi » (1 Tim. 1:7) répondent ; qu'ils répondent de manière à satisfaire une conscience droite, courbée sous le double sentiment de la spiritualité et de l'inflexibilité de la loi, et de leur propre nature charnelle impossible à corriger.

La vérité, comme l'apôtre nous l'apprend, c'est que « la loi est intervenue afin que la faute abondât » (Rom. 5:20) : tel est le but véritable de la loi. Elle est entrée afin de démontrer que le pécheur est excessivement pécheur (Rom. 7:13), Elle était, dans un certain sens, comme un miroir parfait, envoyé du ciel sur la terre, pour révéler à l'homme l'altération morale qu'il avait subie. Si je me place devant un miroir, avec les habits en désordre, le miroir me fait voir le désordre, mais ne le redresse pas. Si je laisse tomber un plomb parfaitement juste le long d'un tronc tortueux, le plomb me montre les déviations de l'arbre, mais ne le redresse pas. Si je sors, pendant une nuit sombre, avec une lumière, celle-ci me révèle tous les obstacles et toutes les difficultés qui se trouvent sur

mon chemin, mais elle ne les ôte pas. En outre, ni le miroir, ni le plomb, ni la lampe, ne créent les maux que chacun d'eux révèle ; ils ne les créent, ni ne les ôtent, ils ne font que les *manifester*. Il en est de même de la loi : elle ne crée pas le mal dans le cœur de l'homme, et elle ne l'ôte pas non plus ; seulement elle le met à nu, avec une infaillible exactitude.

« Que dirons-nous donc ? La loi est-elle péché ? Qu'ainsi n'advienne ! Mais je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point » (Rom. 7:7). L'apôtre ne dit pas que l'homme n'eût pas eu de « convoitise ». Non ; il dit qu'il n'eût pas eu « conscience » de la convoitise. La convoitise était en lui, mais il l'ignorait jusqu'à ce que la lampe du Tout-Puissant (Job 29:3), éclairant les chambres ténébreuses de son cœur, eût manifesté le mal qui s'y trouvait. Ainsi un homme, dans une chambre obscure, peut être tout entouré de poussière et de confusion, sans qu'il puisse s'en apercevoir, à cause de l'obscurité dans laquelle il est plongé ; mais qu'un rayon de soleil entre, et aussitôt il distinguera tout. Les rayons du soleil créent-ils la poussière ? Non, assurément ; la poussière est là, le soleil ne fait que la découvrir et la manifester : tel est l'effet que produit la loi. Elle juge le caractère et la condition de l'homme ; elle prouve qu'il est pécheur et le renferme sous la malédiction ; elle vient pour juger de ce qu'il est, et le maudit s'il n'est pas ce qu'elle lui dit qu'il doit être.

Il y a donc une impossibilité manifeste à ce qu'un homme obtienne la vie et la justice par une chose qui ne peut que le maudire ; et à moins que la condition du pécheur et le caractère de la loi ne soient complètement changés, la loi ne peut que maudire le pécheur. Elle est sans indulgence pour les infirmités, et n'est pas satisfaite par une obéissance sincère, mais imparfaite ; si elle le devait être, elle cesserait d'être ce qu'elle est : « sainte, juste, et bonne » (Rom. 7:12). C'est précisément parce que la loi est telle que le pécheur ne peut pas obtenir la vie par son moyen. S'il pouvait obtenir la vie par elle, elle ne serait pas parfaite, ou autrement lui ne serait pas pécheur. Il est impossible qu'un pécheur acquière la vie par une loi parfaite ; car par cela même qu'elle est parfaite, il faut qu'elle le condamne.

Sa perfection absolue manifeste la ruine et la condamnation absolues de l'homme, et y met le sceau. « C'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi, car par la loi est la connaissance du péché » (Rom. 3:20). L'apôtre ne dit pas : « par la loi est le péché », mais il dit : « par la loi est la connaissance du péché ». « Car jusqu'à la loi, le péché était dans le monde, mais le péché n'est pas mis en compte quand il n'y a pas de loi » (Rom. 5:13). Le péché était là, et il ne manquait que la loi pour le développer sous forme de « transgression ». Si je dis à mon enfant : « tu ne toucheras pas à ce couteau », ma défense même révèle la tendance de son cœur à faire sa propre volonté. Ma défense ne crée pas la tendance, elle ne fait que la révéler.

L'apôtre Jean dit que « le péché est l'iniquité » (état ou marche sans loi) (1 Jean 3:4). L'expression de « transgression de la loi », que nous trouvons dans certaines versions de ce passage, ne rend pas la vraie pensée de l'Esprit. Pour qu'il y ait « transgression », il faut qu'une règle ou une ligne définie de conduite ait été posée ; car *transgresser*, c'est franchir une ligne défendue. Telles sont les défenses de la loi : « tu ne tueras point », « tu ne commettras point adultère », « tu ne déroberas point ». — Une loi ou règle est placée devant moi, mais je découvre que j'ai en moi-même les principes mêmes contre lesquels ces défenses ont été expressément dirigées ; bien plus, le fait même qu'il m'est défendu de tuer, montre que le meurtre est dans ma nature (comp. Rom. 3:15). Il serait inutile de me défendre de faire une chose, si je n'avais aucun penchant à la faire ; mais la révélation de la volonté de Dieu, quant à ce que je devrais être, rend manifeste la tendance de ma volonté à être ce que je ne devrais pas être. Ceci est clair, et est parfaitement conforme avec tout l'enseignement de l'apôtre sur ce sujet.

Beaucoup de personnes, cependant, tout en admettant bien que nous ne pouvons pas obtenir la vie par la loi, soutiennent en même temps que la loi est la règle de notre vie. Mais l'apôtre déclare que « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction » (Gal. 3:10). Peu importe leur condition individuelle : s'ils sont sur le terrain de la loi, ils sont nécessairement sous la

malédiction. Quelqu'un dira peut-être : « Je suis régénéré, je ne suis donc pas exposé à la malédiction » ; mais si la régénération ne transporte pas un homme hors du terrain de la loi, elle ne peut le placer au-delà des limites de la malédiction. Si le chrétien est sous la loi, il est exposé nécessairement à la malédiction de la loi. Mais qu'est-ce que la loi a à faire avec la régénération ? Où trouvons-nous qu'il soit question de la régénération dans ce chapitre 20 du livre de l'Exode ? La loi n'a qu'une seule question à adresser à l'homme, question courte, sérieuse et directe, savoir : « Es-tu ce que tu devrais être ? » Si la réponse est négative, la loi ne peut que lancer ses terribles anathèmes et tuer l'homme. Et qui reconnaîtra plus promptement et plus profondément qu'il n'est, en lui-même, rien moins que ce qu'il devrait être, sinon l'homme vraiment régénéré ? Ainsi, s'il est sous la loi, il est inévitablement sous la malédiction. Il n'est pas possible que la loi rabatte de ses exigences, ni qu'elle se mêle avec la grâce. Les hommes, sentant qu'ils ne peuvent parvenir à s'élever jusqu'à la mesure de la loi, cherchent toujours à rabaisser celle-ci jusqu'à eux ; mais c'est en vain. La loi demeure ce qu'elle est, dans toute sa pureté, sa majesté et son austère inflexibilité ; et elle n'accepte rien moins qu'une obéissance absolument parfaite ; et quel est l'homme, régénéré ou irrégénéré, qui puisse entreprendre d'obéir ainsi ? On dira : « Nous avons la perfection en Christ ». Cela est vrai ; mais ce n'est pas par la loi, c'est par la grâce, et nous ne pouvons pas absolument confondre les deux économies. L'Écriture nous enseigne longuement et clairement que nous ne sommes pas justifiés par la loi ; mais la loi n'est pas non plus la règle de notre vie. Ce qui ne peut que maudire ne peut jamais justifier, et ce qui ne peut que tuer ne peut pas être ce qui règle et gouverne la vie. Un homme pourrait tout aussi bien essayer de faire fortune par le bilan qui le constitue en faillite.

La lecture du chapitre 15 des Actes nous apprend comment le Saint Esprit répond à toute tentative qu'on voudrait faire de placer les croyants gentils sous la loi, comme règle de vie. « Et quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il faut les circoncirer et leur enjoindre de garder la loi de Moïse » (vers. 5). L'insinuation ténébreuse et accablante de ces légalistes des premiers temps n'était pas autre chose que le sifflement du serpent ancien. Mais la puissante énergie du Saint Esprit, et la voix unanime des douze apôtres et de l'Église tout entière, y répondirent comme nous lisons aux versets 7, 8 : « Et une grande discussion ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : Hommes frères, vous savez vous-mêmes que, dès les jours anciens, Dieu m'a choisi entre vous, afin que par ma bouche les nations *ouïssent* : » — Quoi ? Les exigences et les malédictions de *la loi* de Moïse ? Non, béni soit Dieu ! tel n'était pas le message qu'il voulait faire entendre à l'oreille de pauvres pécheurs privés de toute force ; — mais qu'elles « *ouïssent la parole de l'Évangile et qu'elles crussent* ». Voilà ce qui convenait au caractère et à la nature de Dieu, et ces pharisiens qui s'élevaient contre Barnabas et Saul, n'étaient pas envoyés par lui, loin de là ; ils n'apportaient pas de bonnes nouvelles, et ne publiaient pas la paix ; leurs « pieds » n'étaient donc rien moins que « beaux » aux yeux de Celui qui ne se plaît qu'à la miséricorde.

« Maintenant donc, continue l'apôtre, pourquoi *tentez-vous Dieu*, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères, ni nous, n'avons pu porter ? » (vers. 10). Ce langage est grave et sérieux. Dieu ne voulait pas qu'on « mît au joug sur le cou » de ceux dont les cœurs avaient été affranchis par l'évangile de paix ; il voulait plutôt les exhorter à se tenir fermes dans la liberté de Christ et à ne pas être « de nouveau retenus sous un joug de servitude » (Gal. 5:1). Il ne voulait pas envoyer ceux qu'il avait reçus dans son sein, à « la montagne qui peut être touchée », pour y être terrifiés par « l'obscurité, les ténèbres et la tempête » (Héb. 12). Comment pourrions-nous jamais admettre la pensée, que Dieu voulût gouverner par la loi ceux qu'il a reçus en grâce ? « Nous croyons, dit Pierre, être sauvés par la *grâce du Seigneur Jésus*, de la même manière qu'eux aussi » (Act. 15:11). Les Juifs qui avaient reçu la loi, et les gentils qui ne l'avaient pas reçue, devaient tous désormais être « *sauvés par grâce* ». Et non seulement ils devaient être « sauvés par grâce », mais ils devaient « se tenir fermes » dans la grâce, et « croître dans la grâce » (Éph. 2:8 ; Gal. 5:1 ; 2 Pierre 3:18). Enseigner autre chose, c'était tenter Dieu. Ces pharisiens renversaient les fondements mêmes de la foi du chrétien ; et c'est ce que font tous ceux qui cherchent à mettre les croyants sous la loi. Il n'y a pas de mal ou d'erreur plus abominable aux yeux du Seigneur que le légalisme. Écoutez le langage énergique et les accents de juste indignation dont le Saint Esprit se sert, à l'égard de ces

docteurs de la loi : « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même » (Gal. 5:12).

Les pensées du Saint Esprit sont-elles changées au sujet de cette question ? N'est-ce plus « tenter Dieu » que de mettre le joug de la loi sur le cou d'un pécheur ? Est-ce selon sa volonté de grâce que la loi soit lue tout au long aux pécheurs, comme une expression de la pensée de Dieu à leur égard ? Que le lecteur réponde à ces questions, à la lumière du chapitre 15 du livre des Actes et de l'épître aux Galates. Ces deux passages de l'Écriture suffiraient à eux seuls, s'il n'y en avait point d'autres, pour prouver que l'intention de Dieu n'a jamais été que « les nations dussent ouïr la parole » de la loi. Si telle eût été son intention, il aurait assurément fait choix de quelqu'un pour la leur faire entendre. Mais non ; lorsque l'Éternel proclame sa « loi terrible », il ne parla que dans *une seule* langue ; « ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi » (Rom. 3:19) ; mais quand il publia la bonne nouvelle du salut par le sang de l'Agneau, il parla la langue « de toute nation d'entre ceux qui sont sous le ciel ». Il parla de telle manière que « chacun, dans son propre langage », pût entendre le doux récit de la grâce (Act. 2:1-11).

Lorsque Dieu proclama, du haut du Sinaï, les dures exigences de l'alliance des œuvres, il ne s'adressa qu'à un *seul* peuple, exclusivement ; sa voix ne fut entendue que dans les étroites limites du peuple juif. Mais quand le Christ ressuscité envoya ses messagers de salut, il leur dit : « Allez dans tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute la création » (Marc 16:15 ; comp. Luc 3:6). Le puissant fleuve de la grâce de Dieu, dont le lit avait été ouvert par le sang de l'Agneau, devait, par l'énergie irrésistible du Saint Esprit, déborder bien au-delà de l'étroite enceinte d'Israël, et se répandre au large sur un monde souillé par le péché. Il faut que toute créature entende, dans sa propre langue, le message de paix, la parole de l'Évangile, la nouvelle du salut par le sang de la croix. Enfin, et pour que rien ne manque pour donner à nos pauvres cœurs légaux la preuve que le mont Sinaï n'était nullement le lieu où les secrets de Dieu furent révélés, le Saint Esprit a dit par la bouche d'un prophète et par celle d'un apôtre : « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent de bonnes choses » (Ésaïe 52:7 ; Rom. 10:15). Mais le même Esprit dit de ceux qui voulaient être docteurs de la loi : « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent se retranchassent même ».

Il est donc évident que la loi n'est ni le fondement de la vie pour le pécheur, ni la règle de la vie pour le chrétien. Christ est tous les deux. Il est notre vie et la règle de notre vie. La loi ne peut que maudire et tuer. Christ est notre vie et notre justice ; il a été fait malédiction pour nous en étant pendu au bois. Il descendit dans le lieu où le pécheur gisait, dans la mort et le jugement ; et nous ayant, par sa mort, déchargés de tout ce qui était, ou pouvait être contre nous, il est devenu, en résurrection, la source de la vie et le fondement de la justice pour tous ceux qui croient en son nom. Possédant ainsi la vie et la justice en lui, nous sommes appelés à marcher, non pas seulement comme la loi l'ordonne, mais à « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). Il paraîtra presque superflu d'affirmer que tuer, commettre adultère, dérober, sont des actes directement opposés à la morale chrétienne. Mais si un chrétien réglait sa voie d'après ces commandements-là, ou d'après le décalogue tout entier, produirait-il ces fruits précieux et délicats dont nous parle l'épître aux Éphésiens ? Les dix commandements amèneraient-ils un voleur à ne plus voler, mais à travailler afin d'avoir de quoi donner ? Transformerait-ils jamais un voleur en un homme laborieux et honorable ? Non, assurément. La loi dit : « Tu ne déroberas point » ; mais dit-elle aussi : « Va, et donne à celui qui est dans le besoin ; va, donne à manger à ton ennemi, habille-le et bénis-le ? Va, et réjouis par ta bienveillance, par tes actes de bonté, le cœur de celui qui n'a jamais cherché qu'à te nuire ? » Non, certainement ! et cependant si j'étais sous la loi comme règle, elle ne pourrait que me maudire et me tuer. Comment cela se fait-il si la sainteté chrétienne est tellement plus élevée ? Parce que je suis faible, et que la loi ne me donne aucune force, ne me témoigne aucune miséricorde. La loi exige de la *force* de quelqu'un qui n'en a aucune, et elle le maudit s'il n'en peut montrer. L'Évangile *donne* de la force à celui qui n'en a pas, et le *bénit* dans la manifestation de cette force. La loi présente la vie comme *but* de l'obéissance ; l'Évangile donne la vie comme le seul *fondement* véritable d'obéissance.

Mais pour ne pas fatiguer le lecteur à force d'arguments, je demande dans quelle partie du Nouveau Testament il a trouvé la loi présentée comme règle de vie ? Évidemment l'apôtre n'avait pas cette pensée lorsqu'il disait : « Car ni la circoncision, ni l'incirconcision ne sont rien, mais une nouvelle création. Et à l'égard de tous ceux qui marcheront selon *cette règle*, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu ! » (Gal. 6:15, 16). Quelle « règle » ? La loi ? Non, mais la « nouvelle création ». Or, dans le chapitre 20 de l'Exode, il n'est pas question d'une « nouvelle création » : au contraire, ce chapitre s'adresse à l'homme tel qu'il est, dans son état naturel qui est de la vieille création, et le met à l'épreuve pour savoir ce qu'il est véritablement en état de faire. Or, si la loi était la règle d'après laquelle les croyants doivent marcher, d'où vient que l'apôtre prononce une bénédiction sur ceux qui marchent selon une règle tout à fait différente ? Pourquoi ne dit-il pas : « à l'égard de tous ceux qui marchent selon la règle des dix commandements ? » N'est-il pas évident, d'après ce passage encore, que l'Église de Dieu a une règle plus élevée d'après laquelle elle doit marcher ? Sans aucun doute. Bien que les dix commandements fassent incontestablement partie du canon des livres inspirés, ils ne pouvaient jamais être la règle de vie pour celui qui, par une grâce infinie, a été introduit dans une nouvelle création et a reçu une vie nouvelle en Christ.

Mais, demandera-t-on, « la loi n'est-elle pas parfaite ? » Et si elle est parfaite, que voulez-vous de plus ? La loi est divinement parfaite. Bien plus, c'est à cause de sa perfection même que la loi maudit et tue ceux qui ne sont pas parfaits en essayant de subsister devant elle. « La loi est spirituelle, mais moi je suis charnel » (Rom. 7:14). Il est entièrement impossible de se faire une idée juste de la perfection et de la spiritualité de la loi. Mais alors, cette loi parfaite étant mise en contact avec l'humanité déchue, cette loi spirituelle rencontrant « la pensée de la chair », ne peut « produire » que la « colère » et « l'inimitié » (Rom. 4:15 ; 8:7). Pourquoi ? Est-ce parce que la loi n'est pas parfaite ? Au contraire, c'est parce qu'elle l'est, et que l'homme est pécheur. Si l'homme était parfait, il accomplirait la loi selon toute sa perfection spirituelle ; et même l'apôtre nous enseigne que, quant aux vrais croyants, bien qu'ils portent encore en eux une nature corrompue, « la juste exigence de la loi est accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8:4). « Celui qui aime les autres, a accompli la loi... L'amour ne fait point de mal au prochain ; l'amour donc est la somme de la loi » (Rom. 13:8-10 ; comp. Gal. 5:14, 22, 23). Si j'aime quelqu'un, je ne lui déroberai pas ce qui lui appartient, loin de là, je chercherai à lui faire tout le bien que je pourrai. Tout cela est clair et facile à comprendre pour une âme spirituelle, et confond ceux qui veulent faire de la loi le principe de la vie pour le pécheur, ou la règle de la vie pour le croyant.

Si nous considérons la loi, dans ses deux grands commandements, nous voyons qu'elle ordonne à l'homme d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, et son prochain comme lui-même. Telle est la somme de la loi. Voilà ce que la loi veut, et rien de moins. Mais quel est l'enfant déchu d'Adam qui ait jamais répondu à cette double exigence de la loi ? Quel est l'homme qui pourrait dire qu'il aime Dieu et son prochain ainsi ? « La pensée de la chair (c'est-à-dire la pensée que nous avons par nature) est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 8:7). L'homme hait Dieu et les voies de Dieu. Dieu est venu, dans la personne de Christ ; il s'est manifesté à l'homme, non pas dans la splendeur accablante de sa majesté, mais avec tout le charme et la douceur d'une grâce et d'une condescendance parfaites. Quel en fut le résultat ? L'homme hait Dieu. « Maintenant ils ont et vu, et haï, et moi et mon Père » (Jean 15:24). Mais, dira-t-on : « l'homme devait aimer Dieu ». Sans doute ; et s'il ne l'aime pas, il mérite la mort et la perdition éternelle. Mais la loi peut-elle produire cet amour dans le cœur de l'homme ? Était-ce là son but ? Nullement ; « car la loi produit la colère » ; « elle a été ajoutée à cause des transgressions » ; « par la loi est la connaissance du péché » (Rom. 4:15 ; 3:20 ; Gal. 3:19). La loi trouve l'homme dans un état d'inimitié contre Dieu ; et sans changer rien à cet état, car ce n'est pas son affaire, elle lui commande d'aimer Dieu de tout son cœur, et le maudit s'il ne le fait pas. Il n'était pas du ressort de la loi de changer ou d'améliorer la nature de l'homme, elle ne pouvait pas davantage lui donner le pouvoir de répondre à ses justes exigences. Elle dit : « Fais cela, et tu vivras ». Elle ordonnait à l'homme d'aimer Dieu. Elle ne révélait pas ce que Dieu était pour l'homme, même dans sa culpabilité et sa ruine ; mais elle disait à l'homme ce qu'il devait être pour Dieu. C'était

là un terrible ministère ! Ce n'était pas le déploiement des attraits puissants du caractère de Dieu, produisant chez l'homme une vraie repentance envers Dieu, faisant fondre son cœur de glace, et élevant son âme à une affection et une adoration sincères. Non ; la loi était un commandement péremptoire d'aimer Dieu ; et au lieu de créer cet amour, la loi « produisait la colère », non pas parce que Dieu ne devait pas être aimé, mais parce que l'homme était un pécheur.

Ensuite, « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». L'homme naturel aime-t-il son prochain comme lui-même ? Est-ce là le principe qui prévaut dans les chambres de commerce, à la bourse, dans les banques, dans les marchés, et aux foires de ce monde ? Hélas ! non. L'homme n'aime pas son prochain comme il s'aime lui-même. Il le devrait sans doute ; et si sa condition était bonne, il le ferait. Mais il est dans une condition totalement mauvaise, et à moins qu'il ne soit « né de nouveau » (Jean 3:3, 5), par la Parole et par l'Esprit de Dieu, il ne peut ni « voir le royaume de Dieu, ni y entrer ». La loi ne peut pas produire cette nouvelle naissance. Elle tue le « vieil homme », mais elle ne crée pas et ne peut pas créer le « nouvel homme ». Nous savons que le Seigneur Jésus réunit à la fois, dans sa personne glorieuse, Dieu et notre prochain ; attendu qu'il était, selon la vérité fondamentale de la doctrine chrétienne, « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). Comment l'homme a-t-il traité Jésus ? L'a-t-il aimé de tout son cœur et comme lui-même ? Tout au contraire. Il le crucifia entre deux brigands, après avoir préféré un voleur et un meurtrier à cet Être béni, qui avait passé de lieu en lieu en faisant le bien (Act. 10:38) ; qui était descendu des demeures éternelles de la lumière et de l'amour, étant lui-même la personnification vivante de cet amour et de cette lumière ; et dont le cœur était plein de la plus pure sympathie pour les besoins de l'humanité et dont la main avait toujours été prête à essuyer les larmes du pécheur, à soulager ses souffrances. Ainsi, en contemplant la croix de Christ, nous y voyons la démonstration irrécusable du fait, qu'il n'est pas au pouvoir de la nature humaine de garder la loi.

Après tout ce que nous venons de voir, il y a un intérêt particulier pour l'homme spirituel à observer la position relative de Dieu et du pécheur, à la fin de ce mémorable chapitre. « Et l'Éternel dit à Moïse : Tu diras ainsi aux fils d'Israël :... Tu me feras un autel de terre, et tu sacrifieras dessus tes holocaustes et tes sacrifices de prospérités, ton menu et ton gros bétail. En tout lieu où je mettrai la mémoire de mon nom, *je viendrai à toi, et je te bénirai*. Et si tu me fais un autel de pierres, tu ne le bâtiras point de pierres taillées ; car si tu lèves ton ciseau dessus, tu le profaneras. Et tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin que ta nudité n'y soit pas découverte » (vers. 22-26).

Nous ne voyons pas ici l'homme dans la position de quelqu'un qui *fait des œuvres*, mais dans celle d'un *adorateur* ; et cela, à la fin de notre chapitre. Combien il est évident, d'après ce fait, que l'atmosphère du mont Sinaï n'est pas celle que Dieu veut faire respirer au pécheur, et que Sinaï n'est pas le lieu où Dieu et l'homme puissent se rencontrer. « En tout lieu où je mettrai la mémoire de *mon nom, je viendrai à toi ; et je te bénirai* ». Et ce lieu, où l'Éternel met la mémoire de *son nom*, où il « vient » pour « bénir » son peuple d'adorateurs, combien il est différent des terreurs de la montagne en feu !

Mais en outre, Dieu veut rencontrer le pécheur un autel de pierres non taillées et qui n'ait point de degrés, — à un lieu de culte, dont l'érection ne demande de l'homme aucun travail et dont l'approche n'exige de lui aucun effort. Les pierres taillées par le travail de l'homme auraient souillé l'autel ; les degrés auraient découvert la « nudité » humaine. Quel type admirable du centre de réunion auquel Dieu se rencontre maintenant avec le pécheur, savoir la personne et l'œuvre de son Fils Jésus-Christ, en qui toutes les exigences de la loi, de la justice et de la conscience trouvent leur entière satisfaction ! De tout temps, et en tous lieux, l'homme a toujours été enclin à prendre son outil pour ériger son autel, et à s'en approcher par des degrés de sa propre fabrication. Mais le résultat de toutes ces tentatives a été la « souillure » et la « nudité ». « Et tous nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices sont comme un vêtement souillé ; et nous sommes tous fanés comme une feuille » (Ésaïe 64:6). Qui oserait s'approcher de Dieu dans un vêtement « souillé » ? — ou se présenter pour adorer dans sa « nudité » ? Qu'y a-t-il de plus déplacé que de penser à s'approcher de Dieu d'une manière qui implique nécessairement soit la souillure,

soit la nudité ? Et néanmoins, c'est ce qui a lieu chaque fois que le pécheur, par ses propres efforts, veut se frayer un chemin auprès de Dieu. Non seulement cet effort est inutile, mais il porte le sceau de la souillure et de la nudité. Dieu s'est tellement approché du pécheur, et jusque dans les profondeurs mêmes de sa ruine, qu'il n'y a nulle nécessité à employer l'outil de la légalité, ni à monter les degrés de la propre justice ; bien plus, c'est manifester sa souillure et sa nudité que de le faire.

Tels sont les principes par lesquels le Saint Esprit termine cette partie remarquable du livre inspiré. Puissent-ils être écrits, d'une manière ineffaçable, dans nos cœurs, afin que nous comprenions plus clairement et plus complètement la différence essentielle qui existe entre la *loi* et la *grâce* !

## Chapitres 21-23

L'étude de cette partie du livre de l'Exode est éminemment propre à remplir le cœur d'admiration en présence de l'insondable sagesse et de la bonté infinie de Dieu. Nous sommes rendus capables de nous former quelque idée d'un royaume, gouverné par des lois établies par Dieu, en même temps que nous apprenons à voir la merveilleuse condescendance de celui qui, bien qu'il soit le grand Dieu du ciel et de la terre, peut néanmoins s'abaisser jusqu'à juger entre homme et homme au sujet de la mort d'un bœuf (22:10) ; de prêt sur gage d'un vêtement (vers. 26) ; ou de la perte de la dent d'un esclave (21:27). Qui est semblable à l'Éternel notre Dieu, qui s'abaisse pour regarder dans les cieux et sur la terre ? Il gouverne l'univers, et s'occupe du vêtement d'une de ses créatures. Il dirige le vol de l'aigle et prend connaissance du vermisseau qui rampe. Il s'abaisse pour régler les mouvements de ces astres sans nombre qui se meuvent dans l'espace, et pour enregistrer la chute d'un passereau !

Le caractère des jugements présentés dans le chapitre 21 renferme pour nous un double enseignement. Ces jugements et ces ordonnances rendent un double témoignage, nous apportent un double message et présentent à nos yeux un tableau à deux faces. Ils nous parlent de Dieu, et de l'homme.

Premièrement, quant à Dieu, nous le voyons décréter des lois d'une stricte, impartiale et parfaite justice. « Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure » (vers. 24, 25). Tel était le caractère des lois, des statuts et des jugements, par lesquels Dieu gouvernait son royaume terrestre d'Israël. Il avait pourvu à tout ; il faisait droit à chacun à tous égards ; il n'y avait aucune partialité, nulle acception de personne, nulle distinction entre riche et pauvre. La balance, dans laquelle les droits de chacun étaient pesés, était réglée avec une exactitude divine, en sorte que nul ne pouvait justement se plaindre de la décision. La robe immaculée de la justice ne pouvait être souillée par les taches de la séduction, de la corruption et de la partialité. L'œil et la main d'un Législateur divin prenaient soin de tout, et l'Exécuteur divin traitait chaque coupable avec une rigueur inflexible. L'arme de la justice ne frappait que la tête du coupable, tandis que toute âme obéissante était maintenue dans la jouissance de tous ses droits et de tous ses privilèges.

Ensuite, pour ce qui concerne l'homme, il est impossible de parcourir ces lois sans être frappé de la révélation indirecte, mais réelle, qu'elles renferment à l'égard de l'affreuse dépravation de sa nature. Le fait que l'Éternel ait dû promulguer des lois contre certains crimes, prouve que l'homme était capable de les commettre ; si ces choses n'avaient pas été possibles et que la tendance vers ces crimes n'eût pas existé chez l'homme, les lois n'auraient pas été nécessaires. Or il y a un grand nombre de personnes qui, à l'ouïe des grossières abominations défendues dans ces chapitres, seraient portées à dire comme Hazaël : « Mais qu'est ton serviteur, un chien, pour qu'il fasse cette grande chose ? » (2 Rois 8:13) Mais ceux qui parlent ainsi ne sont pas encore descendus dans les profonds abîmes de leur propre cœur ; car bien que quelques-uns des crimes, défendus ici, semblent placer l'homme, quant à ses habitudes et à ses inclinations, au-dessous du niveau d'un chien, ces statuts mêmes prouvent cependant, d'une manière incontestable, que l'homme le plus cultivé porte

avec lui le germe des plus ténébreuses et des plus épouvantables abominations. Pour qui ces lois furent-elles données ? Pour *l'homme*. Étaient-elles nécessaires ? Sans aucun doute. Or elles auraient été entièrement superflues, si l'homme avait été incapable de commettre les péchés auxquels elles ont trait. Mais l'homme *est* capable de toutes ces choses ; et ainsi nous voyons qu'il est tombé le plus bas possible, que sa nature est entièrement corrompue, que du sommet de la tête à la plante des pieds il n'y a rien d'entier en lui (comp. Ésa. 1 ; Rom. 3:9-18).

Comment un être pareil pourra-t-il jamais se tenir, sans crainte, dans la lumière du trône Dieu ? Comment pourra-t-il subsister dans le Saint des Saints, rester debout sur la mer de verre ? Comment entrera-t-il par les portes de perles et marchera-t-il dans la rue d'or de la sainte Jérusalem ? (Apoc. 4:6 ; 21:21). La réponse à ces questions révèle à nos yeux les merveilles de l'amour qui nous sauva, et la puissance éternelle du sang de l'Agneau. Quelque grande que soit la chute de l'homme, l'amour de Dieu est plus grand encore ; quelque noir que soit son crime, le sang de Jésus peut l'effacer parfaitement, quelque large que soit l'abîme qui sépare l'homme de Dieu, la croix y a dressé un chemin. Dieu est descendu jusqu'au pécheur, afin de l'élever à une faveur infinie, dans une union éternelle avec son propre Fils. Nous avons bien lieu de nous écrier : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1). L'amour de Dieu pouvait seul sonder la misère de l'homme, et le sang de Christ seul surpasser sa culpabilité. Mais maintenant la profondeur même de la ruine de l'homme magnifie l'amour qui l'a sondée, et l'immensité du crime célèbre la puissance du sang qui peut l'effacer. Le plus vil pécheur qui croit en Jésus peut se réjouir dans l'assurance que Dieu le voit, et le déclare « *tout net* » (Jean 13:10).

Tel est donc le double enseignement que l'on peut retirer de ces lois et de ces ordonnances, quand on les considère dans leur ensemble : et plus aussi nous les examinerons en détail, plus nous en apprécierons la perfection et la beauté. Prenez, par exemple, la toute première de ces ordonnances, savoir celle qui se rapporte au serviteur hébreu : « Si tu achètes un serviteur hébreu, il servira six années, et, la septième, il sortira libre, gratuitement. S'il est venu seul, il sortira seul ; s'il avait une femme, sa femme sortira avec lui. Si son maître lui a donné une femme, et qu'elle lui ait enfanté des fils ou des filles, la femme et ses enfants seront à son maître, et lui, il sortira seul. Mais si le serviteur dit positivement : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre ; alors son maître le fera venir devant les juges, et le fera approcher de la porte ou du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon ; et il le servira à toujours » (chap. 21:2-6). Le serviteur était parfaitement libre pour ce qui le concernait personnellement. Il avait fait tout ce qu'on pouvait exiger de lui, et pouvait donc s'en aller où bon lui semblait, dans une liberté incontestée ; mais par affection pour son maître, pour sa femme et ses enfants, il pouvait se soumettre volontairement à une servitude perpétuelle ; et non seulement cela, mais il pouvait vouloir porter encore, dans son corps, les marques de cette servitude.

Le lecteur intelligent reconnaîtra facilement comment tout ceci s'applique au Seigneur Jésus. En lui, nous voyons Celui qui était dans le sein du Père, avant que les mondes fussent, — l'objet de ses éternelles délices, — et qui aurait pu, pour toute l'éternité, occuper cette place qui lui appartenait personnellement, et que rien ne l'obligeait à abandonner, sinon cette obligation que l'amour ineffable créa et inspira. Mais tel était son amour pour le Père, des desseins et de la gloire duquel il s'agissait, et tel était son amour pour l'Église et chacun de ses membres qu'il voulait sauver, qu'il descendit volontairement sur la terre, et s'anéantit lui-même jusqu'à prendre la forme d'un serviteur et les marques d'une servitude perpétuelle, s'abaissant et se rendant obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. Le Psaume 40:6, nous présente le Christ dans cette position d'obéissance : « Tu m'as creusé des oreilles », paroles interprétées, Hébr. 10:5, par : « Tu m'as formé un corps ». Ce Psaume 40 est l'expression du dévouement de Christ à Dieu pour faire sa volonté : « Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (vers. 7, 8). Il vint pour faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût. Il ne fit jamais sa propre volonté, pas même en recevant à lui et en sauvant des pécheurs, bien que sûrement son cœur aimant et toutes ses affections fussent en

pleine activité dans cette œuvre glorieuse. Toutefois, il ne reçoit à lui et ne sauve que comme serviteur des conseils du Père. « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or c'est ici la volonté de Celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour » (Jean 6:37-39 ; comp. Matt. 20:23).

La position de serviteur que prend le Seigneur Jésus, s'offre à nous ici de la manière la plus intéressante. En grâce parfaite, il se considère comme responsable de recevoir tous ceux qui sont compris dans les conseils de Dieu ; et non seulement de les recevoir, mais de les garder à travers toutes les difficultés et les épreuves de leur pèlerinage ici-bas, même au moment de la mort, si elle doit venir pour eux, et de les ressusciter tous au dernier jour. Dans quelle sécurité parfaite se trouve placé le plus faible membre de l'Église de Dieu ! Il est l'objet des conseils éternels de Dieu, et Jésus est fait le garant de leur accomplissement. Jésus aime le Père, et l'intensité de cet amour est la mesure de la sécurité de chacun des membres de la famille rachetée. Le salut du pécheur, qui croit au nom du Fils de Dieu, n'est, dans un sens, que l'expression de l'amour de Christ pour le Père. Si un seul de ceux qui croient au nom du Fils de Dieu pouvait périr, par quelque cause que ce soit, ce fait indiquerait que le Seigneur Jésus a été incapable d'accomplir la volonté de Dieu, ce qui ne serait rien moins qu'un blasphème positif contre son saint nom, auquel soit tout honneur et toute majesté pendant l'éternité des siècles !

Nous avons donc, dans le serviteur hébreu, un type de Christ dans son dévouement parfait au Père. Mais il y a plus que cela encore. « J'aime ma femme et mes enfants ». « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole ; afin que lui se présentât l'assemblée, à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable » (Éph. 5:25-27). Il y a plusieurs autres passages de l'Écriture qui nous présentent Christ comme l'antitype du serviteur hébreu, dans son amour pour l'Église comme corps, et pour tous les croyants individuellement. Le lecteur trouvera un enseignement spécial sur ce sujet dans le chapitre 13 de l'Évangile de Matthieu ; dans les chapitres 10 et 13 de Jean et dans le chapitre 2 de l'épître aux Hébreux.

L'intelligence de cet amour de Jésus ne peut que produire dans nos cœurs un ardent dévouement pour Celui qui a pu manifester un amour aussi pur, aussi parfait et aussi désintéressé. Comment la femme et les enfants du serviteur hébreu n'auraient-ils pas aimé celui qui, pour rester avec eux, renonçait volontairement et pour toujours à sa liberté ? Et l'amour représenté dans le type, qu'est-il en comparaison de celui qui brille dans l'antitype ? « L'amour du Christ... surpasse toute connaissance » (Éph. 3:19). L'amour du Christ le porta à penser à nous avant que les mondes fussent, à nous visiter quand l'accomplissement du temps fut venu, à se rendre, de sa libre volonté, vers le poteau de la porte, à souffrir pour nous sur la croix, afin qu'il pût nous élever jusqu'à lui, pour faire de nous ses compagnons dans son royaume et dans sa gloire éternelle.

Je serais entraîné trop loin, si je voulais faire une exposition complète des autres statuts et jugements contenus dans ces chapitres (\*). Je remarquerai seulement, en terminant, qu'il est impossible de lire ces passages sans que le cœur soit rempli d'adoration devant cette profonde sagesse, cette parfaite justice, en même temps que ces tendres égards qui se montrent partout : ils laissent dans l'âme la conviction profonde, que celui qui a parlé dans ces chapitres est le Dieu « seul vrai », « seul sage », et infiniment miséricordieux.

(\*) Je désire faire remarquer ici, une fois pour toutes, que l'examen des fêtes dont il est question au chapitre 23:14-19, et des offrandes mentionnées au chapitre 29, sera plus à sa place quand nous en viendrons à l'étude du Lévitique.

Puissent toutes nos méditations sur sa Parole éternelle, avoir pour effet d'amener nos âmes à l'adoration de Celui dont les voies parfaites et les glorieux attributs brillent, dans cette Parole, de tout leur éclat, pour la joie et l'édification de son peuple racheté !

## Chapitre 24

Ce chapitre s'ouvre par une expression qui caractérise remarquablement l'économie mosaïque tout entière : « Et il dit à Moïse : Monte vers l'Éternel, toi et Aaron, Nadab et Abihu, et soixante-dix des anciens d'Israël, et vous vous prosternerez *de loin* ; et Moïse s'approchera seul de l'Éternel ; mais *eux ne s'approcheront pas*, et le peuple ne *montera pas* avec lui » (vers. 1, 2). Nulle part, dans toutes les ordonnances de la loi, nous ne trouvons ces précieuses paroles : « Venez, *approchez* ! » Non ! de semblables paroles ne pouvaient se faire entendre du haut du Sinaï, ni du milieu des ombres de la loi. Elles ne pouvaient être prononcées que de l'autre côté de la tombe vide de Jésus, où le sang de la croix avait ouvert une perspective sans nuage pour le regard de la foi. Les paroles : « *de loin* » caractérisent la loi, comme l'expression : « *approchez* » caractérise l'Évangile. Sous la loi, l'œuvre qui pouvait donner à un pécheur le droit de s'approcher n'était jamais faite. L'homme n'avait pas obéi, comme il s'était engagé à le faire ; et « le sang du taureau et de bouc » (Lév. 16:18) ne pouvait ni expier son péché, ni donner la paix à sa conscience ; c'est pourquoi il fallait qu'il se tint « *loin* ». Les vœux que l'homme avait faits étaient violés, et le péché de l'homme n'était pas lavé ; comment donc l'homme aurait-il pu s'approcher ? Le sang de dix mille taureaux n'aurait pu effacer une seule des taches qui souillaient sa conscience, ni lui donner le sentiment paisible de la proximité d'un Dieu de grâce, juste et justifiant.

Cependant la « première alliance » (Héb. 9) est ici consacrée avec du sang. Moïse bâtit un autel au pied de la montagne, ayant « douze pierres, selon le nombre des tribus des fils d'Israël » (comp. Jos. 4, et 1 Rois 18:31). « Et il envoya des jeunes hommes des fils d'Israël, qui offrirent des holocaustes, et sacrifièrent des taureaux à l'Éternel en sacrifices de prospérités. Et Moïse prit la moitié du sang et le mit dans des bassins ; et de la moitié du sang il fit aspersion sur l'autel... Et Moïse prit le sang, et en fit aspersion sur le peuple, et dit : Voici le sang de l'alliance que l'Éternel a faite avec vous selon toutes ces paroles » (vers. 5, 6, 8). Bien que, comme l'apôtre nous l'apprend, il soit « impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés », il sanctifiait néanmoins « pour la pureté de la chair » (Héb. 10:4 ; 9:13) ; et comme « ombre des biens à venir » (Héb. 10:1), il servait à maintenir le peuple en relation avec l'Éternel.

« Et Moïse et Aaron, Nadab et Abihu, et soixante-dix des anciens d'Israël montèrent ; et ils virent le Dieu d'Israël, et sous ses pieds comme un ouvrage de saphir transparent, et comme le ciel même en pureté. Et il ne porta point sa main sur les nobles d'entre les fils d'Israël : ils virent Dieu, et ils mangèrent et burent » (vers. 9-11). C'était là la manifestation du « Dieu d'Israël », en lumière et en pureté, en majesté et en sainteté. Ce n'était pas la révélation des affections du Père ni les doux accents de la voix d'un Père, répandant la paix et la confiance dans le cœur. Non ; « l'ouvrage de saphir transparent » révélait cette pureté et cette lumière inaccessibles, qui ne pouvaient que dire au pécheur de se tenir « loin ». Toutefois, « ils virent Dieu, et ils mangèrent et burent » ; preuve touchante de la longanimité et de la miséricorde divines, comme aussi de la puissance du sang !

En ne considérant cette scène tout entière que comme une image, elle renferme beaucoup de choses qui sont faites pour intéresser le cœur. Il y a *en bas* le camp, et *en haut* le pavé de saphir ; mais l'autel, au pied de la montagne, nous parle de ce chemin par lequel le pécheur peut se soustraire à la corruption de sa nature, et s'élever jusque dans la présence de Dieu pour y faire la fête et adorer dans une parfaite paix. Le sang qui coulait autour de l'autel était le seul droit de l'homme à subsister dans la présence de cette gloire, qui « était comme un feu dévorant ... aux yeux des fils d'Israël » (vers. 17).

« Et Moïse entra au milieu de la nuée, et monta sur la montagne ; et Moïse fut sur la montagne quarante jours et quarante nuits ». C'était là, véritablement, pour Moïse, une haute et sainte position. Il était appelé loin de la terre et des choses de la terre. Isolé des influences de la nature, il est renfermé avec Dieu, pour entendre de sa bouche les profonds mystères de la personne et de l'œuvre de Christ, tels que nous les représente le tabernacle dans toute sa structure et ses accessoires, si pleins de signification, « les images des choses qui sont dans les cieux » (Héb. 9:23).

Dieu savait bien quelle serait la fin de l'alliance d'œuvres de l'homme ; mais il montre à Moïse, dans des types et des ombres, ses propres pensées d'amour et ses conseils de grâce, manifestés en Christ et rendus fermes par lui.

Bénie soit à jamais la grâce qui ne nous a pas laissés sous une alliance d'œuvres. Béni soit Celui qui a imposé silence pour nous aux tonnerres de la loi et éteint les flammes de Sinaï, par « le sang de l'alliance éternelle » (Héb. 13:20), et qui nous a donné une paix que nulle puissance de la terre ou de l'enfer ne peut ébranler. « À Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a fait un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen » (Apocalypse 1).

## Chapitre 25

Ce chapitre est le commencement de l'un des plus riches filons de la mine inépuisable des écrits inspirés : chaque coup de pioche met au jour des richesses nouvelles. Nous connaissons le seul outil avec lequel on puisse travailler dans une mine pareille, savoir le ministère spécial du Saint Esprit. La nature ne peut rien faire ici ; la raison est aveugle ; l'imagination est complètement inutile, l'intelligence la plus élevée, au lieu d'être en état d'interpréter les symboles sacrés, ressemble plutôt à une chauve-souris devant l'éclat du soleil, se heurtant aveuglément contre les objets qu'elle est incapable de discerner. Il faut tenir dehors notre raison et notre imagination et, avec un cœur sobre, un œil simple et des pensées spirituelles, entrer dans les saints parvis pour contempler de près tous ces détails si pleins de signification. Le Saint Esprit seul peut nous guider dans l'enceinte sacrée de la maison de l'Éternel, et interpréter à nos âmes la véritable portée de tout ce qui s'y présente à notre vue. Vouloir expliquer ces choses à l'aide des facultés non sanctifiées de l'intelligence, est plus absurde que d'essayer de réparer une montre avec les tenailles et le marteau d'un forgeron. « Les images des choses qui sont dans les cieux » (Héb. 9:23) ne peuvent être interprétées par l'intelligence naturelle la plus cultivée ; elles doivent être considérées à la lumière du ciel. La terre n'a aucune clarté qui puisse en développer les beautés ; Celui qui a produit les images est seul capable d'expliquer ce qu'elles signifient, celui qui a donné les symboles peut seul les interpréter.

Pour l'œil de l'homme, il semblerait qu'il n'y a pas d'ordre dans la manière dont le Saint Esprit nous présente toute l'ordonnance du tabernacle ; mais il en est tout autrement : l'ordre le plus parfait, la précision la plus remarquable, et l'exactitude la plus minutieuse règnent partout. Les chapitres 25 à 30 forment une partie distincte du livre de l'Exode. Cette partie se subdivise en deux autres sections, dont la première se termine au chapitre 27, verset 19, et la seconde à la fin du chapitre 30. La première commence par la description de l'arche du témoignage au-dedans du voile, et se termine par celle de l'autel d'airain et du parvis où il était placé. Nous y trouvons donc, en premier lieu, le trône judiciaire de l'Éternel, sur lequel était assis le Seigneur de toute la terre ; puis nous sommes conduits au lieu où l'Éternel rencontrait le pécheur, dans la puissance et en vertu d'une expiation accomplie. Ensuite, dans la seconde partie, nous apprenons comment l'homme s'approche de Dieu ; quels sont les privilèges, les honneurs et les responsabilités de ceux qui, comme sacrificateurs, pouvaient s'approcher de la présence divine, pour y rendre culte et jouir de sa communion.

L'ordre est donc parfait et magnifique. Il ne peut en être autrement, puisque cet ordre est divin. L'arche et l'autel d'airain en forment en quelque sorte les deux extrémités. La première était le trône de Dieu, établi en « justice et en jugement » (Ps. 89:14) ; le dernier était le lieu où le pécheur pouvait s'approcher, où « la bonté et la vérité » marchaient devant la face de l'Éternel. L'homme, par lui-même, n'avait pas la liberté de s'approcher de l'arche pour y trouver Dieu, car « le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté » (Héb. 9:8). Mais Dieu pouvait venir à l'autel d'airain, pour y rencontrer l'homme comme pécheur ! « La justice et le jugement » ne pouvaient pas admettre le pécheur dans le lieu saint ; mais « la bonté et la vérité » pouvaient en faire sortir Dieu, non dans cet éclat et cette majesté dans lesquels il apparaissait d'habitude entre les soutiens mystiques de son

trône, « les chérubins de gloire », mais dans ce ministère de grâce qui nous est représenté symboliquement par les ustensiles et les ordonnances du tabernacle.

Tout ceci est bien propre à nous rappeler le chemin dans lequel a marché Celui que tous ces types préfiguraient, et qui est la substance de toutes ces ombres. Il descendit du trône éternel de Dieu dans les cieux jusqu'aux profondeurs de la croix du Calvaire ; il quitta les gloires du ciel pour la honte de la croix, afin de pouvoir introduire son peuple racheté, pardonné et reçu en grâce, devant ce même trône qu'il avait abandonné à cause de lui. Le Seigneur Jésus, par sa personne et par son œuvre, comble tout l'espace qui sépare le trône de Dieu de la poussière de la mort, comme aussi la poussière de la mort du trône de Dieu (comp. Éph. 4:9, 10). En Lui, Dieu est descendu, en parfaite grâce, jusqu'au pécheur ; en lui, le pécheur est amené, en justice parfaite, jusqu'à Dieu. Tout le chemin, de l'arche à l'autel d'airain, portait l'empreinte de l'amour ; et tout le chemin, de l'autel d'airain à l'arche, était aspergé du sang de l'expiation (voyez Lévit. 1:5 ; 3:2 ; 4:6, 7, 16-18, 30, 34, etc. ; 16:14-19 ; Hébr. 9:6-12) ; et l'adorateur, en passant par ce chemin merveilleux, voit le nom de Jésus imprimé sur tout ce qui s'offre à sa vue ! Puisse ce nom être plus cher à nos cœurs !

Poursuivons maintenant l'examen des chapitres dans leur ordre. Il est intéressant de remarquer que la première chose que l'Éternel communique à Moïse, est ce dessein de sa miséricorde selon lequel il veut s'établir un sanctuaire ou une sainte demeure au milieu de son peuple, un sanctuaire composé de matériaux qui ont trait et se rapportent directement à Christ, à sa personne, à son œuvre, et au fruit précieux de cette œuvre, tels qu'ils apparaissent dans la lumière, — la puissance et les grâces diverses du Saint Esprit. En outre, ces matériaux étaient le fruit odoriférant de la grâce de Dieu, les offrandes volontaires de cœurs dévoués. L'Éternel, que « les cieux, et les cieux des cieux ne peuvent contenir » (1 Rois 8:27), consentait, dans sa grâce, à habiter dans une tente, construite pour lui par ceux dont l'ardent désir était de saluer sa présence au milieu d'eux. Cette tente ou ce tabernacle peut être envisagé de deux manières : d'abord comme étant « une image des choses qui sont dans les cieux » ; ensuite, comme présentant un type du corps de Christ. Les différents matériaux dont il était composé se présenteront à nous à mesure que nous avancerons dans notre étude.

Nous allons considérer maintenant les trois grands sujets que ce chapitre place devant nous, savoir : l'arche, la table, le chandelier.

*L'arche du témoignage* occupe la première place dans les communications divines faites à Moïse : sa position aussi, dans le tabernacle, était très particulière. Enfermée au-dedans du voile, dans le saint des saints, elle formait la base du trône de l'Éternel. Son nom même indique à l'âme toute son importance : une arche est destinée à conserver *intact* ce que l'on y renferme. Ce fut dans une arche que Noé et sa famille, avec toutes les espèces d'animaux de la création, furent transportés en sûreté, par-dessus les vagues et les flots du jugement qui couvraient la terre. Ce fut une « arche » (\*) qui, comme nous l'avons vu au chap. 2 de ce livre, fut le vaisseau de la foi pour préserver « un bel enfant » des eaux de la mort. Quand il est donc question de « l'arche de l'alliance » (Nomb. 10:33 ; Deut. 31:9 ; Jér. 3:16 ; Hébr. 9:4), nous devons penser que Dieu destinait cette arche à garder intacte son alliance, au milieu d'un peuple sujet à l'erreur. C'est dans cette arche, comme nous le savons, que les secondes tables de la loi furent déposées : les premières avaient été brisées au pied de la montagne (Ex. 32:19), pour montrer que l'alliance de l'homme était rompue, que son œuvre ne pouvait jamais, en aucune manière, former la base du trône de gouvernement de l'Éternel. « La justice et le jugement sont la base de son trône », soit au point de vue terrestre, soit au point de vue céleste. L'arche ne pouvait pas, dans son enceinte sanctifiée, contenir des tables rompues. L'homme pouvait faillir dans l'accomplissement du vœu qu'il avait fait volontairement, de son propre mouvement ; mais il faut que la loi de Dieu soit conservée dans toute son intégrité et sa divine perfection. Si Dieu établissait son trône au milieu de son peuple, il ne pouvait le faire que d'une manière qui fût digne de lui-même. Le principe et la mesure de son jugement et de son gouvernement doivent être parfaits.

(\*) Le mot employé, Ex. 2:3 est le même que celui dont Dieu se sert Gen. 6:14.

« Et tu feras des barres de bois de sittim, et tu les plaqueras d'or ; et tu feras entrer les barres dans les anneaux, aux côtés de l'arche, pour porter l'arche par elles » (vers. 13, 14). L'arche de l'alliance devait accompagner le peuple dans tous ses voyages ; elle ne s'arrêta jamais tant que les Israélites furent une armée en campagne ; elle allait d'un lieu à l'autre dans le désert ; elle marcha devant le peuple au milieu du Jourdain ; elle fut le point de ralliement d'Israël dans toutes les guerres de Canaan ; elle était le gage certain et assuré de la puissance partout où elle allait. Nul pouvoir de l'ennemi ne pouvait subsister devant ce qui était l'expression bien connue de la présence et de la puissance de Dieu. L'arche devait être la compagne de voyage d'Israël dans le désert ; et les « barres » et les « anneaux » étaient la juste expression de son caractère voyageur.

Toutefois, l'arche ne devait pas toujours voyager. Les « afflictions de David » (Ps. 132:1), ainsi que les guerres d'Israël, devaient prendre fin. Cette prière : « Lève-toi, Éternel ! pour entrer dans *ton repos*, toi, et *l'arche de ta force* ! » (Ps. 132:8), devait encore monter vers Dieu et être exaucée. Cette sublime requête eut un accomplissement partiel aux jours glorieux de Salomon, alors que « les sacrificateurs firent entrer l'arche de l'alliance de l'Éternel en son lieu, dans l'oracle de la maison, dans le lieu très saint, sous les ailes des chérubins ; car les chérubins étendaient les ailes sur le lieu de l'arche, et les chérubins couvraient l'arche et ses barres par-dessus. Et les *barres* étaient longues, de sorte que les bouts des barres se voyaient depuis le lieu saint, sur le devant de l'oracle ; mais ils ne se voyaient pas du dehors, et elles sont là jusqu'à ce jour » (1 Rois 8:6-8). Le sable du désert devait faire place au sol d'or du temple (1 Rois 6:30). Le pèlerinage de l'arche était arrivé à son terme ; il n'y avait « point d'adversaire, ni d'événement fâcheux » (1 Rois 5:4), et ainsi, « ils retirèrent les barres en dedans ».

Et ce n'est pas là la seule différence entre l'arche dans le tabernacle et l'arche dans le temple. L'apôtre, en parlant de l'arche dans le désert, la décrit comme « l'arche de l'alliance, entièrement couverte d'or tout autour, dans laquelle était la cruche d'or qui renfermait la manne, et la verge d'Aaron qui avait bourgeonné, et les tables de l'alliance » (Héb. 9:4). Telles étaient l'arche et les choses qu'elle contenait pendant ses voyages dans le désert : elle renfermait donc *la cruche de manne*, mémorial de la fidélité de l'Éternel à pourvoir dans le désert aux besoins de son peuple racheté ; puis *la verge d'Aaron*, « comme signe aux fils de rébellion », pour faire « cesser leurs murmures » (comp. Ex. 16:32-34 et Nomb. 17:10). Mais quand le moment fut arrivé, auquel « les barres » devaient être « retirées en dedans », quand les voyages et les guerres d'Israël eurent pris fin, quand la maison « très grande en renom et en beauté » (1 Chr. 22:5) eut été achevée, quand le soleil de la gloire d'Israël eut atteint, en type, son apogée dans la splendeur et la magnificence du règne de Salomon, alors les mémoriaux des besoins et des fautes du désert disparurent, et il ne resta que ce qui constituait le fondement éternel du trône du Dieu d'Israël et de toute la terre. « *Il n'y avait rien dans l'arche sauf les deux tables de pierre*, que Moïse y plaça en Horeb » (1 Rois 8:9).

Mais toute cette gloire devait bientôt être obscurcie par les épais nuages de l'infidélité de l'homme et du mécontentement de Dieu. Le pied dévastateur de l'incirconcis devait encore traverser les ruines de cette demeure magnifique, et la disparition de sa lumière et de sa gloire devait encore provoquer le « sifflement » moqueur de l'étranger (1 Rois 9:8). Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre ce sujet plus en détail ; je me bornerai seulement à renvoyer le lecteur à la dernière mention que la parole de Dieu fait de « l'arche de l'alliance », à ce temps où le péché et la folie de l'homme ne troubleront plus le lieu du repos de cette arche, et où elle ne sera plus renfermée, ni dans une tente garnie de tentures, ni dans un temple fait de mains : « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, et il régnera aux siècles des siècles. Et les vingt-quatre anciens qui sont assis devant Dieu sur leurs trônes, tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu, disant : Nous te rendons grâces, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, celui qui est et qui était, de ce que tu as pris ta grande puissance et de ce que tu es entré dans ton règne. Et les nations se sont irritées, et ta colère est venue, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense à tes esclaves les prophètes, et aux saints, et à ceux qui craignent ton nom, petits et grands, et pour détruire ceux qui corrompent la terre. Et le temple de Dieu dans le ciel fut ouvert, et l'arche de son alliance apparut

dans son temple, et il y eut des éclairs et des voix et des tonnerres et un tremblement de terre et une grosse grêle » (Apoc. 11:15-19).

Après l'arche et son contenu vient « *le propitiatoire* ». « Et tu feras un propitiatoire d'or pur : sa longueur sera de deux coudées et demie, et sa largeur d'une coudée et demie. Et tu feras deux chérubins d'or ; tu les feras d'or battu, aux deux bouts du propitiatoire... Et les chérubins étendront les ailes en haut, couvrant de leurs ailes le propitiatoire, et leurs faces seront l'une vis-à-vis de l'autre ; les faces des chérubins seront tournées vers le propitiatoire. Et tu mettras le propitiatoire sur l'arche, par-dessus, et tu mettras dans l'arche le témoignage que je te donnerai. Et je me rencontrerai là avec toi, et je parlerai avec toi de dessus le propitiatoire, d'entre les deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage, et te dirai tout ce que je te commanderai pour les fils d'Israël » (vers. 17-22). L'Éternel déclare ici son dessein miséricordieux de descendre de la montagne brûlante, pour prendre sa place au-dessus du propitiatoire. Il pouvait venir demeurer là, tant que les tables du témoignage étaient intactes dans l'arche, et que les symboles de sa puissance, en création et en providence, s'élevaient à droite et à gauche, accessoires inséparables de ce trône sur lequel l'Éternel s'était assis, trône de grâce fondé sur la justice divine, et soutenu par la justice et le jugement. Là brillait la gloire du Dieu d'Israël. De là émanaient ses commandements, adoucis et rendus agréables par la source de miséricorde dont ils sortaient, et l'intermédiaire qui les transmettait ; semblables aux rayons du soleil de midi qui, passant à travers un nuage, vivifient et fécondent, sans que leur éclat nous éblouisse. « Ses commandements ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3), lorsqu'on les reçoit de dessus « le propitiatoire », parce qu'ils nous arrivent unis avec la grâce, qui donne des oreilles pour entendre et la puissance pour obéir.

L'arche et le propitiatoire, envisagés ensemble comme un tout, sont pour nous une image frappante de Christ, dans sa personne et dans son œuvre. Ayant, par sa vie, magnifié la loi et l'ayant rendue honorable, Christ devint, par sa mort, une propitiation ou un propitiatoire pour tous ceux qui croient (Rom. 3:25). La miséricorde de Dieu ne pouvait reposer que sur un fondement de justice parfaite. « La grâce règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur » (Rom. 5:21). Le seul lieu où Dieu et l'homme puissent se trouver en présence est celui où la grâce et la justice se rencontrent en parfait accord. Rien ne peut convenir à Dieu qu'une parfaite justice ; et rien ne peut convenir à l'homme qu'une parfaite grâce. Mais ce n'est qu'à la croix que « la bonté et la vérité se sont rencontrées », que « la justice et la paix se sont entre-baisées » (Ps. 85:10) : et ainsi le pécheur qui croit trouve la paix de son âme. Il voit que la justice de Dieu et sa propre justification reposent sur le même fondement, savoir sur l'œuvre accomplie de Christ. Quand l'homme, sous l'action puissante de *la vérité* de Dieu, prend la place qui lui convient comme pécheur, Dieu peut, dans l'exercice de *sa grâce*, prendre la sienne comme Sauveur ; et alors toute question se trouve réglée ; car la croix ayant répondu à toutes les exigences de la justice divine, les fleuves de la grâce peuvent couler librement. Quand un Dieu juste et un pécheur perdu se rencontrent sur un propitiatoire aspergé de sang, tout est réglé, réglé pour toujours, réglé en une manière qui glorifie parfaitement Dieu et sauve le pécheur pour toute l'éternité. Il faut que Dieu soit vrai, quoique tout homme soit confondu comme menteur ; et quand l'homme est ainsi amené au sentiment de sa vraie condition morale devant Dieu, et qu'il a accepté la place que la vérité de Dieu lui assigne, alors il apprend que Dieu s'est révélé comme un juste justificateur et sa conscience trouve ainsi non seulement une paix assurée, mais encore la capacité d'être en relation avec Dieu et de prêter l'oreille à sa sainte parole, dans l'intelligence de cette relation dans laquelle la grâce divine nous a introduits.

« Le lieu très saint » présente donc à nos yeux une scène admirable. L'arche, le propitiatoire, les chérubins, la gloire ! Quel vision pour le souverain sacrificateur d'Israël, lorsqu'il entrait, une fois l'an, au-dedans du voile ! Que le Seigneur ouvre nos yeux et nos entendements, pour que nous comprenions mieux la vraie signification de ces types précieux.

Ensuite Moïse reçoit des instructions concernant « *la table des pains de proposition* », ou des pains de présentation. Sur cette table était placée la nourriture des sacrificateurs de Dieu. Pendant sept jours, ces douze pains de proposition « de fleur de farine », avec « de l'encens pur », étaient

présentés devant l'Éternel ; après quoi, étant remplacés par d'autres, ils appartenait aux sacrificateurs, qui les mangeaient dans un lieu saint (Lév. 24:5-9). Nous savons que ces douze pains représentent « l'homme Christ Jésus ». La « fleur de farine » dont ils étaient faits, est l'image de la parfaite humanité du Sauveur, tandis que « l'encens pur » figure l'entière consécration de cette humanité à Dieu. Si Dieu a ses sacrificateurs qui le servent dans le lieu saint, il aura certainement aussi une table pour eux, et Christ est le pain sur la table. La table pure et les douze pains représentent Christ comme continuellement présenté à Dieu, dans toute l'excellence de sa pure humanité, et donné comme nourriture à la famille sacerdotale. Les « sept jours » sont l'emblème de la perfection de la divine jouissance de Christ ; et les « douze pains », l'expression de l'administration de cette jouissance dans l'homme et par l'homme. Il y a aussi, peut-être, l'idée de la relation de Christ avec les douze tribus d'Israël, et les douze apôtres de l'Agneau.

« *Le chandelier d'or pur* » vient ensuite, car les sacrificateurs de Dieu ont besoin de *lumière* aussi bien que de *nourriture* ; et ils ont l'une et l'autre en Christ. « Le chandelier sera fait d'or battu ; son pied et sa tige, ses calices, ses pommes, et ses fleurs, seront tirés de lui ». « Les sept lampes qui éclairaient vis-à-vis du chandelier », sont l'expression de la perfection de la lumière et de l'énergie de l'Esprit, fondées sur la parfaite efficacité de l'œuvre de Christ, et liées avec elle. L'œuvre du Saint Esprit ne peut jamais être séparée de l'œuvre de Christ : c'est ce qu'indique, de deux manières, la magnifique image du chandelier d'or. Les sept lampes unies à la tige d'or battu, nous montrent l'œuvre accomplie de Christ comme étant le seul fondement sur lequel repose la manifestation de l'Esprit dans l'Église. Le Saint Esprit ne fut donné qu'après que Jésus eut été glorifié (comp. Jean 7:39 avec Actes 19:2-6). Au chapitre 3 de l'Apocalypse, Christ est présenté à l'église de Sardes comme « ayant les sept esprits ». Ce fut comme exalté à la droite de Dieu que le Seigneur Jésus répandit le Saint Esprit sur son Église, afin que celle-ci pût luire selon la puissance et la perfection de son existence, de son action et de son culte.

Nous voyons aussi que l'une des fonctions particulières d'Aaron était d'entretenir les sept lampes. « L'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël qu'ils t'apportent de l'huile d'olive pure, broyée, pour le luminaire, afin de faire brûler la lampe continuellement. Aaron l'arrangera devant l'Éternel, continuellement, du soir au matin, en dehors du voile du témoignage, dans la tente d'assignation : c'est un statut perpétuel en vos générations ; il arrangera les lampes sur le chandelier pur, devant l'Éternel, continuellement » (Lév. 24). C'est ainsi que l'œuvre du Saint Esprit dans l'Église est liée à l'œuvre du Christ sur la terre et à son œuvre dans le ciel. « Les sept lampes » étaient là, sans doute, mais l'activité et la vigilance du sacrificateur étaient nécessaires pour les arranger et les maintenir allumées. Le sacrificateur devait se servir continuellement des « mouchettes et des vases à cendre » destinés à recevoir ce qui tombait des lampes, afin d'ôter tout ce qui pouvait obstruer les canaux de « l'huile d'olive pure ». Ces mouchettes et ces vases à cendre étaient également « d'or pur », car toutes ces choses étaient le fruit immédiat de l'opération divine. Si l'Église est une lumière, elle ne l'est que par l'énergie de l'Esprit ; et cette énergie est fondée sur Christ qui, en vertu du conseil éternel de Dieu, devint, dans son sacrifice et dans sa sacrificature, la source et la puissance de toutes choses pour son Église. Tout est de Dieu. Soit donc que nous regardions au-dedans de ce voile mystérieux, et que nous contemplions l'arche avec son couvercle et ses deux chérubins ; ou bien que nous dirigions notre attention sur ce qui était en dehors du voile, sur la table pure et le chandelier pur avec leurs vaisseaux et leurs ustensiles respectifs, tout nous parle de Dieu, comme révélé en rapport avec le Fils ou en rapport avec le Saint Esprit.

Lecteurs chrétiens, votre vocation vous place au milieu même de toutes ces précieuses réalités. Votre place n'est pas seulement au milieu « des images des choses qui sont dans les cieux », mais au milieu « des choses célestes elles-mêmes » ; vous avez « pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus » (Héb. 9:23 ; 10:19). Vous êtes sacrificateurs pour Dieu. « Le pain de proposition » vous appartient. Votre place est à « la table pure », pour y manger le pain sacerdotal, dans la lumière du Saint Esprit. Rien, jamais, ne peut vous dépouiller de ces divins privilèges ; ils sont à vous pour toujours. Soyez en garde contre tout ce qui pourrait vous priver de la *jouissance* de ces

choses. Gardez-vous de toute disposition, de toute convoitise, de tout sentiment, de toute imagination qui ne seraient pas purs. Tenez l'homme naturel assujetti ; tenez le monde dehors ; tenez Satan loin. Que le Saint Esprit remplisse votre âme tout entière de Christ ; alors vous serez pratiquement saints et toujours heureux ; vous porterez du fruit, et le Père sera glorifié en vous, et « votre joie sera accomplie ».

## Chapitre 26

Nous avons ici la description des voiles et des couvertures du tabernacle, dans lesquels le regard spirituel discerne les ombres des différents traits et des différentes phases du caractère de Christ. « Et tu feras le tabernacle de dix tapis de fin coton retors, et de bleu, et de pourpre, et d'écarlate ; tu les feras avec des chérubins, d'ouvrage d'art ». Tels sont les différents aspects sous lesquels apparaît « l'homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5). Le fin coton retors représente la parfaite pureté de sa marche et de son caractère ; tandis que le bleu, la pourpre et l'écarlate nous le montrent comme le « Seigneur des *cieux* », qui doit *régner* selon les conseils divins, mais seulement après avoir *souffert*. Nous avons donc en lui un homme pur et sans tache, un homme céleste, un homme roi, un homme souffrant. Les différents matériaux, mentionnés ici, ne devaient pas servir seulement pour « les tapis » du tabernacle, mais étaient employés aussi pour « le voile » (vers. 31), pour « le rideau à l'entrée de la tente » (vers. 36), pour « le rideau de la porte du parvis » (chap. 27:16), pour « les vêtements de service et les saints vêtements d'Aaron » (chap. 39:1). En un mot, c'était Christ partout, Christ en tout, rien que Christ (\*).

(\*) L'expression de « éclatant et pur » (Apoc. 19:8) donne une force et une beauté particulières au type que le Saint Esprit nous présente dans le « fin lin ». En effet, il ne peut y avoir d'emblème plus juste de la nature humaine pure et sans tache.

Le « fin coton retors », figure de l'humanité pure et sans tache de Christ, ouvre à l'intelligence spirituelle une source précieuse et abondante de méditation. La vérité touchant l'humanité de Christ doit être reçue avec toute l'exactitude de l'enseignement des Écritures. C'est là une vérité fondamentale ; et si elle n'est pas acceptée, maintenue, défendue et confessée telle que Dieu l'a révélée dans sa sainte Parole, l'édifice tout entier qui doit reposer sur elle ne pourra être que corrompu. Si nous sommes dans l'erreur sur un point aussi capital, nous ne pouvons être dans la vérité à l'égard d'aucune autre chose. Rien n'est plus déplorable que le vague qui semble prédominer dans les pensées et les expressions de plusieurs sur une doctrine de cette importance. Avec plus de respect pour la parole de Dieu, on la connaîtrait certainement mieux, et on éviterait ces déclarations erronées et irréfléchies, qui contristent le Saint Esprit de Dieu dont l'office est de rendre témoignage de Jésus.

Quand l'ange eut annoncé à Marie la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur, celle-ci lui dit : « Comment ceci arrivera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? » (Luc 1:34). Sa faible intelligence était incapable de saisir, bien moins d'approfondir le prodigieux mystère de « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). Mais écoutez avec attention quelle fut la réponse de l'ange, non à un esprit sceptique, mais à un cœur pieux quoique ignorant. « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35). Marie s'imaginait sans doute que cette naissance devait avoir lieu selon les principes ordinaires de la nature ; mais l'ange corrige son erreur et, en la corrigeant, énonce une des plus grandes vérités de la révélation. Il lui déclare que la puissance divine allait former un *véritable homme*, « le second homme [venu] du ciel » (1 Cor. 15:47), un homme dont la nature était divinement pure, et entièrement incapable de recevoir ou de communiquer aucune souillure. Cet Être saint fut formé « *en ressemblance* de chair de péché », sans péché dans la chair (Rom. 8:3). Il participa à une chair et à un sang réels et véritables, sans mélange d'un atome ou d'une ombre du mal qui souillait la création au milieu de laquelle il venait.

C'est là, nous l'avons déjà dit, une vérité de premier ordre, à laquelle on ne peut se soumettre trop complètement, et que l'on ne peut retenir avec trop de fidélité et de fermeté. L'incarnation du

Fils, seconde personne de la Trinité éternelle, son entrée mystérieuse dans une chair pure et sans souillure, formée par la puissance du Très-Haut dans le sein de la Vierge, est le fondement « du grand mystère de la piété » (1 Tim. 3:16), dont le faite est un Dieu-homme glorifié dans le ciel, le Chef, le Représentant, et le Modèle de l'Église rachetée de Dieu. La pureté essentielle de son humanité répondait parfaitement aux exigences de Dieu ; la réalité de cette humanité répondait aux besoins de l'homme. Il était homme, car nul autre homme n'aurait pu répondre à tout ce qu'exigeait et rendait nécessaire la ruine de l'homme ; mais il était un homme tel qu'il pouvait satisfaire à toutes les exigences de la gloire de Dieu. Il était véritablement homme, mais pur et sans tache ; Dieu pouvait trouver son plaisir en lui parfaitement, et l'homme pouvait s'appuyer sur lui sans réserve.

Il n'est pas nécessaire de rappeler au chrétien que tout ceci, séparé de la mort et de la résurrection, est sans fruit pour nous. Nous avons besoin non seulement d'un Christ incarné, mais d'un Christ crucifié et ressuscité. Il fallait, il est vrai, qu'il fût fait chair, pour être crucifié ; mais ce sont sa mort et sa résurrection qui rendent son incarnation efficace pour nous. Croire que, dans l'incarnation, Christ se soit uni à l'humanité pécheresse, n'est rien moins qu'une erreur mortelle ; cela était impossible. Lui-même nous enseigne expressément à cet égard. « En vérité, en vérité, je vous dis : À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne *meure*, il demeure *seul* ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24). Il ne pouvait y avoir aucune union entre une chair de péché et cet Être saint, né de Marie ; entre une chair mortelle et corruptible et celui en qui Satan n'avait rien, et sur qui la mort n'avait aucun pouvoir, en sorte qu'il a pu *donner* sa vie (comp. Jean 14:30 ; 10:18). La mort qu'il a volontairement soufferte est la seule base d'unité entre Christ et ses membres élus. « Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort... Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé » (Rom. 6:5, 6). « En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col. 2:11, 12). Nous trouvons au chapitre 6 des Romains, et chapitre 2 des Colossiens, une exposition détaillée de l'importante vérité qui nous occupe. Ce n'était que comme morts et ressuscités, que Christ et les siens pouvaient devenir « un » (comp. aussi Éph. 1:20 à 2:8). Il fallait que le véritable grain de blé tombât en terre et mourût, avant qu'un plein épi pût être formé et être recueilli dans le grenier céleste.

Mais, tandis que cette vérité est clairement révélée dans l'Écriture, cette Écriture nous apprend également que l'incarnation formait, pour ainsi dire, le premier fondement du glorieux édifice ; et les couvertures de fin coton retors nous présentent, en figure, la pureté morale de « l'homme Christ Jésus ». Nous avons déjà vu de quelle manière il fut conçu et il naquit (Luc 1:26-38) ; et si nous le suivons tout le long du cours de sa vie ici-bas, nous voyons toujours et partout en lui cette même irréprochable pureté. Il passa quarante jours dans le désert, tenté par le diable, mais il n'y avait, dans sa pure nature, rien qui répondît aux viles suggestions du tentateur. Christ pouvait toucher le lépreux, sans être souillé. Il pouvait toucher le cercueil d'un mort, sans contracter l'odeur de la mort. Il pouvait passer « sans péché » au milieu de la corruption. Il était parfaitement homme, mais parfaitement unique dans son origine, l'état et le caractère de son humanité. Lui seul a pu dire : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption » (Ps. 16:10). Ceci avait rapport à son humanité qui, en tant que parfaitement sainte et parfaitement pure, pouvait porter le péché. « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24) ; non *au bois*, comme quelques-uns voudraient nous enseigner, mais « *sur* le bois ». C'est sur la croix que Dieu porta nos péchés, et là seulement ; car « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5:21).

Le « bleu » est la couleur du ciel, et indique le caractère céleste de Christ qui, bien qu'il fût réellement homme et fût entré dans toutes les circonstances d'une humanité vraie et réelle « à part le péché », était néanmoins le Seigneur « [venu] du ciel » (1 Cor. 15:47). Bien qu'il fût vraiment homme, il marcha néanmoins dans la conscience ininterrompue de sa haute dignité, comme étranger

céleste ; jamais il n'oublia un instant d'où il était venu, où il était, et où il allait. La source de toute sa joie était en haut. La terre ne pouvait le rendre ni plus riche, ni plus pauvre. Il fit l'expérience que ce monde était « une terre aride et altérée, sans eau » (Ps. 63:1) et, par conséquent, son âme ne pouvait s'abreuver qu'en haut, se nourrir que de ce qui était céleste. « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme *qui est dans le ciel* » (Jean 3:13).

« La pourpre » est le signe de la royauté, et nous fait voir celui qui était né « roi des Juifs », qui se présenta comme tel à la nation juive, et fut rejeté (comp. Jean 19:2) ; qui fit une belle confession devant Ponce Pilate, confessant qu'il était roi, alors, qu'humainement parlant, il n'y avait en lui aucune trace de royauté. « Tu le dis, que moi je suis roi » (Jean 18:37). « Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant avec les nuées du ciel » (Marc 14:62 ; comp. Dan. 7:13). Enfin, l'inscription sur la croix, « en hébreu, en grec, et en latin », les langues de la religion, de la science et du gouvernement, portait qu'il était « Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs » (Jean 19:20, 21). La terre désavoua ses droits, malheureusement pour elle, mais il n'en fut pas de même du ciel ; là les droits de Christ furent pleinement reconnus. Il fut accueilli comme un vainqueur dans les demeures éternelles de la lumière ; il y fut couronné de gloire et d'honneur, et s'y assit, au milieu des acclamations des armées célestes, sur le trône de la majesté dans les cieux, en attendant que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. « Pourquoi s'agitent les nations, et les peuples méditent-ils la vanité ? Les rois de la terre se lèvent, et les princes consultent ensemble contre l'Éternel et contre son Oint. Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ! Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et, dans sa fureur, il les épouvantera. Et moi, j'ai oint *mon roi* sur Sion, la montagne de ma sainteté. Je raconterai le décret : l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui je t'ai engendré. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre. Tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier tu les mettras en pièces. Et maintenant, ô rois, soyez intelligents ; vous, juges de la terre, recevez instruction : Servez l'Éternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement ; baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périissiez dans le chemin, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. *Bienheureux tous ceux qui se confient en lui !* » (Ps. 2).

« L'écarlate » a trait à un Christ versant son sang. « Christ a souffert pour nous dans la chair » (1 Pierre 4:1). Sans la mort, tout aurait été inutile. Nous pouvons admirer le bleu et la pourpre, mais sans l'écarlate, le caractère le plus important du tabernacle aurait fait défaut. C'est par la mort que Christ détruisit celui qui avait l'empire de la mort. En plaçant devant nous une image de Christ, le vrai tabernacle, le Saint Esprit n'aurait pu omettre ce côté de son caractère, qui constitue le fondement de son union avec son corps qui est l'Église, de son droit au trône de David, et de sa seigneurie sur toute la création. En un mot, dans ces voiles pleins de signification, le Saint Esprit nous présente le Seigneur Jésus, non seulement comme homme pur et sans tache, comme homme roi, mais aussi comme homme mourant ; comme quelqu'un qui, *par sa mort*, a acquis un droit à tout ce que, comme homme, les conseils divins lui avaient destiné.

Mais les couvertures du tabernacle ne sont pas seulement l'expression des différentes perfections du caractère de Christ ; elles mettent encore en évidence l'unité et la fermeté de ce caractère, dont chaque trait est parfait et à sa place : l'un n'empiète jamais sur l'autre, ni ne porte atteinte à sa beauté. Tout était harmonie parfaite devant le regard de Dieu, et fut ainsi présenté dans le modèle qui avait été montré à Moïse sur la montagne (Ex. 25:40 ; Hébr. 8:5 ; Actes 7:44) et dans la copie qui fut dressée en bas. « Une même mesure pour tous les tapis. Cinq tapis seront joints l'un à l'autre, et cinq tapis seront joints l'un à l'autre » (vers. 3). Telles étaient les justes proportions et l'accord qui régnaient dans toutes les voies de Christ, comme homme parfait, marchant sur la terre, dans quelque situation ou dans quelque relation que nous le considérions. Quand il agit dans l'un de ces caractères, nous ne voyons jamais que ce qu'il fait soit en désaccord avec la divine perfection d'un autre de ses caractères. Il fut en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance, l'homme parfait.

Rien en lui ne sortait de ces belles et parfaites proportions qui lui étaient propres, dans toutes ses voies. « Une même mesure pour tous les tapis, etc. ».

Par-dessus la couverture, dont nous venons de nous occuper, il y en avait une autre « de poils de chèvres » (vers. 7-14), qui cachait la beauté de la première à ceux de dehors par ce qui représentait la séparation rigoureuse d'avec le mal environnant. Ceux qui étaient dans l'intérieur ne voyaient pas cette dernière couverture. Ceux qui avaient le privilège d'entrer dans le lieu saint ne voyaient que le bleu, la pourpre, l'écarlate, et le fin coton retors, images des vertus et des perfections variées et pourtant liées ensemble, de ce tabernacle divin dans lequel Dieu habitait au-dedans du voile ; — et au travers de ce voile, la chair du Christ, les rayons de la nature divine brillaient si délicatement, que le pécheur pouvait les contempler sans être accablé par leur glorieuse splendeur.

Pendant que le Seigneur Jésus a traversé ce monde, combien peu l'ont réellement connu ; combien peu ont eu les yeux oints du collyre céleste, pour pénétrer et apprécier le mystère profond de son caractère ; combien peu virent « le bleu, la pourpre, l'écarlate et le fin coton retors » ! Ce n'était que lorsque la foi amenait un homme en sa présence, que Jésus souffrait que l'éclat de ce qu'il était se manifestât, et que sa gloire perçât le nuage. Pour l'œil naturel, il semblerait qu'il y ait eu dans sa personne une réserve et une sévérité, qui étaient représentées par « les tapis de poils de chèvres », et qui étaient le résultat de sa séparation profonde et de son éloignement, non des pécheurs personnellement, mais des pensées et des maximes des hommes. Il n'avait rien en commun avec l'homme comme tel ; et il n'entrait pas dans la capacité de la simple nature de le comprendre ou de jouir de lui. « Nul, dit-il, ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire », et quand un de ceux qui étaient « attirés » confessait son nom, il lui déclarait : « La chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux » (comp. Jean 6:44 ; Matt. 16:17). Il était comme « une racine sortant d'une terre aride », n'ayant « ni forme, ni éclat » pour attirer le regard ou satisfaire le cœur de l'homme. Le flot de la popularité ne pouvait pas se porter sur celui qui, pendant qu'il traversait rapidement la scène de ce monde vain, s'enveloppait d'une « couverture de poils de chèvres ». Jésus n'a pas été populaire. La multitude a pu le suivre un moment, parce que, pour elle, son ministère s'alliait « aux pains et aux poissons » qui répondaient à ses besoins, mais elle était tout aussi prête à crier : « Ôte, ôte, crucifie-le » (Jean 19:15), que « Hosanna ! au fils de David ! » (Matt. 21:9). Que les chrétiens, que les serviteurs de Christ, que tous les prédicateurs de l'Évangile s'en souviennent ! Puissions-nous tous, et chacun en particulier, ne pas oublier « la couverture de poils de chèvres » !

Mais si les peaux de chèvres exprimaient la rigoureuse séparation de Christ d'avec le monde, les « peaux de béliers *teintes en rouge* » (vers. 14) représentent son entière consécration et son ardent dévouement à Dieu, dans lesquels il persévéra jusqu'à la *mort* même. Il fut le seul serviteur parfait qui jamais se tint dans la vigne de Dieu. Il n'eut qu'un but, qu'il poursuivit sans dévier, de la crèche à la croix ; et ce but, c'était de glorifier le Père et d'achever l'œuvre qu'il lui avait donnée à faire. « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » — tel était le langage de sa jeunesse, et l'accomplissement de ces « affaires » était le but de sa vie. Sa viande était de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé, et d'accomplir son œuvre (Jean 4:34). « Les peaux de béliers teintes en rouge » représentent un côté de son caractère, aussi bien que « la couverture de poils de chèvres ». Son dévouement parfait à Dieu le séparait des habitudes des hommes.

Les « peaux de taissons » (vers. 14) me paraissent désigner la sainte vigilance, avec laquelle le Seigneur Jésus se mettait en garde contre l'approche de tout ce qui était hostile au but qui remplissait son âme tout entière. Il prit sa position pour Dieu, et la maintint avec une ténacité qu'aucune influence des hommes ou des démons, de la terre ou de l'enfer, ne pouvait surmonter. La couverture de peaux de taissons était « par-dessus », nous montrant que le trait le plus prononcé, dans le caractère de « l'homme Christ Jésus », était une détermination invincible d'être un témoin pour Dieu sur la terre. Il était le véritable Naboth, livrant sa vie plutôt que de renoncer à la vérité de Dieu, ou d'abandonner ce pour quoi il avait pris sa place dans ce monde.

La chèvre, le bélier et le taison doivent être considérés comme représentant certains traits naturels, comme aussi certaines qualités morales, et il faut tenir compte de ces deux côtés dans l'application de ces figures au caractère de Jésus. L'œil humain ne pouvait discerner que les traits naturels. Il ne pouvait rien voir de la grâce, de la beauté, de la dignité morales, qui étaient cachées sous la forme extérieure de Jésus de Nazareth, humble et méprisé. Quand les trésors de la sagesse divine découlaient de ses lèvres, on se demandait : « Celui-ci n'est-il pas le charpentier ? » (Marc 6:3). « Comment celui-ci connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises ? » (Jean 7:15). Quand il déclarait qu'il était le Fils de Dieu et affirmait sa divinité éternelle, on lui répondait : « Tu n'as pas encore cinquante ans », ou bien « ils prenaient des pierres pour les jeter contre lui » (Jean 8:57, 59). En un mot, la confession des pharisiens : « Pour celui-ci, nous ne savons d'où il est » (Jean 9:29), était vraie des hommes en général.

Les limites de notre travail ne nous permettent pas de suivre ici le développement de ces traits précieux du caractère de Jésus, dans les récits des Évangiles. Ce qui a été dit est suffisant pour ouvrir au lecteur une source de méditation spirituelle, et pour lui donner une idée des rares trésors qui sont renfermés sous l'image des voiles et des couvertures du tabernacle. Le mystère de la personne de Christ, ses motifs secrets d'action et ses perfections inhérentes, son apparence extérieure et dépourvue de ce que les hommes recherchent, ce qu'il était par lui-même, ce qu'il était envers Dieu et envers les hommes ; ce qu'il était au jugement de la foi, et ce qu'il était au jugement de la nature, tout cela était présenté à la foi, sous la figure des « tapis de fin coton retors, et de bleu, et de pourpre, et d'écarlate », et des différentes « couvertures de peaux ».

« Les ais pour le tabernacle » (vers. 15) étaient faits du même bois que l'arche du témoignage. Ils étaient soutenus, en outre, par des soubassements d'argent, provenant de la « rançon » ; leurs crochets et leurs chapiteaux étaient également en argent (comp. attentivement les vers. 11 à 16 du chap. 30, avec les vers. 25 à 28 du chapitre 38). La charpente tout entière du pavillon du tabernacle reposait sur ce qui parlait de rédemption, tandis que les crochets et les chapiteaux reproduisaient la même pensée. Les soubassements étaient ensevelis dans le sable, et les crochets et les chapiteaux étaient au-dessus. Quelle que soit la profondeur à laquelle vous pénétriez, ou la hauteur à laquelle vous atteigniez, cette vérité éternelle et glorieuse est dépeinte devant nous : « *J'ai trouvé une propitiation* » (Job 33:24). Béni soit Dieu, nous avons été rachetés « non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache » (1 Pierre 1:18).

Le tabernacle était divisé en trois parties distinctes : « le lieu très saint, le lieu saint et le parvis ». Les tapisseries qui fermaient l'entrée de chacune des parties étaient faites des mêmes matériaux que le pavillon, savoir de « bleu, de pourpre, d'écarlate, et de fin coton retors » (chap. 26:31, 36 et 27:16). Christ est la seule porte par laquelle on puisse entrer dans les différentes régions de la gloire, qui ont encore à être manifestées, soit sur la terre, soit dans le ciel, ou dans les cieux des cieux. « Toute famille dans les cieux et sur la terre » (Éph. 3:15) sera placée sous l'autorité suprême de Christ, comme aussi « toute famille » sera introduite dans la félicité et la gloire éternelles, en vertu de l'expiation que Christ a accomplie. Ceci est clair et n'exige, pour être compris, aucun effort d'imagination. Telle est la vérité, et quand nous connaissons la vérité, la représentation en est facile à saisir. Si nos cœurs sont remplis de Christ, nous ne risquons pas de nous égarer bien loin dans nos interprétations du tabernacle et de ses accessoires. Ce n'est pas la science, ni la critique qui nous seront utiles dans cette étude, mais un cœur plein d'amour pour Jésus, et une conscience en paix par le sang de la croix.

Que l'Esprit de Dieu nous rende capables d'étudier ces choses avec plus d'intérêt et d'intelligence ! Qu'il ouvre nos yeux, afin que nous contemptions les merveilles de sa loi !

## Chapitre 27

Avant d'entrer dans les détails qui concernent l'autel d'airain et le parvis, dont ce chapitre va nous occuper, je voudrais appeler l'attention du lecteur sur l'ordre suivi par le Saint Esprit dans cette partie du livre de l'Exode. Nous avons déjà fait remarquer que le passage, compris entre le vers. 1 du chapitre 25 et le vers. 9 du chapitre 27, forme une division distincte qui nous donne la description de l'arche et du propitiatoire, de la table et du chandelier, des couvertures et des voiles, et enfin, de l'autel d'airain et du parvis où cet autel était placé. En lisant le verset 15 du chapitre 35, le verset 25 du chapitre 37 et le verset 26 du chapitre 40, on voit que, dans chacun de ces passages, il est fait mention de l'autel d'or du parfum, entre le chandelier et l'autel d'airain ; tandis que, lorsque l'Éternel donne des instructions à Moïse, l'autel d'airain est introduit immédiatement après le chandelier et les couvertures du tabernacle. Il doit y avoir, à cette différence, une raison divine qu'il vaut la peine de rechercher.

Pourquoi donc, lorsque l'Éternel donne des directions sur l'arrangement et les ustensiles du « lieu saint », omet-il l'autel des parfums, pour passer immédiatement à l'autel d'airain qui était à l'entrée du tabernacle ? Voici, je crois, la pensée de Dieu à ce sujet. Il décrit d'abord la manière dont lui-même se manifesterait à l'homme ; ensuite il nous apprend de quelle manière l'homme doit s'approcher de lui. Il prend place sur le trône, comme « le Seigneur de toute la terre » (Josué 3:11) : les rayons de sa gloire étaient cachés derrière le voile, type de la chair de Christ (Héb. 10:20) ; mais, en dehors du voile, il y avait la manifestation de lui-même, en tant que lié avec l'humanité dans « la table et les pains de proposition », et par la lumière et la puissance du Saint Esprit, dans le chandelier. Ensuite vient le caractère de Christ, comme homme descendu sur la terre, représenté dans les voiles et les couvertures du tabernacle ; et finalement l'autel d'airain, emblème du lieu où se rencontrent un Dieu saint et un homme pécheur. Nous arrivons ainsi au point extrême d'où nous retournons vers le lieu saint, avec Aaron et ses fils, qui avaient leur place habituelle comme sacrificateurs là où était l'autel d'or du parfum. Tout cet ordre est d'une beauté remarquable, et mérite notre sérieuse attention. Il n'est pas question de l'autel d'or avant qu'il y ait un sacrificateur pour y brûler l'encens, car l'Éternel montra à Moïse les images des choses qui sont dans les cioux, selon l'ordre dans lequel ces choses doivent être saisies par la foi. D'un autre côté, quand Moïse donne des ordres à la congrégation (chap. 35), quand il raconte les travaux de « Betsaleël et d'Oholiab » (chapitres 37 et 38), et quand il dresse le tabernacle (chap. 40), il suit simplement l'ordre dans lequel les ustensiles étaient réellement placés.

Passons maintenant à l'autel d'airain. C'était le lieu où le pécheur s'approchait de Dieu, dans la puissance et en vertu du sang de l'expiation. Il était placé « à l'entrée du tabernacle de la tente d'assignation », et c'était sur cet autel que tout le sang des sacrifices était répandu. Il était fait de « bois de sittim et d'airain », du même bois que l'autel d'or du parfum, mais d'un métal différent. La raison en est évidente. L'autel d'airain était le lieu où Dieu entraînait en compte avec le péché selon le jugement qu'il portait sur lui. L'autel d'or était le lieu d'où le parfum précieux de tout ce qu'il y avait d'excellent en Christ montait jusqu'au trône de Dieu. Le « bois de sittim », comme figure de l'humanité de Christ, devait se trouver dans l'un et dans l'autre ; mais dans l'autel d'airain, Christ rencontre le feu de la justice divine ; dans l'autel d'or, il nourrit les affections divines. Au premier de ces autels, le feu de la colère divine fut éteint ; au dernier, celui du culte sacerdotal est allumé. L'âme jouit de trouver Christ dans l'un et dans l'autre ; mais l'autel d'airain est ce qui répond aux besoins d'une conscience coupable, la première chose qu'il faille à un pauvre pécheur, sans force et convaincu de péché. La conscience ne peut jouir d'une paix stable, solide, avant que l'œil de la foi ne repose sur Christ comme l'antitype de l'autel d'airain. Il faut que je voie mon péché réduit en cendres par le feu de cet autel, avant que de pouvoir jouir de la paix de la conscience dans la présence de Dieu. C'est quand je sais, par la foi au témoignage de Dieu, que Dieu lui-même a jugé mon péché dans la personne de Christ, à l'autel d'airain ; qu'il a lui-même satisfait à toutes les justes exigences de sa gloire ; qu'il a ôté mon péché pour jamais de devant sa sainte présence ; — c'est alors, mais seulement alors, que je puis jouir d'une paix divine et éternelle.

Je ferai ici une remarque sur la signification de l'or et de l'airain dans les ustensiles du tabernacle. L'or est le symbole de la justice divine, ou de la nature divine dans « l'homme Christ Jésus ». L'airain est le symbole de la justice, demandant le jugement du péché, comme dans l'autel d'airain ; ou le jugement de l'impureté, comme dans la cuve d'airain (chap. 30:18). Ceci explique pourquoi, dans l'intérieur de la tente du tabernacle, tout était d'or, l'arche, le propitiatoire, la table, le chandelier, l'autel du parfum : toutes ces choses étaient les symboles de la nature divine, de l'excellence personnelle inhérente du Seigneur Jésus. D'un autre côté, *en dehors* de la tente du tabernacle, tout était d'airain, l'autel et ses ustensiles, la cuve et son soubassement. Il faut que les exigences de la justice, à l'égard du péché et de la souillure, soient divinement satisfaites, avant que l'on puisse jouir, en aucune manière, des précieux mystères de la personne de Christ, tels qu'ils sont révélés dans l'intérieur du sanctuaire de Dieu. C'est quand je vois toute impureté et tout péché parfaitement jugés et lavés, que je puis, comme sacrificateur, m'approcher et adorer dans le saint lieu, et jouir de la pleine manifestation de la beauté et de la perfection du Dieu-homme, Christ Jésus.

Le lecteur trouvera un grand profit à poursuivre l'application de cette pensée dans les détails, non seulement dans l'étude du tabernacle et du temple, mais aussi dans celle de divers autres passages de la Parole. Ainsi, par exemple, dans le chapitre 1 de l'Apocalypse, Christ apparaît « ceint aux mamelles, d'une ceinture d'or, et ayant ses pieds semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise ». « La ceinture d'or » est le symbole de sa justice intrinsèque ; les « pieds semblables à de l'airain brillant » sont l'expression du jugement inflexible du mal : Dieu ne peut tolérer le mal, il faut qu'il l'écrase sous ses pieds.

Tel est le Christ auquel nous avons affaire. Il juge le péché, mais il sauve le pécheur. La foi voit le péché réduit en cendres à l'autel d'airain ; elle voit toute impureté lavée à la cuve d'airain ; enfin elle jouit de Christ, tel qu'il est révélé dans le secret de la présence divine, par la lumière et la puissance du Saint Esprit. Elle le trouve à l'autel d'or, dans toute la valeur de son intercession ; elle se nourrit de lui à la table d'or ; elle le reconnaît dans l'arche et le propitiatoire, comme celui qui répond à toutes les exigences de la justice, et qui, en même temps, répond à tous les besoins de l'homme ; elle le contemple dans le voile et la tente avec toutes leurs figures mystiques. Elle lit partout son nom précieux. Que n'avons-nous des cœurs pour apprécier et louer un Christ si incomparable et si glorieux !

Rien ne peut être d'une importance plus vitale qu'une intelligence claire de la doctrine, dont l'autel d'airain est l'expression typique. C'est le manque de vues nettes à cet égard qui fait que tant d'âmes passent leur vie dans la tristesse. La question de leur culpabilité n'a jamais été, pour elles, clairement et positivement réglée à l'autel d'airain ; elles n'ont jamais réalisé, par la foi, que Dieu lui-même a vidé à la croix toute la question de leurs péchés. Elles cherchent la paix pour leur conscience troublée dans la régénération, et dans les évidences de la régénération, dans les fruits de l'Esprit, dans leurs dispositions, leurs sentiments et leurs expériences : toutes choses excellentes et précieuses par elles-mêmes, mais qui ne sont pas le fondement de la paix. Ce qui remplit l'âme d'une paix parfaite, c'est la connaissance de ce que Dieu a fait à l'autel d'airain. Les cendres sur l'autel m'apprennent la bienheureuse nouvelle que *tout est accompli*. Les péchés du croyant ont tous été effacés par la main de l'amour rédempteur. « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5:21). Tout péché doit être jugé : mais les péchés du croyant ont déjà été jugés à la croix, ainsi il est parfaitement justifié. Supposer qu'il puisse y avoir encore quoi que ce soit qui soit contraire au croyant le plus faible, c'est nier l'œuvre entière de la croix. Tous ses péchés et toutes ses iniquités ont été ôtés par Dieu lui-même ; c'est pourquoi ils sont entièrement effacés ; ils ont disparu dans le sang versé de l'Agneau de Dieu.

Chers frères en Christ, veillez à ce que votre cœur soit parfaitement établi dans la paix que Jésus a faite « par le sang de sa croix » (Col. 1:20).

## Chapitres 28-29

Ces chapitres nous font connaître la sacrificature dans toute sa valeur et son efficacité, et sont pleins d'un profond intérêt. Le nom seul de *sacrificature* réveille dans le cœur des sentiments de vive reconnaissance envers la grâce, qui non seulement a trouvé pour nous un moyen par lequel nous pouvons parvenir jusque dans la présence de Dieu, mais qui a encore pourvu à ce que nous puissions nous y maintenir, selon le caractère et les exigences de cette haute et sainte position.

La sacrificature d'Aaron était un don de Dieu à un peuple qui, en lui-même, était loin de lui et avait besoin de quelqu'un qui se tînt pour lui dans la présence de Dieu, continuellement. Le chap. 7 aux Hébreux nous apprend que cet ordre de sacrificature était lié à la loi, qu'il fut établi « selon la loi d'un commandement charnel » (vers. 16) ; que ceux qui l'exerçaient étaient plusieurs, « parce que la mort les empêchait de demeurer » (vers. 23) et qu'ils avaient les infirmités (vers. 28). Cet ordre de sacrificature ne pouvait rien amener à la perfection ; de sorte que nous avons à bénir Dieu de ce qu'il fut institué « sans serment » (vers. 21). Le serment de Dieu ne pouvait s'allier qu'à ce qui devait durer pour toujours, savoir au sacerdoce parfait, immortel, non transmissible, de notre grand et glorieux Melchisédec, qui communique, et à son sacrifice et à son sacerdoce, toute la valeur, toute la glorieuse dignité de sa personne incomparable. La pensée que nous avons un tel sacrifice et un tel sacrificateur produit dans le cœur des sentiments de vive gratitude.

Mais poursuivons l'examen de ces deux chapitres. — Au chapitre 28, il est question des vêtements, et au chap. 29 des sacrifices. Les premiers sont plus immédiatement en rapport avec les besoins du peuple ; les derniers avec les droits de Dieu. Les vêtements sont et représentent les diverses fonctions et les divers attributs de la sacrificature. « L'éphod » était le vêtement sacerdotal par excellence ; il était inséparablement uni aux deux épauettes et au pectoral, nous enseignant ainsi que la *force* de l'épaule du sacrificateur et l'*affection* de son cœur étaient entièrement consacrées aux intérêts de ceux qu'il représentait, et en faveur desquels il portait l'éphod. Ces choses, typifiées dans Aaron, sont réalisées en Christ : sa force toute puissante et son amour infini sont à nous, éternellement, incontestablement. L'épaule, qui soutient l'univers, soutient le membre le plus faible et le plus obscur de l'assemblée rachetée à prix de sang. Le cœur de Jésus est plein d'une affection invariable, d'un amour éternel et infatigable pour le membre de l'assemblée le moins considéré.

Les noms des douze tribus, gravés sur des pierres précieuses, étaient portés à la fois sur les épaules et sur le cœur du souverain sacrificateur (vers. 9-12, 15-29). L'excellence particulière d'une pierre précieuse se montre en ce que, plus la lumière qui l'éclaire est intense, plus elle brille avec éclat. La lumière ne peut jamais amoindrir l'éclat d'une pierre précieuse ; au contraire, elle en augmente et en développe le lustre. Les douze tribus, l'une aussi bien que l'autre, la plus petite aussi bien que la plus grande, étaient portées continuellement devant l'Éternel sur le cœur et les épaules d'Aaron. Elles étaient, toutes et chacune en particulier, maintenues en la présence de Dieu dans cet éclat parfait et cette beauté inaltérable, qui étaient le propre de la position dans laquelle la parfaite grâce du Dieu d'Israël les avait placées. Le peuple était représenté devant Dieu par le souverain sacrificateur. Quelles que pussent être ses infirmités, ses erreurs ou ses fatigues, son nom brillait sur « le pectoral » d'un inaltérable éclat. L'Éternel lui avait donné cette place ; qui aurait pu l'en arracher ? Quel autre aurait pu le placer là ? Qui aurait pu pénétrer dans le lieu saint, pour enlever de dessus le cœur d'Aaron le nom d'une seule des tribus d'Israël ? Qui aurait pu ternir l'éclat qui entourait ces noms, là où Dieu les avait placés ? Ils étaient hors de l'atteinte de tout ennemi, au-delà de toute influence du mal.

Combien il est encourageant pour les enfants de Dieu qui sont éprouvés, tentés, assaillis, humiliés, de penser que Dieu ne les voit que sur le cœur de Jésus ! Aux yeux de Dieu, ils brillent continuellement de l'éclat suprême de Christ ; ils sont revêtus d'une beauté divine. Le monde ne peut pas les voir ainsi, mais Dieu les voit ainsi et en cela gît toute la différence. En considérant les enfants de Dieu, les hommes ne voient que leurs taches et leurs défauts ; ils sont incapables de voir

autre chose, en sorte que leur jugement est toujours faux, toujours partial. Ils ne peuvent pas voir les bijoux étincelants où sont gravés, par l'amour éternel, les noms des rachetés de Dieu. Les chrétiens, il est vrai, devraient être soigneux de ne donner au monde aucune occasion de mal parler d'eux ; ils devraient chercher, « en faisant le bien », à « fermer la bouche à l'ignorance des hommes dépourvus de sens » (1 Pierre 2:15). Si, par la puissance du Saint Esprit, ils saisissaient la beauté dont ils brillent sans cesse aux yeux de Dieu, ils en réaliseraient certainement les caractères dans toute leur conduite ; leur marche serait sainte, pure, digne de Dieu, et leur lumière serait visible aux yeux des hommes. Plus nous entrerons, par la foi, dans ce qui est vrai de nous en Christ, plus aussi l'œuvre intérieure en nous sera profonde, réelle et pratique, et plus la manifestation de l'effet moral de cette œuvre en nous sera complète.

Mais, Dieu en soit béni ! nous n'avons pas affaire aux hommes pour être jugés, mais avec Dieu lui-même ; et dans sa miséricorde, il nous montre notre grand sacrificateur « portant notre jugement sur son cœur, devant l'Éternel, continuellement » (vers. 30). Cette assurance donne une paix profonde et solide, une paix que rien ne peut ébranler. Nous pouvons avoir à confesser nos fautes et nos manquements, et à en mener deuil ; l'œil peut être parfois tellement obscurci par les larmes d'une repentance véritable, que nous ne sommes guère en état de voir l'éclat des pierres précieuses où nos noms sont gravés ; toutefois nos noms sont toujours là. Dieu les voit et cela suffit. Il est glorifié par leur éclat — éclat qui ne vient pas de nous, mais dont Dieu lui-même nous a revêtus. Nous n'étions rien que ténèbres, impureté et difformité ; Dieu nous a donné la lumière, la pureté, la beauté ; — à Lui soit la louange, pendant toute l'éternité !

La « ceinture » est le symbole bien connu du service ; et Christ est le parfait Serviteur, le Serviteur des conseils et des affections de Dieu, et des besoins profonds et variés de son peuple. Christ se ceignit lui-même pour son œuvre, dans un dévouement à toute épreuve et que rien ne pouvait décourager ; et quand la foi voit le Fils de Dieu ainsi ceint, elle juge que nulle difficulté n'est trop grande pour lui. Nous voyons, dans le type qui nous occupe, que toutes les vertus et toutes les gloires de Christ, dans sa nature divine, comme dans sa nature humaine, entrent pleinement dans son caractère de serviteur. « Et la ceinture de son éphod, qui sera par-dessus, sera du même travail, de la même matière, d'or, de bleu et de pourpre, et d'écarlate, et de fin coton retors » (vers. 8). Ceci doit satisfaire à tous les besoins de l'âme et aux plus ardents désirs du cœur. Christ est non seulement la victime égorgée à l'autel d'airain, mais aussi le Souverain Sacrificateur ceint sur la maison de Dieu. L'apôtre peut donc dire en toute vérité : « *Approchons ; — retenons ; — prenons garde l'un à l'autre* » (Héb. 10:19-24).

« Et tu mettras sur le pectoral de jugement les urim et les thummim (lumières et perfections), et ils seront sur le cœur d'Aaron, quand il entrera devant l'Éternel ; et Aaron portera le jugement des fils d'Israël sur son cœur, devant l'Éternel, continuellement » (vers. 30). Nous apprenons par différents passages de la Parole que les « urim » étaient en rapport avec la communication des pensées de Dieu à l'égard des diverses questions qui s'élevaient dans les détails de l'histoire d'Israël. Ainsi, par exemple, lors de la nomination de Josué, il est dit : « Et il se tiendra devant Éléazar, le sacrificateur, qui interrogera pour lui *les jugements d'urim devant l'Éternel* » (Nomb. 27:21). « Et de Lévi il dit : Tes thummim et tes urim (tes perfections et tes lumières) sont à l'homme de ta bonté, ... ils enseigneront tes ordonnances à Jacob, et ta loi à Israël » (Deut. 33:8-10). « Et Saül interrogea l'Éternel, et l'Éternel ne lui répondit pas, ni par des songes, *ni par l'urim*, ni par les prophètes » (1 Sam. 28:6). « Et le Thirshatha leur dit qu'ils ne devaient point manger des choses très saintes, jusqu'à ce que fût suscité un sacrificateur avec les urim et les thummim » (Esdras 2:63). Nous apprenons ainsi que le souverain sacrificateur ne portait pas seulement le jugement de l'assemblée devant l'Éternel, mais qu'il communiquait aussi le jugement de l'Éternel à l'assemblée : précieuses et solennelles fonctions ! Il en est de même, et avec une perfection divine, de notre « grand Souverain Sacrificateur, qui a traversé les cieux » (Héb. 4:14). Il porte le jugement de son peuple sur son cœur continuellement et, par le Saint Esprit, il nous communique le conseil de Dieu, à l'égard des moindres circonstances de notre vie journalière. Nous n'avons besoin ni de songes, ni de visions : pourvu que

nous marchions selon l'Esprit, nous jouirons de toute l'assurance que peut donner le parfait « urim », sur le cœur de notre grand Souverain Sacrificateur.

« Et tu feras la robe de l'éphod entièrement de bleu ; ... sur ses bords des grenades de bleu, et de pourpre, et d'écarlate, sur ses bords, tout autour, et des clochettes d'or entre elles, tout autour : une clochette d'or et une grenade, une clochette d'or et une grenade, sur les bords de la robe, tout autour. Et Aaron en sera revêtu quand il fera le service ; et on en entendra le son quand il entrera dans le lieu saint, devant l'Éternel, et quand il en sortira, afin qu'il ne meure pas » (vers. 31-35). La robe bleue de l'éphod est l'emblème du caractère entièrement céleste de notre grand Souverain Sacrificateur. Il est allé dans les cieux, au-delà de la portée de toute vision humaine ; mais par la puissance du Saint Esprit il y a un témoignage rendu à la vérité qu'il est vivant, dans la présence de Dieu ; et non seulement un témoignage, mais aussi du fruit. « Une clochette d'or, et une grenade, une clochette d'or, et une grenade ». — Tel est l'ordre plein de beauté. Un témoignage fidèle à la grande vérité, que Jésus est toujours vivant pour intercéder pour nous, sera inséparablement lié à un service fructueux. Pussions-nous avoir une intelligence plus profonde de ces précieux et saints mystères !

« Et tu feras une lame d'or pur, et tu graveras sur elle, en gravure de cachet : *Sainteté à l'Éternel* ; et tu la poseras sur un cordon de bleu, et elle sera sur la tiare ; et elle sera sur le devant de la tiare ; elle sera sur le front d'Aaron ; et Aaron portera l'iniquité des choses saintes que les fils d'Israël auront sanctifiées, dans tous les dons de leurs choses saintes ; et elle sera sur *son* front continuellement, pour être agréée pour eux devant l'Éternel » (vers. 36-38). C'est ici une vérité importante pour l'âme. La lame d'or, sur le front d'Aaron, était le type de la sainteté essentielle du Seigneur Jésus. « Elle sera sur *son* front *continuellement*, pour être agréée pour eux devant l'Éternel ». Quel repos pour le cœur au milieu de toutes les fluctuations de notre propre expérience ! Notre grand Souverain Sacrificateur est « continuellement » devant Dieu pour nous. Nous sommes représentés par lui, et rendus agréables en lui. La sainteté nous appartient. Plus nous connaissons profondément notre indignité personnelle et notre faiblesse, plus nous ferons l'expérience de cette humiliante vérité : qu'en nous n'habite aucun bien, et plus nous bénirons avec ferveur le Dieu de toute grâce pour cette vérité consolante : « Elle sera sur *son* front continuellement, pour être agréée pour eux devant l'Éternel ».

S'il arrivait que mon lecteur fût fréquemment tenté et harassé par des doutes et des craintes, des hauts et des bas dans son état spirituel, avec un penchant continu à regarder au-dedans de lui-même, à son pauvre cœur froid, inconstant et revêche, il n'a qu'à s'appuyer de tout son cœur sur cette précieuse vérité, que ce grand Souverain Sacrificateur le représente devant le trône de Dieu ; il n'a qu'à fixer ses yeux sur la lame d'or, et à lire sur elle la mesure de son acceptation éternelle auprès de Dieu. Que le Saint Esprit lui donne de goûter la douceur et la puissance de cette divine et céleste doctrine !

« Et pour les fils d'Aaron tu feras des tuniques, et tu leur feras des ceintures, et tu leur feras des bonnets, pour gloire et pour ornement. ... Et tu leur feras des caleçons de lin pour couvrir la nudité de leur chair. ... Et ils seront sur Aaron et sur ses fils lorsqu'ils entreront dans la tente d'assignation ou lorsqu'ils s'approcheront de l'autel pour faire le service dans le lieu saint ; afin qu'ils ne portent pas d'iniquité et ne meurent pas » (vers. 40-43). Ici Aaron et ses fils représentent en figure Christ et l'Église, dans la puissance d'une seule justice divine et éternelle. Les vêtements sacerdotaux d'Aaron sont l'expression des qualités intrinsèques, essentielles, personnelles et éternelles de Christ ; tandis que les « tuniques » et les « bonnets » des fils d'Aaron représentent les grâces dont l'Église est revêtue, en vertu de son association avec le Chef souverain de la famille des sacrificateurs.

Ainsi, tout ce qui vient de passer devant nos yeux nous montre avec quel soin miséricordieux l'Éternel pourvoyait aux besoins de son peuple, en permettant que les siens vissent celui qui se préparait à intervenir en leur faveur, et à les représenter devant Lui, revêtu de tous les vêtements qui répondaient directement à la condition du peuple, telle que Dieu la connaissait. Rien de ce que le

cœur pouvait désirer, ou dont il pouvait avoir besoin, n'était oublié. Le peuple d'Israël, en considérant Aaron de la tête aux pieds, pouvait voir que tout était complet en lui. Depuis la sainte tiare qui couvrait son front, jusqu'aux clochettes et aux grenades qui bordaient sa robe, toutes choses étaient comme elles devaient être, parce que tout était conforme au modèle montré sur la montagne, tout était selon l'estimation que l'Éternel faisait des besoins de son peuple et de ses propres exigences.

Mais il y a encore un point relatif aux vêtements d'Aaron, qui réclame l'attention spéciale du lecteur : c'est la manière dont l'or est introduit dans la confection de ces habits. Ce sujet est développé au chapitre 39, mais l'interprétation peut trouver sa place ici : « Et ils étendirent des lames d'or, et on les coupa par filets pour les brocher parmi le bleu, et parmi la pourpre, et parmi l'écarlate, et parmi le fin coton, en ouvrage d'art » (39:3). Nous avons déjà fait remarquer que « le bleu, la pourpre, l'écarlate et le fin coton » représentent les différents caractères de l'humanité de Christ, et que l'or représente sa nature divine. Les filets d'or étaient brochés d'une manière exquise parmi les autres matériaux, de façon à être inséparablement unis à ces derniers, et à en être néanmoins parfaitement distincts. L'application de cette image frappante au caractère du Seigneur Jésus, est pleine d'intérêt. Dans différentes scènes présentées dans les récits de l'Évangile, il est facile de discerner, à la fois, le caractère distinct et la mystérieuse union de l'humanité et de la divinité.

Considérez, par exemple, Christ sur la mer de Galilée. Il était au milieu de la tempête, « dormant sur un oreiller » (Marc 4:38), précieuse manifestation de son humanité ! Mais un moment après, il apparaît dans toute la grandeur et la majesté de la divinité ; et comme gouverneur suprême de l'univers, il tance le vent et impose silence à la mer. Il n'y a ici ni effort, ni précipitation, ni préparation préalable. Le repos dans l'humanité n'est pas plus naturel que l'activité dans la nature divine. Christ est aussi complètement dans son élément dans l'une que dans l'autre. — Voyez-le encore, quand les receveurs des drachmes s'adressent à Pierre. Comme le Dieu fort, souverain, « possesseur des cieux et de la terre », il pose sa main sur les trésors de l'océan, et il dit : « Ils sont à moi » (Ps. 50:12 ; 24:1 ; Job 41:2) ; et après avoir déclaré que c'est à lui qu'appartient la mer, car lui-même l'a faite (Ps. 95:5), il change de langage, et manifestant sa parfaite humanité, il s'associe à son pauvre serviteur par ces paroles touchantes : « Prends-le et donne-le leur *pour moi et pour toi* » (Matt. 17:27). Paroles pleines de grâce, ici surtout, devant le miracle qui manifestait, d'une manière si complète, la divinité de celui qui s'associait ainsi, dans une condescendance infinie, avec un pauvre faible ver de terre. — Puis encore, au tombeau de Lazare (Jean 11), il frémit et pleure ; et ces frémissements, ces larmes proviennent des profondeurs d'une humanité parfaite, de ce cœur humain parfait qui sentait, comme nul autre cœur ne pouvait sentir, ce que c'est que de se trouver au milieu d'une scène où le péché a produit d'aussi terribles fruits. Mais alors, comme la Résurrection et la Vie, comme Celui qui tenait dans sa main toute-puissante « les clefs de la mort et du hadès » (Apoc. 1:18), il s'écrie : « Lazare, sors dehors ! » et la mort et le sépulcre, à la voix de Jésus, ouvrent leurs portes et laissent sortir leur captif.

D'autres scènes de l'Évangile se présenteront à l'esprit du lecteur, comme illustrations de cette union des filets d'or avec « le bleu, la pourpre, l'écarlate et le fin coton retors », c'est-à-dire de cette union de la divinité avec l'humanité dans la Personne mystérieuse du Fils de Dieu. Il n'y a rien de nouveau dans cette pensée, souvent signalée par ceux qui ont étudié avec quelque soin les écrits de l'Ancien Testament. Elle est toujours profitable, toutefois, pour nos âmes, quand elles sont tournées vers le Seigneur Jésus comme vers Celui qui est véritablement Dieu et véritablement homme. Le Saint Esprit a uni ensemble la divinité et l'humanité par un « ouvrage d'art », et les présente à l'esprit renouvelé du croyant pour qu'il en jouisse et qu'il les admire.

Avant de quitter cette partie du livre, examinons un peu le chapitre 29. Nous avons déjà fait remarquer qu'Aaron et ses fils représentent Christ et l'Église ; mais ici Dieu donne à Aaron la préséance : « Et tu feras approcher Aaron et ses fils à l'entrée de la tente d'assignation, et tu les laveras avec de l'eau » (vers. 4). Le lavage d'eau faisait qu'Aaron devenait, typiquement, ce que Christ est par lui-même, c'est-à-dire saint. L'Église est sainte en vertu de son union avec Christ dans

une vie de résurrection ; Christ est la définition parfaite de ce qu'elle est devant Dieu. L'acte cérémoniel de laver avec de l'eau figure l'action de la parole de Dieu (voyez Éph. 5:26). « Je me sanctifie moi-même pour eux, dit Christ, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:19). Il se sanctifie lui-même pour Dieu dans la puissance d'une obéissance parfaite, étant, comme homme, conduit et dirigé en toutes choses, par la parole de Dieu, par l'Esprit éternel ; afin que ceux qui lui appartiennent fussent entièrement sanctifiés par la puissance morale de la vérité.

« Et tu prendras l'huile de l'onction, et tu la répandras sur sa tête, et tu l'oindras » (vers. 7). Ici il s'agit du Saint Esprit ; mais il faut remarquer qu'Aaron fut oint *avant que le sang fût répandu*, parce qu'il nous est présenté comme le type de Christ qui, en vertu de ce qu'il était dans sa propre personne, fut oint du Saint Esprit longtemps avant que l'œuvre de la croix fût accomplie. D'un autre côté, les fils d'Aaron ne furent oints qu'après que le sang eut été répandu. « Et tu égorgeras le bœuf, et tu prendras de son sang, et tu le mettras sur le lobe de l'oreille droite d'Aaron, et sur le lobe de l'oreille droite de ses fils, et sur le pouce de leur main droite, et sur le gros orteil de leur pied droit ; et tu feras aspersion du sang sur l'autel tout autour (\*). Et tu prendras du sang qui sera sur l'autel, et de l'huile de l'onction, et tu en feras aspersion sur Aaron et sur ses vêtements, et sur ses fils et sur les vêtements de ses fils avec lui : et il sera saint, lui et ses vêtements, et ses fils et les vêtements de ses fils avec lui » (vers. 20, 21). Pour ce qui concerne l'Église, le sang de la croix est le fondement de toute bénédiction. L'Église ne pouvait pas recevoir l'onction du Saint Esprit, avant que son Chef ressuscité ne fût monté au ciel, et n'eût déposé sur le trône de la Majesté le témoignage du sacrifice qu'il avait accompli. « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez » (Actes 2:32, 33 ; comp. Jean 7:39 ; Actes 19:1-6). Depuis les jours d'Abel jusqu'à maintenant, il y a eu des âmes régénérées par le Saint Esprit, des âmes qui ont subi son influence, sur lesquelles il a agi, et qu'il a qualifiées pour le service ; mais l'Église ne pouvait pas être ointe du Saint Esprit, avant que son Seigneur victorieux ne fût entré au ciel et qu'il n'eût reçu pour elle la promesse du Père. Cette doctrine est enseignée de la manière la plus directe et la plus absolue dans tout le Nouveau Testament ; et elle était préfigurée déjà, dans toute son intégrité, dans le type que nous méditons, par le fait que, bien qu'Aaron fût oint avant que le sang ne fût répandu, ses fils néanmoins ne le furent et ne pouvaient l'être qu'après (vers. 7, 21).

(\*) L'oreille, la main et le pied sont tous consacrés à Dieu, dans la puissance de l'expiation accomplie, et par l'énergie du Saint Esprit.

Mais l'ordre suivi ici pour l'onction nous apprend autre chose encore que ce qui concerne l'œuvre de l'Esprit et la position de l'Église. La prééminence personnelle du Fils nous y est aussi présentée. « Tu as aimé la justice, et tu as haï la méchanceté ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons » (Ps. 45:7 ; Hébr. 1:9). Il faut que les enfants de Dieu maintiennent toujours cette vérité dans leurs convictions et leur expérience. La grâce de Dieu, il est vrai, est manifestée par le fait merveilleux, que des pécheurs coupables et dignes de l'enfer se sont trouvés être appelés les « *compagnons* » du Fils de Dieu ; mais n'oublions jamais l'expression « *au-dessus* ». Quelque étroite que soit l'union, et elle est aussi étroite que les conseils éternels de la grâce pouvaient la rendre, il faut néanmoins qu'en toutes choses, Christ tienne la première place (Col. 1:18). Il ne pourrait en être autrement. Il est Chef sur toutes choses, Chef de l'Église, Chef de la création, Chef des anges, Seigneur de l'univers. Il n'est pas un seul des astres qui se meuvent dans l'espace, qui ne lui appartienne, et dont il ne dirige les mouvements ; pas un seul des vermineux qui rampent sur la terre, qui ne soit sous son œil toujours ouvert. Il est « Dieu sur toutes choses » (Rom. 9:5) ; « le premier-né d'entre les morts » et « de toute la création » (Col. 1:15, 18 ; Apoc. 1:5) ; « le commencement de la création de Dieu » (Apoc. 3:14). « Toute famille dans les cieux et sur la terre » (Éph. 3:15) doit se ranger sous lui. Toute âme spirituelle reconnaît cette vérité avec gratitude ; bien plus, l'énonciation seule de ces choses fait tressaillir le cœur du chrétien. Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit se réjouiront à chaque nouveau développement des gloires personnelles du Fils ; de même qu'ils ne pourront supporter quoi que ce soit qui porte atteinte à ces gloires. Quand l'Église sera élevée dans les plus hautes régions de la gloire, sa joie sera de se prosterner aux pieds de Celui qui s'abaissa pour l'élever jusqu'à l'unir avec lui-même, en vertu du sacrifice qu'il a accompli et qui,

ayant pleinement répondu à toutes les exigences de la justice de Dieu, peut satisfaire toutes les affections divines, en unissant son Église avec lui-même d'une manière inséparable, comme juste objet de l'amour du Père, et dans sa gloire éternelle d'homme ressuscité. « Il n'a pas *honte* de les appeler frères » (Héb. 2:11).

## Chapitre 30

La sacrificature étant instituée, comme nous l'avons vu dans les deux chapitres précédents, nous passons à ce qui est relatif au culte et à la communion sacerdotale. L'ordre de l'enseignement est remarquable et instructif, et de plus, il correspond exactement avec l'ordre qui existe dans l'expérience du croyant. À l'autel d'airain, le croyant voit ses péchés réduits en cendres ; ensuite il se voit uni à Celui qui, personnellement pur et sans tache, tellement qu'il a pu être oint sans du sang, nous a néanmoins associés avec lui-même, dans sa vie, sa justice et sa faveur auprès de Dieu ; et finalement, il voit, dans l'autel d'or, la valeur de Christ, comme étant la substance dont les affections divines se nourrissent.

Il en est toujours ainsi : il faut qu'il y ait un autel d'airain et un sacrificateur, avant qu'il puisse y avoir un autel d'or et de l'encens. Beaucoup d'enfants de Dieu n'ont jamais dépassé l'autel d'airain ; jamais ils ne sont encore entrés, en esprit, dans la puissance et la réalité du vrai culte des sacrificateurs. Ils ne se réjouissent pas dans le parfait sentiment et la divine intelligence du pardon et de la justice : ils ne sont jamais parvenus à l'autel d'or. Ils *espèrent* y arriver quand ils mourront, tandis que c'est leur privilège d'y être *maintenant*. L'œuvre de la croix a ôté tout ce qui pouvait leur fermer le chemin, pour rendre à Dieu un culte libre et intelligent. La position actuelle de tous les vrais croyants est à l'autel d'or du parfum.

La présence devant cet autel offre, en figure, une position de grande bénédiction. C'est là qu'on jouit de la réalité et de l'efficacité de l'intercession de Christ. Nous en avons fini avec le *moi* et avec tout ce qui y tient, pour autant qu'on en attendait quelque bien ; nous sommes appelés à nous occuper de ce que Christ est devant Dieu. Nous ne trouverons dans le *moi* que de la souillure ; toute manifestation du *moi* souille ; le moi a été condamné et mis de côté dans le jugement de Dieu, et il n'en reste et ne pouvait en rester aucun atome dans l'encens pur et le feu pur, sur l'autel d'or pur. « Le sang de Jésus » nous a donné accès dans le sanctuaire, sanctuaire du service et du culte des sacrificateurs, dans lequel il n'y a pas trace de péché. Nous y voyons la table pure, le chandelier pur et l'autel pur ; mais il n'y a rien qui rappelle le *moi* et sa misère. S'il était possible que le *moi*, en quelque manière que ce soit, s'y présentât à notre vue, ce ne pourrait être que pour entraver notre culte, gêner notre nourriture de sacrificateurs, et obscurcir notre lumière. La nature n'a point de place dans le sanctuaire de Dieu ; elle a été, avec tout ce qui se rattache à elle, consumée et réduite en cendres ; et maintenant nos âmes sont appelées à jouir de la bonne odeur de Christ, montant comme un parfum agréable devant Dieu ; c'est en cela que Dieu prend plaisir. Tout ce qui présente Christ dans l'excellence de sa personne, est bon et agréable à Dieu. La plus faible manifestation de Christ dans la vie ou le culte d'un saint, est un parfum de bonne odeur, auquel Dieu prend plaisir.

Trop souvent, hélas ! nous avons à nous occuper de nos manquements et de nos infirmités. Si jamais nous permettons au péché qui demeure en nous, d'avoir son cours, nous avons affaire avec Dieu à ce sujet, car Dieu ne peut tolérer le mal. Il peut le pardonner et nous en purifier ; il peut restaurer nos âmes par le ministère de notre grand et miséricordieux Souverain Sacrificateur, mais il ne peut s'associer à aucune pensée coupable. Une pensée légère, une pensée folle, non moins qu'une convoitise ou une pensée impure, suffit complètement pour troubler notre communion et interrompre notre culte. Dès qu'une semblable pensée s'élève en nous, il faut qu'elle soit confessée et jugée avant que nous puissions jouir de nouveau des joies saintes du sanctuaire. Un cœur dans lequel la convoitise agit, ne jouit pas de ce qui occupe dans le sanctuaire. Quand nous sommes dans notre vraie condition de sacrificateurs, la nature est comme si elle n'existait pas, et nous pouvons

nous nourrir de Christ ; nous pouvons goûter le bonheur divin d'être délivrés de nous-mêmes et entièrement absorbés par Christ.

Tout cela ne peut être produit que par la puissance de l'Esprit. Il est superflu de chercher à exciter les sentiments naturels de dévotion par les différents moyens qui sont au service des systèmes et des religions des hommes ; il faut du feu pur aussi bien que de l'encens pur. Les efforts que l'on fait pour rendre culte à Dieu, au moyen des facultés non sanctifiées de la nature, rentrent dans la catégorie du « feu étranger » (comp. Lévit. 10:1 avec 16:12). Dieu est l'objet du culte, Christ en est le fondement et la substance, et le Saint Esprit en est la puissance.

Ainsi comme, à proprement parler, l'autel d'airain nous présente Christ dans la valeur de son sacrifice, l'autel d'or nous présente Christ dans la valeur de son intercession. Ce double fait fera mieux comprendre au lecteur pourquoi la sacrificature est introduite (dans les chapitres 28 et 29) entre les deux autels. Il y a, naturellement, une relation intime entre ces deux autels, puisque l'intercession de Christ est fondée sur son sacrifice. « Et Aaron fera propitiation pour les cornes de l'autel une fois l'an ; il fera propitiation pour l'autel une fois l'an, en vos générations, avec le sang du sacrifice de péché des propitiations. C'est une chose très sainte à l'Éternel » (vers. 10). Tout repose sur le fondement immuable du sang répandu. « Presque toutes choses sont purifiées par du sang, selon la loi ; et, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. Il était donc nécessaire que les images des choses qui sont dans les cieux fussent purifiées par de telles choses, mais que les choses célestes elles-mêmes le fussent par de meilleurs sacrifices que ceux-là. Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Hébr. 9:22-24).

Dans les versets 11 à 16, il est question de l'argent des propitiations pour l'assemblée. Tout Israélite devait payer un « demi-sicle ». « Le riche n'augmentera pas et le pauvre ne diminuera pas le demi-sicle lorsque vous donnerez l'offrande de l'Éternel pour faire propitiation pour vos âmes ». Tous sont placés sur le même niveau pour ce qui regarde la propitiation. Il peut y avoir une immense différence dans la mesure de connaissance, d'expérience, de capacité, de progrès, de zèle, de dévouement, mais le fondement de propitiation est le même pour tous. Le grand apôtre des gentils et le plus faible des agneaux du troupeau de Christ sont sur le même niveau, pour ce qui concerne la propitiation. C'est une vérité bien simple et bien réjouissante que celle-là. Tous peuvent n'être pas également dévoués et ne pas abonder également en fruits ; mais c'est « le sang précieux de Christ » (1 Pierre 1:19) et non le dévouement ou l'abondance des fruits, qui est le fondement solide et éternel du repos du croyant. Plus nous serons pénétrés de la vérité et de la puissance de ces choses, plus aussi nous porterons de fruits.

Dans le dernier chapitre du Lévitique, nous trouvons une autre espèce d'évaluation. Quand quelqu'un mettait à part quoi que ce fût par un vœu, Moïse faisait l'estimation de l'individu d'après son âge. En d'autres termes, quand quelqu'un osait mettre en avant sa capacité, Moïse, comme représentant des *droits* de Dieu, l'estimait « selon le sicle du sanctuaire ». S'il était « plus pauvre » que ne l'estimait Moïse, il fallait qu'il se tînt « devant le sacrificateur » (vers. 8), représentant de la *grâce* de Dieu, qui devait l'estimer « à raison de ce que peut atteindre la main de celui qui a fait le vœu ».

Béni soit Dieu, nous savons qu'il a été fait droit à toutes ses justes exigences, et que tous nos vœux ont été accomplis par Christ, qui était à la fois le représentant des droits de Dieu et celui qui révélait sa grâce, qui accomplit l'œuvre de l'expiation sur la croix, et qui est maintenant à la droite de Dieu. Il y a dans la connaissance de ces choses un doux repos pour le cœur et pour la conscience. L'expiation est la première chose que nous saisissons, et jamais nous ne la perdrons de vue. Quelque étendue que soit la portée de notre intelligence, quelque riche que soit notre fonds d'expérience, quelque élevé que soit le ton de notre piété, nous devons toujours en revenir à la simple, divine, inaltérable doctrine *du sang*, dans tous les temps. Les serviteurs de Christ les mieux doués et les plus expérimentés sont toujours revenus avec joie à « cette source unique de délices », à laquelle leurs

esprits altérés ont bu, lorsqu'ils ont commencé à connaître le Seigneur ; et le cantique éternel de l'Église dans la gloire sera : « À Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang » (Apoc. 1:5). Les parvis du ciel retentiront à jamais de la glorieuse doctrine du sang de propitiation.

Dans les versets 17 à 21, nous avons « la cuve d'airain et son soubassement », le bassin de la purification et son soubassement (chap. 30:28 ; 38:8 ; 40:11). Les sacrificateurs se lavaient les mains et les pieds dans cette cuve, maintenant ainsi cette pureté essentielle à l'exercice des fonctions sacerdotales. Ce n'était nullement là une nouvelle application du sang, mais simplement un acte par lequel ils étaient maintenus dans un état propre au service sacerdotal et au culte. « Quand ils entreront dans la tente d'assignation, ils se laveront avec de l'eau, afin qu'ils ne meurent pas, ou quand ils s'approcheront de l'autel pour faire le service, pour faire fumer le sacrifice fait par feu à l'Éternel. Ils laveront leurs mains et leurs pieds, afin qu'ils ne meurent pas » (v. 20).

Il ne peut y avoir de véritable communion avec Dieu, qu'autant que la sainteté personnelle est maintenue avec soin. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1:6). Cette sainteté personnelle dans la marche ne peut découler que de l'action de la parole de Dieu sur nos œuvres et sur nos voies. « Par la parole de tes lèvres, je me suis gardé des voies de l'homme violent » (Ps. 17:4). Nos manquements continuels, dans notre service de sacrificateurs, tiennent beaucoup à ce que nous négligeons de faire un usage convenable de la « cuve d'airain ». Si nos voies ne sont pas soumises à l'action purifiante de la parole de Dieu ; si nous persévérons dans la poursuite, ou dans la pratique de ce qui, d'après le témoignage de notre propre conscience, n'est pas en accord avec cette Parole, notre caractère de sacrificateurs manquera certainement de puissance. La persévérance délibérée dans le mal et le vrai culte sacerdotal sont tout à fait incompatibles. « Sanctifie-les par la vérité, ta parole est la vérité » (Jean 17:17). Si nous avons sur nous quelque souillure, nous ne pouvons pas jouir de la présence de Dieu : « Toutes choses, étant reprises par la lumière, sont manifestées ; car ce qui manifeste tout, c'est la lumière ». Mais quand, par la grâce, nous savons purifier nos voies, en y prenant garde selon la parole de Dieu, nous sommes alors moralement en état de jouir de la présence divine.

Le lecteur verra quel vaste champ de vérité pratique s'ouvre ici devant lui, et dans quelle large mesure la doctrine de la « cuve d'airain » est présentée dans le Nouveau Testament. Ah ! que ceux qui ont le privilège d'entrer dans les parvis du sanctuaire, en vêtements sacerdotaux, et de s'approcher de l'autel de Dieu pour exercer la sacrificature, maintiennent leurs mains et leurs pieds nets par l'usage de la vraie « cuve d'airain ».

Il peut être intéressant de remarquer que la cuve, avec son soubassement, était faite « des miroirs des femmes qui s'attroupaient à l'entrée de la tente d'assignation » (chap. 38:8). Ce fait est très significatif. Nous sommes toujours enclins à faire comme « un homme qui considère sa face naturelle dans un miroir ; car il s'est considéré lui-même et s'en est allé, et aussitôt il a oublié quel il était ». Le miroir de la nature ne peut jamais nous donner une idée claire et permanente de notre condition véritable. « Mais celui qui aura regardé de près dans la loi parfaite, celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais un faiseur d'œuvre, celui-là sera bienheureux dans son faire » (Jac. 1:23, 25). L'homme qui a constamment recours à la parole de Dieu, et qui la laisse parler à son cœur et à sa conscience, sera maintenu dans la sainte activité de la vie divine.

L'efficacité du service sacerdotal de Christ se lie intimement à l'action pénétrante et purifiante de la parole de Dieu. « Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire ». Puis l'apôtre inspiré ajoute immédiatement : « Ayant donc un grand Souverain Sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession : car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été

tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. 4:12-16).

Plus nous sentirons vivement l'épée de la parole de Dieu, plus nous apprécierons le ministère de miséricorde et de grâce de notre Souverain Sacrificateur. Ces deux choses vont ensemble. Ce sont les compagnons inséparables du sentier du chrétien. Le grand Souverain Sacrificateur sympathise avec les infirmités que la Parole découvre et expose : il est « un Souverain Sacrificateur *fidèle* », aussi bien que « miséricordieux ». Ainsi ce n'est qu'autant que je fais usage de la cuve, que je puis m'approcher de l'autel. Le culte doit toujours être offert dans la puissance de la sainteté. Il faut que nous perdions de vue la nature, telle qu'elle est reflétée dans un miroir, et que nous soyons entièrement occupés de Christ, tel qu'il est présenté dans la Parole : ainsi seulement « les mains et les pieds », — les œuvres et les voies, — seront nets, selon la purification du sanctuaire.

Dans les versets 22 à 33, il est question de « l'onction sainte », avec laquelle les sacrificateurs, le tabernacle et tous ses ustensiles, étaient oints. Cette onction est un type des grâces variées du Saint Esprit, qui toutes se trouvaient en Christ dans leur divine plénitude. « Tous tes vêtements sont myrrhe, aloès, et casse, quand tu sors des palais d'ivoire d'où ils t'ont réjoui » (Ps. 45:8). Dieu a oint d'esprit et de puissance Jésus de Nazareth (Act. 10:38). Toutes les grâces du Saint Esprit, dans leur parfum de bonne odeur parfaite, se concentraient en Christ, et c'est de lui seul qu'elles peuvent découler. Quant à son humanité, il fut conçu du Saint Esprit, et avant que d'entrer dans son ministère public, il fut oint du Saint Esprit ; puis finalement, quand il eut pris place dans les hauts cieux, il répandit sur son assemblée, qui est son corps, les dons précieux du Saint Esprit, en témoignage d'une rédemption accomplie (voyez Matt. 1:20 ; 3:16, 17 ; Luc 4:18, 19 ; Actes 2:33 ; 10:44, 45 ; Éph. 4:8-13).

C'est comme associés avec ce Christ à jamais béni et glorifié, que les croyants sont participants des dons et des grâces du Saint Esprit ; et de plus, ce n'est que dans une vie de communion habituelle avec Christ, qu'ils peuvent jouir de ces grâces et de ces dons, et qu'ils peuvent en répandre la bonne odeur autour d'eux. L'homme irrégénéré ne connaît pas ces choses. « On n'en versera pas sur la chair de l'homme » (vers. 32). Les grâces du Saint Esprit ne peuvent jamais s'allier avec la chair de l'homme, car le Saint Esprit ne peut reconnaître la nature déchue. Aucun des fruits de l'Esprit n'a jamais été produit sur le sol stérile de cette nature. « Il vous faut être nés de nouveau ! » (Jean 3:7). Il n'y a que le nouvel homme, cet homme qui fait partie de la « nouvelle création », qui puisse connaître quelque chose des fruits de l'Esprit. Il est inutile de chercher à imiter ces fruits et ces grâces. Les plus beaux fruits que le sol de la nature ait jamais produits, les traits les plus aimables qu'elle puisse montrer ne peuvent en aucune manière être reconnus dans le sanctuaire de Dieu : « On n'en versera pas sur la chair de l'homme, et vous n'en ferez point de semblable dans ses proportions : elle est sainte, elle vous sera sainte. Quiconque en composera de semblable, et en mettra sur un étranger, sera retranché de ses peuples ». Dieu ne veut pas de contrefaçon de l'œuvre de l'Esprit ; tout doit être de l'Esprit, entièrement, réellement de l'Esprit. En outre ce qui est de l'Esprit ne doit pas être attribué à l'homme. « Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14).

Il y a une bien belle allusion à cette « onction sainte » dans l'un des cantiques des degrés : « Voici, qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble ! C'est comme l'huile précieuse répandue sur la tête, qui descendait sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements » (Ps. 133:1, 2). Puisse mon lecteur éprouver la puissance de cette onction, et connaître ce que c'est que d'avoir « l'onction de la part du Saint » (1 Jean 2:20), et d'être « scellé du Saint Esprit de la promesse » (Éph. 1:13).

Enfin, le dernier paragraphe de ce chapitre, si riche en enseignements, nous présente « l'encens composé, salé, pur et saint ». Cet encens précieux et sans égal représente les perfections illimitées et

illimitables de Christ. Dieu n'avait pas prescrit de quantité spéciale pour chacun des ingrédients qui entraient dans la composition du parfum, parce que les grâces qui sont en Christ, les beautés et les perfections qui sont concentrées dans son adorable personne, n'ont pas de limites. La pensée de Dieu seule peut mesurer les perfections infinies de Celui en qui habite toute la plénitude de la Dété ; et pendant tout le cours de l'éternité, ces glorieuses perfections continueront à se manifester, à la vue des saints et des anges prosternés. De temps en temps, à mesure que des rayons nouveaux de lumière s'échapperont de ce soleil central de la gloire divine, les parvis célestes en haut, et les vastes champs de la création en bas, retentiront de puissants alléluias, à la gloire de Celui qui était, qui est, et qui sera l'objet de la louange de toute intelligence créée.

Non seulement Dieu n'avait pas fixé de quantité déterminée pour les ingrédients de l'encens, mais il avait dit encore : « de tout à poids égal ». Chaque caractère d'excellence morale trouvait en Christ sa vraie place, et sa juste proportion. Aucune qualité n'en déplaçait une autre, ou ne lui portait atteinte ; tout était « salé, pur et saint », et répandait un parfum de si bonne odeur que Dieu seul pouvait l'apprécier.

« Et tu en pileras *très fin*, et tu en mettras sur le devant du témoignage dans la tente d'assignation, où je me rencontrerai avec toi : ce vous sera une chose très sainte » (vers. 36). Il y a une profondeur et une puissance extraordinaire dans cette expression : « très fin ». Elle nous apprend que chaque petit mouvement dans la vie de Christ, chacune des moindres circonstances, chaque acte, chaque mot, chaque regard, chaque trait répand un parfum produit par une proportion égale, « un poids égal » de toutes les grâces divines qui constituent son caractère. Plus le parfum était pilé menu, plus sa composition exquise et précieuse était manifestée.

« Et quant à l'encens que tu feras, vous n'en ferez point pour vous selon les mêmes proportions ; il sera, pour toi, saint, consacré à l'Éternel. Quiconque en fera de semblable pour le flairer, sera retranché de ses peuples » (vers. 37, 38). Ce parfum odoriférant était exclusivement destiné à l'Éternel ; sa place était « devant le témoignage ». Il y a en Jésus quelque chose que Dieu seul peut apprécier. Tout cœur croyant peut, il est vrai, s'approcher de sa personne incomparable, et plus que satisfaire ses désirs les plus profonds et les plus ardents ; toutefois, au-delà de tout ce que les rachetés de Dieu sont et seront capables de saisir, de tout ce que les anges auront pu contempler des gloires insondables de l'homme Christ Jésus, il y aura quelque chose en lui que Dieu seul peut sonder, et dont lui seul peut jouir (comp. Matt. 11:27). Aucun regard d'homme ou d'ange ne pourra jamais discerner tout ce que renfermait ce saint parfum « pilé très fin », qui ne trouve que dans le ciel un lieu convenable pour y exhaler toute sa divine excellence.

Nous voici parvenus, dans notre rapide esquisse, à la fin d'une division bien marquée du livre de l'Exode. Nous avons commencé par « l'arche du témoignage », pour venir jusqu'à « l'autel d'airain », puis nous sommes revenus, de « l'autel d'airain » à « l'onction sainte » : — quel chemin que celui-là, pourvu qu'il soit parcouru, non à la lueur fautive et incertaine de l'imagination humaine, mais à la lumière infaillible de la lampe du Saint Esprit. On ne marche pas seulement au milieu des ombres d'une dispensation qui n'est plus, mais au milieu des gloires personnelles et des perfections du Fils, qui sont représentées dans ces choses. Si le lecteur a ainsi parcouru ce livre, ses affections auront été puissamment attirées vers Christ ; il aura une intelligence plus élevée de sa gloire, de sa beauté, de son excellence et de sa capacité pour guérir une conscience blessée et pour satisfaire les désirs d'un cœur altéré ; ses yeux et ses oreilles seront plus complètement fermés à tous les attrait, à toutes les prétentions et les promesses de la terre ; en un mot, il sera prêt à prononcer un amen plus fervent aux paroles de l'apôtre, quand il dit : « *Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème ! Maranatha* » (1 Cor. 16:22) (voir [Note C](#)).

## Chapitre 31

Ce court chapitre s'ouvre par le récit de l'appel divin de Betsaleël et d'Oholiab, divinement qualifiés pour exécuter l'ouvrage du tabernacle d'assignation. « L'Éternel parla à Moïse, disant :

Regarde, *j'ai appelé par nom* Betsaleël, fils d'Uri, fils de Hur, de la tribu de Juda ; et *je l'ai rempli* de l'esprit de Dieu, en sagesse, et en intelligence, et en connaissance, et pour toutes sortes d'ouvrages... Et voici, *j'ai donné* avec lui Oholiab, fils d'Akhisamac, de la tribu de Dan ; et *j'ai mis* de la sagesse dans le cœur de tout homme intelligent, afin qu'ils fassent tout ce que *je t'ai commandé* » (vers. 1-6). Que ce soit pour « l'ouvrage du tabernacle » fait de main, ou pour « l'œuvre du service » maintenant (Éph. 4:12), il faut que ceux qui sont employés soient divinement choisis, divinement appelés, divinement qualifiés, divinement établis, et tout doit être fait selon le commandement de Dieu. Il n'était pas au pouvoir de l'homme de choisir, d'appeler, de qualifier ou d'établir des ouvriers pour faire l'ouvrage du tabernacle, et il en est de même pour l'œuvre du service ou ministère. Tout cela doit venir entièrement de Dieu. On peut courir de son propre chef ou être envoyé par des collègues ; mais souvenons-nous que tous ceux qui courent, sans être envoyés par Dieu, seront, un jour ou l'autre, couverts de honte et de confusion. Telle est la simple et salutaire doctrine qui nous est suggérée par ces paroles : « J'ai appelé, j'ai rempli, j'ai donné, j'ai mis, j'ai commandé ». Les paroles de Jean-Baptiste : « Un homme ne peut rien recevoir à moins qu'il ne lui soit donné du ciel » (Jean 3:27), seront toujours vraies. L'homme n'a donc pas de quoi se vanter, et doit tout aussi peu être jaloux de ses compagnons.

On peut tirer une leçon utile de la comparaison de ce chapitre avec Genèse 4. « Tubal-Caïn fut forger de tous les outils d'airain et de fer » (vers. 22). Les descendants de Caïn étaient doués d'intelligence profane, pour faire, d'une terre maudite et pleine de souffrances, un lieu agréable loin de la présence de Dieu. Betsaleël et Oholiab, au contraire, étaient doués d'intelligence divine, pour embellir un sanctuaire qui devait être sanctifié et béni par la présence et la gloire du Dieu d'Israël.

Lecteur, je voudrais vous demander d'adresser à votre conscience cette question solennelle : « Est-ce que je consacre ce que je puis posséder d'intelligence ou d'énergie aux intérêts de l'Église, qui est la demeure de Dieu, ou à l'embellissement d'un monde impie sans Christ ? » Ne dites pas dans votre cœur : « Je ne suis ni divinement appelé, ni divinement qualifié pour l'œuvre du ministère ». Souvenez-vous que, bien que tout Israël ne fût pas composé de Betsaleëls et de Oholiabs, tous pouvaient servir néanmoins les intérêts du sanctuaire. Il y avait pour tous une place, et maintenant aussi chacun a une place à occuper, un ministère à remplir, une responsabilité dont il doit s'acquitter ; et vous et moi, nous travaillons dans ce moment, ou pour les intérêts de la maison de Dieu, du corps de Christ, de l'Église ; ou pour favoriser les plans impies d'un monde encore entaché du sang de Christ et du sang de tous les saints martyrs. Méditons profondément ces choses devant le grand scrutateur des cœurs, dans la présence duquel nous nous trouvons, que nul ne peut tromper et duquel tous sont connus.

Ce chapitre se termine par une allusion à l'institution du sabbat. Il est fait mention du sabbat au chapitre 16 en rapport avec la manne ; puis il est clairement et expressément ordonné dans le chapitre 20, alors que le peuple fut formellement placé sous la loi ; et ici nous le retrouvons en rapport avec l'établissement du tabernacle. Toutes les fois que le peuple d'Israël est présenté dans une position spéciale quelconque, ou qu'il est reconnu comme peuple placé sous une responsabilité spéciale, nous retrouvons le sabbat. Considérons attentivement et le jour, et la manière dont le sabbat devait être observé, ainsi que le but dans lequel il fut institué en Israël. « Et vous garderez le sabbat, car il vous sera saint : *celui qui le profanera sera certainement mis à mort*, car quiconque fera une œuvre en ce jour-là, ... cette âme sera *retranchée* du milieu de ses peuples. Pendant six jours le travail se fera, et le *septième jour* est le sabbat de repos consacré à l'Éternel : quiconque fera *une œuvre* le jour du sabbat, *sera certainement mis à mort* » (vers. 14, 15). Voilà qui est aussi explicite et aussi absolu que possible, établissant le « septième jour », et aucun autre, et défendant positivement, sous peine de mort, toute espèce d'œuvre en ce jour-là. Il n'est pas possible d'é luder le sens clair et simple de ces paroles. Et souvenons-nous qu'il n'y a pas une seule ligne de l'Écriture qui appuie l'opinion trop répandue, que le sabbat a été changé, ou que Dieu a relâché, même dans la plus petite mesure, les principes rigoureux de l'observation de ce jour. Or ceux qui professent être chrétiens ne prétendent-ils pas garder le sabbat de Dieu au jour et de la manière qu'il l'a

commandé ? Il est superflu de le prouver. Mais ils oublient que la moindre infraction du sabbat était punie de : « *retranché* », « mis à mort » !

Mais, dira-t-on, « nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. 6:14). Béni soit Dieu qui nous donne cette douce assurance ! Si nous étions sous la loi, il n'est pas une âme dans toute la chrétienté, qui ne fût, depuis longtemps, tombée sous le coup du jugement, quant au seul et unique point du sabbat. Mais si nous sommes sous la grâce, quel est le jour qui nous appartient ? C'est assurément « le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur ». C'est le jour de l'Église, le jour de la résurrection de Jésus, qui, ayant passé le sabbat dans la tombe, ressuscita triomphant de toutes les puissances des ténèbres, conduisant ainsi son peuple, hors de la vieille création et de tout ce qui s'y rattache, dans la nouvelle création dont il est le Chef, et de laquelle le premier jour de la semaine est la juste expression.

La différence qu'il y a entre ces deux jours mérite que nous l'examinions avec prière, à la lumière de l'Écriture. Un simple nom peut avoir une grande portée, et il en est ainsi dans le cas qui nous occupe. Il est bien évident que le jour du Seigneur tient, dans la parole de Dieu, une place toute particulière. Aucun autre jour n'est appelé du nom glorieux de « jour du Seigneur ». Il y a des personnes, je le sais, qui nient que le verset 10 du chapitre 1 de l'Apocalypse fasse allusion au premier jour de la semaine ; mais je suis pleinement convaincu que, et la saine critique, et la saine exégèse garantissent, bien plus, exigent l'application de ce passage, non au jour de la venue de Christ en gloire, mais au jour de sa résurrection d'entre les morts.

Le jour du Seigneur n'est jamais appelé « Sabbat », tant s'en faut. Le lecteur a donc à se garder de deux extrêmes. En premier lieu, il devra éviter le légalisme qui se trouve si souvent associé au mot de « sabbat » ; et en second lieu, il devra témoigner contre toute tentative qui aurait pour but et pour résultat de déshonorer le jour du Seigneur, ou de le rabaisser au niveau d'un jour ordinaire. Le croyant est délivré, de la manière la plus complète, de l'observation « des jours et des mois, des temps et des années » (Gal. 4:10) ; son union avec un Christ ressuscité l'a complètement affranchi de toutes ces observances superstitieuses (Col. 2:16-20). Mais tout vrai que cela soit, fort heureusement, nous voyons que « le premier jour de la semaine » occupe une place à lui dans le Nouveau Testament. Que le chrétien lui donne cette place ! C'est un doux et heureux privilège, non un pénible joug.

L'espace ne me permet pas d'entrer dans plus de détails sur cet intéressant sujet. Je signalerai seulement, à l'égard d'un ou deux points particuliers, le contraste qui existe entre « le sabbat » et « le jour du Seigneur »

1° Le sabbat était le *septième* jour ; le jour du Seigneur est le *premier*.

2° Le sabbat était une *pièce de touche* de la condition d'Israël ; le jour du Seigneur est la *preuve* de l'acceptation de l'Église sans condition aucune.

3° Le sabbat appartenait à la *vieille création* ; le jour du Seigneur appartient à la *nouvelle*.

4° Le sabbat était un jour de *repos corporel* pour le *Juif* ; le jour du Seigneur est un jour de *repos spirituel* pour le *chrétien*.

5° Si le Juif travaillait le jour du Sabbat, il devait être mis à *mort* ; si le chrétien ne travaille pas le jour du Seigneur, il prouve par là qu'il n'a guère de *vie* ; c'est-à-dire, s'il ne travaille pas au profit des âmes, à l'extension de la gloire de Christ et de la vérité. De fait, le chrétien dévoué, qui possède quelque don, est généralement plus fatigué à la fin du jour du Seigneur qu'à la fin d'aucun autre jour de la semaine ; car comment pourrait-il *se reposer*, tandis que les âmes périssent autour de lui ?

6° Il était *ordonné*, au Juif, par la *loi*, de demeurer dans sa tente le jour du sabbat ; le chrétien est *conduit* au dehors par l'esprit de l'*évangile*, soit pour assister à l'assemblée publique, soit pour annoncer l'évangile aux pécheurs qui périssent.

Que le Seigneur nous donne de pouvoir nous confier avec plus de simplicité *dans* le nom du Seigneur Jésus, et de travailler avec plus d'activité *pour* ce nom ! Nous devrions nous *confier* avec l'esprit d'un *enfant*, et *travailler* avec l'énergie d'un *homme*.

## Chapitre 32

Une scène bien différente de ce qui nous a occupés jusqu'ici, s'ouvre maintenant devant nous. « Les images des choses qui sont aux cieux » ont passé sous nos yeux, — Christ dans sa Personne glorieuse, dans ses offices de miséricorde et dans son œuvre parfaite, tel qu'il est représenté dans le tabernacle et dans ses ustensiles mystiques. Nous avons été en esprit sur la montagne, entendre les propres paroles de Dieu, les douces déclarations des pensées, des affections et des conseils divins, dont Jésus est « l'alpha et l'oméga », le commencement et la fin, le premier et le dernier.

Maintenant, nous sommes appelés à redescendre sur la terre, pour y contempler l'état de ruine à laquelle l'homme réduit tout ce qui lui est confié. « Et quand le peuple vit que Moïse tardait à descendre de la montagne, le peuple s'assembla auprès d'Aaron, et ils lui dirent : Lève-toi, fais-nous un dieu qui aille devant nous ; car ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé » (vers. 1). Quelle dégradation se manifeste ici ! « *Fais-nous un dieu !* » Ils abandonnaient l'Éternel et se plaçaient sous la conduite de dieux faits de mains d'hommes. De sombres nuages et d'épais brouillards s'étaient assemblés autour de la montagne ; et les Israélites étaient fatigués d'attendre celui qui était absent, et de s'appuyer sur un bras invisible, mais réel. Ils s'imaginaient qu'un dieu formé avec un « ciseau » valait mieux que l'Éternel ; qu'un veau qu'ils pouvaient *voir* valait mieux qu'un Dieu invisible mais présent partout ; une contrefaçon visible mieux qu'une invisible réalité.

Hélas ! il en a toujours été de même dans l'histoire de l'homme. Le cœur humain aime quelque chose qu'il puisse voir ; il aime ce qui répond à ses sens et les satisfait. Il n'y a que la foi qui puisse « tenir ferme comme voyant celui qui est invisible » (Héb. 11:27). Ainsi, de tout temps, les hommes ont eu la tendance d'élever des imitations des réalités divines et de s'appuyer sur elles. Les contrefaçons de la religion ne sont que trop multipliées devant nos yeux. Les choses que, sur l'autorité de la parole de Dieu, nous savons être de divines et célestes réalités, l'Église professante les a transformées en des imitations humaines et terrestres. Étant devenue lasse de s'appuyer sur un bras invisible, de se confier en un sacrifice invisible, d'avoir recours à un sacrificateur invisible, de s'attendre à la direction d'un chef invisible, elle s'est mise à « faire » ces choses ; et ainsi, de siècle en siècle, elle a été activement occupée, un « ciseau » à la main, à former et à graver une chose après l'autre, de telle sorte que maintenant nous ne retrouvons pas plus d'analogie entre une grande partie de ce que nous *voyons* autour de nous et ce que nous *lisons* dans la parole de Dieu, qu'entre « un veau d'or » et « le Dieu d'Israël ».

« *Fais-nous un dieu !* » Quelle pensée ! L'homme appelé à faire des dieux, et le peuple disposé à mettre en eux sa confiance. Lecteur, regardons au-dedans de nous et autour de nous, et voyons si nous n'y découvrons pas quelque chose de semblable. Nous lisons au sujet de l'histoire d'Israël, que toutes ces choses leur arrivaient en types, et qu'elles ont été écrites pour *nous servir d'avertissement*, à nous que les fins des siècles ont atteints (1 Cor. 10:11). Tâchons donc de profiter de l'avertissement. Souvenons-nous que, bien que nous ne fassions pas précisément « un veau d'or » pour nous prosterner devant lui, le péché d'Israël est néanmoins un « type » de quelque chose, en quoi nous sommes en danger de tomber. Toutes les fois que dans notre cœur nous cessons de nous appuyer exclusivement sur Dieu lui-même, soit pour ce qui concerne le salut, soit pour ce qui concerne les besoins de la route, nous disons, en principe : « Lève-toi, fais-nous un dieu ». Il est superflu de dire que nous ne sommes aucunement meilleurs, en nous-mêmes, qu'Aaron ou les enfants d'Israël ; et s'ils honorent un veau à la place de l'Éternel, nous sommes en danger d'agir d'après le même principe, et de manifester le même esprit. Notre unique sauvegarde est d'être beaucoup dans la présence de Dieu. Moïse savait que « le veau d'or » n'était pas l'Éternel ; c'est

pourquoi il ne le reconnut pas. Mais quand nous sortons de la présence divine, il est impossible de prévoir les erreurs grossières et tout le mal dans lequel nous pouvons être entraînés.

Nous sommes appelés à vivre par la foi ; nous ne pouvons rien voir par la vue des sens. Jésus est monté en haut, et Dieu nous dit d'attendre patiemment son apparition. La parole de Dieu, appliquée au cœur par l'énergie de l'Esprit, est le fondement de la confiance dans toutes les choses temporelles et spirituelles, présentes et futures. Dieu nous parle du sacrifice accompli de Christ ; nous le croyons, par la grâce, et plaçons nos âmes sous l'efficacité de ce sacrifice ; et nous savons que nous ne serons jamais confus. Il nous parle d'un grand Souverain Sacrificateur, entré dans les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, dont l'intercession est toute-puissante ; par la grâce, nous croyons, et nous nous reposons avec confiance sur sa puissance : et nous savons que nous serons entièrement sauvés. Il nous parle du Chef vivant auquel nous sommes unis, dans la puissance d'une vie de résurrection, et duquel aucune influence d'anges, d'hommes ou de démons ne pourra jamais nous séparer ; et, par la grâce, nous croyons, et nous nous attachons à ce Chef béni, dans une foi simple ; et nous savons que nous ne périrons jamais. Il nous parle de l'apparition glorieuse du Fils, venant des cieux ; et, par la grâce, nous croyons et nous cherchons à faire l'expérience de la puissance de cette « bienheureuse espérance » (Tite 2:13) : et nous savons que nous ne serons pas déçus. Il nous parle « d'un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, conservé dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu » (1 Pierre 1:4), héritage dans lequel nous entrerons au temps convenable ; et, par la grâce, nous croyons et nous savons que nous ne serons pas confus. Il nous dit que les cheveux de notre tête sont tous comptés, et que nous ne manquerons d'aucun bien ; et, par la grâce, nous croyons et nous jouissons d'une douce tranquillité de cœur. Il en est ainsi, ou du moins, notre Dieu voudrait qu'il en fût ainsi. Mais l'Ennemi est toujours actif, cherchant à nous faire rejeter ces réalités divines, et à prendre le « ciseau » de l'incrédulité pour nous « faire des dieux » à nous-mêmes. Veillons contre lui ; prions pour être gardés de lui ; témoignons contre lui ; protestons contre lui ; agissons contre lui : c'est ainsi qu'il sera confondu, que Dieu sera glorifié et que nous serons nous-mêmes abondamment bénis.

Quant à Israël, dans ce chapitre que nous méditons, il rejeta Dieu de la manière la plus complète. « Et Aaron leur dit : Brisez les pendants d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi, ... et il les prit de leurs mains, et il forma l'or avec un ciseau, et il en fit un veau de fonte. Et ils dirent : *C'est ici ton dieu, ô Israël ! qui t'a fait monter du pays d'Égypte.* Et Aaron vit le veau, et bâtit un autel devant lui et Aaron cria, et dit : *Demain, une fête à l'Éternel !* » (vers. 2-5). C'était là mettre Dieu entièrement de côté et lui substituer un veau. Lorsqu'ils purent dire qu'un veau les avait fait monter du pays d'Égypte, ils avaient évidemment perdu toute conscience de la présence et du caractère du vrai Dieu. Combien « vite » ils avaient dû « se détourner du chemin » pour tomber dans une erreur aussi grossière et aussi épouvantable ! Et Aaron, le frère et le compagnon de Moïse dans sa charge, les y conduisit, et put dire, devant un veau : « demain, une fête à l'Éternel ! » Que cela est triste ! que cela est humiliant ! Dieu déplacé par une idole ! Une chose « sculptée de l'art et de l'imagination de l'homme », fut mise à la place du « Seigneur de toute la terre ».

Tout cela impliquait, de la part d'Israël, un renoncement délibéré à sa relation avec l'Éternel. Il avait abandonné Dieu et, en conséquence, Dieu agit à son égard en se plaçant sur le propre terrain du peuple. « Et l'Éternel dit à Moïse : Va, descends ; car ton peuple, que tu as fait monter du pays d'Égypte, s'est corrompu. Ils se sont vite détournés du chemin que je leur avais commandé... J'ai vu ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide. Et maintenant laisse-moi faire, afin que ma colère s'embrase contre eux, et que je les consume ; et je ferai de toi une grande nation » (vers. 7-10). Il y avait là une porte ouverte pour Moïse, et il manifesta, dans cette circonstance, une grâce peu ordinaire, et une rare analogie d'esprit avec ce « prophète semblable à lui », que l'Éternel devait susciter. Il refuse d'être, ou de recevoir quoi que ce soit à l'exclusion du peuple. Il plaide avec Dieu sur le fondement de Sa propre gloire, et replace Israël sur Lui dans ces touchantes paroles : « Pourquoi, ô Éternel, ta colère s'embraserait-elle contre *ton peuple*, que tu as fait sortir du pays

d'Égypte, avec grande puissance et à main forte ? Pourquoi les Égyptiens parleraient-ils, disant : C'est pour leur mal qu'il les a fait sortir, pour les tuer dans les montagnes, et pour les consumer de dessus la face de la terre ? Reviens de l'ardeur de ta colère, et repens-toi du mal que tu veux faire à ton peuple. Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, tes serviteurs, auxquels tu as juré par toi-même, et auxquels tu as dit : je multiplierai votre semence comme les étoiles des cieux, et je donnerai à votre semence tout ce pays dont j'ai parlé, et ils l'hériteront pour toujours » (vers. 11-13). C'était là un puissant plaidoyer. La gloire de Dieu, la justification de son saint nom, l'accomplissement de son serment, telles sont les raisons sur lesquelles Moïse s'appuie pour supplier l'Éternel de revenir de l'ardeur de sa colère. Il ne pouvait rien trouver en Israël sur quoi il pût fonder son intercession. Il trouvait tout en Dieu lui-même.

L'Éternel avait dit à Moïse : « Ton peuple que tu as fait monter » ; mais Moïse répond à l'Éternel : « Ton peuple que tu as fait sortir ». Les Israélites étaient le peuple de l'Éternel, malgré tout ; et son nom, sa gloire, son serment, étaient tous impliqués dans leur destinée. Du moment que l'Éternel s'unit à un peuple, sa gloire est en cause ; et c'est sur ce fondement solide que la foi regardera toujours à Lui. Moïse s'oublie lui-même entièrement. Toute son âme est occupée de la gloire et du peuple de l'Éternel. Heureux serviteur ! Qu'il y en a peu comme lui ! Et néanmoins, au milieu de toute cette scène, combien il est loin d'être à la hauteur du bienheureux Maître : la différence entre eux est infinie ! Moïse descendit de la montagne ; et quand il vit le veau et les danses, sa colère s'embrasa et il jeta de ses mains les tables (vers. 19). L'alliance était rompue, et les témoignages de cette alliance mis en pièces ; puis ayant, dans une juste indignation, exécuté le jugement, « Moïse dit au peuple : Vous avez commis un grand péché, et maintenant je monterai vers l'Éternel : *peut-être* ferai-je propitiation pour votre péché » (vers. 30).

Combien ceci est différent de ce que nous voyons en Christ ! Il descendit du sein du Père, non avec les tables de la loi dans sa main, mais avec la loi dans son cœur. Il descendit, non pour prendre connaissance de la condition du peuple, mais avec une connaissance parfaite de sa condition. En outre, au lieu de détruire les témoignages de l'alliance et d'exécuter le jugement, il magnifia la loi et la rendit honorable, et il porta dans sa propre personne bénie, sur la croix, le jugement de son peuple ; puis, ayant tout accompli, il remonta au ciel, non avec un « *peut-être* ferai-je propitiation pour votre péché », mais pour déposer sur le trône de la majesté, dans les lieux très hauts, les témoignages impérissables d'une expiation déjà accomplie. Cela fait une différence immense et vraiment glorieuse ! Béni soit Dieu ! nous n'avons pas besoin de suivre avec anxiété notre Médiateur, pour savoir si *peut-être* il accomplira la rédemption pour nous, et apaisera la justice offensée. Non, il a tout accompli ; sa présence dans les cieux déclare que toute l'œuvre est achevée. Sur les limites de ce monde, prêt à le quitter, il a pu dire avec tout le calme d'un vainqueur, conscient de la victoire, — bien qu'il eût encore à passer par la scène de toutes la plus sombre — : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean 17:4). Bienheureux Sauveur ! Oui, nous pouvons t'adorer, et triompher de l'honneur et de la gloire dont t'a revêtu la justice éternelle ! La place la plus élevée dans les cieux t'appartient, et tes saints ne font qu'attendre le temps auquel tout genou se ploiera et toute langue confessera que « Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:10, 11). Puisse ce temps arriver promptement !

À la fin de ce chapitre, l'Éternel proclame ses droits, en gouvernement moral, par les paroles suivantes : « Celui qui aura péché contre moi, je l'effacerai de mon livre. Et maintenant, va, conduis le peuple où je t'ai dit. Voici, mon Ange ira devant toi : et le jour où je visiterai, je visiterai sur eux leur péché » (vers. 33, 34). C'est là Dieu en *gouvernement*, non Dieu *dans l'évangile*. Ici il parle d'effacer le *pécheur* ; dans l'évangile, on le voit effaçant le *péché*. La différence est grande !

Le peuple doit être conduit, sous la médiation de Moïse, par la main d'un ange. Cet état de choses était bien différent de celui qui avait existé entre l'Égypte et Sinaï. Israël avait perdu tout droit fondé sur la loi ; et ainsi il ne restait plus à Dieu que de rentrer dans sa propre souveraineté et de dire : « Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde » (chap. 33:19).

## Chapitres 33-34

L'Éternel refuse d'accompagner Israël au pays de la promesse. « Je ne monterai pas au milieu de toi, car tu es un peuple de cou roide ; de peur que je ne te consume en chemin » (vers. 3). Au commencement de ce livre, l'Éternel avait pu dire : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs ; car je connais ses douleurs » (chap. 3:7). Mais maintenant il doit dire : « J'ai vu ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide ». Un peuple affligé est un objet de grâce, mais il faut qu'un peuple de cou roide soit humilié. Le cri d'Israël opprimé avait eu pour réponse la manifestation de la grâce ; mais il faut que le chant d'Israël idolâtre rencontre une voix sévère de réprobation.

« Vous êtes un peuple de cou roide ; je monterai en un instant au milieu de toi, et je te consumerai ; et maintenant, ôte tes ornements de dessus toi, et je saurai ce que je ferai » (vers. 5). Ce n'est que lorsque nous sommes réellement dépouillés de tous les ornements de la nature, que Dieu peut intervenir en notre faveur. Un pécheur nu peut être revêtu ; mais un pécheur couvert d'ornements doit être dépouillé. Il faut que nous soyons dépouillés de tout ce qui appartient au moi, avant que nous puissions être revêtus de ce qui appartient à Dieu.

« Et les fils d'Israël se dépouillèrent de leurs ornements, à la montagne de Horeb » (vers. 6). Ils étaient là, au pied de cette mémorable montagne ; leurs fêtes et leurs chants avaient fait place à d'amères lamentations ; ils étaient dépouillés de leurs ornements, et les tables du témoignage étaient réduites en pièces. Telle était leur condition, et Moïse se met immédiatement en devoir d'agir en conséquence. Il ne pouvait plus reconnaître le peuple comme un corps. L'assemblée s'était entièrement souillée, en élevant à la place de Dieu une idole de sa propre fabrication ; un veau, au lieu de l'Éternel. « Et Moïse prit une tente, et la tendit pour lui hors *du camp*, loin du camp, et il l'appela la tente d'assignation ». Le camp n'est donc plus reconnu comme le lieu de la présence de Dieu. Dieu n'était plus là, et ne pouvait plus s'y trouver, car il avait été déplacé par une invention humaine. En conséquence, un nouveau centre de rassemblement fut formé. « Et tous ceux qui cherchaient l'Éternel sortirent vers la tente d'assignation qui était hors du camp » (vers. 7).

Ceci renferme une précieuse vérité, que saisira promptement l'homme spirituel. La place que Christ occupe maintenant est « hors du camp » (Héb. 13:13). Il faut une grande soumission à la parole de Dieu pour savoir exactement ce qu'est réellement « le camp », et beaucoup d'énergie spirituelle pour en sortir, et plus encore, pour pouvoir, quand « on en est éloigné », agir envers ceux qui sont dans le camp, dans la puissance combinée de la sainteté et de la grâce : sainteté, qui sépare de la souillure du camp ; grâce, qui nous rend capables d'agir en faveur de ceux qui sont dedans.

« Et l'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle avec son ami ; et Moïse retournait au camp ; et son serviteur Josué, fils de Nun, jeune homme, ne sortait pas de l'intérieur de la tente » (vers. 11). Moïse fait preuve d'un plus haut degré d'énergie spirituelle que Josué. Il est bien plus facile de se séparer, que d'agir comme il convient envers ceux qui sont dans le camp. « Et Moïse dit à l'Éternel : Regarde, tu me dis : fais monter ce peuple ; et tu ne m'as pas fait connaître celui que tu enverras avec moi ; et tu as dit : je te connais par nom, et tu as aussi trouvé grâce à mes yeux » (vers. 12). Moïse supplie que la face de Dieu l'accompagne, comme preuve qu'il a trouvé *grâce* devant ses yeux. S'il était question de *justice* seulement, l'Éternel ne pourrait que consumer le peuple, car c'est « un peuple de cou roide ». Mais dès qu'il s'agit de grâce, en rapport avec le médiateur, le fait même que c'est un peuple de cou roide devient un motif d'intercession pour demander la présence de l'Éternel. « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, Seigneur, que le Seigneur marche, je te prie, au milieu de nous ; *car c'est un peuple de cou roide* ; et pardonne nos iniquités et nos péchés, et prends-nous pour héritage » (34:9). Ceci est d'une touchante beauté. « Un peuple de cou roide » avait besoin de la grâce illimitée et de l'inépuisable patience de Dieu. Lui seul pouvait le supporter.

« Et l'Éternel dit : Ma face ira, et je te donnerai du repos » (33:14). Quelle part précieuse ! Quelle espérance bénie ! La présence de Dieu avec nous, pendant toute la traversée du désert, et le repos

éternel à la fin ! La grâce qui répond à nos besoins présents, et la gloire pour notre part à venir ! Oui, nos cœurs peuvent s'écrier : « Seigneur, c'est assez ! »

Au chapitre 34, Dieu donne les secondes tables, non pas pour être brisées comme les premières, mais pour être cachées dans l'arche, au-dessus de laquelle, nous l'avons déjà remarqué, l'Éternel devait prendre place, comme Seigneur de toute la terre en gouvernement moral. « Et Moïse tailla deux tables de pierre comme les premières, et se leva de bon matin, et monta sur la montagne de Sinai, comme l'Éternel le lui avait commandé, et prit en sa main les deux tables de pierre. Et l'Éternel descendit dans la nuée, et se tint là avec lui, et cria le nom de l'Éternel. Et l'Éternel passa devant lui, et cria : L'Éternel, l'Éternel ! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations, pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché, et qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent, qui visite l'iniquité des pères sur les fils, et sur les fils des fils, sur la troisième et sur la quatrième génération ! » (vers. 4-7). Ici, il faut s'en souvenir, Dieu est vu dans son gouvernement du monde, et non tel qu'il se manifeste à la croix, tel qu'il apparaît en la face de Jésus Christ, et qu'il est proclamé dans l'évangile de sa grâce. Dieu, dans l'évangile, est dépeint par les paroles suivantes : « Et toutes choses sont du Dieu, *qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ*, et qui nous a donné le service de la réconciliation, savoir, que Dieu était en Christ, *réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes*, et mettant en nous *la parole de la réconciliation* » (2 Cor. 5:18, 19). Ne point « tenir pour innocent », et « ne point imputer », présente deux idées de Dieu totalement différentes. « Visitant les iniquités » et « les ôtant » n'est pas la même chose ; la première, c'est Dieu, agissant dans son gouvernement ; la seconde, c'est Dieu, agissant dans l'évangile. Dans le chap. 3 de 2 Corinthiens, l'apôtre met en opposition le ministère du chap. 34 de l'Exode, avec « le ministère » de l'évangile. Il vaut la peine d'étudier avec soin ce chapitre ; on y voit que celui qui considère le caractère de Dieu, tel qu'il fut révélé à Moïse sur la montagne d'Horeb, comme l'expression du caractère que Dieu revêt dans l'évangile, ne peut avoir de celui-ci qu'une idée bien défectueuse. Je ne découvre, ni ne puis découvrir les profonds secrets du cœur du Père, ni dans la création, ni dans le gouvernement moral. L'enfant prodigue aurait-il trouvé sa place dans les bras de Celui qui se révéla sur le mont Sinai ? Assurément non. Mais Dieu s'est révélé lui-même dans la face de Jésus Christ ; il a révélé tous ses attributs, en une divine harmonie, dans l'œuvre de la croix. Là, « la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entre-baisées » (Ps. 85:10). Le péché est entièrement ôté, et le pécheur qui croit, parfaitement justifié « *par le sang de sa croix* » (Col. 1:20).

Quand nous pouvons voir Dieu ainsi révélé, nous ne pouvons, comme Moïse, que « nous incliner jusqu'à terre et nous prosterner » (vers. 8). C'est l'attitude qui convient à un pécheur pardonné et reçu dans la présence de Dieu.

## Chapitres 35-40

Ces chapitres contiennent une récapitulation des diverses parties du tabernacle et de ses ustensiles, et comme j'ai déjà développé ce que je crois être la signification des parties les plus saillantes de tout l'ensemble, il serait inutile d'en dire davantage. Il y a cependant deux choses dans cette portion du livre dont nous pouvons retirer une instruction des plus utiles ; ce sont premièrement, *le dévouement volontaire* ; secondement, *l'obéissance implicite* du peuple, relativement à l'œuvre du tabernacle d'assignation.

Quant à son dévouement volontaire, il est écrit : « Et toute l'assemblée des fils d'Israël sortit de devant Moïse. *Et tout homme que son cœur y porta*, et tous ceux qui avaient un esprit libéral, vinrent et apportèrent l'offrande de l'Éternel pour l'œuvre de la tente d'assignation, et pour tout son service, et pour les saints vêtements. Et les hommes vinrent avec les femmes : *tout homme qui offrit une offrande tournoyée d'or* à l'Éternel, tous ceux qui avaient un esprit libéral apportèrent des anneaux de nez, et des pendants d'oreille, et des anneaux, et des colliers, toutes sortes d'objets d'or. Et tout homme chez qui se trouva du bleu, et de la pourpre, et de l'écarlate, et du coton blanc, et du poil de

chèvre, et des peaux de béliers teintes en rouge, et des peaux de taissans, les apporta. Tout homme qui offrit une offrande élevée d'argent et d'airain, apporta l'offrande de l'Éternel ; et tout homme chez qui se trouva du bois de sittim pour toute l'œuvre du service, l'apporta. Et toute femme intelligente fila de sa main, et apporta ce qu'elle avait filé : le bleu, et la pourpre, et l'écarlate, et le fin coton ; et toutes les femmes habiles que *leur cœur y porta* filèrent du poil de chèvre. Et les princes apportèrent les pierres d'onyx et des pierres à enchâsser pour l'éphod et pour le pectoral ; et les aromates, et l'huile pour le luminaire, et pour l'huile de l'onction, et pour l'encens des drogues odoriférantes. Les fils d'Israël, tout homme et toute femme qui eurent un esprit libéral pour apporter pour toute l'œuvre que, par Moïse, l'Éternel avait commandé de faire, apportèrent une *offrande volontaire à l'Éternel* » (vers. 20-29). Et plus loin encore : « Et tous les hommes sages qui travaillaient à toute l'œuvre du lieu saint vinrent chacun de l'ouvrage qu'ils faisaient, et parlèrent à Moïse, disant : Le peuple apporte beaucoup *plus qu'il ne faut* pour le service de l'œuvre que l'Éternel a commandé de faire... car le travail était suffisant pour tout l'ouvrage à faire, et il y en avait de reste » (36:4-7).

Quel charmant tableau du dévouement à l'œuvre du sanctuaire ! Aucun effort, aucun appel n'était nécessaire pour amener le peuple à donner. Non : « Tout homme que son cœur y porta ». C'était le vrai moyen. Les ruisseaux du dévouement volontaire découlaient du dedans. « Les princes », « les hommes » et « les femmes », tous sentaient que c'était un doux privilège pour eux que de donner à l'Éternel, non avec un cœur étroit, ou d'une main avare, mais royalement, tellement qu'ils avaient *suffisamment et même de reste*.

Ensuite, quant à l'*obéissance implicite* du peuple, il est écrit : « Selon tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse, ainsi les fils d'Israël firent tout le travail. Et Moïse vit tout il ouvrage, et voici, *ils l'avaient fait comme l'Éternel l'avait commandé, ils l'avaient fait ainsi*. Et Moïse les bénit » (39:42, 43). L'Éternel avait donné les instructions les plus minutieuses relativement à l'œuvre tout entière du tabernacle. Chaque pieu, chaque soubassement, chaque lacet, chaque anneau, étaient exactement déterminés. Les ressources de l'homme, sa raison ou son sens commun, n'avaient là rien à faire. L'Éternel ne donnait pas à l'homme une esquisse à compléter. Il ne laissait aucune marge dans laquelle l'homme pût faire entrer ses propres combinaisons. Nullement. « Regarde, et fais *selon le modèle qui t'en est montré sur la montagne* » (Ex. 25:40 ; 26:30 ; Hébr. 8:5). Cet ordre ne laissait aucune latitude aux inventions humaines. S'il eût été permis à l'homme de faire un seul pieu, ce pieu aurait été, bien certainement, hors de place au jugement de Dieu. Nous voyons ce que produit le « ciseau » de l'homme au chap. 32 ; béni soit Dieu, il n'a rien à faire et n'a point de place dans le tabernacle. Les Israélites firent, dans cette circonstance, tout juste ce qui leur avait été dit, rien de plus, rien de moins ; et c'est là une salutaire leçon pour l'Église professante ! Il y a plusieurs choses dans l'histoire des Israélites que nous devrions sérieusement chercher à éviter ; leurs murmures impatients, leurs vœux légaux et leur idolâtrie ; mais dans leur dévouement et leur obéissance, nous devrions les imiter. Puissent donc notre dévouement être plus entier, et notre obéissance plus implicite ! Nous pouvons en toute sûreté affirmer que, si tout n'avait pas été fait « selon le modèle montré sur la montagne », nous ne pourrions pas lire à la fin du livre que : « la nuée couvrit la tente d'assignation, et la gloire de l'Éternel remplit le tabernacle ; et Moïse ne pouvait entrer dans la tente d'assignation ; car la nuée demeura dessus, et la gloire de l'Éternel remplissait le tabernacle » (chap. 40:34, 35). Le tabernacle était à tous égards selon le *divin modèle*, et par suite, il pouvait être rempli de la *gloire divine*.

Il y a là de précieuses instructions. Nous sommes trop portés à regarder la parole de Dieu comme ne suffisant pas aux plus petits détails qui se rapportent au culte et au service de Dieu. C'est une grande erreur, une erreur qui a une source abondante de fautes et d'égarements dans l'Église professante. La parole de Dieu suffit à tout, soit pour ce qui concerne le salut personnel et la conduite individuelle, soit pour ce qui concerne l'ordre et le gouvernement de l'Assemblée ; car nous lisons que « toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit *accompli et parfaitement*

*accompli pour toute bonne œuvre* » (2 Tim. 3:16, 17). Si la parole de Dieu rend un homme parfaitement accompli pour « *toute bonne œuvre* », il en résulte nécessairement que tout ce qui ne se trouve pas dans ses pages ne peut être une bonne œuvre (comp. Éph. 2:10). Et en outre, souvenons-nous que la gloire divine ne peut s'allier à quoi que ce soit qui n'est pas selon le modèle divin.

Cher lecteur, nous avons maintenant parcouru ensemble ce livre précieux. J'ai l'espérance vivante que nous avons recueilli quelque fruit de notre étude ; j'ai la confiance que nous avons réuni quelques pensées fortifiantes au sujet de Jésus et de son sacrifice, à mesure que nous avançons. Nos pensées les plus fortes ne peuvent, il est vrai, être que faibles ; et ce que nous saisissons de plus élevé, n'est que bien superficiel en comparaison de l'intention de Dieu et de sa révélation ! Il est bon de nous souvenir que, par la grâce, nous sommes sur le chemin qui nous conduit à cette gloire où nous connaissons « *comme nous avons été connus* » nous-mêmes, et où nos cœurs s'épanouiront à la clarté de la face de Celui qui est le commencement et la fin de toutes les voies de Dieu, soit en création, soit en providence ou en rédemption. C'est à lui que je vous recommande très affectueusement, corps, âme et esprit. Puissiez-vous connaître l'immense bonheur d'avoir votre part en Christ, et être gardés dans l'attente patiente de sa venue. Amen.

## Notes

### Note A

Dans le discours d'Étienne au Sanhédrin, on trouve une allusion à l'acte de Moïse, sur laquelle il peut être bon de dire quelques mots : « Mais quand il fut parvenu à l'âge de quarante ans, il lui vint au cœur de visiter ses frères, les fils d'Israël ; et voyant l'un d'eux à qui l'on faisait tort, il le défendit, et vengea l'opprimé, en frappant l'Égyptien. Or il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main, mais ils ne le comprirent point » (Act. 7:23-25). Il est évident que, dans tout ce discours, le but d'Étienne était de rappeler divers faits de l'histoire de la nation, propres à agir sur les consciences de ceux qui étaient devant lui ; or il eût été tout à fait contraire à ce but, et contraire aussi à la règle de l'Esprit dans le Nouveau Testament, de soulever ici un débat sur la question de savoir si Moïse n'avait pas agi avant le temps ordonné de Dieu.

En outre, il se borne à dire : « Il lui vint au cœur de visiter ses frères ». Il ne dit pas que Dieu l'envoya à *cette époque*. Cela ne touche, non plus, nullement à la question de l'état moral de ceux qui le rejetèrent. « Ils ne comprirent point ». Tel est le fait quant à eux, quelles que fussent les leçons que Moïse pût avoir personnellement à apprendre sur ce sujet. Tout homme spirituel comprendra cela sans difficulté.

En considérant Moïse comme type, nous pouvons voir, dans ces traits de sa vie, la mission du Christ à Israël, son rejet par les Juifs qui disent : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». D'un autre côté, si nous considérons Moïse personnellement, nous voyons que, comme d'autres, il a commis des erreurs et manifesté des infirmités ; parfois, il voulait aller trop vite ou trop fort, et parfois, trop lentement ou trop lâchement. Tout cela est facile à comprendre, et ne tend qu'à magnifier la grâce infinie et la patience inépuisable de Dieu.

### Note B

Il y a entre l'Égypte et Babylone, une immense différence morale qu'il est important de comprendre. L'Égypte était le lieu d'où Israël était sorti ; Babylone, le lieu dans lequel il fut transporté plus tard (comp. Amos 5:25-27 avec Act. 7:42, 43). L'Égypte est l'expression de ce que l'homme a fait du monde ; Babylone est l'expression de ce que Satan a fait, fait et fera de l'Église professante. Ainsi, nous sommes non seulement environnés des *circonstances* de l'Égypte, mais encore des *principes* moraux de Babylone.

Ceci fait de nos temps ce que le Saint Esprit a appelé des « temps fâcheux » (2 Timothée 3:1). Il faut une énergie spéciale de l'Esprit de Dieu et une soumission entière à l'autorité de l'Écriture, pour faire face à la puissance combinée des réalités de l'Égypte d'un côté, et de l'esprit et des principes de Babylone de l'autre. Les premiers répondent aux désirs naturels du cœur, tandis que les derniers s'adressent à la religiosité naturelle et s'allient avec elle, ce qui leur donne une grande prise sur le cœur. L'homme est un être religieux et particulièrement accessible à l'influence de la musique, de la sculpture, de la peinture et de la pompe des rites et des cérémonies religieuses. Quand ces choses s'allient dans le monde à tout ce qui peut satisfaire les besoins naturels de l'homme, bien plus, à tout le confort et à la somptuosité de la vie, il n'y a que la puissance de la Parole et de l'Esprit de Dieu qui puisse garder quelqu'un dans la fidélité à Christ.

Il faut aussi remarquer qu'il y a une différence très grande entre les destinées de l'Égypte et celles de Babylone. Le chapitre 19 d'Ésaïe place devant nos yeux les bénédictions réservées à l'Égypte ; il se termine comme suit : « Et l'Éternel frappera l'Égypte ; il frappera, et il guérira ; et ils se tourneront vers l'Éternel, et il leur sera propice et les guérira. En ce jour-là, il y aura un chemin battu de l'Égypte à l'Assyrie, et l'Assyrie viendra en Égypte, et l'Égypte en Assyrie, et l'Égypte servira avec l'Assyrie... En ce jour-là, Israël sera le troisième, avec l'Égypte et avec l'Assyrie, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage » (vers. 22-25).

La fin de l'histoire de Babylone est bien différente, soit qu'on la considère littéralement comme une ville, soit qu'on la considère comme un système spirituel. « Et j'en ferai une possession du butor, et des mares d'eau ; et je la balayerai avec le balai de la destruction, dit l'Éternel des armées » (Ésaïe 14:23). « Elle ne sera jamais habitée, et on n'y demeurera pas, de génération en génération, et l'Arabe n'y dressera pas sa tente, et les bergers n'y feront pas reposer leurs troupeaux » (Ésaïe 13:20). Voilà pour ce qui concerne la Babylone littérale. Considérée à un point de vue mystique ou spirituel, nous en trouvons la description au chap. 18 de l'Apocalypse. La fin de cette Babylone y est annoncée comme suit : « Et un ange puissant leva une pierre, comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : Ainsi sera jetée avec violence Babylone la grande ville, et elle ne sera plus trouvée » (v. 21).

Avec quelle solennité ces paroles ne devraient-elles pas frapper les oreilles de tous ceux qui sont, d'une manière quelconque, unis à Babylone, c'est-à-dire à la fausse Église professante ! « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies ! » (Apoc. 18:4). La « puissance » du Saint Esprit doit nécessairement produire une « forme » particulière, et le but de l'ennemi a toujours été de dépouiller l'Église professante de la puissance, tout en la poussant à retenir et à perpétuer la forme, à stéréotyper la forme, alors que l'esprit et la vie ont disparu. C'est ainsi qu'il construit la Babylone spirituelle. Les pierres dont elle est bâtie sont des professants privés de vie, et le mortier qui les unit est une « forme de piété sans la puissance ».

Mon cher lecteur, étudions-nous à comprendre ces choses pleinement, clairement et efficacement !

### **Note C**

Il est intéressant de remarquer la place qu'occupe cet anathème foudroyant ; il se trouve à la fin d'une longue épître, dans le courant de laquelle l'apôtre eut à réprimer quelques-uns des péchés les plus grossiers, et plusieurs erreurs de doctrine. Combien donc est solennel et significatif le fait que, quand il vient à prononcer son anathème, il le lance non contre ceux qui ont introduit ces erreurs et ces péchés, mais contre celui qui « n'aime pas le Seigneur Jésus Christ ». Pourquoi cela ? Est-ce parce que l'Esprit de Dieu fait peu de cas des erreurs ou du mal ? Non assurément ; l'épître toute entière révèle quelles sont ses pensées à son égard. Mais il est toujours vrai que quand le cœur est rempli d'amour pour le Seigneur Jésus Christ, il y a une sauvegarde positive contre toute espèce de fausse doctrine et de mauvaise pratique. Si quelqu'un n'aime pas Christ, on ne peut répondre des idées qu'il

pourra adopter, ou de la marche qu'il pourra suivre. De là la forme de l'anathème apostolique et la place qu'il occupe.

# Notes sur le Livre du Lévitique

## Troisième livre de Moïse

« Toute Écriture est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3:15).

### Chapitre 1

Avant d'entrer dans les détails du sujet qui va nous occuper, nous avons à considérer d'abord la position qu'occupe l'Éternel dans le livre du Lévitique, et ensuite l'ordre dans lequel s'y succèdent les offrandes qui font l'objet de la première partie du livre.

« Et l'Éternel appela Moïse, et lui parla, de la tente d'assignation ». Il avait parlé du haut du Sinaï, et la position qu'il avait ainsi prise sur la sainte montagne imprimait à ses communications un caractère particulier. De la montagne en feu, Dieu donna « une loi de feu », mais dans le Lévitique, l'Éternel parle « du milieu du tabernacle d'assignation » que nous avons vu dresser à la fin du livre précédent. « Et il dressa le parvis tout autour du tabernacle et de l'autel, et mit le rideau à la porte du parvis. Et Moïse acheva l'œuvre. Et la nuée couvrit la tente d'assignation, et la gloire de l'Éternel remplit le tabernacle... car la nuée de l'Éternel était sur le tabernacle le jour, et un feu y était la nuit, aux yeux de toute la maison d'Israël, dans toutes leurs traites » (Exode 40:33-38).

Or, le tabernacle était l'habitation de Dieu, en grâce. L'Éternel pouvait y établir sa demeure, parce qu'il y était entouré, de tous côtés, de ce qui représentait d'une manière vivante le fondement de ses rapports avec son peuple. S'il fût venu au milieu d'Israël dans la gloire terrible, dans laquelle Il s'était révélé sur la montagne de Sinaï, ce n'eût pu être que pour « les consumer en un moment comme un peuple de cou roide ». Mais l'Éternel se retira en dedans du voile, type de la chair de Christ (Héb. 10:20), et prit place au-dessus du propitiatoire, où le sang de l'expiation, et non « la rébellion et le cou roide » d'Israël (\*), se présentait à sa vue et répondait aux exigences de sa nature. Ce sang, apporté dans le sanctuaire par le souverain sacrificateur, était le type du sang plus précieux qui purifie de tout péché ; et bien qu'Israël selon la chair ne discernât rien de tout cela, ce sang, néanmoins, justifiait Dieu de demeurer au milieu de son peuple ; il « sanctifiait pour la pureté de la chair » (Héb. 9:13).

(\*) Deut. 31:27

Telle est donc la position que l'Éternel occupe dans le Lévitique, position qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut avoir une juste intelligence des communications que ce livre renferme. Ces communications portent toutes l'empreinte d'une inflexible sainteté, jointe à la grâce la plus pure. Dieu est saint, n'importe le lieu d'où il parle. Il était saint sur la montagne de Sinaï, et il était saint au-dessus du propitiatoire ; mais, dans le premier cas, sa sainteté était liée à « un feu dévorant », tandis que, dans le second cas, elle était unie à la grâce patiente. Or, l'union de la parfaite sainteté et de la parfaite grâce est ce qui caractérise la rédemption qui est dans le Christ Jésus ; rédemption qui se trouve préfigurée de diverses manières dans le livre du Lévitique. Il faut que Dieu soit saint, encore que ce doive être dans la condamnation éternelle des pécheurs impénitents ; mais la pleine révélation de sa sainteté, dans le salut des pécheurs, fait éclater dans les cieux un concert de louanges : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » (Luc 2:14) Cette doxologie, ou cet hymne de louange, n'aurait pu retentir quand fut donnée « la loi de feu » ; car si, comme nous n'en pouvons douter, à la loi de Sinaï se liait la « gloire à Dieu dans les lieux très hauts », cette loi n'apportait point de « paix sur la terre », ni de « bon plaisir dans les hommes », attendu qu'elle était la déclaration de ce que les hommes devaient être avant que Dieu pût prendre plaisir en eux. Mais lorsque « le Fils » prit place, comme homme, sur la terre, les intelligences célestes purent exprimer la pleine satisfaction du ciel en lui, comme en Celui dont la personne et l'œuvre pouvaient unir, de la manière la plus parfaite, la gloire divine et la bénédiction de l'homme.

Nous devons dire un mot, maintenant, sur l'ordre dans lequel les offrandes se suivent dans les premiers chapitres de notre livre. Dieu met au premier rang l'holocauste, et termine par le sacrifice pour le délit ; il finit par où nous commençons. Cet ordre est remarquable et très instructif. Quand, pour la première fois, l'épée de la conviction entre dans l'âme, la conscience recherche les péchés passés qui pèsent sur elle ; la mémoire porte ses regards en arrière sur les pages de la vie écoulée, et les voit noircies par d'innombrables transgressions contre Dieu et contre les hommes. À cette période de son histoire, l'âme est moins occupée de la source dont ces transgressions sont procédées, que du fait accablant et palpable que tel ou tel acte a été effectivement commis par elle ; c'est pourquoi elle a besoin de savoir que Dieu, dans sa grâce, a donné un sacrifice, en vertu duquel « toute faute » peut être gratuitement « pardonnée » (Col. 2:13) ; et ce sacrifice, Dieu nous le présente dans « *l'offrande pour le délit* ».

Mais, à mesure que l'âme progresse dans la vie divine, elle devient consciente que ces *péchés* qu'elle a commis ne sont que les rejetons d'une racine, les jets d'une source, et de plus que c'est le péché dans la chair qui est cette racine ou cette source. Cette découverte conduit à un travail intérieur bien plus profond encore, et que rien ne peut apaiser si ce n'est une intelligence, plus profonde aussi, de l'œuvre de la croix, en laquelle Dieu Lui-même a « condamné *le péché dans la chair* » (Rom. 8:3). Le lecteur remarquera qu'il n'est pas question, dans ce passage de l'épître aux Romains, des « *péchés dans la vie* », mais de la racine dont ceux-ci sont provenus, savoir, « *le péché dans la chair* ». C'est là une vérité d'une immense importance. Christ n'est pas seulement « mort pour nos péchés, selon les Écritures » (1 Cor. 15:3) ; mais il a été « fait *péché pour nous* » (2 Cor. 5:21). Telle est la doctrine du « *sacrifice pour le péché* ».

Or, quand, par la connaissance de l'œuvre de Christ, la paix est entrée dans le cœur et dans la conscience, nous pouvons nous nourrir de Christ, qui est le fondement de notre paix et de notre joie, dans la présence de Dieu. Jusque-là, jusqu'à ce que nous voyions toutes nos transgressions pardonnées et notre péché jugé, nous ne pouvons goûter ni paix, ni joie. Il faut que nous connaissions l'offrande pour le délit et l'offrande pour le péché, avant que nous puissions apprécier le sacrifice de prospérités ou de réjouissance et d'action de grâce. C'est pourquoi le rang auquel « *le sacrifice de prospérités* » est placé, répond à l'ordre selon lequel nous saisissons Christ spirituellement.

Le même ordre parfait se retrouve quant au rang assigné à « *l'offrande de gâteau* ». Quand une âme a été amenée à goûter la douceur de la communion spirituelle avec Christ, quand elle sait se nourrir de lui, en paix et avec reconnaissance, dans la présence de Dieu, cette âme se sent pressée d'un ardent désir de connaître davantage les glorieux mystères de sa personne ; et Dieu, dans sa grâce, répond à ce désir par l'offrande de gâteau, type de la parfaite humanité de Christ.

Après tous les autres sacrifices, vient enfin « *l'holocauste* », le couronnement de tout, la figure de l'œuvre de la croix, accomplie sous le regard immédiat de Dieu, et étant l'expression de l'invariable dévouement du cœur de Christ. Nous étudierons plus loin tous ces sacrifices en détail ; nous ne faisons ici que considérer l'ordre relatif dans lequel ils sont placés, ordre vraiment admirable, de quelque côté que nous l'envisagions, et qui commence et finit par la croix. Si nous descendons de Dieu à nous, et que, suivant l'ordre extérieur, nous commençons par l'holocauste, nous voyons, dans cette offrande, Christ sur la croix, accomplissant la volonté de Dieu, faisant l'expiation, en se donnant Lui-même tout entier pour la gloire de Dieu. Si, au contraire, suivant l'ordre intérieur nous remontons de nous à Dieu et que nous commençons par l'offrande pour le délit, nous voyons, dans cette offrande, Christ sur la croix, portant nos péchés et les abolissant, selon la perfection de son sacrifice expiatoire : partout, dans l'ensemble aussi bien que dans les détails, brillent l'excellence, la beauté et la perfection de la divine et adorable personne du Sauveur. Tout est fait pour réveiller dans nos cœurs un profond intérêt pour l'étude de ces types précieux, qui sont l'ombre dont le corps est en Christ. Que Dieu, qui nous a donné ce livre du Lévitique, veuille maintenant nous en fournir lui-même aussi l'explication par l'Esprit en puissance vivante, en sorte que, quand nous l'aurons parcouru, nous bénissions son nom pour tant de saisissantes images qu'il nous aura montrées, de la

personne et de l'œuvre de notre bienheureux Seigneur et Sauveur Jésus Christ, auquel soit la gloire, maintenant et à jamais. Amen.

L'holocauste ouvre ce livre : il nous présente un type de Christ « s'offrant lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14) ; c'est pourquoi le Saint Esprit lui assigne la première place. Si le Seigneur Jésus s'est présenté pour accomplir l'œuvre glorieuse de l'expiation, c'est que l'objet suprême qu'il poursuivait ardemment dans cette œuvre était la gloire de Dieu. « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Ps. 40:6-8). Ces paroles étaient la sublime devise de Jésus, dans chacun des actes, dans chacune des circonstances de sa vie ; et jamais elles ne trouvèrent une plus complète et frappante expression que dans l'œuvre de la croix. Quelle que puisse être la volonté de Dieu, Christ est venu pour faire cette volonté. Béni soit Dieu, nous savons quelle est notre part dans l'accomplissement de « cette volonté » car, par elle, « nous sommes sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes » (Héb. 10:10). Toutefois l'œuvre de Christ se rapportait avant tout à Dieu. Christ trouvait son bonheur à accomplir sur cette terre la volonté de Dieu. C'est ce que nul homme n'avait fait avant lui. Par la grâce, quelques-uns avaient fait « ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (1 Rois 15:5, 11 ; 14:8) ; mais personne n'avait jamais fait la volonté de Dieu toujours, parfaitement, invariablement, sans hésitation. Le Seigneur Jésus fut l'homme obéissant, il fut « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). « Il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem » (Luc 9:51) ; et, plus tard, en marchant du jardin de Gethsémané à la croix du Calvaire, il exprimait le dévouement absolu de son cœur par ces paroles : « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:11).

Or, il y avait certainement un parfum d'agréable odeur, dans ce dévouement absolu de Jésus à Dieu. Un homme parfait sur la terre, accomplissant la volonté de Dieu, même dans la mort, était pour le ciel un objet digne du plus haut intérêt. Qui pouvait sonder les profondeurs de ce cœur dévoué, qui se manifesta sous le regard de Dieu, à la croix ? Nul autre que Dieu, assurément ! car, en ceci, comme en tout ce qui touche au mystère de sa glorieuse personne, il est vrai que « nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père » (Matt. 11:27) ; et nul ne peut connaître quoi que ce soit du Fils qu'autant que le Père le lui révèle. L'esprit de l'homme peut saisir, en quelque mesure, tout sujet quelconque de science « sous le soleil ». La science humaine est du domaine de l'intelligence de l'homme ; mais personne ne connaît le Fils qu'autant que le Père le révèle, par la puissance du Saint Esprit, par la parole écrite. Le Saint Esprit prend plaisir à révéler le Fils, à prendre des choses de Jésus, et à nous les montrer ; et ces choses nous les possédons dans toute leur beauté et leur plénitude dans l'Écriture. Il ne peut y avoir aucune nouvelle révélation, car le Saint Esprit rappela « toutes choses » au souvenir des apôtres et, les conduisit dans « toute la vérité » (Jean 14:26 ; 16:13). Il ne peut rien y avoir de plus que « toute la vérité » ; ainsi, toute prétention à une révélation nouvelle, à un développement d'une vérité nouvelle, c'est-à-dire non contenue dans le canon des livres inspirés, n'est qu'un vain effort de l'homme qui voudrait ajouter quelque chose à ce que Dieu appelle « toute la vérité ». Le Saint Esprit peut, sans doute, développer et appliquer, avec une puissance nouvelle et extraordinaire, la vérité contenue dans l'Écriture ; mais c'est là, évidemment, quelque chose de tout différent de l'impie présomption qui abandonne le champ de la révélation divine pour trouver ailleurs des principes, des idées, ou des dogmes qui aient autorité sur la conscience.

Dans les Évangiles, Christ nous est présenté sous les divers aspects de son caractère, de sa personne, et de son œuvre ; et depuis que ces précieux documents existent, les enfants de Dieu, dans tous les âges, ont pris plaisir à y recourir et à s'abreuver de leurs révélations au sujet de Celui qui est l'objet de leur amour et de leur confiance, et auquel ils doivent tout pour le temps et l'éternité. Mais bien petit, comparativement, est le nombre de ceux qui ont jamais été amenés à considérer les rites et les cérémonies de l'économie lévitique, comme étant remplis des instructions les plus détaillées sur le même glorieux sujet. Les offrandes, du Lévitique en particulier, ont été envisagées trop souvent comme des documents surannés, concernant les coutumes juives, n'ayant aucune autre valeur pour nous et ne communiquant aucune lumière spirituelle à nos entendements. Il faut reconnaître pourtant que les pages du Lévitique, en apparence si peu attrayantes et si

chargées de détails cérémoniels, ont, aussi bien que les sublimes oracles d'Ésaïe, leur place parmi « les choses qui ont été écrites auparavant » et qui ont été écrites « pour notre instruction » (Rom. 15:4). Sans doute, il faut que nous étudions le contenu de ce livre, comme d'ailleurs toute l'Écriture, avec un esprit humble et dépouillé du moi, dans une respectueuse dépendance de l'enseignement de Celui qui y parle, en prêtant une attention constante au grand but, à la portée et à l'analogie générale de l'ensemble de la révélation, maîtrisant notre imagination pour qu'elle ne s'égaré pas dans quelque élan profane. Mais si, par la grâce de Dieu, nous entrons ainsi dans l'étude des types du Lévitique, nous trouverons dans ces types une mine profonde et des plus riches.

Passons donc, maintenant, à l'examen de l'holocauste, qui, comme nous l'avons remarqué, représente Christ s'offrant lui-même, sans tache, à Dieu.

« Si son offrande est un holocauste de gros bétail, il la présentera, — un mâle sans défaut ». La gloire essentielle de la personne de Christ forme la base du christianisme. Christ communique cette dignité et cette gloire qui lui appartiennent, à tout ce qu'il fait et à chacune des fonctions qu'il remplit. Aucune fonction ne pouvait rien ajouter à la gloire de Celui qui est « Dieu sur toutes choses, béni éternellement » (Rom. 9:5), « Dieu manifesté en chair » (1 Tim. 3:16), le glorieux « Emmanuel, Dieu avec nous » (Matt. 1:23 ; Ésa. 7:14), « la Parole » éternelle, « le Créateur » et « le Conservateur » de l'univers. Toutes les fonctions de Christ se rattachaient, nous le savons, à son humanité ; et en prenant cette humanité, il descendit de cette gloire qu'il avait auprès du Père, avant la fondation du monde. Il descendit ainsi au milieu même d'une scène où tout lui était contraire, afin de glorifier Dieu parfaitement. Il vint ici-bas pour y être « dévoré » par un saint et inextinguible zèle pour la gloire de Dieu (Ps. 69:9), et pour effectuer l'accomplissement de ses conseils éternels.

Le « mâle » « sans défaut », « d'un an », est un type du Seigneur Jésus, s'offrant lui-même pour le parfait accomplissement de la volonté de Dieu. Cette offrande ne devait rien avoir qui dénotât la faiblesse ou l'imperfection. Il fallait pour l'holocauste « un mâle d'un an » (comp. Ex. 12:5). Quand nous examinerons les autres offrandes, nous verrons qu'il était permis, dans certains cas, d'offrir une femelle ; non pas que Dieu pût tolérer jamais un défaut dans l'offrande, car l'offrande, partout et toujours, devait être « sans défaut », mais Dieu laissait, dans certains cas, une latitude qui ne faisait qu'exprimer l'imperfection attachée à l'intelligence de l'adorateur. L'holocauste était une offrande de l'ordre le plus élevé, car elle représentait Christ s'offrant lui-même à Dieu, Christ tout entier et exclusivement pour l'œil et le cœur de Dieu. C'est là un point qu'il faut bien saisir. Dieu seul pouvait estimer à sa juste valeur la personne et l'œuvre de Christ ; seul il pouvait apprécier pleinement la croix et le dévouement parfait de Christ, dont elle était l'expression. La croix, représentée par l'holocauste, renfermait quelque chose que la pensée divine seule pouvait comprendre ; elle avait des profondeurs que ni mortel, ni ange, ne pouvaient sonder, et elle parlait d'une voix qui n'était que pour l'oreille du Père, et qui s'adressait directement et exclusivement à lui. Il y avait, entre la croix du Calvaire et le trône de Dieu, des communications qui dépassent de beaucoup les plus hautes capacités des intelligences créées.

« Il la présentera à l'entrée de la tente d'assignation, pour être agréé devant l'Éternel » (comp. Lévit. 22:18-19). Le caractère de l'holocauste, que l'Écriture fait ressortir ici, nous fait contempler la croix sous un aspect qui n'est pas suffisamment compris. Nous sommes trop enclins à regarder la croix simplement comme le lieu où la grande question du péché fut traitée et vidée entre la justice éternelle et la victime sans tache, comme le lieu où notre crime fut expié, et où Satan fut glorieusement vaincu. La croix est tout cela ; mais elle est plus encore : elle est le lieu où l'amour de Christ pour le Père fut manifesté et exprimé en un langage que le Père seul pouvait comprendre, et c'est sous ce dernier aspect qu'elle est représentée, en type, dans l'offrande de l'holocauste, qui est une offrande essentiellement volontaire. S'il n'était question que de l'imputation du péché et d'endurer la colère de Dieu à cause du péché, l'offrande, moralement, ne pourrait pas être laissée à la volonté de celui qui l'offre, elle serait nécessairement et absolument obligatoire. Le Seigneur Jésus ne pouvait pas *désirer* être « fait péché » (2 Cor. 5:21), *désirer* endurer la colère de Dieu et être privé de la clarté de sa face : et ce fait, à lui seul, nous montre de la manière la plus évidente que *l'offrande*

*de l'holocauste ne représente pas Christ, sur la croix, portant le péché, mais Christ sur la croix, accomplissant la volonté de Dieu.*

Les propres paroles du Christ nous apprennent que lui-même il contemplait la croix sous ces deux différents aspects. Quand il envisageait la croix comme le lieu de l'expiation du péché, quand il anticipait les souffrances qu'à ce point de vue elle renfermait, il s'écriait : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! » (Luc 22:42) ; il était saisi d'effroi devant ce que son œuvre entraînait pour lui. Son âme sainte et pure reculait à la pensée d'être fait péché, et son cœur aimant, à celle de perdre, pour un moment, la lumière de la face de Dieu.

Mais la croix avait aussi un autre aspect pour le Christ. Elle lui apparaissait comme un lieu où il pouvait révéler les profonds secrets de son amour pour le Père ; comme un lieu où, de son plein gré, volontairement, il pouvait prendre la coupe que le Père lui avait donnée à boire, et la vider jusqu'à la lie. Sans doute, la vie tout entière de Christ exhalait un parfum d'agréable odeur, qui montait sans cesse vers le trône du Père : il faisait toujours les choses qui plaisaient au Père, il faisait toujours la volonté de Dieu ; mais l'holocauste ne représente pas Christ dans sa vie, quelque précieux qu'ait été chacun des actes de cette vie, mais Christ dans sa mort ; et dans cette mort, non comme celui qui « est devenu malédiction pour nous », mais comme Celui qui présentait au cœur du Père un parfum infiniment agréable.

Cette vérité revêt la croix d'un attrait particulier pour l'homme spirituel, et communique aux souffrances de notre bien-aimé Sauveur un intérêt puissant. Le pécheur coupable trouve à la croix la réponse de Dieu aux besoins les plus profonds, et aux désirs les plus ardents de son cœur et de sa conscience. Le vrai croyant trouve à la croix ce qui captive toutes les affections de son cœur, ce qui transperce tout son être moral. Les anges trouvent à la croix un sujet de continuelle admiration, ils désirent regarder de près dans ces choses (comp. 1 Pierre 1:11-12). Tout cela est vrai, mais il y a dans la croix quelque chose qui surpasse de beaucoup les plus hautes conceptions des saints ou des anges, savoir le profond dévouement du cœur du Fils, offert au cœur du Père, et apprécié par lui : et tel est le côté de la croix qui est préfiguré d'une manière si frappante dans l'offrande de l'holocauste.

Je ferai remarquer ici que, si nous admettions, comme quelques-uns, que Christ porta toute sa vie le péché, la beauté particulière à l'offrande de l'holocauste serait entièrement perdue. Le caractère « volontaire » de l'offrande disparaîtrait, car comment pourrait-il y avoir lieu à un acte volontaire dans l'abandon de sa vie chez quelqu'un qui, par la nécessité même de sa position, serait obligé de laisser cette vie ? Si Christ eût porté le péché pendant sa vie, assurément sa mort serait devenue un acte *nécessaire* et n'eût plus été ce qu'elle est, un acte volontaire. On peut affirmer, de plus, qu'il n'y a pas une offrande, entre toutes, dont l'intégrité et la beauté ne fussent pas sacrifiées par la fausse et funeste doctrine d'un Christ portant le péché dans sa vie. L'holocauste, nous le répétons et on ne saurait y attacher trop d'importance, ne nous présente pas Christ comme portant le péché ou endurant la colère de Dieu, mais Christ dans son dévouement volontaire, manifesté dans la mort de la croix. Le Fils de Dieu accomplit, par le Saint Esprit, la volonté du Père il le fit de son plein gré, selon ce qu'il dit lui-même : « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même : j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre » (Jean 10:17-18). Mais Ésaïe, contemplant Christ comme offrande pour le péché, dit : « Sa vie est ôtée de la terre » (Actes 8:33, version des Septante d'Ésaïe 53:8). Or Christ parlait-il de porter le péché, parlait-il de l'expiation, quand il disait de sa vie : « Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ? » « Personne » ne la lui ôte, ni homme, ni ange, ni démon, ou qui que ce soit d'autre. Laisser sa vie était de sa part un acte volontaire : il la laissait afin de la reprendre. « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir » (Ps. 40:8). Tel était le langage de Celui qui, préfiguré dans l'holocauste, trouvait sa joie à s'offrir lui-même par l'Esprit éternel sans tache à Dieu.

Or, il est de la plus haute importance de bien comprendre quel est l'objet principal que Christ poursuit dans l'œuvre de la rédemption ; la paix du croyant ne peut qu'en être affermie. Accomplir la

volonté de Dieu, établir les conseils de Dieu, manifester la gloire de Dieu, telle était la profonde et première pensée de ce cœur dévoué du Sauveur, qui envisageait et estimait toutes choses en rapport avec Dieu. Christ ne s'arrêta jamais pour savoir de quelle manière un acte ou une circonstance quelconque l'affectait, lui. Il s'anéantit lui-même. Il s'abassa lui-même (Phil. 2:7-8), il renonça à tout. C'est pourquoi, au terme de sa course, il put élever les yeux vers le ciel et dire « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean 17:4). Il est impossible de contempler cette face de l'œuvre de Christ, dont nous parlons ici, sans que le cœur soit attiré vers lui et soit rempli des affections les plus douces pour sa personne. Avoir compris que Christ a eu Dieu pour premier objet, dans l'œuvre de la croix, ne porte aucune atteinte au sentiment que nous avons de son amour pour nous, bien au contraire ! Cet amour et notre salut en lui ne pouvaient être fondés que sur la gloire de Dieu qu'il établissait dans sa mort. La gloire de Dieu doit constituer le solide fondement de toute chose : « mais, aussi vrai que je suis vivant, toute la terre sera remplie de la gloire de l'Éternel ! » (Nomb. 14:21). Mais nous savons que cette gloire éternelle de Dieu et le bonheur éternel de la créature sont inséparablement unis dans les conseils divins, en sorte que si la première est assurée, le bonheur de la créature doit nécessairement l'être pareillement.

« Et il posera sa main sur la tête de l'holocauste, et il sera agréé pour lui, pour faire propitiation pour lui ». L'acte de l'imposition des mains est l'expression d'une complète identification. Par cet acte significatif, l'offrande et celui qui la présentait devenait un ; et dans l'holocauste, cette unité rendait agréable celui qui offrait, selon toute la valeur et l'acceptation de l'offrande qu'il apportait. L'application de ceci à Christ et au croyant met en lumière une vérité des plus précieuses, largement développée dans le Nouveau Testament, savoir l'identification éternelle du croyant avec Christ, et son acceptation en lui. « Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17 ; 5:20). Pour notre félicité éternelle, il ne nous fallait rien moins que cela. Celui qui n'est pas *en Christ* est *dans ses péchés*. Il n'y a pas de milieu : ou bien vous êtes en Christ, ou bien vous êtes hors de lui, dans vos péchés. On ne peut pas être *partiellement* en Christ. N'eussiez-vous que l'épaisseur d'un cheveu entre vous et Christ, vous êtes dans un état positif de condamnation et de colère. Mais si vous êtes en lui, au contraire, vous êtes « comme il est » devant Dieu, et tenu pour tel en présence de la sainteté infinie. « Vous êtes accomplis en lui » (Col. 2:10) ; « rendus agréables dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6) ; « membres de son corps, de sa chair et de ses os » (Éph. 5:30). « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit [avec lui] » (1 Cor. 6:17). Tel est l'enseignement simple et clair de la Parole de Dieu. Or, il n'est pas possible que le « Chef » et les membres soient acceptables dans des mesures différentes. La tête et les membres sont *un*. Dieu les tient pour un ; par conséquent ils sont un. Cette vérité est à la fois le fondement de la confiance la plus haute et de l'humilité la plus profonde : elle donne la plus entière certitude « toute assurance au jour du jugement » (1 Jean 4:17), attendu qu'il est impossible qu'il soit mis quoi que ce soit à la charge de Celui auquel nous sommes unis ; et elle nous donne un profond sentiment de notre néant, attendu que notre union avec Christ est fondée sur la mort de la nature humaine et sur l'abolition complète de tous ses droits et de toutes ses prétentions.

Puis donc que la Tête et les membres sont considérés comme agréés ensemble et comme occupant la même position dans la faveur de Dieu, il est évident que tous les membres ont part à un même salut, à une même vie, à une même justice, à une même faveur. Il n'y a pas de degré dans la justification et l'adoption. Le petit enfant en Christ a part à la même justification que le saint avancé en expérience. L'un est *en Christ*, l'autre l'est également ; et comme là réside le seul fondement sur lequel la vie repose, c'est aussi le seul fondement sur lequel repose la justification. Il n'existe ni deux espèces de vie, ni deux espèces de justification, quoiqu'il y ait, sans doute, divers degrés de jouissance de cette justification, divers degrés dans la connaissance de sa plénitude, et de son étendue, divers degrés de jouissance et plus ou moins d'intelligence et de capacité pour en manifester la puissance sur le cœur et sur la vie. On confond fréquemment la jouissance de la justification avec la justification elle-même, qui, en tant que divine, est nécessairement éternelle, absolue, invariable, à l'abri des fluctuations des sentiments humains et des expériences humaines.

De plus, ce qu'on appelle progrès, dans la justification, est une chose qui n'existe pas. Le *croyant* n'est pas plus justifié aujourd'hui qu'il ne l'était hier, et il ne le sera pas davantage demain qu'il ne l'est aujourd'hui. Celui qui est « dans le Christ Jésus » est aussi complètement justifié ici-bas que s'il était devant le trône de Dieu : il est « *accompli en Christ* », il est « *comme* » Christ ; selon le témoignage de Christ lui-même, il est « *tout net* » (Jean 13:10). Que pourrait-il être de plus avant d'entrer dans la gloire ? Il *pourra* faire, et s'il marche selon l'Esprit, il *fera* des progrès dans la connaissance et dans la jouissance de cette glorieuse réalité ; mais, quant à la chose elle-même dont il est question, du moment que, par la puissance du Saint Esprit, quelqu'un a cru l'Évangile, il est passé d'un état positif d'injustice, et de condamnation à un état positif de justice et d'acceptation, fondé sur la divine perfection de l'œuvre de Christ, tout comme dans l'holocauste, l'acceptation de l'adorateur était fondée sur la valeur de son offrande. Il n'était pas question de ce qu'il était, lui ; mais de ce qu'était son sacrifice. « *Il sera agréé pour lui, afin de faire propitiation pour lui* ».

« Et il égorgera le jeune taureau devant l'Éternel ; et les fils d'Aaron, les sacrificateurs, présenteront le sang, et ils feront aspersion du sang tout autour sur l'autel qui est à l'entrée de la tente d'assignation » (vers. 5). En étudiant la doctrine de l'holocauste, il ne faut jamais oublier que la grande vérité, qui est mise en lumière dans cette offrande, n'est pas l'expiation que Christ a faite pour répondre au besoin de la conscience du pécheur ; mais la présentation à Dieu de ce qui lui était infiniment agréable, l'offrande volontaire que Christ a faite de Lui-même à Dieu, et qui devenait un motif nouveau pour l'amour du Père (Jean 10:17). La mort de Christ, telle qu'elle est préfigurée dans l'holocauste, ne manifeste pas la nature odieuse du péché, mais elle apparaît comme l'expression du dévouement inaltérable et inébranlable de Christ pour le Père. Christ n'y est pas présenté comme portant le péché, sous le poids de la colère de Dieu ; mais comme l'objet de la satisfaction sans mélange du Père dans l'offrande volontaire et d'agréable odeur qu'il Lui fait de Lui-même. « La propitiation », dans l'holocauste, n'est pas seulement proportionnée aux exigences de la conscience de l'homme, mais au désir ardent du cœur de Christ, qui, au prix du sacrifice de sa vie, a voulu accomplir la volonté de Dieu et assurer l'exécution de ses conseils.

Aucune puissance, ni hommes, ni démons, n'a pu ébranler Christ dans la poursuite de ce désir. Si Pierre, dans son ignorance et par des paroles de fausse tendresse, cherche à le dissuader d'affronter la honte et l'opprobre de la croix, « va arrière de moi, Satan », dit-il, « tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (Matt. 16:22, 23). De même, dans une autre occasion, il dit à ses disciples : « Je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:30-31).

La place et les fonctions, qui sont assignées aux fils d'Aaron dans l'holocauste, sont en parfait accord avec ce que nous venons de dire sur la signification spéciale de l'offrande de l'holocauste. Ils « feront aspersion du sang », ils « mettront du feu sur l'autel », ils « arrangeront le bois sur le feu », ils « arrangeront les morceaux, la tête et la graisse sur le bois qui est sur le feu qui est sur l'autel ». Ce sont là des actes bien marquants et qui constituent un trait saillant de l'offrande de l'holocauste, quand nous la comparons avec l'offrande pour le péché, dans laquelle les fils d'Aaron ne sont pas mentionnés du tout. Les fils d'Aaron représentent l'Église, non comme corps, mais comme maison spirituelle ou famille de sacrificateurs. Ceci est facile à comprendre, car si Aaron est un type de Christ, la maison d'Aaron est un type de la maison de Christ. Ainsi nous lisons au chap. 3 de l'épître aux Hébreux, vers. 6 : « Mais Christ est fidèle comme Fils, sur sa maison, et nous sommes sa maison ». Et encore : « Me voici, moi, et les enfants que Dieu m'a donnés » (Héb. 2:13 ; Ésaïe 8:18). Or, c'est le privilège de l'Église, en tant que conduite et enseignée par le Saint Esprit, de contempler cette face de Christ qui nous est présentée dans le premier des types du Lévitique, et d'y trouver son plaisir. « Notre communion est avec le Père » (1 Jean 1:3), qui, dans sa bonté, nous appelle à partager ses pensées au sujet de Christ. Nous ne pouvons, il est vrai, jamais nous élever à toute la hauteur de ces pensées, mais nous pouvons y avoir notre part, par le Saint Esprit qui demeure en nous.

« Et les fils d'Aaron, les *sacrificateurs*, présenteront le sang, et ils feront aspersion du sang tout autour sur l'autel qui est à l'entrée de la tente d'assignation ». Encore ici, nous rencontrons un type de l'Église envisagée toujours comme compagnie de sacrificateurs, apportant le mémorial d'un sacrifice accompli, et le présentant là où le simple adorateur avait accès. Mais le sang que les sacrificateurs offrent ici est, il ne faut pas l'oublier, le sang de l'holocauste et non celui de l'offrande pour le péché. C'est l'Église entrant par la puissance du Saint Esprit dans la pensée du profond et parfait dévouement que Christ a manifesté envers Dieu ; ce n'est pas un pécheur condamné, saisissant la valeur du sang de Celui qui a porté le péché. Il est à peine besoin de dire que l'Église se compose de pécheurs, et de pécheurs convaincus de péché ; mais « les fils d'Aaron » ne représentent pas des pécheurs convaincus de péché, ils représentent des saints rendant culte : c'est comme « *sacrificateurs* » qu'ils ont affaire avec l'holocauste.

Plusieurs se trompent sur ce point : ils s'imaginent que parce qu'un homme, par la grâce de Dieu et par le Saint Esprit qui le met en état de le faire, prend place comme adorateur, il refuse par cela de reconnaître qu'il est un pauvre et indigne pécheur. C'est là une grande erreur. En lui-même, le croyant n'est « rien du tout » ; mais en Christ, il est un adorateur purifié. Il a entrée dans le sanctuaire, non comme un pécheur coupable, mais comme un sacrificateur rendant culte en « vêtements de gloire ». Être occupé de ma culpabilité dans la présence de Dieu, n'est pas, de ma part, comme chrétien, de l'humilité à l'égard de ce qui me concerne, mais de l'incrédulité à l'égard du sacrifice.

Quoi qu'il en soit, le lecteur a pu se convaincre que l'idée d'imputation du péché n'entre pas dans l'ordonnance de l'holocauste, et que Christ n'apparaît pas dans cette offrande comme portant le péché et comme sous le poids de la colère de Dieu. Il est écrit : « il sera agréé pour lui, pour faire propitiation pour lui », cela est vrai. « L'expiation » est mesurée ici, on ne saurait trop le répéter, non par les profondeurs et l'énormité de la culpabilité de l'homme, mais par la perfection de l'abandon que Christ a fait de lui-même à Dieu, et par l'infinie satisfaction que Dieu trouve en Celui qui s'est ainsi offert. Ceci nous donne l'idée la plus élevée de l'expiation. Si je contemple Christ comme offrande pour le péché, je vois l'expiation faite selon les exigences de la justice divine à l'égard du péché ; mais si je regarde l'holocauste, l'œuvre de propitiation m'apparaît revêtue de toute la perfection du bon vouloir et de la capacité de Christ à accomplir la volonté de Dieu, ainsi que selon la mesure — et toute la perfection du bon plaisir de Dieu en Christ et en son œuvre. Combien ne doit pas être parfaite une expiation qui est le fruit du dévouement de Christ à Dieu ! Y aurait-il quelque chose qui pût dépasser et ce dévouement du Fils, et cette satisfaction du Père ? Non assurément ; et il y a là un sujet digne d'occuper pour jamais la famille sacerdotale, quand elle sera réunie dans les parvis de l'Éternel.

« Et il écorchera l'holocauste, et le coupera en morceaux ». L'acte cérémoniel « d'écorcher » est particulièrement expressif : il consistait dans l'enlèvement de la partie extérieure de la victime, afin que ce qui est intérieur fût pleinement révélé. Il ne suffisait pas que l'offrande fût « sans défaut » à l'extérieur, il fallait aussi que l'intérieur, avec tous ses liens et ses jointures, fût mis à découvert. Ce n'est que pour l'holocauste que cet acte est spécialement ordonné ; or, ce fait est en parfait accord avec tout l'ensemble du type, en ce qu'il tend à faire ressortir, d'une manière toute particulière, la perfection du dévouement de Christ envers le Père. Son œuvre découlait des profondeurs de son être ; et plus ces profondeurs étaient sondées, plus les secrets de sa vie intérieure étaient mis à découvert, et plus aussi il était manifeste qu'un dévouement sans mélange à la volonté de son Père, et une sincère recherche de sa gloire, étaient les mobiles qui faisaient agir le grand Antitype de l'offrande de l'holocauste. Il était bien certainement un complet holocauste.

« Et le coupera en morceaux ». Cet acte présente une vérité quelque peu analogue à celle qui est enseignée dans « l'encens de drogues *pulvérisées* » (Ex. 30:34-38 ; Lévit. 16:12). Le Saint Esprit prend plaisir à s'arrêter longtemps sur ce qui constitue le parfum et la bonne odeur du sacrifice de Christ, non seulement en les considérant comme un tout, mais aussi en tenant compte des plus petits

détails : dans ses diverses parties aussi bien que dans son entier, l'holocauste est sans tare, et ainsi était Christ !

« Et les fils d'Aaron, le sacrificateur, mettront du feu sur l'autel, et arrangeront du bois sur le feu ; et les fils d'Aaron, les sacrificateurs, arrangeront les morceaux, la tête et la graisse, sur le bois qui est sur le feu qui est sur l'autel ». C'était là un grand privilège pour la famille sacerdotale. L'holocauste était tout entier offert à Dieu ; il était entièrement brûlé (\*) sur l'autel, l'homme n'y avait point de part ; mais les fils d'Aaron, le sacrificateur, étant eux-mêmes pareillement sacrificateurs, paraissent ici rangés autour de l'autel de Dieu, pour contempler la flamme d'un sacrifice agréable à Dieu, s'élevant à lui en parfum de bonne odeur. C'était une glorieuse position, une glorieuse communion, un glorieux service pour la sacrificature, un type frappant de ce que Dieu a donné à l'Église, qui a communion avec lui en ce qui regarde l'accomplissement parfait de sa volonté dans la mort de Christ. Lorsque c'est comme pécheurs, convaincus de péché, que nous contemplons la croix du Seigneur Jésus, nous voyons à cette croix ce qui répond à tous nos besoins : à ce point de vue, la croix donne à la conscience une parfaite paix. Mais nous pouvons, comme sacrificateurs, comme adorateurs purifiés, envisager la croix sous un autre jour, savoir comme étant la consommation de la sainte résolution que Christ avait prise d'accomplir la volonté du Père, même jusqu'à la mort. Comme pécheurs convaincus de péché, nous sommes devant l'autel d'airain et nous trouvons la paix par le sang de la propitiation qui a été répandu sur cet autel ; mais comme sacrificateurs, nous sommes là pour contempler et admirer la perfection de cet holocauste, le parfait abandon et la parfaite offrande que Christ, l'Homme sans tache, a faits de lui-même à Dieu.

(\*) Il peut être utile d'informer ici le lecteur que le mot hébreu, rendu par « brûler » dans l'ordonnance de l'holocauste, est entièrement différent de celui qui est employé pour « brûler » dans l'ordonnance du sacrifice pour le péché. Ce sujet étant d'un intérêt particulier, je citerai quelques-uns des passages dans lesquels ce mot se trouve. Le mot hébreu employé, quand il s'agit de l'holocauste, signifie « encens » ou « brûler de l'encens » et se trouve dans les passages suivants, avec l'une ou l'autre de ces significations : Lévit. 6:15: « ... et on le fera fumer ou « brûler » tout entier sur l'autel ». — Deut. 33:10: « Ils mettront l'encens sous tes narines, et l'holocauste sur ton autel ». — Exode 30:1: « tu feras un autel pour faire fumer l'encens ». — Ps. 66:15: « avec l'encens des béliers ». — Jér. 44:21 « les encensements que vous avez faits dans les villes de Juda ». — Cant. 3:6: « parfumée de myrrhe et d'encens ». On pourrait multiplier les passages : mais ceux que nous venons de citer suffiront pour faire comprendre quel est l'emploi du mot dont nous parlons, dans l'ordonnance de l'holocauste.

Le mot hébreu, rendu par « brûler », en rapport avec l'offrande pour le péché, signifie brûler, en général, et se trouve dans les passages suivants : Gen. 11:3: « Faisons des briques et cuisons-les au feu ». — Lévit. 10:16: « Et Moïse chercha diligemment le bouc du sacrifice pour le péché ; mais voici, il avait été brûlé ». — 2 Chr. 16:14: « et on en brûla pour lui en très grande abondance » C'est de ce verbe que dérive le mot de « Séraphins », littéralement : « les brûlants », (Ésa. 6) ; le même mot désigne aussi « les serpents brûlants » (Nomb. 21).

Ainsi, non seulement l'offrande pour le péché était brûlée dans un lieu différent de l'holocauste ; mais le Saint Esprit emploie encore un tout autre mot pour exprimer l'acte par lequel elle était consumée. Cette distinction n'est pas indifférente ; et je crois que la sagesse du Saint Esprit est aussi manifeste dans l'emploi qu'elle fait des deux mots, dont nous parlons, qu'en tout autre point où elle fait ressortir la différence qui existe entre les deux offrandes. Le lecteur spirituel attachera aussi à cette distinction la valeur qui lui appartient.

Nous n'aurions qu'une idée bien incomplète du mystère de la croix, si nous n'y voyions que ce qui répond aux besoins de l'homme comme pécheur. Il y a, dans la mort de Christ, des profondeurs qui sont hors de la portée de l'homme et que Dieu seul a pu sonder. Il est donc important de remarquer que, quand le Saint Esprit nous offre des représentations figuratives de la croix, il nous donne tout d'abord le type qui nous la fait voir sous celle de ses faces qui a Dieu pour objet. L'homme peut venir à cette source unique de délices ; il peut la sonder et s'y abreuver à jamais ; il peut y trouver la satisfaction de tous les désirs les plus élevés de son âme et des facultés de sa nouvelle nature ; mais, après tout, il y a dans la croix quelque chose que Dieu seul peut connaître et apprécier. Voilà pourquoi l'offrande de l'holocauste a la première place dans l'ordre des sacrifices. Outre cela, le fait même que Dieu a institué un type de la mort de Christ, qui est l'expression de ce que cette mort est *pour lui-même*, renferme un volume d'instruction pour l'homme spirituel.

Aucun homme, ni aucun ange ne peut sonder jusqu'au fond le mystère de la mort de Christ ; mais nous pouvons en discerner au moins quelques caractères qui, à eux seuls, rendent déjà cette mort précieuse, au-delà de toute expression, pour le cœur de Dieu. C'est de la croix que Dieu recueille sa plus riche moisson de gloire. Il n'aurait pu, d'aucune autre manière, être glorifié comme il l'a été par la mort de Christ. C'est dans l'abandon volontaire que Christ fait de lui-même à Dieu, que la gloire divine reluit dans tout son éclat ; et c'est dans cette offrande que Christ a faite de lui-même que fut

posé le solide fondement de tous les conseils divins : la création était insuffisante pour cela. La croix aussi fournit à l'amour divin un canal par lequel il peut couler avec justice ; et par elle encore Satan est à jamais confondu, et « les principautés et les autorités » sont produites en public, Jésus « triomphant d'elles en la croix » (Col. 2:15). Ce sont là de glorieux fruits de la croix ; et quand nous en sommes occupés, nous voyons qu'il était convenable qu'il y eût un type de la croix, qui la présentât dans ce qu'elle a été pour Dieu lui-même exclusivement, et qu'il est convenable aussi que ce type occupe la première place, en tête de tous les autres.

« Et il lavera avec de l'eau l'intérieur et les jambes, et le sacrificateur fera fumer le tout sur l'autel ; c'est un holocauste, un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel ». Ce lavage, qui est ordonné ici, rendait le sacrifice, typiquement, tel que Christ était essentiellement : il rendait le sacrifice pur, intérieurement et extérieurement. Le plus parfait accord subsistait toujours entre les motifs intérieurs de Christ et sa conduite extérieure : celle-ci était toujours l'expression de ses motifs intérieurs. Tout en lui tendait à une seule chose, savoir à la gloire de Dieu. Les membres de son corps obéissaient parfaitement à son cœur dévoué et accomplissaient parfaitement les conseils de ce cœur qui ne battait que pour Dieu et pour sa gloire dans le salut des hommes. Le sacrificateur pouvait donc bien « faire fumer le *tout* sur l'autel ». Tout était typiquement pur et n'était destiné qu'à être présenté à Dieu sur son autel. Il y avait des sacrifices, dont le sacrificateur avait sa part ; mais l'holocauste était « *tout* » consumé sur l'autel. Il était pour Dieu seul. Les sacrificateurs pouvaient arranger le bois et le feu, et regarder monter la flamme ; c'était là un grand et saint privilège pour eux ; mais les sacrificateurs ne mangeaient pas du sacrifice. Dieu seul était l'objet de Christ dans cet aspect de sa mort, qui est représenté par l'holocauste, et nous ne pouvons saisir ce fait avec trop de simplicité. Depuis le moment où le mâle sans défaut était volontairement présenté à la porte du tabernacle d'assignation, jusqu'à celui où il était réduit en cendre sur l'autel par l'action du feu, nous pouvons contempler Christ s'offrant lui-même, sans tache, à Dieu. Dieu a, dans cette œuvre que Christ a accomplie, sa joie propre, une joie dans laquelle aucune intelligence créée ne pourrait entrer. C'est ce qui est confirmé par la « loi de l'holocauste », dont il nous reste à parler.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande à Aaron et à ses fils, en disant : C'est ici la loi de l'holocauste. C'est l'holocauste : il sera sur le foyer sur l'autel toute la nuit jusqu'au matin ; et le feu de l'autel brûlera sur lui. Et le sacrificateur revêtira sa tunique de lin, et mettra sur sa chair ses caleçons de lin, et il lèvera la cendre de l'holocauste que le feu a consumé sur l'autel, et la mettra à côté de l'autel ; et il ôtera ses vêtements, et revêtira d'autres vêtements, et il emportera la cendre hors du camp en un lieu pur. Et le feu qui est sur l'autel y brûlera ; on ne le laissera pas s'éteindre. Et le sacrificateur allumera du bois sur ce [feu] chaque matin, et y arrangera l'holocauste, et y fera fumer les graisses des sacrifices de prospérités. Le feu brûlera continuellement sur l'autel, on ne le laissera pas s'éteindre » (voyez Lévit. 6:1-6). Le feu sur l'autel consumait l'holocauste et les graisses des offrandes de prospérités. C'était la juste expression de la sainteté divine qui trouvait, en Christ et en son sacrifice, un aliment convenable. Le feu ne devait jamais s'éteindre ; ce qui représentait l'action de la sainteté divine en jugement devait être continuellement maintenu. Le feu flamboyait sur l'autel de Dieu, au milieu des sombres et silencieuses veilles de la nuit.

« Et le sacrificateur revêtira sa tunique de lin, et mettra, etc... ». Ici, le sacrificateur prend, en figure, la place de Christ, dont la justice personnelle est représentée par la blanche tunique de lin. Christ s'étant livré lui-même à la mort de la croix, afin d'accomplir la volonté de Dieu, est monté aux cieux, dans sa propre justice éternelle, portant avec lui ce qui était le mémorial de l'œuvre qu'il a accomplie. Les cendres attestaient que le sacrifice était consommé et qu'il était accepté de Dieu : elles étaient placées à côté de l'autel, pour témoigner que le feu avait consumé le sacrifice, et que celui-ci n'était pas seulement consommé, mais qu'il avait été aussi accepté. Les cendres de l'holocauste proclamaient l'acceptation du sacrifice ; les cendres de l'offrande pour le péché proclamaient le jugement du péché.

Plusieurs des points, sur lesquels nous nous sommes arrêtés, reparaîtront devant nous dans la suite de notre étude et prendront ainsi pour nous plus de clarté, plus de valeur et de puissance. La

mise en contraste des offrandes les unes avec les autres met chacune d'elles plus en relief. Considérées dans leur ensemble, elles nous fournissent une vue complète de Christ. Elles sont comme autant de miroirs, disposés de manière à réfléchir, sous divers aspects, l'image du vrai et seul parfait sacrifice. Aucun type ne pouvait, à lui seul, le représenter dans sa plénitude. Il fallait que nous puissions le contempler dans la vie et dans la mort, comme homme et comme victime, en rapport avec Dieu, et en rapport avec nous ; et c'est ainsi que les offrandes du Lévitique nous le présentent en figure. Dieu a miséricordieusement répondu de cette façon au besoin de nos âmes ; puisse-t-il aussi maintenant nous augmenter l'intelligence qu'il nous faut pour saisir ce qu'il a préparé pour nous, afin que nous en jouissions.

## Chapitre 2

Nous devons maintenant examiner « l'offrande de gâteau », qui représente, d'une manière très précise, « l'Homme Christ Jésus ». L'holocauste figure Christ dans sa *mort*, l'offrande de gâteau le figure dans sa *vie*. Ni dans l'une, ni dans l'autre, il n'est question de l'acte de porter le péché. Dans l'holocauste, nous voyons la propitiation, mais point de péché porté — point d'imputation de péché — point d'effusion de colère à cause du péché. Ce qui nous le démontre, c'est que tout était consommé sur l'autel. S'il y avait eu là le moindre péché à expier, la victime aurait dû être brûlée hors du camp (comp. Lévit. 4:11-12, avec Hébr. 13:11).

Mais dans l'offrande de gâteau, il n'est pas même question d'aspersion du sang. Nous y voyons simplement un beau type de Christ, vivant, marchant et servant ici-bas, sur la terre. Ce seul fait suffit déjà, par lui-même, à engager tout chrétien spirituel à considérer cette offrande avec une sérieuse attention et dans un esprit de prière. La pure et parfaite humanité de notre Seigneur est un sujet qui s'impose à l'examen consciencieux de tout vrai chrétien. Il est à craindre que des pensées fort relâchées ne soient entretenues par plusieurs, relativement à ce saint mystère. Les expressions qu'on entend ou qu'on lit quelquefois suffisent pour prouver que la doctrine fondamentale de l'incarnation n'est pas comprise ou retenue, telle que la Parole la présente. De semblables expressions peuvent très probablement procéder d'une inexacte appréciation de la nature réelle des relations de Christ et du vrai caractère de ses souffrances ; mais, quelle qu'en soit l'origine, elles doivent être jugées à la lumière des Saintes Écritures, et, par conséquent, rejetées. Sans doute, plusieurs de ceux qui emploient ces termes reculeraient d'horreur et d'indignation devant la doctrine qu'elles supposent ou qu'elles appuient, si on l'exposait devant eux telle qu'elle est en réalité : aussi gardons-nous d'accuser d'infidélité quant à une vérité fondamentale tel ou tel chrétien, en qui il n'y a peut-être que de l'inexactitude de langage.

Il est, pourtant, une considération qui doit être d'un poids immense sur les appréciations morales de tout chrétien, je veux parler du caractère vital de la doctrine de l'humanité du Christ : elle gît au fondement même du christianisme, et c'est bien là pourquoi Satan a toujours, dès le commencement, pris tant de peine à induire les âmes en erreur à ce sujet. Presque toutes les hérésies capitales, qui ont pénétré dans l'église professante, trahissent l'intention satanique de saper la vérité quant à la personne du Christ. Il est aussi souvent arrivé que des hommes pieux, tout en voulant combattre ces erreurs, sont tombés eux-mêmes dans des erreurs opposées. Cela nous montre le besoin que nous avons de nous en tenir étroitement aux termes mêmes dont le Saint Esprit a fait usage pour développer un mystère à la fois si sacré et si profond. En effet, je crois que, dans tous les cas, la soumission à l'autorité des Saintes Écritures et l'énergie de la vie divine dans l'âme se montreront comme la meilleure sauvegarde contre toute espèce d'erreur. Pour être rendue capable de se préserver d'erreur relativement à la doctrine de Christ, l'âme n'a pas besoin de profondes connaissances théologiques ; si seulement la parole du Christ habite richement en elle et que l'Esprit du Christ y développe son efficace, Satan n'y trouvera point de place où il puisse faire pénétrer ses sombres et horribles suggestions. Si le cœur prend son plaisir dans le Christ que les Écritures révèlent, il repoussera, assurément, tous les faux Christ que Satan voudrait introduire. Si nous nous nourrissons des réalités de Dieu, nous rejetterons sans hésitation les contrefaçons de

Satan. C'est le meilleur moyen possible d'échapper aux pièges de l'erreur, sous quelque forme qu'elle se présente. « Les brebis *écoutent sa voix*, et... elles le suivent ; car *elles connaissent sa voix* ; mais elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, parce qu'*elles ne connaissent pas la voix des étrangers* » (Jean 10:4, 5, 27). Il n'est nullement nécessaire de connaître la voix des étrangers pour se détourner d'eux, il suffit pour cela de connaître la voix « du bon Berger ». C'est ce qui nous préservera de l'influence séductrice de toute voix étrangère. Aussi, tout en me sentant appelé à prémunir mes lecteurs contre toute voix étrangère, relativement au divin mystère de l'humanité de Christ, il ne me paraît point nécessaire de discuter leurs assertions hasardées ou fausses ; j'aime mieux chercher, avec la grâce de Dieu, à donner à mes frères des armes contre elles, en développant la doctrine de l'Écriture sur ce sujet.

Le maintien d'une énergique communion avec la parfaite humanité de notre Seigneur Jésus Christ est un des côtés les plus faibles et les plus imparfaits de notre christianisme. De là vient que nous montrons tant de lacunes, de sécheresse, d'agitations et d'égarements dans notre marche. Ah ! si nous étions pénétrés, grâce à une foi plus simple, de cette vérité, que c'est un Homme réel, qui est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, — un Homme dont la sympathie est parfaite, dont l'amour est incompréhensible, dont la puissance est sans bornes, dont la sagesse est infinie, dont les ressources sont inépuisables, dont les richesses sont insondables, dont l'oreille est ouverte à tous nos soupirs, dont la main est ouverte à tous nos besoins, dont le cœur est rempli pour nous d'une tendresse ineffable — comme nous serions, à la fois, plus heureux et plus élevés au-dessus des choses visibles, comme nous serions plus indépendants de tout ce qui découle de la création, quel que fût le canal qui nous le communique ! Tout ce que le cœur peut ambitionner, nous le possédons en Jésus. Soupire-t-il après une sincère sympathie ? où pourrait-il la trouver ailleurs qu'en Celui qui mêlait ses larmes aux larmes des sœurs en deuil de Béthanie ? Aspire-t-il à la jouissance d'une vraie affection ? il ne peut la trouver complètement que dans ce cœur qui exprima son amour par des grumeaux de sang en Gethsémané. Recherche-t-il la protection d'un pouvoir efficace ? il n'a qu'à regarder à Celui qui a créé les mondes. Sent-il le besoin d'une sagesse infaillible pour le guider ? qu'il s'approche de Celui qui est la sagesse personnifiée, et « qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu ». — En un mot, nous avons tout en Christ. La pensée divine et les affections divines ont trouvé un objet parfait dans « l'Homme Christ Jésus » (1 Tim. 2:5), et assurément, s'il y a dans la personne de Christ ce qui peut parfaitement satisfaire Dieu, il y a donc en elle ce qui devrait nous satisfaire, et ce qui nous satisfait à proportion que, par la grâce du Saint Esprit, nous marchons dans la communion avec Dieu.

Le Seigneur Jésus Christ a été le seul homme parfait qui n'ait jamais foulé cette terre. Il était parfait en tout — parfait en pensées, parfait en paroles, parfait en œuvres. En lui toutes les qualités morales se rencontraient et s'harmonisaient dans une divine et, par conséquent, parfaite proportion. Aucun trait de son caractère ne prédominait aux dépens des autres. En Lui s'unissaient admirablement une majesté qui inspirait une crainte respectueuse, et une douceur qui mettait complètement à l'aise en sa présence. Les Scribes et les Pharisiens durent entendre ses accablants reproches, tandis que la pauvre Samaritaine et la femme, « qui était une pécheresse », se sentaient, sans pouvoir s'en rendre compte, irrésistiblement attirées à Lui. Oui, tout était en Lui dans une belle harmonie. C'est ce qu'on peut remarquer dans toutes les scènes de sa vie ici-bas. Il pouvait dire, par exemple, à ses disciples en présence des cinq mille hommes affamés : « Vous, donnez-leur à manger » ; puis encore, quand ils furent rassasiés : « Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu » (Jean 6:12). La bienveillance et l'économie sont ici parfaites, sans que l'une nuise à l'autre ; chacune brille dans sa propre sphère. Il ne pouvait pas renvoyer à jeun les multitudes qui avaient faim en le suivant, et, d'un autre côté, il ne pouvait pas permettre qu'un seul fragment des créatures de Dieu (1 Tim. 4:4) fût dissipé. La même main, toujours largement ouverte pour subvenir à tous les besoins de l'homme, était strictement fermée pour toute prodigalité.

C'est une leçon pour nous, chez qui, fréquemment, la bienveillance dégénère en une profusion inexcusable. Et, d'un autre côté, combien souvent notre économie manifeste un esprit d'avarice !

Parfois aussi, nos cœurs parcimonieux refusent de s'ouvrir largement à la vue des besoins qui s'offrent à nous, tandis que, d'autres fois, nous dissipons, par vanité ou par extravagance, ce qui aurait pu soulager plusieurs de nos semblables dans la nécessité. Cher lecteur, étudions avec soin le divin tableau que nous offre la vie de « l'Homme Christ Jésus ». Qu'il est rafraîchissant et fortifiant pour « l'homme intérieur », de s'occuper de Celui qui fut parfait dans toutes ses voies, et qui, « en toutes choses, doit tenir la première place ».

Voyez-le dans le jardin de Gethsémané. Il se prosterne dans une profondeur d'humilité dont lui seul pouvait donner l'exemple ; mais, en présence de la bande du traître, il montre un calme et une majesté qui les fait reculer et tomber par terre. Devant Dieu, son attitude est la prostration ; devant ses juges et ses accusateurs, une dignité inébranlable. Là encore, tout est parfait, tout est divin.

La même perfection se fait aussi remarquer dans la manière admirable, dont se concilient en Lui ses relations avec Dieu et ses relations humaines. Il pouvait dire : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous, pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » — et en même temps il pouvait descendre avec eux à Nazareth, où il fut un modèle de parfaite soumission à l'autorité de ses parents (voir Luc 2:49-51). Il pouvait dire à sa mère : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » et cependant sur la croix, au milieu de son inexprimable agonie, il montrait la tendre affection qu'il avait pour sa mère, en la confiant aux soins de son disciple bien-aimé. Dans le premier cas, Christ, dans l'esprit d'un parfait nazaréat, se séparait de tout pour accomplir la volonté de son Père ; tandis que, dans le dernier, il donnait essor aux sentiments affectueux d'un cœur humain parfait. Le dévouement du Nazaréen, ainsi que l'affection de l'homme, étaient parfaits ; l'un ne pouvait pas porter préjudice à l'autre, tous deux brillaient d'un lumineux éclat, chacun dans sa propre sphère.

Or l'ombre de cet homme parfait s'offre à nous sous la figure de la « fleur de farine », qui formait la base de l'offrande de gâteau. Il n'y avait là rien de raboteux, rien d'inégal, rien de rude au toucher. Quelle que fût la pression survenant du dehors, la surface en était toujours unie. Ainsi le Christ n'était jamais troublé par les circonstances ; il n'était jamais embarrassé, jamais hésitant, ou dans l'agitation, jamais déçu dans son attente. Quels que fussent les événements qui survinssent, il les rencontrait toujours avec cette parfaite égalité, si remarquablement figurée par la « fleur de farine ».

Dans toutes ces choses, cela va sans dire, Christ présente un contraste signalé avec ses serviteurs les plus honorés et les plus dévoués. Moïse, par exemple, était « très doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la face de la terre » (Nom. 12:3) ; cependant, dans un mouvement de colère, « il parla légèrement de ses lèvres » (Ps. 106:33). En Pierre, nous voyons un zèle et une énergie qui, parfois, dépassaient la mesure ; mais aussi, d'autres fois, une lâcheté qui lui faisait abandonner la place du témoignage par crainte de l'opprobre. Il était prompt à faire des protestations d'un dévouement qui, quand le moment de l'action était arrivé, avait disparu. Jean qui, plus que tout autre, respirait l'atmosphère de la présence immédiate de Christ, manifesta, plus d'une fois, un esprit sectaire, intolérant, ambitieux (Luc 9:49, 52-55 ; Marc 10:35-37). En Paul, le plus dévoué des serviteurs, nous découvrons aussi de grandes inégalités. Il adresse au souverain sacrificateur des paroles injurieuses qu'il doit ensuite rétracter (Actes 23). Il écrit aux Corinthiens une lettre, dont il se repent d'abord et dont plus tard il ne se repent plus (2 Cor. 7:8). En tous, nous voyons quelque défaut, excepté en Celui qui est « un porte-bannière entre dix mille ».

En étudiant l'offrande de gâteau, pour donner à nos pensées plus de simplicité et de clarté, il sera bon de considérer, d'abord, les matières dont elle se composait ; en second lieu, les diverses formes sous lesquelles elle était présentée ; et enfin, les personnes qui y avaient part.

**1.** Quant aux matières, la « fleur de farine » peut être regardée comme la base de l'offrande, et en elle, comme nous l'avons vu, nous avons un type de l'humanité de Christ, en qui se rencontraient toutes les perfections. Le Saint Esprit prend plaisir à développer les gloires de la Personne de Christ — à le présenter dans son excellence incomparable — à le placer devant nous en contraste avec tout le reste. Il le met en opposition avec Adam, même dans l'état d'innocence et d'honneur de celui-ci, car il est écrit : « Le premier homme est [tiré] de la terre, — poussière ; le second homme est [venu]

du ciel » (1 Cor. 15:47). Le premier Adam, même avant la chute, était « de la terre », mais le second Homme était « venu du ciel ».

Dans l'offrande de gâteau, l'huile est un type du Saint Esprit. Mais l'huile, employée de deux manières, nous présente le Saint Esprit sous un double aspect, en *connexion* avec l'*incarnation* du Fils. La fleur de farine était « *pétrée* » avec l'huile, et l'on *versait* de l'huile sur elle. Tel était le type ; et dans l'antitype, nous voyons le Seigneur Jésus Christ d'abord « *conçu* » par le Saint Esprit, puis « *oint* » du Saint Esprit (comp. Matt. 1:18, 23, avec 3:16). L'exactitude, qui est ici si palpable, est vraiment merveilleuse. C'est un seul et même Esprit qui enregistre les ingrédients du type et qui rapporte les faits dans l'antitype. Celui qui nous a donné, avec une si étonnante précision, les types et les ombres du livre du Lévitique, nous a aussi décrit le glorieux sujet de ces types, dans les récits de l'Évangile. C'est le même Esprit qui souffle à travers les pages de l'Ancien et celles du Nouveau Testament, et qui nous rend capables de voir avec quelle exactitude l'un correspond à l'autre.

La conception du corps de Christ, par le Saint Esprit, dans le sein de la Vierge, est un des plus profonds mystères qui puisse être présenté à l'attention de l'entendement renouvelé. Il est pleinement révélé dans l'évangile de Luc, et cela est bien caractéristique, parce que, d'un bout à l'autre de cet évangile, le but spécial du Saint Esprit paraît être de nous montrer, sous toutes ses faces et d'une manière divinement impressive, « l'Homme Christ Jésus ». En Matthieu, nous avons « le Fils d'Abraham — le Fils de David ». En Marc, nous avons le divin Serviteur — le céleste Ouvrier. En Jean, nous avons « le Fils de Dieu » — la Parole éternelle — la Vie — la Lumière, Celui par qui toutes choses ont été faites. Mais le grand sujet du Saint Esprit en Luc, c'est « le Fils de l'homme ».

Quand l'ange Gabriel eut annoncé à Marie la faveur qui allait lui être conférée, relativement à la grande œuvre de l'incarnation, Marie, dans un esprit d'honnête ignorance plutôt que de doute, demanda : « Comment ceci arrivera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ? » Évidemment, elle pensait donc que la naissance du glorieux Personnage, qui était sur le point d'apparaître, devait avoir lieu selon le cours ordinaire de la nature ; et c'est cette pensée qui, dans la grande bonté de Dieu, donne occasion au messager céleste d'ajouter quelques paroles, qui jettent une lumière des plus précieuses sur la vérité fondamentale de l'incarnation. Aussi la réponse de l'ange à la question de la Vierge est du plus grand intérêt et ne peut être trop soigneusement méditée. « Et l'ange répondant, lui dit : L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; *c'est pourquoi* aussi la sainte chose qui naîtra, sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35).

Ce beau passage nous apprend que le corps humain, que revêtit le Fils éternel de Dieu, fut formé par « la puissance du Très-Haut ». « Tu m'as formé un corps » (Héb. 10:5). C'était un vrai corps humain — réellement « chair et sang ». Il n'y a absolument rien ici, qui puisse prêter un fondement quelconque aux vaines et dégoûtantes théories du gnosticisme ou du mysticisme — non, rien qui autorise les froides abstractions du premier, ni les fables du dernier. Tout est ici profondément, solidement, divinement réel. Cela même dont nos cœurs avaient besoin, c'est cela même que Dieu a donné. La plus ancienne promesse avait déclaré que la semence de la femme briserait la tête du serpent, et cette prédiction ne pouvait être accomplie que par un homme réel, — un être dont la nature humaine fût aussi réelle qu'elle serait pure et incorruptible. « Tu concevras dans ton ventre, dit l'ange Gabriel, et tu enfanteras un fils » (\*). Puis, pour ne laisser aucune place à l'erreur, relativement au mode de cette conception, il ajoute quelques mots qui prouvent sans réplique, que « la chair et le sang », auxquels le Fils éternel « a participé », tout en étant absolument réels, étaient absolument incapables de contracter, ou de communiquer la moindre souillure. L'humanité du Seigneur Jésus était, dans toute la force du terme, cette « *sainte chose* », ou cet « *Être saint* ». Et comme il était entièrement sans tache, il était, par conséquent, entièrement sans aucun principe de mortalité en lui. Nous ne pouvons concevoir la mortalité autrement qu'en connexion avec le péché, et l'humanité de Christ n'avait rien de commun avec le péché, soit personnellement, soit relativement. Le péché lui fut imputé sur la croix, où il fut « fait péché pour nous ». Mais l'offrande de gâteau n'est pas le type de Christ comme portant le péché. Elle le préfigure dans sa vie parfaite ici-bas — vie dans laquelle il souffrit sans doute, mais non pas comme portant le péché, — non pas

comme un substitut, — non pas de la part de Dieu. Il importe de bien discerner ce point. Ni l'holocauste, ni l'offrande de gâteau ne nous présentent Christ comme chargé de nos péchés. Dans celle-ci, nous le voyons *vivant* ; dans celui-là, nous le voyons *mourant* ; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, il ne s'agit de l'imputation du péché, ni d'encourir la colère de Dieu à cause du péché. En un mot, présenter Christ comme le substitut des pécheurs ailleurs que sur la croix, c'est dépouiller sa vie de toute sa beauté et son excellence divines, c'est ôter à la croix son caractère et sa place. En outre cela jetterait une confusion inextricable sur les types du Lévitique.

(\*) « Mais quand l'accomplissement du temps est venu. Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi » (Gal. 4:4). C'est un passage des plus importants, attendu qu'il présente notre Seigneur comme Fils de Dieu et Fils de l'Homme : « Dieu a envoyé son Fils, né de femme ». Précieux témoignage !

À ce sujet, je voudrais pouvoir persuader tous mes lecteurs, qu'ils ne sauraient avoir une trop sainte jalousie relativement à la vérité vitale de la Personne et des relations du Seigneur Jésus Christ. Si l'on est dans l'erreur là-dessus, tout le reste du christianisme en est compromis. Dieu ne peut donner la sanction de sa présence à quoi que ce soit qui n'a pas cette vérité pour base. La Personne de Christ est le centre vivant — le centre divin, autour duquel le Saint Esprit accomplit toutes ses opérations. Si vous abandonnez la vérité quant à Christ, vous êtes comme un vaisseau, chassant sur ses ancres, emporté, sans gouvernail et sans boussole, sur l'immense et orageux océan, et dans un danger imminent de se briser sur les écueils de l'arianisme, de l'infidélité ou de l'athéisme. Mettez en question l'éternité de Christ comme Fils de Dieu — mettez en question sa divinité — mettez en question son humanité immaculée, et vous ouvrez l'écluse aux flots destructeurs et aux erreurs mortelles. Que personne ne se figure qu'il s'agisse d'un point propre seulement à servir de sujet de discussion à des théologiens érudits — ou d'une question curieuse — d'un mystère abstrus — d'un dogme sur lequel il nous est loisible d'avoir des vues diverses. Non, c'est une vérité vitale, fondamentale, qu'il faut retenir avec la puissance du Saint Esprit, qu'il faut sauvegarder, fût-ce aux dépens de tout le reste — qu'il faut confesser, dans tous les temps et dans tous les cas, quelles que puissent en être les conséquences.

Nous devons donc recevoir simplement dans nos cœurs, par la grâce du Saint Esprit, la révélation que le Père nous fait du Fils ; alors nos âmes seront efficacement préservées des pièges de l'ennemi, sous quelque forme qu'ils se présentent. Il peut recouvrir les leurres de l'arianisme ou du socinianisme, de l'herbe et des feuilles d'un système d'interprétation à la fois spécieux, plausible et séduisant ; mais le cœur vraiment pieux découvre bientôt que ce système tend à déshonorer le Sauveur auquel il doit tout, et, sans hésitation, il le repousse et le renvoie à la source impure dont il procède manifestement. Nous pouvons bien nous passer de théories humaines ; mais nous ne pouvons absolument pas nous passer de Christ — du Christ de Dieu — du Christ des affections de Dieu — du Christ des conseils de Dieu — du Christ de la parole de Dieu.

Le Seigneur Jésus Christ, Fils éternel de Dieu, Dieu manifesté en chair, Dieu sur toutes choses béni éternellement, a pris un corps qui était intrinsèquement et divinement pur, incapable de contracter aucune tache, entièrement exempt de tout principe de péché et de mortalité. L'humanité du Christ était telle que, s'il lui eût été possible (ce qui ne l'était pas, cela va sans dire) de ne consulter que son intérêt personnel, il aurait constamment pu retourner au ciel, d'où il était venu et auquel il appartenait. En disant cela, je fais abstraction des décrets éternels de l'amour rédempteur, ou de l'amour invariable du cœur de Jésus — de son amour pour Dieu — de son amour pour les élus de Dieu, ou de l'œuvre qui était nécessaire pour ratifier l'alliance éternelle de Dieu avec la semence d'Abraham et avec la création tout entière. Christ lui-même nous apprend qu'il « fallait qu'il souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour » (Luc 24:46). Il était nécessaire qu'il souffrît, pour la manifestation et le parfait accomplissement du grand mystère de la rédemption. Ce miséricordieux Rédempteur voulait « amener plusieurs fils à la gloire ». Il ne voulait pas « demeurer seul », c'est pourquoi, comme « le grain de blé », il voulut « tomber dans la terre et mourir ». Mieux nous concevons la *vérité* quant à la Personne du Christ, et plus aussi nous comprenons et apprécions son œuvre de *grâce*.

Quand l'apôtre parle du Christ, comme ayant été « consommé par les souffrances », c'est comme « Chef de notre salut » qu'il le considère, et non point comme le Fils éternel qui, quant à ce qui regarde sa personnalité et sa nature, était divinement pur, sans qu'il fût possible d'y ajouter quoi que ce soit. De même, quand Jésus Christ dit encore : « Voici, je chasse des démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain, et le troisième jour je suis consommé » (Luc 13:32), il fait allusion au fait de sa résurrection, en puissance, par lequel il serait manifesté comme le consommateur de l'œuvre tout entière de la rédemption. Quant à ce qui le concernait personnellement, il pouvait dire, même en sortant du jardin de Gethsémané : « Penses-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges ? Comment donc seraient accomplies les écritures, [qui disent] qu'il faut qu'il en arrive ainsi ? » (Matt. 26:53, 54).

Il est bon que l'âme soit au clair là-dessus ; — il est bon de sentir selon Dieu l'harmonie qui existe entre les passages qui nous présentent Christ dans la dignité essentielle de sa Personne et dans la divine pureté de sa nature, et ceux qui nous le présentent dans ses relations avec son peuple et comme accomplissant la grande œuvre de la rédemption. Parfois nous trouvons ces deux aspects différents, rapprochés et combinés dans le même passage, par exemple en Hébr. 5:8, 9: Christ « quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; et ayant été consommé, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel ». Ne perdons pourtant pas de vue qu'aucune de ces relations, dans lesquelles Christ entra volontairement — soit pour manifester l'amour de Dieu envers un monde perdu, soit comme serviteur des conseils divins — non, aucune ne pouvait, à quelque degré que ce fût, avoir rien à faire avec la pureté essentielle, l'excellence et la gloire de son Être. Le Saint Esprit vint sur la Vierge, et « la puissance du Très-Haut la couvrit de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils de Dieu ». Quelle magnifique révélation du profond mystère de la pure et parfaite humanité du Christ — le grand Antitype de « *la fleur de farine pétrie à l'huile !* »

Remarquons ici l'impossibilité de toute union entre l'humanité, telle qu'elle apparaît dans le Seigneur Jésus Christ, et l'humanité, telle qu'elle est en nous. Ce qui est pur ne peut jamais se joindre à ce qui est impur. Il y a incompatibilité absolue entre ce qui est incorruptible et ce qui est corruptible. Le spirituel et le charnel — le céleste et le terrestre — ne pourraient jamais se combiner ensemble. Il en résulte donc que l'incarnation n'était pas, comme quelques-uns ont osé le prétendre, Christ prenant notre nature déchue en union avec Lui-même. S'il eût fait cela, la mort de la croix n'eût pas été nécessaire. Dans ce cas, on ne voit pas pourquoi le Sauveur se serait senti « à l'étroit » jusqu'à ce que ce baptême sanglant fût accompli ; — on ne voit pas pourquoi « le grain de blé » eût dû tomber en terre et mourir. Ceci est de toute importance, que tout chrétien spirituel le comprenne bien : Il était entièrement impossible que Christ s'unît à notre humanité pécheresse. Écoutez ce que l'ange dit à Joseph dans le premier chapitre de l'évangile de Matthieu : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre auprès de toi Marie, ta femme, car *ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint* ». Ainsi la susceptibilité naturelle de Joseph, de même que la pieuse ignorance de Marie, donne lieu à un plus ample développement du saint mystère de l'humanité de Christ, et devient, en même temps, l'occasion de sauvegarder cette humanité contre toutes les attaques blasphématoires de l'ennemi.

Comment se fait-il donc que les croyants soient unis à Christ ? Est-ce à Christ dans son incarnation ou à Christ dans sa résurrection ? Dans sa résurrection, sans aucun doute, comme le prouve ce passage : « À moins que le grain de blé tombant en terre ne meure, *il demeure seul* » (Jean 12:24). Avant la mort de Christ, point d'union possible entre Lui et son peuple. C'est dans la puissance d'une nouvelle vie que les croyants sont unis au Seigneur. Ils étaient morts *dans le péché*, et Lui, dans sa parfaite grâce, est descendu du ciel et, quoique étant lui-même pur et sans péché, il a été « fait péché — il est mort *au péché* », il l'a aboli — il est ressuscité triomphant du péché et de tout ce qui s'y rattache — et, en résurrection, il est devenu le chef d'une nouvelle race. Adam était le chef de l'ancienne création qui tomba avec lui. Christ, en mourant, s'est placé lui-même sous le fardeau qui pesait sur les siens, et ayant parfaitement répondu à tout ce qui était contre eux, victorieux de tout, il

est ressuscité, et les a introduits avec Lui dans la nouvelle création, dont il est le centre et le glorieux Chef. C'est pourquoi nous lisons : « Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit [avec lui] » (1 Cor. 6:17). « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions *morts dans nos fautes*, nous a vivifiés ensemble *avec le Christ* (vous êtes sauvés par [la] grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:4-6). « Car nous sommes membres de son corps — de sa chair et de ses os » (Éph. 5:30). « Et vous, lorsque vous étiez *morts dans vos fautes* et dans l'incirconcision de votre chair, *il vous a vivifiés ensemble avec lui*, nous ayant pardonné toutes nos fautes » (Col. 2:13).

Nous pourrions multiplier les passages, mais ceux qui précèdent suffisent amplement pour démontrer que c'était non dans l'incarnation, mais dans la mort, que Christ a pris, une position dans laquelle les croyants pouvaient « être vivifiés avec Lui ». Cette question paraîtrait-elle de peu d'importance à mon lecteur ? Dans ce cas, qu'il veuille bien l'examiner à la lumière des Écritures, et dans sa portée sur la Personne du Christ, sur sa vie, sur sa mort, sur notre état naturel dans la vieille création, et sur notre place, par grâce, dans la nouvelle. Qu'il pèse bien toutes ces faces du sujet, et j'aime à me persuader qu'il ne l'envisagera plus comme peu important. Il peut, tout au moins, être assuré d'une chose, c'est que celui qui écrit ces pages n'aurait pas tracé une seule ligne à l'appui de cette doctrine, s'il ne la considérait pas comme portant avec elle les conséquences les plus graves. La révélation divine est un tout tellement uni, si bien ajusté par la main de Dieu pour faire un ensemble — si harmonique dans toutes ses parties, que si une seule vérité en est déplacée, tout le reste en souffre. Cette considération devrait suffire pour prémunir le chrétien contre toute atteinte, par laquelle il pourrait endommager ce magnifique édifice, où chaque pierre doit être laissée à la place que Dieu lui a fixée. Or, incontestablement, la vérité relative à la Personne de Christ en est la clef de voûte.

Ayant ainsi essayé de développer la vérité, figurée en type par la « fleur de farine *pétrie* à l'huile », nous en venons à un autre point d'un grand intérêt, qui se rattache à ces mots : « Il *versera* de l'huile sur elle ». Ici, nous avons un type de l'onction du Seigneur Jésus Christ par le Saint Esprit. Non seulement le corps du Seigneur Jésus fut formé, mystérieusement, par l'Esprit Saint, mais encore ce vase pur et saint fut oint pour le service, par la même puissance. « Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit ; et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe ; et il y eut une voix qui venait du ciel : Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Luc 3:21, 22).

L'onction du Seigneur Jésus par le Saint Esprit, avant qu'il entrât dans son ministère public, est d'une grande importance pratique pour tous ceux qui désirent sincèrement être de fidèles et bénis serviteurs de Dieu. Quoiqu'il eût été, quant à son humanité, conçu par le Saint Esprit, quoiqu'il fût, dans sa propre personnalité, « Dieu ... manifesté en chair », quoique toute la plénitude de la divinité habitât en lui corporellement, cependant il est à remarquer que, lorsqu'il se présenta, comme homme, pour faire, sur la terre, la volonté de Dieu, quelle qu'elle pût être : annoncer la bonne nouvelle, enseigner dans les synagogues, guérir les malades, purifier les lépreux, chasser les démons, nourrir ceux qui avaient faim, ou ressusciter les morts, — il faisait tout par le Saint Esprit. Ce vaisseau saint et céleste, dans lequel le Fils de Dieu se plut à paraître ici-bas, était formé, rempli, oint et conduit par le Saint Esprit.

C'est là pour nous une leçon à la fois sainte et profonde, indispensable et salutaire. Nous sommes enclins à courir sans être envoyés, à agir par la seule énergie de la chair. Souvent un ministère apparent n'est que l'activité inquiète et non sanctifiée d'une nature qui n'a jamais été discernée et jugée en la présence de Dieu. Certes, nous avons bien besoin d'étudier soigneusement notre divine « offrande du gâteau » — afin de comprendre plus exactement la signification de la « fleur de farine ointe d'huile ». Nous avons besoin de méditer davantage sur Christ qui, quoique possédant en Lui-même la puissance divine, fit, néanmoins, toutes ses œuvres, opéra tous ses miracles, et finalement,

par l'Esprit éternel, s'offrit « lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14). Il pouvait dire : « Moi, je chasse les démons par l'Esprit de Dieu » (Matt. 12:28).

Rien n'a une valeur réelle, si ce n'est ce qui est accompli par la puissance du Saint Esprit. Un homme peut écrire ; mais si sa plume n'est pas guidée par le Saint Esprit, ses ouvrages ne produiront aucun résultat durable. Un homme peut parler avec éloquence ; mais si ses lèvres n'ont pas reçu l'onction du Saint Esprit, sa parole ne prendra pas racine dans les cœurs. C'est là une pensée bien sérieuse qui, si elle était sérieusement pesée, nous conduirait à veiller davantage sur nous-mêmes, et à vivre dans une plus habituelle dépendance du Saint Esprit. Ce qu'il nous faut, c'est d'être entièrement vidés de nous-mêmes, afin que la place soit laissée au Saint Esprit pour agir sur nous et par nous. Il est impossible qu'un homme, plein de lui-même, puisse être le vase du Saint Esprit. Quand nous contemplons le ministère du Seigneur Jésus, nous voyons que, dans toutes les circonstances, il agissait par la puissance immédiate du Saint Esprit. Ayant pris place, comme homme, ici-bas, il montra que l'homme devait non seulement vivre de la Parole, mais aussi agir par l'Esprit de Dieu. Alors même que, comme homme, sa volonté fût parfaite, — que ses pensées, ses paroles, ses œuvres, tout fût parfait en Lui, cependant il n'aurait jamais agi que par l'autorité de la Parole, et par la puissance de l'Esprit Saint. Oh ! Puissions-nous en cela, comme en tout le reste, suivre de plus près et plus fidèlement ses traces. Alors, assurément, notre ministère serait plus efficace, notre témoignage serait plus fécond en bons fruits, notre marche serait plus complètement à la gloire de Dieu.

Un autre ingrédient de l'offrande de gâteau appelle maintenant notre attention, c'est « l'encens ». Nous avons vu que la « fleur de farine » était la base de l'offrande ; l'huile et l'encens en étaient les principaux accessoires : la connexion, qui existe entre ces deux dernières choses, est fort instructive. « L'huile » figure la *puissance* du ministère de Christ ; « l'encens » en représente l'*objet*. La première nous apprend qu'il faisait tout par l'esprit de Dieu ; le dernier qu'il faisait tout à la gloire de Dieu. L'encens nous offre ce qui, dans la vie de Christ, était exclusivement pour Dieu. C'est là ce qu'indique clairement le deuxième verset : « Et il l'apportera [l'offrande de gâteau] aux fils d'Aaron, les sacrificateurs ; et le sacrificateur prendra une pleine poignée de la fleur de farine et de l'huile, avec *tout l'encens*, et il en fera fumer le mémorial sur l'autel : c'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel ». Il en fut ainsi de la vraie offrande de gâteau — l'Homme Christ Jésus. Dans sa vie sainte, il y eut toujours ce qui était exclusivement pour Dieu. Toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses regards, tous ses actes exhalaient un parfum qui s'élevait directement à Dieu. Et comme, dans le type, c'était le « feu de l'autel » qui faisait sortir la suave odeur de l'encens ; ainsi, dans l'Antitype, plus il était « éprouvé », dans toutes les circonstances de sa vie, plus aussi il était manifeste que, dans son humanité, il n'y avait rien qui ne pût monter en parfum d'agréable odeur jusqu'au trône de Dieu. Si, dans l'holocauste, nous contemplons Christ « s'offrant lui-même sans tache à Dieu », dans l'offrande de gâteau, nous le voyons présentant à Dieu toute l'excellence intrinsèque de sa nature humaine et de ses actes. Un homme parfait et obéissant, sur la terre, faisant la volonté de Dieu, agissant par l'autorité de la Parole et par la puissance de l'Esprit, voilà ce qui était comme une suave odeur qui devait nécessairement être agréable à Dieu. Le fait que « tout l'encens » était consumé sur l'autel en détermine bien la portée et le sens.

Il nous reste seulement à considérer un dernier accessoire, inséparable de l'offrande de gâteau, savoir « le sel ». « Et toute offrande de ton offrande de gâteau, tu la saleras de sel, et tu ne laisseras point manquer sur ton offrande de gâteau le sel de l'alliance de ton Dieu ; sur toutes tes offrandes tu présenteras du sel ». L'expression de « sel de l'alliance » exprime le caractère permanent de cette alliance. Dieu lui-même l'a ordonnée, à tous égards, de telle manière que rien ne peut jamais l'altérer — qu'aucune influence quelconque ne peut jamais la corrompre. Au point de vue spirituel et pratique, on ne saurait trop apprécier un pareil ingrédient. « Que votre parole soit toujours, dans [un esprit de] grâce, assaisonnée de sel » (Col. 4:6). Toutes les paroles de l'Homme parfait manifestaient la puissance de ce principe ; elles étaient non seulement des paroles de grâce, mais aussi des paroles d'une efficacité pénétrante — des paroles divinement propres à préserver de toute souillure et de

toute influence corruptrice. Il ne prononça jamais un mot qui ne fût pas pénétré de l'odeur de « l'encens », et, en même temps, « assaisonné de sel ». Le premier était des plus agréables à Dieu, le dernier était des plus utiles à l'homme.

Souvent, hélas ! le cœur corrompu et le goût vicié de l'homme ne pourraient pas supporter l'âcreté de l'offrande de gâteau divinement salée. Preuve en soit, par exemple, la scène qui se passa dans la synagogue de Nazareth (Luc 4:16-29). Là, tous pouvaient lui rendre témoignage, et s'étonner « des paroles de *grâce* qui sortaient de sa bouche » ; mais quand il en vint à assaisonner ces paroles du *sel*, si nécessaire pour préserver ses auditeurs de l'influence délétère de leur orgueil national, ils furent tous remplis de colère et voulurent le précipiter du bord escarpé de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie.

De même encore, en Luc 14, ses paroles de « grâce » avaient attiré « de grandes foules » après lui ; alors il y mêle le « sel », en exposant, avec une sainte fidélité, ce qui attendait ici-bas ceux qui le suivraient. « Venez, car déjà tout est prêt », voilà ce qui était la « grâce ». Mais ensuite : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple », voilà ce qui était le « sel ». La grâce est attrayante, mais « le sel est bon ». Des discours présentant la grâce peuvent être populaires ; des discours pleins de sel ne le seront jamais. À certaines époques et dans certaines circonstances, le pur évangile de la grâce de Dieu peut être, pour un temps, recherché par la multitude ; mais quand le « sel », d'une application faite avec zèle et fidélité, apparaît, les rangs s'éclaircissent bientôt, et il n'y reste guère que ceux qui ont été touchés par la puissance de la Parole.

Après avoir ainsi examiné les ingrédients qui constituaient l'offrande de gâteau, nous dirons quelques mots sur ceux qui en étaient exclus.

Le premier était « le levain ». Quelque gâteau que vous offriez à l'Éternel, il ne sera point fait avec du « levain ». D'un bout à l'autre du volume inspiré, sans une seule exception, le « levain » est toujours présenté comme le symbole du *mal*. Au chapitre 7:13, de ce Livre, ainsi que nous le verrons ci-après, du pain levé fait partie de l'offrande qui accompagne le sacrifice de prospérités ; puis, au chap. 23, nous trouvons encore le levain dans les deux pains offerts, le jour de la Pentecôte ; mais quant à l'offrande du gâteau, le levain en était soigneusement exclu. Il ne devait rien y avoir d'acide, rien qui fit enfler, rien qui exprimât le mal dans ce qui typifiait « l'Homme Christ Jésus ». En Lui, il n'y avait ni aigreur, ni enflure morale ; tout était pur, solide, sincère. Parfois, sa parole pouvait trancher jusqu'au vif, mais elle n'était jamais aigre ni orgueilleuse. Ses démarches témoignaient toujours qu'en réalité il marchait en la présence de Dieu.

Chez ceux qui, par la foi, appartiennent à Christ, nous savons trop bien, hélas ! combien souvent le levain se montre dans toutes ses propriétés et tous ses effets. Il n'y a jamais eu, sur la terre, qu'un seul Être qui ait réalisé l'offrande de gâteau parfaitement sans levain ; et, Dieu soit béni, cette offrande réalisée est à nous, — à nous pour nous en nourrir dans le sanctuaire de la présence divine, en communion avec Dieu. Nul exercice ne peut être plus réellement édifiant et rafraîchissant pour l'entendement renouvelé, que de méditer sur la perfection sans levain de l'humanité du Christ — que de contempler la vie et le ministère de Celui qui fut absolument et essentiellement sans levain, dans ses pensées, dans ses affections, dans ses désirs. Il fut constamment l'Homme parfait, sans péché, sans tache. Et plus nous serons en état, par la puissance de l'Esprit, de comprendre ces choses, plus aussi sera profonde et bénie l'expérience que nous ferons de la grâce qui porta cet Être parfait à se mettre lui-même sous toutes les conséquences des péchés de son peuple, comme il le fit à la croix. Mais cette dernière considération se rattache tout à fait au point de vue sous lequel le sacrifice pour le péché nous présente notre Seigneur. Dans l'offrande de gâteau, il n'est pas question du péché. C'est, non pas le type d'une victime pour le péché, mais d'un Homme réel, parfait, sans tache, conçu et oint du Saint Esprit, possédant une nature sans levain, ayant vécu d'une vie sans levain ici-bas ; faisant toujours monter vers Dieu le parfum de sa propre et personnelle excellence, et conservant, parmi les hommes, une marche caractérisée par « la grâce assaisonnée de sel ».

Mais il y avait un autre ingrédient, tout aussi positivement exclu de l'offrande de gâteau que le levain ; c'était « le miel » : « Car du levain *et du miel*, vous n'en ferez point fumer comme sacrifice par feu à l'Éternel » (vers. 11). Or, comme le levain est l'expression de ce qui est positivement *mauvais*, dans sa nature, nous pouvons considérer « le miel » comme le symbole significatif de ce qui, en apparence, est *doux* et attrayant. Ni l'un ni l'autre ne sont agréés par Dieu ; — tous deux aussi étaient incompatibles avec l'autel. Les hommes peuvent bien, à l'exemple de Saül, faire des distinctions entre ce qui, à leurs yeux, est « misérable et chétif » (1 Sam. 15:9) et ce qui est précieux ; mais le jugement de Dieu met le sémillant et gracieux Agag sur le même rang que le dernier des enfants d'Amalek. Sans doute, il y a souvent dans l'homme de bonnes qualités morales, dont on doit tenir compte selon ce qu'elles valent. « As-tu trouvé du *miel*, manges-en ce qu'il t'en faut » (Prov. 25:16) ; mais souviens-toi qu'il n'y avait point de place pour lui ni dans l'offrande de gâteau, ni dans son Antitype. Ici, il y avait la plénitude du Saint Esprit, il y avait la bonne odeur de l'encens, il y avait l'action préservatrice du « sel de l'alliance ». Toutes ces choses accompagnaient « la fleur de farine » dans la Personne de la vraie « offrande de gâteau », mais non pas « le miel ».

Quelle leçon pour nos cœurs, quel volume de saines instructions nous avons là ! Le Seigneur Jésus savait donner à la nature et aux relations naturelles la place qui leur convient. Il savait quelle était la quantité de « miel qui suffisait ». Il pouvait dire à sa mère : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » et cependant il pouvait dire aussi au disciple bien aimé : « Voilà ta mère ». En d'autres termes, les droits de la nature ne devaient jamais empiéter sur le dévouement à Dieu de toutes les énergies de l'humanité parfaite de Christ. Marie, et d'autres avec elle, auraient pu se figurer que leurs relations humaines avec le Sauveur leur donnaient quelque droit ou quelque influence, fondés sur des motifs purement naturels. « Ses frères (selon la chair) et sa mère donc viennent ; et se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler ; et la foule était assise autour de lui. Et on lui dit : Voici ta mère et tes frères, là dehors, te cherchent ». Quelle fut la réponse de Celui qui réalisait en perfection l'offrande de gâteau ? Sacrifie-t-il sur le champ son œuvre aux appels de la nature ? Nullement. S'il l'eût fait, c'eût été mêler du « miel » à l'offrande, ce qui ne pouvait avoir lieu. Le miel fut fidèlement repoussé, dans cette occasion et dans toutes les autres où les droits de Dieu devaient, tout d'abord, être sauvegardés, et en échange, la puissance de l'Esprit, la bonne odeur de l'encens et les vertus énergiques du *sel* ressortirent d'une manière bénie. « Et il leur répondit, disant : Qui est ma mère, ou [qui sont] mes frères ? Et regardant tout à l'entour ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère (\*) » (Marc 3:31-35).

(\*) Il importe de comprendre que, dans ce beau passage, la volonté de Dieu amène l'âme et la met en relation avec Christ : c'est ce que ses frères selon la chair ne connaissaient pas, du moins alors ; ils ne venaient à lui que par des motifs purement naturels. Il était vrai, relativement à ses frères, tout comme relativement à tout autre, que « si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ». Le seul fait d'être la mère de Jésus ne l'aurait pas sauvée. Il lui fallait une foi personnelle en Christ, aussi bien qu'à tout autre membre de la famille déchue d'Adam. Elle devait, en naissant de nouveau, passer de la vieille création dans la nouvelle. C'est en conservant les paroles de Christ dans son cœur, que cette bienheureuse femme fut sauvée. Sans doute, elle fut honorée d'une grande « faveur de Dieu », en étant choisie comme un vase pour cet office salutaire : mais, ensuite, comme une pécheresse perdue, elle dut « se réjouir en Dieu, son Sauveur », de même que toute autre âme. Elle est sur le même terrain, lavée dans le même sang, revêtue de la même justice, et elle chantera le même cantique de délivrance que tous les autres rachetés du Seigneur.

Ce simple fait donnera plus de force et de clarté à une considération que nous avons déjà exprimée, savoir que l'incarnation ne consistait pas, pour Christ, à prendre notre nature, en union avec Lui-même. Cette vérité vaut la peine d'être sérieusement pesée ; elle ressort pleinement de 2 Cor. 5:14-17 : « Car l'amour du Christ nous étroit, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. En sorte que nous, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair ; et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ».

Il est peu de choses que le serviteur de Dieu trouve plus difficiles dans la pratique, que l'exactitude spirituelle, nécessaire pour régler les droits des relations naturelles, de telle sorte qu'elles n'empiètent pas sur les droits du Maître. Chez notre Seigneur, nous le savons, cela se conciliait d'une façon divine. Quant à nous, il nous arrive souvent que des devoirs vraiment selon Dieu sont ouvertement sacrifiés à ce que nous nous imaginons être le service de Christ. La Doctrine de Dieu est souvent négligée en vue d'une apparente œuvre évangélique. Or, il ne faut jamais perdre

de vue que le point de départ de la vraie dévotion est toujours placé de manière à sauvegarder pleinement tous les droits de la piété. Si j'occupe une place, qui exige mes services depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, je n'ai pas le droit, durant ces heures, de sortir pour faire une visite chrétienne ou pour prêcher l'Évangile. Si je suis dans le commerce, je suis tenu de m'y employer fidèlement et pieusement. Je ne puis ni ne dois courir çà et là pour évangéliser, tandis que mon affaire au bureau, est d'aligner des chiffres ; ce serait exposer à l'opprobre la sainte doctrine de mon Dieu. « Je me sens, dira quelqu'un, appelé à prêcher l'Évangile, et je trouve que mon emploi ou mon commerce est un fardeau et un obstacle ». Eh ! bien, *si vous êtes appelé et qualifié de Dieu* pour l'œuvre de l'Évangile, et que vous ne puissiez pas concilier les deux choses, alors renoncez à votre emploi, réduisez ou laissez votre commerce, d'une manière vraiment pieuse, et allez au nom du Seigneur. Voilà le dévouement, voilà la dévotion selon Dieu. En dehors de cela, même avec de bonnes intentions, il n'y a que confusion en réalité. Grâce à Dieu, nous avons un exemple parfait devant nous dans la vie du Seigneur Jésus, tout comme nous avons amplement de directions pour le nouvel homme, dans la parole de Dieu ; en sorte que nous pouvons marcher, sans nous égarer, dans les diverses positions que la Providence divine peut nous appeler à occuper, et dans les diverses obligations que le gouvernement moral de Dieu a liées à ces relations.

2. Le second point que nous avons à considérer, c'est la manière dont l'offrande de gâteau était préparée. Cette préparation, comme nous le lisons, avait lieu par l'action du feu. Le gâteau était « cuit au four — cuit sur la plaque — ou cuit dans la poêle ». L'acte de cuire suggère l'idée de souffrance. Mais, attendu que l'offrande de gâteau est dite « en odeur agréable » — terme qui n'est jamais employé pour le sacrifice du péché ou du délit — il est évident qu'il ne s'agit nullement ici de l'idée de souffrir pour le péché — de souffrir sous la colère de Dieu à cause du péché — de souffrir de la part de la Justice infinie, comme le substitut des pécheurs. Ces deux idées — « en odeur agréable » et souffrance pour le péché sont absolument incompatibles, selon l'économie lévitique. Ce serait détruire complètement le type de l'offrande de gâteau, que d'y introduire l'idée de souffrance pour le péché.

En méditant sur la *vie* du Seigneur Jésus qui, comme nous l'avons déjà dit, est le sujet spécial préfiguré dans l'offrande de gâteau, nous pouvons y remarquer trois genres distincts de souffrance, savoir : souffrance pour la justice, souffrance en vertu de la sympathie, et souffrance par anticipation.

Comme le Serviteur Juste de Dieu, il souffrit au milieu d'une scène où tout lui était contraire ; mais c'était là précisément l'opposé de souffrir pour le péché. Il importe extrêmement de bien distinguer ces deux sortes de souffrances ; de graves erreurs résultent de leur confusion. Souffrir comme un Juste, vivant au milieu des hommes, pour l'amour de Dieu, est une chose ; et souffrir à la place des hommes, de la part de Dieu, est une tout autre chose. Le Seigneur Jésus a souffert pour la justice, pendant sa *vie* ; il a souffert pour le péché, à sa *mort*. Durant sa vie, les hommes de Satan firent tous leurs efforts contre lui ; et, même à la croix, ils déployèrent toutes leurs forces ; mais quand ils eurent fait tout ce qui était en leur pouvoir — quand, dans leur mortelle inimitié, ils eurent atteint l'extrême limite de l'opposition humaine et diabolique — au-delà de tout cela, il y avait encore une région d'impénétrable obscurité et d'horreur, que le Porteur du péché dut traverser, pour l'accomplissement de son œuvre. Durant sa vie, il marcha toujours dans la lumière sans nuage de la face de Dieu ; mais sur le bois maudit, les sombres ténèbres du péché survenant lui cachèrent cette lumière, et firent sortir de sa bouche ce cri mystérieux : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est là un moment, absolument exceptionnel dans les annales de l'éternité. De temps en temps, pendant la vie du Christ ici-bas, le ciel s'ouvrit pour donner passage à l'expression du bon plaisir de Dieu en lui ; mais sur la croix Dieu l'abandonna, parce qu'il avait livré son âme en oblation pour le péché. Si Christ eût porté le péché toute sa vie durant, alors il n'y eût point eu de différence entre la croix et son existence précédente sur la terre. Pourquoi ne fut-il jamais abandonné de Dieu avant la croix ? Quelle différence n'y avait-il pas entre Christ sur la croix et Christ sur la sainte montagne de la transfiguration ? Était-il abandonné de Dieu sur la montagne ? —

Portait-il alors les péchés ? Ce sont là de bien simples questions, auxquelles devraient répondre ceux qui soutiennent que, pendant toute sa vie, le Christ a été chargé de nos péchés.

Le fait est simplement que rien, absolument rien, soit dans l'humanité du Christ, soit dans ses relations diverses, ne pouvait le mettre en union avec le péché, ou avec la colère de Dieu, ou avec la mort. Il fut fait péché sur la croix, où il endura la colère de Dieu, en laissant sa vie comme une expiation, pleinement suffisante, du péché ; mais il n'est pas question de cela dans le type de l'offrande de gâteau. Nous y avons, il est vrai, l'action de cuire — l'action du feu ; mais ce n'est pas ici la colère de Dieu. L'offrande de gâteau n'était pas une oblation pour le péché, mais une offrande « d'une odeur agréable ». Ainsi la signification en est bien déterminée, et, en outre, une saine et correcte interprétation de ce type contribuera à nous faire retenir constamment, avec une sainte jalousie, la précieuse vérité de l'humanité sans tache du Christ. Faire de Lui, uniquement à cause de sa naissance, un porteur du péché, toujours placé, par cela même, sous la malédiction de la loi et sous la colère de Dieu, c'est se mettre en contradiction avec la vérité divine, tout entière, relative à l'incarnation — vérité annoncée par l'ange, et fréquemment répétée par l'apôtre inspiré. En outre, c'est détruire le caractère et le but de la vie du Christ, c'est dépouiller la croix de sa gloire distinctive ; c'est rabaisser la notion du péché et celle de l'expiation. En un mot, c'est enlever la clef de voûte à l'arche de la révélation, et laisser tout ce qui nous entoure dans une ruine et une confusion irrémédiables.

Puis aussi, le Seigneur Jésus a souffert par sympathie ; et ce genre de souffrances nous fait pénétrer dans l'intimité de son cœur plein de tendresse. Les douleurs et les misères humaines faisaient toujours vibrer une corde dans les profondeurs de son amour. Il était impossible qu'un cœur humain parfait ne compatît pas, selon sa divine capacité, aux misères que le péché avait léguées à la postérité d'Adam. Bien que personnellement exempt et de la cause et de l'effet, — bien qu'appartenant au ciel, et vivant d'une vie céleste sur la terre, il n'en descend pas moins par la puissance d'une vive sympathie, dans les plus profonds abîmes de la souffrance humaine ; oui, il sentait la souffrance beaucoup plus vivement que ceux qui l'enduraient, et cela précisément parce que son humanité était parfaite. De plus, il était capable d'envisager et la souffrance et sa cause, exactement selon leur nature et leur degré, en la présence de Dieu. Il sentait comme personne autre n'a senti. Ses sentiments, ses affections, ses sympathies — tout son Être moral et mental — étaient parfaits ; aussi, nul homme ne peut dire ni même concevoir ce qu'un tel Être doit avoir souffert, en traversant un monde tel que le nôtre. Il voyait la famille humaine luttant sous le poids accablant de la culpabilité et de la misère ; il voyait toute la création gémissant sous le joug ; le cri des captifs arrivait à son oreille ; les larmes des veuves s'offraient à ses regards ; le dénuement et la pauvreté touchaient son cœur sensible ; la maladie et la mort le faisaient « frémir en son esprit » ; ses souffrances par sympathie dépassaient toute intelligence humaine.

Voici un passage qui me paraît propre à faire ressortir ce caractère de souffrances dont nous parlons : « Et le soir étant venu, on lui apporta beaucoup de démoniaques ; et il chassa les esprits par [une] parole, et guérit tous ceux qui se portaient mal ; en sorte que fût accompli ce qui a été dit par Ésaïe le prophète, disant : Lui-même *a pris nos langueurs, et a porté nos maladies* » (Matt. 8:16-17). C'était là purement sympathique — c'était la capacité de compatir, qui en Lui était parfaite. Il n'avait lui-même ni maladies, ni infirmités. Mais par sympathie — parfaite sympathie — « Lui-même *a pris nos langueurs, et a porté nos maladies* ». C'est ce que personne autre qu'un homme parfait n'eût pu faire. Nous pouvons sympathiser les uns avec les autres ; mais Jésus Christ seul a pu s'approprier les infirmités et les maladies humaines.

Or, s'il eût porté ces douleurs en vertu de sa naissance ou de ses relations avec Israël et avec les hommes, en général, nous perdriions toute la beauté et la valeur de ses sympathies volontaires. Il n'y aurait plus lieu à une action volontaire, s'il était placé sous une nécessité absolue. Mais, d'un autre côté, quand nous le voyons complètement exempt, soit personnellement, soit relativement, de toute misère humaine et de ce qui en est la cause, nous pouvons comprendre en quelque mesure du moins, cette grâce et cette compassion parfaites qui l'amènèrent à prendre nos infirmités et à porter

nos maladies, par une vraie et puissante sympathie. Il y a donc une bien évidente différence entre Christ souffrant, parce qu'il sympathisait volontairement aux misères humaines, et Christ souffrant comme le substitut des pécheurs. Les souffrances du premier genre apparaissent à travers la *vie* tout entière du Rédempteur ; celles du dernier genre sont limitées à sa *mort*.

Considérons enfin les souffrances du Christ par anticipation. Nous voyons la croix projetant son ombre funèbre sur toute sa carrière et produisant un genre de bien vives souffrances, qui, pourtant, doivent être distinguées de ses souffrances expiatoires, tout aussi bien que de ses souffrances pour la justice ou de ses souffrances par sympathie. Citons un passage à l'appui de cette assertion : « Et sortant, il s'en alla, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers, et les disciples aussi le suivirent. Et quand il fut en ce lieu-là, il leur dit : Priez que vous n'entriez pas en tentation. Et il s'éloigna d'eux lui-même environ d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il pria, disant : Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite. Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant. Et étant dans l'angoisse du combat, il pria plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant sur la terre » (Luc 22:39-44). Ailleurs nous lisons encore : « Et ayant pris Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être attristé et fort angoissé. Alors il leur dit : Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi... Il s'en alla de nouveau, une seconde fois, et il pria, disant : Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite » (Matt. 26:37-42).

Il est évident, d'après ces passages, que le Seigneur avait alors en perspective quelque chose qu'il n'avait pas rencontré auparavant. Il y avait pour Lui une « coupe » toute pleine, dont il n'avait pas encore bu. S'il eût été, pendant toute sa vie, chargé de nos péchés, d'où pourrait venir cette affreuse « agonie », produite par la pensée d'être mis en contact avec le péché et d'avoir à endurer la colère de Dieu à cause du péché ? Quelle différence y avait-il entre Christ en Gethsémané et Christ sur le Calvaire, s'il fut toute sa vie un porteur du péché ? Il y avait, certes, entre ces deux positions une différence essentielle, provenant justement de ce que Christ n'a pas porté le péché durant sa vie entière. Cette différence, la voici : En Gethsémané, il *anticipait* la croix ; au Calvaire, il *souffrait* réellement la croix. En Gethsémané « un ange du ciel lui apparut, pour le fortifier » ; au Calvaire, il fut abandonné de tous. Là, il n'y avait point de ministère d'anges. En Gethsémané, il s'adresse à Dieu comme à son « Père », jouissant ainsi pleinement de la communion de cette relation ineffable ; mais au Calvaire, il crie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ici, celui qui portait nos péchés regarde en haut, et voit le trône de la Justice éternelle enveloppé de profondes ténèbres, et la face de la Sainteté éternelle détournée de lui, parce qu'il était « fait péché pour nous ».

J'espère que les lecteurs comprendront sans peine ce dont nous parlons, en étudiant ce sujet par eux-mêmes. Ils pourront suivre, en détail, les trois genres de souffrances de la *vie* de notre Seigneur, et les distinguer de ses souffrances de *mort* — ou de ses souffrances pour le péché. Ils se convaincront que, même après que les hommes et Satan eurent fait leurs derniers efforts contre le Christ, il restait encore un genre de souffrance absolument unique, savoir, de souffrir de la part de Dieu, à cause du péché — de souffrir comme le représentant des pécheurs. Avant la croix, il peut toujours regarder au ciel et jouir de la clarté de la face du Père. Dans ses heures les plus sombres, il trouvait toujours des forces et des consolations en haut. Son chemin ici-bas était rude et pénible. Comment pouvait-il en être autrement, dans un monde où tout était en opposition à sa pure et sainte nature ? Il eut à « endurer une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même ». Il dut voir tomber sur lui « les outrages de ceux qui outrageaient » Dieu. Que n'eut-il pas à souffrir ? Il n'était pas compris, on interprétait mal ses paroles et ses actes, on abusait de lui, on le trompait, on l'enviait, on l'accusait d'être un insensé, d'avoir un démon. Il fut trahi, renié, abandonné, raillé, outragé, souffleté, conspué, couronné d'épines, rejeté, condamné et cloué sur un gibet entre deux malfaiteurs. Toutes ces choses, il les endura de la part des hommes, conjointement avec toutes les indicibles terreurs dont Satan cherchait à accabler son âme ; mais, disons-le encore une fois, avec la plus ferme assurance, quand l'homme et Satan eurent épuisé tout ce qu'ils avaient de puissance et

de haine, notre Seigneur et Sauveur dut passer par une souffrance, au prix de laquelle tout le reste n'était rien — souffrance qui consistait en ce que la face de Dieu lui était cachée — en ce que, durant trois heures de ténèbres et d'affreuse obscurité, il eut à endurer ce que nul autre que Dieu ne peut connaître.

Or, quand l'Écriture parle de notre communion avec les souffrances de Christ, cela se rapporte uniquement à ses souffrances pour la justice — à ses souffrances de la part des hommes. Christ a souffert pour le péché, afin que nous n'eussions pas à souffrir pour le péché. Il a supporté la colère de Dieu, afin que nous n'eussions pas à la supporter. C'est là le fondement de notre paix. Mais relativement aux souffrances de la part des hommes, nous éprouverons toujours que plus nous marcherons fidèlement sur les traces de Christ, plus aussi nous aurons à souffrir sous ce rapport ; mais c'est là, pour le chrétien, un don, un privilège, une faveur, une dignité (voir Phil. 1:29-30). Suivre les traces de Christ — avoir la même part qu'il a eue — être placé de manière à sympathiser avec lui, ce sont là des privilèges de l'ordre le plus élevé. Plût à Dieu que nous y fussions tous plus intimement initiés ! Mais, hélas ! nous sommes trop aisément contents de nous en passer — ou, comme Pierre, de « suivre de loin » le Seigneur — de nous tenir à distance d'un Christ méprisé et souffrant. Cette tiédeur est incontestablement une grande perte pour nous. Si la communion des souffrances du Sauveur nous était plus familière, la couronne paraîtrait d'un éclat beaucoup plus splendide devant les yeux de notre âme. Quand nous évitons cette communion de souffrance avec Christ, nous nous privons de la joie vive et profonde, partage de ceux qui le suivent, en même temps que de la force morale de l'espérance de sa prochaine gloire.

3. Ayant examiné les ingrédients qui composaient l'offrande de gâteau, et les diverses formes sous lesquelles on pouvait l'offrir, il ne nous reste plus qu'à nous occuper des personnes qui y avaient part. C'étaient le chef et les membres de la famille sacerdotale, « Et le reste de l'offrande de gâteau sera pour Aaron et pour ses fils : c'est une chose très sainte entre les sacrifices de l'Éternel faits par feu » (vers. 10). De même que, dans l'holocauste, nous avons vu que les fils d'Aaron sont présentés comme types de tous les vrais croyants, non comme des pécheurs travaillés, mais comme des sacrificateurs qui adorent, de même, dans l'offrande de gâteau, nous les voyons se nourrissant des restes de ce qui avait été, pour ainsi dire, servi sur la table du Dieu d'Israël (comp. 1:7). C'était un privilège aussi distingué que saint, dont les seuls sacrificateurs pouvaient jouir, comme cela est très positivement déclaré dans « la loi de l'offrande de gâteau », que je citerai en entier : « Et c'est ici la loi de l'offrande de gâteau : l'un des fils d'Aaron la présentera devant l'Éternel, devant l'autel. Et il lèvera une poignée de la fleur de farine du gâteau et de son huile, et *tout l'encens* qui est sur le gâteau, et il fera fumer cela sur l'autel, une odeur agréable, son mémorial à l'Éternel. Et ce qui en restera, Aaron et ses fils le mangeront ; on le mangera sans *levain*, dans un lieu saint ; ils le mangeront dans le parvis de la tente d'assignation. On ne le cuira pas avec du levain. C'est leur portion, que je leur ai donnée de mes sacrifices faits par feu. C'est une chose très sainte, comme le sacrifice pour le péché et comme le sacrifice pour le délit. Tout mâle d'entre les enfants d'Aaron en mangera ; [c'est] un statut perpétuel en vos générations, [leur part] des sacrifices faits par feu à l'Éternel : *quiconque les touchera sera saint* » (Lév. 6:7-11).

Ici donc nous est offerte une belle figure de l'Église se nourrissant, « dans le saint lieu », des perfections de l'Homme Christ Jésus avec la puissance de la sainteté pratique. C'est là notre portion par la grâce de Dieu ; mais rappelons-nous qu'elle doit être mangée « sans levain ». Nous ne pouvons nous nourrir de Christ si nous nous complaisons dans un péché quelconque : « Quiconque les touchera sera saint ». Ensuite cela doit se faire « dans le lieu saint ». Notre position, notre marche, notre conduite, nos personnes, nos relations, nos pensées doivent être saintes, si nous voulons pouvoir nous nourrir de l'offrande du gâteau. Enfin, c'est « tout mâle d'entre les enfants d'Aaron qui en mangera », c'est-à-dire qu'une vraie énergie sacerdotale, selon la Parole, est nécessaire pour jouir de cette sainte portion. Les *fils* d'Aaron, expriment l'idée d'*énergie* dans l'action sacerdotale ; tandis que ses *filles* en représentent la *faiblesse* (comp. Nombres 18:8-13). Il y avait des choses que les fils pouvaient manger, tandis que les filles ne le pouvaient pas. Nos cœurs devraient ardemment désirer

la plus haute mesure d'énergie sacerdotale, afin que nous fussions en état de remplir les fonctions les plus élevées, et de participer à l'ordre le plus élevé de la nourriture sacerdotale.

En conclusion, j'ajouterai que, comme, par la grâce, nous sommes faits « participants de la nature divine », nous pouvons, si nous vivons dans l'énergie de cette nature, marcher sur les traces de Celui qui est préfiguré dans l'offrande de gâteau. Si seulement nous renonçons à nous-mêmes, si nous sommes dépouillés du *moi*, chacun de nos actes peut exhaler une odeur agréable à Dieu. C'est ainsi que Paul envisageait la libéralité des Philippiens à son égard (Phil. 4:18). Les plus obscurs, aussi bien que les plus grands services, peuvent, par la puissance du Saint Esprit, présenter l'odeur de Christ. Faire une visite, écrire une lettre, exercer le ministère public de la Parole, donner une coupe d'eau froide à un disciple, ou un sou à un pauvre, même les actes tout ordinaires de manger et de boire — tout peut exhaler le suave parfum du nom et de la grâce de Jésus Christ.

Ainsi encore si la nature ou la chair est tenue à l'état de mort, nous sommes capables de manifester des principes et des éléments incorruptibles, comme, par exemple, des paroles assaisonnées du *sel*, d'une communion habituelle avec Dieu. Mais dans toutes ces choses nous bronchons et nous manquons. Nous contristons le Saint Esprit de Dieu par notre marche. Nous sommes enclins à nous rechercher nous-mêmes ou à rechercher l'approbation des hommes, même dans nos meilleurs services, et nous négligerons d'« assaisonner » notre conversation. De là vient que nous manquons constamment de *l'huile*, de *l'encens* et du *sel* ; tandis que, en même temps, se montre en nous la tendance à laisser apparaître et agir le *levain* ou le *miel* de la nature. Il n'y a eu qu'une seule parfaite « offrande de gâteau » ; mais, béni soit Dieu, nous sommes acceptés et rendus agréables en Celui qui l'a parfaitement réalisée. Nous sommes la famille du vrai Aaron ; notre place est dans le sanctuaire, où nous pouvons jouir de notre sainte portion. Heureuse place ! Heureuse portion ! Pussions-nous nous en prévaloir beaucoup plus que nous l'avons jamais fait ! Pussions-nous avoir des cœurs plus profondément détournés du monde et attachés à Christ ! Pussions-nous tenir si habituellement nos regards fixés sur Lui, que les vanités qui nous entourent n'aient plus d'attraits pour nous, et que nous ne nous laissions plus préoccuper ou agiter par la multitude de circonstances journalières que nous avons à traverser. Pussions-nous nous réjouir dans le Seigneur en tout temps, soit dans les jours de soleil, soit dans les jours d'obscurité ; quand les douces brises de l'été viennent nous rafraîchir, et quand les tempêtes de l'hiver se déchaînent autour de nous ; quand nous voguons sur la surface d'un lac paisible, et quand nous sommes ballottés sur une mer orageuse. Grâce à Dieu, « nous avons trouvé Celui » qui est et sera éternellement notre portion pleinement suffisante pour satisfaire à tous nos besoins. Nous passerons l'éternité à contempler les divines perfections du Seigneur Jésus. Nos yeux ne se détourneront plus jamais de Lui, dès qu'une fois nous l'aurons vu tel qu'il est.

Que l'Esprit de Dieu opère puissamment en nous, pour nous fortifier « dans l'homme intérieur ». Qu'il nous rende capables de nous nourrir de cette parfaite offrande de gâteau, dont le mémorial a satisfait Dieu lui-même ! C'est là notre saint, notre heureux privilège. Pussions-nous le réaliser toujours plus, toujours mieux !

### Chapitre 3

Plus nous examinons attentivement les offrandes, plus nous nous convainquons qu'aucune d'elles ne présente, à elle seule, un type complet de Christ. Ce n'est qu'en les rassemblant toutes que l'on peut s'en former une idée quelque peu juste. Chaque offrande, comme on pouvait s'y attendre, a des traits qui lui sont particuliers. Le sacrifice de prospérités diffère, à plusieurs égards de l'holocauste ; et une compréhension claire et nette des points par lesquels un type diffère des autres aidera beaucoup à en bien saisir la signification spéciale.

Ainsi, en comparant le sacrifice de prospérités avec l'holocauste, nous voyons que le triple acte d'« écorcher » la victime, de « la couper en morceaux » et d'en laver « l'intérieur et les jambes » est entièrement omis dans celui-là, et cela se comprend. Dans l'holocauste, comme nous l'avons vu,

nous trouvons Christ s'offrant Lui-même à Dieu et en étant accepté ; par conséquent, le type devait figurer le Christ se donnant entièrement à Dieu, de même que Christ se soumettant à être sondé jusqu'au fond de l'âme par le feu de la justice divine. Dans le sacrifice de prospérités, la pensée principale est la communion de l'adorateur. Ce n'est pas Christ, objet exclusif de jouissance pour Dieu, mais Christ devenant objet de jouissance pour l'adorateur, en communion avec Dieu. C'est pour cela que toute l'action est ici moins intense. Aucune âme, quelque grand que soit son amour, ne pourrait s'élever à la hauteur du dévouement complet de Christ à Dieu, ou de l'acceptation de Christ par Dieu. Dieu seul pouvait compter les pulsations du cœur qui battait dans le sein de Jésus, et c'est pourquoi il fallait un type qui représentât ce trait de la mort de Christ, c'est-à-dire son entier et volontaire abandon à Dieu. Ce type, nous le possédons dans l'holocauste, seul sacrifice dans lequel nous voyons la triple action mentionnée plus haut.

Il en est de même quant au caractère du sacrifice. Dans l'holocauste ce devait être « un mâle sans défaut », tandis que, dans le sacrifice de prospérités, ce pouvait être « un mâle ou une femelle », quoique également « sans défaut ». La nature de Christ doit toujours être la même, que ce soit Dieu seul, ou l'adorateur en communion avec Dieu, qui en jouisse. Cette nature ne saurait changer. La seule raison pour laquelle on pouvait prendre « une femelle » pour le sacrifice de prospérités, était qu'ici il s'agissait de représenter la capacité de l'adorateur à jouir de cet Être béni qui, en Lui-même, est « le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » (Héb. 13).

De plus, dans l'holocauste, nous lisons : « Le sacrificateur fera fumer le *tout* », tandis que, dans le sacrifice de prospérités, *une partie* seulement était brûlée, savoir « la graisse, les rognons et le réseau qui est sur le foie ». Voilà qui rend la chose extrêmement simple. La meilleure partie du sacrifice était mise sur l'autel de l'Éternel. L'intérieur — les forces cachées — les tendres sympathies de Jésus, n'étaient que pour Dieu qui seul pouvait parfaitement en jouir. Aaron et ses fils mangeaient « la poitrine tournoyée, et l'épaule élevée (ou prélevée) » (\*) (Examinez attentivement Lév. 7:28-36). Tous les membres de la famille sacerdotale, en communion avec leur chef, avaient chacun leur portion du sacrifice de prospérités. Et maintenant tous les vrais croyants, constitués, par grâce, sacrificateurs à Dieu, peuvent se nourrir des *affections* et de la *force* du véritable sacrifice de prospérités — ils peuvent jouir de l'heureuse assurance qu'ils ont son cœur aimant et sa puissante épaule pour les consoler et les soutenir continuellement (\*\*). « C'est là [le droit de l'onction] d'Aaron et [de] l'onction de ses fils, dans les sacrifices de l'Éternel faits par feu, du jour qu'on les aura fait approcher pour exercer la sacrificature devant l'Éternel, ce que l'Éternel a commandé de leur donner de la part des fils d'Israël, du jour qu'il les aura oints, [c'est] un statut perpétuel en leurs générations » (chap. 7:35, 36).

(\*) La « poitrine » et l'« épaule » sont les emblèmes de l'amour et de la puissance — de la force et de l'affection.

(\*\*) Il y a beaucoup de force et de beauté dans le verset 31: « La poitrine sera pour Aaron et pour ses fils ». Tous les vrais croyants ont le privilège de pouvoir se nourrir des affections de Christ — de l'amour immuable de ce cœur qui bat pour eux d'un amour inaltérable et éternel.

Tous ces points constituent une différence importante entre l'holocauste et le sacrifice de prospérités. Mais si on les réunit, ils présentent les deux offrandes avec une grande clarté devant les yeux de l'esprit. Il y a, dans le sacrifice de prospérités, quelque chose de plus que la soumission parfaite de Christ à la volonté de Dieu. L'adorateur est introduit ; et cela non seulement pour regarder, mais pour manger. C'est ce qui donne un caractère très marqué à cette offrande. Lorsque je considère le Seigneur Jésus dans l'holocauste, je vois en Lui un Être dont le cœur n'avait en vue que la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Mais si je le considère dans le sacrifice de prospérités, je trouve un ami, qui a une place, dans son cœur aimant et sur sa puissante épaule, pour un pécheur indigne et misérable. Dans l'holocauste, la poitrine et l'épaule, les jambes et le ventre, la tête et la graisse, tout était brûlé sur l'autel — tout s'élevait en bonne odeur à l'Éternel. Mais dans le sacrifice de prospérités, la portion même qui me convient le mieux m'est laissée. Et ce n'est pas dans la solitude que je dois me nourrir de ce qui répond à mes besoins individuels. Nullement. Je le mange en communion — en communion avec Dieu et en communion avec mes co-sacrificateurs. Je mange, dans la pleine et heureuse connaissance que le même sacrifice, qui nourrit mon âme, a déjà rafraîchi

le cœur de Dieu, et que la même portion qui me nourrit, nourrit aussi tous ceux qui adorent comme moi. La communion est représentée ici — la communion avec Dieu — la communion des saints. Il n'y avait pas d'isolement dans le sacrifice de prospérités. Dieu avait sa portion, et la famille sacerdotale avait la sienne.

Il en est encore ainsi quant à l'Antitype du sacrifice de prospérités. Le même Jésus, qui est l'objet des délices du ciel, est une source de joie, de force et de consolation pour tout cœur croyant ; et non seulement pour chaque cœur en particulier, mais aussi pour toute l'Église de Dieu en communion. Dieu, dans sa grâce ineffable, a donné à son peuple le même objet qu'il a lui-même. « Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1). Il est vrai que nos pensées sur Jésus ne peuvent jamais s'élever à la hauteur des pensées de Dieu. Notre estimation de sa personne devra toujours rester beaucoup en dessous de la sienne et c'est pourquoi, dans le type, la famille d'Aaron ne pouvait pas manger la graisse. Mais quoique nous ne puissions jamais nous élever à la mesure de la divine appréciation de la Personne et du sacrifice de Christ, nous nous occupons néanmoins du même objet que Dieu et, par conséquent, les fils d'Aaron avaient « la poitrine tournoyée et l'épaule élevée ». Tout cela est bien propre à consoler et à réjouir le cœur. Le Seigneur Jésus Christ — Celui « qui a été mort, mais qui est vivant aux siècles des siècles », est maintenant le seul objet devant les yeux et les pensées de Dieu ; et, dans sa parfaite grâce, Il nous a donné une part à ce même Sauveur glorieux. Christ est notre objet aussi — l'objet de nos cœurs et le sujet de notre chant. « Ayant fait la paix par le sang de sa croix », il est monté au ciel et a envoyé le Saint Esprit, cet « autre consolateur », par le puissant ministère duquel nous pouvons nous nourrir de la « poitrine et de l'épaule » de notre divin « Sacrifice de prospérités » : Il est, en effet, notre paix, et c'est notre joie de savoir que tel est le bon plaisir que Dieu prend à ce qui fonde notre paix, que la bonne odeur de notre sacrifice de paix réjouit son cœur. C'est ce qui donne à ce type un charme tout particulier. Christ, en tant qu'holocauste, commande l'admiration du cœur ; Christ, en tant que sacrifice de prospérités, établit la paix de la conscience et répond aux grands et nombreux besoins de l'âme. Les fils d'Aaron pouvaient se tenir autour de l'autel des holocaustes ; ils pouvaient voir la flamme de l'offrande monter vers le Dieu d'Israël ; ils pouvaient voir le sacrifice réduit en cendres ; à cette vue ils pouvaient incliner leurs têtes et adorer, mais ils n'en emportaient rien pour eux-mêmes. Il n'en était pas ainsi dans le sacrifice de prospérités. Là, ils voyaient une offrande qui était non seulement de bonne odeur à Dieu, mais qui leur procurait encore une portion substantielle, de laquelle ils pouvaient se nourrir dans une heureuse et sainte communion.

Et assurément, c'est une bien vive jouissance pour tout vrai sacrificateur de savoir (pour nous servir du langage de notre type) qu'avant qu'il reçoive la poitrine et l'épaule, Dieu a eu sa portion. Cette pensée donne du ton et de l'énergie, de l'onction et de l'élévation au culte et à la communion. Elle nous dévoile la grâce étonnante de Dieu qui nous a donné le même objet, le même sujet de bonheur, la même joie, qu'il a lui-même. Rien d'autre, — rien de moins que cela ne pouvait le satisfaire. Le Père veut que le fils prodigue mange le veau gras, en communion avec lui-même. Il ne veut pas qu'il prenne une place ailleurs qu'à sa propre table, ni qu'il ait une portion différente que celle dont il se nourrit lui-même. Le sacrifice de prospérités est la traduction de ces paroles : « Il fallait faire bonne chère et se réjouir ». — Telle est la précieuse grâce de Dieu ! Sans doute, nous avons lieu d'être joyeux de ce que nous participons à une telle grâce ; mais quand nous pouvons entendre Dieu disant : « *Mangeons et faisons* bonne chère », nos cœurs devraient déborder de louanges et d'actions de grâces. La joie de Dieu dans le salut des pécheurs et sa joie dans la communion des saints sont bien propres à exciter l'admiration des hommes et des anges pendant toute l'éternité.

Ayant ainsi comparé le sacrifice de prospérités avec l'holocauste, considérons-le maintenant dans ses rapports avec l'offrande de gâteau. Ici, la principale différence consiste en ce que, dans le sacrifice de prospérités, il y avait effusion de sang, et qu'il n'y en avait point dans l'offrande de gâteau. Cependant toutes deux étaient des offrandes en bonne odeur et étroitement liées entre

elles, ainsi que nous le voyons au verset 12 du chapitre 7. Ces rapports et ces contrastes sont, à la fois, fort instructifs et importants.

Ce n'est que dans la communion avec Dieu que l'âme peut se réjouir en contemplant l'humanité parfaite du Seigneur Jésus Christ. Il faut que le Saint Esprit *communiqué*, comme aussi il faut qu'il dirige, par la Parole, notre capacité de regarder « l'homme Christ Jésus ». Il aurait pu être révélé « en ressemblance de chair de péché » ; il aurait pu vivre et travailler sur cette terre ; il aurait pu briller, au milieu des ténèbres de ce monde, de tout l'éclat céleste qui appartenait à sa Personne ! il aurait pu passer rapidement comme un brillant météore sur l'horizon de ce monde, et avec tout cela, être au-delà de la portée et de la vue du pécheur.

L'homme ne pouvait pas goûter la joie profonde que donne la communion avec tout cela, simplement parce qu'il n'y avait pas de base sur laquelle cette communion pût reposer. Dans le sacrifice de prospérités, cette base si nécessaire est pleinement et clairement établie. « Il posera sa main sur la tête de son offrande, et il l'égorgera à l'entrée de la tente d'assignation ; et les fils d'Aaron, les sacrificateurs, feront aspersion du sang sur l'autel, tout autour » (chap. 3:2). Nous trouvons ici ce que l'offrande de gâteau ne fournit pas, savoir un fondement solide pour la communion de l'adorateur avec toute la plénitude, la valeur et la beauté de Christ, en tant que cet adorateur est rendu capable, par l'énergie du Saint Esprit, d'entrer dans cette communion. Nous tenant sur le terrain élevé que procure « le précieux sang de Christ », nous pouvons parcourir, avec des cœurs tranquillisés et un esprit d'adoration, les scènes merveilleuses qui se rattachent à l'humanité du Seigneur Jésus Christ. Si nous n'avions que l'aspect de Christ, tel que nous le présente l'offrande du gâteau, il nous manquerait le droit en vertu duquel, et le fondement sur lequel nous pouvons l'y contempler et en jouir. S'il n'y avait pas d'effusion de sang, il n'y aurait ni titre, ni fondement pour le pécheur. Mais Lévi. 7:12 lie l'offrande de gâteau au sacrifice de prospérités, et, par là, nous enseigne que, quand nos âmes ont trouvé la prospérité, nous pouvons faire nos délices de Celui qui a « fait la paix » et qui est « notre paix ».

Mais que l'on comprenne bien que, tout en ayant, dans le sacrifice de prospérités, l'effusion et l'aspersion du sang, cependant l'acte de porter le péché n'est point ce qu'il exprime. Quand nous considérons Christ dans le sacrifice de prospérités, il ne nous apparaît pas comme celui qui porte nos péchés, comme c'est le cas dans les sacrifices pour le péché et pour le délit ; mais (les ayants portés) il nous apparaît comme le fondement de notre heureuse et paisible communion avec Dieu. S'il était question de porter le péché, il ne serait pas dit : « C'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » (chap. 3:5, comparé avec chap. 4:10-12). Toutefois, quoique le péché porté ne soit point ici la pensée, il y a cependant ample provision pour celui qui se reconnaît pécheur, sans cela il ne pourrait pas en avoir une part quelconque. Pour avoir communion avec Dieu, il faut que nous soyons « dans la lumière » ; et comment pouvons-nous y être ? Seulement en vertu de cette précieuse vérité : « Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché » (1 Jean 1). Plus nous demeurerons dans la lumière, mieux nous reconnâtrons et sentirons tout ce qui est contraire à cette lumière, et mieux aussi nous apprécierons la valeur de ce sang qui nous qualifie pour y être. Plus nous marcherons près de Dieu, plus nous connaîtrons « les richesses insondables de Christ ».

Il est des plus nécessaires d'être bien établi dans cette vérité, que nous ne sommes dans la présence de Dieu que comme participants de la vie et de la justice divines. Le Père ne pouvait recevoir le fils prodigue à sa table que revêtu de « la plus belle robe » et dans toute l'intégrité de la relation de fils, dans laquelle il le voyait. Si l'enfant prodigue eût gardé ses haillons ou s'il eût été placé dans la maison comme un « mercenaire », nous n'eussions jamais entendu ces douces paroles : « Mangeons et faisons bonne chère ; car *mon fils*, que voici, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ». Il en est de même de tous les vrais croyants. Leur vieille nature n'est pas reconnue comme existant encore devant Dieu. Il la considère comme étant morte, et eux devraient en faire autant. Elle est morte pour Dieu — morte pour la foi. Il faut la tenir comme telle, là où l'on met les morts. Ce n'est pas en améliorant notre vieille nature que nous parvenons en la présence divine, c'est en tant que possesseurs d'une nouvelle nature. Ce ne fut pas en

raccommodant les haillons de sa première condition que le fils prodigue obtint une place à la table de son père, mais en étant revêtu d'une robe qu'il n'avait jamais vue et à laquelle il n'avait jamais pensé auparavant. Il n'apporta pas cette robe du « pays éloigné » ; il ne se la procura pas non plus chemin faisant, mais le père l'avait pour lui, dans sa maison. Le fils prodigue ne se la fit pas, ni n'aida à la faire, mais le père la lui fournit et se réjouit de la lui voir. C'est ainsi qu'ils se mirent ensemble à table pour manger « le veau gras » dans une heureuse communion.

J'en viens maintenant à « la loi du sacrifice de prospérités », dans laquelle nous trouverons quelques nouveaux éléments d'un grand intérêt. Je la citerai en entier : « Et c'est ici la loi du sacrifice de prospérités qu'on présentera à l'Éternel : Si quelqu'un le présente comme action de grâces, il présentera avec le sacrifice d'action de grâces, des gâteaux sans levain pétris à l'huile, et des galettes sans levain ointes d'huile, et de la fleur de farine mêlée avec de l'huile, en gâteaux pétris à l'huile. Il présentera pour son offrande, avec les gâteaux, du pain levé avec son sacrifice d'action de grâces de prospérités ; et de l'offrande entière, il en présentera un en offrande élevée à l'Éternel : il sera pour le sacrificateur qui aura fait aspersion du sang de sacrifice de prospérités ; il lui appartient. Et la chair de son sacrifice d'action de grâces de prospérités sera mangée le jour où elle sera présentée, on n'en laissera rien jusqu'au matin. Et si le sacrifice de son offrande est un vœu ou [une offrande] volontaire, son sacrifice sera mangé le jour où il l'aura présenté ; et ce qui en restera sera mangé le lendemain ; et ce qui restera de la chair du sacrifice sera brûlé au feu le troisième jour. Et si quelqu'un mange de la chair de son sacrifice de prospérités le troisième jour, [le sacrifice] ne sera pas agréé ; il ne sera pas imputé à celui qui l'aura présenté : ce sera une chose impure ; et l'âme qui en mangera portera son iniquité. Et la chair qui aura touché quelque chose d'impur ne sera point mangée : elle sera brûlée au feu. Quant à la chair, quiconque est pur mangera la chair. Et l'âme qui, ayant sur soi son impureté, mangera de la chair du sacrifice de prospérités qui appartient à l'Éternel, cette âme-là sera retranchée de ses peuples. Et si une âme touche quoi que ce soit d'impur, impureté d'homme, ou bête impure, ou toute [autre] chose abominable et impure, et qu'elle mange de la chair du sacrifice de prospérités qui appartient à l'Éternel, cette âme-là sera retranchée de ses peuples » (Lév. 7:11-21).

Il est de la plus grande importance d'établir une distinction entre le péché *dans la chair*, et le péché *sur la conscience*. Si nous confondons ces deux choses, nos âmes en seront nécessairement ébranlées et notre culte affaibli. Un examen attentif de 1 Jean 1:8-10 jettera beaucoup de lumière sur ce sujet, qu'il est si essentiel de bien comprendre pour apprécier à sa juste valeur la doctrine tout entière du sacrifice de prospérité et tout spécialement le sujet particulier auquel nous sommes arrivés. Personne n'aura conscience du péché demeurant en lui, autant que l'homme qui marche dans la lumière. « Si nous disons que nous n'avons *pas de péché*, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous ». Au verset précédent, nous lisons : « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de *tout péché* ». Ici, la distinction entre le péché *en* nous et le péché *sur* nous est bien marquée et établie. Prétendre qu'il y a encore du péché sur le croyant, en la présence de Dieu, c'est douter de l'efficacité du sang de Jésus et nier la vérité de la parole divine. Si le sang de Jésus Christ peut purifier parfaitement, alors la conscience du croyant est parfaitement purifiée. C'est ainsi que la parole de Dieu présente la question, et nous devons toujours nous souvenir que c'est de Dieu lui-même que nous avons à apprendre quelle est, à ses yeux, la vraie condition du croyant. Nous sommes plus disposés à dire à Dieu ce que nous sommes en nous-mêmes qu'à le laisser nous dire ce que nous sommes en Christ. En d'autres termes, nous sommes plus préoccupés, de nos sentiments sur nous-mêmes que de la révélation que Dieu nous fait de lui-même. Dieu nous parle en vertu de ce qu'Il est en lui-même et de ce qu'Il a accompli en Christ. Telle est la nature de cette révélation que la foi saisit, et qui remplit l'âme d'une parfaite paix. La révélation de Dieu est une chose, mes sentiments sur moi-même sont une tout autre chose.

Mais la même parole qui nous dit que nous n'avons pas le péché *sur* nous, nous dit, avec tout autant de force et de clarté, que nous avons le péché *en* nous. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous ». Tout homme qui a « la

vérité » en lui, saura qu'il a aussi « le péché » en lui : car la vérité révèle chaque chose telle qu'elle est. Que devons-nous donc faire ? Dans la puissance de la nouvelle nature, nous avons le privilège de pouvoir marcher de telle sorte que « le péché » qui habite en nous ne se manifeste pas sous la forme de « *péchés* ». La position du chrétien est une position de victoire et de liberté. Il est délivré non seulement de la culpabilité du péché, mais encore du péché en tant que principe dominant de sa vie. « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché. Car celui qui est mort est justifié du péché... Que le péché donc ne *règne* point dans votre corps mortel pour que vous *obéissiez* aux convoitises de celui-ci... Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous [la] loi, mais sous [la] grâce » (Rom. 6:6-14). Le péché est là dans toute sa laideur native, mais le croyant est « mort au péché ». Comment ? Il est mort en Christ. Par nature il était mort *dans* le péché. Par grâce il est mort *au* péché. Quels droits peut-on avoir sur un homme mort ? Aucun. « Christ est mort une fois pour toutes au péché » et le croyant est mort en lui. « Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu ». Que résulte-t-il de cela pour les croyants ? « *De même* vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour *morts au péché*, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». Telle est, devant Dieu, la position inaltérable du croyant ! de sorte qu'il a le saint privilège de jouir de la délivrance du péché, en tant que *dominateur* sur lui, quoique le péché *habite* encore en lui.

Mais, alors, « si quelqu'un a péché », qu'y a-t-il à faire ? À cette question, l'apôtre inspiré donne une réponse des plus claires et des plus bénies : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). C'est par la confession que la conscience doit être délivrée. L'apôtre ne dit pas : « Si nous demandons pardon, Dieu est assez bon et miséricordieux pour nous pardonner ». Sans doute qu'il y a une grande douceur pour un enfant de confier le sentiment de ses besoins à son père, de lui dire sa faiblesse, de lui avouer ses folies, ses manquements et ses fautes. Tout cela est parfaitement vrai, et il est encore également vrai que notre Père est assez tendre et miséricordieux pour répondre à toute la faiblesse et à l'ignorance de ses enfants ; mais, quoique tout cela soit vrai, le Saint Esprit déclare, par la bouche de l'apôtre, que « si nous *confessons nos péchés*, il est *fidèle* et *juste* pour nous pardonner ». La confession est donc ce que Dieu demande. Un chrétien, qui aurait péché en pensée, parole ou action, pourrait prier pendant des jours et des mois pour demander le pardon, et cependant ne pas avoir l'assurance, fondée sur 1 Jean 1:9, qu'il est pardonné ; tandis que, dès l'instant qu'il confesse sincèrement son péché devant Dieu, ce n'est plus qu'une affaire de foi de savoir qu'il est parfaitement pardonné et parfaitement purifié.

Il y a une immense différence morale entre prier pour demander le pardon et confesser nos péchés, que nous considérons la chose en rapport avec le caractère de Dieu, avec le sacrifice de Christ ou avec l'état de l'âme. Il est fort possible que la prière d'un chrétien puisse contenir, au fond, sinon dans la forme, la confession de son péché, quel qu'il soit, et alors cela revient au même. Cependant, il vaut toujours mieux nous en tenir strictement à l'Écriture dans ce que nous pensons, disons et faisons. Il est évident que lorsque le Saint Esprit parle de *confession*, il n'entend pas par ce mot la *prière*. Et il est également évident qu'il sait bien qu'il y a des éléments spirituels dans la confession, et des résultats pratiques de la confession, qui n'appartiennent pas à la prière. De fait, il arrive souvent que l'habitude d'importuner Dieu pour obtenir le pardon des péchés témoigne de l'ignorance où l'on est quant à la manière dont Dieu s'est révélé en la Personne et en l'œuvre de Christ, quant à la relation dans laquelle le sacrifice de Christ a placé le croyant, et quant au divin moyen d'avoir la conscience soulagée du fardeau et purifiée de la souillure du péché.

Dieu a été parfaitement satisfait par la croix de Christ, relativement à tous les péchés du croyant. Sur cette croix, une entière expiation fut offerte pour tout iota et trait de lettre de péché dans la nature du croyant et sur sa conscience. Par conséquent Dieu n'a pas besoin d'une autre propitiation. Il ne lui faut rien de plus pour attirer son cœur vers celui qui croit. Nous n'avons pas à le supplier

d'être « fidèle et juste », quand sa fidélité et sa justice ont été si glorieusement démontrées, manifestées et satisfaites dans la mort de Christ. Nos péchés ne peuvent jamais venir en présence de Dieu, puisque Christ qui les a tous portés et ôtés, y est à leur place. Mais, si nous péchons, notre conscience le sentira, elle devra le sentir ; oui, le Saint Esprit nous le fera sentir. Il ne saurait laisser même une seule légère pensée passer dans nos cœurs sans être jugée. Quoi donc ? Notre péché s'est-il frayé un chemin jusqu'en la présence de Dieu ? A-t-il trouvé sa place dans la pure lumière du lieu très saint ? À Dieu ne plaise ! Notre « Avocat » est là — « Jésus Christ le juste », pour maintenir, dans toute leur intégrité, les relations dans lesquelles nous sommes. Mais, quoique le péché ne puisse pas affecter les pensées de Dieu par rapport à nous, il affecte nos pensées par rapport à Dieu (\*). Quoiqu'il ne puisse pas arriver jusqu'en sa présence, il peut arriver jusqu'à nous de la manière la plus triste et la plus humiliante. Quoiqu'il ne puisse pas cacher l'Avocat aux yeux de Dieu, il peut le cacher aux nôtres. Il s'accumule, comme un sombre et épais nuage, à notre horizon spirituel, en sorte que nos âmes ne peuvent se réjouir à la clarté bénie de la face de notre Père. Il ne peut altérer nos relations avec Dieu, mais il peut très sérieusement altérer la jouissance que nous en avons. Qu'est-ce que nous avons donc à faire ? La Parole répond : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ». Par la confession notre conscience est déchargée, le doux sentiment de notre relation rétabli ; le sombre nuage, dissipé ; l'influence glacée et desséchante, éloignée ; nos pensées sur Dieu, rectifiées. Telle est la méthode divine, et nous pouvons dire, en toute vérité, que le cœur qui sait ce que c'est que de s'être placé dans la position de la confession, sentira d'autant mieux la divine puissance des paroles de l'apôtre : « Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas » (1 Jean 2:1). De plus, il y a une manière de prier pour demander le pardon, qui fait voir qu'on perd de vue le fondement parfait du pardon qui a été posé par le sacrifice de la croix. Si Dieu pardonne les péchés, il faut qu'il soit « fidèle et juste » en le faisant. Mais il est bien évident que nos prières, quelque sincères et ferventes qu'elles fussent, ne pourraient pas former la base de la fidélité et de la justice de Dieu en nous pardonnant nos péchés. Rien, sauf l'œuvre de la croix, ne saurait le faire. C'est là que la fidélité et la justice de Dieu ont été pleinement établies, et cela en rapport immédiat avec nos péchés positifs, aussi bien que relativement à la racine du péché dans notre nature. Dieu a déjà jugé nos péchés dans la personne de notre substitut, « sur le bois » ; et, dans l'acte de la confession, nous nous jugeons nous-mêmes. Elle est essentielle pour jouir du sentiment du pardon divin et de la restauration. Le plus petit péché, demeurant non confessé et non jugé sur la conscience, interrompra complètement notre communion avec Dieu. Le péché *en* nous n'a pas nécessairement cet effet ; mais si nous permettons au péché de rester *sur* nous, nous ne pouvons avoir communion avec Dieu. Il a ôté nos péchés de telle manière qu'il peut nous avoir en sa présence ; et aussi longtemps que nous demeurons en sa présence, le péché ne nous trouble pas. Mais si nous nous éloignons de lui et que nous péchions, même en pensée, notre communion est nécessairement suspendue, jusqu'à ce que, par la confession, nous nous soyons débarrassés de notre péché. Tout cela, j'ai à peine besoin de le dire, est entièrement fondé sur le sacrifice parfait et la juste intercession du Seigneur Jésus Christ.

(\*) Le lecteur se rappellera que le sujet traité ici laisse entièrement intacte l'importante et pratique vérité, enseignée en Jean 14:21-23, savoir l'amour particulier du Père pour un enfant obéissant, et la communion toute spéciale d'un tel enfant avec le Père et le Fils. Puisse cette vérité être gravée dans tous nos cœurs par le Saint Esprit.

Enfin, quant à la différence qui existe entre la prière et la confession, relativement à l'état du cœur devant Dieu, et au sentiment qu'il a de l'odieux du péché, cette différence ne saurait être trop appréciée. Il est beaucoup plus facile de demander, d'une manière générale, le pardon de nos péchés, que de confesser ces péchés. La confession implique le *jugement de soi-même* ; demander pardon ne le fait pas toujours. Cela seul suffirait pour montrer la différence. Le jugement de soi-même est un des exercices les plus précieux et les plus salutaires de la vie chrétienne, et par conséquent tout ce qui tend à l'amener doit être hautement estimé par tout chrétien sérieux.

La différence qu'il y a entre demander pardon et confesser son péché se manifeste sans cesse dans nos rapports avec les enfants. Si un enfant a fait quelque mal, il aura beaucoup moins de peine à demander à son père de lui pardonner, qu'à confesser son tort franchement et sans réserve. En

demandant pardon, l'enfant peut avoir à l'esprit bien des choses qui tendent à diminuer le sentiment de sa faute ; il pense peut-être, en secret, qu'après tout il n'est pas tellement à blâmer, quoique pourtant il soit convenable qu'il demande à son père de lui pardonner ; tandis qu'en confessant sa faute, il n'y a qu'une chose, savoir le jugement de soi-même. En outre, en demandant pardon, l'enfant peut être surtout influencé par le désir d'échapper aux conséquences du mal qu'il a fait, tandis que des parents judicieux chercheront à produire une juste appréciation de ce mal, laquelle ne peut exister que liée à la pleine confession de la faute — liée à l'examen de soi-même.

Il en est de même, quant aux dispensations de Dieu à l'égard de ses enfants, lorsqu'ils tombent en faute : il veut que tout péché soit mis devant lui et complètement jugé. Il veut que, non seulement nous craignons les conséquences du péché — qui sont immenses — mais que nous haïssions le péché lui-même, parce qu'il est odieux à ses yeux. Si, quand nous commettons le péché, nous pouvions être pardonnés, simplement en demandant pardon, notre sentiment et notre aversion du péché ne seraient pas, à beaucoup près, aussi intenses, et, en retour, notre appréciation de la communion dont nous jouissons ne serait pas aussi haute. L'effet moral de tout cela sur l'état général de notre constitution spirituelle, de même que sur toute notre conduite et notre marche pratique, doit être évident pour tout chrétien expérimenté (\*).

(\*) Le cas de Simon le Magicien, Actes 8, peut présenter quelque difficulté au lecteur. Mais il est clair qu'un homme qui était « dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité » ne pouvait être offert comme modèle aux enfants de Dieu. Son cas n'a rien à faire avec la doctrine de 1 Jean 1:9. Il n'était pas dans les rapports d'enfant et, par conséquent, il n'était pas un des objets de l'intercession de Christ. J'ajouterai encore que le sujet de la prière du Seigneur n'est nullement impliqué dans ce qui est dit plus haut. Je désire rester dans les limites du passage qui nous occupe. Nous devons éviter de poser des règles de fer. Une âme peut crier à Dieu en tout temps pour demander ce dont elle a besoin. Il est toujours prêt à entendre et à exaucer.

Tout cet enchaînement de pensées est intimement lié et pleinement justifié par les deux grands principes, posés dans « la loi pour le sacrifice de prospérités ».

Au verset 13 du chapitre 7 du Lévitique, nous lisons « Il présentera... du pain *levé* avec son sacrifice » ; et cependant, au verset 20, il est dit : « Et l'âme qui, ayant sur soi son impureté, mangera de la chair du sacrifice de prospérités qui appartient à l'Éternel, cette âme-là sera retranchée de ses peuples ». Nous avons ici bien clairement les deux choses, savoir, le péché *en* nous, et le péché *sur* nous. « Le levain » était permis, parce qu'il y avait du péché dans la nature de l'adorateur. « L'impureté », était interdite, parce qu'il ne devait y avoir aucun péché sur la conscience de l'adorateur. S'il est question de péché, il ne peut plus être question de communion. Dieu a pourvu par le sang de l'expiation à ce qui regarde le péché, qu'il sait être en nous ; et c'est pourquoi il est dit du pain levé du sacrifice de prospérités : « et de l'offrande entière, il en présentera un en offrande élevée à l'Éternel : il sera pour le *sacrificateur qui aura fait aspersion du sang du sacrifice de prospérités* » (vers. 14). En d'autres termes, « le levain », dans la nature de l'adorateur, était parfaitement contrebalancé par « le sang » du sacrifice. Le sacrificateur, à qui appartient le pain levé, doit être celui qui répand le sang. Dieu a mis nos péchés loin de ses yeux pour toujours. Quoique le péché soit en nous, ce n'est pas sur lui que ses yeux reposent. Il ne voit que le sang, et c'est pourquoi il peut continuer avec nous et nous permettre la plus intime communion avec lui. Mais si nous laissons *le péché*, qui est en nous, se développer sous la forme de « *péchés* », alors il faut qu'il y ait confession, pardon et purification, avant que nous puissions manger de nouveau de la chair du sacrifice de prospérités. Le retranchement de l'adorateur, à cause de souillures cérémonielles, répond maintenant à l'exclusion du croyant de la communion, à cause de péchés non confessés. Chercher à avoir communion avec Dieu dans nos péchés impliquerait l'idée blasphématoire, qu'il peut marcher en compagnie avec le péché. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean 1:6).

À la lumière de cette vérité, nous comprendrons aisément dans quelle erreur nous sommes, quand nous nous imaginons que c'est une marque de spiritualité d'être occupés de nos péchés. Le péché ou les péchés pourraient-ils jamais être le fondement ou le sujet de notre communion avec Dieu ? Assurément non. Nous venons de voir, au contraire, qu'aussi longtemps que le péché est

devant nous, la communion ne peut exister que « dans la lumière », et, certes, il n'y a pas de péché dans la lumière. Là, rien ne se voit, sauf le sang qui a ôté nos péchés et nous a rapprochés, et l'Avocat qui nous garde près de Dieu. Le péché a été effacé pour toujours du lieu élevé où Dieu et l'adorateur se tiennent dans une sainte intimité. Qu'est-ce qui formait le fond de la communion entre le père et l'enfant prodigue ? Étaient-ce les haillons de ce dernier ? Étaient-ce les gousses du « pays éloigné » ? Nullement. Ce n'était rien de ce que le fils prodigue apportait avec lui. C'était la riche provision de l'amour du père — « le veau gras ». Il en est de même à l'égard de Dieu et de tout vrai adorateur. Ils se nourrissent ensemble, dans une communion sainte et élevée, de Celui dont le sang précieux les a associés pour toujours, dans cette lumière, de laquelle nul péché ne peut jamais approcher. Ne pensons pas non plus que la vraie humilité se montre ou se développe en considérant et approfondissant nos péchés. Cela produirait un caractère sombre et mélancolique, sans vraie sainteté ; or la plus profonde humilité procède d'une tout autre source. Quand est-ce que le fils prodigue était le plus humble ? Est-ce quand « il fut revenu à lui-même » dans le pays éloigné, ou quand le père se jeta à son cou, et qu'il entra dans la maison du père ? N'est-il pas évident que la grâce, qui nous élève aux plus grandes hauteurs de la communion avec Dieu, est seule capable de nous amener aux plus grandes profondeurs d'une vraie humilité ? Sans aucun doute. L'humilité qui découle du pardon de nos péchés, sera toujours plus profonde que celle qui découle de la découverte de ces péchés. La première nous met en rapport avec Dieu ; la seconde a affaire avec le moi. Pour être vraiment humble, il faut marcher avec Dieu dans l'intelligence et la puissance de la relation où il nous a placés. Il nous a faits ses enfants ; et pourvu que nous marchions comme tels, nous serons humbles.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, je désire faire une remarque relativement à la cène du Seigneur, laquelle, étant un acte important de la communion de l'Église, peut aussi être considérée en connexion avec la doctrine du sacrifice de prospérités. La célébration intelligente de la cène dépendra toujours de la connaissance de son caractère purement eucharistique ou d'actions de grâces. C'est tout spécialement une fête d'actions de grâces — d'actions de grâces pour une rédemption accomplie. « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? » (1 Cor. 10:16). Aussi, une âme, courbée sous le lourd fardeau du péché, ne peut pas, avec une intelligence spirituelle, prendre la cène du Seigneur, puisque cette fête exprime l'éloignement complet du péché par la mort de Christ : « Vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11). La mort de Christ est, pour la foi, la fin de tout ce qui appartenait à notre état dans la vieille création ; or, puisque la cène « annonce » cette mort, elle doit être considérée comme le monument de ce fait glorieux, que le fardeau du péché du croyant a été porté par Celui qui l'a ôté pour toujours. Elle déclare que la chaîne de nos péchés, qui une fois nous liait, a été éternellement rompue par la mort de Christ, et ne pourra plus jamais nous lier de nouveau. Nous nous réunissons autour de la table du Seigneur dans toute la joie de vainqueurs. Nous regardons en arrière à la croix, où la bataille fut livrée et gagnée ; et nous regardons en avant à la gloire, où nous entrerons dans les résultats complets et éternels de la victoire.

Il est vrai que nous avons « du levain » *en* nous, mais nous n'avons aucune « souillure » *sur* nous. Nous ne devons pas fixer nos regards sur nos péchés, mais sur Celui qui les a portés à la croix et qui les a ôtés pour toujours. Nous ne devons pas « nous séduire nous-mêmes » par la vaine pensée que « nous n'avons pas de péché en nous » ; mais nous ne devons pas non plus nier la vérité de la parole de Dieu et l'efficacité du sang de Christ, en refusant de nous réjouir de la précieuse vérité que nous n'avons pas de péché sur nous, car « le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché ». Il est vraiment déplorable de voir quel sombre nuage recouvre la table du Seigneur, dans le jugement de tant de chrétiens de profession. Ce fait, ainsi que beaucoup d'autres, montre à quel degré d'ignorance on peut tomber relativement aux vérités les plus élémentaires de l'Évangile. Nous savons, en effet, que quand la cène est prise pour une raison quelconque, autre que celle de la connaissance du salut — de la jouissance du pardon — du sentiment de la délivrance, — l'âme s'enveloppe de nuages de plus en plus épais. Ce qui n'est qu'un mémorial de Christ est employé à le

mettre de côté. Ce qui rappelle une rédemption accomplie est employé comme moyen d'y arriver. C'est ainsi que l'on abuse des ordonnances, et que les âmes sont plongées dans les ténèbres, la confusion et l'erreur.

Combien la belle ordonnance du sacrifice de prospérités est différente de cela ! Cette dernière, considérée dans sa signification typique, nous montre que, dès le moment où le sang était répandu, Dieu et l'adorateur pouvaient se nourrir ensemble dans une heureuse et paisible communion. Rien de plus n'était nécessaire pour cela. La paix était établie par le sang, et c'est de cette base que la communion procédait. Un seul doute sur la réalité de la prospérité ou de la paix (\*) doit être le coup de mort de la communion. Si nous sommes occupés à de vains efforts pour faire la paix avec Dieu, nous sommes totalement étrangers soit à la communion, soit au culte. Si le sang du sacrifice de prospérités n'a pas été répandu, il est impossible que nous puissions nous nourrir de « la poitrine tournoyée » ou de « l'épaule élevée ». Mais, d'un autre côté, si le sang a été répandu, alors la paix est déjà faite. Dieu lui-même l'a faite ; pour la foi, c'est assez ; et par conséquent, par la foi, nous avons communion avec Dieu, dans l'intelligence et la joie d'une rédemption accomplie. Nous goûtons la douceur de la joie même de Dieu en ce qu'il a opéré. Nous nous nourrissons de Christ dans toute la plénitude et toute la félicité de la présence de Dieu.

(\*) La version anglaise rend par « sacrifice de paix », ce que nos versions françaises appellent « sacrifice de prospérités » (Trad.).

Ce dernier point est lié à une autre vérité importante indiquée dans « la loi pour le sacrifice de prospérités », et il en dépend. « Et la chair de son sacrifice d'actions de grâces de prospérités sera mangée le jour où elle sera présentée ; on n'en laissera rien jusqu'au matin ». C'est-à-dire que la communion de l'adorateur ne doit jamais être séparée du sacrifice sur lequel cette communion est fondée. Aussi longtemps qu'on a assez d'énergie spirituelle pour maintenir cette connexion, le culte et la communion demeurent aussi agréables et acceptables ; mais pas plus longtemps. *Nous devons nous tenir près du sacrifice*, dans l'esprit de nos entendements, les affections de nos cœurs, et l'expérience de nos âmes. C'est ce qui donnera de la puissance et de la durée à notre culte. Il se peut que nous commencions quelque acte du culte avec des cœurs tout occupés de Christ, et avant de terminer, il se peut que nous soyons occupés de ce que nous faisons ou disons, ou des personnes qui nous écoutent ; et de cette manière nous tombons dans ce qui peut être appelé « l'iniquité de nos saintes offrandes ». C'est très solennel et cela devrait nous rendre très vigilants. Nous pouvons commencer notre culte dans l'Esprit et le terminer dans la chair. Nous devrions toujours prendre garde de continuer un seul instant au-delà de l'énergie de l'Esprit pour le moment actuel ; car l'Esprit nous gardera toujours occupés directement de Christ. Si le Saint Esprit produit « cinq paroles » d'adoration ou d'actions de grâces, prononçons ces cinq paroles et taisons-nous. Si nous continuons, nous mangeons la chair de notre sacrifice au-delà du temps fixé, et au lieu d'être « accepté », c'est, en réalité, « une abomination ». Souvenons-nous-en, et soyons sur nos gardes. Que cela, pourtant, ne nous alarme pas. Dieu veut que nous soyons conduits par l'Esprit, et ainsi remplis de Christ dans tout notre culte. Il ne peut accepter que ce qui est divin, c'est pourquoi il veut que nous ne lui présentions que ce qui est divin.

« Et si le sacrifice de son offrande est un vœu, ou une offrande volontaire, son sacrifice sera mangé le jour où il l'aura présenté ; et ce qui en restera sera mangé le lendemain » (chap. 7:16). Quand l'âme s'élève à Dieu dans un acte volontaire de culte, un tel culte provient d'une plus abondante mesure d'énergie spirituelle que lorsqu'il s'agit simplement de quelque grâce spéciale reçue au moment même. Si l'on a reçu quelque faveur signalée de la main du Seigneur, à l'instant l'âme s'élèvera en actions de grâces. Dans ce cas, le culte est suscité par cette grâce, et lié à cette grâce, quelle qu'elle puisse être, et il ne va pas plus loin. Mais quand le cœur est porté par le Saint Esprit à quelque expression volontaire ou délibérée de louanges, le culte aura un caractère plus durable ; dans tous les cas, le culte spirituel se rattachera toujours au précieux sacrifice de Christ.

« Et ce qui restera de la chair du sacrifice sera brûlé au feu le troisième jour. Et si quelqu'un mange de la chair de son sacrifice de prospérités le troisième jour, [le sacrifice] ne sera pas agréé ; il ne sera pas imputé à celui qui l'aura présenté : ce sera une chose impure ; et l'âme qui en mangera

portera son iniquité ». Rien n'a de valeur aux yeux de Dieu que ce qui est intimement lié à Christ. Il peut y avoir beaucoup de ce qui a l'apparence du culte, et qui, après tout, n'est que l'excitation et l'expression de sentiments naturels. Il peut y avoir une grande dévotion apparente, qui n'est au fond qu'un piétisme charnel. La chair peut être excitée, religieusement parlant, par une variété de choses, telles que la pompe et l'éclat des cérémonies, par les chants et les attitudes, les robes et les riches vêtements, par une liturgie éloquente, et tous les divers attrait d'un splendide rituel ; et avec tout cela il peut n'y avoir aucun culte spirituel. Il arrive aussi assez souvent que les mêmes goûts, qui sont excités et satisfaits par les formes pompeuses d'un culte soi-disant religieux, trouveraient un aliment plus convenable encore à l'opéra ou au concert.

Ceux qui désirent se souvenir que « Dieu est esprit, et qu'il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean 4), doivent se tenir en garde contre tout cela. Ce qu'on appelle la religion se revêt, de nos jours, de ses charmes les plus puissants. Rejetant les grossièretés du moyen âge, elle appelle à son aide toutes les ressources d'un goût épuré, d'un siècle cultivé et éclairé. La sculpture, la musique et la peinture versent leurs riches trésors dans son sein, afin que, par leur moyen, elle puisse préparer un puissant narcotique pour bercer les multitudes ignorantes dans un assoupissement qui ne sera interrompu que par les inexprimables horreurs de la mort, du jugement et de l'étang de feu. Elle, aussi, peut dire : « J'ai chez moi des *sacrifices de prospérités*, j'ai aujourd'hui payé mes *vœux*... J'ai étendu sur mon lit des tapis, des couvertures de fil d'Égypte de couleurs variées ; j'ai parfumé ma couche de myrrhe, d'aloès et de cinnamome » (Prov. 7). C'est ainsi qu'une religion corruptrice attire, par sa puissante influence, ceux qui ne veulent pas écouter la voix céleste de la Sagesse.

Lecteur, gardez-vous de toutes ces choses. Veillez à ce que votre culte soit inséparablement lié à l'œuvre de la croix. Veillez à ce que Dieu soit le fondement, Christ, le canal, et le Saint Esprit, la puissance de votre culte. Prenez garde que vos actes extérieurs de culte ne s'étendent pas au-delà de cette puissance intérieure. Il faut beaucoup de vigilance pour éviter ce mal. Ses menées secrètes sont des plus difficiles à découvrir et à combattre. Nous pouvons commencer un hymne dans le vrai esprit du culte et, par faiblesse spirituelle, avant d'en être à la fin, nous pouvons tomber dans le mal qui répond à l'acte cérémoniel de manger, le troisième jour, la chair du sacrifice de prospérités. Notre seule sauvegarde, c'est de nous tenir près de Jésus. Si nous élevons nos cœurs en « actions de grâces », pour quelque faveur spéciale, faisons-le dans la puissance du nom et du sacrifice de Christ. Si nos âmes s'épanchent en adoration « volontaire », que ce soit dans l'énergie du Saint Esprit. De cette manière, notre culte aura cette fraîcheur, ce parfum, cette profondeur et cette hauteur morale, qui doivent résulter du fait que l'on a le Père pour objet, le Fils pour base et le Saint Esprit pour puissance du culte.

Puisse-t-il en être ainsi, ô Seigneur ! de tous ceux qui t'adorent, jusqu'à ce que nous nous trouvions, corps, âme et esprit, en sûreté dans ton éternelle présence, au-delà de l'atteinte de toute mauvaise influence de faux culte et de religion corrompue, et aussi au-delà de l'atteinte des divers empêchements qui proviennent de ces corps de péché et de mort que nous portons avec nous !

*Note.* — Il est intéressant de remarquer que, quoique le sacrifice de prospérités soit mis au troisième rang, cependant « la loi » nous en est donnée après toutes les autres. Cette circonstance n'est pas insignifiante. Dans aucune des offrandes, la communion de l'adorateur n'est si pleinement développée que dans le sacrifice de prospérités. Dans l'holocauste, c'est Christ s'offrant lui-même à Dieu. Dans l'offrande du gâteau, nous avons la parfaite humanité de Christ. Puis, passant au sacrifice pour le délit, nous voyons qu'il répond parfaitement au *péché*, dans sa racine. Dans l'offrande pour le délit, se trouve une réponse pleine et entière pour tous les *péchés* actuels de la vie. Mais la doctrine de la communion de l'adorateur n'est développée dans aucune de ces offrandes. C'était au « sacrifice de prospérités » à le faire, et c'est ce qui explique, je le crois, la place qu'occupe la loi de ce sacrifice. Elle vient à la fin de toutes les autres, nous enseignant par là que, quand il est question que l'âme se

nourrisse de Christ, il faut que ce soit un Christ entier considéré dans toutes les phases possibles de sa vie, de son caractère, de sa personne, de son œuvre, de ses offices. En outre, que quand nous en aurons fini pour toujours avec le péché et les péchés, nous ferons nos délices de Christ et nous nous nourrirons de lui à travers toute l'éternité. Il me semble que notre étude des sacrifices serait incomplète, si nous omettions une circonstance aussi digne de remarque que celle-ci. Si « la loi de prospérités » était donnée dans l'ordre où se présente le sacrifice lui-même, elle viendrait immédiatement après la loi de l'offrande de gâteau ; mais au lieu de cela, « la loi du sacrifice pour le péché », et « la loi du sacrifice pour le délit » sont données d'abord, puis « la loi du sacrifice de prospérités » termine le tout.

## Chapitres 4-5:13

Ayant considéré les offrandes « d'agréable odeur », nous arrivons maintenant aux sacrifices « pour le péché ». Ils étaient divisés en deux classes, savoir, les offrandes pour le péché, et les sacrifices pour le délit. Il y avait trois degrés dans les offrandes : d'abord, l'offrande pour « le sacrificateur oint », puis celle pour « toute l'assemblée », enfin celle pour l'individu. Les deux premières étaient semblables dans leurs rites et cérémonies (comp. vers. 3-12, avec vers. 13-21). Le résultat était le même, que ce fût le représentant de l'assemblée ou l'assemblée elle-même qui eût péché. Dans l'un et l'autre cas, trois choses étaient impliquées : le sanctuaire de Dieu au milieu de l'assemblée, l'adoration de l'assemblée, et la conscience individuelle. Or, comme toutes les trois dépendaient du sang, nous voyons que, dans le premier degré d'offrandes pour le péché, on faisait trois choses avec le sang. On en faisait aspersion « par sept fois, devant l'Éternel, *par-devant le voile du lieu saint* ». Cela garantissait les relations de l'Éternel avec le peuple, et sa demeure au milieu d'eux. Ensuite, nous lisons : « Et le sacrificateur mettra du sang sur les cornes de l'autel de l'encens des drogues odoriférantes, qui est dans la tente d'assignation, devant l'Éternel ». Cela garantissait le culte de l'assemblée. En mettant le sang sur « l'autel d'or », la vraie base du culte était sauvegardée, de sorte que la flamme de l'encens et sa bonne odeur pouvaient monter continuellement. Enfin : « Il versera tout le sang du taureau au pied de l'autel de l'holocauste qui est à l'entrée de la tente d'assignation ». Ici, nous avons ce qui répond pleinement aux exigences de la conscience de chaque individu, car l'autel d'airain était le lieu où tous avaient accès. C'était l'endroit où Dieu rencontrait le pécheur.

Dans les deux autres degrés, pour « un chef », ou pour « quelqu'un du peuple du pays », ce n'était qu'une question de conscience individuelle ; c'est pourquoi on ne faisait qu'une chose avec le sang. Il était entièrement répandu « au pied de l'autel de l'holocauste » (comp. vers. 7 avec vers. 25, 30). Il y a dans tout cela une précision divine, qui demande toute l'attention de mon lecteur, s'il désire bien saisir les merveilleux détails de ce type (\*).

(\*) Il y a cette différence entre l'offrande pour « un chef » et celle pour « quelqu'un du peuple du pays », que, dans la première, c'était « un mâle sans défaut » ; dans la seconde, « une femelle sans défaut ». Le péché d'un des chefs devait nécessairement exercer une plus grande influence que celui d'une personne du commun ; c'est pourquoi il fallait une plus puissante application de la valeur du sang. Au chap. 5, vers. 13, nous trouvons des cas qui n'exigeaient qu'une application inférieure encore de l'offrande pour le péché — des cas de jurements ou pour avoir touché une chose souillée — pour lesquels « la dixième partie d'un épha de fleur de farine » était admise comme offrande pour le péché (voyez chap. 5:11-13). Quel contraste entre l'expiation offerte par le jeune bouc d'un des principaux et la poignée de farine d'un pauvre homme ! Et cependant, dans celle-ci, tout aussi bien que dans l'autre, il est dit : « Il lui sera pardonné ».

Le lecteur observera que le chap. 5:1-13, fait partie du chap. 4. Tous deux sont renfermés sous le même titre et présentent la doctrine du sacrifice pour le péché dans toutes ses applications, depuis le jeune bouc jusqu'à la poignée de farine. Chaque classe d'offrande est annoncée par ces mots : « Et l'Éternel parla à Moïse ». Ainsi, par exemple, les offrandes de bonne odeur (chap. 1-3) ont pour introduction ces mots : « Et l'Éternel appela Moïse ». Ces paroles ne sont pas répétées jusqu'au chap. 4:1, où elles introduisent les offrandes pour le péché. Nous les retrouvons au chap. 5:14, où elles servent d'introduction aux offrandes pour les crimes et les péchés par erreur « dans les choses saintes de l'Éternel » ; et encore au chap. 5:20, où elles introduisent les offrandes pour les délits commis envers le prochain.

Cette classification est d'une admirable simplicité, et elle aidera le lecteur à comprendre les diverses classes d'offrandes. Quant aux différents degrés de chaque classe, que ce soit un « jeune taureau », « une chèvre », « un agneau », un oiseau » ou « une poignée de farine », ils semblent être autant d'applications variées de la même grande vérité.

L'effet du péché individuel ne pouvait s'étendre au-delà de la conscience de l'individu. Le péché d'un « chef » ou « de quelqu'un du peuple du pays » ne pouvait avoir d'influence sur « l'autel des

parfums » — lieu d'adoration du sacrificateur. Il ne pouvait arriver non plus jusqu'au « voile du lieu saint » — limite sacrée de l'habitation de Dieu au milieu de son peuple. Il faut bien considérer cela. Nous ne devons jamais soulever une question de péché ou de chute personnelle, dans le lieu du culte ou dans l'assemblée. Il faut qu'elle soit réglée là où chacun peut approcher en personne. Beaucoup se trompent à cet endroit. Ils viennent dans l'assemblée, ou dans le lieu apparent du culte sacerdotal, avec leur conscience souillée, et ainsi ils affaiblissent toute l'assemblée et en troublent le culte. On devrait y porter une grande attention et s'en garder soigneusement. Nous avons besoin d'une grande vigilance, afin que notre conscience puisse être toujours dans la lumière. Et quand nous bronchons, comme, hélas ! nous le faisons en bien des choses, ayons d'abord affaire avec Dieu, en secret, quant à notre chute, afin que le vrai culte et la vraie position de l'assemblée puissent toujours être conservés pleinement et clairement devant l'âme.

Après avoir ainsi exposé ce qui concerne les trois degrés de l'offrande pour le péché, examinons, en détail, les principes compris dans le premier. En le faisant, nous pourrions nous faire, en quelque mesure, une juste idée des principes de tous les autres. Cependant, avant de commencer cet examen, je désire appeler l'attention de mes lecteurs sur un point très essentiel, indiqué au verset second de ce quatrième chapitre. Il est contenu dans cette expression : « Si quelqu'un a péché par *erreur* ». Ceci nous présente une vérité des plus précieuses, en rapport avec l'expiation opérée par le Seigneur Jésus Christ. En méditant sur cette expiation, nous y voyons infiniment plus que la simple satisfaction des exigences de la conscience, cette conscience eût-elle même atteint le plus haut degré d'une extrême sensibilité. Nous avons le privilège d'y voir ce qui a pleinement satisfait à tous les droits de la sainteté divine, de la justice divine, et de la majesté divine. La sainteté de la demeure de Dieu, et le fondement de son association avec son peuple, n'auraient jamais pu être réglés d'après la mesure de la conscience de l'homme, quelque élevée que cette mesure pût être. Il y a bien des choses que la conscience humaine omettrait — bien des choses qui pourraient échapper à la connaissance de l'homme — bien des choses que son cœur pourrait estimer licites, mais que Dieu ne saurait tolérer, et qui, par conséquent, viendraient se mettre entre l'homme et Dieu, pour l'empêcher de s'approcher et de lui rendre culte. C'est pourquoi, si l'expiation de Christ ne s'appliquait qu'aux péchés que l'homme peut discerner et reconnaître, nous nous trouverions bien éloignés du vrai fondement de la paix. Nous avons besoin de comprendre que le péché a été expié selon la justice de Dieu — que les droits de son trône ont été parfaitement satisfaits — que le péché, envisagé à la lumière de son inflexible sainteté, a été divinement jugé. C'est là ce qui donne à l'âme une paix durable. Une pleine expiation a été faite pour les péchés d'erreur ou d'ignorance du croyant, aussi bien que pour ses péchés connus. Le sacrifice de Christ pose la base de ses relations et de sa communion avec Dieu, selon l'appréciation divine que Dieu en fait.

Une intelligence claire de cela est d'une valeur inexprimable. À moins qu'on n'ait bien saisi ce trait de l'expiation, il ne peut y avoir de paix assurée, et l'on ne sentira pas non plus complètement l'étendue et la plénitude de l'œuvre de Christ, ni la vraie nature des relations qui s'y rattachent. Dieu savait ce qu'il y avait à faire pour que l'homme pût être en sa présence sans crainte, et il y a parfaitement pourvu par la croix. Il n'aurait jamais pu y avoir de communion entre Dieu et l'homme, si Dieu n'en eût pas fini avec le péché à sa manière, car lors même que la conscience de l'homme eût été satisfaite, il y aurait toujours eu lieu de poser cette question : Est-ce que Dieu est satisfait ? Et si cette question n'avait pu être résolue affirmativement, la communion n'aurait jamais existé (\*). Le cœur se dirait sans cesse que, dans les détails de la vie, certaines choses se manifestent que la sainteté divine ne saurait tolérer. Il est vrai, qu'il se peut que nous fassions ces choses « par erreur », mais cela n'en changerait en rien le caractère devant Dieu, puisque tout lui est connu. Il y aurait donc des doutes, des appréhensions, des craintes continuelles. À toutes ces choses répond divinement le fait que le péché a été expié, non pas selon notre ignorance, mais selon la sagesse de Dieu. Cette assurance donne un grand repos à l'âme et à la conscience. Toutes les exigences de Dieu sur nous ont été satisfaites par son œuvre même. Lui-même a trouvé le remède, et par conséquent, plus la conscience du croyant gagne en délicatesse sous l'action combinée de la Parole et de l'Esprit de Dieu, mieux il comprend, par un esprit divinement éclairé, tout ce qui convient moralement au sanctuaire

— plus il devient sensible à tout ce qui est incompatible avec la présence divine, mieux il saisit avec toujours plus de clarté, de profondeur et de force, la valeur infinie de ce sacrifice pour le péché qui, non seulement dépasse les extrêmes limites de la conscience humaine, mais qui encore répond avec une perfection absolue à toutes les exigences de la divine sainteté.

(\*) Je désire tout particulièrement qu'on se souvienne que ce qui est exposé dans le texte, c'est simplement l'expiation. Le lecteur chrétien sait parfaitement, je n'en doute pas, que la possession de la « nature divine » est essentielle à la communion avec Dieu. J'ai besoin non seulement d'un droit pour m'approcher de Dieu, mais encore d'une nature qui puisse jouir de lui. L'âme qui « croit au nom du Fils unique de Dieu » a l'un et l'autre (voir Jean 1:12, 13 ; 3:36 ; 5:24 ; 20:31 ; 1 Jean 5:11-13).

Rien ne saurait montrer plus fortement l'incapacité de l'homme à discuter sur le péché que ce fait, qu'il existe des « péchés d'ignorance ». Comment pourrait-il raisonner sur ce qu'il ne connaît pas ? Comment pourrait-il disposer, à sa volonté, de ce qui n'est même jamais entré dans les limites de sa conscience ? Impossible. L'ignorance où l'homme est du péché prouve son incapacité totale de s'en débarrasser. S'il ne le connaît pas, que peut-il faire à son égard ? Rien. Il est aussi faible qu'il est ignorant. Et ce n'est pas tout. Le fait qu'il y a un « péché d'ignorance » démontre, des plus clairement, l'incertitude qui doit accompagner tout essai de solution de la question du péché, lequel ne pourrait jamais s'appliquer à des notions plus élevées que celles qui peuvent résulter de la conscience humaine la plus délicate. Il ne peut jamais y avoir de paix durable sur cette base. Il restera toujours la pénible appréhension que, par-dessus tout cela, il y a du mal. Si le cœur n'est pas amené à un état de repos permanent par le témoignage de l'Écriture, que les droits inflexibles de la Justice divine ont été satisfaits, il y aura, nécessairement, un sentiment de malaise, et tout sentiment de ce genre est un obstacle à notre culte, à notre communion et à notre témoignage. Si je suis inquiet quant à la solution de la question du péché, je ne puis pas rendre culte, je ne puis pas jouir de la communion avec Dieu, ni avec son peuple, et je ne puis pas non plus être un témoin de Christ intelligent ou béni. Il faut que le cœur soit en repos devant Dieu, quant à la parfaite rémission des péchés, avant que nous puissions « l'adorer en esprit et en vérité ». Si le sentiment de la culpabilité pèse sur la conscience, il doit y avoir de la terreur dans le cœur, et, assurément, un cœur rempli de terreur ne peut pas être un cœur heureux en adorant. Ce n'est que d'un cœur rempli de ce doux et saint repos, que procure le sang de Christ, qu'un culte vrai et acceptable peut monter jusqu'au Père. Le même principe s'applique à notre communion avec le peuple de Dieu, à notre service et à notre témoignage au milieu des hommes. Tout doit reposer sur le fondement d'une paix bien établie, et cette paix repose sur le fondement d'une conscience parfaitement purifiée, et cette conscience purifiée repose sur la base de la parfaite rémission de tous nos péchés, soit connus, soit ignorés.

Nous allons maintenant comparer le sacrifice pour le péché avec l'holocauste, ce qui nous offrira deux aspects très différents de Christ. Mais malgré cette différence, c'est un seul et même Christ ; c'est pourquoi, dans l'un et l'autre cas, le sacrifice était « sans défaut ». Cela est facile à comprendre. Sous quelque aspect que nous contemplions le Seigneur Jésus, c'est toujours le même Être parfait, pur, saint et sans tache. Il est vrai que, dans son abondante grâce, il a bien voulu se charger du péché de son peuple, mais alors même il était un Christ parfait et sans tache ; et il ne faudrait rien moins qu'une impiété diabolique pour prendre occasion de la profondeur de son humiliation, afin de ternir la gloire personnelle de Celui qui s'est ainsi humilié. L'excellence intrinsèque, la pureté inaltérable et la divine gloire de notre bien-aimé Seigneur apparaissent tout aussi pleinement dans le sacrifice pour le péché que dans l'holocauste. Dans quelque relation qu'il nous soit présenté, quelque office qu'il remplisse, quelque œuvre qu'il accomplisse, quelque position qu'il occupe, ses gloires personnelles rayonnent de tout leur éclat divin.

Cette vérité d'un seul et même Christ, soit dans l'offrande pour l'holocauste, soit dans le sacrifice pour le péché, se voit non seulement dans le fait que, dans les deux cas, l'offrande était « sans défaut », mais aussi dans « la loi du sacrifice pour le péché », où nous lisons : « C'est ici la loi du sacrifice pour le péché : au lieu où l'holocauste sera égorgé, le sacrifice pour le péché sera égorgé devant l'Éternel : c'est une chose très sainte » (Lév. 6:18). Les deux types figurent un seul et même grand antitype, quoiqu'ils le présentent sous des aspects bien différents de son œuvre. Dans l'holocauste, Christ répond aux affections de Dieu ; dans l'offrande pour le péché, il répond aux

profondeurs des besoins de l'homme. L'un nous le présente comme Celui qui accomplit la volonté de Dieu, l'autre comme Celui qui porte le péché de l'homme. Dans le premier, nous apprenons quelle est la valeur du sacrifice ; dans la seconde, quel est l'odieux du péché. En voilà assez quant à ces deux offrandes en général. Un examen minutieux des détails ne fera que confirmer toujours mieux cette assertion générale.

D'abord, quand nous nous sommes occupés de l'holocauste, nous avons vu que c'était une offrande volontaire. « Il la présentera... pour être agréé », ou, suivant d'autres versions : de son bon gré (\*). Or, il n'est pas question de « bon gré ou volontairement » dans l'offrande pour le péché, et c'est précisément ce à quoi nous pouvions nous attendre. C'est en parfait accord avec le but spécial du Saint Esprit dans l'holocauste, de le représenter comme une offrande volontaire. C'était la nourriture et le breuvage de Christ de faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle pût être. Il ne lui venait jamais à la pensée de demander quels ingrédients étaient dans la coupe que le Père lui mettait entre les mains. Il lui suffisait que le Père l'eût préparée. Tel était le Seigneur Jésus en tant que préfiguré par l'offrande pour l'holocauste. Mais dans le sacrifice pour le péché, se développe une tout autre face de vérités. Ce type nous présente Christ, non comme Celui qui accomplit de « bon gré » la volonté de Dieu, mais comme Celui qui porte cette chose terrible, appelée « le péché », comme celui qui en endure toutes les effrayantes conséquences, dont la plus terrible pour lui était que Dieu lui cachait sa face. Aussi l'expression « bon gré » ne serait pas en harmonie avec le but de l'Esprit dans le sacrifice pour le péché. Elle serait tout aussi complètement hors de place dans ce type, qu'elle est divinement en place dans l'holocauste. Sa présence et son absence sont également divines, et témoignent, l'une comme l'autre, de la parfaite et divine précision des types du Lévitique.

(\* ) Quelques personnes trouveront peut-être quelque difficulté, en ce que l'expression « bon gré » se rapporte à l'adorateur et non au sacrifice ; mais cela ne peut nullement affecter la doctrine exposée dans le texte et qui est fondée sur le fait qu'un mot spécial, employé dans l'offrande pour l'holocauste, est omis dans l'offrande pour le péché. Le contraste subsiste, soit que nous appliquions ce mot à celui qui offrait, soit que nous l'appliquions à l'offrande.

Ce point de contraste que nous venons de considérer explique, ou plutôt harmonise, deux expressions employées par notre Seigneur. Dans une occasion, il dit : « La coupe que le Père m'a donnée ne la boirai-je pas ? » et ailleurs : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! » La première de ces expressions était le parfait accomplissement de ces paroles, avec lesquelles il commença sa carrière : « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté », et en outre, c'est l'expression de Christ comme offrande pour l'holocauste. La seconde, au contraire, est l'exclamation de Christ, quand il contemple ce qu'il va devenir, comme sacrifice pour le péché. Nous verrons plus tard ce qu'était cette position, et ce qui l'attendait en la prenant ; mais il est intéressant et instructif de trouver toute la doctrine de ces deux offrandes renfermée, en quelque sorte, dans le fait qu'un seul mot introduit dans l'une est omis dans l'autre. Si, dans l'holocauste, nous voyons la parfaite disposition de cœur, avec laquelle Christ s'offrit Lui-même pour accomplir la volonté de Dieu, — dans l'offrande pour le péché, nous voyons avec quelle entière soumission il prit sur Lui toutes les conséquences du péché de l'homme. Il prenait plaisir à faire la volonté de Dieu ; il redoutait de perdre, pour un instant, la lumière de sa face bénie. Aucune offrande, à elle seule, n'aurait pu le représenter sous ses deux faces. Il nous fallait un type qui nous le montrât comme celui qui prenait son plaisir à faire la volonté de Dieu, et il nous fallait un type qui nous le montrât comme celui dont la sainte nature reculait devant les conséquences du péché imputé. Béni soit Dieu, nous avons l'un et l'autre dans ces deux offrandes. C'est pourquoi, plus nous approfondirons le dévouement du cœur de Christ à Dieu, mieux nous comprendrons son horreur du péché, et *vice-versa*. Chacun de ces types donne du relief à l'autre, et l'emploi du mot « bon gré ou volontaire », dans l'un et non dans l'autre, fixe le caractère principal de chacun.

Mais l'on dira peut-être : « N'était-ce pas la volonté de Dieu que Christ s'offrit lui-même en sacrifice pour le péché ? Et s'il en est ainsi, comment pouvait-il avoir la moindre répugnance à accomplir cette volonté ? » Assurément, c'était selon « le conseil arrêté » de Dieu, que Christ souffrit, et de plus, c'était la joie de Christ de faire la volonté de Dieu. Mais comment devons-nous comprendre l'expression : « S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ? » N'est-ce pas le cri

de Christ ? Et n'y a-t-il pas de type spécial pour celui qui l'a poussé ? Certainement. Il y aurait une grave lacune dans les types de l'économie mosaïque, s'il n'y en avait pas un pour représenter le Seigneur Jésus dans l'exacte attitude morale, signalée par cette exclamation. Or l'holocauste ne nous le présente pas de la sorte. Il n'y a pas une seule circonstance se rattachant à cette offrande, qui pût correspondre à un tel langage. Le sacrifice pour le péché fournit seul le type approprié au Seigneur Jésus, en tant que celui qui exhale ces accents d'intense agonie, car c'est en lui seul que nous trouvons les circonstances qui évoquent de tels accents des profondeurs de son âme sans tache. L'ombre terrible de la croix, avec son ignominie, sa malédiction, et son exclusion de la lumière de la face de Dieu, passait devant son esprit, et il ne pouvait pas même la contempler sans crier : « S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ». Mais à peine a-t-il prononcé ces paroles, que sa profonde soumission se montre par ces mots : « Toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux ». Quelle « coupe » amère que celle qui put faire sortir d'un cœur parfaitement soumis les mots : « Qu'elle passe loin de moi ! » Quelle parfaite soumission, quand, en présence d'une coupe si amère, le cœur pouvait s'écrier : « Que ta volonté soit faite ! »

Nous allons considérer maintenant l'acte typique de « l'imposition des mains ». Cet acte était commun à l'holocauste et au sacrifice pour le péché ; mais, dans le premier, il identifiait la personne qui offrait le sacrifice avec une offrande sans tache ; dans la seconde, cet acte impliquait la translation du péché de la personne qui offrait, sur la tête de l'offrande. Il en était ainsi du type, et quand nous considérons l'Antitype, nous apprenons une vérité des plus consolantes et édifiantes ; vérité qui, si elle était mieux comprise et réalisée, procurerait une paix bien plus permanente que celle dont on jouit généralement.

Quelle est donc la doctrine exprimée dans l'acte d'imposer les mains ? C'est celle-ci : Christ a été « fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Cor. 5). Il a pris notre position, avec toutes ses conséquences, afin que nous puissions avoir sa position avec toutes ses conséquences. Il a été traité comme le péché, sur la croix, afin que nous puissions être traités comme la justice, en présence de l'infinie sainteté. Il a été rejeté de la présence de Dieu, parce que, par imputation, il avait le péché sur lui, afin que nous puissions être reçus dans la maison de Dieu et dans son sein, parce que, par imputation, nous avons une justice parfaite. Il a eu à endurer que Dieu lui cachât sa face, afin que nous puissions nous réjouir à la clarté de cette face. Il a dû passer par trois heures de ténèbres, afin que nous puissions entrer dans la lumière éternelle. Il fut abandonné de Dieu pour un temps, afin que nous puissions jouir de sa présence à jamais. Tout ce qui nous était dû, en tant que pécheurs perdus, fut mis sur lui, afin que tout ce qui lui était dû pour avoir accompli l'œuvre de la rédemption, pût devenir notre partage. Tout était contre lui, lorsqu'il fut suspendu au bois maudit, afin que rien ne pût être contre nous. Il s'était identifié avec nous, dans la réalité de la mort et du jugement, afin que nous puissions être identifiés avec lui, dans la réalité de la vie et de la justice. Il a bu la coupe de la colère — la coupe de la terreur — afin que nous puissions boire la coupe du salut — la coupe de la grâce infinie.

Telle est la vérité merveilleuse, illustrée par l'acte cérémoniel de l'imposition des mains. Lorsque l'adorateur avait posé sa main sur la tête de la victime pour l'holocauste, il ne s'agissait plus de ce qu'il était ou de ce qu'il méritait, il s'agissait uniquement de ce qu'était l'offrande au jugement de l'Éternel. Si la victime était sans défaut, la personne qui l'offrait l'était aussi ; si la victime était acceptée, celui qui l'offrait l'était aussi. Ils étaient parfaitement identifiés. L'acte d'imposer les mains les faisait être un, aux yeux de Dieu. Il voyait l'adorateur à travers l'offrande. Il en était ainsi dans le cas de l'holocauste. Mais dans le sacrifice pour le péché, quand l'adorateur avait posé la main sur la tête de la victime, la question à résoudre était de savoir ce qu'était cet adorateur et ce qu'il méritait. La victime était traitée selon ce que méritait celui qui l'offrait. Ils étaient parfaitement identifiés. L'acte de poser les mains les constituait un, aux yeux de Dieu. Dans le sacrifice pour le péché, on avait affaire avec le péché de celui qui l'offrait ; dans l'holocauste, celui qui l'offrait était accepté. Cela faisait une immense différence. C'est pourquoi, quoique l'acte d'imposer les mains fût commun aux deux types, et qu'en outre cet acte exprimât, dans les deux cas, l'identification, cependant les

conséquences en étaient aussi différentes que possible : Le juste traité comme l'injuste ; l'injuste accepté dans le juste. « Christ a souffert une fois pour les péchés, [le] juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu ». Voilà la doctrine. Nos péchés ont amené Christ à la croix, mais lui nous amène à Dieu. Et s'il nous amène à Dieu, c'est dans sa propre acceptation, en tant que ressuscité d'entre les morts, ayant ôté nos péchés selon la perfection de son œuvre. Il a emporté nos péchés loin du sanctuaire de Dieu, afin qu'il pût nous en approcher, nous introduire même dans le saint des saints, en toute assurance du cœur, ayant la conscience purifiée de toute souillure du péché, par son précieux sang.

Or, plus nous comparerons tous les détails de l'offrande pour l'holocauste et du sacrifice pour le péché, mieux nous comprendrons la vérité de ce que nous avons dit plus haut, relativement à l'acte d'imposer les mains et à ses résultats dans l'un et l'autre cas.

Au premier chapitre de ce volume, nous avons signalé le fait qu'il est question « des fils d'Aaron » dans l'holocauste, mais non dans le sacrifice pour le péché. Comme sacrificateurs, ils avaient le privilège de se tenir autour de l'autel et de contempler la flamme d'un sacrifice agréable à l'Éternel et s'élevant à Lui. Mais dans le sacrifice pour le péché, il s'agissait tout d'abord du jugement solennel du péché, et non du culte des sacrificateurs, et c'est pourquoi les fils d'Aaron ne paraissent pas. C'est comme pécheurs convaincus que nous avons affaire avec Christ, antitype du sacrifice pour le péché. C'est comme des sacrificateurs rendant culte, revêtus des vêtements du salut, que nous contemplons Christ, antitype de l'holocauste.

En outre, mes lecteurs remarqueront que la victime pour l'holocauste était « écorchée », tandis que celle pour le péché ne l'était point. La victime pour l'holocauste était « coupée en morceaux », mais non celle pour le péché. « L'intérieur et les jambes » de l'holocauste étaient « lavés avec de l'eau », ce qui était entièrement omis dans le sacrifice pour le péché. Enfin, l'holocauste était brûlé sur l'autel, le sacrifice pour le péché était brûlé hors du camp. Ce sont là tout autant de points importants de différences, provenant simplement du caractère distinctif des offrandes. Nous savons que, dans la parole de Dieu, il n'est rien qui n'ait une signification spéciale ; et tout lecteur intelligent et attentif des Écritures remarquera ces points de dissemblance et, les ayant remarqués, il cherchera naturellement à comprendre leur vraie portée. Il peut y avoir *ignorance* de cette portée, mais il ne devrait pas y avoir *indifférence* à cet endroit. Laisser de côté un seul point des pages inspirées, en général, et en particulier, et surtout de celles dont nous nous occupons, qui sont si riches en enseignements, ce serait en déshonorer le divin Auteur et priver nos propres âmes d'un grand profit spirituel. Nous devrions nous arrêter sur les moindres détails, soit pour adorer la sagesse de Dieu qui s'y manifeste, soit pour confesser notre ignorance à leur égard et nous en humilier. Passer par-dessus, dans un esprit d'indifférence, c'est, en quelque sorte, affirmer que le Saint Esprit a pris la peine de faire écrire des choses que nous ne trouvons pas dignes de chercher à comprendre. C'est ce que nul chrétien vraiment droit n'oserait penser. Si l'Esprit, en nous donnant la loi du sacrifice pour le péché, a omis les divers rites mentionnés ci-dessus, — rites qui occupent une place essentielle dans la loi pour l'holocauste, il doit assurément y avoir une bonne raison et une signification importante à cela. C'est ce que nous devons chercher à comprendre ; et sans doute, ces différences tiennent au but spécial que la pensée de Dieu avait en vue dans chaque offrande. Le sacrifice pour le péché montre le côté de l'œuvre de Christ, où il est vu prenant, judiciairement, la place qui, moralement, nous appartenait. Pour cette raison, nous ne pouvions nous attendre à y trouver cette expression intense de ce qu'il était, dans tous les motifs secrets qui le faisaient agir, symbolisée dans l'acte typique d'« écorcher ». Il ne pouvait y avoir non plus cette ample exposition de ce qu'il était, non seulement dans tout son être, mais dans les moindres traits de son caractère, qui se voit dans l'acte de « couper en morceaux ». Et enfin, il ne pouvait y avoir cette manifestation de ce qu'il était, en personne, en pratique, et intrinsèquement, représentée par l'acte très significatif de « laver avec de l'eau l'intérieur et les jambes ».

Toutes ces choses appartenaient au côté holocauste du sacrifice de notre bien-aimé Seigneur, et à cela seulement, parce que là nous le voyons s'offrant Lui-même aux yeux, au cœur et à l'autel de

l'Éternel, sans qu'il soit nullement question de péché imputé, de colère ou de jugement. Dans le sacrifice pour le péché, au contraire, au lieu d'avoir, comme idée prééminente, ce que Christ est, nous avons ce qu'est le péché. Au lieu de la valeur de Jésus, nous avons l'odieux du péché. Dans l'holocauste, puisque c'est Christ lui-même qui s'offre à Dieu et qui est accepté, nous avons tout ce qui pouvait être fait pour manifester ce qu'il était à tous égards. Dans le sacrifice pour le péché, comme c'est le péché, jugé par Dieu, nous trouvons précisément tout le contraire. Tout cela est si simple qu'il ne faut aucun effort d'intelligence pour le comprendre. Cela découle tout naturellement du caractère distinctif du type.

Cependant, quoique le but principal du sacrifice pour le péché soit de préfigurer ce que Christ a été fait pour nous, et non pas ce qu'il était en lui-même, il y a néanmoins un rite, se rattachant à ce type, qui exprime de la manière la plus expresse, combien Il était personnellement agréable à Dieu. Ce rite est indiqué par les paroles suivantes : « Et toute la graisse du taureau du sacrifice pour le péché, il la lèvera : la graisse qui couvre l'intérieur, et toute la graisse qui est sur l'intérieur, et les deux rognons, et la graisse qui est dessus, qui est sur les reins, et le réseau qui est sur le foie, qu'on ôtera jusque sur les rognons, comme on les lève du bœuf du sacrifice de prospérités : et le sacrificateur les fera fumer sur l'autel de l'holocauste » (chap. 4:8-10). Ainsi, l'excellence intrinsèque de Christ n'est point omise, même dans le sacrifice pour le péché. La graisse brûlée sur l'autel est la juste expression de la divine appréciation de la valeur de Christ, quelle que fût la position que, dans sa parfaite grâce, il prît pour nous ou à notre place ; il a été fait péché pour nous, et le sacrifice pour le péché est le type divin qui le représente sous cet aspect. Or, comme c'était le Seigneur Jésus Christ, l'Élu de Dieu, son saint Fils, parfaitement pur et éternel, qui était fait péché, en conséquence la graisse du sacrifice pour le péché était brûlée sur l'autel, comme matière tout à fait convenable à ce feu qui figurait si bien la sainteté divine.

Mais, même à cet égard, nous voyons quel contraste il y a entre le sacrifice pour le péché et l'holocauste. Dans ce dernier c'était, non seulement la graisse, mais la victime tout entière qui était brûlée sur l'autel, parce que c'était Christ, sans qu'il fût nullement question de péché quelconque porté par lui. Dans le premier, la graisse seule devait être brûlée sur l'autel, parce qu'il s'agissait de porter le péché, lors même que Christ en fût le porteur. Les gloires divines de la Personne du Christ brillent même au milieu des ombres les plus noires de ce bois maudit, auquel il consentit d'être cloué comme malédiction pour nous. L'odieux du péché auquel, dans l'exercice de son amour divin, il associa sa personne bénie sur la croix, ne pouvait pas empêcher l'agréable odeur de ses perfections de monter jusqu'au trône de Dieu. C'est ainsi que nous est dévoilé ce profond mystère de la face de Dieu cachée à Christ *fait péché*, et du cœur de Dieu réjoui par ce que Christ *était* en lui-même. C'est là ce qui donne un charme tout particulier au sacrifice pour le péché. Les vifs rayons de la gloire personnelle de Christ, resplendissant au milieu des lugubres ténèbres du Calvaire — sa valeur personnelle ressortant même des plus grandes profondeurs de son humiliation — les délices de Dieu en Celui duquel, en vertu de son inflexible justice et de sa sainteté, il devait cacher sa face — tout cela est exprimé par le fait que la graisse du sacrifice pour le péché était brûlée sur l'autel.

Ayant ainsi cherché à indiquer, en premier lieu, ce qu'on faisait « du sang », et ensuite, ce qu'on faisait de « la graisse », nous avons maintenant à considérer ce qu'on faisait de « la chair ». « Et la peau du taureau et toute sa chair... tout le taureau, il l'emportera hors du camp, dans un lieu net, là où l'on verse les cendres, et il le brûlera sur du bois, au feu ; il sera brûlé au lieu où l'on verse les cendres » (vers. 11-12). Nous avons dans cet acte le trait essentiel du sacrifice pour le péché — ce qui le distinguait à la fois de l'holocauste, et du sacrifice de prospérités. Sa chair n'était pas brûlée sur l'autel, comme dans l'holocauste, ni mangée par le sacrificateur ou par l'adorateur, comme dans le sacrifice de prospérités. Elle était entièrement brûlée hors du camp (\*). « Nul sacrifice pour le péché dont le sang sera porté dans la tente d'assignation pour faire propitiation dans le lieu saint, ne sera mangé ; il sera brûlé au feu » (Lév. 6:23). « Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi

aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte » (Héb. 13:11, 12).

(\*) Ce qui est dit ici ne regarde que les sacrifices pour le péché, dont le sang était porté dans le lieu saint. Il y avait d'autres offrandes pour le péché, dont Aaron et ses fils mangeaient (voyez Lévit. 6:19, 22 ; Nomb. 18:9, 10).

En comparant ce qu'on faisait du « sang » avec ce qu'on faisait de la « chair » ou du « corps » de la victime, deux grandes classes de vérités se présentent à nos yeux, savoir le culte et l'état du disciple. Le sang porté dans le sanctuaire est le fondement du premier. Le corps brûlé hors du camp est la base du second. Avant que nous puissions jamais rendre culte, dans la paix de la conscience et en liberté de cœur, il faut que nous sachions, sur l'autorité de la Parole et par la puissance de l'Esprit, que la question tout entière du *péché* a été à jamais tranchée par le sang du divin sacrifice pour le péché, — que ce sang a été répandu, en perfection, devant l'Éternel, — que toutes les exigences de Dieu, et tous nos besoins, en tant que pécheurs perdus et coupables, ont été pour toujours satisfaits. C'est ce qui donne une paix parfaite ; et dans la jouissance de cette paix, nous rendons culte à Dieu. Quand un Israélite de jadis avait offert son sacrifice pour le péché, sa conscience était en repos, pour autant que le sacrifice était capable de donner du repos. Il est vrai que ce n'était qu'une paix temporaire, puisqu'elle était le fruit d'un sacrifice temporaire. Mais il est clair que, quel que fût le genre de paix que le sacrifice était destiné à procurer, celui qui l'offrait pouvait en jouir. Par conséquent donc, notre sacrifice étant divin et éternel, notre paix est divine et éternelle aussi. Tel qu'est le sacrifice, telle est la paix dont il est le fondement. Un Juif n'avait jamais une conscience purifiée pour toujours, parce qu'il n'avait pas un sacrifice éternellement efficace. Il pouvait, en un certain sens, avoir sa conscience purifiée pour un jour, un mois ou une année, mais il ne pouvait pas avoir sa conscience purifiée pour toujours. « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption *éternelle*. Car si le sang de *boucs* et de *taureaux*, — et la cendre d'une génisse avec laquelle on fait aspersion sur ceux qui sont souillés, — sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant ! » (Héb. 9:11-14).

Nous avons ici un exposé complet et explicite de la doctrine. Le sang des taureaux et des boucs procurait une rédemption temporaire ; le sang de Christ procure une rédemption éternelle. Le premier purifiait extérieurement, le second intérieurement. Celui-là purifiait la chair pour un temps, celui-ci la conscience pour toujours. Toute la question dépend non du caractère ou de la condition de celui qui offrait, mais de la valeur du sacrifice. Il ne s'agit nullement de savoir si un chrétien vaut mieux qu'un Juif, mais si le sang de Christ vaut mieux que le sang d'un taureau. Assurément, il vaut mieux, infiniment mieux. Le Fils de Dieu communique toute la valeur de sa divine personne au sacrifice qu'il a offert ; et si le sang d'un taureau purifiait la chair pour une année, « combien plus » le sang du Fils de Dieu purifiera-t-il pour toujours la conscience ? Si celui-là ôtait *quelques* péchés, combien plus celui-ci les ôtera-t-il « *tous* » ?

Maintenant, d'où venait que l'âme d'un Juif était en paix pour un temps, après qu'il avait offert son sacrifice pour le péché ? Comment savait-il que le péché spécial, pour lequel il avait présenté son sacrifice était pardonné ? Parce que Dieu avait dit : « Il lui sera pardonné ». La paix de son âme, quant à ce péché particulier, reposait sur le témoignage du Dieu d'Israël et sur le sang de la victime. De même maintenant, la paix du croyant, relativement à *tout* péché, repose sur l'autorité de la parole de Dieu et sur « le précieux sang de Christ ». Si un Juif avait péché et qu'il eût négligé d'offrir son sacrifice pour le péché, il aurait été « retranché d'entre ses peuples » ; mais quand il prenait sa place comme pécheur — quand il posait la main sur la tête d'une victime pour le péché, alors la victime était « retranchée » au lieu de lui, et il était délivré, selon la valeur du sacrifice. La victime était traitée comme celui qui l'offrait méritait de l'être ; et par conséquent si ce dernier n'avait pas su

que son péché lui était pardonné, il aurait fait Dieu menteur, et traité d'inutile le sang du sacrifice divinement ordonné.

Et, si cela était vrai pour celui qui ne pouvait se reposer que sur le sang d'un bouc, « combien plus » fortement cela s'applique-t-il à celui qui peut se reposer sur le précieux sang de Christ ? Le croyant voit en Christ Celui qui a été jugé pour tous ses péchés — qui, suspendu à la croix, y porta le poids tout entier de ses péchés — Celui qui, s'étant rendu responsable de ces péchés, ne pourrait être là où il est maintenant, si toute la question du péché n'avait pas été réglée selon les exigences de la justice infinie.

Christ a tellement pris la place du croyant sur la croix — celui-ci était si entièrement identifié avec Lui — tous les péchés du croyant lui ont été alors si complètement imputés, que toute question de culpabilité du croyant, toute idée de jugement ou de colère, auxquels il serait exposé, est éternellement mise de côté (\*). Tout a été réglé sur le bois maudit, entre la Justice divine et la Victime sans tache. Et maintenant le croyant est aussi absolument identifié avec Christ sur le trône, que Christ fut identifié avec lui sur la croix. La justice n'a plus aucun grief à élever contre le croyant, parce qu'elle n'a aucun grief à élever contre Christ. Il en est ainsi à jamais. Si une accusation pouvait être valable contre le croyant, ce serait mettre en question la réalité de l'identification de Christ avec lui sur la croix, et la perfection de l'œuvre de Christ en sa faveur. Si, lorsque l'adorateur de jadis retournait chez lui, après avoir offert son sacrifice pour le péché, quelqu'un l'eût accusé du péché même, pour lequel sa victime avait été immolée, quelle aurait été sa réponse ? Simplement celle-ci : « Le péché a été enlevé par le sang de la victime, et l'Éternel a prononcé ces paroles : Il lui sera pardonné ». La victime était morte à sa place et il vivait à la place de la victime.

(\*) Nous avons un bien bel exemple de la divine exactitude des Écritures en 2 Cor. 5:21: « Il l'a fait péché pour nous (hamartian epoiêsen), afin que nous devinssions (ginometha) justice de Dieu en lui ».

Tel était le type. Et quant à l'antitype, lorsque l'œil de la foi se repose sur Christ comme sacrifice pour le péché, il voit en lui Celui qui, ayant pris une parfaite vie humaine, a laissé cette vie sur la croix, parce que le péché, là et alors, y avait été attaché par imputation. Mais il voit aussi en lui Celui qui, ayant en lui-même la puissance de la vie éternelle et divine, sortit du tombeau, et qui, maintenant, communique sa vie de résurrection, sa vie divine et éternelle à tous ceux qui croient en son nom. Le péché est ôté, parce que la vie à laquelle il était attaché a été ôtée. Et maintenant, au lieu de la vie à laquelle le péché était attaché, tous les vrais croyants possèdent la vie à laquelle est liée la justice. La question du péché ne peut jamais être élevée relativement à la vie ressuscitée et victorieuse de Christ, et c'est la vie que possèdent les croyants. Il n'y a pas d'autre vie. En dehors, tout est mort, parce que, en dehors, tout est sous la puissance du péché. « Celui qui a le Fils a la vie », et celui qui a la vie a aussi la justice. Les deux choses sont inséparables, parce que Christ est l'une et l'autre. Si le jugement et la mort de Christ étaient des réalités, alors la vie et la justice du croyant sont des réalités. Si le péché imputé était une réalité pour le Christ, la justice imputée est une réalité pour le croyant. L'un est aussi réel que l'autre, car s'il n'en était pas ainsi, Christ serait mort en vain. Le vrai et inébranlable fondement de la paix est ceci : que les exigences de la nature de Dieu, quant au péché, ont été parfaitement satisfaites. La mort de Jésus les a toutes satisfaites — satisfaites pour toujours. Qu'est-ce qui prouve cela, de manière à tranquilliser une conscience réveillée ? Le grand fait de la résurrection. Un Christ ressuscité proclame l'entière délivrance du croyant — son parfait acquittement de toute charge possible. « Il a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). Un chrétien qui ne sait pas que son péché est ôté, et ôté pour toujours, fait peu de cas du sang de son divin sacrifice pour le péché. Il nie ou il oublie qu'il y a eu la parfaite présentation — l'aspersion, faite par sept fois, du sang devant l'Éternel.

Et maintenant, avant de quitter ce point fondamental qui vient de nous occuper, je voudrais faire un appel sérieux au cœur et à la conscience de mon lecteur. Je vous le demande, cher ami, avez-vous été amené à vous reposer sur ce saint et heureux fondement ? Savez-vous que la question de votre péché et de vos péchés a été pour toujours résolue ? Avez-vous posé votre main, par la foi, sur la tête de la victime pour le péché ? Avez-vous vu le sang expiatoire de Jésus Christ rouler de dessus vous

toute votre culpabilité et la jeter dans les profondes eaux de l'oubli de Dieu ? La justice divine a-t-elle encore quelque chose contre vous ? Êtes-vous délivré des indicibles tourments d'une conscience coupable ? Ne vous donnez pas de repos, je vous en prie, jusqu'à ce que vous puissiez faire une joyeuse réponse à ces questions. Soyez assuré que c'est l'heureux privilège du plus faible enfant en Christ, de se réjouir d'une pleine et éternelle rémission de ses péchés, en raison d'une parfaite expiation, et par conséquent, quiconque enseigne autre chose rabaisse le sacrifice de Christ au niveau de celui des « taureaux et des boucs ». Si nous ne pouvons savoir que nos péchés sont pardonnés, alors où est la bonne nouvelle de l'Évangile ? Le chrétien n'a-t-il aucun avantage sur le Juif, quant à un sacrifice pour le péché ? Ce dernier avait le privilège de savoir que la propitiation était faite pour lui, pour un an, par le sang d'un sacrifice annuel. Le premier ne peut-il avoir de certitude ? Sans aucun doute. Eh bien ! donc, s'il y a une certitude pour lui, il faut qu'elle soit éternelle, puisqu'elle repose sur un sacrifice éternel.

Cela, et cela seul, est la base du culte. La parfaite assurance du péché ôté produit, non pas un esprit de confiance en soi-même, mais un esprit de louange, d'action de grâces et d'adoration. Elle produit non pas un esprit de satisfaction personnelle, mais de satisfaction en Christ, lequel, Dieu en soit béni, est l'esprit qui caractérisera les rachetés durant toute l'éternité. Elle nous conduit, non pas à faire peu de cas du péché, mais à faire beaucoup de cas de la grâce qui l'a parfaitement pardonné, et du sang qui l'a parfaitement annulé. Il est impossible que l'on puisse contempler la croix, que l'on puisse voir la place que Christ y a prise — méditer sur les souffrances qu'il y a endurées — penser à ces trois terribles heures de ténèbres — et que l'on puisse en même temps regarder le péché comme quelque chose de peu d'importance. Quand on a bien saisi toutes ces choses, par la puissance du Saint Esprit, il doit s'ensuivre deux résultats, savoir l'horreur du péché sous toutes ses formes, et un sincère amour pour Christ, pour son peuple et pour sa cause.

Considérons maintenant ce qui était fait de la « chair » ou du « corps » de la victime, dans lequel nous trouvons, comme nous l'avons déjà dit, la vraie base de l'état de disciple. « Tout le taureau il l'emportera *hors du camp*, dans un lieu net, là où l'on verse les cendres, et il le brûlera sur du bois, au feu » (chap. 4:12). Cet acte doit être considéré sous deux points de vue : d'abord, comme exprimant la place que le Seigneur Jésus prit pour nous en portant le péché ; en second lieu, comme exprimant la place où il fut chassé par un monde qui l'avait rejeté. C'est sur ce dernier point que je voudrais appeler ici l'attention de mon lecteur.

La leçon que l'apôtre tire en Hébr. 13, de ce que Christ « a souffert hors de la porte », est profondément pratique. « Ainsi donc, sortons *vers lui hors du camp, portant son opprobre* ». Si les souffrances de Christ nous ont assuré une entrée au ciel, l'endroit où il souffrit exprime notre réjection de la terre. Sa mort nous a procuré une cité en haut ; le lieu où il mourut nous prive d'une cité en bas (\*). « Il a souffert hors de la porte », et par là il mit de côté Jérusalem, comme le centre des opérations divines. Il n'y a plus maintenant de lieu consacré sur la terre. Christ a pris sa place, comme victime, hors des limites de la religion de ce monde, — de sa politique et de tout ce qui lui appartient. Le monde l'a haï et rejeté. C'est pour cela qu'il est dit : « *Sortez* ». C'est la devise, concernant tout ce que les hommes élèvent ici-bas, sous forme de « camp », quel que puisse être ce camp. Si les hommes érigent « une sainte cité », vous devez chercher un Christ rejeté « hors de la porte ». Si les hommes forment un camp religieux de quelque nom qu'on puisse l'appeler, vous devez en « sortir », afin de trouver un Christ rejeté. Une aveugle superstition peut fouiller les ruines de Jérusalem pour y chercher des reliques de Christ. Elle l'a fait et le fera encore. Elle affectera d'avoir découvert et d'honorer l'emplacement de sa croix et celui de son sépulcre. La convoitise naturelle, aussi, profitant de la superstition naturelle, a fait, pendant des siècles, un trafic lucratif, sous le rusé prétexte d'honorer les soi-disant lieux saints de l'antiquité. Mais un seul rayon de lumière de la lampe divine de la Rédemption suffira pour vous faire voir qu'il faut « sortir » de tout cela, afin de trouver un Christ rejeté et de jouir de sa communion.

(\*) L'épître aux Éphésiens donne la vue la plus élevée de la place de l'Église en haut, et cela non seulement quant au droit, mais aussi quant à la manière. Le droit est assurément le sang ; mais la manière est ainsi exprimée : « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous

êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:4-6).

Cependant mon lecteur devra se souvenir que le cri si impératif de « Sortez » implique beaucoup plus que le simple éloignement des grossières absurdités d'une ignorante superstition ou des ruses d'une adroite cupidité. Plusieurs peuvent parler avec force et éloquence sur toutes ces choses, qui sont pourtant bien loin d'être disposés à obéir au commandement de l'apôtre. Lorsque les hommes forment un « camp » et se rallient autour d'une bannière, ayant pour armoiries quelque dogme vrai et important ou quelque excellente institution — lorsqu'ils peuvent en appeler à un credo orthodoxe — à un plan avancé et éclairé de doctrine — à un rituel splendide, capable de satisfaire les plus ardentes aspirations de la nature dévote de l'homme — quand une ou plusieurs de ces choses existent, il faut une grande intelligence spirituelle pour discerner la force réelle et la vraie application de ces mots : « Sortons », et beaucoup d'énergie et de décision spirituelles pour s'y conformer. Il faut cependant les discerner et s'y conformer, car il est parfaitement certain que l'atmosphère d'un camp (quels qu'en soient le fondement ou la bannière) est contraire à la communion personnelle avec un Christ rejeté ; or aucun prétendu avantage religieux ne contrebalancera jamais la perte de cette communion. C'est la tendance de nos cœurs de tomber dans des formes froides et stéréotypées. Il en a toujours été ainsi dans l'église professante. Ces formes peuvent avoir été vraiment puissantes dans l'origine. Elles peuvent avoir résulté de positives visitations de l'Esprit de Dieu. Le danger est de stéréotyper la forme, quand l'esprit et la force ont disparu. C'est, en principe, établir un camp. Le système juif pouvait se vanter d'une origine divine. Un Juif pouvait montrer avec orgueil le temple, avec son pompeux système de culte, sa sacrificature, ses sacrifices, tous ses ornements et ses ustensiles, et prouver que tout avait été ordonné par le Dieu d'Israël. Il pouvait, comme nous disons, citer le chapitre et le verset, pour tout ce qui avait rapport au système auquel il était attaché. Quel est le système de l'antiquité, du moyen âge ou des temps modernes, qui puisse mettre en avant de si hautes et si puissantes prétentions, ou s'adresser au cœur avec une autorité aussi imposante ? Et cependant, l'ordre était d'en « sortir ».

C'est un sujet des plus sérieux. Il nous concerne tous, parce que nous sommes tous enclins à glisser de la communion avec un Christ vivant dans une routine morte. De là la force pratique de ces mots : « Sortons donc vers *lui* ». Ce n'est pas : Sortons d'un système pour entrer dans un autre — laissons certaines opinions pour en embrasser d'autres — quittons telle société pour nous joindre à une autre. Non, mais sortons, de tout ce qui peut s'appeler un camp, « vers *lui* » qui « a souffert hors de la porte ». Le Seigneur Jésus est tout aussi hors de la porte maintenant que quand il souffrit il y a dix-huit siècles. Par qui fut-il mis hors de la porte ? Par le monde religieux d'alors ; et le monde religieux d'alors était, en esprit et en principe, le monde religieux d'aujourd'hui. Le monde est toujours le monde. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Christ et le monde ne sont pas un. Le monde s'est revêtu du manteau du christianisme, mais c'est seulement pour que sa haine contre Christ puisse se développer en formes plus dangereuses par-dessous. Ne nous séduisons pas nous-mêmes. Si nous voulons marcher avec un Christ rejeté, il faut que nous soyons un peuple rejeté. Si notre Maître « a souffert *hors* de la porte », nous ne pouvons nous attendre à régner *en dedans* de la porte. Si nous suivons ses pas, où nous conduiront-ils ? Assurément pas aux positions élevées de ce monde sans Dieu et sans Christ.

Loin de toute terrestre joie,

Le sentier qu'il parcourt ne conduit qu'à la croix.

Il est un Christ méprisé — un Christ rejeté — un Christ en dehors du camp. Oh ! sortons donc vers lui, chers lecteurs chrétiens, en portant son opprobre. Ne nous complaisons pas aux rayons de la faveur de ce monde, vu qu'il a crucifié et qu'il hait toujours d'une haine implacable le Bien-aimé, auquel nous devons tout ici-bas et dans l'éternité, et qui nous aime d'un amour que beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre. Ne soutenons, ni directement, ni indirectement, cette chose qui s'appelle de son nom sacré de Christ, mais qui, en réalité, hait sa personne, hait ses voies, hait sa vérité, hait la seule mention de son avènement. Soyons fidèles à un Seigneur absent. Vivons pour Celui qui est

mort pour nous. Ayant nos consciences en paix par son sang, que les affections de nos cœurs s'enlacent autour de sa personne, en sorte que notre séparation « du présent siècle mauvais » ne soit pas seulement une affaire de froids principes, mais une séparation affectionnée, parce que l'objet de notre affection ne s'y trouve pas. Veuillez le Seigneur nous préserver de l'influence de cet égoïsme consacré et prudent, si commun aujourd'hui, lequel ne voudrait pas être sans religion, mais n'en est pas moins l'ennemi de la croix de Christ. Ce qu'il nous faut, afin de pouvoir résister avec succès à cette terrible forme du mal, ce ne sont pas des vues particulières ou des principes spéciaux, ou de singulières théories, ou une froide orthodoxie intellectuelle. Ce qu'il nous faut, c'est un profond dévouement à la Personne du Fils de Dieu ; une entière et cordiale consécration de nous-mêmes, corps, âme et esprit, à son service ; un ardent désir de sa glorieuse apparition. Tels sont, chers lecteurs, les besoins particuliers des temps où nous vivons. Ne vous joindrez-vous donc pas à nous, pour pousser, du plus profond de vos cœurs, le cri : « Ô Seigneur ! vivifie ton œuvre ! — accomplis le nombre de tes élus ! — Viens, Seigneur Jésus ! »

## Chapitres 5:14-26

Ces versets renferment la doctrine des sacrifices de culpabilité, qui se divisaient en deux classes distinctes, savoir les fautes contre *Dieu*, et les fautes contre *l'homme*. « Si quelqu'un a commis une infidélité et a péché *par erreur* dans les choses saintes de l'Éternel, il amènera son sacrifice pour le délit à l'Éternel, un bélier sans défaut, pris du menu bétail, selon ton estimation en sicles d'argent, selon le sicle du sanctuaire ». Nous avons ici le cas d'un tort positif, commis relativement aux choses saintes qui appartenaient à l'Éternel ; et, quoiqu'il fût commis « par erreur », il ne pouvait être passé sous silence. Dieu peut pardonner toute espèce d'offenses, mais il ne saurait laisser passer impunément un seul iota ou un seul trait de lettre de la loi. Sa grâce est parfaite, et par conséquent il peut *tout* pardonner. Sa sainteté est parfaite, et par conséquent il ne peut *rien* laisser passer. Il ne peut pas tolérer l'iniquité, mais il peut l'effacer, et cela selon la perfection de sa grâce et selon les parfaites exigences de sa sainteté.

C'est une grave erreur de croire que, pourvu qu'un homme suive les directions de sa conscience, il est dans le bon chemin et en sûreté. La paix qui repose sur une telle base, sera éternellement détruite quand la lumière du trône judiciaire resplendira sur la conscience. Dieu ne saurait abaisser ses droits à un semblable niveau. Les balances du sanctuaire sont réglées d'après une échelle bien différente de celle que peut fournir même la conscience la plus délicate. Nous avons déjà eu occasion d'insister sur cette pensée en parlant du sacrifice pour le péché. On ne saurait trop s'y arrêter. Deux choses y sont impliquées : d'abord une juste perception de ce qu'est réellement la sainteté de Dieu, puis une idée claire du fondement de la paix du croyant en la présence divine.

Qu'il s'agisse de ma position ou de ma conduite, de ma nature ou de mes actions, Dieu seul peut être juge de ce qui lui convient et de ce qui convient à sa sainte présence. L'ignorance humaine peut-elle présenter des excuses, quand il s'agit des exigences divines ? À Dieu ne plaise. Un tort a été commis à l'égard des « choses saintes de l'Éternel », mais la conscience de l'homme n'en a pas pris connaissance. Quoi donc ? Ne s'en inquiétera-t-on plus ? Peut-on disposer si légèrement de ce qui appartient à Dieu ? Non, assurément. Cela serait subversif de toute relation avec Dieu. Les justes sont appelés à célébrer la mémoire de la sainteté de Dieu (Ps. 97:12) ; comment peuvent-ils le faire ? Parce que leur paix a été assurée sur le fondement de l'entière justification et du parfait établissement de cette sainteté. De là, plus leurs idées sur cette sainteté seront élevées, plus profonde et plus assurée devra être leur paix. C'est une vérité des plus précieuses. L'homme irrégénéré ne pourrait jamais se réjouir de la sainteté divine ; s'il ne pouvait l'ignorer entièrement, son désir serait de la rabaisser autant que possible. Un tel homme se consolera par la pensée que Dieu est bon, que Dieu est miséricordieux, que Dieu est patient, mais vous ne le verrez jamais se réjouir en pensant que Dieu est saint. Toutes ses pensées sur la bonté de Dieu, sa grâce et sa miséricorde, sont profanes. Il voudrait trouver dans ses divers attributs une excuse pour continuer à vivre dans le péché.

L'homme régénéré, au contraire, est transporté de joie en pensant à la sainteté de Dieu. Il en voit l'entière expression dans la croix du Seigneur Jésus Christ. C'est cette sainteté qui a posé le fondement de sa paix, et non seulement cela, mais il en est rendu participant et il en fait ses délices, tout en haïssant le péché d'une parfaite haine. Les instincts de la nature divine y répugnent et aspirent à la sainteté. Il serait impossible de jouir d'une vraie paix et liberté de cœur, si l'on ne savait pas que toutes les exigences, liées aux « choses saintes de l'Éternel », ont été parfaitement satisfaites, par notre divin sacrifice de culpabilité. Il s'élèverait toujours dans le cœur le sentiment pénible que ces exigences ont été méconnues et offensées par nos nombreuses infirmités et nos manquements. Les meilleurs de nos services, nos moments les plus saints, nos exercices les plus sanctifiés, peuvent être mélangés de culpabilité « dans les choses saintes de l'Éternel » — de « ce qui ne doit pas se faire ». Que de fois nos heures de culte public et de dévotion particulière sont troublées par la sécheresse et la distraction ! C'est pour cela que nous avons besoin de l'assurance que nos offenses ont toutes été divinement effacées par le précieux sang de Christ. Nous trouvons ainsi, dans le Seigneur Jésus, celui qui est descendu jusqu'à la mesure pleine et entière de nos nécessités, en tant que pécheurs par nature et coupables de fait. Nous trouvons en lui la réponse parfaite à tous les désirs d'une conscience coupable et à toutes les exigences de la sainteté infinie, relativement à *tous* nos péchés et à *toutes* nos offenses ; en sorte que le croyant peut se tenir, avec une conscience tranquille et un cœur soulagé, dans la pleine lumière de cette sainteté qui est trop pure pour voir l'iniquité ou pour regarder le péché.

« Et ce en quoi il a péché en prenant de la chose sainte, il le restituera, et y ajoutera par-dessus un cinquième, et le donnera au sacrificateur ; et le sacrificateur fera propitiation pour lui avec le bélier du sacrifice pour le délit ; et il lui sera pardonné » (chap. 5:16). Outre « le cinquième », dont il est parlé ici, nous avons un caractère du vrai sacrifice de culpabilité qui, je le crains, n'est que bien peu apprécié. Quand nous pensons à toutes les fautes et à toutes les offenses que nous avons commises contre le Seigneur, et quand nous nous rappelons combien Dieu a été lésé dans ses droits par ce monde méchant, avec quel intérêt ne pouvons-nous pas contempler l'œuvre de la croix, comme ce en quoi Dieu a non seulement recouvré ce qui était perdu, mais encore avec un gain réel. Il a gagné davantage par la rédemption, qu'il n'avait perdu par la chute. Il recueille une plus riche moisson de gloire, d'honneur et de louange dans les champs de la rédemption, qu'il n'aurait jamais pu le faire dans ceux de la création. « Les fils de Dieu » pouvaient entonner un chant de louange bien plus magnifique, autour de la tombe vide de Jésus, qu'ils ne le firent jamais en contemplant l'œuvre achevée du Créateur. Non seulement le péché a été parfaitement expié, mais un avantage éternel a été gagné par l'œuvre de la croix. C'est une vérité merveilleuse. Dieu gagne quelque chose par l'œuvre du Calvaire ! Qui l'eût jamais imaginé ? Quand nous contemplons l'homme et la création, dont il était le seigneur, gisant en ruines au pied de l'ennemi, comment pourrions-nous concevoir que, du milieu de ces ruines, Dieu récolterait de plus riches et plus nobles dépouilles, qu'aucune de celles que notre monde eût pu livrer avant la chute ? Béni soit le nom de Jésus pour tout cela ! C'est à lui que nous le devons. C'est par sa précieuse croix qu'une vérité si étonnante, si divine pouvait être énoncée. Assurément, cette croix renferme une sagesse mystérieuse, « qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue ; car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire » (1 Corinthiens 2:8). Il n'est donc pas surprenant que les affections des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs et des saints se soient toujours attachées à cette croix et à celui qui y fut suspendu. Il n'est pas surprenant que le Saint Esprit ait prononcé cet arrêt solennel, mais juste : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème ! Maranatha ! » (1 Cor. 16:22). Le ciel et la terre feront écho, par un haut et éternel amen, à cet anathème. Il n'est pas surprenant que Dieu ait irrévocablement arrêté que « au nom de Jésus se ploiera tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux ; et que toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:10-11).

La même loi par rapport au « cinquième » s'appliquait au cas d'une offense commise contre un homme, car nous lisons : « Si quelqu'un a péché, et a commis une infidélité *envers l'Éternel* (\*), et a menti à son prochain pour une chose qu'on lui a confiée, ou qu'on a déposée entre ses mains, ou

qu'il a volée, ou extorquée à son prochain ; ou s'il a trouvé une chose perdue, et qu'il mente à ce sujet, et qu'il jure en mentant à l'égard de l'une de toutes les choses qu'un homme fait de manière à pécher en les faisant ; alors, s'il a péché et qu'il soit coupable, il arrivera qu'il rendra l'objet qu'il a volé, ou la chose qu'il a extorquée, ou le dépôt qui lui a été confié, ou la chose perdue qu'il a trouvée, ou tout ce à l'égard de quoi il a juré en mentant ; et il restituera le principal, et *ajoutera un cinquième par-dessus* ; il le donnera à celui à qui cela appartient, le jour de son sacrifice pour le délit » (chap. 5:20-24).

(\*) Un beau principe est renfermé dans l'expression « envers l'Éternel ». Quoique l'affaire en question fût un tort fait au prochain, cependant l'Éternel le regardait comme une offense contre lui-même. Tout doit être considéré en rapport avec l'Éternel. Peu importe qui cela concerne directement, l'Éternel doit avoir la première place. Ainsi, lorsque la conscience de David fut percée par la flèche de la conviction à l'égard de ce qu'il avait fait à Urie, il s'écria : « J'ai péché contre l'Éternel » (2 Sam. 12:13). Ce principe n'affaiblit en rien les droits de l'homme offensé.

L'homme, de même que Dieu, tire un avantage positif de la croix. En contemplant cette croix, le croyant peut dire : « Malgré tous les torts que l'on m'a faits, toutes les fautes que l'on a commises envers moi, quoique j'aie été trompé et que l'on m'ait fait du mal, je retire un profit de la croix. Non seulement j'ai regagné tout ce qui était perdu, mais bien plus encore ».

Ainsi, soit que nous pensions à la personne offensée ou à l'offenseur, dans un cas donné, nous sommes également frappés des glorieux triomphes de la rédemption ; et des résultats éminemment pratiques découlent de cet évangile qui remplit l'âme de l'heureuse assurance que toutes les offenses sont pardonnées, et que la racine d'où sont sorties ces offenses a été jugée. « L'Évangile de la gloire du Dieu bienheureux » est ce qui seul peut faire aller un homme au milieu d'un monde qui a été témoin de ses péchés, de ses offenses, de ses injustices — qui peut le renvoyer vers tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ont souffert de sa part, l'y renvoyer armé de grâce, non seulement pour réparer ses torts, mais encore pour laisser le flot de la bienfaisance pratique couler dans toutes ses actions, pour aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui le haïssent et prier pour ceux qui lui font du tort et le persécutent. Voilà ce qu'est la précieuse grâce de Dieu, agissant de concert avec notre grand sacrifice de culpabilité ; voilà quels en sont les fruits riches, rares et rafraîchissants !

Quelle réponse triomphante pour le sophiste qui dirait : « Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde ? » Non seulement la grâce coupe le péché par les racines, mais elle transforme le pécheur ; de malédiction qu'il était, elle en fait une bénédiction ; d'une peste morale, elle fait un canal de divine miséricorde ; d'un émissaire de Satan, un messenger de Dieu ; d'un enfant des ténèbres, un fils de la lumière ; d'un égoïste chercheur de plaisirs, un homme qui renonce à lui-même et qui aime Dieu ; d'un esclave de ses convoitises charnelles, un zélé serviteur de Christ ; d'un avare au cœur froid, un bienfaisant ministre des besoins de ses semblables. Loin de nous donc les phrases banales et rebattues : « N'avons-nous rien à faire ? C'est une manière bien commode et bien facile d'être sauvé. D'après cet évangile, nous pouvons vivre comme il nous plaît ». — Que tous ceux qui tiennent un tel langage considèrent celui qui dérobaît transformé en un libéral donateur, et qu'ils se taisent pour toujours (voyez Éph. 4:28). Ils ne savent pas ce que la grâce signifie. Ils n'en ont jamais senti les influences élevées et sanctifiantes. Ils oublient que, tandis que le sang de la victime pour l'offense purifie la conscience, la loi de ce sacrifice renvoie le coupable auprès de celui à qui il a fait tort, avec « le principal » et « le cinquième par-dessus ». Noble témoignage rendu à la grâce et à la justice du Dieu d'Israël ! Bel emblème des résultats de ce merveilleux plan de rédemption, par lequel le coupable est pardonné et l'offensé devient le gagnant ! Si la conscience a été mise en paix par le sang de la croix, relativement aux droits de Dieu, il faut que la conduite aussi soit réglée, par la sainteté de la croix, relativement aux droits de la justice pratique. Ces choses ne doivent jamais être séparées. Dieu les a jointes, que l'homme ne les sépare pas. Jamais un cœur, gouverné par une morale purement évangélique, n'aura l'idée de dissoudre cette sainte union. Hélas ! il est facile de faire profession des principes de la grâce, et d'en renier complètement la pratique et la force. Il est facile de dire qu'on se repose sur le sang du sacrifice pour l'offense, tout en retenant « le principal »

et « le cinquième ». Cela est vain et pire que vain. « Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu » (1 Jean 3:10).

Rien ne déshonore plus la pure grâce de l'Évangile que de supposer qu'un homme puisse appartenir à Dieu, tandis que sa conduite et son caractère ne portent pas les traces de la sainteté pratique. « Dieu connaît toutes ses œuvres », sans doute ; mais il nous a donné, dans sa sainte Parole, des signes auxquels nous pouvons discerner ceux qui lui appartiennent. « Le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (2 Tim. 2:19). Nous n'avons pas le droit de supposer qu'un méchant appartienne à Dieu. Les saints instincts de la nature divine se révoltent à une telle supposition. On a souvent beaucoup de difficulté à s'expliquer telles ou telles mauvaises œuvres de la part de ceux qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme chrétiens. La parole de Dieu décide la chose d'une manière si claire et si péremptoire, qu'il ne reste aucun doute à ce sujet. « Par ceci sont rendus manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère ». Il est bon de se souvenir de cela dans ce siècle de relâchement et d'indulgence personnelle. Il y a énormément de profession facile et sans influence, contre laquelle le vrai chrétien est appelé à résister fermement et à témoigner avec sévérité — témoignage résultant de la constante manifestation « du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu ». Il est déplorable de voir un si grand nombre suivre le chemin battu — la route large et bien frayée de la profession religieuse — tout en ne montrant pas trace d'amour ni de sainteté dans leur conduite. Lecteur chrétien, soyons fidèles. Reprenons, par une vie de renoncement et de sincère bienveillance, l'égoïsme et la coupable inactivité d'une profession évangélique et pourtant mondaine. Que Dieu donne à tout son vrai peuple une abondante grâce pour ces choses !

Venons-en maintenant à la comparaison des deux classes de sacrifices pour l'offense, savoir le sacrifice pour l'offense « dans les choses saintes de l'Éternel », et celui qui avait rapport à une offense commise dans les transactions et relations ordinaires de la vie humaine. En les comparant, nous trouverons un ou deux points qui demandent notre attention.

Et d'abord, l'expression : « Si quelqu'un... a péché par erreur » qui se trouve dans le premier, est omise dans le second. La raison en est évidente. Les droits qui sont en connexion avec les choses saintes de l'Éternel, sont infiniment au-dessus de la plus grande sensibilité humaine. Il se peut que ces droits soient constamment négligés, constamment lésés, sans que le délinquant s'en aperçoive. La conviction de l'homme ne peut jamais être régulatrice dans le sanctuaire de Dieu. C'est une grâce inexprimable. La sainteté de Dieu seule doit déterminer la mesure, quand il s'agit des droits de Dieu.

D'un autre côté, la conscience humaine peut aisément embrasser, dans son entier, une exigence humaine, et peut aisément reconnaître tout ce qui se rattache à cette exigence. Combien de fois n'avons-nous pas offensé Dieu, dans ses saintes choses, sans en avoir pris note sur les tablettes de notre conscience — oui, sans même avoir eu la capacité de nous en apercevoir (voir Mal. 3:8) ? Il n'en est pourtant pas de même, quand il s'agit des droits de l'homme. La conscience humaine peut prendre connaissance du tort que l'œil humain peut voir et que le cœur humain peut sentir. Un homme, « par ignorance » des lois qui gouvernaient le sanctuaire de jadis, pouvait commettre une offense contre ces lois, sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'une plus grande lumière eût éclairé sa conscience. Mais un homme ne pouvait « par erreur » dire un mensonge, jurer faussement, commettre un acte de violence, tromper son prochain, ou trouver une chose perdue et le nier. Tous ces actes étaient évidents et palpables, à la portée de la moindre sensibilité. C'est pour cela que l'expression « par erreur » est introduite relativement aux « choses saintes de l'Éternel », et omise pour les affaires humaines. Quelle bénédiction de savoir que le précieux sang de Christ a tranché toutes les questions, soit envers Dieu, soit envers les hommes — nos péchés d'ignorance et nos péchés connus ! C'est ici qu'est le fondement profond et inébranlable de la paix du croyant : la croix a divinement répondu à *tout*.

En outre, quand il était question d'offense « dans les choses saintes de l'Éternel », le sacrifice sans défaut était d'abord mentionné ; puis « le principal » et « le cinquième ». Cet ordre était renversé quand il s'agissait des affaires ordinaires de la vie (comp. chap. 5:15, 16, avec chap. 5:24, 25). La raison en est également évidente. Quand on avait porté atteinte aux droits divins, le sang de l'expiation devenait l'affaire principale ; tandis que, quand c'étaient les droits humains qui étaient lésés, la restitution prenait naturellement la première place dans l'esprit. Mais, comme les relations de l'âme avec Dieu étaient impliquées dans ce dernier cas, aussi bien que dans le premier, le sacrifice y est aussi introduit, quoiqu'il soit au dernier rang. Si je fais tort à mon prochain, ce tort interrompra ma communion avec Dieu, et cette communion ne peut être rétablie qu'en vertu de l'expiation. La seule restitution ne suffirait pas. Elle pourrait satisfaire l'offensé ; mais elle ne pourrait pas former la base d'une communion rétablie avec Dieu. Je puis rendre « le principal » et y ajouter « le cinquième » dix mille fois par-dessus, et pourtant ne pas être délivré de mon péché, car « sans effusion de sang il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22). Cependant, s'il est question d'un tort fait à mon prochain, la restitution doit précéder. « Si donc tu offres ton don à l'autel, et que là il te souvienne que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton don devant l'autel, et va d'abord, réconcilie-toi avec ton frère et alors viens et offre ton don » (Matt. 5:23, 24) (\*).

(\*) En comparant Matt. 5:23, 24 avec Matt. 18:21, 22, nous apprenons de quelle manière remarquable les torts et les injustices devaient se régler entre deux frères. L'offenseur est renvoyé de l'autel afin qu'il aille s'arranger avec l'offensé ; car il ne peut y avoir de communion avec le Père, tant que mon frère « a quelque chose contre moi ». Puis remarquez de quelle belle manière l'offensé est enseigné à recevoir l'offenseur : « Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ». Tel est le mode divin de régler toutes les questions entre des frères. « Vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (Col. 3:13).

L'ordre divin prescrit dans l'offrande pour le délit a beaucoup plus d'importance qu'il ne le semble à première vue. Les devoirs qui résultent de nos rapports avec les hommes ne doivent pas être négligés. Ils doivent toujours occuper une place convenable dans le cœur. C'est ce que nous apprend clairement le sacrifice pour le délit. Lorsqu'un Israélite avait, par quelque acte coupable, troublé ses rapports avec l'Éternel, l'ordre de conduite était : sacrifice, puis restitution. Quand il avait, par quelque acte coupable, troublé ses rapports avec son prochain, l'ordre de conduite était : restitution, puis sacrifice. Quelqu'un oserait-il dire que c'est là une distinction sans importance ? L'interversion de l'ordre n'offre-t-elle pas une leçon qui, étant divine, doit être essentielle ? Sans aucun doute. Tous les détails ont leur signification, pourvu que nous laissions le Saint Esprit les expliquer à nos cœurs, et que nous ne cherchions pas à en saisir le sens à l'aide de nos pauvres imaginations. Chaque offrande présente un aspect spécial et caractéristique du Seigneur Jésus et de son œuvre, et chacun de ces aspects est présenté dans l'ordre caractéristique qui lui est propre ; et nous pouvons dire sans crainte que c'est, à la fois, le devoir et le bonheur d'un cœur spirituel, de bien comprendre l'un et l'autre. Le même esprit, qui ne tiendrait aucun compte de l'ordre particulier de chaque offrande, mettrait aussi de côté l'idée d'une face particulière de Christ dans chacune. Il nierait qu'il y ait aucune différence entre l'holocauste et le sacrifice pour le péché et entre le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le délit ; et entre quelqu'un de ceux-ci et l'offrande de gâteau ou le sacrifice de prospérités. Il s'ensuivrait que les sept premiers chapitres du Lévitique ne sont qu'une vaine redondance, chacun de ces chapitres répétant successivement le même sujet. Qui pourrait concéder quelque chose d'aussi monstrueux ? Quel esprit chrétien souffrirait qu'on fit une telle insulte aux pages sacrées ? Il n'y a qu'un rationaliste ou un néologue qui pourrait avancer des idées aussi frivoles et détestables, mais ceux qui ont été enseignés de Dieu à croire que « toute écriture est inspirée de Dieu » seront amenés à considérer les divers types, dans leur ordre spécifique, comme autant d'écrans de formes variées, dans lesquels le Saint Esprit conserve soigneusement, pour le peuple de Dieu, « les richesses insondables de Christ ». Il n'y a aucune fastidieuse répétition, aucune superfluité. Tout est d'une variété riche, divine, céleste ; et tout ce dont nous avons besoin, c'est de connaître personnellement le grand antitype, afin de comprendre les beautés et de saisir les délicates nuances de chaque type. Dès que le cœur comprend que c'est Christ que nous avons dans chaque type, il peut s'arrêter, avec un intérêt spirituel, sur les plus minutieux détails. Il voit en tous un sens et une beauté ; il trouve Christ dans chacun. Comme dans le règne de la nature, le télescope

et le microscope présentent à l'œil leurs merveilles spéciales, il en est de même de la parole de Dieu. Que nous la considérons dans son ensemble, ou que nous en examinions chaque partie, nous trouvons toujours de quoi provoquer la louange et l'action de grâces de nos cœurs.

Lecteurs chrétiens, puisse le nom du Seigneur Jésus devenir toujours plus précieux à nos cœurs ! Alors nous apprécierons tout ce qui parle de lui — tout ce qui le représente — tout ce qui jette un nouveau jour sur son excellence et son incomparable beauté.

## Chapitres 6 et 7

Les chapitres 6 et 7 renferment la loi des diverses offrandes dont nous nous sommes déjà occupés. La loi du sacrifice pour le péché et pour le délit présente, cependant, quelques points qui méritent d'attirer notre attention, avant que nous laissions cette importante section de notre livre.

La sainteté personnelle de Christ n'est présentée dans aucune des offrandes d'une manière plus frappante que dans le sacrifice pour le péché. « Parle à Aaron et à ses fils, en disant : C'est ici la loi du sacrifice pour le péché : au lieu où l'holocauste sera égorgé, le sacrifice pour le péché sera égorgé devant l'Éternel : *c'est une chose très sainte...* Quiconque en touchera la chair *sera saint...* Tout mâle d'entre les sacrificateurs en mangera : *c'est une chose très sainte* » (chap. 6:18-23). De même, en parlant de l'offrande de gâteau : « C'est une chose très sainte, comme *le sacrifice pour le péché* et comme le sacrifice pour le délit ». C'est des plus remarquables. Le Saint Esprit n'avait pas besoin, dans l'holocauste, de mettre une telle jalousie à sauvegarder la sainteté de Christ, mais de peur que l'âme ne perdît de vue cette sainteté en contemplant la place que le Seigneur a prise dans le sacrifice pour le péché, les mots, maintes fois répétés : « C'est une chose très sainte », sont là pour nous la rappeler. Il est vraiment édifiant et rafraîchissant de voir la sainteté divine et essentielle de la Personne du Christ briller avec éclat au milieu des profondes et horribles ténèbres du Calvaire. La même idée se remarque dans « la loi du sacrifice pour le délit » (chap. 7:1, 6). Le Seigneur Jésus ne fut jamais plus visiblement présenté comme « le saint de Dieu », que lorsqu'il fut « fait péché » sur le bois maudit. L'odieux et la noirceur de ce avec quoi il était identifié sur la croix, ne servait qu'à faire ressortir plus clairement qu'il était « très saint ». Quoique portant le péché, il était sans péché. Quoique endurant la colère de *Dieu*, il était les délices du *Père*. Quoique privé de la clarté de *Dieu*, il habitait dans le sein du *Père*. Précieux mystère ! Qui en sondera les immenses profondeurs ? Et que c'est merveilleux de le trouver si exactement figuré dans « la loi du sacrifice pour le péché » !

En outre, mes lecteurs doivent chercher à comprendre le sens de l'expression : « Tout *mâle* d'entre les sacrificateurs en mangera ». L'acte cérémoniel de manger la victime pour le péché, ou la victime pour le délit, était l'expression d'une entière identification. Mais, pour manger la victime pour le péché, pour faire des péchés d'un autre les siens propres, il fallait un haut degré d'énergie sacerdotale, comme l'expriment les mots : « Tout *mâle* d'entre les sacrificateurs ». « L'Éternel parla à Aaron : Et moi, voici, je t'ai donné la charge de mes offrandes élevées, de toutes les choses saintes des fils d'Israël ; je te les ai données, à cause de l'onction, et à tes *fils*, par statut perpétuel. Ceci sera à toi des choses très saintes, qui n'ont pas été consommées : toutes leurs offrandes, savoir toutes leurs offrandes de gâteau et tous leurs sacrifices pour le péché, et tous leurs sacrifices pour le délit qu'ils m'apporteront ; ce sont des choses très saintes pour toi et pour *tes fils*. Tu les mangeras comme des choses très saintes, *tout mâle* en mangera : ce sera pour toi une chose sainte. Et ceci sera à toi : les offrandes élevées de leurs dons, avec toutes les offrandes tournoyées des fils d'Israël ; je te les ai données, et à tes fils et à *tes filles* avec toi, par statut perpétuel ; *quiconque sera pur* dans ta maison en mangera » (Nomb. 18:8-11).

Il fallait une plus abondante mesure d'énergie sacerdotale pour manger de la victime pour le péché ou pour le délit, que pour avoir part aux offrandes élevées et tournoyées, en don. Les « filles » d'Aaron pouvaient manger de ces dernières. Les « fils » seuls pouvaient manger des autres. En général, le mot « mâle » exprime quelque chose en rapport avec l'idée divine ; le mot « femme », avec le développement humain. Le premier présente la chose dans toute sa force ; le second, dans

son imperfection. Combien peu d'entre nous ont une énergie sacerdotale suffisante à les rendre capables de s'appropriier les péchés et les délits d'un autre ! Le Seigneur Jésus l'a fait parfaitement. Il s'appropriera les péchés de son peuple et en porta la peine sur la croix. Il s'est si complètement identifié avec nous que nous savons, d'une pleine et heureuse certitude, que toute la question du péché et du délit a été divinement résolue. Si l'identification de Christ a été parfaite, alors la solution a été parfaite aussi ; et, qu'elle ait été parfaite, la scène du Calvaire le proclame. Tout est accompli. Le péché, les délits, les exigences de Dieu, les exigences de l'homme, tout a été éternellement réglé ; et maintenant une paix parfaite est le partage de tous ceux qui, par grâce, reçoivent comme véritable le témoignage de Dieu. Il est aussi simple que Dieu pouvait le faire, et l'âme qui le croit est rendue heureuse. La paix et le bonheur du croyant dépendent entièrement de la perfection du sacrifice de Christ. Il n'est pas question ici de la manière dont il le reçoit, de ce qu'il en pense ou de ce qu'il sent à cet égard. Il s'agit simplement qu'il reçoive, par la foi, le témoignage de Dieu, rendu à la valeur du sacrifice. Béni soit le Seigneur pour son chemin de la paix, si simple et si parfait. Puissent beaucoup d'âmes troublées être amenées à le comprendre, par le Saint Esprit !

Nous terminerons ici nos méditations sur l'une des plus riches portions des Écritures. Nous n'avons pu y glaner que quelques épis. C'est à peine si nous avons pénétré sous la surface d'une mine inépuisable. Si, cependant, le lecteur a été conduit, pour la première fois, à considérer les offrandes comme autant de représentations diverses du grand Sacrifice, et s'il est amené à se jeter aux pieds du grand Docteur, pour apprendre à connaître mieux ces profondeurs vivifiantes, un but aura été atteint, pour lequel nous devons être vivement reconnaissants.

## Chapitres 8 et 9

Ayant considéré la doctrine du sacrifice, telle qu'elle est développée dans les sept premiers chapitres de ce livre, nous arrivons maintenant à la sacrificature. Ces deux sujets sont intimement liés. Le pécheur a besoin d'un *sacrifice* ; le croyant a besoin d'un *sacrificateur*. Nous trouvons l'un et l'autre en Christ qui, après s'être offert lui-même à Dieu, sans tache, est entré dans les fonctions de son ministère de sacrificateur, dans le sanctuaire céleste. Nous n'avons besoin d'aucun autre sacrifice, d'aucun autre sacrificateur. Jésus est divinement suffisant. Il communique la dignité et la valeur de sa propre Personne à tous les offices qu'il remplit, à toutes les œuvres qu'il accomplit. Quand nous le voyons comme sacrifice, nous savons que nous avons en lui tout ce qu'un sacrifice pouvait être ; et quand nous le voyons comme sacrificateur, nous savons que toutes les fonctions de la sacrificature sont parfaitement accomplies par lui. Comme sacrifice, il introduit les croyants dans une relation intime avec Dieu ; et comme sacrificateur, il les y maintient, selon la perfection de ce qu'il est. La sacrificature est pour ceux qui ont déjà certains rapports avec Dieu. En tant que pécheurs, par nature et de fait, nous sommes « approchés de Dieu par le sang du Christ » ; nous sommes mis en relation positive avec lui ; nous sommes devant lui comme les fruits de son œuvre. Il a ôté nos péchés d'une manière digne de lui, afin que nous puissions être devant lui, à la louange de son nom, comme monuments de ce qu'il peut accomplir par la puissance de la mort et de la résurrection.

Mais, quoique nous soyons si complètement délivrés de tout ce qui pouvait être contre nous ; quoique si parfaitement acceptés dans le Bien-aimé ; quoique si parfaits en Christ ; quoique si souverainement élevés, nous sommes pourtant en nous-mêmes, aussi longtemps que nous vivons ici-bas, de pauvres et faibles créatures, toujours portées à nous égarer, prêtes à tomber, exposées à diverses tentations, épreuves et embûches. Comme tels, nous avons besoin du ministère incessant de notre « Grand Souverain Sacrificateur », dont la présence dans le sanctuaire d'en haut nous maintient dans toute l'intégrité de la place et de la relation où nous sommes, par grâce. « Il est toujours vivant pour intercéder pour nous » (Héb. 7:25). Nous ne pourrions nous tenir un instant debout, ici-bas, s'il n'était pas vivant pour nous, là-haut. « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:19). « Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (Rom. 5:10). La « mort »

et la « vie » sont inséparablement liées dans l'économie de la grâce. Mais, remarquez que la vie vient après la mort. C'est à la vie de Christ ressuscité d'entre les morts, et non à sa vie ici-bas, que l'apôtre fait allusion, dans le passage que nous venons de citer. Cette distinction est éminemment digne de l'attention du lecteur. La vie de notre Seigneur Jésus sur la terre était infiniment précieuse, cela va sans dire, mais il n'entra pas dans la sphère de ses fonctions sacerdotales, avant d'avoir accompli l'œuvre de la rédemption. Et il ne pouvait en être autrement, puisqu'« il est évident que notre Seigneur a surgi de Juda, tribu à l'égard de laquelle Moïse n'a rien dit concernant des sacrificateurs » (Héb. 7:14). « Car tout souverain sacrificateur est établi pour offrir des dons et des sacrifices ; c'est pourquoi il était nécessaire que celui-ci aussi eût quelque chose à offrir. Si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur, puisqu'il y a ceux qui offrent des dons selon la loi » (Héb. 8:3, 4). « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle... Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:11, 12, 24).

C'est le ciel et non la terre, qui est la sphère du ministère sacerdotal de Christ ; et il y entra lorsqu'il se fut offert lui-même, sans tache, à Dieu. Il n'entra jamais dans le temple terrestre, comme sacrificateur. Il monta souvent au temple (\*) pour enseigner, mais jamais pour y sacrifier ou y offrir le parfum. Personne ne fut jamais établi de Dieu pour exercer les charges de la sacrificature sur la terre, sauf Aaron et ses fils. « S'il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur ». C'est un point d'un grand intérêt et de beaucoup de valeur, en connexion avec la doctrine de la sacrificature. Le ciel est la sphère, et la rédemption la base, de la sacrificature de Christ. Sauf dans le sens que tous les croyants sont des sacrificateurs (1 Pierre 2:5), il n'y a plus de sacrificateurs ou de prêtres sur la terre. À moins qu'un homme ne puisse prouver qu'il descend d'Aaron, à moins qu'il ne puisse faire remonter sa généalogie jusqu'à cette source antique, il n'a aucun droit d'exercer l'office sacerdotal. La succession apostolique elle-même, pût-on la prouver, n'aurait absolument aucune valeur ici, puisque les apôtres eux-mêmes n'étaient pas des sacrificateurs, si ce n'est dans le sens que nous venons de rappeler. Le membre le plus faible de la maison de la foi est tout aussi bien un sacrificateur que l'apôtre Pierre lui-même. Il est un sacrificateur spirituel ; il adore dans un temple spirituel ; il se tient à un autel spirituel ; il offre un sacrifice spirituel ; il est revêtu de vêtements spirituels. « Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » (Héb. 13:15, 16).

(\*) Le Nouveau Testament distingue très exactement entre le temple proprement dit (naos), la maison même, divisée en lieu saint, où les sacrificateurs entraient tous les jours pour faire le service (Luc 1:9), et lieu très saint, où le seul souverain sacrificateur entrait une fois par an, au jour des expiations (Héb. 9:7) — et l'ensemble des cours et des bâtiments consacrés, autour du temple (hiéron — Matt. 21:23, Actes 3:1, 2, 3, etc.). En tenant compte de cette différence, comme toutes les traductions auraient dû le faire, on voit que le Seigneur Jésus n'est, en effet, jamais entré dans la maison même (naos), parce qu'il n'était pas sacrificateur selon la loi (Trad.).

Si un descendant direct de la famille d'Aaron se convertissait à Christ, il entrerait dans un genre entièrement nouveau de service sacerdotal. Et remarquez-le bien, les passages que nous venons de citer présentent les deux grandes classes de sacrifices spirituels, que le sacrificateur ou prêtre spirituel a le privilège d'offrir. Il y a le sacrifice de louange à Dieu et le sacrifice de bienfaisance envers les hommes. Un double courant sort continuellement du chrétien qui réalise son caractère et son office de sacrificateur — un courant de louanges reconnaissantes montant vers le trône de Dieu, et un courant d'active bienfaisance descendant vers les malheureux et les pauvres. Le sacrificateur spirituel se tient, une main levée vers Dieu, présentant le parfum de la louange et de la gratitude ; et l'autre, grande ouverte pour soulager, avec une sincère bienveillance, toutes les formes de misères humaines. Si ces choses étaient mieux comprises, quelle sainte élévation et quelle grâce morale ne communiqueraient-elles pas au caractère chrétien ? Élévation, puisque le cœur serait toujours dirigé

vers la source divine de tout ce qui peut élever ; grâce morale, puisque le cœur serait toujours ouvert à tout ce qui réclame ses sympathies. Ces deux choses sont inséparables. Le contact immédiat du cœur avec Dieu doit nécessairement l'élever et l'élargir. Mais, au contraire, si l'on marche à distance de Dieu, le cœur se resserrera et languira. Une communion intime avec Dieu — la réalisation habituelle de notre dignité de sacrificateurs, est le seul remède efficace contre les tendances avilissantes et égoïstes de notre vieille nature.

Après ces considérations générales sur la sacrificature, envisagée sous ses deux aspects, principal et secondaire, nous en venons à l'examen du contenu des chapitres 8 et 9 du Lévitique. « L'Éternel parla à Moïse, disant : Prends Aaron et ses fils avec lui, et les vêtements, et l'huile de l'onction, et le jeune taureau du sacrifice pour le péché, et les deux béliers, et la corbeille des pains sans levain ; et convoque toute l'assemblée à l'entrée de la tente d'assignation. Et Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé, et l'assemblée fut convoquée à l'entrée de la tente d'assignation ». Une grâce spéciale se dévoile ici. Toute l'assemblée est convoquée à l'entrée de la tente d'assignation, afin que tous puissent avoir le privilège de voir celui à qui allait être confiée la charge de leurs plus importants intérêts. Les chap. 28-29 de l'Exode nous enseignent la même vérité générale à l'égard des vêtements et des sacrifices sacerdotaux ; mais, dans le Lévitique, l'assemblée est introduite, et il lui est permis de suivre des yeux chaque détail du solennel et imposant service de consécration. Le membre, le plus humble de l'assemblée avait, ici, sa place. Chacun, le dernier comme le premier, pouvait contempler la personne du souverain sacrificateur, le sacrifice qu'il offrait et les vêtements qu'il portait. Chacun avait ses besoins particuliers, et le Dieu d'Israël voulait que chacun vît et sût qu'il était amplement pourvu à ses besoins par les divers attributs du souverain sacrificateur qui était devant lui. Les vêtements sacerdotaux étaient l'expression typique de ces attributs. Chaque partie du vêtement était destinée et adaptée à représenter quelque qualification spéciale, propre à intéresser profondément l'assemblée en entier, et chaque membre en particulier. La tunique brodée, la ceinture, la robe, l'éphod, le pectoral, l'urim et le thummim, la tiare, le diadème saint — tout déclarait les diverses vertus, qualifications et fonctions de celui qui devait représenter l'assemblée et en soutenir les intérêts en la présence divine.

C'est ainsi qu'avec l'œil de la foi, le croyant peut contempler son grand Souverain Sacrificateur dans les cieux, et voir en lui les réalités divines dont les vêtements d'Aaron n'étaient que les ombres. Le Seigneur Jésus Christ est le Saint, l'Oint, celui qui porte les saints vêtements. Il est tout cela, non en vertu de vêtements extérieurs, qu'on peut mettre ou ôter, mais en vertu des grâces éternelles et divines de sa Personne, de l'immuable efficace de son œuvre et de l'action impérissable de ses offices sacrés. C'est ce qui rend si particulièrement précieuse l'étude des types de l'économie mosaïque. Dans tous, l'œil éclairé par l'Esprit voit Christ. Le sang du sacrifice et le vêtement du souverain sacrificateur le montrent également, et ont été l'un et l'autre destinés de Dieu à le figurer. S'il surgit une question de conscience, le sang du sacrifice y répond selon les justes exigences du sanctuaire. La grâce a satisfait aux demandes de la sainteté. Et, s'il est question des besoins en rapport avec la position du croyant ici-bas, il les voit tous divinement satisfaits dans les vêtements officiels du souverain sacrificateur.

Ici, je dirai qu'il y a deux manières de contempler la position du croyant — deux aspects sous lesquels cette position est présentée dans la Parole, et il faut en tenir compte pour pouvoir saisir avec intelligence la vraie notion de la sacrificature. Le croyant est représenté comme faisant partie d'un corps dont Christ est la tête. Ce corps, avec Christ sa tête, est présenté comme formant un seul homme, complet à tous égards. Il a été vivifié avec Christ, ressuscité avec Christ et assis en Christ dans les cieux. Il est un avec lui, complet en lui, accepté en lui ; il possède sa vie, il est dans sa faveur, devant Dieu. Tous les péchés sont effacés. Il n'y a aucune tache. Tout est beau et aimable aux yeux de Dieu (voyez 1 Cor. 12:12, 13 ; Éph. 2:5-10 ; Col. 2:6-15 ; 1 Jean 4:17).

Ensuite le croyant est considéré dans sa position de besoin, de faiblesse, de dépendance, ici-bas, dans ce monde. Il est toujours exposé aux tentations, porté à s'égarer, sujet à broncher et à tomber. Aussi a-t-il constamment besoin de la parfaite sympathie et du puissant ministère du Souverain

Sacrificateur, qui se tient toujours en la présence de Dieu, dans la pleine valeur de sa personne et de son œuvre, et qui représente le croyant et défend sa cause devant le trône.

Il est nécessaire de bien considérer ces deux aspects du croyant, afin de voir non seulement quelle place élevée et privilégiée il occupe avec Christ, en haut, mais aussi quelle ample provision il y a, pour répondre à tous ses besoins et ses infirmités, ici-bas. Cette distinction pourrait encore être formulée de cette manière : Le croyant est représenté comme étant *de l'Église* et *dans le royaume*. Dans le premier état, le ciel est sa place, sa demeure, sa portion, le siège de ses affections. Dans le dernier, il est sur la terre, lieu d'épreuve, de responsabilité et de combat. C'est pourquoi la sacrificature est une ressource divine pour ceux qui, quoique étant de l'Église et appartenant au ciel, sont néanmoins dans le royaume et marchent sur la terre. Cette distinction est fort simple, et quand elle est bien comprise elle explique nombre de passages de l'Écriture qui offrent de grandes difficultés à plusieurs (\*).

(\*) La comparaison de l'épître aux Éphésiens avec la première épître de Pierre donnera au lecteur une instruction précieuse, relativement au double aspect de la position du croyant. La première le montre comme assis dans les cieux ; la seconde comme un pèlerin souffrant sur la terre.

En étudiant les chapitres qui sont sous nos yeux, nous remarquons que trois choses y sont surtout mises en relief, savoir : l'autorité de la Parole, la valeur du sang, la puissance de l'Esprit. Ce sont là des sujets importants — d'une importance inexprimable — des sujets dont chacun doit être considéré par tout chrétien, comme incontestablement et foncièrement vital.

Et d'abord, quant à l'autorité de la Parole, il est des plus intéressants de voir que, dans la consécration des sacrificateurs, de même que dans toute la série des sacrifices, nous sommes placés immédiatement sous l'autorité de la parole de Dieu. « Et Moïse dit à l'assemblée : *C'est ici ce que l'Éternel a commandé de faire* » (chap. 8:5). Et encore : « Et Moïse dit : *C'est ici ce que l'Éternel a commandé ; faites-le, et la gloire de l'Éternel vous apparaîtra* » (chap. 9:6). Prêtons une oreille attentive à ces paroles. Pesons-les avec soin et avec prière. Ce sont des paroles d'une valeur inestimable. « *C'est ici ce que l'Éternel a commandé* ». Il n'est pas dit : « *C'est ici ce qu'il est expédient, ou agréable, ou convenable de faire* » ; ni : « *C'est ici ce qui a été ordonné par la voix de vos pères, par le décret des anciens ou par l'opinion des docteurs* ». Moïse ne reconnaissait pas de telles sources d'autorité. Pour lui, il n'y avait qu'une source d'autorité, sainte, élevée, souveraine : c'était la Parole de l'Éternel, et il voulait que chaque membre de l'assemblée fût mis en contact direct avec cette source bénie. Cela donnait de l'assurance au cœur et de la stabilité à toutes les pensées. Il ne restait aucune place pour la tradition à la voix incertaine, ni pour l'homme avec ses doutes et ses discussions. Tout était clair, concluant, péremptoire. L'Éternel avait parlé, et tout ce qu'il y avait à faire, c'était d'écouter ce qu'il avait dit, et d'obéir. Ni la tradition, ni les expédients ne trouvent de place dans le cœur qui a appris à apprécier, à révéler la parole de Dieu et à lui obéir.

Et quel devait être le résultat de cette stricte adhésion à la parole de Dieu ? Un résultat vraiment béni : « *La gloire de l'Éternel vous apparaîtra* ». Si la Parole n'avait pas été écoutée, la gloire ne serait pas apparue. Ces deux choses étaient intimement liées. La plus légère déviation du « ainsi a dit l'Éternel » aurait empêché les rayons de la gloire divine de briller devant l'assemblée d'Israël. Si l'on avait introduit un seul rite ou une seule cérémonie non ordonnés par la Parole, ou si l'on avait omis quoi que ce soit de ce que cette Parole avait commandé, l'Éternel n'aurait pas manifesté sa gloire. Il ne pouvait pas sanctionner, par la gloire de sa présence, la négligence ou le rejet de sa parole. Il peut supporter l'ignorance et la faiblesse, mais il ne peut autoriser la désobéissance.

Oh ! si tout cela était plus sérieusement considéré dans ce siècle de traditions et d'expédients ! Je voudrais, en toute affection et dans le vif sentiment de ma responsabilité personnelle envers mon lecteur, l'exhorter à donner la plus sérieuse attention à l'importance d'une stricte, — je dirais presque d'une sévère adhésion, d'une respectueuse soumission à la parole de Dieu. Qu'il éprouve toutes choses par cette règle et qu'il rejette tout ce qui ne s'y rapporte pas ; qu'il pèse tout dans cette balance, et mette de côté ce qui n'est pas de bon poids. Si je pouvais seulement être le moyen d'amener une âme à bien comprendre quelle place appartient à la parole de Dieu, je n'aurais pas écrit mon livre en vain.

Lecteur, arrêtez-vous ; et, en présence de Celui qui sonde les cœurs, posez-vous à vous-même cette simple question : « Est-ce que je sanctionne par ma présence, ou est-ce que j'adopte dans ma conduite quelque déviation ou quelque négligence de la parole de Dieu ? » Faites de cela une affaire solennelle et personnelle devant le Seigneur. Soyez sûr que c'est de la plus grande importance. Si vous découvrez que vous avez été, de quelque manière, impliqué dans une chose quelconque qui ne porte pas le cachet distinct de la sanction divine, rejetez-la à l'instant et pour toujours. Oui, rejetez-la, quoiqu'elle puisse se présenter revêtue du manteau imposant de l'antiquité, accrédité par la voix de la tradition, et mettant en avant les motifs presque irrésistibles de la convenance. Si vous ne pouvez pas dire de tout ce en quoi vous êtes engagé : « c'est ici ce que l'Éternel a commandé », alors rejetez-le sans hésiter, renoncez-y pour toujours. Rappelez-vous ces paroles : « L'Éternel a commandé de faire *comme* on a fait aujourd'hui ». Oui, rappelez-vous le « comme » et le « ainsi » ; veillez à ce qu'ils soient liés dans vos voies, dans votre marche et dans vos pensées, et ne les laissez jamais être séparés.

« Et Aaron et ses fils firent *toutes* les choses que l'Éternel avait commandées par Moïse » (chap. 8:36). « Et Moïse et Aaron entrèrent dans la tente d'assignation ; puis ils sortirent et bénirent le peuple : et la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple ; et le feu sortit de devant l'Éternel, et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses ; et tout le peuple le vit, et ils poussèrent des cris de joie, et tombèrent sur leurs faces » (chap. 9:23, 24). Nous avons ici une scène du « huitième jour » — une scène de la gloire de la résurrection. Aaron, ayant offert le sacrifice, élève ses mains pour bénir le peuple ; puis Moïse et Aaron entrent dans le tabernacle et disparaissent, tandis que tout le peuple attend au dehors. Enfin, Moïse et Aaron, représentant Christ dans son double caractère de Sacrificateur et de Roi, sortent et bénissent le peuple ; la gloire apparaît dans toute sa splendeur, le feu consume l'holocauste, et toute l'assemblée adoré et se prosterne devant la présence du Seigneur de toute la terre.

Tout cela se faisait, à la lettre, lors de la consécration d'Aaron et de ses fils. Et de plus, tout cela était le résultat d'une stricte adhésion à la parole de l'Éternel. Mais, avant de quitter cette partie du sujet, je rappellerai au lecteur que tout le contenu de ces chapitres n'est qu'« une ombre des biens à venir ». Cela, du reste, peut se dire de toute l'économie mosaïque (Héb. 10:1). Aaron et ses fils réunis représentent Christ et sa maison sacerdotale. Aaron seul représente Christ dans ses fonctions de sacrificature et d'intercession. Moïse et Aaron ensemble représentent Christ comme Roi et Sacrificateur. « Le huitième jour » représente le jour glorieux de la résurrection, où le peuple d'Israël verra le Messie assis sur son trône, comme Sacrificateur et Roi ; et où la gloire de l'Éternel remplira toute la terre, comme les eaux couvrent la mer. Ces vérités sublimes sont amplement développées dans l'Écriture ; elles brillent comme des bijoux d'un éclat céleste d'un bout à l'autre des pages inspirées ; mais de peur que quelque lecteur ne les prenne pour une nouveauté suspecte, je le renvoie aux passages suivants, comme à autant de preuves scripturaires : Nomb. 14:21 ; Ésa. 9:6, 7 ; 11 ; 25:6-12 ; 32:1, 2 ; 35 ; 37:31, 32 ; 40:1-5 ; 54 ; 59:16-21 ; 60-66 passim ; Jér. 23:5-8 ; 30:10-24 ; 33:6-22 ; Ézé. 48:35 ; Dan. 7:13, 14 ; Osée 14:4-9 ; Soph. 3:14-20 ; Zac. 3:8-10 ; 6:12, 13 ; 14.

Venons-en maintenant au second point de notre sujet, savoir l'efficace du sang. Il est largement développé et occupe une place prééminente. Soit que nous considérions la doctrine du sacrifice ou celle de la sacrificature, nous voyons que l'effusion du sang y a une place importante. « Et il fit approcher le taureau du sacrifice pour le péché, et Aaron et ses fils posèrent leurs mains sur la tête du taureau du sacrifice pour le péché ; et on l'égorgea, et Moïse prit le sang, et en mit avec son doigt sur les cornes de l'autel, tout autour, et il purifia l'autel ; et il versa le sang au pied de l'autel, et le sanctifia, faisant propitiation pour lui » (chap. 8:14, 15). « Et il fit approcher le bœuf de l'holocauste, et Aaron et ses fils posèrent leurs mains sur la tête du bœuf ; et on l'égorgea, et Moïse fit aspersion du sang sur l'autel, tout autour » (vers. 18, 19). « Et il fit approcher le second bœuf, le bœuf de consécration ; et Aaron et ses fils posèrent leurs mains sur la tête du bœuf ; et on l'égorgea, et Moïse prit de son sang, et le mit sur le lobe de l'oreille droite d'Aaron, et sur le pouce de sa main droite, et sur le gros orteil de son pied droit ; et il fit approcher les fils d'Aaron, et Moïse mit du sang sur le lobe

de leur oreille droite, et sur le pouce de leur main droite, et sur le gros orteil de leur pied droit ; et Moïse fit aspersion du sang sur l'autel, tout autour » (vers. 22-24).

Le sens des divers sacrifices a été, en quelque mesure, développé dans les premiers chapitres de ce volume ; mais les passages que je viens de citer font ressortir la place importante que le sang occupe dans la consécration des sacrificateurs. Il fallait une *oreille* aspergée de sang pour écouter les divines communications, une *main* teinte de sang pour exécuter les services du sanctuaire, et un *pied* taché de sang pour marcher dans les parvis de la maison de l'Éternel. Tout cela est parfait en son genre. L'aspersion du sang était le grand fondement de tout sacrifice pour le péché, et le sang était en connexion avec tous les vaisseaux du sanctuaire et avec toutes les fonctions de la sacrificature. Dans tout l'ensemble du service lévitique, nous remarquons la valeur, l'efficace, la puissance et la large application du sang. « Et presque toutes choses sont purifiées par du sang selon la loi » (Héb. 9:22). Christ est entré, avec son propre sang, dans le ciel même. Il apparaît sur le trône de la majesté dans les cieux, en vertu de tout ce qu'il a accompli sur la croix. Sa présence sur le trône atteste la valeur et l'acceptation de son sang expiatoire. Il est là *pour nous*. Assurance bénie ! Il est toujours vivant. Il ne change jamais, et nous sommes en lui, et comme il est. Il nous présente au Père, dans sa propre perfection éternelle ; et le Père prend plaisir en nous, présentés de la sorte, tout comme il prend plaisir en Celui qui nous présente. Cette identification est typiquement représentée par « Aaron et ses fils » posant leurs mains sur la tête de chacune des victimes. Ils étaient tous devant Dieu dans la valeur du même sacrifice. Que ce fût « le taureau du sacrifice pour le péché », « le bélier de l'holocauste », ou « le bélier de consécration », ils posaient ensemble les mains sur tous. Il est vrai qu'Aaron seul était oint avant l'aspersion du sang. Il était revêtu des robes de son office et oint de la sainte huile, avant que ses fils le fussent. La raison en est évidente. Aaron, quand il est seul, est le type de Christ dans son excellence incomparable et dans sa dignité propre ; et nous savons que Christ parut dans toute sa valeur personnelle, et fut oint du Saint Esprit, avant l'accomplissement de son œuvre expiatoire. En toutes choses il tient le premier rang (Col. 1). Cependant, plus tard, il y a la plus entière identification entre Aaron et ses fils, comme il y a la plus entière identification entre Christ et son peuple. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un » (Héb. 2:11). La distinction personnelle rehausse la valeur de l'unité mystique.

Cette vérité de la distinction et en même temps de l'unité de la Tête et des membres, nous amène tout naturellement à notre troisième et dernier point, savoir la puissance de l'Esprit. Nous pouvons remarquer tout ce qui se passe entre l'onction d'Aaron et celle de ses fils avec lui. Le sang est répandu, la graisse consumée sur l'autel, et la poitrine tournoyée devant l'Éternel. En d'autres termes, le sacrifice est accompli, la bonne odeur en monte jusqu'à Dieu, et Celui qui l'a offert monte, dans la puissance de la résurrection, et prend sa place en haut. Tout cela se passe entre l'onction de la Tête et l'onction des membres. Lisons et comparons les passages. D'abord, quant à Aaron seul, nous lisons : « Et il mit sur Aaron la tunique, et le ceignit avec la ceinture, et le revêtit de la robe, et mit sur lui l'éphod, et le ceignit avec la ceinture de l'éphod, qu'il lia par elle sur lui ; et il plaça sur lui le pectoral, et mit sur le pectoral les *urim* et les *thummim* ; et il plaça la tiare sur sa tête, et, sur la tiare, sur le devant, il plaça la lame d'or, le saint diadème, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse. Et Moïse prit l'huile de l'onction, et oignit le tabernacle et toutes les choses qui y étaient, et les sanctifia ; et il en fit aspersion sur l'autel sept fois, et il oignit l'autel, et tous ses ustensiles, et la cuve et son soubassement, pour les sanctifier, et il versa de l'huile de l'onction sur la tête d'Aaron, et l'oignit, pour le sanctifier » (chap. 8:7-12).

Nous avons ici Aaron seul. L'huile de l'onction est répandue sur sa tête, en même temps que sur tous les vaisseaux du tabernacle. Le peuple tout entier peut voir revêtir le souverain sacrificateur de ses vêtements officiels, de la tiare, puis recevoir l'onction ; et non seulement cela, mais à mesure que chaque partie du vêtement était mise, que chaque acte s'accomplissait, que chaque cérémonie se célébrait, on pouvait voir que tout était directement basé sur l'autorité de la Parole. Il n'y avait rien de vague, rien d'arbitraire, rien qui vînt de l'imagination humaine. Tout était divinement stable. Il

était amplement pourvu aux besoins du peuple, et pourvu de telle manière qu'on pouvait dire : « C'est ici ce que l'Éternel a commandé de faire ».

Or, dans l'onction d'Aaron, seul, préalablement à l'effusion du sang, nous avons donc un type de Christ qui, jusqu'à ce qu'il s'offrît lui-même sur la croix, était entièrement seul. Il ne pouvait y avoir d'union entre lui et son peuple, si ce n'est sur le principe de la mort et de la résurrection. Cette vérité de toute importance a déjà été mentionnée et, en quelque mesure développée, en rapport avec le sujet du sacrifice ; mais elle gagne encore en force et en intérêt quand on la voit si distinctement présentée, en rapport avec la question de la sacrificature. Sans effusion de sang il n'y avait pas de rémission — le sacrifice n'était pas complet. De même aussi, sans effusion de sang, Aaron et ses fils ne pouvaient pas être oints ensemble. Lecteur, remarquez ce fait qui, soyez-en bien sûr, est digne de la plus grande attention. Prenons toujours garde de laisser passer légèrement aucun détail de l'économie lévitique ; chacun d'eux a une voix et un sens spécial, et celui qui a dessiné et développé cet ordre de choses peut expliquer au cœur et à l'intelligence ce que cet ordre veut dire.

« Et Moïse prit de l'huile de l'onction et du sang qui était sur l'autel, et il en fit aspersion sur Aaron, sur ses vêtements, et sur ses fils et sur les vêtements de ses fils *avec lui* : il sanctifia Aaron, ses vêtements, et ses fils et les vêtements de ses fils *avec lui* » (chap. 8:30). Pourquoi les fils d'Aaron ne sont-ils pas oints avec lui au verset 12 ? Simplement parce que le sang n'avait pas été répandu. Lorsque le sang et l'huile pouvaient être associés, alors Aaron et ses fils pouvaient être oints et sanctifiés ensemble, mais pas avant. « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:19). Le lecteur qui pourrait passer à la légère sur une circonstance aussi remarquable, ou dire qu'elle n'a aucune signification, doit encore apprendre à apprécier dûment les types de l'Ancien Testament — « les ombres des biens à venir ». Et d'un autre côté, celui qui admet qu'il y a un sens caché sous ces détails, mais qui cependant refuse de chercher à comprendre, fait un grand tort à son âme et ne montre que peu d'intérêt pour les précieux oracles de Dieu.

« Et Moïse dit à Aaron et à ses fils : Cuisez la chair à l'entrée de la tente d'assignation, et vous la mangerez là, ainsi que le pain qui est dans la corbeille de consécration, comme j'ai commandé, en disant : Aaron et ses fils les mangeront. Et le reste de la chair et du pain, vous le brûlerez au feu. Et vous ne sortirez pas de l'entrée de la tente d'assignation pendant sept jours, jusqu'au jour de l'accomplissement des jours de votre consécration ; car on mettra sept jours à vous consacrer, L'Éternel a commandé de faire, comme on a fait aujourd'hui, pour faire propitiation pour vous. Et vous demeurerez pendant sept jours à l'entrée de la tente d'assignation, jour et nuit, et vous garderez ce que l'Éternel vous a donné à garder, afin que vous ne mouriez pas ; car il m'a été ainsi commandé » (vers. 31-35). Ces versets offrent un beau type de Christ et de son peuple se nourrissant ensemble des résultats de l'expiation accomplie. Aaron et ses fils, ayant été oints ensemble, en vertu du sang répandu, nous sont présentés ici, enfermés pour « sept jours », dans l'enceinte du tabernacle. Type remarquable de la position actuelle de Christ et de ses membres, pendant toute la durée de cette dispensation, enfermés avec Dieu et attendant la manifestation de la gloire. Position bénie ! Partage béni ! Bienheureuse espérance ! Être associé avec Christ, enfermé avec Dieu, attendre le jour de la gloire et, tout en attendant la gloire, se nourrir des richesses de la grâce divine, dans la puissance de la sainteté, ce sont là des bénédictions des plus précieuses, des privilèges des plus élevés. Oh ! si nous étions capables de les bien saisir, si nous avions des cœurs pour en jouir, et un sentiment plus profond de leur importance ! Puissent nos cœurs être détachés de tout ce qui appartient à ce présent siècle mauvais, pour que nous puissions nous nourrir du contenu de « la corbeille de consécration », qui est notre aliment propre en tant que sacrificateurs dans le sanctuaire de Dieu.

« Et il arriva, le huitième jour, que Moïse appela Aaron et ses fils, et *les anciens d'Israël* ; et il dit à Aaron : Prends un jeune veau pour le sacrifice pour le péché, et un bélier pour l'holocauste, sans défaut, et présente-les devant l'Éternel. Et tu parleras *aux fils d'Israël*, en disant : Prenez un bouc pour le sacrifice pour le péché ; et un veau, et un agneau, âgés d'un an, sans défaut, pour

l'holocauste ; et un taureau et un bélier pour le sacrifice de prospérités, pour sacrifier devant l'Éternel, et une offrande de gâteau pétri à l'huile, *car aujourd'hui l'Éternel vous apparaîtra* » (chap. 9:1-4).

Les « sept jours », pendant lesquels Aaron et ses fils étaient retirés dans le tabernacle, étant passés, toute l'assemblée est maintenant introduite et la gloire de l'Éternel se manifeste. Cela complète toute la scène. Les ombres des biens à venir passent ici devant nous dans leur ordre divin. « Le huitième jour » est une ombre de ce beau matin millénaire qui poindra sur cette terre, quand le peuple d'Israël verra le vrai sacrificateur sortant du sanctuaire (où il est maintenant, caché aux yeux des hommes), accompagné du corps des sacrificateurs, compagnons de sa retraite, et associés à sa gloire manifestée. En un mot, comme ombre ou type, rien ne pouvait être plus complet. En premier lieu, Aaron et ses fils, lavés avec de l'eau, — types de Christ et de son Église, considérés dans le décret éternel de Dieu, sanctifiés ensemble (chap. 8:6). Puis nous avons le mode et l'ordre dans lequel ce but devait être atteint. Aaron est vêtu et oint, dans l'isolement — type de Christ sanctifié et envoyé dans le monde, et oint du Saint Esprit (vers. 7-12 ; comp. Luc 3:21-22 ; Jean 10:36 ; 12:24). Ensuite nous avons la présentation et l'acceptation du sacrifice, en vertu duquel Aaron et ses fils étaient oints et sanctifiés *ensemble* (vers. 14-29), type de la croix, dans son application à ceux qui constituent maintenant la famille sacerdotale de Christ, qui sont unis à lui, oints avec lui, cachés avec lui, et attendant avec lui « le huitième jour », où il sera manifesté avec eux dans tout l'éclat de cette gloire qui lui appartient selon le conseil éternel de Dieu (Jean 14:19 ; Actes 2:33 ; 19:1-7 ; Col. 3:1-4). Enfin, nous avons Israël amené à la pleine jouissance des résultats de l'expiation accomplie. Ils sont assemblés devant l'Éternel : « Aaron éleva ses mains vers le peuple, et les bénit ; et il descendit après avoir offert le sacrifice pour le péché, et l'holocauste, et le sacrifice de prospérités » (chap. 9:1-22).

Maintenant que reste-t-il à faire ? c'est ce que nous pouvons à bon droit demander. Uniquement ceci, c'est que la pierre la plus haute soit posée avec des cris de victoire et des hymnes de louange. « Et Moïse et Aaron entrèrent dans la tente d'assignation ; puis ils sortirent et bénirent le peuple : et *la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple* ; et le feu sortit, de devant l'Éternel, et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses ; et tout le peuple le vit, et *ils poussèrent des cris de joie, et tombèrent sur leurs faces* » (vers. 23-24). C'était le cri de la victoire — l'adoration. Tout était accompli.

Le sacrifice — le sacrificateur avec ses robes et sa tiare — la famille sacerdotale associée à son chef — la bénédiction pontificale — l'apparition du Roi et Sacrificateur — en un mot, rien ne manquait ; c'est pourquoi la gloire divine se manifeste et tout le peuple se prosterne en adorant. C'est, en somme, une scène vraiment magnifique — une ombre merveilleusement belle des biens à venir. Et n'oublions pas que tout ce qui est ici représenté par des types, sera avant qu'il soit longtemps pleinement réalisé. Notre grand Souverain Sacrificateur est entré dans les cieus, dans la pleine vertu et la puissance d'une expiation accomplie. Il s'y tient caché, maintenant, et avec lui aussi, en principe, tous les membres de la famille sacerdotale ; mais, quand « les sept jours » seront écoulés, et que « le huitième jour » jettera ses rayons sur la terre, alors le résidu d'Israël — peuple repentant et attendant — saluera, avec un cri de victoire, la présence visible du Royal Sacrificateur ; et dans une intime union avec lui on verra une multitude d'adorateurs, occupant la position la plus élevée. Voilà quelles sont « les bonnes choses à venir » ; choses, assurément, qu'il vaut bien la peine d'attendre — choses dignes de Dieu qui les donne — choses par lesquelles il sera éternellement glorifié, et son peuple éternellement béni.

## Chapitre 10

Les pages de l'histoire de l'humanité ont toujours été déplorablement souillées. Ce sont, du commencement à la fin, les annales des chutes, des fautes, des crimes de l'homme. Au milieu des délices du jardin d'Éden, l'homme prêta l'oreille aux mensonges du tentateur (Gen. 3). Après avoir été préservé du jugement par la main d'amour et l'élection de Dieu, et introduit dans une terre

renouvelée, il se rendit coupable du péché d'intempérance (Gen. 9). Quand il eut été amené au pays de Canaan, par le bras étendu de l'Éternel, il « abandonna l'Éternel et servit Baal et Ashtaroth » (Juges 2:13). Placé au plus haut degré de la puissance et de la gloire terrestres, ayant des richesses inouïes à ses pieds et toutes les ressources du monde à son commandement, il donna son cœur aux filles des incirconcis (1 Rois 11). Pas plus tôt les vérités bénies de l'Évangile eurent été promulguées, qu'il devint nécessaire que le Saint Esprit mît les saints en garde contre « les loups redoutables », « l'apostasie » et toute espèce de péchés (Actes 20:29 ; 1 Tim. 4:1-3 ; 2 Tim. 3:1-5 ; 2 Pierre 2 ; Jude). Et pour mettre le comble à tout cela, nous avons le témoignage prophétique de l'apostasie humaine au milieu de toutes les splendeurs de la gloire millénaire (Apoc. 20:7-10).

C'est ainsi que l'homme gâte tout. Placez-le dans une position de suprême dignité, il se dégradera. Accordez-lui les plus grands privilèges, il en abusera. Répandez, avec profusion, des bénédictions autour de lui, il se montrera ingrat. Placez-le au milieu des institutions les plus propres à faire impression sur les cœurs, il les corrompra. Tel est l'homme. Telle est la nature humaine sous ses plus belles formes, et dans les circonstances les plus favorables !

Nous sommes donc, en quelque mesure, préparés à entendre, sans trop de surprise, les paroles qui ouvrent notre chapitre. « Et les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun leur encensoir, et y mirent du feu, et placèrent de l'encens dessus, et présentèrent devant l'Éternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait pas commandé ». Quel contraste avec la scène qui avait terminé notre dernière section ! Là, tout avait été fait « comme l'Éternel l'avait commandé », et le résultat en avait été la manifestation de la gloire. Ici, quelque chose se fait « que l'Éternel ne leur avait pas commandé », et le résultat en est le jugement. À peine le dernier son des cris de victoire a-t-il cessé de retentir, que les éléments d'un culte corrompu se préparent. À peine la position selon Dieu a-t-elle été occupée qu'elle est abandonnée, de propos délibéré, par la négligence du commandement divin. À peine ces sacrificateurs ont-ils été inaugurés, qu'ils manquent grièvement dans l'accomplissement de leurs saintes fonctions !

Et en quoi consistait leur faute ? Étaient-ils de faux sacrificateurs ? N'étaient-ils que des usurpateurs de cet office ? Nullement. Ils étaient bien les fils d'Aaron — de vrais membres de la famille sacerdotale — des sacrificateurs dûment ordonnés. Les vases de leur ministère et leurs vêtements officiels, aussi, semblaient dans l'ordre voulu. En quoi consistait donc leur péché ? Avaient-ils souillé de sang humain les courtines du tabernacle, ou profané l'enceinte sacrée par quelque crime qui choque le sens moral ? Rien ne donne lieu de le croire ; il nous est seulement dit ceci : « Ils présentèrent devant l'Éternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait pas commandé ». Voilà quel était leur péché. Ils s'éloignèrent, dans leur culte, de la simple parole, de l'ordre formel de l'Éternel, qui les avait clairement instruits du genre et du mode de ce culte. Nous avons déjà dit combien était divinement complète et suffisante la parole du Seigneur, relativement à tous les détails du service des sacrificateurs. Tout était si bien déterminé, qu'il ne restait aucune lacune que l'homme crût pouvoir remplir en imaginant quelque rite qui lui paraîtrait convenable. « C'est ici ce que l'Éternel a commandé », voilà qui était tout à fait suffisant. Cela rendait tout fort clair et fort simple. Du côté de l'homme, rien n'était exigé, si ce n'est un esprit d'obéissance implicite au commandement divin. Mais c'est en cela qu'il manqua. L'homme a toujours montré de la répugnance à marcher dans le sentier étroit d'une stricte adhésion à la simple parole de Dieu. Les sentiers de traverse semblent toujours avoir des charmes irrésistibles pour le pauvre cœur humain. « Les eaux dérobées sont douces, et le pain mangé en secret est agréable » (Prov. 9:17). Tel est le langage de l'ennemi ; mais le cœur humble et obéissant sait parfaitement que le chemin de la soumission à la parole de Dieu est le seul qui conduise à des « eaux » qui soient réellement « douces », ou à « du pain » qui puisse vraiment être appelé « agréable ». Nadab et Abihu pouvaient penser qu'une espèce de « feu » était aussi bonne qu'une autre, mais ce n'était pas leur affaire de décider ce point-là. Ils auraient dû s'en tenir à la parole du Seigneur, mais au lieu de cela ils firent à leur tête, et recueillirent les fruits amers de la propre volonté. « Et il ne sait pas que les trépassés sont là, et que ses conviés sont dans les profondeurs du shéol ».

« Et le feu sortit de devant l'Éternel, et les dévora, et ils moururent devant l'Éternel ». Combien c'est sérieux et solennel. L'Éternel habitait au milieu de son peuple, pour gouverner, juger et agir selon les droits de sa nature. À la fin du chapitre 9, nous lisons : « Et le feu sortit de devant l'Éternel, et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses ». L'Éternel montrait ainsi qu'il acceptait un sacrifice véritable. Mais, au chap. 10, c'est son jugement tombant sur des sacrificateurs égarés. C'est une double action du même feu. L'holocauste monta en agréable odeur ; le « feu étranger » fut rejeté comme une abomination. L'Éternel était glorifié par le premier ; mais c'eût été un déshonneur pour lui que d'accepter le second. La divine grâce agréait ce qui était un type du précieux sacrifice de Christ et elle y prenait plaisir ; la divine sainteté rejetait ce qui était le fruit de la volonté corrompue de l'homme — volonté qui n'est jamais plus hideuse et abominable que quand elle s'occupe des choses de Dieu.

« Et Moïse dit à Aaron : C'est là ce que l'Éternel prononça, en disant : Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié ». La dignité et la gloire de l'économie tout entière dépendaient du strict maintien des justes droits de l'Éternel. Si ces droits étaient méconnus ou négligés, tout était perdu. S'il était permis à l'homme de souiller le sanctuaire de la présence divine par « un feu étranger », c'en était fait de tout le reste. Rien ne devait monter de l'encensoir du sacrificateur, sauf le feu pur, allumé sur l'autel de Dieu et alimenté par le pur encens pilé très fin. Beau type du culte vraiment saint, duquel le Père est l'objet, Christ le canal et le Saint Esprit la puissance. Il ne peut être permis à l'homme d'introduire ses idées ou ses inventions dans le culte de Dieu. Tous ses efforts n'aboutissent qu'à la présentation d'un « feu étranger » — d'un encens impur — d'un culte faux. Ce qu'il peut faire de mieux en ce genre n'est qu'une abomination aux yeux de Dieu.

Je ne parle pas ici des efforts honnêtes d'esprits sérieux, qui cherchent la paix avec Dieu — des efforts sincères de consciences droites, quoique non éclairées, pour arriver à la connaissance du pardon des péchés par des œuvres de loi ou par les ordonnances d'un système religieux. De tels efforts auront sans doute pour résultat, par l'infinie bonté de Dieu, la vue claire d'un salut connu et apprécié. Ils prouvent bien clairement que la paix est sérieusement cherchée, quoiqu'ils prouvent, tout aussi clairement, que la paix n'a pas encore été trouvée. Il n'est personne qui ait sincèrement suivi les plus faibles lueurs, éclairant son intelligence, sans en recevoir davantage, en temps convenable. « À quiconque a, il sera donné » et : « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant, jusqu'à ce que le plein jour soit établi ».

Tout cela est aussi simple qu'encourageant, mais ne touche en rien à la question de la volonté de l'homme et de ses impies inventions à l'endroit du service et du culte de Dieu. De telles inventions doivent inévitablement appeler, tôt ou tard, les jugements d'un Dieu juste, qui ne peut souffrir que ses droits soient méprisés. « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié ». Les hommes seront traités conformément à leur profession. Ceux qui cherchent avec droiture, trouveront certainement ; mais quand des hommes s'approchent comme des adorateurs, ils ne doivent plus être considérés comme des chercheurs, mais comme faisant profession d'avoir trouvé ; et alors, si leur encensoir sacerdotal fume d'un feu profane, s'ils offrent à Dieu les éléments d'un faux culte, s'ils font profession de fouler ses parvis, tout en n'étant ni lavés, ni sanctifiés, ni humiliés ; s'ils placent sur son autel les produits de leur volonté corrompue, quel sera le résultat ? Le jugement. Oui, tôt ou tard le jugement viendra ; il peut tarder, mais il viendra. Il n'en pourrait être autrement. Et non seulement le jugement viendra à la fin, mais, en tout cas, le ciel rejettera immédiatement tout culte qui n'a pas le Père pour objet, Christ pour canal et le Saint Esprit pour sa force. La sainteté de Dieu est aussi prompte à rejeter tout « feu étranger » que sa grâce est disposée à accepter les plus faibles soupirs d'un cœur sincère. Il faut qu'il juge tout culte faux, quoiqu'il « n'éteigne jamais le lin qui brûle à peine, ni ne brise le roseau froissé ». Cette pensée est bien solennelle, quand on se rappelle les milliers d'encensoirs, fumant d'un feu étranger, dans les vastes domaines de la chrétienté. Veuillez le Seigneur, dans son abondante grâce, augmenter le nombre des vrais adorateurs, qui adorent le Père en Esprit et en vérité ! (Jean 4). Il est infiniment

plus doux de penser au vrai culte, qui s'élève de cœurs honnêtes jusqu'au trône de Dieu, que de s'arrêter, ne fût-ce que pour un instant, sur le culte corrompu qui attirera, avant qu'il soit longtemps, les jugements divins. Tous ceux qui connaissent, par grâce, le pardon de leurs péchés en vertu du sang expiatoire de Jésus Christ, peuvent adorer le Père en Esprit et en vérité. Ils connaissent le vrai principe, le vrai objet, la vraie force du culte. Ces choses ne peuvent être connues que d'une manière divine. Elles ne sont pas du ressort du cœur naturel, ni de la terre, elles sont spirituelles et célestes. Une grande partie de ce qui passe parmi les hommes pour être le culte de Dieu n'est, après tout, qu'un « feu étranger ». Il n'y a là ni le feu pur, ni le pur encens, c'est pourquoi le ciel ne saurait l'accepter ; et quoiqu'on ne voie pas le jugement divin tomber sur ceux qui offrent un tel culte, comme il tomba autrefois sur Nadab et Abihu, c'est seulement parce que « Dieu est en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes ». Ce n'est point parce que le culte est agréable à Dieu, mais parce que Dieu est miséricordieux (\*). Cependant le temps approche rapidement, où le feu étranger sera éteint pour toujours, où le trône de Dieu ne sera plus outragé par des nuages d'encens impur, montant d'adorateurs impurs ; où tout ce qui est faux sera aboli, et où l'univers entier ne sera qu'un vaste et magnifique temple, dans lequel le seul vrai Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, sera adoré aux siècles des siècles.

(\*) Je ne puis m'empêcher de voir une allusion au même fait et aux mêmes vérités dans Hébr. 12:28, 29:... « Retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu, d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte. Car aussi notre Dieu est un feu consumant ». Notre service et notre culte ne peuvent être agréables à Dieu, ils ne peuvent témoigner de notre respect pour lui et de notre soumission à ses pensées, qu'autant que nous retenons la grâce, c'est-à-dire l'amour de Dieu, manifesté par le don de son Fils et versé dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Tout service et tout culte, en dehors de la grâce, doit avoir affaire avec Dieu, notre Dieu, qui est alors un feu consumant, non plus pour détruire les adorateurs (si ce n'est que, parfois, ses jugements vont aussi jusqu'à la destruction du corps, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde), mais pour consumer ou détruire tout ce qui, dans ce service, et dans ce culte, n'est pas selon la grâce (voir 1 Cor. 3:11-15) (Trad.).

C'est là ce que les rachetés attendent, et, béni soit Dieu, seulement encore un peu de temps et tous leurs ardents désirs seront pleinement satisfaits, et satisfaits à jamais — oui, satisfaits de telle façon que chacun d'eux s'écriera, comme la reine de Sheba, « On ne m'avait pas rapporté la moitié ! » Veuillez le Seigneur hâter cet heureux moment !

Revenons maintenant à notre sérieux chapitre, et cherchons à en tirer quelques-unes de ses salutaires instructions, car elles sont vraiment nécessaires dans un siècle comme celui-ci, où le « feu étranger » abonde tellement autour de nous.

Il y a quelque chose d'extraordinairement frappant et saisissant dans la manière dont Aaron reçut le rude coup du jugement de Dieu. « *Et Aaron se tut* ». C'était une scène solennelle. Ses deux fils frappés de mort à ses côtés, frappés par le feu du jugement divin (\*). Il venait de les voir revêtus de leurs vêtements de gloire et de beauté — lavés, habillés et oints. Ils s'étaient tenus avec lui devant l'Éternel, pour être installés et consacrés dans leur office de sacrificateurs. Ils avaient offert, de concert avec lui, les sacrifices ordonnés. Ils avaient vu les rayons de la gloire divine, sortant du sanctuaire, ils avaient vu le feu de l'Éternel tomber sur le sacrifice et le consumer. Ils avaient entendu les cris de triomphe poussés par l'assemblée des adorateurs. Tout cela venait de passer sous ses yeux et maintenant, hélas ! ses deux fils gisaient devant lui, frappés de mort. Le feu de l'Éternel, qui avait été nourri naguère par un sacrifice acceptable, était maintenant tombé en jugement sur eux, et que pouvait-il dire ? Rien. « *Et Aaron se tut* ». « Je suis resté muet, je n'ai pas ouvert la bouche, car c'est toi qui l'as fait ». C'était la main de Dieu, et quoiqu'elle pût paraître bien lourde au jugement de la chair et du sang, il ne pouvait cependant que baisser la tête en silence et dans un respectueux acquiescement. « *Je suis resté muet... car c'est toi qui l'as fait* ». C'était là l'attitude convenable en présence de la visitation divine. Aaron sentait probablement que les piliers mêmes de sa maison étaient ébranlés par le tonnerre du jugement divin, et pourtant il ne pouvait que se tenir dans un silencieux étonnement au milieu de cette scène accablante. Un père privé de ses deux fils, et cela d'une telle manière et dans de telles circonstances, ce n'était point un fait ordinaire. C'était un commentaire extrêmement frappant de ces paroles du psalmiste : « Dieu est extrêmement redoutable dans l'assemblée des saints, et terrible au milieu de tous ceux qui l'entourent » (Psaume 89). « Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom ! » Puisse-nous apprendre à

marcher paisiblement en la présence de Dieu — à fouler les parvis de l'Éternel, les pieds déchaussés et en toute révérence. Puisse notre encensoir de sacrificateurs contenir toujours le seul aliment, l'encens pilé des perfections variées de Christ, et puisse la flamme sainte en être allumée par la puissance de l'Esprit. Toute autre chose est non seulement sans valeur, mais mauvaise. Tout ce qui vient de l'énergie naturelle, tout ce qui est le résultat du travail de la volonté humaine, l'encens le plus suave imaginé par l'homme, l'ardeur la plus intense d'une dévotion naturelle, tout cela aboutira à un « feu étranger » et attirera les solennels jugements du Seigneur Dieu Tout-Puissant. Oh ! puissions-nous avoir toujours des cœurs vraiment sincères et un esprit d'adoration en présence de notre Dieu et Père !

(\*) Craignant que quelque lecteur n'éprouve de la difficulté relativement aux âmes de Nadab et d'Abihu, je dirai qu'une question de cette nature ne devrait jamais être élevée. Dans des cas comme ceux de Nadab et d'Abihu (Lév. 10) ; de Coré et de sa compagnie (Nomb. 16) ; de tout le peuple, dont les corps tombèrent au désert, à l'exception de Josué et de Caleb (Nomb. 14 et Hébr. 3) ; de Acan et de sa famille (Jos. 7) ; d'Ananias et de Sapphira (Actes 5) ; de ceux qui furent jugés pour des abus commis à la table du Seigneur (1 Cor. 11) ; dans tous les cas semblables, la question du salut de l'âme n'est jamais soulevée. Nous sommes simplement appelés à y voir les actes solennels de Dieu, dans son gouvernement au milieu de son peuple. Cela soulage l'esprit de toute difficulté. L'Éternel habitait, jadis, entre les Chérubins sur l'arche, pour juger son peuple à tous égards ; et le Saint Esprit habite maintenant dans l'Église, afin de diriger et de gouverner tout, conformément à la perfection de sa présence. Il était si réellement et si personnellement présent, que c'était à Lui que mentaient Ananias et Sapphira, et que c'était Lui qui exécutait le jugement sur eux. C'était une manifestation de ses actes en gouvernement, aussi positive et aussi immédiate que celles que nous avons dans l'affaire de Nadab et d'Abihu, de Acan ou de tout autre.

C'est une grande vérité, qu'il faut bien saisir. Dieu est non seulement pour ses serviteurs, mais avec eux et en eux. On doit compter sur lui, pour toutes choses, grandes ou petites. Il est présent pour consoler et pour soulager. Il est là pour châtier et pour juger. Il est là pour répondre aux besoins de chaque moment. Il suffit à tout. Que la foi compte sur lui : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Et assurément, là où il est, nous avons tout ce qu'il nous faut.

Pendant qu'un cœur droit, mais timide, ne se laisse pas décourager ou alarmer. Il arrive trop souvent que ceux qui devraient réellement être alarmés, n'y prennent pas garde ; tandis que ceux pour lesquels l'Esprit de grâce n'aurait que des paroles de consolation et d'encouragement, s'appliquent, à tort, les sévères avertissements des saintes Écritures. Nul doute que le cœur doux et contrit, qui tremble à la parole du Seigneur, ne soit dans un bon état ; mais nous devons nous souvenir qu'un père avertit son enfant, non parce qu'il ne le regarde pas comme son enfant, mais justement pour le contraire ; et une des meilleures preuves de cette relation est la disposition à recevoir l'avertissement et à le mettre à profit. La voix du père, même quand c'est une voix de grave admonition, atteindra le cœur de l'enfant ; mais certes, non pas pour y élever des doutes sur son lien de parenté avec celui qui parle. Si un fils doutait de ses relations de fils chaque fois que son père le reprend, ce serait vraiment pitoyable. Le jugement qui venait de tomber sur la famille d'Aaron ne le fit pas douter qu'il fût réellement un sacrificateur. Il eut seulement pour effet de lui apprendre comment il devait se conduire dans cette haute et sainte position.

« Et Moïse dit à Aaron, et à Éléazar et à Ithamar, ses fils : Ne découvrez pas vos têtes et ne déchirez pas vos vêtements, afin que vous ne mouriez pas, et qu'il n'y ait pas de la colère contre toute l'assemblée ; mais vos frères, toute la maison d'Israël, pleureront l'embrasement que l'Éternel a allumé. Et ne sortez pas de l'entrée de la tente d'assignation, de peur que vous ne mouriez, car l'huile de l'onction de l'Éternel est sur vous. Et ils firent selon la parole de Moïse ».

Aaron, Éléazar et Ithamar devaient rester immobiles dans leur place élevée — dans leur dignité sacrée — leur position de sainteté sacerdotale. Ni le manquement, ni le jugement qui en avait été la conséquence, ne devaient affecter ceux qui portaient les vêtements sacerdotaux et qui étaient oints « de l'huile de l'Éternel ». Cette sainte huile les avait placés dans une enceinte sacrée, où les influences du péché, de la mort et du jugement ne pouvaient pas les atteindre. Ceux qui étaient en dehors, à distance du sanctuaire, ceux qui n'avaient pas la position de sacrificateurs, ceux-là pouvaient « pleurer l'embrasement », mais, quant à Aaron et à ses fils, ils devaient continuer à accomplir leurs saintes fonctions, comme si rien n'était arrivé. Sacrificateurs du sanctuaire, ils devaient, non pas pleurer, comme en présence de la mort, mais courber leur tête ointe, en présence du jugement divin. « Le feu de l'Éternel » pouvait sortir et faire son œuvre solennelle de jugement ; mais, pour un fidèle sacrificateur, peu importait ce que ce « feu » était venu faire : soit qu'il eût exprimé l'approbation divine en consumant un sacrifice, soit qu'il eût montré le déplaisir divin en

consommant ceux qui offraient « un feu étranger », le sacrificateur n'avait qu'à adorer. Ce « feu » était une manifestation bien connue de la présence divine au milieu d'Israël, et qu'il agit « en grâce ou en jugement », le devoir de tous les sacrificateurs fidèles était d'adorer. « Je chanterai la bonté et le jugement ; à toi, ô Éternel ! je psalmodierai ».

Il y a pour l'âme une sainte et sérieuse leçon dans tout cela. Ceux qui ont été amenés à Dieu par l'efficace du sang et par l'onction du Saint Esprit, doivent se mouvoir dans une sphère hors de la portée des influences naturelles. La proximité de Dieu donne à l'âme une telle intuition de toutes ses voies, un tel sentiment de la justice de toutes ses dispensations, que nous pouvons rendre culte en sa présence, même alors qu'un coup de sa main nous a enlevé l'objet de notre plus tendre affection. On demandera peut-être : devons-nous être des stoïques ? Je demanderai à mon tour : Est-ce qu'Aaron et ses fils étaient des stoïques ? Non, ils étaient des sacrificateurs. Ne sentaient-ils pas comme les autres hommes ? Oui, mais ils adoraient comme sacrificateurs. C'est une idée très profonde. Cela découvre un horizon de pensées, de sentiments et d'expériences, où l'homme naturel ne pourra jamais se mouvoir — dont il ne connaît absolument rien, malgré tout le raffinement, toute la sentimentalité dont il se vante. Il faut que nous marchions, avec la vraie énergie du sacrificateur, dans le sanctuaire de Dieu, pour pouvoir comprendre la profondeur, le sens et la force de ces saints mystères.

Le prophète Ézéchiël fut appelé autrefois à apprendre cette difficile leçon : « Et la parole de l'Éternel vint à moi, disant : Fils d'homme, voici, je vais t'ôter, par une plaie, le désir de tes yeux ; et tu ne mèneras pas deuil, et tu ne pleureras pas, et tes larmes ne couleront pas. Gémis en silence : tu ne feras point le deuil des morts. Enroule ton turban sur toi, et mets tes sandales à tes pieds, et ne couvre pas ta barbe, et ne mange pas le pain des *hommes*... Et, le matin, je fis comme il m'avait été commandé » (Ézé. 24:15-18). On dira que tout cela était « un signe » pour Israël. C'est vrai ; mais cela prouve que, dans le témoignage prophétique, aussi bien que dans le culte sacerdotal, nous devons nous élever au-dessus de toutes les exigences et de toutes les influences de la nature et de la terre. Les fils d'Aaron et la femme d'Ézéchiël avaient été retranchés d'un seul coup, et cependant ni le sacrificateur, ni le prophète, ne devaient découvrir leur tête ou verser une larme.

Oh ! cher lecteur, quels progrès avons-nous faits, vous et moi, dans cette profonde science ? Le lecteur et celui qui écrit ont sans doute la même humiliante confession à faire. Trop souvent, hélas ! nous marchons comme les hommes et nous mangeons le pain des hommes. Trop souvent, nous nous laissons dépouiller de nos privilèges de sacrificateurs par les menées de la nature et les influences de la terre. Il importe de veiller pour se garder de ces influences. Rien, sauf la conscience de la proximité de Dieu, comme sacrificateurs, ne peut préserver le cœur de la puissance du mal, ou en maintenir la spiritualité. Tous les croyants sont sacrificateurs à Dieu, et rien ne peut leur enlever leur position, comme tels. Mais quoiqu'ils ne puissent la perdre, ils peuvent manquer gravement dans l'accomplissement de leurs fonctions. On ne distingue pas assez ces deux choses. Quelques-uns, ne voyant que la précieuse vérité de la sécurité du croyant, oublient la possibilité de ses fautes dans l'accomplissement de ses fonctions sacerdotales. D'autres, au contraire, regardant surtout aux manquements, osent mettre en doute la sécurité.

Je désire que mon lecteur se garde de ces deux erreurs. Il faut, pour cela, qu'il soit bien fondé dans la doctrine divine du salut éternel de tout membre de la vraie maison sacerdotale ; mais il doit aussi se rappeler qu'il est fort susceptible de faire des chutes, et qu'il a donc constamment besoin de veiller et de prier, pour ne pas tomber. Puissent tous ceux qui ont été amenés à connaître la haute position de sacrificateurs à Dieu, être préservés par sa grâce, de toute espèce de manquements et de péchés, qu'ils consistent soit en souillures personnelles, soit en la présentation de quelque une des formes variées de « feu étranger », qui abondent tellement dans l'église professante.

« Et l'Éternel parla à Aaron, disant : Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation, afin que vous ne mouriez pas. C'est un statut perpétuel, en vos générations, afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est

profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur, et afin que vous enseigniez aux fils d'Israël tous les statuts que l'Éternel leur a dits par Moïse » (vers. 8-11).

L'effet du vin est d'exciter la chair, et toute excitation de ce genre nuit à cette condition calme et bien équilibrée de l'âme, qui est essentielle pour accomplir convenablement les offices de sacrificateur. Loin d'employer des moyens pour exciter la nature, nous devrions la traiter comme quelque chose qui n'existe pas. Alors, seulement, nous serons dans l'état moral voulu pour servir au sanctuaire, pour former un jugement impartial entre ce qui est souillé et ce qui est net, et pour expliquer et communiquer la pensée de Dieu. C'est à chacun à juger, pour lui-même, de ce qui, dans son cas particulier, agirait comme « le vin ou la boisson forte (\*) ». Les choses qui excitent notre nature sont de bien divers genres, en vérité, — la fortune, l'ambition, la politique, les nombreux sujets d'émulation dans le monde autour de nous. Toutes ces choses agissent avec une puissance excitante, sur notre nature, et nous rendent complètement impropres à tout service sacerdotal. Si le cœur est enflé de sentiments d'orgueil, de convoitise ou d'envie, il est totalement impossible de jouir de l'air pur du sanctuaire, ou d'accomplir les fonctions sacrées du ministère sacerdotal. Les hommes parlent de la versatilité de l'esprit humain, ou de la facilité avec laquelle il passe promptement d'une chose à une autre. Mais le génie le plus versatile qu'un homme ait jamais possédé ne pourrait pas le rendre capable de passer d'un cercle profane de discussions littéraires, commerciales ou politiques, dans la sainte retraite du sanctuaire de la présence divine ; ni rendre l'œil, obscurci par l'influence de telles scènes, capable de discerner avec l'exactitude du sacrificateur la différence « entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur ». Non, cher lecteur ; les sacrificateurs de Dieu doivent se tenir éloignés du « vin et de la boisson forte ». Leur chemin est un chemin de sainte séparation et de sobriété. Ils doivent être élevés bien au-dessus de l'influence des joies terrestres, tout comme de celle des douleurs terrestres. La seule chose qu'ils aient à faire avec la « boisson forte », c'est qu'elle soit « versée dans le lieu saint », en libation de boisson forte, à l'Éternel (Nomb. 28:7). En d'autres termes, la joie des sacrificateurs de Dieu n'est pas la joie de la terre, mais la joie du ciel, la joie du sanctuaire. « La joie de l'Éternel est leur force ».

(\*) Quelques-uns pensent que, vu la place qu'occupe ici cette direction sur le vin, Nadab et Abihu étaient peut-être sous l'influence de la boisson, lorsqu'ils offrirent le « feu étranger ». Quoi qu'il en soit, nous devons être reconnaissants de trouver ici un principe précieux à l'égard de notre conduite comme sacrificateurs spirituels. Nous devons nous abstenir de tout ce qui produirait sur notre homme spirituel le même effet que le vin produit sur l'homme physique.

Il est à peine besoin de dire que le chrétien devrait être des plus vigilants quant à l'usage qu'il fait du vin ou des boissons fortes. On tremble en voyant un chrétien être l'esclave d'une habitude, quelle que puisse être cette habitude. Cela prouve qu'il ne mortifie et n'asservit pas son corps, et il est en grand danger d'être « réprouvé » (1 Cor. 9:27).

Plût à Dieu que ces saintes instructions fussent mieux pesées par nous ! Nous en avons un grand besoin, assurément. Si nous négligeons nos responsabilités de sacrificateurs, tout s'en ressentira. Quand nous contemplons le camp d'Israël, nous voyons trois cercles, dont le plus intérieur avait pour centre le sanctuaire. Il y avait d'abord le cercle des hommes de guerre (Nomb. 1:2), puis le cercle des Lévites tout autour du tabernacle (Nomb. 3:4), et enfin le cercle intérieur des sacrificateurs, officiant dans le lieu saint. Or, rappelons-nous que le croyant est appelé à se mouvoir dans tous ces cercles. Il entre, lutte et combat, comme un homme de guerre (Éph. 6:11-17 ; 1 Tim. 1:18 ; 6:12 ; 2 Tim. 4:7). Il sert, comme un Lévite au milieu de ses frères, selon sa mesure et sa sphère (Matt. 25:14-15 ; Luc 19:12-13). Enfin il sacrifie et adore, comme sacrificateur, dans le lieu saint (Héb. 13:15-16 ; 1 Pierre 2:5, 9). Ce dernier office durera à toujours. En outre, ce n'est qu'en tant que nous serons rendus capables de nous mouvoir dûment dans ce cercle sacré, que toutes les autres relations et responsabilités seront dûment accomplies. Par conséquent, tout ce qui entrave nos fonctions sacerdotales — tout ce qui nous éloigne du centre de ce cercle intérieur, où nous avons le privilège de nous tenir — en un mot, tout ce qui tend à altérer notre relation de sacrificateurs, ou à obscurcir notre vision de sacrificateurs, doit nécessairement nous rendre impropres au service que nous sommes appelés à rendre, et à la guerre que nous sommes appelés à faire.

Ce sont là des considérations importantes. Arrêtons-nous-y sérieusement. Nous avons à garder un cœur droit — une conscience pure — un œil simple — une vision spirituelle non troublée. Les

intérêts de l'âme dans le lieu saint doivent être recherchés fidèlement et avec zèle, sans cela tout ira mal. La communion particulière avec Dieu doit être conservée ; sans cela nous serons inutiles comme serviteurs, et vaincus comme hommes de guerre. C'est en vain que nous nous agitons et courons ici et là pour ce que nous appelons service, ou que nous faisons de belles phrases sur l'armure et la lutte du chrétien. Si nous ne maintenons pas nos vêtements de sacrificateurs sans souillures, et si nous ne nous gardons pas de tout ce qui exciterait notre nature, nous tomberons certainement. Le *sacrificateur* doit garder son cœur avec soin, sinon le *lévite* faillira, et le *guerrier* sera défait.

Je le répète, c'est l'affaire de chacun de se rendre clairement compte de ce qui, pour lui, constitue le « vin et la boisson forte » — de ce qui l'excite — de ce qui émousse ses perceptions spirituelles ou trouble sa vision sacerdotale. Il se peut que ce soit un marché, une exposition de bestiaux, un journal. Il se peut que ce soit la moindre bagatelle. Mais n'importe ce que c'est : si cela tend à exciter, cela nous rendra impropres au ministère de sacrificateurs ; et si nous ne sommes pas qualifiés comme sacrificateurs, nous ne le sommes pas plus pour tout le reste, puisque nos succès, à tous égards et pour tous les détails de notre service, dépendront toujours de la mesure en laquelle nous cultiverons un esprit de culte.

Exerçons donc un esprit de jugement sur nous-mêmes — un esprit de vigilance sur nos habitudes, nos voies, nos pensées, nos goûts et nos associations ; et quand, par grâce, nous découvrons quoi que ce soit qui ait la moindre tendance à nous détourner des saints exercices du sanctuaire, rejetons-le, coûte que coûte. Ne nous laissons pas devenir les esclaves d'une habitude. La communion avec Dieu devrait être plus chère à nos cœurs que toute autre chose ; et dans la proportion où nous apprécierons cette communion, nous veillerons et prierons, et nous tiendrons en garde contre tout ce qui nous en priverait — contre tout ce qui pourrait exciter, troubler ou ébranler (\*).

(\*) Quelques-uns penseront peut-être que le passage de Lévi. 10:9 permet, occasionnellement, l'usage des choses qui tendent à exciter l'esprit naturel, parce qu'il est dit : « Vous ne boirez point de vin, ni de boisson forte... quand vous entrerez dans la tente d'assignation ». À ceci nous répondons que le sanctuaire n'est pas un lieu que le chrétien doive visiter occasionnellement, mais un lieu dans lequel il doit habituellement servir et adorer. C'est la sphère dans laquelle il doit « vivre, se mouvoir et avoir son être ». Plus nous vivons en la présence de Dieu, et moins nous pouvons souffrir d'en être éloignés ; et aucun de ceux qui connaissent le bonheur d'y être ne se permettra légèrement quoi que ce soit qui l'en priverait. Il n'y a pas sur toute la terre un seul objet qui, au jugement d'un cœur spirituel, puisse équivaloir à une heure de communion avec Dieu.

« Et Moïse dit à Aaron, et à Éléazar et à Ithamar, ses fils qui restaient : Prenez l'offrande de gâteau, ce qui reste des sacrifices de l'Éternel faits par feu, et mangez-la en pains sans levain à côté de l'autel ; car c'est une chose très sainte. Et vous la mangerez dans un lieu saint, parce que c'est là ta part et la part de tes fils dans les sacrifices de l'Éternel faits par feu ; car il m'a été ainsi commandé » (vers. 12, 13).

Il y a peu de choses qui nous soient plus difficiles que de nous maintenir à la hauteur divine, quand la faiblesse humaine s'est manifestée. Nous sommes comme David, lorsque l'Éternel fit une brèche en la personne d'Uzza, parce qu'il avait étendu sa main sur l'arche : « Et David eut peur de Dieu en ce jour-là, disant : Comment ferais-je entrer chez moi l'arche de Dieu ? » (1 Chr. 13:12). Il est extrêmement difficile de fléchir devant le jugement, et en même temps de maintenir les principes divins. Le danger est d'abaisser la mesure morale, de descendre de cette haute région jusqu'au terrain humain. Nous devons soigneusement nous garder de ce mal, d'autant plus dangereux qu'il se revêt des formes de la modestie, de la défiance de soi-même et de l'humilité. Malgré tout ce qui était arrivé, Aaron et ses fils devaient manger l'offrande de gâteau dans le lieu saint. Ils devaient la manger, non parce que tout s'était bien passé, mais « parce que c'est là ta part » et qu'il « m'a été ainsi commandé ». Quoiqu'il y eût eu péché, cependant leur place était dans le tabernacle, et ceux qui étaient là avaient certaines choses, à eux assignées d'après l'ordre divin. Lors même que l'homme eût manqué mille et mille fois, la parole de l'Éternel ne pouvait manquer ; et cette parole assurait, à tous les sacrificateurs fidèles, certains privilèges dont ils avaient le droit de jouir. Les sacrificateurs de Dieu ne devaient-ils rien avoir à manger, aucune nourriture sacerdotale, parce qu'une faute avait été commise ? Ceux qui étaient demeurés de reste devaient-ils avoir faim, parce que Nadab et Abihu avaient offert un « feu étranger » ? Non, assurément. Dieu est fidèle, et il ne permettra jamais que

l'on reste à vide en sa présence bénie. Le fils prodigue peut s'égarer, errer, dépenser tout son bien et tomber dans l'indigence ; mais il sera toujours vrai que « dans la maison de son père il y a du pain en abondance ».

« Et vous mangerez la poitrine tournoyée et l'épaule élevée, dans un lieu pur, toi et tes fils et tes filles avec toi ; car elles vous sont *données* comme ta part et la part de tes fils dans les sacrifices de prospérités des fils d'Israël... par statut *perpétuel, comme l'Éternel l'a commandé* » (vers. 14, 15). Quelle force et quelle stabilité nous avons ici ! Tous les membres de la famille du sacrificateur, les « filles » aussi bien que les « fils » — tous, quelle que soit la mesure de leur énergie ou de leur capacité — doivent se nourrir de « la poitrine » et de « l'épaule », types des affections et de la force du vrai Sacrifice de prospérités, en tant que ressuscité d'entre les morts, et présenté devant Dieu. Ce précieux privilège leur appartient, en tant que leur ayant été « donné, par statut perpétuel, comme l'Éternel l'a commandé ». Cela rend tout « sûr et ferme », quoi qu'il puisse arriver. Les hommes peuvent manquer et pécher ; le feu étranger peut être offert ; mais la famille sacerdotale de Dieu ne doit jamais être privée de la riche et miséricordieuse portion que l'amour divin lui a procurée, et que la fidélité divine lui a garantie « par statut perpétuel ».

Cependant nous devons faire une distinction entre les privilèges qui appartenaient à tous les membres de la famille d'Aaron, « filles » aussi bien que « fils », et ceux dont la partie mâle de la famille pouvait seule jouir. Nous avons déjà fait allusion à ce point dans les notes sur les offrandes. Certaines bénédictions sont communes à tous les croyants, simplement comme tels ; et il en est d'autres qui demandent une plus grande mesure de connaissance spirituelle et d'énergie sacerdotale, pour être comprises et goûtées. Or il est tout à fait inutile, il est même coupable de prétendre à la jouissance de cette plus haute mesure, quand, en réalité, nous ne la possédons pas. C'est une chose que de tenir ferme les privilèges qui sont « donnés » de Dieu et qui ne peuvent jamais être ôtés, et autre chose de prétendre à une capacité spirituelle à laquelle nous n'avons jamais atteint. Sans doute, nous devons désirer ardemment la plus haute mesure de communion sacerdotale — l'ordre le plus élevé des privilèges des sacrificateurs ; mais il est bien différent de désirer une chose ou de prétendre l'avoir.

Cette pensée jettera de la lumière sur la dernière partie de notre chapitre : « Et Moïse chercha diligemment le bouc du sacrifice pour le péché ; mais voici, il avait été brûlé ; et Moïse se mit en colère contre Éléazar et Ithamar, les fils d'Aaron, qui restaient, et il leur dit : Pourquoi n'avez-vous pas mangé le sacrifice pour le péché dans un lieu saint ? car c'est une chose très sainte ; et Il vous l'a donné pour porter l'iniquité de l'assemblée, pour faire propitiation pour eux devant l'Éternel : voici, son sang n'a pas été porté dans l'intérieur du lieu saint ; vous devez de toute manière le manger dans le lieu saint, comme je l'ai commandé. Et Aaron dit à Moïse : Voici, ils ont présenté aujourd'hui leur sacrifice pour le péché et leur holocauste devant l'Éternel, et ces choses me sont arrivées ; et si j'eusse mangé aujourd'hui le sacrifice pour le péché, cela eût-il été bon aux yeux de l'Éternel ? Et Moïse l'entendit, et cela fut bon à ses yeux ».

Les « filles » d'Aaron n'avaient pas la permission de manger du « sacrifice pour le péché ». Ce grand privilège n'appartenait qu'aux « fils », et il était le type de la forme la plus élevée du service sacerdotal. Manger du sacrifice pour le péché était l'expression de la complète identification avec celui qui l'offrait, et cela demandait une mesure de capacité sacerdotale et une énergie qui trouvaient leur type dans « les fils d'Aaron ». Dans cette occasion-ci, cependant, il est évident qu'Aaron et ses fils n'étaient pas en état de s'élever jusqu'à cette sainte hauteur. Ils auraient dû l'être, mais ils ne l'étaient pas. « Ces choses me sont arrivées », dit Aaron. Sans doute, c'était une faute à déplorer, mais pourtant « Moïse l'entendit, et cela fut bon à ses yeux ». Il vaut beaucoup mieux être sincère dans la confession de nos chutes et de nos négligences, que d'avoir des prétentions de force spirituelle qui sont tout à fait sans fondement.

Ainsi donc, le dixième chapitre du Lévitique s'ouvre par un péché positif et se termine par une faute d'omission. Nadab et Abihu offrent du « feu étranger » ; et Éléazar et Ithamar sont incapables

de manger l'offrande pour le péché. Le péché attire le jugement divin, la faute est traitée avec une indulgence divine. Il ne pouvait y avoir de tolérance pour le « feu étranger ». C'était braver ouvertement le commandement formel de Dieu. Il y a, évidemment, une grande différence entre la transgression délibérée d'un commandement positif, et la simple incapacité de s'élever à la hauteur d'un privilège divin. Le premier cas est un déshonneur ouvertement fait à Dieu ; le second est un tort qu'on se fait en se privant de sa propre bénédiction. Ni l'un, ni l'autre ne devraient avoir lieu, mais la différence entre les deux est facile à saisir.

Puisse le Seigneur, dans sa grâce infinie, nous faire toujours habiter dans la retraite cachée de sa sainte présence, demeurant dans son amour, et nous nourrissant de sa vérité. Ainsi nous serons préservés du « feu étranger » et de la « boisson forte » — c'est-à-dire de tout culte faux, et de l'excitation charnelle, sous toutes ses formes. Ainsi aussi, nous serons rendus capables de nous comporter droitement dans tous les détails du ministère sacerdotal, et de jouir de tous les privilèges de notre position de sacrificateurs. La communion du chrétien est comme la sensitive. Elle est aisément affectée par les rudes influences d'un monde méchant. Elle se développera sous l'action bienfaisante de l'atmosphère du ciel, mais devra se fermer résolument au souffle glacial du monde et des sens. Souvenons-nous de ces choses, et tâchons de demeurer toujours dans l'enceinte sacrée de la présence divine. Là, tout est pur, heureux et sûr.

## Chapitre 11

Le livre du Lévitique peut, à bon droit, être appelé « le Guide du sacrificateur ». Il en a tout à fait le caractère. Il est rempli de principes pour la direction de ceux qui désirent vivre dans la jouissance de la proximité sacerdotale de Dieu. Si Israël avait continué à marcher avec l'Éternel, selon la grâce avec laquelle il les avait fait remonter du pays d'Égypte, ils lui auraient été « un royaume de sacrificateurs et une nation sainte » (Ex. 19:6). Mais c'est ce qu'ils ne firent pas. Ils se mirent à distance. Ils se placèrent sous la loi et ne purent l'observer. C'est pourquoi l'Éternel dut choisir une certaine tribu, et dans cette tribu une certaine famille, et dans cette famille un certain homme ; et à lui et à sa maison fut accordé le grand privilège de s'approcher de Dieu, comme sacrificateurs.

Or les privilèges d'une semblable position étaient immenses ; mais elle avait aussi ses graves responsabilités. Elle exigeait l'exercice incessant d'un esprit de discernement. « Car les lèvres du sacrificateur gardent la connaissance, et c'est de sa bouche qu'on recherche la loi, car il est le messenger de l'Éternel des armées » (Mal. 2:7). Le sacrificateur devait non seulement porter le jugement de l'assemblée devant l'Éternel, mais aussi expliquer les ordonnances de l'Éternel à l'assemblée. Il devait être l'intermédiaire, toujours prêt pour les communications entre l'Éternel et le peuple. Il devait non seulement connaître pour lui-même les pensées de Dieu, mais pouvoir aussi les interpréter au peuple. Tout cela demandait, nécessairement, une vigilance continue, une attention soutenue, une étude constante des pages inspirées, afin de bien s'imprégner de tous les préceptes, jugements, statuts, commandements, et de toutes les lois et ordonnances du Dieu d'Israël, pour être à même d'instruire la congrégation des « choses qui devaient être faites ».

Il n'y avait là aucune place laissée au jeu de l'imagination, à l'introduction des plausibles inductions de l'homme ou aux habiles accommodements des convenances humaines. Tout était prescrit avec la précision divine et l'autorité péremptoire d'un : « Ainsi a dit l'Éternel ». Minutieuse et complète comme elle l'était, l'explication des sacrifices, des rites et des cérémonies ne laissait rien à faire à l'élaboration du cerveau de l'homme. Il ne lui était pas même permis de décider quelle espèce de sacrifice devait être offert en certaines occasions, ni de quelle manière ce sacrifice devait être présenté. L'Éternel prenait soin de tout. Ni l'assemblée, ni le sacrificateur n'avaient la moindre autorité quelconque pour décréter, accomplir ou suggérer un seul détail dans toute la longue série des ordonnances de l'économie mosaïque. *La parole de l'Éternel ordonnait tout. L'homme n'avait qu'à obéir.*

Pour un cœur obéissant, cela n'était rien moins qu'une grâce inexprimable. On ne peut jamais trop apprécier le privilège d'avoir la facilité de recourir aux oracles de Dieu, et d'y trouver, jour par jour, les plus amples directions sur tous les détails de sa foi et de son service. Ce qu'il nous faut, c'est une volonté brisée, un esprit humble, un œil simple. Le Guide divin est aussi complet que nous pouvons le désirer. Nous n'avons pas besoin d'autre chose. Croire, pour un instant, qu'il reste quoi que ce soit que la sagesse humaine puisse ou doive suppléer, doit être considéré comme une insulte faite aux livres sacrés. Personne ne peut lire le Lévitique sans être frappé des soins extrêmes que s'est donné le Dieu d'Israël pour procurer à son peuple les instructions les plus détaillées sur tout ce qui se rattachait à son service et à son culte. Le lecteur le plus léger peut, au moins, y trouver cette touchante et intéressante leçon.

Et, sûrement, si jamais il y eut un temps où cette même leçon eût besoin d'être répétée aux oreilles de la chrétienté, c'est bien maintenant. De tous côtés on élève des doutes sur la divine suffisance des saintes Écritures. En quelques cas, ces doutes s'expriment ouvertement et de propos délibéré ; en d'autres, avec moins de franchise, ils sont secrètement insinués, présentés par des allusions ou des inférences. On dit, directement ou indirectement, au navigateur chrétien, que la carte divine n'est pas suffisante pour tous les détails compliqués du voyage — que tant de changements se sont opérés dans l'océan de la vie depuis la formation de cette carte, que, en bien des cas, elle est totalement défectueuse pour les besoins de la navigation moderne. On lui dit que les courants, les marées, les côtes, les rivages et les abordages de cet océan, sont entièrement différents maintenant de ce qu'ils étaient il y a quelques siècles, et que, par conséquent, il faut qu'il ait recours aux moyens fournis par les progrès de la navigation, afin de suppléer à ce qui manque dans l'ancienne carte, laquelle, on en convient pourtant, était parfaite au temps où elle fut faite.

Mon vif désir est que le lecteur chrétien puisse, en toute assurance, répondre à cette grave insulte, faite au précieux volume inspiré, dont chaque ligne lui arrive du Père, par des plumes guidées par le Saint Esprit. Je désire qu'il puisse y répondre, qu'on la lui présente soit sous la forme d'un audacieux blasphème, soit sous celle d'une savante et plausible induction. De quelque manteau qu'elle se couvre, elle doit son origine à l'ennemi de Christ, à l'ennemi de la Bible, à l'ennemi de l'âme. Si, en effet, la parole de Dieu n'est pas suffisante, alors où en sommes-nous ? de quel côté nous tournerons-nous ? À qui nous adresserons-nous, quand nous aurons besoin de secours et de lumières, si le livre de notre Père est, à quelque égard, défectueux ? Dieu dit que son livre peut nous rendre « parfaitement *accomplis* pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:17). L'homme dit que non ; qu'il y a bien des choses sur lesquelles la Bible se tait, et que, néanmoins, nous avons besoin de savoir. Qui dois-je croire ? Dieu ou l'homme ? Notre réponse à quiconque met en doute la divine suffisance de l'Écriture est simplement celle-ci : Ou bien vous n'êtes pas un homme de Dieu, ou bien la chose pour laquelle vous dites manquer de garantie n'est pas « une bonne œuvre » ! C'est très clair. Personne ne pourrait le voir autrement, en considérant soigneusement 2 Tim. 3:17.

Oh ! puissions-nous avoir un sentiment plus profond de la plénitude, de la majesté et de l'autorité de la parole de Dieu ! Nous avons bien besoin d'être fortifiés à cet endroit. Il nous faut un sentiment si vif, si profond et si constant de l'autorité suprême du canon sacré, et de sa complète suffisance pour tous les temps, tous les climats, toutes les positions, tous les états — personnels, sociaux et ecclésiastiques — que nous puissions résister à tous les efforts de l'ennemi pour déprécier la valeur de cet inestimable trésor. Puissent nos cœurs être mieux à l'unisson avec ces paroles du Psalmiste :

« La somme de ta parole est la vérité, et toute ordonnance de ta justice *est pour toujours* » (Ps. 119:160).

Ce courant de pensées a été amené par l'examen du chapitre onzième du Lévitique. Nous y voyons l'Éternel faisant, avec de merveilleux détails, une description d'animaux, d'oiseaux, de poissons et de reptiles, et donnant à son peuple diverses marques par lesquelles il devait reconnaître ce qui était net et ce qui était impur. Les deux derniers versets de ce remarquable chapitre nous en donnent le résumé complet : « Telle est la loi touchant les bêtes et les oiseaux, et tout être vivant qui

se meut dans les eaux, et tout être qui rampe sur la terre ; afin de discerner entre ce qui est impur et ce qui est pur, et entre l'animal qu'on mange et l'animal qu'on ne mangera pas ».

À l'égard des bêtes à quatre pieds, deux choses étaient essentielles pour qu'elles fussent nettes ; il fallait qu'elles ruminassent et qu'elles eussent l'ongle divisé. « Vous mangerez, d'entre les bêtes qui ruminent, tout ce qui a l'ongle fendu et le pied complètement divisé ». L'une ou l'autre de ces marques, seule, aurait été tout à fait insuffisante pour constituer la pureté cérémonielle. Les deux devaient être réunis. Et, tandis que ces deux marques suffisaient pleinement pour diriger l'Israélite quant à la distinction des animaux nets et des souillés, indépendamment de toute mention du sens ou des motifs de ces caractères, le chrétien, lui, peut s'enquérir des vérités spirituelles contenues dans ces ordonnances cérémonielles.

Que nous enseigneront donc ces deux traits d'un animal net ? L'action de ruminer exprime l'acte de digérer intérieurement ce que l'on mange ; tandis que l'ongle divisé représente le caractère de la marche extérieure. Il y a, comme nous le savons, un intime rapport entre ces deux choses, dans la vie du chrétien. Celui qui pâit dans les verts pâturages de la parole de Dieu, et digère ce qu'il y prend — celui qui combine la calme méditation à l'étude avec prière, manifestera, sans doute, ce caractère d'une marche qui est à la louange de Celui qui a bien voulu nous donner sa parole pour diriger nos voies et former nos habitudes.

Il est à craindre que beaucoup de ceux qui *lisent la Bible ne digèrent pas la parole*. Il y a une immense différence entre ces deux choses. On peut lire chapitre après chapitre, livre après livre, et n'en pas même digérer une seule ligne. Nous pouvons lire la Bible, comme si nous accomplissions une froide et vaine routine ; mais, par manque de facultés ruminantes, — d'organes digestifs, nous n'en retirons aucun profit quelconque. C'est à quoi il faut prendre bien garde. Le bétail qui broute l'herbe verte peut nous enseigner une salutaire leçon. Il recueille d'abord diligemment la rafraîchissante pâture, puis il se couche tranquillement, pour la ruminer. Belle et frappante image d'un chrétien se nourrissant du précieux contenu du volume inspiré, puis le digérant intérieurement. Plût à Dieu que cela fût plus général parmi nous ! Si nous étions plus habitués à faire de la Parole la nourriture nécessaire et journalière de nos âmes, nous serions assurément dans un état plus vigoureux et plus sain. Gardons-nous de faire de la lecture de la Bible une forme morte — un froid devoir — une affaire de routine religieuse.

La même précaution est nécessaire à l'égard de l'exposition de la Parole en public. Que ceux qui expliquent les Écritures à leurs semblables s'en nourrissent et les digèrent d'abord pour eux-mêmes. Qu'ils lisent et ruminent en particulier, non seulement pour les autres, mais pour eux-mêmes. C'est triste de voir un homme continuellement occupé à procurer de la nourriture à autrui, tandis que lui meurt de faim. Et que ceux qui assistent au ministère public de la Parole, ne le fassent pas machinalement et seulement par habitude, mais avec un sincère désir d'apprendre et de digérer intérieurement ce qu'ils entendent. Alors, et ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés seront dans un bon état, la vie spirituelle sera nourrie et soutenue, et le vrai caractère de la marche sera manifesté.

Mais souvenons-nous que l'action de ruminer ne doit jamais être séparée de l'ongle fendu. Un homme, ne connaissant qu'imparfaitement le guide du sacrificateur, inexpérimenté dans les divines ordonnances, en voyant un animal ruminant, pouvait, à la légère, le déclarer net, ce qui eût été une grave erreur. Une plus soigneuse étude de la formule divine lui aurait bientôt montré qu'il devait aussi observer la *marche* de l'animal — remarquer l'impression laissée par chaque mouvement — chercher le résultat de l'ongle fendu. « Seulement de ceci vous ne mangerez pas, d'entre celles qui ruminent, et d'entre celles qui ont l'ongle fendu : le chameau, car il rumine, mais il n'a pas l'ongle fendu ; il vous est impur, etc. » (vers. 4-6).

De même, l'ongle divisé n'était pas suffisant, s'il n'était pas accompagné de la rumination : « Et le porc, car il a l'ongle fendu et le pied complètement divisé, mais il ne rumine nullement ; il vous est impur » (vers. 7). En un mot, ces deux choses étaient inséparables pour tout animal net ; et quant à

l'application spirituelle, elle est de la plus haute importance au point de vue pratique. La vie intérieure et la marche extérieure doivent aller ensemble. Un homme peut faire profession d'aimer la parole de Dieu et de s'en nourrir — de l'étudier et de la ruminer — d'en faire la pâture de son âme ; mais si les traces de sa marche sur le sentier de la vie ne sont pas telles que le demande la Parole, il n'est pas net. Et, d'un autre côté, un homme peut paraître marcher avec une exactitude pharisaïque ; mais si sa marche n'est pas le résultat de la vie cachée, elle ne vaut rien du tout au fond. Il faut qu'il y ait au-dedans le principe divin qui prend et digère la riche pâture de la parole de Dieu, sans quoi la marque des pas ne servira de rien. La valeur de chacun de ces éléments dépend de sa liaison inséparable avec l'autre.

Cela nous rappelle forcément un bien sérieux passage de la première épître de Jean, dans lequel l'apôtre nous donne les deux marques auxquelles nous pouvons connaître ceux qui sont de Dieu : « Par ceci sont rendus manifestes les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque *ne pratique pas la justice* n'est pas de Dieu, et celui qui *n'aime pas son frère* » (1 Jean 3:10). Nous avons ici les deux grands traits caractéristiques de la vie éternelle que possèdent tous les vrais croyants, savoir : « La justice » et « l'amour », le signe extérieur et le signe intérieur. Les deux doivent être réunis. Quelques chrétiens sont tout pour ce qu'ils appellent l'amour ; d'autres pour la justice. Selon Dieu, l'un ne peut aller sans l'autre. Si ce qu'on appelle amour existe sans la justice pratique, ce ne sera, en réalité, qu'une disposition d'esprit faible et relâché, qui tolérera toute espèce d'erreur et de mal. Et si ce qu'on appelle justice existe sans l'amour, ce sera une disposition d'âme sévère, orgueilleuse, pharisaïque, égoïste, se contentant de la misérable base de la réputation personnelle. Mais là où la vie divine agit avec énergie, on trouvera toujours la charité intérieure, unie à une sincère justice pratique. Ces deux éléments sont essentiels à la formation du vrai caractère chrétien. Il faut qu'il y ait l'amour qui se montre pour tout ce qui est de Dieu, et en même temps la sainteté qui recule avec horreur devant tout ce qui est de Satan.

Voyons, maintenant, ce que le cérémonial lévitique enseignait à l'égard de « tout ce qui est dans les eaux ». Ici encore nous trouvons la double marque. « Vous mangerez de ceci, d'entre tout ce qui est dans les eaux : vous mangerez tout ce qui a des nageoires et des écailles, dans les eaux, dans les mers et dans les rivières. Et tout ce qui n'a point de nageoires et d'écailles, dans les mers et dans les rivières, de tout ce qui fourmille dans les eaux et de tout être vivant qui est dans les eaux, vous sera une chose abominable » (vers. 9-10). Deux choses étaient nécessaires pour rendre un poisson cérémoniellement net, savoir « les nageoires et les écailles », qui, évidemment, représentaient une certaine aptitude pour l'élément dans lequel l'animal devait se mouvoir.

Mais il y avait plus. Je crois que nous avons le privilège de pouvoir discerner, dans les propriétés naturelles dont Dieu a doué les créatures qui vivent dans les eaux, certaines qualités spirituelles qui appartiennent à la vie chrétienne. S'il faut au poisson des « nageoires » pour se mouvoir dans l'eau, et des « écailles » pour résister à l'action de cet élément, le croyant aussi a besoin de cette force spirituelle qui le met à même de marcher en avant à travers le monde qui l'entoure, et en même temps de résister à son influence — de ne pas s'en laisser pénétrer, de le tenir en dehors. Ce sont de précieuses qualités. Les nageoires et les écailles sont pleines de signification, — pleines d'instruction pratique pour le chrétien. Elles nous représentent, sous la forme cérémonielle, deux choses dont nous avons particulièrement besoin : l'énergie spirituelle pour aller en avant à travers l'élément qui nous entoure, et la force pour nous préserver de son action. L'une ne servira de rien sans l'autre. Il est inutile de posséder la capacité de traverser le monde, si nous ne sommes pas à l'épreuve contre l'influence du monde ; et quoique nous puissions paraître capables de nous garantir du monde, cependant, si nous n'avons pas la force pour avancer, nous sommes en défaut.

Toute la conduite d'un chrétien devrait le montrer comme pèlerin et étranger ici-bas. Sa devise devrait être « *en avant* » — toujours et seulement, en avant. Quelles que soient ses circonstances, ses yeux doivent être fixés sur une demeure au-delà de ce monde périssable. Il est doué, par grâce, de la faculté spirituelle d'aller en avant — de franchir énergiquement tous les obstacles et de réaliser les ardentes aspirations d'une âme née d'en haut. Et tout en se frayant ainsi vigoureusement sa

route en avant — tout en forçant son passage jusqu'au ciel, il faut qu'il garde son homme intérieur cuirassé tout à l'entour et fermé soigneusement à toutes les influences du dehors.

Oh ! puissions-nous avoir davantage ce besoin d'avancer, ces aspirations en haut ! Plus de sainte fixité de l'âme, et d'éloignement de ce monde léger ! Nous aurons raison de bénir le Seigneur pour nos méditations sur les ombres cérémonielles du Lévitique, si, par là, nous sommes amenés à désirer plus ardemment ces grâces, qui, quoique si pauvrement dépeintes, nous sont néanmoins si évidemment nécessaires.

Du verset 13 au verset 24 de notre chapitre, nous avons la loi relative aux oiseaux. Tous ceux qui étaient du genre carnivore, c'est-à-dire tous ceux qui se nourrissent de chair, étaient souillés. Les omnivores, ou ceux qui mangeaient de tout, étaient souillés. Tous ceux qui, quoique doués de la faculté de s'élever dans les cieux, se traînaient néanmoins sur la terre, étaient souillés. Quant à cette dernière classe, il y avait quelques cas exceptionnels (versets 21-22) ; mais la règle générale, le principe fixe, l'ordonnance immuable était aussi explicite que possible : « Tout reptile volant, qui marche sur quatre pieds, vous sera une chose abominable » (vers. 20). Tout cela est d'une instruction bien simple pour nous. Les oiseaux qui pouvaient se nourrir de chair, ceux qui pouvaient avaler tout ce qui se présentait, et tous les oiseaux rampants devaient être souillés pour l'Israël de Dieu, parce que le Dieu d'Israël les avait déclarés tels, et le cœur spirituel n'aura pas de difficulté à reconnaître la justesse d'une semblable ordonnance. Non seulement nous pouvons voir, dans les habitudes des trois classes d'oiseaux ci-dessus, le sage motif qui les faisait déclarer souillés, mais nous y voyons aussi la frappante représentation de ce dont tout vrai chrétien doit absolument se garder. Il doit repousser tout ce qui est d'une nature charnelle. De plus, il ne peut se nourrir de tout ce qui se présente à lui. Il doit « discerner les choses qui diffèrent » ; il doit « prendre garde à ce qu'il entend » ; il faut qu'il exerce un esprit de discernement, un jugement spirituel, des goûts célestes. Enfin, il faut qu'il se serve de ses ailes ; il faut qu'il s'élève sur celles de la foi, et trouve sa place dans la sphère céleste à laquelle il appartient. En un mot, il ne doit rien y avoir de rampant, rien de confus, rien de souillé chez le chrétien (\*).

(\*) On devrait toujours pouvoir appliquer spirituellement au chrétien ce vers d'un poète qui a dit de l'oiseau : « Et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes » (Trad.).

Quant aux « reptiles », voici quelle était la règle générale : « Et tout reptile qui rampe sur la terre sera une chose abominable ; on n'en mangera pas » (vers. 41). Qu'il est admirable de penser à la grâce pleine de condescendance de l'Éternel ! Il pouvait s'abaisser à donner des directions au sujet d'un reptile rampant ! Il ne voulait pas laisser son peuple dans l'indécision quant à la plus petite chose. Le Guide du sacrificateur contenait les plus amples instructions sur tous les points. Il voulait que son peuple se conservât pur de toute souillure résultant du contact avec ce qui était souillé. Ils n'étaient pas à eux-mêmes, et par conséquent ils ne devaient pas agir comme bon leur semblait. Ils appartenaient à l'Éternel ; son nom était invoqué sur eux ; ils étaient identifiés avec lui. Sa parole devait être, en toute chose, leur règle de conduite. C'est là qu'ils devaient apprendre à juger de l'état cérémoniel des bêtes, des oiseaux, des poissons et des reptiles. Ils ne devaient point, sur ces matières, s'appuyer sur leurs propres pensées, exercer leur faculté de raisonnement, ou se laisser guider par leurs propres imaginations. *La parole de Dieu devait être leur seul guide*. Les autres nations pouvaient manger ce qu'elles voulaient ; mais Israël jouissait du grand privilège de ne manger que ce qui plaisait à l'Éternel.

Ce n'est pas seulement de l'acte de *manger* ce qui était souillé que le peuple de Dieu devait si soigneusement se garder ; le simple *contact* était défendu (voyez les vers. 8, 24, 26-28, 31-41). Il était impossible qu'un membre de l'Israël de Dieu touchât ce qui était souillé, sans contracter une souillure. Ce principe est largement développé dans la loi et dans les prophètes : « Ainsi dit l'Éternel des armées : Interroge les sacrificateurs sur la loi, disant : Si un homme porte de la chair sainte dans le pan de sa robe, et qu'il touche avec le pan de sa robe du pain, ou quelque mets, ou du vin, ou de l'huile, ou quoi que ce soit qu'on mange, ce qu'il a touché sera-t-il sanctifié ? Et les sacrificateurs répondirent et dirent : Non. Et Aggée dit : Si un homme qui est impur par un corps mort touche

quelqu'une de toutes ces choses, est-elle devenue impure ? Et les sacrificateurs répondirent et dirent : Elle est impure » (Aggée 2:11-13). L'Éternel voulait que son peuple fût saint à tous égards. Nul ne devait ni manger, ni toucher quoi que ce soit de souillé. « Ne rendez pas vos âmes abominables par aucun reptile qui rampe, et ne vous rendez pas impurs par eux, de sorte que vous soyez impurs par eux ». Puis vient la raison puissante de toute cette séparation sévère : « *Car je suis l'Éternel, votre Dieu* : et vous vous sanctifierez, et vous serez saints, *car je suis saint* ; et vous ne rendrez pas vos âmes impures par aucun reptile qui se meut sur la terre. Car je suis l'Éternel qui vous ai fait monter du pays d'Égypte, afin que je sois *votre Dieu* : et vous serez saints, *car je suis saint* » (vers. 43-45).

Il est bon de voir que la sainteté personnelle des serviteurs de Dieu — leur entière séparation de toute espèce de souillure, découle de leurs relations avec lui. Ce n'est pas sur le principe de : « Retire-toi, n'approche point de moi, car je suis plus saint que toi » ; mais simplement sur celui-ci : « Dieu est saint », c'est pourquoi tous ceux qui sont mis en rapport avec lui doivent aussi être saints. Il est, à tous égards, digne de Dieu que *son* peuple soit saint. « Tes témoignages sont très sûrs ; la sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours ». Qu'y a-t-il, qui pût convenir à la maison de l'Éternel, plus que la sainteté ? Si l'on eût demandé à un Israélite : « Pourquoi reculez-vous ainsi devant ce reptile qui se traîne sur le sentier ? » il aurait répondu : « L'Éternel est saint, et je lui appartiens ». Il a dit : « Ne touche pas » ! De même, maintenant, si l'on demande à un chrétien pourquoi il se tient à part de tant de choses, auxquelles les hommes du monde prennent part, sa réponse doit tout simplement être : « *Mon Père est saint* ». C'est là le vrai principe de la sainteté personnelle. Plus nous contemplons le caractère divin, et comprenons la puissance de nos relations avec Dieu, en Christ, par l'énergie du Saint Esprit, plus nous serons, nécessairement, saints en pratique. Il ne peut y avoir progrès dans l'état de sainteté où le croyant est introduit ; mais il y a, et il doit y avoir progrès dans l'appréciation, dans l'expérience et la manifestation pratique de cette sainteté. Ces choses ne devraient jamais être confondues. Tous les croyants sont dans la même condition de sainteté ou de sanctification, mais leur mesure pratique peut varier à l'infini. Cela est facile à comprendre : notre condition résulte de ce que nous sommes approchés de Dieu par le sang de la croix ; la mesure pratique dépend de ceci, savoir si nous nous maintenons près de Dieu, par la puissance de l'Esprit. Ce n'est pas prétendre à quelque chose qui soit au-dessus de notre portée — à un degré de sainteté personnelle plus élevé que d'autres — à être, en quelque manière, meilleur que son prochain. De telles prétentions sont tout à fait méprisables aux yeux de toute personne intelligente. Mais si Dieu, dans sa grâce infinie, s'abaisse jusqu'à nous et nous élève à la sainte hauteur de sa présence bénie, en association avec Christ, n'a-t-il pas le droit de nous prescrire quel doit être notre caractère, comme ayant été ainsi rapprochés ? Qui oserait mettre en doute une vérité aussi évidente ? Et ensuite, ne sommes-nous pas tenus de chercher à conserver ce caractère qu'il prescrit ? Devons-nous être accusés de présomption si nous le faisons ? Était-ce une présomption pour un Israélite de refuser de toucher à « un reptile » ? Non, mais c'eût été une audacieuse et dangereuse présomption de le faire. Il se pouvait, il est vrai, qu'il ne pût faire comprendre et apprécier à un étranger incirconcis le motif de sa conduite, mais peu importait. L'Éternel avait dit : « Ne touchez pas » ; non parce qu'un Israélite était, par lui-même, plus saint qu'un étranger, mais parce que l'Éternel était saint et qu'Israël lui appartenait. Il fallait l'œil et le cœur d'un disciple circoncis de la loi de Dieu, pour discerner ce qui était net et ce qui ne l'était pas. Un étranger ne voyait là aucune différence. Il en doit toujours être ainsi. Ce ne sont que les enfants de la Sagesse qui peuvent la justifier et approuver ses célestes voies.

Avant de quitter le chapitre onzième du Lévitique, nous pouvons, avec profit pour nos âmes, le comparer avec le chapitre dixième des Actes, vers. 11-16. Comme il dut paraître étrange à Pierre, élevé, dès son enfance, dans les principes du rituel mosaïque, de voir un vase, descendant du ciel, « dans lequel il y avait tous les quadrupèdes et les *reptiles* de la terre, et les oiseaux du ciel » ; et, non seulement de voir ce vase ainsi rempli, mais encore d'entendre une voix, disant : « Lève-toi, Pierre, tue et mange ». Merveilleuse chose ! Quoi ! nul examen des ongles et des instincts ! Il n'y en avait pas besoin : le vase et son contenu étaient descendus du ciel. C'était assez. Le Juif pouvait se

retrancher derrière les étroites barrières des ordonnances judaïques, et s'écrier : « Non point, Seigneur ; car jamais je n'ai rien mangé qui soit impur ou immonde » ; mais le flot de la grâce divine s'élevait majestueusement par-dessus ces barrières, afin d'embrasser, dans son vaste contour, toutes sortes d'objets, et de les élever au ciel, dans la puissance et sur l'autorité de ces précieuses paroles : « Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur ». Peu importait ce qui était dans le vase, si Dieu l'avait purifié. L'Auteur du livre du Lévitique allait élever les pensées de son serviteur au-dessus des barrières que ce livre avait érigées, jusqu'à toute la magnificence de la grâce céleste. Il voulait lui enseigner que la vraie pureté, — celle que le ciel demandait, ne devait plus consister dans l'acte de ruminer, dans le fait d'avoir l'ongle divisé, ou en telle ou telle autre marque cérémonielle ; mais à être lavé dans le sang de l'Agneau, qui purifie de tout péché, et rend le croyant assez net pour fouler le pavé de saphir des célestes parvis.

C'était là une noble leçon à donner à un Juif. C'était une leçon divine, à la lumière de laquelle les ombres de l'ancienne économie devaient s'évanouir. La main de la grâce souveraine a ouvert la porte du royaume, mais non pour y admettre quoi que ce soit d'impur. Rien d'impur ne peut entrer au ciel ; or le critère de la pureté ne devait plus être un ongle fendu, mais uniquement ceci : « *Ce que Dieu a purifié* ». Quand Dieu purifie un homme, il doit certes être net. Pierre allait être envoyé pour ouvrir le royaume aux gentils comme il l'avait déjà ouvert aux Juifs, et son cœur juif avait besoin d'être élargi. Il avait besoin de s'élever, au-dessus des ombres d'un temps qui n'était plus, dans la lumière éclatante qui rayonnait d'un ciel ouvert, en vertu d'un sacrifice accompli et parfait. Il avait besoin de sortir du courant étroit des préjugés juifs et d'être porté sur le sein de cet océan de grâce, qui allait se répandre sur tout un monde perdu. Il avait aussi à apprendre que la mesure, qui devait déterminer la vraie pureté, n'était plus charnelle, cérémonielle et terrestre, mais spirituelle, morale et céleste. Nous pouvons donc bien dire que c'étaient de grandes leçons que celles que reçut l'apôtre de la circoncision sur le toit de la maison de Simon le corroyeur. Elles étaient évidemment propres à adoucir, à dilater, à élever un esprit qui avait été formé au milieu des influences rétrécissantes du système juif. Nous bénissons le Seigneur pour ces précieuses leçons. Nous le bénissons pour la belle et riche position, où il nous a placés par le sang de la croix. Nous le bénissons de ce que nous ne sommes plus entravés par des « ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas » ; mais de ce que sa Parole nous déclare que « toute créature de Dieu est bonne et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec action de grâces, car elle est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière » (1 Tim. 4:4, 5).

## Chapitre 12

Cette courte section de notre Livre nous donne, à sa manière, la double leçon de la ruine de l'homme et du remède de Dieu. Mais, quoique la forme soit particulière, la leçon est des plus claires et des plus propres à faire impression. Elle est, à la fois, profondément humiliante et divinement consolante. L'effet de tout passage de l'Écriture, directement expliqué et appliqué à notre âme par la puissance du Saint Esprit, c'est de nous conduire, hors de nous-mêmes, à Christ. Partout où nous voyons notre nature déchue, à quelque point de son histoire que nous la considérons, soit dans sa conception, à sa naissance ou à quelque autre phase le long de toute sa carrière, du ventre au cercueil, elle porte le double cachet d'infirmité et de souillure. C'est ce qu'on oublie parfois au milieu de l'éclat, des pompes, des richesses et des splendeurs de la vie humaine. Le cœur de l'homme est fertile en moyens de couvrir son humiliation. Il cherche, de diverses manières, à orner, à dorer sa nudité et à revêtir les apparences de la force et de la gloire ; mais tout cela n'est que vanité. Il suffit de le voir à son entrée dans le monde, pauvre et faible créature, ou quand il en sort, afin d'aller prendre place sous les mottes des vallées, pour avoir la preuve la plus convaincante du néant de tout son orgueil, de la vanité de toute sa gloire. Ceux dont le chemin à travers ce monde a été illuminé par ce que l'homme appelle la gloire, y sont entrés dans la nudité et dans la faiblesse, et en sont sortis par la maladie et par la mort.

Et ce n'est pas tout. Le partage de l'homme — ce qui le caractérise à son entrée dans la vie, ce n'est pas seulement l'infirmité ; il y a encore la souillure. « Voilà, dit le psalmiste, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu » (Ps. 51:5). « Et comment serait pur celui qui est né de femme ? » (Job 25:4). Dans le chapitre sous nos yeux, nous apprenons que la conception et la naissance d'un « enfant mâle » occasionnait « sept jours » de souillure cérémonielle pour la mère, avec trente-trois jours d'exclusion du sanctuaire, et que ces périodes étaient doublées dans le cas d'une « fille ». Cela ne veut-il rien dire ? Ne pouvons-nous pas en tirer une leçon humiliante ? Cela ne nous déclare-t-il pas, en un langage facile à comprendre, que l'homme est « une chose impure » et qu'il lui faut le sang de l'expiation pour le purifier ? L'homme s'imagine qu'il peut se faire une justice propre. Il vante orgueilleusement la dignité de la nature humaine. Il peut prendre un air hautain et une démarche arrogante, en parcourant la scène de la vie ; mais s'il voulait se donner la peine de rentrer un moment en lui-même et de méditer sur le court chapitre de notre Livre qui nous occupe, son orgueil, sa vanité, sa dignité et sa propre justice s'évanouiraient promptement et, à leur place, il pourrait trouver la solide base de toute vraie dignité, de même que le fondement de la divine justice, en la croix de notre Seigneur Jésus Christ.

L'ombre de la croix passe devant nous, sous un double aspect, dans ce chapitre : d'abord, dans la circoncision de « l'enfant mâle », par laquelle il devenait membre de l'Israël de Dieu ; et, secondement, dans l'holocauste et le sacrifice pour le péché, par lesquels la mère était nettoyée de toute souillure, réintégrée, et rendue de nouveau capable de s'approcher du sanctuaire et d'être mise en contact avec les choses saintes. « Et quand les jours de sa purification seront accomplis, pour un fils ou pour une fille, elle amènera au sacrificateur, à l'entrée de la tente d'assignation, un agneau âgé d'un an pour holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle, pour sacrifice pour le péché ; et il présentera ces choses devant l'Éternel, et fera propitiation pour elle, et elle sera purifiée du flux de son sang. Telle est la loi de celle qui enfante un fils ou une fille » (vers. 6, 7). La mort de Christ, sous ses deux grands aspects, est ici présentée à nos pensées, comme la seule chose qui pouvait répondre à la souillure attachée à la naissance naturelle de l'homme et l'enlever parfaitement. L'holocauste représente la mort de Christ, selon l'appréciation divine ; le sacrifice pour le péché, d'un autre côté, représente la mort de Christ, en rapport avec les besoins du pécheur.

« Et si ses moyens ne suffisent pas pour trouver un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, l'un pour l'holocauste, et l'autre pour le sacrifice pour le péché ; et le sacrificateur fera propitiation pour elle, et elle sera pure ». L'effusion du sang, seule, pouvait purifier. La croix est le seul remède pour l'infirmité et la souillure de l'homme. Partout où cette œuvre glorieuse est comprise par la foi, on jouit d'une purification complète. Or, cette perception peut être faible — la foi peut être chancelante — les expériences pauvres ; mais, que le lecteur se souvienne, pour la joie et la consolation de son âme, que ce n'est pas la profondeur de ses expériences, la stabilité de sa foi, ou la force de sa compréhension, qui purifient ; mais uniquement la valeur divine, l'immuable efficace du sang de Jésus. Cela donne un grand repos à l'âme. Le sacrifice de la croix est le même pour chaque membre de l'Israël de Dieu, quelle que soit sa position dans l'assemblée. Les tendres considérations du Dieu de miséricorde se voient dans le fait que le sang d'une tourterelle était aussi efficace, pour le pauvre, que le sang d'un veau, pour le riche. La pleine valeur de l'œuvre expiatoire était également conservée et démontrée par les deux offrandes. S'il n'en eût pas été ainsi, l'humble Israélite, impliquée dans les souillures cérémonielles, aurait pu s'écrier, en considérant les nombreux troupeaux de quelque riche voisin : « Hélas ! que ferai-je ? Comment serai-je purifiée ? Comment pourrai-je recouvrer ma place et mes privilèges dans la congrégation ? Je n'ai ni troupeaux, ni bétail. Je suis pauvre et misérable ». Mais, béni soit Dieu, le cas d'une telle personne était prévu et il y était pourvu. Un jeune pigeon ou une tourterelle étaient tout à fait suffisants. La même grâce, parfaite et admirable, se montre dans le cas du lépreux, au chapitre 14 de notre Livre : « Et *s'il est pauvre, et que sa main ne puisse atteindre jusque-là*, il prendra, etc... Il offrira l'une des tourterelles, ou l'un des jeunes pigeons : de ce que sa main aura pu atteindre... Telle est la loi touchant celui en qui il y a une plaie de lèpre, et dont la main n'a pas su atteindre ce qui était ordonné pour sa purification » (vers. 21, 30-32).

La grâce trouve le misérable en quelque lieu qu'il soit et tel qu'il est. Le sang expiatoire est mis à la portée du plus humble, du plus pauvre, du plus faible. Tous ceux qui en ont besoin peuvent l'avoir. « S'il est pauvre » — quoi donc ? qu'il soit repoussé ? Oh ! non, le Dieu d'Israël ne pouvait en agir de la sorte avec les pauvres et les indigents. Il y a un grand encouragement pour tous ces derniers dans la belle expression : Selon ce que sa main aura pu atteindre... de ce donc que sa main aura pu atteindre. Quelle grâce parfaite ! « L'Évangile est annoncé aux pauvres ». Aucun ne peut dire : « Le sang de Christ n'était pas à ma portée ». On peut demander à chacun : « À quelle proximité voudriez-vous qu'il vous soit apporté ? » « J'ai fait approcher ma justice ; elle ne sera pas éloignée », dit le Seigneur (Ésa. 46:13). Jusqu'à quel point est-elle « près » ? Si près, qu'elle est pour « celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie » (Rom. 4:5). Et encore : « La parole est près de toi ». Comment « près » ? Si près que « si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:8, 9). De même encore cette belle et touchante invitation : « Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent ! » (Ésa. 55:1).

Quelle grâce incomparable brille dans ces expressions : « À celui qui *ne fait pas* des œuvres », et « vous qui *n'avez pas d'argent* ! » Elles sont aussi conformes à la nature de Dieu qu'elles sont opposées à celle de l'homme. Le salut est aussi gratuit que l'air que nous respirons. Est-ce nous qui avons créé l'air ? Est-ce nous qui avons combiné les éléments qui le composent ? Non, mais nous en jouissons, et en en jouissant, nous pouvons vivre et agir pour Celui qui l'a créé. Il en est de même dans l'affaire du salut. Nous le recevons sans rien avoir fait. Nous jouissons des richesses d'un autre ; nous nous reposons sur l'œuvre accomplie par un autre ; et de plus, c'est en nous en nourrissant et en nous y reposant ainsi, que nous sommes rendus capables de travailler pour Celui sur l'œuvre duquel nous nous reposons, et des richesses duquel nous jouissons. C'est là un grand paradoxe de l'Évangile, parfaitement inexplicable pour le légalisme, mais admirablement simple pour la foi. La grâce divine se délecte à pourvoir aux besoins de ceux qui « n'ont pas le moyen » d'y pourvoir par eux-mêmes.

Mais nous trouvons encore une leçon précieuse dans ce douzième chapitre du Lévitique. Non seulement nous y voyons la grâce de Dieu envers les pauvres, mais, en comparant les derniers versets avec Luc 2:24, nous apprenons jusqu'à quelle étonnante profondeur Dieu s'abaisse pour manifester cette grâce. Le Seigneur Jésus Christ, Dieu manifesté en chair, l'Agneau pur et sans tache, le Saint, qui ne connut point le péché, « naquit d'une femme » et cette femme, merveilleux mystère ! — après avoir porté dans son sein, et mis au monde ce corps humain, pur, parfait, saint et sans tache, dut se soumettre aux cérémonies ordinaires et accomplir les jours de sa purification, selon la loi de Moïse. Et non seulement nous voyons la grâce divine dans le fait qu'elle dut ainsi se purifier, mais encore dans la manière dont cela fut accompli. « Et pour offrir un sacrifice, selon ce qui est prescrit dans la loi du Seigneur, *une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes* ». Cette simple circonstance nous apprend que les parents putatifs du Seigneur Jésus étaient pauvres, au point d'être obligés de profiter de la touchante permission accordée à ceux qui n'avaient pas le moyen d'offrir « un agneau pour un holocauste ». Quelle pensée ! Le Seigneur de gloire, le Dieu Tout-Puissant, possesseur du ciel et de la terre, Celui à qui appartiennent « les bêtes sur mille montagnes », et toutes les richesses de l'univers, — apparut en ce monde, que ses mains avaient créé, dans les circonstances difficiles d'une bien humble vie. L'économie lévitique faisait des concessions aux pauvres, et la mère de Jésus s'en prévalut. Il y a là une profonde leçon pour le cœur humain. Le Seigneur Jésus ne fit pas son entrée dans le monde au milieu des grands et des nobles. Il fut, tout particulièrement, un homme pauvre. Il prit place parmi les pauvres. « Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Cor. 8:9).

Puissions-nous toujours nous nourrir avec joie de cette précieuse grâce de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle nous avons été enrichis pour le temps et pour l'éternité ! Il s'est dépouillé de tout ce que l'amour pouvait donner, afin que nous fussions remplis. Il s'est dépouillé, afin que nous

fussions vêtus. Il est mort, afin que nous pussions vivre. Dans la grandeur de sa grâce, il descendit du haut de la gloire divine jusque dans les profondeurs de l'humaine pauvreté, pour que nous pussions être élevés du fumier de la ruine naturelle pour prendre notre place parmi les princes de son peuple, à jamais. Oh ! que le sentiment de cette grâce, produit dans nos cœurs par la puissance du Saint Esprit, nous contraigne à nous abandonner plus complètement à Celui auquel nous devons notre félicité présente et éternelle, nos richesses, notre vie, notre tout !

## Chapitres 13, 14

De toutes les fonctions que, d'après la loi de Moïse, le sacrificateur avait à remplir, aucune n'exigeait une attention plus patiente, une plus stricte adhésion au Guide divin, que la constatation et le traitement convenable de la lèpre. Ce fait doit être évident pour quiconque étudie avec quelque peu d'attention l'importante partie de notre Livre à laquelle nous sommes arrivés.

Deux choses exigeaient la sollicitude vigilante du sacrificateur, savoir, la pureté de l'assemblée et la grâce qui ne pouvait admettre l'exclusion d'un membre quelconque, à moins de motifs bien clairement déterminés. La sainteté ne pouvait permettre qu'un homme quelconque, qui devait être exclu, demeurât dans la congrégation ; et, d'un autre côté, la grâce ne voulait pas que qui que ce soit fût dehors, qui devait être dedans. C'est pourquoi le sacrificateur avait le plus urgent besoin de vigilance, de calme, de sagesse, de patience, de tendresse et d'une grande expérience. Certaines choses pouvaient paraître de peu d'importance, tout en étant réellement très graves, et d'autres pouvaient ressembler à la lèpre, sans l'être le moins du monde. Il fallait la plus grande attention et le plus grand sang-froid. Un jugement précipité, une conclusion trop prompte, pouvaient entraîner les plus sérieuses conséquences, soit pour l'assemblée, soit pour quelqu'un de ses membres.

C'est ce qui explique la fréquente répétition d'expressions, telles que les suivantes : « Le sacrificateur verra » ; — « le sacrificateur fera enfermer pendant *sept jours* celui qui a la plaie ; et le sacrificateur le verra le septième jour » ; — « le sacrificateur le fera enfermer pendant *sept autres jours*. Et le sacrificateur le verra pour la seconde fois le septième jour ». On ne devait juger ou décider d'aucun cas avec précipitation. On ne devait former aucune opinion par oui-dire. L'examen personnel, le discernement sacerdotal, la calme réflexion, la stricte adhésion à la parole écrite, savoir au Guide saint et infaillible, toutes ces choses étaient formellement exigées du sacrificateur, s'il voulait se former un jugement sain sur chaque cas. Il ne devait pas se laisser guider par ses propres pensées, ses propres sentiments, sa propre sagesse en quoi que ce soit. Il avait d'amples directions dans la Parole, pourvu qu'il s'y soumit. Chaque détail, chaque trait, chaque mouvement, chaque variation, chaque nuance et chaque symptôme particulier — tout était prévu, avec une prévoyance divine, en sorte que le sacrificateur n'avait qu'à bien connaître la Parole et à s'y conformer en tous points, pour éviter des milliers d'erreurs.

En voilà assez quant au sacrificateur et à ses saintes responsabilités.

Considérons maintenant la maladie de la lèpre, développée dans un individu, dans un vêtement ou dans une maison.

Au point de vue physique, rien ne pouvait être plus dégoûtant que cette maladie ; et comme elle était tout à fait incurable quand il s'agissait d'un homme, elle offre une peinture des plus vives et des plus effrayantes du péché — du péché en nous — du péché dans nos circonstances — du péché dans une assemblée. Quelle leçon pour l'âme, qu'une maladie aussi affreuse et humiliante soit employée pour figurer le mal moral, soit dans un membre de l'assemblée de Dieu, soit dans les circonstances d'un de ses membres, soit dans l'assemblée elle-même !

1. Et d'abord, quant à la lèpre dans un individu, ou en d'autres termes, quant à l'action du mal moral ou à ce qui pouvait paraître mal chez quelque membre de l'assemblée, c'est une affaire de grave et sérieuse importance — une affaire qui demande la plus grande vigilance et toute la sollicitude de la part de tous ceux qui ont à cœur le bien des âmes et la gloire de Dieu, laquelle est

intéressée au bien-être et à la pureté de son assemblée comme corps et de chacun de ses membres en particulier.

Il importe de remarquer que, tandis que les principes généraux de la lèpre et de sa purification s'appliquent, dans un sens secondaire, à tout pécheur, cependant, dans la portion de l'Écriture qui nous occupe, le sujet est présenté en rapport avec ceux qui étaient le peuple reconnu de Dieu. L'individu que l'on voit ici soumis à l'examen du sacrificateur est un membre de l'assemblée de Dieu. Il est bon de comprendre cela. L'assemblée de Dieu doit être conservée pure, parce que c'est son habitation. Aucun lépreux ne peut demeurer dans l'enceinte sacrée de la demeure de l'Éternel.

Mais alors, remarquez le soin, la vigilance, la patience parfaite, recommandés au sacrificateur ; de peur que quelque chose, qui n'était pas la lèpre, ne fût traité comme lèpre, ou que quelque chose, qui était réellement la lèpre, ne fût toléré. Maintes affections pouvaient paraître « dans la peau » — la place de la manifestation — « comme une plaie de lèpre », lesquelles, après une patiente investigation du sacrificateur, se trouvaient n'être que superficielles. C'est à quoi il fallait soigneusement avoir égard. Quelque bouton pouvait apparaître à la surface, lequel, quoique demandant les soins de celui qui agissait pour Dieu, n'était pas réellement une souillure. Et pourtant ce qui paraissait n'être qu'un bouton superficiel pouvait devenir quelque chose de plus profond que la peau, quelque chose sous la surface, quelque chose affectant les éléments cachés de la constitution. Tout cela exigeait la plus grande sollicitude de la part du sacrificateur (voyez vers. 2-11). Une petite négligence, un léger oubli pouvaient amener des conséquences désastreuses. Cela pouvait occasionner la souillure de l'assemblée par la présence d'un lépreux réel, ou l'expulsion, pour quelque infirmité superficielle, d'un vrai membre de l'Israël de Dieu.

Il y a dans tout cela un riche fonds d'instructions pour le peuple de Dieu. Il y a une différence entre les infirmités personnelles et la positive énergie du mal, — entre les défauts et les imperfections de la conduite et l'activité du péché dans les membres. Sans doute, il importe de veiller sur nos infirmités ; car si nous ne sommes pas sur nos gardes à leur égard et si nous ne les jugeons pas, elles peuvent devenir la source d'un mal positif (vers. 14-28). Tout ce qui est de notre nature doit être jugé et refoulé. Nous ne devons avoir aucune indulgence pour les infirmités personnelles qui sont *en nous-mêmes*, quoique nous devions en avoir beaucoup pour celles qui sont *chez les autres*. Prenons, pour exemple, un caractère irritable. Chez moi, je dois le juger ; chez un autre, je dois l'excuser. Semblable à « la tumeur blanche », dans le cas de l'Israélite (vers. 19-20), il peut devenir la source d'une vraie souillure — la cause d'une exclusion de l'assemblée. Toute faiblesse, quel qu'en soit le caractère, doit être surveillée, de peur qu'elle ne devienne une occasion de péché. Une tête chauve n'était pas de la lèpre, mais la lèpre pouvait s'y déclarer et, par conséquent, il fallait y prendre garde. Il peut y avoir mille choses qui ne sont pas coupables, en elles-mêmes, mais qui peuvent devenir une occasion de péché, si l'on n'y fait pas une grande attention. Et il ne s'agit pas seulement de ce qui, à notre avis, peut être nommé taches, défauts et infirmités personnelles, mais même ce dont nos cœurs pourraient être disposés à se glorifier. *L'humour*, la vivacité d'esprit, la gaîté peuvent devenir la source et le centre de la souillure. Chacun a quelque chose dont il doit se garder, — quelque chose qui fait qu'il doit toujours se tenir comme sur un observatoire. Que nous sommes heureux de pouvoir compter sur un cœur de Père, au sujet de toutes ces choses ! Nous avons le précieux privilège de pouvoir entrer, en tout temps, en la présence de l'amour infatigable, toujours accessible, qui ne repousse jamais et ne fait pas de reproches, pour exprimer tout ce que nous avons sur le cœur, obtenir grâce pour être aidés en tous nos besoins et remporter une complète victoire sur tout. Nous n'avons pas sujet d'être découragés aussi longtemps que nous voyons cette inscription sur la porte du trésor de notre Père : « Il donne une plus grande grâce ». Précieuse inscription ! Elle n'a pas de limites. Elle est sans fond et sans bornes.

Nous allons voir maintenant ce qu'on faisait dans chacun des cas où la plaie de la lèpre était indubitablement reconnue. Le Dieu d'Israël pouvait supporter les infirmités, les défauts et les taches ; mais du moment que le cas devenait un cas de souillure, qu'elle fût à la tête, à la barbe, au front ou en quelque autre partie, elle ne pouvait être tolérée dans la sainte assemblée. « Et le lépreux en qui

sera la plaie aura ses vêtements déchirés et sa tête découverte, et il se couvrira la barbe, et il criera : Impur ! Impur ! Tout le temps que la plaie sera en lui, il sera impur ; il est impur ; il habitera seul, son habitation sera hors du camp » (vers. 45, 46). Voilà quelle était la condition du lépreux — l'occupation du lépreux — la place du lépreux. Les vêtements déchirés, la tête nue, la barbe couverte, criant : Impur ! Impur ! et demeurant hors du camp, dans la solitude du désert vaste et affreux. Que pouvait-il y avoir de plus humiliant, de plus accablant que cela ? « Il habitera seul ». Il était indigne de la communion et de la société de ses semblables. Il était exclu du seul endroit, dans le monde entier, où la présence de l'Éternel était connue et goûtée.

Lecteur, voyez dans le pauvre et solitaire lépreux le type frappant de celui en qui le péché travaille. C'est vraiment là ce que cela signifie. Ce n'est pas, comme nous le verrons bientôt, un pécheur perdu, faible, coupable et condamné, dont le péché et la misère sont entièrement découverts et qui, par conséquent, est un sujet bien qualifié pour l'amour de Dieu et pour le sang de Christ. Non, nous voyons, dans le lépreux mis à part, un homme en qui le péché agit avec efficace — un homme en qui il y a la positive énergie du mal. C'est là ce qui souille et exclut de la jouissance de la présence de Dieu et de la communion des saints. Aussi longtemps que le péché agit, il ne peut y avoir de communion ni avec Dieu, ni avec son peuple. « Il habitera seul ; son habitation sera hors du camp ». Jusques à quand ? Pendant « tout le temps que *la plaie* sera en lui ». C'est là une grande vérité pratique. L'énergie du mal est le coup de mort de la communion. Il peut y avoir les apparences extérieures, les pures formes, la froide profession, mais il ne peut y avoir de communion tant que l'énergie du mal est là. N'importe le caractère ou la mesure du mal ; s'il n'avait que le poids d'une plume, si ce n'était qu'une pensée légère, aussi longtemps qu'il continue à agir, il doit empêcher la communion, la suspendre pour un temps. C'est quand il se forme en bouton, quand il monte à la surface, quand il se découvre entièrement, qu'il peut être combattu et tout à fait ôté par la grâce de Dieu et par le sang de l'Agneau.

Ceci nous amène à un point des plus intéressants en rapport avec le lépreux — à un point qui doit paraître un vrai paradoxe à tous, sauf à ceux qui comprennent la manière dont Dieu agit envers les pécheurs : « Si la lèpre fait éruption sur la peau, et que la lèpre couvre toute la peau de celui qui a la plaie, de la tête aux pieds, autant qu'en pourra voir le sacrificateur, le sacrificateur le verra : et voici, la lèpre a couvert toute sa chair ; alors il déclarera pur celui qui a la plaie : il est tout entier devenu blanc ; il est pur » (chap. 13:12, 13). Du moment qu'un pécheur est à sa vraie place devant Dieu, la question tout entière est réglée. Dès que son véritable caractère est pleinement manifesté, il n'y a plus de difficulté. Il peut avoir à passer par de pénibles expériences, avant d'en arriver là — expériences résultant de ses refus de prendre sa véritable place — de confesser « toute la vérité » sur ce qu'il est ; mais, dès l'instant qu'il est amené à dire de tout son cœur : « *tel que je suis* », la grâce gratuite de Dieu coule jusqu'à lui. « Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour. Car jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi ; ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été » (Ps. 32:3, 4). Combien de temps ce pénible état durait-il ? Jusqu'à ce que tout ce qui travaillait à l'intérieur fût venu ouvertement à la surface. « Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (vers. 5).

Il est des plus intéressant d'observer la suite des dispensations de Dieu envers le lépreux, depuis l'instant où les soupçons étaient excités par certains symptômes à l'endroit de la manifestation, jusqu'à ce que la maladie couvrît l'homme tout entier, « de la tête aux pieds ». Il n'y avait ni hâte, ni indifférence. Dieu entre toujours en jugement d'un pas lent et mesuré ; mais quand il y entre, il faut qu'il agisse selon les droits de sa nature. Il peut examiner avec patience. Il peut attendre « sept jours », et si la plus légère variation se montre dans les symptômes, il peut attendre « sept autres jours » ; mais du moment qu'il est prouvé que c'est bien positivement l'action de la lèpre, il ne peut plus y avoir de tolérance : « Son habitation sera hors du camp ». Jusques à quand ? Jusqu'à ce que la maladie soit entièrement venue à la surface. Si « la lèpre a couvert *toute* sa chair, alors il le déclarera pur ». C'est ici le point le plus précieux et le plus intéressant. La plus petite tache de lèpre était

intolérable aux yeux de Dieu ; et cependant, quand l'homme tout entier en était couvert de la tête aux pieds, il était déclaré net — c'est-à-dire il était un sujet qualifié pour avoir part à la grâce de Dieu et au sang de l'expiation.

Il en est toujours de même avec le pécheur. Dieu « a les yeux trop purs pour voir le mal » et ne peut contempler l'oppression (Hab. 1:13) ; et cependant, du moment qu'un pécheur prend sa véritable place, en tant que complètement perdu, coupable et souillé en tant que n'ayant pas même un seul point sur lequel l'œil de l'infinie Sainteté puisse s'arrêter avec plaisir — comme un être si mauvais qu'il ne pourrait être pire — dès cet instant, toute la question est immédiatement, parfaitement, divinement résolue. La grâce de Dieu a affaire avec des pécheurs ; et quand je me reconnais pécheur, je me reconnais comme l'un de ceux que Christ est venu sauver. Plus quelqu'un me prouvera clairement que je suis un pécheur, plus il établira clairement mon droit à l'amour de Dieu et à l'œuvre de Christ. « Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu » (1 Pierre 3:18). Or, si je suis « injuste », je suis un de ceux pour lesquels Christ est mort, et j'ai droit à tous les bienfaits de sa mort. « Il n'y a pas un homme juste sur la terre » ; et, puisque je suis « sur la terre », il est évident que je suis « injuste », et il est également évident que Christ est mort pour moi, qu'il a souffert pour mes péchés. Donc, puisque Christ est mort pour moi, je possède l'heureux privilège de pouvoir entrer dans la jouissance immédiate des fruits de son sacrifice. C'est aussi évident que cela peut être, cela ne demande aucun effort quelconque. Je ne suis pas appelé à être, en quoi que ce soit, différent de ce que je suis. Je ne suis pas appelé à sentir, à expérimenter, à réaliser quoi que ce soit. La parole de Dieu m'assure que Christ est mort pour moi, tel que je suis ; et s'il est mort pour moi, je suis aussi en sûreté qu'il l'est lui-même. Il n'y a rien contre moi. Christ a satisfait à tout. Non seulement il a souffert pour « mes péchés », mais il a « *aboli le péché* ». Il a aboli tout le système dans lequel j'étais, comme enfant du premier Adam, et il m'a introduit dans une nouvelle position, en association avec lui-même ; et c'est là que je me tiens devant Dieu, délivré de toute imputation de péché et de toute crainte de jugement.

Tel que je suis, sans rien à moi,  
Sinon ton sang versé pour moi,  
Et ta voix qui m'appelle, à toi  
Agneau de Dieu, je viens, je viens !

Comment puis-je savoir que son sang a été versé pour moi ? Par les Écritures. Source bénie, assurée et éternelle de connaissance ! Christ a souffert pour les péchés. J'ai des péchés, Christ est mort, « le juste pour les injustes ». Je suis injuste. Donc, la mort de Christ s'applique à moi, aussi complètement, aussi immédiatement, aussi divinement que si j'étais le seul pécheur sur la terre. Il ne s'agit pas de mon appropriation, de ma réalisation, de mes sentiments. Bien des âmes se tourmentent là-dessus. Que de fois n'entend-on pas des expressions telles que celles-ci : « Oh ! je crois que Christ est mort pour les pécheurs, mais je ne puis pas *réaliser* que mes péchés sont pardonnés. Je ne puis pas m'appliquer, je ne puis m'approprier, je ne puis expérimenter le bienfait de la mort de Christ ». Tout cela est du *moi*, et non pas Christ. C'est le sentiment, et non l'Écriture. Si nous cherchons d'un bout à l'autre du saint volume, nous n'y trouverons pas une syllabe qui dise que nous sommes sauvés par la réalisation, l'expérience ou l'approbation. L'Évangile s'applique à tous ceux qui se reconnaissent perdus. Christ est mort pour les pécheurs. C'est précisément ce que je suis. Donc, il est mort pour moi. Comment est-ce que je le sais ? Est-ce parce que je le sens ? Nullement. Comment donc ? Par la parole de Dieu. « Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures... il a été enseveli et il a été ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Cor 15:3, 4). Ainsi, tout est « selon les Écritures ». Si c'était selon nos sentiments, nous serions bien misérables, car nos sentiments sont rarement les mêmes pendant un jour tout entier ; mais les Écritures sont toujours les mêmes. « Éternel ! ta parole est établie à toujours dans les cieus... Tu as exalté ta parole au-dessus de tout ton nom ».

Sans doute, c'est très heureux de réaliser, de sentir et d'expérimenter ; mais si nous mettons ces choses à la place de Christ, nous n'aurons ni ces choses ni le Christ qui les donne. Si je suis occupé de Christ, je serai heureux ; mais si je mets mon bonheur à la place de Christ, je n'aurai ni l'un ni l'autre. C'est la triste condition morale de milliers de gens. Au lieu de se reposer sur l'inébranlable autorité des Écritures, ils regardent toujours à leurs propres cœurs, ce qui fait qu'ils sont toujours incertains, et, par conséquent, toujours malheureux. Un état de doute est un état de torture. Mais comment puis-je sortir de mes doutes ? Tout simplement en croyant à la divine autorité des Écritures. De qui les Écritures rendent-elles témoignage ? De Christ (Jean 5). Elles déclarent que Christ est mort pour nos péchés, et qu'il a été ressuscité pour notre justification (Rom. 4). Cela règle tout. La même parole qui me dit que je suis injuste, me dit aussi que Christ est mort pour moi. Rien ne peut être plus clair. Si je n'étais pas injuste, la mort de Christ ne serait pas pour moi du tout ; mais, moi étant injuste, elle est ce qu'il me faut et s'applique divinement à moi. Si je suis occupé de quoi que ce soit en moi-même ou touchant moi-même, il est clair que je n'ai pas saisi toute l'application spirituelle de Lévit. 13:12, 13. Je ne suis pas venu à l'Agneau de Dieu, « *tel que je suis* ». C'est quand le lépreux est couvert de lèpre de la tête aux pieds qu'il est comme il doit être. C'est alors, et alors seulement, que la grâce peut le rencontrer. « Le sacrificateur le verra : et voici, la lèpre a couvert toute sa chair ; alors il déclarera pur celui qui a la plaie : il est tout entier devenu blanc ; il est pur ». Précieuse vérité ! « Où le péché abondait, la grâce a surabondé ». Aussi longtemps que je pense qu'il y a une seule place qui ne soit pas couverte par l'affreuse maladie, je n'en ai pas fini avec moi-même. C'est quand mon véritable état m'est complètement dévoilé que je comprends réellement ce que veut dire le salut par grâce.

Nous comprendrons mieux la force de tout cela, lorsque nous en viendrons à considérer les ordonnances relatives à la purification du lépreux, au chapitre 14 de notre livre. Nous dirons maintenant quelques mots sur la question de la lèpre des vêtements, mentionnée au chapitre 13:47-59.

2. Le vêtement ou la peau suggère à l'esprit l'idée des circonstances ou des habitudes d'un homme. C'est un point de vue éminemment pratique. Nous devons être en garde contre le développement du mal dans nos vies tout autant que contre le mal en nous-mêmes. Nous voyons la même investigation patiente à l'égard d'un vêtement que dans le cas d'une personne. Il n'y a aucune précipitation, comme aussi aucune indifférence. « Le sacrificateur verra la plaie, et il fera enfermer pendant sept jours l'objet où est la plaie ». Il ne doit y avoir ni insouciance, ni négligence. Le mal peut se glisser de mille manières dans nos habitudes et dans nos circonstances ; c'est pourquoi, dès que nous apercevons quoi que ce soit d'une nature suspecte, nous devons le soumettre à une investigation sacerdotale, calme et patiente. Il faut qu'il soit « enfermé pendant sept jours », afin d'avoir amplement le temps de se manifester tout à fait.

« Et le septième jour, il verra la plaie : si la plaie s'est étendue dans le vêtement, soit dans la chaîne, soit dans la trame, soit dans la peau, dans un ouvrage quelconque qui a été fait de peau, la plaie est une lèpre rongearde : la chose est impure. Alors on brûlera le vêtement ». La mauvaise habitude doit être abandonnée à l'instant où je la découvre. Si je me trouve dans une mauvaise position, je dois la quitter. L'action de brûler le vêtement exprime le jugement du mal, soit dans les habitudes, soit dans les circonstances d'un homme. Il ne faut pas jouer avec le mal. Dans certains cas, le vêtement devait être « lavé », ce qui exprime l'action de la parole de Dieu sur les habitudes d'un homme. « Le sacrificateur commandera qu'on lave l'objet où est la plaie, et le fera enfermer pendant *sept autres jours* ». Il faut une attente patiente pour s'assurer des effets de la Parole. « Et le sacrificateur verra, après que la plaie aura été lavée : et voici, la plaie n'a pas changé... tu la brûleras au feu ». Quand il y a quelque chose de radicalement et d'irréremédiablement mauvais dans notre position ou dans nos habitudes, nous n'avons pas autre chose à faire qu'à y renoncer entièrement. « Et si le sacrificateur regarde, et voici, la plaie s'efface après avoir été lavée, alors on l'arrachera du vêtement ». La Parole peut produire assez d'effet pour que ce qui est mauvais dans la conduite d'un

homme, ou dans sa position, soit abandonné, et qu'ainsi le mal soit ôté ; mais si malgré tout, le mal continue, il doit être, avec tout ce qui s'y rattache, entièrement condamné et mis de côté.

Il y a une mine abondante d'instructions pratiques dans tout ceci. Nous devons prendre bien garde à la position que nous occupons, aux circonstances dans lesquelles nous sommes, aux habitudes que nous contractons, au caractère que nous prenons. Il y a là un besoin tout particulier de vigilance. Tout symptôme suspect doit être soigneusement surveillé, de peur qu'il ne se change plus tard en « lèpre rongeante » ou « faisant éruption », par laquelle, nous-mêmes et beaucoup d'autres, nous serions souillés. Nous pouvons être placés dans une position, à laquelle sont attachées certaines choses mauvaises qui peuvent être abandonnées sans abandonner entièrement la position ; mais nous pouvons nous trouver aussi dans une situation où il est impossible de « demeurer avec Dieu ». Si l'œil est simple, le chemin sera tout tracé. Si le seul désir du cœur est de jouir de la présence divine, nous découvrirons aisément quelles sont les choses qui tendent à nous priver de cette grâce inexprimable.

Puissions-nous rechercher une plus grande intimité avec Dieu, et nous garder soigneusement de toute forme de souillure, soit dans nos personnes, soit dans nos habitudes, soit dans nos relations !

Nous allons considérer maintenant les belles et significatives ordonnances, relatives à la purification du lépreux, qui nous offrent en type quelques-unes des vérités les plus précieuses de l'Évangile.

« L'Éternel parla à Moïse, disant : C'est ici la loi du lépreux, au jour de sa purification : il sera amené au sacrificateur ; et le sacrificateur sortira hors du camp » (chap. 14:1-3). Nous avons déjà vu quelle place le lépreux occupait. Il était hors du camp, à distance de Dieu, de son sanctuaire et de son assemblée. En outre, il demeurait dans une aride solitude, dans une condition de souillure. Il était hors de la portée de tout secours humain et, quant à lui-même, il ne pouvait que communiquer la souillure à tout ce qu'il touchait. Il était donc, évidemment, impossible qu'il pût faire quoi que ce fût pour se purifier. S'il ne pouvait que souiller par son attouchement, comment aurait-il pu se nettoyer lui-même ? Comment aurait-il pu contribuer ou coopérer à sa purification ? Impossible. Comme lépreux souillé, il ne pouvait absolument rien faire pour lui-même ; *tout* devait être fait *pour* lui. Il ne pouvait se frayer un chemin jusqu'à Dieu, mais Dieu pouvait se frayer un chemin jusqu'à lui. Aucun moyen de secours pour lui, ni en lui-même, ni en ses semblables. Il est clair qu'un lépreux ne pouvait en nettoyer un autre ; et il est clair aussi que si un lépreux touchait une personne nette, il la rendait souillée. Sa *seule* ressource était en Dieu. Il devait être débiteur de la grâce pour toutes choses.

C'est pourquoi nous lisons : « Le sacrificateur sortira hors du camp ». Il n'est pas dit : « Le lépreux viendra ». C'était entièrement en dehors de la question ; à quoi eût servi de dire au lépreux d'aller ou de faire ? Il était relégué dans la solitude du désert ; où pouvait-il aller ? Il était tout couvert de souillures incurables ; que pouvait-il faire ? Il pouvait soupirer après la société de ses semblables, et désirer d'être nettoyé ; mais ses soupirs étaient ceux d'un lépreux isolé et sans force. Il pouvait faire des efforts pour se nettoyer, mais ses efforts n'avaient d'autre résultat que de le montrer souillé et de contribuer à propager la souillure. Avant qu'il pût être déclaré « pur », il fallait qu'une œuvre fût opérée pour lui — œuvre qu'il ne pouvait ni faire, ni aider à faire — œuvre qui devait être entièrement accomplie par un autre. Le lépreux devait se « tenir tranquille », et regarder le sacrificateur faisant une œuvre en vertu de laquelle la lèpre pouvait être parfaitement nettoyée. Le sacrificateur faisait *tout*. Le lépreux ne faisait *rien*.

« Le sacrificateur commandera qu'on prenne, pour celui qui doit être purifié, deux oiseaux vivants et purs, et du bois de cèdre, et de l'écarlate, et de l'hysope ; et le sacrificateur commandera qu'on égorge l'un des oiseaux sur un vase de terre, sur de l'eau vive ». Dans le sacrificateur sortant hors du camp — sortant du domicile de Dieu — nous voyons le Seigneur Jésus, descendant du sein du Père, sa demeure éternelle, sur notre terre souillée, où il nous voyait enfoncés dans la lèpre avilissante du péché. Semblable au bon Samaritain, il vint à nous là où nous étions. Il ne vint pas seulement à mi-chemin. Il ne fit pas seulement les neuf dixièmes de la route de notre côté. Il fit tout le chemin.

C'était indispensable. Vu les saintes exigences du trône de Dieu, il n'aurait pas pu commander à notre lèpre de nous quitter, s'il était resté dans le sein du Père. Il pouvait créer des mondes par la parole de sa bouche ; mais quand il s'agissait de nettoyer des pécheurs lépreux, il fallait quelque chose de plus. « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique ». Quand il s'agit de former les mondes, Dieu n'eut qu'à parler. Quand il s'agit de sauver les pécheurs, il dut donner son Fils. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous avons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:9-10).

Mais l'envoi et l'incarnation du Fils étaient loin d'être tout ce qu'il fallait. Si le sacrificateur n'avait fait que sortir hors du camp et regarder la misérable condition du lépreux, cela ne lui aurait pas servi à grand-chose. L'effusion du sang était absolument nécessaire pour que la lèpre pût être ôtée. Il fallait la mort d'une victime sans tache. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22). Et remarquez que l'effusion du sang était la base réelle de la purification du lépreux. Ce n'était pas une circonstance accessoire qui, de concert avec d'autres, contribuait à la purification du lépreux. Nullement. Le sacrifice de la vie était le fait principal et de toute importance. Cela accompli, le chemin était ouvert ; toute barrière était enlevée ; Dieu pouvait agir en parfaite grâce avec le lépreux. Il faut soigneusement retenir ce point, si l'on veut bien comprendre la glorieuse doctrine du sang.

« Et le sacrificateur commandera qu'on égorge l'un des oiseaux sur un vase de terre, sur de l'eau vive ». Nous avons ici le type reconnu de la mort de Christ « qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache ». « Il a été crucifié en infirmité » (Héb. 9 ; 2 Cor. 13). L'œuvre la plus grande, la plus importante, la plus glorieuse, qui fût jamais opérée dans le vaste univers de Dieu, fut accomplie « en infirmité ». Oh ! mes lecteurs, quelle terrible chose le péché doit être au jugement de Dieu, puisque son Fils unique a dû descendre du ciel et être cloué au bois maudit, en spectacle aux hommes, aux anges et aux démons, pour que vous et moi pussions être sauvés ! Et quel type du péché nous avons en la lèpre ! Qui aurait pensé que cette petite « tumeur blanche », paraissant sur la personne de quelque membre de l'assemblée, fût d'une aussi grave conséquence ? Mais cette petite « tumeur blanche » n'était rien moins que l'énergie du mal, en train de se manifester. C'était l'indice de l'affreux travail du péché dans la nature ; et, avant que cette personne pût être qualifiée pour occuper de nouveau une place dans l'assemblée, ou pour jouir de la communion avec un Dieu saint, le Fils de Dieu a dû quitter les cieux et descendre dans les lieux les plus bas de la terre, afin de faire une complète expiation pour ce qui ne se montrait que sous la forme d'une petite « tumeur blanche ». Souvenons-nous de cela. Le péché est une chose terrible au jugement de Dieu. Il ne saurait tolérer même une seule pensée coupable. Avant qu'une telle pensée pût être pardonnée, Christ a dû mourir sur la croix. Le plus petit péché, si un péché quelconque peut être appelé petit, ne demandait rien moins que la mort du Fils éternel de Dieu. Mais gloire à Dieu ! ce que le péché exigeait, l'amour rédempteur l'a gratuitement donné ; et maintenant Dieu est infiniment plus glorifié par le pardon du péché, qu'il n'aurait pu l'être si Adam eût gardé son innocence originelle. Dieu est plus glorifié par le salut, le pardon, la justification, la conservation et la glorification finale d'hommes pécheurs, qu'il n'aurait pu l'être en maintenant un homme innocent dans la jouissance des bénédictions de la création. Tel est le précieux mystère de la rédemption. Puissent nos cœurs, par la puissance du Saint Esprit, saisir et approfondir ce merveilleux mystère !

« Quant à l'oiseau vivant, il le prendra, et le bois de cèdre, et l'écarlate, et l'hysope, et il les trempera, ainsi que l'oiseau vivant dans le sang de l'oiseau égorgé sur l'eau vive ; et il fera aspersion, sept fois, sur celui qui doit être purifié de la lèpre, et il le purifiera ; puis il lâchera dans les champs l'oiseau vivant ». Le sang étant répandu, le sacrificateur peut entrer immédiatement et pleinement dans son œuvre. Jusqu'ici nous lisions : « Le sacrificateur commandera » ; mais maintenant il agit par lui-même. La mort de Christ est la base de son service sacerdotal. Étant entré dans le lieu saint avec son propre sang, il agit comme notre Grand Souverain Sacrificateur, appliquant à notre âme tous les

précieux résultats de son œuvre expiatoire, et nous maintenant dans la pleine et divine intégrité de la position, où son sacrifice nous a introduits. « Car tout souverain sacrificateur est établi pour offrir des dons et des sacrifices ; c'est pourquoi il était nécessaire que celui-ci aussi eût quelque chose à offrir. Si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur » (Héb. 8:3, 4).

Nous ne pourrions guère avoir un type plus parfait de la résurrection de Christ, que celui qui nous est présenté dans l'oiseau vivant qu'on lâche dans les champs. Il n'était relâché qu'après la mort de son compagnon ; car les deux oiseaux représentent un seul Christ, à deux moments de son œuvre bénie, savoir, à sa mort et à sa résurrection. Des milliers d'oiseaux relâchés n'auraient servi à rien au lépreux. C'était cet oiseau vivant — s'élevant dans les cieux en portant sur ses ailes la marque significative de l'expiation accomplie — qui proclamait le grand fait que l'œuvre était finie, le terrain déblayé, le fondement posé. Il en est de même relativement à notre Seigneur Jésus Christ. Sa résurrection déclare le glorieux triomphe de la rédemption : « Il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures ». « Il a été ressuscité pour notre justification ». C'est là ce qui soulage le cœur oppressé, et met au large la conscience tourmentée. Les Écritures m'assurent que Jésus a été cloué sur la croix, chargé de mes péchés, mais les mêmes Écritures m'assurent aussi qu'il est sorti du tombeau sans aucun de ces péchés sur lui. Et ce n'est pas tout. Les mêmes Écritures m'assurent que tous ceux qui mettent leur confiance en Jésus Christ sont aussi exempts de toute imputation de péché que lui ; qu'il n'y a pas plus de colère ou de condamnation pour eux que pour lui ; qu'ils sont en lui, un avec lui, acceptés en lui ; vivifiés, ressuscités, assis ensemble avec lui. Tel est le bienfaisant témoignage de la Parole de vérité — tel est le témoignage du Dieu qui ne peut mentir (voyez Rom. 6:6-11 ; 8:1-4 ; 2 Cor. 5:21 ; Éph. 2:5, 6 ; Col. 2:10-15 ; 1 Jean 4:17).

Mais une autre vérité, des plus importantes, nous est présentée au verset 6 de notre chapitre. Non seulement nous voyons notre entière délivrance de la culpabilité et de la condamnation, admirablement représentée par l'oiseau vivant relâché ; mais nous voyons aussi notre entière délivrance de toutes les attractions de la terre et de toutes les influences de la nature. « L'écarlate » est l'expression qui conviendrait aux premières, tandis que « le bois de cèdre et l'hysope » représenteraient bien les secondes. La croix est la fin de toutes les gloires de ce monde. Dieu la présente comme telle, et le croyant la reconnaît comme telle : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14).

Quant au « bois de cèdre et à l'hysope », ils nous offrent, pour ainsi dire, les deux extrêmes du vaste domaine de la nature. Salomon « parla sur les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du mur » (1 Rois 4:33). Depuis le cèdre majestueux qui couronne les flancs du Liban, jusqu'à l'humble hysope — les deux extrêmes et tout ce qui est entre eux — la nature, dans toutes ses ramifications, tout est amené sous la puissance de la croix ; en sorte que le croyant voit, dans la mort de Christ, la fin de toute sa culpabilité, la fin de toute la gloire terrestre et la fin de tout le système de la nature — la vieille création tout entière. Et de quoi doit-il être occupé ? De Celui qui est l'antitype de cet oiseau vivant, aux plumes teintes de sang, s'élevant vers les cieux ouverts. Objet précieux, glorieux, satisfaisant pour l'âme ! Un Christ ressuscité, monté au ciel, triomphant, glorifié, qui est passé dans les cieux, portant sur sa Personne sacrée les marques de l'expiation accomplie. C'est avec lui que nous avons affaire. Nous sommes enfermés avec lui. Il est l'objet exclusif de l'amour de Dieu. Il est le centre de la joie du ciel, le thème du chant des anges. Nous n'avons besoin d'aucune des gloires de la terre, d'aucune des attractions de la nature. Nous pouvons les voir mises de côté pour toujours, avec nos péchés, par la mort de Christ. Nous pouvons aisément nous passer de la terre et de la nature, puisque nous avons reçu, à leur place, « les richesses insondables de Christ ».

« Et il fera aspersion, sept fois, sur celui qui doit être purifié de la lèpre, et il le purifiera ; puis il lâchera dans les champs l'oiseau vivant ». Plus nous étudierons le contenu du chapitre 13, mieux nous verrons combien il était impossible au lépreux de faire quoi que ce soit pour sa purification. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de « se couvrir la barbe », et tout ce qu'il pouvait dire, c'était :

« Impur, Impur ! » Il appartenait à Dieu, et à Dieu seul, de décréter et d'accomplir une œuvre par laquelle la lèpre pouvait être parfaitement nettoyée, et, de plus, il appartenait à Dieu, et à lui seul, de déclarer « pur » le lépreux. C'est pourquoi il est écrit : « Le sacrificateur fera aspersion », et « il le déclarera pur ». Il n'est pas dit : « Le lépreux fera aspersion, et se déclarera pur ou s'imaginera être pur ». Cela ne pouvait se faire. Dieu était le Juge — Dieu était le Médecin — Dieu était le Purificateur. Lui seul savait ce qu'était la lèpre, comment elle pouvait être ôtée, et quand le lépreux devait être déclaré pur. Le lépreux aurait pu passer toute sa vie couvert de lèpre, et cependant ignorer complètement quelle était sa maladie. C'était la parole de Dieu — les Écritures de vérité — le témoignage divin, qui déclaraient toute la vérité quant à la lèpre ; et rien d'autre que cette même autorité ne pouvait déclarer le lépreux net, et cela, seulement sur le ferme et solide principe de la mort et de la résurrection. Il y a une liaison des plus précieuses entre les trois choses du verset 7 ; le sang est aspergé, le lépreux déclaré pur, et l'oiseau vivant relâché. Il n'y a pas un seul mot sur ce que le lépreux devait faire, dire, penser ou sentir. Il suffisait qu'il fût un lépreux ; un lépreux bien manifesté, entièrement jugé, couvert de lèpre de la tête aux pieds. Pour lui, cela était suffisant ; tout le reste était l'affaire de Dieu.

Il est de toute importance, pour celui qui cherche anxieusement la paix, de bien saisir la vérité développée dans cette partie de notre sujet. Tant d'âmes sont éprouvées en s'imaginant ou entendant affirmer qu'il s'agit de *sentir*, de *réaliser* et de *s'approprier*, au lieu de voir, comme dans le cas du lépreux, que l'aspersion du sang était aussi indépendante de lui et aussi divine que l'effusion de ce sang. Il n'est pas dit : « Le lépreux s'appliquera, s'appropriera, ou réalisera, et alors il sera purifié ». Nullement. Le plan de la délivrance était divin ; le sacrifice, nécessaire pour cela, était divin ; l'effusion du sang était divine ; l'aspersion du sang était divine ; le résultat était divin ; en un mot, tout était divin.

Ce n'est pas que nous devons mépriser la réalisation ou, pour parler plus correctement, la communion, par le Saint Esprit, avec tous les précieux résultats de l'œuvre de Christ pour nous. Loin de là ; nous verrons bientôt quelle place lui est assignée dans l'économie divine. Mais nous ne sommes pas plus sauvés par la réalisation que le lépreux n'était nettoyé par elle. L'Évangile qui nous sauve, c'est que « Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures » qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, « selon les Écritures ». Il n'y a rien là sur la réalisation. Sans doute, on est heureux de réaliser. Quelqu'un qui a été sur le point de se noyer est heureux de réaliser qu'il est dans le bateau de sauvetage ; mais il est évident qu'il est sauvé par le bateau et non par sa réalisation. De même pour le pécheur qui croit au Seigneur Jésus. Il est sauvé par la mort et la résurrection. Est-ce parce qu'il le réalise ? Non, mais parce que Dieu le dit. C'est « selon les Écritures ». Christ est mort et il est ressuscité et, sur ce principe, Dieu déclare le pécheur purifié.

Voilà ce qui donne à l'âme une immense paix. J'ai affaire avec le simple témoignage de Dieu, que rien ne saurait ébranler. Ce témoignage a rapport à l'œuvre même de Dieu. C'est lui-même qui a fait tout ce qui était nécessaire, afin que je fusse déclaré net à ses yeux. Mon pardon ne dépend pas plus de ma réalisation que d'aucune « œuvre de justice que j'ai faite » ; et il ne dépend pas plus de mes œuvres de justice que de mes crimes. En un mot, il dépend exclusivement de la mort et de la résurrection de Christ. Comment est-ce que je le sais ? Dieu me le dit. C'est « selon les Écritures ».

Il y a peu de choses qui montrent, d'une manière plus frappante, la légalité enracinée de nos cœurs, que cette question, si fréquemment soulevée, de réalisation. Nous *voulons* avoir quelque chose du *moi*, et ainsi nous troubons déplorablement notre paix et notre liberté en Christ. C'est surtout pour cette raison que je m'arrête si longtemps sur la belle ordonnance de la purification du lépreux, et particulièrement sur la vérité contenue au chapitre 14:7. C'était le sacrificateur qui faisait l'aspersion du sang, et c'était le sacrificateur qui déclarait que le lépreux était net. Il en est de même dans le cas du pécheur. Dès l'instant qu'il est sur son vrai terrain, le sang de Christ et le témoignage de Dieu s'appliquent d'eux-mêmes sans autre question ou difficulté quelconque. Mais dès l'instant qu'on soulève cette question de réalisation, la paix est troublée, le cœur abattu, l'âme embrouillée. Plus j'en ai entièrement fini avec le moi, plus je m'occupe de Christ, tel qu'il est présenté dans « les

Écritures », plus aussi ma paix sera stable. Si le lépreux avait regardé à lui-même, quand le sacrificateur le déclarait net, aurait-il trouvé une raison pour cette déclaration ? Assurément non ! L'aspersion du sang était la base de la déclaration divine, et non quelque chose chez le lépreux ou en rapport avec lui. On ne demandait pas au lépreux comment il se sentait ou ce qu'il pensait. On ne lui demandait pas s'il avait un profond sentiment de la laideur de sa maladie. Il était un lépreux déclaré ; c'était assez. C'était pour lui que le sang était répandu, et ce sang le nettoyait. Comment le savait-il ? Était-ce parce qu'il le sentait ? Non, mais parce que le sacrificateur le lui déclarait, de la part de Dieu, et avec l'autorité de Dieu. Le lépreux était déclaré net sur le même principe que l'oiseau vivant était relâché. Le même sang qui teignait les plumes de cet oiseau vivant, était aspergé sur le lépreux. C'était là un règlement parfait de toute l'affaire, et cela d'une manière tout à fait indépendante du lépreux, des pensées du lépreux, de ses sentiments et de sa réalisation. Tel est le type. Et quand nous passons du type à l'antitype, nous voyons que notre Seigneur Jésus Christ est entré au ciel et a posé sur le trône de Dieu l'éternelle attestation d'une œuvre accomplie, en vertu de laquelle le croyant y entre aussi. C'est une vérité glorieuse, divinement propre à chasser des cœurs inquiets toute espèce de doute, toute crainte, toute angoissante pensée, toute question embarrassante. Un Christ ressuscité est l'objet exclusif de Dieu, et c'est en Lui qu'il voit tout croyant. Puisse toute âme réveillée trouver une paix durable dans cette vérité qui affranchit !

« Et celui qui doit être purifié lavera ses vêtements et rasera tout son poil, et se lavera dans l'eau ; et il sera pur. Et après cela, il entrera dans le camp, et il habitera sept jours hors de sa tente » (vers. 8). Le lépreux, ayant été déclaré net, peut commencer à faire ce qu'il n'aurait pas même pu essayer de faire auparavant ; savoir se laver, laver ses vêtements, raser tout son poil ; et, cela étant fait, il peut prendre sa place dans le camp — le lieu ostensible et reconnu des relations publiques avec le Dieu d'Israël, dont la présence dans le camp rendait l'expulsion du lépreux nécessaire. Le sang ayant été appliqué dans sa vertu expiatoire, il y a le lavage d'eau, qui exprime l'action de la Parole sur le caractère, les habitudes, la conduite, pour rendre l'individu moralement et pratiquement propre, non seulement aux yeux de Dieu, mais aussi à ceux de la congrégation, à occuper une place dans l'assemblée publique.

Mais il faut observer que l'homme, quoique aspergé de sang et lavé d'eau, et par conséquent avant droit à une place dans l'assemblée publique, n'avait pas la permission d'entrer encore dans sa propre tente. Il ne pouvait pas entrer dans la pleine jouissance de ces privilèges particuliers et personnels, qui appartenaient à sa condition propre et privée dans le camp. En d'autres termes, quoique connaissant la rédemption par l'effusion et l'aspersion du sang, et reconnaissant la Parole comme la règle de toute sa conduite, il avait encore à être amené, par la puissance de l'Esprit, à une communion entière et intelligente de sa place spéciale, de sa portion et de ses privilèges en Christ.

Je parle d'après la doctrine du type, et je sens combien il importe de bien comprendre la vérité qu'il renferme. On la néglige trop souvent. Il y a beaucoup d'âmes, qui reconnaissent le sang de Christ comme la seule base de pardon, et la parole de Dieu comme ce qui seul doit purifier et régler leur marche, leurs habitudes et leurs pensées, et qui, néanmoins, sont loin d'être, par la puissance du Saint Esprit, en communion avec la valeur et l'excellence de Celui dont le sang a ôté leurs péchés et dont la Parole doit purifier leur vie pratique. Ils sont dans des relations visibles et actuelles, mais non dans la puissance de la communion personnelle. Il est parfaitement vrai que tous les croyants sont en Christ et que, comme tels, ils ont droit à jouir des vérités les plus élevées. De plus, ils ont le Saint Esprit, comme puissance de la communion. Tout cela est divinement vrai ; mais il n'y a pas chez tous cet entier éloignement de tout ce qui tient à la chair, lequel est absolument essentiel à la puissance de la communion avec Christ, sous toutes les faces de son caractère et de son œuvre. Au fait, cette dernière ne sera pleinement goûtée que « le huitième jour » — jour glorieux de la résurrection, quand nous connaîtrons comme nous avons été connus. Alors, chacun en particulier, et tous ensemble nous entrerons dans la puissance pleine et entière de la communion avec Christ, dans toutes les phases précieuses de sa Personne et des traits de son caractère, développés du verset 10 au verset 20 de notre chapitre. Telle est l'espérance mise devant nous ; mais, dès maintenant même,

en proportion que nous réalisons, par la foi et par la puissante énergie de l'Esprit demeurant en nous, la mort de la chair et de tout ce qui y tient, nous pouvons nous nourrir de Christ et en jouir, comme la portion de nos âmes, dans la communion individuelle.

« Et il arrivera que, le septième jour, il rasera tout son poil, sa tête et sa barbe et ses sourcils ; il rasera tout son poil ; et il lavera ses vêtements, et il lavera sa chair dans l'eau, et il sera pur » (vers. 9). Il est clair que le lépreux était tout aussi pur, aux yeux de Dieu, le premier jour, quand il était fait sur lui aspersion du sang par sept fois, c'est-à-dire avec une parfaite efficacité, qu'il l'était le septième jour. En quoi donc consistait la différence ? Non dans sa condition ou position actuelle, mais dans sa communion ou intelligence personnelle. Le septième jour, il était appelé à commencer à détruire entièrement tout ce qui tenait à sa nature. Il était appelé à comprendre que non seulement la lèpre de sa chair devait être ôtée, mais encore les ornements de sa chair — tout ce qui était de sa nature — tout ce qui appartenait à son ancienne condition.

Autre chose est de savoir, en principe, que Dieu me voit mort, par nature ; et tout autre chose est de me « tenir » comme mort — de me dépouiller, en pratique, du vieil homme et de ses convoitises — de mortifier mes membres qui sont sur la terre. C'est là probablement ce qu'entendent bien des personnes pieuses, quand elles parlent de sanctification progressive. La chose est bonne en elle-même, quoiqu'elles ne la comprennent pas tout à fait comme les Écritures l'exposent. Le lépreux était déclaré pur, dès l'instant où le sang était aspergé sur lui ; et cependant il devait se nettoyer. Comment cela ? Dans le premier cas, il était net au jugement de Dieu ; dans le second, il devait être net en pratique, à son jugement personnel, et dans son caractère public. Il en est de même avec le croyant : Il est, en tant qu'un avec Christ, « lavé, sanctifié et justifié » — « rendu agréable » — « accompli » (1 Cor. 6:11 ; Éph. 1:6 ; Col. 2:10). Tels sont sa position et son état invariables devant Dieu. Il est aussi parfaitement sanctifié que justifié, car Christ est la mesure de l'un et de l'autre, selon la parole de Dieu. Mais, ensuite, la réalisation de tout cela dans l'âme du croyant, et la manifestation qu'il en fait dans sa marche et dans son témoignage, ouvrent un tout autre champ de pensées. C'est pourquoi il est dit : « Ayant donc ces promesses, bien-aimés, *purifions-nous* nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. 7:1). C'est parce que Christ nous a purifiés par son sang précieux, que nous sommes appelés à « *nous purifier* » en nous appliquant la Parole, par l'Esprit. « C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, car l'Esprit est la vérité ; car il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, et l'eau, et le sang, et les trois sont d'accord pour un même témoignage » (1 Jean 5:6-8). Nous avons ici l'expiation par le sang, la purification par la Parole et la puissance par l'Esprit, toutes fondées sur la mort de Christ, et distinctement typifiées par les ordonnances relatives à la purification du lépreux.

« Et le huitième jour, il prendra deux agneaux sans défaut, et une jeune brebis âgée d'un an, sans défaut, et trois-dixièmes de fleur de farine pétrie à l'huile, en offrande de gâteau, et un log d'huile. Et le sacrificateur qui fait la purification placera l'homme qui doit être purifié, et ces choses, devant l'Éternel, à l'entrée de la tente d'assignation ; et le sacrificateur prendra l'un des agneaux, et le présentera comme sacrifice pour le délit, avec le log d'huile, et les tournoiera en offrande tournoyée devant l'Éternel » (vers. 10-12). Toute la série des offrandes est présentée ici, mais c'est la victime pour le délit qui est égorgée la première, parce que le lépreux est considéré comme un véritable transgresseur. C'est vrai dans tous les cas. Ayant tous péché contre Dieu, nous avons besoin de Christ, comme de celui qui a expié nos offenses sur la croix. « Il a porté nos *péchés* en son corps sur le bois ». Le premier aspect sous lequel Christ se présente au pécheur, c'est comme antitype de l'offrande pour le délit.

« Et le sacrificateur prendra du sang du sacrifice pour le délit, et le sacrificateur le mettra sur le lobe de l'oreille droite de celui qui doit être purifié, et sur le pouce de sa main droite, et sur le gros orteil de son pied droit ». « *L'oreille* » — ce centre coupable, qui avait si souvent été un canal de communication pour la vanité, la folie et même l'impureté — l'oreille devait être purifiée par le sang

de l'offrande pour le délit. Par là, toute la culpabilité que j'ai contractée par ce membre est pardonnée selon l'estimation que Dieu fait du sang de Christ. « *La main droite* », qui avait été si fréquemment étendue pour commettre des actes de vanité, de folie et même d'impureté, doit être nettoyée par le sang de l'offrande pour le délit. Par là, toute la culpabilité que j'ai contractée par ce membre est pardonnée selon l'estimation que Dieu fait du sang de Christ. « *Le pied* », qui avait si souvent couru dans le chemin de la vanité, de la folie et même de l'impureté, doit maintenant être nettoyé par le sang de l'offrande pour le délit, en sorte que toute la culpabilité que j'ai contractée par ce membre est pardonnée, selon l'estimation que Dieu fait du sang de Christ. Oui, *tout, tout, tout* est pardonné — tout est effacé — tout est oublié — tout est jeté, comme du plomb, au fond des grandes eaux de l'éternel oubli. Qui est-ce que le ramènera à la surface ? Les anges, les hommes ou les démons pourront-ils plonger dans ces eaux insondées et insondables, pour en retirer ces transgressions du « pied, de la main ou de l'oreille », que l'amour rédempteur y a jetées ? Oh ! non, béni soit Dieu ! elles sont ôtées et ôtées pour jamais. Je suis beaucoup plus heureux que si Adam n'avait jamais péché. Précieuse vérité ! Être lavé dans le sang vaut beaucoup mieux que d'être revêtu d'innocence.

Mais Dieu ne pouvait pas se contenter seulement de l'expiation des péchés par le sang expiatoire de Christ. C'est déjà une grande chose, mais il y a quelque chose de plus grand encore.

« Et le sacrificateur prendra du log d'huile, et en versera dans la paume de sa main gauche, à lui, le sacrificateur ; et le sacrificateur trempera le doigt de sa main droite dans l'huile qui est dans sa paume gauche, et fera aspersion de l'huile avec son doigt, sept fois, devant l'Éternel. Et du reste de l'huile, qui sera dans sa paume, le sacrificateur en mettra sur le lobe de l'oreille droite de celui qui doit être purifié, et sur le pouce de sa main droite, et sur le gros orteil de son pied droit, sur le sang du sacrifice pour le délit ; et le reste de l'huile qui sera dans la paume du sacrificateur, il le mettra sur la tête de celui qui doit être purifié ; et le sacrificateur fera propitiation pour lui devant l'Éternel » (vers. 15-18). Ainsi nos membres sont non seulement nettoyés par le sang de Christ, mais encore consacrés à Dieu, dans la puissance de l'Esprit. L'œuvre de Dieu n'est pas seulement négative, elle est aussi positive. L'oreille ne doit plus être le canal pour communiquer la souillure, mais elle doit être « prompte à écouter » la voix du bon Berger. La main ne doit plus être employée comme instrument d'injustice, mais elle doit être étendue pour des actes de justice, de grâce et de vraie sainteté. Le pied ne doit plus fouler les sentiers de la folie, mais courir dans la voie des saints commandements de Dieu. Enfin, l'homme tout entier doit être consacré à Dieu par l'énergie du Saint Esprit.

Il est des plus intéressants de voir que « l'huile » est mise « sur le sang du sacrifice pour le délit ». Le sang de Christ est la base divine des opérations du Saint Esprit. Le sang et l'huile vont ensemble. En tant que pécheurs, nous ne pouvons rien connaître de l'huile, sauf sur le principe du sang. L'huile n'aurait pas pu être mise sur le lépreux, avant que le sang de la victime pour le délit n'y eût été appliqué d'abord. « Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse ». La divine exactitude du type éveille l'admiration du cœur régénéré. Plus nous le scrutons attentivement — plus nous y concentrons la lumière de l'Écriture — plus nous en voyons la beauté, la force et la précision. Comme on pouvait bien s'y attendre, tout est en parfaite harmonie avec l'entière analogie de la parole de Dieu. Il n'est besoin d'aucun effort d'esprit. Prenons Christ comme la clef pour ouvrir le riche trésor des types ; explorons-en le précieux contenu à la lumière de la lampe céleste du Livre inspiré ; que le Saint Esprit soit notre interprète, et nous ne saurions manquer d'être édifiés, éclairés et bénis.

« Et le sacrificateur offrira le sacrifice pour le péché, et fera propitiation pour celui qui doit être purifié de son impureté ». Nous avons ici un type de Christ, non seulement comme celui qui a porté nos péchés, mais aussi comme celui qui a mis fin au *péché*, racines et rameaux ; comme celui qui a détruit tout le système du péché ; — « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » ; « la propitiation... pour le monde entier ». Comme offrande pour le délit, Christ a ôté toutes mes offenses. Comme offrande pour le péché, il a atteint la grande racine d'où provenaient ces offenses.

Il a satisfait à tout ; mais je le connais d'abord comme offrande pour le délit, parce que j'ai d'abord besoin de lui, comme tel. C'est la conscience de mes péchés qui me trouble tout premièrement. Ma précieuse Offrande pour le délit y a divinement pourvu. Puis, en avançant, je découvre que tous ces péchés avaient une racine, un tronc, et je trouve en moi cette racine ou ce tronc. À ceci, aussi, mon précieux Sacrifice pour le péché a divinement pourvu. L'ordre, présenté dans le cas du lépreux, est parfait. C'est précisément le même ordre que nous retrouvons dans les expériences de toute âme. L'offrande pour le délit vient d'abord, et puis l'offrande pour le péché.

« Et après, il égorgera l'holocauste ». Cette offrande nous présente l'aspect le plus élevé possible de la mort de Christ. C'est Christ s'offrant lui-même à Dieu, sans tache, sans rapport spécial soit avec le délit, soit avec le péché. C'est Christ marchant à la croix avec un dévouement volontaire, et là, s'offrant lui-même en sacrifice d'agréable odeur à Dieu.

« Et le sacrificateur offrira l'holocauste et le gâteau sur l'autel ; et le sacrificateur fera propitiation pour celui qui doit être purifié, et il sera pur » (vers. 20). L'offrande du gâteau représente l'homme Christ Jésus dans sa parfaite vie humaine. Dans le cas du lépreux purifié, elle est intimement liée à l'holocauste ; et il en est de même dans l'expérience de tout pécheur sauvé. C'est lorsque nous savons que nos *offenses* sont pardonnées et que la racine ou le principe du *péché* est jugé, que nous pouvons, selon notre mesure, par la puissance de l'Esprit, jouir de la communion avec Dieu au sujet de cet Être béni, qui a vécu ici-bas une vie humaine parfaite, puis s'est offert lui-même, sans tache, à Dieu, sur la croix. Ainsi, les quatre classes d'offrandes sont placées devant nous, en leur ordre divin dans la purification du lépreux — savoir, l'offrande pour le délit, le sacrifice pour le péché, l'holocauste et l'offrande du gâteau, chacune montrant une face particulière de notre bien-aimé Seigneur Jésus Christ.

Ici se termine le récit des dispensations de l'Éternel à l'égard du lépreux ; et quel récit merveilleux ! Quel développement du caractère extrêmement haïssable du péché, de la grâce et de la sainteté de Dieu, de la valeur de la Personne de Christ et de l'efficacité de son œuvre ! Rien ne saurait être plus intéressant que d'observer les traces de la grâce divine, sortant de l'enceinte sacrée du sanctuaire, pour aller jusqu'à la place souillée où se tenait le lépreux, la tête nue, la lèvre couverte et les vêtements déchirés. Dieu visitait le lépreux où il se trouvait, mais il ne le laissait pas là. Il s'avancait vers lui, tout prêt à accomplir une œuvre, en vertu de laquelle il pouvait amener le lépreux à une place plus élevée, à une communion plus intime que ce qu'il avait jamais connu auparavant. Sur le principe de cette œuvre, le lépreux était conduit, de son lieu de souillure et de solitude, jusqu'à la porte même du tabernacle d'assignation, la demeure des sacrificateurs, pour y jouir de privilèges sacerdotaux (comp. Exode 29:20, 21, 32). Comment aurait-il jamais pu parvenir à une telle élévation ? Impossible quant à lui ! Pour peu que cela eût dépendu de lui, il aurait languï et serait mort dans sa lèpre, si la souveraine grâce du Dieu d'Israël ne se fût abaissée vers lui, pour relever le misérable de dessus le fumier et le placer parmi les princes de son peuple. Si jamais il y eut un cas où la question des efforts humains, des mérites humains et de la justice humaine pût être pleinement éprouvée et parfaitement résolue, c'est bien incontestablement le cas du lépreux. Ce serait même perdre son temps, que de discuter une telle question en présence d'un cas semblable. Il doit être évident, même pour le lecteur le plus superficiel, que rien, sauf la grâce gratuite, régnant par la justice, ne pouvait répondre à la condition du lépreux et aux besoins du lépreux. Et comme cette grâce agissait d'une manière glorieuse et triomphante ! Elle descendait jusqu'aux plus basses profondeurs, afin d'élever le lépreux jusqu'aux plus grandes hauteurs. Voyez ce que le lépreux perdait, et voyez ce qu'il gagnait ! Il perdait tout ce qui était de sa nature, et il gagnait le sang de l'expiation et la grâce de l'Esprit. Typiquement, cela s'entend. Son gain était vraiment incalculable. Il était infiniment plus riche que s'il n'eût jamais été mis hors du camp. Telle est la grâce de Dieu ! Telle est la puissance et la valeur, la vertu et l'efficacité du sang de Jésus.

Comme tout cela nous rappelle le fils prodigue de Luc 15 ! Chez lui, aussi, la lèpre avait travaillé et était montée à la surface. Il s'en était allé, dans le pays éloigné de la souillure, où ses propres péchés et l'égoïsme extrême des gens de l'endroit avaient créé la solitude autour de lui. Mais, béni soit à

jamais l'amour tendre et profond d'un Père, nous savons comment cela finit. Le prodigue trouva une place plus haute, et goûta une communion plus élevée, qu'il n'en avait jamais connu auparavant. « Le veau gras » n'avait jamais été tué pour lui auparavant. « La plus belle robe » ne lui avait jamais été mise auparavant. Et d'où cela venait-il ? S'agissait-il des mérites du fils prodigue ? Oh ! non ; il s'agissait seulement de l'amour du Père.

Cher lecteur, je vous le demande, pouvez-vous lire le récit des dispensations de Dieu envers le lépreux en Lévitique 14, ou celui de la conduite du Père envers le prodigue, en Luc 15, et ne pas avoir un sentiment plus intense de l'amour qui est dans le sein de Dieu, qui en découle par la Personne et par l'œuvre de Christ, qui est révélé dans l'Écriture de vérité et qui est répandu par le Saint Esprit dans le cœur du croyant ? Seigneur, donne-nous une communion plus intime et plus constante avec Toi-même.

Du verset 21 au 32, nous avons « la loi touchant celui en qui il y a une plaie de lèpre, et dont la main n'a pas su atteindre ce qui était ordonné pour sa purification ». Cela est relatif aux sacrifices du « huitième jour » et non pas aux « deux oiseaux vivants et nets ». En aucun cas, on ne pouvait se dispenser de ces derniers, parce qu'ils représentaient la mort et la résurrection de Christ, comme le seul fondement sur lequel Dieu pût recevoir un pécheur revenant à lui. D'un autre côté, les sacrifices du « huitième jour » étant liés à la communion de l'âme, doivent, en quelque mesure, être affectés par le degré de réalisation de l'âme. Mais, quel que puisse être ce degré, la grâce de Dieu peut y pourvoir par ces paroles, particulièrement touchantes : « *Selon ce que sa main pourra atteindre* ». Et de plus, « les deux tourterelles » confèrent « au pauvre » les mêmes privilèges que les deux agneaux conféraient au riche, puisque les unes et les autres indiquaient le « précieux sang de Christ », qui est d'une efficace infinie, inaltérable et éternelle au jugement de Dieu. Nous sommes tous devant Dieu sur le principe de la mort et de la résurrection. Nous avons tous été également rapprochés ; mais tous ne jouissent pas du même degré de communion — tous ne réalisent pas au même degré la valeur de Christ, dans toutes les phases de son œuvre. Ils le pourraient, s'ils le voulaient ; mais ils se laissent détourner, de diverses manières. Le monde et la chair, avec leurs influences respectives, agissent sur eux d'une manière nuisible. L'Esprit est contristé, et on ne jouit pas de Christ comme on le pourrait. Si nous vivons selon nos cœurs naturels, il est tout à fait inutile de croire que nous puissions nous nourrir de Christ. Non, si nous voulons nous nourrir habituellement de Christ, il faut que nous renoncions à nous-mêmes, que nous nous jugions nous-mêmes, que nous puissions dire : « Ce n'est plus *moi* qui vis ». Il ne s'agit pas du salut. Il ne s'agit pas du lépreux introduit dans le camp — le lieu des relations reconnues. Nullement. Il s'agit seulement de la communion de l'âme, de sa jouissance de Christ. Quant à cela, la plus grande mesure est mise à notre portée. Nous pouvons parvenir à la connaissance des vérités les plus élevées ; mais, si notre mesure est petite, la grâce du cœur de notre Père qui ne reproche pas, murmure ces douces paroles : « *Selon ce que sa main pourra atteindre* ». Les droits de chacun sont les mêmes, mais nos capacités peuvent varier ; et, béni soit Dieu, quand nous entrons en sa présence, tous les désirs les plus ardents de la nouvelle nature sont satisfaits ; tous les pouvoirs, les plus étendus, de la nouvelle nature sont mis en œuvre. Puissions-nous éprouver ces choses jour par jour, dans les heureuses expériences de nos âmes !

Nous terminerons cette section, en touchant brièvement au sujet de la lèpre dans une maison.

**3.** Le lecteur remarquera qu'un cas de lèpre, dans une personne ou dans un vêtement, pouvait se rencontrer au désert ; mais quant à ce qui concernait une maison, il fallait, nécessairement, que ce fût au pays de Canaan. « Quand vous serez entrés dans le pays de Canaan, que je vous donne en possession, si je mets une plaie de lèpre dans une maison du pays de votre possession... et le sacrificateur commandera qu'on vide la maison avant que le sacrificateur entre pour voir la plaie, afin que tout ce qui est dans la maison ne soit pas rendu impur ; et après cela, le sacrificateur entrera pour voir la maison. Et il regardera la plaie : et voici, la plaie est dans les murs de la maison, des creux verdâtres ou roussâtres, et ils paraissent plus enfoncés que la surface du mur ; alors le sacrificateur sortira de la maison, à l'entrée de la maison, et fera fermer la maison pendant sept jours ».

En considérant la maison comme le type d'une assemblée, nous trouvons ici des principes importants sur la méthode divine de traiter le mal moral, ou les symptômes du mal dans une congrégation. Nous remarquons le même calme et la même parfaite patience à l'égard de la maison qu'à l'égard de la personne ou du vêtement. Il n'y avait ni hâte, ni indifférence, qu'il s'agît d'une maison, d'un vêtement ou d'un individu. L'homme qui tenait à sa maison ne devait traiter avec insouciance aucun symptôme suspect qui se montrait dans les parois ; et il ne devait pas non plus prononcer lui-même un jugement sur ces symptômes. C'était l'affaire du sacrificateur d'examiner et de juger. Dès l'instant que quoi que ce soit de suspect se manifestait, le sacrificateur prenait une attitude judiciaire vis-à-vis de la maison. La maison était sous le jugement, quoique non condamnée. Le terme parfait devait s'écouler, avant qu'on pût arriver à une décision. Il se pouvait que les symptômes ne fussent que superficiels, ce qui n'eût exigé aucune action quelconque.

« Et le *septième jour*, le sacrificateur *retournera*, et regardera : et voici, la plaie s'est étendue dans les murs de la maison ; alors le sacrificateur commandera qu'on arrache les pierres dans lesquelles est la plaie, et qu'on les jette hors de la ville, dans un lieu impur ». La maison tout entière ne devait pas être condamnée. Il fallait d'abord essayer d'arracher les pierres lépreuses.

« Et si la plaie revient et fait éruption dans la maison après qu'on aura arraché les pierres, et après qu'on aura raclé la maison, et après qu'on l'aura enduite, le sacrificateur entrera et regardera : et voici, la plaie s'est étendue dans la maison, c'est une lèpre rongeante dans la maison : elle est impure. Alors on démolira la maison, ses pierres et son bois, avec tout l'enduit de la maison, et on les transportera hors de la ville, dans un lieu impur ». Le cas était désespéré, le mal incurable, tout le bâtiment était démoli.

« Et celui qui sera entré dans la maison pendant tous les jours où elle aura été fermée, sera impur jusqu'au soir ; et celui qui aura couché dans la maison lavera ses vêtements ; et celui qui aura mangé dans la maison lavera ses vêtements ». C'est une vérité bien sérieuse. *Le contact souille* ! Souvenons-en. C'est un principe amplement inculqué sous l'économie lévitique, et, assurément, il n'est pas moins applicable maintenant.

« Mais si le sacrificateur entre, et regarde, et voici, la plaie ne s'est pas étendue dans la maison après que la maison a été enduite, le sacrificateur déclarera la maison pure, car la plaie est guérie ». L'enlèvement des pierres souillées, etc., avait arrêté les progrès du mal, et rendait superflu tout jugement ultérieur. La maison ne devait plus être considérée comme dans une position judiciaire ; mais, étant nettoyée par l'application du sang, elle était de nouveau propre à être habitée.

Maintenant venons-en à la morale de tout ceci. Elle est, à la fois, intéressante, solennelle et pratique. Prenez, par exemple, l'église de Corinthe. C'était une maison spirituelle, composée de pierres spirituelles ; mais, hélas ! l'œil d'aigle de l'apôtre discernait sur ses murs certains symptômes de la nature la plus suspecte. Y était-il indifférent ? Assurément non. Il était beaucoup trop imbu de l'esprit du Maître de la maison, pour excuser un seul instant cet état fâcheux. Mais il n'était pas plus précipité qu'indifférent. Il commanda qu'on arrachât la pierre lépreuse et qu'on raclât à fond la maison. Puis, ayant agi avec cette fidélité, il attendit patiemment le résultat. Et quel fut ce résultat ? Tout ce que le cœur pouvait désirer : « Mais Celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite, et non seulement par sa venue, mais aussi par la consolation dont il a été rempli à votre sujet, en nous racontant votre grand désir, vos larmes, votre affection ardente envers moi, de sorte que je me suis d'autant plus réjoui... *À tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire* » (comp. 1 Cor. 5 avec 2 Cor. 7:6, 11). Voilà un bel exemple. Les soins zélés de l'apôtre étaient dûment récompensés ; la plaie était arrêtée, et l'assemblée délivrée de l'influence corruptrice du mal moral non jugé.

Prenez un autre sérieux exemple. « Et à l'ange de l'assemblée qui est à Pergame, écris : Voici ce que dit celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants : Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan ; et tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours dans lesquels Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite. Mais j'ai quelque chose

contre toi : c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles, et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement. Repens-toi donc ; autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche » (Apoc. 2:12-16). Le divin Sacrificateur se tient ici dans une attitude judiciaire vis-à-vis de sa maison à Pergame. Il ne pouvait demeurer indifférent à l'égard de symptômes aussi alarmants ; mais il use de grâce et de patience et leur donne le temps de se repentir. Si les avertissements, les réprimandes et la discipline ne servent à rien, alors le jugement devra suivre son cours.

Ces choses sont pleines d'instructions pratiques quant à la doctrine de l'assemblée. Les sept églises d'Asie offrent diverses illustrations frappantes de la maison sous le jugement sacerdotal. Nous devrions les étudier soigneusement et avec prière. Elles sont d'une immense valeur. Nous ne devrions jamais nous asseoir, à notre aise, aussi longtemps que quoi que ce soit d'une nature suspecte se montre dans l'assemblée. Nous pouvons être tentés de dire : « Cela ne me regarde pas » ; mais c'est le devoir de tous ceux qui aiment le Maître de la Maison, d'avoir un soin jaloux et pieux pour la pureté de cette maison ; et si nous reculons devant l'exercice de ce devoir, ce ne sera pas à notre honneur ou profit dans la journée du Seigneur.

Je ne développerai pas davantage ce sujet dans ces pages, et je dirai seulement, en terminant cette section, que je ne doute nullement que tout ce sujet de la lèpre, n'ait une grande portée dispensationnelle, non seulement pour la maison d'Israël, mais aussi pour l'église professante (\*).

(\*) Comparez, quant à Israël et au temple de l'Éternel, avec Lévit. 14:43-45 ; 1 Rois 9:6-9 ; Jér. 26:18 ; 52:13 ; Lam. 4:1 et Matt. 24:2 ; — et quant à l'Église comme maison : 1 Cor. 3:16-17 ; 2 Tim. 2:20, 21 ; Apoc. 3:14-16, etc (Trad.).

## Chapitre 15

Ce chapitre traite d'une classe de souillures cérémonielles d'une nature beaucoup moins grave que la lèpre. Cette dernière semblerait être présentée comme l'expression de l'énergie profonde du mal de notre nature, tandis que le chapitre 15 énumère un certain nombre de choses, qui sont simplement des infirmités inévitables, mais qui, comme provenant, en quelque mesure, de la nature humaine, souillaient, et réclamaient les ressources de la grâce divine. La présence de Dieu dans l'assemblée exigeait un haut degré de sainteté et de pureté morale. Chaque mouvement de la nature devait être combattu. Les choses mêmes qui, chez l'homme, pouvaient paraître des infirmités inévitables, avaient une influence souillante, et requéraient une purification, parce que l'Éternel était dans le camp. Rien de nuisible, rien d'inconvenant, rien d'indécent, ne devait être souffert dans le voisinage pur et sacré de la présence du Dieu d'Israël. Les nations incirconcises à l'entour n'auraient rien compris à de si saintes ordonnances ; mais l'Éternel voulait qu'Israël fût saint, parce qu'il était le Dieu d'Israël. S'ils devaient être distingués et privilégiés au point de jouir de la présence d'un Dieu saint, il fallait qu'ils fussent un peuple saint.

Rien n'est plus propre à exciter l'admiration de l'âme que la sollicitude jalouse de l'Éternel pour toutes les habitudes et pratiques de son peuple. Il les gardait chez eux et au dehors, endormis ou éveillés, de jour et de nuit. Il veillait à leur nourriture, il veillait à leurs vêtements, il veillait aux plus petits détails de leurs affaires particulières. Si quelque légère tache paraissait sur la personne, il fallait, à l'instant, l'examiner soigneusement. En un mot, rien n'était négligé de ce qui pouvait en quelque manière affecter le bien-être ou la pureté de ceux auxquels l'Éternel s'était associé, et au milieu desquels il habitait. Il prenait intérêt à leurs affaires les plus triviales. Il veillait soigneusement à tout ce qui les concernait, soit publiquement, soit socialement, soit individuellement.

Pour un incirconcis, cela aurait été un fardeau insupportable. Avoir un Dieu d'une sainteté infinie sur son chemin le jour, et autour de son lit, pendant la nuit, aurait été pour lui, une contrainte intolérable ; mais, pour celui qui aimait véritablement la sainteté, pour celui qui aimait Dieu, rien ne pouvait être plus délicieux. Un tel homme se réjouit dans la douce assurance que Dieu est toujours

près ; et il prend son plaisir dans la sainteté qui est, à la fois, demandée et garantie par la présence de Dieu.

Lecteur, en est-il ainsi de vous ? Aimez-vous la présence divine et la sainteté que cette présence réclame ? Vous permettez-vous quoi que ce soit d'incompatible avec la sainteté de la présence de Dieu ? Vos pensées, vos sentiments et vos actions sont-ils en harmonie avec la pureté et l'élévation du sanctuaire ? En lisant ce chapitre 15 du Lévitique, rappelez-vous qu'il a été écrit pour votre instruction. Vous devez le lire par l'Esprit car, pour vous, il a une application spirituelle. Le lire d'une autre manière, c'est en tordre le sens à votre propre destruction ou, pour me servir d'une phrase cérémonielle, c'est « cuire un chevreau dans le lait de sa mère ».

Demandez-vous peut-être : « Quelle instruction puis-je retirer de cette partie de l'Écriture ? Quelle application puis-je m'en faire ? » En premier lieu, je vous le demanderai, n'admettez-vous pas qu'elle a été écrite pour votre instruction ? J'espère que vous n'en doutez pas, vu que l'apôtre inspiré déclare si expressément que « toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4). Plusieurs semblent oublier cette importante déclaration, du moins pour ce qui concerne le livre du Lévitique. Ils ne peuvent croire qu'ils aient à apprendre quoi que ce soit des rites et des cérémonies d'un temps qui n'est plus, et particulièrement de rites et de cérémonies tels que ceux que rapporte ce chapitre 15. Mais, quand nous nous rappelons que c'est le Saint Esprit qui a fait écrire ce chapitre, que chaque paragraphe, chaque verset, chaque ligne en « est divinement inspiré et utile », cela devrait nous pousser à en chercher le sens. Assurément l'enfant de Dieu doit lire ce que Dieu a écrit. Sans doute qu'il faut une puissance spirituelle pour savoir *comment*, et une sagesse spirituelle pour savoir *quand* on doit lire un tel chapitre ; mais cela peut se dire aussi d'un chapitre quelconque. Une chose est certaine, c'est que si nous étions suffisamment spirituels, suffisamment célestes, suffisamment distraits de notre nature et élevés au-dessus de la terre, nous ne déduirions que des idées et des principes purement spirituels de ce chapitre et d'autres chapitres analogues. Si un ange du ciel lisait ces portions de l'Écriture, comment les envisagerait-il ? Seulement dans une lumière spirituelle et céleste ; seulement comme contenant la plus pure et la plus haute moralité. Et pourquoi n'en ferions-nous pas de même ? Je crois que nous n'avons pas l'idée du mépris positif que nous jetons sur le Volume sacré, en souffrant qu'une portion en soit si entièrement négligée que le livre du Lévitique l'a été. Si ce livre ne devait pas être lu, il n'aurait assurément pas dû être écrit. S'il n'est pas « utile », assurément il n'aurait pas dû trouver place dans le canon de l'inspiration divine ; mais, puisqu'il a plu « au Dieu seul sage » de dicter (\*) ce livre, assurément ses enfants devraient se plaisir à le lire.

(\*) On peut bien dire « dicter », quand il s'agit du Lévitique, puisque, d'un bout à l'autre, sauf un ou deux chapitres historiques (9 et 10:1-7), nous lisons ces mots avant chaque subdivision : « L'Éternel parla à Moïse, en disant » : ce qui en fait la portion la plus directement inspirée de Dieu, de toutes les Écritures (Trad.).

Sans doute, une sagesse spirituelle, un saint discernement, et ce sens moral exquis que la communion avec Dieu peut seule donner — tout cela serait nécessaire pour pouvoir juger quand un tel chapitre doit être lu. Nous serions fortement portés à douter du jugement et du tact d'un homme qui se lèverait pour lire le chapitre 15 du Lévitique, au milieu d'une assemblée ordinaire. Mais pourquoi ? Est-ce parce qu'il n'est pas « divinement inspiré », et comme tel, « utile » ? Nullement ; mais parce que la plupart des auditeurs ne seraient pas assez spirituels pour en comprendre les pures et saintes leçons.

Qu'est-ce donc que nous devons apprendre de ce chapitre ? D'abord, il nous enseigne à veiller, avec une sainte jalousie, sur tout ce qui provient de la nature humaine. Tout mouvement, toute émanation de notre nature souille. La nature humaine, déchue, est une source impure, et tout ce qui en procède est souillé. Elle ne peut produire quoi que ce soit de pur, de saint ou de bon. C'est une leçon fréquemment inculquée dans le livre du Lévitique, et particulièrement enseignée dans ce chapitre.

Mais, bénie soit la grâce qui a pourvu si amplement aux souillures de la chair ! Les moyens dont elle y pourvoit sont présentés sous deux formes distinctes dans la parole de Dieu tout entière, et

spécialement dans la portion de cette Parole dont nous nous occupons ; ce sont « l'eau et le sang ». L'un et l'autre se rattachent à la mort de Christ. Le sang qui expie et l'eau qui purifie coulèrent du côté percé d'un Christ crucifié (comp. Jean 19:34 avec 1 Jean 5:6). « Le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). Et la parole de Dieu purifie nos habitudes, notre conduite et nos voies (Ps. 119:9 ; Éph. 5:26). Ainsi nous sommes maintenus dans un état propre à la communion et au culte, quoique passant à travers un monde où tout est souillé, et portant en nous une nature dont chaque mouvement laisse une tache derrière lui.

Nous avons déjà remarqué que notre chapitre traite d'une classe de souillures cérémonielles, d'un caractère moins grave que la lèpre. C'est ce qui explique pourquoi l'expiation est figurée ici, non par un veau ou un agneau, mais par le moindre degré des sacrifices, savoir, par « deux tourterelles ». Mais, d'un autre côté, la vertu purifiante de la Parole est constamment rappelée par l'acte cérémoniel de laver. « Comment un jeune homme rendra-t-il *pure* sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta *parole* ». « Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la *sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole* ». L'eau occupait une place fort importante dans le système lévitique de purification, et, comme type de la Parole, rien ne saurait être plus intéressant et plus instructif.

Nous pouvons donc recueillir de précieuses données du chapitre 15 du Lévitique. Nous y apprenons, d'une manière frappante, l'extrême sainteté de la présence divine. Pas une souillure, pas une tache ne peuvent être tolérées un seul instant dans cette région trois fois sainte. « Et vous séparerez les fils d'Israël de leurs impuretés, et ils ne mourront pas dans leurs impuretés, en souillant mon tabernacle qui est au milieu d'eux » (vers. 31).

Nous y apprenons encore que la nature humaine est une source intarissable de souillures. Elle est désespérément souillée : et, non seulement elle est souillée, mais elle souille. Éveillée ou endormie, assise, debout ou couchée, notre nature est souillée et souille. Son attouchement même communique la souillure. C'est une leçon profondément humiliante pour l'orgueilleuse humanité, mais il en est ainsi. Le Lévitique tient un miroir fidèle devant notre nature. Il ne laisse à la « chair » rien en quoi elle puisse se glorifier. Les hommes peuvent se vanter de leur civilisation, de leur sens moral, de leur dignité. Qu'ils étudient le troisième livre de Moïse, et là ils verront ce que tout cela vaut réellement au jugement de Dieu.

Enfin nous y apprenons, de nouveau, la valeur expiatoire du sang de Christ et la vertu purifiante et sanctifiante de la précieuse parole de Dieu. Lorsque nous pensons à la pureté irréprochable du sanctuaire, que nous réfléchissons à la souillure incurable de notre nature, et que nous demandons : « Comment pouvons-nous y entrer et y demeurer ? » la réponse se trouve dans « le sang et l'eau » qui coulèrent du côté d'un Christ crucifié — d'un Christ qui livra sa vie à la mort pour nous, afin que nous vécutissions par lui. « Il y en a trois qui rendent témoignage : l'Esprit, et l'eau, et le sang » et, béni soit Dieu, « les trois sont d'accord pour un même témoignage ». L'Esprit ne nous apporte pas un message différent de celui que nous trouvons dans la Parole ; et la Parole et l'Esprit, de concert, nous déclarent le prix infini et l'efficace du sang.

Ne pouvons-nous donc pas dire que le chapitre 15 du Lévitique a été « écrit pour notre instruction ? » N'a-t-il pas sa place bien distincte et utile dans le divin canon ? Assurément. Il y aurait une lacune s'il eût été omis. Nous apprenons là ce que nous ne pouvions apprendre de la même manière, nulle part ailleurs. Il est vrai que toutes les Écritures nous enseignent la sainteté de Dieu, l'impureté de notre nature, l'efficace du sang, la valeur de la Parole ; mais le chapitre que nous venons d'étudier présente, ces grandes vérités à notre esprit, et les grave sur nos cœurs d'une manière qui lui est tout à fait particulière.

Puisse *chaque portion* du Volume de notre Père être précieuse à nos cœurs ! Puisse *chacun* de ses témoignages nous être « plus doux que le miel et que ce qui distille des rayons de miel » ! et puisse « *chacun* de ses justes jugements » avoir dans nos âmes la place qui lui est due !

## Chapitre 16

Ce chapitre développe quelques-uns des principes les plus importants dont un esprit régénéré puisse s'occuper. Il présente la doctrine de l'expiation avec une force et une plénitude inouïes. Bref, nous devons compter le chapitre 16 du Lévitique au nombre des portions les plus précieuses et les plus importantes de l'Inspiration, si toutefois il est permis de faire des distinctions là où tout est divin.

En considérant ce chapitre historiquement, il nous offre un récit des transactions du grand jour des expiations en Israël, par lesquelles les relations de l'Éternel avec l'assemblée étaient établies et maintenues, et tous les péchés, les fautes et les infirmités du peuple parfaitement expiés, en sorte que l'Éternel Dieu pouvait habiter parmi eux. Le sang qui était répandu en ce jour solennel formait la base du trône de l'Éternel au milieu de la congrégation. En vertu de ce sang, un Dieu saint pouvait avoir sa demeure au milieu du peuple, malgré toutes leurs impuretés. « Le dixième jour du septième mois » était un jour unique en Israël. Il n'y avait pas un autre jour semblable dans toute l'année. Les sacrifices de cette journée étaient le fondement des voies de Dieu en grâce, en miséricorde, en patience et en long support.

Nous apprenons, en outre, dans cette portion de l'histoire inspirée, « que le chemin des lieux saints n'avait pas encore été manifesté ». Dieu était caché derrière un voile, et l'homme était tenu à distance. « Et l'Éternel parla à Moïse, après la mort des deux fils d'Aaron, lorsque, s'étant approchés de l'Éternel, ils moururent ; et l'Éternel dit à Moïse : Dis à Aaron, ton frère, qu'il n'entre pas en tout temps dans le lieu saint, au-dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, afin qu'il ne meure pas ; car j'apparais dans la nuée sur le propitiatoire ».

Le chemin n'était pas ouvert pour que l'homme pût s'approcher, en tout temps, de la présence divine ; il n'y avait non plus, dans toute la série des cérémonies mosaïques, aucun moyen quelconque qui pourvût à ce qu'il pût y demeurer constamment. Dieu était enfermé au dedans loin de l'homme, et l'homme était tenu en dehors loin de Dieu ; et « le sang des taureaux et des boucs » ne pouvait ouvrir un lieu de rapprochement permanent. Il fallait pour cela un sacrifice d'un ordre plus élevé et d'un sang plus précieux. « Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, non l'image même des choses, ne peut jamais, par les mêmes sacrifices que l'on offre continuellement chaque année, rendre parfaits ceux qui s'approchent. Autrement n'eussent-ils pas cessé d'être offerts, puisque ceux qui rendent le culte, étant une fois purifiés, n'auraient plus eu aucune conscience de péchés ? Mais il y a dans ces sacrifices, chaque année, un acte remémoratif de péchés. Car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés » (Héb. 10:1-4). Ni la sacrificature lévitique, ni les sacrifices lévitiques ne pouvaient amener à la perfection. L'insuffisance était gravée sur ces derniers, l'infirmité sur la première, l'imperfection sur l'une et sur les autres. Un homme imparfait ne pouvait pas être un sacrificateur parfait et un sacrifice imparfait ne pouvait pas rendre une conscience parfaite. Aaron n'était ni compétent ni qualifié pour prendre place au-dedans du voile, et les sacrifices qu'il offrait ne pouvaient pas déchirer ce voile.

En voilà assez sur le point de vue historique de notre chapitre. Considérons-le maintenant au point de vue typique.

« Aaron entrera de cette manière dans le lieu saint : avec un jeune taureau pour sacrifice pour le péché, et un bélier pour *holocauste* » (vers. 3). Nous avons encore ici les deux grands aspects de l'œuvre expiatoire de Christ, comme ce qui sauvegarde parfaitement la gloire divine et répond parfaitement aux plus grands besoins de l'homme. Il n'est pas fait mention, dans tous les services de ce jour unique et solennel, d'une offrande de *gâteau* ni d'un sacrifice de *prospérités*. La vie humaine parfaite du Seigneur n'est pas figurée ici, et la communion de l'âme avec Dieu, en conséquence de son œuvre accomplie, ne s'y trouve pas développée. En un mot, le seul sujet de ce chapitre, c'est « l'expiation », et cela d'une double manière, d'abord comme satisfaisant à tous les droits de Dieu — droits de sa nature — de son caractère — de son trône ; et ensuite, comme répondant parfaitement à toute la culpabilité de l'homme et à tous ses besoins. Nous devons avoir ces deux points présents à

l'esprit, si nous voulons nous former une idée claire de la vérité présentée dans ce chapitre, ou de la doctrine du grand jour des expiations. « C'est de cette manière qu'Aaron entrera dans le lieu saint », avec l'expiation, qui sauvegardait la gloire de Dieu à tous égards, soit relativement à ses conseils d'amour rédempteur envers l'Église, envers Israël et envers la création tout entière, soit relativement à tous les droits de son administration morale, et avec l'expiation qui répondait parfaitement à la condition coupable et misérable de l'homme. Ces deux faces de l'expiation se présenteront constamment à nous dans notre étude de ce précieux chapitre. On ne saurait leur accorder trop d'importance.

« Il se revêtira d'une sainte tunique de lin, et des caleçons de lin seront sur sa chair, et il se ceindra d'une ceinture de lin, et il s'enveloppera la tête d'une tiare de lin : ce sont de saints vêtements ; et il lavera sa chair dans l'eau ; puis il s'en vêtira » (vers. 4). Aaron, lavé d'eau pure, et revêtu des vêtements blancs de lin, nous offre un type remarquable et touchant de Christ entreprenant l'œuvre de la rédemption. Il se montre, *personnellement* et dans tout son *caractère*, pur et sans tache. « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:19). Il est tout particulièrement précieux d'être appelé à regarder, pour ainsi dire, la personne de notre divin Sacrificateur, dans toute sa sainteté essentielle. Le Saint Esprit prend plaisir à tout ce qui montre Christ aux yeux de son peuple ; et, sous quelque aspect que nous le contemplions, nous voyons en lui le même parfait, pur, glorieux et incomparable Jésus, « un porte-bannière entre dix mille », et « toute sa personne est désirable ». Il n'avait pas besoin de *faire* ou de *porter* quoi que ce soit, pour être pur et sans tache. Il n'avait besoin ni d'eau ni de fin lin. Il était, d'une manière intrinsèque et pratique, « le Saint de Dieu ». Ce que Aaron *faisait* et ce qu'il *portait* — le lavage et le revêtement de ses habits, ne sont que de faibles ombres de ce que Christ *est*. La loi n'avait que « l'ombre » et non « l'image même des biens à venir ». Béni soit Dieu, nous n'avons pas seulement l'ombre, mais l'éternelle et divine réalité — Christ lui-même.

« Et il prendra de l'assemblée des fils d'Israël deux boucs pour un sacrifice pour le péché, et un bélier pour un holocauste. Et Aaron présentera le taureau du sacrifice pour le péché, qui est pour lui-même, et fera propitiation pour lui-même et pour sa maison » (vers. 5, 6). Aaron et sa maison représentent l'Église, non pas comme « le corps », mais comme une maison sacerdotale. Ce n'est pas l'Église comme nous la voyons présentée dans les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, mais plutôt comme nous la trouvons dans la première épître de Pierre, en ce passage bien connu : « Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une *maison spirituelle*, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). De même dans l'épître aux Hébreux : « Mais Christ, comme Fils, sur sa maison ; et *nous sommes sa maison*, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance » (Héb. 3:6). Nous devons nous rappeler qu'il n'y a, dans l'Ancien Testament, aucune révélation du mystère de l'Église. Il y a des types et des figures, mais il n'y a aucune révélation positive. Ce mystère des Juifs et des gentils formant « un seul corps », « un homme nouveau », uni à un Christ glorifié dans le ciel, ne pouvait évidemment pas être révélé avant que Christ eût pris sa place en haut. Paul fut, tout spécialement, l'administrateur de ce mystère, ainsi qu'il nous le dit au chapitre 3:1-12, de l'épître aux Éphésiens, passage que je recommande à la sérieuse attention du lecteur chrétien.

« Et il prendra les deux boucs, et les placera devant l'Éternel, à l'entrée de la tente d'assignation. Et Aaron jettera le sort sur les deux boucs, un sort pour l'Éternel et un sort pour azazel. Et Aaron présentera le bouc sur lequel le sort sera tombé pour l'Éternel, et en fera un sacrifice pour le péché. Et le bouc sur lequel le sort sera tombé pour azazel, sera placé vivant devant l'Éternel, afin de faire propitiation sur lui, pour l'envoyer au désert pour être azazel » (vers. 7 à 10). Nous avons, dans ces deux boucs, les deux faces, déjà mentionnées, de l'expiation. « Le sort de l'Éternel » tombait sur l'un, et le sort du peuple tombait sur l'autre. Dans le cas du premier, il n'était pas question des personnes ou des péchés qui devaient être pardonnés, ni des conseils de grâce de Dieu envers ses élus. Ces choses, je n'ai pas même besoin de le dire, sont d'une importance infinie, mais elles ne sont pas comprises dans le cas « du bouc sur lequel tombait le sort pour l'Éternel ». Ce dernier représente la

mort de Christ, comme ce en quoi Dieu a été parfaitement glorifié, relativement au péché en général. Cette grande vérité est pleinement illustrée par l'expression remarquable : « Le sort pour l'Éternel ». Dieu a une part spéciale dans la mort de Christ — une part tout à fait distincte — une part qui demeurerait éternellement bonne, alors même qu'aucun pécheur ne serait jamais sauvé. Pour concevoir la force de cette assertion, il faut se rappeler combien Dieu a été déshonoré dans ce monde. Sa vérité a été dédaignée ; son autorité a été méprisée ; sa majesté a été méconnue ; sa loi a été transgressée ; ses droits ont été oubliés ; son nom a été blasphémé ; son caractère a été défiguré.

Or, la mort de Christ a pourvu à tout cela. Elle a parfaitement glorifié Dieu, dans le lieu même où toutes ces choses se sont commises. Elle a parfaitement réhabilité la majesté, la vérité, la sainteté, le caractère de Dieu. Elle a divinement satisfait à toutes les exigences de son trône. Elle a expié le *péché*. Elle a fourni un remède divin pour tout le mal que le péché a introduit dans l'univers. Elle procure une base sur laquelle Dieu peut agir en grâce, en miséricorde et en amour envers chacun. Elle donne une garantie pour l'expulsion et la perte éternelles du prince de ce monde. Elle forme le fondement impérissable du gouvernement moral de Dieu. En vertu de la croix, Dieu peut agir selon sa propre souveraineté. Dieu peut déployer les gloires incomparables de son caractère et les attributs adorables de sa nature. Dans l'exercice d'une justice inflexible, il aurait pu destiner la famille humaine au lac de feu avec le diable et ses anges. Mais, dans ce cas, où seraient son amour, sa grâce, sa miséricorde, sa longanimité, sa compassion, sa patience, sa parfaite bonté ?

Et, d'un autre côté, si ces précieux attributs eussent été exercés en l'absence de l'expiation, où seraient la justice, la vérité, la majesté, la sainteté, les droits, oui, la gloire morale tout entière de Dieu ? Comment « la grâce et la vérité » auraient-elles pu « se rencontrer » ? ou « la justice et la paix s'entrebaiser » ? Comment « la vérité » aurait-elle pu « germer de la terre », ou « la justice regarder des cieux » ? Impossible. Rien, sauf l'expiation de notre Seigneur Jésus Christ, ne pouvait glorifier Dieu pleinement ; mais elle l'a glorifié. Elle a réfléchi toute la gloire du caractère divin, comme elle n'aurait jamais pu l'être au milieu des plus vives splendeurs d'une création innocente. En perspective et en souvenir de ce sacrifice, Dieu use de patience envers ce monde depuis bientôt six mille ans. En vertu de ce sacrifice, les méchants les plus impies d'entre les fils des hommes vivent, se meuvent et existent ; mangent, boivent et dorment. Le morceau même que le blasphémateur infidèle porte à sa bouche, il le doit au sacrifice qu'il ne connaît pas, mais qu'il tourne impiement en ridicule. Le soleil et les pluies qui fécondent les champs de l'athée lui arrivent en vertu du sacrifice de Christ. Oui, le souffle même que l'infidèle et l'athée emploient à blasphémer la parole de Dieu, ou à nier son existence, ils le doivent au sacrifice de Christ. Si ce n'était à cause de ce précieux sacrifice, au lieu de blasphémer sur la terre, ils se rouleraient dans l'enfer.

Que mon lecteur ne s'y méprenne pas, je ne parle pas ici du pardon ou du salut des individus. Ce dernier est une tout autre chose et se rattache, ainsi que le sait tout vrai chrétien, à la confession du nom de Jésus et à la ferme croyance que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (Rom. 10). C'est bien évident et parfaitement compris ; mais ce n'est en aucune manière impliqué dans le point de vue de l'expiation, dont nous nous occupons maintenant et qui est si parfaitement figuré par « le bouc sur lequel tombait le sort pour l'Éternel ». Dieu pardonnant au pécheur et l'acceptant est une chose ; le support dont il use envers cet homme et les bénédictions temporelles dont il le comble, sont une tout autre chose. L'une et l'autre ont lieu en vertu de la croix, mais sous une face et par une application totalement différentes, de cette croix.

Cette distinction est loin d'être sans importance. Au contraire, elle est si importante que, quand on la perd de vue, il s'ensuit de la confusion quant à la doctrine complète de l'expiation. Et ce n'est pas tout. Une claire intelligence des voies de Dieu en gouvernement, soit dans le passé, soit dans le présent, soit dans l'avenir, dépendra toujours de ce point profondément intéressant. Et enfin, on y trouvera la clef d'un grand nombre de passages qui offrent des difficultés considérables à beaucoup de chrétiens. Je citerai deux ou trois de ces passages, comme exemples.

« Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29) ; à quoi se rattache un passage analogue dans la première épître de Jean, où il est parlé du Seigneur Jésus Christ comme « la propitiation pour le monde entier (\*) » (1 Jean 2:2). Dans ces deux passages, il est parlé du Seigneur Jésus, comme de Celui qui a parfaitement glorifié Dieu relativement au « *péché* » et au « *monde* » dans l'acceptation la plus étendue de ces mots. On le voit ici comme le grand antitype du « bouc sur lequel tombait le sort pour l'Éternel ». Cela nous donne une vue des plus précieuses sur l'expiation faite par Christ, laquelle est trop souvent négligée ou peu comprise. Quand la question d'*individus* et de pardon des *péchés* est soulevée en rapport avec ces passages de l'Écriture ou d'autres semblables, l'esprit ne manque pas d'être embarrassé par d'insurmontables difficultés.

(\*) Il ne s'agit pas ici des « péchés du monde entier », comme plusieurs versions le disent à tort. La doctrine enseignée est simplement ceci : dans la première partie du verset, Christ est présenté comme la propitiation pour les péchés de son peuple ; mais dans la seconde, il n'est pas question de péchés ou de personnes, mais du péché et du monde en général. Au fait, le verset entier présente Christ comme l'antitype des deux boucs, comme celui qui a porté les péchés de son peuple, et aussi comme celui qui a parfaitement glorifié Dieu relativement au péché en général, et a trouvé un moyen pour agir en grâce envers le monde entier, et pour la délivrance et la bénédiction finales de toute la création.

Il en est de même à l'égard de tous ces passages, dans lesquels est présentée la grâce de Dieu envers le monde en général. Ils sont fondés sur ce point de vue spécial de l'expiation, dont nous nous occupons surtout ici : « Allez dans *tout le monde*, et prêchez l'Évangile à *toute la création* » (Marc 16:15). « Dieu a tant aimé le *monde*, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde afin qu'il jugeât *le monde*, mais afin que le monde fût sauvé par lui » (Jean 3:16, 17). « J'exhorte donc, avant toutes choses, à faire des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour *tous les hommes...* pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté ; car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur, qui veut que *tous les hommes* soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité ; car Dieu est un, et le Médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même *en rançon pour tous*, témoignage qui devait être rendu en son propre temps » (1 Tim. 2:1-6). « Car *la grâce de Dieu* qui apporte le salut est apparue à *tous les hommes* » (Tite 2:11). « Mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par *la grâce de Dieu*, il goûtât la mort *pour tout* » (Héb. 2:9). « Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'*aucun* périsse, mais que *tous* viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9).

Il n'est nul besoin de chercher à changer le sens si clair des passages ci-dessus. Ils sont un témoignage évident et non équivoque de la grâce divine envers tous, sans la moindre allusion à la responsabilité de l'homme, d'un côté, ou aux conseils éternels de Dieu, de l'autre. Ces vérités sont tout aussi clairement, tout aussi pleinement, tout aussi incontestablement, l'une que l'autre, enseignées dans la Parole. L'homme est responsable, et Dieu est souverain. Tous ceux qui se soumettent aux Écritures admettent cela. Mais, en même temps, il est de la dernière importance de reconnaître toute l'étendue de la grâce de Dieu et de la croix de Christ. Cela glorifie Dieu et laisse l'homme *entièrement* sans excuse. On raisonne en mettant en avant les décrets de Dieu et l'incapacité où est l'homme de croire sans l'intervention divine. Ces arguments prouvent que l'on ne se soucie pas de Dieu ; car si l'on sentait le besoin de Dieu, il est assez près pour être trouvé de ceux qui le cherchent. La grâce de Dieu et l'expiation de Christ sont aussi vastes qu'on peut le désirer. « *Chacun* » — « *quiconque* » et « *tous* » sont les termes dont Dieu lui-même se sert, et je voudrais savoir qui donc est exclu ? Si Dieu envoie un message de salut à un homme, assurément il le lui destine ; et que peut-il y avoir de plus impie que de rejeter la grâce de Dieu et de le faire menteur, et puis de donner pour excuse d'un pareil acte les desseins mystérieux de Dieu ? Un tel homme ferait mieux de dire franchement : « Le fait est que je ne crois pas la parole de Dieu, et que je ne veux ni de sa grâce ni de son salut ». Ce serait plus droit et cela pourrait se comprendre ; mais couvrir sa haine de Dieu et de sa vérité du manteau d'une théologie fautive, parce qu'elle ne voit qu'une face de la

vérité, c'est le plus haut degré de l'impiété. C'est au point de nous faire sentir que le démon n'est jamais plus diabolique, que quand il se montre la Bible à la main.

S'il est vrai que les hommes soient empêchés, par les secrets conseils et décrets de Dieu, de recevoir l'Évangile qu'il a commandé de leur annoncer, alors d'après quel principe de justice subiront-ils « le châtiment d'une destruction éternelle » pour n'avoir pas obéi à cet Évangile ? (2 Thes. 1:6-10). Est-il, dans toutes les sombres régions des perdus, une seule âme qui pourra rejeter sur les conseils de Dieu la cause qui fait qu'elle est là ? Oh ! non, Dieu a si amplement pourvu à tout par le sacrifice de Christ, non seulement pour le salut de ceux qui croient, mais aussi pour la présentation de sa grâce envers ceux qui rejettent l'Évangile, qu'il n'y aura aucune excuse. Ce n'est pas parce qu'un homme ne *peut pas*, mais parce qu'il ne *veut pas* croire qu'il « subira le châtiment d'une destruction éternelle ». Il n'y a jamais eu d'erreur plus fatale que celle que commet un homme qui se retranche derrière les décrets de Dieu, tout en refusant, délibérément et avec connaissance de cause, la grâce de Dieu ; et cela est d'autant plus dangereux que l'on y peut voir comme un système appuyé sur les dogmes d'une théologie unilatérale. La grâce de Dieu est libre pour tous ; et si nous demandons : Comment cela ? la réponse est : « Le sort pour l'Éternel » est tombé sur la vraie victime, afin que Dieu pût être parfaitement glorifié quant au péché, sous son aspect le plus étendu, et être libre d'agir en grâce envers tous et de faire « prêcher l'Évangile à toute créature ». Cette grâce et cette prédication doivent avoir une base solide, et cette base se trouve dans l'expiation ; et lors même que l'homme la repousserait, Dieu est glorifié par l'exercice de la grâce et par l'offre du salut, à cause de la base sur laquelle l'une et l'autre reposent. Il *est* glorifié, et il *sera* glorifié pendant toute l'éternité. « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom. Il vint donc une voix du ciel : Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau... Maintenant est le jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors. Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (Jean 12:27-32).

Jusqu'ici, nous ne nous sommes occupés que d'une chose : « Le bouc sur lequel était tombé le sort pour l'Éternel » ; et un lecteur superficiel pourrait penser que ce qui doit suivre immédiatement, c'est ce qui a rapport au bouc azazel, qui nous donne l'autre grande face de la mort de Christ, ou son application aux péchés du peuple. Mais non ; avant d'en venir là, nous avons une pleine confirmation de cette précieuse vérité qui nous a été offerte, dans le fait que le sang du bouc égorgé, de même que celui du jeune taureau, était aspergé sur et devant le trône de l'Éternel, afin de montrer que toutes les exigences de ce trône étaient satisfaites par le sang de l'expiation, et qu'une ample réponse était donnée à toutes les demandes de l'administration morale de Dieu.

« Et Aaron présentera le taureau du sacrifice pour le péché, qui est pour lui-même, et fera propitiation pour lui-même et pour sa maison ; et il égorgera le taureau du sacrifice pour le péché, qui est pour lui-même ; puis il prendra plein un encensoir de charbons du feu, de dessus l'autel qui est devant l'Éternel, et plein ses paumes d'encens de drogues odoriférantes pulvérisées, et il les apportera au-dedans du voile ; et il mettra l'encens sur le feu, devant l'Éternel, pour que la nuée de l'encens couvre le propitiatoire qui est sur le témoignage, afin qu'il ne meure pas ». Nous avons ici une représentation bien claire et bien frappante. Le sang de l'expiation est porté au-dedans du voile, dans le lieu très saint, et là, il en est fait aspersion sur le trône du Dieu d'Israël. La nuée de la présence divine était là ; et afin qu'Aaron pût paraître dans la présence immédiate de la gloire et ne pas mourir, « la nuée de l'encens » s'élève et « couvre le propitiatoire », sur lequel on devait faire aspersion par « sept fois » du sang expiatoire. « L'encens de drogues odoriférantes pulvérisées » exprime la bonne odeur de la Personne de Christ — la suave odeur de son précieux sacrifice.

« Et il prendra du sang du taureau, et il en fera aspersion avec son doigt sur le devant du propitiatoire, vers l'orient ; et il fera aspersion du sang avec son doigt, sept fois, devant le propitiatoire. Et il égorgera le bouc du sacrifice pour le péché, qui est pour le peuple, et il apportera son sang au-dedans du voile, et fera avec son sang, comme il a fait avec le sang du taureau : il en fera aspersion sur le propitiatoire et devant le propitiatoire » (vers. 14-15). « Sept » est le nombre parfait,

et l'aspersion du sang faite par sept fois devant le propitiatoire nous apprend que, quelle que soit l'application du sacrifice de Christ, aux choses, aux lieux ou aux individus, il est parfaitement apprécié en la présence divine. Le sang qui assure le salut de l'Église — « la maison » du véritable Aaron ; le sang qui assure le salut de « l'assemblée » d'Israël ; le sang qui assure la restauration et la bénédiction finales de toute la création — ce sang a été offert devant Dieu, aspergé et accepté, selon toute la perfection, la bonne odeur et la valeur de Christ. Par la puissance de ce sang, Dieu peut accomplir tous ses conseils éternels de grâce. Il peut sauver l'Église, et l'élever aux plus grandes hauteurs de la gloire, en dépit de toute la puissance du péché et de Satan. Il peut ramener les tribus dispersées d'Israël — il peut unir Juda et Éphraïm — il peut accomplir toutes les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob. Il peut sauver et bénir des millions innombrables d'entre les gentils. Il peut rétablir et bénir la vaste création. Il peut verser les rayons de sa gloire pour en éclairer l'univers à toujours. Il peut déployer, à la vue des anges, des hommes et des démons, sa gloire personnelle et éternelle — la gloire de son caractère — la gloire de son essence — la gloire de ses œuvres — la gloire de son gouvernement. Tout cela, il peut et il veut le faire ; mais l'unique piédestal sur lequel cet immense édifice de gloire reposera à jamais, c'est le sang de la croix — ce sang précieux, cher lecteur chrétien, qui a parlé de paix, d'une paix divine et éternelle, à votre âme et à votre conscience, en présence de la Sainteté infinie. Le sang, dont il est fait aspersion sur la conscience du croyant, a été aspergé « sept fois » devant le trône de Dieu. Plus nous nous approchons de Dieu, plus nous voyons l'importance et la valeur attachées au sang de Jésus Christ. Si nous regardons l'autel d'airain, nous y trouvons le sang ; si nous regardons la cuve d'airain, nous y trouvons le sang ; si nous regardons l'autel d'or, nous y trouvons le sang ; si nous regardons le voile du tabernacle, nous y trouvons le sang : mais nulle part nous ne trouvons autant de grandes choses relativement au sang qu'au-dedans du voile, devant le trône de l'Éternel, dans l'immédiate présence de la gloire divine.

« Et il fera propitiation pour le lieu saint, le purifiant des impuretés des fils d'Israël et de leurs transgressions, selon tous leurs péchés ; et il fera de même pour la tente d'assignation, qui demeure avec eux au milieu de leurs impuretés ». Nous rencontrons partout la même vérité. Il faut pourvoir aux droits du sanctuaire. Il faut que les parvis de l'Éternel, aussi bien que son trône, rendent témoignage à la valeur du sang. Le tabernacle, au milieu des souillures d'Israël, devait être protégé tout à l'entour par les divines ressources de l'expiation. En toutes choses, l'Éternel prend soin de sa propre gloire. Les sacrificateurs et leur service, le lieu de culte et tout ce qui y était contenu, subsistaient en vertu du sang. Le Saint n'aurait pas pu demeurer un instant au milieu de l'assemblée, n'eût été la puissance du sang. C'était là ce qui lui permettait d'habiter, d'agir et de régner au milieu d'un peuple coupable.

« Et personne ne sera dans la tente d'assignation quand il y entrera pour faire propitiation dans le lieu saint, jusqu'à ce qu'il en sorte ; il fera propitiation pour lui-même et pour sa maison, et pour toute la congrégation d'Israël » (vers. 17). Il fallait qu'Aaron offrît un sacrifice pour ses propres péchés, aussi bien que pour les péchés du peuple. Il ne pouvait entrer dans le sanctuaire, qu'en vertu du sang. Nous avons, au verset 17, un type de l'expiation opérée par Christ, dans son application à l'Église et à l'assemblée d'Israël. L'Église entre maintenant « dans les lieux saints par le sang de Jésus » (Héb. 10). Quant à Israël, le voile est encore sur leurs cœurs (2 Cor. 3). Ils sont encore éloignés, quoiqu'il ait été amplement pourvu, à la croix, à leur pardon et à leur rétablissement, lorsqu'ils se tourneront vers le Seigneur. À proprement parler, toute la période actuelle est pour eux le jour des expiations. Le vrai Aaron est entré dans le ciel même, avec son propre sang, afin de paraître en la présence de Dieu pour nous. Bientôt, il en sortira, pour introduire l'assemblée d'Israël dans tous les résultats de son œuvre accomplie. En attendant, sa maison, c'est-à-dire tous les vrais croyants, sont associés avec lui, ayant assurance pour entrer dans le lieu très saint, étant approchés par le sang de Jésus.

« Et il sortira vers l'autel qui est devant l'Éternel, et fera propitiation pour lui ; et il prendra du sang du taureau et du sang du bouc, et le mettra sur les cornes de l'autel, tout autour ; et il fera sur lui aspersion du sang avec son doigt, sept fois, et il le purifiera, et le sanctifiera des impuretés des fils

d'Israël » (v. 18, 19). Il était donc fait aspersion du sang partout, depuis le trône de Dieu au-dedans du voile, jusqu'à l'autel qui était dans le parvis du tabernacle d'assignation.

« Il était donc nécessaire que les images des choses qui sont dans les cieux fussent purifiées par de telles choses, mais que les choses célestes elles-mêmes le fussent par de meilleurs sacrifices que ceux-là. Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu — ni, non plus, afin de s'offrir lui-même plusieurs fois, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans les lieux saints chaque année avec un sang autre que le sien (puisque, dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois depuis la fondation du monde) ; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois* pour l'abolition du péché par son sacrifice. Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:23-28).

Il n'y a qu'un chemin pour entrer dans le lieu très saint, et c'est un chemin aspergé de sang. C'est inutile de chercher à y entrer par une autre voie quelconque. Les hommes peuvent s'efforcer de s'y frayer une route par leurs œuvres, leurs prières, leur argent ; d'y entrer, en un mot, par le chemin des formes et des ordonnances, ou, peut-être, par un sentier moitié formes et moitié Christ ; mais c'est en vain. Dieu parle d'un chemin, et d'un seul, et ce chemin a été ouvert à travers le voile déchiré du corps du Sauveur. C'est par ce chemin que les millions de sauvés ont tous passé, de siècle en siècle. Les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les saints de tout âge, depuis Abel jusqu'à nos jours, ont suivi ce chemin béni et ont trouvé par lui un accès sûr et sans réserve. L'*unique* sacrifice de la croix est divinement suffisant pour tous. Dieu ne demande pas davantage, et il ne peut accepter moins. Y ajouter quoi que ce soit, c'est jeter du déshonneur sur ce en quoi Dieu a déclaré qu'il prenait plaisir ; oui, sur ce en quoi il est infiniment glorifié. En ôter quoi que ce soit, c'est nier la culpabilité et la ruine de l'homme, et faire injure à la justice et à la majesté de l'éternelle Trinité.

« Et quand il aura achevé de faire propitiation pour le lieu saint, et pour la tente d'assignation, et pour l'autel, il présentera le bouc vivant. Et Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et confessera sur lui toutes les iniquités des fils d'Israël et *toutes* leurs transgressions, selon *tous* leurs péchés ; il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme qui se tiendra prêt pour cela ; et le bouc portera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre inhabitée ; et l'homme laissera aller le bouc dans le désert ».

Nous avons ici la seconde grande pensée attachée à la mort de Christ, savoir le complet et final pardon du peuple. Si la mort de Christ forme la base de la gloire de Dieu, elle forme aussi la base du pardon parfait des péchés de tous ceux qui mettent leur confiance en elle. Cette dernière application de l'expiation est secondaire et inférieure, Dieu en soit béni ; quoique nos pauvres cœurs soient portés à la considérer comme l'aspect le plus élevé de la croix, ou à y voir tout d'abord et seulement ce qui ôte tous nos péchés. C'est une erreur. La gloire de Dieu est en première ligne ; notre salut en seconde. Le premier, le plus cher objet du cœur de Christ, était le maintien de la gloire de Dieu. Cet objet, il l'a poursuivi du commencement à la fin, sans jamais dévier de son but, et avec une fidélité à toute épreuve. « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne » (Jean 10:17). « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera » (Jean 13:31, 32). « Écoutez-moi, îles, et soyez attentives, peuplades lointaines ! L'Éternel m'a appelé dès le ventre ; dès les entrailles de ma mère il a fait mention de mon nom. Et il a rendu ma bouche semblable à une épée aigüe ; il m'a caché sous l'ombre de sa main, et il a fait de moi une flèche polie ; il m'a caché dans son carquois. Et il m'a dit : Tu es mon serviteur, Israël, en qui *je me glorifierai* » (Ésaïe 49:1-3).

La gloire de Dieu était donc l'objet principal du Seigneur Jésus Christ, dans sa vie et dans sa mort, il vécut et mourut pour glorifier le nom de son Père. L'Église perd-elle quelque chose à cela ? Non. Et

Israël ? Non. Et les gentils ? Non. Leur salut et leur bénédiction ne pouvaient, en aucune manière, être mieux assurés, qu'en étant subsidiaires de la gloire de Dieu. Écoutez la réponse divine faite au Christ, le véritable Israël, dans le passage sublime qui vient d'être cité. « C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les préservés d'Israël ; je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre ».

Et n'est-ce pas bien précieux de savoir que Dieu est glorifié par l'abolition de nos péchés ? Nous pouvons demander : où sont nos péchés ? Enlevés. Par quoi ? par cet acte de Christ sur la croix, par lequel Dieu a été glorifié éternellement. Il en est ainsi. Les deux boucs du jour des expiations donnent les deux faces d'un seul acte. Dans l'une, nous voyons la gloire de Dieu maintenue, dans l'autre, les péchés mis de côté. L'une est aussi parfaite que l'autre. Nous sommes tout aussi parfaitement pardonnés, que Dieu est parfaitement glorifié, par la mort de Christ. Y a-t-il un seul point par lequel Dieu n'avait pas été glorifié à la croix ? Pas un. Il n'y a, non plus, pas un seul point sur lequel nous ne soyons parfaitement pardonnés. Je dis « nous », car, quoique l'assemblée d'Israël soit au premier plan dans la belle et frappante ordonnance du bouc azazel cependant elle s'applique aussi pleinement à toute âme qui croit au Seigneur Jésus Christ, qui croit qu'elle est aussi parfaitement pardonnée que Dieu est parfaitement glorifié par le sacrifice de la croix. Quelle partie des péchés d'Israël le bouc d'azazel emportait-il ? « *Tous* ». Précieuse parole ! Aucun n'était laissé. Et où les portait-il ? « Dans une terre inhabitée » — une terre où on ne pourrait jamais les trouver, parce qu'il n'y aurait personne pour les chercher. Quel type pourrait être plus parfait ? Serait-il possible d'avoir un tableau plus frappant du sacrifice accompli de Christ, sous ces deux faces ? Impossible. Nous pouvons contempler un tel tableau avec une intense admiration, et tout en le contemplant, nous écrier : « En vérité, c'est le pinceau du Maître ! »

Lecteur, arrêtez-vous ici, et répondez : Savez-vous que *tous* vos péchés sont pardonnés en vertu de la perfection du sacrifice de Christ ? Si vous *croyez* simplement en son nom, ils sont pardonnés. Ils sont tous ôtés, et ôtés pour toujours. Ne dites pas, comme tant d'âmes inquiètes : « Je crains de ne pas *réaliser* ». D'un bout à l'autre de l'Évangile, vous ne trouverez pas une seule fois ce mot « réaliser ». Nous ne sommes pas sauvés par la réalisation, mais par Christ ; et pour avoir Christ dans toute sa plénitude et sa valeur, il faut croire — « *seulement croire* ! » Et quel en sera le résultat ? Les adoreurs, « une fois purifiés, n'auraient plus eu aucune conscience de péchés ». Observez cela : « Aucune conscience de péchés ». Ce doit être le résultat, puisque le sacrifice de Christ est parfait — si parfait, que Dieu en est glorifié. Or, il est évident que l'œuvre de Christ n'a pas besoin que vous y ajoutiez votre réalisation pour être rendue parfaite. On pourrait tout aussi bien dire que l'œuvre de la création ne fut pas complète, jusqu'à ce qu'Adam la réalisât dans le jardin d'Éden. Il est vrai qu'il réalisa quelque chose, mais quoi ? Une œuvre parfaite. Qu'il en soit ainsi de votre âme en ce moment, s'il n'en a jamais été ainsi auparavant. Puissiez-vous, maintenant et toujours, vous reposer en toute simplicité sur Celui qui, « par une seule offrande... a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ! » Et comment sont-ils sanctifiés ? Est-ce par la réalisation ? Nullement. Comment donc ? « *Par la foi* » (Actes 26:18).

Ayant essayé — hélas ! bien faiblement — de développer la doctrine de ce merveilleux chapitre, selon les lumières que Dieu m'a données à cet égard, il est encore un point sur lequel je désire appeler l'attention de mon lecteur, avant de terminer cette section. Il est contenu dans la citation suivante : « Et ceci sera pour vous un statut perpétuel : au septième mois, le dixième jour du mois, vous affligerez vos âmes, et vous ne ferez aucune œuvre, tant l'Israélite de naissance que l'étranger qui séjourne au milieu de vous ; car, en ce jour-là, il sera fait propitiation pour vous, afin de vous purifier : et vous serez purs de *tous* vos péchés *devant l'Éternel*. Ce sera pour vous un *sabbat de repos*, et vous *affligerez vos âmes* ; c'est un statut perpétuel » (vers. 29-31).

Cela aura bientôt son complet accomplissement dans le résidu sauvé d'Israël ; ainsi que le prédit le prophète Zacharie : « Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications ; et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui ; comme on se lamente sur un fils unique, et il y aura de l'amertume pour lui,

comme on a de l'amertume pour un premier-né. *En ce jour-là*, il y aura une *grande lamentation* à Jérusalem, comme la lamentation de Hadadrimmon dans la vallée de Meguiddon... *En ce jour-là*, une *source sera ouverte* pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté... Et il arrivera, *en ce jour-là*, qu'il n'y aura pas de lumière, les luminaires seront obscurcis ; mais ce sera un jour connu de l'Éternel — pas jour et pas nuit ; et au temps du soir il y aura de la lumière. Et il arrivera, *en ce jour-là*, que des eaux vives sortiront de Jérusalem, la moitié vers la mer orientale, et la moitié vers la mer d'occident ; cela aura lieu été et hiver. *Et l'Éternel sera roi sur toute la terre. En ce jour-là*, il y aura un Éternel, et son nom sera un... *En ce jour-là*, il y aura sur les clochettes des chevaux : Sainteté à l'Éternel... et il n'y aura plus de Cananéen dans la maison de l'Éternel des armées, *en ce jour-là* » (Zac. 12-14).

Quelle journée ce sera ! Il n'est pas étonnant qu'il en soit si fréquemment parlé dans le brillant passage ci-dessus. Ce sera un beau « sabbat de repos » quand le résidu, menant deuil, et dans l'esprit de la vraie pénitence, se rassemblera autour de la source ouverte et entrera dans le résultat complet et final du grand jour des expiations. Ils « affligeront leurs âmes », sans doute ; car comment pourraient-ils faire autrement, quand ils fixeront leur regard repentant « sur Celui qu'ils ont percé ? » Mais quel sabbat ils auront ! Jérusalem aura une coupe débordante de salut, après sa longue et triste nuit de douleur. Ses désolations précédentes seront oubliées, et ses enfants, rétablis dans leurs anciennes demeures, détacheront leurs harpes des saules, et chanteront de nouveau les doux cantiques de Sion à l'ombre paisible de leurs vignes et de leurs figuiers.

Béni soit Dieu, ce temps est proche. Chaque soleil couchant nous amène plus près de cet heureux sabbat. Il est dit : « Voici, je viens bientôt », et autour de nous, tout semble nous dire que « les jours se sont approchés, et l'accomplissement de chaque vision » (Ézé. 12:23). Pussions-nous être « sobres, et veiller pour prier ! » Pussions-nous nous conserver purs du monde, et ainsi, dans l'esprit de nos entendements, les affections de nos cœurs et l'expérience de nos âmes, être prêts pour la rencontre du céleste Époux ! Pour le moment notre place est en dehors du camp. Grâce à Dieu de ce qu'il en est ainsi ! Ce serait une inexprimable perte que d'être dans le camp. La même croix qui nous a amenés en dedans du voile, nous a jetés hors du camp. Christ y fut aussi chassé, et là nous sommes avec lui : mais il a été reçu dans le ciel, et nous y sommes avec lui. N'est-ce pas une grâce que d'être en dehors de tout ce qui a rejeté notre Seigneur et Maître ? Assurément ; et plus nous connaissons Jésus, plus nous connaissons ce présent siècle mauvais, plus aussi nous serons reconnaissants de trouver notre place en dehors de tout, *avec Lui*.

## Chapitre 17

Le lecteur trouvera dans ce chapitre deux idées spéciales, savoir : d'abord, que la vie appartient à l'Éternel, et secondement, que la puissance de l'expiation est dans le sang. L'Éternel attachait une importance particulière à ces deux choses. Il voulait qu'elles fussent gravées dans l'esprit de chaque membre de l'assemblée.

« L'Éternel parla à Moïse, disant : Parle à Aaron et à ses fils, et à tous les fils d'Israël, et dis-leur : C'est ici ce que l'Éternel a commandé, disant : Quiconque de la maison d'Israël aura égorgé un bœuf ou un mouton ou une chèvre, dans le camp, ou qui l'aura égorgé hors du camp, et ne l'aura pas amené à l'entrée de la tente d'assignation, pour le présenter comme offrande à l'Éternel devant le tabernacle de l'Éternel, le sang sera imputé à cet homme-là : il a versé du sang ; cet homme-là sera retranché du milieu de son peuple ». C'était une affaire des plus solennelles ; et nous pouvons demander ce qu'impliquait l'offrande d'un sacrifice, d'une manière différente de celle qui est ici prescrite ? Ce n'était rien moins que dépouiller l'Éternel de ses droits, et offrir à Satan ce qui était dû à Dieu. Un homme pouvait dire : « Ne puis-je pas offrir un sacrifice dans un lieu aussi bien que dans un autre ? » La réponse est : « La vie appartient à Dieu, et les droits qu'il y a doivent être reconnus à l'endroit qu'il a désigné — devant le tabernacle de l'Éternel ». C'était le seul lieu de rencontre entre Dieu et l'homme. Sacrifier ailleurs prouvait que le cœur ne voulait pas de Dieu.

La morale de ceci est bien simple. Il est une place que Dieu a déterminée pour y rencontrer le pécheur, et c'est la croix — l'antitype de l'autel d'airain. C'est là et là seulement, que les droits de Dieu sur la vie ont été dûment reconnus : Rejeter ce point de rencontre, c'est attirer le jugement sur soi-même — c'est fouler aux pieds les justes droits de Dieu, et s'arroger un droit de vie que tous ont perdu. C'est ce qu'il importe de reconnaître.

« Et le sacrificateur fera aspersion du sang sur l'autel de l'Éternel, à l'entrée de la tente d'assignation, et en fera fumer la graisse en odeur agréable à l'Éternel ». Le sang et la graisse appartenaient à Dieu. C'est ce que Jésus a pleinement reconnu. Il livra sa vie à Dieu, à qui toutes ses forces cachées étaient également consacrées. Il marcha volontairement à l'autel, et là il laissa sa précieuse vie ; et la bonne odeur de son excellence intrinsèque monta vers le trône de Dieu. Bien-aimé Sauveur ! il est doux de nous souvenir de toi à chaque pas.

Le second point, auquel nous avons fait allusion plus haut, est clairement indiqué au verset 11 : « Car l'âme de la chair est dans le sang ; et moi je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire propitiation pour vos âmes ; car *c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme* ». La connexion entre ces deux points est des plus intéressantes. Quand l'homme prend sa place, comme ne possédant aucun titre quelconque à la vie — quand il reconnaît pleinement les droits que Dieu a sur lui, alors le divin message est : « Je vous ai donné la vie, afin de faire propitiation pour vos âmes ». Oui, la propitiation est le don de Dieu à l'homme ; et, qu'on y fasse bien attention, cette propitiation est dans le sang, et *seulement* dans le sang. « *C'est le sang qui fait propitiation pour l'âme* ». Ce n'est pas le sang *et* quelque autre chose. La parole est, on ne peut plus, explicite. Elle attribue la propitiation *au sang*, exclusivement. « Sans effusion de *sang* il n'y a pas de rémission » (Héb. 9:22). Ce fut la *mort* de Christ qui déchira le voile. C'est « par *le sang* de Jésus » que nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints ». « Nous avons la rédemption par *son sang*, la rémission des péchés » (Éph. 1:7 ; Col. 1:14). « Ayant fait la paix par *le sang* de sa croix ». « Vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par *le sang* du Christ ». « *Le sang* de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau » (Apoc. 7). « Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau » (Apoc. 12).

Je voudrais appeler la sérieuse attention de mes lecteurs sur la précieuse et vitale doctrine du sang. Je désire qu'ils la considèrent à sa véritable place. Le sang de Christ est la base de tout. C'est le principe de la justice de Dieu en justifiant un pécheur impie, qui croit au nom du Fils de Dieu, et c'est le principe de la confiance du pécheur pour s'approcher d'un Dieu saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Dieu serait juste en condamnant le pécheur ; mais, par la mort de Christ, il peut être juste et justifier ceux qui croient — un Dieu juste et Sauveur. La justice est un attribut appartenant à l'essence de Dieu — en harmonie avec son caractère révélé. En sorte que n'eût été la croix, cet esprit conséquent en Dieu eût nécessairement exigé la mort et le jugement du pécheur ; mais, à la croix, cette mort et ce jugement ont été portés par le Répondant du pécheur, en sorte que Dieu, quoique saint et juste, est parfaitement conséquent, tout en justifiant un pécheur par la foi : *Tout cela au moyen du sang de Jésus* — rien de moins — rien de plus — rien d'autre. « *C'est le sang qui fait propitiation pour l'âme* ». C'est décisif. C'est le plan tout simple de Dieu pour la justification. Le plan de l'homme est beaucoup plus compliqué, beaucoup moins accessible ; non seulement, il est compliqué et difficile, mais il attribue la justice à quelque chose de tout à fait différent de ce que nous trouvons dans la Parole. Depuis le troisième chapitre de la Genèse, jusqu'à la fin de l'Apocalypse, nous voyons le sang de Christ présenté comme le seul fondement de la justice. C'est par le sang, et rien que par le sang, que nous obtenons le pardon, la paix, la vie, la justice. Le livre du Lévitique tout entier, et particulièrement le chapitre dont nous venons de nous occuper, est un commentaire sur la doctrine du sang. Il semble étrange de devoir insister sur un fait si évident pour tout lecteur simple et impartial des Écritures. Mais il en est ainsi : nos cœurs sont portés à s'écarter du simple témoignage de la Parole. Nous sommes prompts à adopter des opinions, sans toujours les examiner calmement à la lumière des témoignages divins. De cette manière nous tombons dans la confusion, dans les ténèbres et l'erreur.

Apprenons à donner au sang de Christ la place qui lui est due. Il est si précieux aux yeux de Dieu, qu'il ne souffre pas que rien y soit ajouté ou mélangé. « Car l'âme de la chair est dans le sang ; et moi je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire propitiation pour vos âmes ; car *c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme* ».

## Chapitres 18-20

Cette portion du Lévitique nous montre, d'une manière fort remarquable, ce que l'Éternel attendait, en fait de sainteté personnelle et de pureté morale, de la part de ceux qu'il avait bien voulu mettre en rapport avec lui-même ; et en même temps, ces chapitres offrent un tableau des plus humiliantes des énormités dont la nature humaine est capable.

« L'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : *Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu* ». Nous avons ici la base de tout l'édifice de conduite morale que présentent ces chapitres. Les œuvres des Israélites devaient se régler sur le fait que l'Éternel était *leur* Dieu. Ils étaient appelés à se comporter d'une manière digne d'une si haute et si sainte position. Dieu avait le droit de prescrire le caractère spécial et la ligne de conduite qui convenait à un peuple auquel il avait daigné associer son nom. De là la répétition de ces expressions : « Je suis l'Éternel ». « Je suis l'Éternel, votre Dieu ». « Moi, l'Éternel votre Dieu, je suis saint ». L'Éternel était leur Dieu, et il était saint, par conséquent ils étaient aussi appelés à être saints. Son nom était impliqué dans leur caractère et dans leur conduite.

C'est là le vrai principe de la sainteté pour les enfants de Dieu, dans tous les temps. Ils doivent être gouvernés et caractérisés par la révélation qu'il a faite de lui-même. Leur conduite doit dépendre de ce qu'il est, et non de ce qu'ils sont par eux-mêmes. Cela laisse entièrement de côté le principe exprimé par ces paroles : « Retire-toi, je suis plus saint que toi » ; principe si justement répudié par toute âme délicate. Ce n'est pas la comparaison d'un homme avec un autre, mais un simple exposé de la ligne de conduite que Dieu attend de ceux qui lui appartiennent. « Vous ne ferez pas ce qui se fait dans le pays d'Égypte où vous avez habité, et vous ne ferez pas ce qui se fait dans le pays de Canaan où je vous fais entrer, et vous ne marcherez pas selon leurs coutumes ». Les Égyptiens et les Cananéens étaient plongés dans *le mal*. Comment Israël devait-il le savoir ? Qui le leur dit ? Et comment pouvaient-ils avoir raison, et tous les autres tort ? Ce sont là des questions intéressantes ; et la réponse est aussi simple que les questions sont importantes. La parole de l'Éternel était la règle par laquelle toutes les questions de bien et de mal devaient être définitivement résolues au jugement de tout membre de l'Israël de Dieu. Ce n'était nullement le jugement d'un Israélite, mis en opposition avec le jugement d'un Égyptien ou d'un Cananéen ; mais c'était le jugement de Dieu avant *tout*. L'Égypte et Canaan pouvaient avoir leurs pratiques et leurs opinions, mais Israël devait avoir les opinions et les pratiques prescrites dans la parole de Dieu. « Vous pratiquerez mes ordonnances, et vous garderez mes statuts pour y marcher. Moi je suis l'Éternel, votre Dieu. Et vous garderez mes statuts et mes ordonnances, par lesquels, s'il les pratique, un homme vivra. Moi, je suis l'Éternel ».

Il est à désirer que mon lecteur ait une intelligence claire, profonde, pleine et pratique de cette vérité. C'est à la parole de Dieu à décider toute question morale et à gouverner chaque conscience. Ses décisions solennelles doivent être sans appel. Quand Dieu parle, tous les cœurs doivent plier. Les hommes peuvent former et soutenir leurs opinions ; ils peuvent adopter et défendre leurs pratiques ; mais l'un des plus beaux traits du caractère de « l'Israël de Dieu », c'est un profond respect et une soumission implicite pour « toute parole qui sort de la bouche du Seigneur ». La manifestation de ce trait précieux les exposera peut-être à être accusés de dogmatisme, de présomption, de suffisance, de la part de ceux qui n'ont jamais sérieusement pesé ce sujet ; mais, en vérité, rien ne ressemble moins au dogmatisme que la simple sujétion à la claire vérité de Dieu ; rien ne ressemble moins à la présomption que le respect pour les enseignements de la Parole ; rien ne ressemble moins à la suffisance que la soumission à l'autorité divine des Saintes Écritures.

Il est vrai qu'il y aura toujours besoin de précautions quant à la manière et au ton dont nous rendons raison de nos convictions et de notre conduite. Il faut qu'il soit, autant que possible, évident que nous sommes entièrement dirigés, non par nos propres opinions, mais par la parole de Dieu. Il y a un grand danger à attacher de l'importance à une opinion, uniquement parce que nous l'avons adoptée. Il faut prendre bien garde à cela. Le *moi* peut se glisser et déployer sa laideur dans la défense de nos opinions, aussi bien que dans toute autre chose ; mais nous devons le rejeter sous toutes ses formes et, en toutes choses, être gouvernés par : « Ainsi a dit l'Éternel ».

D'un autre côté, nous ne devons pas nous attendre à ce que chacun soit prêt à admettre toute l'autorité des statuts et jugements divins. C'est en proportion que l'on marche dans l'intégrité et dans l'énergie de la nature divine, que la parole de Dieu sera reconnue, appréciée et révérée. Un Égyptien ou un Cananéen aurait été tout à fait incapable de comprendre le sens ou d'apprécier la valeur des statuts et des ordonnances qui devaient diriger la conduite du peuple circoncis de Dieu, mais cela n'affectait en rien la question de l'obéissance d'Israël. Ils avaient été amenés dans de certaines relations avec l'Éternel, et ces relations avaient leurs privilèges et leurs responsabilités respectifs. « Je suis l'Éternel *votre* Dieu ». Ce devait être là la base de leur conduite. Ils devaient marcher d'une manière digne de Celui qui était devenu *leur* Dieu et qui les avait faits son peuple. Ce n'est pas qu'ils fussent en rien meilleurs que les autres peuples. Nullement. Les Égyptiens et les Cananéens auraient pu croire que les Israélites se posaient comme leur étant supérieurs, en refusant d'adopter les coutumes de l'une ou de l'autre nation. Mais non ; la raison de leur ligne de conduite et le principe de leur moralité particulière étaient posés par ces mots : « Je suis l'Éternel *votre* Dieu ».

Dans ce grand fait, d'une importance si pratique, l'Éternel plaçait devant son peuple une base de conduite qui était inébranlable, et une règle de moralité qui était aussi élevée et aussi durable que le trône éternel lui-même. Du moment qu'il entrait en relations avec son peuple, il fallait que leurs mœurs revêtissent un caractère et un ton dignes de lui. Il ne s'agissait plus de ce qu'ils étaient, soit en eux-mêmes, soit relativement à d'autres, mais de ce que Dieu était en comparaison de tous. Cela fait une différence essentielle. Faire du *moi* le principe d'action ou la règle de la morale, c'est non seulement une présomptueuse folie, mais le sûr moyen de faire descendre un homme sur l'échelle morale. Si j'ai le *moi* pour objet, je descendrai, nécessairement, chaque jour de plus bas en plus bas ; mais, d'un autre côté, si je place le Seigneur devant moi, je m'élèverai de plus en plus haut, à mesure que, par la puissance du Saint Esprit, je croîtrai en conformité avec ce modèle parfait qui se montre aux yeux de la foi dans les pages sacrées. Je devrai, sans doute, me prosterner dans la poussière, en sentant à quelle immense distance je suis encore du modèle qui m'est proposé ; mais cependant je ne saurais jamais consentir à accepter une règle moins élevée, et je ne serai jamais satisfait jusqu'à ce que je sois rendu conforme, en toutes choses, à Celui qui a été mon Substitut sur la croix, et qui est mon Modèle dans la gloire.

Tel est le grand principe de la section qui nous occupe, — principe d'une importance ineffable pour les chrétiens, au point de vue pratique. Il est inutile d'entrer dans un exposé détaillé de statuts qui s'expliquent eux-mêmes dans les termes les plus clairs. Je ferai seulement remarquer que ces statuts se rangent sous deux classes distinctes : ceux qui montrent jusqu'à quelles honteuses énormités le cœur humain peut se laisser aller, et ceux qui témoignent de l'exquise tendresse et des soins prévenants du Dieu d'Israël.

Quant aux premiers, il est évident que l'Esprit de Dieu n'aurait jamais donné des lois dans le but de prévenir des crimes qui n'existent pas. Il ne construit pas une digue là où il n'y a pas d'inondation à craindre ou à combattre. Il n'a pas affaire avec des idées abstraites, mais avec de positives réalités. L'homme est, en effet, capable de commettre chacun des crimes honteux mentionnés dans cette partie fidèle du Livre du Lévitique. S'il ne l'était pas, pourquoi lui serait-il dit de s'en garder ? Un code semblable ne conviendrait nullement aux anges, puisqu'ils sont incapables de commettre de tels péchés, mais il convient à l'homme parce qu'il a, dans sa nature, le germe de ces péchés. C'est profondément humiliant. C'est une nouvelle déclaration de cette vérité, que l'homme est dans une complète ruine. Du sommet de sa tête, à la plante de ses pieds, il n'y a pas même une seule petite

place moralement saine, lorsqu'on le considère à la lumière de la présence divine. L'être pour lequel l'Éternel a jugé nécessaire de faire écrire les chapitres 18-28 du Lévitique, doit être un abominable pécheur ; mais cet être c'est *l'homme* — celui qui écrit et celui qui lit ces lignes. Comme il est donc évident que « ceux qui sont dans la chair ne *peuvent* plaire à Dieu ! » (Rom. 8). Grâce à Dieu, le croyant n'est « pas dans la chair, mais dans l'Esprit ». Il a été complètement sorti de son état dans la vieille création, et introduit dans la nouvelle création, où les péchés moraux, dont il est parlé dans nos chapitres, ne sauraient exister. Il a toujours, il est vrai, la vieille nature, mais il a l'heureux privilège de la compter comme une chose morte et de marcher dans la puissance constante de la nouvelle création, où « toutes choses sont de Dieu ». C'est ici la liberté chrétienne — liberté de marcher en tous sens dans cette belle création, où aucune trace de mal ne saurait se trouver ; liberté sacrée de marcher en sainteté et en pureté devant Dieu et les hommes ; liberté de fouler ces sentiers élevés de la sainteté personnelle, sur lesquels les rayons de la face divine versent leur brillant éclat. Voilà, lecteur, ce qu'est la liberté chrétienne. C'est la liberté, non pas de commettre le péché, mais de goûter les douceurs célestes d'une vie de véritable sainteté et d'élévation morale. Puisse-nous apprécier, mieux que nous ne l'avons jamais fait, cette précieuse grâce du ciel — la liberté chrétienne !

Un mot, maintenant, sur la seconde classe de statuts contenus dans notre section, savoir ceux qui témoignent, d'une manière si touchante, de la tendresse et de la sollicitude de Dieu. Prenez les suivants : « Et quand vous ferez la moisson de votre terre, tu n'achèveras pas de moissonner les coins de ton champ et tu ne glaneras pas la glanure de ta moisson. Et tu ne grappilleras pas ta vigne, ni ne recueilleras les grains tombés de ta vigne ; *tu les laisseras pour le pauvre et pour l'étranger*. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (chap. 19:9, 10). Nous retrouverons cette ordonnance au chapitre 23 ; mais là, nous la verrons sous son point de vue dispensationnel. Ici, nous la contemplons au moral, manifestant la grâce précieuse du Dieu d'Israël. Il pensait au « pauvre et à l'étranger », et il voulait que son peuple y pensât également. Quand les gerbes dorées étaient récoltées et les grappes mûres recueillies, l'Israël de Dieu devait se souvenir « du pauvre et de l'étranger » parce que l'Éternel était le Dieu d'Israël. Le moissonneur et le vendangeur ne devaient pas être dominés par un esprit d'avare cupidité, qui aurait dépouillé les coins du champ et les sarments de la vigne, mais plutôt par un esprit de large et sincère bienfaisance, qui laissait une gerbe et des grappes « pour le pauvre et pour l'étranger », afin qu'eux aussi pussent se réjouir de la bonté sans bornes de Celui dont les sentiers distillent la graisse, et sur la main ouverte duquel tous les pauvres peuvent regarder avec confiance.

Nous trouvons, dans le livre de Ruth, un bel exemple d'un homme qui pratiquait à la lettre cette clémente ordonnance. « Et, au temps du repas, Boaz lui dit (à Ruth) : Approche-toi ici, et mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre. Et elle s'assit à côté des moissonneurs, et il lui tendit du grain rôti ; et elle mangea, et fut rassasiée, et en laissa de reste. Et elle se leva pour glaner ; et Boaz commanda à ses jeunes hommes, disant : Qu'elle glane même entre les gerbes, et ne lui en faites pas de reproche ; et vous tirerez aussi pour elle *quelques épis* des poignées, et vous les laisserez ; et elle les glanera, et vous ne l'en reprendrez pas » (Ruth 2:14-16). Quelle grâce touchante ! Il est bon, pour nos pauvres cœurs égoïstes, d'être mis en contact avec de tels principes et de telles pratiques. C'était bien le désir de ce noble Israélite, que « l'étrangère » trouvât abondance de grain, et cela, plutôt comme le fruit de son travail en glanant que comme résultat de sa bienfaisance à lui. C'était vraiment de la délicatesse. C'était la mettre en rapport immédiat avec le Dieu d'Israël, et la faire dépendre de Celui qui avait pourvu aux besoins du « glaneur ». Boaz accomplissait cette loi de miséricorde, dont Ruth recueillait les avantages. La même grâce qui avait donné le champ à Boaz, donnait les glanures à la jeune étrangère. Ils étaient, l'un et l'autre, les débiteurs de la grâce. Elle était l'heureux objet de la bonté de l'Éternel. Il était le très honoré administrateur de la belle institution de l'Éternel. Tout était dans l'ordre moral le plus admirable. La créature était bénie et Dieu était glorifié. Qui ne reconnaîtra qu'il est bon pour nous de pouvoir respirer une semblable atmosphère ?

Voyons, maintenant, une autre des lois de notre section : « Tu n'opprimeras pas ton prochain, et tu ne le pilleras pas. Le salaire de ton homme à gages ne passera pas la nuit chez toi jusqu'au matin » (chap. 19:13). Quelle tendre sollicitude nous trouvons ici ! Le Seigneur Tout-Puissant qui habite l'Éternité peut prendre connaissance des pensées et des sentiments qui s'élèvent dans le cœur d'un pauvre ouvrier. Il tient compte des espérances d'un tel homme à l'égard du fruit de sa journée de travail. Il est naturel qu'il attende son salaire. Le cœur de l'ouvrier y compte ; le repas de la famille en dépend ! Oh ! qu'on ne le lui retienne pas ! Ne renvoyez pas l'ouvrier chez lui le cœur oppressé, pour assombrir aussi le cœur de sa femme et de ses enfants. En tous cas, donnez-lui donc ce pour quoi il a travaillé, ce à quoi il a droit, et à quoi son cœur tient. Il est mari, il est père, et il a supporté le faix et la chaleur du jour pour que sa femme et ses enfants n'aillent pas se coucher à jeun. Ne le désappointez pas. Donnez-lui ce qui lui est dû. C'est ainsi que notre Dieu fait attention même aux battements du cœur du travailleur, et pourvoit à ce que son attente ne soit point trompée. Quelle grâce ! quel amour tendre, attentif et touchant ! La seule contemplation de telles lois suffit pour nous pousser à la bienveillance. Quelqu'un pourrait-il lire ces passages et ne pas être touché ? Quelqu'un pourrait-il les lire et renvoyer légèrement un pauvre ouvrier, sans savoir si lui et sa famille ont de quoi satisfaire leur faim ?

Rien ne saurait être plus pénible à un cœur tendre, que le manque de considération affectueuse envers les pauvres, qui se rencontre si souvent chez les riches. Ces derniers peuvent s'asseoir, pour prendre leurs somptueux repas, après avoir repoussé de leur porte quelque pauvre laborieux qui était venu demander le juste paiement de son honnête travail. Ils ne pensent pas au cœur blessé que cet homme remporte dans sa famille, pour raconter aux siens son mécompte et le leur. Oh ! c'est terrible. Une telle manière de faire est abominable aux yeux de Dieu et de tous ceux qui se sont, en quelque mesure, abreuvés de sa grâce. Si nous voulons savoir ce que Dieu en pense, nous n'avons qu'à prêter l'oreille à ces accents de sainte indignation : « Voici, le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et duquel ils ont été frustrés par vous, crie, et les cris de ceux qui ont moissonné sont parvenus aux oreilles du Seigneur Sabaoth » (Jacq. 5:4). « Le Seigneur Sabaoth » entend le cri de l'ouvrier affligé et déçu dans son attente. Son tendre amour se manifeste dans les institutions de son gouvernement moral, et lors même que le cœur ne serait pas fondu par la grâce de ces institutions, leur justice devrait, au moins, diriger la conduite. Dieu ne veut pas souffrir que les droits des pauvres soient cruellement jetés de côté par ceux qui sont endurcis par l'influence des richesses, au point d'être insensibles aux appels de la compassion, étant eux-mêmes tellement au-dessus du besoin, qu'ils sont incapables de sympathiser avec ceux qui doivent passer leurs jours au milieu de travaux fatigants et dans la pauvreté. Les pauvres sont l'objet spécial de la sollicitude de Dieu. Il s'occupe d'eux maintes et maintes fois, dans les statuts de son administration morale, et voici ce qui est dit expressément de Celui qui prendra, avant qu'il soit longtemps, les rênes du gouvernement dans sa gloire manifestée : « Il délivrera le pauvre qui crie à lui, et l'affligé qui n'a pas de secours. Il aura compassion du misérable et du pauvre, et il sauvera les âmes des pauvres, Il rachètera leur âme de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux à ses yeux » (Ps. 72:12-14).

Puissions-nous retirer quelque profit de la considération de ces vérités précieuses et profondément pratiques ! Puissent nos cœurs en être touchés et notre conduite influencée ! Nous vivons dans un monde sans cœur, et il y a en nous beaucoup d'égoïsme. Nous ne sommes pas assez sensibles aux besoins des autres. Nous sommes enclins à négliger les pauvres au milieu de notre abondance. Nous oublions souvent que ceux-là mêmes dont le travail contribue à notre bien-être vivent, peut-être, dans la plus grande pauvreté. Pensons à ces choses. Prenons garde « de broyer la face des pauvres » (Ésa. 3:15). Si les lois et les ordonnances de l'économie mosaïque enseignaient aux Juifs à nourrir des sentiments affectueux envers les pauvres, et à traiter les fils du travail avec affection et bienveillance, combien plus la morale, bien plus élevée et plus spirituelle, de la dispensation évangélique devrait-elle produire, dans le cœur et dans la vie de chaque chrétien, des sentiments de large bienfaisance envers l'indigence sous toutes ses formes.

Il est vrai qu'il faut beaucoup de prudence et de précaution, de peur que nous ne fassions sortir un homme de la position honorable qui lui fut assignée et qui lui convient — position de dépendance du fruit précieux et positif d'un honnête travail. Ce serait un tort grave, au lieu d'un bienfait. L'exemple de Boaz devrait nous servir à cet égard. Il permit à Ruth de glaner, mais il prit soin que son travail lui fût profitable. C'est là un principe très utile et très simple. Dieu veut que l'homme travaille, d'une manière ou d'une autre, et nous allons contre sa volonté lorsque nous faisons sortir un de nos semblables de la dépendance des résultats de son travail, pour le mettre dans celle des résultats d'une fausse bienveillance. La première est aussi honorable et élevée que la seconde est démoralisante et méprisante. Il n'y a pas de pain aussi doux que celui qui est noblement gagné ; mais il faudrait que ceux qui gagnent leur pain en eussent suffisamment. Un homme nourrit et soigne ses chevaux ; à combien plus forte raison devra-t-il faire de même pour son semblable, qui travaille pour lui depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir !

Mais, dira quelqu'un : « Il y a deux côtés à cette question ». Sans doute, et il est vrai qu'on rencontre, parmi les pauvres, beaucoup de choses qui tendent à endurcir le cœur et à fermer la main ; mais une chose est certaine — c'est qu'il vaut mieux être trompé quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, que de refuser sa compassion à un seul malheureux qui en serait digne. Notre Père céleste fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes. Les mêmes rayons, qui réjouissent le cœur de quelque serviteur dévoué de Christ, sont versés aussi sur le sentier de quelque impie pécheur ; et la même ondée, qui tombe sur le champ d'un vrai croyant, enrichit aussi les sillons de quelque infidèle blasphémateur. Voici quel doit être notre modèle : « Vous, soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Matt. 5:48). Ce n'est qu'en plaçant le Seigneur devant nous, et en marchant dans la force de sa grâce, que nous pouvons cheminer, de jour en jour, et rencontrer, avec un cœur compatissant et une main ouverte, toutes les formes de la misère humaine. Ce n'est que quand nous nous abreuons nous-mêmes à la fontaine inépuisable de l'amour et de la bonté divine, que nous pouvons continuer à soulager les besoins de nos semblables, sans nous laisser rebuter par les fréquentes manifestations de la dépravation humaine. Nos pauvres petites sources seraient bientôt taries, si elles n'étaient maintenues, en rapport non interrompu, avec la source toujours jaillissante.

Le statut, qui se présente ensuite à notre examen, témoigne encore, d'une manière touchante, de la tendre sollicitude du Dieu d'Israël. « Tu ne maudiras pas le sourd, et tu ne mettras pas d'achoppement devant l'aveugle ; mais tu craindras ton Dieu. Moi, je suis l'Éternel » (vers. 14). Une barrière est élevée ici, pour arrêter les flots d'impatience qu'une nature indisciplinée ne manquerait pas d'éprouver pour l'infirmité de la surdité. Comme nous pouvons bien comprendre cela ! L'homme naturel n'aime pas à être appelé à répéter ses paroles, comme le demande l'infirmité du sourd. L'Éternel avait pensé à cela et y avait pourvu. Et par quel moyen ? « Tu craindras ton Dieu ». Quand ta patience sera mise à l'épreuve par une personne sourde, souviens-toi du Seigneur, et regarde à lui pour avoir la grâce de pouvoir surmonter ton tempérament.

La seconde partie de ce verset révèle un humiliant degré de méchanceté dans la nature humaine. Mettre une pierre d'achoppement sur le chemin de l'aveugle est presque la cruauté la plus lâche qu'on puisse imaginer, et pourtant l'homme en est capable ; sans cela il ne serait pas exhorté de cette sorte. Sans doute que ceci, de même que beaucoup d'autres statuts, est susceptible d'une application spirituelle, mais cela n'ôte rien au sens littéral du principe exposé. L'homme est capable de mettre une pierre d'achoppement devant un de ses semblables, affligé de cécité. Tel est l'homme ! Assurément, le Seigneur savait ce qui était en l'homme, quand il écrivit les statuts et les jugements du Livre du Lévitique.

Je laisserai mon lecteur méditer seul sur la fin de notre section. Il verra que chaque ordonnance enseigne une double leçon — leçon sur les mauvaises tendances de notre nature, et aussi leçon sur la tendre sollicitude de l'Éternel (\*).

(\*) Les versets 16 et 17 demandent une attention spéciale : « Tu n'iras point çà et là médissant parmi ton peuple ». C'est une recommandation qui convient aux enfants de Dieu de tous les temps. Un médissant fait un mal incalculable. On a dit, avec raison, qu'il fait

tort à trois personnes — à lui-même, à celui qui écoute et à celui dont il dit du mal. C'est ce qu'il fait d'une manière directe ; et, quant aux conséquences indirectes, qui pourra les énumérer ? Gardons-nous soigneusement de cet affreux péché. Ne laissons jamais une médisance s'échapper de nos lèvres, et ne nous arrêtons jamais pour écouter un médisant. Puisseons-nous toujours savoir repousser avec un visage sévère la langue qui médite en secret, comme le vent du nord enfante les averses (Prov. 25:23).

Au verset 17, nous voyons ce qui doit prendre la place de la médisance : « Tu ne manqueras pas à reprendre ton prochain et tu ne porteras pas de péché à cause de lui ». Au lieu de dire du mal de mon prochain à un autre, je suis appelé à aller à lui directement et à le reprendre, s'il y a lieu. C'est la méthode divine. La méthode de Satan est d'aller médisant.

## Chapitres 21-22

Ces chapitres montrent, avec toute espèce de détails quelles étaient les exigences divines relativement à ceux qui avaient le privilège de s'approcher comme sacrificateurs pour « présenter le pain de leur Dieu ». Ici, comme dans la section précédente, nous avons la conduite comme le *résultat*, non comme la *cause* qui procurait les relations. C'est ce dont il faut bien se souvenir. Les fils d'Aaron, en vertu de leur naissance, étaient sacrificateurs à Dieu. Ils étaient tous dans cette relation avec lui, les uns aussi bien que les autres. Ce n'était pas une position à acquérir, une affaire de progrès, quelque chose que l'un avait et non pas l'autre. Tous les fils d'Aaron étaient sacrificateurs. Ils étaient nés tels. Leur capacité de comprendre leur position et d'en jouir, de même que des privilèges qui en dépendaient, était tout autre chose. L'un pouvait n'être qu'un petit enfant et un autre pouvait avoir atteint la maturité, la vigueur de l'homme fait. Le premier était, naturellement, incapable de manger de la nourriture sacerdotale, étant un petit enfant, auquel il fallait du « lait » et non « de la nourriture solide » ; mais il était tout aussi véritablement membre de la famille sacerdotale, que l'homme qui pouvait fouler d'un pied ferme les parvis de la maison de l'Éternel et se nourrir de « la poitrine tournoyée » et de « l'épaule élevée » du sacrifice.

Cette distinction est facile à comprendre dans le cas des fils d'Aaron, et, par conséquent, elle servira d'illustration fort simple à la vérité relative aux membres de la vraie maison sacerdotale, sur laquelle préside notre grand Souverain Sacrificateur, et à laquelle appartiennent tous les vrais croyants (Héb 3:6). Tout enfant de Dieu est sacrificateur. Il est enrôlé au service de la maison sacerdotale de Christ. Il se peut qu'il soit très ignorant ; mais sa position, comme sacrificateur, ne repose pas sur la connaissance, mais sur la vie. Ses expériences peuvent être très misérables, mais sa place, comme sacrificateur, ne dépend pas des expériences, mais de la vie. Ses capacités peuvent être fort limitées, mais ses relations, comme sacrificateur, ne procèdent pas de vastes capacités, mais de la vie. Il est né de Dieu, dans la position et dans les relations de sacrificateur. Il ne s'y est pas introduit par lui-même. Ce n'est pas par ses propres efforts qu'il est devenu sacrificateur. Il est sacrificateur de naissance. La sacrificature spirituelle, avec toutes les fonctions spirituelles qui s'y rattachent, est l'apanage obligé de la naissance spirituelle. La faculté de jouir des privilèges et d'accomplir les fonctions d'une position, ne doit pas être confondue avec cette position même ; ces choses doivent être bien distinguées. Autre chose est la relation ; toute autre chose, la faculté.

En outre, en considérant la famille d'Aaron, nous voyons que rien ne pouvait rompre les liens entre lui et ses fils. Bien des choses entravaient la pleine jouissance des privilèges attachés à ces liens de parenté. Un fils d'Aaron pouvait « se rendre impur pour un mort ». Il pouvait se souiller en formant une alliance profane. Il se pouvait qu'il eût quelque « défaut » corporel. Il se pouvait qu'il fût « aveugle ou boiteux ». Il se pouvait qu'il fût « bossu ». Une quelconque de ces infirmités aurait matériellement affecté sa jouissance des privilèges, et l'accomplissement des fonctions, qui appartenaient à cette relation de parenté, car nous lisons : « Nul homme de la semence d'Aaron, le sacrificateur, en qui il y aura quelque défaut corporel, ne s'approchera pour présenter les sacrifices de l'Éternel faits par feu ; il y a en lui un défaut corporel : il ne s'approchera pas pour présenter le pain de son Dieu. Il mangera du pain de son Dieu, des choses très saintes et des choses saintes ; seulement, il n'entrera pas vers le voile, et ne s'approchera pas de l'autel, car il y a en lui un défaut corporel, et il ne profanera pas mes sanctuaires ; car moi, je suis l'Éternel qui les sanctifie » (chap. 21:21-23). Mais aucune de ces choses ne pouvait toucher au fait des relations, fondées sur les principes de la nature humaine. Quoiqu'un fils d'Aaron eût un défaut corporel, il n'en était pas moins

fils d'Aaron. Il est vrai qu'il était privé de bien des précieux privilèges, de bien des hautes dignités appartenant à la sacrificature ; mais, quoi qu'il en fût, il était fils d'Aaron. Il ne pouvait pas jouir du même degré de communion, ni remplir les mêmes fonctions du service sacerdotal, que celui qui avait atteint à la parfaite stature d'homme fait ; mais il était membre de la famille sacerdotale, et, comme tel, il lui était permis de « manger du pain de son Dieu ». Les relations étaient réelles, quoique le développement fût si défectueux.

L'application spirituelle de tout ceci est aussi simple que pratique. Autre chose est d'être un enfant de Dieu ; autre chose est d'être dans la jouissance de la communion et du culte de sacrificateurs. Cette dernière est, hélas ! souvent troublée de diverses manières. Nous laissons les circonstances, nos pensées, nos alentours agir sur nous avec une pernicieuse influence. Nous ne saurions supposer que tous les chrétiens connussent en pratique la même élévation de marche, la même intimité de communion, la même proximité consciente de Christ. Hélas ! non. Plusieurs d'entre nous ont à déplorer leurs défauts spirituels. Il y a la marche boiteuse, le sens de la vue défectueux, la croissance arrêtée ; ou bien nous nous laissons aller à nous souiller par le contact avec le mal, ou affaiblir et entraver par de profanes relations. En un mot, comme les fils d'Aaron, quoique sacrificateurs de naissance, étaient cependant privés de bien des privilèges par les souillures cérémonielles et les défauts physiques, nous aussi, quoique sacrificateurs à Dieu, par la naissance d'en haut, nous sommes privés de bien des grands et saints privilèges de notre position par les souillures morales et les infirmités spirituelles. Nous sommes dépouillés de maintes de nos dignités par un développement spirituel défectueux. Il nous manque un œil simple, une vigueur spirituelle, un dévouement entier et cordial. Nous sommes sauvés par la libre grâce de Dieu, en vertu du parfait sacrifice de Christ. « Nous sommes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus » ; mais le salut et la communion sont deux choses bien différentes. La relation filiale est une chose et l'obéissance est une tout autre chose.

C'est ce qu'il faut soigneusement distinguer. La section sous nos yeux fait voir cette distinction avec une grande force et une grande clarté. S'il arrivait qu'un des fils d'Aaron eût quelque fracture aux pieds ou aux mains, était-il privé de sa relation de fils ? Non, assurément. Voici ce qui est, au contraire, positivement déclaré : « Il pourra bien manger du pain de son Dieu ; des choses très saintes et des choses saintes ». Qu'est-ce donc qu'il perdait par son infirmité corporelle ? Il ne lui était pas permis de remplir quelques-unes des fonctions les plus élevées du service et du culte sacerdotal : « Seulement il n'entrera pas vers le voile, et ne s'approchera pas de l'autel ». C'étaient là de graves privations, et, quoiqu'on puisse objecter qu'un homme ne pouvait rien à la plupart de ces défauts physiques, cela ne changeait pas la question. L'Éternel ne pouvait avoir un sacrificateur taré à son autel, ni un sacrifice taré sur son autel. Il fallait que, soit le sacrificateur, soit le sacrifice fussent parfaits. « Nul homme de la semence d'Aaron, le sacrificateur, en qui il y aura quelque défaut corporel, ne s'approchera pour présenter les sacrifices de l'Éternel faits par feu » (chap. 21:21). « Vous ne présenterez aucune chose qui ait quelque défaut corporel, car elle ne sera point agréée pour vous » (chap. 22:20).

Or, nous avons, à la fois, le sacrificateur parfait et le sacrifice parfait en la personne de notre bien-aimé Sauveur Jésus Christ. S'étant « offert lui-même, sans tache à Dieu », il est passé, comme notre grand Souverain Sacrificateur, dans les cieux, où il vit éternellement pour intercéder pour nous. L'épître aux Hébreux traite en détail de ces deux points. Elle met en frappant contraste le sacrifice et la sacrificature du système mosaïque et le Sacrifice et la Sacrificature de Christ. En lui, nous avons la perfection divine, soit comme Victime, soit comme Sacrificateur. Nous avons en lui tout ce que Dieu pouvait demander et tout ce dont l'homme pouvait avoir besoin. Son sang précieux a ôté tous nos péchés, et sa puissante intercession nous maintient dans toute la perfection de la place où son sang nous a introduits. « Nous sommes accomplis en lui » (Col. 2), et cependant, par nous-mêmes, nous sommes si faibles et si chancelants, si remplis de fautes et d'infirmités, si enclins à errer et à broncher dans notre marche en avant, que nous ne pourrions pas demeurer debout un seul instant, si ce n'était « qu'il est toujours vivant pour intercéder pour nous ». Nous nous sommes déjà arrêtés là-

dessus dans les premiers chapitres de ce volume, il est donc inutile d'y revenir ici. Ceux qui comprennent, en quelque mesure, les grandes vérités fondamentales du christianisme, et qui ont quelque expérience de la vie chrétienne, comprendront aussi comment il se fait que, quoique « accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité », ils ont cependant besoin, tant qu'ils sont ici-bas, au milieu des faiblesses, des luttes et des combats de la terre, de la puissante intercession de leur adorable et divin Souverain Sacrificateur. Le croyant est « lavé, sanctifié et justifié » (1 Cor. 6). Il est « agréable dans le bien-aimé » (Éph. 1:6). Quant à sa personne, il ne peut venir en jugement (voyez Jean 5:24, où il faut lire « jugement » (krisin) et non « condamnation » (katakrisin). La mort et le jugement sont derrière lui, parce qu'il est uni à Christ qui a passé par les deux, pour lui et à sa place. Toutes ces choses sont divinement vraies du membre le plus faible, le plus ignorant, le plus inexpérimenté de la famille de Dieu ; mais cependant, comme il porte avec lui une nature si désespérément mauvaise, et si totalement ruinée, qu'aucune discipline ne peut la corriger, et qu'aucun remède ne peut la guérir ; comme il habite un corps de péché et de mort, — qu'il est entouré, de tous côtés, d'influences hostiles, qu'il est appelé à lutter continuellement avec les forces réunies du monde, de la chair et du diable, — il ne pourrait jamais maintenir son terrain, bien moins encore faire des progrès, s'il n'était soutenu par la puissante intercession de son grand Souverain Sacrificateur, qui porte les noms de son peuple sur sa poitrine et sur son épaule.

Je sais que plusieurs ont peine à concilier l'idée de la position parfaite du croyant en Christ avec le besoin d'une sacrificature. « S'il est parfait, dit-on, quel besoin a-t-il d'un sacrificateur ? » Les deux choses sont aussi clairement enseignées dans la Parole qu'elles sont compatibles, et comprises dans l'expérience de tout chrétien droit et bien instruit. Il est de la dernière importance de saisir avec clarté et exactitude la parfaite harmonie de ces deux faces de la vérité. Le croyant est parfait en Christ, mais, en lui-même, il est une pauvre et faible créature, toujours exposée à tomber. De là l'ineffable bonheur d'avoir à la droite de la Majesté, dans les cieux — quelqu'un qui prend soin de tout ce qui le concerne, — quelqu'un qui le soutient continuellement par la main droite de sa justice, — quelqu'un qui ne l'abandonnera jamais — quelqu'un qui peut sauver parfaitement et jusqu'au bout, — quelqu'un qui est « le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » — quelqu'un qui le fera passer en triomphe à travers toutes les difficultés et tous les dangers qui l'entourent, et qui, enfin, le placera irréprochable « devant sa gloire avec abondance de joie ». Bénie soit à jamais la grâce qui a si amplement pourvu à tous nos besoins par le sang d'une victime sans tache et par l'intercession d'un divin Souverain Sacrificateur !

Cher lecteur chrétien, efforçons-nous de marcher de manière à « nous conserver purs du monde », et à nous tenir à part de toutes mauvaises pensées et relations, afin que nous puissions jouir des plus grands privilèges et remplir les plus hautes fonctions de notre position de membres de la famille sacerdotale, dont Christ est la Tête. Nous avons « la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus » — nous avons « un grand Sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (Héb. 10). Bien ne peut nous enlever ces privilèges. Mais notre communion peut être troublée — notre culte peut être empêché — nos saintes fonctions peuvent être négligées. Ces questions cérémonielles, au sujet desquelles les fils d'Aaron sont avertis ici, ont leurs antitypes dans l'économie chrétienne. S'ils étaient exhortés à se garder de tout contact souillé, nous le sommes de même ; s'ils étaient exhortés à se garder des alliances profanes, nous le sommes de même. S'ils étaient exhortés à se garder de toute espèce de souillures cérémonielles, nous aussi nous sommes avertis de nous garder de toute « souillure de chair et d'esprit » (2 Cor. 7). S'ils devaient être privés de la jouissance de leurs plus grands privilèges par les défauts corporels et une croissance imparfaite, nous le sommes de même par les imperfections morales et une croissance spirituelle imparfaite.

Quelqu'un osera-t-il mettre en question l'importance pratique de ces principes ? N'est-il pas évident que plus nous apprécierons les bénédictions attachées à cette maison sacerdotale dont nous avons été constitués membres, en vertu de notre naissance spirituelle, plus nous nous garderons soigneusement de tout ce qui pourrait tendre, de quelque manière que ce soit, à nous en enlever la jouissance ? Sans doute. Et c'est là ce qui rend l'étude attentive de notre section si éminemment

pratique. Puisseons-nous en sentir la force, par l'application du Saint Esprit ! Alors nous *jouirons* de nos places de sacrificateurs. Alors nous remplirons fidèlement nos fonctions de sacrificateurs. Nous serons capables de « présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu » (Rom. 12:1). Nous serons capables d'offrir « sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15). Comme membres de la « maison spirituelle » et de la « sainte sacrificature », nous serons capables « d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5). Nous serons capables d'anticiper, en quelque mesure, ce temps heureux, où les alléluias d'une adoration fervente et intelligente monteront d'une création rachetée, jusqu'au trône de Dieu et de l'Agneau pendant toute l'éternité.

## Chapitre 23

Nous voici maintenant arrivés à l'un des chapitres les plus profonds et les plus compréhensifs du volume inspiré, et il demande notre étude sérieuse et recueillie. Il contient la description des sept grandes fêtes ou solennités périodiques, qui divisaient l'année d'Israël. En d'autres termes, il nous offre un coup d'œil parfait des dispensations de Dieu envers Israël, pendant toute la période de leur histoire si accidentée.

En prenant les fêtes séparément, nous avons le Sabbat, la Pâque, la fête des pains sans levain, la fête des premiers fruits, la Pentecôte, la fête des trompettes, le jour des propitiations, et la fête des tabernacles. Cela fait huit en tout, mais il est bien évident que le Sabbat occupe une place unique et indépendante. Il est mentionné le premier ; son caractère particulier et les circonstances qui l'accompagnent sont expliqués, puis nous lisons : « Ce sont ici les jours solennels de l'Éternel, de saintes convocations, que vous publierez en leurs temps assignés » (vers. 4). En sorte que, à proprement parler, le lecteur attentif remarquera que la *première* grande fête d'Israël était la Pâque, et sa *septième* la fête des tabernacles. C'est-à-dire, en tenant compte de leur forme typique, nous avons, premièrement, la rédemption, et en dernier lieu, la gloire millénaire. L'agneau pascal figurait la mort de Christ (1 Cor. 5:7) ; et la fête des tabernacles typifiait « les temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps » (Actes 3:21).

Telle était la fête qui ouvrait, et telle était celle qui fermait l'année judaïque. L'expiation est la base, la gloire est la pierre du sommet, tandis que, entre ces deux points, nous avons la résurrection de Christ (vers. 10-14), le rassemblement de l'Église (vers. 15-21), le réveil des Israélites au sentiment de leur gloire perdue (vers. 24-25), leur repentance et leur cordiale réception de leur Messie (vers. 27-32). Et pour qu'aucun trait ne manque à cette grande représentation typique, nous avons encore un moyen pour que les gentils puissent entrer à la fin de la moisson, et glaner dans les champs d'Israël (vers. 22). Tout cela rend ce tableau divinement parfait, et éveille la plus profonde admiration dans le cœur de tous ceux qui aiment les Écritures. Que pourrait-il y avoir de plus complet ? Le sang de l'Agneau, et la sainteté pratique qui s'y rattache — la résurrection de Christ d'entre les morts, et son ascension au ciel — la descente du Saint Esprit en puissance à la Pentecôte, pour former l'Église — le réveil du résidu — leur repentance et leur restauration — la bénédiction du « pauvre et de l'étranger » — la manifestation de la gloire — le repos et la félicité du royaume. Telles sont les choses contenues dans ce chapitre vraiment merveilleux, et que nous allons maintenant examiner en détail ! Veuille le Saint Esprit être lui-même notre Docteur !

« L'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Les jours solennels de l'Éternel, que vous publierez, seront de saintes convocations. Ce sont ici mes jours solennels : Six jours on travaillera ; et le septième jour est un sabbat de repos, une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre : c'est un sabbat consacré à l'Éternel dans toutes vos habitations ». La place accordée ici au sabbat est pleine d'intérêt. L'Éternel est sur le point de donner un type de toutes ses dispensations en grâce envers son peuple, et avant de commencer, il présente le sabbat comme l'expression significative de ce repos qui reste pour le peuple de Dieu. C'était une solennité réelle, qui devait être observée par Israël ; mais c'était aussi un type de ce qui est encore à venir, quand toutes

les œuvres grandes et glorieuses préfigurées dans ce chapitre, auront été accomplies. C'est le repos de Dieu, dans lequel peuvent entrer maintenant en esprit tous ceux qui croient, mais qui reste encore, quant à son entier et véritable accomplissement (Héb. 4). Maintenant nous travaillons. Bientôt nous nous reposerons. Dans un sens le croyant entre dans le repos ; dans un autre sens il travaille pour y entrer. Il a trouvé son repos en Christ ; il travaille pour entrer dans son repos dans la gloire. Il a trouvé un complet repos d'esprit dans ce que Christ a fait pour lui, et son œil se repose sur ce sabbat éternel dans lequel il entrera, quand tous ses travaux et tous ses combats du désert seront passés. Il ne saurait se reposer au milieu d'un monde de péché et de misères. Il se repose en Christ, le Fils de Dieu, qui prit la forme de serviteur. Et, tout en se reposant ainsi, il est appelé à travailler, comme ouvrier avec Dieu, dans la pleine assurance que, lorsque tout son labeur sera achevé, il jouira d'un repos parfait et éternel dans ces demeures de lumière inaltérable et de bonheur sans mélange, où le travail et la douleur ne peuvent entrer. Espérance bénie ! Puisse-t-elle briller de plus en plus vivement aux yeux de la foi ! Puissions-nous tous travailler d'autant plus fidèlement que nous sommes assurés de ce repos précieux à la fin ! Il y a, il est vrai, des avant-goûts de l'éternel sabbat ; mais ces avant-goûts nous font désirer avec plus d'ardeur la bienheureuse réalité — ce sabbat qui ne sera jamais interrompu — cette « sainte convocation » qui ne sera jamais dissoute.

Nous avons déjà fait remarquer que le sabbat occupe dans ce chapitre une place à part et indépendante. C'est évident d'après les premiers mots du verset quatrième, où l'Éternel semble recommencer à nouveau par cette expression : « Ce sont ici les jours solennels de l'Éternel », comme pour laisser le sabbat — tout à fait à part des sept fêtes qui suivent, quoiqu'il soit, en réalité, le type de ce repos dans lequel ces fêtes introduisent l'âme.

« Ce sont ici les jours solennels de l'Éternel, de saintes convocations, que vous publierez en leurs temps assignés. Le premier mois, le quatorzième jour du mois, entre les deux soirs, est la Pâque à l'Éternel » (vers. 4, 5). Nous avons donc ici la première des sept solennités périodiques — le sacrifice de cet agneau pascal dont le sang avait garanti l'Israël de Dieu de l'épée de l'ange destructeur, dans cette nuit terrible où les premiers-nés des Égyptiens avaient été mis à mort. C'est le type bien connu de la mort de Christ ; de là vient la place qu'il occupe au commencement de ce chapitre. Il forme la base de tout. Nous ne pouvons connaître aucun repos, aucune sainteté, aucune communion, si ce n'est sur le principe de la mort de Christ. Il est particulièrement intéressant et frappant d'observer que, aussitôt qu'il est parlé du repos de Dieu, le sang de l'Agneau pascal est introduit immédiatement après. Comme pour dire : « Là est le *repos*, mais ici est votre *droit au repos* ». Sans doute que le travail nous *rendra capables* de jouir du repos, mais c'est le sang qui nous *donne le droit* d'en jouir.

« Et le quinzième jour de ce mois, est la fête des pains sans levain à l'Éternel : sept jours, vous mangerez des pains sans levain. Le premier jour, vous aurez une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre de service ; et vous présenterez à l'Éternel, pendant sept jours, un sacrifice par feu : au septième jour il y aura une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre de service » (vers. 6-8). Le peuple est rassemblé autour de l'Éternel, dans cette sainteté pratique, fondée sur une rédemption accomplie ; et, pendant qu'ils sont ainsi rassemblés, la bonne odeur du sacrifice monte de l'autel d'Israël jusqu'au trône du Dieu d'Israël. Cela nous offre une belle représentation de cette sainteté que Dieu recherche dans la vie de ses rachetés. Elle repose sur le sacrifice, et elle monte, intimement liée à la bonne et agréable odeur de la Personne de Christ. « Vous ne ferez aucune *œuvre de service*, et vous présenterez à l'Éternel un *sacrifice par feu* ». Quel contraste ! L'œuvre de service, faite par la main de l'homme, et la bonne odeur du sacrifice de Christ ! La sainteté pratique du peuple de Dieu n'est pas un travail servile. C'est la vivante manifestation de Christ en eux, par la puissance du Saint Esprit. « Pour moi, vivre, c'est Christ ». Voilà la vraie idée. Christ est notre vie ; et toute manifestation de cette vie est, au jugement de Dieu, imprégnée de la bonne odeur de Christ. Cela peut paraître peu de chose au jugement de l'homme ; mais en tant que c'est un rayonnement de Christ, notre vie, elle est infiniment précieuse à Dieu. Elle monte jusque vers lui et ne peut jamais être oubliée. « Les fruits de la justice, qui sont par Jésus Christ », sont produits dans la vie du croyant,

et aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne peut les empêcher de monter en bonne odeur jusqu'au trône de Dieu.

Il est nécessaire de bien remarquer le contraste entre « l'œuvre de service » et le résultat de la vie de Christ. Le type est très frappant. Il y avait cessation totale de tout travail manuel dans l'assemblée, mais la suave odeur de l'holocauste montait vers Dieu. Ce devaient être là les deux grands traits caractéristiques de la fête des pains sans levain. Le travail de l'homme cessait et le parfum du sacrifice s'élevait — type de la vie de sainteté pratique du croyant. Quelle réponse convaincante n'y a-t-il pas ici pour le légaliste, d'un côté, et pour l'antinomien, de l'autre ! Le premier est réduit au silence par les mots : « Aucune œuvre de service » ; le second est confondu par ces paroles : « Vous présenterez... un sacrifice par feu ». Les œuvres les plus perfectionnées de l'homme sont « serviles » ; mais la moindre grappe des « fruits de justice » est à la gloire et à la louange de Dieu. Pendant toute la durée de la vie du croyant, il ne doit y avoir aucune œuvre servile ; rien qui tienne de l'élément haïssable et dégradant du légalisme. Il ne doit y avoir que la présentation continue de la vie de Christ, développée et manifestée par la puissance du Saint Esprit. Pendant les « sept jours » de la seconde grande fête solennelle d'Israël, il ne devait y avoir « aucun levain » ; mais, à la place, la bonne odeur d'un « sacrifice par feu » devait être présentée à l'Éternel. Pussions-nous comprendre pleinement l'instruction pratique de ce type si important !

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne et que vous en aurez fait la moisson, vous apporterez au sacrificateur une gerbe des prémices de votre moisson ; et il tournoiera la gerbe devant l'Éternel, pour que vous soyez agréés ; le sacrificateur la tournoiera le lendemain du sabbat. Et le jour où vous ferez tourner la gerbe, vous offrirez un agneau sans défaut, âgé d'un an, en holocauste à l'Éternel ; et pour son offrande de gâteau, deux-dixièmes de fleur de farine pétrie à l'huile, un sacrifice par feu à l'Éternel, une odeur agréable ; et sa libation sera du vin, le quart d'un hin. Et vous ne mangerez ni pain, ni grain rôti, ni grain en épi, jusqu'à ce même jour, jusqu'à ce que vous ayez apporté l'offrande de votre Dieu. C'est un statut perpétuel, en vos générations, dans toutes vos habitations » (vers. 9-14).

« Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, *prémices* de ceux qui sont endormis » (1 Cor. 15:20). La belle ordonnance de la présentation de la gerbe des premiers fruits typifiait la résurrection de Christ qui, « sur le tard le jour du sabbat, au crépuscule du premier jour de la semaine », sortit triomphant du tombeau, ayant accompli l'œuvre glorieuse de la rédemption. Sa résurrection fut une « résurrection d'entre les morts », et par elle nous avons les arrhes et le type de la résurrection de son peuple. « Les prémices, Christ ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue ». Quand Christ paraîtra, son peuple ressuscitera « d'entre les morts » (ek nekrôn), c'est-à-dire ceux de son peuple qui dorment en Jésus. « Mais le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis » (Apoc. 20:5). Lorsque, immédiatement après sa transfiguration, notre Seigneur parla de sa « *résurrection d'entre les morts* », les disciples demandèrent ce que cela voulait dire (voyez Marc 9). Tout Juif orthodoxe croyait à la doctrine de la « résurrection des morts » (anastasin nekrôn). Mais l'idée d'une « résurrection d'entre les morts » (anastasin ek nekrôn) ne pouvait être comprise par les disciples ; et nul doute que bien des disciples, dès lors, n'aient éprouvé de grandes difficultés à l'endroit d'un si profond mystère.

Cependant, si mon lecteur veut étudier et comparer, avec prière, 1 Cor. 15 avec 1 Thes. 4:13-18, il trouvera de précieuses instructions sur cette vérité si intéressante et si pratique. Il peut y joindre aussi Rom. 8:11: « si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts (ek nekrôn) habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous ». On verra, d'après ces passages, que la résurrection de l'Église aura lieu précisément selon les mêmes principes que la résurrection de Christ. L'Écriture déclare que soit la tête, soit le corps, sont ressuscités « d'entre les morts ». La première gerbe et toutes les gerbes qui suivent, sont moralement liées.

Il doit paraître évident à quiconque réfléchit sur ce sujet, à la lumière des Écritures, qu'il y a une différence très essentielle entre la résurrection du croyant et la résurrection de l'incrédule. L'un et l'autre, ressusciteront ; mais Apoc. 20:5, prouve qu'il s'écoulera une période de mille ans entre ces deux événements, en sorte qu'ils diffèrent, soit en principe, soit quant à l'époque. Quelques-uns voient une difficulté, relativement à ce sujet, dans le fait que notre Seigneur, en Jean 5:28, parle « de l'heure... en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ». « Comment, demande-t-on, peut-il y avoir un intervalle de mille ans entre les deux résurrections, puisqu'il est dit que toutes deux arriveront en une « heure » ? La réponse est bien simple. Au v. 25, il est parlé de réveil des âmes mortes, comme ayant lieu en une « heure » ; et cette œuvre se fait depuis plus de dix-huit cents ans. Or, si une période de près de *deux mille* ans peut être représentée par le mot « heure » quelle objection peut-il y avoir à l'idée que *mille* ans soient représentés de la même manière ? Aucune assurément, surtout quand il est positivement déclaré que « le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ».

Mais d'ailleurs, quand nous voyons qu'il est fait mention d'une « première résurrection », n'est-il pas évident que tous ne doivent pas être ressuscités en même temps ? Pourquoi parler d'une « première », s'il n'y en a qu'une ? On dira peut-être que « la première résurrection » a rapport à l'âme, mais où y a-t-il un passage de l'Écriture à l'appui de cette assertion ? Ce fait solennel a lieu ainsi : Quand la voix de l'archange et la trompette de Dieu se feront entendre, les rachetés qui dorment en Jésus ressusciteront pour aller à sa rencontre dans la gloire. Les méchants morts, quels qu'ils soient, depuis les jours de Caïn jusqu'à la fin, resteront dans leurs tombeaux pendant les mille ans de bénédictions millénaires ; et, à la fin de cette période glorieuse et bénie, ils en sortiront et comparaitront devant « le grand trône blanc », pour y être « jugés, chacun selon ses œuvres », et pour passer, du trône du jugement, dans l'étang de feu. Effrayante pensée !

Lecteur, où en êtes-vous relativement à votre âme précieuse ? Avez-vous vu, avec l'œil de la foi, le sang de l'Agneau pascal, versé pour vous garantir de cette heure terrible ? Avez-vous vu la précieuse gerbe des premiers fruits, récoltée et recueillie dans le grenier céleste, comme gage que vous y serez aussi recueilli une fois ? Ce sont là des questions sérieuses, extrêmement sérieuses. Ne les repoussez pas. Voyez si vous êtes *maintenant* sous l'abri du sang de Jésus. Rappelez-vous que vous ne pouvez glaner un seul épi dans les champs de la rédemption, avant d'avoir vu la vraie gerbe, balancée devant Dieu. « Vous ne mangerez ni pain, ni grain rôti, ni grain en épi, jusqu'à *ce même jour*, jusqu'à ce que vous ayez apporté l'offrande de votre Dieu ». On ne pouvait pas toucher à la moisson avant que la gerbe des premiers fruits eût été offerte, et, avec elle, un holocauste et un gâteau.

« Et vous compterez depuis le lendemain du sabbat, depuis le jour que vous aurez apporté la gerbe de l'offrande tournoyée, sept semaines ; elles seront complètes : vous compterez cinquante jours jusqu'au lendemain du septième sabbat, et vous présenterez à l'Éternel une offrande de gâteau nouvelle ; vous apporterez de vos habitations deux pains, en offrande tournoyée ; ils seront de deux-dixièmes de fleur de farine ; vous les cuirez avec du levain : ce sont les premiers fruits à l'Éternel » (vers. 15-17). C'est la fête de la Pentecôte — le type du peuple de Dieu, rassemblé par le Saint Esprit, et présenté devant lui, en connexion avec toute la précieuse valeur de Christ. Dans la Pâque, nous avons la mort de Christ ; dans la gerbe des premiers fruits, nous avons la résurrection de Christ, et dans la fête de la Pentecôte, nous avons la descente du Saint Esprit pour former l'Église. Tout cela est divinement parfait. La mort et la résurrection de Christ devaient s'accomplir, avant que l'Église pût être formée. La gerbe (poignée) était offerte, et alors les pains étaient pétris.

Et, remarquez : « Vous les cuirez *avec du levain* ». Pourquoi cela ? Parce qu'ils devaient représenter ceux qui, quoique remplis du Saint Esprit et parés de ses dons et de ses grâces, avaient néanmoins le *mal* demeurant en eux. L'Église, au jour de la Pentecôte, était au complet bénéficiée du sang de Christ, elle était couronnée des dons du Saint Esprit ; mais il y avait du levain, là aussi. Aucune puissance de l'Esprit ne pouvait annuler le fait que le mal était encore attaché aux enfants de Dieu. On pouvait le combattre ou le cacher, mais il était là. Ce fait est figuré, dans le type, par le levain des deux pains, et il trouve son expression dans l'histoire de l'Église ; car, quoique le Saint

Esprit fût présent dans l'assemblée, la chair y était aussi, pour mentir au Saint Esprit. La chair est chair, et on n'en fera jamais autre chose. Le Saint Esprit ne descendit pas le jour de la Pentecôte, pour améliorer ou plutôt pour bonifier la nature humaine, ou pour en annuler le mal incurable, mais pour baptiser les croyants en un seul corps, et les lier à leur Tête vivante qui est au ciel.

Nous avons déjà fait allusion, dans le chapitre sur le sacrifice de prospérités, au fait que le levain y était permis, dans ce qui s'y rapportait. C'était Dieu reconnaissant l'existence du mal chez l'adorateur. De même quant à l'ordonnance « des deux pains tournoyés » ; ils devaient être « cuits avec du *levain* », à cause du mal dans l'antitype.

Mais, béni soit Dieu, au mal qu'il a reconnu, il a été divinement pourvu. C'est ce qui donne paix et consolation à l'âme. Il est consolant de savoir que Dieu connaît ce qu'il y a de pire en nous ; et, de plus, qu'il a pourvu à tout, d'après *sa* connaissance et non simplement d'après *la nôtre*. « Et vous présenterez, *avec le pain*, sept agneaux *sans défaut*, âgés d'un an, et un jeune taureau, et deux béliers : ils seront un holocauste à l'Éternel, avec leur offrande de gâteau et leurs libations, un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » (vers. 18). Nous avons donc ici, en connexion immédiate avec les pains levés, l'offrande d'un sacrifice sans défaut, typifiant la grande et importante vérité que c'est la perfection de Christ, et non notre culpabilité, qui est toujours devant les yeux de Dieu. Remarquez en particulier ces mots : « vous présenterez, *avec le pain*, sept agneaux *sans défaut* ». Précieuse vérité ! éminemment précieuse, quoique revêtue de formes typiques ! Puisse-t-il être donné au lecteur de la comprendre, de se l'approprier, d'en faire l'appui de sa conscience, la nourriture et le rafraîchissement de son cœur, les délices de son âme tout entière ! Non pas moi, mais Christ.

On objectera, peut-être, que le fait que Christ est un agneau sans tache ne suffit pas pour ôter le fardeau de culpabilité de dessus une conscience souillée, — qu'une offrande de bonne odeur ne servirait, en elle-même, de rien à un pécheur. À cette objection possible, notre type répond pleinement et la fait entièrement disparaître. Il est vrai qu'un holocauste n'aurait pas suffi quand il s'agissait de « levain » ; c'est pourquoi il est ajouté : « Et vous offrirez un bouc *en sacrifice pour le péché*, et deux agneaux âgés d'un an en sacrifice de prospérités » (vers. 19). « Le sacrifice pour le péché » était la réponse au « levain » des deux pains, — « la prospérité » ou la « paix » (\*) était assurée, en sorte que la communion pouvait être goûtée ; et tout s'élevait, en connexion immédiate avec « l'odeur agréable de l'holocauste », à l'Éternel.

(\*) Je désire tout particulièrement qu'on se souvienne que ce qui est exposé dans le texte, c'est simplement l'expiation. Le lecteur chrétien sait parfaitement, je n'en doute pas, que la possession de la « nature divine » est essentielle à la communion avec Dieu. J'ai besoin non seulement d'un droit pour m'approcher de Dieu, mais encore d'une nature qui puisse jouir de lui. L'âme qui « croit au nom du Fils unique de Dieu » a l'un et l'autre (voir Jean 1:12, 13 ; 3:36 ; 5:24 ; 20:31 ; 1 Jean 5:11-13).

De même, le jour de la Pentecôte, l'Église fut présentée dans toute la valeur et l'excellence de Christ, par la puissance du Saint Esprit. Quoique, ayant en elle-même le levain de la vieille nature, ce levain n'était pas mis en compte, parce que la divine Offrande pour le péché y avait parfaitement répondu. La puissance du Saint Esprit n'ôta pas le levain, mais le sang de l'Agneau l'avait expié. C'est une distinction des plus intéressantes et importantes. L'œuvre de l'Esprit dans le croyant n'ôte pas le mal qui y habite. Elle le rend capable de découvrir, de juger et de dominer le mal ; mais aucune mesure de puissance spirituelle ne peut annuler le fait que le mal est là — quoique, Dieu soit béni, la conscience soit dans une paix parfaite, puisque le sang de notre Offrande pour le péché a résolu à jamais toute cette question ; et, par conséquent, au lieu que le mal qui est en nous soit sous les yeux de Dieu, il a été jeté loin de sa vue pour toujours, et nous lui sommes agréables selon toute l'acceptation de Christ, qui s'est offert lui-même, en sacrifice d'agréable odeur, à Dieu afin qu'il pût le glorifier parfaitement en toutes choses et être, à jamais, la nourriture de son peuple.

Après la Pentecôte, une longue période s'écoule, sans qu'il y ait aucun mouvement parmi le peuple. Il y a, cependant, l'allusion « au pauvre et à l'étranger », dans cette belle ordonnance que nous avons déjà considérée sous son point de vue moral. Ici, nous pouvons la considérer sous son aspect dispensationnel. « Et quand vous ferez la moisson de votre terre, tu n'achèveras pas de

moissonner les coins de ton champ, et tu ne glaneras pas la glanure de ta moisson ; tu les laisseras pour le pauvre et pour l'étranger. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (vers. 22). Il est pourvu ici à ce que l'étranger puisse glaner dans les champs d'Israël. Les gentils doivent être amenés à participer à la bonté débordante de Dieu. Quand les greniers et les pressoirs d'Israël auront été abondamment remplis, il y aura pour les gentils de précieuses gerbes et de riches grappes à recueillir.

Cependant, nous ne devons pas penser que ce soient les bénédictions spirituelles, dont l'Église est dotée dans les lieux célestes en Christ, qui sont représentées sous la figure d'un étranger, glanant dans les champs d'Israël. Ces bénédictions sont aussi nouvelles pour la postérité d'Abraham, qu'elles le sont pour les gentils. Ce ne sont pas les glanures de Canaan, mais les gloires du Ciel — les gloires du Christ. L'Église est non seulement bénie *par* Christ, mais *avec* Christ et *en* Christ. L'épouse de Christ ne sera pas envoyée pour ramasser, comme une étrangère, les épis et les grappes au bout des champs d'Israël et aux sarments des vignes d'Israël. Non, elle a pour sa portion des grâces plus grandes, de plus riches joies, des honneurs plus élevés, que tout ce qu'Israël a jamais connu. Elle n'a pas à glaner sur la terre, comme une étrangère, mais à jouir de sa riche et heureuse demeure du ciel, auquel elle appartient. C'est là « ce quelque chose de meilleur », que Dieu, dans sa sagesse et dans sa grâce, a « eu en vue » pour elle. Sans doute que ce sera un heureux privilège pour « l'étranger » de pouvoir glaner, après que la moisson d'Israël aura été faite ; mais la portion de l'Église est incomparablement plus belle, puisqu'elle est l'épouse du Roi d'Israël, qu'elle partagera son trône, ses joies, ses honneurs et ses gloires ; qu'elle lui est semblable et sera avec lui à jamais. Les demeures éternelles de la maison du Père, là-haut, et non pas les coins non glanés des champs d'Israël, ici-bas, doivent être la portion de l'Église. Puissions-nous avoir toujours cela présent à l'esprit, et vivre, en quelque faible mesure, d'une manière digne d'une aussi sainte et aussi noble destinée !

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, en disant : Au septième mois, le premier jour du mois, il y aura un repos pour vous, un mémorial de jubilation, une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre de service, et vous présenterez à l'Éternel un sacrifice fait par feu » (vers. 23-25). Un nouveau sujet est introduit ici par les mots : « l'Éternel parla à Moïse », qui, pour le dire en passant, sont d'une utilité intéressante pour classer les sujets du chapitre et du livre en général. Ainsi, le sabbat, la Pâque, et la fête des pains sans levain sont donnés comme première communication. La gerbe balancée, les pains tournoyés et les coins à glaner, sont la seconde ; ensuite nous avons un long intervalle dont il n'est rien dit, puis vient l'émouvante fête des trompettes, au premier jour du septième mois. Cette solennité nous amène jusqu'au temps, lequel approche rapidement, où le résidu d'Israël « sonnera de la trompette », pour un mémorial, rappelant à son souvenir sa gloire longtemps perdue, et s'excitera à chercher l'Éternel.

La fête des trompettes est intimement liée avec une autre grande solennité, savoir « le jour des propitiations ». « De même, le dixième jour de ce septième mois, c'est le jour des propitiations : ce sera pour vous une sainte convocation, et vous affligerez vos âmes, et vous présenterez à l'Éternel un sacrifice fait par feu. Et ce même jour vous ne ferez aucune œuvre, car c'est un jour de propitiation, pour faire propitiation pour vous, devant l'Éternel, votre Dieu... C'est un sabbat de repos pour vous, et vous affligerez vos âmes. Le neuvième jour du mois, au soir, d'un soir à l'autre soir, vous célébrerez votre sabbat » (vers. 27-32). Ainsi, après la publication du mémorial de jubilation, il s'écoule un intervalle de huit jours ; puis nous avons le jour des expiations, auquel se rattachent l'affliction de l'âme, la propitiation pour le péché, et la cessation du travail. Toutes ces choses trouveront bientôt leur place dans l'histoire future du résidu juif. « La moisson est passée, l'été est fini, et nous ne sommes pas sauvés » (Jér. 8:20). Telle sera l'émouvante lamentation du résidu, quand l'Esprit de Dieu aura commencé de toucher leurs cœurs et leurs consciences. « Et ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui, comme on se lamente sur un fils unique, et il y aura de l'amertume pour lui, comme on a de l'amertume pour un premier-né. En ce jour-là, il y aura une grande lamentation à Jérusalem, comme la lamentation d'Hadadrimmon dans la vallée de Meguidon ; et le pays se lamentera, chaque famille à part » etc (Zac. 12:10-14).

Quel deuil profond, quelle immense affliction, quelle sincère repentance il y aura, sous l'action puissante du Saint Esprit, quand les consciences du résidu se rappelleront les péchés du passé, leurs négligences du sabbat, leurs violations de la loi, le meurtre des prophètes, le crucifiement du Fils, leur résistance à l'Esprit ! Toutes ces choses se rangeront en bataille sur les tables de la conscience éclairée et exercée, et produiront une profonde affliction d'âme.

Mais le sang expiatoire répondra à tout. « En ce jour-là, une source sera ouverte pour la maison de David et pour les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté » (Zac 13:1). Il leur sera donné de sentir leur culpabilité et d'en être affligés, et ils seront amenés aussi à voir l'efficace du sang et à trouver une paix parfaite — un sabbat de repos pour leurs âmes.

Or, quand ces résultats auront été atteints par Israël, au dernier jour, qu'avons-nous alors à attendre pour eux ? *La gloire*, assurément. Lorsque « l'aveuglement » aura été ôté, et « le voile » enlevé, quand les cœurs du résidu se seront tournés vers l'Éternel, alors les brillants rayons du « Soleil de Justice » resplendiront avec une puissance efficace de guérison, de rétablissement et de salut, sur un pauvre peuple affligé et vraiment repentant. Il faudrait tout un volume pour traiter ce sujet en détail. Les expériences, les luttes, les épreuves, les difficultés et les bénédictions finales du résidu juif, sont amplement décrites dans les Psaumes et les Prophètes. Il faut reconnaître clairement l'existence de ce résidu, avant de pouvoir étudier les Psaumes et les Prophètes avec intelligence et réel profit. Non que nous n'ayons beaucoup à apprendre de ces portions du Volume inspiré, car « toutes les Écritures sont utiles ». Mais la manière la plus sûre de faire un bon usage d'une portion quelconque de la parole de Dieu, c'est d'en bien comprendre l'application première. Si donc nous appliquons à l'Église, ou corps céleste, des passages qui se rapportent, strictement parlant, au résidu juif, ou corps terrestre, nous nous embarrassons dans une sérieuse erreur à l'égard de l'un et de l'autre. Au fait, il arrive fréquemment que l'on ignore complètement l'existence d'un corps tel que le résidu, et que l'on perd entièrement de vue la vraie position et l'espérance de l'Église. Ce sont de graves erreurs, que mon lecteur doit soigneusement chercher à éviter. Qu'il ne s'imagine pas un seul instant que ce ne sont que des théories, faites seulement pour occuper l'attention des curieux, et sans aucune valeur pratique. Il ne saurait y avoir de supposition plus fausse. Quoi ! est-il sans importance pratique pour nous de savoir si nous appartenons au ciel ou à la terre ? Est-il sans importance réelle pour nous de savoir si nous jouirons du repos dans les demeures d'en haut, ou si nous passerons, ici-bas, par les jugements apocalyptiques ? Qui pourrait admettre une pensée aussi déraisonnable ? Le fait est qu'il serait difficile de citer un ordre de vérités plus pratiques que celles qui dépeignent les destinées respectives du résidu terrestre et de l'Église céleste. Je n'en dirai pas davantage ici sur ce sujet, mais le lecteur le trouvera bien digne d'une étude approfondie et recueillie. Nous terminerons cette section par un coup d'œil sur la fête des tabernacles — dernière solennité de l'année judaïque.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, en disant : Le quinzième jour de ce septième mois, la fête des tabernacles se célébrera à l'Éternel pendant sept jours... Mais le quinzième jour du septième mois, quand vous aurez recueilli le rapport de la terre, vous célébrerez la fête de l'Éternel pendant sept jours : le premier jour il y aura repos, et le huitième jour il y aura repos. Et le premier jour vous prendrez du fruit de beaux arbres, des branches de palmiers, et des rameaux d'arbres touffus et de saules de rivière ; et vous vous réjouirez devant l'Éternel, votre Dieu, pendant sept jours. Et vous célébrerez la fête comme fête à l'Éternel, pendant sept jours chaque année ; c'est un statut perpétuel, en vos générations : vous la célébrerez le septième mois. Vous habiterez sept jours dans des tabernacles ; tous les indigènes en Israël habiteront dans des tabernacles, afin que vos générations sachent que j'ai fait habiter les fils d'Israël dans des tabernacles, lorsque je les fis sortir du pays d'Égypte. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (vers. 33, 34).

Cette fête nous montre, par anticipation, le temps de la gloire d'Israël au dernier jour et, par conséquent, elle termine, on ne peut mieux, toute la série des fêtes. La récolte était rentrée, tout était fini, les greniers étaient remplis, et l'Éternel voulait que son peuple exprimât sa joie par une fête. Mais, hélas ! il paraît qu'ils ne surent guère comprendre la pensée divine en rapport avec cette

sublime ordonnance. Ils perdirent de vue le fait qu'ils avaient été étrangers et voyageurs, et de là vint leur long oubli de cette fête. Depuis les jours de Josué, jusqu'au temps de Néhémie, la fête des tabernacles n'avait pas été célébrée une seule fois. Il était réservé au petit résidu qui retourna de la captivité de Babylone, de faire ce qui n'avait pas été fait, même aux jours brillants de Salomon. « Et toute la congrégation de ceux qui étaient revenus de la captivité fit des tabernacles, et ils habitèrent dans les tabernacles ; car les fils d'Israël n'avaient pas fait cela depuis les jours de Josué, fils de Nun, jusqu'à ce jour-là. Et il y eut une très grande joie » (Néh. 8:17). Que ce devait être réjouissant, pour ceux qui avaient suspendu leurs harpes aux saules de Babylone, de se trouver sous l'ombrage des saules de Canaan ! C'était un doux avant-goût de ce temps, dont la fête des tabernacles était le type, où les tribus rétablies d'Israël se reposeront sous ces berceaux millénaires, que la main fidèle de l'Éternel érigea pour eux, dans le pays qu'il a juré de donner à Abraham et à sa postérité à toujours. Trois fois heureuse époque, où les célestes et les terrestres se rencontreront, comme il est dit, dans « le premier jour » et « le huitième jour » de la fête des tabernacles. « J'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizreël » (Osée 2:21, 22).

Il y a, dans le dernier chapitre de Zacharie, un beau passage qui prouve bien distinctement, que la vraie célébration de la fête des tabernacles appartient à la gloire de la fin. « Et il arrivera que tous ceux qui resteront de toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem, monteront d'année en année pour se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles » (chap. 14:16). Quelle scène ! Qui voudrait essayer de lui enlever sa beauté caractéristique, par un vague système d'interprétation faussement appelée spirituelle ? Assurément Jérusalem veut dire Jérusalem ; nations veut dire nations ; et la fête des tabernacles veut dire la fête des tabernacles. Y a-t-il là quelque chose d'impossible à croire ? Rien, assurément, sauf pour la raison humaine, qui repousse tout ce qui est au-dessus de sa faible portée. La fête des tabernacles sera célébrée de nouveau dans le pays de Canaan, et les sauvés des nations y monteront pour prendre part à ces saintes et glorieuses solennités. Alors les guerres de Jérusalem seront terminées, le bruit des batailles aura pris fin. La lance et l'épée seront transformées en paisibles instruments d'agriculture ; Israël se reposera à l'ombre rafraîchissante de sa vigne et de son figuier, et toute la terre se réjouira sous le règne du « Prince de Paix ». Telle est la perspective qui nous est offerte dans les infaillibles pages de l'Inspiration. Les types la présentent, les prophètes l'annoncent, la foi y croit, et l'espérance l'anticipe.

Note. — À la fin de notre chapitre, nous lisons : « Et Moïse dit aux fils d'Israël *les jours solennels de l'Éternel* ». C'était là leur vrai caractère, leur titre primitif ; mais, dans l'Évangile de Jean, elles sont appelées les « *fêtes des Juifs* ». Depuis longtemps elles avaient cessé d'être les fêtes de l'Éternel. Il en était exclu. Ils ne voulaient pas de lui ; c'est pourquoi en Jean 7, quand les frères de Jésus lui demandent de monter à « *la fête des Juifs, celle des tabernacles* », il répond : « Mon temps n'est pas encore venu » ; et quand il y monta, ce fut « comme en secret » pour prendre sa place en dehors de tout, et pour crier à toute âme altérée de venir à lui et de boire. Il y a là une leçon bien sérieuse.

Les institutions divines sont bientôt détériorées entre les mains de l'homme ; mais quel bonheur de savoir que l'âme altérée, qui sent le vide et la sécheresse d'un système de froides formalités religieuses, n'a qu'à se réfugier auprès de Jésus, pour s'abreuver gratuitement à ses sources intarissables, et devenir ainsi un canal de bénédictions pour les autres.

## Chapitre 24

Il y a, dans ce court chapitre, beaucoup de choses propres à intéresser l'homme spirituel. Nous avons vu, au chapitre 23, l'histoire des dispensations de Dieu envers Israël, depuis le sacrifice du véritable Agneau pascal jusqu'au repos et à la gloire du royaume millénaire. Dans le chapitre, devant nous maintenant, nous avons deux grandes idées — d'abord, le témoignage et le mémorial des douze tribus, maintenus continuellement devant Dieu, par la puissance de l'Esprit et par l'efficace de

la sacrificature de Christ ; puis, l'apostasie d'Israël selon la chair, et le jugement divin qui en est la conséquence. Il faut bien saisir la première, pour pouvoir comprendre la seconde.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël qu'ils t'apportent de l'huile d'olive pure, broyée, pour le luminaire, afin de faire brûler la lampe *continuellement*. Aaron l'arrangera devant l'Éternel, continuellement, *du soir au matin*, en dehors du voile du témoignage, dans la tente d'assignation : c'est un statut perpétuel en vos générations ; il arrangera les lampes sur le chandelier *pur*, devant l'Éternel, continuellement » (vers. 1-4). « L'huile d'olive pure broyée » représente la grâce du Saint Esprit, basée sur l'œuvre de Christ, figurée par le chandelier « d'or battu ». Il fallait que « l'olive » fût *broyée* pour donner « l'huile », et que l'or fût « *battu* » pour former le chandelier. En d'autres termes, la grâce et la lumière de l'Esprit sont basées sur la mort de Christ, et maintenues dans leur clarté et leur puissance par la sacrificature de Christ. La lampe d'or répandait sa lumière dans toute l'enceinte du sanctuaire, pendant les longues heures de la nuit, quand les ténèbres régnaient sur la nation et que tous étaient plongés dans le sommeil. Dans tout ceci, nous avons une vivante représentation de la fidélité de Dieu envers son peuple, quelle que fût leur condition extérieure. Les ténèbres et le sommeil pouvaient s'étendre sur eux, mais la lampe devait brûler « continuellement ». Le souverain sacrificateur était responsable de veiller à ce que la lumière constante du témoignage brûlât pendant les tristes heures de la nuit. « Aaron l'arrangera devant l'Éternel, continuellement, du soir au matin, en dehors du voile du témoignage, dans la tente d'assignation ». L'entretien de cette lumière n'était pas laissé aux soins d'Israël, Dieu avait pourvu à ce que quelqu'un fût chargé d'y veiller continuellement.

Mais plus loin nous lisons : « Et tu prendras de la fleur de farine, et tu en cuiras douze gâteaux : chaque gâteau sera de deux-dixièmes ; et tu les placeras en deux rangées, six par rangée, sur la table *pure*, devant l'Éternel, et tu mettras de l'encens *pur* sur chaque rangée ; et ce sera un pain de mémorial, un sacrifice par feu à l'Éternel. Chaque jour de sabbat on les arrangera devant l'Éternel, *continuellement*, de la part des fils d'Israël : c'est une alliance perpétuelle. Et cela appartiendra à Aaron et à ses fils, et ils le mangeront dans un lieu saint ; car ce lui sera une chose très sainte d'entre les sacrifices de l'Éternel faits par feu : c'est un statut perpétuel » (vers. 5-9). Il n'est pas fait mention de levain dans ces pains. Ils représentent, je n'en doute pas, Christ, en connexion immédiate avec « les douze tribus d'Israël ». Ils étaient exposés dans le sanctuaire, devant l'Éternel, sur la table pure, pendant sept jours, après lesquels ils devenaient la nourriture d'Aaron et de ses fils, offrant une nouvelle et frappante image de la condition d'Israël aux yeux de l'Éternel, quel que fût son aspect intérieur. Les douze tribus sont continuellement devant Lui. Leur mémorial ne peut jamais périr. Elles sont rangées en un ordre divin, dans le sanctuaire, couvertes du pur encens du Christ, et réfléchies par la table pure sur laquelle elles reposent, sous les rayons éclatants de ces lampes d'or qui brillent d'une clarté inaltérable, pendant les heures les plus sombres de la nuit morale de la nation.

Il est bon de nous assurer que nous ne sacrifions pas un jugement sain, ou la vérité divine, sur l'autel de l'imagination, quand nous osons interpréter de cette façon les ustensiles mystiques du sanctuaire. Nous apprenons, en Hébreux 9, que toutes ces choses étaient « les images des choses qui sont dans les cieux » ; et encore, en Hébreux 10:1, qu'elles étaient « l'ombre des biens à venir ». Nous sommes donc autorisés à croire qu'il y a « des choses dans les cieux » qui répondent aux « images » — qu'il y a une substance qui répond à « l'ombre ». En un mot, nous sommes autorisés à croire qu'il y a, « dans les cieux », ce qui correspond aux « sept lampes », à « la table pure », et aux « douze pains ». Ce n'est point une invention humaine, mais une vérité divine dont la foi s'est nourrie de tout temps. Que voulait dire l'autel d'Élie, construit de « douze pierres » au sommet du mont Carmel ? Ce n'était pas autre chose que l'expression de sa conviction en cette vérité dont les « douze pains » étaient « l'image » ou « l'ombre ». Il croyait à l'unité indissoluble de la nation, maintenue devant Dieu dans l'éternelle immutabilité de la promesse faite à Abraham, à Isaac et à Jacob, quelle que pût être la condition extérieure du peuple. L'homme pouvait chercher en vain la manifestation de l'unité des douze tribus, mais la foi pouvait toujours regarder dans l'enceinte sacrée du sanctuaire, et voir là les douze pains, couverts d'encens pur ; et lors même qu'au dehors tout était

enveloppé des ombres de la nuit, la foi, à la lumière des sept lampes d'or, pouvait discerner la même grande vérité en figure, savoir l'indissoluble unité des douze tribus.

Comme il en était alors, ainsi il en est aujourd'hui. La nuit est triste et sombre. Il n'y a pas, dans tout ce bas monde, un seul rayon qui puisse faire distinguer à l'œil l'unité des tribus d'Israël. Elles sont dispersées parmi les nations, et perdues aux yeux de l'homme. Mais leur mémorial est devant l'Éternel. La foi le reconnaît, parce qu'elle sait que « toutes les promesses de Dieu sont oui et amen en Jésus Christ ». Elle voit, par la parfaite lumière de l'Esprit, le mémorial des douze tribus fidèlement conservé dans le sanctuaire d'en haut. Écoutez ces nobles accents de la foi : « Et maintenant je comparais en jugement pour l'espérance de la promesse faite par Dieu à nos pères, à laquelle nos douze tribus, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, espèrent parvenir » (Actes 26:6, 7). Or, si le roi Agrippa avait demandé à Paul : « Où sont les douze tribus ? » aurait-il pu les lui montrer ? Non. Mais pourquoi non ? Était-ce parce qu'on ne pouvait pas les voir ? Non, mais parce qu'Agrippa n'avait pas des yeux pour les voir. Les douze tribus étaient bien au-delà de la portée de la vision d'Agrippa. Il fallait l'œil de la foi et la lumière de l'Esprit de Dieu pour pouvoir discerner les douze pains, rangés sur la table pure, dans le sanctuaire de Dieu. Ils étaient là, et Paul les voyait là, quoique le moment où il exprimait sa sublime conviction fût aussi sombre que possible. La foi ne se laisse pas gouverner par les apparences. Elle se place sur le rocher élevé de la parole éternelle de Dieu, et dans tout le calme et toute l'assurance de cette sainte élévation, elle se nourrit de la parole immuable de Celui qui ne peut mentir. L'incrédulité peut regarder stupidement de côté et d'autre et demander : « Où sont les douze tribus ? » ou : « Comment pourront-elles être retrouvées et rétablies ? » Il est impossible de répondre. Non pas parce qu'il n'y a pas de réponse à donner, mais parce que l'incrédulité est totalement incapable de s'élever jusqu'au point d'où la réponse peut être comprise. La foi est aussi certaine que le mémorial des douze tribus d'Israël est devant les yeux du Dieu d'Israël, qu'elle est certaine que les douze pains étaient exposés chaque jour de sabbat sur la table d'or. Mais qui pourrait convaincre de cela le sceptique ou l'infidèle ? Qui fera croire une semblable vérité à ceux qui se laissent gouverner, en toutes choses, par la raison ou le sens commun, et qui ne savent pas ce que c'est que d'espérer contre toute espérance ? La foi trouve de divines certitudes et d'éternelles réalités au milieu de choses où la raison et le sens commun ne voient absolument rien. Oh ! que n'avons-nous une foi plus profonde ! Pussions-nous saisir, avec une ferveur plus intense, toute parole qui procède de la bouche du Seigneur, et nous en nourrir avec toute la simplicité d'un petit enfant !

Nous arrivons maintenant au second point de notre chapitre — savoir l'apostasie d'Israël selon la chair, et le divin jugement qui en fut la conséquence.

« Et le fils d'une femme israélite (mais il était fils d'un homme égyptien), sortit parmi les fils d'Israël ; et le fils de la femme israélite et un homme israélite se battirent dans le camp ; et le fils de la femme israélite blasphéma le Nom et le maudit ; et on l'amena à Moïse... Et on le mit sous garde, afin de décider de son sort, selon la parole de l'Éternel. Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Fais sortir hors du camp celui qui a maudit ; et que tous ceux qui l'ont entendu posent leurs mains sur sa tête, et que toute l'assemblée le lapide... Et Moïse parla aux fils d'Israël, et ils firent sortir hors du camp celui qui avait maudit, et le lapidèrent avec des pierres. Et les fils d'Israël firent comme l'Éternel avait commandé à Moïse » (vers. 10-23).

La place particulière, accordée à ce récit par l'écrivain inspiré, est frappante et intéressante. Je ne saurais douter qu'il ne soit mis là pour nous donner l'autre face du tableau présenté dans les premiers versets du chapitre. L'Israël selon la chair a gravement manqué et péché envers l'Éternel. Le nom de l'Éternel a été blasphémé parmi les gentils. La colère est venue sur la nation. Les jugements d'un Dieu offensé sont tombés sur elle. Mais le jour approche où le sombre et épais nuage du jugement sera dissipé, et alors les douze tribus, dans leur unité indissoluble, se présenteront devant toutes les nations comme le monument étonnant de la fidélité et de la bonté de l'Éternel. « Et tu diras en ce jour-là : Je te célébrerai, Éternel, car tu étais en colère contre moi, et ta colère s'est détournée, et tu m'as consolé. Voici, Dieu est mon salut ; j'aurai confiance, et je ne craindrai pas ; car

Jah, *Jéhovah*, est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Et vous puiserez de l'eau avec joie aux fontaines du salut. Et vous direz en ce jour-là : Célébrez l'Éternel, invoquez son nom ; faites connaître parmi les peuples ses actes, rappelez que son nom est haut élevé. Chantez l'Éternel, car il a fait des choses magnifiques. Cela est connu dans toute la terre. Pousse des cris de joie et exulte, habitante de Sion, car grand, au milieu de toi, est le Saint d'Israël » (Ésa. 12). « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : « Le libérateur viendra de Sion ; il détournera de Jacob l'impiété. Et c'est là l'alliance de ma part pour eux, lorsque j'ôterai leurs péchés ». En ce qui concerne l'évangile, ils sont ennemis à cause de vous ; mais en ce qui concerne l'élection, ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. Car comme vous aussi vous avez été autrefois désobéissants à Dieu et que maintenant vous êtes devenus des objets de miséricorde par la désobéissance de ceux-ci, de même ceux-ci aussi ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde. Car Dieu a renfermé tous, Juifs et nations, dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous. Ô profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? ou qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu ? Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses ! À lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Rom. 11:25-36).

On pourrait multiplier les passages pour prouver que, quoique Israël soit sous le jugement de Dieu à cause du péché, cependant « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont, sans repentir » ; — que, quoique le blasphémateur soit lapidé hors du camp, les douze pains demeurent intacts dans le sanctuaire. La voix des prophètes déclare, et la voix des apôtres répète la glorieuse vérité que « tout Israël sera sauvé » ; non parce qu'ils n'ont pas péché, mais parce que « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir ». Que les chrétiens prennent garde de dédaigner « les promesses faites aux pères ». Si ces promesses sont oubliées ou mal appliquées, notre sens moral de la divine intégrité et exactitude des Écritures tout entières, doit nécessairement en être affaibli. Si l'on peut en laisser de côté une partie, on peut en faire de même avec une autre. Si l'on peut interpréter vaguement un passage, on peut en faire de même avec un autre ; et ainsi il arriverait que nous perdriions cette certitude bénie qui constitue le fondement de notre repos à l'égard de tout ce que le Seigneur a déclaré. Nous en dirons davantage là-dessus en nous occupant des derniers chapitres de notre Livre.

## Chapitre 25

Le lecteur intelligent remarquera une grande liaison morale entre ce chapitre et le précédent. Au chapitre 24, nous apprenons que la maison d'Israël est conservée pour le pays de Canaan. Au chapitre 25, nous apprenons que le pays de Canaan est conservé pour la maison d'Israël. En réunissant les deux, nous avons la déclaration d'une vérité, qu'aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne peut effacer : « Tout Israël sera sauvé, et le pays ne se vendra pas à perpétuité ». La première de ces déclarations énonce un principe qui a résisté, comme un rocher, au milieu d'un océan d'interprétations diverses, tandis que la seconde déclare un fait que bien des nations incirconscrites ont en vain cherché à ignorer.

Le lecteur remarquera, sans doute, la manière particulière dont notre chapitre s'ouvre. « Et l'Éternel parla à Moïse, sur *la montagne de Sinai* ». La plupart des communications, contenues dans le livre du Lévitique, sont caractérisées par le fait qu'elles émanaient « de la tente d'assignation ». Cela s'explique aisément. Ces communications avaient un rapport spécial au service, à la communion et au culte des sacrificateurs, ou à l'état moral du peuple, et, pour cette raison, elles se faisaient tout naturellement de la « tente d'assignation », ce grand centre de tout ce qui appartenait, en quelque façon, au service sacerdotal. Ici, cependant, la communication se fait d'un lieu tout à fait différent. « Et l'Éternel parla à Moïse, sur *la montagne de Sinai* ». Or, nous savons que, dans l'Écriture, chaque expression a un sens spécial et propre, et nous sommes autorisés à attendre, de la « montagne de

Sinaï », un genre de communication différent de celui qui nous arrive de la « tente d'assignation ». Et en effet, le chapitre auquel nous sommes parvenus traite des droits de l'Éternel, comme Seigneur de toute la terre. Ce n'est plus le culte et la communion d'une maison sacerdotale, ou le règlement intérieur de la nation, mais les droits de Dieu en gouvernement, le droit qu'il a de donner, à un certain peuple, une certaine portion de la terre, qu'ils doivent occuper comme tenanciers. En un mot, ce n'est pas l'Éternel dans la « tente » — lieu de culte ; mais l'Éternel sur la « montagne de Sinaï » — siège du *gouvernement*.

« Et l'Éternel parla à Moïse, sur la montagne de Sinaï, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne, le pays célébrera un sabbat à l'Éternel. Pendant six ans tu sèmeras ton champ, et pendant six ans tu tailleras ta vigne, et tu en recueilleras le rapport ; et la septième année, il y aura un sabbat de repos pour le pays, un sabbat consacré à l'Éternel : tu ne sèmeras pas ton champ, et tu ne tailleras pas ta vigne. Tu ne moissonneras pas ce qui vient de soi-même de ta moisson précédente, et tu ne vendangeras pas les grappes de ta vigne non taillée : ce sera une année de repos pour le pays. Et le sabbat du pays vous servira de nourriture, à toi, et à ton serviteur, et à ta servante, et à ton homme à gages et à ton hôte qui séjourne chez toi, et à ton bétail et aux animaux qui seront dans ton pays : tout son rapport te servira de nourriture » (vers. 1-7).

Nous avons donc ici le trait caractéristique de la terre de l'Éternel. Il voulait qu'elle jouît d'une année sabbatique, et dans cette année il devait y avoir une preuve de la riche profusion dont il bénirait ceux qui étaient ses tenanciers. Heureux et privilégiés vassaux ! Quel honneur de dépendre immédiatement de l'Éternel ! Pas de loyer ! pas d'impôts ! pas de taxes ! On pouvait dire à bon droit : « Bienheureux le peuple pour qui il en est ainsi ! Bienheureux le peuple qui a l'Éternel pour son Dieu ! » Nous savons, hélas ! que les Israélites faillirent en ne prenant pas une entière possession de ce pays fortuné, dont l'Éternel leur avait fait présent. Il le leur avait donné *tout entier*. Il le leur avait donné *pour toujours*. Ils n'en prirent qu'une *partie*, et cela *pour un temps*. Toutefois, il est toujours là ; la propriété est là, quoique les tenanciers en soient rejetés pour le moment. « Le pays ne se vendra pas à *perpétuité*, car le pays est à moi ; car vous, vous êtes chez moi comme des étrangers et comme des hôtes ». Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que Canaan appartient tout spécialement à l'Éternel, et qu'il veut que les tribus d'Israël l'occupent pour lui ? Il est vrai que toute « la terre est au Seigneur », mais c'est une toute autre chose. Il est évident qu'il lui a plu, dans ses conseils insondables, de prendre une possession spéciale du pays de Canaan, et de soumettre ce pays à un traitement particulier, de le séparer de tous les autres pays en l'appelant sien, et de le distinguer par des jugements, des ordonnances et des fêtes solennelles périodiques, dont la seule contemplation éclaire l'intelligence et touche le cœur. Où lisons-nous qu'il y ait, sur toute la surface du globe, un pays qui jouisse d'une année de repos continu — d'une année de la plus riche abondance ? Le rationaliste demandera : « Comment se peuvent faire ces choses ? » Le sceptique doutera qu'elles soient possibles, mais la foi reçoit une réponse satisfaisante de la bouche même de l'Éternel : « Et si vous dites : Que mangerons-nous la septième année ; voici, nous ne semons pas, et nous ne recueillons pas nos produits ? Je commanderai que ma bénédiction soit sur vous en la sixième année, et elle donnera le produit de trois ans. Et vous sèmerez la huitième année et vous mangerez du vieux produit, jusqu'à la neuvième année ; jusqu'à ce que son produit soit venu, vous mangerez le vieux » (vers. 20-22). L'homme naturel pouvait dire : « Que ferons-nous pour *nos semailles* ? » La réponse de Dieu était : « Je commanderai que *ma bénédiction* soit sur vous ». La « bénédiction » de Dieu vaut mille fois mieux que les « semailles » de l'homme (Prov. 10:22). Il ne voulait pas les laisser souffrir de la faim dans son année sabbatique. Ils devaient se nourrir des fruits de sa bénédiction, pendant qu'ils célébraient son année de repos — année qui représentait le sabbat éternel qui reste pour le peuple de Dieu.

« Et tu compteras sept sabbats d'années, sept fois sept ans ; et les jours de ces sept sabbats d'années te feront quarante-neuf ans. Et, au septième mois, le dixième jour du mois, tu feras passer le son bruyant de la trompette ; le jour des propitiations, vous ferez passer la trompette par tout

vosre pays » (v. 8, 9). Il est particulièrement intéressant d'observer de combien de manières diverses le repos millénaire était figuré sous l'économie judaïque. Chaque septième année était une année sabbatique, et au bout de sept fois sept ans, il y avait un jubilé. Chacune de ces solennités et toutes ces solennités typiques présentaient à l'œil de la foi la perspective bénie d'un temps où le travail et la peine cesseraient, où « la sueur du front » ne serait plus nécessaire pour satisfaire aux besoins de la faim ; mais où une terre millénaire, enrichie par les abondantes ondées de la grâce divine, et fertilisée par les brillants rayons du soleil de justice, verserait son abondance dans les greniers et les cuves du peuple de Dieu. Heureux temps ! heureux peuple ! Qu'il est doux d'être assurés que ces choses ne sont pas des peintures de fantaisie, ou des jeux de l'imagination, mais des vérités réelles de la révélation divine, desquelles doit jouir la foi, qui est « l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas ».

De toutes les solennités juives, le jubilé semble avoir été la plus émouvante et la plus réjouissante. Elle était en connexion immédiate avec le grand jour des propitiations. C'est quand le sang de la victime avait été répandu, que le son d'affranchissement de la trompette du jubilé se faisait entendre sur les collines et dans les vallées du pays de Canaan. Ce son si désiré était destiné à réveiller la nation au centre même de son être moral, à remuer l'âme jusqu'en ses plus secrètes profondeurs, et à faire couler une brillante rivière de joie divine et ineffable au long et au large du pays. « Le jour des propitiations, vous ferez passer la trompette par *tout* votre pays ». Pas un coin ne devait rester sans être visité par le joyeux son. L'aspect du jubilé était aussi vaste que l'aspect de la propitiation, sur laquelle le jubilé était basé.

« Et vous sanctifierez l'année de l'an cinquantième, et vous publierez la liberté dans le pays à tous ses habitants : ce sera pour vous un jubilé ; vous retournerez chacun dans sa possession, et vous retournerez chacun à sa famille. Cette année de l'an cinquantième sera pour vous un jubilé : vous ne sèmerez pas, et vous ne moissonnerez pas ce qui vient de soi-même, et vous ne vendangerez pas la vigne non taillée ; car c'est le Jubilé : il vous sera saint ; vous mangerez en l'y prenant ce que le champ rapportera. En cette année du Jubilé, vous retournerez chacun dans sa possession » (vers. 10-13). Toutes les classes et toutes les conditions du peuple pouvaient sentir la sainte et bienfaisante influence de cette noble institution. L'exilé retournait dans son pays ; le captif était délivré ; le débiteur était libéré ; chaque famille ouvrait son sein pour y recevoir de nouveau des membres longtemps éloignés ; chaque héritage ou possession retrouvait son propriétaire exilé. Au son de la trompette, signal bienvenu et attendu, le captif s'échappait ; l'esclave jetait loin de lui ses chaînes ; le meurtrier involontaire retournait chez lui ; les pauvres et ceux qui s'étaient ruinés rentraient en possession des héritages qu'ils avaient perdus. Aussitôt que le son trois fois bien accueilli de la trompette s'était fait entendre, le flot puissant des bénédictions s'élevait majestueusement et faisait retentir ses ondulations réjouissantes jusque dans les lieux les plus reculés du pays favorisé de l'Éternel.

« Et si vous vendez quelque chose à votre prochain, ou si vous achetez de la main de votre prochain, que nul ne fasse tort à son frère. Tu achèteras de ton prochain d'après le nombre des années depuis le Jubilé ; il te vendra d'après le nombre des années de rapport. À proportion que le nombre des années sera grand, tu augmenteras le prix ; et à proportion que le nombre des années sera petit, tu diminueras le prix, car c'est le nombre des récoltes qu'il te vend. Et nul de vous ne fera tort à son prochain, et tu craindras ton Dieu, car moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (vers. 14-17). L'année du jubilé rappelait à l'acheteur et au vendeur que le pays appartenait à l'Éternel et ne devait pas être vendu. On pouvait en vendre « les récoltes », mais c'était tout ; — l'Éternel ne voulait céder le pays à qui que ce fût. Il est important de bien se graver cette pensée dans l'esprit. Si le pays de Canaan ne doit pas être vendu — si l'Éternel déclare qu'il lui appartient à toujours, alors pour qui le veut-il ? Quels doivent être ses tenanciers ? Ceux à qui il le donna par une alliance éternelle, pour le posséder aussi longtemps que la lune durera — savoir d'âge en âge.

Il n'y a pas, sur toute la terre, au jugement de Dieu, un lieu semblable au pays de Canaan. C'est là que l'Éternel établit son trône et son sanctuaire ; c'est là que ses sacrificateurs officiaient

continuellement devant lui ; c'est là que la voix de ses prophètes se fit entendre, annonçant la ruine actuelle, la restauration et la gloire futures ; c'est là que Jean le Baptiseur commença, continua et termina sa carrière de précurseur du Messie ; c'est là que le Sauveur naquit d'une femme ; là qu'il fut baptisé ; là qu'il prêcha et enseigna ; là qu'il travailla et mourut ; c'est de là qu'il monta triomphant à la droite de Dieu ; c'est là que le Saint Esprit descendit en puissance le jour de la Pentecôte ; c'est de là que l'Évangile se répandit jusqu'aux extrémités de la terre ; c'est là que le Seigneur de gloire descendra bientôt et que « ses pieds se tiendront... sur la montagne des Oliviers » ; c'est là que son trône sera rétabli et son culte restauré. En un mot, ses yeux et son cœur sont toujours là ; la poussière de Jérusalem est précieuse pour lui ; c'est le centre de toutes ses pensées et de toutes ses opérations, relativement à cette terre, et c'est son intention d'en faire quelque chose d'une excellence éternelle, la joie de milliers de générations.

Je le répète, il est donc extrêmement important de bien saisir ces intéressantes vérités, concernant le pays de Canaan ; l'Éternel a dit de ce pays : « *Il est à moi* ». Qui le lui prendra ? Où est le roi ou l'empereur, où est la puissance humaine ou diabolique qui pourra arracher « ce pays agréable » de la puissante étreinte de l'Éternel ? Il est vrai qu'il a été une source de débats, une pomme de discorde pour toutes les nations. Il a été, et il sera encore le théâtre et le centre de guerres cruelles et de carnages. Mais, bien au-dessus du bruit des batailles et des querelles des nations, ces paroles se font entendre, avec une clarté et une puissance divines, à l'oreille de la foi : « *Ce pays est à moi* ». L'Éternel ne peut renoncer à ce pays, ni à ces « douze tribus », par le moyen desquelles il doit en hériter à jamais. Que mon lecteur pense à cela ; qu'il y réfléchisse sérieusement. Qu'il se garde de toute idée d'indifférence et de toute interprétation vague à ce sujet. Dieu n'a pas rejeté son peuple ni le pays qu'il a juré de leur donner en possession perpétuelle. « Les douze pains » du chapitre 24 du Lévitique témoignent de la vérité de cette première assertion ; et « le jubilé » de Lévitique 25 témoigne de la vérité de la seconde. Le mémorial des « douze tribus d'Israël » est toujours devant le Seigneur, et le moment approche rapidement où la trompette du jubilé retentira sur les montagnes de la Palestine. Alors, en réalité, le captif jettera loin de lui les chaînes ignominieuses qu'il a portées si longtemps. Alors l'exilé retournera dans cet heureux pays, dont il a été banni si longtemps. Alors toute dette sera annulée, tout fardeau enlevé et toute larme essuyée. « Car ainsi dit l'Éternel : Voici, j'étends sur elle (Jérusalem) la paix comme une rivière, et la gloire des nations comme un torrent qui déborde ; et vous tetterez, vous serez portés sur les bras et caressés sur les genoux. Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais ; et vous serez consolés dans Jérusalem. Et vous le verrez, et votre cœur se réjouira, et vos os fleuriront comme l'herbe verte ; et la main de l'Éternel sera connue en ses serviteurs ; et il verse sa colère sur ses ennemis. Car voici, l'Éternel viendra en feu, et ses chars, comme un tourbillon, pour rendre sa colère avec fureur, et son tancement avec des flammes de feu. Car l'Éternel entrera en jugement avec toute chair, par le feu, et par son épée ; et les tués de l'Éternel seront en grand nombre... Et moi... leurs actes et leurs pensées sont devant moi. Le temps est venu de rassembler toutes les nations et les langues ; et elles viendront et verront ma gloire. Et je mettrai au milieu d'eux un signe ; et j'enverrai les réchappés d'entre eux vers les nations : à Tarsis, à Pul, et à Lud, qui bandent l'arc ; à Tubal et à Javan, aux îles lointaines, qui n'ont pas entendu parler de moi et n'ont pas vu ma gloire ; et ils raconteront ma gloire parmi les nations. Et ils amèneront tous vos frères d'entre toutes les nations, en offrande à l'Éternel, sur des chevaux, et sur des chars, et dans des voitures couvertes, et sur des mulets, et sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit l'Éternel, comme les fils d'Israël apportent l'offrande dans un vase pur à la maison de l'Éternel. Et j'en prendrai aussi d'entre eux pour sacrificateurs, pour lévites, dit l'Éternel. Car, comme les nouveaux ciels et la nouvelle terre que je fais, subsisteront devant moi, dit l'Éternel, ainsi subsisteront votre semence et votre nom. Et il arrivera que, de nouvelle lune à nouvelle lune, et de sabbat en sabbat, toute chair viendra pour se prosterner devant moi, dit l'Éternel » (Ésa. 66:12-23).

Et maintenant, considérons un instant l'effet pratique du jubilé — son influence sur les transactions d'homme à homme. « Et si vous vendez quelque chose à votre prochain, ou si vous achetez de la main de votre prochain, que nul ne fasse tort à son frère. Tu achèteras de ton prochain

d'après le nombre des années depuis le Jubilé ; il te vendra d'après le nombre des années de rapport ». L'échelle des prix devait être réglée par le jubilé. Si ce glorieux événement était près, le prix était bas ; s'il était éloigné, le prix était élevé. Tous les contrats humains quant aux terres étaient annulés dès l'instant que la trompette du jubilé se faisait entendre, car la terre était à l'Éternel, et le jubilé remettait tout dans sa condition première.

Ceci nous enseigne une belle leçon. Si nos cœurs entretiennent l'espérance constante du retour du Seigneur, nous mettrons peu de prix à toutes les choses terrestres. Il est moralement impossible que nous puissions être dans l'attitude de l'attente du Fils venant du ciel, et que nous ne soyons pas détachés de ce monde. « Que votre douceur soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est proche » (Phil. 4). On peut adopter « la doctrine du millenium », comme on dit, ou la doctrine de « la seconde venue », et n'en être pas moins un homme du monde ; mais celui qui vit dans l'attente habituelle de l'apparition de Christ doit être séparé de ce qui sera jugé et détruit quand il viendra. Il n'est pas ici question de la brièveté et de l'incertitude de la vie humaine, ce qui est tout à fait vrai ; ni du caractère transitoire et peu satisfaisant des choses d'ici-bas, ce qui est également vrai. Il s'agit de quelque chose de bien plus puissant et d'une plus grande influence que tout cela, c'est : « *Le Seigneur est proche* ». Puissent nos cœurs être touchés, et notre conduite influencée en toutes choses, par cette vérité précieuse et sanctifiante !

## Chapitre 26

Ce chapitre ne demande que peu d'explications. Il renferme un récit solennel et touchant des bénédictions attachées à l'obéissance, d'un côté, et des conséquences terribles de la désobéissance, de l'autre. Si Israël eût marché dans l'obéissance, il aurait été invincible. « Et je donnerai la paix dans le pays ; et vous dormirez sans que personne vous épouvante ; et je ferai disparaître du pays les bêtes mauvaises, et l'épée ne passera pas par votre pays. Et vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont devant vous par l'épée. Et cinq d'entre vous en poursuivront cent, et cent d'entre vous en poursuivront dix mille et vos ennemis tomberont devant vous par l'épée. Et je me tournerai vers vous, et je vous ferai fructifier, et je vous multiplierai, et je mettrai à effet mon alliance avec vous. Et vous mangerez de vieilles provisions, et vous sortirez le vieux de devant le nouveau. Et je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous aura pas en horreur ; et je marcherai au milieu de vous ; et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte, afin que vous ne fussiez pas leurs esclaves : j'ai brisé les liens de votre joug, et je vous ai fait marcher la tête levée » (vers. 6-13).

La présence de Dieu aurait toujours été leur écu et leur bouclier. Aucune arme forgée contre eux n'aurait prospéré. Mais la présence divine ne pouvait être le partage que d'un peuple obéissant ; l'Éternel ne pouvait sanctionner par sa présence la désobéissance et la méchanceté. Les nations idolâtres, tout autour, pouvaient se fier à leur valeur et à leurs ressources militaires. Israël ne pouvait se reposer que sur le bras de l'Éternel, et ce bras ne pouvait jamais s'étendre pour protéger l'impiété et la rébellion. Leur force était de marcher avec Dieu dans un esprit de dépendance et d'obéissance. Tant qu'ils marchaient de la sorte, il y avait autour d'eux une muraille de feu pour les garantir contre tout ennemi et tout danger.

Mais, hélas ! Israël manqua à tous égards. Malgré la peinture solennelle et effrayante mise devant leurs yeux, dans les versets 14-33 de ce chapitre, ils abandonnèrent l'Éternel, et servirent d'autres dieux, et ainsi ils amenèrent sur eux-mêmes les terribles jugements dont ils avaient été menacés ici, et dont, la seule lecture suffit pour faire frissonner. Ils sont encore, à l'heure qu'il est, sous le poids de ces jugements. Dispersés et pillés, consumés et exilés, ils sont les monuments de l'inflexible justice et vérité de l'Éternel. Ils donnent évidemment, à toutes les nations de la terre, une grave leçon sur le sujet du gouvernement moral de Dieu — leçon que ces nations feraient bien d'étudier attentivement, leçon que nos cœurs mêmes devraient aussi approfondir.

Nous sommes extrêmement sujets à confondre deux choses qui sont clairement distinguées dans la Parole, savoir, le *gouvernement* de Dieu et la *grâce* de Dieu. Cette confusion conduit à de fâcheux résultats. Elle affaiblit en nous le sentiment de la majesté et de la solennité du gouvernement, ainsi que celui de la pureté, de la plénitude et de l'élévation de la grâce. Il est vrai que, dans son gouvernement, Dieu se réserve le droit souverain d'agir en patience, en longanimité et en miséricorde ; mais l'exercice de ces attributs, en connexion avec son trône de gouvernement, ne doit jamais être confondu avec les actes, sans conditions, de la grâce pure et absolue.

Le chapitre devant nous est comme un rapport sur le gouvernement divin, et cependant nous y trouvons des clauses comme celle-ci : « Et ils confesseront leur iniquité et l'iniquité de leurs pères, selon leurs infidélités par lesquelles ils ont été infidèles envers moi, et aussi comment ils ont marché en opposition avec moi, en sorte que moi aussi, j'ai marché en opposition avec eux, et que je les ai amenés dans le pays de leurs ennemis. Si alors leur cœur incirconcis s'humilie et qu'alors ils acceptent la punition de leur iniquité, je me souviendrai de mon alliance avec Jacob, et aussi de mon alliance avec Isaac, et je me souviendrai aussi de mon alliance avec Abraham, et je me souviendrai de la terre : la terre aura été abandonnée par eux, et elle aura joui de ses sabbats, dans sa désolation, eux n'y étant plus ; et ils accepteront la punition de leur iniquité, parce que... oui, parce qu'ils ont méprisé mes ordonnances, et que leurs âmes ont eu en horreur mes statuts. Même alors, quand ils seront dans le pays de leurs ennemis, je ne les mépriserai pas et je ne les aurai pas en horreur pour en finir avec eux, pour rompre mon alliance avec eux ; car moi, je suis l'Éternel, leur Dieu ; et je me souviendrai en leur faveur de l'alliance faite avec leurs ancêtres, lesquels j'ai fait sortir du pays d'Égypte, sous les yeux des nations, pour être leur Dieu. Moi, je suis l'Éternel » (vers. 40-45).

Nous voyons ici Dieu en gouvernement, répondant, dans sa patiente miséricorde, aux premiers et plus faibles soupirs d'un cœur brisé et repentant. L'histoire des juges et des rois présente maints exemples de l'exercice de cet attribut béni du gouvernement divin. Mainte et mainte fois, l'âme de l'Éternel fut affligée à cause d'Israël (Juges 10:16), et il leur envoya libérateur après libérateur, jusqu'à ce qu'à la fin il ne restât plus d'espoir, et que l'honneur de son trône exigeât leur expulsion du pays qu'ils étaient totalement indignes d'occuper.

Tout ceci regarde le *gouvernement*. Mais bientôt Israël sera mis en possession du pays de Canaan, en vertu de la grâce immuable et ineffable — grâce exercée en justice divine, par le sang de la croix. Ce ne sera pas par des œuvres de loi, ni par les institutions d'une économie passagère, mais par cette grâce qui « règne par la justice... par Jésus Christ notre Seigneur ». C'est pourquoi ils ne seront plus jamais chassés de leurs possessions. Aucun ennemi ne les troublera plus. Ils jouiront d'un repos parfait derrière le bouclier de la faveur de l'Éternel. Leur possession du pays sera selon l'éternelle stabilité de la grâce divine, et l'efficace du sang de l'alliance éternelle. Ils seront sauvés « par l'Éternel d'un salut éternel » (Ésa. 45:17).

Puisse l'Esprit de Dieu nous amener à une intelligence plus vaste de la vérité divine, et nous douer d'une plus grande capacité de juger les choses qui diffèrent, et de bien exposer (*litt.* découper droit) la parole de la vérité ! (2 Timothée 2:15).

## Chapitre 27

Cette dernière portion de notre livre traite du « vœu », ou de l'acte volontaire, par lequel une personne se consacrait elle-même, ou ce qui lui appartenait, à l'Éternel. « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Si quelqu'un a mis à part quoi que ce soit par un vœu, les personnes seront à l'Éternel, selon ton estimation. Et ton estimation... sera... selon le sicle du sanctuaire ».

Or, dans le cas d'une personne, vouant elle-même, ou sa bête, ou sa maison, ou son champ à l'Éternel, c'était évidemment une question de capacité ou de valeur ; c'est pourquoi il y avait une certaine échelle d'estimation, selon l'âge. Moïse, comme représentant des droits de Dieu, était

appelé à estimer, dans chaque cas, selon la règle du sanctuaire. Si un homme entreprend de faire un vœu, il faut qu'il soit éprouvé par la mesure de la justice ; et, en outre, dans tous les cas, nous devons faire la différence entre la *capacité* et le droit. En Exode 30:15, nous lisons, touchant l'argent de la propitiation : « Le riche n'augmentera pas, et le pauvre ne diminuera pas le demi-sicle, lorsque vous donnerez l'offrande de l'Éternel pour faire propitiation pour vos âmes ». Quand il s'agissait de propitiation, tous étaient au même niveau. Il en doit toujours être ainsi. Nobles et roturiers, riches et pauvres, savants et ignorants, vieux et jeunes, tous ont un titre commun. « Il n'y a point de différence ». Tous subsistent également sur le principe de la valeur infinie du sang de Christ. Il peut y avoir une immense différence quant à la capacité — quant au titre il n'y en a aucune. Il peut y avoir une immense différence quant aux expériences — quant au titre il n'y en a aucune. Il peut y avoir une immense différence quant à la connaissance, quant aux dons et aux fruits — quant au titre il n'y en a aucune. Le rejeton et le grand arbre, l'enfant et le père, le converti d'hier et le croyant affermi sont tous sur le même terrain. « Le riche n'augmentera pas, et le pauvre ne diminuera pas ». On ne pouvait donner rien de plus, on ne pouvait recevoir rien de moins. « Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus ». Voilà notre titre pour entrer. Une fois entrés, notre capacité de rendre culte dépendra de notre énergie spirituelle. Christ est notre titre. Le Saint Esprit est notre capacité : Le *moi* n'a rien à faire, ni avec l'un, ni avec l'autre. Quelle grâce ! Nous entrons par le sang de Jésus ; nous jouissons, par le Saint Esprit, de ce que nous trouvons là. Le sang de Jésus ouvre la porte ; le Saint Esprit nous conduit dans la maison. Le sang de Jésus ouvre l'écrin ; le Saint Esprit en déploie le précieux contenu. Le sang de Jésus nous donne l'écrin ; le Saint Esprit nous rend capables d'en apprécier les rares et précieux bijoux.

Mais, en Lévitique 27, il est uniquement question de moyens, de capacité ou de valeur. Moïse avait une certaine mesure, qu'il ne pouvait pas abaisser. Il avait une certaine règle, de laquelle il ne pouvait pas s'écarter. Si quelqu'un pouvait y atteindre, c'était bien : sinon, il devait prendre sa place en conséquence.

Que fallait-il donc faire, relativement à la personne qui ne pouvait pas atteindre à la hauteur des droits exprimés par le représentant de la justice divine ? Écoutez la consolante réponse : « Et s'il est *plus pauvre* que ton estimation, on le fera se tenir devant *le sacrificateur*, et le sacrificateur en fera l'estimation : le sacrificateur en fera l'estimation à raison de *ce que peut atteindre* la main de celui qui a fait le vœu » (vers. 8). En d'autres termes, si c'est une question d'efforts de la part de l'homme pour satisfaire aux exigences de la *justice*, alors il faut qu'il y satisfasse. Mais, d'un autre côté, si un homme se sent totalement incapable de satisfaire à ces exigences, il ne lui reste qu'à recourir à la *grâce*, qui le recevra tel qu'il est. Moïse est le représentant des droits de la justice divine. Le sacrificateur est le dispensateur des ressources de la grâce divine. L'homme pauvre, qui était incapable de se tenir devant Moïse, tombait dans les bras du sacrificateur. Et il en est toujours ainsi. Si nous ne pouvons pas « *bêcher* la terre », nous pouvons « *mendier* » ; et, du moment que nous prenons la place de mendiants, il ne s'agit plus de ce que nous sommes capables de *gagner*, mais de ce que Dieu veut bien *donner*. La grâce couronnera l'œuvre de Christ, pendant toute l'éternité. Qu'on est heureux d'être les débiteurs de la grâce ! Qu'on est heureux de recevoir, quand Dieu est glorifié en donnant ! Quand il s'agit de l'homme, il vaut infiniment mieux bêcher la terre que mendier ; mais quand il s'agit de Dieu, c'est justement le contraire.

J'ajouterai encore cette idée, c'est que, selon moi, ce chapitre tout entier se rapporte, d'une manière toute spéciale, à la nation d'Israël. Il est intimement lié aux deux chapitres précédents. Les Israélites avaient fait « un vœu » au pied de la montagne d'Horeb, mais ils furent tout à fait incapables de répondre aux exigences de la loi — ils étaient beaucoup « plus pauvres que l'estimation de Moïse ». Mais, béni soit Dieu, ils participeront aux riches provisions de la grâce divine. Ayant appris leur totale incapacité de « bêcher la terre », ils n'auront pas « honte de mendier » ; et alors ils feront l'expérience de l'immense bonheur qu'il y a à avoir affaire avec la grâce souveraine de l'Éternel, laquelle s'étend, comme une chaîne d'or, « d'éternité en éternité ». Il est bon d'être pauvre, quand la connaissance de notre pauvreté ne sert qu'à développer à nos regards les richesses

inépuisables de la grâce divine. Cette grâce ne laisse jamais personne s'en aller à vide. Elle ne dit jamais à quelqu'un qu'il est trop pauvre. Elle peut répondre aux plus grands besoins de l'homme, et non seulement cela, mais elle est glorifiée en y répondant. Cela est vrai pour tout pécheur individuellement, et cela est vrai relativement à Israël qui, ayant été estimé par le législateur, a été trouvé « plus pauvre que son estimation ». La grâce est la grande et unique ressource de tous. C'est la base de notre salut, la base d'une vie de piété pratique, et la base de ces espérances impérissables qui nous encouragent au milieu des épreuves et des luttes de ce monde de péché. Pussions-nous nourrir un sentiment plus profond de la grâce et un désir plus ardent de la gloire !

Nous terminerons ici nos méditations sur ce Livre si important et si précieux. Si Dieu se sert des pages qui précèdent, pour éveiller chez quelque lecteur de l'intérêt pour cette portion de l'Écriture, de tout temps trop négligée par l'Église, elles n'auront point été écrites en vain.

# Notes sur le Livre des Nombres

## Quatrième livre de Moïse

« Et il les fit marcher par les abîmes comme par le désert » (Ps. 106:9).

## Chapitres 1-2

Nous entreprenons maintenant l'étude de la quatrième grande division du Pentateuque, ou des cinq livres de Moïse. Nous trouverons le caractère essentiel de ce livre aussi fortement marqué que celui des trois précédents qui nous ont déjà occupés. Dans le livre de la Genèse, après le récit de la création, du déluge et de la dispersion de Babel, nous avons l'élection, selon Dieu, de la semence d'Abraham. Dans le livre de l'Exode, nous trouvons la rédemption. Le Lévitique nous parle de la communion par le moyen du culte sacerdotal. Dans les Nombres, nous voyons la marche et la lutte au milieu du désert. Tels sont, dans ces très précieuses parties de l'inspiration, les sujets principaux, à côté desquels, comme on pouvait s'y attendre, plusieurs autres points du plus profond intérêt sont présentés. Le Seigneur, dans sa grande miséricorde, nous a conduits dans l'étude de la Genèse, de l'Exode et du Lévitique ; et nous pouvons compter sur Lui pour être guidé dans l'examen du livre des Nombres. Que son Esprit dirige les pensées et conduise la plume, afin que nous n'émettions aucune opinion qui ne soit en rigoureux accord avec sa divine pensée. Puissent chaque page et chaque paragraphe porter le sceau de son approbation et contribuer, tout d'abord, à sa gloire, puis au profit durable du lecteur !

« Et l'Éternel parla à Moïse, au désert de Sinai, dans la tente d'assignation, le premier [jour] du second mois de la seconde année après leur sortie du pays d'Égypte, disant : Relevez la somme de toute l'assemblée des fils d'Israël, selon leurs familles, selon leurs maisons de pères, suivant le nombre des noms, tous les mâles, par tête : depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, tous ceux d'Israël qui sont propres au service militaire, vous les compterez selon leurs armées, toi et Aaron » (chap. 1:1-3).

Ici, nous nous trouvons, dès le début, « dans le désert », où l'on ne tient compte que de ceux qui « sont propres au service militaire ». Cela est formellement signalé. Dans le livre de la Genèse, la semence d'Israël est présentée comme étant encore dans les reins de leur père Abraham. Dans le livre de l'Exode, les Israélites étaient auprès des fours à briques de l'Égypte. Dans le Lévitique, ils étaient assemblés autour du tabernacle d'assignation. Dans les Nombres, ils sont vus au désert. Ou bien encore, sous un autre point de vue en parfaite harmonie avec ce qui précède et le confirmant : dans la Genèse, nous entendons l'appel de Dieu en élection ; dans l'Exode, nous contemplons le sang de l'Agneau versé pour la rédemption ; dans le Lévitique, nous sommes presque exclusivement occupés du culte et du service du sanctuaire ; mais à peine ouvrons-nous le livre des Nombres que nous y voyons figurer des hommes de guerre, des armées, des étendards, des camps, des trompettes sonnantes l'alarme.

Tout ceci est très caractéristique, et nous montre le livre que nous allons étudier comme ayant une valeur et un intérêt particuliers pour le chrétien. Chaque livre de la Bible, chaque division du canon inspiré a sa place propre et son objet distinct. Nous ne devons pas avoir un seul instant la pensée d'établir aucune comparaison entre ces diverses portions du Livre, sous le rapport de leur valeur intrinsèque, de leur intérêt et de leur importance. Tout est divin et par conséquent parfait. Le lecteur chrétien le croit pleinement et de tout son cœur. Il met avec révérence son sceau à la vérité de l'inspiration plénière des Saintes Écritures, de toute l'Écriture, et du Pentateuque entre autres, et il ne se laisse nullement ébranler par les attaques téméraires et impies des infidèles de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Les incrédules et les rationalistes peuvent mettre en avant leurs raisonnements profanes, montrant ainsi leur inimitié contre le Livre et contre son Auteur ; mais le

chrétien pieux se repose, en dépit de tout, dans l'assurance bienheureuse et simple « que toute écriture est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3:16).

Mais, tout en rejetant entièrement l'idée d'une comparaison entre les divers livres de la Bible, quant à leur autorité et à leur valeur, nous pouvons cependant, avec beaucoup de profit, comparer le contenu, le but et le plan de ces livres. Et plus nous méditerons profondément sur ces choses, plus nous serons fortement frappés de l'exquise beauté, de l'infinie sagesse et de la merveilleuse précision du volume entier et de chacune de ses divisions particulières. L'écrivain inspiré ne s'écarte jamais de l'objet direct du livre, quel que soit cet objet. On ne trouvera jamais, dans aucun livre de la Bible, rien qui ne soit dans la plus parfaite harmonie avec l'intention principale de ce livre. Si nous voulions développer et prouver cette assertion, il nous faudrait examiner tout le canon des Saintes Écritures ; aussi ne l'essayerons-nous pas. Mais le chrétien intelligent n'a pas besoin de preuve, quelque intérêt qu'il pût y prendre. Il s'arrête au grand fait que le Livre est de Dieu, dans son entier et dans toutes ses parties ; et son cœur est assuré qu'il n'y a pas, dans ce tout et dans chacune de ces parties, un seul iota ou un seul trait de lettre qui ne soit, à tous égards, digne du divin Auteur.

Écoutez les paroles suivantes de quelqu'un qui se dit « profondément convaincu de la divine inspiration des Écritures que Dieu nous a données, qui est affermi dans cette conviction par les découvertes journalières et croissantes qu'il fait de leur plénitude, de leur profondeur et de leur perfection, et qui, par la grâce, est rendu toujours plus sensible, soit à l'admirable exactitude des parties, soit à la merveilleuse harmonie de l'ensemble » : « Les Écritures ont une source vivante, dit cet écrivain, et une puissance vivante a présidé à leur composition ; de là vient leur portée infinie et l'impossibilité d'y séparer une partie quelconque de sa relation avec le tout, parce qu'un seul Dieu est le centre vivant d'où tout découle ; un seul Christ est le centre vivant autour duquel se groupent toutes ses vérités, et auquel elles se rapportent, quoique en des gloires variées ; et un seul Esprit est la sève divine, qui porte son pouvoir de sa source en Dieu aux plus petites branches de la vérité qui unit tout, rendant témoignage à la gloire, à la grâce et à la vérité de Celui que Dieu présente comme le but, le centre et la tête de tout ce qui est en relation avec Lui-même ; de Celui qui, en même temps, est Dieu sur toutes choses, béni éternellement... Plus nous avons suivi cette sève jusqu'à son centre, d'où nous avons abaissé nos regards vers son étendue et son rayonnement, à partir des dernières ramifications de cette révélation de Dieu, par laquelle nous avons été atteints lorsque nous étions éloignés de Lui, plus aussi nous en découvrons l'infini et notre propre faiblesse de conception. Nous apprenons, béni soit Dieu, que l'amour, qui en est la source, se trouve dans une perfection sans mélange et dans le plein développement de ses manifestations qui sont parvenues jusqu'à nous, même dans notre état de ruine. Le même Dieu parfait en amour s'y montre partout. Mais les révélations de la sagesse divine dans les conseils par lesquels Dieu s'est fait connaître, demeurent à jamais pour nous un sujet de recherches, où chaque nouvelle découverte, en augmentant notre intelligence spirituelle, fait que l'infinité du tout, et la manière dont cette infinité surpasse toutes nos pensées, sont de plus en plus évidentes pour nous ».

C'est vraiment rafraîchissant de transcrire de pareilles lignes de quelqu'un qui, pendant quarante ans, a profondément étudié l'Écriture. Elles sont d'une valeur inexprimable, dans un moment où tant d'hommes se montrent disposés à traiter avec dédain le volume sacré ; non pas pourtant que nous fassions dépendre, en aucune manière, du témoignage humain, nos conclusions sur la divine origine de la Bible, car ces conclusions reposent sur un fondement que la Bible fournit elle-même. La Parole de Dieu, aussi bien que ses œuvres, parle pour elle-même ; elle se recommande par elle-même ; elle parle au cœur, elle atteint jusqu'aux grandes racines morales de notre être ; elle pénètre les plus intimes profondeurs de notre âme, elle nous montre ce que nous sommes ; elle parle comme aucun autre livre ne pourrait le faire ; et comme la femme de Sichar concluait qu'il fallait que Jésus fût le Christ, parce qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait, de même nous pouvons dire, à l'égard de la Bible : Elle nous dit tout ce que nous avons fait, n'est-ce pas ici la Parole de Dieu ? Sans doute, c'est par l'enseignement de l'Esprit que nous pouvons discerner et apprécier l'évidence et les lettres de créance avec lesquelles la Sainte Écriture se présente à nos yeux ; néanmoins elle parle pour elle-

même, et n'a pas besoin du témoignage de l'homme pour être rendue précieuse à l'âme. Nous ne devrions pas plus songer à fonder notre foi à la Bible sur un témoignage favorable de l'homme, que nous ne penserions à la voir ébranler par un témoignage humain qui lui serait contraire.

Il est de la plus haute importance en tous temps, mais plus spécialement de nos jours, d'avoir le cœur et l'esprit fermement établis dans la grande vérité de l'autorité divine de la Sainte Écriture, de son inspiration plénière, de sa complète suffisance pour tous les besoins, pour toutes les âmes et pour toutes les époques. Il y a au dehors deux influences hostiles : l'incrédulité d'une part et la superstition de l'autre. La première nie que Dieu nous ait parlé dans sa Parole ; la seconde admet qu'il ait parlé, mais elle nie que nous puissions comprendre ce qu'il dit, à moins que ce ne soit par l'interprétation de l'Église.

Or, tandis que plusieurs reculent avec horreur devant l'impiété et l'audace de l'incrédulité, ils ne voient pas que la superstition les prive tout aussi complètement des Écritures. Car, nous le demandons, en quoi consiste la différence entre nier que Dieu nous ait parlé, et nier que nous puissions comprendre ce qu'il dit ? Dans l'un et l'autre cas, ne sommes-nous pas privés de la Parole de Dieu ? Incontestablement. Si Dieu ne peut pas me faire comprendre ce qu'il dit, s'il ne peut pas me donner l'assurance que c'est lui-même qui parle, je ne suis nullement plus avancé que s'il n'avait point parlé du tout. Si la Parole de Dieu n'est pas suffisante sans l'interprétation de l'homme, alors elle ne peut nullement être la Parole de Dieu. De deux choses l'une : ou Dieu n'a pas parlé du tout ; ou bien, s'il a parlé, sa parole est parfaite. Il n'y a pas d'autre alternative : il faut nécessairement se prononcer pour l'une ou l'autre de ces assertions. Dieu nous a-t-il donné une révélation ? L'incrédulité dit : « Non ». La superstition dit : « Oui, mais on ne peut la comprendre sans l'autorité humaine ». Nous sommes donc, dans un cas comme dans l'autre, privés de l'inestimable trésor de la précieuse Parole de Dieu ; et ainsi l'incrédulité et la superstition, si différentes en apparence, se rencontrent en ce seul point, pour nous ôter une révélation divine.

Mais, béni soit Dieu de ce qu'il nous a donné une révélation. Il a parlé, et sa parole peut atteindre et le cœur et l'entendement. Dieu peut donner la certitude que c'est lui qui parle, et nous avons besoin pour cela d'aucune intervention d'autorité humaine. Nous n'avons pas besoin d'un pauvre lumignon pour nous rendre capables de voir que le soleil resplendit. Les rayons de cet astre glorieux ont assez de lumière par eux-mêmes sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter une autre misérable ressource. Tout ce qu'il nous faut, c'est de nous tenir au soleil, et nous serons convaincus qu'il brille. Si nous nous retirons sous une voûte ou dans un souterrain nous n'en sentirons pas l'influence. Il en est justement ainsi de l'Écriture : Si nous nous plaçons sous les influences glaciales et ténébreuses de la superstition ou de l'incrédulité, nous n'éprouverons pas le pouvoir lumineux et fécond de cette divine révélation.

Après ces quelques considérations sur l'ensemble du volume divin, nous en venons maintenant à l'étude du Livre particulier qui doit nous occuper. Dans le chapitre 1 des Nombres, nous avons la déclaration de la *Généalogie* ; dans le chapitre 2, la reconnaissance de la *Bannière*. « Et Moïse et Aaron prirent ces hommes-là, qui avaient été désignés par leurs noms, et ils réunirent toute l'assemblée, le premier [jour] du second mois ; et *chacun déclara sa filiation* (ou *généalogie*), selon leurs familles, selon leurs maisons de pères, suivant le nombre des noms, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, par tête. Comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse, ainsi il les dénombra dans le désert de Sinai » (Chapitre 1:17-19).

Y a-t-il là une voix pour nous, y a-t-il là quelque grande leçon spirituelle présentée à notre intelligence ? Assurément. Et d'abord, ces lignes suggèrent au lecteur cette importante question : « Puis-je déclarer ma généalogie ou ma filiation ? » Il est grandement à craindre qu'il n'y ait des centaines, sinon des milliers de chrétiens professants, incapables de le faire. Ils ne peuvent pas dire avec sincérité et d'une manière positive : « Nous sommes maintenant enfants de Dieu » (1 Jean 3:2). « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus ». « Or, si vous êtes de Christ, vous êtes donc la semence d'Abraham, héritiers selon la promesse » (Gal. 3:26, 29). « Car tous ceux qui sont

conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là *sont* fils de Dieu ». « L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous *sommes* enfants de Dieu » (Rom. 8:14, 16).

Voilà la « généalogie » du chrétien, et c'est son privilège de pouvoir la « déclarer ». Il est né d'en haut, né de nouveau, né d'eau et d'Esprit, c'est-à-dire par la Parole et par le Saint Esprit (comparez avec soin Jean 3:5 ; Jacques 1:18 ; 1 Pierre 1:23 ; Éph. 5:26). Le chrétien fait remonter sa généalogie directement à un Christ ressuscité et élevé dans la gloire. C'est la généalogie chrétienne. Quand il s'agit de notre filiation naturelle, si nous remontons à sa *source*, et que nous la déclarions loyalement, il faut que nous voyions et que nous admettions que nous provenons d'une souche ruinée. Notre famille est déchue, nos biens sont perdus, notre sang même est corrompu, nous sommes irrémédiablement ruinés. Nous ne pourrions jamais regagner notre position originale ; notre premier état et l'héritage qui s'y rattache sont perdus sans retour. Un homme peut tracer sa ligne généalogique à travers une race de nobles, de princes et de rois ; mais s'il doit franchement « déclarer sa généalogie », il ne peut s'arrêter qu'à un chef tombé, ruiné, banni. Il faut aller à la *source* d'une chose pour savoir ce qu'elle est réellement. C'est ainsi que Dieu voit les choses et en juge ; et il faut que nous pensions comme lui, si nous voulons penser droitement. Il faut que le jugement qu'il porte des hommes et des choses demeure éternellement. Le jugement de l'homme est éphémère, il n'est que d'un jour ; et, par conséquent, selon l'appréciation de la foi et celle du bon sens, « il m'importe *fort peu*, à moi, que je sois jugé par vous ou de jugement [*litt.* : d'un jour] d'homme » (1 Cor. 4:3). Oh ! que c'est petit ! Puissions-nous sentir plus profondément combien il est peu important d'être jugé de jugement d'homme ! Puissions-nous toujours mieux comprendre quelle est la faiblesse de ce jugement ! Cela nous donnera une calme élévation et une sainte dignité, qui nous placeront au-dessus de la scène que nous traversons. Qu'est-ce que le rang dans cette vie-ci ? Quelle importance peut-on attacher à une généalogie qui, loyalement tracée et fidèlement déclarée, remonte à une souche ruinée ? Un homme peut être fier de sa naissance s'il ne tient pas compte de son origine première : « Né dans le péché et conçu dans l'iniquité ». Telle est l'origine de l'homme, telle est sa naissance. Qui peut songer à être fier d'une pareille naissance, d'une semblable origine ; qui, sinon celui dont le dieu de ce monde a aveuglé l'esprit ?

Mais comme il en est autrement du chrétien ! Sa filiation est céleste. Son arbre généalogique pousse ses racines dans le sol de la nouvelle création. La mort ne peut jamais briser cette généalogie, car c'est la résurrection qui l'a formée. Nous ne pouvons pas être trop simples à cet égard, et il est de la dernière importance que le lecteur soit tout à fait au clair sur ce point fondamental. Nous pouvons voir aisément, par ce premier chapitre des Nombres, combien il était essentiel que chaque membre de l'assemblée d'Israël pût déclarer sa filiation. L'incertitude sur ce sujet aurait été funeste ; elle aurait produit une désespérante confusion, elle aurait exclu un fils d'Abraham de la république d'Israël. Nous pouvons difficilement nous représenter un Israélite qui, appelé à déclarer sa généalogie, s'exprimerait selon la manière douteuse de plusieurs chrétiens de nos jours. Nous ne pouvons pas nous le figurer, disant : « Eh bien ! je n'en suis pas bien sûr. Quelquefois je nourris l'espoir d'être de la race d'Israël ; mais d'autres fois je crains vivement de n'appartenir point à la congrégation du Seigneur. Je suis tout à fait dans l'incertitude et dans les ténèbres. Pouvons-nous concevoir un tel langage ? Assurément non. Encore moins pourrait-on se figurer quelqu'un soutenant l'idée absurde, que personne ne pourrait être sûr d'être oui ou non un véritable Israélite, avant le jour du jugement.

Nous pouvons être assurés que de pareilles idées et de pareils raisonnements, que des craintes, des questions et des doutes semblables étaient étrangers aux Israélites. Chaque membre de la congrégation était appelé à déclarer sa généalogie, avant de prendre sa place dans les rangs comme homme de guerre. Chacun pouvait dire comme Saul de Tarse : « Circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, etc. ». Tout était déterminé, certain et parfaitement établi, s'il devait y avoir une entrée réelle dans la marche et le combat au milieu du désert.

Or, ne pouvons-nous pas à bon droit demander : « Si un Juif pouvait être certain de sa généalogie, pourquoi un chrétien ne pourrait-il pas l'être de la sienne ? » Lecteur, examinez cette question ; et si

vous faites partie de cette grande classe de personnes qui ne peuvent jamais arriver à la certitude bénie de leur lignée céleste, de leur naissance spirituelle, réfléchissez, nous vous en supplions, et laissez-nous vous parler de ce point important. Il se peut que vous soyez disposé à demander : « Comment puis-je être sûr que je sois réellement et vraiment un enfant de Dieu, un membre de Christ, né par la parole et par l'Esprit de Dieu ? Je donnerais tout au monde pour être fixé sur cette grave question ».

Eh bien alors, nous désirons vivement vous aider à la résoudre, car le but spécial que nous nous sommes proposé en écrivant ces « Notes », c'est d'assister les âmes inquiètes, en répondant à leurs questions selon que le Seigneur nous en rendra capable, en résolvant leurs difficultés et en écartant de leur chemin les pierres d'achoppement.

Avant tout, signalons un trait caractéristique qui appartient à tous les enfants de Dieu, sans exception. C'est un trait fort simple, mais très précieux. Si nous ne le possédons pas, en quelque mesure, c'est la preuve certaine que nous ne sommes pas de la race du Ciel ; mais si nous le possédons, il est évident que nous sommes de cette race, et que nous pouvons alors, sans aucune difficulté ou aucune réserve, « déclarer notre généalogie ». Or, quel est ce trait ? Quel est ce grand caractère de famille ? Notre Seigneur Jésus Christ nous l'indique. Il nous dit que « la sagesse a été justifiée par tous ses enfants » (Luc 7:35 ; Matthieu 11:19). Tous les enfants de la Sagesse, depuis les jours d'Abel jusqu'au moment actuel, ont été distingués par ce grand trait de famille, et il n'y a pas même une seule exception. Tous les enfants de Dieu, tous les fils de la Sagesse, ont toujours fait voir, en quelque mesure, ce trait moral : ils ont justifié Dieu.

Que le lecteur pèse cette déclaration. Il se peut qu'il trouve difficile à comprendre ce que veut dire : « justifier Dieu » ; mais un passage ou deux de l'Écriture l'éclaireront parfaitement, nous l'espérons. Nous lisons, en Luc 7, que : « Tout le peuple qui entendait cela, et les publicains, *justifiaient Dieu*, ayant été baptisés du baptême de Jean ; mais les pharisiens et les docteurs de la loi rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu, n'ayant pas été baptisés par lui » (vers. 29-30). Nous avons ici les deux générations placées, pour ainsi dire, face à face. Les publicains qui justifiaient Dieu et se condamnaient eux-mêmes ; les pharisiens qui se justifiaient eux-mêmes et jugeaient Dieu. Les premiers se soumettaient au baptême de Jean, le baptême de la repentance ; les seconds refusaient ce baptême, refusaient de se repentir, de s'humilier et de se juger eux-mêmes.

Nous avons donc ici les deux grandes classes entre lesquelles toute la famille humaine a été divisée, dès les jours d'Abel et de Caïn jusqu'au temps actuel. Nous avons aussi une pierre de touche fort simple pour éprouver notre « généalogie ». Avons-nous pris cette place où nous nous condamnons nous-mêmes ; nous sommes-nous prosternés devant Dieu dans une vraie repentance ? C'est cela qui justifie Dieu. Les deux faits vont ensemble, ils ne sont en vérité qu'une seule et même chose. L'homme qui se condamne lui-même justifie Dieu, et celui qui justifie Dieu se condamne lui-même. D'un autre côté, l'homme qui se justifie lui-même, juge Dieu, et celui qui juge Dieu se justifie lui-même.

Il en est ainsi dans tous les cas. De plus, observons que dès qu'on se place sur le terrain de la repentance et du jugement de soi-même, Dieu prend la place de Celui qui justifie. Dieu justifie toujours ceux qui se condamnent eux-mêmes. Tous ses enfants le justifient, et il justifie tous ses enfants. Dès l'instant que David eut dit : « J'ai péché contre l'Éternel », il lui fut répondu : « Aussi l'Éternel a fait passer ton péché » (2 Sam. 12:13). Le pardon de Dieu suit très promptement la confession de l'homme.

Il résulte de là que rien ne peut être plus insensé de la part de quelqu'un, que de se justifier lui-même, vu qu'il faut que Dieu soit justifié en ses paroles et qu'il ait gain de cause quand il sera jugé (comp. Ps. 51:4 ; Rom. 3:4). Il faut que Dieu ait le dessus à la fin, et alors on verra dans son vrai jour ce que vaut toute justification personnelle. Par conséquent, ce qu'il y a de plus sage, c'est de se condamner soi-même ; et c'est aussi ce que font tous les enfants de la Sagesse. Rien ne signale mieux le caractère des vrais membres de la famille de la Sagesse que l'habitude et l'esprit du jugement de

soi-même. Tandis que, d'un autre côté, rien ne fait mieux connaître tous ceux qui n'appartiennent pas à cette famille qu'un esprit de propre justification.

Ces pensées sont dignes de la plus sérieuse attention. La nature blâmera tout et chacun, excepté elle-même. Mais quand la grâce est à l'œuvre, elle produit une disposition à juger *moi* et à prendre une place humble. Là est le vrai secret de la bénédiction et de la paix. Tous les enfants de Dieu se sont tenus sur ce terrain béni, ont montré ce beau trait moral et ont atteint cet important résultat. Nous ne pouvons pas trouver même une seule exception sur ce point dans toute l'histoire de l'heureuse famille de la Sagesse, et nous pouvons en toute sûreté dire que si le lecteur a été, en vérité et en fidélité, conduit à se reconnaître perdu, à se condamner lui-même, à prendre la place de la vraie repentance, il est alors en réalité un des enfants de la Sagesse, et il peut désormais avec hardiesse et avec assurance « déclarer sa généalogie ».

Nous voudrions, dès le début, insister là-dessus. Il est impossible, pour qui que ce soit, de reconnaître la véritable « bannière » et de s'y rallier, s'il ne peut déclarer sa « généalogie ». En un mot, il est impossible de prendre une vraie position dans le désert, aussi longtemps qu'il y a quelque incertitude au sujet de cette grande question. Comment un Israélite d'autrefois aurait-il pu prendre sa place dans l'assemblée, comment aurait-il pu se tenir dans les rangs, comment aurait-il pu espérer de faire quelque progrès dans le désert, s'il n'avait pu déclarer distinctement sa généalogie ? Cela eût été impossible. Il en est justement ainsi du chrétien de nos jours. Il ne peut pas être question de progrès dans la vie du désert, et de succès dans le combat spirituel, s'il reste en lui de l'incertitude sur sa généalogie spirituelle. Il faut que l'on puisse dire : « *Nous savons* que nous sommes passés de la mort à la vie ». « *Nous savons* que nous sommes de Dieu ». « Nous croyons et nous savons » (1 Jean 3:14 ; 5:19 ; Jean 6:69), avant qu'il soit possible de faire des progrès réels dans la vie et dans la marche chrétiennes.

Lecteur, pouvez-vous déclarer votre généalogie ? Est-ce là pour vous une chose parfaitement établie ? Êtes-vous à cet égard convaincu jusque dans les profondeurs de votre âme ? Lorsque vous êtes seul à seul avec Dieu, est-ce une question entièrement réglée entre vous et lui ? Examinez et voyez. Assurez-vous-en. Ne passez pas légèrement sur ce sujet. Ne vous fondez pas sur une simple profession. Ne dites pas : « Je suis membre de cette église ; je prends la cène ; j'admets telles et telles doctrines ; j'ai été élevé dans la piété ; je mène une vie morale ; je n'ai fait aucun tort à personne ; je lis la Bible et je dis mes prières ; j'ai dans ma maison le culte de famille ; je soutiens libéralement les œuvres philanthropiques et religieuses ». Tout cela peut être parfaitement vrai, et cependant vous pouvez n'avoir pas une seule pulsation de vie divine, un seul rayon de céleste lumière. Aucune de ces choses, même toutes ces choses réunies ne pourraient être acceptées comme une déclaration de généalogie spirituelle. Il faut que ce soit l'Esprit qui rende témoignage que vous êtes enfant de Dieu, et ce témoignage accompagne toujours la foi simple dans le Seigneur Jésus Christ. « Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même » (1 Jean 5:10). Il ne s'agit nullement de chercher des témoignages dans votre propre cœur.

Il ne s'agit pas de vous fonder sur des formes, sur des sentiments et sur des expériences. Rien de tout cela. Ce qu'il faut, c'est une foi enfantine en Christ ; c'est de posséder la vie éternelle dans le Fils de Dieu, d'avoir le sceau impérissable du Saint Esprit, et de croire Dieu sur sa parole. « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement (krisin) ; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24).

Voilà la véritable manière de déclarer votre généalogie ; et soyez-en sûr, il faut que vous puissiez la déclarer avant que « d'aller à la guerre ». Nous ne voulons pas dire que vous ne puissiez être sauvé sans cela. Dieu nous garde d'une semblable pensée. Nous croyons qu'il y a des centaines de membres du vrai Israël spirituel, qui ne sont pas en état de déclarer leur généalogie. Mais nous demandons Sont-ils donc en état d'aller à la guerre, sont-ils de vaillants soldats de Christ ? Bien loin de là. Ils ne savent pas même ce qu'est une véritable lutte ; au contraire, les personnes de cette catégorie prennent leurs doutes et leurs craintes, leurs moments sombres et tristes, pour le vrai

combat du chrétien. C'est une erreur des plus graves, mais, hélas ! des plus communes. On rencontre souvent des gens dans un état d'âme chétif, ténébreux et légal, qui cherchent à se justifier en disant que c'est là le terrain de la lutte chrétienne ; tandis que, selon le Nouveau Testament, la vraie lutte du chrétien, ou le combat, se soutient dans une région où les craintes et les doutes sont inconnus. C'est quand nous nous tenons dans le jour pur du plein salut de Dieu, en un Christ ressuscité, que nous entrons réellement dans le combat qui nous est propre comme chrétiens. Devons-nous un seul instant supposer que nos luttes sous la loi, notre coupable incrédulité, notre refus de nous soumettre à la justice de Dieu, nos questions et nos raisonnements puissent être regardés comme une lutte chrétienne ? En aucune façon. Toutes ces choses doivent être considérées comme une lutte contre Dieu ; tandis que la lutte du chrétien a lieu contre Satan. « Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12).

Telle est la lutte chrétienne. Mais une semblable lutte peut-elle être soutenue par ceux qui doutent continuellement s'ils sont chrétiens ou non ? Nous ne le croyons pas. Pourrions-nous nous représenter un Israélite en lutte avec Amalek dans le désert, ou avec les Cananéens dans la terre promise, tout en étant encore incapable de « déclarer sa généalogie » ou de reconnaître sa « bannière » ? La chose est inconcevable. Non, non, chaque membre de la congrégation, qui pouvait aller à la guerre, était parfaitement éclairé et fixé sur ces deux points. D'ailleurs, il n'aurait pu sortir s'il ne l'avait pas été.

Pendant que nous nous occupons du sujet important de la lutte du chrétien, il peut être bon d'attirer l'attention du lecteur sur les trois portions du Nouveau Testament où le combat nous est présenté sous trois faces différentes, savoir Rom. 7:7-24 ; Gal. 5:17 ; Éph. 6:10-17. Si le lecteur veut jeter un moment les yeux sur ces passages, nous chercherons à lui en signaler le vrai caractère.

En Romains 7:7-24, nous avons la lutte d'une âme vivifiée, mais non affranchie ; d'une âme régénérée, mais sous la loi. La preuve que nous avons là, devant nous, une âme vivifiée est établie sur des paroles comme celles-ci : « Car ce que je fais, je ne le reconnais pas ; — le vouloir est avec moi ; — *je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur* ». Nulle autre qu'une âme régénérée ne peut parler ainsi. La désapprobation du mal, la *volonté* de faire le bien, le plaisir intérieur que l'on prend à la loi de Dieu, toutes ces choses sont les marques distinctives de la nouvelle vie, les précieux fruits de la régénération. Aucune personne inconverte ne pourrait en vérité tenir un pareil langage.

Mais, d'un autre côté, la preuve que nous avons, dans cette écriture, une âme qui n'est pas pleinement affranchie et qui n'a pas la joie d'une délivrance connue, la profonde conscience de la victoire et la possession certaine d'un pouvoir spirituel, la preuve évidente de tout cela, nous la trouvons dans les paroles suivantes : « Je suis charnel, vendu au péché. — Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique. — Misérable homme que je suis, qui me délivrera ? » Or nous savons qu'un chrétien n'est pas « charnel », mais spirituel ; il n'est pas « vendu au péché », mais racheté de sa puissance ; il n'est pas un « misérable homme » soupirant après la délivrance, mais un homme heureux qui a la conviction de sa délivrance. Il n'est pas un faible esclave, incapable de faire le bien, et toujours entraîné à faire le mal ; il est un homme libre, doué de puissance par le Saint Esprit, et pouvant dire : « Je puis *toutes choses* en Celui qui me fortifie » (Phil. 4:13).

Nous ne pouvons essayer ici d'entrer dans une entière exposition de ce passage important de l'Écriture ; nous nous bornerons à présenter une ou deux pensées qui pourront aider le lecteur à en saisir le but et la portée. Nous savons très bien que plusieurs chrétiens diffèrent beaucoup d'opinion sur le sens de ce chapitre. Quelques-uns nient qu'il représente les exercices d'une âme vivifiée ; d'autres soutiennent qu'il expose les expériences propres à un chrétien. Nous ne pouvons admettre ni l'une ni l'autre de ces conclusions. Nous croyons que ce chapitre décrit les exercices d'une âme vraiment régénérée, mais qui n'est pas encore rendue libre, par la connaissance de son union avec un Christ ressuscité, et par la puissance du Saint Esprit. Des centaines de chrétiens sont actuellement

dans la position que nous représente le chapitre 7 des Romains, mais leur place véritable est dans le 8. Ils sont sous la loi quant à leur expérience. Ils ne se voient pas scellés du Saint Esprit. Ils ne jouissent pas encore d'une pleine victoire dans un Christ ressuscité et glorifié. Ils ont des doutes et des craintes, et sont toujours disposés à s'écrier : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera ? » Mais un chrétien n'est-il pas délivré ? N'est-il pas sauvé ? N'est-il pas accepté dans le Bien-aimé ? N'est-il pas scellé du Saint Esprit de la promesse ? N'est-il pas uni à Christ ? Ne devrait-il pas connaître tout cela, le confesser et en jouir ? Incontestablement. Eh bien donc, il n'est plus dans la position de Romains 7. C'est son privilège d'entonner le chant de la victoire, au côté, regardant le ciel, du sépulcre vide de Jésus, et de marcher dans la sainte liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant. Romains 7 ne parle nullement de la liberté, mais de l'esclavage ; excepté, il est vrai, tout à la fin, où l'âme peut dire : « Je rends grâces à Dieu ». Sans doute, ce peut être un exercice très utile de passer par tout ce qui est détaillé ici pour nous avec une si merveilleuse puissance ; et, de plus, il faut que nous déclarions que nous préférerions de beaucoup être franchement dans le chapitre 7 des Romains, que fausement dans le 8. Mais tout cela laisse entièrement intacte la question de l'application particulière de ce passage profondément intéressant de l'Écriture.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la lutte en Galates 5:17. Citons le passage : « Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez ». Ce passage est souvent cité comme présentant une continuelle *défaite*, tandis qu'il contient réellement le secret d'une perpétuelle *victoire*. Au verset 16, nous lisons : « Mais je dis : Marchez par l'Esprit, et *vous n'accomplirez point* la convoitise de la chair ». Cela rend tout très clair. La présence du Saint Esprit nous assure la puissance. Nous sommes convaincus que Dieu est plus fort que « la chair » ; et, par conséquent, lorsqu'il combat avec nous, le triomphe est certain. Qu'on remarque soigneusement aussi que Galates 5:17, ne parle pas du combat entre les deux natures, la vieille et la nouvelle, mais entre le Saint Esprit et la chair ; c'est pourquoi il est ajouté : « afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez ». Si le Saint Esprit n'habitait pas en nous, nous serions sûrs d'accomplir la convoitise de la chair ; mais comme il est en nous pour livrer le combat, nous ne sommes plus obligés de faire mal, mais nous sommes heureusement rendus capables de faire le bien.

Or, ceci montre précisément le point de différence entre Romains 7:14-15 ; et Galates 5:17. Dans le premier passage, nous avons la nouvelle nature, mais sans la puissance de l'Esprit habitant en nous ; dans le second, nous avons, non seulement la nouvelle nature, mais aussi la puissance du Saint Esprit. Il ne faut pas que nous oublions que la nouvelle nature dans le croyant est dans un état de dépendance. Elle est dépendante de l'Esprit pour la puissance, et dépendante de la Parole pour la direction. Mais évidemment il faut que la puissance se manifeste là où se trouve le Saint Esprit. Il peut être contristé et entravé ; mais Gal. 5:16, enseigne clairement que, si nous marchons par l'Esprit, nous obtenons sur la chair une victoire sûre et constante. Par conséquent, ce serait une très grave erreur que de citer Gal. 5:17, à l'appui d'une marche faible et charnelle. Son enseignement est destiné à produire l'effet contraire.

Et maintenant un mot sur Éphésiens 6:10-17. Ici, nous avons la lutte entre le chrétien et les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. L'Église est du ciel et devrait toujours avoir une marche et une conversation célestes. Ce devrait être notre but constant de maintenir notre position céleste, de placer solidement et de garder nos pieds dans notre héritage du ciel. Le diable cherche à l'empêcher de toutes les manières ; c'est ce qui produit la lutte, et ce qui fait que nous avons « l'armure complète de Dieu », par laquelle seule nous pouvons résister à notre puissant ennemi spirituel.

Nous n'avons pas l'intention de nous arrêter sur l'armure ; nous avons voulu simplement attirer l'attention du lecteur sur ces trois passages de l'Écriture, afin qu'il pût envisager, sous toutes ses faces, le sujet de la lutte en rapport avec le commencement du livre des Nombres. Rien ne peut être plus intéressant ; et nous ne pouvons trop apprécier l'importance qu'il y a d'être au clair quant à la

vraie nature du combat chrétien, et au terrain où il se livre. Si nous allons à la guerre sans savoir ce que c'est, et n'étant pas sûrs que notre « généalogie » est en règle, nous ne ferons pas beaucoup de chemin contre l'ennemi.

Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il y avait une autre chose tout aussi nécessaire pour l'homme de guerre que la déclaration exacte de sa généalogie ; c'était la reconnaissance distincte de sa bannière. Les deux choses étaient essentielles pour la marche et le combat dans le désert. D'ailleurs elles étaient inséparables. Si un homme ne connaissait pas sa filiation, il ne pouvait pas reconnaître sa bannière, ce qui aurait produit sur tous une désespérante confusion. Au lieu de garder son rang et de marcher en avant, ils auraient été dans le chemin les uns des autres et, par conséquent, des obstacles sur ce chemin. Chacun devait connaître son poste et le garder, connaître sa bannière et s'y rallier. Ainsi ils avançaient ensemble ; il y avait progrès, l'œuvre était faite, le combat était soutenu. Le Benjaminite avait son poste, l'Éphraïmite le sien. L'un n'avait pas à s'inquiéter du chemin de l'autre, ni à l'entraver. Il en était ainsi pour toutes les tribus dans tout le camp de l'Israël de Dieu. Chacun avait sa généalogie, sa bannière et son poste, et ni l'un ni l'autre ne dépendaient des propres pensées de l'individu ; tout était de Dieu. Il donnait la généalogie et assignait la bannière ; il n'y avait pas lieu à comparer un Israélite à un autre ; il n'y avait rien là qui pût provoquer de la jalousie entre eux ; chacun avait sa place à remplir et son œuvre à faire ; et il y avait assez de travail et de place pour tous. C'était à la fois la plus grande variété possible et la plus parfaite unité. « Les fils d'Israël camperont chacun près de sa bannière, sous les enseignes de leurs maisons de pères ». « Et les fils d'Israël firent selon tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse : ainsi ils campèrent selon leurs bannières, et ainsi ils partirent, chacun selon leurs familles, selon leurs maisons de pères » (chap. 2:2, 34).

Ainsi, dans le camp de jadis aussi bien que dans l'Église de maintenant, nous apprenons que « Dieu n'est pas un Dieu de désordre ». Rien ne pouvait être disposé avec plus d'exactitude que les quatre camps, composés chacun de trois tribus, et formant un carré parfait, dont chaque côté portait la bannière qui lui était propre. « Les fils d'Israël camperont chacun près de sa bannière, sous les enseignes de leurs maisons de pères ; ils camperont autour de la tente d'assignation, à distance, vis-à-vis ». Le Dieu des armées d'Israël savait comment disposer ses troupes. Ce serait une grande erreur de supposer que les guerriers de Dieu n'étaient pas rangés selon le plus parfait système de tactique militaire. Nous pouvons nous glorifier de nos progrès dans les arts et les sciences, et nous imaginer que l'armée d'Israël, comparée avec ce que l'on peut voir de nos jours, présentait l'aspect d'un grossier désordre et d'une étrange confusion. Mais ce serait une pensée frivole. Nous pouvons être certains que le camp d'Israël était ordonné et pourvu de la manière la plus complète, et cela pour une raison des plus simples et des plus concluantes, c'est qu'il était ordonné et pourvu par la main de Dieu. Que l'on nous accorde seulement ceci, savoir que Dieu a fait toutes choses, et nous concluons, avec la plus grande assurance que tout a été fait parfaitement.

C'est là un principe très simple, mais très précieux. Naturellement il ne satisferait pas un incrédule ou un sceptique ; qu'est-ce qui pourrait les satisfaire ? L'affaire et la prérogative d'un sceptique, c'est de douter de tout, de ne rien croire. Il mesure tout à sa propre mesure, et rejette tout ce qu'il ne peut concilier avec ses propres idées. Il établit, avec un merveilleux sang-froid, ses prémisses et en tire ensuite ses conclusions. Mais si les prémisses sont fausses, les conclusions doivent l'être également. Voici un trait qui accompagne invariablement les prémisses de tous les sceptiques, de tous les rationalistes et de tous les incrédules, c'est *qu'ils excluent toujours Dieu*, d'où il s'ensuit que toutes leurs conclusions doivent être fatalement fausses. D'un autre côté, l'humble croyant prend comme point de départ ce grand et premier principe, que *Dieu est*, et non seulement qu'il est, mais qu'il a affaire avec ses créatures, qu'il s'intéresse aux transactions des hommes et s'en occupe.

Quelle consolation pour le chrétien ! Mais l'incrédulité n'accepte pas du tout cela. Introduire Dieu, c'est renverser tous les raisonnements des sceptiques, car ils sont fondés sur la complète exclusion de Dieu. Quoi qu'il en soit nous écrivons maintenant, non point pour combattre les incrédules, mais pour l'édification des croyants. Cependant il est quelquefois bon d'attirer l'attention sur l'état de

complète corruption de tout le système de l'incrédulité ; ce que démontre, avec suffisamment de clarté et de force, le fait qu'il se base entièrement sur l'exclusion de Dieu. Si ce fait est bien compris, le système entier s'écroule. Si nous croyons que Dieu est, il faut alors assurément que chaque chose soit considérée en rapport avec lui. Il faut que nous voyions tout à son point de vue. Mais ce n'est pas tout. Si nous croyons que Dieu est, alors nous devons croire aussi que l'homme ne peut pas le juger. Dieu seul doit être le juge du bien et du mal, de ce qui est digne de lui ou de ce qui ne l'est pas. Il en est de même relativement à la Parole de Dieu. S'il est vrai que Dieu est, qu'il nous a parlé et nous a donné une révélation, alors certainement cette révélation ne doit pas être jugée par la raison humaine. Elle est en dehors et au-dessus des arrêts d'un pareil tribunal. Quelle prétention de vouloir juger la Parole de Dieu par les règles du calcul humain ! Et pourtant c'est précisément ce que l'on a fait de nos jours avec ce précieux livre des Nombres, dont nous nous occupons maintenant, et dont nous allons poursuivre l'étude en laissant de côté l'incrédulité et son arithmétique.

Nous sentons qu'il est très nécessaire, dans nos notes et dans nos réflexions sur ce livre, aussi bien que sur les autres, de se rappeler deux choses, savoir d'abord le *livre*, et ensuite l'*âme* : le livre et son contenu, l'âme et ses besoins. Il est à craindre qu'étant préoccupé du premier, on n'oublie la seconde. D'un autre côté, il est à craindre aussi qu'étant absorbé par ce qui concerne l'âme, on n'oublie le livre. Il faut s'occuper des deux. Et nous pouvons dire que ce qui constitue un ministère efficace, soit écrit, soit oral, c'est l'accord judicieux de ces deux choses. Il y a des serviteurs de Dieu qui étudient la Parole avec beaucoup de soin et peut-être très profondément. Ils sont très versés dans la connaissance de la Bible ; ils ont amplement puisé à la source de l'inspiration. Tout cela est de la dernière importance et de la plus haute valeur. Sans cela un ministère sera tout à fait stérile. Si un homme n'étudie pas sa Bible avec soin et avec prière, il aura peu à donner à ses lecteurs ou à ses auditeurs, ou du moins peu qui soit digne d'être accepté. Ceux qui travaillent dans la Parole doivent creuser pour eux-mêmes, et « creuser profond ».

Mais ensuite il faut prendre en considération l'*âme*, avoir égard à son état et satisfaire ses besoins. Si l'on perd cela de vue, l'enseignement manquera d'effet et de puissance. Il n'aura rien d'incisif, de pénétrant. Il sera insuffisant et sans fruit. Il faut, en un mot, que les deux choses soient réunies, combinées et bien proportionnées. Un homme qui se borne à étudier le *livre* ne sera point pratique ; celui qui se borne à l'étude de l'*âme* sera au dépourvu ; mais celui qui étudie dûment les *deux* sera un bon ministre de Jésus Christ.

Or nous désirons, selon notre capacité, être ce dernier pour le lecteur ; et, par conséquent, à mesure que nous avancerons avec lui dans l'étude de ce livre admirable, qui est ouvert devant nous, nous voudrions non seulement en faire ressortir les beautés morales et en développer les saintes leçons, mais aussi nous sentir constamment pénétré de la pensée que c'est notre devoir positif de poser de temps en temps une question au lecteur quel qu'il soit, pour l'engager à examiner jusqu'à quel point il apprend ces leçons et apprécie ces beautés. Nous espérons que le lecteur n'aura pas d'objection contre cette intention, et, par conséquent, avant de terminer cette première section, nous voulons lui adresser une ou deux questions qui s'y rapportent.

Et d'abord, cher ami, êtes-vous au clair et fixé quant à votre « généalogie » ? Êtes-vous bien certain que vous êtes du côté du Seigneur ? Ne laissez pas, nous vous en supplions, cette grande question sans l'avoir résolue. Nous vous l'avons déjà demandé et nous vous le demandons encore : Connaissez-vous, pouvez-vous déclarer votre filiation spirituelle ? C'est la première condition pour être soldat de Dieu. Il est inutile de penser à entrer dans l'armée militante, aussi longtemps que vous n'êtes pas fixé sur ce point. Nous ne disons pas qu'un homme ne puisse pas être sauvé sans cela. Loin de nous cette pensée. Mais il ne peut pas prendre son rang comme homme de guerre. Il ne peut combattre contre le monde, la chair et le diable, aussi longtemps qu'il est rempli de doutes et de craintes sur la question de savoir s'il appartient à la vraie famille spirituelle. Pour qu'il y ait quelque progrès, pour qu'il y ait cette décision si indispensable à un guerrier chrétien, il faut qu'on puisse dire : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie » ; — « nous savons que nous sommes de Dieu ».

C'est là le langage convenable à un guerrier. Aucun homme de cette puissante armée, qui se rassemblait « autour de la tente d'assignation », n'aurait compris qu'on pût avoir un simple doute ou l'ombre d'un doute sur sa *généalogie propre*. Assurément il aurait souri, si quelqu'un eût soulevé une seule question à ce sujet. Chacun de ces six cent mille hommes savait bien d'où il provenait et, par conséquent, où il devait prendre sa place. Ainsi en est-il justement de l'armée militante de Dieu, de nos jours. Il est nécessaire que chaque membre de cette armée possède la plus entière certitude quant à sa relation, autrement il ne pourra pas tenir dans la bataille.

Voyons ensuite la « bannière ». Qu'est-ce que c'est ? Est-ce une doctrine ? Non. Est-ce un système théologique ? Non. Est-ce un règlement ecclésiastique ? Non. Est-ce un système d'ordonnances, de rites ou de cérémonies ? Rien de la sorte. Les soldats de Dieu ne combattent sous aucune bannière semblable. Quel est l'étendard de cette milice de Dieu ? Écoutons et souvenons-nous-en : C'est Christ. C'est le seul étendard de Dieu, et le seul étendard de cette troupe guerrière qui campe dans le désert du monde, pour soutenir la lutte contre les armées du mal, et pour livrer les batailles du Seigneur. Christ est l'étendard pour toutes choses. Si nous en avons un autre, nous serions incapables de soutenir la lutte spirituelle à laquelle nous sommes appelés. Qu'avons-nous à faire, *comme chrétiens*, à nous disputer pour un système de théologie ou d'organisation ecclésiastique ? De quelle importance sont, à nos yeux, les ordonnances, les cérémonies ou les observances ritualistes ? Irons-nous combattre sous de pareilles bannières ? À Dieu ne plaise ! Notre théologie, c'est la Bible. Notre organisation ecclésiastique, c'est le seul Corps, formé par la présence du Saint Esprit, et uni à la Tête vivante et exaltée dans les cieux. Lutter, pour obtenir quelque chose de moins, c'est tout à fait au-dessous des attributs d'un guerrier chrétien.

Hélas ! qu'il y ait tant de personnes qui professent d'appartenir à l'Église de Dieu, tout en oubliant ainsi leur propre bannière et en combattant sous un autre drapeau ! Nous pouvons être certains que cela produit de la faiblesse, fausse le témoignage et arrête les progrès. Si nous voulons tenir ferme au jour de la bataille, il faut que nous ne connaissions d'autre étendard que Christ et sa Parole, la Parole vivante et la parole écrite. C'est en cela que consiste notre sécurité en face de tous nos ennemis spirituels. Plus nous nous tiendrons étroitement collés à Christ et à Lui *seul*, plus nous serons forts et en sûreté. L'avoir, comme une parfaite couverture à nos yeux, se tenir près de Lui, serrés contre Lui, voilà notre grande sauvegarde morale. « Les fils d'Israël camperont chacun dans son camp, et chacun près de sa bannière, selon leurs armées ».

Oh ! qu'il en soit ainsi de toute l'armée de l'Église de Dieu ! Que l'on puisse tout mettre de côté pour Christ ! Qu'il suffise à nos cœurs ! Comme nous faisons remonter notre « généalogie » jusqu'à Lui, que son nom soit écrit sur l'étendard, autour duquel nous nous rassemblons dans le désert que nous traversons pour nous rendre chez nous, dans notre repos éternel en haut. Lecteur, veillez-y, nous vous en supplions ; qu'il n'y ait pas un seul iota où un seul trait de lettre inscrit sur votre bannière, si ce n'est le nom de Jésus Christ, ce nom qui est au-dessus de tout nom, et qui devra être encore à jamais exalté dans le vaste univers de Dieu.

## Chapitre 3-4

Quel merveilleux spectacle présentait le camp d'Israël, dans ce désert aride, où il n'y avait que hurlements de désolation. Quel spectacle pour les anges, pour les hommes et pour les démons ! Le regard de Dieu y reposait toujours ; sa présence était là ; il habitait au milieu de son peuple militant ; c'était là qu'il avait établi sa demeure. Il ne la trouvait pas, il ne pouvait pas la trouver au sein des splendeurs de l'Égypte, de l'Assyrie ou de Babylone. Sans doute ces pays offraient aux yeux de la chair tout ce qui pour eux avait de l'attrait. Les arts et les sciences y étaient cultivés. La civilisation avait atteint chez ces nations anciennes un degré beaucoup plus élevé que nous ne sommes disposés à l'admettre. Le raffinement et le luxe y furent probablement portés à un point aussi étendu que parmi ceux qui ont aujourd'hui de très hautes prétentions à cet endroit.

Mais, qu'on se le rappelle, l'Éternel n'était pas connu de ces peuples. Son nom ne leur avait jamais été révélé. Il n'habitait pas au milieu d'eux. Il est vrai que là aussi il y avait d'innombrables témoignages de son pouvoir créateur. D'ailleurs sa providence veillait sur eux. Il leur donnait du ciel des pluies et des saisons fertiles, remplissant leurs cœurs de nourriture et de joie. De jour en jour et d'année en année, il répandait sur eux, d'une main libérale, ses bénédictions et ses bienfaits. Ses pluies fertilisaient leurs champs, et les rayons de son soleil réjouissaient leurs cœurs. Mais ils ne le connaissaient pas et ne le cherchaient pas. Il n'habitait pas au milieu d'eux. Aucune de ces nations ne pouvait dire : « Jah est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation ; le Dieu de mon père, et je l'exalterai » (Exode 15:2).

L'Éternel avait fixé sa demeure au sein de son peuple racheté, et nulle part ailleurs. La Rédemption était la base essentielle de l'habitation de Dieu au milieu des hommes. En dehors de la rédemption, la présence divine ne pouvait amener que la destruction de l'homme ; mais, la rédemption étant connue, cette présence procure au racheté le plus haut privilège et la plus éclatante gloire.

Dieu avait élu domicile au milieu de son peuple d'Israël. Il descendit du ciel non seulement pour le racheter de la terre d'Égypte, mais pour être son compagnon de voyage à travers le désert. Quelle pensée ! Le Dieu Très-Haut établissant sa demeure sur le sable du désert, et au sein même de son assemblée rachetée ! En vérité, il n'y avait rien de pareil dans tout le vaste monde. C'est là qu'était cette armée de six cent mille hommes, outre les femmes et les enfants, dans un désert stérile, où il n'y avait pas un brin d'herbe, pas une goutte d'eau, pas un moyen visible de subsistance. Comment devaient-ils être nourris ? Dieu était là ! Comment l'ordre devait-il être maintenu au milieu d'eux ? Dieu était là ! Comment trouver leur chemin à travers un désert sauvage, où il n'y avait aucun chemin ? Dieu était là !

En un mot, la présence de Dieu garantissait tout. L'incrédulité pouvait dire : « Comment trois millions d'hommes doivent-ils vivre d'air seulement ? Qui a la charge de l'intendance militaire ? Où se trouvent le matériel de guerre, les bagages, les magasins ? » La foi seule peut répondre ; et sa réponse est simple, brève et concluante : « Dieu était là ! » Et c'était tout à fait suffisant. Tout est compris dans cette seule phrase. Dans l'arithmétique de la foi, Dieu est le seul facteur essentiel, et quand on a cette unité on peut y ajouter autant de chiffres qu'on veut. Si toutes les ressources sont dans le Dieu vivant, il ne s'agit plus de nos besoins ; cela se résout en une question de Sa parfaite suffisance.

Qu'étaient six cent mille hommes de pied pour le Dieu Tout-Puissant ? Qu'étaient les besoins variés de leurs femmes et de leurs enfants ? Au jugement de l'homme, c'étaient là des charges écrasantes. Que l'Angleterre envoie une armée de dix mille hommes seulement en Abyssinie ; réfléchissez aux énormes dépenses et aux travaux que cela nécessite, au nombre de bâtiments exigés pour transporter les munitions et les autres choses nécessaires à cette petite armée. Mais figurez-vous une armée qui, sans compter les femmes et les enfants, était soixante fois plus grande. Représentez-vous cette immense armée, commençant une marche qui devait se prolonger durant l'espace de quarante ans, à travers « un grand et terrible désert », dans lequel il n'y avait ni blé, ni herbe, ni source d'eau. Comment devaient-ils être sustentés ? Ils n'avaient pas de vivres avec eux — ils n'avaient pas fait de convention avec des nations alliées pour qu'elles leur en fournissent — ils n'avaient aucun convoi de provisions à rencontrer dans les différentes étapes de leur route — en un mot, ils n'avaient pas un seul moyen visible de subvenir à leurs besoins, rien de tout ce que la nature pût envisager comme utile et nécessaire.

Tout cela vaut la peine d'être sérieusement pesé. Mais il faut que nous l'examinions en la présence de Dieu. Il n'est d'aucun profit possible pour la raison de s'asseoir et d'essayer de résoudre par le calcul humain cet important problème. Non, lecteur ; ce n'est que la foi qui peut le résoudre, et cela seulement par la parole du Dieu vivant. C'est là que se trouve la précieuse solution. Introduisez Dieu, et vous n'aurez besoin d'aucun autre facteur pour obtenir une réponse. Mettez-le

de côté et, quelque puissante que soit votre raison, quelque profonds que soient vos calculs, votre embarras n'en sera que plus désespérant.

C'est ainsi que la foi résout la question. Dieu était au milieu de son peuple. Il était là dans toute la plénitude de sa grâce et de sa miséricorde — là, dans sa parfaite connaissance de leurs besoins et des difficultés de leur chemin — là, dans son pouvoir suprême et ses ressources sans bornes, pour faire face à ces difficultés et pour subvenir à ces besoins. Et il était entré si pleinement dans toutes ces choses, qu'il pouvait, à la fin de leurs longues pérégrinations dans le désert, en appeler à leurs cœurs dans des paroles aussi touchantes que celles-ci : « Car l'Éternel, ton Dieu, t'a béni dans toute l'œuvre de ta main ; il a connu ta marche par ce grand désert ; pendant ces quarante ans, l'Éternel, ton Dieu, a été avec toi ; *tu n'as manqué de rien* ». Et encore : « Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé, pendant ces quarante ans » (Deut. 2:7 ; 8:4).

Or, dans toutes ces choses, le camp d'Israël était un type, un type frappant et remarquable. Un type de quoi ? De l'Église de Dieu passant à travers ce monde. Le témoignage de l'Écriture est si formel sur ce point, qu'il ne laisse aucune place au travail de l'imagination : « Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:11).

Nous pouvons donc nous approcher, et contempler avec un vif intérêt ce merveilleux spectacle, et chercher à recueillir les précieuses leçons qu'il est si éminemment propre à nous donner. Et quelles leçons ? Qui peut convenablement les apprécier ? Voyez ce mystérieux camp dans le désert, composé, comme nous l'avons dit, de guerriers, d'ouvriers, et d'adorateurs ! Quelle séparation d'avec toutes les nations du monde ! Quel total dénuement ! Quelle situation ! Quelle absolue dépendance de Dieu ! Ils n'avaient rien, ne pouvaient rien, ne savaient rien ! Ils n'avaient pas un seul fragment de nourriture, pas une seule goutte d'eau, que ce qu'ils recevaient de jour en jour de la main même de Dieu. Lorsqu'ils se retiraient pour se reposer la nuit, ils n'avaient pas un seul atome de provision pour le lendemain. Il n'y avait ni magasin, ni garde-manger, ni aucune ressource visible, rien sur quoi la nature pût compter.

Mais Dieu était là, et au jugement de la foi il n'en fallait pas davantage. Ils étaient obligés de dépendre entièrement de Dieu. C'était l'unique et grande réalité. La foi ne reconnaît rien de réel, rien de solide, rien de vrai que le seul Dieu vivant, véritable, éternel. La nature pouvait jeter en arrière un regard de convoitise sur les greniers de l'Égypte, et y voir quelque chose de palpable et de substantiel. La foi regarde au ciel et y trouve *toutes* ses ressources.

Ainsi en était-il du camp dans le désert ; comme il en est de l'Église dans le monde. Il n'y avait pas une seule nécessité, pas un seul cas imprévu, pas un seul besoin de quelque nature qu'il pût être, pour lequel la présence de Dieu ne fût pas une réponse entièrement suffisante. Les nations des incirconcis pouvaient regarder et s'étonner. Elles pouvaient, dans l'égarément de l'aveugle incrédulité, soulever mainte question et chercher à savoir comment une pareille armée pouvait être nourrie, vêtue et maintenue en ordre. Très certainement elles n'avaient pas d'yeux pour *voir* comment cela pouvait se faire. Elles ne connaissaient pas l'Éternel, le Dieu des Hébreux ; et, par conséquent, leur dire qu'il allait se charger de cette immense assemblée n'eût été pour elles que comme des contes frivoles.

Il en est maintenant ainsi de l'assemblée de Dieu, dans ce monde que l'on peut vraiment appeler un désert moral. Considérée au point de vue de Dieu, cette assemblée n'est pas du monde ; elle en est entièrement séparée. Elle est aussi complètement en dehors du monde que le camp d'Israël était en dehors de l'Égypte. Les flots de la mer Rouge coulaient entre ce camp et l'Égypte, et les eaux plus profondes et plus sombres de la mort du Christ coulent entre l'Église de Dieu et ce présent siècle mauvais. Il est impossible de concevoir une plus absolue séparation. « Ils ne sont pas du monde, dit le Seigneur, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean 17:16).

Ensuite, quant à l'entière dépendance ; qu'y a-t-il de plus dépendant que l'Église de Dieu dans ce monde ? Elle n'a rien en elle-même ou par elle-même. Elle est placée au milieu d'un désert moral,

d'un vaste désert aride, dans la désolation des hurlements d'une solitude où il n'y a littéralement rien qui puisse la faire vivre, pas une seule goutte d'eau, pas un seul aliment qui puissent convenir à L'Église de Dieu, dans toute l'étendue de ce monde.

De même encore, quant à ce qui est de la manière dont elle est exposée à toutes sortes d'influences hostiles ; elle ne saurait l'être davantage. Il n'y a pas même d'influence amie, tout lui est contraire. Elle est au milieu de ce monde comme une plante exotique, une plante d'un climat étranger, placée dans une région où le sol et l'atmosphère lui sont également contraires.

Telle est l'église de Dieu dans le monde ; une chose séparée, dépendante, sans défense, entièrement rejetée sur le Dieu vivant. Cela est propre à donner à nos pensées sur l'Église beaucoup de réalité, de force, et de clarté ; à nous la faire envisager comme l'antitype du camp dans le désert. Ce n'est pas un vain y caprice de l'imagination, ni une idée étrange que de la considérer ainsi ; 1 Corinthiens 10:11 le prouve de la manière la plus évidente. Nous sommes pleinement autorisé à dire que ce que le camp d'Israël était extérieurement, l'Église l'est moralement et spirituellement. Et encore, ce que le désert était littéralement pour Israël, le monde l'est moralement et spirituellement pour l'Église de Dieu. Comme le désert n'était pas pour Israël un lieu de ressources et de jouissances, mais de dangers et de fatigues, de même aussi le monde ne présente pas à l'Église des ressources ou des jouissances, mais des fatigues et des dangers.

Il est bon de saisir ce fait dans toute sa puissance morale. L'assemblée de Dieu dans le monde, comme « la congrégation dans le désert », est entièrement remise aux soins du Dieu vivant. Qu'on se rappelle que nous parlons au point de vue divin — de ce qu'est l'Église aux yeux de Dieu. Considérée au point de vue de l'homme, telle qu'elle est, dans son véritable état actuel, hélas c'est autre chose. Nous ne nous occupons maintenant que de l'aspect normal, vrai, divine de l'assemblée de Dieu dans le monde.

Qu'on n'oublie pas un seul instant que, de même qu'il y avait autrefois un camp, une congrégation dans le désert, il est tout aussi vrai qu'il y a maintenant dans le monde l'Église de Dieu, le corps de Christ. Sans doute les nations du monde ne connaissaient guère cette congrégation de jadis, et s'en souciaient moins encore ; mais cela n'affaiblissait, ni même n'affectait le grand fait de son existence. De même aujourd'hui, les hommes du monde ne connaissent guère l'assemblée de Dieu, le corps de Christ, et s'en soucient moins encore ; mais cela n'affecte, en aucune façon, cette grande vérité qu'il y a une pareille chose réellement présente dans le monde, et qui y a toujours été depuis que le Saint Esprit est descendu au jour de la Pentecôte. Il est vrai que la congrégation d'Israël avait ses épreuves, ses combats, ses peines, ses tentations, ses contestations, ses controverses, ses commotions intérieures, ses difficultés innombrables et sans nom, réclamant les ressources variées de l'Éternel — le précieux ministère du prophète, du sacrificateur et du roi que Dieu avait donnés ; car, ainsi que nous le savons, Moïse était là comme « roi en Jeshurun », et comme le prophète suscité de Dieu, et Aaron était là pour exercer toutes les fonctions sacerdotales.

Mais, malgré toutes ces choses que nous avons énumérées, malgré la faiblesse, la chute, le péché, la rébellion, la contestation, — toujours est-il qu'il y avait un fait frappant, qui devait être connu des hommes, des démons et des anges, savoir une vaste assemblée s'élevant à quelque chose comme trois millions d'âmes (selon le mode usuel de supputation) voyageant dans un désert ; dépendant entièrement d'un bras invisible, guidée et soignée par le Dieu éternel dont l'œil n'était jamais un seul instant détourné de cette mystérieuse et symbolique armée. Dieu habitait véritablement au milieu de son peuple et ne l'abandonnait jamais, malgré son incrédulité, son oubli, son ingratitude et sa rébellion. Il était là pour le soutenir et le conduire, le garder et le conserver jour et nuit. Il le nourrissait du pain du ciel, chaque jour, et il faisait pour lui jaillir l'eau du rocher de granit.

C'était, assurément, un fait prodigieux, un profond mystère. Dieu avait une congrégation dans le désert — tenue à part de toutes les nations environnantes, séparée pour être à Lui. Il se peut que les nations du monde ne connussent rien, ne s'inquiétassent de rien, ne pensassent rien de cette assemblée. Il est certain que le désert ne produisait rien pour la subsistance ou pour le

rafraîchissement. On y trouvait des serpents et des scorpions — des dangers et des pièges — la sécheresse, la stérilité et la désolation. Mais il y avait aussi cette merveilleuse assemblée soutenue d'une manière qui déjouait et confondait la raison humaine.

Or, lecteur, souvenez-vous que c'était un type. Et de quoi ? D'une chose qui a existé durant dix-neuf siècles ; qui existe encore, et qui existera jusqu'au moment où le Seigneur se lèvera de sa place actuelle, et descendra dans les airs. En un mot, c'est un type de l'Église de Dieu dans le monde. Il importe beaucoup de reconnaître ce fait, qui malheureusement a trop été perdu de vue, et qui est si peu compris, même de nos jours. Cependant chaque chrétien est sérieusement responsable de le reconnaître et de le confesser en pratique. On ne peut l'éviter. Est-il vrai qu'il y ait dans ce monde, actuellement, quelque chose qui réponde au camp dans le désert ? Oui, en vérité ; il y a l'Église dans le désert. Il y a une assemblée, qui passe dans ce monde, comme Israël passait au travers du désert. De plus, le monde est, moralement et spirituellement, à cette Église ce que le désert était, littéralement et pratiquement, à Israël. Israël ne trouvait point de ressources dans le désert, et l'Église de Dieu ne trouve point de ressources dans le monde. Si elle en trouve, elle dément son Seigneur et ne marche pas droitement avec lui. Israël n'était pas du désert, mais il le traversait ; l'Église de Dieu n'est pas du monde, mais elle le traverse. Si le lecteur est bien pénétré de cette vérité, elle lui montrera la place de complète séparation qui convient à l'Église de Dieu comme corps, et à chacun de ses membres en particulier. L'Église, *selon que Dieu la voit*, est aussi complètement mise à part de ce monde que le camp d'Israël l'était du désert environnant. Il n'est rien de commun entre l'Église et le monde, comme il n'y avait rien de commun entre Israël et le sable du désert. Les plus brillants attraits et les plus séduisantes fascinations du monde sont à l'Église de Dieu ce qu'étaient à Israël les serpents, les scorpions et les dix mille autres dangers du désert.

Telle est la notion divine de l'Église, et c'est de cette notion que nous nous occupons maintenant. Hélas ! combien elle est différente de ce qui se dit l'Église ! Mais nous désirons que le lecteur fixe, pour le moment, son attention sur le véritable état des choses. Nous voudrions le placer, par la foi, au point de vue de Dieu, et de là lui faire considérer l'Église. Ce n'est qu'en la voyant ainsi qu'il peut se former une idée juste de ce qu'est l'Église, et de sa responsabilité personnelle relativement à cette Église. Dieu a une Église dans le monde. Il y a maintenant sur la terre un corps, habité par l'Esprit, et uni à Christ, la Tête. Cette Église — ce corps — est composée de tous ceux qui croient vraiment au Fils de Dieu, et qui sont unis en vertu du grand fait de la présence du Saint Esprit.

Qu'on observe d'ailleurs que ce n'est pas ici une affaire d'opinion, une certaine idée qu'on puisse accepter ou abandonner à son gré. C'est un fait divin. Qu'on veuille écouter ou qu'on ne le veuille pas, c'est une grande vérité. L'Église est un corps existant, et nous en sommes membres si nous sommes croyants. Nous ne pouvons pas éviter d'en être. Nous ne pouvons pas l'ignorer. Nous sommes actuellement dans cette relation — ayant été baptisés pour cela par le Saint Esprit. C'est une chose aussi réelle et aussi positive que la naissance d'un enfant dans une famille. La naissance a eu lieu, la relation est formée, et nous n'avons qu'à la reconnaître, et à nous conduire en conséquence, de jour en jour. Dès le moment qu'une âme est née de nouveau — qu'elle est née d'en haut et scellée du Saint Esprit — elle fait partie du corps de Christ. Elle ne peut pas se considérer plus longtemps comme un individu solitaire, une personne indépendante, un atome isolé ; elle est membre d'un corps, précisément comme la main ou le pied est un membre du corps humain. Le croyant est membre de l'Église de Dieu, et ne peut proprement ni réellement être membre de quoi que ce soit d'autre. Comment mon bras pourrait-il être membre d'un autre corps ? Selon ce même principe, nous pouvons demander : Comment un membre du corps de Christ pourrait-il être membre d'un autre corps quelconque ?

Quelle glorieuse vérité quant à l'Église de Dieu, que son antitype du camp dans le désert, « la congrégation dans le désert ! »

Qu'il est bon d'être placé sous l'influence d'une semblable vérité ! Il y a une chose telle que l'Église de Dieu, au milieu de la ruine et du naufrage, de la lutte et de la discorde, de la confusion et

des divisions, des sectes et des partis. C'est assurément une vérité des plus précieuses, et en même temps des plus pratiques et des plus efficaces. Nous sommes tout aussi tenus de reconnaître, par la foi, cette Église dans le monde, que les Israélites étaient tenus de reconnaître, par la vue, le camp dans le désert. Il y *avait* un camp, une assemblée, et le vrai Israélite y appartenait ; il y a une Église, un corps, et le vrai chrétien en fait partie.

Mais comment ce corps est-il organisé ? Par le Saint Esprit, ainsi qu'il est écrit : « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13). Comment est-il soutenu ? Par sa tête vivante ; par le moyen de l'Esprit et par la Parole, selon ce que nous lisons : « Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée » (Éph. 5:29). N'est-ce pas assez ? Christ n'est-Il pas suffisant ? Le Saint Esprit ne suffit-il pas ? Avons-nous besoin d'autre chose que des vertus sans nombre qui se trouvent dans le nom de Jésus ? Les dons de l'Esprit éternel ne sont-ils pas entièrement suffisants pour l'accroissement et le maintien de l'Église de Dieu ? Le fait de la Présence de Dieu dans l'Église ne lui assure-t-il pas tout ce dont elle peut avoir besoin ? Ne répond-il pas à ce que chaque heure peut exiger ? La foi dit : « Oui ! » et le dit avec énergie et assurance. L'incrédulité, la raison humaine dit : « Non nous avons en outre besoin d'un grand nombre de choses ». Que répondre à cela ? Simplement ceci : « Si Dieu n'est pas suffisant, nous ne savons pas de quel côté tourner. Si le nom de Jésus ne suffit pas, nous ne savons que faire. Si le Saint Esprit ne peut pas satisfaire à tous les besoins de la communion, du ministère et du culte, nous ne savons que dire ».

Cependant on peut objecter que les « choses ne sont pas ce qu'elles étaient au temps des apôtres ; que l'Église professante est tombée ; que les dons de la Pentecôte ont cessé ; que les glorieux jours du premier amour de l'Église ont disparu, et qu'il nous faut par conséquent adopter les meilleurs moyens qui sont en notre pouvoir pour l'organisation et le maintien de nos églises ». À tout cela nous répondons : « Dieu, ni Christ la Tête de l'Église, ni le Saint Esprit n'ont failli ». « Ni un iota, ni un trait de lettre de la parole de Dieu ne sont tombés ». Le vrai fondement de la foi est celui-ci : « Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement ». Il a dit : « Voici, je suis avec vous ». Combien de temps ? Est-ce seulement durant les jours du premier amour, durant les temps apostoliques ? aussi longtemps que l'Église continuera d'être fidèle ? Non : « Je suis avec vous *tous les jours*, jusqu'à la consommation du siècle » (Matthieu 28:20). De même lorsque, antérieurement et pour la première fois dans tout le canon de l'Écriture, l'Église proprement dite est mentionnée, nous avons ces paroles mémorables : « Sur ce roc (le Fils du Dieu vivant) je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matthieu 16:18).

Or, la question est : « Cette Église est-elle actuellement sur la terre ? » Très certainement. Il y a maintenant une Église ici-bas aussi réellement qu'il y avait autrefois un camp dans le désert. Et comme Dieu était dans ce camp pour subvenir à tous les besoins du peuple, de même aussi il est maintenant dans l'Église pour la gouverner, pour la diriger en toutes choses, ainsi qu'il est écrit : « Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (Éph. 2:22). Cela est entièrement suffisant. Tout ce qu'il nous faut, c'est de saisir, par la simple foi, cette grande réalité. Le nom de Jésus répond à tous les besoins de l'Église de Dieu, aussi bien qu'il répond au salut de l'âme. L'un est aussi vrai que l'autre. « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). Cela a-t-il cessé d'être vrai ? Sinon, la présence de Christ ne suffit-elle pas entièrement à son Église ? Avons-nous besoin de faire des plans et toute espèce de travaux, venant de nous-mêmes, en affaires d'Église ? Pas plus que pour le salut de l'âme. Que disons-nous au pécheur ? Confiez-vous en Christ. Que disons-nous au saint ? Confiez-vous en Christ. Que disons-nous à une assemblée de saints, petite ou nombreuse ? Confiez-vous en Christ. Y a-t-il quoi que ce soit qu'il ne puisse faire ? « Y a-t-il quelque chose de trop difficile pour lui ? » Le trésor de ses dons et de sa grâce est-il épuisé ? Ne peut-il pas fournir des dons pour le ministère ? Ne peut-il pas susciter des évangélistes, des pasteurs, des docteurs ? Ne peut-il pas faire parfaitement face à tous les divers besoins de son Église dans le désert ? S'il ne le peut, où en sommes-nous ? Que ferons-nous ? De quel côté nous tournerons-nous ? Qu'est-ce que la congrégation d'Israël avait à faire ? Regarder à

l'Éternel. Pour tout ? Oui, pour tout ; pour la nourriture, pour l'eau, pour le vêtement, pour la direction, pour la protection, pour tout. Toutes leurs sources étaient en Lui. Faut-il avoir recours à un autre ? Jamais ! Christ notre Seigneur est amplement suffisant, en dépit de toutes nos chutes, de toute notre ruine, de nos péchés et de notre infidélité. Il a envoyé le Saint Esprit, le Consolateur béni, pour habiter avec et dans ses rachetés, pour en former un seul corps, et pour les unir à leur Tête vivante dans les cieux. Cet Esprit est la puissance de l'unité, de la communion, du ministère et du culte. Il ne nous a pas abandonnés, et il ne nous abandonnera jamais. Seulement confions-nous en lui ; usons de lui, laissons-le agir. Mettons-nous soigneusement en garde contre tout ce qui pourrait tendre à l'éteindre, à l'entraver, ou à le contrister. Reconnaissons-lui sa propre place dans l'assemblée, et abandonnons-nous en toutes choses à sa direction et à son autorité.

Ici, nous en sommes persuadés, se trouve le vrai secret de la puissance et de la bénédiction. Nions-nous la ruine ? Comment le pourrions-nous ? Hélas ! elle se présente comme un fait trop palpable et trop manifeste ! Cherchons-nous à nier notre part dans la ruine, notre folie et notre péché ? Dieu veuille que nous les sentions plus profondément ! Mais ajouterons-nous à notre péché en niant que la grâce et le pouvoir de notre Seigneur puissent nous atteindre dans notre folie et notre ruine ? L'abandonnerons-nous, Lui, la source des eaux vives, et nous creuserons-nous des citernes crevassées qui ne peuvent point contenir d'eau ? Nous détournerons-nous du Rocher des siècles pour nous appuyer sur le roseau cassé de notre propre imagination ? À Dieu ne plaise ! Que le langage de nos cœurs, lorsque nous pensons au nom de Jésus, soit plutôt celui-ci :

« Je trouve dans ce nom le salut, le pardon,  
Un remède aux soucis, aux peines de la terre,  
Et pour chaque blessure un baume salutaire :  
*Tout ce dont j'ai besoin, tout est dans ce beau nom ».*

Mais que le lecteur ne suppose pas que nous voulions donner la moindre approbation aux prétentions ecclésiastiques. Nous en avons plutôt horreur ; nous les regardons comme méprisables. Nous croyons que nous ne saurions prendre une place assez humble. Une position et un esprit humbles sont ce qui seul nous convient en présence de notre honte et de notre péché communs. Tout ce que nous cherchons à maintenir, c'est la toute-suffisance du nom de Jésus pour tous les besoins de l'Église de Dieu, dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Aux jours apostoliques ce nom avait un pouvoir suprême ; pourquoi ne l'aurait-il plus maintenant ? Ce nom glorieux aurait-il subi quelque changement ? Non, Dieu soit béni ! Il est suffisant pour nous en ce moment, et tout ce que nous avons à faire, c'est de nous confier pleinement en lui, et par conséquent de nous détourner complètement de tout autre objet en qui nous placerions notre confiance, pour nous abriter résolument sous ce nom précieux et sans pareil. Que son nom soit béni, il est descendu au milieu de la plus petite forme de l'assemblée — du plus petit nombre, attendu qu'il a dit : « Où *deux* ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Cette parole est-elle encore vraie pour nous ? A-t-elle perdu son pouvoir ? Ne peut-elle plus s'appliquer ? Où a-t-elle été révoquée ?

Lecteur chrétien, nous vous conjurons de donner votre cordial assentiment à cette vérité éternelle, savoir : *La toute-suffisance du nom du Seigneur Jésus Christ pour l'assemblée de Dieu, dans toute condition possible où elle puisse se trouver, durant tout le cours de son histoire (\*)*. Nous vous conjurons de ne pas envisager ceci simplement comme une théorie vraie, mais de le confesser en pratique ; et alors, assurément, vous goûterez la profonde bénédiction de la présence de Jésus ici-bas — bénédiction qui doit être goûtée pour être connue ; mais qui, étant une fois réellement goûtée, ne peut jamais être oubliée ou mise de côté pour quoi que ce soit.

(\*) En employant l'expression : « La toute-suffisance du nom du Seigneur Jésus Christ », nous comprenons par là tout ce qui est garanti à son peuple dans ce nom — vie, justice, acceptation, présence du Saint Esprit avec tous ses dons variés, centre divin, ou foyer de rassemblement. En un mot nous croyons que tout ce dont l'Église peut avoir besoin, pour le temps et pour l'éternité, est compris dans ce seul nom glorieux : « Le Seigneur Jésus Christ ».

Mais nous n'avions nullement l'intention de suivre aussi longuement ce courant de pensée, ou d'écrire une introduction aussi prolongée à la division du Livre qui est ouvert devant nous, et pour lequel nous demanderons maintenant l'attention toute spéciale du lecteur.

En considérant « l'assemblée au désert » (Actes 7:38), nous la voyons composée de trois éléments distincts, savoir : *des guerriers, des ouvriers et des adorateurs*. Il y avait un *peuple* de guerriers, une *tribu* d'ouvriers, une *famille* d'adorateurs ou sacrificateurs. Nous avons jeté un coup d'œil sur les premiers et nous avons vu chacun d'eux, selon sa « généalogie », prenant sa place sous sa « bannière », conformément à l'ordre direct de l'Éternel ; nous nous arrêterons quelques instants sur les seconds et nous les suivrons dans leur œuvre et dans leur service, selon la même ordonnance. Nous avons considéré les guerriers ; méditons sur les ouvriers.

Les Lévites étaient distinctement désignés, entre toutes les autres tribus, et appelés à une place et à un service très particuliers. Voici ce que nous lisons à leur sujet : « Mais les Lévites, selon la tribu de leurs pères, ne furent pas dénombrés parmi eux. Car l'Éternel avait parlé à Moïse, disant : Seulement, tu ne dénombreras pas la tribu de Lévi et tu n'en relèveras pas la somme parmi les fils d'Israël. Et toi, tu préposeras les Lévites sur le tabernacle du témoignage, et sur tous les ustensiles, et sur tout ce qui lui appartient : ce seront eux qui porteront le tabernacle et tous ses ustensiles ; ils en feront le service, et camperont autour du tabernacle ; et quand le tabernacle partira, les Lévites le démonteront, et quand le tabernacle campera, les Lévites le dresseront ; et l'étranger qui en approchera sera mis à mort. Et les fils d'Israël camperont chacun dans son camp, et chacun près de sa bannière, selon leurs armées. Et les Lévites camperont autour du tabernacle du témoignage, afin qu'il n'y ait point de colère sur l'assemblée des fils d'Israël ; et les Lévites auront la garde du tabernacle du témoignage » (chap. 1:47-53). Nous lisons encore : « Mais les Lévites ne furent pas dénombrés parmi les fils d'Israël, ainsi que l'Éternel l'avait commandé à Moïse » (chap. 2:33).

Mais pourquoi les Lévites ? pourquoi cette tribu était-elle spécialement désignée entre toutes les autres, et mise à part pour un service aussi saint et aussi relevé ? Y avait-il en eux quelque sainteté ou quelque bien particulier pour motiver une telle distinction ? Non certainement, pas plus par nature que dans la pratique, comme nous pouvons le voir par les paroles suivantes : « Siméon et Lévi sont frères. Leurs glaives ont été des instruments de violence. Mon âme, n'entre pas dans leur conseil secret ; ma gloire, ne t'unis pas à leur assemblée ! Car dans leur colère ils ont tué des hommes, et pour leur plaisir ils ont coupé les jarrets du taureau. Maudite soit leur colère, car elle a été violente ; et leur furie, car elle a été cruelle ! Je les diviserai en Jacob, et les disperserai en Israël » (Gen. 49:5-7).

Tel était Lévi par nature et dans la pratique — volontaire, violent et cruel. Qu'il est remarquable qu'un tel homme soit choisi seul et élevé à une position si privilégiée et si sainte. Nous pouvons bien dire que c'était la grâce du commencement à la fin. C'est là la voie ordinaire de la grâce d'élever ceux qui sont dans le pire état. Elle descend dans les plus profonds abîmes et y recueille ses plus éclatants trophées. « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier » (1 Tim. 1:15). « À moi, qui suis moins que le moindre de tous les saints, cette grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ » (Éph. 3:8).

Comme ce langage est frappant : « Mon âme, n'entre pas dans leur conseil secret ; ma gloire, ne t'unis pas à leur assemblée ». Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal, et il ne peut pas regarder l'iniquité. Dieu ne pouvait entrer dans le conseil secret de Lévi, et il ne pouvait être joint à sa compagnie. C'était impossible. Dieu ne pouvait rien avoir à faire avec la propre volonté, la violence et la cruauté. Mais il pouvait cependant introduire Lévi dans son conseil à Lui, et le joindre à son assemblée. Il pouvait le faire sortir de sa demeure où il n'y avait que des instruments de cruauté, et l'amener dans le tabernacle pour y être occupé des instruments sacrés et des vaisseaux qui s'y trouvaient. C'était la grâce — la libre et souveraine grâce ; c'est dans cette grâce qu'il faut chercher la base de tout le service supérieur et béni de Lévi. Tant qu'il n'était question que de lui

personnellement, il y avait une immense distance qui le séparait du Dieu saint — un abîme sur lequel aucun art ou pouvoir humain ne pouvait mettre un pont. Un Dieu saint ne pouvait rien avoir à faire avec la propre volonté, la violence et la cruauté ; mais un Dieu de grâce avait à faire avec Lévi. Il pouvait, dans sa souveraine miséricorde, visiter un tel être, le retirer des profondeurs de sa dégradation morale, et l'amener dans sa proximité.

Quel merveilleux contraste entre la position de Lévi par nature et sa position par grâce, entre les instruments de cruauté et les vaisseaux du sanctuaire, entre le Lévi du chapitre 34 de la Genèse et celui des chapitres 3 et 4 des Nombres !

Mais examinons la manière dont Dieu agit avec Lévi, le principe suivant lequel il fut amené dans une telle position de bénédiction. Pour le faire, il nous sera nécessaire de nous reporter au chapitre 8 de notre livre, et là nous serons initiés au secret de tout le sujet. Nous y verrons que rien de ce qui concernait Lévi n'était et ne pouvait être toléré, et qu'aucune de ses voies ne pouvait être approuvée ; et cependant nous trouvons là le plus complet déploiement de la grâce — de la grâce régnant par la justice. Nous parlons du type et de sa signification ; et nous le faisons d'après ces paroles déjà citées : « Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types ». Il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel point les Lévites comprenaient ces choses ; ce n'est point là du tout l'essentiel. Nous n'avons pas à demander : Qu'est-ce que les Lévites voyaient dans les dispensations de Dieu envers eux ? mais : Qu'apprenons-nous par là ?

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Prends les Lévites du milieu des fils d'Israël, et purifie-les. Et tu leur feras ainsi pour les purifier : tu feras aspersion sur eux de l'eau de purification du péché ; et ils feront passer le rasoir sur toute leur chair, et ils laveront leurs vêtements, et se purifieront » (chap. 8:5-7).

Ici nous avons en type le seul principe divin de purification. C'est l'application de la mort à la nature et à tous ses penchants. C'est la parole de Dieu agissant sur le cœur et sur la conscience d'une manière vivante. Rien ne peut être plus expressif que la double action présentée dans le passage que nous venons de citer. Moïse devait faire aspersion sur eux de l'eau de purification, et ensuite ils devaient se raser tout le corps et laver leurs vêtements. Il y a là une grande beauté et une grande précision. Moïse, comme représentant des droits de Dieu, purifie les Lévites conformément à ces droits ; et eux, étant purifiés, sont capables de faire passer le rasoir sur tout ce qui n'était qu'un développement de la nature, et ils peuvent laver leurs vêtements, ce qui représente, sous une forme symbolique, la purification de leurs habitudes extérieures, selon la parole de Dieu. C'était ainsi que Dieu satisfaisait à tout ce que demandait l'état naturel de Lévi — la volonté propre, la violence et la cruauté. L'eau pure et le rasoir tranchant étaient mis en usage, et leur action devait se continuer jusqu'à ce que Lévi fût rendu propre à s'approcher des vaisseaux du sanctuaire.

Il en est ainsi dans tous les cas. Il n'y a, et il ne peut y avoir aucune place pour la nature parmi les ouvriers de Dieu. Il n'y eut jamais de plus fatale erreur que de chercher à engager la nature au service de Dieu, quelle que soit la manière dont on essaye de l'améliorer ou de la régler. Ce n'est pas l'amélioration, mais la mort qui servira. Il est de la plus haute importance, pour le lecteur, de saisir avec force et netteté cette grande vérité pratique. L'homme a été pesé à la balance, et il a été trouvé léger. Le niveau a été appliqué à ses sentiers, et ils ont été trouvés tortueux. Il est tout à fait inutile de chercher à le réformer. Rien autre que *l'eau* et le *rasoir* ne peut le faire. Dieu a clos l'histoire de l'homme. Il y a mis fin dans la mort de Christ. Le premier grand fait que le Saint Esprit met sur la conscience humaine, c'est que Dieu a prononcé son verdict solennel contre la nature de l'homme, et qu'il faut que chacun accepte ce verdict contre lui-même personnellement. Ce n'est pas une manière de voir ou de sentir. On peut y dire : Je ne vois pas ou je ne sens pas que je sois si mauvais que vous paraissez l'établir. Nous répondons : Cela ne touche pas le moins du monde à la question. Dieu a prononcé son jugement sur tous, et le premier devoir de l'homme est de s'incliner devant ce jugement et d'y adhérer. À quoi eût servi à Lévi de dire qu'il n'était pas d'accord avec ce que la parole de Dieu avait dit de Lui ? Cela aurait-il pu changer l'état des choses à son égard ? En aucune

façon. Que Lévi le sentît ou non, l'appréciation divine restait la même ; mais il est clair que c'est un premier pas fait dans le sentier de la sagesse que de se soumettre à cette appréciation. Tout cela est représenté en type, par l'eau » et le « rasoir » — le « lavage » et le « fait de passer le rasoir sur le corps ». Rien ne saurait être plus significatif et plus frappant. Ces actions font ressortir la solennelle vérité de la sentence de mort prononcée contre la nature, et l'exécution du jugement sur tout ce qu'elle produit.

Et quelle est, demandons-nous, la signification de cet acte initiateur du christianisme, le baptême ? Est-ce qu'il ne représente pas le fait béni que « notre vieil homme », notre nature déchue, est complètement mis de côté et que nous sommes introduits dans une position entièrement nouvelle ? Il en est vraiment ainsi. Et qu'est-ce pour nous que cet acte de se raser tout le corps ? C'est un sévère jugement journalier de soi-même ; c'est l'impitoyable dépouillement de tout ce qui provient de la nature. C'est là le vrai chemin qu'ont à suivre tous les ouvriers de Dieu dans le désert. Quand nous voyons la conduite de Lévi à Sichem en Genèse 34, et ce qui est dit de lui en Genèse 49, nous pouvons bien demander comment il se faisait que les Lévites pussent être admis à porter les vaisseaux du sanctuaire. La réponse est : la Grâce brille dans l'appel de Lévi, et la sainteté dans sa purification. Il fut appelé à l'œuvre selon les richesses de la grâce divine ; mais il fut approprié à l'œuvre selon les droits de la sainteté de Dieu.

Il doit en être ainsi de tous les ouvriers de Dieu. Nous sommes profondément convaincu que nous ne devenons capables d'accomplir l'œuvre de Dieu qu'autant que la nature est placée sous la puissance de la croix et du jugement de soi-même. La volonté propre ne peut jamais être utile au service de Dieu ; non, jamais ; il faut qu'elle soit mise de côté, si nous voulons savoir ce qu'est le vrai service. Combien n'y a-t-il pas, hélas ! de choses qui passent pour être le service, et qui, jugées à la lumière de la présence de Dieu, seraient reconnues pour n'être que le fruit d'une volonté inquiète. Ceci est très solennel et réclame notre plus sérieuse attention. Nous ne pouvons exercer une censure trop sévère sur nous-mêmes, à cet endroit. Le cœur est si trompeur que nous pouvons nous imaginer que nous faisons l'œuvre de Dieu, quand, en réalité, nous ne faisons que nous complaire à nous-mêmes. Mais si nous voulons marcher dans le sentier du vrai service, il faut que nous cherchions à être de plus en plus sevrés de tout ce qui tient à la nature. Il faut que le volontaire Lévi passe par l'action symbolique de l'eau et du rasoir, avant de pouvoir être employé au glorieux service qui lui est assigné par le décret immédiat du Dieu d'Israël.

Mais avant de continuer à examiner en détail l'œuvre et le service des Lévites, il faut que nous contemplions un instant la scène présentée en Exode 32, et dans laquelle ils remplissent un rôle très distingué et très remarquable. Nous voulons parler du veau d'or, comme le lecteur s'en apercevra dès l'abord. Pendant l'absence de Moïse, le peuple perdit si complètement de vue Dieu et ses ordonnances, qu'il éleva un veau de fonte et se prosterna devant lui. Cette horrible action demandait un jugement sommaire. « Et Moïse vit que le peuple était dans le désordre ; car Aaron l'avait livré au désordre, pour être leur honte parmi leurs adversaires. Et Moïse se tint à la porte du camp, et dit : À moi, quiconque est pour l'Éternel ! Et tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui. Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami. Et les fils de Lévi firent selon la parole de Moïse ; et il tomba d'entre le peuple, ce jour-là, environ trois mille hommes. Et Moïse dit : Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Exode 32:25-29).

C'était un moment d'épreuve. Il ne pouvait pas en être autrement, lorsque cette grande question était adressée au cœur et à la conscience : « *Quiconque est pour l'Éternel ?* » Rien ne saurait être plus propre à sonder le cœur. La question n'était pas : « Qui est-ce qui veut travailler ? » Non, elle était beaucoup plus sérieuse et beaucoup plus pressante. Il ne s'agissait pas de savoir qui irait ici ou là, qui ferait ceci ou cela. Il pouvait y avoir un grand nombre d'actions et de mouvements et, cependant, tout cela aurait pu procéder seulement de l'impulsion d'une volonté non brisée, qui, agissant sur la

nature religieuse, eût donné une apparence de dévouement et de piété éminemment propre à se tromper soi-même et à tromper les autres.

Mais « être pour l'Éternel » suppose le renoncement à sa propre volonté, le complet abandon de soi-même, ce qui est essentiel au fidèle serviteur, au véritable ouvrier. Saul de Tarse était sur ce terrain quand il s'écriait : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Quelle parole dans la bouche du volontaire, du violent et du cruel persécuteur de l'Église de Dieu !

« Quiconque est pour l'Éternel ? » Lecteur, êtes-vous pour l'Éternel ? Cherchez et voyez. Examinez-vous attentivement. Souvenez-vous que la question n'est pas du tout : Que faites-vous ? Non, elle est beaucoup plus profonde. Si vous êtes pour le Seigneur, vous êtes prêt à tout. Vous êtes prêt à vous arrêter ou à marcher en avant, prêt à aller à droite ou à gauche, prêt à être actif ou à demeurer tranquille, prêt à vous tenir debout ou à vous tenir couché. La grande chose est celle-ci : l'abandon de soi-même aux droits d'un autre ; et cet autre, c'est le Seigneur.

C'est là un sujet d'une immense portée. En vérité, nous ne connaissons rien de plus important pour le moment actuel, que cette question scrutatrice : « Quiconque est pour l'Éternel ? » Nous vivons en des jours où la volonté propre est extrêmement active. L'homme se glorifie de sa liberté ; et cela apparaît, d'une manière très marquée, dans les matières religieuses. Il en était justement ainsi dans le chapitre 32 de l'Exode — aux jours du veau d'or. Moïse était hors de vue et la volonté de l'homme était à l'œuvre ; on fit travailler le burin. Et quel fut le résultat ? Un veau de fonte ; et quand Moïse revint, il trouva le peuple dans l'idolâtrie et dans le dénuement. Alors surgit, pour sonder ce peuple, cette solennelle question : « Quiconque est pour l'Éternel ? » ce qui amena les choses à une issue, ou plutôt mit les Israélites à l'épreuve. Or il n'en est pas autrement de nos jours. La volonté de l'homme règne, et cela surtout en matière religieuse. L'homme se glorifie de ses droits, de sa liberté, de sa volonté, et de la liberté de son jugement. C'est là une négation de la Seigneurie du Christ ; et par conséquent il nous convient de nous tenir sur nos gardes, et de veiller à ce que nous prenions réellement le parti du Seigneur contre notre propre nature. Il nous convient de nous tenir dans l'attitude d'une simple soumission à son autorité. Nous ne serons plus alors occupés de la valeur ou du caractère de notre service ; notre seul objet sera de faire la volonté de notre Seigneur.

En un mot donc, la question s'appliquant soit au camp d'Israël aux jours du veau d'or, soit à l'Église, en ces temps de la volonté humaine, est celle-ci : « Quiconque est pour le Seigneur ! » Importante question. Ce n'est pas : Qui est pour la religion, pour la philanthropie ou pour la réforme morale ? Nous pouvons mettre un grand zèle à encourager, à soutenir les divers projets de philanthropie, de religion et de réforme morale, tout en ne faisant en cela que servir notre moi et entretenir notre propre volonté. Nous passons par une phase où la volonté de l'homme est flattée avec un incomparable empressement. Nous croyons très fermement que le vrai remède à ce mal se trouvera dans cette unique et grave question : « Quiconque est pour l'Éternel ! » Elle renferme une immense puissance pratique. Être réellement pour *le Seigneur*, c'est être prêt à faire absolument tout ce à quoi il trouve bon de nous appeler. Si l'âme est amenée à dire en vérité : « *Seigneur*, que veux-tu que je fasse ? » « *Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute* », alors elle est prête à tout faire. Ainsi, dans le cas des Lévites, ils étaient appelés à « tuer chacun son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami ». C'était une horrible tâche pour la chair et le sang. Mais la circonstance le réclamait. Les droits de Dieu avaient été ouvertement et grossièrement foulés aux pieds. L'invention humaine avait été à l'œuvre, on avait employé le burin et l'on avait élevé un veau. On avait changé la gloire de Dieu en la figure d'un bœuf qui broute l'herbe ; et voilà pourquoi tous ceux qui étaient pour l'Éternel furent appelés à ceindre l'épée. La chair pouvait dire : « Non, soyons indulgents, compatissants et miséricordieux. Nous obtiendrons plus par la douceur que par la sévérité. On ne peut pas faire du bien aux gens en les frappant. L'amour a bien plus de puissance que la rigueur. Aimons-nous l'un l'autre ». Telles sont les pensées, vraies à leur place, que la nature pouvait suggérer ; c'est ainsi qu'elle pouvait raisonner. Mais le commandement était clair et décisif : « Que chacun mette son épée sur sa cuisse ». L'épée était la seule chose qui pût servir lorsque le veau d'or était là. Parler d'amour dans un pareil moment, c'eût été jeter par-dessus bord les justes droits du

Dieu d'Israël. Il convient au véritable esprit d'obéissance de faire le service même qui est en rapport avec la circonstance. Un serviteur n'a pas à raisonner, il doit simplement faire ce qu'on lui ordonne. Soulever une question, ou avancer une objection, c'est abandonner la place de serviteur. Il pouvait sembler que ce fût la plus affreuse tâche que d'avoir à tuer son frère, son ami et son voisin ; mais la parole de l'Éternel était impérative. Elle ne pouvait être éludée ; et les Lévites, par grâce, montrèrent une pleine et prompte obéissance. « Les fils de Lévi firent selon la parole de Moïse ».

C'est là l'unique et vrai sentier de ceux qui veulent être les ouvriers de Dieu, et les serviteurs du Christ dans ce monde où la propre volonté domine. Il est de la dernière importance d'avoir profondément gravée dans le cœur la vérité de la Seigneurie du Christ. C'est le seul régulateur de la marche et de la conduite. Cela résout une foule de questions. Si le cœur est réellement soumis à l'autorité du Christ, il est en état de faire tout ce qu'il nous demande : de demeurer en repos ou d'aller en avant, de faire peu ou beaucoup, d'être actif ou passif. Pour un cœur vraiment obéissant, la question n'est point du tout : « Que fais-je ? » ou bien « où vais-je ? » Elle est simplement ceci : « Est-ce que je fais la volonté de mon Seigneur ? »

Tel était le terrain qu'occupait Lévi. Or, remarquez le divin commentaire qui nous en est donné par Malachie : « Et vous saurez que je vous ai envoyé ce commandement, afin que mon alliance subsiste avec Lévi, dit l'Éternel des armées. Mon alliance avec lui était la vie et la paix, et je les lui donnai pour qu'il craignît ; et il me craignit et trembla devant mon nom. La loi de vérité était dans sa bouche, et l'iniquité ne se trouva pas sur ses lèvres ; il marcha avec moi dans la paix et dans la droiture, et il détourna de l'iniquité beaucoup de gens » (Mal. 2:4-6). Remarquez encore la bénédiction que prononça Moïse : « Et de Lévi il dit : Tes thummim et tes urim sont à l'homme de ta bonté, que tu as éprouvé à Massa, et avec lequel tu as contesté aux eaux de Meriba ; qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance ; ils enseigneront tes ordonnances à Jacob et ta loi à Israël ; ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel. Éternel ! bénis sa force ; et que l'œuvre de ses mains te soit agréable ! Brise les reins de ceux qui s'élèvent contre lui, et de ceux qui le haïssent, en sorte qu'ils ne puissent plus se relever » (Deut. 33:8-11).

Il aurait pu paraître inexcusable, dur et sévère de la part de Lévi, de n'avoir pas vu ses parents, connu ou reconnu ses frères. Mais les droits de Dieu sont souverains ; et Christ, notre Seigneur, a prononcé ces solennelles paroles : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Luc 14:26).

Ce sont des paroles simples, et elles nous font pénétrer dans le secret de ce qui se trouve à la base de tout vrai service. Que personne ne s'imagine que nous devons être sans affection. Loin de nous une telle pensée. Être sans affection naturelle, ce serait nous joindre moralement à l'apostasie des derniers jours (voir 2 Tim. 3:3). Mais quand on laisse les droits de l'affection naturelle intervenir comme obstacle dans le chemin de notre intègre et cordial service de Christ, et quand le soi-disant amour de nos frères occupe une place plus élevée que la fidélité à Christ, alors nous sommes peu propres au service du Seigneur et indignes d'être appelés ses serviteurs. Que l'on observe avec soin que le principe *moral* qui donnait à Lévi un titre à être employé au service de l'Éternel, c'était le fait qu'il ne voyait pas ses parents, ne reconnaissait pas ses frères, ou ne connaissait pas ses enfants. En un mot, il était rendu capable de mettre complètement de côté les droits de la nature, et de donner en son cœur une place souveraine aux droits de l'Éternel. Ceci, nous le répétons, est la seule vraie base du caractère du serviteur.

Encore une fois, que le lecteur chrétien y fasse bien attention. Il peut y avoir une foule de choses qui passent pour être le service — beaucoup d'activité, d'allées et de venues, d'actions et de paroles — et avec tout cela il peut n'y avoir pas un seul atome de vrai service de Lévite, et, selon l'appréciation de Dieu, ce ne peut être que l'inquiète activité de la volonté. Comment, dira-t-on, la volonté peut-elle se montrer dans le service de Dieu en matière religieuse ? Hélas ! elle le peut et le

fait. Et très souvent l'apparente énergie et l'abondance du travail et du service sont justement en proportion de l'énergie de la volonté. Ceci est particulièrement solennel et exige le plus sévère jugement de soi-même, dans la lumière de la présence de Dieu. Le vrai service ne consiste pas dans une grande activité, mais dans une profonde soumission à la volonté de notre Seigneur ; et si cette soumission existe, il y aura promptitude à rabaisser les droits des parents, des frères et des enfants pour accomplir la volonté de Celui que nous reconnaissons comme Seigneur. Il est vrai que nous devons aimer nos parents, nos frères et nos enfants. Il ne s'agit pas de les aimer moins, mais d'aimer Christ davantage.

Il faut que le Seigneur Lui-même et ses droits aient toujours la première place dans le cœur, si nous voulons être de vrais ouvriers de Dieu, de vrais serviteurs de Christ, de vrais Lévites, au milieu du désert. C'était là ce qui caractérisait les actes de Lévi, dans la circonstance que nous rappelons. Les droits de Dieu étaient en question, et par conséquent on ne devait pas avoir égard aux droits de la nature. Les parents, les frères et les enfants, quelque chers qu'ils fussent, ne devaient pas être en opposition avec la gloire du Dieu d'Israël qui avait été changée en la figure d'un bœuf qui broute l'herbe.

Ici gît toute la question dans toute son importance et sa grandeur. Les liens des relations naturelles, et tous les droits, les devoirs et les responsabilités qui naissent de tels liens, auront toujours leur propre place et leur légitime estimation chez ceux dont le cœur, l'esprit et la conscience ont été placés sous le pouvoir régulateur de la vérité de Dieu. On ne doit jamais permettre que rien enfrenne ces droits fondés sur la parenté naturelle, si ce n'est ce qui est réellement dû à Dieu et à son Christ. C'est une considération des plus nécessaires et des plus utiles, et sur laquelle nous voulons insister particulièrement auprès du jeune lecteur chrétien. Nous avons toujours à nous garder d'un esprit de volonté propre et qui se complait à soi-même, esprit qui n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il revêt l'apparence d'un service et d'un travail soi-disant religieux. Il nous convient d'être *très sûrs* que nous avons bien et uniquement à cœur les droits de Dieu, quand nous ne tenons pas compte des droits de la parenté naturelle. Dans le cas de Lévi, la chose était aussi claire que le soleil ; voilà pourquoi « l'épée » du jugement, et non un baiser d'affection, convenait à ce moment critique. Il en est de même dans notre histoire ; il y a des circonstances où ce serait une infidélité ouverte à notre Seigneur, que d'écouter un seul instant la voix des relations naturelles.

Les remarques précédentes peuvent aider le lecteur à comprendre les actes des Lévites en Exode 32, et les paroles de notre Seigneur en Luc 14:26. Que l'Esprit de Dieu nous rende capable de réaliser et de montrer le pouvoir et les devoirs de la vérité !

Nous nous arrêterons maintenant, pendant quelques instants, sur la consécration des Lévites, en Nombres 8, afin de pouvoir envisager le sujet dans son entier. C'est une véritable source d'instruction pour tous ceux qui désirent être des ouvriers du Seigneur.

Après l'acte cérémoniel de « se laver » et de « se raser », dont nous avons déjà parlé, nous lisons : « Et ils (c'est-à-dire les Lévites) prendront un jeune taureau, et son offrande de gâteau de fleur de farine pétrie à l'huile ; et tu prendras un second jeune taureau, pour sacrifice pour le péché. Et tu feras approcher les Lévites devant la tente d'assignation, et tu réuniras toute l'assemblée des fils d'Israël et tu feras approcher les Lévites devant l'Éternel, et les fils d'Israël poseront leurs mains sur les Lévites ; et Aaron offrira les Lévites en offrande tournoyée devant l'Éternel, de la part des fils d'Israël, et ils seront employés au service de l'Éternel. Et les Lévites poseront leurs mains sur la tête des taureaux ; et tu offriras l'un en sacrifice pour le péché, et l'autre en holocauste à l'Éternel, afin de faire propitiation pour les Lévites » (Nombres 8:8-12).

Ici nous sont présentés les deux grands aspects de la mort du Christ. L'un de ces aspects nous est fourni par l'offrande pour le péché ; l'autre par l'holocauste. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces offrandes, ayant essayé de le faire précédemment dans les premiers chapitres de nos « Notes sur le Lévitique ». Nous voulons seulement faire observer ici que, dans l'offrande pour le péché, nous voyons Christ portant le péché en son corps sur le bois, et subissant la colère de Dieu contre le

péché. Dans l'holocauste, nous voyons Christ glorifiant Dieu, même en faisant la propitiation pour le péché. Dans les deux cas l'expiation se fait ; mais dans le premier, c'est une expiation en rapport avec la profondeur des besoins du pécheur ; dans le second, c'est une expiation selon la mesure du dévouement de Christ à Dieu. Dans celui-là, nous voyons la nature odieuse du péché ; dans celui-ci la valeur suprême du Christ. C'est, nous n'avons guère besoin de le dire, la même mort expiatoire du Christ, mais présentée sous deux aspects différents (\*).

(\*) Pour plus de détails sur la doctrine de l'offrande pour le péché et de l'holocauste, nous renvoyons le lecteur aux chapitres 1 et 4 des « Notes sur le Lévitique ».

Or les Lévites posaient leurs mains sur la victime pour le péché, et sur l'holocauste ; et cet acte d'imposition des mains exprimait simplement le fait de l'identification. Mais combien le résultat était différent dans chaque cas ! Lorsque Lévi posait ses mains sur la tête de l'offrande pour le péché, cela signifiait la translation sur la victime, de tous ses péchés, de toute sa culpabilité, de toute sa cruauté, sa violence et sa propre volonté. Et d'un autre côté, lorsqu'il posait ses mains sur la tête de l'holocauste, cela impliquait la translation sur Lévi de toute l'acceptation et de toute la perfection du sacrifice. Naturellement, nous parlons de ce que le type exprime. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la question de savoir si Lévi avait l'intelligence de ces choses ; nous cherchons simplement à expliquer le sens du symbole cérémoniel ; et très certainement aucun symbole ne saurait être plus significatif que l'imposition des mains, considérée soit dans le cas de l'offrande pour le péché, soit dans celui de l'holocauste. La doctrine de tout cela est renfermée dans ce passage très important de la fin du chapitre 5 de la deuxième épître aux Corinthiens : « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui ! »

« Et tu feras tenir les Lévites devant Aaron et devant ses fils, et tu les offriras en offrande tournoyée à l'Éternel. Et tu sépareras les Lévites du milieu des fils d'Israël, et les Lévites seront à moi. — Après cela les Lévites viendront pour faire le service de la tente d'assignation, et tu les purifieras, et tu les offriras en offrande tournoyée ; car ils me sont entièrement donnés du milieu des fils d'Israël : je les ai pris pour moi à la place de tous ceux qui ouvrent la matrice, de tous les premiers-nés d'entre les fils d'Israël. Car tout premier-né parmi les fils d'Israël est à moi, tant les hommes que les bêtes ; je me les suis sanctifiés le jour que je frappai tout premier-né dans le pays d'Égypte. Et j'ai pris les Lévites à la place de tous les premiers-nés parmi les fils d'Israël. Et j'ai donné les Lévites en don à Aaron et à ses fils, du milieu des fils d'Israël, pour s'employer au service des fils d'Israël à la tente d'assignation, et pour faire propitiation pour les fils d'Israël, afin qu'il n'y ait pas de plaie au milieu des fils d'Israël quand les fils d'Israël s'approcheraient du lieu saint. — Et Moïse et Aaron, et toute l'assemblée des fils d'Israël, firent à l'égard des Lévites tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse touchant les Lévites ; les fils d'Israël firent ainsi à leur égard » (Nombres 8:13-20).

Comme ce passage nous rappelle vivement les paroles de notre Seigneur en Jean 17: « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde ; ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole... Je fais des demandes pour eux ; je ne fais pas des demandes pour le monde, mais pour eux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi (et tout ce qui est à moi, est à toi ; et ce qui est à toi est à moi), et je suis glorifié en eux » (vers. 6-10).

Les Lévites formaient un peuple séparé, ils étaient la possession spéciale de Dieu. Ils prenaient la place de tous les premiers-nés en Israël, de ceux qui avaient été sauvés de l'épée du destructeur par le sang de l'agneau. Ils étaient, en type, un peuple mort et ressuscité, mis à part pour Dieu, et que Dieu offrait comme un don au souverain sacrificateur Aaron, pour faire le service du tabernacle.

Quelle position pour le volontaire, le violent, le cruel Lévi ! Quel triomphe de la grâce ! Quel exemple de l'efficacité du sang de propitiation et de l'eau de purification ! Ils étaient, par leur nature et par leurs œuvres, éloignés de Dieu ; mais le « sang » expiatoire, l'« eau » de purification et le « rasoir » du jugement personnel avaient fait leur œuvre bénie. En conséquence, les Lévites étaient en état d'être offerts comme un don à Aaron et à ses fils, et de leur être associés dans les saints services du tabernacle d'assignation.

En tout ceci, les Lévites étaient un type frappant du peuple actuel de Dieu. Ceux qui formaient ce peuple ont été élevés et retirés des profondeurs de leur dégradation et de leur ruine comme pécheurs. Ils sont blanchis dans le sang précieux du Christ, purifiés par l'application de la parole, et appelés à l'exercice d'un jugement de soi-même habituel et sévère. Ils sont ainsi rendus aptes au saint service auquel ils sont appelés. Dieu les a donnés à son Fils pour qu'ils puissent être ses ouvriers dans ce monde. « Ils étaient à toi et tu me les as donnés ». Chose merveilleuse ! Penser qu'il soit là question de personnes telles que nous ! Penser que nous appartenons à Dieu et qu'il nous a donnés à son Fils ! Nous pouvons bien dire que cela surpasse toute conception humaine. Nous ne sommes pas seulement sauvés de l'enfer, ce qui est vrai ; nous ne sommes pas seulement pardonnés, justifiés, acceptés, tout cela est vrai ; mais nous sommes encore appelés à la charge suprême et sainte de porter dans ce monde le Nom, le témoignage et la gloire de notre Seigneur Jésus Christ. C'est là notre œuvre de vrais et fidèles Lévites. Comme guerriers, nous sommes appelés à combattre ; comme sacrificateurs, nous avons le privilège de rendre un culte ; mais comme Lévites, nous sommes responsables de servir ; et notre service consiste à porter, à travers la scène d'un aride désert, l'antitype du tabernacle, qui était la figure du Christ. C'est la ligne distincte de notre service. C'est à cela que nous sommes appelés — c'est pour cela que nous sommes mis à part.

Le lecteur remarquera avec intérêt, nous n'en doutons pas, le fait que c'est dans ce livre des Nombres et là seulement, que nous sont donnés tous les détails précieux et profondément instructifs sur les Lévites. Ce fait nous offre une nouvelle explication du caractère de notre livre. C'est en nous plaçant dans le désert que nous avons une vue exacte et complète des ouvriers de Dieu, comme de ses guerriers.

Examinons un peu maintenant le service des Lévites, qui nous est détaillé aux chapitres 3 et 4 des Nombres. « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Fais approcher la tribu de Lévi, et fais-la se tenir devant Aaron, le sacrificateur, afin qu'ils le servent, et qu'ils accomplissent ce qui appartient à son service, et au service de toute l'assemblée, devant la tente d'assignation, pour faire le service du tabernacle ; et ils auront la charge de tous les ustensiles de la tente d'assignation, et de ce qui se rapporte au service des fils d'Israël, pour faire le service du tabernacle. Et tu donneras les Lévites à Aaron et à ses fils ; ils lui sont absolument donnés d'entre les fils d'Israël » (chap. 3:5-9).

Les Lévites représentaient l'assemblée entière des Israélites, et agissaient en leur faveur. Ceci ressort du fait que les fils d'Israël posaient leurs mains sur la tête des Lévites, comme ceux-ci posaient les leurs sur la tête des sacrifices (chap. 8:10). L'acte de l'imposition exprimait l'identification, de sorte que les Lévites offrent un aspect tout spécial du peuple de Dieu dans le désert. Ils nous le présentent comme une troupe de zélés ouvriers, et non pas, qu'on le remarque bien, comme de simples travailleurs inconstants et irréguliers, courant çà et là, et faisant chacun ce qui lui semble bon. Rien de pareil ici. Si les hommes de guerre avaient à montrer leur généalogie et à demeurer fidèles à leur bannière, les Lévites avaient à se réunir autour de leur centre et à accomplir leur tâche. Tout était aussi clair, aussi distinct et aussi déterminé que possible et, de plus, tout était sous l'autorité et la direction immédiates du souverain sacrificateur.

Il est très nécessaire, pour tous ceux qui veulent être de vrais Lévites, des ouvriers fidèles et des serviteurs intelligents, de peser bien sérieusement ce sujet. Le service des Lévites devait être réglé par les directions du sacrificateur. Il n'y avait pas plus lieu à l'exercice de la propre volonté dans le service des Lévites, qu'il n'y en avait dans la position des hommes de guerre. Tout était divinement établi, et c'était une grâce particulière pour tous ceux dont les cœurs étaient dans un bon état. Pour celui dont la volonté n'était pas brisée, il pouvait sembler que ce fût une tâche pénible et des plus fastidieuses, que d'être obligé d'occuper la même position, ou d'être invariablement engagé dans la même série de travaux. Un tel homme pouvait soupirer après quelque chose de nouveau, quelque variété dans son œuvre. Mais, au contraire, quand la volonté était soumise et le cœur réglé, chacun pouvait dire : « Mon sentier est parfaitement tracé ; je n'ai qu'à obéir ». C'est toujours l'affaire du vrai serviteur ; et c'est ce qui a été supérieurement accompli par Celui qui fut le seul parfait serviteur qui ait passé sur la terre. Il pouvait dire : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais

la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 6:38). Et encore : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:34).

Mais il est un autre fait, digne d'attention, relativement aux Lévites ; c'est que leur service avait exclusivement rapport au tabernacle et à ce qui en dépendait. Ils n'avaient rien d'autre à faire. Penser à mettre la main à quoi que ce fût d'autre eût été, pour un Lévite, renier son appel, abandonner son œuvre divinement fixée, et se soustraire aux commandements de Dieu.

Il en est ainsi des chrétiens de nos jours. Leur affaire exclusive — leur seule grande œuvre — leur essentiel service, c'est Christ et ce qui le concerne. Ils n'ont rien d'autre à faire. Pour un chrétien, penser à mettre la main à autre chose, c'est renier sa vocation, abandonner son œuvre divinement fixée, et se soustraire aux commandements de Dieu. Un vrai Lévite de l'ancienne alliance pouvait dire : « Pour moi vivre, c'est le tabernacle » ; et maintenant un vrai chrétien peut dire : « Pour moi vivre, c'est Christ ». La grande question, dans tout ce qui peut se présenter au chrétien, est celle-ci : « Puis-je joindre Christ à telle ou telle chose ? » Si je ne le puis, je n'ai absolument rien à faire avec elle.

C'est la vraie manière de considérer les choses. Il ne s'agit pas là de savoir si ceci ou cela est bien ou mal. Non, il s'agit simplement de savoir jusqu'à quel point cela se rattache au nom et à la gloire du Christ. Cela simplifie tout étonnement, répond à mille questions, résout mille difficultés, et rend le chemin du chrétien sérieux et fidèle, aussi clair qu'un rayon de soleil. Un Lévite n'avait pas de difficultés au sujet de son œuvre ; elle lui était déterminée avec une précision divine. Le fardeau que chacun avait à porter, et l'œuvre que chacun avait à faire étaient indiqués avec une clarté qui ne laissait aucun lieu aux questions du cœur. Chacun pouvait connaître son ouvrage et le faire ; et ajoutons qu'il n'était fait que par ceux qui s'acquittaient de leurs fonctions spéciales. Ce n'était pas en courant çà et là, et en faisant ceci ou cela, que le service du tabernacle s'accomplissait dûment ; mais c'était par le soin assidu avec lequel chacun s'attachait à sa vocation particulière.

Il est bon de ne pas oublier cela. Nous sommes très disposés, comme chrétiens, à rivaliser les uns avec les autres, et ainsi à nous entraver mutuellement ; et nous sommes sûrs d'agir ainsi, si chacun de nous ne suit pas sa propre ligne de conduite divinement tracée. Nous disons : « *divinement tracée* », et nous insistons sur le mot. Nous n'avons nul droit de choisir notre propre œuvre. Si le Seigneur a fait d'un homme un évangéliste, d'un autre un docteur, d'un autre un pasteur ; s'il en a doué un autre pour l'exhortation, comment l'œuvre doit-elle se faire ? Assurément ce n'est point par l'évangéliste essayant d'enseigner, et par le docteur essayant d'exhorter, ou par quelqu'un qui, n'étant qualifié ni pour l'un ni pour l'autre de ces dons, essaie de les exercer tous deux. Non ; c'est par chacun exerçant le don qui lui a été divinement conféré. Sans doute, le Seigneur peut, quand il lui plaît, revêtir un même individu d'une variété de dons ; mais cela ne touche en aucune façon au principe sur lequel nous insistons, qui est simplement celui-ci : Chacun de nous est tenu de connaître sa propre direction de marche et d'action, et de la poursuivre. Si nous perdons cela de vue, nous tomberons dans une désespérante confusion. Dieu a ses carriers, ses tailleurs de pierre et ses maçons. L'œuvre avance par le travail de chaque ouvrier s'attachant diligemment à son propre ouvrage. Si tous étaient carriers, où seraient les tailleurs de pierre ? Si tous étaient tailleurs de pierre, où seraient les maçons ? Celui qui aspire à un autre ordre de choses, ou qui cherche à imiter le don d'un autre, fait le plus grand tort possible à la cause de Christ et à l'œuvre de Dieu dans le monde. C'est une grave erreur contre laquelle nous voudrions sérieusement prémunir le lecteur. Rien ne peut être plus insensé. Dieu ne se répète jamais. Il n'existe pas deux figures pareilles, et il n'y a pas dans une forêt deux feuilles ni deux brins d'herbe exactement semblables. Pourquoi donc quelqu'un aspirerait-il à la ligne de travaux d'un autre, ou affecterait-il de posséder le don d'un autre ? Que chacun soit content d'être précisément ce que son maître l'a fait. C'est le secret d'une vraie paix et du progrès.

Tout ceci trouve une illustration éclatante dans le résumé inspiré de ce qui a trait au service des trois classes distinctes des Lévites, que nous allons citer tout au long pour faciliter les choses au lecteur. Il n'est rien en définitive qui puisse être comparé au véritable langage des Saintes Écritures.

« Et l'Éternel parla à Moïse, dans le désert de Sinai, disant : Dénombrer les fils de Lévi selon leurs maisons de pères, selon leurs familles, tu dénombreras tous les mâles depuis l'âge d'un mois et au-dessus. Et Moïse les dénombra selon le commandement de l'Éternel, comme il lui avait été commandé. Ce sont ici les fils de Lévi, selon leurs noms Guershon, et Kehath, et Merari. Et ce sont ici les noms des fils de Guershon, selon leurs familles : Libni et Shimhi. Et les fils de Kehath, selon leurs familles : Amram, et Jitsehar, Hébron, et Uziel. Et les fils de Merari, selon leurs familles : Makhli et Mushi. Ce sont là les familles de Lévi, selon leurs maisons de pères. De Guershon, la famille des Libnites et la famille des Shimhites ; ce sont là les familles des Guershonites : ceux d'entre eux qui furent dénombrés, en comptant tous les mâles depuis l'âge d'un mois et au-dessus, ceux qui furent dénombrés furent sept mille cinq cents. Les familles des Guershonites campèrent derrière le tabernacle, vers l'occident ; et le prince de la maison de père des Guershonites était Éliasaph, fils de Laël. Et la charge des fils de Guershon, à la tente d'assignation, était le tabernacle et la tente, sa couverture, et le rideau de l'entrée de la tente d'assignation, et les tentures du parvis, et le rideau de l'entrée du parvis qui entoure le tabernacle et l'autel, et ses cordages pour tout son service » (chap. 3:14-26). Ailleurs nous lisons : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Relève aussi la somme des fils de Guershon, selon leurs maisons de pères, selon leurs familles ; tu les dénombreras depuis l'âge de trente ans et au-dessus, jusqu'à l'âge de cinquante ans : tous ceux qui entrent en service pour s'employer au service, à la tente d'assignation. C'est ici le service des familles des Guershonites, pour servir et pour porter : ils porteront les tapis du tabernacle et la tente d'assignation, sa couverture, et la couverture de peaux de tissons qui est sur elle par-dessus, et le rideau de l'entrée de la tente d'assignation, et les tentures du parvis, et le rideau de l'entrée de la porte du parvis qui entoure le tabernacle et l'autel, et leurs cordages, et tous les ustensiles de leur service ; tout ce qui doit être fait avec eux constituera leur service. Tout le service des fils des Guershonites, dans tout ce qu'ils portent et dans tout leur service, sera selon les ordres d'Aaron et de ses fils ; et vous leur donnerez en charge tout ce qu'ils doivent porter. C'est là le service des familles des fils des Guershonites à la tente d'assignation ; et leur charge sera sous la main d'Ithamar, fils d'Aaron, le sacrificateur » (chap. 4:21-28).

Voilà pour ce qui regarde Guershon et son œuvre. Lui et son frère Merari avaient à porter « le tabernacle », tandis que Kehath était appelé à porter « le sanctuaire », ainsi que nous lisons au chap. 10: « Et le tabernacle fut démonté ; puis les fils de Guershon et les fils de Merari partirent, portant le tabernacle... Puis les Kehathites partirent, portant *le sanctuaire* ; et on (c'est-à-dire les Guershonites et les Merarites) dressa le tabernacle, en attendant leur arrivée » (vers. 17-21). Il y avait un fort lien moral qui unissait Guershon et Merari dans leur service, quoique leur œuvre fût parfaitement différente, comme nous le verrons par le passage suivant.

« Quant aux fils de Merari, tu les dénombreras selon leurs familles, selon leurs maisons de pères. Tu les dénombreras depuis l'âge de trente ans et au-dessus, jusqu'à l'âge de cinquante ans, tous ceux qui entrent en service pour s'employer au service de la tente d'assignation. Et c'est ici la charge de ce qu'ils auront à porter, selon tout leur service à la tente d'assignation : les ais du tabernacle, et ses traverses, et ses piliers, et ses bases, et les piliers du parvis tout autour, et leurs bases, et leurs pieux, et leurs cordages, tous leurs ustensiles, selon tout leur service ; et vous leur compterez, en les désignant par nom, les objets qu'ils auront charge de porter. C'est là le service des familles des fils de Merari, pour tout leur service à la tente d'assignation, sous la main d'Ithamar, fils d'Aaron, le sacrificateur » (chap. 4:29-33).

Tout cela était clair et distinct. Guershon n'avait rien à faire avec les ais et les piquets ; et Merari n'avait rien à faire avec les tentures ou les couvertures. Et cependant ils étaient très intimement unis, comme ils étaient dans une mutuelle dépendance. « Les ais et les bases » n'auraient servi à rien sans les « tentures » ; et celles-ci auraient été inutiles sans les ais et les soubassements. Et quant aux

« pieux », quoiqu'ils parussent si insignifiants, qui pourrait apprécier l'importance qu'ils avaient en reliant entre eux les objets, et en maintenant la visible unité du tout ? Ainsi tous travaillaient ensemble à une fin commune, et cette fin était atteinte par chaque individu restant occupé de sa propre ligne spéciale de travail. Si un Guershonite s'était mis dans la tête d'abandonner les « tentures » pour s'occuper des « pieux », il aurait laissé son œuvre propre inexécutée et se serait mêlé de l'œuvre des Merarites. Cela n'aurait jamais pu aller. Tout eût été jeté dans une fâcheuse confusion, tandis qu'en s'attachant à la règle divine, tout était maintenu dans l'ordre le plus admirable.

Il devait être extrêmement beau de voir les ouvriers de Dieu dans le désert. Chacun était à son poste, et agissait dans la sphère qui lui était divinement assignée. C'est pourquoi dès que la nuée s'était levée, et que l'ordre de démonter le tabernacle était donné, chacun savait ce qu'il avait à faire, et ne faisait rien d'autre. Nul n'avait le droit de suivre ses propres pensées. L'Éternel pensait pour tous. Les Lévités s'étaient déclarés « pour l'Éternel » ; ils s'étaient soumis à son autorité ; et ce fait était à la base même de toute leur œuvre et de leur service dans le désert. Cette œuvre étant considérée sous ce jour, il était tout à fait indifférent qu'un homme eût à s'occuper d'un clou, d'une tenture ou d'un chandelier d'or. La grande question pour chacun et pour tous était seulement : « Est-ce là mon ouvrage ? Est-ce là ce que le Seigneur m'a donné à faire ? »

Ceci fixe tout. Si les choses avaient été laissées à l'estimation ou au choix de l'homme, tel individu eût aimé ceci, tel autre cela, et un troisième quelque autre chose. Comment alors le tabernacle aurait-il jamais été porté à travers le désert ou dressé à sa place ? Impossible ! Il ne pouvait y avoir qu'une autorité suprême, savoir l'Éternel lui-même. Il disposait de tout et tous avaient à se soumettre à lui. Il ne restait nulle place pour l'exercice de la volonté humaine. C'était une grâce remarquable. Elle écartait une foule de luttes et de confusions. Il faut de la soumission, il faut une volonté brisée, il faut une cordiale adhésion à l'autorité de Dieu, autrement on en viendrait à l'état dont il est question dans le livre des Juges : « Chacun faisait ce qui était bon à ses yeux ». Un Merarite pouvait dire, ou le penser s'il ne le disait pas : « Quoi ! dois-je dépenser la meilleure partie de ma vie ici-bas — les jours de ma force et de ma vigueur — à prendre soin de quelques pieux ? Était-ce pour cela que j'étais né ? Ne dois-je pas avoir dans ma vie un but plus élevé que celui-là ? Serait-ce ma seule occupation de l'âge de trente ans à celui de cinquante ? »

Il y avait une double réponse à de telles questions. En premier lieu, c'était assez pour le Merarite de savoir que l'Éternel lui avait assigné son ouvrage. Cela suffisait pour donner de la dignité à ce que la nature pouvait regarder comme l'affaire la plus infime et la plus vile. Ce que nous faisons importe peu, pourvu que nous accomplissions toujours notre travail ordonné de Dieu. Un homme peut poursuivre une carrière que ses semblables jugeraient être fort brillante ; il peut dépenser son énergie, son temps, ses talents, sa fortune à la poursuite de ce que les hommes de ce monde estiment grand et glorieux, et avec tout cela, sa vie peut n'être qu'une brillante bagatelle. Mais, d'un autre côté, l'homme qui fait simplement la volonté de Dieu, quelle qu'elle puisse être — l'homme qui exécute les commandements du Seigneur, quoi que ce soit que ces commandements lui prescrivent — cet homme-là marchera dans un sentier éclairé par les rayons de l'approbation de Dieu, et son œuvre sera rappelée lorsque les plus splendides projets des enfants de ce siècle seront tombés dans l'éternel oubli.

Mais, outre la valeur morale toujours liée à l'accomplissement du devoir qu'on est appelé à remplir, il y avait aussi une dignité particulière, se rattachant à l'œuvre d'un Merarite, alors même que cette œuvre ne consistait qu'à prendre soin de quelques « pieux » ou de quelques « bases ». Tout ce qui se rapportait au tabernacle offrait le plus profond intérêt et possédait la plus haute valeur. Il n'y avait rien, dans le monde entier, qui pût être comparé avec ce tabernacle fait de planches et toutes ses dépendances mystiques. C'était une sainte dignité et un saint privilège que d'être admis à toucher le moindre piquet qui formait une partie de ce merveilleux tabernacle dans le désert. Il était infiniment plus glorieux d'être un Merarite, veillant aux piquets du tabernacle, que de porter le sceptre de l'Égypte ou de l'Assyrie. Il est vrai, ce Merarite, selon le sens de son nom, pouvait

paraître un pauvre homme « affligé » et fatigué ; mais son labeur était lié à la demeure du Dieu Très-Haut, possesseur des cieux et de la terre. Ses mains maniaient des objets qui étaient les modèles des choses qui sont au ciel. Chaque pieu, chaque socle, chaque tenture, chaque couverture, étaient une ombre des grandes choses à venir — une figure symbolique du Christ.

Nous ne prétendons pas affirmer que le pauvre Merarite ou Guershonite, ainsi occupé, comprit ces choses. Ce n'est nullement la question à traiter ici. *Nous* pouvons comprendre ces choses. C'est notre privilège de les placer toutes — le tabernacle et ses meubles mystiques — sous la brillante lumière du Nouveau Testament, et d'y découvrir Christ en tout.

Toutefois, tout en ne préjugant rien sur la mesure d'intelligence que possédaient les Lévites, dans leur œuvre respective, nous pouvons pourtant dire, avec assurance, que c'était un privilège très précieux que celui d'être admis à toucher, à manier, et à porter à travers le désert, l'ombre terrestre des célestes réalités. De plus, c'était une grâce spéciale d'avoir l'autorité d'un « Ainsi a dit l'Éternel » pour toutes les choses auxquelles ils mettaient leurs mains. Qui peut apprécier une telle grâce, un tel privilège ? Chaque membre de cette merveilleuse tribu d'ouvriers avait sa ligne particulière de travaux, tracée de la main de Dieu même, et surveillée par le sacrificateur de Dieu. Il ne s'agissait pas que chacun fît ce qu'il trouvait bon ou marchât sur les brisées d'un autre, mais que tous se soumissent à l'autorité de Dieu et fissent précisément ce qu'ils étaient appelés à faire. C'était là le secret de l'ordre pour tous ces huit mille cinq cent quatre-vingts ouvriers (chap. 4:48). Et nous pouvons dire, avec toute l'assurance possible, que c'est encore le seul vrai secret de l'ordre. Pourquoi trouvons-nous tant de confusion dans l'Église professante ? Pourquoi tant de conflits de pensées, d'opinions, de sentiments ? Pourquoi tant d'oppositions des uns aux autres ? Pourquoi tant d'empiétements sur le chemin du prochain ? Simplement parce qu'on manque d'une soumission entière et absolue à la parole de Dieu. Notre *volonté* est à l'œuvre. Nous choisissons nos propres voies au lieu de laisser à Dieu le soin de les choisir pour nous. Il nous faut cette attitude et cet état d'âme, où *toutes* les pensées humaines, et les nôtres en particulier, sont mises à la place qui leur convient réellement ; et où les pensées de Dieu s'élèvent jusqu'à une souveraineté pleine et complète.

Ceci, nous en sommes convaincu, est le point capital, ce qui nous manque le plus ; c'est l'urgent besoin des jours où nous vivons. La volonté de l'homme prend partout toujours plus d'ascendant. « Rompons, disent-ils, leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ! » (Psaume 2:3).

Tel est plus que jamais l'esprit de ce siècle. Quel en est l'antidote ? *La soumission* ! La soumission à quoi ? Est-ce à ce qu'on appelle l'autorité de l'Église ? Est-ce à la voix de la tradition, aux commandements et aux doctrines des hommes ? Non, béni soit Dieu, ce n'est ni à l'une de ces choses, ni à toutes ensemble. À quoi donc ? À la voix du Dieu vivant, à la voix de l'Écriture Sainte. C'est là le grand remède contre la propre volonté, d'un côté, et la soumission à l'autorité humaine, de l'autre. « Nous devons *obéir* ». Telle est la réponse à la volonté propre. « Nous devons obéir à *Dieu* ». Telle est la réponse à un lâche assujettissement à l'autorité humaine en matière de foi. Nous avons toujours affaire à ces deux éléments. Le premier, la volonté propre, se résout en infidélité. Le second, la soumission à l'homme, se résout en superstition. Ces deux tendances exerceront leur influence sur tout le monde civilisé. Elles entraîneront tout, sauf ceux qui sont enseignés de Dieu à dire, à sentir et à agir d'après cette immortelle maxime « Nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ».

C'était ce qui, dans le désert, rendait le Guershonite capable de veiller à ces « peaux de tissons », rudes et d'un aspect peu agréable ; c'était ce qui rendait le Merarite capable de prendre soin de ces « pieux », si insignifiants en apparence. Oui, et c'est aussi ce qui, de nos jours, rendra le chrétien capable de s'appliquer à la ligne spéciale de service, auquel son Seigneur peut trouver bon de l'appeler. Quoique, aux yeux des hommes, tel genre de service puisse paraître rude et sans attrait, vil et insignifiant, il nous suffit que notre Seigneur nous ait assigné notre poste et nous ait donné notre travail, et que ce travail ait un rapport immédiat à la Personne et à la gloire de Celui qui est le porte

enseigne entre dix mille, et dans lequel tout est aimable. Nous aussi, nous pouvons nous borner à l'antitype de la peau de tissons grossière et disgracieuse, ou du pieu insignifiant. Mais souvenons-nous que tout ce qui se rapporte à Christ, à son Nom — à sa Personne — à sa Cause — ici-bas, est indiciblement précieux à Dieu. Cela peut être très petit au jugement de l'homme, mais qu'importe ? Nous devons considérer les choses au point de vue de Dieu, nous devons les mesurer à Sa mesure qui est Christ. Dieu mesure tout par Christ. Tout ce qui a le moindre rapport avec Christ est intéressant et important au jugement de Dieu ; tandis que les desseins les plus éclatants, les projets les plus gigantesques, les entreprises les plus étonnantes des hommes du monde, tout s'évanouit comme les brouillards de l'aube du jour et la rosée du matin. L'homme fait de *son moi* son propre centre, son propre objet, sa propre règle. Il estime les choses selon la mesure dont elles l'exaltent et favorisent ses intérêts. Il se sert même de la religion dans le même but, et il en fait un piédestal pour s'élever lui-même. En un mot, tout est employé à former un capital pour le *moi*, et est utilisé comme réflecteur pour porter la lumière et appeler l'attention sur le *moi*. Il y a ainsi un immense abîme entre les pensées de Dieu et celles de l'homme ; et les bords de cet abîme sont aussi éloignés l'un de l'autre que *Christ* l'est de l'égoïsme de l'homme. Tout ce qui appartient à Christ est d'une importance et d'un intérêt éternels. Tout ce qui tient au *moi* disparaîtra et sera oublié. Par conséquent, la plus fatale erreur où puisse tomber un homme, c'est de faire du *moi* son unique objet ; le résultat en sera un éternel mécompte. Mais, d'un autre côté, la chose la plus sage, la plus sûre et la meilleure que puisse faire l'homme, c'est de prendre Christ pour son unique objet ; car cela le conduira infailliblement à une gloire et à une bénédiction éternelles.

Bien-aimé lecteur, arrêtez-vous un instant et interrogez votre cœur et votre conscience. Il nous semble qu'en ce moment nous avons à nous acquitter d'une sainte responsabilité vis-à-vis de votre âme. Nous écrivons ces lignes dans la solitude de notre cabinet à Bristol, et peut-être les lirez-vous dans la solitude du vôtre en Nouvelle-Zélande, en Australie ou dans quelque autre contrée lointaine. Nous voudrions donc rappeler que notre but n'est pas d'écrire un livre, ni même simplement d'expliquer l'Écriture. Nous désirons être employé de Dieu à agir sur le fond de votre âme. Permettez-nous donc de vous poser cette question solennelle et pressante : *Quel est votre objet ?* Est-ce Christ, ou le moi ? Soyez sincère devant le Scrutateur des cœurs, Tout-Puissant et qui voit tout. Portez sur vous-même un sévère jugement comme étant dans la lumière de la présence de Dieu. Ne vous laissez pas tromper par quelque apparence brillante ou fausse. Le regard de Dieu pénètre à travers la surface des choses, et il voudrait que vous fissiez de même. Il vous présente Christ en contraste avec tout le reste. L'avez-vous reçu ? Est-il votre sagesse, votre justice, votre sainteté et votre rédemption ? Pouvez-vous dire sans hésitation : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui » ? Sondez et voyez. Est-ce là pour vous un point parfaitement réglé, enraciné bien avant dans les profondeurs mêmes de votre âme ? S'il en est ainsi, faites-vous de Christ votre unique objet ? Mesurez-vous toute chose par Lui ?

Ah ! cher ami, ce sont des questions propres à sonder le cœur. Soyez assuré que nous ne vous les posons pas sans en avoir senti, pour nous-même, l'énergie et le pouvoir. Dieu nous est témoin que nous sentons, quoique bien faiblement, leur importance et leur gravité. Nous sommes profondément et parfaitement convaincu que rien ne demeurera sauf ce qui se rattache à Christ, et de plus, que la plus infime affaire qui, fût-ce de loin, se rapporte à Lui, est d'un haut intérêt au jugement du Ciel. S'il nous est donné d'éveiller le sentiment de ces vérités dans quelque cœur, ou d'affermir ce sentiment-là où il a déjà été éveillé, nous estimerons n'avoir pas écrit ce volume en vain.

Maintenant, avant de clore cette longue section, jetons un coup d'œil sur les Kehathites et leur œuvre.

« Et l'Éternel parla à Moïse et à Aaron, disant : Relève la somme des fils de Kehath d'entre les fils de Lévi, selon leurs familles, selon leurs maisons de pères, depuis l'âge de trente ans et au-dessus, jusqu'à l'âge de cinquante ans, tous ceux qui entrent en service pour faire l'œuvre dans la tente d'assignation. C'est ici le service des fils de Kehath, dans la tente d'assignation : c'est une chose très sainte. Et lorsque le camp partira, Aaron et ses fils entreront, et ils démonteront le voile qui sert de

rideau, et en couvriront *l'arche* du témoignage ; et ils mettront dessus une couverture de peaux de taissons, et étendront par-dessus un drap tout de bleu ; et ils y placeront les barres. Et ils étendront un drap de bleu sur la *table* des pains de proposition, et mettront sur elle les plats, et les coupes, et les vases, et les gobelets de libation ; et le pain continuel sera sur elle. Et ils étendront sur ces choses un drap d'écarlate, et ils le couvriront d'une couverture de peaux de taissons, et ils y placeront les barres. Et ils prendront un drap de bleu, et en couvriront le chandelier du luminaire, et ses lampes, et ses mouchettes, et ses vases à cendre, et tous ses vases à huile, dont on fait usage pour son service ; et ils le mettront, avec tous ses ustensiles, dans une couverture de peaux de taissons, et le mettront sur une perche. Et sur *l'autel d'or* ils étendront un drap de bleu, et le couvriront d'une couverture de peaux de taissons, et y placeront les barres. Et ils prendront tous les ustensiles du service avec lesquels on sert dans le lieu saint, et ils les mettront dans un drap de bleu, et les couvriront d'une couverture de peaux de taissons, et les mettront sur une perche. Et ils ôteront les cendres de *l'autel*, et ils étendront sur lui un drap de pourpre. Et ils mettront dessus tous ses ustensiles dont on fait usage pour son service : les brasiers, les fourchettes, et les pelles, et les bassins, tous les ustensiles de *l'autel* ; et ils étendront dessus une couverture de peaux de taissons, et y placeront les barres. — Et lorsque Aaron et ses fils auront achevé de couvrir le lieu saint et tous les ustensiles du lieu saint, lors du départ du camp, après cela les fils de Kehath viendront pour les porter, afin qu'ils ne touchent pas les choses saintes, et ne meurent pas. C'est là ce que les fils de Kehath porteront de la tente d'assignation » (chap. 4:1-15).

Nous voyons ici quelles fonctions sacrées étaient confiées à la charge des Kehathites. L'arche, la table d'or, le chandelier d'or, l'autel d'or et l'autel des holocaustes — tout cela était les ombres des biens à venir, les modèles de ce qui est dans les cieux, les figures des choses vraies, les types du Christ, dans sa Personne, son œuvre et ses offices, comme nous avons essayé de le montrer dans les « Notes sur l'Exode », aux chapitres 24-30. Ces choses nous sont ici présentées au désert, dans leur vêtement de voyage, s'il nous est permis de nous servir de cette expression. À l'exception de l'arche de l'alliance, toutes ces choses avaient alors la même apparence aux yeux de l'homme, savoir la grossière couverture de peaux de taissons. L'arche présentait cette différence que par-dessus les peaux de taissons, il y avait « un drap de bleu », qui désignait, sans doute, le caractère entièrement céleste du Seigneur Jésus Christ, dans sa Personne divine. Ce qui était essentiellement céleste en Lui se manifestait toujours au dehors pendant son séjour ici-bas. Il fut constamment l'homme céleste, « le Seigneur du ciel ». Au-dessous du drap bleu se trouvaient les peaux de taissons, qui peuvent être regardées comme l'expression de ce qui garantit du mal. L'arche était le seul objet qui fût couvert de cette manière particulière.

Quant à « la table des pains de proposition », qui était un type de notre Seigneur Jésus Christ, dans sa relation avec les douze tribus d'Israël, il y avait d'abord « un drap de *bleu* », ensuite un « drap d'*écarlate* » ; et par-dessus tout, les peaux de taissons. En d'autres termes, il y avait ce qui était essentiellement céleste ; puis ce qui représentait la splendeur humaine ; et sur le tout, ce qui préservait du mal. Le but de Dieu est que les douze tribus d'Israël aient la suprématie sur la terre, qu'en elles soit réalisé le type le plus élevé de la splendeur de l'homme. De là, la convenance du drap d'écarlate sur la table des pains de proposition. Les douze pains représentaient évidemment les douze tribus ; et quant à la couleur écarlate, le lecteur n'a qu'à parcourir l'Écriture pour voir qu'elle représente ce que l'homme considère comme somptueux.

Les couvertures du chandelier et de l'autel d'or étaient identiques, savoir, d'abord la couverture céleste, et ensuite à l'extérieur, les peaux de taissons. Dans le chandelier, nous voyons Christ, en rapport avec l'œuvre du Saint Esprit en lumière et en témoignage. L'autel d'or nous montre Christ et la valeur de son intercession, le parfum et la haute importance de ce qu'Il est devant Dieu. Ces deux objets, en traversant les sables du désert, étaient enveloppés de ce qui était céleste, et protégés au-dessus par les peaux de taissons.

Enfin, dans l'autel d'airain, nous observons une distinction marquée. Il était couvert de « pourpre » au lieu de « bleu » ou d'« écarlate ». Pourquoi cela ? Sans doute parce que l'autel

d'airain préfigure Christ comme Celui qui « *a souffert* pour les péchés », et qui doit, par conséquent, porter le sceptre de la royauté. Le « pourpre » est la couleur royale. Celui qui a souffert dans ce monde, régnera. Celui qui a porté la couronne d'épines, portera la couronne de gloire. Voilà pourquoi la couverture de « pourpre » convenait à l'autel d'airain, car on y offrait la victime. Nous savons qu'il n'est rien dans l'Écriture qui n'ait sa signification divine, et c'est notre privilège, aussi bien que notre devoir, de chercher à comprendre, le sens de tout ce que notre Dieu a écrit, selon sa grâce, pour notre instruction. C'est à quoi, croyons-nous, on ne peut parvenir qu'en s'attendant à Dieu avec humilité, patience et prière. Celui qui a inspiré le Livre connaît parfaitement le but et l'objet du Livre dans son ensemble et de chacune de ses divisions en particulier. Cette conviction doit avoir pour effet de réprimer les profanes écarts de l'imagination. L'Esprit de Dieu peut seul ouvrir les Écritures à nos âmes. Dieu est son propre interprète dans la Révélation aussi bien que dans la Providence, et plus nous nous appuyons sur Lui, dans le sentiment vrai de notre néant, plus nous acquérons une connaissance approfondie de sa Parole et de ses voies.

Nous voudrions donc vous inviter, lecteur chrétien, à chercher les quinze premiers versets du chapitre 4 des Nombres, et à les lire en la présence de Dieu. Demandez-lui de vous expliquer le sens de chaque phrase, la signification de l'arche et pourquoi seule elle était couverte d'un « drap entièrement bleu ». Et de même pour le reste. Nous nous sommes hasardé, avec humilité, nous l'espérons, à indiquer le sens de ces choses ; mais nous désirons vivement que vous l'appreniez directement de Dieu, et que vous ne l'acceptiez pas seulement de l'homme. Nous confessons que nous redoutons extrêmement le travail de l'imagination, et nous croyons pouvoir dire que nous ne nous sommes jamais mis à écrire sur les Saintes Écritures, sans être profondément convaincu que nul autre que le Saint Esprit ne saurait réellement les expliquer.

Mais vous direz peut-être : « Pourquoi donc écrivez-vous ? » Eh bien c'est avec la vive espérance de pouvoir, en quelque faible mesure, aider celui qui étudie sérieusement l'Écriture, à découvrir les exquis pierres précieuses, répandues dans les pages inspirées, de façon qu'il puisse les recueillir pour lui-même. Des milliers de lecteurs pourraient lire sans cesse le chapitre 4 des Nombres, et ne pas même remarquer le fait que l'arche était la seule partie de l'ameublement mystique du tabernacle, qui ne laissât point voir la peau de taissans. Or, si l'on n'a pas même saisi le simple fait, comment pourra-t-on en concevoir la portée ? Il en est de même pour l'autel d'airain ; combien de lecteurs n'ont pas même observé que seul il était revêtu de « pourpre » ?

Or, nous pouvons être assurés que ces deux faits ont un sens pleinement spirituel. L'arche était la suprême manifestation de Dieu ; nous pouvons donc comprendre pourquoi elle devait, à première vue, montrer ce qui était purement céleste. L'autel d'airain était la place où se jugeait le péché, il était un type de Christ dans son œuvre, comme Celui qui porte le péché ; il représentait jusqu'à quel point Il s'est abaissé pour nous, et cependant cet autel d'airain était le seul objet qui fût enveloppé d'une couverture *royale*. Peut-on rien imaginer de plus exquis que cet enseignement ? Quelle sagesse infinie dans toutes ces belles distinctions. L'arche nous conduit à la place la plus élevée dans les cieux, et l'autel d'airain à la plus basse sur la terre. Ils occupaient les extrémités du tabernacle. Dans la première nous voyons Celui qui a glorifié la loi, et dans le second Celui qui a été fait péché. Dans l'arche on voyait d'abord ce qui était céleste, et ce n'était qu'en cherchant plus profondément qu'on apercevait la peau de taissans, et plus profondément encore ce voile mystérieux, type de la chair du Christ. Mais dans l'autel d'airain, la première chose qui frappait le regard, c'était la peau de taissans, et puis au-dessous la couverture royale. Christ nous apparaît dans chacun de ces objets, mais sous un aspect différent. Dans l'arche nous avons Christ, maintenant la gloire de Dieu. Dans l'autel d'airain nous le voyons répondant aux besoins du pécheur. Combinaison bénie pour nous !

Mais le lecteur a-t-il, en outre, observé que dans tout ce merveilleux passage, sur lequel nous avons attiré son attention, il n'est pas fait mention d'une certaine pièce de l'ameublement qui, nous le savons d'après Exode 30 et d'autres parties des Écritures, occupait une place importante dans le tabernacle ? Nous voulons parler de la cuve d'airain. Pourquoi est-elle omise au chapitre 4 des Nombres ? Il est plus que probable que quelques-uns de nos clairvoyants rationalistes trouveraient

en cela ce qu'ils appelleraient une omission, un défaut, une contradiction. Or en est-il ainsi ? Non, grâce à Dieu ! Le lecteur chrétien sait bien que de pareilles choses sont entièrement incompatibles avec le Livre de Dieu. Il le sait, alors même qu'il ne pourrait pas motiver l'absence ou la présence de tel ou tel détail particulier dans un passage donné. Mais justement, pour autant que nous pouvons, par la grâce de Dieu, discerner la raison spirituelle des choses, nous trouvons toujours que là où le rationaliste prétend découvrir des défauts, le lecteur pieux reconnaît de brillantes perles.

Il en est ainsi, nous n'en doutons pas, de l'omission de la cuve d'airain dans la liste du chapitre 4 des Nombres. Ce n'est là qu'une des dix mille démonstrations de la beauté et de la perfection du livre inspiré.

Mais le lecteur peut demander : « Pourquoi cette omission de la cuve ? » La raison peut en être fondée sur ce double fait : la matière dont était faite la cuve, et l'usage pour lequel elle était construite. Nous avons ce double fait exposé dans l'Exode. La cuve avait été faite avec les miroirs des femmes qui s'assemblaient à la porte de la tente d'assignation (Exode 38:8). C'était sa substance. Et quant à son objet, elle était préparée comme un moyen de purification pour l'homme. Or, dans toutes les choses qui composaient les fonctions et les charges spéciales des Kehathites, nous voyons seulement les manifestations variées de Dieu en Christ depuis l'arche qui était dans le lieu très saint, jusqu'à l'autel d'airain placé dans le parvis du tabernacle. Et comme la cuve n'était pas une manifestation de Dieu, mais une purification pour l'homme, on ne la voit point, par conséquent, confiée à la surveillance et à la charge des Kehathites.

Mais il faut que nous laissions maintenant le lecteur méditer seul sur cette partie des plus profondes de notre livre (chap. 3-4). Elle est réellement inépuisable. Nous pourrions continuer à nous y étendre jusqu'à remplir, non pas des pages, mais des volumes entiers ; et après tout, nous sentirions que nous avons à peine pénétré à la surface d'une mine dont la profondeur ne peut jamais être sondée, dont les trésors ne sauraient jamais être épuisés. Qui peut essayer de développer cette grâce souveraine qui brille dans le fait, que le volontaire Lévi pouvait être le premier à répondre à cet appel si émouvant : « Quiconque est pour l'Éternel ? » Qui peut judicieusement parler de la miséricorde riche, abondante et supérieure, révélée dans ce fait, que ceux dont les mains avaient trempé dans le sang fussent autorisés à manier les vaisseaux du sanctuaire ; et que ceux dans l'assemblée desquels l'Esprit de Dieu ne pouvait pas entrer fussent menés au milieu même de l'assemblée de Dieu, pour y être occupés de ce qui lui était si précieux ?

Or ces trois divisions d'ouvriers, les Merarites, les Guershonites et les Kehathites, quelle instruction ils nous donnent ! Quel type des divers membres de l'Église de Dieu dans leur service varié ! Quelle profondeur de mystérieuse sagesse en tout ceci ! Est-ce parler trop fortement, est-ce trop de dire que, dans ce moment, rien ne nous impressionne plus profondément que le sentiment de l'entière faiblesse et de la complète pauvreté de tout ce que nous avons exposé sur l'une des plus riches divisions du volume inspiré ? Toutefois, nous avons conduit le lecteur à une mine dont la profondeur et la richesse sont infinies, et il faut que nous le laissions y pénétrer par le secours de Celui auquel la mine appartient et qui seul peut en dérouler les trésors. Tout ce que l'homme peut écrire ou dire sur quelque portion que ce soit de la Parole de Dieu ne peut tout au plus que suggérer des idées ; et parler de cette Parole comme d'un sujet qu'on épuiserait, ce serait manquer de respect pour le canon sacré. Puissions-nous fouler le saint lieu avec des pieds déchaussés, et être semblables à ceux qui consultaient Dieu dans le temple et dont les méditations sont imprégnées de l'esprit du culte (\*).

(\*) Pour de plus amples détails sur les sujets traités dans la section qui précède, nous renvoyons le lecteur aux « Notes sur l'Exode » (chapitres 24-30).

## Chapitre 5

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël qu'ils mettent hors du camp tout lépreux, et quiconque a un flux, et quiconque est impur pour un mort. Tant homme que femme, vous

les mettez dehors ; vous les mettez hors du camp, afin qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, *au milieu desquels j'habite*. Et les fils d'Israël firent ainsi, et les mirent hors du camp ; comme l'Éternel avait dit à Moïse, ainsi firent les fils d'Israël » (versets 1-4).

Nous avons ici, déployé devant nous, le grand principe fondamental sur lequel est établie la discipline de l'assemblée ; principe, nous pouvons le dire, de la dernière importance, quoiqu'il soit, hélas ! si peu compris et si peu observé. C'était la présence de Dieu au milieu de son peuple d'Israël qui réclamait de leur part la sainteté. « Afin qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels j'habite ! » Le lieu où le Saint habite doit être saint. C'est une vérité aussi simple qu'elle est urgente.

Nous avons déjà fait observer que la *rédemption* était la *base* de l'habitation de Dieu au milieu de son peuple ; mais nous devons nous souvenir que la *discipline* était essentielle à son séjour au milieu d'eux. Dieu ne pouvait pas habiter là où le mal était sanctionné ouvertement et de propos délibéré. Béni soit son nom, Il peut supporter et Il supporte la faiblesse et l'ignorance ; mais ses yeux sont trop purs pour voir le mal et regarder l'iniquité. Le mal ne peut jamais habiter avec Dieu, et Dieu ne peut avoir de communion avec le mal. Ce serait comme une dénégation de sa propre nature ; or Il ne peut se renier lui-même.

On peut cependant faire cette objection : « Le Saint Esprit n'habite-t-il pas dans le croyant individuellement, et cependant il se trouve beaucoup de mal en lui ? ». En effet, le Saint Esprit habite dans le croyant, sur le principe d'une rédemption accomplie. Il est là, non point comme le sceau de ce qui est de la nature, mais comme le sceau de ce qui est de Christ ; et nous jouissons de sa présence et de sa communion exactement selon la mesure dont le mal en nous est habituellement jugé. Quelqu'un soutiendra-t-il que nous puissions réaliser la présence de l'Esprit au-dedans de nous, et nous en réjouir, tout en tolérant notre dépravation naturelle et en satisfaisant les convoitises de la chair et de nos pensées ? Loin de nous cette idée impie ! Non, il faut que nous nous jugions nous-mêmes et que nous rejetions tout ce qui est incompatible avec la sainteté de Celui qui demeure en nous. Notre « vieil homme » n'est pas reconnu du tout. Il n'existe pas devant Dieu. Il a été condamné entièrement en la croix de Christ. Nous sentons son influence, hélas ! et nous avons à en mener deuil et à nous en juger nous-mêmes ; mais Dieu nous voit en Christ dans l'Esprit, dans la nouvelle création. Et d'ailleurs le Saint Esprit habite dans le croyant sur le fondement du sang de Christ, et cette habitation exige le jugement du mal sous toutes ses formes.

Il en est de même relativement à l'assemblée ; sans doute il y a du mal en elle, du mal dans chacun de ceux qui en font partie et par conséquent du mal dans le corps collectif. Mais il faut que ce mal soit jugé ; et s'il est jugé, il ne lui est pas permis d'agir, il est annulé. Mais dire qu'une assemblée n'a pas à juger le mal, c'est tout simplement établir l'antinomianisme ; que dirions-nous à un chrétien qui soutiendrait qu'il n'est pas solennellement responsable de juger le mal en lui-même et dans sa conduite ? Nous pourrions, sans aucune hésitation, le déclarer antinomien. Et s'il est mauvais pour un seul individu de suivre un tel principe, ne doit-il pas l'être tout autant pour une assemblée ? Nous ne comprenons pas que cela puisse être mis en question.

Quelle aurait été la conséquence du refus d'Israël, d'obéir au commandement péremptoire donné au commencement du chapitre que nous examinons ? Supposons qu'ils eussent dit : « Nous ne sommes pas responsables de juger le mal, et nous ne pensons pas qu'il convienne à des mortels comme nous, pauvres, faibles et faillibles, de juger qui que ce soit. Ces individus lépreux, souillés et autres, sont tout autant Israélites que nous, et ont droit tout aussi bien que nous à toutes les bénédictions et à tous les privilèges du camp ; nous ne voyons donc point qu'il nous convienne de les mettre dehors ».

Or, nous le demandons, qu'est-ce que Dieu aurait répliqué à de pareilles objections ? Si le lecteur veut se reporter un instant au chapitre 7 de Josué, il trouvera une réponse aussi solennelle qu'elle peut l'être. Qu'il s'approche et qu'il examine avec soin ce « grand monceau de pierres » dans la vallée d'Acor. Qu'il y lise l'inscription qu'il porte : quelle est-elle ? : « Dieu est extrêmement

redoutable dans l'assemblée des saints, et terrible au milieu de tous ceux qui l'entourent » (Ps. 89:7). « Notre Dieu est un feu consumant » (Héb. 12:29). Quel est le sens de tout cela ? Écoutons-le et le considérons. La convoitise, ayant conçu dans le cœur d'un membre de la congrégation, avait enfanté le péché. Mais quoi ! cela embrassait-il la congrégation tout entière ? Oui, sans doute, telle est la solennelle vérité. « *Israël* (non pas seulement Acan) a péché, et même *ils* ont transgressé mon alliance que je leur avais commandée, et même *ils* ont pris de l'anathème, et même *ils* ont volé, et même *ils* ont menti, et *ils* l'ont aussi mis dans leur bagage. Et les fils d'Israël ne pourront subsister devant leurs ennemis, ils tourneront le dos devant leurs ennemis ; car *ils* sont devenus anathème. *Je ne serai plus avec vous si vous ne détruisez pas l'anathème du milieu de vous* » (Josué 7:11-12).

Ce passage est des plus sérieux et des plus pénétrants. Il fait assurément entendre une voix éclatante à nos oreilles, et donne à notre cœur une sainte leçon. Il y avait, autant que le récit nous l'apprend, plusieurs centaines de mille individus dans tout le camp d'Israël, aussi ignorants du péché d'Acan que Josué lui-même semble l'avoir été, et cependant nous lisons : *Israël* a péché, transgressé, pris de l'anathème, volé et menti. Comment pouvait-il en être ainsi ? L'assemblée était une. La présence de Dieu au milieu de la congrégation en constituait l'unité ; unité telle que le péché de chacun devenait celui de tous. « Un peu de levain fait lever la pâte tout entière ». La raison humaine peut hésiter là-dessus comme, de fait, elle hésitera toujours sur tout ce qui est au-dessus de son étroite portée. Mais Dieu le dit et cela suffit à l'esprit du croyant. Il ne nous convient pas de dire : « Mais comment ? ou pourquoi ? » Le témoignage de Dieu établit tout, et nous n'avons qu'à croire et à obéir. C'est assez pour nous de savoir que le fait de la présence de Dieu exige la sainteté, la pureté et le jugement du mal. Rappelons-nous que ceci n'est pas exigé d'après ce principe si justement repoussé par tout esprit humble : « Tiens-toi loin, ne me touche pas, car je suis saint vis-à-vis de toi » (Ésa. 65:5). Non, non ; c'est entièrement sur le principe de ce que Dieu est : « Soyez saint, car je suis saint ». Dieu ne peut pas donner l'approbation de sa présence à un mal qui n'est pas jugé. Quoi ! donner la victoire à son peuple devant Aï, lorsque Acan est dans le camp ? Impossible ! Une victoire, dans de telles circonstances, eût été un déshonneur pour Dieu, et la chose la plus funeste qui pût arriver à Israël. Cela ne se pouvait. Israël devait être châtié. Ils devaient être humiliés et brisés. Ils devaient descendre dans la vallée d'Acor, le lieu du trouble, parce que là seulement pouvait leur être ouverte « une porte d'espérance » quand le mal s'était introduit (Cf. Osée 2:15).

Que le lecteur ne se méprenne pas sur ce grand principe pratique. Il a été extrêmement mal compris par plusieurs enfants de Dieu, nous le craignons. Il y en a beaucoup qui semblent croire qu'il ne peut jamais être convenable à ceux qui sont sauvés par grâce, et qui sont eux-mêmes des monuments signalés de miséricorde, d'exercer la discipline sous quelque forme ou en vertu de quelque principe que ce soit. Au jugement de telles personnes, Matthieu 7:1, semble condamner tout à fait notre hardiesse à juger. Notre Seigneur, disent-elles, ne nous exhorte-t-il pas expressément à ne pas juger ? Ne sont-ce pas ici ses propres paroles : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés ? » Sans doute. Mais que signifient ces paroles ? Veulent-elles dire que nous ne devons pas juger la doctrine et la manière de vivre de ceux qui se présentent pour demander la communion chrétienne ? Prêtent-elles quelque appui à l'idée que nous devons recevoir tout de même un homme, quels que soient sa croyance, son enseignement, ou ses actions ? Cela peut-il être la force et la signification des paroles de notre Seigneur ? Qui pourrait admettre un seul instant une chose aussi absurde ? Notre Seigneur ne nous dit-il pas, dans ce même chapitre, d'« être en garde contre les faux prophètes » ? Or, comment pouvons-nous être en garde de qui que ce soit si nous ne devons pas juger ? Si le jugement ne doit s'exercer dans aucun cas, pourquoi nous dire de prendre garde ?

Lecteur chrétien, la vérité est aussi simple que possible. L'assemblée de Dieu est responsable de juger la doctrine et les mœurs de tous ceux qui demandent à en faire partie. Nous ne devons pas juger les motifs, mais les actes. L'apôtre inspiré nous enseigne positivement, dans le chapitre 5 de la première épître aux Corinthiens, que nous sommes tenus de juger tous ceux qui prennent place dans l'Assemblée. « Car qu'ai-je affaire de juger ceux de dehors aussi ? Vous, ne jugez-vous pas ceux qui

sont de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les juge. Ôtez le méchant du milieu de vous-mêmes » (vers. 12, 13).

Voilà qui est très clair ; nous n'avons pas à juger ceux de « dehors », mais ceux du « dedans ». C'est-à-dire ceux qui sont venus comme étant chrétiens, comme étant membres de l'assemblée de Dieu. Tous ceux-là sont placés sous la portée du jugement. Dès le moment qu'un homme est admis dans l'assemblée, il prend sa place dans cette sphère où la discipline s'exerce sur tout ce qui est contraire à la sainteté de Celui qui y habite.

Que le lecteur ne suppose pas un instant que l'unité du *corps* soit atteinte, quand la discipline de la *maison* est maintenue. Ce serait, certes là, une très grave erreur ; et cependant elle est malheureusement fort commune. Nous entendons fréquemment dire de ceux qui cherchent droitement à maintenir la discipline de la maison de Dieu, qu'ils déchirent le corps du Christ. Il ne pourrait guère y avoir d'erreur plus grande. Le fait est que le maintien de la discipline est notre strict devoir, et que le déchirement du corps est une complète impossibilité. Il faut que la discipline de la maison de Dieu s'exerce ; mais l'unité du corps du Christ ne saurait jamais être détruite.

Nous entendons quelquefois aussi des personnes parler de retrancher des membres du corps de Christ. C'est encore là une erreur. Aucun membre de ce corps ne peut être enlevé. Chacun a été mis à sa place dans le corps par le Saint Esprit, en vertu du conseil éternel de Dieu et sur le principe de la parfaite expiation de Christ ; aucun pouvoir, ni de l'homme, ni des démons, ne pourra jamais séparer un seul membre du corps. Tous sont indissolublement joints ensemble dans une parfaite unité, et y sont maintenus par une puissance divine. L'unité de l'Église de Dieu peut être comparée à une chaîne tendue sur une rivière ; vous la voyez de chaque côté, mais elle plonge au milieu, et si vous deviez juger d'après la vue seulement, vous pourriez supposer que la chaîne a cédé au centre. Il en est ainsi de l'Église de Dieu ; elle apparaît comme étant une au commencement ; elle sera vue une dans peu de temps ; et elle est maintenant une aux yeux de Dieu, quoique son unité ne soit pas visible aux yeux de la chair.

Il est de la dernière importance que le lecteur chrétien soit parfaitement au clair sur cette grande question de l'Église. L'ennemi a cherché par tous les moyens en son pouvoir à aveugler le peuple de Dieu, afin qu'il ne pût pas voir la vérité sur ce sujet. Nous avons, d'un côté, l'unité dont se vante le Catholicisme romain, et, de l'autre, les déplorables divisions du Protestantisme. Rome montre d'un air triomphant les nombreuses sectes des Protestants et, ceux-ci, de même, font remarquer les erreurs, les corruptions et les abus nombreux du Romanisme. Ainsi celui qui cherche sérieusement la vérité sait à peine de quel côté se tourner, ou ce qu'il doit croire ; tandis que, d'autre part, l'insouciant, l'indifférent, celui qui tient à ses aises et le mondain ne sont que trop portés à s'appuyer sur tout ce qu'ils voient autour d'eux, pour repousser toute pensée sérieuse sur les choses de Dieu et pour ne pas s'en soucier ; et même si, comme Pilate, ils posent parfois légèrement cette question : « Qu'est-ce que la vérité ? » comme lui, ils se détournent sans attendre la réponse.

Or, nous sommes fermement persuadé que la grande solution de la difficulté, le secours pour le cœur des bien-aimés de Dieu se trouverait dans la vérité de l'unité indivisible de l'Église de Dieu, du corps de Christ sur la terre. La vérité ne doit pas être regardée seulement comme une doctrine pour nous, mais elle doit être confessée, maintenue et réalisée à tout prix. Cette grande vérité forme un lien puissant pour l'âme, et contient, en elle-même, la seule réponse à l'unité revendiquée par Rome, d'autre part, et aux divisions du Protestantisme, de l'autre. Elle nous rendra capables de témoigner, en présence du Protestantisme que nous avons trouvé l'unité, et au Catholicisme romain que nous avons trouvé l'unité de l'Esprit.

Cependant, on pourrait répondre que c'est une très grande utopie que de vouloir réaliser une pareille idée dans l'état actuel des choses. Tout est dans une telle ruine et dans une telle confusion, que nous sommes justement comme des enfants qui se sont égarés dans un bois, et qui s'efforcent de s'acheminer de leur mieux vers leur demeure ; les uns en grande masse, les autres en groupes de deux ou trois, et quelques-uns tout seuls.

Or cela peut paraître très plausible, et nous ne doutons pas le moins du monde que l'une ou l'autre n'ait une immense importance pour un grand nombre de serviteurs du Seigneur actuellement. Mais au jugement de la foi, une telle manière de présenter la chose n'a aucune valeur quelconque, pour cette simple raison que la seule question importante est celle-ci, savoir : « L'unité de l'Église est-elle une théorie humaine, ou une réalité divine ? » Une réalité divine très certainement, comme il est écrit : « Il y a un seul corps et un seul Esprit » (Éph. 4:4). Si nous nions qu'il y ait « un seul corps », nous pouvons tout aussi bien nier qu'il y ait « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous », attendu que tout cela se suit sur la page inspirée, et que si nous ôtons un seul anneau à cette chaîne, nous perdons la chaîne tout entière.

Puis nous ne sommes pas bornés à un passage solitaire de l'Écriture sur ce sujet ; quoique, si nous n'en avons qu'un seul, il serait amplement suffisant. Mais nous en avons plus d'un. Écoutez le suivant : « la coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:16, 17). Lisez aussi 1 Cor. 12:12-27, où ce sujet est entièrement développé et trouve son application.

En un mot, la parole de Dieu établit, de la manière la plus claire et la plus positive, la vérité de l'unité indissoluble du corps de Christ ; et de plus elle établit, tout aussi clairement et tout aussi pleinement, la vérité de la discipline de la maison de Dieu. Mais, qu'on y fasse attention, l'accomplissement convenable de la dernière de ces vérités ne portera jamais atteinte à la première. Les deux choses s'accordent parfaitement. Devons-nous supposer que l'apôtre portait atteinte à l'unité du corps, lorsqu'il commandait à l'assemblée de Corinthe d'ôter du milieu d'elle « le méchant » ? Assurément non. Et cependant cet homme n'était-il pas un membre du corps de Christ ? Oui, vraiment, car nous le voyons réintégré dans la seconde épître. La discipline de la maison de Dieu avait fait son œuvre sur un membre du corps de Christ, et celui qui était égaré dans le mal avait été ramené. Tel était le but de l'action de l'assemblée.

Tout ceci peut aider à éclairer l'esprit du lecteur sur le sujet profondément intéressant de la réception à la table du Seigneur et de son exclusion. Il paraît qu'il y a sur ces choses une très grande confusion dans l'esprit de plusieurs chrétiens. Il en est quelques-uns qui semblent croire que, pourvu qu'une personne soit chrétienne, on ne peut, pour aucun motif, lui refuser une place à la table du Seigneur. Le cas de 1 Cor. 5 est parfaitement suffisant à décider de la question. Évidemment cet homme n'était pas retranché parce qu'il n'était pas chrétien. Il était, nous le savons, un enfant de Dieu, malgré sa chute et son péché, et cependant il était ordonné à l'assemblée à Corinthe de l'exclure. Et si les Corinthiens ne l'avaient pas fait, ils auraient amené le jugement de Dieu sur l'assemblée entière. La présence de Dieu est dans l'assemblée, par conséquent le mal doit être jugé.

Ainsi, si nous examinons, soit le chapitre 5 des Nombres, soit le chapitre 5 de la première épître aux Corinthiens, nous apprenons la même vérité solennelle, savoir que « la sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours » (Ps. 93:5). De plus, nous apprenons que c'est pour le peuple de Dieu que la discipline doit être maintenue, et non pour ceux du dehors ; car que lisons-nous dans les premières lignes du chapitre 5 des Nombres ? Était-il commandé aux fils d'Israël de mettre hors du camp tous ceux qui n'étaient pas Israélites, tous ceux qui n'étaient pas circoncis, ou qui ne pouvaient pas établir leur généalogie suivant une ligne continue jusqu'à Abraham ? Étaient-ce là les motifs d'exclusion du camp ? Pas du tout. Qui donc étaient ceux qui devaient être mis dehors ? « Tout lépreux », c'est-à-dire tout individu dans lequel le péché est *reconnu* comme opérant ; « quiconque a un flux », c'est-à-dire celui dont émanait une influence corruptrice ; et « quiconque est impur pour un mort ». Telles étaient les personnes qui devaient être séparées du camp dans le désert et leurs antitypes doivent être séparés de l'assemblée de nos jours.

Et pourquoi cette séparation était-elle exigée ? Était-ce pour élever la réputation ou le caractère honorable du peuple ? Nullement. Pourquoi donc ? « Afin qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps,

au milieu desquels *j'habite* ». Il en est ainsi maintenant. Nous ne jugeons pas et nous ne rejetons pas une mauvaise doctrine, dans le but de soutenir *notre* orthodoxie ; comme nous ne jugeons pas non plus et nous ne retranchons pas le mal moral, dans le but de maintenir *notre* réputation ou *notre* honorabilité. Le seul principe de jugement et de retranchement est celui-ci : « La sainteté sied à ta maison, ô Éternel ! pour de longs jours » (Ps. 93:5). Dieu habite au milieu de son peuple. « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. 18:20). « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1 Cor. 3:16). Et encore : « Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, *ayant été* édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un *temple saint* dans le Seigneur ; en qui, vous aussi, vous *êtes* édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (Éph. 2:19-22).

Mais il se peut que le lecteur se sente disposé à soulever des questions telles que les suivantes : « Comment est-ce possible de trouver une église pure et parfaite ? N'y a-t-il pas, n'y aura-t-il pas, ne faut-il pas qu'il y ait quelque mal dans chaque assemblée, en dépit de la vigilance pastorale la plus active et de la fidélité collective ? Comment alors la règle suprême de la pureté peut-elle être conservée ? » Sans doute il y a du mal dans l'assemblée ; attendu qu'il y a le péché habitant dans chacun de ses membres. Mais il ne doit pas être permis et sanctionné ; il doit être jugé et maîtrisé. Ce n'est pas la présence d'un mal jugé qui souille, mais c'est le support et la sanction du mal. Il en est de l'Église dans son caractère collectif comme de chaque membre dans son caractère individuel. « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés » (1 Cor. 11:31). C'est pourquoi, quelque grand que soit le mal dans l'Église de Dieu, on ne doit pas pour cela se séparer de l'Église ; mais si une assemblée renie sa solennelle responsabilité de juger le mal, soit dans la doctrine, soit dans les mœurs, elle n'est plus du tout sur le terrain de l'Église de Dieu, et c'est alors un devoir impérieux pour nous de nous en séparer. Tant qu'une assemblée est sur le terrain de l'Église de Dieu, quelque faible et quelque peu nombreuse qu'elle soit, s'en séparer est un schisme. Mais si elle n'est pas sur ce terrain — et très certainement elle n'y est pas, quand elle renie son devoir de juger le mal — alors c'est un schisme de continuer à avoir des rapports avec elle.

Mais ceci ne tendra-t-il pas à multiplier et à perpétuer les divisions ? Très assurément non. Il peut en résulter la rupture avec des associations purement humaines ; ce n'est pas là un schisme, mais tout l'opposé, vu que de pareilles associations, quelque grandes, puissantes et utiles qu'elles paraissent, sont positivement contraires à l'unité du corps de Christ, de l'Église de Dieu.

Le lecteur attentif ne peut manquer d'être frappé du fait que l'Esprit de Dieu réveille, de toutes parts, l'attention sur la grande question de l'Église. Les hommes commencent à voir qu'il y a sur ce sujet tout autre chose que la simple opinion particulière d'un esprit, ou le dogme d'un parti. La question : « Qu'est-ce que l'Église ? » s'impose forcément à beaucoup de cœurs et demande une réponse. Et quelle grâce d'avoir une réponse à donner ! une réponse aussi claire, aussi distincte, aussi pleine d'autorité, que la voix de Dieu, la voix de la Sainte Écriture. N'est-ce pas un privilège bien grand quand, assailli de tous côtés par les prétentions des églises, on peut se replier sur la seule véritable Église du Dieu vivant, le corps de Christ ? Nous l'estimons assurément ainsi, et nous sommes fermement persuadé que c'est là seulement que réside la solution divine des difficultés de milliers d'enfants de Dieu.

Mais, où se trouve donc cette Église ? N'est-ce pas une vaine entreprise que de vouloir la chercher au milieu de la ruine et de la confusion qui nous entourent ? Non, Dieu soit béni ! Car, bien que nous ne puissions pas *voir* tous les membres de l'Église réunis ensemble, c'est notre privilège et notre devoir de connaître et d'occuper le *terrain* de l'Église de Dieu, et pas un autre. Et comment peut-on discerner ce terrain ? Nous croyons que le premier pas à faire pour cela, c'est de se tenir éloigné de tout ce qui y est contraire. Il ne faut pas que nous nous attendions à découvrir ce qui est vrai, tant que notre entendement est obscurci par ce qui est faux ; l'ordre divin est : « Cessez de mal faire ; apprenez à bien faire ». Dieu ne donne pas de lumière pour deux pas à la fois. Dès le moment donc

que nous découvrons que nous sommes sur un mauvais terrain, c'est notre devoir de l'abandonner, et de nous attendre à Dieu pour une nouvelle lumière qu'il nous donnera très sûrement.

Mais revenons à l'examen de notre chapitre.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël : Si un homme ou une femme a commis quelqu'un de tous les péchés de l'homme, en commettant une infidélité envers l'Éternel, et que cette âme-là se soit rendue coupable, ils confesseront leur péché qu'ils ont commis ; et le coupable restituera en principal ce en quoi il s'est rendu coupable, et il y ajoutera un cinquième, et le donnera à celui envers qui il s'est rendu coupable. Et si l'homme n'a pas de proche parent à qui restituer la chose due, alors la chose due, restituée à l'Éternel, sera au sacrificeur, outre le bélier de propitiation avec lequel on fera propitiation pour lui » (vers. 5-8).

La doctrine de l'offrande pour le délit a été examinée dans nos « Notes sur le Lévitique » au chapitre 5, et nous devons y renvoyer le lecteur, afin de ne pas revenir sur des points déjà traités. Nous ferons seulement observer ici la question très importante de la confession et de la restitution. Non seulement il est vrai que soit Dieu, soit l'homme profitent de la grande offrande pour le péché, présentée sur la croix au Calvaire ; mais nous apprenons aussi par la citation précédente que Dieu recherchait la confession et la restitution, lorsqu'un délit quelconque avait été commis. La sincérité de la confession aurait été démontrée par la restitution. Il ne suffisait pas à un Juif, qui avait commis un délit contre son frère, d'aller dire : « J'en suis fâché ». Il devait restituer la chose qu'il avait prise et y ajouter un cinquième. Or, quoique nous ne soyons pas sous la loi, nous pouvons cependant recueillir beaucoup d'instructions de ses institutions ; quoique nous ne soyons pas sous le pédagogue, nous pouvons apprendre de lui quelques bonnes leçons. Si donc nous avons fait quelque tort à quelqu'un, ce n'est pas assez de confesser notre péché à Dieu et à notre frère, nous devons encore faire restitution ; nous sommes appelés à donner une preuve pratique du fait, que nous nous sommes jugés nous-mêmes quant à la chose dans laquelle nous avons fait tort.

Nous doutons un peu que ce devoir soit compris comme il devrait l'être. Nous craignons qu'il n'y ait un mode d'agir facile, léger et inconsidéré relativement au péché et à la chute, qui doit vraiment contrister l'Esprit de Dieu. Nous nous contentons d'une simple confession des lèvres, sans avoir le cœur rempli du sentiment profond du mal du péché aux yeux de Dieu. L'acte lui-même n'est pas jugé dans ses racines morales ; et comme conséquence de cette façon de traiter légèrement le péché, le cœur s'endurcit et la conscience perd sa délicatesse. *Cela est très sérieux*. Nous ne connaissons presque rien d'aussi précieux qu'une conscience délicate. Nous ne voulons pas dire une conscience *scrupuleuse*, qui se laisse dominer par ses propres lubies ; ni une conscience *maladive*, qui est influencée par ses propres craintes. Ces deux genres de conscience sont les hôtes les plus importuns à entretenir. Mais nous voulons parler d'une conscience *délicate*, qui est gouvernée en tout par la Parole de Dieu et qui s'en rapporte toujours à son autorité. Nous considérons cet état sain de la conscience comme un trésor inestimable. Elle règle tout, prend connaissance des moindres choses qui sont en rapport avec notre marche et nos habitudes journalières — notre toilette, nos maisons, notre ameublement, notre table, notre conduite entière, notre esprit, notre ton, notre mode d'agir dans nos affaires ; ou bien, si c'est notre lot de servir les autres, la manière dont nous nous acquittons de notre service, quel qu'il soit. En un mot tout est soumis à l'influence morale et saine d'une conscience délicate. « À cause de cela, dit l'apôtre, moi aussi je m'exerce à avoir *toujours* une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes » (Actes 24:16).

C'est ce que nous pouvons bien désirer avec ardeur. Il y a quelque chose de moralement beau et d'attrayant dans cet exercice du plus grand et du plus doué serviteur du Christ. Malgré tous ses dons remarquables, tous ses pouvoirs merveilleux, toute sa profonde connaissance des voies et des conseils de Dieu, tout ce dont il avait à parler et à se glorifier, toutes les révélations étonnantes qui lui avaient été faites dans le troisième ciel ; en un mot, lui le plus honoré des apôtres, et le plus privilégié des saints, apportait une saine diligence à conserver toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes ; et si, dans un moment d'oubli, il prononce une parole téméraire,

comme il fit à Ananias, le souverain sacrificateur, il est prêt, immédiatement après, à confesser et à faire restitution ; de sorte que cette réponse vive : « Dieu te frappera, paroi blanchie ! » fut rétractée et remplacée pas cette parole de Dieu : « Tu ne diras pas du mal du chef de ton peuple ».

Or, nous ne pensons pas que Paul aurait pu aller se reposer cette nuit, avec une conscience sans reproche, s'il n'avait pas rétracté ses paroles. Il doit y avoir confession, lorsque nous faisons ou disons ce qui est mal ; et s'il n'y a pas confession, notre communion en sera assurément interrompue. La communion devient une impossibilité morale, si le péché reste sur la conscience sans avoir été confessé. Nous pouvons en parler, mais ce n'est qu'une illusion. Nous devons conserver une conscience pure, si nous voulons marcher avec Dieu. Il n'y a rien qui soit plus à craindre qu'une insensibilité morale, une conscience impure, un sens moral émoussé, qui peuvent se permettre toute sorte de choses qui passent sans être jugées ; avec cela on peut commettre le péché, passer par-dessus et dire froidement : « Quel mal ai-je fait ? »

Lecteur, veillons à tout cela avec une sainte vigilance. Cherchons à cultiver une conscience délicate. Cela exigera de nous ce qui avait été exigé de Paul, savoir « l'exercice ». Mais c'est un exercice béni, et qui produira les fruits les plus précieux. Ne croyez pas qu'il y ait dans cet exercice rien qui ait les saveurs de la loi ; non, il est des plus entièrement chrétiens. En effet, nous considérons ces nobles paroles de Paul comme la personnification même, sous une forme condensée, de toute la pratique du chrétien. « Avoir *toujours* une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes » comprend tout.

Mais hélas ! combien peu nous tenons habituellement compte des droits de Dieu, ou de ceux de notre prochain ! Que notre conscience est loin de ce qu'elle devrait être ! Nous négligeons des devoirs de tout genre, sans même nous en apercevoir. Il n'y a pas pour cela de brisement du cœur et de contrition devant le Seigneur. Nous commettons des délits dans une foule de choses, et pourtant il n'y a pas de confession ni de restitution. On laisse passer les choses qui devraient être jugées, confessées et rejetées. Il y a du péché dans nos actes saints ; il y a de la légèreté et de l'indifférence d'esprit dans l'assemblée et à la table du Seigneur ; nous frustrons Dieu de différentes manières ; nous pensons nos propres pensées, nous parlons nos propres paroles, nous accomplissons nos propres désirs ; et qu'est-ce que tout cela sinon frustrer Dieu, vu que nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais que nous avons été achetés à prix.

Or une telle marche ne peut que fatalement entraver nos progrès spirituels. Elle contriste l'Esprit de Dieu et fait obstacle au ministère de la grâce de Christ pour nos âmes, par lequel seul nous croissons en Lui. Nous savons, par diverses portions de la Parole de Dieu, combien il apprécie un esprit délicat et un cœur humble. « Mais c'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé et à celui qui a l'esprit contrit, et qui tremble à ma parole ». Dieu peut habiter avec un tel homme, mais il ne peut avoir aucune communion avec l'endurcissement et l'insensibilité, avec la froideur et l'indifférence. Exerçons-nous donc à avoir toujours une conscience irréprochable et pure soit devant Dieu, soit devant nos semblables.

Enfin, la troisième et dernière partie de notre chapitre, que nous n'avons pas besoin de citer, nous enseigne une leçon profondément sérieuse, que nous la considérons soit au point de vue des dispensations, soit au point de vue moral. Elle contient le texte de la grande ordonnance, établie pour l'épreuve de la jalousie. La place qu'elle occupe ici est remarquable. Dans la première partie, nous avons le jugement collectif du mal ; dans la seconde, le jugement individuel de soi-même, la confession et la restitution ; et dans la troisième, nous apprenons que Dieu ne peut pas même supporter la simple suspicion du mal.

Or, nous croyons tout à fait que cette ordonnance très frappante a une portée dispensationnelle sur les rapports de l'Éternel avec Israël. Les prophètes insistent fréquemment sur la conduite d'Israël comme épouse, et sur la jalousie de l'Éternel à cet égard. Nous n'avons pas l'intention de citer ces passages, mais le lecteur les trouvera dans nombre de textes de Jérémie et d'Ézéchiël. Israël n'a pas pu résister à l'épreuve scrutatrice des eaux amères ; son infidélité a été rendue manifeste. La nation

a enfreint ses vœux. Elle s'est détournée de son Mari, le Saint d'Israël, dont la brûlante jalousie a été répandue sur le peuple infidèle. Dieu est un Dieu jaloux, et il ne peut supporter la pensée que le cœur qu'Il réclame comme sa propriété soit donné à un autre.

Ainsi, nous voyons que cette ordonnance pour l'épreuve de jalousie porte en elle l'empreinte d'un caractère divin, qui rentre pleinement dans les pensées et les sentiments d'un époux outragé, ou même de celui qui soupçonne une infidélité. La simple suspicion est intolérable, et quand elle prend possession du cœur, la question doit être scrupuleusement examinée jusqu'au fond. La personne soupçonnée doit subir un procédé dont la nature rigoureuse est telle que la seule innocence peut la supporter. S'il y avait une trace de culpabilité, les eaux amères iraient la chercher dans les profondeurs mêmes de l'âme et la mettraient tout entière au jour. Il n'y avait aucun moyen d'échapper pour le coupable, et nous pouvons dire que ce fait même rendait d'autant plus triomphante la justification de l'innocent. Le même procédé qui dévoilait la culpabilité du transgresseur, rendait manifeste l'innocence du fidèle. Pour celui qui a la parfaite conscience de son intégrité, plus la recherche est rigoureuse, plus elle est accueillie avec plaisir. S'il eût été possible qu'un coupable échappât, par quelque défaut dans le mode d'éprouver, cela n'aurait servi que contre l'innocent. Mais le procédé était divin, et par conséquent parfait. Aussi, quand la femme soupçonnée en était sortie saine et sauve, sa fidélité était visiblement démontrée, et une entière confiance lui était rendue.

Quelle grâce donc d'avoir eu une manière aussi parfaite de résoudre tous les cas douteux ! Le soupçon est le coup de mort de toute affectueuse intimité, et Dieu ne voulait pas qu'il existât au milieu de sa congrégation. Il ne voulait pas seulement que son peuple jugeât le mal collectivement, et qu'ils se jugeassent eux-mêmes, individuellement ; mais là où il y avait même le soupçon du mal, sans que l'évidence apparût, il donnait Lui-même une méthode d'épreuve qui mettait la vérité parfaitement en lumière. Le coupable devait boire la mort, et après l'avoir bue il y trouvait le jugement (\*). Le fidèle buvait la mort et y trouvait la victoire.

(\*) La « poussière » prise du sol du tabernacle peut être envisagée comme une figure de la mort. « Tu m'as mis dans la poussière de la mort » (Ps. 22:15). L'« eau » symbolise la parole qui, étant apportée pour agir sur la conscience par la puissance du Saint Esprit, manifeste tout. S'il y a quelque infidélité envers Christ, le véritable Époux de son peuple, elle doit être entièrement jugée. Ceci est applicable au peuple d'Israël, à l'Église de Dieu et au croyant individuellement. Si le cœur n'est pas fidèle à Christ, il ne sera pas en état de soutenir le pouvoir scrutateur de la Parole. Mais s'il y a de la vérité dans les parties intimes de l'âme, plus cette âme est sondée et éprouvée, et mieux cela est pour elle. Quelle bénédiction, lorsque nous pouvons vraiment dire : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:23-24).

## Chapitre 6

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Si un homme ou une femme se consacre en faisant vœu de nazaréat, pour se séparer afin d'être à l'Éternel, il s'abstiendra de vin et de boisson forte, il ne boira ni vinaigre de vin, ni vinaigre de boisson forte, et il ne boira d'aucune liqueur de raisins, et ne mangera point de raisins, frais ou secs. Pendant tous les jours de son nazaréat, il ne mangera rien de ce qui est fait de la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau. Pendant tous les jours du vœu de son nazaréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête ; jusqu'à l'accomplissement des jours pour lesquels il s'est séparé [pour être] à l'Éternel, il sera saint ; il laissera croître les boucles des cheveux de sa tête. Pendant tous les jours de sa consécration à l'Éternel, il ne s'approchera d'aucune personne morte. Il ne se rendra pas impur pour son père, ni pour sa mère, ni pour son frère, ni pour sa sœur, quand ils mourront ; car le nazaréat de son Dieu est sur sa tête. Pendant tous les jours de son nazaréat, il est consacré à l'Éternel » (vers. 1-8).

L'ordonnance du nazaréat est pleine d'intérêt et d'instruction pratique. En elle nous voyons le cas de celui qui se met à part, très strictement, des choses qui, n'étant pas absolument coupables en elles-mêmes, sont néanmoins propres à nuire à cette entière consécration du cœur qui se montre dans le vrai nazaréat.

En premier lieu, le nazaréen ne devait pas boire de vin. Le fruit de la vigne, sous quelque forme qu'il se présentât, lui était interdit. Or le vin, comme nous savons, est le symbole tout naturel de la joie terrestre, l'expression de cette jouissance sociale à laquelle le cœur humain est si pleinement enclin à se livrer. Le nazaréen devait s'en garder soigneusement dans le désert. Pour lui c'était une ordonnance littérale. Il ne devait pas exciter la nature par des boissons fortes. Pendant les jours de sa séparation, il était appelé à observer la plus stricte abstinence du vin.

Tel était le type, écrit pour notre instruction, dans ce merveilleux Livre des Nombres si riche en leçons pour le désert. C'est d'ailleurs ce que nous devons nous attendre à y rencontrer. L'institution frappante du nazaréat trouve sa place naturelle dans le Livre des Nombres. Elle est en parfaite harmonie avec le caractère de ce livre, qui contient, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, tout ce qui concerne spécialement la vie dans le désert.

Recherchons donc quelle est la leçon qui nous est enseignée dans la privation du nazaréen de tout ce qui appartenait à la vigne, depuis les pépins jusqu'à la peau du raisin.

Il n'y a qu'un seul Nazaréen véritable et parfait dans ce monde, Celui qui, du commencement à la fin, a observé la plus complète séparation de toute joie purement terrestre. Depuis le moment où Il entra dans son œuvre publique, Il se tint Lui-même en dehors de tout ce qui était de ce monde. Son cœur s'occupait de Dieu et de son œuvre, avec un dévouement que rien ne pouvait ébranler. Il ne laissa jamais un seul instant les prétentions de la terre ou de la nature se placer entre son cœur et cette œuvre qu'il était venu accomplir. « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Et encore : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ? » Avec de semblables paroles, le vrai Nazaréen cherchait-il à satisfaire aux droits de la nature ? Il avait une chose à faire, et pour cela Il se séparait Lui-même parfaitement de tout le reste. Son œil était simple et son cœur n'était point partagé. C'est ce qu'on voit d'un bout à l'autre de sa carrière. Il pouvait dire à ses disciples : « J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas » ; et lorsque ceux-ci, ne comprenant pas la signification profonde de ces paroles, disaient : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Il répondit : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:33-34). Aussi, au terme de sa carrière ici-bas, nous l'entendons prononcer des paroles comme celles-ci, en prenant dans sa main la coupe : « Prenez ceci et le distribuez entre vous, car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu » (Luc 22:17-18).

Ainsi nous voyons comment le parfait Nazaréen se comportait en tout. Il ne pouvait avoir aucune joie sur la terre, aucune joie dans la nation d'Israël. Le temps n'était pas venu pour cela, et par conséquent Il se détachait de tout ce que l'affection purement humaine pouvait trouver avec les siens, afin de se vouer au seul grand objet qui occupait toujours son esprit. Le temps viendra où, comme Messie, Il se réjouira dans son peuple et dans la terre ; mais jusqu'à ce que vienne ce moment béni, Il est à part comme le vrai Nazaréen et son peuple lui est associé. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les par la vérité ; ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:16-19).

Lecteur chrétien, étudions sérieusement ce premier grand trait du caractère du nazaréen. Il est important que nous nous examinions fidèlement à sa lumière. C'est vraiment une très grave question que de savoir jusqu'à quel point, comme chrétiens, nous comprenons réellement le sens et la puissance de cette entière séparation de toute excitation de la nature et de toute joie purement terrestre. On peut dire peut-être : « Quel mal y a-t-il à s'accorder un léger amusement ou une petite récréation ? Assurément nous ne sommes pas appelés à être des moines. Dieu ne nous a-t-il pas donné richement toutes choses pour en jouir ? Et tandis que nous sommes dans le monde, n'est-il pas à propos que nous en jouissions ? »

À tout cela nous répondrons : Il ne s'agit pas ici du mal de ceci ou de cela. Il n'y avait pas de mal, en règle générale, dans l'usage du vin ; rien de mauvais dans le fruit de la vigne, en lui-même. Mais

voici la vraie question : Si quelqu'un se proposait d'être nazaréen, s'il aspirait à cette sainte séparation pour le Seigneur, alors il devait s'abstenir *entièrement* de l'usage du vin et des boissons enivrantes. D'autres pouvaient en boire, mais le nazaréen ne devait pas y toucher.

Or, la question pour nous est celle-ci : Aspirons-nous à être nazaréens ? Soupçons-nous après une séparation complète et un dévouement de nous-mêmes, corps, âme et esprit, à Dieu ? S'il en est ainsi, il faut que nous nous tenions en dehors de toutes ces choses, dans lesquelles la nature trouve ses jouissances. C'est sur cette vérité que repose toute la question. Il ne s'agit certes pas de demander : « Devons-nous être des moines ? » mais : « Sentons-nous le besoin d'être des nazaréens ? » Est-ce le désir de notre cœur d'être comme Christ notre Seigneur, mis à part de toute joie simplement terrestre, d'être séparés pour Dieu de toutes ces choses qui, bien que n'étant pas absolument coupables en elles-mêmes, tendent néanmoins à empêcher cette entière consécration du cœur qui est le vrai secret de tout nazaréat spirituel ? Le lecteur chrétien ne sait-il pas qu'il y a, en réalité, beaucoup de pareilles choses ? Ne sent-il pas qu'il y en a d'innombrables qui exercent une influence distrayante et affaiblissante sur son esprit, et qui, cependant, si elles étaient éprouvées à la mesure de la morale ordinaire, pourraient passer comme innocentes ?

Mais nous devons nous souvenir que les nazaréens de Dieu ne mesurent pas les choses à une telle règle. Leur morale n'est point du tout une morale ordinaire. Ils regardent les choses d'un point de vue céleste et divin, et par conséquent ils ne peuvent laisser passer comme innocent rien de ce qui tend, en quelque manière que ce soit, à porter atteinte à ce caractère élevé de consécration à Dieu, après lequel soupirent ardemment leurs âmes.

Puissions-nous obtenir de Dieu la grâce de peser ces choses, et de nous tenir en garde contre toute influence corruptrice. Chacun doit être instruit de ce qui, dans son cas, se trouverait être pour lui comme le vin ou les boissons fortes. Cela peut paraître une bagatelle ; mais nous pouvons être assurés que rien de ce qui rompt le cours de la communion de notre âme avec Dieu, et nous prive de cette sainte intimité dont la jouissance est notre privilège, ne peut jamais être une bagatelle.

Mais il y avait autre chose qui caractérisait le nazaréen. Il ne devait pas raser sa tête. « Pendant tous les jours du vœu de son nazaréat, le rasoir ne passera pas sur sa tête ; jusqu'à l'accomplissement des jours pour lesquels il s'est séparé pour être à l'Éternel, il sera saint ; il laissera croître les boucles des cheveux de sa tête » (vers. 5).

Dans 1 Cor. 11:14, nous apprenons qu'une longue chevelure est regardée comme un manque de dignité pour l'homme. « La nature même ne vous enseigne-t-elle pas que, si un homme a une longue chevelure, c'est un déshonneur pour lui ? » Cela nous montre que, si nous désirons réellement vivre d'une vie de séparation pour Dieu, nous devons être prêts à renoncer à notre dignité naturelle. C'est ce que notre Seigneur Jésus Christ a fait parfaitement. Il s'est anéanti lui-même. Il a renoncé à ses droits en toutes choses. Il pouvait dire : « Je suis un ver, et non point un homme ». Il se dépouilla entièrement Lui-même et prit la place la plus humble. Il se négligeait pour prendre soin des autres. En un mot, son nazaréat fut parfait en ceci comme en tout autre chose.

Or, c'est justement là ce que nous aimons si peu à faire. Nous défendons naturellement notre dignité et nous cherchons à maintenir nos droits, ce qui est considéré comme une action virile. Mais l'Homme parfait ne le fit jamais ; et si nous aspirons à être nazaréens, nous ne le ferons pas non plus. Nous devons faire l'abandon des dignités de la nature, et nous départir des joies de la terre, si nous voulons marcher ici-bas dans un sentier de complète séparation pour Dieu : Plus tard, bientôt, ces deux choses iront ensemble, mais non point maintenant.

Remarquons encore qu'ici la question n'est pas de savoir si tel ou tel cas est licite ou mauvais. En règle générale, il convenait à un homme de se couper les cheveux ; mais, pour un nazaréen, ce n'était pas bien, c'était même tout à fait mal. Voilà ce qui fait toute la différence. Pour un homme ordinaire, c'était bien de se raser et de boire du vin ; mais le nazaréen n'était pas un homme ordinaire ; il était mis à part de tout ce qui était ordinaire pour marcher dans un sentier particulier, et ç'aurait été pour lui l'abandonner entièrement que d'employer le rasoir ou de goûter du vin. Par conséquent, si

quelqu'un demande : « N'est-ce pas bien de jouir des plaisirs de la terre et de maintenir les dignités de la nature ? » nous répondrons : « C'est très bien, si nous devons marcher comme les hommes ; mais c'est entièrement mauvais, ou absolument funeste, si nous désirons marcher comme des nazaréens ».

Cela simplifie étonnamment les choses, répond à mille questions et résout mille difficultés. Il est inutile d'être méticuleux au sujet du mal qui peut se trouver dans ceci ou dans cela. La question est : quels sont notre but et notre objet réels ? Désirons-nous simplement nous conduire comme les hommes, ou notre besoin est-il de vivre comme de vrais nazaréens ? Selon le langage de 1 Cor. 3:3, les expressions : « Marcher à la manière des hommes » et « être charnel » sont synonymes. Entrons-nous dans l'esprit d'une telle écriture, en sentons-nous tous les effets ? Ou bien sommes-nous dirigés par l'esprit et les principes d'un monde sans Dieu et sans Christ ? Il n'est pas utile de perdre notre temps à discuter des points qui ne seraient jamais soulevés, si nos âmes étaient dans une bonne atmosphère morale, dans une bonne attitude spirituelle. Sans doute, il est parfaitement légitime et naturel pour les hommes de ce monde, de jouir de tout ce qu'il a à leur offrir, et de maintenir, de tout leur pouvoir, leurs droits et leurs dignités. Il serait puéril de mettre cela en question. Mais, d'un autre côté, ce qui est légitime et naturel pour les hommes de ce monde, est mauvais, contre nature et inconséquent pour les Nazaréens de Dieu. Tel est l'état de la question, si nous nous laissons gouverner par la simple vérité de Dieu. Nous voyons au chapitre 6 des Nombres que, si un nazaréen buvait du vin ou rasait ses cheveux, il rendait impure la tête de son nazaréat. Ceci n'a-t-il pas de voix et de leçon pour nous ? Assurément oui. Il nous enseigne que si nos âmes désirent continuer à marcher dans une entière consécration du cœur à Dieu, nous devons nous abstenir des joies de la terre, et renoncer aux dignités et aux droits de la nature. Il faut qu'il en soit ainsi, vu que Dieu et le monde, la chair et l'Esprit ne se concilient pas et ne peuvent pas se concilier. Le temps viendra où il en sera autrement ; mais maintenant tous ceux qui *veulent* vivre pour Dieu et marcher par l'Esprit, doivent vivre séparés du monde et mortifier la chair. Que Dieu, dans sa grande miséricorde, nous rende capable de le faire !

Il nous reste à mentionner un autre fait particulier au nazaréen. Il ne devait pas toucher un corps mort. « Pendant tous les jours de sa consécration à l'Éternel, il ne s'approchera d'aucune personne morte. Il ne se rendra pas impur pour son père, ni pour sa mère, ni pour son frère, ni pour sa sœur, quand ils mourront ; car le nazaréat de son Dieu est sur sa tête » (vers. 6-7).

Ainsi nous voyons que, soit que l'on bût du vin, que l'on rasât sa chevelure, ou que l'on touchât un mort, l'effet était le même ! chacune de ces trois choses entraînait la souillure de la tête du nazaréat. C'est pourquoi il est évident que boire du vin ou raser sa tête souillait le nazaréen tout autant que de toucher une personne morte. Il est bon de considérer cela. Nous sommes disposés à faire des distinctions qui ne soutiendront pas un seul instant la lumière de la présence divine. Quand une fois la consécration à Dieu reposait sur la tête de quelqu'un, ce grand fait devenait la règle et la pierre de touche de toute moralité. Il plaçait l'individu sur un terrain entièrement nouveau et particulier, et lui faisait un devoir d'envisager toute chose à un point de vue nouveau et particulier. Il n'avait plus à demander ce qui lui convenait comme homme, mais ce qui lui convenait comme nazaréen. Par conséquent, si son plus cher ami tombait mort à côté de lui, il ne devait pas le toucher. Il était appelé à se tenir lui-même à part de l'influence impure de la mort, et tout cela parce que le « nazaréat de Dieu était sur sa tête ».

Or, dans ce sujet complet du nazaréat, il est nécessaire pour le lecteur de bien comprendre qu'il n'est, ici, en aucune manière, question du salut de l'âme, de la vie éternelle, ou de la parfaite sécurité du croyant en Christ. Si l'on ne saisit pas clairement cette distinction, l'esprit peut être jeté dans la perplexité et dans les ténèbres. Il y a dans le christianisme deux grands anneaux qui, bien que très intimement unis, sont tout à fait distincts, savoir : l'anneau de la vie éternelle, et l'anneau de la communion personnelle. Le premier ne peut jamais être rompu par quoi que ce soit ; le second peut l'être en un moment par la cause la plus chétive. C'est au second de ces anneaux que se rapporte la doctrine du nazaréat.

Nous voyons, dans la personne du nazaréen, un type de celui qui entre dans une position particulière de dévouement ou de consécration à Christ. La puissance pour persister dans ce sentier gît dans une secrète communion avec Dieu, de sorte que si la communion est interrompue, la puissance cesse. Ceci rend le sujet particulièrement sérieux. Il y a un très grand danger à vouloir suivre un chemin, lorsque ce qui constitue la source de la puissance pour cela fait défaut. Cela est très fâcheux et demande une extrême vigilance. Nous avons brièvement examiné les diverses choses qui tendent à interrompre la communion du nazaréen ; mais il serait tout à fait impossible de dépeindre, par des paroles quelconques, l'effet moral des essais que l'on fait pour conserver l'apparence du nazaréat, quand la réalité intérieure a disparu. C'est extrêmement dangereux. Il vaut infiniment mieux confesser notre chute et prendre notre vraie place, que de garder une fausse apparence. Dieu veut de la réalité ; et nous pouvons être convaincus que, tôt ou tard, notre faiblesse et notre folie seront manifestées. C'est une chose très déplorable et très humiliante quand les nazaréens qui « étaient plus purs que la neige » deviennent « plus sombres que le noir » (Lam. 4:7-8) ; mais c'est bien pis encore lorsque ceux qui sont devenus noirs, ont la prétention d'être nets.

Considérons le cas solennel de Samson, qui nous est décrit dans le chapitre 16 des Juges. Dans une heure funeste, il trahit son secret et perdit sa force, et il la perdit sans le savoir. Mais l'ennemi le sut bientôt ; il fut aussi bientôt rendu manifeste pour tous que le nazaréen avait souillé la tête de son nazaréat. « Et il arriva, comme elle le tourmentait par ses paroles tous les jours et le pressait, que son âme en fut ennuyée jusqu'à la mort ; et il lui déclara tout ce qui était dans son cœur, et lui dit : Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis nazaréen de Dieu dès le ventre de ma mère. Si j'étais rasé, ma force s'en irait de moi, et je deviendrais faible, et je serais comme tous les hommes » (vers. 16-17).

Hélas ! c'était la révélation du secret intime et saint de tout son pouvoir. Jusque-là son sentier avait été un sentier de force et de victoire, simplement parce qu'il avait été celui du saint nazaréat. Mais le cœur de Samson fut vaincu par les séductions de Delila, et ce que mille Philistins n'avaient pu faire, l'influence séduisante d'une seule femme le fit. Samson tomba de la haute élévation du nazaréat au niveau d'un homme ordinaire.

« Et Delila vit qu'il lui avait déclaré tout ce qui était dans son cœur ; et elle envoya, et appela les princes des Philistins, disant : Montez cette fois, car il m'a déclaré tout ce qui est dans son cœur. Et les princes des Philistins montèrent vers elle, et apportèrent l'argent dans leur main. Et elle l'endormit sur ses genoux (fatal sommeil, hélas ! pour le nazaréen de Dieu !), et appela un homme, et rasa les sept tresses de sa tête ; et elle commença de l'humilier, et sa force se retira de lui. Et elle dit : Les Philistins sont sur toi, Samson ! Et il se réveilla de son sommeil, et se dit : Je m'en irai comme les autres fois, et je me dégagerai. Or il ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui. Et les Philistins le saisirent et lui crevèrent les yeux, et le firent descendre à Gaza, et le lièrent avec des chaînes d'airain ; et il tournait la meule dans la maison des prisonniers » (Juges 16:18-21).

Ô lecteur, quel tableau ! qu'il est solennel ! et quel avertissement il donne ! Quel triste spectacle pour Samson se levant pour sortir des mains des Philistins « *comme* les autres fois ! » Hélas ! « *comme* » était hors de place. Il pouvait se tirer de leurs mains, mais ce n'était plus « *comme* les autres fois », car la force avait disparu ; l'Éternel s'était retiré de lui ; et le nazaréen, naguère puissant, devint un prisonnier aveugle ; et au lieu de triompher des Philistins, il dut tourner la meule dans leur prison. Voilà ce qui arrive lorsqu'on cède à la nature. Samson ne recouvra jamais sa liberté. Il lui fut permis, par la volonté de Dieu, de remporter une victoire de plus sur les incirconcis ; mais elle lui coûta la vie. Les nazaréens de Dieu doivent se conserver purs, sinon ils perdent leur puissance. Pour eux la puissance et la pureté sont inséparables. Ils ne peuvent pas avancer s'ils n'ont pas la sainteté intérieure ; de là pour eux l'urgente nécessité d'être toujours en garde contre les diverses choses qui tendent à entraîner le cœur, à distraire l'esprit et à abaisser le degré de spiritualité. Ne perdons jamais de vue ces paroles de notre chapitre : « Pendant tous les jours de son nazaréat, il est consacré à l'Éternel ». La sainteté est le grand et indispensable caractère de tous les jours du nazaréat, de sorte que si une fois la sainteté est perdue, le nazaréat est près de sa fin.

Que faut-il donc faire ? pourrait-on demander. L'Écriture nous donne la réponse. « Et si quelqu'un vient à mourir subitement auprès de lui, d'une manière imprévue, et qu'il ait rendu impure la tête de son nazaréat, il rasera sa tête au jour de sa purification ; il la rasera le septième jour. Et le huitième jour il apportera au sacrificateur deux tourterelles ou deux jeunes pigeons, à l'entrée de la tente d'assignation. Et le sacrificateur offrira l'un en sacrifice pour le péché, et l'autre en holocauste, et fera propitiation pour lui de ce qu'il a péché à l'occasion du mort ; et il sanctifiera sa tête ce jour-là. Et il consacrera à l'Éternel les jours de son nazaréat, et il amènera un agneau, âgé d'un an, en sacrifice pour le délit ; et les premiers jours seront comptés pour rien, car il a rendu impur son nazaréat » (Nombres 6:9-12).

Nous trouvons ici l'expiation sous ses deux grands aspects, comme étant le seul principe d'après lequel le nazaréen pouvait retrouver la communion. Il avait contracté une souillure ; et cette souillure ne pouvait être enlevée que par le sang du sacrifice. Nous pourrions traiter à la légère le fait de toucher un corps mort, et surtout dans de pareilles circonstances. On pourrait dire : « Comment aurait-il pu s'empêcher de toucher une personne morte quand elle était tombée à ses côtés ? » La réponse est à la fois simple et grave. Les nazaréens de Dieu doivent maintenir leur pureté personnelle ; et de plus la mesure par laquelle leur pureté doit être réglée n'est pas humaine, mais divine. Le simple attouchement de la mort était suffisant pour rompre l'anneau de la communion ; et si le nazaréen avait voulu continuer, comme s'il ne fût rien survenu, il aurait désobéi aux commandements de Dieu et aurait amené sur lui-même un sévère jugement.

Mais, béni soit Dieu, la grâce avait pourvu à cela. Il y avait l'holocauste, type de la mort de Christ relativement à Dieu. Il y avait le sacrifice pour le péché, type de la même mort relativement à nous. Il y avait encore le sacrifice pour le délit, type de la mort de Christ, dans son application non seulement à la racine ou au principe du mal en la chair, mais aussi au péché commis actuellement. En un mot, il fallait la plénitude de l'efficacité de la mort du Christ pour enlever la souillure causée par le simple attouchement d'un corps mort. Ceci est particulièrement sérieux. Le péché est une chose extrêmement odieuse aux yeux de Dieu. Une seule pensée, un seul regard, une seule parole coupables suffisent pour jeter sur l'âme un lourd et sombre nuage qui cachera à notre vue la clarté de la face de Dieu et nous plongera dans une détresse et dans une misère profondes.

Gardons-nous donc de traiter légèrement le péché. Rappelons-nous que pour effacer une seule tache de la culpabilité du péché, même la plus petite, le Seigneur Jésus Christ a dû passer par toutes les inexprimables horreurs du Calvaire. Ce cri profondément amer : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » est la seule chose qui puisse nous donner une juste idée de ce qu'est le péché ; et nul mortel ou nul ange ne pourrait pénétrer les profondeurs immenses de ce cri. Et, quoique nous ne puissions jamais sonder les mystérieux abîmes des souffrances du Christ, nous devons au moins chercher à méditer plus habituellement sur sa croix et sur sa passion, et à obtenir, par là, une intelligence beaucoup plus profonde de l'odieux caractère du péché, aux yeux de Dieu. Si, en effet, le péché était tellement affreux et tellement abominable pour un Dieu saint, qu'il était contraint de détourner la clarté de sa face du Bien-aimé qui avait habité dans son sein de toute éternité ; s'il l'avait abandonné parce qu'il portait le péché en son corps sur le bois, que doit donc être le péché ?

Ô lecteur ! considérons sérieusement ces choses. Puissent-elles toujours avoir une place profondément établie dans nos cœurs qui sont si aisément entraînés dans le péché ! Combien nous pensons légèrement parfois qu'il a coûté au Seigneur Jésus, non seulement la vie, mais ce qui est meilleur et plus cher que la vie : la clarté de la face de Dieu ! Puissions-nous avoir un sentiment beaucoup plus réel du caractère odieux du péché ! Puissions-nous nous tenir assidûment en garde contre un seul coup d'œil dans une mauvaise direction ; car nous pouvons être certains que le cœur suivra l'œil, que les pieds suivront le cœur, et ainsi nous nous éloignerons du Seigneur, nous perdrons le sentiment de sa présence et de son amour, et nous deviendrons misérables, ou, si nous ne sommes pas misérables, nous serons, ce qui est bien autrement mauvais, morts, froids, insensibles, « endurcis par la séduction du péché ».

Que Dieu, dans sa grâce infinie, veuille nous garder de chute ! Qu'il nous fasse la grâce de veiller, avec plus de zèle, à tout ce qui pourrait souiller la tête de notre nazaréat ! C'est une chose sérieuse de sortir de la communion ; et une chose des plus dangereuses d'essayer de continuer d'agir dans le service du Seigneur avec une conscience souillée. Il est vrai que la grâce pardonne et restaure, mais nous ne regagnons jamais ce que nous avons perdu. C'est ce que démontre, avec une force solennelle, le passage de l'Écriture qui est devant nous : « Il consacra à l'Éternel les jours de son nazaréat, et il amènera un agneau, âgé d'un an, en sacrifice pour le délit ; *et les premiers jours seront comptés pour rien*, car il a rendu impur son nazaréat ».

Ceci est une partie de notre sujet, pleine d'instruction et d'avertissements pour nos âmes. Quand le nazaréen avait été souillé par une cause quelconque, ne fût-ce que par l'attouchement d'un mort, il devait tout recommencer. Ce n'était pas seulement les jours de sa souillure qui étaient perdus ou qui ne comptaient pour rien, mais réellement tous les jours de son nazaréat précédent.

Qu'est-ce que cela nous enseigne ? Tout au moins ceci, savoir, que lorsque nous nous écartons, ne fût-ce que de la largeur d'un cheveu, de l'étroit sentier de la communion, et que nous nous éloignons du Seigneur, nous devons retourner au point même d'où nous sommes partis et commencer tout à nouveau. Nous en avons plusieurs exemples dans l'Écriture ; et il serait sage de notre part de les considérer, et de peser aussi la grande vérité pratique qui en découle.

Prenez le cas d'Abram, lors de sa descente en Égypte, comme elle nous est racontée au chapitre 12 de la Genèse., Évidemment, il s'était détourné de son sentier. Et quelle en fut la conséquence ? Les jours passés en Égypte furent perdus ou ne comptèrent pour rien ; il dut retourner au point d'où il s'était éloigné et recommencer sa marche. Ainsi, en Genèse 12:8, nous lisons : « Et il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et tendit sa tente, ayant Béthel à l'occident, et Aï à l'orient ; et il bâtit là un autel à l'Éternel et invoqua le nom de l'Éternel ». Puis, après son retour du pays d'Égypte, nous lisons : « Et il s'en alla, en ses traites, du midi jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où était sa tente *au commencement*, entre Béthel et Aï, au lieu où était l'autel qu'il y avait fait *auparavant* ; et Abram invoqua là le nom de l'Éternel » (Gen. 13:3-4). Tout le temps passé en Égypte fut annulé. Il n'y avait là aucun autel, aucun culte, aucune communion ; et Abram dut retourner exactement au même lieu qu'il avait quitté.

Il en est ainsi dans tous les cas ; ce qui explique les progrès misérablement lents de quelques-uns de nous dans notre carrière pratique. Nous tombons, nous nous détournons, nous nous éloignons du Seigneur, nous sommes plongés dans des ténèbres spirituelles ; alors sa voix d'amour, puissante et fortifiante, parvient jusqu'à nous et nous ramène au point d'où nous nous étions éloignés ; nos âmes sont restaurées, mais nous avons perdu notre temps et nous avons inexprimablement souffert. Cela est très sérieux et devrait nous faire marcher avec une sainte vigilance et avec circonspection, de telle sorte que nous n'ayons pas à rebrousser chemin, et à perdre ce qu'on ne peut jamais regagner. Il est vrai que nos égarements, nos trébuchements, et nos chutes nous éclairent sur l'état de nos propres cœurs, nous apprennent à nous défier de nous-mêmes, et amènent le déploiement de la grâce immuable et sans bornes de notre Dieu. Tout cela est parfaitement vrai ; néanmoins, il y a un moyen tout autre, bien meilleur que les égarements, les trébuchements et les chutes, de nous connaître nous-mêmes et de connaître Dieu. Notre *moi*, dans toutes les fatales profondeurs de ce mot, doit être jugé dans la pure lumière de la présence de Dieu, là où nos âmes croissent aussi dans la connaissance de Dieu, tel qu'il se révèle Lui-même par le Saint Esprit, dans la face de Jésus Christ, et dans les précieuses pages de la Sainte Écriture. Ceci est assurément le plus excellent moyen de connaître et nous-mêmes et Dieu ; et c'est aussi la puissance de toute vraie séparation du nazaréen. L'âme, qui vit habituellement dans le sanctuaire de Dieu ou, en d'autres termes, qui marche dans une communion continuelle avec Dieu, est celle qui aura un sentiment vrai de ce qu'est la nature dans toutes ses phases, sans avoir eu cependant à l'apprendre par de cruelles expériences ; et non seulement cela, mais elle aura en outre un sentiment plus profond et plus juste de ce qu'est Christ en Lui-même et de ce qu'il est pour tous ceux qui mettent leur espérance en Lui. C'est une pauvre chose que d'apprendre à se connaître par des expériences. Nous pouvons être sûrs que le vrai moyen

d'apprendre, c'est d'être en communion ; et quand nous l'apprendrons ainsi, nous ne serons pas continuellement préoccupés de la pensée de notre état d'abjection, mais nous serons plutôt occupés de ce qui est en dehors et au-dessus de nous-mêmes, c'est-à-dire de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, notre Seigneur.

En terminant cette section, nous citerons au long pour le lecteur l'exposé de la loi du nazaréat : « Au jour où les jours de son nazaréat seront accomplis, on le fera venir à l'entrée de la tente d'assignation ; et il présentera son offrande à l'Éternel, un agneau mâle, âgé d'un an, sans défaut, pour holocauste, et un agneau femelle, âgé d'un an, sans défaut, en sacrifice pour le péché, et un bélier sans défaut, pour sacrifice de prospérités ; et une corbeille de pains sans levain, des gâteaux de fleur de farine pétris à l'huile, et des galettes sans levain ointes d'huile, et leur offrande de gâteau et leurs libations. Et le sacrificateur les présentera devant l'Éternel, et il offrira son sacrifice pour le péché, et son holocauste ; et il offrira le bélier en sacrifice de prospérités à l'Éternel, avec la corbeille des pains sans levain ; et le sacrificateur offrira son offrande de gâteau et sa libation. Et le nazaréen rasera, à l'entrée de la tente d'assignation, la tête de son nazaréat, et il prendra les cheveux de la tête de son nazaréat et les mettra sur le feu qui est sous le sacrifice de prospérités. Et le sacrificateur prendra l'épaule cuite du bélier, et un gâteau sans levain de la corbeille, et une galette sans levain, et il les mettra sur les paumes des mains du nazaréen, après qu'il aura fait raser les cheveux de son nazaréat. Et le sacrificateur les tournoiera en offrande tournoyée devant l'Éternel : c'est une chose sainte qui appartient au sacrificateur, avec la poitrine tournoyée, et avec l'épaule élevée. *Et après cela le nazaréen boira du vin.* Telle est la loi du nazaréen qui se sera voué, telle son offrande à l'Éternel pour son nazaréat, outre ce que sa main aura pu atteindre ; selon son vœu qu'il aura fait, ainsi il fera, suivant la loi de son nazaréat » (Nombres 6:13-21).

Cette merveilleuse « loi » nous conduit à quelque chose de futur, quand le résultat complet de l'œuvre parfaite du Christ apparaîtra, et lorsqu'à la fin de son nazaréat le Seigneur goûtera, comme Messie d'Israël, une véritable joie dans son peuple bien-aimé et dans cette terre. Alors, pour le Nazaréen, le temps sera venu de boire du vin. Il se tient à part de tout cela pour l'accomplissement de cette grande œuvre, si pleinement exposée, sous tous ses aspects et dans toute sa portée, dans la « loi » précédente. Il est séparé de la nation, séparé de ce monde, dans la puissance du vrai nazaréat, comme il le dit lui-même à ses disciples, en cette nuit mémorable : « Désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à *ce jour* où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père » (Matt. 26:29).

Mais il y a un brillant jour à venir, où l'Éternel le Messie se réjouira en Jérusalem et dans son peuple. Les prophéties d'Ésaïe à Malachie, sont pleines de glorieuses et émouvantes allusions à ce jour heureux et éclatant. Nous remplirions littéralement un volume à citer les passages qui s'y rapportent. Mais si le lecteur veut chercher les derniers chapitres des prophéties d'Ésaïe, il y trouvera un exemple de ce que nous voulons dire. Il rencontrera aussi plusieurs autres passages semblables dans les divers livres des prophètes.

Nous n'essayerons pas de faire des citations, mais nous voudrions prémunir le lecteur contre le danger d'être induit en erreur par les sommaires non inspirés qui se trouvent à la tête de ces magnifiques chapitres sur l'avenir d'Israël, tels que ceux-ci, par exemple « Les bénédictions de l'Évangile », — « l'agrandissement de l'Église ». Ces expressions sont propres à fourvoyer plusieurs lecteurs pieux, trop disposés à croire que ces arguments sont aussi bien inspirés que le texte ; ou, s'ils ne le sont pas, qu'ils contiennent au moins un exposé exact de ce que le chapitre présente. Le fait est qu'il n'y a pas une seule syllabe sur l'Église, du commencement à la fin des prophètes. L'Église peut sans doute trouver une très précieuse instruction, de la lumière, de l'encouragement et de l'édification dans cette grande division du volume inspiré. Mais elle ne le trouvera que dans la proportion où elle pourra, par l'enseignement de l'Esprit, discerner la véritable application et le véritable but de cette portion du Livre de Dieu. Supposer un instant que nous ne pouvons retirer d'encouragement et de profit que de ce qui se rapporte exclusivement ou tout premièrement à nous,

ce serait avoir une vue des choses très étroite, pour ne pas dire égoïste. Ne pouvons-nous rien apprendre du Livre du Lévitique ? Et cependant qui pourrait affirmer qu'il se rapporte à l'Église ?

Une étude faite avec calme, sans idée préconçue et avec prière, de « la loi et des prophètes », vous convaincra que le grand sujet de l'un et de l'autre, c'est le gouvernement du monde par Dieu, en rapport immédiat avec Israël. Il est vrai que partout, par « Moïse et par tous les prophètes », il y a des choses qui concernent le Seigneur Lui-même. Cela est évident d'après Luc 24:27. Mais c'est « Lui-même », considéré dans son gouvernement de ce monde et d'Israël en particulier. Si ce fait n'est pas clairement saisi, nous étudierons l'Ancien Testament avec peu d'intelligence ou peu de profit.

Il peut sembler à quelques-uns de nos lecteurs, que c'est une assertion exagérée que d'affirmer qu'il n'y a rien sur l'Église proprement dite, dans tous les prophètes, ou même dans tout l'Ancien Testament ; mais un passage ou deux de la plume inspirée de Paul résoudront toute la question pour quiconque veut réellement se soumettre à l'autorité de la Sainte Écriture. Ainsi en Romains 16, nous lisons : « Or, à celui qui est puissant pour vous affermir selon mon évangile et la prédication de Jésus Christ, selon la révélation du mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant, et qui, par des écrits prophétiques (évidemment du Nouveau Testament) a été donné à connaître à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel, pour l'obéissance de la foi (vers. 25-26). De même dans le chapitre 3 de l'épître aux Éphésiens, nous lisons : « C'est pour cela que moi, Paul, le prisonnier du Christ Jésus pour vous, les nations — (si du moins vous avez entendu parler de l'administration de la grâce de Dieu qui m'a été donnée envers vous : comment, par révélation, le mystère m'a été donné à connaître... lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes (\*) par l'Esprit : savoir que les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile... et de mettre en lumière devant tous quelle est l'administration du mystère CACHÉ dès les siècles EN DIEU qui a créé toutes choses ; afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes, par l'assemblée » (vers. 1-10).

(\*) Les « prophètes » dont il est question dans les citations précédentes sont ceux du Nouveau Testament, comme cela ressort de la forme de l'expression. Si l'apôtre avait voulu parler des prophètes de l'Ancien Testament, il aurait dit : « Ses saints prophètes et apôtres ». Mais le point même sur lequel il insiste, c'est que le mystère n'avait jamais été révélé avant son temps — qu'il n'avait pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations — qu'il était caché en Dieu ; non pas caché dans les Écritures, mais dans l'éternelle pensée de Dieu.

Mais nous ne poursuivrons pas plus avant le sujet profondément intéressant de l'Église ; nous avons seulement rappelé les passages ci-dessus de l'Écriture, afin d'attirer l'attention du lecteur sur ce fait que la doctrine de l'Église, telle qu'elle est enseignée par Paul, ne se trouve nulle part dans les pages de l'Ancien Testament ; et par conséquent, lorsqu'il lit les prophètes et qu'il rencontre les mots « Israël », « Jérusalem », « Sion », il ne doit pas les appliquer à l'Église de Dieu, vu qu'ils concernent le peuple d'Israël lui-même, la semence d'Abraham, la terre de Canaan, et la ville de Jérusalem (\*). Dieu sait ce qu'il dit ; aussi ne devons-nous jamais approuver quoi que ce soit qui ressemble à une manière légère et irrévérencieuse de se servir de la Parole de Dieu. Quand l'Esprit parle de Jérusalem, il s'agit de Jérusalem ; s'il voulait parler de l'Église, il le dirait. Nous n'aurions pas l'idée de traiter un document humain respectable comme nous traitons le volume inspiré. Nous regardons comme certain, qu'un homme sait, non seulement ce qu'il a l'intention de dire, mais qu'il dit ce qu'il a voulu dire ; et si cela est vrai d'un faible mortel, sujet à l'erreur, à plus forte raison l'est-il pour le Dieu vivant, seul sage, qui ne peut mentir.

(\*) L'énoncé du texte se rapporte naturellement aux prophéties de l'Ancien Testament ; il y a, dans les épîtres aux Romains et aux Galates, des passages où tous les croyants sont envisagés comme la semence d'Abraham (Rom. 4:9-17 ; Gal. 3:7, 29 ; 6:16) ; mais ceci est évidemment une chose tout à fait différente. Nous n'avons pas de révélation de l'Église proprement dite dans l'Ancien Testament.

Mais nous devons mettre fin à l'étude de ce sujet et laisser le lecteur méditer seul sur l'ordonnance du nazaréat, si féconde en saintes leçons pour le cœur. Nous désirons qu'il examine, tout spécialement, le fait que le Saint Esprit nous a donné l'exposé complet de la loi du nazaréat dans le livre des Nombres — le livre du désert. Puis encore, qu'il considère non seulement le fait, mais,

soigneusement aussi, l'institution elle-même. Qu'il tâche de bien comprendre pourquoi le nazaréen ne devait pas boire de vin, pourquoi il ne devait pas raser sa chevelure, pourquoi il ne devait pas toucher une personne morte. Qu'il médite sur ces trois points, et qu'il cherche à recueillir les instructions qui y sont contenues. Qu'il se demande : « Est-ce que je désire réellement être un nazaréen ? — marcher dans l'étroit sentier de la séparation pour Dieu ? Et s'il en est ainsi, suis-je prêt à abandonner tout ce qui tend à souiller, à distraire et à entraver les nazaréens de Dieu ? » Enfin, qu'il se rappelle que le temps vient, où le nazaréen pourra boire du vin ; c'est-à-dire un temps où il ne sera plus nécessaire de veiller contre les diverses formes du mal intérieur ou extérieur ; où tout sera pur ; où les affections pourront avoir leur libre cours ; où il n'y aura pas de mal dont il faille se séparer et, par conséquent, où il n'y aura pas lieu de parler de séparation. En un mot, il y aura : « de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice *habite* ». Que Dieu, dans sa grâce infinie, nous garde jusqu'à ces heureux temps dans une vraie consécration de cœur à Lui-même.

Le lecteur remarquera que nous touchons ici à la fin d'une section très distincte de notre livre. Le camp est dûment arrangé ; chaque guerrier occupe sa propre place (chap. 1, 2) ; chaque ouvrier est à son propre travail (chap. 3, 4) ; la congrégation est purifiée de la souillure (chap. 5) ; il est pourvu au suprême caractère de séparation pour Dieu (chap. 6). Tout cela est bien spécifié. L'ordre est d'une beauté remarquable. Nous avons devant nous non seulement un camp purifié et bien ordonné, mais aussi un caractère de consécration à Dieu qu'il est impossible de dépasser, attendu qu'il n'a été vu, dans toute son intégrité, que dans la vie de notre Seigneur Jésus Christ Lui-même. Ayant donc atteint ce point élevé, il ne nous reste qu'à voir l'Éternel prononçant sa bénédiction sur la congrégation entière ; en conséquence, nous trouvons cette bénédiction à la fin du chapitre 6 ; et nous pouvons assurément dire que c'est une bénédiction tout à fait royale. Lisons et examinons.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle à Aaron et à ses fils, disant : Vous bénirez ainsi les fils d'Israël, en leur disant : L'Éternel te bénisse, et te garde ! L'Éternel fasse lever la lumière de sa face sur toi et use de grâce envers toi ! L'Éternel lève sa face sur toi, et te donne la paix ! Et ils mettront mon nom sur les fils d'Israël ; et moi, je les bénirai » (vers. 22-27).

Cette riche bénédiction se répand par le canal du sacerdoce. Aaron et ses fils sont chargés de la prononcer. L'assemblée de Dieu doit être bénie et gardée par Dieu continuellement ; elle doit toujours se réchauffer aux rayons de sa face miséricordieuse ; sa paix doit couler comme un fleuve ; le nom de l'Éternel doit être réclamé sur elle ; Il est toujours là pour bénir.

Quelle richesse ! Oh ! si Israël en avait usé, s'il en avait réalisé la puissance ! Mais ils ne le firent pas.

Ils se détournèrent bientôt, comme nous le verrons. Ils échangèrent la clarté de la face de Dieu contre les ténèbres du mont Sinaï. Ils abandonnèrent le terrain de la grâce et se placèrent eux-mêmes sous la loi. Au lieu d'être satisfaits de ce qui leur était donné dans le Dieu de leurs pères, ils convoitèrent d'autres choses (comp. Ps. 105 et 106). Au lieu de l'ordre, de la pureté et de la séparation pour Dieu, que nous trouvons au commencement de notre livre, nous avons le désordre, la souillure et l'idolâtrie.

Mais, béni soit Dieu, le moment s'approche où la magnifique bénédiction du chapitre 6 des Nombres aura sa pleine application : quand les douze tribus d'Israël seront rangées autour de cette impérissable bannière : « Jéhovah Shamma » (l'Éternel est là, Ézéchiél 48:35), quand elles seront purifiées de toutes leurs souillures, et consacrées à Dieu dans la puissance du vrai nazaréat. Ces choses sont présentées de la manière la plus parfaite et la plus claire, dans les prophètes. Tous ces témoignages inspirés, sans qu'il y ait même une seule dissonance, annoncent le glorieux avenir réservé à Israël lui-même ; ils montrent tous les temps où les lourds nuages, amassés, et encore suspendus à l'horizon des nations, seront chassés au loin devant les brillants rayons du « Soleil de Justice » ; le temps où Israël jouira d'un matin sans nuage de bénédiction et de gloire, sous les vignes et sous les figuiers du pays que Dieu donna en possession éternelle à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Si nous nions ce qui précède, nous pouvons tout aussi bien retrancher une partie considérable de l'Ancien Testament, et aussi une grande partie du Nouveau ; car, dans l'un et dans l'autre, le Saint Esprit rend très clairement et sans équivoque témoignage à ce fait précieux, savoir : la grâce, le salut et la bénédiction pour la semence de Jacob. Nous n'hésitons pas à déclarer notre conviction, que nul ne peut vraiment comprendre les prophètes, s'il ne voit pas cette vérité : Il y a un brillant avenir réservé aux bien-aimés de Dieu, quoiqu'ils soient maintenant un peuple rejeté. Prenons garde à la manière dont nous traitons ce fait. C'est une chose très grave que d'essayer d'introduire, de quelque façon que ce soit, nos propres pensées dans l'application vraie de la Parole de Dieu. Dieu s'est engagé à bénir le peuple d'Israël, gardons-nous soigneusement de chercher à détourner le courant de la bénédiction pour le faire couler dans une autre direction. C'est une chose sérieuse de dénaturer le propos arrêté, le dessein manifesté de Dieu. Il a déclaré que son ferme propos est de donner la terre de Canaan en possession perpétuelle à la postérité de Jacob, et si cela est mis en question, nous ne voyons pas comment nous pouvons maintenir l'intégrité d'une portion quelconque de la Parole de Dieu. Si nous nous permettons de traiter légèrement une grande division du Canon inspiré — et très assurément c'est la traiter légèrement que de vouloir la détourner de son véritable objet — alors quelle sécurité aurons-nous jamais quant à l'application de l'Écriture en général ? Si Dieu ne sait pas ce qu'il dit quand Il parle d'Israël et de la terre de Canaan, comment savons-nous qu'Il sait ce qu'Il dit quand Il parle de l'Église et de sa part céleste en Christ ? Si le Juif est dépouillé de son glorieux avenir, quelle sécurité le chrétien aura-t-il pour le sien ?

Lecteur, rappelons-nous que « *Toutes* les promesses de Dieu (non pas seulement quelques-unes) sont oui et amen dans le Christ Jésus ». Et tout en nous réjouissant de l'application qui nous est faite de cette précieuse affirmation, ne cherchons pas à nier qu'elle soit applicable à d'autres. Nous devons croire fermement que les enfants d'Israël jouiront encore de la plénitude de la bénédiction, présentée au dernier paragraphe du chapitre 6 des Nombres, et jusqu'alors l'Église de Dieu est appelée à participer aux bénédictions qui lui sont propres. Elle a le privilège de savoir que la présence de Dieu est continuellement avec elle et au milieu d'elle — de demeurer dans la clarté de sa face — de boire au fleuve de la paix — d'être bénie et gardée de jour en jour par Celui qui ne sommeille et ne dort jamais. Mais n'oublions point, ou plutôt rappelons-nous sérieusement et constamment, que le sentiment pratique et la jouissance expérimentale de ces bénédictions et de ces prérogatives immenses seront en proportion exacte avec la mesure dans laquelle l'Église cherche à maintenir l'ordre, la pureté, la séparation nazaréenne, choses auxquelles elle est appelée, comme étant la demeure de Dieu, le corps de Christ, l'habitation du Saint Esprit.

Puissent ces pensées pénétrer dans nos cœurs et exercer leur influence sanctifiante sur notre vie entière et sur tout notre caractère !

## Chapitre 7

Voici la plus longue division de tout le livre des Nombres. Elle contient un exposé détaillé des noms des douze princes de la congrégation et de leurs offrandes respectives, à l'occasion de l'érection du tabernacle. « Et il arriva, le jour où Moïse eut achevé de dresser le tabernacle, et qu'il l'eut oint et sanctifié avec tous ses ustensiles, et l'autel avec tous ses ustensiles, et qu'il les eut oints et sanctifiés, que les princes d'Israël, chefs de leurs maisons de pères, princes des tribus, qui avaient été préposés sur ceux qui furent dénombrés, présentèrent leur offrande. Ils amenèrent leur offrande devant l'Éternel : six chariots couverts et douze bœufs, un chariot pour deux princes, et un bœuf pour un prince ; et ils les présentèrent devant le tabernacle. Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Prends d'eux ces choses, et elles seront employées au service de la tente d'assignation, et tu les donneras aux Lévites, à chacun en proportion de son service, Et Moïse prit les chariots et les bœufs, et les donna aux Lévites. Il donna deux chariots et quatre bœufs aux fils de Guerchon, en proportion de leur service ; et il donna quatre chariots et huit bœufs aux fils de Merari, en proportion de leur service — sous la main d'Ithamar, fils d'Aaron, le sacrificateur : Et il n'en donna pas aux fils de Kehath, car le service du lieu saint leur appartenait ils portaient sur l'épaule » (vers. 1-9).

Nous avons fait observer, dans notre étude sur les chapitres 3 et 4, que les fils de Kehath avaient le privilège de porter tout ce qui était le plus précieux parmi les instruments et les meubles du sanctuaire. Voilà pourquoi ils ne recevaient aucune offrande des chefs. C'était leur service élevé et saint de porter sur leurs épaules et de ne pas employer des chariots et des bœufs. Plus nous examinerons attentivement les objets qui étaient remis à la charge et à la garde des Kehathites, plus nous verrons qu'ils présentent en type les manifestations les plus profondes et les plus complètes de Dieu en Christ. Les Guerchonites et les Merarites, au contraire, avaient affaire avec des choses qui étaient plus extérieures. Leur ouvrage était plus pénible et plus hasardeux, et par conséquent ils étaient pourvus des ressources nécessaires que la libéralité des principaux mettait à leur disposition. Le Kehathites n'avait pas besoin du secours d'un chariot ou d'un bœuf dans son service supérieur. C'est son épaule qui devait porter le précieux fardeau mystique.

« Et les princes présentèrent leur offrande pour la dédicace de l'autel, le jour où il fut oint : les princes présentèrent leur offrande devant l'autel. Et l'Éternel dit à Moïse : *Ils présenteront, un prince un jour, et un prince l'autre jour*, leur offrande pour la dédicace de l'autel » (vers. 10-11).

Un lecteur peu spirituel, en parcourant des yeux ce chapitre particulièrement long, serait peut-être disposé à demander pourquoi, dans un livre inspiré, ce qui pouvait être dit en douze lignes occupe tant de place. Si un homme avait rendu compte des transactions de ces douze jours, il les aurait, selon toute probabilité, résumées très brièvement en un seul énoncé, et nous aurait dit que les douze principaux offrirent chacun telles et telles choses.

Mais cela n'aurait point du tout convenu à la pensée divine. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies. Il voulait, Lui, une liste complète et des plus détaillées des principaux, donnant le nom de chacun d'eux, ainsi que celui de la tribu qu'il représentait, et indiquant les offrandes qu'il avait apportées au sanctuaire de Dieu ; de là vient ce long chapitre de quatre-vingt-neuf versets. Chaque nom y brille dans son caractère distinctif. Chaque offrande est minutieusement décrite et dûment estimée. Les noms et les offrandes ne sont pas confusément mêlés. Cela ne répondrait pas au caractère de notre Dieu ; et il ne saurait agir ou parler que selon son essence dans tout ce qu'il fait ou dit. L'homme peut passer rapidement ou avec insouciance sur les dons et les offrandes ; mais Dieu ne le peut, ne le fait et ne le veut jamais. Il se plaît à rappeler chaque petit service, chaque petit don affectueux. Il n'oublie jamais les plus petites choses ; et non seulement il ne les oublie pas Lui-même, mais il prend un soin particulier à ce qu'un nombre infini d'individus puissent les connaître. Combien peu ces douze principaux s'imaginaient que leurs offrandes et leurs noms seraient transmis d'âge en âge pour être lus par des générations sans nombre ! Cependant il en fut ainsi, car Dieu le voulait ainsi. Il entrera dans ce qui pourrait nous sembler un détail fatigant, même dans ce que l'homme pourrait appeler des répétitions, plutôt que d'omettre le nom d'un seul de ses serviteurs ou une seule particularité de leur œuvre.

Ainsi, dans le chapitre que nous avons sous les yeux, « chacun des principaux » avait son jour fixé pour présenter son offrande, et sa place assignée dans l'éternelle page inspirée, où la liste la plus complète de ses dons est inscrite par le Saint Esprit.

C'est vraiment divin. Et ne pouvons-nous pas dire que ce septième chapitre des Nombres est une page spécimen du livre de l'éternité, dans lequel le doigt de Dieu a gravé les noms de ses serviteurs et la liste de leurs œuvres ! Nous le croyons ; et si le lecteur veut ouvrir le chapitre 23 du second livre de Samuel, et le chapitre 16 de l'épître aux Romains, il trouvera deux pages analogues. Dans la première, nous avons les noms et les faits des hommes illustres de David ; dans la seconde, les noms et les actes des amis de Paul à Rome. Dans les deux chapitres, nous avons, nous en sommes persuadé, une illustration de ce qui est vrai de tous les saints de Dieu et des serviteurs de Christ, du premier au dernier. Chacun a sa place spéciale dans le rôle, chacun a sa place dans le cœur du Maître, et tous seront manifestés bientôt. Parmi les vaillants hommes de David, nous avons « les trois premiers » — « les trois » — et « les trente ». Nul « des trente » n'obtint jamais une place parmi « les trois » ; et nul « des trois » n'égale les « trois premiers ».

Non seulement chaque nom, mais chaque acte est fidèlement inscrit ; et ce qui constitue l'acte, et la manière dont il est accompli, nous sont rapportés de la manière la plus précise. Nous avons le nom de l'homme, *ce* qu'il fit, et *comment* il le fit. Tout est enregistré avec une exactitude et un soin particuliers par la plume infaillible et impartiale du Saint Esprit.

Il en est de même encore, quand nous nous arrêtons à cette remarquable page du chapitre 16 aux Romains. Nous avons là tout ce qui concerne Phœbé, ce qu'elle était, ce qu'elle faisait, et quelle était la base solide sur laquelle reposaient ses droits à la sympathie et à l'assistance de l'assemblée à Rome. Puis viennent Prisca et Aquilas — la femme est nommée la première ; nous voyons comment ils avaient hasardé leur propre cou pour la vie de l'apôtre, et avaient mérité ses remerciements et ceux des assemblées des nations. Immédiatement après nous avons le « bien-aimé » Épainète ; et « Marie qui » non seulement « a travaillé », mais « a *beaucoup* travaillé » pour l'apôtre. Ce n'aurait pas été parler selon la pensée de l'Esprit ou le cœur de Christ que de dire simplement qu'Épainète était « aimé » ou que Marie avait « travaillé ». Non, ces petits mots « bien » et « beaucoup » étaient nécessaires pour exprimer l'état exact de chacun.

Mais nous ne devons pas nous étendre là-dessus, et nous appellerons seulement l'attention du lecteur sur le verset 12. Pourquoi l'écrivain inspiré ne place-t-il pas « Tryphène, Tryphose, et Persis la bien-aimée » sous un seul chef ? Pourquoi ne leur assigne-t-il pas une seule et même position ? La raison en est extrêmement belle ; c'est parce qu'il ne pouvait dire que ceci des deux premières, qu'elles avaient « travaillé dans le Seigneur », tandis qu'il était juste d'ajouter pour la dernière, qu'elle « avait *beaucoup* travaillé dans le Seigneur ». Est-il rien de plus distinctif ? C'est encore une fois « les trois » — « les trois premiers » et « les trente ». Ce n'est pas un mélange confus de noms et de services ; pas de précipitation, pas d'inexactitude. On nous dit ce que chacun était et ce qu'il faisait. Chacun a sa place et reçoit sa propre récompense de louange.

Et ceci, qu'on le remarque, est une page spécimen du livre de l'éternité. Que c'est solennel ! et toutefois que c'est encourageant ! Il n'est pas un seul acte de service que nous rendons à notre Seigneur, qui ne soit couché par écrit dans son livre ; et non seulement la *substance* de l'acte, mais aussi la *manière* dont il est fait, car Dieu apprécie la manière aussi bien que nous. Il aime celui qui donne joyeusement et celui qui travaille de bon cœur, parce que c'est précisément ainsi qu'il agit Lui-même. Il était agréable à son cœur de voir l'élan de libéralité des représentants des douze tribus se répandre autour de son sanctuaire. Il était agréable à son cœur de signaler les actes des vaillants hommes de David, au jour de sa réjection ; et de relever le dévouement des Prisca, des Aquilas et des Phœbé, dans une époque plus récente. Nous pouvons ajouter qu'il est agréable à son cœur, dans ces jours de tiédeur et d'inerte profession, de voir çà et là un cœur qui aime vraiment Christ, et un ouvrier dévoué dans sa vigne.

Que l'Esprit de Dieu excite nos cœurs à un plus entier dévouement ! Que l'amour de Christ nous étreigne de plus en plus, de telle sorte que nous vivions, non pas pour nous-mêmes, mais pour Lui qui nous a aimés et qui nous a lavés de nos odieux péchés dans son sang précieux et nous a faits tout ce que nous sommes, et ce que nous avons l'espérance d'être bientôt.

## Chapitre 8

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle à Aaron et dis-lui Quand tu allumeras les lampes, les sept lampes éclaireront sur le devant, vis-à-vis du chandelier. Et Aaron fit ainsi ; il alluma les lampes pour éclairer sur le devant, vis-à-vis du chandelier, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse. Et le chandelier était fait ainsi : il était d'or battu ; depuis son pied jusqu'à ses fleurs, il était d'or battu. Selon la forme que l'Éternel avait montrée à Moïse, ainsi il avait fait le chandelier » (vers. 1-4).

Dans ce paragraphe, deux choses réclament l'attention du lecteur, savoir : d'abord, la place qu'occupe le type du chandelier d'or, et secondement, l'instruction qu'il présente.

Il est bien remarquable que le chandelier soit le seul des meubles du tabernacle qui soit ici mentionné. Il ne nous est rien dit de l'autel d'or, rien de la table d'or. Le chandelier seul est devant nous, non point comme au chapitre 4 où il est vu (ainsi que toutes les autres choses qui nous sont présentés), dans son vêtement de voyage, mais dépouillé de ses couvertures bleues et de ses peaux de taissans. Ici on le voit resplendissant et découvert. Il est mentionné entre les offrandes des principaux et la consécration des Lévites, et répand sa mystique lumière conformément au commandement du Seigneur. On ne peut pas se dispenser de la lumière dans le désert, c'est pourquoi le chandelier d'or doit être dépouillé de sa couverture et peut briller en témoignage pour Dieu. Et qu'on se souvienne toujours que ce témoignage est le grand but vers lequel tout se dirige, soit qu'il s'agisse de l'offrande de nos *biens*, comme dans le cas des principaux ; soit qu'il s'agisse de la consécration de nos *personnes*, comme dans le cas des Lévites. Ce n'est qu'à la lumière du sanctuaire que l'on peut voir la valeur réelle de chaque chose et de chacun.

Aussi l'ordre moral de toute cette partie de notre livre est-il frappant et beau ; il est, en vérité, divinement parfait. Ayant lu dans le chapitre 7 tout ce qui est dit de la libéralité des principaux, nous pourrions, dans notre sagesse, supposer que la première chose qui devrait suivre, serait la consécration des Lévites, montrant ainsi dans un rapport immédiat « nos personnes et nos offrandes ». Mais non. L'Esprit de Dieu fait intervenir la lumière du sanctuaire, afin que nous puissions discerner, par elle, le véritable objet de toute libéralité et de tout service dans le désert.

N'y a-t-il pas en ceci une belle convenance morale ? Aucun lecteur spirituel ne peut manquer de le voir. Pourquoi n'avons-nous pas ici l'autel d'or, avec son nuage d'encens ? Pourquoi pas la table pure avec ses douze pains ? Parce que ni l'un ni l'autre de ces meubles n'aurait la moindre connexion morale avec ce qui précède ou ce qui suit ; mais le chandelier d'or est en parfait rapport avec tous les deux, vu qu'il nous apprend que toute libéralité et toute œuvre doivent être envisagées à la lumière du sanctuaire, afin qu'on en puisse constater la réelle valeur. C'est là une grande leçon pour le désert, et elle nous est enseignée d'une manière aussi bénie qu'un type peut le faire. Dans notre marche à travers le livre des Nombres, nous venons de lire le récit de la libéralité tout à fait cordiale des principaux chefs de la congrégation, à l'occasion de la dédicace de l'autel ; et nous allons arriver au récit de la consécration des Lévites ; mais l'écrivain inspiré s'arrête entre ces deux récits, afin de laisser resplendir sur eux la lumière du sanctuaire.

C'est l'ordre divin. C'est, nous pouvons le dire, une des nombreuses illustrations, répandues dans toute l'Écriture, et tendant à démontrer la divine perfection du volume entier, comme de chacun de ses livres, de chacune de ses divisions et de chacun de ses paragraphes. Nous sommes heureux, profondément heureux, de signaler ces précieuses illustrations, offrant ainsi notre humble tribut de louanges à ce précieux livre que notre Père a, dans sa grâce, fait écrire pour nous. Nous savons bien que ce livre n'a pas besoin de notre pauvre témoignage, ni de celui d'aucune plume ou d'aucune langue humaine. Mais, cependant, c'est notre joie de le lui rendre, à la face des attaques nombreuses, mais futiles, que dirige l'ennemi contre son inspiration. La vraie source et le vrai caractère de toutes ces attaques deviendront de plus en plus manifestes, à mesure que nous acquerrons une connaissance toujours plus profonde, plus vivante et plus expérimentale des infinies profondeurs et des divines perfections de la Parole. C'est pourquoi les preuves internes des Saintes Écritures — leur puissant effet sur *nous-mêmes*, non moins que leurs gloires morales intrinsèques, leur faculté de juger les racines mêmes du caractère et de la conduite, et leur admirable composition dans toutes leurs parties — sont les plus forts arguments en faveur de leur divinité. Un livre qui me montre ce que je suis, qui me dit tout ce qui est dans mon cœur — qui met à nu les ressorts moraux les plus cachés de ma nature, qui me juge à fond et qui, en même temps, me révèle Celui qui répond à tous mes besoins — un pareil livre porte avec lui ses lettres de créance. Il ne demande pas de lettres de recommandation de l'homme et n'en a pas besoin. Il n'a nul besoin de sa faveur et nulle crainte de sa colère. Il nous est souvent venu à la pensée que si nous raisonnions sur la Bible, comme la femme de Sichar le faisait sur notre Seigneur, nous arriverions à une conclusion aussi saine sur *la Bible*, que celle de la Samaritaine sur *le Seigneur*. « Venez, disait cette simple femme, voyez un

homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » Ne pouvons-nous pas dire avec une égale force d'argumentation : « Venez, voyez un livre qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ce livre n'est-il pas la Parole de Dieu ? » Oui, vraiment ; et non seulement cela, mais nous pouvons à plus forte raison tirer cette conclusion, vu que le Livre de Dieu nous dit non seulement tout ce que nous avons fait, mais tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, et tout ce que nous sommes (voir Rom. 3:10-18 ; Matt. 15:19).

Est-ce donc que nous méprisons les preuves externes ? Loin de là. Nous nous en réjouissons. Nous estimons chaque argument et chaque témoignage qui sont propres à fortifier les fondements de la confiance du cœur en la divine inspiration des Saintes Écritures ; et certes nous avons abondance de ces arguments et de ces témoignages. L'histoire même du Livre, avec tous ses faits étonnants, fournit un large affluent qui grossit les flots de l'évidence. L'histoire de sa composition, de sa conservation, de sa transmission de bouche en bouche, de sa circulation sur toute la surface de la terre — en un mot, son histoire entière, plus merveilleuse que la fable et cependant véritable, forme un argument puissant à l'appui de sa divine origine. Prenez seulement ce seul fait du plus haut intérêt, c'est-à-dire sa conservation pendant plus d'un millier d'années, entre les mains de ceux qui l'auraient volontiers livré, s'ils l'avaient pu, à un éternel oubli. N'est-ce pas un fait éloquent ? Or il en est bien d'autres semblables dans l'histoire merveilleuse de ce volume sans égal et sans prix.

Mais après avoir accordé une place aussi grande que possible à la valeur des preuves externes, nous revenons avec une inébranlable décision à notre assertion, que les preuves internes — celles qui se puisent dans le Livre lui-même — constituent l'apologie la plus puissante, pour servir de barrière au torrent de l'opposition infidèle et sceptique.

Nous ne poursuivrons pourtant pas davantage ce courant de pensées, dans lequel nous avons été conduits en contemplant la position remarquable assignée au chandelier d'or, dans le livre des Nombres. Nous nous sommes senti pressé de rendre un tel témoignage à notre très précieuse Bible, et maintenant nous revenons à notre chapitre pour chercher à recueillir l'instruction qui est contenue dans son premier paragraphe.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle à Aaron, et dis-lui : Quand tu allumeras les lampes, les sept lampes éclaireront sur le devant, vis-à-vis du chandelier ». Ces « sept lampes » désignent la lumière de l'Esprit en témoignage. Elles étaient unies à la tige battue du chandelier, laquelle figure Christ qui, dans sa Personne et dans son œuvre, est le fondement de l'œuvre de l'Esprit dans l'Église. Tout dépend de Christ. Chaque rayon de lumière dans l'Église, dans le croyant, ou plus tard dans Israël, émane de Christ.

Mais ce n'est pas tout ce que nous apprend ce type. « Les sept lampes éclaireront sur le devant, vis-à-vis du chandelier ». Si nous voulions revêtir cette figure du langage du Nouveau Testament, nous citerions les paroles de notre Seigneur lorsqu'il nous dit : « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Matt. 5:16). En quelque lieu que resplendisse la vraie lumière de l'Esprit, elle rendra toujours un éclatant témoignage à Christ. Elle n'appellera pas l'attention sur elle-même, mais sur Lui ; et c'est là le moyen de glorifier Dieu. « Les sept lampes éclaireront sur le devant, vis-à-vis du chandelier ».

C'est là une grande vérité pratique pour tous les chrétiens. Le plus beau témoignage qui puisse être donné d'une œuvre vraiment spirituelle, c'est qu'elle tend directement à exalter Christ. Si l'on cherche à attirer l'attention sur l'œuvre ou sur l'ouvrier, la lumière s'affaiblit, et le Ministre du sanctuaire doit se servir des mouchettes. C'était l'emploi d'Aaron d'allumer les lampes ; c'était aussi à lui de les arranger. En d'autres termes, la lumière que, comme chrétiens, nous sommes responsables de faire luire, est non seulement fondée sur Christ, mais elle est maintenue par Lui de moment en moment, durant la nuit tout entière. Hors de Lui nous ne pouvons rien faire. La tige d'or soutenait les lampes ; la main du sacrificateur les alimentait d'huile et appliquait les mouchettes. Tout est *en* Christ, *de* Christ et *par* Christ.

En plus, tout est à Christ. Quel que soit le lieu où la lumière de l'Esprit — la vraie lumière du sanctuaire — ait brillé dans le désert de ce monde, le but de cette lumière a été d'exalter le nom de Jésus. Quoi que ce soit qui ait été opéré par le Saint Esprit, ou qui ait été dit, ou qui ait été écrit, tout a eu pour objet la gloire de ce Sauveur béni. Et nous pouvons hardiment dire que tout, quoi que ce puisse être, qui n'a pas cette tendance, ce but, n'est pas du Saint Esprit. Il peut y avoir une immense somme de travaux accomplis, une grande masse de résultats apparents obtenus, une quantité de choses qui sont de nature à attirer l'attention de l'homme et à faire éclater ses applaudissements, sans que cependant il y ait là un seul rayon de lumière émanant du chandelier d'or. Et pourquoi ? Parce que l'attention est *dirigée* sur l'œuvre et sur ceux qui s'en occupent. *L'homme*, ses actes et ses paroles, sont exaltés au lieu de Christ. La lumière n'a pas été produite par l'huile que fournit la main du grand Souverain Sacrificateur, et en conséquence, c'est une fausse lumière. C'est une lumière qui ne luit pas sur le chandelier, mais sur le nom ou les actes de quelque pauvre mortel.

Tout ceci est très solennel, et réclame la plus sérieuse attention. Il est toujours extrêmement dangereux de voir un homme ou son œuvre mis en relief. On peut être assuré que Satan atteint son but lorsque l'attention se porte sur quelque autre chose, ou sur quelque autre personne que le Seigneur Jésus Lui-même. Une œuvre peut être commencée dans la plus grande simplicité possible ; mais par un manque de vigilance et de spiritualité de la part de l'ouvrier, l'attention générale peut être attirée sur lui-même ou sur les résultats de son œuvre, et il peut tomber dans le piège du diable. Le but incessant que poursuit Satan, c'est de déshonorer le Seigneur Jésus ; et s'il peut le faire par ce qui a l'apparence d'un service chrétien, il a pour le moment remporté la plus grande victoire. Il n'a aucune objection contre l'œuvre en elle-même, pourvu qu'il puisse la séparer du nom de Jésus. Il se mêlera toujours lui-même, s'il le peut, à l'œuvre ; il se présentera au milieu des serviteurs de Christ, comme une fois jadis il se présenta au milieu des fils de Dieu ; mais son but est toujours le même, savoir de déshonorer le Seigneur. Il permit à la servante, dont il est question au chapitre 16 des Actes, de rendre témoignage aux serviteurs de Christ et de dire : « Ces hommes sont les esclaves du Dieu Très haut, qui vous annoncent la voie du salut ». Mais en le faisant, il avait uniquement en vue de séduire ces ouvriers et de détruire leur œuvre. Il fut défait cependant, parce que la lumière qui émanait de Paul et de Silas était la pure lumière du sanctuaire, et elle ne *resplendit* que sur le Christ. Ils ne cherchaient pas à se faire un nom ; et comme c'était à eux et non à leur Maître que la servante rendait témoignage, ils refusèrent ce dernier et préférèrent souffrir pour l'amour de leur Maître que d'être exaltés à ses dépens.

C'est un bel exemple pour tous les ouvriers du Seigneur. Et si nous nous reportons un moment au chapitre 3 des Actes, nous en trouverons un autre très frappant. La lumière du sanctuaire y éclate dans la guérison du boiteux, et quand l'attention, *qu'ils n'avaient pas recherchée*, fut attirée sur les ouvriers, nous voyons Pierre et Jean se retirer tout de suite, avec une sainte jalousie, derrière leur glorieux Maître, et Lui attribuer toute la gloire. « Et comme il tenait par la main Pierre et Jean, tout le peuple étonné accourut vers eux au portique appelé de Salomon. Et Pierre, voyant cela, répondit au peuple : Hommes israélites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci ? Ou pourquoi avez-vous les yeux fixés *sur nous*, comme si *nous* avons fait marcher cet homme par *notre propre* puissance ou par notre piété ? Le Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié *son serviteur Jésus* » (vers. 11-13).

Ici, nous avons véritablement « les sept lampes éclairant sur le devant, vis-à-vis du chandelier » ; ou, en d'autres termes, le déploiement sextuple ou parfait de la lumière de l'Esprit rendant un témoignage positif au nom de Jésus ? « Pourquoi avez-vous les yeux fixés *sur nous* ? » disent ces fidèles porteurs de la lumière de l'Esprit. Il n'est ici nullement besoin des mouchettes ! La lumière n'était point voilée. C'était sans doute une occasion dont les apôtres auraient pu profiter, s'ils l'avaient bien voulu, pour entourer leurs propres noms d'une auréole de gloire. Ils auraient pu s'élever au faite de la renommée, et attirer sur eux le respect et la vénération de milliers de personnes dans l'admiration, sinon même dans l'adoration. Mais s'ils l'avaient fait, ils auraient

frustré leur Maître, falsifié le témoignage, contristé le Saint Esprit, et attiré sur eux-mêmes le juste jugement de Celui qui ne donnera pas sa gloire à un autre.

Mais non ; les sept lampes brillaient avec éclat à Jérusalem, dans ce moment intéressant. Le *vrai* candélabre était alors au portique de Salomon et non dans le temple. Du moins les sept lampes étaient là et y faisaient admirablement leur œuvre. Ces serviteurs honorés ne cherchaient pas la gloire pour eux-mêmes ; au contraire, ils déployèrent sur-le-champ toute leur énergie, afin d'éloigner d'eux-mêmes les regards d'étonnement de la foule et de les porter sur Celui qui seul en est digne et qui, quoiqu'il fût dans les cieus, travaillait encore par son Esprit sur la terre.

Beaucoup d'autres exemples pourraient être tirés des Actes des Apôtres ; mais celui que nous venons de voir suffira pour imprimer dans nos cœurs la grande leçon pratique que nous enseigne le chandelier d'or avec ses sept lampes. Nous en sentons profondément la nécessité dans ce moment même. Il y a toujours du danger à ce que l'œuvre et l'ouvrier soient mis en relief plutôt que le Maître. Tenons-nous en garde contre ce piège. C'est un grand mal ; cela contriste l'Esprit Saint qui travaille toujours à exalter le nom de Jésus ; c'est offensant pour le Père qui voudrait toujours faire résonner à nos oreilles et descendre profondément dans nos cœurs ces paroles venant du ciel ouvert et entendues sur la montagne de la transfiguration : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le » (Matt. 17:5) ; c'est en opposition des plus directes et des plus positives avec la pensée du Ciel, où tout regard est fixé sur Jésus, où tout cœur est occupé de Jésus, et où le seul cri éternel, universel et unanime sera : « *Tu es digne* ».

Pensons à tout cela ; pensons-y sérieusement et habituellement ; afin de nous abstenir de tout ce qui s'approche de la glorification de l'homme — du moi, de nos actions, de nos paroles, de nos pensées. Pussions-nous tous chercher avec plus d'ardeur le sentier paisible, ombragé et discret, où l'Esprit du doux et humble Jésus nous conduira toujours pour la marche et pour le service. En un mot, puissions-nous demeurer en Christ et recevoir de Lui, de jour en jour et de moment en moment, l'huile pure, tellement que notre lumière luise sans que nous y pensions, à la louange de Celui en qui seul nous avons TOUT, en dehors duquel nous ne pouvons faire absolument RIEN.

Le reste du chapitre 8 des Nombres contient l'exposé du cérémonial en rapport avec la consécration des Lévites, que nous avons déjà examiné dans ces Notes, aux chapitres 3 et 4.

## Chapitre 9

« Et l'Éternel parla à Moïse, dans le désert de Sinaï, le premier mois de la seconde année après leur sortie du pays d'Égypte, disant : Que les fils d'Israël fassent aussi la Pâque au temps fixé. Vous la ferez au temps fixé, le quatorzième jour de ce mois, entre les deux soirs ; vous la ferez selon tous ses statuts et selon toutes ses ordonnances. — Et Moïse dit aux fils d'Israël de faire la Pâque. Et ils firent la Pâque, le premier mois, le quatorzième jour du mois, entre les deux soirs, au désert de Sinaï : selon tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse, ainsi firent les fils d'Israël » (vers. 1-5).

Il y a trois endroits distincts où nous voyons célébrer cette grande fête de rédemption ; savoir : en Égypte (Exode 12) ; dans le désert (Nombres 9) ; et dans la terre de Canaan (Josué 5). La rédemption se trouve à la base de tout ce qui a rapport à l'histoire du peuple de Dieu. Doit-il être délivré de la servitude, de la mort et des ténèbres de l'Égypte ? C'est par la rédemption. Doit-il être porté à travers toutes les difficultés et tous les dangers du désert ? C'est sur le principe de la rédemption. Doit-il marcher à travers les ruines des murs menaçants de Jéricho et mettre ses pieds sur le cou des rois de Canaan ? C'est en vertu de la rédemption.

Ainsi le sang de l'agneau pascal rencontra l'Israël de Dieu au milieu de la profonde dégradation du pays d'Égypte, et l'en délivra. Il le trouva dans le désert aride, au travers duquel il le conduisit. Il fut avec lui son entrée dans la terre de Canaan et l'y établit.

En un mot, le sang de l'agneau rencontra le peuple en Égypte, l'accompagna à travers le désert, et le fixa Canaan. Il était le fondement béni de toutes les voies de Dieu envers eux, en eux, et avec eux. Était-il question du jugement de Dieu contre l'Égypte ? Le sang de l'agneau les en mettait à couvert. Était-il question des besoins sans nombre du désert ? Le sang de l'agneau était le gage sûr et certain d'une victoire complète et glorieuse. Du moment que nous contemplons l'Éternel venant agir en faveur de son peuple, en vertu du sang de l'agneau, tout est infailliblement garanti du commencement à la fin. Toute la durée de ce mystérieux et merveilleux voyage, depuis les fours à briques de l'Égypte jusqu'aux collines couvertes de vignes et aux riches plaines de la Palestine, ne servit qu'à prouver et qu'à montrer les vertus variées du sang de l'agneau.

Cependant, ce chapitre-ci nous présente la pâque entièrement au point de vue du désert ; et cela expliquera au lecteur pourquoi il y est fait mention de la circonstance suivante : Et il y eut des hommes qui étaient impurs à cause du corps mort d'un homme, et qui ne pouvaient pas faire la Pâque ce jour-là ; et ils se présentèrent ce jour-là devant Moïse et devant Aaron (vers. 6).

Il y avait là une difficulté pratique — quelque chose d'anormal, comme on dit — un cas imprévu ; c'est pourquoi la question fut soumise à Moïse et à Aaron. « Ils se présentèrent devant Moïse » — le représentant des droits de Dieu — « et devant Aaron » — le représentant des ressources de la grâce de Dieu. Il semble y avoir quelque chose de particulier et de grave dans la manière dont il est fait allusion à ces deux fonctionnaires. Les deux éléments, dont ils étaient l'expression, apparaissent comme très importants pour la solution d'une difficulté telle que celle qui s'offrait ici.

« Et ces hommes lui dirent : Nous sommes impurs à cause du corps mort d'un homme ; pourquoi serions-nous exclus de présenter l'offrande de l'Éternel au temps fixé, au milieu des fils d'Israël ? » (vers. 7). La souillure était entièrement avouée, et la question soulevée était celle-ci : Devaient-ils être absolument privés du saint privilège de venir devant l'Éternel ? N'y avait-il aucune ressource pour un pareil cas et ne pouvait-on pas y pourvoir ?

Question extrêmement intéressante, assurément, mais à laquelle cependant aucune réponse n'avait été donnée. Nous n'avons pas de cas semblable, prévu dans l'institution originelle en Exode 12 ; quoique nous y trouvions un exposé complet de tous les rites et de toutes les cérémonies de la fête. C'était pour le désert que le développement de cette question avait été réservé. C'était dans la marche du peuple — dans les détails réels et pratiques de la vie du désert, que se présentait la difficulté à résoudre. Voilà pourquoi le récit de toute cette affaire est fort à propos donné dans les Nombres qui sont le Livre du désert.

« Et Moïse leur dit : Tenez-vous là, et j'entendrai ce que l'Éternel commandera à votre égard » (verset 8). Belle attitude ! Moïse n'avait pas de réponse à donner ; mais il savait qui pouvait le faire, et c'est à Lui qu'il s'adresse. C'était la chose la meilleure et la plus sage que Moïse eût à faire. Il ne prétendait pas pouvoir répondre. Il n'avait pas honte de dire : « *Je ne sais pas* ». Malgré toute sa sagesse et toute sa connaissance, il n'hésitait pas à déclarer son ignorance. C'est la vraie connaissance, la vraie sagesse. Il pouvait être humiliant pour un homme dans la position de Moïse, de paraître, aux yeux de la congrégation ou de quelques-uns de ses membres, ignorant sur un sujet quelconque. Lui qui avait mené le peuple hors d'Égypte, qui l'avait conduit à travers la mer Rouge, qui avait conversé avec l'Éternel, et qui avait reçu sa mission du grand « Je suis », serait-il possible qu'il fût incapable de répondre à une difficulté surgissant d'un cas aussi simple que celui qu'il avait alors devant lui ? Était-il donc vrai qu'un homme tel que Moïse ignorât la juste marche à suivre vis-à-vis de personnes qui avaient été souillées pour un mort ?

Il en est plus d'un qui, n'occupant pourtant point la position élevée de Moïse, eût essayé de résoudre d'une manière ou d'une autre une telle question. Mais Moïse était l'homme le plus doux de toute la terre. Il savait très bien qu'il ne devait pas avoir la présomption de parler quand il n'avait rien à dire. Si nous suivions plus fidèlement son exemple en cela, nous éviterions beaucoup d'affirmations hasardées, bien des méprises ou des erreurs. En outre, cela nous rendrait beaucoup plus vrais, plus simples et plus naturels. Nous sommes souvent assez insensés pour avoir honte de montrer notre

ignorance. Nous nous imaginons follement que nous portons atteinte à notre réputation de sagesse et d'intelligence, quand nous prononçons notre affirmation qui exprime si bien une vraie grandeur morale : « Je ne sais pas ». C'est une complète erreur. Nous attacherons toujours beaucoup plus de poids et d'importance aux paroles d'un homme qui ne prétend jamais à une connaissance qu'il ne possède point ; tandis que nous ne serons pas disposés à écouter un homme toujours prompt à parler avec une frivole confiance en lui-même. Oh ! marchons en tout temps selon l'esprit de ces belles paroles : « Tenez-vous là, et j'entendrai ce que l'Éternel commandera ».

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, en disant : Si un homme d'entre vous ou de votre postérité est impur à cause d'un corps mort, ou est en voyage au loin, il fera la Pâque à l'Éternel. Ils la feront *le second mois*, le quatorzième jour, entre les deux soirs ; ils la mangeront avec des pains sans levain et des herbes amères » (vers. 9-11).

Deux grandes vérités fondamentales sont exposées dans la pâque, savoir la rédemption et l'unité du peuple de Dieu. Ces vérités sont invariables. Rien ne saurait les détruire. Il peut y avoir chute et infidélité, sous des formes variées, mais ces glorieuses vérités de la rédemption éternelle et de la parfaite unité du peuple de Dieu conservent toute leur force et toute leur valeur. Voilà pourquoi cette ordonnance qui représentait si vivement ces vérités, était continuellement obligatoire. Les circonstances ne devaient pas en empêcher l'exécution. La mort ou la distance ne devaient pas l'interrompre. « Si un homme d'entre vous ou de votre postérité est impur à cause d'un corps mort, ou est en voyage au loin, il fera la Pâque à l'Éternel ». Il était en effet si urgent pour chaque membre de la congrégation de célébrer cette fête, qu'une mesure spéciale dans ce but est prise dans le chapitre 9 des Nombres pour ceux qui n'étaient pas en état de l'observer selon l'ordre prescrit. Ces personnes devaient l'observer le quatorzième jour du *second* mois. Ainsi la grâce pourvoyait aux cas inévitables de mort ou d'éloignement.

Si le lecteur veut chercher le chapitre 30 de 2 Chroniques, il verra qu'Ézéchias et la congrégation avec lui profitèrent de cette miséricordieuse ressource. « Il s'assembla à Jérusalem une grande multitude de peuple pour célébrer la fête des pains sans levain, au *second* mois, une très grande congrégation... Et on égorgea la pâque, le quatorzième jour du *second* mois » (vers. 13-15).

La grâce de Dieu peut nous rencontrer dans la plus grande faiblesse, pourvu que nous la sentions et que nous la confessions (\*). Mais que cette vérité très précieuse ne nous fasse pas traiter légèrement le péché ou la souillure. Quoique la grâce permît le *second* mois au lieu du premier, elle ne tolérât, pour cela, aucun relâchement dans les ordonnances et dans les cérémonies de la fête. « Les pains sans levain et les herbes amères » devaient toujours avoir leur place ; la chair d'aucun sacrifice ne devait être conservée jusqu'au matin et pas un os de la victime ne devait être brisé. Dieu ne peut nullement tolérer l'abaissement de la règle de la vérité ou de la sainteté. L'homme, par la faiblesse, le manquement ou l'influence des circonstances, pourrait être en retard ; mais il ne doit pas rester au-dessous de la règle divine. La grâce permet le premier cas, la sainteté défend le second ; et si quelqu'un eût trop présumé de la grâce pour se dispenser de la sainteté, il aurait été retranché de l'assemblée.

(\*) Le lecteur remarquera avec intérêt et profit le contraste qui existe entre la manière d'agir d'Ézéchias en 2 Chroniques 30, et celle de Jéroboam en 1 Rois 12:32. Le premier usa de la ressource fournie par la grâce divine ; le second suivit son propre dessein. Le *second* mois était permis par Dieu ; le huitième fut inventé par l'homme. Les prévoyances divines, satisfaisant aux besoins de l'homme, et les inventions humaines, s'opposant à la parole de Dieu, sont des choses totalement différentes.

Cela ne nous dit-il rien ? Nous devons toujours nous rappeler, en lisant les pages de ce merveilleux livre des Nombres, que les choses qui arrivaient à Israël sont des types pour nous, et que c'est pour nous, à la fois, un devoir et un privilège de nous attacher à ces types et de chercher à comprendre les leçons qu'ils sont destinés à nous enseigner de la part de Dieu.

Que nous apprennent donc les règles relatives à la célébration de la pâque au *second* mois ? Pourquoi était-il spécialement enjoint à Israël de n'omettre aucun détail dans cette occasion particulière ? Pourquoi est-ce dans ce chapitre 9 des Nombres, que les directions pour le *second* mois se trouvent beaucoup plus détaillées que celles pour le premier ? Ce n'est certainement pas que

l'ordonnance fût plus importante dans un cas que dans l'autre, car son importance, au jugement de Dieu, était toujours la même. Ce n'est pas non plus qu'il y eût, en aucun cas, une ombre de différence dans l'ordre, vu qu'il était aussi toujours le même. Néanmoins le lecteur qui méditera sur ce chapitre sera frappé du fait que, lorsqu'il est question de la célébration de la pâque au premier mois, nous lisons simplement ces mots : « Vous la ferez selon tous ses statuts et selon toutes ses ordonnances ». Mais, d'un autre côté, quand il s'agit du second mois, nous avons un énoncé plus détaillé de ce qu'étaient ces ordonnances et ces cérémonies : « Ils la mangeront avec des pains sans levain et des herbes amères ; ils n'en laisseront rien jusqu'au matin et n'en casseront pas un os ; ils la feront selon tous les statuts de la Pâque » (comp vers. 3, avec 11-12).

Que nous enseigne donc ce simple fait, demandons-nous ? Nous croyons qu'il nous enseigne très clairement que nous ne devons jamais abaisser la règle, dans les choses de Dieu, à cause de la chute et de la faiblesse du peuple de Dieu ; mais que plutôt, pour cette raison même, nous devons prendre un soin particulier de tenir élevée la bannière, dans toute sa divine intégrité. Sans doute, il devrait y avoir le sentiment profond de la chute — et plus il serait profond, mieux cela serait ; mais on ne doit pas sacrifier la vérité de Dieu. Nous pouvons toujours compter avec assurance sur les ressources de la grâce divine, tout en cherchant à maintenir, avec une fermeté inébranlable, l'étendard de la vérité de Dieu.

Cherchons à en garder toujours le souvenir dans nos pensées et dans nos cœurs. D'un côté, nous sommes en danger d'oublier que la chute a eu lieu — oui, une grande chute, l'infidélité et le péché. Et d'un autre côté, nous risquons d'oublier l'infailible fidélité de Dieu, en vue de cette chute, et en dépit de tout. L'Église professante est tombée, elle est dans une ruine complète ; et non seulement elle, mais nous-mêmes, individuellement, nous avons failli et contribué à la ruine. Nous devrions sentir tout cela — le sentir profondément — le sentir constamment. Nous devrions avoir toujours dans notre esprit, devant notre Dieu, la conscience intime et humiliante de la manière triste et honteuse dont nous nous sommes conduits dans la maison de Dieu. Nous ne ferions qu'ajouter extrêmement à notre chute, si nous oublions jamais que nous sommes tombés. Ce qu'il nous convient d'avoir, c'est une profonde humilité et un esprit vraiment brisé, en nous souvenant de toutes ces choses ; ces sentiments et ces exercices intérieurs s'exprimeront nécessairement par une marche et une conduite humbles au milieu de la scène où nous vivons.

« Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (2 Tim. 2:19). Voilà la ressource du fidèle, en présence des ruines de la chrétienté. Dieu ne fait jamais défaut, il ne change pas, et nous avons simplement à nous retirer de l'iniquité et à nous tenir collés à Lui. Nous devons faire ce qui est droit, le poursuivre diligemment et Lui abandonner les conséquences.

Nous conjurons le lecteur de donner toute son attention aux pensées qui précèdent. Nous désirons qu'il s'arrête quelques instants et qu'il considère tout ce sujet avec un esprit de prière. Nous sommes convaincu que le sérieux examen que nous ferions de ses deux faces nous aiderait grandement à trouver notre chemin au milieu des ruines qui nous entourent. Le souvenir de la condition de l'Église, et de notre infidélité individuelle, nous garderait dans l'humilité ; tandis qu'en même temps, la connaissance de la règle invariable de Dieu, et de son immuable fidélité, nous détacherait du mal qui nous environne et nous maintiendrait fermes dans le sentier de la séparation. Les deux choses réunies nous préserveraient efficacement d'une vaine prétention, d'un côté, du relâchement et de l'indifférence, de l'autre. Nous devons toujours nous souvenir de ce fait humiliant, que nous sommes déçus, tout en nous attachant à cette grande vérité, que Dieu est fidèle.

Ce sont les leçons par excellence du désert — leçons pour les jours actuels — leçons pour *nous*. Elles sont suggérées très fortement par le récit particulier au livre des Nombres — le grand Livre du désert. C'est dans le désert que la chute de l'humanité se manifeste si pleinement ; c'est dans le désert aussi que les ressources infinies de la grâce divine sont déployées. Mais répétons encore cette assertion — et puisse-t-elle être gravée en caractères ineffaçables dans nos cœurs : — les plus riches

provisions de la grâce et de la miséricorde divines ne donnent aucun motif quelconque pour abaisser la règle de la vérité de Dieu. Si quelqu'un avait allégué, comme excuse, la souillure ou l'absence, pour ne pas célébrer la pâque, ou pour le faire d'une manière autre que Dieu ne l'avait ordonnée, il eût assurément été retranché de la congrégation. Et de même pour nous, si nous consentons à abandonner une vérité quelconque de Dieu, parce que la chute s'est produite — si, par pure incrédulité du cœur, nous faisons des concessions aux dépens de la vérité de Dieu, nous abandonnons le terrain de Dieu — si nous prenons l'état des choses qui nous entourent comme excuse pour secouer l'autorité de la vérité de Dieu de dessus notre conscience, ou pour nous soustraire à son influence sur notre conduite et sur notre caractère — il est très évident que notre communion sera interrompue (\*).

(\*) Que l'on note ici, une fois pour toutes, que le retranchement d'un membre de la congrégation d'Israël répond aujourd'hui au retranchement d'un croyant de la communion, à cause d'un péché non jugé.

Mais nous devons maintenant clore cette partie de notre sujet en citant pour le lecteur le reste de cet exposé sur la pâque pour le désert.

« Mais l'homme qui est pur et qui n'est pas en voyage, qui s'abstient de faire la Pâque, cette âme sera retranchée de ses peuples ; car il n'a pas présenté l'offrande de l'Éternel au temps fixé : cet homme portera son péché. Et si un étranger séjourne chez vous, et veut faire la Pâque à l'Éternel, il la fera ainsi, selon le statut de la Pâque et selon son ordonnance. Il y aura un même statut pour vous, tant pour l'étranger que pour l'Israélite de naissance » (vers. 13-14).

L'oubli volontaire de la pâque aurait dénoté, de la part des Israélites, un manque total d'estime pour les avantages et les bénédictions qui découlaient de la rédemption et de la délivrance du pays d'Égypte. Plus quelqu'un réalisait profondément ce qui avait été accompli dans cette nuit mémorable, où l'assemblée d'Israël trouva son refuge et son repos à l'abri du sang, plus aussi il soupirait ardemment après le retour du « quatorzième jour du premier mois », dans lequel il pouvait faire la commémoration de cette glorieuse circonstance ; et si quoi que ce soit l'eût empêché de jouir de cette ordonnance du « premier mois », il profitait avec d'autant plus de bonheur et de reconnaissance du « second mois ». Mais l'homme qui se serait contenté de continuer d'année en année à ne pas célébrer la pâque, eût montré que son cœur était bien éloigné du Dieu d'Israël. Il eût été plus qu'inutile de lui parler d'aimer le Dieu de ses pères, et de jouir des bénédictions de la rédemption, quand l'ordonnance même que Dieu avait établie pour représenter cette rédemption était négligée d'année en année.

Et ne pouvons-nous pas, jusqu'à un certain point, nous appliquer tout cela, en rapport avec la Cène du Seigneur ? Sans doute, et même avec un très grand profit pour nos âmes. Il y a cette connexion entre la pâque et la Cène, savoir que la première était le type et la seconde le mémorial de la mort du Christ. Ainsi nous lisons dans 1 Cor. 5:7: « Notre pâque, Christ, a été sacrifiée ». Cette phrase établit le rapport. La pâque était le mémorial du rachat d'Israël de l'esclavage d'Égypte, et la Cène du Seigneur est le mémorial de la rédemption de l'Église, de l'esclavage, plus lourd et plus ténébreux, du péché et de Satan. Aussi, comme on aurait sûrement vu chaque vrai et fidèle Israélite faire la pâque, à l'époque fixée, selon toutes les ordonnances et les cérémonies de cette fête, de même, on verra chaque vrai et fidèle chrétien, célébrer la Cène du Seigneur, au jour déterminé, et selon tous les principes qui s'y rapportent et qui sont exposés dans le Nouveau Testament. Si un Israélite avait négligé la pâque, même dans une seule occasion, il aurait été retranché de la congrégation. Une telle négligence ne devait pas être tolérée dans l'assemblée d'Israël. Elle aurait immédiatement attiré le jugement de Dieu.

Or, en face de ce fait solennel, ne pouvons-nous pas demander : N'est-ce rien maintenant — est-ce une affaire de peu d'importance pour des chrétiens que de négliger de semaine en semaine et de mois en mois la Cène de leur Seigneur ? Pouvons-nous supposer que Celui qui, en Nombres 9, déclarait que l'Israélite qui négligerait la pâque serait retranché, ne tient pas compte de la négligence du chrétien pour la table du Seigneur ? Assurément non. Car quoiqu'il ne s'agisse pas d'être retranché de l'Église de Dieu, du corps de Christ, cela autorise-t-il notre négligence ? Loin de nous

cette pensée. Ce fait devrait plutôt avoir pour effet béni de nous animer d'une plus grande diligence dans la célébration de cette précieuse fête, dans laquelle « nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26).

Pour un pieux Israélite, il n'y avait rien de plus beau que la pâque, parce qu'elle était le mémorial de sa rédemption. Et pour un chrétien pieux, il n'y a rien de plus beau que la Cène, parce qu'elle est le mémorial de sa rédemption et de la mort de son Seigneur. De tous les services auxquels le chrétien peut se livrer, il n'est rien de plus précieux, rien de plus expressif, rien qui place Christ d'une manière plus touchante et plus solennelle devant son cœur, que la Cène du Seigneur. Il peut chanter la mort du Seigneur, il peut prier à son sujet, il peut en lire le récit, il peut en entendre parler, mais c'est seulement dans la Cène qu'il l'« annonce ». « Et ayant pris un pain, et ayant rendu grâce, il le rompit, et le leur donna, en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ; de même la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous » (Luc 22:19-20).

Ici nous avons l'*institution* de la fête ; et quand nous en venons aux Actes des Apôtres, nous lisons : « le premier jour de la semaine, lorsque nous étions rassemblés pour rompre le pain... » (Actes 20:7).

Là nous avons la *célébration* de la fête ; et enfin quand nous ouvrons les Épîtres, nous lisons : « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:16-17). Et encore : « Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné : c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâce, il le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même il prit la coupe aussi, après le souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang : faites ceci, toutes les fois que vous la boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:23-26).

Nous avons ici la fête *expliquée*. Et ne pouvons-nous pas dire que dans l'institution, la célébration, et l'explication, nous avons, pour lier nos âmes à cette précieuse fête, une corde triple qui ne se rompt pas vite ? (Ecc. 4:12).

Comment se peut-il donc qu'en face de toute cette sainte autorité, on trouve quelque chrétien qui néglige la table du Seigneur ? Ou bien, en envisageant ce fait sous un autre aspect, d'où vient que des membres de Christ peuvent passer des semaines et des mois, ou même toute leur vie sans jamais se souvenir de leur Seigneur, conformément à son vœu direct et positif ? Nous savons que quelques chrétiens professants considèrent la Cène comme un retour aux ordonnances judaïques et comme une déchéance de la position élevée de l'Église. Ils envisagent la Cène et le baptême comme des mystères spirituels intérieurs, et ils croient que nous nous écartons de la vraie spiritualité en insistant sur l'observation littérale de ces ordonnances.

A tout cela nous répondons tout simplement que Dieu est plus sage que nous. Si Christ a institué la Cène, si le Saint Esprit a conduit l'Église primitive à la célébrer, et s'il nous l'a aussi expliquée, qui sommes-nous pour mettre nos idées en opposition avec Dieu ? Sans doute la Cène du Seigneur devrait être un mystère spirituel intérieur pour tous ceux qui y participent ; mais elle est aussi un acte extérieur, littéral, palpable. Il y a littéralement du pain et du vin — et le fait concret de manger et de boire. Si l'on nie cela, autant vaudrait nier aussi qu'il y ait littéralement une assemblée réunie. Nous n'avons pas le droit d'expliquer l'Écriture d'une telle façon. C'est pour nous un devoir saint et béni de nous soumettre à l'Écriture, de nous incliner absolument et implicitement sous sa divine autorité.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement une question de soumission à l'autorité de l'Écriture ; ce dernier point nous l'avons certes abondamment prouvé par de nombreuses citations du livre divin ; ce qui seul est amplement suffisant pour tout esprit pieux. Mais il y a plus que cela. Il y a dans le cœur du

chrétien une réponse d'amour correspondant à l'amour du cœur de Christ. N'est-ce rien cela ? Ne devrions-nous pas chercher au moins en quelque mesure, à répondre à l'amour d'un tel cœur ? Si notre adorable Seigneur a réellement institué le pain et le vin dans la Cène, comme mémorial de son corps rompu et de son sang répandu ; s'il a ordonné que nous mangions de ce pain et que nous buvions de cette coupe en mémoire de lui, ne devrions-nous pas, dans la puissance de l'affection, répondre au désir de son cœur affectueux ? Assurément aucun chrétien sérieux ne le mettra en doute. Ce devrait toujours être une joie pour nos cœurs que d'entourer la table de notre Seigneur, de nous souvenir de lui, selon son institution — d'annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. N'est-il pas merveilleux de penser qu'il ait voulu occuper une place dans le souvenir de cœurs tels que les nôtres ; or il en est ainsi ; et ce serait vraiment triste si, pour un motif quelconque, nous négligions cette fête à laquelle il a attaché son nom précieux.

Ce n'est naturellement pas ici le lieu d'entrer dans une exposition détaillée de l'ordonnance de la Cène du Seigneur. Ce que nous désirons surtout, c'est d'insister auprès du lecteur chrétien sur l'immense importance et le profond intérêt de l'ordonnance, quant au double principe de la soumission à l'autorité de l'Écriture, et d'un amour correspondant à celui de Christ lui-même. De plus nous voudrions faire vivement sentir à tous ceux qui peuvent lire ces lignes, la gravité qu'il y a à négliger de prendre la Cène selon les Écritures. Nous pouvons être assurés que c'est toujours un principe dangereux de chercher à mettre de côté cette institution positive de notre Seigneur et Maître. Cela dénote un bien mauvais état d'âme. Cela prouve que la conscience n'est pas soumise à l'autorité de la Parole, et que le cœur n'est pas dans une vraie sympathie avec les affections de Christ. Appliquons-nous donc à nous acquitter de notre sainte responsabilité vis-à-vis de la table du Seigneur — à ne pas négliger d'observer la fête — à la célébrer conformément à l'ordre établi par le Saint Esprit.

Voilà pour ce qui regarde la pâque dans le désert et les leçons frappantes qu'elle fournit à nos âmes.

Nous nous arrêterons maintenant quelques instants sur le dernier paragraphe de notre chapitre, qui a son caractère aussi marqué qu'aucune autre portion du livre. Nous y contemplons une nombreuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants voyageant à travers un vaste désert, « où il n'y avait pas de chemin » — franchissant une contrée aride, un immense désert sablonneux, sans boussole et sans guide humain.

Quelle pensée ! Quel spectacle ! Il y avait là des millions d'êtres s'avancant sans aucune connaissance de la route qu'ils devaient suivre, dépendant entièrement de Dieu pour la conduite, comme pour la nourriture et pour tout le reste ; une armée de pèlerins tout à fait sans ressources. Ils ne pouvaient former aucun plan pour le lendemain. Quand ils étaient campés, ils ne savaient pas quand ils devraient marcher ; et quand ils étaient en marche, ils ne savaient pas où ils feraient halte ni quand ils la feraient. Leur vie était une vie de dépendance journalière et de chaque heure. Ils devaient regarder en haut pour être guidés. Leurs mouvements étaient réglés par les roues du chariot de l'Éternel.

C'était vraiment là un merveilleux spectacle. Lisons-en le récit et retenons-en dans nos âmes les célestes enseignements.

« Et le jour que le tabernacle fut dressé, la nuée couvrit le tabernacle de la tente du témoignage, et elle était le soir sur le tabernacle comme l'apparence du feu, jusqu'au matin. *Il en fut ainsi continuellement* : la nuée le couvrait, et la nuit, elle avait l'apparence du feu. Et selon que la nuée se levait de dessus la tente, après cela les fils d'Israël partaient ; et au lieu où la nuée demeurait, là les fils d'Israël campaient. Au commandement de l'Éternel, les fils d'Israël partaient, et au commandement de l'Éternel, ils campaient ; pendant tous les jours que la nuée demeurait sur le tabernacle, ils campaient. Et si la nuée prolongeait sa demeure sur le tabernacle plusieurs jours, alors les fils d'Israël gardaient ce que l'Éternel leur avait donné à garder, et ne partaient pas. Et s'il arrivait que la nuée fût sur le tabernacle peu de jours, ils campaient au commandement de l'Éternel, et au

commandement de l'Éternel, ils partaient. Et s'il arrivait que la nuée y fût depuis le soir jusqu'au matin, et que la nuée se levât au matin, alors ils partaient ; ou si, après un jour et une nuit, la nuée se levait, ils partaient ; ou si la nuée prolongeait sa demeure pendant deux jours, ou un mois, ou beaucoup de jours sur le tabernacle, pour y demeurer, les fils d'Israël campaient et ne partaient pas ; mais quand elle se levait, ils partaient. Au commandement de l'Éternel ils campaient, et au commandement de l'Éternel ils partaient ; ils gardaient ce que l'Éternel leur avait donné à garder, selon le commandement de l'Éternel par Moïse » (vers. 15-23).

Il serait impossible de concevoir un tableau plus admirable de la dépendance absolue de la direction divine et de la soumission à cette direction, que celle qui nous est présentée dans ce paragraphe. Il n'y avait pas une empreinte de pas ou une borne dans tout ce « grand et affreux désert ». Il était donc inutile de chercher aucune direction auprès de ceux qui y avaient passé précédemment. Les fils d'Israël devaient compter entièrement sur Dieu pour chaque pas du chemin ; ils devaient continuellement s'attendre à Lui. Ce serait intolérable pour un esprit insoumis, ou une volonté non brisée ; mais pour une âme qui connaît et aime Dieu, qui se confie et prend son plaisir en lui, rien ne saurait être plus profondément béni.

Voici la clef de tout le sujet : Dieu est-il connu, aimé, et se confie-t-on en lui ? S'il en est ainsi, le cœur se réjouira dans la dépendance la plus absolue de lui. Sinon, une telle dépendance serait absolument insupportable. L'homme non régénéré aime à se dire indépendant — il aime à se figurer qu'il est libre — il aime à croire qu'il peut faire ce qui lui convient, aller où il veut, dire ce qui lui plaît. Hélas c'est là une pure illusion ! L'homme n'est pas libre. Il est l'esclave de Satan. Il y a maintenant près de six mille ans qu'il s'est livré lui-même entre les mains de ce grand propriétaire d'esclaves, qui l'a toujours tenu dès lors et qui le tient encore. Oui Satan tient l'homme naturel inconverti dans une terrible servitude. Il lui a lié les pieds et les mains de chaînes et de fers qui ne sont pas vus sous leur véritable aspect, à cause de la dorure dont il les a artificiellement recouverts. Satan gouverne l'homme au moyen de ses convoitises, de ses passions et de ses plaisirs. Il produit dans le cœur des désirs qu'il satisfait ensuite par les choses qui sont dans le monde, et l'homme s'imagine vainement être libre parce qu'il peut satisfaire ses désirs. Mais c'est une déplorable erreur, qui tôt ou tard sera démontrée telle. Il n'est d'autre liberté que celle dont le Christ gratifie ses rachetés. C'est lui qui dit : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira ». Et encore « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jean 8:32, 36).

Voilà la vraie liberté. C'est la liberté que la nouvelle nature trouve en marchant par l'Esprit, et en faisant ce qui est agréable à Dieu. Le service du Seigneur est la parfaite liberté. Mais ce service, dans tous ses détails, implique la plus entière dépendance du Dieu vivant. Il en fut toujours ainsi chez le seul vrai et parfait Serviteur qui ait foulé cette terre. Il fut toujours dépendant. Chacun de ses mouvements, chacun de ses actes, chacune de ses paroles — tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il ne faisait pas — tout était le fruit de la plus absolue dépendance de Dieu, et de la plus entière soumission. Il marchait quand Dieu voulait qu'il marchât, et il s'arrêtait quand Dieu le voulait. Il parlait ou gardait le silence selon que Dieu le trouvait bon.

Tel fut Jésus, quand il vécut dans ce monde, et nous, comme participants de sa nature, de sa vie, et ayant son Esprit demeurant en nous, nous sommes appelés à marcher sur ses traces, et à vivre d'une vie de dépendance de Dieu de jour en jour. Nous avons, à la fin de notre chapitre, un type particulièrement beau et pittoresque de cette vie de dépendance : L'Israël de Dieu — le camp dans le désert — cette armée de pèlerins suivant le mouvement de la nuée. Ils devaient *regarder en haut* pour leur direction. C'est là le propre de l'homme. Il fut formé pour tourner sa face en haut, en contraste avec l'animal qui est formé pour regarder en bas (\*), Israël ne pouvait pas faire des plans ; il ne pouvait jamais dire : « Demain nous irons à tel endroit ». Il dépendait entièrement du mouvement de la nuée.

(\*) Le mot grec pour homme (ανθρωπος; anthrôpos), signifie un être dont la face est tournée en haut.

Ainsi en était-il pour Israël, et ainsi en doit-il être pour nous. Nous passons à travers un impraticable désert — un désert moral, où il n'y a absolument pas de chemin. Nous ne saurions comment marcher, et nous ne saurions pas où aller, si nous n'avions de la bouche de notre bien-aimé Sauveur cette expression si précieuse, si profonde et si étendue : « *Je suis le chemin* ». Voilà la direction divine, infaillible. Nous avons à la suivre. « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean 8:12). C'est la direction vivante. Ce n'est pas en agissant selon la lettre de certaines ordonnances ou de certaines règles ; c'est en suivant un Christ vivant, — en marchant comme il a marché, en faisant ce qu'il a fait — en imitant son exemple en toutes choses. Telle est la marche chrétienne — l'action chrétienne. Elles consistent à tenir les yeux fixés sur Jésus, à avoir les formes et les traits de son caractère imprimés dans notre nouvelle nature, et à les refléter ou les reproduire dans notre vie et dans notre conduite journalière.

Or cela impliquera assurément le complet renoncement à notre volonté propre, à nos plans, à notre propre direction. Nous devons suivre la nuée ; nous devons nous attendre *toujours* — nous attendre *seulement* à Dieu. Nous ne pouvons pas dire : « Nous irons ici ou là, nous ferons ceci ou cela, demain ou la semaine prochaine ». Tous nos mouvements doivent être placés, sous la sauvegarde régulatrice de cette seule phrase importante — souvent, hélas ! écrite ou proférée légèrement par nous — « *si le Seigneur le veut* ».

Puissions-nous comprendre mieux toutes ces choses ! Plaise à Dieu que nous connaissions plus exactement le sens de la direction divine ! Combien souvent nous nous imaginons légèrement et nous affirmons avec assurance que la nuée marche dans la direction même qui s'accorde avec nos inclinations ! Voulons-nous faire une certaine chose, ou suivre une certaine marche ? alors nous cherchons à nous persuader que notre volonté est celle de Dieu. Ainsi, au lieu d'être guidés par Dieu, nous nous séduisons nous-mêmes. Notre volonté n'est pas brisée, et par conséquent, nous ne pouvons pas être dirigés droitement ; car le vrai secret pour être guidés droitement — guidés par Dieu — c'est d'avoir notre propre volonté complètement soumise. « Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires, et il enseignera *sa voie* aux débonnaires » (Ps. 25:9). Et encore : « Je te conseillerai, ayant mon œil sur toi ». Mais pesons surtout cet avertissement-ci : « Ne soyez pas comme le cheval, comme le mulet, qui n'ont pas d'intelligence, dont l'ornement est la bride et le mors, pour les refréner quand ils ne veulent pas s'approcher de toi » (Ps. 32:9). Si notre face est tournée en haut pour saisir le mouvement de « l'œil » de Dieu, nous n'aurons pas besoin du « mors et du frein ». Mais c'est précisément en ceci que nous manquons si tristement. Nous ne vivons pas assez près de Dieu pour discerner le mouvement de son œil. Notre *volonté* est à l'œuvre. Nous voulons suivre notre propre chemin ; de là vient que nous avons à en moissonner les fruits amers. C'est ce qui arriva à Jonas. Il lui avait été ordonné d'aller à Ninive, mais il voulut aller à Tarsis ; et les circonstances semblaient le favoriser, la providence paraissait lui indiquer la direction que sa volonté avait choisie. Mais, hélas ! il devait trouver sa place dans le ventre du poisson, oui, dans « le sein du shéol » lui-même, où « les algues ont enveloppé sa tête ». C'est là qu'il apprit l'amertume qu'il y a à suivre sa volonté. Il dut être instruit dans les profondeurs de l'Océan, sur le vrai sens du « mors et de la bride », parce qu'il n'avait pas voulu suivre la direction plus douce de l'« œil ».

Mais notre Dieu est si miséricordieux, si tendre, si patient ! Il veut enseigner et guider ses pauvres enfants faibles et égarés. Il ne s'épargne aucune peine pour nous, il s'occupe continuellement de nous, afin que nous soyons gardés de nos propres voies qui sont pleines d'épines et de ronces, et que nous marchions dans ses voies qui sont agréables et dans ses sentiers qui sont paix (Prov. 3:17).

Il n'est rien dans tout le monde qui soit plus profondément béni que de mener une vie de dépendance habituelle de Dieu ; que de dépendre de lui de moment en moment, de s'attendre et de s'attacher fortement à lui pour toute chose. Avoir toutes ses sources en lui, c'est le vrai secret de la paix et d'une sainte indépendance chez des créatures. L'âme qui peut dire en vérité : « *Toutes mes sources sont en toi* », est élevée au-dessus de toute confiance en la créature, au-dessus des espérances humaines et des attentes terrestres. Ce n'est pas que Dieu ne se serve pas des créatures,

de mille manières, pour nous assister. Nous ne voulons pas du tout dire cela. Il emploie la créature ; mais si nous *nous appuyons* sur elle plutôt que sur lui, nous éprouverons bientôt, dans nos âmes, de la maigreur et de la stérilité. Il y a une immense différence entre l'usage que Dieu fait de la créature pour nous bénir, et notre appui sur la créature à l'exclusion de Dieu. Dans un cas, nous sommes bénis et il est glorifié ; dans l'autre, nous sommes désappointés et il est déshonoré.

Il est bon que l'âme considère sérieusement cette distinction. Nous croyons qu'elle est constamment négligée. Nous nous imaginons souvent que nous nous appuyons sur Dieu et que nous regardons à Dieu, tandis que, en réalité, si nous voulions seulement aller droitement au fond des choses et nous juger dans la présence immédiate de Dieu, nous trouverions en nous une effrayante quantité du levain de la confiance en la créature. Combien souvent nous parlons de vivre par la foi, et de ne nous confier qu'en Dieu, quand, en même temps, si nous sondions les profondeurs de nos cœurs, nous y trouverions une mesure abondante de dépendance des circonstances, de considération des causes secondes, et de tant de sentiments analogues.

Lecteur chrétien, pensons-y sérieusement ; veillons à ce que notre œil soit fixé sur le seul Dieu vivant et non sur l'homme dont le souffle est en ses narines. Attendons-nous à lui — attendons patiemment — constamment. Si nous manquons de quoi que ce soit, adressons-nous directement et simplement à lui. Sentons-nous le besoin de discerner notre chemin, pour savoir de quel côté nous devons nous tourner, quel sentier nous devons suivre ? Rappelons-nous qu'il a dit : « Je suis le chemin » ; suivons-le. Il rendra tout clair, lumineux et certain. Il ne peut y avoir de ténèbres, de perplexité, d'incertitude, si nous le suivons ; car il a dit, et nous sommes tenus de le croire : « Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres ». C'est pourquoi si nous sommes dans les ténèbres, il est certain que nous ne le suivons pas. Aucune ténèbres ne peuvent jamais s'arrêter sur ce sentier béni, où Dieu conduit tout du long ceux qui cherchent à suivre Jésus avec un œil simple.

Mais celui qui scruterait minutieusement ces lignes pourrait dire ou du moins pourrait être disposé à dire : « Malgré cela, je suis dans l'embarras quant au chemin que je dois prendre. Je ne sais réellement pas de quel côté me tourner, ni quelle marche suivre ». Si c'était là le langage du lecteur, nous lui poserions simplement cette seule question : « Suivez-vous Jésus ? Si vous le faites, vous ne pouvez être dans l'embarras. Suivez-vous la nuée ? Si vous la suivez, votre chemin est aussi clairement tracé que Dieu peut le faire ». C'est là que se trouve la clef de toute la difficulté. L'embarras ou l'incertitude est très souvent le fruit du travail de la *volonté*. Nous sommes entraînés à faire ce que Dieu ne veut pas du tout que nous fassions — à aller où Dieu ne veut pas que nous allions. Nous le prions à cet effet, et nous ne recevons point de réponse. Nous prions de nouveau et toujours point de réponse. D'où vient cela ? Du simple fait que Dieu veut que nous nous tenions tranquilles — que nous demeurions précisément là où nous sommes. C'est pourquoi, au lieu de nous creuser l'esprit et de nous tourmenter sur ce que nous devrions faire, attendons-nous simplement à Dieu.

Voilà le secret de la paix et d'une heureuse communion. Si un Israélite, dans le désert, s'était mis en tête de faire quelque mouvement indépendamment de l'Éternel ; s'il avait pris sur lui de partir quand la nuée était au repos, ou de s'arrêter quand la nuée était en marche, nous pouvons aisément comprendre quel en aurait été le résultat. Or il en sera toujours ainsi de nous. Si nous marchons quand nous devrions demeurer en repos, ou si nous nous reposons quand nous devrions marcher, nous n'aurons pas avec nous la présence de Dieu. « Au commandement de l'Éternel les fils d'Israël campaient, et au commandement de l'Éternel ils partaient ». Ils étaient maintenus dans une attente continuelle de Dieu, position des plus bénies que quelqu'un puisse occuper ; mais il faut l'occuper avant d'en pouvoir savourer la bénédiction. C'est une réalité à connaître, et non pas une pure théorie dont on parle. Qu'il nous soit donné de le prouver tout le long de notre voyage !

## Chapitre 10

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Fais-toi deux trompettes ; tu les feras d'argent battu ; et elles te serviront pour la convocation de l'assemblée, et pour le départ des camps. Et lorsqu'on en sonnera, toute l'assemblée s'assemblera vers toi, à l'entrée de la tente d'assignation. Et si l'on sonne d'une seule, alors les princes, les chefs des milliers d'Israël, s'assembleront vers toi. Et quand vous sonnerez avec éclat, les camps qui sont campés à l'orient partiront. Et quand vous sonnerez avec éclat une seconde fois, les camps qui sont campés au midi partiront ; on sonnera avec éclat pour leurs départs. Et quand on réunira la congrégation, vous sonnerez, mais non pas avec éclat. Les fils d'Aaron, les sacrificateurs, sonneront des trompettes ; et elles seront pour vous un statut perpétuel en vos générations. Et quand, dans votre pays, vous irez à la guerre contre l'ennemi qui vous presse, alors vous sonnerez des trompettes avec éclat, et vous serez rappelés un mémoire devant l'Éternel, votre Dieu, et vous serez délivrés de vos ennemis. Et dans vos jours de joie, et dans vos jours solennels, et au commencement de vos mois, vous sonnerez des trompettes sur vos holocaustes, et sur vos sacrifices de prospérités, et elles seront un mémorial pour vous devant votre Dieu. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (vers. 1-10).

Nous avons cité tout ce passage intéressant, afin que le lecteur eût devant lui, dans le langage même de l'Inspiration, l'ordonnance des « trompettes d'argent ». Elle vient, avec un à-propos frappant, immédiatement après l'instruction sur le mouvement de la nuée, et elle se lie d'une manière bien marquée à l'histoire entière d'Israël, non seulement dans le passé mais aussi dans l'avenir. Le son de la trompette était familier à toute oreille israélite. Il était la communication de la pensée de Dieu, sous une forme distincte et assez simple pour être comprise de chaque membre de la congrégation, quelque éloigné qu'il pût être de la source d'où émanait le témoignage. Dieu avait fait en sorte que chacun, dans cette immense assemblée, quoique bien éloigné, pût entendre les sons argentins de la trompette du témoignage.

Chaque trompette devait être faite d'une seule pièce, et elles servaient à un double but. En d'autres termes, la source du témoignage était une, quoique l'objet et le résultat pratique en fussent variés. Chaque mouvement dans le camp devait être la conséquence du son de la trompette. L'assemblée devait-elle être réunie pour adorer et se réjouir en un jour de fête ? Cela se faisait au moyen d'un certain son de la trompette. Les tribus devaient-elles être rassemblées en ordre de bataille ? C'était encore au son de la trompette. En un mot, l'assemblée solennelle et la troupe guerrière, les instruments de musique et les armes de guerre — tout — tout était réglé par la trompette d'argent. Un mouvement quelconque, soit joyeux, soit religieux, soit guerrier, qui n'était pas le résultat d'un son connu, devait donc être le fruit d'une volonté inquiète ou insoumise, que l'Éternel ne pouvait sanctifier en aucune manière. L'armée de pèlerins dans le désert était aussi dépendante du son de la trompette que du mouvement de la nuée. Le témoignage de Dieu, communiqué de cette manière particulière, devait diriger chaque mouvement dans tous les mille milliers d'Israël.

De plus, il incombait aux fils d'Aaron, aux sacrificateurs, de sonner des trompettes, car la pensée de Dieu ne pouvait être connue et communiquée que par la proximité et la communion sacerdotales. C'était le privilège élevé et saint de la famille du sacrificateur de se grouper autour du sanctuaire de Dieu, pour y observer le premier mouvement de la nuée et le faire connaître jusqu'aux extrémités du camp. Ils devaient produire un certain son, et chaque membre de la troupe militante devait également y donner une obéissance prompte et implicite. C'eût été, à la fois, une rébellion positive de la part de quiconque aurait essayé de marcher sans le mot d'ordre, ou qui aurait refusé de marcher quand une fois ce mot d'ordre était connu. Tous devaient attendre le témoignage de Dieu et marcher à la lumière de ce témoignage, dès le moment qu'il était donné. Marcher sans le témoignage, ce serait *marcher dans les ténèbres* ; refuser de marcher après le témoignage donné, ce serait *rester dans les ténèbres*.

Cela est fort simple, profondément pratique, et ne nous offre aucune difficulté quant à sa portée et à son application dans le cas de l'assemblée au désert. Mais rappelons-nous que toutes ces choses étaient un type ; et de plus, qu'elles sont écrites pour notre instruction. Nous sommes, par conséquent, sérieusement tenus d'y regarder de près ; nous sommes impérativement appelés à chercher, à recueillir et à conserver précieusement la grande leçon pratique, contenue dans l'ordonnance particulièrement belle de la trompette d'argent. Rien ne saurait être plus opportun dans le moment actuel. Elle donne une leçon à laquelle le lecteur chrétien devrait accorder la plus profonde attention. Elle montre de la manière la plus claire que le peuple de Dieu doit dépendre absolument du témoignage divin et s'y soumettre entièrement dans tous ses mouvements. Un enfant peut découvrir ce sens dans le type que nous avons devant nous. La congrégation dans le désert n'osait pas s'assembler pour une fête ou dans un but religieux, avant d'avoir entendu le son de la trompette ; et les hommes de guerre ne pouvaient pas revêtir leur armure, avant d'être appelés, par le signal d'alarme, à marcher contre l'ennemi incirconcis. Ils adoraient et combattaient, ils voyageaient et s'arrêtaient, en obéissance à l'appel de la trompette. Il ne s'agissait nullement de leurs goûts ou de leurs répugnances, de leurs pensées, de leurs opinions ou de leur jugement. C'était simplement et exclusivement une question d'obéissance implicite. Chacun de leurs mouvements dépendait du témoignage de Dieu, donné du sanctuaire par les sacrificateurs. Le chant de l'adorateur et le cri du guerrier étaient, l'un et l'autre, le simple fruit du témoignage de Dieu.

Que c'est beau, frappant et instructif ! et, en même temps profondément pratique ! Pourquoi insistons-nous là-dessus ? Parce que nous croyons fermement qu'il y a là pour nous une leçon utile, surtout dans les jours où nous vivons. S'il est un trait caractéristique de l'heure présente, c'est bien l'insoumission à l'autorité divine — la résistance positive à la vérité quand elle demande une entière obéissance et le renoncement à soi-même. Tout va bien tant que c'est la vérité qui expose, avec une plénitude et une clarté divines, *notre pardon, notre acceptation, notre vie, notre justice, notre éternelle sécurité en Christ*. On écouterait cela et l'on en jouirait. Mais dès qu'il est question des droits et de l'autorité de Celui qui donna sa vie pour nous sauver des flammes de l'enfer et nous introduire dans les joies éternelles du ciel, toute espèce de difficultés surgissent, toutes sortes de raisonnements et de questions sont soulevés ; des nuages de préjugés s'amassent autour de l'âme et obscurcissent l'entendement. Le tranchant de la vérité est émoussé ou détourné de mille manières. Il n'y a pas d'*attente* du son de la trompette ; et quand elle retentit avec un son aussi clair que Dieu peut le produire, il n'y a pas de réponse à l'appel. Nous marchons quand nous devrions nous arrêter, et nous nous arrêtons quand nous devrions marcher.

Lecteur, quelle doit être la conséquence de cela ? Ou bien pas de progrès du tout, ou bien progrès dans une mauvaise direction, ce qui est pire que s'il n'y en avait point. Il est tout à fait impossible que nous puissions progresser dans la vie divine, si nous ne nous abandonnons pas sans réserve à la parole du Seigneur. Nous pouvons être sauvés par la riche abondance de la miséricorde divine, et par les vertus expiatoires du sang d'un Sauveur ; mais nous contenterons-nous d'être sauvés par Christ, sans chercher en quelque mesure à marcher avec lui et à vivre pour lui ? Accepterons-nous le salut par l'œuvre qu'il a accomplie sans soupirer après une plus profonde intimité de communion avec lui, et une plus complète soumission à son autorité en toutes choses ? Que serait-il arrivé à Israël dans le désert, s'il avait refusé d'être attentif au son de la trompette ? Nous pouvons le voir d'un coup d'œil. Si, par exemple, ils s'étaient permis, dans un certain moment, de s'assembler pour un motif de réjouissance ou dans un but religieux, sans l'appel divinement établi, qu'en serait-il advenu ? Ou encore, s'ils avaient pris sur eux-mêmes de marcher en avant ou de sortir pour la guerre, avant que la trompette eût sonné l'alarme, qu'en aurait-il été ? Ou enfin, s'ils avaient refusé d'obéir quand ils étaient appelés par le son de la trompette, soit à une assemblée solennelle, soit à marcher en avant, soit à la bataille, que serait-il arrivé ?

La réponse est aussi claire que le jour. Pesons-la. Elle contient une leçon pour nous. Appliquons-y nos cœurs. La trompette d'argent déterminait et ordonnait chaque mouvement de l'Israël ancien. Le témoignage de Dieu devrait tout déterminer et tout ordonner dans l'Église maintenant. C'étaient les

sacrificateurs de l'ancienne alliance qui sonnaient cette trompette d'argent. Ce témoignage de Dieu est connu maintenant dans la communion sacerdotale. Un chrétien n'a pas le droit de marcher ou d'agir en dehors du témoignage divin. Il doit attendre la parole du Seigneur ; et jusqu'à ce qu'il la connaisse, il doit demeurer tranquille. Quand il l'a reçue, il doit *avancer*. Dieu peut communiquer et communique sa pensée à son peuple militant, maintenant, aussi distinctement qu'il le faisait à son ancien peuple. Sans doute, ce n'est pas maintenant par le son d'une trompette, ou par le mouvement d'une nuée, mais par sa Parole et par son Esprit. Ce n'est point par quelque chose qui frappe les sens que notre Père nous guide, mais c'est par ce qui agit sur le cœur, sur la conscience et sur l'entendement. Ce n'est point par ce qui est de la nature, mais par ce qui est spirituel, qu'il nous communique sa pensée.

Mais soyons bien assurés de ceci, que notre Dieu peut donner et donne à nos cœurs une pleine certitude quant à ce que nous devons faire et à ce que nous ne devons pas faire ; quant aux lieux où nous devons aller et ceux où nous ne devons pas aller. Il paraît étrange qu'on soit obligé d'insister là-dessus — étrange qu'un chrétien puisse en douter et encore plus le nier. Et cependant il en est ainsi. Nous sommes souvent dans le doute et dans l'embarras ; et il est des chrétiens qui sont tout disposés à nier qu'on puisse avoir de la certitude quant aux détails de la vie et des actions de chaque jour. Cela est certainement faux. Un père ne peut-il pas communiquer sa pensée à son enfant, quant aux plus minutieux détails de sa conduite ? Qui niera cela ? Et notre Père céleste ne peut-il pas nous révéler sa pensée quant à toutes nos voies journalières ? Incontestablement, il le peut ; que le lecteur chrétien ne se laisse donc pas dépouiller du saint privilège qu'il a de connaître la pensée de son Père relativement à chaque circonstance de sa vie de tous les jours.

Devons-nous supposer un instant que l'Église de Dieu soit moins favorisée quant à la direction que le camp dans le désert ? Impossible. Comment se fait-il donc qu'on trouve souvent des chrétiens dans l'embarras quant à leur marche ? Cela doit venir de ce qu'on n'a pas une oreille attentive pour entendre le son de la trompette d'argent, et une volonté soumise pour répondre à son appel. On peut cependant dire que nous ne devons pas nous attendre à ouïr une voix du ciel nous enjoignant de faire ceci ou cela, ou d'aller ici ou là ; ni de trouver toujours un texte formel de l'Écriture, pour nous guider dans les moindres détails de notre vie journalière. Comment quelqu'un peut-il savoir, par exemple, s'il doit se rendre dans une certaine ville et y rester un certain temps ? Nous répondons : si l'oreille est attentive, vous entendrez assurément la trompette d'argent. Avant qu'elle n'ait sonné, ne bougez pas ; quand elle aura sonné, ne vous arrêtez pas. Voilà ce qui rendra tout clair, simple, sûr et certain. C'est le grand remède au doute, à l'incertitude, à l'irrésolution. Cela nous évitera la peine de courir à droite et à gauche en quête de conseils de tout genre. De plus, cela nous apprendra que ce n'est pas notre affaire de vouloir contrôler les actions ou les mouvements de nos frères. Si nous avons tous l'oreille ouverte et le cœur soumis, nous serons guidés en toute certitude, jour après jour, par le Seigneur. Notre Dieu peut nous éclairer sur toutes choses. S'il ne le fait pas, nul ne le peut. S'il le fait, nous n'avons besoin de personne d'autre.

Mais en voilà assez sur la belle institution de la trompette d'argent, sujet que nous ne poursuivrons pas maintenant, quoique son application ne se borne pas, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à Israël dans le désert, mais se lie à son histoire tout entière jusqu'à la fin. Ainsi, nous avons la fête des trompettes, la trompette du Jubilé, le son des trompettes pour les sacrifices, choses sur lesquelles nous ne nous arrêtons pas, vu que nous désirons avant tout fixer l'attention du lecteur sur la magnifique pensée contenue au commencement de notre chapitre. Que le Saint Esprit grave dans nos cœurs l'importante leçon des « trompettes d'argent » !

Nous voici maintenant arrivés, dans notre étude de ce livre précieux, au moment où le camp est appelé à partir. Tout avait été parfaitement organisé d'après « le commandement de l'Éternel ». Chaque individu suivant sa famille, et chaque tribu suivant sa bannière, étaient à la place que Dieu leur avait assignée. Les Lévites étaient à leur poste, chacun avec son travail particulier à faire. Il avait été abondamment pourvu à la purification du camp, de toute espèce de souillures ; et non seulement cela, mais la bannière de la sainteté personnelle avait été élevée et les fruits d'une active charité

avaient été offerts. Ensuite nous avons le chandelier d'or et ses sept lampes donnant leur pure et précieuse lumière. Nous avons la colonne de feu et la nuée, et enfin le double témoignage de la trompette d'argent. Bref, rien ne manquait au peuple-pèlerin. Un œil vigilant, une main puissante, un cœur plein d'amour, avaient prévu toutes les éventualités possibles, afin que l'assemblée tout entière et chaque membre en particulier fussent « abondamment pourvus ».

Nous ne pouvions attendre moins. Si Dieu entreprend de pourvoir aux besoins d'un individu ou d'un peuple, il le fait d'une manière parfaite. Il est de toute impossibilité que Dieu puisse oublier quoi que ce soit. Il connaît tout et peut tout. Rien ne saurait échapper à son œil vigilant ; rien n'est impossible à sa puissante main. Par conséquent, tous ceux qui peuvent dire avec vérité : « L'Éternel est mon berger », peuvent ajouter sans hésitation ni réserve : « Je ne manquerai de rien ». L'âme qui s'appuie réellement sur le bras du Dieu vivant ne manquera jamais de rien de ce qui est vraiment *bon* pour elle. Notre pauvre cœur insensé peut se créer mille besoins imaginaires, mais Dieu sait tout ce dont nous avons réellement besoin, et il pourvoira à TOUT.

Ainsi donc, le camp est prêt à partir ; mais, chose étrange, voici une déviation de l'ordre prescrit au commencement du livre.

L'arche de l'alliance, au lieu d'être au milieu du camp, s'y trouve à la tête même. En d'autres termes, l'Éternel, au lieu de rester au centre de l'assemblée pour y être servi, descend réellement, dans sa grâce merveilleuse et illimitée, à remplir, pour son peuple, le rôle *d'avant-coureur*.

Mais, voyons ce qui amène ce touchant déploiement de grâce. « Et Moïse dit à Hobab, fils de Rehuel, Madianite, beau-père de Moïse : Nous partons pour le lieu dont l'Éternel a dit : Je vous le donnerai. Viens avec nous, et nous te ferons du bien ; car l'Éternel a dit du bien à l'égard d'Israël. Et il lui dit : Je n'irai pas ; mais je m'en irai dans mon pays, et vers ma parenté. Et Moïse dit : Je te prie, ne nous laisse pas, parce que tu connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert ; et tu nous serviras d'yeux » (vers. 29-31).

Or, si nous ne connaissions pas la tendance de nos propres cœurs à s'appuyer sur la créature plutôt que sur le Dieu vivant, nous pourrions bien nous étonner de ce qui précède. Nous serions disposés à demander : Pourquoi Moïse avait-il besoin des yeux de Hobab ? L'Éternel n'était-il pas suffisant ? Ne connaissait-il pas le désert ? Aurait-il permis qu'ils s'égarer ? À quoi servaient la nuée et la trompette d'argent ? Ne valaient-elles pas mieux que les yeux de Hobab ? Pourquoi donc Moïse cherchait-il un secours humain ? Hélas ! Nous n'en pouvons que trop bien comprendre la raison ! Nous savons tous, à notre chagrin et à notre détriment, la tendance du cœur à s'appuyer sur quelque chose que nos yeux peuvent voir. Nous n'aimons pas à rester sur le terrain de l'absolue dépendance de Dieu pour chaque pas du voyage. Nous trouvons difficile de nous appuyer sur un bras invisible. Un Hobab que nous pouvons voir nous inspire plus de confiance que le Dieu vivant que nous ne pouvons pas voir. Nous marchons avec aisance et satisfaction, quand nous possédons l'appui et le secours de quelque pauvre mortel comme nous ; mais nous hésitons, nous nous troublons et nous perdons courage, quand nous sommes appelés à marcher par une foi simple en Dieu.

Cette assertion peut paraître forte ; mais il s'agit de savoir si elle est vraie. Y a-t-il un chrétien qui, lisant ces lignes, ne reconnaisse pas franchement qu'il en est ainsi ? Nous sommes tous enclins à nous appuyer sur le bras de la chair ; et cela, même en face de mille exemples de la folie d'une telle manière d'agir. Nous avons éprouvé, dans un grand nombre de circonstances, la vanité de toute confiance en la créature, et cependant nous *voulons* nous confier en elle. D'un autre côté, nous avons éprouvé sans cesse la réalité de l'appui qu'on trouve dans la parole et dans le bras du Dieu vivant. Nous avons vu qu'il ne nous a jamais fait défaut ; qu'il ne nous a jamais déçus ; qu'il a toujours fait abondamment au-delà de ce que nous demandons et pensons ; et cependant nous sommes toujours prêts à nous appuyer sur un roseau cassé, et à avoir recours à des citernes crevassées.

Ainsi en est-il de nous ; mais, béni soit Dieu, sa grâce abonde envers nous, comme elle abondait envers Israël dans la circonstance à laquelle nous faisons allusion maintenant ; si Moïse regarde à

Hobab pour être guidé, l'Éternel enseignera à son serviteur, qu'il est lui-même tout à fait suffisant comme guide. « Et ils partirent de la montagne de l'Éternel, le chemin de trois jours ; et l'arche de l'alliance de l'Éternel alla devant eux, le chemin de trois jours, *pour leur chercher un lieu de repos* » (vers. 33).

Quelle riche, quelle précieuse grâce ! Au lieu de chercher un lieu de repos pour lui, il veut en chercher un pour eux. Quelle pensée ! Le Dieu Fort, le Créateur des bouts de la terre, allant à travers le désert pour découvrir un lieu de campement convenable à un peuple qui était toujours prêt à chaque détour du sentier à murmurer et à se rebeller contre lui.

Tel est notre Dieu, toujours « patient, miséricordieux, puissant, saint » — se plaçant toujours, dans la magnificence de sa grâce, au-dessus de notre incrédulité et de nos chutes, et se montrant lui-même supérieur, dans son amour, à toutes les barrières que notre infidélité voudrait élever. Il prouva très clairement à Moïse et à Israël qu'il était, comme guide, de beaucoup préférable à dix mille Hobabs. Il ne nous est pas dit, en cet endroit, si Hobab s'en alla ou non. Il refusa certainement le premier appel, et peut-être aussi un second. Mais il nous est dit que l'Éternel alla avec eux. « La nuée de l'Éternel était sur eux de jour, quand ils partaient de leur campement ». Abri précieux, dans le désert ! Ressource inépuisable et bénie en toute chose ! Il marchait devant son peuple pour lui chercher un lieu de repos ; et lorsqu'il a trouvé un endroit qui répond à leurs besoins, il fait halte avec eux, étendant sur eux son aile protectrice pour les garantir de tout ennemi. « Il le trouva dans un pays désert et dans la désolation des hurlements d'une solitude ; il le conduisit çà et là ; il prit soin de lui, il le garda comme la prunelle de son œil. Comme l'aigle éveille son nid, plane au-dessus de ses petits, étend ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes, l'Éternel seul l'a conduit, et il n'y a point eu avec lui de dieu étranger » (Deut. 32:10-12). « Il étendit une nuée pour couverture, et un feu pour éclairer de nuit » (Ps. 105:39).

Ainsi, il avait été pourvu à tout, selon la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu. Rien ne manquait ni ne pouvait manquer, vu que Dieu lui-même était là. « Et il arrivait qu'au départ de l'arche, Moïse disait : Lève-toi, Éternel ! et que tes ennemis soient dispersés, et que ceux qui te haïssent s'enfuient devant toi ! Et quand elle se reposait, il disait : Reviens, Éternel, aux dix mille milliers d'Israël ! » (v. 35-36).

## Chapitre 11

Jusqu'ici, dans l'étude de ce livre, nous nous sommes occupés de la manière dont Dieu dirigeait son peuple dans le désert et y pourvoyait à ses besoins. Nous avons parcouru les dix premiers chapitres et nous y ayons vu les preuves de la sagesse, de la bonté et de la prévoyance de l'Éternel, le Dieu d'Israël.

Mais maintenant nous touchons à un point où de sombres nuages s'amassent autour de nous. Jusqu'ici, Dieu et ses actes ont été devant nous ; maintenant nous sommes appelés à contempler l'homme et ses misérables voies. Cela est toujours triste et humiliant. L'homme est le même partout, en Éden, dans un monde restauré, dans le désert, dans le pays de Canaan, dans l'Église, dans le Millénium ; et il est démontré que l'homme est dans un état de chute totale. Dès qu'il se meut, il tombe. Ainsi, dans les deux premiers chapitres de la Genèse, nous voyons Dieu agir en Créateur ; tout est fait et arrangé dans une perfection divine ; l'homme est placé sur cette scène, pour y jouir des fruits de la sagesse ; de la bonté et de la puissance de Dieu. Mais au chapitre 3, tout est changé. Dès que l'homme agit, c'est pour désobéir et introduire la ruine et la désolation. Ainsi, après le déluge, lorsque la terre a passé par ce profond et terrible baptême, et que l'homme y a repris sa place, il se montre ce qu'il est et prouve que, bien loin de pouvoir soumettre et gouverner la terre, il ne peut pas même se gouverner lui-même (Gen. 9). À peine Israël a-t-il été retiré d'Égypte, qu'il fait le veau d'or. La sacrificature n'est pas plus tôt établie, que les fils d'Aaron offrent un feu étranger. Dès que Saül est élu roi, il se montre volontaire et désobéissant.

Ce même fait se reproduit lorsque nous ouvrons le Nouveau Testament. L'Église n'est pas plus tôt fondée et dotée des dons de la Pentecôte, que nous entendons de tristes paroles de murmure et de mécontentement. En un mot, l'histoire de l'homme, du commencement à la fin, à toute époque et en tout lieu, est marquée par des chutes. Il n'y a pas une seule exception, depuis Éden jusqu'à la fin du jour millénaire.

Il est bon de considérer ce fait grave et solennel, afin de lui donner une place intime dans nos cœurs. Il est éminemment propre à corriger toute fausse idée sur le vrai caractère et la vraie condition de l'homme. Il est bon de se souvenir que le terrible jugement qui frappa de terreur le cœur du voluptueux roi de Babylone, a été réellement prononcé contre toute la race humaine, et contre chaque individu fils et fille d'Adam déchu : « *Tu as été pesé à la balance, et tu as été trouvé manquant de poids* ». Le lecteur a-t-il pleinement accepté cette sentence contre lui-même ? C'est une sérieuse question. Nous nous sentons forcés d'y insister. Dites, lecteur, êtes-vous un des enfants de la Sagesse ? Justifiez-vous Dieu et vous condamnez-vous ? Avez-vous pris votre place de pécheur, perdu par lui-même, coupable et méritant l'enfer ? S'il en est ainsi, Christ est à vous, Il est mort pour ôter le péché et pour porter vos nombreux péchés. Confiez-vous en lui : tout ce qu'il est, et ce qu'il possède sera à vous. Il est votre sagesse, votre justice, votre sainteté et votre rédemption. Tous ceux qui croient simplement et de cœur en Jésus, sont complètement sortis de l'ancien terrain du péché et de la condamnation ; ils sont vus, par Dieu, sur le nouveau terrain de la vie éternelle et de la justice divine. Ils sont acceptés dans le Christ ressuscité et victorieux. « Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17).

Nous voudrions supplier instamment le lecteur de ne pas se donner de repos avant que cette question, si importante, ne soit clairement et entièrement résolue dans la lumière de la Parole et de la présence de Dieu. Nous désirons que le Saint Esprit agisse sur le cœur et la conscience du lecteur inconverti et indécis, et le conduise aux pieds du Sauveur.

Nous continuerons maintenant la lecture de notre chapitre.

« Et il arriva que comme le peuple se plaignait, cela fût mauvais aux oreilles de l'Éternel ; et l'Éternel l'entendit, et sa colère s'embrasa, et le feu de l'Éternel brûla parmi eux, et dévora au bout du camp. Et le peuple cria à Moïse, et Moïse pria l'Éternel, et le feu s'éteignit. Et on appela le nom de ce lieu Tabhéra, parce que le feu de l'Éternel avait brûlé parmi eux. Et le ramassis de peuple qui était au milieu d'eux s'éprit de convoitise, et les fils d'Israël aussi se mirent encore à pleurer, et dirent : Qui nous fera manger de la chair ? Il nous souvient du poisson que nous mangions en Égypte pour rien, des concombres, et des melons, et des poireaux, et des oignons, et de l'ail ; et maintenant notre âme est asséchée ; il n'y a rien, si ce n'est cette manne devant nos yeux » (vers. 1-6).

Le pauvre cœur humain se dévoile entièrement ici. Ses goûts et ses tendances sont rendus manifestes. Le peuple soupirait après le pays d'Égypte et jetait en arrière des regards de regret sur ses fruits et ses pots de chair. Ils ne disent rien des coups de l'exacteur, ni de la fatigue des fours à briques. Ils ne se souviennent que des ressources par lesquelles l'Égypte avait satisfait les convoitises de leur *chair*.

Combien souvent c'est là notre cas ! Quand une fois le cœur perd la fraîcheur qu'il tire de la vie divine — quand les choses célestes commencent à perdre leur saveur — quand le premier amour diminue — quand Christ cesse d'être, pour l'âme, une portion satisfaisante et tout à fait précieuse — quand la parole de Dieu et la prière perdent de leur charme et deviennent comme une charge, ennuyeuses et machinales, alors le regard se reporte sur le monde, puis le cœur suit le regard et enfin les pieds suivent le cœur. Nous oublions, dans de tels moments, ce que le monde fut pour nous, lorsque nous y étions et que nous en faisons partie. Nous oublions quel esclavage et quelles fatigues, quelle misère et quelle dégradation nous avons trouvés dans la servitude du péché et de Satan ; puis, nous ne pensons qu'à la satisfaction, au bien-être charnels, que procure la délivrance des pénibles exercices, des luttes et des conflits qui se rencontrent au désert sur le sentier du peuple de Dieu.

Tout cela est fort triste et devrait conduire l'âme au plus sérieux jugement d'elle-même. Il est affreux, l'état de ceux qui, après avoir commencé à suivre le Seigneur, deviennent las du chemin et des grâces de Dieu. Comme ces paroles ont dû résonner d'une manière terrible aux oreilles de l'Éternel : « Et maintenant notre âme est asséchée ; il n'y a rien, si ce n'est cette manne devant nos yeux ». Ah ! Israël, qu'est-ce qui te manquait donc ? Cette nourriture céleste n'était-elle pas suffisante pour toi ? Ne pouvais-tu pas vivre de ce que la main de ton Dieu te fournissait ?

Nous sentons-nous libres de poser de semblables questions ? Trouvons-nous toujours *notre* manne céleste suffisante pour nous ? Que signifie cette demande fréquemment soulevée par les chrétiens professants, sur le bien ou le mal qu'il y a dans telle ou telle carrière, dans tel ou tel plaisir du monde ? N'avons-nous jamais entendu, même de la bouche de personnes qui font profession de croire, des paroles comme celles-ci : « Comment devons-nous employer la journée ? Nous ne pouvons pas toujours penser à Christ et aux choses du ciel ; nous devons avoir quelque petite distraction ». Ce langage ne rappelle-t-il pas un peu celui que tenait Israël en Nombres 11 ? Oui, en vérité, et tel qu'est le langage, telle est la conduite. Or, par le fait même que nous recherchons d'autres choses, nous montrons, hélas ! que Christ ne suffit pas à nos cœurs. Combien souvent ne négligeons-nous pas notre Bible pour lire longuement et avec ardeur une littérature légère et inutile. Que signifient ces journaux si régulièrement dépliés et la Bible souvent couverte de poussière ? De tels faits ne parlent-ils pas assez clairement ? N'est-ce pas là mépriser la manne pour convoiter et pour manger les poireaux et les oignons d'Égypte ?

Qu'il nous soit fait la grâce de penser à ces choses — d'y penser sérieusement. Pussions-nous tellement marcher par l'Esprit, que Christ soit toujours une portion satisfaisante pour nos cœurs. Si Israël, dans le désert, avait marché avec Dieu, il n'aurait jamais pu dire : « Notre âme est asséchée ; il n'y a rien, si ce n'est cette manne devant nos yeux ». Cette manne aurait été amplement suffisante pour eux. De même pour nous : Si nous marchons réellement avec Dieu, dans le désert de ce monde, nos âmes se contenteront de la part qu'Il leur accorde, et cette part est un Christ céleste. Peut-il jamais manquer de nous suffire ? Ne satisfait-il pas le cœur de Dieu ? Ne remplit-il pas tous les cieus de sa gloire ? N'est-il pas le thème continuel du chant des anges, et l'objet suprême de leurs adorations et de leur culte ? N'est-il pas le seul grand but des conseils et des desseins éternels ? L'histoire de ses voies ne dépasse-t-elle pas l'éternité ?

Quelle réponse avons-nous à donner à toutes ces demandes ? Quelle autre qu'un OUI sincère, sans réserve ni hésitation. Eh bien donc, ce Bien-Aimé, dans le mystère profond de sa Personne, selon la gloire morale de ses voies, et selon l'éclat et la beauté de son caractère, ne suffit-il pas à nos cœurs ? Avons-nous besoin d'autre chose ? Nous faut-il des journaux, ou quelques écrits légers pour combler le vide de nos âmes ? Devons-nous nous détourner de Christ pour une exposition ou pour un concert ?

Hélas ! qu'il est triste que nous devions écrire cela ! C'est fort triste ; mais c'est très nécessaire ; et ici nous adressons plus formellement au lecteur cette question : Trouvez-vous vraiment Christ insuffisant pour satisfaire votre cœur ? Avez-vous des besoins auxquels il ne puisse répondre pleinement ? Si cela est, vous êtes dans un état d'âme très alarmant ; il vous convient d'examiner ce grave sujet, et de l'examiner attentivement. Tombez sur votre face devant Dieu en vous jugeant loyalement vous-même. Répandez votre cœur devant lui. Dites-lui tout. Confessez-lui jusqu'à quel point vous êtes tombé et vous êtes égaré — car il en est certainement ainsi, puisque le Christ de Dieu ne vous suffit pas. Confessez tout à votre Dieu, et n'ayez aucun repos que vous ne soyez pleinement et joyeusement ramené à être en communion de cœur avec lui, au sujet du fils de son amour.

Mais il nous faut revenir à notre chapitre ; et d'abord, nous appellerons l'attention du lecteur sur une expression pleine d'un avertissement important pour nous : « Et le *ramassis de peuple* qui était au milieu d'eux s'éprit de convoitise, et les fils d'Israël aussi se mirent encore à pleurer ». Il n'y a rien de plus préjudiciable à la cause de Christ, ou aux âmes de son peuple que l'association avec des hommes de principes *mélangés*. Il est beaucoup moins dangereux d'avoir affaire avec des ennemis

connus et avoués. Satan le sait bien, puisqu'il fait de constants efforts pour amener le peuple de Dieu à s'unir avec ceux qui n'ont pas de principes arrêtés ; ou d'un autre côté, pour introduire de faux éléments, de faux professants, au milieu de ceux qui cherchent, en quelque mesure, à poursuivre un sentier de séparation d'avec le monde. Nous trouvons dans le Nouveau Testament de fréquentes allusions à ce caractère spécial du mal. Nous le trouvons prophétiquement dans les Évangiles, et historiquement dans les Actes et dans les Épîtres. Ainsi nous avons l'ivraie et le levain en Matthieu 13. Puis, dans les Philippiens, nous trouvons des personnes qui se rattachaient à l'assemblée et qui étaient comme le « ramassis de peuple » des Nombres. Enfin, nous avons l'allusion de l'apôtre aux éléments hétérogènes introduits par l'ennemi dans le but de corrompre le témoignage et de bouleverser les âmes du peuple de Dieu. Ainsi l'apôtre Paul parle de « faux frères, furtivement introduits » (Gal. 2:4). Jude aussi parle de « certains hommes qui se sont glissés parmi les fidèles » (vers. 4).

De tout cela, nous apprenons qu'il est pour le peuple de Dieu d'une nécessité urgente de veiller ; et non seulement de veiller, mais aussi d'être dans une absolue dépendance du Seigneur qui, seul, peut préserver son peuple de l'introduction d'éléments étrangers et le garder libre de tout contact avec les hommes de principes mélangés, ou d'un caractère douteux. Le « ramassis de peuple » sera sûrement « épris de convoitise », et le peuple de Dieu, en contact avec lui, se trouve dans un danger imminent de sortir de sa simplicité, et d'être lassé de la manne céleste. Ce dont il a besoin, c'est d'être simplement résolu d'appartenir à Christ, et d'avoir un entier dévouement à lui-même et à sa cause. Lorsqu'une réunion de croyants est capable de marcher avec des cœurs attachés à Christ sans partage, et dans une séparation marquée d'avec le présent siècle, il est moins à craindre que des personnes d'un caractère équivoque cherchent à prendre place au milieu d'eux ; quoique, sans doute, Satan essaiera toujours de détruire le témoignage en y introduisant des hypocrites. Une fois introduites, ces personnes, par leurs voies mauvaises, attirent l'opprobre sur le nom du Seigneur. Satan savait très bien ce qu'il faisait lorsqu'il poussa le ramassis de peuple à se rallier à l'assemblée d'Israël. Ce ne fut pas immédiatement que l'effet de ce mélange fut rendu manifeste. Le peuple était sorti à main levée ; il avait traversé la mer Rouge, et avait entonné sur ses bords le chant de triomphe. Tout paraissait brillant et plein d'espérance, mais « le ramassis de peuple » était là, et l'influence de sa présence fut promptement manifestée.

Il en est toujours ainsi dans l'histoire du peuple de Dieu. Nous pouvons discerner dans les grands mouvements spirituels qui se sont produits d'âge en âge, certains éléments de décadence, qui furent d'abord cachés par le courant abondant de la grâce et de *l'énergie*, mais qui se montrèrent quand ce courant commença à baisser.

Ces choses sont très sérieuses ; elles exigent une très grande vigilance, elles s'appliquent aux individus, aussi positivement qu'aux assemblées. Dans les premiers moments, dans nos jours de jeunesse, quand le zèle et la fraîcheur nous caractérisent, le courant abondant de la grâce coule d'une manière si bénie que plusieurs choses peuvent passer sans être jugées ; et cependant ce sont, en réalité, des semences jetées dans le sol par la main de l'ennemi, et qui dans la saison voulue germeront et porteront des fruits. Il suit de là que les assemblées de chrétiens et les chrétiens eux-mêmes individuellement devraient toujours être dans la vigilance — veillant sans cesse, de peur que l'ennemi ne gagne quelque avantage en cette affaire. Lorsque le cœur est vraiment à Christ, il est certain que tout se terminera bien. Notre Dieu est miséricordieux, il prend soin de nous et nous préserve de mille pièges. Pussions-nous apprendre à nous confier en lui et à le glorifier !

Mais nous avons d'autres leçons à retirer de cette portion importante de la Parole. Non seulement nous avons à considérer la chute de l'assemblée d'Israël ; mais nous voyons Moïse lui-même hésitant et succombant presque sous le poids de sa responsabilité. « Et Moïse dit à l'Éternel : Pourquoi as-tu fait ce mal à ton serviteur ? et pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, que tu aies mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple ? Est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dises : Porte-le dans ton sein, comme le nourricier porte l'enfant qui tette, jusqu'au pays que tu as promis par serment à ses pères ? D'où aurais-je de la chair pour en

donner à tout ce peuple ? car ils pleurent après moi, disant : Donne-nous de la chair, afin que nous en mangions. Je ne puis, moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi. Et si tu agis ainsi avec moi, tue-moi donc, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne voie pas mon malheur » (vers. 11-15).

Voilà un langage vraiment étonnant. Ce n'est pas que nous voulions un seul moment nous appesantir sur les chutes et les infirmités d'un serviteur aussi cher et aussi dévoué que Moïse. Loin de nous cette pensée. Il nous siérait mal de commenter les actes et les paroles de celui au sujet duquel le Saint Esprit fait cette déclaration : il était fidèle « dans toute sa maison » (Héb. 3:2). Moïse, comme tous les saints de l'Ancien Testament, a pris sa place parmi les « esprits des justes consommés » (Héb. 12:23), et chaque allusion qui lui est faite dans le Nouveau Testament tend à l'honorer et à le désigner comme un vase très précieux.

Cependant nous sommes tenus de méditer sur l'histoire inspirée que nous avons maintenant sous les yeux — histoire écrite par Moïse lui-même. Il est vrai, heureusement vrai — que l'on ne commente pas, dans le Nouveau Testament, les fautes et les chutes du peuple de Dieu, pendant les temps dont nous entretient l'Ancien Testament ; cependant ce dernier les relate avec une fidèle exactitude, et pourquoi ? Pour notre instruction. « Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance » (Rom. 15:4).

Que devons-nous donc apprendre de la remarquable explosion de découragement rapportée en Nombres 11:11-15 ? Au moins ceci : que c'est le désert qui fait ressortir ce qui se trouve dans le meilleur d'entre nous. C'est là que nous montrons ce qui est dans nos cœurs. Et comme le livre des Nombres est expressément le Livre du désert, il est juste que nous nous attendions à y trouver toutes sortes de chutes et d'infirmités pleinement dévoilées. L'Esprit de Dieu y inscrit fidèlement chaque chose. Il nous montre les hommes tels qu'ils sont ; et quoique ce soit un Moïse qui « parle légèrement de ses lèvres », cette légèreté même est rapportée pour nous servir d'avertissement et d'instruction. Moïse « était un homme ayant les mêmes passions que nous » ; or il est évident qu'en cette phase de son histoire, que nous avons sous les yeux, son cœur succombe sous le poids effrayant de sa responsabilité.

On dira peut-être : Ce n'est pas étonnant, sûrement son fardeau était beaucoup trop pesant pour des épaules humaines. Mais la question est celle-ci : était-il trop lourd pour des épaules divines ? Moïse était-il réellement appelé à porter seul le fardeau ? Le Dieu vivant n'était-il pas avec lui, et ne suffisait-il pas ? Qu'importait qu'il plût à Dieu d'agir par le moyen d'un seul homme ou par celui de dix mille ? Toute la puissance, toute la sagesse, toute la grâce sont en lui. Il est la source de toute bénédiction ; or, au jugement de la foi, qu'il y en ait un seul canal, ou qu'il y en ait mille et un, cela n'a aucune importance.

Nous avons ici à constater un beau principe moral pour tous les serviteurs de Christ : Il est très nécessaire pour eux de se rappeler que lorsque le Seigneur place un homme dans une position de responsabilité, il le rend capable d'occuper cette position et il l'y maintient. C'est naturellement une tout autre chose, lorsqu'un homme, sans y être appelé, *veut* se lancer dans un champ de travail, ou dans quelque poste difficile ou dangereux. Dans ce dernier cas, nous pouvons assurément nous attendre tôt ou tard à une chute complète. Mais quand Dieu appelle un homme à une certaine position, il le comble de la grâce nécessaire pour occuper cette position. Il n'envoie jamais quelqu'un à la guerre à ses propres frais, et par conséquent tout ce que nous avons à faire c'est de nous attendre à lui pour tout. Ceci est vrai dans tous les cas. Nous ne tomberons jamais si nous nous attachons uniquement au Dieu vivant. Nous ne serons jamais altérés si nous puisons à la source. Nos petites sources tariront bientôt ; mais notre Seigneur Jésus Christ déclare que celui qui croit en lui, « selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:38).

C'est une grande leçon pour le désert. Nous ne pouvons pas avancer sans elle. Si Moïse l'avait pleinement comprise, il n'aurait jamais proféré de telles paroles « D'où aurais-je de la chair pour en

donner à tout ce peuple ? » Il aurait fixé ses yeux sur Dieu *seul*. Il aurait compris qu'il n'était qu'un instrument dans les mains de Dieu dont les ressources sont illimitées. Assurément Moïse n'aurait pas pu fournir des vivres à cette immense multitude ; pas même pour un seul jour. Mais l'Éternel peut suppléer aux besoins de tout ce qui vit, et il peut y suppléer pour toujours.

Croyons-nous cela réellement ? N'arrive-t-il pas quelquefois que nous en doutons ? Ne sentons-nous pas quelquefois comme si c'était à *nous* à pourvoir aux besoins à la place de Dieu ? Et alors est-il surprenant que nous soyons abattus, que nous hésitions et que nous succombions ? En vérité, Moïse pouvait bien dire : « Je ne puis, moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi ». Il n'y avait qu'un seul cœur qui pût supporter une telle compagnie, savoir le cœur de ce Bien-aimé qui, lorsque les Israélites se fatiguaient auprès des fours à briques de l'Égypte, descendit pour les délivrer, et qui, les ayant rachetés de la main de leurs ennemis, avait établi sa demeure au milieu d'eux. Il pouvait les supporter et il le pouvait seul. Son cœur d'amour et sa main puissante suffisaient seuls à cette tâche ; et si Moïse avait été sous la toute-puissance de cette grande vérité, il n'aurait pas dit, il n'aurait pas pu dire : « Et si tu agis ainsi avec moi, tue-moi donc, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne voie point mon malheur ».

Ce fut assurément un sombre moment dans la vie de l'illustre serviteur de Dieu. Cela nous rappelle un peu le prophète Élie, quand il se jeta au pied d'un genêt et qu'il demanda à l'Éternel de lui ôter la vie. Qu'il est merveilleux de voir ces deux hommes ensemble, sur la montagne de la transfiguration ! Cela prouve d'une manière très remarquable que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et que ses voies ne sont pas nos voies. Il avait quelque chose de mieux en réserve pour Moïse et Élie que tout ce qu'ils avaient en vue. Béni soit son nom, il réduit nos craintes au silence par les richesses de sa grâce ; et quand nos pauvres cœurs s'attendent à la mort et au malheur, il donne la vie, la victoire et la gloire.

Toutefois nous ne pouvons manquer de voir qu'en reculant devant une position de lourde responsabilité, Moïse renonçait à une dignité suprême et à un saint privilège. Cela paraît très évident par le passage suivant : « Et l'Éternel dit à Moïse : Assemble-moi soixante-dix hommes des anciens d'Israël, que tu sais être les anciens du peuple et ses magistrats, et amène-les à la tente d'assignation, *et ils se tiendront là avec toi*. Et je descendrai, et je parlerai là avec toi, *et j'ôterai de l'Esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux*, afin qu'ils portent avec toi le fardeau du peuple, et que tu ne le portes pas toi seul » (vers. 16-17).

Cette introduction de soixante-dix hommes ajoutait-elle de la puissance à Moïse ? Aucune puissance spirituelle assurément, vu que ce n'était, après tout, que l'esprit qui était déjà sur Moïse. Ils étaient, à la vérité, soixante-dix hommes au lieu d'un seul ; mais la multiplication des hommes n'apportait pas une augmentation de puissance spirituelle. Cette addition d'hommes épargnait de la peine à Moïse, mais lui enlevait de sa dignité. Il devait être désormais un instrument réuni à d'autres, au lieu d'être unique. On peut dire que Moïse — serviteur béni comme il l'était — ne désirait point de dignité pour lui-même, mais qu'il cherchait plutôt un sentier ombreux, secret et humble. Sans aucun doute ; mais cela ne touche pas à la question que nous examinons. Moïse, comme nous le verrons bientôt, était l'homme le plus doux de toute la terre ; et nous ne voulons pas même supposer qu'un simple homme eût fait mieux dans ces circonstances. Cependant nous devons chercher à conserver la grande leçon pratique que ce chapitre enseigne d'une manière si frappante. Le meilleur des hommes tombe ; et il paraît extrêmement clair que Moïse dans le onzième chapitre des Nombres n'était pas dans l'élévation calme de la foi. Il semble avoir perdu, pour le moment, cet équilibre parfait de l'âme, ce résultat qu'obtiennent certainement ceux qui n'ont que le Dieu vivant pour centre de leurs pensées. Or nous déduisons ceci, non pas uniquement du fait qu'il avait chancelé sous le poids de sa responsabilité, mais encore de l'étude du paragraphe suivant :

« Et tu diras au peuple : Sanctifiez-vous pour demain, et vous mangerez de la chair ; car vous avez pleuré aux oreilles de l'Éternel, disant : Qui nous fera manger de la chair ? car nous étions bien en Égypte ! Et l'Éternel vous donnera de la chair, et vous en mangerez. Vous n'en mangerez pas un jour,

ni deux jours, ni cinq jours, ni dix jours, ni vingt jours, mais jusqu'à un mois entier, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et que vous l'ayez en dégoût ; parce que vous avez méprisé l'Éternel qui est au milieu de vous, et que vous avez pleuré devant lui, disant : Pourquoi sommes-nous donc sortis d'Égypte ? Et Moïse dit : Il y a six cent mille hommes de pied dans ce peuple au milieu duquel je suis, et tu as dit : Je leur donnerai de la chair, et ils mangeront un mois entier. Leur égorgera-t-on du menu et du gros bétail, afin qu'il y en ait assez pour eux ? ou assemblera-t-on tous les poissons de la mer pour eux, afin qu'il y en ait assez pour eux ? Et l'Éternel dit à Moïse : La main de l'Éternel est-elle devenue courte ? Tu verras maintenant si ce que j'ai dit t'arrivera ou non » (vers. 18-23).

Nous voyons, en tout cela, le travail de cet esprit d'incrédulité qui tend toujours à limiter le Saint d'Israël. Le Dieu Tout-Puissant, le Possesseur des cieux et de la terre, le Créateur des bouts de la terre, ne pouvait-il pas fournir de la chair à six cent mille hommes de pied ? Hélas ! c'est justement en cela que nous manquons tous si tristement. Nous ne prenons pas possession, comme nous le devrions, de cette vérité que nous avons affaire avec le Dieu vivant. La foi introduit Dieu sur la scène, et conséquemment elle ne connaît aucune difficulté ; elle se rit des impossibilités. Au jugement de la foi, Dieu est la grande réponse à toute question — la grande solution à toute difficulté. Elle rapporte tout à lui, et en conséquence il n'importe nullement à la foi qu'il s'agisse de six cent mille ou de six cent millions ; elle sait que Dieu est tout à fait suffisant. Elle trouve toutes ses ressources en lui. L'incrédulité dit : « *Comment* telles et telles choses se peuvent-elles ? » Elle est pleine de « comment » ; mais la foi a une seule grande réponse à dix mille « comment », et cette réponse c'est DIEU.

« Et Moïse sortit, et dit au peuple les paroles de l'Éternel ; et il assembla soixante-dix hommes des anciens du peuple, et les fit se tenir tout autour de la tente. Et l'Éternel descendit dans la nuée, et lui parla ; et il ôta de l'Esprit qui était sur lui, et le mit sur les soixante-dix anciens. Et il arriva qu'aussitôt que l'Esprit reposa sur eux, ils prophétisèrent, mais ils ne continuèrent pas » (vers. 24-25).

Le vrai secret de tout ministère, c'est la puissance spirituelle. Ce n'est pas le génie, l'intelligence ou l'énergie de l'homme ; mais simplement la puissance de l'Esprit de Dieu. Ceci était vrai dans les jours de Moïse, et l'est encore maintenant. « Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit, dit l'Éternel des armées » (Zach. 4:6). Il est bon que tous les serviteurs de Dieu s'en souviennent toujours. Cela soutiendra leur cœur et donnera à leur ministère une continuelle fraîcheur. Un ministère qui découle d'une dépendance permanente du Saint Esprit ne peut jamais devenir stérile. Si un homme se confie en ses propres ressources, il sera bientôt dépourvu. Peu importent ses talents, ou l'étendue de ses lectures, ou ses grandes connaissances : si le Saint Esprit n'est pas la source et la puissance de son ministère, celui-ci perdra tôt ou tard sa fraîcheur et son effet.

Combien il est donc important que tous ceux qui servent, soit dans l'évangélisation, soit dans l'Église de Dieu, s'appuient continuellement et exclusivement sur la puissance du Saint Esprit ! Il sait ce dont les âmes ont besoin, et il peut y suppléer. Mais on doit se confier en lui, et user de lui. Ce ne serait pas bien de s'appuyer en partie sur soi-même, et en partie sur l'Esprit de Dieu. S'il y a la moindre confiance en soi, cela se verra bientôt. Nous devons réellement arriver au fond de ce qui appartient au moi, si nous voulons être des vaisseaux du Saint Esprit.

Ce n'est point, avons-nous besoin de le dire ? qu'il ne doive pas y avoir une sainte diligence, et une sainte ardeur dans l'étude de la Parole de Dieu, de même que dans celle des exercices, des épreuves, des luttes et des difficultés variées de l'âme. Tout au contraire. Nous sommes persuadé que plus nous nous appuyerons absolument, avec le sentiment de notre propre néant, sur la grande puissance du Saint Esprit, plus nous étudierons avec soin et avec zèle et *le livre* et *l'âme*. Ce serait une fatale erreur pour un homme de se servir de la profession de dépendance du Saint Esprit, comme d'un motif pour négliger l'étude faite avec prière, et la méditation. « Occupe-toi de ces choses ; sois-y *tout entier*, afin que tes progrès soient évidents à tous » (1 Tim. 4:15).

Mais, après tout, que l'on se souvienne toujours que le Saint Esprit est la source intarissable et vivante du ministère. C'est lui seul qui peut déployer dans leur fraîcheur et leur plénitude divines les

trésors de la Parole de Dieu et les appliquer selon sa céleste puissance aux besoins actuels de l'âme. Il ne s'agit pas d'exposer de nouvelles vérités, mais simplement de dérouler la Parole elle-même de manière à ce qu'elle agisse sur l'état spirituel et moral du peuple de Dieu. Voilà le vrai ministère. Un homme peut parler cent fois sur la même portion de l'Écriture et aux mêmes personnes, et dans chaque occasion il peut annoncer Christ à leurs âmes avec une nouvelle fraîcheur spirituelle. Et d'un autre côté, un homme peut se tourmenter l'esprit pour découvrir de nouveaux sujets et de nouvelles manières de traiter de vieux textes, et malgré tout il peut ne pas y avoir un seul atome de Christ ou de puissance spirituelle dans sa prédication.

Tout cela est vrai pour l'évangéliste aussi bien que pour le docteur ou pour le pasteur. Un homme peut être appelé à prêcher l'évangile dans le même endroit pendant des années, et il peut parfois se sentir accablé par la pensée d'avoir à s'adresser au même auditoire, sur le même sujet, semaine après semaine, mois après mois, année après année. Il peut être embarrassé pour trouver quelque chose de nouveau, de frais, ou de varié. Il peut désirer de s'en aller dans quelque nouvel endroit où les sujets qui lui sont familiers seront nouveaux pour ses auditeurs. Ce que nous avons dit plus haut aidera beaucoup de tels hommes à se rappeler que Christ est le seul grand sujet de l'évangéliste. Le Saint Esprit est la puissance pour développer ce grand thème ; et les pauvres pécheurs perdus sont ceux devant lesquels ce grand thème doit être développé. Or Christ est toujours nouveau ; la puissance du Saint Esprit a toujours sa fraîcheur ; la condition et la destinée de l'âme sont toujours aussi dignes de notre profond intérêt. En outre, il est bon pour l'évangéliste, chaque fois qu'il se lève de nouveau pour prêcher, de se souvenir que ceux auxquels il s'adresse ignorent réellement l'Évangile, en sorte qu'il doit parler comme si c'était la première fois que son auditoire entendait le message et la première fois qu'il le leur apportait. En effet, la prédication de l'Évangile, dans la divine acception de ce mot, n'est pas l'exposé stérile d'une simple doctrine évangélique, ni une certaine forme de discours exposés sans cesse selon la même routine fastidieuse. Loin de là : Prêcher l'Évangile, c'est réellement dévoiler le cœur de Dieu, la personne et l'œuvre de Christ, et cela par l'énergie présente du Saint Esprit, énergie inspirée et nourrie par le trésor inépuisable de l'Écriture Sainte.

Puissent tous les prédicateurs avoir ces choses précieuses à la pensée ; alors il importera peu qu'il y ait *un seul* prédicateur ou *soixante-dix*, un seul homme dans le même endroit pendant cinquante ans, ou le même homme en cinquante lieux différents dans une même année. Ainsi, dans le cas de Moïse, tel qu'il nous est rapporté dans ce chapitre, il n'y avait pas augmentation de puissance ; mais le même Esprit qu'il possédait seul, fut répandu sur les soixante-dix anciens. Dieu peut agir par le moyen d'un seul homme, aussi bien que par celui de soixante-dix ; et si Lui n'agit pas, soixante-dix ne feront pas plus qu'un seul. Il est de la plus haute importance d'avoir toujours Dieu présent à l'âme. C'est le vrai secret de la puissance et de la fraîcheur, soit pour l'évangéliste, soit pour le docteur, soit pour tout autre. Quand un homme peut dire : « Toutes mes sources sont en Dieu », il n'a pas besoin de se mettre en peine au sujet de sa sphère d'activité, ou de son aptitude à la remplir. Mais quand il n'en est pas ainsi, nous pouvons bien comprendre qu'un homme désire vivement partager avec d'autres ses travaux et sa responsabilité. Rappelons-nous comment Moïse, au commencement du livre de l'Exode, allait à contre-cœur en Égypte dans une simple dépendance de Dieu ; et comme il fut prompt à se faire accompagner par Aaron. C'est ce qui a toujours lieu. Nous aimons quelque chose de palpable quelque chose que l'œil puisse voir et la main toucher. Nous trouvons difficile de voir Celui qui est invisible. Et cependant l'appui sur lequel nous voulons nous reposer est bien souvent un roseau cassé qui nous percera la main. Aaron fut pour Moïse une source féconde de chagrins ; et ceux que, dans notre folie, nous nous imaginons être des aides indispensables, deviennent fréquemment tout le contraire. Oh ! puissions-nous tous apprendre à nous reposer sur le Dieu vivant, avec un cœur sincère et une confiance inébranlable !

Avant de terminer ce chapitre, nous considérerons un instant l'esprit vraiment excellent avec lequel Moïse affronte les circonstances où il s'était placé lui-même. Autre chose est de reculer devant le poids de la responsabilité et du travail, autre chose est de se comporter, avec grâce et une

vraie humilité, envers ceux qui sont appelés à partager le fardeau avec nous. Les deux choses sont totalement différentes, et nous pouvons souvent voir cette différence démontrée d'une manière frappante. Dans la scène que nous avons sous les yeux, Moïse montre cette exquise douceur qui le caractérise si particulièrement. « Et il était demeuré deux hommes dans le camp ; le nom de l'un était Eldad, et le nom du second, Médad ; et l'Esprit reposa sur eux ; et ils étaient de ceux qui avaient été inscrits, mais ils n'étaient pas sortis vers la tente, et ils prophétisèrent dans le camp. Et un jeune homme courut et rapporta cela à Moïse, disant : Eldad et Médad prophétisent dans le camp. Et Josué, fils de Nun, qui servait Moïse, l'un de ses jeunes gens, répondit et dit : Mon seigneur Moïse, empêche-les. Et Moïse lui dit : Es-tu jaloux pour moi ? Ah ! que plutôt tout le peuple de l'Éternel fût prophète ; que l'Éternel mît son Esprit sur eux ! » (vers. 26-29).

Ceci est parfaitement beau. Moïse était bien loin d'avoir ce misérable esprit d'envie qui ne voudrait laisser parler nul autre que soi-même. Il était disposé, par la grâce, à se réjouir de toutes les manifestations de la vraie puissance spirituelle, de quelque lieu où de quelque individu qu'elles vinssent. Il savait très bien que ces deux hommes ne pouvaient prophétiser réellement que par la puissance de l'Esprit de Dieu ; or, en quelque lieu que cette puissance fût produite, qu'était-il, lui, pour chercher à l'étouffer ou à s'y opposer ?

Qu'il serait bon qu'il y eût davantage de cet excellent esprit ! Puisse chacun de nous le rechercher ! Pussions-nous avoir la grâce de nous réjouir sincèrement du témoignage et du service des enfants de Dieu, lors même que nous ne voyions pas toutes choses du même œil qu'eux, et quoique notre méthode et notre mesure puissent différer. Rien n'est plus méprisable que cet esprit mesquin d'envie et de jalousie, qui ne permet pas à un homme de prendre quelque intérêt à un autre travail qu'au sien propre. Nous pouvons être certains que là où l'Esprit de Christ est à l'œuvre dans nos cœurs, nous pourrons sortir de nous-mêmes et embrasser, en esprit, le vaste champ de travail de notre Maître béni, et tous ses bien-aimés ouvriers ; nous pourrons nous réjouir pleinement de ce que l'œuvre s'accomplit, n'importe par qui. Un homme dont le cœur est rempli de Christ, pourra dire — et dire sans affectation : « Pourvu que l'œuvre se fasse — que Christ soit glorifié — que des âmes soient sauvées — que le troupeau du Seigneur soit nourri et soigné, il m'importe peu de savoir qui fait l'œuvre ».

Tel est le véritable esprit à cultiver ; il forme un contraste brillant avec l'étroitesse et l'égoïsme qui ne peuvent se réjouir que dans un travail où le « *Je* » et le « *Moi-même* » ont une place évidente. Que le Seigneur nous délivre de tout cela et nous donne de désirer cet état d'âme que Moïse manifestait, en disant : « Es-tu jaloux pour moi ? Ah ! que plutôt tout le peuple de l'Éternel fût prophète ; que l'Éternel mît son Esprit sur eux ! »

Le dernier paragraphe de notre chapitre nous montre le peuple livré à la misérable et fatale jouissance des choses pour lesquelles leurs cœurs avaient été épris de convoitise. « Il leur donna ce qu'ils avaient demandé, mais il envoya la consommation dans leurs âmes » (Ps. 106:15). Ils obtinrent ce qu'ils avaient ardemment désiré, et ils y trouvèrent la mort. Ils avaient voulu avoir de la chair ; et avec elle vint le jugement de Dieu. Cela est très solennel. Pussions-nous prendre garde à cet avertissement ! Le pauvre cœur est plein de vains désirs et d'odieuses convoitises. La manne céleste ne le satisfait pas. Il lui faut autre chose. Dieu nous permet de l'avoir. Mais alors ! Consommation — stérilité — jugement ! Ô Seigneur ! maintiens nos cœurs attachés à Toi seul, en tout temps ! Sois toujours la portion suffisante de nos âmes, pendant que nous traversons ce désert, jusqu'à ce que nous voyions ta face glorieuse !

## Chapitre 12

La courte partie de notre livre, à laquelle nous arrivons maintenant, peut être considérée sous deux aspects différents ; d'abord elle est typique ; et ensuite morale, ou pratique.

Dans l'union de Moïse avec « la femme éthiopienne », nous avons une figure du grand et merveilleux mystère de l'union de l'Église avec Christ, sa Tête. Ce sujet s'est déjà présenté à nous dans notre étude du livre de l'Exode ; mais nous le trouvons ici sous un jour particulier, comme ce qui excite l'inimitié d'Aaron et de Marie. Les actes souverains de la grâce provoquent l'opposition de ceux qui demeurent sur le terrain des relations naturelles et des privilèges charnels. Nous savons, d'après l'enseignement du Nouveau Testament, que l'extension de la grâce aux Gentils fut ce qui excita la haine la plus cruelle et la plus terrible des Juifs. Ils ne voulaient pas cette extension ; ils ne voulaient pas y croire ; ils ne voulaient même pas en entendre parler. Le chapitre 11 des Romains fait une très remarquable allusion à ceci, lorsque l'Apôtre dit, en parlant des Gentils : « Car comme vous aussi vous avez été autrefois désobéissants à Dieu et que maintenant vous êtes devenus des objets de miséricorde par la désobéissance de ceux-ci, de même ceux-ci aussi [les Juifs] ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde » (vers. 30-31).

C'est précisément ce qui nous est présenté en type dans l'histoire de Moïse. Il s'offrit tout d'abord à Israël, ses frères selon la chair ; mais ils le rejetèrent dans leur incrédulité. Ils le repoussèrent et ne le voulurent pas. Cela devint, dans la souveraineté de Dieu, une occasion de miséricorde pour l'étrangère, car ce fut pendant la période du rejet de Moïse par Israël, qu'il forma cette union mystique et symbolique avec une femme païenne, union contre laquelle parlent Marie et Aaron, dans le chapitre qui nous occupe. Leur opposition attira le jugement de Dieu sur eux. Marie devint lépreuse — une pauvre personne souillée — l'objet d'une compassion qui découla sur elle, par l'intercession de celui-là même contre qui elle avait parlé.

Le type est complet et très frappant. Les Juifs n'ont pas cru à la glorieuse vérité de la miséricorde accordée aux Gentils ; c'est pourquoi la colère est à la fin tombée sur eux. Mais ils seront ramenés plus tard sur le terrain de la simple miséricorde, tout comme les Gentils. C'était très humiliant pour ceux qui cherchaient à demeurer sur le terrain de la promesse et des privilèges nationaux ; mais il en est ainsi dans la sagesse dispensatrice de Dieu, sagesse dont le souvenir même fait prononcer à l'apôtre inspiré ce magnifique cantique de louange : « Ô profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? ou qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu ? Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses ! À lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Rom. 11:33-86).

Voilà pour le sens typique de notre chapitre. Voyons-en maintenant le côté moral et pratique. « Et Marie et Aaron parlèrent contre Moïse à l'occasion de la femme éthiopienne qu'il avait prise, car il avait pris une femme éthiopienne. Et ils dirent : L'Éternel n'a-t-il parlé que par Moïse seulement ? n'a-t-il pas parlé aussi par nous ? Et l'Éternel l'entendit. Et cet homme, Moïse, était très doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la face de la terre. Et soudain l'Éternel dit à Moïse, et à Aaron et à Marie : Sortez, vous trois, vers la tente d'assignation. Et ils sortirent eux trois. Et l'Éternel descendit dans la colonne de nuée, et se tint à l'entrée de la tente ; et il appela Aaron et Marie, et ils sortirent eux deux. Et il dit : Écoutez mes paroles : S'il y a un prophète parmi vous, moi l'Éternel, je me ferai connaître à lui en vision, je lui parlerai en songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison ; je parle avec lui bouche à bouche, et en me révélant clairement, et non en énigmes ; et il voit la ressemblance de l'Éternel. Et pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse ? Et la colère de l'Éternel s'embrasa contre eux, et il s'en alla ; et la nuée se retira de dessus la tente : et voici, Marie était lépreuse, comme la neige ; et Aaron se tourna vers Marie, et voici, elle était lépreuse » (vers. 1-10).

C'est une chose très sérieuse que de dire du mal d'un serviteur de l'Éternel. Nous devons être assurés que Dieu punira cela tôt ou tard. Dans le cas de Marie, le jugement divin tomba incontinent et solennellement. C'était une faute grave, une révolte positive, que de parler contre celui que Dieu avait élevé d'une manière si remarquable, qu'il avait chargé d'une mission divine et qui, d'ailleurs, dans l'affaire dont Marie et Aaron se plaignaient, avait agi dans un parfait accord avec les conseils de

Dieu, fournissant un type de ce glorieux mystère caché dans sa pensée éternelle : l'union de Christ et de l'Église.

Mais, dans tous les cas, c'est une fatale erreur de médire des serviteurs de Dieu, même les plus faibles et les plus humbles. Si le serviteur fait mal — s'il est dans l'erreur, s'il a manqué en quelque chose — le Seigneur lui-même le jugera ; mais que ses frères prennent garde à leur conduite en un tel cas, de peur qu'ils ne soient trouvés, comme Marie, se mêlant de ces choses à leur propre préjudice.

Il est parfois effrayant d'entendre de quelle manière on se permet de parler et d'écrire contre des serviteurs de Christ. Ceux-ci peuvent, à la vérité, y donner lieu ; ils peuvent s'être trompés, ou avoir montré une disposition et un esprit mauvais ; mais c'est, néanmoins, un grand péché contre Christ que de dire du mal de ses chers serviteurs. Sûrement nous devrions sentir l'importance et la solennité de ces paroles : « *Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur ?* »

Que Dieu nous fasse la grâce de nous tenir en garde contre ce triste mal. Veillons à ce que nous ne soyons pas trouvés faisant ce qui l'offense, c'est-à-dire parlant contre ceux qui sont chers à son cœur. Il n'y a pas un seul membre du peuple de Dieu, dans lequel nous ne puissions trouver quelque bien, pourvu seulement que nous le cherchions de la bonne manière. Ne nous occupons *que* du bien, arrêtons-nous-y, et cherchons à le fortifier et à le développer de toutes les manières possibles. D'un autre côté, si nous n'avons pas pu discerner le bien dans notre frère et compagnon de service ; si notre œil n'a découvert que des travers ; si nous n'avons pas réussi à trouver l'étincelle de vie parmi les cendres — la pierre précieuse au milieu des impuretés ; si nous n'avons vu que ce qui était de la nature charnelle ; eh bien ! étendons d'une main charitable et délicate le voile du silence sur notre frère, ou ne parlons de lui qu'au trône de la grâce.

Il y a quelque chose de très beau dans la manière dont Moïse se conduit dans la scène que nous avons sous les yeux. Il se montre vraiment un homme doux, non seulement dans l'affaire d'Eldad et de Médad, mais aussi dans l'affaire plus difficile de Marie et d'Aaron. Dans la première, au lieu d'être jaloux de ceux qui étaient appelés à partager sa dignité et sa responsabilité, il se réjouit de leur travail et souhaite que tout le peuple de l'Éternel possède le même privilège sacré. Dans la seconde affaire, au lieu d'éprouver et de conserver du ressentiment contre son frère et sa sœur, il est tout prêt à prendre la place d'intercesseur : « Et Aaron dit à Moïse : Ah, mon seigneur ! ne mets pas, je te prie, sur nous, ce péché par lequel nous avons agi follement, et par lequel nous avons péché. Je te prie, qu'elle ne soit pas comme un enfant mort, dont la chair est à demi consumée quand il sort du ventre de sa mère. Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Ô Dieu ! je te prie, guéris-la, je te prie » (vers. 11-13).

Ici Moïse est plein de l'Esprit de son Maître et prie pour ceux qui ont parlé si amèrement contre lui. C'était la victoire — la victoire d'un homme doux — la victoire de la grâce. Un homme qui connaît sa vraie place en la présence de Dieu, peut s'élever au-dessus de tous les discours méchants. Il n'en est point attristé, sinon pour ceux qui les prononcent. Il peut leur pardonner. Il n'est pas susceptible, opiniâtre ou occupé de lui-même. Il sait que nul ne peut le placer plus bas qu'il ne mérite ; en conséquence, si quelqu'un parle contre lui, il peut courber la tête avec douceur et passer son chemin en abandonnant la personne et sa cause entre les mains de Celui qui juge justement, et qui récompensera assurément chacun selon ses œuvres.

Telle est la vraie dignité. Pussions-nous la comprendre un peu mieux ; alors nous ne serons pas si prompts à prendre feu, lorsque quelqu'un juge à propos de parler avec mépris de nous et de notre œuvre ; bien plus, nous pourrions élever nos cœurs dans une ardente prière en faveur de nos ennemis, attirant ainsi la bénédiction sur eux et sur nos propres âmes.

Les quelques lignes qui terminent ce chapitre confirment l'aperçu typique que nous avons cru devoir suggérer. « Et l'Éternel dit à Moïse Si son père lui eût craché au visage, ne serait-elle pas pendant sept jours dans la honte ? Qu'elle soit exclue, sept jours, hors du camp, et après, qu'elle y soit recueillie. Et Marie demeura exclue hors du camp sept jours ; et le peuple ne partit pas jusqu'à

ce que Marie eût été recueillie. Et après, le peuple partit de Hatséroth, et il campa au désert de Paran » (vers. 14-15. Chap. 13:1). Marie, ainsi enfermée hors du camp, peut être regardée comme une figure de la condition présente de la nation d'Israël, qui est mise de côté à cause de son implacable opposition à la pensée divine de miséricorde envers les Gentils. Mais quand les « sept jours » auront achevé leur cours, Israël sera ramené sur le terrain de la grâce souveraine, exercée envers lui par l'intercession de Christ.

## Chapitre 13

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Envoie des hommes, et ils reconnaîtront le pays de Canaan, que je donne aux fils d'Israël ; vous enverrez un homme pour chaque tribu de ses pères, tous des princes parmi eux. Et Moïse les envoya du désert de Paran, selon le commandement de l'Éternel » (vers. 2-4).

Pour comprendre parfaitement ce commandement, nous devons le rapprocher d'un passage du Deutéronome, où Moïse, repassant les faits de l'histoire merveilleuse d'Israël dans le désert, leur rappelle cette circonstance pleine d'importance et d'intérêt : « Et nous partîmes d'Horeb, et nous traversâmes tout ce grand et terrible désert que vous avez vu, le chemin de la montagne des Amoréens, comme l'Éternel, notre Dieu, nous l'avait commandé, et nous vînmes jusqu'à Kadès-Barnéa. Et je vous dis : Vous êtes arrivés jusqu'à la montagne des Amoréens, laquelle l'Éternel, notre Dieu, nous donne. Regarde, l'Éternel, ton Dieu, a mis devant toi le pays : monte, prends possession, comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, te l'a dit ; ne crains point, et ne t'effraye point. *Et vous vous approchâtes tous de moi*, et vous dites : *Envoyons des hommes devant nous*, et ils examineront le pays pour nous, et ils nous rapporteront des nouvelles du chemin par lequel nous pourrions monter et des villes auxquelles nous viendrons » (Deut. 1:19-22).

Or nous avons ici l'origine morale du fait exposé en Nombres 13:3. Il est évident que l'Éternel donna le commandement concernant les espions à cause de la condition morale du peuple. S'ils avaient été conduits par la simple foi, ils auraient agi d'après ces paroles puissantes de Moïse : « Regarde, l'Éternel, ton Dieu, a mis devant toi le pays : *monte, prends possession*, comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, te l'a dit : *Ne crains point, et ne t'effraye point* ». Il n'y a pas un seul mot d'espions dans ce magnifique passage. La foi a-t-elle besoin d'espions, quand elle a la parole et la présence du Dieu vivant ? Puisque l'Éternel leur avait donné un pays, il valait la peine d'en prendre possession. Et ne l'avait-il pas donné ? Oui, vraiment ; et non seulement il l'avait donné, mais il avait rendu témoignage à la nature et au caractère de ce pays dans ces éclatantes paroles : « Car l'Éternel, ton Dieu, te fait entrer dans un bon pays, un pays de ruisseaux d'eau, de sources, et d'eaux profondes, qui sourdent dans les vallées et dans les montagnes ; un pays de froment, et d'orge, et de vignes, et de figuiers, et de grenadiers, un pays d'oliviers à huile, et de miel ; un pays où tu ne mangeras pas ton pain dans la pauvreté, où tu ne manqueras de rien ; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tailleras l'airain » (Deut. 8:7-9).

Tout ceci n'aurait-il pas dû suffire à Israël ? N'auraient-ils pas dû être satisfaits du témoignage de Dieu ? N'avait-il pas examiné le pays pour eux ? Et tout ce qu'il leur en avait été dit, n'était-il pas assez ? À quoi bon envoyer des hommes pour épier le pays ? Y avait-il un seul endroit « depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba », dont Dieu n'eût une entière connaissance ? N'avait-il pas, dans ses conseils éternels, choisi ce pays pour la semence d'Abraham, son ami, et ne le lui avait-il pas destiné ? Ne connaissait-il pas toutes les difficultés ? et ne pouvait-il pas les surmonter ? Pourquoi donc s'approchèrent-ils *tous* et dirent-ils : « *Envoyons des hommes devant nous*, et ils examineront le pays pour nous, et ils nous rapporteront des nouvelles » ?

Ah ! ces questions s'adressent justement à nos cœurs. Elles nous dévoilent et rendent entièrement manifeste l'état où nous sommes. Ce n'est pas à nous de critiquer froidement les voies d'Israël dans le désert, de montrer ici une erreur, là une chute. Nous devons considérer toutes ces choses comme des types placés devant nous pour notre instruction. Ce sont des phares élevés pour

nous par une main amie et fidèle, afin de nous détourner des dangereux bas-fonds, des sables mouvants et des écueils qui se trouvent le long de notre traversée et menacent notre sûreté. C'est, nous pouvons en être certains, la vraie manière de lire chaque page de l'histoire d'Israël, si nous voulons recueillir le fruit que notre Dieu nous a destiné en l'écrivant.

Mais il se peut que le lecteur soit disposé à poser cette question-ci : « L'Éternel n'avait-il pas expressément commandé à Moïse d'envoyer des espions ? Comment donc était-ce un mal, de la part d'Israël, de les envoyer ? » Il est vrai qu'en Nombres 13, l'Éternel commanda à Moïse d'envoyer des espions, mais c'était une conséquence de l'état moral du peuple, comme cela est démontré par le chapitre 1 du Deutéronome. Nous ne comprendrons pas le premier passage à moins que nous ne le lisions à la clarté du second. Nous voyons très distinctement par Deutéronome 1:22, que l'idée d'envoyer des espions avait pris naissance dans le cœur d'Israël. Dieu vit leur condition morale et donna un commandement en parfait accord avec cette condition.

Si le lecteur veut se reporter aux premières pages du premier livre de Samuel, il y trouvera quelque chose de semblable lors de l'affaire de l'élection d'un roi. L'Éternel commanda à Samuel d'écouter la voix du peuple, et de leur donner un roi (1 Sam. 8:22). Était-ce parce qu'il approuvait leur dessein ? Très sûrement pas ; au contraire, il déclara clairement que c'était positivement le rejeter lui-même. Pourquoi donc enjoint-il à Samuel d'élire un roi ? L'ordre fut donné à cause de la condition d'Israël. Ils étaient fatigués de dépendre entièrement d'un bras invisible, et soupiraient après un bras de chair. Ils désiraient ressembler aux nations qui les environnaient, et avoir un roi qui sortît devant eux et qui fit la guerre pour eux. Eh bien ! Dieu leur accorda leur demande et ils furent très vite appelés à éprouver la folie de leur désir. Leur roi fit une chute des plus complètes, et ils durent apprendre que c'était un mal et une chose amère que d'abandonner le Dieu vivant pour s'appuyer sur un roseau cassé de leur propre choix.

Or nous voyons la même chose se produire dans le cas des espions. Il ne saurait y avoir aucun doute que le dessein d'envoyer des espions ne fût le fruit de l'incrédulité. Un cœur simple et confiant en Dieu n'aurait jamais pensé à une chose pareille. Eh quoi ! devons-nous envoyer de pauvres mortels, pour inspecter un pays que Dieu nous a donné, dans sa grâce ; qu'il nous a décrit si pleinement et si fidèlement ? Loin de nous cette pensée. Ah ! disons plutôt : « C'est assez ; le pays est le don de Dieu, et comme tel il doit être bon. Sa parole est suffisante pour nos cœurs ; nous n'avons pas besoin d'espions ; nous ne cherchons pas de témoignage humain pour confirmer la parole du Dieu vivant. Il a donné, il a parlé, cela nous suffit ».

Mais, hélas ! les enfants d'Israël n'étaient pas dans la condition voulue pour tenir un tel langage. Ils *voulaient* envoyer des espions. Ils avaient besoin d'eux ; leur cœur les demandait ; ce désir reposait dans les profondeurs mêmes de leur âme ; l'Éternel le savait ; aussi donna-t-il un commandement en rapport direct avec l'état moral du peuple.

« Et Moïse les envoya (les espions) pour reconnaître le pays de Canaan, et leur dit : Montez de ce côté, par le midi ; et vous monterez dans la montagne ; et vous verrez le pays, ce qu'il est, et le peuple qui l'habite ; s'il est fort ou faible, s'il est en petit nombre ou en grand nombre ; et quel est le pays où il habite, s'il est bon ou mauvais ; et quelles sont les villes dans lesquelles il habite, si c'est dans des camps ou dans des villes murées ; et quel est le pays, s'il est gras ou maigre, s'il y a des arbres ou s'il n'y en a pas. Ayez bon courage, et prenez du fruit du pays. Or c'était le temps des premiers raisins. Et ils montèrent et reconnurent le pays, depuis le désert de Tsin jusqu'à Rehob, quand on vient à Hamath... Et ils vinrent jusqu'au torrent d'Eshcol, et coupèrent de là un sarment avec une grappe de raisin ; et ils le portèrent à deux au moyen d'une perche, et des grenades et des figues. On appela ce lieu-là torrent d'Eshcol, à cause de la grappe que les fils d'Israël y coupèrent. Et ils revinrent de la reconnaissance du pays au bout de quarante jours. Et ils allèrent, et arrivèrent auprès de Moïse et d'Aaron, et de toute l'assemblée des fils d'Israël, au désert de Paran, à Kadès ; et ils leur rendirent compte, ainsi qu'à toute l'assemblée, et leur montrèrent le fruit du pays. Et ils

racontèrent à Moïse, et dirent : Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés ; et vraiment il est ruisselant de lait et de miel, et en voici le fruit » (vers. 18-28).

C'était donc la confirmation la plus complète de tout ce que l'Éternel avait dit sur le pays — le témoignage de douze hommes quant au fait que le pays découlait de lait et de miel — le témoignage de leurs propres sens quant à la nature du fruit du pays. De plus, il y avait le fait parlant, que douze hommes avaient été réellement dans le pays, qu'ils avaient mis quarante jours à le parcourir dans tous les sens, qu'ils avaient bu de ses sources et mangé de ses fruits. Quelle aurait donc dû être, au jugement de la foi, la conclusion évidente à tirer d'un tel fait ? Simplement celle-ci : que la même main qui avait conduit douze hommes dans le pays pouvait y conduire toute l'assemblée.

Mais, hélas ! le peuple n'était pas gouverné par la foi, il l'était par la sombre et accablante incrédulité et les espions eux-mêmes, ces hommes qui avaient été envoyés dans le but de rassurer et de convaincre le peuple — tous, sauf deux brillantes exceptions, étaient sous l'influence de l'incrédulité qui déshonore Dieu. En un mot, ce fut une affaire manquée. La fin ne fit que manifester le véritable état du cœur du peuple. L'incrédulité dominait. Le témoignage était assez clair : « Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés ; et vraiment il est ruisselant de lait et de miel, et en voici le fruit ». Il n'y avait absolument rien qui manquât du côté de Dieu. Le pays était bien ce qu'il avait dit ; les espions eux-mêmes en étaient témoins ; mais écoutons ce qui suit : « Seulement, le peuple qui habite dans le pays est fort, et les villes sont fortifiées, très grandes ; et nous y avons vu aussi les enfants d'Anak » (vers. 29).

On est toujours sûr de trouver un « seulement », dès que l'homme est en jeu et que l'incrédulité est à l'œuvre. Les espions incrédules *virent* les difficultés ; de grandes villes ; de hautes murailles ; des géants. Ils virent toutes ces choses ; mais ils ne virent pas l'Éternel. Ils regardèrent aux choses visibles plutôt qu'aux invisibles. Leurs yeux n'étaient pas fixés sur Celui qui est invisible. Sans doute les villes étaient grandes, mais Dieu était plus grand ; les murailles étaient hautes, mais Dieu était plus haut ; les géants étaient forts, mais Dieu était plus fort.

C'est ainsi que la foi raisonne toujours. Elle va de Dieu aux difficultés ; elle commence par Lui. L'incrédulité, au contraire, part des difficultés pour aller à Dieu ; elle commence par les difficultés. C'est ce qui fait toute la différence. Ce n'est pas qu'il nous faille rester insensible aux difficultés, ou être insouciant. Ni l'insensibilité, ni l'insouciance ne sont de la foi. Il y a des personnes nonchalantes qui semblent traverser la vie en ayant pour principe de prendre les choses par le bon côté. Ce n'est pas la foi. La foi regarde les difficultés en face ; elle voit très bien le côté pénible des choses. Elle n'est ni ignorante, ni indifférente, ni insouciant ; mais quoi ? ELLE INTRODUIT LE DIEU VIVANT. Elle regarde à lui, et s'appuie sur lui. Tout, pour elle, découle de lui. C'est là que se trouve le grand secret de sa puissance. Elle possède la conviction calme et profonde qu'il n'y aura jamais, pour le Dieu Tout-Puissant, une muraille trop haute, une ville trop grande, un géant trop fort. En un mot, la foi est la seule chose qui donne à Dieu sa vraie place ; aussi est-elle la seule chose qui élève l'âme complètement au-dessus des influences extérieures, de quelque nature qu'elles puissent être. C'était bien le précieux fait qu'exprimait Caleb, quand il disait : « Montons hardiment et prenons possession du pays, car nous sommes bien capables de le faire » (vers. 31). Tels sont les vrais accents de la foi vivante qui glorifie Dieu, sans s'inquiéter des choses extérieures.

Mais, hélas ! la grande majorité des espions n'était pas plus gouvernée par cette foi vivante que les hommes qui les avaient envoyés ; aussi le seul croyant fut-il réduit au silence par les dix incrédules. « Mais les hommes qui étaient montés avec lui, dirent : Nous ne sommes pas capables de monter contre ce peuple » (vers. 32). Le langage de l'incrédulité était complètement opposé à celui de la foi. Celle-ci, regardant à Dieu, disait : « Nous sommes bien capables de le faire ». Celle-là, regardant aux difficultés, dit : « Nous ne sommes *pas* capables ». Comme il en fut alors, ainsi en est-il encore maintenant. Les yeux de la foi étant toujours gardés par Dieu, ne voient point les difficultés. Les yeux de l'incrédulité sont remplis des choses extérieures ; ils ne discernent donc pas Dieu. La foi

introduit Dieu ; alors, tout est lumineux et facile. L'incrédulité exclut toujours Dieu ; alors tout devient sombre et difficile.

« Et ils décrièrent devant les fils d'Israël le pays qu'ils avaient reconnu, disant : Le pays par lequel nous avons passé pour le reconnaître est un pays qui dévore ses habitants, et tout le peuple que nous y avons vu est de haute stature. Et nous y avons vu les géants, fils d'Anak, qui est de la race des géants ; et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux » (vers. 33-34). Pas un mot sur Dieu. Il est entièrement oublié. S'ils avaient pensé à lui — s'ils lui avaient comparé les géants, alors peu aurait importé qu'ils fussent eux-mêmes des sauterelles, ou qu'ils fussent des hommes. Mais au fait, par leur honteuse incrédulité, ils rabaisèrent le Dieu d'Israël au niveau d'une sauterelle.

Il est très remarquable que lorsque l'incrédulité est à l'œuvre, elle est toujours caractérisée par le fait qu'elle exclut Dieu. Cela se trouve vrai dans tous les âges, dans tous les lieux et dans toutes les circonstances. Il n'y a pas d'exception. L'infidélité peut tenir compte des affaires humaines, elle peut raisonner là-dessus et en tirer des conclusions ; mais tous ses raisonnements et toutes ses conclusions sont fondés sur l'exclusion de Dieu. La force de ses arguments dépend de l'exclusion et de l'éloignement de Dieu. Introduisez Dieu, et tous les raisonnements de l'incrédulité s'écroulent sous vos pieds. Ainsi, dans la scène qui nous est retracée, quelle est la réponse de la foi à toutes les objections avancées par ces dix incrédules ? La seule qui soit simple, entièrement satisfaisante, et qui n'admette aucune réplique, c'est-à-dire DIEU !

Lecteur, connaissez-vous quelque chose de la force et de la valeur de cette réponse bénie ? Connaissez-vous Dieu ? Est-ce qu'il remplit toute votre âme ? Est-il la réponse à chacune de vos questions ? la solution de chacune de vos difficultés ? Connaissez-vous la réalité d'une marche journalière avec le Dieu vivant ? Connaissez-vous la puissance rassurante qu'il y a à se reposer sur lui à travers tous les changements et les hasards de cette vie éphémère ? S'il n'en est point ainsi, laissez-moi vous solliciter de ne pas continuer à demeurer une seule heure dans votre état présent. Le chemin est ouvert. Dieu s'est révélé dans la personne de Jésus Christ comme le secours, la ressource et le refuge de toute âme nécessiteuse. Regardez à lui maintenant — maintenant même, « tandis qu'on le trouve ; invoquez-le pendant qu'il est proche ». « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé », et « celui qui croit... ne sera point confus ».

Mais si, d'un autre côté, vous connaissez, par grâce, Dieu comme votre Sauveur, comme votre Père, cherchez donc à le glorifier, dans toutes vos voies, par une confiance enfantine et entière en toutes choses. Qu'il soit une parfaite couverture pour vos yeux, en toutes circonstances ; et ainsi, en dépit de toutes les difficultés, votre âme sera maintenue dans une paix parfaite.

## Chapitre 14

« Et toute l'assemblée éleva sa voix, et jeta des cris, et le peuple pleura cette nuit-là ». Avons-nous à nous en étonner ? Que pouvait-on attendre d'un peuple qui n'avait autre chose devant les yeux que forts géants, hautes murailles, grandes villes ? Que pouvait-il résulter, sinon des larmes et des soupirs, de l'état d'une assemblée qui se voyait « comme des sauterelles » en présence de ces insurmontables difficultés, sans aucun sentiment de la puissance divine qui pouvait les faire sortir victorieusement de tout ? L'assemblée entière était abandonnée à l'empire absolu de l'infidélité. Ils étaient entourés des nuées sombres et glaciales de l'incrédulité. Dieu était exclu. Il n'y avait pas un seul rayon de lumière pour éclairer les ténèbres dont ils s'étaient enveloppés. Ils étaient occupés d'eux-mêmes et de leurs difficultés, au lieu de l'être de Dieu est de ses ressources. Que pouvaient-ils donc faire, sinon élever une voix de pleurs et de lamentations ?

Quel contraste entre ceci et ce que nous lisons au commencement du chapitre 15 de l'Exode. Là, leurs yeux n'étaient fixés que sur l'Éternel ; ils pouvaient donc entonner ce chant de victoire : « Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté ; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta

sainteté. *Les peuples l'ont entendu, ils ont tremblé ; l'effroi a saisi les habitants de la Philistie. Alors les chefs d'Édom ont été épouvantés ; le tremblement a saisi les forts de Moab ; tous les habitants de Canaan se sont fondus. La crainte et la frayeur sont tombées sur eux* » (vers. 13-16).

Au lieu de cela, ce fut Israël qui trembla, et que la douleur saisit : c'est le changement de tableau le plus complet. La douleur, le tremblement et la frayeur saisissent Israël au lieu de leurs ennemis. Et pourquoi ? Parce que Celui qui occupait leur vue, en Exode 15, est entièrement exclu en Nombres 14. Là est toute la différence. Dans l'un des cas, la foi a le dessus ; dans l'autre, l'incrédulité.

« Par la grandeur de *ton bras* ils sont devenus muets comme une pierre, jusqu'à ce que ton peuple, ô Éternel ! ait passé, jusqu'à ce qu'ait passé ce peuple que tu t'es acquis. Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Éternel ! le sanctuaire, ô Seigneur ! que tes mains ont établi. L'Éternel régnera à toujours et à perpétuité » (vers. 16-18). Oh ! comme ces accents de triomphe contrastent avec les cris et les lamentations incrédules du chapitre 14 des Nombres ! En Exode 15, par un mot des fils d'Anak, des hautes murailles et des sauterelles. Il n'y est question que de l'Éternel, de sa droite, de son bras puissant, de sa force, de son héritage, de son habitation, de ses actes en faveur de son peuple racheté. S'agit-il des habitants de Canaan ? on ne les voit que dans le deuil, frappés de terreur, tremblant et se fondant.

Lorsque nous revenons au chapitre 14 des Nombres, tout est bien tristement renversé. Les fils d'Anak sont mis en avant. Les murailles élevées comme des tours, les villes de géants aux remparts menaçants remplissent la vue du peuple ; mais nous n'entendons pas un seul mot sur le tout-puissant Libérateur. Ce sont les difficultés d'un côté, et les sauterelles de l'autre, et l'on se demande : « Est-il possible que ceux qui entonnèrent le chant de triomphe au bord de la mer Rouge soient devenus les pleureurs incrédules de Kadès ? »

Hélas ! oui ; et cela nous donne une sérieuse et sainte leçon. Nous devons continuellement, en traversant les scènes de ce désert, revenir aux paroles qui nous disent que toutes ces choses arrivaient à Israël comme types ; et qu'« elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:11). Ne sommes-nous pas, aussi bien qu'Israël, portés à regarder aux difficultés qui nous entourent, plutôt qu'au Bien-aimé qui a entrepris de nous les faire traverser pour nous amener sains et saufs dans son royaume éternel ? Pourquoi sommes-nous quelquefois abattus ? Pourquoi nous lamentons-nous ? Pourquoi entend-on, au milieu de nous, des paroles de mécontentement et d'impatience plutôt que des chants de louange et de reconnaissance ? Simplement parce que nous permettons aux circonstances de nous voiler Dieu, au lieu de l'avoir pour parfait abri de nos yeux et pour parfait objet de nos cœurs.

Enfin, demandons-nous pourquoi nous négligeons si déplorablement de nous établir fermement dans notre position d'hommes célestes ? — de prendre possession de ce qui nous appartient comme chrétiens, de l'héritage spirituel et céleste que Christ nous a acquis, et dans lequel il est entré comme notre précurseur ? Un seul mot définit cet obstacle : *l'incrédulité* !

La Parole inspirée déclare au sujet d'Israël, que : « Ils n'y purent entrer [en Canaan] à cause de l'incrédulité » (Héb. 3:19). Il en est ainsi de nous. À cause de notre incrédulité, nous ne pouvons pas entrer dans notre héritage céleste — nous ne pouvons prendre possession, en pratique, de notre véritable portion — nous ne pouvons pas marcher, de jour en jour, comme un peuple céleste, qui n'a aucune place, aucun nom, aucune portion sur la terre — rien à faire avec ce monde, si ce n'est d'y passer comme des étrangers et des pèlerins marchant sur les traces de Celui qui nous a précédés et qui a pris sa place dans les cieux. Parce que la foi n'a pas d'énergie, les choses visibles ont plus de puissance sur nos cœurs, que celles qui ne se voient pas. Oh ! que le Saint Esprit fortifie notre foi, donne de l'énergie à nos âmes et nous conduise en toutes choses, afin que nous soyons trouvés non seulement *parlant*, mais *vivant* de la vie du ciel, à la louange de Celui qui nous y a appelés dans sa grâce infinie.

« Et tous les fils d'Israël murmurèrent contre Moïse et contre Aaron ; et toute l'assemblée leur dit : Oh ! si nous étions morts !... Et pourquoi l'Éternel nous fait-il venir dans ce pays, pour y tomber par l'épée, pour que nos femmes et nos petits enfants deviennent une proie ? Ne serait-il pas bon pour nous de retourner en Égypte ? Et ils se dirent l'un à l'autre : Établissons un chef, et retournons en Égypte » (vers. 2-4).

Il y a deux tristes phases d'incrédulité qui se montrent dans l'histoire d'Israël au désert ; l'une en Horeb, l'autre en Kadès. En Horeb, ils firent *un veau*, et dirent : « C'est ici ton dieu, ô Israël ! qui t'a fait monter du pays d'Égypte » (Exode 32:4). À Kadès ils proposent d'établir *un chef* pour les ramener en Égypte. En Horeb, c'est la *superstition* de l'incrédulité. À Kadès, c'est l'*indépendance* volontaire de l'incrédulité ; or, nous ne devons certainement pas nous étonner que ceux qui pouvaient penser qu'un veau les avait fait sortir d'Égypte, puissent vouloir se donner un chef pour les y reconduire. Caleb forme un brillant contraste avec tout cela. Pour lui, il n'y avait ni mort dans le désert, ni retour en Égypte, mais une riche entrée dans la terre promise, à l'abri du bouclier impénétrable de l'Éternel.

« Et Josué, fils de Nun, et Caleb, fils de Jephunné, qui étaient d'entre ceux qui avaient reconnu le pays, déchirèrent leurs vêtements, et parlèrent à toute l'assemblée des fils d'Israël, disant : Le pays par lequel nous avons passé pour le reconnaître est un très bon pays. Si l'Éternel prend plaisir en nous, il nous fera entrer dans ce pays-là et nous le donnera, un pays qui ruisselle de lait et de miel. Seulement, ne vous rebellez pas contre l'Éternel ; et ne craignez pas le peuple du pays, car ils seront notre pain : leur protection s'est retirée de dessus eux, et l'Éternel est avec nous ; ne les craignez pas. Et toute l'assemblée parla de les lapider avec des pierres » (vers. 6-10).

Et pourquoi voulaient-ils les lapider ? Était-ce pour avoir dit des mensonges ? Était-ce pour avoir proféré des blasphèmes ou pour avoir fait quelque mal ? Non, c'était pour leur courageux et ardent témoignage à la vérité. Ils avaient été envoyés afin de reconnaître le pays, et d'en faire un rapport exact. Ils l'avaient fait et, à cause de cela, « toute l'assemblée parla de les lapider ». Le peuple n'aimait pas la vérité, pas plus qu'elle n'est aimée maintenant. La vérité n'est jamais populaire. Il n'y a point de place pour elle, ni dans ce monde, ni dans le cœur humain. Les mensonges et l'erreur, sous toutes leurs formes, seront reçus ; la vérité jamais. Josué et Caleb devaient éprouver, de leurs jours, ce que tous les vrais témoins de chaque époque ont à attendre, savoir : l'opposition et la haine de la masse de leurs semblables.

Six cent mille voix s'élevèrent contre deux hommes qui disaient simplement la vérité, et qui croyaient en Dieu. Cela a été ainsi ; cela est et sera toujours ainsi, jusqu'au glorieux moment où « la terre sera pleine de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer » (Ésaïe 11:9).

Combien il est donc important de pouvoir, comme Josué et Caleb, rendre un témoignage clair, inflexible et complet à la vérité de Dieu, et de maintenir la vérité divine quant à la portion et à l'héritage des saints ! Il existe toujours une grande tendance à corrompre la vérité — à la diminuer — à l'abandonner — à la rabaisser. De là l'urgente nécessité de posséder, dans notre âme, la puissance divine de la vérité ; de pouvoir répéter, bien qu'en faible mesure : « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu » (Jean 3:11). Caleb et Josué n'étaient pas seulement allés dans le pays, mais ils l'avaient parcouru avec Dieu. Ils l'avaient examiné, au point de vue de la foi. Ils savaient que le pays était à eux, selon le dessein de Dieu ; que, comme un don de Dieu, il était digne d'être possédé ; et qu'ils le posséderaient certainement, par la puissance de Dieu. C'étaient des hommes pleins de foi, de courage et de puissance.

Hommes bienheureux ! Ils vivaient dans la lumière de la présence divine, tandis que l'assemblée entière était enveloppée des profondes ténèbres de son incrédulité. Quel contraste ! Voilà ce qui montre toujours la différence qui existe, même entre les enfants de Dieu. Vous trouverez constamment des personnes dont vous ne pouvez douter qu'elles ne soient des enfants de Dieu — mais qui, cependant, ne peuvent point s'élever à la hauteur de la révélation divine, quant à leur position et à leur part comme saints de Dieu. Elles sont toujours pleines de doutes et de craintes :

toujours entourées de brouillards, et voyant toujours le côté sombre des choses. Ce sont des âmes qui regardent à elles-mêmes, à leurs circonstances ou à leurs difficultés. Elles ne sont jamais sereines et heureuses, ne pouvant jamais montrer cette confiance joyeuse et ce courage qui conviennent au chrétien, et qui glorifient Dieu.

Or tout cela est vraiment déplorable et ne devrait pas exister ; nous pouvons être assurés qu'il y a là quelque grave défaut, quelque chose de radicalement mauvais. Le chrétien devrait toujours être paisible et heureux ; toujours capable, quoiqu'il puisse arriver, de louer Dieu. Ses joies ne proviennent pas de lui-même ou de la scène qu'il traverse, elles découlent du Dieu vivant, et sont hors de la portée de toute influence terrestre. Il peut dire : « Mon Dieu, source de toutes mes joies ». C'est le doux privilège des plus simples enfants de Dieu. Mais c'est justement en cela que nous manquons si tristement. Nous détournons nos yeux de Dieu pour les fixer sur nous-mêmes ou sur les choses extérieures, sur nos peines et sur nos difficultés ; alors tout devient ténèbres et mécontentement, murmures et plaintes. Ce n'est nullement là du christianisme. C'est de l'incrédulité — une incrédulité sombre, mortelle, qui déshonore Dieu et accable le cœur. « Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil » (2 Tim. 1:7). Tel est le langage d'un Caleb vraiment spirituel — langage adressé à celui dont le cœur sentait le poids des difficultés et des dangers qui l'entouraient. L'Esprit de Dieu remplit l'âme du vrai croyant d'une sainte audace. Il lui donne une élévation morale au-dessus de l'atmosphère froide et ténébreuse qui l'entoure, et élève son âme dans l'éblouissante clarté de la région « où les orages et les tempêtes ne se déchaînent jamais ».

« Et la gloire de l'Éternel apparut à tous les fils d'Israël à la tente d'assignation. Et l'Éternel dit à Moïse : Jusques à quand ce peuple-ci me méprisera-t-il, et jusques à quand ne me croira-t-il pas, après tous les signes que j'ai faits au milieu de lui ? Je le frapperai de peste, et je le détruirai ; et je ferai de toi une nation plus grande et plus forte que lui » (vers. 10-12).

Quel moment que celui-ci dans l'histoire de Moïse ! La chair pouvait bien regarder cela comme une occasion unique pour lui. Jamais, ni avant, ni depuis, nous ne voyons un simple homme avoir une telle porte ouverte devant lui. L'ennemi et son propre cœur pouvaient dire : « C'est le moment favorable pour toi. L'offre t'est faite de devenir le chef et le fondateur d'une grande et puissante nation — offre qui t'est faite par l'Éternel lui-même. Tu ne l'as pas cherché. Cela est placé devant toi par le Dieu vivant, et ce serait le comble de la folie, de ta part, que de le rejeter ».

Mais, lecteur, Moïse n'était pas égoïste. Il était trop pénétré de l'esprit de Christ pour chercher à être quelque chose. Il n'avait pas d'ambition profane ni d'aspirations personnelles. Il ne désirait que la gloire de Dieu et le bien de son peuple ; pour atteindre ce but, il était prêt, par grâce, à sacrifier sur l'autel, lui-même et ses intérêts. Écoutez son admirable réponse. Au lieu de saisir la promesse contenue dans ces mots : « Je ferai de toi une nation plus grande et plus forte que lui » — au lieu de s'emparer avidement de l'occasion unique qu'il avait de poser les fondements de sa renommée et de sa fortune personnelles — il se met complètement de côté, et répond avec l'accent du plus noble désintéressement : « Et Moïse dit à l'Éternel : Mais les Égyptiens en entendront parler (car par ta force tu as fait monter ce peuple du milieu d'eux), et ils le diront aux habitants de ce pays, qui ont entendu que toi, Éternel, tu étais au milieu de ce peuple, que toi, Éternel, tu te faisais voir face à face, et que ta nuée se tenait sur eux, et que tu marchais devant eux dans une colonne de nuée, le jour, et dans une colonne de feu, la nuit ; si tu fais périr ce peuple comme un seul homme, les nations qui ont entendu parler de toi, parleront, disant : Parce que l'Éternel ne pouvait pas faire entrer ce peuple dans le pays qu'il leur avait promis par serment, il les a tués dans le désert » (vers. 13-16).

Moïse prend ici la position la plus élevée. Il est entièrement occupé de la gloire de l'Éternel. Il ne peut pas supporter la pensée que l'éclat de cette gloire se ternisse à la vue des nations des incirconcis. Qu'importait qu'à l'avenir, des millions d'hommes le regardassent comme leur illustre ancêtre, si toute cette gloire et cette grandeur personnelles devaient être acquises par le sacrifice d'un seul rayon de la gloire divine ? Loin de lui cette pensée ! Que le nom de Moïse soit à jamais

effacé ! Il en avait dit autant aux jours du *veau d'or* ; et il était prêt à le répéter aux jours du *chef*. En face de la superstition et de l'indépendance d'une nation incrédule, le cœur de Moïse *ne* battait *que* pour la gloire de Dieu ; elle doit être gardée à tout prix. Quoi qu'il arrive et quoi qu'il en coûte, la gloire de Dieu doit être maintenue. Moïse sentait qu'il était impossible que rien fût solide, si la base n'en était pas fermement posée sur le maintien sévère de la gloire du Dieu d'Israël. La pensée de se voir grand aux dépens de l'Éternel était tout à fait insupportable au cœur de ce bienheureux homme de Dieu. Il ne pouvait souffrir que le nom qu'il aimait tant fût blasphémé parmi les nations, ou que l'on pût jamais dire : « L'Éternel n'a pas pu ».

Une autre chose encore se trouvait dans le cœur désintéressé de Moïse : Il pensait au peuple. Il l'aimait et s'inquiétait de lui. La gloire de l'Éternel, sans doute, allait avant tout ; mais le bien d'Israël venait ensuite. « Et maintenant », ajoute-t-il, « je te prie, que la puissance du Seigneur soit magnifiée, comme tu as parlé, disant : L'Éternel est lent à la colère, et grand en bonté, pardonnant l'iniquité et la transgression, et qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent, qui visite l'iniquité des pères sur les fils, sur la troisième et sur la quatrième génération. Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de ta bonté, et comme tu as pardonné à ce peuple, depuis l'Égypte jusqu'ici » (vers. 17-19).

Voilà qui est extrêmement beau. L'ordre, le ton et l'esprit de cet appel sont des plus exquis. Il y a d'abord et par-dessus tout, une grande sollicitude pour la gloire de l'Éternel. Elle doit être protégée de tous les côtés. Mais ensuite, c'est sur le principe même du maintien de la gloire divine qu'il cherche le pardon pour le peuple. Les deux choses sont liées de la manière la plus bénie, dans cette intercession : « Que la *puissance* du Seigneur soit magnifiée ». Comment ? Par le jugement et la destruction ? Non, non : « L'Éternel est *lent à la colère* ». Quelle pensée ! La puissance de Dieu en longanimité et en pardon ! Que c'est indiciblement précieux ! Comme Moïse était en communion avec le cœur et la pensée de Dieu puisqu'il pouvait parler d'une telle manière ! Et comme il est en contraste avec Élie, lorsque, sur le mont Horeb, ce dernier intercédait *contre* Israël ! Il est facile de voir lequel de ces deux hommes honorés était le plus en harmonie avec la pensée et l'Esprit de Christ. « Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de ta bonté ». Ces paroles furent agréables à l'Éternel, qui se plaît à répandre le pardon. « Et l'Éternel dit : J'ai pardonné selon ta parole ». Et puis, il ajoute : « Mais, aussi vrai que je suis vivant, toute la terre sera remplie de la gloire de l'Éternel ! » (vers. 20-21).

Que le lecteur remarque avec soin ces deux expressions. Elles sont absolues et sans restriction. « J'ai pardonné ». Et « toute la terre sera remplie de la gloire de l'Éternel ! » Rien ne pourrait, en aucune manière, amoindrir ces deux grands faits. Le *pardon* est assuré ; et la *gloire* resplendira sur toute la terre. Aucune puissance de la terre, de l'enfer, des hommes ou des démons, ne pourra porter atteinte à la divine intégrité de ces deux précieuses affirmations. Israël se réjouira dans le plein pardon de son Dieu, et toute la terre se réjouira un jour dans les brillants rayons de sa gloire.

Mais ensuite, il y a le gouvernement aussi bien que la grâce. Cela ne doit jamais être oublié, et l'on ne doit pas confondre ces choses. Tout le livre de Dieu fait voir la distinction qui existe entre la grâce et le gouvernement, et cela nulle part, peut-être, plus clairement qu'ici. La grâce pardonnera ; et la grâce remplira la terre des rayons bénis de sa gloire divine ; mais remarquez l'action effrayante des roues du gouvernement, manifestée dans ces terribles paroles : « Car tous ces hommes qui ont vu ma gloire, et mes signes, que j'ai faits en Égypte et dans le désert, et qui m'ont tenté ces dix fois, et qui n'ont pas écouté ma voix ; ... s'ils voient le pays que j'avais promis par serment à leurs pères ! Aucun de ceux qui m'ont méprisé ne le verra. Mais mon serviteur Caleb, parce qu'il a été animé d'un autre esprit et qu'il m'a pleinement suivi, je l'introduirai dans le pays où il est entré, et sa semence le possédera. Or l'Amalékite et le Cananéen habitent dans la vallée : demain tournez-vous, et partez pour le désert, vous dirigeant vers la mer Rouge » (vers. 22-25).

Ces paroles sont des plus solennelles. Au lieu de se confier en Dieu, et d'avancer hardiment vers la terre de la promesse, dans une simple dépendance de son bras tout-puissant, ils l'irritèrent par leur

incrédulité, méprisèrent le pays désirable, et furent forcés de retourner en arrière dans ce grand et affreux désert : « Et l'Éternel parla à Moïse et à Aaron, disant : Jusques à quand supporterai-je cette méchante assemblée qui murmure contre moi ? J'ai entendu les murmures des fils d'Israël, qu'ils murmurent contre moi. Dis-leur : Je suis vivant, dit l'Éternel, si je ne vous fais comme vous avez parlé à mes oreilles... ! Vos cadavres tomberont dans ce désert. Et tous ceux d'entre vous qui ont été dénombrés, selon tout le compte qui a été fait de vous, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, vous qui avez murmuré contre moi... si vous entrez dans le pays touchant lequel j'ai levé ma main pour vous y faire habiter, excepté Caleb, fils de Jephunné, et Josué, fils de Nun ! Mais vos petits enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient une proie, je les ferai entrer, et ils connaîtront le pays que vous avez méprisé. Et quant à vous, vos cadavres tomberont dans ce désert. Et vos fils seront paissant dans le désert quarante ans, et ils porteront la peine de vos prostitutions, jusqu'à ce que vos cadavres soient consumés dans le désert. Selon le nombre des jours que vous avez mis à reconnaître le pays, quarante jours, un jour pour une année, vous porterez vos iniquités, quarante ans, et vous connaîtrez ce que c'est que je me sois détourné de vous. Moi, l'Éternel, j'ai parlé ; si je ne fais ceci à toute cette méchante assemblée qui s'est assemblée contre moi ! Ils seront consumés dans ce désert, et ils y mourront » (vers. 26-35).

Tel fut donc le fruit de l'incrédulité ; et telle fut la conduite gouvernementale de Dieu envers un peuple qui l'avait irrité par ses murmures et par la dureté de son cœur.

Il est de la plus haute importance d'observer ici que ce fut l'incrédulité qui tint Israël hors de Canaan dans la circonstance dont il est question maintenant. Le commentaire inspiré en Hébreux 3 enlève tous les doutes à cet égard. « Et nous voyons qu'ils n'y purent entrer à cause de l'incrédulité ». On pourrait peut-être dire que le temps n'était pas venu pour l'introduction d'Israël dans la terre de Canaan. L'iniquité des Amoréens n'était pas encore venue à son comble. Mais ce n'était pas là le motif pour lequel Israël refusa de traverser le Jourdain. Il ne connaissait rien de l'iniquité des Amoréens ; il n'y pensait point. L'Écriture est aussi claire que possible à cet égard : « Ils n'y purent entrer » — non pas à cause de l'iniquité des Amoréens — non pas parce que le temps n'était pas encore venu — mais simplement « à cause de leur incrédulité ». Ils auraient dû entrer. C'était leur devoir de le faire, et ils furent jugés pour ne l'avoir pas fait. Le chemin était ouvert. Le jugement de la foi, prononcé par le fidèle Caleb, était clair et formel. « Montons *hardiment* et prenons possession du pays, car nous sommes bien capables de le faire ». Ils le pouvaient aussi bien à ce moment-là qu'à tout autre, vu que Celui qui leur avait donné le pays était aussi celui qui les rendrait capables d'y entrer et de le posséder. Nous devons toujours penser que la responsabilité de l'homme repose sur ce qui est *révélé*, et non point sur ce qui est *secret*. C'était le devoir d'Israël de monter hardiment et de prendre possession du pays ; il fut jugé pour ne l'avoir pas fait. Leurs cadavres tombèrent dans le désert, parce qu'ils n'eurent pas la foi pour entrer au pays.

Ceci ne nous offre-t-il pas une solennelle leçon ? Très certainement. Comment se fait-il que, comme chrétiens, nous manquions tant à faire valoir en pratique notre position céleste ? Nous sommes délivrés du jugement *par le sang* de l'Agneau ; nous sommes délivrés de ce présent siècle *par la mort* de Christ ; mais nous ne traversons pas le Jourdain en esprit et par la foi ; nous ne prenons pas spirituellement et par la foi possession de notre héritage céleste. On croit généralement que le Jourdain est un type de la mort et de la fin de notre vie naturelle dans ce monde. Cela est vrai, dans un sens. Mais comment se fait-il que lorsque les Israélites eurent traversé le Jourdain, ils durent commencer à combattre ? Assurément nous n'aurons plus aucun combat lorsque nous aurons réellement atteint le ciel. Les âmes de ceux qui se sont endormis dans la foi en Christ ne combattent pas dans le ciel. Elles ne sont en lutte d'aucune manière. Elles sont dans le repos. Elles attendent le matin de la résurrection, mais elles l'attendent dans le repos, non dans la lutte.

Il y a donc, dans la figure du Jourdain, un autre type que celui de la fin de notre vie individuelle dans ce monde. Nous devons l'envisager comme une grande figure de la mort de Christ ; tout comme la mer Rouge et le sang de l'Agneau pascal sont aussi des figures de cette mort, mais sous un autre aspect. Le sang de l'Agneau avait mis Israël à l'abri du jugement de Dieu sur l'Égypte. Les eaux de la

mer Rouge avaient délivré Israël de l'Égypte elle-même et de toute sa puissance. Mais ils devaient encore traverser le Jourdain ; ils devaient poser la plante de leurs pieds sur la terre de la promesse, et y conserver leur place, en dépit de tous les ennemis. Ils devaient combattre pour chaque pouce de terre en Canaan.

Quel est le sens de cette dernière condition ? Devons-nous combattre pour les cieux ? Quand un chrétien s'endort, et que son esprit s'en va pour être avec Christ dans le paradis, est-il encore question de combat ? Évidemment non. Que devons-nous donc apprendre du passage du Jourdain et des guerres de Canaan ? Simplement ceci : Jésus est mort ; il a quitté ce monde ; il n'est pas seulement mort pour nos péchés, mais il a brisé toutes les chaînes qui nous liaient à ce monde, en sorte que nous sommes morts au monde, tout aussi bien qu'au péché et à la loi. Nous n'avons pas plus affaire avec ce monde, au point de vue de Dieu et au jugement de la foi, qu'un mort n'y a affaire. Nous sommes appelés à nous tenir pour morts au monde et pour vivants à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur. Nous vivons dans la puissance de la vie nouvelle que nous possédons par notre union avec un Christ ressuscité. Nous appartenons au ciel ; et c'est en gardant notre position d'hommes célestes, que nous avons à combattre « contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » — dans la sphère même qui nous appartient, et de laquelle elles n'ont pas encore été chassées. Si nous nous contentons de marcher « à la manière des hommes » (1 Cor. 3:3), de vivre comme ceux qui appartiennent à ce monde — de nous arrêter devant le Jourdain — si nous sommes contents de vivre comme les « habitants de la terre », — si nous n'aspirons pas à notre part et à notre position célestes — alors nous ne connaissons rien de la lutte d'Éphésiens 6:12. C'est en cherchant à vivre comme des hommes du ciel, actuellement sur la terre, que nous comprendrons le sens de cette lutte qui est l'antitype des guerres d'Israël en Canaan. Nous n'aurons pas à combattre lorsque nous arriverons au ciel ; mais si nous désirons vivre d'une vie céleste sur la terre, si nous cherchons à nous comporter comme des gens qui sont morts au monde et qui vivent en Celui qui descendit pour eux dans les froides eaux du Jourdain, alors certainement le combat est devant nous. Satan fera tous ses efforts pour nous empêcher de vivre dans la puissance de notre vie céleste ; c'est là ce qui amène la lutte. Il cherchera à nous faire marcher comme ceux qui ont une position terrestre ; qui sont citoyens de ce monde ; qui disputent pour leurs droits, maintiennent leur rang et leur dignité. Ainsi, Satan nous amènera à donner un démenti pratique à cette grande et fondamentale vérité chrétienne, que nous sommes morts avec Christ et ressuscités avec Lui.

Si le lecteur veut examiner le chapitre 6 des Éphésiens, il verra comment cet intéressant sujet y est présenté par l'écrivain inspiré. « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre *les artifices* du diable : car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair (comme elle l'était pour Israël en Canaan), mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et après avoir tout surmonté, tenir ferme » (vers. 10-13).

Telle est la véritable lutte chrétienne. Il ne s'agit pas ici des convoitises de la chair, ou des fascinations du monde, quoique, sûrement, nous ayons à veiller à ces choses, mais il s'agit des « artifices du diable ». Non point de sa puissance, qui est à jamais brisée, mais des moyens subtils et des pièges par lesquels il cherche à empêcher les chrétiens de réaliser leur position et leur héritage célestes.

Or nous négligeons grandement la pratique de cette lutte. Nous ne cherchons pas à saisir les choses pour lesquelles nous-mêmes avons été saisis par Christ. Beaucoup d'entre nous se contentent de savoir qu'ils sont mis à l'abri du jugement par le sang de l'Agneau. Nous ne comprenons pas la profonde signification de la mer Rouge et du Jourdain ; nous ne saisissons pas, en pratique, leur importance spirituelle. Nous marchons comme les hommes, chose pour laquelle l'apôtre blâmait les Corinthiens. Nous vivons et agissons comme si nous appartenions à ce monde, tandis que l'Écriture enseigne et que notre baptême exprime que nous sommes morts au monde, comme Jésus y est

mort, et que nous avons été ressuscités ensemble avec lui, par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts (Col. 2:12).

Que le Saint Esprit amène nos âmes à saisir la réalité de ces choses ! Qu'il nous présente les précieux fruits du pays céleste qui est à nous, en Christ, et qu'il nous fortifie de sa propre force dans l'homme intérieur, tellement que nous puissions traverser le Jourdain avec confiance et poser hardiment nos pieds dans la Canaan spirituelle ! Nous vivons bien au-dessous de nos privilèges comme chrétiens. Nous permettons aux choses visibles de nous dérober la jouissance de celles qui ne se voient pas. Oh ! puissions-nous avoir une foi plus forte, pour prendre possession de tout ce que Dieu nous a libéralement donné en Christ !

Poursuivons notre sujet. « Et les hommes que Moïse avait envoyés pour reconnaître le pays, et qui revinrent et firent murmurer contre lui toute l'assemblée en décrivant le pays, ces hommes qui avaient décrit le pays, moururent de plaie devant l'Éternel. Mais d'entre les hommes qui étaient allés pour reconnaître le pays, Josué, fils de Nun, et Caleb, fils de Jephunné, seuls vécurent » (vers. 36-38). On est étonné en pensant que dans cette immense assemblée de six cent mille hommes, outre les femmes et les enfants, il ne se soit trouvé que deux hommes ayant foi au Dieu vivant. Nous ne parlons naturellement pas de Moïse, mais uniquement de la congrégation. Toute l'assemblée, sauf deux exceptions très remarquables, était gouvernée par un esprit d'incrédulité. Ils ne pouvaient pas croire que Dieu les introduirait dans le pays ; non, ils pensaient, au contraire, que Dieu les avait amenés dans le désert pour les y faire mourir ; et nous pouvons dire avec certitude qu'ils moissonnèrent les fruits de leur triste incrédulité. Les dix faux témoins « moururent de plaie », et les nombreux milliers qui reçurent leur faux témoignage furent obligés de retourner dans le désert, pour y errer çà et là, puis pour y mourir et y être enterrés.

Josué et Caleb seuls demeurèrent sur le terrain béni de la foi au Dieu vivant, — de cette foi qui remplit l'âme de courage et de la plus joyeuse confiance. De ceux-là, nous pouvons dire qu'ils moissonnèrent selon leur foi. Dieu doit toujours honorer la foi qu'il a imprimée dans l'âme. C'est son propre don, et ce don, nous pouvons le dire avec respect, il ne peut que le reconnaître où qu'il se trouve. Josué et Caleb purent, par la simple puissance de la foi, résister à un épouvantable courant d'incrédulité. Ils conservèrent leur confiance en Dieu en face de toutes les difficultés ; aussi Dieu honora-t-il leur foi d'une manière signalée à la fin ; car, tandis que les cadavres de leurs frères étaient tombés en poussière sur les sables du désert, eux ont foulé, de leurs pieds, les collines couvertes de vignobles et les fertiles vallées de la terre promise. Les autres avaient déclaré que Dieu les avait retirés d'Égypte pour les laisser mourir au désert ; leur lot fut selon leur parole. Josué et Caleb avaient déclaré que Dieu pouvait les introduire dans le pays ; leur lot fut aussi selon leur parole.

Nous avons là un principe très important : « Qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matt. 9:29). Rappelons-nous ceci : Dieu prend ses délices en la foi. Il aime à être cru ; et il honorera toujours ceux qui se confient en lui. Au contraire, l'incrédulité l'afflige. Elle l'irrite, le déshonore et amène les ténèbres et la mort sur l'âme. C'est un affreux péché que de douter du Dieu vivant qui ne saurait mentir, ou de conserver des doutes lorsqu'il a parlé ! Le diable est l'auteur de toutes les questions douteuses. Il prend son plaisir à ébranler la confiance de l'âme ; mais il n'a aucune puissance sur celle qui se confie simplement en Dieu. Ses traits enflammés ne peuvent jamais atteindre celui qui est abrité derrière le bouclier de la foi. Oh ! qu'il est précieux de vivre d'une vie de confiance enfantine en Dieu ! Cela rend le cœur parfaitement heureux, et remplit la bouche de louange et d'actions de grâce. Cette confiance chasse tout nuage, tout brouillard ; elle éclaire notre sentier des rayons bénis de la face de notre Père. D'un autre côté, l'incrédulité remplit le cœur de toutes sortes de doutes, nous fait nous replier sur nous-mêmes, obscurcit notre sentier, et nous rend vraiment misérables. Le cœur de Caleb était plein d'une joyeuse confiance, tandis que celui de ses frères était rempli de plaintes et de murmures amers. Il en doit toujours être ainsi. Si nous voulons être heureux, nous devons nous occuper de Dieu et de ce qui le concerne. Si nous voulons être malheureux, nous n'avons qu'à nous occuper de nous-mêmes et de ce qui nous entoure. Voyez au chapitre 1 de Luc. Qu'est-ce qui ferma la bouche de Zacharie le sacrificateur ? C'était l'incrédulité. Qu'est-ce qui

remplissait le cœur et ouvrait la bouche de Marie et d'Élisabeth ? La foi. Là était la différence. Zacharie aurait pu se joindre à ces pieuses femmes dans leurs chants de louange, si la sombre incrédulité n'avait fermé ses lèvres. Quel tableau ! Quelle leçon ! Oh ! puissions-nous apprendre à nous confier plus simplement en Dieu ! Que l'esprit de doute soit loin de nous ! Puissions-nous, au milieu de ce monde infidèle, être forts dans la foi qui glorifie Dieu.

Le dernier paragraphe de notre chapitre nous enseigne une autre sainte leçon ; appliquons-y nos cœurs avec diligence. « Et Moïse dit ces choses à tous les fils d'Israël, et le peuple mena très grand deuil. Et ils se levèrent de bon matin et montèrent sur le sommet de la montagne, disant : Nous voici ; nous monterons au lieu dont l'Éternel a parlé ; car nous avons péché. Et Moïse dit : Pourquoi transgressez-vous ainsi le commandement de l'Éternel ? Cela ne réussira point. Ne montez pas, car l'Éternel n'est pas au milieu de vous, afin que vous ne soyez pas battus devant vos ennemis ; car l'Amalékite et le Cananéen sont là devant vous, et vous tomberez par l'épée ; car, parce que vous vous êtes détournés de l'Éternel, l'Éternel ne sera pas avec vous. Toutefois ils s'obstinèrent à monter sur le sommet de la montagne ; mais l'arche de l'alliance de l'Éternel et Moïse ne bougèrent pas du milieu du camp. Et les Amalékites et les Cananéens qui habitaient cette montagne-là, descendirent, et les battirent, et les taillèrent en pièces jusqu'à Horma » (vers. 39-45).

Quelle foule de contradictions dans le cœur humain ! Lorsqu'ils avaient été exhortés à monter dans l'énergie de la foi, et à posséder le pays, ils avaient reculé et refusé de marcher. Ils s'étaient jetés à terre et avaient pleuré lorsqu'ils auraient dû monter et conquérir. En vain le fidèle Caleb leur avait attesté que l'Éternel les introduirait dans la montagne de son héritage et les y fixerait — qu'il pouvait le faire ; ils ne voulurent pas monter alors, parce qu'ils ne savaient pas se confier en Dieu. Mais maintenant, au lieu de courber la tête et d'accepter les voies du gouvernement de Dieu, ils *veulent* monter, se confiant en eux-mêmes, dans leur présomption.

Combien il était vain, hélas ! de vouloir marcher sans avoir le Dieu vivant avec soi. Sans Lui, ils ne pouvaient rien faire. Lorsqu'ils auraient pu l'avoir, ils ont craint les Amalékites ; mais maintenant, quoique sans Dieu, ils s'obstinent à affronter ce même peuple : « Nous voici ; *nous monterons* au lieu dont l'Éternel a parlé ». C'était plus facile à dire qu'à faire. Un Israélite sans Dieu ne pouvait pas se mesurer avec un Amalékite. Il est très remarquable que lorsque Israël refuse d'agir dans l'énergie de la foi, lorsqu'il tombe sous la puissance d'une incrédulité qui déshonore Dieu, Moïse leur montre les difficultés qu'ils avaient eux-mêmes alléguées pour désobéir. Il leur dit : « *Les Amalékites et les Cananéens sont là devant vous* ». Cela est plein d'instruction. Par leur incrédulité, ils avaient exclu Dieu ; en conséquence il ne s'agissait évidemment plus de rien que d'Israël et des Cananéens. La foi aurait placé la question entre Dieu et les Cananéens. C'était précisément la manière dont Josué et Caleb envisageaient la chose, lorsqu'ils disaient : « Si l'Éternel prend plaisir en nous, il nous fera entrer dans ce pays-là et nous le donnera, un pays qui ruisselle de lait et de miel. Seulement, ne vous rebellez pas contre l'Éternel ; *et ne craignez pas le peuple du pays*, car ils seront notre pain : leur protection s'est retirée de dessus eux, et *l'Éternel est avec nous ; ne les craignez pas* ».

C'est là que se trouve le grand secret. La présence de l'Éternel au milieu de son peuple lui garantit la victoire sur tous les ennemis. Mais s'Il n'est pas avec eux, ils sont comme l'eau répandue sur la terre. Les dix incrédules avaient déclaré qu'ils étaient comme des sauterelles en présence des géants ; et maintenant, Moïse, les prenant au mot, leur déclare, pour ainsi dire, que des sauterelles ne peuvent pas se mesurer avec des géants. Si, d'un côté, cette parole est vraie : « il vous sera fait selon votre foi » ; d'un autre côté, celle-ci est vraie aussi : « il vous sera fait selon votre incrédulité ».

Or le peuple s'était enhardi, croyant être quelque chose, tandis qu'il n'était rien. Oh ! qu'il est misérable d'oser marcher dans sa propre force ! Quelle défaite et quelle confusion ! Il doit en être ainsi. Le peuple, dans son incrédulité, abandonnait Dieu ; Dieu à son tour abandonnait le peuple à sa vaine présomption. Ils n'avaient pas voulu marcher avec Dieu par la foi ; Dieu ne voulait pas aller avec eux dans leur incrédulité : « Mais l'arche de l'alliance de l'Éternel et Moïse ne bougèrent pas du milieu du camp ». Ils allèrent sans Dieu ; aussi durent-ils s'enfuir devant leurs ennemis.

C'est ce qui a toujours lieu. Il n'y a aucun avantage possible à affecter d'être fort, à avoir de hautes prétentions, à se croire quelque chose. L'orgueil et l'affectation sont ce qu'il y a de pis. Si Dieu n'est pas avec nous, nous sommes comme la rosée du matin. Or nous devons apprendre cela pratiquement. Nous devons descendre jusqu'au fond de nous-mêmes pour connaître notre complète indignité. Le désert, avec toutes ses scènes variées et avec ses mille expériences, nous conduit à ce résultat pratique. Là nous apprenons ce qu'est la chair ; là notre nature, sous toutes ses faces, est mise entièrement à nu ; quelquefois se montrant pleine d'une lâche incrédulité, d'autres fois remplie d'une fausse confiance. À Kadès, elle refuse de marcher quand on lui dit de le faire ; à Horma, elle persiste à marcher quand on lui dit le contraire. C'est ainsi que les extrêmes se rencontrent, dans cette mauvaise nature que, tous, nous portons en nous chaque jour.

Mais il est, bien-aimé lecteur chrétien, une leçon spéciale que nous devrions chercher à apprendre complètement avant de quitter Horma ; la voici : Il y a une immense difficulté à marcher humblement et patiemment dans le sentier que notre propre chute a rendu nécessaire pour nous. L'incrédulité d'Israël, refusant de monter au pays, rendit nécessaire, selon les dispensations du gouvernement de Dieu, qu'ils retournassent en arrière et qu'ils errassent dans le désert pendant quarante ans. C'est ce à quoi ils ne voulaient pas se soumettre. Ils résistèrent. Ils ne pouvaient pas courber leur cou sous le joug qui leur était imposé.

Combien souvent c'est notre cas. Nous tombons ; nous faisons de faux pas ; nous entrons, en conséquence, dans des circonstances difficiles ; alors, au lieu de nous incliner humblement sous la main de Dieu, pour chercher à marcher avec lui en humilité et avec contrition d'esprit, nous devenons rétifs et rebelles ; nous nous en prenons aux circonstances, au lieu de nous juger nous-mêmes ; et nous cherchons, dans notre obstination, à échapper à ces mêmes circonstances, au lieu de les accepter comme une conséquence juste et nécessaire de notre propre conduite. L'esprit prétentieux doit tôt ou tard être abaissé. S'il n'y a pas de foi pour prendre possession de la terre promise, alors il n'y a rien d'autre à faire qu'à parcourir le désert dans l'humilité et la simplicité de cœur.

Or, que Dieu en soit béni ! Il est avec nous dans ce voyage du désert, tandis que nous ne l'avons jamais avec nous dans le sentier de l'orgueil et de la prétention. L'Éternel refusa d'accompagner Israël sur la montagne des Amoréens ; cependant Il était prêt à retourner vers eux, dans sa grâce patiente, pour les accompagner dans toutes leurs courses à travers le désert. Si Israël ne voulait pas entrer en Canaan avec l'Éternel, celui-ci voulait bien retourner dans le désert avec Israël. Rien ne saurait surpasser la grâce qui brille en cela. Si Dieu avait agi avec eux selon ce qu'ils méritaient, ils auraient dû, pour le moins, être laissés seuls à errer dans le désert. Mais, béni soit à jamais son grand nom, il ne nous fait point selon nos péchés, et il ne nous rend point selon nos iniquités. Ses pensées ne sont pas nos pensées et ses voies ne sont pas nos voies. Malgré toute l'incrédulité, l'ingratitude et les provocations des enfants d'Israël, quoique leur retour dans le désert fût le fruit de leur propre conduite, cependant l'Éternel, dans sa grâce condescendante et son patient amour, retourna avec eux, pour être leur compagnon de voyage dans le désert, pendant quarante longues et tristes années.

Si donc le désert montre ce qu'est l'homme, il montre aussi ce qu'est Dieu ; et, de plus, il montre ce qu'est la foi ; car Josué et Caleb durent retourner avec toute l'assemblée de leurs frères incrédules, et rester pendant quarante ans loin de leur héritage, quoiqu'ils fussent eux-mêmes tout prêts, par la grâce, à monter dans le pays. Cela pouvait paraître une grande injustice. La chair pouvait trouver qu'il était peu raisonnable que deux hommes de foi dussent souffrir à cause de l'incrédulité d'autres personnes. Mais la foi peut attendre patiemment. Et d'ailleurs, comment Josué et Caleb auraient-ils pu se plaindre de cette marche prolongée, quand ils voyaient l'Éternel prêt à la partager avec eux ? C'était impossible. Ils étaient disposés à attendre le moment fixé par Dieu, car la foi n'est jamais pressée. La foi des serviteurs pouvait bien être soutenue par la grâce du Maître.

## Chapitre 15

Les paroles qui ouvrent ce chapitre sont particulièrement frappantes quand on les compare avec le contenu du chapitre précédent. Là, tout paraît ténébreux et sans espoir. Moïse devait dire au peuple : « *Ne montez pas, car l'Éternel n'est pas au milieu de vous, afin que vous ne soyez pas battus devant vos ennemis* ». Et encore l'Éternel leur avait dit : « Je suis vivant... si je ne vous fais comme vous avez parlé à mes oreilles... ! Vos cadavres tomberont dans ce désert... si vous entrez dans le pays touchant lequel j'ai levé ma main pour vous y faire habiter... Quant à vous, vos cadavres tomberont dans ce désert ».

Voilà pour le chapitre 14. Le chapitre 15 poursuit la narration comme si rien n'était arrivé, et que tout fût aussi calme, aussi clair et aussi certain que Dieu pouvait le faire. Nous lisons ces paroles : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : *Quand vous serez entrés dans le pays de votre habitation, que je vous donne, etc.* ». C'est un des passages les plus remarquables de ce livre admirable. À la vérité il n'offre pas, dans tout son contenu, un passage plus caractéristique non seulement du livre des Nombres, mais de toute la parole de Dieu. Quand nous lisons la sentence solennelle : « Vous n'entrerez pas dans le pays », quelle est la grande leçon qu'elle nous donne ? Celle que nous sommes si lents à apprendre ; la complète indignité de l'homme : « Toute chair est comme l'herbe ».

Et d'un autre côté, quand nous lisons des paroles comme celles-ci : « Quand vous serez entrés dans le pays de votre habitation, que je vous donne », quelle est la précieuse leçon qu'elles nous enseignent ? Celle-ci assurément, que le salut est du Seigneur. D'une part nous apprenons la chute de l'homme ; de l'autre la fidélité de Dieu. Si nous envisageons la question au point de vue humain, la sentence est : « *Vous n'entrerez pas dans le pays !* » Mais si nous l'envisageons au point de vue de Dieu, nous pouvons retourner la phrase, et dire : « *Certainement vous entrerez* ».

Il en est ainsi dans la scène qui se déroule devant nous, et dans tout le volume inspiré, du commencement à la fin. L'homme tombe, mais Dieu est fidèle. L'homme est toujours défaillant, mais Dieu pourvoit à tout. « Les choses qui sont impossibles aux hommes, sont possibles à Dieu » (Luc 18:27). Avons-nous besoin de parcourir tout le canon inspiré pour le démontrer et le prouver ? Avons-nous besoin de rappeler au lecteur l'histoire d'Adam dans le paradis ? ou celle de Noé après le déluge, ou encore celle d'Israël dans le désert ; dans le pays de Canaan ; sous la loi ; sous le culte lévitique ? Nous arrêterons-nous au récit des manquements de l'homme dans le service prophétique, sacerdotal et royal ? Montrons-nous la chute de l'Église professante, comme corps responsable sur la terre ? L'homme n'a-t-il pas manqué toujours et en toutes choses ? Hélas oui !

Ceci est un côté du tableau — côté sombre et humiliant. Mais, béni soit Dieu, il y a aussi un côté lumineux et encourageant. S'il y a le « vous n'entrerez pas », il y a aussi le « certainement vous entrerez ». Et pourquoi ? Parce que Christ est entré sur la scène, et qu'en lui tout est infailliblement assuré, pour la gloire de Dieu et la bénédiction éternelle de l'homme. Le dessein éternel de Dieu est d'« établir Christ comme chef sur toutes choses ». Il n'y a pas une seule chose dans laquelle le premier homme a manqué, que le second ne restaure. Tout est établi sur une base nouvelle en Christ. Il est le chef de la nouvelle création, Héritier de toutes les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob au sujet du pays. Héritier de toutes les promesses faites à David concernant le trône. L'empire sera posé sur son épaule. Il revêtira ces gloires. Il est Prophète, Sacrificateur et Roi. En un mot, Christ restaure tout ce qu'Adam a perdu, et il apporte beaucoup plus que tout ce qu'Adam a jamais possédé. Aussi, de quelque manière que nous envisagions le premier Adam et ses œuvres, la sentence est : « *Vous n'entrerez pas !* » Vous ne resterez pas dans le Paradis — vous ne conserverez pas l'empire — vous n'hériterez pas des promesses — vous n'entrerez pas dans le pays — vous n'occuperez pas le trône — vous n'entrerez pas dans le royaume !

Mais d'un autre côté, de quelque manière que nous considérons le second Adam et ses œuvres, toute la série des négations précédentes doit être glorieusement renversée. Le « *ne* » doit être pour jamais rayé de ces phrases, car : dans le Christ Jésus, « autant il y a de promesses de Dieu, en lui est

le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous ». Il n'y a pas de « non » quand il s'agit de Christ. Tout est « oui » — tout est divinement établi et fixé ; et parce qu'il en est ainsi, Dieu y a mis son sceau, le sceau de son Esprit que tous les croyants possèdent maintenant : « Car le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous, savoir par moi, et par Silvain et par Timothée, n'a pas été oui et non, mais il y a oui en lui ; car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous. Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs » (2 Cor. 1:19-22).

Ainsi les premières lignes du chapitre 15 des Nombres doivent être lues à la clarté de tout le Livre de Dieu. Il fait partie de l'histoire entière des voies de Dieu envers l'homme en ce monde. Israël avait perdu tout droit au pays. Ce qu'ils méritaient, c'était que leurs cadavres tombassent dans le désert. Néanmoins, telle est la grande et précieuse grâce de Dieu, qu'il pouvait leur parler de leur entrée dans le pays, et leur enseigner ce qu'ils auraient à y faire.

Rien ne peut être plus béni et plus capable d'affermir la foi que tout cela. Dieu s'élève au-dessus de la chute et du péché de l'homme. Il est impossible qu'une seule promesse de Dieu n'ait pas son accomplissement. Se pouvait-il que la conduite de la semence d'Abraham dans le désert rendit inutile l'éternel dessein de Dieu, ou qu'elle empêchât l'exécution de la promesse absolue et sans condition faite aux pères ? Impossible. Si donc la génération qui monta d'Égypte refusait d'aller en Canaan, l'Éternel susciterait, des pierres mêmes, une semence à celui en faveur duquel sa promesse devait avoir son accomplissement. Ceci aidera à expliquer la première phrase de notre chapitre qui, avec une beauté et une force remarquables, suit les scènes humiliantes du chapitre 14. Dans ce dernier, le soleil d'Israël semble descendre au milieu de nuages sombres et menaçants ; mais dans le chapitre 15 il s'élève avec une clarté sereine, révélant et établissant cette grande vérité que : « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. 11:29). Dieu ne se repent jamais de son appel et de ses dons ; aussi, quoique une génération incrédule puisse murmurer et se rebeller des milliers de fois, il accomplira ce qu'il a promis.

C'est là qu'est le divin repos de la foi dans tous les temps — le port sûr et calme de l'âme au milieu du naufrage de tous les projets et de toutes les entreprises des hommes. Tout tombe en pièces entre les mains de l'homme, mais Dieu en Christ demeure. Dieu a élevé Christ en résurrection, et tous ceux qui croient en lui sont placés sur une base entièrement nouvelle ; ils sont introduits dans la société du Chef exalté et glorieux, et ils y resteront pour toujours. Cette merveilleuse association ne pourra jamais être dissoute. Tout est assis sur un fondement que ni les puissances de la terre ni celles de l'enfer ne pourront jamais ébranler.

Lecteur, comprenez-vous l'application de tout cela à vous-même ? Avez-vous découvert, à la lumière de la présence de Dieu, que vous avez véritablement failli ; que vous avez fait naufrage en toutes choses, que vous n'avez pas une seule excuse à produire ? Avez-vous été conduit à vous faire une application personnelle de ces deux expressions sur lesquelles nous nous sommes arrêtés, savoir : « vous n'entrerez pas » ; et : « certainement vous entrerez » ? Avez-vous appris la force de ces paroles ? « C'est ta destruction, Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours » (Osée 13:9). En un mot, êtes-vous venu à Jésus, comme un pécheur déchu, coupable, perdu par lui-même, et avez-vous trouvé, en Lui, la rédemption, la paix et le pardon ?

Arrêtez-vous, cher ami, considérez sérieusement ce qui précède. Nous n'oublions jamais que nous avons quelque chose de plus à faire qu'à écrire des « Notes sur le Livre des Nombres ». Nous pensons à l'âme du lecteur. Nous avons un devoir des plus solennels à remplir auprès de lui ; c'est pourquoi nous nous sentons obligé d'abandonner, de temps en temps, la page que nous méditons, afin de faire appel au cœur et à la conscience du lecteur, pour le solliciter instamment, s'il est encore inconverti ou indécis, de mettre de côté notre livre, pour placer sérieusement devant son cœur la grande question de son état présent et de son sort éternel. Devant cette question, toutes les autres deviennent complètement insignifiantes. Que sont tous les plans et toutes les entreprises qui

commencent, continuent et finissent ici-bas, si on les compare avec l'éternité et avec le salut de votre âme immortelle ? Tout cela n'est que comme la menue poussière qui s'attache à une balance. « Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ? » (Matt. 16:26).

Bien-aimé lecteur, nous vous supplions, au nom des motifs les plus sérieux qu'il soit possible de présenter à une âme d'homme, de ne pas abandonner ce sujet avant d'être arrivé à une solution incontestable. Par le grand amour de Dieu — par la croix et les souffrances du Christ — par le puissant témoignage du Saint Esprit — par l'imposante solennité d'une éternité sans fin — par l'inexprimable valeur de votre âme immortelle — par toutes les joies du ciel — par toutes les horreurs de l'enfer — par ces sept arguments solennels, nous vous sollicitons de venir à Jésus. Ne différez pas ! Ne discutez pas ! Ne raisonnez pas ! Venez, venez maintenant, tel que vous êtes ; avec tous vos péchés ; avec toute votre misère ; avec votre vie mal employée ; avec cette suite accusatrice de grâces dédaignées — venez à Jésus qui vous appelle, qui est là, les bras ouverts et le cœur plein d'amour, prêt à vous recevoir ; à Jésus qui vous montre ses blessures attestant la réalité de sa mort expiatoire sur la croix ; qui vous dit de mettre votre confiance en lui, et qui vous atteste que si vous le faites, vous ne serez jamais confus. Que l'Esprit de Dieu fasse retentir *maintenant* cet appel dans votre cœur, et qu'il ne vous donne aucun repos que vous ne soyez converti à salut, venu à Christ, réconcilié avec Dieu et scellé du Saint Esprit de la promesse !

Revenons maintenant à notre chapitre.

Rien ne saurait être plus intéressant que le tableau qui nous y est présenté. Nous avons les vœux, les offrandes, les sacrifices de justice, et le vin du royaume, — le tout fondé sur la grâce souveraine qui brille dès le premier verset. C'est un bel exemple, un magnifique symbole de l'état futur d'Israël. Cela nous rappelle les visions merveilleuses qui terminent le livre du prophète Ézéchiël. L'incrédulité, le murmure, la rébellion ne sont plus ; ils sont oubliés. Dieu se retire dans ses conseils éternels et, de là, regarde en avant, au temps où son peuple lui présentera une offrande en justice et lui rendra ses vœux ; au temps où les joies de son royaume rempliront pour jamais leurs cœurs (Ézé. 43:3-12).

Observons un trait bien frappant de ce chapitre : la place qu'occupe « l'étranger ». « Et si un étranger séjourne parmi vous, ou si quelqu'un est au milieu de vous en vos générations, et qu'il offre un sacrifice par feu, d'odeur agréable à l'Éternel — comme vous faites, ainsi il fera. Pour ce qui est de la congrégation, il y aura un même statut pour vous et pour l'étranger en séjour, *un statut perpétuel en vos générations ; comme vous, ainsi sera l'étranger devant l'Éternel*. Il y aura une même loi et une même ordonnance pour vous et pour l'étranger qui séjourne parmi vous » (vers. 14-16).

Quelle place pour l'étranger ! Quelle leçon pour Israël ! Quel témoignage perpétuel pour Moïse, aimé et digne d'éloges ! L'étranger est mis au même rang qu'Israël ; « comme vous, ainsi sera l'étranger », et encore ceci « devant l'Éternel ». En Exode 12:48, nous lisons : « Et si un étranger séjourne chez toi, et veut faire la Pâque à l'Éternel, que tout mâle qui est à lui soit circoncis ; et alors il s'approchera pour la faire ». Or, dans les Nombres, il n'est point du tout fait allusion à la circoncision. Et pourquoi ? Un point de cette importance pouvait-il jamais être laissé de côté ? Non, mais nous croyons qu'ici cette ordonnance est pleine de signification. Israël avait forfait à toute obligation. La génération rebelle devait être mise de côté et retranchée ; mais l'éternel dessein de Dieu, en grâce, demeure, et toutes ses promesses doivent être réalisées. « Tout Israël sera sauvé » ; il possédera le pays ; il offrira de pures offrandes, il rendra ses vœux, et savourera la joie du royaume. Sur quel principe ? Sur celui de la grâce souveraine. Or c'est sur un principe exactement semblable que « l'étranger » est introduit, et non seulement introduit, mais « *comme vous, ainsi sera l'étranger devant l'Éternel* ».

Le Juif trouve-t-il à redire à cela ? Qu'il étudie les chapitres 13 et 14 des Nombres. Puis, lorsqu'il en aura reçu, dans son âme, la leçon salutaire, qu'il médite sur le chapitre 15 ; nous sommes assurés qu'il ne cherchera plus à repousser « l'étranger », car il sera prêt à s'avouer lui-même débiteur de la grâce seule, reconnaissant ainsi que la même miséricorde qui lui a été accordée, peut l'être aussi à

l'étranger ; alors il se réjouira d'aller en sa compagnie boire à la source du salut ouverte par la grâce souveraine du Dieu de Jacob.

L'enseignement de cette partie de notre livre ne nous rappelle-t-il pas vivement l'admirable plan des dispensations, développé en Romains 9-11, et particulièrement cette magnifique conclusion : « Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. Car comme vous aussi (étrangers) vous avez été autrefois désobéissants à Dieu et que maintenant vous êtes devenus des objets de miséricorde par la désobéissance de ceux-ci, de même ceux-ci aussi ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde (c'est-à-dire à la miséricorde offerte aux Gentils ; voyez le grec), afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde (c'est-à-dire qu'ils viennent sur le terrain de la miséricorde — comme « l'étranger »). Car Dieu a renfermé tous [Juifs et nations], dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous. Ô profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? ou qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu ? Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses ! À lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Rom. 11:29-36).

Dans les versets 22 à 31 de notre chapitre, nous avons des instructions sur les péchés par erreur et sur les péchés par fierté — distinction très sérieuse et très importante. Il est amplement pourvu aux premiers, selon la bonté et la miséricorde de Dieu. La *mort* de Christ est présentée, dans cette portion du chapitre, sous ses deux grands aspects, savoir : l'holocauste, et l'offrande pour le péché ; c'est-à-dire son aspect quant à Dieu, et son aspect quant à nous ; ensuite, nous avons tout le prix, le parfum de *sa vie* et de son service parfait — comme homme dans ce monde ; ceci est figuré par le gâteau et l'aspersion. Dans l'holocauste, nous voyons l'expiation accomplie selon la mesure du dévouement de Christ à Dieu, et du plaisir que Dieu y prend. Dans l'offrande pour le péché, c'est l'expiation accomplie selon la mesure des besoins du pécheur et de la nature odieuse que le péché revêt aux yeux de Dieu. Prises ensemble, les deux offrandes présentent la mort expiatoire de Christ dans toute sa plénitude. Puis, dans le gâteau, nous avons la vie parfaite de Christ, et la réalité de sa nature humaine manifestées, dans tous les détails de sa marche et de son service en ce monde. L'aspersion est le type de son complet abandon à Dieu.

Nous n'essayerons pas de développer, maintenant les riches et merveilleuses instructions qui ressortent des différentes catégories de sacrifices présentées dans ce passage. Nous renvoyons le lecteur, qui voudrait étudier plus pleinement ce sujet, aux « Notes sur le livre du Lévitique » (p. 1 à 143). Nous exposons simplement ici, de la manière la plus brève, ce que nous pensons être la principale signification de chaque offrande car ce serait répéter ce que nous avons déjà écrit, que d'entrer dans plus de détails.

Nous ajouterons seulement que les droits de Dieu exigent que l'on prenne connaissance des péchés commis par erreur. Nous pourrions être disposés à dire, ou du moins à penser, que l'on peut négliger de tels péchés. Dieu ne pense pas ainsi. Sa sainteté ne doit pas être rabaisée à la mesure de notre intelligence. *La grâce* a pourvu aux péchés commis par erreur ; car *la sainteté* demande que de tels péchés soient jugés et confessés. Tout cœur sincère bénira Dieu pour cela. Qu'en serait-il de nous, si les précautions de la grâce n'étaient pas suffisantes pour satisfaire aux droits de la sainteté divine ? Elles ne pourraient assurément pas être suffisantes si elles ne dépassaient pas la portée de notre intelligence.

Et cependant, quoique tout cela soit généralement admis, il est souvent affligeant d'entendre des chrétiens s'excuser de leur ignorance, ou s'en servir pour justifier l'infidélité et l'erreur. Or, très souvent, dans de pareils cas, on peut poser formellement cette question : Pourquoi sommes-nous ignorants de certains points de conduite, ou des droits que Christ a sur nous ? Supposons qu'un cas se présente, réclamant un jugement positif et exigeant une certaine ligne d'action ; nous alléguons l'ignorance. Est-ce bien ? Cela sert-il à quelque chose ? Cela détruit-il notre responsabilité ? Dieu nous permettra-t-il d'éluder la question par ce moyen ? Non ! nous pouvons être certains qu'il ne le

fera pas. Pourquoi sommes-nous ignorants ? Avons-nous déployé toute notre énergie, employé tous les moyens valables, fait tous les efforts qu'il nous était possible de faire pour arriver au centre de la question, afin d'en obtenir une solution exacte ? Rappelons-nous que les droits de la vérité et de la sainteté exigent tout cela de nous, et ne soyons pas satisfaits de quelque chose de moins. Nous ne pouvons nous refuser à admettre que s'il s'agissait, en quelque mesure que ce fût, de *nos propres* intérêts, de *notre* nom, de *notre* réputation, de *nos* biens, rien ne nous empêcherait de nous familiariser avec tout ce qui concerne ce cas. Nous n'alléguerions pas longtemps notre ignorance en de telles matières. Si des informations étaient nécessaires, nous les obtiendrions. Nous ferions tout notre possible pour connaître tous les détails, le *pour* et le *contre* de la question, afin de pouvoir porter sur elle un jugement sain.

N'en est-il pas ainsi, lecteur ? Eh bien ! pourquoi alléguerions-nous l'ignorance lorsque les droits de Christ sont en question ? Cela ne prouve-t-il pas que, lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, nous sommes pressés, zélés, énergiques, très actifs, tandis que lorsqu'il s'agit de Christ, nous sommes indifférents, indolents, nonchalants. Hélas ! c'est une vérité fort humiliante ! Pussions-nous le sentir et en être humiliés ! Que l'Esprit de Dieu nous rende plus entièrement vigilants dans les choses qui concernent notre Seigneur Jésus Christ. Que le moi et ses intérêts diminuent, et que Christ et ses intérêts grandissent chaque jour dans notre estime. Puisse nos cœurs reconnaître notre sainte responsabilité d'examiner diligemment toutes les questions où la gloire de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ peut être intéressée, fût-ce au plus faible degré. Ne nous permettons jamais de parler, de penser ou d'agir comme si nous croyions que ce qui le concerne est un sujet indifférent pour nous. Que Dieu nous en préserve dans sa miséricorde ! Estimons tout ce qui nous concerne, comme n'étant point essentiel ; mais que les droits de Christ aient leur suprême autorité.

Tout ce que nous venons de dire au sujet de l'ignorance, nous l'avons dit dans le sentiment de notre responsabilité à l'égard de la vérité de Dieu et de l'âme du lecteur. Nous en sentons l'immense importance pratique. Nous croyons que très souvent nous alléguons *l'ignorance*, tandis que c'est *indifférence* qu'il faudrait dire. Cela est fort triste. Assurément si notre Dieu, dans son infinie bonté, a pourvu amplement, même aux péchés commis par ignorance, ce n'est pas une raison pour que nous nous mettions froidement à l'abri, derrière l'excuse de notre ignorance, lorsque nous avons à notre portée les enseignements les plus détaillés, et qu'il nous manque seulement l'énergie pour en profiter.

Nous ne nous serions peut-être pas arrêté aussi longtemps sur ce point, si nous n'étions pas chaque jour, de plus en plus convaincu dans notre âme que nous sommes parvenus à un moment sérieux de notre histoire, comme chrétiens. Nous ne sommes nullement porté à voir les choses en noir. Nous croyons que c'est notre privilège d'être remplis de la plus joyeuse confiance, et d'avoir nos cœurs et nos esprits toujours gardés dans la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. « Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil » (2 Tim. 1:7).

Il nous est néanmoins impossible de fermer les yeux sur ce fait saisissant que les droits de Christ — la valeur de la vérité — l'autorité des Saintes Écritures, sont de plus en plus mis de côté chaque jour, chaque semaine, chaque année. Nous croyons que nous approchons d'un moment où il y aura de la tolérance pour tout, excepté pour la vérité de Dieu. Il nous convient, en conséquence, de bien veiller à ce que la parole de Dieu ait sa vraie place dans les cœurs, et que la conscience soit, en toutes choses, gouvernée par sa sainte autorité. Une conscience délicate est un trésor des plus précieux à porter continuellement avec nous ; j'entends une conscience qui réponde toujours avec vérité à l'action de la parole de Dieu — qui se soumette sans contester à ses simples directions. Lorsque la conscience est dans cette sainte condition, nous avons là une puissance régulatrice pour agir sur notre conduite et sur notre caractère pratiques. La conscience peut être comparée au balancier d'une montre. Il peut arriver que les aiguilles de la montre aillent de travers ; mais tant que le régulateur a de l'influence sur le mouvement, il y a toujours moyen de corriger la marche des aiguilles. Si cette puissance cesse, toute la montre doit se déranger. C'est ce qui a lieu pour la conscience. Tant qu'elle continue à être sensible à l'action de l'Écriture appliquée par le Saint Esprit,

il y a toujours une puissance régulatrice, sûre et certaine ; mais si la conscience devient indolente, endurcie ou pervertie, si elle refuse de donner une réponse loyale à cette parole : « Ainsi a dit l'Éternel », alors il y a fort peu d'espoir. On tombe dans un cas semblable à celui qui nous est rapporté dans notre chapitre : « Mais l'âme qui aura péché *par fierté*, tant l'Israélite de naissance que l'étranger, elle a outragé l'Éternel : cette âme sera retranchée du milieu de son peuple, *car elle a méprisé la parole de l'Éternel*, et elle a enfreint son commandement : cette âme sera certainement retranchée ; son iniquité est sur elle » (vers. 30-31).

Ce n'est pas un péché par erreur, mais un péché volontaire ou par fierté, pour lequel il ne reste plus que l'implacable jugement de Dieu. « La rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des théraphim » (1 Sam. 15:23). Ce sont des paroles solennelles, dans un moment comme celui-ci, où la volonté de l'homme se développe avec une force si extraordinaire. On estime comme un acte viril, d'affirmer sa volonté ; mais l'Écriture nous enseigne tout le contraire. Les deux grands éléments de la perfection humaine — de la parfaite virilité — sont la *dépendance* et l'*obéissance*. À mesure que l'on s'en écarte, on s'écarte du véritable esprit et de la véritable attitude qui conviennent à l'homme. De là, quand nous portons nos regards sur Celui qui fut le parfait homme — l'homme Christ Jésus — nous voyons ces deux grands traits distinctifs pleinement établis et pleinement développés d'un bout à l'autre. Ce Bien-aimé n'est jamais sorti un seul instant de la position de dépendance parfaite et d'obéissance absolue. Si nous voulions essayer de démontrer cette vérité, nous la retrouverions dans l'Évangile tout entier. Prenez la scène de la tentation ; vous y trouverez un exemple de cette vie bénie. La réponse qu'il fait invariablement au tentateur est : « *il est écrit* ». Aucun raisonnement, aucun argument, aucune question. Il vivait de la Parole de Dieu. Il vainquit Satan en retenant ferme la *seule* vraie position d'un homme — dépendance et obéissance. Il *pouvait* dépendre de Dieu, et il *voulait* lui obéir. Que pouvait Satan dans un tel cas ? Absolument rien.

Tel est notre modèle. Ayant la vie de Christ, nous sommes appelés à vivre dans une dépendance et une obéissance habituelles. C'est là marcher par l'Esprit. C'est le sûr et heureux sentier du chrétien. L'indépendance et la désobéissance vont ensemble. Elles sont absolument antichrétiennes. Elles se trouvent dans le premier homme, tandis que la dépendance et l'obéissance appartiennent au second. Adam, dans le jardin, voulut être indépendant. Il n'était pas content d'être homme et de rester dans la seule vraie place et dans le seul vrai esprit d'un homme ; alors il désobéit. Là est le secret de la chute de l'humanité : — considérez-la où vous voudrez — avant le déluge, après le déluge ; sans la loi ou sous la loi ; chez les païens, les Juifs, les Turcs ou les chrétiens de nom, vous n'y trouverez qu'indépendance et désobéissance envers Dieu. Sous quel caractère l'homme apparaît-il encore à la fin de son histoire en ce siècle-ci ? Comme le « Roi qui fait sa volonté », et comme l'« Inique », l'homme sans loi.

Qu'il nous soit fait la grâce de bien peser ces choses, dans un esprit humble et obéissant. Dieu a dit « Mais c'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (Ésaïe 66:2). Que ces paroles frappent nos oreilles ; qu'elles descendent dans nos cœurs, afin que la constante aspiration de nos âmes soit : « Garde aussi ton serviteur des péchés commis avec fierté ; qu'ils ne dominent pas sur moi » (\*).

(\*) Nous voudrions rappeler, spécialement au jeune lecteur chrétien, que la vraie sauvegarde contre les péchés commis par erreur, c'est l'étude de la Parole ; et que la vraie sauvegarde contre les péchés commis par fierté, c'est la soumission à la Parole. Nous avons tous besoin de nous souvenir de ces choses, mais particulièrement nos frères plus jeunes. Il y a une forte tendance parmi les jeunes chrétiens à entrer dans le courant de ce présent siècle, et à s'imprégner de son esprit. De là l'indépendance, la forte volonté, l'impatience contre la surveillance, la désobéissance aux parents, l'obstination, l'arrogance, les manières prétentieuses, la présomption, l'affectation de se croire plus sages que ceux qui sont plus âgés — toutes ces choses sont odieuses aux regards de Dieu, et sont entièrement opposées à l'esprit du christianisme. Nous voudrions inviter vivement et affectueusement nos jeunes amis à se garder de ces choses, en recherchant l'humilité. Qu'ils se souviennent que « Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il donne la grâce aux humbles ».

Il nous reste à faire remarquer le cas de celui qui profanait le sabbat ; puis l'ordonnance du « cordon de bleu ».

« Et comme les fils d'Israël étaient au désert, ils trouvèrent un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat. Et ceux qui le trouvèrent ramassant du bois, l'amènèrent à Moïse et à Aaron, et à toute l'assemblée. Et on le mit sous garde, car ce qu'on devait lui faire n'avait pas été clairement indiqué. Et l'Éternel dit à Moïse : L'homme sera mis à mort ; que toute l'assemblée le lapide avec des pierres hors du camp. Et toute l'assemblée le mena hors du camp, et ils le lapidèrent avec des pierres, et il mourut, comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse » (vers. 32-36).

C'était sûrement un péché commis par fierté — c'était désobéir résolument à un commandement très clair et très positif de Dieu. C'est là ce qui caractérise le péché commis par fierté, et le rend absolument inexcusable. On ne peut pas alléguer l'ignorance en face d'un commandement divin.

Mais, demandera-t-on peut-être, pourquoi devaient-ils mettre cet homme sous garde ? Parce que, bien que le commandement fût explicite, la violation n'en ayant pas été prévue, aucune peine n'avait encore été prononcée. Pour parler à la manière des hommes, l'Éternel ne s'était pas attendu à une folie telle que la profanation de son repos de la part de l'homme. Il n'y avait, par conséquent, pas formellement pourvu. Nous n'avons pas besoin de dire que Dieu connaît la fin des choses, dès le commencement ; mais, dans cette affaire, il avait laissé à dessein le cas indéterminé jusqu'à ce qu'une occasion se présentât. Hélas ! elle arriva bientôt, car l'homme est capable de tout. Il n'a pas à cœur le repos de Dieu. Allumer du feu en un jour de sabbat n'était pas seulement une infraction positive à la loi ; un tel acte manifestait le plus complet éloignement de la pensée du Législateur, puisqu'il introduisait, dans le jour du *repos*, ce qui était le symbole le plus frappant du *jugement*. Le feu est l'emblème du jugement, et comme tel il n'était nullement en rapport avec le repos du sabbat. Il ne restait donc plus qu'à appliquer le jugement à celui qui avait violé le sabbat, car « ce que l'homme sème, cela aussi il le moissonnera ».

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur qu'ils se fassent, en leurs générations, une houppes aux coins de leurs vêtements, et qu'ils mettent à la houppes du coin un cordon de bleu. Et elle sera pour vous une houppes ; et vous la verrez, et il vous souviendra de tous les commandements de l'Éternel, afin que vous les fassiez, et que vous ne recherchiez pas les pensées de votre cœur, ni les désirs de vos yeux, après lesquels vous vous prostituez ; afin que vous vous souveniez de tous mes commandements, et que vous les fassiez, et que vous soyez saints, consacrés à votre Dieu. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte pour être votre Dieu. Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu » (vers. 37-41).

Le Dieu d'Israël voulait tenir son peuple dans une continuelle souvenance de ses saints commandements. De là cette magnifique institution du « cordon de *bleu* » ordonné pour être un mémorial *céleste*, attaché aux pans mêmes de leurs vêtements, afin que la parole de Dieu pût toujours être remise en mémoire dans leurs pensées et dans leurs cœurs. Toutes les fois qu'un Israélite portait les yeux sur ce cordon de bleu, il devait penser à l'Éternel et montrer une sincère obéissance à tous ses statuts.

Tel était le grand but pratique du « cordon de bleu ». Mais quand nous nous reportons au verset 5 du chapitre 23 de Matthieu, nous voyons le triste usage que l'homme avait fait de cette institution divine. « Et ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes ; car ils élargissent leurs phylactères et *donnent plus de largeur aux franges de leurs vêtements* ». Ainsi la chose même qui avait été établie pour les amener à se rappeler l'Éternel, et à montrer une humble obéissance à sa précieuse Parole, ils s'en servirent pour se glorifier eux-mêmes, dans leur orgueil religieux. « Ils font *toutes leurs œuvres pour être vus des hommes* ». Pensons-y sérieusement. Prenons garde de changer le mémorial céleste en un insigne terrestre, et de tirer de ce qui devait nous conduire à une humble obéissance une occasion de nous glorifier nous-mêmes.

## Chapitre 16

On peut considérer le chapitre que nous venons de lire comme une digression dans l'histoire de la vie d'Israël au désert, excepté toutefois le court paragraphe touchant celui qui avait profané le sabbat. Il nous transporte dans l'avenir, alors que malgré tous ses péchés et toute sa folie, ses murmures et sa rébellion, Israël possédera la terre de Canaan et offrira des sacrifices de justice et des chants de louange au Dieu de son salut. Nous avons vu l'Éternel passant par-dessus l'incrédulité et la désobéissance (chap. 13 et 14), anticipant le plein et final accomplissement de son dessein éternel, et la réalisation de ses promesses à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Puis le chapitre 16 reprend l'histoire du désert, histoire triste et humiliante quant à l'homme, mais brillante et bénie au point de vue de la patience inépuisable et de la grâce illimitée de Dieu. Ce sont les deux grandes leçons du désert. Nous y apprenons ce qu'est l'homme, mais aussi ce que Dieu est. Les deux choses se lient dans les pages du livre des Nombres. Ainsi, au chapitre 14, nous avons l'homme et ses voies. Au chapitre 15, nous avons Dieu et ses voies. Puis, dans notre chapitre 16, nous revenons à l'homme et à ses voies. Puisse-nous recueillir une profonde et solide instruction de cette double leçon !

« Et Coré, fils de Jitsehar, fils de Kehath, fils de Lévi, s'éleva dans son esprit, et Dathan et Abiram, fils d'Éliab, et On, fils de Péleth, qui étaient fils de Ruben ; et ils se levèrent devant Moïse, avec deux cent cinquante hommes des fils d'Israël, princes de l'assemblée, hommes appelés au conseil, des hommes de renom. Et ils s'attroupèrent contre Moïse et contre Aaron, et leur dirent : C'en est assez ! car toute l'assemblée, eux tous sont saints, et l'Éternel est au milieu d'eux ; et pourquoi vous élevez-vous au-dessus de la congrégation de l'Éternel ? » (vers. 1-3).

Ici nous arrivons à la solennelle histoire de ce que le Saint Esprit, par l'apôtre Jude, appelle « la contradiction de Coré ». La rébellion est attribuée à Coré, parce qu'il en était le chef religieux. Il semble avoir possédé une autorité suffisante pour réunir, autour de lui, un grand nombre d'hommes influents — « des princes ; des hommes appelés au conseil ; des hommes de renom ». En un mot, c'était une rébellion formidable et sérieuse ; et nous ferons bien d'en examiner attentivement la source et le caractère moral.

C'est toujours un moment très critique dans l'histoire d'une assemblée que celui où un esprit de désaffection s'y manifeste ; car, s'il n'est pas réprimé selon Dieu, les plus désastreuses conséquences en résulteront certainement. Il y a, dans chaque assemblée, des éléments d'opposition ; il suffit d'un esprit remuant et dominateur pour agir sur de tels éléments et changer en une flamme dévorante le feu qui couvait en secret. Il y a toujours des centaines et des milliers d'individus prêts à se rallier autour de l'étendard de la révolte, dès qu'il a été déployé, mais qui n'auraient eu ni la force ni le courage de le lever eux-mêmes. Satan ne prendra pas le premier venu comme instrument dans une telle œuvre. Il lui faut un homme rusé, adroit et énergique — un homme qui ait de la puissance morale, de l'influence sur l'esprit de ses semblables, et une volonté de fer pour poursuivre ses projets. Il est certain que Satan revêt de toutes ces choses les hommes qu'il emploie à ses entreprises diaboliques. Quoi qu'il en soit, nous savons, comme un fait assuré, que les grands conducteurs de toutes les révoltes ont généralement été des hommes d'un esprit supérieur, capables de gouverner à leur gré la foule inconstante qui, semblable à l'océan, se laisse soulever par tous les vents d'orage. De tels hommes savent remuer les passions des peuples, afin de s'en servir ensuite. Leur levier le plus efficace pour soulever les masses, c'est la question de leurs droits et de leur liberté. S'ils peuvent seulement réussir à persuader aux peuples que leur liberté est menacée, ou que leurs *droits* sont enfreints, ils sont sûrs de rassembler autour d'eux un grand nombre d'esprits agités et de causer beaucoup de mal.

Tel fut le cas de Coré et de ses complices. Ils essayèrent de persuader au peuple que Moïse et Aaron agissaient en maîtres avec leurs frères, et portaient atteinte à leurs droits et à leurs privilèges comme membres d'une sainte congrégation, dans laquelle, à leur jugement, tous étaient sur le même niveau, et où l'un avait autant que l'autre le droit d'agir.

« C'en est assez ! » Tel était leur chef d'accusation contre « l'homme le plus doux de toute la terre ». Mais qu'est-ce que Moïse avait pris sur lui-même ? Le plus rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de ce bien-aimé serviteur aurait suffi pour convaincre une personne impartiale que, bien loin de s'emparer de dignités ou de responsabilités, il ne s'était montré que trop prêt à les refuser quand elles lui avaient été offertes et à succomber sous leur poids quand elles lui avaient été imposées. En conséquence, celui qui pouvait accuser Moïse de prendre trop sur lui, prouvait simplement qu'il était dans une complète ignorance du véritable esprit et du véritable caractère de cet homme. Assurément celui qui pouvait dire à Josué : « Es-tu jaloux pour moi ? Ah ! que plutôt tout le peuple de l'Éternel fût prophète ; que l'Éternel mît son Esprit sur eux ! » n'était pas dans le cas de prendre tout sur lui.

Mais d'un autre côté, si Dieu distingue, appelle et qualifie un homme pour une œuvre — s'il remplit et approprie un vaisseau pour un service spécial, comment et pourquoi, alors, trouver à redire au don et à la charge conférés par Dieu ? En vérité, rien ne peut être plus absurde. « Un homme ne peut rien recevoir, à moins qu'il ne lui soit donné du ciel » (Jean 3:27). Il est donc complètement inutile, sans cela, qu'un homme quelconque prétende être ou avoir quelque chose ; une telle prétention doit nécessairement aboutir au néant. Tôt ou tard, les ambitieux seront remis à leur place ; et rien ne subsistera que ce qui est de Dieu.

Coré et sa bande disputaient donc contre Dieu ; non contre Moïse et Aaron. Ceux-ci avaient été appelés, par Dieu, à occuper une certaine place, à accomplir une certaine œuvre ; et malheur à eux s'ils s'y étaient refusés, car ce n'était pas eux qui avaient aspiré à la place, ou qui s'étaient chargés de l'œuvre ; ils avaient été consacrés par Dieu. Ceci aurait dû résoudre la question et devait la résoudre pour tous, sauf pour les rebelles turbulents et occupés d'eux-mêmes, qui cherchaient à nuire aux vrais serviteurs de Dieu, dans le but de s'élever eux-mêmes. C'est toujours le cas des promoteurs de séditions et de mécontentements. Leur vrai but est de se rendre importants. Ils parlent hautement et d'une manière très plausible, des droits et des privilèges communs du peuple de Dieu ; mais, en réalité, ils aspirent à une position pour laquelle ils ne sont nullement qualifiés, et à des privilèges auxquels ils n'ont aucun droit.

Au fait la chose est aussi simple que possible. Dieu a-t-il conféré à quelqu'un une position à occuper, ou une œuvre à faire ? Qui y contredira ? Que chacun donc reconnaisse sa place et la remplisse ; qu'il reconnaisse l'œuvre qui lui a été confiée et qu'il la fasse. C'est la chose la plus insensée du monde que de chercher à occuper la position ou à faire l'œuvre d'un autre. Nous l'avons vu en méditant sur les chapitres 3 et 4 de ce livre. Il faut que cela reste toujours vrai. Coré avait son œuvre, Moïse avait la sienne. Pourquoi l'un portait-il envie à l'autre ? il serait tout aussi raisonnable d'accuser le soleil, la lune et les étoiles de se donner trop d'importance en brillant dans l'espace qui leur est assigné, que d'accuser un serviteur revêtu des dons de Christ, et qui accepte la responsabilité de leur emploi.

Or ce principe est d'une immense importance dans chaque assemblée, petite ou grande, et en toute circonstance où des chrétiens sont appelés à travailler ensemble. C'est une erreur de supposer que tous les membres du corps de Christ soient appelés à des places de distinction, ou que chaque membre puisse choisir sa place dans le corps. C'est entièrement et absolument l'affaire du décret de Dieu.

Tel est l'enseignement très clair de 1 Corinthiens 12:14-18: « Car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait : Parce que je ne suis pas main, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela il n'est pas du corps ?... Si le corps tout entier était œil, où serait l'ouïe ? Si tout était ouïe, où serait l'odorat ? Mais maintenant DIEU *a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu* ».

Là se trouve la vraie, la *seule* vraie source du ministère dans l'Église de Dieu — dans le corps de Christ. « DIEU a placé les membres ». Ce n'est pas un homme qui en établit un autre ; encore moins

est-ce un homme s'établissant lui-même. Il faut l'établissement divin ou rien ; l'établissement par l'homme n'est rien moins qu'une audacieuse usurpation des droits de Dieu.

Or, en examinant le sujet à la lumière du merveilleux enseignement de 1 Corinthiens 12, que dirions-nous si les pieds accusaient les mains, ou si les oreilles accusaient les yeux de prendre trop d'importance ? Ne serait-ce pas ridicule au dernier point ? Il est vrai que ces membres occupent une place particulière dans le corps ; mais pourquoi ? Parce que DIEU les y a placés « comme il l'a voulu ». Et que font-ils dans cette position particulière ? L'œuvre que Dieu leur a donnée à faire. Et dans quel but ? Pour le bien du corps entier. Il n'y a pas un seul membre, quelque obscur qu'il soit, qui ne recueille un avantage positif des fonctions bien accomplies par un membre distingué. D'un autre côté, le membre distingué jouit et profite des fonctions bien remplies par le membre le plus obscur. Que les yeux perdent leur puissance de vision, et chaque membre le sentira. Qu'il y ait une perturbation dans les fonctions du membre le plus insignifiant, et le membre le plus honorable souffrira.

Par conséquent, la question n'est pas de savoir si nous prenons beaucoup ou peu sur nous, mais si nous faisons l'œuvre qui nous a été assignée, et si nous occupons notre vraie place. C'est par la coopération énergique de tous les membres, selon la mesure de chaque partie, que s'effectue l'édification de tout le corps. Si cette grande vérité n'est pas saisie et maintenue, l'édification, bien loin d'être produite, sera positivement empêchée ; le Saint Esprit est étouffé et contristé ; les droits souverains de Christ sont niés ; Dieu est déshonoré. Chaque chrétien doit agir d'après ce principe divin, et témoigner contre tout ce qui l'obscurcit ou le nie.

L'introduction d'une profession sans vie dans la maison de Dieu ayant conduit à la ruine du témoignage que Dieu attendait de *Son* Église, doit être, pour les fidèles, un exemple à éviter et un puissant encouragement pour garder et pour pratiquer la vérité de Dieu, dont l'oubli, l'abandon et la négation ont produit cette ruine.

Le chrétien est toujours solennellement tenu de se soumettre à la pensée révélée de Dieu. Alléguer les circonstances comme une excuse pour faire le mal, ou pour négliger quelque vérité de Dieu, c'est uniquement se jouer de l'autorité divine et faire de Dieu l'auteur de notre désobéissance. Nous avons seulement rappelé ce sujet comme étant lié au chapitre que nous allons continuer à examiner.

Lorsque Moïse, le vrai serviteur de Dieu, entendit les paroles séditeuses de Coré et de sa bande, « il tomba sur sa face ». Nous avons vu en Exode 14, ce bien-aimé serviteur, prosterné lorsqu'il aurait dû se tenir debout. Mais ici, c'était la chose la meilleure et la plus sûre qu'il pût faire. Il n'y a jamais d'avantage à contester avec les gens mécontents et turbulents ; il vaut beaucoup mieux les laisser entre les mains du Seigneur, car, en réalité, c'est avec lui qu'ils ont affaire. Si Dieu place un homme dans une certaine position, qu'il lui donne une certaine œuvre à faire, et que ses semblables lui cherchent querelle à cause de son obéissance à Dieu, alors leur querelle est réellement avec Dieu qui saura la vider selon sa sagesse. Cette vérité donne un saint calme et une élévation morale au serviteur du Seigneur, toutes les fois que des esprits envieux et remuants s'élèvent contre lui. Il n'est guère possible d'occuper un service en vue, ou d'être employé d'une manière particulière par Dieu, sans rencontrer de temps à autre les attaques de certains hommes radicaux et mécontents, qui ne peuvent pas supporter de voir quelqu'un plus honoré qu'eux-mêmes. Mais le vrai moyen de répondre à de telles gens, c'est de s'incliner dans l'humilité et dans le sentiment de son propre néant, puis de laisser passer sur soi le courant de la révolte.

« Et Moïse l'entendit ; et tomba sur sa face ; et il parla à Coré et à toute son assemblée, disant : *Demain, l'Éternel fera connaître* (non pas Moïse donnera à connaître) qui est à lui, et qui est saint, et il le fera approcher de lui ; et celui *qu'il a choisi* ; il le fera approcher de lui. Faites ceci : Prenez des encensoirs, Coré et toute son assemblée ; et demain, mettez-y du feu et placez de l'encens dessus, *devant l'Éternel* ; et il arrivera que l'homme que *l'Éternel aura choisi*, celui-là sera saint. C'en est assez, fils de Lévi ! » (Verset 4-7).

C'était placer l'affaire en de bonnes mains. Moïse met en première ligne les droits souverains de l'Éternel. « L'Éternel fera connaître » et « L'Éternel choisira ». Il ne dit pas un seul mot sur lui-même ou sur Aaron. Toute la question repose sur la nomination et sur le choix, faits par l'Éternel. Les deux cent cinquante rebelles sont placés face à face avec le Dieu vivant. Ils sont appelés à paraître en sa présence avec leurs encensoirs en leurs mains, afin que toute l'affaire soit examinée et définitivement résolue devant ce grand tribunal après lequel il ne peut pas y avoir d'appel. Il n'aurait évidemment servi de rien que Moïse et Aaron eussent prononcé un jugement, puisqu'ils étaient eux-mêmes mis en cause. Mais Moïse désirait que toutes les parties fussent citées devant Dieu pour y juger et vider le différend.

C'était la vraie humilité, la vraie sagesse. Il est toujours bon, quand les gens recherchent une position, de la leur laisser occuper, au contentement de leur cœur ; car assurément la place même à laquelle ils ont follement aspiré sera le théâtre de leur défaite et de leur confusion. On peut voir quelquefois des hommes porter envie à d'autres dans une certaine sphère d'activité, et aspirer à l'occuper eux-mêmes. Qu'ils l'essayent ; et ils sont sûrs de tomber à la fin, et de se retirer couverts de honte et de confusion. Le Seigneur les confondra certainement tous. Le mieux, pour ceux qui sont en butte à des attaques envieuses, sera toujours de tomber sur leur face devant Dieu, et de lui laisser le soin de résoudre la question avec les mécontents.

« Et Moïse dit à Coré : Écoutez, fils de Lévi : Est-ce peu de chose pour vous que le Dieu d'Israël vous ait séparés de l'assemblée d'Israël, en vous faisant approcher de lui pour faire le service du tabernacle de l'Éternel, et pour vous tenir devant l'assemblée afin de la servir, — qu'il t'ait fait approcher, *toi* et tous tes frères, les fils de Lévi, avec toi ;...*que vous recherchiez* aussi la *sacrificature* ? C'est pourquoi, toi et toute ton assemblée, vous vous êtes rassemblés contre l'Éternel ; et Aaron, qui est-il, que vous murmuriez contre lui ? » (vers. 8-11).

Ici nous sommes conduits à la véritable cause de cette terrible conspiration. Nous voyons l'homme qui l'a provoquée, et l'objet qu'il désirait. Moïse s'adresse à Coré et l'accuse d'aspirer à la sacrificature. Il est important que le lecteur saisisse clairement ce point, selon l'enseignement de l'Écriture. Il faut qu'il voie ce qu'était Coré — ce qu'était son œuvre — et quel était l'objet de sa turbulente ambition. Il faut qu'il voie toutes ces choses, s'il veut comprendre la vraie force et le vrai sens de cette expression de Jude : « la contradiction de Coré ».

Qu'était donc Coré ? C'était un Lévite qui, comme tel, était appelé à servir et à enseigner « Ils enseigneront tes ordonnances à Jacob et ta loi à Israël » (Deut. 33:10). Le Dieu d'Israël vous a fait « approcher de lui pour faire le service du tabernacle de l'Éternel, et pour vous tenir devant l'assemblée afin de la servir ». Tel était Coré, et telle était sa sphère d'activité. Mais à quoi aspirait-il ? À *la sacrificature*. Et vous rechercherez aussi la sacrificature ?

Or un observateur superficiel pourrait ne pas remarquer que Coré recherchait quelque chose pour lui-même. Il semblait défendre les droits de toute l'assemblée. Mais Moïse, par l'Esprit de Dieu, démasque cet homme et montre que, sous ce prétexte plausible, il recherchait audacieusement la sacrificature pour lui-même. Il est bon de remarquer ceci. On verra généralement que ceux qui parlent bien haut des libertés, des droits et des privilèges du peuple de Dieu, cherchent en réalité leur propre élévation et leur propre avantage. Non contents de faire leur propre œuvre, ils cherchent une place qui ne leur convient pas. Cela n'est pas toujours visible ; mais il est sûr que Dieu le manifesterait tôt ou tard. Rien n'est plus méprisable, dans l'assemblée, que de chercher une place pour soi-même. Cela doit inévitablement finir par le désappointement et la confusion. La grande chose pour chacun, c'est d'être trouvé occupant sa place assignée et faisant son œuvre déterminée ; plus cela se fera humblement, tranquillement et simplement, mieux cela vaudra.

Or Coré n'avait pas appris ce principe simple mais salutaire. Mécontent de sa position et de son service divinement assignés, il aspirait à quelque chose qui ne lui appartenait pas du tout. Il aspirait à être sacrificateur. Son péché était celui de la rébellion contre le souverain sacrificateur de Dieu. C'était « la contradiction de Coré ».

Ce fait de l'histoire de Coré n'étant généralement pas compris, on accuse de son péché tous ceux qui cherchent à exercer un don quelconque qui leur aurait été conféré par le Chef de l'Église. Un tel jugement est totalement dénué de fondement. Prenez, par exemple, un homme auquel Christ a manifestement conféré le don d'évangélisation. Devons-nous le supposer coupable du péché de Coré parce qu'en vertu du don et de la mission de Dieu, il s'en va prêcher l'évangile ? Doit-il prêcher ou ne le doit-il pas ? Le don de Dieu et son appel sont-ils suffisants ? Agit-il en rebelle celui qui prêche l'évangile, dans de telles conditions ?

Il en est de même pour ce qui regarde le pasteur ou le docteur. Est-il coupable du péché de Coré, en exerçant le don spécial qu'il a reçu du Chef de l'Église ? Le don de Christ ne fait-il pas un homme ministre ? Que lui manque-t-il pour servir ? N'est-il pas clair pour tout esprit sans préventions — — pour quiconque se laisse enseigner par l'Écriture — que la possession d'un don, octroyé d'en haut, suffit seule pour faire d'un homme un ministre ? N'est-il pas également évident que, quoique un homme ait tout ce qu'il est possible d'avoir sans ce don de la part du Chef de l'Église, il n'est pas ministre ? Nous avouons ne pas comprendre comment on peut élever des doutes sur des questions aussi claires.

Nous parlons, qu'on s'en souvienne, des dons spéciaux pour le service *dans l'Église*. Sans doute chaque membre du corps de Christ a quelque ministère à remplir, quelque œuvre à faire. Ceci est compris par tout chrétien intelligent. Il est bien évident que l'édification du corps n'est pas seulement le fruit de l'action de quelques dons éminents, mais aussi de l'opération de tous les membres dans leurs positions respectives, comme nous le lisons en Éphésiens 4:15-16: « Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par *chaque jointure du fournissement*, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour ».

Tout cela est aussi clair que l'Écriture peut le rendre. Mais quant aux dons spéciaux, tels que l'évangéliste, le pasteur, le prophète ou le docteur, Christ seul est celui qui les donne. La seule et unique possession des dons conférés à de tels hommes, en fait des ministres (Éph. 4:11-12 ; 1 Cor. 12:11). D'un autre côté, toute l'éducation et toutes les institutions humaines, sous le soleil, ne pourraient pas faire d'un homme un évangéliste, un pasteur ou un docteur, à moins qu'il n'ait reçu, de la Tête de l'Église, un don spécial et positif. Nous croyons en avoir assez dit pour prouver au lecteur que c'est une très grave erreur que d'accuser des hommes de l'affreux péché de Coré, parce qu'ils exercent librement des dons qui leur ont été départis par le grand Chef de l'Église. En fait, ils pécheraient gravement en ne les exerçant pas.

Or il existe une différence capitale entre le ministère (ou le service) et la sacrificature. Coré n'aspirait pas à devenir ministre ; il l'était. Il aspirait à devenir sacrificateur ; et il ne pouvait pas l'être. La sacrificature était dévolue à Aaron et à sa famille ; ç'aurait été, de la part de n'importe qui, en dehors de cette famille, une téméraire usurpation que de vouloir offrir des sacrifices, ou accomplir quelque autre fonction sacerdotale. Or Aaron était un type de notre Grand Souverain Sacrificateur qui est monté dans les cieux — Jésus Fils de Dieu. Les cieux sont la sphère de Son ministère. « Si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur » (Héb. 8:4). « Notre Seigneur a surgi de Juda, tribu à l'égard de laquelle Moïse n'a rien dit concernant des sacrificateurs » (Héb. 7:14). Il n'y a pas de sacrificature sur la terre, maintenant, sauf dans ce sens que tous les croyants sont sacrificateurs. Ainsi nous lisons dans Pierre : « Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale » (1 Pierre 2:9). Tout chrétien est sacrificateur selon le sens de cette expression. Le plus faible croyant, dans l'Église de Dieu, est aussi bien sacrificateur que Paul l'était. Ce n'est pas une question de capacité ou de puissance spirituelles, mais purement de position. Tous les croyants sont des sacrificateurs et sont appelés, comme tels, à offrir des sacrifices spirituels, selon Hébr. 13:15-16: « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu *un sacrifice de louanges*, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de *tels sacrifices* ».

Telle est la sacrificature chrétienne. Le lecteur est prié de remarquer soigneusement que, aspirer à quelque forme de sacrificature autre que celle-là — se charger de quelque autre prétendue fonction sacerdotale — établir une autre caste quelconque de sacrificateurs — séparer une caste sacerdotale, ou mettre à part un certain nombre d'hommes consacrés pour agir en faveur de leurs semblables, ou pour accomplir, à leur place, un culte ou tout autre service sacerdotal devant Dieu — c'est, en principe, exactement le péché de Coré. Nous ne parlons que du principe, et non des personnes. Le germe du péché est là, aussi distinct que possible. Le fruit ne manquera pas d'arriver à sa pleine maturité.

Le lecteur ne saurait être trop simple en étudiant tout ce sujet. Il est, nous pouvons le dire, d'une importance capitale en ce moment, et doit être examiné à la seule lumière des Saintes Écritures ; nullement sous l'influence de la tradition, ou de l'histoire ecclésiastique. « Quels sont aujourd'hui les vrais coupables du péché de Coré ? Ceux qui cherchent à exercer un don, quel qu'il soit, conféré à eux par la Tête de l'Église, ou bien ceux qui exercent un ministère ou qui s'attribuent un office sacerdotal, dépendant uniquement de Christ lui-même ? » Cette solennelle question ne doit être posée et résolue qu'à la lumière de la Parole. Puissions-nous l'examiner avec calme en la présence de Dieu et demeurer fidèles à celui qui n'est pas seulement notre Sauveur clément, mais notre souverain Seigneur !

Le reste du chapitre offre une peinture très saisissante du jugement de Dieu exécuté sur Coré et sur les siens. L'Éternel résout bien vite la question soulevée par ces hommes rebelles. Le récit seul en est effrayant au-delà de toute expression. Que doit donc avoir été le fait lui-même ? La terre ouvrit sa bouche et engloutit les trois principaux promoteurs de la rébellion ; et le feu de l'Éternel descendit et consuma les deux cent cinquante hommes qui entreprirent d'offrir de l'encens (vers. 35).

« Et Moïse dit : À ceci vous connaîtrez que l'Éternel m'a envoyé pour faire toutes ces œuvres, car elles ne sont pas sorties de mon cœur : si ceux-là meurent selon la mort de tout homme, et s'ils sont visités de la visitation de tout homme, l'Éternel ne m'a pas envoyé ; mais si l'Éternel crée une chose nouvelle, et que le sol ouvre sa bouche et les engloutisse avec tout ce qui est à eux, et qu'ils descendent vivants dans le shéol, alors vous saurez que ces hommes ont méprisé l'Éternel » (vers. 28-30).

Moïse pose ainsi la question uniquement entre l'Éternel et les rebelles. Il peut en appeler à Dieu, et laisser tout entre ses mains. C'est le vrai secret de la puissance morale. L'homme qui ne se recherche pas lui-même — qui n'a d'autre but ou d'autre objet que la gloire de Dieu, peut attendre avec confiance l'issue de toute difficulté. Mais, pour cela, son œil doit être simple, son cœur intègre, ses intentions pures. Les fausses prétentions, l'envie et la présomption, ne peuvent plus subsister lorsque la terre ouvre sa bouche et que le feu de l'Éternel dévore tout alentour. Il est aisé de faire le fanfaron, de se vanter et d'employer de grands mots, lorsque tout est en repos. Mais dès que Dieu paraît avec son jugement terrible, l'aspect des choses change rapidement.

« Et il arriva, comme il achevait de prononcer toutes ces paroles, que le sol qui était sous eux se fendit ; et la terre ouvrit sa bouche, et les engloutit, eux et leurs maisons, et tous les hommes qui étaient à Coré, et tout leur avoir. Et ils descendirent vivants dans le shéol, eux et tout ce qui était à eux ; et la terre les couvrit, et ils périrent du milieu de la congrégation. Et tout Israël qui était autour d'eux s'enfuit à leur cri ; car ils disaient : ...De peur que la terre ne nous engloutisse » (vers. 31-34).

Vraiment « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ». « Dieu est extrêmement redoutable dans l'assemblée des saints, et terrible au milieu de tous ceux qui l'entourent ». « Car aussi notre Dieu est un feu consumant ». Combien il eût mieux valu pour Coré qu'il se fût contenté de son service lévitique, lequel était de l'ordre le plus élevé. Son emploi comme Kehathites était de porter quelques-uns des vaisseaux les plus précieux du sanctuaire. Mais il aspirait à la sacrificature, et il tomba dans l'abîme.

Mais ce ne fut pas tout. À peine le sol s'était-il refermé sur les rebelles qu'« il sortit du feu de la part de l'Éternel, et il consuma les deux cent cinquante hommes qui présentaient l'encens ». Ce fut

une scène épouvantable, une manifestation terrible du jugement de Dieu sur l'orgueil et les prétentions de l'homme. Il est inutile à l'homme de vouloir s'élever contre Dieu, car il résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles. Quelle folie, pour de faibles créatures, que de vouloir s'élever contre le Dieu Tout-Puissant !

Si Coré et ceux qui étaient avec lui avaient été humbles, soumis à Dieu, contents de la position que Dieu leur avait assignée, ils auraient été honorés par Dieu et n'auraient pas rempli le cœur de leurs frères d'épouvante et de deuil. Ils voulurent être quelque chose quoique n'étant rien, et tombèrent dans l'abîme. Sous le gouvernement moral de Dieu, la destruction suit inévitablement l'orgueil. Paisons dans l'étude du chapitre 16 des Nombres un sentiment plus vif de la valeur d'un esprit humble et contrit. Nous sommes dans un moment où l'homme tend de plus en plus à s'élever. « *Excelsior* » est une devise très populaire maintenant. Prenons garde à notre manière de l'interpréter et de l'appliquer. « Celui qui s'élève sera abaissé ». Si nous sommes gouvernés par la règle du royaume de Dieu, nous verrons que le seul moyen d'être élevé c'est de descendre. Celui qui occupe maintenant la place suprême dans les cieux est celui qui a pris volontairement la place la plus humble ici-bas (Phil. 2:5-11).

Voilà notre modèle comme chrétiens ; là aussi est l'antidote divin contre l'orgueil et l'ambition séditeuse des hommes de ce monde. Rien n'est plus triste que de voir un esprit présomptueux, remuant, vain et impatient, chez ceux qui font profession de suivre Celui qui était doux et humble de cœur. S'examiner dans la présence de Dieu, puis être souvent seul avec Lui, est le souverain remède contre l'orgueil et la satisfaction de soi-même. Pussions-nous en connaître la réalité dans le secret de nos âmes ! Que le Seigneur dans sa bonté nous rende réellement humbles dans toutes nos voies, et nous donne de nous appuyer simplement sur lui-même et de n'être rien à nos propres yeux.

Le dernier paragraphe de notre chapitre démontre, de la manière la plus frappante, le mal incorrigible du cœur naturel. On pouvait vraiment espérer qu'après les scènes impressionnantes qui s'étaient passées devant elle, l'assemblée aurait appris des leçons profondes et durables. On pouvait supposer que ce peuple, ayant vu la terre ouvrir sa bouche, ayant entendu les cris déchirants des rebelles qui disparaissaient dans l'abîme, ayant vu le feu de l'Éternel descendre et consumer, en un moment, deux cent cinquante des principaux de l'assemblée — ayant été témoins de telles preuves du jugement divin et d'un tel déploiement de la puissance et de la majesté de Dieu, allait désormais marcher paisiblement et humblement, sans que les accents du mécontentement et de la rébellion se fassent de nouveau entendre dans leurs tentes.

Hélas ! on aurait beau enseigner ces choses à l'homme, la chair est complètement incurable. Cette vérité se révèle à chaque page du volume de Dieu. Elle est démontrée dans les dernières lignes du chapitre 16: « Et le lendemain ». Pensez-y ! Ce ne fut pas un an, ou un mois, ou même une semaine après les scènes effrayantes sur lesquelles nous nous sommes arrêtés ; mais « Et le lendemain, *toute l'assemblée* (non plus simplement quelques esprits téméraires) des fils d'Israël murmura contre Moïse et contre Aaron, disant : Vous avez mis à mort le peuple de l'Éternel. Et il arriva, comme l'assemblée se réunissait contre Moïse et contre Aaron, qu'ils regardèrent vers la tente d'assignation ; et voici, la nuée la couvrit, et la gloire de l'Éternel apparut. Et Moïse et Aaron vinrent devant la tente d'assignation. Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Retirez-vous du milieu de cette assemblée, et je les consumerai en un moment » (vers. 41-45).

Voici, pour Moïse, une nouvelle occasion d'intercession. L'assemblée entière est de nouveau menacée d'une prompt destruction. Tout paraît sans espoir. La longanimité de Dieu paraît être à bout ; l'épée du jugement est sur le point de tomber sur toute la congrégation, et l'on voit, justement alors, que les rebelles et le peuple trouvent leur seul espoir dans cette sacrificature qu'ils avaient méprisée, et que les hommes mêmes qu'ils avaient accusés de faire mourir le peuple de l'Éternel, sont des instruments de Dieu pour sauver leur vie. « Et ils tombèrent sur leurs faces. Et Moïse dit à Aaron : Prends l'encensoir, et mets-y du feu de dessus l'autel, et mets-y de l'encens, et porte-le promptement vers l'assemblée, et fais propitiation pour eux ; car la colère est sortie de devant

l'Éternel, la plaie a commencé. Et Aaron le prit, comme Moïse lui avait dit, et il courut au milieu de la congrégation ; et voici, la plaie avait commencé, au milieu du peuple. Et il mit l'encens, et fit propitiation pour le peuple. Et il se tint entre les morts et les vivants, et la plaie s'arrêta » (vers. 46-48).

Cette sacrificature qui avait été si méprisée — pouvait seule sauver le peuple rebelle et obstiné. Il y a quelque chose d'indiciblement béni dans ce dernier paragraphe. Aaron, le souverain sacrificateur de Dieu, se tient là, entre les morts et les vivants, et de son encensoir s'élève un nuage d'encens qui monte jusqu'à Dieu — type frappant de Celui qui, plus grand qu'Aaron, ayant fait, par Lui-même, une parfaite expiation pour les péchés de son peuple, est toujours devant Dieu dans tout le parfum de sa Personne et de son œuvre. La sacrificature pouvait seule conduire le peuple à travers le désert. C'était la ressource si riche et parfaitement adaptée à la grâce divine. Le peuple était redevable à l'intercession du souverain sacrificateur d'être préservé des justes conséquences de ses murmures rebelles. S'il avait été traité simplement sur le principe de la justice, tout ce qui pouvait être dit, c'était : « Laissez-moi et je les consumerai en un moment ».

Tel est le langage de la pure et inflexible justice. La destruction immédiate est l'œuvre de la justice. La pleine et finale délivrance est l'œuvre glorieuse et caractéristique de la grâce divine — « grâce régnant par la justice ». Si Dieu avait agi uniquement en justice envers son peuple, son Nom n'aurait pas été pleinement glorifié, puisque ce Nom implique, outre sa justice, d'autres attributs, tels que l'amour, la miséricorde, la bonté, la clémence, le support, une compassion profonde et inépuisable. Or aucune de ces choses n'aurait été connue si le peuple avait été consumé en un moment, et par conséquent le nom de l'Éternel n'aurait pas été glorifié, ou pleinement déclaré. « À cause de mon nom je différerai ma colère, et à cause de ma louange je me retiendrai à ton égard, pour ne pas te retrancher... À cause de moi-même, à cause de moi-même, je le ferai ; car comment mon nom serait-il profané ? Et je ne donnerai pas ma gloire à un autre » (Ésaïe 48:9, 11).

Combien n'est-il pas précieux que Dieu agisse envers nous, pour nous, et en nous pour glorifier son Nom ! Combien il est merveilleux aussi que sa gloire resplendisse sur tout, et même qu'elle ne soit pleinement manifestée que dans le vaste plan formé par son cœur, et dans lequel il se révèle comme « Dieu juste et Sauveur ». Précieux nom pour un pauvre pécheur perdu ! Il contient tout ce dont l'homme peut avoir besoin pour le temps et pour l'éternité. Il le saisit dans la profondeur de sa misère, comme un coupable digne de l'enfer ; le porte à travers les luttes variées, les épreuves et les douleurs du désert ; et, finalement, le conduit en haut, dans ce séjour heureux et béni où le péché et le chagrin ne peuvent jamais entrer.

## Chapitres 17-18

Ces deux chapitres forment une partie distincte dans laquelle nous sont présentés l'origine, les responsabilités et les privilèges de la Sacrificature. Celle-ci est une institution divine. « Nul ne s'arroge cet honneur, mais seulement s'il est appelé de Dieu, ainsi que le fut aussi Aaron ». Ceci est rendu manifeste dans le chapitre 17. « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et prends d'eux, de tous leurs princes, selon leurs maisons de pères, une verge par maison de père, douze verges ; tu écriras le nom de chacun sur sa verge ; et tu écriras le nom d'Aaron sur la verge de Lévi ; car il y aura une verge pour chaque chef de leurs maisons de pères. Et tu les poseras dans la tente d'assignation, devant le témoignage, où je me rencontre avec vous. Et il arrivera que la verge de l'homme que j'ai choisi bourgeonnera ; et je ferai cesser de devant moi les murmures des fils d'Israël, par lesquels ils murmurent contre vous. Et Moïse parla aux fils d'Israël ; et tous leurs princes lui donnèrent une verge, une verge pour chaque prince, selon leurs maisons de pères : douze verges ; et la verge d'Aaron était au milieu de ces verges » (versets 1-6).

Quelle incomparable sagesse brille dans cet arrangement ! Comment l'affaire est complètement ôtée des mains, de l'homme, et placée uniquement là où elle devait être, savoir dans les mains du Dieu vivant ! Ce n'était pas un homme s'établissant lui-même, ou un homme établissant son

semblable ; c'était Dieu, établissant l'homme de son propre choix, dans l'office que Lui-même a institué. En un mot, la question devait être définitivement résolue par Dieu lui-même, de sorte que tous les murmures pussent être étouffés à jamais, et que personne ne pût de nouveau accuser le souverain sacrificateur de Dieu de prendre trop sur lui. La volonté humaine n'avait absolument rien à faire dans cette circonstance solennelle. Les douze verges, toutes dans une même condition, étaient placées devant l'Éternel ; l'homme se retirait et laissait agir Dieu. Il n'y avait pas lieu ni occasion pour l'intervention humaine. Dans la solitude profonde du sanctuaire, loin de toutes les pensées des hommes, la grande question de la sacrificature allait être fixée par la décision divine ; puis, une fois fixée, elle ne pourrait jamais être soulevée de nouveau.

« Et Moïse posa les verges devant l'Éternel, dans la tente du témoignage. Et il arriva, le lendemain, que Moïse entra dans la tente du témoignage, et voici, la verge d'Aaron, pour la maison de Lévi, avait bourgeonné, et avait poussé des boutons, et avait produit des fleurs et mûri des amandes » (vers. 7-8). Figure admirable et frappante de Celui qui devait être « déterminé Fils de Dieu, en puissance,... par la résurrection des morts ! » (Rom. 1:4). Les douze verges étaient toutes pareillement sans vie ; mais Dieu, le Dieu vivant, entre en scène ; et, par cette puissance qui lui est particulière, il introduit la vie dans la verge d'Aaron, et la présente portant sur elle les fruits exquis de la résurrection.

Qui pourrait nier cela ? Les rationalistes peuvent s'en moquer, et soulever mille questions. La foi contemple cette verge chargée de fruits, et y découvre un type attrayant de la nouvelle création où toutes choses sont de Dieu. L'incrédulité peut discuter en alléguant l'apparente impossibilité du fait qu'un bâton, de bois sec, ait bourgeonné et porté des fruits dans l'espace d'une nuit. Aux incrédules — aux rationalistes — aux sceptiques, cela paraît impossible. Pourquoi donc ? Parce qu'ils excluent toujours Dieu. Rappelons-nous ceci : *l'incrédulité exclut invariablement Dieu*. Elle formule ses raisonnements, puis en déduit ses conclusions dans les ténèbres d'une nuit profonde. Il n'y a pas même un seul rayon de vraie lumière dans toute la sphère où l'incrédulité travaille. Elle exclut la seule source de lumière, et laisse l'âme enveloppée dans les ombres et la profonde obscurité de ténèbres palpables.

Il est bon que le jeune lecteur s'arrête ici et pèse sérieusement ce fait solennel. Qu'il réfléchisse avec calme et gravité sur cet effet spécial de l'incrédulité, de la philosophie, du rationalisme, ou du scepticisme. Il commence, continue et s'achève en excluant Dieu. L'incrédule s'approche avec un impie et audacieux « comment » du mystère de la verge d'Aaron bourgeonnant, fleurissant et portant des fruits. C'est là le grand chemin de l'incrédule : il peut soulever dix mille questions, mais jamais il n'en résout aucune. Il vous enseignera à douter de tout, et à ne croire à rien.

L'incrédulité est de Satan qui a toujours été, qui est encore et sera jusqu'à la fin, le grand questionneur. Il remplit le cœur de toutes sortes de « si » et de « comment », plongeant ainsi les âmes dans de profondes ténèbres. S'il peut réussir à soulever une seule question, il a déjà atteint son but. Mais il est complètement impuissant sur une âme simple qui croit que Dieu est, et que Dieu a parlé. Voilà la noble réponse de la foi aux questions de l'incrédule — sa solution divine à toutes les difficultés de l'incrédule. La foi introduit toujours Celui qui exclut toujours l'incrédulité. Elle pense avec Dieu ; l'incrédulité pense sans Dieu.

Nous dirons donc au lecteur chrétien, et particulièrement au jeune chrétien : N'admettez aucune question lorsque Dieu a parlé. Si vous le faites, Satan vous tiendra bientôt sous ses pieds. Votre seule et suffisante ressource contre lui se trouve dans cette réponse ferme et immuable : « Il est écrit ». Quel avantage pourrait avoir l'homme, en discutant avec Satan, sur le pied de ses expériences, de ses sentiments ou de ses observations ? Notre terrain doit être absolument et exclusivement celui-ci : Dieu existe ; et Il a parlé. Satan ne peut jamais rien contre ce puissant et invincible argument qui annule tous les autres, qui confond Satan et le met bientôt en fuite.

Nous voyons ce fait démontré d'une manière très frappante dans la tentation de notre Seigneur. L'ennemi selon sa manière habituelle s'approche du Bien-aimé avec *un doute* : « Si tu es Fils de

Dieu ». Le Seigneur lui répond-il : « Je sais que je suis le Fils de Dieu — j'en ai reçu le témoignage des cieux ouverts et par l'Esprit qui est descendu et qui m'a oint — je sens, je crois et j'éprouve que je suis le Fils de Dieu ? » Non, telle n'est point la manière de repousser le tentateur. « *Il est écrit* » : telle fut la réponse, trois fois répétée, de l'Homme obéissant et soumis ; telle doit être la nôtre si nous voulons triompher à notre tour.

Si donc quelqu'un demande, au sujet de la verge d'Aaron : « Comment se peut faire une telle chose ? Cela est contraire aux lois de la nature ; et comment Dieu pouvait-il renverser les principes établis de la physique ? » La réponse de la foi est sublime dans sa simplicité : Dieu peut faire comme il lui plaît. Celui qui a appelé les mondes à l'existence peut, en un moment, faire bourgeonner, fleurir et fructifier une verge. Introduisez Dieu, le vrai Dieu, vivant et véritable, tout devient simple et clair au possible. Mettez Dieu de côté, aussitôt tout est plongé dans une confusion désespérante. Vouloir assujettir le Tout-Puissant Créateur du vaste univers, à certaines lois de la nature ou à certains principes de physique, n'est rien moins qu'un blasphème impie. C'est presque pire que de nier tout à fait son existence. Il est difficile de dire quel est le pire, de l'athée, qui prétend qu'il n'y a pas de Dieu, ou du rationaliste, qui soutient que Dieu ne peut pas faire comme il lui plaît.

Nous sentons l'immense importance qu'il y a à voir les causes réelles de toutes les théories plausibles qui affluent de nos jours. L'esprit de l'homme s'occupe à former des systèmes, à tirer des conclusions et à raisonner, à tel point qu'il exclut complètement le témoignage des Saintes Écritures, et sépare Dieu de ce qu'il a créé lui-même. Il faut que les jeunes gens soient sérieusement avertis de tout cela. On doit leur montrer l'immense différence qui existe entre les faits de la science et les conclusions des savants. Un fait est un fait, où que ce soit qu'on le rencontre dans la géologie, dans l'astronomie ou dans telle autre branche de la science ; mais les raisonnements, les conclusions et les systèmes sont tout à fait autre chose. Or l'Écriture ne portera jamais atteinte aux faits réels que la science aurait pu constater ; tandis que les raisonnements des savants se trouvent, le plus souvent, en collision avec l'Écriture. Combien il est malheureux qu'il y ait de tels hommes ! Et quand le cas se présente, nous devons signaler ouvertement l'incrédulité, en nous écriant avec l'apôtre : « Que Dieu soit vrai et tout homme menteur ! »

Donnons toujours aux Saintes Écritures la première place dans nos cœurs et dans nos esprits. Inclignons-nous avec une soumission absolue, non pas devant : « Ainsi dit l'Église » ; — « ainsi disent les pères » ; — « ainsi disent les docteurs » ; mais devant : « *Ainsi dit le Seigneur* » ; — « *il est écrit* ». C'est notre *seule* sécurité contre le torrent envahissant de l'incrédulité qui menace de détruire les fondements des pensées et des sentiments religieux dans toute l'étendue de la chrétienté.

Reprenons l'étude de notre chapitre : « Et Moïse porta toutes les verges de devant l'Éternel à tous les fils d'Israël ; et ils les virent, et reprirent chacun sa verge. Et l'Éternel dit à Moïse : Reporte la verge d'Aaron devant le témoignage, pour être gardée comme un signe aux fils de rébellion ; et tu feras cesser leurs murmures de devant moi, et ils ne mourront pas. Et Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé ; il fit ainsi » (vers. 9-11).

Ainsi la question était divinement résolue. La sacrificature est établie sur la grâce toute-puissante du Dieu qui tire la vie de la mort. C'est la source de la sacrificature. Il n'aurait servi absolument à rien de prendre l'une des onze verges sèches et d'en faire l'insigne du service sacerdotal. Toute la puissance humaine sous le soleil n'aurait pu introduire la vie dans un bâton mort, ou faire de ce bâton un canal de bénédiction pour les âmes. Et de même, il n'y avait pas dans toutes les onze verges réunies un seul bourgeon ou une seule fleur. Mais là où il y avait des preuves précieuses d'une puissance vivifiante — des traces rafraîchissantes de vie et de bénédiction divines — des fruits odorants de grâce efficace — là, et là seulement, devait se trouver la source de ce ministère sacerdotal qui pouvait conduire à travers le désert un peuple non seulement nécessaire, mais murmurant et rebelle.

Pourquoi la verge de Moïse n'était-elle pas avec les douze ? La raison en est simple. La verge de Moïse était le signe de la puissance et de l'autorité. Celle d'Aaron était le signe de la grâce qui vivifie

les morts et qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Or la puissance ou l'autorité seules ne pouvaient pas mener le peuple à travers le désert. La puissance pouvait anéantir le rebelle ; l'autorité pouvait frapper le pécheur ; mais la miséricorde et la grâce étaient seules indispensables à une assemblée d'hommes, de femmes et d'enfants, nécessiteux, faibles et pécheurs. La grâce, qui pouvait d'un bois mort faire surgir des amandes, pouvait aussi mener Israël à travers le désert. C'était seulement en rapport avec la verge bourgeonnante d'Aaron que l'Éternel pouvait dire : « Tu feras cesser leurs murmures de devant moi, et ils ne mourront pas ». La verge de l'autorité pouvait ôter les *murmurateurs*, mais la verge de la *grâce* pouvait faire cesser les *murmures*.

Le lecteur peut se reporter avec intérêt et profit à un passage du commencement du chapitre 9 des Hébreux, au sujet de la verge d'Aaron. L'apôtre, en parlant de l'arche de l'alliance, dit : « Dans laquelle était la cruche d'or qui renfermait la manne, et la verge d'Aaron qui avait bourgeonné, et les tables de l'alliance ». La verge et la manne étaient les provisions de la grâce divine pour la course et les besoins d'Israël *dans le désert*. Mais lorsque nous arrivons à 1 Rois 8:9, nous lisons : « Il n'y avait rien dans l'arche, sauf les deux tables de pierre que Moïse y plaça en Horeb, quand l'Éternel fit alliance, avec les fils d'Israël, lorsqu'ils sortirent du pays d'Égypte ». Le pèlerinage du désert ayant pris fin, et la gloire des jours de Salomon répandant ses rayons sur le pays, la verge bourgeonnante et la manne sont omises. Il ne reste plus que la Loi de Dieu, base de son juste jugement au milieu de son peuple.

Que le lecteur cherche à saisir la signification profonde et bénie de ce fait précieux ! Qu'il pèse la différence entre la verge de Moïse et celle d'Aaron. Nous avons vu la première opérant son œuvre caractéristique dans d'autres temps et au milieu d'autres scènes. Nous avons vu le pays d'Égypte tremblant sous les coups accablants de cette verge. Plaie après plaie tombaient sur ces lieux voués à la ruine, sous l'action de cette verge. Nous avons vu les eaux de la mer se séparer sous elle, car elle était une verge de puissance et d'autorité, mais impropre à apaiser les murmures des enfants d'Israël et à conduire le peuple à travers le désert. La grâce seule pouvait faire cela ; grâce pure, libre et souveraine, figurée par le bourgeonnement de la verge d'Aaron.

Cette baguette sèche, morte, était la vraie image de l'état naturel d'Israël et de chacun de nous. Il n'y avait ni sève, ni vie, ni puissance. On pouvait bien dire : Que peut-il en sortir de bon ? Rien du tout, si la grâce n'était pas survenue et n'avait pas déployé sa puissance vivifiante. Ainsi en était-il d'Israël, au désert ; ainsi en est-il de nous maintenant. Comment étaient-ils conduits de jour en jour ? Comment étaient-ils soutenus dans toutes leurs faiblesses et leurs besoins ? Comment toute leur folie et tous leurs péchés étaient-ils pardonnés ? La réponse se trouve dans la verge bourgeonnante d'Aaron. Le bois sec et mort était l'expression de l'état du cœur naturel. Les bourgeons, les fleurs et les fruits montraient la grâce vivante et vivifiante de Dieu, sur laquelle était fondé le ministère sacerdotal qui seul pouvait conduire la congrégation à travers le désert.

Il en est encore ainsi maintenant : Tout ministère dans l'Église de Dieu est le fruit de la grâce divine — un don de Christ chef de l'Église, ainsi que Paul le dit aux Galates, en parlant de lui-même : « Apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Gal. 1:1).

C'est ici, qu'on le remarque, l'unique source de laquelle émane tout ministère ; non de l'homme, en aucune manière. L'homme peut ramasser du bois sec, le travailler et le façonner à son gré ; il peut le consacrer et l'établir, lui donner certains titres officiels, bien retentissants. Mais à quoi bon ? Un seul bouton ne suffisait-il pas pour manifester ce qu'un don en exercice peut avoir de divin ? Et quel ministère vivant peut-il y avoir dans l'Église, en l'absence de cette preuve ? Seul, le don de Christ fait d'un homme un ministre. Si un homme ne possède pas ce don de la part de Christ, il n'est pas ministre. En un mot, tout ministère est de Dieu, non de l'homme ; il est par Dieu, et non par l'homme. Le Nouveau Testament ne fait nulle part mention d'un ministère établi par l'homme. Tout est de Dieu. Nous parlons des dons du ministère dans « *l'Église de Dieu* » ; non des charges pour le service des assemblées locales, telles que les anciens ou les diacres. Ceux-ci pouvaient posséder et

exercer, pour un ministère, quelque don spécial dans le corps ; ni l'apôtre Paul, ni aucun délégué de sa part, ne les consacra ou ne les établit jamais comme ministres, en vue d'un tel don. Les dons spirituels quelconques, comme procédant du Chef de l'Église, sont absolument distincts du service dans des charges locales.

Il est très nécessaire d'être au clair sur la distinction entre un don spirituel pour le ministère dans l'Église de Dieu, et une charge locale. Il règne, dans toute l'église professante, une confusion des plus grandes relativement à ces deux genres de services ; la conséquence en est que le ministère n'est pas compris, et que les membres du corps de Christ ne connaissent ni leur place ni leurs fonctions ! Nous affirmons hardiment qu'il n'existe pas, dans le Nouveau Testament, une chose telle que l'intervention de l'autorité de l'homme pour former, choisir, établir, ou accréditer l'exercice des dons, c'est-à-dire du ministère dans l'Église de Dieu.

Béni soit Dieu, le ministère dans son Église n'est ni de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par « Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts ». « Dieu a placé les membres — *chacun d'eux* — dans le corps, *comme il l'a voulu* » (1 Cor. 12:18). « À chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ. C'est pourquoi il dit : « Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes... Et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme, évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ; en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ » (Éph. 4:7-13).

Ici tous les degrés des dons ministériels sont placés sur un seul et même terrain, depuis les apôtres jusqu'aux évangélistes et aux docteurs. Ils sont tous conférés par le Chef de l'Église ; une fois accordés, ils rendent leurs possesseurs responsables d'abord envers la Tête qui est dans les cieux, puis envers les membres qui sont sur la terre. L'idée que le possesseur d'un don positif de Dieu doive se faire consacrer par l'autorité humaine n'est qu'une insulte à la majesté de Dieu, aussi grande que si Aaron était allé avec sa verge bourgeonnante en main, se faire établir dans la sacrificature par quelques-uns de ses semblables. Aaron était appelé de Dieu, et cela lui suffisait. Maintenant aussi, tout ceux qui possèdent un don divin sont appelés de Dieu au ministère, et n'ont besoin de rien autre que de s'acquitter de leur ministère en exerçant le don qu'ils ont reçu.

Le ministère est de Dieu, quant à sa source, sa puissance et sa responsabilité. Nous ne pensons pas que cette assertion soit mise en doute par ceux qui sont heureux d'être enseignés exclusivement par l'Écriture. Tout ministre, quel que soit le don qu'il possède, doit pouvoir dire dans sa mesure : « Dieu m'a établi dans le ministère ». Mais qu'un homme se serve de ce langage sans posséder un don quelconque, ceci est tout aussi mauvais, si ce n'est pire que le fait de celui qui, possédant réellement le don, en subordonne l'exercice à une autorisation, comme étant accrédité par une autorité humaine.

Les enfants de Dieu peuvent aisément voir où se trouve un don spirituel réel, car sa puissance se manifesterait sûrement et clairement là où il s'exercerait. Le discernement, la soumission à ces ministères, sont l'affaire des membres du corps et constituent leur responsabilité, comme l'affaire des membres d'un corps est d'user de leurs articulations. Mais si les hommes prétendent à un don ou à la puissance sans en avoir la réalité, leur folie sera bientôt manifestée devant tous. Voilà pour le ministère et la sacrificature. La source de l'un et de l'autre est divine. Le vrai fondement de tous deux nous est comme dépeint par la verge bourgeonnante. Aaron pouvait dire : « Dieu m'a donné la sacrificature » ; puis, si l'on réclamait des preuves, il pouvait montrer la verge portant des fruits. Paul pouvait dire : « Dieu m'a établi dans le ministère » ; puis, si l'on réclamait ses titres, il pouvait montrer les milliers de fruits vivants, résultats de son œuvre. Il faut qu'il en soit toujours ainsi en principe, à quelque degré que ce soit. Le ministère ne doit pas seulement être en paroles ou sur les lèvres ; mais il doit être de fait et en vérité. Dieu ne reconnaîtra pas seulement les paroles, mais la puissance.

Avant d'abandonner ce sujet, nous croyons qu'il est très nécessaire d'insister auprès du lecteur sur l'importance de la distinction entre le ministère et la sacrificature. Le péché de Coré consistait en ceci : non content d'être ministre, il aspirait à être sacrificateur ; or le péché de la chrétienté porte le même caractère. Au lieu de laisser *le ministère* du Nouveau Testament reposer sur sa propre base et montrer son caractère distinctif en accomplissant les fonctions qui lui sont propres, on en a fait une sacrificature, une caste sacerdotale, dont les membres doivent se distinguer de leurs frères par leur manière de s'habiller, ou par d'autres titres, privilèges ou prérogatives.

En opposition évidente avec cette confusion, *tous les croyants* sont sacrificateurs, selon l'enseignement béni du Nouveau Testament (1 Pierre 2:9 ; Apoc. 1:5-6 ; Hébr. 10:19-22 ; 13:15-16).

Combien ne devait-il pas paraître inouï aux saints juifs — à ceux qui avaient été élevés dans les institutions de l'économie mosaïque — d'être exhortés à entrer dans un lieu où, *seul*, le souverain sacrificateur en Israël ne pouvait entrer qu'une fois l'an ; et encore pour un instant seulement ! Apprendre qu'ils *devaient* offrir des sacrifices, qu'ils *devaient* remplir les fonctions spéciales de la sacrificature ! Tout cela était merveilleux ! Or il en est ainsi dès que nous nous laissons enseigner par l'Écriture, non par les commandements, les doctrines et les traditions des hommes. Tous les chrétiens ne sont pas apôtres, prophètes, docteurs, pasteurs, ou évangélistes ; mais *ils sont tous sacrificateurs*. Le plus faible membre de l'Église est un sacrificateur, aussi bien que Pierre, Paul, Jacques ou Jean. Nous ne parlons pas de capacité ou de puissance spirituelles, mais *d'une position* que tous occupent en vertu du sang de Christ. Il n'est pas fait mention dans le Nouveau Testament d'une certaine classe d'hommes, ou d'une certaine caste privilégiée, qui serait placée dans une position plus élevée, ou plus rapprochée de Dieu que les simples frères. Tout cela est complètement opposé au christianisme — c'est une audacieuse dénégation de tous les préceptes de la Parole de Dieu, et de tous les enseignements particuliers de notre bien-aimé Seigneur et Maître.

Ces choses touchent aux fondements mêmes du christianisme. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et à regarder autour de nous pour voir les résultats pratiques de la confusion actuelle entre le ministère et la sacrificature. Le moment approche rapidement, où ces résultats prendront un caractère encore plus affreux et finiront par attirer les jugements les plus terribles du Dieu vivant. Nous n'avons pas encore vu l'antitype complet de « la contradiction de Coré » ; il sera cependant bientôt manifesté, et nous en avertissons sérieusement le lecteur chrétien afin qu'il prenne garde de ne pas sanctionner la grave erreur qui consiste à mêler deux choses aussi entièrement distinctes que le ministère et la sacrificature. Nous l'exhortons à examiner le sujet tout entier, à la lumière de l'Écriture, en se soumettant à l'autorité de la Parole de Dieu. Peu importe de quoi il s'agisse : d'une institution vénérable ; d'un arrangement utile ; d'une cérémonie convenable, consacrée par la tradition, ou encouragée par des milliers d'hommes excellents. Si la chose n'a pas de fondement dans la Sainte Écriture, c'est une erreur, un mal, un piège du diable pour séduire nos âmes et nous éloigner de la simplicité qui est en Christ. Par exemple, si l'on nous dit qu'il y a dans l'Église de Dieu un ordre sacerdotal, une classe d'hommes plus saints, plus élevés, plus près de Dieu que leurs frères — que les chrétiens ordinaires ; qu'est-ce autre chose que le judaïsme remis en vigueur, et revêtu de formes chrétiennes ? Et quel en doit être l'effet, sinon de frustrer les enfants de Dieu de leurs privilèges, de les tenir à distance de Dieu, et de les placer sous l'esclavage ? Mais assez sur ce sujet, que le lecteur sérieux étudiera de près pour lui-même.

Les dernières lignes du chapitre 17 fournissent une preuve remarquable de la rapidité avec laquelle l'esprit de l'homme passe d'un extrême à l'autre. « Et les fils d'Israël parlèrent à Moïse, disant : Voici, nous expirons, nous périssons, nous périssons tous ! Quiconque s'approche en aucune manière du tabernacle de l'Éternel, meurt ; faut-il donc que nous expirions tous ? » (v. 12-13). Dans le chapitre précédent nous voyons un téméraire orgueil en présence même de la majesté de l'Éternel, lorsqu'il aurait dû y avoir une profonde humilité. Ici, en présence de la grâce divine et de ses ressources, nous voyons une crainte et une défiance légales. Il en est toujours ainsi. La simple nature ne comprend ni la sainteté ni la grâce. Un moment nous entendons des paroles comme celles-ci : « Toute l'assemblée, eux tous, sont saints » ; et un autre moment : « Voici, nous expirons, nous

périssons, nous périssons tous ». L'esprit charnel s'enorgueillit quand il devrait s'humilier, et il se défie lorsqu'il devrait se confier.

Cependant tout ceci devient, par la bonté de Dieu, l'occasion de nous révéler d'une manière parfaite et bénie les saintes responsabilités aussi bien que les précieux privilèges de la sacrificature. Quelle bonté de la part de notre Dieu — comme c'est bien selon son cœur — de profiter des erreurs de son peuple pour lui faire connaître plus profondément ses voies ! C'est sa prérogative, béni soit son nom, de tirer le bien du mal, de faire procéder de celui qui dévorait le manger et du fort la douceur (Juges 14:14). Ainsi, « la contradiction de Coré » donne lieu à la grande abondance d'instructions fournies par la verge d'Aaron ; et les dernières lignes du chapitre 17 amènent un exposé détaillé des fonctions de la sacrificature d'Aaron. C'est sur ce dernier point que nous dirigeons maintenant l'attention du lecteur.

« Et l'Éternel dit à Aaron : Toi et tes fils, et la maison de ton père avec toi, vous porterez l'iniquité du sanctuaire ; et toi et tes fils avec toi, vous porterez l'iniquité de votre sacrificature. Et fais aussi approcher tes frères, la tribu de Lévi, la tribu de ton père, avec toi, et ils te seront adjoints, et ils te serviront ; et toi et tes fils avec toi, vous servirez devant la tente du témoignage. Et ils vaqueront à ce dont tu leur donneras la charge, et au service de toute la tente ; seulement, ils n'approcheront pas des ustensiles du lieu saint, et de l'autel, de peur qu'ils ne meurent, eux et vous aussi. Et ils te seront adjoints, et ils seront chargés de ce qui concerne la tente d'assignation, selon tout le service de la tente ; et nul étranger n'approchera de vous. Et vous serez chargés de ce qui concerne le lieu saint, et de ce qui concerne l'autel, *afin qu'il n'y ait plus de colère contre les fils d'Israël*. Et moi, voici, j'ai pris vos frères, les Lévites, du milieu des fils d'Israël ; ils vous sont donnés en don pour l'Éternel, afin qu'ils s'emploient au service de la tente d'assignation. Et toi, et tes fils avec toi, vous accomplirez les fonctions de votre sacrificature en tout ce qui regarde l'autel et relativement à ce qui est au-dedans du voile, et vous ferez le service. Je vous donne votre sacrificature comme un service de pur don ; et l'étranger qui approchera sera mis à mort » (chap. 18:1-7).

Ici nous avons une réponse divine à la question soulevée par les enfants d'Israël : « Faut-il donc que nous expirions tous ? » « Non », dit le Dieu de grâce et de miséricorde. Et pourquoi pas ? Parce que « Aaron et ses fils avec lui seront chargés de ce qui concerne le lieu saint et de ce qui concerne l'autel, afin qu'il n'y ait plus de colère contre les fils d'Israël ». Ainsi le peuple apprend que c'est dans cette sacrificature même, qu'il avait tant méprisée et contre laquelle il avait tant parlé, qu'il devait trouver sa sécurité.

Nous devons noter soigneusement que les fils d'Aaron et la maison de son père lui étaient associés dans ses responsabilités et ses saints privilèges. Les Lévites étaient cédés comme un don à Aaron pour faire le service du tabernacle d'assignation. Ils devaient servir sous Aaron, le chef de la maison sacerdotale. Cela nous donne une belle leçon, bien nécessaire aux chrétiens en nos jours. Nous avons tous besoin de nous rappeler que tout service, pour être intelligent et acceptable, doit être fait avec soumission à l'autorité et à la direction du Sacrificateur. « Fais aussi approcher tes frères, la tribu de Lévi, la tribu de ton père, et *ils te seront adjoints et ils te serviront* ». Cela implique un caractère distinct sur tous les détails du service du lévite. La tribu entière des ouvriers était associée au souverain Sacrificateur, et lui était soumise. Tout était sous sa direction et son contrôle immédiats. Il en doit être de même maintenant quant à tous les ouvriers de Dieu. Tout service chrétien doit être fait d'accord avec notre grand Souverain Sacrificateur, et dans une sainte sujétion à son autorité ; autrement il n'aura aucune valeur. On peut faire beaucoup d'ouvrage, on peut développer une grande activité ; mais si Christ n'est pas l'objet immédiat du cœur, si sa direction et son autorité ne sont pas pleinement reconnues, l'œuvre ne servira de rien.

D'un autre côté, le plus petit acte de service, la moindre œuvre faite sous le regard de Christ, en rapport direct avec Lui, a sa valeur aux yeux de Dieu et recevra certainement sa récompense. Combien cela est encourageant et consolant pour le cœur de tout ouvrier zélé ! Les lévites devaient travailler sous Aaron. Les chrétiens doivent travailler sous Christ. C'est envers lui que nous sommes

responsables. Il est très bien et très beau de marcher en accord avec nos chers compagnons d'œuvre, et d'être soumis les uns aux autres dans la crainte du Seigneur. Rien n'est plus loin de notre pensée que de nourrir ou d'approuver un esprit d'orgueilleuse indépendance, ou quelque autre état d'âme qui entraverait une joyeuse et cordiale coopération à toute bonne œuvre avec nos frères. Tous les lévites étaient « adjoints à Aaron », dans leur ouvrage, et par conséquent ils étaient adjoints les uns aux autres. Ils devaient donc travailler ensemble. Si un lévite tournait le dos à ses frères, il l'aurait tourné à Aaron. Nous pouvons nous représenter un lévite, s'offensant de quelque détail dans la conduite de ses compagnons et se disant : « Je ne puis pas continuer avec mes frères. Il faut que je marche seul. Je puis servir Dieu, et travailler sous Aaron, mais je dois me tenir à l'écart de mes frères vu que je trouve impossible de m'accorder avec eux sur la manière de travailler ». Nous pouvons facilement voir la fausseté de tout ce raisonnement. Adopter une telle ligne d'action n'aurait produit que la confusion. Tous étaient appelés à travailler ensemble, quelque différent que pût être leur ouvrage.

Et, qu'on s'en souvienne toujours, leur tâche variait, et de plus chacun était appelé à travailler sous les ordres d'Aaron. Il y avait une responsabilité individuelle avec la plus harmonieuse action collective. Nous désirons certainement encourager de toute manière l'unité dans l'action ; mais nous ne devons jamais souffrir qu'elle empiète sur le domaine du service personnel, ou qu'elle intervienne dans les rapports directs et individuels de l'ouvrier avec son Seigneur. L'Église de Dieu offre un champ de travail très étendu à toute sorte d'ouvriers du Seigneur. Nous ne devons pas chercher à les réduire tous à un niveau parfaitement semblable, ou à restreindre les diverses facultés des serviteurs de Christ en les confinant dans certaines vieilles ornières de notre propre création. Cela ne sera jamais béni. Nous réunirons l'unanimité la plus cordiale à la plus grande variété d'action individuelle si, tous et chacun, nous nous souvenons que nous sommes appelés à servir ensemble sous Christ !

Voilà le grand secret. *Ensemble sous Christ* ! Puisse-nous nous en souvenir. Cela nous aidera à reconnaître et à apprécier la ligne de travail d'un autre, quoiqu'elle puisse différer de la nôtre ; cela nous préservera, en outre, de tout sentiment d'orgueil quant à notre part de service, sachant que nous ne sommes les uns et les autres que des coopérateurs dans un seul et même immense champ ; et que le grand but que se propose le cœur du Maître ne peut être atteint qu'autant que chaque ouvrier suit sa ligne spéciale de travaux, et la suit dans un heureux accord avec tous les autres.

Quelques esprits ont une pernicieuse tendance à déprécier toute sphère d'activité autre que la leur. Gardons-nous en soigneusement. Si tous suivaient la même ligne, où serait cette précieuse variété qui distingue l'œuvre et les ouvriers du Seigneur dans le monde ? Il ne s'agit pas seulement du genre de travail, mais encore de la manière particulière dont chaque ouvrier s'en acquitte. On trouvera deux évangélistes, distingués chacun par un vif désir pour le salut des âmes, prêchant chacun, au fond, la même vérité, quoiqu'il puisse y avoir la plus grande différence dans la manière dont chacun cherchera à atteindre le même but. Il faut nous y attendre. Or cela s'applique à toutes les autres branches de service chrétien. Rien ne devrait être fait, qui ne le soit dans la dépendance et sous les ordres de Christ. Et tout ce qui peut être fait ainsi, le sera sûrement en communion et d'accord avec ceux qui marchent avec Christ.

Revenant maintenant aux fils d'Aaron, nous méditerons sur la riche provision faite pour eux dans la bonté de Dieu, et sur les solennelles fonctions qui leur étaient échues dans leur position sacerdotale. « Et l'Éternel parla à Aaron : Et moi, voici, je t'ai donné la charge de mes offrandes élevées, de toutes les choses saintes des fils d'Israël ; je te les ai données, à cause de l'onction, et à tes fils, par statut perpétuel. Ceci sera à toi des choses très saintes, qui n'ont pas été consommées : toutes leurs offrandes, savoir toutes leurs offrandes de gâteau et tous leurs sacrifices pour le péché et tous leurs sacrifices pour le délit qu'ils m'apporteront ; ce sont des choses très saintes pour toi et pour tes fils. Tu les mangeras comme des choses très saintes, tout mâle en mangera : ce sera pour toi une chose sainte » (vers. 8-10).

Nous avons ici un type du peuple de Dieu vu sous un autre aspect. Ils sont présentés non comme des ouvriers, mais comme des adorateurs ; non comme lévites, mais comme sacrificateurs. Tous les croyants, tous les enfants de Dieu sont sacrificateurs. Une *caste* sacerdotale spéciale est une chose non seulement inconnue dans le christianisme, mais très positivement contraire à son esprit et à ses principes. Nous avons déjà examiné ce sujet, et cité les divers passages de l'Écriture qui s'y rapportent. Nous avons un grand Souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux, car s'il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur (comp. Hébr. 4:14, et 8:4). « Notre Seigneur a surgi de Juda, tribu à l'égard de laquelle Moïse n'a rien dit concernant des sacrificateurs ». Par conséquent, un sacrificateur officiant à part, comme tel, sur la terre, est une négation directe de la vérité de l'Écriture, une complète annihilation du fait glorieux sur lequel est fondé le christianisme, savoir : une rédemption accomplie. S'il est maintenant besoin d'un sacrificateur pour offrir des sacrifices pour les péchés, assurément la rédemption n'est pas un fait accompli. Mais l'Écriture, en des centaines d'endroits, déclare que le fait existe et que, par conséquent, nous n'avons plus besoin d'offrandes pour le péché. « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait *qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle* » (Hébr. 9:11-12). Nous lisons encore au chapitre 10: « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». Et aussi : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités. Or, là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché ».

Ces passages résolvent la grande question de la sacrificature et du sacrifice pour le péché. Les chrétiens ne peuvent être trop au clair ou trop fermes là-dessus, puisque cette vérité est à la base même du vrai christianisme. Elle demande une profonde et sérieuse attention de la part de tous ceux qui désirent marcher dans la pure lumière du salut parfait, en prenant et en gardant la vraie position chrétienne. Il existe, de nos jours, une forte tendance au judaïsme. On fait de vigoureux efforts pour greffer des formes chrétiennes sur la vieille souche juive.

Lorsque les âmes ne sont pas au clair et fixées, lorsqu'elles ne sont pas spirituelles, lorsqu'il y a du légalisme, un esprit charnel, ou de la mondanité, alors on désire avoir une sacrificature humainement établie. Il n'est pas difficile d'en voir la raison. Si un homme n'est pas lui-même dans un état convenable pour s'approcher de Dieu, ce sera un soulagement pour lui que d'en employer un autre pour s'approcher à sa place. Or, très certainement, nul homme n'est dans un état convenable, pour s'approcher d'un Dieu saint, s'il ne croit pas ou s'il ne sait pas que ses péchés sont pardonnés, s'il n'a pas eu une conscience parfaitement purifiée — s'il est dans un état d'âme incertain, obscur et légal. Pour entrer hardiment dans le sanctuaire, il faut que nous sachions ce que le sang de Christ a fait pour nous ; il faut que nous sachions que nous sommes faits sacrificateurs à Dieu ; et qu'en vertu de la mort expiatoire de Christ, nous sommes amenés tellement près de Dieu, qu'il est impossible à qui que ce soit, et combien moins à une catégorie ou à une caste entière d'hommes, de s'interposer entre nous et notre Dieu et Père. Il nous aime et « nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a fait un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père » (Apoc. 1:5-6). « Mais vous, vous êtes une race élue, *une sacrificature royale*, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». Et encore : « Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, *une sainte sacrificature*, pour offrir des *sacrifices spirituels*, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:9, 5). « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu *un sacrifice de louanges*, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » (Hébr. 13:15-16).

Nous trouvons là les deux grandes branches du sacrifice spirituel, que nous avons comme sacrificateurs le privilège d'offrir, savoir la louange à Dieu, et la bienfaisance envers les hommes. Le chrétien le plus jeune, le plus inexpérimenté, le plus illettré, est capable de comprendre ces choses. Qui y a-t-il dans toute la famille de Dieu — dans toute la maison sacerdotale de notre divin Souverain

Sacrificateur, qui ne puisse dire de cœur : « Le Seigneur soit loué ! » Et qui ne peut de ses *mains* faire du bien à son prochain ? Voilà le culte et le service sacerdotaux — le culte et le service communs à tous les vrais chrétiens. Il est vrai, la mesure de la puissance spirituelle peut varier ; mais tous les enfants de Dieu sont constitués sacrificateurs, et cela sur un même et seul rang.

Or le chapitre 18 des Nombres nous présente un exposé très complet de la part faite à Aaron et à sa maison, comme type de la portion spirituelle de la sacrificature chrétienne. Nous ne pouvons pas lire ce récit sans comprendre quelle royale portion est la nôtre. « Toutes leurs offrandes, savoir toutes leurs offrandes de gâteau et tous leurs sacrifices pour le péché et tous leurs sacrifices pour le délit qu'ils m'apporteront ; ce sont des choses très saintes pour toi et pour *tes fils*. Tu les mangeras comme des choses très saintes, tout mâle en mangera : ce sera pour toi une chose sainte ».

Il faut une grande mesure de capacité spirituelle pour saisir la profondeur et la signification de ce merveilleux passage : Manger le sacrifice pour le péché, ou le sacrifice pour le délit, c'est en figure s'identifier avec le péché d'autrui. C'est une œuvre très sainte. Chacun ne peut pas, en esprit, s'identifier avec le péché de son frère. Le faire en propitiation, c'est, nous n'avons guère besoin de le dire, totalement impossible pour nous. Un seul a pu le faire et — que son nom soit à jamais béni ! — Il l'a fait parfaitement.

Mais une chose est possible, c'est de prendre le péché de mon frère, et de le porter en esprit devant Dieu, comme s'il était le mien propre. Ceci est représenté par l'action du fils d'Aaron mangeant le sacrifice pour le péché dans un lieu très saint. Ce n'était que les fils qui faisaient cela. « Tout mâle en mangera » (\*) C'était l'office le plus élevé du service sacerdotal. « Tu les mangeras comme des choses très saintes ». Nous avons besoin d'être bien près de Christ pour saisir le sens et l'application spirituels de tout cela. C'est un exercice merveilleusement saint et béni, et on ne peut le connaître que dans la présence immédiate de Dieu. Le cœur peut rendre témoignage du peu que nous en connaissons réellement. Notre tendance habituelle est de porter un jugement sur un frère quand il a péché, de nous poser en censeur rigide, de regarder son péché comme quelque chose avec quoi nous n'avons absolument rien à faire. En faisant cela, nous manquons tristement à nos fonctions de sacrificateurs ; nous refusons de manger le sacrifice pour le péché dans le lieu très saint. C'est un fruit de la grâce que de nous identifier avec un frère égaré, jusqu'à pouvoir nous charger de son péché comme s'il était le nôtre et de le porter, en esprit, devant Dieu. C'est là vraiment un ordre supérieur du service sacerdotal, qui exige une grande mesure de l'esprit et de la pensée de Christ. Une âme spirituelle, seule, pourra comprendre réellement cela. Hélas ! combien peu d'entre nous sont vraiment spirituels ! « Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, *vous qui êtes spirituels*, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté. Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ » (Gal. 6:1-2). Que le Seigneur nous accorde la grâce d'accomplir cette « loi » bénie. Combien elle ressemble peu à ce qui se trouve en nous ! Comme elle condamne notre dureté et notre égoïsme ! Oh ! soyons plus semblables à Christ, en ceci comme en toute autre chose.

(\*) En principe général, le « fils » présente la pensée divine ; la « fille » l'idée que s'en fait l'homme. Le « mâle », expose la chose comme Dieu la donne ; la « femme » comme nous la réalisons et la montrons.

Il y avait un autre office du privilège sacerdotal, moins élevé que celui que nous venons de considérer. « Et ceci sera à toi : les offrandes élevées de leurs dons, avec toutes les offrandes tournoyées des fils d'Israël ; je te les ai données, et à tes fils et à tes filles avec toi, par statut perpétuel ; *quiconque sera pur* dans ta maison en mangera » (vers. 11). Les filles d'Aaron ne devaient pas manger les offrandes pour le péché ou les offrandes pour le délit. Elles étaient pourvues selon la limite extrême de leur capacité ; mais il y avait certaines fonctions qu'elles ne pouvaient remplir — certains privilèges qui étaient au-delà de leur portée — certaines responsabilités, pour elles trop pesantes à porter. Il est de beaucoup plus facile de se joindre à un autre pour présenter un holocauste, que de prendre sur soi le péché d'autrui. Ce dernier acte demande une mesure d'énergie sacerdotale qui trouve son type dans les « fils » d'Aaron, et non dans ses « filles ». Nous devons nous attendre à ces capacités variées, au milieu des membres de la maison sacerdotale. Nous sommes

tous, béni soit Dieu, sur le même terrain ; nous avons tous les mêmes titres, nous sommes tous dans la même relation ; mais nos capacités varient ; et quoique nous devions tous aspirer au plus haut degré du service sacerdotal, il n'y a aucun profit pour nous de prétendre à ce que nous ne possédons pas.

Une chose cependant est clairement enseignée au verset 11: Nous devons être « *purs* » pour jouir des privilèges du sacerdoce, ou pour user des aliments du sacrificateur — purs par le précieux sang de Christ appliqué à notre conscience — purs par l'application de la parole par l'Esprit à nos habitudes, à nos relations et à nos voies. Quand nous sommes ainsi purs, quelle que soit notre capacité, la plus riche provision est assurée à nos âmes par la précieuse grâce de Dieu. Écoutez les paroles suivantes : « *Tout le meilleur* de l'huile et *tout le meilleur* du moût et du froment, les prémices qu'ils donneront à l'Éternel, je te les donne. Les *premiers fruits* de tout ce qui est dans leur pays, qu'ils apporteront à l'Éternel, seront à toi ; *quiconque sera pur* dans ta maison en mangera » (\*) (vers. 12-13).

(\*) Que le lecteur considère quel effet moral aurait une interprétation littérale du passage précédent appliqué à une certaine classe sacerdotale dans l'Église de Dieu. Prenez-le symboliquement et spirituellement ; vous aurez une figure frappante de la nourriture fournie à tous les enfants de Dieu, comme à une famille sacerdotale, c'est-à-dire : Christ dans toute sa valeur et dans toute sa plénitude.

Assurément nous avons là une portion princière accordée à ceux qui sont faits sacrificateurs à Dieu. Ils devaient avoir la meilleure partie et les premiers fruits de tout ce que produisait la terre de l'Éternel. Il y avait « le vin qui réjouit le cœur de l'homme, faisant reluire son visage avec l'huile ; et avec le pain il soutient le cœur de l'homme » (Ps. 104:15).

Quelle image nous avons en tout cela de notre portion en Christ : l'olive et le raisin étaient pressurés et la moëlle du froment était moulue, afin de nourrir et de réjouir les sacrificateurs de Dieu : et l'Antitype béni de toutes ces choses a été, dans sa grâce infinie, meurtri et froissé dans la mort, afin que par sa chair et son sang il pût administrer à sa maison la vie, la force et la joie. Lui, le précieux grain de froment, est tombé en terre et il est mort, afin que nous pussions vivre ; et le suc de ce sarment vivant fut exprimé pour remplir la coupe de salut, dont nous buvons maintenant et dont nous boirons à toujours en la présence de notre Dieu.

Que nous faut-il encore, si ce n'est une plus grande aptitude à jouir de la richesse et de la valeur de notre part à un Sauveur crucifié, ressuscité et glorifié ? Nous pouvons bien dire : « Nous avons amplement de tout et nous sommes dans l'abondance ». Dieu nous a donné tout ce qu'il pouvait nous donner — ce qu'il avait de mieux. Il nous a appelés à nous asseoir avec Lui dans une communion sainte et heureuse, et à nous nourrir du veau gras. Il a fait entendre à nos oreilles et saisir à nos cœurs, en quelque faible mesure, ces merveilleuses paroles : « Mangeons et faisons bonne chère ».

Combien il est admirable de penser que rien ne pouvait satisfaire le cœur et l'esprit de Dieu, si ce n'est de réunir son peuple autour de lui pour le nourrir de ce qui fait ses propres délices ! « Or, notre communion est avec le Père et avec son fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3). Que pouvait faire de plus pour nous, même l'amour de Dieu ? Et pour qui l'a-t-il fait ? Pour ceux qui étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés — pour des étrangers, des ennemis, de coupables rebelles — pour des « chiens » Gentils — pour ceux qui étaient loin de Lui, sans espérance et sans Dieu dans le monde, pour ceux qui n'avaient mérité que les flammes éternelles de l'enfer. Oh ! quelle grâce merveilleuse ! Quelle incalculable profondeur de souveraine miséricorde ! Et, pouvons-nous ajouter, quel divin et précieux sacrifice expiatoire que celui qui amène de pareils coupables dans cette ineffable bénédiction, pour en faire des sacrificateurs à Dieu, après avoir enlevé de dessus nous tous nos « vêtements sales », afin de nous amener purifiés, vêtus et couronnés dans sa présence et à sa louange ! Pouvons-nous le louer ! Que notre cœur le loue et que notre vie le glorifie ! Apprenons à jouir de notre place et de notre part de sacrificateurs. Nous ne pouvons, ici-bas, rien faire de mieux, rien de plus élevé, que de présenter à Dieu, par Jésus Christ, le fruit de lèvres qui bénissent Son Nom. Ce sera notre éternel emploi dans ce séjour où nous serons bientôt pour y habiter à jamais avec Dieu, avec notre Sauveur béni, « Celui qui nous a aimés, et qui s'est donné lui-même pour nous ».

Dans les versets 14 à 19, nous avons des instructions touchant « tout ce qui ouvre la matrice... tant homme que bêtes ». Remarquons que l'homme est placé sur le même niveau que les bêtes immondes. Les deux devaient être rachetés. La bête immonde n'était pas digne de Dieu ; l'homme non plus, à moins qu'il ne fût racheté par le sang. L'animal net ne devait pas être racheté. Il était propre à l'usage de Dieu, et était donné pour nourriture à toute la maison du sacrificateur — aux fils et aux filles également. En ceci, nous avons un type de Christ en qui Dieu trouve l'unique objet dans lequel il puisse prendre un plein repos et une entière satisfaction. Merveilleuse pensée ! c'est là ce qu'il nous a donné, à nous, Sa maison sacerdotale, pour être notre nourriture, notre lumière, notre joie, notre tout à jamais (\*).

(\*) Pour de plus amples détails sur le sujet présenté en Nombres 18:14-19, nous renvoyons le lecteur aux « Notes sur l'Exode », chapitre 13. Nous désirons éviter autant que possible toute répétition de ce qui a été dit dans les volumes précédents.

Le lecteur aura remarqué dans ce chapitre comme ailleurs, que chaque nouveau sujet s'ouvre par ces mots : « Et l'Éternel parla à Moïse » ou « à Aaron ». Ainsi les versets 20 à 23 nous enseignent que les sacrificateurs et les lévites — les adorateurs et les ouvriers de Dieu — ne devaient pas avoir d'héritage parmi les enfants d'Israël, mais qu'ils devaient dépendre absolument de Dieu seul pour leur subsistance et pour tous leurs besoins. Position des plus bénies ! Rien ne saurait être plus attrayant que le tableau qui nous est présenté. Les enfants d'Israël devaient apporter leurs offrandes et les déposer aux pieds de l'Éternel, qui, dans sa grâce infinie, commandait à ses ouvriers de recueillir ces précieuses offrandes — fruits du dévouement de son peuple — et de s'en nourrir, en sa présence bénie, avec des cœurs reconnaissants. Tel était pour eux le cercle de la bénédiction : Dieu pourvoyait à tous les besoins de son peuple ; celui-ci avait le privilège de partager les fruits abondants de la libéralité de Dieu avec les sacrificateurs et les lévites ; puis il était permis à ces derniers de goûter le plaisir exquis de faire hommage à Dieu des biens qu'il avait répandus sur eux.

Tout cela est divin. C'est une figure frappante de ce que nous devrions toujours réaliser dans l'Église de Dieu sur la terre. Comme nous l'avons déjà remarqué, le peuple de Dieu est présenté, dans ce livre, sous trois aspects distincts, savoir comme guerriers, comme ouvriers, et comme adorateurs. Sous ces trois aspects aussi, il est vu dans l'attitude d'une absolue dépendance du Dieu vivant. Dans nos luttes, dans notre travail et dans notre culte, nous *dépendons de Dieu* : « Toutes nos sources sont en lui ». Que faut-il de plus ? Nous tournerons-nous vers l'homme ou vers ce monde pour avoir du secours ou des ressources ? À Dieu ne plaise ! Non, mais que notre seul grand but soit de prouver, dans toute notre vie, dans chaque développement de notre caractère, et dans chaque partie de notre travail, que Dieu suffit à nos cœurs.

Il est vraiment déplorable de voir le peuple de Dieu et les serviteurs de Christ attendre du monde leurs moyens de subsistance, ou trembler à la pensée que ces moyens pourraient leur manquer. Essayons seulement de nous représenter l'Église de Dieu dans les jours de Paul, se reposant sur le gouvernement humain pour soutenir ses évêques, ses docteurs et ses évangélistes. Oh non ! cher lecteur ; l'Église regardait pour tous ses besoins, à son divin Chef qui est dans les cieux, et à l'Esprit de Dieu qui est sur la terre. Pourquoi en serait-il autrement maintenant ? Le monde est toujours le monde ; et l'Église n'étant pas du monde, ne devrait pas rechercher l'or ou l'argent du monde. Dieu prendra soin de son peuple et de ses serviteurs, pourvu qu'ils se confient en Lui. Nous pouvons être sûrs que le *divinum donum* (don de Dieu) vaut beaucoup mieux pour l'Église que le *regium donum* (don du gouvernement). — Il n'y a même pas de comparaison possible aux yeux d'un chrétien spirituel.

Puissent tous les saints de Dieu, et tous les serviteurs de Christ appliquer sérieusement leurs cœurs à ces choses ! Que le Seigneur nous fasse la grâce de confesser, en pratique et à la face d'un monde impie, infidèle et sans Christ, que le Dieu vivant suffit amplement à chacun de nos besoins.

## Chapitre 19

Nous avons maintenant sous les yeux une des parties les plus importantes du livre des Nombres. Elle nous présente l'institution profondément intéressante et instructive de « la génisse rousse ». Dans les sept premiers chapitres du Lévitique, nous avons un exposé détaillé de la doctrine du sacrifice ; et cependant il n'y est fait aucune allusion « à la génisse rousse ». Pourquoi cela ? Que devons-nous apprendre du fait que cette belle ordonnance est présentée dans ce livre et nulle part ailleurs ? Nous croyons que ce fait fournit une nouvelle et frappante preuve du caractère distinctif de notre livre. La génisse rousse est un type qui appartient éminemment au désert. Elle était la ressource de Dieu contre les souillures du chemin. Elle typifie la mort de Christ comme purification des péchés, et comme réponse à tous nos besoins pendant le pèlerinage à travers un monde corrompu, pour arriver à notre patrie céleste. C'est donc une figure fort instructive et qui nous dévoile une vérité des plus précieuses. Veuille le Saint Esprit, qui nous en a donné la connaissance, l'expliquer et l'appliquer à nos âmes !

« Et l'Éternel parla à Moïse et à Aaron, disant : C'est ici le statut de la loi que l'Éternel a commandé, en disant : Parle aux fils d'Israël, et qu'ils t'amènent une génisse rousse, sans tare, qui n'ait aucun défaut corporel, et qui n'ait point porté le joug » (vers. 1-2).

Si nous contemplons le Seigneur Jésus avec l'œil de la foi, nous n'y voyons pas seulement Celui qui était sans tache dans sa sainte Personne, mais aussi Celui qui ne porta jamais le joug du péché. Le Saint Esprit est toujours un gardien jaloux de la gloire du Christ, prenant plaisir à le présenter à l'âme dans toute son excellence et sa valeur suprême. Voilà pourquoi chaque type et chaque image, destinés à le présenter, témoignent toujours aussi de cette extrême sollicitude. Par la génisse rousse, nous apprenons que notre Sauveur béni n'était pas seulement, quant à sa nature humaine, intrinsèquement pur et sans tache mais que, quant à sa naissance et à ses relations de famille, il s'était aussi maintenu parfaitement net de toute trace et de toute apparence de péché. Jamais le joug de l'iniquité ne pesa sur son cou. Quand il parlait de « son joug » (Matt. 11:29), c'était le joug d'une soumission implicite à la volonté du Père, en toutes choses. Ce fut le seul joug qu'il porta, et qui ne le quitta jamais un seul instant, depuis la crèche où, faible et petit enfant, il reposait, jusqu'à la croix où il expira comme victime.

S'il monta sur la croix pour expier nos péchés et pour poser le fondement de notre parfaite purification de tout péché, il le fit comme Celui qui n'avait jamais, en aucun temps de sa vie sainte, porté le joug du péché. Il était « sans péché » ; et comme tel il était parfaitement capable de faire la grande et glorieuse œuvre de l'expiation. « *En laquelle* il n'y ait point de tare, et *sur laquelle* on n'ait point posé le joug ». Ces deux expressions sont employées par le Saint Esprit pour montrer la perfection de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, qui était non seulement sans tache intérieurement, mais extérieurement libre de toute trace de péché. Ni dans sa Personne, ni même dans ses relations, il ne fut, en quelque manière que ce soit, assujéti aux exigences du péché ou de la mort. Il s'initia en toute réalité à nos circonstances et à notre condition ; mais il n'y avait pas *en* lui de péché ; et le joug n'en pesa point *sur* lui.

« Et vous la donnerez à Éléazar, le sacrificateur, et il la mènera hors du camp, et on l'égorgera devant lui » (vers. 3). Nous avons dans le sacrificateur et dans la victime un double type de la Personne de Christ. Il était à la fois victime et sacrificateur. Cependant il n'entra pas dans ses fonctions sacerdotales avant que son œuvre, comme victime, fût accomplie. C'est ce qui expliquera l'expression de la fin du verset 3 : « *on l'égorgera devant lui* ». La mort de Christ fut accomplie sur la terre ; elle ne pouvait point, en conséquence, être représentée comme l'acte de la sacrificature, puisque le ciel, non la terre, est la sphère de son service de Sacrificateur. L'apôtre, dans l'épître aux Hébreux, déclare expressément comme le résumé d'un raisonnement des plus complets, que « nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme. Car tout souverain sacrificateur est établi pour offrir des dons et des sacrifices ; c'est pourquoi il était

nécessaire que celui-ci aussi eût quelque chose à offrir. *Si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur*, puisqu'il y a ceux qui offrent des dons selon la loi » (Héb. 8:1-4). « Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle ». « Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais *dans le ciel même*, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:11-12, 24). « Mais celui-ci ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, *s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu* » (Héb. 10:12).

Ces passages mis en regard de Nombres 19:3, nous enseignent deux choses, savoir que la mort de Christ n'est pas présentée comme l'acte particulier et ordinaire de son ministère sacerdotal, et, de plus, que le ciel, non pas la terre, est la sphère de ce ministère. Il n'y a rien de nouveau dans ces assertions ; d'autres les ont avancées à plusieurs reprises ; mais il est important de noter tout ce qui tend à démontrer la perfection et la précision divines des Saintes Écritures. N'est-il pas profondément intéressant de trouver une vérité qui brille avec éclat dans les pages du Nouveau Testament, impliquée dans quelque ordonnance ou cérémonie de l'ancienne Alliance ? De telles découvertes sont toujours bienvenues pour un disciple de la Parole. La vérité, sans doute, est la même où qu'on la trouve ; mais lorsque, tout en s'offrant à nous, avec un éclat suprême, dans le Nouveau Testament, elle nous apparaît divinement préfigurée dans l'Ancien, alors, outre que la vérité est ainsi confirmée, c'est l'unité du Livre entier qui nous est démontrée et prouvée.

Le lieu où s'accomplissait la mort de la victime doit encore attirer notre attention. « Il la mènera hors du camp ». Non seulement le sacrificateur et la victime sont identifiés et ne forment qu'un seul type de Christ, mais il est ajouté : « et on l'égorgera devant lui », parce que la mort de Christ ne pouvait pas être représentée comme un acte de la sacrificature. Cette merveilleuse exactitude ne peut se trouver que dans un livre dont chaque ligne provient de Dieu lui-même. S'il eût été écrit : « Il l'égorgera », le chapitre 19 des Nombres se serait trouvé en désaccord avec l'épître aux Hébreux ; tandis qu'ici, l'harmonie du volume éclate glorieusement. Pussions-nous recevoir la grâce de la discerner et d'en jouir ! En réalité, Jésus a souffert hors de la porte : « C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte » (Héb. 13:12). Il prit une position de séparation absolue, d'où sa voix s'adresse à nos cœurs. Ne devrions-nous pas considérer plus sérieusement la place où Jésus mourut ? Pourrions-nous nous contenter de recueillir les bénéfices de sa mort, sans chercher à avoir communion avec lui dans sa réjection ? À Dieu ne plaise ! « Ainsi donc, *sortons* vers lui hors du camp, portant son opprobre » (\*) Il y a une immense puissance dans ces paroles. Elles devraient exciter tout notre être moral et spirituel à rechercher une identification plus complète avec notre Sauveur rejeté. Le verrions-nous mourir hors de la porte et voudrions-nous recueillir les bénéfices de sa mort en restant dans le camp, sans porter son opprobre ? Chercherons-nous une demeure, une place, un nom, une position dans ce monde d'où notre Seigneur et Maître a été rejeté ? Désirerions-nous prospérer dans un monde qui, encore aujourd'hui, ne tolérerait pas ce Bien-aimé auquel nous devons notre félicité présente et éternelle ? Aspirerions-nous aux honneurs, à la position, à la richesse, ici-bas où notre Maître n'a trouvé qu'une crèche, une croix, une tombe empruntée ? Que le langage de nos *cœurs* soit : « Loin de nous cette *pensée* ! » Et puisse le langage de notre vie être : « Loin de nous une telle *chose* ! » Pussions-nous, par la grâce de Dieu ; donner une réponse plus entière à cet appel de l'Esprit : « *Sortez* ».

(\*) « Le camp » dans ce passage, se rapporte, en principe, au Judaïsme ; mais il a une très remarquable application morale à chaque système de religion établi par l'homme, et gouverné par l'esprit et les principes du présent siècle mauvais.

Lecteur chrétien, n'oublions jamais que lorsque nous considérons la mort de Christ, nous voyons deux choses, savoir : la mort d'une victime, et la mort d'un martyr ; une victime pour le péché, un martyr (*témoin*) pour la justice — une victime sous la main de l'homme. Il souffrit pour le péché afin que nous ne souffrions jamais. Que son nom en soit à jamais béni ! Mais ses souffrances comme martyr, ses souffrances pour la justice sous la main de l'homme, celles-là nous pouvons les partager.

« Parce qu'à vous, il a été *gratuitement donné*, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de *souffrir* pour lui » (Phil. 1:29). C'est un *don* positif d'avoir à souffrir pour Christ. L'estimons-nous ainsi ?

En contemplant la mort de Christ telle qu'elle est typifiée dans l'ordonnance de la génisse rousse, nous voyons non seulement la suppression complète du péché, mais aussi le jugement du présent siècle mauvais. Il s'est « donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père » (Gal. 1:4). Les deux choses sont ici réunies et nous ne devrions jamais les séparer. Nous avons le jugement du péché, de sa racine à ses dernières ramifications ; puis le jugement de ce monde. Le premier donne un parfait repos à une conscience travaillée, tandis que l'autre délivre le cœur des influences séductrices du monde, dans leurs formes les plus multipliées. Celui-là purifie la conscience de tout sentiment de culpabilité ; celui-ci brise les chaînes qui lient le cœur au monde.

Nous rencontrons souvent des âmes sérieuses qui ont été amenées sous la puissance convaincante et vivifiante du Saint Esprit, mais qui n'ont pas encore connu, pour le repos de leur conscience troublée, la pleine valeur de la mort expiatoire de Christ, comme abolissant à jamais tous leurs péchés, et les rapprochant de Dieu sans une tache sur l'âme ou dans la conscience. Si tel est l'état actuel du lecteur, il n'a qu'à considérer la première partie du verset que nous avons cité : « Il s'est donné lui-même pour nos péchés ». C'est une affirmation des plus bénies pour une âme troublée. Elle résout toute la question de nos péchés. S'il est vrai que Christ s'est donné lui-même pour mes péchés, il ne me reste qu'à me réjouir dans le fait précieux que mes péchés sont tous effacés. Celui qui prit ma place, qui se chargea de mes péchés, qui souffrit pour moi, est maintenant à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur. Cela me suffit. Mes péchés sont ôtés pour toujours. S'ils ne l'étaient pas, *Christ* ne serait pas là où il est actuellement. La couronne de gloire qui orne son front sacré est la preuve que mes péchés sont parfaitement expiés ; en conséquence, une paix parfaite est mon partage — une paix aussi parfaite que l'œuvre de Christ peut la rendre.

Mais alors, n'oublions jamais que la même œuvre qui a pour toujours enlevé nos péchés, nous a retirés hors (\*) de ce présent siècle mauvais. Les deux choses vont ensemble. Christ m'a non seulement délivré des conséquences de mes péchés, mais aussi de la puissance actuelle du péché ou des exigences et des influences de ce système que l'Écriture appelle « le Monde ». Tout ceci cependant ressortira plus pleinement en poursuivant l'examen de notre chapitre.

(\*) Le texte a même la signification d'arracher avec force, ou avec puissance.

« Et Éléazar, le sacrificateur, prendra de son sang avec son doigt et fera aspersion de son sang, sept fois, droit devant la tente d'assignation » (vers. 4). Nous avons ici le solide fondement de toute véritable purification. Le type que nous avons sous les yeux traite seulement une question de sanctification « pour la pureté de la chair » (Héb. 9:13). Mais nous devons voir l'antitype au-delà du type — la substance ou le corps au-dessus de l'ombre. Dans la septuple aspersion du sang de la génisse rousse, devant la tente d'assignation, nous avons une figure de la présentation parfaite du sang de Christ à Dieu, comme le seul lieu de rencontre entre Dieu et la conscience. Le nombre « sept », comme nous le savons, exprime une perfection divine. Ici, c'est la mort de Christ, en propitiation pour le péché, présentée à Dieu dans toute sa perfection et acceptée comme telle par Dieu. Tout repose sur ce principe divin. Le sang a été répandu ; puis il a été présenté à un Dieu saint comme une parfaite expiation pour le péché. Ceci, reçu simplement par la foi, doit délivrer la conscience de tout sentiment de culpabilité, de toute crainte de condamnation. Il n'y a rien, devant Dieu, que la perfection de l'œuvre expiatoire de Christ. Le péché a été complètement effacé par le précieux sang de Christ. Croire cela, c'est entrer dans un parfait repos de conscience.

Remarquons qu'il n'y a aucune autre allusion à l'aspersion du sang dans tout ce chapitre si particulièrement intéressant. Ceci est précisément en accord avec la doctrine de Hébreux 9:10. Ce n'est qu'une nouvelle preuve de la divine harmonie du volume. Le sacrifice de Christ étant divinement parfait et accepté, il n'est pas besoin de le répéter. Son efficace est éternelle et divine :

« Mais Christ étant venu, souverain sacrificateur des biens à venir, par le tabernacle plus grand et plus parfait qui n'est pas fait de main, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, et non avec le sang de boucs et de veaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption *éternelle*. Car si le sang de boucs et de taureaux — et *la cendre d'une génisse* avec laquelle on fait aspersion sur ceux qui sont souillés — sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant ! » (Héb. 9:11-14). Remarquez la force de ces mots « *une fois pour toutes* », et « *éternelle* ». Voyez comme ils montrent la perfection et l'efficace divines du sacrifice de Christ. Le sang a été versé une fois pour toutes et pour toujours. Penser à répéter cette grande œuvre, ce serait en nier la valeur éternelle et toute suffisante et l'abaisser au niveau du sang des taureaux et des boucs.

Et encore : « Il était donc nécessaire que les images des choses qui sont dans les cieux fussent purifiées par de telles choses, mais que les choses célestes elles-mêmes le fussent par de meilleurs sacrifices que ceux-là. Car le Christ n'est pas entré dans des lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu, — ni, non plus, *afin de s'offrir lui-même plusieurs fois*, ainsi que le souverain sacrificateur entre dans les lieux saints chaque année avec un sang autre que le sien (puisque dans ce cas *il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois* depuis la fondation du monde) ; mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois pour l'abolition du péché* par son sacrifice » (Héb. 9:23-26). Le péché a donc été aboli. Il ne peut pas être aboli et être en même temps sur la conscience du croyant. Ceci est clairement établi par les versets 27-28 qui terminent le chapitre : « Comme il est réservé aux hommes de mourir *une fois* — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert *une fois* pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent ».

Il y a quelque chose de merveilleux dans le soin patient, avec lequel le Saint Esprit discute le sujet tout entier. Il expose et développe la grande doctrine de la perfection du sacrifice, et cela de manière à convaincre l'âme et à soulager la conscience de son pesant fardeau. Telle est la surabondante grâce de Dieu, qu'il a non seulement accompli l'œuvre de la rédemption éternelle pour nous, mais qu'il a, de la manière la plus patiente et la plus complète, discuté, raisonné et prouvé toute la question, de façon à ne pas laisser le moindre lieu à aucune objection. Écoutons ses autres divins raisonnements, et que l'Esprit les applique avec puissance au cœur du lecteur craintif.

« Car la loi, ayant l'ombre des biens à venir, non l'image même des choses, ne peut jamais, par les mêmes sacrifices que l'on offre continuellement chaque année, rendre *parfaits* ceux qui s'approchent. Autrement n'eussent-ils pas *cessé d'être offerts*, puisque ceux qui rendent le culte, étant *une fois purifiés*, n'auraient *plus eu aucune conscience de péchés* ? Mais il y a dans ces sacrifices, chaque année, un acte mémoratif de péchés. Car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés » (Hébreux 10:1-4). Mais ce que le sang des taureaux et des boucs ne pouvait jamais faire, le sang de Jésus l'a fait pour toujours. Tout le sang qui coula jamais autour des autels d'Israël — les millions de sacrifices, offerts selon les exigences du rite mosaïque — n'ont pas pu effacer une seule tache de la conscience, donner à un Dieu qui haïssait le péché le droit de recevoir un pécheur. « Il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés ». « C'est pourquoi, en entrant dans le monde, il dit : ... Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes ni aux sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Voici, je viens — il est écrit de moi dans le rouleau du livre — pour faire, ô Dieu, ta volonté... C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite *une fois pour toutes* » (Héb. 10:5-10). Remarquez le contraste : Dieu ne prenait pas plaisir à la série continue de sacrifices offerts sous la Loi. Ils laissaient entièrement inaccompli ce qu'il avait à cœur de faire pour son peuple, savoir de les délivrer complètement du lourd fardeau du péché, et de les amener à lui dans une parfaite paix de conscience et liberté de cœur. C'est ce que Jésus a fait par la seule offrande de son sang précieux. Il a fait la volonté de Dieu ; et, béni soit à jamais son nom, il n'a pas à recommencer son œuvre. Nous pouvons refuser de croire

que l'œuvre soit faite — refuser de soumettre nos âmes à son efficace — d'entrer dans le repos qu'elle est propre à communiquer — de jouir de la sainte liberté d'esprit qu'elle est capable de procurer ; mais l'œuvre demeure offerte à notre foi, selon son impérissable valeur devant Dieu ; les arguments de l'Esprit touchant cette œuvre subsistent aussi dans leur force et dans leur clarté incontestables ; et, ni les suggestions ténébreuses de Satan, ni nos propres raisonnements incrédules ne pourront jamais porter atteinte à aucune de ces vérités. Ils peuvent empêcher nos âmes de jouir de la grâce, et ils le font, hélas ! mais la vérité reste toujours la même.

« Et tout sacrificateur *se tient debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés* ; mais celui-ci, ayant offert *un seul sacrifice* pour les péchés, *s'est assis à perpétuité* à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds ». « Car, *par une seule offrande*, il a rendu *parfaits* à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:11-14). C'est en vertu du sang de Christ qu'une éternelle perfection nous a été communiquée ; et nous pouvons ajouter avec certitude que, grâce à ce sang aussi, nos âmes peuvent goûter et réaliser cette perfection. Nul ne doit s'imaginer qu'il honore l'œuvre de Christ, ou qu'il respecte le témoignage de l'Esprit relatif à l'effusion et à l'aspersion du sang de Christ, aussi longtemps qu'il refuse d'accepter l'entière et parfaite rémission des péchés qui lui est proclamée et offerte par le sang de la croix. Ce n'est pas un signe de vraie piété ou de pure religion que de nier ce que la grâce de Dieu a fait pour nous en Christ, et que l'Esprit éternel présente à nos âmes, dans les pages du volume inspiré.

Se pourrait-il donc que, lorsque la Parole de Dieu présente à notre vue Christ assis à la droite de Dieu en vertu d'une rédemption accomplie, nous ne soyons, au fond, pas plus avancés que des Juifs qui avaient seulement un sacrificateur humain se tenant debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices ? Nous avons un sacrificateur divin qui s'est assis à perpétuité. Ils n'avaient qu'un sacrificateur homme, qui ne pouvait jamais, dans sa position officielle, s'asseoir du tout, et cependant sommes-nous, pour ce qui est de l'état d'esprit, et de la condition réelle de l'âme et de la conscience, dans une situation meilleure qu'eux ? Se peut-il qu'avec un sacrifice parfait sur lequel nous pouvons nous appuyer, nos âmes ne connaissent jamais le parfait repos ? Le Saint Esprit, ainsi que nous l'avons vu par diverses citations tirées de l'épître aux Hébreux, n'a rien omis pour satisfaire nos âmes quant à la question de la complète abolition du péché par le précieux sang de Christ. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas, en ce moment, jouir d'une paix de conscience parfaite et certaine ? Le sang de Jésus n'a-t-il rien fait de plus pour vous que le sang d'un taureau ne faisait pour un adorateur juif ?

Il se peut cependant que vous répondiez sincèrement : « Je ne doute pas le moins du monde de l'efficace du sang de Jésus. Je crois qu'il purifie de tout péché. Je crois pleinement que tous ceux qui mettent simplement leur confiance dans ce sang sont parfaitement sauvés et seront éternellement heureux. Ce n'est pas là ma difficulté. Ce qui me tourmente, ce n'est pas un doute quant à l'efficace du sang, dans laquelle je crois pleinement, mais quant à ma propre part personnelle à ce sang, dont je n'ai pas de témoignage intérieur satisfaisant. C'est là le secret de toutes mes difficultés. La doctrine du sang est aussi claire que le jour ; mais la question de *ma* part à ce sang est entourée d'une désespérante obscurité ! »

Or si c'est là l'expression des sentiments du lecteur sur cet important sujet, elle prouve qu'il est de toute nécessité pour lui de réfléchir sérieusement sur le verset 4 de notre chapitre des Nombres. Il y verra que la vraie base de toute purification se trouve en ceci, que le sang de propitiation a été présenté à Dieu et accepté par lui. C'est une vérité très précieuse, mais peu comprise. Il est de toute importance que l'âme réellement inquiète ait une vue claire au sujet de l'expiation. Il nous est si naturel à tous d'être occupés de nos pensées et de nos sentiments sur le sang de Christ, plutôt que du sang lui-même et des pensées de Dieu sur ce sang. Si le sang a été parfaitement présenté à Dieu, s'il l'a accepté, s'il s'est glorifié lui-même en abolissant le péché, alors que reste-t-il pour une conscience divinement exercée, sinon de trouver un repos parfait dans ce qui a satisfait à tous les droits de Dieu, en harmonie avec tous ses attributs, en établissant ce merveilleux terrain où peuvent

se rencontrer un Dieu haïssant le péché et un pauvre pécheur perdu par le péché ? Pourquoi introduire la question de ma part au sang de Christ, comme si cette œuvre n'était pas complète sans quelque chose du moi, soit que nous l'appelions ma part, mes sentiments, mon expérience, mon appréciation, ou l'usage que j'en fais ? Pourquoi ne pas se reposer sur Christ seul ? Cela serait réellement avoir un intérêt en lui. Mais dès le moment que le cœur est occupé de la question de son propre intérêt — dès le moment que l'œil se détourne de ce divin objet que la Parole de Dieu et le Saint Esprit nous présentent, alors surviennent les ténèbres spirituelles et les perplexités ; puis l'âme, au lieu de se réjouir dans la perfection de l'œuvre de Christ, se tourmente en regardant à l'imperfection de ses pauvres sentiments.

Or nous avons ici, béni soit Dieu, le fondement stable de « la purification pour le péché », et de la paix parfaite pour la conscience. « L'œuvre expiatoire est faite ». Tout est accompli. Le grand Antitype de la génisse rousse a été égorgé. Il s'est livré à la mort sous le courroux et le jugement d'un Dieu juste, afin que tous ceux qui mettent simplement leur confiance en lui puissent connaître, dans le secret intime de leurs âmes, la purification divine et la paix parfaite. Nous sommes purifiés quant à la conscience, non point par les pensées sur le sang, mais par le sang lui-même. Nous devons insister là-dessus. Dieu lui-même a fait valoir notre titre, et ce titre se trouve dans le sang *seul*. Oh ! ce précieux sang de Jésus ; comme il parle de paix profonde à toute âme troublée, afin qu'elle se repose simplement sur son éternelle efficacité ! Pourquoi la doctrine bénie du sang est-elle si peu comprise et si peu appréciée ? Pourquoi veut-on persister à y mêler quelque autre chose ? Que le Saint Esprit conduise tout lecteur inquiet à fixer son cœur et sa conscience sur le sacrifice expiatoire de l'Agneau de Dieu.

Si, dans le sang, nous avons la mort de Christ en sacrifice comme l'unique et parfaite purification du péché, dans les cendres nous avons le souvenir et l'efficacité de cette mort appliqués au cœur, par l'Esprit, au moyen de la Parole, afin d'enlever les souillures contractées dans notre marche journalière. Ceci ajoute une grande perfection et une grande beauté à notre type, déjà si intéressant. Dieu n'a pas seulement pourvu aux péchés passés, mais aussi à la souillure actuelle, afin que nous puissions toujours être devant lui dans toute la valeur de l'œuvre parfaite de Christ. Il veut que ce soit comme « entièrement nets » que nous foulions les parvis de son sanctuaire, les abords sacrés de sa présence. Or, non seulement Lui-même nous voit ainsi, mais il voudrait qu'il en soit de même dans notre conscience intime. Il voudrait nous donner par son Esprit, au moyen de la Parole, un sentiment profond de notre pureté à ses yeux, afin que le courant de notre communion avec lui puisse couler limpide et sans obstacles. « Si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous avons communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7). Mais si nous ne marchons pas dans la lumière — si nous négligeons cela et que, dans notre oubli, nous touchions à des choses impures, comment notre communion sera-t-elle rétablie ? Seulement par l'enlèvement de la souillure. Et comment doit-il s'effectuer ? Par l'application à nos cœurs et à nos consciences de la précieuse vérité de la mort de Christ. Le Saint Esprit produit le jugement de nous-mêmes et rappelle à notre souvenir la précieuse vérité que Christ a souffert la mort pour les souillures que nous contractons souvent si légèrement. Il ne s'agit point d'une nouvelle aspersion du sang de Christ — chose inconnue dans l'Écriture ; mais du souvenir de sa mort apporté, en puissance nouvelle, au cœur contrit, par le ministère du Saint Esprit.

« Et on brûlera la génisse devant ses yeux... Et le sacrificeur prendra du bois de cèdre, et de l'hysope, et de l'écarlate, et les jettera au milieu du feu où brûle la génisse... Et un homme pur ramassera la cendre de la génisse, et la déposera hors du camp en un lieu pur, et elle sera gardée pour l'assemblée des fils d'Israël comme eau de séparation : c'est une purification pour le péché » (vers. 5-9).

L'intention de Dieu est que ses enfants soient purifiés de toute iniquité, et qu'ils marchent dans la séparation de ce présent siècle mauvais où tout est mort et corruption. Cette séparation se produit par l'action de la Parole sur le cœur, par la jouissance du Saint Esprit. « Grâce et paix à vous, de la part de Dieu le Père et de notre seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en

sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père » (Gal. 1:3-4). Et encore : « Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous *rachetât* de toute iniquité et qu'il *purifiât* pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:13-14).

Il est remarquable de voir comment l'Esprit de Dieu lie constamment le fait que la conscience est parfaitement déchargée de tout sentiment de culpabilité, à la délivrance de l'influence morale de ce présent siècle mauvais. Or, nous devrions avoir soin de maintenir l'intégrité de ce lien. Naturellement nous ne pouvons le faire que par l'énergie du Saint Esprit ; mais nous devrions chercher ardemment à comprendre et à montrer en pratique le lien béni qui existe entre la mort de Christ comme expiation pour le péché et comme motif et puissance morale pour notre séparation d'avec ce monde. Un grand nombre d'enfants de Dieu ne vont jamais au-delà de la première vérité, si même ils y arrivent. Beaucoup se contentent entièrement de la connaissance du pardon des péchés par l'œuvre expiatoire de Christ, sans réaliser leur mort au monde, en vertu de la mort de Christ et de leur identification avec lui dans cette mort.

Or si, en réfléchissant à la mort de la génisse rousse par le feu, nous examinons ce tas de cendres, que découvrirons-nous dans ce type ? On peut bien répondre : Nous y trouvons nos péchés. En effet, grâce à Dieu et au Fils de son amour, nous y trouvons nos péchés, nos iniquités, nos fautes, notre profonde culpabilité, tout cela réduit en cendres. Mais n'y a-t-il rien de plus ? Incontestablement. Nous y voyons la nature dans chaque période de son existence — du point le plus haut jusqu'au point le plus bas de son histoire. Nous y voyons encore la fin de toute la gloire de ce monde. Le cèdre et l'hysope représentent la nature dans toute son étendue, depuis ce qu'elle a de plus infime à ce qu'elle renferme de plus élevé. Salomon « parla sur les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du mur » (1 Rois 4:33).

« L'écarlate » est regardé par ceux qui ont soigneusement examiné l'Écriture comme le type ou l'expression de la splendeur humaine, de la grandeur mondaine, de la gloire de ce monde, de la gloire de l'homme. Nous voyons donc dans les cendres, résidu de l'incinération de la génisse, la fin de toute grandeur mondaine, de toute gloire humaine, et la mise de côté de la chair avec tout ce qui lui appartient. Ceci rend l'acte de brûler la génisse profondément significatif, et expose une vérité trop peu connue et trop vite oubliée quand elle est connue — vérité proclamée dans ces paroles mémorables de l'apôtre : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14).

Tout en acceptant la croix comme base de la délivrance de toutes les conséquences de nos péchés, et de notre pleine acceptation par Dieu, nous ne sommes tous que trop enclins à la refuser comme base de notre complète séparation du monde. Cependant la croix nous a séparés, à jamais, de tout ce qui appartient au monde que nous traversons. Mes péchés sont-ils abolis ? Oui, béni soit le Dieu de toute grâce ! En vertu de quoi ? En vertu de la perfection du sacrifice expiatoire de Christ selon l'estimation de Dieu lui-même. Or c'est précisément dans la même mesure que nous trouvons, dans la croix, notre délivrance de ce présent siècle mauvais — de ses maximes, de ses habitudes, de ses principes. Le croyant n'a absolument rien de commun avec cette terre dès qu'il réalise la signification et la puissance de la croix du Seigneur Jésus Christ. Cette croix a fait de lui un pèlerin et un étranger dans ce monde. Chaque cœur dévoué voit l'ombre profonde de la croix planer au-dessus de tout l'éclat, de toutes les vanités et de toutes les pompes de ce monde. Cette vue rendait Paul capable d'estimer comme de la boue le monde, ses dignités les plus hautes, ses formes les plus attrayantes, ses gloires les plus brillantes : « Le monde m'est crucifié », dit-il, « et moi au monde ». Tel était Paul ; tel devrait être chaque chrétien — un étranger sur la terre, un citoyen du ciel, et cela non seulement en principe ou en théorie, mais de fait et en réalité ; car, aussi sûrement que notre délivrance de l'enfer est plus qu'un simple principe ou qu'une théorie, aussi sûrement notre séparation de ce présent siècle mauvais est un fait que notre devoir est de réaliser.

Pourquoi donc n'insiste-t-on pas davantage sur cette grande vérité pratique au milieu des chrétiens ? Pourquoi sommes-nous si lents à nous exhorter les uns les autres, selon la puissance de séparation que comporte la croix du Christ ? Si mon cœur aime Jésus, je ne chercherai pas une place, une portion ou un nom, là où Il n'a trouvé que la croix d'un malfaiteur. Cher lecteur, c'est la seule manière d'examiner la chose. Aimez-vous réellement Christ ? Votre cœur a-t-il été touché et attiré par son merveilleux amour pour vous ? S'il en est ainsi, n'oubliez pas qu'il a été rejeté par le monde. Rien n'a changé. Le monde est toujours le monde. Souvenons-nous qu'un des artifices de Satan est de conduire les hommes qui ont trouvé le salut par Christ, à méconnaître ou à renier leur identification avec Lui, dans son rejet — à se prévaloir de l'œuvre expiatoire de la croix, tout en s'établissant à leur aise dans un monde coupable d'avoir cloué Christ à cette croix. En d'autres termes, Satan conduit les hommes à penser et à dire que le monde du vingt et unième siècle est totalement différent de celui du premier ; que si le Seigneur Jésus était sur la terre maintenant, il serait traité bien différemment qu'il ne le fut alors ; que le monde actuel n'est pas païen, mais chrétien ; et que cela fait une différence telle que chaque chrétien peut accepter actuellement un droit de cité dans ce monde, y avoir un nom, une position, une part.

Or tout cela n'est qu'un mensonge du grand ennemi des âmes. Le monde peut avoir modifié son costume, mais il n'a pas changé de nature d'esprit, de principes. Il hait Jésus aussi cordialement que lorsqu'il criait : « Ôte-le ! crucifie-le ! » Si nous jugeons le monde à la lumière de la croix de Christ, nous trouverons qu'il est, comme toujours, un monde mauvais, haïssant Dieu et rejetant Christ. Pussions-nous comprendre plus pleinement la vérité présentée par les cendres de la génisse rousse ! Alors notre séparation du monde et notre consécration à Christ seront plus énergiques et plus réelles. Veuillez le Seigneur, dans son extrême bonté, qu'il en soit ainsi de tout son peuple dans ces jours de fausseté, de mondanité et de profession extérieure !

Voyons maintenant l'emploi et la destination des cendres. « Celui qui aura touché un mort, un cadavre d'homme quelconque, sera impur sept jours. Il se purifiera avec cette eau le troisième jour, et le septième jour il sera pur ; mais s'il ne se purifie pas le troisième jour, alors il ne sera pas pur le septième jour. Quiconque aura touché un mort, le cadavre d'un homme qui est mort, et ne se sera pas purifié, a rendu impur le tabernacle de l'Éternel ; et cette âme sera retranchée d'Israël, car l'eau de séparation n'a pas été répandue sur elle ; elle sera impure, son impureté est encore sur elle » (vers. 11-13).

C'est une chose sérieuse d'avoir affaire avec Dieu — de marcher avec lui journellement, au milieu d'un monde corrompu et corrompueur. Dieu ne peut tolérer aucune impureté en ceux avec lesquels il daigne marcher et dans lesquels il habite. Il peut pardonner et ôter les péchés ; il peut guérir, purifier et restaurer ; mais il ne peut pas tolérer, chez son peuple, un mal qui n'est pas jugé. S'il le faisait, ce serait renier son nom et sa nature mêmes. Cette vérité est à la fois profondément solennelle et bénie. C'est notre joie d'avoir affaire à Celui dont la présence réclame et assure la sainteté. Nous traversons le monde où nous sommes entourés d'influences corruptrices. La vraie souillure ne se contracte pas maintenant en touchant « un mort, ou quelque os d'homme, ou un sépulcre ». Ces choses étaient, comme nous le savons, des types de choses morales et spirituelles avec lesquelles nous sommes en danger d'être en contact à chaque instant. Nous ne doutons pas que ceux qui ont beaucoup affaire avec les choses de ce monde ne ressentent, d'une manière pénible, l'immense difficulté d'en sortir avec des mains pures. De là la nécessité d'une sainte vigilance dans toutes nos habitudes et nos relations, de peur que nous ne contractions des souillures qui interrompraient notre communion avec Dieu. Il veut nous avoir dans un état digne de lui-même : « Soyez saints, car je suis saint ».

Mais le lecteur sérieux dont l'âme entière soupire après la sainteté peut demander : Que devons-nous donc faire, s'il est vrai que nous soyons ainsi environnés de tous côtés d'influences corruptrices, et si nous sommes tellement enclins à contracter cette souillure ? De plus, s'il est impossible d'avoir communion avec Dieu, lorsque nos mains sont impures et que notre conscience nous condamne, que devons-nous faire ? Nous répondons : Avant tout, soyez vigilant. Comptez beaucoup et sérieusement

sur Dieu. Il est fidèle et miséricordieux — un Dieu qui écoute la prière et l'exauce — un Dieu libéral et qui, ne fait pas de reproches. « Il donne une *plus grande grâce* ». Ceci est positivement un blanc-seing sur lequel la foi peut inscrire la somme qu'elle désire. Le désir réel de votre âme est-il d'avancer dans la vie divine, de croître dans la sainteté personnelle ? Alors prenez garde que vous ne marchiez, même une seule heure, en contact avec ce qui souille vos mains, blesse votre conscience, contriste le Saint Esprit et détruit votre communion. Soyez résolu. Ayez un cœur entier. Renoncez immédiatement à toute chose impure ; quoiqu'il en coûte, renoncez-y ; quelque perte que cela entraîne, abandonnez-la. Aucun intérêt mondain, aucun avantage terrestre ne peut compenser la perte d'une conscience pure, d'un cœur tranquille et de la jouissance de la clarté de la face de votre Père. N'êtes-vous pas convaincu de cela ? Si vous l'êtes, appliquez-vous à réaliser votre conviction.

Il se peut encore qu'on demande : Que doit-on faire lorsqu'on a réellement contracté une souillure ? Comment doit-on l'enlever ? Écoutez le langage figuré du chapitre 19 des Nombres : « Et on prendra, pour l'homme impur, de la poudre de ce qui a été brûlé pour la purification, et on mettra dessus de l'eau vive dans un vase. Et un homme pur prendra de l'hysope, et la trempera dans l'eau, et en fera aspersion sur la tente, et sur tous les ustensiles, et sur les personnes qui sont là, et sur celui qui aura touché l'ossement, ou l'homme tué, ou le mort, ou le sépulcre ; et l'homme pur fera aspersion sur l'homme impur, le troisième jour et le septième jour, et il le purifiera le septième jour ; et il lavera ses vêtements, et se lavera dans l'eau, et le soir il sera pur » (vers. 17-19).

Il y a une double action présentée dans les versets 12 et 19 ; savoir l'action du troisième jour et celle du septième. Toutes deux étaient essentiellement nécessaires pour enlever la souillure, contractée dans la marche par le contact avec les diverses formes de la mort spécifiées plus haut. Or que figurait cette double action ? Qu'est-ce qui y répond dans notre histoire spirituelle ? Sans doute ceci : lorsque par manque de vigilance et d'énergie spirituelles, nous touchons la chose impure et que nous sommes souillés, nous pouvons l'ignorer ; mais Dieu connaît tout à ce sujet. Il s'en inquiète pour nous, et il veille sur nous ; non pas, béni soit son nom, comme un juge irrité ou comme un censeur rigide, mais comme un tendre père, qui ne nous imputera jamais rien, parce que tout a été dès longtemps imputé à Celui qui mourut à notre place. Néanmoins Il ne manquera pas de nous le faire sentir profondément et vivement. Il sera un censeur fidèle de la chose impure ; et il peut la réprouver d'autant plus énergiquement qu'il ne nous en tiendra jamais compte. Le Saint Esprit nous rappelle notre péché, ce qui nous cause une inexprimable angoisse de cœur. Cette angoisse peut continuer quelque temps. Elle peut durer quelques instants, ou bien des jours, des mois, ou des années. Nous avons connu un jeune chrétien qui fut malheureux pendant trois ans, pour avoir fait une excursion avec des amis mondains. Nous croyons que cette opération convaincante du Saint Esprit est représentée par l'action du troisième jour. Il nous rappelle notre péché ; puis il nous rappelle et applique à nos âmes, par le moyen de la parole écrite, la valeur de la mort de Christ comme ce qui a déjà répondu à la souillure que nous contractons si aisément. Ceci répond à l'action du septième jour, enlève la souillure et rétablit notre communion.

Et qu'on se souvienne bien que nous ne pouvons jamais nous débarrasser de la souillure d'aucune autre manière. Nous pouvons chercher à oublier la blessure, ou laisser au temps le soin de l'effacer de notre mémoire. Il n'y a rien de plus désastreux que de traiter ainsi la conscience et les droits de la Sainteté. Cela est aussi insensé que dangereux, car Dieu, dans sa grâce, a pleinement pourvu à l'enlèvement de l'impureté que sa Sainteté découvre et condamne, de telle sorte que si l'impureté n'est pas ôtée, la communion est impossible : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi ». La suspension de la communion d'un croyant est ce qui répond au retranchement d'un membre de la congrégation d'Israël. Le chrétien ne peut jamais être retranché de Christ, mais la communion peut être interrompue par une seule pensée coupable ; il faut donc que cette pensée coupable soit jugée et confessée, afin que la souillure soit enlevée et la communion rétablie. Cher lecteur, nous devons conserver une conscience pure et maintenir la sainteté de Dieu, autrement nous ferons bientôt naufrage quant à la foi, puis nous tomberons tout à fait. Que le Seigneur nous donne de marcher paisiblement et avec soin, dans la vigilance et la prière, jusqu'à ce que nous ayons déposé nos corps

de péché et de mort, et que nous soyons entrés dans le séjour brillant et béni où le péché, la souillure et la mort sont inconnus.

En étudiant les ordonnances et les cérémonies de l'économie lévitique, rien n'est plus frappant que le soin jaloux avec lequel le Dieu d'Israël veillait sur son peuple, afin qu'il fût préservé de toute influence corruptrice. De jour ou de nuit, qu'ils fussent éveillés ou qu'ils dormissent, au dedans ou au dehors, au sein de la famille ou dans la solitude, ses yeux étaient sur eux. Il veillait à leur nourriture, à leur vêtement, à leurs habitudes et à leurs arrangements domestiques. Il les instruisait soigneusement de ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas manger, ou porter. Il leur manifestait même distinctement sa pensée pour ce qui regardait l'attouchement et le maniement des choses. En un mot il les avait entourés de barrières amplement suffisantes, si seulement ils y avaient pris garde, pour éviter le courant de la souillure auquel ils étaient exposés de tous côtés.

En tout ceci, nous voyons évidemment la sainteté de Dieu ; mais nous y voyons tout aussi clairement Sa grâce. Si la sainteté divine ne pouvait souffrir aucune souillure sur le peuple, la grâce divine pourvoyait amplement à la purification. Ces soins se montrent dans notre chapitre sous deux formes le sang expiatoire, et l'eau d'aspersion. Précieuses ressources ! Si nous ne connaissions pas les immenses provisions de la grâce divine, les droits suprêmes de la sainteté de Dieu seraient suffisants pour nous écraser ; tandis qu'étant assurés de la grâce, nous pouvons nous réjouir de tout notre cœur dans la sainteté. Un Israélite pouvait frémir en entendant ces paroles : « Celui qui aura touché un mort, un cadavre d'homme quelconque, sera impur sept jours ». Et encore : « Quiconque aura touché un mort, le cadavre d'un homme qui est mort, et ne se sera pas purifié, a rendu impur le tabernacle de l'Éternel ; et cette âme sera retranchée d'Israël ». De telles paroles pouvaient en vérité terrifier son cœur. Mais alors les cendres de la génisse brûlée et l'eau d'aspersion lui présentaient le mémorial de la mort expiatoire du Christ, appliquée au cœur par la puissance de l'Esprit de Dieu « Il se purifiera avec cette eau le troisième jour, et le septième jour il sera pur ; mais s'il ne se purifie pas le troisième jour, alors il ne sera pas pur le septième jour ».

Observons qu'il ne s'agit ni d'offrir un nouveau sacrifice, ni d'une nouvelle application du sang. Il est important de voir et de comprendre clairement cela. La mort de Christ ne peut pas être répétée. « Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. 6:9-10). Nous sommes, par la grâce de Dieu, au bénéfice de la pleine valeur de la mort de Christ ; mais, étant environnés de toutes parts par les tentations et les pièges auxquels répondent les tendances de la chair qui est encore en nous ; ayant, de plus, un adversaire puissant, toujours aux aguets pour nous surprendre et nous conduire hors du sentier de la vérité et de la pureté, nous ne pourrions pas avancer un seul instant, si notre Dieu, dans sa grâce, n'avait pourvu à toutes nos nécessités par la mort précieuse et la médiation toute-puissante de notre Seigneur Jésus Christ. Le sang de Christ ne nous a pas seulement lavés de tous nos péchés, et réconciliés avec un Dieu saint, mais encore « nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus Christ, le Juste ». Il est « toujours vivant pour intercéder » pour nous. Et « il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui ». Il est toujours en la présence de Dieu pour nous. Il y est notre représentant, et nous maintient dans la divine intégrité de la position et de la relation dans lesquelles sa mort expiatoire nous a placés. Notre cause ne peut jamais être perdue entre les mains d'un tel Avocat. Il faudrait qu'il cessât de vivre avant que le plus faible de ses saints pût périr. Nous sommes identifiés avec lui, et lui avec nous.

Or donc, lecteur chrétien, quel devrait être l'effet pratique de toutes ces grâces sur nos cœurs et sur notre vie ? Lorsque nous pensons à la mort et à l'incinération — au sang et aux cendres — au sacrifice expiatoire et à l'intercession du Sacrificateur et de l'Avocat, quelle influence cela devrait-il exercer sur nos âmes ? Comment cette pensée devrait-elle agir sur nos consciences ? Nous conduirait-elle à tenir pour rien le péché ? Aura-t-elle pour effet de nous rendre légers et frivoles dans nos voies ? À Dieu ne plaise ! Nous pouvons être certains de ceci : que l'homme qui peut voir dans les riches ressources de la grâce divine une excuse pour la légèreté de conduite ou la frivolité d'esprit, connaît très peu ou pas du tout la vraie nature de la grâce, son influence et ses ressources. Pourrions-

nous nous imaginer un seul instant que les cendres de la génisse ou l'eau d'aspersion pouvaient avoir pour effet de rendre un Israélite insouciant quant à sa marche ? Assurément non. Au contraire, le fait même d'une telle précaution contre la souillure devait lui faire sentir combien c'était une chose sérieuse de la contracter. Le tas de cendres déposé dans un lieu net offrait un double témoignage : il témoignait de la bonté de Dieu, et de la nature odieuse du péché. Il déclarait que Dieu ne pouvait pas souffrir l'impureté au milieu de son peuple ; mais il déclarait aussi que Dieu avait pourvu aux moyens d'enlever la souillure. Il est tout à fait impossible que la doctrine bénie du sang répandu, des cendres, et de l'eau d'aspersion, puisse être comprise et goûtée, sans qu'elle produise une sainte horreur du péché dans toutes ses formes corruptrices. Et nous pouvons affirmer, en outre, que quiconque a jamais ressenti l'angoisse d'une conscience souillée, ne peut contracter légèrement la souillure. Une conscience pure est un trésor trop précieux pour qu'on s'en dessaisisse à la légère ; une conscience souillée est un fardeau trop lourd pour qu'on s'en charge avec légèreté. Mais béni soit le Dieu de toute grâce, il a pourvu à tous nos besoins d'une manière parfaite, et non de manière à nous rendre insouciant, mais vigilants. « Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ». Puis il ajoute : « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (1 Jean 2:1-2).

Encore un mot sur les derniers versets de ce chapitre : « Et ce sera pour eux un statut perpétuel. Et celui qui aura fait aspersion avec l'eau de séparation lavera ses vêtements, et celui qui aura touché l'eau de séparation sera impur jusqu'au soir... et celui qui l'aura touché sera impur jusqu'au soir » (vers. 21-22). Au verset 18, nous avons vu qu'il fallait une personne pure pour faire aspersion sur une personne impure ; ici, nous voyons qu'on était rendu impur par l'acte d'asperger un autre.

Réunissant ces deux choses, nous apprenons, comme quelqu'un l'a dit, « que celui-là est souillé qui a affaire avec le péché d'autrui, bien qu'il y touche par devoir et pour purifier son prochain ; il n'est point coupable comme l'autre, il est vrai ; mais nous ne pouvons pas toucher au péché sans être souillés ». Nous apprenons encore que, pour amener un autre à jouir de la vertu purifiante de l'œuvre de Christ, nous devons en jouir nous-mêmes. Quiconque avait appliqué l'eau d'aspersion à d'autres, devait laver ses vêtements et lui-même avec de l'eau ; puis, le soir, il était pur (vers. 19). Que nos âmes saisissent bien cela ! Puissions-nous vivre habituellement dans le sentiment de la pureté parfaite où la mort de Christ nous a introduits, et dans laquelle son œuvre de sacrifice nous maintient ! N'oublions jamais que le *contact du mal souille*. Il en était ainsi sous l'économie mosaïque et il en est encore ainsi maintenant.

## Chapitre 20

« Et les fils d'Israël, toute l'assemblée, vinrent au désert de Tsin, le premier mois ; et le peuple habita à Kadès ; et Marie mourut là, et y fut enterrée » (vers. 1).

Le chapitre que nous allons examiner offre un exemple remarquable de la vie et des expériences du désert. Nous y voyons Moïse, le serviteur de Dieu, traversant quelques-unes des scènes les plus pénibles de sa carrière si pleine d'événements. En premier lieu, Marie meurt. Celle dont on avait entendu la voix au milieu des scènes brillantes du chapitre 15 de l'Exode, chantant l'hymne de victoire, disparaît, et sa dépouille est déposée dans le désert de Kadès. Le tambourin est mis de côté. Les chants s'éteignent dans le silence de la mort. Elle ne peut plus conduire les danses. Elle avait chanté mélodieusement en son temps ; elle avait saisi d'une manière heureuse le ton de ce magnifique cantique de louange entonné sur la rive de résurrection de la mer Rouge. Son chant personnifiait la grande vérité principale de la Rédemption. « Chantez à l'Éternel, car il s'est hautement élevé ; il a précipité dans la mer le cheval et celui qui le montait ». C'était vraiment un thème sublime. C'était le langage convenable en cette joyeuse circonstance.

Mais maintenant la prophétesse disparaît de la scène ; la voix de mélodie est changée en voix de murmure. La vie du désert devient fatigante. Les expériences du désert mettent la nature à

l'épreuve ; elles dévoilent ce qui est dans le cœur. Quarante années de fatigues et de labeurs produisent de grands changements dans le peuple. Il est rare, en vérité, de trouver des exemples de chrétiens chez lesquels la sève et la fraîcheur de la vie spirituelle soient conservées, et plus rarement encore augmentées, à travers toutes les phases de la vie et de la lutte chrétiennes. Ce fait ne devrait pas être si rare ; le contraire devrait avoir lieu, puisque les détails réels, les sérieuses réalités de notre sentier dans ce monde, sont pour nous autant d'occasions de faire l'expérience de ce que Dieu est. Béni soit son nom ; il prend occasion de chaque difficulté du chemin, pour se faire connaître à nous dans toute la douceur et la tendresse d'un amour qui ne varie jamais. Rien ne peut épuiser les sources de grâce qui sont dans le Dieu vivant ; il demeurera ce qu'il est, en dépit de toutes nos méchancetés. Dieu restera Dieu, quelles que soient l'infidélité et la culpabilité de l'homme.

Nous avons un encouragement, une vraie joie, et la source de notre force en ceci, que nous avons affaire avec le Dieu vivant. Quoi qu'il arrive, il se montrera à la hauteur de tous les événements — amplement suffisant « pour le besoin de chaque instant ». Sa grâce patiente peut supporter nos nombreuses infirmités, nos chutes et nos égarements ; sa force s'accomplit dans notre extrême faiblesse ; sa fidélité ne fait jamais défaut ; sa bonté est d'éternité en éternité. Les amis trompent ou disparaissent ; les liens de la plus tendre amitié se brisent, dans ce monde froid et sans cœur ; les compagnons de travail abandonnent leurs compagnons ; les Marie et les Aaron meurent ; mais Dieu reste. Ici se trouve le secret intime de tout bonheur vrai et solide. Si nous avons avec nous le cœur et la main du Dieu vivant, nous n'avons rien à craindre. Si nous pouvons dire : « L'Éternel est notre Berger », nous pouvons ajouter en toute certitude : « Nous ne manquerons de rien ».

Cependant il y a, dans le désert, des scènes de douleur et d'épreuves, et nous devons les traverser. C'est ce qui avait lieu pour Israël, dans le chapitre que nous lisons. Ils sont appelés à rencontrer les vents âpres du désert, et ils les rencontrent avec des accents d'impatience et de mécontentement. « Et il n'y avait pas d'eau pour l'assemblée ; et ils s'attroupèrent contre Moïse et contre Aaron. Et le peuple contesta avec Moïse, et ils parlèrent, disant : Que n'avons-nous péri quand nos frères périrent devant l'Éternel ! Et pourquoi avez-vous amené la congrégation de l'Éternel dans ce désert, pour y mourir, nous et nos bêtes ? Et pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte, pour nous amener dans ce mauvais lieu ? Ce n'est pas un lieu où l'on puisse semer ; on n'y trouve ni figuiers, ni vignes, ni grenadiers ; et il n'y a pas d'eau pour boire ? » (vers. 2-5).

Ce fut un moment profondément pénible pour le cœur de Moïse. Nous ne pouvons pas nous faire une idée de ce que ce devait être d'affronter six cent mille mécontents, d'être obligé d'écouter leurs invectives, et de se voir chargé de tous les malheurs que leur propre incrédulité avait attirés sur eux. Tout cela n'était pas une épreuve ordinaire de patience ; aussi ne devons-nous pas nous étonner, si ce cher et honoré serviteur trouvait la circonstance trop difficile pour lui. « Et Moïse et Aaron vinrent de devant la congrégation à l'entrée de la tente d'assignation, et tombèrent sur leurs faces ; et la gloire de l'Éternel leur apparut » (vers. 6).

Il est profondément touchant de voir Moïse sans cesse prosterné devant Dieu. C'était un doux soulagement pour lui, que d'échapper à une armée tumultueuse, en recourant à Celui-là seul dont les ressources étaient à la hauteur de toutes les circonstances. « Ils tombèrent sur leurs faces ; et la gloire de l'Éternel leur apparut ». Ils n'essayèrent point de répondre au peuple ; « ils vinrent de devant la congrégation », pour se reposer sur le Dieu vivant. Quel autre que le Dieu de toute grâce pouvait suffire aux mille nécessités de la vie du désert. Moïse avait bien dit au commencement : « Si ta face ne vient, ne nous fais pas monter d'ici ». Assurément il avait raison, et il était sage en s'exprimant ainsi. La présence de Dieu était la *seule* réponse aux demandes d'une pareille assemblée ; et elle était une réponse tout à fait *suffisante*. Les trésors de Dieu sont inépuisables. Il ne peut jamais faire défaut au cœur qui se confie en lui. Souvenons-nous-en. Dieu aime qu'on use de lui. Il n'est jamais fatigué de pourvoir aux besoins de son peuple. Si ces vérités étaient toujours présentes à nos cœurs, nous entendrions moins d'accents d'impatience et de mécontentement, et plus souvent le doux langage de la reconnaissance et de la louange. Mais, comme nous avons déjà eu souvent

l'occasion de le remarquer, la vie du désert est pour chacun une pierre de touche qui manifeste ce qui est en nous ; et qui, Dieu en soit béni, dévoile ce qu'il y a pour nous en *Lui*.

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Prends *la verge*, et réunis l'assemblée, toi et Aaron, ton frère, et vous parlerez devant leurs yeux au rocher, et il donnera ses eaux ; et tu leur feras sortir de l'eau du rocher, et tu donneras à boire à l'assemblée et à leurs bêtes. Et Moïse prit *la verge* de devant l'Éternel, comme il lui avait commandé. Et Moïse et Aaron réunirent la congrégation devant le rocher, et il leur dit : Écoutez, rebelles ! Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher ? Et Moïse leva sa main, et frappa le rocher de *sa verge*, deux fois ; et il en sortit des eaux en abondance, et l'assemblée but, et leurs bêtes » (vers. 7-11).

Dans la citation précédente, deux objets requièrent l'attention du lecteur, savoir « Le Rocher » et « la Verge ». Tous deux présentent Christ à l'âme, d'une manière très bénie, mais chacun sous un aspect différent. En 1 Cor. 10:4, nous lisons : « Ils buvaient d'un Rocher spirituel qui les suivait : et le Rocher était le Christ ». Ceci est clair, positif, et ne laisse aucune place à l'exercice de l'imagination. « Le Rocher était le Christ » — Christ frappé pour nous.

Ensuite, pour ce qui concerne « la verge », il faut nous rappeler que ce ne devait pas être celle de Moïse, — la verge de l'autorité ou de la puissance. Celle-ci ne convenait point dans la circonstance actuelle ; elle avait fait son œuvre ; elle avait frappé le rocher *une fois*, et c'était assez. C'est ce que nous apprend Exode 17, où nous lisons : « Et l'Éternel dit à Moïse : Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël ; et prends dans ta main ta verge avec laquelle *tu as frappé le fleuve* (Exode 7:20), et va. Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb ; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira. Et Moïse fit ainsi devant les yeux des anciens d'Israël » (vers. 5-6).

Nous avons là un type de Christ frappé pour nous par la main de Dieu, en jugement. Le lecteur remarquera l'expression : « *Ta verge*, avec laquelle tu as frappé le fleuve ». Pourquoi ce coup précédent de la verge sur le fleuve est-il rappelé ici ? Voici la réponse : « Et il (Moïse) leva la verge, et frappa les eaux qui étaient dans le fleuve, aux yeux du Pharaon et aux yeux de ses serviteurs : et toutes les eaux qui étaient dans le fleuve furent *changées en sang* » (Ex. 7:20). La même verge qui avait changé les eaux en sang, avait dû frapper « le Rocher qui était le Christ », afin qu'un fleuve de vie et de rafraîchissement pût couler en notre faveur. Or cette action de frapper Christ « le Rocher » ne pouvait avoir lieu qu'une seule fois. Elle ne doit jamais être répétée. « Sachant que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort *une fois pour toutes* au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. 6:9-10). « Mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté *une fois* pour l'abolition du péché par son sacrifice... ainsi le Christ aussi, ayant été offert *une fois* pour porter les péchés de plusieurs... » (Héb. 9:26-27). « Aussi Christ a souffert *une fois* pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu » (1 Pierre 3:18).

Il ne peut pas y avoir de répétition de la mort de Christ ; en conséquence, Moïse eut tort de frapper le rocher deux fois avec *sa verge* — il eut tort de le frapper de nouveau. Il lui avait été ordonné de prendre « *la verge* » de devant la face de l'Éternel (vers. 9) — la verge d'Aaron — la verge du sacrificateur ; puis *de parler* au rocher. L'œuvre expiatoire étant accomplie, notre grand Souverain Sacrificateur est entré dans les cieux, afin d'y paraître *pour nous* devant la face de Dieu. Des eaux de rafraîchissement spirituel coulent d'en haut sur nous, en vertu d'une rédemption accomplie, et en rapport avec le ministère sacerdotal de Christ, dont la verge bourgeonnante d'Aaron est le type admirable.

C'était donc une grave erreur de la part de Moïse de frapper le rocher une seconde fois — une autre erreur de le frapper avec *sa verge* (vers. 11). Même s'il eût frappé avec la verge d'Aaron, les charmantes fleurs de celle-ci en auraient été gâtées, comme nous pouvons le comprendre. Avec la verge de la sacrificature, celle de la grâce, un mot aurait suffi. Moïse ne sut pas voir cela ; il ne sut pas glorifier Dieu. Il parla inconsidérément de ses lèvres ; et, comme conséquence, il lui fut défendu de

traverser le Jourdain. Sa verge ne pouvait pas faire passer le peuple — car que pouvait faire la simple autorité sur une armée qui murmurait — et il ne lui fut pas permis de passer lui-même, parce qu'il n'avait pas glorifié l'Éternel à la vue de la congrégation.

L'Éternel prit soin de sa propre gloire. Il se glorifia lui-même devant le peuple ; car, malgré leurs murmures, les erreurs et la faute de Moïse, l'assemblée de l'Éternel vit des flots jaillissants sortir du rocher qui avait été frappé. Non seulement la grâce triompha en donnant à boire aux troupes murmurantes d'Israël ; mais, quant à Moïse lui-même, elle éclata de la manière la plus brillante, comme nous pouvons le voir en Deutéronome 34. Ce fut la grâce qui conduisit Moïse sur le sommet du Pisga (ou de la colline), et lui fit voir de là le pays de Canaan. Ce fut la grâce qui fit que l'Éternel procura un sépulcre à son serviteur et l'y enterra. Il valait mieux voir la terre de Canaan, dans la compagnie de Dieu, que d'y entrer dans la compagnie d'Israël. Cependant nous ne devons pas oublier que Moïse ne put pas entrer dans le pays, parce qu'il avait parlé d'une manière irréfléchie (vers. 10). Dieu, agissant en gouvernement, tint Moïse en dehors de Canaan ; agissant en grâce, il l'amena sur le sommet de la colline. Ces deux faits de l'histoire de Moïse démontrent clairement la différence qui existe entre la grâce et le gouvernement — sujet du plus profond intérêt et d'une grande valeur pratique. La grâce pardonne et bénit ; mais le gouvernement suit son cours. Rappelons-nous toujours ceci : « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera ». Ce principe se retrouve dans toutes les voies de Dieu en gouvernement, et rien ne peut être plus solennel ; néanmoins « la grâce règne par la justice, pour la vie éternelle, par Jésus Christ, notre Seigneur ».

Dans les versets 14 à 20 de ce chapitre, nous avons les communications échangées entre Moïse et le roi d'Édom. Il est instructif et intéressant d'observer le ton de chacun d'eux et de le comparer avec le récit donné en Genèse 32 et 33. Ésaü (ou Édom) avait une sérieuse rancune contre Jacob ; et quoique, par l'intervention directe de Dieu, il ne lui ait pas été permis de toucher à un cheveu de la tête de son frère, cependant, d'un autre côté, Israël, successeur de Jacob, qui avait supplanté Ésaü, ne devait pas inquiéter Édom dans ses possessions. « Commande au peuple, disant : Vous allez passer par les confins de vos frères, les fils d'Ésaü, qui habitent en Séhir, et ils auront peur de vous ; et soyez bien sur vos gardes ; vous n'engagerez pas de lutte avec eux, car je ne vous donnerai rien de leur pays, pas même de quoi poser la plante du pied, car j'ai donné la montagne de Séhir en possession à Ésaü. Vous achèterez d'eux la nourriture à prix d'argent, et vous la mangerez ; et l'eau aussi, vous l'achèterez d'eux à prix d'argent, et vous la boirez » (Deut. 2:4-6). Ainsi le même Dieu, qui ne pouvait pas permettre qu'Ésaü touchât Jacob (Genèse 33), ne veut pas maintenant permettre qu'Israël touche Édom.

Le dernier paragraphe du chapitre 20 est fort émouvant. Nous ne le citerons pas, mais le lecteur fera bien de le lire et de le comparer soigneusement avec la scène décrite en Exode 4:1-17. Moïse avait jugé que la compagnie d'Aaron lui était indispensable ; mais il la trouva, par la suite, comme une épine douloureuse à son côté ; puis, finalement, il est obligé de le faire dépouiller de ses vêtements, et de le voir recueilli auprès de ses pères. Tout ceci est très instructif, sous quelque aspect que nous le considérons ; soit pour ce qui concerne Moïse, soit pour ce qui concerne Aaron. Nous avons déjà traité ailleurs ce sujet ; nous ne nous y arrêterons donc pas, mais veuillez le Seigneur en graver profondément les sérieuses leçons dans nos cœurs !

## Chapitre 21

Ce chapitre nous présente d'une manière toute particulière la belle et familière institution du serpent d'airain — ce grand type évangélique. « Et ils partirent de la montagne de Hor, par le chemin de la mer Rouge, pour faire le tour du pays d'Édom ; et le cœur du peuple se découragea en chemin. Et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Égypte, pour mourir dans le désert ? car il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau, et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (Vers. 4-5).

Hélas ! c'est toujours la même triste histoire, « les murmures du désert ». Il était expédient de s'enfuir hors d'Égypte, lorsque les terribles jugements successifs de Dieu tombaient rapidement sur ce pays. Mais maintenant les plaies sont oubliées, et l'on ne se souvient que des pots de chair : « Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Égypte, pour mourir dans le désert ? car il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau, et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable ». Quel langage ! L'homme aime mieux s'asseoir auprès des potées de chair, dans un pays de mort et de ténèbres, que de marcher avec Dieu dans le désert, et d'y manger le pain du ciel. L'Éternel avait associé sa gloire aux sables mêmes du désert, parce que là étaient ses rachetés. Il était descendu, prévoyant toutes leurs provocations, afin de « prendre soin d'eux au désert ». Tant de grâce aurait dû produire en eux un esprit de soumission humble et reconnaissante. Mais non ; la première apparence d'épreuve a suffi pour leur faire pousser ce cri : « Ah ! si nous étions morts dans le pays d'Égypte ».

Cependant ils durent promptement goûter les fruits amers de leur esprit de murmure. « Et l'Éternel envoya parmi le peuple des serpents brûlants, et ils mordaient le peuple ; et, de ceux d'Israël, il mourut un grand peuple » (vers. 6). Le serpent était la *source* de leur mécontentement ; leur état, après qu'ils eurent été mordus par les serpents, était bien propre à leur révéler le *vrai caractère* de leur mécontentement. Si le peuple de Dieu ne veut pas marcher joyeux et content avec Dieu, il apprendra à connaître la puissance du serpent — puissance terrible, hélas ! de quelque manière qu'on en fasse l'expérience.

La morsure du serpent amena Israël à sentir son péché : Et le peuple vint à Moïse, et dit : Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi ; prie l'Éternel qu'il retire de dessus nous les serpents (vers. 7). C'est alors, pour la grâce divine, le moment de se déployer. Chaque besoin de l'homme est une occasion pour le déploiement de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Du moment où Israël pouvait dire : « Nous avons péché », la grâce pouvait se répandre ; Dieu pouvait agir, et cela suffisait. Quand Israël murmura, il eut pour réponse la morsure des serpents. Dès qu'Israël confessa ses péchés, la grâce de Dieu lui répondit. Dans le premier cas, le serpent était l'instrument de leur souffrance : dans l'autre, il était celui de leur rétablissement et de leur bénédiction. « Et l'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche ; et il arrivera que quiconque sera mordue, et le regardera, vivra » (vers. 8). L'image même de ce qui avait fait le mal, devenait le canal par lequel la grâce divine pouvait couler librement sur les pauvres pécheurs blessés. Type admirable de Christ sur la croix !

C'est une erreur trop fréquente d'envisager le Seigneur Jésus plutôt comme celui qui détourne le courroux de Dieu, que comme le canal de son amour. Certes il a enduré la colère de Dieu contre le péché : c'est là une vérité précieuse ; mais il y a plus que cela. Il est descendu sur cette misérable terre pour mourir sur le bois maudit, afin que par sa mort il ouvrît les sources éternelles de l'amour de Dieu au cœur des pauvres pécheurs. Cela fait dans la présentation au pécheur de la nature et du caractère de Dieu, une différence importante. Rien ne peut amener un pécheur à un état de vrai bonheur et de vraie sainteté, si ce n'est une confiance inébranlable en l'amour de Dieu et une jouissance enfantine de cet amour. Le premier effort du serpent, en attaquant l'homme innocent, eut pour but d'ébranler sa confiance dans la clémence et l'amour de Dieu, afin de le rendre mécontent de la position où Dieu l'avait placé. La chute de l'homme fut le résultat *immédiat* de son doute à l'égard de l'amour de Dieu. Le salut de l'homme doit donc découler de sa foi dans cet amour, car le Fils de Dieu lui-même a dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

Or c'est en rapport immédiat avec ce qui précède, que notre Seigneur nous enseigne qu'il était l'Antitype du serpent d'airain. Comme Fils de Dieu envoyé du Père, il était assurément le don et l'expression de l'amour de Dieu pour un monde qui périsait. Mais alors Il devait donc être élevé sur la croix en propitiation pour le péché, puisque l'amour divin ne pouvait pas répondre autrement, selon la justice, aux exigences de la position du pécheur perdu : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi *il faut* que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ». Toute la famille humaine a senti la morsure mortelle du serpent ;

mais le Dieu de toute grâce a établi un remède souverain, en Celui qui fut élevé sur le bois maudit ; et maintenant, par le Saint Esprit descendu du ciel, il appelle tous ceux qui se sentent mordus, à regarder à Jésus, pour avoir la vie et la paix. Christ est le sûr fondement divin sur la base duquel un salut parfait et gratuit est proclamé aux pécheurs — un salut en harmonie avec tous les attributs du caractère divin et avec tous les droits du trône de Dieu, de telle sorte que Satan ne peut soulever aucune question à cet égard. La résurrection est la garantie divine de l'œuvre de la croix, la gloire de Celui qui y mourut ; de sorte que le croyant peut jouir du plus parfait repos quant au péché. Dieu prend tout son plaisir en Jésus ; et comme il envisage tous les croyants en Lui, il prend aussi tout son plaisir en eux.

Or la foi est l'instrument par lequel le pécheur saisit le salut de Christ. L'Israélite blessé devait simplement *regarder pour vivre* — regarder, non pas lui-même — non pas à ses blessures — ni à ceux qui l'entouraient, mais directement et *exclusivement* au remède de Dieu. S'il refusait ou négligeait d'y regarder, il n'y avait autre chose pour lui que la mort. Il devait fixer attentivement ses regards sur le remède de Dieu, élevé de telle façon que tous puissent le voir. Il n'y avait aucun avantage à regarder ailleurs, puisque l'ordre portait : « *Quiconque* sera mordu, et *le* regardera, vivra ». L'Israélite mordu n'avait absolument que le serpent d'airain, puisque celui-ci était l'unique remède prescrit par Dieu.

Ainsi en est-il maintenant. Le pécheur est appelé simplement à considérer Jésus. On ne lui dit pas de regarder aux ordonnances — aux Églises — aux hommes ou aux anges ; il n'y a aucun secours en ces choses. Le pécheur est appelé à contempler exclusivement Jésus, dont la mort et la résurrection forment le fondement éternel de toute paix et de toute espérance. Dieu certifie que « quiconque croit en lui ne périra pas », mais qu'il a la vie éternelle. Ceci devrait satisfaire pleinement tout cœur inquiet et toute conscience travaillée. Dieu est satisfait ; nous devons donc l'être aussi. Soulever des doutes, c'est nier la Parole de Dieu. Du moment où le pécheur peut jeter un regard de foi sur Jésus, ses péchés disparaissent. Le sang de Jésus se répand sur sa conscience, nettoie chaque tache, efface toute souillure, toute ride, ou toute autre misère ; le tout, à la lumière même de la sainteté de Dieu, où aucune ombre de péché ne peut être tolérée.

Enfin, remarquons qu'une intense individualité caractérisait le regard porté sur le serpent par l'Israélite mordu. Chacun devait regarder pour soi. Nul ne pouvait être sauvé par procuration. La vie était dans un regard ; dans un lien personnel, un contact direct et individuel avec le remède divin.

Ainsi en est-il encore aujourd'hui. Il nous faut avoir affaire à Jésus, pour nous-mêmes. L'Église ne peut pas nous sauver — aucun ordre de prêtres ou de ministres ne peut nous sauver. Il faut le lien personnel avec le Sauveur ; sans cela il n'y a pas de vie. « Il arrivait que, lorsqu'un serpent avait mordu *un homme*, et qu'il regardait le serpent d'airain, il vivait ». Tel était l'ordre de Dieu alors ; telle est encore son ordonnance de nos jours, car « *comme* Moïse éleva le serpent au désert, *ainsi* il faut que le fils de l'homme soit élevé ». Rappelons-nous ces deux petits mots « *comme* » et « *ainsi* » ; ils s'appliquent à chaque détail du type et de l'antitype. La foi est une chose individuelle ; la repentance est une chose individuelle ; le salut est une chose individuelle. Il est vrai qu'il y a, dans le christianisme, union et communion ; mais nous devons avoir affaire avec Christ pour nous-mêmes, et nous devons marcher avec Dieu pour nous-mêmes. Nous ne pouvons ni avoir la vie, ni vivre par la foi d'un autre. Il y a, nous insistons là-dessus, un fort principe d'individualisme dans chaque phase de la vie et de la carrière pratiques du chrétien.

Que Dieu donne au lecteur de méditer sur ce type, pour lui-même ; et de se faire une application personnelle de la vérité renfermée dans l'une des figures les plus frappantes de l'Ancien Testament, afin d'être ainsi conduit à contempler la croix avec une foi plus profonde et vivante et à se pénétrer du précieux mystère qui y est présenté.

Nous terminerons nos remarques sur ce chapitre, en attirant l'attention du lecteur sur les versets 16 à 18. « Et de là ils vinrent à Beër. C'est là le puits au sujet duquel l'Éternel dit à Moïse : Assemble le peuple, et je leur donnerai de l'eau. Alors Israël chanta ce cantique : Monte, puits ! Chantez-lui :

Puits, que des princes ont creusé, que les hommes nobles du peuple, avec le législateur, ont creusé avec leurs bâtons ! »

Ce passage, présenté dans un pareil moment et en rapport avec ce qui précède, est bien remarquable. Les murmures ne se font plus entendre, le peuple s'approche des frontières de la terre promise, les effets de la morsure du serpent ont disparu ; et maintenant, sans aucune verge, sans avoir frappé quoi que ce soit, le peuple est pourvu de rafraîchissement. Quoique les Moabites et les Ammonites soient autour d'eux, quoique la puissance de Sihon leur barre le chemin, Dieu peut ouvrir un puits à son peuple et lui donner un chant de triomphe en dépit de tout. Oh ! quel Dieu que notre Dieu ! Qu'il est doux de méditer sur ses actes et ses voies envers son peuple dans toutes ces scènes du désert ! Puissions-nous apprendre à nous confier en lui plus implicitement, et à marcher avec lui de jour en jour, dans une sujétion sainte et heureuse ! C'est là le vrai sentier de la paix et de la bénédiction.

## Chapitres 22-24

Ces trois chapitres forment une portion distincte de notre livre, — portion vraiment merveilleuse, abondante en instructions riches et variées. Ils nous présentent d'abord le prophète cupide, et ensuite ses prophéties sublimes. Il y a quelque chose de particulièrement terrible dans l'histoire de Balaam. Évidemment il aimait l'argent — amour fréquent, hélas ! de nos jours. L'or et l'argent de Balak furent, pour ce misérable, un appât trop attrayant pour qu'il pût y résister. Satan connaissait son homme, et le prix auquel il pouvait être acheté.

Si le cœur de Balaam avait été en règle avec Dieu, il en aurait bientôt fini avec les messages de Balak ; il n'aurait pas eu un instant d'hésitation avant de lui envoyer sa réponse. Mais le cœur de Balaam était en mauvais état ; nous le voyons, dès l'abord, dans la triste condition d'un homme agité par des sentiments opposés. Son cœur voulait aller, parce qu'il convoitait l'argent et l'or ; mais en même temps il avait une sorte de respect pour Dieu, une apparence de piété servant, comme un manteau, à couvrir ses cupides habitudes. Il soupirait après l'argent mais il désirait s'en emparer d'une manière religieuse. Misérable homme ! Son nom se trouve dans les pages inspirées comme l'expression d'une phase horrible et sombre dans l'histoire de la décadence de l'homme : « Malheur à eux, dit Jude, car ils ont marché dans le chemin de Caïn, et se sont abandonnés à *l'erreur de Balaam pour une récompense*, et ont péri dans la contradiction de Coré ». Pierre aussi présente Balaam comme une figure saillante dans un des tableaux les plus sinistres de l'humanité déchue — comme un modèle sur lequel sont formés quelques-uns des caractères les plus méprisables. Il parle de ceux qui « ont les yeux pleins d'adultère et ne cessant jamais de pécher ; amorçant les âmes mal affermisses, ayant le cœur exercé à la cupidité, enfants de malédiction. Ayant laissé le droit chemin, ils se sont égarés, ayant suivi le chemin de Balaam, fils de Bosor, *qui aime le salaire d'iniquité* ; mais il fut repris de sa propre désobéissance : une bête de somme muette, parlant d'une voix d'homme, réprima la folie du prophète » (2 Pierre 2:14-16).

Ces passages sont solennellement concluants quant au vrai caractère et au véritable esprit de Balaam. Son cœur était attaché à l'argent, « il aime le salaire d'iniquité », et son histoire a été écrite avec la plume du Saint Esprit, pour être un grave avertissement à tous les professants de se garder de l'avarice qui est une idolâtrie. Que le lecteur considère le tableau exposé en Nombres 22. Qu'il en étudie les deux figures principales : un roi astucieux, un prophète cupide et volontaire. Nous ne doutons pas qu'il ne retire de cette étude un sentiment plus profond du mal qu'il y a dans la convoitise, du grand danger moral de diriger nos affections vers les richesses de ce monde ; mais aussi de l'immense bonheur du fidèle qui garde la crainte de Dieu devant ses yeux.

Examinons maintenant les merveilleuses prophéties que prononça Balaam, en présence de Balak, roi des Moabites.

Il est extrêmement intéressant d'assister à la scène qui se déroule dans les hauts lieux de Baal, d'observer le grand sujet mis en question, d'écouter ceux qui parlent, d'être admis à assister à une scène aussi importante. Combien peu Israël se doutait-il de ce qui se passait entre l'Éternel et l'ennemi. Peut-être murmuraient-ils dans leurs tentes, au moment même où Dieu proclamait leur perfection par la bouche du prophète avide. Balak aurait voulu faire maudire Israël ; mais, Dieu soit béni, il ne permet pas que personne maudisse son peuple. Il peut avoir affaire lui-même avec eux, en secret, touchant beaucoup de choses ; mais il ne permet pas qu'un autre parle contre eux. Il peut avoir à les reprendre ; mais il ne permet pas à un autre de le faire.

Ceci est un point d'un immense intérêt. La grande question n'est pas tant de savoir ce que l'ennemi peut penser du peuple de Dieu, ni ce que ce peuple peut penser de lui-même, ou les uns penser des autres ; la vraie et importante question est celle-ci : Qu'est-ce que Dieu pense de son peuple ? Il sait exactement tout ce qui le concerne : tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait et tout ce qui est en lui. Tout est entièrement à découvert sous son regard pénétrant. Les plus intimes secrets du cœur, de la nature et de la vie — tout lui est connu. Ni les anges, ni les hommes, ni les démons ne nous connaissent comme Dieu nous connaît. Il nous connaît parfaitement ; or c'est avec lui que nous avons affaire, et nous pouvons dire dans le langage triomphant de l'apôtre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Dieu nous voit, pense à nous, parle de nous, agit envers nous, selon ce qu'il a opéré en nous, selon la perfection de son œuvre. Les spectateurs peuvent voir beaucoup de fautes ; mais pour ce qui regarde *notre position* en vertu de la foi, notre Dieu ne nous voit que dans la beauté de Christ ; nous sommes « parfaits *en Lui* ». Quand Dieu regarde son peuple, il y voit son propre ouvrage ; et il convient à la gloire de son nom et à la louange de son salut qu'on ne puisse découvrir une seule tache en ceux qui sont à lui, en ceux qu'il a faits siens dans sa grâce souveraine. Son caractère, son nom, sa gloire et la perfection de son œuvre, tout cela est manifesté dans la position de ceux qu'il a amenés à Lui.

Voilà pourquoi, dès que l'ennemi ou l'accusateur entre en scène, l'Éternel s'avance lui-même pour recevoir l'accusation et y répondre ; or sa réponse est toujours fondée, non pas sur ce que son peuple est en lui-même, mais sur ce que Dieu l'a fait être, selon la perfection de sa propre œuvre. Sa gloire est liée à eux, et en les défendant, il la maintient. C'est pourquoi il se place entre eux et leurs accusateurs. Sa gloire demande qu'ils soient considérés dans toute la beauté dont il les a revêtus. Si l'ennemi vient pour maudire et accuser, l'Éternel lui répond en donnant un libre cours à l'éternelle satisfaction qu'il prend en ceux qu'il s'est choisis et qu'il a rendus capables de demeurer en sa présence pour toujours.

Tout cela est démontré d'une manière frappante dans le chapitre 3 du prophète Zacharie. Là aussi l'ennemi s'avance, pour s'opposer au représentant du peuple de Dieu. Comment Dieu lui répond-il ? Simplement en purifiant, en revêtant et en couronnant celui que Satan aurait voulu maudire et accuser ; le résultat est que ce dernier est réduit au silence pour toujours. Les vêtements sales sont ôtés, et celui qui était un tison devient un prêtre orné de la *tiare* ; celui qui n'était digne que des flammes de l'enfer est maintenant digne d'aller et de venir dans les parvis de la maison de l'Éternel. Lorsque nous lisons le Cantique des Cantiques, nous voyons la même chose. Là l'Époux contemplant l'épouse lui dit : « Tu es *toute belle*, mon amie, et en toi il n'y a *point de défaut* » (chap. 4:7). En parlant d'elle-même, elle ne peut que s'écrier : « *Je suis noire* » (chap. 1:4-5). De même, en Jean 13, le Seigneur Jésus regarde ses disciples et leur dit : « Vous êtes nets », quoique, quelques heures après, l'un d'eux dût le renier et jurer qu'il ne le connaissait pas ; tant est grande la différence entre ce que nous sommes en nous-mêmes et ce que nous sommes en Christ, entre notre position véritable et notre état variable.

Cette glorieuse vérité de la perfection de notre position devrait-elle nous rendre insouciant dans la vie pratique ? Loin de nous cette pensée ! La connaissance de notre position, absolument établie et parfaite en Christ, est la chose même dont le Saint Esprit se sert pour nous exciter à tendre vers la perfection pratique. Écoutez ces paroles puissantes de l'apôtre inspiré : « Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de

Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire. Mortifiez *donc* vos membres, etc » (Col. 3:1-5). Nous ne devons jamais mesurer notre position par notre état ; mais, au contraire, toujours juger notre état par notre position. Abaisser la position à cause de l'état, c'est donner le coup de mort à tout progrès dans le christianisme pratique.

La vérité précédente est fortement démontrée dans les quatre discours de Balaam. Nous n'aurions jamais eu cette glorieuse notion d'Israël, selon « la vision du Tout-Puissant » — du « sommet du rocher » — par « l'homme qui a l'œil ouvert », si Balak n'avait pas cherché à le maudire. L'Éternel, béni soit son nom, peut bien promptement ouvrir les yeux d'un homme sur le vrai état des choses qui sont en rapport avec la position de son peuple, et avec le jugement qu'il porte sur lui. Il revendique le privilège d'exposer ses pensées à leur égard. Balak et Balaam, avec « tous les seigneurs de Moab », peuvent s'assembler pour entendre maudire et défier Israël ; ils peuvent « bâtir sept autels » et « offrir un taureau et un bélier sur chaque autel », l'argent et l'or de Balak peuvent briller aux regards avides du faux prophète ; mais tous les efforts réunis de la terre et de l'enfer, des hommes et des démons, ne parviennent pas à évoquer le moindre souffle de malédiction ou d'accusation contre l'Israël de Dieu. L'ennemi aurait tout aussi inutilement cherché à découvrir un défaut dans la belle création que Dieu venait de déclarer « très bonne », que d'essayer de lancer une accusation contre les rachetés de l'Éternel. Oh ! non ; ils brillent dans toute la beauté dont il les a revêtus, et pour les voir ainsi, nous n'avons qu'à monter « au sommet du rocher », — puis avoir « l'œil ouvert » en les considérant selon le point de vue de Dieu, c'est-à-dire dans « la vision du Tout-Puissant ».

Ayant ainsi jeté un coup d'œil général sur le contenu de ces remarquables chapitres, nous allons parcourir rapidement chacun des quatre discours à part. Nous trouverons un point principal en chacun, un trait distinctif dans le caractère et la condition de ce peuple vu dans « la vision du Tout-Puissant ».

Dans le premier des admirables discours de Balaam, on voit la séparation marquée du peuple de Dieu d'avec toutes les nations : « Comment maudirai-je ce que Dieu n'a pas maudit ? Et comment appellerai-je l'exécration sur celui que l'Éternel n'a pas en exécration ? Car du sommet des rochers je le vois, et des hauteurs je le contemple. Voici, c'est un peuple qui habitera seul, et il ne sera pas compté parmi les nations. Qui est-ce qui comptera la poussière de Jacob, et le nombre de la quatrième partie d'Israël ? Que mon âme meure de la mort des hommes droits, et que ma fin soit comme la leur » (\*) (chap. 23:8-10).

(\*) *Pauvre Balaam ! Misérable homme ! Il désirait mourir de la mort des hommes droits. Il y en a beaucoup qui diraient la même chose mais ils oublient que pour « mourir de la mort des hommes droits », il faut posséder et montrer la vie des hommes droits. Plusieurs, hélas ! et ils sont nombreux, voudraient mourir de la mort de ceux dont ils n'ont pas la vie. Plusieurs aussi voudraient se mettre en possession de l'argent et de l'or de Balak, tout en étant inscrits au Registre de l'Israël de Dieu. Vaine pensée, fatale illusion ! Nous ne pouvons servir Dieu et Mammon.*

Ici nous avons Israël choisi et mis à part pour être un peuple séparé et particulier, un peuple qui, selon la pensée de Dieu à son égard, ne devait jamais, en quelque temps ou pour quelque raison que ce fût, se mêler avec les nations ou être compté parmi elles. « Le peuple habitera *seul* » c'est clair et énergique. C'est littéralement vrai de la semence d'Abraham ; et vrai de tous les croyants maintenant. D'immenses résultats pratiques découlent de ce grand principe. Le peuple de Dieu doit être à part pour Dieu ; non point parce qu'il est meilleur que les autres, mais seulement en vertu de ce que Dieu est et de ce qu'il voudrait que son peuple fût. Nous ne poursuivrons pas davantage ce sujet, que le lecteur fera bien d'examiner à la lumière de la parole divine : *Ce peuple « habitera seul, et il ne sera pas compté parmi les nations ».*

Mais s'il plaît à l'Éternel, dans sa grâce souveraine, de s'unir à un peuple, s'il l'appelle à être un peuple séparé, — à « vivre seul » dans le monde, et à briller pour lui au milieu de ceux qui « demeurent encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort », il faut que ce peuple soit dans

un état qui Lui convienne. Il doit le rendre tel qu'il voudrait l'avoir, afin qu'il soit à la louange de son grand et glorieux nom. C'est pourquoi, dans son second discours, le prophète expose non seulement l'état négatif, mais l'état positif du peuple. « Et il proféra son discours sentencieux, et dit : Lève-toi, Balak, et écoute ! Prête-moi l'oreille, fils de Tsiapor ! Dieu n'est pas un homme, pour mentir, ni un fils d'homme, pour se repentir : aura-t-il dit, et ne fera-t-il pas ? aura-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas ? Voici, j'ai reçu mission de bénir : *il a béni* et je ne le révoquerai pas. Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël ; l'Éternel, son Dieu, est avec lui, et un chant de triomphe royal est au milieu de lui. Dieu les a fait sortir d'Égypte ; il a comme la force des buffles. Car il n'y a pas d'enchantement contre Jacob, ni de divination contre Israël. Selon ce temps il sera dit de Jacob et d'Israël : Qu'est-ce que Dieu *a fait* ? [Non pas qu'est-ce qu'Israël a fait]. Voici, le peuple se lèvera comme une lionne, et se dressera comme un lion ; et il ne se couchera pas qu'il n'ait mangé la proie, et bu le sang des tués » (chap. 23:18-24).

Nous nous trouvons ici sur un terrain vraiment élevé, et aussi solide qu'élevé. C'est en vérité le « sommet du rocher » — l'air pur et la vaste étendue « des coteaux » où le peuple de Dieu n'est vu que dans la « vision du Tout-Puissant » — vu comme Il le voit, sans tache, sans ride, ni rien de semblable — toutes ses difformités étant dérobées à la vue, parce qu'il est revêtu de la beauté de Dieu. Dans ce sublime discours, la bénédiction et la sécurité d'Israël dépendent non d'eux-mêmes, mais de la vérité et de la fidélité de l'Éternel. « Dieu n'est pas un homme, pour mentir, ni un fils d'homme, pour se repentir ». Ceci place Israël sur un terrain sûr. Dieu doit être vrai envers lui-même. Y a-t-il aucune puissance qui puisse l'empêcher de tenir sa parole et son serment ? Assurément non. « *Il a béni*, et je ne le révoquerai pas ». Dieu ne *veut* pas et Satan ne *peut* pas révoquer la bénédiction.

Ainsi tout est fini. « Tout est bien établi et assuré ». Dans le premier discours, c'était : « Dieu *n'a pas maudit* ». Il y a un progrès visible. Tandis que Balak conduit de lieu en lieu le prophète cupide, l'Éternel prend occasion de dévoiler de nouveaux traits de beauté en son peuple, et de nouveaux points de sécurité dans sa position. Ainsi il ne montre pas seulement qu'il est un peuple séparé, habitant à part ; mais un peuple justifié, ayant l'Éternel son Dieu *avec* lui, et entendant un chant de triomphe royal *au milieu* de lui. « Il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël ». L'ennemi peut dire qu'il s'y trouve pourtant de l'iniquité et de la perversité. Oui, mais qui peut les faire apercevoir à l'Éternel, puisqu'il lui a plu de les couvrir comme d'un épais nuage pour l'amour de son nom ? S'il les a jetées derrière lui, qui peut les ramener devant sa face ? « C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ? » Dieu voit son peuple si complètement délivré de tout ce qui pourrait le condamner, qu'il peut établir sa demeure au milieu de lui et écouter sa voix. Nous pouvons donc avec raison nous écrier : « Qu'est-ce que Dieu a fait ? » Ce n'est pas : « Qu'est-ce qu'Israël a fait ? » Balak et Balaam auraient trouvé assez de motifs de malédiction si la conduite d'Israël avait été en question. Loué soit l'Éternel, c'est sur ce qu'il a fait que son peuple subsiste ; ce fondement sur lequel il repose est aussi inébranlable que le trône de Dieu. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Si Dieu se tient entre nous et tous nos ennemis, qu'avons-nous à *craindre* ? S'il entreprend de répondre en notre faveur à tout accusateur, alors assurément une paix parfaite est notre partage.

Cependant le roi de Moab espérait et essayait encore d'atteindre son but ; Balaam faisait de même, sans doute, car ils s'étaient ligués contre l'Israël de Dieu, comme la Bête et le faux prophète doivent s'élever et jouer un si terrible rôle dans l'avenir d'Israël. « Et Balaam vit qu'il était bon aux yeux de l'Éternel de bénir Israël, et il n'alla pas, comme d'autres fois, à la rencontre des enchantements (quelle effrayante révélation), mais il tourna sa face vers le désert. Et Balaam leva ses yeux et vit, Israël habitant dans ses tentes selon ses tribus ; et l'Esprit de Dieu fut sur lui. Et il proféra son discours sentencieux, et dit : Balaam, fils de Béor, dit, et *l'homme qui a l'œil ouvert*, dit : Celui qui *entend les paroles de Dieu*, qui voit *la vision du Tout-Puissant*, qui tombe et qui a les yeux ouverts, dit : Que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! Comme des vallées elles s'étendent, comme des jardins auprès d'un fleuve, comme des arbres d'aloès que l'Éternel a plantés, comme des cèdres auprès des eaux. L'eau coulera de ses seaux ; et sa semence sera au milieu de

grandes eaux... et son royaume sera haut élevé. Dieu l'a fait sortir d'Égypte ; il a comme la force des buffles ; il *dévorera les nations*, ses ennemis ; (terrible avertissement pour Balak) ; il cassera leurs os, et les frappera de ses flèches. Il s'est courbé, il s'est couché comme un lion, et comme une lionne : qui le fera lever ? Bénis sont ceux qui te bénissent, et maudits sont ceux qui te maudissent » (24:1-9).

« Plus haut, toujours plus haut », telle est ici la devise. Nous pouvons bien nous écrier : « Excelsior » à mesure que nous nous élevons au sommet des rochers, et que nous écoutons les éclatantes paroles que le faux prophète était forcé de prononcer. C'était de mieux en mieux pour Israël — de plus en plus mauvais pour Balak. Il devait être présent ; et non seulement entendre « bénir » Israël, mais s'entendre « maudire » pour avoir cherché à le maudire. Quelle riche grâce brille en ce troisième discours : « Que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! » Si quelqu'un était descendu pour examiner ces tentes et ces demeures dans « la vision » de l'homme, elles auraient pu lui apparaître « noires comme les tentes de Kédar ». Mais vues dans « la vision du Tout-Puissant », elles étaient « belles », et quiconque ne les voyait pas ainsi, avait besoin d'avoir « l'œil ouvert ». Si je regarde les enfants de Dieu « du sommet du rocher », je les verrai tels que Dieu les voit, c'est-à-dire revêtus de la beauté de Christ — parfaits en lui — acceptés dans le Bien-aimé. C'est ce qui me permettra de marcher avec eux, d'avoir communion avec eux, de m'élever au-dessus de leurs taches et de leurs défauts, de leurs chutes et de leurs infidélités (\*). Si je ne les contemple pas de cette place élevée, de ce terrain divin, je serai sûr d'arrêter mes yeux sur quelque défaut, sur quelque misère qui troubleront complètement ma communion, ou qui nuiront à l'amour.

(\*) Cette assertion ne touche en aucune manière la question de discipline dans la maison de Dieu. Nous sommes tenus de juger le mal moral et les erreurs de doctrine (1 Cor. 5:12-13).

Pour ce qui est d'Israël, nous verrons au chapitre suivant dans quel terrible mal il tomba. Ceci changea-t-il le jugement de l'Éternel ? Assurément non. « Il n'est pas un fils d'homme pour se repentir ». Il les jugeait et les châtiât pour leurs péchés, parce qu'il est saint et ne peut jamais tolérer, en son peuple, quoi que ce soit de contraire à Sa nature ; mais il ne pouvait jamais révoquer l'appréciation qu'il en avait faite. Il connaissait tout ce qui les concernait ; il savait ce qu'ils étaient et ce qu'ils feraient ; et cependant il avait dit : Je n'ai « pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu d'injustice en Israël. Que tes tentes sont belles, ô Jacob ! et tes demeures, ô Israël ! » Était-ce faire peu de cas de leurs péchés ? Le penser serait un blasphème. Il pouvait les châtier pour leurs péchés ; mais dès qu'un ennemi se présente pour les maudire ou les accuser, il se tient à leur tête et dit : « Je ne vois point d'iniquité... Que tes tentes sont belles ! »

Lecteur ! croyez-vous qu'une telle manière d'envisager la grâce divine conduise à un esprit d'antinomianisme ? Loin de nous cette idée ! Nous pouvons être convaincus que nous ne sommes jamais plus éloignés des atteintes de ce terrible mal, que lorsque nous respirons l'air pur et saint du « sommet du rocher » — ce terrain élevé du haut duquel le peuple de Dieu est considéré, non selon ce qu'il est en lui-même, mais selon ce qu'il est en Christ — non pas d'après les pensées de l'homme, mais d'après celles de Dieu. En outre, la seule manière vraie et efficace d'élever le niveau de la conduite morale, c'est de demeurer dans la foi à cette vérité si précieuse et si rassurante que Dieu nous voit parfaits en Christ.

Non seulement les demeures d'Israël sont belles aux yeux de l'Éternel, mais le peuple lui-même nous est présenté comme profitant des anciennes sources de la grâce et du ministère vivant qui se trouvent en Dieu. « Comme des vallées elles s'étendent, comme des jardins auprès d'un fleuve, comme des arbres d'aloès que l'Éternel a plantés, comme des cèdres auprès des eaux ». Que c'est exquis et parfaitement beau ! Et penser que nous sommes redevables de ces révélations sublimes à l'association impie de Balak et de Balaam ! Mais il y a plus que cela. Non seulement on voit Israël buvant aux sources éternelles de grâce et de salut ; mais comme cela doit toujours être, on le voit devenir un canal de bénédiction pour d'autres. « L'eau coulera de ses seaux ». C'est le dessein arrêté de Dieu que les douze tribus d'Israël deviennent encore un centre de riche bénédiction pour tous les bouts de la terre. C'est ce que nous apprenons par Ézéchiel 47, et Zacharie 14, chapitres qui développent la beauté merveilleuse de ces admirables discours. Le lecteur peut méditer, avec un

grand profit spirituel, sur ces passages et d'autres analogues ; mais qu'il se garde soigneusement de ce fatal système, faussement nommé système spiritualisant, qui en effet consiste principalement à appliquer à l'Église professante toutes les bénédictions spéciales de la maison d'Israël, pour ne laisser à celle-ci que les malédictions d'une loi violée. Nous pouvons être sûrs que Dieu ne sanctionnera pas un système comme celui-là. Israël est bien-aimé à cause des pères ; et « les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. 11:29).

Nous terminerons ce chapitre par l'examen rapide du dernier discours de Balaam. Balak ayant entendu l'éclatant témoignage rendu à l'avenir d'Israël, et à la destruction de tous ses ennemis, fut extrêmement exaspéré : « Alors la colère de Balak s'embrasa contre Balaam, et il frappa des mains ; et Balak dit à Balaam : C'est pour maudire mes ennemis que je t'ai appelé, et voici, tu les as bénis expressément ces trois fois. Et maintenant, fuis en ton lieu. J'avais dit que je te comblerais d'honneurs ; et voici, l'Éternel t'a empêché d'en recevoir. Et Balaam dit à Balak : N'ai-je pas aussi parlé à tes messagers que tu as envoyés vers moi, disant : Quand Balak me donnerait plein sa maison d'argent et d'or (la chose même que son pauvre cœur demandait avec instance), je ne *pourrais* transgresser le commandement de l'Éternel pour faire de mon propre mouvement du bien ou du mal ; ce que l'Éternel dira, je le dirai. Et maintenant, voici, je m'en vais vers mon peuple ; viens, je t'avertirai de ce que *ce peuple* fera à *ton peuple* à la fin des jours (c'était toucher au fond de la question). Et il proféra son discours sentencieux, et dit : Balaam, fils de Béor, dit, et l'homme qui a l'œil ouvert, dit : Celui qui entend les paroles de Dieu, et qui connaît la connaissance du Très-Haut, qui voit la vision du Tout-Puissant, qui tombe et qui a les yeux ouverts, dit : Je le verrai, mais pas maintenant ; je le regarderai, mais pas de près (redoutable fait pour Balaam). Une étoile surgira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël, et transpercera les coins de Moab, et détruira tous les fils de tumulte » (vers. 10-17).

Ceci complète parfaitement le sujet de tous ces discours. La pierre du faite est ici placée sur ce magnifique édifice. C'est vraiment la grâce et la gloire. Dans le premier discours, nous voyons l'absolue séparation du peuple ; dans le second, sa parfaite justification ; dans le troisième, sa beauté et son exubérance morales ; enfin, dans le quatrième, nous sommes au sommet même des coteaux — sur la plus haute cime des rochers, et nous contemplons de vastes plaines de gloire, se déployant au loin dans un vaste avenir sans bornes. Nous distinguons le Lion de la tribu de Juda se couchant, nous l'entendons rugir, nous le voyons saisissant tous ses ennemis et les anéantissant. L'étoile de Jacob se lève pour ne plus se coucher. Le vrai David monte sur le trône de son Père, Israël domine sur la terre, et tous ses ennemis sont couverts de honte et d'éternel mépris.

Il est impossible de concevoir quelque chose de plus magnifique que ces discours, et ils sont d'autant plus remarquables qu'ils viennent à la fin même de la course d'Israël dans le désert, pendant laquelle ils avaient donné de nombreuses preuves de ce qu'ils étaient — de quelle matière ils étaient faits — et de ce qu'étaient leurs facultés et leurs penchants. Mais Dieu est au-dessus de tout, et rien ne change son affection. Ceux qu'il aime, il les aime jusqu'à la fin ; c'est pourquoi l'association finale entre « la Bête et le faux prophète » doit échouer ; Israël, étant béni de Dieu, ne devait être maudit de personne. « Et Balaam se leva, et s'en alla, et s'en retourna en son lieu ; et Balak aussi s'en alla son chemin ».

## Chapitre 25

Ici s'ouvre devant nous une nouvelle scène. Nous avons été sur le sommet du Pisga, écoutant le témoignage de Dieu touchant Israël ; là tout était brillant, beau, sans nuage et sans tache. Mais maintenant nous nous trouvons dans les plaines de Moab, et tout est changé. Là nous avons affaire avec Dieu et avec ses pensées ; ici nous avons affaire avec le peuple et avec ses voies. Quel contraste ! Cela nous rappelle le commencement et la fin du chapitre 12 de 2 Corinthiens. Dans les premiers versets, nous avons la *position normale* du chrétien ; dans les derniers, *l'état possible* dans lequel il peut tomber s'il n'est pas vigilant. Les uns nous montrent « un homme en Christ » capable

d'être ravi dans le paradis, à quelque moment que ce soit ; les autres nous montrent les saints de Dieu capables de se jeter dans toute sorte de péchés et de folies.

Il en est de même d'Israël vu du « sommet des rochers » dans « la vision du Tout-Puissant », puis d'Israël vu dans les plaines de Moab. Dans l'un des cas nous avons leur position parfaite, et dans l'autre leur état imparfait. Les discours de Balaam nous donnent l'estimation de Dieu sur la première ; la pique de Phinéas, son jugement sur le second. Dieu ne révoquera jamais son décret sur la position qu'il a faite à son peuple ; cependant il doit le juger et le châtier lorsque sa marche ne s'accorde pas avec cette position. Son amour bienveillant veut que leur état corresponde à leur position. Mais ici, hélas ! la chair produit ses fruits. On permet à la nature d'agir de diverses manières ; alors notre Dieu est contraint de prendre la verge de la discipline, pour arrêter le mal que nous avons laissé agir.

Balaam, après avoir échoué dans sa tentative de maudire Israël, réussit par ses ruses à lui faire commettre le péché, espérant atteindre ainsi son but. « Et Israël s'attacha à Baal-Péor ; et la colère de l'Éternel s'embrasa contre Israël. Et l'Éternel dit à Moïse : Prends tous les chefs du peuple et fais-les pendre devant l'Éternel, à la face du soleil, afin que l'ardeur de la colère de l'Éternel se détourne d'Israël » (vers. 3-4). Ensuite vient le remarquable récit du zèle et de la fidélité de Phinéas : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Phinéas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, le sacrificateur, a détourné mon courroux de dessus les fils d'Israël, étant jaloux de ma jalousie au milieu d'eux, de sorte que je ne consumasse pas les fils d'Israël dans ma jalousie. C'est pourquoi dis : Voici, je lui donne mon alliance de paix ; et ce sera une alliance de sacrificature perpétuelle, pour lui et pour sa semence après lui, parce qu'il a été jaloux pour son Dieu, et a fait propitiation pour les fils d'Israël » (vers. 10-13).

La gloire de Dieu et le bien d'Israël étaient les motifs qui réglèrent la conduite du fidèle Phinéas. C'était un instant critique. Il sentait qu'il fallait agir de la manière la plus décidée. Ce n'était pas le moment d'avoir une fausse indulgence. Il y a dans l'histoire du peuple de Dieu des temps où l'indulgence envers l'homme devient de l'infidélité envers Dieu ; or le discernement est de la plus haute importance en de pareils cas. La promptitude de Phinéas sauva la congrégation entière, glorifia l'Éternel au milieu de son peuple, et déjoua complètement les desseins de l'ennemi. Balaam retourna parmi les Madianites jugés ; Phinéas devint le possesseur d'une sacrificature éternelle.

Telle est l'instruction contenue dans cette courte division de notre livre. Que l'Esprit de notre Dieu nous donne un sentiment tellement habituel de la perfection de notre position en Christ que notre marche en devienne plus conséquente.

## Chapitre 26

Nous avons ici le second dénombrement des enfants d'Israël, lorsqu'ils sont près d'entrer dans le pays de la promesse. Combien il est triste de penser que, des six cent mille hommes de guerre qui furent dénombrés au commencement, deux seuls avaient survécu — Josué et Caleb. Les corps de tous les autres « tombèrent dans le désert ». Deux hommes dont la foi fut simple, restèrent pour en recevoir la récompense.

Combien cela est solennel, plein d'avertissement et d'instruction pour nous ! L'incrédulité empêcha la première génération d'entrer dans le pays de Canaan, et la fit mourir dans le désert. C'est le fait sur lequel le Saint Esprit fonde les exhortations et les avertissements les plus pressants que l'on puisse trouver dans toute l'étendue du livre inspiré. Écoutons-le ! « C'est pourquoi... prenez garde, frères, qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un méchant cœur d'incrédulité, en ce qu'il abandonne le Dieu vivant ; mais exhortez-vous l'un l'autre chaque jour, aussi longtemps qu'il est dit : « Aujourd'hui », afin qu'aucun d'entre vous ne s'endurcisse par la séduction du péché. Car nous sommes devenus les compagnons du Christ, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance, selon qu'il est dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme dans l'irritation » (Car qui sont ceux qui, l'ayant entendu,

l'irritèrent ? Mais, est-ce que ce ne furent pas tous ceux qui sont sortis d'Égypte par Moïse ? Et contre lesquels fut-il indigné durant quarante ans ? N'est-ce pas contre ceux qui ont péché et dont les corps sont tombés dans le désert ? Et auxquels jura-t-il qu'ils n'entreraient pas dans son repos, sinon à ceux qui ont désobéi ? Et nous voyons qu'ils n'y purent entrer à cause de l'incrédulité). Craignons donc qu'une promesse ayant été laissée d'entrer dans son repos, quelqu'un d'entre vous paraisse ne pas l'atteindre ; car nous aussi, nous avons été évangélisés de même que ceux-là ; mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, n'étant pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent » (Héb. 3:12 ; 4:2).

Ici se trouve le grand secret pratique : la parole de Dieu mêlée avec de la foi. Précieux mélange ! Seule chose qui puisse réellement profiter à quelqu'un ! Nous pouvons écouter beaucoup, parler beaucoup, professer beaucoup ; mais il est certain que la mesure de la vraie puissance spirituelle pour surmonter les difficultés et vaincre le monde — cette mesure est simplement celle du mélange de la parole de Dieu avec la foi. Cette parole est établie pour toujours dans les cieux ; et si elle est fixée dans nos cœurs par la foi, il y a un lien divin qui nous unit au ciel et à tout ce qui s'y rapporte ; puis, dans la proportion où nos cœurs seront ainsi liés au ciel et à Christ qui y est, nous serons pratiquement séparés de ce présent siècle, élevés au-dessus de son influence. La foi prend possession de tout ce que Dieu a donné. Elle pénètre ainsi au-dedans du voile ; elle tient ferme, comme voyant Celui qui est invisible ; elle s'occupe de ce qui est invisible et éternel, non du visible et du temporel. L'homme pense que les biens de la terre sont sûrs ; la foi ne connaît rien de sûr que Dieu et sa Parole. La foi prend la Parole de Dieu, la place dans les secrètes profondeurs du cœur, et l'y conserve comme un trésor caché — seule chose qui mérite d'être appelée un trésor. L'heureux possesseur de ce trésor devient entièrement indépendant du monde. Il peut être pauvre quant aux richesses de ce monde périssable ; mais s'il est riche en foi, il possède d'inexprimables richesses, « les biens permanents et la justice », « les richesses insondables du Christ ». Si vous voulez simplement prendre Dieu sur parole, croire ce qu'il dit, parce qu'il le dit — et c'est là la foi — alors vous possédez réellement un trésor qui rend son possesseur complètement indépendant de la terre, où les hommes ne marchent que par la vue. La foi ne connaît de positif et de réel que la Parole du Dieu vivant.

Or ce fut l'absence de cette foi bénie qui tint Israël hors de Canaan, et fut cause que six cent mille corps d'hommes tombèrent dans le désert. C'est aussi l'absence de cette foi qui tient des milliers d'enfants de Dieu dans la servitude et dans les ténèbres, tandis qu'ils devraient marcher dans la lumière et dans la liberté — qui les tient dans l'abattement et dans la tristesse, lorsqu'ils devraient marcher dans la joie et la force du plein salut de Dieu — dans la crainte du jugement, quand ils devraient marcher dans l'espérance de la gloire — dans le doute s'ils échapperont à l'épée du destructeur en Égypte, pendant qu'ils devraient se nourrir du froment de la terre de Canaan.

Que le Seigneur répande sa lumière et sa vérité, pour amener ses enfants à jouir de la plénitude de leur part en Christ, afin qu'ils prennent leur vraie position en lui rendant un témoignage fidèle dans l'attente de son glorieux avènement.

## Chapitre 27

La conduite des filles de Tselophkhad, ainsi qu'elle nous est rapportée au commencement de ce chapitre, offre un beau contraste avec l'infidélité dont nous venons de parler. Elles n'appartenaient certes pas à la génération de ceux qui sont toujours prêts à abandonner le terrain divin, à abaisser l'échelle divine et à renoncer aux privilèges accordés par la grâce divine. Elles étaient déterminées, par grâce, à poser le pied de la foi sur le terrain le plus élevé ; et, avec une décision sainte et ferme, à prendre possession de ce que Dieu leur avait donné.

« Et les filles de Tselophkhad, fils de Hépher, fils de Galaad, fils de Makir, fils de Manassé, des familles de Manassé, fils de Joseph, s'approchèrent... ; et elles se tinrent devant Moïse et devant Éléazar, le sacrificateur, et devant les princes et toute l'assemblée, à l'entrée de la tente d'assignation, disant : Notre père est mort dans le désert, et il n'était pas dans l'assemblée de ceux

qui s'ameutèrent contre l'Éternel, dans l'assemblée de Coré ; mais il est mort dans son péché, et il n'a pas eu de fils. Pourquoi le nom de notre père serait-il retranché du milieu de sa famille parce qu'il n'a pas de fils ? Donne-nous une possession au milieu des frères de notre père » (vers. 1-4).

Ce passage est extraordinairement beau. Cela fait du bien au cœur de lire de telles paroles en un temps comme celui-ci, où l'on fait si peu de cas de la position et de la portion du peuple de Dieu, et quand tant de gens se contentent d'aller de jour en jour et d'année en année, sans même s'inquiéter de rechercher les choses qui leur sont gratuitement données par Dieu. Il est triste de voir l'insouciance, la complète indifférence avec lesquelles de nombreux chrétiens professants traitent des questions aussi importantes que la position, la marche et l'espérance du croyant et de l'Église de Dieu. C'est en même temps pécher contre la grâce et déshonorer le Seigneur, que de montrer un esprit d'indifférence à l'égard de ce qu'il nous a révélé sur la position et la portion, soit de l'Église, soit du croyant individuellement. Si Dieu, dans sa grâce, a bien voulu nous accorder de précieuses prérogatives, comme chrétiens, ne devons-nous pas chercher à connaître quelles sont ces prérogatives ? Ne devons-nous pas chercher à nous les approprier avec la simplicité naïve de la foi ? Est-ce traiter dignement notre Dieu et ses révélations que d'être indifférents de savoir si nous sommes serviteurs ou fils — si nous avons ou non le Saint Esprit demeurant en nous — si nous sommes sous la loi ou sous la grâce — si notre vocation est céleste ou terrestre ? Assurément non. S'il y a une chose plus claire que toute autre dans l'Écriture, c'est que Dieu prend son plaisir en ceux qui apprécient les ressources de son amour et qui en jouissent, en ceux qui trouvent leur joie en lui. Nous voyons ces filles de Joseph — car nous pouvons les appeler ainsi — privées de leur père, faibles, abandonnées, si on les considère au point de vue humain. La mort avait rompu le lien apparent qui les unissait à l'héritage proprement dit du peuple. Se contentent-elles d'y renoncer lâchement ? Leur est-il égal d'avoir ou de ne pas avoir une place et une portion avec l'Israël de Dieu ? Oh non ! ces illustres femmes nous fournissent un modèle à étudier et à imiter — un zèle qui, nous osons le dire, rafraîchit le cœur de Dieu. Elles étaient assurées qu'il y avait, pour elles, dans la terre promise, une portion dont ni la mort, ni aucun incident du désert ne pourraient jamais les priver. « Pourquoi le nom de notre père serait-il retranché du milieu de sa famille, parce qu'il n'a pas de fils ? » La mort, le manque de lignée mâle, rien au monde ne pouvait annuler la bonté de Dieu ! C'était impossible. « Donne-nous une possession au milieu des frères de notre père ».

Nobles paroles, qui montèrent droit au trône et au cœur du Dieu d'Israël. Elles étaient aussi un témoignage des plus puissants rendu devant toute la congrégation. Moïse est pris à l'improviste. Moïse était un serviteur, et même un serviteur béni et honoré ; néanmoins, dans ce merveilleux Livre du désert, des questions surviennent, que Moïse est incapable de traiter ; ainsi, par exemple, le cas des hommes souillés du chapitre 9, et celui des filles de Tselophkhad.

« Et Moïse apporta leur cause devant l'Éternel. Et l'Éternel parla à Moïse, disant : *Les filles de Tselophkhad ont bien parlé. Tu leur donneras une possession d'héritage au milieu des frères de leur père, et tu feras passer à elles l'héritage de leur père* » (vers. 5-7).

Voilà un glorieux triomphe en présence de l'assemblée entière. Une foi simple et courageuse est toujours sûre d'être récompensée. Elle glorifie Dieu, et Dieu l'honore. Dans tout l'Ancien et le Nouveau Testament, nous voyons cette même grande vérité pratique, savoir que Dieu prend son plaisir dans une foi simple et courageuse, qui saisit simplement et qui retient ferme tout ce qu'il a donné, qui refuse positivement, même en face de la faiblesse humaine et de la mort, d'abandonner la moindre parcelle de l'héritage divinement octroyé. Lors même que les os de Tselophkhad reposaient dans la poudre du désert, et qu'aucune lignée mâle n'était là pour conserver son nom, la foi pouvait s'élever au-dessus de toutes ces choses et compter sur la fidélité de Dieu pour accomplir tout ce que sa Parole avait promis.

« Les filles de Tselophkhad ont bien parlé ». Elles le font toujours. Leurs paroles sont des paroles de foi et, comme telles, sont toujours sages, au jugement de Dieu. C'est une chose terrible que de limiter « le Saint d'Israël ». Il aime qu'on le croie et qu'on use de lui. Il est impossible à la foi d'épuiser

les richesses de Dieu. Dieu ne pourrait pas plus désappointer la foi, qu'il ne pourrait se renier lui-même. La seule chose qui, dans ce monde, puisse vraiment réjouir et rafraîchir le cœur de Dieu, c'est la foi qui le croit simplement ; or une foi qui peut se confier en lui, sera toujours aussi celle qui peut l'aimer, le servir et le louer.

Nous sommes donc redevables envers les filles de Tselophkhad. Elles nous donnent une leçon d'une valeur inestimable, et, de plus, leur conduite fut la cause de la révélation d'une nouvelle vérité, qui devait être la base d'une règle divine pour toutes les générations futures. L'Éternel commanda à Moïse, en disant : « Quand un homme mourra sans avoir de fils, vous ferez passer son héritage à sa fille » (vers. 8).

Un grand principe est ici posé quant à la question de l'héritage, duquel, humainement parlant, nous n'aurions rien su sans la foi et la conduite fidèle de ces femmes remarquables. Si elles avaient écouté la voix de la timidité et de l'incrédulité, si elles avaient refusé de se présenter devant toute la congrégation pour la revendication des droits de la foi, alors, non seulement elles auraient perdu leur héritage et leur bénédiction personnelle, mais à l'avenir toutes les filles d'Israël qui se seraient trouvées dans une semblable position, auraient été également privées de leur portion. Tandis qu'au contraire, en agissant dans la précieuse énergie de la foi, elles conservèrent leur héritage, obtinrent la bénédiction, et reçurent le témoignage de Dieu ; leurs noms brillent dans les pages inspirées, et leur conduite donna lieu à un décret divin qui devait régir toutes les générations futures.

Cependant nous devons nous souvenir qu'il y a un danger moral dans la dignité même et dans la supériorité que la foi donne à ceux qui, par grâce, peuvent l'exercer. Nous avons à nous garder soigneusement de ce danger. Cela est démontré d'une manière frappante dans la fin de l'histoire des filles de Tselophkhad (36:1-5) : « Et les chefs des pères de la famille des fils de Galaad,... d'entre les familles des fils de Joseph, s'approchèrent et parlèrent devant Moïse et devant les princes, chefs des pères des fils d'Israël, et ils dirent : L'Éternel a commandé à mon seigneur de donner le pays en héritage par le sort, aux fils d'Israël, et mon seigneur a reçu de l'Éternel commandement de donner l'héritage de Tselophkhad, notre frère, à ses filles. Si elles deviennent femmes de quelqu'un des fils des autres tribus des fils d'Israël, leur héritage sera ôté de l'héritage de nos pères, et sera ajouté à l'héritage de la tribu à laquelle elles viendront à appartenir ; et il sera ôté du lot de notre héritage. Et quand le Jubilé des fils d'Israël arrivera, leur héritage sera ajouté à l'héritage de la tribu à laquelle elles appartiendront ; et leur héritage sera ôté de l'héritage de la tribu de nos pères. Et Moïse commanda aux fils d'Israël, sur le commandement de l'Éternel, disant : La tribu des fils de Joseph a dit juste ».

Les « pères » de la maison de Joseph doivent être entendus aussi bien que les « filles ». La foi de ces dernières était des plus belles ; mais il était à craindre que dans la place distinguée où leur foi les avait élevées, elles n'oubliaient les droits des autres, en reculant les limites de l'héritage de leurs pères. Il ne fallait pas qu'il en fût ainsi ; et, par conséquent, la sagesse de ces pères est très visible. Nous avons besoin d'être gardés de tous côtés, afin que l'intégrité de la foi et le témoignage soient dûment maintenus.

« C'est ici la parole que l'Éternel a commandée à l'égard des filles de Tselophkhad, disant : Elles deviendront femmes de qui leur semblera bon ; seulement, qu'elles deviennent femmes dans la famille de la tribu de leurs pères, afin que l'héritage ne passe point de tribu en tribu chez les fils d'Israël ; car les fils d'Israël seront attachés chacun à l'héritage de la tribu de ses pères... Les filles de Tselophkhad firent comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse ; et... se marièrent aux fils de leurs oncles... et leur héritage resta dans la tribu de la famille de leur père » (Versets 6-12).

Ainsi tout est arrangé. L'activité de la foi est gouvernée par la vérité de Dieu ; les droits individuels sont réglés, en harmonie avec les vrais intérêts de tous ; en même temps, la gloire de Dieu est si pleinement maintenue, qu'au jour du jubilé, au lieu d'une confusion dans les limites d'Israël, l'intégrité de l'héritage est assurée selon l'ordonnance divine.

Le dernier paragraphe du chapitre 27 est profondément solennel. Les procédés gouvernementaux de Dieu sont déployés devant nous d'une manière éminemment propre à émouvoir le cœur. « Et l'Éternel dit à Moïse : Monte sur cette montagne d'Abarim, et regarde le pays que j'ai donné aux fils d'Israël. Tu le regarderas, et tu seras recueilli vers tes peuples, toi aussi, comme Aaron, ton frère, a été recueilli : parce que, au désert de Tsin, lors de la contestation de l'assemblée, vous avez été rebelles à mon commandement, quand vous auriez dû me sanctifier à leurs yeux à l'occasion des eaux : ce sont là les eaux de Meriba à Kadès, dans le désert de Tsin » (vers. 12-14).

Moïse ne doit pas passer le Jourdain. Non seulement il ne peut pas officiellement faire traverser le peuple, mais il ne peut pas traverser lui-même. Telle était l'ordonnance judiciaire du gouvernement de Dieu. Mais d'un autre côté nous voyons la grâce briller d'un éclat extraordinaire, dans le fait que Moïse est conduit, par la main même de Dieu, au sommet de la colline, pour qu'il voie de là le pays de la promesse dans toute sa magnificence ; non seulement tel qu'Israël le posséda ensuite, mais tel que Dieu l'a primitivement octroyé.

Or ce fruit de la grâce se montre plus pleinement encore à la fin du Deutéronome, où il nous est dit aussi que Dieu enterra son cher serviteur. En vérité, il n'y a rien de pareil dans l'histoire des saints de Dieu. Nous ne nous arrêtons pas ici sur ce sujet, l'ayant déjà traité ailleurs (\*) ; mais il est plein du plus profond intérêt. Moïse ayant parlé inconsidérément de ses lèvres, il lui fut interdit de traverser le Jourdain. C'était Dieu agissant en *gouvernement*. Mais Moïse fut emmené au sommet du Pisga pour y avoir, en compagnie de l'Éternel, une vue complète de l'héritage ; puis, l'Éternel fit une fosse et l'y enterra. C'était Dieu en *grâce* — grâce qui a toujours fait que « de celui qui mange est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur ». Il est précieux d'être les objets d'une pareille grâce ! Puissent nos âmes s'en réjouir de plus en plus.

(\*) Voyez un article intitulé « La grâce et le gouvernement » dans le *Messager évangélique* 1941, p. 247.

Nous ferons remarquer, en terminant, le beau désintéressement de Moïse dans l'établissement de son successeur. Ce saint homme de Dieu se distingua toujours par un esprit éminemment désintéressé. Grâce rare et admirable. Nous ne le voyons jamais chercher ses propres intérêts ; au contraire, à chaque occasion qui lui fut offerte d'établir sa réputation et sa fortune, il montra nettement que la gloire de Dieu et le bien de son peuple occupaient et remplissaient tellement son cœur, qu'il n'y restait point de place pour une considération personnelle.

Ainsi en est-il dans la dernière scène de ce chapitre. Quand Moïse apprend qu'il ne doit pas traverser le Jourdain, au lieu d'être rempli de regrets pour lui-même, il ne pense qu'aux intérêts de la congrégation. « Et Moïse parla à l'Éternel, disant : Que l'Éternel, le Dieu des esprits de toute chair, établisse sur l'assemblée un homme qui sorte devant eux, et entre devant eux, et qui les fasse sortir et les fasse entrer et que l'assemblée de l'Éternel ne soit pas comme un troupeau qui n'a pas de berger » (vers. 15-17).

Que ces paroles durent être douces au cœur de Celui qui aimait tant son peuple, et qui s'en occupait constamment ! Pourvu que les besoins d'Israël fussent satisfaits, Moïse était content. Pourvu que l'œuvre se fasse, peu lui importe quel sera l'ouvrier. Quant à lui-même, il peut calmement abandonner ses intérêts et son sort entre les mains de Dieu, qui prendra soin de lui. Mais son cœur affectueux est ému de tendresse envers le peuple bien-aimé de Dieu ; aussi, dès qu'il voit Josué établi comme leur conducteur, il est prêt à partir pour entrer dans le repos éternel. Si seulement il y avait parmi nous un plus grand nombre de ces serviteurs caractérisés par l'excellent esprit de Moïse. Mais, hélas ! nous devons répéter les paroles de l'apôtre : « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non pas ceux de Jésus Christ ».

Seigneur ! conduis tous nos cœurs à désirer une plus entière consécration de nous-mêmes, de l'esprit, de l'âme et du corps, à ton service béni ! Puissions-nous réellement apprendre à vivre non pour nous-mêmes, mais pour Celui qui mourut pour nous, qui descendit des cieux sur cette terre pour nos péchés, qui de cette terre remonta dans les cieux où il s'occupe de nos infirmités ; et qui vient pour accomplir notre gloire et notre salut éternels.

## Chapitres 28-29

Ces deux chapitres doivent être lus ensemble. Ils forment une partie du livre, distincte et pleine d'intérêt et d'instruction. Le commencement du chapitre 28 nous donne un exposé sommaire du contenu de toute la section : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël, et dis-leur : Vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, mon offrande, mon pain, pour mes sacrifices par feu, qui me sont une odeur agréable ».

Ces paroles donnent au lecteur la clef de toute cette partie du livre. C'est aussi clair et simple que possible. « *Mon offrande* », « *Mon pain* », « *Mes sacrifices* », « *Mon odeur agréable* ». Tout ceci est fortement accentué. Nous y voyons que la grande pensée principale est Christ, en rapport avec Dieu. Ce n'est pas tant Christ comme suppléant à nos besoins — quoique sûrement il y supplée d'une manière très bénie — que Christ comme nourrissant et réjouissant le cœur de Dieu. C'est « la viande de Dieu », expression vraiment étonnante, à laquelle nous pensons peu, et que nous comprenons peu. Nous sommes trop portés à regarder Christ simplement comme l'auteur de notre salut, celui par qui nous sommes pardonnés et sauvés de l'enfer, le canal par lequel toute bénédiction coule sur nous. Il est tout cela, béni soit son nom. « Il est l'Auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent ». « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois ». Il mourut, lui le Juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu. Il nous sauve de nos péchés, de leur puissance présente et des conséquences à venir.

Tout cela est vrai et, conséquemment, il est question de l'offrande pour le péché dans les deux chapitres qui sont devant nous, ainsi que dans chaque paragraphe en particulier (voir chap. 28:15, 22, 30 ; 29:5, 11, 16, 19, 22, 25, 28, 31, 34, 38). Plus de treize fois il est fait mention de l'offrande de propitiation pour le péché ; et cependant, malgré tout cela, il reste évident et vrai que le péché ou la propitiation pour le péché n'est nullement le principal sujet de ces chapitres. Il n'en est pas fait mention dans le verset que nous avons cité, bien que ce verset donne évidemment un sommaire du contenu des deux chapitres ; il n'y est même pas fait allusion avant le verset 15.

Est-il besoin de dire que l'offrande pour le péché est essentielle, vu qu'il s'agit de l'homme, et que l'homme est pécheur.

Il serait impossible de traiter le sujet de l'homme rapproché de Dieu, de son culte ou de sa communion, sans introduire la mort expiatoire de Christ comme fondement indispensable. C'est ce que le cœur reconnaît avec une extrême joie. Le mystère du précieux sacrifice de Christ sera, dans tous les siècles à venir, une source de rafraîchissement pour nos âmes.

Nous accusera-t-on de socinianisme (\*), si nous affirmons qu'il y a en Christ et dans sa mort précieuse, quelque chose de plus que de porter nos péchés et de suppléer à nos besoins ! Nous espérons que non. Peut-on lire les chapitres 28 et 29 des Nombres et ne pas voir cela ? Considérez un simple fait qui frapperait même un enfant : Il y a soixante-dix versets dans toute cette section ; or, dans ce nombre, treize seulement font allusion à l'offrande pour le péché, tandis que les cinquante-sept autres ne s'occupent que des sacrifices en odeur agréable.

(\*) Doctrine qui nie la Trinité et la divinité de Christ (de Sozzini, dit Socin 1525-1562)

En un mot, le thème principal ici, c'est le plaisir que Dieu prend en Christ. Matin et soir, jour par jour, semaine après semaine, d'une nouvelle lune à l'autre, du commencement à la fin de l'année, c'est Christ, sa bonne odeur et son grand prix devant Dieu. Il est vrai — grâce à Dieu et à Jésus Christ son Fils — que notre péché est expié, jugé et effacé pour toujours ; nos fautes sont pardonnées et notre culpabilité annulée. Mais en outre, et par-dessus tout cela, le cœur de Dieu est nourri, rafraîchi et réjoui par Christ. Que représentait l'Agneau du matin et l'Agneau du soir ? Était-ce une offrande pour le péché ou un holocauste ? Voici la réponse : « Et tu leur diras : C'est ici le sacrifice fait par feu que vous présenterez à l'Éternel : deux agneaux âgés d'un an, sans défaut, chaque jour, *en holocauste continuel* ; tu offriras l'un des agneaux le matin, et le second agneau, tu l'offriras entre les deux soirs ; et le dixième d'un épha de fleur de farine, pour l'offrande de gâteau, pétrie avec un quart

de hin d'huile broyée : C'est l'holocauste continué qui a été offert en la montagne de Sinaï, en odeur agréable, un sacrifice par feu à l'Éternel » (vers. 3-6).

Qu'étaient les deux agneaux pour le sabbat ? (vers. 9-10). Une offrande pour le péché ou un holocauste ? « C'est l'holocauste du sabbat pour chaque sabbat ». Il devait être double, parce que le sabbat était un type du repos qui reste pour le peuple de Dieu, époque où une double appréciation de Christ aura lieu. Le caractère de cette offrande est donc aussi évident : c'était Christ comme les délices de Dieu ; tel est le principal caractère de l'holocauste. L'offrande pour le péché, c'est Christ en rapport avec nous. Dans celle-ci, il s'agit de la nature odieuse du péché ; dans celui-là, il s'agit du prix inestimable et de l'excellence de Christ, selon l'appréciation de Dieu lui-même.

Il en était encore ainsi au commencement de leurs mois (vers. 11), à la fête de Pâques et des pains sans levain (vers. 16-25) ; à la fête des premiers fruits (vers. 26-31) ; à celle du jubilé (chap. 29:1-6) ; à celle des Tabernacles (vers. 7-38). En un mot, dans toute la série des fêtes, l'idée dominante c'est Christ en odeur agréable. L'offrande pour le péché ne manque jamais ; mais les offrandes en odeur agréable occupent la première place, comme il est facile de le remarquer. Il n'est pas possible de lire cette remarquable portion de l'Écriture, sans observer le contraste entre la place de l'offrande pour le péché et celle de l'holocauste. On ne parle, à l'occasion de la première, que « d'un jeune bouc » ; tandis que la seconde se présente à nous sous la forme de « quatorze agneaux, treize veaux », etc. Telle est la grande place qu'occupent dans ces pages les offrandes d'agréable odeur.

Pourquoi donc nous arrêtons-nous autant sur ceci ? Simplement pour montrer au lecteur chrétien le vrai caractère du culte que Dieu recherche et dans lequel il se réjouit. Dieu prend son plaisir en Christ, et notre aspiration *constante* devrait être de présenter à Dieu ce en quoi il prend son plaisir. Christ devrait toujours être l'objet de notre culte, et il le sera dans la mesure où nous serons conduits par l'Esprit de Dieu. Combien souvent, hélas ! c'est le contraire qui a lieu. Soit dans le culte public, soit en particulier, combien souvent le ton est faible, l'esprit triste et lourd. Nous sommes occupés de nous-mêmes au lieu de l'être de Christ ; alors le Saint Esprit, au lieu de pouvoir faire son œuvre qui consiste à prendre les choses de Christ et à nous les communiquer, est obligé de s'occuper de nous-mêmes, pour nous juger, parce que notre marche n'a pas été pure.

Tout ceci doit être vivement déploré, et réclame notre sérieuse attention, soit relativement à nos réunions publiques, soit en ce qui concerne notre vie de piété personnelle. Pourquoi le ton de nos réunions est-il fréquemment si languissant, si peu élevé, sans recueillement véritable ? Pourquoi les hymnes et les prières sont-ils si peu ce qu'ils devraient être ? Pourquoi y a-t-il au milieu de nous si peu de choses dont Dieu puisse parler comment étant « son pain, ses sacrifices faits par feu qui lui sont une odeur agréable » ? Étant occupés de nous-mêmes, de nos besoins ou de nos difficultés, nous sommes incapables d'offrir à Dieu la viande de son sacrifice. Nous lui dérobons réellement ce qui lui est dû, et ce que désire son cœur.

Est-ce à dire que nous devons ignorer nos épreuves, nos difficultés et nos besoins ? Non, mais nous devons les lui remettre. Il nous dit de rejeter sur lui *tout* notre souci, car il prend soin de nous. N'est-ce pas assez ? Ne devrions-nous pas être suffisamment délivrés de nous-mêmes, lorsque nous nous réunissons en sa présence, pour lui présenter quelque chose d'autre que ce qui provient de nous ? Nous ne pouvons certainement pas supposer que nos péchés, nos peines ou nos chagrins soient un aliment propre au sacrifice de Dieu. Il a fait de ces choses des objets de ses soins, béni soit son nom ; mais elles ne peuvent pas lui être présentées pour sa nourriture.

Ne devrions-nous pas chercher à nous maintenir dans un état d'âme qui nous rende capables de présenter à Dieu ce qu'il lui a plu d'appeler « son pain » ? Occupons-nous donc habituellement de Christ comme odeur agréable à Dieu. Ce n'est pas que nous en devions moins estimer l'offrande pour le péché ; loin de nous cette pensée ! Seulement souvenons-nous qu'il y a, en Jésus Christ notre précieux Seigneur, quelque chose de plus que le pardon de nos péchés, et le salut de nos âmes. L'holocauste, le gâteau et l'aspersion nous représentent Christ comme un parfum agréable, comme

l'aliment du sacrifice de Dieu, comme la joie de son cœur. Est-il nécessaire que nous insistions sur ce fait que Celui qui est un parfum agréable à Dieu, est le même qui a été fait malédiction pour nous ? Certainement tout chrétien reconnaît cela. Cependant nous sommes trop disposés à borner nos pensées sur Christ, à ce que Christ a *fait pour nous*, à l'exclusion de ce *qu'il est pour Dieu*. Que Dieu, par son Esprit, emploie à cet effet notre étude de ces deux chapitres.

Dans nos « Notes sur le Lévitique », nous avons présenté au lecteur ce que Dieu nous a donné de lumière sur les sacrifices et les fêtes. Nous ne croyons donc pas nécessaire de nous y arrêter ici.

## Chapitre 30

Cette courte division a ce que nous pourrions appeler une portée dispensationnelle. Elle s'applique spécialement à Israël, et traite le sujet des vœux et des serments. L'homme et la femme sont ici dans un contraste marqué : « Quand un homme aura fait un vœu à l'Éternel, ou quand il aura fait un serment, pour lier son âme par une obligation, il ne violera pas sa parole ; il fera selon tout ce qui sera sorti de sa bouche » (vers. 3). Pour la femme, le cas était différent : « Et si une femme a fait un vœu à l'Éternel, et qu'elle se soit liée par une obligation dans la maison de son père, dans sa jeunesse, et que son père ait entendu son vœu et son obligation par laquelle elle a obligé son âme, et que son père ait gardé le silence envers elle, tous ses vœux demeureront obligatoires, et toute obligation par laquelle elle aura obligé son âme demeurera obligatoire. Mais si son père la désapprouve le jour où il en a entendu parler, aucun de ses vœux et de ses obligations par lesquelles elle a obligé son âme ne demeureront obligatoires ; et l'Éternel lui pardonnera, car son père l'a désapprouvée » (vers. 4-6). La même restriction s'appliquait au cas d'une femme mariée. Son mari pouvait confirmer ou annuler tous ses vœux ou tous ses serments.

Telle était la loi sur les vœux. L'homme ne pouvait pas se libérer de ses vœux. Il était obligé d'accomplir toutes les choses qu'il avait dites. Quoi que ce fût qu'il eût entrepris de faire, il y était solennellement et irrévocablement tenu. Il n'y avait pas de porte de derrière, comme on dit — pas moyen d'en sortir.

Or nous savons quel est celui qui a pris, dans sa grâce parfaite, cette position, et qui s'est volontairement engagé à accomplir la volonté de Dieu, quelle que pût être cette volonté. Nous savons qui est celui qui dit : « J'acquitterai mes vœux envers l'Éternel — oui, devant tout son peuple » (Ps. 116:14). « L'homme Christ Jésus », qui, ayant pris les vœux sur lui, s'en est acquitté parfaitement, à la gloire de Dieu et pour la bénédiction éternelle de son peuple. Il ne pouvait pas s'y soustraire. Nous l'entendons s'écrier dans l'angoisse profonde de son âme, au jardin de Gethsémani : « S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ». Mais ce n'était pas possible ; il avait entrepris l'œuvre du salut de l'homme ; il devait traverser les eaux profondes et noires de la mort, du jugement et de la colère ; il devait affronter toutes les conséquences de la condition de l'homme. Il avait à être baptisé d'un baptême, et il était à l'étroit jusqu'à ce que cela fût accompli. En d'autres termes, il devait mourir, afin que, par la mort, il ouvrît les digues qui devaient laisser couler sur son peuple les flots puissants d'un amour éternel et divin. Que toute louange et toute adoration soient rendues pour toujours à son nom précieux.

Dans le cas de la femme, fille ou épouse, nous avons, en figure, la nation d'Israël dans deux conditions, savoir : sous le gouvernement, et sous la grâce. Si nous considérons Israël sous le point de vue du gouvernement, l'Éternel, qui est à la fois le Père et l'Époux, s'est tu à son sujet ; de telle sorte que ses vœux et ses serments sont valables, et que jusqu'à maintenant la nation en subit les conséquences, et apprend à sentir la force de ces paroles : « Mieux vaut que tu ne fasses point de vœu, que d'en faire un et de ne pas l'accomplir » (Eccl. 5:5).

D'un autre côté, quand la nation est envisagée au point de vue de la grâce, le Père et l'Époux a tout pris sur lui-même, afin qu'elle fût pardonnée et introduite, plus tard, dans la plénitude de la bénédiction ; non pas sur le principe des vœux accomplis ou des serments ratifiés, mais sur le

principe de la grâce et de la miséricorde souveraines, et par le sang de l’alliance éternelle. Combien il est précieux de voir Christ partout ! Il est le centre et la base, le commencement et la fin de toutes les voies de Dieu. Que nos cœurs soient toujours remplis de lui ! Que nos lèvres et notre vie disent sa louange ! Que nous soyons contraints par son amour à vivre pour sa gloire durant tous nos jours sur la terre, jusqu’à ce que nous arrivions dans notre demeure céleste, pour être à jamais avec lui et pour ne plus le quitter !

Nous avons donné ici ce que nous croyons être l’idée principale de ce chapitre, mais nous ne doutons nullement qu’on ne puisse l’appliquer d’une manière secondaire aux individus ; car ce passage, comme toutes les autres parties de l’Écriture, a été écrit pour notre instruction. Ce doit toujours être le plaisir du chrétien sincère d’étudier toutes les voies de Dieu, soit en grâce, soit en gouvernement — ses voies envers Israël comme ses voies envers l’Église ; enfin ses voies envers tous et envers chacun.

## Chapitre 31

Nous avons ici la dernière phase de la vie *officielle* de Moïse, comme en Deutéronome 34, nous avons la fin de son histoire *personnelle*. « Et l’Éternel parla à Moïse, disant : Exécute la vengeance des fils d’Israël sur les Madianites ; ensuite tu seras recueilli vers tes peuples. Et Moïse parla au peuple, disant : Équipez d’entre vous des hommes pour l’armée, afin qu’ils marchent contre Madian, pour exécuter la vengeance de l’Éternel sur Madian. Vous enverrez à l’armée mille hommes par tribu, de toutes les tribus d’Israël. Et on détacha... douze mille hommes équipés en guerre ; et Moïse les envoya à l’armée, mille par tribu, à la guerre, eux et *Phinéas, fils d’Éléazar, le sacrificateur* ; et il avait en sa main les ustensiles du lieu saint, savoir les trompettes au son éclatant. Et ils firent la guerre contre Madian, comme l’Éternel l’avait commandé à Moïse, *et ils tuèrent tous les mâles* » (Versets 1:7).

C’est un passage très remarquable. L’Éternel dit à Moïse : « *Exécute la vengeance des fils d’Israël sur les Madianites* ». Le peuple avait été séduit par les ruses des filles de Madian, à cause de l’influence pernicieuse de Balaam fils de Béor ; et maintenant ils sont appelés à se purifier entièrement de toute la souillure qu’ils avaient contractée par manque de vigilance. L’épée doit être tirée contre les Madianites ; toutes leurs dépouilles doivent passer soit par le feu du jugement, soit par l’eau d’aspersion. Tout le mal doit être jugé.

Or cette guerre était on peut dire anormale. En droit, le peuple n’aurait dû avoir aucune occasion de la faire. Ce n’était point une des guerres de Canaan, mais simplement le résultat de leur propre infidélité ou de leur commerce impie avec les incirconcis. De là, quoique Josué, fils de Nun, eût été dûment établi pour succéder à Moïse, comme conducteur de l’assemblée, nous ne voyons pas qu’il soit fait mention de lui dans cette guerre. Au contraire, la conduite de cette expédition est confiée à Phinéas fils d’Éléazar, sacrificateur, qui l’entreprend « avec les ustensiles du lieu saint et les trompettes ».

Tout ceci est caractéristique. *Le sacrificateur* est la principale personne ; *les ustensiles du lieu saint* sont les instruments principaux. Il s’agit d’effacer la souillure produite par une association impure avec l’ennemi ; et conséquemment, au lieu d’un général avec la lance et l’épée, c’est un sacrificateur avec les instruments du sanctuaire qui apparaît au premier plan. Il est vrai, l’épée se trouve ici ; cependant elle n’est pas la chose capitale, mais bien le sacrificateur avec les ustensiles du lieu saint. Or ce sacrificateur est le même homme qui, le premier, exerça le jugement sur le mal dont on devait maintenant tirer vengeance.

La leçon morale de tout ceci est claire et pratique en même temps. Les Madianites offrent un type de l’espèce particulière d’influence que le monde exerce sur le cœur des enfants de Dieu — pouvoir fascinateur et séducteur, employé par Satan pour nous empêcher de jouir de notre portion céleste. Israël aurait dû ne rien avoir à faire avec ces Madianites ; mais ayant été, par manque de vigilance,

entraîné dans cette association avec eux, il ne restait plus qu'à les combattre et à les détruire entièrement.

Il en est de même de nous, comme chrétiens. Notre devoir est de traverser ce monde comme des pèlerins et des étrangers, n'ayant rien à y faire, sinon d'être les témoins patients de la grâce de Christ, et ainsi de briller comme des lumières au milieu des ténèbres morales environnantes. Mais hélas ! nous manquons dans le maintien de cette séparation rigoureuse ; nous nous laissons entraîner dans des alliances avec le monde, et par conséquent nous nous trouvons embarrassés dans des ennuis et dans des luttes qui ne nous appartiennent pas du tout. La guerre avec Madian ne faisait pas partie de l'œuvre proprement dite d'Israël. Ils se l'étaient attirée eux-mêmes. Mais Dieu est plein de grâce ; c'est pourquoi, par une application spéciale du ministère sacerdotal, ils purent non seulement vaincre les Madianites, mais encore emporter beaucoup de butin. Dieu, dans sa bonté infinie, tire le bien du mal ; il daigne même accepter une portion des dépouilles prises aux Madianites. Néanmoins, le mal doit être entièrement jugé. « Tous les mâles » doivent être mis à mort, tous ceux en qui il y avait l'énergie du mal doivent être complètement exterminés, et finalement le feu du jugement et l'eau d'aspersion ont à faire leur œuvre sur le butin, avant que Dieu ou son peuple en puissent en toucher un atome.

Que Dieu nous rende capables de suivre un sentier de séparation plus complète, et de poursuivre notre course céleste comme ceux dont la portion est en haut !

## Chapitre 32

Le fait rapporté dans ce chapitre a donné lieu à de grandes discussions. Des opinions très diverses ont été émises sur la conduite des deux tribus et demie. Avaient-elles raison ou tort, de choisir leur héritage sur la rive du Jourdain attenante au désert ? Leur conduite en cette affaire était-elle l'expression de la puissance ou de la faiblesse ? Comment arriverons-nous à un jugement sain dans cette affaire ?

En premier lieu, où était la portion proprement dite d'Israël — son héritage divinement ordonné ? Sûrement de l'autre côté du Jourdain, dans la terre de Canaan. Eh bien ! ce fait n'aurait-il pas dû suffire ? Un cœur sincère — un cœur qui aurait pensé, senti et jugé avec Dieu, aurait-il pu nourrir l'idée de choisir une portion autre que celle que Dieu avait assignée et accordée ? Impossible. Nous n'avons donc pas besoin d'aller plus loin pour avoir une appréciation divine sur ce sujet. C'était une faute et un manque de foi de la part de Ruben et de Gad et de la demi-tribu de Manassé, que de choisir une limite en deçà du Jourdain. Leur conduite était gouvernée par des considérations personnelles et mondaines, par la vue de leurs yeux, par des motifs charnels. Ils contemplèrent « le pays de Jahzer et le pays de Galaad », et ils l'apprécièrent entièrement selon leurs propres intérêts, mais sans aucun égard au jugement et à la volonté de Dieu. S'ils avaient simplement regardé à Dieu, la question de s'établir en deçà des rives du Jourdain n'aurait jamais été soulevée.

Lorsque nous ne sommes pas simples et sincères, nous entrons dans des circonstances qui soulèvent toutes sortes de questions. Il est très important d'être rendu capable, par la grâce divine, de suivre une ligne de conduite, et de fouler un sentier si peu équivoques qu'aucun doute ne puisse se produire. C'est notre saint et heureux privilège de nous comporter de façon qu'aucune complication ne puisse surgir. Le secret, pour agir de la sorte, c'est de marcher avec Dieu, et d'avoir ainsi notre conduite absolument réglée par sa Parole.

Ruben et Gad n'étaient pas ainsi conduits, cela est manifeste par l'histoire entière. C'étaient des hommes au cœur partagé, aux principes mélangés ; des hommes qui cherchaient leurs propres intérêts, et non les choses de Dieu. Si ces dernières avaient rempli leurs cœurs, rien n'aurait pu les induire à prendre leur position hors des vraies limites.

Il est évident que Moïse n'avait aucune sympathie pour leur proposition. Le jugement de l'Éternel ne lui permettait pas de traverser le Jourdain, quoique son cœur fût dans la terre promise. Comment

donc aurait-il pu approuver la conduite d'hommes réellement désireux de s'établir ailleurs ? La foi ne peut jamais être satisfaite de ce qui n'est pas la vraie position et la vraie portion du peuple de Dieu. Un œil simple ne peut voir — un cœur fidèle ne peut désirer autre chose que l'héritage donné par Dieu. Voilà pourquoi Moïse condamna sur-le-champ la proposition de Ruben et de Gad. Il est vrai qu'ensuite il atténua son jugement et donna son consentement. Leur promesse de traverser le Jourdain, tout armés, devant leurs frères, obtint de Moïse une sorte d'assentiment. Il semblait que ce fût une manifestation extraordinaire de désintéressement et d'énergie que de laisser derrière soi tous les leurs et de ne traverser le Jourdain que pour combattre en faveur de leurs frères. Mais où avaient-ils laissé les leurs ? Ils les avaient laissés en dehors des bornes marquées par Dieu. Ils les avaient privés d'une place et d'une part dans le véritable pays de la promesse — cet héritage dont Dieu avait parlé à Abraham, à Isaac et à Jacob. Et pourquoi ? Rien que pour avoir une bonne pâture pour leur bétail. C'est pour un pareil motif que les deux tribus et demie abandonnent leur place dans les vraies limites de l'Israël de Dieu.

Et maintenant, voyons quelles furent les conséquences de cette ligne de conduite. Au chapitre 22 de Josué, nous avons le premier triste effet de la conduite équivoque de Ruben et de Gad. Ils sont obligés de bâtir un autel — « autel de grande apparence », de peur qu'à l'avenir leurs frères ne les désavouent. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Qu'ils eurent grandement tort de s'établir en deçà du Jourdain. Et remarquez l'effet produit sur toute l'assemblée par cet autel. Au premier moment, il semble que ce soit une véritable rébellion. « Et les fils d'Israël l'ayant appris, *toute l'assemblée des fils d'Israël* se réunit à Silo, pour monter en bataille contre eux. Et *les fils d'Israël* envoyèrent vers les *fils de Ruben*, et vers les fils de Gad, et vers la demi-tribu de Manassé (\*), au pays de Galaad, Phinéas, fils d'Éléazar, le sacrificateur, et avec lui dix princes, un prince par maison de père, de toutes les tribus d'Israël ; et chacun d'eux était chef de maison de père des milliers d'Israël ; et ils vinrent vers les fils de Ruben, et vers les fils de Gad, et vers la demi-tribu de Manassé, au pays de Galaad, et leur parlèrent, disant : *Ainsi dit toute l'assemblée de l'Éternel* (les deux tribus et demie n'en faisaient-elles pas partie ?) : Quel est ce crime que vous avez commis contre le Dieu d'Israël, vous détournant aujourd'hui de l'Éternel en vous bâtissant un autel, vous rebellant aujourd'hui contre l'Éternel ? Est-ce peu de chose que l'iniquité de Péor, dont nous ne nous sommes pas purifiés jusqu'à aujourd'hui, quoiqu'il y ait eu une plaie sur l'assemblée de l'Éternel ? et vous vous détournez aujourd'hui de l'Éternel ! Or il arrivera, si vous vous rebellez aujourd'hui contre l'Éternel, que demain il sera courroucé contre toute l'assemblée d'Israël. Si toutefois le pays de *votre possession* est impur, passez dans *le pays qui est la possession de l'Éternel*, où est le tabernacle de l'Éternel (quelles paroles solennelles), et ayez votre possession au milieu de nous, mais ne vous rebellez pas contre l'Éternel, et ne vous rebellez pas contre nous, en vous bâtissant un autel outre l'autel de l'Éternel, notre Dieu » (vers. 12-19).

(\*) Comme si les deux tribus et demie étaient réellement détachées de la Maison d'Israël.

Or toute cette grave mésintelligence, tout ce trouble et toute cette alarme étaient le résultat de la faute de Ruben et de Gad. Il est vrai qu'ils peuvent s'expliquer, et satisfaire leurs frères au sujet de l'autel. Mais il n'y aurait eu aucune alarme s'ils n'avaient pas pris une position équivoque.

Là était la source de tout le mal ; et il est important de saisir ce point avec clarté, et d'en déduire la grande leçon pratique qu'il doit nous enseigner. Toute personne réfléchie et spirituelle, qui examine attentivement tous les côtés de cette affaire, ne peut guère mettre en doute que les deux tribus et demie n'eussent tort de s'arrêter avant d'arriver au Jourdain, et d'y établir leur demeure. Si d'autres preuves étaient nécessaires, elles seraient fournies par le fait que ces tribus furent les premières qui tombèrent entre les mains de l'ennemi (1 Rois 22:3).

Cette portion de l'histoire d'Israël nous avertit bien solennellement de veiller constamment à ne pas rester en dessous de notre position propre, en nous contentant des choses qui appartiennent à ce monde, mais d'y prendre la position spirituelle et vraie de mort et de résurrection figurée par le Jourdain (\*).

(\*) Sans doute il y a beaucoup de chrétiens sincères qui ne voient pas l'appel céleste de l'Église — qui ne saisissent pas le caractère particulier de la vérité enseignée dans l'épître aux Éphésiens — et qui sont néanmoins, en proportion de leur lumière, zélés, dévoués et vrais de cœur ; mais nous sommes persuadé que de telles personnes perdent une immense bénédiction pour leurs âmes, et restent bien au-dessous du vrai témoignage chrétien.

Tel est, croyons-nous, l'enseignement de cette portion-ci du livre. C'est un grand point d'être entièrement décidés et non partagés de cœur, en nous déclarant pour Christ. Ceux qui professent être chrétiens, tout en reniant leur appel et leur caractère célestes, ou en agissant comme s'ils étaient citoyens de ce monde, font un tort considérable à la cause de Dieu et au témoignage de Christ. Ils deviennent des instruments dont Satan sait tirer parti. Un chrétien indécis, partagé, est plus inconséquent qu'un mondain sincère ou qu'un véritable incrédule.

L'inconséquence des professants est beaucoup plus préjudiciable à la cause de Dieu, que toutes les formes réunies de la dépravation morale. Ceci peut paraître une assertion hasardée, mais elle n'est que trop vraie. Les chrétiens professants, qui sont simplement habitants de la frontière — les hommes de principes mêlés — les personnes d'une conduite douteuse — sont ceux qui font le plus de tort à la cause bénie, et qui favorisent le plus les desseins de l'ennemi de Christ. Des hommes d'un cœur intègre, de sincères et courageux témoins de Jésus Christ, chez lesquels tout démontre qu'ils cherchent une meilleure patrie, des hommes zélés, étrangers au monde, voilà ce qu'exige la crise dans laquelle nous nous trouvons.

Bien-aimé lecteur chrétien, prenons garde à ces choses. Jugeons-nous loyalement comme étant en la présence même de Dieu, et jetons loin de nous tout ce qui tend à empêcher notre complet dévouement de cœur, d'âme et de corps, à celui qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous. Puisseons-nous, pour nous servir du langage de Josué (22), nous conduire de telle façon qu'il ne soit pas nécessaire d'avoir un autel de grand aspect pour montrer à quel pays nous appartenons, où nous adorons, à qui nous sommes et qui nous servons. Alors tout, autour de nous, sera clair et incontestable ; notre témoignage sera distinct, et le son de notre trompette clair et ferme. Notre paix aussi coulera comme un fleuve tranquille, et toute la direction de notre marche et de notre caractère contribuera à la louange de celui dont le nom est réclamé sur nous. Que le Dieu de bonté ramène le cœur de son peuple, dans ces jours d'odieuse indifférence, de tiédeur et de profession légère, à un renoncement plus complet, à une vraie consécration à la cause de Christ, et à une foi inébranlable dans le Dieu vivant !

## Chapitres 33-34

Le premier de ces chapitres nous donne une description minutieuse des traites du peuple de Dieu dans le désert. Il est impossible de le lire sans être profondément touché de tous les soins de l'amour que Dieu a déployés pendant ce voyage. Il a bien voulu conserver le récit des traites de son pauvre peuple, depuis le moment de sa sortie d'Égypte, jusqu'à ce qu'il eût traversé le Jourdain — de la terre de la mort et des ténèbres au pays découlant de lait et de miel. « Il a connu ta marche par ce grand désert ; pendant ces quarante ans, l'Éternel, ton Dieu, a été avec toi ; tu n'as manqué de rien » (Deut. 2:7). Il marcha devant eux à chaque pas du chemin ; il parcourut tous les relais du désert ; dans toutes leurs afflictions, il a été affligé. Il prit soin d'eux comme une tendre nourrice. Il ne laissa pas leurs vêtements s'user sur eux, ni leurs pieds se fouler pendant ces quarante ans ; et il retrace ici tout le chemin par lequel sa main les avait conduits, prenant soigneusement note de chaque phase successive de ce merveilleux pèlerinage, et de chaque lieu où ils avaient fait halte dans le désert. Quel voyage ! Quel compagnon de route !

Il est très consolant pour le cœur du pauvre pèlerin fatigué, d'être assuré que chaque étape de son voyage dans le désert est marquée par l'amour infini et la sagesse infaillible de Dieu. Il mène son peuple par un chemin droit, dans sa propre demeure ; et il n'y a pas une seule circonstance dans leur lot, ni un seul ingrédient dans leur coupe, qui ne soient minutieusement ordonnés par lui-même, en rapport direct avec leur bien actuel et leur félicité éternelle. Que notre seul désir soit de marcher avec lui, journellement, dans une confiance simple, rejetant sur lui toutes nos inquiétudes, et nous

remettant entièrement entre ses mains, avec tout ce qui nous appartient. C'est la vraie source de la paix et de la bénédiction, durant tout le voyage. Puis, lorsque notre course dans le désert aura pris fin, et que la dernière étape aura été atteinte, il nous prendra pour que nous soyons toujours avec lui-même.

*« Alors, remplis de joie, au suprême séjour,  
Nous verrons les combats, les dangers, les alarmes,  
Qui troublèrent nos cœurs, disparus sans retour ;  
Nos ennemis vaincus : ta main séchant nos larmes.  
Nous nous rappellerons ce terrestre chemin  
Où maintenant notre âme éprouve la richesse  
De Ta céleste grâce et de l'amour divin ;  
Et nos cœurs seront pleins d'une sainte allégresse ».*

Le chapitre 34 donne les limites de l'héritage, telles que la main de l'Éternel les avait tracées. La même main qui avait dirigé leurs traites, fixe ici les bornes de leur séjour. Hélas ! ils ne prirent jamais possession de la terre, telle qu'elle leur était accordée par Dieu. Il leur donna le pays en entier et le leur donna pour toujours. Ils n'en prirent qu'une partie, et seulement pour un temps. Mais, béni soit Dieu, le moment approche où la semence d'Abraham entrera dans la pleine et éternelle possession de ce bel héritage, dont elle est actuellement exclue. L'Éternel accomplira certainement toutes ses promesses, et introduira son peuple dans toutes les bénédictions qui lui sont assurées par l'alliance éternelle — cette alliance qui a été scellée par le sang de l'Agneau. Pas un seul iota ou un seul trait de lettre ne tombera de tout ce qu'il a dit. Ses promesses sont toutes Oui et Amen en Jésus Christ, qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement.

## Chapitre 35

Les premières lignes de ce chapitre si intéressant placent devant nous une miséricordieuse disposition de Dieu en faveur de ses serviteurs les lévites. Chacune des tribus d'Israël, selon sa capacité, avait le privilège — pour ne pas dire était obligée — de fournir aux lévites un certain nombre de villes avec leurs faubourgs. « Toutes les villes que vous donnerez aux Lévites seront quarante-huit villes, elles et leurs banlieues. Et quant aux villes que vous donnerez sur la possession des fils d'Israël, de ceux qui en auront beaucoup vous en prendrez beaucoup, et de ceux qui en auront peu vous en prendrez peu : chacun donnera de ses villes aux Lévites, à proportion de l'héritage qu'il aura reçu en partage » (vers. 7-8).

Les serviteurs de l'Éternel étaient entièrement dépendants de lui pour leur portion. Ils n'avaient ni héritage ni possession, si ce n'est en Dieu. Héritage béni ! Précieuse portion ! Il n'y en a point de semblable au jugement de la foi. Heureux tous ceux qui peuvent réellement dire au Seigneur : Tu es « la portion de mon héritage et de ma coupe ». Dieu prenait soin de ses serviteurs, et permettait à toute la congrégation d'Israël de goûter le privilège sacré — car c'en était bien un assurément — d'être associé avec lui, pour pourvoir aux besoins de ceux qui s'étaient volontairement voués à son service en abandonnant tout le reste.

Ainsi donc, nous apprenons que dans les douze tribus d'Israël, quarante-huit villes avec leurs faubourgs devaient être données aux lévites ; et dans ce nombre, les lévites avaient le privilège de choisir six villes pour servir de refuge au pauvre meurtrier. Miséricordieuse précaution ! admirable dans son origine ! admirable dans son but !

Les villes de refuge étaient situées : trois à l'est, et trois à l'ouest du Jourdain. Que Ruben et Gad eussent eu raison ou tort en s'établissant à l'est de cette limite importante, Dieu dans sa miséricorde ne voulait pas laisser le meurtrier sans refuge contre le vengeur du sang. Au contraire, selon son amour, il voulut que ces villes qui étaient désignées comme un refuge pour le meurtrier, fussent situées de telle manière que ce refuge fût à sa portée. Il y avait toujours une ville à la portée de celui

qui pouvait être exposé à l'épée du vengeur du sang. Ceci était digne de notre Dieu. S'il arrivait qu'un meurtrier tombât entre les mains du vengeur du sang, ce n'était point parce que le refuge avait manqué, mais parce qu'il n'avait pas su en profiter. Toutes les précautions nécessaires avaient été prises ; les villes avaient des noms ; elles étaient bien définies et publiquement connues. Tout était rendu aussi clair, aussi simple et aussi facile que possible. Telles étaient les voies miséricordieuses de Dieu.

Sans doute, il était du devoir du meurtrier de déployer toute son énergie pour atteindre le territoire sacré ; et sans doute il le faisait. Il n'est point du tout probable que quelqu'un eût été assez aveugle ou assez insensé pour se croiser les bras avec indifférence, disant : Si je suis destiné à échapper, j'échapperai ; mes efforts ne sont pas nécessaires. Si je ne dois pas échapper, je n'échapperai pas ; mes efforts sont inutiles. Nous ne pouvons pas nous imaginer un meurtrier tenant un tel langage, avec une telle légèreté. Il savait bien que si le vengeur du sang parvenait à mettre la main sur lui, de telles idées ne serviraient à rien. Il n'y avait qu'une seule chose à faire pour sauver sa vie : fuir le jugement imminent en atteignant un abri sûr, au-dedans des portes de la ville de refuge. Une fois là, il pouvait respirer librement. Aucun mal ne pouvait l'y atteindre, il y était en parfaite sûreté. Si l'on avait pu toucher à un seul cheveu de sa tête, dans les limites de la ville, cela aurait été un déshonneur et un opprobre infligés à l'institution divine. Il est vrai qu'il devait prendre garde. Il n'osait pas s'aventurer hors des portes. Au dedans, il était en parfaite sécurité. Au dehors, il était entièrement exposé. Il ne pouvait pas même visiter ses amis. Il était exilé de la maison paternelle. Toutefois, ce n'était point un prisonnier sans espoir. Absent de chez lui et du centre des affections de son cœur, il attendait la mort du souverain sacrificateur, qui devait le rendre complètement libre et le rétablir dans son héritage au milieu de son peuple.

Or nous croyons que cette belle institution se rapporte spécialement à Israël. Ils ont tué le Prince de la vie ; mais il s'agit de savoir comment ils sont envisagés par Dieu. Comme assassins ou comme meurtriers involontaires ? Si c'est comme assassins, il n'y a pas de refuge, pas d'espérance. Aucun assassin ne pouvait s'abriter dans une ville de refuge. Voici la loi touchant ce cas, telle qu'on la trouve en Josué 20 : « Et l'Éternel parla à Josué, disant : Parle aux fils d'Israël, en disant : Établissez-vous les villes de refuge dont je vous ai parlé par Moïse, afin que l'homicide qui, par mégarde, aura frappé à mort quelqu'un sans le savoir, s'y enfuie : et elles vous serviront de refuge devant le vengeur du sang. Et l'homicide s'enfuira dans l'une de ces villes, et il se tiendra à l'entrée de la porte de la ville, et dira aux oreilles des anciens de cette ville l'affaire qui lui est arrivée ; et ils le recueilleront auprès d'eux dans la ville, et lui donneront un lieu pour habiter avec eux. Et si le vengeur du sang le poursuit, ils ne livreront pas l'homicide en sa main ; car c'est *sans le savoir qu'il a frappé son prochain* : il ne le haïssait pas auparavant. Et il habitera dans cette ville, jusqu'à ce qu'il comparaisse en jugement devant l'assemblée, jusqu'à la mort du grand sacrificateur qui sera en ces jours-là ; alors l'homicide s'en retournera et reviendra dans sa ville et dans sa maison, dans la ville d'où il s'était enfui » (vers. 1-6). Mais pour l'assassin, la loi était rigoureuse, inflexible : « Le meurtrier sera certainement mis à mort ; le vengeur du sang mettra à mort le meurtrier ; quand il le rencontrera, c'est lui qui le mettra à mort » (Nombres 35:18-19).

Israël donc, par la grâce bienveillante de Dieu, sera traité comme un meurtrier involontaire, et non comme un assassin : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Ces puissantes paroles montèrent à l'oreille et au cœur du Dieu d'Israël. Ce peuple est maintenant sous la garde de Dieu. Ils sont exilés du pays et de la maison de leurs pères ; mais, le temps vient où ils seront rétablis dans leur pays, non par la mort du souverain sacrificateur — béni soit son nom immortel ! il ne peut jamais mourir — mais il quittera la place qu'il occupe actuellement, et se présentera dans un nouveau caractère comme le Sacrificateur Royal, pour s'asseoir sur son trône. Alors, mais pas auparavant, Israël retournera dans sa patrie longtemps perdue et dans son héritage délaissé. Le meurtrier involontaire doit demeurer hors de chez lui jusqu'au temps assigné ; mais il ne sera pas traité comme un assassin, parce qu'il l'a fait sans le savoir. « Miséricorde m'a été faite — dit l'apôtre Paul en parlant comme exemple pour Israël — parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité »

(1 Tim. 1:13). « Et maintenant, frères, dit Pierre, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi » (Actes 3:17).

Ces passages, joints à la précieuse intercession de celui qui fut frappé, placent, de la manière la plus claire, Israël sur le terrain du meurtrier involontaire et non sur celui de l'assassin. Dieu a procuré un refuge et un abri à son peuple bien-aimé, en sorte que, au temps voulu, ils retourneront dans leurs demeures longtemps perdues, dans cette terre que l'Éternel donna pour toujours à Abraham son ami.

Nous croyons que telle est la vraie interprétation de l'institution des villes de refuge. Si nous devons la considérer comme s'appliquant au cas d'un pécheur prenant son refuge en Christ, ce ne pourrait être que d'une manière exceptionnelle, attendu que nous nous verrions environnés de tous côtés par des points de contradiction plutôt que de ressemblance. Car, en premier lieu, le meurtrier, dans la ville de refuge, n'était pas exempt du jugement, comme nous l'apprenons par Josué 20:6. Mais pour le croyant en Jésus, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de jugement, pour cette raison des plus simples que Christ a porté le jugement à sa place. Il y avait encore la possibilité que celui qui avait tué par mégarde tombât entre les mains du vengeur s'il s'aventurait hors des portes de la ville. Le croyant en Jésus ne peut jamais périr ; il est aussi en sûreté que le Sauveur lui-même.

Enfin, quant au meurtrier par ignorance, c'était une question de sûreté et de vie temporelles dans ce monde. Pour le croyant en Jésus, c'est une question de vie et de salut éternels dans le monde à venir. Par le fait, dans presque chaque détail, il existe un contraste frappant plutôt qu'une analogie.

Un seul grand point est commun à tous deux : celui de l'exposition à un danger imminent, et la nécessité pressante de s'enfuir pour trouver le refuge. Si c'eût été une étrange folie de la part du meurtrier de s'arrêter ou d'hésiter un instant, avant qu'il se trouvât en sûreté dans la ville de refuge, ce serait une démente plus étrange encore de la part du pécheur que de tarder ou d'hésiter à venir à Christ. Le vengeur pouvait ne pas réussir à mettre la main sur le meurtrier, quoiqu'il ne fût pas réfugié dans la ville ; mais le jugement doit infailliblement atteindre tout pécheur en dehors de Christ. Il n'y a pas moyen d'échapper, s'il y a l'épaisseur d'une feuille entre l'âme et Christ. Sérieuse pensée ! Puisse-t-elle avoir sa vraie importance pour quiconque de nos lecteurs est encore dans ses péchés ! Puisse-t-il ne pas trouver un seul instant de repos, avant qu'il ne se soit enfui pour chercher le refuge, pour saisir l'espérance qui lui est offerte dans l'Évangile ! Le jugement est suspendu — sûr, certain, solennel. Ce n'est pas seulement que le vengeur peut venir ; mais le jugement doit tomber sur tous ceux qui sont hors de Christ.

Cher lecteur, si vous étiez dans ce cas, permettez que nous vous adressions un appel solennel : Fuyez pour sauver votre vie ! Ne tardez pas ! Chaque moment est précieux. Vous ne savez pas l'heure en laquelle vous pouvez être moissonné et envoyé dans le lieu où aucun rayon, pas même la plus faible lueur d'espérance ne pourra jamais vous visiter ; dans ce lieu de l'éternelle nuit, de l'éternel malheur, de l'éternel tourment.

Laissez-nous vous supplier, dans ces dernières lignes, de venir maintenant, tel que vous êtes, à Jésus qui est là, les bras ouverts et le cœur plein d'affection, prêt à vous recevoir, à vous abriter, à vous sauver, à vous bénir selon tout l'amour de son cœur, et la parfaite efficacité de son nom et de son sacrifice. Que Dieu, l'Esprit éternel, par son irrésistible énergie, vous pousse à venir maintenant : « Venez à moi », dit le Seigneur et Sauveur plein d'amour, « vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos ». Précieuses paroles ! Puissent-elles tomber, avec une puissance divine, dans plus d'un cœur fatigué !

Nous terminerons ici nos méditations sur cette merveilleuse portion du Livre de Dieu (\*) ; et, en le faisant, nous sommes vivement frappé de la profondeur et de la richesse de la mine à laquelle nous avons essayé de conduire le lecteur ; mais aussi de la faiblesse et de la pauvreté des pensées que nous avons pu présenter. Cependant, nous avons la confiance que le Dieu vivant conduira, par son Saint Esprit, le cœur et l'esprit du lecteur chrétien dans la jouissance de sa précieuse Parole, pour le former de plus en plus pour son service, dans ces derniers jours mauvais, afin que le nom de notre

Seigneur Jésus Christ soit magnifié et que la vérité soit maintenue dans sa puissance vivante. Que Dieu le fasse selon son abondante grâce, pour l'amour de Jésus Christ !

(\*) Le chapitre 36 a été examiné dans notre méditation sur le chapitre 27.

# Notes sur le Livre du Deutéronome

Cinquième livre de Moïse

*Éternel ! ta parole est établie à toujours dans les cieux (Ps. 119:89)*

*J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi (Ps. 119:11)*

## Préface

On ne saurait donner trop de valeur et d'importance à la parole de Dieu dans le moment actuel. On en attaque l'autorité et l'intégrité de tous côtés et de toute espèce de manières. « Si les fondements sont détruits, que fera le juste ? » (Psaume 11:3).

Les pensées et les principes de l'incrédulité ne sont plus limités à quelques esprits spéculateurs, comme c'était le cas il y a cinquante ans, mais ils sont maintenant adoptés par un grand nombre de ceux qui devraient être les fidèles gardiens du christianisme et les défenseurs de la Bible, en tant que révélée de Dieu.

De cette manière une multitude d'âmes simples sont induites en erreur. Si le discours que l'on vient d'entendre a été agréable à l'oreille, les auditeurs sont satisfaits, et la conscience n'étant pas mise en activité, peu de personnes songent à le juger d'après la parole de Dieu.

Mais quelle sera, en présence de l'éternité, la condition d'âmes immortelles, sous un tel ministère ? Sur qui repose le poids de la responsabilité ? De belles théories ne réveilleront jamais une âme endormie dans le péché. Il faut que le pécheur perdu soit mis en présence de la simple parole de Dieu et des réalités solennelles de l'éternité. Là tout est clair, positif et absolu : « La parole du Seigneur demeure éternellement » (1 Pierre 1:25).

Le livre du Deutéronome est bien propre à contre-balancer le relâchement et le vague de l'enseignement de nos jours. Le législateur juif y met avec instance les paroles de l'Éternel sur le cœur d'Israël. Ce n'est pas un livre de cérémonies, mais d'exhortations au peuple, à garder les commandements, les statuts et les jugements de l'Éternel.

Une obéissance et une soumission implicite à la volonté révélée de Dieu sont, en tout temps, le premier devoir de l'homme. Moïse parle aux enfants d'Israël comme un père ; il les exhorte de la manière la plus tendre et la plus touchante. « Et maintenant », leur dit-il, « écoutez les statuts et les ordonnances que je vous enseigne... Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous commande, et vous n'en retrancherez rien, afin de garder les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous commande ». Et encore « Tu les lieras comme un signe sur ta main, et elles te seront pour fronteau entre les yeux, et tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes » (Deut. 4:1, 2 ; 6:8, 9).

La prospérité du peuple, individuellement et comme nation, dépendait de leur fidèle observance de ces lois si souvent répétées. Les négliger, c'était attirer sur eux le déplaisir et les châtiments du Dieu d'Israël.

Le lecteur trouvera dans ces pages l'ample développement et l'application pratique de ces diverses exhortations et de ces avertissements.

L'auteur ne s'est pas borné à ce qu'enseigne le Deutéronome, mais il a développé ce qu'il suggère. De cette manière, nous y rencontrerons toutes les grandes vérités du christianisme et y trouverons des applications au chrétien, à la famille et à l'Église de Dieu.

Veuille le Seigneur, dans sa bonté, se servir de ces pages pour la gloire de son nom, l'avancement de son peuple, et le salut éternel de beaucoup de précieuses âmes !

A. M.

## Introduction

Le caractère de ce Livre est tout aussi distinct que celui de chacune des quatre autres portions du Pentateuque. À juger d'après le titre du livre, nous pourrions supposer qu'il n'est qu'une répétition des précédents. Mais ce serait une erreur. Dieu ne se répète jamais, ni dans sa Parole, ni dans ses œuvres. Où que nous discernions notre Dieu, que ce soit dans les pages sacrées ou dans le vaste champ de la création, nous voyons une variété infinie, une plénitude divine, un plan arrêté ; et notre faculté de discerner et d'apprécier ces choses, sera en proportion de notre spiritualité. Le fait est que, du commencement à la fin du volume inspiré, il ne se trouve pas une phrase superflue, un mot de trop, ni un argument qui n'ait sa signification propre et son application directe. Si nous ne voyons pas cela, nous avons encore à apprendre quelle est la force, la profondeur et la signification de ces paroles : « Toute Écriture est inspirée de Dieu » (2 Tim. 3:16).

Paroles précieuses ! Plût à Dieu qu'elles fussent mieux comprises de nos jours. Le relâchement à cet égard se répand d'une manière effrayante dans l'église professante. En maints endroits, il est de bon ton de se moquer de la foi à une entière inspiration ; on considère cela comme un signe d'ignorance ou d'enfantillage. On pense faire preuve d'un grand savoir et d'un esprit très développé, en critiquant le précieux volume de Dieu et en y trouvant des imperfections. Les hommes se permettent de porter leur jugement sur la Bible, comme si elle n'était qu'une composition humaine. Au fond, c'est Dieu lui-même qu'ils jugent. Le résultat de tout cela est l'obscurité et la confusion les plus complètes, soit pour ces savants docteurs eux-mêmes, soit pour ceux qui les écoutent. Quelle sera la destinée éternelle de tous ceux qui auront à répondre devant le tribunal du Christ, pour avoir blasphémé la parole de Dieu et égaré un si grand nombre d'âmes par leur enseignement infidèle ?

Le livre du Deutéronome occupe une place tout à fait distincte dans le volume inspiré. Les paroles par lesquelles il s'ouvre suffisent pour le prouver : « Ce sont ici les paroles que Moïse dit à tout Israël, en deçà du Jourdain, dans le désert, dans la plaine, vis-à-vis de Suph, entre Paran et Thophel, Laban, Hatséroth, et Di-Zahab » (v. 1).

Les Israélites étaient arrivés sur la rive orientale du Jourdain ; ils allaient entrer dans le pays de la promesse. Leur pèlerinage dans le désert était près de finir, comme nous l'apprend le v. 3 : « Et il arriva, en la quarantième année, au onzième mois, le premier jour du mois, que Moïse parla aux fils d'Israël, selon tout ce que l'Éternel lui avait commandé pour eux ».

Ainsi, non seulement nous avons l'époque et le lieu indiqués avec une précision divine, mais nous apprenons encore, par les paroles que nous venons de citer, que les communications faites au peuple dans les plaines de Moab, étaient bien loin d'être une répétition de ce que nous avons trouvé dans nos études des livres de l'Exode, du Lévitique et des Nombres. Le vers. 69 du chap. 28 de notre livre nous en donne encore une preuve évidente : « Ce sont là les paroles de l'alliance que l'Éternel commanda à Moïse de faire avec les fils d'Israël dans le pays de Moab, *outré l'alliance qu'il avait faite avec eux à Horeb* ».

Le lecteur remarquera qu'il est question de deux alliances : l'une en Horeb, l'autre au pays de Moab ; or nous verrons que cette dernière, loin d'être une répétition de la précédente, en est aussi distincte que possible.

Le livre du Deutéronome a une place qui lui est propre. Le but qu'il se propose est aussi distinct que possible. Du commencement à la fin, il cherche à inculquer la grande leçon de *l'obéissance*. Et cela, non seulement quant à la lettre, mais dans un esprit d'amour et de crainte, — d'une obéissance fondée sur des relations d'intimité, — d'une obéissance stimulée par le sentiment d'obligations morales les plus positives.

Le vieux législateur, le fidèle et bien-aimé serviteur de l'Éternel, allait prendre congé de la congrégation. Il s'en allait au ciel, et les enfants d'Israël étaient sur le point de traverser le Jourdain ; — c'est ce qui rend ses dernières exhortations solennelles et touchantes au suprême degré. Il passe en revue toute leur vie dans le désert. Il rappelle les circonstances et les phases de leurs quarante années de pèlerinage, d'une manière bien propre à toucher le cœur. Ces précieux discours possèdent un charme incomparable, résultant autant des circonstances au milieu desquelles ils furent prononcés, que de l'importance de leurs divins sujets. Ils s'adressent à nous avec autant d'à-propos qu'à ceux auxquels ils étaient destinés.

N'en est-il pas ainsi de toute l'Écriture ? Ne sommes-nous pas sans cesse frappés de sa merveilleuse puissance d'adaptation à nos propres circonstances et à notre état d'âme ? Elle nous parle avec le même à propos et la même fraîcheur que si elle était dictée aujourd'hui même et exprès pour nous. Rien ne ressemble à l'Écriture. Prenez un écrit humain de la même date que le Deutéronome ; si vous pouviez trouver un volume quelconque écrit il y a trois mille ans, que verriez-vous ? Une relique curieuse de l'antiquité ; une chose digne d'être placée au Musée, à côté d'une momie égyptienne, mais n'ayant aucune application à nous ou à notre temps ; un document suranné sans utilité pour nous, ne traitant que d'un ordre de choses et d'un état de la société, depuis longtemps passés et tombés dans l'oubli.

La Bible, au contraire, est le Livre du jour présent. C'est le Livre même de Dieu, sa parfaite révélation. C'est sa propre voix, s'adressant à chacun de nous. C'est un livre pour tous les âges, pour toutes les classes, pour toutes les conditions. Elle parle un langage si simple qu'un enfant peut le comprendre, et en même temps si profond que la plus vaste intelligence ne peut l'épuiser. Avant tout, elle va droit au cœur ; elle touche les sources les plus cachées de notre être moral ; elle nous juge complètement. En un mot, comme nous le dit l'apôtre inspiré, elle est « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur » (Héb. 4:12).

Remarquez encore l'ampleur merveilleuse de ses conceptions. Elle s'occupe aussi minutieusement des coutumes, des mœurs et des maximes du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, que de celles des premiers âges de la vie humaine. Elle montre une connaissance parfaite de l'homme à tous les degrés de son histoire. La vie de l'homme, dans toutes les périodes de son développement, est décrite de main de maître dans ce volume admirable que notre Dieu a composé pour notre instruction.

Quel privilège de posséder un tel Livre ! d'avoir entre les mains une Révélation divine ! de posséder l'histoire, donnée par Dieu, du passé, du présent et de l'avenir !

Mais ce Livre juge l'homme, sa conduite, son cœur. Il lui dit la vérité sur tout ce qui le concerne. Pour cette raison, l'homme n'aime pas le Livre de Dieu. Un homme inconverti préférera de beaucoup un journal ou un roman à la Bible. Il aimera mieux le rapport d'un procès criminel qu'un chapitre du Nouveau Testament.

Pour cette raison aussi, les incrédules ont de tout temps travaillé fort et ferme pour découvrir des imperfections et des contradictions dans les Saintes Écritures. Les ennemis de la Bible ne se trouvent pas seulement dans les classes vulgaires et démoralisées, mais parmi les gens instruits, cultivés, de bonne société. Tout comme il en était du temps des apôtres : « de méchants hommes de la populace » et « des femmes de qualité qui servaient Dieu », trouvèrent un point sur lequel ils étaient d'accord, savoir le rejet de la parole de Dieu et de ceux qui la prêchaient fidèlement (comp. Actes 13:50, avec 17:5). De même, nous voyons des hommes qui diffèrent sur presque tous les autres sujets, être d'accord dans leur opposition positive à la Bible. On laisse les autres livres tranquilles. Les hommes ne se donnent pas la peine de chercher des défauts dans Virgile, Horace, Homère ou Hérodote, mais ils ne peuvent supporter la Bible, parce qu'elle les met à nu et leur dit la vérité sur eux-mêmes et sur le monde auquel ils appartiennent.

N'en fut-il pas exactement de même pour la Parole vivante, le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus Christ, quand il était sur la terre ? Les hommes le haïssaient, parce qu'il leur disait la vérité. Son ministère, ses paroles, sa conduite, sa vie entière étaient un témoignage contre le monde ; de là son opposition amère et persistante. D'autres pouvaient passer tranquillement leur chemin, mais lui était surveillé, épié, persécuté à chaque pas qu'il faisait. Les conducteurs et les docteurs du peuple « cherchaient à l'enlacer dans ses paroles » (Matt. 22:15), afin d'avoir un prétexte pour le livrer au gouverneur. Ainsi en fut-il durant sa vie merveilleuse ; puis lorsque l'Être béni fut cloué à la croix entre deux malfaiteurs, on laissa ces derniers en paix ; on ne les accabla point d'injures, les principaux sacrificateurs et les gouverneurs ne hochaient pas la tête en se raillant d'eux. Non, toutes les insultes, toutes les moqueries, toutes les paroles cruelles et sans pitié étaient à l'adresse du divin crucifié.

Il est de toute importance que nous comprenions bien d'où provient réellement l'opposition à la parole de Dieu — que ce soit à la Parole vivante ou à la Parole écrite. Le diable hait la parole de Dieu d'une parfaite haine ; il se sert des savants incrédules pour écrire des livres destinés à prouver que la Bible n'est pas la parole de Dieu ; qu'elle ne saurait l'être, vu qu'il s'y trouve des erreurs et des contradictions, et qu'il y a dans l'Ancien Testament des lois, des institutions, des coutumes et des cérémonies indignes d'un Dieu bon et miséricordieux.

À cette catégorie d'arguments, nous n'avons qu'une courte réponse à faire ; de tous ces savants incrédules, nous disons simplement : « Ils n'entendent ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent » (1 Tim. 1:7). Il se peut qu'ils soient très instruits, très savants, de profonds philosophes, versés dans la littérature, très compétents pour trancher une question difficile, pour discuter un sujet scientifique. Il se peut encore qu'ils soient très aimables, estimables dans leur vie privée, et respectés au dehors, mais en tant qu'inconvertis et ne possédant pas l'Esprit de Dieu, ils sont parfaitement incapables de porter un jugement à l'égard des Saintes Écritures. Si quelqu'un, ignorant l'astronomie, se permettait de juger les principes du système de Copernic, ces mêmes hommes dont nous parlons, le déclareraient totalement incompetent et mépriseraient de l'écouter. En un mot, personne n'a le droit d'émettre une opinion sur un sujet qui lui est inconnu. C'est là un principe reconnu de chacun, et par conséquent son application au cas qui nous occupe ne peut pas être mise en question.

L'apôtre nous dit que : « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; *et il ne peut les connaître*, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Voilà qui est concluant. Il parle de l'homme dans son état naturel, quelque cultivé qu'il puisse être. Il ne parle pas d'une certaine classe d'hommes, mais simplement de l'homme inconverti, de l'homme ne possédant pas l'Esprit de Dieu, de l'homme naturel, que ce soit un savant philosophe ou un pauvre ignorant. « Il ne peut connaître les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ». Comment donc peut-il porter un jugement sur la parole de Dieu ? Comment peut-il se permettre de décider de ce qui est digne de Dieu et de ce qui ne l'est pas ? Et s'il a l'audace de le faire, qui devrait l'écouter ? Personne. Ses arguments sont sans fondements, ses théories misérables, ses livres de la pauvre maculature. D'après le principe invoqué plus haut, nous écartons la totalité des écrivains rationalistes. Un aveugle, discutant sur l'ombre et la lumière, aurait plus de droit à être écouté, qu'un homme inconverti discutant sur l'inspiration des Écritures. Des savants peuvent, sans doute, être appelés à donner leur opinion sur le sens de tel ou tel passage, mais ceci est tout à fait différent du fait de prononcer un jugement sur la Révélation, que Dieu nous a donnée. Nous maintenons que nul homme ne peut le faire. Ce n'est que par l'Esprit qui a lui-même inspiré les Saintes Écritures, que celles-ci peuvent être comprises et appréciées. Il nous faut recevoir la parole de Dieu sur le pied de sa propre autorité. Si l'homme peut la juger et en raisonner, elle n'est plus du tout la parole de Dieu. Dieu nous a-t-il donné une Révélation, oui ou non ? S'il nous l'a donnée, elle doit être parfaite à tous égards et, comme telle, au-dessus de tout jugement humain. L'homme n'est pas plus capable de juger l'Écriture qu'il ne l'est de juger Dieu. C'est l'Écriture qui juge l'homme et non l'homme l'Écriture.

Rien n'est plus méprisable que les livres écrits par les incroyants contre la Bible. Chaque page, chaque ligne prouvent la vérité de ces paroles de l'apôtre : « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Leur grossière ignorance du sujet qu'ils cherchent à traiter n'est égalée que par leur présomption et leur manque de respect. Les livres humains ont la chance d'un examen impartial ; mais quand on s'approche du précieux livre de Dieu avec la certitude préconçue qu'il n'est pas une Révélation divine, c'est parce que l'on a écouté les incroyants, qui nous disent que Dieu ne peut pas nous donner une révélation écrite de sa volonté.

Que c'est étrange : les hommes peuvent nous révéler leurs pensées (et les incroyants l'ont assez fait), mais Dieu ne le pourrait pas ! Pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas révéler sa volonté à ses créatures ? Pour la seule raison que les incroyants le veulent ainsi ! La question posée par le serpent ancien dans le jardin d'Éden, il y a près de six mille ans, a été répétée de siècle en siècle par toute espèce de sceptiques, de rationalistes et d'incroyants : « Quoi, Dieu a dit ? » Nous répondons avec bonheur : Oui, béni soit son saint Nom, il a parlé — il nous a parlé. Il a révélé sa volonté ; il nous a donné les Saintes Écritures. « *Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre* ». Et encore : « Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance » (2 Tim. 3:16, 17 ; Rom. 15:4).

Le Seigneur soit béni pour de telles paroles ! Elles nous assurent que toute l'Écriture est donnée de Dieu, et que toute l'Écriture nous est donnée. Précieux lien entre l'âme et Dieu ! Dieu a parlé — a parlé à nous. Sa Parole est un rocher, contre lequel toutes les vagues de l'incrédulité se brisent dans leur misérable impuissance, le laissant debout dans sa puissance divine et éternelle. Rien ne peut ébranler la parole de Dieu. Toutes les puissances combinées de la terre et de l'enfer ne peuvent l'affaiblir. Elle reste immuable dans sa gloire morale, en dépit de tous les assauts de l'ennemi, siècle après siècle. « Éternel ta Parole est établie à toujours dans les cieux » (Ps. 119:89). Que nous reste-t-il à faire ? Simplement ceci : « J'ai caché ta Parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (Ps. 119:11). C'est là le secret de la paix. Le cœur est lié au cœur même de Dieu par le moyen de sa précieuse Parole. Pour celui qui a vraiment appris, par grâce, à croire à la parole de Dieu et à se reposer sur l'autorité de l'Écriture Sainte, tous les livres qui ont jamais été dictés par l'incrédulité sont sans aucune valeur. Ils montrent l'ignorance et la coupable présomption de leurs auteurs ; mais quant à l'Écriture ils la laissent ce qu'elle a toujours été et sera toujours : « fondée dans les cieux », aussi ferme que le trône de Dieu (\*). Les assauts des incroyants ne peuvent ébranler ni le trône de Dieu, ni sa Parole. Béni soit son Nom, ils ne peuvent non plus ébranler la paix qui remplit le cœur de celui qui se repose sur ce fondement inattaquable. « Grande est la paix de ceux qui aiment ta loi, et pour eux il n'y a pas de chute » (Ps. 119:165). « La parole de notre Dieu demeure à toujours » (Ésaïe 40:8). « Or c'est cette parole qui vous a été annoncée » (1 Pierre 1:25).

(\*) En faisant allusion aux écrivains incroyants, nous devons nous rappeler que les plus dangereux sont ceux qui s'appellent chrétiens. Autrefois, quand on prononçait le mot « incroyant », on pensait immédiatement à Voltaire ou à Paine ; maintenant, hélas ! ce mot peut s'appliquer à maints docteurs et ministres de l'église professante. Quelle chose effrayante !

Nous avons ici de nouveau le même précieux lien. La Parole qui nous a atteints sous forme de la bonne nouvelle, est la parole de l'Éternel qui subsiste à toujours et, par conséquent, notre paix et notre salut sont aussi stables que la Parole sur laquelle ils sont fondés. Si toute chair est comme l'herbe et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe, alors de quelle valeur seront les arguments des incroyants ? Ils n'ont pas plus de valeur que l'herbe séchée ou la fleur fanée, et c'est ce qu'ils reconnaîtront tôt ou tard. Quelle coupable folie que de contester contre la parole de Dieu, contre la seule chose au monde qui puisse donner paix et consolation à de pauvres cœurs fatigués ; contre cette Parole qui apporte la bonne nouvelle du salut aux pauvres pécheurs perdus, et qui l'apporte de la part de Dieu !

On nous demandera peut-être : « Comment savons-nous que le livre que nous appelons la Bible est bien la parole de Dieu ? » question qui a troublé beaucoup d'âmes. Notre réponse est bien simple : Celui qui nous a donné ce livre précieux peut aussi nous donner la certitude qu'il est de Lui. Le même Esprit, qui a inspiré les divers écrivains des Saintes Écritures, peut nous faire comprendre que ces Écritures sont la voix même de Dieu s'adressant à nous. Mais il nous faut l'Esprit pour cela, car, comme nous l'avons déjà vu : « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Si le Saint Esprit ne nous enseigne pas avec certitude que la Bible est la parole de Dieu, aucun homme ou assemblée d'hommes ne pourront le faire, et, d'un autre côté, si l'Esprit nous donne cette assurance bénie, nous n'avons besoin d'aucun témoignage humain.

L'ombre d'un doute sur cette si importante question serait un véritable tourment. Mais qui peut nous donner la certitude ? Dieu seul. Si tous les hommes sur la terre étaient d'accord pour reconnaître l'autorité des Saintes Écritures ; si tous les conciles qui se sont jamais assemblés, tous les docteurs et tous les pères qui ont enseigné ou écrit en faveur de l'inspiration plénière ; si l'Église universelle, c'est-à-dire chaque dénomination de la chrétienté, donnaient leur assentiment à cette vérité que la Bible est vraiment la parole de Dieu ; en un mot, si nous avions toute l'autorité humaine qu'il soit possible d'avoir par rapport à la divinité de cette Parole, tout cela serait insuffisant comme fondement de certitude, et si notre foi était basée sur une telle autorité, elle serait sans valeur aucune. Dieu seul peut nous donner la certitude qu'il a parlé dans sa Parole, et quand il la donne, tous les arguments, tous les raisonnements, toutes les chicanes des incrédules anciens et modernes ne sont que comme la fumée qui s'échappe d'un toit, ou la poussière soulevée par le vent. Le vrai croyant les repousse comme autant de choses sans valeur, et se repose en paix sur cette Révélation que notre Dieu a daigné nous donner.

Prenons un exemple. Un père écrit une lettre à son fils à Canton, lettre toute remplie de l'affection et de la tendresse de son cœur de père. Il lui parle de ses affaires et de ses projets, de tout ce qu'il pense pouvoir intéresser le cœur d'un fils — de tout ce que lui suggère son cœur de père. Le fils passe au bureau de poste à Canton pour demander s'il n'y a pas une lettre de son père. Un employé lui répond qu'il n'y a pas de lettre, que son père n'a pas écrit et ne saurait écrire, ne saurait communiquer ses pensées par ce moyen, que c'est folie à lui de le croire. Un autre employé s'avance et lui dit : « Oui, il y a bien ici une lettre pour vous, mais vous ne pourriez la comprendre ; elle vous est tout à fait inutile, et même elle ne vous ferait que du mal, car vous n'êtes pas capable de la lire convenablement. Laissez-la entre nos mains, et nous vous en expliquerons les portions que nous considérerons pouvoir vous être utiles ». Le premier de ces deux employés représente l'incrédulité, le second la superstition. L'un et l'autre voudraient priver le fils de la lettre si longtemps désirée, des précieuses communications venant du cœur de son père. Mais quelle serait sa réponse à ces indignes employés ? Une réponse très brève et allant droit au but, nous pouvons en être certains. Au premier, il dirait : « Je sais que mon père peut me communiquer ses pensées dans une lettre, et qu'il l'a fait ». Il dirait au second : « Je sais que mon père peut me faire comprendre sa lettre beaucoup mieux que vous ne le pouvez ». Et à tous deux il dirait d'un ton ferme et décidé : « Donnez-moi à l'instant la lettre de mon père ; elle m'est adressée et personne n'a le droit de me la refuser ».

C'est ainsi qu'un chrétien au cœur simple, devrait répondre à l'*audacieuse* incrédulité et à l'*ignorante* superstition, ces deux principaux agents du diable en nos jours : « Mon père m'a communiqué ses pensées, et il peut me faire comprendre ses communications ». « Toute Écriture est *inspirée de Dieu* », et « toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites *pour notre instruction* ». Réponse admirable à tous les ennemis de la précieuse Révélation de Dieu, qu'ils soient rationalistes ou ritualistes !

Nous ne chercherons pas à nous excuser auprès du lecteur pour cette longue introduction au livre du Deutéronome. Nous sommes trop heureux de cette occasion d'apporter notre faible témoignage à la grande vérité de la divine inspiration des Saintes Écritures. Nous sentons que c'est notre devoir, comme aussi notre grand privilège, d'insister auprès de tous ceux qui nous liront sur l'immense

importance, sur l'absolue nécessité d'une entière certitude à cet égard. Nous devons à tout prix maintenir fidèlement l'autorité divine, et par conséquent la suprématie absolue de la parole de Dieu en tous temps, en tous lieux et pour tous les besoins. Nous devons croire que l'Écriture ayant été donnée de Dieu est complète dans le sens le plus élevé et le plus large de ce mot ; qu'elle n'a pas besoin d'une autorité humaine pour l'accréditer, ni d'une voix humaine pour la vanter ; elle parle pour elle-même et se recommande elle-même. Tout ce que nous avons à faire c'est de croire et d'obéir, non de raisonner ou de discuter. Dieu a parlé ; notre devoir est d'écouter et de lui accorder une respectueuse et implicite obéissance.

C'est là le grand point fondamental du livre du Deutéronome, comme nous le verrons par la suite de notre étude ; et il n'y a jamais eu dans l'histoire de l'Église de Dieu, un moment où il fût plus urgent d'insister auprès de la conscience humaine sur la nécessité d'une obéissance implicite à la parole de Dieu. Hélas ! elle ne se fait que peu sentir. La plupart des chrétiens professants semblent croire qu'ils ont le droit de penser par eux-mêmes ; de suivre leur propre raison, leur propre jugement ou leur conscience. Ils ne croient pas que la Bible soit un livre-indicateur, divin et universel. Ils pensent que, dans beaucoup de choses, il nous est permis de choisir nous-mêmes. De là les innombrables partis, sectes, confessions et écoles théologiques. Si l'on accorde l'autorité aux opinions humaines, alors il va sans dire qu'un homme a autant de droit qu'un autre à penser ce qu'il veut ; et c'est ainsi que l'Église professante est devenue un proverbe et un synonyme de division.

Quel est le souverain remède pour ce mal si largement répandu ? C'est une soumission *absolue et complète à l'autorité de l'Écriture Sainte*. Ce n'est pas l'homme allant à l'Écriture, afin de voir ses opinions et ses idées confirmées ; c'est l'homme allant à l'Écriture pour y trouver les pensées de Dieu sur toutes choses, et inclinant tout son être moral devant l'autorité divine. Tel est le besoin pressant de l'époque actuelle. Il y aura sans doute des divergences dans nos appréciations ou nos explications des Écritures ; mais ce sur quoi nous insistons tout particulièrement auprès de tous les chrétiens, c'est l'attitude du cœur, exprimée dans ces précieuses paroles du Psalmiste : « J'ai caché ta Parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (Ps. 119:11). Nous pouvons être sûrs que cela est agréable à Dieu, car il dit : « C'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (Ésaïe 66:2).

C'est là le secret de toute sécurité morale. Notre connaissance des Écritures peut être fort limitée, mais si notre respect pour elles est profond, nous serons préservés de mille erreurs et nous croîtrons dans la connaissance de Dieu, de Christ et de la Parole écrite. Nous puiserons avec bonheur à ces sources vives et inépuisables, et nous nous promènerons avec ravissement dans ces verts pâturages, que la grâce ouvre si généreusement au troupeau de Christ. C'est ainsi que la vie divine sera entretenue et fortifiée ; la parole de Dieu deviendra de plus en plus précieuse à nos âmes, et le puissant ministère du Saint Esprit nous en fera connaître toujours mieux la profondeur, la plénitude, la majesté et la gloire morale. Nous serons entièrement délivrés des influences desséchantes des systèmes théologiques quels qu'ils soient ! Nous pourrions dire aux promoteurs de toutes les écoles de théologie sous le soleil, que quels que soient les éléments de vérité qu'ils puissent trouver dans leurs systèmes, nous les possédons avec une perfection divine dans la parole de Dieu ; ni tordus, ni tourmentés, afin de les faire entrer dans un système, mais étant tous à leur vraie place dans le vaste cercle de la révélation divine, dont le centre éternel est la personne bénie de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

## Chapitre 1

« Ce sont ici les paroles que Moïse dit à tout Israël, en deçà du Jourdain, dans le désert, dans la plaine, vis-à-vis de Suph, entre Paran et Thophel, Laban, Hatséroth, et Di-Zahab. Il y a onze journées depuis Horeb, par le chemin de la montagne de Séhir, jusqu'à Kadès-Barnéa » (Deut. 1:1-2).

L'écrivain inspiré a soin de nous donner les renseignements les plus précis, quant à l'endroit où les paroles de ce Livre furent prononcées, aux oreilles du peuple. Israël n'avait pas encore traversé le

Jourdain. Ils en étaient tout près. Toute la situation est décrite avec une minutie qui montre l'importance que Dieu mettait à tout ce qui concernait son peuple. Il veillait sur eux de jour et de nuit. Chaque étape de leur voyage était dirigée par Lui. Rien n'était trop petit pour qu'il s'en occupât ; rien n'était trop grand pour sa puissance.

S'il en était ainsi pour Israël dans le désert de jadis, il en est encore ainsi maintenant pour l'Église dans son ensemble et pour chaque membre en particulier. Les yeux d'un Père sont continuellement sur nous, ses bras éternels sont autour de nous de jour et de nuit. « Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste » (Job 36:7). Il s'est chargé de tous nos besoins, de tous nos soucis. Il nous invite à nous décharger sur Lui de notre fardeau, qu'il soit gros ou petit, avec la douce conviction qu'il prend soin de nous.

Tout cela est merveilleux et rempli de consolation, bien propre à tranquilliser le cœur, quoi qu'il arrive. Mais le croyons-nous ? Croyons-nous réellement que le « possesseur des cieux et de la terre » (Gen. 14:19) est notre Père, et qu'il s'est chargé de pourvoir à tous nos besoins, du commencement à la fin ? Hélas ! il est à craindre que nous ne connaissions guère la puissance de ces grandes mais simples vérités. Nous en parlons, nous en faisons profession, mais avec tout cela, nous prouvons par notre vie de chaque jour, combien peu nous nous les approprions. Si nous étions bien convaincus que Dieu pourvoit à tous nos besoins, si « toutes nos sources étaient en Lui » (Ps. 87:7), pourrions-nous rechercher de pauvres sources terrestres, qui tarissent si promptement et désappointent nos cœurs ? Évidemment non. Nous nous imaginons souvent que nous vivons de foi, tandis qu'en réalité nous nous reposons sur quelque appui humain, qui nous manquera tôt ou tard. N'en est-il pas ainsi, lecteur ? Ne sommes-nous pas constamment portés à abandonner la source d'eau vive, pour nous creuser des citernes crevassées qui ne peuvent contenir de l'eau ? Et cependant nous croyons vivre de foi ! Nous faisons profession de ne nous attendre qu'à Dieu seul pour suppléer à nos besoins, quels qu'ils soient, tandis qu'en réalité, nous nous arrêtons à quelque source terrestre et y cherchons quelque chose. Est-il surprenant que nous soyons désappointés ? Comment pourrait-il en être autrement ? Notre Dieu ne veut pas que nous comptions sur quelqu'un d'autre ou sur autre chose que sur Lui-même. En maint endroit de sa Parole, il nous a donné ses pensées quant au vrai caractère et au résultat certain de la confiance humaine. Prenons ce passage si solennel du prophète Jérémie : « Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité ». Puis remarquez le contraste : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:5-8).

Nous avons ici, dans un langage divinement clair et éloquent, les deux côtés de cet important sujet. La confiance terrestre amène une malédiction certaine ; son résultat est la stérilité et la désolation. Dieu, dans sa fidélité même, fera tarir toutes les sources humaines, fera écrouler tous les appuis humains, afin que nous apprenions quelle est la folie de ceux qui se détournent de Lui. Quelles images frappantes que celles employées dans le passage cité : « les lieux secs du désert », — « une terre salée et inhabitée ». Telles sont les figures employées par le Saint Esprit pour représenter la confiance en l'homme.

D'un autre côté, quoi de plus beau, de plus rafraîchissant que les images adoptées pour représenter toutes les bénédictions de la confiance simple et entière en l'Éternel : — un arbre planté près des eaux, qui étend ses racines le long d'une eau courante, — la feuille toujours verte, — le fruit ne cessant jamais ! Il en est de même de l'homme qui se confie en l'Éternel et dont l'Éternel est l'espérance. Il est nourri par ces sources éternelles qui coulent du cœur de Dieu. Il boit gratuitement de la fontaine d'eau vive. Il trouve toutes ses sources dans le Dieu vivant. La chaleur peut survenir, mais il ne s'en aperçoit point. L'année de la sécheresse peut arriver, il ne s'en met point en peine.

Des milliers de ruisseaux tributaires peuvent tarir, il ne s'en doute pas, parce qu'il ne dépend pas d'eux. Il habite à côté de la fontaine jaillissante. Il ne manquera jamais de rien. Il vit par la foi.

Et maintenant, puisque nous sommes sur ce sujet, tâchons de comprendre bien clairement ce que c'est que vivre de foi ; et demandons-nous si tel est notre cas. On parle souvent de la vie de foi d'une manière peu intelligente. On croit que c'est simplement se confier en Dieu pour la nourriture et le vêtement. On cite certaines personnes n'ayant ni fortune, ni revenu assuré, comme « vivant de foi », comme si la vie glorieuse et merveilleuse de la foi n'avait pas une sphère plus vaste, une portée plus haute que les choses temporelles et la satisfaction de nos besoins.

Nous ne saurions protester avec trop de force, contre cette misérable appréciation de la vie de la foi. Elle en limite la sphère, en abaisse la portée d'une manière intolérable pour quiconque en connaît quelque peu les saints et précieux mystères. Pouvons-nous admettre un instant qu'un chrétien qui se trouve avoir un revenu assuré, doive pour cela être privé du privilège de vivre de foi ? Cette vie bénie ne s'élève-t-elle pas plus haut que la confiance en Dieu pour nos besoins temporels ? Ne nous donne-t-elle pas de Dieu une idée plus élevée que celle-ci : il ne nous laissera pas mourir de faim ni privés de vêtements ?

Loin de nous une telle pensée ! La vie de la foi ne doit pas être comprise de la sorte. Ce serait la déprécier grandement et faire un tort grave à ceux qui sont appelés à vivre de cette vie. Quelle est la signification de ces quelques paroles : « Le juste vivra de foi » ? Nous les trouvons pour la première fois dans Habakuk 2:4. Elles sont citées par l'apôtre en Rom. 1:17, où il pose le solide fondement du christianisme. Il les cite encore en Gal. 3:11, où il cherche anxieusement à ramener ces églises ensorcelées au fondement solide qu'elles abandonnaient dans leur folie. Enfin ces paroles se trouvent une quatrième fois au chap. 10:38, de l'épître aux Hébreux, où l'apôtre avertit ses frères du danger de rejeter leur confiance et de renoncer à atteindre le but.

Tout cela nous montre l'immense importance et la valeur pratique de ces quelques mots : « Le juste vivra de foi ». À qui s'appliquent-ils ? À quelques serviteurs du Seigneur qui n'ont pas de revenu assuré ? Non ; ils s'adressent à chaque enfant de Dieu et sont l'heureux privilège de tous ceux à qui peut s'appliquer le titre de « juste ». C'est une funeste erreur de limiter ce privilège. C'est donner la prééminence à une portion de la vie de la foi qui devrait être à l'arrière-plan, si une classification était ici permise, car il ne doit pas y en avoir. La vie de la foi est une. La foi est le grand principe de la vie divine, du commencement à la fin. Nous sommes justifiés par la foi et nous vivons par la foi ; nous sommes debout par la foi, et nous marchons par la foi. Du début à l'issue de la course chrétienne, tout est par la foi.

C'est donc une funeste erreur que de distinguer certaines personnes, qui dépendent du Seigneur pour leurs besoins temporels, et de dire qu'elles vivent de foi, *comme si elles étaient les seules à le faire*. Souvent même, on les donne en exemple à l'Église de Dieu, comme quelque chose de merveilleux, et le reste des chrétiens est amené à croire que le privilège de vivre de foi est entièrement au-dessus de leur portée ; ils sont ainsi trompés quant au vrai caractère et à la sphère de la vie de foi, et leur vie morale en souffre matériellement.

Que le lecteur chrétien comprenne donc clairement que c'est son heureux privilège, quelle que soit sa position sociale, de vivre d'une vie de foi dans toute l'acception de ce mot. Il peut, selon sa mesure, prendre le langage de l'apôtre et dire : « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20). Que personne ne lui ravisse ce précieux et saint privilège, qui appartient à tous les membres de la famille de la foi. Hélas ! trop souvent notre foi est faible, tandis qu'elle devrait toujours être forte, ferme et vigoureuse. Notre Dieu aime une foi ferme. Si nous étudions les évangiles, nous y verrons que rien ne réjouissait le cœur de Christ comme une foi qui Le comprenait, qui comptait largement sur Lui et qu'Il appelle « une grande foi ». Voyez, par exemple, la Syrophénicienne en Marc 7, et le centurion en Luc 7.

Il est vrai qu'il venait aussi au-devant d'une petite foi — de la foi la plus faible. Il pouvait répondre à un : « Si tu *veux* », par un miséricordieux : « Je *veux* », — à un « Si tu *peux* », par un : « Le « Si tu *peux* », c'est : Crois ! toutes choses sont possibles à celui qui croit ». Le cœur du Sauveur était réjoui et son âme rafraîchie, lorsqu'il pouvait dire « Ô femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu *veux* » (Matt. 15:28).

Nous pouvons être assurés qu'il en est de même aujourd'hui que lorsque notre bien-aimé Seigneur était sur la terre. Il aime qu'on se confie en Lui, qu'on se serve de Lui, qu'on compte sur Lui en toute occasion et pour toutes choses. Nous ne saurions aller trop loin en comptant sur son amour ou sur sa force. Il n'y a rien de trop petit, rien de trop grand, pour Lui. Il a toute puissance dans le ciel et sur la terre. Il est chef sur toutes choses à l'Assemblée. Il soutient l'univers et tout ce qu'il renferme par la parole de sa puissance. Les philosophes parlent des forces et des lois de la nature. Le chrétien pense avec délices à Christ, à sa Parole, à sa toute-science, à sa toute-puissance. Toutes choses ont été créées ou subsistent par Lui.

Son amour ! Quel repos de savoir que le Tout-Puissant créateur et conservateur de l'univers est l'ami éternel de nos âmes ; qu'il nous aime parfaitement ; que ses yeux sont toujours sur nous ; qu'il s'est chargé de pourvoir à tous nos besoins physiques, intellectuels ou spirituels. Il a des provisions pour toutes nos nécessités. Il est le trésor de Dieu pour nous.

Pourquoi chercherions-nous ailleurs ? Pourquoi faisons-nous, directement ou indirectement, connaître nos besoins à nos semblables et n'irions-nous pas tout droit à Jésus ? Nous faut-il de la sympathie ? Qui peut sympathiser avec nous comme notre miséricordieux Souverain Sacrificateur, touché par nos infirmités ? Avons-nous besoin de secours ? Qui pourrait nous secourir comme notre puissant ami, le possesseur de richesses incalculables ? Nous faut-il des conseils et des directions ? Qui peut nous en donner comme Celui qui est la sagesse même de Dieu, et qui nous a été fait sagesse de sa part ? N'affligeons pas son cœur aimant, ne déshonorons pas son nom glorieux en nous détournant de Lui. Luttons avec soin contre la tendance, qui nous est si naturelle, d'attendre des secours humains. Si nous nous tenons tout près de la Source, nous n'aurons jamais à nous plaindre de voir tarir les ruisseaux. En un mot, cherchons à vivre de foi, et par là à glorifier Dieu dans notre vie.

Revenons maintenant à notre chapitre, et tout d'abord, nous attirerons l'attention du lecteur sur le verset 2. C'est certainement une parenthèse bien remarquable : « Il y a onze journées depuis Horeb, par le chemin de la montagne de Séhir, jusqu'à Kadès-Barnéa ». Onze journées ! Et cependant ce trajet leur prit quarante années ! D'où cela vint-il ? Nous n'avons pas besoin d'aller loin pour trouver la réponse. N'en est-il pas de même pour nous ? Comme nous avançons lentement ! Que de tours et de détours ! Que de fois nous devons retourner en arrière et refaire le même chemin ! Nous avançons lentement, parce que nous apprenons lentement. Nous nous étonnons de ce qu'Israël ait mis quarante années à accomplir un voyage de onze jours ; nous aurions bien plus de raisons de nous en étonner pour nous-mêmes. Comme Israël, nous sommes retardés par notre incrédulité, par notre lenteur de cœur à croire ; mais nous sommes bien moins excusables, vu que nos privilèges sont bien plus élevés que les siens.

Les paroles de l'apôtre peuvent sûrement s'appliquer à beaucoup d'entre nous : « Car lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait et non de nourriture solide » (Héb. 5:12). Notre Dieu est un maître fidèle et sage, aussi bien que clément et patient. Il ne nous permet pas d'apprendre superficiellement nos leçons. Quelquefois nous croyons en avoir bien appris une, et nous essayons de passer à une autre, mais notre sage instituteur sait ce qu'il en est ; il voit la nécessité d'une étude plus approfondie. Il ne veut pas que nous nous en tenions à la théorie ou à la surface. Il nous gardera, s'il le faut, des années aux éléments jusqu'à ce que nous puissions aller plus loin.

Si cela est humiliant pour nous et prouve notre lenteur à apprendre, quelle bonté du Seigneur de se donner tant de peine pour nous instruire (\*).

(\*) Le voyage d'Israël de Horeb à Kadès-Barnéa représente l'histoire de beaucoup d'âmes cherchant la paix. Plusieurs des bien-aimés du Seigneur s'en vont, année après année, doutant, craignant, ne connaissant jamais le bonheur de la liberté par laquelle Christ affranchit son peuple. Il est triste de voir dans quel déplorable état beaucoup d'âmes sont retenues par le légalisme, par un faux enseignement, etc. Il est rare, de nos jours, de trouver une âme fermement établie dans la paix de l'Évangile. On considère comme une bonne chose, comme une marque d'humilité, d'être toujours dans le doute. On traite la confiance de présomption. En un mot, tout est renversé ; l'Évangile n'est pas connu ; les âmes sont sous la loi au lieu d'être sous la grâce ; on les tient à distance au lieu de leur apprendre à s'approcher de Dieu. La religion du temps actuel est un mélange déplorable de Christ et du moi ; de la loi et de la grâce ; de la foi et des œuvres ; et les âmes sont laissées dans une complète confusion. Sûrement cet état de choses demande l'attention la plus grande de tous ceux qui occupent la place si sérieuse de docteurs et de prédicateurs dans l'église professante. Un jour solennel s'approche où ils auront tous à rendre compte de leur ministère.

« Et il arriva, en la quarantième année, au onzième mois, le premier jour du mois, que Moïse parla aux fils d'Israël, selon tout ce que l'Éternel lui avait commandé pour eux » (vers. 3). Ces quelques mots renferment un volume d'instructions pour tous ceux qui sont appelés à expliquer la Parole. Moïse donnait au peuple ce qu'il avait lui-même reçu de Dieu ; rien de plus, rien de moins. Il le mettait en contact immédiat avec la parole vivante de l'Éternel. C'est là, en tout temps, le grand principe du ministère. La parole de Dieu seule subsistera, car elle possède une puissance et une autorité divines.

Tous ceux donc qui enseignent dans l'Assemblée de Dieu devraient mettre un soin jaloux à prêcher la Parole dans toute sa pureté, dans toute sa simplicité ; à la donner à leurs auditeurs comme ils la reçoivent de Dieu ; à les mettre en face du vrai langage de la Sainte Écriture. Ainsi seulement leur ministère s'adressera réellement aux cœurs et aux consciences de ceux qui les écoutent. Il liera l'âme à Dieu lui-même par le moyen de sa Parole, et produira une assurance et une fermeté qu'aucun enseignement humain ne donnera jamais.

Voyez l'apôtre Paul : ce fidèle serviteur de Christ cherchait à amener les âmes de ses auditeurs en contact direct et personnel avec Dieu lui-même. Il ne cherchait pas à les attacher à Paul. « Qui donc est Apollos, et qui Paul ? des serviteurs *par lesquels vous avez cru* » (1 Cor. 3:5). Le but de tout faux ministère est de s'attacher les âmes. Ainsi le ministre est élevé ; Dieu est mis de côté ; et l'âme est laissée sans base divine sur laquelle se reposer.

Voyons ce que dit encore notre apôtre sur cet important sujet : « *Car je vous ai communiqué avant toutes choses ce que j'ai aussi reçu* », — rien de plus, rien de moins, — « que Christ est mort pour nos péchés *selon les Écritures*, et qu'il a été ressuscité le troisième jour, *selon les Écritures* » (1 Cor. 15:1-4).

C'est de toute beauté et bien propre à attirer l'attention sérieuse de tous ceux qui désirent être de vrais ministres de Christ. L'apôtre avait soin de laisser le fleuve divin couler directement de sa source jaillissante, du cœur de Dieu, dans les âmes des Corinthiens. Il sentait que cela seul avait de la valeur. S'il avait cherché à se les attacher, il aurait déshonoré son Maître, leur aurait fait un grand tort, et lui-même en aurait assurément subi une perte en la journée de Christ.

Mais Paul était bien loin de chercher à se faire un parti. Notez ce qu'il dit à ses bien-aimés Thessaloniens : « C'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, *non la parole des hommes*, mais (*ainsi qu'elle l'est véritablement*) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez » (1 Thes. 2:13).

Nous nous sentons pressés de recommander ce sujet si important à l'examen sérieux de l'Église. Si tous les soi-disant ministères de Christ suivaient l'exemple de Moïse et de Paul, nous verrions un état de choses bien différent dans l'Église professante. Mais, hélas ! il est de fait que l'Église de Christ, comme autrefois Israël, s'est complètement éloignée de l'autorité de sa Parole. Où que l'on aille, on voit pratiquer et enseigner des choses qui n'ont pas de fondement dans l'Écriture. Non seulement, on tolère, mais on sanctionne et on défend à outrance des choses qui sont en opposition directe avec l'Esprit de Christ. Si l'on demande où est l'autorité divine pour telle ou telle pratique, on nous répond que Christ ne nous a pas donné de directions pour ce qui concerne les affaires d'église, qu'il nous a laissés libres d'agir d'après nos consciences, notre jugement ou nos sentiments religieux ;

qu'il est absurde d'exiger un : « ainsi a dit l'Éternel », pour tous les détails en rapport avec nos institutions religieuses ; qu'une large marge nous est laissée pour y faire entrer nos coutumes nationales et nos diverses manières de penser. On prétend que les chrétiens de profession sont libres de se former en soi-disant églises, de choisir la forme particulière de gouvernement de celles-ci, de faire leurs propres arrangements et de nommer leurs propres officiants.

En est-il ainsi ? se demandera le lecteur chrétien. Se peut-il que le Seigneur ait laissé son Église sans directions sur des points aussi importants ? Se peut-il que l'Église de Dieu soit plus mal partagée à cet égard que le peuple d'Israël ? Dans nos études des livres de l'Exode, du Lévitique et des Nombres, nous avons vu quels soins admirables l'Éternel prenait pour instruire son peuple des plus minutieux détails en rapport avec leur culte public et leur vie privée. Tout ce qui concernait le tabernacle, le temple, la sacrificature, les ordonnances, les fêtes et les sacrifices, les solennités périodiques, les années, les mois, les jours, les heures même, tout était prescrit et arrangé avec une précision divine. Rien n'était laissé au jugement de l'homme, à sa sagesse, à sa raison ; sa conscience n'avait absolument rien à voir dans tout cela. S'il en eût été autrement, nous n'aurions jamais eu cet admirable et profond système typique, que la plume inspirée de Moïse nous a présenté. Si Israël avait eu la liberté d'agir comme on voudrait nous faire croire que l'Église en a la liberté, quelle confusion, combien de querelles, de divisions, de partis en auraient été l'inévitable résultat !

Il n'en était point ainsi. La parole de Dieu elle-même décidait de tout. « Selon tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse ». Cette phrase si significative précédait tout ce qui était prescrit et tout ce qui était défendu à Israël. Leurs institutions nationales, leurs habitudes domestiques, leur vie publique et privée, — tout dépendait de ce commandement : « Ainsi a dit l'Éternel ». Il n'y avait pas lieu à ce qu'un membre de la congrégation pût dire : « Je ne puis voir ceci » ; ou « je ne puis comprendre ou approuver cela ». Un tel langage aurait été considéré comme un fruit de la volonté propre. Tout aussi bien aurait-il pu dire : « Je ne puis être d'accord avec l'Éternel ». Dieu lui-même avait donné pour toutes choses des directions si claires et si simples, qu'il n'y avait plus de place pour des discussions humaines. Dans toute l'économie mosaïque, il n'y avait pas la largeur d'un cheveu où l'homme pût faire entrer son opinion ou son jugement. L'homme ne pouvait rien ajouter à ce vaste système d'ombres et de types divins, exposés dans un langage si simple et si compréhensible, que tout ce qu'Israël avait à faire c'était d'obéir — non pas raisonner, discuter, argumenter, mais obéir.

Hélas ! ils faillirent, nous le savons. Ils firent leur propre volonté ; ils suivirent leur propre chemin, ils firent « chacun ce qui était bon à ses yeux » (Juges 21:25). Ils s'écartèrent de la parole de Dieu, pour suivre l'imagination et les conseils de leurs méchants cœurs ; ils s'attirèrent ainsi la colère et l'indignation dont ils souffrent encore aujourd'hui.

Mais tout cela n'a rien à faire avec le point qui nous occupe maintenant. Israël avait les oracles de Dieu, et ces oracles étaient divinement suffisants pour le guider en toutes choses. Il n'y avait aucune place laissée pour les commandements et les doctrines des hommes. La parole de l'Éternel prévoyait chaque circonstance, répondait à toutes les exigences, et cette parole était si claire qu'un commentaire humain était inutile.

L'Église de Dieu est-elle plus mal partagée que l'Israël de jadis, sous le rapport de la direction et de l'autorité ? Les chrétiens sont-ils chargés de choisir et d'organiser eux-mêmes ce qui concerne le culte et le service de Dieu ? Y a-t-il là matière à discussions humaines ? La parole de Dieu est-elle suffisante ou ne l'est-elle pas ? A-t-elle laissé quelque chose sans y pourvoir ? Écoutons le témoignage suivant : « Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit *accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre* » (2 Tim. 3:16, 17).

Voilà qui est concluant. L'Écriture Sainte renferme tout ce qu'il faut à l'homme de Dieu pour le rendre accompli, et propre à tout ce qui peut être appelé une « bonne œuvre ». Or, si cela est vrai quant à l'homme de Dieu individuellement, cela est vrai aussi quant à l'Église de Dieu collectivement. L'Écriture est pleinement suffisante pour l'un et pour l'autre, elle l'est pour tous. Dieu soit béni de ce

qu'il en est ainsi ! Quelle grâce immense d'avoir un guide écrit ! Sans cela que ferions-nous ? Que deviendrions-nous ? De quel côté nous tournerions-nous ? Si nous étions laissés à la merci des traditions et des arrangements humains pour les choses de Dieu, quelle confusion désespérante ! Quel conflit d'opinions !

On nous dira peut-être que bien que nous soyons en possession des Saintes Écritures, nous avons néanmoins des sectes, des partis, des confessions, des écoles théologiques innombrables. D'où cela vient-il ? Simplement de ce que nous refusons de nous soumettre moralement à l'autorité de l'Écriture Sainte. C'est le secret du mal, la vraie cause de toutes les sectes et de tous les partis, qui sont la honte et l'opprobre de l'Église de Dieu.

C'est en vain que l'on prendra la défense de cet état de choses, en disant qu'il est le résultat naturel du libre examen et du jugement personnel dont se vante et se glorifie la chrétienté protestante. Nous ne saurions croire un instant qu'une raison semblable subsistera devant le tribunal du Christ. Nous croyons au contraire que cette liberté de pensée, que cette indépendance de jugement si vantées, sont en opposition directe avec l'esprit d'obéissance implicite et respectueuse qui est due à notre adorable Seigneur et Maître. De quel droit un serviteur exercerait-il son jugement personnel, lorsque son maître lui a clairement exprimé sa volonté ? Son devoir est simplement d'obéir, non de raisonner ou de questionner. Il manque à ce devoir en exerçant son jugement particulier.

On convient de tout cela lorsqu'il s'agit des choses terrestres, mais dans les choses de Dieu, les hommes se croient libres de juger par eux-mêmes. C'est une fatale erreur. Dieu nous a donné sa Parole, et cette Parole est si claire que nul ne saurait s'y tromper. Si donc nous nous laissons tous guider par elle, si nous nous inclinons tous, dans un esprit d'implicite obéissance, devant sa divine autorité, il ne saurait y avoir ni opinions contradictoires, ni sectes diverses. Il est impossible que l'Écriture Sainte puisse enseigner des doctrines contradictoires. Elle ne saurait prêcher à l'un l'anglicanisme, à l'autre le presbytérianisme, à un troisième le méthodisme. Elle ne saurait absolument pas donner des bases opposées à diverses écoles de la pensée. Ce serait faire insulte au volume divin, que de lui attribuer toutes les tristes divisions de l'église professante ; une pensée aussi impie fera frissonner une âme pieuse. L'Écriture ne peut se contredire ; par conséquent si deux hommes ou si dix milliers d'hommes sont enseignés exclusivement par l'Écriture, ils penseront tous de même.

Voyez ce que l'apôtre dit à l'église de Corinthe et à nous aussi : « Or je vous exhorte, frères, *par le nom de notre Seigneur Jésus Christ* », — remarquez la force de cet appel, — « à parler tous un même langage, et à ce qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous, mais que vous soyez parfaitement unis, dans un même sentiment et dans un même avis » (1 Cor. 1:10).

Que fallait-il faire pour obtenir ce résultat béni ? Fallait-il que chacun se permît de juger par soi-même ? Hélas ! ce fut précisément cela qui donna naissance à toutes les divisions, à toutes les disputes de l'assemblée de Corinthe, et lui attira la sévère remontrance du Saint Esprit. Ces pauvres Corinthiens croyaient qu'ils avaient le droit de penser, de juger, de choisir par eux-mêmes, et quel en fut le résultat ? « Car, mes frères, il m'a été dit de vous, par ceux qui sont de chez Chloé, qu'il y a des dissensions parmi vous. Or voici ce que je dis, c'est que *chacun de vous dit* : Moi, je suis de Paul ; et moi, d'Apollos ; et moi, de Céphas ; et moi, de Christ. Le Christ est-il divisé ? » (1 Cor. 1:11: 12).

Nous avons ici le jugement particulier et ses tristes et immanquables fruits. Un homme a tout autant de droit qu'un autre à juger par lui-même, et aucun n'a le droit d'imposer ses opinions à ses semblables. Que faut-il donc faire ? Jeter aux quatre vents nos pensées particulières, et nous soumettre avec révérence à l'autorité suprême et absolue de l'Écriture. Sinon, comment l'apôtre pouvait-il supplier les Corinthiens de « parler tous le même langage et d'être parfaitement unis dans un même sentiment et dans un même avis ? » Qui est-ce qui devait prescrire le « langage » qu'ils devaient tous « parler » ? Dans le « sentiment » ou dans « l'avis » de qui, devaient-ils « être parfaitement unis » ? Est-ce que tel membre de l'Assemblée, quelque doué qu'il pût être, avait le

moindre droit de prescrire ce que ses frères devaient dire, penser ou croire ? Certainement non. Il n'y avait qu'une autorité absolue, parce qu'elle était divine, à laquelle tous étaient tenus, ou plutôt avaient le privilège de se soumettre. Les opinions humaines, la conscience, la raison, le jugement, sont sans aucune valeur en matière d'autorité. La parole de Dieu est la *seule* autorité, et si nous sommes tous gouvernés par elle, nous « parlerons tous le même langage », et il n'y aura pas de divisions parmi nous, car « nous serons parfaitement unis dans un même sentiment et dans un même avis ».

Condition admirable mais qui, hélas ! n'est pas actuellement celle de l'Église de Dieu ; c'est pourquoi il est parfaitement évident que nous ne sommes pas tous gouvernés par une seule et même autorité suprême, absolue et suffisante, — la voix de l'Écriture Sainte — cette voix bénie qui n'a jamais de note discordante, qui a toujours une harmonie divine pour l'oreille sanctifiée.

Voilà la racine de tout le mal. L'Église s'est éloignée de l'autorité de Christ, telle qu'elle est démontrée dans sa Parole. Tant que cela n'est pas reconnu, il est inutile de discuter les droits des divers systèmes ecclésiastiques ou théologiques. Si un homme ne reconnaît pas que c'est son devoir sacré d'éprouver tout système, quel qu'il soit, au creuset de la parole de Dieu, c'est en vain qu'on discutera avec lui. Si nous n'avons pas une autorité divine, un guide infaillible, comment est-il possible à qui que ce soit d'être certain qu'il marche dans le bon chemin ? S'il est vrai que nous avons la liberté de choisir nous-mêmes parmi les innombrables chemins qui nous entourent, alors, adieu à toute certitude, à la paix de l'âme, au repos du cœur, à toute sainte stabilité. Si nous ne pouvons pas dire de la place que nous occupons, du chemin que nous suivons, et du travail dans lequel nous sommes engagés : « C'est là ce que le Seigneur a commandé », nous pouvons être sûrs que nous sommes dans une fausse position, et plus tôt nous la quitterons mieux ce sera.

Grâce à Dieu, son enfant ou son serviteur n'est pas obligé de demeurer un instant en contact avec ce qui est mal. « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (2 Tim. 2:19). Mais comment saurons-nous ce qui est iniquité ? Par la parole de Dieu. Tout ce qui est contraire à l'Écriture dans la doctrine ou dans la morale est iniquité, et je dois m'en retirer, coûte que coûte. C'est une question individuelle : « *Quiconque* ». « *Celui* qui a des oreilles » (Matt. 11:15). « *Celui* qui vaincra ». « *Si quelqu'un* entend ma voix » (Apoc. 3:20, 21).

Voilà le grand point : c'est la voix de *Christ*, non celle de cet excellent homme-ci ou de cet excellent homme-là ; ce n'est pas la voix de l'Église, celle des pères ou celle des conciles, mais la voix de notre bien-aimé Seigneur et Maître. C'est la conscience individuelle mise en contact direct avec la voix de Christ, la parole de Dieu vivante et éternelle, l'Écriture Sainte. Pour être au clair et à l'abri de toute incertitude, il nous fallait une autorité suprême et inattaquable, un fanal immuable, et, grâce à Dieu, nous l'avons. Dieu a parlé, il nous a donné sa Parole, et c'est, à la fois, notre devoir, notre privilège, notre sécurité morale et notre bonheur que de lui obéir.

Il est de toute importance que rien ne vienne se placer entre la conscience et la révélation divine. On parle de l'autorité de la voix de l'Église ; de quelle Église ? Est-ce l'église grecque, latine, protestante, presbytérienne ? Toutes différentes entre elles, et il y a même des partis, des sectes, des dissensions dans chacune d'elles. Les conciles ont différé ; les pères se sont disputés ; les papes se sont excommuniés l'un l'autre. Dans l'église anglicane, nous avons la haute église, la basse et la large, chacune différant des autres. Dans l'église d'Écosse ou presbytérienne, il y a aussi trois grandes divisions. Et si, dans sa perplexité, une pauvre âme angoissée se détourne de ces grands systèmes, pour chercher la lumière parmi les dissidents, s'en trouvera-t-elle mieux ?

Cher lecteur, le cas est sans espoir. L'église professante tout entière s'est révoltée contre l'autorité de Christ, et ne saurait être un guide ou une autorité pour personne. Dans les chap. 2 et 3 de l'Apocalypse, nous voyons l'Église sous le jugement, et l'appel sept fois répété est : « Que celui qui a des oreilles écoute ». Écoute quoi ? La voix de l'Église ? Impossible ! Le Seigneur ne saurait nous dire d'écouter la voix de ce qui est soi-même sous le jugement. Qui doit-on donc écouter ? « Qu'il écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

Mais où cette voix se fait-elle entendre ? Seulement dans les Saintes Écritures données de Dieu, dans sa grâce infinie, pour guider nos âmes dans le chemin de la paix et de la vérité, malgré la ruine totale de l'Église et les ténèbres et la confusion dans la chrétienté baptisée. Le langage humain ne saurait trouver de termes pour exprimer le bonheur de posséder une autorité et un guide divin et infaillible pour notre route ici-bas. Mais rappelons-nous, que nous sommes responsables de la manière dont nous suivons ce guide et nous soumettons à cette autorité. Il est vain et même dangereux moralement de faire profession d'avoir un guide et une autorité divine, si nous ne nous y soumettons pas entièrement. C'est là ce qui caractérisait les Juifs, aux jours de notre Seigneur. Ils avaient les Écritures, mais ils ne leur obéissaient pas. Et l'un des plus tristes caractères de la chrétienté de notre temps, c'est qu'elle se vante de posséder la Bible, tout en mettant hardiment de côté son autorité.

Nous sentons profondément le sérieux de tout ceci, et nous le mettons sur la conscience du lecteur chrétien. La parole de Dieu est virtuellement mise de côté parmi nous. De toutes parts, on pratique et on sanctionne des choses qui, non seulement ne sont pas fondées sur l'Écriture, mais qui lui sont diamétralement opposées.

Nous sommes persuadés que ce qui caractérisera tous ceux qui veulent marcher fidèlement dans ces dernières heures de l'histoire terrestre de l'Église, c'est un profond respect pour la parole de Dieu, et un attachement sincère à la personne de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Ces deux choses sont liées ensemble par un anneau sacré et indestructible.

« L'Éternel, notre Dieu, nous parla en Horeb, disant : Vous avez assez demeuré dans cette montagne. Tournez-vous, et partez, et allez à la montagne des Amoréens et dans tous les lieux voisins, dans la plaine, dans la montagne, et dans le pays plat, et dans le midi, et sur le rivage de la mer, au pays des Cananéens et au Liban, jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate » (vers. 6, 7).

Nous verrons, en parcourant ce Livre, que l'Éternel s'y adresse à son peuple, d'une manière beaucoup plus directe et plus simple, que dans les trois livres précédents. Nous savons, par le livre des Nombres, que les mouvements du camp étaient dirigés par la nuée, et annoncés par le son de la trompette. Mais, dans ce cinquième livre, il n'est fait allusion ni à l'un ni à l'autre ; c'est beaucoup plus simple et familier : « L'Éternel, notre Dieu, nous parla en Horeb, disant : Vous avez assez demeuré dans cette montagne ».

C'est de toute beauté, et cela nous rappelle l'admirable simplicité des temps des patriarches, lorsque l'Éternel leur parlait comme un homme parle à son ami.

Mais dans l'Exode, le Lévitique et les Nombres, nous avons quelque chose de tout à fait différent. Nous y voyons se déployer un vaste système de types et d'images, de rites, d'ordonnances et de cérémonies, qui étaient imposés au peuple pour un temps, et dont la signification nous est donnée dans l'épître aux Hébreux (Héb. 9:8-10).

Sous ce système, les enfants d'Israël étaient tenus à distance de Dieu. Il n'en était pas pour eux comme du temps de leurs pères, dans le livre de la Genèse. Dieu était comme voilé. Les traits principaux des cérémonies lévitiques étaient, quant à ce qui concernait le peuple, servitude, obscurité, éloignement. Mais, d'un autre côté, leurs types et leurs images représentaient le grand sacrifice, qui est le fondement de tous les conseils merveilleux de Dieu, et par le moyen duquel il peut, en toute justice et d'accord avec l'amour de son cœur, s'acquérir un peuple qui lui est cher, à la louange de la gloire de sa grâce.

Nous l'avons déjà dit, nous trouverons comparativement, peu de rites et de cérémonies dans le livre du Deutéronome. L'Éternel communique plus directement avec le peuple ; les sacrificateurs même se présentent rarement à nous, et quand il est fait allusion à eux, c'est au point de vue moral plutôt que cérémoniel. Nous en aurons la preuve en avançant dans notre étude.

« L'Éternel, notre Dieu, nous parla en Horeb, disant : Vous avez assez demeuré dans cette montagne. Tournez-vous et partez, et allez à la montagne des Amoréens ». Quel privilège d'avoir

l'Éternel si près d'eux, s'intéressant à tous leurs mouvements et à tout ce qui les concernait ! Il savait combien de temps ils devaient rester dans un endroit, et de quel côté se diriger ensuite.

Que leur restait-il donc à faire ? Quel était leur devoir pur et simple ? Obéir. Là se trouvait le secret de leur paix, de leur bonheur, de leur sécurité morale. Ils n'avaient pas à s'inquiéter de leurs mouvements ; tout leur voyage était arrangé pour eux par Celui qui connaissait chaque pas du chemin depuis Horeb à Kadès-Barnéa ; ils n'avaient qu'à vivre au jour le jour, dans une heureuse dépendance de Lui.

Position bénie et privilégiée ! Mais elle demandait une volonté brisée. Si, lorsque l'Éternel avait dit : « Vous avez assez demeuré en cette montagne », ils avaient, au contraire, décidé d'y rester un peu plus longtemps, ils y seraient restés sans Lui ; sa compagnie, ses conseils et son secours ne leur étaient assurés que sur le chemin de l'obéissance.

Il en est de même de nous. Nous avons le précieux privilège de pouvoir remettre tout ce qui nous concerne entre les mains, non seulement du Dieu de l'alliance, mais d'un Père qui nous aime. Sa bonne Parole nous dit : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ». C'est alors que « la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7).

Mais on demandera peut-être : « Comment Dieu dirige-t-il son peuple maintenant ? Nous ne pouvons espérer d'entendre sa voix, nous disant ce que nous avons à faire ».

Nous pouvons être guidés de deux manières : par la Parole et par le Saint Esprit ; et nous devons nous rappeler que ces deux choses seront toujours d'accord. Une personne peut se croire amenée par le Saint Esprit à suivre une certaine ligne de conduite, dont les conséquences sont en opposition avec la parole de Dieu. Son erreur sera mise en évidence. Il est très dangereux de se fier à ses impressions ou d'agir par impulsion ; les conséquences les plus fatales peuvent en résulter. Mais nous pouvons nous fier à l'Écriture sans aucune hésitation, et nous verrons toujours que l'homme conduit par le Saint Esprit n'agira jamais en contradiction avec la parole de Dieu. C'est ce que nous pouvons appeler un axiome de la vie divine ; une règle immuable du christianisme pratique. Que n'y a-t-on prêté plus d'attention dans toutes les périodes de l'histoire de l'Église !

Un autre côté de cette question demande encore notre sérieuse considération. On entend souvent parler « de la divine Providence », comme d'un guide auquel on peut se fier. Il se peut que ce ne soit là qu'une manière d'exprimer l'idée d'être guidé par les circonstances, ce qui est loin d'être une direction convenable pour un chrétien. Sans doute, le Seigneur nous fait connaître quelquefois sa volonté, et nous montre notre chemin d'une manière que nous appelons providentielle ; mais nous devons vivre bien près de Lui pour pouvoir discerner convenablement ce fait ; sans cela, il se peut que ce que nous appelons « circonstances providentielles », ne soient que des pierres d'achoppement sur le sentier de l'obéissance. Les circonstances extérieures doivent être pesées en la présence de Dieu et jugées à la lumière de sa Parole, sans quoi elles peuvent nous conduire aux plus graves erreurs. Bref, la parole de Dieu est la pierre de touche parfaite pour toutes choses ; les circonstances extérieures, les impressions intimes et les sentiments, — tout doit être placé dans la lumière de l'Écriture Sainte, et jugé là calmement et sérieusement. C'est le vrai chemin de la paix, de la sûreté et de la bénédiction pour tout enfant de Dieu.

On peut répondre à tout ceci, que nous ne saurions nous attendre à trouver un passage de la Bible pour nous guider dans les mille détails de notre vie journalière. En effet ; mais il y a dans l'Écriture certains grands principes qui, appliqués à propos, seront une direction divine, même dans les cas où nous ne pourrions trouver un texte formel. En outre, nous avons l'assurance certaine, que notre Dieu peut guider ses enfants en toutes choses, et qu'il le fait. « Par l'Éternel les pas de l'homme sont affermis » (Ps. 37:23). « Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires, et il enseignera sa voie aux débonnaires » (Ps. 25:9). « Je te conseillerai ayant mon œil sur toi » (Ps. 32:8). Il peut nous montrer sa volonté à l'égard de telle ou de telle chose ; sans cela où en serions-nous ? Dans quelque

cas que ce soit, il peut nous donner, d'une manière parfaite, la certitude que nous faisons sa volonté ; et, sans cette certitude, nous ne devrions jamais faire un pas. Si nous sommes indécis, restons tranquilles et attendons.

Souvent il arrive que nous nous tourmentons pour des choses que Dieu ne nous demande pas du tout. Quelqu'un disait un jour à un ami : « Je ne sais de quel côté me tourner ». « Eh bien ! ne vous tournez d'aucun côté », fut la sage réponse.

Mais ici se place un point moral de toute importance : c'est notre *état d'âme*, qui joue ici un grand rôle. Ce sont « les débonnaires qu'il fera marcher dans la justice et auxquels il enseignera sa voie ». Si nous sommes humbles et méfiants de nous-mêmes, si nous comptons sur Dieu en simplicité de cœur, il nous dirigera sûrement. Mais c'est un fatal manque de droiture que de demander conseil à Dieu, lorsque nous avons un parti pris et que notre volonté est en jeu.

Prenez l'exemple de Josaphat, dans 1 Rois 22: « Et il arriva, en la troisième année, que Josaphat, roi de Juda, descendit vers le roi d'Israël », — faute grave, pour commencer, — « Et le roi d'Israël dit à ses serviteurs : savez-vous que Ramoth de Galaad est à nous ? Et nous nous taisons sans la reprendre de la main du roi de Syrie ! Et il dit à Josaphat : Viendras-tu avec moi à la guerre à Ramoth de Galaad ? Et Josaphat dit au roi d'Israël : Moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux » et, comme nous le lisons en 2 Chroniques 18:3: « je serai avec toi dans la guerre ».

Nous voyons ici que son parti était pris avant qu'il ne pensât à consulter Dieu dans cette affaire. Il était dans une fausse position. Il était tombé dans le piège de l'ennemi, faute de posséder un œil simple ; il n'était donc pas en état de recevoir la direction divine. Il était décidé à faire sa propre volonté, et le Seigneur lui en laisse recueillir les fruits. Sans la miséricorde infinie de Dieu, il serait tombé sous les coups des Syriens, et on l'aurait emporté mort du champ de bataille.

Il est vrai qu'il avait dit au roi d'Israël : « Enquiers-toi aujourd'hui, je te prie, de la parole de l'Éternel ». Mais à quoi cela servait-il après qu'il s'était engagé à faire cette guerre ? S'il eût été dans un bon état d'âme, il n'aurait jamais demandé conseil pour un cas pareil. Son état d'âme étant mauvais, sa position était fautive, et ses intentions en opposition directe avec les pensées et la volonté de Dieu. Par conséquent, quoiqu'il entendît le messenger de l'Éternel prononcer un jugement solennel sur toute cette expédition, il n'en suivit pas moins son propre chemin et fut bien près d'y perdre la vie.

Nous voyons la même chose au chap. 42 de Jérémie. Les Israélites s'adressent au prophète pour savoir s'ils doivent descendre en Égypte. Mais ils étaient déjà tout décidés. Ils voulaient faire leur propre volonté. S'ils avaient été humbles, ils n'auraient pas eu besoin de demander conseil à cet égard. « Et ils dirent à Jérémie : L'Éternel soit entre nous un témoin véritable et fidèle, si nous ne faisons selon toute la parole pour laquelle l'Éternel, ton Dieu, t'enverra vers nous ! Soit bien, soit mal, nous écouterons la voix de l'Éternel, notre Dieu, vers qui nous t'envoyons, afin qu'il nous arrive du bien, quand nous écouterons la voix de l'Éternel, notre Dieu ».

Tout cela paraît très bon et rempli de promesses. Mais remarquez la suite. Lorsqu'ils virent que le jugement et le conseil de Dieu ne s'accordaient pas avec leur volonté, « *tous ces hommes orgueilleux* parlèrent à Jérémie, disant : C'est un mensonge que tu dis ; l'Éternel, notre Dieu, ne t'a pas envoyé pour nous dire : N'allez point en Égypte pour y séjourner » (chap. 43:2).

L'orgueil et la volonté propre étaient à l'œuvre. Tous ces vœux et toutes ces promesses étaient illusoires : « Vous vous êtes séduits vous-mêmes dans vos âmes, dit Jérémie, quand vous m'avez envoyé vers l'Éternel, votre Dieu, disant : Prie l'Éternel, notre Dieu, pour nous, et selon tout ce que l'Éternel, notre Dieu, dira, ainsi déclare-nous, et nous le ferons ». Tout aurait bien été, si la réponse divine se fût accordée avec leur volonté dans cette affaire, mais comme elle lui était en opposition, ils la repoussent entièrement.

Combien souvent n'en est-il pas ainsi ? La parole de Dieu ne convient pas à l'homme ; elle le juge ; elle est en directe opposition à sa volonté ; elle dérange ses plans ; c'est pourquoi il la rejette. La volonté et la raison humaines sont toujours en antagonisme avec la Parole. Le chrétien doit donc mettre de côté l'une et l'autre, s'il désire réellement être conduit par Dieu. Une volonté non brisée et l'aveugle raison, ne nous mèneront que dans les ténèbres, la misère et la désolation. Jonas *voulut* aller à Tarsis, quand il aurait dû aller à Ninive, et la conséquence fut qu'il se trouva « dans le sein du sépulcre », avec « les algues enveloppant sa tête » (Jonas 2:6). Ainsi aussi Josaphat *voulut* monter à Ramoth de Galaad, quand il aurait dû être à Jérusalem ; la conséquence fut qu'il se trouva environné par les épées des Syriens. Le reste du peuple, aux jours de Jérémie, *voulut* descendre en Égypte, au lieu de rester à Jérusalem ; la conséquence fut qu'ils moururent par l'épée, par la famine et la peste, dans ce pays d'Égypte, « où ils désiraient aller pour y séjourner ».

Il en sera toujours ainsi. Le chemin de la propre volonté est un chemin de ténèbres et de misère. Le chemin de l'obéissance est un sentier de lumière et de bénédiction, un sentier sur lequel les rayons de la faveur divine brillent toujours avec éclat. Ce chemin peut paraître étroit, rude et solitaire, à l'œil humain ; mais, pour l'âme obéissante, c'est un sentier de vie, de paix et de sécurité morale. « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Prov. 4:18). Sentier précieux ! Puissions-nous tous être trouvés y marchant d'un pas résolu !

Avant de quitter ce sujet si pratique de l'obéissance et de la direction divine, nous priions nos lecteurs de s'arrêter avec nous quelques instants sur un beau passage du chapitre 11 de Luc ; ils le trouveront rempli d'instructions précieuses.

« La lampe du corps, c'est ton œil ; lorsque ton œil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière ; mais lorsqu'il est méchant, ton corps aussi est ténébreux. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. Si donc ton corps tout entier est plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout plein de lumière, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat » (vers. 34-36).

Rien ne peut égaler la beauté et la force morales de ce passage. Tout d'abord, nous avons « l'œil simple ». Il est essentiel pour la jouissance de la direction divine. Il indique une volonté brisée, un cœur honnêtement résolu à faire la volonté de Dieu, sans prétextes personnels ou autres, et quelle que puisse être cette volonté.

Quand l'âme est dans cette situation, la lumière divine y resplendit et le corps en est rempli. D'où il suit que, si le corps n'est pas plein de lumière, c'est que l'œil n'est pas simple ; la volonté propre, des motifs divers, des intérêts personnels sont en jeu ; nous ne sommes pas droits devant Dieu. Dans ce cas, la lumière que nous faisons profession d'avoir est ténèbres ; et il n'y a pas de ténèbres plus profondes et plus terribles, que ces ténèbres judiciaires, qui s'étendent sur un cœur gouverné par la propre volonté, tout en professant d'avoir la lumière de Dieu. Cela se verra avec toute son horreur dans la chrétienté, lorsque « sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue » (2 Thes. 2:8).

Combien cela est terrible ! et avec quelle solennité cela s'adresse à l'église professante tout entière ; à vous et à moi aussi, cher lecteur ! La lumière non utilisée devient ténèbres. « Si la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres » (Matt. 6:23). D'autre part, une faible lumière, sincèrement suivie, augmentera sûrement, car « à celui qui a, il sera donné davantage ».

Ce progrès moral est admirablement exposé au verset 36 de Luc 11: « Si donc ton corps tout entier est plein de lumière, n'ayant *aucune partie ténébreuse* », — pas de coin fermé aux rayons célestes, — pas de réserve déloyale, — tout ton être moral sera exposé à l'action de la lumière divine. De plus, l'âme obéissante a non seulement une lumière pour son propre sentier, mais cette lumière brille au dehors, de sorte que d'autres la voient, comme l'éclat brillant d'une lampe. « Que

vosre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Matt. 5:16).

Le sentier du juste est celui de la sagesse céleste, de la paix parfaite. N'oublions jamais que c'est notre grand privilège d'être dirigés par Dieu dans les plus petits détails de notre vie de chaque jour. Celui qui n'est pas ainsi guidé bronchera souvent ; il fera plus d'une chute, plus d'une triste expérience. Quel privilège béni que de marcher, jour après jour, dans le sentier tracé pour nous par notre Père ; sentier que l'œil de l'aigle n'a point vu, que le lionceau n'a point foulé ; sentier d'une sainte obéissance, dans lequel les humbles et les petits se trouveront toujours, à la louange et à la gloire de Celui qui le leur a ouvert.

Dans la suite de notre chapitre, Moïse répète au peuple, dans un langage d'une touchante simplicité, les faits relatifs à la nomination des juges et à la mission des espions. Ici, Moïse attribue l'établissement des juges à sa propre suggestion. La mission des espions fut proposée par le peuple. Ce cher serviteur de Dieu trouvait le poids de la congrégation trop lourd pour lui ; il était lourd en effet, bien que nous sachions que la grâce de Dieu était amplement suffisante pour tous les besoins, et de plus, que cette grâce pouvait agir tout aussi bien avec un seul homme qu'avec soixante et dix.

Nous pouvons néanmoins comprendre la crainte qu'éprouvait « l'homme le plus doux de la terre », relativement à la responsabilité d'une charge aussi importante ; le langage qu'il emploie pour exprimer cette crainte est touchant au plus haut degré : « Et je vous parlai, en ce temps-là, disant : Je ne puis, moi seul, vous porter ». Non, assurément, nul homme ne l'aurait pu ; mais Dieu était là pour répondre aux besoins de tous les moments. « L'Éternel, votre Dieu, vous a multipliés, et vous voici aujourd'hui, en multitude, comme les étoiles des cieux. Que l'Éternel, le Dieu de vos pères, ajoute à votre nombre mille fois ce que vous êtes, et vous bénisse, comme il vous l'a dit ! » (vers. 10-12). Belle parenthèse ! Souhaits d'un cœur généreux ! — « Comment porterais-je, moi seul, votre charge, et votre fardeau, et vos contestations ? »

Le secret de beaucoup de leurs « charges et de leurs fardeaux » c'est qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux ; il y avait des différends, des controverses et des procès ; et qui aurait pu porter un tel poids ? N'en aurait-il pas dû être autrement ? S'ils eussent marché d'accord, il n'y aurait pas eu de procès à juger, et par conséquent nul besoin de juges pour les juger. Si chaque membre de la congrégation eût cherché l'intérêt, l'avantage, le bonheur de ses frères, il n'y aurait pas eu de querelles.

Il n'en était point ainsi d'Israël dans le désert et, ce qui est bien plus humiliant, il n'en est pas ainsi de l'Église de Dieu, quoique nos privilèges soient bien plus grands.

À peine l'assemblée eut-elle été formée, par la présence du Saint Esprit, que des accents de murmure et de mécontentement s'y firent entendre. Et pourquoi ? À propos d'une « négligence » réelle ou imaginaire (Actes 6). Quoi qu'il en soit, le *moi* était à l'œuvre. Si la négligence était imaginaire, les Grecs étaient blâmables ; si elle était réelle, alors les Hébreux étaient blâmables. Il arrive ordinairement en pareils cas, qu'il se trouve des fautes des deux côtés ; mais le seul moyen d'éviter les disputes, les dissensions et les murmures, c'est de fouler aux pieds le moi et de rechercher sincèrement le bien des autres. Si cela eût été compris et pratiqué dès le commencement, combien la tâche de l'historien sacré eût été différente ! Mais, hélas ! l'histoire de l'église professante n'est, dès son début, qu'un récit déplorable et humiliant de divisions et de divergences. En présence du Seigneur lui-même, dont la vie tout entière était une vie d'abnégation complète, les disciples se disputent, pour savoir lequel d'entre eux sera le plus grand. Quiconque connaît la vraie grandeur morale, qui consiste à dépouiller le moi, ne recherchera pas la meilleure place. Être près de Christ, satisfait tellement un cœur humble, qu'il ne fait aucun cas des honneurs ou des distinctions. Mais quand le moi domine, on voit paraître l'envie et la jalousie, les dissensions, les querelles, et tout ce qui est mauvais.

Voyez la scène entre les deux fils de Zébédée et leurs dix frères, au chapitre 10 de Marc.

Le moi en était la cause. Les deux premiers pensaient à se procurer une bonne place dans le royaume, et les dix autres en « conçurent de l'indignation contre eux ». Si chacun avait mis de côté le moi et recherché le bien des autres, cette scène n'aurait jamais eu lieu.

Il est superflu de multiplier les exemples. Chaque siècle de l'histoire de l'Église prouve la vérité de notre assertion : que l'égoïsme et ses viles menées sont les causes qui produisent la division, depuis les temps des apôtres jusqu'à nos jours. En revanche, on verra que l'oubli de soi et de ses intérêts est le secret de la paix, de la concorde et de l'amour fraternel. Si nous apprenons à mettre le moi de côté, pour rechercher sincèrement la gloire de Christ et le bien de son peuple bien-aimé, alors nous n'aurons guère de « procès » à juger.

Mais revenons à notre chapitre.

« Donnez-vous des hommes sages, et intelligents, et connus, selon vos tribus, et je les établirai chefs sur vous. Et vous me répondîtes et dites : La chose que tu as dit de faire est bonne. Et je pris les chefs de vos tribus, des hommes *sages* et *connus* », — des hommes préparés par Dieu, et possédant, parce qu'ils la méritaient, la confiance de la congrégation, — « et je les établis chefs sur vous, chefs de milliers, et chefs de centaines, et chefs de cinquantes, et chefs de dizaines, et officiers sur vos tribus » (vers. 13-15).

Admirable arrangement ! Puisqu'il y avait lieu de le faire, rien n'était mieux adapté au maintien de l'ordre, que ces degrés d'autorité allant du gouverneur de dizaines au gouverneur de milliers, — le législateur étant à la tête de tous, et lui-même en communication directe avec le Dieu d'Israël.

Il n'est pas fait allusion ici au fait rapporté au chap. 17 de l'Exode, savoir que l'établissement de ces juges se fit à la suggestion de Jéthro, le beau-père de Moïse. Il n'est non plus fait mention de la scène du chap. 11 des Nombres. Nous ferons remarquer au lecteur, que c'est là une des nombreuses preuves que ce livre est loin d'être une pure répétition des autres sections du Pentateuque. Ce livre a un caractère qui lui est particulier, et la manière dont les faits y sont présentés est en parfait accord avec le but du Saint Esprit, qui était de parler au cœur des enfants d'Israël, afin d'obtenir ce grand résultat, objet tout spécial du livre, savoir une obéissance filiale à toutes les ordonnances de l'Éternel, leur Dieu.

Les incrédules et les rationalistes voudraient nous faire voir des contradictions dans les divers récits donnés par les différents livres, mais le lecteur pieux rejettera avec une sainte indignation une telle suggestion, qui procède directement du père du mensonge, cet Ennemi déclaré de la Révélation. Si nous consentons à être aussi simples qu'un petit enfant, nous jouirons de la révélation de l'amour du Père, telle qu'elle nous est donnée par le Saint Esprit dans l'Écriture. D'un autre côté, ceux qui se croient sages et comptent sur leur savoir, leur philosophie et leur raison, qui se croient compétents pour juger la parole de Dieu et, par conséquent, Dieu lui-même, ceux-là seront laissés à leur aveuglement et à leur endurcissement de cœur. « Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? » (1 Cor. 1:20).

« Si quelqu'un veut être sage, qu'il devienne fou ». Tel est le secret de toute l'affaire.

Continuons maintenant notre étude.

« Et je commandai à vos juges, en ce temps-là, disant : Écoutez les différends entre vos frères, et *juges avec justice* entre un homme et son frère, et *l'étranger* qui est avec lui. *Vous ne ferez point acception des personnes* dans le jugement ; *vous entendrez aussi bien le petit que le grand* ; *vous n'aurez peur d'aucun homme*, car le jugement est de Dieu ; et l'affaire qui sera trop difficile pour vous, vous me la présenterez, et je l'entendrai » (vers. 16, 17).

Quelle sainte et juste impartialité ! Dans tous les cas de divergences, on devait entendre les deux parties, sans aucune acception de personnes. Le jugement devait se baser, non sur les impressions personnelles, mais sur les faits clairement établis. La position et les circonstances des plaignants n'étaient point prises en considération. La justice seule devait décider la question. « Vous entendrez

aussi bien le petit que le grand ». Le pauvre devait avoir la même mesure que le riche, l'étranger que celui qui était né au pays.

Combien tout cela est rempli d'instruction pour nous tous ! Il est vrai que nous ne sommes pas tous appelés à être des juges, des chefs ou des gouverneurs, mais les grands principes moraux posés dans le passage cité plus haut, sont de toute importance pour chacun de nous, car il se présente constamment des cas qui en demandent l'application directe. Dans quelque position que nous soyons, nous pouvons être appelés à voir des divergences entre nos frères, des cas de torts réels ou imaginaires, et il nous est nécessaire d'être divinement instruits sur ce que nous avons à faire dans de semblables occasions.

Dans les cas de cette nature, nous ne saurions trop nous rappeler que notre jugement doit être basé sur tous les faits de l'un et de l'autre côté. Nous ne nous laisserons pas influencer par nos impressions, car nous savons qu'elles peuvent nous tromper. Il nous faut des faits réels et irrécusables — des faits établis par deux ou trois témoins, comme l'Écriture le dit si clairement (Deut. 17:6 ; Matt. 18:16 ; 2 Cor. 13:1 ; 1 Tim. 5:19).

En outre, nous ne devons jamais nous borner, dans une affaire à juger, à une affirmation *ex parte* (\*). Chacun est sujet, même avec les meilleures intentions, à colorer ses assertions de telle ou telle manière, sans avoir la moindre idée de mentir ou de porter un faux témoignage. Le manque de mémoire ou telle autre cause, peut faire omettre un point important, ou, au contraire, lui donner trop d'importance, ou en altérer la signification. « *Audi alteram partem* » (écoute l'autre partie) est une maxime à suivre. Écoutons donc les deux parties, et nous pourrons porter un jugement juste et équitable. En règle générale, tout jugement formé sans une exacte connaissance de tous les faits, n'a aucune valeur. « Écoutez les différends entre vos frères, et jugez avec justice entre un homme et son frère, et l'étranger qui est avec lui ». Paroles utiles en tout temps.

(\* terme juridique indiquant que le juge juge une affaire en n'ayant à faire qu'à une seule partie, et non pas deux parties pouvant apporter des arguments contradictoires.

Quelle injonction importante aussi au verset 17: Comme ces paroles dévoilent le pauvre cœur humain ! Ne sommes-nous pas portés à avoir égard à l'apparence, à être influencés par les personnes, à mettre de l'importance à la position, à la fortune ; à craindre l'homme ?

L'antidote divin à tous ces maux est la crainte de Dieu. Si nous avons le Seigneur devant nos yeux en tout temps, cela nous délivrera de la pernicieuse influence de la partialité, des préventions et de la crainte des hommes, sources de tant de mal parmi les enfants de Dieu.

Voyons maintenant le récit fait par Moïse de la mission des espions, de son origine et de ses résultats.

« Et je vous commandai, en ce temps-là, toutes les choses que vous devez faire » (vers. 18). Le sentier de l'obéissance était mis devant eux, ils n'avaient qu'à y marcher d'un pas ferme et avec un cœur soumis. Ils n'avaient pas à raisonner ou à peser les conséquences. Ils devaient laisser tout cela entre les mains de Dieu et avancer résolument dans ce sentier béni.

« Et nous partîmes d'Horeb, et nous traversâmes tout ce grand et terrible désert que vous avez vu, le chemin de la montagne des Amoréens, comme l'Éternel, notre Dieu, nous l'avait commandé, et nous vînmes jusqu'à Kadès-Barnéa. Et je vous dis : Vous êtes arrivés jusqu'à la montagne des Amoréens, laquelle l'Éternel, notre Dieu, nous donne. Regarde, l'Éternel, ton Dieu, a mis devant toi le pays : monte, prends possession comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, te l'a dit ; ne crains point et ne t'effraye point » (v. 19-21).

Tel était leur mandat pour entrer en possession immédiate. L'Éternel, leur Dieu, leur avait donné le pays et l'avait mis devant eux. Il leur appartenait, c'était le don gratuit de sa grâce souveraine en suite de l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères, son dessein, de toute éternité. Cela aurait dû suffire pour mettre leur cœur en repos, non seulement quant à la nature du pays, mais encore quant à la manière dont ils y entreraient. Il n'y avait nul besoin d'espions. La foi ne demande pas à

examiner ce que Dieu a donné, elle conclut que ce qu'il a donné doit être bon à avoir, et qu'Il est capable de nous faire entrer en pleine possession de tout ce que sa grâce nous a accordé. Israël aurait pu conclure que la même main qui les avait guidés « dans tout ce grand et terrible désert », pouvait les faire entrer et les affermir dans leur héritage.

C'est ainsi que la foi aurait raisonné, car elle va de Dieu aux circonstances, jamais des circonstances à Dieu. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31). C'est l'argument de la foi, grand dans sa simplicité, et simple dans sa grandeur morale. Lorsque Dieu remplit tout l'horizon de la vision de l'âme, les difficultés sont de peu d'importance. Ou bien elles passent inaperçues, ou bien elles sont considérées comme des occasions pour le déploiement de la puissance divine. La foi aime à voir Dieu triompher des difficultés.

Mais, hélas ! le peuple n'était pas gouverné par la foi dans cette circonstance, c'est pourquoi il eut recours aux espions. C'est ce que Moïse leur rappelle dans un langage à la fois tendre et fidèle. « Et vous vous approchâtes tous de moi, et vous dîtes : Envoyons des hommes devant nous, et ils examineront le pays pour nous, et ils nous rapporteront des nouvelles du chemin par lequel nous pourrions monter et des villes auxquelles nous viendrons » (vers. 22).

Ils auraient dû se reposer sur Dieu pour tout cela. Celui qui les avait fait sortir du pays d'Égypte, qui leur avait frayé un passage à travers la mer, qui les avait guidés dans le désert, était bien capable de les faire entrer dans le pays. Mais non, ils veulent envoyer des espions, parce que leurs cœurs n'avaient pas confiance dans le Dieu Tout-Puissant.

C'était là le secret de l'affaire, soyons-en bien persuadés. S'il nous est dit dans les Nombres que l'Éternel commanda à Moïse d'envoyer les espions, c'est à cause de la condition morale du peuple. Nous voyons là la différence caractéristique, et, en même temps, la belle harmonie des deux livres. Les Nombres nous donnent l'histoire publique, le Deutéronome nous montre la raison secrète de la mission des espions. L'une est le complément de l'autre, et chacune en parfait accord avec le caractère du livre. Nous ne comprendrions pas le sujet à fond, si nous n'avions que le récit donné dans les Nombres. Le commentaire fourni par le Deutéronome complète le tableau.

Il se peut cependant que le lecteur demande comment ce pouvait être mal de les envoyer, puisque l'Éternel leur avait dit de le faire ? Nous répondrons : le mal n'était pas dans le fait qu'on les envoyait, mais dans leur désir de les envoyer. Ce désir était le fruit de l'incrédulité ; l'ordre de les envoyer fut donné à cause de cette incrédulité.

Nous voyons quelque chose de semblable en Matt. 19, touchant le divorce : « Moïse, à cause de votre dureté de cœur, vous a permis de répudier vos femmes ; mais, au commencement, il n'en était pas ainsi ».

Tout s'explique aussi dans l'affaire des espions. Israël n'aurait pas dû en avoir besoin ; une foi simple n'y aurait jamais pensé. Mais l'Éternel vit l'état des choses, et donna un ordre en accord avec cet état. De même, plusieurs siècles plus tard, il vit que le cœur du peuple désirait un roi, et il commanda à Samuel de leur en donner un (lisez 2 Sam. 8:7-9).

Nous voyons que, lorsque Dieu satisfait un désir, ce n'est nullement une preuve que ce désir soit selon Lui. Israël n'aurait pas dû demander un roi, l'Éternel ne leur suffisait-il pas ? N'était-il pas leur roi ? Ne pouvait-il pas, comme toujours, les conduire à la bataille et combattre pour eux ? Pourquoi rechercher le bras de la chair ? Tout pouvoir, toute sagesse, toute vraie bonté, se trouvaient en l'Éternel, leur Dieu, et ils pouvaient y avoir recours en tout temps et dans toutes leurs nécessités.

Et lorsqu'ils possédèrent le roi que leur cœur désirait, que fit ce roi pour eux ? « Tout le peuple le suivait en tremblant » (1 Sam. 13:7). Plus nous étudions la triste histoire du règne de Saül, plus nous voyons que, du commencement à la fin, il fut un obstacle plutôt qu'une aide. Son règne fut un lamentable fiasco, exprimé par ces paroles du prophète Osée (13:11) : « Je t'ai donné un roi dans ma colère, et je l'ai ôté dans ma fureur ». En un mot, Saül fut la réponse à l'incrédulité et à la volonté propre du peuple, c'est pourquoi toutes leurs brillantes espérances à son sujet furent bientôt

totalemment détruites. Il ne répondait point au cœur de Dieu, et, par conséquent, il ne répondit point aux besoins du peuple. Il se montra tout à fait indigne de la couronne, et sa mort ignominieuse sur la montagne de Guilboa fut en accord avec toute sa carrière.

Maintenant, si nous considérons la mission des espions, nous voyons qu'elle se termine aussi par un désappointement complet. Il n'en pouvait être autrement, puisqu'elle était le fruit de l'incrédulité. Il est vrai que Dieu leur donna des espions ; aussi Moïse dit-il, avec une grâce touchante : « Et la chose fut bonne à mes yeux, et je pris d'entre vous douze hommes, un homme par tribu ». C'était la grâce s'abaissant à l'état du peuple, et consentant à un projet qui convenait à cet état. Mais cela ne prouve nullement que, soit le projet, soit l'état du peuple, fussent selon Dieu. Béni soit son Nom, il peut nous venir en aide dans notre incrédulité, quoiqu'il soit affligé et déshonoré par elle.

Il aime une foi ferme et franche, la seule chose au monde qui lui donne sa vraie place. C'est pourquoi, lorsque Moïse dit au peuple : « Regarde, l'Éternel, ton Dieu, a mis devant toi le pays : monte, prends possession, comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, te l'a dit ; ne crains point, et ne t'effraye point », quelle aurait dû être leur réponse ? « Nous voici, ô Éternel, conduis-nous à la victoire. Tu nous suffis. Avec toi pour chef, nous avancerons avec confiance. Pour toi les difficultés ne sont rien. Peu nous importe ce qui nous attend : les géants, les hautes murailles, les tours menaçantes, ne sont devant Toi, ô Éternel, Dieu d'Israël, que comme des feuilles sèches devant l'orage. Conduis-nous donc, ô Éternel ! »

Tel ne fut pas le langage d'Israël. Dieu ne leur suffisait pas. Ils ne se fiaient pas à ce qu'il leur avait dit du pays. Le pauvre cœur humain veut tout essayer plutôt que de dépendre simplement de Dieu. L'homme naturel ne peut se confier en Dieu, parce qu'il ne le connaît point. Il n'y a rien au monde de plus béni qu'une vie de foi simple et réelle. Mais on se fait illusion si l'on croit vivre de foi, tandis que le cœur s'appuie sur quelque soutien humain. Le vrai croyant n'a affaire qu'à Dieu. Toutes ses ressources sont en Lui. Ce n'est pas qu'il n'apprécie les instruments que Dieu veut bien employer ; au contraire, il les apprécie hautement, précisément parce qu'ils sont les moyens dont Dieu se sert pour venir en aide et bénir. Mais il ne leur donne pas la place de Dieu. Il dit : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui. *Lui seul* est mon rocher » (Ps. 62:5, 6).

Il y a une force toute particulière dans ce mot « seul ». Il sonde le cœur. S'attendre à l'homme, soit directement, soit indirectement, pour suppléer à un besoin quelconque, c'est, en principe, s'écarter de la vie de foi. Et quelle triste chose que de compter sur les moyens humains ! C'est, au point de vue moral, aussi dégradant que la vie de foi est ennoblissante, — et c'est aussi illusoire que dégradant. Israël voulut envoyer des espions, et toute l'affaire tourna à sa confusion.

« Et ils se tournèrent, et montèrent dans la montagne, et vinrent jusqu'au torrent d'Eshcol, et explorèrent le pays. Et ils prirent dans leurs mains du fruit du pays et nous l'apportèrent, et ils nous rendirent compte et dirent : Le pays, que l'Éternel, notre Dieu, nous donne, est bon » (vers. 24, 25). Puisque Dieu le donnait, il ne pouvait être que bon. Avaient-ils besoin d'espions pour leur dire que le don de Dieu était bon ? Assurément non. Une foi simple aurait raisonné ainsi : « Tout ce que Dieu donne doit être digne de Lui ; nous n'avons pas besoin d'espions pour nous en assurer ». Mais hélas ! cette foi simple est un joyau extrêmement rare, et ceux-là même qui le possèdent n'en connaissent que bien peu la valeur et ne savent guère s'en servir. Parler de la vie de foi et vivre de cette vie, c'est deux choses, comme le sont la théorie et la pratique. N'oublions jamais que c'est le privilège de tout enfant de Dieu de vivre de foi, et que cette vie embrasse tout ce qui est nécessaire au chrétien du commencement à la fin de sa carrière terrestre.

Le lecteur remarquera de quelle manière Moïse fait allusion à la mission des espions. Il se borne à cette portion de leur témoignage qui était selon la vérité. Il ne dit rien des dix espions infidèles. Ceci est en parfait accord avec le caractère et l'objet du livre. Tout s'y adresse à la conscience de l'assemblée. Il leur rappelle qu'ils avaient eux-mêmes proposé d'envoyer les espions, et que, quoique ces derniers eussent placé devant eux du fruit du pays, et témoigné de son excellence, ils ne

voulurent pas y monter : « Mais vous ne voulûtes pas monter, et vous fûtes rebelles au commandement de l'Éternel, votre Dieu » (vers. 26). Ils étaient sans excuse. Leur cœur était évidemment dans un état d'incrédulité et de rébellion, et la mission des espions, du commencement à la fin, ne fit que le manifester pleinement.

« Et vous murmurâtes dans vos tentes, et vous dites : C'est parce que l'Éternel nous hait », — terrible mensonge ! — « qu'il nous a fait sortir du pays d'Égypte, afin de nous livrer aux mains des Amoréens, pour nous détruire ». Combien les arguments de l'incrédulité sont absurdes ! Sûrement, si l'Éternel les eût haïs, rien ne lui eût été plus facile que de les laisser mourir parmi les fours à briques des Égyptiens, sous le fouet cruel des exacteurs du Pharaon. Pourquoi s'était-il donné tant de peine à leur sujet ? Pourquoi ces dix plaies envoyées sur le pays de leurs oppresseurs ?

Si il les haïssait, pourquoi n'avait-il pas laissé les eaux de la Mer Rouge les engloutir, comme elles avaient englouti leurs ennemis ? Pourquoi les avait-il délivrés de l'épée d'Amalek ? Ah ! s'ils n'eussent pas été gouvernés par un esprit d'aveugle incrédulité, tant de preuves magnifiques de son amour les auraient amenés à une conclusion tout opposée à celle qu'ils osèrent exprimer. Il n'y a rien sous le ciel de plus irrationnel que l'incrédulité ; il n'y a rien de plus logique que la simple confiance d'une foi enfantine. Puisse le lecteur faire toujours l'expérience de cette vérité !

« Et vous murmurâtes dans vos tentes ». L'incrédulité non seulement raisonne, mais elle murmure. Elle ne voit ni le bon, ni le beau côté des choses. Elle n'est jamais au clair, parce qu'elle met Dieu de côté et ne regarde qu'aux circonstances. Ils dirent : « Où monterions-nous ? Nos frères nous ont fait fondre le cœur, en disant : C'est un peuple plus grand et de plus haute taille que nous » ; — mais ils n'étaient pas plus grands que Jéhovah ; — « les villes sont grandes, et murées jusqu'aux cieux » ; — grossière exagération de l'incrédulité ! — « et de plus nous avons vu là des fils des Anakim ».

La foi aurait répondu : Eh bien ! si les villes sont murées jusqu'au ciel, notre Dieu est au-dessus d'elles, car il est dans le ciel. Que sont les grandes cités et les hautes murailles pour Celui qui créa l'univers, et le soutient par la parole de sa puissance ? Que sont les Anakim en présence du Dieu Tout-Puissant ? Si le pays était couvert de villes murées, de Dan à Beër-Shéba, et si les géants étaient aussi nombreux que les feuilles d'une forêt, tout cela serait comme de la balle pour Celui qui avait promis de donner à toujours la propriété du pays de Canaan à la postérité d'Abraham, son ami.

Mais Israël n'avait pas la foi, comme l'apôtre nous le dit au chapitre 3 des Hébreux : « Ils n'y purent entrer à cause de l'incrédulité ». Là était la difficulté. Les villes à hautes murailles et les terribles Anakim n'auraient pas été des obstacles, si Israël ne s'était confié qu'en Dieu, qui en aurait promptement eu raison. L'incrédulité nous prive toujours de la bénédiction. Elle s'oppose au rayonnement de la gloire de Dieu ; elle jette une ombre sur nos âmes, et nous ôte le privilège de faire l'expérience de la toute-suffisance de notre Dieu, pour suppléer à tous nos besoins et pour écarter toutes nos difficultés.

Béni soit-il de ce qu'il ne fait jamais défaut au cœur qui se confie en Lui, et plus on Lui demande, plus il aime à donner. Ne nous dit-il pas : « Ne crains pas, crois seulement » (Marc 5:36), ou encore : « Qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matt. 9:19). Précieuses paroles ! Puisse nous tous en réaliser pleinement la douceur et la force ! Nous pouvons être certains que nous ne saurions jamais aller trop loin en comptant sur Dieu. Nous manquons toujours en ne puisant pas assez dans ses trésors infinis : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (Jean 11:40).

L'envoi des espions finit comme il avait commencé par l'incrédulité la plus déplorable. Dieu étant mis de côté, ils ne voyaient que les difficultés.

« Ils n'y purent entrer ». Ils ne purent voir la gloire de Dieu. Écoutons les paroles de Moïse ; elles font du bien au cœur ; elles en touchent les cordes les plus sensibles ; « Et je vous dis : Ne vous épouvantez pas, et ne les craignez point ; L'Éternel, votre Dieu, qui marche devant vous combattra lui-même pour vous ». — Dieu combattant pour le peuple ! L'Éternel, un homme de guerre ! — « Il

combattrait pour vous, selon tout ce qu'il a fait pour vous sous vos yeux, en Égypte, et dans le désert, où tu as vu que *l'Éternel, ton Dieu, t'a porté comme un homme porte son fils*, dans tout le chemin où vous avez marché, jusqu'à ce que vous soyez arrivés en ce lieu-ci. Mais, dans cette circonstance, *vous ne crûtes point l'Éternel, votre Dieu*, qui, afin de reconnaître pour vous un lieu pour que vous y campiez, allait devant vous dans le chemin, la nuit, dans le feu, pour vous faire voir le chemin où vous deviez marcher, et le jour, dans la nuée ».

Quelle force morale, quelle touchante douceur dans cet appel ! Comme nous voyons clairement ici, ainsi qu'à chaque page du livre, que le Deutéronome n'est pas une simple répétition de faits, mais un puissant commentaire de ces faits qui touche tout à fait le cœur. La *manière* d'agir si tendre de l'Éternel est indiquée ici avec une délicatesse inimitable. Qui ne serait frappé par cette douce image : « Comme un homme porte son fils ? » Si la force de la *main* de l'Éternel, ou la supériorité de son *intelligence*, se voient dans la *nature* de son action, l'amour de son *cœur* se montre dans la *manière*, dont il l'accomplit.

Les Israélites, néanmoins, ne pouvaient croire que Dieu les ferait entrer au pays. Malgré les merveilleuses preuves qu'il leur avait données de sa puissance, de sa fidélité, de sa bonté, depuis les fours à briques d'Égypte, jusqu'aux confins du pays de Canaan, ils restaient incrédules. « Et l'Éternel entendit la voix de vos paroles et fut courroucé, et jura, disant : Si aucun de ces hommes, de cette génération méchante, voit ce bon pays que j'ai juré de donner à vos pères ! excepté Caleb, fils de Jephunné : lui, le verra, et je lui donnerai, et à ses fils, le pays où il a marché, parce qu'il a pleinement suivi l'Éternel » (v. 35-36).

« Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (Jean 11:40). Tel est l'ordre divin. Les hommes disent que voir c'est croire, mais dans le royaume de Dieu, croire c'est voir.

Pourquoi aucun des hommes de cette méchante génération ne put-il voir ce bon pays ? Simplement, parce qu'ils n'avaient pas cru l'Éternel, leur Dieu. Et pourquoi Caleb eut-il la permission de le voir et d'en prendre possession ? Simplement, parce qu'il avait cru. L'incrédulité est toujours ce qui nous empêche de voir la gloire de Dieu. « Il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité » (Matt. 13:58). Si Israël eût cru, Il l'aurait amené et établi sur la montagne de son héritage.

Il en est de même des chrétiens maintenant. Il n'y a pas de limites aux bénédictions dont nous pourrions jouir, si nous comptions davantage sur Dieu. « Toutes choses sont possibles à celui qui croit » (Marc 9:23). Dieu ne nous dira jamais : « Tu as assez reçu ; tu attends trop ». Impossible, car c'est sa joie de répondre aux espérances les plus vastes de la foi.

Tirons donc largement sur Lui : « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai » (Ps. 81:10). Les trésors inépuisables du ciel sont ouverts à la foi. « Quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez » (Matt. 21:22). « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné ; mais qu'il demande avec foi, *ne doutant nullement* » (Jac. 1:5). La foi n'hésite ni ne doute ; l'incrédulité est toujours hésitante et chancelante, c'est pourquoi elle ne voit jamais la gloire de Dieu, ni sa puissance. Elle est sourde à sa voix, et aveugle pour voir ses actes. Elle affaiblit le cœur et les mains ; elle assombrit la route et empêche tout progrès. Elle retint Israël quarante ans loin du pays de Canaan ; et nous n'avons aucune idée de combien de bénédictions elle nous prive. Combien tout irait mieux parmi nous, si la foi était plus vivante dans nos cœurs ! Quelle est la cause de la déplorable stérilité de la chrétienté professante ? Comment expliquerons-nous notre pauvreté morale, notre peu de croissance ? Pourquoi voyons-nous de si faibles résultats de toutes les œuvres chrétiennes ? Pourquoi y a-t-il si peu de véritables conversions ? Pourquoi nos évangélistes sont-ils si souvent découragés à cause du petit nombre de leurs gerbes ? Nous répondrons à toutes ces questions : La cause de tout ce mal est notre incrédulité.

Sans doute que nos divisions y ont aussi leur part, de même que notre mondanité, l'état charnel de nos cœurs, notre égoïsme, notre amour de nos aises. Quel est le remède à tout cela ? Comment

nos cœurs seront-ils attirés vers tous nos frères, dans un amour sincère ? « Par la foi » — ce principe précieux — « opérant par l’amour » (Gal. 5:6). Ainsi l’apôtre peut dire aux chers nouveaux convertis de Thessalonique : « Votre foi augmente beaucoup », et puis encore (2 Thes. 1:3) : « Et l’amour de chacun de vous tous, l’un pour l’autre, abonde ». Il en est toujours ainsi. La foi nous met en contact immédiat avec la source éternelle de l’amour en Dieu lui-même, et la conséquence naturelle en est que nos cœurs sont attirés vers tous ceux qui Lui appartiennent, vers tous ceux dans lesquels nous retrouvons, quelque peu que ce soit, son image bénie. Nous ne pouvons être près du Seigneur, et ne pas aimer tous ceux qui, en tous lieux, invoquent son Nom d’un cœur pur. Plus nous sommes près de Christ, plus nous serons intimement unis, dans l’amour fraternel, à chaque membre de son corps.

Quant à la mondanité, sous toutes ses formes, comment la combattons-nous ? Voici la réponse d’un autre apôtre : « Parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; et c’est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Jean 5:4, 5). Le nouvel homme marchant dans la puissance de la foi, vit au-dessus du monde, au-dessus de ses intérêts, de ses motifs, de ses usages. Il n’a rien de commun avec lui. Quoique dans le monde, il n’est pas du monde. Il se meut en sens contraire. Toutes ses sources viennent du ciel. Sa vie, ses espérances, son tout est là, et il lui tarde d’y être aussi, quand son œuvre sur la terre sera terminée.

La foi est donc un principe puissant. Elle purifie le cœur, elle opère par l’amour, elle est victorieuse du monde. Il n’est donc pas étonnant que Pierre l’appelle une « foi précieuse » ; elle l’est vraiment au-delà de toute expression.

Voyez comment ce principe agissait en Caleb, et quels fruits bénis il produisit. Caleb put réaliser la vérité de ces paroles, prononcées des centaines d’années plus tard : « Il vous sera fait selon votre foi ». Il crut que Dieu était capable de les faire entrer dans le pays, et que tous les obstacles et toutes les difficultés n’étaient là que pour exercer leur foi ; puis Dieu, comme il le fait toujours, répondit à sa foi (voyez Josué 14:6-14). Qu’elle est édifiante l’expression d’une foi candide ! Quel contraste avec les accents de la sombre incrédulité qui déshonore Dieu ! — « Et Josué le bénit, et donna Hébron en héritage à Caleb, fils de Jephunné. C’est pourquoi Hébron appartient en héritage, jusqu’à ce jour, à Caleb, fils de Jephunné, le Kenzien, parce qu’il avait pleinement suivi l’Éternel, le Dieu d’Israël ».

Caleb, comme son père Abraham, était fort dans la foi, donnant gloire à Dieu. Nous pouvons dire, avec une entière certitude, que comme la foi honore toujours Dieu, Dieu à son tour aime à honorer la foi ; et que si les chrétiens dépendaient plus entièrement de Dieu seul, s’ils puisaient davantage aux sources éternelles, nous verrions un état de choses bien différent autour de nous : « Ne t’ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » Oh ! si nous avions une foi plus vivante ! Si nous saissions plus fermement les promesses de Dieu ! alors nous pourrions attendre des résultats plus glorieux de l’évangélisation ; nous verrions plus de zèle, plus d’énergie, et plus de dévouement dans l’Église, et plus de fruits de justice dans la vie de chaque croyant individuellement.

Au verset 37, Moïse rappelle d’une manière touchante le fait de son exclusion de la terre promise. « Contre moi aussi l’Éternel s’irrita, à cause de vous, disant : Toi non plus, tu n’y entreras pas ». Remarquez ces mots : « à cause de vous ». Il était nécessaire de rappeler à l’assemblée que c’était à cause d’eux que Moïse, ce bien-aimé et honoré serviteur de l’Éternel était empêché de traverser le Jourdain et de poser son pied dans le pays de Canaan. Il est vrai « qu’il avait parlé légèrement de ses lèvres », mais ils l’avaient provoqué en « chagrinant son esprit » (Ps. 106:33). Combien cela aurait dû les toucher ! Non seulement ils ne purent entrer eux-mêmes à cause de leur incrédulité, mais encore ils furent la cause de l’exclusion de Moïse, qui désirait si ardemment « voir cette bonne montagne et le Liban » (Deut. 3:25).

Le gouvernement de Dieu est une solennelle réalité. Le cœur humain s’étonnera peut-être que quelques paroles, prononcées à la légère, aient été une cause suffisante pour empêcher un bien-aimé serviteur d’atteindre l’objet de ses vœux. Nous n’avons qu’à courber la tête ; il ne nous appartient pas de juger ou de raisonner. « Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ? »

(Gen. 18:25). Assurément. Il ne peut se tromper. « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu Tout-puissant ! Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ! » (Apoc. 15:3). « Dieu est extrêmement redoutable dans l'assemblée des saints, et terrible au milieu de tous ceux qui l'entourent » (Ps. 89:7). « Notre Dieu est un feu consumant » (Héb. 12:29), et : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (Héb. 10:31).

La portée et l'action du gouvernement de Dieu seront-elles différentes, parce que nous, chrétiens, sommes sous la dispensation de la grâce ? Nullement. Il est aussi vrai aujourd'hui que jamais que « ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7). Il ne s'agit donc pas de spéculer sur la liberté de la grâce divine, pour être à l'abri des actes du gouvernement divin. Ces deux choses sont parfaitement distinctes ; on ne devrait jamais les confondre. La grâce peut pardonner gratuitement et pour toujours ; mais les roues du gouvernement de l'Éternel continuent à tourner avec une puissance écrasante. La grâce pardonna le péché d'Adam, mais sa justice le chassa d'Éden pour gagner son pain à la sueur de son front, parmi les épines et les ronces d'un sol maudit. La grâce pardonna le péché de David, mais l'épée du gouvernement resta sur sa maison jusqu'à la fin ; Bath-Schéba fut la mère de Salomon, mais Absalom fomenta une rébellion.

De même pour Moïse : la grâce le fait monter au sommet de Pisga et lui montre le pays, mais le gouvernement lui défend positivement d'y entrer. On objectera que Moïse, dans sa capacité officielle, en tant que représentant le système légal, ne pouvait amener le peuple dans le pays. Cela est vrai, mais ne touche en rien la solennelle vérité qui nous occupe. Ni dans le chapitre 20 des Nombres, ni dans le premier chapitre du Deutéronome, nous ne voyons un mot de Moïse dans sa position officielle. C'est lui-même en personne qui est devant nous, et s'il ne peut entrer dans le pays de la promesse, c'est parce qu'il a parlé légèrement de ses lèvres.

Il sera bon pour nous de bien peser, devant Dieu, cette grande vérité pratique. Soyons certains que plus nous connaissons vraiment la grâce, plus nous sentirons la solennité du gouvernement, et plus nous en approuverons les arrêts. Il y a du danger à recevoir avec insouciance et légèreté la doctrine de la grâce, lorsque le cœur et la vie n'en subissent pas la sanctifiante influence. Il n'y a rien de plus terrible qu'une légèreté charnelle relativement à la vérité du salut par grâce. Elle ouvre la porte à toute espèce de licence. C'est pourquoi nous voudrions mettre sur la conscience du lecteur la vérité pratique du gouvernement de Dieu. Elle est utile en tout temps, mais surtout de nos jours, où règne la fatale tendance de « changer la grâce de notre Dieu en dissolution » (Jude 4). Nous verrons toujours que ceux qui sentent le plus profondément l'immense bénédiction d'être sous la dispensation de la grâce, seront aussi ceux qui accepteront le plus entièrement les arrêts du gouvernement de Dieu.

Nous apprenons, par la fin de notre chapitre, que le peuple n'était nullement disposé à se soumettre à ce gouvernement. Il ne voulait ni grâce, ni gouvernement. Quand on l'invite à monter pour aller prendre possession du pays avec l'aide de l'Éternel, il hésite, refuse, et se laisse aller à un esprit d'incrédulité. En vain, Josué et Caleb lui font entendre les paroles les plus encourageantes en vain, étalent-ils devant ses yeux les beaux fruits du bon pays ; en vain, Moïse cherche à l'émouvoir par les motifs les plus touchants ; Israël ne veut pas monter lorsqu'on lui dit de le faire. Qu'arrive-t-il alors ? Il est pris au mot. Il lui est fait selon son incrédulité. « Et vos petits enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient une proie, et vos fils qui aujourd'hui ne connaissent pas le bien et le mal, ceux-là y entreront, et c'est à eux que je le donnerai, et ils le posséderont. Et vous, tournez-vous, et partez pour le désert, par le chemin de la mer Rouge » (v. 39-40).

Il n'y avait pas d'alternative. S'ils ne voulaient pas monter au pays avec une foi simple, ils devaient retourner dans le désert. C'est à quoi ils ne veulent pas se soumettre. Ils ne voulaient ni profiter des provisions de la grâce, ni s'incliner sous la sentence du jugement : « Et vous répondîtes et me dîtes : Nous avons péché contre l'Éternel ; nous monterons, et nous combattons, selon tout ce que l'Éternel, notre Dieu, nous a commandé. Et vous ceignîtes chacun ses armes de guerre, et légèrement vous entreprîtes de monter dans la montagne » (vers. 41).

Cela ressemble à la contrition et au jugement de soi-même, mais il n'y en avait que l'apparence. Il est très facile *de dire* : « Nous avons péché ». Saül aussi l'a dit plus tard, mais sans avoir le sentiment de la signification de ces mots : « J'ai péché », comme on le voit par ce qui suit immédiatement : « Honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple » (1 Sam. 15:30). Quelle étrange contradiction : « J'ai péché » ; mais pourtant, « honore-moi ». S'il eût réellement senti son péché, combien son langage aurait été différent, ainsi que toute sa conduite. Rempli de lui-même, se servant d'une formule, sans un atome de sentiment réel, Saül faisait montre d'adorer Dieu, afin de s'attirer de l'honneur ! Combien de telles choses doivent offenser Celui qui exige la vérité dans le cœur, et qui veut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ! Les plus faibles soupirs d'un cœur brisé et contrit sont précieux au Seigneur ; mais il abhorre les vaines formes de la religiosité, dont le but est d'exalter l'homme à ses propres yeux et aux yeux de ses semblables. La confession des lèvres n'a aucune valeur, si le cœur ne sent pas le péché. Un auteur moderne l'a dit avec beaucoup de justesse : « C'est une chose facile de dire « nous avons péché », mais que de fois il nous faut apprendre qu'une prompte et brusque confession du péché n'est pas ce qui prouve que le péché est senti ! Elle est plutôt une preuve de la dureté de cœur. La conscience sent qu'un certain acte de confession est nécessaire, mais il n'y a peut-être rien qui endurecisse autant le cœur que l'habitude de confesser le péché sans le sentir. Un des grands pièges de la chrétienté est l'habitude de répéter au moyen d'une formule, une confession stéréotypée des péchés. Nous l'avons probablement tous fait d'une manière ou d'une autre ; car, sans posséder une formule écrite, le cœur naturel peut toujours s'en composer quelque-une à son usage ».

Ainsi en fut-il pour Israël à Kadès : leur confession de péché était sans aucune valeur ; elle n'avait pas le cachet de la vérité. S'ils eussent senti ce qu'ils disaient, ils se seraient inclinés sous le jugement de Dieu et auraient accepté humblement la conséquence de leur péché. Voyez le cas de Moïse. Il courba sa tête sous la discipline divine. « L'Éternel », dit-il, « s'irrita contre moi à cause de vous, disant : Toi non plus, tu n'y entreras pas. Josué, fils de Nun, qui se tient devant toi, lui, y entrera ; fortifie-le, car c'est lui qui le fera hériter à Israël » (vers. 37, 38).

Moïse leur montre qu'ils sont la cause de son exclusion du pays, et cependant pas une parole de murmure ne lui échappe ; il se soumet à la décision divine, non seulement résigné à être remplacé par un autre, mais prêt à nommer et à encourager son successeur. Il n'y a pas trace de jalousie ou d'envie en lui. Il n'était pas occupé de lui-même ou de ses intérêts, mais de la gloire de Dieu et du bien de son peuple.

Ce dernier montrait un esprit bien différent. « Nous monterons et nous combattons ». Quelle folie ! Lorsque Dieu leur avait commandé de monter, et que ses fidèles serviteurs les avaient encouragés à aller prendre possession du pays, ils avaient répondu : « Où monterions-nous ? » Puis, lorsqu'il leur est ordonné de retourner dans le désert, ils disent : « Nous monterons et nous combattons ».

« Et l'Éternel me dit : Dis-leur : ne montez pas, et ne combattez pas, car je ne suis point au milieu de vous, afin que vous ne soyez pas battus par vos ennemis. Et je vous parlai ; mais vous n'écoutez point, et vous fûtes rebelles au commandement de l'Éternel, et vous fûtes présomptueux, et montâtes dans la montagne. Et l'Amoréen, qui habitait cette montagne, sortit à votre rencontre, et vous poursuivit, comme font les abeilles, et il vous tailla en pièces en Séhir, jusqu'à Horma » (vers. 42-44).

Il n'était pas possible que l'Éternel les accompagnât sur le chemin de la volonté propre et de la rébellion, et sans la présence divine, Israël ne pouvait résister aux Amoréens. Si Dieu est pour nous et avec nous, nous devons être victorieux. Mais nous ne pouvons pas compter sur Dieu, si nous ne sommes pas dans le chemin de l'obéissance. C'est folie de s'imaginer que nous pouvons avoir Dieu avec nous si notre conduite n'est pas fidèle. « Le nom de l'Éternel est une forte tour le juste y court, et s'y trouve en une haute retraite » (Prov. 18:10). Si nous ne marchons pas dans la justice pratique, c'est une coupable présomption que de parler d'avoir le Seigneur pour notre forte tour.

Béni soit-il de ce qu'il peut nous agréer malgré toutes nos faiblesses et toutes nos misères, pourvu qu'il voie en nous un sentiment sincère de notre vraie condition. « Confie-toi en l'Éternel, et pratique le bien » (Ps. 37:3), tel est l'ordre divin.

Prétendre s'assurer en l'Éternel, tandis qu'on fait le mal, c'est changer la grâce de notre Dieu en dissolution, et nous mettre entre les mains du diable qui ne cherche que notre ruine morale. « Car les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chr. 16:9). Quand nous avons une bonne conscience, nous pouvons lever la tête, et cheminer à travers toute espèce de difficultés ; mais vouloir marcher sur le sentier de la foi avec une mauvaise conscience est une chose des plus dangereuses. Ce n'est que lorsque nos reins sont ceints de vérité et que nous avons revêtu la cuirasse de la justice, que nous pouvons prendre le bouclier de la foi.

Il est de toute importance que les chrétiens recherchent la justice pratique dans tous ses détails. Ces paroles de l'apôtre Paul sont d'une grande valeur morale pour nous : « Moi aussi je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes ». Nous devrions faire de même. Notre saint privilège est de fouler, jour après jour, d'un pas ferme, le sentier du devoir, de l'obéissance, celui sur lequel luit constamment la lumière de l'approbation de Dieu. Alors sûrement, nous pourrions compter sur Dieu, et ainsi avancer, en paix, vers notre patrie céleste.

Nous le répétons, ce n'est pas que nous ne puissions regarder à Dieu dans notre faiblesse, nos manquements, et même lorsque nous avons péché. Nous le pouvons et nous le devons ; son oreille est toujours attentive à notre cri. « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). « Je t'ai invoqué des lieux profonds, ô Éternel ! Seigneur ! écoute ma voix ; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications. Ô Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint » (Psaume 130:1-4). Il n'y a aucune limite au pardon divin, par le fait qu'il n'y en a aucune à l'étendue de l'expiation, aucune à la vertu et à l'efficacité du sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, qui purifie de tout péché ; aucune à la valeur de l'intercession de notre grand Souverain Sacrificateur, qui peut sauver jusqu'au bout tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.

Toutes ces vérités sont largement exposées et illustrées de diverses manières dans le volume inspiré. Mais la confession du péché et le pardon ne doivent pas être confondus avec la justice pratique. Ce sont deux conditions très distinctes dans lesquelles nous pouvons nous adresser à Dieu ; nous pouvons l'invoquer avec une profonde contrition, et être exaucés, ou bien nous pouvons le prier avec une bonne conscience et être exaucés aussi. Néanmoins, les deux choses sont essentiellement distinctes et forment toutes deux un contraste marqué avec l'indifférence et la dureté de cœur, qui prétendent compter sur Dieu dans une marche de désobéissance positive. C'est là ce qui est si choquant aux yeux du Seigneur et qui attire son juste jugement. Il reconnaît et il approuve la justice pratique ; il pardonne gratuitement et entièrement le péché confessé ; mais nous imaginer que nous pouvons nous confier en Dieu, tandis que nos pieds sont sur le chemin de l'iniquité, ce n'est rien moins que la plus épouvantable impiété. « Ne mettez pas votre confiance en des paroles de mensonge, disant : C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel Mais si vous amendez réellement vos voies et vos actions, si vous faites réellement la justice entre un homme et son prochain, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, et que vous ne versiez pas le sang innocent dans ce lieu, et que vous ne marchiez pas après d'autres dieux pour votre dommage, je vous ferai demeurer dans ce lieu, dans le pays que j'ai donné à vos pères, de siècle en siècle. Voici, vous vous confiez en des paroles de mensonge, qui ne profitent pas. Quoi ? voler, tuer, commettre adultère, jurer faussement, brûler de l'encens à Baal, marcher après d'autres dieux que vous ne connaissez pas !... et vous venez, et vous vous tenez devant moi dans cette maison qui est appelée de mon nom, et vous dites : Nous sommes délivrés pour faire toutes ces abominations » (Jér. 7:4-10).

Dieu veut la réalité. Il désire la vérité dans le cœur, et si les hommes prétendent l'avoir et marchent dans l'impiété, il faut qu'ils s'attendent à son juste jugement. Cette pensée nous fait trembler pour l'église professante. Le passage si solennel, que nous avons tiré du prophète Jérémie, quoique s'appliquant tout d'abord aux enfants de Juda et aux habitants de Jérusalem, a aussi une application très positive à la chrétienté. Nous voyons au chapitre 3 de la seconde épître à Timothée, que toutes les abominations du paganisme, énumérées à la fin du chap. 1 des Romains, seront reproduites aux derniers jours couvertes du manteau de la profession chrétienne, et en relation immédiate avec « une forme de piété ». Quelle doit être la fin d'un semblable état de choses ? La colère sans rémission. Les plus sévères jugements de Dieu en destruction sont réservés aux masses baptisées de cette profession, que nous appelons la chrétienté. Le moment approche rapidement où tous les bien-aimés enfants de Dieu, rachetés par le sang de Christ, seront enlevés de ce monde coupable et pécheur, *bien que soi-disant « chrétien »*, pour être à toujours avec le Seigneur dans ces demeures divines préparées dans la maison du Père. Alors « l'énergie d'erreur » (2 Thes. 2:11) sera envoyée sur la chrétienté, sur ces mêmes pays où la lumière du christianisme a brillé avec éclat ; où l'évangile du salut gratuit a été prêché ; où la Bible a circulé par millions d'exemplaires, et où tous, plus ou moins, professent le nom de Christ et s'appellent chrétiens.

Qu'est-ce qui doit succéder à cette « énergie d'erreur » ? Un nouveau témoignage ? de nouvelles offres de grâce ? d'autres tentatives de la miséricorde divine ? Non ; pas pour la chrétienté Non ; pas pour ceux qui professent, sans Dieu et sans Christ, les formes creuses et vaines du christianisme. Les païens entendront « l'Évangile éternel » (Apoc. 14:6) ; « l'Évangile du royaume » ; mais quant à cette chose terrible, quant à cette épouvantable anomalie qui s'appelle la chrétienté, rien ne reste pour elle que les ténèbres du dehors à jamais.

Lecteur, ce sont les paroles véritables de Dieu. Rien ne serait plus facile que de mettre sous vos yeux une foule de preuves convaincantes, tirées de l'Écriture ; mais cela nous écarterait de notre but actuel. Le Nouveau Testament, du commencement à la fin, enseigne la solennelle vérité énoncée ci-dessus, et tout système de théologie qui enseigne différemment, sera sur ce point du moins, reconnu complètement faux.

## Chapitre 2

Les dernières lignes du chapitre 1 nous montrent le peuple pleurant devant l'Éternel. Il n'y avait pas plus de réalité dans leurs larmes que dans leurs paroles. On ne pouvait pas plus s'y fier qu'à leur confession. Il est possible de verser des larmes et de se confesser devant Dieu sans avoir un véritable sentiment de son péché. C'est se moquer de Dieu. Nous savons qu'un cœur vraiment contrit le réjouit et qu'il y fait sa demeure. « Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. ô Dieu tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié » (Ps. 51:17). Les larmes d'un cœur pénitent sont mille fois plus précieuses au Seigneur que toutes les « bêtes sur mille montagnes » (Ps. 50:10), parce qu'elles lui prouvent qu'il y a une place dans ce cœur pour lui, et c'est ce qu'il recherche dans sa grâce infinie. Le plus faible cri d'un tel cœur monte immédiatement jusqu'au trône de Dieu, qui y répond à l'instant par le sentiment du pardon accordé par son amour.

Les Israélites durent donc retourner en arrière, au désert, et y errer pendant quarante ans. Il n'y avait pas d'autre alternative. Ils n'avaient pas voulu monter au pays en se confiant en Dieu seul, et Dieu ne voulut pas les y accompagner dans leur confiance en eux-mêmes ; ils n'avaient donc qu'à accepter la conséquence de leur désobéissance. Puisqu'ils n'avaient pas voulu entrer au pays de la promesse, ils devaient tomber dans le désert.

Quel sérieux commentaire l'Esprit en fait au chapitre 3 de l'épître aux Hébreux, v. 7-19, et comme il s'applique à nous !

Ici, comme dans toutes les pages du volume inspiré, nous voyons que l'incrédulité est *la* chose qui afflige le cœur de Dieu et déshonore son Nom. Et, en outre, elle nous prive des bénédictions et des

privilèges que la grâce confère. Nous n'avons aucune idée de tout ce que nous perdons, de toutes manières, par l'incrédulité de nos cœurs. Israël avait le pays devant lui dans toute sa fertilité et sa beauté ; l'ordre d'aller en prendre possession lui avait été donné, mais « ils n'y purent entrer à cause de l'incrédulité » ; de même nous ne savons souvent pas nous approprier la plénitude des bénédictions que la grâce souveraine met à notre portée. Les trésors mêmes du ciel nous sont ouverts, mais nous n'en profitons pas. Nous sommes pauvres, faibles, vides et stériles, tandis que nous pourrions être riches, vigoureux, comblés et prospères. Nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (Éph. 1:3), mais combien nous les saisissons peu !

Combien aussi nous perdons par notre incrédulité, en ce qui concerne l'œuvre du Seigneur au milieu de nous ! Nous lisons dans l'Évangile, que notre Seigneur ne put pas faire beaucoup de miracles en un certain endroit, à cause de leur incrédulité. Lui sommes-nous aussi en obstacle par notre incrédulité ? On nous dira peut-être que le Seigneur fera son œuvre, malgré notre manque de foi ; qu'il rassemblera les siens et complétera le nombre de ses élus, malgré notre incrédulité ; que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne peuvent empêcher l'accomplissement de ses conseils et de ses desseins ; et, quant à son œuvre, qu'elle n'est « point par force, ni par puissance, mais par son Esprit » (Zac. 4:6).

Tout cela est parfaitement vrai, mais n'ôte rien à l'importance du passage cité plus haut : « Il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité » (Matt. 13:58). Ces gens ne perdirent-ils pas des bénédictions par leur incrédulité ? N'empêchèrent-ils pas que beaucoup de bien ne se fit ? Prenons garde de nous laisser aller à l'influence desséchante d'un fatalisme pernicieux qui, avec un certain air de vérité, est complètement faux, en tant qu'il renie la responsabilité de l'homme, et paralyse toute énergie divine pour la cause de Christ. Nous devons nous rappeler que Celui qui, dans ses conseils éternels, a décrété la fin, est aussi Celui qui a déterminé les moyens ; et si, par incrédulité, ou si, influencés par une vérité partielle, nous nous croisons les bras et négligeons les moyens, il nous mettra de côté et fera accomplir son œuvre par d'autres. Il agira, mais nous perdrons l'honneur, le privilège et la bénédiction d'être ses instruments.

Voyez la scène du chapitre 2 de Marc. Elle est un exemple frappant du grand principe que nous cherchons à inculquer au lecteur. Elle montre la puissance de la foi liée à l'accomplissement de l'œuvre du Seigneur. Si les quatre hommes, dont il est ici question, s'étaient laissé influencer par un sot fatalisme, ils auraient prétendu que c'était inutile de rien faire pour guérir le paralytique — que s'il devait être guéri, il le serait sans leurs efforts. Pourquoi devraient-ils se donner la peine de monter sur la maison, d'en découvrir le toit, et de faire descendre le malade devant Jésus ? Heureusement pour le paralytique, et heureusement pour eux-mêmes, ils ne raisonnèrent pas de la sorte, et quels beaux résultats de leur foi ! Elle réjouit le cœur du Seigneur Jésus ; elle amena le malade au lieu de la guérison, du pardon et de la bénédiction ; elle fut l'occasion d'un déploiement de puissance divine, qui attira l'attention de tous ceux qui étaient présents, et manifesta cette grande vérité que Dieu était sur la terre en la personne de Jésus de Nazareth, guérissant les malades et pardonnant les péchés.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples. Toute l'Écriture proclame ce fait, que l'incrédulité met obstacle à notre bénédiction, à notre service ; qu'elle nous prive du rare privilège d'être des instruments honorés de Dieu, et de voir sa main et son Esprit agir au milieu de nous. D'un autre côté, la foi attire la bénédiction, non seulement sur nous-mêmes, mais sur d'autres ; elle glorifie Dieu et lui plaît en ce qu'elle met de côté tout ce qui est de l'homme, pour faire place au déploiement de la puissance divine. Bref, il n'y a aucune limite aux bénédictions dont nous pourrions jouir de la part de notre Dieu, si nos cœurs étaient davantage gouvernés par cette foi simple qui s'attend toujours à Lui, et qu'il aime à honorer. « Qu'il vous soit fait selon votre foi » (Matt. 9:19). Précieuses et encourageantes paroles ! Puissent-elles nous exciter à puiser plus largement dans les ressources inépuisables que nous avons en Dieu ! Il aime à ce qu'on se serve de Lui. Il nous dit : « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai » (Ps. 81:10). Nous ne pouvons jamais trop

demander au Dieu de toute grâce, qui nous a donné son Fils unique, et qui, avec Lui, nous donnera toutes choses gratuitement.

Mais les enfants d'Israël ne purent croire que Dieu voulût les faire entrer dans le pays ; ils prétendirent monter par leur propre force et, en conséquence, ils furent mis en fuite par leurs ennemis. La présomption et la foi sont deux choses totalement différentes ; la première se termine par la défaite, la seconde obtient une victoire certaine.

« Et nous nous tournâmes, et nous partîmes pour le désert, par le chemin de la Mer Rouge, comme l'Éternel m'avait dit, et nous tournâmes autour de la montagne de Séhir, plusieurs jours ». Il y a une grande beauté morale dans ce petit mot « nous ». Moïse s'unit complètement avec le peuple : Lui, ainsi que Josué et Caleb durent retourner en arrière dans le désert avec l'assemblée incrédule. À vue humaine, cela pouvait sembler dur ; mais il y a toujours bénédiction à se soumettre à la volonté de Dieu, bien que nous ne puissions pas toujours comprendre le pourquoi des choses. Nous n'entendons pas un seul murmure dans la bouche de ces serviteurs de Dieu, lorsqu'ils doivent retourner en arrière dans le désert pour quarante années, quoiqu'ils fussent prêts à entrer au pays. Et comment auraient-ils pu penser à se plaindre, puisque l'Éternel faisait de même, et qu'ils voyaient la nuée du Dieu d'Israël se tourner du côté du désert ? Ainsi la patiente grâce de Dieu leur faisait accepter sans murmure un séjour prolongé dans le désert, et attendre patiemment le moment fixé pour leur entrée dans la terre promise.

Nous recueillons toujours de riches bénédictions lorsque nous nous soumettons humblement à la volonté de Dieu. Nous prenons alors réellement sur nous le joug de Christ, ce qui, comme il nous l'assure lui-même, est le vrai secret du repos (Matt. 11:28, 29).

En quoi consiste ce joug ? En une soumission absolue à la volonté du Père. C'est ce que nous trouvons d'une manière parfaite dans notre adorable Sauveur. Il pouvait dire : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi » (Luc 10:21). C'était là pour Lui la chose principale. Cela arrangeait tout. Son témoignage était-il rejeté ? Semblait-il qu'il eût travaillé en vain et dépensé sa force pour le néant ? « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre ». Tout était bien. Ce qui plaisait au Père lui plaisait. Il n'avait jamais une pensée ou un désir, qui ne fussent en parfait accord avec la volonté de Dieu. C'est pourquoi, comme homme, il jouit toujours d'un repos parfait. Il s'associait aux conseils divins, aussi sa paix coula, du commencement à la fin, sans jamais se troubler.

C'était là le joug de Christ, et c'est ce même joug qu'il nous invite à prendre sur nous, afin que, nous aussi, nous trouvions le repos de nos âmes. Remarquons ces mots : « Vous *trouverez* le repos ». Nous ne devons pas confondre le repos *qu'il donne* avec le repos que *nous trouvons*.

Quand une âme fatiguée et chargée vient à Jésus avec une foi simple, il lui donne le repos, un repos complet, qui découle de la ferme assurance que tout est fait ; que les péchés sont ôtés à toujours ; qu'une justice parfaite a été accomplie, révélée et accordée ; que toute question a été divinement tranchée et cela pour l'éternité. Dieu est glorifié. Satan est réduit au silence. La conscience est tranquillisée. Tel est le repos que Jésus *donne*, lorsque nous venons à Lui. Mais ensuite, nous avons à traverser les circonstances de la vie journalière. Il s'y rencontre des épreuves, des difficultés, des luttes, des désappointements de toute espèce. Rien de tout cela ne peut affecter le repos que Jésus donne, mais oui bien, et gravement peut-être, celui que nous devons poursuivre. Les difficultés de la route ne troublent pas la conscience, mais elles peuvent troubler le cœur, elles peuvent nous donner de l'irritation et de l'impatience. Par exemple, je désire aller prêcher à tel endroit, et j'y suis attendu ; mais soudain me voilà retenu chez moi par la maladie ! Cela ne trouble pas ma conscience, mais peut me mettre dans une grande agitation, et me faire m'écrier : « Que c'est ennuyeux ! que c'est désappointant ! Que faut-il faire ? »

Comment le cœur angoissé peut-il être tranquillisé et l'esprit inquiet calmé ? Que me faut-il ? Il me faut du repos. Comment le trouverai-je ? En m'inclinant, et en prenant sur moi le joug précieux de Christ qu'il porta lui-même dans les jours de sa chair ; joug d'une entière soumission à la volonté de Dieu. Il faut que je puisse dire, sans la moindre restriction, et du plus profond de mon cœur : « Ta

volonté soit faite, ô Dieu ! » Il faut que j'aie un sentiment si réel de son amour parfait envers moi et de son infinie sagesse dans toutes ses voies à mon égard, que je n'y voudrais rien changer, lors même que je le pourrais, persuadé qu'il vaut mieux pour moi être couché sur un lit de maladie, que prêchant là où j'étais attendu.

Le repos du cœur se trouve en contraste avec l'agitation, dans le simple fait de pouvoir remercier Dieu pour toute chose, quelque contraire qu'elle soit à notre propre volonté et aux plans que nous avons formés. Ce n'est pas le simple assentiment à cette vérité, que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Romains 8:28) ; c'est la réalisation positive du fait divin, qu'une chose, quelle qu'elle soit, que Dieu nous envoie, est certainement la meilleure pour nous. C'est une confiance parfaite dans l'amour, la sagesse, la puissance et la fidélité de Celui qui a bien voulu se charger de tout ce qui nous concerne, pour le temps et pour l'éternité. Nous savons que l'amour fait toujours tout pour le mieux de l'objet aimé. Quel est donc notre bonheur, d'avoir Dieu faisant tout au mieux pour nous ! Quel cœur n'en serait pas satisfait, pour peu qu'il connaisse Dieu !

Mais il faut le connaître, avant que le cœur puisse être satisfait de sa volonté. Ève, dans le jardin d'Éden, tentée par le serpent, devint mécontente de la volonté de Dieu. Elle *désira* quelque chose qu'il avait défendu, et le diable promit de le lui procurer. Elle pensait que Satan la traiterait mieux que Dieu. Elle crut gagner au change, en se sortant des mains de Dieu pour se placer dans celles de Satan. Il est donc impossible qu'un cœur non renouvelé se soumette à la volonté de Dieu. Si nous sondons le cœur humain, nous n'y trouverons pas une seule pensée qui soit à l'unisson avec la volonté de Dieu. Et même pour l'enfant de Dieu, ce n'est qu'autant qu'il lui est donné, par la grâce de Dieu, de mortifier sa propre volonté, de se compter pour mort, et de marcher par l'Esprit, qu'il peut prendre son plaisir en la volonté de Dieu et rendre grâces pour toutes choses. C'est une des meilleures preuves de la nouvelle naissance, que de pouvoir dire sans la moindre restriction, touchant tous les arrêts de la main de Dieu : « Ta volonté soit faite » (Matt. 26:42). « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi » (Luc 10:21). Quand le cœur a pris cette attitude, Satan ne peut l'ébranler. C'est une grande chose de pouvoir dire au diable et au monde, — non des lèvres seulement, mais en vérité, et par toute notre vie : « *Je suis parfaitement satisfait de la volonté de Dieu* ».

Tel est le moyen de trouver le repos, le remède divin contre cet esprit d'ambition inquiète, d'agitation, de mécontentement, qui est si général dans le monde.

Puissions-nous, cher lecteur, rechercher diligemment cet esprit doux et tranquille, qui est d'un grand prix devant Dieu, qui s'incline devant sa volonté et approuve toutes ses voies, quoiqu'il arrive. Alors notre paix coulera comme un fleuve, et le Nom de notre Seigneur Jésus Christ sera glorifié par notre vie et notre conduite.

Avant de quitter ce sujet si éminemment pratique, nous remarquerons encore qu'il y a trois attitudes dans lesquelles l'âme peut être trouvée par rapport aux voies de Dieu : la soumission ; l'acquiescement ; la joie. Si la volonté est brisée, il y a soumission ; lorsque l'intelligence spirituelle est au clair quant au but de Dieu, il y a acquiescement ; et lorsque les affections sont attachées à Dieu lui-même, il y a joie positive. C'est pourquoi nous lisons au chapitre 10 de Luc : « En cette même heure, Jésus *se réjouit* en esprit et dit : *Je te loue*, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi » (vers. 21). Jésus trouvait ses délices à toute la volonté de Dieu. Sa nourriture et son breuvage étaient d'accomplir cette volonté, à tout prix. Dans le service ou dans la souffrance, dans la vie ou dans la mort, il n'eut jamais d'autre motif que la volonté du Père. Il pouvait dire : « Je fais toujours ce qui lui plaît ».

Revenons maintenant à notre chapitre.

« Et l'Éternel me parla, disant : Vous avez assez tourné autour de cette montagne ; dirigez-vous vers le nord ».

La parole de l'Éternel réglait tout. Le peuple n'avait pas à décider ou à combiner ses mouvements. C'était l'affaire de l'Éternel et sa prérogative de tout arranger pour eux ; leur affaire était d'obéir. Il n'est point fait mention ici de la nuée ni de la trompette, — il n'y a que la parole de Dieu et l'obéissance d'Israël.

Rien ne saurait être plus précieux pour un enfant de Dieu, si son cœur est en bon état, que d'être guidé, dans tous ses mouvements, par la volonté de Dieu. Cela lui évite un monde de perplexités. Dans le cas des Israélites, appelés comme ils l'étaient à voyager dans un grand et affreux désert, où il n'y avait pas de routes, c'était une grâce inexprimable d'avoir chacun de leurs mouvements, chacun de leurs pas, chacune de leurs haltes ordonnés par un Guide infaillible. Ils n'avaient pas à s'inquiéter de quoi que ce fût ; l'Éternel dirigeait tout ce qui les concernait ; ils n'avaient qu'à s'attendre à Lui, et à faire ce qu'il leur commandait.

Oui, cher lecteur, un cœur confiant et obéissant est la grande chose. Là où il fait défaut, les raisonnements et la rébellion surgissent inmanquablement. Si, lorsque Dieu avait dit : « Vous avez assez tourné autour de cette montagne », Israël eût répondu : « Non, nous voulons y rester encore quelque temps ; nous nous trouvons bien ici, et nous ne désirons pas changer », ou encore, si lorsque Dieu avait dit : « Dirigez-vous vers le nord », ils eussent répondu : « Non, nous préférons aller à l'orient », qu'en serait-il résulté ? ils auraient perdu la présence de Dieu. Qui, dès lors, les aurait guidés, aidés et nourris ? Ils ne pouvaient compter sur Dieu, présent au milieu d'eux, que lorsqu'ils marchaient sur le chemin indiqué par le commandement divin. S'ils préféraient aller où bon leur semblait, ils n'avaient que des désastres à attendre. L'eau découlant du rocher et la manne céleste ne se trouvaient que sur le sentier de l'obéissance.

Nous avons, nous chrétiens, une importante leçon à apprendre de cela. Notre sentier est tracé, jour après jour, par Dieu ; ne nous laissons pas enlever cette assurance bénie par les raisonnements de l'incrédulité. Dieu a promis de nous guider ; ses promesses sont Oui et Amen. À nous de nous approprier cette promesse en toute simplicité de foi. Elle est aussi sûre que possible. Nous ne saurions admettre que les Israélites dans le désert, fussent mieux partagés que le peuple céleste de Dieu, dans son passage à travers ce monde. Comment Israël savait-il de quel côté il devait se diriger ? Par la parole de Dieu. Or nous avons mieux qu'eux ; nous avons à la fois la Parole et l'Esprit de Dieu pour nous guider. À nous appartient le précieux privilège de pouvoir suivre les traces du Fils de Dieu.

N'est-ce point une direction parfaite ? Écoutons ce que nous dit le Seigneur : « Moi, je suis la lumière du monde ; celui qui me suit, ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean 8:12). Remarquons ces mots : « celui qui *me suit* ». Il nous a « laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces » (1 Pierre 2:21). Telle est la direction divine. Comment Jésus marchait-il ? Toujours et uniquement d'après le commandement de son Père. C'était ce qui le faisait agir et parler.

Nous sommes appelés à le suivre, et sa propre parole nous assure qu'en le faisant, nous ne marcherons pas dans les ténèbres, mais que nous aurons la lumière de la vie. Précieuse parole, « *la lumière de la vie !* » « Les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit déjà » (1 Jean 2:8), et nous avons le privilège de pouvoir marcher dans la lumière resplendissante qui luit sur le sentier du Fils de Dieu. Se trouve-t-il là matière à hésitation, à incertitude, à perplexité ? Comment cela se pourrait-il, si nous le suivons ? Ces deux choses ne vont pas ensemble.

Cela ne veut pas dire, remarquons-le bien, que nous ayons une parole spéciale de l'Écriture pour diriger chaque détail de notre conduite. Je ne puis, par exemple, espérer trouver un passage de la Bible, ou entendre une voix du ciel, me disant d'aller dans telle ou telle ville et d'y rester plus ou moins longtemps. Comment donc puis-je être au clair à cet égard ? La réponse est : Attends-toi à Dieu en toute sincérité de cœur, et il rendra ton sentier lumineux. C'était ce que faisait Jésus, et si nous le suivons, nous ne marcherons pas dans les ténèbres : « Je te conseillerai, ayant mon œil sur toi » (Ps. 32:8), est une promesse des plus précieuses, mais pour en profiter il faut que nous soyons assez près du Seigneur, pour apercevoir les mouvements de son œil ; assez intimes avec Lui pour en comprendre la signification.

Combien de difficultés disparaîtraient dans les détails de notre vie journalière, que de doutes seraient éclaircis, si nous attendions la direction divine au lieu d'essayer d'agir sans elle. Si je n'ai pas de lumière pour avancer, mon devoir est de rester tranquille. Nous ne devrions jamais nous mouvoir dans l'incertitude. Souvent nous nous tourmentons, pour savoir si nous devons aller ou agir, quand Dieu veut que nous restions tranquilles et ne fassions rien. Nous consultons Dieu, mais nous ne recevons pas de réponse ; nous demandons conseil à nos amis ; ils ne peuvent nous aider, car c'est une question entre notre âme et le Seigneur. Nous voilà donc plongés dans le doute et l'anxiété, simplement parce que l'œil n'est pas simple, parce que nous ne suivons pas Jésus, « la lumière du monde ». C'est un principe certain dans la vie divine, que si nous suivons Jésus, nous aurons la lumière de la vie. Il l'a dit, et, pour la foi, cela suffit.

Nous sommes donc parfaitement en droit de conclure que Celui qui guida son peuple terrestre dans ses courses à travers le désert, peut et veut guider maintenant son peuple céleste en tout et partout. Prenons donc garde de ne pas vouloir faire notre propre volonté ou suivre nos propres plans. « Ne soyez pas comme le cheval, comme le mulet, qui n'ont pas d'intelligence, dont l'ornement est la bride et le mors pour les refréner quand ils ne veulent pas s'approcher de toi » (Ps. 32:9). Que ce soit notre plus cher désir de marcher sur les traces de Celui qui ne se complaisait pas à lui-même, mais se mouvait toujours dans le courant de la volonté divine et n'agissait jamais sans cette autorité ; qui, bien que Lui-même Dieu béni éternellement, abdiqua complètement sa volonté comme homme, et trouva sa nourriture à faire celle de son Père. C'est ainsi que nos cœurs et nos esprits seront gardés dans une paix parfaite, et que nous pourrons avancer, jour après jour, d'un pas ferme, sur le sentier tracé pour nous par notre Guide divin qui, non seulement, comme Dieu, en connaît chaque pas, mais qui, comme homme, l'a foulé avant nous, et nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. Puissions-nous le suivre plus fidèlement en toutes choses, avec l'aide du Saint Esprit, qui habite en nous !

Nous attirerons maintenant l'attention du lecteur sur un sujet d'un profond intérêt, qui occupe une grande place dans l'Ancien Testament, et qui figure tout particulièrement dans ce chapitre ; — c'est le sujet du gouvernement de Dieu sur le monde et sur les nations de la terre. Il est de toute importance de nous rappeler, que Celui que nous connaissons comme notre Dieu et notre Père, prend un intérêt réel et personnel dans les affaires des nations et prend connaissance de leurs actes et de leurs procédés les uns envers les autres.

Il est vrai que tout cela est en rapport immédiat avec Israël et la Palestine, comme nous le voyons au chap. 32, vers. 8 de notre livre : « Quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations, quand il séparait les fils d'Adam, il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël ». Israël était et sera encore le centre terrestre pour Dieu ; c'est un fait des plus intéressants, que, dès le commencement, comme nous le voyons au chapitre 10 de la Genèse, le Créateur et Gouverneur du monde forma les nations et établit leurs bornes, en rapport direct avec la postérité d'Abraham, et l'étroite bande de pays qu'ils doivent posséder en vertu de l'alliance éternelle faite avec leurs pères.

Mais dans notre chapitre, nous voyons l'Éternel, dans sa justice et sa fidélité, s'interposant pour protéger trois nations distinctes contre les empiétements de son peuple élu. Il dit à Moïse : « Commande au peuple, disant : Vous allez passer par les confins de vos frères, les fils d'Ésaü, qui habitent en Séhir, et ils auront peur de vous ; et soyez bien sur vos gardes ; vous n'engagerez pas de lutte avec eux, car je ne vous donnerai rien de leur pays, pas même de quoi poser la plante du pied, car j'ai donné la montagne de Séhir en possession à Ésaü. Vous achèterez d'eux la nourriture à prix d'argent, et vous la mangerez ; et l'eau aussi, vous l'achèterez d'eux à prix d'argent, et vous la boirez ».

Les Israélites auraient pu s'imaginer qu'ils n'avaient qu'à s'emparer du pays des Édomites, mais ils doivent apprendre que le Dieu souverain est le Gouverneur des nations, que toute la terre lui appartient, et qu'il la partage selon son bon plaisir.

C'est là un fait magnifique, mais dont, en général, les empereurs, les rois, les princes, les gouverneurs, les hommes d'état ne s'inquiètent guère. Ils oublient que Dieu s'intéresse aux affaires des nations ; qu'il distribue les royaumes, les provinces et les pays, comme il le juge bon. Il leur semble qu'il ne s'agit que de leurs conquêtes militaires, comme si Dieu n'avait rien à faire avec la question des frontières des nations et des possessions territoriales. C'est en quoi ils se trompent gravement. Ils ne comprennent pas la signification et la force de cette simple sentence : « *J'ai donné* la montagne de Séhir en possession à Ésaü ». Dieu ne renoncera jamais à ses droits à cet égard. Il ne permet pas à Israël de toucher à quoi que ce fût qui appartînt à Ésaü. Ils devaient payer comptant tout ce dont ils avaient besoin, et passer outre. Le carnage et le pillage ne devaient pas être pratiqués sans autorisation par le peuple de Dieu.

Remarquez la touchante raison de tout cela : « Car l'Éternel, ton Dieu, t'a béni dans toute l'œuvre de ta main ; il a connu ta marche par ce grand désert ; pendant ces quarante ans l'Éternel, ton Dieu, a été avec toi ; tu n'as manqué de rien » (vers. 7). Ils pouvaient donc bien laisser Ésaü en paix, ainsi que ses possessions. Ils étaient les objets des plus tendres soins de l'Éternel qui s'enquêrait de chacun de leurs pas dans ce pénible désert. Il s'était chargé de tous leurs besoins. Il allait leur donner le pays de Canaan, selon sa promesse à Abraham ; mais la même main, qui leur donnait Canaan, avait donné la montagne de Séhir à Ésaü.

Nous voyons exactement la même chose par rapport à Moab et aux fils d'Ammon. « Et l'Éternel me dit : Tu n'attaqueras pas Moab, et tu ne te mettras pas en guerre avec eux ; car je ne te donnerai rien de leur pays en possession, car j'ai donné Ar en possession aux fils de Lot » (vers. 9). Et de nouveau : « Et tu t'approcheras vis-à-vis des fils d'Ammon ; tu ne les attaqueras pas, et tu n'engageras pas de lutte avec eux, car je ne te donnerai rien du pays des fils d'Ammon en possession, parce que je l'ai donné en possession aux fils de Lot » (vers. 19).

Les possessions dont il est fait mention ici avaient été autrefois entre les mains des géants, mais Dieu avait trouvé bon de donner ces territoires aux enfants d'Ésaü et de Lot ; c'est pourquoi il avait exterminé ces géants, car rien ne saurait s'opposer aux conseils divins. « Ce pays est aussi réputé pays des Rephaïm ; les Rephaïm y habitaient auparavant... peuple grand et nombreux, et de haute stature comme les Anakim ; mais l'Éternel les détruisit devant eux, et ils les dépossédèrent et habitèrent à leur place ; comme il fit pour les fils d'Ésaü, qui habitent en Séhir, lorsqu'il détruisit les Horiens devant eux, et qu'ils les dépossédèrent ; et ils ont habité à leur place jusqu'à ce jour » (vers. 20-22).

Ainsi donc Israël n'osa pas toucher aux possessions de ces trois nations, les Édomites, les Ammonites et les Moabites. Mais, au verset 24, nous voyons une chose toute différente pour le cas des Amoréens. « Levez-vous, partez, et passez le torrent de l'Arnon. Regarde, j'ai livré en ta main Sihon, roi de Hesbon, l'Amoréen, et son pays : commence, prends possession, et fais-lui la guerre ».

Le grand principe de ces diverses instructions à Israël, c'est que la Parole de Dieu doit tout diriger pour son peuple. Israël n'avait pas à demander pourquoi il devait respecter les possessions d'Ésaü et de Lot, et s'emparer de celles de Sihon ; il n'avait qu'à obéir. Dieu peut agir comme il lui plaît. Son œil plane sur l'univers et l'embrasse dans son entier, et il n'a point abandonné la terre. Ainsi que nous le dit l'apôtre, dans son discours à Athènes : « Il est Seigneur du ciel et de la terre », et « il a fait d'un seul sang toutes les races des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, ayant déterminé les temps ordonnés et les bornes de leur habitation ». Et plus loin : « Il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:26, 31).

Nous avons ici une vérité importante, que les hommes de tout rang et de toute condition devraient prendre en considération : Dieu est le Gouverneur de toute la terre. Il ne rend pas compte de ses affaires. Il abaisse l'un et élève l'autre. Les royaumes, les trônes, les gouvernements sont tous entre ses mains. Il agit comme il lui plaît dans l'organisation des affaires humaines. Mais, en même temps, il veut que les hommes soient responsables de leurs actes dans les diverses positions où sa

providence les a placés. Celui qui gouverne et celui qui est gouverné, les rois, les magistrats, les juges, toutes les classes et tous les degrés des hommes auront, tôt ou tard, à rendre compte à Dieu. Chacun, comme s'il était seul, aura à paraître devant le tribunal de Dieu, pour y passer en revue toute sa vie, du commencement à la fin. Chaque acte, chaque parole, chaque secrète pensée s'y verra avec une pleine clarté. On ne pourra échapper en se cachant dans la foule. La Parole déclare que « *chacun* sera jugé selon sa conduite ». Ce sera un jugement individuel, impartial et scrutateur, en un mot, divin et, par conséquent, parfait. Rien ne sera oublié. « De toute parole oiseuse qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour du jugement » (Matt. 12:36). Les rois, les gouverneurs et les magistrats devront rendre compte de la manière dont ils auront fait usage de l'autorité qui leur a été confiée, et des trésors qui ont passé entre leurs mains. Les nobles et les riches de ce monde, qui ont dépensé leur temps et leur argent en folies, en comforts et en vanités, auront à en rendre compte devant le trône du Fils de l'homme, dont les yeux sont comme une flamme de feu pour lire jusqu'au fond des cœurs, et les pieds comme de l'airain pour écraser sans miséricorde tout ce qui est opposé à Dieu.

L'incrédulité moqueuse demandera peut-être : « *Comment* est-il possible que les millions incalculables des êtres de la race humaine trouvent place devant le tribunal de Dieu ? Et *comment* aurait-on le temps nécessaire pour entrer si minutieusement dans tous les détails de l'histoire de chaque homme ? » La foi répond : « Dieu dit qu'il en sera ainsi, et cela suffit », et quant au « *Comment ?* » la réponse est : « Dieu ! l'infini, l'éternité ! » Faites paraître Dieu, toutes les questions cessent et toutes les difficultés disparaissent en un instant. De fait, la réponse par excellence à toutes les objections des incrédules, des sceptiques, des rationalistes et des matérialistes, est ce seul mot : « Dieu ! »

Nous insistons sur ce point auprès du lecteur, non pas certes pour qu'il soit capable de répondre aux incrédules, mais pour le repos et la joie de son propre cœur. Pour ce qui concerne les incrédules, nous sommes toujours plus persuadés que ce que nous avons de mieux à faire à leur égard est, selon le conseil de notre Seigneur en Matt. 15:14, de les « laisser ». Il est parfaitement inutile de discuter avec des hommes qui méprisent la parole de Dieu, et qui n'ont pas d'autre base pour s'appuyer que leurs raisonnements charnels. En revanche, nous croyons qu'il est de la plus grande importance que le cœur se repose avec la simplicité d'un enfant, sur la vérité de la parole de Dieu. « Aura-t-il dit, et ne le fera-t-il pas ? aura-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas ? » (Nomb. 23:19).

Tel est le précieux refuge de la foi, le port paisible où l'âme peut s'abriter contre tous les courants tumultueux des pensées humaines. « La parole du Seigneur demeure éternellement. Or c'est cette parole qui vous a été annoncée » (1 Pierre 1:25). Rien ne peut atteindre la parole de notre Dieu. Elle est établie à toujours dans les cieux, et tout ce qu'il nous faut, c'est de la tenir serrée dans nos cœurs comme le trésor que nous avons reçu de Dieu.

Qu'il en soit ainsi, Seigneur, afin que ton Nom soit glorifié en toutes choses par notre moyen !

## Chapitre 3

« Et nous nous tournâmes, et nous montâmes par le chemin de Basan ; et Og, le roi de Basan, sortit à notre rencontre, lui et tout son peuple, à Édréhi, pour livrer bataille. Et l'Éternel me dit : Ne le crains pas, car je l'ai livré en ta main, lui et tout son peuple, et son pays ; et tu lui feras comme tu as fait à Sihon, roi des Amoréens, qui habitait à Hesbon. Et l'Éternel, notre Dieu, livra aussi en notre main Og, le roi de Basan, et tout son peuple ; et nous le battîmes jusqu'à ne pas lui laisser un réchappé. Et nous prîmes toutes ses villes, en ce temps-là ; il n'y eut point de ville que nous ne leur prissions : soixante villes, toute la région d'Argob, le royaume d'Og, en Basan ; toutes ces villes-là étaient fortifiées avec de hautes murailles, des portes et des barres, outre les villes ouvertes, en fort grand nombre ; et nous les détruisîmes entièrement, comme nous avons fait à Sihon, roi de Hesbon, détruisant toutes les villes, hommes, femmes, et enfants. Et nous pillâmes pour nous toutes les bêtes, et le butin des villes » (vers. 1-7).

Les ordres divins concernant Og, roi de Basan, étaient précisément les mêmes que ceux donnés au chapitre précédent au sujet de Sihon, roi des Amoréens. Pour comprendre ces ordres, nous devons les considérer à la lumière du gouvernement de Dieu, — sujet peu compris, quoique d'une haute importance pratique. Il faut savoir distinguer la grâce, du gouvernement. Lorsque nous contemplons Dieu en gouvernement, nous le voyons déployant sa puissance en justice, punissant les méchants, se vengeant de ses ennemis, renversant les empires et les trônes, détruisant les cités, balayant les nations, les tribus et les peuples. Nous le voyons commander à son peuple de passer au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfants, de mettre le feu à leurs maisons, et de réduire en cendres leurs villes.

Nous l'entendons aussi adresser au prophète Ézéchiël ces remarquables paroles : « Fils d'homme, Nebucadretsar, roi de Babylone, a fait travailler son armée à un grand travail contre Tyr : toute tête en est devenue chauve, et toute épaule en a été écorchée ; et il n'a eu de Tyr aucun salaire, ni pour lui, ni pour son armée, pour le travail qu'il a fait contre elle. C'est pourquoi, ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Voici, je donne à Nebucadretsar, roi de Babylone, le pays d'Égypte ; et il en enlèvera la multitude, il en emportera le butin, et en fera le pillage ; et ce sera le salaire de son armée. En récompense de son travail contre Tyr, je lui ai donné le pays d'Égypte, parce qu'ils ont travaillé pour moi, dit le Seigneur, l'Éternel » (Ézé. 29:18-20).

Ce passage remarquable place devant nous un sujet qui se retrouve dans tout l'Ancien Testament, et qui exige toute notre attention. Dans les cinq livres de Moïse, les livres historiques, les Psaumes et les Prophètes, nous voyons l'Esprit nous donner les détails les plus précis sur les actes de Dieu en gouvernement. Nous avons le déluge aux jours de Noé, où toute la terre, à l'exception de huit personnes, fut détruite par un acte du gouvernement divin. Les hommes, les femmes, les enfants, les animaux à quatre pieds, les oiseaux et les reptiles furent tous entraînés et engloutis sous les flots du juste jugement de Dieu.

Puis, aux jours de Lot, nous voyons les villes de la plaine, avec tous leurs habitants, hommes, femmes et enfants, détruites en quelques heures par la main du Tout-Puissant, et ensevelies sous les eaux de la Mer Morte ; ces villes coupables, « Sodome et Gomorrhe, et les villes d'alentour, s'étant abandonnées à la fornication de la même manière que ceux-là, et étant allées après une autre chair, sont là comme exemple, subissant la peine d'un feu éternel » (Jude 7).

Ensuite, les pages inspirées nous montrent les sept nations de Canaan, hommes, femmes et enfants, livrées entre les mains d'Israël pour être exterminées sans miséricorde, et sans qu'une seule personne échappât.

Le temps nous manquerait pour la simple indication de tous les passages des Écritures, qui mettent devant nos yeux les actes solennels du gouvernement divin. Nous les retrouvons de la Genèse à l'Apocalypse, — du déluge à la destruction finale du monde actuel.

Sommes-nous capables de comprendre ces voies de Dieu en gouvernement ? Avons-nous le droit de les juger ? Sommes-nous à même de sonder les profonds et terribles mystères de la Providence ? Pouvons-nous — devons-nous expliquer pourquoi des enfants innocents sont enveloppés dans le jugement de leurs parents coupables ? L'incrédulité impie peut se moquer de ces choses ; la sentimentalité peut s'y achopper, mais le vrai croyant, le lecteur respectueux de la Sainte Écriture, résoudra toutes ces questions par cette autre question si simple et si sûre : « Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ? » (Gen. 18:25).

C'est la seule manière de répondre à de telles questions. Si nous admettons que l'homme peut juger les voies de Dieu, qu'il peut se permettre de décider de ce qui est digne de Dieu et de ce qui ne l'est pas, alors vraiment nous avons perdu le sentiment de ce qu'est Dieu. Or c'est précisément là le but de Satan. Pour éloigner nos cœurs de Dieu, il pousse les hommes à raisonner, à questionner et à spéculer sur des choses qui sont aussi au-dessus de leur portée que les cieux sont au-dessus de la terre. Pouvons-nous comprendre Dieu ? Si nous le pouvions, nous serions nous-mêmes Dieu.

Il est absurde et impie, tout à la fois, que de pauvres mortels osent discuter les conseils, les actes et les voies du tout puissant Créateur, du sage Gouverneur de l'univers. Tôt ou tard, ils reconnaîtront leur fatale erreur. Il serait bon que tous les sophistes prissent garde à cette grave question de l'apôtre : « Mais plutôt, toi, ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu ? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée : Pourquoi m'as-tu ainsi faite ? Le potier n'a-t-il pas pouvoir sur l'argile pour faire de la même masse un vase à honneur et un autre à déshonneur ? » (Rom. 9:20-21).

Telle est la méthode divine de répondre à tous les « comment » et « pourquoi » du raisonnement incrédule. Si le potier a pouvoir sur le morceau d'argile qu'il tient dans sa main, — fait que personne ne songerait à nier, — combien plus le Créateur de toutes choses a-t-il pouvoir sur les créatures que sa main a formées. Les hommes peuvent spéculer indéfiniment sur les raisons pour lesquelles Dieu a permis au péché d'entrer dans le monde, et au serpent de tenter Ève, au lieu de le détruire lui et ses anges, ou de préserver Ève de manger le fruit défendu, etc. En un mot, les « pourquoi » et les « comment » sont sans fin, mais la réponse est une : « Qui es-tu, ô homme, qui contestes contre Dieu ? » Quelle monstruosité ! un pauvre ver de terre ose porter un jugement sur les conseils et sur les voies de l'Éternel Dieu ! Quelle présomptueuse folie ! une créature, dont l'intelligence est aveuglée par le péché, et par conséquent totalement incapable de juger sainement les choses divines, prétend savoir comment Dieu aurait dû agir, dans tel ou tel cas ! Il est à craindre que des milliers qui raisonnent maintenant avec une habileté apparente contre la vérité de Dieu, ne reconnaissent leur fatale erreur, lorsqu'il sera trop tard pour la réparer.

Quant à ceux qui, loin de faire cause commune avec les incrédules, sont néanmoins tourmentés de doutes et de craintes au sujet de quelques-unes des voies de Dieu en gouvernement et sur la solennelle question des peines éternelles (\*), nous leur recommandons la lecture et l'étude attentive du Psaume 131. « Éternel ! mon cœur n'est pas hautain, et mes yeux ne s'élèvent pas, et je n'ai pas marché en des choses trop grandes et trop merveilleuses pour moi. N'ai-je pas soumis et fait taire mon âme, comme un enfant sevré auprès de sa mère ? Mon âme est en moi comme l'enfant sevré ».

(\*) Nous nous permettons ici quelques remarques sur le sujet si solennel des peines éternelles, vu que tant de chrétiens, en tous lieux, ne sont pas au clair sur ce sujet. Il y a, nous le croyons, trois considérations qui, dûment pesées, fixeront le chrétien quant à cette doctrine.

1. On trouve dans le Nouveau testament 70 passages avec le mot « éternel » (aiônios). Ce mot est appliqué à la vie que les croyants possèdent ; aux demeures dans lesquelles ils seront reçus ; à la gloire dont ils jouiront ; il s'applique à Dieu (Rom. 16:26) ; au salut, dont le Seigneur Jésus est l'auteur ; à la rédemption qu'il a obtenue pour nous ; et à l'Esprit

Parmi ces 70 passages, que le lecteur peut vérifier au moyen d'une concordance grecque, il y en a sept où ce même mot est appliqué aux châtiments des méchants ; aux jugements qui les atteindront ; au feu qui les consumera.

Or il s'agit de savoir d'après quels principes ou quelle autorité l'on peut dire que dans ces sept passages-là le mot aiônios ne signifie pas éternel, mais bien dans les 63 autres ? Cette assertion est sans fondement aucun, et indigne de l'attention d'un esprit sérieux. Nous admettons que si le Saint Esprit eût jugé convenable d'employer un autre mot pour parler du jugement des méchants, la raison demanderait que nous prenions ce fait en considération. Mais non, il emploie le même mot invariablement, de sorte que si nous nions les peines éternelles, nous devons nier la vie éternelle, la gloire éternelle, un Esprit éternel, un Dieu éternel, en un mot tout ce qui est éternel. Si le châtiment n'est pas éternel, rien ne sera éternel selon cet argument. Toucher à cette pierre de voûte de la Révélation divine, c'est faire crouler le tout. C'est justement ce que Satan cherche à faire. Nous sommes convaincus que nier la vérité des peines éternelles, c'est faire le premier pas sur la pente qui conduit au scepticisme universel.

2. Notre seconde considération est dérivée de la grande vérité de l'immortalité de l'âme. Nous lisons au chapitre second de la Genèse que l'Éternel Dieu forma l'homme poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante (vers. 7). Ce passage fût-il le seul, c'est sur lui comme sur un rocher inébranlable que nous basons la grande vérité de l'immortalité de l'âme humaine. La chute de l'homme ne changea rien à cela. Innocente ou coupable, convertie ou non convertie, l'âme doit vivre à toujours.

La question solennelle est celle-ci : Où doit-elle vivre ? Dieu ne peut tolérer le péché en sa présence. Il a les yeux trop purs pour voir le mal (Habakuk 1:13). Par conséquent, si un homme meurt dans ses péchés, sans s'être repenti, sans avoir été lavé, et pardonné, il ne peut venir là où Dieu se trouve ; ce serait même le dernier endroit où il désirerait aller. Il ne reste rien pour lui qu'une éternité sans fin, dans l'étang ardent de feu et de soufre.

3. Enfin, nous croyons que la doctrine des peines éternelles est liée étroitement au caractère infini de la rédemption. Si rien moins qu'un sacrifice infini ne pouvait nous délivrer des conséquences du péché, ces conséquences doivent être éternelles. Cette considération n'aura peut-être pas grand poids auprès de certaines personnes, mais, pour nous, la force en est irrésistible. Nous devons mesurer le péché et ses conséquences, de la même manière que l'amour divin et ses résultats ; non à la mesure des sentiments humains ou de la raison humaine, mais uniquement à celle de la croix de Christ.

Lorsque le cœur a savouré, en quelque mesure, ces touchantes expressions, il peut retirer un vrai profit des paroles de l'apôtre en 2 Cor. 10:4 « Car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles,

mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ ».

Les philosophes et les libres-penseurs souriraient de mépris, sans doute, à l'idée de traiter aussi simplement une question aussi grave. Mais cela importe peu au jugement du disciple de Christ. Le même apôtre inspiré dispose en fort peu de mots, de toute la sagesse et de toute la science de ce monde. Il dit : « Que personne ne s'abuse soi-même : si quelqu'un parmi vous a l'air d'être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage ; car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu » ; car il est écrit : « Celui qui prend les sages dans leurs ruses », et encore : « Le Seigneur connaît les raisonnements des sages, qu'ils sont vains » (1 Cor. 3:18-20). Et encore : « Il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages et j'annulerai l'intelligence des intelligents ». Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? Car, puisque dans la sagesse de Dieu, le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu, il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, *de sauver ceux qui croient* (1 Cor. 1:19-21).

Il faut donc que l'homme reconnaisse qu'il n'est qu'un fou, et que toute la sagesse du monde est folie. Vérité humiliante, mais salutaire ! Humiliante, parce qu'elle met l'homme à sa vraie place salutaire, précieuse même, parce qu'elle met en scène la sagesse de Dieu. On parle beaucoup de nos jours de science, de philosophie et d'érudition. « Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? »

Saisissons-nous bien le sens de ces mots ? Il est à craindre qu'ils ne soient que peu compris. Il ne manque pas d'hommes qui voudraient nous persuader que la science a de beaucoup dépassé la Bible. Malheur à cette science et à ceux qui l'écoutent ! Si elle est allée plus loin que la Bible, où est-elle allée ? Du côté de Dieu, de Christ, du ciel, de la sainteté, de la paix, ou dans une direction tout à fait opposée ? Et où tout cela finira-t-il ? (\*)

(\*) Il faut distinguer entre la véritable science et la « science faussement ainsi nommée ». En outre, nous devons faire la différence entre les faits de la science et les conclusions des savants. Les faits sont ce que Dieu a fait et fait encore ; mais, lorsque les hommes se mettent à tirer leurs conclusions de ces faits, ils commettent les plus graves erreurs.

Toutefois, c'est un soulagement pour le cœur de penser qu'il y a un grand nombre de savants, qui donnent à Dieu sa vraie place et qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en sincérité.

« Le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu ». Qu'est-ce que la philosophie de la Grèce faisait pour ses disciples ? Elle en faisait d'ignorants adorateurs d'« UN DIEU INCONNU ». L'inscription même qui était sur leur autel proclamait à tout l'univers leur ignorance et leur honte.

Revenons à notre chapitre. Depuis le verset 7 à 20, Moïse rappelle aux enfants d'Israël l'histoire de leurs conquêtes sur les deux rois des Amoréens, et les faits concernant l'héritage des deux tribus et demie en deçà du Jourdain. À cet égard, il est intéressant de remarquer qu'il ne dit nullement si ces tribus eurent tort ou raison en choisissant leurs possessions en dehors du pays de la promesse. D'après le récit qui en est fait ici, on ne peut même pas savoir si les deux tribus et demie exprimèrent un désir dans cette affaire. Nouvelle preuve que notre Livre n'est pas une répétition des précédents.

Voici ces paroles : « Et nous prîmes possession de ce pays-là, en ce même temps. Depuis Aroër, qui est sur le torrent de l'Arnon, la moitié de la montagne de Galaad, et ses villes, *je les donnai aux Rubénites et aux Gadites* ; et le reste de Galaad, et tout Basan, le royaume d'Og, *je le donnai à la demi-tribu de Manassé...* Et *je donnai* Galaad à Makir. Et aux Rubénites et aux Gadites *je donnai* depuis Galaad jusqu'au torrent de l'Arnon, le milieu du torrent et ce qui y confine, et jusqu'au torrent du Jabbok, frontière des fils d'Ammon... Et, en ce temps-là, je vous commandai, disant : *L'Éternel, votre Dieu, vous a donné ce pays pour le posséder* ; vous passerez équipés devant vos frères, les fils d'Israël, vous tous, les hommes valides. Seulement, vos femmes, et vos enfants, et vos troupeaux — je sais que vos troupeaux sont nombreux — demeureront dans vos villes *que je vous ai données*, jusqu'à ce que l'Éternel ait donné du repos à vos frères comme à vous, et qu'eux aussi possèdent le

pays que l'Éternel, votre Dieu, leur donne au-delà du Jourdain ; alors vous retournerez chacun dans sa possession, *que je vous ai donnée* » (vers. 12-20).

Dans notre étude du livre des Nombres, nous nous sommes arrêtés sur certains faits en rapport avec l'établissement des deux tribus et demie, prouvant qu'elles n'étaient pas à la hauteur de la pensée de Dieu en choisissant leur héritage en deçà du Jourdain. Mais, dans le passage que nous venons de citer, il n'est pas fait allusion à ce côté de la question, parce que le but de Moïse est de placer devant la congrégation l'excessive bonté, la sollicitude et la fidélité de Dieu en leur accordant de si éclatantes victoires sur les Amoréens, et en les mettant en possession de belles contrées qui leur convenaient si bien. Par là il posait la base des droits qu'avait l'Éternel à leur obéissance, et nous pouvons sans peine apprécier la beauté morale du fait que, dans ce résumé, la question de savoir si les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé eurent tort dans leur choix, est mise de côté.

Grâces à Dieu, sa Parole n'a pas besoin d'apologistes humains. Elle parle pour elle-même et porte avec elle ses preuves, de sorte que nous pouvons dire d'elle ce que l'apôtre disait de son évangile, que « s'il est voilé, il est voilé en ceux qui périssent, en lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendît pas pour eux » (2 Cor. 4:3-4). Nous sommes toujours plus convaincus que la meilleure manière de répondre aux attaques des incrédules contre la Bible, est d'avoir nous-mêmes une foi plus entière en son autorité et en sa puissance divine, et de nous en servir comme étant parfaitement assurés de sa vérité et de sa valeur.

Arrêtons-nous maintenant quelque peu sur les derniers versets de notre chapitre : « Et je commandai à Josué en ce temps-là, disant : Tes yeux ont vu tout ce que l'Éternel, votre Dieu, a fait à ces deux rois ; l'Éternel fera ainsi à tous les royaumes où tu vas passer. Ne les craignez pas ; car l'Éternel, votre Dieu, est celui qui combat pour vous » (vers. 21, 22).

Le souvenir des dispensations du Seigneur envers nous dans le passé devrait fortifier notre confiance pour l'avenir. Celui qui avait accordé à son peuple une si éclatante victoire sur les Amoréens, qui avait détruit un ennemi aussi formidable que Og, roi de Basan, qui avait mis entre leurs mains tout le pays des géants, que ne pouvait-il faire pour eux ? Il était peu probable qu'ils rencontrassent au pays de Canaan un ennemi plus redoutable que cet homme, dont le lit de fer était de si énormes dimensions que Moïse en fait la remarque (vers. 11). Mais qu'était-il en la présence de son Créateur ? Les géants et les nains sont égaux devant Lui. Le grand point est d'avoir Dieu lui-même devant nos yeux ; alors les difficultés disparaissent. C'est là le vrai secret de la paix et du progrès. « Tes yeux ont vu tout ce que l'Éternel, votre Dieu, a fait ». Or ce qu'il a fait, il le fera encore. Il a *délivré*, il *délivre* et il *délivrera*. Le passé, le présent et l'avenir sont tous marqués par des délivrances divines.

Lecteur, es-tu dans les difficultés ? T'attends-tu, le cœur tremblant, à quelque terrible malheur ? Es-tu peut-être comme l'apôtre Paul, en Asie : « excessivement chargé, au-delà de notre force, de sorte que nous avons désespéré même de vivre ? » (2 Cor. 1:8). S'il en est ainsi, accepte une parole d'encouragement : « Ne crains point, crois seulement ». Il ne fait jamais défaut au cœur qui se confie en Lui. Fais usage des ressources qui sont en Lui pour toi. Place-toi, avec tes craintes, tes anxiétés, ta famille, entre ses mains ; en un mot, *remets-lui tout*.

À quoi sert de mettre vos difficultés, entre Ses mains, si, l'instant d'après, vous les reprenez dans les vôtres ? C'est ce que nous faisons souvent. Quand nous sommes dans une épreuve quelconque, nous allons à Dieu par la prière ; nous jetons sur Lui notre fardeau et paraissions soulagés. Mais, hélas pas plus tôt avons-nous fini de prier, que nous recommençons à voir les difficultés, à mesurer l'épreuve, à nous arrêter à toutes les circonstances pénibles, jusqu'à ce que tout soit de nouveau confus à nos yeux.

Cela déshonore Dieu, et nous laisse naturellement malheureux et non soulagés. Dieu veut que nos cœurs soient aussi libres de soucis que nos consciences de péché. Il nous dit : « Ne vous inquiétez de

rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ». Et qu'arrivera-t-il alors ? « La paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7).

De cette manière Moïse cherchait à encourager son compagnon et son successeur, Josué, dans toute l'œuvre qu'il plaçait devant lui. De même aussi, l'apôtre Paul encourageait son cher fils et frère Timothée à se fortifier dans la grâce qui est en Jésus Christ, à s'en remettre en toute assurance à l'autorité, à l'enseignement, à la direction des Saintes Écritures ; puis, armé et équipé de la sorte, à se mettre à l'œuvre à laquelle il était appelé. De même aussi, l'écrivain et le lecteur de ces lignes peuvent s'encourager mutuellement, dans nos jours de difficultés croissantes, à s'attacher avec une foi simple à cette Parole qui subsiste à toujours.

Les versets qui terminent notre chapitre nous racontent un épisode touchant entre Moïse et son Seigneur. Le récit que nous en trouvons ici, est en accord parfait avec le caractère du Livre. « Et en ce temps-là, je suppliai l'Éternel, disant : Seigneur Éternel ! tu as commencé à faire voir à ton serviteur ta grandeur et ta main forte, car quel est le Dieu, dans les cieux et sur la terre, qui fasse des œuvres comme tes œuvres et selon ta force ? Que je passe, je te prie, et que je voie ce bon pays qui est au-delà du Jourdain, cette bonne montagne, et le Liban. — Et l'Éternel fut irrité contre moi à cause de vous, et il ne m'écouta point ; et l'Éternel me dit : C'est assez, ne me parle plus de cette affaire. Monte au sommet du Pisga, et élève tes yeux vers l'occident, et vers le nord, et vers le midi, et vers le levant, et regarde de tes yeux ; car tu ne passeras pas ce Jourdain. Mais commande à Josué, et fortifie-le et affermis-le car lui, passera devant ce peuple, et lui, les mettra en possession du pays que tu verras » (vers. 23-28).

Il est bien émouvant d'entendre ici cet éminent serviteur de Dieu faire une requête qui ne pouvait lui être accordée. Il désirait voir ce bon pays au-delà du Jourdain. La portion choisie par les deux tribus et demie ne pouvait satisfaire son cœur. Il souhaitait poser son pied sur l'héritage même d'Israël. Mais cela ne devait pas être. Il avait parlé légèrement de ses lèvres en Meriba et, par une dispensation solennelle et irrévocable du gouvernement divin, il lui fut interdit de traverser le Jourdain.

Ce fidèle serviteur de Dieu répète tout cela au peuple. Il ne leur cache pas le fait que l'Éternel avait refusé de lui accorder sa requête. Il est vrai qu'il leur rappelle que c'était à cause d'eux ; il fallait, moralement, qu'ils l'entendissent. Mais il leur dit, sans la moindre réserve, que l'Éternel était fort irrité contre lui, refusait de l'écouter et de lui permettre de traverser le Jourdain, et lui ordonnait même de résigner sa charge et de nommer son successeur.

Rien n'est plus édifiant que d'entendre cela de la bouche de Moïse lui-même ; et une précieuse leçon pour nous. Nous trouvons souvent très difficile d'avouer que nous avons fait ou dit quelque chose de mal et de reconnaître devant nos frères que, dans un cas donné, nous n'avons pas compris la volonté du Seigneur. Nous sommes soucieux de notre réputation, susceptibles et obstinés. Et cependant, avec une étrange inconsistance, nous admettons, ou paraissions admettre, en termes généraux, que nous sommes de pauvres créatures faibles et faillibles ; et que, laissés à nous-mêmes, il n'y aurait rien de mauvais que nous ne puissions dire ou faire. Il est réellement bien différent de faire une confession générale, quelque humble qu'elle soit, ou de reconnaître franchement que, dans telle ou telle circonstance, nous nous sommes grandement trompés. C'est là ce que très peu de personnes savent faire ; en général, on ne veut pas admettre qu'on a eu tort.

Moïse, malgré sa haute position de chef du peuple, dont la verge avait fait trembler le pays d'Égypte, n'eut pas honte de confesser sa faute devant toute l'assemblée de ses frères, de reconnaître qu'il avait dit ce qu'il n'aurait pas dû dire, et qu'il avait désiré une chose que l'Éternel ne pouvait pas lui accorder.

Cela rabaisse-t-il Moïse dans notre estime ? Bien au contraire ; — il est aussi touchant qu'édifiant d'entendre sa confession, de voir avec quelle humilité il courbe sa tête sous les dispensations de Dieu en gouvernement ; d'admirer l'absence totale d'égoïsme dans sa conduite envers celui qui devait lui

succéder dans sa charge éminente. Il n'y a pas trace de jalousie, d'envie, ni d'orgueil froissé. Dans son abnégation, Moïse descend de sa position élevée, jette son manteau sur les épaules de son successeur, et l'encourage à remplir, avec une sainte fidélité, les devoirs de cet office, que lui-même devait résigner.

Moïse s'humilia sous la puissante main de Dieu. Il accepta la discipline qui lui fut imposée par le gouvernement divin, et ne prononça pas un murmure lorsque sa requête lui fut refusée. Il se soumit à tout, c'est pourquoi il fut élevé au temps convenable (Luc 14:11). Si le gouvernement de Dieu l'empêcha d'entrer en Canaan, la grâce le conduisit au sommet du Pisga, d'où, dans la communion de son Seigneur, il lui fut permis de voir le bon pays dans toute son étendue — de le voir non pas comme hérité par Israël, mais comme donné de Dieu.

Le lecteur fera bien d'étudier sérieusement le sujet de la *grâce* et du *gouvernement*. Ce thème important et pratique qui revient constamment dans les Écritures, est peu compris parmi nous. Il peut nous sembler étrange qu'un homme aussi aimé que l'était Moïse, n'ait point obtenu la permission d'entrer dans la terre promise. La raison n'en était pas seulement que Moïse, dans sa capacité officielle et comme représentant du système légal, ne pouvait introduire Israël dans le pays. Cela est vrai, mais il y a plus : Moïse avait parlé légèrement de ses lèvres. Lui et Aaron, son frère, n'avaient pas glorifié Dieu en présence de l'Assemblée ; c'est pourquoi l'Éternel leur parla comme nous le voyons en Nomb. 20:12, 23-26.

Nous voyons ici les deux chefs de l'assemblée, les mêmes hommes dont Dieu s'était servi pour faire sortir son peuple du pays d'Égypte, avec des signes puissants et des miracles, — « ce Moïse et cet Aaron », — ces hommes grandement honorés de Dieu, à qui l'entrée en Canaan n'est pas accordée. Et pourquoi ? « *Parce que vous vous êtes rebelles contre mon commandement* ».

C'est une chose terrible que d'être rebelle au commandement de Dieu ; et, plus la position de ceux qui sont rebelles est élevée, plus la chose est grave, plus aussi le jugement divin sera prompt et solennel.

Des paroles semblables furent adressées à Saül, après qu'il eut refusé d'obéir à la parole de l'Éternel (1 Sam. 15:23) ; ainsi nous avons l'exemple d'un prophète, d'un sacrificateur et d'un roi, qui sont jugés, sous le gouvernement de Dieu, pour un seul acte de désobéissance. Le prophète et le sacrificateur ne purent entrer au pays de Canaan ; le roi fut privé de son trône.

Dans notre prétendue sagesse, nous trouvons peut-être ces châtiments bien sévères. Sommes-nous des juges compétents ? Prenons garde de nous permettre de juger les dispensations du gouvernement divin. Adam fut chassé du paradis ; Aaron fut dépouillé de ses vêtements sacerdotaux ; Moïse ne put entrer en Canaan ; Saül fut privé de son royaume, et pourquoi tout cela ? Était-ce pour quelque péché scandaleux ? Non, dans chacun de ces cas, c'était pour avoir négligé le commandement de l'Éternel. C'est ce que nous devrions toujours avoir devant nos yeux, dans ces temps de volonté propre où les hommes se permettent d'émettre leurs propres opinions, de penser, de juger et d'agir par eux-mêmes. Ils demandent si « chacun n'a pas le droit de penser comme bon lui semble ? » Nous répondons : Certainement pas. Nous avons le droit d'obéir. D'obéir à quoi ? Non pas aux commandements des hommes, à l'autorité de la soi-disant église, aux décrets des conciles généraux, non pas, en un mot à aucune autorité purement humaine, mais simplement à la parole du Dieu vivant, au témoignage du Saint Esprit. C'est là ce qui exige à juste titre notre implicite obéissance ; sans hésiter et sans questionner, nous devons nous incliner, et obéir. Un serviteur a-t-il à s'inquiéter des conséquences, ou à se préoccuper des résultats ? C'est le type d'un bon serviteur de faire ce qu'on lui dit, indépendamment de toute autre considération. Si Adam se fût souvenu de cela, il n'aurait pas été chassé du jardin d'Éden. Si Moïse et Aaron s'en fussent souvenus, ils auraient traversé le Jourdain ; si Saül s'en fût souvenu, il n'aurait pas été privé de son royaume. En descendant le cours de l'histoire humaine, nous voyons cet important principe illustré mainte et mainte fois, et nous pouvons être certains qu'il est d'une importance constante et universelle.

L'homme est-il responsable ou non ? Voilà la question. S'il l'est, comme nous en sommes certains, alors rien ne peut diminuer cette responsabilité. L'homme est appelé à obéir au simple commandement de Dieu ; il n'est nullement responsable de savoir quoi que ce soit de ses desseins et de ses conseils. La responsabilité de l'homme repose sur ce qui est révélé et non sur ce qui est caché. Qu'est-ce qu'Adam, par exemple, savait des plans et des desseins de Dieu, lorsqu'il fut placé dans le jardin d'Éden et qu'il lui fut défendu de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Sa transgression fut-elle modifiée en quoi que ce soit, par le fait merveilleux que Dieu a pris occasion de cette transgression même pour déployer, aux yeux de tous les êtres créés, son glorieux plan de la rédemption par le sang de l'Agneau ? Évidemment non. Adam avait reçu un simple commandement ; sa conduite aurait dû être entièrement gouvernée par ce commandement. Il désobéit et fut chassé du paradis dans un monde où, depuis près de six mille ans, ont été manifestés les terribles résultats d'un seul acte de désobéissance.

Il est vrai, et Dieu en soit béni, que la grâce est venue dans ce pauvre monde pécheur, et y a récolté une moisson qui n'aurait jamais pu être récoltée dans les champs d'une création non coupable. Mais l'homme fut jugé pour sa transgression. Il fut chassé par la main de Dieu en gouvernement ; par une dispensation de ce gouvernement, il a été obligé de manger son pain à la sueur de son front. « Ce qu'un homme » — n'importe qui — « sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7).

La grâce est une chose, le gouvernement une autre. On ne devrait jamais les confondre, et nous ne saurions trop répéter que le déploiement le plus magnifique de la grâce souveraine de Dieu, ne peut jamais empêcher les actes solennels de son gouvernement.

## Chapitre 4

« Et maintenant, Israël, écoute les statuts et les ordonnances que je vous enseigne, pour les pratiquer : afin que vous viviez, et que vous entriez dans le pays que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous donne, et que vous le possédiez » (chap. 4:1).

Ici nous est présenté d'une manière très frappante le caractère particulier de tout le livre du Deutéronome. « Écoute », et « pratique », afin que vous « viviez » et que vous « possédiez ». — Ceci est un principe général et qui demeure. C'était vrai pour Israël, et cela est vrai pour nous. Le sentier de la vie et le secret pour posséder sont la simple obéissance aux saints commandements de Dieu. C'est ce que nous voyons à chaque page du volume inspiré. Dieu ne nous a pas donné sa Parole pour l'examiner ou la discuter, mais afin que nous y obéissions. Il faut que, par l'effet de la grâce, nos cœurs soient soumis avec joie aux statuts de notre Père céleste, pour que nous puissions marcher dans le sentier de la vie, et jouir réellement de toutes les richesses que nous possédons en Christ. « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (Jean 14:21).

Quel privilège ! Chaque croyant n'en jouit pas, mais ceux-là seuls qui, soumis de cœur à notre Seigneur Jésus Christ, gardent ses commandements. Être enfant ou enfant obéissant sont deux choses ; comme aussi être racheté, ou aimer le Sauveur et prendre plaisir à garder ses paroles. Ainsi, dans une de nos familles, voici deux fils, dont l'un ne pense qu'à faire sa volonté et à satisfaire ses goûts ; il ne trouve pas de plaisir dans la société de son père ; connaissant à peine sa volonté et ses désirs, il ne cherche point à s'y conformer, tout en sachant bien profiter des avantages de sa relation de fils. Il accepte volontiers de son père vêtements, nourriture, etc., mais ne cherche jamais à réjouir son cœur par quelque aimable attention. L'autre fils, au contraire, aime la société de son père ; il en jouit, saisissant chaque occasion de prévenir ses désirs. Aimant son père, non à cause de ses dons, mais pour lui-même, sa plus grande jouissance est d'être auprès de lui et de faire sa volonté. Il n'est pas difficile de concevoir quelle sera la différence des sentiments du père à l'égard de ces deux fils, quoique tous deux soient ses enfants, aimés du même amour. Tous deux y ont également droit, au point de vue de la relation ; cependant le père éprouvera, sans doute, un sentiment particulier pour

le fils obéissant, tandis que le fils égoïste, ne possédant pas sa confiance, sera pour lui un sujet d'angoisse, d'inquiétude et de prières.

Soyons assurés de ceci, que l'obéissance est agréable à Dieu, et « ses commandements ne sont pas pénibles », puisqu'ils sont la précieuse expression de son amour, le résultat de la relation dans laquelle nous sommes avec Lui. En outre, Dieu, dans sa grâce infinie, rémunère notre obéissance, en se manifestant plus pleinement à nos âmes, et en demeurant avec nous. C'est ce qui ressort d'une manière si frappante de la réponse de notre Seigneur à la question de Jude : « Seigneur, comment se fait-il que tu vas te manifester à nous et non pas au monde ? Jésus répondit, et lui dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:22, 23). Il ne s'agit pas ici de la différence entre « le monde » et « nous », le monde ne connaissant ni relation, ni obéissance envers Dieu. Le monde hait Christ, parce qu'il ne le connaît pas. Son langage est : « Retire-toi de nous ; nous ne prenons pas plaisir à la connaissance de tes voies » (Job 21:14). « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » (Luc 19:14). Avec sa civilisation et sa profession de christianisme, tel est le monde. Sous ces brillantes apparences, sous ce vernis, on ne trouve qu'une haine profonde pour la personne et l'autorité de Christ. Son nom sacré est attaché à la religion du monde, — c'est-à-dire à la chrétienté, — et ce manteau de profession religieuse recouvre des cœurs pleins d'inimitié contre Dieu et contre son Christ.

Notre Seigneur ne parle donc pas du monde dans le chap. 14 de l'évangile de Jean. Il est entouré des « siens », et c'est d'eux dont il parle. S'il se manifestait lui-même au monde, ce ne pourrait être qu'en jugement et pour une destruction éternelle. Mais, béni soit son Nom, il se manifeste lui-même à ses rachetés obéissants ; à ceux qui ont ses commandements et qui les observent ; à ceux qui l'aiment et qui gardent ses paroles.

Il est important pour le lecteur de bien comprendre que lorsque notre Seigneur parle de ses commandements, de ses paroles et de ses préceptes, il n'entend pas les dix commandements ou la loi de Moïse. Sans doute, ces dix commandements font partie du canon des Écritures, de la parole inspirée de Dieu ; mais, confondre la loi de Moïse avec les commandements de Christ, serait tout renverser et confondre le judaïsme avec la chrétienté, la loi avec la grâce.

L'enseignement du Nouveau Testament tout entier, tend à établir indubitablement que le chrétien n'est pas sous la loi ; qu'il n'est pas du monde, ni dans la chair ou dans ses péchés. Le solide fondement de tout ceci est la rédemption accomplie que nous possédons dans le Christ Jésus, en vertu de laquelle nous sommes scellés du Saint Esprit et, ainsi, inséparablement unis et identifiés à un Christ ressuscité et glorifié ; en sorte que l'apôtre Jean peut dire, en parlant de tous les croyants, de tous les chers enfants de Dieu : « Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17). Ceci résout toute la question pour ceux qui ne veulent être guidés que par les Saintes Écritures.

Le lecteur ne saurait se tenir assez en garde contre la tendance à confondre les commandements, dont il est parlé dans le chapitre 14 de Jean, avec les commandements de Moïse, prescrits en Exode 20. Et cependant, l'un de ces chapitres est aussi réellement inspiré que l'autre.

La différence entre le système légal et le christianisme est la même qu'entre la mort et la vie ; l'esclavage et la liberté ; la condamnation et la justice ; l'éloignement et la proximité ; le doute et la certitude. Quelle chose monstrueuse, que la tentative d'unir ces deux principes, d'en faire un seul système, comme si c'étaient deux branches issues du même tronc ; il n'en peut résulter qu'une confusion désespérante. En cherchant à placer ainsi les âmes à la fois sous l'influence de la loi et de la grâce, on ne peut obtenir que le plus triste résultat. Autant vaudrait l'essai de joindre les rayons du soleil de midi à la profonde obscurité de minuit.

Plusieurs âmes pieuses de l'église professante, croient sincèrement que le seul moyen possible de parvenir à l'obéissance, à la sainteté pratique, d'affermir sa marche, et de tenir la vieille nature en bride, est de se placer sous la loi. À leur point de vue, cesser d'avoir les dix commandements comme

règle de conduite, c'est enlever ces grandes écluses morales placées par la main de Dieu pour arrêter le cours des dérèglements de l'humanité.

Mais que dit l'Écriture ? Nous fait-elle retourner à Moïse pour apprendre de lui comment nous devons vivre ? Nous renvoie-t-elle à « la montagne qui peut être touchée » (Héb. 12:18), pour produire une vie sainte ? Nous place-t-elle sous la loi, pour tenir la chair en bride ? Lisez les paroles suivantes de l'épître aux Romains, chap. 6:14: « Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce ».

Le Saint Esprit déclare de la manière la plus simple et la plus emphatique, que les chrétiens ne sont pas sous la loi. Si nous étions sous la loi, le péché dominerait sur nous. En effet, nous trouvons dans l'Écriture, que les mots « péché », « loi » et « chair », sont invariablement liés. Il est impossible qu'une âme sous la loi, jouisse d'une entière délivrance de la domination du péché ; c'est ce qui nous fait voir d'un coup d'œil, la tromperie de tout système légal, et sa complète incapacité pour amener les âmes à une marche de sainteté. Placer les âmes sous la loi est le sûr moyen de les assujettir au péché, et de les tenir sous sa puissance absolue. Il est donc complètement impossible de produire la sainteté par la loi.

Prenons encore, à l'appui de cette vérité, le verset 4 du chap. 7 de l'épître aux Romains : « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi », — ainsi que tous les vrais croyants, tout le peuple de Dieu, — « vous avez été *mis à mort à la loi* par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu ».

Remarquons que l'apôtre ne dit pas ici que la loi est morte. En effet, la loi n'est pas morte, mais nous sommes morts à la loi. Par la mort de Christ, nous sommes sortis de la sphère à laquelle la loi s'appliquait. Christ a pris notre place ; il fut placé sous la loi ; et, sur la croix, il fut fait péché pour nous. Mais il est mort pour nous, et nous sommes morts en Lui ; il nous a sortis de la position dans laquelle nous étions assujettis au péché, et sous la loi, pour nous introduire dans une position entièrement nouvelle, dans une alliance et une union vivante avec lui-même ressuscité ; en sorte que nous pouvons dire : « *Comme* il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17). Christ dans la gloire est-il sous la loi ? Assurément non. Eh bien ! nous non plus. Le péché a-t-il quelque droit sur Lui ? Aucun droit quelconque ; ainsi donc, sur nous pas davantage. Comme Christ se tient en présence de Dieu, nous y sommes aussi quant à notre position ; c'est pourquoi nous replacer sous la loi, serait le bouleversement complet de notre position chrétienne ; une contradiction flagrante de la doctrine, si précise et si positive, que l'Écriture Sainte nous donne sur ce sujet.

Nous demanderons encore en toute simplicité, comment, en renversant le fondement même du christianisme, on pourrait progresser dans la sainteté pratique ? comment le péché qui habite en nous, pourrait être subjugué en adoptant le système même qui a donné au péché tout pouvoir sur nous ? comment la vraie obéissance chrétienne pourrait jamais être produite en se détournant de l'Écriture Sainte ? Ce serait impossible ; un but divin ne peut être atteint que par des moyens divins. Eh bien ! le moyen de Dieu pour nous soustraire à la domination du péché, a été de nous délivrer de la loi ; ainsi donc ceux qui enseignent que les chrétiens sont sous la loi, sont simplement en contradiction avec Dieu.

Placer les croyants dans une telle position est autant que saper à leur base les fondements du christianisme, — abandonner la grâce, — renoncer à Christ, — revenir à la chair, dans laquelle nous ne pouvons plaire à Dieu, enfin nous placer sous la malédiction. En un mot, je le répète, le légalisme des hommes est diamétralement opposé à l'enseignement du Nouveau Testament.

Il se peut que, malgré toutes les preuves si largement fournies par l'Écriture, tel chrétien en soit encore à demander : « Cette puissance de la loi étant ôtée, n'y a-t-il pas danger de relâchement et de légèreté profanes ? » À ceci nous répliquerons que Dieu est plus sage que nous. Il sait mieux comment remédier au relâchement et à la légèreté, et comment produire la vraie obéissance. Il a essayé de la loi, qu'en est-il résulté ? Elle produisit la colère ; elle fit abonder l'offense et développa

les mouvements du péché ; elle fit régner la mort. Elle était la puissance du péché, privant le pécheur de tout pouvoir ; elle le tua et fut sa condamnation, maudissant tous ceux qui avaient affaire avec elle. « Car tous ceux qui sont sous le principe des œuvres de loi sont sous malédiction ». Il en fut ainsi, non à cause de quelque déféctuosité de la loi, mais à cause de la complète incapacité de l'homme à l'observer.

Il est donc nécessaire de placer sur sa vraie base pour le chrétien la doctrine présentée au premier verset de ce chapitre : si Israël était appelé « à écouter » et « à pratiquer », combien plus *nous*, qui sommes si richement « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3). Nous sommes appelés à l'obéissance de Jésus Christ (1 Pierre 1:2), à la même obéissance que celle qui a caractérisé la vie de notre bien-aimé Seigneur Jésus Christ. En Lui, cela va sans dire, il n'y avait point d'influence contraire, comme, hélas ! c'est le cas pour nous. ; mais quant au caractère de l'obéissance, il est le même. Nous devons marcher sur les traces de Jésus : « Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). En considérant cette marche, nous trouvons un fait qui se lie d'une manière remarquable au livre du Deutéronome : c'est la place que Jésus a donnée constamment à la parole de Dieu. Ce fait tient une place capitale dans tout le livre que nous étudions et le distingue des trois livres précédents. La parole de Dieu y est partout signalée comme seule règle, seul modèle et seule autorité pour l'homme ; elle s'y applique à ses besoins, en toute position, en toute sphère d'activité, et à chaque phase de son histoire morale et spirituelle. Cette parole lui dit ce qu'il devrait faire, et ce qu'il ne doit pas faire ; elle lui donne des directions pour chaque difficulté, s'occupant même des moindres détails. Le Créateur et le conservateur du vaste univers condescend à donner une loi, même en faveur d'un nid d'oiseaux (chap. 22:6).

Ce qui donne au Deutéronome un charme particulier, c'est la manière dont la parole de Dieu y est exaltée, et dont le saint devoir de l'obéissance y est présenté. Quelle importance n'a pas cette exhortation à une obéissance implicite, de nos jours surtout, que l'apôtre appelle « les jours de l'homme », jours si tristement marqués par la tendance des chrétiens professants à faire prévaloir la raison, le jugement et la volonté de l'homme. N'entend-on pas de toute part prononcer des paroles hautaines sur la raison humaine, sur le droit qu'a tout homme de juger, de raisonner et de penser librement ? Quiconque confesse une humble croyance dans la divine inspiration, dans la pleine suffisance et l'autorité absolue de l'Écriture, et se laisse entièrement guider par elle, est méprisé, traité d'ignorant, d'esprit borné, sinon de fou, par des milliers d'hommes qui prétendent être des guides et des docteurs de l'église professante. Dans nos universités et nos écoles, la gloire morale du Volume divin tend à s'effacer de plus en plus. Au lieu de s'en servir pour guider notre jeunesse, on lui enseigne à marcher d'après la lumière de la science et de la raison humaine. La parole de Dieu citée à la barre du jugement de l'homme est abaissée au niveau de l'intelligence humaine.

De cette manière, la parole de Dieu est mise de côté ; car si elle doit être soumise au jugement humain, elle cesse d'être la parole de Dieu. Soumettre une révélation divine, et par conséquent parfaite, à un tribunal quelconque, est une folie. Ou Dieu ne nous a pas donné de révélation, ou bien s'il nous en a donné une, elle est supérieure, parfaite, suprême, au-dessus et au-delà de toute question ; absolument incontestable, infaillible et divine. Tout homme doit s'incliner et avoir la bouche fermée devant cette autorité. Supposer, pour un instant, que l'homme soit compétent pour juger la parole de Dieu, ou capable de prononcer sur ce qui est ou n'est pas digne de Dieu, c'est simplement mettre l'homme à la place de Dieu ; or, c'est précisément ce à quoi Satan vise, quoique plusieurs des instruments dont il se sert, ne se doutent pas qu'ils travaillent à l'accomplissement de ses desseins.

À la question qui nous est continuellement présentée : « Comment pouvons-nous être assurés que notre Bible contient la vraie révélation de Dieu ? » — nous répondrons que Dieu seul peut nous en donner la certitude. Si Lui ne le peut pas, nul ne le peut ; et s'il le fait, personne n'a à le faire.

Tel est notre terrain ; il est inattaquable. Sans cette certitude que donne la foi, de quel côté nous tournerions-nous ? Le moindre doute est une torture ; si je n'ai pas la certitude de posséder une révélation de la part de Dieu, me voilà plongé dans les ténèbres morales sans le moindre rayon de lumière pour éclairer mon sentier. Qu'ai-je à faire ? L'homme peut-il m'aider de sa sagesse, de sa science ou de sa raison ? Peut-il, par ses arguments, satisfaire mon âme, résoudre mes difficultés, dissiper mes doutes ? L'homme est-il plus capable que Dieu lui-même de me donner la certitude que Dieu a parlé ? L'idée seule est monstrueuse.

Si Dieu ne peut nous donner la certitude qu'il a parlé, nous sommes sans parole de Lui. S'il nous faut avoir recours à l'autorité humaine, quel que soit le nom qu'elle porte, comme garantie de la parole de Dieu pour nos âmes, nous accordons plus de confiance à cette autorité qu'à la parole qu'elle cautionne. Béni soit Dieu de ce qu'il n'en est pas ainsi ; il a parlé à nos cœurs, il nous a donné sa Parole, et cette Parole porte en elle-même ses propres lettres de crédit ; elle n'a pas besoin de lettre de recommandation, écrite par une main d'homme. Quoi ? avoir recours à l'homme pour accréditer la parole du Dieu vivant ! En appeler à un ver de terre pour nous donner la certitude que notre Dieu nous a parlé ! Loin de nous cette pensée blasphématoire, et que toute la puissance de notre âme rachetée s'élève en louanges à Dieu, pour cette grâce qui ne nous a pas laissé errer dans les ténèbres de nos pensées, ni nous égarer par les opinions diverses des hommes, mais qui nous a donné sa divine lumière pour guider nos pas, éclairer notre intelligence, consoler nos cœurs, et nous garder de toute erreur de doctrine, de toute corruption morale ; pour nous introduire enfin dans le repos de son royaume céleste !

Pénétrons aussi nos âmes de ce fait que le privilège dont nous venons de parler comporte une solennelle responsabilité. S'il est vrai que Dieu nous a donné une parfaite révélation de ses pensées, quelle doit être notre attitude vis-à-vis de Lui ? Avons-nous à juger ses pensées ? La seule attitude, vraie, convenable à l'homme en présence de cette révélation de Dieu, est une entière et joyeuse obéissance ; c'est aussi la seule chose agréable à Dieu.

Si la parole de Dieu est gravée profondément dans nos cœurs, il y aura des progrès marqués dans notre carrière chrétienne, qui présentera de cette manière aux contradicteurs le témoignage le plus efficace à la vérité de Dieu.

Le chapitre placé devant nous abonde en exhortations, fondées sur le fait qu'Israël avait entendu la parole de Dieu ; il y en a une surtout, qui devrait être profondément gravée dans le cœur de chaque chrétien : « Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous commande, et vous n'en retrancherez rien » (v. 2).

Ce verset renferme deux vérités importantes, savoir qu'il ne faut rien ajouter à cette Parole, par la simple raison qu'il n'y manque rien ; et rien y retrancher parce qu'elle ne contient rien de superflu. Tout ce dont nous avons besoin s'y trouve, et l'on ne saurait se passer de rien de ce qu'elle contient. Supposer que quoi que ce soit puisse y être ajouté, c'est nier qu'elle soit vraiment la parole de Dieu. D'un autre côté, si nous admettons la divine inspiration de cette Parole, tout nous est nécessaire, rien n'y est de trop.

« Entendez-vous donc que chaque ligne, du commencement de la Genèse à la fin de l'Apocalypse, est divinement inspirée ? » C'est, en effet, le terrain sur lequel nous nous plaçons avec l'apôtre Paul : « Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:16-17).

Si la parole de Dieu n'était pas parfaite, si cette révélation qu'il nous a donnée n'était pas complète, où serait le fondement divin de notre foi ? Nous serions comme un vaisseau sans boussole et sans gouvernail, abandonné et jeté çà et là sur l'océan agité de l'incrédulité.

On pourrait encore nous demander : « Croyez-vous vraiment que la longue suite de généalogies, contenue dans les premiers chapitres du premier livre des Chroniques, soit divinement inspirée ?

Ont-elles été écrites pour notre instruction ? Que peuvent-elles nous apprendre ? » Nous ne doutons pas que la valeur, l'intérêt et l'importance de cette généalogie seront pleinement prouvées par la suite dans l'histoire du peuple auquel elle se rapporte spécialement. Quant au profit à en retirer, pour nous, nous croyons qu'elle contient une leçon des plus précieuses concernant les soins fidèles de l'Éternel envers son peuple d'Israël, et l'intérêt plein d'amour qu'il porte à tout ce qui le concerne. Bien qu'à vue humaine, ce peuple soit déchu et dispersé, Dieu continue à veiller sur lui de génération en génération. Il connaît tout ce qui concerne les douze tribus ; il les manifestera au temps convenable, et les établira dans l'héritage qui leur est destiné au pays de Canaan, selon sa promesse à Abraham, Isaac et Jacob. N'est-ce pas une précieuse instruction et une consolation pour nos âmes, de voir la vigilance et les soins de notre Père envers son peuple terrestre ?

Malgré cette précieuse instruction, nous n'entendons pas que ces chapitres des Chroniques offrent autant d'intérêt que, par exemple, le chapitre 17 de Jean ou le chapitre 8 aux Romains, mais nous pensons que chaque portion de la Parole étant divinement inspirée, a son utilité et qu'un chapitre ne peut remplir le but d'un autre.

Il est important par-dessus tout de se rappeler que nous ne sommes pas aptes à juger de ce qui est ou n'est pas digne d'avoir place dans le canon inspiré. Nous sommes ignorants et bornés, et la portion même qui pourrait nous sembler au-dessous de la dignité de l'inspiration, peut avoir une portée très importante dans l'histoire des voies de Dieu envers le monde en général, ou envers son peuple en particulier.

Ce que nous venons de dire se résume en ceci : c'est que nous croyons en la divine inspiration de chaque ligne de l'Écriture, du commencement à la fin. Cette foi n'est basée sur aucune autorité humaine quelconque, car ce serait placer cette autorité au-dessus de la Bible, en tant que ce qui garantit a plus de valeur que la chose garantie. Nous ne devrions pas davantage recourir à l'autorité humaine pour confirmer la parole de Dieu, qu'à la faible flamme d'un lumignon pour prouver que le soleil brille.

L'inspiration plénière des Saintes Écritures doit être, pour ce qui concerne nos âmes, une vérité cardinale à laquelle nous tenons plus qu'à la vie même. De cette manière, nous aurons de quoi répondre à la froide audace du scepticisme moderne, du rationalisme et de l'incrédulité. Nous ne prétendons pas dire que nous convaincrions les incrédules ; Dieu agira à leur égard selon ses propres voies, et les convaincra en son propre temps. Discuter avec de tels hommes, c'est un temps et un travail perdus ; la réponse la plus digne et la plus effective à l'incrédule, se trouvera dans le calme d'un cœur qui se repose sur la certitude que « Toute Écriture est inspirée de Dieu ». Il est encore écrit : « Toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance » (Rom. 15:4). Le premier de ces textes prouve que l'Écriture procède de Dieu ; le dernier, qu'elle est venue à nous. Les deux ensemble mettent en évidence que nous ne devons ni ajouter à la parole de Dieu, ni en retrancher ; rien n'y manque, et rien n'y est superflu.

Nous allons maintenant citer au lecteur quelques-uns des passages de ce chapitre 4 du Deutéronome, qui font ressortir d'une manière si remarquable la valeur, l'importance et l'autorité de la parole de Dieu. Nous y verrons, comme dans ce Livre tout entier, — qu'il n'est pas tant question d'ordonnances particulières, de rites ou de cérémonies, que du poids et de la dignité de la parole de Dieu elle-même, quoi que ce soit que cette Parole place devant nous.

« Regarde, je vous ai enseigné les statuts et les ordonnances, comme l'Éternel, mon Dieu, me l'a commandé, afin que vous fassiez ainsi au milieu du pays où vous allez entrer pour le posséder ». Leur conduite devait se régler en toutes choses d'après les commandements divins. Principe d'une immense portée pour eux, pour nous, et pour tous. « Et vous les garderez et les pratiquerez ; car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples qui entendront tous ces statuts et diront : Quel peuple sage et intelligent que cette grande nation ! » (vers. 5-6).

Leur sagesse et leur intelligence devaient consister à garder et à pratiquer les statuts et les ordonnances divines. Ce n'était point par des discussions savantes ou des arguments, qu'elles devaient se montrer, mais par une obéissance enfantine et implicite. Toute la sagesse était renfermée dans ces statuts à leur sujet, non pas dans leurs pensées et leurs raisonnements. La sagesse merveilleuse de Dieu ressortait de sa Parole, et était ce que les nations devaient voir et admirer dans la conduite de son peuple.

Mais, hélas combien les actions d'Israël apprirent peu aux nations de la terre à connaître Dieu et sa Parole ! Combien son beau Nom fut souvent blasphémé par leurs voies, lorsque, au lieu de demeurer sur le terrain de l'obéissance aux commandements divins, ce peuple si privilégié, s'abaissant au niveau des nations qui l'entouraient, adopta leurs habitudes, et adora leurs dieux. Comment, en ne voyant que dégradation morale dans leurs voies, les nations auraient-elles pu reconnaître la sagesse et la gloire morale des statuts divins, dont Israël se vantait être le dépositaire, et qui le condamnaient ? (Rom. 2:3).

Cependant, quoi qu'il en soit des manquements de son peuple, la parole de l'Éternel subsistera à jamais, et si la puissance de cette Parole n'a pas été démontrée par la conduite d'Israël, elle a brillé par le jugement de son infidélité et continuera à être, d'âge en âge, la bénédiction de chaque âme individuellement, qui désire marcher dans le chemin de l'obéissance.

Tout en montrant les vrais effets de l'obéissance, Moïse avertit le peuple du danger de se détourner des saints commandements de Dieu : « Quelle est, dit-il, la grande nation, qui ait Dieu près d'elle, comme l'Éternel, notre Dieu, est près de nous dans tout ce pour quoi nous l'invoquons ? Et quelle est la grande nation qui ait des statuts et des ordonnances justes, comme toute cette loi que je mets aujourd'hui devant vous ? » (vers. 7-8). C'est la vraie grandeur morale, s'appliquant à tous les âges et en tous lieux à une nation, à un peuple, à la famille, à l'individu. Avoir le Dieu vivant près de soi, avec le précieux privilège de pouvoir l'invoquer en toutes choses, sachant que sa puissance et sa grâce s'exercent sans cesse en notre faveur ; avoir la lumière de sa face brillant avec son approbation sur nous et sur nos voies ; constater journellement l'effet moral de ses saints commandements, dans notre carrière pratique ; avoir la manifestation de Lui-même, et sa demeure en nous par l'Esprit ; quel langage humain est capable de démontrer, même en quelque mesure, la bénédiction de tels privilèges ? Et cependant, ils sont placés à la portée de tout enfant de Dieu sur la terre.

Nous n'entendons pas que chaque enfant de Dieu en puisse jouir ; loin de là. Comme nous l'avons déjà vu, ils sont réservés pour ceux qui, par grâce, sont rendus capables d'obéir à la parole divine. Il était vrai pour Israël, il est vrai pour l'Église et pour tout croyant, que la faveur divine est la récompense inestimable de l'obéissance.

Nous savons cependant que le pauvre cœur humain est sujet à errer et à subir les influences diverses qui travaillent autour de nous pour nous éloigner du sentier étroit de l'obéissance. Nous n'avons donc pas à nous étonner des exhortations si solennelles et si souvent répétées que Moïse adresse au cœur et à la conscience de ses auditeurs. Devant cette congrégation qui lui était si chère, il épanche son cœur en accents pleins d'ardeur, et bien propres à réveiller leurs âmes. « Seulement, dit-il, prends garde à toi et garde soigneusement ton âme, de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vues, et afin que tous les jours de ta vie, elles ne s'éloignent pas de ton cœur, mais que tu les fasses connaître à tes fils et aux fils de tes fils » (vers. 9).

Ces paroles placent devant nous deux choses d'une très grande importance, la responsabilité individuelle et le témoignage personnel, avec celui de la famille. Le peuple de Dieu était responsable de garder diligemment son cœur, de peur qu'il ne laissât échapper la précieuse parole de Dieu ; et, de plus, ils étaient responsables d'instruire leurs enfants et leurs petits-enfants. Et nous, avec toute la lumière et les privilèges que nous possédons, serions-nous moins responsables qu'Israël ? Nous sommes impérieusement appelés à étudier avec soin la parole de Dieu, à y appliquer nos cœurs. Il ne suffit pas de lire à la hâte chaque jour quelques versets ou un chapitre entier, comme par une espèce

de routine religieuse, mais nous devons faire de la Bible une étude sérieuse et approfondie, pour y trouver notre plaisir et notre édification.

Il est à craindre que quelques-uns d'entre nous ne lisent la Bible que par devoir, trouvant plus de plaisir à un journal ou à un livre quelconque. Faut-il alors s'étonner de notre connaissance superficielle de l'Écriture ? Comment la profondeur de ce Livre divin et sa gloire morale, nous seront-elles révélées si, ne l'ouvrant que par devoir, nous en lisons avec indifférence quelques versets seulement ? On me dira peut-être : « Nous ne pouvons pas toujours lire la Bible ». La même personne dira-t-elle : « On ne peut pas toujours lire le journal ou un roman ? » Quel serait l'état d'âme d'une personne tenant ce langage ? Aime-t-elle réellement la parole de Dieu ? A-t-elle une vraie intelligence du prix de cette Parole, de son excellence, de sa gloire morale ? Impossible.

Que signifient les paroles suivantes, adressées à Israël ? « Mettez ces miennes paroles dans votre cœur et dans votre âme, et liez-les pour signes sur vos mains, et qu'elles soient comme des frontaux entre vos yeux » (chap. 11:18). Le « cœur », « l'âme », « la main », « les yeux », tout est engagé au sujet de la précieuse parole de Dieu ; il s'agissait de réalité, non de formes vides, ni d'arides routines. L'homme devait se donner tout entier dans un saint dévouement aux statuts et aux ordonnances de Dieu.

« Et vous les enseignerez à vos fils, en leur en parlant, quand tu seras assis dans ta maison, et quand tu marcheras par le chemin, et quand tu te coucheras, et quand tu te lèveras ; et tu les écriras sur les poteaux de ta maison, et sur tes portes ». Sommes-nous, comme chrétiens, liés par ces paroles ? La parole de Dieu a-t-elle une telle place dans nos cœurs, nos maisons et nos habitudes ? Quiconque entre chez nous, ou se trouve en contact avec nous dans la vie journalière, peut-il voir la parole de Dieu tenue ainsi en honneur ? Ceux avec lesquels nous avons affaire voient-ils que nous sommes guidés par les préceptes des Saintes Écritures ? Nos serviteurs et nos enfants voient-ils que nous vivons dans l'atmosphère même de l'Écriture, et que notre caractère et notre conduite sont gouvernés par elle ?

C'est ici une pierre de touche pour nos cœurs, bien-aimé lecteur chrétien ; ne laissons pas écouler ces paroles, mais soyons assurés qu'il ne peut y avoir d'indicateur plus exact de notre état moral et spirituel que la manière dont nous traitons la parole de Dieu. Si nous ne l'aimons pas, soupirant après l'heure tranquille que nous pouvons consacrer à lire ses pages sacrées dans le secret du cabinet, en famille et hors de la maison ; en un mot, si nous ne respirons pas habituellement sa sainte atmosphère, — si jamais il nous arrivait d'exprimer un sentiment comme celui mentionné plus haut : « On ne peut pas continuellement lire la Bible », alors, en vérité, notre état spirituel serait tout à fait mauvais. La nouvelle nature aime la parole de Dieu, la désire avec ardeur ; comme nous lisons dans 1 Pierre 2:2 : « Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui ». En effet, si nous ne désirons pas ce lait pur, l'état de notre âme sera en déclin. Il se peut qu'il n'y ait encore rien d'extérieurement répréhensible dans notre conduite ; mais nous attristons son cœur par notre négligence de sa Parole, ce qui est autant que négliger sa personne. C'est une vraie folie de parler de notre amour pour Christ, si nous n'aimons pas sa Parole et n'en vivons pas ; c'est une illusion de s'imaginer être dans un état prospère, lorsque la lecture de la Bible est négligée, en particulier ou en famille.

Il va sans dire que nous n'entendons pas qu'aucun autre livre que la Bible ne doive être lu, car nous n'écrivions pas ces « Notes », mais rien ne demande plus de vigilance que le choix de nos lectures. Toutes choses doivent être faites au nom de Jésus, et à la gloire de Dieu ; or la lecture est du nombre de ce : « toutes choses ». Nous ne devrions lire aucun livre, dont la lecture ne tournerait pas à la gloire de Dieu.

Si la Parole a sa vraie place dans le cœur, elle l'aura aussi dans la maison. Les chefs de famille devraient y réfléchir sérieusement ; nous sommes persuadés que, dans chaque famille chrétienne, il devrait y avoir un témoignage journalier rendu à Dieu et à sa Parole. Quelqu'un considérera peut-être une lecture régulière en famille comme une routine religieuse, un esclavage, du légalisme. À de

telles objections nous répliquerons à notre tour : Est-ce un esclavage pour la famille de se réunir pour les repas ? Cette réunion de tous les membres autour de la table de famille, a-t-elle jamais été considérée comme une triste routine ? Certainement non, si la famille est heureuse et qu'une bonne intelligence règne entre tous ses membres. Pourquoi alors serait-ce une chose pénible pour un chef de famille chrétien de réunir ses enfants et ses domestiques autour de lui chaque jour, pour lire quelques versets de l'Écriture, et pour faire monter quelques paroles de prière et d'actions de grâces devant le trône de la grâce ? Cette habitude est en parfait accord avec l'Ancien et le Nouveau Testament, elle est sainte, édifiante et agréable au cœur de Dieu.

Que penserions-nous d'un chrétien professant qui ne prierait jamais, qui ne lirait jamais la parole de Dieu en particulier ? Serait-il possible de le considérer comme un vrai chrétien, heureux et vivant ? Ne mettrions-nous pas en doute l'existence de la vie de Dieu dans cette âme ? La prière et la parole de Dieu sont absolument essentielles à la prospérité de la vie chrétienne, en sorte que l'état spirituel d'un homme qui néglige habituellement ces deux choses doit être un état de mort.

Eh bien ! s'il résulte de cela de telles conséquences pour l'individu, qu'en sera-t-il d'une famille où il n'y a ni lecture, ni prière en commun, aucun témoignage rendu à Dieu ou à sa Parole ? Pouvons-nous imaginer une famille craignant Dieu, vivant du dimanche matin au samedi soir, sans se souvenir collectivement de Celui à qui nous devons toutes choses ? Quelle est la différence, demanderons-nous, entre une telle famille et quelque pauvre ménage païen ? N'est-il pas profondément triste de voir ceux qui font une profession publique de christianisme, qui prennent la Cène dans leurs églises, vivre dans une aussi grossière négligence de ce devoir et de ce privilège ?

Lecteur, chef de famille, quelles sont vos habitudes à ce sujet ? Faites-vous une lecture journalière de la Bible avec votre famille ? Si tel n'est pas le cas, voyez et recherchez quelle en est la cause réelle. Si vous lisez et priez en particulier, comment le négligez-vous dans votre cercle de famille ? Peut-être donnerez-vous comme excuse votre état nerveux, votre timidité ? Si c'est le cas, demandez au Seigneur de vous rendre capable de surmonter cette faiblesse. Comptez sur sa grâce ; réunissez votre famille autour de vous à une certaine heure, chaque jour ; lisez quelques versets de l'Écriture et adressez vos demandes à Dieu en commun ; ou bien, si vous ne pouvez le faire tout d'abord, faites agenouiller votre famille quelques moments en silence devant Dieu.

N'y eût-il que la plus faible confession, le plus petit témoignage rendu en famille, cela vaudrait cent fois mieux qu'une maison sans Dieu et sans prière. Commencez tout de suite, vous attendant à Dieu pour le secours nécessaire. Il vous l'accordera sûrement, car il ne fait jamais défaut à un cœur réellement confiant et dépendant.

Il n'est cependant pas nécessaire de prolonger ce service, de manière à le rendre fatigant ; soit à la maison, soit dans nos assemblées publiques, un exercice court, mais fervent, sera toujours le plus édifiant.

Ce n'est pas, assurément, que nous entendions qu'une simple lecture en famille réponde à tout ce que comprend cette importante parole : « Nous servirons l'Éternel ». Loin de là. Le service de Dieu en famille comprend tout ce qui est du domaine de notre vie privée, jusque dans ses plus petits détails, mais nous sommes certains que rien ne peut bien aller dans une famille où la lecture de la Bible et la prière sont négligées.

On pourrait objecter que, dans nombre de maisons où ce devoir est très régulièrement observé matin et soir, la vie intérieure, en famille, est en contradiction flagrante avec ce service soi-disant religieux. Le chef de famille, par exemple, au lieu d'être un modèle et une lumière pour tous, est, au contraire, d'une humeur morose, dur et impoli dans ses manières, rude et contrariant avec sa femme, sévère et arbitraire avec ses enfants, déraisonnable et exigeant avec les domestiques. Après avoir demandé la bénédiction de Dieu sur sa table, il paraît mécontent de ce qui y est placé, — en un mot, il fait le contraire de ce qu'enseigne la Parole qu'il a lue avec sa famille. Il en est souvent de même avec la femme, les enfants et les serviteurs ; il n'y a que désarroi dans toute l'administration domestique ; les repas sont irréguliers ; les rapports peu aimables entre tous : les enfants sont

grossiers, égoïstes, volontaires ; les domestiques négligents, prodigues et insubordonnés. Le ton et l'atmosphère morale de cet intérieur, sont, en un mot, antichrétiens.

Écoutez encore, en dehors du cercle domestique, le témoignage de ceux qui ont affaire avec le chef de famille, pour son commerce, pour sa manière de traiter les affaires ; on se plaint de ses marchandises ; il y a de l'avarice, de l'ambition et des artifices ; rien de Dieu, rien de Christ, rien qui le distingue d'avec les plus mondains. La conduite de ceux qui ignorent ce que c'est qu'un culte en famille devrait souvent le rendre confus.

Dans ces circonstances, ce service en famille n'est qu'une forme vide, une insulte à Dieu. Il semble que nous oublions ces paroles si sérieuses de l'apôtre inspiré, en Rom. 14:17: « Le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint ». C'est de justice pratique qu'il s'agit ici. À quoi sert de terminer par un soi-disant culte de famille une journée qui a été du matin au soir marquée par toute sorte d'actes d'injustice et de vanité ?

Cela ne peut être en rapport avec le saint nom de Christ. Tout dans notre vie privée, l'économie de nos maisons, nos travaux journaliers, nos communications, toutes nos transactions quelles qu'elles soient, doit être mesuré à cette seule mesure : la gloire de Christ. À l'égard de tout ce qui se présente à nous, ou qui sollicite notre attention, la seule question devrait être : « Ceci est-il digne du saint Nom qui est invoqué sur moi ? » Si telle chose n'est pas digne de Dieu, ne la touchons pas. Ne prononçons pas cette question : « Quel mal y a-t-il à cela ? » Rien que du mal, si Christ n'y est pas.

Rappeler au cœur et à la conscience ces vérités pratiques est une chose essentielle dans nos jours de profession prétentieuse. Chacun de nous a besoin d'examiner l'état réel de son cœur quant à Christ ; car c'est là le secret de toute l'affaire. Si le cœur n'est pas vrai devant Lui, rien ne peut aller bien, ni dans la vie privée, ni dans la famille, ni en affaires, ni dans l'assemblée, ni où que ce soit.

Ne nous étonnons donc pas, si l'apôtre, en terminant la première épître aux Corinthiens, la résume par cette solennelle déclaration : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus Christ, qu'il soit anathème ! Maranatha ! » (1 Cor. 16:22). Dans le cours de l'épître, il avait combattu contre diverses formes d'erreurs de doctrine, ou de dépravation morale ; mais quand il en vient à la conclusion, au lieu de prononcer sa sentence sur quelque erreur ou quelque mal particulier, il la prononce contre quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus Christ. L'amour pour Christ est la meilleure sauvegarde contre toute forme d'erreur et de mal.

Revenons à notre chapitre.

L'attention du peuple est appelée d'une manière spéciale sur les scènes solennelles du mont Horeb, scènes qui auraient dû faire sur leurs cœurs une impression profonde et durable. « Le jour où tu te tins devant l'Éternel, ton Dieu, à Horeb, quand l'Éternel me dit : Assemble-moi le peuple, *et je leur ferai entendre mes paroles* ». Le grand point est d'être mis en contact direct et vivant avec la parole du Dieu vivant : « mes paroles, qu'ils apprendront pour me craindre tous les jours qu'ils seront vivants sur la terre, et qu'ils *enseigneront à leurs fils* » (vers. 10).

Il est très beau de remarquer le rapport intime qui existe entre écouter la parole de Dieu, et craindre son Nom. Le cœur qui aime la Parole, révérera le Nom, et s'inclinera devant sa sainte autorité en toutes choses. « Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles » (Jean 14:24). « Celui qui dit : Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé » (1 Jean 2:4-5). Toute personne qui aime vraiment Dieu, gardera sa Parole dans son cœur et alors l'influence bénie de cette Parole se fera sentir dans toute sa vie, son caractère et sa conduite. Le but de Dieu en nous donnant sa Parole, est qu'elle serve à gouverner notre conduite. Si sa Parole n'a pas cet effet pratique, c'est en vain que nous parlons de notre amour pour Lui, ce n'est qu'une raillerie positive, qui attirera tôt ou tard son déplaisir.

Prêtons aussi une attention particulière à la solennelle responsabilité d'Israël à l'égard de leurs enfants. Ils ne devaient pas seulement « écouter » et « apprendre » eux-mêmes ; mais ils devaient

aussi « enseigner leurs fils ». Ce devoir ne peut être négligé impunément. Dieu attache une très grande importance à cette question ; nous l'entendons dire d'Abraham : « Car je le connais, et je sais *qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui* de garder la voie de l'Éternel, pour pratiquer ce qui est juste et droit, afin que l'Éternel fasse venir sur Abraham ce qu'il a dit à son égard » (Gen. 18:19).

Ces paroles nous montrent le cas que Dieu fait de la vie domestique et de la piété exercée dans la famille. Sous toutes les dispensations, Dieu a donné son approbation à une éducation fidèle des enfants de son peuple, selon sa sainte Parole.

Il est vrai que nous ne pouvons faire des chrétiens de nos enfants, et que nous ne devons pas en faire des formalistes. Mais nous ne sommes pas appelés à *faire d'eux* quelque chose ; nous avons simplement à remplir nos devoirs envers eux et à en laisser les résultats à Dieu. Nous avons reçu le commandement d'élever nos enfants « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (Éph. 6:4). Quand cette « éducation » doit-elle commencer ? Au commencement, assurément. Du moment où nous entrons dans une relation quelconque, nous sommes introduits dans la responsabilité que cette relation comporte. Il se peut que nous la négligions ; alors nous aurons à moissonner les tristes conséquences de notre négligence. Il est vrai, Dieu en soit béni, que sa grâce est suffisante pour nous, dans cette position comme dans toute autre : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches ; et il lui sera donné » (Jac. 1:5). Non que nous soyons capables par nous-mêmes, en matière si importante, de penser ou de faire quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu, et il répondra à tous nos besoins. Nous n'avons qu'à regarder à Lui, pour les besoins de chaque moment.

Nous avons chacun nos devoirs respectifs à remplir ; tous n'aiment pas ce simple mot « devoir » ; il leur paraît légal. Nous considérons comme moralement sain ce mot, que tout vrai chrétien doit aimer. Une chose en tout cas est certaine, c'est que nous ne pouvons compter sur Dieu que dans le sentier du devoir. Parler de se confier en Dieu, hors du chemin du devoir, est une illusion ; et quant à notre relation de parents, en négliger les devoirs, c'est attirer sur nous les plus désastreuses conséquences.

Nous croyons que toute la question de l'éducation chrétienne se résume dans ces deux choses, savoir « compter sur Dieu pour nos enfants, et les élever pour Dieu ». Adopter le premier de ces principes sans le second, est de l'antinomianisme ; adopter le second sans le premier, est du légalisme, tandis que les deux réunis forment un christianisme sain et pratique — la vraie religion aux yeux de Dieu et des hommes.

Relativement aux difficultés, nous n'avons qu'à recourir, d'heure en heure, au trésor inépuisable de notre Père céleste pour obtenir ce dont nous avons besoin : grâce, sagesse, puissance morale, tout ce qui nous rendra capables de bien remplir les devoirs sacrés de notre relation. « Il donne une plus grande grâce » (Jac. 4:6). Ceci est toujours vrai. Mais si, au lieu de recourir à cette force que Dieu donne, pour remplir nos devoirs, nous recherchons nos aises en les négligeant, un grand nombre de peines fondront sur nous tôt ou tard. « Ne soyez pas séduits ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle » (Gal. 6:7-8).

Ce passage est l'exposé d'un grand principe du gouvernement moral de Dieu qui s'applique d'une manière frappante à notre sujet : comme nous semons, en matière d'éducation pour nos enfants, ainsi, assurément, nous moissonnerons.

Que les chers parents chrétiens qui parcourent ces lignes, ne se laissent cependant pas décourager ; ils ont toute raison pour se confier joyeusement en Dieu. Qu'ils marchent d'un pas ferme dans le sentier du devoir ; là ils peuvent compter sur Dieu pour les besoins de chaque jour et, au temps convenable, ils moissonneront les fruits de leur travail.

Nous n'essayerons pas de donner des règles, ou une méthode d'éducation, car nous ne croyons pas qu'il y en ait ; les enfants ne peuvent être élevés au moyen de règles uniformes. Qui donc pourrait établir des règles au sujet de tout ce que renferme cette seule exhortation : « Élevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » ?

Dans ce commandement par excellence, est compris tout ce qui concerne l'éducation, dès le berceau à l'âge mûr. Oui, « dès le berceau » ; car toute vraie éducation chrétienne commence dès l'âge le plus tendre. Peu de personnes se doutent combien vite les plus petits enfants commencent à observer et à tout comprendre ; combien vite aussi ils subissent l'influence morale qui les entoure ! Cette atmosphère même constitue le grand secret d'une bonne éducation. Nous ne devrions tolérer pour nos enfants qu'une atmosphère d'amour, de paix, de pureté, de sainteté et de justice pratique dans la vie journalière ; cela aurait une grande influence sur leur moral. Quelle chose importante, en effet, pour nos enfants de voir marcher leurs parents dans l'amour, en harmonie, pleins de sollicitude l'un pour l'autre, ayant des égards pour leurs serviteurs, de la charité envers les pauvres. On ne saurait croire, par exemple, le mauvais effet que peut produire sur un enfant, un regard courroucé ou une parole désobligeante échangés entre son père et sa mère. Dans les cas, trop fréquents, hélas ! où la vie journalière d'un ménage se passe en querelles, comment les enfants peuvent-ils se former avec un pareil exemple sous leurs yeux ?

Avant de laisser ce sujet d'administration domestique, nous désirons attirer l'attention des parents chrétiens sur un point d'une extrême importance, celui d'inculquer aux enfants le principe d'une obéissance implicite. L'ordre et le bien-être de l'intérieur d'une famille en dépendent, mais, ce qui est infiniment plus important, cela touche à la gloire de Dieu et à la manifestation de sa vérité. « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur » (Éph. 6:1 ; Col. 3:20).

L'enfant doit obéir dès sa plus tendre enfance ; il lui faut apprendre la soumission à une autorité établie de Dieu, et, comme l'apôtre le dit, « en toutes choses ». Si l'on n'y prend pas garde dès le commencement, cela devient plus tard presque impossible. Lorsqu'on laisse agir la volonté, elle se renforce rapidement, et chaque année il est plus difficile de la gouverner. C'est pourquoi le père devrait tout d'abord établir son autorité sur une base de fermeté et de force morale : une fois sur ce pied, il peut être aussi doux et affectueux que le cœur d'un enfant aimant le demande. User de dureté, ou d'austérité, n'est pas chose nécessaire à l'éducation. Dieu a mis entre les mains du père les rênes du gouvernement, la verge de l'autorité ; mais en tirant continuellement les rênes, et se servant trop de la verge, il donnera une preuve certaine de faiblesse morale. Lorsque vous entendez un homme parler beaucoup de son autorité, vous pouvez être sûr que cette autorité n'est pas établie comme elle devrait l'être ; la vraie puissance morale donne une dignité calme, à laquelle il est impossible de se méprendre.

De plus, nous croyons que le père qui contrarie perpétuellement la volonté de son enfant, en des choses de peu d'importance, a tort ; ce procédé tend plutôt à briser *l'énergie* de l'enfant, tandis que briser la *volonté* est la base de toute bonne éducation. L'enfant devrait toujours se persuader que son père cherche *uniquement* son bien, et que s'il lui refuse quoi que ce soit, c'est par un vrai intérêt pour lui, et non pour lui retrancher des jouissances. Un point important aussi dans le gouvernement de la famille est de veiller à ce que chaque membre remplisse avec exactitude ses devoirs respectifs, et puisse aussi jouir de ses privilèges. Ainsi, le commandement de Dieu donné à l'enfant, étant d'obéir, les parents sont responsables de veiller à l'accomplissement de ce devoir, car, s'il est négligé, quelque autre membre de la famille en souffrira.

Que peut-il y avoir de plus nuisible à la paix d'un intérieur de famille, que la présence d'un enfant méchant et obstiné, et ne le sera-t-il pas, le plus souvent, par suite d'une mauvaise éducation ? Les enfants diffèrent, il est vrai, de caractère et de dispositions ; les uns ont une volonté particulièrement forte, un caractère raide et obstiné, qui rendra beaucoup plus difficile la tâche de les diriger ; mais cela ne change rien à la responsabilité que le père a d'exiger l'obéissance. Il peut compter sur Dieu

pour la grâce et les facultés nécessaires. Une mère, laissée veuve, par exemple, comptant sur le Seigneur, sera rendue capable de diriger aussi bien ses enfants et sa maison, que le chef de famille l'aurait fait.

Il arrive aussi que, par une tendresse peu judicieuse, les parents sont tentés de céder à la volonté de l'enfant ; c'est, hélas ! semer à la chair, pour produire la corruption. Ce n'est pas du tout la vraie affection, que celle qui cède à la volonté de l'enfant. Témoignée de cette manière, il est impossible qu'elle contribue à son vrai bonheur ou même à des jouissances légitimes. Un enfant gâté, obstiné, est lui-même malheureux ; il sera une pénible charge pour ceux qui ont affaire à lui ; on devrait lui apprendre à penser aux autres, à chercher à contribuer de son mieux au bonheur et à l'agrément de chacun. — Qu'il est fréquent et peu convenable, par exemple, de voir un enfant rentrer bruyamment à la maison, monter l'escalier en sifflant, chantant, criant, sans aucun égard pour les autres membres de la famille, qu'il peut ainsi déranger ou inquiéter. Aucun enfant bien élevé n'aurait l'idée d'agir de cette manière ; en sorte que, là où une conduite pareille est tolérée, il doit y avoir de graves défauts dans l'administration de la maison.

Il est essentiel à la paix, à l'harmonie et au bien-être de la famille, que tous les membres aient des égards les uns pour les autres. Nous sommes responsables de chercher le bien et le bonheur de ceux qui nous entourent, et non pas seulement le nôtre propre. Si chacun s'appliquait à cela, quels intérieurs différents nous aurions, et quel meilleur témoignage serait rendu par chaque famille ! Chaque ménage chrétien devrait être un reflet du caractère divin ; l'atmosphère devrait en être celle du ciel. Comment cela peut-il se faire ? Simplement par l'effort de chacun, père, mère, enfant, maître et serviteur, pour marcher sur les traces de Jésus, et pour manifester son esprit. Lui, ne cherchait ni à se plaire à lui-même, ni ses propres intérêts en quoi que ce soit. Il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père ; il vint pour servir et pour donner. Il allait de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient sous le pouvoir de Satan. Lui, l'ami suprême, exerçait sa grâce, son amour et sa sympathie envers les faibles, les nécessiteux et les affligés. Si seulement les divers membres de chaque famille chrétienne se conformaient à ce parfait modèle, nous réaliserions, au moins en quelque mesure, l'efficacité du christianisme individuel et domestique qui, béni soit Dieu ! peut toujours être maintenu et manifesté, malgré la ruine désespérée de l'église professante. « Toi et ta maison » est un principe de toute beauté, qui se retrouve à travers le volume de Dieu, du commencement à la fin. À toute époque, sous chaque dispensation, aux jours des patriarches, comme aux jours de la loi et au temps du christianisme, nous trouvons, à notre grand encouragement, que la piété individuelle et domestique a sa place comme quelque chose d'agréable au cœur de Dieu et contribuant à la gloire de son saint Nom.

Ceci est, à notre avis, des plus consolants en tout temps, mais particulièrement dans le moment actuel où l'église professante semble s'enfoncer si rapidement dans une grossière mondanité et dans une incrédulité manifeste, et où ceux même qui désirent marcher dans l'obéissance à la parole de Dieu et agir d'après la grande vérité fondamentale de l'unité du corps, rencontrent tant de difficultés pour maintenir un témoignage collectif. En considérant tout ceci, nous pouvons bénir Dieu de tout notre cœur, de ce que la piété individuelle et dans la famille peut, malgré et à travers tout, être maintenue, et de ce que des accents de louanges peuvent monter constamment au trône de Dieu, ainsi que les supplications de chaque chrétien, en faveur d'un monde plongé dans le péché, la douleur et la misère. Puisse-t-il en être ainsi de plus en plus par la puissante intervention du Saint Esprit, afin qu'en toutes choses notre Dieu soit glorifié par chacun de ses enfants bien-aimés, individuellement et dans sa famille.

Considérons maintenant l'avertissement adressé à la congrégation d'Israël contre le terrible péché de l'idolâtrie, péché auquel, hélas ! le pauvre cœur humain est toujours enclin d'une manière ou d'une autre. Il est très possible de se rendre coupable de ce péché, sans fléchir le genou devant une image taillée ; c'est pourquoi il importe que nous pesions les paroles d'avertissement sortant de la bouche du législateur d'Israël ; elles aussi ont assurément été écrites pour notre instruction.

« Alors vous vous approchâtes et vous vous tîntes au bas de la montagne (et la montagne était brûlante de feu jusqu'au cœur des cieux... ténèbres, nuées, et profonde obscurité), et l'Éternel vous parla du milieu du feu ; vous entendiez la voix de ses paroles, mais vous ne vîtes aucune forme, seulement vous entendiez une voix. Et il vous déclara son alliance, qu'il vous commanda de pratiquer, les dix paroles ; et il les écrivit sur deux tables de pierre. Et l'Éternel me commanda en ce temps-là, de vous enseigner des statuts et des ordonnances, pour que vous les pratiquiez dans le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder » (vers. 11-14).

Nous avons ici la base réelle de l'appel contre l'idolâtrie. Les enfants d'Israël ne voyaient rien, Dieu ne se montrait pas lui-même à eux, il ne revêtait aucune forme corporelle dont ils pussent se faire une image. Il leur donnait sa Parole, ses commandements d'une manière si claire, qu'un enfant aurait pu les comprendre ; les Israélites, quelque bornés qu'ils pussent être, ne pouvaient s'y tromper. Il n'était donc pas nécessaire pour eux de s'imaginer à quoi Dieu était semblable, cette tentation eût été le péché même, contre lequel Moïse les avertissait. Ils étaient appelés à écouter la voix de Dieu, non à voir sa forme ; à obéir à ses commandements, et non à se créer de Lui une image. C'est en vain que la superstition cherche à honorer Dieu en faisant et en adorant des images ; la foi reçoit et garde ses saints commandements : « Si quelqu'un m'aime », dit notre Seigneur, « il gardera ma parole ». « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). « Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Cor. 4:6).

Jésus est déclaré être le resplendissement de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance (Hébreux 1:3). Il pouvait dire : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jean 14:9). De cette manière, le Fils révèle le Père, et c'est par la Parole, par la puissance du Saint Esprit, que nous connaissons quelque chose du Fils ; c'est pourquoi la tentative, par quelque effort que ce soit de l'esprit ou de l'imagination, de concevoir une image de Dieu ou de Christ autrement que par les Écritures n'est que mysticisme ou idolâtrie ; plus que cela même, car c'est se mettre entre les mains de Satan, et nous laisser envelopper par lui d'illusions funestes et trompeuses.

C'est pourquoi, comme Israël, au mont Horeb devait s'en tenir à la « voix » de Dieu, et qu'il était exhorté à s'abstenir de toute ressemblance, nous, de même, devons nous en tenir à sa Sainte Écriture, et nous mettre en garde contre tout ce qui pourrait nous éloigner, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, de ce modèle divin et parfait, n'écoutant ni les suggestions de notre propre esprit, ni aucune opinion humaine.

« Et vous prendrez bien garde à vos âmes (car vous n'avez vu aucune forme au jour où l'Éternel vous parla du milieu du feu à Horeb), de peur que vous ne vous corrompiez, et que vous ne vous fassiez quelque image taillée, la forme d'une image quelconque, la figure d'un mâle ou d'une femelle, la figure de quelque bête qui soit sur la terre, la figure de quelque oiseau ailé qui vole dans les cieux, la figure de quelque reptile du sol, la figure de quelque poisson qui soit dans les eaux, au-dessous de la terre ; et de peur que tu ne lèves tes yeux vers les cieux, et que tu ne voies le soleil, et la lune et les étoiles, toute l'armée des cieux, et que tu ne te laisses séduire et ne te prosternes devant eux, et ne les serves lesquels l'Éternel, ton Dieu, a donnés en partage à tous les peuples, sous tous les cieux. Mais vous, l'Éternel vous a pris, et vous a fait sortir d'Égypte, de la fournaise de fer, afin que vous soyez le peuple de sa possession, comme vous l'êtes aujourd'hui » (v. 15-20).

Ces passages contiennent une vérité d'une grande importance pour nous aussi, montrant au peuple de Dieu que se faire une image quelconque et se prosterner devant elle, c'était, de fait, s'abaisser et se corrompre soi-même. Lorsque les enfants d'Israël firent le veau d'or, l'Éternel dit à Moïse : « Va, descends ; car ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte, s'est corrompu » (Ex. 32:7). Il ne pouvait en être autrement. L'adorateur doit être inférieur à l'objet de son adoration ; donc, en se prosternant devant un veau, ils s'abaissaient au-dessous encore du niveau de la bête qui périt.

Quel spectacle ! Toute une congrégation conduite par Aaron, le souverain sacrificateur, se prosternant devant une image taillée. Peut-on se représenter un nombre pareil d'êtres intelligents, un peuple doué de raison, de conscience, disant d'un veau de fonte : « C'est ici ton dieu, ô Israël, qui t'a fait monter du pays d'Égypte ! » C'était, à la lettre, destituer Dieu, le remplacer par une image taillée d'après l'invention de l'homme. Et ceux qui le firent étaient ce peuple, témoin des œuvres merveilleuses de l'Éternel au pays d'Égypte !

Toutes ces choses s'étaient passées sous leurs yeux, et, néanmoins, ils purent si vite tout oublier et dire d'un veau de fonte : « C'est ici ton dieu, ô Israël, qui t'a fait monter du pays d'Égypte ». Croyaient-ils réellement qu'une image taillée pouvait avoir humilié, fait trembler un fier monarque, et les avoir fait sortir victorieusement d'Égypte ? Un veau d'or avait-il pu partager les eaux et les conduire à travers ses profondeurs ? Eh bien ! Israël le disait, car que n'est-on capable de dire lorsque l'œil et le cœur se sont détournés de Dieu et de sa Parole !

« Mais », nous demandera-t-on peut-être, « tout ceci s'adresse-t-il à nous aussi ? Les chrétiens peuvent-ils retirer quelque instruction de cette histoire du veau d'or ? Ces exhortations adressées à Israël contre l'idolâtrie, trouvent-elles de l'écho aux oreilles de l'Église ? Court-elle quelque danger de se prosterner devant une image taillée ? Serait-il possible que, possédant le privilège de pouvoir marcher à la pleine lumière du christianisme révélé dans le Nouveau Testament, nous puissions jamais adorer un veau d'or ? »

Nous répondrons d'abord à ces objections, en citant les paroles de l'apôtre Paul aux Romains (15:4) : « *Toutes les choses* qui ont été écrites auparavant », — y compris Ex. 32 et Deut. 4, — « ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance ». Ce court passage démontre nos justes droits à user du privilège de parcourir le vaste champ de l'Ancien Testament pour y recueillir les précieuses leçons qu'il renferme, pour profiter de ses solennels avertissements, et y puiser les encouragements et les consolations dont nos cœurs ont besoin pendant notre course ici-bas. La question de savoir si nous serions capables de commettre le péché grossier d'idolâtrie, trouve une solution frappante dans 1 Cor. 10:1-13 où l'apôtre cite cette scène même du mont Horeb, comme avertissement à l'Église de Dieu ; nous ne saurions donc mieux faire que d'engager le lecteur à lire soigneusement le passage en entier.

Nous apprenons ici qu'il n'y a aucun péché, aucune folie, aucune forme de dépravation morale, dans laquelle nous ne serions sujets à nous plonger d'un moment à l'autre, si nous n'étions gardés par la toute puissance de Dieu ; il n'y a de vraie sécurité pour nous qu'à l'abri moral de la présence divine. Nous savons que l'Esprit de Dieu ne nous met pas en garde contre des choses auxquelles nous ne sommes pas enclins. Il ne nous dirait pas : « Ne soyez pas non plus idolâtres », si nous n'étions pas capables de le devenir. Ce n'est, par conséquent, pas de la forme extérieure de la chose dont il est question, mais de la chose elle-même, de sa racine ou de son principe. Nous lisons que « l'avarice est une idolâtrie », c'est-à-dire que l'homme désireux de posséder lui-même plus que ce que Dieu lui a donné, est coupable en réalité du péché d'Israël, lorsqu'il fit le veau d'or et l'adora. L'apôtre pouvait, avec raison, dire aux Corinthiens — nous dire : « C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie » (1 Cor. 10:14). Pourquoi être exhortés à *fuir* une chose à laquelle nous ne serions pas sujets ? Que signifient les paroles qui terminent la première épître de Jean : « Enfants, gardez-vous des idoles ? » Ne nous disent-elles pas que nous sommes en danger d'adorer des idoles ? Assurément. Nos cœurs perfides sont capables de se détourner du Dieu vivant, et de s'attacher à quelque autre objet en dehors de Lui ; et qu'est cela sinon de l'idolâtrie ? Tout ce qui gouverne le cœur, est l'idole du cœur : argent, plaisir, pouvoir, ou autre chose ; nous pouvons donc facilement saisir la nécessité des nombreuses exhortations que l'Esprit Saint nous adresse contre le péché d'idolâtrie.

Nous avons encore, au chapitre 4 des Galates, des paroles très remarquables, des accents propres à faire impression sur l'église professante. Les Galates, ainsi que tous les autres gentils, avaient adoré des idoles ; mais, après avoir reçu l'Évangile, ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu, pour servir le

Dieu vivant et vrai. Cependant, des docteurs judaïsants étaient survenus, leur enseignant qu'à moins d'être circoncis et de garder la loi, ils ne pouvaient être sauvés.

C'est ceci justement que l'apôtre déclare sans hésitation être un retour à la grossière dégradation morale de leurs jours précédents, après avoir fait profession de recevoir l'évangile de Christ ; de là cette insistance de l'apôtre : « Mais alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui, par leur nature, ne sont pas dieux : *mais maintenant*, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu, comment *retournez-vous* de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore *derechef* être asservis ? Vous observez des jours, et des mois, et des temps, et des années. Je crains quant à vous que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous » (Gal. 4:8-11).

Les Galates ne retournaient pas extérieurement au culte des idoles ; il est même probable qu'ils auraient rejeté avec indignation une telle idée ; malgré cela, l'apôtre leur demande : « Comment retournez-vous ? » Qu'est-ce que cette question signifie, s'ils n'étaient pas retournés à l'idolâtrie ? et qu'avons-nous à apprendre du passage entier ? Simplement ceci, que la circoncision, le retour à la loi, l'observation des jours, des mois et des années, — que tout ceci, en apparence si différent de leur ancienne idolâtrie, n'était ni plus ni moins qu'y retourner. Observer les jours et rendre culte aux faux dieux, était autant que se détourner du Dieu vivant et vrai, de son Fils Jésus Christ, du Saint Esprit, — de ce groupe brillant de dignités et de gloires appartenant au christianisme.

C'est un fait des plus solennels pour les chrétiens professants, et nous nous demandons si le sens et l'importance de Gal. 4:8-10, est réellement saisi par la grande majorité de ceux qui professent croire à la Bible. Que chacun examine sa position, ses habitudes, ses voies et ses relations, pour voir si, de fait, il ne suit pas l'exemple des assemblées de Galatie, dans l'observance des jours fériés, ou en d'autres choses semblables, qui ne sont propres qu'à détourner les âmes de Christ et de son glorieux salut. Un jour vient où les yeux de milliers d'âmes s'ouvriront à la réalité de ces choses ; ils verront alors ce qu'ils refusent de voir, c'est que les erreurs les plus grossières et les plus sombres du paganisme peuvent se reproduire sous le nom du christianisme, et en rapport avec les plus belles vérités qui aient jamais brillé aux yeux de l'intelligence humaine.

Prêtons maintenant notre attention au fait présenté au verset 21 de notre chapitre, savoir que Moïse, pour la troisième fois, rappelle à la congrégation les dispensations judiciaires de Dieu envers lui-même. Il en avait parlé, comme nous l'avons vu, au chap. 1:37 ; et encore au chap. 3:26 ; ici, de nouveau, il leur dit : « Et l'Éternel s'irrita contre moi, à cause de vous, et il jura que je ne passerais pas le Jourdain et que je n'entrerais pas dans le bon pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage ; car, pour moi, je mourrai dans ce pays, je ne passerai pas le Jourdain ; mais vous allez le passer, et vous posséderez ce bon pays ».

Pourquoi répéter trois fois cette allusion au même fait ? — Et pourquoi, chaque fois, la mention spéciale de cette circonstance que l'Éternel a été irrité contre lui, à cause d'eux ? Une chose est certaine : il n'était nullement dans l'intention de Moïse de jeter du blâme sur le peuple, ou de se disculper ; un incrédule seul pourrait le supposer. Ce à quoi il visait, était de donner le plus possible de force morale et de solennité à son exhortation. Si l'Éternel était irrité contre un homme tel que Moïse ; si, à cause de sa parole imprudente aux eaux de Meriba, il ne lui fut pas permis d'entrer au pays de la promesse, — quoiqu'il le désirât si vivement, — combien plus, eux, devaient-ils prendre garde ? C'est une chose sérieuse d'avoir affaire avec Dieu, une chose bénie, sans doute, mais des plus sérieuses, comme le législateur lui-même fut appelé à le prouver en sa personne. Les paroles suivantes viennent à l'appui de cette vérité : « Prenez garde à vous, de peur que vous n'oubliez l'alliance de l'Éternel, votre Dieu, qu'il a traitée avec vous, et que vous ne vous fassiez une image taillée, la forme d'une chose quelconque, ce que l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de ne pas faire. Car l'Éternel, ton Dieu, est un feu consumant, un Dieu jaloux » (vers. 23-24). Il nous faut laisser à cette vérité tout son poids moral sur nos âmes. On entend dire parfois : « Dieu est un feu consumant pour le monde ». Il le sera, dans la suite, sans doute, mais, maintenant, il agit en grâce, en patience et en longanimité envers le monde. N'oublions pas que l'apôtre Pierre nous dit : « Car le temps est

venu de commencer le jugement par *la maison de Dieu* ; mais, s'il commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu ? » (1 Pierre 4:17). Nous lisons aussi dans Héb. 12:29 : « Car aussi, *notre Dieu est un feu consumant* ». Il ne parle pas de ce que Dieu sera pour le monde, mais de ce qu'il est pour nous. L'Écriture ne peut être ainsi tordue ; il faut la prendre comme elle est : claire et distincte ; tout ce que nous ayons à faire est d'écouter et d'obéir. « Notre Dieu est un feu consumant », un Dieu jaloux, non pas de nous consumer, béni soit son saint Nom ! mais de consumer le mal en nous et dans nos voies. Il ne peut tolérer en nous quoi que ce soit de contraire à sa sainteté, et, par conséquent, à notre vrai bonheur, à notre bénédiction réelle. Comme « Père Saint », il nous maintient dans une voie digne de lui-même ; s'il nous châtie, c'est afin de nous rendre participants de sa sainteté. Il laisse le monde suivre ses voies, n'intervenant pas publiquement ; mais il juge sa maison, et il châtie ses enfants, afin qu'ils répondent mieux à ses pensées, et qu'ils soient l'expression de son image morale.

En vérité, c'est un immense privilège, découlant de la grâce infinie de notre Dieu qui condescend à s'intéresser lui-même à nous ; à s'occuper de nos infirmités, de nos manquements et de nos péchés, afin de nous en délivrer et de nous rendre participants de sa sainteté.

Il y a encore un passage remarquable relatif à ce sujet : « Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par lui ; *car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils* qu'il agrée. Vous endurez des peines comme discipline : Dieu agit envers vous comme envers des fils, car *qui est le fils* que le père ne discipline pas ? Mais si vous êtes *sans la discipline* à laquelle tous participent, alors vous êtes des *bâtards et non pas des fils*. De plus, nous avons eu les pères de notre chair pour nous discipliner, et nous les avons respectés ; ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits, et nous vivrons ? Car ceux-là disciplinaient pendant peu de jours, selon qu'ils le trouvaient bon ; *mais celui-ci nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté*. Or aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle. C'est pourquoi, redressez les mains lassées et les genoux défaillants » (Héb. 12:5-12).

Il y a trois manières de recevoir la discipline divine : nous pouvons la « *mépriser* », comme une chose ordinaire qui peut arriver à chacun ; nous n'y voyons pas la *main de Dieu*. Il peut nous arriver aussi de « perdre courage » sous son poids, comme trop lourd à porter. Nous ne reconnaissons pas le *cœur du Père* dans cette dispensation, ni son but miséricordieux, savoir de nous rendre participants de sa sainteté. En dernier lieu, nous pouvons être « *exercés* par elle », et c'est le moyen de recueillir ensuite « le fruit paisible de la justice ». Nous n'osons pas « *mépriser* » une chose dans laquelle nous reconnaissons la main de Dieu. Nous ne devons pas « *perdre courage* » sous une dispensation, dans laquelle nous discernons clairement le cœur du Père qui nous aime, et qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces, mais qui donnera une issue à l'épreuve, afin que nous puissions la supporter ; il nous explique aussi son but dans la discipline, et nous assure que chaque coup de sa verge est une preuve de son amour, et une réponse directe à la prière de Christ, dans Jean 17:11, où il nous recommande aux soins du « Père Saint », pour qu'il nous garde en ce nom et en tout ce que ce nom implique.

Il y a, de plus, trois attitudes distinctes du cœur en rapport avec la discipline divine, savoir la sujétion, la soumission, et la joie. Quand la volonté est brisée, il y a sujétion. Lorsque l'intelligence est éclairée quant au but du châtiment, il en résulte une soumission calme. Et quand les affections sont engagées quant au cœur du Père, il y a joie, et nous pouvons aller en avant d'un cœur content, recueillant en abondance des fruits paisibles de justice à la louange de Celui qui, dans son amour diligent, s'occupe de ce qui nous concerne, et agit envers nous selon son saint gouvernement, concentrant ses soins sur chacun, comme s'il n'y en avait qu'un seul à soigner.

Combien cette pensée devrait nous aider dans toutes nos épreuves ! Nous sommes entre les mains de Celui dont l'amour est infini, la sagesse infaillible, dont le pouvoir est tout puissant, et les

ressources inépuisables. Pourquoi alors serions-nous rejetés ? S'il nous châtie, c'est parce qu'il nous aime et cherche notre bien réel. Nous pouvons trouver le châtiment pénible, nous sentir portés à nous demander parfois comment l'amour peut nous infliger la souffrance et la maladie ; mais souvenons-nous que l'amour divin est sage et fidèle, et ne dispense les peines, la maladie ou le deuil, que pour notre profit et notre bénédiction. Nous ne devons pas toujours juger de l'amour par la forme qu'il revêt. Regardez une bonne et tendre mère appliquant un vésicatoire à son enfant qu'elle aime comme son âme. Elle sait parfaitement que ce remède le fera souffrir ; pourtant elle l'applique sans hésiter, sans écouter son cœur sensible, sachant que la chose est absolument nécessaire, et que, humainement parlant, la vie de son enfant en dépend. Elle sent, qu'avec la bénédiction de Dieu, quelques moments de souffrance rendront la santé à son enfant bien-aimé. Ainsi, tandis que l'enfant n'est occupé que de la douleur passagère, la mère pense au bien permanent ; et si l'enfant pouvait être en communion de pensées avec la mère, le remède ne lui semblerait pas si dur à supporter.

Ceci est une image de la manière dont notre Père agit dans ses dispensations disciplinaires envers nous, et si nous savions nous le rappeler, ce serait d'un grand secours pour supporter tout ce que sa main trouve bon de nous infliger. — On pourrait objecter qu'il n'y a pas de comparaison entre un remède appliqué pour quelques minutes, et des années de souffrances et de peines corporelles intenses. Sans doute, mais quelle différence entre le résultat obtenu dans chaque cas ! Ce n'est qu'avec le principe de la chose que nous avons affaire. Lorsque nous voyons un cher enfant de Dieu appelé à traverser des années de vives souffrances, nous sommes tentés de nous demander pourquoi ; lui-même peut aussi se faire la même question, et être parfois sur le point de perdre courage, d'être accablé sous le poids de sa longue épreuve. Il se peut même qu'il en vienne à s'écrier : « Pourquoi en est-il ainsi ? Cette épreuve peut-elle m'avoir été dispensée par amour, et être l'expression de la sollicitude d'un Père ? » — « Oui, certes », est la réponse claire et décidée de la foi. « C'est tout amour, et divinement juste. Je ne voudrais pas pour rien au monde qu'il en fût autrement. Je sais que cette souffrance passagère opère une bénédiction éternelle, je sais que le Père qui m'aime m'a mis dans ce creuset pour me purifier des impuretés de la chair, et reproduire en moi sa propre image ; donc cette souffrance est la meilleure chose pour moi. Naturellement, je la sens, mais c'est l'intention de mon Père céleste que je la sente, comme la mère avec son remède, sans cela, il ne ferait aucun bien ».

Telle est, lecteur chrétien, la disposition convenable pour traverser quelque épreuve que ce soit.

Reprenons maintenant les derniers versets de notre chapitre, qui renferment des appels si touchants au cœur et à la conscience de la congrégation au sujet de l'obéissance. Si Moïse leur parle de la fournaise de fer d'Égypte, de laquelle l'Éternel, dans sa souveraine grâce, les a délivrés ; s'il insiste sur les signes puissants et les miracles opérés en leur faveur ; s'il leur représente les gloires de ce pays où ils allaient entrer ; ou s'il raconte les voies merveilleuses de Dieu envers eux dans le désert ; — le tout a pour but d'affermir la base morale des droits de l'Éternel à leur obéissance. Le passé, le présent et l'avenir, tout est exposé, comme pour faire peser sur eux la responsabilité, pour fournir des arguments puissants en faveur de leur consécration entière au service de leur Libérateur.

En un mot, ils avaient toute raison pour obéir ; et pas une excuse possible pour la désobéissance. Tous les faits de leur histoire, du premier au dernier, étaient calculés pour donner de la force morale à l'exhortation et à l'avertissement du passage suivant : « Prenez garde que vous n'oubliez l'alliance de l'Éternel, votre Dieu, qu'il a traitée avec vous, et que vous ne vous fassiez une image taillée, la forme d'une chose quelconque, ce que l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de ne pas faire. Car l'Éternel, ton Dieu, est un feu consumant, un Dieu jaloux ».

« Quand tu auras engendré des fils et des petits-fils, et que vous aurez vécu longtemps dans le pays, et que vous vous serez corrompus, et que vous aurez fait une image taillée, la forme d'une chose quelconque, et que vous aurez fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, ton Dieu, pour le provoquer à colère, j'appelle aujourd'hui à témoin contre vous les cieux et la terre, que vous périrez bientôt entièrement de dessus le pays où, en passant le Jourdain, vous entrez afin de le posséder ;

vous n'y prolongerez pas vos jours, car vous serez entièrement détruits. Et l'Éternel vous dispersera parmi les peuples ; et vous resterez en petit nombre parmi les nations où l'Éternel vous mènera. Et vous servirez là des dieux, ouvrage de mains d'homme, du bois et de la pierre, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne mangent, ni ne flairent » (vers. 23-28).

Le ciel et la terre sont appelés à témoigner de ces choses. Hélas ! comme tout ceci fut vite et complètement oublié ! Et comme toutes ces terribles prophéties ont été littéralement accomplies dans l'histoire de la nation !

Mais, béni soit Dieu, il y a miséricorde aussi bien que jugement ; notre Dieu est quelque chose de plus qu'un « feu consumant et qu'un Dieu jaloux ». Il est en vérité un feu consumant, parce qu'il est saint. De plus, il est jaloux, parce qu'il ne peut supporter un rival quelconque dans le cœur de ceux qu'il aime. Il lui faut avoir le cœur tout entier, parce que Lui seul en est digne, et peut le remplir et le satisfaire à jamais. Si ses enfants se détournent de Lui, et vont après des idoles de leur propre imagination, ils devront moissonner les fruits amers de leurs propres œuvres, et prouveront par une triste et terrible expérience, la vérité de ces paroles : « les misères de ceux qui courent après un autre seront multipliées ».

(vers. 29). Remarquez de quelle manière touchante Moïse présente au peuple le côté brillant des choses — brillant d'une lumière provenant de la stabilité éternelle de sa grâce et de la pleine suffisance de cette grâce à tous les besoins de son peuple : « Et de là vous chercherez l'Éternel, ton Dieu ; et tu le trouveras, si tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme. Dans ta détresse », — moment propice pour découvrir ce qu'est notre Dieu, — « et lorsque toutes ces choses t'auront atteint, à la fin des jours, tu retourneras à l'Éternel, ton Dieu, et tu écouteras sa voix ». — Sera-t-il alors un « feu consumant » ? Non : « L'Éternel, ton Dieu est un Dieu miséricordieux, il ne t'abandonnera pas et ne te détruira pas, et il n'oubliera pas l'alliance de tes pères, qu'il leur a jurée » (vers. 30-31).

Nous avons ici un remarquable coup d'œil dans l'avenir d'Israël, leur séparation de Dieu, et leur dispersion parmi les nations ; la rupture complète de leur forme de gouvernement, et la perte de leur gloire nationale. Mais, béni soit le Dieu de toute grâce, il y a quelque chose au-delà de tous ces manquements, de cette ruine et de ce jugement. En considérant la dernière phase de la triste histoire d'Israël, — histoire qui peut réellement se résumer dans cette courte phrase : « C'est ta destruction, Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours » (Osée 13:9), nous voyons le déploiement de la grâce du Dieu de leurs pères quand il se révèle comme étant le secours d'Israël. Dans la première partie de cette phrase, nous avons la flèche aiguisée pour la conscience du peuple ; dans la dernière, le baume qui peut calmer son cœur brisé.

Il y a deux côtés de l'histoire d'Israël, la partie historique et la partie prophétique. La première rapporte leur complète ruine. L'autre révèle le remède de Dieu. Le passé d'Israël a été sombre et triste ; son avenir sera brillant et glorieux. Dans le premier, nous voyons les misérables actions des hommes ; dans le dernier, les voies bénies de Dieu. — Le passé nous donne l'illustration de ce qu'est l'homme ; l'avenir la brillante démonstration de ce que Dieu est. Il faut considérer les deux côtés, si nous voulons avoir une vraie intelligence de l'histoire de ce peuple remarquable. « Un peuple merveilleux dès ce temps » — et, nous pouvons ajouter, un peuple admirable jusqu'à la fin des temps.

Nous sentons l'obligation d'attirer l'attention du lecteur sur les précieux enseignements contenus dans le dernier passage cité. En peu de mots, il réunit toutes les vérités relatives au passé, au présent et à l'avenir d'Israël. Leur passé, par exemple, est vivement dépeint dans ces quelques mots : « Quand tu auras engendré des fils et des petits-fils, et que vous aurez vécu longtemps dans le pays, et que vous vous serez corrompus, et que vous aurez fait une image taillée, la forme d'une chose quelconque, et que vous aurez fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, ton Dieu, pour le provoquer à colère... »

N'est-ce pas là précisément ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait ce qui déplaît à l'Éternel, leur Dieu, afin de l'irriter. Ce seul mot : « ce qui est mauvais », comprend tout, depuis le veau en Horeb jusqu'à la croix du Calvaire. Tel est le passé d'Israël.

Quant à leur état présent, ne sont-ils pas un monument stable de la vérité impérissable de Dieu ? Est-il tombé un seul iota ou un trait de lettre de tout ce que Dieu a prononcé ? Écoutez ces paroles : « J'appelle aujourd'hui à témoin contre vous les cieux et la terre, que vous périrez bientôt entièrement de dessus le pays où, en passant le Jourdain, vous entrez afin de le posséder ; vous n'y prolongerez pas vos jours, car vous serez entièrement détruits. Et l'Éternel vous dispersera parmi les peuples ; et vous resterez en petit nombre parmi les nations où l'Éternel vous mènera ».

Tout ceci n'a-t-il pas été accompli à la lettre ? Qui pourrait mettre la chose en question ? Le passé et le présent d'Israël attestent tous deux la vérité de la parole de Dieu. Nous pouvons donc, en toute justice, déclarer que, comme le passé et le présent sont un accomplissement littéral de la vérité de Dieu, l'avenir le sera aussi assurément. Le même Esprit a dicté les pages de l'histoire, et celles de la prophétie ; c'est pourquoi elles sont aussi vraies l'une que l'autre, et de même que l'histoire nous rapporte le péché et la dispersion d'Israël, la prophétie nous prédit le repentir du peuple et son relèvement. Pour la foi, l'un est aussi vrai que l'autre. Aussi sûrement qu'Israël a péché dans le passé, et qu'il est dispersé actuellement, aussi sûrement se repentira-t-il et sera-t-il relevé dans l'avenir.

Tout ceci est au-dessus de tout raisonnement. Il n'y a pas un des prophètes, depuis Ésaïe jusqu'à Malachie, qui ne publie en accents pleins de grâce les bénédictions futures, la prééminence et la gloire de la semence d'Abraham (\*). Nous aimerions pouvoir citer quelques-uns des sublimes passages se rapportant à ce sujet si intéressant ; mais il nous faut laisser ce soin au lecteur, recommandant tout spécialement à son attention la précieuse portion de l'Écriture contenue dans les derniers chapitres d'Ésaïe, dans laquelle il trouvera une pleine confirmation de cette vérité exprimée par l'apôtre : « Tout Israël sera sauvé » (Rom. 11:26). Tous les prophètes, « depuis Samuel et ceux qui l'ont suivi » (Actes 3:24), sont d'accord en ceci. Les enseignements du Nouveau Testament sont en harmonie avec la voix des prophètes ; ainsi, mettre en question la vérité concernant la restauration d'Israël dans son propre pays, et les bénédictions finales qui y seront leur partage, sous le règne de leur propre Messie, serait ignorer ou nier le témoignage des prophètes et des apôtres, parlant et écrivant sous l'inspiration directe de Dieu.

(\*) Il est entendu que Jonas fait exception, sa mission était à Ninive. Il est le seul prophète, dont la mission fut exclusivement relative aux Gentils.

Il peut paraître étrange que ceux qui aiment Christ puissent ignorer ou nier ces témoignages ; cependant ils le font et l'ont fait, soit par suite de préjugés religieux, soit en vertu de certaines tendances théologiques. Mais, malgré tout, la vérité glorieuse du rétablissement d'Israël, et de sa prééminence sur la terre, brille avec une vive clarté dans les pages prophétiques, et tous ceux qui cherchent à la rejeter, ou à l'interpréter de quelque autre manière, se voient dans le cas, non seulement d'éviter la clarté des Saintes Écritures, et de contredire la voix unanime des apôtres et des prophètes, mais encore de s'ingérer dans les conseils et les promesses du Seigneur, Dieu d'Israël, pour aboutir finalement à annuler son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob.

C'est une chose bien sérieuse de s'engager dans cette voie, et plusieurs, nous le croyons, l'ont fait sans le savoir, car il faut comprendre que quiconque applique à l'Église les promesses faites aux pères dans l'Ancien Testament, commet la faute grave dont nous parlons. Nous maintenons que personne n'a le moindre droit d'aliéner les promesses faites aux pères. Nous pouvons y prendre plaisir, retirer du bien et de l'encouragement de leur éternelle stabilité et de leur application directe et littérale ; mais lorsque, sous l'influence d'un système d'interprétation appelé « spiritualiste », on applique à l'Église, ou aux croyants du Nouveau Testament, des prophéties qui s'appliquent à Israël, nous considérons cela comme une chose très sérieuse et contraire à la pensée et au cœur de Dieu. Il aime Israël ; il l'aime à cause des pères, et nous pouvons être assurés qu'il n'approuve pas notre intervention dans leur position, leur lot, ou leurs espérances. Les paroles de Paul aux Romains, chap.

11, nous sont familières, mais il se peut que nous en ayons ignoré ou oublié le vrai sens et la force morale.

Parlant d'Israël, en rapport avec l'olivier de la promesse, l'apôtre dit : « Et eux aussi, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car » — raison des plus simples et précieuse — « *Dieu est puissant* pour les enter de nouveau. Car si toi, tu as été coupé de l'olivier qui selon la nature, était sauvage, et as été enté contre nature sur l'olivier franc, combien plus ceux qui en sont selon la nature seront-ils entés sur leur propre olivier ? Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement *partiel* est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée (\*) ; et ainsi tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Le libérateur viendra de Sion ; il détournera de Jacob l'impiété. *Et c'est là l'alliance de ma part pour eux*, lorsque j'ôterai leurs péchés. En ce qui concerne l'Évangile, ils sont ennemis à cause de vous ; mais en ce qui concerne l'élection, ils sont bien-aimés à cause des pères. Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. Car comme vous aussi vous avez été autrefois désobéissants à Dieu et que maintenant vous êtes devenus des objets de miséricorde par la désobéissance de ceux-ci, de même ceux-ci aussi ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde ». C'est-à-dire qu'au lieu d'entrer sur le terrain de la loi, ou de leur descendance selon la chair, ils viendront simplement, tout comme les gentils, sur le terrain de l'élection selon la grâce souveraine. « Car Dieu a renfermé tous, Juifs et nations, dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous » (Rom. 11:23-32).

(\*) Le lecteur doit saisir la différence entre « la plénitude des gentils », dans Rom. 11, et « le temps des nations », dans Luc 21. Le premier passage se rapporte à ceux qui forment maintenant l'Église. Le second, au contraire, a rapport au temps de la suprématie des nations, commençant avec Nebucadnetsar, et continuant jusqu'au temps où « la pierre coupée sans main » tombera avec puissance et écrasera la grande statue de Daniel 2.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer la doxologie, par laquelle l'apôtre termine la grande exposition des dispensations ou des économies selon le plan de Dieu : « Ô profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? ou qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu ? Car *de lui* », — comme la source, — « et *par lui* », — comme canal, — « et *pour lui* », — comme objet, — « sont toutes choses ! À lui soit la gloire éternellement ! Amen » (vers. 33-36).

Cette magnifique partie de l'épître aux Romains est en parfait accord avec l'enseignement du chapitre 4 de notre livre. La condition présente d'Israël est le fruit de sa désobéissance ; sa gloire future sera le fruit de la riche et souveraine miséricorde de Dieu. « Car l'Éternel, ton Dieu, est un Dieu miséricordieux, il ne t'abandonnera pas et ne te détruira pas ; et il n'oubliera pas l'alliance de tes pères qu'il leur a jurée. Car, enquiers-toi donc des premiers jours qui ont été avant toi, depuis le jour où Dieu a créé l'homme sur la terre, et d'un bout des cieux jusqu'à l'autre bout des cieux », — Dieu en appelait aux limites extrêmes du temps et de l'espace, pour voir — « si jamais il est rien arrivé comme cette grande chose, et s'il a été rien entendu de semblable. Est-ce qu'un peuple a entendu la voix de Dieu parlant du milieu du feu, comme toi tu l'as entendue, et est demeuré en vie ? Ou Dieu a-t-il essayé de venir prendre pour lui une nation du milieu d'une nation, par des épreuves, par des signes, et par des prodiges, et par la guerre, et à main forte, et à bras étendu, et par de grandes terreurs, selon tout ce que l'Éternel, votre Dieu, a fait pour vous en Égypte, sous tes yeux. Cela t'a été montré, afin que tu connusses que l'Éternel est Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. Des cieux, Il t'a fait entendre sa voix pour t'instruire, et, sur la terre, il t'a fait voir son grand feu, et tu as entendu ses paroles du milieu du feu » (vers. 31-36).

Le grand objet de toutes les voies divines relativement à Israël ressort de ces paroles avec une singulière puissance morale. C'était afin qu'ils pussent connaître que l'Éternel était le seul Dieu vivant et vrai, et qu'il n'y en avait, et ne pouvait y en avoir aucun autre, en dehors de Lui. En un mot, le dessein de Dieu était qu'Israël fût un témoin pour Lui sur la terre ; et, c'est assurément ce qu'il sera, quoiqu'il ait failli jusqu'à être la cause que son saint Nom a été blasphémé parmi les nations. Mais l'alliance de l'Éternel existera à toujours. Israël sera un témoin vivant de Dieu sur la terre, et le canal

de riches bénédictions pour toutes les nations. L'Éternel a juré qu'il en serait ainsi ; et toutes les puissances réunies, de l'enfer, de l'homme et de Satan, ne pourront empêcher le plein accomplissement de tout ce qu'il a prononcé. Sa gloire est intéressée à l'avenir d'Israël, et si un seul iota de sa parole devait tomber, ce serait un déshonneur jeté sur son grand Nom, et un triomphe de l'ennemi, chose complètement impossible. L'anneau qui relie les futures bénédictions d'Israël, et la gloire de l'Éternel ne peut être brisé. Tant que ce fait n'a pas été pleinement saisi, on ne peut avoir l'intelligence du passé, ni de l'avenir d'Israël, et tout système d'interprétation prophétique est frappé de fausseté.

Une autre vérité est mise en avant dans notre chapitre : savoir, que non seulement la gloire de l'Éternel est intéressée au relèvement et aux bénédictions futures d'Israël, mais que *son cœur* y est engagé. C'est ce qui est révélé d'une manière touchante, dans les paroles suivantes : « Et parce qu'il a aimé tes pères, et qu'il a choisi leur semence après eux, il t'a fait sortir d'Égypte par sa face, par sa grande puissance, pour déposséder devant toi des nations plus grandes et plus fortes que toi, pour t'introduire dans leur pays, afin de te le donner en héritage, comme il paraît aujourd'hui » (vers. 37-38).

De cette manière, la vérité de la parole de Dieu, la gloire de son Nom, et l'amour de son cœur, sont compris dans ses dispensations envers la postérité d'Abraham, son ami ; aussi, bien que les Juifs aient transgressé la loi, déshonoré son Nom, méprisé sa grâce, rejeté ses prophètes, crucifié son Fils, et résisté à son Esprit, et soient en conséquence dispersés, et destinés à passer par une tribulation future sans exemple, — cependant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, glorifiera son Nom, ratifiera sa parole, et manifestera l'amour immuable de son cœur, dans l'histoire à venir de son peuple terrestre. Rien ne change l'amour de Dieu ; qui que ce soit qu'il aime, il l'aime jusqu'à la fin.

Si nous nions cette vérité quant à Israël, nous n'avons pas un pouce de terrain solide sur lequel nous appuyer nous-mêmes : « Car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous » (2 Cor. 1:20). Dieu s'est engagé en faveur de la postérité d'Abraham. Il a promis de lui donner le pays de Canaan, à *toujours*. Ses dons de grâce et son appel sont sans repentir » (Rom. 11:29). C'est pourquoi toute tentative d'infirmer ses promesses et ses dons, ou d'intervenir d'une manière quelconque dans leur application à leur vrai objet, doit être une offense pour Lui. Cela entache l'intégrité de la vérité de Dieu, nous dépouille de toute certitude quant à l'interprétation des Saintes Écritures, et plonge l'âme dans les ténèbres du doute.

L'enseignement de l'Écriture est clair. Le Saint Esprit qui a dicté le Volume sacré, entend ce qu'il dit, et dit ce qu'il entend. S'il parle d'Israël, il entend Israël, — de Sion, il entend Sion, — de Jérusalem, Jérusalem. Appliquer quelqu'un de ces noms à l'Église du Nouveau Testament, c'est confondre des choses qui diffèrent, et introduire une méthode d'interpréter l'Écriture qui, par son inconsistance, ne peut conduire qu'aux plus désastreuses conséquences. Si nous manions la parole de Dieu de cette manière irrespectueuse, nous ne pourrions en réaliser la divine autorité sur notre conscience, ou en manifester la puissance dans notre marche.

Considérons maintenant l'appel par lequel Moïse résume son discours dans notre chapitre : « Sache *donc* aujourd'hui, et *médite en ton cœur*, que l'Éternel est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas : il n'y en a point d'autre. Et garde ses statuts et ses commandements que je te commande aujourd'hui, afin que tu prospères, toi et tes fils après toi, et que tu prolonges tes jours sur la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne, pour toujours » (vers. 39-40).

Nous voyons ici que le droit moral à leur obéissance est fondé sur le caractère révélé de Dieu, et sur ses voies merveilleuses à leur égard. En un mot, ils étaient tenus d'obéir, par tous les arguments susceptibles d'agir sur leur cœur, leur conscience et leur intelligence. Celui qui les avait retirés du pays d'Égypte à main forte et à bras étendu ; qui avait fait trembler ce pays par les coups redoublés de sa verge judiciaire ; celui qui avait fendu les eaux pour leur frayer un passage à travers la mer ; qui leur avait envoyé du pain du ciel, et leur avait fait sortir de l'eau du rocher, — le tout, pour la gloire

de son grand Nom, et parce qu'il aimait leurs pères, — avait sûrement droit à leur entière obéissance.

Si les fils d'Israël étaient moralement tenus d'obéir, combien plus le sommes-nous ! Si leurs motifs et leur objet étaient puissants, combien plus le sont les nôtres ! En sentons-nous la puissance ? Les droits de Christ sur nous sont-ils le sujet de nos méditations ? Nous rappelons-nous que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais rachetés au prix infiniment précieux du sang de Christ ? Cherchons-nous à vivre pour Lui ? Sa gloire est-elle notre objet, son amour, notre mobile ? Ou bien, vivons-nous pour nous-mêmes ? Cherchons-nous nos aises dans le monde qui a crucifié notre Seigneur et Sauveur ? Cherchons-nous à amasser de l'argent ? L'aimons-nous soit pour lui-même, soit pour ce qu'il peut nous procurer ? L'argent nous *gouverne-t-il* ? Sommes-nous à la recherche d'une position dans ce monde, pour nous-mêmes, ou pour nos enfants ? Sondons notre cœur en toute honnêteté, à la lumière de sa présence, et recherchons quel est l'objet qui gouverne ou que chérit notre cœur.

Pesons ces questions à la lumière même du tribunal de Christ. Le temps où nous vivons est très solennel. On voit de tous côtés une fausseté effrayante, et nulle part elle n'est plus apparente que dans la soi-disant religion. Le temps même où nous sommes parvenus, a été décrit par une plume qui n'exagère jamais : « Or sache ceci, que dans les *derniers jours* il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront *égoïstes, avarés, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, sans affection naturelle, implacables, calomniateurs, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu* », — et l'apôtre couronne cet effrayant tableau par ces mots « ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance » (2 Tim. 3:1-5).

Ces quelques phrases nous dépeignent la chrétienté *infidèle* ; comme 1 Tim. 4 avait peint la chrétienté *superstitieuse*. Dans ce dernier passage, nous voyons le papisme ; dans le premier, l'incrédulité, deux éléments qui sont à l'œuvre autour de nous, et dont le dernier aura bientôt la suprématie, vers laquelle il s'avance à grands pas. Les conducteurs mêmes et les docteurs de la chrétienté n'ont pas honte d'attaquer les fondements du christianisme. Un évêque soi-disant chrétien n'a pas honte, et ne craint pas de mettre en question l'authenticité des cinq livres de Moïse, et même celle de la Bible entière ; puisque, si Moïse n'est pas l'écrivain inspiré du Pentateuque, l'édifice entier de l'Écriture Sainte croule sous nos pieds. Les écrits de Moïse se lient si intimement avec toutes les autres grandes divisions du volume divin que, si on y touche, tout croule. Les colonnes mêmes du christianisme disparaîtraient, et nous aurions à chercher notre chemin en tâtonnant au milieu du conflit des opinions et des théories de docteurs infidèles, sans aucun rayon de la lampe divine de l'inspiration.

Ceci paraît-il trop fort à notre lecteur ? Croit-il qu'il soit possible d'accepter le désaveu de l'inspiration de Moïse, et puis de croire à l'inspiration des Psaumes, des Prophètes et du Nouveau Testament ? Celui qui croit cela est le jouet d'une fatale illusion. Qu'il lise avec attention le passage suivant, et qu'il se demande quelle en est la signification et la portée ? Notre Seigneur, en parlant aux Juifs, — qui n'auraient été d'accord avec aucun évêque chrétien pour nier l'authenticité de Moïse, — dit : « Ne pensez pas que moi, je vous accuserai devant le Père ; il y en a un qui vous accuse, Moïse en qui vous espérez. Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi ; car lui a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » (Jean 5:45-47).

Un homme qui ne croit pas aux écrits de Moïse et ne les reçoit pas comme divinement inspirés, ne croit pas aux paroles de Christ, et, par conséquent, ne peut avoir une foi d'origine divine, en Christ lui-même ; il ne peut donc pas être un chrétien. C'est donc une chose bien sérieuse pour l'homme de nier la divine inspiration du Pentateuque. Il est tout aussi sérieux d'écouter un tel homme, ou de sympathiser avec lui. C'est très bien de parler de charité chrétienne et de libéralité d'esprit, mais nous avons à considérer si c'est avoir de la charité ou être libéral que de paraître approuver, en quelque manière que ce soit, un homme qui a l'audace de faire crouler sous nos pieds les

fondements mêmes de notre foi. Qu'un tel homme soit un évêque ou un ministre de quelque dénomination que ce soit rend la chose mille fois pire. Nous pouvons comprendre un Voltaire ou un Paine attaquant la Bible ; on ne s'attend pas à autre chose de leur part ; mais, quand ceux qui prétendent être des ministres de la religion, gardiens reconnus et établis de la foi des élus de Dieu, se considérant comme ayant seuls le droit d'enseigner et de prêcher Jésus Christ, de garder et de paître l'Église de Dieu, — quand ceux-là mettent en question l'inspiration des cinq livres de Moïse, nous sommes forcés de demander : Jusqu'où l'église professante est-elle descendue ? Prenons encore un autre passage relatif à notre sujet ; le reproche du Sauveur ressuscité aux deux disciples d'Emmaüs : « Ô gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? Et *commençant par Moïse* et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent ». Puis encore, aux onze et aux autres avec eux, il dit : « Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans *la loi de Moïse*, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies » (Luc 24:25-27, 44).

Ici nous trouvons que notre Seigneur reconnaît de la manière la plus positive, la loi de Moïse, comme faisant partie intégrante du canon inspiré, et qu'il la lie à toutes les divisions principales du volume divin, de telle sorte qu'il est complètement impossible de toucher à une seule, sans détruire l'intégralité du tout. Si on n'a pas confiance en Moïse, on ne peut pas davantage se fier aux Prophètes ou aux Psaumes ; ils se maintiennent ou tombent ensemble. Non seulement cela, mais nier la divine authenticité du Pentateuque, c'est comme si l'on affirmait que notre adorable Seigneur et Sauveur a donné la sanction de son autorité à une série de documents faux, en les citant comme des écrits de Moïse, tandis que Moïse ne les aurait pas écrits.

Prenez encore le passage qui termine la parabole de l'homme riche et de Lazare : « Mais Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Mais il dit : Non, père Abraham mais si quelqu'un va des morts vers eux, ils se repentiront. Et il lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts » (Luc 16:29-31).

Si, en dernier lieu, nous ajoutons à tout ceci, le fait que notre Seigneur, dans sa lutte avec Satan au désert, ne lui cite que les écrits de Moïse, nous aurons un nombre suffisant de preuves, non seulement pour établir, péremptoirement, la divine inspiration de Moïse, mais aussi pour prouver que l'homme qui met en question l'authenticité des cinq premiers livres de la Bible, ne possède, au fait, ni Bible, ni révélation divine, ni fondement solide pour sa foi. Il peut s'appeler, ou être appelé par d'autres un évêque ou un ministre chrétien ; mais en réalité, il est un sceptique, et devrait être traité comme tel par tous ceux qui croient et connaissent la vérité. Nous ne saurions concevoir comment quiconque possède la moindre étincelle de vie divine dans son âme, puisse se rendre coupable du péché odieux de nier l'inspiration d'une grande partie de la parole de Dieu, ou maintenir que notre Seigneur Jésus Christ a pu citer de faux documents.

Nous pouvons avoir paru sévère dans ce qu'on vient de lire. De nos jours, il semble que ce soit chose reçue de reconnaître comme chrétiens, ceux qui nient les fondements mêmes du christianisme. C'est une opinion assez populaire que, pourvu qu'on soit moral, aimable, bienveillant, charitable et philanthrope, peu importent les croyances. On nous dit que la vie vaut mieux que des dogmes ou un credo ; le tout paraît plausible, mais le lecteur peut être assuré que cette manière de parler et de raisonner tend directement à se débarrasser de la Bible, — du Saint Esprit, — de Christ, — de Dieu, — enfin de tout ce que la Bible révèle à nos âmes. Qu'il serre donc cette parole dans son cœur, et l'étudie toujours davantage, avec prière ; il sera ainsi gardé de l'influence délétère du scepticisme et de l'incrédulité ; son âme sera nourrie du lait pur de la Parole et tout son être moral sera à l'abri dans la présence divine.

Terminons maintenant notre méditation sur le chapitre qui vient d'attirer notre attention ; mais auparavant, prenons encore connaissance du remarquable passage concernant les trois villes de

refuge. Cela peut paraître un peu abrupt à un lecteur superficiel ; mais cela relie notre sujet avec le parfait ordre moral qui règne dans l'Écriture, où tout est divinement parfait.

« Alors Moïse sépara trois villes, en deçà du Jourdain, vers le soleil levant, afin que l'homicide qui aurait tué son prochain sans le savoir, et qui ne l'aurait pas haï auparavant, s'y enfuît, et que, s'enfuyant dans l'une de ces villes-là, il vécût : Bétser, dans le désert, sur le plateau, qui est aux Rubénites ; et Ramoth, en Galaad, qui est aux Gadites ; et Golan, en Basan, qui est aux Manassites » (vers. 41-43).

Ici nous avons un remarquable déploiement de la grâce de Dieu qui s'élève, comme toujours, au-dessus des faiblesses et des manquements humains. Les deux tribus et demie, en choisissant leur héritage en deçà du Jourdain, restaient séparées de la portion propre à Israël, au-delà du fleuve de la mort. Mais, malgré leur manquement, Dieu ne voulait pas laisser le pauvre meurtrier, sans lieu de refuge, au jour de sa détresse. Si l'homme ne peut s'élever à la hauteur des pensées de Dieu, Lui peut descendre dans les profondeurs des besoins de l'homme, et dans ce cas, il le fait avec tant d'amour, que les deux tribus et demie devaient avoir autant de villes de refuge, en deçà du Jourdain, que les neuf tribus et demie, au pays de Canaan.

C'était une abondance de grâce ; une manière d'agir bien différente de celle de l'homme ! Quelle supériorité sur la loi ou sur la justice légale qui, dans ce cas, aurait pu dire aux deux tribus et demie : « Si vous choisissez votre héritage en dehors des limites divines, si vous vous contentez de moins que Canaan, le pays de la promesse, il ne faut pas vous attendre à jouir des privilèges et des bénédictions du pays. Les institutions de Canaan sont exclusives à Canaan et, par conséquent, chez vous, le meurtrier doit essayer de traverser le Jourdain pour trouver un refuge ».

La loi peut tenir ce langage, mais la grâce parle différemment. Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, ni ses voies nos voies. À notre point de vue, c'eût été déjà une grâce merveilleuse d'accorder une ville aux deux tribus et demie. Mais notre Dieu fait infiniment au-delà de ce que nous savons demander ou penser ; c'est pourquoi le district comparativement petit en deçà du Jourdain était pourvu d'une aussi abondante provision de grâce que le pays tout entier de Canaan.

Cela prouve-t-il que les deux tribus et demie avaient raison ? Non, mais cela prouve que Dieu est bon, et qu'il agit toujours selon ce qu'il est, en dépit de toute notre faiblesse. Pouvait-il laisser un pauvre meurtrier sans lieu de refuge, au pays de Galaad, parce que Galaad n'était pas Canaan ? Sûrement non. Cela n'aurait pas été digne de Celui qui dit : « Ma justice est proche » (Ésa. 51:5). Il a pris soin de rapprocher la ville de refuge du meurtrier. Il voulait que sa grâce pût venir au-devant de celui qui en avait besoin. Telle est la manière d'agir de notre Dieu.

« Et c'est ici la loi que Moïse plaça devant les fils d'Israël ; ce sont ici les témoignages, et les statuts, et les ordonnances que Moïse exposa aux fils d'Israël, à leur sortie d'Égypte, en deçà du Jourdain, dans la vallée vis-à-vis de Beth-Péor, dans le pays de Sihon, roi des Amoréens, qui habitait à Hesbon, que Moïse et les fils d'Israël frappèrent à leur sortie d'Égypte ; et ils possédèrent son pays, et le pays d'Og, roi de Basan, deux rois des Amoréens, qui étaient en deçà du Jourdain, vers le soleil levant, depuis Aroër qui est sur le bord du torrent de l'Arnon, jusqu'à la montagne de Scion qui est l'Hermon, et toute la plaine en deçà du Jourdain, vers le levant et jusqu'à la mer de la plaine, sous les pentes du Pisga » (vers. 44-49).

Ici se termine ce merveilleux discours. L'Esprit de Dieu prend plaisir à tracer les limites du peuple, et à citer les plus petits détails, concernant son histoire. Il prend un vif intérêt à tout ce qui les concerne, à leurs luttes, à leurs victoires, à leurs possessions, à leurs frontières, et tout cela avec une grâce et une condescendance touchantes, qui remplissent le cœur d'admiration. L'homme, dans son orgueilleuse suffisance, trouve au-dessous de sa dignité d'entrer dans des détails minutieux ; mais *notre* Dieu compte les cheveux de nos têtes ; recueille nos larmes dans ses vaisseaux ; prend connaissance de tous nos besoins. Il n'y a rien de trop petit pour son amour, comme aussi rien de trop grand pour sa puissance. Il concentre ses soins d'amour sur chacun de ses enfants ; et il n'y a

aucune des moindres circonstances journalières de notre histoire particulière à laquelle il ne prenne intérêt.

Souvenons-nous de ceci pour notre sûreté, et puissions-nous apprendre à nous confier mieux en Lui, et à recevoir avec une foi simple, les soins paternels de son amour. Il nous dit de Lui remettre tous nos soucis, car il prend soin de nous. Il voudrait que nos cœurs fussent aussi libres de soucis, que notre conscience de culpabilité. « Ne vous inquiétez *de rien* ; mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7).

Il est à craindre que la grande majorité d'entre nous ne connaissent que bien peu la profondeur réelle de ces paroles. Nous les lisons et les entendons ; mais nous n'en jouissons pas comme étant pour nous. Nous ne les repassons pas dans nos cœurs pour les mettre en pratique. Combien peu nous réalisons cette vérité bénie, que nous pouvons Lui présenter toutes nos difficultés. Il ne faut pas nous imaginer que de telles choses soient indignes de l'attention du Tout-Puissant qui a son trône au-dessus de la terre ; cette idée nous priverait d'incalculables bénédictions journalières. Rien n'est trop grand ou trop petit pour notre Dieu, qui soutient le vaste univers par la parole de sa puissance, et prend garde à un passereau. Il est tout aussi facile pour lui de créer un monde, que de donner un repas à une pauvre veuve. Que la grandeur de sa puissance, comme les soins minutieux de sa grâce, excitent également l'adoration de nos cœurs !

Lecteur chrétien ! Appropriez-vous toutes ces choses. Cherchez à vivre plus près de Dieu dans votre vie journalière ; appuyez-vous sur Lui. Profitez davantage de sa grâce. Allez constamment à Lui, et confiez à Lui seul *tous* vos besoins : « Mon Dieu suppléera à *tous* vos besoins, selon ses richesses en gloire, par le Christ Jésus » (Phil. 4:19). Quel privilège de pouvoir placer tous *nos besoins devant ses richesses*, et de perdre de vue les premiers en présence des dernières. Le trésor inépuisable de la grâce de Dieu vous est ouvert avec tout l'amour dont son cœur est rempli. Allez-y puiser, en toute simplicité de foi, et vous n'aurez pas besoin de recourir aux faibles ressources de la créature.

## Chapitre 5

« Et Moïse appela tout Israël, et leur dit : Écoute, Israël, les statuts et les ordonnances que je prononce aujourd'hui à vos oreilles : vous les apprendrez, et vous les garderez pour les pratiquer ».

Observons avec soin ces quatre mots, si caractéristiques du livre du Deutéronome, et si importants pour le peuple de Dieu, en tous temps et en tous lieux : « Écouter », — « apprendre », — « garder », — « pratiquer ». Ces paroles sont d'une valeur inexprimable pour toute âme pieuse, pour tout homme qui désire réellement marcher dans le sentier étroit de la justice pratique, si agréable à Dieu, si sûr et si heureux pour nous.

Le premier de ces mots place l'âme dans l'attitude la plus bénie où elle puisse se trouver, celle *d'écouter*. « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10:17). « J'écouterai ce que dira Dieu, l'Éternel » (Ps. 85:8). « Écoutez et votre âme vivra » (Ésa. 55:3). L'oreille attentive est à la base de toute vie chrétienne réelle et pratique. Elle place l'âme dans la seule attitude qui convienne à la créature. C'est le secret de toute paix et de toute bénédiction.

Il est à peine nécessaire de rappeler au lecteur que, lorsque nous parlons de l'âme dans l'attitude d'écouter, nous supposons que ce qui est écouté est uniquement la parole de Dieu. Israël devait écouter « les statuts et les ordonnances » de l'Éternel, et pas autre chose. Ce n'était point aux commandements, aux traditions et aux doctrines des hommes qu'ils devaient prêter l'oreille, mais aux paroles mêmes du Dieu vivant qui les avait sauvés et délivrés du pays d'Égypte, pays de servitude, de ténèbres et de mort.

Il est bon de se souvenir de ceci, et l'âme sera préservée de bien des pièges, de bien des difficultés. De nos jours, on parle beaucoup d'obéissance et du devoir moral de se soumettre à l'autorité ecclésiastique. Un grand nombre de personnes excellentes et vraiment pieuses se laissent prendre à ces belles paroles. Mais lorsqu'on nous parle d'obéissance, demandons « à quoi il faut obéir » ? Quand on nous exhorte à soumettre notre volonté propre, informons-nous « à qui nous devons la soumettre » ? Si nous devons nous soumettre à l'autorité, nous devons connaître la source ou la base de cette autorité.

Ce point est de toute importance pour chacun des membres de la famille de la foi. Nombre d'âmes vraiment sincères et pieuses sont bien aises de n'avoir pas la peine de penser pour elles-mêmes, et d'avoir leur sphère d'action et leur ligne de conduite toute tracée par des personnes plus compétentes. On trouve agréable et reposant d'avoir sa tâche de chaque jour indiquée par d'autres. Le cœur est soulagé d'une grande responsabilité, et on a l'apparence de faire preuve d'humilité et de défiance de soi-même en se soumettant à quelque autorité.

Mais qu'on examine soigneusement, en présence de Dieu, quelle est la base de l'autorité à laquelle on se soumet, sans cela on court le risque de se trouver dans une position tout à fait fautive. Prenons l'exemple d'un moine ou d'une religieuse. Le moine obéit à son abbé, la nonne à sa mère abbesse, la religieuse à sa supérieure, mais la position et les relations de chacune de ces personnes sont complètement fausses. Il n'y a pas dans tout le Nouveau Testament un seul mot en faveur des monastères ou des couvents ; au contraire, l'enseignement de la Sainte Écriture, tout comme la voix de la nature, s'oppose à cet ordre de choses, qui sort les hommes et les femmes de la sphère et des relations où Dieu les a placés, pour les former en sociétés qui suppriment les affections naturelles et excluent toute vraie obéissance chrétienne.

Nous nous sentons poussés à attirer l'attention du lecteur chrétien sur ce sujet, vu que l'ennemi fait actuellement de vigoureux efforts pour raviver le système monastique au milieu de nous, sous mille formes diverses. On va même jusqu'à dire que la vie du cloître est la seule vraie vie chrétienne. En entendant des assertions aussi monstrueuses, il convient d'examiner ce sujet à la lumière de l'Écriture, et de demander qu'on nous montre dans la parole de Dieu les raisons qui autorisent le système monastique. Est-il fait mention dans tout le Nouveau Testament de quoi que ce soit qui ressemble à un monastère, à un couvent, ou à une communauté de sœurs ? Où trouverons-nous une autorité pour un office tel que celui d'un abbé, d'une abbesse ou d'une supérieure ? Nulle part ; et par conséquent, nous n'hésitons pas un instant à déclarer que tout le système, du sommet à la base, n'est qu'une invention de la superstition, également opposée à la voix de la nature et à la voix de Dieu. On s'étonne que ces choses puissent encore avoir des adhérents de nos jours où la pleine lumière du glorieux Évangile brille sur nous dans les pages du Nouveau Testament (\*).

(\* Il est important de distinguer entre « nature » et « chair ». La première est reconnue dans l'Écriture, la seconde est condamnée et mise de côté. « La nature même ne vous enseigne-t-elle pas ? » dit l'apôtre (1 Cor. 11:14). Jésus, ayant regardé le jeune homme, en Marc 10, « l'aima ». Être sans affections naturelles, sera un des signes de l'apostasie. L'Écriture dit que nous sommes morts au péché, mais non à notre nature, car alors qu'en serait-il de nos relations de famille et des affections naturelles ?

Béni soit Dieu, nous sommes appelés à l'obéissance ; nous devons « écouter », et nous soumettre avec un saint respect, à l'autorité. Et ici nous nous écartons encore de l'incrédulité et de ses hautes prétentions. Le chemin de l'humble et pieux chrétien est également éloigné de la superstition et de l'incrédulité de l'autre. La noble réplique de Pierre au sanhédrin (Actes 5:29), est une réponse complète à l'une et à l'autre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Nous pouvons faire face à l'incrédulité dans toutes ses phases et sous toutes ses formes, avec cette seule phrase : « Il faut *obéir* ». Et nous pouvons faire face à la superstition, de quelque manteau qu'elle se couvre, avec ces mots de toute importance : « Il faut *obéir à Dieu* ».

Nous avons là, dans sa forme la plus simple, le devoir de tout vrai chrétien. Il doit obéir à Dieu. L'incrédule peut se moquer d'un moine ou d'une nonne, et s'étonner de ce qu'un être doué de raison et d'intelligence puisse se soumettre aussi complètement à l'autorité d'un de ses semblables, et obéir à des règles et à des pratiques absurdes, dégradantes et contraires à la nature. L'incrédule se

vante de sa soi-disant liberté intellectuelle, et s' imagine que sa raison est un guide tout à fait suffisant pour lui. Il ne voit pas qu'il est plus loin de Dieu que le pauvre moine ou que la nonne qu'il méprise. Il ne sait pas que, tout en s'enorgueillissant de sa volonté propre, il est, en réalité, tenu en esclavage par Satan, le prince et le dieu de ce monde. L'homme a été formé pour obéir, pour avoir quelqu'un au-dessus de lui. Le chrétien est sanctifié (mis à part) pour l'obéissance de Jésus Christ, c'est-à-dire pour posséder la même obéissance que celle que notre adorable Seigneur et Sauveur lui-même rendait à Dieu (1 Pierre 1:2).

Cela est de la plus grande importance pour celui qui désire vraiment savoir ce qu'est l'obéissance chrétienne. Si elle est bien comprise, adieu la volonté propre de l'incrédule et la fausse obéissance de la superstition. Il ne peut jamais être bien de faire notre propre volonté, mais ce peut être tout à fait mal de faire la volonté d'un de nos semblables. En revanche, il est toujours bien de faire la volonté de Dieu. C'est ce que Jésus est venu faire ; ce qu'il fit toujours. « Voici, je viens, pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb. 10:7). « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (Ps. 40:8).

Mais il se peut que le lecteur pieux désire attirer notre attention sur l'exhortation du chap. 13 des Hébreux, vers. 17: « Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte ; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable ».

Exhortation importante, assurément, à laquelle nous devons ajouter aussi un passage de la première épître aux Thessaloniciens : « Or nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, et qui vous avertissent, et de les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre » (5:12-13). Et encore, en 1 Cor. 16:15, 16 : « Or je vous exhorte, frères... (vous connaissez la maison de Stéphanas, qu'elle est les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont voués au service des saints), — à vous soumettre, vous aussi, à de tels hommes, et à quiconque coopère à l'œuvre et travaille ». À tous ces passages, nous en ajouterons encore un, tiré de la première épître de Pierre. « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée : paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau ; et quand le souverain pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire » (5:1-4). — Tous les passages cités ci-dessus, n'établissent-ils pas le principe de l'obéissance à certaines personnes ? nous demandera-t-on. Et s'il en est ainsi, pourquoi objecter à l'autorité humaine ? — La réponse est fort simple. Lorsque Christ confère un don spirituel, que ce soit le don d'enseignement, de direction ou de surveillance, c'est le devoir et le privilège des chrétiens de reconnaître et d'apprécier de tels dons. Ne pas le faire, serait renoncer à nos bénédictions. Mais nous devons nous rappeler qu'en pareils cas, il faut que le don soit une réalité, une chose visible, reconnaissable, *bona fide*, donnée de Dieu. Ce n'est pas un homme s'emparant d'un certain office, ou étant établi et consacré par ses semblables pour un soi-disant ministère. Tout cela n'a aucune valeur quelconque ; bien plus, c'est une présomptueuse intrusion sur un domaine sacré et qui attirera, tôt ou tard, le jugement de Dieu.

Tout vrai ministère est de Dieu et se base sur la possession d'un don positif du Christ, Chef ou Tête de l'Église ; en sorte que nous pouvons réellement dire : pas de dons, pas de ministère. Dans tous les passages cités plus haut, nous voyons des dons positifs possédés, et un travail réel accompli. Nous voyons en outre de l'amour pour les brebis et les agneaux du troupeau de Christ ; nous voyons une grâce et une puissance divines. L'expression en Hébr. 13 est : « Obéissez à vos conducteurs ». Or, il est essentiel qu'un bon guide ou conducteur marche devant nous sur le chemin. Ce serait folie à quelqu'un de se donner pour guide s'il était ignorant de la route, et s'il ne pouvait ni ne voulait y marcher. Qui songerait à suivre un tel homme ?

De même, lorsque l'apôtre exhorte les Thessaloniens à « connaître » et à « estimer » certaines personnes, sur quoi base-t-il son exhortation ? Est-ce sur la simple attribution d'un titre, d'un office ou d'une position quelconque ? Nullement. Il fait reposer son appel sur le fait positif et bien connu que ces personnes étaient « à la tête parmi eux *dans le Seigneur* », et qu'elles les avertissaient. Et pourquoi devait-on « les estimer très haut, en amour ? » Était-ce à cause de leur charge ou de leur titre ? Non, mais « à cause de leur œuvre ». Et pourquoi les Corinthiens étaient-ils exhortés à se soumettre à la maison de Stéphanas ? Était-ce à cause d'un vain titre ou d'une charge dont ils s'étaient emparés ? En aucune façon, mais parce « qu'ils s'étaient voués au service des saints ». Ils étaient à l'œuvre. Ils avaient reçu le don et la grâce de Christ, et ils avaient de l'amour pour son peuple. Ils ne se vantaient point de leur office ou de leurs titres, mais se donnaient entièrement au service de Christ en la personne de ses rachetés.

Voilà le vrai principe du ministère. Ce n'est point une autorité humaine, mais un don divin, une puissance spirituelle communiquée par Christ à ses serviteurs ; exercée par eux sous sa dépendance, et reconnue avec gratitude par ses saints. Un homme peut se donner comme pasteur ou docteur ; il peut aussi être nommé à cet office par ses semblables, mais à moins qu'il n'ait reçu un don réel du Chef de l'Église, tout cela ne sera que vaines paroles, vides de sens et de force ; la voix de ce berger sera la voix d'un étranger que les vraies brebis de Christ ne connaissent point et ne doivent point reconnaître (\*).

(\*) Le lecteur fera bien de considérer le fait qu'il n'y a rien dans le Nouveau Testament qui indique un appel humain à prêcher l'Évangile, à enseigner dans l'assemblée de Dieu ou à paître le troupeau de Christ. Les anciens et les diacres furent nommés par les apôtres ou par leurs délégués Timothée et Tite, mais les évangélistes, les pasteurs et les docteurs ne sont jamais nommés de la sorte. Il s'agit de distinguer entre les dons et les charges locales. Les anciens et les diacres pouvaient posséder un don spécial, ou non ; ce don n'avait rien à faire avec leur charge locale. Si le lecteur désire comprendre le sujet du ministère, qu'il étudie les chapitres 12-14 de 1 Cor. et Éph. 4:8-13. Dans les Corinthiens, nous avons d'abord la base de tout vrai ministère dans l'Église de Dieu, savoir l'appel divin : « Dieu a placé les membres », etc. Secondement, le mobile d'action, « l'amour ». Troisièmement, le but, « afin que l'assemblée reçoive de l'édification ». En Éph. 4, nous avons la source de tout ministère, un Seigneur ressuscité et monté au ciel. Le but : « en vue de la perfection des saints ; pour l'œuvre du service ». La durée : « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ».

En un mot, le ministère dans toutes ses branches est une institution entièrement divine. Elle n'est pas de l'homme ni par l'homme, mais de Dieu. Il faut que, dans chaque cas, le Maître prépare, remplisse et place le vaisseau. Il n'y a aucune autorité dans l'Écriture pour la notion que tout homme a le droit de se faire entendre dans l'Église de Dieu. La liberté pour les hommes est le radicalisme et non pas l'Écriture. Le ministère par le Saint Esprit de ceux qu'il appelle à s'y vouer, voilà ce que nous enseigne le Nouveau Testament. Puisse-nous apprendre à connaître cette liberté.

Mais, d'un autre côté, nous n'aurons pas de peine à reconnaître et à apprécier le docteur enseigné de Dieu, le fidèle et infatigable pasteur qui veille sur les âmes, qui pleure sur elles, qui les soigne comme une tendre nourrice, qui peut leur dire : « Car maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur » (1 Thes. 3:8). Comment connaissons-nous un bon chirurgien ? Est-ce en voyant son nom sur sa plaque ? Non, c'est par son ouvrage. Un homme peut s'appeler mille fois chirurgien, mais s'il est un opérateur maladroit, qui songerait à l'employer ?

Il en est ainsi dans toutes les choses humaines, et de même aussi dans ce qui concerne le ministère. Si un homme a reçu un don, il est un ministre, si non, toutes les consécérations du monde ne le feront pas être un ministre de Christ. Il pourra être un ministre de la religion ; mais un ministre de la religion et un ministre de Christ, un ministre dans la chrétienté et un ministre dans l'Église de Dieu, sont deux choses totalement différentes. Tout vrai ministère a sa source en Dieu, il repose sur l'autorité divine, et son but est d'amener l'âme en la présence de Dieu et de l'attacher à Lui. Le faux ministère, au contraire, a sa source en l'homme ; il repose sur une autorité humaine, et son but est de s'attacher les âmes. L'immense différence entre ces deux ministères consiste en ce que le premier conduit à Dieu et le second loin de Lui. L'un nourrit et fortifie la vie nouvelle ; l'autre en empêche les progrès de toute manière et la plonge dans le doute et les ténèbres. En un mot, on peut dire que le vrai ministère est de Dieu, par lui et pour lui ; le faux ministère est de l'homme, par l'homme et pour l'homme. Nous estimons le premier plus que nous ne pouvons l'exprimer ; nous rejetons le second de tout notre pouvoir.

Nous croyons en avoir dit assez pour fixer l'esprit du lecteur sur le sujet de l'obéissance à ceux que le Seigneur appelle à l'œuvre du ministère. Nous sommes tenus de juger par la parole de Dieu et

d'être bien assurés que c'est une divine réalité et non une prétention humaine, un don positif du Chef de l'Église et non un vain titre conféré par les hommes. Dans tous les cas où il y a un don réel, c'est notre doux privilège de le reconnaître et de nous y soumettre, en tant que nous discernons Christ dans la personne et dans le ministère de ses bien-aimés serviteurs.

Un cœur spirituel n'aura pas de difficulté à discerner la grâce et la puissance réelles. Nous pouvons aisément dire si un homme cherche avec amour à nourrir nos âmes du pain de vie et à nous conduire dans les voies de Dieu ; ou bien s'il cherche à s'élever lui-même et à avancer ses propres intérêts. Ceux qui vivent près du Seigneur, distinguent bien vite entre la vraie puissance et de vaines prétentions. En outre, nous ne verrons jamais les vrais ministres de Christ faire parade de leur autorité ou se vanter de leur charge ; ils font leur œuvre et la laissent parler pour elle-même. Dans le cas de l'apôtre Paul, nous le voyons faire, maintes fois, allusion aux preuves de son ministère, à l'évidence fournie par la conversion des âmes. Il pouvait dire aux pauvres Corinthiens égarés, lorsque, sous l'influence de quelque faux docteur, ils mettaient en question son apostolat : « Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi... examinez-vous vous-mêmes » (2 Cor. 13:3).

C'était les mettre au pied du mur. Eux-mêmes, ils étaient les preuves vivantes de son ministère. Si son ministère n'était pas de Dieu, qu'étaient-ils et où en étaient-ils ? Mais il était de Dieu, et c'était là sa joie, sa consolation et sa force. Il était « apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père, qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Gal. 1:1). Il se glorifiait dans la source de son ministère, et quant à son caractère, il lui était aisé de produire des preuves amplement suffisantes pour convaincre tout esprit droit : chez lui, ce n'étaient pas les paroles, mais la puissance.

Il en doit toujours être, plus ou moins, ainsi. Il nous faut la puissance ; il nous faut la réalité. Les hommes peuvent essayer de conférer des titres et de donner des charges, mais ils n'ont pas plus le droit de le faire, qu'ils n'ont celui de nommer des amiraux dans la flotte de Sa Majesté, ou des généraux dans ses armées. Si nous voyions un homme se permettre de prendre le titre d'un amiral ou d'un général, sans une commission de Sa Majesté, nous l'appellerions un imbécile ou un fou. Cela ne serait pourtant qu'une faible imitation de la folie d'hommes prenant le titre de ministres de Christ, sans avoir ni don spirituel ni autorité divine.

Nous dira-t-on que ce n'est pas à nous d'en juger ? Au contraire, c'est à nous qu'il est dit : « Soyez en garde contre les faux prophètes ». Comment nous en garderons-nous, si nous ne devons pas juger ? Mais comment jugerons-nous ? « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Les enfants de Dieu ne distingueront-ils pas entre un homme qui vient à eux avec la puissance de l'Esprit, doué par le Chef de l'Église, rempli d'amour pour leurs âmes, désirent ardemment leur avancement spirituel, un humble, saint et désintéressé serviteur de Christ, et un homme qui se présente avec un titre purement humain, sans avoir trace de quoi que ce soit de divin ou de céleste, soit dans son ministère, soit dans sa vie ? Évidemment, ils ne s'y tromperont pas.

Nous demanderons encore ce que signifient ces paroles du vénérable apôtre Jean : « Bien-aimés, ne croyez pas tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde » (1 Jean 4:1). Comment éprouverons-nous les esprits, ou comment distinguerons-nous entre les vrais et les faux, si nous ne devons pas juger ? Le même apôtre, en écrivant à « la dame élue », lui fait encore la solennelle exhortation que voici : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres » (2 Jean 10). La dame élue n'était-elle pas tenue d'agir d'après cette exhortation ? Assurément. Mais comment le pouvait-elle, si nous ne devons point juger ? Et de quoi devait-elle s'inquiéter ? Était-ce de savoir si ceux qui venaient chez elle avaient été consacrés, ou autorisés par un homme quelconque ou par une société quelconque ? Rien de semblable. La seule et toute importante question pour elle avait trait à la doctrine. S'ils apportaient la saine et divine doctrine de Christ, — la doctrine de Jésus venu en chair, — elle devait les recevoir ; si non, elle devait leur fermer sa maison résolument, quels qu'ils fussent et d'où qu'ils vinssent. Lors même qu'ils eussent eu tous les meilleurs témoignages des hommes, s'ils

n'apportaient pas la *vérité*, elle devait les repousser sans hésiter. Cela pouvait sembler sévère, étroit, bigot, n'importe ; c'est à la vérité qu'elle devait se mesurer. Sa porte et son cœur devaient être assez larges pour admettre tous ceux qui apportaient Christ, mais non au delà. Devait-elle être polie aux dépens de son Seigneur ? Devait-elle se faire la réputation d'avoir le cœur et l'esprit larges, en recevant dans sa maison et à sa table ceux qui prêchaient un faux Christ ? La seule pensée en est horrible.

Enfin, dans le second chapitre de l'Apocalypse, nous voyons l'église d'Éphèse louée pour avoir éprouvé ceux qui se disaient apôtres et qui ne l'étaient pas. Comment auraient-ils pu faire cela, s'ils ne devaient pas juger ceux qui se disaient apôtres ? Il est évident qu'on applique tout à fait à tort ces paroles de notre Seigneur, en Matt. 7:1 : « Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés », de même que celles de l'apôtre, en 1 Cor. 4:5 : « Ainsi, ne jugez rien avant le temps ». L'Écriture ne peut se contredire, et par conséquent, quelle que soit la signification du « ne jugez pas » de notre Seigneur, ou celle du « ne jugez rien... » de l'apôtre, il est parfaitement certain que ces deux injonctions ne diminuent en aucune manière la responsabilité solennelle qu'ont tous les chrétiens de juger les dons, les doctrines et la vie de tous ceux qui prennent la position de prédicateurs, de docteurs et de pasteurs dans l'Église de Dieu.

Si maintenant, l'on nous demande la signification de « ne jugez pas » et « ne jugez rien avant le temps », nous répondrons que ces paroles nous défendent simplement de juger les motifs ou les ressorts cachés des actions des autres. Nous n'avons absolument pas à nous en inquiéter. Nous ne pouvons pénétrer sous la surface et, grâce à Dieu, nous ne sommes pas appelés à le faire, cela nous est même interdit. Nous ne pouvons pas connaître les conseils du cœur, c'est l'affaire de Dieu seul. Mais dire que nous ne devons pas juger la doctrine, le don ou la conduite de ceux qui s'emparent des ministères dans l'Église de Dieu, c'est contredire ouvertement les Saintes Écritures et ignorer les instincts de la nature divine que Dieu a mis en nous par le Saint Esprit.

Le fait que nous reconnaissons tout vrai ministère dans l'Église, et que nous nous soumettons à ceux que le Seigneur juge capables d'être nos pasteurs, nos docteurs et nos guides, ce fait est en parfait accord avec le grand principe fondamental : « Il faut obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes ».

Le chapitre ouvert devant nous, de même que le livre tout entier du Deutéronome, nous montre Moïse cherchant constamment et avec instance, à persuader la congrégation d'Israël de l'urgente nécessité d'une obéissance implicite à tous les statuts et les droits de l'Éternel. Il ne recherchait pas l'autorité pour lui-même, et ne domina jamais sur le peuple de Dieu. Du commencement à la fin, il prêcha l'obéissance, non à lui-même, mais à Celui qui était son Seigneur et le leur. Il savait que là était le secret de leur bonheur, leur sécurité morale, leur dignité et leur force. Il savait qu'un peuple obéissant devait nécessairement être un peuple invincible et invulnérable. Nulle arme ne pourrait les atteindre, aussi longtemps qu'ils seraient gouvernés par la parole de Dieu. En un mot, il savait et il croyait que le devoir d'Israël était d'obéir à l'Éternel, tout comme le désir de l'Éternel était de bénir Israël. Tout ce qu'ils avaient à faire était « d'écouter », « d'apprendre », de « garder », et de « pratiquer » la volonté révélée de Dieu ; ainsi, ils pouvaient compter sur Lui et être assurés qu'il serait leur bouclier, leur force, leur refuge, leur tout. Et pour l'Israël de Dieu aussi, le seul sentier heureux et béni est le sentier étroit de l'obéissance, sur lequel brille sans cesse la lumière de la face approbatrice de Dieu ; et tous ceux à qui il fait la grâce d'y marcher, y trouveront toujours le Seigneur pour guide et pour défenseur ; mais si nous accomplissons notre volonté propre, si nous vivons dans une négligence habituelle de la parole de Dieu, alors le nom de l'Éternel, au lieu d'être pour nous une forte tour, nous sera un reproche qui nous fera juger nos voies et rentrer sur le chemin de la justice, duquel nous nous étions écartés.

Revenons maintenant à notre chapitre.

Au verset 2, Moïse rappelle au peuple leurs relations avec l'Éternel. Il dit : « L'Éternel, *notre* Dieu, fit avec nous une alliance à Horeb. Ce n'est pas avec nos pères que l'Éternel a fait cette alliance, mais avec nous, avec nous qui sommes ici aujourd'hui tous vivants. L'Éternel vous parla face à face, sur la

montagne, du milieu du feu (moi, je me tenais en ce temps-là entre l'Éternel et vous, pour vous déclarer la parole de l'Éternel, car vous aviez peur à cause du feu et vous ne montâtes point sur la montagne) disant », etc.

Il est important de bien saisir la différence entre l'alliance traitée en Horeb et celle faite avec Abraham, Isaac et Jacob. Elles sont essentiellement différentes. La première était une alliance pour les œuvres, le peuple s'engageant à faire tout ce que l'Éternel avait ordonné. La seconde était une alliance toute de grâce, par laquelle Dieu s'engageait avec serment à tenir tout ce qu'il avait promis.

Le langage humain est impuissant pour exprimer l'immense différence, à tous égards, entre ces deux alliances : différence quant à leur base, leur caractère et leurs résultats. L'alliance d'Horeb reposait sur la capacité supposée de l'homme d'accomplir ses engagements ; l'alliance faite avec Abraham reposait sur la capacité de Dieu d'accomplir ses promesses et, par conséquent, elle ne peut manquer en un seul point.

Dans les « Notes sur l'Exode », nous avons cherché à montrer quel avait été le but de Dieu en donnant la loi, et l'impossibilité où se trouve l'homme pécheur d'obtenir la vie ou la justice en la gardant. Nous renvoyons donc le lecteur à ce que nous avons déjà dit sur cet important sujet.

Il semble étrange à ceux qui s'en tiennent uniquement à l'Écriture, qu'une ignorance aussi générale puisse exister parmi les chrétiens professants à l'égard d'une question que le Saint Esprit a éclaircie d'une façon aussi positive.

Tous les chrétiens sincères croient que la valeur morale de la loi est d'une application constante et universelle ; mais, quand nous en venons à considérer la loi comme base de relations avec Dieu, nous entrons dans un champ de pensées totalement différent. L'Écriture, en maint endroit, et de la manière la plus claire, nous enseigne que, comme enfants de Dieu, nous ne sommes pas du tout sur ce terrain-là. Le Juif y était, mais il ne pouvait s'y maintenir devant Dieu ; c'était pour lui la mort et la condamnation.

Les Juifs étaient sous la loi ; les nations sans loi. Rien ne saurait être plus distinct que cela. Les gentils furent placés sous le gouvernement humain en la personne de Noé ; jamais ils ne le furent sous la loi.

Au chap. 10 des Actes, nous voyons Dieu ouvrant la porte du royaume aux nations ; puis, au chap. 14:27, il leur ouvre « la porte de la foi ». Au chap. 28:28, nous voyons Dieu proclamant son salut aux nations ; mais du commencement à la fin du précieux volume, nous chercherions en vain un passage indiquant qu'il ait jamais placé les nations sous la loi.

Examinons cette si intéressante et importante question à la lumière de l'Écriture, en laissant de côté toutes les idées que nous pourrions avoir conçues à ce sujet. Quoiqu'on puisse nous dire le contraire, la Bible déclare invariablement la position du Juif comme étant « sous la loi », et celle des nations comme étant « sans loi ». Il n'y a pas à s'y méprendre (\*).

(\*) On nous demandera peut-être sur quel pied les nations seront jugées, si elles ne sont point sous la loi ? Le vers. 20 du chap. 1 aux Romains, nous dit clairement que le témoignage de la création les laisse sans excuse. Puis, au chap. 2:14, 15, elles sont jugées sur le terrain de la conscience, « car quand les nations, qui n'ont point de loi, font naturellement les choses de la loi, n'ayant pas de loi, elles sont loi à elles-mêmes, et elles montrent l'œuvre de la loi, écrite dans leurs cœurs, leur conscience rendant en même temps témoignage », etc. Enfin, quant aux nations qui sont devenues chrétiennes de profession, elles seront jugées sur le terrain de leur profession.

Si le lecteur veut ouvrir le chapitre 15 des Actes, il verra comment la première tentative faite pour placer les nations sous la loi, fut blâmée à Jérusalem par les apôtres et par l'Église tout entière. La question avait été soulevée à Antioche ; mais Dieu, dans sa sagesse, dirigea tout pour que ce fût à Jérusalem, où Paul et Barnabas se rendirent, qu'elle fut discutée librement et finalement tranchée par la voix unanime des douze apôtres et de l'Église tout entière.

Nous voyons par ce passage que la décision d'une assemblée locale, telle que celle d'Antioche, lors même qu'elle était approuvée par Paul et Barnabas, n'avait pas la même valeur que celle des douze apôtres réunis en conseil, à Jérusalem. Le Seigneur veilla à ce que l'ennemi y fut

complètement confondu, et à ce que les docteurs de la loi d'alors et ceux de tous les temps apprissent qu'il n'est point selon sa volonté que les chrétiens soient placés en aucune manière sous la loi.

Ce sujet est tellement important, que nous nous sentons pressés de citer quelques-unes des paroles si convaincantes, adressées aux auditeurs dans ce concile. « Et quelques-uns, étant descendus de Judée, enseignaient les frères, disant : Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez être sauvés ». Que c'était terrible et décourageant ! Quel glas funèbre pour les oreilles de ceux qui avaient été convertis par le discours magnifique de Paul dans la synagogue d'Antioche ! « Sachez donc, hommes frères, que *par Lui* vous est annoncée la rémission des péchés », — sans circoncision ou œuvres de la loi d'aucune espèce, — « et que de *tout* ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit *est* justifié *par lui...* » Et quand les Juifs furent sortis de la synagogue, les gentils demandèrent que ces paroles leur fussent annoncées le sabbat suivant (Actes 15:1 ; 13:38, 39, 42).

Tel était le glorieux message transmis aux nations par l'apôtre Paul, message d'un salut gratuit, immédiat et parfait, d'une entière rémission des péchés et d'une complète justification par la foi en notre Seigneur Jésus Christ. Or, d'après ce qu'enseignaient « *quelques-uns qui étaient descendus de Judée* », tout cela était insuffisant. Christ n'était point suffisant, sans la circoncision et la loi de Moïse. Les pauvres gentils, qui n'avaient jamais entendu parler de Moïse, devaient ajouter la circoncision et l'observation de la loi à Christ et à son glorieux salut.

Combien le cœur de Paul devait souffrir, de voir les bien-aimés disciples gentils exposés à un enseignement aussi erroné ! Il n'y voyait rien moins que l'anéantissement complet du christianisme. Si la circoncision devait être ajoutée à la croix de Christ, si la loi de Moïse devait supplanter la grâce de Dieu, alors tout était perdu.

Béni soit le Dieu de toute grâce, il suscita de nobles champions pour s'opposer à une si funeste doctrine. « Une contestation s'étant donc élevée et une grande dispute, entre Paul et Barnabas et eux (les docteurs judaïsants), ils résolurent que Paul et Barnabas et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les anciens pour cette question... Et (ceux-ci) étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'assemblée et les apôtres et les anciens ; et ils racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux. Et quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il faut les circoncire et leur enjoindre de garder la loi de Moïse » (Actes 15:2-5).

D'où venait cette nécessité ? Pas de Dieu, assurément, qui leur avait, dans sa grâce infinie, ouvert la porte de la foi, sans la circoncision ou l'obligation de garder la loi de Moïse. Non, c'étaient « quelques hommes » qui se permirent de dire que ces choses étaient nécessaires, des hommes qui ont troublé l'Église de Dieu dès ce moment jusqu'à maintenant, des hommes « voulant être docteurs de la loi, n'entendant ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent » (1 Tim. 1:7). Les docteurs de la loi ne savent pas ce qui est impliqué dans leur triste enseignement. Ils ne se font pas une idée, combien leurs doctrines sont haïssables aux yeux du Dieu de toute grâce, du Père des miséricordes.

Le chapitre des Actes dont nous nous occupons, nous donne, avec une grande clarté, les pensées de Dieu à ce sujet. Il prouve, à n'en pouvoir douter, qu'il n'était pas selon Dieu de placer les nations sous la loi. « Et les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner cette affaire. Et une grande discussion ayant eu lieu », — hélas, déjà ! — « Pierre se leva et leur dit : Hommes frères, vous savez vous-mêmes que, dès les jours anciens, Dieu m'a choisi entre vous, afin que par ma bouche les nations ouïssent » — non la loi de Moïse et la circoncision, mais — « la parole de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur ayant donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes ; *et il n'a fait aucune différence entre nous et eux*, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, *pourquoi tentez-vous Dieu*, en mettant sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? »

Remarquez ceci, lecteur ; la loi avait été un joug intolérable pour les Juifs qui y avaient été assujettis ; puis, ce n'était rien moins que *tenter Dieu* de vouloir mettre ce joug sur le cou des chrétiens d'entre les nations. « Mais » — ajoute le cher apôtre de la circoncision — « par la grâce du Seigneur Jésus », — et non par la loi, — « nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux aussi ».

Combien ceci est concluant, comme sortant de la bouche de l'apôtre de la circoncision ! Il ne dit pas : « ils seront sauvés de la même manière que nous », mais : « nous serons sauvés de la même manière qu'eux aussi ». Le Juif consent à descendre de sa haute position dispensationnelle, et à être sauvé sur le même pied que le pauvre gentil incircis. Quel effet ces nobles paroles durent produire sur les partisans du système légal ! Ils ne surent que répondre.

« Et toute la multitude se tut ; et ils écoutaient Barnabas et Paul qui racontaient quels miracles et quels prodiges Dieu avait faits par leur moyen parmi les nations ». L'Esprit n'a pas jugé bon de nous faire savoir ce que dirent Paul et Barnabas en cette mémorable occasion, et nous en comprenons la sage raison. Son but est évidemment de donner la prééminence à Pierre et à Jacques, dont les paroles devaient avoir plus de poids auprès des docteurs de la loi que celles de l'apôtre des gentils et de son compagnon.

« Et après qu'ils se furent tus, Jacques répondit, disant : Hommes frères, écoutez-moi Siméon a raconté comment Dieu a premièrement visité les nations » — non pour les convertir toutes, mais — « pour en tirer un peuple pour son nom. Et avec cela s'accordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : « Après ces choses, je retournerai et je réédifierai le tabernacle de David, qui est tombé, et je réédifierai ses ruines et je le relèverai, en sorte que le résidu des hommes recherche le Seigneur, et toutes les nations sur lesquelles mon nom est réclamé, dit le Seigneur, qui fait ces choses », connues de tout temps. C'est pourquoi moi, je suis d'avis de ne pas inquiéter ceux des nations qui se tournent vers Dieu ».

Nous devons être frappés de voir que, dans cette imposante assemblée, nul ne parle avec plus de force et de clarté que Pierre et Jacques, l'un, l'apôtre de la circoncision, l'autre, celui dont le ministère s'adressait plus spécialement aux douze tribus, et dont la position pouvait donner du poids à ses paroles vis-à-vis des défenseurs du système légal. Ces deux éminents apôtres furent d'accord pour déclarer positivement, que les nouveaux convertis d'entre les nations ne devaient pas être « inquiétés » ou « chargés » de la loi. Ils prouvèrent par leurs puissants discours qu'il était entièrement contraire à la parole et à la volonté de Dieu de placer les chrétiens d'entre les nations sous la loi.

Les paroles de Paul et de Barnabas ne nous sont point rapportées, et qui ne verrait là une preuve de la merveilleuse sagesse de Dieu ? Il nous est simplement dit qu'ils racontèrent les choses que Dieu avait faites parmi les nations. Il était naturel qu'ils s'opposent formellement à mettre les gentils sous la loi, mais que Pierre et Jacques fussent aussi décidés là-dessus, c'est ce qui devait étonner chacun.

Si le lecteur désire connaître à fond les pensées de Paul sur le sujet de la loi, qu'il étudie l'épître aux Galates. C'est là que ce précieux apôtre, sous l'inspiration du Saint Esprit, épanche son cœur envers les nouveaux chrétiens en paroles ferventes et pleines de force et d'énergie. Il est étonnant qu'on puisse lire cette remarquable épître, puis persister à soutenir que les chrétiens sont sous la loi, en quelque manière que ce soit. À peine l'apôtre a-t-il terminé ses courtes paroles d'introduction, qu'il se plonge, avec son énergie habituelle, dans le sujet dont son cœur aimant, mais affligé, est rempli jusqu'à déborder — « Je m'étonne » — dit-il, et il pouvait s'étonner — « de ce que vous passez si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ », — non la loi de Moïse, — « à un évangile différent, qui n'en est pas un autre ; mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent pervertir l'évangile du Christ. Mais quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, maintenant aussi je le dis encore : si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème » (Gal. 1:6-9).

Que tous ceux qui prêchent la loi, méditent ces paroles. Elles paraissent sévères, mais souvenons-nous que ce sont les paroles mêmes de Dieu, le Saint Esprit. Oui, Dieu lance son terrible anathème sur quiconque ose ajouter la loi de Moïse à l'évangile de Christ, sur quiconque essaie de placer les chrétiens sous la loi.

Quelques personnes cherchent à arranger les choses, en nous disant qu'elles n'usent pas de la loi comme d'un moyen de justification, mais comme d'une *règle de conduite*. Nous leur demanderons sur quoi elles se fondent pour oser décider quel usage nous devons faire de la loi ? Ou nous sommes sous la loi, ou nous n'y sommes pas. Si nous y sommes, il ne s'agit pas de savoir comment nous la prenons, mais comment elle nous prend.

Là est toute la différence. La loi ne connaît point les distinctions des théologiens. Si nous sommes sous la loi, nous sommes sous la malédiction, car il est écrit : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire » (Gal. 3:10). Cela ne me servira de rien de dire que je suis un chrétien, que je suis né de nouveau, car qu'est-ce que la loi a à faire avec le christianisme ou avec la nouvelle naissance ? Absolument rien. La loi s'adresse à l'homme pécheur, comme être responsable. Elle exige une obéissance parfaite, et prononce sa malédiction sur quiconque lui manque ou lui désobéit, ne fût-ce *qu'en un seul point* (Gal. 3:10 ; 5:3 ; Jacques 2:10, 11 ; Deut. 6:25 ; 27:26. Voir Luc 18:10).

On dit aussi que si nous avons failli à garder toute la loi, Christ l'a accomplie à notre place. Argument sans valeur. La loi ne connaît pas l'obéissance par procuration. Son langage est : « Celui qui aura fait ces choses vivra par elles » (Gal. 3:12).

Et ce n'est pas seulement sur l'homme qui a désobéi à la loi que la malédiction est prononcée, mais afin de donner toute la clarté possible à ce principe, il est dit (3:10) « que tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous la malédiction ». Ainsi donc tous ceux qui sont sur le terrain légal, sur le principe légal, en un mot tous ceux qui ont affaire avec les œuvres de la loi, sont nécessairement sous la malédiction. Dieu en soit mille fois béni, le chrétien n'est pas sous la malédiction, mais pourquoi ? Est-ce parce que la loi a perdu sa puissance, sa majesté, sa dignité, sa sainte énergie ? Nullement. Ce serait blasphémer la loi que de le penser. Et penser qu'un « homme » quelconque, qu'il soit chrétien, Juif ou païen, peut être sous la loi, et sur ce terrain, sans encourir la malédiction, c'est dire qu'il accomplit parfaitement la loi, ou bien, que la loi est abrogée et nulle. Malheur à qui oserait dire une telle chose !

Comment donc se fait-il que le chrétien ne soit pas sous la malédiction ? Voici la réponse dans toute sa force morale et sa beauté : « Car *moi*, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu » (\*) (Gal. 2:19).

(\*) La suppression de l'article ajoute immensément à la force et à la clarté du passage. C'est *dia nomou nomô* ; clause remarquable, assurément, et qui renverse tout un système théologique. Elle laisse la loi à sa place, mais met le croyant hors de son pouvoir et de ses atteintes, et cela « par la mort ». « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu », — ce que nous ne pourrions jamais faire si nous étions sous la loi. — « Car quand nous étions dans la chair », — et la loi ne s'applique qu'à l'homme « en la chair », — « les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort ». Remarquez la triste association : « sous la loi » — « dans la chair » — « passions des péchés » — « fruits pour la mort » ! Mais, grâce à Dieu, il y a un autre côté à la question : « Mais maintenant nous avons été déliés de la loi ». Comment ? Est-ce parce qu'un autre l'a accomplie à notre place ? Non, mais « étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, en sorte que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre ». Quelle harmonie parfaite entre le 7 des Romains et le 2 des Galates ! « Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu ».

Or s'il est vrai, comme le dit l'apôtre, que nous sommes *morts par le moyen de la loi*, comment est-il possible que la loi soit la règle de notre vie ? Elle ne fut qu'une règle de mort, de malédiction et de condamnation pour ceux qui lui étaient assujettis, pour ceux qui l'avaient reçue par l'entremise des anges (Gal. 3:19). Peut-elle être autre chose pour nous ? La loi a-t-elle jamais produit un seul bon fruit chez un fils ou une fille d'Adam ? Écoutez la réponse de l'apôtre : « Car quand nous étions dans la chair », — c'est-à-dire quand nous étions considérés dans notre nature déchue, — « les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » (Rom. 7:5) (\*).

(\*) Il est nécessaire de se rappeler que, quoique les gentils n'aient jamais été placés sous la loi par les dispensations de Dieu, cependant tous les professants baptisés se placent sur ce terrain. C'est pourquoi il y a une grande différence entre la chrétienté et les païens quant à la question de la loi. Dans la chrétienté, des milliers de personnes inconverties demandent chaque semaine à Dieu d'incliner leurs cœurs à garder sa loi. Sûrement, ces personnes sont dans une position bien différente de celle des païens qui n'ont jamais entendu parler de la loi, ni de la Bible.

Où en sommes-nous maintenant, comme chrétiens ? Écoutez la réponse : « Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair », — ici chair signifie le corps, — « je le vis » — comment ? Par la loi, comme règle de ma vie ? nullement, mais : — « je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:19-20).

Voilà le christianisme. Le comprenons-nous ? En saisissons-nous bien le sens et la portée ? La précieuse mort de Christ, comme si elle était la nôtre, nous délivre complètement de deux maux bien distincts : du légalisme, d'un côté, de la licence de l'autre. Au lieu de ces choses terribles, elle nous introduit dans la sainte liberté de la grâce ; dans la liberté pour servir Dieu, ou de « mortifier nos membres qui sont sur la terre », de « renier l'impiété et les convoitises mondaines », ou enfin de « vivre sobrement, justement et pieusement ».

Méditons ces paroles : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ». Le vieux « moi » mort, crucifié, enterré. Le nouveau « moi » vivant, en Christ. Ne nous trompons point, car il n'y a rien de plus terrible et de plus dangereux, que lorsque le vieux « moi » se place sur le nouveau terrain ; ou, en d'autres termes, lorsque les glorieuses doctrines du christianisme sont adoptées par la chair et que les inconvertis se disent délivrés de la loi, et changent la grâce de Dieu en dissolution. Nous avouons que nous préférons mille fois le légalisme à la licence. C'est contre ce dernier mal que nous avons à veiller avec le plus grand soin. Il fait de rapides progrès, préparant la voie à ces terribles flots d'incrédulité qui, avant qu'il soit longtemps, vont envahir la chrétienté.

Dire qu'on est délivré de la loi autrement que par la mort à la loi et par la vie en Christ, n'est pas du christianisme du tout, mais de la licence, dont toute âme pieuse doit s'éloigner avec une sainte horreur. Si nous sommes morts à la loi, nous sommes aussi morts au péché et, par conséquent, nous ne devons pas faire notre propre volonté qui est péché, mais la volonté de Dieu qui est la vraie sainteté pratique.

Souvenons-nous encore que, si nous sommes morts à la loi, nous sommes morts aussi à ce présent siècle mauvais, et associés à un Christ ressuscité, monté au ciel et glorifié. Nous ne sommes donc pas du monde, comme Christ n'était pas du monde. Chercher à se faire une position dans le monde, c'est renier le fait que nous sommes morts à la loi, car nous ne pouvons vivre pour le monde, et en même temps être morts à la loi. La mort de Christ nous a délivrés de la loi, de la puissance du péché, de ce présent siècle mauvais, et de la crainte de la mort. Mais toutes ces choses se lient, et nous ne pouvons être délivrés de l'une sans l'être de toutes. Prétendre être libéré de la loi, tandis qu'on vit dans la chair, dans la mondanité et l'égoïsme, c'est là un des caractères les plus terribles des derniers jours.

Le chrétien est appelé à prouver, dans sa vie journalière, que la grâce peut produire des résultats auxquels la loi n'a jamais pu atteindre. C'est une des gloires morales du christianisme de rendre un homme capable d'abandonner son moi et de vivre pour les autres. C'est ce que la loi n'a jamais pu faire. Sous son empire, chacun devait faire de son mieux, en vue de soi-même. Si un homme essayait d'aimer son prochain, c'était pour s'acquérir une justice propre. Sous la grâce, tout est glorieusement le contraire. Le moi est mis de côté comme une chose condamnée, crucifiée, morte et ensevelie. Le vieux « moi » a disparu, et le nouveau « moi » est devant Dieu dans toute la valeur et la perfection de Christ. Il est notre vie, notre sainteté, notre justice, notre but, notre modèle, notre tout. Il est en nous et nous sommes en lui ; notre vie pratique de chaque jour doit simplement être Christ reproduit en nous par la puissance du Saint Esprit. Nous ne devons donc pas aimer seulement notre prochain, mais aussi nos ennemis, et cela non pour nous acquérir une justice, car nous sommes devenus la justice de Dieu en Christ mais parce que la vie que nous possédons déborde, et cette vie est Christ.

Un chrétien est un homme qui devrait vivre Christ. Il n'est ni un Juif « sous la loi », ni un gentil « sans loi », mais il est « un homme en Christ », placé dans la grâce, appelé à la même obéissance que celle dans laquelle a vécu le Seigneur Jésus lui-même.

Dieu veuille ouvrir les yeux de tous les chrétiens à la vérité de ces choses ! Puisse-t-il les amener à étudier les Écritures, et à se soumettre à leur sainte autorité en tous points ! C'est le grand besoin de notre époque.

Nous savons que notre Seigneur Jésus Christ viendra bientôt, pour enlever son peuple racheté dans les demeures préparées dans la maison du Père, pour être à toujours avec Lui. Mais que deviendront ceux qui seront laissés en arrière ? toute la masse de professants baptisés, mais mondains ? Voilà de solennelles questions qui doivent être considérées devant Dieu, pour qu'elles reçoivent la vraie, la divine réponse.

Nous avons cherché à démontrer par l'Écriture que le chrétien n'est pas sous la loi, mais sous la grâce ; maintenant, nous continuerons notre étude du chapitre 5 du Deutéronome. Nous y trouvons les dix commandements, mais ils y sont présentés un peu autrement que dans le chapitre 20 de l'Exode. Quelques traits caractéristiques demandent l'attention du lecteur.

En Exode 20, nous avons l'histoire ; dans Deut. 5, outre l'histoire, le commentaire ; le législateur y présente des motifs moraux et y fait des appels qui ne seraient nullement à leur place dans l'Exode. Dans l'un, nous avons les faits seuls ; dans l'autre, les faits et leur application pratique. En un mot, nous n'avons aucun motif de supposer que le chap. 5 du Deutéronome ait dû être une répétition littérale du chap. 20 de l'Exode, et, par conséquent, les misérables arguments des incrédules, qui s'appuient sur ces apparentes divergences, tombent d'eux-mêmes.

Comparons, par exemple, les deux passages qui traitent du sabbat. En Exode 20, nous lisons : « Souviens-toi du jour du sabbat, pour le sanctifier. Six jours tu travailleras, et tu feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le sabbat consacré à l'Éternel, ton Dieu Tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête, ni ton étranger qui est dans tes portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, et la terre, la mer, et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié ».

En Deutéronome 5, nous lisons : « Garde le jour du sabbat pour le sanctifier, *comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a commandé*. Six jours tu travailleras et tu feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le sabbat consacré à l'Éternel, ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, *ni ton bœuf, ni ton âne*, ni aucune de tes bêtes, ni ton étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi ; *et tu te souviendras que tu as été serviteur dans le pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir de là à main forte et à bras étendu ; c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de garder le jour du sabbat* » (vers. 12-15).

La différence entre ces deux passages frappe immédiatement. Dans l'Exode, le commandement de garder le jour du repos est basé sur la *création*. Dans le Deutéronome, il est basé sur la *rédemption*, sans la moindre allusion à la création. En un mot, les points de différence proviennent du caractère distinct de chaque livre, et s'expliquent aisément pour tout chrétien spirituel.

Quant à ce qui concerne l'institution du sabbat, souvenons-nous qu'elle repose entièrement sur l'autorité immédiate de la parole de Dieu. D'autres commandements prescrivent de simples devoirs moraux. Chacun sait que c'est moralement mal de tuer ou de voler ; mais, à garder le sabbat, nul n'aurait vu un devoir, si cela n'eût été expressément ordonné par l'autorité divine. De là son immense importance et son intérêt. Dans notre chapitre et en Exode 20, il est placé sur la même ligne que ces grands devoirs moraux, qui sont universellement reconnus par la conscience humaine.

Bien plus, nous voyons en maints autres endroits de l'Écriture que le sabbat est mis à part et présenté tout spécialement comme un précieux lien entre l'Éternel et Israël, comme le sceau de son alliance avec eux et le signe de leur consécration à Lui. Chacun pouvait reconnaître que c'est

moralement mal de tuer et de voler, mais ceux-là seulement qui aimaient l'Éternel et sa Parole aimaient et gardaient ses sabbats.

Ainsi, au chap. 16 de l'Exode, en connexion avec l'envoi de la manne, nous lisons : « Le sixième jour, ils recueillirent du pain au double, deux omers pour chacun ; et tous les principaux de l'assemblée vinrent et le rapportèrent à Moïse. Et il leur dit : C'est ici ce que l'Éternel a dit : Demain est le repos, le sabbat consacré à l'Éternel ; faites cuire ce que vous avez à cuire, et faites bouillir ce que vous avez à faire bouillir, et tout le surplus, serrez-le pour vous pour le garder jusqu'au matin... Et Moïse dit : Mangez-le aujourd'hui, car aujourd'hui est le sabbat consacré à l'Éternel ; aujourd'hui, vous n'en trouverez point aux champs. Six jours vous en recueillerez ; mais au septième jour est le sabbat ; il n'y en aura point en ce jour-là » (v. 22-26). Ils étaient cependant si peu capables d'apprécier le précieux privilège d'avoir à garder le sabbat de l'Éternel, qu'il arriva « qu'au septième jour quelques-uns du peuple sortirent pour en recueillir, et ils n'en trouvèrent point. Et l'Éternel dit à Moïse : Jusques à quand refuserez-vous de garder mes commandements et mes lois ? » — Le fait qu'ils négligeaient le sabbat prouvait que leur état moral était mauvais, qu'ils s'étaient détournés de tous les commandements de Dieu. Le sabbat était la pierre de touche de l'état réel de leurs cœurs envers l'Éternel. — « Voyez que l'Éternel vous a donné le sabbat ; c'est pourquoi il vous donne au sixième jour du pain pour deux jours. Que chacun reste chez lui, que personne ne sorte du lieu où il est, le septième jour. Et le peuple se reposa le septième jour ». Ils trouvaient repos et nourriture en ce saint jour du sabbat.

À la fin du chap. 31, nous trouvons encore un passage bien remarquable pour montrer l'importance que l'Éternel attachait à l'observation du sabbat. Une description détaillée du tabernacle et de ses vaisseaux avait été donnée à Moïse, et il allait recevoir les deux tables du témoignage de la main de l'Éternel ; mais, comme pour prouver la place éminente que le sabbat occupait dans la pensée de Dieu, nous lisons : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Toi, parle aux fils d'Israël, disant : Certainement, vous garderez mes sabbats, car c'est un signe entre moi et vous, en vos générations, pour que vous sachiez que c'est moi, l'Éternel, qui vous sanctifie. Et vous garderez le sabbat, car il vous sera saint ; celui qui le profanera sera certainement mis à mort, car quiconque fera une œuvre en ce jour-là, cette âme sera retranchée du milieu de ses peuples. Pendant six jours le travail se fera, et le septième jour est le sabbat de repos, consacré à l'Éternel ; quiconque fera une œuvre le jour du sabbat sera certainement mis à mort. Et les fils d'Israël garderont le sabbat, pour observer le sabbat en leurs générations ; — une alliance perpétuelle. C'est un signe entre moi et les fils d'Israël, à toujours ; car en six jours l'Éternel a fait les cieux et la terre, et le septième jour il s'est reposé, et a été rafraîchi » (Ex. 31:12-17).

Ce passage établit clairement la stabilité du sabbat. Les termes employés prouvent que ce n'était point une institution temporaire : « un signe entre moi et vous en vos générations » — « une alliance perpétuelle » — « un signe à toujours ».

Le sabbat fut distinctement et exclusivement institué pour la nation juive. Il est mentionné à diverses reprises, comme étant un signe entre l'Éternel et son peuple Israël, mais il ne concernait en aucune manière les nations. Nous verrons par la suite que c'est un beau type du temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de tous ses saints prophètes, mais cela n'ôte rien au fait qu'il est exclusivement une institution juive. Il n'y a pas, dans toute l'Écriture, un seul passage prouvant que le sabbat concernait aussi les gentils.

On allègue que, puisque le sabbat est déjà mentionné dans le second chapitre de la Genèse, il doit nécessairement avoir une application plus générale qu'à la nation juive. Voyons le passage : « Et Dieu eut achevé au sixième jour son œuvre qu'il fit, et il se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il fit. Et Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia, car en ce jour, il se reposa de toute son œuvre que Dieu créa en la faisant » (Gen. 2:2-3).

Voilà qui est bien simple. Il n'est point ici fait mention de l'homme. Il ne nous est pas dit que l'homme se reposa le septième jour. On pourrait s'imaginer ou conclure qu'il le fit, mais le chap. 2 de

la Genèse n'en dit rien. Bien plus ; nous ne voyons pas dans tout ce livre une seule allusion au sabbat. La première fois qu'il en est fait mention, c'est au chap. 16 de l'Exode, passage que nous avons déjà cité : or, là nous voyons qu'il fut donné à Israël, comme à un peuple qui était en relation d'alliance avec l'Éternel. Il est évident qu'ils ne surent ni le reconnaître, ni l'apprécier. Le Psaume 95 et le chap. 4 des Hébreux, nous montrent qu'ils n'entrèrent jamais dans ce repos. Si nous parlons de ce qu'était le sabbat aux yeux de Dieu, il nous dit que c'était un signe entre Lui et son peuple d'Israël, et le critérium de leur condition morale et de l'état de leur cœur envers Lui. Ce n'était pas seulement une portion de la loi donnée par Moïse à la congrégation d'Israël, mais il est maintes fois mentionné et spécifié comme étant une institution qui tenait une place toute particulière aux yeux de Dieu.

Ainsi, nous lisons au chap. 56 d'Ésaïe : « Bienheureux l'homme qui fait cela, et le fils de l'homme qui le tient ferme ; qui garde le sabbat pour ne pas le profaner, et qui garde sa main de faire aucun mal ! Et que le fils de l'étranger qui s'est attaché à l'Éternel ne parle pas, disant : L'Éternel m'a entièrement séparé de son peuple ; et que l'eunuque ne dise pas : Voici, je suis un arbre sec ; car ainsi dit l'Éternel : Aux eunuques qui gardent mes sabbats, et choisissent les choses auxquelles je prends plaisir, et qui tiennent ferme mon alliance, je leur donnerai dans ma maison et au-dedans de mes murs une place et un nom meilleurs que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom éternel qui ne sera pas retranché. Et les fils de l'étranger » — considérés, cela va sans dire, comme liés à Israël de même qu'en Nomb. 15 — « qui s'attachent à l'Éternel pour le servir et pour aimer le nom de l'Éternel, pour être ses serviteurs, — quiconque observe le sabbat pour ne pas le profaner, et ceux qui tiennent ferme mon alliance, je les ferai venir à ma montagne sainte, et je les rendrai joyeux dans ma maison de prière ; leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel ; car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples » (v. 2-7).

Et encore : « Si tu gardes ton pied de profaner le sabbat, de faire ton plaisir en mon saint jour, si tu appelles le sabbat tes délices, et honorable le saint jour de l'Éternel, si tu l'honores en t'abstenant de suivre tes propres chemins, de chercher ton plaisir et de dire des paroles vaines, alors tu trouveras tes délices en l'Éternel, et je te ferai passer à cheval sur les lieux hauts de la terre, et je te nourrirai de l'héritage de Jacob, ton père : car la bouche de l'Éternel a parlé » (Ésa. 58:13-14). Ces citations suffisent pour montrer quelle place importante le sabbat occupe aux yeux de Dieu. Il serait inutile de les multiplier, mais il est encore un passage du Lévitique que nous voudrions citer au lecteur : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Parle aux fils d'Israël, et dis-leur : Les jours solennels de l'Éternel, que vous publierez, seront de saintes convocations. Ce sont ici mes jours solennels : Six jours on travaillera ; et le septième jour est un sabbat de repos, une sainte convocation ; vous ne ferez aucune œuvre : c'est un sabbat consacré à l'Éternel dans toutes vos habitations » (Lév. 23:1-3).

Le sabbat est ici placé en tête de toutes les fêtes solennelles énumérées dans ce merveilleux chapitre, et qui sont pour nous les types de toutes les dispensations de Dieu envers son peuple. Le sabbat est le type du repos éternel, dans lequel Dieu introduira son peuple, quand toutes ses tribulations auront pris fin ; de ce « repos sabbatique » qui reste « pour le peuple de Dieu » (Héb. 4:9). L'Éternel cherchait constamment à rappeler ce glorieux repos à son peuple ; le septième jour, la septième année, l'année du Jubilé, toutes ces belles fêtes sabbatiques avaient pour but de typifier l'époque bénie où Israël sera rassemblé dans son pays, et où le sabbat sera observé comme il ne l'a encore jamais été.

Ceci nous conduit à un second point de vue, savoir la durée permanente du sabbat. Des expressions telles que : « un signe en vos générations » — « une alliance perpétuelle » — « à perpétuité » auraient jamais été employées pour désigner une institution simplement temporaire. Il est vrai, hélas ! qu'Israël n'observa jamais le sabbat selon Dieu, et il n'en comprit jamais la signification ; il n'en savoura jamais les douceurs et les bénédictions. Il en fit le signe de sa justice propre, s'en vanta comme d'une institution nationale, et s'en servit pour s'enorgueillir ; jamais il ne le célébra dans la communion avec Dieu.

Nous parlons de la nation en général, car nous ne saurions douter qu'il ne se soit trouvé des âmes qui, dans le secret, jouissaient du sabbat et comprenaient les pensées de Dieu à ce sujet. Néanmoins, comme nation, Israël ne l'observa jamais comme Dieu le désirait. Écoutons ce que dit Ésaïe : « Ne continuez pas d'apporter de vaines offrandes : l'encens m'est une abomination, — la nouvelle lune et le sabbat, la convocation des assemblées ; je ne puis supporter l'iniquité et la fête solennelle » (chap. 1:13).

La précieuse institution du sabbat, que Dieu avait donnée comme un signe de son alliance avec son peuple, était donc devenue, entre leurs mains, une abomination qu'il ne pouvait plus supporter. Si nous ouvrons les pages du Nouveau Testament, nous voyons les chefs et les docteurs du peuple juif constamment en guerre avec le Seigneur Jésus, par rapport au sabbat. Lisez, par exemple, Luc 6:1-5 et 6-11.

Quelle preuve nous avons ici du peu de valeur du formalisme humain dans l'observance du sabbat. Ces directeurs religieux voulaient que les disciples endurent la faim, plutôt que d'enfreindre *leur* sabbat. Ils auraient laissé l'homme emporter sa main sèche au tombeau, plutôt que de le voir guérir le jour de *leur* sabbat. Hélas ! c'était bien leur sabbat et non celui de Dieu. Son repos ne pouvait s'allier avec la faim et des membres desséchés. Ils n'avaient jamais bien compris le récit de David mangeant les pains de proposition. Ils ne comprenaient pas que les institutions légales doivent céder le pas à la grâce divine venant au-devant des besoins de l'homme. La grâce, avec toute sa splendeur, s'élève au-dessus de toutes les barrières légales, et la foi se réjouit à sa lumière ; mais la religiosité s'offense de l'activité de la grâce et de la hardiesse de la foi. Les pharisiens ne comprenaient pas que l'homme à la main sèche était un commentaire frappant de l'état moral de cette nation ; une preuve vivante du fait qu'ils étaient fort éloignés de Dieu. S'ils eussent été comme ils auraient dû être, il n'y aurait pas eu de mains sèches à guérir ; mais ils n'étaient pas fidèles, et, par conséquent, leur sabbat n'était qu'une forme vide de sens, une observance sans valeur et sans force, une célébration abominable, haïssable aux yeux de Dieu et entièrement incompatible avec la condition de l'homme. Lisez encore Luc 13:10-16.

Quel accablant reproche pour ces formalistes ! Quelle démonstration de la vanité et de la complète nullité de tout leur système judaïque ! Oser parler du sabbat en présence d'une fille d'Abraham liée depuis dix-huit ans par la main cruelle de Satan, quelle incongruité ! Il n'y a rien au monde qui aveugle l'esprit, endurcisse le cœur, endorme la conscience, comme une religion sans Christ. On ne peut bien juger de cette puissance trompeuse et dégradante qu'à la lumière de la présence divine. Peu importait au chef de la synagogue que cette pauvre femme restât infirme jusqu'à la fin de ses jours. Il l'eût laissée continuer à être une triste preuve de la puissance de Satan, pourvu qu'il pût observer son sabbat. Son indignation religieuse était excitée, non pas par la puissance de Satan révélée dans l'état de cette femme, mais par la puissance de Christ révélée par sa complète délivrance.

Le Seigneur lui répond comme il le mérite. « Et comme il disait ces choses ; tous ses adversaires furent couverts de honte ; et toute la foule se réjouissait de toutes les choses glorieuses qui étaient faites par lui » (Luc 13:17). Quel contraste frappant ! Les adhérents d'une religion fautive, vaine et cruelle, démasqués et couverts de honte et de confusion ; puis, d'un autre côté, la foule se réjouissant des œuvres glorieuses du Fils de Dieu qui était venu au milieu d'eux pour les délivrer de la puissance écrasante de Satan ; pour remplir leurs cœurs de la joie du salut de Dieu, leurs bouches de sa louange.

Cette question du sabbat, si souvent débattue, doit être examinée à fond à la lumière de l'Écriture, car nous sommes convaincus que nombre de chrétiens professants ne se doutent pas de tout ce qui s'y rattache.

Le commencement du chap. 5 de Jean illustre, d'une manière remarquable la condition d'Israël.

Le réservoir de Béthesda est une frappante illustration de toute la famille humaine et de la nation d'Israël, de leur condition morale et spirituelle, considérée au point de vue de Dieu ! « Aveugles, infirmes, membres secs », tel est le réel état de l'homme, et plutôt à Dieu que l'homme le comprît.

Mais il y avait au milieu de cette multitude d'infirmes un homme, dont l'état de faiblesse et d'épuisement était tel que le réservoir de Béthesda ne pouvait rien pour lui. Il ne pensait qu'à obtenir un secours humain pour parvenir au réservoir, mais chacun, image frappante de tous ceux qui cherchent le salut par les œuvres, faisait de son mieux pour soi-même. Nul souci des autres ; nulle pensée de leur venir en aide. « Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton petit lit, et marche. Et aussitôt l'homme fut guéri, et il prit son petit lit, et marcha. *Or c'était sabbat ce jour-là* » (v. 8-9).

Nous avons de nouveau ici le sabbat de l'homme, car ce n'était certainement pas celui de Dieu. La misérable multitude réunie autour du réservoir prouvait que le repos de Dieu n'était pas encore venu, que son glorieux antitype n'avait point encore lui sur cette terre coupable. Lorsque ce beau jour paraîtra, il n'y aura plus d'aveugles, de boiteux, ni d'infirmes, sous les portiques du réservoir de Béthesda. Le repos sabbatique de Dieu est absolument incompatible avec les misères humaines.

C'était le sabbat de l'homme. Ce n'était plus le signe de l'alliance de l'Éternel avec la postérité d'Abraham, comme cela avait été jadis, et comme cela sera de nouveau une fois. Le sabbat était devenu en Israël un signe de la propre justice de l'homme. Selon les Juifs, il était permis à l'homme de rester couché année après année sur ce même grabat, tandis qu'eux continuaient leurs vaines et inutiles tentatives pour observer le sabbat. S'ils eussent eu la moindre intelligence spirituelle, ils eussent compris l'inconséquence qu'il y avait à vouloir conserver leurs traditions au sujet du sabbat, en présence des misères humaines, des maladies et de toutes sortes de dégradations. Mais ils étaient complètement aveugles ; aussi, lorsque les résultats glorieux du ministère de Christ se révèlent, ils ont l'audace de les déclarer contraires à la loi.

Et non seulement cela, mais « à cause de cela, les Juifs persécutaient Jésus et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il avait fait ces choses en un jour de sabbat ». Quel spectacle ! Des gens religieux, mieux encore, les chefs et les docteurs de la religion, les conducteurs du soi-disant peuple de Dieu, cherchent à faire mourir « le Seigneur du sabbat », parce qu'il avait guéri un homme le jour du sabbat !

Mais observez la réponse de notre Seigneur au verset 17: « Mon père *travaille* jusqu'à maintenant, et moi je travaille ». Cette parole si brève, mais si concluante, nous donne la clef de toute l'affaire. Elle nous dévoile la vraie condition de l'humanité en général et celle d'Israël en particulier ; elle nous présente d'une manière touchante le grand secret de la vie et du ministère de notre Seigneur. Il n'était pas venu dans ce monde pour se reposer ; que Dieu en soit béni ! Comment aurait-il pu se reposer, — observer le sabbat, — entouré qu'il était par toutes les misères humaines ? Cette multitude d'impotents qui remplissaient les portiques du réservoir de Béthesda, n'aurait-elle pas dû montrer « aux Juifs » la folie de leurs idées au sujet du sabbat ? Car cette multitude n'était-elle pas un spécimen de la condition de la nation d'Israël et de toute la famille humaine ? Et comment l'amour divin aurait-il pu se reposer au milieu d'un tel état de choses ? C'eût été totalement impossible. L'amour ne peut que travailler au milieu des scènes de péché et de douleurs. Du moment où l'homme est tombé, le Père avait travaillé. Puis le Fils parut pour continuer l'œuvre. Maintenant le Saint Esprit travaille. C'est le travail, et non le repos, qui est l'ordre divin dans un monde tel que celui-ci. « Il reste donc un repos sabbatique pour le peuple de Dieu ».

Le Seigneur Jésus allait faisant du bien le jour du sabbat tout comme les autres jours, et lorsque enfin il eut achevé l'œuvre glorieuse de la rédemption, il passa le sabbat dans le tombeau et ressuscita le premier jour de la semaine, comme le premier-né d'entre les morts, la tête d'une nouvelle création dans laquelle tout est de Dieu, et où il ne saurait plus être question « de jours, de mois, de temps et d'années ». Si nous comprenons bien ce que signifient la mort et la résurrection, nous n'observerons plus les jours. La mort de Christ a mis fin à tout cet ordre de choses, et sa résurrection nous introduit dans une sphère entièrement différente, où nous avons le privilège de

marcher à la lumière et dans la puissance de ces réalités éternelles qui sont nôtres en Christ, et en vivant contraste avec les observances superstitieuses d'une religiosité charnelle et mondaine.

Nous voici arrivés à un point fort intéressant de notre sujet, savoir, la différence qui existe entre le sabbat et « le jour du Seigneur, ou le premier jour de la semaine ». On confond souvent ces deux choses. Nous entendons fréquemment des personnes vraiment pieuses parler du « sabbat chrétien », expression qui ne se trouve nulle part dans toute la Bible. Or nous devons toujours chercher à nous exprimer d'une manière conforme à l'Écriture.

Nous sommes persuadés que l'ennemi de Dieu et de son Christ est beaucoup plus mêlé qu'on ne le croit aux formes et aux conventions de la chrétienté ; c'est là ce qui rend la chose si sérieuse. Le lecteur trouvera peut-être qu'il est ridicule de désapprouver l'expression de « sabbat chrétien », mais s'il examine la question à la lumière du Nouveau Testament, il verra qu'elle se développe d'une manière fort importante. On dit souvent que « le nom ne fait rien à la chose », mais dans le sujet qui nous occupe, le nom caractérise la chose.

Nous avons déjà remarqué que notre Seigneur passa le jour du sabbat dans le tombeau. Ce fait n'a-t-il pas une profonde signification ? Nous ne saurions en douter. Nous y lisons la mise de côté de l'ancien ordre de choses, et la complète impossibilité d'observer un sabbat dans un monde de péché et de mort. L'amour ne pouvait se reposer dans un monde tel que celui-ci ; il ne pouvait que travailler et mourir. C'est ce que nous lisons sur la tombe où le Seigneur du sabbat fut déposé.

Mais, dira-t-on, le premier jour de la semaine n'est-il pas le sabbat nouveau, le sabbat chrétien ? Il n'est jamais appelé ainsi dans le Nouveau Testament. Si nous étudions les Actes des Apôtres, nous verrons que ces deux jours sont mentionnés d'une manière tout à fait distincte. Le jour du sabbat, nous voyons les Juifs assemblés dans leurs synagogues pour la lecture de la loi et des prophètes. Le premier jour de la semaine, nous voyons les chrétiens assemblés pour rompre le pain. Ces deux jours étaient aussi distincts que le judaïsme et le christianisme, et rien, absolument rien, ne pourrait faire supposer que le sabbat se soit jamais confondu avec le premier jour de la semaine. Où nous est-il dit que le sabbat ait été transporté, du septième jour au huitième, ou au premier jour de la semaine ? Nulle part, assurément.

Qu'on se souvienne aussi que le sabbat n'est pas seulement *un* septième jour, mais *le* septième jour. Quelques-uns croient que, pourvu qu'une septième partie du temps soit donnée au repos et aux devoirs publics de la religion, cela suffit, et que peu importe le nom dont on l'appelle. Il en résulte que différentes nations et divers systèmes religieux ont leur jour du sabbat. Mais cela ne saurait suffire aux âmes qui désirent s'en tenir uniquement à l'Écriture. Le repos d'Éden était *le* septième jour. Le repos pour Israël était *le* septième jour. Mais le huitième attire nos pensées vers l'éternité, et, dans le Nouveau Testament, il est appelé « le premier jour de la semaine », comme marquant le commencement de ce nouvel ordre de choses, dont la croix est la base impérissable, et un Christ ressuscité la Tête glorieuse et le centre. Or, appeler ce jour-là le « sabbat chrétien », c'est simplement confondre les choses terrestres et les célestes. C'est faire descendre le chrétien de sa haute position, en tant qu'uni à une Tête glorifiée dans les cieux, et l'occuper d'ordonnances charnelles imposées jusqu'au temps de l'Évangile ; d'observances de jours, de mois, de temps et d'années, comme l'apôtre le reprochait aux assemblées de la Galatie.

Bref, plus nous réfléchissons à cette expression « sabbat chrétien », plus nous sommes convaincus qu'elle tend, ainsi que beaucoup d'autres termes usuels dans la chrétienté, à dérober au chrétien ces grandes vérités qui distinguent l'Église de Dieu de tout ce qui l'a précédée et de tout ce qui suivra. L'Église, bien que sur la terre, n'est pas de ce monde, tout comme Christ n'est pas de ce monde. Elle est céleste dans son origine, son caractère, ses principes, sa marche et ses espérances. Elle est placée entre la croix et la gloire. Les limites de son existence sur la terre sont le jour de la Pentecôte, lorsque le Saint Esprit descendit pour la former, et la venue de Christ pour la prendre auprès de Lui.

Rien ne saurait être plus clair. C'est donc fausser la position du chrétien tout entière, que de vouloir forcer l'Église de Dieu à observer, soit légalement, soit superstitieusement, « les jours, les

mois, les temps et les années » ; c'est attaquer la révélation divine, et priver le chrétien de la place qui lui appartient, par la grâce infinie de Dieu et par la rédemption accomplie par Christ.

Si le lecteur trouve que nous allons trop loin dans nos assertions, qu'il médite le passage suivant de l'épître de Paul aux Colossiens : « Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en lui, enracinés et édifiés en lui, et affermis dans la foi, selon que vous avez été enseignés, abondant en elle avec des actions de grâces. Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la *philosophie et par de vaines déceptions* », — remarquez cette association peu flatteuse pour la philosophie ! — « selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ ; car en lui habite *toute la plénitude de la déité* corporellement ; et vous êtes accomplis en lui, qui est le chef de toute principauté et autorité ». — Que nous faut-il de plus ? — « En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a *pas été faite de main*, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, *nous ayant pardonné toutes nos fautes*, ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix » (Col. 2:6-15).

Magnifique victoire remportée par Lui seul et pour nous ! Que reste-t-il encore ? « Que personne *donc* ne vous juge en ce qui concerne le manger ou le boire, ou à propos d'un jour de fête ou de nouvelle lune, ou de sabbats, qui sont une ombre des choses à venir ; mais le corps est du Christ ».

Que peut avoir à faire, au point de vue religieux, avec le manger, le boire, ou les jours de fête, un chrétien qui est complet et accepté en un Christ ressuscité et glorifié ? Que peuvent faire pour lui la philosophie, les traditions, ou la religion du monde ? Que sont les ombres pour celui qui a saisi, par la foi, la substance éternelle ? Rien absolument ; c'est pourquoi aussi l'apôtre continue : « Que personne ne vous frustre du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et dans le culte des anges, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues, enflé d'un vain orgueil par les pensées de sa chair, et *ne tenant pas ferme le chef*, duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu. *Si vous êtes morts avec Christ* aux éléments du monde, pourquoi, *comme si vous étiez encore en vie dans le monde*, établissez-vous des ordonnances — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas ! — (choses qui sont toutes destinées à périr par l'usage), *selon les commandements et les enseignements des hommes* (qui ont bien une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, et en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, ne lui rendant pas un certain honneur), pour la satisfaction de la chair ? » c'est-à-dire non pas en rendant au corps le degré d'honneur qui lui est dû en tant que vaisseau de Dieu, mais enflant la chair par un orgueil religieux alimenté par une vaine, creuse et prétendue sainteté (Col. 2:6-23).

Si l'on comprend bien l'esprit de ce merveilleux passage, on sera au clair, non seulement sur la question du sabbat, mais encore sur tout un système de choses qui y a rapport. Le chrétien, qui a bien saisi quelle est sa position, en a fini pour toujours avec toute question religieuse, au sujet du manger, du boire, des jours, des mois, des temps et des années. Il n'a rien à faire avec les saintes époques, ni avec les saints lieux. Il est mort avec Christ aux éléments du monde, et comme tel, il est délivré de toutes les ordonnances d'une religion traditionnelle. Il est du ciel, où il n'y a ni nouvelles lunes, ni jours de fête, ni sabbats. Il appartient à la nouvelle création, où toutes choses sont de Dieu, et, par conséquent, il ne saurait voir aucune force morale dans des mots tels que ceux-ci : « ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas ». Ils ne s'appliquent en aucune façon à lui. Il vit dans une atmosphère où les nuages, les vapeurs et les brouillards du monachisme et de l'ascétisme ne se voient jamais. Il a mis de côté toutes les formes inutiles d'un piétisme charnel et a reçu, en échange, les sûres réalités de la vie chrétienne. Son oreille a été ouverte pour entendre et son cœur pour comprendre la puissante exhortation de l'apôtre inspiré : « Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu pensez aux

choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; *car vous êtes morts*, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire » (Col. 3:1).

Nous avons ici le contraste frappant de quelques-unes des gloires du vrai christianisme avec les formes stériles et desséchantes d'une religiosité charnelle et mondaine. La vie chrétienne ne consiste point dans l'observation de certaines ordonnances, commandements ou traditions des hommes. Elle est une divine réalité. C'est Christ dans le cœur, et Christ reproduit dans la vie de chaque jour, par la puissance du Saint Esprit. C'est l'homme nouveau, formé d'après le modèle de Christ lui-même, et se révélant dans les moindres détails de notre conduite et de notre marche au milieu du monde, de nos familles, dans nos transactions avec nos semblables, dans nos manières, notre humeur, en un mot dans tout ce qui est nous-mêmes. Ce n'est point une affaire de profession ou de dogme, d'opinion ou de sentiment, mais une réalité vivante et incontestable. C'est la dépendance de Dieu établie dans le cœur, étendant sa domination bénie sur tout l'être moral, et répandant sa douce influence sur toute la sphère où nous sommes appelés à vivre. C'est le chrétien marchant sur les traces bénies de Celui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien ; cherchant, selon son pouvoir, à se rendre utile ; ne vivant pas pour soi-même, mais pour les autres ; trouvant son plaisir à donner et à servir ; toujours prêt à soulager et à sympathiser avec les cœurs affligés ou découragés.

Tel est le christianisme. Oh ! combien il diffère de toutes les formes que revêtent le légalisme et la superstition ! Quel contraste avec l'ignorante observance des jours, des mois, des temps et des années, l'abstention des viandes, la défense de se marier, et tant d'autres erreurs ! Quelle différence d'avec la sentimentalité du mystique, la mélancolie de l'ascète et les austérités du moine ! Oui, le vrai christianisme du Nouveau Testament est entièrement différent de tout cela, comme aussi de la triste union d'une profession sans pratique, qui, possédant par l'intelligence de grandes vérités, ne s'en associe pas moins à une vie de mondanité et de satisfactions égoïstes. Le vrai christianisme produit ce qui est divin, céleste et spirituel, au milieu de tout ce qui est naturel, humain et terrestre. Puissent l'auteur et le lecteur de ces lignes avoir le saint désir de posséder ce christianisme moralement glorieux révélé dans les pages du Nouveau Testament.

Il n'est pas nécessaire, croyons-nous, d'en dire davantage sur la question du sabbat. Si le lecteur a bien saisi le sens des passages qui ont été cités, il verra sans peine quelle est la place que le sabbat occupe dans les dispensations de Dieu. Il comprendra qu'il se rapporte directement à Israël et à la terre, qu'il est un signe de l'alliance entre l'Éternel et son peuple terrestre, et une importante pierre de touche de leur état spirituel.

En outre, le lecteur verra qu'Israël n'observa jamais réellement le sabbat, n'en comprit jamais la signification, n'en apprécia jamais la valeur. C'est ce qui fut rendu évident dans la vie, le ministère et la mort de notre Seigneur Jésus Christ, lequel accomplit nombre de ses œuvres de miséricorde le jour du sabbat, et finalement passa cette journée dans le tombeau.

Le lecteur enfin comprendra quelle différence il y a entre le sabbat juif et le premier jour de la semaine ou le jour du Seigneur, lequel n'est pas une seule fois appelé sabbat dans le Nouveau Testament, mais est, au contraire, constamment mentionné distinctement. Ce n'est point le sabbat transformé et transféré à un autre jour, mais un jour entièrement nouveau, ayant sa propre identité et sa raison d'être, laissant le sabbat complètement de côté, comme une institution suspendue momentanément, pour être reprise par la suite, lorsque la postérité d'Abraham sera rentrée de nouveau dans la terre promise (voyez Ézé. 46:1, 12).

Nous ne pouvons quitter cet intéressant sujet, sans dire quelques mots de la place assignée dans le Nouveau Testament au jour du Seigneur, ou premier jour de la semaine. Bien qu'il ne soit pas le sabbat et qu'il n'ait rien à faire avec les fêtes, les nouvelles lunes, ou « les jours, les mois, les temps et les années », il a cependant une place qui lui est propre dans la chrétienté, comme le prouvent maints passages du Nouveau Testament.

Notre Seigneur est ressuscité d'entre les morts ce jour-là. Il a rencontré maintes et maintes fois ses disciples en ce jour. Les apôtres et les frères en Troade se réunissaient pour rompre le pain ce même jour (Actes 20:7). L'apôtre ordonne aux Corinthiens et à tous ceux qui, en tous lieux, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, de déposer leurs offrandes ce jour-là. Le premier jour de la semaine était donc *le* jour spécial, où le peuple de Dieu devait se réunir pour prendre la cène du Seigneur ; le culte, la communion, et le ministère, se trouvant ainsi liés à cette précieuse institution. L'apôtre Jean nous dit aussi que ce fut en ce jour dominical qu'il fut en esprit et qu'il reçut la Révélation merveilleuse qui clôt le volume divin (Apocalypse. 1:10) (\*).

(\*). Quelques personnes croient que l'expression : « Jour dominical » devrait être rendue par : « le jour du Seigneur » ; elles pensent que l'apôtre était dans l'esprit de ce jour où notre Seigneur reprendra possession de sa puissance et de son royaume. Il y a deux graves objections à cette manière de voir. D'abord les mots rendus en Apoc. 1:10, par « le jour dominical », sont différents de ceux traduits en 1 Thes. 5:2 ; 2 Thes. 2:2 ; 2 Pierre 3. 10, par : « le jour du Seigneur ».

Il nous semble que cela devrait trancher la question, mais nous ferons remarquer, en outre, que la plus grande partie du livre de l'Apocalypse traite non « du jour du Seigneur », mais d'événements qui lui sont antérieurs.

Nous sommes donc convaincus que, dans ce passage, l'expression « jour du Seigneur », ou « dominical », signifie : « le premier jour de la semaine », fait important, puisqu'il nous prouve que ce jour-là a une place toute spéciale dans la parole de Dieu, place que tout chrétien spirituel lui donnera avec reconnaissance.

Nous avons donc des preuves évidentes que le jour du Seigneur ne doit pas être mis au même niveau que les jours ordinaires. Pour le vrai chrétien, ce n'est ni le sabbat juif, ni le dimanche des gentils, mais le jour du Seigneur, dans lequel ses rachetés se réunissent avec joie autour de sa table pour faire la fête par laquelle ils annoncent sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Aucun légalisme, aucune superstition ne se rattachent au premier jour de la semaine. Le prétendre, serait renier toute la chaîne de vérités qui se lient à ce jour. Nous n'avons pas de commandements directs touchant l'observation de ce jour, mais les passages auxquels nous avons fait allusion suffiront à tout cœur spirituel ; et nous dirons, en outre, que les instincts de la nature divine pousseront tout vrai chrétien à honorer le jour du Seigneur, à l'aimer et à le mettre à part pour le culte et le service de Dieu. La seule pensée que quelqu'un, faisant profession d'aimer Christ, puisse s'occuper d'affaires ou voyager sans nécessité le jour du Seigneur répugne à tout cœur vraiment pieux. Nous croyons que c'est un saint privilège que de pouvoir se retirer, autant que possible, de toutes les distractions de la terre, pour consacrer les heures du jour du Seigneur à Lui-même et à son service.

On objectera, peut-être, que le chrétien doit consacrer chaque jour au Seigneur. Assurément ; nous Lui appartenons dans le sens le plus complet et le plus élevé. Tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes lui appartient ; nous en convenons avec bonheur. Nous sommes appelés à faire tout en son nom et pour sa gloire. C'est notre privilège d'acheter, de vendre, de manger, de boire, en un mot de tout faire comme étant devant ses yeux, dans la crainte et l'amour de son saint Nom. Nous ne devrions jamais, quelque jour de la semaine que ce soit, mettre la main à une chose quelconque sur laquelle nous ne pouvons pas, en toute confiance, demander la bénédiction du Seigneur.

Tout cela est pleinement reconnu par tout vrai chrétien ; mais, en même temps, il nous semble impossible qu'on lise le Nouveau Testament sans voir que le jour du Seigneur y occupe une place unique ; qu'il est marqué pour nous, de la manière la plus distincte ; qu'il a une signification et une importance que ne peut s'approprier aucun autre jour de la semaine. Nous en sommes si convaincus, que lors même que les lois de divers pays n'ordonneraient point que le jour du Seigneur soit observé, nous considérerions comme un devoir sacré et comme un saint privilège de nous abstenir alors de toute transaction commerciale quelconque.

Grâces à Dieu, les lois de plusieurs contrées veulent que le jour du Seigneur soit observé. C'est là une bénédiction signalée pour tous ceux qui aiment ce jour par amour pour le Seigneur. Nous reconnaissons sa grande bonté en arrachant ce jour à l'étreinte envahissante du monde pour le donner à son peuple et à ses serviteurs, afin qu'ils le consacrent à son culte et à son service.

Quelle faveur que d'avoir le jour du Seigneur avec son oubli profond des choses de la terre. Que ferions-nous sans lui ? Quelle interruption bénie au travail de la semaine. Que ses exercices sont rafraîchissants pour l'âme. Qu'il est précieux de se réunir autour de la table du Seigneur pour se souvenir de Lui, pour annoncer sa mort, et célébrer ses louanges. Qu'ils sont doux les devoirs divers du jour du Seigneur, que ce soient ceux de l'évangéliste, du pasteur, du docteur, de celui qui enseigne à l'école du dimanche, ou de celui qui distribue des traités. Quel langage humain pourra exprimer la valeur et l'intérêt de toutes ces choses ? Il est vrai que le jour du Seigneur n'est rien moins qu'un jour de repos pour ses serviteurs ; ils sont souvent plus fatigués ce jour-là que tout autre de la semaine ; mais, c'est une fatigue qui recevra sa belle récompense dans le repos qui reste pour le peuple de Dieu.

Encore une fois, cher lecteur chrétien, élevons nos cœurs avec reconnaissance à Dieu, pour le précieux privilège du jour du Seigneur. Puisse-t-il le continuer à son Église jusqu'à ce qu'il vienne ! Puisse-t-il anéantir, par sa toute-puissance, tous les efforts des incroyants et des athées pour renverser les barrières que les ordonnances ont élevées autour du jour du Seigneur ! Ce serait réellement un triste jour que celui où ces barrières seraient renversées.

Quelques personnes diront peut-être que le sabbat est aboli et, par conséquent, qu'il ne nous lie plus. Un grand nombre de chrétiens de profession ont pris cette raison pour demander, en Angleterre, que les lieux publics de récréation fussent ouverts le dimanche. Hélas ! il est facile de voir ce que l'on recherche et à quoi l'on voudrait en venir. On voudrait mettre de côté la loi, afin d'avoir toute liberté pour les plaisirs mondains. On ne comprend pas que le seul moyen d'être délivré de la loi, c'est d'être mort à la loi, et si nous sommes morts à la loi, nous sommes aussi nécessairement morts au péché et au monde.

C'est là toute la différence. Béni soit Dieu, le chrétien est affranchi de la loi, mais s'il en est ainsi, ce n'est point pour qu'il s'amuse et prenne ses aises le jour du Seigneur ou tel autre jour, mais afin qu'il vive pour Dieu. « Car moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu » (Gal. 2:19). Voilà le terrain chrétien ; il ne peut être occupé que par ceux qui sont vraiment nés de Dieu. Le monde ne saurait le comprendre, non plus que les saints privilèges et exercices spirituels du jour du Seigneur.

Tout cela est vrai, mais en même temps nous sommes persuadés que si l'Angleterre enlevait les barrières qui entourent le jour du Seigneur, on verrait alors combien elle a abandonné cette profession de religion qui l'a si longtemps caractérisée comme nation, et avec quelle rapidité elle s'avance du côté de l'incrédulité et de l'athéisme. Nous ne devons pas perdre de vue le fait sérieux que l'Angleterre s'est donnée pour être une nation chrétienne, faisant profession d'être gouvernée par la parole de Dieu. Elle est, par conséquent, beaucoup plus responsable que les nations qui sont enveloppées dans les ténèbres du paganisme. Nous croyons que les nations, tout comme les individus, auront à répondre de la profession qu'elles auront faite, et que, par conséquent, les nations qui s'appellent chrétiennes seront jugées, non seulement par la lumière de la création ou par la loi de Moïse, mais par la pleine et brillante lumière de ce christianisme qu'elles professent, oui, par toute la vérité contenue dans le précieux volume qu'elles possèdent et dont elles font leur gloire. Les païens seront jugés sur le terrain de la création ; les Juifs sur celui de la loi, les chrétiens de nom sur le terrain de la vérité du christianisme.

Ce fait si sérieux rend la position de toutes les nations professantes, excessivement grave. Dieu les traitera, sans aucun doute, suivant la profession qu'elles auront faite. Il ne sert à rien de dire qu'elles ne comprennent pas ce qu'elles professent, car pourquoi professer ce qu'on ne comprend ni ne croit ? Le fait est qu'elles font profession de comprendre et de croire ; or c'est d'après ce fait qu'elles seront jugées. Elles se font gloire de cette phrase familière : « La Bible, et la Bible seule est la religion des protestants ».

S'il en est ainsi, combien solennelle est la pensée que l'Angleterre sera jugée d'après la Bible Quel sera son jugement ? quelle sera sa fin ? Que tous ceux que cela concerne y réfléchissent sérieusement.

Nous quitterons maintenant le sujet du sabbat et du jour du Seigneur, pour terminer cette partie de notre étude, en recommandant à nos lecteurs de lire attentivement les versets 22 à 23, fin de notre chapitre 5.

Après avoir présenté au peuple les dix commandements, Moïse leur rappelle les circonstances solennelles qui avaient accompagné la promulgation de la loi, de même que ce qu'ils avaient éprouvé et exprimé en cette occasion.

Le grand principe du livre du Deutéronome brille ici dans tout son éclat. Il est exprimé par ces touchantes paroles qui sont comme le noyau du passage que nous venons de citer : « Oh ! s'ils avaient *toujours ce cœur-là pour me craindre* et pour garder *tous* mes commandements, afin de prospérer, eux et leurs fils, à toujours ! » (v. 29).

Précieuses paroles ! Elles nous révèlent, d'une manière bénie, le secret de cette vie que, en tant que chrétiens, nous sommes appelés à vivre jour après jour, de cette vie d'obéissance simple et implicite, provenant d'un cœur qui craint le Seigneur, non dans un esprit servile, mais avec cet amour vrai, respectueux, que le Saint Esprit répand dans nos cœurs. C'est là ce qui réjouit notre Père. Il nous dit : « Mon fils, donne-moi ton cœur ». Quand le cœur est donné, tout vient ensuite, sans peine. Un cœur qui aime Dieu, trouve sa plus grande joie à obéir à tous ses commandements, et rien n'a de valeur pour Dieu que ce qui découle d'un cœur dévoué. C'est du cœur que procèdent les sources de la vie ; lors donc qu'il est gouverné par l'amour de Dieu, il éprouve le besoin et le désir d'obéir à tous ses commandements. Nous aimons ses commandements, parce que nous l'aimons, Lui. Chacune de ses paroles est précieuse au cœur qui l'aime. Chaque précepte, chaque statut, chaque ordonnance, en un mot sa loi tout entière, sont chéris, respectés et obéis, parce que son Nom et son autorité s'y rattachent.

Le lecteur trouvera au Psaume 119 l'illustration du sujet qui nous occupe, et l'exemple d'une âme qui est à l'unisson avec ces paroles : « Oh ! S'ils avaient *toujours ce cœur-là pour me craindre* et pour garder *tous* mes commandements ! » Ce sont les touchantes aspirations d'un cœur, qui trouvait ses constantes et profondes délices en la loi de Dieu. Il y a, dans ce Psaume admirable, non moins de cent soixante et dix allusions à cette précieuse loi ; semblables à des perles, elles enrichissent chacun de ces versets.

Sûrement, cela réjouit le cœur et restaure l'âme d'avoir sous les yeux des paroles telles que celles de ce Psaume, et dont plusieurs furent prononcées par notre Seigneur lui-même, dans les jours de sa chair. Il vivait de la Parole. Elle était la nourriture de son âme, l'instrument de son ministère, son autorité en toutes choses. C'est par elle qu'il était victorieux de Satan, qu'il réduisait au silence les sadducéens, les pharisiens et les hérوديens. C'est par la Parole qu'il enseignait ses disciples, et c'est à elle qu'il recommanda ses serviteurs au moment de monter au ciel.

Quelle place cela donne à l'Écriture Sainte, lorsque nous nous souvenons que le précieux volume inspiré est sous-entendu dans chacune des sentences de cet admirable Psaume ! Le Seigneur en appelle en toute occasion à la Parole, comme à une autorité divine et irrévocable. Quoiqu'il fût lui-même Dieu et l'Auteur du volume, cependant, ayant pris sa place comme homme sur la terre, il démontre constamment que c'est le devoir absolu et le privilège sacré de l'homme de vivre de la parole de Dieu, et de se soumettre à son autorité divine.

N'y a-t-il pas là une réponse bien claire à cette question si souvent faite par l'incrédulité : « Comment saurons-nous que la Bible est la parole de Dieu ? » Si nous croyons réellement en Christ, si nous le reconnaissons comme Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, vrai Dieu et vrai homme, nous ne pouvons ne pas admettre la force morale du fait que cette Personne divine en appelle constamment aux Écritures, — Moïse, les prophètes et les Psaumes, — comme à une loi divine. Ne

savait-il pas que c'était la parole de Dieu ? En tant que Dieu, il l'avait dictée ; en tant qu'homme, il la recevait, il en vivait et en reconnaissait l'autorité supérieure en toutes choses.

Quelle leçon et quel reproche pour l'église professante et pour tous ces docteurs et écrivains soi-disant chrétiens, qui ont eu l'audace d'attaquer la grande vérité fondamentale de l'inspiration des Écritures en général, et celle des cinq livres de Moïse en particulier ! Qu'il est terrible d'entendre des hommes qui enseignent dans l'Église de Dieu, oser appeler apocryphes les pages que notre Seigneur et Maître recevait et reconnaissait comme étant divines !

Et pourtant on voudrait nous faire croire que tout va progressant ! Les absurdités dégradantes du ritualisme et les raisonnements blasphématoires de l'incrédulité se multiplient rapidement autour de nous. Là même où ces influences ne dominent pas directement, on ne voit que froide indifférence, amour de ses aises, égoïsme, mondanité, tout en un mot, sauf les preuves d'un progrès spirituel. Si les masses ne sont pas entraînées par l'incrédulité d'un côté, ou par le ritualisme de l'autre, c'est en grande partie parce qu'elles sont trop occupées de leurs plaisirs et de leurs gains pour penser à autre chose. Quant à la religion du jour, si vous en retranchez l'argent et la musique, il ne vous restera pas grand-chose.

L'observation et l'expérience montrent donc avec évidence que les choses sont loin de progresser ; les preuves du contraire sont en si grand nombre, que croire encore à cette théorie est le fait d'une étonnante crédulité.

Quelques-uns diront peut-être que nous ne devons pas juger d'après ce que nous voyons ; qu'il faut toujours espérer. Cela est vrai, pourvu que notre espoir soit fondé sur une parole divine. Si l'on peut nous montrer une seule ligne de l'Écriture qui prouve que le système actuel sera marqué par une amélioration générale dans la religion, la politique, la morale ou la société, alors espérons, même contre espérance. Une seule parole inspirée est suffisante pour former la base d'une espérance qui élèvera le cœur au-dessus des circonstances les plus sombres et les plus décourageantes.

Mais où trouverons-nous cette parole ? Nulle part. Le témoignage de la Bible, du commencement à la fin, l'enseignement constant de la Sainte Écriture, la voix des prophètes et des apôtres, tous à l'unisson s'accordent à prouver que l'état actuel des choses empirera rapidement jusqu'à ce que les brillants rayons de la gloire millénaire viennent réjouir la terre opprimée. Il faut, avant cela, que l'épée du jugement accomplisse son œuvre terrible. Si nous voulions citer les passages à l'appui de cette assertion, nous remplirions un volume, car ils forment une large portion des écrits prophétiques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est ce que nous n'essaierons pas de faire. Le lecteur a sa Bible devant lui ; qu'il l'étudie, en mettant de côté toutes ses idées préconçues selon les enseignements généralement admis dans la chrétienté, ainsi que la phraséologie du monde religieux, avec tous les dogmes des écoles de théologie ; s'il vient avec la simplicité d'un petit enfant à la pure source de la Sainte Écriture, le résultat de ses recherches sera une conviction claire et certaine que le monde ne se convertira point par les moyens employés jusqu'ici ; enfin que ce ne sera pas l'Évangile de paix, mais la verge de la destruction qui préparera la terre pour la gloire millénaire.

Qu'on ne pense pas, néanmoins, que nous désapprouvons le bien qui se fait. Au contraire, nous en bénissons Dieu, et nous nous réjouissons du moindre effort tenté pour répandre le précieux Évangile de la grâce de Dieu ; nous rendons grâce pour chaque âme amenée dans le cercle béni du salut de Dieu. Nous sommes heureux à la pensée que quatre-vingt-cinq millions de Bibles sont répandues sur la terre. Qui pourrait calculer les effets qu'elles peuvent produire, ou même celui d'un seul exemplaire ? Nous accompagnons de nos meilleurs vœux tous les pieux missionnaires qui portent la bonne nouvelle du salut dans les ruelles de Londres, ou jusqu'aux confins les plus éloignés de la terre.

Cependant nous ne sommes pas de ceux qui croient à la conversion du monde par les moyens employés maintenant. L'Écriture nous dit que ce sera lorsque les jugements de Dieu seront sur la terre, que les peuples apprendront la justice.

Ce seul texte inspiré devrait suffire pour prouver que ce n'est point par l'Évangile que le monde doit être converti ; des centaines d'autres tiennent le même langage et enseignent la même vérité. Ce n'est point par la grâce, mais par le jugement, que les habitants de la terre apprendront la justice (Ésaïe 26:8, 9).

Quel est donc le but de l'Évangile ? S'il ne doit pas convertir le monde, pourquoi donc le prêchons-nous ? L'apôtre Jacques, dans son discours au concile assemblé à Jérusalem, répond d'une manière directe à cette question. Il dit : « Siméon a raconté comment Dieu a premièrement visité les nations ». — Dans quel but ? Était-ce pour les convertir toutes ? Bien au contraire : « *Pour en tirer un peuple pour son nom* » (Actes 15:13). Rien ne saurait être plus clair. Ces paroles nous montrent quel devrait être le but de tous les efforts missionnaires, savoir : « de tirer (d'entre les nations) un peuple pour Son nom ».

Combien n'est-il pas important de se souvenir de cela, et d'avoir toujours un but utile et réel devant nous en tout ce que nous entreprenons. À quoi sert de travailler pour un faux but ? Ne vaut-il pas bien mieux agir d'accord avec Dieu ? Les efforts du missionnaire seront-ils arrêtés ou même ralentis, parce qu'il sait quelles sont les pensées de Dieu à l'égard de son œuvre ? Assurément non. Supposons deux missionnaires partant pour quelque mission lointaine. L'un a pour but la conversion du monde ; l'autre celui d'en tirer un peuple pour Dieu. Ce dernier sera-t-il, à cause de son but, moins dévoué, moins énergique, moins enthousiaste que le premier ? Bien au contraire ; le fait même qu'il est dans le courant des pensées de Dieu, donnera de la puissance et de la stabilité à ses efforts, et fortifiera son cœur au milieu des difficultés et des obstacles qui l'entourent.

Il est parfaitement évident que les apôtres de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ n'avaient pas en vue la conversion du monde, lorsqu'ils partirent pour leur œuvre d'évangélisation : « Allez dans tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute la création. Celui qui aura cru, et qui aura été baptisé, sera sauvé ; et celui qui n'aura pas cru, sera condamné » (Marc 16:15, 16).

Ces paroles s'adressaient aux douze. Le monde devait être leur sphère d'activité. Leur message s'adressait à toute la création, mais son application n'était que pour ceux qui avaient cru. C'était avant tout une affaire individuelle. La conversion du monde ne devait point être leur but ; elle sera opérée par des moyens entièrement différents, après que l'œuvre actuelle de Dieu par l'Évangile aura eu pour résultat le rassemblement d'un peuple pour le ciel. Le Saint Esprit descendit du ciel le jour de la Pentecôte, non pas pour convertir le monde, mais pour le « *convaincre* » (*éλέγχο*), c'est-à-dire le convaincre du péché d'avoir rejeté le Fils de Dieu (\*). L'effet de sa présence était de montrer que le monde était coupable ; le grand but de sa mission était de former un corps composé de croyants tirés d'entre les Juifs et les gentils. Or, c'est de ceci qu'il s'occupe depuis plus de dix-huit cents ans. Tel est le « mystère » dont l'apôtre Paul fut fait ministre, et qu'il explique et développe d'une manière si bénie dans son épître aux Éphésiens. Si l'on comprend bien la vérité exposée dans cette épître, il est impossible de ne pas voir que la conversion du monde et la formation du corps de Christ sont deux choses totalement différentes, qui ne sauraient marcher de front.

(\*) Appliquer le passage de Jean 16:8-11, à l'œuvre de l'Esprit dans les individus, est une grave erreur, à nos yeux. Il fait allusion à l'effet de sa présence et de toute son action sur la terre, par rapport au monde en général. Son œuvre dans l'âme est une précieuse vérité ; mais ce n'est point cette vérité qui est enseignée dans ce passage.

Le lecteur verra par des passages tels que Éph. 3:1-10 ; Col. 1:23-29 et par d'autres encore, quel était le but spécial du ministère de Paul. Il n'avait assurément pas en vue la conversion du monde. Il est vrai qu'il prêchait l'Évangile dans toute sa puissance, soit « depuis Jérusalem, et tout alentour, jusqu'en Illyrie » (Rom. 15:19), soit « parmi les nations » (Éph. 3:8) ; mais ce n'était point dans le but de convertir le monde. Il savait et enseignait que le monde mûrissait rapidement pour le jugement, que « les hommes méchants et les imposteurs iraient de mal en pis » (2 Tim. 3:13), que « aux

*derniers temps* quelques-uns apostasieraient de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie, ayant leur propre conscience cautérisée, défendant de se marier, prescrivant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être prises avec actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité » (1 Tim. 4:1-3).

Plus loin il dit que « dans *les derniers jours* » — plus tard encore que « les derniers temps » — « il surviendra des temps fâcheux » (ou difficiles), « car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, sans affection naturelle, implacables, calomniateurs, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés, plutôt qu'amis de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance » (comparez 1 Tim. 4:1-3, avec 2 Tim. 3:1-5).

Ce tableau nous reporte à la fin du premier chapitre de l'épître aux Romains, où la même plume inspirée nous dépeint les mœurs du paganisme, mais avec cette différence terrible, que, dans la seconde épître à Timothée, il ne s'agit plus du paganisme, mais de la chrétienté qui a « une forme de piété ».

Telle sera la fin de l'état de choses actuel ! Serait-ce là le monde converti, dont on parle tant ? Hélas ! il s'élève de tous côtés des faux prophètes. On crie paix, paix ! quand il n'y a point de paix. On essaie de raffermir les murs croulants de la chrétienté avec un mortier sans consistance.

Tout cela n'empêchera point le jugement qui est à la porte. L'église professante a honteusement failli ; elle s'est éloignée de la parole de Dieu et s'est rebellée contre l'autorité de son Seigneur. Il n'y a pas le moindre rayon d'espoir pour elle. De toutes les pages de l'histoire de la création de Dieu, c'est elle qui présente le plus sombre tableau.

Le même apôtre que nous avons déjà si souvent cité, nous dit que « le mystère d'iniquité opère déjà », par conséquent, il opère maintenant depuis plus de dix-huit siècles. « Seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique, que le Seigneur Jésus consumera par... l'apparition de sa venue ; duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. 2:7-12).

Qu'il est terrible le sort de la chrétienté, en dépit des rêves de ces faux prophètes, qui parlent aux âmes du « beau côté des choses ». Grâce à Dieu, il y a un beau côté pour tous ceux qui appartiennent à Christ. L'apôtre peut s'adresser à ceux-là avec des paroles joyeuses et encourageantes : « Mais nous, nous devons toujours rendre grâces à Dieu pour vous, frères aimés du Seigneur, de ce que Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, dans la sainteté de l'Esprit et la foi de la vérité, à quoi il vous a appelés par notre Évangile pour que vous obteniez la gloire de notre Seigneur Jésus Christ » (2 Thes. 2:13, 14).

Voilà quelle est la vraie espérance de l'Église de Dieu, espérance qu'il voudrait toujours voir luire dans les cœurs de ses bien-aimés enfants avec une puissance purifiante et sanctifiante.

Satan a ravi à l'Église son espérance divine, et lui a donné à la place une illusion, un mensonge. Au lieu d'attendre « l'étoile brillante du matin », il l'a conduite à espérer la conversion du monde — un millénium sans Christ. Il a réussi à jeter sur l'avenir un voile tel, que l'Église a complètement perdu sa route. Elle ne sait plus où elle en est. Semblable à un vaisseau ballotté sur l'océan en tourmente, n'ayant ni gouvernail, ni boussole, n'apercevant ni soleil, ni étoiles. Tout est ténèbres et confusion !

D'où cela vient-il ? De ce que l'Église a perdu de vue les précieuses promesses de son Seigneur, et accepté à la place ces croyances et ces traditions humaines qui embrouillent et mutilent la vérité de Dieu, au point que les chrétiens ne savent plus quelle est leur vraie position ni leur espérance.

Et cependant, ils ont la Bible entre les mains. Cela est vrai, mais les Juifs l'avaient aussi, et néanmoins ils rejetèrent Celui qui est le grand sujet de la Bible, du commencement à la fin. C'était là l'inconséquence morale que notre Seigneur leur reprochait au chap. 5 de Jean, vers. 39 : « Sondez les Écritures, car vous, vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi — et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ».

Et pourquoi cela ? Simplement parce que leurs cœurs étaient aveuglés par des préjugés religieux. Ils étaient sous l'influence de doctrines et de commandements d'hommes. Par conséquent, bien qu'ils eussent les Écritures et s'en vantassent, ils en étaient aussi ignorants et se laissaient aussi peu diriger par elles, que les pauvres païens qui les entouraient. Une chose est d'avoir la Bible entre nos mains, dans nos demeures et dans nos assemblées, et autre chose d'avoir les vérités de la Bible agissant dans nos cœurs et nos consciences, et se montrant dans nos vies.

Prenons pour exemple le sujet qui vient de nous entraîner dans cette longue digression. Y a-t-il, dans le Nouveau Testament, rien de plus clairement démontré que ceci, savoir que la fin de l'état de choses actuel sera une terrible apostasie et une révolte complète contre Dieu et contre l'Agneau ? Les évangiles, les épîtres, l'Apocalypse, s'accordent à proclamer cette si solennelle vérité avec tant de clarté et de simplicité qu'un nouveau-né en Christ peut la saisir.

Et cependant, combien peu la reçoivent. La grande majorité croit exactement le contraire. On s' imagine que toutes les nations seront converties par le concours des divers moyens à l'œuvre actuellement. Mais alors, comment interprète-t-on les paraboles de notre Seigneur en Matt. 13, l'ivraie, le levain et le grain de moutarde ? Comment s'accordent-elles avec l'idée d'un monde converti ? Si le monde entier doit être converti par la prédication de l'Évangile, comment l'ivraie sera-t-elle trouvée dans le champ à la fin ? Comment y aura-t-il autant de vierges folles que de sages, lorsque l'Époux arrivera ? Si le monde entier doit être converti par l'Évangile, sur qui donc « le jour du Seigneur viendra-t-il comme un larron dans la nuit ? » Et que signifient ces terribles paroles : « Quand ils diront : paix et sûreté, une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point » (1 Thess. 5:3) ? Quelle serait l'application, quelle serait la force morale du chap. 1 de l'Apocalypse, si l'on espère la conversion du monde ? « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui ». Où trouverait-on toutes ces tribus malheureuses, si la terre entière avait été convertie ?

Lecteur, n'est-il pas clair comme le jour, que les deux choses ne peuvent aller ensemble ? N'est-il pas évident que la théorie d'un monde converti par l'Évangile est diamétralement opposée à l'enseignement du Nouveau Testament tout entier ? Comment se fait-il donc que la grande majorité des chrétiens professants persistent à y croire ? Il n'y a qu'une réponse : c'est qu'ils ne se soumettent pas à l'autorité de l'Écriture. Cela est fort triste à dire ; mais, hélas ! ce n'est que trop vrai. La Bible est lue dans la chrétienté, mais loin de croire aux vérités de la Bible, on les repousse obstinément, malgré l'axiome si fréquemment répété : « La Bible, et la Bible seule est la religion des protestants ».

Là se trouve la cause réelle de toute la confusion, de toutes les erreurs, de tout le mal au milieu de nous. Nous nous sommes détournés de la parole du Seigneur et de Lui-même. Aussi longtemps que cela ne sera pas reconnu, senti et confessé, nous ne pourrons marcher droit. Le Seigneur exige et recherche une vraie repentance, une réelle contrition de cœur : « Je regarderai à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit, et qui tremble à ma parole » (Ésa. 66:2).

Cela est vrai en tout temps. Il n'y a pas de bornes à la bénédiction pour l'âme qui se trouve dans cette attitude bénie. Dieu veut des réalités. Il ne s'agit pas de *dire*, qu'on est « affligé et contrit », il faut *l'être*. C'est une chose individuelle. « Je regarderai à celui ».

Oh ! veuille le Seigneur, dans sa grâce infinie, amener chacun d'entre nous, à un vrai jugement de lui-même, à la lumière de sa Parole ! Puissent nos oreilles être ouvertes pour entendre sa voix ! Puissent nos cœurs se tourner en réalité vers Lui et vers sa Parole ! Puissions-nous, une fois pour toutes, nous détourner fermement de tout ce qui ne s'appuie pas sur l'Écriture ! C'est, nous n'en

saurions douter, ce que notre Seigneur attend de ceux qui lui appartiennent au milieu des ruines de la chrétienté.

## Chapitre 6

« Et ce sont ici les commandements, les statuts, et les ordonnances que l'Éternel, votre Dieu, a commandé de vous enseigner, afin que vous les pratiquiez dans le pays dans lequel vous passez pour le posséder ; afin que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour garder, tous les jours de ta vie, toi, et ton fils, et le fils de ton fils, tous ses statuts et ses commandements que je te commande, et afin que tes jours soient prolongés. Et tu écouteras, Israël ! et tu prendras garde à les pratiquer, afin que tu prospères, et que vous multipliez beaucoup dans un pays ruisselant de lait et de miel, comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, te l'a dit. Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel » (chap. 6:1-4).

Ici nous est présentée cette grande vérité cardinale, que la nation d'Israël était spécialement responsable de retenir et de confesser, savoir l'unité de la divinité, vérité formant la base même de l'économie judaïque, le centre autour duquel le peuple devait se rallier. Aussi longtemps qu'ils la maintenaient, il y avait pour Israël, bonheur, prospérité et fertilité ; mais cette vérité une fois abandonnée, tout disparaissait. C'était, pour ainsi dire, le grand rempart national qui les séparait de tous les autres peuples de la terre ; ils étaient appelés à confesser cette glorieuse vérité à la face d'un monde idolâtre, et de ses plusieurs dieux et plusieurs seigneurs (voyez 1 Cor. 8:5).

Leur père Abraham avait été appelé hors du centre de l'idolâtrie païenne, pour devenir le témoin du seul Dieu vivant et vrai, se confier en Lui, marcher avec Lui, s'appuyer sur Lui, et Lui obéir.

Le lecteur trouvera dans le dernier chapitre de Josué, une expression très frappante de l'importance que l'Éternel attache à ce fait, lorsqu'il s'adresse pour la dernière fois au peuple : « Josué assembla toutes les tribus d'Israël à Sichem, et il appela les anciens d'Israël, et ses chefs, et ses juges, et ses magistrats ; et ils se tinrent devant Dieu. Et Josué dit à tout le peuple : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Vos pères, Térakh, père d'Abraham et père de Nakhor, ont habité anciennement au-delà du fleuve, et ils ont servi d'autres dieux ; et je pris votre père Abraham d'au-delà du fleuve, et je le fis aller par tout le pays de Canaan, et je multipliai sa semence : je lui donnai Isaac » (Josué 24:1-3).

Ici Josué rappelle au peuple que leurs pères ont servi d'autres dieux — fait très solennel et dont le souvenir leur aurait rappelé le profond besoin qu'ils avaient de veiller sur eux-mêmes, de peur d'être entraînés de nouveau dans l'idolâtrie, hors de laquelle Dieu, dans sa grâce souveraine, avait élu et appelé leur père Abraham. C'eût été sagesse de leur part de considérer que, même ce mal dans lequel leurs pères avaient vécu autrefois, était justement celui dont ils se rendraient coupables eux-mêmes.

Après avoir présenté ce fait au peuple, Josué retrace avec une force remarquable tous les principaux événements de leur histoire, depuis la naissance de leur père Isaac, jusqu'au moment où il s'adresse à eux, puis il résume son discours par l'appel suivant : « Et maintenant, craignez l'Éternel, et servez-le en intégrité et en vérité ; et ôtez *les dieux que vos pères ont servis de l'autre côté du fleuve, et en Égypte*, et servez l'Éternel. Et s'il est mauvais à vos yeux de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, soit *les dieux que vos pères qui étaient de l'autre côté du fleuve ont servis*, soit les dieux de l'Amoréen, dans le pays duquel vous habitez. Mais moi et ma maison, nous servirons l'Éternel » (Josué 24:14, 15).

Remarquez cette allusion répétée au fait que leurs pères avaient adoré des faux dieux ; et, en outre, que le pays dans lequel l'Éternel les avait amenés avait été souillé, d'une extrémité à l'autre, par les abominations de l'idolâtrie païenne.

Ainsi, ce fidèle serviteur de l'Éternel, évidemment inspiré par le Saint Esprit, cherche à représenter au peuple le danger qu'il court d'abandonner la grande vérité fondamentale d'un seul Dieu vivant et vrai, pour retourner au culte des idoles. Il insiste sur la nécessité urgente pour eux d'une décision absolue. « Choisissez *aujourd'hui* qui vous voulez servir ». Rien n'égale une décision du cœur franche et complète pour Dieu ; c'est ce que nous lui devons en tout temps. Quant à Israël, Dieu lui avait donné des preuves évidentes que Lui-même était pour eux, en les rachetant de la servitude d'Égypte et en les conduisant à travers le désert pour les établir au pays de Canaan ; pour cette raison, une consécration complète à l'Éternel n'était de leur part qu'un service raisonnable.

Les paroles de Josué prouvent combien il en sentait profondément l'importance pour ce qui le concernait : « Mais moi et ma maison, nous servirons l'Éternel ». Précieuse décision, qui nous montre que, quelle que soit la déchéance de la religion nationale, celle de la famille, et l'âme individuellement peuvent, par la grâce de Dieu, être maintenues en tout temps et en tous lieux.

Puissions-nous ne pas l'oublier ! « Moi et ma maison » est la réponse claire et précieuse de la foi à ces paroles de Dieu : « Toi et ta maison ». Quelle que puisse être, en un temps donné, la condition du peuple de Dieu ostensible et professant, tout homme de Dieu sincère et fidèle possède le privilège de pouvoir adopter ce principe : « Mais moi et ma maison, nous servirons l'Éternel », et d'y conformer tous ses actes.

Il est vrai que cette sainte résolution ne peut être mise en pratique que par le secours incessant de la grâce de Dieu ; mais nous pouvons être assurés que, si notre cœur est déterminé à suivre entièrement le Seigneur, toute grâce nécessaire nous sera fournie jour après jour, car ces paroles seront toujours vraies : « *Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité* » (2 Cor. 12:9).

Considérons maintenant l'effet apparent produit par l'émouvant appel de Josué à la congrégation : ne semble-t-il pas devoir être considérable ?

« Et le peuple répondit et dit : Loin de nous que nous abandonnions l'Éternel pour servir d'autres dieux ! Car l'Éternel, notre Dieu, c'est lui qui nous a fait monter, nous et nos pères, du pays d'Égypte, de la maison de servitude, et qui a fait devant nos yeux ces grands signes, et qui nous a gardés dans tout le chemin par lequel nous avons marché, et parmi tous les peuples, au milieu desquels nous avons passé. Et l'Éternel a chassé de devant nous tous les peuples, et l'Amoréen qui habitait dans le pays. Aussi nous, nous servirons l'Éternel, car c'est lui qui est notre Dieu » (Jos. 24:16-18).

Tout ceci sonnait très bien et donnait grand espoir, car le peuple paraissait avoir une claire intelligence du fondement moral des droits de l'Éternel à une obéissance implicite de leur part. Ils étaient en état de faire un récit exact de toutes ses œuvres de puissance à leur égard, de protester sérieusement, en toute sincérité, contre l'idolâtrie, et avec tout cela de promettre l'obéissance à l'Éternel, leur Dieu.

Cependant, il est évident que Josué n'avait pas une confiance particulière en cette profession, puisqu'il dit au peuple : « Vous ne pourrez pas servir l'Éternel ; car il est un Dieu saint, il est un Dieu jaloux : il ne pardonnera pas votre transgression et vos péchés. Si vous abandonnez l'Éternel, et si vous servez des dieux étrangers, alors il se retournera et vous fera du mal et vous consumera après vous avoir fait du bien. Et le peuple dit à Josué : Non, car nous servirons l'Éternel. Et Josué dit au peuple : Vous êtes témoins contre vous-mêmes que c'est vous qui vous êtes choisi l'Éternel pour le servir. Et ils dirent : Nous en sommes témoins. Et maintenant, *ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et inclinez votre cœur vers l'Éternel, le Dieu d'Israël*. Et le peuple dit à Josué : Nous servirons l'Éternel, notre Dieu, et nous écouterons sa voix » (Josué 24:19-24).

Arrêtons-nous ici pour méditer sur l'aspect sous lequel Josué présente Dieu à la congrégation d'Israël, puisque notre but en nous occupant de ce passage est de montrer la place éminente assignée dans le discours de Josué, à la vérité de l'unité de la divinité ; vérité à laquelle, comme nous

l'avons vu, Israël était appelé à rendre témoignage devant toutes les nations de la terre, et dans laquelle se trouvait leur sauvegarde morale contre les influences séductrices de l'idolâtrie.

Or cette vérité même fut celle qu'ils abandonnèrent la première, de la manière la plus signalée. Les promesses, les vœux et les résolutions prises sous l'influence des paroles de Josué, se trouvèrent être semblables à une rosée du matin qui s'en va (Osée 6:4). « Et le peuple servit l'Éternel tous les jours de Josué, et tous les jours des anciens dont les jours se prolongèrent après Josué, et qui avaient vu toute la grande œuvre de l'Éternel, qu'il avait faite pour Israël. Et Josué, fils de Nun, serviteur de l'Éternel, mourut, âgé de cent dix ans... Et toute cette génération fut aussi recueillie vers ses pères ; et après eux, se leva une autre génération qui ne connaissait pas l'Éternel, ni l'œuvre qu'il avait faite pour Israël. Et les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et *servirent les Baals*. Et ils abandonnèrent l'Éternel, le Dieu de leurs pères, qui les avait fait sortir du pays d'Égypte ; *et ils marchèrent après d'autres dieux, d'entre les dieux des peuples qui étaient autour d'eux, et se prosternèrent devant eux* ; et ils provoquèrent à colère l'Éternel, et abandonnèrent l'Éternel, et servirent Baal et Ashtaroth » (Juges 2:7-13).

Quel avertissement solennel pour nous tous ! Une vérité si grande, d'une telle importance, sitôt abandonnée ! Se départir du seul Dieu vivant et vrai, pour suivre Baal et Astarté ! Tant que Josué et les anciens vivaient, leur présence et leur influence avaient gardé Israël d'une apostasie ouverte, mais à peine ces digues morales sont-elles ôtées, que le sombre courant de l'idolâtrie les envahit et emporte le fondement même de la foi nationale. L'Éternel, le Dieu d'Israël, était remplacé par les divinités mâles et femelles. L'influence humaine est un pauvre appui, une faible barrière ; il nous faut être soutenus par la puissance de Dieu, autrement, tôt ou tard, nous succomberons. La foi, maintenue simplement par la sagesse des hommes et non par la puissance de Dieu, sera sûrement démontrée faible et sans valeur ; elle ne résistera pas au jour de l'épreuve, ne supportera pas la fournaise, et défailira inévitablement.

En second lieu, la foi ne suffit pas, il doit y avoir un lien vivant entre l'âme et Dieu. Nous devons avoir affaire avec Dieu pour nous-même, individuellement, autrement lorsque le temps de l'épreuve surviendra nous succomberons. L'exemple et l'influence de l'homme sont bons à leur place ; il était bon de considérer comment Josué et les anciens suivaient le Seigneur ; cette parole est vraie : « Le fer s'aigüise par le fer, et un homme ranime le visage de son ami » (Prov. 27:17). Il est très encourageant d'être entouré de cœurs réellement dévoués ; très doux d'être soutenu par le courant d'une fidélité collective à Christ, à sa personne et à sa cause. Mais si c'est tout, si la source profonde d'une foi et d'une connaissance personnelles n'existe pas ; s'il n'y a pas le lien formé et maintenu en Dieu dans une communion individuelle avec Lui, lorsque le courant de l'influence humaine décline, que les appuis humains manquent, lorsqu'en un mot, la décadence générale commence, alors, en principe, nous serons semblables à Israël qui suivait l'Éternel, tous les jours de Josué et des anciens, et qui finit par abandonner la confession de son Nom, pour retourner aux folies et aux vanités de ce présent siècle — choses nullement meilleures, en réalité, que Baal et Ashtaroth.

Mais, d'un autre côté, quand le cœur est fermement établi dans la vérité et la grâce de Dieu ; quand nous pouvons dire — et c'est le privilège de tout vrai croyant — « Je sais *qui* j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là » (2 Tim. 1:12), alors même que tous se détourneraient de la confession publique de Christ, que tout secours humain viendrait à manquer, « le fondement de Dieu » demeurerait aussi solide que jamais pour nous, et le sentier de l'obéissance aussi distinct devant nous que si des milliers d'âmes le foulaient avec décision et une sainte énergie.

Nous ne devons pas perdre de vue le fait que, selon les décrets divins, l'Église professante de Dieu doit retirer de profondes et saintes leçons de l'histoire d'Israël, « car toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance » (Rom. 15:4).

Cependant il n'est nullement nécessaire, pour retirer cette instruction des écrits de l'Ancien Testament, que nous nous occupions à rechercher des analogies fantastiques, des théories extraordinaires ou des illustrations hasardées. Combien d'âmes, hélas ! en faisant ainsi, ont été entraînées à de folles et vides conceptions, sinon à de mortelles erreurs, au lieu de trouver « la consolation des Écritures ».

C'est avec les faits réels rapportés par les pages de l'histoire inspirée, que nous avons affaire ; il faut les étudier avec soin, puisque de grandes leçons pratiques peuvent en être retirées. Ce fait, par exemple, que nous venons de faire ressortir dans l'histoire d'Israël, savoir l'abandon de la vérité même qu'ils avaient été spécialement appelés à maintenir et à confesser, au sujet de l'unité de la divinité, ce fait, dis-je, est pour nous un avertissement de la plus grande importance. L'existence même d'Israël, comme nation, dépendait de cette vérité glorieuse, et ils l'abandonnèrent. L'eussent-ils retenue fermement, ils auraient été invincibles, mais en l'abandonnant, ils perdaient tout et devenaient pires que les nations qui les environnaient, en tant qu'ils péchaient contre la lumière et la connaissance, ayant les yeux ouverts, en dépit des plus solennelles exhortations, et ajoutons encore, malgré leurs protestations et leurs promesses d'obéissance souvent répétées.

Oui, lecteur, Israël abandonna le culte du seul Dieu vivant et vrai, l'Éternel Élohim, le Dieu de leur alliance ; non seulement leur Créateur, mais leur Rédempteur ; Celui qui les avait retirés d'Égypte, conduits à travers la mer Rouge, le désert et le Jourdain, pour les établir triomphalement sur l'héritage qu'il avait promis à Abraham, leur père : « Pays ruisselant de lait et de miel, qui est un ornement entre tous les pays » (Ézé. 20:6). Ils se détournèrent de Lui et s'adonnèrent au culte des faux dieux. « Ils le provoquèrent à colère par leurs hauts lieux, et l'émurent à jalousie par leurs images taillées » (Ps. 78:58). Combien cela paraît étonnant, qu'un peuple qui avait autant vu et connu de la bonté et de la grâce de Dieu, qui avait été témoin de ses actes de puissance, de sa fidélité, de sa majesté, de sa gloire, ait pu en venir à se prosterner devant une bûche de bois ! Leur histoire entière, depuis les jours du veau d'or, au pied du mont Sinai, jusqu'au temps où Nebucadnetsar réduisit Jérusalem en ruines, toute cette histoire est marquée par un esprit d'invincible idolâtrie. Ce fut en vain que l'Éternel, dans sa patiente miséricorde, leur suscita des libérateurs pour les soustraire aux terribles conséquences de leur péché et de leur folie. Plusieurs fois, dans sa bonté inépuisable, il les délivra de la main de leurs ennemis, leur suscitant un Othniel, un Éhud, un Barak, un Gédéon, un Jephthé, un Samson, tous ces instruments de sa puissance et de sa miséricorde, témoins de son tendre amour et de ses compassions envers son peuple rebelle. À peine chacun de ces juges avait-il disparu de la scène, que la nation se plongeait de nouveau dans l'idolâtrie.

Au temps des rois, nous voyons la même affligeante histoire. Nous découvrons, il est vrai, quelques points brillants, quelques étoiles lumineuses à travers les tristes ténèbres de l'histoire d'Israël ; nous avons un David, un Asa, un Josaphat, un Ézéchias, un Josias, — autant d'exceptions bénies et rafraîchissantes à la funeste règle. Mais ces hommes même ne purent extirper du cœur de la nation, cette racine d'idolâtrie. Au milieu des splendeurs sans pareilles du règne de Salomon, cette racine produisit des rejetons sous forme de hauts lieux, élevés à Ashtaroth, déesse des Sidoniens, à Milcom, l'abomination des Ammonites ; et à Kemosh, l'abomination de Moab.

Arrêtez-vous un instant, lecteur, et représentez-vous l'écrivain de l'Ecclésiaste et des Proverbes, se prosternant dans le temple de Moloch ! Est-il possible de se représenter le plus sage et le plus glorieux des monarques d'Israël, brûlant de l'encens, et offrant des sacrifices sur l'autel de Kemosh ? N'y a-t-il pas là, pour nous, quelque instruction à retirer ? Le règne de Salomon fournit une des preuves les plus frappantes du fait qui nous occupe maintenant, savoir l'apostasie complète d'Israël quant à l'unité de la divinité — leur esprit invincible d'idolâtrie. La vérité qu'ils auraient dû maintenir avant tout, fut abandonnée la première.

Nous ne voulons pas rechercher d'autres preuves, ni nous arrêter à l'épouvantable description du jugement de la nation, conséquence de son idolâtrie. La condition actuelle de ce peuple est celle

dont parle le prophète Osée : « Car les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim » (Osée 3:4). « L'esprit immonde d'idolâtrie est sorti d'eux » pendant ces « beaucoup de jours », pour retourner bientôt avec « sept autres esprits plus méchants que lui-même » (Luc 11:24-26) — la perfection même de la méchanceté spirituelle. Et alors surviendront des jours de tribulation incomparable pour ce peuple si longtemps égaré et révolté, « le temps de la détresse pour Jacob » (Jér. 30:7).

Mais, Dieu soit béni, la délivrance viendra. Des jours de bonheur sont réservés à la nation restaurée, — « jours du ciel sur la terre », — comme nous dit aussi le prophète Osée : « Ensuite, les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours » (Osée 3:5). Toutes les promesses de Dieu à Abraham, Isaac, Jacob et David, s'accompliront ; toutes les brillantes prédictions des prophètes, d'Ésaïe à Malachie, auront un glorieux accomplissement, car « l'Écriture ne peut être anéantie » (Jean 10:35). À la longue nuit, succédera le plus glorieux jour qui ait jamais brillé sur la terre ; la fille de Sion se réchauffera aux rayons du « soleil de justice » ; et « la terre sera pleine de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer » (Hab. 2:14).

Il serait fort intéressant de reproduire ici les beaux passages des prophètes, concernant l'avenir d'Israël ; mais notre désir était seulement d'attirer l'attention sur l'application pratique du fait solennel de l'abandon si prompt et si complet que fit Israël de cette vérité : « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel ».

On demandera peut-être : « En quoi ce fait peut-il intéresser l'Église de Dieu ? » Notre conviction est qu'il a pour elle une portée des plus solennelles ; et nous croirions manquer à notre devoir envers Christ et envers son Église, en négligeant de signaler cette application.

En considérant l'histoire de l'Église de Dieu, comme témoin public de Christ sur la terre, nous voyons qu'à peine établie dans toute la plénitude des bénédictions et des privilèges qui ont marqué le début de sa carrière, elle commença à laisser échapper les vérités mêmes que le chrétien était spécialement responsable de maintenir et de confesser, et qui devaient caractériser le christianisme et le distinguer de tout ce qui avait précédé. Comme Adam au jardin d'Éden, comme Noé sur la terre restaurée, comme Israël en Canaan, l'Église, à peine établie comme dispensateur responsable des mystères de Dieu, commença son déclin et sa chute. Sous les yeux mêmes des apôtres, des erreurs et des maux surgirent, travaillant à miner les fondements mêmes du témoignage de l'Église.

Les preuves de ce fait abondent. Écoutez les paroles de l'apôtre, qui a répandu plus de larmes sur la ruine de l'Église qu'aucun autre homme : « Je m'étonne », dit-il, « de ce que vous passez si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent, qui n'en est pas un autre ». « Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés, vous devant les yeux de qui Jésus Christ a été dépeint, crucifié au milieu de vous ? » « Mais alors, ne connaissant pas Dieu, vous étiez asservis à ceux qui, par leur nature, ne sont pas dieux : mais maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu, comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore derechef être asservis ? Vous observez des jours, et des mois, et des temps, et des années » ; fêtes soi-disant chrétiennes, très imposantes devant la nature religieuse, et satisfaisant la chair ; mais dont la signification, d'après le jugement de l'apôtre et celui du Saint Esprit, était simplement d'abandonner le christianisme pour retourner au culte des idoles. L'apôtre ajoute : « Je crains quant à vous », (et quoi d'étonnant, quand ces Galates avaient pu si promptement se détourner des grandes vérités caractéristiques d'un christianisme céleste, pour s'occuper d'observances superstitieuses ?) « que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous ». « Vous couriez bien, qui est-ce qui vous a arrêtés pour que vous n'obéissiez pas à la vérité ? La persuasion ne vient pas de celui qui vous appelle. Un peu de levain fait lever la pâte tout entière » (Gal. 1:6 ; 3:1 ; 4:8-11 ; 5:7-9).

Tout ceci se passait au temps même de l'apôtre. L'abandon de la vérité fut encore plus rapide que dans le cas d'Israël ; car ils avaient servi l'Éternel tous les jours de Josué, et tous les jours des anciens

qui lui survécurent ; mais, dans la triste et humiliante histoire de l'Église, l'ennemi réussit presque immédiatement à introduire du levain dans la farine, de l'ivraie parmi le blé. Avant même que les apôtres eussent disparu de la scène, une semence avait été jetée, qui continuera dès lors à produire ses fruits pernicieux, jusqu'à ce que des moissonneurs angéliques viennent nettoyer le champ.

Cherchons des preuves de la chose dans l'Écriture. Écoutons le même témoin inspiré, épanchant, à la fin de son ministère, son cœur dans celui de son bien-aimé fils Timothée : « Tu sais ceci, que tous ceux qui sont en Asie, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène, se sont détournés de moi ». Et encore : « Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et *ils détourneront leurs oreilles de la vérité* et se tourneront vers les fables » (2 Tim. 1:15 ; 4:3-4).

Tel est le témoignage de l'homme qui, en sage architecte, avait posé les fondements de l'Église. Et quant à ses propres expériences personnelles, qu'en était-il ? Comme son Maître ; il avait été abandonné, délaissé par ceux qui, une fois, s'étaient rassemblés autour de lui, dans toute la fraîcheur et l'ardeur des premiers temps. Son cœur large et aimant avait été brisé par des docteurs judaïsants, qui cherchaient à renverser les fondements mêmes du christianisme et la foi des élus de Dieu. Il pleurait sur les voies de ceux qui, tout en faisant profession, étaient néanmoins « ennemis de la croix de Christ ».

En un mot, l'apôtre Paul, de sa prison à Rome, prévoyait la décadence et la ruine du corps professant, et un sort pareil à celui du vaisseau dans lequel il avait fait son dernier voyage.

Rappelons ici que nous ne sommes occupés maintenant que de la question de l'Église, dans son caractère de *témoin responsable* pour Christ sur la terre ; il importe d'être au clair là-dessus, pour ne pas laisser nos pensées s'égarer à ce sujet. On ne saurait être assez exact à faire la distinction entre l'Église comme corps de Christ, et l'Église comme luminaire ou témoin de Christ dans le monde. Dans ce premier caractère, il ne peut y avoir de déchéance, tandis que dans le dernier, la ruine est complète et sans espoir.

L'Église, comme corps de Christ, unie à sa Tête vivante et glorifiée dans les cieux, par la présence et l'habitation du Saint Esprit, ne peut jamais, par aucun moyen faillir, — jamais être brisée, comme le vaisseau de Paul, par les orages et les flots d'un monde hostile ; l'Église, dis-je, est aussi à l'abri que Christ lui-même. La Tête et le corps sont un — indissolublement liés. Aucune puissance sur la terre ou dans l'enfer ne pourra jamais toucher ou attaquer le plus faible ou le plus obscur des membres de son corps. Tous les membres ont la même position devant Dieu, tous sont sous son œil miséricordieux dans la plénitude, la beauté et l'acceptation de Christ lui-même. Telle qu'est la Tête, tels sont les membres — tous les membres ensemble — chaque membre en particulier. Tous ont droit aux pleins résultats éternels de l'œuvre accomplie sur la croix. Il ne peut être question ici de responsabilité. La Tête s'est rendue responsable pour les membres, a parfaitement répondu à toutes les obligations, et nous a déchargés de toute responsabilité. Il ne reste rien qu'amour, — un amour aussi profond que le cœur de Christ, parfait comme son œuvre, invariable comme son trône. Toute question qui aurait pu être soulevée contre quelque individu, ou collectivement contre tous les membres de l'Église de Dieu, a été définitivement réglée, entre Dieu et son Christ sur la croix. Tous les péchés, toute la culpabilité de chaque membre individuellement, et de tous les membres collectivement, — oui, tout, et cela de la manière la plus entière et la plus absolue, a été mis sur Christ et porté par Lui. Dieu, dans son inflexible justice, et sa sainteté infinie, a ôté tout ce qui pouvait s'opposer au plein salut, et à la bénédiction parfaite de chacun des membres du corps de Christ, de l'Assemblée de Dieu. Chaque membre du corps subsiste par la vie de la Tête. Tous sont unis ensemble par la puissance d'un lien qui ne peut jamais être dissout.

Comprenons bien, en outre, que l'unité du corps de Christ est absolument indissoluble ; c'est là un point essentiel qui doit être fidèlement maintenu. Mais évidemment, si l'on ne croit pas cette vérité, on ne peut ni la maintenir, ni la confesser ; et à en juger d'après certaines opinions émises à ce sujet, on est tenté de se demander si cette belle vérité de l'Unité du corps de Christ, — unité

maintenue sur la terre par l'habitation du Saint Esprit, — a jamais été saisie dans son sens divin, par les personnes qui expriment ces opinions.

Par exemple, nous entendons parler de « diviser le corps de Christ », ce qui est une grave erreur, la chose étant complètement impossible. Les réformateurs furent accusés de rompre ou de désunir le corps de Christ, lorsqu'ils tournèrent le dos au système romain. Cela revenait simplement à la monstrueuse présomption que cette vaste masse de mal moral, d'erreurs doctrinales, de corruption ecclésiastique et de superstition avilissante, devait être reconnue comme le corps de Christ ! Comment, avec le Nouveau Testament en main, aurait-il été possible de considérer la soi-disant église de Rome et ses abominations sans nom et sans nombre, comme étant le corps de Christ ? Comment, avec la plus faible idée de ce qu'est la vraie Église de Dieu, quelqu'un penserait-il jamais à accorder ce titre au Romanisme, sombre amas de méchanceté, le plus grand chef d'œuvre de Satan que le monde ait jamais contemplé ?

Non, lecteur ; il ne faut jamais confondre les systèmes ecclésiastiques de ce monde, — anciens ou modernes, grecs, latins, anglicans, nationaux ou populaires, établis ou dissidents, — avec la vraie Église de Dieu, le corps de Christ. Il n'existe de nos jours et n'exista jamais un système religieux, comme qu'il se nomme, qui possède le moindre droit d'être appelé « l'Église de Dieu » ou « le corps de Christ ». Par conséquent, on ne peut à juste titre et intelligemment appeler schisme ou division du corps de Christ, la séparation d'avec de pareils systèmes ; au contraire, le devoir de toute âme qui désire maintenir fidèlement et confesser la vérité de l'unité du corps est de se séparer avec décision de tout ce qui s'appelle faussement une église. On ne peut appeler schisme que l'acte de se séparer de ceux qui, clairement et incontestablement, se rassemblent sur le terrain de l'Assemblée de Dieu.

Aucun corps de chrétiens ne peut maintenant revendiquer le droit au titre de corps de Christ, ou d'Église de Dieu. Les membres de ce corps sont dispersés partout ; ils se trouvent dans toutes les diverses organisations religieuses du jour, excepté dans celles qui nient la divinité de notre Seigneur Jésus Christ, car impossible d'admettre l'idée que quelque vrai chrétien que ce soit, puisse continuer à fréquenter un endroit où son Seigneur est blasphémé. Mais quoique aucun corps de chrétiens n'ait droit au titre d'Assemblée de Dieu, tous les chrétiens sont responsables de se réunir sur le terrain de cette Assemblée et sur aucun autre.

Et si l'on nous demande : « Comment reconnaître et où trouver ce terrain ? » nous répondrons : « Lorsque ton œil est simple, ton corps tout entier aussi est plein de lumière » (Luc 11:34). « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu » (Jean 7:17). *Il y a un sentier*, — Dieu en soit béni, — « que l'oiseau de proie ne connaît pas et que l'œil du vautour n'a pas aperçu ». La vue naturelle la plus pénétrante ne peut voir ce sentier ; le lion ne l'a pas traversé. Où est-il donc ? *À l'homme*, à chacun de nous, Dieu dit : « Voici la crainte du Seigneur, c'est là la sagesse ; et se retirer du mal est l'intelligence » (Job 28:7, 28).

Il y a une autre expression dont se servent assez souvent des personnes desquelles on pourrait attendre plus d'intelligence, savoir « retrancher les membres du corps de Christ » (\*). Ceci aussi est impossible. Pas un seul membre du corps de Christ ne peut être séparé de la Tête, ou même ôté de la place dans laquelle le Saint Esprit l'a incorporé, d'après les desseins éternels de Dieu, et en vertu de l'expiation accomplie par notre Sauveur. Les trois personnes divines en une, sont le gage de l'éternelle sécurité du plus faible des membres du corps, et la cause du maintien de l'unité indissoluble du corps tout entier.

(\*) L'expression « retrancher les membres du corps de Christ », s'applique en général aux cas de discipline, ce qui, est une fausse application. La discipline de l'assemblée ne peut jamais toucher à l'unité du corps. Un membre du corps peut manquer quant à la moralité, ou s'égarer de telle manière quant à la doctrine, que l'assemblée soit appelée à agir, en le privant de la Cène ; mais cela n'a rien à faire avec sa place dans le corps. Les deux choses sont parfaitement distinctes.

En un mot, il est aussi vrai aujourd'hui que lorsque l'apôtre inspiré écrivait le chapitre 4 de son épître aux Éphésiens, que « il y a un seul corps », dont Christ est la tête, dont le Saint Esprit est la puissance créatrice, et dont tous les vrais croyants sont les membres. Ce corps a été sur la terre depuis le jour de la Pentecôte ; il est encore sur la terre et continuera d'y être, jusqu'au moment qui

approche rapidement, où Christ viendra l'introduire dans la maison de son Père. Il en est de ce corps dans la succession continue de ses membres, comme, par comparaison, d'un certain régiment de l'armée de la Reine ayant été à Waterloo, maintenant en garnison à Aldershot, et qui ne reste pas moins le même régiment, quoique pas un des hommes dont il est composé aujourd'hui n'ait existé lors de la mémorable bataille de 1815.

Le lecteur éprouve-t-il encore quelque difficulté à comprendre tout ceci ? Il se peut qu'il trouve difficile, en présence de la condition actuelle si affligeante des membres de ce corps, de croire et de confesser l'unité inviolable du corps. Il peut être tenté de limiter l'application de Éph. 4:4, aux jours où l'apôtre écrivait ces mots, lorsque les chrétiens étaient manifestement unis ; lorsqu'il ne pouvait être question d'être membre de telle ou de telle église, parce que tous les croyants étaient membres de *la seule Église de Dieu* (\*).

(\*) L'unité de l'Église peut être comparée à une chaîne jetée à travers une rivière ; nous la voyons aux deux bords, mais elle plonge au milieu. Quoique cachée dans l'eau, elle n'est pas rompue, et sans voir l'union du milieu nous y croyons néanmoins. L'Église a été vue dans son unité au jour de la Pentecôte ; elle sera vue dans son unité dans la gloire ; et, quoique ne voyant pas cela maintenant, nous y croyons néanmoins fermement.

Souvenons-nous aussi que l'unité du corps est une grande vérité pratique fondamentale, dont une déduction très importante et pratique aussi, est celle-ci, que l'état et la marche de chaque membre affectent tout le corps : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor. 12:26). Un membre de quoi ? De quelque assemblée locale ? Non ; mais un membre du corps. Il ne faut pas faire du corps de Christ une question de géographie.

Mais, nous demandera-t-on peut-être, une chose que nous ne voyons ni ne connaissons, peut-elle nous affecter ? Oui, assurément. Pouvons-nous limiter la grande vérité de l'unité du corps avec toutes ses conséquences pratiques, à la mesure de notre connaissance et de notre expérience personnelles ? Loin de nous cette pensée ! C'est la présence du Saint Esprit qui unit les membres du corps à la Tête et les uns aux autres ; de là vient que la marche et les voies de chaque individu affectent tout le corps. Même dans le cas d'Israël, dont l'unité n'était pas de corps mais nationale, lorsqu'Acan pécha, il est dit : « Israël a péché » ; et la congrégation tout entière eut à souffrir une humiliante défaite à cause d'un péché qu'elle ignorait.

Il est des plus étonnant de voir combien le peuple de Dieu paraît peu comprendre cette glorieuse vérité de l'unité du corps, et les conséquences pratiques qui en découlent.

En réponse à cette objection, nous devons protester contre l'idée de limiter ainsi la parole de Dieu. Quel droit avons-nous de séparer un membre de phrase d'Éph. 4:4-6, et de dire qu'il s'applique seulement aux jours des apôtres ? Si une clause peut être limitée, pourquoi pas toutes ? N'y a-t-il pas encore « un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous ? » Quelqu'un mettra-t-il cette vérité en question ? Sûrement pas. Eh bien donc, il en résulte qu'il y a aussi sûrement *un* seul corps et *un* seul Esprit, qu'il y a un seul Seigneur et un seul Dieu. Tous sont intimement liés ensemble, et vous ne pouvez toucher à l'un sans les toucher tous. Nous n'avons pas plus le droit de nier l'existence de ce corps, que de nier l'existence de Dieu, en tant que le même passage qui nous déclare une de ces vérités nous déclare l'autre aussi.

Quelqu'un, sans doute, nous demandera encore : « Où peut-on voir ce seul corps ? N'est-ce pas une absurdité de parler d'une telle chose que l'unité, en face des innombrables dénominations de chrétiens ? » Nous répondons ceci : Convierait-il d'abandonner la vérité de Dieu, parce que l'homme a manqué de la maintenir et cela d'une manière aussi signalée ? Israël n'a-t-il pas complètement manqué à maintenir et à confesser la vérité de l'unité de la divinité ? et cette glorieuse vérité a-t-elle été, en quelque manière, atteinte par ces manquements ? N'était-il pas aussi vrai qu'il n'y avait qu'un Dieu, lorsque les autels idolâtres étaient aussi nombreux que les rues de Jérusalem, et que de chaque toit de maison, un nuage d'encens était envoyé à la reine des cieux, que lorsque Moïse prononça aux oreilles de la congrégation entière, ces paroles : « Écoute Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel ? » Grâce à Dieu, sa vérité ne dépend pas des voies infidèles et insensées des hommes ; elle demeure dans sa propre intégrité divine ; elle brille de son propre éclat céleste, en dépit des manquements les plus grossiers de l'humanité. S'il n'en était pas ainsi, que ferions-nous ? Où nous tournerions-nous, et qu'en adviendrait-il de nous ? De fait, cela revient à ceci que, si nous ne croyions que la faible mesure de vérité pratiquée par les hommes dans leurs voies, nous l'abandonnerions avec désespoir, et serions de tous les hommes les plus misérables.

Mais comment cette vérité de l'unité du corps peut-elle être maintenue pratiquement ? En refusant de reconnaître aucun autre principe de communion chrétienne, aucun autre terrain de rassemblement que Christ. Tous les vrais croyants devraient se réunir sur le simple terrain de communion du corps de Christ, et sur aucun autre. Ils devraient se réunir le premier jour de la semaine autour de la table du Seigneur et rompre le pain, comme membres d'un seul corps, suivant ce que nous lisons en 1 Cor. 10:17: « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain ».

Cela est aussi vrai et aussi pratique aujourd'hui que lorsque l'apôtre s'adressait à l'assemblée de Corinthe. Il est vrai qu'il y avait des divisions à Corinthe, comme il y en a dans la chrétienté ; mais cela n'altérerait en aucune manière la vérité de Dieu. L'apôtre blâmait les divisions : il les déclarait charnelles. Il n'avait aucune sympathie pour cette misérable idée émise quelquefois, que les divisions sont une bonne chose pour exciter l'émulation. Il croyait au contraire qu'elles étaient une très mauvaise chose — le fruit de la chair ; une œuvre de Satan.

L'apôtre n'aurait pas non plus, nous en sommes certains, accepté cette explication populaire que les divisions dans l'Église sont comme autant de régiments avec des drapeaux divers, mais combattant tous sous le même chef. Cela ne saurait être vrai d'aucune manière. Cela ne peut avoir aucune application quelconque, mais est plutôt en contradiction flagrante avec ce fait distinct et emphatique : « Il y a un seul corps ».

Lecteur ! c'est une vérité glorieuse et qui demande toute notre attention. Examinons la chrétienté à sa lumière, ainsi que notre propre position. Est-ce que nous marchons d'une manière conforme à cette vérité ? Est-ce que nous la proclamons à la table du Seigneur, chaque premier jour de la semaine, comme c'est notre devoir sacré et notre précieux privilège de le faire ? Ne disons pas qu'il se présente des difficultés de toute espèce, des pierres d'achoppement, des faiblesses chez ceux qui font profession de se réunir de la manière dont nous venons de parler. Tout cela, hélas ! n'est que trop vrai, et nous devons nous y attendre. Satan met tout en œuvre pour nous aveugler, afin que nous ne percevions pas la grâce de Dieu envers son peuple ; mais n'écoutons pas ses suggestions. Il y a toujours eu et il y aura toujours des difficultés à surmonter pour agir d'après la précieuse vérité de Dieu ; l'une des principales se trouve peut-être dans la conduite inconsistante de ceux qui font profession de la pratiquer.

Mais il importe de faire une distinction entre la vérité et ceux qui la professent ; entre le terrain et la marche de ceux qui l'occupent. Ils devraient être d'accord, mais ils ne le sont pas ; et, par conséquent, nous sommes appelés à juger la conduite par le terrain et non le terrain par la conduite. Si nous voyions un agriculteur travailler d'après des principes que nous savons être excellents, tout en étant un mauvais agriculteur, que ferions-nous ? Nous rejeterions sa manière de travailler, tout en maintenant les principes.

Il n'en est pas autrement relativement à la vérité qui nous occupe. Il y avait à Corinthe des hérésies, des schismes, des erreurs, du mal sous toutes les formes. Eh bien ! la vérité de Dieu devait-elle être abandonnée comme un mythe, comme quelque chose de tout à fait impraticable ? Fallait-il y renoncer ? Les Corinthiens devaient-ils se réunir sur quelque autre principe ? Devaient-ils s'organiser sur quelque nouveau terrain ? Devaient-ils se grouper autour d'un autre centre ? Non, Dieu en soit béni ! Sa vérité ne devait pas être abandonnée un seul instant, quoique l'église de Corinthe fût déchirée par mille sectes et son horizon assombri par mille hérésies. Le corps de Christ était un, et l'apôtre déploie simplement à leurs yeux la bannière portant cette inscription bénie : « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. 12:27).

Or ces paroles ne s'adressaient pas seulement à « l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe », mais aussi « à tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre ». Par conséquent, la vérité de l'unité du corps est permanente et universelle. Tout vrai chrétien est appelé à la reconnaître et à la pratiquer, et toute assemblée de chrétiens, en quelque lieu que ce soit, devrait être l'expression locale de cette grande et si importante vérité.

On demandera, peut-être, comment on pouvait dire à une assemblée : « Vous êtes le corps de Christ ? » N'y avait-il pas des saints à Éphèse, à Colosses et à Philippiques ? Sans doute, et si l'apôtre leur eût écrit sur ce même sujet, il aurait pu leur dire de même : « Vous êtes le corps de Christ », en tant qu'ils étaient l'expression locale du corps, et non seulement cela, mais en s'adressant à eux, il pensait à tous les saints jusqu'à la fin de la carrière terrestre de l'Église.

Mais nous devons nous rappeler que l'apôtre ne pouvait donner ce titre à aucun ordre de choses humain, ancien ou moderne ; et, si même toutes ces diverses organisations, quel que soit le nom qu'on leur donne, étaient fondues en une, il ne pourrait les appeler « le corps de Christ ». Ce corps est formé par tous les vrais croyants du monde entier. Si tous ne sont pas réunis sur ce terrain, seul divin, c'est à leur perte et au déshonneur de leur Seigneur. La précieuse vérité : « Il y a un seul corps », subsiste tout de même, et c'est à cette mesure divine que doivent se mesurer toutes les associations ecclésiastiques et tous les systèmes religieux sous le soleil.

Il nous semble nécessaire d'étudier à fond le côté divin de la question de l'Église, afin de sauvegarder la vérité de Dieu, et aussi afin que le lecteur comprenne clairement que lorsque nous parlons de la ruine complète de l'Église, nous avons en vue le côté humain du sujet. C'est à celui-ci que nous revenons.

Il est impossible de lire le Nouveau Testament avec attention et de ne pas voir que l'Église, en tant que témoin responsable pour Christ sur la terre, a totalement et honteusement manqué à sa mission. On remplirait un volume si l'on voulait citer tous les passages à l'appui de cette assertion. Mais examinons les chapitres second et troisième de l'Apocalypse, où l'Église est vue sous le jugement. Nous avons, dans ces chapitres solennels, ce que nous pouvons appeler une histoire divine de l'Église. Sept assemblées sont choisies comme symboles des diverses phases de l'histoire de l'Église, depuis le jour où elle fut placée sur la terre avec sa responsabilité, jusqu'au moment où elle sera vomie de la bouche du Seigneur, comme quelque chose de parfaitement intolérable. Si nous ne discernons pas que ces deux chapitres sont prophétiques aussi bien qu'historiques, nous nous privons d'un vaste champ de précieuses instructions. Aucun langage humain ne pourrait exprimer toutes les richesses que nous avons recueillies dans ces chap. 2 et 3 de l'Apocalypse, considérés sous leur aspect prophétique.

Toutefois nous ne mentionnons maintenant ces richesses que comme les dernières preuves, parmi tant d'autres dans l'Écriture, à l'appui de notre thèse. Prenons l'adresse à Éphèse, cette même assemblée à laquelle l'apôtre Paul écrivit l'épître où il découvre, d'une manière si bénie, le côté céleste des choses, les desseins éternels de Dieu concernant l'Église — la position et la portion de l'Église acceptée en Christ, et bénie de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Lui. Là aucun manquement ne peut être trouvé. Tout procède de Dieu. Le conseil est de Lui ; l'œuvre est de Lui. C'est sa grâce, sa gloire, sa toute-puissance, son bon plaisir ; et tout cela, fondé sur le sang de Christ. Il n'est point là question de responsabilité. Les saints qui forment l'Église étaient « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés », mais Christ est mort pour l'Église ; il s'est placé judiciairement là où elle était moralement, et alors Dieu, dans sa grâce souveraine, a paru sur la scène et a ressuscité Christ d'entre les morts, et l'Église avec Lui — chose glorieuse ! Ici tout est définitivement réglé. Nous voyons l'Église dans les lieux célestes, *en* Christ, non l'Église sur la terre *pour* Christ. C'est *le corps* « *accepté* », non *le chandelier jugé*. Si nous ne savons pas voir les deux côtés de cette grave question, nous avons encore beaucoup à apprendre.

Mais il y a le côté terrestre, aussi bien que le céleste ; et c'est pourquoi, dans l'adresse judiciaire du chap. 2 de l'Apocalypse, nous avons des paroles solennelles telles que celles-ci : « *J'ai contre toi* que tu as abandonné ton premier amour ».

Quelle différence ! Rien de semblable dans l'épître aux Éphésiens ; tandis que dans l'Apocalypse nous ne trouvons rien contre le corps, rien contre l'épouse, mais il y a quelque chose à reprocher au chandelier. Alors déjà la lumière s'était obscurcie. À peine était-elle allumée qu'il fallait employer des mouchettes.

Ainsi, dès le début, des symptômes de déclin se montraient à l'œil pénétrant de celui qui marchait au milieu des sept chandeliers, et lorsque nous arrivons au bout et considérons la dernière phase de la condition de l'Église, telle qu'elle est représentée par l'assemblée de Laodicée, il n'y a plus un seul point favorable ; le cas est presque sans espoir. Le Seigneur se tient dehors, à la porte. « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe ». Ce n'est pas ici comme à Éphèse : « J'ai quelque chose contre toi ». Tout l'état est mauvais. Toute l'assemblée professante va être rejetée. « Je vais te vomir de ma bouche ». Il attend encore, car il est toujours lent à quitter le terrain de la grâce pour entrer sur celui du jugement. Cela nous rappelle le départ de la gloire au commencement d'Ézéchiël ; elle marchait d'un pas lent et mesuré, comme regrettant de quitter la maison, le peuple et le pays. « Et la gloire de l'Éternel s'éleva de dessus le chérubin, et vint sur le seuil de la maison ; et la maison fut remplie de la nuée, et le parvis fut rempli de la splendeur de la gloire de l'Éternel ». « Et la gloire de l'Éternel sortit de dessus le seuil de la maison, et se tint au-dessus des chérubins ». Et enfin : « Et la gloire de l'Éternel monta du milieu de la ville, et se tint sur la montagne qui est à l'orient de la ville » (Ézé. 10:4, 18 ; 11:23). Que c'est touchant ! Quel contraste entre ce départ retardé de la gloire, et sa rapide entrée dans la maison au jour de la dédicace de Salomon, en 2 Chr. 7:1. L'Éternel était prompt à entrer dans sa demeure au milieu de son peuple, mais lent à la quitter. Il en fut, pour ainsi dire, chassé par les péchés et l'impénitence invétérée de ce peuple insensé.

Il en est de même de l'Église. Nous voyons, au chap. 2 des Actes, de quelle manière rapide il entre dans sa maison spirituelle. Il vint comme un souffle violent et impétueux pour remplir toute la maison de sa gloire. Mais, au chap. 3 de l'Apocalypse, quelle est son attitude ? Il est dehors. Oui, mais il frappe. Il s'attarde, non avec l'espoir d'une restauration en corps, mais pour le cas où « *quelqu'un* entendrait sa voix et lui ouvrirait la porte ». Le fait qu'il est dehors, montre ce qu'est l'Église. Le fait qu'il frappe, montre ce qu'il est.

Lecteur chrétien, il est de la plus haute importance que vous compreniez bien ce sujet. Nous sommes submergés de tous côtés par de fausses notions quant à l'état actuel et à la destinée future de l'église professante. Nous devons les rejeter toutes avec une sainte fermeté, et nous en tenir scrupuleusement à l'enseignement de l'Écriture. Cet enseignement est aussi clair que le jour. L'église professante est en ruines et le jugement est à la porte. Lisez l'épître de Jude ; lisez 2 Pierre 2 et 3, et la seconde épître à Timothée. Examinez attentivement ces passages solennels, et nous sommes assurés que cette étude vous prouvera infailliblement que la chrétienté n'a rien au-devant d'elle sinon la colère inflexible du Dieu Tout-Puissant. Son sort est prononcé dans cette courte, mais solennelle sentence de Romains 11: « Toi aussi, tu seras coupé ».

Oui, tel est le langage de l'Écriture : « Coupé », « vomi ». L'église professante a totalement failli en tant que témoin de Christ sur la terre. Il en a été de l'Église comme d'Israël, elle a abandonné la vérité même qu'elle était responsable de garder et de confesser. À peine les écrits du Nouveau Testament étaient-ils terminés, à peine les premiers ouvriers avaient-ils quitté le champ, que d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute l'église professante. De quel côté que l'on se tourne ou que l'on feuillette les gros volumes des « Pères », comme on les appelle, on ne trouvera pas trace de ces grandes vérités caractéristiques de notre glorieux christianisme. Tout, tout avait été honteusement abandonné. Comme Israël, en Canaan, abandonna l'Éternel pour Baal et Ashtaroth, de même l'Église abandonna la précieuse parole de Dieu pour des fables puérides et de dangereuses erreurs. Ce déclin si rapide est des plus étonnants. Mais c'était précisément ce que l'apôtre Paul avait prédit aux anciens d'Éphèse : « Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants pour paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils. Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux » (Actes 20:28-30).

Quel tableau ! Les saints apôtres de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, remplacés presque immédiatement par des « loups redoutables » et par des propagateurs de doctrines perverses ; l'Église tout entière plongée dans des ténèbres épaisses ; la lampe de la révélation divine presque

cachée aux regards ; la corruption ecclésiastique sous toutes ses formes ; la domination sacerdotale avec toutes ses terribles conséquences. Bref, l'histoire de l'Église — l'histoire de la chrétienté — est l'histoire la plus effroyable qui ait jamais été écrite.

Il est vrai que Dieu s'est toujours suscité des témoins. De siècle en siècle il a appelé, ici ou là, comme en Israël, des hommes pour proclamer sa vérité. Même au milieu des ténèbres les plus épaisses du moyen âge, une étoile paraît parfois au-dessus de l'horizon. Les Vaudois et d'autres encore purent, par la grâce de Dieu, s'en tenir à sa Parole, et confesser le nom de Jésus malgré la tyrannie et les cruelles persécutions de l'église romaine.

Puis vint l'époque du seizième siècle, où Dieu suscita Luther et ses bien-aimés compagnons d'œuvre, pour prêcher la grande vérité de la justification par la foi, et pour donner au monde le précieux livre de Dieu en langue moderne. Le langage humain est trop faible pour exprimer tous les bienfaits de cette époque mémorable. Des milliers d'âmes entendirent la bonne nouvelle du salut — l'entendirent, la crurent, et furent sauvées. Des milliers d'âmes qui avaient gémi longtemps sous le poids intolérable des superstitions romaines, accueillirent avec une profonde reconnaissance le message céleste. Des milliers s'abreuèrent avec joie à ces sources inspirées, qui avaient été scellées pendant des siècles par l'ignorance et l'intolérance des papes. La lumière de la révélation divine, si longtemps voilée par la main de l'ennemi, put de nouveau jeter ses rayons au milieu des ténèbres, et des myriades se réjouirent à cette lumière céleste.

Mais, tout en bénissant Dieu pour tous les résultats glorieux de ce qu'on nomme ordinairement la Réformation, nous ne saurions y voir rien qui ressemble à un retour de l'Église à sa première condition. Loin de là. Luther et ses confrères, à en juger par leurs écrits, — quelque précieux qu'ils soient, — ne saisirent jamais la notion de l'Église, corps de Christ. Ils ne comprirent point l'unité du corps, ni la présence du Saint Esprit dans l'assemblée et son habitation en chaque croyant. Ils ne connurent pas la grande vérité du ministère dans l'Église, sa nature, sa source, sa puissance et sa responsabilité. Ils en restèrent toujours à l'idée que le ministère est basé sur une autorité humaine. Ils se taisent sur la vraie espérance de l'Église, savoir la venue de Christ pour son peuple — l'Étoile brillante du matin. Ils ne comprirent pas toute la portée des prophéties, et ne surent pas distribuer comme il faut la Parole de vérité.

Qu'on ne se méprenne pas, nous aimons la mémoire des réformateurs. Leurs noms nous sont chers et familiers. C'étaient des serviteurs de Christ, dévoués et bénis. Plût à Dieu qu'il y en eût beaucoup comme eux dans ces jours de papisme et de basse incrédulité ! Nous ne le cédon à personne en amour et en estime pour Luther, Mélanchton, Calvin, Farel, Latimer et Knox. Ils furent des lumières brillantes en leur temps, et des milliers d'âmes béniront Dieu durant toute l'éternité de ce qu'ils ont vécu, prêché et écrit. Et si on les considère dans leurs vies privées et dans leurs ministères publics, ils font honte à beaucoup de chrétiens qui ont le privilège de connaître toute une série de vérités, que nous cherchons en vain dans les écrits volumineux des réformateurs.

Mais, en admettant tout cela, nous sommes néanmoins convaincus que ces honorés serviteurs de Christ ne saisirent point plusieurs des vérités spéciales et caractéristiques du christianisme, et par conséquent ne les prêchèrent, ni ne les enseignèrent ; du moins nous ne trouvons pas ces vérités dans leurs écrits. Ils prêchèrent la précieuse vérité de la justification par la foi ; ils donnèrent les Saintes Écritures au peuple ; ils foulèrent aux pieds beaucoup de superstitions romaines. Ils firent tout cela, par la grâce de Dieu, et nous en bénissons le Père des miséricordes. Mais le protestantisme n'est pas le christianisme, et les églises nommées églises de la réformation, qu'elles soient nationales ou dissidentes, ne sont pas l'Église de Dieu, loin de là. Jetons un regard en arrière sur les dix-huit siècles écoulés, et malgré de soi-disant réveils, malgré les lumières brillantes qui ont lui de temps à autre sur l'horizon de l'Église, — lumières qui paraissaient d'autant plus vives par le contraste des ténèbres profondes qui les entouraient, — malgré les nombreuses manifestations de l'Esprit de Dieu, soit en Europe, soit en Amérique, au siècle passé et dans celui où nous sommes, malgré, dis-je, toutes ces choses, pour lesquelles nous bénissons Dieu, nous en revenons sans hésiter à notre

assertion, savoir que l'église professante a fait naufrage, que la chrétienté descend rapidement la pente fatale qui mène aux ténèbres finales, que ces contrées favorisées, où la vérité évangélique a été prêchée, où les Bibles et les traités ont circulé par millions, seront couvertes de ténèbres épaisses, et tomberont dans une énergie d'erreur pour croire au mensonge.

Verra-t-on alors *un monde converti* ? Non, mais *une église jugée*. Les saints de Dieu, dispersés dans la chrétienté, tous les vrais membres du corps de Christ, seront enlevés à la rencontre du Seigneur, — les saints endormis seront ressuscités, les vivants transmués en un instant, — et tous ravis en même temps pour être toujours avec le Seigneur. Alors le mystère d'iniquité se montrera en la personne de l'homme de péché, du méchant, de l'antichrist. Le Seigneur Jésus viendra, et tous ses saints avec Lui, pour exécuter le jugement sur la Bête, c'est-à-dire sur l'empire romain qui aura repris vie et sur l'antichrist ; l'empire romain en Occident, le faux prophète en Orient.

Ce jugement sera un acte sommaire de jugement guerrier sans procès juridique quelconque, vu que soit la Bête, soit le faux prophète, seront trouvés en révolte ouverte et en opposition blasphématoire contre Dieu et contre l'Agneau. Ensuite aura lieu le jugement des nations vivantes, tel qu'il est rapporté en Matt. 25:31-46.

Dès lors, tout mal ayant été détruit, Christ régnera en justice et en paix pendant mille ans, — période heureuse et bénie, vrai sabbat pour Israël et pour toute la terre, — période marquée par ces deux grands faits : Satan lié et Christ régnant. Faits glorieux, dont la seule mention fait déborder le cœur en louanges !

Mais, après sa captivité de mille ans, Satan sera délié, et il lui sera permis de faire encore un effort contre Dieu et contre son Christ. « Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison ; et il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer (\*). Et ils montèrent sur la largeur de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée ; et du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora. Et le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles » (Apoc. 20:7-10).

(\*) Le lecteur distinguera entre les Gog et Magog d'Apoc. 20, et ceux d'Ézé. 38 et 39. Les premiers sont post-millénaires, les seconds anti-millénaires.

Ce sera le dernier effort de Satan, suivi de sa perdition éternelle. Ensuite, nous avons le jugement des morts, « petits et grands », de tous ceux qui sont morts dans leurs péchés, depuis les jours de Caïn. Scène terrible que rien ne saurait dépeindre !

Enfin nous voyons se dérouler devant nous l'état éternel les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habitera.

Tel est l'ordre des événements que nous trouvons tracés de la manière la plus claire dans les pages inspirées. Nous venons d'en donner un court résumé, en rapport avec les vérités qui nous ont occupés, vérités qui, nous le savons, ne sont point populaires ; mais notre devoir est d'annoncer tout le conseil de Dieu et non pas de rechercher la popularité. Nous ne nous attendons pas à ce que la vérité de Dieu soit populaire dans la chrétienté ; nous avons, au contraire, cherché à prouver que, tout comme Israël abandonna la vérité qu'il devait garder, de même l'église professante a laissé échapper toutes les grandes vérités qui caractérisent le christianisme du Nouveau Testament. Notre désir est de réveiller les cœurs de tous les vrais chrétiens, au sujet de ces vérités et de la responsabilité qui leur incombe, non seulement de les recevoir, mais de chercher à les réaliser mieux et à en faire une plus noble confession. Nous voudrions voir se lever nombreux, dans ces heures dernières de l'histoire terrestre de l'Église, des hommes doués d'une véritable puissance spirituelle, pour proclamer avec ardeur les vérités trop longtemps oubliées de l'évangile de Dieu. Veuille le Seigneur, dans sa grande bonté envers son peuple, susciter de tels hommes et les envoyer. Puisse le Seigneur Jésus frapper de plus en plus fort à la porte, afin que beaucoup d'âmes entendent et lui

ouvrent, selon le désir de son cœur, et qu'elles goûtent la douceur d'une communion personnelle avec lui-même, en attendant sa venue !

Il n'y a aucune limite aux bénédictions de l'âme qui entend la voix de Christ et lui ouvre la porte ; et ce qui est vrai pour une âme, l'est aussi pour des milliers. Mais soyons simples, sincères, reconnaissant notre faiblesse et notre néant, mettant de côté toute vaine prétention, ne cherchant pas être quelque chose, mais gardant la parole de Christ et ne reniant pas son nom, trouvant notre bonheur à rester à ses pieds, à nous nourrir de Lui, et notre joie à le servir en toutes choses. Alors nous cheminerons tous ensemble en bon accord et en amour, ayant notre centre commun en Christ, et pour but commun de faire avancer sa cause et connaître sa gloire. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, de nos jours, pour tous les chers enfants de Dieu ! Quel aspect différent nous présenterions au monde ! Le Seigneur veuille réveiller son peuple !

Le lecteur trouvera peut-être que nous nous sommes bien écartés du sixième chapitre du Deutéronome. Nous lui rappellerons, une fois pour toutes, que ce n'est point seulement ce que chaque chapitre *renferme* qui demande notre attention, mais aussi ce qu'il *suggère*. Et de plus, notre désir en écrivant est d'être conduit par l'Esprit de Dieu à développer certaines vérités qui peuvent s'appliquer aux besoins de tous nos lecteurs. Pourvu que le cher troupeau de Christ soit nourri, instruit et consolé, peu importe que ce soit par des explications complètes et suivies, ou par des fragments détachés.

Nous continuerons maintenant notre chapitre. Moïse ayant posé la grande vérité fondamentale, contenue au vers. 4: « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel », continue à enjoindre à la congrégation, ses devoirs sacrés envers cet Être béni. Il n'était pas seulement *un* Dieu, mais il était *leur* Dieu. Il avait daigné faire une alliance avec eux. Il les avait délivrés, portés comme sur des ailes d'aigle et amenés à Lui, afin qu'ils lui fussent un peuple et que Lui fût leur Dieu.

Relation précieuse ! Mais il fallait qu'on rappelât à Israël quelle était la conduite qui convenait à une telle relation et qui ne pouvait résulter que d'un cœur aimant : « Tu aimeras l'Éternel, *ton* Dieu, de *tout* ton cœur, et de *toute* ton âme et de *toute* ta force ». C'est le secret de toute vraie religion pratique. Sans cela, tout est sans valeur pour Dieu : « Mon fils, donne-moi ton cœur ». Lorsque le cœur est donné, tout va bien. On peut comparer le cœur au régulateur d'une montre, lequel fait agir le petit ressort, puis celui-ci fait mouvoir le grand ressort, lequel pousse les aiguilles dans leur marche tout autour du cadran. Si votre montre va mal, il ne suffit pas de changer la position des aiguilles, il faut toucher le régulateur. Dieu demande un travail réel, venant du cœur. Il nous dit : « Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité » (1 Jean 3:18).

Comme nous devrions le bénir pour des paroles si touchantes ! Elles nous révèlent si bien son cœur aimant ! Il nous aime en action et en vérité, et rien autre ne saurait le satisfaire, soit dans notre conduite envers lui, soit envers nos semblables. Tout doit procéder directement du cœur.

« Et ces paroles que je te commande aujourd'hui, seront *sur ton cœur* », à la source même de la vie. Tout ce qui est dans le cœur sort par les lèvres et dans la vie. Combien donc il importe que le cœur soit rempli de la parole de Dieu ; tellement plein qu'il n'y ait plus de place pour les folies et les vanités de ce monde. Alors notre conversation sera toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel. « De l'abondance du cœur la bouche parle ». Nous pouvons donc juger, par ce qui sort de la bouche, de ce qui est dans le cœur. La langue est l'organe du cœur — l'organe de l'homme. « L'homme bon, du bon trésor, produit de bonnes choses, et l'homme mauvais, du mauvais trésor, produit de mauvaises choses » (Matt. 12:34-35). Quand le cœur est réellement gouverné par la parole de Dieu, toute la conduite le montre et il faut qu'il en soit ainsi, car le cœur est le ressort principal de tout notre être moral ; il est au centre de toutes ces influences morales qui gouvernent notre vie et dirigent notre carrière individuelle.

Dans toutes les pages du volume divin, nous voyons l'importance que Dieu attache à l'état du cœur vis-à-vis de Lui ou de sa Parole, ce qui est la même chose. Lorsque le cœur est vrai pour Dieu, tout va bien ; s'il devient froid et négligent pour la vérité, tôt ou tard un éloignement manifeste du

chemin de la justice s'en suivra. Il y a donc une grande force dans cette exhortation, adressée par Barnabas aux nouveaux convertis d'Antioche : « Il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de *tout leur cœur* (ou *du propos de leur cœur*) » (Actes 11:23).

Exhortation nécessaire, maintenant comme alors. Ce « propos du cœur » est précieux à Dieu. C'est ce que nous osons appeler le grand régulateur moral. Il donne au caractère chrétien un sérieux qui devrait être souhaité par chacun de nous. C'est l'antidote divin contre la tiédeur, la mort, le formalisme, toutes choses haïssables aux yeux de Dieu. La vie extérieure peut être correcte et les principes tout à fait orthodoxes, mais si le propos du cœur manque, si tout l'être moral ne s'attache pas avec amour à Dieu et à son Christ, tout le reste est sans valeur.

C'est par le cœur que le Saint Esprit nous enseigne. C'est pourquoi l'apôtre priait pour les saints à Éphèse, que « les yeux de leur *cœur* (*cardias*) fussent éclairés », et encore : « que le Christ habite par la foi dans vos *cœurs* » (Éph. 1:18 ; 3:17).

Ainsi donc nous voyons l'harmonie parfaite de toute l'Écriture avec l'exhortation contenue dans notre chapitre : « Et ces paroles, que je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur ». S'il les eût gardées, combien Israël aurait évité d'égarer, et surtout ce terrible péché national de l'idolâtrie dans lequel il retomba si souvent ! Si les précieuses paroles de l'Éternel eussent trouvé leur place dans leur cœur, ils n'eussent pas eu peur de Baal ou d'Ashtaroth. En un mot, toutes les idoles des païens auraient été estimées pour ce qu'elles valaient, si la parole de l'Éternel avait été gardée dans le cœur d'Israël.

Remarquons ici comme tout cela est caractéristique du livre du Deutéronome. Il ne s'agit pas seulement ici de certaines observances religieuses, de sacrifices, de rites et de cérémonies. Tout cela y a sans doute sa place, mais ce n'est nullement la chose principale. La Parole est l'objet capital dans le Deutéronome. C'est la *parole de l'Éternel sur le cœur d'Israël*. Le lecteur doit bien saisir cela, s'il désire avoir la clef du Deutéronome. Ce n'est point un livre de cérémonies ; c'est un livre d'obéissance morale. Il enseigne, presque à chaque page, que le cœur qui aime, apprécie et honore la parole de Dieu, est prêt à tout acte d'obéissance, soit pour offrir un sacrifice, soit pour observer un certain jour. Il pouvait arriver qu'un Israélite se trouvât en un lieu ou au milieu de circonstances où il ne pouvait adhérer strictement aux rites et aux cérémonies de sa religion ; mais il ne pouvait jamais être placé dans un milieu où il ne pût aimer, révéler la parole de Dieu, et lui obéir. Fût-il emmené captif aux bouts de la terre, rien ne pouvait lui enlever le précieux privilège de répéter ces paroles précieuses et d'agir en conséquence : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi ».

Dans leur court commentaire, ces paroles renferment le grand principe du livre du Deutéronome, et nous pouvons ajouter le grand principe de la vie divine en tous temps, et en tous lieux. Il ne saurait jamais perdre sa force et sa valeur morales. Il subsiste à toujours. Il était vrai au temps des patriarches, pour Israël en Canaan, pour Israël dispersé jusqu'aux bouts de la terre, vrai pour l'Église entière, vrai pour chaque croyant individuel au milieu des ruines désolées de l'Église. En un mot, l'obéissance sera toujours le devoir sacré, le grand privilège de la créature — une obéissance simple, immédiate, à la parole du Seigneur. C'est là une grâce pour laquelle nous pouvons bénir sans cesse notre Dieu. Il nous a donné sa Parole, et il nous exhorte à laisser cette Parole habiter dans nos cœurs, et gouverner toute notre vie et toute notre conduite.

« Et ces paroles que je te commande aujourd'hui, seront sur ton cœur. Tu les inculqueras à tes fils, et tu en parleras, quand tu seras assis dans ta maison, et quand tu marcheras par le chemin, et quand tu te coucheras, et quand tu te lèveras et tu les lieras comme un signe sur ta main, et elles te seront pour fronton entre les yeux, et tu les écriras aussi sur les poteaux de ta maison et sur tes portes ».

Tout cela est magnifique : la parole de Dieu cachée dans le cœur, et découlant du cœur en douces instructions pour les enfants et en sainte conversation dans le sein de la famille ; la parole brillante

dans tous les actes de la vie journalière, de sorte que tous ceux qui passaient par les portes ou entraient dans la maison, pouvaient voir que la parole de Dieu était la bannière de tous ses habitants.

C'est ainsi qu'il en devait être jadis pour Israël, c'est ainsi qu'il en devrait être maintenant des chrétiens. En est-il ainsi ? Est-ce de la sorte que nous enseignons nos enfants ? Nous efforçons-nous toujours de rendre la parole de Dieu attrayante pour leurs jeunes cœurs ? La voient-ils briller dans notre vie journalière, influencer notre humeur, notre caractère, nos habitudes, nos occupations, nos affaires ? C'est ce que signifient ces expressions : « lier la Parole comme un signe sur la main et un fronton entre les yeux » ; « l'écrire sur les poteaux de la maison et sur les portes ».

Il ne sert pas à grand-chose de nous efforcer d'enseigner la parole de Dieu à nos enfants, si nos vies ne sont pas gouvernées par elle. Ce précieux volume ne doit pas être un simple livre d'école qu'il s'agirait d'apprendre comme une tâche. Nos enfants devraient voir que nous vivons dans l'atmosphère de l'Écriture, et qu'elle forme le sujet de notre conversation dans nos moments de loisir, au sein de nos familles.

Mais n'avons-nous pas sujet d'être humiliés, lorsque nous réfléchissons au caractère habituel de nos conversations, soit à table, soit dans le cercle de la famille ? Combien peu s'y trouvent les éléments de Deutéronome 6:7 ! Combien, au contraire, de causeries oiseuses et de plaisanteries qui ne sont point bienséantes ! Que de médisances sur nos frères, nos voisins, nos connaissances ! Que de babil futile !

D'où cela provient-il ? Simplement de l'état de notre cœur. La parole de Dieu, les commandements et les préceptes de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ n'habitent pas dans nos cœurs, et par conséquent, ils ne sont pas remplis, et ne débordent pas en fleuves de grâce et d'édification.

Quelqu'un dira-t-il que le chrétien n'a pas besoin de considérer ces choses ? Mais alors que signifie l'exhortation suivante : « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche, mais celle-là qui est bonne, propre à l'édification selon le besoin, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent ». Et celle-ci : « Soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur ; rendant toujours grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père » (Éph. 4:29 ; 5:18-20).

Ces paroles étaient adressées aux saints à Éphèse, et assurément elles nous concernent aussi. Il se peut que nous ne nous rendions pas compte quel degré nous manquons de maintenir notre conversation à un niveau spirituel. C'est dans nos familles et dans nos relations journalières, que le manque de spiritualité se remarque surtout. Aussi avons-nous grand besoin des paroles d'exhortation citées plus haut. Il est évident que le Saint Esprit prévoit ce besoin et y pourvut dans sa grâce. Écoutez ce qu'il dit « aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colosses » : « Que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs ; et soyez reconnaissants. Que la parole du Christ habite en vous richement, — en toute sagesse vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos cœurs à Dieu dans un esprit de grâce » (Col. 3:15, 16).

Quel tableau délicieux de ce que devrait être toute vie chrétienne ! C'est le développement de ce qui se trouve dans notre chapitre, où nous voyons l'Israélite au milieu de sa famille, la parole de Dieu découlant de son cœur en tendres instructions à ses enfants, où nous le voyons dans sa vie journalière, dans toutes ses occupations au dedans ou au dehors, sous l'influence bénie des paroles de l'Éternel.

Ayons donc un cœur rempli de la paix de Christ, de la parole de Christ, de Christ lui-même. Il ne faut rien moins que cela. Commençons avec le cœur, et quand il sera entièrement occupé des choses célestes, nous en aurons vite fini avec toute espèce de médisances et de plaisanteries.

« Et il arrivera, quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura introduit dans le pays qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de te donner : de grandes et bonnes villes que tu n'as pas bâties, et des maisons pleines de tous biens que tu n'as pas remplies ; et des puits creusés que tu n'as pas creusés, des vignes et des oliviers que tu n'as pas plantés ; et que tu mangeras, et que tu seras rassasié ; alors prends garde à toi, de peur que tu n'oublies l'Éternel qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude » (vers. 10-12).

Au milieu de toutes les bénédictions de la terre de Canaan, ils devaient se souvenir de Celui qui les avait tirés de la maison de servitude. Ils devaient se rappeler aussi que toutes ces choses leur étaient données gratuitement. Le pays et tout ce qu'il contenait devenait leur partage, en vertu des promesses de Dieu à Abraham, à Isaac et à Jacob. Les villes bâties, les maisons remplies, les puits creusés, les vignes et les oliviers prêts pour la récolte, tout était don gratuit de la grâce souveraine. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était de prendre possession avec une foi simple, et de garder à toujours dans leurs cœurs le souvenir du tendre Donateur. Ils devaient penser à Lui et trouver dans son amour le vrai motif d'une vie d'obéissance filiale. De quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, ils voyaient les preuves de sa grande bonté, les fruits abondants de son amour merveilleux. Chaque ville, chaque maison, chaque puits, chaque vigne et chaque olivier leur parlaient de la grâce de l'Éternel et leur offraient la preuve évidente de sa fidélité inviolable à sa promesse.

« Tu craindras l'Éternel, ton Dieu, et tu le serviras, et tu jureras par son nom. Vous n'irez point après d'autres dieux, d'entre les dieux des peuples qui seront autour de vous ; car l'Éternel, ton Dieu, qui est au milieu de toi, est un Dieu jaloux ; de peur que la colère de l'Éternel, ton Dieu, ne s'embrace contre toi, et qu'il ne te détruise de dessus la face de la terre » (vers. 13-15).

Deux grands motifs sont placés, dans notre chapitre, devant la congrégation : « l'amour », au vers. 5, et la « crainte », au vers. 13. Nous trouvons ces motifs dans toute l'Écriture, et on ne saurait leur donner trop d'importance comme mobiles de la vie et de la conduite du chrétien. « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse ». Nous sommes exhortés à être « tout le jour dans la crainte de l'Éternel » (Prov. 9:10 ; 23:17). C'est le refuge moral contre le mal. « Et il dit à l'homme : Voici, la crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se retirer du mal est l'intelligence » (Job 28:28).

Le livre divin abonde en passages qui montrent la grande importance de la crainte de Dieu. « Comment », dit Joseph, « ferais-je ce grand mal, et pécherais-je contre Dieu ? » Le chrétien, qui marche habituellement dans la crainte de Dieu, est préservé de commettre toute espèce de mal. La réalisation constante de la présence divine doit être une protection efficace contre toute tentation. Que de fois nous voyons la présence d'un chrétien spirituel, mettre un frein à la légèreté et à la folie ; et si telle peut être l'influence d'un de nos semblables, combien plus puissante doit être celle de la présence de Dieu réalisée par une âme ?

Lecteur chrétien, efforçons-nous de vivre comme étant en la présence immédiate de Dieu ; alors nous serons préservés du mal sous mille formes diverses ; nous y sommes exposés journellement, et nos dispositions nous y poussent. La pensée que les yeux de Dieu sont sur nous, aurait sur nos vies et nos paroles une influence beaucoup plus puissante que la présence de tous les saints sur la terre et que celle de tous les anges du ciel. Cette crainte de l'Éternel, dont l'Écriture parle tant, deviendrait pour nous un rempart contre toute mauvaise pensée ou action, contre tout ce qui est mal, quelle qu'en soit la forme.

Nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes peu en la présence de Dieu (Actes 17:28). Si nous nous rappelions que Dieu nous voit, et qu'il entend chacune de nos paroles, qu'il connaît chacune de nos pensées, chacun de nos actes, comme nous nous conduirions différemment !

C'est alors que nous pourrions montrer la vaste influence de l'amour qui nous « étreint ». Nous entrerons dans la sainte activité que cet amour produit toujours. « L'amour du Christ nous étreint », dit l'apôtre, « en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:14-15).

Plût à Dieu que tout cela fût plus pleinement réalisé parmi nous, et que la crainte et l'amour de Dieu fussent continuellement dans nos cœurs avec leur puissance sanctifiante ! Alors notre vie journalière serait à sa louange et en bénédiction pour tous ceux avec lesquels nous sommes appelés à être en contact.

Le vers. 16 de notre chapitre demande une attention toute spéciale. « Vous ne tenterez point l'Éternel, votre Dieu, comme vous l'avez tenté à Massa ». Ces paroles furent citées par notre Seigneur, lorsqu'il fut tenté par Satan à se jeter du haut du temple : « Alors le diable le transporte dans la ville sainte, et le place sur le faite du temple, et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre » (Matt. 4:5, 6).

Ce passage est très remarquable. Il prouve que Satan peut citer l'Écriture, lorsque cela lui convient. Mais il omet une clause importante : « De te garder en toutes tes voies ». Or il n'aurait point dans les voies de Christ de se jeter du faite du temple. Ce n'était pas le chemin du devoir. Il n'avait pas reçu de commandement de Dieu à ce sujet, et, par conséquent, il refuse de le faire. Il n'avait pas besoin de tenter Dieu, de le mettre à l'épreuve. Il avait, comme homme, la confiance en Dieu la plus entière, la plus grande assurance en sa protection.

De plus, il n'allait pas quitter le sentier du devoir afin de se convaincre si Dieu aurait soin de lui ; et cela nous enseigne une importante leçon. Nous pouvons toujours compter sur la protection de Dieu, tant que nous sommes sur le chemin du devoir. Mais si nous choisissons notre propre route, si nous recherchons notre plaisir ou notre intérêt, c'est une coupable présomption que de dire que nous comptons sur Dieu.

Sans doute, notre Dieu est plein de grâce et d'amour et ses compassions sont sur nous, lors même que nous nous écartons du chemin du devoir ; mais cela ne touche en rien ce que nous avançons, savoir que nous ne pouvons compter sur la protection divine que lorsque nous marchons dans le sentier de l'obéissance. Si un chrétien expose sa vie en escaladant les Alpes simplement pour son plaisir, a-t-il le droit de croire que Dieu prendra soin de lui ? Que sa conscience réponde. Si Dieu nous appelle à traverser un lac en tourmente pour aller prêcher l'Évangile ; s'il nous ordonne de traverser les Alpes en vue d'un service spécial à lui rendre, alors, assurément, nous pouvons nous confier à sa main puissante pour nous protéger contre tout mal. Le grand point, pour chacun de nous, c'est d'être trouvé dans le chemin du devoir. Il se peut qu'il soit étroit, rude et solitaire, mais il n'en est pas moins ombragé par les ailes du Tout-Puissant, et illuminé par la lumière de sa face.

Avant de quitter le sujet suggéré par le vers. 16, remarquons ce fait intéressant que notre Seigneur, dans sa réponse à Satan, ne fait aucune remarque sur sa fausse interprétation du Ps. 91:11. Au lieu de dire à l'ennemi : Tu as omis une clause importante du passage que tu viens de rapporter, il cite simplement un autre passage, comme faisant autorité pour sa propre conduite. C'est de cette manière qu'il vainquit le tentateur et qu'il nous laissa un exemple béni.

Remarquons encore que le Seigneur Jésus ne vainquit pas Satan par son pouvoir divin. S'il en eût été ainsi, il ne pourrait être un exemple pour nous. Mais lorsque nous le voyons, comme homme, se servir de la Parole seule pour arme, et par elle remporter la victoire, nos cœurs sont encouragés et consolés, et nous apprenons comment nous devons, dans notre sphère individuelle, agir et résister aux tentations. L'homme Christ Jésus vainquit en se confiant simplement en Dieu et en obéissant à sa Parole.

Fait rempli d'encouragement et de consolation pour nous ! Satan ne pouvait rien sur Celui qui ne voulait agir que sur l'autorité divine et par la puissance de l'Esprit. Jésus ne fit jamais sa propre volonté, quoique, nous le savons, cette volonté fut absolument parfaite. Il descendit du ciel, ainsi, qu'il nous le dit lui-même en Jean 6, non pour faire sa volonté, mais la volonté du Père qui l'avait envoyé. Du commencement à la fin, il fut un serviteur parfait. Sa règle de conduite était la parole de Dieu, sa puissance pour agir était le Saint Esprit ; son seul motif d'action, la volonté de Dieu ; par

conséquent le prince de ce monde n'avait rien en Lui. Satan, avec toutes ses ruses, ne pouvait lui faire quitter le chemin de l'obéissance ou la place de dépendance.

Lecteur chrétien, souvenons-nous que notre Seigneur et Maître nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Pouvons-nous les suivre avec zèle, pendant le peu de temps qui nous reste, avec l'aide du Saint Esprit, comprendre davantage que nous sommes appelés à marcher comme Jésus a marché ! Il est notre grand modèle en toutes choses. Étudions-le mieux, afin de le reproduire plus fidèlement.

Nous terminerons cette longue section, en vous priant de lire attentivement les versets 17 à 25 du chapitre qui vient de nous occuper ; ce passage, d'une puissance, d'une plénitude et d'une profondeur remarquable, est aussi très caractéristique du livre tout entier du Deutéronome.

La parole de Dieu est placée devant l'âme dans chaque page, dans chaque paragraphe de ce livre. C'est le grand sujet de tous les discours du législateur et celui qui lui tient le plus au cœur. Son but est de glorifier la parole de Dieu sous tous ses aspects, soit sous la forme de témoignages, de commandements, de statuts ou d'ordonnances, et de démontrer l'importance morale, l'urgente nécessité d'une obéissance entière, complète et zélée, de la part du peuple. « Vous garderez *soigneusement* les commandements de l'Éternel, votre Dieu ». Et plus loin : « Tu feras ce qui est *droit* et *bon* aux yeux de l'Éternel ».

Nous voyons ici se dérouler devant nos yeux ces principes éternels qu'aucun changement de dispensation, de milieu, ou de circonstances, ne peut altérer. « Ce qui est droit et bon » sera toujours d'une application universelle et permanente. Cela nous rappelle les paroles de l'apôtre Jean à son ami bien-aimé Gaïus. « Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais le bien ». Il se pouvait que l'assemblée fût dans un triste état, que beaucoup de choses affligeassent le cœur de Gaïus ; Diotrèphe se comportait d'une manière impardonnable envers le vénérable apôtre et envers d'autres ; tout cela était vrai et il se pouvait qu'il y eût des choses pires encore. Que devait faire Gaïus ? Simplement imiter ce qui était droit et bon ; ouvrir son cœur, sa main et sa maison à tous ceux qui apportaient la vérité ; chercher de toute manière à aider la cause de Christ.

C'est aussi ce que doit faire tout vrai disciple de Christ, en toutes circonstances. Il se peut que nous soyons en petit nombre, peut-être même presque seuls, mais n'importe ; nous devons imiter ce qui est bon, coûte que coûte. Nous devons nous *retirer* de l'iniquité, nous *purifier* des vases à déshonneur, *fuir* les convoitises de la jeunesse, nous *détourner* des professants sans vie ; puis, « poursuivre la justice, la foi, l'amour et la paix ». Dans l'isolement ? Non, mais « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:22). Je puis me trouver seul pour un temps ; mais il ne peut y avoir d'isolement aussi longtemps que le corps de Christ est sur la terre, et jusqu'à ce qu'il vienne nous prendre. Nous pouvons donc toujours espérer de trouver ici ou là des âmes qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur ; c'est notre devoir de les chercher, et les ayant trouvées, de marcher avec elles dans une sainte communion « jusqu'à la fin ».

## Chapitre 7

« Quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura introduit dans le pays où tu entres pour le posséder, et qu'il aura chassé de devant toi des nations nombreuses,... sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi, et que l'Éternel, ton Dieu, les aura livrées devant toi, et que tu les auras frappées, tu les détruiras entièrement comme un anathème ; tu ne traiteras point alliance avec elles, et tu ne leur feras pas grâce ».

Le récit des voies de Dieu envers les nations, en rapport avec son peuple d'Israël, nous rappelle les paroles qui ouvrent le Psaume 101: « Je chanterai la bonté et le jugement ». Si d'une part nous voyons le déploiement de la grâce de Dieu envers son peuple, en vertu de Son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob, de l'autre nous voyons l'exécution du jugement sur les nations à cause de leur méchanceté. Dans le premier cas se montre la souveraineté de Dieu ; dans le second sa justice ;

sa gloire brille dans l'un et dans l'autre. Toutes les voies de Dieu, en grâce, comme en jugement, proclament ses louanges et seront à jamais célébrées par son peuple. « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur, Dieu, Tout-puissant ! Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ! (\*) Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom ? car seul tu es saint ; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi parce que tes faits justes ont été manifestés » (Apoc. 15:3-4).

(\*) « Nations », suivant les manuscrits les plus autorisés. Christ n'est pas appelé le « roi des saints ».

Voilà l'esprit avec lequel nous devons considérer les voies de Dieu en gouvernement. Il est des âmes, qui, se laissant influencer par une fausse et morbide sentimentalité, se sentent froissées en lisant les ordres donnés à Israël au sujet des Cananéens, au commencement de notre chapitre. Il leur semble qu'un Être tout bon et miséricordieux ne saurait commander à son peuple de détruire ses semblables sans leur faire aucune grâce, et même de passer des femmes et des enfants au fil de l'épée.

Ces personnes ne sont pas disposées à dire avec les saints, en Apoc. 15:3-4: « Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ». Elles n'approuvent point Dieu dans *toutes* ses voies ; elles vont même jusqu'à le juger. Elles se permettent de mesurer les dispensations du gouvernement divin d'après leurs faibles pensées ; de comparer l'infini avec ce qui a des limites, en un mot elles jugent Dieu d'après elles-mêmes.

C'est là une faute grave. Nous ne sommes pas compétents pour porter un jugement sur les voies de Dieu, et par conséquent c'est le comble de la présomption pour de pauvres mortels ignorants, d'essayer de le faire. Nous lisons au chapitre 7 de Luc, que « la sagesse a été justifiée par *tous* ses enfants ». Souvenons-nous de ces paroles et faisons taire tout raisonnement coupable. « Que Dieu soit vrai et tout homme menteur, selon ce qui est écrit : En sorte que tu sois justifié dans tes paroles, et que tu aies gain de cause quand tu es jugé » (Rom. 3:4).

Si le lecteur n'est pas au clair sur ce sujet, qu'il lise le magnifique Psaume 136.

Nous y voyons que la mort des premiers-nés des Égyptiens et la délivrance d'Israël, le passage de la mer Rouge et la destruction de l'armée du Pharaon, ainsi que l'anéantissement des Cananéens, pour donner leur héritage à Israël, — tout en un mot était la preuve de la bonté éternelle de Dieu (\*). Et il en est et en sera toujours ainsi. Tout doit contribuer à la gloire de Dieu. Ne l'oublions pas, et laissons de côté tous les faux raisonnements. C'est notre privilège de justifier Dieu dans toutes ses voies, de courber la tête avec révérence à la vue de ses insondables jugements, et de demeurer fermement assurés que toutes les voies de Dieu sont bonnes. Nous ne les comprenons pas toutes ; ce qui est borné comprendrait-il l'infini ? Les dispensations de Dieu, les actes de son gouvernement, sont autant au-dessus de la raison humaine que le Créateur est au-dessus de la créature. Quel est l'esprit humain qui peut sonder les profonds mystères de la providence divine ? Pourquoi arrive-t-il, par exemple, qu'une ville entière remplie d'hommes, de femmes et d'enfants, soit en quelques heures engloutie sous des flots de lave brûlante ? Nous ne pouvons le dire, et cependant ce n'est qu'un fait entre mille dans l'histoire de l'humanité. Voyez, dans nos grandes cités, les milliers d'êtres humains qui vivent dans la misère la plus profonde et dans la plus grande dégradation morale. Pouvons-nous dire pourquoi Dieu le permet ? Sommes-nous appelés à le faire ? N'est-il pas évident que nous n'avons pas à discuter ces questions ? Si, dans notre ignorance et notre folie, nous nous mettons à raisonner sur les mystères inscrutables du gouvernement divin, nous ne pouvons nous attendre qu'à nous égarer complètement et même à tomber dans une incrédulité positive.

(\*) Beaucoup de chrétiens trouvent de la difficulté à comprendre et à appliquer les expressions d'un grand nombre de Psaumes, qui appellent le jugement sur les méchants. Ce langage serait, en effet, tout à fait déplacé chez les chrétiens, qui sont exhortés à aimer leurs ennemis, à faire du bien à ceux qui les haïssent, et à prier pour ceux qui leur font du tort et les persécutent.

Mais ce qui serait totalement hors de place pour l'Église de Dieu, le peuple céleste, sous la grâce, était autrefois et sera dans l'avenir en parfaite harmonie avec la position d'Israël, le peuple terrestre, sous le gouvernement de Dieu. Aucun chrétien intelligent ne songerait un instant à appeler la vengeance sur ses ennemis ou sur les méchants. Il y aurait là une grossière inconséquence. Nous sommes appelés à être les exemples vivants de la grâce de Dieu envers le monde — à marcher sur les traces de Jésus doux et humble de cœur — à souffrir pour la justice — à ne pas résister au mal. Dieu use maintenant de patience et de miséricorde envers le monde. « Il fait lever son soleil sur

les bons et sur les méchants, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes ». Nous avons à l'imiter et à être « parfaits, comme notre Père qui est dans les cieux est parfait ». Un chrétien qui traiterait le monde sur le principe du juste jugement, donnerait une idée fautive de son Père céleste et mentirait à sa profession.

Mais plus tard, lorsque l'Église aura quitté la terre, il n'en sera plus ainsi. Dieu jugera les nations suivant la manière dont elles auront traité son peuple d'Israël.

Ce principe, bien compris, donnera au lecteur la clef des Psaumes prophétiques.

Nous comprendrons maintenant les instructions données au commencement de notre chapitre. Les Cananéens ne devaient pas trouver grâce aux yeux des Israélites. Leur iniquité était venue à son comble, et il ne restait plus pour eux que l'exécution du jugement divin. Tu les frapperas, et « tu les détruiras entièrement comme un anathème ; tu ne traiteras point alliance avec elles, et tu ne leur feras pas grâce. Tu ne t'allieras point par mariage avec elles, tu ne donneras point ta fille à leur fils, et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils ; car ils détourneraient de moi ton fils, et il servirait d'autres dieux, et la colère de l'Éternel s'embraserait contre vous et te détruirait aussitôt. Mais vous leur ferez ainsi : Vous démolirez leurs autels, et vous briserez leurs statues, et vous abattrez leurs ashères, et vous brûlerez au feu leurs images taillées ».

Tels étaient les ordres donnés par l'Éternel à son peuple. Ils étaient clairs et compréhensibles. Pas de grâce pour les Cananéens, pas d'alliance avec eux, aucune union, aucune liaison quelconque ; un jugement sans miséricorde devait être leur part.

Nous savons, hélas ! que les Israélites ne tardèrent pas à négliger ces ordres sacrés. À peine avaient-ils posé leurs pieds dans le pays de Canaan qu'ils firent alliance avec les Gabaonites. Josué lui-même tomba dans le piège. Les vêtements déchirés et le pain moisi de ce peuple rusé, trompèrent les principaux de la congrégation, et les firent agir en directe opposition avec le commandement de Dieu. S'ils eussent été gouvernés par l'autorité de la Parole, ils ne seraient pas tombés dans cette faute grave et n'auraient pas traité alliance avec un peuple qui aurait dû être complètement détruit. Mais ils jugèrent d'après l'œil de la chair, et ils en recueillirent les fruits (\*). L'obéissance implicite est la meilleure sauvegarde contre les ruses de l'ennemi. Le récit des Gabaonites était sans doute fort plausible, et tout leur aspect donnait un air de vérité à leurs assertions, mais rien de tout cela n'aurait dû avoir le moindre poids aux yeux de Josué et des principaux d'Israël. Ils devaient se rappeler les commandements de l'Éternel, et s'en tenir à sa parole. Au lieu de le faire, ils raisonnèrent et agirent d'après ce qu'ils voyaient. La raison n'est pas un guide pour le peuple de Dieu ; il doit être uniquement et entièrement dirigé et gouverné par sa Parole.

(\*) Il est instructif de voir que les vieux vêtements, le pain moisi et les paroles rusées des Gabaonites, accomplirent ce que les murs de Jéricho n'avaient pu faire. Les ruses de Satan sont plus à redouter que sa puissance. « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable ». Si nous réfléchissons aux diverses parties de l'armure complète de Dieu, nous verrons clairement qu'elles se rangent sous ces deux chefs : obéissance et dépendance. L'âme qui est réellement gouvernée par la Parole, et qui se confie entièrement en la puissance de l'Esprit, est parfaitement équipée pour la lutte. C'était ainsi que l'Homme Christ Jésus remportait la victoire sur l'ennemi. Le diable ne pouvait rien sur un homme, qui était parfaitement obéissant et parfaitement dépendant. Suivons en cela, comme en toutes choses, notre divin modèle.

C'est là un privilège des plus grands, car il est à la portée du plus simple et du plus ignorant des enfants de Dieu. La parole du Père, la voix du Père, l'œil du Père, suffisent pour guider le plus jeune et le plus faible des membres de sa famille. Ce qu'il nous faut, c'est un cœur aimant et obéissant. Il n'est pas besoin d'une vaste intelligence, ni d'une grande science, car alors, que deviendrait la grande majorité des chrétiens ? Si les savants, les penseurs, les gens instruits étaient seuls capables de tenir ferme contre les ruses de l'adversaire, la plupart d'entre nous devraient renoncer à la lutte.

Mais, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi ; au contraire, en étudiant l'histoire du peuple de Dieu à travers les âges, nous voyons que la sagesse et la science humaines, quand elles ne sont pas laissées à leur vraie place, deviennent des pièges, et ceux qui les possèdent, des instruments d'autant plus dangereux entre les mains de l'ennemi. Par qui ont été introduites la plupart des hérésies qui ont troublé l'Église de Dieu depuis des siècles ? Non par les simples et les ignorants, mais par les savants et les intelligents. Et dans le passage du livre de Josué que nous venons de citer, qui est-ce qui fit alliance avec les Gabaonites ? Le commun du peuple ? Non, mais les principaux de l'assemblée. Tous évidemment commirent la faute, mais les principaux d'Israël donnèrent l'exemple. Les chefs et les

conducteurs de l'assemblée tombèrent dans les pièges du diable, pour avoir négligé « d'interroger la bouche de l'Éternel ».

« Tu ne traiteras point alliance avec elles ». Rien n'était plus simple que cela. De vieux vêtements, des souliers raccommodés et du pain moisi pouvaient-ils changer la signification de l'ordre divin, ou enlever à la congrégation l'obligation d'une obéissance implicite ? Non, assurément. Rien ne saurait jamais être une excuse pour diminuer, si peu que ce soit, l'obligation d'obéir à la parole de Dieu. Si nous rencontrons des difficultés ou des circonstances embarrassantes, si nous ne savons souvent de quel côté nous tourner, que devons-nous faire ? Raisonner ? discuter ? agir d'après notre propre jugement ou celui de tel autre ? Certainement non ; mais nous avons à nous attendre à Dieu patiemment, humblement, avec foi, et assurément il nous montrera notre chemin. « Il fera marcher dans le droit chemin les débonnaires, et il enseignera sa voie aux débonnaires » (Ps. 25:9). En marchant ainsi, nous serons préservés de tout faux pas et gardés jusqu'au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Au vers. 6 de notre chapitre, Moïse place devant le peuple la raison morale pour laquelle il devait rester entièrement séparé des Cananéens et les exterminer : « *Car tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, afin que tu sois pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre* ».

Le principe posé ici est de la plus grande importance. Pourquoi Israël devait-il être entièrement séparé des Cananéens, et refuser absolument de faire aucune alliance avec eux ? Pourquoi devait-il démolir leurs autels, briser leurs statues et abattre leurs ashères ? Simplement, parce qu'il était un peuple saint. Et qui l'avait fait tel ? l'Éternel. Il les avait choisis et son amour reposait sur eux ; il les avait sauvés et les avait mis à part pour lui, et ainsi il avait le droit de prescrire ce qu'ils devaient être et comment ils devaient agir. « Soyez saints, car moi je suis saint ».

Ce n'était nullement sur le principe de : « Tiens-toi loin, ne me touche pas, car je suis saint vis-à-vis de toi » (Ésa. 65:5). Ils ne valaient pas plus que les autres nations, c'est évident par ce qui suit : « Ce n'est pas parce que vous étiez plus nombreux que tous les peuples, que l'Éternel s'est attaché à vous et vous a choisis ; car vous êtes le plus petit de tous les peuples ; mais parce que l'Éternel vous a aimés et parce qu'il garde le serment qu'il a juré à vos pères, l'Éternel vous a fait sortir à main forte, et t'a racheté de la maison de servitude, de la main du Pharaon, roi d'Égypte » (vers. 7, 8).

Que ces paroles étaient bien ce qui convenait aux enfants d'Israël ! Ils devaient se souvenir que tous leurs privilèges, leur dignité, et leurs bénédictions, provenaient non de ce qu'ils étaient en eux-mêmes, mais de ce que l'Éternel les avait aimés dans sa grâce souveraine, et avait traité alliance avec leurs pères, — « alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée ».

Il y avait là un antidote divin contre tout orgueil et toute suffisance, et c'était aussi la base sûre et ferme de leur bonheur et de leur sécurité morale. Tout reposait sur la stabilité immuable de la grâce de Dieu. Toute vanterie humaine était ainsi rendue impossible. « Mon âme se glorifiera en l'Éternel ; les débonnaires l'entendront et se réjouiront » (Ps. 34:2).

Dieu veut que nulle chair ne se glorifie devant Lui. Il abaisse toute prétention humaine et l'orgueil du cœur de l'homme. Israël devait se souvenir de son origine, de sa condition précédente — « de servitude en Égypte » — « le plus petit de tous les peuples ». Il n'était nullement meilleur que les nations qui l'entouraient, et par conséquent ne pouvait expliquer sa grandeur et son élévation que par l'amour gratuit de Dieu et sa fidélité à son serment. « Non point à nous, ô Éternel ! non point à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bonté, à cause de ta vérité » (Ps. 115:1).

« Connais donc que c'est l'Éternel, ton Dieu, qui est Dieu, le Dieu fidèle, qui garde l'alliance et la bonté jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment et qui gardent ses commandements, et qui récompense en face ceux qui le haïssent, pour les faire périr : il ne différera pas à l'égard de celui qui le hait ; il le récompensera en face » (vers. 9, 10).

Deux faits de la plus haute importance sont mis ici devant nous ; l'un rempli de riches consolations et de précieux encouragements pour ceux qui aiment Dieu en sincérité ; l'autre d'une grande solennité pour ceux qui le méprisent. Tous ceux qui aiment Dieu et gardent ses commandements peuvent compter sur sa fidélité et sa grâce en tout temps et en toutes circonstances. « *Toutes choses travaillent ensemble* pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). Si, par sa grâce infinie, l'amour de Dieu est dans nos cœurs et sa crainte devant nos yeux, nous pouvons avancer avec courage et avec une joyeuse confiance, assurés que tout sera bien et doit être bien. « Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu ; et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui » (1 Jean 3:21-22).

C'est là une vérité éternelle pour Israël, comme pour l'Église. Le chapitre 7 du Deutéronome, aussi bien que le chapitre 3 de 1 Jean, proclament la même grande vérité pratique, savoir que Dieu prend plaisir en ceux qui le craignent, qui l'aiment et gardent ses commandements.

Y a-t-il là quoi que ce soit de légal ? Nullement. L'amour et le légalisme n'ont rien de commun ; ils sont aussi éloignés l'un de l'autre que les pôles. « C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3). Les motifs, le caractère et l'esprit de notre obéissance, sont tout l'opposé du légalisme. Il est des personnes toujours prêtes à crier au légalisme, lorsqu'on leur parle d'obéissance. Elles sont dans une grave erreur. S'il était question d'acquérir par notre obéissance la position et la relation d'enfants de Dieu, alors l'accusation de légalisme serait pleinement justifiée. Mais donner ce nom à l'obéissance chrétienne c'est, nous le répétons, une grave erreur. L'obéissance ne peut précéder la relation filiale ; mais cette relation doit toujours être suivie de l'obéissance.

Occupons-nous maintenant de la vérité solennelle que nous présente le vers. 10 de notre chapitre : « Il ne différera pas à l'égard de celui qui le hait ; il le récompensera en face ». Si ceux qui aiment Dieu sont tendrement encouragés, au v. 9, à garder ses commandements, le v. 10 fait entendre un sérieux avertissement à ceux qui le haïssent.

Le temps vient où Dieu agira en personne, face à face avec ses ennemis. Qu'il est terrible de penser qu'il y a des hommes qui *haïssent Dieu* — qui haïssent Celui dont le nom est « lumière » et « amour », la source de toute bonté, l'auteur et le donateur de tout don parfait, le Père des lumières ; Celui dont la main libérale supplée aux besoins de toute créature, qui entend le cri du corbeau et apaise la soif de l'âne sauvage ; Celui qui est infiniment bon, le seul sage, le Dieu parfaitement saint, le Seigneur de toute force et puissance, le Créateur de toutes choses, et Celui qui a le pouvoir de jeter l'âme et le corps dans la géhenne.

Pensez, lecteur, à ce que c'est que de haïr un Être tel que Dieu ! Or, nous savons que tous ceux qui n'aiment pas doivent haïr. Peut-être ne croit-on pas cela ; peu de personnes conviendront qu'elles haïssent vraiment Dieu ; mais, dans cette grande question, il n'est pas de terrain neutre ; il nous faut être pour ou contre, et en général les hommes ne tardent pas à montrer sous quel drapeau ils servent. Il arrive le plus souvent que l'inimitié du cœur envers Dieu se montre par la haine pour son peuple, pour sa Parole, son culte, son service. Que de fois nous entendons proférer des paroles telles que celles-ci : « Je hais les mômiers ». — « Je déteste la religiosité et les prêchers ». Pour dire vrai, c'est Dieu lui-même que l'on hait. « La chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » ; et cette inimitié se fait jour à propos de tout ce qui concerne Dieu. Tout cœur inconverti recèle une inimitié positive contre Dieu. Tout homme, dans son état naturel, hait Dieu.

Or, Dieu déclare « qu'il ne différera pas à l'égard de celui qui le hait, il le récompensera en face ». Parole solennelle, à laquelle on devrait prêter une plus sérieuse attention. Les hommes n'aiment pas l'entendre ; beaucoup affectent et font profession de ne pas y croire. Ils cherchent à se persuader et à persuader aux autres que Dieu est trop bon, trop tendre, trop miséricordieux, pour traiter ses

créatures avec sévérité. Ils oublient que les voies de Dieu en gouvernement sont aussi parfaites que ses voies en grâce. Ils s'imaginent que le gouvernement de Dieu laissera passer ou traitera légèrement le mal et ceux qui le font.

C'est là une fatale erreur et qui, tôt ou tard, portera ses fruits douloureux. Il est vrai, et Dieu en soit béni, que, dans sa grâce souveraine, il peut nous pardonner nos péchés, effacer nos transgressions, couvrir nos fautes, nous justifier parfaitement, et répandre dans nos cœurs l'esprit d'adoption. Mais c'est une chose entièrement différente. C'est la grâce régnant par la justice, en vie éternelle, par Jésus Christ, notre Seigneur. C'est Dieu, dans son amour merveilleux, donnant une justice au pauvre pécheur qui méritait l'enfer, et qui sait et sent et reconnaît que lui-même n'a aucune justice, ni n'en pourrait avoir. Dieu, dans son amour infini, a trouvé un moyen par lequel il peut être juste et justifier celui qui croit simplement en Jésus.

Mais comment tout cela a-t-il été accompli ? Est-ce en laissant de côté le péché, comme s'il n'était rien ? Est-ce en lâchant les rênes du gouvernement divin, en abaissant la mesure de la sainteté divine, ou en diminuant en quoi que ce soit les exigences de la Loi ? Non, tout au contraire. Il n'aurait jamais pu y avoir une manifestation plus solennelle de la haine de Dieu pour le péché, ou de son intention irrévocable de le condamner et de le punir éternellement ; il n'aurait jamais pu y avoir une revendication plus glorieuse du gouvernement divin, une exposition plus parfaite de la sainteté, de la vérité et de la justice divines ; jamais la loi n'aurait pu être plus glorieusement défendue ou plus complètement établie que par le plan glorieux de la rédemption — projeté, exécuté et révélé par l'éternelle Trinité dans l'Unité — projeté par le Père, exécuté par le Fils et révélé par le Saint Esprit.

Si nous désirons voir dans toute sa réalité le gouvernement de Dieu, sa colère contre le péché, et le vrai caractère de sa sainteté, nous n'avons qu'à contempler la croix, à écouter ce cri d'angoisse qui sortit du cœur du Fils de Dieu et retentit au milieu des ténèbres du Calvaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Jamais semblable question n'avait été faite auparavant, jamais il n'en fut fait de semblable dès lors, et cette question ne se fera ni ne pourrait plus se faire. Soit que nous considérions Celui qui la fit, Celui à qui elle était adressée, ou la réponse, elle demeure unique dans l'éternité. La croix est la mesure de la haine de Dieu contre le péché, tout comme elle est la mesure de son amour pour le pécheur. C'est la base impérissable du trône de grâce, le terrain divinement juste, sur lequel Dieu peut pardonner nos péchés, et nous constituer parfaitement justes en un Christ ressuscité et glorifié.

Mais si les hommes méprisent la croix, et persistent dans leur haine contre Dieu, tout en disant qu'il est trop bon et trop clément pour punir les méchants, que deviendront-ils ? Voici la réponse : « Qui désobéit (*àpéithon*) au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36) (\*).

(\*) Ce verset 36 de Jean 3 est un passage d'une immense importance. Non seulement il expose la grande vérité que tous ceux qui croient au Fils de Dieu ont le privilège d'avoir la vie éternelle, mais en outre il coupe à leur racine deux des principales hérésies actuelles : l'universalisme et l'hérésie de ceux qui prétendent que les méchants seront anéantis. L'universalisme fait profession de croire qu'à la fin, tous seront restaurés et bénis. Il n'en sera pas ainsi, dit notre passage ; car ceux qui n'obéissent pas au Fils « ne verront pas la vie ».

Les autres affirment que tous ceux qui sont sans Christ périront comme les animaux. Il n'en sera pas ainsi car « la colère de Dieu demeure » sur les désobéissants. La colère qui demeure est tout à fait incompatible avec l'anéantissement.

Il est intéressant et instructif de remarquer la différence entre les mots *ho pistéuon*, « celui qui croit », et *ho apeithôn*, « celui qui n'obéit pas ». Ils nous donnent les deux côtés du sujet de la foi.

Pouvons-nous croire un seul instant qu'un Dieu juste eût livré à la mort son Fils unique et bien-aimé, ses délices de tous les jours, alors que ce Fils était fait péché pour nous, pour laisser ensuite échapper les pécheurs impénitents ? Jésus, l'Homme parfait, saint et sans tache, — le seul Homme parfait, qui ait jamais marché sur la terre, — a dû souffrir pour les péchés, le juste pour les injustes ; est-ce pour que les méchants, les incrédules, ceux qui haïssent Dieu et désobéissent au Fils, soient sauvés et bénis et introduits dans le ciel ? Et l'on voudrait affirmer cela sous le prétexte que Dieu est trop bon et trop clément pour punir éternellement les pécheurs ! Lorsque Dieu a dû donner, abandonner et frapper son Fils bien-aimé afin de sauver son peuple *de leurs péchés*, est-ce que les

pêcheurs, les moqueurs et les rebelles pourraient être sauvés *dans leurs péchés* ? Le Seigneur Jésus est-il mort pour rien ? L'Éternel l'a-t-il froissé et a-t-il caché sa face de Lui sans nécessité ? Pourquoi toutes les horreurs du Calvaire ? pourquoi les trois heures de ténèbres ? pourquoi le cri d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Pourquoi, si les pêcheurs peuvent aller au ciel sans cela ? Quelle inconcevable folie ! Jusqu'où peut aller la crédulité des hommes, pourvu qu'il ne s'agisse pas de la vérité de Dieu ! Le pauvre cœur humain affectera de croire la plus monstrueuse absurdité, afin d'avoir une excuse pour rejeter le simple enseignement de la sainte Écriture. Ce que les hommes ne songeraient jamais à attribuer à un bon gouvernement humain, ils n'hésitent pas à l'attribuer au gouvernement du Dieu seul sage, seul vrai et seul juste. Que penserions-nous d'un gouvernement qui ne pourrait ou ne voudrait pas punir les méchants et les criminels ? Voudrions-nous vivre sous ce gouvernement ?

Le verset qui nous occupe renverse complètement toutes les théories que les hommes, dans leur folie et leur ignorance, ont avancées touchant le gouvernement de Dieu, et réfute les arguments par lesquels ils cherchent à l'affaiblir. « C'est l'Éternel, ton Dieu, qui est Dieu, le Dieu fidèle qui... récompense en face ceux qui le haïssent, pour les faire périr ; il ne différera pas à l'égard de celui qui le hait ; il le récompensera en face ».

Oh ! si les hommes voulaient écouter la parole de Dieu ! s'ils voulaient croire à ses avertissements si solennels et si clairs au sujet de la colère à venir, du jugement et des peines éternelles ! Si, au lieu de chercher à se persuader à eux-mêmes et à d'autres qu'il n'y a pas d'enfer, pas de ver qui ne meurt point ni de feu qui ne s'éteint point, pas d'éternel tourment, ils écoutaient la voix qui les avertit de s'enfuir, avant qu'il soit trop tard, vers le refuge que leur présente l'Évangile ! Là serait la vraie sagesse. Dieu dit qu'il rendra la pareille à ceux qui le haïssent. Qu'elle est terrible la pensée de cette rétribution ! Qui pourrait l'affronter ? Le gouvernement de Dieu est parfait, et parce qu'il est tel, il est impossible qu'il laisse le mal sans le juger. Rien n'est plus simple que cela. Toute l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse, le présente en termes si clairs et si positifs que c'est le comble de la folie pour les hommes d'essayer de discuter la chose. Combien il est plus sage et plus sûr de fuir la colère à venir, que de nier qu'elle viendra ou qu'elle sera éternelle dans sa durée. C'est en vain qu'on essaie de raisonner en opposition à la vérité de Dieu. Toute parole de Dieu subsistera à toujours. Nous voyons les dispensations de son gouvernement à l'égard de son peuple d'Israël et à l'égard des chrétiens maintenant. Laisse-t-il passer le mal chez son peuple terrestre ? Non, au contraire, il leur appliquait continuellement sa verge, et cela précisément parce que c'était son peuple, ainsi qu'il le dit par le prophète Amos : « Écoutez cette parole que l'Éternel prononce sur vous, fils d'Israël, sur la famille entière que j'ai fait monter du pays d'Égypte, disant : Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités » (Amos 3:1, 2).

Le même principe est appliqué aux chrétiens dans la première épître de Pierre : « Car le temps est venu *de commencer le jugement* par la maison de Dieu ; mais s'il commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu ? Et si le juste est sauvé difficilement, où paraîtra l'impie et le pécheur ? » (4:17-18).

Dieu châtie les siens parce qu'ils sont les siens, et « afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde » (1 Cor. 11:32). Les enfants de ce monde cheminent paisiblement, mais leur jour vient, — un jour sombre et terrible, — un jour de jugement et d'inexorable colère. Les hommes peuvent raisonner et discuter là-dessus, mais l'Écriture est claire et positive : « Dieu... a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela » (Actes 17:31). Le grand jour des rétributions est près, où Dieu rendra la pareille à chacun en face.

Il est profondément édifiant de remarquer de quelle manière Moïse, ce serviteur bien-aimé et honoré de Dieu, conduit par le Saint Esprit, place les solennelles réalités du gouvernement de Dieu devant les Israélites, afin d'agir sur leurs consciences. Écoutez-le plaider et exhorter : « Et tu garderas les commandements, et les statuts et les ordonnances que je te commande aujourd'hui, pour *les pratiquer*. Et, si vous *écoutez* ces ordonnances, et que vous les *gardiez* et les *fassiez*, il arrivera que

l'Éternel, ton Dieu, te gardera l'alliance et la bonté qu'il a jurées à tes pères. Et il *t'aimera*, et te *bénira*, et te *multipliera* ; et il bénira le fruit de ton ventre, et le fruit de ta terre, ton froment, et ton moût, et ton huile, et la portée de ton gros bétail, et l'accroissement de ton menu bétail, sur la terre qu'il a juré à tes pères de te donner. Tu seras béni plus que tous les peuples il n'y aura, parmi toi et parmi tes bêtes, ni mâle ni femelle stérile ; et l'Éternel éloignera de toi toute maladie, et il ne mettra sur toi aucune des plaies malignes de l'Égypte, que tu as connues, mais il les mettra sur tous ceux qui te haïssent. Et tu consomeras tous les peuples que l'Éternel, ton Dieu, te livre ; ton œil ne les épargnera pas, et tu ne serviras pas leurs dieux, car ce serait un piège pour toi » (vers. 11-16).

Quel plaidoyer puissant et touchant ! Remarquez le contraste : Israël devait « écouter », « garder » et « faire ». L'Éternel devait « aimer », « bénir » et « multiplier ». Hélas ! Israël manqua totalement et honteusement à ce que l'Éternel demandait de lui, sous la loi et sous le gouvernement, et par conséquent, au lieu de la bénédiction et de l'accroissement, il n'y eut pour lui que jugement, malédiction, stérilité, dispersion et désolation.

Mais, béni soit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, si Israël a failli sous la *loi* et sous le *gouvernement*, Lui n'a pas fait défaut dans sa riche et précieuse *grâce* et sa *miséricorde*. Il gardera l'alliance qu'il a jurée à leurs pères. Pas une de ses promesses ne tombera à terre ; il les accomplira à la lettre. Et s'il ne peut le faire en vertu de l'obéissance d'Israël, il le fera à cause du sang de l'alliance éternelle, du précieux sang de Jésus, son Fils éternel. Gloire et honneur à son nom adorable !

Non, le Dieu d'Israël ne peut laisser une seule de ses précieuses promesses tomber à terre. Que deviendrions-nous s'il le faisait ? Quelle assurance, quel repos, quelle paix pourrions-nous avoir, si l'alliance de l'Éternel avec Abraham manquait en un seul point ? Il est vrai qu'Israël a perdu tous ses droits. S'il s'agit de prérogative selon la chair, Ismaël et Ésaü ont des droits antérieurs. S'il s'agit d'obéissance légale, le veau d'or et les tables brisées racontent sa triste histoire. S'il s'agit de gouvernement en vertu de l'alliance de Sinaï, les enfants d'Israël n'ont pas une seule excuse à mettre en avant.

Mais Dieu reste le même en dépit de la lamentable infidélité d'Israël. « Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. 11:29), et c'est pourquoi « tout Israël sera sauvé ». Dieu tiendra certainement son serment à Abraham, malgré toute la ruine de la postérité d'Abraham. Soyons-en fermement convaincus, quoiqu'on puisse dire de contraire. Israël sera restauré et béni, et il se multipliera dans la terre à laquelle il est affectionné. Un jour les Israélites reprendront leurs harpes suspendues aux saules, et, à l'ombre de leurs vignes et de leurs figuiers, ils chanteront les louanges de leur Dieu-Sauveur, durant le glorieux sabbat millénaire qui les attend. Tel est le témoignage invariable de l'Écriture, et il s'accomplira jusqu'aux moindres détails, pour la gloire de Dieu et en vertu de l'alliance éternelle.

Revenons à notre chapitre, dont les derniers versets demandent une attention toute particulière. Il est touchant de voir de quelle manière Moïse cherche à encourager le peuple au sujet des nations qu'il pouvait redouter en Canaan. Il comprend ses craintes et cherche à les dissiper. « Si tu dis *dans ton cœur* : Ces nations sont plus nombreuses que moi, etc. », lisez v. 17-26.

Le grand remède pour toutes les craintes causées par l'incrédulité est simplement d'avoir l'œil fixé sur le Dieu vivant ; alors le cœur est élevé au-dessus des difficultés de quelque nature qu'elles soient. On ne saurait nier qu'il n'y ait des difficultés et des influences fâcheuses de toute espèce. Bien des personnes affectent de parler légèrement des épreuves et des difficultés. Cela prouve, non la connaissance qu'elles ont de Dieu, mais leur profonde ignorance des sérieuses réalités de la vie. Elles voudraient nous persuader qu'il ne faudrait pas sentir les peines, les chagrins, les difficultés de la route. Autant vaudrait nous dire que nous ne devrions pas avoir de tête sur les épaules, ou de cœur dans notre poitrine. De telles personnes ne peuvent point encourager ceux qui sont abattus, car elles sont tout à fait incapables de comprendre les âmes qui passent par la lutte, ou qui sont aux prises avec les difficultés de la vie.

Comment Moïse s'efforce-t-il d'encourager les cœurs de ses frères ? « Tu ne t'épouvanteras pas », dit-il, non parce qu'il n'y avait pas d'ennemis de difficultés ou de dangers, mais parce que « l'Éternel, ton Dieu, est au milieu de toi, un Dieu grand et terrible ». C'était là le vrai encouragement : les ennemis étaient là, mais Dieu est un refuge assuré. C'est ainsi que Josaphat, pressé par l'ennemi, cherchait à encourager lui-même ses frères : « Ô notre Dieu ! ne les jugeras-tu pas ? car il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, *mais nos yeux sont sur toi* » (2 Chr. 20:12).

Voilà le précieux secret. Les yeux reposent sur Dieu ; sa puissance intervient et tout est réglé. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Moïse va au-devant des craintes qui s'élèvent dans le cœur d'Israël. « Ces nations sont plus nombreuses que moi ». Oui, mais elles ne sont pas plus fortes que « le Dieu grand et terrible ». Quelles nations pourraient lui résister ? Toutes avaient un terrible compte à rendre à cause de leurs iniquités ; la coupe était comble ; le moment de la rétribution était arrivé, et le Dieu d'Israël allait les exterminer devant son peuple.

Israël, par conséquent, n'avait pas lieu de craindre la *puissance* de l'ennemi ; l'Éternel était avec lui ; mais il y avait une chose qui était bien plus à redouter, c'était l'influence séductrice de l'idolâtrie. Aussi l'Éternel dit-il : « Vous brûlerez au feu les images taillées de leurs dieux ; tu ne désireras pas l'argent ou l'or qui sont dessus, et tu ne les prendras pas pour toi ». « Quoi », serait porté à dire, plus d'un cœur, « devons-nous détruire l'or et l'argent qui ornent ces images ? Ne pourrait-on en tirer un bon parti ? N'est-ce point dommage de détruire quelque chose d'aussi précieux ? Passe encore de brûler les images, mais pourquoi ne pas épargner l'or et l'argent ? »

Ah ! c'est justement de cette manière que le pauvre cœur est porté à raisonner, et c'est ainsi que nous nous séduisons nous-mêmes, lorsque nous sommes appelés à juger et à abandonner ce qui est mal. Nous nous persuadons que nous pouvons faire quelque réserve, et qu'il nous est permis de choisir et de faire des distinctions. Nous sommes prêts à abandonner une partie du mal, mais non pas tout. Nous sommes d'avis de brûler le bois de l'image, mais d'épargner l'or et l'argent.

Fatale illusion ! « Tu ne désireras pas l'argent ou l'or qui sont dessus, et tu ne les prendras pas pour toi, *de peur que par là tu ne sois pris dans un piège* ; car c'est une abomination pour l'Éternel, ton Dieu ». Il faut que tout soit détruit. Retenir un atome de la chose maudite, c'est tomber dans le piège de l'ennemi et nous associer avec ce qui est une abomination aux yeux de Dieu, quelque estime que les hommes en fassent.

Or, d'après le dernier verset du chapitre, introduire une abomination dans la maison était devenir anathème soi-même. Combien cela est solennel ! Le comprenons-nous bien ?

Que le Seigneur garde nos cœurs séparés de tout mal, et fidèles pour Lui !

## Chapitre 8

« Vous prendrez garde à pratiquer tous les commandements que je vous commande aujourd'hui, afin que vous viviez, et que vous multipliez, et que vous entriez dans le pays que l'Éternel a promis par serment à vos pères, et que vous le possédiez. Et tu te souviendras *de tout le chemin* par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier, et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non » (vers. 1, 2).

Il est à la fois rafraîchissant et encourageant de jeter un regard en arrière sur toute notre course terrestre. Nous y pouvons voir la main fidèle de notre Dieu, qui nous a conduits et guidés ; ses tendres et sages dispensations à notre égard, et ses délivrances merveilleuses dans les moments de détresse et de difficultés. Que de fois, lorsque nous ne savions plus que devenir, n'est-il pas venu à notre aide pour nous frayer notre chemin, calmer nos craintes, et remplir nos cœurs de chants de louange et d'actions de grâces !

Mais il ne faut pas confondre cette précieuse vue rétrospective avec la triste habitude de regarder en arrière à *nos* voies, à *nos* progrès, à *nos* services, lors même que nous admettons, d'une manière générale, que ce n'est que par la grâce de Dieu que nous avons pu accomplir quelque chose pour Lui. Tout cela ne conduit qu'à entretenir la satisfaction de soi-même, ce qui est la ruine de toute vraie spiritualité. S'occuper de soi, d'une manière quelconque, est une chose des plus pernicieuses ; c'est le coup de mort de la communion. Tout ce qui tend à placer le moi devant l'âme doit être jugé et rejeté d'une manière décisive, car la faiblesse et la stérilité en sont la conséquence. Regarder en arrière à ce que nous avons fait ou obtenu par nos efforts est tout ce que l'on peut imaginer de plus misérable. Ce n'était certes pas là ce que Moïse exhortait le peuple à faire, lorsqu'il leur disait « de se souvenir de tout le chemin » par lequel l'Éternel, leur Dieu, les avait fait marcher.

Arrêtons-nous un moment à ces remarquables paroles de l'apôtre, en Phil. 3: « Frères, je fais une chose *oubliant les choses qui sont derrière*, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus » (vers. 14).

Quelles sont les « choses » dont parle le bienheureux apôtre ? Mettait-il en oubli les précieuses dispensations de Dieu envers son âme durant sa carrière terrestre ? Non, nous avons la preuve évidente du contraire. Écoutez ce qu'il dit devant Agrippa : « Ayant donc reçu le secours qui vient de Dieu, me voici debout jusqu'à ce jour, rendant témoignage aux petits et aux grands » (Actes 26:22).

De même aussi, en écrivant à Timothée, son enfant bien-aimé et son compagnon d'œuvre, il passe en revue le passé et parle des persécutions et des souffrances qu'il a endurées, mais il ajoute « Et le Seigneur m'a délivré de toutes ». Et encore : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné : que cela ne leur soit pas imputé. Mais le Seigneur s'est tenu près de moi, et m'a fortifié, afin que par moi la prédication fût pleinement accomplie, et que toutes les nations l'entendissent ; et j'ai été délivré de la gueule du lion » (2 Tim. 4:16, 17).

À quoi donc l'apôtre fait-il allusion, quand il parle « d'oublier les choses qui sont derrière ? » Il veut parler de toutes les choses qui n'avaient pas rapport à Christ, dont la chair pouvait se glorifier, sur lesquelles le cœur naturel pouvait se reposer et qui ne pouvaient être que des obstacles à la course ; ces choses-là devaient être oubliées dans l'ardente poursuite des grandes et glorieuses réalités qui étaient devant lui. Ni Paul, ni aucun autre enfant de Dieu et serviteur de Christ, n'a jamais eu le désir d'oublier une seule des circonstances de sa carrière terrestre, qui témoignaient de la bonté, de la tendresse et de la fidélité de Dieu. Au contraire, ce sera toujours une de nos plus douces jouissances de nous rappeler les dispensations bénies de notre Père envers nous, pendant que nous traversons le désert pour nous rendre dans notre patrie éternelle.

Qu'on ne s'y méprenne pas, nous n'approuvons en aucune manière l'habitude de s'appesantir sur ses propres expériences. Cela ne sert qu'à affaiblir. Gardons-nous-en comme de l'une des nombreuses causes qui tendent à diminuer la vie spirituelle et à éloigner nos cœurs de Christ. Mais nous n'avons pas à craindre le résultat produit par un coup d'œil rétrospectif sur les voies et les dispensations du Seigneur envers nous. C'est un exercice béni, qui aura toujours pour effet de nous sortir de nous-mêmes et de nous remplir de reconnaissance et d'actions de grâces.

Pourquoi Israël était-il exhorté à « se souvenir de tout le chemin », par lequel l'Éternel, son Dieu, l'avait fait passer ? C'était assurément pour faire éclater son cœur en louanges pour le passé, et fortifier sa confiance en Dieu pour l'avenir. Il doit toujours en être ainsi. Nous le louerons pour tout ce qui est passé, et nous nous confierons en Lui pour tout ce qui est à venir. Pussions-nous le faire de plus en plus, et nous avancer jour après jour, louant et nous confiant, nous confiant et louant. Voilà les deux choses qui contribuent à la gloire de Dieu, ainsi qu'à notre paix et à notre joie en Lui. Quand l'œil se repose sur les « Ében-Ézer », qui sont tout le long de la route, le cœur éclate en joyeux « Alléluia » à Celui qui nous a secourus jusqu'ici, et qui veut nous secourir jusqu'au bout. Il a délivré, il délivre *maintenant*, et il délivrera *par la suite*. Chaîne bénie ! Chacun de ses anneaux est une délivrance divine.

Et ce ne sont pas seulement les grâces signalées et les grandes délivrances, dont nous avons été les objets de la part de notre Père, que nous devons nous rappeler avec reconnaissance, mais aussi ce qui, dans son sage et fidèle amour, était destiné à nous « humilier » et à nous « éprouver ». Toutes ces choses sont pleines de riches bénédictions pour nos âmes. Ce ne sont pas, comme on dit quelquefois, « des grâces déguisées », mais des grâces évidentes et palpables, pour lesquelles nous aurons à louer Dieu durant l'éternité bienheureuse qui nous attend.

« Tu te souviendras de *tout* le chemin », de chaque étape du voyage, de chaque scène de la vie du désert, de toutes les dispensations de Dieu du commencement à la fin, et de leur but spécial, qui était « de t'humilier et de t'éprouver, *pour connaître ce qui était dans ton cœur* ».

Que c'est merveilleux de penser à la grâce patiente et à l'amour déployés dans les dispensations de Dieu envers son peuple dans le désert ! Quelle précieuse instruction nous offre cette merveilleuse histoire ! Nous avons aussi à être humiliés et éprouvés, afin de connaître ce qui est dans nos cœurs. Cela nous est de la plus grande utilité morale.

Dans les premiers temps de notre vie chrétienne, nous connaissons peu ce qui est dans nos cœurs. Nous sommes superficiels en toutes choses ; mais, en avançant dans la carrière pratique, nous saisissons mieux la réalité des choses ; nous découvrons la profondeur du mal qui est en nous ; le vide et la complète vanité de tout ce qui est dans le monde ; et nous comprenons la nécessité de dépendre entièrement et constamment de la grâce de Dieu. Tout cela est propre à nous rendre humbles et défiants à l'égard de nous-mêmes, et à nous amener à nous appuyer avec la simplicité d'un enfant, sur Celui qui seul peut nous préserver de toute chute. En croissant ainsi dans la connaissance de nous-mêmes, nous comprenons mieux la grâce, mieux aussi l'amour merveilleux du cœur de Dieu, sa tendresse envers nous, sa patience infinie pour supporter toutes nos faiblesses et nos manquements, les soins touchants qu'il a pour nous, son intervention continuelle en notre faveur, et les diverses circonstances par lesquelles il a trouvé bon de nous faire passer pour le bien et le profit de nos âmes.

L'effet pratique de tous ces exercices d'âme est de donner de la profondeur, de la fermeté et de la douceur au caractère ; on est ainsi délivré des notions et théories vaines, d'une étroitesse exagérée ou de l'extrême contraire ; on est rendu compatissant, patient et rempli d'égards pour les autres ; on est gardé de porter des jugements trop sévères, on pèse avec indulgence les actions des autres, et l'on cherche à leur attribuer les meilleurs motifs dans les cas qui peuvent paraître équivoques. Ce sont là des fruits précieux des expériences du désert.

« Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne que tu n'avais pas connue et que tes pères n'ont pas connue, afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel » (vers. 3).

Ce passage offre un intérêt et une importance toute spéciale, par le fait que c'est la première citation de notre Seigneur dans sa lutte avec Satan, dans le désert. Pourquoi notre Seigneur cite-t-il le Deutéronome ? Parce que c'était justement le livre qui, mieux que tout autre, s'adaptait à la condition où Israël se trouvait alors. Israël avait totalement failli, et ce fait se constate d'un bout à l'autre du Deutéronome. Mais, bien que la nation eût manqué, le chemin de l'obéissance était ouvert à tout fidèle Israélite. C'était le devoir et le privilège de quiconque aimait Dieu, de s'en tenir à sa Parole, en tout temps et en toutes circonstances.

Notre bien-aimé Seigneur garda avec une fidélité parfaite la position de l'Israël de Dieu. L'Israël selon la chair avait tout perdu par sa faute ; Jésus était là, dans le désert, comme le véritable Israël de Dieu, pour faire face à l'ennemi avec la simple autorité de la parole de Dieu. « Or Jésus, plein de l'Esprit Saint, s'en retourna du Jourdain et fut mené par l'Esprit dans le désert, étant tenté par le diable quarante jours. Et il ne mangea rien pendant ces jours-là ; et lorsqu'ils furent accomplis, il eut faim. Et le diable lui dit : Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. Et Jésus lui répondit, disant : *Il est écrit* que « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu » (Luc 4:1-4).

Scène merveilleuse ! L'homme parfait, le véritable Israël, était dans le désert, entouré de bêtes sauvages, jeûnant pendant quarante jours, et tenté par le grand ennemi de Dieu, des hommes et d'Israël. Il n'en était pas pour le second Adam comme pour le premier ; il n'était pas entouré des délices d'Éden, mais de toute l'aridité, de toute la désolation d'un désert. Il y était seul, endurant la faim, mais il y était pour Dieu.

Béni soit son nom, il était aussi là pour l'homme ; pour lui montrer de quelle manière il faut résister à l'ennemi dans toutes ses tentations et comment il faut vivre. Ne nous imaginons pas que notre adorable Sauveur rencontra l'adversaire en tant que Dieu souverain. Il était Dieu, cela est vrai, mais s'il avait soutenu la lutte seulement comme tel, il n'y aurait pas eu d'exemple pour nous. Il aurait été bien inutile de nous dire que Dieu avait été capable de vaincre et de mettre en fuite une créature formée par sa propre main. Mais lorsque nous voyons Celui qui était devenu homme, semblable à nous en toutes choses à part le péché, souffrant la faiblesse et la faim, entouré des conséquences de la chute, et pourtant triomphant complètement de cet ennemi terrible, c'est là ce qui est si consolant et si encourageant pour nous.

Et comment en triompha-t-il ? C'est la grande et importante question pour nous. Comment l'Homme Christ Jésus a-t-il vaincu Satan dans le désert ? Ce ne fut pas comme le Dieu Tout-Puissant, mais comme l'homme obéissant, n'ayant d'autre arme que la parole de Dieu dans son cœur et dans sa bouche, et par elle réduisant Satan au silence. C'est ainsi que le second Adam remporta la victoire sur le terrible ennemi de Dieu et de l'homme, et c'est ainsi qu'il est un exemple pour nous.

Remarquons aussi que notre Seigneur ne raisonne pas avec Satan. Lorsque notre divin modèle rencontre toutes les tentations de l'ennemi, il ne se sert que de l'arme que nous avons tous en notre possession, savoir la parole de Dieu écrite.

Nous avons dit « toutes les tentations », parce que dans les trois cas, la réponse invariable de notre Seigneur est : « *Il est écrit* ». Il ne dit pas : « Je sais », — « je pense », — « je sens », — « je crois », ceci ou cela ; il en appelle simplement à l'Écriture, au livre du Deutéronome en particulier, à ce livre même dont les incrédules ont osé mettre en doute l'authenticité, mais qui est tout spécialement le livre pour tout homme obéissant, au milieu de la ruine universelle et sans remède.

Cela est d'une grande importance pour nous, bien-aimé lecteur. C'est comme si notre Seigneur avait dit à l'ennemi : Il ne s'agit pas de savoir si je suis le Fils de Dieu ou non, mais de savoir comment *l'homme* doit vivre, et la réponse à cette question ne se trouve que dans la Sainte Écriture, et elle s'y montre claire comme le jour, indépendamment de toute question qui me concerne. Quoiqu'il en soit de moi, l'Écriture est la même : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

Voilà la seule position vraie, sûre et heureuse pour l'homme, celle où il écoute dans une humble dépendance, « toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Position bénie où l'âme est placée en contact immédiat et personnel avec le Seigneur lui-même par le moyen de sa Parole. Nous voyons ainsi que la Parole est absolument nécessaire au chrétien. Nous ne pouvons nous en passer. Comme la vie naturelle est soutenue par le pain, de même la vie spirituelle est entretenue par la parole de Dieu. Se nourrir ainsi n'est pas seulement recourir à la Bible pour y trouver des doctrines, ou pour y voir nos opinions confirmées ; c'est, bien plus, c'est y chercher ce qui soutient la vie de l'homme nouveau, c'est-à-dire la nourriture, la lumière, les directions, la consolation, l'autorité, la force, en un mot tout ce dont l'âme peut avoir besoin.

Observons en particulier la force de l'expression « toute parole ». Comme elle nous montre bien que nous ne pouvons nous passer d'une seule des paroles sorties de la bouche de Dieu. Il nous les faut toutes. Nous ne savons à quel moment surgira telle ou telle difficulté qui trouvera sa solution dans l'Écriture. Il se peut que nous n'ayons pas jusque-là remarqué particulièrement le passage qui s'adapte à cette difficulté, mais quand elle se présente, si notre âme est en bon état, l'Esprit de Dieu nous fournit par la Parole le texte dont nous avons besoin, et nous y voyons une force, une beauté, une profondeur, une convenance morale, que nous n'y avions jamais vues auparavant. L'Écriture est

un trésor divin, et par conséquent inépuisable, par lequel Dieu pourvoit abondamment à tous les besoins de son peuple, et à ceux de chaque croyant en particulier, de sorte qu'il n'y a pas une phase dans l'histoire de l'Église, pas une difficulté sur la route d'un chrétien, à laquelle il ne soit pourvu dans le saint Livre. Avec quel soin ne devrions-nous donc pas l'étudier dans son entier, le méditer, l'approfondir et le garder soigneusement dans nos cœurs, étant ainsi « parfaitement équipés », et prêts à nous en servir quand l'occasion s'en présente, que ce soient les tentations du diable, ou les convoitises du monde et de la chair, ou bien que nous ayons à suivre le sentier de bonnes œuvres que Dieu a préparées afin que nous y marchions.

Remarquons surtout l'expression : « *de la bouche de Dieu* ». Elle est des plus précieuses ; elle approche l'Éternel tout près de nous. Dieu parle pour que nous vivions par sa Parole ; elle nous est donc absolument indispensable, et nos âmes ne peuvent pas davantage, vivre sans elle que nos corps ne peuvent subsister sans nourriture. En un mot, ce passage nous enseigne que la vraie position de *l'homme*, son seul lieu de repos, de refuge, et de force se trouve dans une dépendance habituelle de la parole de Dieu.

La vie de foi que nous sommes appelés à vivre est celle de dépendance et d'obéissance, c'est celle que Jésus a réalisée parfaitement ici-bas. Ce précieux Sauveur ne faisait pas un pas, ne prononçait pas une parole, sans l'autorité de la parole de Dieu. Évidemment, il eût pu changer la pierre en pain, mais il n'avait pas de commandement de Dieu à cet égard, et, par conséquent, pas de motif pour agir. Les tentations de Satan étaient donc sans force sur Lui. L'adversaire ne pouvait rien sur un homme qui ne voulait agir que d'après l'autorité de la parole de Dieu.

Il est intéressant et profitable aussi de remarquer que notre Seigneur ne cite pas l'Écriture dans le but de réduire l'ennemi au silence, mais simplement comme autorité pour sa position et sa conduite. C'est en cela que nous manquons si souvent. Nous citons fréquemment la parole de Dieu pour avoir la victoire sur l'ennemi, mais nous la laissons moins agir sur nos propres âmes, par son autorité et sa puissance, et ainsi elle perd son action sur nos cœurs. Là Parole doit être pour nous comme le pain pour l'homme affamé, ou comme la boussole pour le navigateur ; c'est d'elle qu'il faut nous nourrir et c'est d'après elle que nous devons agir, penser et parler. Plus il en sera ainsi, plus nous en connaissons la valeur infinie. Qui est-ce qui connaît le mieux la valeur réelle du pain ? Est-ce un chimiste ? Non, mais un homme affamé. Un chimiste peut l'analyser et dire de quoi il se compose, mais c'est l'homme qui a faim qui en éprouve la valeur. Qui est-ce qui connaît le mieux la valeur réelle d'une boussole ? Est-ce le professeur de marine ? Non, mais c'est le marin qui navigue le long d'une côte inconnue et dangereuse. Ce ne sont là que de faibles images de ce que la parole de Dieu est pour le vrai chrétien. Il ne peut s'en passer ; elle lui est absolument indispensable dans chacune de ses relations, dans toute sa sphère d'activité. Elle nourrit et soutient sa vie intérieure, elle le guide dans sa vie pratique. Dans toutes les circonstances de sa vie publique ou domestique, dans la solitude du cabinet, au sein de sa famille, au milieu de ses affaires, c'est dans la parole de Dieu qu'il cherche direction et conseil. Et jamais elle ne fait défaut à qui s'en tient uniquement à elle. Nous pouvons nous confier en l'Écriture sans l'ombre d'une crainte. À quelque moment ou dans quelque occasion que nous la consultations, nous y trouvons ce dont nous avons besoin. Sommes-nous dans l'épreuve ? notre cœur est-il brisé, dans le deuil ? qu'est-ce qui nous consolera et nous calmera, sinon les douces paroles que le Saint Esprit a tracées pour nous ? Une phrase de la Sainte Écriture donne plus de vraie consolation que toutes les lettres de condoléances possibles. Sommes-nous découragés et abattus ? La parole de Dieu vient au-devant de nous avec ses belles et encourageantes assurances. Sommes-nous dans la pauvreté ? Le Saint Esprit applique à nos cœurs mainte promesse bénie des pages inspirées, nous rappelant celui qui est « le possesseur des cieux et de la terre » et qui, dans sa grâce infinie, s'est engagé à « suppléer à tous *nos besoins*, selon *ses richesses* en gloire, par le Christ Jésus ». Sommes-nous harassés et troublés par les opinions diverses des hommes, ou par des difficultés religieuses de toute espèce ? Quelques versets de la Sainte Écriture répandront des flots de lumière divine dans le cœur et la conscience, et nous donneront un repos parfait, en

répondant à toute question, en nous faisant connaître les pensées de Dieu, et en mettant fin à toutes les divergences d'opinions, par la seule autorité compétente et divine.

De quel prix est donc la Sainte Écriture ! Quel trésor nous possédons dans la parole de Dieu ! Combien nous devrions bénir son saint nom de nous l'avoir donnée ! Et le bénir aussi pour tout ce qui sert à nous faire comprendre davantage la plénitude, la profondeur et la force de ces paroles de notre chapitre : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Que ces paroles sont précieuses pour le cœur du croyant ! Celles qui suivent ne le sont guère moins : nous y voyons mentionnée en termes touchants la tendre sollicitude de l'Éternel pour son peuple durant toutes les pérégrinations dans le désert. « Ton vêtement », dit-il, « ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé, pendant ces quarante ans ».

Quelle grâce merveilleuse éclate dans ces paroles ! L'Éternel prenant soin de son peuple, jusqu'à voir que leurs vêtements ne s'usent point ou que leurs pieds ne se foulent point ! Non seulement il les nourrissait, mais il les vêtait et condescendait même à s'inquiéter de leurs pieds, de peur que le sable du désert ne les blesse. Et durant quarante années il veilla ainsi sur eux avec toute la tendresse d'un père. De quoi l'amour n'est-il pas capable pour celui qui en est l'objet ? L'amour de l'Éternel pour son peuple assurait à celui-ci toute bénédiction. Si seulement Israël l'avait compris ! Depuis l'Égypte jusqu'en Canaan, il n'y avait rien à quoi Il ne répondît, quels que fussent les besoins des Israélites, et cela parce qu'il les avait pris sous sa protection. Ayant l'amour infini et la toute-puissance pour eux, que leur manquait-il ?

Mais l'amour de Dieu envers les siens se manifeste de diverses manières. Il ne pourvoit pas seulement aux besoins de leur corps, à la nourriture et au vêtement, mais il s'occupe aussi de leurs besoins intellectuels et spirituels. C'est ce que le législateur rappelle au peuple en disant : « Connais dans *ton cœur*, que, comme un homme châtie son fils, l'Éternel, ton Dieu, te châtie » (v. 5).

Nous n'aimons pas la discipline, elle « n'est point un sujet de joie, mais de tristesse ». Un fils ne demande pas mieux que de recevoir la nourriture et le vêtement de la main de son père, et d'avoir tous ses besoins prévenus par sa sollicitude, mais il n'aime pas à lui voir prendre la verge. Et cependant cette verge redoutée est peut-être ce qu'il y a de meilleur pour le fils, en produisant ce qu'aucun bienfait matériel ou aucune bénédiction terrestre n'aurait pu faire. Il se peut qu'elle le corrige d'une mauvaise habitude, le délivre d'une dangereuse tendance, le sauve d'une influence pernicieuse, et devienne ainsi une grande bénédiction morale et spirituelle pour laquelle il sera à jamais reconnaissant. Le grand point, c'est que le fils reconnaisse l'amour et la sollicitude du père dans la discipline et le châtiment, aussi bien que dans les divers bienfaits matériels qui sont journellement semés sur sa route.

C'est précisément en cela que nous manquons si fort lorsqu'il s'agit des voies de notre Père en discipline. Nous jouissons de ses bienfaits et de ses grâces ; nous sommes heureux de recevoir, jour après jour, de sa main libérale, amplement et au-delà de ce qu'il faut à nos besoins ; nous aimons à penser aux nombreuses délivrances qu'il nous a accordées quand nous étions dans les difficultés, et, jetant un regard en arrière sur le chemin par lequel il nous a conduits, à voir les « Ében-Ézer » qui rappellent les secours obtenus tout le long de la route.

Tout cela est fort bien et fort profitable, mais nous courons le danger de nous reposer sur les grâces, les bénédictions et les bienfaits qui découlent en si riche profusion du cœur de notre Père et de sa main libérale. Nous sommes portés à nous reposer sur ces choses, et à dire avec le psalmiste : « Et moi, j'ai dit *dans ma prospérité* : Je ne serai jamais ébranlé. Éternel ! par ta faveur, tu as donné la stabilité et la force à *ma montagne* » (Ps. 30:6, 7). Il est vrai que c'est « par ta faveur », cependant nous sommes portés à être occupés de *notre* montagne, et de *notre* prospérité ; nous laissons ces choses se placer entre nos cœurs et le Seigneur, et ainsi elles deviennent des pièges pour nous. De là la nécessité de la discipline. Notre Père veille sur nous, dans son fidèle amour ; il voit le danger et il envoie l'épreuve, d'une manière ou d'une autre. Peut-être sera-ce un télégramme nous annonçant la mort d'un enfant bien-aimé, ou la faillite d'une banque qui engloutit toute notre fortune terrestre.

Ou bien il se peut que nous soyons couchés sur un lit de maladie, ou appelés à veiller auprès de celui de quelque parent bien cher.

En un mot, nous pouvons avoir à passer par de grandes eaux, qui semblent terribles à nos pauvres et faibles cœurs. L'ennemi nous souffle tout bas : « Est-ce là de l'amour ? » Sans la moindre hésitation, et sans réserve, la foi répond : Oui, tout est amour, amour parfait, et sagesse ineffable. J'en suis certain dès à présent ; je n'attends pas à plus tard pour le savoir, lorsque je regarderai en arrière du sein de la gloire ; je le sais maintenant et je le reconnais avec joie, à la louange de cette grâce infinie qui m'a tiré des profondeurs de ma ruine, et qui daigne s'occuper de mes fautes et de mes péchés, afin de m'en délivrer pour me rendre participant de la sainteté céleste et conforme à l'image de ce Sauveur béni, qui « m'a aimé et s'est donné pour moi ».

Lecteur chrétien, c'est la manière de répondre à Satan et de faire taire les murmures qui peuvent s'élever dans nos cœurs. Nous devons toujours justifier Dieu, toujours considérer ses dispensations en discipline à la lumière de son amour. « Connais donc dans ton cœur que, *comme un homme châtie son fils*, l'Éternel, ton Dieu, te châtie ». Nous ne voudrions assurément pas être sans ce gage et cette preuve bénie de notre relation filiale. « *Mon fils*, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par lui ; car *celui que le Seigneur aime, il le discipline*, et il fouette *tout fils* qu'il agrée. Vous endurez des peines comme discipline : Dieu agit envers vous comme envers des fils, car qui est le fils que le père ne discipline pas ? Mais si vous êtes sans la discipline à laquelle tous participent, alors vous êtes des bâtards et non pas des fils. De plus, nous avons eu les pères de notre chair pour nous discipliner, et nous les avons respectés ; ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits, et nous vivrons ? Car ceux-là disciplinaient pendant peu de jours, selon qu'ils le trouvaient bon ; mais celui-ci nous discipline pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté. Or aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle. C'est pourquoi, redressez les mains lassées et les genoux défaillants, et faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse » (Héb. 12:5-13).

Il est à la fois intéressant et profitable de remarquer de quelle manière Moïse place devant la congrégation d'Israël les divers motifs qui devaient le porter à l'obéissance, motifs basés sur le passé, le présent et l'avenir, et qui avaient tous pour but de contribuer à réveiller et à fortifier leur sentiment des droits de l'Éternel sur eux. Ils avaient à « se souvenir » du passé, à « considérer » le présent, et à anticiper l'avenir ; et tout cela, pour agir sur leurs cœurs, et les conduire à une sainte obéissance envers Celui qui avait fait, qui faisait, et qui voulait faire de si grandes choses pour eux.

Le lecteur attentif ne manquera pas de remarquer que l'un des traits caractéristiques de ce beau livre du Deutéronome, est de mettre en avant les *principes moraux*. C'est une preuve évidente qu'il n'est pas une simple répétition de ce que nous avons dans l'Exode, et qu'au contraire, il a un domaine, une mission et un but qui lui sont propres.

« Et garde les commandements de l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans ses voies et pour le craindre » (vers. 6). Les Israélites devaient se rappeler l'histoire merveilleuse de ces quarante années de désert, les leçons, les humiliations, les épreuves qu'ils avaient rencontrées, puis les soins constants du Seigneur, la manne venant du ciel, l'eau du rocher, sa sollicitude même pour leurs vêtements et pour leurs pieds, et enfin la discipline nécessaire pour le bien de leurs âmes. Que de puissants motifs moraux pour obéir ! Mais, en outre, ils devaient regarder en avant, et trouver dans le brillant avenir qui les attendait, aussi bien que dans le passé et dans le présent, le fondement sûr et ferme des droits de l'Éternel à leur obéissance respectueuse et volontaire.

« Car l'Éternel, ton Dieu, te fait entrer dans un bon pays, un pays de ruisseaux d'eau, de sources, et d'eaux profondes, qui sourdent dans les vallées et dans les montagnes ; un pays de froment, et d'orge, et de vignes, et de figuiers, et de grenadiers, un pays d'oliviers à huile, et de miel ; un pays où tu ne mangeras pas ton pain dans la pauvreté, où tu ne manqueras de rien ; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu tailleras l'airain » (vers. 7-9).

Quel tableau délicieux de ce qui les attendait ! Quel contraste avec l'Égypte qui était derrière eux et le désert qu'ils avaient traversé ! La terre de l'Éternel était devant eux dans toute sa beauté, avec ses côtes couverts de pampres, ses vallées distillant le miel, ses fontaines jaillissantes et ses torrents écumeux. Que cette perspective était rafraîchissante ! Quel contraste avec les poireaux, les aulx et les oignons de l'Égypte ! Oui, tout était différent ! C'était le pays de l'Éternel, et cela voulait dire qu'il produisait et contenait tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. À la surface une riche profusion ; dans les profondeurs de la terre des richesses et des trésors inépuisables.

Combien l'Israélite fidèle devait désirer d'entrer dans ce riche pays et d'échanger le sable du désert contre ce bel héritage ! Le désert, il est vrai, avait ses expériences bénies, ses saintes leçons, ses précieux souvenirs. C'est là qu'ils avaient connu l'Éternel sous un aspect que Canaan même ne pouvait leur présenter ; mais cependant le désert n'était pas Canaan, et comment tout véritable Israélite n'aurait-il pas soupiré après le moment de poser son pied dans le pays de la promesse, ce pays que Moïse dépeint d'une manière si captivante ? « Un pays », dit-il, « où tu ne mangeras pas ton pain dans la pauvreté, où tu ne manqueras de rien ». Que pouvait-on dire de plus ? La main de l'Éternel allait les introduire là où il serait divinement pourvu à tous leurs besoins. La faim et la soif y seraient inconnues. La santé, l'abondance, la joie, la paix, la bénédiction devaient être la portion assurée de l'Israël de Dieu, dans ce bel héritage où il était sur le point d'entrer. Tout ennemi serait vaincu, tout obstacle enlevé ; « le bon pays » ouvrirait ses trésors pour l'usage du peuple ; arrosé continuellement par les pluies du ciel et réchauffé par son soleil, il produirait avec abondance tout ce que le cœur pouvait souhaiter.

Quel pays et quel héritage ! Quelle patrie ! Il va sans dire que nous le considérons maintenant au point de vue divin ; nous le voyons comme il était dans la pensée de Dieu et comme il sera pour Israël durant le glorieux millénium qui l'attend. Nous n'aurions qu'une bien pauvre idée du pays de l'Éternel, si nous n'y pensions que comme à celui possédé autrefois par Israël, même dans les jours brillants de son histoire, et comme il était au moment des splendeurs du règne de Salomon. Nous devons regarder en avant, « aux temps du rétablissement de toutes choses » (Actes 3:21), pour avoir une idée juste de ce que sera le pays de Canaan pour l'Israël de Dieu.

Or, Moïse parle du pays au point de vue divin. Il le présente comme donné de Dieu, et non comme possédé par Israël ; et cela fait une immense différence. D'après sa belle description il n'y avait en Canaan, ni ennemis, ni fâcheuses circonstances, on n'y voit que fertilité et bénédictions. Voilà ce qu'il aurait dû être et voilà ce qu'il sera pour la postérité d'Abraham, en vertu de l'alliance faite avec leurs pères — l'alliance nouvelle et éternelle, basée sur la grâce souveraine de Dieu et ratifiée par le sang de la croix. Aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne peut empêcher l'accomplissement de la promesse de Dieu. « Aura-t-il dit, et ne fera-t-il pas ? » Dieu accomplira, à la lettre, tout ce qu'il a promis, malgré l'opposition de l'ennemi et la chute déplorable de son peuple. Quoique la postérité d'Abraham ait failli sous la loi et sous le gouvernement, le Dieu d'Abraham leur donnera cependant la grâce et la gloire, parce que ses dons et son appel sont sans repentance.

Moïse comprenait parfaitement tout cela. Il savait ce qui en serait de ceux qui étaient devant lui et de leurs enfants après eux, durant bien des générations ; aussi regardait-il en avant vers ce bel avenir où le Dieu de l'alliance déploierait, aux yeux de toute la création, les triomphes de sa grâce dans ses dispensations à l'égard de la postérité d'Abraham, son ami.

Toutefois, le serviteur de l'Éternel, fidèle au but qu'il avait devant les yeux dans tous les merveilleux discours du commencement de notre livre, continue à exhorter l'assemblée, et à lui montrer de quelle manière ils auraient à se comporter dans le bon pays où ils allaient entrer. Il leur parle de l'avenir comme il l'avait fait du passé et du présent, en s'efforçant de profiter de tout pour leur rappeler ce qu'ils devaient à Dieu qui avait si tendrement pris soin d'eux durant tout leur voyage, et qui allait les introduire et les planter sur la montagne de son héritage. Écoutons ses touchantes exhortations :

« Et tu mangeras, et tu seras rassasié, et tu béniras l'Éternel, ton Dieu, à cause du bon pays qu'il t'a donné ». Que c'est simple ! que c'est beau ! Rassasiés des fruits de la bonté de l'Éternel, ils devaient bénir et louer son saint nom. Il aime à être entouré de cœurs débordant du doux sentiment de sa bonté et éclatant en chants de louange et d'actions de grâce. Il dit : « Celui qui sacrifie la louange, me glorifie » (Ps. 50:23). La plus faible louange s'élevant d'un cœur reconnaissant monte comme un parfum de bonne odeur jusqu'au trône et jusqu'au cœur de Dieu.

Souvenons-nous en, bien-aimé lecteur. Pour nous, comme pour Israël, la louange est bienséante. Notre premier privilège est de louer l'Éternel. Chaque fois que nous respirons, un Alléluia devrait s'échapper de nos cœurs. C'est à cet exercice béni que le Saint Esprit nous exhorte fréquemment. « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15). N'oublions jamais que rien ne réjouit le cœur et ne glorifie le nom de notre Dieu, comme un esprit de louange chez son peuple. Il est bon d'exercer la bienfaisance et de faire part de nos biens. Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. C'est un de nos grands privilèges de faire du bien, quand nous en avons l'occasion, à tous les hommes, et particulièrement à ceux de la maison de la foi. Nous sommes appelés à être des canaux de miséricorde, entre le cœur de notre Père et toutes les formes de la misère humaine que nous rencontrons journellement sur notre route. Tout cela est vrai, mais n'oublions pas que la place la plus élevée appartient à la louange. C'est elle qui occupera nos facultés purifiées durant les âges glorieux de l'éternité, alors que les sacrifices d'une active bienfaisance ne seront plus nécessaires.

Mais le fidèle législateur ne connaissait que trop bien la tendance du cœur humain à oublier, à perdre de vue le divin Donateur et à se reposer sur ses dons. C'est pourquoi il adresse à l'assemblée les paroles qui suivent, — paroles si profitables pour eux et pour nous. Écoutons-les avec un saint respect et un esprit docile.

« Prends garde à toi, de peur que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, pour ne pas garder ses commandements, et ses ordonnances, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui ; de peur que, quand tu mangeras, et que tu seras rassasié, et que tu bâtiras de bonnes maisons et y habiteras, et que ton gros et menu bétail se multipliera, et que l'argent et l'or te seront multipliés, et que tout ce qui est à toi se multipliera, alors ton cœur ne s'élève, et que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; qui t'a fait marcher dans le désert grand et terrible, désert de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride où il n'y a point d'eau ; qui a fait sortir pour toi de l'eau du roc dur ; qui t'a fait manger dans le désert la manne que tes pères n'ont pas connue, afin de t'humilier et afin de t'éprouver, *pour te faire du bien à la fin*, — et que tu ne dises dans ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis ces richesses. Mais tu te souviendras de l'Éternel, ton Dieu, que c'est lui qui te donne de la force pour acquérir ces richesses, afin de ratifier son alliance, qu'il a jurée à tes pères, comme il paraît aujourd'hui. Et s'il arrive que tu oublies en aucune manière l'Éternel, ton Dieu, et que tu ailles après d'autres dieux, et que tu les serves et que tu t'inclines devant eux, je rends témoignage aujourd'hui contre vous que vous périrez entièrement : comme les nations que l'Éternel fait périr devant vous, ainsi vous périrez, *parce que vous n'aurez pas écouté la voix de l'Éternel, votre Dieu* » (vers. 11-20).

Tout cela s'adresse à nous, comme jadis à Israël. Nous sommes peut-être disposés à nous étonner de la fréquente répétition des avertissements et des exhortations, mais ne sentons-nous pas profondément que nous avons nous-mêmes un besoin urgent d'avertissement, d'admonestation et d'exhortation ?

Et quant à ces grands faits que Moïse ne cesse de rappeler au peuple, pouvaient-ils jamais perdre leur valeur morale et leur puissance ? Assurément non. Israël pouvait les oublier, ou négliger de les apprécier, mais les faits restaient les mêmes. Comment de tels faits auraient-ils pu perdre leur influence sur un cœur possédant une seule étincelle d'amour sincère pour Dieu ? Et pourquoi nous étonner de voir Moïse les rappeler si souvent et s'en servir comme d'un puissant levier pour agir sur les cœurs ? Moïse sentait pour lui-même la puissance morale de ces choses, et il désirait que d'autres

la sentissent aussi. Pour lui elles étaient précieuses au-delà de toute expression, et il s'efforçait de les rendre telles à ses frères. Son but unique et constant était de placer devant eux, de toute manière, les droits qu'avait l'Éternel à leur obéissance joyeuse et implicite.

Cela explique ce qui pourrait sembler à un lecteur superficiel, la trop fréquente répétition des scènes du passé dans ces remarquables discours de Moïse. En les lisant, nous nous souvenons des belles paroles de Pierre, dans sa seconde épître : « C'est pourquoi je m'appliquerai à vous faire *souvenir toujours de ces choses*,... Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de *vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire*,... mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi *en tout temps vous rappeler ces choses* » (1:12-15).

Qu'il est remarquable de voir l'unité d'esprit et de but chez ces deux vénérables serviteurs de Dieu ! L'un et l'autre connaissaient la disposition du pauvre cœur humain à oublier ce qui concerne Dieu, le ciel et l'éternité, et ils sentaient l'importance suprême et la valeur infinie de ce dont ils parlaient.

Est-ce qu'un véritable Israélite aurait jamais pu se lasser d'entendre raconter ce que l'Éternel avait fait pour lui en Égypte, à la mer Rouge et dans le désert ? Jamais. De tels sujets étaient toujours nouveaux et précieux pour son cœur. Le chrétien, de même, pourrait-il jamais se lasser de la croix et de toutes les grandes et glorieuses réalités qui se groupent autour d'elle ? Pourrait-il jamais se lasser de Christ, de sa personne et de son œuvre ? Jamais, non jamais, durant toute l'éternité bienheureuse. A-t-il besoin d'autre chose ? La science peut-elle ajouter à Christ ? Le savoir humain peut-il ajouter quoi que ce soit au grand mystère de la piété, qui a pour base Dieu manifesté en chair et pour faite un Homme glorifié dans le ciel ? Y a-t-il quelque chose au delà ? Non, assurément.

Prenons un ordre de choses moins élevé, considérons les œuvres de Dieu dans la création. Nous lassons-nous jamais du soleil ? Sommes-nous jamais fatigués de la mer ? Elle n'est cependant point nouvelle. Il est vrai que le soleil est souvent trop éblouissant pour la faible vue de l'homme, et que la mer engloutit souvent, en un instant, les œuvres dont il s'enorgueillit, mais néanmoins le soleil et la mer ne perdent jamais leur puissance et leur charme.

Et que sont toutes ces choses, comparées aux gloires qui se groupent autour de la personne et de la croix de Christ ? Que sont-elles à côté des grandes réalités de cette éternité qui nous attend ?

## Chapitre 9

« Écoute, Israël : Tu passes aujourd'hui le Jourdain, pour entrer, pour posséder des nations plus grandes et plus fortes que toi, des villes grandes et murées jusqu'aux cieux, un peuple grand et de haute stature, les fils des Anakim, que tu connais et dont tu as entendu dire : Qui peut tenir devant les fils d'Anak ? »

Ces paroles : « Écoute, Israël », sont comme la clef du livre que nous étudions, et en particulier de ces premiers discours qui nous ont occupés jusqu'ici, et le chapitre qu'elles ouvrent, présente, en effet, des sujets d'une fort grande importance.

Tout d'abord, le législateur met sous les yeux des enfants d'Israël, en termes solennels, ce qui les attend à leur entrée dans le pays. Il ne leur cache pas qu'ils auront à rencontrer de sérieuses difficultés et des ennemis redoutables. Ce n'était point qu'il voulût les décourager ; son but était de les avertir et de les préparer. Nous verrons bientôt quelle devait être cette préparation, mais le fidèle serviteur de Dieu sentait qu'avant tout, il était absolument nécessaire de placer devant ses frères le véritable état des choses.

On peut envisager les difficultés de deux manières — au point de vue humain, ou au point de vue divin ; avec un esprit d'incrédulité, ou bien avec le calme et la paix d'une entière confiance en Dieu. Nous avons un exemple de la première disposition d'esprit, dans le récit des espions incrédules, en Nomb. 13, et un exemple de la seconde au commencement du chapitre qui nous occupe maintenant.

Nier que le peuple de Dieu ait à rencontrer de nombreuses difficultés, ne serait pas de la foi, mais de la présomption, du fanatisme, ou le fruit d'un enthousiasme charnel. Il est toujours bon de savoir ce que l'on fait, et l'on ne doit pas se lancer aveuglément dans un chemin où l'on n'est pas préparé à entrer. Un paresseux incrédule dira : « Le grand lion est dans le chemin » ; un aveugle enthousiaste s'écriera : « Non, il n'y a rien de semblable ». L'homme de foi dira : « Quand même il y aurait des centaines de lions sur la route, Dieu est puissant pour les disperser ».

Mais comme grand principe pratique et d'une application générale, il est de toute importance pour les enfants de Dieu, de considérer sérieusement et calmement toute ligne de conduite ou toute sphère d'action, avant de s'y engager. Si cela se faisait davantage, nous ne verrions pas autant de naufrages spirituels autour de nous. Que signifient ces paroles si solennelles adressées par le Seigneur aux multitudes qui l'entouraient ? « Et se tournant, il leur dit : Si quelqu'un *vient à moi*, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple. Car quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye premièrement et ne calcule la dépense, pour voir s'il a de quoi l'achever ? de peur que, en ayant jeté le fondement et n'ayant pu l'achever, tous ceux qui le voient ne se mettent à se moquer de lui, disant : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever » (Luc 14:26-30). Paroles bien propres à faire réfléchir ! Combien de tours inachevées s'offrent à nos regards, quand nous contemplons le vaste champ de la profession chrétienne, — que d'occasions de moquerie pour le spectateur ! Que de gens qui se font disciples, par une sorte d'impulsion subite, ou sous l'action d'une influence humaine, sans bien comprendre ni bien peser tout ce qu'implique leur détermination ! Il s'en suit que quand les difficultés viennent à surgir, que les épreuves se présentent et que le sentier devient étroit, rude, solitaire, ils se détournent, prouvant par là qu'ils n'avaient jamais réellement *calculé la dépense*, jamais pris ce chemin selon la pensée de Dieu, jamais bien compris ce qu'ils faisaient.

De tels cas sont fort tristes. Ils font un grand tort à la cause de Christ, donnent à l'ennemi l'occasion de blasphémer, et tendent à décourager ceux qui ont à cœur la gloire de Dieu et le bien des âmes. Mieux vaudrait ne jamais entrer sur ce terrain que d'y entrer pour l'abandonner ensuite par incrédulité ou par un esprit de mondanité.

Nous pouvons ainsi comprendre la sagesse et l'utilité des paroles qui ouvrent notre chapitre. Moïse annonce fidèlement aux enfants d'Israël ce qui les attendait, non pas pour les décourager, mais afin de les préserver de la confiance en soi-même, qui laisse sans force au moment de l'épreuve, et de les engager à s'appuyer sur le Dieu vivant, qui ne manque jamais au cœur qui se confie en Lui.

« Et sache aujourd'hui que l'Éternel, ton Dieu, c'est lui qui passe devant toi, un feu consumant : c'est lui qui les détruira, et lui qui les abattra devant toi ; et tu les déposséderas, et tu les feras périr subitement, comme l'Éternel te l'a dit ».

Voilà la solution divine de toutes les difficultés, quelque grandes qu'elles soient. Qu'étaient, devant l'Éternel, les nations puissantes, les villes murées, les grandes cités ? Comme de la poussière balayée par le vent. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Les choses mêmes qui effrayent et tourmentent le cœur timide, sont des occasions pour Dieu de déployer sa puissance, et de triompher pour la foi. La foi dit : « Si Dieu est devant moi et avec moi, je puis aller partout ». De sorte que la seule chose qui glorifie réellement Dieu, c'est la foi qui peut se confier en Lui, s'appuyer sur Lui et le louer ; en même temps elle est la seule chose qui donne à l'homme la place qui lui convient, celle de complète dépendance de Dieu, place qui assure la victoire et produit la louange.

Mais n'oublions pas que, dans la victoire même, il y a un danger moral, — c'est celui de tomber dans l'orgueil, — piège terrible pour nous pauvres mortels. Dans la lutte, nous sentons notre complète impuissance, et il est bon pour nous que le moi et tout ce qui lui appartient soit

entièrement abaissé, car nous trouvons alors Dieu dans toute la plénitude de ce qu'il est, pour nous donner une victoire sûre et certaine, et la louange en est le résultat.

Mais nos cœurs rusés et mauvais sont enclins à oublier d'où nous sont venues la force et la victoire. De là la valeur et l'à propos des paroles d'exhortation suivantes, adressées par le fidèle serviteur de Dieu aux cœurs et aux consciences de ses frères : « Ne parle pas *en ton cœur* (c'est toujours là que commence le mal), quand l'Éternel ton Dieu, les aura chassés de devant toi ; disant : C'est à cause de ma justice que l'Éternel m'a fait entrer pour posséder ce pays. Mais c'est à cause de la méchanceté de ces nations que l'Éternel les dépossède devant toi ».

Hélas ! qu'il est terrible de penser que nous sommes capables de dire en nos cœurs des paroles comme celles-ci : « À cause de ma justice ! » Oui, lecteur, nous en sommes tout aussi capables que les Israélites, vu que nous ne sommes pas meilleurs qu'eux, et les dangers ou les tentations contre lesquels l'Esprit de Dieu nous met en garde, ne sont pas imaginaires. Nous sommes vraiment capables de faire des dispensations de Dieu à notre égard, une occasion de propre justice. Au lieu de voir dans les délivrances qu'il nous accorde, un sujet d'actions de grâces, nous nous en servons pour nous glorifier nous-mêmes.

Pesons donc sérieusement les paroles d'exhortation que Moïse adresse au peuple ; elles sont un souverain remède contre la propre justice, aussi naturelle à notre cœur qu'à celui d'Israël : « Ce n'est point à cause de ta justice, ni à cause de la droiture de ton cœur que tu entres pour posséder leur pays ; car c'est à cause de la méchanceté de ces nations que l'Éternel, ton Dieu, les dépossède devant toi, et afin de ratifier la parole que l'Éternel a jurée à tes pères, à Abraham, à Isaac, et à Jacob. Et sache que ce n'est pas à cause de ta justice que l'Éternel, ton Dieu, te donne ce bon pays pour le posséder ; car tu es un peuple de cou roide. Souviens-toi, et n'oublie pas comment tu as excité à colère l'Éternel, ton Dieu, dans le désert : depuis le jour où tu es sorti du pays d'Égypte, jusqu'à votre arrivée en ce lieu, vous avez été rebelles contre l'Éternel » (vers. 5-7).

Nous trouvons dans ce paragraphe deux grands principes que nous avons besoin de bien saisir. Premièrement, Moïse rappelle au peuple que leur entrée en possession du pays de Canaan avait lieu en vertu de la promesse faite à leurs pères. C'était placer la chose sur un fondement que rien ne pouvait ébranler.

Quant aux sept nations, c'était à cause de leur méchanceté que Dieu, dans l'exercice de son juste gouvernement, allait les chasser. Tout propriétaire a le droit de mettre dehors de mauvais tenanciers ; or les nations cananéennes non seulement n'avaient pas rendu à Dieu ce qu'elles lui devaient (voyez Rom. 1), mais elles avaient souillé le pays à tel point que Dieu ne pouvait plus les supporter, et c'est pourquoi il allait les chasser, sans que cela eût rapport à ceux qui viendraient après. L'iniquité des Amoréens était venue à son comble, et le jugement devait suivre son cours. Les hommes raisonnent sur le fait qu'un Être tout bon pût ordonner l'extermination de villes entières, avec leurs habitants ; mais dans le gouvernement de Dieu, nous avons une réponse à tous ces arguments. Dieu sait ce qu'il doit faire, sans avoir à demander conseil à l'homme. Il avait supporté la méchanceté des sept nations jusqu'à ce qu'elle fût devenue intolérable ; la terre elle-même ne pouvait plus l'endurer. Patienter plus longtemps aurait été sanctionner les plus honteuses abominations, et cela était moralement impossible. La gloire de Dieu exigeait l'expulsion des Cananéens.

Mais la gloire de Dieu demandait aussi que les descendants d'Abraham fussent mis en possession du pays, pour l'occuper à toujours comme le tenant du Dieu Tout-Puissant et Souverain, possesseur des cieux et de la terre. La possession du pays de la promesse par Israël et le maintien de la gloire divine étaient intimement liés ensemble. Dieu avait promis de donner la terre de Canaan à la postérité d'Abraham en possession éternelle. N'en avait-il pas le droit ? Les incrédules mettront-ils en doute le droit de Dieu de faire ce que bon lui semble de ce qui est à Lui ? Refuseront-ils au Créateur et gouverneur de l'univers un droit qu'ils réclament pour eux-mêmes ? Le pays appartenait à l'Éternel ; il l'avait donné à toujours à Abraham, son ami, et à sa postérité. Il ne pouvait manquer à

sa promesse. Toutefois les Cananéens ne furent point troublés dans leur possession de la terre en question jusqu'à ce que leur méchanceté fut devenue absolument intolérable.

En second lieu, les Israélites n'avaient aucun motif de se vanter, comme Moïse le leur montre bien nettement, en leur rappelant les principaux traits de leur histoire d'Horeb à Kadès-Barnéa ; — le veau d'or, les tables de l'alliance brisées, Tabhéra, Massa et Kibroth-Hattaava, et il termine par ces paroles bien propres à les humilier : « Vous avez été rebelles à l'Éternel depuis le jour que je vous ai connus ».

C'était parler franchement au cœur et à la conscience. Moïse leur dévoile clairement et par des faits, ce qu'ils étaient, révélation humiliante ! Il leur rappelle ainsi combien de fois ils avaient été près d'une ruine complète. Avec quelle force accablante les paroles suivantes devaient-elles frapper leurs oreilles : « Et l'Éternel me dit : Lève-toi, descends promptement d'ici, car *ton* peuple, que *tu* as fait sortir d'Égypte, s'est corrompu ; ils se sont vite détournés du chemin que je leur avais commandé, ils se sont fait une image de fonte. Et l'Éternel me parla, disant : J'ai vu ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide. *Laisse-moi, et je les détruirai*, et j'effacerai leur nom de dessous les cieux ; et je ferai de toi une nation plus forte et plus nombreuse qu'eux » (vers. 12-14).

Paroles bien propres à abaisser leur vanité naturelle et leur propre justice ; et combien leurs cœurs auraient dû être touchés quand Moïse leur rappelle ces mots sortis de la bouche de l'Éternel : « Laisse-moi, et je les détruirai ! » Ils pouvaient voir par là combien ils avaient été près d'une entière destruction ! Ils s'étaient peu doutés de tout ce qui s'était passé entre l'Éternel et Moïse, sur le sommet du mont Horeb ! Ils avaient été au bord d'un affreux précipice ; un instant encore et ils y tombaient. Ils avaient été sauvés par l'intercession de Moïse, de celui-là même qu'ils avaient accusé de s'arroger trop de droits sur eux. Oh ! comme ils s'étaient trompés et l'avaient mal jugé ! L'homme même qu'ils avaient accusé de chercher à être prince sur eux, était celui qui avait refusé l'occasion que Dieu lui offrait de devenir le chef d'une nation plus puissante et plus grande qu'eux ! Et, en outre, ce même homme avait ardemment supplié que s'ils n'étaient pas pardonnés et amenés dans le pays, son nom fut effacé du livre.

Qu'il est merveilleux de voir ce que Dieu produit dans le cœur de ses serviteurs ! En repassant toutes les choses que Moïse leur rappelle, les Israélites pouvaient comprendre quelle insigne folie il y aurait eu à dire : « C'est à cause de ma justice que l'Éternel m'a fait entrer pour posséder ce pays ». Comment ceux qui avaient fait une image de fonte auraient-ils pu parler ainsi ? Ne devaient-ils pas plutôt reconnaître qu'ils ne valaient pas mieux que les nations qui allaient être chassées de devant eux ? Car qui les avait fait être différents ? Et à quoi devaient-ils d'avoir été délivrés d'Égypte, nourris dans le désert, et d'être bientôt introduits dans le pays de Canaan ? Uniquement à la grâce souveraine de Dieu et à la stabilité éternelle de l'alliance faite avec leurs pères, « alliance bien ordonnée et assurée » (2 Sam. 23:5), alliance ratifiée et scellée par le sang de l'Agneau, en vertu duquel tout Israël sera encore sauvé et béni dans son propre pays.

Lisons maintenant les touchantes paroles par lesquelles se termine notre chapitre :

« Et je me prosternai devant l'Éternel, les quarante jours et les quarante nuits pendant lesquels je me prosternai devant lui ; car l'Éternel avait dit qu'il vous détruirait. Et je suppliai l'Éternel, et je dis : Seigneur Éternel ! ne détruis pas ton peuple, et ton héritage, que tu as racheté par ta grandeur, que tu as fait sortir d'Égypte à main forte ! Souviens-toi de tes serviteurs, d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob ; *ne regarde pas à la dureté de ce peuple, et à sa méchanceté, et à son péché* ; de peur qu'on ne dise dans le pays d'où tu nous as fait sortir : Parce que l'Éternel ne pouvait pas les faire entrer dans le pays qu'il leur avait promis, et parce qu'il les haïssait, il les a fait sortir pour les faire mourir dans le désert. *Or ils sont ton peuple et ton héritage*, que tu as fait sortir par ta grande puissance et par ton bras étendu ».

Quelle puissante intercession pour Israël ! Quelle abnégation à l'égard de lui-même ! Moïse refuse l'honneur qui lui est offert de devenir le fondateur d'une nation plus grande et plus puissante qu'Israël. Son seul désir est que l'Éternel soit glorifié et Israël pardonné, béni et introduit dans la

terre promise. Il ne pouvait supporter la pensée d'un blâme jeté sur ce nom glorieux, si cher à son cœur, et il ne pouvait non plus consentir à voir la destruction d'Israël. C'étaient là les deux choses qu'il redoutait, mais quant à sa propre gloire, il ne s'en souciait aucunement. Ce bien-aimé serviteur ne s'inquiétait que de la gloire de Dieu et du salut de son peuple, et quant à ce qui le concernait lui-même, il était dans une tranquillité parfaite, assuré que sa bénédiction personnelle était liée d'une manière indissoluble à la gloire divine.

Combien cette intercession si vive et si pleine d'amour de son serviteur, était plus en harmonie avec les pensées de Dieu, que l'accusation d'Élie contre Israël, quelques centaines d'années plus tard ! Elle nous rappelle l'office béni de notre grand souverain sacrificateur, qui est toujours vivant pour intercéder pour nous.

Il est beau et vraiment touchant d'observer de quelle manière Moïse insiste sur le fait que le peuple était l'héritage de l'Éternel, et qu'il l'avait tiré du pays d'Égypte. L'Éternel avait dit : « *Ton* peuple, que *tu* as fait sortir d'Égypte ». Mais Moïse dit : « Ils sont *ton* peuple et *ton* héritage, que *tu* as fait sortir d'Égypte ». Cette scène n'est-elle pas de toute beauté, et n'offre-t-elle pas le plus profond intérêt ?

## Chapitre 10

« En ce temps-là, l'Éternel me dit : Taille-toi deux tables de pierre comme les premières, et monte vers moi sur la montagne, et fais-toi une arche de bois ; et j'écrirai sur les tables les paroles qui étaient sur les premières tables que tu as brisées, et tu les mettras dans l'arche. Et je fis une arche de bois de sittim, et je taillai deux tables de pierre comme les premières ; et je montai sur la montagne, les deux tables dans ma main. — Et il écrivit sur les tables, selon ce qu'il avait écrit la première fois, les dix paroles que l'Éternel vous avait dites sur la montagne, du milieu du feu, le jour de la congrégation ; et l'Éternel me les donna. Et je me tournai, et je descendis de la montagne, et je mis les tables dans l'arche que j'avais faite, et elles sont là, comme l'Éternel me l'avait commandé » (vers. 1-5).

Le vénérable serviteur de Dieu ne se lassait point de rappeler au peuple les mémorables scènes du passé. Pour lui, elles restaient toujours fraîches et précieuses ; il trouvait en elles un trésor inépuisable pour son propre cœur et un puissant levier moral pour le cœur d'Israël.

Cela nous rappelle les paroles que l'apôtre adressait à ses bien-aimés Philippiens : « Vous écrire les mêmes choses n'est pas pénible pour moi, et c'est votre sûreté ». Le cœur naturel, changeant et léger comme il l'est, désire toujours quelque chose de nouveau, mais le fidèle apôtre trouvait son bonheur à développer et à approfondir tout ce qui se rapporte à la personne et à la croix de son adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Il avait trouvé en Christ tout ce qu'il lui fallait pour le temps et pour l'éternité. La gloire de sa Personne avait complètement éclipsé toutes les gloires de la terre et de la nature. Il pouvait dire « Les choses qui *pour moi étaient un gain*, je les ai regardées, à cause de Christ, *comme une perte* » (Phil. 3:7).

Voilà le langage d'un vrai chrétien, d'un homme qui avait trouvé en Christ un objet qui le satisfaisait pleinement. Que pouvait offrir le monde à un tel homme ? Qu'il est déplorable et humiliant de voir un chrétien se tourner vers le monde, pour y chercher des jouissances, des amusements ou des passe-temps ? Cela prouve tout simplement, qu'il n'a pas trouvé que Christ fût suffisant pour son cœur. Nous pouvons poser ce principe certain, que le cœur qui est rempli de Christ n'a de place pour rien d'autre. Il n'est pas question de savoir si certaines choses sont bonnes ou mauvaises, mais le cœur ne les désire pas ; il ne s'en soucie point ; il a trouvé sa portion présente et éternelle dans la personne bénie de Celui qui remplit le cœur de Dieu et qui remplira l'univers tout entier des rayons de sa gloire durant l'éternité.

Ces tables brisées ! — Quel fait remarquable et rempli d'instruction pour le peuple Que de choses il rappelait ! Oserait-on dire que nous n'avons ici qu'une simple répétition des faits racontés dans

l'Exode ? Non, si l'on a la moindre foi en la divine inspiration du Pentateuque. Le chapitre 10 du Deutéronome remplit un vide et a sa portée propre. Le législateur y présente aux enfants d'Israël des scènes et des circonstances passées, de manière à les graver sur les tables de leur cœur. Il leur fait connaître la conversation qui eut lieu entre l'Éternel et lui ; il leur raconte ce qui se passa, durant ces quarante mystérieuses journées, sur la montagne environnée de nuages, et l'allusion de l'Éternel aux tables rompues, — image frappante de la complète impuissance de l'homme à garder l'alliance qu'il a traitée. Car pourquoi ces tables furent-elles brisées ? Parce qu'ils avaient honteusement manqué à ce que Dieu demandait d'eux. Les tables brisées devaient prouver à Israël le fait solennel que, en tant qu'il s'agissait de leur alliance, ils étaient complètement ruinés, irrémédiablement perdus ; ils avaient fait banqueroute quant à la justice.

Mais les secondes tables, Dieu en soit béni, racontaient une histoire bien différente. Elles ne furent pas brisées. Dieu en prit soin. « Et je me tournai, et je descendis de la montagne, et je mis les tables dans l'arche que j'avais faite, et *elles sont là*, comme l'Éternel me l'avait commandé ».

Fait béni ! « Elles sont là ! » Oui, cachées dans l'arche qui parlait de Christ, de Celui qui seul a magnifié la loi et l'a rendue honorable (voyez Ésaïe 42:21), qui en a établi chaque point pour la gloire de Dieu et pour la bénédiction éternelle de son peuple. Ainsi, tandis que les fragments brisés des premières tables disaient la triste et humiliante histoire de la ruine totale d'Israël, les secondes tables enfermées intactes dans l'arche annonçaient la vérité glorieuse que Christ est « la fin de la loi pour justice à tout croyant », « au Juif premièrement, et au Grec ».

Nous ne voulons pas dire qu'Israël comprît la profonde signification et la vaste application de ces faits merveilleux. Comme nation, ils ne les comprirent certainement pas alors, mais ils les comprendront plus tard, par la grâce souveraine de Dieu. Il peut y avoir eu des exceptions, des âmes isolées qui comprenaient quelque chose des pensées de Dieu ; mais là n'est pas la question maintenant. Nous devons chercher à reconnaître et à nous approprier la précieuse vérité exposée dans ces deux couples de tables, savoir la ruine de tout ce qui a été mis entre les mains de l'homme et la stabilité éternelle de l'alliance de Dieu en grâce, ratifiée par le sang de Christ, et qui sera manifestée dans tous ses résultats glorieux dans le royaume à venir, lorsque le Fils de David régnera d'une mer à l'autre, et de la rivière aux bouts de la terre ; lorsque la postérité d'Abraham possédera la terre promise, et que toutes les nations de la terre se réjouiront sous le règne bienfaisant du Prince de la paix.

Perspective glorieuse pour le pays maintenant désolé d'Israël et pour notre pauvre terre ! Le Roi de justice et de paix gouvernera alors selon sa volonté. Tout mal sera retranché d'une main puissante, car ce gouvernement sera sans faiblesse, et aucune langue rebelle n'osera s'élever avec insolence contre ses décrets et ses actes. Les démagogues insensés n'oseront pas troubler la paix du peuple ou insulter la majesté du trône. Tout abus sera redressé, tout élément de trouble sera neutralisé, toute pierre d'achoppement sera ôtée, et toute racine d'amertume sera arrachée. Les pauvres et les indigents seront rassasiés, oui, il sera pourvu à chacun d'une manière divine ; la douleur, la fatigue, la pauvreté seront inconnues ; le désert et le lieu aride se réjouiront, et le lieu solitaire s'égayera et fleurira comme une rose.

Lecteur, quels événements glorieux doivent encore s'accomplir dans ce pauvre et triste monde, pécheur et esclave de Satan ! Qu'il est rafraîchissant d'y penser ! Quelle consolation pour le cœur au milieu de la misère morale, de la dégradation et de tous les maux physiques, qui nous entourent de tous côtés ! Dieu soit béni, le jour approche rapidement où le prince de ce monde sera précipité de son trône au fond de l'abîme, où le Prince du ciel, Emmanuel, étendra son sceptre béni sur tout l'univers de Dieu, et où le ciel et la terre se réjouiront à la lumière de sa face glorieuse. Combien nous avons sujet de nous écrier « Seigneur, hâte les temps ! »

« Et les fils d'Israël partirent de Beéroth-Bené-Jaakan pour Moséra. Là mourut Aaron, et il y fut enseveli ; et Éléazar, son fils, exerça la sacrificature à sa place. De là ils partirent pour Gudgoda, et de Gudgoda pour Jotbatha, un pays de ruisseaux d'eaux. — En ce temps-là, l'Éternel sépara la tribu de

Lévi, pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom, jusqu'à ce jour. C'est pourquoi Lévi n'a point de part ni d'héritage avec ses frères ; l'Éternel est son héritage, comme l'Éternel, ton Dieu, le lui a dit » (vers. 6-9).

Il ne faut pas que le lecteur se laisse troubler par des doutes quant à l'ordre chronologique de ce passage. C'est simplement une parenthèse dans laquelle le législateur groupe d'une manière frappante et saisissante, des circonstances choisies avec soin dans l'histoire du peuple, et témoignant à la fois du gouvernement et de la grâce de Dieu. La mort d'Aaron montre le premier ; l'élection et l'élévation de Lévi présentent la seconde. Ces deux faits sont mentionnés ensemble, non point chronologiquement, mais pour le grand but moral qui était toujours présent à l'esprit de Moïse, but que la raison incrédule ne saurait comprendre, mais qui a toute sa valeur pour le cœur et l'intelligence de celui qui étudie sérieusement les Écritures. Qu'elles sont méprisables les chicanes des incrédules, quand on les considère à la brillante clarté de l'inspiration divine ! Quel misérable état que celui d'un esprit qui s'efforce de trouver dans des différences chronologiques, un défaut au volume divin, au lieu de saisir la vraie pensée et l'intention de l'auteur inspiré !

Mais pourquoi Moïse rappelle-t-il ainsi, d'une manière qui paraît brusque, justement ces deux événements de l'histoire d'Israël ? Simplement pour pousser le cœur du peuple à l'obéissance. Dans ce but, il choisit et groupe les faits selon la sagesse qui lui est donnée. Devons-nous nous attendre à trouver dans ce serviteur de Dieu, enseigné de Lui, la mesquine minutie d'un simple copiste ? Les incrédules affectent de le faire, mais les vrais chrétiens en savent plus long. Un simple scribe peut copier des événements dans leur ordre chronologique ; un véritable prophète choisira les événements de manière à agir sur le cœur et la conscience. Ainsi, tandis que le pauvre incrédule tâtonne dans les ténèbres qu'il s'est créées lui-même, le lecteur pieux trouve son plaisir dans les gloires morales de ce volume incomparable, qui demeure comme un rocher contre lequel viennent se briser les vagues impuissantes de l'incrédulité.

Nous ne reviendrons pas sur les circonstances auxquelles il est fait allusion dans la parenthèse mentionnée ci-dessus ; nous nous en sommes occupés autre part ; nous nous bornerons ici à faire remarquer au lecteur, le point de vue *deutéronomique* des faits. Moïse s'en sert pour donner plus de force au dernier appel qu'il adresse au cœur et à la conscience du peuple, en lui montrant la nécessité absolue d'une obéissance implicite aux statuts et aux droits du Dieu de leur alliance. Voilà pourquoi il rappelait le fait solennel de la mort d'Aaron. Les enfants d'Israël devaient se souvenir que, malgré sa position élevée comme souverain sacrificateur d'Israël, Aaron mourut pour avoir désobéi à la parole de l'Éternel. Combien il était donc important qu'ils prissent garde. Le gouvernement de Dieu ne devait pas être traité à la légère, et le fait même de la haute position d'Aaron, rendait d'autant plus nécessaire que son péché fût jugé, afin que d'autres en aient de la crainte.

Puis ils devaient aussi se souvenir des dispensations de l'Éternel envers Lévi ; dispensations dans lesquelles la grâce brille d'un si merveilleux éclat. Lévi, le fier, le cruel, le volontaire Lévi, est tiré du fond de sa ruine morale et rapproché de Dieu, « pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom ».

Pourquoi ce qui se rapporte à Lévi est-il associé à la mort d'Aaron ? Simplement pour montrer les conséquences bénies de l'obéissance. Si la mort d'Aaron faisait voir le terrible résultat de la désobéissance, l'élévation de Lévi témoignait des fruits précieux de l'obéissance. Écoutons ce que le prophète Malachie dit à ce sujet : « Et vous saurez que je vous ai envoyé ce commandement, afin que mon alliance subsiste avec Lévi, dit l'Éternel des armées. Mon alliance avec lui était la vie et la paix, *et je les lui donnai pour qu'il craignît ; et il me craignit et trembla devant mon nom*. La loi de vérité était dans sa bouche, et l'iniquité ne se trouva pas sur ses lèvres ; il marcha avec moi dans la paix et dans la droiture, et il détourna de l'iniquité beaucoup de gens » (chap. 2:4-6).

Ce passage remarquable jette une grande clarté sur le sujet qui nous occupe. Il nous dit positivement que l'Éternel contracta une alliance de vie et de paix avec Lévi, à cause de son respect

pour son nom, dans la triste occasion du veau d'or qu'Aaron (lui-même un Lévite du plus haut rang) avait fait.

Pourquoi Aaron fut-il jugé ? À cause de sa rébellion aux eaux de Meriba (Nomb. 20:24). Pourquoi Lévi fut-il béni ? À cause de son obéissance au pied du mont Horeb (Ex. 32). Pourquoi les trouvons-nous associés en Deutéronome 10 ? Afin d'imprimer sur le cœur et la conscience des Israélites, la nécessité d'une obéissance implicite aux commandements du Dieu de leur alliance. Que l'Écriture est parfaite dans toutes ses parties Comme elles se lient bien entre elles, et qu'il est évident pour le lecteur pieux que ce beau livre du Deutéronome a sa place assignée de Dieu dans les Écritures, et qu'il a un but spécial ! Combien il est clair que cette cinquième division du Pentateuque n'est ni une contradiction, ni une répétition, mais une application divine des livres précédents, divinement inspirés aussi ! Et lorsque les écrivains incrédules osent insulter les oracles de Dieu, ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, ils s'égarerent, ne connaissant pas les Écritures, ni la puissance de Dieu (\*).

(\*) Nous avons dans les écrits humains, de nombreux exemples de ce qui se trouve en Deut. 10:6-9, et à quoi les incrédules objectent. Supposons un auteur désireux d'attirer l'attention sur quelque grand principe d'économie politique. Il n'hésitera pas à choisir des faits, quelque éloignés qu'ils puissent être les uns des autres dans l'histoire, et à les réunir pour démontrer sa thèse. Les incrédules font-ils objection à cela ? Non, quand cela se rencontre dans les écrits des hommes, mais bien lorsque cela arrive dans l'Écriture, parce qu'ils haïssent la parole de Dieu, et ne peuvent supporter la pensée qu'il a donné à ses créatures une révélation écrite de ses conseils. Mais il l'a donnée néanmoins, béni soit-il ! Et nous l'avons dans toute sa beauté et son autorité divine, pour consoler nos cœurs et éclairer notre route, au milieu des ténèbres et de la confusion que nous traversons pour arriver à la gloire.

Au verset 10 de notre chapitre, Moïse revient au sujet de son discours : « Et moi, je me tins sur la montagne comme les jours précédents, quarante jours et quarante nuits ; et l'Éternel m'écouta aussi cette fois-là : l'Éternel ne voulut pas te détruire. Et l'Éternel me dit : Lève-toi, va, pour marcher devant le peuple, et qu'ils entrent dans le pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner, et qu'ils le possèdent ».

En dépit de tous les obstacles, l'Éternel voulait accomplir sa promesse faite aux pères, et mettre Israël en pleine possession du pays qu'il avait juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leur postérité en héritage perpétuel.

« Et maintenant, Israël ! qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans toutes ses voies, et pour l'aimer, et pour servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, en gardant les commandements de l'Éternel, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui, pour ton bien ? » C'était pour leur bien, pour leur prospérité et leur bénédiction, qu'ils devaient marcher dans la voie des commandements divins. Le sentier de l'obéissance du cœur est le seul qui conduise au vrai bonheur, et, Dieu en soit béni, ce sentier peut toujours être suivi par ceux qui aiment le Seigneur. Dieu nous a donné dans sa précieuse Parole, la révélation parfaite de ses pensées, et il nous a donné ce qu'Israël n'avait pas, son Saint Esprit pour habiter dans nos cœurs, et pour nous faire comprendre et apprécier cette Parole (\*). Nos obligations sont donc beaucoup plus grandes que celles d'Israël. Nous sommes appelés à une vie d'obéissance par tout ce qui peut agir sur le cœur et sur l'intelligence.

(\*) Il est en même temps la puissance de la vie que nous possédons (Note du trad).

Et c'est notre prospérité que d'être obéissants. Il y a vraiment une « grande récompense » à garder les commandements de notre bon Père. Tous ses soins pour nous, son amour constant, sa tendre sollicitude, ses dispensations merveilleuses à notre égard, ne sont-ce pas autant de motifs pour attacher fortement nos cœurs à Lui, et affermir nos pas dans le sentier d'une obéissance filiale ? De quelque côté que nous tournions nos regards, nous rencontrons les preuves évidentes de ses droits sur les affections de nos cœurs et sur toutes les facultés de notre être racheté. Et plus nous répondrons, par sa grâce, à ses droits précieux, plus aussi notre sentier sera lumineux et heureux. Il n'y a rien dans ce monde de plus béni que le chemin et la part d'une âme obéissante. « Grande est la paix de ceux qui aiment ta loi ; et pour eux il n'y a pas de chute » (Ps. 119:165). L'humble disciple qui trouve nourriture et breuvage à faire la volonté de son Seigneur et Maître, possède une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter. Il se peut qu'il soit incompris et mal jugé, il se peut qu'on l'appelle

étroit, exclusif, et pire encore ; mais rien de tout cela ne l'émeut. L'approbation de son Seigneur le dédommage de tous les reproches sous lesquels les hommes voudraient l'accabler. Il sait ce que valent les pensées des hommes ; pour lui, elles sont comme la balle que le vent chasse au loin.

Dans les derniers versets de notre chapitre, le législateur semble élever toujours plus haut les motifs de l'obéissance, et presser de plus près le cœur du peuple. « Voici », dit-il, « à l'Éternel, ton Dieu, appartiennent les cieux, et les cieux des cieux, la terre et tout ce qui est en elle. Cependant l'Éternel s'est attaché à tes pères pour les aimer ; et il vous a choisis, vous, leur semence, après eux, d'entre tous les peuples, comme il paraît aujourd'hui ». Quel merveilleux privilège que celui d'être choisis et aimés par le Possesseur du ciel et de la terre ! Quel honneur d'être appelés à le servir et à Lui obéir ! Assurément il n'y a rien de meilleur ou de plus élevé en ce monde. Être identifiés et associés avec le Dieu Tout-Puissant, être appelés de son nom, être son peuple particulier, sa propriété, le peuple de son choix, mis à part d'entre toutes les nations de la terre, pour être les serviteurs de l'Éternel et ses témoins ! Que pouvait-il y avoir de meilleur que cela, nous le demandons, sauf ce que possède l'Église de Dieu et le croyant individuellement ?

Il est certain que nos privilèges sont plus élevés, vu que nous connaissons Dieu d'une manière plus intime, plus profonde, plus élevée qu'Israël. Nous le connaissons comme le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, et comme notre Dieu et notre Père. Nous avons le Saint Esprit demeurant en nous, versant l'amour de Dieu dans nos cœurs, et nous amenant à crier : Abba, Père. Tout cela est bien plus précieux que tout ce que le peuple terrestre de Dieu connut ou put connaître ; et puisque nos privilèges sont plus grands, ses droits à notre entière et complète obéissance sont plus étendus aussi. Chaque appel fait à Israël devrait retentir avec une double force dans nos cœurs, bien-aimés lecteurs chrétiens ; chaque exhortation à eux adressée, devrait nous parler avec bien plus de puissance encore. Nous sommes sur le terrain le plus élevé qu'une créature puisse occuper. Ni la postérité d'Abraham sur la terre, ni les anges de Dieu dans le ciel, ne pourraient dire ce que nous disons, ou connaître ce que nous connaissons. Nous sommes unis et associés à toujours avec le Fils de Dieu ressuscité et glorifié. Nous pouvons adopter le langage merveilleux de 1 Jean 4:17, et dire : « Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde ». Assurément il ne saurait y avoir rien de plus élevé que cela en privilège et en dignité, sauf d'être rendus conformes de corps, d'âme et d'esprit, à son image adorable, ainsi que nous le serons bientôt, par la grâce infinie de Dieu.

N'oublions donc pas que nos obligations se mesurent d'après nos privilèges. Ne repoussons pas ce terme salutaire « d'obligation », sous prétexte qu'il sent le légalisme. C'est tout le contraire ; il serait impossible de concevoir quelque chose de plus éloigné du légalisme que les obligations qui résultent de la position chrétienne. On se trompe grandement en criant sans cesse au légalisme, lorsque les saintes responsabilités de notre position nous sont rappelées. Nous croyons que tout chrétien vraiment pieux, goûtera les appels et les exhortations que le Saint Esprit nous adresse au sujet de nos obligations, puisqu'elles reposent toutes sur des privilèges qui nous sont accordés par la grâce souveraine de Dieu, en vertu du précieux sang de Christ, et par le ministère du Saint Esprit.

Écoutons encore les puissants appels de Moïse ; ils ont leur utilité pour nous, malgré l'accroissement de nos lumières, de nos connaissances et de nos privilèges.

« Circoncisez donc *votre cœur*, et ne roidissez plus votre cou ; car l'Éternel, votre Dieu, est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant, et terrible ; qui ne fait point acception de personnes, et qui ne prend pas de présents ; qui fait droit à l'orphelin et à la veuve, et qui aime l'étranger pour lui donner le pain et le vêtement ».

Moïse ne parle pas seulement ici de ce que Dieu fait, mais de Lui-même, de ce qu'il est. Il est le Dieu des cieux, le Grand, le Puissant et le Terrible. Mais il a un cœur plein d'amour pour la veuve et pour l'orphelin, pour ces pauvres êtres privés de leurs soutiens naturels. Dieu ne les oublie pas et en prend soin d'une manière toute spéciale ; ils ont des droits à son amour et à sa protection. « Dieu dans sa demeure sainte est le Père des orphelins et le Juge des veuves » (Ps. 68:5). « Celle qui est vraiment veuve, et qui est laissée seule, a mis son espérance en Dieu, et persévère dans les

supplications et dans les prières, nuit et jour » (1 Tim. 5:5). « Laisse tes orphelins, moi, je les garderai en vie, et que tes veuves se confient en moi » (Jér. 49:11).

Quelle riche provision il y a ici pour la veuve et l'orphelin ! Quels soins admirables Dieu a pour eux ! Combien n'y a-t-il pas de veuves qui sont plus heureuses que lorsqu'elles avaient leurs maris ! Combien d'orphelins qui sont mieux soignés que du temps de leurs parents ! Dieu en prend soin ; et cela suffit. Des milliers de maris et de parents sont tels, qu'il vaudrait mieux n'en point avoir ; mais Dieu ne manque jamais à ceux qui demeurent dans sa dépendance. Il est toujours fidèle à son nom, quel que soit le titre qu'il prenne. Que toutes les veuves et que tous les orphelins s'en souviennent pour leur consolation et leur encouragement.

Le pauvre étranger n'est pas oublié non plus. « Il aime l'étranger, pour lui donner le pain et le vêtement ». Que c'est précieux ! Notre Dieu prend soin de tous ceux qui sont privés de soutiens terrestres, d'espérances humaines, d'appuis selon la chair. Tous ceux-là peuvent s'attendre à Lui d'une manière spéciale. Il ne manquera pas, dans son amour, de répondre à leurs besoins.

Mais il faut le connaître pour se confier en Lui. « Et ceux qui connaissent ton nom, se confieront en toi ; car tu n'as pas abandonné ceux qui te cherchent, ô Éternel ! » (Ps. 9:10). Ceux qui ne connaissent pas Dieu, préféreront de beaucoup à ses promesses, une police d'assurance, ou une pension du gouvernement. Mais le vrai croyant trouve dans cette promesse l'appui assuré de son cœur, parce qu'il connaît et aime Celui qui a promis et qu'il se confie en Lui. Il se réjouit à la pensée de dépendre entièrement de Dieu, et ne voudrait, pour rien au monde, changer de position. La chose même qui tourmenterait le plus un incrédule, est pour l'homme de foi, le sujet de la plus grande joie de son cœur. Il sera toujours prêt à s'écrier : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en Lui. Lui *seul* est mon rocher » (Ps. 62:5). Position bénie ! Précieuse part ! Puisse le lecteur la connaître comme une divine réalité, une puissance divine dans son cœur par la puissance du Saint Esprit ! Alors il sera indépendant des choses terrestres, ayant trouvé tout ce qu'il lui faut pour le temps et pour l'éternité, dans le Dieu vivant et en son Christ.

Remarquons quelle est la provision que Dieu fait à l'étranger ; elle est fort simple : « le pain et le vêtement ». Mais c'est assez pour un véritable étranger, comme l'apôtre le dit à son fils Timothée : « Nous n'avons rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits » (1 Tim. 6:7-8).

Lecteur chrétien, réfléchissons à cela. Quel remède contre la vaine ambition et la convoitise ! Quelle heureuse délivrance de la poursuite fiévreuse des biens de la terre, dans le commerce et la spéculation, et de l'esprit avide du siècle où nous vivons ! Si nous nous contentions de la portion divine faite à l'étranger, quelle différence pour nous ! Combien notre vie journalière serait plus calme et plus régulière ! Que notre manière de vivre et nos goûts seraient plus simples ! nos esprits moins mondains ! Comme nous laisserions de côté le luxe et l'amour du confort, qui prévalent tellement aujourd'hui parmi les chrétiens ! Nous nous bornerions à avoir de quoi nous nourrir et nous vêtir, afin d'être à la gloire de Dieu, ses serviteurs, et de maintenir nos corps dans la condition du travail. Aller au delà, soit dans le manger, soit dans le boire, c'est se laisser aller aux « convoitises de la chair qui font la guerre à l'âme ».

Combien n'y en a-t-il pas dans le monde chrétien, comme on l'appelle, qui, à l'égard de la boisson spécialement, se laissent aller à ces convoitises honteuses, se dégradent et ruinent leurs corps et leurs âmes ! Nous ne voulons pas prêcher une croisade contre les boissons spiritueuses. Le mal n'est que dans l'abus que l'on en fait. L'apôtre lui-même prescrit à Timothée de prendre « *un peu* de vin, à cause de son estomac et de ses fréquentes indispositions ». Mais chacun est responsable de marcher dans la crainte de Dieu, par rapport au manger et au boire. Un malade peut avoir besoin d'une nourriture fortifiante, est-ce à dire qu'il doit être un gourmand ? Certainement non : le mal n'est pas dans la prescription d'un médecin, mais dans la misérable convoitise du cœur.

Là est la racine du mal, et le remède se trouve dans cette précieuse grâce de Dieu qui, tout en apportant le salut à tous les hommes, enseigne à ceux qui sont sauvés à « vivre *sobrement*,

justement et pieusement, dans le présent siècle » (Tite 2:12). Et qu'on se souvienne que « vivre sobrement » veut dire bien davantage que de pratiquer la tempérance dans le manger et dans le boire ; cela y est impliqué, sans doute, mais l'expression embrasse encore tout le gouvernement intérieur du cœur, — des pensées, de l'humeur, de la langue. La grâce qui nous sauve ne nous *dit* pas seulement comment nous devons vivre, mais nous *l'enseigne*, et si nous suivons son enseignement, nous serons parfaitement satisfaits de la portion de l'étranger.

Il est intéressant et édifiant à la fois, de remarquer comment Moïse place Dieu lui-même devant le peuple comme modèle à imiter. L'Éternel « aime l'étranger », dit-il, puis il continue « pour lui donner le pain et le vêtement. Et vous aimerez l'étranger ; car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte ». Non seulement ils devaient avoir le divin modèle devant leurs yeux, mais ils devaient aussi se souvenir de leur histoire et de leurs expériences passées, afin que leurs cœurs eussent de la sympathie et de la compassion envers le pauvre étranger. Le devoir et le privilège de l'Israël de Dieu était de se mettre à la place des autres et de tenir compte de leurs sentiments. Il devait être le représentant moral de Celui dont il était le peuple, et dont le nom était réclamé sur lui. Il devait l'imiter en suppléant aux besoins et en réjouissant les cœurs de l'orphelin, de la veuve et de l'étranger. Et si le peuple terrestre de Dieu était appelé à cette belle ligne de conduite, combien plus le sommes-nous, « nous qui sommes bénis de toute bénédiction spirituelle, dans les lieux célestes en Christ ». Puisseons-nous nous tenir davantage en sa présence, et nous abreuver de plus en plus de son Esprit, afin de refléter plus fidèlement ses gloires morales sur tous ceux avec lesquels nous sommes en contact !

Les lignes qui terminent notre chapitre nous donnent un beau résumé de l'enseignement pratique qui a attiré notre attention. « Tu craindras l'Éternel, ton Dieu ; tu le serviras, et tu t'attacheras à Lui, et tu jureras par son nom. Lui est ta louange, et Lui est ton Dieu, qui a fait pour toi ces choses grandes et terribles que tes yeux ont vues. Tes pères sont descendus en Égypte au nombre de soixante-dix âmes ; et maintenant l'Éternel, ton Dieu, t'a fait devenir comme les étoiles des cieux, en multitude ».

Tout cela est bien propre à nous encourager moralement, en liant nos cœurs à l'Éternel lui-même, par le moyen de tout ce qu'il est, de toutes ses merveilleuses dispensations et de ses voies en grâce. C'est, nous pouvons bien le dire, le ressort caché de tout vrai dévouement. Dieu veuille que soit l'auteur, soit le lecteur, le réalisent toujours !

## Chapitre 11

« Tu aimeras donc l'Éternel, ton Dieu, et tu garderas ce qu'il te donne à garder, et ses statuts, et ses ordonnances, et ses commandements, *toujours*. Et vous savez aujourd'hui,... car je ne parle pas à vos fils, qui n'ont pas connu et n'ont pas vu le châtement de l'Éternel, votre Dieu, sa grandeur, sa main forte, et son bras étendu, et ses signes et ses œuvres, qu'il a faits au milieu de l'Égypte, au Pharaon, roi d'Égypte, et à tout son pays ; et ce qu'il a fait à l'armée de l'Égypte, à ses chevaux et à ses chars, sur lesquels il a fait déborder les eaux de la mer Rouge, lorsqu'ils vous poursuivaient, et l'Éternel les a fait périr, jusqu'à aujourd'hui ; — et ce qu'il vous a fait dans le désert, jusqu'à ce que vous soyez arrivés en ce lieu-ci ; et ce qu'il a fait à Dathan et à Abiram, les fils d'Éliab, fils de Ruben, quand la terre ouvrit sa bouche, et les engloutit, avec leurs maisons et leurs tentes et tout ce qui était à leur suite, au milieu de tout Israël ; car ce sont vos yeux qui ont vu toute la grande œuvre de l'Éternel, qu'il a faite ».

Moïse sentait qu'il était de toute importance que les grandes œuvres de l'Éternel demeurent toujours devant les yeux des enfants d'Israël, et restent profondément gravées dans leur mémoire. Le pauvre esprit humain est vagabond et le cœur léger, et malgré tout ce qu'Israël avait vu des jugements de Dieu sur l'Égypte et sur Pharaon, il était en danger de les oublier, et de laisser effacer l'impression qu'ils avaient été destinés à produire sur lui.

Nous sommes portés à nous étonner que les Israélites puissent oublier les scènes mémorables de leur séjour en Égypte, — le fait que leurs pères y étaient descendus, une petite poignée d'hommes, et qu'ils s'y étaient accrus malgré de formidables obstacles, tellement qu'ils étaient devenus, avec l'aide de leur Dieu, aussi nombreux que les étoiles du ciel.

Et ces dix plaies sur la terre d'Égypte ! Qu'elles avaient été terribles et solennelles, et bien propres à donner une idée de la grande puissance de Dieu, du néant de l'homme, malgré toute sa prétendue sagesse, sa force et sa gloire, et à montrer l'insigne folie qu'il y a à vouloir s'opposer au Dieu Tout-Puissant ! Qu'était toute la puissance du Pharaon et de l'Égypte, en présence de l'Éternel, le Dieu d'Israël ? En un instant, tout avait été plongé dans la ruine et la désolation. Tous les chariots d'Égypte, toute la pompe et la gloire, toute la valeur et la puissance de cette antique et fameuse nation — tout avait été englouti dans les profondeurs de la mer.

Et pourquoi ? Parce qu'ils avaient osé toucher à l'Israël de Dieu ; ils avaient osé s'opposer au dessein arrêté et aux conseils du Très-Haut. Ils avaient tenté d'écraser ceux en qui il avait mis son bon plaisir. Il avait juré de bénir la postérité d'Abraham, et aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne pouvait annuler son serment. Pharaon, dans son orgueil et dans la dureté de son cœur, avait cherché à contrecarrer les conseils divins, mais ce fut pour sa perte. Son pays entièrement bouleversé, et lui-même et sa puissante armée engloutis dans la mer Rouge : exemple solennel pour tous ceux qui chercheraient dorénavant à s'opposer aux conseils de l'Éternel en bénédiction envers la semence d'Abraham, son ami.

Et ce n'était pas seulement ce que l'Éternel avait fait à l'Égypte et au Pharaon, que le peuple devait se rappeler, mais encore ce qu'il avait fait parmi eux. Quelle leçon que le jugement exécuté sur Dathan et Abiram et leurs familles ! Quel châtement terrible leur fut infligé ! Et pour quelle raison ? À cause de leur rébellion contre ce que Dieu avait établi. Dans le récit que nous donne le livre des Nombres, le lévite Coré joue le rôle principal ; ici il n'est pas mentionné, mais bien deux Rubénites, membres de la congrégation, parce que Moïse cherche à agir sur l'ensemble du peuple, en plaçant devant eux la conséquence terrible de l'insubordination chez deux d'entre eux, deux simples membres, comme nous dirions, et pas seulement chez un Lévite occupant une place privilégiée.

Ainsi, soit que l'attention des Israélites fût attirée sur les dispensations divines envers les autres peuples ou envers eux-mêmes, le but de Moïse était toujours d'imprimer dans leurs cœurs et leurs esprits, le sentiment profond de l'obéissance. Voilà à quoi tendaient toutes les répétitions, les commentaires et les exhortations du fidèle serviteur de Dieu, qui allait bientôt quitter le peuple d'Israël. C'est pour cela qu'il remonte bien loin en arrière dans leur histoire, choisissant, groupant, commentant les faits, citant celui-ci, omettant celui-là, selon qu'il était guidé par l'Esprit de Dieu, et tout est rapporté pour parler avec une force et une clarté merveilleuses à la conscience du peuple, afin d'établir fermement les droits de l'Éternel à leur obéissance absolue.

« *Vous garderez donc tout le commandement que je vous commande aujourd'hui, afin que vous soyez forts, et que vous entriez, et que vous possédiez le pays dans lequel vous passez pour le posséder, et afin que vous prolongiez vos jours sur la terre que l'Éternel a juré à vos pères de leur donner, à eux et à leur semence, un pays ruisselant de lait et de miel* ».

Je prie le lecteur de remarquer la liaison pleine de beauté morale qui existe entre ces deux parties de l'exhortation : « *Vous garderez donc tout le commandement* » — « *afin que vous soyez forts* ». On acquiert une grande force en obéissant sans réserve à la parole de Dieu. Nous serions disposés à choisir certains commandements ou préceptes qui nous conviennent, et à en laisser d'autres ; mais de quel droit le ferions-nous ? Ne serait-ce pas de la volonté propre et de la rébellion ? Un serviteur a-t-il le droit de décider auxquels des ordres de son maître il veut obéir ? Assurément non ; chacun des ordres est revêtu de l'autorité du maître et demande, par conséquent, l'attention du serviteur. Nous pouvons ajouter, que plus le serviteur obéira implicitement, respectant chacun des ordres qui lui sont donnés, quels qu'ils soient, plus il croîtra dans l'estime et la confiance de son maître. Nous

savons tous combien il est précieux d'avoir des serviteurs en qui nous pouvons nous fier, qui se font un plaisir d'exécuter nos désirs, qu'il n'est pas nécessaire de suivre constamment, mais qui connaissent leur devoir et l'accomplissent. Ne devrions-nous donc pas avoir à cœur de réjouir notre Maître bien-aimé par une obéissance entière à tous ses commandements ? Quel privilège merveilleux pour de pauvres créatures telles que nous, de pouvoir réjouir le cœur de Celui qui nous a aimés et s'est donné pour nous ; mais il en est ainsi, béni soit son nom ! Il prend plaisir à ce que nous gardions ses commandements, et cette pensée devrait nous porter à étudier sa Parole, afin d'apprendre toujours plus ce que sont ses commandements pour les faire.

Les paroles de Moïse, citées plus haut, rappellent à notre mémoire la prière de l'apôtre pour « les saints et fidèles frères en Christ, qui étaient à Colosses ». « C'est pourquoi nous aussi, depuis le jour où nous en avons entendu parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, *pour Lui plaire à tous égards*, portant du fruit en toute bonne œuvre, et *croissant par la connaissance de Dieu : étant fortifiés en toute force*, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie, rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (Col. 1:9-14).

En tenant compte de la différence entre ce qui est terrestre et ce qui est céleste — entre Israël et l'Église — il y a une grande ressemblance entre les paroles de Moïse et celles de l'apôtre. Les unes et les autres sont de nature à montrer la beauté et le prix d'une obéissance de cœur envers Dieu. Elle est précieuse au Père et à Christ, et cette considération devrait suffire pour créer et fortifier dans nos cœurs le désir d'être remplis de la connaissance de sa volonté, pour marcher d'une manière digne de Lui, pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit *en toute bonne œuvre*, et croissant par la connaissance de Dieu. Comme nous l'avons déjà dit, cela devrait nous pousser à une étude plus diligente de la parole de Dieu, afin d'apprendre toujours mieux à connaître sa volonté, ses pensées, ce qui Lui plaît, en regardant à Lui pour pouvoir l'accomplir. Alors nos cœurs seraient gardés près de Lui, et nous trouverions toujours plus d'intérêt à sonder les Écritures, non seulement pour croître dans la connaissance de la vérité, mais dans la connaissance de Dieu, de Christ, — dans la connaissance intime, personnelle, pratique, de tout ce qui est renfermé dans Celui en qui habite toute la plénitude de la Divinité corporellement. Oh ! puisse l'Esprit de Dieu éveiller en nous un plus vif désir de connaître et de faire la volonté de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ !

Arrêtons-nous maintenant un moment sur le tableau de la terre promise, que Moïse met devant les yeux du peuple. « Car le pays où tu entres pour le posséder n'est pas comme le pays d'Égypte d'où vous êtes sortis, où tu semais ta semence et où tu l'arrosais avec ton pied comme un jardin à légumes. Mais le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de vallées ; il boit l'eau de la pluie des cieux, — un pays dont l'Éternel, ton Dieu, a soin, sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin de l'année » (vers. 10-12).

Quel contraste frappant entre l'Égypte et Canaan ! L'Égypte n'avait pas de pluie des cieux ; tout y était travail humain. Il n'en était pas ainsi dans le pays de l'Éternel ; le pied de l'homme n'y avait rien à faire, car l'Éternel lui-même en prenait soin, et l'arrosait de la pluie de la première et de la dernière saison. Le pays d'Égypte dépendait de ses propres ressources, le pays de Canaan ne dépendait que de Dieu — de ce qui descendait des cieux. « Ma rivière est à moi », tel était le langage d'Égypte. « La rivière de Dieu » était l'espérance de Canaan.

Le Psaume 65 nous présente une belle description du pays de l'Éternel, dans son état de bénédiction : « Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment : le ruisseau de Dieu est plein d'eau. Tu prépares les blés, quand tu l'as ainsi préparée. Tu arroses ses sillons, tu aplanis ses mottes, tu l'amollis par des ondées, tu bénis son germe. Tu couronnes l'année de ta bonté, et tes

sentiers distillent la graisse. Ils distillent sur les pâturages du désert, et les collines se ceignent d'allégresse. Les prairies se revêtent de menu bétail, et les plaines sont couvertes de froment » (vers. 9-13).

Qu'il est beau de voir Dieu lui-même répandre ainsi l'abondance sur son peuple, et verser les rayons de son soleil et ses ondées rafraîchissantes sur les collines et les vallées du pays d'Israël ! Cela Lui était agréable, et c'était à la gloire de son nom.

C'est ainsi qu'il en aurait toujours été, si Israël avait marché dans l'obéissance à la loi de Dieu. « Et il arrivera que, si vous écoutez attentivement mes commandements que je vous commande aujourd'hui, *pour aimer l'Éternel, votre Dieu, et pour le servir de tout votre cœur et de toute votre âme*, alors je donnerai la pluie de votre pays en son temps, la pluie de la première saison et la pluie de la dernière saison ; et tu recueilleras ton froment, et ton moût, et ton huile ; et je donnerai l'herbe dans tes champs, pour ton bétail ; et tu mangeras, et tu seras rassasié » (vers. 13-15).

Rien de plus simple, que ce pacte entre le Dieu d'Israël et l'Israël de Dieu. Le privilège d'Israël était d'aimer et de servir l'Éternel ; la prérogative de l'Éternel était de bénir et de faire prospérer Israël. Le bonheur et l'abondance devaient être les résultats assurés de l'obéissance. Le peuple et son pays étaient entièrement sous la dépendance de Dieu ; tout ce dont ils avaient besoin devait venir du ciel, c'est pourquoi, aussi longtemps qu'ils marchèrent dans l'obéissance, les pluies bienfaisantes arrosèrent leurs champs et leurs vignes, les cieus distillèrent la rosée et la terre, à son tour, fut fertile et bénie.

Mais, en revanche, lorsque Israël oublia l'Éternel et ses commandements, les cieus devinrent d'airain et la terre de fer ; la stérilité, la désolation, la famine et la misère, furent les tristes fruits de la désobéissance. Comment pouvait-il en être autrement ? « Si vous êtes de bonne volonté et que vous écoutiez, vous mangerez des biens du pays ; mais si vous refusez, et que vous soyez rebelles, vous serez consumés par l'épée ; car la bouche de l'Éternel a parlé » (Ésa. 1:19-20).

Il y a dans tout cela une instruction pratique pour l'Église de Dieu. Quoique nous ne soyons pas sous la loi, nous sommes appelés à l'obéissance, et dans la mesure où, par grâce, nous y marchons, nous sommes bénis spirituellement, nos âmes sont arrosées, rafraîchies, fortifiées, et nous portons les fruits de justice qui sont, par Jésus Christ, à la gloire et à la louange de Dieu.

En rapport avec ce sujet, lisons le commencement du chap. 15 de Jean (vers. 1-10), passage qui demande la sérieuse attention de tout sincère enfant de Dieu.

Ce passage a été le sujet de maintes controverses théologiques, et cependant il est aussi clair que pratique et n'a besoin que d'être pris dans sa simplicité toute divine. Si l'on y cherche un sens qui ne s'y trouve pas, il devient obscur, et l'on en perd la véritable application. Nous avons donc ici Christ, le vrai cep, prenant la place d'Israël qui était devenu pour l'Éternel le plant dégénéré d'un cep étranger. La scène de la parabole est évidemment sur la terre et non dans le ciel ; il n'y a dans le ciel, ni vignes, ni cultivateurs. En outre, notre Seigneur dit : « Je suis le vrai cep ». L'image est très claire. Ce n'est point la Tête et ses membres, mais un cep et ses sarments. De plus, le sujet de la parabole est aussi clair que la parabole elle-même ; il ne s'agit pas de la vie éternelle, mais de porter du fruit. Si on se souvenait de cela, on comprendrait mieux ce passage si souvent mal interprété.

En résumé, l'image du cep et de ses sarments nous enseigne que le secret pour porter du fruit, c'est de demeurer en Christ, et le moyen de demeurer en Christ, c'est de garder ses commandements. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour ». Cela simplifie tout. Le moyen de porter du fruit en sa saison, c'est de demeurer dans l'amour de Christ, et nous montrons que nous sommes dans cette position bénie, en gardant ses commandements dans nos cœurs et en y obéissant volontairement. Il ne s'agit pas de nous agiter, poussés par nos propres pensées, ni de faire des efforts avec un zèle tout charnel, pour montrer notre dévouement ; non, il

s'agit de quelque chose d'entièrement différent ; c'est la calme et sainte obéissance du cœur envers notre Seigneur bien-aimé, afin de lui être agréables et de glorifier son nom.

Lecteur, méditons sérieusement ce grand sujet du cep et de ses fruits, et puissions-nous le comprendre mieux ! On se trompe souvent sur ce sujet. Il est à craindre que bien des choses qui passent pour du fruit dans la chrétienté, ne soient pas reconnues pour tel dans la présence de Dieu, car Dieu ne peut reconnaître comme fruit que ce qui provient directement du fait qu'on demeure en Christ. On peut se faire un nom parmi les hommes, par son zèle, son activité et son dévouement ; on peut se distinguer comme grand prédicateur, avoir le nom de bon ouvrier dans la vigne, être un grand philanthrope ou réformateur d'abus ; on peut employer sa fortune à aider aux œuvres de bienfaisance chrétienne, et avec tout cela ne pas produire une seule grappe de fruit qui soit acceptable au cœur du Père.

Et, d'un autre côté, il se peut que notre lot ici-bas soit de rester dans l'obscurité et la solitude ; il se peut que le monde et l'église professante tiennent fort peu compte de nous ; il peut sembler que nous ne laissons qu'une bien faible trace sur les sables du temps, mais si nous demeurons en Christ, dans son amour, si nous serrons ses précieuses paroles dans notre cœur, et que nous obéissions de bon cœur à ses commandements, alors nous porterons du fruit en sa saison, notre Père sera glorifié, et nous croîtrons dans la connaissance pratique de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

À la fin de notre chapitre, Moïse insiste auprès du peuple en termes solennels, sur l'urgente nécessité de la vigilance et du zèle en ce qui concernait les statuts et les jugements de l'Éternel, leur Dieu. Le fidèle serviteur de Dieu, véritable ami du peuple, était infatigable dans ses efforts pour l'encourager à cette obéissance du cœur, qu'il savait être pour Israël la source du bonheur et de la prospérité ; et de même que notre Seigneur avertit ses disciples en leur montrant le jugement solennel du sarment stérile, de même Moïse avertit le peuple des conséquences certaines et terribles de la désobéissance.

« Prenez garde à vous, de peur que *votre cœur ne soit séduit*, et que vous ne vous détourniez, et ne serviez d'autres dieux et ne vous prosterniez devant eux ». Nous voyons là la pente fatale qui conduit au mal. Le cœur séduit — voilà le commencement de tout déclin. « Et que vous ne vous détourniez ». Les pieds suivent toujours le cœur : de là vient la nécessité de garder le cœur avec soin. C'est la citadelle de tout l'être moral ; tant qu'on la garde pour le Seigneur, l'ennemi n'obtiendra aucun avantage, mais aussitôt qu'on la néglige, tout est perdu, et l'on se détourne. L'éloignement secret du cœur se montre par les faits : on sert et l'on adore « d'autres dieux ».

« Et que la colère de l'Éternel ne s'embrace contre vous, et qu'il *ne ferme les cieux*, en sorte qu'il n'y ait pas de pluie, et que la terre ne donne pas son rapport, et que vous périssiez rapidement de dessus ce bon pays que l'Éternel vous donne ». Quelle stérilité, quelle désolation il doit y avoir, lorsque le ciel est fermé ! Pas d'ondées rafraîchissantes, pas de rosée bienfaisante, aucune communication entre le ciel et la terre. Hélas ! combien de fois Israël n'eut-il pas à éprouver la terrible réalité de ces paroles : « Il change les fleuves en désert, et les sources d'eaux en sols arides, la terre fertile en terre salée, à cause de l'iniquité de ceux qui y habitent » (Ps. 107:33-34).

La terre stérile et le désert ne sont-ils pas l'image frappante d'une âme qui a perdu la communion, pour avoir désobéi aux précieux commandements de Christ ? Une telle âme n'a pas de communication rafraîchissante avec le ciel — pas d'ondées bienfaisantes — pas de sentiment de la valeur de Christ pour le cœur, pas de ministère béni du Saint Esprit pour l'âme ; la Bible semble un livre scellé ; tout est sombre, triste et désolé. Rien dans le monde de plus misérable qu'une âme dans cet état ! Puissions-nous, cher lecteur, n'en jamais faire l'expérience ! Puissions-nous incliner nos oreilles pour écouter les ferventes exhortations adressées par Moïse au peuple d'Israël ! Leur propos est si frappant, elles sont si utiles, si nécessaires, dans ces jours de froide indifférence et d'insubordination positive. Elles placent devant nous le remède divin aux maux auxquels l'Église de Dieu est exposée en ce moment même — moment critique et solennel au-delà de toute conception humaine.

« Et mettez ces miennes paroles *dans votre cœur et dans votre âme*, et liez-les pour signes sur vos mains, et qu'elles soient comme des frontaux entre vos yeux ; et vous les enseignerez à vos fils, en leur parlant, quand tu seras assis dans ta maison, et quand tu marcheras par le chemin, et quand tu te coucheras, et quand tu te lèveras ; et tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes, afin que vos jours et les jours de vos fils, sur la terre que l'Éternel a juré à vos pères de leur donner, soient multipliés comme les jours des cieux qui sont au-dessus de la terre » (v. 18-21).

Jours bénis ! et combien le cœur de Moïse désirait que le peuple pût jouir de beaucoup de jours semblables ! La condition était bien simple. Il ne s'agissait pas d'un joug pesant à porter, mais du précieux privilège de garder les commandements de l'Éternel, leur Dieu, dans leurs cœurs, et de vivre dans la pure atmosphère de sa sainte Parole. Tout dépendait de cela. Toutes les bénédictions du pays de Canaan — de ce bon pays, découlant de lait et de miel, de ce pays sur lequel les yeux de l'Éternel se reposaient toujours avec une tendre sollicitude — tous ses fruits précieux, tous ses rares privilèges, devaient être à eux à perpétuité, à la seule et simple condition d'obéir à la parole du Dieu de leur alliance.

« Car si vous *gardez soigneusement tout* ce commandement que je vous commande, pour le pratiquer, *en aimant l'Éternel, votre Dieu, en marchant dans toutes ses voies et en vous attachant à Lui*, l'Éternel dépossédera toutes ses nations devant vous ; et vous prendrez possession de nations plus grandes et plus fortes que vous ». En un mot, une victoire sûre et certaine les attendait ; la destruction de tous leurs ennemis et de tous les obstacles, et une entrée triomphante dans la terre promise, leur étaient assurées à condition qu'ils obéissent cordialement aux statuts et aux commandements les plus précieux, qui eussent jamais été adressés au cœur de l'homme — statuts et jugements qui tous étaient la voix même de leur Libérateur.

« Tout lieu que foulera la plante de votre pied sera à vous : votre limite sera depuis le désert et le Liban, depuis le fleuve, le fleuve Euphrate, jusqu'à la mer d'occident. Personne ne pourra tenir devant vous ; l'Éternel, votre Dieu, mettra la frayeur et la crainte de vous sur la face de tout le pays que vous foulerez, comme il vous l'a dit ».

Là était le côté divin de la question. Tout le pays était devant eux, dans sa longueur et sa largeur ; ils n'avaient qu'à en prendre possession comme d'un don gratuit de Dieu ; ils n'avaient qu'à poser leur pied avec foi et confiance sur ce bel héritage, que la grâce souveraine leur avait destiné. Nous voyons tout cela accompli dans le livre de Josué, au chapitre 11, où nous lisons : « Et Josué prit *tout le pays*, selon tout ce que l'Éternel avait dit à Moïse ; et Josué le donna en héritage à Israël, selon leurs distributions, selon leurs tribus. Et le pays se reposa de la guerre » (\*) (verset 23).

(\*) Il est hors de doute que ce fut par la foi que Josué prit tout le pays, et il ne pouvait prendre moins. Mais quant à la possession de fait, le chap. 13, vers. 1, montre « qu'il restait un très grand pays à posséder ».

Mais, hélas ! il y avait aussi le côté humain de la question. La possession de Canaan, promise par l'Éternel, et réalisée par la foi de Josué, était une chose ; Canaan possédé par Israël était une autre chose toute différente. De là, la grande différence qu'il y a entre Josué et les Juges. En Josué, nous voyons la fidélité infaillible de Dieu quant à sa promesse ; dans les Juges, nous voyons les misérables chutes d'Israël, dès le début, Dieu avait donné sa parole que nul ne pourrait subsister devant eux, et l'épée de Josué — type du grand Capitaine de notre salut — accomplit cette promesse jusqu'à un iota et un trait de lettre. Mais le livre des Juges nous raconte le triste fait qu'Israël ne put pas chasser l'ennemi, ni prendre possession de l'héritage divin, dans toute sa royale magnificence.

Eh bien ! la promesse de Dieu a-t-elle fait défaut ? Non, mais ce qui se montre, c'est la complète impuissance de l'homme. À « Guilgal », l'étendard de la victoire flottait au-dessus des douze tribus, ayant leur invincible capitaine à leur tête. À « Bokim », le peuple pleure sur la lamentable ruine d'Israël.

Nous voyons partout ces deux choses dans le volume divin, et elles ne sont nullement difficiles à comprendre. L'homme ne sait pas s'élever à la hauteur de la révélation divine, et prendre possession

de ce que la grâce lui donne. Cela est aussi vrai dans l'histoire de l'Église que dans celle d'Israël. Dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien, nous avons les Juges et Josué.

Nous voyons la même chose dans l'histoire de chaque individu, membre de l'Église. Où est le chrétien, dont la vie soit à la hauteur de ses privilèges spirituels ? Où est l'enfant de Dieu, qui n'a pas à déplorer combien peu il apprécie réellement les grands et saints privilèges de l'appel dont Dieu l'a appelé ? Mais cela n'anéantit pas la vérité de Dieu. Sa parole subsiste dans toute son intégrité et reste stable à jamais. De même que dans le cas d'Israël, le pays de la promesse était sous leurs yeux dans toute son étendue et dans toute sa beauté, et, qu'en outre, ils pouvaient compter sur la fidélité et la toute-puissance de Dieu pour les y faire entrer et leur en donner la pleine possession, — de même, nous sommes « bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ » ; il n'y a aucune limite aux privilèges qui sont liés à notre position, et la jouissance que nous en avons dépend de la foi qui nous fait prendre possession de tout ce que Dieu, dans sa grâce souveraine, a fait nôtre en Christ.

N'oublions jamais que c'est le privilège du chrétien de vivre à la hauteur de la révélation divine. Il n'y a pas d'excuse pour une marche relâchée, pour une vie superficielle. Nous n'avons pas le droit de dire que nous ne pouvons pas réaliser la plénitude de notre portion en Christ, que la bannière est trop élevée, les privilèges trop vastes, que nous ne pouvons espérer de jouir de bénédictions si merveilleuses dans notre état actuel d'imperfection.

Tout cela n'est pas autre chose que de l'incrédulité, et devrait être considéré comme tel par tout vrai chrétien. La question est : la grâce de Dieu nous a-t-elle accordé ces privilèges ? la mort de Christ nous y a-t-elle donné droit ? Le Saint Esprit a-t-il déclaré qu'ils sont le partage du membre le plus faible du corps de Christ ? S'il en est ainsi — et l'Écriture le déclare — pourquoi n'en jouirions-nous pas ? Du côté de Dieu, il n'y a pas d'obstacles. C'est le désir de son cœur que nous possédions la plénitude de notre portion en Christ. Écoutons les vœux ardents que forme l'apôtre en faveur des saints à Éphèse, et de tous les saints (Éph. 1:18-23).

Cette merveilleuse prière nous montre avec quelle ferveur l'Esprit de Dieu souhaite que nous comprenions et jouissions des glorieux privilèges de la vraie position chrétienne. Par son précieux et divin ministère, il voudrait maintenir nos cœurs à cette hauteur bénie, mais, hélas ! comme Israël, nous l'affligeons par notre coupable incrédulité, et nous privons nos propres âmes d'incalculables bénédictions.

Toutefois, le Dieu de toute grâce, le Père de gloire, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, accomplira chaque trait de lettre de sa précieuse Parole, à l'égard de son peuple terrestre, aussi bien que de son peuple céleste. Israël jouira pleinement de toutes les bénédictions qui lui sont assurées par l'alliance éternelle, et l'Église goûtera les fruits excellents de tout ce que l'amour éternel et les conseils divins ont préparé pour elle en Christ. De plus, le Consolateur peut et veut mettre chaque croyant dans la jouissance actuelle de l'espérance du glorieux appel de Dieu et dans la puissance pratique de cette espérance, pour détacher le cœur des choses présentes et pour le mettre à part pour Dieu, en vraie sainteté.

Puissent nos cœurs désirer avec plus d'ardeur la complète réalisation de ces choses, et puissions-nous vivre davantage comme ceux qui trouvent leur part et leur repos dans un Christ ressuscité et glorifié ! Que Dieu, dans son infinie bonté, le fasse au nom et pour la gloire de son Fils Jésus Christ !

Les derniers versets de notre chapitre terminent la première section du livre du Deutéronome. Elle consiste, comme le lecteur l'aura remarqué, en une série de discours adressés par Moïse à la congrégation d'Israël. Les dernières exhortations, en parfait accord avec le reste, insistent sur la nécessité de l'obéissance, sujet sur lequel ne se lasse pas de revenir le serviteur de Dieu, dans ses touchants discours d'adieu au peuple.

« Regarde, je mets aujourd'hui devant vous la bénédiction et la malédiction : la bénédiction, si vous écoutez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous commande aujourd'hui ; la

malédiction, si vous n'écoutez pas les commandements de l'Éternel, votre Dieu, et si vous vous détournez du chemin que je vous commande aujourd'hui, pour aller après d'autres dieux, que vous n'avez pas connus. Et il arrivera que, quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays où tu vas pour le posséder, tu mettras la bénédiction sur la montagne de Garizim, et la malédiction sur la montagne d'Ébal. Ces montagnes ne sont-elles pas de l'autre côté du Jourdain, par-delà le chemin du soleil couchant, qui traverse le pays des Cananéens qui habitent dans la plaine, vis-à-vis de Guilgal, à côté des chênes de Moré ? Car vous allez passer le Jourdain pour entrer, pour posséder le pays que l'Éternel, votre Dieu, vous donne ; vous le posséderez, et vous y habiterez. Et vous prendrez garde à pratiquer tous les statuts et les ordonnances que je mets aujourd'hui devant vous » (vers. 26-32).

Nous avons ici le résumé de tout. La bénédiction est liée à l'obéissance, la malédiction à la désobéissance. La montagne de Garizim est vis-à-vis de la montagne d'Ébal — fertilité et stérilité. — Nous verrons, quand nous en serons au chapitre 27, que la montagne de Garizim et ses bénédictions sont entièrement laissées de côté ; les malédictions de la montagne d'Ébal frappent l'oreille d'Israël, tandis qu'un silence terrible règne sur la montagne de Garizim. « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction » (Gal. 3:10). La bénédiction d'Abraham ne peut venir que sur ceux qui sont sur le terrain de la foi. Mais nous développerons ce sujet par la suite.

## Chapitre 12

Nous commençons ici une nouvelle section du Deutéronome. Les discours renfermés dans les onze premiers chapitres, ayant établi le principe si important de l'obéissance, nous en venons à l'application pratique de ce principe dans la vie du peuple, une fois entré en possession du pays. « Ce sont ici les statuts et les ordonnances que vous garderez pour les pratiquer dans le pays que l'Éternel, le Dieu de tes pères, te donne pour le posséder, tous les jours que vous vivrez sur la terre ».

Il est de la plus grande importance que le cœur et la conscience soient amenés à reconnaître l'autorité divine, indépendamment des questions de détails. Ceux-ci trouveront leur place une fois que le cœur aura appris à s'incliner, avec une soumission complète et absolue, devant l'autorité suprême de la parole de Dieu.

Nous avons vu dans notre étude des onze premiers chapitres, que le législateur s'efforce d'amener le cœur d'Israël dans cette condition si essentielle. Il fallait, avant tout, que le grand principe fondamental de toute moralité fût parfaitement établi au plus profond de l'âme. Voici quel est ce principe qui nous regarde aussi, nous chrétiens : c'est que le devoir absolu de l'homme est de se soumettre entièrement à la parole de Dieu, quoi qu'elle lui commande, et qu'il en comprenne la raison ou non. Le seul point important et concluant est : Dieu a-t-il parlé ? S'il a parlé, cela suffit. Il n'est pas besoin d'autre chose.

Tant que ce principe n'est pas entièrement établi, ou plutôt tant que le cœur n'est pas gouverné complètement par sa force morale, nous ne sommes pas en état de nous occuper des détails. Si on laisse agir la volonté propre, si l'on permet à l'aveugle raison d'élever la voix, alors le cœur commencera à soulever des questions, et les difficultés surgiront comme autant de pierres d'achoppement sur le sentier de l'obéissance.

« Eh quoi ! » s'écrie-t-on peut-être, « ne devons-nous pas faire usage de notre raison ? Pourquoi donc nous a-t-elle été donnée ? » À cela il y a deux réponses : d'abord, notre raison n'est pas ce qu'elle était quand Dieu l'a donnée à l'homme. Rappelons-nous que le péché est venu ; l'homme est un être déchu ; sa raison, son jugement, son intelligence, tout son être moral ont fait naufrage, et de plus, c'est l'oubli de la parole de Dieu qui a causé toute cette ruine.

En second lieu, si la raison était dans son état normal, elle le prouverait en se soumettant à la parole de Dieu. Mais elle n'est pas saine ; elle est aveugle et complètement pervertie ; elle n'est d'aucune autorité dans les choses spirituelles, divines, ou célestes.

Si ce simple fait était bien compris, mille difficultés seraient aplanies et mille questions résolues. C'est la raison qui fait les incrédules. Satan murmure à l'oreille de l'homme : « Vous êtes doué de raison, pourquoi ne pas vous en servir ? Elle a été donnée pour qu'on s'en serve en toutes choses. Vous ne devez pas donner votre assentiment à quelque chose que votre raison ne peut comprendre. Comme homme, vous avez le droit de soumettre tout au jugement de votre raison ; ce ne sont que les fous ou les idiots, qui acceptent avec une aveugle crédulité tout ce qu'on leur présente ».

Quelle sera notre réponse à des suggestions si rusées et si dangereuses ? Celle-ci qui est bien simple et bien concluante : La parole de Dieu est au-dessus de la raison, autant que Dieu est au-dessus de la créature, ou que les cieux sont au-dessus de la terre. Par conséquent, lorsque Dieu parle, tous les raisonnements doivent se taire. S'il ne s'agit que de la parole de l'homme, du jugement de l'homme, de l'opinion de l'homme, alors, en effet, la raison peut exercer son influence, ou, pour parler plus correctement, nous devons l'employer pour juger ce qu'on nous dit, d'après le seul modèle parfait, la parole de Dieu. Mais si on permet à la raison de discuter la parole de Dieu, l'âme sera inmanquablement plongée dans les ténèbres de l'incrédulité, d'où la descente dans les profondeurs terribles de l'athéisme n'est que trop facile.

En un mot, nous devons serrer dans nos cœurs cette grande vérité, que la seule base solide pour l'âme est la foi en l'autorité suprême, la majesté divine et la toute-suffisance de la parole de Dieu. C'était sur ce terrain que se tenait Moïse, quand il parlait au cœur et à la conscience d'Israël. Son unique et grand but était d'amener le peuple à une entière soumission à l'autorité divine. Vouloir soumettre chaque précepte, chaque statut, en un mot toute institution de la Parole, au contrôle de la raison humaine, c'est rejeter l'autorité divine, l'Écriture, l'assurance et la paix. Lorsque, au contraire, l'âme est amenée par l'Esprit de Dieu à cette soumission absolue à l'autorité de la parole de Dieu, alors chacun de ses commandements, chaque phrase même de son précieux Livre, est reçue comme venant directement de Lui-même, et revêt toute l'importance que son autorité comporte. Il se peut que nous n'ayons pas une pleine intelligence de chaque statut, mais là n'est pas la question ; il nous suffit de savoir qu'il vient de Dieu ; il a parlé — cela suffit. Aucun fondement solide de vraie moralité ne peut être posé, tant que ce grand principe n'a pas été saisi et que l'âme ne le possède pas pleinement.

Les pensées que nous venons de développer, pourront servir à donner au lecteur l'intelligence du rapport qu'il y a entre le chapitre que nous avons sous les yeux et la première division de ce livre, et l'aider à comprendre la portée des premiers versets du chapitre 12.

« Vous détruirez entièrement tous les lieux où les nations que vous déposséderez auront servi leurs dieux sur les hautes montagnes et sur les collines et sous tout arbre vert ; et vous démolirez leurs autels, et vous briserez leurs statues ; et vous brûlerez au feu leurs ashères, et vous abattrez les images taillées de leurs dieux, et vous ferez périr leur nom de ce lieu-là » (vers. 2-3).

Le pays appartenait à l'Éternel ; les Israélites n'y étaient que ses tenanciers ; c'est pourquoi leur premier devoir, en en prenant possession, était de détruire toute trace de l'ancienne idolâtrie. Ceci était absolument indispensable, quelque intolérante que puisse paraître à la raison humaine cette manière d'agir envers la religion d'autrui. Nous l'accordons sans hésitation, c'était intolérant ; mais comment le Dieu vivant et vrai aurait-il pu ne pas l'être envers les faux dieux et l'idolâtrie ? Ce serait un vrai blasphème de supposer un instant, qu'il eût pu permettre le culte des idoles dans son pays.

Comprenons bien la chose. Ce n'est pas que Dieu, dans sa miséricorde, ne soit pas patient envers le monde ; nous avons tous, présente à l'esprit, l'histoire des six mille années durant lesquelles sa longanimité s'est exercée d'une manière si merveilleuse, depuis les jours de Noé, et ne s'est pas lassée malgré le rejet de son Fils bien-aimé.

Tout cela est en dehors du grand principe exposé dans notre chapitre. Israël avait à apprendre qu'en prenant possession du pays de l'Éternel, son premier devoir était d'en effacer toute trace d'idolâtrie. Le nom du Dieu qui devait être « leur seul Dieu » était invoqué sur les Israélites. Ils

étaient son peuple, et il ne pouvait leur permettre d'avoir communion avec les démons. « Tu rendras hommage au Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras Lui seul ».

Au point de vue des nations incirconcises, cela pouvait paraître très intolérant, bigot même. Elles pouvaient se vanter de leur liberté, et se glorifier de leur manière si large de rendre un culte qui admettait « plusieurs dieux et plusieurs seigneurs ». Il y aurait eu, selon eux, plus de largeur d'esprit à laisser à chacun ses propres idées en matière de religion, et le choix libre de l'objet et du mode de son culte. Ou bien encore, comme à Rome plus tard, ériger un Panthéon dans lequel tous les dieux du paganisme trouvent place, eût été, selon eux, la preuve évidente d'une civilisation bien plus avancée, plus brillante et plus raffinée. « Qu'importe, eussent-ils dit, la forme de religion d'un homme, ou l'objet de son culte, pourvu que lui-même soit sincère ! Tout se trouverait être bien à la fin. Le grand but pour chacun est de travailler au progrès matériel, de contribuer à la prospérité nationale, moyen des plus sûrs de sauvegarder les intérêts individuels. Il faut bien que chaque individu ait une religion, mais quant à la forme de cette religion, elle est immatérielle. La question importante n'est pas : Qu'est votre religion ? mais : Qu'êtes-vous, vous-même ? »

Ces idées pouvaient convenir admirablement à l'esprit charnel des nations incirconcises, mais quant à Israël, il avait à se souvenir de cette vérité imposante : « L'Éternel, ton Dieu, est un seul Éternel », et encore : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face ». Telle était leur religion : adorer le seul Dieu vivant et vrai, leur Créateur et leur Rédempteur. Après de Lui, tout vrai adorateur, chaque membre de cette assemblée circoncise, dont le grand et saint privilège était d'appartenir à l'Israël de Dieu, trouvait largement place. Peu devait leur importer l'opinion ou les observations des nations qui les entouraient. Que savaient-ils des droits du Dieu d'Israël sur son peuple circoncis ? Étaient-elles compétentes pour rien décider au sujet d'Israël ? Sûrement pas : leurs pensées, leurs raisonnements et leurs arguments n'avaient donc aucune valeur. Israël ne devait pas même y prendre garde ; son devoir tout simple était de s'incliner devant l'autorité suprême et absolue de la parole de Dieu, qui demandait que toute trace d'idolâtrie fût entièrement abolie dans ce bon pays qu'ils avaient le privilège d'habiter. Il ne s'agissait pas seulement d'en finir avec l'idolâtrie en mettant en pièces les images taillées, pour élever à leur place des autels au vrai Dieu, mais comme l'Éternel l'avait dit : « Vous ne ferez pas ainsi à l'Éternel, votre Dieu ; mais vous chercherez le lieu que l'Éternel, votre Dieu, choisira d'entre toutes vos tribus pour y mettre son nom, le lieu où il habitera, et vous y viendrez ; et vous apporterez là vos holocaustes, et vos sacrifices, et vos dîmes, et l'offrande élevée de vos mains, et vos vœux, et vos offrandes volontaires, et les premiers-nés de votre gros et de votre menu bétail. Et là, *vous mangerez devant l'Éternel, votre Dieu*, et vous vous réjouirez, vous et vos maisons, dans toutes les choses auxquelles vous aurez mis la main, dans lesquelles l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni » (vers. 4-7).

Quelle grande et importante vérité ces mots révélaient à l'assemblée d'Israël ! Le seul lieu où ils devaient rendre leur culte était choisi par Dieu et non par l'homme. Son habitation, le lieu où se trouvait Sa présence, devait être le grand centre d'Israël ; c'est là qu'ils devaient apporter leurs sacrifices et leurs offrandes, offrir leur culte, et trouver leur joie en commun.

Cela peut paraître exclusif, et l'est en effet. Il n'en pouvait être autrement. Puisqu'il avait plu à Dieu de choisir un lieu pour y établir sa demeure au milieu de son peuple racheté, il était de toute nécessité que la célébration de leur culte se fît exclusivement là. C'était une exclusion divine, dans laquelle toute âme pieuse et aimant l'Éternel trouvait ses délices. Elle pouvait dire de tout son cœur : « Éternel ! j'ai aimé *l'habitation de ta maison*, et le lieu de la demeure de ta gloire ». Et encore : « Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant... Bienheureux ceux qui habitent *dans ta maison* ; ils te loueront sans cesse !... Car un jour *dans tes parvis* vaut mieux que mille. J'aimerais mieux me tenir sur le seuil *dans la maison de mon Dieu*, que de demeurer dans les tentes de la méchanceté » (Psaumes 26 et 84).

Cette demeure de l'Éternel devait être chère au cœur de tout vrai Israélite. La volonté propre aurait pu désirer aller ici et là ; le cœur vagabond soupire après un changement ; mais tout adorateur vrai et dévoué ne pouvait trouver satisfaction, bénédiction, joie et repos, que dans le lieu où se trouvait la présence de son Dieu et où il avait mis son nom ; sur le terrain où l'autorité de sa précieuse Parole était reconnue. Rechercher un autre lieu de culte eût été non seulement abandonner la parole de l'Éternel, mais sa sainte demeure.

Nous voyons le développement de ce principe dans tout notre chapitre. Moïse rappelle au peuple que, dès le moment où il entrerait dans le pays de l'Éternel, il fallait renoncer à tout l'esprit d'indépendance et de volonté propre qui les avait caractérisés dans les plaines de Moab ou dans le désert. « Vous ne ferez pas selon tout ce que nous faisons ici aujourd'hui, *chacun ce qui est bon à ses yeux* ; car, jusqu'à présent, vous n'êtes pas entrés dans le repos et dans l'héritage que l'Éternel, ton Dieu, te donne. Mais lorsque *vous aurez passé le Jourdain*, et que vous habiterez dans le pays que l'Éternel, votre Dieu, vous fait hériter, et *qu'il vous aura donné du repos à l'égard de tous vos ennemis, à l'entour*, et que vous habiterez en sécurité, alors il y aura un lieu *que l'Éternel, votre Dieu, choisira* pour y faire habiter son nom ; *là* vous apporterez tout ce que je vous commande... Prends garde à toi, de peur que tu n'offres tes holocaustes dans *tous les lieux que tu verras* ; *mais dans le lieu que l'Éternel choisira* dans l'une de tes tribus, là tu offriras tes holocaustes, et là tu feras tout ce que je te commande » (versets 8-14).

Nous voyons ainsi que, non seulement quant à l'objet, mais aussi quant au lieu et à la forme du culte, Israël avait à s'en tenir absolument au commandement de l'Éternel. Dès le moment où, ayant traversé le fleuve de la mort, ils avaient, comme peuple racheté, posé le pied sur le pays que Dieu leur donnait en héritage, il ne pouvait plus être question de volonté propre quant au culte à Lui rendre. Une fois en jouissance du pays de l'Éternel et du repos dans ce pays, leur service raisonnable et intelligent devait être une obéissance absolue à sa Parole. Les choses qui s'étaient passées dans le désert ne pouvaient être tolérées en Canaan. Plus leurs privilèges étaient grands, plus grande aussi devenait leur responsabilité.

Il se peut maintenant que des libéraux, comme ils se nomment, — ceux qui prétendent à la liberté d'action et de volonté, au droit de jugement privé en matière de religion, — déclarent que tout ce qui vient d'attirer notre attention est extrêmement étroit et tout à fait incompatible avec les lumières de notre siècle. Nous leur répondrons simplement ceci : Dieu n'avait-il pas le droit de prescrire à son peuple la manière de Lui rendre culte, et de lui préciser le lieu où il voulait rencontrer Israël ? Il faut, ou bien nier son existence, ou admettre son droit absolu et incontestable à fixer le temps et le lieu où son peuple devait s'approcher de Lui. Serait-ce une preuve d'intelligence, de haute culture d'esprit, ou de largeur d'idées, de refuser à Dieu ses droits ?

Si donc Dieu a le droit de commander, est-ce de l'étroitesse ou de la bigoterie de la part de son peuple d'obéir ? Telle est la question à résoudre ; elle est aussi simple que possible. La seule vraie largeur d'idées et de cœur est d'obéir aux commandements de Dieu, et il n'y avait aucune étroitesse de la part d'Israël à aller offrir les sacrifices au lieu qui lui était prescrit, et à refuser d'aller ailleurs. Les gentils incirconcis pouvaient aller où bon leur semblait, mais non pas le peuple de Dieu.

Quel privilège inestimable pour tous ceux qui aimaient Dieu et s'aimaient l'un l'autre, que de s'assembler au lieu où son nom était magnifié ! Et quel touchant effet de sa grâce, que son désir de son peuple autour de Lui-même, de temps en temps ! Ce fait nuisait-il aux droits personnels et aux privilèges domestiques des Israélites ? Non, au contraire, ils en étaient considérablement accrus. Dieu, dans sa bonté infinie, prenait soin de tout, trouvait ses délices à répandre la joie et la bénédiction sur son peuple, individuellement et collectivement, comme nous le lisons : « Quand l'Éternel, ton Dieu, aura étendu tes limites, comme il te l'a promis, et que tu diras : Je mangerai de la chair, parce que ton âme désirera de manger de la chair, tu mangeras de la chair, selon tout le désir de ton âme. Si le lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y mettre son nom est loin de toi, alors tu sacrifieras de ton gros et de ton menu bétail, *que l'Éternel t'aura donné*, comme je te l'ai

commandé, et tu en mangeras, dans tes portes, selon tout le désir de ton âme ; comme on mange de la gazelle et du cerf, ainsi tu en mangeras : celui qui est impur et celui qui est pur en mangeront également » (versets 20-22).

Ne voyons-nous pas ici la bonté et les tendres compassions avec lesquelles Dieu agissait en vue du bien et des jouissances de chacun ? La seule restriction était celle-ci : « Seulement, tiens ferme à ne pas manger le sang, car le sang est la vie ; et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair. Tu n'en mangeras pas, tu le verseras sur la terre, comme de l'eau. Tu n'en mangeras pas, afin que tu prospères, toi et tes fils après toi, parce que tu auras fait ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (vers. 23-25) (Le grand principe de l'abstention du sang a été traité dans nos « Notes sur le Lévitique », que le lecteur pourrait revoir). La question n'est pas à quel point les Israélites comprenaient ces choses ; ils n'avaient qu'à obéir, afin de prospérer eux et leurs enfants après eux ; il s'agissait de reconnaître les droits souverains de Dieu.

Après avoir fait cette exception, le législateur reprend le sujet si important du culte public. « Toutefois les choses que tu auras sanctifiées, qui seront à toi, et celles que tu auras vouées, tu les prendras, *et tu viendras au lieu que l'Éternel aura choisi* ; et tu offriras tes holocaustes, *la chair et le sang*, sur l'autel de l'Éternel, ton Dieu, et le sang de tes sacrifices sera versé sur l'autel de l'Éternel, ton Dieu, et tu en mangeras la chair » (vers. 26-27).

Si la raison ou la volonté propre pouvaient parler, elles diraient peut-être : « Pourquoi devaient-ils tous aller au même lieu ? Ne pouvait-on pas avoir un autel à la maison, ou, sinon, un dans chaque ville principale, ou au centre de chaque tribu ? » Nous répondrions : Dieu avait commandé autrement ; c'en était assez pour tout vrai Israélite. Lors même que nous serions incapables, vu notre ignorance, de voir le pourquoi des choses, la simple obéissance est une obligation et un devoir, et si nous marchons humblement, joyeusement et simplement, dans ce sentier d'obéissance, nos âmes seront assurément éclairées, et nous trouverons une abondance de bénédictions ineffables dans cette proximité de Dieu où nous serons, et qui n'est connue que de ceux qui aiment à garder ses commandements.

Oui, cher lecteur, telle est la manière de répondre à tous les raisonnements et à toutes les questions de l'esprit charnel, qui ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi ne le peut. Sommes-nous appelés à rendre compte aux incrédules et aux raisonneurs du motif qui nous fait agir ? Non, ce n'est pas notre affaire ; ce serait une perte de temps et de peine, d'autant plus que ces personnes sont entièrement incapables de nous comprendre. Comment un incrédule, par exemple, ou un esprit charnel, comprendrait-il pourquoi il était commandé aux douze tribus d'Israël, d'adorer devant un seul autel, de s'assembler dans un seul lieu, réunis autour d'un seul centre ? Impossible ; la grande raison morale d'une institution aussi belle, est au-dessus de sa compréhension.

L'homme spirituel, au contraire, en voit aisément toute la beauté : l'Éternel rassemblait son peuple bien-aimé autour de Lui-même, afin qu'ils se réjouissent ensemble devant Lui, et que Lui-même pût trouver une joie particulière en eux. Cela n'était-il pas des plus précieux pour le cœur de tous ceux qui aimaient réellement le Seigneur ?

Si le cœur était froid et indifférent envers Dieu, peu lui importait le lieu de culte ; mais tout cœur aimant et sincère, depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba, se rendait avec joie au lieu que l'Éternel avait désigné pour invoquer son nom, et où il devait rencontrer son peuple. « Je me suis réjoui quand ils m'ont dit Allons à la maison de l'Éternel ! Nos pieds se tiendront dans tes portes, ô Jérusalem ? » (Ps. 122:1-2) — centre de Dieu pour Israël.

Nous avons ici les doux épanchements d'un cœur qui aimait l'habitation du Dieu d'Israël — son centre béni, le lieu de rassemblement des douze tribus d'Israël — ce lieu auquel était associé, dans l'esprit de chaque vrai Israélite, tout ce qu'il y avait de beau et de réjouissant en rapport avec le culte de l'Éternel, et la communion de son peuple.

En étudiant le seizième chapitre de notre livre, nous aurons l'occasion de revenir sur ce beau sujet ; terminons cette division-ci en citant les derniers versets du chapitre que nous avons sous les yeux.

« Quand l'Éternel, ton Dieu, aura retranché devant toi les nations vers lesquelles tu entres pour les posséder, et que tu les posséderas, et que tu habiteras dans leur pays, prends garde à toi, de peur que tu ne sois pris au piège pour faire comme elles, après qu'elles auront été détruites devant toi, et de peur que tu ne recherches leurs dieux, en disant : Comment ces nations servaient-elles leurs dieux ? et je ferai de même, moi aussi. Tu ne feras pas ainsi à l'Éternel, ton Dieu ; car tout ce qui est en abomination à l'Éternel, ce qu'il hait, ils l'ont fait à leurs dieux ; car même ils ont brûlé au feu leurs fils et leurs filles à leurs dieux. *Toutes les choses que je vous commande, vous prendrez garde à les pratiquer. Tu n'y ajouteras rien, et tu n'en retrancheras rien* » (v. 29-32).

La précieuse parole de Dieu devait former comme un enclos sacré autour de son peuple, au-dedans duquel ils pussent jouir de sa présence, et trouver leurs délices dans l'abondance de sa miséricorde et de sa grâce ; lieu où ils devaient être entièrement à part de tout ce qui était contraire à la sainteté de Celui dont la présence était à la fois, leur gloire, leur joie et leur sauvegarde morale, contre tout piège et toute abomination.

Mais, hélas ! ils ne persistèrent pas ; bien vite ils abattirent les murs de cette enceinte et se détournèrent des saints commandements de Dieu. Ils firent les choses mêmes qu'il leur était dit de ne pas faire, et eurent bientôt à en récolter les terribles conséquences. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

## Chapitre 13

Ce chapitre contient des principes d'une grande importance ; il se divise en trois parties distinctes, dont chacune réclame une attention particulière. Il est hors de doute que ces paroles s'adressaient d'abord à Israël, mais elles ont été écrites pour notre instruction aussi, et plus nous les étudierons soigneusement, plus nous reconnaitrons que les enseignements qu'elles renferment ont une portée générale.

« S'il s'élève au milieu de toi un prophète, ou un songeur de songes, et qu'il te donne un signe ou un miracle, et que le signe arrive, ou le miracle dont il t'avait parlé lorsqu'il disait : Allons après d'autres dieux, des dieux que tu n'as point connus, et servons-les ; tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète, ni ce songeur de songes, car l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Éternel, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme. Vous marcherez après l'Éternel, votre Dieu ; et vous le craindrez, et vous garderez ses commandements, et vous écouterez sa voix, et vous le servirez, et vous vous attacherez à Lui. Et ce prophète, ou ce songeur de songes sera mis à mort, car il a parlé de révolte contre l'Éternel, votre Dieu, qui vous a fait sortir du pays d'Égypte et vous a rachetés de la maison de servitude, afin de te pousser hors de la voie dans laquelle l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de marcher ; et tu ôteras le mal du milieu de toi » (vers. 1-5).

Nous voyons ici comment Dieu prévoit tous les cas de fausse doctrine et de fausse influence religieuse. Nous savons tous combien le pauvre cœur humain se laisse facilement séduire par toute sorte de signes ou de miracles, surtout lorsque ces choses sont en rapport avec la religion. Cela s'est vu non seulement en Israël, mais partout et dans tous les temps. Tout ce qui est surnaturel ou qui semble s'élever au-dessus des lois ordinaires de la nature agit toujours fortement sur l'esprit humain. Un prophète s'élevant du milieu du peuple, et accompagnant sa doctrine de miracles, de signes et de prodiges, était sûr d'être reçu et écouté, et d'acquiescer de l'influence.

C'est de cette manière que Satan a travaillé dans tous les temps, et il continuera avec succès jusqu'à la fin de ce siècle, pour tromper et entraîner à leur destruction éternelle ceux qui ne veulent pas recevoir les précieuses vérités de l'Évangile. « Le mystère d'iniquité », qui a travaillé pendant

vingt siècles dans l'Église professante, sera consommé en la personne de « *cet inique*, que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue ; duquel la venue est selon l'opération de Satan, en toute sorte de *miracles* et *signes* et *prodiges* de mensonge, et en toute séduction d'injustice pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu *l'amour de la vérité* pour être sauvés. Et à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés *qui n'ont pas cru la vérité*, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. 2:8-12).

Dans le chapitre 24 de Matthieu, le Seigneur met aussi ses disciples en garde contre cette même influence : « Alors, si quelqu'un vous dit : Voici, le Christ est ici, ou : Il est là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes et *ils montreront de grands signes et des prodiges*, de manière à séduire, si possible, même les élus. Voici, je vous l'ai dit à l'avance » (Matthieu 24:23-25).

Nous voyons encore au chapitre 13 de l'Apocalypse, la seconde Bête montant de la terre, le grand faux-prophète, l'Antichrist, faisant de grands miracles, « en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes. Et elle séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la Bête, disant à ceux qui habitent sur la terre de faire une image à la Bête qui a la plaie de l'épée et qui a repris vie » (Apoc. 13:13-14).

Chacun de ces trois passages de la Sainte Écriture se rapporte à des événements qui auront lieu après que l'Église aura été enlevée de ce monde. Nous ne poursuivrons pas ce sujet, notre but, en citant ces versets, étant de faire voir au lecteur jusqu'où la puissance de Satan peut aller quant aux signes et aux miracles pour séduire et détourner de la vérité, et en même temps de montrer la seule sauvegarde divine et, par conséquent, parfaite contre la puissance de déception de l'ennemi.

Le cœur humain n'a absolument aucune force pour résister à l'influence des « grands signes et miracles » faits pour soutenir l'erreur la plus mortelle ; la seule chose qui puisse fortifier l'âme et la rendre capable de résister au diable et à toutes ses tromperies, c'est la Parole de Dieu ; posséder ce précieux trésor dans le cœur, est le secret divin pour être préservé de toute erreur, fût-elle appuyée par les prodiges les plus étonnants.

Dans le passage de la seconde épître aux Thessaloniens que nous avons cité, nous voyons que la raison pour laquelle le monde sera séduit par les signes et les prodiges de mensonge de « ce Méchant », est « qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés ». C'est l'amour de la vérité qui garde de l'erreur, quelque persuasive et fascinante qu'elle soit, soutenue même par la puissance évidente de signes et de miracles. Habilité, facultés intellectuelles, science, etc., tout cela est parfaitement impuissant en face des machinations et des ruses de Satan. La plus haute intelligence humaine devient facilement la proie des ruses du serpent.

Mais, béni soit Dieu, les artifices, la subtilité, les signes et les prodiges de mensonge, en un mot, tous les moyens que Satan peut employer, sont sans aucune puissance sur un cœur gouverné par l'amour de la vérité. Même un petit enfant qui connaît, croit et aime la vérité, est tout particulièrement protégé contre la puissance séductrice du Méchant.

Quand dix mille faux prophètes s'élèveraient et accompliraient les miracles les plus extraordinaires, pour prouver que la Bible n'est pas la parole inspirée de Dieu, ou que notre Seigneur Jésus Christ n'est pas Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, ou pour combattre la vérité glorieuse que le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché, ou pour détruire quelque autre vérité révélée dans la Sainte Écriture, cela n'aurait aucun effet quelconque sur le plus simple enfant en Christ, dont le cœur est gouverné par la parole de Dieu. Si un ange même venait à descendre du ciel, pour prêcher quelque doctrine contraire à ce que la parole de Dieu nous enseigne, Dieu même nous autoriserait à prononcer anathème sur lui, sans discussion ou arguments quelconques. Quelle grâce ineffable que cette sécurité morale et ce repos qui appartiennent au plus simple et au plus illettré des enfants de Dieu ! Nous ne sommes pas appelés à analyser les fausses doctrines, ni à considérer les preuves avancées en leur faveur ; nous rejetons fermement les unes et les autres, simplement parce que nous avons la certitude de la vérité dans le cœur, et que nous

l'aimons. « Tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète, ni ce songeur de songes, car l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Éternel, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme ».

C'était là, cher lecteur, le point important pour les Israélites ; et il en est de même pour nous. Pour eux comme pour nous et pour tous, et toujours, la vraie sécurité morale est d'avoir le cœur fortifié par l'amour de la vérité, qui n'est qu'une expression différente de l'amour de Dieu. L'Israélite fidèle, qui aimait l'Éternel de tout son cœur et de toute son âme, avait pour tous les faux prophètes qui pouvaient surgir, cette réponse toute prête : « *Tu n'écouteras pas* ». Lorsqu'on ne prête pas l'oreille à l'ennemi, il n'atteindra pas le cœur. Les brebis suivent le Berger ; « car elles connaissent sa voix. Elles ne suivront point un étranger », — en dépit des signes et des miracles, — « mais elles *s'enfuiront loin de lui* ». Pourquoi ? Est-ce parce qu'elles sont capables de discuter et d'analyser ? Non, grâces et louange en soient à Dieu ! mais « parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers ». Le simple fait de ne pas connaître sa voix, est une raison suffisante pour ne pas suivre le faux prophète.

Tout ceci est bien propre à consoler et à encourager les brebis du troupeau de Christ. Elles entendent la voix de leur fidèle et bon Berger, peuvent se rassembler autour de Lui et trouver en sa présence un vrai repos et une sécurité parfaite. Il les fait reposer dans de gras pâturages, et les conduit le long des eaux tranquilles de son amour. L'état de faiblesse dans lequel elles peuvent se trouver, n'est pas un obstacle au repos et à la bénédiction, tout au contraire, cette faiblesse même les pousse à chercher un refuge dans les bras du Tout-Puissant. Une fois reconnue, elle est moins à redouter qu'une force illusoire, puisée dans une vaine confiance en notre propre sagesse, notre intelligence et nos connaissances scripturaires. Ayons soin, seulement, de nous tenir bien près du Seigneur, dans le sentiment de notre propre faiblesse, de notre néant ; serrons sa précieuse Parole dans nos cœurs, qu'elle soit la nourriture journalière de nos âmes, le pain vivant de l'homme intérieur.

Venons-en maintenant au second paragraphe de notre chapitre, où le peuple de l'Éternel est mis en garde contre un autre piège du diable. Combien ils sont nombreux et variés ! Quels terribles dangers ils offrent au peuple de Dieu ! Mais, béni soit son saint nom, dans sa Parole il a amplement pourvu à tout.

« Si ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme de ton cœur, ou ton ami, qui t'est comme ton âme, t'incite, en secret, disant : Allons, et servons d'autres dieux, des dieux que tu n'as point connus, toi, ni tes pères, d'entre les dieux des peuples qui sont autour de vous, près de toi, ou loin de toi, d'un bout de la terre à l'autre bout de la terre, tu ne t'accorderas pas avec lui et tu ne l'écouteras pas ; et ton œil ne l'épargnera pas, et tu n'auras pas pitié de lui, et tu ne le cacheras pas ; mais tu le tueras certainement : ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple ensuite ; et tu l'assommeras de pierres, et il mourra, car il a cherché à t'entraîner loin de l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; et tout Israël l'entendra et craindra, et ne fera plus une pareille méchante action au milieu de toi » (vers. 6-11).

Nous avons ici quelque chose tout à fait différent encore du faux prophète ou du songeur de songes. Des milliers d'âmes, peut-être, qui auraient résisté à l'influence de ceux-ci, céderaient à la puissance attrayante et séductrice des affections naturelles, tant il est difficile d'y résister. Un œil simple, un propos arrêté du cœur, et un dévouement complet, sont choses indispensables pour agir fidèlement vis-à-vis de ceux qui sont liés à nos cœurs par de tendres affections. Résister à un prophète avec lequel on n'a aucune relation personnelle, n'est pas une épreuve à comparer à celle d'avoir à agir avec une ferme décision, envers une épouse bien-aimée, un cher frère, ou un intime ami.

Mais quand les droits de Dieu, de Christ, de la vérité, sont en jeu, il ne doit pas y avoir d'hésitation. Si quelqu'un cherchait à se servir des liens d'affection pour nous détourner de

l'obéissance à Christ, nous devrions lui résister avec une entière fermeté. « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Luc 14:26).

Il est très important pour nous de bien comprendre ce côté de la vérité, et de lui donner la place qui lui appartient, car la pauvre raison aveugle ne peut que le pervertir pour ceux qui lui prêtent l'oreille. Hélas ! elle est un agent dont Satan se sert constamment pour exercer son pouvoir dans les choses de Dieu. En matières humaines et terrestres, la raison peut avoir sa valeur ; mais dans tout ce qui appartient au domaine divin et céleste, elle est non seulement sans valeur, mais positivement pernicieuse.

Quel est donc, demandera-t-on, le vrai sens moral de Luc 14:26, et de Deut. 13:8-10 ? Ces passages ne signifient assurément pas que nous devons être « sans affection naturelle », caractère particulier de l'apostasie des derniers jours. Dieu, lui-même, a établi nos relations naturelles, et à chacune d'elles répondent des affections, dont l'exercice et le déploiement sont en harmonie avec la pensée de Dieu. Le christianisme n'est pas incompatible avec nos relations naturelles, mais il introduit une puissance par laquelle les responsabilités qui se rattachent à ces relations, sont comprises et accomplies à la gloire de Dieu. De plus, le Saint Esprit nous a donné dans les épîtres les instructions les plus détaillées, relatives aux maris, aux femmes, aux parents, aux enfants, aux maîtres et aux serviteurs, mettant ainsi la sanction divine sur ces relations et les affections qui en découlent.

Tout cela est clair ; mais comment le faire accorder avec ce qui nous est dit en Luc 14 et Deutéronome 13 ? En y faisant attention, nous verrons qu'il y a entre ces passages et ce qui nous occupe, une harmonie divine ; ils s'appliquent uniquement à des cas où nos relations et nos affections naturelles se placent entre nous et les droits de Dieu et de Christ ; alors il faut y renoncer, car si elles s'emparent d'un domaine entièrement divin, la sentence de mort doit être prononcée sur elles.

En contemplant la vie du seul homme parfait qui ait jamais marché sur notre terre, nous pouvons voir de quelle manière divine il répondait à ce que réclamait son double titre d'homme et de serviteur. Il pouvait dire à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? » et plus tard, au moment convenable, recommander cette mère avec une tendresse exquise, aux soins du disciple qu'il aimait. Comme aussi il pouvait dire à ses parents : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » et, en même temps, retourner avec eux à Nazareth, et leur être soumis. C'est ainsi que les préceptes des Saintes Écritures, et les voies parfaites de Christ, nous enseignent comment répondre justement aux droits de la nature et à ceux de Dieu.

Il se peut cependant encore, que le lecteur éprouve une grande difficulté à concilier le commandement de Deut. 13:9-10, avec un Dieu d'amour et avec la grâce, la débonnairété et la tendresse déployées dans le Nouveau Testament. Prenons garde encore ici, d'écouter la raison qui prétend toujours pouvoir s'immiscer dans ce que prescrit, d'une manière absolue, le gouvernement divin. En réalité, elle ne fait que démontrer ainsi son aveuglement et sa folie.

Pour venir en aide à toute âme sincère qui ne serait pas au clair sur cette question, rappelons-nous ce que, dans notre examen des premiers chapitres de ce livre, nous avons dit au sujet des dispensations gouvernementales de Dieu envers Israël et envers les nations. Il est aussi très important de faire la différence entre les deux économies de la loi et de la grâce. Si cette différence n'est pas clairement saisie, des passages comme celui de Deut. 13:9-10, offriront de grandes difficultés. Le grand principe caractéristique de l'économie juive était la *justice*, et celui du christianisme, la *grâce*, pure, sans mélange. Cette vérité une fois bien comprise, toute difficulté tombe. Il était parfaitement juste, conséquent, et en harmonie parfaite avec les pensées de Dieu, qu'Israël tuât ses ennemis ; l'Éternel le lui avait commandé, comme aussi d'exécuter le jugement, même jusqu'à la mort, envers tout membre de l'assemblée qui aurait cherché à les attirer après de faux dieux, comme nous le lisons ici. Agir ainsi était tout à fait en accord avec les grands principes de

gouvernement et de loi, sous lesquels les Israélites étaient placés, selon la sagesse de Dieu. Nous voyons le même principe dans tout l'Ancien Testament. Le gouvernement de Dieu en Israël, et son gouvernement dans le monde en rapport avec Israël, étaient sur le principe de la justice ; et dans l'avenir, il en sera de même. « Je susciterai à David un Germe juste ; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays » (Jérémie 23:5).

Dans le christianisme, nous voyons tout autre chose. Le Nouveau Testament, les enseignements et les actes du Fils de Dieu, nous placent sur un terrain entièrement nouveau, dans une atmosphère toute nouvelle ; en un mot, c'est la grâce dans toute sa pureté.

Prenons comme exemple de cette doctrine de la grâce, un ou deux passages de ce qui est appelé le Sermon sur la montagne : « Vous avez ouï qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. *Mais moi, je vous dis* : Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre ; et à celui qui veut plaider contre toi et t'ôter ta tunique, laisse-lui encore le manteau ; et si quelqu'un veut te contraindre de faire un mille, vas-en deux avec lui. Donne à qui te demande, et ne te détourne pas de qui veut emprunter de toi. Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. *Mais moi, je vous dis* : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent, en sorte que vous soyez les *fil*s de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes... Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matthieu 5:38-48).

Notre intention n'est pas de nous arrêter sur ces beaux passages ; nous les avons simplement cités au lecteur, pour lui faire voir la différence immense qui existe entre l'économie juive et l'économie chrétienne ; ce qui était parfaitement juste et conséquent de la part d'un Juif, pouvait être exactement le contraire pour un chrétien.

Cela est tellement simple qu'un enfant le comprendrait, et cependant plusieurs des bien-aimés de Dieu paraissent n'être pas au clair sur ce sujet. Il leur semble tout à fait légitime, pour des chrétiens, d'aller en justice ou à la guerre, et de se mêler au monde. Nous demanderons à de telles personnes : « Où cela est-il enseigné dans le Nouveau Testament ? Y trouvons-nous une seule parole sortie des lèvres de notre Seigneur Jésus Christ, ou de la plume du Saint Esprit, pour le sanctionner ? » Comme nous l'avons dit à propos d'autres questions qui se sont présentées dans notre étude de ce livre, il est inutile de dire : « *Nous pensons* de telle ou telle manière ». Nos pensées n'ont aucun poids. Dans tout ce qui a rapport à la foi et à la conduite chrétiennes, la question est : « Que dit le Nouveau Testament ? » Qu'est-ce que nous enseigne notre Seigneur et Maître, et comment a-t-il agi ? Il nous enseigne que son peuple d'aujourd'hui ne doit pas agir comme son peuple d'Israël. *Justice* était le principe de l'ancienne économie ; *grâce* est celui de la nouvelle.

De nombreux passages des Écritures nous montrent que tel était l'enseignement de Christ. Et comment agissait-il Lui-même ? Maintenait-il ses droits ? Exerçait-il une puissance mondaine ? Recourait-il à la loi ? Se vengeait-il ou rendait-il la pareille ? Quand ses pauvres disciples, avec une complète ignorance des principes célestes, et un oubli total de sa manière d'agir, lui demandent dans une occasion où un certain village de Samaritains refusa de le recevoir : « Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme aussi fit Élie ? » Quelle fut sa réponse ? « Se tournant, il les censura fortement, et dit : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! Et ils s'en allèrent à un autre village » (Luc 9:54-56). C'était parfaitement en accord avec l'esprit, le principe et la dispensation dont Élie était le représentant, de faire descendre le feu du ciel afin de consumer les hommes envoyés par un roi impie, pour arrêter le prophète. Mais notre Seigneur Jésus Christ était le parfait et divin représentant d'une tout autre dispensation. Du commencement à la fin, sa vie a été une vie de renoncement et de soumission. Jamais il n'a fait valoir ses droits. Il vint sur cette terre, pour représenter Dieu, pour être, de toute manière, la parfaite expression du Père. Le caractère du Père se montrait avec éclat dans son regard, ses paroles, ses actes, ses mouvements même.

Tel était Christ, le Seigneur, lorsqu'il était ici-bas parmi les hommes, et tel était son enseignement. Il faisait ce qu'il enseignait, et enseignait ce qu'il faisait. Ses paroles exprimaient ce qu'il était, et ses voies démontraient ses paroles. Il vint pour servir et pour donner, et toute sa vie a été marquée par ces deux caractères, de la crèche à la croix.

Jésus n'est-il pas notre grand exemple en toutes choses ? Notre caractère et notre carrière comme chrétiens, ne doivent-ils pas être formés d'après ses enseignements et ses voies ? Comment apprendrions-nous la manière dont nous devons marcher ici-bas, si ce n'est en écoutant ses paroles et en regardant à ses voies parfaites ? Si nous, chrétiens, devons être guidés et gouvernés par les principes et les préceptes de la loi mosaïque, alors assurément nous devrions recourir à la loi, maintenir nos droits, nous engager à combattre pour détruire nos ennemis. Qu'en serait-il alors de l'exemple de notre adorable Seigneur et Sauveur, et des enseignements du Saint Esprit dans le Nouveau Testament ? Le lecteur ne convient-il pas que se conduire ainsi, serait pour le chrétien agir en flagrante opposition avec les enseignements et l'exemple de son Seigneur et Sauveur ?

Ici, de nouveau, on nous posera l'ancienne question si souvent répétée : « Que deviendraient le monde, ses institutions, la société, si de tels principes dominaient universellement ? » L'historien incrédule, en parlant des premiers chrétiens et de leur refus de se joindre à l'armée romaine, demande ironiquement : « Que serait devenu l'empire entouré de tous côtés, comme il l'était, par les barbares, si chacun s'était permis des idées aussi pusillanimes ? » Nous répondrons que, si ces principes spirituels et célestes dominaient universellement, il n'y aurait ni guerres, ni combats, et ainsi nul besoin ni de soldats, ni d'armées, ni d'agents de police ; il ne se commettrait pas de forfaits, il n'y aurait pas des différends au sujet de propriétés, et par conséquent aucun besoin de cours de justice, de juges ou de magistrats ; en un mot, le monde tel qu'il est maintenant finirait ; les royaumes de la terre deviendraient les royaumes de notre Seigneur et de son Christ.

Mais le simple fait est que ces principes en question ne sont pas du tout pour le monde, d'autant moins que le monde ne pourrait les adopter ou s'y conformer un seul instant ; cela amènerait une rupture complète de tout le système de choses actuel, la dissolution de toute la constitution sociale telle qu'elle existe maintenant.

C'est pourquoi les objections des incrédules tombent comme en poussière à nos pieds, ainsi que les questions et les difficultés basées là-dessus ; elles sont sans aucune force morale. Les principes célestes ne sont pas pour ce « présent siècle mauvais », ils sont pour l'Église qui n'est pas du monde, comme Jésus n'est pas du monde. « Si, dit notre Seigneur à Pilate, mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs mais *maintenant* mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 18:36).

Remarquez le mot « maintenant ». Bientôt les royaumes de ce monde deviendront ceux de notre Seigneur ; mais *maintenant* il est rejeté, et tous ceux qui Lui appartiennent sont appelés à être rejetés comme Lui, à le suivre hors du camp, et à marcher comme des pèlerins et des étrangers ici-bas, attendant le moment où il viendra pour les prendre à Lui, afin que là où Il est, ils y soient aussi.

Ce qui produit la terrible confusion actuelle, c'est l'effort continu de Satan pour mêler le monde et l'Église ; c'est là une de ses ruses spéciales, et qui a contribué plus qu'on ne s'en doute, à détruire le témoignage de l'Église de Dieu, et à en empêcher les progrès. C'est ce qui bouleverse tout, et confond des choses qui diffèrent essentiellement et sont en opposition flagrante avec le vrai caractère de l'Église, sa position, sa marche et son espérance. Nous entendons parfois cette expression : « le monde chrétien ». Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est simplement l'effort d'unir deux choses qui, dans leur source, leur nature et leur caractère, sont aussi différentes que la nuit et le jour. C'est vouloir coudre une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, ce qui, comme nous le dit notre Seigneur, ne fait que rendre la déchirure plus grande.

Le but de Dieu n'est pas de christianiser le monde, mais d'appeler son peuple hors du monde, pour être un peuple céleste, gouverné par des principes célestes, formé pour un but céleste, et réjoui par une espérance céleste. Tant que nous n'avons pas compris cela, et que la vérité quant à l'appel et

à la marche de l'Église n'est pas réalisée en puissance vivante dans l'âme, il y aura de graves erreurs dans notre œuvre, notre marche et notre service. Nous ferons un faux usage des Écritures de l'Ancien Testament, non seulement quant aux sujets prophétiques, mais dans ce qui se rapporte à toute notre marche pratique ; il est impossible de calculer la perte qui peut résulter de n'avoir pas compris la vocation, la position et l'espérance de l'Église de Dieu, son association, son identification, son union vivante avec un Christ rejeté, ressuscité et glorifié.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur ce sujet si précieux et si intéressant ; toutefois, nous indiquerons encore au lecteur quelques exemples de la manière dont l'Esprit cite et applique l'écriture de l'Ancien Testament. Lisez, entre autres, le passage suivant du beau Psaume 34: « La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire ». Puis, remarquez la manière dont le Saint Esprit cite ce passage dans la première épître de Pierre : « La face du Seigneur est contre ceux qui font le mal » (chap. 3:12). Il n'y a pas un mot d'exterminer. Pourquoi cela ? Parce que le Seigneur n'agit pas maintenant sur le principe de retrancher le méchant de la terre ; il agissait ainsi sous la loi, et il le fera dans son royaume plus tard ; mais maintenant il agit en grâce et en longue patience. Sa face est aussi décidément contre tous ceux qui font le mal, qu'elle l'a été ou le sera, mais non pas maintenant pour retrancher de la terre leur mémoire. L'exemple le plus frappant de cette merveilleuse grâce, de cette clémence, et de la différence entre les deux principes sur lesquels nous nous sommes arrêtés, est démontré dans ce fait que les hommes même qui, de leurs mains méchantes, ont crucifié son Fils unique et bien-aimé, au lieu d'être retranchés de la terre, ont été les premiers à entendre le message de pardon plein et gratuit par le sang de la croix.

Il peut paraître à quelqu'un, que nous donnons trop d'importance à une simple phrase de l'Ancien Testament ; ne le croyez pas. N'eussions-nous que ce seul exemple, ce serait une grave erreur de le traiter avec indifférence. Le fait est qu'il y a quantité de passages du même caractère que celui que nous avons cité plus haut, et qui montrent tous le contraste entre les économies juive et chrétienne, et aussi entre le christianisme et le royaume à venir.

Dieu agit maintenant en grâce envers le monde, et nous devrions faire de même, si nous désirons être semblables à Lui, ce à quoi nous sommes appelés. « Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matt. 5:48). Et encore : « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré Lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur » (Éph. 5:1-2).

Voilà notre modèle. Nous sommes appelés à suivre l'exemple de notre Père, à l'imiter. Il ne place pas le monde sous la loi, il ne maintient pas ses droits avec la main forte du pouvoir. Bientôt il le fera ; mais, maintenant est le jour de grâce, il répand ses bénédictions en riche profusion, sur ceux dont la vie entière est inimitié et rébellion contre Lui.

Tout cela est merveilleux, et nous chrétiens, nous sommes appelés à agir d'après ce glorieux principe moral. On dira peut-être : « Comment pourrions-nous vivre dans ce monde, et diriger nos affaires d'après de tels principes ? Nous serions volés, ruinés ; des gens mal intentionnés prendraient avantage sur nous, s'ils savaient que nous n'en appelons pas à la justice ; ils prendraient nos biens, emprunteraient notre argent, ou occuperaient nos maisons, et refuseraient de nous payer. En un mot, nous ne pourrions cheminer dans un monde comme celui-ci, si nous ne maintenions pas nos droits. Pourquoi y a-t-il des lois, sinon pour apprendre aux gens à se bien conduire ? Les puissances ordonnées de Dieu, ne le sont-elles pas dans le but de maintenir la paix et le bon ordre au milieu de nous ? Que deviendrait la société, si nous n'avions pas des soldats, des magistrats et des juges ? Et si Dieu a établi de telles choses, pourquoi, nous, son peuple, n'en profiterions-nous pas ? Et non seulement cela, mais qui est plus capable d'occuper des places d'autorité et de puissance, ou de manier l'épée de la justice, que le peuple de Dieu ? »

Il y a sans doute beaucoup de force apparente dans toute cette suite d'arguments. Les puissances qui existent sont établies de Dieu. Le roi, le gouvernement, le juge, le magistrat sont, chacun à sa place, l'expression de la puissance de Dieu. C'est Dieu qui revêt chacun du pouvoir qu'il a ; c'est Lui

qui a mis l'épée en la main du prince, pour punir ceux qui font le mal et louer ceux qui font bien. Tout cela est très facile à saisir. Le monde, tel qu'il est maintenant, ne pourrait subsister un seul jour, si l'ordre n'était maintenu par la main forte des autorités. Nous ne pourrions pas vivre, ou du moins, la vie serait intolérable, si les malfaiteurs n'étaient tenus en respect par l'épée de la justice.

Mais, on admettant tout cela pleinement, comme tout chrétien intelligent et enseigné par l'Écriture doit le faire, cela ne touche en rien à la question de la marche du chrétien dans ce monde. Le christianisme reconnaît pleinement toutes les institutions gouvernementales du pays, mais le chrétien n'a pas à s'en mêler, ce n'est pas son affaire. Où qu'il se trouve, et quels que soient le caractère ou les principes de gouvernement du pays qu'il habite, c'est son devoir de reconnaître son autorité, de payer les impôts, de prier pour les autorités, d'honorer les magistrats dans leur charge, de respecter les lois, de prier pour la paix du pays, et de vivre en paix avec tous, autant que cela lui est possible. Notre Maître, béni soit son saint Nom, nous en a Lui-même donné un parfait exemple.

Dans sa remarquable réponse aux Hérodiens, il reconnaît le principe de la soumission aux autorités qui existaient : « Rendez donc les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu » (Matt. 22:21). Et non seulement cela, mais nous le trouvons aussi payant le tribut, quoiqu'il en fût libéré personnellement. Ils n'avaient pas le droit de l'exiger de Lui, comme il le montre à Pierre. L'on pourrait dire : « Pourquoi ne réclamait-il pas ? » Aurait-il voulu réclamer ou accuser ? Non ; écoutez la réponse admirable qu'il fait à l'apôtre : « Mais *afin que nous ne les scandalisons pas*, va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera ; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi » (Matt. 17:27).

Ici nous revenons à notre thèse, savoir : Quel est le sentier du chrétien dans ce monde ? Il doit suivre son Maître, l'imiter en toutes choses. Faisait-il valoir ses droits ? Recourait-il à la loi ? Essayait-il de gouverner le monde ? Se mêlait-il des affaires politiques ou judiciaires ? Se servait-il de l'épée ? Consentait-il à être juge ou arbitre, même lorsqu'on l'y appelait ? Toute sa vie n'a-t-elle pas été, du commencement à la fin, une vie de renoncement et d'abnégation ?

Nous laissons le lecteur chrétien chercher lui-même dans son cœur, la réponse à ces questions, et cela pour que l'effet pratique en soit produit dans sa marche. Nous espérons aussi que les vérités présentées ci-dessus, lui donneront l'intelligence de passages semblables à celui de Deut. 13:9-10. L'opposition à l'idolâtrie, et la séparation d'avec le mal, aussi nécessaires assurément pour nous que pour Israël autrefois, ne se déploient pas de la même manière. L'Église est appelée impérativement à rejeter le mal et ceux le commettent, mais pas de la même manière qu'Israël : il n'est pas de son devoir de lapider les idolâtres et les blasphémateurs, ou de brûler les sorciers. L'église de Rome a agi sur ce principe, et des protestants même — ceci à la honte du protestantisme — ont suivi son exemple (\*).

(\*) La mort de Servet, brûlé en 1553, à cause de ses opinions théologiques, est une terrible tache dans l'histoire de la Réformation, et de l'homme qui a sanctionné un procédé aussi antichrétien. Les idées de Servet étaient, il est vrai, entièrement fausses, il soutenait l'hérésie d'Arius qui est un blasphème contre le Fils de Dieu. Mais, faire mourir lui ou quelque autre à cause d'une fausse doctrine, était un péché flagrant contre l'esprit et les principes de l'Évangile, un fruit déplorable de l'ignorance quant à la différence essentielle qui existe entre le Judaïsme et le Christianisme.

L'Église n'est pas appelée à se servir de l'épée temporelle. Cela lui est positivement défendu ; ce serait un démenti net donné à sa vocation, à son caractère et à sa mission. Lorsque Pierre, dans son zèle ignorant et charnel, tira l'épée pour défendre son Maître, celui-ci le reprit par ses paroles fidèles, et l'enseigna par son acte de miséricorde : « Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée » (Matt. 26:52). Ayant ainsi réprimandé son disciple bien intentionné mais peu intelligent, il répara sa faute en guérissant le mal. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ » (2 Cor. 10:4-5).

L'église professante s'est complètement fourvoyée quant à cette grande et importante question. Elle s'est unie au monde, et a cherché à soutenir la cause de Christ au moyen d'une action mondaine

et charnelle ; dans son ignorance, elle a essayé de maintenir la foi chrétienne en la reniant d'une manière honteuse, dans la pratique. Des hérétiques placés par ses ordres sur le bûcher, voilà une terrible tache sur les pages de l'histoire de l'Église, et on ne peut se faire une juste idée des terribles conséquences résultant de la fausse notion, que l'Église est appelée à prendre la place d'Israël et à agir d'après ses principes (\*). C'est ce qui a faussé complètement son témoignage et lui a ôté son caractère essentiellement spirituel et céleste ; c'est ce qui l'a conduite dans une voie qui aboutit à ce que nous lisons dans Apoc. 17 et 18. Que celui qui lit comprenne.

(\*) Ce sont deux choses toutes différentes pour l'Église, de tirer instruction de l'histoire d'Israël ou de prendre la place de ce peuple, d'agir selon ses principes et de s'approprier ses promesses. La première est un devoir et un privilège de l'Église, l'autre est une fatale erreur dans laquelle elle est tombée.

Nous espérons que ce qui a été dit plus haut engagera nos lecteurs à bien considérer à la lumière du Nouveau Testament le sujet qui vient de nous occuper et que Dieu, dans sa bonté infinie, se servira de ce moyen pour les amener à voir clairement le sentier d'entière séparation dans lequel, comme chrétiens, nous sommes appelés à marcher *dans* le monde, mais non pas comme étant *du* monde ; notre Seigneur Jésus Christ n'en était pas. Cette vérité une fois comprise résoudra quantité de difficultés, et fournira un grand principe général qui pourra s'appliquer à beaucoup de détails de la vie pratique.

Terminons maintenant notre étude sur le chapitre 13 du Deutéronome, en examinant le contenu des derniers versets.

« Si dans l'une de tes villes que l'Éternel, ton Dieu, te donne pour y habiter, tu entends dire : Des hommes, fils de Bélial, sont sortis du milieu de toi, et ont incité les habitants de leur ville, disant : Allons, et servons d'autres dieux, des dieux que vous n'avez pas connus ; *alors tu rechercheras, et tu t'informereras, et tu t'enquerras bien ; et si c'est la vérité, si la chose est établie, si cette abomination a été commise au milieu de toi*, tu frapperas certainement par le tranchant de l'épée les habitants de cette ville ; tu la détruiras entièrement, et tout ce qui y sera, et toutes ses bêtes, par le tranchant de l'épée. Et tout son butin, tu le rassembleras au milieu de sa place, et tu brûleras tout entiers au feu la ville et tout son butin, à l'Éternel, ton Dieu ; et elle sera un monceau perpétuel, elle ne sera plus rebâtie. Et il ne s'attachera rien de cet anathème à ta main, afin que l'Éternel revienne de l'ardeur de sa colère, et qu'il te fasse miséricorde, et ait compassion de toi, et qu'il te multiplie, comme il a juré à tes pères, quand tu écouteras la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour garder tous ses commandements que je te commande aujourd'hui, afin de pratiquer ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, ton Dieu » (vers. 12-18).

Nous avons ici une instruction des plus solennelles et de la plus haute importance, et ce que le lecteur doit bien remarquer, c'est qu'elle est basée sur une vérité d'une indicible valeur, celle de l'unité nationale d'Israël. Voilà ce qui donne une force réelle à ces paroles. Un cas d'erreur grave se présente dans une des cités d'Israël, et la question qui se présente est : « Toutes les villes étaient-elles atteintes par le mal d'une seule ? » (\*)

(\*) Il est important de remarquer que le mal dont il est question était de nature très grave, une tentative de détourner le peuple du seul Dieu vivant et vrai, ce qui atteignait le fondement même de l'existence nationale d'Israël. La question n'était pas simplement locale ou municipale, mais nationale.

Assurément, puisque la nation était une. Les villes et les tribus n'étaient pas indépendantes les unes des autres, mais unies ensemble par un lien sacré d'unité nationale, unité qui avait son centre dans le lieu où se trouvait la présence de Dieu. Les douze pains sur la table d'or dans le sanctuaire, formaient le beau type de cette unité, et tout vrai Israélite la reconnaissait et s'en réjouissait. Les douze pierres dans le Jourdain ; les douze pierres au bord de ce fleuve ; les douze pierres d'Élie au mont Carmel, toutes représentaient la même grande vérité — l'unité indissoluble des douze tribus d'Israël. Le bon roi Ézéchias reconnut cette vérité, lorsqu'il ordonna l'holocauste et le sacrifice pour le péché, pour *tout* Israël (2 Chr. 29:24). Le fidèle Josias agit aussi d'après cette vérité, lorsqu'il ordonna une réforme dans tous les pays qui appartenaient aux enfants d'Israël (2 Chr. 34:33). Paul, dans son remarquable discours devant le roi Agrippa, rend témoignage à la même vérité, quand il

dit : « Espérance... à laquelle *nos douze tribus*, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, espèrent parvenir » (\*) (Actes 26:7).

(\*) Il peut être intéressant pour le lecteur de savoir que dans le passage ci-dessus, le mot rendu par « douze tribus » est dans le grec au singulier. Cela donne certainement une expression bien vivante à la grande idée d'unité indissoluble, si précieuse à Dieu, et par conséquent précieuse pour la foi.

En anticipant le glorieux avenir, nous voyons cette même vérité briller d'un éclat céleste, dans le chapitre 7 de l'Apocalypse, où les douze tribus sont scellées et réservées pour le repos, la bénédiction et la gloire, en compagnie d'une foule innombrable d'entre les nations. Et finalement, dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, nous voyons les noms des douze tribus, écrits sur les portes de la sainte cité, siège et centre de la gloire de Dieu et de l'Agneau.

Ainsi, depuis la table d'or du sanctuaire jusqu'à la cité d'or, descendant du ciel d'auprès de Dieu, nous avons une chaîne merveilleuse de preuves évidentes de cette grande vérité, l'unité indissoluble des douze tribus d'Israël.

Et si l'on demande où cette unité peut se voir et comment Élie, Ézéchiass, Josias, ou l'apôtre Paul ont pu la voir, nous répondrons que c'était par la foi. En regardant au-dedans du sanctuaire, ils pouvaient voir les douze pains signifiant à la fois que chaque tribu était distincte, et qu'elles formaient cependant une unité parfaite. Rien de plus beau ; la vérité de Dieu doit subsister à toujours. L'unité d'Israël se voyait dans le passé et sera vue à l'avenir ; et quoique, semblable à l'unité plus élevée de l'Église, elle soit invisible maintenant, la foi croit et maintient cette vérité et la confesse en face de toutes les influences contraires.

Voyons un instant l'application pratique de cette glorieuse vérité, telle qu'elle nous est présentée dans les derniers versets de Deut. 13. — Le bruit se répand dans une ville située tout au nord du pays d'Israël, qu'une erreur grave est enseignée dans une ville du sud, — erreur pernicieuse tendant à détourner ses habitants du vrai Dieu.

Qu'y a-t-il à faire ? La loi est aussi positive que possible ; le sentier du devoir est si clairement tracé qu'il suffit d'un œil simple pour le voir et d'un cœur dévoué pour y marcher. « Alors tu rechercheras, et tu t'informerás, et tu t'enquerras bien » (vers. 14). Ceci est bien clair.

Quelques-uns des habitants de la ville auraient pu dire : « Que nous importe cette erreur enseignée si loin de nous ? Grâce à Dieu, ce mal n'est pas au milieu de nous, c'est une affaire entièrement locale, chaque ville a sa propre responsabilité. Peut-on exiger que nous examinions chaque erreur enseignée dans le pays ? nous y perdrons inutilement le temps consacré à nos travaux ; il y a assez à faire pour nous à garder nos frontières. Quant à l'erreur, nous la condamnons certainement, et si quelqu'un venait ici pour l'enseigner, nous lui fermerions nos portes ; notre responsabilité ne va pas au delà ».

Et maintenant, quelle serait la réponse d'un Israélite fidèle, à tous ces arguments, quelque plausibles qu'ils paraissent au jugement naturel ? Il dirait que raisonner ainsi est simplement renier l'unité d'Israël ; que, si chaque tribu avait voulu se placer sur un terrain indépendant, le souverain sacrificateur n'aurait plus qu'à ôter les douze pains de dessus la table d'or de devant l'Éternel et à les disperser ici et là, puisque le peuple s'étant divisé en fragments indépendants n'ayant aucun terrain national, c'en était fait de l'unité que figuraient les pains sur une seule table.

L'Israélite fidèle pourrait continuer à répondre, qu'en outre le commandement est des plus distincts et explicites : « Tu rechercheras, et tu t'informerás, et tu t'enquerras bien ». Israël étant restreint à ces deux grands principes, l'unité de la nation et le commandement de Dieu, il était impossible à quelques individus du peuple de dire : « Il n'y a pas d'erreur enseignée au milieu de nous », à moins de se séparer du reste de la nation ; car le peuple tout entier était compris dans ces paroles : « Si cette abomination a été commise au milieu de toi ». Une erreur enseignée à Dan, affectait également les habitants de Beër-Shéba. Pourquoi cela ? Parce qu'Israël était un. Tout Israélite devait se sentir affecté par l'erreur, et ne pouvait ni se croiser les bras, ni conserver une

froide indifférence ou une coupable neutralité. Il *était* enveloppé dans ce mal et ses affreuses conséquences, jusqu'à ce qu'il s'en fût purifié en le jugeant avec une inflexible décision et une sévérité impitoyable.

Et si tout cela était vrai pour Israël, à combien plus forte raison pour l'Église de Dieu ! Là où il s'agit de Christ, soyons sûrs que tout ce qui ressemble à de l'indifférence est haïssable aux yeux de Dieu. Les desseins éternels et le conseil de Dieu sont de glorifier son Fils, de sorte que tout genou se ploie devant Lui, et que toute langue confesse qu'il est Seigneur à la gloire de Dieu le Père : « Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père » (Jean 5:23).

Par conséquent, si Christ est déshonoré, si des doctrines sont enseignées qui portent atteinte à la gloire de sa personne, à l'efficacité de son œuvre, ou aux vertus de sa charge, nous devons rejeter fermement de pareilles doctrines. L'indifférence ou la neutralité dans tout ce qui touche à la personne de Christ, est jugée comme crime de haute trahison au tribunal du ciel. S'il s'agissait de notre propre réputation, de notre caractère personnel, ou de notre famille, nous ne resterions pas indifférents ; nous serions très sensibles à la moindre accusation concernant nous-mêmes ou ceux qui nous sont chers. Combien plus profondément encore ne devrions-nous pas sentir la moindre atteinte à ce qui concerne la gloire, l'honneur, le nom et la cause de Celui à qui nous devons tout dans le présent et tout dans l'avenir éternel, Celui qui a mis de côté sa gloire, pour venir dans ce pauvre monde, mourir sur la croix d'une mort ignominieuse, pour nous sauver des flammes éternelles de l'enfer ! Pourrions-nous être indifférents à son égard, rester neutres en ce qui le concerne ? À Dieu ne plaise !

Non, lecteur, cela ne doit pas être. L'honneur et la gloire de Christ doivent nous tenir plus à cœur que tout le reste : réputation, propriété, famille, amis, tout doit être mis de côté, si les droits de Dieu sont compromis. Tout lecteur chrétien ne convient-il pas de cela, de toute l'énergie de son âme ? Assurément, déjà maintenant ; et que sera-ce quand nous le verrons face à face, dans la pleine lumière de sa gloire morale ? Avec quels sentiments envisagerons-nous l'idée d'indifférence ou de neutralité par rapport à Lui ?

Avons-nous tort en déclarant que la vérité qui touche de plus près à la gloire de la Tête est celle de l'unité de son corps, l'Église ? Certes pas. Si la nation d'Israël était une, le corps de Christ est un ! Et si l'indépendance ne convenait pas en Israël, combien moins dans l'Église de Dieu ! Le fait est que l'idée d'indépendance ne peut être maintenue un instant, à la lumière du Nouveau Testament. Nous pourrions aussi bien attester que la main est indépendante du pied, ou l'œil de l'oreille, que d'affirmer que les membres du corps de Christ sont indépendants l'un de l'autre. « Car de même que le corps est un et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, *ainsi aussi est le Christ. Car nous nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit* pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit... Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier » (1 Cor. 12:12-27).

Nous n'essayerons pas de commenter ces merveilleuses paroles, nous désirons seulement appeler l'attention du lecteur chrétien sur la vérité spéciale qui y est mise en évidence et qui concerne intimement tout vrai croyant sur la surface de cette terre, savoir *qu'il est membre du corps de Christ*.

Cette grande vérité pratique comprend à la fois les plus hauts privilèges et les plus grandes responsabilités. Ce n'est pas simplement une doctrine vraie, un principe sain ou une opinion orthodoxe ; c'est un fait vivant destiné à être une puissance divine dans l'âme. Le chrétien ne peut plus se considérer comme personne indépendante, n'ayant ni association, ni lien vital avec d'autres. Il est lié d'une manière vivante ainsi que tous les enfants de Dieu, à tous les vrais croyants, à tous les membres de Christ sur toute la surface de la terre.

« Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps ». L'Église de Dieu n'est pas une simple société, une association ou une confrérie ; elle est un corps, uni par le Saint Esprit à la

Tête dans le ciel, et tous ses membres sur la terre sont indissolublement liés ensemble. Il s'ensuit naturellement que tous les membres du corps sont affectés par l'état et la marche de chacun. « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui », c'est-à-dire tous les membres du corps. Si le pied est malade, la main le sent. Comment ? Par la tête. Ainsi en est-il dans l'Église de Dieu ; si quelque chose va mal chez un individu, tous les membres le sentent par la Tête avec laquelle tous sont en relation vivante, par le Saint Esprit.

Quelques-uns de nos lecteurs trouvent peut-être cette vérité très difficile à saisir, et cependant elle est clairement révélée dans la page inspirée, non pour être critiquée, ou soumise en aucune manière au jugement humain, mais simplement pour être crue. C'est une révélation divine, aucun esprit humain n'aurait jamais conçu une telle pensée ; mais Dieu l'a révélée, la foi l'accepte et marche dans la puissance bénie de cette vérité.

Le lecteur pourrait encore demander : « Comment est-il possible que l'état d'un seul croyant affecte ceux qui ne le connaissent point ? La réponse est : « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ». Tous les membres de quoi ? D'une assemblée locale ou d'une société qui, par hasard, connaît la personne en question, ou est en relation avec elle ? Non, mais il s'agit des membres du corps où qu'ils soient. En Israël même, où l'unité n'était que nationale, nous avons vu que s'il existait quelque mal dans une de leurs villes, tout le peuple en était atteint et affecté. Lorsque Acan pécha, par exemple, quoiqu'il y eût des milliers de gens totalement ignorants du fait, l'Éternel dit : « *Israël* a péché », et toute l'assemblée, à cause de cela, subit une humiliante défaite.

La raison peut-elle saisir cette vérité ? Non, mais la foi le peut. Si nous écoutons la raison, nous ne croirons rien ; mais si, par la grâce de Dieu, nous n'écoutons pas la raison, nous croirons ce que Dieu dit, parce qu'il le dit.

Oh ! bien-aimé lecteur chrétien, quelle immense vérité que cette unité du corps ! Quelles conséquences pratiques en découlent ? Comme elles sont évidemment calculées pour produire la sainteté dans la vie et la marche ! Combien cela doit nous rendre vigilants sur nous-mêmes, nos habitudes, nos voies, tout notre état moral ! Combien aussi cela doit nous rendre soigneux de ne pas déshonorer la Tête à laquelle nous sommes unis, contrister l'Esprit par lequel nous sommes liés les uns aux autres, ou blesser les membres avec lesquels nous sommes formés en un seul corps !

Malgré notre désir de prolonger notre méditation sur une des plus belles, des plus profondes et des plus puissantes vérités qui méritent toute notre attention, il nous faut terminer ce chapitre. Veuillez le Seigneur, par son Saint Esprit, faire que cette vérité devienne une puissance vivante dans l'âme de tout vrai croyant sur la surface de la terre !

## Chapitre 14

« Vous êtes les fils de l'Éternel, votre Dieu : Vous ne vous ferez pas d'incisions, et vous ne vous ferez pas de tonsure entre les yeux, pour un mort. Car tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu, et l'Éternel t'a choisi, afin que tu sois pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre » (vers. 1-2).

Ce commencement du chapitre met devant nos yeux la base de tous les privilèges et de toutes les responsabilités de l'Israël de Dieu. On sait qu'il faut être dans une relation avant de pouvoir connaître les affections qui s'y rapportent, ou de pouvoir remplir les devoirs qui s'y rattachent. Si un homme n'est pas père, aucun raisonnement, aucune explication ne pourra lui faire comprendre les sentiments ou les affections d'un cœur de père ; mais dès le moment où il est entré dans cette relation, il sait ce qui en est.

Il en est ainsi dans les choses de Dieu. Nous ne pouvons comprendre les affections ou les devoirs d'un enfant de Dieu, jusqu'à ce que nous soyons sur ce terrain. Il nous faut être chrétiens avant de pouvoir accomplir les devoirs d'un chrétien. Même lorsque nous sommes chrétiens, ce n'est que par

la grâce du Saint Esprit que nous pouvons marcher comme tels ; mais il est clair que si nous ne sommes pas sur le terrain chrétien, nous ne pouvons rien savoir des affections ou des devoirs du chrétien.

Or c'est évidemment la prérogative de Dieu de prescrire à ses enfants comment ils doivent se conduire, tandis qu'à eux incombe le grand privilège et la sainte responsabilité de chercher en toutes choses son approbation. « Vous êtes les fils de l'Éternel, votre Dieu. Vous ne vous ferez pas d'incisions ». Ils n'étaient plus à eux-mêmes ; ils Lui appartenaient, c'est pourquoi ils n'avaient pas le droit de se faire aucune incision ou de se défigurer pour les morts. Dans son orgueil et sa volonté propre, l'homme naturel pourrait dire : « Pourquoi ne pouvons-nous pas faire comme les autres ? Quel mal peut-il y avoir à nous faire des incisions ou à nous raser entre les yeux ? C'est seulement l'expression de notre douleur, un témoignage d'affection donné à de bien-aimés défunts ; assurément il ne saurait y avoir rien de moralement mauvais là-dedans ».

À cela il n'y avait qu'une réponse simple, mais concluante : « Vous êtes les fils de l'Éternel, votre Dieu ». Ce fait change tout. Les pauvres gentils, ignorants et incirconcis, pouvaient se défigurer, en tant qu'ils ne connaissaient pas Dieu, et n'étaient pas en relation avec Lui ; mais quant à Israël, ils étaient sur le terrain saint et élevé de proximité avec Dieu, et ce fait devait donner le ton et le caractère à toutes leurs habitudes. Ce n'était pas *pour devenir* enfants de Dieu qu'ils étaient appelés à s'abstenir de certaines coutumes ou habitudes, ou à en adopter d'autres. Cela aurait été, comme l'on dit, commencer par la fin, mais *étant* ses enfants, leur devoir était d'agir comme tels.

« Tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu ». Il n'est pas dit : Vous *devriez être* un peuple saint. Comment auraient-ils jamais pu être par eux-mêmes un peuple saint, précieux à l'Éternel ? Impossible. S'ils n'étaient pas son peuple, aucun effort venant d'eux-mêmes n'aurait jamais pu les rendre tels ; mais Dieu, dans sa grâce souveraine, conformément à son alliance avec leurs pères, les avait *faits* ses enfants, un peuple particulier d'entre toutes les nations qui étaient sur la terre. Telle était la base solide de l'édifice moral d'Israël. Toutes leurs habitudes, leurs usages, leurs actes, leur nourriture, leurs vêtements, tout ce qu'ils faisaient, tout ce dont ils s'abstenaient, devait découler du grand fait qui ne provenait pas plus d'eux que leur naissance naturelle, savoir, qu'ils étaient de fait les enfants de l'Éternel, leur Dieu, le peuple de son choix, un peuple qui était sa propriété spéciale.

Or c'est un immense privilège d'avoir l'Éternel si près de nous, et s'intéressant ainsi à toutes nos habitudes et toutes nos voies.

Sans doute, pour l'homme naturel qui ne connaît pas le Seigneur et n'est pas en relation avec Lui, la seule idée de sa sainte présence, la pensée d'être si près de Lui, serait intolérable. Mais pour tout vrai croyant, pour celui qui aime réellement Dieu, il est infiniment précieux de penser qu'il est si près de nous, et de savoir qu'il s'intéresse aux moindres détails de notre vie, qu'il s'occupe de nous de nuit comme de jour, endormis ou éveillés, à la maison ou au dehors ; en un mot, que sa sollicitude pour nous surpasse celle de la plus tendre mère pour son nourrisson.

Tout cela est merveilleux et assurément, si nous le réalisons plus pleinement, notre vie serait toute différente et notre témoignage tout autre. Quel saint privilège, quelle précieuse réalité de savoir que le Seigneur, dans son amour, nous suit constamment dans notre sentier et que son œil veille sur nous dans toutes nos occupations. Que ce sentiment devienne une puissance vivante dans le cœur de chaque enfant de Dieu !

Depuis le verset 3 jusqu'au verset 20, nous avons la loi relative aux bêtes nettes et aux impures. Les principes qui s'y rapportent ont déjà attiré notre attention dans le chapitre 11 du Lévitique (\*). Mais il y a une différence très importante entre ces deux portions des Écritures. Dans le Lévitique, les instructions sont données premièrement à Moïse et à Aaron, tandis que dans le Deutéronome, elles sont données directement au peuple. Cela caractérise parfaitement les deux livres. Le Lévitique peut être appelé le guide du sacrificateur ; dans le Deutéronome, au contraire, les sacrificateurs sont laissés à l'arrière-plan ; le peuple occupe la première place. On le voit clairement dans tout le livre,

de sorte qu'il n'y a pas le moindre fondement à l'assertion qui prétend que le Deutéronome n'est qu'une répétition du Lévitique. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Chaque livre a son sujet propre, son but spécial, son œuvre à lui. Toute personne qui étudie diligemment les Écritures, reconnaît cette vérité avec bonheur. Les incrédules sont volontairement aveugles ; ils ne peuvent rien voir.

(\*) Nous prions le lecteur de voir dans nos « Notes sur le Lévitique », chap. 11, ce que nous croyons être le sens scripturaire des versets 4-20 de notre chapitre.

Au verset 21 de notre chapitre, la distinction entre l'Israël de Dieu et l'étranger est présentée d'une manière frappante : « Vous ne mangerez d'aucun corps mort ; *tu le donneras à l'étranger* qui est dans tes portes, *et il le mangera* ; ou tu le vendras au forain ; car tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu ». Le grand fait de la relation d'Israël avec l'Éternel, les séparait entièrement de toutes les nations qui sont sous le soleil. Ce n'était pas qu'ils fussent en eux-mêmes le moins du monde meilleurs ou plus saints que les autres ; mais l'Éternel était saint, et ils étaient son peuple : « Soyez saints, car moi je suis saint ».

Les gens du monde ont souvent l'idée que les chrétiens sont très pharisiens en se séparant des autres, et refusant de prendre part aux plaisirs et aux amusements du monde ; mais en réalité ils ne comprennent pas la question. Le fait est que lorsqu'un chrétien participe aux vanités et aux folies d'un monde de péché, c'est comme si un Israélite avait mangé quelque bête morte d'elle-même. Dieu soit loué, le chrétien a pour se nourrir quelque chose de meilleur que les pauvres choses mortes de ce monde. Il a le pain vivant qui est descendu du ciel, la vraie manne ; et non seulement cela, mais il mange « du crû du pays de Canaan » (Josué 5:12), type de l'Homme ressuscité et glorifié dans les cieux. Le pauvre mondain inconverti ne connaît absolument rien de ces choses si précieuses ; il se nourrit de ce que le monde peut lui offrir. La question n'est pas si les choses sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, car personne n'aurait jamais songé au mal qu'il peut y avoir à manger quelque animal mort de lui-même, si Dieu n'avait dit qu'il ne fallait pas le faire.

C'est le point important pour nous. On ne peut s'attendre à ce que le monde voie ou sente comme nous, touchant ce qui est bien ou mal ; c'est notre affaire de considérer les choses à un point de vue divin. Beaucoup de choses qu'un mondain peut faire sans inconséquence, ne pourraient pas même être touchées par un chrétien, et cela parce qu'il est chrétien. La question que le vrai croyant doit se faire chaque fois qu'une chose se présente devant lui est simplement : « Puis-je faire ceci à la gloire de Dieu ? Le nom de Christ peut-il y être associé ? » Si non, il ne doit pas y toucher.

En un mot, le mobile et la pierre de touche en toute occasion pour le chrétien, c'est Christ. Cela rend tout très simple. Au lieu de se demander si telle ou telle chose s'accorde avec *notre* profession, *nos* principes, *notre* caractère ou *notre* réputation, nous avons à nous demander : Est-ce que cela s'accorde avec Christ ? Tout ce qui est indigne de Christ est indigne d'un chrétien. Cela bien compris deviendra une règle pratique applicable à mille détails. Si le cœur est franchement à Christ, si nous marchons selon les instincts de la nature divine, fortifiés par l'action de l'Esprit, et guidés par l'autorité des Saintes Écritures, touchant ce qui est bien ou mal, ces questions ne nous troubleront pas dans notre vie journalière.

Avant de citer au lecteur les beaux versets qui terminent le chapitre, nous désirons attirer son attention sur la dernière partie du verset 21: « Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère ». Le fait que cette prescription est donnée en trois endroits différents, prouve qu'elle a un intérêt spécial et une importance pratique. Que signifie-t-elle ? Quelle instruction devons-nous en tirer ? Nous croyons que ce passage nous enseigne très clairement que le peuple du Seigneur doit éviter soigneusement tout ce qui est contraire à la nature. Or, c'était évidemment agir contrairement à la nature de faire cuire un animal dans ce qui était destiné à le nourrir. La parole de Dieu attache partout une grande importance à ce qui est selon la nature, à ce qui est convenable. « La nature même ne vous enseigne-t-elle pas ? » (1 Cor. 11:14) dit l'apôtre inspiré à l'assemblée de Corinthe.

Il y a dans la nature certains sentiments et certains instincts que le Créateur y a placés et qu'il ne faut jamais outrager. On peut poser en principe qu'aucun acte faisant violence aux susceptibilités

propres à la nature, ne peut être de Dieu. L'Esprit de Dieu peut souvent nous conduire au delà et au-dessus de la nature, mais jamais contre elle.

Voyons maintenant les derniers versets de notre chapitre qui renferment quelques instructions particulièrement pratiques. « Tu dîmeras exactement tout le rapport de ta semence, que ton champ produira chaque année. Et tu mangeras devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi pour y faire habiter son nom, la dîme de ton froment, de ton moût, et de ton huile, et les premiers-nés de ton gros et de ton menu bétail, afin que tu apprennes à craindre toujours l'Éternel, ton Dieu. Et si le chemin est trop long pour toi, de sorte que tu ne puisses les transporter, parce que le lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y mettre son nom, sera trop éloigné de toi, parce que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni : alors tu les donneras pour de l'argent, et tu serreras l'argent dans ta main, et tu iras au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi ; et tu donneras l'argent pour tout ce que ton âme désirera, pour du gros ou du menu bétail, ou pour du vin ou pour des boissons fortes, pour tout ce que ton âme te demandera, et tu le mangeras là, devant l'Éternel, ton Dieu, et tu te réjouiras, toi et ta maison. Et tu ne délaisseras pas le Lévite qui est dans tes portes, car il n'a point de part ni d'héritage avec toi. — Au bout de trois ans, tu mettras à part toute la dîme de ta récolte de cette année-là, et tu la déposeras dans tes portes. Et le Lévite, qui n'a point de part ni d'héritage avec toi, et l'étranger, et l'orphelin, et la veuve, qui seront dans tes portes, viendront, et ils mangeront et seront rassasiés ; afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tout l'ouvrage de ta main que tu fais » (vers. 22-29).

Ce passage, profondément intéressant, est d'une haute importance, en ce qu'il place devant nous, avec une grande simplicité, la *base*, le *centre* et les *traits pratiques* de la religion nationale et domestique d'Israël. Le grand fondement du culte d'Israël était le fait que soit eux, soit leur pays, appartenait à l'Éternel. Le pays était à Lui, ils n'en étaient que les tenanciers. Ils étaient appelés à rendre périodiquement témoignage à cette précieuse vérité, en donnant fidèlement la dîme de ce que produisait leur pays. « Tu dîmeras exactement tout le rapport de ta semence, que ton champ produira chaque année » (vers. 22).

Ils reconnaissaient ainsi, d'une manière pratique, les droits de l'Éternel comme possesseur de la terre, et ne devaient jamais perdre de vue qu'ils n'avaient aucun autre maître que l'Éternel, leur Dieu. Tout ce qu'ils étaient et tout ce qu'ils avaient Lui appartenait. Tel était le solide fondement de leur culte national, — de leur religion.

Le centre de leur culte est indiqué tout aussi clairement. Ils devaient se rassembler au lieu que l'Éternel avait choisi pour y mettre son nom. Précieux privilège, pour tous ceux qui aimaient vraiment ce glorieux Nom ! Nous voyons dans ce passage, comme aussi dans plusieurs autres portions de la parole de Dieu, quelle importance Dieu attachait aux rassemblements périodiques de son peuple autour de Lui-même. Il prenait plaisir à voir son peuple bien-aimé assemblé en sa présence, heureux en Lui, et les uns et les autres, se réjouissant ensemble dans leur lot commun, et se nourrissant dans une douce et fraternelle communion, du fruit du pays de l'Éternel. « Tu mangeras devant l'Éternel, ton Dieu, *au lieu qu'il aura choisi* pour y faire habiter son nom, la dîme de ton froment,... *afin que tu apprennes à craindre toujours l'Éternel, ton Dieu* » (vers. 23).

C'était le seul lieu de rassemblement pour tous les Israélites sincères, pour tous ceux qui aimaient vraiment l'Éternel. Tous ceux-là prenaient plaisir à venir en foule dans le lieu béni où ce nom révérend était invoqué. Ceux qui ne connaissaient pas le Dieu d'Israël, et ne se souciaient pas de Lui, pouvaient trouver étrange de voir ce peuple parcourir souvent une longue distance, pour apporter ses dîmes dans un lieu particulier. Quelqu'un demandera peut-être à quoi cela servait et pourquoi ne pas manger ces dîmes à la maison ? Mais cela montrerait simplement l'ignorance de la chose, et l'entière incapacité d'en apprécier la valeur. La grande raison morale pour l'Israël de Dieu de voyager ainsi jusqu'à la place désignée, se trouvait dans cette glorieuse devise : *Jéhovah-Shamma*, « l'Éternel est là ». Si un Israélite avait décidé de propos délibéré de rester chez lui, ou d'aller à quelque endroit de son propre choix, il n'aurait rencontré là ni l'Éternel, ni ses frères, et aurait ainsi dû prendre seul son

repas. Une telle conduite aurait attiré un jugement de la part de Dieu ; c'eût été une abomination. Il n'y avait qu'un seul centre, choisi non par l'homme, mais par Dieu lui-même. L'impie Jéroboam, pour servir ses vues politiques et égoïstes, eut la présomption de contrevenir au commandement divin et plaça des veaux d'or à Béthel et à Dan ; mais le culte offert en ces endroits, l'était aux démons et non pas à Dieu. C'était un acte audacieux de méchanceté qui fit tomber sur lui et sur sa maison le juste jugement de Dieu ; et nous voyons plus tard, dans l'histoire d'Israël, que faire comme « Jéroboam, fils de Nebath », caractérise l'iniquité de tous les méchants rois.

Quant à tous les Israélites fidèles, on était sûr de les trouver réunis autour du centre divin et nulle part ailleurs. On ne les aurait pas entendu présenter toutes sortes d'excuses pour rester chez eux ; on ne les aurait pas vus courant ici et là, à des endroits de leur propre choix ou de celui des autres ; non, vous les auriez trouvés rassemblés là où l'Éternel avait mis son nom et là seulement. Était-ce par étroitesse ou bigoterie ? Non, c'était par crainte de Dieu et par amour pour Lui. Du moment que l'Éternel avait désigné un lieu où il voulait rencontrer son peuple, assurément son peuple devait s'y rendre.

Non seulement il avait désigné un lieu, mais dans sa bonté infinie, il avait pourvu aux moyens de rendre ce lieu aussi accessible que possible pour son peuple d'adorateurs, comme nous le voyons ici : « Et si le chemin est trop long pour toi, de sorte que tu ne puisses les transporter, parce que le *lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y mettre son nom*, sera trop éloigné de toi, parce que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni alors tu les donneras pour de l'argent, et tu serreras l'argent dans ta main, et tu iras au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi... Et *tu le mangeras là, devant l'Éternel, ton Dieu*, et tu te réjouiras, toi et ta maison » (vers. 24-26).

Cela est d'une grande beauté. L'Éternel, dans ses tendres soins et sa sollicitude, tenait compte de tout ; il ne voulait pas laisser la moindre difficulté sur le chemin de son peuple, quand il s'agissait de son rassemblement autour de Lui. Il trouvait sa joie à voir son peuple racheté, heureux en sa présence ; et tous ceux qui aimaient son nom, répondaient avec délices au désir de son cœur en se rassemblant autour de ce centre divin.

Un Israélite qui aurait négligé l'occasion bénie de se réunir avec ses frères, au lieu et au moment désignés par l'Éternel, aurait prouvé qu'il n'avait pas de cœur pour Dieu ni pour son peuple, ou ce qui était pire, qu'il restait volontairement absent. Il aurait pu prétendre qu'il était heureux chez lui, heureux ailleurs, mais ç'aurait été un faux bonheur, puisqu'il se serait trouvé dans un sentier de négligence volontaire à l'égard de ce que Dieu avait établi.

Tout cela est rempli d'instructions précieuses pour l'Église de Dieu ! La volonté de Dieu, maintenant non moins qu'alors, est que son peuple se réunisse en sa présence, sur un terrain et autour d'un centre, que Lui-même a indiqués. C'est ce qui ne saurait être mis en question par quiconque possède une étincelle de lumière divine dans son âme. Les instincts de la nature divine en nous, la direction de l'Esprit Saint, et les enseignements des Saintes Écritures, tout conduit le peuple de Dieu à se rassembler pour l'adoration, la communion et l'édification. Quoique les dispensations de Dieu puissent différer, il y a certains grands principes et certains traits caractéristiques qui demeurent toujours ; et le rassemblement de nous-mêmes est assurément de ce nombre. Que ce soit sous l'ancienne ou sous la nouvelle économie, le rassemblement du peuple de l'Éternel est d'institution divine. Or cela étant, ce n'est pas de notre bonheur, de notre jouissance qu'il s'agit en aucune manière, quoique nous sachions bien que tous les vrais chrétiens seront heureux de se trouver à la place que Dieu leur a désignée. Il y a toujours joie profonde et bénédiction dans l'assemblée du peuple de Dieu.

Il est impossible de ne pas être réellement heureux, lorsque nous sommes réunis en la présence du Seigneur. C'est le ciel sur la terre pour les bien-aimés de l'Éternel, pour ceux qui aiment son nom, sa personne, pour ceux qui s'aiment l'un l'autre, que d'être réunis ensemble autour de sa table, autour de Lui-même. Quel bonheur plus grand peut-il y avoir que de rompre le pain ensemble, en commémoration de notre bien-aimé et adorable Sauveur ; d'annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il

vienne ; de faire monter dans un saint concert nos actions de grâces et nos louanges à Dieu et à l'Agneau ; nous édifiant, nous exhortant et nous consolant l'un l'autre, selon les dons et la grâce qui nous sont dispensés par la Tête ressuscitée et glorifiée de l'Église ; de répandre nos cœurs dans une douce communion, en prières, en supplications, en intercessions pour tous les hommes, pour les rois et toutes les autorités, pour toute la maison de la foi, l'Église de Dieu, le corps de Christ, pour l'œuvre du Seigneur, et ses ouvriers sur toute la terre ?

Où y aurait-il un vrai chrétien, dans un bon état d'âme, qui ne prendrait tout son plaisir en ce que nous venons de mentionner, et ne dirait du fond de son cœur qu'il n'y a rien de comparable de ce côté-ci de la gloire ?

Mais, je le répète, il ne s'agit pas de notre bonheur ; c'est une chose toute secondaire. En ceci, comme en toute autre chose, nous devons être guidés par la volonté de Dieu, telle qu'elle est révélée dans sa sainte Parole. La question pour nous est simplement celle-ci : Est-il selon la pensée de Dieu que ses enfants se rassemblent pour le culte et l'édification commune ? S'il en est ainsi, malheur à tous ceux qui, pour une raison quelconque, refusent de propos délibéré, ou négligent par indifférence de le faire ; non seulement il y a une grande perte pour leurs âmes, mais ils déshonorent Dieu, contristent son Esprit et font injure à l'assemblée de son peuple.

Ce sont là des choses très importantes et qui demandent l'attention sérieuse de tous ceux qui appartiennent au Seigneur. C'est assurément la volonté de Dieu que les siens se réunissent en sa présence. Nous sommes exhortés, dans le chapitre 10 de l'épître aux Hébreux, à ne pas abandonner le rassemblement de nous-mêmes. Une valeur, un intérêt et une importance particulière se rattachent à l'assemblée. La vérité qui s'y rapporte commence à luire pour nous dans les premières pages du Nouveau Testament. Ainsi, dans Matt. 18:20, nous lisons ces paroles de notre Seigneur : « Là où *deux ou trois sont assemblés* en mon nom, *je suis là* au milieu d'eux ». Nous avons ici le centre divin « *Mon nom* ». Cela répond au « lieu que l'Éternel choisira pour y placer son nom », paroles si constamment répétées et sur lesquelles il est tant insisté dans le livre du Deutéronome. Il était absolument nécessaire qu'Israël se réunît en cet unique lieu. Nulle alternative n'était laissée au peuple. C'était « le lieu que l'Éternel, ton Dieu, choisira », et aucun autre.

Il n'en est pas autrement pour l'Église de Dieu. Il ne s'agit pas de choix humain, ni d'un jugement ou d'une opinion d'homme. Tout est divin. Le *terrain* de notre rassemblement est divin, car c'est la rédemption accomplie. Le *centre* autour duquel nous sommes rassemblés est divin, car c'est le nom de Jésus. La *puissance* par laquelle nous sommes rassemblés est divine, car c'est le Saint Esprit, et l'*autorité* sous laquelle notre rassemblement s'effectue est divin, car c'est la parole de Dieu.

Tout cela est aussi clair que précieux, et tous nous avons besoin de simplicité de foi pour accepter cette vérité et agir en conséquence. Raisonner nous conduit dans l'obscurité ; écouter les opinions humaines, c'est se plonger dans une perplexité désespérante entre toutes les sectes et les partis en lutte dans la chrétienté. Notre seul refuge, notre seule ressource, notre seule force, notre seule autorité, c'est la précieuse parole de Dieu. Ôtez-la, et nous n'avons absolument rien. Donnez-nous ce trésor, et plus rien ne nous manque.

La vérité quant à notre rassemblement est aussi claire, aussi simple et aussi incontestable que la vérité concernant notre salut. C'est le privilège de tous les chrétiens d'être aussi sûrs qu'ils sont rassemblés sur le terrain de Dieu, autour du centre de Dieu, par la puissance de Dieu, et sous l'autorité de Dieu, qu'ils le sont d'être compris dans le cercle béni du salut de Dieu.

Si l'on demande comment nous pouvons être assurés d'être autour du centre de Dieu, nous répondrons simplement : par la parole de Dieu. Comment Israël pouvait-il avoir une certitude quant à l'endroit choisi de Dieu, pour qu'ils s'y rassemblent. Par son commandement précis. Manquaient-ils de directions ? Non certes ; sa Parole était aussi claire et aussi distincte quant au lieu de leur culte que par rapport à tout autre chose. Il n'y avait lieu à aucune incertitude. La chose était placée si clairement devant eux, que la mettre en question n'aurait pu être que le fait de l'ignorance ou d'une désobéissance positive.

Les chrétiens seraient-ils donc moins bien instruits qu'Israël quant au lieu où ils ont à adorer, quant au centre et au terrain de leur rassemblement ? Sommes-nous laissés dans le doute ou l'incertitude quant à cette question ? Chacun peut-il la décider suivant ce qui lui semble le mieux ? Dieu ne nous a-t-il donné aucune instruction positive et définie sur un sujet aussi important ? Pourrions-nous croire un seul instant que Celui qui, dans sa grande miséricorde, a condescendu jusqu'à donner à son peuple d'autrefois des directions touchant des choses que, dans notre prétendue sagesse, nous jugerions indignes d'être mentionnées, que ce Dieu laisserait maintenant son Église sans une direction précise quant au terrain, au centre et aux traits caractéristiques du culte à Lui rendre ? C'est tout à fait impossible. Toute âme spirituelle doit rejeter avec décision et énergie une semblable pensée.

Non, bien-aimé lecteur chrétien, vous savez que notre Dieu, plein de grâce, ne saurait agir ainsi avec son peuple céleste. Il est vrai qu'il n'existe actuellement aucun lieu particulier désigné, pour que tous les chrétiens s'y rendent périodiquement afin d'y adorer. Il y avait un tel lieu pour le peuple terrestre, et il y en aura un plus tard pour Israël rétabli dans sa terre, et pour les nations : « Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Éternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines ; et *toutes les nations* y afflueront ; et beaucoup de peuples iront, et diront : Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car *de Sion sortira* la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Éternel » (Ésaïe 2:2-3). Et encore : « Et il arrivera que tous ceux qui resteront de toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem, monteront d'année en année pour se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles. Et il arrivera que, celle *des familles de la terre* qui ne montera pas à Jérusalem pour se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées,... sur celle-là, il n'y aura pas de pluie » (Zac. 14:16-17).

Voici deux passages tirés, l'un du premier, l'autre de l'avant-dernier des prophètes divinement inspirés, nous reportant par avance au temps glorieux où Jérusalem sera le centre choisi de Dieu pour Israël et pour toutes les nations. Et nous pouvons affirmer en toute confiance, que le lecteur trouvera tous les prophètes d'accord et en pleine harmonie avec Ésaïe et Zacharie, sur cet intéressant sujet. Appliquer de tels passages à l'Église ou au ciel, c'est faire violence aux déclarations les plus claires et les plus belles qui soient jamais parvenues à l'oreille de l'homme ; c'est confondre les choses terrestres avec les célestes, et donner un démenti aux paroles des prophètes et des apôtres.

Multiplier les citations est inutile. Il est prouvé dans toute l'Écriture que Jérusalem était et sera le centre terrestre choisi de Dieu, pour son peuple et pour toutes les nations. Mais *actuellement*, c'est-à-dire depuis le jour de la Pentecôte où le Saint Esprit descendit pour former l'Église de Dieu, le corps de Christ, jusqu'au moment où notre Seigneur Jésus Christ descendra du ciel pour enlever les siens de la terre, il n'y a ni lieu, ni ville, ni localité sacrée, ni centre terrestre pour le peuple de Dieu. Parler aux chrétiens de lieux saints ou de terrains consacrés, leur est aussi étranger — ou au moins le devrait être — qu'il l'eût été pour un Juif d'entendre dire que son lieu de culte était le ciel.

Que le lecteur prenne le chapitre 4 de l'évangile de Jean ; il y trouvera, dans le discours merveilleux de notre Seigneur avec la femme de Sichar, une précieuse instruction sur ce sujet : « La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : Femme, crois-moi l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, vous adorez, vous ne savez quoi ; nous, nous savons ce que nous adorons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il *faut* que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (versets 19-24).

Ce passage met entièrement de côté la pensée qu'il puisse y avoir maintenant un lieu de culte spécial. « *Le Très-haut n'habite point dans des demeures faites de main* ; selon que dit le prophète :

Le ciel est mon trône, et la terre est le marchepied de mes pieds. Quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur, et quel sera le lieu de mon repos ? Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses » (Actes 7:48-50). Et encore : « Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, *n'habite pas dans des temples faits de main ; et il n'est pas servi par des mains d'hommes*, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses » (Actes 17:24-25).

L'enseignement du Nouveau Testament touchant le culte est très clair, du commencement à la fin ; et le lecteur chrétien doit sérieusement y faire attention, chercher à le comprendre, et soumettre tout son être moral à son autorité. Dès les temps les plus reculés de l'histoire de l'Église, il y a toujours eu une forte et fatale tendance à retourner au judaïsme, non seulement quant à la justice devant Dieu, mais aussi quant au culte. C'est ainsi que les chrétiens ont été placés non seulement sous la loi quant à la vie et à la justice, mais aussi, jusqu'à un certain point, sous le rituel lévitique pour l'ordre et le caractère de leur culte. Nous avons traité le premier sujet dans les chapitres 4 et 5 de ces « Notes » ; mais le dernier n'est pas moins important dans son effet sur l'ensemble et le caractère de la vie et de la conduite chrétiennes.

Il faut nous souvenir que le grand but de Satan est de faire déchoir l'Église de la place excellente qui lui appartient, quant à sa position, sa marche et son culte. À peine l'Église était-elle établie le jour de Pentecôte, qu'il a commencé à y introduire des principes de corruption et de ruine, et il n'a cessé durant dix-huit siècles de poursuivre son œuvre. En présence même des paroles si claires, citées plus haut, en rapport avec le caractère du culte que le Père cherche maintenant, et quant au fait que Dieu n'habite pas dans des temples faits de mains, nous avons vu dans tous les temps cette forte tendance à retourner à l'état de choses existant sous l'économie mosaïque. De là ce désir d'avoir de grands bâtiments, un rituel imposant, un ordre sacerdotal, des services splendides, des chœurs, etc., toutes choses qui sont en opposition directe avec la pensée de Christ et les enseignements les plus précis du Nouveau Testament. L'Église professante, en tout cela, s'est entièrement éloignée de l'Esprit du Seigneur et a méconnu son autorité, et cependant, chose triste et étrange à la fois, elle en appelle à ces choses comme preuves des progrès merveilleux du christianisme. Certains de ses docteurs disent même que l'apôtre Paul avait une faible idée de la grandeur que l'Église atteindrait, et que s'il voyait une de nos cathédrales avec ses vastes nefs et ses vitraux, et s'il entendait le son des orgues et les voix des chœurs, il serait surpris du changement et des progrès opérés depuis le temps où les disciples se réunissaient dans la chambre haute, à Jérusalem ! (\*)

(\*) Il faut se rappeler que l'auteur n'a pas seulement en vue l'église romaine dans ce passage, mais aussi ce nombreux parti que, dans l'église anglicane, on nomme les ritualistes (Note du trad).

Quelle séduction de l'ennemi, cher lecteur ! L'Église a progressé, il est vrai, mais dans la fausse direction, pas en avant, mais en arrière, loin de Christ, loin du Père, loin de l'Esprit, loin de la Parole.

J'aimerais adresser au lecteur cette seule question : Si l'apôtre Paul arrivait ici ou ailleurs, un dimanche, où trouverait-il ce qu'il trouva en Troade en pareil jour, il y a deux mille ans, comme cela nous est rapporté dans les Actes, chap. 20, vers. 7 ? Où trouverait-il des disciples rassemblés simplement par le Saint Esprit, au nom de Jésus, pour rompre le pain en mémoire de Lui, annonçant ainsi sa mort jusqu'à ce qu'il vienne ? Tel était alors l'ordre divin, et tel il doit être maintenant. Nous ne pouvons croire que l'apôtre acceptât rien d'autre. Il chercherait seulement ce qui est selon l'ordre divin. Où donc le trouverait-il ? Où pourrait-il aller et trouver la table de son Seigneur, dressée comme il l'avait commandé Lui-même, la nuit où il fut trahi ?

Nous ne pouvons autrement que croire que l'apôtre Paul insisterait pour avoir la table et la cène de son Seigneur, telles qu'il l'avait reçu directement du Seigneur dans la gloire, et comme il l'a transmis par l'Esprit, dans son épître aux Corinthiens, chap. 10 et 11, — épître adressée « à tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur, et le nôtre » (1 Cor. 1:2). Nous ne pouvons croire que l'apôtre enseignât l'ordre de Dieu dans le premier siècle, et acceptât le désordre de l'homme dans le vingtième. L'homme n'a aucun droit de mêler du sien à une

institution divine. Il n'a pas plus l'autorité de changer un seul iota ou un trait de lettre à ce qui se rapporte à la cène, qu'Israël ne l'avait de changer quoi que ce fût à l'ordonnance de la pâque.

Nous répétons notre question, et nous supplions le lecteur de la peser sérieusement et d'y répondre en présence de Dieu et à la lumière de sa Parole : Où l'apôtre trouverait-il cela à Londres, à Paris ou dans quel endroit que ce soit dans toute la chrétienté, le premier jour de la semaine ? Où pourrait-il aller prendre place à la table de son Seigneur, dressée au milieu d'un rassemblement de disciples réunis sur le *terrain* d'un seul corps, autour d'un seul *centre*, le nom de Jésus, par la puissance du Saint Esprit et sous *l'autorité* de la parole de Dieu ? Où trouverait-il une sphère dans laquelle il pourrait exercer ses dons sans une autorité, un appel, ou une consécration humaine ? Nous posons ces questions, afin d'exercer le cœur et la conscience du lecteur. Nous sommes pleinement convaincus qu'il y a des endroits, ici et là, où Paul pourrait trouver ces choses réalisées, quoique dans la faiblesse et avec bien des manquements, et nous croyons qu'une solennelle responsabilité est imposée au lecteur chrétien de les découvrir aussi. Hélas ! hélas ! ils sont en petit nombre et bien disséminés en comparaison de la masse des chrétiens qui se réunissent d'une autre manière. On nous dira peut-être que si les gens savaient que c'est l'apôtre Paul, ils lui permettraient volontiers d'exercer son ministère. Mais il ne demanderait ni n'accepterait leur permission, puisqu'il nous dit clairement, au chapitre 1 des Galates, que son ministère était « non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts » (1:1).

Non seulement cela, mais nous pouvons être sûrs que l'apôtre insisterait pour que la table du Seigneur fût dressée sur le terrain divin d'un seul corps, et il ne pourrait consentir à participer à la cène du Seigneur que selon l'ordre divin tel qu'il est donné dans le Nouveau Testament. Il n'accepterait rien d'autre que la réalité divine. Il ne pourrait admettre aucune intrusion de l'homme dans une institution divine ; il n'accepterait non plus aucun nouveau terrain de rassemblement, ni aucun nouveau principe d'organisation. Il répéterait ses propres paroles inspirées : « Il y a un *seul corps* et un seul Esprit » ; et aussi : « Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un *seul corps* ; car nous participons tous à un seul et même pain ». Ces paroles s'appliquent à « tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ » ; et ces paroles sont vraies dans tous les temps de l'existence de l'Église sur la terre.

Il est important que le lecteur soit tout à fait au clair quant à cette question. Le principe de Dieu quant au rassemblement et à l'unité, ne doit à aucun prix être abandonné. Dès l'instant que les hommes commencent à organiser, à former des sociétés, des églises, ils agissent en opposition directe avec la parole de Dieu, la pensée de Christ, et l'action actuelle du Saint Esprit. L'homme pourrait tout aussi bien se mettre à former un monde qu'à former une église ; c'est une œuvre essentiellement divine. Le Saint Esprit descendit le jour de la Pentecôte, pour former l'Église de Dieu, le corps de Christ ; et c'est la seule Église, le seul corps que l'Esprit reconnaisse ; toute autre organisation est contraire à Dieu, quelque sanctionnée et défendue qu'elle pût être par des milliers de vrais chrétiens.

Que le lecteur nous comprenne bien. Nous ne parlons pas de salut, de vie éternelle, ou de justice divine, mais du vrai terrain de rassemblement, du principe divin sur lequel la table du Seigneur doit être dressée, et la cène célébrée. Des milliers de bien-aimés enfants de Dieu ont vécu et sont morts dans la communion de l'église de Rome ; et l'église de Rome n'est pas l'Église de Dieu, mais une horrible apostasie ; et le sacrifice de la messe n'est pas la cène du Seigneur, mais une misérable invention du diable. Si, dans l'esprit du lecteur, la question était simplement celle-ci : Quelle somme d'erreurs peut-on sanctionner sans perdre le salut de son âme ? il serait inutile de poursuivre le grand et important sujet dont nous nous occupons. Mais quel est le cœur attaché à Christ qui pourrait se contenter d'être placé sur un terrain aussi bas ? Que penserait-on d'un Israélite qui, content d'être fils d'Abraham et de jouir de sa vigne, de son figuier et de ses troupeaux, n'aurait jamais eu la pensée d'aller adorer au lieu que l'Éternel avait assigné pour y invoquer son nom ? Où était le fidèle Juif qui n'aimât pas ce lieu sacré ? « Éternel ! j'ai aimé l'habitation de ta maison, et le lieu de la demeure de ta gloire » (Ps. 26:8).

Et lorsque, à cause du péché d'Israël, le gouvernement national eut pris fin et que le peuple eut été mené en captivité, nous entendons les exilés sincères d'entre eux élevant leurs cris de lamentation dans ces paroles si touchantes et si éloqu岸tes du Ps. 137:1-7: « Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré quand nous nous sommes souvenus de Sion », etc.

Et encore, dans le sixième chapitre de Daniel, nous trouvons cet homme aimé de Dieu, ouvrant dans son exil, sa fenêtre du côté de Jérusalem, trois fois le jour, pour prier, quoiqu'il sût bien que la fosse aux lions serait son châtement. Mais pourquoi se tourner ainsi du côté de Jérusalem ? Était-ce par une superstition juive ? Non, c'était une application magnifique du principe divin, un témoignage rendu au milieu des tristes et humiliantes conséquences de la folie et du péché d'Israël. Jérusalem, il est vrai, était en ruines ; mais les pensées de Dieu concernant Jérusalem n'étaient pas en ruines ; elle était toujours le centre divin, pour son peuple terrestre. « Jérusalem, qui es bâtie comme une ville bien unie ensemble en elle-même ! C'est là que montent les tribus, les tribus de Jah, un témoignage à Israël, pour célébrer le nom de l'Éternel. Car là sont placés les trônes de jugement, les trônes de la maison de David. Demandez la paix de Jérusalem ; ceux qui t'aiment prospéreront. Que la paix soit dans tes murs, la prospérité dans tes palais ! À cause de mes frères et de mes compagnons, je dirai : Que la paix soit en toi ! À cause de la maison de l'Éternel, notre Dieu, je rechercherai ton bien » (Ps. 122:3-9).

Jérusalem était le centre pour les douze tribus d'Israël, aux jours d'autrefois, et il en sera ainsi à l'avenir. Appliquer le passage ci-dessus et d'autres semblables à l'Église de Dieu maintenant, ou à son avenir sur la terre ou dans le ciel, c'est simplement mettre les choses sens dessus dessous, confondre ce qui est essentiellement différent, et ainsi faire un tort incalculable soit à l'Écriture, soit aux âmes. On ne peut se permettre de prendre des libertés aussi inexcusables avec la parole de Dieu.

Jérusalem était et sera le centre terrestre pour le peuple de Dieu ; mais maintenant l'Église de Dieu ne devrait reconnaître d'autre centre que le nom infiniment précieux et glorieux de Jésus. « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Précieux centre ! C'est celui-là seul que le Nouveau Testament montre, autour de celui-là seul que le Saint Esprit rassemble. Peu importe où nous sommes réunis, à Jérusalem, à Rome, à Londres, à Paris ou à Canton ; la question n'est pas où, mais comment on se rassemble.

Mais souvenons-nous que ce doit être une chose d'une réalité divine. Il ne sert à rien de professer d'être réunis au nom de Jésus, si nous ne le sommes pas réellement. Les paroles de l'apôtre au sujet de la foi, peuvent s'appliquer avec une égale force à la question de notre centre de rassemblement : « Mes frères, quel profit y a-t-il si quelqu'un dit » qu'il est réuni au nom de Jésus ? (Jac. 2:14). Dieu agit par des réalités morales, et, tandis qu'il est parfaitement clair qu'un homme qui désire être vrai en Christ, ne peut absolument pas consentir à reconnaître quelque autre centre ou terrain de rassemblement que son Nom, cependant il est très possible, hélas ! et combien souvent cela arrive, que des personnes font profession d'être sur ce terrain saint et béni, tandis que leur esprit, leur conduite, leurs habitudes, en un mot toute leur vie et leur caractère, prouvent qu'elles ne connaissent pas la puissance de leur profession.

L'apôtre dit aux Corinthiens : « Pas en parole, mais en puissance » (1 Cor. 4:20), paroles d'une grande importance, assurément, et bien nécessaires en tout temps, mais particulièrement utiles en rapport avec l'important sujet placé devant nous. Nous désirons ardemment placer sur la conscience du lecteur chrétien, la responsabilité où il est de considérer ce sujet dans un saint recueillement en présence du Seigneur et à la lumière du Nouveau Testament. Qu'il ne le laisse pas de côté sous prétexte que ce n'est pas une question essentielle. Au contraire, elle l'est au plus haut degré, en tant que cela concerne la gloire de Dieu et le maintien de sa vérité, et c'est la seule pierre de touche pour décider ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Était-il essentiel pour Israël de se rassembler au lieu que Dieu avait désigné ? Était-ce une chose à discuter ? Chacun pouvait-il se choisir un centre pour lui-même ? Pesez votre réponse à la lumière de Deut. 14. Il était absolument essentiel que l'Israël de

Dieu s'assemblât autour du centre du Dieu d'Israël, cela ne peut être mis en question. Malheur à l'homme qui aurait prétendu tourner le dos au lieu où l'Éternel avait mis son nom. Il aurait bientôt été forcé de reconnaître son erreur. Et si cela était vrai pour le peuple terrestre, n'est-ce pas également vrai pour l'Église et pour le chrétien individuellement ? Assurément. Nous sommes tenus par tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus sacré, de répudier tout *terrain* de rassemblement, sauf celui du seul corps, tout *centre* excepté le nom de Jésus, toute puissance de rassemblement autre que le Saint Esprit, toute *autorité* de rassemblement sinon la parole de Dieu. Puissent tous les bien-aimés de Dieu, en tout lieu, être amenés à considérer ces choses dans la crainte et l'amour de son saint nom !

Nous terminerons en citant le dernier paragraphe de notre chapitre, dans lequel nous trouverons quelques enseignements très pratiques : « *Au bout de trois ans, tu mettras à part toute la dîme de ta récolte de cette année-là, et tu la déposeras dans tes portes. Et le Lévite, qui n'a point de part ni d'héritage avec toi, et l'étranger, et l'orphelin, et la veuve, qui seront dans tes portes, viendront, et ils mangeront et seront rassasiés ; afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tout l'ouvrage de ta main, que tu fais* » (vers. 28-29).

Nous avons ici une scène de famille bien touchante, qui met en lumière le caractère divin, et fait resplendir les rayons de la grâce et de la miséricorde du Dieu d'Israël. Le cœur est réjoui en respirant l'air vivifiant d'un passage comme celui-là. Quel contraste frappant avec le froid égoïsme de la scène qui nous entoure. Dieu enseignait à son peuple à penser à tous les nécessiteux et à prendre soin d'eux. Les dîmes Lui appartenaient, mais il laissait aux siens le délicieux privilège de les employer de manière à réjouir le cœur des autres.

Il y a une douceur particulière dans ces mots « viendront », « mangeront », et « seront rassasiés ». Comme cela peint bien la grâce de notre Dieu ! Il prend son plaisir à répondre aux besoins de tous. Il ouvre sa main, et rassasie à souhait toute créature vivante. Et non seulement cela, mais il trouve son plaisir à faire des siens les canaux à travers lesquels la grâce, la bonté et la sympathie de son cœur, découlent pour tous. Combien cela est précieux ! Quel privilège d'être des donateurs de la part de Dieu, les dispensateurs de sa bonté et de sa grâce. Plût à Dieu que nous entrions plus pleinement dans les profondeurs de ces vérités ! Puissions-nous respirer davantage l'atmosphère de la présence divine, et alors nous réfléchirons plus fidèlement le caractère divin !

Comme le sujet si profondément intéressant et pratique des vers. 28 et 29, nous sera présenté de nouveau dans notre étude du chap. 26, nous ne nous y arrêterons pas davantage pour le présent.

## Chapitre 15

« *Au bout de sept ans, tu feras relâche. Et c'est ici la manière du relâche : tout créancier relâchera sa main du prêt qu'il aura fait à son prochain ; il ne l'exigera pas de son prochain ou de son frère, car on aura proclamé le relâche de l'Éternel. Tu l'exigeras de l'étranger ; mais ta main relâchera ce que ton frère aura de ce qui t'appartient, sauf quand il n'y aura point de pauvre au milieu de toi ; car l'Éternel te bénira abondamment dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage pour le posséder, pourvu seulement que tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour prendre garde à pratiquer tout ce commandement que je te commande aujourd'hui. Car l'Éternel, ton Dieu, te bénira, comme il t'a dit ; et tu prêteras sur gage à beaucoup de nations, mais toi tu n'emprunteras pas sur gage ; et tu domineras sur beaucoup de nations, et elles ne domineront pas sur toi* » (versets 1-6).

Combien il est édifiant de voir la manière dont le Dieu d'Israël cherchait toujours à attirer à Lui le cœur de son peuple par le moyen des sacrifices, des solennités et des institutions variées du rituel lévitique. Il y avait l'agneau offert soir et matin, chaque *jour* ; il y avait le saint sabbat, chaque *semaine* ; la nouvelle lune, chaque *mois* ; il y avait la pâque, chaque *année* ; les dîmes tous les *trois ans* ; l'année de relâche, tous les *sept ans* ; et enfin le jubilé, tous les *cinquante ans*.

Tout cela est du plus profond intérêt, a pour nous une précieuse signification, et enseigne à nos cœurs une précieuse leçon. L'agneau du matin et du soir, nous le savons, représentait « l'Agneau de pour Dieu qui ôte le péché du monde ». Le sabbat est le type du repos qui reste pour le peuple de Dieu. La nouvelle lune préfigure d'une manière admirable le temps où Israël restauré reflétera les rayons du Soleil de justice sur les nations. La pâque était le mémorial perpétuel de la délivrance d'Israël de la servitude d'Égypte. L'année des dîmes représentait le fait de la possession du pays par l'Éternel, ainsi que la manière touchante dont son revenu devait être employé à subvenir aux besoins de ses ouvriers et de ses pauvres. L'année sabbatique était la promesse d'un heureux temps où toutes les dettes seraient éteintes, où l'on serait libéré des emprunts et débarrassé de tout fardeau. Enfin, le jubilé était le type magnifique du temps du rétablissement de toutes choses, où le captif sera rendu libre, où l'exilé rentrera dans son foyer longtemps abandonné, et où le pays d'Israël et la terre entière se réjouiront sous le gouvernement bienfaisant du Fils de David.

De toutes ces institutions ressortent deux traits principaux et caractéristiques, savoir la gloire de Dieu, et la bénédiction de l'homme. Ces deux choses sont unies ensemble par un lien divin et — éternel. Dieu a tout ordonné, de manière à ce que sa gloire et la bénédiction de sa créature fussent liées ensemble indissolublement, vérité qui procure une joie profonde à nos cœurs, et nous aide à comprendre mieux la force et la beauté de cette parole bien connue : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (Romains 5:2). Lorsque cette gloire brillera dans toute sa splendeur, alors assurément, les bénédictions, le repos et la félicité atteindront leur plein et éternel développement.

Nous voyons un beau type et une figure de cet heureux moment dans la septième année. C'était « le relâche de l'Éternel », dont l'influence bénie était sentie par chaque pauvre débiteur, depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba. L'Éternel accordait à son peuple l'immense privilège d'avoir communion avec Lui, en faisant chanter de joie le pauvre débiteur. Il voulait enseigner à celui qui désirait l'apprendre, la profonde bénédiction qu'il y a à pardonner tout, sans réserve. C'est ce en quoi Lui-même prend plaisir, béni soit à jamais son nom grand et glorieux !

Mais hélas ! le pauvre cœur humain n'est pas à la hauteur de ces choses ; il n'est pas pleinement préparé à marcher dans ce chemin céleste, il est malheureusement empêché par un misérable égoïsme, de saisir et de pratiquer le principe divin de la grâce ; la chair ne se sent pas tout à fait à l'aise dans cette atmosphère céleste, elle n'est pas propre à être le vase et le canal de cette grâce royale qui brille avec tant de splendeur dans toutes les voies de Dieu. Cela n'explique que trop bien les exhortations renfermées dans les versets suivants : « Quand il y aura au milieu de toi un pauvre, quelqu'un de tes frères, dans l'une de tes portes, dans ton pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, *tu n'endurciras pas ton cœur, et tu ne fermeras pas ta main* à ton frère pauvre ; mais *tu lui ouvriras libéralement ta main*, et tu lui prêteras sur gage, assez pour le besoin dans lequel il se trouve. Prends garde à toi, de peur qu'il n'y ait dans *ton cœur* quelque pensée de Bélial, et que tu ne dises : La septième année approche, l'année de relâche, et que *ton œil ne soit méchant* contre ton frère pauvre, et que tu ne lui donnes pas, et qu'il ne crie contre toi à l'Éternel, et qu'il n'y ait du péché en toi. Tu lui donneras libéralement, et ton cœur ne sera pas triste quand tu lui donneras ; car à cause de cela l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toute ton œuvre, et dans tout ce à quoi tu mettras la main. Car le pauvre ne manquera pas au milieu du pays ; c'est pourquoi je te commande, disant : *Tu ouvriras libéralement ta main* à ton frère, à ton affligé et à ton pauvre, dans ton pays » (vers. 7-11).

Les sources profondes de l'égoïsme de nos pauvres cœurs sont ici mises à découvert et jugées. Il n'y a rien de tel que la grâce, pour manifester les racines cachées du mal dans la nature humaine. L'homme doit être renouvelé dans les profondeurs les plus intimes de son être moral, avant de pouvoir devenir le vase de l'amour divin ; et, même, ceux qui sont ainsi renouvelés par la grâce ont à veiller continuellement contre les formes hideuses d'égoïsme dont notre nature déchue se revêt. La grâce seule peut maintenir le cœur ouvert à tous les besoins qui peuvent se présenter chez l'homme. Il est nécessaire que nous demeurions bien près des fontaines de l'amour céleste, pour devenir des

canaux de bénédiction au milieu de la scène de misère et de désolation dans laquelle nous sommes appelés à vivre.

Combien sont belles ces paroles : « Tu ouvriras libéralement ta main ! » Elles respirent l'air même du ciel. Un cœur ouvert et une main généreuse sont de Dieu. « Dieu aime celui qui donne joyeusement » (2 Cor. 9:7). Dieu donne à tous libéralement et ne fait pas de reproches (Jac. 1:5). Et il veut bien nous accorder le privilège d'être ses imitateurs. Merveilleuse grâce, dont la pensée seule remplit le cœur d'admiration, d'amour et de louange. Nous ne sommes pas seulement sauvés par grâce, mais nous demeurons dans la grâce, nous en respirons l'atmosphère même, et sommes appelés à être la manifestation vivante de cette grâce, non seulement pour nos frères, mais pour toute la famille humaine. « Ainsi donc, comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi » (Gal. 6:10).

Lecteur chrétien ! appliquons-nous diligemment à retenir dans nos cœurs ces enseignements divins. Nous n'en goûterons la valeur réelle qu'en les pratiquant. La misère humaine, les douleurs, les nécessités se présentent à nous sous mille formes diverses ; partout nous voyons des cœurs brisés, des esprits abattus, des foyers vides. Chaque jour, dans nos allées et venues, nous rencontrons la veuve, l'orphelin et l'étranger. Comment nous comportons-nous à l'égard de tous ces souffrants ? Nos cœurs restent-ils froids et insensibles envers eux ? Leur fermons-nous nos mains ? Ou bien cherchons-nous à agir dans l'esprit de miséricorde de l'Éternel, qui donnait « l'année de relâche ? » Rappelons-nous que nous sommes appelés à réfléchir la nature et le caractère de Dieu, et à être directement les canaux de communication entre le cœur plein d'amour de notre Père et tous les besoins de l'homme. Nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes ; ce serait le plus triste démenti donné aux principes et aux traits moraux de ce christianisme glorieux que nous professons. C'est notre saint et grand privilège, oui, c'est notre mission spéciale, de répandre autour de nous la lumière bénie du ciel auquel nous appartenons. Où que nous soyons, dans le cercle de la famille, aux champs, au marché, à la fabrique ou au comptoir, partout, ceux qui sont en contact avec nous devraient voir la grâce de Jésus briller dans nos actes, nos paroles, nos regards mêmes. Et si alors se présente à nous quelque besoin, quelque souffrance à soulager, si nous ne pouvons autre chose, donnons au moins un mot consolant, une larme ou un soupir de vraie sympathie à celui qui souffre.

Lecteur, en est-il ainsi de nous ? Vivons-nous assez près de la source de cet amour divin, et respirons-nous l'air même du ciel, de telle sorte que le précieux parfum en soit répandu tout autour de nous ? Ou bien manifestons-nous l'odieux égoïsme de notre nature, le caractère et les dispositions impies de notre humanité déchue et corrompue ? Quel objet difforme qu'un chrétien égoïste ! il est une contradiction constante, un mensonge vivant. Le christianisme qu'il professe ne fait que mettre en relief l'affreux égoïsme qui gouverne son cœur et se montre dans ses actes.

Que le Seigneur veuille accorder à tous ceux qui ont la profession et le nom de chrétiens, de se conduire de telle manière dans la vie journalière qu'ils soient une épître sans tache de Christ, connue et lue de tous les hommes ! De cette manière, l'incrédulité sera privée d'un de ses plus puissants arguments, d'une de ses objections les plus graves. Rien ne fournit un prétexte plus plausible à l'incrédulité que la vie inconséquente des chrétiens.

Ce n'est pas qu'une excuse pareille puisse avoir la moindre valeur devant le tribunal de Christ ; car quiconque aura eu à sa portée les Saintes Écritures sera jugé d'après elles, n'y eût-il pas un seul chrétien conséquent sur toute la surface de la terre. Néanmoins, les chrétiens sont responsables de faire luire leur lumière devant les hommes, en sorte qu'ils voient leurs bonnes œuvres et qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux (voyez Matt. 5:16). Notre vie de chaque jour doit être comme un exposé et un exemple des principes célestes que la parole de Dieu nous enseigne, de telle façon que l'incrédule n'ait pas le moindre prétexte à mettre en avant.

Puissions-nous prendre ces choses à cœur ! Nous pourrions alors bénir Dieu pour cette méditation sur la belle institution du « relâche de l'Éternel ».

Nous citerons maintenant le passage concernant le serviteur hébreu. Nous sentons toujours davantage combien il est important de présenter le langage même du Saint Esprit. Bien que nous puissions renvoyer le lecteur à sa Bible, nous savons que souvent on éprouve une certaine répugnance à interrompre sa lecture pour chercher les passages indiqués ; d'ailleurs il n'y a rien de tel que la parole de Dieu, et le but des quelques remarques que nous offrons, est simplement d'aider le lecteur chrétien à comprendre et à apprécier les Écritures que nous citons.

« Si ton frère, un Hébreu, homme ou femme, t'a été vendu, il te servira six ans, et, la septième année tu le renverras libre de chez toi. Et quand tu le renverras libre de chez toi, tu ne le renverras pas à vide. *Tu lui donneras libéralement* de ton menu bétail, et de ton aire, et de ta cuve : tu lui donneras de ce en quoi l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni » (vers. 12-14).

Avec quelle beauté ressort ici la grâce ineffable de notre Dieu ! Il ne veut pas qu'on laisse aller le frère à vide. La liberté et la pauvreté ne seraient pas en harmonie morale. Le frère devait être renvoyé libre et comblé, émancipé et doté non seulement de sa liberté, mais d'une fortune à lui.

Cela est vraiment divin ; il n'est pas nécessaire de dire à quelle école s'enseigne une morale aussi exquise. Elle porte le cachet même du ciel, et exhale le parfum du paradis de Dieu. N'est-ce pas ainsi que Dieu a agi envers nous ? Toute louange en soit à son nom glorieux ! Non seulement il nous a donné la vie et la liberté, mais il pourvoit à tout ce dont nous pouvons avoir besoin pour le temps présent et pour l'éternité. Il nous a ouvert les trésors inépuisables du ciel ; il a donné son Fils bien-aimé *pour* nous et *à* nous ; *pour* nous, afin de nous sauver, et *à* nous, pour nous rendre heureux ; il nous a donné tout ce qui appartient à la vie et à la piété ; tout ce dont nous avons besoin pour la vie présente et pour celle qui est à venir nous est abondamment et parfaitement dispensé par la main libérale de notre Père céleste.

N'est-il pas profondément touchant de voir l'expression même du cœur de Dieu dans la manière dont il voulait que le serviteur hébreu fût traité ? « Tu lui donneras *libéralement* ». Non par obligation, ni chichement, mais d'une manière digne de Dieu. Son peuple dans ses actes doit être le reflet de Lui-même ; nous sommes appelés à la haute et sainte dignité d'être ses représentants moraux. C'est merveilleux, mais sa grâce infinie l'a voulu ainsi. Il ne nous a pas seulement délivrés des flammes éternelles de l'enfer, mais il nous appelle à agir pour Lui, et à Lui être semblables dans un monde qui a crucifié son Fils. Non seulement il nous a conféré cette sublime dignité, mais il nous a enrichis de manière à pouvoir la soutenir. Les ressources inépuisables du ciel sont à notre disposition. « *Toutes choses sont à nous* » (voyez 1 Cor. 3:22), par sa grâce infinie. Oh ! puissions-nous réaliser mieux nos privilèges, et ainsi nous acquitter plus fidèlement de nos saintes responsabilités !

Le motif présenté au peuple au verset 15 de notre chapitre, est bien touchant et admirablement calculé pour réveiller ses affections et ses sympathies. « Et tu te souviendras que tu as été serviteur dans le pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a racheté ; *c'est pourquoi* je te commande ces choses aujourd'hui ». Le souvenir de la grâce de l'Éternel qui les avait rachetés du pays d'Égypte, devait être le mobile permanent et tout-puissant de leur manière d'agir envers le frère pauvre. C'est un principe infaillible ; rien de moins élevé ne pourra subsister. Si nous cherchons nos mobiles ailleurs qu'en Dieu lui-même et dans ses dispensations envers nous, ce sera bientôt fait de notre vie pratique. Ce n'est qu'autant que nous garderons devant nos cœurs la merveilleuse grâce de Dieu déployée envers nous dans la rédemption qui est dans le Christ Jésus, que nous serons capables d'exercer une vraie et active bienveillance, soit envers nos frères, soit envers ceux de dehors. De simples sentiments de compassion provenant de nos propres cœurs, ou éveillés par les chagrins, la détresse et les besoins de notre prochain, s'évanouiront bientôt. C'est dans le Dieu vivant lui-même que nous trouverons des mobiles continuels d'action.

Au verset 16, se présente le cas où un serviteur préférerait rester avec son maître : « Et s'il arrive qu'il te dise : Je ne sortirai pas de chez toi (car il t'aime, toi et ta maison, et il se trouve bien chez toi), alors tu prendras un poinçon et tu lui en perceras l'oreille contre la porte, et il sera ton serviteur pour toujours ».

En comparant ce passage avec Exode 21:1-6, nous remarquerons une différence provenant, comme nous pouvions nous y attendre, du caractère distinctif de chaque livre. Dans l'Exode, le trait typique est mis en relief ; dans le Deutéronome, c'est le trait *moral*. De là vient que, dans ce dernier livre, l'écrivain inspiré omet tout ce qui a rapport à la femme et aux enfants, comme étranger à son but, quoique si essentiel à la beauté et à la perfection du type d'Exode 21. Nous mentionnons cela simplement comme une des nombreuses preuves que le Deutéronome est loin d'être une répétition aride des livres qui précèdent. Il n'y a ni répétition d'un côté, ni contradiction de l'autre, mais une merveilleuse variété en parfait accord avec le dessein de Dieu et son but dans chaque livre. Et c'est à la confusion des écrivains incrédules, qui dans leur méprisable étroitesse et leur ignorance ont eu la témérité impie de lancer leurs traits contre cette magnifique portion des oracles de Dieu.

Dans notre chapitre, donc, nous avons l'aspect moral de cette intéressante institution. Le serviteur aimait son maître, et était heureux avec lui. Il préférait un esclavage perpétuel et la marque de cette servitude, auprès d'un maître qu'il aimait, à la liberté loin de lui avec un don de sa libéralité. Cela, naturellement, parlait en faveur du maître et de l'esclave ; c'est toujours bon signe quand des relations semblables sont de longue durée, tandis qu'en thèse générale, un changement perpétuel est preuve que quelque chose ne va pas moralement. Sans doute, il y a des exceptions ; et dans les relations de maître à serviteur, comme dans toutes les autres, il y a deux côtés à considérer. Il faut examiner, par exemple, si c'est le maître qui change continuellement de domestiques, ou si c'est le domestique qui change de maîtres. Dans le premier cas, les apparences seraient contre le maître ; dans le second, contre le serviteur.

Le fait est que nous avons tous à nous juger à ce sujet. Ceux d'entre nous qui sont maîtres ont à considérer s'ils cherchent réellement le bien, le bonheur et l'intérêt de leurs serviteurs. Rappelons-nous, relativement à nos serviteurs, que nous avons à penser à autre chose qu'à la quantité d'ouvrage que nous pouvons tirer d'eux. Même en ayant pour principe le commun adage « vivre et laisser vivre », nous sommes tenus de chercher de toute manière, à rendre nos serviteurs heureux, à leur faire sentir qu'ils ont un foyer sous notre toit, et qu'il ne nous suffit pas d'avoir le travail de leurs mains, mais que nous désirons aussi l'affection de leurs cœurs. On demandait une fois au chef d'un très grand établissement : « Combien de *cœurs* employez-vous ? » Il secoua la tête, et avoua avec un chagrin réel combien il y a peu de cœur dans les relations de maître à serviteur. De là, cette expression banale « employer des *mains* ».

Mais le maître chrétien est appelé à agir d'après un principe plus élevé ; il a le privilège d'être un imitateur de son maître, Christ. S'il s'en souvient, tout sera bien réglé dans ses relations avec son serviteur ; il aura soin d'étudier son divin Modèle, afin de reproduire son caractère dans tous les détails de la vie pratique journalière.

Il en est de même du serviteur chrétien. Aussi bien que son maître, il doit étudier le grand exemple mis devant lui dans le sentier et le ministère du seul vrai Serviteur qui ait jamais marché sur cette terre. Il est appelé à suivre ses traces, à s'abreuver de son Esprit, à étudier sa Parole. Il est très frappant de voir que le Saint Esprit donne plus de directions aux serviteurs qu'à toutes les autres relations prises ensemble. C'est ce que le lecteur peut voir d'un coup d'œil dans les épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens et à Tite. Le serviteur chrétien peut orner l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur, en ne détournant rien et en n'étant pas contredisant. Il peut servir le Seigneur dans les devoirs les plus ordinaires de la vie privée, d'une manière aussi efficace que l'homme appelé à parler à des milliers d'âmes sur les grandes réalités de l'éternité.

Ainsi, quand maître et serviteur sont tous deux gouvernés par des principes célestes, cherchant chacun à servir et glorifier leur seul Seigneur, ils marcheront heureusement ensemble. Le maître ne sera pas sévère, absolu, exigeant ; le serviteur ne cherchera pas son propre intérêt, ne sera pas emporté, arrogant ; chacun d'eux remplissant fidèlement ses devoirs respectifs, contribuera au bien-être et au bonheur de l'autre, à la paix et au bonheur de tout le cercle domestique. Plût à Dieu que dans chaque maison chrétienne sur cette terre, il y eût plus de conformité avec le modèle céleste !

Alors la vérité de Dieu serait justifiée, sa Parole honorée, et son Nom glorifié dans nos relations domestiques et notre vie pratique.

Au verset 18, nous avons une parole d'avertissement qui nous révèle très fidèlement, mais avec une grande délicatesse, une des choses qui se trouvent au fond du pauvre cœur humain. « Ce ne sera pas à tes yeux chose pénible de le renvoyer libre de chez toi, car il t'a servi six ans, ce qui te vaut le double du salaire d'un mercenaire ; et l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans tout ce que tu feras ».

Ces paroles sont très touchantes. Voyez comment le Dieu haut élevé condescend à plaider auprès d'un cœur d'homme, — du cœur d'un maître, — la cause de son pauvre serviteur, et établit les droits de celui-ci ! C'est comme si nous demandions une faveur pour Lui-même. Il n'omet rien de ce qui peut être en faveur du serviteur, rappelant au maître la valeur de ses six années de service, et l'encourageant par la promesse d'un surcroît de bénédictions comme récompense de sa générosité. C'est d'une beauté parfaite. L'Éternel ne veut pas seulement que l'acte de générosité s'accomplisse, mais qu'il soit fait de manière à réjouir le cœur de l'esclave. Il ne pense pas seulement à l'action en elle-même, mais à la manière dont elle est faite. Nous pouvons parfois nous astreindre à faire quelque bonne action ; nous agissons par devoir, et tout le temps il nous *semble dur* d'avoir à la faire ; ainsi tout le charme de cette action est ôté. C'est la générosité du cœur qui donne à l'acte sa valeur. Nous devrions faire le bien, de manière que celui qui en est l'objet soit assuré que notre propre cœur y trouve aussi sa joie. Voici la manière divine d'agir : « Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre » (Luc 7:42). « Il fallait faire bonne chère et se réjouir » (Luc 15:32). « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » (Luc 15:10). Oh ! puissions-nous refléter mieux cette précieuse grâce du cœur de notre Père !

Avant de terminer nos remarques sur cet intéressant chapitre, nous en citerons le dernier paragraphe. « Tu sanctifieras à l'Éternel, ton Dieu, tout premier-né mâle qui naîtra parmi ton gros bétail ou ton menu bétail. Tu ne laboureras pas avec le premier-né de ta vache ; et tu ne tondras pas le premier-né de tes brebis : tu le mangeras, toi et ta maison, devant l'Éternel, ton Dieu, d'année en année, *au lieu que l'Éternel aura choisi*. Et s'il a un défaut corporel, s'il est boiteux ou aveugle, s'il a un mauvais défaut quelconque, tu ne le sacrifieras pas à l'Éternel, ton Dieu ; tu le mangeras dans tes portes ; celui qui est impur et celui qui est pur en mangeront également, comme de la gazelle et du cerf. Seulement, tu n'en mangeras pas le sang ; tu le verseras sur la terre, comme de l'eau » (vers. 19-23).

On ne pouvait offrir à Dieu que ce qui était parfait, — le premier-né mâle, sans tache, figure de l'Agneau de Dieu offert sans nulle tache à Dieu, sur la croix pour nous, — fondement impérissable de notre paix, et précieuse nourriture de nos âmes en présence de Dieu. C'était la chose divine : l'assemblée se groupant autour du centre divin, faisant la fête dans la présence de Dieu, mangeant de ce qui était le type de Christ qui est, à la fois, notre sacrifice, notre centre et notre nourriture. Hommage éternel à son nom glorieux !

## Chapitre 16

Nous arrivons maintenant à l'une des parties les plus profondes et les plus étendues du livre du Deutéronome. L'écrivain inspiré nous y présente ce qu'on peut appeler les trois grandes fêtes principales de l'année juive, savoir : la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles, ou la Rédemption, le Saint Esprit et la gloire. Nous avons ici une vue plus restreinte de ces belles institutions que celle qui est donnée dans le Lévitique (chap. 23), où l'on compte avec le sabbat, huit fêtes ; mais si nous considérons le sabbat à part, comme étant le type du repos éternel de Dieu, il y a sept fêtes, savoir : la Pâque, la fête des pains sans levain, la fête des premiers fruits, la Pentecôte, la fête des trompettes, le jour des propitiations, et la fête des Tabernacles.

Tel est l'ordre des fêtes dans le livre du Lévitique qui, comme nous l'avons remarqué dans nos études sur ce Livre, peut être appelé « le guide du sacrificateur ». Mais dans le Deutéronome, qui est

surtout le Livre du *peuple*, nous avons moins de détails rituels, et le législateur se borne à ces grands traits moraux et nationaux, qui s'adaptent au peuple et présentent de la manière la plus simple le passé, le présent et l'avenir.

« Garde le mois d'Abib, et fais la pâque à l'Éternel, ton Dieu ; car au mois d'Abib, l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir, de nuit, hors d'Égypte. Et sacrifie la pâque à l'Éternel, ton Dieu, du menu et du gros bétail, *au lieu que l'Éternel aura choisi pour y faire habiter son nom*. Tu ne mangeras pas *avec elle de pain levé* ; pendant sept jours tu mangeras avec elle des pains sans levain, *pains d'affliction*, parce que tu es sorti en hâte du pays d'Égypte, afin que, tous les jours de ta vie, tu te souviennes du jour de ta sortie du pays d'Égypte. Et il ne se verra pas de levain chez toi, dans toutes tes limites, pendant sept jours ; et de la chair que tu sacrifieras le soir du premier jour, rien ne passera la nuit jusqu'au matin. — Tu ne pourras pas sacrifier la pâque dans l'une de tes portes, que l'Éternel, ton Dieu, te donne ; mais *au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y faire habiter son nom*, là tu sacrifieras la pâque, le soir, au coucher du soleil, au temps où tu sortis d'Égypte ; et tu la cuiras et la mangeras au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi ; et le matin tu t'en retourneras, et tu t'en iras dans tes tentes. Pendant six jours tu mangeras des pains sans levain ; et, le septième jour, il y aura une fête solennelle à l'Éternel, ton Dieu tu ne feras aucune œuvre » (vers. 1-8).

Ayant donné beaucoup de détails sur les grands principes de cette fête fondamentale, dans nos « Notes sur l'Exode », nous devons y renvoyer le lecteur s'il désire étudier le sujet. Mais il y a certains traits particuliers au Deutéronome sur lesquels nous sentons de notre devoir d'attirer l'attention. Et d'abord, remarquons le soin mis ici à spécifier le « *lieu* » où la fête devait se célébrer. L'importance pratique en est grande. Le peuple ne devait pas choisir le lieu lui-même. Au point de vue humain, il pouvait sembler assez peu important de savoir où et comment la fête devait être célébrée, pourvu qu'elle le fût. Mais que le lecteur réfléchisse sérieusement et pèse mûrement la chose, et il se convaincra qu'un jugement d'homme n'était d'aucun poids dans l'affaire ; il s'agissait de pensée et d'autorité divines. Dieu avait le droit de prescrire et de décider où il voulait rencontrer son peuple, et c'est ce qui nous est démontré dans le passage cité plus haut, où trois fois il répète ces mots : « Au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi ».

Est-ce une vaine répétition ? Que personne ne soit assez téméraire pour le penser, encore moins pour l'affirmer. La chose est tout à fait nécessaire. Et pourquoi ? À cause de notre ignorance, de notre indifférence et de notre volonté propre. Dieu, dans sa bonté infinie, prend un soin spécial à graver sur le cœur, la conscience et l'intelligence de son peuple, qu'il voulait avoir un lieu particulier où la mémorable et importante fête de la pâque devait être célébrée.

Remarquons que c'est seulement dans le Deutéronome qu'il est insisté sur le *lieu* de la célébration. Nous n'avons rien de cela dans l'Exode, parce que là on la célébrait *en Égypte* ; il n'en est pas fait mention dans les Nombres, parce que là elle était célébrée dans *le désert*. Mais, dans le Deutéronome, tout est établi avec autorité et d'une manière définie, parce que ce livre renferme les instructions qui convenaient au peuple fixé dans *le pays*. C'est une autre preuve frappante que le Deutéronome est très loin de n'être qu'une répétition stérile des livres précédents.

La raison capitale pour laquelle il est si fortement insisté sur « le lieu », dans les trois grandes solennités rapportées dans notre chapitre, est celle-ci, que Dieu voulait rassembler autour de Lui-même le peuple qu'il aimait, afin qu'ils pussent faire la fête ensemble en sa présence, que Lui pût se réjouir en eux, et eux en Lui, et les uns dans les autres, ce qui ne pouvait se faire qu'au lieu désigné de Dieu. Tous ceux qui désiraient s'approcher de l'Éternel et rencontrer son peuple, tous ceux qui désiraient un culte et une communion selon Dieu, se rendaient avec reconnaissance au centre choisi de Dieu. Quelqu'un aurait pu dire : « Ne puis-je pas faire la fête au sein de ma famille ? Quelle est la nécessité de ce long voyage ? Lorsqu'il y a sincérité de cœur, le lieu importe peu ». La seule réponse est que la preuve la meilleure et la plus claire de droiture de cœur sera le désir simple et sérieux de faire la volonté de Dieu. Il suffisait à celui qui aimait et craignait Dieu de savoir que Dieu avait désigné un lieu où il se trouverait avec son peuple ; c'est là que toute âme droite voulait se rendre. Sa

présence seule pouvait procurer joie, force et bénédiction, à toutes les grandes réunions nationales. Ce n'était pas le simple fait de se réunir en très grand nombre, trois fois l'an, pour faire la fête et se réjouir ensemble, ce qui aurait pu favoriser l'orgueil humain, la satisfaction propre et l'excitation. Non, mais se réunir pour rencontrer l'Éternel, s'assembler devant Lui, au lieu qu'il avait choisi pour faire habiter son Nom, était une joie profonde pour tout cœur vrai et loyal dans les douze tribus d'Israël. Celui qui volontairement serait resté à la maison, ou serait allé ailleurs qu'à l'endroit désigné par l'Éternel, n'aurait pas seulement négligé et insulté son Nom, mais aurait fait acte de rébellion contre son autorité suprême.

Après avoir parlé brièvement du *lieu* de la fête, jetons un coup d'œil sur la manière de la célébrer. Là aussi, comme on pouvait s'y attendre, nous trouverons ce qui caractérise notre Livre. Le trait principal ici est « les pains sans levain » ; mais le lecteur remarquera le fait intéressant que ce pain est appelé « le pain d'affliction ». Pourquoi cette désignation ? Nous comprenons tous que le pain sans levain est le type de cette sainteté de cœur et de vie si absolument essentiels à la jouissance d'une vraie communion avec Dieu. Nous ne sommes pas sauvés *par* une sainteté personnelle ; mais, grâce à Dieu, nous sommes sauvés *pour* la sainteté. Elle n'est pas le fondement de notre salut, mais un élément essentiel à notre communion. *Le levain toléré est le coup de mort de la communion et du culte.*

Nous ne devons jamais, un seul moment, perdre de vue ce grand principe, dans la vie de sainteté personnelle et de piété pratique que nous sommes tenus et qu'il est notre privilège, comme rachetés par le sang de l'Agneau, de mener de jour en jour, au milieu de la scène et des circonstances que nous traversons dans notre pèlerinage vers le ciel, notre repos éternel. Parler de communion et de culte, tandis qu'on vit dans un péché connu, est la triste preuve que nous ne connaissons rien de ces deux choses. Pour jouir de la communion avec Dieu, ou de la communion des saints, pour adorer Dieu en esprit et en vérité, il faut vivre d'une vie de sainteté personnelle, d'une vie de séparation d'avec tout mal connu. Prendre notre place dans l'assemblée du peuple de Dieu, et avoir l'air de participer à la communion et au culte qui lui appartiennent, tout en vivant dans un péché secret, ou en tolérant le mal chez les autres, c'est souiller l'assemblée, contrister le Saint Esprit, pécher contre Christ, et attirer sur soi le jugement de Dieu, qui juge *maintenant* sa maison et châtie ses enfants, afin qu'ils ne soient pas condamnés avec le monde.

Cela est bien solennel et appelle la sérieuse attention de tous ceux qui désirent réellement marcher avec Dieu, et le servir avec révérence et avec crainte. Autre chose est d'avoir saisi, par l'intelligence, la doctrine qu'enseigne le type, ou d'avoir sa grande leçon morale gravée dans le cœur et pratiquée dans la vie. Puissent tous ceux qui professent avoir leur conscience purifiée par le sang de l'Agneau, chercher à observer la fête des pains sans levain. « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever la pâte tout entière ? Ôtez le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain. Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée ; c'est pourquoi célébrons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité » (1 Cor. 5:6-8).

Mais que devons-nous comprendre par cette expression : « les pains d'affliction ? » Ne penserions-nous pas que les chants de joie, de louange, et de triomphe, seraient mieux en rapport avec une fête commémorative de la délivrance de l'esclavage et du joug des Égyptiens ? Sans doute, et il y a, en effet, un sujet de profonde et réelle joie, de reconnaissance et de louange, lorsque nous réalisons la vérité bénie d'une pleine délivrance de notre condition première avec toutes ses conséquences. Mais on voit très clairement que tels n'étaient pas les traits dominants de la fête pascale, puisqu'ils ne sont pas même nommés. Nous avons « les pains d'affliction », mais pas un mot de joie, de louange, ou de triomphe.

Pourquoi donc ? Quelle est la grande leçon morale donnée à nos cœurs par ces « pains d'affliction ? » Nous croyons qu'il y a là une figure de ces profonds exercices de cœur que le Saint Esprit produit, en nous représentant avec puissance ce qu'il en a coûté à notre adorable Seigneur et

Sauveur pour nous délivrer de nos péchés et du jugement que ces péchés méritaient. Nous avons aussi un type de ces exercices d'âme, dans « les herbes amères » d'Exode 12, et on en voit de nombreux exemples dans l'histoire des enfants d'Israël qui étaient amenés, par l'action puissante de la Parole et de l'Esprit de Dieu, à se châtier eux-mêmes et à « affliger leurs âmes » en présence de Dieu.

Qu'il nous souvienne aussi que dans ces saints exercices, il n'y a pas de vestige d'élément légal, ou d'incrédulité ; loin de là. Quand un Israélite mangeait des pains d'affliction avec la chair rôtie de l'agneau de pâque, cela exprimait-il le moindre doute ou la moindre crainte quant à son entière délivrance ? Assurément non. Il était dans le pays ; il se réunissait avec ses frères au lieu même désigné par Dieu, en sa propre présence ; comment aurait-il pu douter de son entière délivrance du pays d'Égypte ?

Mais bien qu'il n'eût ni doute, ni crainte quant à sa délivrance, il devait manger les pains d'affliction ; c'était l'élément essentiel de la fête pascale : « Parce que tu es sorti *en hâte* du pays d'Égypte, afin que, *tous les jours de ta vie*, tu te souviennes du jour de ta sortie du pays d'Égypte » (vers. 3).

C'était une œuvre très profonde et très réelle. Les Israélites ne devaient jamais oublier leur sortie du pays d'Égypte, mais en garder le souvenir, dans la terre promise, à travers toutes les générations. Ils devaient faire la commémoration de leur délivrance par une fête, emblème de ces saints exercices qui caractérisent toujours la vraie piété chrétienne.

Nous désirons appeler la sérieuse attention du lecteur chrétien sur l'ensemble de la vérité indiquée par « les pains d'affliction ». Cela est très nécessaire pour ceux qui professent être versés dans ce qu'on appelle la doctrine de la grâce. Les jeunes chrétiens surtout courent grand risque, en cherchant à éviter le légalisme et l'esprit de servitude, de se jeter dans l'extrême opposé, le relâchement — ce piège terrible. Les chrétiens âgés et expérimentés ne sont pas si exposés à tomber dans ce triste mal ; ce sont les jeunes gens qui, parmi nous, ont un si grand besoin d'être solennellement avertis.

Ils entendent beaucoup parler du salut par grâce, de justification par la foi, d'affranchissement de la loi, et de tous les privilèges particuliers à la position chrétienne. Il est à peine nécessaire de dire que toutes ces choses sont d'une importance capitale, et qu'il est impossible d'en entendre trop parler. Des milliers de chers enfants de Dieu restent jour après jour dans les ténèbres, le doute et une servitude légale, par ignorance de ces grandes vérités fondamentales.

Mais, d'un autre côté, combien y en a-t-il qui ont saisi par l'intelligence les principes de la grâce et qui, à en juger par leurs habitudes, leurs manières, leur genre de vie, connaissent bien peu la puissance sanctifiante de ces grands principes, leur influence dans le cœur et dans la vie !

Pour en revenir à la doctrine de la fête pascale, il n'eût pas été selon la pensée de Dieu que quelqu'un essayât de célébrer la fête sans les pains sans levain, « les pains d'affliction ». Une telle chose n'aurait pas été tolérée en Israël. C'était un ingrédient absolument essentiel. Soyons donc assurés que, pour nous aussi, chrétiens, une partie intégrale de la fête que nous sommes appelés à célébrer, est de cultiver la sainteté personnelle et cette condition d'âme si bien exprimée par « les herbes amères » d'Exode 12, ou par « les pains d'affliction » du Deutéronome, et dont ces derniers paraissent être la figure permanente pour le pays. Nous avons grand besoin de ces sentiments, de ces affections spirituelles, de ces profonds exercices d'âme que le Saint Esprit produit en révélant à nos cœurs les souffrances de Christ, — ce qu'il Lui en a coûté pour effacer nos péchés, ce qu'il a enduré pour nous, lorsque les flots et les vagues de la juste colère de Dieu contre nos péchés, ont passé sur Lui. Nous manquons malheureusement beaucoup (s'il est permis de parler pour d'autres) de cette profonde contrition qui provient d'un cœur occupé spirituellement des souffrances et de la mort de notre précieux Sauveur. Autre chose est d'avoir la conscience purifiée par le sang de Christ, autre chose d'avoir la mort de Christ appliquée spirituellement au cœur, et la croix de Christ appliquée d'une manière pratique à tout le cours et le caractère de notre vie.

Comment se fait-il que nous puissions si légèrement commettre des péchés en pensées, en paroles et en actes ? Comment peut-il y avoir tant de légèreté, d'insoumission, d'indulgence pour soi-même, tant d'aises charnelles, tant de ce qui est superficiel et frivole ? N'est-ce pas parce que la chose dont « les pains d'affliction » sont le type, manque dans nos fêtes ? Nous n'en saurions douter. Nous craignons qu'il n'y ait un manque déplorable de profondeur et de sérieux dans notre christianisme. On parle et l'on discute trop sur les profonds mystères de la foi chrétienne ; il y a trop de connaissance intellectuelle sans puissance intérieure.

Nous devons apporter à cela la plus sérieuse attention. Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'une des causes de ce triste état de choses ne soit une certaine manière de prêcher l'évangile, suivie, sans doute, avec les meilleures intentions, mais qui n'en est pas moins pernicieuse dans son effet moral. C'est très bien de prêcher le simple évangile ; il ne peut être plus simplement proposé que Dieu ne l'a fait par son Saint Esprit dans l'Écriture. Mais nous sommes persuadés qu'il y a une défectuosité très grave dans le genre de prédication dont nous parlons. Elle manque de profondeur spirituelle, de sainte gravité. Dans l'effort fait pour combattre le légalisme, il y a une tendance au relâchement. Or si le légalisme est un grand mal, le relâchement en est un encore plus grand. Il importe de se tenir en garde contre ces deux formes de mal. La grâce est le remède contre le premier, et la vérité contre le dernier ; mais la sagesse et l'intelligence spirituelles sont nécessaires pour nous rendre capables de maintenir les deux à leur place et les appliquer convenablement. Si, par exemple, nous rencontrons une âme profondément exercée sous l'action puissante de la vérité, travaillée par le ministère du Saint Esprit, il s'agit dans ce cas de verser les consolations de la pure et précieuse grâce de Dieu, telle qu'elle est déployée dans le sacrifice divinement efficace de Christ. Voilà le remède divin pour un cœur brisé, un esprit contrit, une conscience convaincue de péché. Lorsqu'un sillon profond a été creusé par le soc spirituel, il ne nous reste qu'à y jeter la semence incorruptible de l'évangile de Dieu, avec l'assurance qu'elle y germera et portera du fruit en sa saison.

Mais, d'un autre côté, Si nous voyons une personne sans sérieux et n'annonçant en rien un cœur brisé, parler avec emphase de la grâce, en s'élevant hautement contre le légalisme, et en cherchant d'une manière tout humaine à montrer un moyen facile d'être sauvé ; c'est le cas d'appliquer solennellement la *vérité* au cœur et à la conscience.

Nous craignons qu'il n'y ait beaucoup de ce dernier élément dans l'église professante. Pour parler le langage de notre type, il y a une tendance à séparer la pâque de la fête des pains sans levain, c'est-à-dire à se reposer sur le fait qu'on est délivré du jugement, et à oublier l'agneau *rôti*, les pains de *sainteté*, et les pains d'*affliction*. En réalité, ces choses ne peuvent être séparées, puisque Dieu les a réunies ; c'est pourquoi nous ne pouvons croire qu'une âme puisse réellement jouir de la précieuse vérité que « notre pâque, Christ, a été sacrifiée », et ne pas chercher à célébrer « la fête avec des pains sans levain de sincérité et de vérité ». Quand le Saint Esprit déploie devant nos cœurs quelque chose de la profonde bénédiction, du prix et de l'efficace de la mort de notre Seigneur Jésus Christ, il nous amène à méditer sur le mystère de ses souffrances, à repasser dans nos cœurs tout ce par quoi il a dû passer pour nous, tout ce qu'Il Lui en a coûté pour nous sauver des conséquences éternelles du péché auquel, hélas ! nous nous laissons aller si souvent avec légèreté. Or c'est là un travail très profond et saint, qui conduit l'âme à ces exercices dont « les pains d'affliction », dans la fête des pains sans levain, étaient l'image. Il y a une grande différence entre les sentiments que nous éprouvons en nous occupant de nos péchés, et ceux qui proviennent de la vue des souffrances de Christ pour ôter ces péchés.

Nous ne pouvons, il est vrai, jamais oublier nos péchés, et la profondeur de l'abîme d'où nous avons été tirés ; mais c'est une chose de considérer l'abîme, et une autre bien différente et plus profonde de penser à la grâce qui nous en a retirés, et à tout ce qu'il en a coûté à notre précieux Sauveur. C'est de cela surtout qu'il nous est si nécessaire de garder continuellement le souvenir dans nos cœurs. Nous sommes si légers, si prompts à oublier !

Nous avons bien besoin de regarder à Dieu, et de lui demander instamment de nous rendre capables d'entrer plus profondément et d'une manière plus pratique dans les souffrances de Christ, et d'appliquer la croix à tout ce qui en nous Lui est contraire. C'est ce qui donnera plus de profondeur à notre piété, plus de délicatesse à nos consciences, ce qui produira une aspiration intense vers la sainteté de cœur et de vie, une séparation pratique d'avec le monde, en toutes choses, une sainte soumission, une vigilance jalouse sur nous-mêmes, nos pensées, nos paroles, nos voies, en un mot sur toute notre conduite dans la vie journalière. Combien cela donnerait au christianisme un caractère différent de celui que nous voyons autour de nous, et qu'hélas ! nous montrons dans notre propre histoire personnelle ! Puisse l'Esprit de Dieu, par son ministère direct et puissant, nous faire toujours mieux comprendre ce que signifient « l'agneau rôti », « les pains *sans levain* », et « les pains d'affliction » (\*).

(\*) Le lecteur trouvera des remarques plus détaillées sur la pâque et la fête des pains sans levain, dans les Notes sur l'Exode 12 et Nombres 9. Dans ce dernier chapitre particulièrement, il verra le rapport qui existe entre la pâque et la cène, sujet du plus profond intérêt et d'une immense importance pratique. La pâque anticipait la mort de Christ ; la cène la rappelle. Ce que la pâque était pour l'Israélite fidèle, la cène l'est pour l'Église. Si ces vérités étaient mieux comprises, cela aiderait à combattre le relâchement, l'indifférence et l'erreur, qui dominent maintenant quant à la table et à la cène du Seigneur.

Il doit paraître étrange à celui qui vit habituellement dans la sainte atmosphère des Écritures, de voir la confusion de pensées et la diversité de pratique à l'égard de ce sujet si important, présenté d'une manière si claire et si simple dans la parole de Dieu.

Il ne peut être mis en question par quiconque s'incline devant l'Écriture, que les apôtres et l'Église primitive se réunissaient le premier jour de la semaine pour rompre le pain. Il n'y a pas même une ombre de fondement dans le Nouveau Testament à vouloir limiter cette ordonnance si précieuse à être célébrée une fois par mois, ou tous les trois ou six mois. On ne peut considérer cela que comme une intervention humaine dans une institution divine. Nous savons qu'on cherche à se prévaloir de ces paroles « Faites ceci, toutes les fois, etc. » (1 Cor. 11:26) ; mais nous ne voyons pas comment elles peuvent servir de base à un argument quelconque, devant ce que nous lisons dans les Actes des Apôtres, chap. 20:7. Le premier jour de la semaine est, incontestablement, le jour où l'Église doit célébrer la cène.

Le lecteur chrétien admet-il cela ? Et s'il l'admet, agit-il en conséquence ? C'est une chose sérieuse de négliger une ordonnance spéciale de Christ, établie par Lui dans des circonstances si touchantes, la nuit même où il fut trahi. Tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus Christ en sincérité, désirent assurément se souvenir de Lui, de cette manière spéciale, selon ses propres paroles : « Faites ceci en mémoire de moi » (1 Cor. 11:24). Pouvons-nous comprendre que quelqu'un, aimant réellement Christ, puisse vivre dans une négligence habituelle de ce précieux mémorial ? Si un Israélite avait négligé de célébrer la pâque, il aurait été « retranché ». Mais c'était la loi et nous sommes sous la grâce, dira-t-on. C'est vrai, mais est-ce une raison pour négliger le commandement de notre Seigneur ?

Nous recommandons ce sujet à l'attention sérieuse du lecteur. Il embrasse bien plus que la plupart d'entre nous ne le pensent. L'histoire entière de la cène dans ces vingt derniers siècles est remplie d'intérêt et d'instruction. La manière dont on a traité la table du Seigneur est un index moral de la vraie condition de l'Église. Dans la mesure où l'Église s'est éloignée de Christ et de sa Parole, elle a négligé et perverti la précieuse institution de la cène. D'un autre côté, toutes les fois que l'Esprit de Dieu a agi avec puissance dans l'Église, la cène a trouvé sa vraie place dans le cœur des siens.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur ce sujet dans une simple note ; nous avons désiré seulement le présenter au lecteur, et nous espérons qu'il sera conduit à l'étudier pour lui-même. Nous ne doutons pas qu'il n'y trouve intérêt et profit.

Considérons maintenant brièvement la fête de la Pentecôte qui suit la Pâque. « Tu compteras sept semaines ; depuis que la faucille commence à être mise aux blés, tu commenceras à compter sept semaines, et tu célébreras la fête des semaines à l'Éternel, ton Dieu, avec un tribut d'offrande volontaire de ta main, que tu donneras selon que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni. Et tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu, toi, et ton fils, et ta fille, et ton serviteur, et ta servante, et le Lévite qui est dans tes portes, et l'étranger, et l'orphelin, et la veuve, qui sont au milieu de toi, *au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y faire habiter son nom*. Et tu te souviendras que tu as été serviteur en Égypte, et tu garderas et tu pratiqueras ces statuts » (vers. 9-12). La pâque représente la mort de Christ. La gerbe des prémices est le type frappant de Christ ressuscité. Et, dans la fête des semaines, nous avons en figure devant nous la descente du Saint Esprit, cinquante jours après la résurrection.

On comprend que nous parlons de ce que ces fêtes nous communiquent des pensées de Dieu à notre égard, indépendamment de l'intelligence qu'avait Israël de leur signification. Notre privilège est de considérer toutes ces institutions typiques à la lumière du Nouveau Testament ; et nous sommes remplis d'admiration devant la beauté, la perfection divine et l'ordre de tous ces types merveilleux.

Non seulement cela, mais nous voyons — ce qui a une immense valeur pour nous — comment les Écritures du Nouveau Testament se relient à celles de l'Ancien ; nous voyons la belle unité du volume divin, et combien il est manifeste qu'un seul et même Esprit ait inspiré le tout, du commencement à

la fin. Nous sommes ainsi fortifiés intérieurement dans notre foi en la précieuse vérité de la divine inspiration des Saintes Écritures, et nos cœurs sont gardés contre toutes les attaques blasphématoires des écrivains incrédules. Nos âmes s'élèvent jusqu'au sommet de la montagne où les gloires morales du livre divin brillent sur nous dans tout leur éclat céleste, et d'où nous pouvons voir rouler à nos pieds les nuages et le brouillard glacial des pensées de l'incrédulité ; elles ne peuvent nous affecter, car elles sont bien loin au-dessous du niveau où, par la grâce infinie de Dieu, nous sommes placés. Les écrivains incrédules ne savent absolument rien des gloires morales de l'Écriture, mais il y a une chose dont la certitude fait trembler, savoir qu'un moment passé dans l'éternité anéantira les pensées de tous les incrédules et athées qui ont divagué en parlant ou en écrivant contre la Bible et son Auteur.

En examinant les détails de cette fête si intéressante des semaines ou de la Pentecôte, nous sommes frappés de la différence qu'elle présente avec la fête des pains sans levain. En premier lieu, il est parlé d'une « offrande volontaire ». Nous avons ici une figure de l'Église formée par le Saint Esprit, et présentée à Dieu comme « une sorte de prémices de ses créatures » (Jac. 1:18).

Nous nous sommes arrêtés sur ce trait du type dans les « Notes sur le Lévitique », chap. 23, c'est pourquoi nous n'y revenons pas ; nous nous bornerons à ce qui est spécial au caractère du Deutéronome. Le peuple devait offrir un tribut d'offrande volontaire, selon que l'Éternel, son Dieu, l'avait béni. Il n'y avait rien de semblable dans la Pâque, parce que cette fête préfigurait Christ s'offrant Lui-même pour nous en sacrifice ; et non pas une offrande venant de nous. La fête de Pâque nous rappelle notre délivrance du péché et de Satan, et ce que cette délivrance a coûté. Nous y voyons les souffrances profondes de notre précieux Sauveur préfigurées par l'agneau rôti. Nous nous souvenons que nos péchés étaient sur Lui. Il a été froissé pour nos iniquités, jugé à notre place, et cette pensée conduit à une profonde contrition du cœur, à ce que nous pouvons appeler la vraie repentance chrétienne. Car il ne faut jamais oublier que la repentance n'est pas la simple émotion passagère d'un pécheur qui ouvre pour la première fois les yeux sur son état, mais que c'est l'état moral permanent du chrétien à la vue de la croix et de la passion de notre Seigneur Jésus Christ. Si l'on comprenait mieux cette vérité, si l'âme y entraît plus pleinement, on verrait dans la vie et le caractère chrétiens une profondeur et une solidité qui manquent, hélas ! à la plupart d'entre nous.

Mais, dans la fête de Pentecôte, nous voyons la puissance du Saint Esprit et les effets divers de sa présence bénie en nous et avec nous. Il nous rend capables de présenter nos corps et tout ce que nous avons en offrande volontaire à notre Dieu, selon qu'il nous a bénis. Ceci, il est à peine nécessaire de le dire, ne peut être produit que par la puissance du Saint Esprit ; et c'est pourquoi le type frappant nous en est présenté non dans la Pâque qui préfigure la mort de Christ, ni dans la fête des pains sans levain, qui démontre l'effet moral de cette mort sur nous, en repentance, en jugement de soi-même, et en sainteté pratique ; mais, dans la Pentecôte, type reconnu du don précieux de l'Esprit Saint.

Or c'est l'Esprit qui nous rend capables de saisir les droits de Dieu sur nous — droits qui ne peuvent être mesurés que par l'étendue de la bénédiction divine. Il nous donne de voir et de comprendre que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons appartient à Dieu. Il nous donne de prendre plaisir à nous consacrer à Dieu tout entier, âme, esprit et corps, ce qui est vraiment « une offrande volontaire » ; il n'y a pas un atome de servitude, car « là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté » (2 Cor. 3:17).

En résumé, nous avons ici l'esprit et le caractère moral de toute la vie et de tout le service chrétiens. Une âme sous la loi ne peut en comprendre ni la force ni la beauté, parce qu'elle n'a jamais reçu l'Esprit. Les deux choses sont tout à fait incompatibles. C'est ce que l'apôtre dit aux pauvres assemblées égarées de Galatie : « Je voudrais seulement apprendre ceci de vous : avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des œuvres de loi ou de l'ouïe de la foi ?... Celui donc qui vous fournit l'Esprit et qui opère des miracles au milieu de vous, le fait-il sur le principe des œuvres de loi ou de l'ouïe de la foi ? » (Gal. 3:2, 5). Le précieux don de l'Esprit est une conséquence de la mort, de la

résurrection, de l'ascension, et de la glorification de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ, et ne peut ainsi avoir quoi que ce soit de commun avec les « œuvres de loi » de quelque nature qu'elles soient. La présence du Saint Esprit sur la terre, son habitation avec tous les vrais croyants et en eux est une grande vérité caractéristique du christianisme, qui n'était pas et ne pouvait pas être connue dans les temps de l'Ancien Testament. Elle ne l'était même pas des disciples durant la vie de notre Seigneur sur la terre. Il leur dit Lui-même, à la veille de les quitter : « Toutefois je vous dis la vérité : Il vous est avantageux que moi je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jean 16:7).

Cela prouve de la manière la plus concluante que ceux-là même qui jouissaient du grand et précieux privilège de vivre dans la compagnie personnelle du Seigneur, devaient être placés dans une position plus avantageuse encore par son départ et la venue du Consolateur. Nous lisons encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera en vous » (Jean 14:15-17). Nous ne pouvons ici essayer d'entrer avec détails dans ce sujet si vaste ; l'espace nous manquerait, quelque bonheur que nous eussions à le faire. Il faut nous borner à relever un ou deux points suggérés par la fête des semaines, telle que notre chapitre nous la présente.

Nous avons fait allusion au fait si intéressant que l'Esprit de Dieu est la source vivante et la puissance d'une vie de dévouement et de consécration personnelle préfigurée par « le tribut d'une offrande volontaire ». Le sacrifice de Christ est le fondement, et la présence du Saint Esprit la puissance de la consécration du chrétien à Dieu — esprit, âme et corps. « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 12:1).

Mais il y a un autre point du plus profond intérêt présenté au verset 11 de notre chapitre : « Et tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu ». Nous n'avons rien de semblable dans la Pâque, ni dans la fête des pains sans levain. La joie n'aurait été en rapport moral ni avec l'une ni avec l'autre de ces fêtes. Il est vrai que la Pâque est la base même de toute la joie que nous pouvons réaliser ou que nous réaliserons jamais ici-bas ou dans l'éternité, mais cette fête nous fait toujours penser à la mort de Christ, à ses souffrances, à ses douleurs, à tout ce qu'il a enduré quand les vagues et les flots de la juste colère de Dieu passaient sur son âme. C'est sur ces profonds mystères que nos cœurs devraient surtout se fixer quand nous sommes réunis autour de la table du Seigneur, et que nous célébrons la fête qui rappelle sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Mais, dans la fête de Pentecôte, la joie était un des traits dominants. Nous n'y voyons ni « herbes amères », ni « pains d'affliction », parce que cette fête est le type de la venue de l'autre Consolateur, de la descente du Saint Esprit procédant du Père, et envoyé par Christ ressuscité, monté en haut, et glorifié dans le ciel, pour remplir le cœur des siens de louange, d'actions de grâce et d'allégresse, les amenant dans une pleine et heureuse communion avec leur Chef glorifié, dans son triomphe sur le péché, la mort, l'enfer, Satan, et toutes les puissances des ténèbres. La présence de l'Esprit est liée à la liberté, la lumière, la puissance et la joie. C'est ainsi que nous lisons : « Les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint » (Actes 13:52). Les doutes, la crainte et la servitude légale s'enfuient devant le précieux ministère du Saint Esprit.

Mais il nous faut distinguer entre son œuvre en nous et son habitation en nous ; entre l'acte par lequel il vivifie et le fait qu'il est le sceau mis sur nous. La première lueur de conviction de péché dans l'âme est le résultat de l'action de l'Esprit. C'est son opération bénie qui conduit à toute vraie repentance, et cela ne produit pas la joie. C'est une chose bonne, nécessaire, et même absolument indispensable, mais loin de donner de la joie, elle produit une profonde douleur. Mais quand, par la grâce, nous sommes rendus capables de croire en un Sauveur ressuscité et glorifié, alors le Saint Esprit vient faire sa demeure en nous comme sceau de notre acceptation et arrhes de notre héritage.

Or cela nous remplit d'une joie inexprimable et glorieuse ; et étant ainsi comblés nous-mêmes, nous devenons des canaux de bénédiction pour d'autres. « Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié » (Jean 7:38-39). L'Esprit est la source de la puissance et de la joie dans le cœur du croyant. Il nous qualifie, nous remplit, et nous emploie pour être des vases qui administrent la bénédiction aux pauvres âmes altérées qui nous entourent. Il nous unit à l'Homme dans la gloire, nous maintient dans une communion vivante avec Lui, et nous qualifie pour être, dans notre faible mesure, l'expression de ce qu'il est. Chaque mouvement du chrétien devrait répandre la bonne odeur de Christ. Si quelqu'un prétend être chrétien et montre un caractère profane, des sentiments égoïstes, un esprit d'avarice, de convoitise et de mondanité, un cœur ambitieux, jaloux, envieux ou orgueilleux, il renie sa profession, déshonore le saint nom de Christ, et jette l'opprobre sur ce glorieux christianisme qu'il professe et duquel nous avons le beau type dans la fête des semaines, — fête spécialement caractérisée par la joie, — joie qui a sa source dans la bonté de Dieu, qui se répand au près et au loin, et qui embrasse dans son cercle béni tout ce qui est souffrant ou nécessiteux. « Et tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu, toi, et ton fils, et ta fille, et ton serviteur, et ta servante, et le *Lévite* qui est dans tes portes, et l'*étranger*, et l'*orphelin*, et la *veuve*, qui sont au milieu de toi » (vers. 11).

Que cela est beau ! Quelle perfection de sentiments ! Oh ! si le monde pouvait en voir l'anti-type plus fidèlement reproduit par nous ! Où sont ces eaux rafraîchissantes qui devraient jaillir de l'Église de Dieu ? Où sont ces épîtres de Christ connues et lues de tous les hommes ? Où pouvons-nous voir dans les voies du peuple de Dieu une reproduction de la vie de Christ, telle que nous puissions nous écrier : « Voilà du vrai christianisme » ? Oh ! puisse l'Esprit de Dieu réveiller dans nos cœurs un désir plus intense d'être plus conformes à l'image de Christ, en toutes choses ! Qu'il daigne revêtir de sa toute-puissance sa Parole que nous avons dans nos mains et dans nos maisons, afin qu'elle parle à nos cœurs et à nos consciences, et nous conduise à juger et nous-mêmes, et nos voies, et nos associations, à la clarté de sa céleste lumière, et qu'ainsi le nombre augmente de ces vrais témoins entièrement dévoués à Jésus et rassemblés en son nom en dehors de tout, pour attendre sa venue !

Nous nous arrêterons maintenant un moment sur la belle institution de la fête des tabernacles, qui complète d'une manière si remarquable la série des vérités présentées dans notre chapitre.

« Tu célébreras la fête des tabernacles pendant sept jours, quand tu auras recueilli les produits de ton aire et de ta cuve. Et tu te réjouiras dans ta fête, toi, et ton fils, et ta fille, et ton serviteur, et ta servante, et le *Lévite*, et l'*étranger*, et l'*orphelin*, et la *veuve*, qui sont dans tes portes. Tu feras pendant sept jours la fête à l'Éternel, ton Dieu, *au lieu que l'Éternel aura choisi*, car l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toute ta récolte et dans tout l'ouvrage de tes mains ; et tu ne seras que joyeux. Trois fois l'an tout mâle d'entre vous paraîtra devant l'Éternel, ton Dieu, *au lieu qu'il aura choisi* : à la fête des pains sans levain, et à la fête des semaines, et à la fête des tabernacles ; et on ne paraîtra pas devant l'Éternel à vide, mais chacun selon ce que sa main peut donner, selon la bénédiction de l'Éternel, ton Dieu, laquelle il te donnera » (vers. 13-17).

Nous avons ici le type frappant et magnifique de l'avenir d'Israël. La fête des tabernacles n'a pas encore eu son antitype. La Pâque et la Pentecôte ont eu leur accomplissement dans la précieuse mort de Christ, et la descente du Saint Esprit ; mais la troisième grande solennité nous porte en avant, vers les temps « du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps » (Actes 3:21). Que le lecteur remarque d'abord particulièrement le moment où cette fête devait se célébrer. C'était « quand tu auras recueilli les produits de ton aire et de ta cuve » ; en d'autres termes, c'était après la moisson et la vendange ; et il y a une différence très marquée entre ces deux choses. L'une parle de grâce, l'autre de jugement. À la fin du siècle, Dieu assemblera son froment dans son grenier ; et alors la vendange sera foulée, dans un jugement terrible.

Nous avons, au quatorzième chapitre de l'Apocalypse, un passage très solennel se rapportant au sujet placé devant nous. « Et je vis : et voici une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis, semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille tranchante. Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée : Lance ta faucille et moissonne car l'heure de moissonner est venue, parce que la moisson de la terre est desséchée. Et celui qui était assis sur la nuée mit sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée » (vers. 14-16). Là nous avons la moisson ; et ensuite : « Un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant lui aussi une faucille tranchante. Et un autre ange, ayant pouvoir sur le feu », emblème du jugement, « sortit de l'autel et, en jetant un grand cri, il cria à celui qui avait la faucille tranchante, disant : Lance ta faucille tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins ont mûri. Et l'ange mit sa faucille sur la terre, et vendangea la vigne de la terre, et jeta les grappes dans la grande cuve du courroux de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville ; et de la cuve il sortit du sang jusqu'aux mors des chevaux, sur un espace de mille six cents stades » (vers. 17-20). Espace équivalant à toute la longueur du pays de la Palestine !

Or ces figures apocalyptiques placées devant nous d'une manière si caractéristique, sont des scènes qui doivent se passer avant la célébration de la fête des tabernacles. Christ assemblera son froment dans son grenier céleste, et après cela il viendra et fera fondre ses jugements sur la chrétienté. Ainsi, chaque section du volume inspiré, Moïse, les Psaumes, les prophètes, les évangiles, — c'est-à-dire les actes de Christ, — les actes du Saint Esprit, les épîtres et l'Apocalypse, tous tendent à établir d'une manière incontestable le fait que le monde ne sera pas converti par l'Évangile, que l'état de choses sur la terre n'ira pas en s'améliorant, mais au contraire ira de mal en pis. Le temps glorieux préfiguré par la fête des tabernacles, doit être précédé par la vendange de la vigne de la terre, dont les grappes seront jetées et foulées dans la grande cuve du courroux du Dieu Tout-Puissant.

Comment se fait-il que devant une telle quantité de preuves divines, fournies par chaque section du canon inspiré, les hommes persistent à nourrir le vain espoir d'un monde converti par l'Évangile ? Que signifient « le froment rassemblé et la cuve foulée » ? Assurément, ce n'est pas un monde converti. On nous dira peut-être que nous ne pouvons baser quelque chose sur les types mosaïques et les symboles apocalyptiques. Peut-être bien, si nous n'avions que des types et des symboles. Mais quand les rayons accumulés de la lumière céleste de l'inspiration convergent sur ces types et ces symboles et en révèlent la profonde signification à nos âmes, nous les trouvons en parfaite harmonie avec les voix des prophètes et des apôtres, et les enseignements vivants de notre Seigneur lui-même. En un mot, tous parlent le même langage, tous enseignent la même leçon, portent le même témoignage, non équivoque, à la solennelle vérité qu'à la fin du siècle présent, au lieu d'un monde converti, préparé pour un millenium spirituel, il y aura une vigne couverte de ces grappes entièrement mûres pour la cuve de la colère du Dieu Tout-Puissant.

Oh ! si tous, hommes et femmes dans la chrétienté, avec ceux qui les enseignent, pouvaient appliquer leurs cœurs à ces solennelles réalités ! Puissent ces choses entrer dans leurs oreilles et pénétrer dans les profondeurs de leurs cœurs, de telle manière qu'ils jettent au vent les illusions qu'ils chérissent, et acceptent à la place la vérité de Dieu si pleinement et clairement établie !

Mais nous devons terminer cette division de notre Livre, et, auparavant, rappeler au lecteur chrétien que nous avons à montrer dans notre vie de chaque jour l'influence bénie de toutes les grandes vérités présentées dans les trois types intéressants que nous venons de méditer. Le christianisme est caractérisé par ces trois grands faits fondamentaux, la rédemption, la présence du Saint Esprit et l'espérance de la gloire. Le chrétien est sauvé par le précieux sang de Christ, scellé par le Saint Esprit, et il attend le Sauveur.

Oui, bien-aimé lecteur, ce sont des faits bien établis, des réalités divines, de grandes vérités fondamentales. Ce ne sont pas simplement des principes ou des opinions, mais des vérités destinées à être une puissance vivante dans nos âmes, et à briller dans nos vies. Voyez combien ces choses

solennelles, sur lesquelles nous nous sommes arrêtés, sont essentiellement pratiques ; remarquez aussi quels accents de louange, d'actions de grâce, de joie et de bénédiction se faisaient entendre dans l'assemblée d'Israël, lorsqu'elle était réunie autour de l'Éternel au lieu qu'il avait choisi. La louange et les actions de grâce montaient à Dieu, et les flots bénis d'une généreuse bienfaisance découlaient du cœur sur tous ceux qui étaient dans le besoin. « Trois fois l'an tout mâle d'entre vous paraîtra devant l'Éternel, ton Dieu,... *et on ne paraîtra pas devant l'Éternel à vide, mais chacun selon ce que sa main peut donner, selon la bénédiction de l'Éternel, ton Dieu, laquelle il te donnera* » (vers. 16-17).

Quelles paroles ! Ils ne devaient pas se présenter devant la face de l'Éternel à vide ; ils devaient venir le cœur plein de louange et les mains pleines des fruits de la bonté divine, pour réjouir les cœurs des ouvriers du Seigneur et ceux de ses pauvres. L'Éternel rassemblait son peuple autour de Lui, pour le remplir de joie et d'allégresse et faire d'eux les canaux de ses bénédictions pour les autres. Ils ne devaient pas rester sous leur vigne et sous leur figuier, et là se féliciter mutuellement des richesses variées qui les entouraient. Cela aurait pu être juste et bon à sa place ; mais cela n'aurait pas pleinement répondu à la pensée et au cœur de Dieu. Non ; trois fois l'an ils devaient se lever et se rendre au lieu que l'Éternel avait désigné pour les rassembler, et là entonner leurs alléluias à l'Éternel, leur Dieu, et là aussi, faire participer libéralement ceux qui étaient dans le besoin à tout ce qui leur avait été accordé. Dieu accordait à son peuple le magnifique privilège de réjouir le cœur du Lévite, de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin. C'est là l'œuvre à laquelle il prend Lui-même son plaisir, béni en soit à jamais son nom, et il voulait faire partager ce bonheur à son peuple. Il voulait qu'on connût, qu'on vît, et qu'on sentît que le lieu où il rencontrait son peuple était une sphère de joie et de louanges, et un centre d'où des fleuves de bénédiction devaient déborder dans toutes les directions.

Toutes ces choses ne renfermeraient-elles pas une instruction pour l'Église de Dieu ? Ne parlent-elles pas au cœur de celui qui écrit et de ceux qui lisent ces lignes ? Assurément, et puissions-nous en faire notre profit ! Puisse la grâce ineffable de Dieu agir sur nos cœurs, de telle sorte qu'ils soient remplis d'adoration et que nos mains soient pleines de bonnes œuvres. Si les ombres et les types de nos bénédictions donnaient lieu à tant d'actions de grâce et d'active bienfaisance, combien plus puissant devrait être l'effet des bénédictions elles-mêmes !

Mais, hélas ! est-ce que nous réalisons nos bénédictions ? Est-ce que nous nous les approprions ? Est-ce que nous les saisissons avec la force que donne une foi simple ? C'est là tout le secret. Trouve-t-on beaucoup de chrétiens de profession dans la pleine et entière jouissance de ce dont la Pâque était un type, savoir la délivrance du jugement et de ce présent siècle mauvais ? Les voit-on dans la pleine et entière jouissance de leur Pentecôte, c'est-à-dire de l'habitation en eux du Saint Esprit, qui est le sceau, le gage, l'onction et le témoin ? Demandez à la grande majorité des professants s'ils ont reçu le Saint Esprit, et voyez ce qu'ils vous répondront. Et le lecteur, quelle réponse fera-t-il ? Peut-il dire : « Oui, Dieu soit béni, *je sais* que je suis lavé dans le précieux sang de Christ, et scellé du Saint Esprit » ? Il est à craindre qu'un nombre de personnes comparativement petit, dans la multitude de professants qui nous entourent, connaissent ces précieuses vérités qui, néanmoins, sont le privilège assuré du membre le plus infime du corps de Christ.

De même quant à la fête des tabernacles, combien peu en comprennent la signification ! Il est vrai qu'elle n'a pas encore été accomplie, mais le chrétien est appelé à vivre dans la puissance actuelle de son antitype. « Or la foi est l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit pas » (Héb. 11:1). Notre vie doit être gouvernée et notre caractère formé par la double influence de la « grâce » dans laquelle nous sommes, et de la « gloire » que nous attendons.

Mais si les âmes ne sont pas établies dans la grâce, si elles ne savent pas même que leurs péchés sont pardonnés ; si on leur enseigne que c'est de la présomption que d'être assuré de son salut, et qu'il convient de rester dans l'humilité et de vivre dans des doutes et des craintes perpétuelles ; si on leur dit que personne ne peut être sûr de son salut avant de paraître devant le tribunal de Christ,

comment pourraient-elles se tenir sur un terrain chrétien, manifester les fruits de la vie chrétienne, ou chérir ce qui est l'espérance propre du chrétien ? Si un Israélite avait douté qu'il fût fils d'Abraham, ou membre de la congrégation de l'Éternel, ou dans le pays, comment aurait-il pu célébrer la fête des pains sans levain, celle de la Pentecôte, ou celle des tabernacles ? Elles n'auraient eu pour lui ni sens, ni valeur ; nous pouvons même affirmer qu'aucun Israélite n'aurait pu avoir une pensée aussi absurde.

Comment se fait-il donc que des chrétiens professants, dont plusieurs sont de vrais enfants de Dieu, nous n'en doutons pas, semblent ne jamais pouvoir prendre possession du terrain chrétien ? Leur vie se passe dans le doute et la crainte. Leurs exercices et leurs services religieux, au lieu d'être l'expression de la vie qu'ils possèdent et dont ils jouissent, sont accomplis par eux comme une obligation légale et une préparation morale à la vie à venir. Beaucoup d'âmes, vraiment pieuses, demeurent toute leur vie dans cet état, et quant à « la bienheureuse espérance » que la grâce a mise devant nous pour réjouir nos cœurs et pour nous détacher des choses présentes, elles ne la comprennent pas, ou ne s'y arrêtent pas. Elles la traitent de simple utopie, caressée par quelques enthousiastes ici et là. Elles attendent le jour du jugement, au lieu d'attendre « l'étoile brillante du matin ». Elles prient pour le pardon de leurs péchés et demandent à Dieu de leur donner son Saint Esprit, tandis qu'elles devraient se réjouir dans l'assurance qu'elles possèdent la vie éternelle, la justice divine et l'Esprit d'adoption.

Tout cela est en opposition directe avec l'enseignement clair et simple du Nouveau Testament, c'est entièrement étranger à l'esprit du christianisme, propre à détruire la paix du chrétien et à empêcher tout culte vrai et intelligent, tout service ou témoignage. Il est certes impossible de se présenter devant le Seigneur, le cœur rempli d'actions de grâces pour des privilèges dont on ne jouit pas, ou les mains pleines de bénédictions que l'on n'a jamais réalisées.

Nous appelons sur cet important sujet la sérieuse attention de tous les enfants de Dieu dispersés dans l'église professante. Nous les supplions de sonder les Écritures et de voir s'il s'y trouve un seul passage autorisant les âmes à être tenues toute leur vie dans les ténèbres, le doute et l'esclavage. Il s'y trouve de solennels avertissements, des appels pressants, de sérieuses exhortations, cela est vrai, et nous en bénissons Dieu ; nous en avons besoin et nous ne devons pas les négliger. Mais que le lecteur comprenne bien que c'est le précieux privilège du plus jeune enfant en Christ de savoir que ses péchés sont pardonnés, qu'il est accepté en un Christ ressuscité, scellé du Saint Esprit, et héritier de la gloire éternelle. Telles sont, par la grâce infinie et souveraine, ses bénédictions assurées et certaines, bénédictions que l'amour de Dieu lui accorde, pour lesquelles le sang de Christ l'a rendu propre, et que le témoignage du Saint Esprit lui assure.

Veuille le souverain Pasteur et surveillant des âmes amener tous ses bien-aimés, les agneaux et les brebis du troupeau racheté par son sang, à connaître par l'enseignement de son Saint Esprit, quelles sont les choses qui leur sont gratuitement données de Dieu ! Et puissent ceux qui les connaissent en quelque mesure, apprendre à les connaître plus pleinement et en manifester les fruits précieux par une vie d'entier dévouement à Christ et à son service !

Il est fort à craindre que plusieurs d'entre nous qui faisons profession de connaître les plus hautes vérités de la foi chrétienne, ne soyons pas à la hauteur de notre profession ; nous n'agissons pas d'après le principe posé au verset 17 de notre chapitre : « *Chacun selon ce que sa main peut donner*, selon la bénédiction de l'Éternel, ton Dieu, laquelle il te donnera ». Nous semblons oublier que, quoique nous n'ayons rien à faire et rien à donner pour notre salut, nous pouvons cependant faire beaucoup pour le Sauveur et donner beaucoup pour ses ouvriers et ses pauvres. Il y a un grand danger d'exagérer le principe que nous n'avons rien à faire ou à donner. Si, dans les jours de notre ignorance et de notre légalisme, nous avons travaillé et donné d'après un principe faux et avec un faux objet en vue, nous ne devons, sûrement, pas faire moins et donner moins, maintenant que nous faisons profession de savoir que nous sommes, non seulement sauvés, mais bénis de toutes bénédictions spirituelles en un Christ ressuscité et glorifié. Nous avons à prendre garde de ne pas

nous contenter de la simple compréhension intellectuelle et de la profession verbale de ces grandes et glorieuses vérités, alors que le cœur et la conscience n'en auraient jamais senti l'action bénie, et que la conduite et le caractère n'en auraient pas subi la sainte et puissante influence.

Nous présentons en toute affection au lecteur ces considérations pratiques, en l'engageant à les examiner avec prière. Nous ne voudrions pas blesser, offenser, ou décourager le plus faible agneau du troupeau de Christ. En outre, nous assurons le lecteur, que nous ne jetons la pierre à personne ; nous écrivons simplement, comme en la présence immédiate de Dieu, et faisons entendre à l'Église un mot d'avertissement à l'égard de ce que nous sentons être un danger pour nous tous. Nous croyons que, de tous côtés, nous avons le plus grand besoin de considérer nos voies, de nous humilier devant le Seigneur à cause de nos nombreux manquements, de nos fautes et de nos inconséquences, et de chercher auprès de Lui la grâce d'être, en ces jours sombres et mauvais, plus vrais, plus entièrement dévoués et plus décidés dans notre témoignage.

## Chapitre 17

Nous devons nous rappeler que la division de l'Écriture en chapitres et en versets est un arrangement entièrement humain, souvent fort commode sans doute pour aider aux recherches, mais qui assez fréquemment ne se justifie pas et brise la liaison des sujets. Ainsi nous voyons à l'instant, que les versets qui terminent le chapitre 16 se lient beaucoup plus à ce qui suit qu'à ce qui précède.

« Tu t'établiras des juges et des magistrats, selon tes tribus, dans toutes tes portes que l'Éternel, ton Dieu, te donnera, pour qu'ils jugent le peuple par un jugement juste. Tu ne feras pas fléchir le jugement ; tu ne feras pas acception de personnes ; et tu ne recevras pas de présent ; car le présent aveugle les yeux des sages, et pervertit les paroles des justes. La parfaite justice, tu la poursuivras, afin que tu vives et que tu possèdes le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne » (v. 18-20).

Ces paroles nous enseignent une double leçon ; elles nous présentent d'abord la justice impartiale et la parfaite vérité qui caractérisent toujours le gouvernement de Dieu. Chaque cas est jugé selon ses propres mérites et sur le terrain des faits qui s'y rattachent. Le jugement est si clair et simple qu'il n'y a pas lieu à faire une seule question ; toute discussion est inutile. Et si un murmure s'élève, le silence est imposé par ces mots : « Mon ami, je ne te fais pas tort ». Ceci s'applique en tout temps au saint gouvernement de Dieu, et nous fait soupirer après le moment où ce gouvernement sera établi d'une mer à l'autre mer, et du grand fleuve au bout de la terre.

Mais, d'un autre côté, les lignes que nous venons de citer, nous montrent ce que vaut le jugement de l'homme quand il est laissé à lui-même. On ne peut s'y fier un seul instant. L'homme est capable de « faire fléchir le jugement, de faire acception de personnes, de recevoir des présents » ; de donner de l'importance à quelqu'un à cause de sa position et de sa fortune. Puisqu'il est mis en garde contre tout cela, il est évident qu'il est capable d'agir de la sorte. Ne l'oublions pas ; si Dieu défend à l'homme de dérober, il est évident que le vol est dans sa nature.

Par conséquent, la justice humaine et le gouvernement humain sont susceptibles de la plus grossière corruption. Les juges et les magistrats, laissés à eux-mêmes, et s'ils ne sont dirigés par des principes divins, sont capables de se détourner de la justice par amour du gain ; de favoriser un méchant parce qu'il est riche, et de condamner un homme juste parce qu'il est pauvre ; de prononcer un verdict en opposition directe avec les faits les plus évidents pour obtenir un avantage quelconque, argent, influence, popularité ou pouvoir.

Pour le prouver, il n'est point nécessaire de nommer des hommes tels que Pilate et Hérode, Félix et Festus ; nous n'avons pas besoin de chercher plus loin que le passage cité pour voir ce qu'est *l'homme*, même lorsqu'il est revêtu des insignes officiels, assis sur le trône du gouvernement ou sur le siège judiciaire.

Plusieurs en lisant ces lignes, diront peut-être, comme Hazaël : « Mais qu'est ton serviteur, un chien, pour qu'il fasse cette grande chose ? » Mais qu'ils se souviennent que le cœur humain est la terre nourricière de tout péché, de toutes les méchancetés, les abominations et les choses viles et méprisables qui se sont commises et se commettent dans ce monde ; la preuve irréfutable en est donnée dans les ordres, les commandements et les défenses qui se lisent dans les pages sacrées du volume inspiré.

Et c'est ce qui nous fournit une réponse à cette question, si souvent répétée : « Qu'avons-nous à faire avec la plupart des lois et des institutions de l'économie mosaïque ? Pourquoi de telles choses sont-elles mentionnées dans la Bible ? Se peut-il qu'elles soient inspirées ? » Oui, elles le sont, et elles se trouvent dans les pages sacrées, afin que nous voyions, comme dans un miroir parfait, de quels matériaux moraux nous sommes faits, de quelles pensées nous sommes capables, quelles paroles et quels actes pourraient procéder de nous.

Cela n'a-t-il pas son importance ? N'est-il pas profitable, par exemple, de voir dans quelques-uns des passages de ce livre du Deutéronome si beau et si profond, que la nature humaine est capable, et que, par conséquent, nous sommes capables de faire des choses qui nous placent moralement au-dessous du niveau des brutes ? Assurément, et il serait bon que beaucoup de ceux qui marchent dans leur orgueil pharisaïque, enflés de leur soi-disant dignité et de leur haute moralité, apprennent cette leçon si profondément humiliante.

Mais quelle beauté morale, quelle pureté, quelle délicatesse et quelle élévation dans les ordonnances divines pour les enfants d'Israël ! Ils ne devaient pas se détourner de la justice, mais la laisser avoir son cours égal et droit sans égard à l'apparence des personnes. Le pauvre en haillons devait être traité tout comme le riche. L'arrêt du tribunal ne devait être influencé par aucune partialité ni aucune prévention, et la robe du juge ne devait pas être souillée de la moindre tache de corruption.

Oh ! quel beau temps pour cette pauvre terre qui gémit maintenant, quand elle sera gouvernée par les lois admirables qui se lisent dans les pages inspirées du Pentateuque ; quand un roi régnera en justice et que les princes présideront avec équité ! « Ô Dieu ! donne tes jugements au roi, et ta justice au fils du roi. Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture » (Ps. 72). — On ne se détournera pas de la justice, il n'y aura pas de corruption, ni de partialité.

Le cœur soupire après le temps heureux où tout cela sera réalisé, où la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent la mer, où le Seigneur Jésus prendra sa grande puissance et entrera dans son règne, et où l'Église, dans le ciel, reflétera les rayons de sa gloire sur la terre. Alors les douze tribus d'Israël se reposeront sous la vigne et sous le figuier dans leur terre promise, et toutes les nations de la terre se réjouiront sous le gouvernement paisible et bienfaisant du Fils de David. Grâce et louanges soient à notre Dieu, ces choses auront lieu avant qu'il soit longtemps, aussi certainement que son trône est dans les cieux. Encore un peu de temps et tout se réalisera, selon les conseils éternels et les promesses immuables de Dieu ; et jusqu'à ce moment, cher lecteur chrétien, puissions-nous vivre dans la constante et sérieuse attente de ce temps heureux et béni, et traverser ce monde impie comme des étrangers et des pèlerins qui n'y ont ni place, ni part, répétant sans cesse cette prière : « Viens, Seigneur Jésus ».

Dans les dernières lignes du chapitre 16, Israël est mis en garde contre toute imitation des coutumes religieuses des nations environnantes. Les Israélites devaient éviter avec soin tout ce qui pouvait les faire tomber dans les abominables idolâtries des nations païennes qui les entouraient. L'autel de Dieu devait être complètement distinct et séparé de ces ashères ou idoles femelles objets de cultes infâmes (\*). En un mot, tout ce qui pouvait éloigner le cœur du seul Dieu vivant et vrai, devait être évité avec soin.

(\*) Il peut être intéressant pour le lecteur de savoir qu'en parlant de l'autel de Dieu, dans le Nouveau Testament, le Saint Esprit n'emploie pas le même mot que pour désigner un autel païen ; il se sert d'un mot comparativement nouveau et inconnu aux auteurs classiques. L'autel païen est *bômon* (Actes 17:23). L'autel de Dieu est *thusiastérion*. Le premier ne se rencontre qu'une fois ; le second vingt-trois fois. C'est avec ce soin jaloux que le culte du seul vrai Dieu est préservé du contact souillé de l'idolâtrie païenne. On demandera peut-être

pourquoi il en est ainsi, ou ce qu'un nom pouvait faire à l'autel de Dieu ? Nous répondrons que le Saint Esprit a plus de sagesse que nous, et quoique le mot païen fût devant lui, — mot court et commode, — il refuse de l'employer pour désigner l'autel du seul Dieu vivant et vrai.

De plus, il ne suffisait pas de conserver une forme extérieure correcte ; les statues et les ashères pouvaient être détruits, et la nation pouvait reconnaître le dogme de l'unité de Dieu, et malgré cela il pouvait y avoir dans le culte un manque complet de sincérité et de dévouement à Dieu ; c'est pourquoi nous lisons : « Tu ne sacrifieras à l'Éternel, ton Dieu, ni bœuf, ni mouton qui ait un défaut corporel, quoique ce soit de mauvais ; car c'est une abomination pour l'Éternel, ton Dieu ».

Ce qui était parfait pouvait seul convenir à l'autel de Dieu et répondre à son cœur. Lui offrir une chose avec un défaut, c'était faire preuve d'un manque total de cœur pour Lui et du sentiment de ce qui Lui est dû. Lui offrir un sacrifice imparfait, c'était proférer l'horrible blasphème que tout était assez bon pour Lui.

Écoutons les accents d'indignation de l'Esprit de Dieu par la bouche du prophète Malachie 1:7-14.

Tout cela ne dit-il rien à l'église professante ? Assurément. N'y a-t-il pas dans notre culte, privé ou public, un déplorable manque de cœur, de vraie dévotion, de profond sérieux, de sainte énergie, de sincérité d'intention ? N'y a-t-il pas beaucoup de choses qui correspondent à l'offrande de ce qui est boiteux ou malade, de ce qui est défectueux et méprisable ? N'avons-nous pas à nous juger pour notre sécheresse, notre froideur, nos distractions, même à la table du Seigneur ? Combien souvent nos corps seuls sont à la table, tandis que nos cœurs légers et nos pensées vagabondes en sont bien éloignés ! Que de fois nos lèvres profèrent des paroles qui ne sont pas la vraie expression de nos sentiments ! Nous exprimons plus que nous ne sentons. Nous chantons ce que nous n'éprouvons pas.

Lecteur chrétien, considérons ces choses, le sujet tout entier du culte et du dévouement, en la présence divine et en regard de cette grâce qui nous a sauvés du feu éternel. Réfléchissons calmement à tous les droits, précieux et puissants, que Christ a sur nous. Nous ne nous appartenons pas, nous avons été achetés à grand prix. Ce n'est pas seulement ce que nous avons de *meilleur*, mais c'est *tout* ce que nous possédons que nous devons à Celui qui s'est donné pour nous. Ne le reconnaissons-nous pas ? Et si nos cœurs le reconnaissent, alors puissent nos vies l'exprimer ! Pussions-nous montrer toujours plus distinctement à qui nous sommes et qui nous servons ! Puisse nos cœurs, nos têtes, nos mains, nos pieds, notre être tout entier, Lui être consacré dans un dévouement sans réserve, par la puissance du Saint Esprit et selon l'enseignement des Écritures. Dieu veuille qu'il en soit ainsi de nous et de tous ses bien-aimés !

Un sujet très important et très pratique réclame maintenant notre attention.

« S'il se trouve au milieu de toi, dans une de tes portes, que l'Éternel, ton Dieu, te donne, un homme ou une femme qui fasse ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, ton Dieu, en transgressant son alliance, et qui aille et serve d'autres dieux, et s'incline, devant eux, soit devant le soleil, ou devant la lune, ou devant toute l'armée des cieux, ce que je n'ai pas commandé ; et que cela t'ait été rapporté, et que tu l'aies entendu, alors tu *rechercheras bien* ; et si c'est la *vérité*, si la chose est établie, si cette abomination a été *commise en Israël* » ; — quelque chose concernant toute la nation — « tu feras sortir vers tes portes cet homme ou cette femme, qui auront fait cette mauvaise chose, l'homme ou la femme, et tu les assomeras de pierres, et ils mourront. Sur la déposition de deux témoins ou de trois témoins, celui qui doit mourir sera mis à mort ; il ne sera pas mis à mort sur la déposition d'un seul témoin. La main des témoins sera la première contre lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple ensuite ; et tu ôteras le mal du milieu de toi » (vers. 2-7).

Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner le grand principe exposé dans ce passage : savoir qu'il importe absolument d'avoir un témoignage suffisant avant de porter un jugement dans un cas quelconque. C'est une règle invariable dans le gouvernement divin ; nous la retrouvons partout dans l'Écriture ; elle est sûre et salutaire, et si nous la négligeons nous nous égarerons. Nous ne devrions jamais nous permettre de former un jugement sans le témoignage de deux ou trois témoins, encore

moins d'exprimer ou d'agir d'après un jugement ainsi formé. Un seul témoin ne suffit pas pour arriver à une conclusion, quelque digne de foi qu'il puisse être. Nous pouvons être convaincus en nous-mêmes qu'une chose est vraie, parce qu'elle est affirmée par une personne en qui nous avons entière confiance, mais Dieu est plus sage que nous. Il se peut que ce témoin soit tout à fait droit et sincère et incapable de dire ce qui n'est pas, ou de porter un faux témoignage contre qui que ce soit ; mais nous devons nous en tenir à la règle divine : « Sur la déposition de deux témoins ou sur la déposition de trois témoins, la chose sera établie » (Deut. 19:15).

Plût à Dieu que cette règle fut plus suivie dans l'Église ! Son importance est incalculable dans tous les cas de discipline et dans tous ceux où se trouvent impliqués le caractère ou la réputation de qui que ce soit. Avant d'en arriver à une conclusion ou de porter un jugement, dans un cas donné quelconque, une assemblée doit avoir des évidences suffisantes. Si elles ne se montrent pas, que tous s'attendent à Dieu avec patience et confiance, et il suppléera certainement à ce qui manque.

Si, par exemple, il se trouve un mal moral ou une erreur de doctrine dans une assemblée de chrétiens, que cela ne soit connu que d'un seul, mais qu'il en soit parfaitement convaincu, que doit-il faire ? Attendre que Dieu fournisse d'autres témoins. Agir sans cela, c'est enfreindre un principe divin maintes fois répété dans la parole de Dieu avec toute la clarté possible. L'unique témoin devra-t-il se sentir froissé ou peiné parce que son témoignage n'est pas pris en considération ? Non, assurément, il ne doit pas s'attendre à ce qu'il le soit, et même il ne doit pas se présenter comme témoin avant de pouvoir ajouter à son témoignage celui d'un ou de deux autres. L'assemblée sera-t-elle jugée indifférente ou endormie, parce qu'elle refuse d'agir sur le témoignage d'un seul homme ? Non, le faire serait désobéir ouvertement au commandement divin.

Ce grand principe pratique ne se borne pas aux cas de discipline, ou aux questions en rapport avec les assemblées des enfants de Dieu ; il est d'une application générale. Nous ne devrions jamais nous laisser aller à porter un jugement ou venir à une conclusion, sans avoir la mesure d'évidence établie de Dieu ; si elle nous manque, notre devoir est d'attendre, et s'il y a nécessité pour nous de juger, Dieu nous fournira, en son temps, l'évidence nécessaire.

Ce sujet demande la sérieuse attention du lecteur, quelle que soit sa position. Nous sommes tous portés à juger sans réfléchir, à nous laisser guider par nos impressions, à nous laisser aller à des soupçons et à des préventions sans fondement. Soyons sur nos gardes contre tout cela. Nous avons besoin de calme, de sérieux et de sang-froid, lorsque nous formons et exprimons notre jugement sur les hommes et les choses. Sur les hommes, en particulier, car nous pouvons causer un grand tort à un ami, à un frère ou à un voisin, en exprimant une fausse impression ou une accusation non fondée, et devenir ainsi l'instrument par lequel la réputation d'un autre sera attaquée. Cela est coupable aux yeux de Dieu, et nous devons y veiller pour nous et le reprendre chez nos frères lorsque nous avons l'occasion de le faire. Si une personne en accuse une autre en son absence, nous devrions insister pour qu'elle prouve ou retire son accusation. En agissant de cette manière, on éviterait bien des médisances qui sont, non seulement inutiles, mais positivement coupables.

Avant de quitter ce sujet, nous ferons remarquer que l'histoire sacrée nous fournit plus d'un exemple où un homme juste a été condamné et où cependant on a suivi en apparence la règle de Deut. 17:6-7. Voyez le cas de Naboth, en 1 Rois 21 ; le cas d'Étienne, Actes 6 et 7, et par-dessus tout, le cas du seul Homme parfait qui ait jamais marché sur cette terre. Hélas ! les hommes peuvent avoir l'air de faire attention à la lettre des préceptes de l'Écriture ; ils savent citer ses paroles sacrées pour excuser l'injustice la plus flagrante et la plus choquante immoralité. Deux témoins accusèrent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi, et ce fidèle Israélite fut dépouillé de son héritage et mis à mort, sur le témoignage de deux menteurs soudoyés par les ordres d'une femme impie et cruelle. Étienne, un homme rempli du Saint Esprit, fut lapidé sous prétexte d'avoir proféré des paroles blasphématoires, sur la déposition de faux témoins, acceptée par les chefs de la religion qui, sans aucun doute, pouvaient s'appuyer sur l'autorité du chapitre 17 du Deutéronome.

Mais tout cela, en montrant ce qu'est l'homme et la religion humaine sans la conscience, n'affecte en rien la règle morale posée au commencement de notre chapitre. La religion sans la conscience ou la crainte de Dieu, est la chose qui dégrade, démoralise et endurecit le plus sous la voûte des cieux, et l'un de ses caractères les plus terribles est précisément celui-ci, que des hommes, sous son influence, n'ont pas honte ou ne craignent pas de se servir de la lettre de la Sainte Écriture, comme d'un manteau dont ils recouvrent la méchanceté la plus terrible.

Mais, béni soit notre Dieu, sa Parole brille devant nos âmes dans toute sa pureté céleste, sa vertu divine, sa sainte moralité, et renvoie à la face de l'ennemi toutes ses tentatives de trouver dans ses pages sacrées une excuse pour quoi que ce soit qui ne serait pas vrai, vénérable, juste, pur, aimable et de bonne renommée.

Passons maintenant au second paragraphe de notre chapitre : « Lorsqu'une affaire sera pour toi trop difficile à juger, entre sang et sang, entre cause et cause, et entre coup et coup, — des cas de dispute dans tes portes, alors tu te lèveras, et tu monteras *au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi* ; et tu viendras vers les sacrificateurs, les Lévités, et vers le juge qu'il y aura en ces jours-là, et tu rechercheras, et ils te déclareront la sentence du jugement. Et tu agiras conformément à la sentence qu'ils t'auront déclarée, *de ce lieu que l'Éternel aura choisi*, et tu prendras garde à faire selon tout ce qu'ils t'auront enseigné. Tu agiras conformément à la loi qu'ils t'auront enseignée, et selon le droit qu'ils t'auront annoncé ; tu ne t'écarteras, ni à droite ni à gauche, de la sentence qu'ils t'auront déclarée. Et l'homme qui agira avec fierté, n'écouterait point le sacrificateur qui se tiendra là pour servir l'Éternel, ton Dieu, ou le juge, cet homme-là mourra, et tu ôteras le mal du milieu d'Israël ; et tout le peuple *l'entendra, et craindra, et n'agira plus avec fierté* » (vers. 8-13).

Dieu lui-même pourvoit ici à tout ce qui était nécessaire pour régler d'une manière parfaite toutes les questions qui pouvaient s'élever dans l'assemblée d'Israël. Elles devaient être portées en la présence de Dieu, au lieu qu'il avait choisi, et décidées par les autorités que Lui-même avait instituées. On était ainsi gardé contre la présomption et sa propre volonté. Tous les sujets de controverse devaient être définitivement réglés par le jugement de Dieu exprimé par le sacrificateur, ou par le juge établi de Dieu, dans ce but.

En un mot, c'était uniquement une affaire d'autorité divine. Il ne s'agissait pas qu'un homme s'élevât par sa volonté propre contre un autre ; cela ne convenait pas dans l'assemblée de Dieu. Chacun devait soumettre sa cause à un tribunal divin et s'incliner devant sa décision. Il ne pouvait y avoir de recours, vu qu'il n'y avait pas de tribunal plus élevé. Le sacrificateur ou le juge, établi de Dieu, parlait comme étant l'oracle de Dieu, et le plaignant, tout comme le défendeur, devaient se soumettre sans un murmure à sa décision.

Le lecteur voit clairement qu'aucun membre de la congrégation d'Israël n'aurait jamais eu l'idée de porter sa cause devant un tribunal des gentils. Cela aurait été une insulte positive faite à l'Éternel lui-même, qui était au milieu de l'assemblée pour juger toutes les causes qui pouvaient se présenter. Il était suffisant pour cela. Il connaissait les moindres détails, le pour et le contre, le commencement et la fin de toutes les discussions quelque embrouillées ou difficiles qu'elles fussent. Tous devaient regarder à Lui et apporter leurs causes au lieu qu'il avait choisi et pas ailleurs. On n'aurait pas eu un seul instant l'idée que deux membres de l'assemblée de Dieu pussent se présenter devant un tribunal d'incirconcis. Cela aurait supposé un défaut dans l'organisation établie de Dieu pour la congrégation.

Cela ne nous enseigne-t-il rien ? Comment les chrétiens doivent-ils décider leurs cas de discussion ? Est-ce en prenant le monde pour juge ? N'y a-t-il pas dans l'assemblée de Dieu tout ce qu'il faut pour régler les différends qui pourraient s'élever ? Écoutez ce que l'apôtre inspiré dit à cet égard à l'assemblée de Corinthe et à « tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre », et, par conséquent, à tous les vrais chrétiens maintenant.

« Quelqu'un de vous, lorsqu'il a une affaire avec un autre, ose-t-il entrer en procès devant les injustes et non devant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Et si le

monde est jugé par vous, êtes-vous indignes des plus petits jugements ? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? et nous ne jugerions pas les affaires de cette vie ? Si donc vous avez des procès pour les affaires de cette vie, établissez ceux-là pour juges qui sont peu estimés dans l'assemblée. Je parle pour vous faire honte : ainsi il n'y a pas d'homme sage parmi vous, pas même un seul, qui soit capable de décider entre ses frères ? Mais un frère entre en procès avec un frère, et cela devant les incrédules. C'est donc de toute manière déjà une faute en vous, que vous ayez des procès entre vous. Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt des injustices ? pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt faire tort ? Mais vous, vous faites des injustices et vous faites tort, et cela à vos frères. Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront point du royaume de Dieu ? *Ne vous y trompez pas* » (1 Cor. 6:1-9).

Nous avons ici des instructions divines pour l'Église de Dieu en tout temps. Ne perdons jamais de vue que la Bible est le Livre pour chaque étape de la carrière terrestre de l'Église. Il est vrai, hélas ! que l'Église n'est plus ce qu'elle était lorsque les lignes ci-dessus furent écrites par l'apôtre inspiré. Un immense changement s'est opéré dans sa condition. Il n'était point difficile dans les premiers temps de distinguer entre l'Église et le monde ; entre « les saints » et les « incrédules » ; entre « ceux du dedans » et « ceux du dehors ». La ligne de démarcation était profonde et distincte en ces jours-là ; on ne pouvait s'y méprendre. Si l'on considérait la société, au point de vue religieux, on voyait trois choses que l'on ne pouvait confondre : le paganisme, le judaïsme et le christianisme — le gentil, le Juif et l'Église de Dieu — le temple païen, la synagogue et l'assemblée de Dieu. L'assemblée chrétienne formait un contraste frappant avec tout le reste. Le christianisme était fortement et clairement professé en ces temps primitifs. Ce n'était point une affaire nationale ou paroissiale, mais une chose personnelle, une réalité vivante et pratique, une foi divine, une puissance vivante dans le cœur et se manifestant dans la vie.

Maintenant les choses ont totalement changé : l'Église et le monde sont tellement mélangés, que la grande majorité des professants aurait peine à comprendre la force et la vraie application du passage que nous venons de citer. Si nous leur parlions des « saints » entrant en procès « devant les injustes », ils croiraient entendre une langue étrangère. Le terme « saint » est même rarement employé dans l'église professante, sauf dans un sens ironique, ou lorsqu'on l'applique à ceux qui ont été canonisés par un respect superstitieux.

Mais la parole de Dieu et les grandes vérités qu'elle dévoile à nos âmes ont-elles subi quelque changement ? Les pensées de Dieu ont-elles varié, quant à ce qu'est l'Église et le monde, ou quant aux rapports qu'ils doivent avoir entre eux ? Ne sait-il pas qui sont les « saints » et qui sont les « injustes » ? N'est-ce plus une faute qu'un « frère entre en procès avec un frère, et cela devant les incrédules » ? En un mot, l'Écriture a-t-elle perdu sa puissance, son à-propos, sa divine application ? N'est-elle plus notre guide, notre autorité, notre seule règle parfaite et infaillible ? Le grand changement survenu dans l'état moral de l'Église, a-t-il enlevé à la parole de Dieu toute sa puissance d'application à nous — « à tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ » ? La précieuse Révélation de notre Père serait-elle devenue en quoi que ce soit une lettre morte, un écrit tombé en désuétude, un document appartenant aux temps passés ? Notre changement de condition a-t-il ôté à la parole de Dieu une seule de ses gloires morales ?

Lecteur, quelle réponse votre cœur fait-il à ces questions ? Nous vous engageons sérieusement à les peser en toute humilité et avec prière devant le Seigneur. Votre réponse sera l'indice exact de votre position réelle et de votre état moral. Ne voyez-vous pas clairement et n'admettez-vous pas pleinement que l'Écriture ne saurait jamais perdre sa puissance, et que les principes posés dans 1 Cor. 6 ne peuvent jamais cesser de lier l'Église de Dieu ? On ne saurait nier que tout est malheureusement bien changé, mais « l'Écriture ne peut être anéantie », et par conséquent, ce qui était « une faute » au premier siècle ne saurait être bien au vingtième ; il peut y avoir plus de difficulté à mettre en pratique les principes divins, mais nous ne devons jamais consentir à les abandonner ou à agir d'après des motifs moins élevés. Dès que l'on admettrait que parce que l'église responsable s'est égarée, il est impossible de bien marcher, le principe tout entier de l'obéissance chrétienne serait mis de côté. Il est tout aussi mal aujourd'hui qu'un « frère entre en procès avec un

frère devant les incrédules », que ce l'était aux jours où l'apôtre écrivait son épître à l'assemblée de Corinthe (\*). Il est vrai que l'unité visible de l'Église a disparu ; elle est dépouillée de bien des dons ; elle s'est éloignée de sa condition normale, mais les principes de la parole de Dieu ne peuvent pas davantage perdre leur puissance, que le sang de Christ sa vertu, ou sa sacrificature son efficacité.

(\*) Il est bon de nous souvenir que partout où « deux ou trois » sont réunis au nom du Seigneur Jésus, en quelque faiblesse que ce soit, s'ils sont réellement dans l'humilité et la dépendance de Dieu, la sagesse spirituelle leur sera donnée pour juger tout ce qui pourrait s'élever entre des frères. Ils peuvent compter sur cette sagesse divine pour les guider dans le règlement de toute question ou différend, sans qu'il soit besoin d'en référer à un tribunal du monde.

Cette idée, sans doute, fera sourire les hommes du monde, mais nous devons nous en tenir à l'Écriture. Un frère ne doit pas entrer en procès avec un frère devant les incrédules. Voilà qui est clair et net. Il y a pour l'assemblée des ressources en Christ, la Tête et le Seigneur, pour le règlement de toutes les questions possibles.

Que les enfants de Dieu considèrent sérieusement ce sujet. Qu'ils voient d'abord s'ils sont réunis sur le véritable terrain de l'Église de Dieu, et alors, quoique ayant la conscience que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois dans l'Église, quoique sentant leur grande faiblesse et tous leurs manquements, ils trouveront, néanmoins, que la grâce de Christ est toujours suffisante et que la parole de Dieu est pleine de toutes les instructions dont ils ont besoin, sans qu'il soit jamais nécessaire de recourir au monde pour avoir aide, conseil, ou jugement. « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux ».

Sûrement cela suffit à tout. Y a-t-il une seule question que notre Seigneur ne puisse résoudre ? Avons-nous besoin d'habileté naturelle, de sagesse mondaine, de grande science, de sagacité, quand nous avons Christ ? Non, assurément toutes ces choses ne seraient pour nous que comme l'armure de Saül pour David. Tout ce qu'il nous faut, c'est simplement de faire usage des ressources que nous avons en Christ. Nous trouverons certainement « au lieu où son Nom est invoqué », la sagesse sacerdotale pour juger toutes les causes qui peuvent s'élever entre des frères.

En outre, que les chers enfants de Dieu se souviennent que, dans les cas de difficultés locales qui peuvent surgir, il n'est point nécessaire de demander secours au dehors, d'écrire à droite et à gauche, ou de faire venir quelqu'un d'habile pour les aider. Sans doute que si le Seigneur envoie en un tel moment un de ses serviteurs bien-aimés, sa sympathie, ses conseils et son aide seront hautement appréciés. Nous ne désirons pas encourager à l'indépendance les uns des autres, mais nous insistons sur le fait que nous avons à dépendre complètement et absolument de Christ, notre Chef et notre Seigneur.

Rappelons-nous, en outre, qu'il y a des ressources de sagesse, de grâce, de puissance et de dons spirituels, mis en réserve pour l'Église en Christ, son chef, et qui sont toujours à la disposition de ceux qui ont assez de foi pour en faire usage. Il n'y a pas de limite dans ces ressources. Nous ne pouvons nous attendre à voir la maison de Dieu rendue à son état normal sur la terre, mais néanmoins c'est notre privilège de reconnaître quel est son vrai terrain, et c'est notre devoir d'occuper ce terrain et aucun autre.

C'est un changement merveilleux que celui qui s'opère dans toute notre condition, dans notre manière de voir les choses, dans nos pensées sur nous-mêmes et ceux qui nous entourent, du moment que nous posons notre pied sur le vrai terrain de l'Église de Dieu. Tout semble entièrement autre. La Bible paraît un livre nouveau. Nous voyons tout sous un nouveau jour. Des portions de l'Écriture que nous avons lues pendant des années sans intérêt et sans profit, brillent maintenant d'une lumière divine et nous remplissent d'étonnement, d'amour et de louange. Nous voyons tout à un autre point de vue ; notre horizon moral tout entier est changé ; nous avons échappé à la brumeuse atmosphère qui enveloppe toute l'église professante, et maintenant nous pouvons regarder autour de nous et distinguer clairement les choses à la lumière céleste des Écritures. Par le fait, il semble que c'est comme une nouvelle conversion, et nous découvrons alors que nous pouvons lire la Bible avec intelligence, parce que nous en avons la clef divine. Nous voyons que Christ est le centre et l'objet de toutes les pensées, des desseins et des conseils de Dieu de toute éternité, et alors nous sommes amenés dans cette merveilleuse sphère de grâce et de gloire que le Saint Esprit aime à dérouler dans la précieuse parole de Dieu.

Puisse le lecteur être amené à bien comprendre tout cela par le ministère immédiat et puissant du Saint Esprit ! Puisse-t-il être rendu capable de s'adonner à l'étude de l'Écriture et de s'abandonner sans réserve à son enseignement et à son autorité ! Qu'il ne prenne pas conseil de la chair ni du sang, mais qu'il se jette, comme un petit enfant, dans les bras du Seigneur, et cherche à être conduit en intelligence spirituelle et en conformité pratique à la pensée de Christ.

Voyons maintenant les versets qui, terminant notre chapitre, présentent une vue remarquable sur l'avenir d'Israël et anticipent le moment où il chercherait à se donner un roi.

« Quand tu seras entré dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, et que tu le posséderas et y habiteras, et que tu diras : J'établirai un roi sur moi, comme toutes les nations qui sont autour de moi : tu établiras sur toi le roi que l'Éternel, ton Dieu, choisira ; tu établiras sur toi un roi d'entre tes frères ; tu ne pourras pas établir sur toi un homme étranger, qui ne soit pas ton frère. Seulement, il n'aura pas une multitude de chevaux, et il ne fera pas retourner le peuple en Égypte pour avoir beaucoup de chevaux ; car l'Éternel vous a dit : Vous ne retournerez plus jamais par ce chemin-là. Et il n'aura pas un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne se détourne pas ; et il ne s'amassera pas beaucoup d'argent et d'or » (vers. 14-17).

Combien il est remarquable que les trois choses que le roi ne devait pas faire, furent précisément celles que firent, sur une grande échelle, les plus grands et les plus sages des monarques d'Israël. « Le roi Salomon fit une flotte, à Étsion-Guéber, qui est près d'Éloth, sur le bord de la mer Rouge, dans le pays d'Édom. Et Hiram envoya sur la flotte ses serviteurs, des matelots connaissant la mer, avec les serviteurs de Salomon. Et ils allèrent à Ophir, et y prirent de l'or, quatre cent vingt talents, et les apportèrent au roi Salomon ». « Et Hiram envoya au roi cent vingt talents d'or ». « Et le poids de l'or qui arrivait à Salomon dans une année était de six cent soixante-six talents d'or (à peu près trente tonnes), outre ce qui lui venait des commerçants ambulants et du trafic des marchands, et de tous les rois de l'Arabie, et des gouverneurs du pays ». Et plus loin : « Et le roi fit que *l'argent*, dans Jérusalem, était comme les pierres... Et, quant aux chevaux de Salomon, *il les tirait d'Égypte*... Mais le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères... Et il avait sept cents femmes princesses, et trois cents concubines ; et ses femmes détournèrent son cœur » (1 Rois 9:10, 11).

Quelle triste histoire ! Quel commentaire de l'homme dans son état le meilleur et le plus élevé ! Voilà un homme doué de sagesse au-dessus de tous, entouré de bénédictions, de dignités, d'honneurs et de privilèges extraordinaires ; sa coupe était remplie jusqu'au bord, rien ne lui manquait de ce que ce monde peut donner pour contribuer au bonheur terrestre. Et non seulement cela, mais sa prière remarquable lors de la dédicace du temple, pouvait faire concevoir de lui les meilleures espérances, quant à son caractère personnel ou royal.

Mais, hélas il faillit de la manière la plus déplorable, sur tous les points que la loi de son Dieu avait définis si positivement et si clairement. Il lui avait été dit de ne pas s'amasser beaucoup d'argent, ni beaucoup d'or, et cependant il le fit. Il lui avait été dit de ne point retourner en Égypte pour faire un amas de chevaux, et cependant il fit chercher des chevaux en Égypte. Il lui avait été dit de ne pas prendre plusieurs femmes, et il en eut un millier et elles corrompirent son cœur. Tel est l'homme ! Oh ! combien peu l'on peut compter sur lui ! « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe ; l'herbe a séché et sa fleur est tombée » (1 Pierre 1:24). « Finissez-en avec l'homme, dont le souffle est dans ses narines, car quel cas doit-on faire de lui ? » (Ésa. 2:22).

Comment expliquer la triste et humiliante chute de Salomon ? En réponse à cette question, nous n'avons qu'à lire les versets qui terminent notre chapitre.

« Et il arrivera, lorsqu'il sera assis sur le trône de son royaume, qu'il écrira, pour lui, dans un livre, une copie de cette loi, faite d'après le livre qui est devant les sacrificateurs, les Lévites. *Et il l'aura auprès de lui ; et il y lira tous les jours de sa vie*, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à garder toutes les paroles de cette loi, et ces statuts, pour les faire ; en sorte que son cœur ne s'élève pas au-dessus de ses frères, et qu'il ne s'écarte pas du commandement, ni à droite, ni à gauche ; afin qu'il prolonge ses jours dans son royaume, lui et ses fils, au milieu d'Israël » (vers. 18-20).

Si Salomon eût fait attention à ces précieuses et solennelles paroles, l'histoire de sa vie aurait été bien différente. Nous ne voyons nulle part qu'il ait écrit un double de la loi, et supposé qu'il l'ait fait, il n'y conforma assurément pas sa vie, bien au contraire, il s'en détourna ouvertement et fit les choses même qui lui étaient défendues. En un mot, la cause de toute la ruine et de tous les malheurs qui succédèrent si rapidement aux splendeurs du règne de Salomon, fut la négligence de la parole de Dieu.

Cela est solennel pour nous, de nos jours, et c'est ce qui nous porte à supplier le lecteur d'y faire attention. L'Église de Dieu, tout entière, a besoin d'être réveillée à cet égard. La négligence de la parole de Dieu est la source de tout mal, de toute confusion, de toutes les erreurs, sectes et schismes qui ont été et qui sont maintenant dans le monde. Et l'on peut ajouter, avec la même certitude, que le seul vrai et souverain remède pour notre triste position actuelle, sera de retourner *chacun et chacune en particulier*, à la simple autorité de la parole de Dieu, si déplorablement négligée. Que chacun considère combien il s'est éloigné, avec toute l'église professante, de l'enseignement simple et positif du Nouveau Testament, des commandements de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Humilions-nous sous la puissante main de notre Dieu, à cause de notre péché commun, tournons-nous vers Lui en nous jugeant nous-mêmes en sincérité, et, dans sa grâce, il nous restaurera, et nous bénira, et nous conduira dans le précieux chemin de l'obéissance qui est ouvert à toute âme vraiment humble.

Puisse le Saint Esprit, dans sa puissance irrésistible, mettre devant le cœur et la conscience de tout membre du corps de Christ, sur la surface de la terre, la nécessité absolue d'une soumission immédiate et entière à l'autorité de la parole de Dieu !

## Chapitre 18

Le paragraphe qui commence ce chapitre suggère une série de vérités éminemment intéressantes et pratiques.

« Les sacrificateurs, les Lévites, et toute la tribu de Lévi, n'auront point de part ni d'héritage avec Israël : ils mangeront des sacrifices de l'Éternel faits par feu, et de son héritage, mais ils n'auront point d'héritage au milieu de leurs frères. L'Éternel est leur héritage, comme il le leur a dit. Or c'est ici le droit des sacrificateurs de la part du peuple, de la part de ceux qui offrent un sacrifice, que ce soit un bœuf, ou un mouton : on donnera au sacrificateur l'épaule, et les mâchoires, et l'estomac. Tu lui donneras les prémices de ton froment, de ton moût et de ton huile, et les prémices de la toison de tes moutons. Car l'Éternel, ton Dieu, l'a choisi, lui et ses fils, d'entre toutes les tribus, pour qu'il se tienne toujours devant lui pour faire le service au nom de l'Éternel. Et si le Lévite vient de l'une de tes portes, de tout Israël où il séjourne, et *qu'il vienne, selon tout le désir de son âme, au lieu que l'Éternel aura choisi*, et qu'il serve au nom de l'Éternel, son Dieu, comme tous ses frères, les Lévites, qui se tiennent là devant l'Éternel, il mangera une portion égale, outre ce qu'il aura vendu de son patrimoine » (vers. 1-8).

Ici, comme partout ailleurs dans le livre du Deutéronome, les sacrificateurs sont classés avec les Lévites, d'une manière toute spéciale. Nous appelons l'attention du lecteur sur ce trait caractéristique de notre livre, mais nous ne nous y arrêtons maintenant qu'un moment, pour indiquer la raison de la différence que présente à cet égard le livre du Deutéronome avec l'Exode, le Lévitique et les Nombres. Nous croyons que cela vient de ce que, dans le Deutéronome, le but de Dieu est de mettre davantage en évidence l'assemblée d'Israël tout entière. C'est pour cela que nous y voyons rarement paraître les sacrificateurs dans leurs fonctions officielles. La grande pensée du Deutéronome, *c'est la relation immédiate d'Israël avec l'Éternel*.

Or, dans le passage qui nous occupe, les sacrificateurs et les Lévites sont associés ensemble et présentés comme les serviteurs de l'Éternel, entièrement dépendants de Lui, et intimement identifiés avec son autel et son service. Cela est d'un grand intérêt et ouvre un vaste champ de vérités pratiques à l'Église de Dieu.

En parcourant l'histoire du peuple d'Israël, nous pouvons remarquer que lorsque tout marchait bien, l'autel de Dieu était bien servi, et, comme conséquence, les sacrificateurs et les Lévites ne manquaient de rien. Si l'Éternel avait la part qui lui était due, ses serviteurs pouvaient être assurés d'avoir la leur. S'il était négligé, ils l'étaient aussi ; ils étaient liés ensemble. Le peuple devait apporter ses offrandes à Dieu, et Lui les partageait avec ses serviteurs. Les sacrificateurs et les Lévites ne

devaient rien exiger ou demander du peuple, mais le peuple avait le privilège d'apporter ses dons à l'autel de Dieu, qui permettait à ses serviteurs de se nourrir des fruits provenant du dévouement de son peuple pour Lui-même.

Telle était l'intention divine de l'Éternel quant à ses serviteurs d'alors. Ils devaient se nourrir des offrandes volontaires présentées à Dieu par la congrégation tout entière. Il est vrai que nous trouvons un état de chose entièrement différent dans les sombres et tristes jours des fils d'Éli : « Et la coutume des sacrificateurs à l'égard du peuple était celle-ci : quand quelqu'un sacrifiait un sacrifice, le serviteur du sacrificateur venait lorsqu'on faisait bouillir la chair, ayant en sa main une fourchette à trois dents, et il piquait dans la chaudière, ou dans le chaudron, ou dans la marmite, ou dans le pot : le sacrificateur en prenait tout ce que la fourchette amenait en haut. Ils faisaient ainsi à tous ceux d'Israël qui venaient là, à Silo. Même, avant qu'on eût fait fumer la graisse », — la part spéciale de Dieu, — « le serviteur du sacrificateur venait, et disait à l'homme qui sacrifiait : Donne de la chair à rôtir pour le sacrificateur ; et il ne prendra pas de toi de la chair bouillie, mais de la chair crue. Si l'homme lui disait : On va d'abord faire fumer la graisse, puis tu prendras selon le désir de ton âme, alors il lui disait : Non, car tu en donneras maintenant sinon, *j'en prendrai de force*. Et le péché de ces jeunes hommes fut très grand devant l'Éternel car les hommes méprisaient l'offrande de l'Éternel » (1 Sam. 2:13-17).

Tout cela était déplorable et amena le terrible jugement de Dieu sur la maison d'Éli. Il n'en pouvait être autrement. Si ceux qui servaient à l'autel pouvaient se rendre coupables d'une iniquité et d'une impiété si grande, il fallait que le jugement eût son cours.

Mais l'état normal des choses, tel qu'il est décrit dans notre chapitre, offrait un contraste complet avec tout ce mal. L'Éternel s'entourait des offrandes volontaires de son peuple, et il en nourrissait ses serviteurs qui servaient à son autel. Par conséquent, lorsque les offrandes abondaient sur l'autel de Dieu, les sacrificateurs et les Lévites avaient une riche portion, une abondante provision ; tandis qu'au contraire, lorsque l'Éternel et son autel étaient négligés, les serviteurs de l'Éternel l'étaient aussi, dans la même proportion. Ils étaient, en un mot, intimement identifiés avec le culte et le service du Dieu d'Israël.

Ainsi, par exemple, dans les beaux jours du bon roi Ézéchias, où les cœurs étaient heureux et sincères, nous lisons : « Et Ézéchias établit les classes des sacrificateurs et des lévites, selon leurs classes, chacun selon son service, tant sacrificateurs que lévites, pour les holocaustes et pour les sacrifices de prospérités, pour faire le service et pour rendre grâces et pour louer aux portes des parvis de l'Éternel. Et il établit que la portion du roi serait prise sur ses biens, pour les holocaustes ; pour les holocaustes du matin et du soir, et pour les holocaustes des sabbats et des nouvelles lunes et des fêtes solennelles, *comme il est écrit dans la loi de l'Éternel*. Et il dit au peuple, aux habitants de Jérusalem, *de donner la portion des sacrificateurs et des lévites, afin qu'ils s'attachassent à la loi de l'Éternel*. Et quand la parole du roi se répandit, les fils d'Israël apportèrent en grande quantité les prémices du blé, du moût, et de l'huile, et du miel, et de tous les produits des champs ; et ils apportèrent la dîme *de tout, en abondance*. Et les fils d'Israël et de Juda, qui habitaient dans les villes de Juda, eux aussi apportèrent la dîme du gros bétail et du menu bétail, et la dîme des choses saintes, qui étaient consacrées à l'Éternel, leur Dieu, *et ils les mirent par monceaux*. Au troisième mois, ils commencèrent de faire les monceaux, et au septième mois ils achevèrent. Et Ézéchias et les chefs vinrent et virent les monceaux, et ils bénirent l'Éternel et son peuple Israël. Et Ézéchias s'informa auprès des sacrificateurs et des lévites au sujet des monceaux. Et Azaria, le principal sacrificateur, qui était de la maison de Tsadok, lui parla, et dit : *Depuis qu'on a commencé d'apporter l'offrande dans la maison de l'Éternel, on a mangé et on a été rassasié, et il en est resté en abondance ; car l'Éternel a béni son peuple ; et ce qui reste, c'est cette grande quantité* » (2 Chr. 31:2-10).

Que tout cela est beau et encourageant ! Le fleuve profond d'un entier dévouement coulait autour de l'autel de Dieu, portant dans son sein d'amples provisions pour les besoins des serviteurs

de l'Éternel, et même il y avait des « monceaux » de reste. Nous pouvons être assurés que cela était agréable au cœur du Dieu d'Israël, comme aux cœurs de ceux qui, à son appel, s'étaient voués au service de son autel et de son sanctuaire.

Remarquons particulièrement les paroles suivantes : « *Comme il est écrit dans la loi de l'Éternel* ». Voilà quelle était l'autorité d'Ézéchias, le fondement sûr et ferme de toute sa conduite. Il est vrai que l'unité visible de la nation avait pris fin, et que l'état des choses, lorsqu'il commença son œuvre, était des plus décourageants ; mais la parole de l'Éternel, dans son application, était aussi vraie, aussi positive et aussi directe, aux jours d'Ézéchias, qu'aux jours de David ou de Josué. Ézéchias sentait, avec raison, que Deut. 18:1-8, s'appliquait à son temps et à sa conscience et que soit lui, soit le peuple, étaient responsables d'agir en conséquence, selon leur pouvoir. Les sacrificateurs et les Lévites devaient-ils souffrir de la faim, parce que l'unité nationale d'Israël avait cessé ? Non, assurément. Ils subsistaient ou tombaient avec la Parole, le culte et l'œuvre de Dieu. Les circonstances pouvaient changer, et l'Israélite se trouver dans une position où il ne lui serait pas possible d'observer tous les détails des cérémonies lévitiques, mais jamais il ne pouvait se trouver dans des circonstances où il ne pût avoir l'immense privilège d'exprimer largement le dévouement de son cœur au service, à l'autel et à la loi de l'Éternel.

Nous voyons donc constamment dans l'histoire d'Israël, que lorsque les choses allaient bien, il était abondamment pourvu à ce qui regardait le culte de l'Éternel, son service et ses serviteurs. Mais, au contraire, lorsque l'état moral baissait, que les cœurs se refroidissaient, que l'égoïsme prenait le dessus, alors tous ces grands objets étaient traités avec une froide indifférence. Voyez, par exemple, le chapitre 13 de Néhémie. Quand ce fidèle serviteur retourna à Jérusalem, après une absence de quelques jours, il vit avec un profond chagrin que, dans ce temps si court, bien des choses avaient mal été, et que, entre autres, les pauvres Lévites avaient été laissés sans nourriture. « Et j'appris que les portions des lévites ne leur avaient pas été données, et que les lévites et les chantres qui faisaient le service avaient fui chacun à son champ » (vers. 10). Il n'y avait pas de « monceaux » de prémices dans ces tristes jours, et ce n'était pas selon la loi de Dieu, ni selon son cœur, que des hommes dussent travailler et chanter sans avoir rien à manger. C'était un opprobre pour le peuple que les serviteurs de l'Éternel fussent obligés, par leur négligence, d'abandonner son culte et son service afin de ne pas mourir de faim.

C'était un état de choses déplorable, et Néhémie le sentit profondément, car nous lisons : « Et je querellai les chefs, et je dis : *Pourquoi la maison de Dieu est-elle abandonnée ?* Et je les rassemblai, et je les fis demeurer à leur poste. Et tout Juda apporta dans les magasins la dîme du blé, et du moût, et de l'huile. Et j'établis sur les magasins Shélémia, etc., car ils étaient estimés fidèles », — ils avaient droit à la confiance de leurs frères, — « et c'était à eux de faire les répartitions à leurs frères ». Il fallait des hommes éprouvés et fidèles pour occuper cette haute charge, et distribuer les fruits précieux du dévouement du peuple ; ils devaient prendre conseil ensemble, et veiller à ce que le trésor de l'Éternel fût fidèlement géré selon sa parole, et à ce qu'il fût pourvu aux besoins de ses vrais serviteurs, sans partialité.

Tel était l'ordre admirable prescrit par le Dieu d'Israël, ordre que tous les vrais Israélites, tels que Néhémie et Ézéchias, prenaient plaisir à observer. Le large fleuve des bénédictions coulait de l'Éternel vers son peuple, et retournait de son peuple à Lui, et c'est à ce fleuve que ses serviteurs devaient puiser abondamment pour tous leurs besoins. C'était un déshonneur pour Lui que les Lévites fussent obligés de retourner à leurs champs ; cela prouvait que sa maison était abandonnée, et qu'il n'y avait pas de quoi nourrir ses serviteurs.

Quelle leçon pouvons-nous tirer de tout cela ? Qu'est-ce que l'Église de Dieu peut apprendre de Deut. 18:1-8 ? Afin de répondre à ces questions, lisons le chapitre 9 de 1 Corinthiens, où l'apôtre traite le sujet si important de la manière dont l'Assemblée a à pourvoir aux besoins des serviteurs de Dieu, sujet bien peu compris par la grande masse des chrétiens de profession. La *règle* est aussi claire que possible. « Qui jamais va à la guerre à ses propres dépens ? Qui plante une vigne et n'en mange

pas le fruit ? Ou qui paît un troupeau et ne mange pas du lait du troupeau ? Est-ce que je dis ces choses selon l'homme ? Ou la loi aussi ne dit-elle pas ces choses ? Car dans la loi de Moïse il est écrit : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain ». Dieu s'occupe-t-il des bœufs ? ou parle-t-il entièrement pour nous ? Car c'est pour nous que cela est écrit, que celui qui laboure doit labourer avec espérance, et que celui qui foule le grain doit le fouler dans l'espérance d'y avoir part. Si nous avons semé pour vous des biens spirituels, est-ce beaucoup que nous moissonnions de vos biens charnels ? Si d'autres ont part à ce droit sur vous, ne l'avons-nous pas bien plus ? Mais » — ici la grâce brille de tout son éclat — « nous n'avons pas usé de ce droit, mais nous supportons tout, afin de ne mettre aucun obstacle à l'évangile du Christ. Ne savez-vous pas que ceux qui s'emploient aux choses sacrées mangent de ce qui vient du temple ; que ceux qui servent à l'autel ont leur part de l'autel ? De même aussi, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile. Mais » — ici encore la grâce montre sa sainte dignité — « moi je n'ai usé d'aucune de ces choses, et je n'ai pas écrit ceci, afin qu'il en soit fait ainsi à mon égard ; car il serait bon pour moi de mourir, plutôt que de voir quelqu'un anéantir ma gloire. Car, si j'évangélise, je n'ai pas de quoi me glorifier, car c'est une nécessité qui m'est imposée, car malheur à moi si je n'évangélise pas. Car, si je fais cela volontairement, j'en ai un salaire mais si c'est malgré moi, une administration m'est confiée. Quel est donc mon salaire ? C'est que, en évangélisant, je rends l'évangile exempt de frais, pour ne pas user comme d'une chose à moi, de mon droit dans l'évangile » (vers. 7-18).

Ce sujet si intéressant et si important est envisagé ici sous tous ses points de vue. L'apôtre proclame de la manière la plus claire et la plus positive, la loi divine à cet égard ; il n'y a pas à s'y méprendre. « Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile », c'est-à-dire que de même qu'autrefois les sacrificateurs et les Lévites vivaient des offrandes présentées par le peuple, de même maintenant ceux qui sont réellement appelés de Dieu, doués par Christ, et préparés par le Saint Esprit à prêcher l'évangile, et qui se donnent entièrement à cette œuvre excellente, ceux-là, disons-nous, ont droit moralement à être entretenus quant à leurs besoins temporels. Non qu'ils aient à attendre de ceux auxquels ils prêchent la Parole, un paiement fixe. Il n'y a rien de pareil dans le Nouveau Testament. L'ouvrier doit s'attendre à son maître seul pour son entretien. Malheur à lui s'il regarde à l'Église ou à des hommes, quels qu'ils soient ! Les sacrificateurs et les Lévites avaient leur portion en l'Éternel et la recevaient de Lui ; il était le lot de leur héritage. Il est vrai qu'il voulait que les Israélites le servissent dans la personne de ses serviteurs. Il leur disait ce qu'ils devaient donner, et ils étaient bénis en donnant ; donner, était leur privilège aussi bien que leur devoir ; s'ils eussent refusé ou négligé de le faire, la sécheresse et la stérilité de leurs champs en aurait été la conséquence (Aggée 1:5-11).

Mais les sacrificateurs et les Lévites devaient s'attendre à l'Éternel *seul*. Si le peuple manquait à apporter ses offrandes, les Lévites devaient retourner à leurs champs et travailler pour leur entretien. Ils ne pouvaient pas entrer en procès au sujet des dîmes et des offrandes, leur seul recours devait être au Dieu d'Israël qui les avait consacrés à son service et leur avait donné ce service à accomplir.

Il en est de même des serviteurs du Seigneur maintenant ; ce n'est qu'à Lui *seul* qu'ils doivent s'attendre. Il faut qu'ils soient bien certains qu'ils ont été qualifiés et appelés par Lui pour l'œuvre, avant de s'y hasarder et de se donner entièrement au service de la prédication. Il faut qu'ils détournent complètement leurs yeux des hommes, de toutes les ressources venant des hommes, de tous les soutiens humains, et qu'ils s'appuient exclusivement sur le Dieu vivant. On voit les conséquences les plus déplorables résulter du fait que l'on a agi avec légèreté dans cette solennelle question des hommes, non appelés de Dieu, ni qualifiés pour son service, abandonnant leurs occupations pour se vouer à l'œuvre et vivre de foi, disent-ils. Des chutes déplorables en sont toujours le résultat. Les uns, lorsqu'ils commencent à voir les sérieuses réalités du chemin, sont si alarmés qu'ils perdent leur équilibre moral, et même parfois la raison pour un temps ; d'autres perdent la paix ; d'autres enfin retournent au monde.

Bref, nous sommes convaincus, par l'expérience de quarante années, que les cas sont fort rares où un chrétien puisse, en toute sécurité, abandonner la profession qui est son gagne-pain, afin de prêcher l'Évangile. Il faut, dans ce cas, que l'appel soit si clair et si distinct, que ce chrétien ne puisse que dire, comme Luther, à la diète de Worms : « Me voici je ne puis faire autrement ; que Dieu me soit en aide ! Amen ». Alors il pourra être parfaitement certain que Dieu sera avec lui dans l'œuvre à laquelle il l'a appelé, et qu'il suppléera à tous ses besoins, « selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus ». Quant aux hommes et à ce qu'ils peuvent penser de lui et de sa manière de faire, il n'a qu'à les renvoyer à son Maître. Comme il ne leur demande pas de l'entretenir, il n'a aucun compte à leur rendre, et n'est responsable qu'envers son Maître.

Mais en considérant le beau passage de 1 Cor. 9, que nous venons de citer, nous voyons que l'apôtre, après avoir pleinement établi les droits qu'il avait à être entretenu, y renonce entièrement. « Mais moi je n'ai usé d'aucune de ces choses ». Il travaillait de ses mains, travaillait nuit et jour afin de n'être à charge de personne. « Ces mains », dit-il en Actes 20:34, « ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi ». Il ne convoitait ni l'or, ni l'argent, ni la robe de personne. Il voyageait, il prêchait, il visitait de maison en maison, il était l'apôtre infatigable, le zélé évangéliste, le pasteur diligent ; il avait le soin de toutes les églises. N'aurait-il pas eu le droit d'être entretenu ? Assurément. L'Église de Dieu aurait dû être trop heureuse de pourvoir à tous ses besoins ; mais il ne fit jamais valoir ses droits, et même il y renonça. Il se nourrissait, lui et ses compagnons, par le travail de ses mains, et cela pour exemple, comme il le dit aux anciens de l'assemblée d'Éphèse : « Je vous ai montré en toutes choses, qu'en travaillant ainsi, il nous faut secourir les faibles, et nous souvenir des paroles du Seigneur Jésus, qui lui-même a dit : Il est plus heureux de donner que de recevoir » (v. 35).

N'a-t-on pas sujet de s'étonner de voir ce bien-aimé et vénéré serviteur de Christ, avec tous ses grands voyages, de Jérusalem et jusqu'en Illyrie, ses immenses travaux comme évangéliste, pasteur et docteur, trouver encore le temps de travailler de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux des personnes qui l'accompagnaient ? Il occupait vraiment une haute position morale. Sa vie fut une censure constante contre toute espèce d'esprit mercenaire. Les allusions ironiques des incrédules à l'égard des ministres largement payés, ne pourraient pas s'appliquer à lui. Il ne prêchait certes pas pour de l'argent.

Et cependant il recevait avec gratitude l'aide de ceux qui savaient donner. Maintes fois, la chère assemblée de Philippiques pourvut aux besoins de son vénéré et bien-aimé père en Christ, et cela ne sera jamais oublié. Des milliers de chrétiens ont lu le touchant récit du dévouement des Philippiciens, et ont été rafraîchis par le parfum de leur sacrifice ; il est inscrit dans le ciel, où rien de semblable n'est jamais oublié, et même il est gravé sur le cœur de Christ. Écoutez comment l'apôtre laisse déborder son cœur reconnaissant, en s'adressant à ses enfants bien-aimés : « Or je me suis grandement réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre votre pensée pour moi, quoique vous y ayez bien aussi pensé, mais l'occasion vous manquait ; non que je parle ayant égard à des privations, car, moi, j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie. Néanmoins vous avez bien fait de prendre part à mon affliction. Or vous aussi, Philippiciens, vous savez qu'au commencement de l'Évangile, quand je quittai la Macédoine, aucune assemblée ne me communiqua rien, pour ce qui est de donner et de recevoir, excepté vous seuls ; car, même à Thessalonique, une fois et même deux fois, vous m'avez fait un envoi pour mes besoins ; non que je recherche un don, mais je recherche du fruit qui abonde pour votre compte. Or j'ai amplement de tout, et je suis dans l'abondance ; je suis comblé, ayant reçu d'Éphaphrodite ce qui m'a été envoyé de votre part,... un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable, agréable à Dieu : mais mon Dieu suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (Phil. 4:10-19).

Quel privilège que celui de pouvoir rafraîchir le cœur d'un tel serviteur de Christ à la fin de sa carrière et dans la solitude de sa prison à Rome ! Comme l'offrande des Philippiens était acceptable et venait à propos, et quelle dut être leur joie en recevant les témoignages de reconnaissance de l'apôtre ! Et qu'elle était précieuse l'assurance qu'il leur donnait que leur offrande était montée comme un parfum de bonne odeur jusqu'au trône et au cœur de Dieu ! Qui ne préférerait être un Philippien, suppléant aux besoins de l'apôtre, plutôt qu'un Corinthien mettant en doute son ministère, ou qu'un Galate lui brisant cœur ? Quelle immense différence ? L'apôtre ne pouvait rien recevoir de l'assemblée de Corinthe ; leur état ne le permettait point. Quelques membres de cette assemblée vinrent à son aide, et le fait est rapporté dans les pages inspirées, il est inscrit dans le ciel, et il sera abondamment récompensé dans le royaume à venir. « Or je me réjouis de la venue de Stéphanas, et de Fortunat, et d'Achaïque, parce *qu'ils ont suppléé à ce qui a manqué de votre part ; car ils ont récréé mon esprit et le vôtre : reconnaissez donc de tels hommes* » (1 Cor. 16:17-18).

Nous voyons donc très clairement que, soit sous la loi ou sous l'évangile, c'est selon la volonté et selon le cœur de Dieu que ceux qui sont réellement appelés par Lui à l'œuvre, et qui s'y dévouent entièrement et fidèlement, aient la sympathie cordiale et les secours matériels de ses enfants. Tous ceux qui aiment Christ considéreront comme un bonheur et un privilège de pouvoir Lui faire part de leurs biens dans la personne de ses serviteurs. Lorsqu'il était sur cette terre, il daignait accepter des secours de la part de ceux qui l'aimaient et qui avaient profité de son précieux ministère : « Des femmes aussi qui avaient été guéries d'esprits malins et d'infirmités, Marie, qu'on appelait Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons, et Jeanne, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, et Susanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens » (Luc 8:2-3).

Femmes heureuses et privilégiées ! Quelle joie de pouvoir assister le Seigneur de gloire dans les jours de son humiliation et de ses besoins terrestres ! Leurs noms ont l'honneur d'être enregistrés dans les pages divines, inscrits par le Saint Esprit, et portés sur le fleuve du temps jusque dans l'éternité. Bien en prit à ces femmes de ne pas avoir dépensé leur argent en superfluités, ni de l'avoir entassé pour être en malédiction pour leurs âmes, comme c'est le cas lorsqu'on ne s'en sert pas pour Dieu !

Mais, d'un autre côté, nous voyons combien il est nécessaire que tous ceux qui agissent, soit au dedans, soit au dehors de l'assemblée, se gardent parfaitement libres de toute influence humaine, et ne s'attendent point à l'homme, de quelque manière que ce soit. C'est avec Dieu qu'ils doivent avoir à faire dans le secret de leurs âmes ; sans cela, ils succomberont certainement, tôt ou tard. Ils ne doivent s'attendre qu'à Lui pour subvenir à leurs besoins. Si l'Église les néglige, c'est elle qui y perdra le plus. S'ils peuvent subvenir à leurs besoins par le travail de leurs mains, sans nuire à leur service pour Christ, tant mieux ; évidemment c'est ce qui vaut le mieux, nous en sommes pleinement persuadés. Il n'y a rien de plus beau, moralement et spirituellement, que de voir un vrai serviteur de Christ entretenant lui-même et sa famille à la sueur de son front ou de son cerveau, et se donnant, en même temps avec zèle à l'œuvre du Seigneur, soit comme évangéliste, comme pasteur ou docteur. L'extrême opposé se montre à nous en la personne d'un homme qui, sans dons et sans vie spirituelle, embrasse ce qu'on appelle le ministère, comme toute autre profession ou moyen d'existence. La position d'un tel homme est moralement dangereuse et tout ce qu'il y a de plus misérable. Nous ne nous y arrêterons pas, vu que ce serait sortir de notre sujet, et préférons de beaucoup continuer notre chapitre.

« Quand tu seras entré dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'apprendras pas à faire selon les abominations de ces nations : il ne se trouvera au milieu de toi personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, ni devin qui se mêle de divination, ni pronostiqueur, ni enchanteur, ni magicien, ni sorcier, ni personne qui consulte les esprits, ni diseur de bonne aventure, ni personne qui interroge les morts ; *car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel* ; et à cause de ces abominations, l'Éternel, ton Dieu, les dépossède devant toi. Tu seras parfait avec l'Éternel, ton Dieu. Car ces nations, que tu vas déposséder, écoutent les pronostiqueurs et les devins ; *mais pour toi, l'Éternel, ton Dieu, ne t'a pas permis d'agir ainsi* » (vers. 9-14).

Il se peut qu'en lisant ce passage, le lecteur se demande quelle application il peut avoir aux chrétiens de profession ? Nous lui demanderons à notre tour s'il n'y a pas des chrétiens de profession qui vont assister à ce que font des sorciers, des magiciens et des nécromanciens ? N'y en a-t-il pas qui s'occupent de tables tournantes, d'esprits frappeurs, de magnétisme animal ou de seconde vue ? S'il en est ainsi, le passage que nous venons de citer s'applique à eux et cela d'une manière solennelle. Nous croyons fermement que toutes ces choses sont du diable. Nous sommes persuadés que lorsqu'on se prête, d'une manière ou d'une autre, à la terrible évocation des esprits, on se place entre les mains de Satan pour être entraîné et trompé par ses mensonges. Qu'ont besoin des tables tournantes et des esprits frappeurs ceux qui ont entre les mains une révélation parfaite de Dieu ? Nul besoin, assurément. Et si, n'étant pas satisfaits d'avoir cette précieuse Parole, ils se tournent vers les esprits d'amis défunts ou d'autres, que peuvent-ils attendre, sinon que Dieu les abandonne à être aveuglés et égarés par de mauvais esprits qui paraissent et personnifient les défunts, et prononcent toute espèce de mensonges ?

Nous ne chercherons pas à approfondir ce sujet maintenant ; nous n'avons ni le temps, ni le désir de le faire ; mais nous nous sentons pressés de mettre le lecteur en garde contre le *grand danger* qu'il y a à consulter les esprits de ceux qui ne sont plus. Nous n'entrerons pas dans la question de savoir si les âmes peuvent revenir dans ce monde ; sans doute que Dieu pourrait le permettre s'il le jugeait à propos, mais nous laissons ce sujet de côté. Le grand point que nous devons toujours avoir devant nos cœurs, c'est la parfaite suffisance de la révélation divine. Qu'avons-nous besoin des esprits ? L'homme riche s'imaginait que si Lazare retournait sur la terre et parlait lui-même à ses cinq frères, cela produirait un grand effet sur eux : « Je te prie donc, père, de l'envoyer dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères, en sorte qu'il les adjure ; de peur qu'eux aussi ne viennent dans ce lieu de tourment. Mais Abraham lui dit : Ils ont *Moïse et les prophètes* ; qu'ils les écoutent. Mais il dit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un va des morts vers eux, ils se repentiront. Et il lui dit : S'ils n'écoutent pas *Moïse et les prophètes*, ils ne seront pas persuadés non plus si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts » (Luc 16:27-31).

Voilà ce qui tranche la question. Si les hommes n'écoutent pas la parole de Dieu, s'ils ne veulent pas croire ce qu'elle leur dit, d'une manière si claire et si solennelle, sur eux-mêmes, sur leur état actuel et sur leur destinée future, ils ne seraient pas persuadés non plus lors même que des milliers d'esprits reviendraient leur dire ce qu'ils ont vu, entendu et éprouvé dans le ciel ou dans l'enfer ; cela ne produirait sur eux aucun effet permanent ou salutaire. Cela pourrait causer une grande sensation, être le sujet de bien des conversations et remplir les journaux, mais cela s'arrêterait là. Les hommes n'interrompraient point leurs occupations et leurs plaisirs, leurs gains et leurs folies. « S'ils n'écoutent pas *Moïse et les prophètes* », — et nous pouvons ajouter Christ et ses saints apôtres, — « ils ne seront pas persuadés non plus, si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts ». Le cœur qui ne se soumet pas à l'évidence des Écritures, ne sera convaincu par rien ; et quant au vrai croyant, il trouve dans l'Écriture tout ce dont il peut avoir besoin, et par conséquent il n'a que faire des tables tournantes, des esprits frappeurs, ou de la magie : « Et s'ils vous disent : Enquêtez-vous des évocateurs d'esprits et des diseurs de bonne aventure, qui murmurent et qui chuchotent,... un peuple ne s'enquiert-il pas de son Dieu ? ira-t-il aux morts pour les vivants ? *À la loi et au témoignage* ! S'ils ne parlent pas selon cette parole, il n'y a pas d'aurore pour lui » (Ésaïe 8:19-20).

C'est là, qu'en tout temps et en tout lieu, est la ressource divine pour les enfants de Dieu, et c'est à cela que Moïse renvoie l'assemblée dans le magnifique paragraphe qui termine notre chapitre. Il leur montre clairement qu'ils n'ont aucun besoin de s'adresser aux devins, aux sorciers, aux enchanteurs, ou aux diseurs de bonne aventure, qui tous étaient en abomination à l'Éternel. « L'Éternel ton Dieu », dit-il, « te suscitera un prophète comme moi, du milieu de toi, d'entre tes frères ; *vous l'écoutez*, selon tout ce que tu demandas à l'Éternel, ton Dieu, à Horeb, le jour de la congrégation, disant : Que je n'entende plus la voix de l'Éternel, mon Dieu, et que je ne voie plus ce grand feu, afin que je ne meure pas. Et l'Éternel me dit : Ils ont bien dit ce qu'ils ont dit. Je leur susciterai un prophète comme toi, du milieu de leurs frères, et je mettrai mes paroles dans sa

bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. Et il arrivera que l'homme qui n'écouterà pas mes paroles, lesquelles il dira en mon nom, moi, je le lui redemanderai. Seulement, le prophète qui prétendra dire en mon nom une parole que je ne lui aurai pas commandé de dire, ou qui parlera au nom d'autres dieux, ce prophète-là mourra. Et si tu dis dans ton cœur : Comment connaissons-nous la parole que l'Éternel n'a pas dite ? Quand le prophète parlera au nom de l'Éternel, et que la chose n'aura pas lieu et n'arrivera pas, c'est cette parole-là que l'Éternel n'a pas dite ; le prophète l'a dite présomptueusement tu n'auras pas peur de lui » (vers. 15-22).

Nous ne saurions hésiter à reconnaître dans ce prophète notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Au chapitre 3 des Actes, Pierre lui applique ainsi les paroles de Moïse : « Et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps. Moïse déjà a dit : Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écouteriez dans tout ce qu'il pourra vous dire ; et il arrivera, que toute âme qui n'écouterà pas ce prophète sera exterminée d'entre le peuple » (vers. 20-23).

Quel précieux privilège que celui d'écouter la voix d'un tel prophète ? C'est la voix de Dieu lui-même parlant par la bouche de l'Homme Christ Jésus, non du milieu des tonnerres et des éclairs, et du feu consumant, mais avec le son doux et subtil de l'amour et de la grâce qui rafraîchit le cœur brisé et l'esprit contrit, et tombe comme la rosée des cieux sur la terre altérée. Nous trouvons cette voix dans la Sainte Écriture, la précieuse révélation qui est placée si constamment et si puissamment devant nous dans notre étude de ce beau livre du Deutéronome. Ne l'oublions jamais ; la voix de l'Écriture est la voix de Christ, et la voix de Christ est la voix de Dieu.

Nous n'avons nul besoin d'autre chose. Si quelqu'un avait la prétention de venir avec une nouvelle révélation, ou quelque vérité nouvelle qui ne se trouve pas dans le volume divin, nous devrions le juger, lui et son enseignement, à la lumière de l'Écriture, et les rejeter entièrement. « Tu n'auras pas peur de lui ». Les faux prophètes se présentent d'habitude avec de hautes prétentions, des paroles pompeuses, et une apparence de dévotion. Ils tâchent de s'entourer d'une auréole de dignité et d'importance qui souvent en impose aux ignorants ; mais ils ne peuvent résister à la puissance scrutatrice de la parole de Dieu. Un simple passage de la Sainte Écriture leur enlève toute leur importance, et coupera à sa racine leur merveilleuse révélation. Ceux qui connaissent la voix du vrai Prophète n'en écouteront aucune autre ; ceux qui ont entendu la voix du bon Berger n'écouteront pas la voix d'un étranger.

Lecteur, prenez garde à n'écouter que la voix de Jésus.

## Chapitre 19

« Quand l'Éternel, ton Dieu, aura retranché les nations dont l'Éternel, ton Dieu, te donne le pays, et que tu les auras dépossédées, et que tu habiteras dans leurs villes et dans leurs maisons, tu sépareras pour toi trois villes *au milieu de ton pays* que l'Éternel, ton Dieu, te donne pour le posséder : *tu t'en prépareras le chemin*, et tu diviseras en trois parties le territoire de ton pays, que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage ; et *ce sera afin que tout homicide s'y enfuie* » (vers. 1-3).

Quel remarquable mélange de « bonté et de sévérité », nous voyons dans ces quelques lignes ! Nous avons l'extermination des nations de Canaan, à cause de leurs iniquités qui étaient devenues intolérables, et à côté nous avons une preuve touchante de la bonté divine dans cet arrangement fait pour le pauvre meurtrier au jour de son angoisse, alors qu'il s'enfuit de devant le vengeur du sang. Le gouvernement et la bonté de Dieu, sont aussi divinement parfaits l'un que l'autre. Il y a des cas où la bonté ne serait qu'une pure tolérance du mal et de la rébellion, ce qui ne peut avoir lieu sous le gouvernement de Dieu. Si les hommes s'imaginent que, parce que Dieu est bon, ils peuvent continuer à pécher à tête levée, ils verront, tôt ou tard, combien ils se trompent.

« Considère donc », dit l'apôtre, « la bonté et la sévérité de Dieu ! (\*) » Dieu exterminera certainement les méchants qui méprisent sa bonté et sa longue patience. Il est lent à la colère et d'une grande bonté, béni soit son saint nom ! Il supporta pendant de longues années les sept nations de Canaan, jusqu'à ce que leur méchanceté s'élevât jusqu'au ciel, et que la terre elle-même ne les pût plus supporter. Il supporta les iniquités des villes coupables de la plaine, et s'il se fût trouvé même dix justes dans Sodome, il l'aurait épargnée pour l'amour d'eux. Mais le jour d'une terrible vengeance arriva, et elles furent détruites.

(\*) Le mot traduit par « sévérité » est *apotomia* qui, littéralement, veut dire « extermination ».

Il en sera de même avant longtemps de la chrétienté coupable : « Toi aussi tu seras coupé ». Le temps de la rétribution viendra, et il sera terrible ; rien qu'en y pensant le cœur tremble.

Mais remarquez comme la « bonté » divine brille dans ces premières lignes de notre chapitre. Voyez quelle peine notre Dieu se donne pour que la ville de refuge soit aussi accessible que possible pour le meurtrier. Les trois villes devaient être « *au milieu du pays* », et non dans des coins écartés, ou dans des endroits d'un accès difficile. Et non seulement cela, mais encore « *tu t'en prépareras le chemin* ». Et de plus : « Tu diviseras *en trois parties* le territoire de ton pays ». Tout devait être fait pour que le meurtrier pût échapper facilement. Le Seigneur daignait penser à l'angoisse du malheureux « s'enfuyant pour saisir l'espérance qui lui était proposée » (Héb. 6:18). La ville de refuge devait être rapprochée, tout comme « la justice de Dieu » est près du pauvre pécheur perdu, si proche qu'elle est à la portée de « celui qui *ne fait pas des œuvres*, mais qui croit en celui qui justifie l'impie ».

Il y a une douceur toute particulière dans cette recommandation : « *Tu t'en prépareras le chemin* ». Qu'elle émane bien de notre Dieu de grâce — « du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ! » Et cependant c'était le même Dieu qui exterminait les nations de Canaan par son juste jugement, et qui pensait ainsi en grâce au meurtrier. « Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu ».

« Et voici ce qui concerne l'homicide qui s'y enfuira, *pour qu'il vive* : Celui qui aura frappé son prochain sans le savoir, et sans l'avoir haï auparavant, comme si quelqu'un va avec son prochain dans la forêt pour couper du bois, et que sa main lève la hache pour couper l'arbre, et que le fer échappe du manche et atteigne son prochain, et qu'il meure : il s'enfuira dans une de ces villes, et il vivra ; de peur que le vengeur du sang ne poursuive l'homicide pendant que son cœur est échauffé, et qu'il ne l'atteigne, parce que le chemin est long », — grâce exquise et touchante ! — « et ne le frappe à mort, quoiqu'il ne mérite pas la mort, car il ne le haïssait pas auparavant. C'est pourquoi, je te commande, disant : Sépare-toi trois villes » (vers. 4-7).

Nous avons ici la description la plus minutieuse de l'homme pour lequel était la ville de refuge. S'il n'y répondait pas, la ville n'était pas pour lui ; mais, dans le cas contraire, il pouvait avoir l'assurance la plus entière qu'un Dieu de grâce avait pensé à lui et lui avait procuré un lieu de refuge où il pourrait être en toute sécurité. Aussitôt que le meurtrier avait franchi les murs de la cité de refuge, il pouvait respirer librement et se reposer sans crainte. L'épée vengeresse ne pouvait l'y atteindre, aucun cheveu de sa tête n'y pouvait être touché.

Il était en sûreté, oui, en parfaite sûreté ; et de plus il en avait la parfaite *certitude*. Il n'espérait pas être sauvé, il était sûr de l'être. Il était dans la ville, et cela suffisait. Avant d'y arriver il avait eu de terribles angoisses, bien des doutes et des craintes et de pénibles combats. Il fuyait pour sauver sa vie, et ne pouvait songer à autre chose. Nous ne saurions nous représenter le meurtrier s'arrêtant dans sa fuite précipitée pour cueillir des fleurs au bord de la route. « Des fleurs ! » aurait-il dit, « qu'ai-je à faire de fleurs dans ce moment-ci ? Ma vie est en danger. Je m'enfuis de devant le vengeur du sang, et si je m'attarde à cueillir des fleurs, il pourrait m'atteindre. Non, la ville de refuge est le but unique de mes espérances ; rien d'autre ne saurait me charmer ou m'intéresser. Mon seul désir maintenant est d'être sauvé ».

Mais dès l'instant où il avait franchi les portes de la ville, il était sauvé, et *il le savait*. Comment le savait-il ? Par ses sentiments, par des preuves, des expériences ? Non, mais simplement par la parole de Dieu. Nul doute qu'il n'en eût le sentiment, la preuve et l'expérience, bien précieuses après ses efforts désespérés pour arriver, mais ce n'étaient point ces impressions qui étaient la base de son assurance, le fondement de sa paix. Il savait qu'il était sauvé, parce que Dieu le lui avait dit. La *grâce* de Dieu l'avait *sauvé*, et la *parole* de Dieu l'en rendait *certain*.

Nous ne saurions nous imaginer un meurtrier, une fois entré dans la ville, s'exprimant comme le font beaucoup de chrétiens au sujet de la certitude et de l'assurance du salut. Il ne se serait pas cru présomptueux d'être certain qu'il était en sûreté. Si quelqu'un lui avait demandé : « Êtes-vous certain d'être en sûreté ? » — « Oh ! » aurait-il répondu, « comment n'en serais-je pas certain ? N'étais-je pas un meurtrier ? N'ai-je pas fui vers cette ville de refuge ? Et l'Éternel, le Dieu de notre alliance, n'a-t-il pas dit : « Qu'il s'y enfuie pour qu'il vive ? » Oui, Dieu soit béni, je suis parfaitement certain d'être en sûreté. J'ai dû terriblement courir et lutter pour arriver. Souvent j'ai cru que le vengeur du sang allait me saisir, et je me croyais perdu, mais, dans sa grâce infinie, Dieu a voulu que l'accès de la cité fût si facile et la route si bonne, que, en dépit de tous mes doutes et de toutes mes craintes, m'y voici sain et sauf. La lutte est finie, mes angoisses sont passées. Je puis respirer librement maintenant et aller où bon me semble, en parfaite sécurité dans ce lieu de bénédiction, en louant le Dieu de notre alliance d'avoir, dans sa grande bonté, préparé un si précieux refuge pour un pauvre meurtrier tel que moi ».

Le lecteur peut-il s'exprimer de la même manière à l'égard de sa sûreté en Christ ? Est-il sauvé et le sait-il ? S'il ne l'est pas, puisse l'Esprit de Dieu appliquer à son cœur le type si simple du meurtrier entré dans la ville de refuge ! Puisse-t-il connaître « la ferme consolation » qui est la part assurée, parce qu'elle est divine, de tous ceux qui « se sont enfuis pour saisir l'espérance proposée » (Héb. 6:18).

En poursuivant l'étude de notre chapitre, nous verrons que le sujet des villes de refuge embrassait d'autres questions que celle du salut du meurtrier. Nous avons vu que, de ce côté-là, tout était parfaitement réglé ; mais la gloire de Dieu, la pureté de son pays et l'intégrité de son gouvernement, devaient être sauvegardés. Si l'on touchait à ces choses, il n'y avait plus de sécurité pour personne. Ce grand principe brille dans chacune des pages de l'histoire des dispensations de Dieu envers l'homme. Le vrai bonheur de l'homme et la gloire de Dieu sont indissolublement liés, et l'un et l'autre reposent sur le même fondement inébranlable, savoir sur Christ et son œuvre précieuse.

« Et si l'Éternel, ton Dieu, étend tes limites, comme il l'a juré à tes pères, et qu'il te donne tout le pays qu'il a promis de donner à tes pères, parce que tu auras gardé tout ce commandement que je te commande aujourd'hui, pour le pratiquer, en aimant l'Éternel, ton Dieu, et en marchant toujours dans ses voies, alors tu t'ajouteras encore trois villes à ces trois-là ; *afin que le sang innocent ne soit pas versé au milieu de ton pays*, que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage, et qu'ainsi le sang ne soit pas sur toi. Mais si un homme hait son prochain, et lui dresse une embûche, et se lève contre lui et le frappe à mort, en sorte qu'il meure, et qu'il s'enfuit dans l'une de ces villes, alors les anciens de sa ville enverront et le prendront de là, et le livreront en la main du vengeur du sang ; et il mourra. Ton œil ne l'épargnera point ; *et tu ôteras d'Israël le sang innocent*, et tu prospéreras » (vers. 8-13).

Ainsi, soit qu'il s'agît de *grâce* pour le meurtrier involontaire, ou de *jugement* pour celui qui avait méchamment tué son prochain, la gloire de Dieu et les exigences de son gouvernement devaient être maintenues. Le meurtrier involontaire trouvait la provision de la grâce ; le coupable tombait sous la sentence d'une justice inflexible. Nous ne devons jamais oublier la solennelle réalité du gouvernement divin. Nous le rencontrons partout, et s'il était mieux reconnu, nous serions délivrés des vues erronées sur le caractère de Dieu. Prenons, par exemple, des paroles telles que celles-ci : « Ton œil ne l'épargnera point ». Qui les a prononcées ? l'Éternel. Qui les a fait écrire ? Le Saint Esprit. Que signifient-elles ? Un jugement solennel contre la méchanceté. Que les hommes se gardent de traiter à la légère ces choses si importantes, et que les enfants de Dieu prennent garde

aussi de se laisser aller à raisonner follement sur des sujets entièrement au-dessus de leur portée. Qu'ils se souviennent que l'on trouve constamment la fausse sentimentalité alliée à l'audacieuse incrédulité, pour juger et critiquer les actes solennels du gouvernement divin. C'est là une considération bien sérieuse. Les méchants doivent s'attendre à un jugement certain de la part d'un Dieu qui hait le péché. Si un meurtrier volontaire prétendait profiter du refuge préparé par Dieu pour le meurtrier involontaire, la main de la justice s'emparait de lui et le mettait à mort sans merci. Tel était jadis le gouvernement de Dieu en Israël, et tel il sera dans un jour qui approche rapidement. Maintenant encore Dieu use de patience envers le monde ; c'est le jour du salut, le temps favorable. Mais le jour de la vengeance est proche. Oh ! combien, au lieu de raisonner sur la justice des dispensations de Dieu envers les méchants, les hommes feraient mieux de chercher un refuge en ce précieux Sauveur qui mourut sur la croix, afin de nous sauver des flammes du feu éternel ! (\*)

(\*) Nous renvoyons le lecteur aux « Notes sur le livre des Nombres », chapitre 35, pour de plus amples explications sur les villes de refuge.

Le verset 14 de notre chapitre nous offre une nouvelle preuve des tendres soins de Dieu pour son peuple, et de son touchant intérêt pour tout ce qui le concernait, directement ou indirectement. « Tu ne reculeras point les bornes de ton prochain, que des prédécesseurs auront fixées dans ton héritage lequel tu hériteras dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne pour le posséder ».

Ce passage pris dans toute sa portée et dans son application primitive, nous montre le cœur plein d'amour de notre Dieu, et nous fait voir de quelle manière merveilleuse il s'intéressait à toutes les circonstances de son peuple. Les bornes ne devaient pas être touchées. La part de chacun devait demeurer intacte selon les limites tracées autrefois. L'Éternel avait donné le pays à Israël, et, de plus, il avait assigné à chaque tribu et à chaque famille sa position, indiquée avec une précision parfaite, et marquée par des bornes si visibles qu'il ne pouvait y avoir aucune confusion, aucune collision d'intérêts, aucun motif de procès ou de chicane au sujet des propriétés. Les anciennes bornes étaient là, marquant la part de chacun de manière à empêcher tout prétexte de dispute. Chacun était comme tenancier du Dieu d'Israël, qui connaissait tout ce qui concernait sa petite propriété ; et chaque tenancier avait le bonheur de savoir que les yeux du Maître et Seigneur Tout-Puissant reposaient sur son petit domaine, et que sa main le protégerait contre celui qui voudrait s'y introduire. Il pouvait donc se reposer en paix sous sa vigne et sous son figuier, et jouir du lot qui lui avait été départi par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

En voilà assez sur le sens littéral de ce beau passage ; mais il a aussi une signification spirituelle et profonde. N'y a-t-il pas, pour l'Église de Dieu et pour chacun de ses membres, des bornes spirituelles qui marquent avec une divine exactitude les limites de notre héritage céleste, bornes établies d'ancien temps par les apôtres de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ? Oui, assurément, et Dieu les voit et ne permet pas qu'on les déplace impunément. Malheur à l'homme qui ose les toucher ! il aura à en rendre compte à Dieu. C'est une chose sérieuse que de nous mêler de ce qui concerne la position, la portion et l'espérance de l'Église de Dieu, et beaucoup le font sans s'en rendre compte.

Nous n'essaierons pas de déterminer quelles sont ces limites ; nous avons cherché à le faire dans le premier volume des « Notes sur le Deutéronome », de même que dans les quatre autres volumes précédents ; mais nous considérons qu'il est de notre devoir d'avertir, d'une manière solennelle, tous ceux que cela concerne, de prendre garde de faire, dans l'Église de Dieu, ce qui correspond au déplacement des bornes en Israël. Si quelqu'un en Israël avait proposé un nouvel arrangement dans l'héritage des tribus, pour diviser les propriétés d'après un nouveau principe et établir de nouvelles limites, quelle aurait été la réponse d'un Israélite fidèle ? Il aurait simplement répondu dans le langage de Deut. 19:14, et dit : « Nous ne voulons rien de nouveau ; nous sommes parfaitement contents de ces bornes sacrées et vénérées, que nos prédécesseurs ont plantées dans notre héritage. Nous sommes décidés à les conserver et à résister avec fermeté à toute innovation moderne ».

Telle aurait été la réponse d'un membre fidèle de l'assemblée d'Israël, et assurément le chrétien ne doit pas être moins décidé à répondre à tous ceux qui, sous prétexte de progrès et de développement, voudraient toucher aux bornes de l'Église de Dieu, et nous offrir les soi-disant

lumières de la science et les ressources de la philosophie, au lieu des précieuses instructions de Christ et de ses apôtres. Grâce à Dieu, nous n'en avons nul besoin. Ayant Christ et sa Parole, que nous faut-il de plus ? Qu'avons-nous besoin des progrès et des développements humains, puisque nous avons « ce qui était *dès le commencement* » ? Que peuvent donner la science ou la philosophie à ceux qui possèdent « *toute la vérité* » ? Sans doute, nous désirons faire des progrès dans la connaissance de Christ, et voir sa vie plus pleinement manifestée en nous, mais la science et la philosophie ne peuvent nous aider pour cela, bien au contraire, elles ne feraient que nous entraver.

Lecteur chrétien, cherchons à demeurer près de Christ et de sa Parole. C'est notre seule sûreté dans ces mauvais jours. Séparés de Lui, nous ne sommes rien, nous n'avons rien, nous ne pouvons rien. En Lui nous avons tout. Il est la part de notre héritage et de notre breuvage. Puisse-nous savoir ce que c'est, non seulement d'être en sûreté *en* Lui, mais mis à part *pour* Lui, et satisfaits *de* Lui, jusqu'à ce jour glorieux où nous le verrons tel qu'il est, où nous Lui serons rendus semblables, et serons avec Lui pour toujours.

Les versets qui terminent notre chapitre demandent peu d'explications. Ils présentent une vérité pratique à laquelle les chrétiens de profession feront bien d'être attentifs, malgré toutes leurs lumières et leurs connaissances.

« Un seul témoin ne se lèvera pas contre un homme, pour une iniquité ou un péché quelconque, quelque péché qu'il ait commis : sur la déposition de deux témoins ou sur la déposition de trois témoins, la chose sera établie » (vers. 15).

C'est un sujet que nous avons déjà traité, mais sur lequel on ne saurait trop fortement insister. Nous pouvons juger de son importance, par le fait que non seulement Moïse y attire maintes et maintes fois l'attention d'Israël, mais que notre Seigneur Jésus Christ lui-même, et le Saint Esprit par l'apôtre Paul dans deux de ses épîtres, insistent sur ce principe de « deux ou de trois témoins », dans chaque cas qui se présente. Quelque digne de confiance qu'il soit, un seul témoin ne suffit pas. Si cette règle était mieux suivie, que de disputes et de débats seraient évités ! Nous pouvons, dans notre prétendue sagesse, nous imaginer qu'un témoin de toute confiance devrait suffire pour décider une question. Souvenons-nous que Dieu est plus sage que nous, et que notre vraie sagesse aussi bien que notre grande sécurité morale, est de nous en tenir fermement à sa Parole qui ne trompe jamais.

« Quand un témoin inique s'élèvera contre un homme, pour témoigner contre lui d'un crime, alors les deux hommes qui ont le différend, comparaitront devant l'Éternel, devant les sacrificateurs et les juges qu'il y aura en ces jours-là ; et les juges *rechercheront bien*, et, si le témoin est un faux témoin, s'il a témoigné faussement contre son frère, alors vous lui ferez comme il pensait faire à son frère ; et tu ôteras le mal du milieu de toi. Et les autres l'entendront et craindront, et ne feront plus désormais une pareille méchante action au milieu de toi. Et ton œil n'épargnera point : vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied » (vers. 16-21).

Nous voyons par ce qui précède combien Dieu hait les faux témoins, et nous devons nous rappeler que, quoique nous ne soyons pas sous la loi, mais sous la grâce, le faux témoin n'est pas moins haïssable aux yeux de Dieu ; et évidemment mieux nous comprendrons la grâce qui nous a été faite, plus nous aurons en horreur tout faux témoignage, toute calomnie et toute médisance, sous quelque forme que ce soit. Que le Seigneur nous préserve de toute chose semblable !

## Chapitre 20

« Quand tu sortiras pour faire la guerre contre tes ennemis, et que tu verras des chevaux et des chars, un peuple plus nombreux que toi, tu n'auras point peur d'eux ; car l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait monter du pays d'Égypte, est avec toi. Et il arrivera que, quand vous vous approcherez pour le combat, le sacrificateur s'approchera et parlera au peuple, et leur dira : Écoute, Israël ! Vous vous approchez aujourd'hui pour livrer bataille à vos ennemis : que votre cœur ne faiblisse point, ne

craignez point, ne soyez point alarmés, et ne soyez point épouvantés devant eux ; car l'Éternel, votre Dieu, marche avec vous, pour combattre pour vous contre vos ennemis, pour vous sauver » (vers. 1-4).

Qu'il est merveilleux de se représenter l'Éternel comme un guerrier, combattant contre les ennemis de son peuple ! Beaucoup de personnes ne peuvent se faire à cette idée et comprendre qu'un Être tout bon puisse revêtir un semblable caractère. Cela vient de ce qu'elles ne font pas la différence des dispensations. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, maintient tout autant son caractère en combattant contre ses ennemis, que le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ en leur pardonnant. Et puisque c'est le caractère sous lequel Dieu se révèle qui donne à son peuple le modèle sur lequel il doit se former et d'après lequel il doit agir, Israël était tout aussi conséquent en exterminant ses ennemis, que nous le sommes en les aimant, en priant pour eux et en leur faisant du bien.

Si on se souvenait de ce principe si simple, on éviterait bien des malentendus et des discussions. Il est de toute évidence que l'Église de Dieu ne doit pas faire la guerre. Aucune personne, exempte de préjugés, ne peut lire le Nouveau Testament sans en être convaincue. Il nous est positivement commandé d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, et de prier pour ceux qui nous font du tort et nous persécutent. « Remets ton épée en son lieu ; car tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée ». Et dans un autre évangile : « Jésus donc dit à Pierre : Remets l'épée dans le fourreau ; la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:11). Et plus loin, notre Seigneur dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes *serviteurs auraient combattu* », — cela aurait été parfaitement convenable pour eux de le faire, — « mais *maintenant* mon royaume n'est pas d'ici », et c'est pourquoi ce serait totalement inconséquent et mal pour eux de combattre.

Tout cela est si clair que nous n'avons qu'à dire : « Comment lis-tu ? » Notre bien-aimé Sauveur ne combattait pas ; il supportait avec douceur et patience toute espèce d'injures et de mauvais traitements, et ainsi nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces. Si nous nous demandions avec sincérité : « Que ferait Jésus dans tel ou tel cas ? » cela mettrait fin à toute discussion sur ce point comme sur une foule d'autres. Il n'est nullement nécessaire de raisonner. Si les paroles et l'exemple de notre précieux Seigneur et l'enseignement positif de son Esprit par ses apôtres, ne sont pas suffisants pour nous guider, toute discussion est inutile.

Et si l'on nous demande ce qu'enseigne le Saint Esprit sur ce grand sujet pratique, écoutez ces paroles si claires et si pénétrantes : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère », car il est écrit : « À moi la vengeance, *moi je rendrai*, dit le Seigneur ». « Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire, car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête ». « Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien » (Rom. 12:19-21).

Telle est l'admirable morale de l'Église de Dieu, les principes de ce royaume céleste auquel tous les vrais chrétiens appartiennent. Est-ce qu'ils auraient convenu à Israël ? Certainement non. Si Josué eût traité les Cananéens d'après les principes posés en Rom. 12, c'eût été une inconséquence aussi positive que si nous agissions d'après les principes du chap. 20 du Deutéronome. D'où cela vient-il ? Simplement de ce que, au temps de Josué, Dieu exécutait le jugement en justice, tandis que maintenant il agit en grâce. Le principe selon lequel Dieu agit est le grand régulateur moral pour les enfants de Dieu de tous les temps, et cela, bien compris, met fin à toute discussion.

« Et quant au monde », demandera-t-on peut-être, « pourrait-il adopter le principe de la grâce, et se conduire d'après la doctrine du verset 20 de Rom. 12 ? » Non, la pensée seule en est absurde. Essayer de mêler les principes de la grâce avec la loi des nations, ou de faire entrer l'esprit du Nouveau Testament dans les systèmes d'économie politique, plongerait immédiatement la société civilisée dans une confusion irrémédiable. Et c'est en cela précisément que beaucoup de personnes excellentes et bien intentionnées se trompent ; elles voudraient contraindre les nations de la terre à

adopter un principe qui serait la ruine de leur existence nationale. Le temps n'est pas encore venu où les peuples forgeront de leurs épées des socs, et de leurs lances des serpes, et ne s'adonneront plus à la guerre. Cet heureux temps viendra, lorsque cette terre qui gémit sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent la mer. Mais vouloir que les nations *maintenant* agissent d'après des principes de paix, c'est vouloir qu'elles cessent d'exister ; c'est une tentative parfaitement vaine et stérile. Nous ne sommes pas appelés à régler le monde, mais à le traverser comme étrangers et voyageurs. Jésus n'est pas venu pour redresser le monde ; il est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu, et quant au monde, il a rendu ce témoignage que ses œuvres étaient mauvaises. Il viendra bientôt rétablir toutes choses. Il prendra sa grande puissance et régnera. Les royaumes de ce monde deviendront les royaumes de notre Seigneur et de son Christ. Il ôtera de son royaume tout ce qui est souillé et tous ceux qui font mal. Tout cela est vrai, Dieu soit béni, mais nous devons attendre son temps. Il est parfaitement inutile de chercher, dans notre ignorance, à amener un état de choses qui, d'après le témoignage de toute l'Écriture, ne peut être introduit *que* par la présence personnelle et le règne de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Mais revenons à notre chapitre. Les enfants d'Israël étaient appelés à combattre les batailles de l'Éternel. Dès l'instant où ils posèrent leurs pieds sur la terre de Canaan, ils eurent à faire la guerre à ses habitants. « Des villes de ces peuples-ci que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage, tu ne laisseras en vie rien de ce qui respire ». C'était clair et formel. Non seulement la postérité d'Abraham devait posséder le pays de Canaan, mais encore elle devait être l'instrument pour exécuter le juste jugement de Dieu sur les coupables habitants dont les péchés s'étaient élevés jusqu'au ciel et étaient devenus tout à fait intolérables.

Si quelqu'un croit devoir justifier la manière dont Dieu agit envers les sept nations de Canaan, qu'il sache bien que ses efforts sont tout à fait superflus. Quelle folie pour de pauvres vers de terre de croire qu'ils peuvent entreprendre cette tâche, et quelle folie chez ceux qui demandent une justification ou une explication ! C'était un grand honneur conféré aux Israélites que d'avoir à exterminer ces nations coupables, honneur dont ils se montrèrent tout à fait indignes, vu qu'ils ne se conformèrent pas à ce qui leur avait été commandé. Ils laissèrent vivre un grand nombre de ceux qui auraient dû être entièrement détruits, et ceux-là devinrent les misérables instruments de leur propre ruine en les incitant aux mêmes iniquités qui avaient appelé sur eux les jugements divins.

Examinons un instant quelles étaient les qualités nécessaires à ceux qui combattaient les batailles de l'Éternel. Le commencement de notre chapitre est rempli d'instructions précieuses pour nous, dans les combats spirituels que nous sommes appelés à livrer.

Le lecteur remarquera que quand il fallait s'approcher pour combattre, le peuple était harangué d'abord par le sacrificateur et ensuite par les officiers. Cet ordre est très beau. Le sacrificateur exposait au peuple ses *grands privilèges*, puis les officiers venaient lui rappeler sa *responsabilité*. Tel est l'ordre divin. « Le sacrificateur s'approchera, et parlera au peuple, et leur dira : Écoute, Israël ! Vous vous approchez aujourd'hui pour livrer bataille à vos ennemis : que votre cœur ne faiblisse point ; ne craignez point, ne soyez point alarmés, et ne soyez point épouvantés devant eux ; car l'Éternel, votre Dieu, marche avec vous, pour combattre pour vous contre vos ennemis, pour vous sauver ».

Que ces paroles étaient belles et encourageantes ; tout à fait propres à bannir toute crainte et à inspirer le courage et la confiance au cœur le plus timide ! Le sacrificateur était l'expression même de la grâce de Dieu, son ministère un fleuve de consolations précieuses coulant du cœur du Dieu d'Israël vers chaque combattant. Ses paroles étaient bien ce qu'il fallait pour ceindre les reins de l'esprit et fortifier le bras le plus faible pour le combat. Il assure les Israélites que la présence divine les accompagne. Il n'y a ni question, ni condition, ni « si », ni « mais ». C'est une assertion positive. L'Éternel Dieu était avec eux ; et certes c'était suffisant. Peu importait le nombre ou la puissance de

leurs ennemis ; ils ne seraient que comme la balle balayée par le vent en présence de l'Éternel des armées, du Dieu des armées d'Israël.

Mais le *magistrat* devait être écouté, aussi bien que le *sacrificateur*. « Et les magistrats parleront au peuple, disant : Qui est l'homme qui a bâti une maison neuve et qui ne l'a pas consacrée ? qu'il s'en aille et retourne en sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille et qu'un autre ne la consacre. Et qui est l'homme qui a planté une vigne et n'en a pas joui ? qu'il s'en aille et retourne en sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille et qu'un autre n'en jouisse. Et qui est l'homme qui s'est fiancé à une femme et ne l'a pas encore prise ? qu'il s'en aille et retourne en sa maison, de peur qu'il ne meure dans la bataille et qu'un autre ne la prenne. Et les magistrats continueront à parler au peuple, et diront : Qui est l'homme qui a peur et dont le cœur faiblit ? qu'il s'en aille et retourne en sa maison, de peur que le cœur de ses frères ne se fonde comme le sien. Et quand les magistrats auront achevé de parler au peuple, ils établiront les chefs des armées à la tête du peuple » (vers. 5-9).

Nous apprenons par là que deux choses étaient absolument essentielles à tous ceux qui combattaient les batailles de l'Éternel, savoir un cœur complètement débarrassé de tout ce qui tenait à la nature et à la terre, et une confiance sûre et ferme en Dieu. « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre » (2 Tim. 2:4). Il y a une différence importante entre être *engagé* dans les affaires de cette vie et s'en laisser *embarrasser*. Un homme pouvait posséder une maison, une vigne et une femme, et pourtant être propre à faire la guerre. En elles-mêmes, ces choses n'étaient point des obstacles, mais si on les possédait dans des conditions qui les rendaient embarrassantes, alors leur possesseur n'était pas propre pour le combat.

Il est bon de nous souvenir de cela. Comme chrétiens, nous sommes appelés à de constants combats spirituels. Nous devons disputer chaque pouce de terrain céleste. Ce que les Cananéens étaient pour Israël, les malices spirituelles dans les lieux célestes le sont pour nous. Nous n'avons pas à combattre pour la vie éternelle ; nous la recevons en don gratuit de Dieu avant de commencer la lutte. Nous n'avons pas à combattre pour le salut, nous sommes sauvés avant d'entrer dans le conflit. Il est absolument nécessaire de savoir pour quoi et contre qui nous avons à combattre. Nous combattons afin d'établir, de conserver et de manifester, en pratique, notre position et notre caractère célestes au milieu des scènes et des circonstances de la vie humaine et journalière. Quant à nos ennemis spirituels, ce sont les puissances spirituelles de méchanceté qui sont actuellement dans les lieux célestes. « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair », — comme pour Israël en Canaan, — « mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12).

Or que nous faut-il pour cette lutte ? Devons-nous abandonner nos légitimes vocations terrestres ? Devons-nous rompre avec ces relations naturelles et sanctionnées par Dieu ? Est-il nécessaire de devenir un ascète, un mystique ou un moine, afin de nous engager dans la lutte spirituelle à laquelle nous sommes appelés ? Nullement, au contraire, agir ainsi pour un chrétien serait prouver qu'il n'a nullement compris sa vocation, ou bien que, dès le début, il a succombé dans la lutte. Il nous est positivement ordonné de travailler de nos mains à ce qui est bon, afin que nous ayons de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin. Et de plus, nous avons dans le Nouveau Testament, les directions les plus claires quant à ce que nous avons à faire dans les diverses relations naturelles que Dieu lui-même a établies, et sur lesquelles il a mis le sceau de son approbation. Il est, par conséquent, évident que les vocations terrestres et les relations naturelles ne sont pas, en elles-mêmes, des obstacles au succès de notre lutte spirituelle.

De quoi donc a besoin le soldat chrétien ? D'un cœur complètement *débarrassé* des choses terrestres et naturelles, et d'une confiance entière en Dieu. Mais comment avoir ces choses ? Écoutons la réponse divine : « C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, *au mauvais jour*, vous puissiez résister », — le mauvais jour, c'est-à-dire tout le temps qui s'écoule entre

la croix et la venue de Christ, — « et, après avoir tout surmonté, tenir ferme. Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la *vérité*, et ayant revêtu la cuirasse de la *justice*, et ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de *paix* ; par-dessus tout, prenant le bouclier de la *foi* par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant. Prenez aussi le casque du salut, et l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu ; priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints » (Éph. 6:14-18).

Lecteur, remarquez comment le Saint Esprit caractérise le soldat chrétien. Il n'est point question de maison, de vigne ou de femme, mais il s'agit d'avoir l'homme intérieur gouverné par « la vérité », la conduite dirigée par une réelle et pratique « justice », les habitudes et les voies morales caractérisées par la douce « paix » de l'Évangile, l'homme tout entier recouvert du bouclier impénétrable de la « foi », le siège de l'intelligence gardé par la pleine assurance du « salut », et le cœur constamment soutenu et fortifié par la prière persévérante et les supplications, et se répandant en vivante intercession pour tous les saints et spécialement pour les bien-aimés ouvriers du Seigneur et pour leur œuvre. C'est de cette manière que l'Israël spirituel de Dieu doit être équipé pour le combat qu'il est appelé à livrer aux puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. Veuillez le Seigneur, dans son infinie bonté, faire sentir à nos âmes la réalité de toutes ces choses et nous donner de les mettre en pratique dans notre vie journalière !

La fin de notre chapitre développe les principes qui devaient diriger les Israélites dans leurs guerres. Ils avaient à faire la différence entre les villes qui étaient fort éloignées d'eux et celles qui appartenaient aux sept nations condamnées. Aux premières, ils devaient tout d'abord faire des ouvertures de paix ; aux autres, au contraire, ils ne devaient faire aucune grâce. « Quand tu approcheras d'une ville *pour lui faire la guerre*, tu l'inviteras à la *paix* », — étrange manière de combattre ! — « Et s'il arrive qu'elle te fasse une réponse de paix et qu'elle s'ouvre à toi, alors tout le peuple qui sera trouvé dedans te sera tributaire et te servira. Et si elle ne fait pas la paix avec toi, mais qu'elle fasse la guerre contre toi, tu l'assiégeras ; et quand l'Éternel, ton Dieu, la livrera en ta main, tu frapperas tous les mâles par le tranchant de l'épée » ; — les mâles indiquent l'énergie du mal ; — « mais les femmes et les enfants, et le bétail, et tout ce qui sera dans la ville, tout son butin », — tout ce qui pouvait être utilisé pour le service de Dieu et de son peuple, — « tu le pilleras pour toi ; et tu mangeras le butin de tes ennemis, que l'Éternel, ton Dieu, t'aura donné. C'est ainsi que tu feras à toutes les villes qui sont très éloignées de toi, qui ne sont point des villes de ces nations-ci » (v. 10-15).

Un carnage aveugle et une extermination générale n'étaient point le devoir d'Israël. Les villes qui étaient disposées à accepter les propositions de paix devaient avoir le privilège de devenir tributaires du peuple de Dieu ; et quant à celles qui ne voulaient pas traiter, tout ce qu'elles contenaient d'utile devait être conservé.

Il y a dans la nature et sur la terre des choses qui peuvent être utilisées pour Dieu, qui sont sanctifiées par la parole de Dieu et par la prière. Il nous est dit de nous faire des amis avec les richesses injustes, afin que, quand nous viendrons à manquer, nous soyons reçus dans les tabernacles éternels. Cela veut dire tout simplement que si le chrétien possède des richesses terrestres, il doit les employer fidèlement au service de Christ, en faire part libéralement aux pauvres et à tous les ouvriers du Seigneur ; en un mot, il doit les faire servir à propager l'œuvre du Seigneur en tous lieux. De cette manière, ces richesses mêmes, qui, mal employées, pourraient s'échapper comme de la poussière de ses mains ou devenir comme de la rouille pour son âme, produiront des fruits précieux qui aideront à lui procurer une entrée abondante dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Beaucoup de chrétiens sont embarrassés par ce passage de Luc 16:9 ; mais le sens en est aussi clair et positif que pratiquement important. Nous trouvons la même leçon en 1 Tim. 6: « Ordonne à ceux qui sont riches dans le présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur

confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils soient *prompts à donner*, libéraux, s'amassant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie » (\*).

(\* Et non « la vie éternelle ». Les quatre principales autorités sont d'accord pour lire *ontos* au lieu de *aioniou* en 1 Tim. 6:19. La seule vie vraie et réelle, c'est de vivre pour Christ ; de vivre en vue de l'éternité, d'employer tout ce que nous possédons pour l'avancement de la gloire de Dieu et en vue des demeures éternelles. Cela seul est vraiment la vie.

Rien de ce que nous donnons à Christ ne sera perdu plus tard. Quoique cette pensée ne doive nullement être notre mobile, elle est propre cependant à nous encourager à consacrer tout ce que nous possédons, ainsi que nos personnes, au service de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Tel est l'enseignement bien clair que nous donnent Luc 16 et 1 Tim. 6: efforçons-nous de le comprendre. L'expression : « Afin que vous soyez reçus dans les tabernacles éternels », signifie simplement que ce qui est dépensé pour Christ aura sa récompense dans le jour qui vient. Même un verre d'eau froide donné en son précieux nom ne perdra pas sa récompense dans son royaume éternel. Oh ! dépensons pour Lui et nous-mêmes et ce que nous avons.

Nous terminerons cette section en citant les dernières lignes de notre chapitre, qui offrent un bel exemple de la manière dont notre Dieu s'occupe des moindres choses, et de sa sollicitude pour que rien ne soit perdu ou endommagé. « Quand tu assiégeras une ville pendant plusieurs jours en lui faisant la guerre pour la prendre, tu ne détruiras pas ses arbres en levant la hache contre eux, car tu pourras en manger : tu ne les couperas pas, car l'arbre des champs est-il un homme, pour être assiégé par toi ? Seulement, l'arbre que tu connaîtras n'être pas un arbre dont on mange, celui-là tu le détruiras et tu le couperas, et tu en construiras des ouvrages pour assiéger la ville qui est en guerre avec toi, jusqu'à ce qu'elle tombe » (vers. 19-20).

« Que rien ne soit perdu », tel est l'ordre de notre Maître, ordre que nous ne devrions jamais oublier. « Toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter ». Nous devons être soigneusement en garde contre tout gaspillage, et cet avertissement regarde tout particulièrement les serviteurs d'une maison. Trop souvent, on voit prodiguer ou jeter de la nourriture qui pourrait faire le repas d'une pauvre famille. Si des domestiques chrétiens lisent ces lignes, nous les engageons à considérer ce sujet en la présence de Dieu, et à ne jamais laisser perdre la moindre chose qui pourrait être utile à d'autres. Soyons assurés que la prodigalité déplaît au Seigneur. Souvenons-nous que ses regards sont sur nous, et cherchons de tout notre cœur à Lui être agréable dans toute notre conduite.

## Chapitre 21

« Quand on trouvera sur la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne pour la posséder, un homme tué, étendu dans les champs, sans qu'on sache qui l'a frappé, tes *anciens* et tes *juges* » — les gardiens des droits de la vérité et de la justice — « sortiront, et mesureront jusqu'aux villes qui sont autour de l'homme tué. Et quand ils auront établi quelle est la ville la plus rapprochée de l'homme tué, les anciens de cette ville prendront une génisse qui n'a pas servi et qui n'a pas tiré au joug, et les anciens de cette ville feront descendre la génisse dans une vallée où coule un torrent qui ne tarit pas, dans laquelle on ne travaille ni ne sème, et là, dans la vallée, ils briseront la nuque à la génisse. Et *les sacrificateurs, fils de Lévi* », — ministres de la grâce et de la miséricorde, — « s'approcheront ; car ce sont eux que l'Éternel, ton Dieu, a choisis pour *faire son service* et pour *bénir* au nom de l'Éternel ; et ce sont eux qui prononceront sur tout différend et sur toute blessure », — fait béni et bien consolant ! — « Et tous les anciens de cette ville, qui sont les plus rapprochés de l'homme tué, laveront leurs mains sur la génisse, à laquelle on aura brisé la nuque dans la vallée ; et ils prendront la parole et diront : Nos mains n'ont pas versé ce sang, et nos yeux ne l'ont pas vu. Pardonne, ô Éternel, à ton peuple Israël que tu as racheté, et n'impute pas à ton peuple Israël le sang innocent. Et

le sang leur sera pardonné. Et toi, tu ôteras le sang innocent du milieu de toi, quand tu auras fait ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (vers. 1-9).

Nous avons ici devant nous un passage intéressant, propre à nous faire réfléchir, et qui demande notre attention. Un crime est commis, un homme est trouvé tué dans le pays, mais personne ne sait par qui, ni même s'il s'agit d'un assassinat ou d'un meurtre involontaire. Tout est mystère ; mais le fait est là. Un crime a été commis ; c'est une tache sur le pays de l'Éternel, et l'homme est totalement incapable de juger la chose.

Que faudra-t-il faire ? La gloire de Dieu et la pureté de son pays doivent être maintenues. Dieu connaît tout ce qui en est, et Lui seul peut agir, et il le fait d'une manière pleine de précieux enseignements.

En premier lieu, les anciens et les juges paraissent sur la scène. Les exigences de la vérité et de la justice doivent être respectées ; la justice et le jugement doivent être parfaitement maintenus ; c'est là une vérité capitale qui se retrouve dans toute la parole de Dieu. Il faut que le *péché* soit jugé avant que les *péchés* puissent être pardonnés, ou que le pécheur puisse être justifié. Avant que la voix céleste de la grâce puisse se faire entendre, il faut que la justice soit parfaitement satisfaite, les droits de Dieu maintenus, et son nom glorifié. La grâce doit régner par la justice. Dieu soit béni, il en est ainsi ! Quelle glorieuse vérité pour tous ceux qui ont pris leur vraie place comme pécheurs ! Dieu a été glorifié quant à la question du péché, et, par conséquent, il peut, en toute justice, pardonner au pécheur et le justifier.

Mais nous devons nous borner à l'interprétation du passage qui est placé devant nous, et qui nous donne un aperçu merveilleux de l'avenir d'Israël. La grande vérité fondamentale de l'expiation y est bien présentée, mais c'est en rapport avec Israël. La mort de Christ s'y voit sous ses deux grands aspects, comme l'expression de la culpabilité de l'homme, et comme le déploiement de la grâce de Dieu ; le premier a pour type l'homme trouvé tué dans le champ ; le second, la génisse égorgée dans la vallée où l'on ne travaille ni ne sème. Les anciens, et les juges ayant trouvé quelle était la ville la plus proche de l'homme tué, rien ne sauve sinon le sang d'une victime sans tache — le sang de Celui qui fut mis à mort hors de la cité coupable de Jérusalem.

Dès l'instant que les exigences de la justice sont satisfaites par la mort de la victime, un nouvel élément est introduit sur la scène. « Les sacrificateurs, fils de Lévi, s'approcheront ». C'est la grâce agissant sur le terrain de la justice. Les sacrificateurs sont les canaux de la grâce, tout comme les juges sont les gardiens de la justice. Combien l'Écriture est parfaite ! qu'elle est admirable du commencement à la fin ! Ce n'était qu'après que le sang avait été répandu que les ministres de la grâce pouvaient se présenter. La jeune vache égorgée dans la vallée changeait complètement l'aspect des choses. « Les sacrificateurs fils de Lévi, s'approcheront ; car ce sont eux que l'Éternel, ton Dieu, a choisis pour faire son service et pour bénir au nom de l'Éternel ; et ce sont eux qui prononceront sur tout différend et sur toute blessure » — fait béni pour Israël ! fait béni pour tout vrai croyant ! Tout doit être jugé sur l'éternel et glorieux principe de la grâce régissant par la justice.

C'est ainsi que Dieu agira bientôt envers Israël ; c'est à ce peuple que s'appliquent, en premier lieu, toutes ces institutions remarquables que nous trouvons dans ce merveilleux livre du Deutéronome. Il renferme sans doute aussi des leçons, et de précieuses leçons pour nous, mais le vrai moyen de comprendre et d'apprécier ces leçons, c'est d'en saisir la portée propre et véritable. Quelle consolation, par exemple, dans le fait que c'est par la parole du ministre de la grâce que tout différend et toute blessure doivent être jugés, soit pour l'Israël repentant dans l'avenir, soit pour toute âme repentante maintenant ! Perdons-nous quoi que ce soit de cette bénédiction, en reconnaissant l'application directe de l'Écriture ? Au contraire, le vrai secret pour profiter pleinement de tout passage de la parole de Dieu, c'est d'en bien comprendre le sens et la portée.

« Et tous les anciens de cette ville, qui sont les plus rapprochés de l'homme tué, laveront leurs mains sur la génisse, à laquelle on aura brisé la nuque dans la vallée » (\*). « Je laverai mes mains dans l'innocence, et je ferai le tour de ton autel, ô Éternel ! » (Ps. 26:6). Le seul endroit pour se laver les

mains est celui où le sang de l'expiation a pour toujours effacé notre culpabilité. « Et ils prendront la parole, et diront : Nos mains n'ont pas versé ce sang et nos yeux ne l'ont pas vu. Pardonne, ô Éternel, à ton peuple Israël que tu as racheté, et n'impute pas à ton peuple Israël le sang innocent ».

(\*) Quelle force dans la figure de cette vallée. Comme elle représente bien ce que fut ce monde en général et le pays d'Israël, en particulier, pour notre bien-aimé Seigneur et Sauveur ! C'était assurément pour Lui une rude vallée, un lieu d'humiliation, une terre déserte et altérée, une terre où l'on ne labourait ni ne semait. Mais, gloire à son nom ! par Sa mort dans la rude vallée, il a procuré pour cette terre et pour le pays d'Israël, une riche moisson de bénédictions, qui sera récoltée pendant le millénium à la louange de l'amour rédempteur. Et maintenant déjà, du trône de la majesté céleste, il peut, et nous en esprit avec Lui, jeter un regard en arrière sur cette vallée comme étant le lieu où fut accomplie l'œuvre bénie qui forme la base impérissable de la gloire de Dieu, de la bénédiction de l'Église, de la pleine restauration d'Israël, de la joie des nations, et de la glorieuse délivrance de la création qui gémit et soupire.

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». « À vous premièrement, Dieu, ayant suscité son serviteur, l'a envoyé pour vous bénir, en détournant chacun de vous de vos méchancetés » (Actes 3:26). Ainsi, bientôt tout Israël sera sauvé et béni, selon les conseils éternels de Dieu, et en vertu de sa promesse et de son serment faits à Abraham, ratifiés et établis à toujours par le précieux sang de Christ, à qui soit tout hommage et toute gloire à jamais !

Les versets 10-17 traitent d'une manière spéciale des relations d'Israël avec l'Éternel nous ne nous y arrêterons pas ici.

Les versets 18-21 traitent le cas d'un « fils indocile et rebelle ». Ici encore nous avons Israël, mais considéré sous un autre point de vue. C'est la génération apostate pour laquelle il n'y a point de pardon. « Si un homme a un fils indocile et rebelle, qui n'écoute pas la voix de son père ni la voix de sa mère, et qu'ils l'aient châtié, et qu'il ne les ait pas écoutés, alors son père et sa mère le prendront et l'amèneront aux anciens de sa ville, à la porte de son lieu ; et ils diront aux anciens de sa ville : Voici notre fils, il est indocile et rebelle, il n'écoute pas notre voix, il est débauché et ivrogne ; et tous les hommes de sa ville le lapideront avec des pierres, et il mourra ; et tu ôteras le mal du milieu de toi, et tout Israël l'entendra et craindra ».

Le lecteur verra avec intérêt le contraste qui existe entre l'action solennelle de la loi du gouvernement dans le cas de l'enfant rebelle, et la parabole si touchante de l'enfant prodigue, en Luc 15. Nous ne pouvons nous y arrêter ici, quelque joie que nous eussions à le faire. Il est merveilleux de penser que c'est le même Dieu qui parle et agit en Deutéronome 21 et en Luc 15. Mais combien tout est différent ! Sous la loi, le père est appelé à prendre son fils et à l'amener pour être lapidé. Sous la grâce, le père court au-devant du fils prodigue, se jette à son cou et l'embrasse, le revêt de la plus belle robe, lui met un anneau à la main et des sandales aux pieds ; il fait tuer le veau gras, le fait asseoir à table avec lui, et la maison retentit de la joie qui remplit son propre cœur d'avoir retrouvé le pauvre enfant égaré et prodigue.

Quel contraste frappant ! En Deutéronome 21, nous voyons *la main de Dieu* en juste gouvernement, exécutant le jugement sur le rebelle. En Luc 15, nous voyons le cœur de Dieu débordant de tendresse envers le pauvre pécheur repentant, et lui donnant la douce assurance de la joie qu'il éprouve Lui-même en retrouvant celui qui était perdu. Le rebelle endurci est frappé par la pierre du jugement ; le pécheur pénitent rencontre le baiser de l'amour.

En terminant, nous appellerons l'attention du lecteur sur le dernier verset de notre chapitre. « Celui qui est pendu est malédiction de Dieu ; et tu ne rendras pas impure la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage » (v. 23). L'apôtre Paul y fait allusion d'une manière remarquable, au chap. 3 des Galates : « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous (car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois) ».

Cette citation a une grande valeur non seulement parce qu'elle nous présente la grâce précieuse de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, devenu Lui-même malédiction pour nous, afin que la bénédiction d'Abraham pût tomber sur nous, pauvres pécheurs d'entre les nations, mais encore, parce qu'elle nous montre le Saint Esprit mettant son sceau sur les écrits de Moïse, en général, et sur le chapitre 21 du Deutéronome, en particulier. Toutes les parties de l'Écriture se lient si parfaitement entre elles que si l'on touche à l'une on gâte le tout. C'est le même Esprit qui respire dans les écrits

de Moïse, dans les pages des prophètes, dans les quatre évangiles, dans les Actes, dans toutes les épîtres apostoliques, et dans ce livre précieux et profond qui termine le volume divin. Nous estimons que c'est notre devoir (comme c'est notre privilège) d'insister sur cette importante vérité auprès de tous ceux dont nous approchons, et nous engageons sérieusement le lecteur de lui donner toute son attention, de la tenir ferme, et de lui rendre un constant témoignage dans ces jours de relâchement, de froide indifférence et de positive hostilité.

## Chapitres 22-25

La partie de notre livre à laquelle nous sommes arrivés, bien que ne demandant pas beaucoup d'explications, nous enseigne toutefois deux leçons pratiques très importantes. En premier lieu, plusieurs des institutions et des ordonnances que nous y trouvons, prouvent, d'une manière frappante, la terrible dépravation du cœur humain. Elles nous montrent avec évidence, de quoi l'homme est capable lorsqu'il est laissé à lui-même. N'oublions jamais, en lisant certains passages de cette portion du Deutéronome, que c'est le Saint Esprit qui les a dictés. Dans notre prétendue sagesse, nous sommes portés à demander pourquoi de tels passages ont été écrits, s'il est bien possible qu'ils ont réellement été inspirés par le Saint Esprit, et de quelle utilité ils peuvent être pour nous ? S'ils ont été écrits pour notre instruction, que nous enseignent-ils donc ?

La réponse à toutes ces questions est simple. Les passages mêmes que nous nous attendrions le moins à trouver dans les pages inspirées, nous montrent, à leur manière, de quoi nous sommes faits, et la profondeur de notre dépravation morale. Et cela n'est-il pas d'une grande importance ? N'est-il pas utile d'avoir devant nos yeux un miroir fidèle où nous pouvons voir se réfléchir chaque trait de notre être moral ? Évidemment. On parle beaucoup de la dignité de la nature humaine, et beaucoup de personnes trouvent difficile d'admettre qu'elles seraient vraiment capables de commettre quelques-uns des péchés défendus dans les chapitres dont nous nous occupons, et dans d'autres parties des Écritures ; mais nous pouvons être certains que lorsque Dieu nous dit de ne pas commettre tel ou tel péché, c'est parce que nous sommes vraiment capables de le commettre. La sagesse divine n'élèverait jamais une digue s'il n'y avait pas un torrent à contenir. Il n'y aurait nulle nécessité de dire à un ange de ne pas dérober, mais le vol est dans la nature de l'homme, et c'est pourquoi le commandement s'applique à lui. Il en est de même à l'égard de toutes les autres choses défendues ; la défense prouve la tendance. Nous devons admettre ce fait ou alors dire, ce qui serait un blasphème, que Dieu a parlé pour rien.

Mais plusieurs disent que si quelques êtres dégradés de l'humanité déchue sont capables de commettre certaines des abominations défendues dans l'Écriture, tous ne le sont pourtant pas. C'est une complète erreur. Écoutez ce que dit le Saint Esprit au chapitre 17 du prophète Jérémie : « *Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable* ». Du cœur de qui parle-t-il ? Est-ce du cœur de quelque abominable criminel ou de quelque grossier païen ? Non, c'est du cœur humain en général, de celui de l'auteur et de celui du lecteur de ces lignes.

Écoutez aussi ce que notre Seigneur Jésus Christ dit à ce sujet : « *Car du cœur* viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures ». De quel cœur ? Est-ce de celui de quelque misérable être dépravé, indigne de paraître dans une honnête société ? Non, c'est du cœur humain en général, — du cœur de l'auteur et de celui du lecteur de ces lignes.

N'oublions pas cela : nous avons tous besoin de nous rappeler que si Dieu retirait un seul instant le secours de sa grâce, il n'y a pas de profondeur d'iniquité où nous ne serions capables de descendre, et nous pouvons ajouter avec la plus vive reconnaissance, que c'est sa main pleine de miséricorde qui nous garde et nous empêche de faire naufrage de toute manière, physiquement, moralement, spirituellement. Puissions-nous toujours garder cette pensée dans nos cœurs, afin de marcher avec humilité et vigilance, en nous appuyant sur ce bras qui seul peut nous soutenir et nous préserver du mal !

Mais nous avons dit qu'il se trouve un autre enseignement précieux dans cette partie de notre livre. Nous y voyons de quelle manière merveilleuse Dieu pourvoyait à tout ce qui concernait son peuple. Rien n'échappait à sa tendre sollicitude ; rien n'était au-dessous de ses soins paternels. Une mère n'aurait pu être plus attentive aux besoins de son enfant, que le Dieu Tout-Puissant, Créateur et Gouverneur de l'univers, ne l'était aux détails les plus minutieux de la vie journalière de son peuple. Il les suivait de jour et de nuit, dans la veille et le sommeil, dans la maison et au dehors. On est rempli d'étonnement, d'amour et d'adoration, en voyant de quelle manière admirable tout était réglé et arrangé pour le peuple d'Israël ; leurs vêtements, leur nourriture, leur conduite les uns envers les autres, la construction de leurs maisons, le labourage et l'ensemencement de leurs champs, et jusqu'aux détails les plus intimes de leur vie privée, Dieu avait pourvu à tout. Nous voyons par là d'une manière frappante qu'il n'y a rien de trop petit pour notre Dieu, lorsqu'il s'agit de son peuple. Il prend un intérêt paternel à ses moindres circonstances. On est émerveillé de voir le Dieu Très-haut, le Créateur des extrémités de la terre, Celui qui soutient le vaste univers, daigner donner des directions à l'égard d'un nid d'oiseau. Mais pourquoi nous en étonner, sachant que c'est la même chose pour Lui de nourrir un passereau que des milliers d'êtres humains ?

Mais le grand fait qui devait toujours être devant chaque membre de l'assemblée d'Israël, c'était celui de la présence divine au milieu d'eux. Ce fait devait agir sur toutes leurs habitudes et toute leur conduite. « Car l'Éternel, ton Dieu, marche au milieu de ton camp pour te délivrer et pour livrer tes ennemis devant toi ; *et ton camp sera saint*, afin qu'il ne voie parmi toi rien de malséant, et qu'il ne se détourne d'avec toi » (chap. 23:14).

Quel précieux privilège d'avoir l'Éternel marchant au milieu d'eux ! Quel puissant motif pour avoir une conduite pure et une exquise délicatesse dans leurs mœurs et dans leurs habitudes journalières ! S'il était au milieu d'eux pour leur assurer la victoire sur leurs ennemis, il y était aussi pour exiger la sainteté de leur vie. Ils ne devaient jamais un seul instant oublier Celui qui cheminait avec eux. Et si cette pensée était désagréable à quelques-uns, ce ne pouvait être qu'à ceux qui n'aimaient pas la sainteté, la pureté et l'ordre moral. Tous les véritables Israélites devaient être heureux à la pensée qu'ils avaient, au milieu d'eux, Celui qui ne pouvait tolérer quoi que ce soit de souillé, de malséant ou d'impur.

Le lecteur chrétien ne manquera pas de saisir la force morale et l'application de ce principe. Nous avons le privilège d'avoir le Saint Esprit habitant en nous, individuellement et collectivement. Nous lisons en 1 Cor. 6:19: « Ne savez-vous pas que *votre corps* est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes ». Ceci est individuel. Chaque croyant est un temple du Saint Esprit, et cette vérité glorieuse et précieuse est la raison de l'exhortation donnée en Éph. 4:30 : « *N'attristez pas* le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption ».

Combien il est important de garder cette pensée dans nos cœurs ! Quel puissant motif pour cultiver avec soin la pureté du cœur et la sainteté de la vie ! Lorsque nous sommes tentés de nous laisser aller à des pensées, à des sentiments, à des paroles, qui ne sont pas selon Dieu, quel puissant correctif que de réaliser le fait que le Saint Esprit, habite dans nos corps comme dans son temple ! Si nous pouvions toujours nous en souvenir, cela nous préserverait de bien des pensées vagabondes, de bien des paroles légères ou vaines, de bien des actes inconséquents.

Non seulement le Saint Esprit habite en chaque croyant individuellement, mais il est aussi dans l'Église collectivement. « Ne savez-vous pas que *vous êtes le temple de Dieu*, et que l'Esprit de Dieu habite *en vous* ? » (1 Cor. 3:16). C'est sur ce fait que l'apôtre fonde son exhortation de 1 Thes. 5:19: « *N'éteignez pas* l'Esprit ». Quelle perfection, dans l'Écriture, et comme toutes ses parties se lient entre elles ! Le Saint Esprit habite en nous individuellement, par conséquent nous ne devons pas *l'attrister*. Il habite dans l'assemblée, par conséquent nous ne devons pas *l'éteindre*, mais lui donner la place qui lui revient et laisser toute liberté à ses opérations. Puissent ces grandes vérités pratiques

être enracinées dans nos cœurs, et exercer une plus puissante influence sur notre marche, soit dans la vie privée, soit dans l'assemblée !

Nous citerons maintenant quelques passages des chapitres auxquels nous sommes arrivés, passages qui nous montrent clairement la sagesse, la bonté, la tendresse, la sainteté et la justice qui caractérisaient toutes les dispensations de Dieu envers son peuple. Prenez, par exemple, ce premier paragraphe : « Si tu vois le bœuf de ton frère, ou son mouton, égarés, *tu ne te cacheras pas de devant eux* : tu ne manqueras pas de les ramener à ton frère. Et si ton frère n'est pas près de toi, ou que tu ne le connais pas, tu mèneras la bête dans ta maison ; et elle sera chez toi jusqu'à ce que ton frère la cherche, alors tu la lui rendras. Et tu feras de même pour son âne, et tu feras de même pour son vêtement, et tu feras de même pour tout objet perdu que ton frère aura perdu et que tu auras trouvé : *tu ne pourras pas te cacher*. Si tu vois l'âne de ton frère, ou son bœuf, tombés sur le chemin, *tu ne te cacheras pas de devant eux* : tu ne manqueras pas de les relever avec lui » (chap. 22:1-4).

Nous avons ici les deux leçons dont nous avons parlé. Quel tableau humiliant du cœur humain dans cette seule phrase : « Tu ne pourras pas te cacher ! » Nous sommes capables d'un égoïsme assez vil pour nous dérober aux demandes de sympathie et de secours de nos frères, pour refuser de nous occuper de leurs intérêts, pour prétendre ne pas voir le besoin qu'ils ont de notre aide. Tel est l'homme ; tels nous sommes tous !

Mais comme le caractère de notre Dieu brille dans ce passage ! Le bœuf d'un frère, ou son mouton, ou son âne, ne devait point être abandonné, mais ramené, soigné, et rendu sain et sauf à son propriétaire. De même pour les vêtements. Que c'est touchant ! Nous sentons le souffle de la présence divine, la pure atmosphère de la bonté, de la tendresse et de la sollicitude divines. Quel immense et saint privilège que d'être conduit, dirigé et formé par des ordonnances et des statuts aussi parfaits !

Voyons encore dans le passage suivant la preuve évidente de la sollicitude divine : « Si tu bâtis une maison neuve, tu feras un parapet à ton toit, afin que tu ne mettes pas du sang sur ta maison, si quelqu'un venait à en tomber ». L'Éternel voulait que son peuple eût des soins et des égards pour autrui, et par conséquent, quand ils bâtissaient leurs maisons, ils ne devaient pas seulement penser à eux-mêmes et à leurs convenances, mais aussi à la sûreté des autres.

Les chrétiens ne peuvent-ils rien apprendre de cela ? Combien ne sommes-nous pas portés à ne penser qu'à nous-mêmes, à nos propres intérêts, à notre confort, à nos convenances ? Qu'il est rare que nous pensions aux autres, lorsque nous bâtissons ou meublons nos maisons ! Hélas ! le moi est trop souvent notre mobile dans toutes nos entreprises, et il n'en peut être autrement à moins que le cœur ne soit gouverné par les motifs qui appartiennent au christianisme. Il faut que nous vivions dans la pure et céleste atmosphère de la nouvelle création pour pouvoir planer au-dessus du vil égoïsme qui caractérise l'humanité déchue. Tout homme inconverti, quel qu'il soit, n'a que le moi pour mobile, sous une forme ou sous une autre. Le moi est le centre, l'objet, le mobile de toutes les actions.

Il est vrai qu'il y a des personnes plus aimables, plus affectueuses, plus charitables, plus désintéressées, moins égoïstes que d'autres ; mais il est impossible que « l'homme naturel » puisse être dirigé par des motifs spirituels, ou qu'un homme charnel soit stimulé par les choses célestes. Hélas ! nous devons avouer avec une profonde humiliation, que nous qui faisons profession d'être spirituels, nous ne sommes que trop portés à vivre pour nous-mêmes, à rechercher nos propres intérêts, à consulter nos aises et nos convenances. Dès qu'il s'agit du moi, nous sommes tout zèle et toute énergie.

Tout cela est triste et humiliant, et ne serait pas si nous prenions davantage Christ comme notre grand exemple et notre modèle en toutes choses. L'occupation constante du cœur avec Christ, voilà le vrai secret de tout christianisme pratique. Ce ne sont pas les règles et les règlements qui nous feront être semblables à Christ dans notre conduite, notre esprit, nos manières. Il nous faut être

imprégnés de son Esprit, marcher sur ses traces, sonder ses gloires morales, et alors nous serons rendus conformes à son image. « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18).

Les importantes instructions pratiques que nous trouvons dans les versets 9-11, s'appliquent d'une manière remarquable à tous les ouvriers du Seigneur. « Tu ne sèmeras pas ta vigne de *deux espèces de semence*, de peur que la totalité de la semence que tu as semée et le rapport de ta vigne ne soient sanctifiés ».

Quel principe important ! Le comprenons-nous réellement ? En voyons-nous la vraie application spirituelle ? Il est à craindre qu'il n'y ait bien des « espèces de semence » semées dans la soi-disant vigne spirituelle d'aujourd'hui. Combien de « philosophie » et de « vaines déceptions », combien de « science, faussement ainsi nommée », et « d'éléments du monde », ne trouvons-nous pas mélangés avec l'enseignement et les prédications dans l'église professante ! Combien peu la pure semence de la parole de Dieu, la « semence incorruptible » du précieux évangile de Christ est semée dans le champ de la chrétienté de nos jours ! Un petit nombre seulement de ceux qui sèment se contentent de s'en tenir à ce que renferme l'Écriture comme matériaux de leur ministère ; et ceux qui, par la grâce de Dieu, sont assez fidèles pour le faire, sont considérés comme des hommes qui n'ont qu'une idée, des hommes de la vieille école, étroits et arriérés.

Eh bien ! que Dieu bénisse les hommes qui n'ont qu'une idée, les hommes de la précieuse école de l'enseignement apostolique ! Nous les félicitons, de tout notre cœur, de leur heureuse étroitesse et de ce qu'ils restent en arrière de ces sombres temps d'incrédulité. Nous savons parfaitement à quoi nous nous exposons en nous exprimant de la sorte, mais peu nous importe. Nous sommes persuadés que tout vrai serviteur de Christ doit être un homme d'une seule idée, et cette idée c'est Christ ; il doit appartenir à la plus ancienne école, celle de Christ ; il doit être aussi étroit que la vérité de Dieu, et refuser avec la plus grande fermeté de faire un seul pas du côté de ce siècle incrédule. Nous ne saurions douter que les efforts que font les prédicateurs et les docteurs de la chrétienté, pour se maintenir au niveau de la littérature du jour, n'expliquent, en grande mesure, les progrès rapides du rationalisme et de l'incrédulité. Ils se sont écartés de la Sainte Écriture, et ont cherché à orner leur ministère des ressources de la philosophie, de la science et de la littérature. Ils ont pensé plus à l'intelligence qu'au cœur et à la conscience. Les précieuses doctrines de la Sainte Écriture, le lait pur de la Parole, l'évangile de la grâce de Dieu et de la gloire de Christ, ont été jugés insuffisants pour attirer et conserver de grandes congrégations. Tout comme Israël avait méprisé la manne, s'en était dégoûté, et l'appelait une nourriture légère, de même l'église professante s'est dégoûtée des pures doctrines de ce glorieux christianisme révélé dans les pages du Nouveau Testament, et a soupiré après quelque chose qui plaise à l'intelligence et qui nourrisse l'imagination. Les doctrines de la croix dans lesquelles se glorifiait l'apôtre, ont perdu leur attrait, et quiconque est assez fidèle pour s'en tenir uniquement à ces doctrines dans son ministère, peut être assuré de ne pas être populaire.

Néanmoins, que tous les vrais et fidèles ministres de Christ, que tous les véritables ouvriers dans sa vigne, s'appliquent à suivre le principe spirituel exposé en Deut. 22:9 ; qu'ils se refusent résolument à semer « deux espèces de semence » dans la vigne spirituelle ; qu'ils se bornent, dans leur ministère, aux « paroles de la foi et de la bonne doctrine », et qu'ils cherchent toujours à « exposer justement la parole de la vérité », afin de n'être pas couverts de honte, mais de recevoir une pleine récompense dans ce jour où l'œuvre de chacun sera éprouvée. Nous pouvons être assurés que la parole de Dieu — la pure semence — est la seule que doive employer l'ouvrier spirituel. Nous ne méprisons point l'instruction, loin de là, nous la considérons comme très précieuse, quand elle est à sa vraie place. Les *faits* de la science et les ressources d'une saine philosophie peuvent aussi servir à développer et à expliquer les vérités de la Sainte Écriture. Nous voyons le Maître lui-même et ses apôtres, faire usage, dans leur enseignement public, des faits de l'histoire et de la nature ; et personne ne songerait à mettre en doute la valeur et l'importance d'une connaissance suffisante des

langues originales hébraïque et grecque, pour l'étude particulière et l'exposition publique de la parole de Dieu.

Mais admettre tout cela, ne touche en rien le grand principe pratique qui nous occupe, et tous les serviteurs de Christ sont tenus de reconnaître que le Saint Esprit est la seule puissance, et la Sainte Écriture la seule autorité, de tout vrai ministère dans l'Évangile et dans l'Église de Dieu. Si cela était mieux compris et plus fidèlement pratiqué, nous verrions partout, dans la vigne de Christ, un état de choses bien différent.

Mais nous devons terminer nos chapitres. Nous avons traité ailleurs le sujet du « joug mal assorti ». Les Israélites ne devaient pas labourer avec un bœuf et un âne accouplés ensemble, et ils ne devaient pas se vêtir d'un drap tissé de diverses matières, comme de laine et de lin. L'application spirituelle de ces deux défenses est aussi simple qu'elle est importante. Le chrétien ne doit pas s'associer avec un incrédule pour quoi que ce soit, que le lien soit domestique, religieux, philanthropique ou commercial ; il ne doit pas non plus se laisser diriger par des principes mélangés. Il faut que son caractère soit formé et que sa conduite soit gouvernée par les principes purs et élevés de la parole de Dieu. Puisse-t-il en être ainsi de tous ceux qui s'appellent chrétiens !

## Chapitre 26

« *Et quand tu seras entré dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage, et que tu le posséderas, et y habiteras, alors tu prendras des prémices de tous les fruits de la terre, que tu tireras de ton pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, et tu les mettras dans une corbeille, et tu iras au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi pour y faire habiter son nom* ». — Non, en un lieu qu'ils choisiraient eux-mêmes, ou d'autres pour eux. — « Et tu viendras vers le sacrificateur qu'il y aura en ces jours-là, et tu lui diras : Je déclare aujourd'hui, à l'Éternel, ton Dieu, que je suis arrivé dans le pays que l'Éternel a juré à nos pères de nous donner. Et le sacrificateur prendra la corbeille de ta main, et la posera devant l'autel de l'Éternel, ton Dieu » (vers. 1-4).

Le chapitre auquel nous sommes arrivés renferme la touchante ordonnance de la corbeille des premiers fruits. Elle nous présente des principes du plus profond intérêt, en même temps que des vérités pratiques de la plus haute importance. C'était seulement après que l'Éternel avait introduit son peuple dans la terre promise, que les fruits de ce pays pouvaient être offerts. Il fallait donc nécessairement être en Canaan, avant que les fruits de Canaan puissent être apportés à l'autel. L'adorateur pouvait dire : « Je déclare aujourd'hui à l'Éternel, ton Dieu, que je suis arrivé dans le pays que l'Éternel a juré à nos pères de nous donner ».

« *Je suis arrivé* ». Voilà le point de départ. Il ne dit pas : « Je vais arriver, j'espère, je désire parvenir » ; non, mais « je suis arrivé ». Il en doit toujours être ainsi. Nous devons nous savoir sauvés, avant de pouvoir offrir les fruits d'un salut connu. Nous pouvons être parfaitement sincères dans notre désir du salut et pleins de zèle dans nos efforts pour atteindre ce but, mais les efforts pour être sauvé, et les fruits d'un salut connu et dont on jouit, sont deux choses entièrement différentes. L'Israélite n'offrait pas le panier des prémices des fruits afin d'entrer dans le pays, mais parce qu'il y était réellement. « Je déclare aujourd'hui que je suis arrivé ». Il n'y a ni méprise, ni question, ni doute, ni même l'expression d'une espérance à ce sujet ; je suis vraiment dans le pays, et en voici les fruits.

« Et tu prendras la parole, et tu diras devant l'Éternel, ton Dieu : Mon père était un Araméen qui périssait, et il descendit en Égypte avec peu de gens, et il y séjourna, et y devint une nation grande, forte, et nombreuse. Et les Égyptiens nous maltraitèrent, et nous humilièrent, et nous imposèrent un dur service ; et nous criâmes à l'Éternel, le Dieu de nos pères, et l'Éternel entendit notre cri, et vit notre humiliation, et notre labeur, et notre oppression ; et l'Éternel nous fit sortir d'Égypte à main forte, et à bras étendu, et avec une grande terreur, et avec des signes et des prodiges ; et il nous a fait entrer dans ce lieu-ci, et nous a donné ce pays, pays ruisselant de lait et de miel. Et maintenant,

voici, j'ai apporté les prémices du fruit de la terre que tu m'as donnée, ô Éternel ! Et tu les poseras devant l'Éternel, ton Dieu, et tu te prosterneras devant l'Éternel, ton Dieu. Et tu te réjouiras de tout le bien que l'Éternel, ton Dieu, t'aura donné, et à ta maison, toi et le Lévite et l'étranger qui est au milieu de toi ».

Il y a ici une belle image du culte : « Un Araméen qui périssait ». Telle était leur origine. Il n'y avait pas lieu de se vanter pour ce qui touchait la nature ; et dans quelle condition la grâce les avait-elle trouvés ? Dans la dure servitude du pays d'Égypte, gémissant au milieu des fours à briques, sous le fouet des exacteurs du Pharaon. Mais alors « nous criâmes à l'Éternel ». Là était leur sûre ressource. Ils ne pouvaient faire plus que de crier, mais c'était assez. Ce cri de leur impuissance monta droit au trône et au cœur de Dieu, et l'amena au milieu même des fours à briques d'Égypte. Écoutez les paroles de grâce de l'Éternel à Moïse : « J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs ; car *je connais ses douleurs*. Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays-là dans un pays bon et spacieux, un pays ruisselant de lait et de miel... Et maintenant, voici, le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi ; et j'ai aussi vu l'oppression dont les Égyptiens les oppriment » (Ex. 3:7-9).

Telle fut la réponse immédiate de l'Éternel au cri de son peuple : « Je suis descendu pour le délivrer ». Oui, béni soit son nom, il descendit dans sa grâce libre et souveraine, pour délivrer son peuple, et aucune puissance des hommes ou des démons, de la terre ou de l'enfer, ne put les retenir un instant de plus que le moment fixé pour cette délivrance. C'est pourquoi, dans notre chapitre, nous avons le grand résultat présenté dans les paroles de l'adorateur et les fruits de sa corbeille. « Je suis arrivé dans le pays que l'Éternel a juré à nos pères de nous donner... Et maintenant, voici, j'ai apporté les prémices du fruit de la terre que tu m'as donnée, ô Éternel ! » L'Éternel avait tout accompli, selon l'amour qui était dans son cœur, et selon la fidélité de sa parole. Il n'y manquait pas un iota. « Je suis arrivé ». Et « j'ai apporté les prémices du fruit ». De quel fruit ? De l'Égypte ? Non, mais « de la terre que tu m'as donnée, ô Éternel ! » La bouche de l'adorateur proclamait la perfection de l'œuvre de l'Éternel ; la corbeille de l'adorateur contenait les fruits de la terre de l'Éternel ; rien ne pouvait être plus simple et plus réel. Il n'y avait pas lieu à un doute, ni à une question. Il n'avait qu'à déclarer ce que l'Éternel avait fait et à montrer les fruits. Tout était de Dieu du commencement à la fin. C'est Lui qui les avait fait sortir d'Égypte et amenés en Canaan ; qui avait rempli leurs corbeilles des fruits savoureux de son pays et leurs cœurs de sa louange.

Et maintenant, bien-aimé lecteur, nous vous le demandons, croyez-vous que c'était de la présomption de la part de l'Israélite de s'exprimer comme il le faisait ? Était-ce juste, était-ce de l'humilité pour lui de dire : « *Je suis arrivé* » ? Aurait-il été plus convenable pour lui de se borner à exprimer le faible espoir de parvenir une fois ou l'autre ? Est-ce que le doute et l'hésitation quant à sa position et à sa portion eussent honoré davantage le Dieu d'Israël et lui eussent été plus agréables ? Quelle réponse ferez-vous ? Il se peut que, voyant venir notre argument, vous disiez qu'il n'y a pas ici d'analogie. Mais pourquoi pas ? Si un Israélite pouvait dire : « Je suis arrivé dans le pays que l'Éternel a juré à nos pères de nous donner », pourquoi le croyant ne peut-il pas dire maintenant : « Je suis venu à Jésus » ? Il est vrai que, dans l'un des cas, c'était la vue, dans l'autre, c'est la foi. Mais l'un est-il moins réel que l'autre ? L'apôtre ne dit-il pas aux Hébreux : « Vous êtes venus à la montagne de Sion ? » Et encore : « *Recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce par laquelle nous servions Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec révérence et avec crainte ?* » (Héb. 12:22, 28) Si nous avons des doutes quant à être « venus », ou quant à avoir « reçu le royaume », alors il est impossible de rendre culte en vérité, ou de servir d'une manière agréable. C'est lorsque nous avons la possession paisible et consciente de notre place et de notre portion en Christ, que notre culte peut en réalité monter au trône céleste, et que nous pouvons servir d'une manière effective ici-bas dans le champ spirituel.

Car, nous le demandons, qu'est-ce que le vrai culte ? C'est simplement déclarer, en la présence de Dieu, ce qu'il est et ce qu'il a fait. C'est le cœur s'occupant de Dieu, faisant ses délices de Lui et de toutes ses merveilleuses dispensations. Si donc nous ne connaissons pas Dieu et ne croyons pas à ce

qu'il a fait, comment pouvons-nous Lui rendre culte ? « Il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent ». Mais connaître Dieu, c'est la vie éternelle. Je ne puis adorer Dieu, si je ne le connais pas, et je ne puis le connaître sans avoir la vie éternelle. Les Athéniens avaient élevé un autel « au Dieu inconnu », et Paul leur dit qu'ils adoraient dans l'ignorance, et leur annonce le vrai Dieu, révélé dans la personne et dans l'œuvre de l'Homme Christ Jésus.

Il est de toute importance d'être au clair là-dessus. Il faut connaître Dieu avant de pouvoir l'adorer. On peut le chercher et, comme « en tâtonnant », s'efforcer de le trouver, mais chercher quelqu'un que je n'ai pas encore trouvé et adorer Celui que j'ai trouvé et que j'aime, sont deux choses totalement différentes. Dieu s'est révélé à nous, béni soit son nom ! Il nous a donné la lumière de la connaissance de sa gloire dans la face de Jésus Christ. Il s'est approché de nous en la personne de ce précieux Sauveur, de sorte que nous pouvons le connaître, l'aimer, nous confier en Lui, nous réjouir en Lui, et avoir recours à Lui dans notre faiblesse et dans tous nos besoins. Nous n'avons plus à le chercher en tâtonnant dans les ténèbres de la nature, ni dans les brouillards d'une fausse religion sous ses milliers de formes ; non, notre Dieu s'est fait connaître par une révélation si évidente que nul ne peut s'y tromper. Le chrétien peut dire : « *Je sais* qui j'ai cru ». Voilà la base de tout vrai culte. Il peut y avoir beaucoup de formes de piété charnelle, de religion extérieure, de cérémonies routinières, sans un seul atome de vrai culte spirituel. Celui-ci ne découle que de la connaissance de Dieu.

Mais notre objet n'est pas de faire une dissertation sur le culte ; nous avons simplement essayé de donner à nos lecteurs la signification de la belle ordonnance de l'offrande des prémices des fruits. Nous avons montré que le culte était la première chose pour un Israélite qui se trouvait en possession du pays, et que nous aussi, maintenant, nous devons connaître notre place et nos privilèges en Christ, avant de pouvoir adorer le Père d'une manière vraie et intelligente.

Un autre résultat important et pratique se voit dans notre chapitre, c'est celui de la *bienfaisance active*.

« Quand tu auras achevé de lever toute la dîme de ta récolte, dans la troisième année, qui est l'année de la dîme, tu la donneras au Lévite, à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve ; et ils la mangeront dans tes portes et seront rassasiés. Et tu diras devant l'Éternel, ton Dieu : J'ai emporté de ma maison les choses saintes, et je les ai aussi données au Lévite, et à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve, selon tout ton commandement que tu m'as commandé ; je n'ai transgressé aucun de tes commandements, ni ne les ai oubliés » (vers. 12-13).

Rien de plus beau que l'ordre moral de ces choses. C'est celui que nous retrouvons en Hébr. 13: « Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire *le fruit* des lèvres qui confessent son nom ». Voilà le culte. « Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices ». Voilà la bienfaisance active. En les unissant, nous avons ce que nous pouvons appeler le côté supérieur et le côté inférieur du caractère du chrétien — louer Dieu et faire du bien aux hommes. Précieux caractères ! Puissions-nous les manifester plus fidèlement ! Une chose est certaine, c'est qu'ils vont toujours ensemble. Qu'on nous montre un homme dont le cœur est rempli d'adoration envers Dieu, et on verra que le cœur de cet homme est aussi rempli de sympathie pour toutes les formes de la misère humaine. Il se peut qu'il ne possède pas de richesses selon le monde. Il se peut qu'il soit obligé de dire comme autrefois l'apôtre, qui n'en avait pas honte : « Je n'ai ni argent, ni or », mais il aura les larmes de la sympathie, le regard affectueux, la parole de consolation, et ces choses font plus de bien à un cœur sensible que de voir une bourse ouverte et que le bruit des pièces d'or et d'argent. Notre adorable Seigneur et Maître, notre grand Modèle, « allait de lieu en lieu faisant du bien », mais nous ne lisons nulle part qu'il donnât jamais de l'argent à qui que ce fût ; de plus, nous avons tout lieu de croire qu'il ne posséda jamais même un denier. Lorsqu'il voulut répondre aux Hérodiens au sujet du paiement du tribut à César, il fut obligé de leur dire de lui apporter une pièce de monnaie ; et quand on lui demandait de

payer le tribut, il envoie Pierre le chercher dans la mer. Il ne portait jamais d'argent sur Lui, et certainement l'argent n'est jamais nommé dans la liste des dons qu'il conférait à ses serviteurs. Cependant il allait de lieu en lieu, faisant du bien, et nous devons faire de même dans notre faible mesure ; c'est à la fois notre devoir et notre grand privilège.

Remarquez l'ordre divin exposé en Hébr. 13, et dont le type se trouve en Deut. 26. Le culte a la première, la plus haute place, ne l'oublions jamais. Nous pourrions nous imaginer dans notre prétendue sagesse ou notre sentimentalité, que la bienfaisance, l'activité pour le bien, la philanthropie, devraient occuper le premier rang. Il n'en est pas ainsi. « Celui qui sacrifie la louange me glorifie » (Ps. 50:23). Dieu se tient au milieu des louanges de son peuple. Il aime à s'entourer de cœurs remplis, jusqu'à déborder, du sentiment de sa bonté, de sa grandeur et de sa gloire. C'est pourquoi, nous devons offrir « sans cesse » le sacrifice de louange à Dieu. De même aussi le psalmiste dit : « Je bénirai l'Éternel en tout temps ; sa louange sera continuellement dans ma bouche » (Ps. 34:1). Ce n'est point seulement de temps en temps, ou lorsque tout va bien autour de nous ; non, mais « *en tout temps* » — « *continuellement* ». Le fleuve d'actions de grâces doit couler sans interruption, sans qu'il y ait d'intervalles pour les murmures, les plaintes, le mécontentement, la tristesse ou le découragement. La louange et l'action de grâce doivent nous occuper sans cesse. Nous devons toujours cultiver l'esprit d'adoration. Chacune de nos aspirations devrait être un alléluia. Il en sera ainsi un jour. La louange sera notre heureux et saint service durant toute l'éternité. Quand nous ne serons plus appelés à « faire part de nos biens », qu'il n'y aura plus lieu de témoigner ou de recevoir de la sympathie, quand nous aurons dit adieu à cette scène de douleurs, de peines, de mort et de désolation, alors nous louerons notre Dieu à jamais, sans obstacle, ni interruption, en haut, dans le sanctuaire, en sa présence.

« Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens ». L'apôtre fait cette recommandation d'une manière particulièrement intéressante. Il ne dit pas : « Mais n'oubliez pas d'offrir le sacrifice de louanges ». Non, mais de peur que, dans la pleine et heureuse jouissance de notre position et de notre part en Christ, nous n'oublions que nous passons ici-bas à travers une scène de besoins, de misères, d'épreuves et de tribulations, il ajoute l'exhortation si salutaire et si urgente, d'exercer la bienfaisance et de faire part des biens. L'Israélite spirituel devait non seulement se réjouir de tous les biens que l'Éternel lui avait donnés, mais aussi se souvenir du Lévite, de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve ; c'est-à-dire de celui qui n'a aucune portion terrestre, et est entièrement dévoué à l'œuvre du Seigneur, et de ceux qui n'ont pas de foyer, de protecteur naturel ou de demeure fixe ici-bas. — Il doit toujours en être ainsi ; le riche courant de grâce qui coule du sein de Dieu, remplit nos cœurs et déborde au dehors, rafraîchissant et réjouissant toute la sphère où nous agissons. Si nous vivions constamment dans la jouissance de ce qui nous appartient en Dieu, chacun de nos actes et de nos mouvements, chacune de nos paroles, nos regards même, feraient du bien. Selon la pensée divine, le chrétien devrait habituellement avoir une de ses mains élevées vers Dieu, Lui présentant le sacrifice de louanges, et l'autre main remplie des fruits d'une bienveillance véritable envers tous les nécessiteux.

Ô bien-aimé lecteur ! qu'il nous soit donné de peser sérieusement ces choses, d'y appliquer réellement nos cœurs, et de chercher une réalisation plus entière et une expression plus vraie de ces deux principales branches du christianisme pratique.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le troisième point du chapitre qui nous occupe. L'Israélite, ayant présenté sa corbeille et distribué ses dîmes, disait : « Je n'ai pas mangé de ces choses dans mon *affliction*, et je n'en ai rien emporté quand j'étais *impur*, et n'en ai point donné pour *un mort* ; j'ai écouté la voix de l'Éternel, mon Dieu j'ai fait selon tout ce que tu m'as commandé. Regarde de ta sainte demeure, des cieux, et bénis ton peuple Israël et la terre que tu nous as donnée, comme tu avais juré à nos pères, un pays ruisselant de lait et de miel. Aujourd'hui l'Éternel, ton Dieu, te commande de pratiquer ces statuts et ces ordonnances ; et tu les garderas et tu les *feras de tout ton cœur et de toute ton âme*. Tu as fait promettre aujourd'hui à l'Éternel qu'il sera ton Dieu, pour que tu *marches dans ses voies*, et que tu gardes ses statuts, et ses commandements, et ses

ordonnances, et que tu écoutes sa voix ; et l'Éternel t'a fait promettre aujourd'hui que tu seras pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, comme il t'a dit, et que tu garderas *tous* ses commandements, pour qu'il te place très haut en louange et en renommée et en beauté, au-dessus de toutes les nations qu'il a faites ; et que tu seras un *peuple saint*, consacré à l'Éternel, ton Dieu, comme il l'a dit » (vers. 14-19).

Nous avons ici la sainteté personnelle, la sanctification pratique, et une entière séparation d'avec tout ce qui ne convenait pas au lieu saint et à la relation dans laquelle Israël avait été introduit par la grâce souveraine et la miséricorde de Dieu. Il ne peut y avoir là ni deuil, ni souillure, ni œuvres mortes. Nous n'avons ni place, ni loisir pour de telles choses ; elles n'appartiennent pas à cette heureuse sphère dans laquelle nous avons le privilège de vivre, de nous mouvoir, et où nous sommes. Nous avons trois choses à faire : élever nos regards vers Dieu et offrir le sacrifice de louanges, — regarder autour de nous dans ce monde de misère, et y faire du bien, — regarder dans le cercle de notre propre être, notre vie intérieure, et chercher, par la grâce, à nous conserver sans souillure. « Le service religieux pur et sans tache devant Dieu le Père, est celui-ci : de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, de se conserver pur du monde » (Jac. 1:27). Ainsi, soit que nous écoutions Moïse au chapitre 26 du Deutéronome, Paul au chapitre 13 des Hébreux, ou Jacques dans son épître, si sainement pratique et utile, c'est le même Esprit qui nous parle et nous donne les mêmes instructions, — instructions d'une valeur inexprimable et d'une immense importance morale, particulièrement dans ces jours de profession relâchée où les doctrines de la grâce sont saisies et retenues par l'intelligence seulement et unies à toute sorte de mondanité et de relâchement.

Nous avons certainement un besoin urgent qu'il y ait au milieu de nous un ministère plus puissant et plus pratique. Il y a dans notre ministère un manque fâcheux de l'élément pastoral et prophétique. Par élément prophétique, nous entendons ce caractère du ministère qui agit sur la conscience et amène l'âme dans la présence immédiate de Dieu. Cela est extrêmement nécessaire. Il y a dans le ministère beaucoup pour l'intelligence ; mais malheureusement trop peu pour le cœur et pour la conscience. Le docteur parle à l'intelligence ; le prophète parle à la conscience (\*) ; le pasteur parle au cœur. Nous parlons d'une manière générale, cela va sans dire. Il peut arriver que les trois éléments se rencontrent dans le ministère du même homme, mais ils sont distincts ; et nous avons le sentiment que si les dons de prophète et de pasteur manquent dans une assemblée, les docteurs devraient supplier le Seigneur d'accorder la puissance spirituelle nécessaire pour agir sur les cœurs et sur les consciences des siens. Béni soit son nom, il a par devers Lui toutes les ressources nécessaires de grâce et de puissance pour ses serviteurs. Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous attendre à Lui, en toute sincérité de cœur, avec une réelle sollicitude, et certainement il nous pourvoira de toute la grâce et de la capacité morale nécessaires pour tout service auquel nous pourrions être appelés dans son Église.

(\*) Un grand nombre de personnes ont l'idée qu'un prophète est quelqu'un qui prédit les événements à venir ; mais ce serait une erreur de limiter ainsi la signification du mot. 1 Cor. 14:28-32, nous fait connaître ce que veulent dire les expressions « prophète » et « prophétiser ». Le docteur et le prophète sont étroitement liés. Le docteur démontre la vérité d'après la parole de Dieu ; le prophète l'applique à la conscience ; et, nous pouvons ajouter, le pasteur voit comment ce double ministère agit sur le cœur et dans la vie pratique.

Oh ! puissent tous les serviteurs de Dieu être animés d'un zèle plus profond et plus ardent dans les divers services de son œuvre ! Puisseons-nous « insister en temps et hors de temps » (2 Tim. 4:2), et ne nous laisser en aucune manière décourager par l'état de choses qui nous entoure, mais plutôt considérer cet état même comme une raison d'autant plus forte d'être plus entièrement dévoués !

## Chapitre 27

« Et Moïse et les anciens d'Israël commandèrent au peuple, disant : Gardez tout le commandement que je vous commande aujourd'hui ; et il arrivera que le jour où vous passerez le Jourdain, pour entrer dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu te dresseras de grandes pierres, et tu les enduiras de chaux ; et tu écriras sur elles toutes les paroles de cette loi, quand tu auras passé, pour entrer dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, pays ruisselant de lait et de

miel, comme l'Éternel, le Dieu de tes pères, t'a dit. Et il arrivera, quand vous passerez le Jourdain, que vous dresserez ces pierres sur la montagne d'Ébal, selon ce que je vous commande aujourd'hui, et tu les enduiras de chaux. Et tu bâtiras là un autel à l'Éternel, ton Dieu, un autel de pierres, sur lesquelles tu ne lèveras pas le fer : tu bâtiras l'autel de l'Éternel, ton Dieu, de pierres entières ; et tu offriras dessus des holocaustes à l'Éternel, ton Dieu. Et tu y sacrifieras des sacrifices de prospérités, et tu mangeras là, et te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu. Et tu écriras sur ces pierres toutes les paroles de cette loi, en les gravant bien nettement. Et Moïse et les sacrificateurs, les Lévites, parlèrent à tout Israël, disant : Fais silence et écoute, Israël : *Aujourd'hui tu es devenu le peuple de l'Éternel, ton Dieu.* Et tu écouteras la voix de l'Éternel, ton Dieu, et tu pratiqueras ses commandements et ses statuts, que je te commande aujourd'hui. Et Moïse commanda au peuple ce jour-là, disant : Quand vous aurez passé le Jourdain, ceux-ci se tiendront sur la montagne de Garizim, pour bénir le peuple : Siméon, et Lévi, et Juda, et Issacar, et Joseph, et Benjamin ; et ceux-ci se tiendront sur la montagne d'Ébal, pour maudire : Ruben, Gad, et Aser, et Zabulon, Dan et Nephthali » (vers. 1-13).

Il ne saurait y avoir un contraste plus frappant que celui qui se trouve entre le commencement et la fin de ce chapitre. Dans le paragraphe que nous venons de transcrire, nous voyons Israël entrant dans le pays de la promesse, ce beau et fertile pays, décollant de lait et de miel, et élevant là, sur le mont Ébal, un autel pour y offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérités. Il n'est nullement question ici de sacrifices pour le péché, ni pour le délit. La loi tout entière devait être écrite « bien nettement » sur les pierres enduites de chaux, et le peuple, dans la pleine relation reconnue de l'alliance, devait offrir sur l'autel ces offrandes particulières de bonne odeur, exprimant si bien le culte et une sainte communion. Le sujet, ici, n'est pas celui qui a transgressé *par ses actes*, ni le pécheur *dans sa nature*, s'approchant de l'autel d'airain, avec un sacrifice pour le délit ou pour le péché, mais plutôt un peuple pleinement délivré, accepté et béni — un peuple dans la jouissance présente de sa relation avec Dieu et de son héritage.

Il est vrai que tous étaient coupables et pécheurs, et que, comme tels, ils avaient besoin des précieuses ressources de l'autel d'airain. Cela est parfaitement évident pour toute personne enseignée de Dieu ; mais on voit aussi clairement que ce n'est pas le sujet de Deut. 27:1-13, et le lecteur spirituel en saisira immédiatement la raison. Quand nous voyons l'Israël de Dieu, dans la pleine relation de l'alliance, entrant en possession de son héritage, ayant la volonté révélée de l'Éternel, son Dieu d'alliance, écrite clairement et tout entière devant lui, et le lait et le miel décollant autour de lui, nous pouvons en conclure que toute question quant à la culpabilité et aux péchés est définitivement réglée, et qu'un peuple si privilégié et si richement béni n'avait plus qu'à entourer l'autel du Dieu de l'alliance, et Lui présenter ces offrandes de bonne senteur qui lui étaient agréables.

En un mot, toute la scène qui se déroule à nos yeux dans la première moitié de notre chapitre, est d'une beauté parfaite. Israël ayant reconnu l'Éternel comme son Dieu, et l'Éternel ayant reconnu Israël pour son peuple particulier, qu'il voulait élever au-dessus de toutes les nations qu'il avait faites, pour être un peuple saint à l'Éternel, son Dieu, comme il en avait parlé ; Israël étant ainsi privilégié, béni et exalté, en pleine possession du bon pays, ayant tous les commandements de Dieu devant ses yeux, que restait-il d'autre à faire que de présenter les sacrifices de louange et d'actions de grâce, dans un culte saint et une heureuse communion ?

Mais la dernière partie de notre chapitre, nous présente quelque chose de tout différent. Moïse désigne six tribus pour se tenir sur la montagne de Garizim, afin de bénir le peuple ; les six autres devaient être sur le mont Ébal pour maudire. Mais, hélas ! quand nous en venons à l'histoire elle-même, aux faits positifs, il n'y a pas une seule syllabe de bénédiction, mais, au contraire, douze terribles malédictions, confirmées chacune par un solennel « amen » de la congrégation entière. Quel triste changement ! Quel frappant contraste ! Cela nous rappelle ce que nous avons vu en étudiant Exode 19. Il ne pourrait y avoir un commentaire plus saisissant des paroles de l'apôtre Paul aux Galates, chap. 3, vers. 10: « Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous

malédiction, car il est écrit : » — et ici l'apôtre cite Deut. 27 — « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire ».

Là nous avons la vraie solution de la question. Quant à sa condition morale actuelle, Israël était sur le terrain de la loi, c'est pourquoi, lors même que les premiers versets de notre chapitre présentent un si beau tableau des pensées de Dieu touchant Israël, la fin nous montre le résultat triste et humiliant de l'état réel de ce peuple devant Dieu. Pas un mot de bénédiction ne se fait entendre de la montagne de Garizim ; au contraire, malédiction sur malédiction viennent frapper les oreilles du peuple.

Il ne pouvait en être autrement. Qu'on discute là-dessus tant que l'on voudra, il ne peut y avoir que malédiction sur « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi ». Il n'est pas dit seulement « sur tous ceux qui n'observent pas la loi », quoique cela soit vrai ; mais comme pour présenter cette vérité de la manière la plus claire et la plus forte, le Saint Esprit déclare que pour *tous*, quels qu'ils soient, Juifs, gentils ou chrétiens professants, pour tous ceux qui sont sur le terrain ou le principe des œuvres de loi, il y a et ne peut y avoir que malédiction.

C'est ainsi que nous pouvons nous rendre compte d'une manière intelligente, du profond silence qui régnait sur le mont Garizim aux jours de Deut. 27. Le fait est que, si une seule bénédiction se fût fait entendre, elle aurait contredit tout l'enseignement des Saintes Écritures concernant la loi. Comme nous avons étudié assez complètement le sujet important de la loi, dans le premier volume de ces « Notes », nous ne croyons pas devoir y revenir. Nous dirons seulement que plus nous étudions les Écritures, et approfondissons cette question de la loi à la lumière du Nouveau Testament, plus nous sommes étonnés de la manière dont plusieurs persistent à maintenir l'opinion que les chrétiens sont sous la loi, pour la vie, la justice, la sainteté, ou quoi que ce soit. Comment une telle pensée peut-elle subsister un moment en face de cette déclaration si magnifique et si concluante de Rom. 6 : « *Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce* » ?

## Chapitre 28

En commençant l'étude de cette partie si remarquable de notre Livre, le lecteur doit bien se rappeler qu'elle ne doit nullement être prise comme une suite du chapitre 27. Pour expliquer l'absence de bénédictions dans ce dernier, quelques commentateurs ont voulu les voir ici. Mais c'est une grande erreur, — erreur tout à fait fatale à l'intelligence de chacun de ces chapitres. Le fait est qu'ils sont entièrement distincts dans leur base, leur but et leur application pratique. Pour dire la chose en deux mots, le chapitre 27 est *moral* et *personnel* ; le chapitre 28 est *dispensationnel* et *national*. Celui-là traite du grand principe fondamental de la condition morale de l'homme comme pécheur entièrement ruiné et incapable de rencontrer Dieu sur le terrain de la loi ; celui-ci s'occupe d'Israël comme nation, sous le gouvernement de Dieu. En un mot, une soigneuse comparaison des deux chapitres fera saisir au lecteur leur complète différence. Quel rapport, par exemple, pourrait-on trouver entre les six bénédictions de notre chapitre et les douze malédictions du chapitre 27 ? Il n'y en a aucun ; tandis qu'un enfant peut voir le lien moral qui existe entre les bénédictions et les malédictions du chapitre 28.

Citons un ou deux passages à l'appui de ce que nous avançons. « Et il arrivera que *si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu*, pour prendre garde à pratiquer tous ses commandements que je te commande aujourd'hui, l'Éternel, ton Dieu, te mettra très haut au-dessus de toutes les nations de la terre ; et toutes ces bénédictions viendront sur toi et t'atteindront, *si tu écoutes la voix de l'Éternel, ton Dieu*. Tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs. Le fruit de ton ventre sera béni, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes bêtes, les portées de ton gros bétail, et l'accroissement de ton menu bétail ; ta corbeille sera bénie, et ta huche. Tu seras béni en entrant, et tu seras béni en sortant » (vers. 1-6). N'est-il pas parfaitement clair que ce ne sont pas là les bénédictions prononcées par les six tribus sur le mont de Garizim ? Ce qui nous est présenté ici, c'est la dignité nationale d'Israël, sa prospérité et sa gloire fondées sur l'observation diligente de tous

les commandements placés devant lui dans ce livre. Le dessein éternel de Dieu était qu'Israël fût au-dessus de toutes les nations. Ce dessein s'accomplira certainement, bien qu'Israël, dans le passé, ait manqué honteusement à cette parfaite obéissance qui devait former la base de sa gloire et de sa prééminence comme nation.

Il ne faut jamais oublier ni abandonner cette grande vérité. Quelques commentateurs ont adopté un système d'interprétation par lequel les bénédictions accordées à Israël sont spiritualisées et appliquées à l'Église de Dieu. C'est une très fatale erreur, et il est difficile d'exprimer les pernicieux effets d'une semblable manière de traiter la précieuse parole de Dieu. Cette interprétation est diamétralement opposée à la pensée et à la volonté de Dieu. Il ne saurait la sanctionner, ni approuver que l'on détourne ainsi de leur vraie signification les bénédictions et les privilèges de son peuple d'Israël.

Il est vrai que nous lisons, dans le chapitre 3 de l'épître aux Galates : « ... Afin que la bénédiction d'Abraham parvînt aux nations dans le Christ Jésus, afin que nous reçussions » — quoi ? Des bénédictions dans la ville et aux champs ? Des bénédictions dans notre corbeille ou dans notre huche ? Non, mais — « afin que nous reçussions par la foi l'Esprit promis » (v. 14). Nous apprenons aussi par la même épître, au chapitre 4, qu'il sera permis à l'Israël restauré de compter parmi ses enfants tous ceux qui sont nés de l'Esprit pendant la période chrétienne. « Mais la Jérusalem d'en haut est la femme libre qui est notre mère. Car il est écrit : Réjouis-toi, stérile qui n'enfantas point ; éclate de joie et pousse des cris, toi qui n'es point en travail d'enfant ; car les enfants de la délaissée sont plus nombreux que les enfants de celle qui a un mari ».

Tout cela est très vrai, mais ne présente aucune raison pour transférer aux croyants du Nouveau Testament, les promesses faites à Israël. Dieu s'est engagé par serment à bénir la semence d'Abraham — son ami — à la bénir de toutes les bénédictions terrestres, au pays de Canaan. Cette promesse se maintient et est absolument inaliénable. Malheur à tous ceux qui tenteraient de mettre en doute son accomplissement littéral, au temps voulu de Dieu. — Ayant examiné ce sujet dans nos études de la première partie de ce livre, nous nous bornerons à avertir sérieusement le lecteur de se tenir en garde contre tout système d'interprétation qui entraîne d'aussi sérieuses conséquences quant à la parole, et aux voies de Dieu. Il ne faut jamais perdre de vue que les bénédictions d'Israël sont terrestres, et celles de l'Église, célestes. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de *toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ* » (Éph. 1:3).

Ainsi la nature aussi bien que la sphère des bénédictions de l'Église, sont entièrement différentes de celles promises à Israël, et ne doivent jamais être confondues. Mais le système d'interprétation ci-dessus mentionné les confond au détriment de l'intégrité des Saintes Écritures, et porte ainsi un sérieux dommage aux âmes. Essayer d'appliquer à l'Église de Dieu, soit maintenant ou à l'avenir, sur la terre, ou dans le ciel, les promesses faites à Israël, c'est renverser complètement les choses, et jeter la confusion la plus désespérée dans l'exposition et l'application des Écritures. Nous sentons le besoin, par fidélité à la parole de Dieu et pour le bien de l'âme du lecteur, de le solliciter à apporter une sérieuse attention à ce sujet ; qu'il soit persuadé que cette question est des plus importantes. Pour nous, nous avons la conviction que quiconque confond Israël et l'Église, ce qui est terrestre avec ce qui est céleste, ne peut être un sain ou exact interprète de la parole de Dieu.

Nous ne poursuivrons pas ici l'étude de ce sujet. Nous avons la confiance que l'Esprit de Dieu éveillera dans le cœur du lecteur le sentiment de l'intérêt et de l'importance qu'il mérite, et lui accordera de voir combien il est nécessaire que la parole de vérité soit exposée justement (voyez 2 Tim. 2:15). S'il en est ainsi, notre but sera pleinement atteint.

Pour ce qui concerne ce chapitre 28 du Deutéronome, si le lecteur a bien saisi le fait qu'il diffère entièrement du précédent, il sera capable de le lire avec une intelligence spirituelle et un profit réel. Il n'exige pas une longue étude ; il se divise clairement et naturellement en deux parties. Dans la première, nous avons un exposé complet des résultats de l'obéissance (voyez vers. 1-15) ; dans la seconde partie, se trouve l'exposé solennel et frappant des terribles conséquences de la

désobéissance (voyez vers. 16-68) ; et ce qui est bien digne de remarque, c'est que la division contenant les malédictions a plus de trois fois la longueur de celle qui renferme les bénédictions. Le chapitre entier développe avec puissance ce qu'est le gouvernement de Dieu et le fait que « notre Dieu est un feu consumant » (Héb. 12:29).

Toutes les nations de la terre peuvent apprendre par l'histoire merveilleuse d'Israël que Dieu doit punir la désobéissance, et tout premièrement chez les siens. Et s'il n'a pas épargné son peuple, quelle sera la fin de ceux qui ne le connaissent pas ? « Les méchants seront repoussés jusque dans le shéol, toutes les nations qui oublient Dieu » (Ps. 9:17). « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » (Héb. 10:31). C'est le comble de la folie de chercher à éluder la portée de passages semblables, ou d'en détruire la force. On ne le peut pas. Qu'on lise ce chapitre en le comparant avec l'histoire actuelle d'Israël, et l'on verra que, aussi sûrement qu'il y a un Dieu sur le trône de la majesté dans les cieux, il punira ceux qui font le mal, maintenant déjà comme plus tard. Il ne peut en être autrement. Un gouvernement qui pourrait ou voudrait tolérer le mal sans le juger, le condamner et le punir, ne serait pas un gouvernement parfait, ne serait pas celui de Dieu. C'est en vain qu'on avancerait des arguments qui ne se fonderaient que sur la bonté, la longanimité et les compassions de Dieu. Béni soit son nom, il est tendre, bon, miséricordieux, plein de grâce, de support et de compassion. Mais il est saint et juste, droit et vrai ; et « il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:31).

Il nous faut cependant terminer cette section ; mais auparavant, nous sentons qu'il est de notre devoir d'appeler l'attention du lecteur sur un point très intéressant en rapport avec le verset 13 de notre chapitre. « Et l'Éternel te mettra à la tête, et non à la queue ; et tu ne seras qu'en haut, et tu ne seras pas en bas, si tu écoutes les commandements de l'Éternel, ton Dieu, que je te commande aujourd'hui, pour les garder et les pratiquer ».

Ceci, sans nul doute, se rapporte à Israël comme nation, car il est destiné à être à la tête de toutes les nations de la terre. Tel est le propos et le dessein arrêté de Dieu concernant ce peuple. Quelque bas qu'il soit tombé, dispersé et perdu parmi les nations, souffrant des terribles conséquences de sa désobéissance persistante, dormant, comme nous le lisons au chapitre 12 de Daniel, dans la poussière de la terre ; toutefois, *comme nation*, il s'élèvera et brillera d'une gloire beaucoup plus grande que celle de Salomon.

Tout cela est vrai, et démontré d'une manière incontestable dans plusieurs passages de Moïse, des Psaumes, des Prophètes et du Nouveau Testament. Mais, en parcourant l'histoire d'Israël, nous trouvons quelques exemples très frappants d'individus qui, par la grâce de Dieu, se sont appropriés les précieuses promesses contenues dans le verset 13, et cela même dans des périodes très sombres et très humiliantes de l'histoire nationale d'Israël, lorsque, comme nation, il était à la queue et non à la tête. Nous ne citerons qu'un exemple ou deux, non seulement pour rendre le sujet plus clair, mais aussi pour présenter au lecteur un principe d'une immense importance pratique et d'une application universelle.

Prenons, par exemple, le livre d'Esther — livre si peu compris ou apprécié, mais qui, certainement, a une place à lui et enseigne une leçon que ne donne aucun autre livre. Il appartient assurément à une période où Israël n'était pas à la tête, mais à la queue, et néanmoins nous y lisons l'histoire d'un fils d'Abraham se conduisant de manière à atteindre une position des plus élevées, et remportant une glorieuse victoire sur l'ennemi le plus acharné d'Israël.

Quant à la condition du peuple d'Israël aux jours d'Esther, elle était telle que Dieu ne pouvait le reconnaître publiquement. De là vient que, du commencement à la fin, son nom n'est pas mentionné dans ce livre. Le gentil était à la tête et Israël à la queue. La relation entre Dieu et Israël ne pouvait plus être ouvertement reconnue, mais le cœur de l'Éternel ne pouvait jamais oublier son peuple, et nous pouvons ajouter que le cœur d'un Israélite fidèle n'aurait jamais pu oublier l'Éternel ou sa sainte loi, et ce sont justement ces deux faits qui caractérisent cette partie si intéressante de la

Parole. Dieu agissait pour Israël derrière la scène, et Mardochée agissait pour Dieu sur la scène. Il est digne de remarquer que ni le meilleur ami d'Israël, ni son plus grand ennemi, ne sont nommés une seule fois dans tout le livre d'Esther, quoique les actes de tous deux le remplissent d'un bout à l'autre. Le doigt de Dieu est imprimé sur chaque anneau de la merveilleuse chaîne providentielle qui se déroule en faveur des Juifs ; tandis que d'un autre côté l'amère inimitié d'Amalek (Satan) se manifeste dans le cruel complot de l'orgueilleux Agaguite.

Tout cela offre le plus grand intérêt. Après avoir terminé l'étude de ce livre, on peut bien s'écrier : « Quel récit d'homme égalerait en intérêt cette simple histoire ! » Mais nous ne pouvons maintenant nous étendre sur ce sujet autant que nous l'aimerions. Nous y avons fait allusion simplement pour faire ressortir l'indicable valeur et l'importance de la fidélité individuelle dans un moment où la gloire nationale s'était évanouie. Mardochée restait ferme comme un roc pour la vérité de Dieu. Il refuse inflexiblement de reconnaître Amalek. Il sauve la vie d'Assuérus et se soumet à son autorité comme expression de la puissance de Dieu, mais il ne veut pas s'incliner devant Haman. Sa conduite dans cette affaire était gouvernée simplement par la parole de Dieu. L'autorité par laquelle il agissait se trouve dans le livre du Deutéronome : « *Souviens-toi* de ce que t'a fait Amalek, en chemin, quand vous sortiez d'Égypte : comment il te rencontra dans le chemin, et tomba en queue sur toi, sur tous les faibles qui se traînaient après toi, lorsque tu étais las et harassé, et *ne craignit pas Dieu*. Et quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura donné du repos de tous tes ennemis à l'entour, dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage pour le posséder, il arrivera que tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous les cieux : *tu ne l'oublieras pas* » (chap. 25:17-19).

Cela était assez clair pour toute oreille circoncise, pour tout cœur obéissant, pour toute conscience droite. Le langage d'Exode 17 est tout aussi net : « Et l'Éternel dit à Moïse : Écris ceci pour mémorial dans le livre, et fais-le entendre à Josué, que j'effacerai entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieux. Et Moïse bâtit un autel, et appela son nom : Jéhovah-Nissi (*l'Éternel mon enseigne*) ; et il dit : Parce que Jah a juré, l'Éternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération » (vers. 14-16).

C'est sur cette autorité que Mardochée se fondait pour refuser de donner à Haman le moindre signe de déférence. Comment un membre fidèle de la maison d'Israël aurait-il pu s'incliner devant un homme de la maison contre laquelle l'Éternel était en guerre ? C'était impossible. Mardochée pouvait se revêtir d'un sac, jeûner et pleurer pour son peuple, mais il ne pouvait, il ne voulait, il n'aurait osé s'incliner devant un Amalékite. Peu lui importait qu'on l'accusât de présomption, d'une aveugle obstination, de stupide bigoterie, ou encore d'une méprisable étroitesse d'esprit. Refuser de rendre au plus grand seigneur du royaume les marques ordinaires de respect, pouvait paraître une folie inouïe de sa part ; mais ce seigneur était un Amalékite, et c'en était assez pour Mardochée. Sa folie apparente était simplement de l'obéissance.

C'est là ce qui rend le cas si intéressant et si important pour nous. Rien ne peut détruire notre responsabilité d'obéir à la parole de Dieu. On aurait pu dire à Mardochée que le commandement relatif à Amalek était une chose passée, qui ne se rapportait qu'aux jours glorieux d'Israël. C'était bien de la part de Josué de combattre contre Amalek ; Saül, aussi, aurait dû obéir à la parole de l'Éternel, au lieu d'épargner Agag ; mais au temps d'Esther tout était changé ; la gloire avait quitté Israël, il était donc tout à fait inutile d'essayer d'agir d'après Exode 17, ou Deutéronome 25.

De semblables arguments, nous en sommes persuadés, n'auraient eu aucune valeur pour Mardochée. Il lui suffisait de savoir que l'Éternel avait dit : « *Souviens-toi* de ce que t'a fait Amalek... *Tu ne l'oublieras pas* ». Jusqu'à quand ces paroles étaient-elles valables ? « De génération en génération ». La guerre de l'Éternel avec Amalek ne devait pas cesser jusqu'à ce que le nom même de celui-ci et sa mémoire fussent effacés de dessous les cieux. Et pourquoi ? À cause de la manière lâche et cruelle dont il avait agi envers Israël. Telle était la bonté de Dieu envers son peuple. Comment, après cela, un Israélite fidèle aurait-il pu jamais se prosterner devant un Amalékite ? Non. Samuel le fit-il ? Non, « il mit Agag en pièces devant l'Éternel, à Guilgal » (1 Sam. 15:33). Comment

donc Mardochée aurait-il pu s'incliner devant lui ? Il ne le pouvait pas, quoi qu'il pût lui en coûter. Peu lui importait que le gibet fût préparé pour lui ; il pouvait y être pendu, mais non pas rendre hommage à Amalek.

Et quel fut le résultat de cette fidélité ? Un triomphe magnifique. — D'un côté, nous voyons le fier Amalékite près du trône, se réjouissant aux rayons de la faveur royale, se glorifiant dans ses richesses, sa grandeur, sa gloire, prêt à écraser sous ses pieds la semence d'Abraham. D'un autre côté, le pauvre Mardochée couvert du sac et de la cendre, dans les larmes, était à la porte du palais. Que pouvait-il faire ? Obéir. Il n'avait ni glaive, ni épée, mais il avait la parole de Dieu, et en obéissant simplement à cette Parole, il remporta une victoire sur Amalek, aussi décisive et aussi éclatante dans son genre, que celle que remporta Josué, en Exode 17, — victoire que Saül ne put remporter, bien qu'il fût entouré d'une armée de guerriers choisis d'entre les douze tribus d'Israël. Amalek cherchait à faire pendre Mardochée ; mais au lieu de cela, il fut obligé d'être comme son serviteur, et de le conduire avec une pompe et une splendeur royales à travers les rues de la ville. « Et Haman dit au roi : Quant à l'homme que le roi se plaît à honorer, qu'on apporte le vêtement royal dont le roi se revêt, et le cheval que le roi monte, et sur la tête duquel on met la couronne royale ; et que le vêtement et le cheval soient remis aux mains d'un des princes du roi les plus illustres ; et qu'on revête l'homme que le roi se plaît à honorer, et qu'on le promène par les rues de la ville, monté sur le cheval, et qu'on crie devant lui : C'est ainsi qu'on fait à l'homme que le roi se plaît à honorer. Et le roi dit à Haman : Hâte-toi, prends le vêtement et le cheval, comme tu l'as dit ; et fais ainsi à Mardochée, le Juif, qui est assis à la porte du roi. N'ometts rien de tout ce que tu as dit. Et Haman prit le vêtement et le cheval, et revêtit Mardochée et le promena à cheval par les rues de la ville, et il criait devant lui : C'est ainsi qu'on fait à l'homme que le roi se plaît à honorer ! Et Mardochée revint à la porte du roi. Et Haman se rendit en hâte à sa maison, triste et la tête couverte » (Esther 6:7-12).

Ici, assurément, Israël était à la tête et Amalek à la queue — Israël, non pas comme nation, mais individuellement. Mais ce n'était que le commencement de la défaite d'Amalek et de la gloire d'Israël. Haman fut pendu au gibet même qui avait été préparé pour Mardochée. « Et Mardochée sortit de devant le roi, avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or, et un manteau de byssus et de pourpre ; et la ville de Suse poussait des cris de joie et se réjouissait » (chap. 8:15).

Ce ne fut pas tout. L'effet de cette merveilleuse victoire se fit sentir au loin et au près, dans les cent vingt-sept provinces de l'empire. « Et, dans chaque province et dans chaque ville, partout où parvenait la parole du roi et son édit, il y eut de la joie et de l'allégresse pour les Juifs, un festin et un jour de fête ; et beaucoup de gens parmi les peuples du pays se firent Juifs, car la frayeur des Juifs tomba sur eux » (chap. 8:17). Et, pour couronner le tout, nous lisons que « Mardochée, le Juif, fut le second après le roi Assuérus, et il fut grand parmi les Juifs et agréable à la multitude de ses frères, cherchant le bien de son peuple et parlant pour la paix de toute sa race » (chap. 10:3).

Tout cela ne nous prouve-t-il pas de la manière la plus frappante l'immense importance de la fidélité individuelle ? Ce récit n'est-il pas propre à nous encourager à tenir ferme pour la vérité de Dieu, quoi qu'il puisse nous en coûter ? Considérez seulement les merveilleux résultats de la conduite d'un seul homme ! Plusieurs auraient condamné Mardochée, et taxé d'obstination inconcevable le refus de donner une simple marque de respect au plus grand seigneur de l'empire. Mais ce n'était pas cela : c'était simplement de l'obéissance ; provenant d'un cœur décidé pour Dieu, et les conséquences en furent une magnifique victoire, dont les fruits furent recueillis par ses frères jusqu'aux extrémités de la terre.

Pour éclaircir davantage le sujet suggéré par Deut. 28:13, rappelons encore Dan. 3 et 6. Là nous verrons quels résultats moralement glorieux peuvent être obtenus par la fidélité individuelle au vrai Dieu, au moment où c'en était fait de la gloire nationale d'Israël, où la ville sainte et le temple étaient en ruines. Les trois hommes fidèles refusent de se prosterner devant la statue d'or. Ils osent affronter le courroux du roi, résister à la voix universelle de l'empire, s'exposer même à la fournaise

ardente plutôt que de désobéir. Ils pouvaient donner leur vie, mais non pas abandonner la vérité de Dieu. Et quel fut le résultat de leur fidélité ? Une glorieuse victoire ! Ils marchèrent au milieu de la fournaise avec le Fils de Dieu, et furent appelés hors de la fournaise pour être les témoins et les serviteurs du Dieu Très-Haut. Glorieux privilège ! Merveilleuse dignité ! Et tout cela est le simple résultat de l'obéissance. S'ils avaient suivi la foule et courbé leur tête devant le dieu national, afin d'échapper à la terrible fournaise, combien n'auraient-ils pas perdu ! Mais, béni soit Dieu, ils furent rendus capables de tenir ferme la confession de cette grande vérité fondamentale d'un Dieu unique — vérité qui avait été foulée aux pieds au milieu des splendeurs du règne de Salomon, et le récit de leur fidélité nous a été transmis par le Saint Esprit, afin de nous encourager à marcher d'un pas ferme dans le sentier du dévouement individuel, en face d'un monde qui hait Dieu et qui rejette Christ, et en face d'une chrétienté qui néglige la vérité. Il est impossible de lire ce récit, sans que le nouvel homme en nous n'en soit saisi et animé d'un désir sincère de se dévouer plus entièrement à Christ et à sa cause précieuse.

L'étude de Daniel 6 doit produire le même effet. Nous ne pouvons ni citer, ni développer ce sujet. Nous voulons seulement recommander à l'attention du lecteur ce récit bien propre à stimuler nos âmes, et qui présente une leçon tout à fait appropriée à nos jours de profession relâchée, de recherche de ses aises, et où il ne coûte rien de donner un assentiment de bouche aux vérités du christianisme, tandis qu'il y a en réalité si peu de désir ou de promptitude à suivre, avec un cœur entier et décidé, un Seigneur rejeté, ou à se soumettre à ses commandements avec une obéissance implicite.

En face de tant de froide indifférence, combien il est rafraîchissant de lire le récit de la fidélité de Daniel ! Avec une décision inflexible, il persistait dans sa sainte habitude de prier trois fois par jour, ayant sa fenêtre ouverte du côté de Jérusalem, bien qu'il sût que la fosse aux lions l'attendait. Il aurait pu fermer sa fenêtre et tirer ses rideaux, et se retirer dans le secret de son cabinet pour prier, ou bien attendre l'heure de minuit, lorsqu'aucun œil humain ne pouvait le voir ou aucune oreille l'entendre. Mais non ; ce fidèle serviteur de Dieu ne voulait pas cacher sa lumière sous un boisseau. Un grand principe était en jeu. Ce n'était pas simplement qu'il voulait prier le seul Dieu vivant et vrai, mais il voulait le faire avec « *ses fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem* ». Et pourquoi du côté de Jérusalem ? Parce que là était le centre établi de Dieu. Mais la ville était en ruines. C'est vrai, pour le moment, à un point de vue humain. Mais pour la foi, et au point de vue de Dieu, Jérusalem était le centre établi de Dieu pour son peuple terrestre. Elle l'était et le sera. Et non seulement cela, mais sa poussière même est précieuse à l'Éternel, et c'est pourquoi Daniel était en pleine communion avec la pensée de Dieu quand il ouvrait ses fenêtres du côté de Jérusalem pour prier. En le faisant, il avait pour lui les Écritures, comme le lecteur peut le voir dans 2 Chr. 6:38: « Et s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme, dans le pays de leur captivité, où on les aura emmenés captifs, et te prient en se tournant *vers leur pays* que tu as donné à leurs pères, et *vers la ville* que tu as choisie, et *vers la maison* que j'ai bâtie pour ton nom ».

C'est sur ce fondement que Daniel agissait ; et cela sans égard aucun pour les opinions humaines, et sans regarder non plus aux peines et au châtement. Il préférerait être jeté dans la fosse aux lions plutôt que d'abandonner la vérité de Dieu. Il aimait mieux le ciel avec une bonne conscience, que de rester sur la terre avec une mauvaise.

Et quel fut le résultat ? Un autre splendide triomphe ! « Daniel fut tiré de la fosse, et aucun mal, ne fut trouvé sur lui, parce qu'il s'était confié en son Dieu ».

Serviteur béni ! Noble témoin ! Assurément il était à la tête, dans cette occasion, et ses ennemis à la queue. Et par quel moyen ? En obéissant simplement à la parole de Dieu. C'est là ce que nous jugeons être d'une si grande importance morale de nos jours ; et c'est avec le désir de mettre en lumière et d'appuyer cette vérité, que nous mentionnons ces brillants exemples de fidélité individuelle dans un temps où la gloire nationale d'Israël était dans la poussière, son unité perdue et où, comme peuple, il n'avait plus de gouvernement. C'est un fait des plus intéressants, plein

d'encouragements et propre à fortifier, que de voir dans ces jours les plus sombres de l'histoire d'Israël comme nation, ces exemples si remarquables de foi et de dévouement personnels. Nous appelons l'attention sérieuse du lecteur chrétien sur ce point éminemment propre à fortifier et à relever nos cœurs, et à tenir ferme pour la vérité de Dieu au temps actuel, où il y a tant de sujets de découragement dans l'état général de l'église professante. Ce n'est pas que nous devions nous attendre à des résultats aussi prompts, aussi frappants et aussi magnifiques, que dans les cas que nous avons mentionnés. Là n'est pas la question. Ce que nous avons à retenir dans nos cœurs, c'est le fait que, quel que soit l'état de ce qui porte le nom de peuple de Dieu à une époque donnée, le privilège de tout homme de Dieu individuellement est de suivre le sentier étroit, et de recueillir les précieux fruits d'une simple obéissance à la parole de Dieu et aux commandements de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. C'est là, nous en sommes persuadés, une vérité essentielle pour nos jours. Puisse-t-on tous en éprouver la sainte puissance ! Nous sommes dans un danger imminent, vu l'état général des choses, d'abaisser le niveau du dévouement personnel. Ce serait une erreur fatale, une suggestion positive de l'ennemi de Christ et de sa cause. Si Mardochée, Shadrac, Méshac, Abed-Nego et Daniel avaient agi de cette manière, quel en aurait été le résultat ?

Prenons-y garde, cher lecteur. Ayons toujours présent à l'esprit que notre grande affaire est d'obéir et de laisser les résultats à Dieu. Il se peut qu'il trouve bon d'accorder à ses serviteurs de voir de grands résultats, comme aussi de les laisser attendre le grand jour à venir, où il n'y aura aucun danger que nous soyons enflés d'orgueil en voyant les quelques fruits de notre témoignage. Quoiqu'il en soit, notre devoir clair et simple est de suivre le sentier lumineux et rempli de bénédictions, qui nous est tracé par les commandements de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Que Dieu nous en rende capables par la grâce de son Saint Esprit ! Puisse-t-on demeurer attachés de tout notre cœur à la vérité de Dieu, sans nous soucier de l'opinion des hommes qui nous accuseront peut-être d'étroitesse, de bigoterie ou d'intolérance. *Nous n'avons qu'à suivre le Seigneur !*

## Chapitre 29

Ce chapitre termine la seconde grande division de notre livre. Il contient l'appel le plus solennel à la conscience de la congrégation. C'est comme le résumé et l'application pratique de tout ce qui précède dans ce livre si profond, si pratique et si encourageant. « Ce sont là les paroles de l'alliance que l'Éternel commanda à Moïse de faire avec les fils d'Israël *dans le pays de Moab, outre l'alliance qu'il avait faite avec eux à Horeb* » (Chapitre 28:69). Nous avons déjà fait allusion à ce passage comme prouvant entre d'autres la grande différence qui existe entre le Deutéronome et le livre qui précède. Mais il appelle l'attention du lecteur sur un autre point. Il parle d'une alliance spéciale faite avec les enfants d'Israël au pays de Moab, et en vertu de laquelle ils devaient être amenés dans le pays. Cette alliance était aussi distincte de l'alliance traitée à Sinaï, qu'elle l'était de l'alliance faite avec Abraham, Isaac et Jacob. En un mot, ce n'était ni purement la *loi*, ni la pure *grâce*, mais le *gouvernement* exercé dans une miséricorde souveraine.

Il est parfaitement clair qu'Israël ne *pouvait* pas entrer dans le pays sur le principe de l'alliance de Sinaï ou d'Horeb, puisqu'ils y avaient complètement failli en faisant le veau d'or. Ils avaient perdu tout droit et tout titre à la possession du pays ; seule la souveraine miséricorde de Dieu exercée envers eux, en suite de la médiation et de l'ardente intercession de Moïse, les avait sauvés d'une destruction subite. Il est également clair qu'Israël ne *pouvait* pas entrer dans le pays sur le principe de l'alliance de grâce traitée avec Abraham, car s'il en avait été ainsi, ils n'auraient pu en être chassés. Ni l'étendue du pays qu'ils possédèrent, ni le temps dont ils en jouirent, ne répondent aux termes de l'alliance faite avec leurs pères. Ce fut suivant les conditions de l'alliance faite en Moab qu'ils entrèrent en possession temporaire et limitée du pays de Canaan. Mais ils ont failli sous l'alliance de Moab comme sous celle d'Horeb, c'est-à-dire aussi complètement sous le gouvernement que sous la loi, et c'est pour cela qu'ils ont été expulsés du pays et dispersés sur toute la terre, selon les dispensations du gouvernement de Dieu.

Mais ce n'est pas pour toujours. Béni soit le Dieu de toute grâce, la semence d'Abraham, son ami, possédera encore le pays de Canaan, selon les conditions magnifiques de l'alliance primitive. « Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (Rom. 11:29). Les dons et l'appel ne doivent pas être confondus avec la loi et le gouvernement. Le mont de Sion ne peut être mis sur la même ligne que Horeb et Moab. La nouvelle et éternelle alliance de grâce, ratifiée par le précieux sang de l'Agneau de Dieu, sera glorieusement accomplie ; elle le sera à la lettre, en dépit de toutes les puissances réunies de la terre et de l'enfer. « Voici, des jours viennent, dit le Seigneur, et je conclurai, pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda, une nouvelle alliance, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les tirer du pays d'Égypte ; car ils n'ont pas persévéré dans mon alliance, et moi je les ai délaissés, dit le Seigneur. Car c'est ici l'alliance que j'établirai pour la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs, et je leur serai pour Dieu, et ils me seront pour peuple, et ils n'enseigneront point chacun son concitoyen et chacun son frère, disant : Connais le Seigneur ; car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux ; car je serai clément à l'égard de leurs injustices, et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités. En disant : « une nouvelle », il a rendu ancienne la première : or ce qui devient ancien et qui vieillit, est près de disparaître » (Héb. 8:8-13).

Le lecteur doit soigneusement se garder d'appliquer ce beau et précieux passage à l'Église. Il ferait tort à la fois à la vérité de Dieu, à l'Église et à Israël. Vu son immense importance nous avons, à plusieurs reprises, insisté sur ce point dans le cours de nos études sur le Pentateuque. Nous avons la profonde et intime conviction que nul, s'il confond Israël et l'Église, ne peut comprendre et encore moins expliquer la parole de Dieu. Les deux choses sont aussi distinctes que le ciel et la terre. Si donc nous voulons appliquer à l'Église ce que Dieu dit d'Israël, de Jérusalem et de Sion, il ne peut en résulter qu'une complète confusion. Ce système d'interprétation de la parole de Dieu détruit toute exactitude, il ôte à l'Écriture cette sainte précision et cette assurance divine qu'elle est destinée à produire. Ce système porte atteinte à l'intégrité de la vérité, nuit aux âmes des saints, et entrave leurs progrès dans la vie divine et l'intelligence spirituelle. En un mot, nous ne saurions trop engager le lecteur à être en garde contre une méthode aussi fautive d'interpréter la Sainte Écriture.

Nous devons nous garder de toucher au dessein de la prophétie et à la vraie application des promesses de Dieu. Nous n'avons aucun droit d'intervenir dans la sphère divinement tracée des alliances ; l'apôtre nous dit positivement, dans le chapitre 9 aux Romains, qu'elles appartiennent à Israël, et si nous essayons de les ôter aux pères de l'Ancien Testament pour les transférer à l'Église de Dieu, au corps de Christ, nous faisons ce que l'Éternel Dieu ne sanctionnera jamais. L'Église ne fait pas partie des voies de Dieu envers Israël et la terre. Sa place, ses privilèges, ses espérances, sont entièrement célestes. Elle est formée pendant le temps du rejet de Christ, pour être associée avec Lui, là où il est maintenant, caché dans les cieux, et elle est appelée à partager sa gloire dans le jour qui vient. Si le lecteur a saisi cette grande et glorieuse vérité, elle l'aidera beaucoup à mettre chaque chose à sa vraie place. Reportons maintenant notre attention sur l'application pratique à la conscience de chaque membre de la congrégation, de tout ce qui vient de passer devant nous.

« Et Moïse appela tout Israël, et leur dit : Vous avez vu tout ce que l'Éternel a fait devant vos yeux dans le pays d'Égypte, au Pharaon, et à tous ses serviteurs, et à tout son pays : les grandes épreuves que tes yeux ont vues, ces signes et ces grands prodiges. Mais l'Éternel ne vous a pas donné un cœur pour connaître, ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, jusqu'à ce jour ».

Cela est particulièrement solennel. Les miracles et les signes les plus étonnants peuvent s'opérer devant nos yeux et laisser le cœur insensible. Ces choses peuvent produire un effet passager sur l'esprit et les sentiments naturels ; mais, à moins que la conscience n'ait été amenée dans la lumière de la présence divine, et que le cœur n'ait été placé sous l'action immédiate de la vérité, par la puissance de l'Esprit de Dieu, il n'y aura aucun résultat permanent. Nicodème concluait des miracles du Christ qu'il était un docteur venu de Dieu ; mais cela ne suffisait pas. Il avait à apprendre la profonde et merveilleuse signification de cette vérité : « Il vous faut être nés de nouveau ». Une foi

fondée sur des miracles peut laisser une âme sans la possession du salut, sans bénédiction, sans conversion : terriblement responsable, sans doute, mais absolument inconvertie. Nous lisons à la fin du second chapitre de l'évangile de Jean que plusieurs professèrent de croire en Christ, quand ils virent ses miracles ; mais « il ne se fiait pas à eux ». Il n'y avait pas d'œuvre divine, rien en quoi l'on pût se fier. Il doit y avoir une nouvelle vie, une nouvelle nature, et c'est ce que les miracles et les signes ne peuvent pas communiquer. Il nous faut être nés de nouveau, nés de la parole et de l'Esprit de Dieu. La nouvelle vie est communiquée par la semence incorruptible de l'évangile de Dieu, plantée dans le cœur par la puissance du Saint Esprit. Ce n'est pas une foi de l'intelligence fondée sur des miracles, mais la foi du cœur au Fils de Dieu. C'est quelque chose qui ne pouvait être connu sous la loi ou sous le gouvernement. « Le *don* de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23). Précieux don ! Glorieuse source ! Canal béni ! Louange universelle soit rendue à jamais à l'éternelle Trinité.

« Et je vous ai conduits quarante ans par le désert : vos vêtements ne se sont pas usés sur vous, et ta sandale ne s'est pas usée à ton pied. Vous n'avez pas mangé de pain, et vous n'avez bu ni vin ni boisson forte, afin que vous connussiez que moi, l'Éternel, je suis votre Dieu » (vers. 5-6). Soins merveilleux ! La main même de Dieu les vêtaient et les nourrissait. « L'homme mangea le pain des puissants » (Ps. 78:25). Ils n'avaient pas besoin de vin, ni de cervoise, ni de stimulants. « Ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait : et le rocher était le Christ » (1 Cor. 10:4). Cette source pure les désaltérait dans le désert aride, et la manne céleste les soutenait jour après jour. La seule chose dont ils avaient besoin était la capacité de jouir de ces ressources divines.

Ici hélas ! semblables à nous, ils faillirent. Ils se fatiguèrent de la nourriture céleste, et convoitèrent d'autres choses. Combien il est triste que nous fassions comme eux ! Combien il est humiliant que nous sachions si peu apprécier Celui qui devrait nous être si précieux, ce Jésus que Dieu nous a donné pour être notre vie, notre portion, notre objet, notre tout en tous ! Qu'il est terrible de reconnaître que nos cœurs recherchent les misérables vanités et les folies de ce pauvre monde qui passe, ses richesses, ses honneurs, ses distinctions, ses plaisirs, toutes ces choses qui périssent, et qui, même si elles duraient, ne sont pas à comparer avec les « richesses insondables de Christ ! » Puisse Dieu, dans son infinie bonté, nous donner selon les richesses de sa gloire, « d'être fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite, par la foi, dans nos cœurs, et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — *et de connaître l'amour du Christ* qui surpasse toute connaissance ; afin que nous soyons remplis jusqu'à *toute la plénitude de Dieu* » (voy. Éph. 3:16-20). Oh ! puisse cette prière trouver une réponse dans la profonde et constante expérience de chacun de nous !

« Et vous parvîntes en ce lieu-ci ; et Sihon, roi de Hesbon, et Og, le roi de Basan », — ces formidables et terribles ennemis, — « sortirent à notre rencontre pour nous livrer bataille, et nous les battîmes ; et nous prîmes leur pays, et nous le donnâmes en héritage aux Rubénites, et aux Gadites, et à la demi-tribu des Manassites » (vers. 7-8). Quelqu'un oserait-il comparer cela avec ce que l'histoire raconte touchant l'invasion de l'Amérique du Sud par les Espagnols ? On se tromperait grandement, car Israël avait l'autorité directe de Dieu pour agir comme il le fit à l'égard de Sihon et d'Og, tandis que les Espagnols n'étaient en rien autorisés à traiter, comme ils le firent, les pauvres sauvages ignorants de l'Amérique du Sud. C'est là l'immense différence entre les deux cas. Dieu et son autorité répondent parfaitement à toute question, et résolvent toute difficulté. Pussions-nous avoir ce fait important gravé dans notre esprit comme antidote divin contre toutes les suggestions de l'incrédulité !

« Vous garderez donc les paroles de cette alliance » — celle de Moab, — « et vous les pratiquerez, afin que vous prospériez dans tout ce que vous ferez » (vers. 9). L'obéissance simple à la parole de Dieu a été de tout temps, et sera toujours le profond et réel secret de toute vraie prospérité. Il va sans dire que, pour le chrétien, la prospérité n'est pas dans les choses terrestres ou matérielles, mais dans les choses célestes et spirituelles, et il ne faut jamais oublier que les progrès ou la prospérité

dans la vie divine ne sont possibles que par une obéissance implicite à tous les commandements de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ. « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait. En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ; et vous serez mes disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. *Si vous gardez mes commandements*, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:7-10). Telle est la vraie prospérité chrétienne ! Puissions-nous la désirer ardemment et poursuivre avec diligence le vrai moyen de l'atteindre !

« Vous vous tenez *tous* aujourd'hui devant l'Éternel, votre Dieu, vos chefs, vos tribus, vos anciens, et vos magistrats, tout homme d'Israël, *vos enfants* », — fait touchant et intéressant, — « vos femmes, et *ton étranger* qui est au milieu de ton camp, ton coupeur de bois aussi bien que ton puiseur d'eau ; afin que tu entres dans l'alliance de l'Éternel, ton Dieu, et dans son serment, que l'Éternel, ton Dieu, fait aujourd'hui avec toi ; afin qu'il t'établisse aujourd'hui pour être son peuple, et pour qu'il soit ton Dieu, ainsi qu'il te l'a dit, et ainsi qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob. Et ce n'est pas avec vous seulement que je fais cette alliance et ce serment ; mais c'est avec celui qui est ici, qui se tient avec nous aujourd'hui devant l'Éternel, notre Dieu, et avec celui qui n'est pas ici aujourd'hui avec nous ; (car vous savez comment nous avons habité dans le pays d'Égypte, et comment nous avons passé à travers les nations que vous avez traversées ; et vous avez vu leurs abominations, et leurs idoles, du bois et de la pierre, de l'argent et de l'or, qui sont parmi eux) » (vers. 10-17).

Ce sérieux appel est non seulement général, mais aussi tout à fait individuel ; cela est très important à remarquer. Nous sommes toujours enclins à généraliser, et de cette manière à laisser de côté l'application de la vérité à notre conscience individuelle. C'est une grave erreur et une perte sérieuse pour nos âmes. Chacun de nous est responsable d'obéir implicitement aux commandements de notre Seigneur. C'est ainsi que nous entrons dans la jouissance réelle de notre relation, comme Moïse le dit au peuple : « Afin qu'il t'établisse aujourd'hui pour être son peuple, et pour qu'il soit ton Dieu ». Rien de plus précieux, et pourtant rien de plus simple. Il n'y a là quoi que ce soit de vague, d'obscur ou de mystique. Il s'agit simplement d'avoir ses commandements serrés dans nos cœurs, agissant sur nos consciences, et manifestés dans notre vie. Tel est le vrai secret pour réaliser habituellement notre relation avec notre Père et avec notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Quiconque s'imagine pouvoir jouir de l'heureux sentiment d'une relation intime avec Dieu, tout en vivant dans la négligence habituelle des commandements de notre Seigneur, est le jouet d'une dangereuse illusion. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ». Voilà le *grand point*. Pesons cela sérieusement. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements ». « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Matt. 7:21). « Car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Matt. 12:50). « La circoncision n'est rien, et l'incirconcision n'est rien, mais l'observation des commandements de Dieu » (1 Cor. 7:19).

Quelles paroles appropriées à nos jours de profession relâchée, négligée et mondaine ! Puissent-elles pénétrer profondément dans nos cœurs, prendre possession de tout notre être moral, et porter du fruit en chacun de nous ! Ce côté pratique des choses est de toute importance. En cherchant à mettre de côté tout ce qui ressemble au légalisme, nous courons grand risque de nous jeter dans un mal opposé, je veux dire le relâchement charnel. Les passages de la Sainte Écriture que nous venons de citer — et il y en a bien d'autres — nous présentent la sauvegarde divine contre ces deux erreurs pernicieuses et mortelles. Il est parfaitement vrai que nous sommes amenés dans la sainte relation d'enfants par la grâce souveraine de Dieu, par la puissance de sa Parole et de son Esprit. Ce seul fait coupe à sa racine toute semence nuisible de légalisme.

Mais cette relation a des affections qui lui sont propres ; elle a ses devoirs et ses responsabilités ; en les reconnaissant réellement, nous aurons le vrai remède contre ce terrible mal du relâchement charnel qui prévaut de tous côtés. Si nous sommes délivrés des *œuvres de loi*, — comme, Dieu merci, nous le sommes en tant que vrais chrétiens, — ce n'est pas pour ne rien faire, ni pour nous complaire à nous-mêmes, mais c'est afin que les *œuvres de vie* se produisent en nous à la gloire de Celui dont nous portons le nom, à qui nous appartenons et qui, pour toutes les raisons possibles, a droit à notre amour, à notre obéissance et à notre service.

Puissions-nous, cher lecteur, appliquer sérieusement nos cœurs à cet ordre de choses pratique. Nous sommes impérativement appelés à le faire, et nous pouvons pleinement compter sur la grâce abondante de notre Seigneur Jésus Christ, pour être rendus capables de répondre à cet appel, en dépit des mille obstacles et difficultés qui se trouvent sur notre chemin. Oh ! qu'il puisse y avoir une œuvre plus profonde de la grâce dans nos âmes, une marche plus intime avec Dieu, un caractère plus prononcé de disciples.

Écoutons maintenant le solennel appel du législateur : il exhorte le peuple à prendre garde « de peur qu'il n'y ait parmi vous homme, ou femme, ou famille, ou tribu, dont le cœur se détourne aujourd'hui d'avec l'Éternel, notre Dieu, pour aller servir les dieux de ces nations ; de peur qu'il n'y ait parmi vous une racine qui produise du poison et de l'absinthe » (vers. 18).

L'apôtre rappelle ces sérieuses paroles dans l'épître aux Hébreux : « Veillant, dit-il, de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu ; de peur que quelque racine d'amertume, bourgeonnant en haut, ne vous trouble, et que par elle plusieurs ne soient souillés » (Héb. 12:15). Combien cette exhortation est salutaire, et qu'elle montre bien la solennelle responsabilité de tous les chrétiens les uns envers les autres, le soin jaloux, saint et pieux, que nous devons prendre l'un de l'autre. Hélas ! c'est une chose bien peu comprise ou reconnue. Nous ne sommes pas tous appelés à être pasteurs ou docteurs, et le passage cité ne s'adresse pas particulièrement à ceux qui sont tels. Il regarde tous les chrétiens, et nous devons y faire attention. On entend de tous côtés des plaintes sur le manque de soins pastoraux, et, en effet, il y a, dans l'Église de Dieu, manque de vrais pasteurs, comme aussi de tous les autres dons. Mais on pouvait le prévoir. Comment en serait-il autrement ? Comment s'attendre à une abondance de dons spirituels dans l'état misérable où nous nous trouvons actuellement. L'Esprit est contristé et éteint par nos lamentables divisions, notre mondanité, notre manque général de fidélité. Faut-il s'étonner de notre déplorable pauvreté ?

Mais au milieu de notre ruine et de notre désolation spirituelles, notre précieux Seigneur et Sauveur déploie ses tendres et profondes compassions ; et si seulement nous voulions nous humilier sous sa puissante main, il nous relèverait dans sa miséricorde, et nous rendrait capables de combler de diverses manières cette lacune de dons pastoraux au milieu de nous. Nous pourrions, avec le secours de sa grâce précieuse, veiller avec plus de diligence et d'amour les uns sur les autres, et chercher les progrès spirituels et la prospérité l'un de l'autre.

Que le lecteur ne s' imagine pas que nous ayons l'intention d'encourager le moins du monde des investigations indiscretes, ou un espionnage inexcusable entre chrétiens. Loin de nous cette pensée ! Nous considérons, au contraire, ces choses comme parfaitement intolérables dans l'Église de Dieu. Elles sont l'antipode des soins pastoraux, saints, tendres et dévoués, dont nous parlons, et que nous aimerions voir exercer au milieu de nous.

Le lecteur ne voit-il pas que, tout en nous tenant le plus possible à l'écart de ce mal, nous pouvons prendre un intérêt plein d'amour les uns pour les autres, et exercer avec prière cette sainte et soigneuse vigilance qui peut empêcher quelque racine d'amertume de bourgeonner au milieu de nous ? Il est vrai que nous ne sommes pas tous appelés à être pasteurs ; il est vrai aussi qu'il y a, dans l'Église de Dieu, une affligeante disette de ces vrais pasteurs donnés par le Chef de l'Église — de ces hommes doués d'une puissance et d'un cœur vraiment pastoraux. C'est incontestable, et, pour cette raison même, le cœur des bien-aimés du Seigneur, en tous lieux, devrait être poussé à implorer de Lui la grâce d'être rendus capables d'exercer ces tendres soins et cette vigilance fraternelle les uns à

l'égard des autres, ce qui suppléerait grandement au manque de pasteurs parmi nous. Une chose bien claire, c'est que dans le passage d'Hébreux 12, il n'est pas parlé de pasteurs. C'est simplement une sérieuse exhortation adressée à tous les chrétiens.

Combien cette vigilance est nécessaire, et quelles terribles racines que celles dont il est parlé ! Combien elles sont amères, et combien s'en étendent souvent les rejetons ! Quel irréparable dommage ils causent ! Combien sont souillés par elles ! Que de précieux liens d'amitié elles ont rompus, et combien de cœurs elles ont brisés ! Oui, lecteur, et que de fois quelques soins pastoraux et judicieux, quelque attention fraternelle, un conseil affectueux et pieux, aurait détruit le principe du mal dans sa racine, et empêché ainsi une somme incalculable de maux et de douleurs. Pussions-nous prendre plus à cœur toutes ces choses, et demander avec plus d'instance la grâce nécessaire pour faire ce qui est en notre pouvoir, afin d'empêcher ces racines d'amertume de bourgeonner et de répandre au loin leur influence délétère !

Mais écoutons maintenant d'autres paroles sérieuses et pénétrantes du vénérable législateur. Il place devant nous un tableau solennel de la fin de celui qui a donné lieu au bourgeonnement de la racine d'amertume.

« Et qu'il n'arrive que quelqu'un, en entendant les paroles de ce serment, ne se bénisse dans son cœur, disant : J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon cœur, afin de détruire ce qui est arrosé, et ce qui est altéré » (vers. 19). Fatale illusion que celle qui consiste à crier paix, paix, quand il n'y a pas de paix, mais le jugement et la colère à venir. — « L'Éternel ne voudra pas lui pardonner, mais la colère de l'Éternel et sa jalousie fumeront alors contre cet homme » — au lieu de la paix qu'il se promettait vainement ; — « et toute la malédiction qui est écrite dans ce livre reposera sur lui ; et l'Éternel effacera son nom de dessous les cieux » (vers. 20). Terrible avertissement adressé à ceux qui agissent comme racines d'amertume au milieu du peuple de Dieu, et à tous ceux qui les encouragent !

« Et l'Éternel le séparera de toutes les tribus d'Israël pour le malheur, selon toutes les malédictions de l'alliance qui est écrite dans ce livre de la loi. Et la génération à venir, vos fils qui se lèveront après vous, et l'étranger qui viendra d'un pays éloigné, diront, lorsqu'ils verront les plaies de ce pays, et ses maladies, dont l'Éternel l'aura affligé ; et que tout son sol n'est que soufre et sel, — un embrasement (qu'il n'est pas semé, et qu'il ne fait rien germer, et qu'aucune herbe n'y pousse), comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adma et de Tseboïm, que l'Éternel détruisit dans sa colère et dans sa fureur » (vers. 21-23). Quels exemples saisissants des voies gouvernementales du Dieu vivant, et comme ces paroles devraient retentir d'une voix de tonnerre aux oreilles de tous ceux qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qui renient notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ (Jude 4). — « Toutes les nations diront : Pourquoi l'Éternel a-t-il fait ainsi à ce pays ? d'où vient l'ardeur de cette grande colère ? Et on dira : C'est parce qu'ils ont abandonné l'alliance de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, qu'il avait faite avec eux quand il les fit sortir du pays d'Égypte ; et ils sont allés, et ont servi d'autres dieux, et se sont prosternés devant eux, des dieux qu'ils n'avaient pas connus et qu'il ne leur avait pas donnés en partage. Et la colère de l'Éternel s'est embrasée contre ce pays, pour faire venir sur lui toute la malédiction écrite dans ce livre. Et l'Éternel les a arrachés de dessus leur terre dans sa colère, et dans sa fureur, et dans sa grande indignation, et les a chassés dans un autre pays, comme il paraît aujourd'hui » (vers. 24-28). Lecteur, combien ces paroles sont solennelles, avec quelle puissance elles font ressortir ce que dit l'apôtre Paul : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant », et encore : « Notre Dieu est un feu consumant ». Combien l'église professante devrait faire attention à de tels avertissements, car assurément elle est appelée à retirer beaucoup d'instruction de l'histoire des voies de Dieu envers son peuple Israël ; Romains 11 est parfaitement clair et concluant sur ce point. L'apôtre, en parlant du jugement divin contre les branches incrédules de l'olivier, s'adresse de cette manière à la chrétienté : « Or, si quelques-unes des branches ont été arrachées, et si toi qui étais un olivier sauvage, as été enté au milieu d'elles, et es devenu co-participant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas contre les branches ; mais si tu te glorifies, ce n'est pas toi qui portes la

racine, mais c'est la racine qui te porte. Tu diras donc : Les branches ont été arrachées, afin que moi je fusse enté. Bien ! elles ont été arrachées pour cause d'incrédulité, et toi tu es debout par la foi. Ne t'enorgueillis pas, mais crains (si en effet Dieu n'a pas épargné les branches qui sont telles selon la nature), qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : la sévérité envers ceux qui sont tombés ; la bonté de Dieu envers toi, *si tu persévères dans cette bonté* ; puisque autrement, *toi aussi, tu seras coupé* » (Rom. 11:17-22).

Hélas ! l'église professante n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu. Il est tout à fait impossible de lire son histoire, à la lumière de l'Écriture, et de ne pas reconnaître ce fait. Elle n'a pas persévéré, et n'a plus devant elle que la colère du Dieu Tout-Puissant. Les bien-aimés membres du corps de Christ qui, chose triste à dire, se sont mêlés à la masse corrompue du corps professant, en seront tirés et seront rassemblés dans la place préparée pour eux dans la maison du Père. Ils devront alors, s'ils ne l'ont fait auparavant, reconnaître le tort qu'ils ont eu de rester en relation avec ce qui était opposé d'une manière si flagrante à la pensée de Christ, telle que les Saintes Écritures nous la révèlent en toute simplicité et divine clarté.

Mais quant à la grande chose connue sous le nom de chrétienté, elle sera « vomie » et « retranchée ». Il leur sera envoyé une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, « afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thes. 2:11-12).

Paroles redoutables ! puissent-elles résonner aux oreilles et atteindre les cœurs de ces milliers d'âmes qui vivent jour après jour, semaine après semaine, année après année, satisfaites du simple nom de vivre, avec la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance, « *amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu* » (2 Tim. 3:4-5).

Combien est effrayant l'état et le sort de ces milliers d'âmes courant après les plaisirs et qui se précipitent aveuglément, étourdissement, avec leurs folles passions, sur la pente rapide d'une misère désespérée et éternelle ! Dieu veuille, dans sa bonté infinie, par la puissance de son Esprit et l'action puissante de sa Parole, éveiller les cœurs des siens en tout lieu à un sentiment plus profond et plus réel de ces choses !

Avant de terminer ce chapitre, nous devons maintenant diriger brièvement l'attention du lecteur sur le dernier verset. C'est un de ces passages de l'Écriture mal compris et mal appliqué. « Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu ; et les choses révélées sont à nous et à nos fils, à toujours, afin que nous pratiquions toutes les paroles de cette loi » (vers. 29). On se sert constamment de ce verset pour entraver les progrès des âmes dans la connaissance des « choses profondes de Dieu », mais sa signification toute simple est celle-ci : les choses « révélées » sont celles que nous avons eu devant nous dans le chapitre précédent de ce livre ; les choses « cachées », d'un autre côté, sont ces ressources de grâce que Dieu avait en réserve pour les déployer quand le peuple aurait totalement manqué de « pratiquer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi ». Les choses révélées sont celles qu'Israël aurait dû faire et n'a pas faites ; les choses cachées sont celles que Dieu veut faire, malgré les tristes et honteux manquements d'Israël, choses qui nous sont présentées dans les chapitres suivants ; ces conseils d'une grâce divine et d'une souveraine miséricorde qui se déploieront quand Israël aura appris à fond la leçon résultant de son manquement complet aux deux alliances de Moab et d'Horeb.

Ce passage donc, bien compris, loin d'autoriser l'interprétation qu'on lui donne habituellement, encourage plutôt le cœur à sonder ces choses qui, quoique cachées pour Israël, dans les plaines de Moab, nous sont pleinement et clairement révélées, pour notre profit, notre consolation et notre édification (\*). Le Saint Esprit est descendu au jour de la Pentecôte, pour conduire les disciples dans *toute la vérité*. Le canon des Écritures est complet ; tous les desseins et les conseils de Dieu sont pleinement révélés. Le mystère de l'Église complète le cercle entier de la vérité divine. L'apôtre Jean pouvait dire à tous les enfants de Dieu : « Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez *toutes choses* » (1 Jean 2:20).

(\*) 1 Cor. 2:9, est encore un de ces passages mal compris et mal appliqués : « Mais selon qu'il est écrit : Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ». C'est ici que bien des personnes s'arrêtent et tirent la conclusion qu'il nous est impossible de savoir rien des choses précieuses que Dieu a en réserve pour nous. Mais le verset qui suit prouve qu'une telle conclusion est erronée, car il dit : « Mais Dieu nous l'a révélée par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. Car qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en Lui ? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Mais nous », — c'est-à-dire tous les enfants de Dieu, — « nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu ». Ainsi ce passage, comme celui de Deut. 29:29, enseigne l'opposé même de ce qui en est si constamment déduit. Combien il est important d'examiner et de peser le contexte des passages que l'on cite.

Le Nouveau Testament tout entier fournit donc des preuves, évidentes de l'interprétation erronée qu'on donne si souvent de Deut. 29:29. — Nous avons insisté sur ce point, sachant combien sa fausse interprétation arrête les progrès de plusieurs chers enfants de Dieu dans la connaissance des choses de Dieu. L'ennemi cherche toujours à garder les âmes dans l'obscurité, alors qu'elles devraient marcher à la lumière brillante de la révélation divine ; il s'efforce de les retenir à l'état de petits enfants se nourrissant de lait, tandis que nous devrions, comme « des hommes faits », nous nourrir de cette viande solide dont l'Église de Dieu est si amplement pourvue. Nous ne voyons que faiblement combien l'Esprit de Dieu est contristé et Christ déshonoré, par le bas niveau qui existe au milieu de nous quant aux choses de Dieu. Combien peu connaissent réellement « les choses qui nous ont été librement données par Dieu ! » Où est-ce que les privilèges propres au chrétien sont compris, crus et réalisés ? Combien notre intelligence des choses divines est bornée, et combien est lente notre croissance à cet égard ! Combien est faible chez nous en pratique la manifestation de la vérité de Dieu ! Quelle lettre de Christ peu distincte nous présentons !

Cher lecteur chrétien, pesons sérieusement ces choses en présence de Dieu. Recherchons en toute intégrité la racine de tous ces manquements, jugeons-la et ôtons-la afin que nous puissions plus fidèlement témoigner à qui nous appartenons et qui nous servons ! Qu'il soit plus évident que Christ est notre unique objet !

## Chapitre 30

Ce chapitre est du plus profond intérêt et de la plus grande importance. Il est prophétique, et nous présente quelques-unes des « choses cachées » auxquelles il est fait allusion à la fin du chapitre précédent. Il révèle quelques-unes des précieuses ressources renfermées dans le cœur de Dieu, et qui se déploieront quand Israël, ayant manqué entièrement à garder la loi, sera dispersé jusqu'aux bouts de la terre.

« Et lorsque toutes ces choses que j'ai mises devant toi seront venues sur toi, la bénédiction et la malédiction, et lorsque *tu les auras rappelées dans ton cœur*, parmi toutes les nations où l'Éternel, ton Dieu, t'aura chassé, et que *tu seras retourné à l'Éternel, ton Dieu*, et que tu auras écouté sa voix, selon tout ce que je te commande aujourd'hui, *toi et tes fils, de tout ton cœur et de toute ton âme*, il arrivera que l'Éternel, ton Dieu, rétablira tes captifs, et *aura pitié de toi* ; et il te rassemblera de nouveau d'entre tous les peuples, où l'Éternel, ton Dieu, t'avait dispersé » (vers. 1-3).

Combien tout cela est touchant et parfaitement beau ! Il n'est pas question d'observation de la loi, mais de quelque chose d'infiniment plus profond et plus précieux ; c'est le retour du cœur tout entier, de l'âme entière à l'Éternel, dans un temps où l'obéissance littérale à la loi était tout à fait impossible. C'est un cœur brisé et contrit qui se tourne vers Dieu, et Dieu qui le reçoit, dans ses tendres et profondes compassions. Telle est la vraie bénédiction en tous lieux et en tous temps. C'est quelque chose qui est au-dessus et au-delà de toutes les voies dispensationnelles. C'est Dieu lui-même, dans toute sa plénitude et son ineffable grâce, recevant une âme repentante, et nous pouvons dire, en vérité, que lorsque cette rencontre a lieu, tout est divinement et éternellement réglé.

Il doit être parfaitement évident pour le lecteur, que ce que nous avons maintenant sous les yeux est quelque chose d'aussi éloigné de l'observation de la loi et de la justice de l'homme, que le ciel l'est de la terre. Le premier verset de notre chapitre prouve, de la manière la plus évidente, que le peuple d'Israël est envisagé là dans une condition telle que la mise en pratique des ordonnances de la loi était une impossibilité. Mais, béni soit notre Dieu, il n'y a pas d'endroit si reculé sur toute la surface de la terre d'où le cœur ne puisse se tourner vers Dieu. Si *les mains* ne pouvaient présenter la victime à l'autel ; ou si *les pieds* étaient incapables de marcher jusqu'au lieu désigné pour le culte, le *cœur* néanmoins pouvait aller jusqu'à Dieu. Oui, le pauvre cœur meurtri, brisé, contrit, pouvait aller directement à Dieu, et Dieu, dans la profondeur de ses compassions et sa tendre miséricorde, pouvait venir au-devant de ce cœur, bander ses plaies, et le remplir jusqu'à déborder des riches consolations de son amour et de la pleine joie de son salut.

Mais écoutons davantage de ces « choses cachées » qui « sont à l'Éternel », choses précieuses au-delà de toute pensée humaine. « Quand tes dispersés seraient *au bout des cieux*, l'Éternel, ton Dieu, *te rassemblera* de là, et *te prendra* de là ; et l'Éternel, ton Dieu, te ramènera dans le pays que tes pères ont possédé, et tu le posséderas ; et *il te fera du bien*, et il te rendra plus nombreux que tes pères » (vers. 4-5).

Ces paroles sont bien précieuses, mais il y a quelque chose de meilleur. Non seulement l'Éternel les rassemblera, les ramènera et les multipliera, et agira en puissance en leur faveur, mais il opérera *en eux* une puissante œuvre de grâce d'une valeur bien plus grande qu'aucune prospérité extérieure. « Et l'Éternel, ton Dieu, *circonscira ton cœur* et le cœur de ta semence, pour que tu aimes l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, afin que tu vives ; et l'Éternel, ton Dieu, mettra toutes ces malédictions sur tes ennemis et sur ceux qui te haïssent, qui t'ont persécuté. Et toi, tu reviendras, et tu écouteras la voix de l'Éternel, et tu pratiqueras tous ses commandements que je te commande aujourd'hui » (vers. 6-8).

Rien ne peut égaler la beauté morale de ces paroles. Ce peuple rassemblé, ramené, multiplié, béni, circonscis de cœur, entièrement dévoué à l'Éternel, et obéissant sincèrement à tous ses précieux commandements ! Quelle bénédiction peut surpasser celle-là pour un peuple sur la terre ?

« Et l'Éternel, ton Dieu, te fera surabonder en prospérité dans toute l'œuvre de ta main, dans le fruit de ton ventre, et dans le fruit de tes bêtes, et dans le fruit de ta terre ; car l'Éternel prendra de nouveau plaisir en toi, pour ton bien, comme il a pris plaisir en tes pères ; car tu écouteras la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour garder ses commandements et ses statuts, ce qui est écrit dans ce livre de la loi, quand tu retourneras à l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme. Car ce commandement que je te commande aujourd'hui, n'est pas trop merveilleux pour toi, et il n'est pas éloigné. Il n'est pas dans les cieux, pour que tu dises : Qui montera pour nous dans les cieux, et le prendra pour nous, et nous le fera entendre, afin que nous le pratiquions ?... Car la parole est *très près de toi*, dans ta *bouche*, et dans ton *cœur*, pour la pratiquer » (vers. 9-14).

Ce passage est particulièrement intéressant. Il donne la clef de ces « choses cachées » auxquelles nous avons déjà fait allusion, et met en avant les grands principes de la justice divine, en contraste vivant et magnifique avec la justice légale sous tous ses aspects. Selon la vérité révélée ici, peu importe où l'âme se trouve : « La parole est très près de toi ». Elle ne pouvait être plus près ; car elle est « dans ta bouche et dans ton cœur ». Il n'y a, pour ainsi dire, pas un mouvement à faire pour l'atteindre. Si elle était au-dessus de nous ou au delà, nous pourrions nous plaindre de notre absolue incapacité pour l'atteindre. Mais il n'en est pas ainsi ; nous n'avons besoin ni de nos *mains*, ni de nos *pieds*, dans cette affaire si importante. Le *cœur* et la *bouche* seulement sont ici appelés à agir.

Il y a une bien belle allusion à ce passage dans le chapitre 10 de l'épître aux Romains. Nous citerons les versets 1 à 11.

« Frères, le souhait de mon cœur, et la supplication que j'adresse à Dieu pour eux, c'est qu'ils soient sauvés. Car je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance. Car, *ignorant la justice de Dieu et cherchant* à établir leur propre justice, *ils ne se sont*

*pas soumis* à la justice de Dieu. Car Christ est la fin de la loi pour justice *à tout croyant*. Car Moïse décrit la justice qui vient de la loi : « L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles ». Mais la justice qui est sur le principe de la foi parle ainsi : Ne dis pas en ton cœur : « Qui montera au ciel ? » — c'est à savoir pour en faire descendre Christ ; ou : « Qui descendra dans l'abîme ? » — c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle ? « La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur », c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que, si tu *confesses de ta bouche* Jésus comme Seigneur et que tu *croies dans ton cœur* que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car du cœur on croit à justice, et de la bouche on fait confession à salut. Car l'Écriture dit : « Quiconque croit en Lui ne sera pas confus ».

Remarquez le mot « quiconque ». Il comprend assurément le Juif. Cette parole s'adresse à lui, pauvre exilé, où qu'il soit, aux extrémités de la terre, dans des circonstances où l'obéissance à la loi, comme telle, était impossible ; mais où la riche et précieuse grâce de Dieu et son glorieux salut pouvaient le rencontrer dans sa profonde misère. Là où il ne lui était pas possible d'observer la loi, il pouvait confesser le Seigneur Jésus de sa bouche, et croire dans son cœur que Dieu l'avait ressuscité d'entre les morts ; et c'est là le salut.

Mais alors, ce « quiconque » ne peut absolument pas se borner au Juif ; c'est pourquoi l'apôtre dit : « Il n'y a pas de différence de Juif et de Grec ». Sous la loi, il y *avait* la plus grande différence possible. La ligne de démarcation tracée par le législateur entre le Juif et le Grec n'aurait pu être plus distincte ou plus profonde ; mais cette ligne est effacée pour deux raisons : premièrement, parce que « tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23). Et secondement, parce que « le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent ; car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (chap. 10:12-13).

Combien ces simples mots renferment de bénédiction : « croire », — « confesser ». Rien ne peut surpasser la grâce qui brille dans ces expressions ; cela suppose, il va sans dire, que l'âme est vraie et le cœur engagé avec Dieu. Dieu veut des *réalités* morales. Il ne s'agit pas d'une foi nominale, d'avoir certaines notions dans sa tête ; mais ce qu'il faut, c'est une foi opérée dans le cœur par le Saint Esprit, une foi vivante qui unit l'âme à Christ d'une manière divine, par un lien éternel.

Alors vient la confession de la bouche, ce qui est de toute importance. Quelqu'un peut dire : « Je crois en mon cœur, mais je ne suis pas un homme à faire étalage de ma religion ; je ne suis pas un babillard, je garde mes sentiments pour moi. C'est une affaire entièrement entre mon âme et Dieu ; je ne crois pas nécessaire d'importuner les autres de mes impressions religieuses. Plusieurs de ceux qui font grand bruit en public de leur religion font triste mine dans la vie privée, et certainement je ne tiens pas à leur ressembler. J'ai horreur de toute parole creuse. Il me faut des actes et non des paroles ».

Tout cela a l'air très plausible, mais ne peut subsister un instant à la lumière de Romains 10:9. Il faut qu'il y ait cette confession de la bouche. Plusieurs qui voudraient être sauvés par Christ reculent devant l'opprobre qu'attirerait sur eux la confession de son nom. Ils désirent bien aller au ciel quand ils mourront, mais ne se soucient pas d'être identifiés avec un Christ rejeté. Or Dieu ne reconnaît pas cela. Il attend des siens une vraie, sincère et énergique confession de Christ à la face d'un monde hostile. Christ, notre Seigneur, attend aussi cette confession. Il déclare que quiconque le confessera devant les hommes, il le confessera devant les anges de Dieu ; mais que quiconque le reniera devant les hommes, il le reniera devant les anges de Dieu. On voit dans le brigand sur la croix les deux grands principes de la vraie foi qui sauve. Il crut dans son cœur et confessa de sa bouche. Oui, il donna un démenti formel au monde entier sur la question la plus vitale possible, celle relativement à Christ. Il était disciple déclaré de Christ. Oh ! puisse-t-il y en avoir davantage ! Combien ne trouve-t-on pas de ces professants indécis, froids et doubles de cœur, qui contristent le Saint Esprit, offensent Christ, et sont haïssables aux yeux de Dieu ! Combien l'on aimerait voir une franche décision et un témoignage net et vivant rendu à notre Seigneur Jésus Christ ! Que Dieu, par son Esprit, veuille

ranimer nos cœurs à tous, et nous amener, dans une consécration du cœur plus entière, à Celui qui a donné gratuitement sa vie pour nous sauver du feu éternel.

Nous terminerons cette section, en citant au lecteur les derniers versets de notre chapitre, dans lesquels Moïse fait un appel particulièrement solennel au cœur et à la conscience du peuple, parole d'exhortation puissante.

« Regarde, j'ai mis aujourd'hui devant toi *la vie et le bonheur, et la mort et le malheur* ». Ainsi en est-il toujours dans le gouvernement de Dieu. Les deux choses sont inséparablement liées. Que personne n'ait la témérité d'en vouloir rompre le lien. Dieu « rendra à chacun selon ses œuvres : à ceux qui, en persévérant dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité, — la vie éternelle ; mais à ceux qui sont contentieux et qui désobéissent à la vérité, et obéissent à l'iniquité, — la colère et l'indignation ; tribulation et angoisse sur *toute âme d'homme qui fait le mal*, et du Juif premièrement, et du Grec ; mais gloire et honneur et paix à *tout homme qui fait le bien*, et au Juif premièrement, et au Grec ; *car il n'y a pas d'acception de personnes* auprès de Dieu » (Rom. 2:6-11).

L'apôtre, dans ce passage, n'entre pas dans la question de savoir si l'homme a ou n'a pas la puissance pour arriver à la gloire ; il constate simplement le fait général, applicable à tous les temps, sous toutes les dispensations, gouvernement, loi et chrétienté ; il sera toujours vrai que « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ». Cela est de la plus grande importance. Puisse nous l'avoir toujours présent à l'esprit. On dira peut-être : Les chrétiens ne sont-ils pas sous la grâce ? — Oui, Dieu en soit loué ; mais cela affaiblit-il en quoi que ce soit le grand principe gouvernemental cité plus haut ? Au contraire, cela le renforce et le confirme.

Encore se peut-il que quelqu'un dise : « Une personne inconverte peut-elle faire le bien ? » Nous répondrons que cette question n'est pas soulevée dans le passage qu'on vient de citer. Toute personne enseignée de Dieu sait, sent et reconnaît, que pas un atome de « bien » n'a jamais été fait dans ce monde autrement que par la grâce de Dieu, et que l'homme, laissé à lui-même, ne fera que du mal, et cela continuellement. « Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières » (Jacques 1:17). Toute âme pieuse reconnaîtra avec actions de grâce cette précieuse vérité, mais cela ne touche en rien le fait présenté dans Deutéronome 30, et confirmé par Romains 2, savoir que la vie et le bonheur, la mort et le malheur, sont unis ensemble par un lien indissoluble. Puisse nous ne jamais l'oublier !

« Regarde, j'ai mis aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, et la mort et le malheur, en ce que je te commande aujourd'hui d'aimer l'Éternel, ton Dieu, de marcher dans ses voies, de garder ses commandements et ses statuts et ses ordonnances, afin que tu vives et que tu multiplies, et que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans le pays où tu entres pour le posséder. Mais si *ton cœur se détourne*, et que *tu n'écoutes pas*, et que tu te laisses séduire, et que tu te prosternes devant d'autres dieux et que tu les serves : je vous déclare aujourd'hui que vous périrez certainement, et que vous ne prolongerez pas vos jours sur la terre où, en passant le Jourdain, vous entrez afin de la posséder. J'appelle aujourd'hui à témoin contre vous les cieus et la terre : j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta semence, en aimant l'Éternel, ton Dieu, en écoutant sa voix, et en *t'attachant à Lui* » — chose de toute importance et essentielle pour chacun, pour tous, source et puissance de toute vraie religion dans tous les âges, en tout lieu, — « car c'est là ta vie et la longueur de tes jours, afin que tu habites sur la terre que l'Éternel a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de leur donner » (vers. 15-20). Rien de plus solennel que ce dernier appel à la congrégation, en pleine harmonie avec le ton et le caractère du livre entier du Deutéronome — livre si remarquable d'un bout à l'autre, par les puissantes exhortations qu'il renferme. Nous n'avons rien de si émouvant dans les autres sections du Pentateuque. Nous l'avons déjà dit, chaque livre a son but spécial, son objet et son caractère distincts ; ainsi le grand thème du Deutéronome, du commencement à la fin, c'est l'exhortation ; sa

thèse, la parole de Dieu ; son objet, l'obéissance sincère, entière, du cœur, fondée sur une relation connue, sur des privilèges dont on jouit.

## Chapitre 31

Ici, le cœur de Moïse s'adresse encore avec une profonde tendresse et une sollicitude affectueuse, à la congrégation, comme s'il ne pouvait se lasser de leur faire entendre ses plus sérieuses exhortations. Il sentait leurs besoins, prévoyait les dangers auxquels ils seraient exposés, et, comme un vrai et fidèle berger, il cherchait à les préparer à ce qui les attendait avec toute la tendre et profonde affection de son cœur large et aimant. Il est impossible de lire ses dernières paroles, sans être frappé de leur solennité. Elles nous rappellent les touchants adieux de Paul aux anciens d'Éphèse. Ces deux fidèles serviteurs sentaient profondément le sérieux de leur position particulière et de celle des personnes auxquelles ils s'adressaient. Ils comprenaient la gravité des intérêts qui étaient en jeu, et la nécessité urgente d'agir fidèlement sur le cœur et la conscience. Cela explique ce que nous pouvons appeler la redoutable solennité de leurs appels. Tous ceux qui entrent réellement dans la situation et la destinée du peuple de Dieu dans un monde comme celui-ci, *doivent* être sérieux. Le sentiment vrai de ces choses, l'intelligence que nous en avons dans la présence divine, doivent nécessairement donner une sainte gravité au caractère, et une puissance spéciale et pénétrante au témoignage.

« Et Moïse alla, et dit ces paroles à tout Israël et il leur dit : Je suis aujourd'hui âgé de cent vingt ans, je ne puis plus sortir et entrer ; et l'Éternel m'a dit : Tu ne passeras pas ce Jourdain » (vers. 1-2). Combien est touchante cette allusion à son grand âge, et aux dispensations solennelles du gouvernement de Dieu envers lui personnellement ! Son but direct et évident en les rappelant, était de donner à son appel plus de poids sur le cœur et sur la conscience du peuple, de rendre plus puissant le levier moral au moyen duquel il cherchait à le faire marcher dans l'obéissance. S'il attire l'attention sur ses cheveux blancs, ou sur la sainte discipline exercée envers lui, ce n'est assurément pas dans le but de faire étalage de lui-même, de ses circonstances ou de ses sentiments, mais simplement pour atteindre, par tous les moyens possibles, les ressorts les plus profonds de leur être moral.

« L'Éternel, ton Dieu, lui-même, va passer devant toi ; c'est lui qui détruira ces nations devant toi, et tu les déposséderas : Josué, lui, va passer devant toi, comme l'Éternel l'a dit. Et l'Éternel leur fera comme il a fait à Sihon et à Og, rois des Amoréens, et à leur pays, qu'il a détruits. Et l'Éternel les livrera devant vous, et vous leur ferez selon tout le commandement que je vous ai commandé » (vers. 3-5). Pas un mot de murmure ou de plainte pour ce qui le concerne ; pas le moindre sentiment d'envie ou de jalousie à l'égard de celui qui allait prendre sa place ; au contraire, toute considération égoïste disparaît devant son seul et grand but, savoir d'encourager le peuple à suivre d'un pas ferme et résolu le sentier d'obéissance qui était alors, qui est encore maintenant et qui sera toujours, le sentier de la victoire, de la bénédiction et de la paix.

« Fortifiez-vous et soyez fermes, ne les craignez pas, et ne soyez point épouvantés devant eux ; car c'est l'Éternel, ton Dieu, qui marche avec toi ; il ne te laissera pas, et il ne t'abandonnera pas » (vers. 6). Quelles paroles précieuses et encourageantes que celles-ci, bien-aimé lecteur chrétien, éminemment propres à élever le cœur au-dessus de toute influence contraire ! La conscience de la présence du Seigneur et le souvenir de ses voies d'amour envers nous dans le passé, seront toujours le vrai secret de la force pour marcher en avant. La même main puissante qui avait abattu devant eux Sihon et Og, pouvait vaincre tous les rois de Canaan. Les Amoréens étaient tout aussi formidables que les Cananéens ; l'Éternel était plus qu'eux tous. « Ô Dieu ! nous avons entendu de nos oreilles, nos pères nous ont raconté l'œuvre que tu as opérée dans leurs jours, aux jours d'autrefois. Tu as, par ta main, dépossédé les nations, et tu as planté nos pères ; tu as affligé les peuples et tu les as chassés » (Ps. 44:1-2).

Qu'on se représente Dieu chassant les peuples de sa propre main ! Quelle réponse à tous les arguments et à toutes les difficultés qu'oppose une sentimentalité malade ! Combien les pensées de plusieurs sont superficielles et erronées quant aux voies gouvernementales de Dieu ! Quelles notions bornées et misérables quant à son caractère et à ses actes ! Combien il est absurde de vouloir mesurer Dieu par les sentiments et le jugement humains ! Il est très évident que Moïse n'avait rien de ces sentiments, lorsqu'il adressait à la congrégation d'Israël la magnifique exhortation citée plus haut. Il connaissait quelque chose de la gravité et de la solennité du gouvernement de Dieu, quelque chose aussi du privilège de l'avoir pour bouclier au jour de la bataille, et comme refuge et ressource à l'heure de la détresse et du péril.

Écoutons les paroles encourageantes adressées à l'homme qui devait lui succéder : « Et Moïse appela Josué, et lui dit devant les yeux de tout Israël : *Fortifie-toi et sois ferme* ; car toi, tu entreras avec ce peuple dans le pays que l'Éternel a juré à leurs pères de leur donner, et toi, tu le leur feras hériter. Et l'Éternel est celui qui marche devant toi ; lui, sera avec toi ; il ne te laissera pas, et il ne t'abandonnera pas : ne crains point, et ne t'effraye point » (vers. 7-8).

Josué avait besoin de paroles s'adressant à lui spécialement, appelé comme il l'était à occuper une place prééminente et distinguée dans la congrégation. Mais ce qui lui est dit renferme la même précieuse vérité que l'exhortation adressée à l'assemblée tout entière. Il reçoit l'assurance que la présence et la puissance divines sont avec lui. Et cela doit suffire à chacun et à tous ; c'est assez pour le membre le plus humble de l'assemblée aussi bien que pour Josué. Oui, lecteur, et c'est assez pour toi, qui que tu sois, ou quelle que soit ta sphère d'action. Peu importent les dangers ou les difficultés qui sont devant nous ; notre Dieu suffit pleinement à tout. Si seulement nous avons le sentiment de la présence de l'Éternel avec nous, et de l'autorité de sa Parole pour l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés, nous pourrions aller en avant avec une pleine et joyeuse confiance, en dépit de tous les obstacles et de toutes les influences hostiles.

« Et Moïse écrivit cette loi, et la donna aux sacrificateurs, fils de Lévi, qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel, et à tous les anciens d'Israël. Et Moïse leur commanda, disant : Au bout de sept ans, au temps fixé de l'année de relâche, à la fête des tabernacles, quand *tout Israël* viendra pour paraître devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi, tu liras cette loi devant tout Israël, à leurs oreilles ; tu réuniras le peuple, *hommes et femmes, et enfants, et ton étranger* qui sera dans tes portes ; afin qu'ils *entendent*, et afin qu'ils *apprennent*, et qu'ils *crainent* l'Éternel, votre Dieu, et qu'ils *prennent garde à pratiquer toutes les paroles* de cette loi ; et que *leurs fils qui n'en auront pas eu connaissance, entendent, et apprennent à craindre l'Éternel, votre Dieu*, tous les jours que vous vivrez sur la terre où, en passant le Jourdain, vous entrez afin de la posséder » (vers. 9-13).

Deux choses dans ce passage réclament notre attention spéciale. D'abord, le fait que l'Éternel attachait l'importance la plus grande à ce que son peuple s'assemblât publiquement dans le but d'entendre sa Parole. « Tout Israël » — hommes, femmes et enfants — avec l'étranger qui avait uni son sort au leur, à tous il était ordonné de s'assembler pour écouter la lecture du livre de la loi de Dieu, afin d'apprendre à connaître sa sainte volonté et leurs devoirs. Chaque membre de l'assemblée, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, devait être amené en contact direct et personnel avec la volonté révélée de l'Éternel, afin que chacun connût la solennelle responsabilité qui pesait sur lui.

En second lieu, nous avons à peser le fait que les enfants devaient être rassemblés devant l'Éternel pour écouter sa Parole. Ces deux devoirs contiennent une instruction importante pour tous les membres de l'Église de Dieu, instruction des plus nécessaires, car on manque partout d'une manière déplorable quant à ces deux points. Nous négligeons, il est triste de le dire, le rassemblement de nous-mêmes lorsqu'il s'agit d'une simple lecture des Saintes Écritures. Il semble qu'il n'y ait pas assez d'attrait dans la parole de Dieu elle-même, pour nous réunir. Il y a un désir, malsain d'autres choses : éloquence humaine, musique, excitations religieuses d'une nature ou d'une autre, semblent nécessaires pour attirer les gens ; on veut tout excepté la précieuse parole de Dieu.

On dira peut-être que chacun a chez soi la parole de Dieu, que les choses ne sont pas les mêmes qu'au temps d'Israël, que chacun pouvant lire sa Bible à la maison, il n'y a pas le même besoin d'une lecture en public. Une telle excuse ne subsistera pas un instant en présence de la vérité ; soyons assurés que si la parole de Dieu était aimée, appréciée et étudiée en particulier et dans la famille, elle le serait tout autant en public. Nous trouverions tout notre plaisir à nous rassembler autour de la source des Saintes Écritures, pour nous rafraîchir à ses eaux vives, dans une heureuse communion.

Mais il n'en est pas ainsi. La parole de Dieu n'est aimée et étudiée ni en particulier, ni en public. On se nourrit chez soi d'une littérature malsaine, puis en public on est avide de musique, de formes, de cérémonies imposantes, et de services rituels. Des milliers de personnes accourent et paieront pour entendre de la musique, et combien peu auront ce même zèle pour venir entendre la lecture des Saintes Écritures ! Ce sont là des faits, et les faits sont des arguments auxquels on ne peut objecter. On voit une soif croissante d'excitations religieuses, et une répugnance toujours plus prononcée aussi pour l'étude calme des Saintes Écritures et les exercices spirituels des assemblées chrétiennes. On ne peut le nier ou fermer les yeux sur cet état de choses ; de tous côtés les preuves abondent.

Toutefois, Dieu soit loué, il y en a quelques-uns, ici et là, qui aiment réellement la parole de Dieu, et qui trouvent leur plaisir à se réunir dans une sainte communion, pour l'étude de ses précieuses vérités. Veuille le Seigneur augmenter le nombre de ceux qui sont tels et les bénir abondamment ! Puissions-nous prendre notre place avec eux jusqu'au bout du pèlerinage ! Ils ne sont qu'un faible et obscur résidu, mais ils aiment Christ et s'attachent à sa Parole ; et leurs plus riches jouissances sont de se rassembler pour penser à Lui, parler de Lui et le célébrer. Dieu veuille les garder et les bénir ! Puisse-t-il approfondir son œuvre dans leurs âmes, les unir toujours plus étroitement à Lui-même et les uns aux autres, et ainsi les préparer, dans leurs affections, à l'apparition de « l'Étoile brillante du matin ! »

Revenons maintenant aux derniers versets de notre chapitre, dans lesquels l'Éternel parle à son bien-aimé serviteur, dans des termes solennels et touchants, de sa propre mort et de l'avenir si sombre et si triste du peuple d'Israël.

« Et l'Éternel dit à Moïse : Voici, le jour de ta mort s'approche ; appelle Josué, et présentez-vous dans la tente d'assignation, afin que je lui donne mon commandement. Et Moïse et Josué allèrent, et se présentèrent dans la tente d'assignation. Et l'Éternel apparut dans la tente, dans la colonne de nuée ; et la colonne de nuée se tint sur l'entrée de la tente. Et l'Éternel dit à Moïse : Voici, tu vas dormir avec tes pères ; et ce peuple se lèvera et se prostituera après les dieux étrangers du pays au milieu duquel il va entrer ; et il m'abandonnera, et rompra mon alliance que j'ai faite avec lui. Et ma colère s'enflammera contre lui en ce jour-là ; et je les abandonnerai, et je leur cacherai ma face ; et il sera dévoré, et des maux nombreux et des détresses l'atteindront ; et il dira en ce jour-là : N'est-ce pas parce que mon Dieu n'est pas au milieu de moi que ces maux m'ont atteint ? Et moi, je cacherai entièrement ma face, en ce jour-là, à cause de tout le mal qu'il aura fait ; parce qu'il se sera tourné vers d'autres dieux » (vers. 14-18).

« Les misères de ceux qui courent après un autre seront multipliées ». Ainsi dit l'Esprit de Christ, au Ps. 16. Israël a été, est maintenant, et sera encore plus pleinement ci-après, la preuve évidente de la vérité solennelle de ces paroles. Son histoire passée, sa dispersion et sa désolation actuelles, et par-dessus tout cette « grande tribulation » par laquelle il devra passer, — tout tend à confirmer et à développer cette vérité, que la manière la plus sûre et la plus certaine de multiplier nos angoisses est de nous détourner de l'Éternel, et de regarder aux ressources de la créature.

C'est là une des nombreuses leçons pratiques que nous avons à retirer de l'histoire merveilleuse de la semence d'Abraham. Puissions-nous les apprendre d'une manière efficace, et nous attacher au Seigneur de tout notre cœur, nous détournant avec une sainte décision de tout autre objet. C'est là, nous en sommes persuadés, le seul sentier du vrai bonheur et de la paix. Puissions-nous toujours y marcher !

« Et maintenant, écrivez ce cantique, et enseigne-le aux fils d'Israël ; mets-le dans leur bouche, afin que ce cantique me serve de témoignage contre les fils d'Israël. Car je l'introduirai dans la terre ruisselante de lait et de miel, que j'ai promise par serment à ses pères, et il mangera, et sera rassasié et engraisé, et se tournera vers d'autres dieux ; et ils les serviront, et ils me mépriseront, et il rompra mon alliance. Et quand des maux nombreux et des détresses l'auront atteint, il arrivera que ce cantique élèvera la voix devant lui en témoignage ; car il ne sera pas oublié dans la bouche de sa postérité ; car je connais sa pensée qu'il a formée déjà aujourd'hui, avant que je l'introduise dans le pays que je lui ai promis par serment » (vers. 19-21).

Combien tout cela est saisissant et solennel ! Au lieu qu'Israël soit un témoin pour l'Éternel devant toutes les nations, le cantique de Moïse devait être en témoignage contre les enfants d'Israël. Ils étaient appelés à être Ses témoins ; ils étaient responsables d'annoncer son nom et de proclamer sa louange dans ce pays, où sa fidélité et sa grâce souveraine les avait conduits. Mais hélas ! ils y manquèrent complètement et faillirent d'une manière honteuse ; c'est pourquoi un cantique devait être écrit, qui, en premier lieu, nous le voyons, fait ressortir en accents magnifiques, la gloire de Dieu ; et, secondement, rapporte avec une fidélité inflexible les déplorables manquements d'Israël dans toutes les phases de son histoire.

« Et Moïse écrivit ce cantique, en ce jour-là, et il l'enseigna aux fils d'Israël. Et l'Éternel commanda à Josué, fils de Nun, disant : *Fortifie-toi et sois ferme*, car c'est toi qui introduiras les fils d'Israël dans le pays que je leur ai promis par serment, et moi, je serai avec toi » (vers. 22-23). Josué ne devait pas se décourager, ni s'effrayer à cause de l'infidélité prédite du peuple. Comme son grand prédécesseur, il devait être fort dans la foi, donnant gloire à Dieu. Il devait aller en avant avec une joyeuse confiance, s'appuyant sur le bras de l'Éternel, se confiant en la parole du Dieu d'Israël, ne se laissant effrayer en rien par ses adversaires, mais se reposant sur la précieuse assurance que, quand même la postérité d'Abraham manquerait à l'obéissance et attirerait sur elle, comme conséquence, les jugements prédits, le Dieu d'Abraham maintiendrait et accomplirait infailliblement sa promesse, et glorifierait son nom, dans la restauration finale et la bénédiction éternelle de son peuple élu.

Tout cela ressort avec une puissance remarquable du cantique de Moïse ; et Josué était appelé à servir dans la foi en ces choses. Il devait fixer ses regards non pas sur les voies d'Israël, mais sur la stabilité éternelle de l'alliance divine faite avec Abraham. Il devait conduire Israël à travers le Jourdain et l'établir dans ce bel héritage qui lui était destiné dans les conseils de Dieu. Si l'esprit de Josué avait été occupé d'Israël, il aurait déposé son épée et se serait abandonné au désespoir. Mais non, il devait se fortifier dans l'Éternel, son Dieu, et le servir avec l'énergie d'une foi qui tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible.

Précieuse foi qui soutient l'âme et honore Dieu ! Puisse le lecteur, quelle que soit sa vocation ou sa sphère d'activité, connaître dans les profondeurs de son âme la puissance morale de ce principe divin ! Puisse tout bien-aimé enfant de Dieu et tout serviteur de Christ la connaître ! C'est la seule chose qui nous rendra capables de lutter contre les difficultés, les obstacles, et les influences hostiles qui nous entourent sur la scène à travers laquelle nous passons, et d'achever notre course avec joie.

« Et quand Moïse eut achevé d'écrire dans un livre les paroles de cette loi, jusqu'à ce qu'elles fussent complètes, il arriva que Moïse commanda aux Lévites qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel, disant : Prenez ce livre de la loi, et placez-le à côté de l'arche de l'alliance de l'Éternel, votre Dieu ; et il sera là en témoignage contre toi. Car moi, je connais ton esprit de rébellion et ton cou roide. Voici, aujourd'hui, tandis que je suis encore vivant avec vous, vous avez été rebelles à l'Éternel ; combien plus le serez-vous après ma mort ! Réunissez auprès de moi tous les anciens de vos tribus, et vos magistrats, et je prononcerai ces paroles à leurs oreilles, et j'appellerai à témoin contre eux les cieus et la terre. Car je sais qu'après ma mort vous vous corrompez certainement, et vous vous détournerez du chemin que je vous ai commandé ; et il vous arrivera du mal à la fin des jours, parce que vous ferez ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, pour le provoquer à colère par l'œuvre de vos mains » (vers. 24-29).

Combien ces paroles nous rappellent vivement le discours d'adieu de l'apôtre Paul aux anciens d'Éphèse ! « Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux. C'est pourquoi *veillez, vous souvenant* que, durant trois ans, je n'ai cessé nuit et jour d'avertir chacun de vous avec larmes. Et maintenant, je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (Act. 20:29-32). L'homme est le même toujours et partout. Son histoire est souillée du commencement à la fin ; mais quel soulagement et quelle consolation pour le cœur de savoir et de se souvenir que Dieu est toujours le même, et que sa Parole demeure et « est établie à toujours dans les cieux ». Elle était cachée, cette Parole, à côté de l'arche de l'alliance, et conservée là intacte, en dépit des péchés si graves et de la folie du peuple. C'est ce qui donne en tout temps du repos au cœur en face des manquements de l'homme, de la décadence et de la ruine de tout ce qui lui a été confié. « La parole de notre Dieu demeure à toujours », et, tout en rendant un témoignage vrai et solennel contre l'homme et ses voies, cette Parole communique au cœur la certitude la plus précieuse et la plus rassurante que Dieu est au-dessus du péché et de la folie de l'homme, que ses ressources sont absolument inépuisables, et que bientôt sa gloire apparaîtra et remplira toute la scène. Loué soit l'Éternel pour cette précieuse consolation !

## Chapitre 32

« Et Moïse prononça aux oreilles de toute la congrégation d'Israël les paroles de ce cantique-ci, jusqu'à ce qu'elles fussent complètes ». Ce n'est pas trop de dire que la portion du volume divin, placée ici devant nous, est d'entre les plus belles et les plus significatives, et qu'elle demande que nous la lisions avec prière et une sérieuse attention. Elle comprend la suite complète des dispensations de Dieu envers Israël, depuis la première jusqu'à la dernière, et offre le récit le plus solennel de leur péché, de la colère divine et du jugement. Mais, Dieu soit béni, ce cantique commence et finit avec Lui, et quelle riche et profonde bénédiction pour l'âme ! S'il n'en était pas ainsi, et que nous eussions seulement l'affligeante histoire des voies de l'homme, nous en serions complètement accablés. Mais, dans ce magnifique cantique comme dans toute l'Écriture, nous commençons avec Dieu, et nous finissons avec Lui. C'est ce qui rassure l'esprit et nous rend capables de poursuivre l'histoire de l'homme avec une calme et sainte confiance, bien que tout se brise entre ses mains, comme aussi de remarquer les machinations de l'ennemi en opposition avec les conseils et les desseins de Dieu. Nous sommes rendus capables de voir l'entier manquement et la ruine complète de la créature, parce que nous savons avec certitude que Dieu restera Dieu en dépit de tout. Il aura la haute main à la fin, et alors tout sera et devra être bien. Dieu sera tout en tous ; il n'y aura ni ennemi, ni mal, dans ce vaste univers de félicité, dont notre adorable Seigneur et Christ sera le soleil et le centre pour l'éternité. Mais revenons à notre cantique.

« Cieux, prêtez l'oreille, et je parlerai ; et toi terre, écoute les paroles de ma bouche. Ma doctrine distillera comme la pluie ; ma parole descendra comme la rosée, comme une pluie fine sur l'herbe tendre, et comme des ondées sur l'herbe mûre. Car je proclamerai le nom de l'Éternel : Attribuez la grandeur à notre Dieu ! » (vers. 1-3).

Voilà où est le fondement solide et impérissable de toute chose. Quoi qu'il en soit, le nom de notre Dieu subsistera à toujours. Aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne peut agir contre les desseins de Dieu, ni arrêter l'éclat de la gloire divine. Quel repos cela donne au cœur, au milieu de ce monde si sombre, captif du péché, et devant le succès apparent des desseins de l'ennemi. Notre refuge, notre ressource et notre consolation, se trouvent dans le nom de l'Éternel, notre Dieu, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. En vérité, ce nom précieux doit être toujours comme une rosée rafraîchissante et une douce pluie descendant sur nos cœurs ; doctrine céleste et divine dont l'âme peut se nourrir, et qui la soutient en tout temps et dans toutes les circonstances.

« Il est *le* Rocher » — pas simplement *un* rocher. Il n’y a et ne peut y avoir d’autre Rocher que Lui. « Son œuvre est parfaite » ; tout ce qui vient de sa main bénie porte le cachet d’une perfection absolue. Cette vérité sera bientôt rendue manifeste à toute créature intelligente. Elle l’est déjà pour la foi, et c’est une source de consolation divine pour tous les vrais croyants. La pensée seule de cette perfection distille comme de la rosée sur l’âme altérée. « Car *toutes* ses voies sont justice. C’est un Dieu fidèle, et il n’y a pas d’iniquité en Lui ; il est juste et droit » (vers. 4). Les incrédules peuvent se railler ou, dans leur prétendue sagesse, essayer de critiquer les actes de Dieu, mais leur folie sera rendue manifeste à tous. « Que Dieu soit vrai et tout homme menteur, selon ce qui est écrit : En sorte que tu sois justifié dans tes paroles, et que tu aies gain de cause quand tu es jugé » (Rom. 3:4). Dieu aura finalement la haute main. Que l’homme prenne donc garde à ce qu’il fait en mettant en question ce que dit ou fait le Dieu Tout-Puissant, le seul vrai et seul sage. Il y a quelque chose de particulièrement beau dans les premières paroles de ce cantique. C’est un repos pour le cœur de savoir que, si l’homme et même le peuple de Dieu manquent et sont ruinés, nous avons affaire à Celui qui demeure fidèle, qui ne peut se renier Lui-même, dont les voies sont parfaites, et qui, lorsque l’ennemi aura fait tous ses efforts et mûri tous ses desseins de méchanceté, se glorifiera Lui-même, et introduira une bénédiction universelle et éternelle.

Il faut, il est vrai, que le jugement s’exécute sur les voies de l’homme. Dieu est forcé de prendre la verge de la discipline et de s’en servir parfois avec une sévérité terrible sur son propre peuple. Il ne peut tolérer le mal chez ceux qui portent son saint nom. Cela nous est montré avec une solennité toute particulière dans ce cantique. Les voies d’Israël y sont exposées sans ménagements ou restrictions ; rien n’y est passé sous silence ; tout est mis au jour avec précision et fidélité. Ainsi nous lisons : « Ils se sont corrompus à son égard, leur tache n’est pas celle de ses fils ; c’est une génération tortue et perverse. Est-ce ainsi que vous récompensez l’Éternel, peuple insensé et dénué de sagesse ? N’est-il pas ton père, qui t’a acheté ? C’est lui qui t’a fait et qui t’a établi » (vers. 5-6).

Ici se fait entendre la première parole de reproche dans ce cantique, mais elle est aussitôt suivie par le plus précieux témoignage rendu à la bonté, la longanimité, la fidélité et les tendres compassions de l’Éternel, l’Élohim d’Israël, le Très-Haut, l’Élion de toute la terre. « Souviens-toi des jours d’autrefois, considérez les années de génération en génération ; interroge ton père, et il te le déclarera, tes anciens, et ils te le diront. Quand le Très-Haut (Élion) partageait l’héritage aux nations, quand il séparait les fils d’Adam, il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d’Israël » (vers. 8).

Quel fait glorieux est déployé ici devant nos yeux, pourtant peu saisi ou pris en considération par les nations de la terre. On oublie que, dans l’établissement original des grandes limites nationales, le Très-Haut avait directement en vue « les fils d’Israël » ! Le lecteur ferait bien de chercher à saisir ce fait si grand et si intéressant. En considérant la géographie et l’histoire au point de vue divin, nous trouvons que Canaan et la semence de Jacob sont pour Dieu le centre de tout sur la terre. Oui ; Canaan, cette petite bande de terre située le long de la côte orientale de la Méditerranée, occupant une superficie de vingt-deux mille kilomètres carrés, les deux tiers environ de l’étendue de l’Irlande, est le centre de la géographie divine ; et les douze tribus d’Israël sont l’objet central de l’histoire de Dieu. Combien peu les géographes et les historiens y ont pensé ! Ils ont décrit des pays et écrit l’histoire de nations qui, d’après leur étendue géographique et leur importance politique, dépassent de beaucoup la Palestine et son peuple, selon la pensée humaine, mais qui, aux yeux de Dieu, ne sont rien en comparaison de ce petit coin de terre qu’il daigne appeler son pays, et que, selon son propos arrêté, la postérité d’Abraham, son ami, doit hériter (\*).

(\*) Combien il est vrai que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et que ses voies ne sont pas nos voies ! L’homme attache de l’importance à de vastes territoires, à la force matérielle, aux ressources pécuniaires, aux armées bien disciplinées, à des flottes puissantes. Dieu, au contraire, ne tient nul compte de ces choses ; elles Lui sont comme la poussière menue dans une balance. « Ne savez-vous pas ? Ne l’avez-vous pas entendu ? Cela ne vous a-t-il pas été déclaré dès le commencement ? N’avez-vous pas compris la fondation de la terre ?... Lui, qui est assis au-dessus du cercle de la terre, et ses habitants sont comme des sauterelles, — qui étend les cieux comme une toile légère, et qui les déploie comme une tente pour y habiter ; qui réduit ses chefs à néant, qui fait que les juges de la terre sont comme rien » (Ésaïe 40:21-23). Ces paroles nous font voir la raison morale pour laquelle en choisissant un pays pour centre de ses plans et de ses conseils sur la terre, l’Éternel n’en a pas pris un d’une vaste étendue, mais a préféré cette portion de terre de peu de valeur dans les

pensées de l'homme. Mais quelle importance se rattache à ce petit pays ! Quels principes y ont été déployés ! Quels événements y ont eu lieu ! Quelles choses y ont été accomplies, et que de plans et de desseins y auront encore leur accomplissement ! Il n'y a aucun endroit sur toute la terre qui intéresse autant le cœur de Dieu que le pays de Canaan et la ville de Jérusalem. L'Écriture abonde en preuves à l'appui de cette assertion. Le temps approche rapidement où des faits palpables opéreront ce que le témoignage le plus clair des Écritures n'a pu faire, savoir : convaincre les hommes que le pays d'Israël était, est, et sera à toujours le centre terrestre de Dieu. Toutes les nations qui ont eu de l'importance, de l'intérêt, ou une place quelconque dans les pages inspirées, le doivent simplement à ce que, d'une manière ou d'une autre, elles ont été en relation avec le pays ou le peuple d'Israël. Combien peu les historiens le savent ou même s'en doutent ! Mais assurément, toute âme qui aime Dieu devrait le savoir et y penser.

Nous ne pouvons nous arrêter sur ce sujet important, mais nous prions le lecteur de le considérer sérieusement. Il le trouvera pleinement développé et éclairci d'une manière frappante dans les écrits prophétiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Car la portion de l'Éternel, c'est son peuple ; Jacob est le lot de son héritage. Il le trouva dans un pays désert et dans la désolation des hurlements d'une solitude ; il le conduisit çà et là ; il prit soin de lui, il le garda comme la *prunelle de son œil*. Comme l'aigle éveille son nid, plane au-dessus de ses petits, étend ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes, l'Éternel seul l'a conduit, et il n'y a point eu avec lui de dieu étranger. Il l'a fait passer à cheval sur les lieux hauts de la terre ; et il a mangé le produit des champs, et il lui a fait sucer le miel du rocher, et l'huile du roc dur ; le caillé des vaches, et le lait des brebis, et la graisse des agneaux et des béliers de la race de Basan, et des boucs, avec la fine graisse du froment ; et tu as bu le vin pur, le sang du raisin » (vers. 9-14).

Est-il nécessaire de dire que ces paroles s'appliquent dans le principe à Israël ? L'Église, sans doute, peut en retirer de l'instruction et en profiter ; mais l'appliquer à l'Église impliquerait une double erreur, erreur des plus sérieuses ; ce ne serait rien moins que rabaisser l'Église d'un niveau céleste à un terrestre, et lui donner, sans y être autorisé, la place et la portion que Dieu a assignées à Israël. Qu'est-ce que l'Église de Dieu, le corps de Christ, a à faire avec l'établissement des nations de la terre ? Absolument rien. L'Église, *selon la pensée de Dieu*, est étrangère, sur la terre. Sa portion, son espérance, sa patrie, son héritage, tout pour elle est céleste. On n'aurait jamais entendu parler de l'Église, qu'il n'y aurait aucune différence dans le courant de l'histoire de ce monde. Sa vocation, sa marche, sa destinée et son caractère tout entiers, ses principes et sa morale sont célestes, ou, du moins, devraient l'être. L'Église n'a rien à faire avec la politique de ce monde. Sa bourgeoisie est dans les cieux, d'où elle attend le Sauveur. En se mêlant aux affaires du monde, elle renie son Seigneur, sa vocation et ses principes. Son grand et saint privilège est d'être liée et moralement identifiée à un Christ rejeté, crucifié, ressuscité et glorifié. Elle n'a pas plus à faire avec le système actuel des choses, ou avec le courant de l'histoire de ce monde, que sa Tête glorifiée dans le ciel. En parlant de son peuple, Christ, notre Seigneur, dit : « Ils ne sont pas du monde, comme moi, je ne suis pas du monde » (Jean 17:16).

Ces paroles sont concluantes et déterminent notre position et notre chemin de la manière la plus précise et la plus définie. « Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17). Ce passage renferme une double vérité, savoir : notre parfaite acceptation devant Dieu et notre complète séparation d'avec le monde. Nous sommes *dans* le monde, mais pas *du* monde. Nous avons à le traverser comme des pèlerins et des étrangers attendant la venue de notre Seigneur, l'apparition de la brillante étoile du matin. Ce n'est donc pas à nous à prendre part aux affaires municipales ou politiques. Nous sommes appelés et exhortés à obéir aux puissances établies, à prier pour tous ceux qui sont élevés en autorité, à payer le tribut, et à ne devoir rien à personne ; à être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie » (Phil. 2:15-16).

De tout ce qui précède, nous pouvons saisir quelque chose de l'immense importance pratique qu'il y a « d'exposer justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15). Nous n'avons qu'une faible idée du tort fait, soit à la vérité de Dieu, soit aux enfants de Dieu, en confondant Israël avec l'Église, ce qui est terrestre avec ce qui est céleste. Cela est un obstacle à tout progrès dans la connaissance des Écritures, et nuit à l'intégrité de la marche chrétienne et du témoignage. On peut trouver cette assertion exagérée, mais nous avons vu nombre d'exemples qui en établissent la vérité ; et nous

avons désiré une fois de plus appeler l'attention du lecteur sur ce sujet. Poursuivons maintenant l'étude de notre chapitre.

Le verset 15 nous fait entendre une note très différente du cantique de Moïse. Jusqu'ici nous avons eu devant nous, Dieu, ses actes, ses desseins, ses conseils, ses pensées, son intérêt plein d'amour pour son peuple d'Israël, ses voies pleines de compassion envers lui. Tout y est rempli des plus riches bénédictions. Il n'y a point là de retour en arrière, et il ne pourrait y en avoir. Quand nous avons Dieu et ses voies devant nous, il n'y a aucun obstacle aux jouissances du cœur. Tout est perfection, perfection divine, absolue, et en la découvrant, nos cœurs sont remplis d'admiration, d'amour et de louange.

Mais il y a le côté de l'homme, et ici, hélas ! tout est manquement et désappointement. Ainsi, au verset 15 de notre chapitre, nous lisons : « Mais Jeshurun s'est engraisé, et a regimbé : tu es devenu gras, gros, replet ; et il a abandonné le Dieu qui l'a fait, et il a méprisé le Rocher de son salut. Ils l'ont ému à jalousie par des dieux étrangers ; ils l'ont provoqué à colère par des abominations. Ils ont sacrifié aux démons qui ne sont point Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, dieux nouveaux, venus depuis peu, que vos pères n'ont pas révéérés. Tu as oublié le Rocher qui t'a engendré, et tu as mis en oubli le Dieu qui t'a enfanté » (vers. 15-18). Nous trouvons dans ces paroles un solennel avertissement. Chacun de nous est en danger de suivre le sentier moral qu'elles indiquent. Entourés de toute manière des tendres et riches compassions de Dieu, nous sommes enclins à en faire usage pour nourrir un esprit de satisfaction propre. Nous nous servons des dons pour exclure le Donateur. En un mot, nous aussi, comme Israël, nous nous engraissons et nous regimbons. Nous oublions Dieu. Nous perdons le doux et précieux sentiment de sa présence et de sa parfaite suffisance, et nous nous tournons vers d'autres objets, comme Israël vers les faux dieux. Combien souvent nous oublions le Rocher qui nous a engendrés, le Dieu qui nous a enfantés, le Seigneur qui nous a rachetés ! Et cette ingratitude est d'autant moins excusable en nous, que nos privilèges sont bien plus élevés que ceux d'Israël. Nous sommes amenés dans une position et dans une relation que le peuple terrestre ignorait totalement ; nos privilèges et nos bénédictions sont de l'ordre le plus élevé ; notre privilège est d'avoir communion avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ ; nous sommes les objets de cet amour parfait qui n'a rien épargné pour nous introduire dans une position qui permet de dire de nous : « Comme il est, *Lui* (Christ), nous sommes, nous aussi, dans ce monde ». Rien ne peut surpasser la *bénédiction* qui se trouve là ; l'amour divin même n'aurait pu faire davantage. Non seulement l'amour de Dieu nous a été manifesté dans le don et la mort de son Fils unique et bien-aimé, et dans le don de son Esprit ; mais cet amour a été rendu parfait envers nous, en nous plaçant dans la même position que ce Bien-aimé sur le trône de Dieu. Tout cela est merveilleux et surpasse toute connaissance. Et pourtant, combien nous sommes portés à oublier Celui qui nous a aimés ainsi, qui a été en travail pour nous, et qui nous a bénis ! Combien souvent nous glissons loin de Lui dans nos pensées et les affections de nos cœurs ! Il ne s'agit pas ici seulement de ce qu'a fait l'église professante dans son ensemble ; la question est plus intime ; c'est là ce que nos pauvres misérables cœurs sont constamment enclins à faire. Nous oublions facilement Dieu pour nous tourner vers d'autres objets, et cela à notre sérieuse perte et à son déshonneur.

Voulons-nous savoir ce qu'en éprouve le cœur de Dieu ? Désirons-nous nous en former une juste idée ? Écoutons les paroles brûlantes que Moïse, dans son cantique, adresse au peuple égaré. Puisseons-nous les écouter attentivement, de façon à en profiter réellement.

« Et l'Éternel l'a vu et les a rejetés, par indignation contre ses fils et ses filles. Et il a dit : Je leur cacherai ma face, je verrai quelle sera leur fin, car ils sont une génération perverse, des fils en qui il n'y a point de fidélité. Ils m'ont ému à jalousie par ce qui n'est point Dieu, ils m'ont provoqué à colère par leurs vanités ; et moi, je les exciterai à la jalousie par ce qui n'est pas un peuple, je les provoquerai à la colère par une nation insensée. Car un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusqu'au shéol le plus profond, et dévorera la terre et son rapport, et embrasera les fondements des montagnes. J'accumulerai sur eux des maux ; j'épuiserai contre eux mes flèches. Ils seront consumés par la famine et rongés par des ardeurs dévorantes, et par une peste maligne ; et j'enverrai contre

eux la dent des bêtes, avec le venin de ce qui rampe dans la poussière. Au dehors l'épée, et au dedans la terreur, détruiront le jeune homme et la vierge, l'enfant qui tette et l'homme à cheveux blancs » (vers. 19-25).

Nous avons ici un exposé solennel des voies gouvernementales de Dieu, éminemment propre à faire ressortir la terrible vérité de Hébr. 10:31: « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » L'histoire d'Israël dans le passé, sa condition actuelle, et ce par quoi il devra passer dans l'avenir, tout s'accorde à prouver d'une manière éclatante que « notre Dieu est un feu consumant ». Nulle nation sur la terre n'a été appelée à passer par une discipline aussi sévère que le peuple d'Israël. L'Éternel le leur rappelle dans ces paroles pénétrantes : « Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités » (Amos 3:2). Aucune autre nation n'a jamais été appelée à jouir du privilège élevé d'une relation actuelle avec l'Éternel. Cette dignité était réservée à une seule nation ; mais la dignité même de cette position était la base d'une solennelle responsabilité. Si les enfants d'Israël étaient appelés à être son peuple, ils devaient se conduire d'une manière digne d'une position aussi merveilleuse, ou bien endurer des châtiments plus terribles que jamais nation sous le soleil ait endurés. Les hommes peuvent raisonner là-dessus, et demander s'il convient au caractère d'un Dieu de bonté d'agir selon ce que nous trouvons aux versets 22-25 de notre chapitre. Mais toutes ces objections et tous ces raisonnements seront tôt ou tard trouvés n'être que folie. Il est parfaitement inutile à l'homme d'argumenter contre les actes solennels du gouvernement divin, ou contre la terrible sévérité de la discipline exercée envers le peuple élu de Dieu. Combien il est plus sage, meilleur et plus sûr, de se laisser avertir, par les faits de l'histoire d'Israël, à fuir la colère à venir et à saisir la vie éternelle et le plein salut révélé dans le précieux évangile de Dieu.

Quant à nous, chrétiens, il y a un immense profit à retirer du récit des voies de Dieu envers son peuple, et cela en apprenant par ses expériences combien nous avons besoin de marcher, dans notre haute et sainte position, avec humilité, dans la vigilance et la prière. Nous possédons, il est vrai, la vie éternelle ; nous sommes les objets privilégiés de cette grâce magnifique qui règne par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ, notre Seigneur ; nous sommes membres du corps de Christ, les temples du Saint Esprit, et les héritiers de la gloire éternelle. Mais ces privilèges si élevés offrent-ils le moindre prétexte pour négliger la voix d'avertissement que l'histoire d'Israël fait retentir à nos oreilles ? Nous autorisent-ils à marcher dans l'insouciance, et à mépriser les salutaires enseignements que nous donne cette histoire du peuple terrestre ? Au contraire, nous sommes tenus de donner la plus sérieuse attention aux choses que le Saint Esprit a écrites pour notre instruction. Plus nos privilèges sont élevés, plus riches sont nos bénédictions, plus nos relations nous rapprochent de Dieu, plus aussi nous sommes dans l'obligation d'être fidèles, et de chercher en toutes choses à nous conduire de manière à être agréables à Celui qui nous a appelés à occuper la place la plus élevée et la plus riche en bénédiction, que son amour parfait pût nous accorder. Que le Seigneur, dans sa bonté infinie, nous accorde de peser ces choses en sa sainte présence, avec un cœur vrai et sincère, et de chercher sérieusement à le servir avec révérence et avec crainte !

Le verset 26 présente un point du plus profond intérêt en rapport avec l'histoire des dispensations divines envers Israël. « Je dirais : Je les disperserai, *j'abolirai du milieu des hommes leur mémoire* ». Et pourquoi ne le fit-il pas ? La réponse à cette question renferme une vérité d'une valeur et d'une importance infinies pour Israël, une vérité qui est à la base même de toutes ses bénédictions futures. Quant à ce qui les concernait, assurément ils méritaient que leur mémoire fût abolie du milieu des hommes, mais Dieu a ses pensées, ses conseils et ses desseins à Lui, à leur égard ; de plus, il tient compte des pensées et des actes des nations relativement à son peuple. C'est ce qui ressort d'une manière bien remarquable au verset 27, où Dieu condescend à nous donner la raison pour laquelle il n'efface pas toute trace de ce peuple pécheur et rebelle : « *Si je ne craignais la provocation de l'ennemi*, que leurs adversaires ne s'y méprennent et qu'ils ne disent : Notre main est élevée, et ce n'est pas l'Éternel qui a fait tout cela ».

Rien n'est plus touchant que la grâce qui respire dans ces paroles. Dieu ne permettra pas aux nations de traiter son pauvre peuple égaré comme s'il l'avait oublié. Il se servira bien d'elles comme de verge pour le châtier, mais du moment où, se livrant à leur propre animosité, elles tenteraient d'aller au-delà des limites qu'il a assignées, il brisera la verge et rendra manifeste à tous que c'est Lui-même qui agit envers le peuple qu'il n'a cessé d'aimer, et qu'il bénira finalement pour sa propre gloire.

Cette vérité est d'un prix inexprimable. Le propos arrêté de l'Éternel est d'enseigner à toutes les nations de la terre, qu'Israël a une place particulière dans son cœur et une position d'excellence sur la terre. Cela est incontestable. Les écrits des prophètes sont remplis de preuves qui établissent cette vérité. Si les nations l'oublient ou s'y opposent, c'est à leur détriment. C'est en vain qu'elles tenteront d'agir contre les conseils divins, car, certainement, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, confondra tout plan formé contre le peuple de son choix. Les hommes peuvent, dans leur orgueil et leur folie, s'imaginer que leur bras est puissant, mais ils apprendront que celui de Dieu l'est davantage.

Nous ne pouvons entrer plus loin dans l'étude de ce sujet si profondément intéressant ; nous engageons le lecteur à le continuer pour lui-même à la lumière des Saintes Écritures. Il y trouvera profit et édification pour son âme. Il peut voir dans le magnifique cantique de Moïse, un abrégé de toutes les voies de Dieu envers Israël, et d'Israël à l'égard de Dieu, de cette histoire qui expose d'une manière si frappante les grands principes de la grâce, de la loi, du gouvernement et de la gloire.

Dans les versets 29 et suivants, nous avons un appel très touchant : « Oh ! s'ils eussent été sages, ils eussent compris ceci, ils eussent considéré leur fin ! Comment un seul en eût-il poursuivi mille, et deux en eussent-ils mis en fuite dix mille, si leur Rocher ne les avait pas vendus, et si l'Éternel ne les avait pas livrés ? Car leur rocher n'est pas comme notre Rocher, et nos ennemis en sont juges. Car leur vigne est de la vigne de Sodome et du terroir de Gomorrhe ; leurs raisins sont des raisins vénéneux, et leurs grappes sont amères ; leur vin est un venin de monstres et un poison cruel d'aspic » (vers. 29-33). Terrible tableau de la condition morale d'un peuple ! Mais c'est ainsi que Dieu voit l'état réel de ceux dont le rocher n'est pas comme le Rocher d'Israël. Un jour de vengeance viendra. Il est différé par la longanimité miséricordieuse de Dieu, mais il *viendra* ; cela est aussi sûr qu'il y a un Dieu sur le trône du ciel. Un jour vient, dans lequel toutes ces nations qui ont agi orgueilleusement envers Israël, auront à répondre au tribunal du Fils de l'homme, à rendre compte de leur conduite, à entendre sa sentence solennelle, et à subir sa colère : « Cela n'est-il pas caché par devers moi, *scellé dans mes trésors* ? À moi la vengeance et la rétribution, au temps où leur pied bronchera. Car le jour de leur calamité est proche, et ce qui leur est préparé se hâte. Car l'Éternel jugera son peuple, et *se repentira en faveur de ses serviteurs*, quand il verra que la force s'en est allée, et qu'il n'y a plus personne, homme lié ou homme libre. Et il dira : Où sont leurs dieux, le rocher en qui ils se confiaient, qui mangeaient la graisse de leurs sacrifices, et buvaient le vin de leurs libations ? Qu'ils se lèvent, et qu'ils vous secourent, qu'ils soient une retraite pour vous ! Voyez maintenant que c'est moi, moi, le Même, et il n'y a point de dieu à côté de moi ; moi, je tue, et moi, je fais vivre ; moi, je blesse, et moi, je guéris ; et il n'y a personne qui délivre de ma main. Car je lève ma main aux cieux, et je dis : Je vis éternellement. Si j'aiguise l'éclair de mon épée et que ma main saisisse le jugement, je rendrai la vengeance à mes adversaires et je récompenserai ceux qui me haïssent. J'enivrerai mes flèches de sang, et mon épée dévorera de la chair ; je les enivrerai du sang des tués et des captifs, *de la tête des chefs de l'ennemi* » (vers. 34-42).

Ici, nous avons la fin des terribles sentences de jugement, de colère et de vengeance, exprimées brièvement dans le cantique de Moïse, mais exposées largement dans tous les écrits prophétiques. Le lecteur pourra confronter avec beaucoup d'intérêt et de profit, Ézéchiel 38 et 39, où nous avons le jugement de Gog et Magog, le grand ennemi du nord qui s'élèvera à la fin contre le pays d'Israël, et trouvera là une fin ignominieuse et une complète destruction.

Dans Joël 3 aussi, se lisent des paroles de baume et de consolation pour l'Israël futur : « Car voici, en ces jours-là et en ce temps-là où je rétablirai les captifs de Juda et de Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles au sujet de mon peuple et de mon héritage, Israël, qu'elles ont dispersé parmi les nations ; et elles ont partagé mon pays » (vers. 1-2).

Nous voyons ainsi comment la voix des prophètes s'harmonise parfaitement avec le cantique de Moïse, et comment, par le moyen de tous, le Saint Esprit démontre clairement et pleinement cette grande vérité de la restauration d'Israël, de sa suprématie et de sa gloire futures.

Combien est réjouissante la note qui termine notre cantique ! Quel magnifique couronnement de tout l'édifice ! Les nations hostiles sont jugées, de quelque manière qu'elles apparaissent sur la scène, que ce soit Gog et Magog, les Assyriens, ou le roi du Nord, — tous les ennemis d'Israël seront confondus et désignés pour la perdition éternelle, mais alors se font entendre ces douces paroles : « Réjouissez-vous, nations, avec son peuple ; car il vengera le sang de ses serviteurs, et il rendra la vengeance à ses adversaires, et il pardonnera à sa terre, à son peuple » (vers. 43).

Ici prend fin ce cantique admirable. Il commence avec Dieu, se termine avec Lui, et résume d'une manière précise l'histoire passée, présente et future, de son peuple terrestre, Israël. Il nous montre les nations établies sur la terre en rapport direct avec les desseins de Dieu relativement à la semence d'Abraham. Il révèle aussi le jugement final de toutes ces nations qui ont agi et agiront encore en s'opposant à la postérité élue ; puis enfin, quand Israël est pleinement restauré et béni, selon l'alliance faite avec les pères, les nations sauvées sont invitées à se réjouir avec le peuple de Dieu. Quelle gloire dans ce déploiement des vérités présentées à nos âmes dans ce chapitre 32 du Deutéronome ! Comment ne pas s'écrier en les contemplant : « Dieu est *le Rocher*, son œuvre est parfaite ! » Le cœur repose ainsi, quoi qu'il arrive, dans une sainte tranquillité. Tout, entre les mains de l'homme, se brise, tout ce qui est humain finit par tomber en ruines ; mais « le Rocher » demeurera ferme à toujours, et toute « œuvre » provenant de la main divine brillera dans une perfection éternelle à la gloire de Dieu et pour la bénédiction parfaite de son peuple.

Tel est ce cantique de Moïse, son but, sa portée et son application. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer au lecteur intelligent que l'Église de Dieu, le corps de Christ, ce mystère dont le bienheureux apôtre Paul a été fait ministre, ne trouvent pas de place dans ce cantique. Lorsque Moïse écrivait ces paroles, le mystère de l'Église était caché dans le sein de Dieu. Un esprit simple, enseigné exclusivement par les Écritures, verra clairement que le cantique de Moïse a pour thèse le gouvernement de Dieu, en rapport avec Israël et les nations ; pour sphère, la terre ; et pour centre, le pays de Canaan.

« Et Moïse vint, et prononça toutes les paroles de ce cantique aux oreilles du peuple, lui et Josué, fils de Nun. Et Moïse acheva de prononcer toutes ces paroles à tout Israël, et il leur dit : *Appliquez votre cœur à toutes les paroles* par lesquelles je rends témoignage parmi vous aujourd'hui, *pour les commander à vos fils, afin qu'ils prennent garde à pratiquer toutes les paroles de cette loi*. Car ce n'est pas ici une parole vaine pour vous, mais *c'est votre vie* ; et par cette parole vous prolongerez vos jours sur la terre où, en passant le Jourdain, vous entrez afin de la posséder » (vers. 44-47).

Ainsi, du commencement à la fin du Deutéronome, nous voyons Moïse, ce dévoué serviteur de Dieu, insistant auprès du peuple sur le devoir solennel d'une obéissance implicite, complète et cordiale à la parole de Dieu. Là gît le précieux secret de la vie, de la paix, des progrès et de la prospérité spirituels. Ils n'avaient rien d'autre à faire qu'à *obéir*. Heureuse tâche ! Doux et saint devoir ! Que ce soit le nôtre, cher lecteur, dans ces jours de conflit et de confusion où la volonté de l'homme domine d'une manière si terrible. Le monde et la soi-disant église courent ensemble avec une rapidité effrayante dans le sombre sentier de la volonté propre, sentier qui doit aboutir aux ténèbres éternelles. Pesons avec soin la chose, et cherchons sérieusement à suivre le sentier étroit d'une simple obéissance à tous les précieux commandements de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. De cette manière, nos cœurs seront maintenus dans une douce paix, et quand même nous

paraîtrions singuliers et étroits aux yeux des hommes du monde, et même des chrétiens professants, ne nous laissons pas détourner, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, du sentier que nous montre la parole de Dieu. Que la parole du Christ habite en nous richement, et que la paix de Christ règne dans nos cœurs, *jusqu'à la fin* !

Il est très remarquable aussi de voir ce chapitre se terminer en rappelant encore les voies gouvernementales de Dieu envers son fidèle serviteur Moïse. « Et, *en ce même jour*, l'Éternel parla à Moïse, disant : Monte sur cette montagne d'Abarim, le mont Nebo, qui est dans le pays de Moab, qui est vis-à-vis de Jéricho ; et regarde le pays de Canaan que je donne en possession aux fils d'Israël. Et tu mourras sur la montagne sur laquelle tu monteras, et tu seras recueilli vers tes peuples, comme Aaron, ton frère, est mort sur la montagne de Hor et a été recueilli vers ses peuples ; parce que vous avez été infidèles envers moi, au milieu des fils d'Israël, aux eaux de Meriba-Kadès, dans le désert de Tsin, en ce que vous ne m'avez pas sanctifié au milieu des fils d'Israël. Car tu verras devant toi le pays *mais tu n'y entreras pas, dans le pays que je donne aux fils d'Israël* » (vers. 48-52).

Combien le gouvernement de Dieu est solennel et propre à soumettre les âmes ! La pensée seule de désobéir devrait faire trembler le cœur. Si un serviteur aussi éminent que l'était Moïse a été jugé pour avoir parlé imprudemment de ses lèvres, quelle sera la fin de ceux qui vivent jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, et année après année, dans une négligence habituelle et délibérée des plus simples commandements de Dieu, et dans un mépris positif et opiniâtre de son autorité ?

Oh ! que Dieu nous donne un esprit soumis, un cœur brisé et contrit. Voilà ce qu'Il recherche et en quoi il prend plaisir ; c'est avec ceux qui sont tels qu'il fait sa demeure. « C'est à celui-ci que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (Ésaïe 66:2). Que Dieu veuille accorder beaucoup de cet esprit de douceur et d'humilité à chacun de ses bien-aimés enfants, pour l'amour de Jésus !

## Chapitre 33

« Et c'est ici la bénédiction dont Moïse, homme de Dieu, bénit les fils d'Israël, avant sa mort ».

Il est intéressant et consolant de ne voir que bénédiction sans mélange dans les dernières paroles du législateur. Nous nous sommes arrêtés sur les allocutions diverses, les avertissements solennels et pressants qu'il adressait à la congrégation d'Israël ; nous avons médité sur ce merveilleux cantique, dans les tons variés duquel nous avons entendu tour à tour l'expression de la grâce et du gouvernement : ici, ce ne sont que paroles les plus douces de bénédiction et de consolation, débordant du cœur même du Dieu d'Israël, et communiquant ses propres pensées d'amour relativement à son peuple, et nous laissant entrevoir son glorieux avenir.

Le lecteur remarquera sans doute une différence accentuée entre ces dernières paroles de Moïse et celles exprimées par Jacob, dans le chapitre 49 de la Genèse. Il est superflu de dire que ces deux passages, écrits par la même plume, sont tous deux divinement inspirés. Aussi, bien que différent, ils ne sont pas en contradiction, car il ne peut y en avoir entre deux passages du Livre de Dieu. C'est là une vérité capitale, un principe fondamental et vital, qui doit être fermement retenu et confessé en toute fidélité par chaque chrétien sincère et pieux, en face de tous les assauts insolents de l'incrédulité.

Nous n'entrerons pas ici dans une comparaison détaillée de ces deux chapitres ; nous signalerons seulement le principal point de différence qu'il est facile de saisir à première vue. Jacob rappelle les actes de ses fils, actes souvent hélas ! des plus tristes et des plus humiliants ; Moïse présente, au contraire, les actes de la grâce divine en eux ou envers eux. Cela explique immédiatement la différence. Les méchantes actions de Ruben, de Siméon et de Lévi, sont rapportées par Jacob, mais entièrement omises par Moïse. Est-ce une contradiction ? Non ; mais, au contraire, une harmonie divine. Jacob a en vue ses fils, dans leur histoire personnelle, et Moïse dans leurs relations d'alliance

avec l'Éternel. Jacob montre les manquements de l'homme, ses infirmités et ses péchés ; Moïse fait ressortir la fidélité, la bonté et les compassions de Dieu. Jacob nous parle des actes des hommes et de leur jugement ; Moïse présente, lui, les conseils de Dieu et la bénédiction sans mélange qui en découle. Grâce et gloire en soient à notre Dieu ! Ses conseils, ses bénédictions et sa gloire sont au-dessus de tous les manquements de l'homme, de son péché et de sa folie. Sa volonté, à la fin, s'accomplira tout entière, et pour toujours. Israël et les nations seront alors pleinement bénis, et se réjouiront ensemble de la riche bonté de Dieu. Ils proclameront sa louange d'un rivage à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre (voyez Psaume 72).

Nous ne ferons guère que citer pour le lecteur les diverses bénédictions des tribus. Elles sont remplies de précieux enseignements et ne demandent pas beaucoup d'explications.

« Et il dit : L'Éternel est venu de Sinai, et il s'est levé pour eux de Séhir ; il a resplendi de la montagne de Paran, et est venu des saintes myriades ; de sa droite sortit une loi de feu pour eux. Oui, *il aime les peuples* (ou les tribus) ; *tous ses saints sont dans ta main*, et ils se tiennent à *tes pieds* ; ils reçoivent tes paroles » (vers. 1-3). Vrai secret d'une sécurité parfaite. Don béni ! Trésor précieux. Toute parole qui sort de la bouche de l'Éternel est plus précieuse que des milliers de pièces d'or et d'argent ; plus douce que le miel et les rayons de miel. — « Moïse nous a commandé une loi, héritage de la congrégation de Jacob ; et il a été roi en Jeshurun, quand les chefs du peuple se réunirent ensemble avec les tribus d'Israël. Que Ruben vive et ne meure pas, et que ses hommes soient en petit nombre » (vers. 4-6).

Rien n'est rappelé ici du peu de fermeté de Ruben, rien de son péché. La grâce domine ; les bénédictions découlent en riche abondance du cœur aimant de Celui qui prend plaisir à bénir et à s'entourer de cœurs remplis du sentiment de sa bonté.

« Et ceci pour *Juda* : et il dit Éternel, écoute la voix de Juda, et amène-le à son peuple ; qu'il combatte de ses mains pour lui, et sois-lui en aide contre ses ennemis ». Juda est la lignée royale. « Notre Seigneur a surgi de Juda », montrant ainsi d'une manière vraiment merveilleuse, comment la grâce divine s'élève dans toute sa majesté au-dessus du péché de l'homme, et triomphe glorieusement des circonstances qui révèlent l'absolue faiblesse de l'homme. « Juda engendra Pharès et Zara, de Thamar ! » Qui, sinon le Saint Esprit, aurait écrit ces mots ? Comme ils déclarent clairement que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées ! Quelle main humaine aurait introduit Thamar dans la généalogie de notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus Christ ? Pas une seule. Le cachet de Dieu est empreint d'une manière frappante sur Matthieu 1:3, comme il l'est sur chaque verset du saint Volume, du commencement à la fin. Loué soit le Seigneur de ce qu'il en est ainsi : « Toi, Juda, tes frères te loueront ; ta main sera sur la nuque de tes ennemis ; les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Tu es monté d'auprès de la proie, mon fils. Il se courbe, il se couche comme un lion, et comme une lionne ; qui le fera lever ? Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni un législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Shilo vienne ; et à lui sera l'obéissance des peuples. Il attache à la vigne son ânon, et au cep excellent le petit de son ânesse ; il lave dans le vin son vêtement, et dans le sang des raisins son manteau. Ses yeux sont rouges de vin, et ses dents blanches de lait » (Genèse 49:8-12).

« Et je vis dans la droite de celui qui était assis sur le trône, un livre, écrit au dedans et sur le revers, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant, proclamant à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? Et personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni au-dessous de la terre, ne pouvait ouvrir le livre ni le regarder. Et moi, je pleurais fort, parce que nul n'était trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Et l'un des anciens me dit : Ne pleure pas ; voici, *le lion qui est de la tribu de Juda*, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux. Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens, *un agneau* qui se tenait là, comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu, envoyés sur toute la terre » (Apoc. 5:1-6).

Combien la tribu de Juda est favorisée ! Assurément, être signalé dans la lignée généalogique de laquelle notre Seigneur est issu, c'est un insigne honneur ; et néanmoins nous savons — car notre Seigneur lui-même nous l'a dit — que c'est un privilège bien plus élevé et béni d'entendre la parole de Dieu et de la garder. Faire la volonté de Dieu et serrer ses précieux commandements dans nos cœurs, nous amène moralement plus près de Christ que le fait même d'être de sa parenté selon la chair (voyez Matt. 12:46-50).

« Et de Lévi il dit : Tes thummim (perfections) et tes urim (lumières) sont à l'homme de ta bonté, que tu as éprouvé à Massa, et avec lequel tu as contesté aux eaux de Meriba ; *qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance.* Ils enseigneront tes ordonnances à Jacob et ta loi à Israël ; ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel. Éternel ! bénis sa force ; et que l'œuvre de ses mains te soit agréable ! Brise les reins de ceux qui s'élèvent contre lui, et de ceux qui le haïssent, en sorte qu'ils ne puissent plus se relever » (vers. 8-11).

Le lecteur remarquera le fait que Siméon est omis ici, quoiqu'en Genèse 49, il soit si intimement associé à Lévi. « Siméon et Lévi sont frères. Leurs glaives ont été des instruments de violence. Mon âme, n'entre pas dans leur conseil secret ; ma gloire, ne t'unis pas à leur assemblée ! Car *dans leur colère ils ont tué des hommes*, et pour leur plaisir ils ont coupé les jarrets du taureau. Maudite soit leur colère, car elle a été violente ; et leur furie, car elle a été cruelle ! Je les diviserai en Jacob, et les disperserai en Israël ».

Or si nous comparons le passage de la Genèse avec celui du Deutéronome, nous observons deux choses, savoir : la responsabilité de l'homme d'un côté, et la souveraineté de Dieu de l'autre ; nous y voyons, en outre, la nature et ses actes ; la grâce et ses fruits. Jacob considère Siméon et Lévi liés l'un à l'autre par la nature, et reproduisant le caractère et les voies de la nature. Quant à ce qui les concerne individuellement, tous deux méritaient également la malédiction. Mais en Lévi, nous voyons le triomphe de la grâce souveraine ; c'est par la grâce qu'il fut rendu capable, aux jours du veau d'or, de ceindre l'épée pour la gloire du Dieu d'Israël. « Et Moïse se tint à la porte du camp, et dit : À moi, quiconque est pour l'Éternel ! Et tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui. Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami. Et les fils de Lévi firent selon la parole de Moïse ; et il tomba d'entre le peuple, ce jour-là, environ trois mille hommes. Et Moïse dit : Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Exode 32:26-29).

Où était Siméon dans cette occasion ? Lui que nous voyons associé à Lévi au jour de la volonté propre, de la colère et du courroux cruel ; pourquoi ne l'est-il plus au jour où il fallait se montrer décidé pour l'Éternel ? Prêt à suivre son frère pour venger une insulte faite à la famille, pourquoi ne l'était-il pas aussi pour défendre l'honneur dû à Dieu, outragé comme il l'était alors par l'acte d'idolâtrie de la congrégation entière ? Quelqu'un dirait-il que Siméon n'était pas responsable ? Gardons-nous de poser pareille question. L'appel de Moïse s'adressait à toute la congrégation ; Lévi seul y répondit, et c'est lui qui fut béni. Avoir soutenu la cause de Dieu, dans les jours sombres et mauvais, lui valut l'honneur de la sacrificature, — dignité la plus élevée qui pût lui être conférée. Dieu est souverain. Il fait ce qu'il lui plaît sans avoir à rendre compte à personne de ses voies. Si quelqu'un demandait : « Pourquoi le nom de Siméon est-il omis en Deutéronome 33 ? » la réponse la plus simple et la plus concluante est celle-ci « Ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu ? » (Rom. 9:20).

En Siméon, nous voyons les actes de la nature jugés ; en Lévi, les fruits de la grâce récompensés, et en tous deux la vérité de Dieu revendiquée et son nom glorifié. Cela a toujours été et sera toujours ainsi. L'homme est responsable et Dieu est souverain. Sommes-nous appelés à concilier ces deux propositions ? Non, mais à les croire. Elles sont déjà conciliées en tant qu'elles paraissent côte à côte

dans les pages inspirées. Cela suffit à toute âme pieuse ; et quant à ceux qui contestent par incrédulité, ils auront bientôt la réponse à leurs objections (\*).

(\*) Pour plus de détails sur la tribu de Lévi, nous renvoyons le lecteur aux « Notes sur l'Exode », chap. 32, ainsi qu'aux « Notes sur les Nombres », chap. 3, 4 et 8.

« De *Benjamin* il dit : Le bien-aimé de l'Éternel, — il habitera en sécurité auprès de lui ; l'Éternel le couvrira tout le jour, et il habitera entre ses épaules » (vers. 12).

Heureuse place pour Benjamin, comme aussi pour tout enfant de Dieu ! Combien est précieuse cette pensée de pouvoir demeurer en toute sécurité dans la présence divine, dans une proximité consciente du vrai et fidèle Berger et Surveillant de nos âmes, abrités jour et nuit sous ses ailes protectrices.

Puissiez-vous, cher lecteur, chercher à connaître toujours plus le bonheur réel qui se trouve dans la place et la portion de Benjamin. Que la jouissance de la présence de Christ, le sentiment permanent de sa communion et de sa proximité, satisfassent seuls votre cœur. Soyez-en certain, c'est là votre heureux privilège. Que rien ne vous en prive. Demeurez près du Berger, reposez dans son amour, paissez dans ses gras pâturages, le long des eaux paisibles. Que le Seigneur nous donne de faire l'expérience de ces précieuses bénédictions. Puissions-nous connaître la valeur inappréciable d'une profonde intimité personnelle avec Lui-même. Voilà ce dont on a si impérieusement besoin en ces jours, où l'on voit tant de connaissance intellectuelle de la vérité, mais si peu de connaissance du cœur et de vraie appréciation de Christ.

« Et de *Joseph* il dit : Son pays soit béni par l'Éternel de ce qu'il y a de plus précieux au ciel, de la rosée, et de ce qui vient des profondeurs qui gisent en bas ; et du plus précieux des produits du soleil, et du plus précieux des produits des mois ; et de ce qui croît sur le sommet des montagnes d'ancienneté, et du plus précieux des collines éternelles ; et du plus précieux de la terre et de sa plénitude. Et que la faveur de celui qui demeurerait dans le buisson, vienne sur la tête de Joseph, sur le sommet de la tête de celui qui a été mis à part de ses frères ! Sa magnificence est comme le premier-né de son taureau, et ses cornes sont des cornes de buffle. Avec elles, il poussera les peuples ensemble jusqu'aux bouts de la terre. Ce sont les myriades d'Éphraïm, et ce sont les milliers de Manassé » (vers. 13-17).

Joseph est un type très remarquable de Christ ; c'est ce que nous avons vu dans nos études sur la Genèse. Le lecteur remarquera combien Moïse fait ressortir le fait qu'il a été séparé de ses frères. Il fut rejeté et mis dans la fosse. Il a passé, en figure, par les eaux profondes de la mort, et est ainsi parvenu à une position de dignité et de gloire. Il fut retiré du fond de la prison pour être gouverneur du pays d'Égypte, et devint le protecteur et le soutien de ses frères. Le fer a pénétré son âme et il a dû goûter l'amertume de la mort avant d'entrer dans la sphère de la gloire. Type frappant de Celui qui a été cloué à la croix, mis dans le tombeau, et qui siège maintenant sur le trône de la majesté dans le ciel.

On ne peut qu'être frappé en voyant l'abondance des bénédictions prononcées sur Joseph, par Moïse, dans notre chapitre, et par Jacob, dans le chapitre 49 de la Genèse. Il y a quelque chose de particulièrement beau dans les expressions de Jacob : « Joseph est une branche qui porte du fruit, une branche qui porte du fruit près d'une fontaine ; ses rameaux poussent par-dessus la muraille. Les archers l'ont provoqué amèrement, et ont tiré contre lui, et l'ont haï ; mais son arc est demeuré ferme, et les bras de ses mains sont souples par les mains du Puissant de Jacob. De là est le berger, la pierre d'Israël : du Dieu de ton père, et il t'aidera ; et du Tout-Puissant, et il te bénira des bénédictions des cieux en haut, des bénédictions de l'abîme qui est en bas, des bénédictions des mamelles et de la matrice. Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions de mes ancêtres jusqu'au bout des collines éternelles ; elles seront sur la tête de Joseph, et sur le sommet de la tête de celui qui a été mis à part de ses frères » (Gen. 49:22-26).

Quelle suite magnifique de bénédictions ! Et toutes découlent des souffrances de Joseph et sont basées sur elles. Il est inutile d'ajouter que bientôt elles se réaliseront pour Israël. Les souffrances du

vrai Joseph formeront le fondement impérissable des bénédictions futures de ses frères au pays de Canaan ; et non seulement cela, mais leurs flots profonds et abondants couleront de ce pays si favorisé alors, quoique désert maintenant, et iront rafraîchir la terre entière. « Et il arrivera, en ce jour-là, que des eaux vives sortiront de Jérusalem » (Zac. 14:8). Quelle brillante perspective pour Jérusalem, le pays d'Israël, et pour toute la terre ! Et quelle triste erreur de vouloir appliquer ces prophéties à l'économie de l'évangile ou à l'Église de Dieu ! Combien cela est contraire au témoignage des Saintes Écritures, au cœur de Dieu et à l'esprit de Christ !

« Et de *Zabulon* il dit : Réjouis-toi, Zabulon, en ta sortie ; et toi, *Issacar*, dans tes tentes ! ils appelleront les peuples à la montagne ; là ils offriront des sacrifices de justice, car ils suceront l'abondance des mers, et les trésors cachés du sable » (vers. 18-19).

Zabulon doit se réjouir en sa sortie, et Issacar en restant dans ses tentes. Il y aura joie au dehors et au dedans ; il y aura aussi une puissance agissant envers d'autres, appelant les peuples à la montagne de l'Éternel pour offrir des sacrifices de justice. Tout cela basé sur le fait qu'eux-mêmes suceront l'abondance des mers et les trésors cachés. Il en est toujours ainsi en principe. Notre privilège constant est de nous réjouir dans le Seigneur, quoiqu'il en soit, et de puiser aux sources éternelles des trésors cachés qui se trouvent en Lui-même. Alors seulement nous serons dans l'état d'âme convenable pour en appeler d'autres à goûter et à voir combien le Seigneur est bon ; et non seulement cela, mais nous pourrons présenter à Dieu ces sacrifices de justice qui Lui sont agréables.

« Et de *Gad* il dit : Béni soit celui qui élargit Gad. Il habite comme une lionne, et il déchire le bras, même le sommet de la tête. Et il s'est choisi la première partie du pays ; car là était réservée la part du législateur ; et il est allé avec les chefs du peuple ; il a accompli avec Israël la justice de l'Éternel et ses jugements. Et de *Dan* il dit : Dan est un jeune lion, il s'élançait de Basan. Et de *Nephtali* il dit : Nephtali, rassasié de faveurs et comblé de la bénédiction de l'Éternel, possède la mer et le Darôm ! Et de *Aser* il dit : Aser sera béni en fils ; il sera agréable à ses frères, et il trempera son pied dans l'huile. Tes verrous seront de fer et d'airain, et ton repos comme tes jours. Nul n'est comme le Dieu de Jeshurun, qui est porté sur les cieus à ton secours, et sur les nuées dans sa majesté. Le Dieu d'ancienneté est ta demeure, et au-dessous de toi sont les bras éternels ; il chasse l'ennemi devant toi, et il dit : Détruis ! Et Israël habitera en sécurité, la source de Jacob, à part, dans un pays de froment et de moût, et ses cieus distilleront la rosée. Tu es bienheureux, Israël ! Qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Éternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire ? Tes ennemis dissimuleront devant toi, et toi, tu marcheras sur leurs lieux élevés » (vers. 20-29).

Vraiment, tout commentaire humain est inutile ici. Rien ne peut égaler le prix de la grâce que respirent ces dernières lignes de notre chapitre. Les bénédictions qu'il renferme, comme le cantique du chap. 32, commencent et se terminent avec Dieu et ses voies merveilleuses envers Israël. Cette magnifique conclusion du Deutéronome est réjouissante et rafraîchissante au-delà de toute expression. La grâce et la gloire y brillent d'un éclat tout particulier. Dieu sera encore glorifié en Israël, et Israël sera béni pleinement et à toujours en Dieu. Rien n'y peut mettre obstacle. Les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir. Chaque iota ou trait de lettre des précieuses promesses faites à Israël, s'accomplira. Les dernières paroles du législateur le témoignent de la manière la plus claire et la plus certaine ; n'eussions-nous même que les quatre derniers versets de ce précieux chapitre, ils suffiraient amplement pour prouver d'une manière incontestable la restauration future, la bénédiction, la prééminence et la gloire des douze tribus d'Israël dans leur propre pays.

Mais il est vrai aussi que des bénédictions prononcées sur Israël, le peuple de Dieu d'aujourd'hui peut tirer instruction, consolation et rafraîchissement. Oui, Dieu en soit béni, nous savons ce que c'est que d'être « rassasié de faveurs et comblé de la bénédiction de l'Éternel ». Pour nous aussi, « le Dieu d'ancienneté est notre demeure, et au-dessous de nous sont les bras éternels ». Nous pouvons dire tout cela et beaucoup plus encore ; plus qu'Israël n'a dit ou ne dira jamais. Les bénédictions et les privilèges de l'Église sont célestes et spirituels, ce qui ne nous empêche pas de trouver des consolations dans les promesses faites à Israël. La grande erreur des chrétiens professants est

d'appliquer exclusivement à l'Église ce qui concerne, d'une manière évidente, le peuple terrestre de Dieu. C'est pourquoi nous supplions encore une fois le lecteur chrétien d'être en garde contre cette erreur si sérieuse. Il ne doit nullement craindre de perdre aucune de ses bénédictions spéciales, en laissant à la postérité d'Abraham la place et la portion qui lui ont été assignées par les conseils et les promesses de Dieu. Au contraire, ce n'est qu'après avoir clairement saisi et reconnu cette vérité, que nous pouvons faire un usage intelligent des Écritures de l'Ancien Testament. Nous posons comme principe fondamental, qu'il est impossible de comprendre ou d'interpréter l'Écriture, si l'on n'a pas clairement discerné la grande différence qui existe entre Israël et l'Église de Dieu.

## Chapitre 34

Ce court chapitre forme une sorte d'appendice inspiré au livre du Deutéronome. Il ne nous est pas dit quel a été l'instrument employé par l'Esprit pour l'écrire, mais cela importe peu au chrétien sérieux qui étudie les Saintes Écritures. Nous sommes pleinement persuadés que cet appendice est aussi véritablement inspiré que le Deutéronome entier, et tout le Livre de Dieu.

« Et Moïse monta des plaines de Moab sur le mont Nebo, le sommet du Pisga, qui est vis-à-vis de Jéricho ; et l'Éternel lui fit voir tout le pays : Galaad, jusqu'à Dan, et tout Nephthali, et le pays d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer d'occident, et le midi, et la plaine du Jourdain, la vallée de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Tsoar. — Et l'Éternel lui dit : C'est ici le pays au sujet duquel j'ai juré à Abraham, à Isaac, et à Jacob, disant : Je le donnerai à ta semence. Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y passeras pas. Et Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là dans le pays de Moab, selon la parole de l'Éternel. Et il l'enterra dans la vallée, dans le pays de Moab, vis-à-vis de Beth-Péor ; et personne ne connaît son sépulcre, jusqu'à aujourd'hui » (vers. 1-6).

Dans nos études sur le livre des Nombres et sur celui du Deutéronome, nous avons eu déjà l'occasion de nous arrêter sur le fait solennel rapporté dans ces paroles ; nous n'y ajouterons donc ici que peu de mots. Nous rappellerons seulement au lecteur que pour avoir une pleine intelligence du sujet entier, il faut considérer Moïse sous un double aspect, savoir sous son caractère officiel et sous son caractère personnel. Si nous l'envisageons au point de vue de son caractère officiel, il paraîtra très évident que sa mission n'était pas de conduire Israël dans la terre promise. Sa sphère d'action était le désert ; ce n'était pas à lui de conduire le peuple à travers le fleuve de la mort, jusqu'à l'héritage qui lui était destiné. Son ministère était en rapport avec la responsabilité de l'homme sous la loi et le gouvernement de Dieu, par conséquent il ne pouvait pas amener le peuple à la jouissance de la promesse. Cette mission était réservée à son successeur Josué, type du Sauveur ressuscité.

Tout cela est clair et d'un profond intérêt. Mais il nous faut considérer aussi Moïse au point de vue personnel. Il se présente alors à nous sous un double aspect, comme objet du gouvernement de Dieu et comme objet de sa grâce, distinction très importante qu'il ne faut pas perdre de vue. Toute l'Écriture nous en offre des exemples frappants dans l'histoire de plusieurs des bien-aimés du Seigneur et dans celle de ses plus éminents serviteurs. Ce sujet de la grâce et du gouvernement demande notre plus sérieuse attention. Bien que nous en ayons parlé bien des fois dans le cours de nos études, nous ne saurions trop insister sur son importance morale et sur son immense valeur pratique, surtout dans le moment actuel.

C'est le gouvernement de Dieu qui, selon une résolution inflexible, ne permet pas que Moïse, malgré son ardent désir, entrât dans la terre promise. Il avait parlé imprudemment de ses lèvres : il n'avait pas glorifié Dieu aux yeux de la congrégation aux eaux de Meriba, et pour cette raison, il lui fut interdit de traverser le Jourdain et de poser son pied dans le pays de la promesse. Pensons sérieusement à cela, cher lecteur chrétien, et voyons si nous en saisissons pleinement la force morale et l'application pratique. Nous avons certainement besoin de beaucoup de délicatesse et d'amour, pour rappeler le manquement d'un des plus distingués d'entre les serviteurs de Dieu ; nous sommes tenus cependant de le faire, puisque ce fait a été rapporté pour notre instruction et comme avertissement solennel.

Il bon de se souvenir que, quoique sous la grâce, nous sommes aussi les objets du gouvernement de Dieu. Nous sommes sur la terre sous une responsabilité sérieuse et sous un gouvernement duquel on ne peut se jouer. Nous sommes, il est vrai, enfants du Père, aimés d'un amour éternel et infini, aimés même comme Jésus est aimé ; nous sommes membres du corps de Christ, aimés, chéris et nourris selon tout l'amour parfait de son cœur.

Là il n'est pas question de responsabilité, ni de possibilité de manquement ; tout est divinement établi, divinement sûr ; mais nous sommes aussi sous le gouvernement de Dieu. Ne perdons pas un instant de vue cette vérité, et prenons garde aux fausses et pernicieuses notions sur la grâce. Le fait même que nous sommes les objets de la faveur et de l'amour divins, enfants de Dieu, membres de Christ, est ce qui doit nous conduire à avoir d'autant plus de respect pour le gouvernement divin.

Il en serait de même quant aux enfants d'un souverain, sous un gouvernement humain ; ils sont tenus de le respecter d'autant plus qu'ils sont les enfants du prince ; combien plus doit-il en être ainsi sous le gouvernement de Dieu ! « Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre ; *c'est pourquoi* je visiterai sur vous toutes vos iniquités » (Amos 3:2). « Car le temps est venu de *commencer le jugement par la maison de Dieu* ; mais s'il commence premièrement par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de Dieu ? Et si le juste est sauvé difficilement, où paraîtra l'impie et le pécheur ? » (1 Pierre 4:17). Combien ces paroles sont sérieuses et dignes de toute notre considération !

Mais, comme nous l'avons dit, Moïse était sous la grâce aussi bien que sous le gouvernement ; et, en vérité, cette grâce brille d'un éclat particulier au sommet du Pisga. Là, il fut permis au vénérable serviteur de Dieu de se tenir en la présence de son Maître, et, d'un œil que rien n'obscurcissait, de contempler le beau pays de la promesse. Il put le voir à un point de vue divin, non seulement comme possédé par Israël, mais comme donné de Dieu.

Et ensuite ? Moïse s'endormit et fut recueilli vers ses pères. Il mourut non pas faible et usé comme un vieillard, mais dans toute la force et la vigueur de l'âge mûr. « Et Moïse était âgé de cent vingt ans quand il mourut ; son œil n'était pas affaibli, et sa vigueur ne s'en était pas allée ». Frappant témoignage ! Fait rare dans les annales de notre race déchue ! La vie de Moïse se divise en trois périodes importantes et distinctes de quarante années chacune : il passa quarante ans dans la maison du Pharaon ; quarante ans derrière le désert ; et quarante ans dans le désert. Que d'instructions pour nous dans cette vie si remarquable, dans cette histoire si riche en événements ! Combien l'étude en est intéressante ! Suivre ce serviteur de Dieu depuis le bord du Nil lorsque, petit enfant abandonné, il reposait dans son coffret de jonc, jusqu'au sommet du Pisga où, en compagnie de son Seigneur, il contemplait le bel héritage de l'Israël de Dieu ; puis le voir de nouveau sur le mont de la transfiguration avec Élie, « parlant avec Jésus » sur le sujet le plus grand qui puisse occuper l'attention des hommes ou des anges. Quelle vie merveilleuse ! Quel autre homme fut ainsi favorisé ? Où trouverons-nous semblable serviteur ?

Écoutons encore le témoignage divin rendu à cet homme de Dieu. « Et il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse, que l'Éternel ait connu face à face, selon tous les signes et les merveilles que l'Éternel l'envoya faire dans le pays d'Égypte contre le Pharaon et tous ses serviteurs et tout son pays, et selon toute cette main forte, et selon tous les terribles prodiges que fit Moïse aux yeux de tout Israël » (vers. 10-12).

Veuille le Seigneur, dans sa grâce infinie, bénir notre étude du livre du Deutéronome ! Puissent ses précieuses leçons être gravées sur les tables de nos cœurs par la puissance du Saint Esprit, et produire leur résultat propre, en formant notre caractère, en gouvernant notre conduite et en nous montrant notre chemin à travers ce monde ! Qu'il nous soit donné de chercher en toute réalité à marcher humblement et d'un pas ferme dans le sentier étroit de l'obéissance, jusqu'à ce que notre pèlerinage soit achevé !